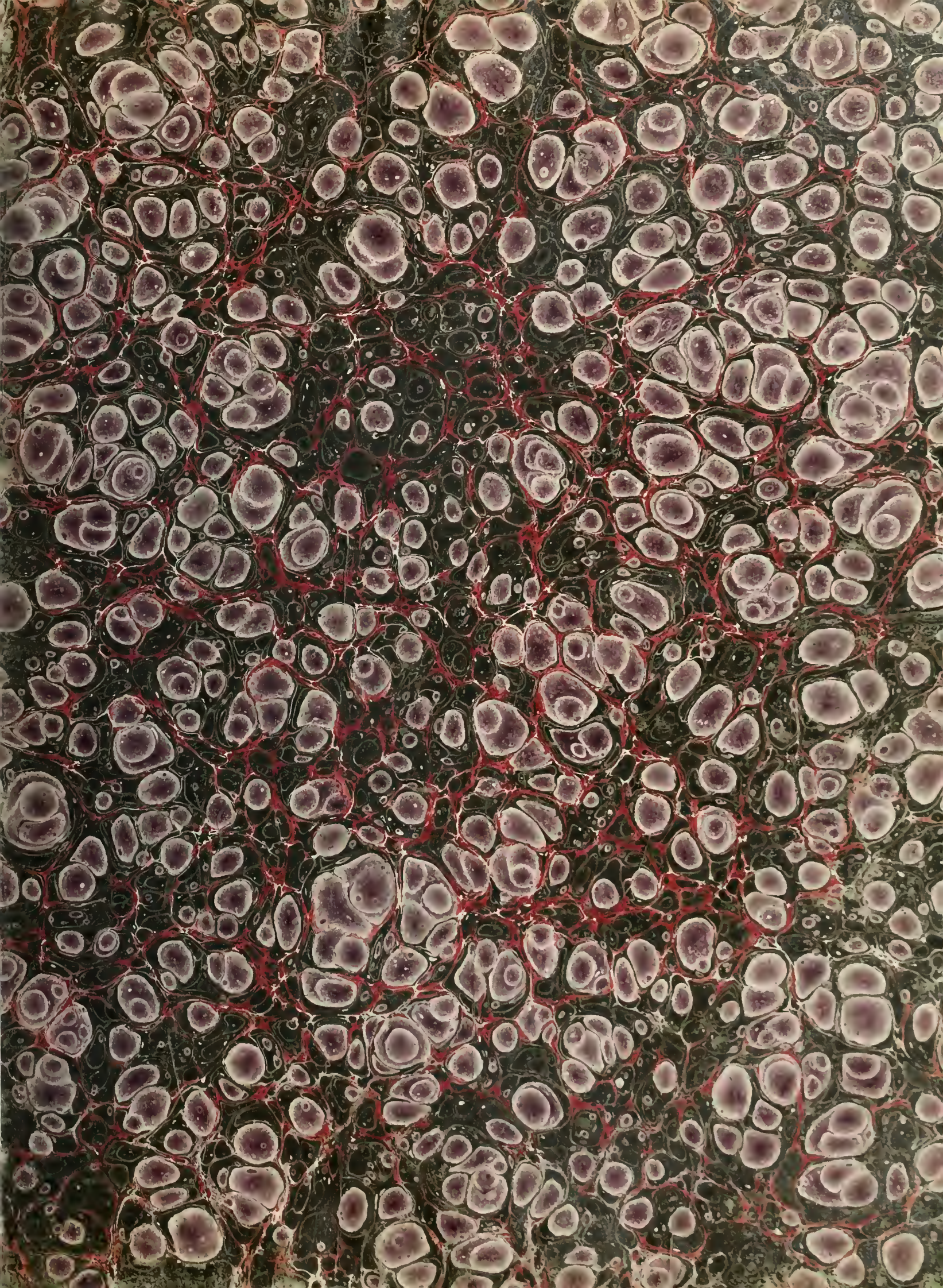


LE

MAGASIN LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, BEAUX-ARTS, VOYAGES,

ROMANS, NOUVELLES, FUILLETONSE,

EXTRAIT D'OUVRAGES INÉDITS ET DE PUBLICATIONS NOUVELLES,

Nos 1 à 6. — Juillet à Décembre 1841.

TOME PREMIER.

PARIS,

BOULÉ ET COMPAGNIE, IMPRIMEURS-EDITEURS, RUE COQ-HÉRON, 3.

1843.

SOMMAIRES

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

I.

Juillet 1841.

PORTRAIT DE M. THIERS.
Notice biographique sur M. THIERS.
Le Lion amoureux, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.
Poésie. - Le 27 Août, par M. VICTOR HUGO.
Pierre Grassou, par M. DE BALZAC.
Pichegru, par M. CHARLES NODIER.
Un Dieu de mes amis, par M. MÉRY.
Les Mécontens, scènes populaires, par H. MONNIER.
Portrait de M. THIERS.
Portrait de M. MOLÉ.
Trois jours de règne du Pape Léon X, par M. LÉON GOZLAN.
Le Capitaine Bleu, par M. FRANCIS WEY.
Nouvelles à la Main (juin.
Etudes de voyages : un Rêve, par M. PAUL WERNER.
Drames historiques maritimes, par M. LAGRAVIÈRE.
Les Guêpes (juillet), par M. ALPHONSE KARR.
Une Goutte d'eau, par M. EUGÈNE GUINOT.
Poésies. — Rimes héroïques. — Egmont. — Le Cid. Lucius Fackland. — Jeanne d'Arc. — Mme ROLAND. — Christophe Colomb, par M. AUGUSTE BARBIER.
Un Carême d'artiste, par M. DES GIMÈLS.
Petite comédie avant le drame.—Le plus beau Drame de l'époque. - Origine de quelques objets de toilette.

II.

Août 1841.

PORTRAIT DE M. GUIZOT.
Notice biographique sur M. GUIZOT.
La Cinquantaine, par M. CHARLES DE BERNARD.
Le règne d'Elisabeth d'Angleterre, par M. GUIZOT.
Souvenirs des Etats-Unis, par M. GAILLARDET.
Jacques IV et Jacques V, par M. ALEX. DUMAS.
Deux Mariages sous Louis XIII, par F. THOMAS.
Une destinée d'Artiste, par M. STÉPHEN DE LA MADELEINE.
La Pension des capitaines à Commercy, par M. EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.
Portrait de M. DE BROGLIE.
Portrait de M. PASQUIER.
Une Sorcière au Sénégal, par M. BENOIT.
Poésie : Le Chemin de fer, par M. MÉRY.
Nouvelles à la Main (juillet).
Les Guêpes (août), par M. ALPHONSE KARR.
Le Salon de Mme Thiers, par la Marquise DE VIEUXBOIS.
Le bel Homme et l'Homme beau, par Mme Emile de GIRARDIN.

III.

Septembre 1841.

PORTRAIT DE M. DE LAMARTINE.
Notice biographique sur M. DE LAMARTINE.
Le Maître d'Ecole, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.
Souvenirs de Marseille, par M. ALEXANDRE DUMAS.
Deux vices nouveaux, par M. ALEXANDRE DUMAS.
Physiologie du Malade, par M. P. BERNARD.
Portrait de M. BERRYER.
Portrait de M. DUPIN.
Mémoires de Mme Laffarge, écrits par elle-même.
Un huit pour un neuf, l'assassinat du Courrier de Lyon, par le commandeur LÉO LESPÈS.
Barbe-Bleue en Chine, ou la septième Femme.
Un Duel sous Mazarin, par M. DÉSESSARTS.
Les Pensionnats à voitures, par M. PAUL DE KOCK.
Nouvelles à la Main (août).
L'Observateur du Bosphore, par M. EUGÈNE GUINOT.
Les Guêpes (septembre), par M. ALPHONSE KARR.

IV.

Octobre 1841.

PORTRAIT DE M. CHARLES NODIER.
Notice biographique sur M. CHARLES NODIER.
Le capitaine Lambert (1re partie), par M. CH. RABOU.
Tabary l'honnête homme, S. HENRY BERTHOUD.
Un Rêve de l'Impératrice Joséphine, par H. RAISSON.
Double Erreur, par M. JULES JANIN.
Le bonheur d'un Amant malheureux, par M. CRINE.
Portrait de M. DE RAMBUTEAU.
Milady Montaigne, par Mme la duchesse D'ABRANTÈS.
Poésie : Notre-Dame de Tolède, par M. THÉOPHILE GAUTHIER.—Fuite de Rodrigue, par M. DESCHAMPS.
Le Pactole, par M. EUGÈNE GUINOT.
Nouvelles à la Main (Septembre).
Physiologie de l'Homme marié, par M. P. DE KOCK.
Physiologie du Conseil-d'Etat sous le Consulat et l'Empire, par un ancien auditeur.
Les Contrebandiers de Penmarck, par M. DERIÈGE.
Sœur Batilde, par Mme EUGÉNIE FOA.
Le Projet d'un Crime, par M. MARIE AYCARD.
Un Pain et une Fenêtre, par M. S. HENRY BERTHOUD.
Un Prisonnier d'Etat, par M. HORACE RAISSON.
Le Corati, par M. ADOLPHE PEZANT.
Moël, par M. JULES JANIN.

V.

Novembre 1841.

PORTRAIT DE M. JULES JANIN.
Notice biographique sur M. JULES JANIN.
La Sémiramide, par M. MÉRY.
Le capitaine Lambert (2e partie), par M. CH. RABOU.
Poésie : Hymne, par M. VICTOR HUGO.
Relation de la mission du général comte Recker auprès de Napoléon en 1815.
Christophe Colomb, par MARTINEZ DE LA ROSA.
La Maison du Diable, par M. BROCK DEN BROWN.
Souvenirs, par M. le C. de VAUBLANC, anc. ministre.
Le Balafré, roman historique, par M. BRISSET.
Tragédie, par M. J. JANIN.
Portrait de M. ROYER-COLLARD.
Un Vieilleur de l'affaire Finaldès, par M. F. THOMAS.
Nouvelles à la Main. — Apologie du Chat.
Les Guêpes (novembre), par M. ALPHONSE KARR.
La Maîle du Tragédieu, par M. LÉO LESPÈS.
Cors et Pianos. — Promenades en omnibus. — Les principaux Gourmands sous le régime impérial.
Une lettre d'Anne de Boleyn.

VI.

Décembre 1841.

PORTRAIT DE M. ALPHONSE KARR.
Notice biographique sur M. ALPHONSE KARR.
Une Consultation, par M. CHARLES DE BERNARD.
La Sœur cadette, par M. GEORGE SAND.
L'Abbé d'Or-Saint, par M. T. D. DE SANTLNY.
Mémoire d'un Jacobin, par M. ALPHONSE PEYRAT.
L'Héritier du Doge, par M. MICHEL RAYMOND.
Les Inconvéniens de la Célébrité par M. H. BERTHOUD.
Le Parterre d'un Théâtre, par M. PAUL DE KOCK.
L'Assurance mutuelle, par M. FRÉDÉRIC THOMAS.
Madame Palmyre, par M. WILHELM TENINT.
L'administration jugée par un ministre, par M. GUIZOT.
Petite Chronique du XIXe siècle, par un chroniqueur inconnu.
Esprit du Prince de Talleyrand.
Ruines historiques, par M. ALEX. DELAVERGNE.
Deux lettres de Cagliostro.
Episode de la Révolution, par M. GEORGE DEVAL.
Anecdote de 1788, par M. DE SAINT-ELMONT.
Portrait de M. d'Argout.
Un Corsaire, par M. EUGÈNE SUE.
Poésie : Les deux Romes, par M. BARTHÉLEMY.
Nouvelles à la Main (novembre).
Mlle Devienne, par un chroniqueur inconnu.
Les Guêpes (décembre), par M. ALPHONSE KARR.
Ce que c'est qu'une actrice.
Mme Damoreau à Saint-Pétersbourg.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/magasinliirair01pari

Juillet 1841. DOUZE FRANCS PAR AN. N° 1.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
ez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.

ABONNEMENS
Un an..... 12 f. »
Six mois..... 6 50 c.
Trois mois.... 3 50
Un mois..... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui l demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement
(AFFRANCHIR.)

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose d'un choix d'articles fait parmi les meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres, le Magasin Littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Berthet, et généralement les ouvrages de MM. les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, imprimé sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent de fait et véritablement la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires, dont le prix (au prix ordinaire de 7 fr. 50 cent. le volume) serait de 450 francs!

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains le plus en renom (voir ci-après le sommaire de ce numéro);

2° Immense quantité de matières (plus de 60 volumes par an);

3° Réduction considérable et sans exemple dans le prix de l'abonnement (DOUZE FRANCS PAR AN).

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de jeter les yeux sur ce numéro et de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

Le Lion amoureux, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.
Poésie, — le 27 août 1829, — par M. VICTOR HUGO.
Pierre Grassou, par M. DE BALZAC.
Souvenirs de la révolution. — Pichegru, par M. CH. NODIER.
Un Dieu de mes Amis, par M. MÉRY.
Les Mécontens. — Scènes populaires, par M. HENRY MONNIER.
Portrait de M. THIERS.
Trois jours du règne de Léon X, par LÉON GOZLAN.
Le Capitaine Bleu, par M. FRANCIS WEY.
Nouvelles à la main (juin).
Etudes de voyages. — Un rêve, par M. PAUL WERNER.
Drames et histoires maritimes, par M. LAGRAVIERE.
Portrait de M. MOLÉ.
Une Goutte d'eau, par M. EUGENE GUINOT.
Les Guêpes (juillet), par M. ALPHONSE KARR.
Poésies. — Rimes héroïques. — Sonnets. — Egmont. — Le Cid. — Lucius Fackland. — Jeanne d'Arc. — Mme Roland. — Christophe Colomb, par M. AUGUSTE BARBIER.
Un Carême d'Artiste, par M. DES GIMÉES.
Petite Comédie avant le Drame.
Le plus beau Drame de l'époque.
Origine de quelques objets de toilette.

LE LION AMOUREUX.

I.

Le nom de *lion*, appliqué à une partie de la jeunesse française, s'est tellement vulgarisé, que je crois inutile d'entrer dans de longues explications pour le faire adopter à mes lecteurs comme signifiant autre chose que l'hôte terrible des forêts, ou l'esclave obéissant de M. Van Amburg.

Mais quelle est cette autre chose ! On a bien en général une idée vague et qui suffit à la conversation; on sait que la race à laquelle le lion appartient a toujours vécu en France sous divers noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, muguet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard, muscadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, dandy et fashionable; aujourd'hui, c'est lion qu'on le nomme.

Pourquoi ?

Est-ce parce qu'il est le roi de cette parcelle de la société qu'on appelle le monde? Est-ce parce qu'il prend les quatre quarts de la proie que d'autres l'ont aidé à saisir?

Je ne puis vous le dire : mais je vais tâcher de vous esquisser sa physionomie, et puis vous devinerez, si vous pouvez.

Le lion est en général un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état d'homme, la prétention d'être un jeune homme étant abandonnée depuis long-temps aux hommes de quarante à cinquante ans; car, de nos jours, l'état de jeune homme est presque aussi méprisé que celui de vieillard.

Or, le lion n'ayant jamais été jeune homme, n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui partent du cœur, quoiqu'il aime le jeu, les femmes et le vin, comme le disent les refrains du temps de l'empire, une de ces choses que le lion méprise le plus. Mais cet amour n'est pas de l'amour, car ce n'est pas pour eux que ces messieurs ont ces trois passions, auxquelles ils joignent, quand ils le peuvent, celle des chevaux.

La véritable passion est, de sa nature personnelle, cachée, discrète; la leur, au contraire, est toute d'apparat et de luxe. Ils possèdent leur maîtresse au même titre que leur voiture, pour en éclabousser les passans, et ils dînent aux fenêtres du café de Paris parce que c'est l'endroit le plus apparent de la capitale; en effet, ils n'ont pas la prétention de boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce qui est bien différent.

Les lions sont donc en général fort ignorans de l'amour, de ses folies les plus passionnées, de ses bonheurs les plus délicats, de ses espérances insensées, de ses craintes frivoles, et surtout de toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majorité des chœurs dansans ou chantans de l'Opéra.

Du reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse d'il y a soixante ans, qu'ils ont un pied dans la meilleure compagnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise : mais ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujourd'hui ne les disputent plus, comme autrefois, aux filles en-

tretenues, et les abandonnent aux intrigues des coulisses. Aussi, lorsqu'il s'est rencontré par hasard, dans le théâtre même, quelque femme qui a eu besoin d'être aimée pour se perdre, s'est-elle donnée à un pauvre garçon amoureux qu'ils avaient flétri d'avance de l'épithète de bourgeois.

Ceci dit, nous pouvons commencer notre histoire.

C'était il y a quelques jours, à l'heure de midi; un lion de la plus belle encolure descendit de sa voiture et entra au café de Paris. Son entrée excita un très vif étonnement pour deux raisons majeures; la première, c'est qu'il était habillé; la seconde, c'est qu'il demanda son déjeuner comme un homme qui est pressé et qui a quelque chose à faire.

Un de ses amis le regarda attentivement de l'œil sur lequel il ne mit pas son lorgnon, et lui dit:

— Où diable allez-vous comme ça, Sterny?

— Je vais à un mariage.

— Qui donc se marie? dit l'interlocuteur.

Et tout aussitôt une demi-douzaine de têtes se levèrent; on échangea des regards, on chercha au plafond, et chacun répéta en soi-même la question:

— Qui donc se marie?

— Sterny vit cette pantomime, et se hâta d'y répondre d'un ton indifférent en disant:

— Personne, messieurs, personne. C'est une affaire particulière.

— Et à quelle heure en serez-vous débarrassé?

— Je n'en sais rien; mais je m'esquiverai immédiatement après l'église, quand je ne serai plus nécessaire.

— Vous êtes donc nécessaire?

— Je suis témoin du futur.

— Témoin du futur? répéta-t-on de tous côtés.

— Oui, reprit Sterny, qui voyait l'étonnement se peindre sur tous les visages; oui, témoin du filleul de mon père. Il m'a écrit à ce sujet une lettre qui ne me permettait pas de refuser à ce brave garçon un plaisir qu'il considère comme un grand honneur. Voilà tout ce dont il s'agit; et maintenant, ajouta Sterny en se levant, achevez de déjeuner en paix. A ce soir.

Comme il sortait, l'un de ses amis lui cria:

— Où se fait-il ton mariage?

— Ma foi, je n'en sais rien. Le rendez-vous est chez la future... rue Saint-Martin, à midi; il est midi un quart... Adieu!

Il partit, et quoique cet événement fût d'une très mince importance, il n'en fut pas moins le texte d'une assez longue conversation.

— Le vieux marquis de Sterny, dit un fils de potier enrichi qui professait un grand respect pour les traditions héréditaires, le vieux marquis de Sterny a gardé un peu des habitudes de patronage de l'ancienne noblesse; donc ce qui arrive à Sterny serait une chose d'assez bon goût à faire; mais malgré son grand nom il n'y entend rien, et au lieu d'être bon et affectueux pour ces pauvres gens, il va leur porter un air ennuyé ou moqueur, et pourtant...

— Pourtant, dit un ex-beau de quarante ans, à qui l'on contestait le titre de lion, élégant fort gros et très laid, espèce de pédicure opulent, qui appelait toutes les femmes *la petite*... pourtant cela pourrait être amusant; il y a de très jolies femmes parmi tout ça.

— Jolies, oui, s'écria un vrai lion, existence inconnue, dont la spécialité avait un certain côté artistique qui consistait à protéger la fantaisie et l'art; jolies, oui; mais ce sont des bourgeoises.

— Ah! messieurs, reprit le fils du potier, l'ancienne noblesse faisait cas des bourgeoises.

— Pardieu! reprit le lion artiste, les bourgeoises d'autrefois, ça se conçoit. Des jeunes filles qui ne savaient rien de rien; des femmes qui n'en savaient guère plus, enfermées dans la pratique des pieux devoirs de la famille; pour qui les plaisirs du monde, les arts, la littérature étaient d'un domaine où elles ne pouvaient aspirer; qui regardaient un homme de cour comme le serpent tentateur de la Genèse. Pénétrer dans cette vie, y jeter l'amour, le désordre, jouer avec cette ignorance de toutes choses, l'étonner comme on fait à un enfant avec des contes de fées, cela pouvait être fort amusant, et je comprends parfaitement la passion du maréchal de Richelieu pour Mme Michelin. Mais les bourgeoises d'aujourd'hui, douées pour la plupart d'une moitié d'éducation fausse, dont elles se servent avec une imperturbable impertinence pour ne s'étonner de rien; des virtuoses qui jouent les sonates de Steibelt et qui décident entre Rossini et Meyerheer en faveur du *Postillon de Longjumeau*; des bas bleus qui lisent Mme Sand comme étude, et qui dévorent M. Paul de Kock avec bonheur; des artistes qui se font peindre par M. Dubuffe et qui enluminent des lithographies; des femmes enfin qui ont des opinions sur l'assiette de l'impôt et sur l'immortalité de l'ame! c'est ignoble, et je comprends tout l'ennui de Sterny. Elles vont le regarder comme une bête curieuse, et Dieu sait si elles ne le mesureront pas à l'aune de quelque beau coutaud de boutique qui aura fait douze couplets pour le mariage, qui découpera à table, qui chantera au dessert, qui dansera toute la nuit, et qui sera proclamé l'homme le plus aimable de la société!

Là-dessus le lion alluma son cigare, alla s'asseoir sur une chaise, en mit une sous chacune de ses jambes et regarda passer le boulevart. Tous les autres lions s'empressèrent de se livrer à des occupations de cette importance, et il ne fut plus question de Léonce Sterny.

Cependant celui-ci était arrivé à la rue St-Martin. Ce jour-là notre lion n'avait aucun rendez-vous; il n'y avait ni courses, ni bois, et il ne voulait à aucun plaisir les deux heures qu'il allait consacrer à Prosper Gobillou, le filleul de son père. Il se serait ennuyé ailleurs, il venait s'ennuyer là; il ne mettait donc aucune importance à ce qu'il faisait, et entra chez M. Laloine, plumassier, sans avoir pris d'avance d'être d'une façon ou de l'autre: c'est une commission qu'il faisait. Il arriva à point: on n'attendait plus que lui. Il s'en aperçut sans qu'on le lui montrât le moins du monde, et se crut dispensé de s'excuser. On lui présenta la mariée qui n'osa pas le regarder, puis les parens, et il vit que les jeunes gens se poussaient le coude pour se le montrer lorsqu'il saluait ou parlait. Il chercha des yeux quelqu'un à qui s'accrocher, et ne vit aucun homme dans la conversation duquel il pût se mettre à l'abri de cette curiosité. Sterny se retira dans un coin, tandis que la famille se donnait mille soins pour organiser le départ, lorsque entra tout à coup une grande jeune fille qui s'écria:

— Quand je vous disais que j'aurais changé de robe avant que votre marquis ne soit arrivé!

— Lise! dit sévèrement M. Laloine, tandis que tout le monde demeurait dans la stupéfaction de cette incartade.

Le regard de M. Laloine dirigé vers Léonce montra à sa fille quelle grosse inconvenance elle venait de commettre, et celle-ci rougit comme le beau lion n'avait jamais vu rougir.

— Pardon, papa, je ne savais pas... dit-elle en baissant la tête, tandis que M. Laloine s'approchant de Sterny, lui dit avec un air paternel.

— C'est une enfant qui n'a pas seize ans et qui ne sait pas encore se tenir.

Sterny regarda cette enfant qui était belle comme un ange.

— C'est votre fille aussi? dit Léonce.

— Oui, monsieur le marquis, une enfant gâtée, qu'une affreuse maladie du cœur a failli nous enlever, et qu'il faut ménager encore. C'est pour cela que je ne l'ai pas grondée.

— Eh bien! veuillez me présenter à elle et m'excuser de mon inexactitude.

— Ça n'en vaut pas la peine, répartit M. Laloine, ne faites pas attention à cette morveuse.

Mais Sterny n'était point de cet avis; jamais il n'avait rien vu de plus charmant que cette fille si belle. Pendant que sa mère la grondait doucement, et semblait lui recommander d'être bien raisonnable, elle avait jeté un regard furtif sur le lion, regard inquisiteur et peu bienveillant, et elle avait conclu le sermon de sa mère par un petit geste d'impatience voulant dire très clairement:

« J'étais sûre que ce serait un trouble-fête! »

Cependant on partit pour la mairie et l'on mit Léonce dans la voiture de la mariée avec Mme Laloine et un des témoins de cette famille. Heureusement que le trajet n'était pas long; car ces quatre personnes étaient fort embarrassées, et le collègue de Léonce ne trouva rien de mieux que de lui dire:

— Que pensez-vous, monsieur, de la question des sucres?

Sterny n'en avait aucune idée; mais il répondit froidement:

— Monsieur, je suis pour les colonies.

— Je comprends, dit amèrement le témoin, le progrès de l'industrie nationale vous fait peur. Mais enfin le gouvernement veut tout ruiner en France, c'est un parti pris.

Et là-dessus le monsieur entama la question qui dura jusqu'à la mairie, sans qu'il fût besoin que personne prît la parole.

Léonce ne pensait déjà plus à la belle Lise, et commençait à trouver la tâche fatigante. On arriva, et comme Léonce venait de descendre de voiture, il aperçut Lise qui, le visage rayonnant, venait de sauter de la sienne. Il se passa en ce moment une espèce de petit embarras qui fut peut-être la cause première de toute cette histoire. Lise donnait le bras à un grand jeune homme décoré du nom de garçon d'honneur et qui touchait à Sterny. Lise, appelée par une autre jeune fille venant derrière elle, se retourna pour rétablir une fleur dérangée dans sa coiffure, tandis que le garçon d'honneur restait immobile, tenant son bras ouvert en cerceau pour recevoir le beau bras de la jeune Lise. Mais au moment où elle achevait son office, une voix appela le jeune homme en tête du cortége. Il s'éloigna, tandis que Lise passa son bras dans celui qu'elle rencontra à sa portée, et qui se trouva être celui du beau lion: alors elle se retourna vivement en disant:

— Allons, dépêchons-nous!

A l'aspect du visage de Sterny, elle poussa un petit cri et voulut se retirer; mais Léonce serra le bras, retint la main et dit en souriant:

— Puisque le hasard me le donne, je veux en profiter.

— Pardon, monsieur, répondit Lise; mais je suis demoiselle d'honneur; je ne veux pas, M. Tirlot se fâcherait.

— Qui ça, M. Tirlot?

— Eh bien! le garçon d'honneur, c'est un droit...

— C'est un droit que je lui disputerai en champ-clos, dit le jeune lion, qui s'imaginait dire la chose du monde la plus insignifiante.

Lise le regarda de tous ses yeux, et répondit d'une voix émue:

— Si c'est comme ça, monsieur, venez, je lui dirai que c'est moi qui l'ai voulu.

Cette phrase et l'émotion avec laquelle elle fut prononcée prouvèrent à Léonce que Lise avait pris le champ-clos au sérieux, et qu'elle était per-

suadée que le marquis eût tué le garçon d'honneur s'il s'était permis de faire une observation. Cependant tout le monde était entré dans la salle municipale; Léonce et Lise entrèrent les derniers, et la jeune fille se hâta de dire :

— C'est M. Tirlot qui m'a laissée là sur le rottoir, et sans M. le marquis, à qui j'ai été forcée de demander son bras, je n'aurais pas eu de cavalier.

Le mot cavalier désenchanta un peu Léonce; mais le maire n'était pas arrivé, et, faute de mieux, il s'assit à côté de Mlle Lise. Il ne sut d'abord que lui dire, et évidemment il la gênait beaucoup par sa présence.

Léonce voulut faire le bonhomme, et dit en souriant doucement :

— Voilà un jour qui fait battre le cœur aux jeunes filles...

Lise ne répondit pas.

— C'est un grand jour...

Même silence.

— Et qui arrivera sans doute bientôt pour vous?

— Ah! que ce maire est ennuyeux! dit Lise, il se fait toujours attendre.

Léonce comprit qu'il réussissait peu: mais assis qu'il était près de cette belle enfant, il admirait avec tant de plaisir la pureté merveilleuse de son profil, la grace de son cou flexible si doucement courbé; et puis il sentait pour la première fois arriver jusqu'à lui cette fraîcheur de vie bien plus suave que l'atmosphère parfumée d'une belle dame. Il ne se découragea pas, et saisissant au vol les mots de Lise, il reprit de sa voix la plus caressante :

— Vous parlez bien légèrement d'un si grave magistrat?

— Qui ça? dit Lise, monsieur le maire, est-ce que c'est un magistrat?

On a beau faire des institutions très admirables, quand le temps ne les a pas sanctionnées, elles n'entrent pas dans les sentimens de la masse. Que le maire soit le consécrateur légal et unique du mariage, la loi le veut ainsi; mais l'acte auquel il préside, quelque grave, quelque indissoluble qu'il soit, n'est aux yeux du peuple qu'un contrat qui sent le papier timbré; la vraie cérémonie du mariage, celle où il y a préoccupation, respect, prière, ne s'accomplit qu'à l'église. Sterny était un peu de cet avis; il comprit parfaitement l'exclamation de Lise, et lui répondit pour la faire parler :

— Certainement c'est un magistrat, car c'est lui qui véritablement va marier votre sœur; le mariage à l'église n'est qu'une formalité.

A ce mot, Lise leva un regard effrayé sur Léonce et se recula doucement de lui, puis elle baissa les yeux et répondit :

— Je sais, monsieur, qu'il y a des hommes qui pensent ainsi; mais je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne s'engagera pas à moi devant Dieu.

« Ah! se dit Léonce, la petite est dévote. Mais elle est si belle!... encore un essai. »

— Et ce serment, dit-il, ne vous engage pas à grand'chose, car celui qui vous obtiendra jamais, fera tout ce que vous voudrez.

— Je l'espère bien, dit Lise d'un ton mutin.

— Ah! reprit Léonce, vous êtes despote.

— Oh oui! fit-elle, en reprenant toute sa jeune insouciance.

— Mais savez-vous que c'est mal? lui dit Léonce.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua-t-elle en lui riant au nez, ce n'est pas vous qui aurez à en souffrir.

— Cela ne m'empêche pas de plaindre celui que vous tyranniserez un jour, répartit Léonce en riant aussi.

— Mais je crois qu'il ne s'en plaindra pas, ça me suffit.

— Vous l'a-t-il déjà dit?

— Non, mais j'en suis sûre.

— Il vous aime donc bien?

— Qui ça? dit Lise d'un ton étonné.

— Mais ce futur époux, ce futur esclave, qui sera si heureux de sa chaîne.

— Est-ce que je le connais?

— Mais vous disiez que vous étiez sûre...

— Ah! dit Lise, je suis sûre que je l'aimerai bien, monsieur, je suis sûre qu'il sera un honnête homme, et comme je serai une honnête femme, j'espère qu'il sera heureux.

Ceci fut dit d'un ton si sincère et si vrai, que Léonce crut à la foi de cette jeune fille, et lui dit avec conviction :

— Vous avez raison, il le sera.

— Ah! fit Lise en se levant, voilà votre magistrat.

Le maire entra, et la cérémonie commença.

II.

Le maire lut aux futurs conjoints les articles du code qui pouvoient à leur bonne intelligence; ils jurèrent de s'y soumettre, déclarèrent s'accepter l'un l'autre, et on passa dans le bureau particulier où se donnent les signatures.

Signer un registre semble une action bien aisée, et cependant il arriva que ce fut un petit événement où Léonce se fit remarquer par Lise, et toujours d'une façon peu avantageuse. Quand les deux époux et leurs ascendans eurent signé, ce fut le tour des témoins; Léonce fit comme les autres, et sa surprise fut grande, en passant la plume à celui qui lui succédait, de voir Lise qui secouait la tête avec une petite moue de mécontentement.

Est-ce parce qu'il avait signé le marquis de Sterny? mais l'omission de son titre lui eût paru peu obligeante pour Prosper Gobillon, qui se targuait d'avoir un marquis pour témoin. Est-ce qu'il avait signé avant son tour, ou pris plus de place qu'il ne fallait?

Sterny restait fort intrigué, lui qui se croyait tout le savoir-vivre d'un homme du monde, d'exciter le mécontentement d'une petite fille de boutique, et il voulait savoir en quoi il avait failli à ses yeux. Cela lui semblait amusant. Pour cela il demeura debout près du bureau, en regardant tantôt Lise, tantôt ceux qui signaient après lui, et qui lui semblaient faire absolument comme il avait fait, sans que la jeune fille le trouvât mauvais; mais lorsque ce fut le tour de Lise de signer, elle lui fit comprendre combien il avait été inconvenant. En effet, lorsque le commis lui présenta la plume, elle s'arrêta, en disant d'une voix tant soit peu moqueuse :

— Pardon, que j'ôte mon gant.

Et le gant ôté, elle signa avec la main la plus fine et la plus blanche...

Léonce comprit; il avait signé la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Est-ce qu'on prête serment devant la justice avec un gant! Léonce y pensa et se dit :

« Ces gens-là ont de certaines délicatesses de bon goût. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien sans doute. Et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui se lève devant Dieu, ou qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentimens dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui existent cependant. »

Léonce y réfléchissait encore, lorsqu'on se mit en ordre pour sortir. M. Tirlot, garçon d'honneur, et par conséquent grand maître des cérémonies, était descendu pour faire avancer les voitures; Léonce crut donc pouvoir offrir de nouveau son bras à Lise. Elle le prit d'un air peu charmé, mais sans faire attention qu'elle avait oublié de remettre son gant; et voilà Léonce qui marche à côté d'elle, la tête baissée, les yeux attachés sur cette main charmante doucement appuyée sur son bras.

Au premier aspect, Lise lui avait semblé une belle jeune fille; mais tout en lui accordant de prime-abord une beauté éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, il n'avait pas pensé qu'elle possédât tous ces détails de grace privilégiée par lesquels les femmes du monde se vengent d'être pâles, maigres et fanées; il considérait cette main si soyeuse et si effilée, comme une rareté précieuse, égarée parmi des Auvergnats, et peu à peu ses yeux s'arrêtèrent sur un anneau passé à l'index, et portant une petite plaque en or. Sur cette plaque était gravée en caractères imperceptibles une devise que Léonce s'obstinait à vouloir déchiffrer. Il y mettait une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés, et que l'on montait en voiture. Il sembla que Lise ne fût pas absorbée dans une si profonde contemplation; car ces jolis petits doigts que Léonce admirait si assidûment, s'agitèrent d'impatience, et finirent par battre sur le bras de Léonce un trille infiniment prolongé.

A ce moment Léonce regarda Lise; au mouvement qu'il fit pour relever sa tête, elle le regarda, mais d'un air si moqueur, que Sterny ne voulut pas être en reste et lui dit :

— Il paraît que mademoiselle est grande musicienne?

— Et pourquoi ça? fit Lise avec une petite mine de dédain.

— C'est que vous venez de jouer sur mon bras un air ravissant.

Lise rougit; mais cette fois avec un embarras pénible; elle retira brusquement son bras nu du bras de Léonce, et, ne sachant plus ce qu'elle faisait, ni ce qu'elle disait, elle balbutia et dit à demi-voix :

— Oh! pardon, monsieur, j'ai oublié de mettre mon gant.

— Comme moi, j'ai oublié de l'ôter, répartit Sterny. Vous voyez que tout le monde peut se tromper.

Lise ne trouva rien à répondre; le marche-pied d'une voiture était baissé devant elle, elle y monta rapidement, si rapidement, que Léonce put voir le pied le plus étroit, le plus cambré, s'attachant gracieusement à la cheville la plus mignonne. Sterny eut envie de se placer près d'elle; mais il eut le bon esprit de ne pas le faire. Sans s'en apercevoir, Lise était montée dans la voiture de Léonce; il se retira en disant vivement au valet de pied :

— Fermez et suivez les autres voitures; et il s'élança tout aussitôt dans un remise où se trouvait Mme Laloine.

— Eh bien! s'écria la mère, et Lise, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mise en voiture.

— Avec qui? demanda la prudente mère.

— Avec qui? demanda la prudente mère.

— Hélas! toute seule, madame.

— Comment, toute seule...

— Oui, madame, elle a monté sans s'en apercevoir, je crois, dans ma voiture.

— Ah! fit Mme Laloine; je ne sais pas ce qu'elle a; elle est tout abrutie depuis ce matin.

— C'est mon coupé, ajouta modestement Léonce; il n'y a que deux places et je n'ai pas osé...

Mme Laloine remercia Léonce de sa retenue par un salut silencieux et solennel, et ajouta :

— Elle va bien s'ennuyer toute seule.

Léonce eut une idée secrète qu'elle ne s'ennuierait pas.

En effet, Lise fut d'abord étonnée de se trouver seule; mais elle en profita pour se remettre de l'embarras où l'avaient jetée les paroles de Léonce; et, répondant aux réflexions qu'elle faisait comme aux observations qu'on lui adressait, elle secoua sa jolie tête en disant :

— Eh bah! qu'est-ce que ça me fait?

Cela dit, elle se mit à examiner ce splendide carrosse tout doublé de satin, tout orné de glands de soie et dont le balancement était si sourd et si doux. Elle s'assit d'un côté et de l'autre pour sentir la molle flexibilité des coussins, leva à moitié une glace pour en admirer l'épaisseur, et se mit à sourire d'aise de se trouver là.

Alors elle se rappela qu'ainsi devaient être faites les belles voitures de ces grandes dames qu'elle voyait courir dans les Champs-Élysées; et sans penser qu'elle pouvait en occuper une aussi bien que la plus noble d'entre elles, elle se laissa aller à imiter le nonchalant abandon avec lequel elles s'accotent dans un coin de leur équipage.

La folle enfant s'y ploya comme elles, à demi-couchée, pressant de sa fraîche joue et de ses blanches épaules cette soie dont la souplesse la caressait si doucement, se prêtant avec un mol affaissement aux mouvemens de la voiture, clignant des yeux pour regarder d'en haut ces pauvres gens à pied qui tournaient la tête pour la voir. Puis, comme apercevant au loin quelqu'un de sa connaissance, se mordant doucement la lèvre inférieure à travers un fin sourire, et balançant imperceptiblement la tête pour adresser un salut intime au beau cavalier qui passe; et, dans cette petite fantasmagorie improvisée, il se trouva que le beau cavalier fut Léonce Sterny.

En effet, quel autre que le beau lion Lise pouvait-elle faire passer sur un beau cheval anglais, courant avec grace à côté d'elle? Ce n'était certainement pas M. Tirlot, qu'elle avait vu tomber d'âne dans une partie de Montmorency. Ce fut donc à Sterny qu'elle adressa son plus doux sourire, son plus doux regard, comme il passait devant elle.

Mais comprenez quelle dut être sa stupéfaction quand elle aperçut véritablement le visage de Léonce, mais immobile, mais à pied, et lui offrant la main pour descendre de voiture. Elle tressaillit d'abord de se voir ainsi surprise dans ce nonchalant abandon, comme un enfant qui a pris une place qui ne lui appartenait pas; et puis, quand Léonce lui dit en l'aidant à descendre :

— Qui donc saluiez-vous ainsi d'un si doux regard et d'un si doux sourire?

Elle eût voulu se cacher bien loin, honteuse et toute troublée. Aussi ce fut tristement et lentement qu'elle entra dans l'église, et Léonce put remarquer qu'elle prit peu de part à la cérémonie qui eut lieu. Lise ne regarda pas du coin de l'œil la figure de la mariée, ni la tenue embarrassée de l'époux; elle ne suivit pas curieusement l'anneau pour savoir s'il passerait la seconde phalange qui prédit la soumission; Lise pria, et pria sincèrement pour elle. On eût dit qu'il y avait un remords dans ce jeune cœur, et qu'elle demandait à Dieu un vrai pardon de sa faute.

Dieu le lui accorda; car à la fin elle se releva calme, heureuse, forte; et au moment où on passa dans la sacristie, elle se tourna vers Sterny, qui l'observait avec une attention marquée, et sans paraître s'en apercevoir, elle marcha à lui, prit son bras, et lui dit d'un tout autre ton que celui dont elle avait parlé jusque-là :

— Tout ceci vous ennuie sans doute beaucoup, monsieur?

— M'ennuyer! et pourquoi?

— C'est parce que cela vous dérange de vos habitudes et de vos plaisirs; mais vous allez bientôt être délivré.

III.

Jusque-là Sterny, malgré les sollicitations de Prosper Gobillon et de M. Laloine, avait gardé *in petto* la résolution de ne pas rester une minute après la signature à l'église. Toute la grace, toute la beauté de Lise même, en l'occupant beaucoup, ne l'avaient pas décidé à braver l'ennui d'une noce bourgeoise; car il avait parfaitement compris que cela ne le mènerait à rien, qu'à avoir admiré quelques heures de plus cette belle enfant.

Mais il lui sembla que la phrase de Lise était une espèce de congé qu'on lui donnait; il pensa donc, et justement, que ce n'était pas lui qui serait délivré d'un ennui, et il ne voulut pas accepter cette manière d'être évincé; aussi répondit-il à Lise :

— Je n'éprouve aucun ennui, mademoiselle, à faire une chose convenable et qui paraît avoir été désirée par Prosper et lui être agréable; si elle ne l'est pas pour tout le monde, ce n'est pas moi qui me suis trompé, c'est votre beau-frère, et c'est lui que vous devez gronder de ma présence.

Cette fois encore, Lise fut vivement contrariée de s'être attiré cette admonestation, faite avec une politesse sérieuse et à laquelle elle ne put rien répondre, car Léonce la salua aussitôt et se retira dans un coin de la sacristie. Lise se cacha parmi ses jeunes compagnes, n'écoutant point leurs caquetages à mi-voix; elle était tout absorbée dans ses pensées, quand une autre jeune fille lui poussa vivement le coude en lui disant :

— Regarde donc!

Elle regarda, et vit Léonce qui signait.

— Il a ôté son gant, ajouta la jeune fille avec un petit accent de triomphe, comme pour féliciter Lise du succès de la leçon qu'elle avait donnée au beau marquis.

Léonce, qui avait entendu l'exclamation, leva les yeux sur Lise et rencontra son regard qui avait quelque chose d'inquiet.

Lise sentit comme par un indicible instinct qu'il se passait entre elle et ce jeune homme quelque chose qui n'eût pas dû être ainsi, et lorsque ce fut son tour de signer, ses yeux étaient pleins de larmes, sa main tremblait, et quand sa mère, qui était près d'elle, lui demanda ce qu'elle avait :

— Rien, rien, dit-elle; une idée.

Et profitant de l'alarme qu'elle avait causée à sa mère, elle s'attacha à son bras.

— Prends-moi dans ta voiture, maman! lui dit-elle avec l'accent d'un enfant qui a peur et qui demande protection.

— Viens! viens! ma pauvre Lise, lui dit sa mère en l'embrassant et en l'entraînant dans un petit coin, tandis que les hommes graves de l'assemblée souriaient entre eux d'un air capable, que les jeunes gens regardaient sans rien comprendre, et que Léonce se disait dans son coin :

« Certes, je reviendrai pour le dîner et le bal. »

Tout le monde descendit, et Lise regarda Sterny remonter dans sa voiture. Le cocher, humilié d'avoir été si long-temps en mauvaise compagnie de remises, se mit à faire piaffer les chevaux de façon à faire craindre qu'il n'allât tout briser, puis disparut avec rapidité. Lise poussa un gros soupir, et remontant en voiture, elle se trouva à son aise pour la première fois depuis la matinée, et se mit à parler de la belle toilette qu'elle allait faire pour la soirée. Mais au milieu de cette importante discussion, elle porta tout à coup la main à son cou.

— Ah! mon Dieu! j'ai perdu mon médaillon; mon Dieu! mon Dieu! je l'avais, j'en suis sûre.

— Il est peut-être tombé à la mairie, peut-être tombé dans l'église, peut-être dans une voiture.

— Ah! dit Lise, pourvu que ce ne soit pas dans celle de M. de Sterny.

— Et pourquoi? lui dit sa mère; il le trouvera et nous le rapportera.

— Il revient donc?

— Il nous l'a promis.

Lise ne répondit pas; mais elle redevint triste, ne parla plus et pensa que sa toilette, dont elle avait d'abord été si ravie, n'était peut-être pas si charmante qu'elle l'avait pensé. Mais Lise n'était pas d'un âge et d'un caractère à ce qu'une pareille préoccupation durât bien long-temps, et à peine était-elle dans la maison qu'elle avait jeté de côté toutes ces craintes vagues, et qu'elle s'était écriée :

— Ah! mais non! je veux être gaie aujourd'hui.

Et sans qu'il fût besoin de plus longs raisonnemens, elle se délivra de la pensée du beau marquis, et se promit bien de s'amuser à son nez, et comme s'il était un jeune homme tout comme un autre.

Quant à Léonce, dès qu'il fut seul, il hésita de nouveau à reparaître à la noce.

Quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il comprenait bien qu'il n'y avait rien à faire en ce jour pour lui près de cette petite fille, et ce jour ne pouvait pas avoir de lendemain. Qu'irait-il faire dans cette famille de plumassiers? et si on n'osait le mettre à la porte, de quel air l'y recevrait-on?

Décidément, tout cela n'avait pas le sens commun; et ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'écrire, en rentrant chez lui, un billet d'excuse, et de dîner à six heures au café de Paris, au lieu d'aller au Cadran-Bleu, où se faisait la noce.

Mais ce juste raisonnement n'arriva à l'esprit de Sterny qu'à travers l'image de Lise, et cette image était si charmante!

Il serait difficile de dire tous les rêves qui passèrent par la tête du lion à mesure qu'il se rappelait cette précieuse beauté; se faire aimer de cette belle fille, l'enlever à sa famille, se battre contre quelque frère inconnu, subir même un procès scandaleux contre sa famille, faire parler de lui dans les journaux, être condamné pour séduction par les tribunaux et être absous par le monde, à qui une si merveilleuse beauté rendrait un pareil crime excusable, trouver dans cette passion une renommée à désoler tous ses amis, tout cela le tentait grandement; mais presque aussitôt il mesurait les obstacles, comptait les difficultés insurmontables, et rejetait bien loin pareille idée, non comme coupable, mais comme impossible.

Enfin, il en était venu à s'arrêter au parti pris de ne pas y retourner, quand il aperçut, sur le coussin de sa voiture, une petite plaque d'or suspendue à un mince cordonnet de cheveux. Cette plaque était en tout pareille à celle que Lise avait à sa bague; elle portait comme elle une devise, et cette devise était :

Ce qu'on veut on le peut.

A ce moment, le lion se posa en face de lui-même, et se trouva tout à fait méprisable et sans portée.

Quoi! une petite fille de la rue Saint-Martin osait se donner pour devise : *Ce qu'on veut on le peut*, et lui, lion, ne se sentait la force ni de vouloir ni de pouvoir.

— Pardieu! se dit-il, je voudrai et je pourrai.

Et pour s'encourager dans cette noble résolution, il se rappela toutes les femmes qu'il avait prises d'assaut ou enlevées à ses amis.

Cependant, toute récapitulation faite, il trouva qu'aucun des

avec lesquels il avait réussi jusque-là ne pouvait être de mise dans sa nouvelle entreprise, et qu'il lui fallait trouver tout autre chose.

Sur ces entrefaites, il arriva chez lui, où il trouva installés quatre ou cinq de ses amis, discutant très chaudement sur l'inconstitutionnalité de l'admission des chevaux du gouvernement dans les courses du Champ-de-Mars.

L'arrivée de Sterny mit fin à la discussion.

A son aspect, le beau gros Lingart, le pédicure dont nous avons parlé, s'écria en se rengorgeant dans sa cravate :

— Eh bien?..

— Eh bien! j'ai perdu, répartit Aymar de Rabut, le lion artiste.

— Comment diable! ajouta Marinet, le fils du potier, comment diable! aussi vas-tu parier quelque chose contre ce gros agioteur? tu sais bien qu'il a l'instinct des bonnes affaires, et qu'il suffit qu'il touche à la plus mauvaise pour qu'elle tourne à bien dès qu'il y a quelque chose à gagner pour lui.

— Mais oui, je suis assez heureux, dit Lingart d'un air qui voulait dire je suis assez habile, et en ramassant du bout de sa langue les quelques poils de barbe qui avoisinaient le coin de sa bouche.

— De quoi s'agit-il donc? dit Sterny.

— Il s'agit, dit Lingart, que nous dînons au Rocher-de-Cancale, et que c'est Aymar de Rabut qui nous traite.

— Il y a donc en pari? dit Léonce, qui pointa les oreilles comme un cheval de bataille qui entend la trompette.

— Oui, dit Aymar de Rabut, je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai soutenu pendant une heure que tu t'ennuierais à crever à ton mariage, qu'hommes et femmes t'assommeraient, et au bout du compte il s'est trouvé que c'est moi qui ai parié que tu te laisserais empêtrer par les familles des futurs, et que tu resterais au dîner et au bal, et c'est Lingart qui a parié que tu reviendrais.

— Mais quand je te dis, s'écria Marinet, que si tu allais lui réclamer cent louis, et qu'il ne voulût pas les payer, il te prouverait, clair comme deux et deux font quatre, que tu lui dois dix mille francs!

— Ah, ah! dit Lingart, vous trouvez donc qu'il est très clair que deux et deux font quatre?

On le regarda comme s'il disait une bêtise. Mais il ajouta avec une arrogance de sottise si prodigieuse, qu'il stupéfia l'assemblée :

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me prouver que deux et deux font quatre?

— Ceci, mon cher, est de l'Odry tout pur.

— C'est si peu de l'Odry, que j'offre de parier vingt-cinq louis qu'aucun de vous ne me prouve que deux et deux font quatre.

— Pardieu! dit Aymar de Rabut, cela n'a pas besoin d'être prouvé; cela est, parce que...

Il s'arrêta, et Lingart reprit d'un air triomphateur :

— Eh bien! pourquoi cela est-il?

Il attendit une réponse qui ne vint pas, et reprit doctoralement :

— Va commander notre dîner, et...

— Et que ce soit splendide, dit Sterny en riant; car c'est Lingart qui paie.

— Comment ça? fit le spéculateur.

— Parce qu'Aymar a gagné. Je retourne au dîner, et je reste au bal.

— C'est pour me faire perdre! dit Lingart.

A ce mot, la conscience de parieur de Sterny se troubla, et il réfléchit. Et puis il dit :

— J'annule le pari.

— Pourquoi donc?

— C'est que lorsque je suis entré ici, je n'étais pas bien sûr de ce que je ferais, et je ne sais pas encore ce que j'aurais fait, si ne vous ne m'aviez pas parlé du pari.

— Et quelle est la raison qui t'a décidé tout à coup?

— Rien. Seulement je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ça? dit Lingart.

— Ah! ceci, répliqua Sterny, ne peut pas plus se prouver que deux et deux font quatre.

— Cependant vous vous l'êtes prouvé à vous-même, puisque vous en doutiez.

— Ah ça! dit Sterny, vous devenez horriblement ennuyeux, Lingart, avec votre manie de dissertation.

— Il s'exerce pour la chambre des députés, dit Marinet.

Lingart, qui venait de dépenser 50,000 francs pour avoir trois voix, se mordit les lèvres et fit semblant de hausser les épaules, et l'on se mit à plaindre Sterny, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde et sans trop écouter tant qu'il ne s'agit que de lui. Mais il arriva que la conversation se promenant au hasard sur les occupations journalières de ces messieurs, on parla d'une petite fille qui s'était montrée la veille dans les coulisses de l'Opéra, et que l'on avait proclamée délicieuse.

De là on entra dans tous les détails de cette jeune beauté, que Sterny avait lui-même fort applaudie; et, par un retour assez ordinaire sur ses souvenirs, il se trouva que cet éloge tourna au profit de Lise : qu'admirait-on, en effet, à côté de cette parfaite beauté? un visage à peu près joli, des mains à peu près élégantes, une tournure faite, un pied cruellement emmaillotté paraître petit, tandis que chez Lise tout était vraiment parfait, sincèrement beau. a plumassière devenait à chaque instant plus charmante dans l'esprit de Léonce, et par une autre coïncidence il se prit à se repentir des idées vagues de séduction qu'il avait eues contre elle; car le lion artiste Aymar s'écria au milieu de la conversation :

— Ah ça! Lingart, j'espère que vous laisserez cette petite fille tranquille.

— Oui, dit le gros beau, jusqu'après ses débuts.

Ceci prit sans doute dans la physionomie de Lingart un sens très particulier, car Sterny en éprouva un mouvement de dégoût. Il nous serait difficile d'expliquer le mystère de cette phrase; mais Léonce réfléchit que s'il trouvait odieux qu'on remît la perte d'un fille de théâtre à un temps marqué d'avance pour qu'elle valût mieux la peine d'être perdue, il était bien autrement coupable, lui, de méditer celle d'un enfant qui au moins ne bravait pas le danger. Mais il arriva à Léonce ce qui arrive aux gens qui ont la conscience facile : il se persuada si bien qu'il ne réussirait pas, qu'il se crut permis de tenter de réussir sans trop de scrupules.

Bientôt après, on le laissa; et comme six heures sonnaient, Sterny entrait au Cadran-Bleu.

IV.

L'amour est une belle passion pour des conteurs comme nous; il a cet avantage excellent, qu'on peut le faire aller de l'allure qu'on veut, sans que personne ait à vous demander compte de la vraisemblance de ses actions.

C'est en amour surtout que le plus invraisemblable est le plus vrai; passions soudaines et irrésistibles qui éclatent dans le cœur à l'aspect d'un être inconnu, comme la lumière à qui Dieu ordonna d'être, et qui fut; passions lentes et fortes qui pénètrent dans l'ame par une progression imperceptible, comme la chaleur dans le métal, sans qu'il y ait une différence sensible entre la minute qui précède et la minute qui suit, jusqu'à ce que tous deux soient devenus brûlans, de glacés qu'ils étaient; et celles qui vont par sauts et par bonds, s'élançant foilement en avant, puis reculant avec timidité; et celles qui louvoient obscurément, et celles qui marchent à genoux, et celles qui s'imposent : toutes vraies dans leurs plus grands écarts, dans leurs contradictions les plus manifestes.

Tout cela, entendez vous bien, sans tenir compte des caractères, pliant les plus rudes, redressant les plus faibles, tyrannisant les plus impérieux...

Or, voilà pourquoi Léonce était retourné au Cadran-Bleu.

Lorsqu'il entra, personne n'était arrivé que le nouveau marié et M. Laloine qui venaient activer les apprets du festin. Prosper voulut d'abord laisser Sterny dans la compagnie de M. Laloine; mais Léonce les pria si instamment l'un et l'autre de ne pas s'occuper de lui, qu'ils allèrent à leurs affaires.

Il demeura donc seul dans le salon attenant à la grande salle du festin, tandis que le beau-père et le gendre allaient donner un coup d'œil à la salle de bal. Mais en vérité, nous dira-t-on, est-ce bien Léonce de Sterny dont vous nous parlez, un lion qui sait tout l'avantage d'une entrée attardée, qui arrive avant l'heure de se mettre à table, comme un courtaud de boutique, ou un homme de lettres invité chez un grand seigneur? Vraiment oui, c'est Léonce Sterny, un des plus furieux de sa bande; et savez vous ce qu'il fait pendant que les hôtes sont absens? il tourne autour de la table en lisant chaque carte pour savoir où il sera placé; et lorsqu'il voit qu'on l'a mis entre Mme Laloine et une dame inconnue, il change la place de son nom pour voler celle de M. Tirlot et se trouver à côté de Lise.

Regardez-le bien, tremblant de peur d'être surpris au milieu de sa substitution, comme un enfant qui met le doigt dans un plat de crème pour savoir si elle sera bonne; voyez-le, se retournant tout à coup vers le mur lorsque entre un garçon, et paraissant très occupé à admirer une vieille gravure d'Enée emportant son père Anchise; puis, lorsque le garçon est sorti, achevant son habile manœuvre qu'il eût trouvée de la dernière sottise s'il l'avait lue le matin dans un feuilleton.

Cependant il a réussi, et le voilà tout inquiet du succès de sa ruse.

M. Laloine entre et veut insperter une dernière fois la distribution des cartes, et aussitôt Léonce s'approche et lui parle plumes d'autruche et marabouts; Prosper paraît et veut s'assurer que tout est en règle, et Léonce l'interpelle et s'échappe jusqu'à lui faire de mauvaises plaisanteries sur le trop de fatigue qu'il se donne en un pareil jour.

Il cause, il parle, il rit! Il demande du tabac à M. Laloine, qui le trouve charmant : il se moque avec lui de l'air affairé de Prosper; il l'envoie donner la main aux dames qui descendent de la voiture qui vient de s'arrêter à la porte; Prosper y court : c'est un monsieur et une dame qui demandent un cabinet particulier. Prosper revient, et Sterny lui fait une tirade morale sur les cabinets particuliers.

A qui en a-t-il? que veut-il? Je vous le disais bien, qu'en amour rien n'est vraisemblable; car voilà notre lion qui se donne beaucoup de peine pour quelque chose; eh! pourquoi, mon Dieu! pour s'asseoir à côté d'une petite fille.

Comme le succès absout les plus mauvaises actions, et presque le ridicule, Léonce a donc eu raison, car il a réussi.

Tout le monde arrive; on se salue, on se parle, il faut faire servir : c'est l'affaire de Gobillon, tandis que M. Laloine est obligé de rester au salon pour accueillir les invités. Mais Lise doit être curieuse; elle voudra sans doute savoir où elle sera assise, et elle s'en étonnera. Voilà donc le lion qui se place entre la porte qui ouvre du salon dans la salle à manger, bien assuré que Lise n'osera pas passer devant lui; car [illegible] où elle est

arrivée avec sa mère et sa sœur, Mme Laloine a dit très gravement à Sterny :

— Eh quoi! déjà arrivé, monsieur le marquis?

Et celui-ci lui a répondu, en regardant Lise :

— C'est assez d'une faute en un jour.

Lise, arrivée toute rayonnante et fière, sentit le reproche et se retira avec humeur dans un coin du salon. Jamais personne ne lui avait gâté un plaisir avec tant de persévérance que M. Sterny, et pour si peu de chose.

Léonce lui parut insupportable. Aussi se passa-t-il une petite comédie fort amusante lorsqu'il fallut s'asseoir autour de la table. Léonce, qui connaissait sa place, en prit le chemin et s'installa derrière sa chaise, tandis que Lise cherchait de l'autre côté.

— Là bas! lui cria Prosper en lui désignant le côté où était Léonce, qu'il fut très surpris de trouver au bout de son doigt.

Prosper échangea un regard avec M. Laloine, qui pinça les lèvres d'une façon qui voulait dire :

— Mon gendre est un sot.

D'un autre côté, Mme Laloine, qui comptait sur le voisinage du marquis, regardait M. Tirlot d'un air ébahi, tandis que celui-ci, fier de la place d'honneur qu'on lui avait donnée, s'y installait d'un air superbe.

Lise s'avançait timidement, ne sachant quel parti prendre, car elle avait vu tout cet imperceptible dialogue de regards; quant à Léonce, les yeux fixés au plafond, il ne voyait rien, ne regardait rien, il était tout-à-fait étranger à ce qui se passait.

Cet embarras finit cependant, car il entendit M. Laloine dire à sa fille :

— Voyons, Lise, va donc t'asseoir.

L'inflexion dont ces paroles furent prononcées annonçait une résignation forcée à la maladresse de Gobillon, et Léonce crut que tout le monde s'en prenait à Prosper. Mais lorsqu'il dérangea sa chaise pour faire place à Lise, elle le salua d'un air si sec, qu'il vit bien qu'elle avait compris que son beau-frère était innocent de cette faute.

A la première phrase qu'il essaya, Léonce reconnut que Lise était décidée à ne lui répondre que par monosyllables; mais il avait deux heures devant lui, et c'était plus qu'il n'en fallait pour venir à bout de cette résolution.

D'abord, il laissa la pauvre enfant se remettre et prendre confiance, et pour cela, il ne s'occupa point d'elle. Mais il devint d'une attention extrême pour le gros monsieur qui était placé de l'autre côté de la jeune fille, et qui n'était rien moins que l'honorable mercier qui l'avait interpellé le matin sur la question des sucres.

Sterny reprit intrépidement la discussion, qui était forcée de passer devant ou derrière la jeune fille, mais de façon à ce qu'elle n'en perdit pas un mot. Il y avait de quoi ennuyer un député lui-même. A la fin Lise ne put s'empêcher de laisser voir toute son impatience par de petits tressaillemens très significatifs. Mais Sterny fut impitoyable; il continua en s'échauffant si bien, et en échauffant si fort son interlocuteur sur le rendement et l'exercice, que M. Laloine, qui les vit parler avec cette chaleur, s'écria :

— De quoi parlez-vous donc, messieurs?

— De canne et de betterave, répartit Lise d'un air piqué.

— Ah! fit M. Laloine; et satisfait d'une conversation si vertueuse, il pensa à autre chose.

Mais le moment était mal pris; car tout aussitôt Sterny, espérant que c'était le moment d'engager l'attaque, s'adressa à son interlocuteur, et lui dit :

— En vérité, monsieur, je crains que nous n'ayons beaucoup ennuyé mademoiselle; nous reprendrons notre discussion plus tard.

— Très volontiers, fit le mercier qui s'aperçut qu'il avait laissé passer presque tout le premier service sans y toucher, et qui voulut réparer le temps perdu.

Cependant Lise ne fit aucune observation, et le gros mercier reprit entre deux bouchées :

— N'est-ce pas, mademoiselle Lise, que votre mère a raison, que les hommes ne sont plus galans? Ainsi nous voilà deux cavaliers à côté d'une jolie femme, et nous ne trouvons rien de mieux que de parler de mélasse, au lieu de lui dire de jolies choses. Mais moi je suis excusable... un papa... j'ai oublié; tandis que monsieur, qui est un jeune homme, doit en avoir beaucoup à débiter.

« Trouve donc de jolies choses », animal, pensa Léonce, qui, ne sachant que dire, et voyant la petite moue de dédain de la jeune fille, finit par lui offrir à boire.

Elle accepta et le remercia, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Allons, se dit le lion, je deviens bête comme un pavé. Je parierais que M. Tirlot s'en tirerait mieux que moi.

Alors il tenta un effort désespéré, mais des plus vulgaires. Il lui fallut parler de lui pour qu'elle s'en occupât, et il lui dit :

— Vraiment, mademoiselle, je suis bien malheureux!

— En quoi donc, monsieur?

— Voilà deux fois seulement que j'ai l'honneur de vous voir, et j'ai déjà trouvé le moyen de vous déplaire trois ou quatre fois.

— A moi, monsieur? dit Lise d'un air étonné.

— A vous, d'abord ce matin en arrivant trop tard; à la mairie en n'ôtant pas mon gant; ici peut-être, ajouta-t-il tout bas, en arrivant trop tôt... et...

Allons donc, noble lion, pour ne pas avoir voulu cette fois jouer au fin, vous avez réussi. Lise avait compris en effet ce qu'il voulait dire.

— Et... lui dit-elle en le regardant.

— Et, ajouta Léonce avec une vraie expression de jeune homme, et en volant la place de M. Tirlot.

Lise rougit, mais en souriant.

D'abord elle avait deviné juste, ce qui la flattait, et puis le marquis avait fait pour être près d'elle un tour d'écolier, et cela la flattait encore; mais cette fois il y avait de quoi avoir peur, car dans quel but ce beau marquis s'était il approché d'elle? Le sourire commencé disparut aussitôt pour faire place à un vif embarras.

Lise était trop innocente pour songer à des projets de séduction; mais en sa qualité de petite bourgeoise, en face d'un gant jaune, elle se dit : « Il veut se moquer de moi », et elle prit un petit air prude et pincé.

— Vous voyez bien, dit Léonce, que je vous ai déplu.

— Ah! mon Dieu, monsieur, dit-elle, vous ou M. Tirlot, c'était la même chose.

Léonce fit la grimace, l'équation était cruelle, alors il ajouta assez impertinemment :

— Je ne crois pas.

— Ah! fit Lise, qui crut à un excès de fatuité.

— Oui, dit Léonce en tournant assez bien l'écueil, je crois que vous auriez préféré M. Tirlot.

Lise ne répondit pas.

— C'est un de vos parens? dit Léonce.

— Non, monsieur.

— C'est un de vos amis?

— Non, monsieur.

— C'est donc celui de Prosper?

— Oui, monsieur.

— Tant mieux, dit Léonce, il y aura compensation, et on pardonnera à Prosper son ami Sterny en faveur de son ami Tirlot.

— Oh! fit Lise, vous n'êtes pas l'ami de Prosper.

— Moi, et pourquoi donc? Je l'aime beaucoup.

— Oh! ça ne fait rien.

— Je suis tout prêt à lui rendre service.

— Je n'en doute pas; mais ce n'est pas cela que je veux dire.

— Et je crois qu'il a aussi pour moi beaucoup d'affection.

— J'en suis sûre, dit Lise; mais cependant vous savez bien que vous n'êtes pas amis.

— Mais enfin pourquoi?

— C'est que, dit Lise, vous êtes M. le marquis de Sterny, et lui Prosper Gobillon, plumassier.

— C'est bien mal, mademoiselle Lise, ce que vous dites-là, fit Léonce d'un air libéral.

— En quoi donc?

— N'est-ce pas dire que ce titre que je porte me rend fier, orgueilleux, impertinent, peut-être?

— Ah! monsieur.

— C'est croire que je ne sais pas rendre justice à l'honneur, à la probité de ceux qui n'ont pas un titre pareil; c'est presque me faire regretter d'être né dans ce qu'on appelle un rang élevé, comme si nous ne vivions pas à une époque où chacun ne vaut que par son mérite et ses œuvres.

Ah! lion, maître lion, qu'avez-vous fait de votre noble crinière de gentilhomme? Comment, vous voilà débitant sentimentalement des phrases du *Constitutionnel*, ou de mélodrame, et cela d'un ton sérieux! Où sont donc vos amis, pour rire de vous comme vous en ririez vous-même si vous pouviez vous voir!

Mais voilà que vous prenez la chose au sérieux, car Lise vous répond d'un ton affectueux :

— Je vous remercie pour Prosper de ce que vous venez de me dire, cela lui ferait grand plaisir.

— Oh! Prosper me connaît depuis long-temps; nous avons été enfans ensemble, et il n'est pas comme vous, il ne me croit pas un dandy, un lion.

— Qu'est-ce que c'est que ça un lion? dit Lise en riant.

— Oh! reprit Sterny, ce sont des jeunes gens du monde qui se croient de l'esprit parce qu'ils se moquent de tout, qui font semblant de mépriser tout ce qui n'est pas de leur coterie, et qui n'ont pas d'autre occupation que de ne rien faire.

Le lion reniait sa religion et ses frères.

— Ah! dit Lise, je sais ce que vous voulez dire; mais je vous prie de croire que je n'avais pas si mauvaise opinion de vous, monsieur le marquis.

— Pas tout-à-fait si mauvaise; mais peu favorable cependant.

— Je ne puis pas dire... je ne sais pas... dit Lise en hésitant.

— Ah! vous me devez une réponse. Quelle opinion avez-vous de moi?

Lise hésita encore et finit par dire, en regardant le lion en face, avec une expression de malice enfantine :

— Eh bien! je vous le dirai, si vous me dites pourquoi vous avez pris la place de M. Tirlot.

Léonce fut embarrassé ; la réponse pouvait être décisive : il eut le bonheur de trouver une bêtise, et répondit :

— Je n'en sais rien.

Lise partit d'un grand éclat de rire qui fit tourner la tête à toute l'assemblée.

— Qu'as-tu donc, Lise? — Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

Cette question arriva de tous les points de l'assemblée.

— C'est, dit Lise toujours en riant, parce que M. le marquis...

— Oh!... dit Léonce tout bas en tremblant que Lise ne racontât son esclerie, ne me trahissez pas!

— Qu'est-ce donc? reprit-on encore.

— Oh! ce n'est rien, répliqua-t-elle en se calmant... une idée.

— Voyons, Lise! lui dit sa mère avec un froncement de sourcils portant avec lui tout un sermon.

— Eh! laisse-la rire, dit M. Laloine, c'est de son âge. Le sérieux lui viendra assez tôt.

Il était déjà venu. Lise sentit qu'elle avait été trop loin, lorsque Léonce lui dit tout bas :

— Je vous remercie d'avoir gardé notre secret.

— Quel secret, monsieur?

— Celui de la ruse qui m'a rapproché de vous.

— Cela n'en valait pas la peine, dit elle froidement.

— Et cela m'en a beaucoup donné, ajouta Léonce.

Et tout aussitôt le voilà qui fait un tableau gai, grotesque, amusant, de sa campagne, de ses alertes, quand il entendait du bruit à la porte. Lise l'écoutait moitié riant, moitié fâchée, et finit par répondre :

— Et tout ça sans savoir pourquoi?

— Oh! je le sais pourtant, dit Léonce presque ému

— Ah!... fit Lise.

— Mais je n'ose pas vous le dire.

— Vous, à moi!

— Oui, à vous.

— Vous vous moquez de moi, monsieur le marquis.

— Si je vous le dis, m'en voudrez-vous?

— Mais, reprit Lise..., je ne sais pas. C'est selon ce que vous me direz. Ah! non, ajouta-t-elle vivement, je ne veux pas le savoir.

Donc elle le savait.

Mais ceci ne faisait pas le compte du lion; il voulait parler, ne fût-ce que pour être écouté; il commença et dit tout bas :

— C'est que ce matin...

— Tenez! tenez! dit Lise en l'interrompant vivement, voilà M. Tirlot qui va chanter.

— Il est fort ridicule, ce monsieur, dit Léonce, très contrarié de se voir arrêter, quand il se croyait sur le point d'arriver à un commencement de déclaration.

— Ridicule! lui dit Lise d'un air digne, et pourquoi, monsieur le marquis?

Léonce vit sa faute; il était redevenu lion à son insu; et, encore une fois embarrassé, il répondit assez brusquement :

— Je n'aime pas M. Tirlot.

— Et pourquoi?

— Je lui en veux.

— Mais la raison?

Léonce se mit à rire de lui-même, et se sauvant de son mieux du mauvais pas où il s'était fourré, il répliqua :

— D'abord, parce qu'il est garçon d'honneur, et qu'il avait le droit de vous donner le bras ce matin.

— Ce droit ne lui a pas beaucoup profité, ce me semble, dit Lise en souriant.

— Et puis, parce qu'on l'a placé à côté de vous.

— Et il a bien gardé sa place! reprit Lise de même.

— Enfin, ajouta Léonce, parce qu'il dansera la première contredanse avec vous.

— Hélas! il a oublié de me la demander.

— En ce cas, je la prends.

— Comment! vous la prenez?

— Oui, dit Léonce avec une franche gaîté, je veux tout lui prendre; et si j'étais à côté de lui, je lui soufflerais son assiette, et je lui boirais son vin.

— Ah! ce pauvre M. Tirlot, dit Lise en riant avec une vraie confiance.

— Nous dansons la première ensemble, n'est-ce pas?

— Puisque c'est convenu.

— Ce monsieur Tirlot, continua Sterny, emporté par le succès de sa gaîté, je voudrais lui voler jusqu'à sa chanson.

— C'est difficile, dit Lise, le voilà qui commence.

— C'est égal, lui dit Sterne tout bas, je veux lui disputer la palme.

— Vrai?

— Vous allez voir.

M. Tirlot commença; il y avait quatre couplets, auxquels ne manquaient ni la mesure, ni la rime, et qui célébraient :

1° Madame Laloine;

2° Monsieur Laloine;

3° Mademoiselle Laloine, devenue madame Gobillou;

4° Gobillou;

Il y en avait pour tout le monde.

Ce furent des acclamations et des transports touchans. M. Tirlot triomphait; Lise était émue, elle applaudissait, elle se repentait de la contredanse qu'elle lui volait.

Mais Sterny était en veine de bonheur, et il poussa doucement le conde à Lise, en lui disant :

— Dites que je veux chanter aussi.

Lise se leva, étendit sa jolie main, et chacun se tut, s'attendant à quelque chanson nouvelle dite par la jeune fille. Mais quand elle réclama le silence pour M. le marquis, il y eut des cris d'étonnement et de félicitation pour son amabilité.

Sterny jouait gros jeu; il pouvait être ridicule, même pour ces bourgeois ; il l'était pour lui-même, et le sentit. Il se jeta tête baissée dans le danger et voulut précipiter la catastrophe :

— Pardon, messieurs, dit-il, ce n'est pas une chanson, mais un couplet qui me paraît manquer à la chanson si spirituelle de M. Tirlot.

M. Tirlot s'inclina.

— Voyons! voyons! dit-on de tous côtés.

Et tout aussitôt Sterny se mit à chanter presque aussi fièrement que M. Tirlot lui-même, en s'adressant d'abord à M. et Mme Laloine :

Le droit sacré de faire des heureux
Est si beau que Dieu nous l'envie!

En montrant Prosper Gobillou et sa femme :

Et comme vous, quand on en a fait deux,
C'est bien assez, notre tâche est remplie.

A M. et Mme Laloine, seuls :

Et cependant, ce droit que l'on bénit
N'est pas, pour vous, épuisé sur la terre;

En se tournant vers Lise :

Car en voyant Lise, chacun se dit :
Il leur reste un heureux à faire!

Oh! lion, quelle honte! Un couplet improvisé à table, à une noce de patentés! Lion, que vous êtes petit garçon! Pauvre lion!

Léonce n'eut pas le temps d'y penser; car à peine le couplet fut-il achevé que toute la table éraqua d'applaudissemens, de trépignemens, de bravos. Lise, qui ne s'attendait pas à la conclusion, cachait sa rougeur en baissant la tête; Mme Laloine, tout en larmes, se leva pour venir embrasser Lise, en disant à M. Tirlot :

— C'est vrai, M. Tirlot, vous aviez oublié ma Lise!

M. Laloine, ému, vint se mêler à ces embrassemens, et tendit la main à Léonce en lui disant du fond du cœur :

— Merci, monsieur le marquis, merci! merci!

Puis la mère le remercia, et on le félicita de tous côtés. Cela fit un moment de brouhaha où tout le monde quitta sa place, tandis que Gobillou criait :

— Au salon! au salon! Il y a déjà du monde!

Léonce offrit son bras à Lise. Elle le prit; mais il sentit que sa main tremblait.

Elle était confuse, embarrassée; mais elle n'était ni triste ni contrariée.

— M'en voulez-vous aussi de mon couplet? lui dit Léonce.

— Oh! non, dit-elle doucement, cela a fait plaisir à mon père et à maman.

— Et à vous?

— Moi... je le trouve très joli, dit-elle en baissant les yeux.

Et elle se dégagea doucement pour aller à la rencontre de quelques-unes de ses jeunes amies qui étaient déjà dans le salon, que M. et Mme Laloine avaient déjà accueillies, et qui ils avaient rendu compte de la raison des applaudissemens furieux qui venaient d'ébranler le Cadran-Bleu.

— Est-ce vrai? dirent les jeunes filles à Lise en l'entraînant, est-ce vrai que le beau marquis a fait un couplet pour toi?

Si ceci eût été dit d'un ton d'affection, Lise eût peut-être nié; mais on fit sonner *le beau marquis* d'un ton si envieux, qu'elle répondit avec affection :

— Oui, c'est vrai.

— Il paraît que tu as fait sa conquête, dit une fort laide.

— Sans doute il a fait la tienne?

— Qui sait? dit Lise, qui trouvait ses bonnes amies très impertinentes.

— Et d'abord, dit une autre je vais me faire inviter pour toute la soirée, pour pouvoir refuser.

— Ah! ce n'est pas la peine, fit la laide : ces gants jaune, ça ne danse pas.

— Ça danse, mes demoiselles, dit Sterny, qui s'était doucement approché en longeant un groupe d'hommes, et il offrit la main à Lise, en lui disant avec un respect profond :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle m'a fait l'honneur de me promettre la première contredanse?

— Non, monsieur, non, dit Lise en lui tendant la main.

Cette main tremblait encore.

Heureusement pour Sterny qu'il avait été tellement entraîné par le charme qui émanait de cette belle enfant, et peut-être aussi par son succès, qu'il n'avait pas eu le temps de réfléchir à tout ce qu'il venait de faire. Mais il en eût peut-être été épouvanté, s'il eût eu un moment de solitude libre, pour considérer ce qu'il avait osé d'*excentrique* à ses habitudes. Le hasard décida autrement.

L'orchestre avait donné le signal de la danse, et Sterny y prit place avec Lise.

Lise était belle, belle comme on rêve les anges avec la sainte sérénité de l'innocence et le repos candide du bonheur. Cette beauté avait ébloui Sterny, et il l'avait long-temps complétée avec le seul plaisir des yeux, comme une œuvre admirable qui glorifie, pour ainsi dire, la forme humaine, en montrant combien elle peut être magnifique et gracieuse.

Mais à ce moment, Lise, tremblante à ses côtés, lui parut bien plus charmante qu'il ne l'avait encore vue. Il y avait sur ce visage si pur une expression indicible de bonheur, de crainte et d'étonnement. Il se passait dans le cœur de cette enfant quelque chose d'inaccoutumé qui la ravissait et qui lui faisait peur. Son cœur venait de tressaillir dans sa poitrine, et il lui semblait qu'il y avait en elle une partie de son être qui n'avait pas encore vécu et qui s'agitait pour vivre.

Dieu a donné deux fois cette ineffable émotion à la femme ! La première fois qu'elle se sent aimer, et la première fois qu'elle se sent mère. Mais aucun pinceau, aucune plume ne peut exprimer cette extase agitée qui resplendissait sur le visage de Lise; et Sterny, qui la regardait, s'en laissait pénétrer sans se rendre compte lui-même de l'enivrement inconnu qu'il éprouvait. Il voulut lui parler et sa voix hésita; elle voulut répondre, et sa voix hésita comme celle de Léonce.

Toute cette contredanse se passa ainsi entre eux, et ce ne fut qu'en reconduisant Lise à sa place que Sterny pensa qu'il allait être séparé d'elle; aussi lui dit-il tout bas :

— Mademoiselle Lise valse-t-elle ?

— Oh ! non, monsieur, non, répondit-elle avec un balancement de tête qui témoignait que la valse était un plaisir au-delà de ses espérances de jeune fille.

— Alors, reprit Léonce, je vous demanderai une autre contredanse.

— C'est que j'en ai promis beaucoup, reprit Lise ; mais... mais maman m'a permis de galoper.

— Ce sera donc un galop ?

— Oui, dit Lise, le premier ; mais d'ici là vous danserez avec d'autres demoiselles ?

— Avec vous seule !...

— Avec ma sœur, au moins ; je vous en prie, dit Lise d'un ton inquiet et suppliant.

— Avec la mariée ? vous avez raison, répartit Léonce, je vous remercie de me l'avoir rappelé.

— Et je vous remercie d'y consentir, lui dit Lise avec un doux sourire d'intelligence.

Léonce la laissa près de sa mère et s'en alla dans un autre salon. Malgré lui, il était heureux ! heureux de quoi ? d'avoir troublé cette petite fille ! Pauvre triomphe pour un homme dont l'œil de lion avait fait trembler les femmes les plus intrépides et les plus accoutumées à rire de tout et à tout braver, même le scandale !

V.

Ne demandez pas à Léonce pourquoi il était heureux ; il n'aurait point su vous le dire ; car cette émotion était aussi nouvelle pour lui que pour Lise, et il ne pensait ni à l'examiner ni à la combattre ; il se trouvait bien où il était, il voyait tout d'un œil bienveillant, et si parfois il ne reconnaissait pas une grâce complète dans la manière dont toutes les choses se passaient, il y trouvait une bonne foi qui le charmait : ces gens-là s'amusaient sincèrement.

Il essaya de rester loin du salon où était Lise; mais, malgré lui, il y revint et glissa son regard entre deux hommes qui barraient la porte.

Lise dansait, mais elle n'était pas à la danse ; ou elle tenait les yeux baissés, ou elle faisait glisser autour du salon un coup d'œil rapide et furtif.

— Qui cherchait-elle ?

Léonce eut peur que ce ne fût pas lui ; mais lorsqu'il vit que depuis qu'il était là elle ne cherchait plus, il éprouva un nouveau bonheur, un bonheur si vif qu'à son tour il eut peur.

Cette peur ne pouvait rester une incertitude dans le cœur de Léonce, comme dans le cœur de Lise; il se demanda ce qu'il éprouvait et rougit en lui-même.

—Ah ! ça, se dit-il, mais je fais l'enfant ; je deviens fort ridicule. Leur vin frelaté m'a monté à la tête. Je suis gris, ou le diable m'emporte ! Ce n'est pas possible !

Et pour s'assurer qu'il n'était pas homme à se laisser dominer par une émotion d'enfant, il se mit à regarder Lise.

Lise dansait avec un beau jeune homme, aussi beau que le lion, d'une élégance simple, et qui parlait à sa danseuse avec une aisance parfaite, lui disant sans doute des choses assez intéressantes pour qu'elle l'écoutât avec soin, assez bien dites pour qu'elle y répondît par de petits signes d'assentiment.

A cet aspect, il se passa toute une révolution dans le cœur du lion ; il se compara à quelqu'un ; il se compara à un homme qui pouvait être un marchand de cotonnade, et il trouva que rien ne lui assurait un avantage sur cet homme.

Léonce éprouva un désappointement bien plus cruel, quand il vit le visage de Lise tranquille, heureux. La pauvre enfant n'avait d'autre bonheur que d'avoir aperçu le regard de Léonce attaché sur elle, que d'en éprouver une joie, une fierté, un ravissement qu'elle ne redoutait plus, car il n'était pas à ses côtés, et le contact de sa main, le son de sa voix ne la faisaient plus trembler.

Un singulier doute pénétra dans le cœur de Sterny :

« Est-ce que cette candide enfant serait une coquette d'arrière-boutique ? » se dit-il.

« Ah ! vraiment, c'est trop d'ambition, ma belle ; vous êtes jolie, mais vos prétentions sont trop impertinentes. »

Comme il pensait cela en regardant Lise, le visage de Léonce prit une expression de hauteur et de dédain, et la douce enfant, l'ayant regardé à ce moment, fut si surprise de se voir regardée ainsi, qu'elle en devint pâle, et que ses yeux fixés sur Léonce semblèrent lui dire :

— Eh bien ! qu'avez-vous ? qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu ?

Et tout aussitôt elle n'écouta plus son danseur et se trompa trois fois en dansant.

Léonce vit tout cela et voulut voir si ce n'était pas un jeu. Il ne voulut pas qu'un homme de sa sorte fût dupe d'un manége de fausse Agnès.

En conséquence, lorsque la contredanse fut finie, il prit son air le plus sûr de lui, le plus indifférent, le plus lion, et s'approchant de Lise et de sa mère, il dit à Mme Laloine sans regarder Lise :

— J'ai bien des pardons à vous demander de mon étourderie, madame. En rentrant chez moi, j'ai trouvé dans ma voiture ce cordon de cheveux et cette petite plaque d'or ; ils doivent appartenir à quelqu'un de vos invités, et j'avais oublié de vous les remettre.

A ce mot :

« Quelqu'un de vos invités, » Lise regarda Léonce comme pour lui dire : N'aviez-vous pas compris que c'était à moi ?

Mme Laloine remercia Léonce et dit à Lise :

— Tu vois bien que j'avais raison de te dire que M. le marquis te les rapporterait.

— Ah ! ils appartiennent à mademoiselle ? dit Léonce d'un ton froid, en lui présentant ce petit bijou d'un air dédaigneux.

— Oui, monsieur, dit Lise en avançant la main pour le prendre, et en regardant Léonce comme si elle disait :

« Est-ce que je suis folle ? »

Léonce le lui remit du bout des doigts.

— Donne, dit sa mère, que je le rattache à ton cou.

— Tout à l'heure, maman, dit Lise avec une impatience qu'elle eut peine à contenir.

Et elle l'enveloppa de son mouchoir, qu'elle serra vivement dans sa main crispée.

Lise était pâle, et ses mains tremblaient.

Léonce fut satisfait de l'épreuve et reprit avec une politesse affectée :

— Mademoiselle n'a pas oublié qu'elle doit danser un galop avec moi ?

— Je ne sais, répondit Lise d'un ton douloureux, si maman veut...

— Avec M. le marquis ? sans doute, dit Mme Laloine.

L'orchestre joua les premières mesures d'un galop.

Lise donna sa main à Léonce ; ils se levèrent et firent le tour du salon, pendant que la foule faisait place aux danseurs.

— Pourquoi, lui dit Sterny, n'avez-vous pas voulu remettre votre charmant collier ?

— Oh ! charmant, dit Lise avec effort, vous ne pensez pas ce que vous dites ; mais j'y tiens beaucoup.

— C'est un souvenir, peut-être ?

— Ah ! oui, répondit-elle en levant les yeux au ciel, c'est un bon souvenir.

— Et la devise écrite sur ce bijou vous le rappelle sans doute.

— Oui monsieur le marquis, répartit Lise avec une douce dignité.

— Ce qu'on veut on le peut, dit cette devise.

— Oui, monsieur le marquis, ce qu'on veut on le peut, répéta Lise avec un soupir mal étouffé.

— C'est avoir une grande confiance en sa propre force, que d'adopter une pareille devise, ajouta Léonce.

— Jusqu'à présent elle ne m'a pas manqué, et j'espère qu'elle ne me manquera pas, répondit Lise avec une émotion extrême.

— En avez-vous besoin ?

— Nous ne dansons pas, monsieur, dit Lise.

Léonce enlaça la belle enfant dans un de ses bras, et prit dans sa main la main où elle tenait ce talisman.

Ils dansèrent ainsi, lui, la dévorant du regard ; elle, les yeux baissés, le visage sérieux.

Tout à coup une larme quitta les paupières de Lise, et descendit sur sa joue. Léonce éprouva un saisissement douloureux, et, entraînant Lise dans une petite pièce où se trouvait une table de bouillote, il lui dit :

— Je vous ai offensée, mademoiselle ?

— Non, monsieur, non.

— Mais pourquoi pleurez-vous ?

— Mais je ne pleure pas, monsieur.

— Ecoutez, mademoiselle, lui dit Léonce avec un accent plein de franchise, je ne sais ce que j'ai pu faire ou dire qui vous ait blessée; mais si cela m'est arrivé malgré moi, je vous en demande pardon, et je vous jure qu'un tel dessein était loin de mon cœur.

Lise le regarda attentivement et répondit avec un triste sourire :

— Oh ! mon Dieu, tenez, monsieur, ne faites pas attention à ce que je dis ni à ce que fais. Voyez-vous, c'est qu'étant enfant j'étais toujours si faible, si souffrante, qu'on m'a laissé tous mes défauts, et parmi ceux-là il faut compter une susceptibilité ridicule... sotte...

— Mais en quoi ai je pu la blesser, cette susceptibilité?

— Ne me le demandez pas, monsieur; dansons, je vous en prie; je ne vous en veux pas... je vous jure que je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle avec un mouvement nerveux et une expression de souffrance.

Ils achevèrent leur galop, et Léonce vint encore remettre Lise auprès de sa mère.

Presque aussitôt M. Tirlot s'avança pour réclamer ses droits; mais Lise lui dit avec une douce prière :

— Pas encore, monsieur Tirlot : je suis toute malade; j'ai le cœur oppressé... je souffre beaucoup. J'ai froid.

Sterny la regarda; elle était plus pâle, et ses lèvres tremblaient d'une vibration convulsive.

Sa mère, à cet aspect, parut très alarmée, et lui dit tout bas :

— Viens, viens, mon enfant.

— Oui, maman, lui dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se traîna hors du salon en s'appuyant sur le bras de sa mère.

— Mais qu'a-t-elle donc? s'écria Léonce en s'adressant à M. Tirlot.

— Ah ! mon Dieu ! fit celui-ci d'un air de sincère pitié, toujours la même chose, des palpitations de cœur terribles; la moindre fatigue lui fait mal, et une émotion violente serait capable de la tuer.

— De la tuer ! se dit Léonce; et moi... qui sait? quand je la regardais avec cet air de dédain, quand je lui rapportais si sottement ce bijou que je savais ne pouvoir appartenir qu'à elle seule, et qu'elle ne m'avait pas redemandé, sachant que je l'avais, peut-être ai-je été blesser grossièrement cette ame délicate, qui s'abandonnait gaiement à la joie d'un succès d'enfant. Ah ! pauvre enfant ! pauvre enfant !... Ah ! si je le pensais ! C'est d'une sottise, d'une brutalité indignes !

Léonce s'en voulait. Jouer avec la niaiserie, la vanité d'une petite prude de comptoir, ce pouvait être amusant; mais heurter sans raison la sensibilité maladive d'un enfant si belle, et que l'amour dont on l'entourait attestait si bonne, si vraie, si naïve, c'était odieux. Léonce se trouvait coupable, bête, brutal; il était furieux contre lui-même. Aussi fut-ce avec un véritable intérêt qu'il resta avec quelques personnes à la porte de la chambre où Lise s'était réfugiée avec sa mère.

La jeune fille en sortit bientôt pâle encore, mais calme, sereine.

Elle rencontra le regard alarmé de Léonce; et son doigt, se posant doucement sur son sein, montra à Sterny la plaque d'or qu'elle venait de suspendre à son cou, et ce geste voulait dire :

Ce qu'on veut on le peut.

Le sourire qui accompagna ce mouvement était si doux, si résigné, qu'il toucha Léonce.

Cette enfant avait souffert, beaucoup souffert, et pour lui sans doute, à cause de lui.

Sterny eût voulu lui demander pardon, mais le cœur à genoux, pour lui bien faire comprendre qu'il était honteux et triste de l'avoir blessée.

Lise s'était replacée près de sa mère, et ne devait plus danser, et Léonce n'avait plus le moyen de s'approcher d'elle pour elle seule. Il était mal à son aise; cette foule lui pesait non pas comme un assemblage de caricatures ridicules, ainsi qu'il eût pu la considérer la veille, mais comme comprimant son cœur. A ce moment, il eût voulu crier, jurer, il eût presque voulu pleurer.

Ce sentiment le gagna si puissamment qu'il fut sur le point de partir.

Mais partir sans apporter ses excuses et son repentir à cette faible et douce créature qu'il avait fait souffrir, il ne le voulut pas; et s'étant approché de Mme Laloine, il lui dit d'un air grave :

— Si j'avais été un simple invité à cette fête, madame, j'aurais cru pouvoir me retirer sans vous présenter mes devoirs; mais j'ai été le témoin de Prosper, et je vous prie d'agréer mes remercimens d'avoir admis dans votre famille un honnête homme qui est presque de la mienne.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit Mme Laloine d'un ton ému, tandis que Lise regardait Léonce avec un doux saisissement, je vous remercie; car ce n'est que votre affection pour Prosper qui peut vous inspirer des paroles si flatteuses pour des petites gens comme nous.

— C'est ce que j'ai vu, madame, dit Léonce, et je vous conjure de croire au respect sincère et véritable que j'emporte pour vous et pour toutes les personnes de votre famille.

En disant ces paroles, il se tourna vers Lise et la salua profondément sans lever les yeux sur elle. Il ne put donc voir le regard radieux dont s'était illuminé le visage de Lise; mais il vit sa main faire un mouvement involontaire comme pour prendre la sienne et le remercier.

Puis il s'éloigna sans vouloir regarder Lise; ce ne fut qu'à l'autre extrémité du salon qu'il se retourna; elle avait la main appuyée sur son sein et le regardait; il attacha ses yeux sur elle; Lise ne détourna pas les siens; ils se regardèrent long-temps ainsi, tous deux oubliant où ils étaient, tous deux se sentant lire dans le cœur l'un de l'autre. Mme Laloine parla à sa fille : elle sembla s'éveiller d'un rêve; mais avant de se retourner vers sa mère, un doux mouvement de tête avait dit à Léonce :

Adieu et merci !

Le lion partit; il était fou, bouleversé, stupide, il voulait se railler et ne pouvait pas.

Cette image de Lise lui apparaissait sans cesse si candide, si pure, lui disant :

— Malheureux ! pourquoi me traiter comme tu m'as traitée? Pourquoi insulter à ce que tu as senti de bon, de saint, de délicieux, comme tu as insulté à ma joie?

Et voilà Léonce qui s'agite dans cette voiture où s'était appuyé le corps souple de Lise, et cherchant une trace qu'elle eût pu y laisser.

Le misérable, il en avait trouvé une, et il pouvait la garder; et, pour faire de l'impertinence, il l'avait rendue à qui ne l'eût pas redemandée; il en était sûr maintenant.

Comme il était dans cet état de fureur contre lui-même, sa voiture s'arrêta et la portière s'ouvrit. Il descendit et regarda; il était devant le club des lions. Il hésita à entrer, puis il monta rapidement en se disant :

— Si ce butor de Lingart me dit une seule mauvaise plaisanterie, je le souffléte. Et dans sa colère il se mit à une table de jeu, perdit cinq cents louis après avoir stupéfié tout le monde par la mauvaise humeur qu'il montrait, lui d'ordinaire si beau joueur, et rentra chez lui à la pointe du jour, ne pensant pas plus à ses cinq cents louis qu'à sa dernière maîtresse, et se disant :

— Je la verrai, je veux la voir; mais comment?

VI.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que Sterny pour trouver un moyen convenable de revoir Lise. Dans les paroles qu'il avait dites à Mme Laloine, il avait pris, pour ainsi dire, un congé définitif de cette famille qui n'était pas de son monde, et avec laquelle il ne pouvait continuer d'avoir des relations sans qu'elle s'en étonnât. A la rigueur il devait faire une visite de politesse; mais c'est tout ce qu'il avait à prétendre. Il pensa bien à rencontrer Lise à l'église; mais dans notre siècle si peu dévot il n'est pas rare de voir un homme comme Léonce répugner à une telle profanation.

Par cela seul qu'il n'entrait jamais dans une église pour y prier, il n'eût pas voulu y entrer pour y poursuivre une femme. Ce qu'eût fait un gentilhomme de Louis XIV une heure après être sorti du confessionnal, ce que ferait encore un Espagnol catholique au moment où il vient d'approcher de la sainte table, l'incrédule Léonce ne voulut pas le faire. C'était dans toute sa pureté le scrupule que l'athée Canillac exprimait d'une façon si plaisante à l'abbé Dubois en pareille occasion; il s'agissait d'un rendez-vous avec une certaine abbesse, la nuit, dans la chapelle de Versailles.

— Allez-y, si vous voulez, dit Canillac au cardinal, vous êtes un ministre de Dieu, c'est affaire entre vous; quant à moi, je ne suis pas assez lié avec lui pour prendre de pareilles libertés dans sa maison.

Nous ne saurions dire d'où vient cette différence; mais ce qu'il y a de sûr, elle existe pour les peuples et pour les hommes; c'est dans les pays les plus fanatiques que les intrigues amoureuses se suivent ordinaire dans les églises, et si dans notre France si peu religieuse le temple de Dieu sert encore d'abri à quelque aventure de ce genre, on peut être assuré qu'elle a lieu entre gens qui considèrent ce qu'ils font comme un péché. Si bien qu'on serait tenté de croire, comme Canillac, qu'ils entrent en compte avec Dieu, et qu'ils pensent que l'assiduité de leurs hommages leur mérite bien quelque indulgence de sa part.

Quoi qu'il en paisse être, Sterny repoussa l'idée de suivre Lise à l'église, non seulement pour lui, mais encore pour elle; il y avait dans tout ce que lui inspirait cette jeune fille une délicatesse pudique et élégante comme elle. Si d'une part il ne voulait point donner à Lise une mauvaise opinion de lui en paraissant la poursuivre effrontément au milieu de ses prières, d'autre part il eût craint de toucher par sa présence à cette virginale piété qu'elle devait apporter au pied de l'autel; il eût rougi de deflorer une seule des candides croyances de cette ame d'enfant; et peut-être eût-il moins désiré son amour, si elle n'eût pas gardé toute la pureté de son innocence.

Quant à employer les ressources subalternes, qui sont aux ordres de tout homme qui a de l'or et de l'audace, et dont il n'avait pas craint de se servir envers les plus grandes dames, elles lui eussent fait horreur.

Il pouvait bien rencontrer Lise chez Prosper; mais aller chez Prosper était aussi peu convenable que d'aller chez M. Laloine; il n'avait rien à y faire, et certes l'on chercherait les motifs de ses visites; et si on venait à les découvrir, il comprenait qu'il en serait honteux comme d'une mauvaise action.

Cependant, durant quelques jours, et sans trop se rendre compte de ses espérances, Léonce rompit toutes ses habitudes. Il alla se promener aux Tuileries.

C'est, se disait-il, la promenade du bourgeois parisien, peut-être y pourrait-il trouver Lise.

Il alla dans la même soirée à trois ou quatre petits théâtres qui, selon lui, devaient être le spectacle favori du [illegible] St-Denis

en fut pour l'ennui qu'il y éprouva : c'était l'époque de l'exposition des tableaux, il y trouva tout le monde, excepté Lise.

— Vraiment, se dit-il alors, c'est une folie; quelle est mon espérance? je n'en ai point, je n'en veux pas avoir.

Il se répétait cela tous les jours, et tous les jours il éprouvait un plus ardent désir de revoir Lise; tout ce qui l'avait amusé et charmé autrefois, ne faisait plus que l'agiter sans le satisfaire. Il était comme un homme qui, habitué aux cris de la ville, à son atmosphère lourde, à sa lumière factice, à son tumulte, à ses mille accidens, a tout à coup été transporté dans un divin paysage illuminé d'une douce clarté, où flotte une vague et céleste harmonie, dont l'air pur rafraîchit la poitrine comme un léger breuvage, où tout arrive au cœur comme une caresse invisible. Cet homme ne voudrait pas assurément vivre sans cesse dans ces idées où rien ne pourrait satisfaire la passion dont il vit; mais dans une heure de lassitude, il voudrait à tout prix aller respirer cet air, écouter ces murmures et rêver sous ces ombrages frais et embaumés où l'homme retrouve la jeunesse de ses sens, comme Léonce avait retrouvé près de lui la jeunesse de son ame.

Mais cet espoir parut sur le point d'échapper à Léonce, lorsqu'un matin (il était à peine dix heures, et il était déjà levé, habillé; car, ce jour-là, il devait assister à Marly à un déjeuner formidable, suivi de l'exécution d'un pari des plus excentriques, et terminé par un souper foudroyant et un jeu furieux), son valet de chambre lui remit une carte : c'était celle de Prosper.

— Prosper! s'écria Sterny, qu'il entre, faites entrer...

— Mais, monsieur le comte... je lui ai dit que vous étiez sorti.

— Sorti! s'écria Sterny furieux; d'où vous vient cette impertinence envers mes amis? qui vous a dit de dire que j'étais sorti?...

— Mais, monsieur le comte... j'ai cru..

Sterny était furieux.

— Sot! animal! s'écriait-il.

— Mais ce monsieur doit être à peine au bas de l'escalier.

— Allez donc le chercher, priez-le de remonter... allez donc... allez donc...

A peine le domestique fut-il parti, que Sterny s'aperçut de son emportement. En effet, ses mains tremblaient et il se sentait comme suffoqué. Il eut le temps de se remettre pendant que le valet de chambre courait après Prosper et le forçait, pour ainsi dire, à remonter, de façon que Léonce put l'aborder avec un calme parfait.

— Pardon, mon cher Prosper, lui dit Sterny, si je vous ai fait remonter; mais j'ai voulu que vous sachiez que, si on vous a refusé ma porte, ce n'est pas d'après mes ordres.

— Ah! monsieur le marquis, c'est moi qui suis fâché de vous avoir dérangé.

— Vous m'eussiez dérangé, Prosper, que je vous l'aurais dit sans façon; mais peut-être en vous voyant refuser ma porte vous auriez pu croire que je ne voulais pas vous recevoir, et c'est ce qui n'est pas.

Puis il ajouta en riant :

— Nous ne sommes pas si impertinens qu'on veut bien le dire, que nous le paraissons, graces à messieurs nos domestiques... Mais asseyez-vous donc, Prosper.

— Merci, monsieur le marquis; c'est un peu ma faute, je n'ai pas beaucoup insisté; je suis avec ma femme en visite de noce, elle m'attend en voiture avec ma belle-mère et Lise, et il faut que j'aie fini à temps. Nous avons rendez-vous à une heure, au chemin de fer de St.-Germain, où nous faisons une partie.

— Ah! dit Sterny, ces dames sont en bas... elles auraient été bien aimables de me faire l'honneur de monter chez moi.

— Ah! monsieur le marquis, fit Prosper.

Cette exclamation voulait dire à la fois : elles n'eussent pas osé, parce que vous êtes un grand seigneur, et ce n'eût pas été convenable, parce que vous êtes un garçon d'une réputation hasardée.

— Allons donc, lui dit Sterny, et veuillez leur présenter mes respects. Mais, au fait, dit-il, j'allais sortir... j'irai jusqu'à leur voiture. Venez!

Et sans attendre la réponse de Prosper, il prit son chapeau et descendit. Sa voiture était sous la voûte, et à son aspect le cocher cria au remise de Prosper, qui barrait la porte cochère, de se ranger et fit caracoler ses chevaux. Une tête d'ange, penchée à la portière de la remise, regardait cette belle voiture. En voyant Sterny qui venait de son côté suivi de Prosper, elle se retira vivement. C'était Lise. Léonce s'avança, se fit ouvrir la portière, et, monté sur le marche-pied, il salua madame Laloine, la femme de Prosper et Lise qui occupaient le fond de la voiture, tandis que M. Laloine et M. Tirlot, le garçon d'honneur, occupaient le devant. La présence de ce jeune homme au milieu de la famille de Prosper irrita Sterny : c'était un prétendu, sans doute. Cependant il se fit aussi calme que possible et dit à madame Laloine :

— Je n'ai pas voulu, madame, perdre l'occasion de vous renouveler mes remercîmens pour Prosper, et, si je n'avais pas craint de vous paraître importun, j'aurais été moi-même vous porter ceux de mon père.

— De votre père? dit M. Laloine.

— Oui, monsieur, dit Sterny, c'est lui que je représentais au mariage Prosper, et j'ai dû lui rendre compte de la mission dont il m'avait char- Je lui ai dit, monsieur, à quelle alliance honorable son filleul Prosper avait été admis, et il m'a répondu en me priant de vous offrir ses remercîmens.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce petit récit; mais il fut débité avec une telle bonne grace, que M. et Mme Laloine en furent confus de vanité. Cependant Léonce avait à peine osé regarder Lise, et il n'eut pas la force de lui parler; il n'avait plus rien à dire, et il se retira en disant :

— Je sais que vous avez beaucoup de visites à faire, je vous laisse.

— Oh! ce n'est pas nous, dit M. Laloine, c'est Prosper et sa femme, et nous l'avons accompagné, parce qu'il eût perdu trop de temps s'il lui eût fallu venir nous reprendre rue Saint-Denis.

— Et vous allez ainsi rester pendant deux heures en voiture, gênés comme vous l'etes, dit Sterny, frappé d'une idée lumineuse. Ah! Prosper n'est pas galant pour ces dames. En vérité, si j'osais, je proposerais à M. et Mme Laloine de monter chez moi : il viendrait vous y reprendre, c'est à cinq minutes du chemin de fer.

M. Laloine et sa femme refusèrent d'abord, mais avec un embarras qui semblait montrer qu'ils eussent volontiers accepté la proposition d'un autre que d'un marquis comme Sterny. Heureusement que Mme Laloine avait encore, malgré ses quarante-quatre ans, sa part de curiosité féminine, et ce fut elle qui accepta la première. M. Laloine descendit, Mme Laloine descendit; mais Lise ni M. Tirlot ne bougèrent. Ce n'était pas là le compte de Sterny.

— Et mademoiselle Lise?

— Oh! reprit celle-ci avec un petit sourire malicieux, maintenant nous sommes à notre aise.

— Et vous, monsieur, dit Mme Laloine en s'adressant au garçon d'honneur.

— Moi? répondit celui-ci d'un air refrogné, on ne m'a pas invité.

La mauvaise humeur de celui-ci servit Sterny mieux que toute son adresse n'eût pu le faire. Mme Laloine pensa que, lorsque Prosper et sa femme monteraient faire une visite, Lise et M. Tirlot se trouveraient seuls dans la voiture. Certes, elle connaissait assez sa fille et le garçon d'honneur pour être sûre qu'il n'y avait pas le moindre inconvénient; mais elle s'imagina qu'il avait pu penser à cette circonstance, et, en mère prudente, elle ne voulut pas qu'il eût l'air d'avoir pris cet avantage sans sa permission, et elle dit à Lise, d'un ton dont la sécheresse s'adressait plutôt à M. Tirlot qu'à sa fille :

— Descendez, Lise.

Lise obéit avec une petite moue triste en apparence et un ravissement dans le cœur; car, bien plus que sa mère, elle désirait entrer dans la maison de ce beau marquis, dans la redoutable tanière du fier lion.

Comme ils montaient, M. Laloine se rappela tout à coup la voiture de Sterny.

— Mais vous alliez sortir, monsieur?

— Oh! reprit Léonce, j'ai le temps... J'allais visiter une maison de campagne aux environs de Saint-Germain, et que j'y arrive à midi ou à deux heures, cela m'est fort indifférent.

— Ah! dit M. Laloine, Prosper nous a dit que vous en possédiez une fort belle à Seine-Port.

— Aussi n'est-ce pas pour moi. C'est pour mon oncle, le général R..., qui aime beaucoup la campagne, mais qui, ayant affaire tous les jours au ministère de la guerre, désire acheter quelque chose à Saint-Germain, de manière à pouvoir arriver le matin et partir le soir.

M. Laloine n'en demanda pas davantage; mais Lise jeta un regard à la dérobée sur Léonce, qui mentait assez adroitement pour tromper un père, trop gauchement pour ne pas être deviné par une jeune fille. Une petite circonstance vint presque aussitôt confirmer Lise dans le soupçon qu'elle avait éprouvé. Léonce avait fait entrer M. et Mme Laloine, ainsi que Lise, dans son salon, et, oubliant qu'une simple portière le séparait d'elle, il avait dit tout bas à son valet de chambre, avant de les suivre :

— Va dans un cabinet de lecture, et tâche de me procurer toutes les Petites-Affiches que tu trouveras.

Lise l'entendit, et lorsque Sterny rentra, elle le regarda d'un air si moqueur, qu'il vit qu'il avait été deviné. Mais il n'y avait pas de colère dans ce regard, et c'était presque une approbation de sa ruse.

Lise était entrée avec une curiosité d'enfant dans l'appartement de Sterny; mais, dès qu'elle y fut, ce sentiment devint plus sérieux et presque timide; il lui sembla être dans un endroit dangereux. Sous ces tentures magnifiques, parmi ces trophées d'armes damasquinées, près de ces étagères couvertes d'objets d'or et d'un goût exquis; dans cette demeure où il n'y avait rien qui fût à l'usage d'une femme, elle se sentit mal à l'aise comme si elle eût été seule dans un cercle d'hommes; il lui sembla qu'on y respirait un air moins chaste que celui de sa blanche chambre, que celui qui venait à travers les fleurs de sa lenêtre.

Quant à M. et Mme Laloine, ils étaient tout curiosité pour les belles choses étalées autour d'eux. Mme Laloine surtout examinait les étagères avec une foule d'étonnemens, mais elle n'osait toucher à aucun des charmans objets qui les ornaient, et à chaque instant elle appelait Lise pour les admirer avec elle. Lise obéissait, mais elle regardait à peine; un singulier sentiment d'effroi s'était emparé d'elle, et elle répondait seulement d'une voix altérée :

— Oui, oui, cela est très beau.

Au moment où Mme Laloine montrait à Lise, non comme un objet pré-

cieux, mais au moins comme singularité, une petite pantoufle placée parmi tous ces objets d'art et de bronze, Lise fronça le sourcil et répondit d'une voix plus altérée encore ;

— Oui, c'est très joli...

Mme Laloine s'en aperçut et lui dit d'un ton alarmé :

— Est-ce que tu souffres ?

— Un peu, dit Lise en appuyant la main sur son cœur.

— Ah ! s'écria Sterny... on étouffe ici...

— Un verre d'eau sucrée et un peu de fleur d'oranger, s'il vous plaît, dit Mme Laloine avec inquiétude... Pardon, monsieur le marquis.

Léonce ne sonna point, il ouvrit une porte, entra lui-même dans sa chambre, prit sur sa commode un petit plateau où se trouvait ce qu'on appelle un verre d'eau sucrée, et l'apporta lui-même dans le salon.

— Oh ! pardon... pardon, lui dit Mme Laloine, cette enfant est un véritable embarras.

Mme Laloine arrangea le verre d'eau et Lise le prit; sa main tremblait. Elle le but; mais avant de le poser sur la table, elle regarda deux lettres incrustées dans ce verre à la façon des verres de Bohème ; ces lettres se retrouvaient sur toutes les pièces de cristal de ce plateau. C'étaient un A et un C. Il n'appartenait donc pas à Léonce. Il vit cette attention, et prenant le verre des mains de Lise, il lui dit d'un air triste et avec un accent dont l'émotion la fit tressaillir :

— C'est le chiffre de ma mère, mademoiselle.

Elle leva les yeux sur lui; il était attendri sans doute par ce souvenir, car il posa le verre sur le plateau et se dit tout bas.

— C'est étrange.

— Quoi donc? lui dit Mme Laloine.

— Tenez, lui dit-il, pardonnez-moi cette émotion. Il y a quatre ans, ant à Nuremberg, je fis faire ce verre pour ma mère ; j'arrivai en France cœur joyeux, car je savais que cette bien pauvre attention lui ferait ! aisir. Elle était morte la veille de mon arrivée, frappée comme par la l udre. Je gardai ce verre comme un souvenir d'elle... Personne ne s était servi jusqu'à ce jour. Je ne puis vous dire, mais cela m'a rappelé en si triste moment ! un

Mme Laloine se taisait; mais Lise regardait Sterny avec un doux saisissement de joie.

— Madame votre mère est morte bien jeune, lui dit Mme Laloine.

— Trop jeune pour moi, madame; elle était si noble, si bonne, si belle. Je veux vous montrer son portrait ; il est là dans ma chambre. Venez, madame, venez; vous aussi, mademoiselle, je vous en prie. Je veux que vous connaissiez ma mère.

Ils entrèrent dans cette chambre et regardèrent ce portrait. C'était un chef-d'œuvre de peinture, représentant un chef-d'œuvre de beauté.

— N'est-ce pas, dit Sterny, qu'elle était belle ?

— Ah ! oui, dit Lise avec un doux accent et les mains jointes devant ce portrait, comme si elle eût été en face de la Vierge.

— Voici le portrait de mon père, dit Sterny à M. Laloine.

Le mari et la femme s'en approchèrent pour le regarder ; mais Lise resta devant celui de Mme Sterny; ce portrait était animé d'un sourire doux et bienveillant, et un profond soupir s'échappa de la poitrine de Lise. Il lui sembla qu'une femme d'un si céleste visage avait dû donner à son fils quelque chose de l'ame charmante et chaste qui respirait dans ses traits. Ils quittèrent cette chambre, et Lise revint au salon le cœur soulagé et presque heureuse.

L'inspection recommença, et Lise retrouva la pantoufle : la pantoufle l'intriguait; mais il était difficile de s'enquérir de son origine. Cependant l'occasion vint d'elle-même. Arrivé à une certaine table, Sterny eut à expliquer la valeur des objets qui s'y trouvaient : cette clé avait été faite par Louis XVI, cette cassolette avait appartu à la reine Anne d'Autriche, ce livre de messe à Mme de Maintenon.

— Et cette pantoufle ?

— Cette pantoufle est à moi, dit Sterny en riant.

— Comment à vous? dit Mme Laloine.

— Ah ! reprit Sterny, c'est une des folies de ma jeunesse.

— Ah ! dit Mme Laloine d'un ton grave, comme si elle eût craint que cette folie ne fût d'une nature équivoque.

Mais Lise n'éprouva pas cette crainte : quelque chose l'assurait que si c'eût été un souvenir peu séant, Léonce ne lui eût pas répondu avec cet air de franchise joyeuse.

— C'est peut-être la pantoufle de Cendrillon? dit Lise en riant.

— Ah ! c'est bien extraordinaire, dit Sterny, elle a fait tourner la tête à un vrai prince, et c'était moi qui la portais.

— Comment cela? dit M. Laloine.

— Ah ! c'est assez difficile à dire; mais il y a une dixaine d'années, j'avais une petite figure de femme et je ressemblais beaucoup à ma sœur ; M. d'Auterres la recherchait alors en mariage, et se montrait très jaloux de sa gaîté. Mon beau-frère, car il l'est devenu, est bien certainement un homme d'honneur, mais un rien offensait sa sévérité et sa manie de l'étiquette, et une fois il avait gravement fait observer à ma mère que ma sœur était en pantoufles un jour où se trouvaient, dans le salon, deux ou trois jeunes gens. Les pantoufles avaient frappé M. d'Auterres comme une inconvenance.

Un soir de carnaval qu'il nous avait quittés en nous disant qu'il allait au bal de l'Opéra, je ne sais quelle folle idée me prit de le tourmenter : je m'habillai en femme, et, en souvenir de son amour de l'étiquette, je mis, au lieu de souliers, les pantoufles de ma sœur.

— Vous avez mis ces pantoufles? lui dit Lise d'un air incrédule et oubliant à qui elle parlait.

— Mais je pouvais les mettre dans ce temps-là, mademoiselle, dit Sterny en souriant.

Malgré elle, Lise avait jeté des regards sur les pieds de Léonce, et ces pieds étaient charmans.

— Que vous dirai-je? reprit celui-ci presque aussi embarrassé qu'elle, j'arrive à l'Opéra, et m'étant fait poursuivre par quelques amis, je me précipite tout à coup au bras de M. d'Auterres en lui disant :

— Protégez mon honneur !...

D'Auterres se retourne, et alors je lui avoue d'une voix tremblante que je suis une jeune fille qui, poussée par un curiosité invincible, s'était échappée de l'hôtel de sa mère pour voir le bal de l'Opéra, que j'étais tremblante, égarée, perdue. En disant cela, j'avais entraîné M. d'Auterres dans un coin isolé; je m'étais laissé tomber sur un siége, et tandis qu'il me moralisait en me demandant qui j'étais et en me jurant de me protéger, j'avance le pied ; il ne voit rien ; je me démène si bien que quelqu'un me heurte et que je m'écrie :

— Ah ! on vient de m'écraser le pied.

Je l'avance de nouveau; il n'y avait pas moyen de ne pas regarder. M. d'Auterres voit la pantoufle; il devient pâle comme un mort et se tourne vers moi en s'écriant :

— C'est impossible !

Alors je feins d'éclater en sanglots, et je lui dis :

— Hélas ! oui, c'est moi ! reconduisez-moi chez ma mère !

Il était si stupéfait, que ce fut moi qui le fis sortir de la salle plutôt qu'il ne me conduisit ; nous montâmes dans sa voiture, et alors il sembla reprendre ses sens, pour s'écrier de nouveau : C'est impossible ! A ce moment, certain que la lumière des lanternes éclairait assez mon visage pour qu'il pût apercevoir mes traits, sans pouvoir cependant les reconnaître, j'arrache mon masque, et il s'écrie :

— C'est vous... oui, c'est vous, mademoiselle.

Un second regard pouvait cependant me trahir : je cachai ma confusion et mes larmes dans mon mouchoir, et nous arrivâmes ainsi à l'hôtel. Ma mère recevait, et il y avait encore du monde. M. d'Auterres la fait appeler mystérieusement dans sa chambre, où je m'étais jeté sans rien dire sur un divan, la tête sur un coussin pour me cacher. Ce fut alors que M. d'Auterres, d'un air profondément lugubre et solennel, chercha à expliquer à ma mère les terribles nouvelles qu'il avait à lui apprendre.

— Ce secret, s'écria-t-il d'abord, mourra dans mon sein; mais vous comprenez que mes projets, mes espérances, sont à jamais anéantis.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Hélas ! reprit-il en me montrant, la voilà... c'est une imprudence, une grande imprudence ; mais vos conseils, l'exemple de votre vertu...

— En effet, dit ma mère, quel est ce domino ?

— Ah ! madame, dit M. d'Auterres, ne l'accablez pas de votre colère. Je n'ose vous dire.

— Mais qui êtes-vous donc? me dit la marquise.

— C'est moi, ma mère, lui dis-je en grossissant ma voix.

— Toi, Léonce, dit ma mère en riant. Ah ! reprit-elle, je ne suis pas si sévère que d'en vouloir à mon fils d'avoir été au bal de l'Opéra.

— Léonce ! s'écria M. d'Auterres, votre fils !... Mais mademoiselle votre fille ?

— Elle est au salon.

M. d'Auterres éprouva un moment d'hésitation qui lui fit garder le silence. Il eut envie de se fâcher, et le premier regard qu'il jeta sur moi fut terrible ; mais j'avais un air si modeste et ma mère un air si ébahi, qu'il prit le parti de rire et de raconter la mystification à ma mère.

Elle fut sur le point de se fâcher de ce que M. d'Auterres avait pu croire ma sœur capable de cette inconséquence; mais le pauvre prétendu répétait toujours :

— Ce sont les pantoufles... cette pantoufle, disait-il, si petite...

— Mais, ma fille, monsieur...

— Qui diable eût pu penser, reprenait-il, qu'un homme eût pu chausser ces maudites pantoufles?

Je pris un air tragique et je lui dis gravement :

— Eh bien! monsieur, la voici, cette pantoufle, prenez-la, et si jamais il vous venait un soupçon sur ma sœur, qu'elle vous rappelle vos injustes défiances.

Je l'accepte, dit M. d'Auterres.

— Et moi je prends l'autre, lui dis-je. Je vous la rendrai le jour où ma sœur me la demandera.

Voilà dix ans qu'ils sont mariés, et M. d'Auterres n'a pas encore osé raconter à sa femme ce dont il a osé la soupçonner; aussi l'ai je gardée. Voilà l'histoire de cette pantoufle.

Cependant le temps se passait, et Lise, tout à fait remise, furetait partout comme un enfant curieux. A ce moment, un domestique entra et déposa un énorme paquet de Petites Affiches sur la table.

— Voilà ce qu'a demandé monsieur le marquis.

— Bien, fit celui-ci en les jetant dans l'encoignure d'un meuble et en revenant à M. et Mme Laloine pour les empêcher de voir ce que ce pouvait être, et il leur dit en même temps :

— Est-ce que vous êtes curieux de ces petites choses? j'en ai une collection dans ce cabinet; veuillez y passer.

Il entra avec M. et Mme Laloine; mais Lise ne les suivit pas.

Léonce était sur les épines; heureusement, M. Laloine avant aperçu quelques objets soigneusement placés sous un verre, demanda ce que c'était.

— Oh! ceci est très précieux, dit Léonce, ceci a appartenu à l'empereur.

A ce nom, M. Laloine se redressa.

— A l'empereur! répéta-t-il. Ah! vous êtes bien heureux!

— Cette tabatière lui a appartenu et il s'en est servi.

— Permettez que je la voie, dit M. Laloine d'un ton presque ému.

Léonce la tira de dessous le globe, et une idée heureuse lui vint tout à coup.

— Vous avez été militaire? monsieur Laloine.

— Oui, monsieur, reprit Laloine avec un gros soupir, de 1808 à 1814.

— Eh bien! monsieur, un pareil objet, qui n'est pas une curiosité pour moi, vous serait peut-être bien précieux; permettez que je vous offre cette tabatière.

— Ah! monsieur, jamais... je ne voudrais pas.

— Je vous en supplie.

Cela dura cinq minutes, mais M. Laloine accepta.

— Lise! Lise! s'écria-t-il en allant vers le salon, viens donc voir ce que m'a donné M. de Sterny!

Lise entra; elle était agitée et tremblante comme si elle eût fait une mauvaise action. Sterny profita de ce moment pour sortir. Le paquet de Petites-Affiches était dispersé, et l'un des cahiers était resté ouvert sur un fauteuil... Il le prit et le regarda. A la dixième ligne de la page, il y avait: « Maison de campagne à vendre à Saint-Germain... » Il resta comme frappé de bonheur, et, comme il entendait revenir M. et Mme Laloine, il prit le cahier et le cacha sous son habit.

Quand Lise reparut, elle était triomphante; elle jeta sur Sterny un regard si gai, qu'il ne sut que penser.

Etait ce un hasard, une curiosité d'enfant qui avait poussé Lise à lire ces Petites-Affiches? Etait-ce pour se mettre d'intelligence avec lui qu'elle avait fait cela? ou plutôt n'était-ce pas une leçon qu'elle avait voulu lui donner?... Il retomba dans une cruelle incertitude.

Cependant il voulut profiter de son avantage, et s'avançant vers Mme Laloine, il lui dit d'un air gracieux:

— Mais vous, madame, ne pourrais-je pas vous prier d'emporter un petit souvenir de votre bonne visite?

Mme Laloine hésita; mais ce que Sterny lui offrait était si peu de chose, qu'elle aurait eu mauvaise grace à le lui refuser.

— Et, répéta-t-il d'un air dégagé, mademoiselle Lise voudra bien aussi...

Lise l'interrompit vivement.

— Oh! merci, monsieur; je ne veux rien... moi.

Ce moi avait quelque chose de significatif qui semblait dire qu'elle ne voulait rien accepter au titre auquel on voulait le lui offrir.

— Oh! dit M. Laloine, c'est trop de bonté; nous avons l'air de vouloir vous dépouiller.

— Merci pour ma fille, dit Mme Laloine; ce serait abuser.

— D'ailleurs, dit Lise d'un ton dégagé, toutes ces choses sont si bien à leur place qu'il faut les y laisser.

— Il y en a, dit Sterny en la regardant avec intention et en lui montrant les Petites-Affiches, qui prennent un prix inestimable à être déplacées.

— Oui, dit Lise avec un effort de gaîté; mais c'est comme la pantoufle, on croit y voir ce qui n'y est pas.

La figure de Sterny laissa échapper un mouvement de dépit; il se tut, et tirant de son sein les Petites-Affiches, il les froissa dans ses mains et les jeta loin de lui. M. et Mme Laloine, occupés à regarder la tabatière impériale, ne virent point ce mouvement; mais Lise l'aperçut et en fut heureuse; mais sa gaîté s'envola et elle suivit attentivement les mouvemens de Sterny. Léonce, redevenu maître de lui, se montra aussi empressé, aussi bienveillant qu'avant cet incident avec M. et Mme Laloine, mais avec une nuance imperceptible de grand seigneur qui s'étudie à une exquise politesse. Lise le regardait, l'écoutait, il lui plaisait ainsi; il était si élégant, si gracieux; de cette façon, il ne lui faisait plus peur; elle le trouvait naturel.

Enfin, M. Laloine parut attendre l'heure avec impatience et dit à Sterny:

— Nous vous avons dérangé: l'heure se passe et vous arriverez trop tard à Saint-Germain.

— Je n'irai pas sans doute aujourd'hui, dit Sterny.

— C'est nous qui en sommes cause.

— Non, madame, non, dit Léonce; d'ailleurs, j'ai oublié que je devais aller trouver quelqu'un à Saint-Germain pour me donner l'adresse de cette maison, et on se sera ennuyé de m'attendre: j'irais inutilement.

— Oh! dit Lise en hésitant, je croyais qu'on trouvait toutes les adresses des maisons à louer dans les Petites-Affiches.

Sterny la regarda; celle-ci baissa les yeux. Il y avait dans son ame quelque chose qui l'emportait malgré sa volonté, et quelque chose qui la faisait rougir presque aussitôt. Mais Sterny l'avait comprise, et il s'écria:

— Mais c'est vrai; j'ai là précisément le numéro où se trouve cette adresse.

Il le reprit et on parla maison de campagne.

Cependant Prosper n'arrivait pas. M. et Mme Laloine, impatientés, ouvrirent une fenêtre, comme si en le regardant arriver de loin cela dût le faire venir plus tôt. Ce fut en ce moment que Sterny s'approcha de Lise et lui dit tout bas.

— Vous avez été bien cruelle de refuser un petit souvenir.

Elle se tut et parut très émue.

— Maintenant que vous m'avez pardonné, reprit-il, acceptez quelque chose.

Elle n'eut pas le temps de refuser, car son père se mit à crier:

— Voici Prosper!

Il n'y avait plus à espérer... mais au moment où M. Laloine prenait son chapeau, Lise cria:

— Bon, j'ai perdu l'épingle qui attachait mon châle.

Sterny courut à sa chambre, arracha une pelotte pendue à la cheminée, et revint; mais déjà le châle était épinglé.

— Pardon, dit Mme Laloine, je viens d'en donner une à cette petite étourdie.

Sterny jeta la pelotte sur la table avec chagrin. Mais Lise s'en approcha doucement et sans regarder, elle chercha la pelotte de la main, y prit une épingle et l'attacha à son châle. Sterny la vit, il se serait mis à genoux devant elle s'il avait osé. Il était si heureux qu'il n'eut plus peur et dit alors:

— Mais au fait, j'y pense, si au lieu d'aller à Saint-Germain dans ma voiture, j'y allais en chemin de fer, je rattraperais le temps perdu.

— C'est vrai, dit M. Laloine.

— Eh bien! je vous demande la permission de vous conduire jusqu'au chemin de fer. Prosper nous suivra et nous partirons tous ensemble.

La proposition fut acceptée, et M. et Mme Laloine montèrent avec Lise et Sterny dans la calèche qui attendait, tandis que le remise de Prosper suivait à grand'peine le fringant équipage du lion. Jamais Sterny n'avait été si heureux de sa vie.

VII.

L'arrivée au chemin de fer fut moins gracieuse que Sterny ne se l'imaginait. Quand les amis et surtout les amies de la famille Laloine virent entrer dans la grande salle d'attente le beau Léonce avec les marchands, on chuchotta et l'on se dit tout bas:

— Ah ça! est-ce qu'on nous amène ce grand monsieur? — Les Laloine sont fous. — Il n'est pas invité, nous ne le connaissons pas.

Sterny devina au premier coup d'œil la réprobation qui le frappait, et Lise s'en aperçut aussi. Elle en devint triste, car ce fut pour elle un avertissement de la distance qui la séparait du beau Léonce. A ce moment elle lui eût presque demandé pardon de lui avoir attiré cet accueil désobligeant. Mais Sterny n'était pas homme ni à s'en laisser intimider ni à s'en fâcher. Il salua le monsieur à la question des sucres d'un air charmé de le rencontrer, et sans humeur, sans affectation, il lui raconta qu'il allait à St-Germain, voir une maison de campagne. Du moment qu'on sut qu'il n'était pas de la partie, on ne fit plus attention à lui; mais ce n'était pas le compte de sterny, il voulait être de la partie et se dit que le sucrier l'inviterait d'une façon ou d'une autre.

Là dessus il revint par un détour assez bien ménagé et entama, avec une attention extrême, une discussion d'économie politique du premier ordre. L'heure du départ arriva. Sterny descendit la rampe du débarcadère, toujours discutant et argumentant contre M. Gurauflot (c'était le nom du sucrier), et la discussion tenant, il monta à côté de lui dans un wagon sans que celui-ci s'imaginât que le marquis avait d'autre intention que d'écouter ses savantes dissertations.

Cependant M. Gurauflot ne tarissait pas, et comme le voyage est rapide, Sterny, qui avait besoin de changer le sujet de l'entretien, commençait à s'impatienter, lorsque tout à coup il tira sa montre en s'écriant:

— Bon, je manquerai mon rendez-vous.

— Hein! fit le sucrier si brusquement interrompu.

— Pardon, dit Sterny, j'avais donné rendez-vous à un architecte pour visiter cette maison avec moi, et il ne m'aura pas attendu.

Sterny profitait, en habile faiseur de contes, des personnages imaginaires qu'il avait déjà inventés pour M. Laloine.

— C'est donc une acquisition bien importante que vous allez faire?

— Je ne sais ce que c'est, dit Sterny, les renseignemens qu'on prend dans les *Petites-Affiches* sont si vagues; maison de campagne à vendre, dit-il, cela varie de 10,000 francs à 100,000, de façon que je vais un peu à l'aventure.

— Pardon, lui dit M. Gurauflot, je connais un peu Saint-Germain: où est la maison que vous allez voir?

— Voyez, lui dit Sterny en lui montrant les *Petites-Affiches*.

— Mais c'est une charmante maison, je la connais, elle ouvre sur la forêt; c'est très considérable, et l'on dit que l'intérieur est fort beau.

— Ah! tant mieux!

— Vous ne la connaissez donc pas?

— Je n'y suis jamais entré. Ce que je voudrais surtout savoir, c'est si la maison est d'une construction solide, et j'avoue que je n'y entends rien.

— Ce n'est pas une chose si difficile que vous pouvez le croire.

— Pour une personne comme vous, monsieur, qui me paraissez avoir les connaissances pratiques en toutes choses; mais moi!

— Il est vrai qu'au besoin je ne me laisserais pas tromper, reprit M. Gurauflot d'un air superbe.

— Vous êtes bien heureux; mais quand on est ignorant et qu'on a la maladresse de ne pas se faire accompagner par un homme de l'art, on a tort, quoique à vrai dire, monsieur, je ne me fie guère à la bonne foi des architectes.

— Je le crois bien, monsieur.

— Et que je préférasse prendre les avis d'un connaisseur désintéressé, comme vous, par exemple.

— Ah! monsieur...

Il est inutile de pousser plus loin ce dialogue : on n'était pas arrivé à Saint-Germain qu'on était convenu que M. Gurauflot accompagnerait Sterny dans la maison. Le sucrier annonça cette importante nouvelle à sa femme et à ses filles, et il fut convenu qu'il rejoindrait la société dans la forêt. Sterny avait espéré qu'on lui demanderait ce qu'il comptait faire en sortant de la maison, et qu'il aurait occasion de répondre qu'il avait toute sa journée libre; mais Mme Laloine lui fit des adieux très formels et des remercîmens empressés, et il n'y eut pas l'ombre d'invitation.

A ce moment, Sterny fut si désappointé, qu'il se prit de colère contre lui-même, et fut sur le point d'abandonner le sot rôle qu'il jouait; mais il regarda Lise. Lise regardait sa mère comme si elle eût pu lui inspirer, par la puissance des yeux, la pensée qui la dominait. Sterny crut la deviner, il se résolut à tenter la fortune jusqu'au bout. Mais rien ne lui réussit de ce qu'il avait tenté, et il se sépara de la compagnie, monta à pied les rudes escaliers, gagna ladite maison qui était vendue de la veille, et se sépara de M. Gurauflot, qui crut pouvoir atteindre la société et prit une allée de la forêt qui menait aux Loges. Quant à Sterny, triste, désolé et dépité surtout, il revint du côté de la terrasse, et au moment où il sortait de la forêt par la porte qui ouvre de ce côté, il se trouva au milieu de la compagnie riant, se disputant et se faisant harnacher ânes et chevaux pour courir à travers bois.

— Déjà de retour, monsieur! lui dit M. Laloine.

— Et mon mari, monsieur, qu'avez-vous fait de mon mari? s'écria Mme Gurauflot.

— Mon Dieu, madame, lui dit-il, nous avons trouvé la maison vendue, et alors il a pris le plus court chemin pour aller aux Loges, croyant que vous deviez y être déjà.

— Ah! bien oui, dit M. Laloine, voilà une heure que ces petites filles nous font enrager : elles veulent toutes des chevaux, on est allé en chercher, et nous attendons là depuis une heure.

— J'en suis fâché pour monsieur votre mari, dit Sterny à Mme Gurauflot, c'est ma faute, j'ai été plus qu'indiscret en acceptant son offre amicale. Veuillez, madame, lui en faire mes excuses.

Comme il allait se retirer en voyant que personne ne l'engageait à rester, il entendit Mme Laloine s'écrier avec peur :

— Lise, Lise, ne va pas si vite! Lise... Lise!...

Mais Lise venait de sortir de la cour du manége sur un petit cheval et le faisait galoper tant qu'il pouvait; elle fit ainsi une centaine de pas et revint du même train jusque auprès du groupe où elle aperçut Sterny qui la salua avec un sourire courtois. Elle devint rouge comme une cerise, puis elle sembla le remercier de ce qu'il était revenu. A ce moment Sterny se prit à crier tout à coup :

— Eh! groom!

Un rustre de paysan eut l'effronterie de se présenter à cet appel, et Sterny lui dit :

— Comment, butor, vous laissez monter une femme sur une selle qui n'est pas mieux sanglée que ça! il y a de quoi la tuer... Vous ne savez donc pas votre métier, imbécile! Et sans attendre la réponse, il passa à la droite du cheval et serra les sangles lui même avec une adresse et une vigueur qui stupéfièrent le loueur de chevaux.

— Merci, lui dit Lise si bas que ce merci n'était que pour lui et pour autre chose sans doute que ce qu'il venait de faire.

Il allait peut-être lui parler; mais Mme Gurauflot vint pour ainsi dire le prendre au collet et lui dit :

— Ah! monsieur, soyez donc assez bon pour voir si les selles de mes filles sont bien arrangées.

— Avec grand plaisir, lui dit Léonce.

Et le voilà faisant le palefrenier pour toutes ces dames et demoiselles avec une bonne grâce, un empressement si franc, que Mme Gurauflot se mit à dire à M. Laloine :

— Je suis sûre que s'il venait avec nous, il nous montrerait les beaux endroits de la forêt; vous qui le connaissez, vous devriez l'inviter?

— Ah! fit M. Laloine, voulez-vous que je me fasse moquer de moi, ce serait une drôle de partie de plaisir à proposer à un homme comme lui.

— Bah! laissez donc, dit Mme Gurauflot, je vais lui demander s'il veut être du piquenique.

M. Laloine arrêta Mme Gurauflot avec des yeux courroucés; mais celle-ci ne se tint pas pour battue, et alla au moins lui demander le chemin le plus court pour arriver aux Loges.

— C'est assez difficile à vous expliquer, madame, lui répondit-il; mais une fois dans la forêt je pourrai vous le montrer.

— Ah! je vous en prie, monsieur le marquis, ne vous dérangez pas, s'écria M. Laloine... Vraiment, madame Gurauflot, vous abusez...

— Pas le moins du monde, répondit Sterny, c'est l'affaire de vingt minutes, et je n'ai rien qui me presse.

M. Laloine prit un air de désolation, très contrarié de l'indiscrétion de Mme Gurauflot.

— Je lui paie la dette que j'ai contractée avec son mari, lui dit Sterny, c'est justice.

On partit : les jeunes filles et les jeunes gens à cheval, les grands parens et Sterny à pied.

On alla d'abord doucement, les mamans criaient sans cesse qu'on allait se blesser. Mais peu à peu et lorsque les indications de Sterny eurent assuré le chemin, on s'éloigna, on s'emporta, allant, revenant, et riant des fichus qui s'envolaient, des chapeaux qui se détachaient. Sterny causait gravement, suivant Lise des yeux, Lise qui paraissait l'avoir oublié et qui n'était pas la moins folle de cette volée de jeunes filles.

Pauvre Sterny, que de soins pour obtenir une invitation à un mauvais dîner, que de sottises accomplies en un jour! A quel métier était-il descendu peu à peu : il avait sanglé l'âne de Mme Gurauflot, et encore n'était-il pas arrivé à son but. Une fois encore il trouva qu'il devenait dupe. Lise courait joyeuse et indifférente sans s'occuper de lui, il prit donc le parti définitif de se retirer : il était furieux contre elle.

A ce moment un cri perçant partit d'une allée détournée.

— C'est Lise, cria Mme Laloine.

Elle n'avait pas achevé de parler que Sterny s'était élancé vers l'allée à travers le bois.

Il arriva près de Lise qui était très paisiblement sur son cheval, tandis que M. Tirlot s'époussetait et redressait les bosses de son chapeau; Lise avait eu peur : voilà tout. Sterny, rassuré sur son compte, ne la regarda même pas, et retournant vers Mme Laloine, il cria de loin :

Ce n'est rien, madame, c'est M. Tirlot qui est tombé.

Mme Laloine arriva presque au même instant, et tout effrayée de cet accident, elle dit à Lise :

— Voyons, ma fille, descends de cheval, ce qui est arrivé à M. Tirlot peut t'arriver.

— Mais, maman.., dit Lise d'un air boudeur.

— Allons, sois raisonnable, lui dit son père, puisque ta mère a peur.

Lise dit avec humeur :

— Ah! monsieur Tirlot, vous êtes d'une gaucherie... c'est moi qu'on punit de votre maladresse.

— De ma maladresse, mademoiselle! je voudrais bien vous voir sur cette bête enragée. Voilà deux fois qu'il me jette par terre, car je suis déjà tombé là-bas sans rien dire.

— Alors pourquoi avez-vous crié ici?

— Ce n'est pas moi, dit Tirlot, c'est vous.

— Mais la dernière fois aussi vous êtes tombé trois fois, et maman n'a pas eu peur pour ça.

— C'est que tu étais avec le capitaine Simon, lui dit M. Laloine, qu'il était à côté de toi, et que je me hais à lui.

— En vérité, dit Sterny, si j'osais... et pour ne pas priver Mlle Lise de ce plaisir, je m'offre à l'accompagner et je réponds d'elle.

— Mais vous n'avez pas de cheval, monsieur Léonce, dit-elle d'un air chagrin.

— Peut-être que M. Tirlot ne voudra pas remonter le sien.

— Je vous demande pardon, répondit Tirlot d'un ton sec, j'en aurai raison.

— Soit, monsieur, dit Sterny.

M. Tirlot enfourcha de nouveau son cheval, et voulant faire le brave, il s'avisa de lui donner trois ou quatre coups de cravache; l'animal se cabra, rua, sauta, et renvoya M. Tirlot sur le chemin.

— C'est bien fait, dit Lise.

— Vrai, dit Tirlot... Eh bien! je conseille à monsieur d'en goûter, il verra.

— Volontiers, dit Sterny.

— Je donnerais cent sous, dit Tirlot à Mme Laloine, pour que votre marquis descendît la garde.

Le cheval était retif; mais il ne fallait pas un cavalier si exercé que Léonce pour le réduire, et M. Tirlot eut toute la honte de sa chute et toute la rage du succès de Léonce.

On n'avait pas félicité encore Sterny que Lise, s'élançant dans l'allée où ils se trouvaient, se mit à galoper.

— Ah! mon Dieu, suivez-la, monsieur de Sterny, s'écria Mme Laloine.

Léonce ne se le fit pas répéter, quoiqu'il eût contre Lise une colère qu'il se promettait bien de lui témoigner par sa froideur. Mais il semblait que cette jeune fille eût sur lui un empire dont il ne pouvait se rendre compte, ne l'ayant jamais éprouvé de la part d'une autre : d'ailleurs, elle avait de ces regards, de ces mots, de ces silences qui bouleversaient Sterny. A l'instant où l'on pouvait la croire à mille lieues de [illegible]

tée par la jeunesse et la folle gaîté, un mot venait qui vous disait qu'elle était demeurée à vos côtés. Ce fut ce qui arriva à Sterny.

— Ah! mon Dieu, lui dit-elle dès qu'il fut près d'elle, nous avons eu de la peine.

Que répondre à cela? rien, il fallait en être heureux; mais pour en être heureux, il fallait y croire, et cette enfant était si étrange : elle disait des mots qui eussent paru un engagement compromettant à une femme qui en eût apprécié la valeur; puis elle parlait, elle agissait comme si elle n'eût rien dit. Léonce ne comprenait rien à cette façon d'être, ne s'apercevant pas que lui-même n'était déjà plus ce qu'il avait été autrefois.

Cependant ils cheminaient l'un près de l'autre, et Léonce voulut enfin donner un sens positif à tout ce qu'il avait fait, c'est-à-dire faire comprendre à Lise que c'était par amour pour elle qu'il avait fait tout ce qu'elle avait vu. Mais il ne savait comment aborder ce sujet avec cette ame curieuse et timide comme une biche qui montre sa jolie tête au bord d'un sentier, et qui s'enfuit en bondissant dans les bois au premier bruit des pas d'un chasseur.

Ainsi ces deux jeunes gens, qui s'étaient réunis sans doute pour se dire mille choses, gardaient tous deux le silence, et tous deux devenaient pensifs et restaient silencieux. Ce fut Léonce qui remarqua le premier la tristesse de Lise, et comme il voulait toujours s'informer du secret de cette ame envers lui, il lui fit une question où l'on se met en jeu.

— Vous êtes triste, lui dit-il, est-ce moi qui vous ai déplu?

— Ah! non, lui répondit-elle avec un gros soupir, j'ai du chagrin.

— Quel chagrin?

— Voulez-vous que je vous le dise franchement?

— Oui, certes.

— Eh bien! monsieur Léonce (c'était la seconde fois qu'elle l'appelait Léonce), ce n'est pas convenable ce que vous faites.

La fierté de Sterny s'irrita de ce mot qui, pour un homme comme lui, était la plus cruelle injure qu'une femme pût lui faire; il répondit d'une voix altérée :

— Je ne croyais avoir manqué à aucune convenance, du moins vis-à-vis de vous, mademoiselle.

Lise tourna vers lui son doux visage, et de la voix la plus triste et la plus soumise, elle reprit :

— Ah! comme vous entendez mal les choses; je ne dis pas que vous ayez manqué de convenance vis-à vis de personne.

— Mais alors que voulez-vous dire?

— Oh! ne vous fâchez pas; mais c'est pour vous que ce n'est pas convenable ce que vous faites et ce que je vous ai laissé faire.

— Pour moi? dit Sterny dont cette voix d'enfant remuait le cœur avec une violence inouie.

— Oui, pour vous : vous ne connaissez pas les gens avec qui vous êtes; ils sentent aussi bien que vous que vous n'êtes pas ici à votre place; ils ont peur tant que vous êtes là, et ils ne diront rien. Mais demain, après-demain, voyez-vous, on en rira, on en parlera.

— Eh! que m'importe?...

— Oh! ne dites pas cela...

— Mais que fais-je donc autrement que les autres?

— Les autres font ce qu'ils font tous les jours, reprit Lise avec un léger mouvement d'impatience, au lieu que vous... ils voient bien que ça ne vous va pas... Vous êtes bon, ah! oui, je le crois; depuis ce matin vous êtes bon, vous faites tout ce que vous pouvez... mais tenez... moi... moi... je n'aime à vous voir comme ça...

— C'est pourtant...

— Pour moi que vous l'avez fait, dit rapidement Lise qui s'arrêta aussitôt confuse d'avoir, pour ainsi dire, fait elle-même l'aveu de l'amour de Léonce.

— Oh! oui, Lise, lui dit-il, c'est pour vous, je vous le jure.

Elle ne répondit pas encore, elle était troublée, agitée et devenait pâle, car toutes les vives émotions se peignaient ainsi sur le visage de cette jeune fille. Enfin elle reprit courage et se mit à dire :

— Monsieur Léonce, il faut vous en aller.

— Ah! je ne puis, lui dit il.

Elle sourit de son angélique sourire, et lui montra sa devise : *Ce qu'on veut, on le peut.*

— C'est bien, lui dit il avec passion, et si j'avais ce talisman qui porte ce précepte du courage, je voudrais tout ce qui est possible.

— Ce n'est pas bien ce que vous me demandez là, lui dit Lise en souriant, car si je vous le donnais, il faudrait dire à maman que je l'ai perdu, il faudrait mentir.

C'était à la fois le donner et le refuser : Léonce ne sut que répondre; elle était si simple que toute la science du cœur des femmes lui manquait près de cette enfant.

Cependant leur pas s'était tellement ralenti qu'ils furent rejoints par M. et Mme Laloine, qui dit à sa fille :

— A la bonne heure, Lise, tu vas bien sagement avec M. de Sterny.

A ce moment, et comme on parlait de se reposer un instant, voilà un grand fracas qui se fait entendre dans la forêt, et presqu'au même instant une masse de cavaliers et d'amazones débouchent d'une allée latérale; c'était le fameux pari des trotteurs partis de Marly et arrivés jusque-là. Presque tous passèrent comme la foudre; mais Lingart et sa lionne, qui ne suivaient que de loin, eurent le temps de reconnaître Sterny. Tous deux furent si stupéfaits, qu'ils arrêtèrent leurs chevaux et s'entre-regardèrent comme s'ils ne pouvaient le croire : Sterny sur un *cerisier* (1), Sterny en compagnie d'une grosse dame *à âne*, car Mme Gurauflot était près d'eux. Ils étaient si confondus qu'ils n'en revenaient pas encore. Sterny vit leur surprise et pâlit à la fois de colère et de honte. Mais comme dans leur stupéfaction Lingart ni sa lionne ne continuaient leur chemin, il s'avança vers eux, bien décidé à couper le visage à Lingart, quand celui-ci lui dit :

— C'est bien vous; pardon, je ne vous reconnaissais pas... Vous avez gagné vos cent louis, Algibech a gagné contre Montereau... Nous vous avons attendu... Vous ne viendrez pas au dîner, sans doute... Mille bonjours.

Et il piqua son cheval et s'éloigna, tandis que sa lionne, un lorgnon appliqué sur l'œil, examinait Lise de loin, comme un marchand fait d'un tableau. Elle mit tant d'action à cette impertinence qu'elle ne vit pas Lingart partir, et resta quelques secondes après lui.

Sterny était si furieux qu'il frappa le cheval de l'amazone, qui, surprise à l'improviste, fût presque renversée. Elle devina l'action de Sterny, et, tout en maîtrisant son cheval, elle lui dit :

— Vous êtes un butor, Sterny, vous m'en rendrez raison.

Et elle s'éloigna au galop.

Les Laloine n'avaient rien vu de cette scène, tout cela leur avait paru très simple; mais lorsque Sterny retourna près de Lise qui était partie en avant, il la trouva en larmes.

— Je vous le disais bien, monsieur, dit-elle aussitôt. Comme cette femme m'a regardée... Laissez-moi, monsieur, laissez-moi... retournez vers vos amis... je vous en prie... je le veux.

Et comme Sterny voulait répondre, elle mit son cheval au galop pour s'éloigner de lui. Sterny la suivit d'abord; mais comme à mesure qu'il s'approchait d'elle, elle le lançait plus vivement, il eut peur qu'elle ne finît par se blesser et s'arrêta.

Lise disparut à ses yeux, et il resta au milieu de la route. Il était hors de vue de tout le monde; mais il entendait la voix de M. et Mme Laloine qui appelaient Lise en criant :

— Il va pleuvoir, retournons.

Il imagina l'alarme de Mme Laloine si elle le trouvait ainsi tout seul, et voulut à tout prix rejoindre Lise; il courut à toute bride pendant cinq minutes; enfin, au coin d'une allée, il vit le cheval de Lise libre; il s'élança en criant à son tour :

— Mademoiselle Lise! mademoiselle Lise!

Elle sortit du bois en lui disant :

— Eh bien! monsieur, me voilà.

— Oh! reprit-il, que vous m'avez fait peur!

Il y avait tant de vérité dans son émotion que Lise en fut presque touchée; mais son parti était pris et elle répondit :

« De quel côté est ma mère?

— Par ici, mais bien loin.

— J'y vais.

— Ne montez-vous pas à cheval?

— Non, dit-elle, non... d'une voix entrecoupée... cette course m'a brisé le cœur.

Et Sterny remarqua seulement alors que sa poitrine haletait, et qu'une pâleur effrayante couvrait son visage.

Il sauta à bas de son cheval, et courut à elle.

— Oh! mon Dieu!... c'est moi qui ai fait ce mal, s'écria-t-il; oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Lise!...

— Non, ce n'est pas vous... j'ai eu tort... j'ai...

Et en prononçant ces paroles elle défaillit, et fût tombée par terre, si Léonce ne l'eût prise dans ses bras.

A ce moment l'orage éclata avec violence et Lise tressaillit comme frappée par la foudre; mais son évanouissement n'était qu'une faiblesse passagère, elle se remit et entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Allons la rejoindre.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh! allons, allons! lui dit-elle tandis que ses dents claquaient... je peux marcher, je le peux, je le veux.

Et elle prit un sentier en répondant avec une voix éclatante :

— Me voici, maman, me voici.

Mais avant qu'ils ne fussent arrivés elle dit à Sterny :

— Vous nous quitterez, n'est-ce pas?... je le veux...

— Je vous obéirai, dit Sterny.

Cela dit, il n'y eut plus un mot de prononcé, et lorsqu'ils arrivèrent près des grands parens, elle était calme et remise en apparence. Mais durant leur absence la grande résolution d'inviter Sterny avait été prise, et elle lui fut solennellement adressée par M. Laloine. Il s'y refusa d'abord, mais avec un embarras triste comme celui d'un enfant qui a peur. Il chercha vainement un encouragement dans un regard de Lise; mais elle détournait la tête.

— Ah! je comprends, dit M. Laloine, ces messieurs et ces dames qui viennent de passer vous attendent.

(1) Nom qu'on donne à ces petits chevaux de louage, parce qu'ils portent ordinairement les cerises de Montmorency aux marchés de Paris.

— Non... non, monsieur, dit vivement Sterny, je n'ai rien à faire avec ces gens-là.

Ces gens là! sa société habituelle. Oh! pauvre Sterny!

— Mais alors pourquoi ne pas accepter? dit Mme Gurauflot qui s'était éprise du beau Léonce,

— Ma présence ne plairait peut-être pas à tout le monde, madame, reprit Sterny en s'inclinant; permettez que je me retire.

— Mais, voilà la pluie qui va tomber, dit Mme Gurauflot, vous accepterez au moins un parapluie?

— Merci, madame, merci, dit Sterny d'une voix douloureuse. Adieu, monsieur Laloine, adieu madame; j'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle, dit-il enfin en se tournant vers Lise.

Elle le laissa partir; mais il n'était pas à vingt pas, que feignant de se retirer à l'écart, elle pleurait à chaudes larmes. Quant à Sterny, il s'éloigna avec rapidité, gagna le chemin de fer et revint à Paris. Il courut s'enfermer chez lui. Il était désespéré, il était en colère, il s'en voulait, et en voulait à Lise; et cependant il ne pouvait penser à elle sans se sentir pris d'un frisson d'amour qui l'enivrait.

VII.

Cependant, quand quelques heures de repos eurent calmé cette agitation inaccoutumée, Léonce réfléchit plus sérieusement qu'il ne l'avait peut-être fait de sa vie.

Il était amoureux, il le sentait, il n'en avait pas honte; mais il avait peur.

Séduire Lise! ce serait un crime honteux et lâche.

— Car, se disait-il, elle m'aimerait si je voulais; elle m'aimerait, j'en suis sûr, et elle donnerait à cet amour qui l'emporte en aveugle tout ce cœur si facile à briser; et que pourrais-je faire autre chose que de le briser? car l'épouser, folie impossible! Eh bien! ajouta-t-il, je me souviens que, quand j'étais enfant, un jour que j'étais malade, ma mère m'emporta dans l'église, et me mettant à genoux sur ses genoux, elle me tourna vers une Vierge, et me fit répéter après elle :

« Sainte-Vierge Marie, qui avez vu mourir votre fils, sauvez-moi pour ma mère! »

Cette image que j'implorai m'est restée dans le souvenir comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et dont jamais je n'ai dit le secret à personne de peur qu'une plaisanterie ne vînt l'insulter. Eh bien! Lise sera pour moi un souvenir pareil, une image céleste un moment entrevue, et que je garderai dans le sanctuaire de mon ame pour l'abriter contre ma vie; car je ne mêle pas mon cœur à ma vie.

Eh! non! je donne à la dissipation, à la débauche, au ridicule, cette jeunesse, cette force pour laquelle notre siècle n'a plus de but qui puisse la tenter; mais si j'avais vécu en d'autres temps, je ne serais pas ainsi; car c'est honteux d'être ce que je suis. Ah! si Lise n'était pas ce qu'elle est, si elle était une reine, je tenterais tout pour la mériter; je l'oserais en pensant à ces mots qu'elle porte sur le cœur :

Ce qu'on veut on le peut.

Mais elle n'est rien, je ne pourrais que descendre jusqu'à elle. N'y pensons plus, n'y pensons plus!

Pour arriver à ce but, Sterny chercha à occuper à la fois ce qu'il croyait encore son esprit et son cœur.

Le lendemain, quand il reparut au club, il s'attendait à quelque allusion de la part de ses amis : mais une conspiration s'était organisée contre lui, on ne lui adressa pas une parole à ce sujet, seulement Eugène lui dit d'un air grave :

— Je parie vingt sous contre vous, Sterny.

Les dames de ces messieurs le saluèrent, en le recevant dans les coulisses de l'Opéra, avec des révérences de rosières et des yeux baissés. Sterny comprit la plaisanterie et voulut y répondre victorieusement; il joua comme un furieux et fit presque peur à Lingart dont son audace dérangea tous les calculs.

Il poursuivit cette belle fille de l'Opéra, qu'on disait si parfaite et qui venait de débuter avec un succès énorme. Ni Lingart, ni Eugène, ni les autres n'en purent approcher, tant il y mit d'ardeur désespérée.

Au bout d'une semaine elle appartenait à Sterny, qui l'avait traitée avec l'insolence la plus cavalière.

Mais, — quinze jours après la partie de Saint-Germain, — un soir qu'il était avec sa lionne dans une loge des Français, il reconnut en face de lui deux femmes qui le regardaient avec attention.

L'une était la femme de Prosper, l'autre était Lise.

— Comme on vous regarde de cette loge, lui dit la danseuse, est-ce qu'on vous y connaît?

— Non, dit Sterny, qui rougit malgré lui de son mensonge.

— Pourquoi donc vous retirer au fond de la loge? On dirait que vous avez peur!

— Ah! trêve de jalousies auxquelles je ne crois pas, dit Sterny.

— Mais si on ne vous connaît pas, il n'y a pas de jalousie à avoir.

Sterny se pencha hors de sa loge, et vit Lise écoutant deux jeunes gens qui paraissaient parler de lui.

Tout à coup Lise releva vivement la tête et regarda Sterny avec un effroi indicible, comme si on venait de lui dire :

« Cet homme est le bourreau. »

Léonce se retira sans oser la saluer, pour ne pas l'exposer aux regards insultans de sa maîtresse; mais il voulut sortir.

— Si vous quittez ma loge, lui dit celle-ci, je fais un esclandre... Vous connaissez cette femme?

Par un instinct particulier, Sterny avait deviné ce qui venait de se passer à quelques pas de lui.

— Avec qui est donc mademoiselle N.....? avait dit l'un des jeunes gens.

— Eh bien! avec son amant, le marquis de Sterny.

— Y a-t-il long-temps qu'il l'est?

— Il y a huit jours tout au plus.

Sterny n'avait pas entendu un seul mot de tout cela; mais il l'avait lu dans le regard que Lise avait jeté sur lui.

Il eût voulu pouvoir aller près d'elle; mais on le tenait par une chaîne infâme. Il voulut encore sortir.

— Si vous entrez dans la loge de cette femme, lui dit sa maîtresse, je vais la souffleter devant vous. Puis elle reprit d'un air de dédain : — Ce doit être la grisette de Saint-Germain.

Sterny eût poignardé la danseuse en ce moment; mais il fallait céder; il ne put qu'emmener sa lionne, et dans un accès de rage insensé, il brisa tout chez elle, glaces, porcelaines, meubles; comme il ne pouvait battre la femme, il lui faisait tout le mal possible en lui arrachant tout ce qu'elle tenait de lui.

Léonce rentra chez lui furieux.

Le lendemain, il alla chez M. Laloine; on lui dit qu'il était à la campagne avec toute sa famille.

« Allons, se dit Sterny, je suis un sot; il y aura encore eu une scène de palpitations, et la belle aura été se promener le lendemain, tandis que moi... En vérité je deviens brute... »

Ceci dit, il pensa qu'il n'en avait pas assez fait pour oublier cette petite fille, avec laquelle il s'était bêtement compromis.

Quinze jours après, à force de folies plus ardentes que jamais, grace à une course au clocher où il se blessa, et dont parlèrent les journaux, à un pari de mille louis qu'il perdit, à une suite d'orgies avec les courtisannes les plus impudiques, il était parvenu à ne plus penser à Lise, et cependant plusieurs fois cette douce et blanche figure semblait lui apparaître, mais pâle, mourante, désolée, le regardant avec désespoir, comme si elle lui reprochait de se perdre et de l'avoir perdue.

Cette image lui revint même dans son sommeil, et comme il y rêvait encore le matin, tout éveillé, on lui annonça Prosper Gobillou, qui entra d'un air triste et chagrin.

— Mais, lui lui dit Léonce, vous avez l'air bien triste, Prosper, pour un nouveau marié?

— Oh! c'est qu'il y a du chagrin à la maison, lui dit Gobillou; vous savez bien cette pauvre Lise?

— Eh bien! Lise?... s'écria Léonce épouvanté.

Prosper lui montra le crêpe de son chapeau.

— Morte! dit Léonce avec un cri terrible.

— Morte! dit Prosper; morte comme une sainte!

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Léonce avec un désespoir qui épouvanta Prosper; ce n'est pas possible... Morte! sans que je l'aie revue! morte...

— Hélas! oui, dit Prosper. Je viens de son enterrement, et je viens vous apporter sa dernière volonté.

— Sa dernière volonté! dit Léonce.

— Ecoutez-moi, monsieur le marquis, il ne faut pas en vouloir à cette pauvre enfant, c'était une tête de feu et un cœur trop exalté. Mais voici ce qui s'est passé.

La nuit où elle est morte, je veillais près d'elle avec ma femme; elle l'a appelée et lui a dit de dénouer le petit cordon de cheveux qu'elle portait au cou, puis elle m'a fait signe d'approcher :

« Prosper m'a-t-elle dit, vous remettrez cela à M. de Sterny; dites lui de ne pas être léger et cruel pour d'autres, comme il l'a été pour moi; je lui envoie cette devise, qu'elle devienne la sienne, et ce sera un jour un homme distingué et bon, j'en suis sûre... »

Alors elle m'a remis ce médaillon, ces cheveux et cette épingle, et une heure après, elle a expiré, en murmurant tout bas :

« — Ce qu'on veut, on le peut... excepté être aimée... Aimée! aimée! » a-t-elle dit encore, puis tout a été fini.

Léonce tomba à genoux, et reçut à genoux ce gage d'amour si pur, si inouï. Pendant deux heures, ses larmes coulèrent avec abondance; quand il fut plus calme, Prosper le quitta.

A partir de ce jour, Léonce s'enferma chez lui et ne parut plus nulle part.

Tout le monde fut très étonné de cette retraite, bien plus étonné de savoir qu'il se disposait à quitter pour long-temps la France, et peut-être ses amis l'eussent déclaré fou et idiot, s'il l'avaient vu, la veille de son départ, priant à genoux près d'une tombe!

PHILÉMON SOULIÉ

Poésie.

—

LE 7 AOUT 1829.

C'était le sept août. O sombre destinée!
C'était le premier jour de leur dernière année.

Seuls dans un lieu royal, côte à côte marchant,
Deux hommes, par endroits du coude se touchant,
Causaient. Grand souvenir qui dans mon cœur se grave!

Le premier avait l'air fatigué, triste et grave,
Comme un trop faible front qui porte un lourd projet,
Une double épaulette à couronne chargeait
Son uniforme vert à ganse purpurine,
Et l'ordre et la Toison faisaient sur sa poitrine,
Près du large cordon moiré de bleu changeant,
Deux foyers lumineux, l'un d'or, l'autre d'argent.
C'était un roi vieillard à la tête blanchie,
Penché du poids des ans et de la monarchie.
L'autre était un jeune homme étranger chez les rois,
Un poète, un passant, une inutile voix.

Ils se parlaient tous deux, sans témoin, sans mystère,
Dans un grand cabinet, simple, nu, solitaire,
Majestueux pourtant. Ce que les hommes font
Laisse une empreinte aux murs. Sous ce même plafond
Avaient passé jadis, ô splendeurs effacées!
De grands événemens et de grandes pensées.
Là, derrière son dos croisant ses fortes mains,
Ébranlant le plancher sous ses pas surhumains,
Bien souvent l'empereur, quand il était le maître,
De la porte en rêvant allait à la fenêtre.

Dans un coin, une table, un fauteuil de velours
Miraient dans le parquet leurs pieds dorés et lourds.
Par une porte en vitre, au dehors, l'œil en foule
Apercevait au loin des armoires de Boule,
Des vases du Japon, des laques, des émaux,
Et des chandeliers d'or aux immenses rameaux.
Un salon rouge orné de glaces de Venise,
Plein de ces bronzes grecs que l'esprit divinise,
Multipliant sans fin ses lustres de cristal;
Et comme une statue à lames de métal,
On voyait, casque au front, luire dans l'encoignure
Un garde, argent et bleu, d'un fière tournure.

Or entre le poète et le vieux roi courbé,
De quoi s'agissait-il?

D'un pauvre ange tombé,
Dont l'amour refaisait l'ame avec son haleine;
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.

Le poète voulait faire un soir apparaître
Louis treize, ce roi sur qui régnait un prêtre;
— Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs;
Et que la foule vînt, et qu'à travers des pleurs,
Par momens, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle cardinal on crût voir passer l'ombre.

Le vieillard hésitait. — Que sert de mettre à nu
Louis treize, ce roi chétif et mal venu?
A quoi bon remuer un mort dans une tombe?
Que veut-on? Où court-on? Sait-on bien où l'on tombe?
Tout n'est-il pas déja croûlant de tout côté?
Tout ne s'en va-t-il pas dans trop de liberté?
N'est-il pas temps plutôt, après quinze ans d'épreuve,
De relever la digue et d'arrêter le fleuve?
Certe un roi peut reprendre alors qu'il a donné.
Quant au théâtre, il faut, le trône étant miné,
Étouffer des deux mains sa flamme trop hardie;
Car la foule est le peuple, et d'une comédie
Peut jaillir l'étincelle aux livides rayons
Qui met le feu dans l'ombre aux révolutions:
Puis il niait l'histoire, et, quoi qu'il en puisse être,
A ce jeune rêveur disputait son ancêtre;
L'accueillant bien d'ailleurs, bon, royal, gracieux,
Et le questionnant sur ses propres aïeux.

Tout en laissant aux rois les noms dont on les nomme,
Le poète luttait fermement, comme un homme
Épris de liberté, passionné pour l'art,
Respectueux pourtant pour ce noble vieillard.
Il disait: — Tout est grave en ce siècle où tout penche,
L'art, tranquille et puissant, veut une allure franche;
Les rois morts sont sa proie; il faut la lui laisser;
Il n'est pas ennemi, pourquoi le courroucer,
Et le livrer dans l'ombre à des tortionnaires,
Lui dont la main fermée est pleine de tonnerres?
Cette main, s'il l'ouvrait, redoutable envoyé,
Sur la France éblouie et le Louvre effrayé,
On s'épouvanterait, — trop tard, s'il faut le dire, —
D'y voir subitement tant de foudres reluire.
Oh! les tyrans d'en-bas nuisent aux rois d'en-haut!
Le peuple est toujours là qui prend la muse au mot,
Quand l'indignation, jusqu'au roi qu'on révère,
Monte du front pensif de l'artiste sévère!
— Sire! à ce qui chancelle est-on bien appuyé?
La censure est un toit mauvais, mal étayé,
Toujours prêt à tomber sur les noms qu'il abrite.
Sire, un souffle imprudent, loin de l'éteindre, irrite
Le foyer, tout à coup terrible et tournoyant,
Et d'un art lumineux fait un art flamboyant! —
D'ailleurs, ne cherchât-on que la splendeur royale,
Pour cette nation moqueuse, mais loyale,
Au lieu des grands tableaux qu'offrait le grand Louis,
Roi-soleil, fécondant les lis épanouis,
Qui, tenant sous son sceptre un monde en équilibre,
Faisait Racine heureux, laissait Molière libre.
Quel spectacle, grand Dieu! qu'un groupe de censeurs,
Armés et parlant bas, vils esclaves chasseurs,
A plat ventre couchés, épiant l'heure où rentre
Le drame, fier lion, dans l'histoire, son antre! —

Ici, voyant vers lui, d'un front plus incliné,
Se tourner doucement le vieillard étonné,
Il hasardait plus loin sa pensée inquiète,
Et laissait de côté le drame et le poète;
Attentif, il sondait le dessein vaste et noir
Qu'au fond de ce roi triste il venait d'entrevoir.
Se pourrait-il? Quelqu'un aurait cette espérance?
Briser le droit de tous! Retrancher à la France,
Comme on ôte un jouet à l'enfant dépité,
De l'air, de la lumière et de la liberté!
Le roi ne voudrait pas! lui, roi sage et roi juste!

Puis, choisissant les mots pour cette oreille auguste,
Il disait que les temps ont des flots souverains;
Que rien, ni ponts hardis, ni canaux souterrains,
Jamais, excepté Dieu, rien n'arrête et ne dompte
Le peuple qui grandit ou l'océan qui monte.
Que le plus fort vaisseau sombre et se perd souvent
Qui veut rompre de front et la vague et le vent;
Et que, pour s'y briser, dans la lutte insensée,
On a derrière soi, roche partout dressée,
Tout son siècle, les mœurs, l'esprit qu'on veut braver,
Le port même où la nef aurait pu se sauver!
Il osait s'effrayer, fils d'une Vendéenne,
Cœur n'ayant plus d'amour, mais n'ayant pas de haine;
Il suppliait qu'au moins on l'en crût un moment,
Lui qui sur le passé s'incline gravement,
Et dont la piété, lierre qui s'enracine,
Hélas! s'attache aux rois comme à toute ruine!
Le destin a parfois de formidables jeux:
Les rois doivent songer dans ces jours orageux
Ou, mer qui vient, esprit des temps, nuée obscure
Derrière l'horizon quelque chose murmure!
A quoi bon provoquer d'avance, et soulever
Les générations qu'on entend arriver?
Pour des regards distraits la France était sereine;
Mais dans ce ciel troublé d'un peu de brume à peine,
Où tout semblait azur, où rien n'agitait l'air,
Lui rêveur, il voyait par instant un éclair! —
Charles-dix souriant répondit:

O poète!

Le soir tout rayonnait de lumière et de fête;
Regorgeant de soldats, de princes, de valets,
Saint-Cloud joyeux et vert, autour du fier palais
Dont la Seine en fuyant reflète les beaux marbres,
Semblait avec amour presser sa touffe d'arbres.
L'arc de triomphe orné de victoires d'airain,
Le Louvre étincelant, fleurdelisé, serein,
Lui répondaient de loin du milieu de la ville.
Tout ce royal ensemble avait un air tranquille,
Et dans le calme aspect d'un repos solennel,
Je ne sais quoi de grand qui semblait éternel.

Holyrood! Holyrood! O fatale abbaye,
Où la loi du destin, dure, amère, obéie,
S'inscrit de tous côtés,
Cloître! palais! tombeau! qui sous tes murs austères
Gardes les rois, la mort et Dieu; trois grands mystères,
Trois sombres majestés!
Château découronné! vallée expiatoire!
Où le penseur entend dans l'air et dans l'histoire
Comme un double conseil pour nos ambitions,
Comme une double voix qui se mêle et qui gronde,
La rumeur de la mer profonde,
Et le bruit éloigné des révolutions!

Solitude, où parfois des collines prochaines
On voit venir les faons qui foulent sous les chênes
Le gazon endormi,
Et qui, pour aspirer le vent dans la clairière,
Effarés, frisonnans, sur leurs pieds de derrière
Se dressent à demi!

Fière église où priait le roi des temps antiques,
Grave ayant pour pavé, sous les arches gothiques,

Les tombeaux paternels qu'il usait du genou!
Porte où superbement tant d'archers et de gardes
Veillaient, multipliant l'éclair des hallebardes,
Et qu'un pâtre aujourd'hui ferme avec un vieux clou!

Prairie, où, quand la guerre agitait leurs rivages,
Les grands lords montagnards comptaient leurs clans sauvages
Et leurs noirs bataillons;
Où maintenant, sur l'herbe, au soleil, sous des lierres,
Les vieilles aux pieds nus qui marchent dans les pierres,
Font sécher des haillons!

Holyrood! Holyrood! la ronce est sur tes dalles;
Le chevreau broute au bas de tes tours féodales.
O fureurs des rivaux ardens à se chercher!
Amours!—Darnley! Rizzio! quel néant est le vôtre!
Tous deux sont là,—l'un près de l'autre;
L'un est une ombre, et l'autre une tache au plancher!

Hélas! que de leçons sous tes voûtes funèbres!
Oh! que d'enseignemens on lit dans les ténèbres
Sur ton seuil renversé,
Sur tes murs, tout empreints d'une étrange fortune,
Vaguement éclairés de ce reflet de lune
Que jette le passé!

O palais, sois béni! sois bénie, ô ruine!
Qu'une auguste auréole à jamais t'illumine!
Devant tes noirs créneaux, pieux, nous nous courbons,
Car le vieux roi de France a trouvé sous ton ombre
Cette hospitalité mélancolique et sombre
Qu'on reçoit et qu'on rend de Stuarts à Bourbons!

VICTOR HUGO.

PIERRE GRASSOU.

Toutes les fois que vous avez sérieusement été voir l'exposition des ouvrages de sculpture et de peinture, comme elle a lieu depuis la révolution de 1830, n'avez-vous pas été pris d'un sentiment d'inquiétude, d'ennui, de tristesse à l'aspect des longues galeries encombrées? Depuis 1830, le salon n'existe plus. Une seconde fois, le Louvre a été pris d'assaut par le peuple des artistes qui s'y est maintenu. En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le peuple choisissait encore : une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. Les injures prodiguées à Delacroix, à Ingres, n'ont pas moins servi leur renommée que les éloges et le fanatisme de leurs adhérens. Aujourd'hui, ni la foule ni la critique ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar: obligées de faire le choix dont se chargeait autrefois le jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail; et quand il est achevé l'exposition se ferme.

En 1817, les tableaux admis ne dépassaient jamais les deux premières colonnes de la longue galerie où sont les œuvres des vieux maîtres, et cette année ils remplirent tout cet espace au grand étonnement du public. Le genre historique, le genre proprement dit, les tableaux de chevalet, le paysage, les fleurs, les animaux, le portrait et l'aquarelle, ces huit spécialités ne sauraient offrir plus de vingt tableaux dignes des regards du public, qui ne peut accorder son attention à une plus grande quantité d'œuvres. Plus le nombre des artistes allait croissant, plus le jury d'admission devait se montrer difficile. Tout fut perdu dès que le salon se continua dans la galerie. Le salon devait rester un lieu déterminé, restreint, de proportions inflexibles, où chaque genre exposait ses chefs-d'œuvre. Une expérience de dix ans a prouvé la bonté de cette grande institution. Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute; au lieu d'une exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar; au lieu du choix, vous avez la totalité. Qu'arrive-t-il? le grand artiste y perd. Le *Café turc*, les *Enfans à la fontaine*, le *Supplice des crochets*, et le *Joseph* de Decamps eussent plus profité à sa gloire, tous quatre dans le grand salon, exposés avec les cent bons tableaux de cette année, que ses vingt toiles perdues parmi trois mille œuvres confondues dans six galeries.

Par une étrange bizarrerie, depuis que la porte s'ouvre à tout le monde, il y a eu des génies méconnus. Quand, douze années auparavant, la *Courtisane* d'Ingres et celle de Sigalon, la *Méduse* de Géricault, le *Massacre de Scio* de Delacroix, le *Baptême d'Henri IV* par Eugène Deveria, admis par des célébrités taxées de jalousie, apprenaient au monde, malgré les dénégations de la critique, l'existence de palettes jeunes et ardentes, il ne s'élevait aucune plainte; maintenant que le moindre gâcheur de toile peut envoyer son œuvre, il n'est question que de gens incompris? Là où il n'y a plus jugement, il n'y a plus de chose jugée. Quoi que fassent les artistes, ils reviendront à l'examen qui recommande leurs œuvres aux admirations de la foule pour laquelle ils travaillent : sans le choix de l'Académie, il n'y aura plus de salon; et sans salon, l'art peut périr.

Depuis que le livret est devenu un gros livre, il s'y produit bien des noms qui restent dans leur obscurité, malgré la liste de dix ou douze tableaux qui les accompagne. Parmi ces noms, le plus inconnu peut-être est celui d'un artiste nommé Pierre Grassou de Fougères, appelé plus simplement Fougères dans le monde artiste, qui tient aujourd'hui beaucoup de place au soleil, et qui suggère les amères réflexions par lesquelles commence l'esquisse de sa vie, applicable à quelques autres individus de la tribu des artistes.

En 1832, Fougères demeurait rue de Navarin, au quatrième étage d'une de ces maisons étroites et hautes qui ressemblent à l'obélisque de Luxor, qui ont une allée, un petit escalier obscur à tournans dangereux, qui ne comportent pas plus de trois fenêtres à chaque étage, et à l'intérieur desquelles se trouve une cour, ou, pour parler plus exactement, un puits carré.

Au dessus des trois ou quatre pièces de l'appartement, occupé par Grassou de Fougères, s'étendait son atelier, qui avait vue sur Montmartre. L'atelier peint en fond de briques, le carreau soigneusement mis en couleur brune et frotté, chaque chaise munie d'un petit tapis bordé, le canapé, simple d'ailleurs, mais propre comme celui de la chambre à coucher d'une épicière, tout y dénotait la vie méticuleuse des petits esprits, et le soin d'un homme pauvre. Il y avait une commode pour serrer les effets d'atelier, une table à déjeuner, un buffet, un secrétaire, enfin les ustensiles nécessaires aux peintres, tous rangés et propres. Le poêle participait à ce système de soin hollandais, d'autant plus visible que la lumière pure et peu changeante du nord inondait de son jour net et froid cette immense pièce.

Fougères, simple peintre de genre, n'a pas besoin des machines énormes qui ruinent les peintres d'histoire, il ne s'est jamais reconnu de facultés assez complètes pour aborder la haute peinture, il s'en tenait encore au chevalet.

Au commencement du mois de décembre de cette année, époque à laquelle les bourgeois de Paris conçoivent périodiquement l'idée burlesque de perpétuer leur figure, déjà bien encombrante par elle-même, Pierre Grassou, levé de bonne heure, préparait sa palette, allumait son poêle, mangeait une flûte trempée dans du lait, et attendait, pour travailler, que le dégel de ses carreaux laissât passer le jour. Il faisait sec et beau.

En ce moment, l'artiste, qui mangeait avec cet air patient et résigné qui dit tant de choses, reconnut le pas d'un homme qui avait eu sur sa vie l'influence que ces sortes de gens ont sur celle de presque tous les artistes, d'Elias Magus, un marchand de tableaux, l'usurier des toiles. En effet, Elias Magus surprit le peintre au moment où, dans cet atelier si propre, il allait se mettre à l'ouvrage.

— Comment vous va, vieux coquin? lui dit le peintre.

Fougères avait eu la croix, Elias lui achetait ses tableaux deux ou trois cents francs, il se donnait des airs très artistes.

— Le commerce va mal, répondit Elias. Vous avez tous des prétentions, vous parlez maintenant de deux cents francs dès que vous avez mis six sous de couleur sur une toile... Mais vous êtes un brave garçon, vous, vous êtes un homme d'ordre, et je viens vous apporter une bonne affaire.

— *Timeo Danaos et dona ferentes*, dit Fougères. Savez-vous le latin?

— Non.

— Hé bien, cela veut dire que les Grecs ne proposent pas de bonnes affaires aux Troyens sans y gagner quelque chose. Autrefois ils disaient : Prenez mon cheval; aujourd'hui nous disons : Prenez mon ours... Que voulez-vous, Ulysse-Lagingeole-Elias-Magus?

Ces paroles donnent la mesure de la douceur et de l'esprit avec lesquels Fougères employait ce que les peintres appellent les charges d'atelier.

— Je ne dis pas que vous ne me ferez pas deux tableaux gratis.

— Oh! oh!

— Je vous laisse le maître, je ne les demande pas. Vous êtes un honnête artiste.

— Au fait?

— Eh bien! j'amène un père, une mère et une fille unique.

— Tous uniques!

— Ma foi, oui!... et dont les portraits sont à faire. Ils sont fous des arts, mais ils n'ont jamais osé s'aventurer dans un atelier. La fille a une dot de cent mille francs. Vous pouvez bien les peindre : ce sera peut-être pour vous des portraits de famille.

Ce vieux bois d'Allemagne, qui passe pour homme et qui se nomme Elias Magus, s'interrompit pour rire d'un rire sec dont les éclats épouvantèrent le peintre. Il crut entendre Méphistophélès parlant mariage.

— Les portraits sont payés cinq cents francs pièce; vous pouvez m'en faire trois tableaux.

— Mais z-oui, dit gaîment Fougères.

— Et si vous épousez la fille, vous ne m'oublierez pas?

— Me marier, moi? s'écria Pierre Grassou, moi qui ai l'habitude de me coucher tout seul, de me lever de bon matin, qui ai ma vie arrangée...

— Cent mille francs, dit Magus, et une fille douce, pleine de tons dorés, comme un vrai Titien.

— Quelle est la position de ces gens-là?

— Anciens négocians. Pour le moment aimant les arts, ayant maison de campagne à Ville-d'Avray et dix ou douze mille livres de rente.

— Quel commerce ont-ils fait?

— Les bouteilles.

— Ne dites pas ce mot, il me semble entendre couper des bouchons, mes dents s'agacent.

— Faut-il les amener?

— Trois portraits, je les mettrais au Salon : je pourrai me lancer dans portrait; eh bien! oui...

Le vieil Elias descendit pour aller chercher la famille Vervelle.

Pour savoir à quel point la proposition allait agir sur le peintre, et quel effet devaient produire sur lui les sieur et dame Vervelle ornés de leur fille unique, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la vie antérieure de Pierre Grassou de Fougères.

Elève, il avait étudié le dessin chez Granger, qui passe dans le monde académique pour un grand dessinateur.

Après, Fougères était allé chez Gros, pour y surprendre les secrets de cette puissante et magnifique couleur qui distingue ce maître; mais le maître, les élèves, tout y avait été discret, et Pierre n'y avait rien surpris.

De là, Fougères avait passé dans l'atelier de Lethière pour se familiariser avec cette partie de l'art nommée la composition; mais la composition avait été sauvage et farouche pour lui.

Puis il avait essayé d'arracher à Granet, au vieux Drolling, le mystère de leurs effets d'extérieurs. Ces deux maîtres ne s'étaient rien laissé dérober.

Enfin, Fougères avait terminé ses études chez Duval Lecamus.

Durant ces études et ces différentes transformations, Fougères eut des mœurs tranquilles et rangées qui fournissaient matière aux railleries des différens ateliers où il séjournait; mais partout il désarmait ses camarades par sa modestie, par une patience et une douceur d'agneau. Les maîtres n'avaient aucune sympathie pour lui; les maîtres aiment les sujets brillans, les esprits excentriques, drolatiques, fougueux, ou sombres et profondément réfléchis, qui dénotent un talent futur. Tout en Fougères annonçait la médiocrité. Son faux nom de Fougères, celui du peintre dans la pièce de d'Aiglantine, avait été la source de mille avanies; mais, par la force des choses, il avait accepté ce nom de la ville où il était né.

Grassou de Fougères ressemblait à son nom. Grassouillet et d'une taille médiocre, il avait le teint fade, les yeux bruns, les cheveux noirs, le nez en trompette, une bouche assez large et les oreilles longues. Son air doux, passif et résigné relevait peu ces traits principaux de sa physionomie pleine de santé, mais sans action. Il ne devait être tourmenté ni par cette abondance de sang, ni par cette violence de pensée, ni par cette verve comique à laquelle se reconnaissent les grands artistes. Ce jeune homme, né pour être un vertueux bourgeois, venu de son pays pour être commis chez un marchand de couleurs, originaire de Mayenne et parent éloigné des Grasson, s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue le caracière breton. Ce qu'il souffrit, la manière dont il vécut pendant le temps de ses études, Dieu seul le sait. Il souffrit autant que souffrent les grands hommes quand ils sont traqués par la misère et chassés, comme des bêtes fauves, par la meute des gens médiocres et par la troupe des vanités altérées de vengeance. Dès qu'il se crut de force à voler de ses propres ailes, Fougères avait pris un atelier en haut de la rue des Martyres, où il avait commencé à piocher. Il fit son début en 1820. Le premier tableau qu'il présenta au jury pour l'exposition du Louvre, représentait une noce de village, assez péniblement copiée d'après le tableau de Greuse.

On refusa sa toile. Quand Fougères apprit la fatale décision, il ne tomba point dans ces fureurs ou dans ces accès d'amour-propre épileptique auxquels s'abandonnent les esprits superbes, et qui se terminent quelquefois par des cartels envoyés au directeur ou au secrétaire du Musée, par des menaces d'assassinat. Fougères reprit tranquillement sa toile, l'enveloppa de son mouchoir, la rapporta dans son atelier en se jurant à lui-même de devenir un grand peintre. Il plaça sa toile sur son chevalet, et alla chez un de ses camarades, un homme d'un vrai talent, chez Schinner, un artiste doux et patient comme il était, et dont le succès avait été complet au dernier salon : il le pria de venir critiquer l'œuvre rejetée.

Le grand peintre quitta tout et vint. Quand le pauvre Fougères l'eut mis face à face avec l'œuvre, Schinner, au premier coup d'œil, serra la main de Fougères.

— Tu es un brave garçon, tu as un cœur d'or. il ne faut pas te tromper, tu tiens toutes les promesses que tu nous faisais à l'atellier. Quand on trouve ces choses-là au bout de sa brosse, mon bon Fougères, il vaut mieux laisser ses couleurs chez Belot, ne pas voler la toile aux autres. Rentre de bonne heure, mets un bonnet de coton, couche-toi sur les neuf heures; va le matin, à dix heures, à quelques bureau où tu demanderas une place, et quitte les arts.

— Mon ami, dit Fougères, ma toile a déja été condamnée, et ce n'est pas l'arrêt que je demande, mais les motifs.

— Eh bien! tu fais gris et sombre, tu vois la nature à travers un crêpe; ton dessin est lourd, empâté; ta composition est un pastiche de Greuse, qui ne rachetait ses défauts que par les qualité qui te manquent.

En détaillant les fautes du tableau, Schinner vit sur la figure de Fougères une si profonde expression de tristesse, qu'il l'emmena dîner et tâcha de le consoler.

Le lendemain, dès sept heures, Fougères était à son chevalet, retravaillant le tableau condamné; il en réchauffait la couleur, il y faisait les corrections indiquées par Schinner, il replâtrait ses figures. Puis, dégoûté de son tableau, il porta chez Elias Magus. Elias Magus, espèce de Hollando-Belge-Flamand, avait trois raisons d'être ce qu'il devint : avare et riche. Il débutait alors, brocantait des tableaux et demeurait sur le boulevart Bonne-Nouvelle. Fougères comptait sur sa palette pour aller chez le boulanger. Il mangeait intrépidement du pain et des noix, ou du pain et du lait, ou du pain et des cerises, ou du pain et du fromage, selon les saisons. Elias Magus, à qui Pierre offrit sa première toile, la guigna longtemps; il en donna quinze francs.

— Avec quinze francs de recette par an, et mille francs de dépense, dit Fougères en souriant, on ne va pas loin.

Elias Magus fit un geste, il se mordit les pouces en pensant qu'il aurait pu avoir le tableau pour cent sous.

Pendant trois jours, tous les matins, Fougères descendait de la rue des Martyrs, se cachait dans la foule, sur le boulevart opposé à celui où était la boutique de Magus, et son œil plongeait sur son tableau qui n'attirait point les regards des passans. Vers la fin de la semaine le tableau disparut. Fougères remonta le boulevart, se dirigea vers la boutique du brocanteur, et eut l'air de flâner. Le juif était sur sa porte.

— Eh bien! vous avez vendu mon tableau?

— Le voici, dit Magus; j'y mets une bordure pour pouvoir l'offrir à quelqu'un qui croira se connaître en peinture.

Fougères n'osa plus revenir sur le boulevart. Il entreprit un nouveau tableau, il resta deux mois, faisant des repas de souris, et se donnant un mal de galérien.

Un soir il alla sur le boulevart, ses pieds le portèrent fatalement jusqu'à la boutique de Magus, il ne vit son tableau nulle part.

— J'ai vendu votre tableau, dit le marchand à l'artiste.

— Et combien?

— Je suis rentré dans mes fonds avec un petit intérêt. Faites-moi deux intérieurs flamands, une leçon d'anatomie, un paysage, je vous les paierai, dit Elias.

Fougères aurait serré Magus dans ses bras, il le regardait comme un père. Il revint, la joie au cœur; le grand peintre Schinner s'était trompé. Dans cette immense ville de Paris, il y avait des cœurs qui battaient à l'unisson du sien, son talent était compris et apprécié. Le pauvre garçon, à vingt-sept ans, avait l'innocence d'un jeune homme de seize ans. Un autre, un de ces artistes défians et farouches, aurait remarqué l'air diabolique d'Elias Magus, il eût observé le frétillement des poils de sa barbe, l'ironie de sa moustache, le mouvement de ses épaules qui annonçait le contentement du juif de Walter Scott fourbant un chrétien. Fougères se promena sur les boulevarts dans une joie qui donnait à sa figure une expression fière, il ressemblait à un lycéen qui protége une femme. Il rencontra Joseph Bridau, l'un de ses camarades, un de ces talens excentriques destinés à la gloire et au malheur. Joseph Bridau, qui avait quelques sous dans sa poche, selon son expression, emmena Fougères à l'Opéra. Fougères ne vit pas le ballet, il n'entendit pas la musique, il concevait des tableaux, il peignait. Il quitta Joseph au milieu de la soirée, il courut chez lui faire des esquisses à la lampe, il inventa trente tableaux pleins de réminiscences, il se crut un homme de génie. Dès le lendemain il acheta des couleurs, des toiles de plusieurs dimensions : il installa du pain, du fromage sur sa table, il mit de l'eau dans une cruche, il fit une provision de bois pour son poêle; puis, selon l'expression des ateliers, il piocha ses tableaux. Il eut quelques modèles. Magus lui prêta des étoffes. Après deux mois de réclusion, le Breton avait fini quatre tableaux. Il redemanda les conseils de Schinner auquel il adjoignit Joseph Bridau. Les deux peintres virent dans trois de ces toiles une servile imitation des paysages hollandais, des intérieurs de Metzu, et dans la quatrième une copie de la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

Toujours des pastiches, dit Schinner. Ah! Fougères aura de la peine à être original.

— Tu devrais faire autre chose que de la peinture, dit Bridau.

— Quoi? dit Fougères.

— Jette-toi dans la littérature.

Fougères baissa la tête à la façon des brebis quand il pleut, et demanda, obtint encore des conseils utiles, et retoucha ses tableaux avant de les porter à Elias. Elias paya chaque toile vingt-cinq francs. A ce prix, Fougères n'y gagnait rien; mais il ne perdait pas, eu égard à sa sobriété. Il fit quelques promenades pour voir ce que devenaient ses tableaux; il eut une singulière hallucination. Ses toiles si peignées, si nettes, qui avaient la dureté de la tôle et le luisant des peintures sur porcelaine, étaient comme couvertes d'un brouillard, elles ressemblaient à de vieux tableaux. Elias venait de sortir, Fougères ne put obtenir aucun renseignement sur ce phénomène. Il crut avoir mal vu. Le peintre rentra dans son atelier y faire de nouvelles vieilles toiles.

Après sept ans de travaux continus, Fougères parvint à composer, à exécuter des tableaux passables; il faisait aussi bien que tous les artistes du second ordre. Elias achetait, vendait tous ses tableaux; le pauvre Breton gagnait péniblement une centaine de louis par an, et ne dépensait pas plus de douze cents francs.

A l'exposition de 1829, Schinner et Bridau, qui tous deux occupaient une grande place et se trouvaient à la tête du mouvement dans les arts, furent pris de pitié pour la persistance, pour la pauvreté de leur vieux camarade, ils firent admettre à l'exposition, et dans le grand salon, un tableau de Fougères.

Ce tableau, qui tenait de Vigneron pour le sentiment, était puissant

d'intérêt; il tenait, pour l'exécution, du premier faire de Dubufe. Il représentait un jeune homme à qui, dans l'intérieur d'une prison, l'on rasait les cheveux de la nuque. D'un côté un prêtre, de l'autre une vieille et une jeune femme en pleurs. Un huissier lisait un papier timbré. Sur une méchante table, était un repas auquel personne n'avait touché. Le jour venait à travers les barreaux d'une fenêtre élevée. Il y avait de quoi faire frémir les bourgeois et les bourgeois frémissaient. Fougères s'était inspiré tout bonnement du chef-d'œuvre de Gerard Dow : il avait retourné le groupe de la femme hydropique vers la fenêtre au lieu de le présenter de face. Il avait remplacé la mourante par le condamné : même pâleur, même appel à Dieu. Au lieu du médecin flamand, il avait peint la froide et officielle figure du greffier vêtu de noir ; mais il avait ajouté une vieille femme auprès de la jeune fille de Gerard Dow. Enfin la figure cruellement bonasse du bourreau dominait ce groupe, et ce plagiat très habilement déguisé ne fut point reconnu.

Le livret contenait ceci :

510. Grassou de Fougères (Pierre), rue de Navarin, 2.

La Toilette d'un condamné à mort.

Quoique médiocre, le tableau eut un succès prodigieux. La foule se rua tous les jours devant la toile à la mode. Charles X s'y arrêta. Madame, instruite de la vie patiente de ce pauvre Breton, s'enthousiasma pour le Breton. Le duc d'Orléans marchanda la toile. Les ecclésiastiques dirent à Mme la dauphine que le sujet était plein de bonnes pensées. Il y régnait en effet un air religieux très satisfaisant. Monseigneur le dauphin admira la poussière des carreaux, une grosse lourde faute, car Fougères avait répandu des teintes verdâtres qui annonçaient de l'humidité au bas des murs. Madame acheta le tableau mille francs. Le dauphin en commanda un. Charles X donna la croix d'honneur au fils du paysan qui s'était jadis battu pour la cause royale en 1799. Joseph Bridau, le grand peintre, ne fut pas décoré. Le ministre de l'intérieur commanda deux tableaux d'église à Fougères.

Ce salon fut pour Pierre Grassou toute sa fortune, sa gloire, son avenir, sa vie. Inventer en toute chose, c'est vouloir périr ; copier, c'est vivre. Grassou de Fougères avait enfin découvert un filon plein d'or; il pratiqua la partie de cette cruelle maxime à laquelle la société doit ces infâmes médiocrités chargées d'élire aujourd'hui des supériorités dans toutes les classes sociales, qui naturellement élisent elles-mêmes, et font une guerre acharnée aux vrais talens. Le principe de l'élection est faux, la France en reviendra.

Néanmoins la modestie, la simplicité, la surprise du bon et doux Fougères firent taire les récriminations de l'envie. D'ailleurs, il eut pour lui les Grassous parvenus, solidaires des Grassous à venir. Quelques gens, émus par l'énergie d'un homme que rien n'avait découragé, parlaient du Dominiquin, et disaient : «Il faut récompenser la volonté dans les arts ! Grassou n'a pas volé son succès ! voilà dix ans qu'il pioche, pauvre bonhomme !»

Cette exclamation de *pauvre bonhomme !* était pour la moitié dans les adhésions et les félicitations que recevait le peintre. La pitié élève autant de médiocrités que l'envie rabaisse de grands artistes. Les journaux n'avaient pas épargné les critiques mais le chevalier de Fougères les digéra comme il digérait les conseils de ses amis, avec une patience angélique. Riche alors d'une quinzaine de mille francs, bien péniblement gagnés, il meubla son appartement et son atelier, rue de Navarin ; il y fit le tableau demandé par monseigneur le dauphin, et les deux tableaux d'église commandés par le ministère, à jour fixe, avec une régularité désespérante pour la caisse des ministères, habituée à d'autres façons. Mais admirez le bonheur des gens qui ont de l'ordre ! S'il avait tardé, Grassou, surpris par la révolution de juillet, n'eût point été payé.

Fougères, pour trente-sept ans, avait fait pour Elias Magus environ deux cents tableaux complétement inconnus, mais à l'aide desquels il était parvenu à cette manière satisfaisante, à ce point d'exécution qui ne repousse pas trop l'artiste, et que chérit la bourgeoisie. Fougères était cher à ses amis par une rectitude d'idées, par une sincérité de sentimens, une obligeance parfaite, une grande loyauté. S'ils n'avaient aucune estime pour la palette, ils aimaient l'homme qui la tenait.

— Quel malheur que Fougères ait le vice de la peinture ! se disaient ses camarades.

Néanmoins il donnait des conseils excellens : semblable à ces feuilletonnistes incapables d'écrire un livre, et qui savent très bien par où pèchent les livres ; mais il y a entre les critiques littéraires et Fougères une différence : il était éminemment sensible aux beautés, il les reconnaissait. Ses conseils étaient empreints d'un sentiment de justice qui faisait accepter la justesse de ses remarques. Depuis la révolution de juillet, Fougères présentait une dixaine de tableaux, parmi lesquels le jury en admettait quatre ou cinq. Il vivait avec la plus rigide économie. Son domestique consistait dans une femme de ménage.

Pour toute distraction, il visitait ses amis, il allait voir les objets d'art, il se permettait quelques petits voyages en France, il projetait d'aller chercher des inspirations en Suisse. Ce détestable artiste était un excellent citoyen ; il montait sa garde, allait aux revues, payait son loyer et ses consommations avec l'exactitude la plus bourgeoise. Ayant vécu dans le travail et la misère, il n'avait jamais eu le temps d'aimer. Jusqu'alors garçon et pauvre, il ne se souciait point de compliquer son existence si simple. Incapable d'inventer une manière d'augmenter sa fortune, il portait tous les trois mois chez son notaire, Alexandre Crottat, ses économies et ses gains du trimestre. Quand le notaire avait à lui mille écus, il les plaçait par première hypothèque, avec subrogation dans les droits de la femme si l'emprunteur était marié, ou subrogation dans les droits du vendeur si l'emprunteur avait un droit à payer. Le notaire touchait lui-même les intérêts et les joignait aux remises partielles faites par Grassou de Fougères.

Le peintre attendait le fortuné moment où ses contrats arriveraient au chiffre imposant de deux mille francs de rente, pour se donner l'*otium cum dignitate* de l'artiste et faire des tableaux, oh ! mais des tableaux ! enfin de vrais tableaux ! des tableaux finis, chouettes ! kox-noffs !

Son avenir, ses rêves de bonheur, le superlatif de ses espérances, voulez-vous le savoir ? c'était d'entrer à l'Institut et d'avoir la rosette des officiers de la Légion-d'Honneur ! s'asseoir à côté de Schinner, arriver à l'Académie avant Bridau ! Avoir une rosette à sa boutonnière ! Quel rêve ! il n'y a que les gens médiocres pour penser à tout.

En entendant le bruit de plusieurs pas dans l'escalier, Fougères se rehaussa le toupet, boutonna sa veste de velours vert-bouteille, et ne fut pas médiocrement surpris de voir entrer une figure vulgairement appelée *un melon*, dans les ateliers. Ce fruit surmontait une citrouille vêtue de drap bleu, ornée d'un paquet de breloques tintinnabulant. Le melon souffrait comme un marsouin, la citrouille marchait sur des navets, improprement appelés des jambes. Un vrai peintre aurait fait ainsi la charge du petit marchand de bouteilles, et l'eût mis immédiatement à la porte en lui disant qu'il ne peignait pas les légumes. Fougères le regarda sans rire. M. Vervelle présentait un diamant de mille écus à sa chemise.

Fougères regarda Magus et dit : *Il y a gras.*

En entendant ce mot, M. Vervelle fronça les sourcils.—Ce bourgeois attirait à lui une autre complication de légumes dans la personne de sa femme et de sa fille.

La femme avait sur la figure *un acajou répandu;* elle ressemblait à une noix de coco surmontée d'une tête et serrée par une ceinture. Elle pivotait sur ses pieds. Sa robe était jaune, à raies noires. Elle produisait orgueilleusement des mitaines extravagantes sur des mains enflées comme les gants d'une enseigne. Les plumes du convoi de première classe flottaient sur un chapeau extravasé. Des dentelles paraient des épaules aussi bombées par derrière que par devant ; ainsi la forme sphérique du cou était parfaite. Les pieds, du genre de ceux que les peintres appellent *des abatis*, étaient ornés d'un bourrelet de six lignes au dessus du cuir verni des souliers. Comment les pieds y étaient-ils entrés ? On ne sait.

Suivait une jeune asperge, verte et jaune par sa robe, et qui avait une petite tête couronnée d'une chevelure en bandeau, d'un jaune-carotte qu'un Romain eût adoré, des bras filamenteux, des taches de rousseur sur un teint assez blanc, des grands yeux innocens, à cils blancs, peu de sourcils, un chapeau de paille d'Italie avec deux honnêtes coques de satin, bordé d'un liseré de satin blanc, les mains vertueusement rouges, et les pieds de sa mère.

Ces trois êtres avaient, en regardant l'atelier, un air de bonheur qui annonçait en eux un respectable enthousiasme pour les arts.

— Et c'est vous, monsieur, qui allez faire nos ressemblances ? dit le père en prenant un petit air crâne.

— Oui, monsieur, répondit Grassou.

— Vervelle, il a la croix, dit tout bas la femme à son mari pendant que le peintre avait le dos tourné.

— Est-ce que j'aurais fait faire nos portraits par un artiste qui ne serait pas décoré ?

Elias Magus salua la famille Vervelle et sortit ; Grassou l'accompagna jusque sur le palier.

— Il n'y a que vous pour pêcher de pareilles boules.

— Cent mille francs de dot !

— Quelle famille !

— Trois cen mille francs d'espérances, maison rue Boucherat et maison de campagne à Ville-d'Avray.

— Boucherat, bouteilles, bouchons, bouchés, débouchés, dit le peintre.

— Vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours, dit l'Elias.

Cette idée entra dans la tête de Pierre Grassou, comme la lumière du matin avait éclaté dans sa mansarde. En disposant le père de la jeune personne, il lui trouva bonne mine : sa face était pleine de tons vifs. La mère et la fille voltigèrent autour du peintre, en s'émerveillant de tous ses apprêts. Il leur parut être un Dieu. Cette visible adoration plut à Fougères. Le veau d'or jeta sur cette famille son reflet fantastique.

— Vous devez gagner un argent fou ; mais vous le dépensez comme vous le gagnez ? dit la mère.

— Non, madame, répondit le peintre, je ne le dépense pas, je n'ai pas le moyen de m'amuser. Mon notaire place mon argent, il sait mon compte ; une fois l'argent chez lui, je n'y pense plus.

— On me disait à moi, s'écria le père Vervelle, que les artistes étaient tous des paniers percés.

— Quel est votre notaire, s'il n'y a pas d'indiscrétion ? demanda madame Vervelle.

— Un brave garçon, tout rond, Crottat...

— Tiens ! tiens ! est-ce farce ! dit Vervelle, Crottat est le notaire.

— Ne vous dérangez pas ! dit le peintre.

— Mais tiens-toi donc tranquille, Antenor, dit la femme, tu ferais manquer monsieur. Si tu le voyais travailler...

— Mon Dieu! pourquoi ne m'avez-vous pas appris les arts? dit Mlle Vervelle à ses parens.

— Virginie, s'écria la mère, une jeune personne ne doit pas apprendre certaines choses; et quand tu seras mariée... bien! Mais jusque-là tiens-toi tranquille.

Pendant cette première séance, la famille Vervelle se familiarisa presque avec l'honnête artiste. Elle dut revenir deux jours après.

En sortant, le père et la mère dirent à Virginie d'aller devant eux; mais, malgré la distance, elle entendit ces mots dont le sens devait éveiller sa curiosité.

— Un homme décoré.... trente-sept ans.... un artiste qui a des commandes, qui place son argent chez notre notaire. Consultons Crottat. Hein! s'appeler madame de Fougère !... Ça n'a pas l'air d'être un méchant homme!... Tu me diras un commerçant? mais un commerçant, tant qu'il n'est pas retiré, vous ne savez pas ce que peut devenir votre fille, tandis qu'un artiste économe... Puis, nous aimons les arts... enfin!

Pierre Grassou, pendant que la famille Vervelle le discutait, discutait la famille Vervelle. Il lui fut impossible de demeurer en paix dans son atelier, il se promena sur le boulevart, il y regardait les femmes rousses qui passaient! Il se faisait les plus étranges raisonnemens : l'or était le plus beau des métaux, la couleur jaune représentait l'or. Les Romains aimaient les femmes rousses. Il devint Romain, etc.

Après deux ans de mariage, quel homme s'occupe de la couleur de sa femme?

La beauté passe... mais la laideur reste! L'argent est la moitié du bonheur. Le soir, en se couchant, il trouvait déjà Virginie Vervelle charmante. — Quand les trois Vervelle entrèrent le jour de la seconde séance, le peintre les accueillit avec un aimable sourire. Le scélérat avait fait sa barbe, il avait mis du linge blanc, il s'était agréablement disposé les cheveux, il avait choisi un pantalon fort avantageux et des pantoufles rouges à la poulaine.

La famille lui répondit par un sourire aussi flatteur que le sien; Virginie devint de la couleur de ses cheveux, baissa les yeux et détourna la tête en regardant les études. Pierre Grassou trouva ces petites minauderies ravissantes. Virginie avait de la grace, elle ne tenait heureusement ni du père, ni de la mère ; mais de qui tenait-elle?

— Ah! j'y suis, se dit-il toujours, la mère aura eu un regard de son commerce.

Pendant la séance, il y eut des escarmouches entre le peintre et la famille. Il eut l'audace de trouver le père Vervelle spirituel. Cette flatterie fit entrer la famille au pas de charge dans le cœur de l'artiste; il donna l'un de ses croquis à Virginie et une esquisse à la mère.

— Pour rien? dirent-elles.

Pierre Grassou ne put s'empêcher de sourire.

— Il ne faut pas donner ainsi vos tableaux; c'est de l'argent, lui dit Vervelle.

A la troisième séance, le père Vervelle parla d'une belle galerie de tableaux qu'il avait à sa campagne de Ville-d'Avray : des Rubens, des Gérard-Dow, des Mieris, des Terburg, des Rembrandt, un Titien, des Paul Potter, etc.

— M. Vervelle a fait des folies, dit fastueusement Mme Vervelle, il a pour cent mille francs de tableaux.

— J'aime les arts! reprit le marchand de bouteilles.

Quand le portrait de Mme Vervelle fut commencé, celui du mari était presque achevé; l'enthousiasme de la famille ne connaissait alors plus de bornes. Le notaire avait fait le plus grand éloge du peintre. Pierre Grassou était à ses yeux le plus honnête garçon de la terre, un des artistes les plus rangés. Il avait amassé trente-six mille francs. Ses jours de misère étaient passés, il allait par dix mille francs chaque année, il capitalisait les intérêts. Enfin il était incapable de rendre une femme malheureuse. Cette dernière phrase était d'un poids énorme dans la balance. Les amis de Vervelle n'entendaient plus parler que du célèbre Fougères.

Le jour où Fougères entama le portrait de Virginie, il était *in petto* déjà le gendre de la famille Vervelle. Les trois Vervelle fleurissaient dans cet atelier, qu'ils s'habituaient à considérer comme une de leurs résidences : il y avait pour eux un inexplicable attrait dans ce local propre, soigné, gentil, artiste. *Abyssus abyssum;* le bourgeois attire le bourgeois.

Vers la fin de la séance, l'escalier fut agité, la porte fut brutalement ouverte, et entra Joseph Bridau : il était à la tempête, il avait les cheveux au vent, il montra sa grande figure ravagée, jeta les éclairs de son regard, tourna tout autour de l'atelier et revint à Grassou brusquement, en ramassant sa redingote sur la région gastrique, et tâchant, mais en vain, de la boutonner, le bouton s'était évadé de sa capsule de drap.

— Le bois est cher, dit-il à Grassou.

— Ah!

— Les Anglais sont après moi. Tiens, tu peins ces choses-là?

— Tais-toi donc.

— Ah! oui!

La famille Vervelle, superlativement choquée par cette étrange apparition, passa de son rouge ordinaire au rouge cerise des feux violens.

— Ça rapporte, reprit Joseph. Y a-t-il *aubert en fouillouse?*

— Te faut il beaucoup?

— Un billet de cinq cents... J'ai après moi un de ces négocians de la nature des dogues qui, une fois qu'ils ont mordu, ne lâchent plus qu'ils n'aient le morceau. Quelle race!

— Je vais t'écrire un mot pour mon notaire...

— Tu as donc un notaire!...

— Oui.

— Ça m'explique alors pourquoi tu fais encore les joues avec des tons roses, excellens pour des enseignes de parfumeur...

Grassou ne put s'empêcher de rougir. Virginie posait.

— Aborde donc la nature comme elle est! Mademoiselle est rousse. Eh bien! est-ce un péché mortel? Tout est magnifique en peinture! mets-moi du cinabre sur ta palette, réchauffe-moi ces joues-là. Piques-y les petites taches brunes, beurre-moi cela. Veux-tu avoir plus d'esprit que la nature!

— Tiens, dit Fougères, prends ma place pendant que je vais écrire.

Vervelle roula jusqu'à la table et s'approcha de l'oreille de Grassou.

— Mais ce *pacant-là* va tout gâter...

— S'il voulait faire le portrait de votre Virginie, il vaudrait mille fois le mien! répondit Fougères indigné.

En entendant ces mots, le bourgeois opéra doucement sa retraite vers sa femme stupéfaite de l'invasion de cette bête féroce, et assez peu rassurée de le voir coopérant au portrait de sa fille.

— Tiens, suis ces indications, dit Bridau en prenant le billet. Je ne te remercie pas! Je puis retourner au château de d'Arthez à qui je peins une salle à manger. Viens nous voir!

Il s'en alla sans saluer, tant il en avait assez d'avoir regardé Virginie.

— Qui est cet homme? demanda Mme Vervelle.

— Un grand artiste, répondit Grassou.

Un moment de silence.

— Etes-vous bien sûr, dit Virginie, qu'il n'a pas porté malheur à mon portrait? il m'a effrayée.

— Il n'y a fait que du bien, répondit Grassou.

— Si c'est un grand artiste, j'aime mieux un grand artiste qui vous ressemble.

— Ah! maman, monsieur est un bien plus grand peintre, il me fera tout entière.

Le génie avait chouriffé les Vervelle. On était dans cette phase d'automne si agréablement nommée l'*été de la Saint-Martin*. Ce fut avec la timidité du néophyte, en présence d'un homme de génie, que Vervelle risqua une invitation de venir à sa maison de campagne dimanche prochain : il savait combien peu d'attrait une famille bourgeoise offrait à un artiste.

— Vous autres! dit-il, il vous faut des émotions, de grands spectacles et des gens d'esprit; mais il y aura de bons vins, et je compte sur ma galerie pour vous compenser l'ennui qu'un artiste comme vous pourra éprouver parmi des négocians.

Cette idolâtrie, qui caressait exclusivement son amour-propre, charmait le pauvre Pierre Grassou qui recevait rarement des complimens. L'honnête artiste, cette infâme médiocrité, ce cœur d'or, cette loyale vie, ce stupide dessinateur, ce brave garçon, décoré de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, se mit sous les armes pour aller jouir des derniers beaux jours de l'année à Ville-d'Avray. Le peintre vint modestement par la voiture publique, et ne put s'empêcher d'admirer le beau pavillon du marchand de bouteilles, jeté au milieu d'un parc de cinq arpens, au sommet de Ville-d'Avray, au plus beau point de vue. Epouser Virginie, c'était avoir cette belle villa quelque jour! Il fut reçu par les Vervelle avec un enthousiasme, une joie, une bonhomie, une franche bêtise bourgeoise qui le confondirent. Ce fut un jour de triomphe. On le promena dans les allées couleur nankin qui avaient été ratissées comme pour un grand homme, les arbres avaient eux-mêmes un air peigné, les gazons étaient fauchés, et l'air pur de la campagne amenait des odeurs de cuisine infiniment réjouissantes. Tous, dans la maison, disaient : Nous avons un grand artiste. Le petit père Vervelle roulait comme une pomme dans son parc, la fille serpentait comme une aiguille, et la mère suivait d'un pas noble et digne. Ils ne lâchèrent pas Grassou pendant sept heures.

Après le dîner, dont la durée égala la somptuosité, M. et Mme Vervelle, arrivèrent à leur grand coup de théâtre, à l'ouverture de la galerie illuminée par des lampes à effets calculés. Trois voisins, anciens commerçans, un oncle à succession, mandé pour l'ovation du grand artiste, une vieille demoiselle Vervelle et les convives le suivirent dans la galerie, assez curieux d'avoir son opinion sur la fameuse galerie du petit père Vervelle qui les assommait de la valeur fabuleuse de ses tableaux. Le marchand de bouteilles semblait avoir voulu lutter avec le roi Louis-Philippe et sa galerie de Versailles. Les tableaux, magnifiquement encadrés, avaient des étiquettes où se lisaient en lettres noires sur fond d'or :

RUBENS.

Danses de faunes et de nymphes.

REMBRANDT.

Intérieur d'une salle de dissection. Le docteur Tromp faisant sa leçon à ses élèves.

Il y avait deux cent cinquante tableaux, tous vernis, époussetés; quelques-uns étaient couverts de rideaux verts qui ne se tiraient pas en présence des jeunes personnes. L'artiste resta les bras cassés, la bouche béante, aucune parole sur les lèvres, en reconnaissant la moitié de ses

tableaux dans cette galerie : Il était Rubens, Paul Potter, Mieris, Metzu, Gérard Dow! Il était à lui seul vingt grands maîtres.

— Qu'avez-vous? vous pâlissez!

— Ma fille, un verre d'eau! s'écria la mère Vervelle.

Le peintre prit le père Vervelle par le bouton de son habit, et l'emmena dans un coin sous le prétexte de voir un Murillo : les tableaux espagnols étaient à la mode.

— Vous avez acheté vos tableaux chez Elias Magus?

— Oui, tous originaux!

— Entre nous, combien vous a-t-il vendu ceux que je vais vous désigner?

Tous deux firent le tour de la galerie. Les convives furent émerveillés du sérieux avec lequel l'artiste procédait en compagnie de son hôte.

— Quarante mille francs! dit à voix basse Vervelle en arrivant au dernier.

— Quarante mille francs un Titien! reprit à haute voix l'artiste; mais ce serait pour rien.

— Quand je vous le disais, j'ai pour cent mille écus de tableaux! s'écria Vervelle.

— J'ai fait tous ces tableaux-là, lui dit à l'oreille Pierre Grassou, je ne les ai pas vendus tous ensemble plus de six mille francs...

— Prouvez-le moi, dit le marchand de bouteilles, et je vous donne ma fille, car alors vous êtes Rubens, Rembrandt, Terburg, Titien!

— Et Magnus est un fameux marchand de tableaux! dit le peintre qui s'expliqua l'air vieux de ses tableaux et l'utilité des sujets que lui demandait le brocanteur.

Loin de perdre dans l'estime de son admirateur, M. de Fougères, car la famille persistait à nommer ainsi Pierre Grassou, grandit si bien qu'il fit gratis les portraits de toute la famille, et les offrit naturellement à son beau-père, à sa belle-mère et à sa femme.

Aujourd'hui, Pierre Grassou, qui ne manque pas une seule exposition, passe pour un des bons peintres de portraits. Il gagne une douzaine de mille francs par an, et gâte pour cinq cents francs de toile. Sa femme à six mille francs de rente; il vit avec son beau-père et sa belle-mère. Les Vervelle et les Grassou ont voiture et sont les plus heureuses gens du monde. Pierre Grassou ne sort pas d'un cercle bourgeois où il est considéré comme un des plus grands artistes de l'Europe : il ne se dessine pas un portrait de famille, entre la barrière du Trône et la rue du Temple, qui ne se fasse chez lui et ne se paie au moins cinq cents francs. Comme il s'est très bien montré dans les émeutes du 12 mai, il a été nommé officier de la Légion-d'Honneur; il est chef de bataillon dans la garde nationale. Le Musée de Versailles n'a pu se dispenser de lui commander une bataille. Mme de Fougères l'adore, il a deux enfans, il est bon père et bon époux. Il ne peut cependant ôter de son cœur une fatale pensée : les artistes se moquent de lui, son nom est un terme de mépris dans les ateliers, les feuilletons ne s'occupent pas de lui. Mais il travaille toujours, et il se porte à l'Académie où il entrera. Puis, vengeance qui lui dilate le cœur! il achète des tableaux aux peintres célèbres quand ils sont gênés, et il remplace les croûtes de la galerie de Ville-d'Avray par de vrais chefs-d'œuvre, qui ne sont pas de lui.

DE BALZAC.

SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION.

Pichegru.

J'ai promis de parler de Pichegru. C'est un devoir que j'accomplis envers sa mémoire, une des obligations les plus chères et les plus sacrées de mon cœur.

Malheureusement pour moi, je n'ai pas les loisirs d'un livre, et c'est un livre au moins qu'il faut à la mémoire de Pichegru. D'autres le feront; mais je n'aurai rien épargné pour leur fournir quelques matériaux. Ce n'est ni un plaidoyer, ni une suasoire, ni une apologie, c'est un sommaire.

Commençons par tracer rapidement la vie de Pichegru; elle sera peut-être jugée tout à l'heure.

Pichegru est né en 1761, aux Planches, et non à Arbois, qui ne réclame plus cette gloire. Laissons-la au modeste village où il a conservé quelques vieux amis; c'est dans leur cœur qu'il aimerait à vivre, et non dans les monumens maladroits qui l'ont fait si cruellement méconnaître.

La famille de Pichegru était pauvre, mais honorée; rustique, mais libre. Elle ne cultivait pas ses propres terres, parce que l'ambition des propriétés était chose inconnue dans tout homme qui a porté son nom. Le blason de ces nobles paysans, c'était *honnêtement travailler*, *vivre de peu*; et depuis quatre cents ans on les appelait *Pichegru*, parce qu'ils tiraient le gru ou la graine au bout du pic ou du hoyau. Cette noblesse en vaut une autre.

Pichegru vint au monde estimé dans les siens. C'était alors un héritage.

La propriété protégeait naturellement l'enfant du prolétaire qu'elle redoute aujourd'hui.

Charles Pichegru reçut une éducation soignée chez les minimes d'Arbois, qui dirigeaient le collége de cette ville.

Ces minimes le devinèrent. Ils envoyèrent à leurs frais au collége de Brienne l'écolier qui promettait un grand homme, et il y fut, peu de temps après, le répétiteur de Napoléon.

Ce point de contact est le premier qui se soit établi entre les deux plus fameux capitaines d'un siècle qui ne l'a cédé à aucun en illustrations militaires. Le dernier, nous le verrons.

Napoléon sortit de Brienne comme lieutenant par un acte spontané de la justice de Louis XVI; Pichegru en sortit comme sergent au premier régiment d'artillerie, par le seul fait de son application et de son travail.

Il fit avec éclat la dernière guerre d'Amérique, et passa au grade d'adjudant.

Il touchait à vingt-huit ans aux honneurs de l'épaulette, quand la révolution arriva.

Pichegru en avait embrassé tous les principes généreux. Elle ouvrait une si belle voie aux grandes pensées! elle déployait devant elle tant d'espérance et d'avenir!

Il présidait la société populaire de Besançon au passage d'un bataillon des volontaires du Gard, et il échangea sans peine sa sonnette contre une épée. Ce bataillon l'avait choisi pour son commandant.

Deux années après, Charles Pichegru était général en chef de l'armée du Rhin.

Cette armée n'était plus qu'une cohue en déroute. Les lignes étaient prises, Strasbourg était menacé.

Avec ces troupes, réduites à un petit nombre et vaincues par l'habitude des défaites, Pichegru parvint à semer la défiance parmi les coalisés. Il invente et il organise une guerre d'escarmouche et de tirailleurs, la seule possible à ses armes, et il reprend nos frontières naturelles. Il est proclamé le sauveur de la patrie, et chargé de la sauver encore une fois à l'armée du Nord.

Pichegru va rejoindre les débris de celle-ci à quarante lieues de Paris; il les rassemble, les fortifie de sa présence et de la confiance attachée à ses exploits, les mène vainqueurs à Cassel, à Courtray, à Menin, à Rousselaer, à Hooglede, prend Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Vanlou, Nimègue, passe la Wahal sur la glace, entre dans Thielt, rompt les Hollandais, force les Anglais à se rembarquer, s'empare d'Amsterdam, et, dix jours après, de toutes les Provinces-Unies. Ses ennemis avouent qu'il ne s'arrêta qu'à l'endroit où il ne trouva plus d'armées à combattre.

Le sergent d'artillerie fut tout à coup investi alors de la plus haute puissance militaire qu'une démocratie eût jamais mise à la merci d'une épée. Il joignit la direction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse au commandement de l'armée du Rhin-et-Moselle. Jourdan et Moreau furent placés sous ses ordres, et Moreau l'en a fait souvenir. Son système était de ne pas effrayer l'Europe des succès d'une propagande qui ne cherchait qu'à se ranimer.

C'était le temps de se reposer des conquêtes, et de rassurer le monde sur les projets de la république. Il ne perdit pas une goutte de sang inutile, pas un pouce de terrain, et on l'accusa de nonchalance. On alla plus loin peut-être. Le coupe-tête qui avait tué Luckner, Custines, Houchard et Biron s'était usé sur trop de têtes héroïques : la calomnie venait d'être inventée contre les gloires importunes : on calomnia.

Dans cet intervalle, Pichegru avait refusé les présens de la Hollande et les hautes récompenses de la France reconnaissante. Pichegru avait besoin de si peu de chose! Deux fois sauveur de son pays, à l'est et au nord, et tenu pour tel par les décrets, il sauve Paris, en passant, des bandits de germinal, il sauve la convention qu'il pouvait renverser d'un souffle, laisse rugir les furies de l'ingratitude, et se retire dans un pauvre village, où il pend l'épée de Scipion à la charrue de Cincinnatus.

Ici commence son influence d'homme d'état. Le vœu de plusieurs départemens le porte à la législature; le vœu unanime des législateurs le porte à la présidence. Le voilà maître de la France encore une fois, par l'ascendant de sa popularité, comme il l'avait été par celui de ses victoires. Que fait Pichegru? Il hausse les épaules aux propositions des partis, il sourit de pitié à leurs doléances. Il méprise le directoire sans doute (et qui ne le méprisait point?); mais il l'attaque tout au plus de quelques paroles dédaigneuses. Pichegru était trop grand pour se prendre à ses ennemis; s'il avait daigné se lever, se montrer à hauteur d'homme, le directoire tombait.

Fatigué, comme la France, de l'instabilité d'un gouvernement sans force morale, il a pu, il a dû alors, en loyal député, jeter les yeux sur un autre ordre de choses. Ce qu'on ne pourrait lui reprocher, rien ne prouve qu'il l'a fait.

L'histoire dira que Pichegru, insouciant par philosophie, dédaigneux des hommes par expérience, n'avait pas la force de résolution nécessaire pour user de sa haute position au profit d'un peuple qui n'attendait que son appel; et cependant conspirer ainsi était un acte de vertu.

A le supposer aussi énergique dans les applications de sa pensée politique qu'il l'était peu réellement, à lui accorder cette puissance de volonté que je lui refuse comme la nature, il aurait conspiré de son droit de suprématie populaire, comme Vergniaud contre la Montagne, comme Robespierre contre ce qu'il appelait le parti des intrigans, comme la convention contre Robespierre, comme Napoléon conspira depuis contre la constitution de l'an III, le directoire et les conseils.

Ce qui est gloire en eux, suivant l'opinion, n'aurait pas été trahison en Pichegru.

Il importerait donc peu à la pureté de sa réputation que cela fût vrai, cela est faux.

Pichegru était avant tout un sage consommé, stoïcien dans ses mœurs, sceptique dans tout ce qui touchait à la question sociale, trop indifférent aux résultats pour accepter un rôle actif dans les causes. Il n'y a rien là qui se concilie avec le caractère d'un conspirateur.

Toutefois si Pichegru n'était pas un moyen, Pichegru pouvait être un prétexte. Il y avait en lui sinon un chef, du moins un drapeau; on mesura son ombre et l'on eut peur.

Quand les tyrans ont peur, il font des coups d'état, et les coups d'état ne prennent au dépourvu que les honnêtes gens qui ne conspirent pas. Pichegru fut arrêté à son poste.

Le lendemain du 18 fructidor, les coups de pied honteux ne manquèrent pas au lion garotté. Il fut royaliste alors, parce que c'était le reproche banal, royaliste comme l'avait été Vergniaud au 31 mai, Danton le 11 germinal, Robespierre le 9 thermidor; comme l'aurait été Napoléon e 18 brumaire, si Napoléon n'avait pas réussi.

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé à Paris, que Robespierre pensait à épouser Madame de France, que le mamelouck Roustan était Louis XVII déguisé!

La vertu est plus difficile à détrôner que la gloire. On sentit qu'il fallait entasser, accumuler les preuves; et quelles preuves! On verra, quand je discuterai, sur quoi peuvent se fonder dans une république la dégradation morale et la proscription d'un grand homme.

Les complices de Pichegru, dans cette prétendue conspiration en faveur des Bourbons, c'étaient Bourdon de l'Oise, qui avait été régicide; André Dumont, qui avait été régicide; Cochon, qui avait été régicide; Tibaudeau, qui avait été régicide, et qui fut rayé par faveur; Carnot, qui avait été régicide, et que la France nouvelle aime à citer comme son Caton, comme son patriote sans tache.

Ces messieurs sont aujourd'hui de fort honnêtes gens, et Pichegru est un conspirateur!

Pichegru avait en effet conspiré au conseil, précisément comme il avait trahi l'armée en battant l'ennemi.

Il fut traîné au Temple sur une charrette, emporté en Amérique à fond de cale d'un vaisseau, jeté dans un cabanon aux affreux déserts de Sinnamari.

De là il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses amis sur une frêle pirogue, et à gagner, au travers de mille périls, les bords hospitaliers de Surinam.

Il se réfugia en Angleterre, j'y consens; il faut pourtant bien se réfugier quelque part. Il y a vu les Bourbons, cela est vrai; on voit ses compatriotes en pays d'exil; n'avait-il pas vu Billaud-Varennes à la Guiane, Billaud-Varennes, ce tigre des Jacobins, qui ne s'était apprivoisé aux idées humaines que parmi les bêtes sauvages. Le général ou le maréchal Maison, je ne suis pas sûr des titres, a vu l'infortuné duc de Reischtadt à Vienne, et il ne conspirait pas le rétablissement de l'empire. Scipion a conversé avec Annibal, et il ne lui a pas vendu Rome.

Mais Pichegru a-t-il du moins pris du service chez l'étranger, comme Thémistocle ou Coriolan? Non, il en a refusé partout.

Mais a-t-il jeté le poids de son nom sur un des plateaux de la balance politique? A-t-il fait lever le nôtre? Non: il entra une fois par curiosité au parlement d'Angleterre: le parlement se leva par respect; Pichegru salua et sortit.

Mais a-t-il essayé de se faire de la popularité dans la nation, et de l'appui auprès des grands? Non: il s'est livré à son penchant naturel pour la solitude; il s'est retiré au village.

Mais a-t-il reçu de l'Angleterre une pension et des secours? Hélas! oui; et il faut convenir que tous ceux de nos généraux de ce temps-là qui ont pris part aux affaires s'étaient mis depuis long temps à l'abri d'une pareille humiliation. Ils avaient sur les banques de l'Europe assez de fonds en plein rapport pour se passer de la compassion des peuples. Pichegru, arrivé en Angleterre avec 400 francs d'emprunt, a obtenu sans le demander ce tribut d'une respectueuse pitié que les nations civilisées paient au malheur d'un illustre ennemi dont la fortune a trahi le courage, l'aumône de l'admiration à la gloire, l'obole du soldat à Bélisaire. Pichegru n'avait pas été mis par sa proscription hors du ban de l'humanité.

Enfin il est revenu à Paris, et cette fois il y avait conspiration. Il serait difficile de nier celle là: les neuf dixièmes de la France en étaient. Mais n'est-il pas surprenant qu'après trente ans écoulés cette entreprise fatale n'ait jamais été réduite à sa véritable expression? Sa véritable expression, la voici:

L'ambition de Napoléon marchait à découvert depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui conférait le consulat à vie. C'était mieux que César, pour qui cette dignité n'avait été prorogé qu'à deux ans. On savait à n'en pas douter que la monarchie des Gaules lui était décernée d'avance dans son Capitole, et qu'il ne restait pas un Brutus pour l'empêcher de ceindre trois mois après le bandeau impérial. Le peuple, effrontément trompé, cherchait un vengeur à ses droits usurpés par la fraude, et ne le trouvait pas.

Moreau représentait à la vérité les idées les plus populaires et les plus énergiques, et je suis convaincu que la multitude n'aurait pas hésité à suivre son cheval dans les rues de Paris, si Moreau, qui était sur son cheval fort grand homme de guerre, n'avait pas été à côté de son cheval quelque chose de moins qu'un homme, une bonne femme étourdie et bâbleuse. Il n'osa pas le monter.

Il serait trop rigoureux de dire pourtant qu'il n'eût pas quelques prétextes, dans l'occasion dont il s'agit, pour couvrir cette alternative de velléités et de réticences qui formait son caractère politique.

La France était alors divisée, autour du nouveau trône et de ses appuis, en deux camps parfaitement distincts qui demandaient chacun un symbole. Un engouement justifié par sa belle vie militaire avait fait de Moreau le symbole de la république; les *fructidoriens* s'étaient chargés à leurs risques et périls de faire de Pichegru le symbole de la monarchie; et tout en le défendant d'une collusion dont sa sincérité le rendait incapable, je crois que c'était là son penchant, car il était impossible de prévoir dans aucune autre combinaison sociale le retour de l'ordre et de la liberté.

Moreau, qui ne voyait probablement dans une concession apparente qu'un moyen de temporiser, et qui, comme Fabius dont nous lui avions donné le nom, aimait à temporiser, parce que les formes dilatoires de la prudence étaient agréables à sa paresse, réclama le concours de Pichegru.

Avait-il pensé qu'il ne fallait rien moins que deux grands hommes et la patrie pour prévaloir contre le grand homme et sa fortune? C'était peu.

Lajolais fut chargé de la périlleuse mission qui devait les rapprocher, et *mille bruits en courent à sa honte.* On a supposé, fort gratuitement à mon avis, que cet officier entretenait à part lui d'autres connivences avec la police, et mon cœur a toujours répugné à ces accusations qu'il faut rappeler seulement pour les effacer de l'histoire. Quoi qu'il en soit, Pichegru triompha de son antipathie contre Moreau, et se rendit à son appel.

De quoi s'agissait-il? De montrer aux Français deux grands capitaines qui avaient été leurs idoles, de leur rendre la liberté, et de les convoquer, suivant les formes populaires de l'époque, à se choisir enfin un gouvernement.

C'était une conspiration sans doute, et ce n'est pas celle-là dont j'ai contesté l'existence: la conspiration de Pélopidas contre Léontidès, de Thrasybule contre Critias. Je crois aujourd'hui que son succès aurait été une calamité, car la mission de Napoléon est devenue pour moi évidemment providentielle; mais cette entreprise n'en était pas moins faite pour le peuple, et fondée sur la vertu.

Pichegru rentra en France avec des royalistes et des Vendéens; qu'aurait-on dit s'il était rentré avec des Anglais?

Pour être royaliste, on n'a pas perdu peut être le titre de Français! La Vendée est en France encore, quoiqu'on puisse en douter aux lois exceptionnelles qui la régissent. Jamais le crayon insolent d'un cosmographe éhonté n'a osé la retrancher de la carte de nos provinces.

Le proscrit de fructidor ramenait sur la terre commune les proscrits de toutes les époques: des députés, des soldats, des ouvriers, des paysans. Rassurez-vous! ils n'étaient que cent; et ces cent hommes, faut-il dire que ce n'était pas une armée? C'était un cortége pour le triomphe, ou des compagnons pour l'échafaud.

Qu'aurait pu ramener Pichegru d'ailleurs, si ce n'était ces hommes qui avaient droit à coopérer pour leur part à la réhabilitation du pacte universel? Le parti de Moreau était autour de Moreau, et s'y tenait suspendu sur l'abîme creusé par ses irrésolutions homicides; les républicains énergiques étaient à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre; on les entassait aux îles de Rhé et d'Oléron; ils achevaient de mourir à Cayenne et à Mahé.

Pichegru a péremptoirement répondu pour moi aux inductions qu'on pourrait tirer de ce rapprochement fortuit par une phrase que l'instruction a naïvement conservée, parce qu'elle ne s'est pas avisée de tout. « Je suis ici avec vous, dit-il au brave Cadoudal; mais je n'y suis pas pour vous. »

Il ne fallait pas livrer ce mot immortel aux presses impériales, car toutes les prétendues trahisons de Pichegru y sont jugées.

Je laisse de côté ici l'imputation de brigandage et de tentative d'assassinat, si loyalement proclamée par la police dans ses incroyables placards. Elle prouve seulement que le roi de Boutan n'avait pas épuisé les féconds ressources de l'art de se jouer du peuple. Pichegru et Moreau *brigands*, c'était une impertinence assez plaisante. Moreau convoquant Pichegru à Paris pour voir assassiner Napoléon des mains d'un homme de peine, c'est la bajonnerie la plus grossière qu'on ait jetée à la canaille.

Pichegru était intervenu dans la conjuration de Moreau sans autre vue que celle du bien public, et il ne pouvait pas en avoir d'autres; il vit l'éternel *cunctateur*, et il le retrouva plongé dans ses incertitudes ordinaires. Le sens exquis et profond qui distinguait ce héros (c'est de Pichegru que je parle maintenant) pénétra facilement un mystère que Moreau méconnaissait peut-être lui-même! Celui-ci voulait le pouvoir, et attendait qu'on le lui apportât tout fait, parce qu'il ne savait ni le créer ni le prendre.

« Cet homme aussi est ambitieux! » dit Pichegru avec dédain en rentrant dans son asile, et il s'enveloppa dès ce moment de son manteau de mort.

Cette autre parole, qui exclut dans Pichegru jusqu'à l'idée d'une ambition personnelle, n'est pas plus apocryphe que la première. C'est encore l'instruction qui me la donne.

Pichegru, tout entier à sa confiance dans l'homme qui l'avait mandé, tout résolu aux plans de Moreau, et la modestie n'est jamais allée plus loin, ne s'était pas même ménagé un refuge sous le toit de quelque ami de cœur ou d'opinion. Si Pichegru avait conspiré avec un parti, si Pichegru avait laissé, le 18 fructidor, des affidés ou des complices, il aurait trouvé une porte où frapper à Paris. Ceci a toute l'évidence de la chose démontrée.

Que fait Pichegru? que fait le chef de cette conspiration monarchique prête pour une victoire? Il se rappelle l'adresse d'un avocat franc-comtois, fort étranger aux mouvemens de la politique, et tout au plus épicurien, s'il était quelque chose, qui le cache chez une fille entretenue. Le dernier asile d'Alcibiade ne convenait pas à l'austérité de ses mœurs; il y reste à peine quelques heures. Pendant ce temps-là le nom de son ancien valet-de-chambre est revenu à sa mémoire. Cet homme doit demeurer rue Chabanais, et Pichegru le trouve sans difficulté, car il n'y a rien de plus facile à trouver qu'un traître qui nous cherche déjà.

On peut imaginer que le malheureux général y fut accueilli avec empressement; il avait été vendu la veille 100,000 francs, et il fut livré le lendemain.

Pichegru n'était pas aussi facile à saisir qu'à surprendre. Il avait ouvert la porte lui-même, et il était en chemise. Accablé par le nombre, le vainqueur de l'Europe tomba sur dix hommes qui étaient tombés. On se contenta de lui tailler les jambes à coups de sabre, pour se ménager l'honneur de l'emporter vivant. Un gendarme lui ayant posé le pied sur la tête,—le pied d'un gendarme sur la tête de Pichegru! —Pichegru lui enleva d'un coup de dents le talon de sa botte et une partie du *calcaneum* avec. Pendant ce temps-là on l'emmaillotait dans de fortes cordes serrées dans un tourniquet, que le commissaire de police eut l'humanité de faire relâcher un peu au corps-de-garde de la Barrière des Sergens, pour laisser respirer le prisonnier; il allait mourir.

C'est ainsi que Pichegru fut emporté dans le cabinet de son premier interrogateur, qui ne lui demanda d'autre garantie contre lui-même que sa parole, et qui ne le laissa manquer d'aucun soin. Ces égards, dont la sensibilité fait un devoir à quiconque est doué d'une âme, et que l'esprit conseillerait tout seul, n'étonneront personne de la part de M. Réal, dont les admirables plaidoyers annoncent tant d'ame et tant d'esprit.

Il paraît, à l'interrogatoire imprimé, que les réponses de Pichegru furent âpres et presque brusquées. Il refusa de dire son nom paternel; il refusa d'avouer d'autres rapports avec Moreau que ceux dont l'Europe était informé; il refusa de signer. Je parle d'après la procédure publique, ainsi que parle le vulgaire.

Je sais d'autres détails. On n'avait saisi aucun papier mystérieux dans la chemise de Pichegru; mais les agens de police faisaient quelque fond sur un volume perfidement imprimé en chiffres inconnus, qui s'était trouvé sous son oreiller, et qui devait recéler des mystères bien inconnus; c'était un Thucydide grec.

M. Réal sourit, et demanda au prisonnier s'il lui serait agréable de se munir au Temple de quelques autres conspirateurs de la même espèce. Pichegru, adouci par des procédés si délicats, et dont nul homme n'était plus digne d'apprécier toute la valeur, témoigna l'envie de relire Sénèque.

« Sénèque! vous n'y pensez pas, lui dit le ministre adjoint, le joueur »de Regnard ne s'avisa de cette lecture qu'après avoir perdu sa dernière »partie! »

Elle n'était donc pas perdue aux yeux de Napoléon et de ses amis, la dernière partie de Pichegru!

Et si Pichegru n'avait été qu'un misérable traître, capable de vendre à l'étranger la terre et le sang du pays, valait-il qu'on s'occupât de lui donner une chance et un bénéfice dans le jeu de Napoléon?

Cependant, peu de temps après, on lui offrait le gouvernement de cette Guiane française où il avait été déporté.

Pichegru promit sa réponse pour le lendemain, et le lendemain on le trouva mort.

Ce que je viens de rapporter, n'a jamais été écrit, et il y avait deux excellentes raisons pour donner à cette anecdote la plus grande publicité possible; c'est qu'elle avait pour conséquence nécessaire la réhabilitation des deux grands personnages de la révolution, de Pichegru comme traître et de Napoléon comme assassin.

Non, sans doute, Napoléon n'a ordonné ni permis l'assassinat de Pichegru, puisqu'il n'attendait que sa réponse pour lui conférer une partie de la puissance souveraine sur un autre point de la terre. Il sentait seulement que l'ancien monde était trop étroit pour les contenir tous les deux à la fois.

Non, sans doute, Pichegru n'avait pas trahi le pays, puisque le plus sévère et le plus partial de ses juges lui déléguait spontanément l'honneur de représenter la France dans des contrées où elle ne peut être représentée que par un pouvoir sans limites, et d'y régner en son nom avec des millions et des soldats.

Mais pour faire sortir ce fait du rang des fictions historiques auxquelles on m'accuse de me complaire, le bon sens du public exigerait autre chose que le témoignage d'un homme qu'on n'a jamais soupçonné, grâce au ciel, d'avoir eu part, sous aucun régime, aux confidences de la police. On exigerait peut-être de moi, comme des anciens chrétiens, celui de David et de la Sibylle.

Ou bien, on ferait mieux, on s'informerait de la vérité de ces dernières circonstances auprès de M. le comte Réal, dont la vieillesse virile a conservé toute la verdeur des souvenirs de la jeunesse; de M. Réal, seul intermédiaire et par conséquent seul garant digne de foi de cette négociation. La seule dénégation de M. Réal détruirait toute la crédibilité de mon récit. Je me soumets volontiers à cette épreuve.

Nous partirons donc de cette hypothèse, que je tiens pour admise, dans l'examen des pensées qui durent occuper Pichegru jusqu'à sa dernière résolution.

Pichegru était coupable de fait envers le gouvernement consulaire, comme l'eût été Turasybule tombé à la discrétion des trente tyrans, comme l'était Pélopidas, si un mouchard thébain l'avait livré à l'oligarchie.

Il n'y avait pas un juge à Paris qui ne pût le condamner en conscience, d'après le texte de la loi. Il n'y avait qu'un homme à Paris qui pût lui faire grâce, et cet homme était Napoléon.

Napoléon était disposé à lui faire grâce; il le savait. Napoléon voulait le traiter plus largement, et il le savait aussi. Pichegru n'était pas seulement menacé de vivre; il était menacé d'une faveur, d'un gouvernement, d'une vice-royauté; à lui, captif promis au bourreau, on lui promettait une portion de l'autorité impériale.

Si Pichegru avait été le traître qui vendit indignement son épée pour donner son nom à un village, il n'aurait pas balancé à sauver sa tête quand on lui jetait presqu'un monde.

Mais pour sa grande ame une flétrissure honorifique n'en était pas moins une flétrissure. Il ne trancha pas le nœud gordien comme Alexandre; il le serra. Je ne sais aucune autre manière d'expliquer son suicide.

Quant à l'assassinat, il serait heureusement plus difficile encore à expliquer. L'intérêt du crime n'y est pas et les crimes de notre civilisation ne vont plus sans intérêt. Laissons sur Bonaparte, et j'y consens à regret, le sang innocent du duc d'Enghien, tant que l'histoire ne l'en aura pas lavé: connivence ou faiblesse, déférence ou cruauté, c'en est trop pour sa mémoire; ce sang criera plus haut que celui de Clytus et de Callisthène.

Un très petit nombre de ces attentats sont l'ouvrage de l'homme qui en recueille le profit — et la honte! Mais les meurtriers officieux foisonnent partout où il y a des tyrans.

Avant d'arriver à une controverse bien moins embarrassante qu'on ne croit, et qui n'occupera que la moindre partie de cet écrit, quoiqu'elle en soit le principal objet, je dois donner quelque idée de Pichegru sous le rapport physique et moral. Je ne comprends pas la biographie sans portrait.

Pichegru n'avait que trente-deux ans quand il fut élevé au commandement en chef de l'armée du Rhin; mais, comme dans tous les hommes qui deviennent des types, l'expression de sa physionomie avait devancé la maturité de l'âge. Ainsi que le jeune Caton, dont la vie et la mort ressemblent à la sienne, jeune encore, il imposait déjà le respect. Deux ans auparavant, M. de Narbonne, alors ministre de la guerre, avait dit de lui ce mot spirituel qui équivaut à un signalement: « Qu'est donc devenu ce jeune sous-officier devant lequel les colonels étaient tentés de parler chapeau bas? »

Pichegru me paraissait vieux, et sa conformation prêtait à cette erreur commune aux enfans. Sa taille, au-dessus de la moyenne, était plutôt bien plantée que bien prise; elle n'avait d'élégance que ce qui sied à la force. Quoique peu charnu, il était large. Son buste ouvert, son dos un peu voûté, ses vastes épaules qui soutenaient un cou ample, court et nerveux, lui donnaient quelque chose d'un athlète comme Milon, ou d'un gladiateur comme Spartacus. Son visage participait de cette forme triangulaire qui est assez propre aux Francs-Comtois de la bonne race. Ses os mandibulaires étaient énormes, son front immense et très épanoui vers ses tempes dégarnies de cheveux, son nez bien proportionné, coupé de la base à l'extrémité par un plan uni qui formait un large arête. Rien n'égalait la douceur de son regard quand il n'avait point de raison pour le rendre impérieux ou redoutable. Si un grand artiste voulait exprimer sur une face humaine l'impassibilité d'un demi-dieu, il faudrait qu'il inventât la tête de Pichegru.

Son mépris profond pour les hommes et pour les événemens sur lesquels il n'exprimait jamais son opinion qu'avec une ironie dédaigneuse, ajoutait encore à ce caractère. Pichegru servait loyalement l'ordre social qu'il avait trouvé, parce que c'était sa mission; mais il ne l'estimait pas, et il ne pouvait l'estimer. Son cœur ne s'émouvait qu'au souvenir d'un village où il espérait passer sa vieillesse. « Remplir sa tâche et se reposer, disait-il souvent, c'est toute la destinée de l'homme. »

Pour lui supposer d'autre ambition que celle qui aspire à l'oisiveté rêveuse, à la nonchalance occupée du sage, il ne faut jamais avoir approché Pichegru. Je m'en rapporte à ceux qui l'ont connu, sans excepter ses ennemis.

Qu'on fasse un vice, je m'y soumets, de sa vertu dominante; mais qu'on ne la défigure pas. Un empire aurait été trop petit pour son génie; une métairie aurait été trop grande pour son indolence.

Son voyage même à Paris, sans éclaircissemens, sans conseils, sans promesse écrite, à la merci d'un rival dont il avait éprouvé la faiblesse et la mobilité, n'est que l'acte d'un paresseux plein d'ame et de dévoûment,

qui change laborieusement de place au soleil pour être encore une fois utile.

Qu'aurait-il fait d'un trésor? Il n'avait pu apprendre à compter l'argent. Ce grand mathématicien de l'école de Brienne était incapable de régler en monnaie courante le compte d'une blanchisseuse. Quand on lui apportait, au quartier-général, ses appointemens du mois (c'étaient alors des assignats), il en coupait au jour le jour ce qui lui était nécessaire pour payer la dépense en nombre rond, le surplus traînait sur un matelas, sur sa table, sur sa chaise, ou à côté.

Pichegru n'a jamais été marié, quoiqu'on l'ait fait maladroitement stipuler, dans le fameux marché des fourgons de Klinglin, pour des enfans qu'il n'avait pas; quoique la restauration se soit hâtée de pensionner une petite aventurière qui se donnait pour sa fille. L'étourderie bienveillante de la récompense était la conséquence nécessaire d'une étourderie malveillante dans l'accusation. Au fond de l'une et de l'autre, il n'y avait heureusement qu'un mensonge.

Pichegru, sous-officier, s'était fait ce que les sous-officiers appellent une bonne amie; ce qui, pour un homme tel que lui, ne pouvait être qu'une amie décente, sérieuse et respectable. Cette pauvre fille, que je vois d'ici, et qui s'appelait Rose, avait, à peu d'années près, l'âge de Pichegru; elle était fort médiocrement jolie et boitait. Son état d'ouvrière en robes, dans lequel elle excellait, lui permettait de vivre honnêtement sans recourir à personne. J'ai ouvert dix lettres d'elle, sur l'autorisation que m'avait donnée le général d'ouvrir toutes celles qui ne provenaient pas du gouvernement, et je n'ai jamais vu de lettres plus nobles, plus raisonnables et plus touchantes. Elle ne le tutoyait point; elle l'engageait, avec une confiance fondée sur son caractère, à ne pas se laisser éblouir par les prestiges de la fortune, à rester le bon Charles qui s'était fait aimer dans une condition obscure, et à faire, quand il le pourrait, quelques économies pour ses parens pauvres; pour elle, ce n'était que peintures exagérées de son bien être et de ses succès. Elle avait fait six robes pour la femme du représentant, elle en coupait six autres pour la femme du général; elle avait même de l'or, ce qui était fort rare dans ce temps-là. Digne et honnête créature!... Pichegru relisait ces lettres avec une émotion si douce, et il disait si fièrement en les serrant dans son portefeuille: C'est pourtant moi qui lui ai appris l'orthographe!

On sait que Pichegru n'avait jamais d'argent en réserve. J'ai dit comment il payait: comment il donnait, on le devine. Quand je le quittai à Wissembourg, les feuilles d'assignats étaient de fortune arrivées la veille, et les ciseaux y avaient déjà fait un large travail. « Il faut cependant, me dit-il, que j'envoie une petite marque de souvenir à Rose. » Cette marque de souvenir du premier homme de la République pour une tailleuse qui était sa meilleure amie, c'est moi qui la rapportai: un parapluie, un beau parapluie vraiment, qui avait coûté 38 francs en assignats au pair!

Je sais que tout cela est bien puéril; mais quoi! je ne l'écris cependant pas sans attendrissement. J'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru était un homme de Plutarque, ou il n'y en eut jamais.

Des détails, en voici encore: Trois ans après, j'étais encore enfant, mais un enfant de cette époque, nourri d'études fortes et de sentimens exaltés, capable de se passionner pour tout et surtout pour les causes périlleuses, ambitieux de dévoûmens et de dangers. Pichegru, rendu à l'état de citoyen, mais dictateur universel de l'opinion, traversait alors en triomphateur ces villes de Franche-Comté où une populace imbécile devait un jour traîner ses statues dans la boue. Une de ses premières pensées fut de m'appeler. Je l'accompagnai à Arbois. J'ai fait seul avec lui, dans sa voiture, cette partie de son voyage. De Besançon il y a onze lieues de poste.

Je venais d'embrasser avec toute la ferveur d'un néophyte le parti tout aussi absurde, mais non plus absurde qu'un autre, auquel on ose prétendre que Pichegru s'était vendu plus d'une année auparavant, comme si Pichegru avait pu se vendre. J'exerçais sur la classe jeune un certain ascendant d'expansion, et si l'on veut de turbulence. J'espère au moins qu'on ne me contestera pas celui-là, même dans mon pays. J'étais un séide tout fait, et j'en valais bien un autre. Si Pichegru avait conspiré, il l'aurait pris. Mais Pichegru ne conspirait pas.

Il m'aimait cependant, et je ne lui ménageais pas les aveux. Eh bien!.. ses conseils sont devenus la règle de ma raison quand j'ai été affranchi de toutes les erreurs dont il m'avait détourné. La politique de Pichegru, c'était l'ordre, le devoir, la morale, la politique des gens de bien d'aujourd'hui, au désespoir près.

Arbois ne l'accueillit pas comme un de ses enfans, mais comme le roi de ces jours de nécessité. Rien n'était plus fait pour lui déplaire que ce pompeux cérémonial sous lequel se déguisaient gauchement les secrètes vues des partis. Il savait trop que tout cela ne s'adressait pas à lui; il avait résolu d'y couper court une fois. Après ces manifestations générales de reconnaissance et d'affection qui ne coûtaient rien à une ame si naturelle et si tendre, après ces effusions d'un abandon plus intime que sollicitaient d'anciens souvenirs:

« Mon cher compatriote, dit-il au président de la députation qui était »venue le recevoir, je n'ai qu'un très petit nombre d'heures à passer dans »mon pays natal, et je les dois presque toutes à mes parens des villages »voisins. Si l'amitié qui m'unit à vous m'entraînait à négliger mes devoirs »de famille, vous m'en blâmeriez le premier, et vous auriez raison. Vous »venez cependant me proposer un dîner et un bal. Quoique j'aie perdu »depuis long-temps l'habitude de ces plaisirs, j'y participerais volontiers. »Je serais heureux de vider en si bonne compagnie quelques verres de »notre excellent vin mousseux, et de voir danser les jeunes filles d'Arbois »qui doivent être bien jolies si elles ressemblent à leurs mères; mais un »soldat n'a que sa parole, et je vous jure sur l'honneur que je suis retenu. »J'ai promis il y a long-temps à Barbier le vigneron de faire avec lui »mon premier repas quand je reviendrais au pays; et, en conscience, »d'ici au coucher du soleil, je n'en peux pas faire deux. »

Il était trois heures après midi. L'émotion fut grande. Il n'était plus question que de trouver ce vigneron si méprisé la veille, qui avait eu l'honneur d'être l'ami du général. C'était un pauvre diable qui possédait un petit coin de vigne pour toute fortune, et qui arrosait annuellement de son produit un mauvais croûton de pain noir. Les enfans l'appelaient Barbier-le-Désespéré, à cause d'un certain abandon mélancolique et farouche qui se remarquait dans sa singulière personne, et ce nom lui est probablement resté s'il vit encore.

En attendant, on escortait processionnellement le général. Au bout d'une promenade qu'on appelle, je crois, *la Foule*, il s'arrêta un moment devant le vieux tilleul où fut pendu le capitaine Claude Morel, dit le Prince, par les ordres de Biron. « Conservez bien cet arbre-là! dit-il avec émotion... Ce brave homme a joui d'un bonheur qui est l'objet de mes désirs! Il est mort pour la patrie!... »

On était parvenu à trouver le désespéré dans sa vigne, et on lui avait porté, chapeau bas, l'invitation respectueuse des autorités de la ville. Il s'était rendu au banquet sans autre cérémonie, et après avoir déposé dans un coin ses outils et sa hotte, il s'était jeté en pleurant de joie dans les bras de Pichegru.

— C'est donc toi, Charlot, mon pauvre Charlot! s'écriait Barbier-le-Désespéré.

— C'est donc toi, mon cher camarade! lui répondait Pichegru en pleurant aussi.

Je puis me tromper sur un homme que j'admire par dessus tous les hommes qu'on admire; mais jamais la simplicité, la naïveté des mœurs ne m'a paru toucher de plus près au sublime.

Pichegru fit asseoir le Désespéré à côté de lui, ne parla en particulier qu'à lui, et ne le quitta pas jusqu'après son départ. S'il y avait là des émissaires de Pitt et de Cobourg, ils en furent pour leurs frais.

Voilà le traître qui conspirait pour l'aristocratie, pour le pouvoir absolu!...

Et s'il avait conspiré pour lui-même, s'il avait daigné leurrer le peuple d'une fausse espérance, s'il avait trahi la liberté en la proclamant, s'il s'était laissé infliger le pouvoir impérial en feignant de le repousser, ceux qui le calomniaient alors, le front aujourd'hui baissé dans la poussière, adoreraient son effigie au sommet d'une colonne!

Mais cette conspiration pour les Bourbons, où en sont les preuves? Je n'en oublierai pas une.

Est-ce dans les papiers si adroitement, si heureusement saisis le lendemain du 18 fructidor dans les fourgons de Klinglin, de d'Autraigues, des intrigans de Bareuth, car on n'a jamais vu tant de fourgons égarés? » Il eût été facile de les examiner *légalement*, dit l'habile auteur de l'article PICHEGRU dans la *Biographie des contemporains*, qui est une des pièces les plus solides de l'accusation; mais il est tant de parvenus à l'autorité, ajoute-t-il, qui aiment mieux proscrire! »

Ces papiers n'ont donc pas été examinés *légalement*; ils n'ont jamais été vus *en nature*; on n'a fait dans leur publication ni la part du vil espion qui invente de faux rapports pour fournir aux besoins de sa méprisable vie, ni la part du sycophante qui suppose ou qui falsifie des documens pour justifier ses gros salaires diplomatiques ou pour les faire augmenter, ni la part du lâche, quel qu'il soit, qui s'empresse d'aggraver de son témoignage honteux une peine capitale, pour l'empêcher de s'étendre jusqu'à lui!

Et quand des papiers saisis dans des fourgons ou ailleurs ont-ils manqué à l'oppression d'un grand homme? Si Bonaparte avait échoué à St-Cloud, le Directoire n'avait-il pas en main son premier traité secret avec le duc d'York, son second traité avec le roi de Prusse par l'intermédiaire de Sieyès? N'était-ce pas pour eux que le 18 brumaire avait été entrepris? J'en peux parler savamment de ces traités-là; je les ai vu faire.

On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, comment Bonaparte s'entendait avec le duc d'York et le roi de Prusse.

Et puis j'admets qu'il y ait des pièces authentiques dans ce fatras d'infamies, et je n'y suis certainement pas obligé; j'admets que de misérables ardélions de la police royale se soient faits forts de quelques beaux noms pour se recommander à leurs maîtres, et que les maîtres aient été assez dupes pour les écouter; j'admets jusqu'à l'authenticité de ce projet de marché où Pichegru célibataire se fait ridiculement octroyer des avantages actuels pour des enfans qui n'existent pas; qu'est-ce que cela prouve, sinon que les courtiers de conspiration sont bien insolens, et que ceux qui les paient sont bien crédules? Il n'y a pas de jour où des escroqueries toutes semblables, en petit, n'égaient l'auditoire de la police correctionnelle.

Veut-on savoir ce qu'en pensait lui même le corps législatif de fructidor? Barras, Thibaudeau, Cambacérès et vingt autres étaient compromis dans ces correspondances, ni plus ni moins que Pichegru: il passa à l'ordre du jour à l'unanimité.

Ce n'est donc pas cela qui peut fonder la proscription morale de Pichegru. Voyons le reste.

Est-ce par hasard la lettre tardive de Moreau, cette dénonciation après coup qui révélait au directoire une ancienne conversation confidentielle entre lui Moreau, général en chef, et Pichegru, alors déporté, alors garrotté d'indignes liens dans une charrette grillée? Cela ne serait pas beau; mais qu'en résulterait-il en dernière analyse? deux choses: que Pichegru croyait à Moreau, et que parmi les éventualités de la France révolutionnaire, il avait le bon sens de compter sur la monarchie. La belle merveille! Ce secret que Pichegru aurait soufflé à l'oreille de Moreau, c'était le secret de la comédie, la dernière pensée de tout le monde. Pour que Pichegru n'en parlât pas à Moreau, il aurait fallu qu'il prît Moreau pour un mouchard, pour l'homme de la lettre au directoire.

Respect aussi à la cendre de Moreau, de Moreau, hélas! qui est mort au milieu des Russes, dans des circonstances bien plus défavorables à sa mémoire qu'aucune de celles dont on charge la mémoire de Pichegru, et qui, selon toute apparence, est cependant mort innocent de trahison. Je ne suis pas suspect quand je défends celui-là.

Mais cette lettre de Moreau, il l'a déniée sans intérêt à le faire, quand il avait intérêt, peut être, à l'avouer; et c'est l'acte le plus viril de sa vie morale et politique. Elle est donc comme non avenue dans la question.

Allons toujours aux preuves de la conspiration de Pichegru. J'ai promis de ne pas les éviter.

Est-ce le fait singulier sur lequel s'appuie l'article de la *Biographie des contemporains*, qui n'est certainement pas à récuser pour les ennemis de Pichegru? Les expressions du rédacteur, homme de cœur, d'esprit et de mesure, qui lutte visiblement malgré lui contre son intime conviction, sont trop précieuses pour que je ne prenne pas plaisir à les copier:

« Un émigré, dit-il, transfuge du parti royaliste, livra le premier, à ce »qu'on assure, aux directeurs, les secrets du prince de Condé et de Piche»gru, secrets auxquels il avait été initié, et obtint pour prix de sa délation »des récompenses pécuniaires et des missions d'observateur à l'étran»ger. »

Quand *transfuge*, délation, *récompenses pécuniaires et mission d'observateur à l'étranger* seront de la langue de l'honneur et de l'histoire, je dirai ce que vaut ce témoin; et je le dirais dès aujourd'hui s'il n'était pas mort.

Est-ce le radotage de Fauche-Borel, devenu par je ne sais quel hasard chroniqueur authentique de la restauration? Ceci mérite un peu plus de développemens. Nous entrons sur un autre terrain.

Fauche-Borel était un brave homme, sincèrement attaché aux Bourbons, vulgaire et naïf de nature, actif et remuant d'instinct, serviable par sentiment comme un bon suisse, plus serviable encore lorsqu'il y avait quelque chose à gagner à l'être, comme le Suisse du proverbe; un prêteur qui avait trop de débiteurs à Coblentz pour ne pas retrouver quelques protecteurs à la cour; un messager officieux dont les frais de poste se payaient en complimens; un intrépide entremetteur dont les dangers se reconnaissaient en promesses. L'appétit vient en mangeant, et l'esprit en intriguant. Il s'avisa un jour de se dédommager des pertes du courtage dans les gros salaires de la diplomatie; et ses prétentions furent bien accueillies, car les diplomates du prétendant n'étaient pas forts. Dès ce moment il sillonna l'Europe de ses roues dans toutes les directions, comme le Bawer de Potemkin, colportant de ville en ville, de camps en camps et de palais en palais, des lettres de créance griffonnées sur satin, signées *Louis*, et plus bas d'*Avaray*; puis vendant en échange et contre de bons mandats toutes les billevesées qui lui passaient par la tête. Ce n'était pas que le pauvre Fauche n'eût eu des entrevues solennelles; il serait allé proposer au cardinal Maury de décoiffer le chapeau rouge, et à Napoléon couronné d'accepter l'épée de connétable, car il agissait en conscience; mais le résultat de ses négociations s'arrangeait si étrangement dans son esprit, que les refus les plus déclarés s'y tournaient en promesses, et il ne rentrait jamais auprès de son prince nomade que les mains chargées de lis qui distillaient une myrrhe royale, comme ceux du *Cantique des Cantiques*. Il ne faut pas croire pour cela que Fauche fût un menteur systématique. Il croyait profondément tout ce qu'il s'était raconté, et je ne l'ai jamais vu varier d'une virgule dans le thème grossier de ces happelourdes qu'on a fait semblant de prendre pour argent comptant de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Hartwell, et de Hartwell aux Tuileries.

Fauche m'a souvent en effet débité toutes ces sornettes avec l'aplomb d'un théologien qui prêche le dogme; je les ai gravement écoutées, en me contentant d'opposer quelque doute à des faits matériellement faux dont l'impossibilité tombait sous les sens de tout le monde, pour me procurer le plaisir de les entendre répéter dans les mêmes termes, ni plus ni moins, que j'ai déjà dit que Fauche était invariable dans ses formules. A la seconde ou troisième affirmation je tombais d'accord avec lui, sauf à rire, et je n'en étais pas plus convaincu. Nos contestations ne pouvaient aller fort loin, parce que Fauche, devenu vieux et infirme, avait été d'ailleurs dans sa cause un agent utile et un fidèle serviteur; qu'il avait beaucoup souffert dans sa personne et dans celle des siens, et que, pour dernier résultat, la restauration l'avait laissé pauvre comme les pierres sur lesquelles il a fini par se briser le crâne à défaut de quelques misérables billets de mille francs dont on faisait litière à de méchans paperassiers. Je l'ai connu, je l'ai plaint; je n'accuse pas sa pauvre cendre oubliée, abandonnée, mais je déclare sur l'honneur, et à la face de tout ce qu'il y a de gens sensés dans le parti qu'il a servi, que nous n'avons jamais cru un mot de ce qu'il disait.

Je me rappelle ici une anecdote remarquable. Fauche conservait une foi si aveugle à cette grande conspiration monarchique dont son génie, à lui Fauche, avait été la cheville ouvrière, que si la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu lui promettent de retrouver un jour Pichegru au paradis des sages, il lui en touchera certainement quelques mots. Ne se souvient-il pas après la restauration d'y avoir impliqué Cambacérès et Barras? Fauche victorieux se crut obligé d'aller visiter ses innocens complices, dont la position paraissait moins favorable, et rien n'est plus propre à confirmer ce que l'on savait déjà de la bienveillance de son caractère. Cambacérès le fit mettre à la porte; Barras, qui était la fleur des hommes polis, l'invita à dîner.

Il y avait là vingt hommes aujourd'hui vivans dont quelques-uns jouent un certain rôle dans les affaires, et qui rient encore de l'opiniâtreté de Fauche à soutenir devant Barras que Barras avait conspiré pour les bourbons, du dépit nerveux et convulsif de Barras, qui ne pouvait opposer que des cris et des sermens à son corrupteur impassible. Cela devait être fort bouffon.

Il est probable que le dîner de Barras finit comme la visite à Cambacérès avait commencé; mais Fauche ne se déconcertait pas pour si peu. Huit jours après, tout entier à son idée fixe, il vous aurait dit fièrement qu'il venait de visiter Cambacérès ou de dîner chez Barras, ses anciens collaborateurs au grand œuvre de la restauration si heureusement accompli.

Telle est cependant l'*autorité historique* sur laquelle sont fondés tant de mensonges *historiques*, ou prétendus tels, que je viens le premier convaincre d'impertinence et d'effronterie. Correspondances vraies, correspondances supposées, marchés verbaux, marchés écrits, trahisons gratuites ou payées, le secret des fourgons, la révélation de Montgaillard, le sot article de Baulieu dans la *Biographie universelle*, l'article cent fois plus décent de la *Biographie des Contemporains*, où l'on n'a copié Baulieu qu'en rougissant, aveux implicites de la Restauration, qui n'était pas fâchée de compter un illustre martyr de plus, honneurs tardifs, ovations posthumes, et monumens mal entendus! Il n'y a derrière tout cela que la grosse figure du malheureux Fauche se portant garant de la honte de Pichegru devant les Bourbons, devant le pays et devant la postérité.

Fauche n'avait vu Pichegru que deux fois avant la proscription de fructidor, dont les suites conduisirent Pichegru à Londres, et je l'en ai fait convenir. La seconde fois Pichegru reconduisit Fauche jusqu'en bas de l'escalier, et se retournant du côté de son aide-de-camp: « Lorsque monsieur reviendra, dit-il, vous me rendrez le service de le faire fusiller. » Puis donnant le bras à Gaume pour remonter: « Il ne faudrait pas le fusiller, continua-t-il en riant; mais j'espère qu'il n'y reviendra plus. »

La restauration s'abandonnait, selon son usage, à l'impulsion donnée. La commission du monument de Pichegru, dont j'ai fait partie, et dont les intentions étaient admirables, obéissait machinalement à la même impression. « Mais, au nom de Dieu, disais-je à Delarue, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela! — Pas un mot! me répondit Delarue, mais Pichegru est mort royaliste. » — Je le crois.

Royaliste, soit, mais non traître! — Mon ministère à la commission finissait là, comme il finit ici.

Et cette longue apologie, en effet, je ne l'ai pas écrite pour les républicains. Pichegru était trop pur pour prêter son appui aux républiques de nos jours de corruption!

Je ne l'ai pas écrite pour les légitimistes. Pichegru, légitimiste de cœur et de raison, n'aurait jamais engagé secrètement sa loyale épée à une cause qui n'avait pas reçu son serment public.

Je ne l'ai pas écrite pour les enfans de Pichegru, il n'en a point laissé.

Je ne l'ai pas écrite pour ses parens. Ses parens sont à leurs vignes et ne se doutent guère que la vertu de Charlot Pichegru ait pu être soupçonnée.

Je ne l'ai pas écrite pour sa noble et inoffensible mémoire, elle se passera bien de moi.

Je ne l'ai pas écrite pour l'histoire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire?

Je l'ai écrite pour la vérité.

S'il reste des successeurs et des avocats à Fauche, à Beaulieu, à Montgaillard, au directoire, — si l'on parvient à me prouver que je me trompe, — oh! je n'aurai pas la force de jeter ma boule noire dans le scrutin de l'opinion! Je ne condamnerai pas Pichegru, le plus infortuné des grands hommes, comme il en est le plus grand! Mais je n'en parlerai plus.

CH. NODIER, de l'Académie française.
(*Revue de Paris.*)

UN DIEU DE MES AMIS.

Les écrivains qui n'ont pas reçu du ciel le don de l'invention devraient habiter les villes maritimes. Lorsque le temps est favorable, une trentaine de navires arrivent à l'écrivain, les uns de l'Inde, les autres d'Amérique, et ils lui apportent des cargaisons de romans et de feuilletons, francs de port à la douane, et qui vont, hélas! s'ensevelir dans les archives des

chambres de commerce, si personne ne les accueille pour les livrer à la publicité. Un capitaine fait sa déclaration, en style de capitaine, et cette déclaration est une Iliade ou une Odyssée, beaucoup plus amusante qu'un poème épique. Le secrétaire de la chambre de commerce prend cette épopée, lui appose le sceau légal, et la livre au ver du carton. Pendant que cent écrivains, comme moi, se brisent le front avec le poing pour en extraire un sujet absent, il y a des flottes marchandes qui débarquent à Marseille des tonneaux de sujets passés au vinaigre, et qui expirent sur le môle à côté d'une once triomphante d'indigo et de café. Car la nature est obligée, par sa profession, de s'inventer des aventures à travers les océans et les archipels lointains, et la nature invente bien, croyez-moi : elle prend plaisir à opérer des prodiges d'invraisemblance, pour amuser les veilles de ces pauvres marins qui lui font une cour assidue à la sueur de leur front; elle jette à la pointe de chaque vague une anecdote, comme une feuille de journal, afin qu'elle soit ramassée au vol par quelque matelot conteur. L'Océan est une belle bibliothèque dans des rayons de soleil.

L'autre jour, je cherchais un sujet sur le bord de la mer, comme Boileau cherchait une rime dans son jardin, au temps heureux où les poètes cherchaient les rimes, et je ne trouvais que du sable ironique pour sabler un manuscrit impossible à créer. La Providence m'envoya mon ami Louis Bergaz qui s'est promené toute sa vie de Marseille à partout : la mappemonde est dans sa tête; si une comète anéantissait notre globe, Bergaz le recomposerait de souvenir; il a trois cent soixante-cinq anecdotes de rente à donner à chacun de ses amis. Je lui exposai ma crise d'auteur stérile; il eut pitié de moi, et il mit les deux Indes à ma disposition, et l'Océanie par dessus le marché; alors je choisis dans son répertoire universel la première histoire qui me tomba sous la main; un volume in-8° ! hélas ! j'en fais un feuilleton !

Le trois-mâts l'*Erable* voguait vers Sumatra, venant de l'Ile-de-France (année 1818). Il allait vendre des meubles de la rue Vivienne et du faubourg Saint-Antoine aux nababs des îles de la Sonde, et demander en échange du café pour les digestions de Tortoni. La mer était d'un calme effrayant. La mer est une singulière chose ! Son repos est aussi terrible que sa colère : elle était donc unie comme un miroir sous la quille de l'*Erable*. Les marins disaient : Quel beau temps épouvantable ! et ils rongeaient leurs poings.

Le capitaine mit l'*Erable* en état de ration; c'est l'état de siége des vaisseaux.

On avait épuisé les biscuits, les salaisons, les poutargues, les poules, les croûtes de Moullet, les tablettes de chocolat, et les *Conserves* de Colin, cette providence visible du marin affamé.

Le jour de l'Ascension arriva. Comment célébrer cette fête? On fouilla tous les recoins de l'*Erable* : disette et famine partout. Cependant le cuisinier, nègre de Madagascar, nommé Neptune, trouva un coq perché sur une vergue et pleurant son harem dévasté, comme Mourad-Bey après la bataille des Pyramides. On pluma le coq, et l'équipage mit le couvert.

On se réjouissait à l'odeur de la broche; les passagers humaient la fumée au vol, et le capitaine faisait la sieste en attendant le dîner, trompant la faim par le sommeil. Le lieutenant veillait autour de la cuisine, pour repousser toute tentative violente de la faim, mauvaise conseillère toujours : *Malesuada fames.*

Un cri déchirant de désespoir, un cri de nègre mordu par un serpent, fit trembler la cuisine métallique où le coq rôtissait. Neptune, pâlissant d'effroi sous l'ébène de son visage, sortit de l'officine, les mains crispées dans les touffes de ses cheveux crépus. L'équipage crut que le cuisinier avait mangé le coq par distraction et en détail, et qu'il demandait grâce pour l'inexorable exigence de son estomac. Hélas ! le pauvre cuisinier n'avait pas commis ce crime ! L'excès d'attention amène souvent le même résultat que la négligence dans le domaine des cuisiniers. Le coq était brûlé de la tête aux pieds, brûlé à l'état de charbon !

Oh ! qu'il est terrible un accès de colère chauffée au soleil de l'équateur ! Le lieutenant poussa le cri du tigre frustré de sa proie, et, saisissant un large couteau, il se précipita sur Neptune... Au même moment, le passager Louis Bergaz se jeta devant le nègre pour parer le coup mortel. Le nègre fut sauvé; mais Bergaz reçut dans son avant-bras la pointe du fer, et le sang rougit bientôt le pont de l'*Erable*. Si les autres passagers n'eussent pas, à leur tour, retenu Bergaz, tout blessé qu'il était, il aurait lancé le lieutenant à la mer. Quant au pauvre Neptune, il tomba aux pieds de son sauveur, et les mouilla des larmes de la reconnaissance.

Après cette scène, les habitans de l'*Erable* se résignèrent, et continuèrent de souffrir les horreurs de la faim jusqu'à Sumatra.

Quatre ans écoulés, Louis Bergaz dînait à la table d'hôte de la pension anglaise à Batavia. Il y avait, parmi les convives, deux savans et un philantrope, commissionnés par divers gouvernemens. Au dessert, le nom de Bergaz ayant été prononcé à haute et intelligible voix, le plus âgé des savans, jusqu'à ce moment courbé sur son assiette, releva vivement la tête et dit : Qui se nomme Bergaz, ici? — Moi, répondit mon ami. — Ah ! c'est drôle, dit le savant, vous avez le même nom qu'un Dieu de Madagascar. — Il y a un Dieu qui se nomme Bergaz? dit Bergaz en souriant. — Bergaz, dit le savant, B. E. R. G. A. Z. — Un faux dieu, sans doute, demanda l'autre savant. — Cela va sans dire, remarqua le philantrope.

Tous les convives, plus ou moins athées, comme tous les voyageurs indiens, lancèrent à mon ami Bergaz un oblique regard de dédain. Cet incident n'eut pas de suite. On acheva de dîner.

Le lendemain, à la même heure, le savant remit à Bergaz un numéro de l'*Asiatic-Review*, et lui dit : Voici ce que j'ai écrit à Madagascar sur le dieu Bergaz, dans une lettre envoyée aux sociétés savantes de Londres et de Paris; vous pouvez garder cet exemplaire comme souvenir.

Bergaz remercia le savant et lut cet article.

« La population de Madagascar offre un mélange d'Africains, d'Arabes et de Madécasses; ces derniers peuplent en grande partie le royaume des Ovas, qui est gouverné par une reine. Les Madécasses diffèrent de la race éthiopienne par des caractères physiques et moraux très particuliers. Ils sont doux, humains et hospitaliers, mais extrêmement belliqueux, parce que la guerre leur donne des esclaves. C'est à tort qu'on a prétendu que les Madécasses adorent le diable et qu'ils ont à Teintingue un arbre consacré à cette divinité. Les Madécasses n'ont qu'un temple; il est dédié au dieu Bergaz (BER, *source* ou *puits* du chaldéen, et GAZ, *lumière* du Madécasse); ils sont forts dévots à cette divinité et ils lui sacrifient un coq, comme les anciens Grecs à Esculape. Tant il est vrai que les superstitions et les langues sont liées entre elles par un chaînon mystérieux que les mers, les montagnes et les siècles n'ont jamais pu briser ! »

Cette dernière réflexion philosophique frappa mon ami Bergaz.

— Vous ne sauriez croire, dit le savant, combien ces rapprochemens, découverts par nous au prix de tant de fatigues, font faire de pas à la science ! Qui se serait douté que le mot ber, le mot fondamental de la langue hébraïque, fût arrivé d'Adam à Madagascar ! Inclinons-nous devant ces mystères, et taisons-nous !

Bergaz s'inclina et se tut.

Les soins du commerce firent bientôt oublier à Bergaz et l'article et le savant.

Neuf mois après cet incident vulgaire dans une vie indienne, Bergaz allait acheter du bois d'ébène au cap Sainte-Marie de Madagascar, lorsqu'une tempête força le vaisseau qu'il montait à relâcher à Simpaï, sur la côte du royaume des Ovas.

Pendant que l'équipage réparait les avaries du vaisseau, Bergaz, suivi de son domestique, entra dans la campagne pour l'explorer. Il n'y a point de bêtes féroces à Madagascar; c'est un pays où l'Européen trouve la sécurité dans ses promenades; il n'y a que des fièvres qui tuent le malade du jour au lendemain. Les forêts sont pleines de ces fièvres; mais on n'y rencontre pas l'ombre d'un lion.

En sa qualité de Marseillais, Bergaz se livrait aux délices de la chasse dans cette île bienheureuse, où la grive, la perdrix, la caille, le faisan, pullulent comme les cigales à Montredon au mois d'août. Sur la lisière d'une forêt de bambous, notre chasseur vit quelques naturels du pays prosternés devant une grande cabane.

Ces naturels psalmodiaient une hymne d'une voix traînante, et à chaque refrain le nom de Bergaz revenait si distinctement, que mon ami n'en perdait jamais une syllabe. — Ah ! dit-il, voilà le temple de ce dieu Bergaz, dont me parlait un savant à Batavia.

Bergaz fut poussé par une curiosité bien naturelle; il voulut voir l'intérieur de ce temple, espérant même d'y découvrir l'idole Bergaz.

Son espoir ne fut pas déçu. Le temple, dans ses quatre murs de bambous cimentés à l'argile, n'avait aucun ornement; mais dans le fond s'élevait, sur un piédestal, la statue du dieu Bergaz, et sa physionomie et son attitude frappèrent vivement mon ami.

Le dieu Bergaz n'était pas un chef-d'œuvre d'art, mais il était encore bien supérieur de ciselure aux idoles d'Ua-eï-no-move et de Tavaïpoeenno-moo, dans la Nouvelle-Zélande, lesquelles, comme chacun sait, représentent grossièrement le triple symbole de la force qui engendre, parle et frappe; encore une trinité mystérieuse, née au bout du monde ! Le dieu Bergaz se rapprochait davantage du sentiment de l'art européen : d'abord, il était vêtu à l'européenne, chose rare chez un dieu indo-africain; il portait un chapeau de paille de riz à larges ailes, une légère cravate rouge de madras, nouée à la Colin, une chemise bleue, un large pantalon de bazin anglais et une veste de coutil. Il était posé dans l'attitude d'un homme qui arrête un coup meurtrier, et son bras droit avait de larges taches de sang. Mon ami Bergaz, en détaillant les traits du visage de ce dieu homonyme, leur découvrit une certaine ressemblance avec les siens : comme lui, ce dieu avait de larges favoris noirs réunis massivement sous le menton; et en 1818, dans la mer des Indes, mon ami Bergaz était seul portant une barbe de cette façon. Quant au costume du dieu, il était absolument le même que celui de mon ami, à bord de l'*Erable*. Plus de doute, ce temple s'élevait à la mémoire de mon ami Bergaz. Toute incertitude sur ce point fut levée, lorsque Bergaz reconnut sur le cou du dieu sa propre cravate rouge, marquée L. B., qu'il avait donnée à Neptune, le cuisinier.

En ce moment une procession de naturels entra dans le temple. On alluma du bois dans un réchaud, on déposa un coq sur la flamme, et on le brûla devant le dieu, aux acclamations des adorateurs.

Mon ami Bergaz n'eut pas la force de garder son air sérieux devant cette cérémonie; il poussa un imprudent éclat de rire marseillais qui ébranla les murailles de bambous. A cette explosion d'irrévérence, les sectateurs du dieu Bergaz sortirent de leur mansuétude ordinaire; ils se précipitèrent avec des cris de fureur sur mon ami, et ils s'apprêtaient à le sacrifier comme un coq pour apaiser la divinité outragée, lorsqu'un bruit de cymbales annonça l'arrivée du chef de la tribu. Louis Bergaz ne riait plus, et, dans cet extrême danger, il eut recours à une hypocrisie

bien excusable : il se prosterna devant le dieu et manifesta le plus vif repentir.

Le grand-prêtre de Bergaz reçut le chef de la tribu à la porte du temple, et lui fit son rapport sur le sacrilége de l'Européen. Le chef bondit de rage, et saisissant un *cric* malais, il courut sur l'infâme profanateur.

Mon ami se retourna vivement au bruit des pas du chef; deux cris de surprise éclatèrent : l'arme tomba des mains noires qui la brandissaient. Le chef était aux pieds de mon ami Bergaz. Le grand-prêtre faisait une pantomime qui signifiait : Quel est donc ce mystère? Et les chœurs répétaient la pantomime, comme dans un ballet.

Louis Bergaz releva le chef roulé dans la poussière, et désignant la statue, il l'interrogea par son geste. Tirant de sa poitrine un soupir énergique, le chef s'écria : *Ni pa Bergaz moun Dié? Eh! Bergaz n'est-il pas mon Dieu?* — Ce bon Neptune! dit mon ami, et il serra les mains de l'ex-cuisinier.

Cependant, ainsi que l'exigeaient les convenances religieuses du pays, et sur la prière de Neptune, mon ami Bergaz, avant de quitter le temple, se prosterna dévotement devant sa statue; il s'adora quelques instans et sortit avec Neptune qui l'avait invité à dîner à son palais.

Chemin faisant, Neptune conta son histoire en deux mots à Bergaz. Le puissant Radam, souverain de Madagascar, avait enfin conclu un traité de paix avec son implacable ennemi, Réné, ce corsaire qui désolait l'île. Réné avait une femme de génie qui fut nommée reine des Ovas, par un édit de Radam, et cette reine était sœur de Neptune, l'ex-cuisinier de l'*Erable*. Assise sur le trône des Ovas, elle avait retiré son frère de la domesticité et lui avait donné le commandement absolu de la petite province de Simpaï. Investi de cette dignité, Neptune éleva un temple à mon ami Bergaz; ce fut son premier acte de souveraineté. La reconnaissance est une vertu noire, comme l'ingratitude est un vice blanc.

Je remerciai vivement mon ami de son histoire, et il me dit :

— Croyez que j'ai ri long-temps de cette aventure, et que dans mes nombreux voyages sur la mer indienne j'ai souvent excité une gaîté folle quand je la racontais dans les veillées du bord. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi ce souvenir ne me paraît pas aussi plaisant. Quand je me promène sur le rivage de la mer, je me laisse involontairement attendrir à l'idée que je suis adoré comme un dieu de l'autre côté de ces eaux, à l'autre bout du monde, dans une île qui tue les Européens. Il me semble, parfois, que les vagues m'apportent le refrain du cantique entonné en mon honneur :

O Bergaz, écarte le serpent et le tigre
Et donne-nous une bonne moisson de riz!

Alors j'écoute, et je fais des vœux pour que les vœux de ces pauvres gens soient exaucés. Quant au serpent et au tigre, je suis fort tranquille, on n'en a jamais vu à Madagascar, et probablement il n'y en aura jamais. Je ne m'inquiète que de la récolte du riz. Ce qui me fait rire quelquefois, c'est de me voir prendre ainsi, par distraction, ma divinité au sérieux. Lorsqu'il m'arrive un de ces intolérables malheurs qui troublent l'existence du riche, lorsque ma pendule s'arrête dans la nuit, lorsque mon habit neuf reçoit une tache, lorsque le vernis de ma botte s'écaille, lorsque je perds la clé de mon secrétaire, lorsque les voisins parlent à mon oreille au quatrième acte des *Huguenots*, lorsque Eugène Sue me dit : *La suite à demain*, pour m'apprendre ce que devient *Mathilde*; enfin, lorsque je me considère comme le plus infortuné des hommes heureux, je me console en tournant mes yeux vers l'hémisphère où brille la Croix-du-Sud; je vois ma statue adorée par les fidèles sectateurs du culte bergazien; j'écoute la prière qu'ils m'adressent; et même, seul dans ma chambre, je me surprends dans l'attitude de l'idole, telle que je l'ai vue sur son piédestal de bambous. O vanité!

Je serrai la main de mon ami, et je lui chantai le refrain : *O Bergaz, écarte le serpent*, sur un air inconnu. MÉRY. — (*La Presse.*)

LES MÉCONTENS.

SCÈNES POPULAIRES.

PERSONNAGES.

M. DUFOY.	MADEMOISELLE GUIMARD.
LE PÈRE BONTEMPS.	LA MÈRE AUBRY.
LE MARÉCHAL.	

La scène se passe dans un village des environs de Paris.

SCÈNE Ire.

LE PÈRE BONTEMPS, M. DUFOY.

Le père Bontemps. — C'est fichu, vous dirais tout c'que vous vourais, monsieur Dufoy, mais j'sommes tout d'même point n'hureux et d'pis qu' j'ons fé c'te derniare révolution ilà.

M. Dufoy. — D'abord, permettez, père Bontemps, vous vous donnez là des gants pour une chose à laquelle vous n'avez nullement participé, Dieu

Le père Bontemps. — Si c'équiont pour ça qu'vous le r'marciais el' bon Dieu, mé point : l'pauvr' cher homme y n'équions rien là d'dans, c' qui n'empêchons qu'il aviont dit, les ceux qui y équiont, qui n'y aviont rien d'pus beau et d'pus genti que c'te révolution ilà.

M. Dufoy. — Et vous êtes, dites-vous, malheureux depuis cette époque?

Le père Bontemps. — J'ons point dit qu' j'équions malheureux, j'ons dit point n'heureux; n'allais point m'faire dire des choses que j'ons point proférées; je l'disons core c'que j'ons dit que c'équiont neune belle chose qui z'ont abîmais. J'avons p'tître tort ed' dire qui z'ont abîmais nout' révolution?

M. Dufoy. — Ne nous fâchons pas, je vous en conjure.

Le père Bontemps. — Dam', j'ons t'y jamais payais dans n'aucun temps n'autant comme ej' payons.

M. Dufoy. — Je ne vous dis pas le contraire.

Le père Bontemps. — J'ons t'y évu d'pis des années qu'équiont rudes? C'équiont t'y point d'z'horreurs ed' payais c'que j'payons ed' contributions ed' tout, et vous voulais t'y point que j'nous trouvions n'hureux?

M. Dufoy. — Je ne veux rien...

Le père Bontemps. — C'équiont bé mal à vous d'vouloir que j'seyons bé n'aises quand j'sommes malheureux tout plein.

M. Dufoy. — Je ne veux rien, vous dis-je; combien de fois faut-il vous e répéter?

Le père Bontemps. — C'est qu'y n'y a point n'à dire, c'est qu'pus equ j'allons, pusque j'souffrons.

M. Dufoy. — Je ne puis rien y faire.

Le père Bontemps. — Ça n'empêche pas qu'je n'serions point n'embarrassais si tout ein chacun vouliont n'être raisonnable.

M. Dufoy. — Vous aurez du mal à obtenir tout cela, je vous en avertis.

Le père Bontemps. — C'équiont tout d'même bé triste ed' voir el' preumier peuple ed' la tarre avoir autant d'mal qu'il en aviont à gagner sa pauv' vie; car comme y disiont l'aut' fois, j'sommes t'y point el' preumier peuple ed' la tarre?

M. Dufoy. — Et qui disait cela?

Le père Bontemps. — Qui qui disiont ça?

M. Dufoy. — Oui.

Le père Bontemps. — Un queuqu'un qui n'vous craignont point.

M. Dufoy. — Ça, je le crois.

Le père Bontemps. — Qui n'craignons même parsonne, voyais-vous; c'équiont m'sieu Faucheux, la preumiare lettre ed' son nom, pisque vous voulais el' savoir, m'sieu Faucheux ed' Gadancourt. Quand j'lons préposais l'aut' fois pour qui seyons députais, vous y étiais, m'sieu Dufoy, qu'vous avais dînais à quand nous?

M. Dufoy. — Eh bien!

Le père Bontemps. — N'avont t'y point dit, c'te fois-là, m'sieu Faucheux, qu'j'équiont el' preumier peuple ed' la tarre?

M. Dufoy. — Je ne me souviens pas de cela.

Le père Bontemps. — Il l'aviont tout de même bé dit.

M. Dufoy. — C'est possible; mais je ne l'ai point entendu.

Le père Bontemps. — Que l'Francé il étiont el' preumier peuple ed' la tarre, el' preumier en avant ed' toutes el' zautes, el' pus brave, el' pus biau, el' pus Francé et l'moins faiguant, et qu'c'équiont neune vraie piquie que d'le voir aussi peu heureux comme c'est qu'il équiont.

M. Dufoy. — Mais lui, monsieur Faucheux, de quoi se plaint-il, n'est il pas un des plus aisés du département?

Le père Bontemps. — C'équiont point li non pus qui leux plaignont. V'là pus biau, pardine, li, y n'leux plaignont point.

M. Dufoy. — Il aurait grand tort.

Le père Bontemps. — Il équiont simplement malheureux ed' voir el' pauv' peuple point heureux.

M. Dufoy. — C'est fort beau de sa part.

Le père Bontemps. — C'équiont pour qu'y seyons pus hureux, el' preumier peuple ed' la tarre, qui voulions n'être députais.

M. Dufoy, *prenant le fausset pour donner plus de mordant à ce qu'il va dire.* — Et allons donc.

Le père Bontemps. — Et dire qu'un homme comme li, y n'avions point n'étais nommais aveucq d'z'idais pareilles; son défaut, à m'sieu Faucheux, c'équiont d'être trop franc, de n' point n'assais dissimulais c' qu'il aviont au dihors ed'sa conscience; mais p'sque j' sommes venus à n'en parlais, j' sommes toujours beu aise ed'vous dire equ' les ceux qui n'en ont point voulu ed m'sieu Faucheux pour nout députais, il équiont tous des vraies bêtes.

M. Dufoy. — Bien obligé.

Le père Bontemps. — Dam, au fait, c'équiont t'y point el' me l'eur l'pus charitable d'z' humains, m'sieu Faucheux, el'pus brave des hommes, l'pus sincère?

M. Dufoy. — Vous n'avez pas toujours dit cela, il fut un temps...

Le père Bontemps. — C'équiont du temps à défunt sa fâme, qu'c'iont nout cosine, eune gâle, ein démon fini; c'équiont ben alle qu'équiont l'auteur qu' nous nous avons fâché, car j'ons toujou respectais m'sieu Faucheux, ça toujours; mais vous, m'sieu Dufoy, vous l'détestais du fin tond ed' vout' cœur.

M. Dufoy. — Je n'ai pas de raisons pour cela, vous vous trompez.

Le père Bontemps. — Accoutais, j'savons et c'que j'savons; j'en savons p't'être pus qu'vous là-d'sus, et si j'voulions... Accoutais-mé.

M. Dufoy. — Je vous écoute.

Le père Bontemps. — S'il aviont tant seulement voulu dans les temps, du mariage ed' son garçon aveucq vout' demoiselle, m'sieu Faucheux, vous seriais à l'heure qu'il équiout les deux doigts ed' la main, c'équiont t'y vrai, heim?

M. Dufoy. — Pas tout-à-fait.

Le père Bontemps. — Pourquoi n'alors qu'vous n'l'aviont point nommais, si c'néquiont la chose qu'vous n'équiais point n'ami n'aveucq? c'pauv' m'sieu Faucheux qu'étiont la bontais n'en parsonne, la bête au bon Dieu.

M. Dufoy. — C'est peut-être bien un peu pour cela qu'on ne l'a point nommé.

Le père Bontemps. — Vous n'vous z'a point beaucoup gênais pour en dire d'z'horreurs.

M. Dufoy. — Cela n'est pas; j'ai seulement dit, et je ne crains nullement de le répéter, que nous pouvions faire un meilleur choix, et nous l'avons fait.

Le père Bontemps. — Vous a fé d' la belle ouvrage; qui qu'vous a nommais n'a sa place, vous a nommais m'sieu ed' Grandbois, ein vieux point grand'chose, ein vieux mangeux ed'messes, ein homme qui leur engraissont ed'la sueur au paur monde, ein paroissien qui n'sortont point des prêtres, el'malheur ed'nout pays, les calotins.

M. Dufoy. — Moins que tout autre, père Bontemps, vous avez à vous plaindre de M. Grandbois.

Le père Bontemps. — Quéqu'il avions déjà si tant fé pour mé que je l'aimiont tant, j'sommes t'y pus riche qu' j'équiont quand il aviont r'venu cheux nous aveucq el'z'autes?

M. Dufoy. — Et pour vos enfans, que n'a-t-il pas fait, que de bontés n'a-t-il pas eues?

Le père Bontemps. — J'aurerions tout autant n'aimais qui ne s'en seyions point tant n'occupais, marchais, il n'aurerions point tant j'azais qui zont jazais, qu'si j'avions point évu si bon dos, j'aurerions point tant seulement pu portais padant huit jours c'que j'ons portais padant plus de quatorze ans qu'avons duré nout' pauv' fâme; l'ont y montrais assais longtemps n'au doigt, la pauv' chère amie, qu'si alle aviont évu tant seulement pour deux yards ed' cœur au ventre, y a long-temps qu'alle en serions morte à la peine; aussi vous l'a vue, m'sieu Dufoy, alle aviont fini ben avant qu' j'osions l'espérais, et qu's'il avons fé queut' chose pour nous l'vieux chien ed' Grandbois, j'l'avons bé payais, marchais.

M. Dufoy. — Je vous engage, néanmoins, et cela dans votre intérêt, à garder un peu plus de mesure.

Le père Bontemps. — Qué qui pouvions m' faire, je n' le craignons point... s'il équiont tant seulement ein Francé, voyais-vous...

M. Dufoy. — Eh bien!

Le père Bontemps. — J'nous atadons... mais rien, voyais-vous, m'sieu Dufoy, moins que rien. Tandis que m'sieu Faucheux, l' roi des hommes stilà, l' Francé des Francés, l'homme ed' la chose, c'équiont comme ça qui dis'ont.

M. Dufoy. — Je me rappelle cependant vous avoir vu parfaitement disposé en faveur de M. Grandbois.

Le père Bontemps. — Y a bé du temps.

M. Dufoy. — Qui donc a pu vous faire changer à ce point?

Le père Bontemps. — Pourquoi qu'jons sangé?

M. Dufoy. — Oui, pour quel motif?

Le père Bontemps. — J'avons point sangé, y m'ont emmené les z'autes aveucq'eux, y m'avons n'ouvert l'z'yeux au moment qu'j'allions m'tournais contr' la France, nout pays à tous, la mère ed' la patrie, qui disiont, aveucq nos institutions, des institutions et des constitutions des constitutionnels à mort, et des renfoncemens des privilégiés. Pour lors, j'ons n'ouvart el' z'yeux, j'ons vu el' précipice où qu'j'allions n'entrais, et j'sommes dev'nu c'que j'sommes à c't'heure ici, Francé jusqu'à la darniare goutte d'nout sang, ça je l'ons jurais; y m'l'out demandais, je l'ons fé; à preuve, c'est que j'sons v'nu dans les voitures qu'il aviont payais m'sieu ed' Grandbois; eh ben! pou nous en r'veni, je n'en ons point voulu, j'ons préférais r'veni, à quand l'z'autes, et voilà, sus nos pieds.

M. Dufoy. — Et vous êtes revenu dans un juli état, je m'en souviens.

Le père Bontemps. — Dam! accoutez donc, quand on est aveucq des Francés, faut bien être Francé.

M. Dufoy. — Des Français, des ivrognes, vous voulez dire?

Le père Bontemps. — Des vrais Francés.

M. Dufoy. — Vous feriez mieux de vous occuper des choses qui vous touchent de plus près.

Le père Bontemps. — J'm'en occupons.

M. Dufoy. — Ne ferez-vous rien, par exemple, pour votre fils, le dernier marié, dont toute la récolte est perdue sans ressource?

Le père Bontemps. — J'vous voyons v'ni... J'en sommes bé triste, mais j'ons point les moyens d'ça; pourquoi s'aviont t'y n'établi que je ne voulions point, tant pis.

M. Dufoy. — Aviez-vous à vous plaindre de la famille de sa femme?

Le père Bontemps. — Des gueux qui n'aviont point el' preumier sou.

M. Dufoy. — Mais vous-même, quand vous vous êtes marié, vous n'êtes avancé non plus.

Le père Bontemps. — Y n'avont qu'à faire comme j'ons fé.

M. Dufoy. — Vos parens n'avaient rien; mais vous qui avez du bien, qui êtes à votre aise...

Le père Bontemps. — Si j'ons queut' chose je l'ons bé gagnais, marchais.

M. Dufoy. — Vous avez eu du bonheur.

Le père Bontemps. — Queu chance qu'j'ons n'évue? J'ons n'évu el'malheur ed'pardre nos deux premiares fâmes; c'étiont là tout el' bonheur equ'j'ons évu, mais sans ça... Au surplus j'vous l'disons, m'sieu Dufoy, je n'ferons r'en pour li, c'équiont sans préférence, pas pus pour li qu'pour l'z'autres, après nous s'il en resse; j'allons lire les papiers.

M. Dufoy. — Votre serviteur très humble.

Le père Bontemps. — Avantage, m'sieu Dufoy.

SCÈNE II.

M. DUFOY.

Et je suis sur le point de quitter Paris, pour venir au milieu de ces gens-là! Heureusement qu'ils ne sont point tous taillés sur le même patron. Celui-ci est un sot, un égoïste, qui se croit un personnage, et ça, parce qu'il a quelque chose, une girouette à tout vent.

SCÈNE III.

M. DUFOY, LA MÈRE AUBRY, MADEMOISELLE GUIMARD.

La mère Aubry. — Mais j'nous trompons t'y point, c'équiont, m'sembe, m'sieu Dufoy?

M. Dufoy. — Eh! bonjour, madame Aubry; bonjour, mademoiselle Guimard.

La mère Aubry. — Vous rev'là donc dans noutr' pays, m'sieu Dufoy, c'équiont n'ein n'hasard que d'vous y rencontrais.

M. Dufoy. — Il n'y a guère qu'un mois que je suis parti pour Paris.

Mademoiselle Guimard. — Avec Mme Desbrières.

M. Dufoy. — Avec Mme et M. Desbrières, oui, mademoiselle.

La mère Aubry. — Au fait, on a tant n'à faire, qu'en bonne conscience, j'sommes ben n'embarrassais ed'dire comment j'vivons. C'est ce que j'disions core à c'matin aveucq la fâme à Thomas Branchu, les journées et pis les s'maines tout ça filont qu'on n'a tant seulement point l'temps d'les voir coulais. T'nais, voyais-vous, m'sieu Dufoy, comme j'disions à c'matin aveucq la fâme à Thomas Branchu, quand eune fois vous a n'atteint vout soixantaine, comme on dit, vous n'a pu l'temps ed'vous r'tournais.

M. Dufoy. — Mais vous n'en êtes pas encore là, vous, mère Aubry.

La mère Aubry. — Et dix aveucq à la Saint-Martin, ne plus ne moins.

M. Dufoy. — On ne vous les donnerait pas.

Mademoiselle Guimard. — Madame n'est cependant plus la même depuis deux ou trois ans.

La mère Aubry. — L'essentiel, mamzelle, c'est que j'me portions ben, n'vous en déplaise. A propos, dites donc, m'sieu Dufoy, savais-vous qu'il étiont r'arrivais m'sieu de Grandbois?

M. Dufoy. — Non, du tout; j'ignorais même qu'il fût question de son retour.

La mère Aubry. — Il étiont r'arrivais, attendais donc... il équiont la demie ed douze heures. Comme il aviont maigri l' pauvr' cher homme! c'équiont toujou point là la même meine qu'il aviont quant il aviont parti.

Mademoiselle Guimard. — Il n'est pas extraordinaire, madame, comme j'avais l'honneur de vous le dire, que M. de Grandbois soit un peu changé, il a eu tant de préoccupations depuis qu'il nous a quittés.

La mère Aubry. — Laissais-nous donc tranquilles, mamzelle Guimard, qui n'équiont point n'homme à faire c' qui n' lui conveniont point, marchais; s'il étiont députais, c'est qu'il l'avions ben voulu, ça n' s'erait qu' pour faire enrager les ceux qui n' voulions point d' li qu' ça serait toujou bé genti, pas vrai? y en a d'aucuns qu'aurerions préférais qu' ce seriont n'étais neim aute, ailleurs ed'li.

Mademoiselle Guimard. — Qui? des intrigans et des sans-culottes.

La mère Aubry. — Vous pouvais même mette des imbéciles aveucq, marchais. L' père Bentemps, par exemple, qui f'sont n'a c't' heure el' biau parleux, qu'équiont la plus grand bête ed' tout l' pays, comme j' disions à c' matin à la fâme à Thomas Branchu; pasce qu'il avont du bien qui n' li profit'ront pas, vu qu' bien mal acquis n' profitont jamais, n' voulont t'y point tâter d'être députais nitou c' vieux Bontemps-là. Si n' n'est point n'à vous confonde ed' rire, dites donc, père Dufoy?

M. Dufoy. — Est-il Dieu possible!

La mère Aubry. — Y n'aviont gardé de l' dire e d'vant mé, marchais. Combé qu' ça s'rait t'y genti d'avoir pour députais ein grand bêtâpin comme li, qui n' savont seulement point faire eune diffarance e d' sa main droite d'aveucq sa gauche.

M. Dufoy. — Je le quitte à l'instant, il ne m'a nullement fait part de ses projets.

La mère Aubry. — Ni à mé non pus, qu'on vous dit, il étiont ilà qui disiont pis qu' pendre de M. d' Grandbois, ça n'empêche qu' quand il aviont passais au droit d' li, à c'te r'montée, il aviont baissé son bonnet pus bas qu' tarre.

M. Dufoy. — C'est incroyable!

Mademoiselle Guimard. — Je suis encore à me demander comment une personne comme vous, madame, pouvez regarder cet homme en face, il me fait horreur.

La mère Aubry. — Pourquoi que je n' le r'garderions point, y serions fichu d' croire qu' j'ons peur ed' li.

Mademoiselle Guimard. — C'est un homme bien dangereux.

La mère Aubry. — Li, point pus dangereux qu' rien, il équiont tout faucheux aujor d'aujord'hui.

M. Dufoy. — Ils ont l'air fort bien ensemble, effectivement.

La mère Aubry. — Tout ça prov'nont de c' qu' l' Faucheux, il en aviont ed' besoin pour tirais les marrons du feu. Quand j' venons n'a pensais qu'y n'y a point deux mois qu'il équiont tous deux à couteaux tirais, comme j' disions à c' matin aveucq la fâme à Thomas Branchu.

M. Dufoy. — Il s'en défend comme un beau diable.

Mademoiselle Guimard. — Vous avez bien tort, madame, de vous commettre avec des êtres pareils, des gens sans morale, sans principes, sans religion ; si jamais, Dieu nous en préserve ! si jamais leur parti triomphait, nous ne tarderions point à revoir 93 et toutes ses horreurs. Que dis-je, 93, le mot est trop doux, des cannibales et des anthropophages.

La mère Aubry. — C' équiont t'y point des gens qui mageont des parsonnes?

Mademoiselle Guimard. — Tous les sexes en général, tout ce qui ne partage pas leur opinion.

La mère Aubry. — Et l' gouvernement y souffront ça? y n'y aviont donc point ed' justice?

Mademoiselle Guimard. — Les plus forts n'ont-ils pas toujours fait la loi ?

La mère Aubry. — Ça c' équiont bé vrai.

M. Dufoy. — Il est espérer, mademoiselle, que les choses n'en viendront pas là.

Mademoiselle Guimard. — Plus loin, monsieur, avec ces gens-là, beaucoup plus loin.

La mère Aubry. — Eh ! ben ! si faut qu' j' vous l' disions, je n' sommes point tranquilles ein brin ; je n' savons point d'où qu' ça nous v'nons, mais je n' sommes point t'heureux ed' pis nein bon bout de temps.

Mademoiselle Guimard. — Parce que nous nous p'aisons à fouler aux pieds ce que nous avons de plus sacré, parce que nous ne respectons plus rien, parce que tout est renversé, méconnu.

La mère Aubry. — Faut c'tapadant n' point dire tout-à-fait c' qui n'équiont point, mamzelle Guimard.

Mademoiselle Guimard. — Comment l'entendez-vous, madame ?

La mère Aubry. — Dimanche darnier, et l' jour et d' la Pentecôte, y aviont core pus ed' monde à la porte ed' l'église que non point ed'dans.

Mademoiselle Guimard. — Parce que l'on est bien aise de se faire voir; de l'orgueil et de la vanité, pas autre chose, et l'on passera auprès de M. le curé, le chapeau cloué sur la tête.

La mère Aubry. — Accoutez, mamzelle Guimard, y a ben n'aussi qu'eut' petites choses à s'prochais, e l' pauvr' cher homme, marchais... Seyons jusse et d' bon compte, e l' meilleur d' tous les prêtres y n' valont rien.

Mademoiselle Guimard. — Vous avez oublié feu M. l'abbé Segrais, madame ?

La mère Aubry. — Que je n' l'ons point oublié, m'sieu Segrais, que j' ne l'oublierons jamais, marchais; c'equiont s'tilà qu'équiont nein brave curé, qui laissiont faire à tout l' monde comme ils i'entendiont.

Mademoiselle Guimard. — Ce fut là le seul tort que l'on eût à lui reprocher.

La mère Aubry. — Combé qu'il équiont respectable, e i' pauvr' cher homme ! Tandis qu' tous ces jeunes curés-là, voyais-vous... Dam ! accoutais donc, il en équiont d'z'hommes quasiment comme des fâmes, sans comparaison, faut-y point e qu' jeunesse y passions ?

Mademoiselle Guimard. — J'aime à croire que feu M. l'abbé Segrais a été jeune comme un autre, madame, et cependant jamais, au grand jamais...

La mère Aubry. — Dans l' temps qui s'amusions j'équions point n'au monde.

M. Dufoy. — Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas nous monter contre celui-ci.

La mère Aubry. — Vous aurais biau dire, m'sieu Dufoy, vous n' me f'rais jamé n'aimer s'tilà ed' curé.

M. Dufoy. — Et pourquoi, je vous le demande?

Mademoiselle Guimard. — Madame serait peut-être bien embarrassée de nous le dire.

La mère Aubry. — Point déjà si tant, mamzelle.

Mademoiselle Guimard. — J'avoue que je ne comprends rien à cette animosité, et à moins que vous n'ayez de grands motifs...

La mère Aubry. — J'n'en manquons point, marchais. Quand j'venons à pensais à toutes les sottises qui nous avions fé, j'vous les dirais, m'sieu Dufoy, qu'vous vouriais point les craire. Qu' l'aut' jour nout' hôme, il étiont nein brin n'étourdi, y n'aviont pris qu'la validité d'un varre ed'vin, il équiont dans l'chœur, qui chantiont aussi gentiment que j'nous metterions à chanter ilà; v'là m'sieu l'curé qui s'en v'nont li dire dans son tuyau d'oreille d'otais sa chape, et plus vite equ'ça. C'équiont t'y eune raison dou qu'il équiont n'étourdi, c'pauvr' cher ami, c'équiont t'y eune raison pou veni l'affronter en pleine grand-messe, comme si fallait point qu'eux autr' y z'amusions entre eux les chantres, ben obligeais. Et ces quatre cents ed'fagots qui m'aviont demandais, et n'ont point pris, vu qu'il aviont dit, dit-y, qui z'équiont trop chars, c'équiont t'y eune honestetais à faire au monde, ça? Et nout' petit qu'il aviont renvoyais du catéchime, pasce qu'y y avions tirais sa langue en arriarre ed'li : c'équiont t'y bé gentil ? Faut-y point qu'ein afant y leux amusions; et c'qu'il avont fé là c'équiont t'y neune politesse à faire à des parens ?

M. Dufoy. — On ne peut pas non plus se laisser manger la laine sur le dos.

Mademoiselle Guimard. — Il est de certaines choses qu'il est impossible de tolérer.

La mère Aubry. — Laissais-donc, mamzelle, tout c'qui v'nont d'ces gens-là vous l'trouvais suparbe; si c'équiont d'z'aut's qui faisions le demi quart de c'que faisions ceux ilà, vous j'teriais les quatr' cris ?

M. Dufoy. — Il faut faire un peu la part de l'humanité.

La mère Abry. — J'la f'sons sa part, à preuve, c'est que j'donnons pus que l'curé aux pauves ; — j'en avons pus qu'eux ed'humanitais, marchais.

Mademoiselle Guimard. — Je vais vous demander la permission de me retirer ; madame professe des opinions qui ne sont nullement en rapport avec ma manière de voir et de penser.

La mère Aubry. — Accoutais, mamzelle Geimard, je n'disons point ça pour vous, mais j'sommes ben aise tout d'même ed'vous contais c'que j'ons n'à vous contais, et quand les choses y n'nous conv'nont point, j savons ben l'dire itou ; et si l'gouvernement y n'y pernons garde, j'allons r'tumber tout drêt dans la prêtraille, marchais.

M. Dufoy. — Madame Aubry, vous allez trop loin.

Mademoiselle Guimard. — C'est intolérable !

La mère Aubry. — N'vous en allais point, mamzelle, j'ons fini dans l'instant. Croyais-vous, bellement, que j'sommes point payais pou dire c'que j'disons? Vous n'savais donc point, nout' pauv' fille, qu' défunt son hôme il équiont mort, qu'il équiont mognier au moulin d'Galecourt, qui n'aviont laissais qu'un afant à sa fâme et que c'méchant curé ed'Bondry il aviont si ben embêtais la mère et l'afant, qu'il alliont n'en faire un prêtre. Si c'équiont point neune piquié? Ein garçon ed'seize ans, la tête ed'pus que m'sieu Dufoy, n'point faire œuvre d'ses dix doigts, qu'la pauv' mère alle aviont tant besoin d'li, qu'alle équiont obligais ed'louais leux biens. C'équiont t'y point des atrocitais, des conduites pareilles? T'nais, voyais-vous, je n'savons c'qui me r'tenons de r'grettais l'empereur, et toutes les jours j'sens que je l'r'grettons, c'pauv' brave homme-là.

Mlle Guimard. — Je ne vous en fais pas mon compliment, avec son ambition démesurée, un buveur de sang.

La mère Aubry. — L'pauv' monde au moins y viviont n'aveucq li.

Mlle Guimard. — Quand il n'allait pas à la boucherie.

La mère Aubry. — J'ons t'y point nout' neveu, qu'en équiont t'y point r'venu d'l'armée?

Mlle Guimard. — Avec deux jambes de bois.

La mère Aubry. — Il aviont t'y point tout d'même la croix d'honneur, n'équiont t'y point n'officiais, n'a t'y point dînais à la même table aveucq el'sous-préfet, et comme y dit, dit-y, n'avions t'y point du pain sus la planche ?

Mlle Guimard. — Et la mâchoire brisée.

La mère Aubry. — Aveucq tout ça, j'aimerions core mieux voir l'petit d'nout fille soldat, qu'non point dans c'te partie qu'il équiont, qui leurs z'apprenons, tous leurs chefs, à s'fiche ed'leux père et mère comme de rien du tout ; et eune fois qei z'ont mis l'nez là dedans, les pauv' afans, c't'est fichu, y n'aimont pus qu'eux.

Mlle Guimard. — Madame Aubry, je suis bien votre servante.

La mère Aubry. — T'nais, j'nous en allons, car j'sentons ben que j'finirions par dir' des sottises; pas putôt la main tournais, j'y penserions pus ; par malheur tout l'monde n'est point d'même. Bien le bonjour, mamzelle Guimard ; avantage, monsieur Dufoy.

Mlle Guimard. — De tout mon cœur, madame.

M. Dufoy. — Bonjour, madame.

SCÈNE IV.

M. DUFOY, MADEMOISELLE GUIMARD.

M. Dufoy. — Cette mère Aubry est bien la meilleure femme du monde; mais une fois partie, plus moyen de l'arrêter, un cheval échappé.

Mlle Guimard. — Ce que je ne puis m'expliquer, c'est de vous voir écouter ces stupidités avec un calme, une patience uniques, vous êtes d'un sang-froid imperturbable.

M. Dufoy. — Le moyen de faire autrement?

Mlle Guimard. — Vous avez beau dire, vous idolâtrez tout ce monde-là.

M. Dufoy. — Oui, je l'avoue, après tout, c'est mon pays, c'est plus fort que moi.

Mlle Guimard. — Vous n'êtes pas fâché non plus d'entendre dire à tout bout de champ : « Voyez-vous là-bas ce gros papa qui marche un peu de côté et qui s'en va frisant les murailles, c'est M. Dufoy, le plus cossu, le plus étoffé de l'endroit. C'est lui qui fait ici la pluie et le beau temps ; ses enfans, il les a tous supérieurement établis à Paris, tous y font admirablement bien leurs affaires. » Cela sonne si agréablement aux oreilles de s'en-

tendre trompetter ainsi! Ah! que je ne suis pas la dupe de cet amour du lieu qui vous vit naître. Mais j'ai le malheur d'y voir clair, trop peut-être, ce qui ne m'empêche pas, dans mon petit for intérieur, de penser ce que bon me semble.

M. Dufoy. — J'ai toujours eu le bon esprit de me contenter de tout.

Mlle Guimard. — Le beau mérite quand on n'a besoin de rien, quand on a tout à bouche que veux-tu!

M. Dufoy. — Ma recette est des plus simples, j'ai toujours rencontré plus malheureux que moi.

Mlle Guimard. — Vous êtes ce que nous appelons un grand homme, un philosophe?

M. Dufoy. — Mais oui, je crois.

Mlle Guimard. — Je ne suis plus étonnée, d'après cela, du plaisir que vous semblez goûter aux déclamations impies de cette femme.

M. Dufoy. — J'ai cru remarquer, au milieu de tout son bavardage, des choses assez sensées.

Mlle Guimard. — Je vous conseille d'en parler! des absurdités du commencement à la fin, un athéisme révoltant, un cynisme effroyable; mais où nous mènera cet oubli de toute espèce de retenue et de convenance, où allons-nous, je vous le demande?

M. Dufoy. — Je n'en sais rien non plus.

Mlle Guimard. — Ah! que l'abîme des révolutions est loin d'être comblé!

M. Dufoy. — Mon Dieu! mademoiselle, laissez donc aller les choses d'elles-mêmes, vous vous faites un mal... Tout ce que vous direz et rien ne changera pas la face des affaires.

Mlle Guimard. — Et tout cela, parce que chacun aujourd'hui se croit un génie. Croyez-vous, par exemple, que si M. de Grandbois avait fait avec M. son fils, comme jadis M. le marquis de Grandbois, son père, eût fait avec lui, que ce petit monsieur se serait fait sauter la cervelle à quatorze ans, parce qu'il n'avait pas encore été compris? Un morveux qu'il eût fait enfermer à la Bastille, M. le marquis son père; et M. de Grandbois ne serait pas à le pleurer maintenant plus qu'il ne le mérite. Quant à moi, je ne l'ai pas plaint un seul instant; au contraire, je me suis contentée de penser à sa famille, et j'ai trouvé qu'il s'était conduit en cette circonstance comme un petit sot.

M. Dufoy. — Il est certain que ce jeune homme a commis là une grande faute.

Mademoiselle Guimard. — Un polisson, qui de la vie ne mettait les pieds à l'église; encore un philosophe.

M. Dufoy. — Bien obligé.

Mademoiselle Guimard. — Je plains sa pauvre mère, qui certes ne méritait pas cela. Quant au père, il en a pris bien vite son parti, il n'a pas été long-temps à s'en consoler. Le voilà donc député! La belle chute! Je ne sais s'il est honteux de se montrer; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je viens de le rencontrer, et c'est tout au plus s'il avait l'air de me connaître.

M. Dufoy. — Il est pourtant, M. de Grandbois, fort honnête avec tout le monde.

Mademoiselle Guimard. — Avec ceux surtout qui peuvent lui être utiles. Aurait-on jamais vu, autrefois, dans la famille des messieurs de Grandbois, se conduire comme on le fait aujourd'hui? Mme de Grandbois, sa mère, se serait-elle jamais compromise au point d'aller à travers champs chez les vignerons, quêter des voix pour son noble époux? Il leur sied bien, après des vilenies semblables, d'aller se carrer dans leur équipage! Je sais bien qu'à leur place je n'oserais me montrer nulle part. Fi, l'horreur! c'est dégoûtant!

M. Dufoy. — Est-ce bien vrai?

Mademoiselle Guimard. — Il n'y a pas à dire, je l'ai vue, vous dis-je, de mes propres yeux, et je l'ai suivie dans toutes ses promenades; aussi puis-je en parler savamment.

M. Dufoy. — Je n'aurais jamais cru cela.

Mademoiselle Guimard. — Mais c'est elle qui a poussé M. de Grandbois à faire tout ce qu'il a fait. Vous-même, que ces gens-là semblent combler d'égards aujourd'hui, demain ils ne vous connaîtront plus; vous, monsieur Dufoy, qui avez été le grand meneur dans tous ces beaux tripotages.

M. Dufoy. — Je n'ai pas de regrets, je l'ai fait dans une bonne intention, ma conscience ne me reproche rien.

Mademoiselle Guimard. — Vous avez voulu en faire une fois encore à votre tête, comme toujours. Votre épouse, je le sais, n'a jamais approuvé votre façon d'agir à cet égard.

M. Dufoy. — C'est-à-dire que je suis toujours à me demander pourquoi Mme Dufoy, qui est excellente, a toujours eu de l'éloignement pour ces personnes-là.

Mademoiselle Guimard. — Par la raison toute simple que nous autres femmes, soit dit en passant, avons parfois de bonnes idées, mes chers messieurs.

M. Dufoy. — Mais ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant encore, que c'était Mme de Grandbois qui avait poussé son mari à faire ce qu'il a fait?

Mademoiselle Guimard. — Je vous répondrai à cela qu'il n'y a point de règle sans exceptions; toutes ne lui ressemblent pas, Dieu merci!

M. Dufoy. — Mais quel bruit? Dieu me pardonne on dirait une émeute.

Mademoiselle Guimard. — Cela ne m'étonnerait pas, tout est en convulsion; et vous ne voulez pas me croire encore quand je vous dis que nous sommes à deux doigts de notre perte.

M. Dufoy. — C'est tout bonnement le père Bontemps et le maréch qui sortent du cabaret.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PÈRE BONTEMPS, LE MARÉCHAL.

Le père Bontemps. — Ah! fichtre oui, qu'si j'avions n'a r'commençais c'que j'avons fé, j'y r'garderions n'a deux fois, pas si bête.

Le maréchal. — Mé itou qu' j'aimerions bé mieux n'jamé m'app'lais Tubœuf ed'mon nom.

M. Dufoy. — Mais qu'avez-vous donc, père Bontemps?

Le père Bontemps. — T'nais, m'sieu Dufoy, je n'vous voyons tant seulement point tant qu' j'équiont ed' mauvaise himeur. J'désirons trouver queuqu'un pour leur battre.

Mademoiselle Guimard. — Monsieur Dufoy, je suis votre servante.

Le père Bontemps. — De tout mon cœur, mademoiselle.

SCÈNE VI.

LE PÈRE BONTEMPS, M. DUFOY, LE MARÉCHAL.

M. Dufoy. — Voyons, père Bontemps, de quoi s'agit-il; il se passe quelque chose qui n'est pas naturel?

Le père Bontemps. — J'avons que j'ons n'étais n'enfonçais par vout' Faucheux, que j'sommes ben r'venu d'sus son compte, marchais.

Le maréchal. — C'équiont nein n'homme, qui vous promettions tout pour avoir des voix, et eune fois qui les ont évues, y s'fichont n'autant d' vous comme de rien du tout.

Le père Bontemps. — La maîme chose.

M. Dufoy. — Cela m'étonne, père Bontemps, ce que vous me dites là, surtout d'après notre conversation de tantôt.

Le père Bontemps. — Y n'm'avions point fé n'a c'matin c'qui m'avons fé n'a c'te remontée.

M. Dufoy. — C'est donc bien fort, ce qu'il vous a fait?

Le père Bontemps. — Mé qui croyions si ben à tous ses biaux complimens; faire des choses pareilles!

Le maréchal. — Y m'en aviont fé d'belles promesses, marchais; dais mille et dais cents, qu'il allions m'faire avoir la croix d'honneur comme quoi qu'j'avions servi au 9e dragons, qu'j'allions ferrer, sauf vout'respait, toutes les bêtes du pays, enfin si j'vous disions tout c'qui n'm'aviont point dit, vous vouriais point l'croire.

M. Dufoy. — Pardon, il commence à se faire tard, vous ne paraissez point disposé à me mettre au courant de sitôt, je vous souhaite bien le bonjour.

Le père Bontemps (le retenant). — Vous n'a point d'besoin d'vous z'en allais d'si d'heure, j'allons faire venir queut'chose ilà.

M. Dufoy. — Bien obligé, je ne prends jamais rien entre mes repas.

Le père Bontemps. — Comme vous vourais. Dites donc, m'sieu Dufoy?

M. Dufoy. — Eh bien?

Le père Bontemps. — Etes-vous t'y nein brave homme?

M. Dufoy. — Mais je crois que oui.

Le père Bontemps. — J'sommes brave itou. J'sommes Francé.

Le maréchal. — Je l'sommes tous Francés, j'sommes trois Francés, pas vrai, M. Dufoy?

M. Dufoy. — Où en voulez-vous venir?

Le maréchal. — Dit'z'y vite vout' conte à c't' homme.

Le père Bontemps. — D'abord c'équiont d'z'horreurs, j'vous en pervenons, qui m'avont fait.

Le maréchal. — Sans comptais qui z'en avont n'accrochais à la premiare révolution qui l'avons point tant méritais, marchais.

M. Dufoy. — Quand vous voudrez, père Bontemps, je suis à vos ordres.

Le maréchal. — Faut-il qui seyont brigands, d's'adressais à un homme d'âge.

M. Dufoy. — Si vous parlez toujours, maréchal, il me sera impossible...

Le maréchal. — Vous n'avais qu'à v'ni cheux nous, père Bontemps, qui l'y disiont core, el sourno's qu'il équiont, quand vous aurais à avoir ed' besoin d'queut'chose, r'gardais nout'maison ne pus ne moins qu'si cequiont n'a vous. J't'en fichons!

Le père Bontemps. — Qui l'aviont dit tout d'même; j'ons qu'à y allais dans leux maisons, j's'rons ben traitais, à preuve c'est que j'y ons n'étais, marchais.

M. Dufoy. — Et que lui demandiez-vous?

Le père Bontemps. — J'li d'mandions rien.

M. Dufoy. — Comment alors a-t-il pu vous refuser?

Le maréchal. — Moins que rien, point vrai, père Bontemps?

Le père Bontemps. — Eune bêtise.

Le maréchal. — Est-ce qui n'aviont point dressais cont' nous ein procès-verbal, son garde, el'lenr'demain qu'il aviont n'étais nommais députais?

Le père Bontemps. — Ça, je l'on vu.

Le maréchal. — Tout ça pasce que nout' petit il aviont n'étais tirais

queuques coups d'fusil sus ses volailles... un afant ed' dix-huit ans ! J'en ons évu pour dix-sept francs, aveucq c'vieux chauffeux-là.

Le père Bontemps. — C'qui m'avions fé il équiont pus fort qu'tout ça.

Le maréchal. — C'équiont pas pus fort que de s'fâcher quand j'mons mis tous ed'cheux nous, el'jour ed'Pâques dans leux banc, qui z'out évu la chose d'nous z'en faire sortir.

M. Dufoy. — En conscience, maréchal, vous avez bien le moyen de louer un banc.

Le maréchal. — Mais pisqui n'y v'n'ont jamais dans leux vieux banc, qui y avions dix-huit mois que j'y allions.

M. Dufoy. — Et ne me disiez-vous pas, père Bontemps, que ce qui vous a été fait était plus affreux encore ?

Le père Bontemps. — Ca l'équiont tant n'affreux, que si j'avions évu dix années ed'moins, j'y brésillions toute sa-satanée maison, quoi !

M. Dufoy. — Vous auriez eu tort.

Le père Bontemps. — Vous n'pourrais jamé savoir c'que j'ons souffart.

M. Dufoy. — Il est même probable que je ne le saurai jamais.

Le maréchal. — Dist'-zy donc pourquoi, vous pouvais ben li dire à c't'homme.

M. Dufoy. — Tout comme vous voudrez.

Le père Bontemps. — Pisqu'vous voulais, j'allons vous l'dire.

M. Dufoy. — Je suis tout oreilles.

Le père Bontemps. — Vous saurais, m'sieu Dufoy, qu'cheux nous j'ons jamé rien r'fusais n'à parsonne.

M. Dufoy. — C'est une justice à vous rendre; aussi vous la rend-on complétement.

Le maréchal. — J'ons t'y point ed'besoin les uns d'eune chose, l'z'aut' d'eune aut', dans la vie de c'monde ?

M. Dufoy. — Continuez, père Bontemps.

Le père Bontemps. — J'ons jamé rien r'fusais n'à parsonne.

M. Dufoy. — Nous savons cela.

Le père Bontemps. — Eh ben ! j'ons étais li d'mandais tantôt eune échelle à c'brigand d'Faucheux-là, leux sale cocher y m'l'avons r'fusais.

Le maréchal. — C'équiont t'y eun affront, eune abomination à faire à eun homme ?

M. Dufoy. — Peut-être M. Faucheux n'en a-t-il rien su ?

Le père Bontemps. — Que j'le connaissons ben n'à c't'heure, marchais.

Le maréchal. — Ein homme si riche, m'faire donnais dix-sept francs pour dais bigres ed'pigeons de rien, ein mauvais gars qu'jon's fé nommais députais.

Le père Bontemps. — Qui vegniont des dix fois cheux nous dans neune journée.

Le maréchal. — Qui nous empêchont de nous mette dans leux banc, marchais.

Le père Bontemps. — Eune méchante échelle qui m'avont r'fusais.

Le maréchal. — Et mes dix-sept francs, que j'yons donnais.

M. Dufoy. — C'est une indignité.

Le maréchal. — Si y a jamais queut'chose ed'sangeais... marchais.

Le père Bontemps. — J'voterons pour m'sieu ed'Grandbois, marchais.

Le maréchal. — Mé itou, c'étiont n'assurais.

Le père Bontemps. — C'équiont point l'embarras, c'équiont un fiar itou, m'sieu ed'Grandbois.

Le maréchal. — Après tout, faut-y point qui seyont fiar, ein seigneur, c'équiont'y point son état de l'être ? Il équiont ben fiar, c'Faucheux-là, pourquoi qu'l'aut' il ne l'seriont point, pis qu'c'equiont nein noble.

Le père Bontemps. — T'nais, tant pis, m'sieu Dufoy, faut qu'vous nous r'mettiais n'aveucq li.

Le maréchal. — Vous s'rais nein brave homme.

M. Dufoy. — Ce serait avec un grand plaisir, messieurs ; mais je retourne ce soir à Paris ; bien le bonjour.

SCÈNE VII.

LE PÈRE BONTEMPS, LE MARÉCHAL.

Le maréchal. — T'nais, voulais-vous que j'vous dise, père Bontemps ?

Le père Bontemps. — Quoi qu'tu veux ?

Le maréchal. — C'vieux Dufoy-là, c'équiont point core grand'chose c'bon.

Le père Bontemps. — Ein calin, j'le connaissons ben, j'ons étais n'à l'école as emble.

Le maréchal. — Vous à-t'-y jamé magé cheux eux ?

Le père Bontemps. — Jamé.

Le maréchal. — Ein fiar itou.

Le père Bontemps. — T'en viens-tu à quand mé ?

Le maréchal. — Où qu'vous allais ?

Le père Bontemps. — Au cabaret.

Le maréchal. — Allais, marchais.

HENRY MONNIER.

Portrait de M. Thiers. (1)

Depuis que les restes de Napoléon nous sont rendus, la France éprouve le besoin de savoir à quoi s'en tenir sur quelqu'un qui n'est pas de la famille, mais qu'on prétend l'héritier du héros, non pas l'héritier du sang dont une portion est à Ham et l'autre en exil, mais le véritable héritier par le génie, et le sacre d'un nouvel enthousiasme.

Essayons de combler cette lacune des chroniques parisiennes, de satisfaire la curiosité publique, sur l'homme d'esprit que la sottise des amitiés ou des haines pose en troisième prétendant ; parlons à fond de M. Thiers, cette espèce de duc de Normandie de la race impériale. Aussi bien nous comptons parmi ceux qui eurent la prescience de M. Thiers avant sa fortune, le courage de le défendre contre la calomnie, le désintéressement de le fuir quand le pouvoir lui est tombé dans les mains.

Il nous va donc de dire le vrai sur ce personnage singulier devenu inexplicable à force d'être expliqué par l'adulation ou par l'envie.

Deux travaux historiques ont été faits sur M. Thiers : biographies nées de ses contemporains, de ses confrères en journalisme : l'une, attribuée à M. Loëve-Weimars, parut dans la *Revue des Deux-Mondes* ; l'autre, écrite par M. Fortuné Boilay du *Constitutionnel*, dans le *Dictionnaire de la conversation* ; la première hostile, qui fut récompensée comme un éloge ; la seconde bienveillante, qui a été négligée comme une satire ; chacune enfin traitée comme l'autre méritait de l'être.

Il ne faut pas compter, pour les spirituels biographes, la croix d'honneur, qu'ils méritaient à bien d'autres titres, et que M. Thiers ne refuse à personne quand il est ministre.

Ceux qui ont étudié l'histoire avec un peu plus de patience que M. Thiers n'en met à l'écrire, le connaissaient bien avant que d'avoir fait sa connaissance ; il y a long-temps qu'ils ont lu son portrait dans les lignes suivantes de Saint-Simon, sur un petit monsieur fort mêlé aux affaires de la régence, à la politique anglaise du cardinal Dubois, et qui, sans avoir travaillé en maître, nous est représenté par le grand écrivain comme ayant fourré dans tout, à cette époque, sa main agile et audacieuse :

« Rémond, dont il a été parlé ailleurs, fut introducteur des ambassadeurs ; comme il devint une espèce de petit personnage, et quoique subalterne fort dangereux, il est à propos de le faire encore mieux connaître. Il était fils de Rémond, » fermier général, connu sous le nom de Rémond le Diable. Ce fils était un petit » homme qui n'était pas achevé de faire, et comme un biscuit manqué, avec de » vilains traits et une voix enrouée comme un homme réveillé en pleine nuit en » sursaut. Il avait beaucoup d'esprit ; il avait aussi de la lecture et des lettres, et » encore plus d'effronterie, d'opinion de soi et de mépris des autres. Il se piquait » de tout savoir, prose, poésie, philosophie, histoire, même galanterie, ce qui lui » procura force ridicules aventures et brocards. Il fut le savant des uns, le confi- » dent et le commode des autres, et de plus d'une façon, et ne se cachant pas de » la détestable fonction de rapporteur quand on voulut et que cela lui parut » utile. Il s'attacha à plusieurs, et surtout à l'abbé Dubois, dont il allait disant » pis que pendre pour faire parler les gens et le lui aller redire ; enfin à Stairs, » dont il devint le panégyriste et l'homme à tout faire. Sa souplesse, l'ornement » de son esprit, son aisance à parler et à frapper, sa facilité à adopter le goût de » chacun, une sorte d'agrément qu'on trouvait dans sa singularité le mirent quel- » que temps fort à la mode. Il a fini par épouser une fille du joaillier Rondé, en » quoi il n'y eut ni disparité ni mésalliance, et par donner souvent des soupers » à bonne et honorable compagnie. »

Ce portrait n'est-il pas presque ressemblant ? Mais il a besoin d'être rajeuni par quelques touches, bien que ce fût une manière piquante d'expliquer M. Thiers par le Rémond, en le commentant à la manière de Leduchat ; ce ne serait l'estimer ni lui ni nous ce que nous valons : mieux vaut s'en tenir à la sobriété de ces aperçus intimes, qui seuls apprennent quelque chose de vif sur les gens à l'état de réclame permanente dans les gazettes.

Le provincial, l'enfant du peuple, lancés vers la vie parisienne, si peu qu'ils soient, de si bas qu'ils partent, sont soutenus par une paternité quelconque : M. Thiers, au contraire, tuteur de sa famille, nous est arrivé comme un petit sauvage qui attend tout de la société, à laquelle il ne doit rien, et rien des siens qu'il ne connaît pas.

Après avoir reçu à Aix une éducation presque gratuite, y avoir fait son droit avec les livres et dans le domicile que lui prêtait M. Arnaud, père de Mme de Reybaud, M. Thiers, équipé d'un petit prix remporté à la petite académie de son endroit, vint battre le pavé de Paris.

Car le pavé de Paris, si dur à ses habitans, est moelleux comme un tapis pour tous les provinciaux, les étrangers, les Génevois, les juifs polonais qui veulent faire fortune. Ici, le fils d'un boutiquier honnête n'a guère d'autre chance que de devenir conscrit ou acteur de la banlieue.

Les aumônes vont trouver des savoyards valides, et un vieillard parisien peut mourir de faim sur le trottoirs de la grande cité.

Introduit au *Constitutionnel* pendant que son ami Mignet entrait au *Courrier Français*, M. Thiers, avocat et client de Manuel, débuta par des articles sur le salon, traitant d'art et de peinture, révélant déjà cette monomanie de savoir tout, de juger tout et par prédilection les choses qu'il ignore, surtout celles qu'il veut apprendre.

(1) Extrait des *Nouvelles à la main* (livraison de juin). En vente, rue de Laghien, 10.

Dès qu'il écrivit sur la politique, ce fut pour combattre la réélection de Manuel expulsé de la chambre; pour préluder à cette ingratitude qu'il a fini par ériger en système, afin d'en curriger l'odieux.

Il est vrai qu'il venait de charger de protecteur, et que ce nouveau protecteur était M. Laffitte, patron généreux, spirituel et élégant des *vieux braves* de l'empire et des jeunes conscrits du libéralisme.

Après avoir à peine espéré d'être reçu à un bout de table dans cette maison d'asile, M. Thiers y entra le chapeau sur la tête, et ce fut plaisir que de le voir s'essayer tout de suite à la familiarité, dormir déjà et apprendre ce sommeil de salon par lequel il est devenu célèbre. Exploitant la veine d'utilité de chacun, il demandait à tous des renseignemens pour son *Histoire de la Révolution*; car c'est là sa manière de procéder, par des conversations forcées et la mémoire des autres, à tous ses travaux : frère quêteur bien plus que bénédictin de l'histoire.

Parce qu'il fréquentait un financier, il crut l'être devenu. Pendant sa notice sur Law, il ne voulut voir que des financiers, depuis M. le baron Louis jusqu'à M. Ouvrard alors à Sainte-Pélagie.

L'Histoire de la révolution française avait été d'abord conçue par Félix Bodin qui avait pris M. Thiers comme adjoint, et, ce qui était possible dans ce temps-là, comme secrétaire : au bout de trois mois de collaboration et d'un volume, M. Thiers était propriétaire de cette histoire, et comme M. Tartufe, il mettait, mais plus décemment, Orgon Bodin, à la porte de son livre.

Vif, sans façon, hardi comme un myope, M. Thiers espéra tout de sa nouvelle position, espéra même des succès d'élégance et de galanterie. C'est à cette époque qu'on lui connut un cheval pie et quelques liaisons idem : qu'on le vit le matin l'habit boutonné, la badine à la main, parader sur le perron de Tortoni, comme un brave de la Loire cherchant des gardes-du-corps, et le soir au Gymnase, faire, auprès de la *veuve à ving ans d'un colonel*, le mauvais sujet à la manière de Gontier.

Après avoir ainsi tourmenté la renommée par des prétentions, il voulut la fixer par des titres, et aussitôt parut l'*Histoire de la Révolution française*.

Arrive 1830 : des caprices du financier, des fredaines de l'homme du monde, des passions du journaliste, des études de l'historien, M. Thiers passe à l'action. Attendez. Nous allions oublier le fait caractéristique de la fondation du *National*, qui était une ingratitude contre son père adoptif le *Constitutionnel*. Tel est M. Thiers : entrebâilleur de toutes les portes, et il les ferme vite à tout le monde; et une fois installé au *National*, il ne voulut rien laisser faire et tout faire, pour noyer dans son abondance laxative le talant de Carrel dont il jalousait déjà la supériorité. Carrel avait des convictions, du caractère et du cœur. Au lieu de se laisser exporter dans une préfecture, il garda le *National* que M. Thiers quittait au plus vite, pour courir, après la victoire, au partage d'un pouvoir naissant, en curieux plus encore qu'en affamé, il faut le dire. M. Thiers était avide de tout prendre pour tout apprendre, impatient de fureter les secrets de toutes les archives, de jouer avec tous les ressorts de la machine administrative, au risque de les casser, comme font les enfans; entraut partout, s'offrant à tous, à Lafayette, au duc d'Orléans, à M. Guizot, se réclamant de M. Laffitte, du baron Louis, obtenant enfin son entrée au conseil d'état et au ministère des finances.

C'est alors qu'on fit à M. Thiers un chagrin qu'il ne méritait pas. On suspecta la pureté de ses actes, et rien n'est plus injuste, ni plus odieux; M. Thiers est un honnête homme; il est trop artiste, trop peu soucieux de l'avenir, trop étourdi même pour descendre dans les ténèbres d'une concussion.

M. Laffitte livra tout le ministère des finances à cette vivacité d'écureuil; et une fois à l'œuvre, le prétendu représentant de la révolution, qui, dans ses dix volumes, n'avait pas trouvé un mot de sympathie pour le peuple, faillit, par son coup d'essai de l'impôt de quotité, ruiner le gouvernement dans les affections populaires.

En même temps, la propagande avait M. Thiers pour admirateur provisoire, pendant le sac de l'Archevêché, quand heureusement pour lui Casimir Périer vint inaugurer le système contraire de la paix et de la résistance.

M. Thiers cessa alors de voir M. Laffitte, et bientôt de le saluer.

Député nouveau, il se dévoua à la besogne de faire la guerre à la gauche et d'empêcher la France de la faire à l'étranger; rapporteur du budget, il se donna toutes les fantaisies monarchiques, défendit l'hérédité de la pairie, les pensions des Vendéens, la nécessité des gros chiffres pour les traitemens ou la liste civile; toutes choses dont il a trouvé plus retard la satire très ingénieuse dans les lettres de M. Cormenin. Soldat de pamphlet en même temps que de tribune, il continua la session dans son écrit *de la Monarchie* de 1830, contre la double opposition naissante des radicaux et des légitimistes: persifflant avec le dernier mépris M. Barrot, M. Berryer et les *monstrueuses coalitions*, dont ces messieurs lui ont cédé us tard le drapeau.

Il est ministre enfin : quelle joie pour l'ambitieux et le curieux, car l'un ne se sépare pas de l'autre : l'ambitieux tient un portefeuille, le curieux trouve dans ses attributions la police et le télégraphe : enthousiaste alors de Fouché, il se mettait au fait de toutes ses traditions et voulait absolument faire un grand coup. La duchesse de Berri fut arrêtée.

Inspiré par M. de Tailleyrand, cautionné par les doctrinaires, il fit pourtant de piètres débuts à la chambre : on riait à l'entendre, et M. Laffitte recevait des reproches pour avoir inventé cet homme d'état nazillard, décousu, doué seulement de la faculté de gasconner longuement, de relâcher une discussion par des répétitions languissantes et des cancans de portière.

Ses goûts de police une fois contentés, M. Thiers voulut exercer sur autre chose sa curiosité, et le ministère du commerce avec les monumens publics, la loi des cent millions, les études de chemins de fer et de canaux, lui fournit de nouveaux alimens. Petit à petit l'importance lui vint, son audace le poussa partout : sa courtisanesque passion pour la bêtisse fit préférer en haut lieu la babillarde légèreté de ce petit barbier, à la sévérité incommode de M. de Broglie et de M. Guizot.

Revenu à l'intérieur, M. Thiers, un peu fatigué, se prit de vapeurs et de nostalgies; il lui fallut des gazelles.

Et des gazelles furent lâchées dans son jardin.

Il les adorait et courait après pour les embrasser. Et autour de lui tous ses favoris s'appelaient les gazelles du ministre.

On se disait : « Un tel est passé gazelle depuis hier soir. — Etes-vous encore gazelle? Moi, je n'ai été gazelle que vingt-quatre heures. »

M. Cavé, M. Guizard, M. Rivet, M. Dittmer, M. Lavocat des Gobelins, dix autres encore furent gazelles.

Un beau jour, M. Thiers s'amusa à détruire le 11 octobre, et comme il vit une fois quelques députés des centres, les Jacqueminot, les Fulchiron, réunis dans une incroyable députation, le venir supplier de reprendre le pouvoir, il se donna la suprême fantaisie d'être président du conseil et ministre des affaires étrangères.

Récapitulons : les idées de révolution et de propagande, puis l'adoration du pouvoir, la béatification du juste-milieu, le système de paix universelle et à tout prix, l'oubli de la Pologne, le déchaînement contre les tendances démocratiques, toutes les idées, tous les systèmes ont été autant de passades pour M. Thiers; et, couronne étrange de cette rosière populaire, le coup de septembre a été dans cette première période son seul amour, sa grande passion.

La rédaction de ces lois ne revenait pas à M. Thiers, mais à M. Persil.

Eh bien! c'est au ministère de l'intérieur qu'un enfant de la presse disait à ses collègues : « Donnez-moi tout cela. J'ai appris dans l'opposition ce qu'on peut faire avec des journaux; je vais vous les tuer d'un coup. » C'est par M. Thiers que furent forgées ces armes qui tueraient en effet la liberté de la presse si l'on osait les appliquer avec le même génie infernal qui les inspira à un journaliste parvenu.

Au 22 février, triomphe de sa personnalité, M. Thiers ne fut à personne; c'est ce qu'on peut appeler un temps d'arrêt, une jachère dans ses galanteries; mais il faisait déjà les yeux doux à l'opposition en adoptant deux de ses favoris, MM. Félix Réal et Dufaure, introduits au conseil d'état.

Ces agaceries furent suivies de sa chute sur la question d'Espagne, et alors il se trouva naturellement donné par la disgrace à ses anciens adversaires.

Phryné de tous les partis, blasphémant contre d'anciens amours, M. Thiers ne mit plus de pudeur dans ses infidélités, se prit à appeler les lois de septembre une infamie, la paix une honte, l'ancienne majorité une quantité sans qualité, le centre Lamartine une académie de rêveurs, le centre Passy une coterie de vieillards, de transfuges, et l'épée du maréchal Soult un glaive de bois.

Nous avons vu M. Thiers prendre dans des conversations de journal ou de salon les élémens de ses premiers livres; mais au 1er mars, il voulut organiser lui-même des flottes et des armées dans l'intérêt de son Histoire de Napoléon. A bout de trois mois, M. Thiers avait tout brouillé au dedans et au dehors, pour s'instruire. Son éducation était complète, sauf celle des batailles, qui eût été trop chère; il l'a reconnu par la note du 8 octobre et s'en est allé gaîment après s'être répété, sans doute, ce que M. Cousin dit naïvement dans un des derniers conseils du 1er mars: « Il est temps que l'on nous renvoie à nos livres, car nous pourrions bien fermer celui de la monarchie. »

On a beaucoup parlé de la camarilla de M. Thiers; mentionnons-la sans allusion aux prétendues influences d'un autre sexe, que le sérieux de cet article se plaît à éloigner, et que la main d'une femme de grand talent a pu seule toucher, en une charmante comédie dont le succès a été étouffé dans un salon, par les gardes municipaux littéraires que M. Thiers avait apostés à toutes les issues de la pensée.

Quelle est donc cette camarilla?

Elle se compose de M. Mignet, de M. Mottet; M. Madier-Montjau n'en est plus.

M. Mignet représente les idées du gouvernement, la confidence des nouvelles, la fourniture des documens officiels, les intrigues auprès des académies, les relations avec les anciens amis oubliés; il accompagne *monsieur* dans les salons; c'est un menin littéraire.

M. Madier-Montjau avait, dans ses attributions, les relations intimes avec les deux familles, surtout avec la première. Il aimait M. Thiers comme un fils, comme un compatriote; faisait des courses utiles, recevait des paroles d'honneur, en plaçait le plus possible, et entreprenait généralement tout ce qui pouvait l'éloigner de la cour de cassation.

C'est M. Madier qui s'en allait disant aux conservateurs acharnés contre M. Thiers : « Le petit, si vous le contrariez, perdra ce pays-ci pour vous punir. »

M. Mottet, représente l'élection d'Aix, les relations provençales. C'est le département des Bouches-du-Rhône à Paris et à la chambre.

Depuis le 1er mars, M. Thiers a laissé multiplier chez lui l'espèce *des rats politiques*.

Le défaut dominant de M. Thiers, c'est le mépris des autres; sa plus grand qualité, la confiance en lui-même.

Impatient et distrait, bon diable et mauvaise langue, sans amitié mais sans haine, sans souci des opinions, y compris la sienne, diplomate retors et musard,

causeur excellent dans le monologue, il semble toujours chercher une trappe ou attendre un ballon pour s'échapper. Il trépigne, il s'assied, ferme ses yeux derrière ses lunettes, va dans tous les sens, se donnant l'inconvenante façon de marcher en avant le premier ; parlant, sans tourner la tête, aux gens dont il se fait suivre ; n'écoutant jamais, sans niaiser à une besogne quelconque, comme couper les pages d'un livre, déranger des papiers ou sonner des gens dont il n'a pas besoin.

Cet homme, qu'on croit toujours occupé de grandes choses ou de graves entretiens, se complaît à deviser de riens sur les uns et sur les autres; combien gagne celui-ci? que mange celui-là? Friand de tous les caquets du monde ou des lettres; là une oreille pour toutes les alcôves de la galanterie, et un doigt dans toutes les cuisines de la politique; mais bavard comme tous les curieux, il croit tout et ne garde rien.

Quand il se livre à l'éloquence, il faut que tout concoure à son succès de tribune. Il n'y a pas moyen de lui parler d'autre chose, et le premier venu, un solliciteur, un chef de service, sont forcés de parler avec lui du sujet dont il est plein, de lui trouver des objections, et de le combattre.

« Je fais, dit-il, comme les chirurgiens, qui s'essaient d'abord pour rien, dans les hôpitaux, à des opérations que leurs clients admirent et paient très cher plus tard. Je fais parler tout le monde, je recueille souvent des réponses ingénieuses, je rencontre des difficultés inattendues; je parle, on me réplique, cela dans une matinée, et à une heure mon discours est fait. Je plastronne comme un homme qui fait des armes avec un ami avant d'aller se battre avec un adversaire. »

C'est que M. Thiers manque d'instruction, ce qui peut sembler extraordinaire, et qu'il n'apprend et ne prépare rien qu'au moment même : procédé suffisant pour discourir dans nos assemblées.

On n'est pas gêné par le bagage des souvenirs ou de l'érudition. Le vaisseau va d'autant plus vite qu'il a une plus petite charge.

Quand le hasard ou la distraction l'amènent sur une matière neuve pour lui, il s'en éprend comme de la conquête d'un nouveau monde; son admiration le déborde. Ses intimes se souviennent de celle qu'il fit éclater pour Denis d'Halicarnasse et Diogène Laërce qui venaient de lui tomber sous la main.

Christophe Colomb perpétuel, il est toujours dans la fièvre des découvertes.

Écrivain ou orateur politique, il est encore et toujours le journaliste; allant au plus pressé, à l'effet du moment, faisant *de la colonne* à la tribune, c'est-à-dire prolixe, commun, *bonne femme*, abusant de ce préjugé général et parlementaire, qui prend le trivial pour le bon sens, et la négligence pour la clarté.

Un de nos amis a défini ainsi M. Thiers :

« C'est M. de la Palisse très spirituel, avec le courage de ses opinions. »

Enfant gâté de l'école de Voltaire et du dix-huitième siècle, qui avaient desséché le langage pour le rendre plus clair, mais qui avaient gardé le feu de la philosophie et l'élévation des idées, M. Thiers ne tend qu'à se placer dans le milieu de tous les lecteurs et de tous les auditeurs.

Il applique à l'éloquence et à l'histoire le procédé de Scribe, d'Horace Vernet et d'Auber, qu'on appelle la facilité et qui consiste à ne donner au public que la dose d'esprit qu'il supporte.

Il faut en prendre son parti, il y a de tout dans M. Thiers, excepté du Napoléon. On se demande s'il lui reste l'étoffe d'un Richelieu, d'un Mazarin, d'un Dubois, d'un Talleyrand, et de tous les partis tour à tour suivis et quittés, lequel reprendra le premier cette ancienne maîtresse sur le retour.

Après toutes ces promiscuités, que le temps ne couvre pas décemment; après ces déréglemens politiques, nous sommes heureux, pour M. Thiers, pour sa gloire, qu'il se soit réfugié dans l'étude, comme une fille repentie se retirait aux Carmélites. Il a bien fait de revenir à ces lettres qu'il a tant méprisées, aux journalistes dont il aura tant besoin pour annoncer son livre, après les avoir tant honnis. Il se retrempera et fera peut-être une bonne fin.

Il est au couvent de l'histoire, il en peut sortir meilleur et plus fort.

Nous craignons pourtant que son livre, qui ne devrait être qu'une noble consolation, ne se rapetisse jusqu'aux proportions d'une vengeance; nous craignons que l'auteur ne s'imagine plutôt qu'il est dans l'exil que dans la retraite, et qu'il n'entreprenne une apologie outrée de l'empire arrangée en longue et satirique antithèse du gouvernement de juillet.

Quant à le donner comme un prospectus de dictature personnelle, on nous trouvera toujours incrédules à de si tristes illusions.

Il est impossible que l'histoire ne rende pas calmes et sérieux ceux qui y touchent, et M. Thiers sait comme un autre qu'on ne devient pas César parce qu'on écrit un supplément à ses *Commentaires*.

La napoléomanie est un tic de ce temps-ci, une distraction domestique que M. Thiers partage avec un grand nombre d'autres gardes nationaux dans la vie intérieure, et que la malignité a certainement exagérée depuis les fortifications, par le souvenir de ses promenades à grands petits pas, la main derrière le dos ou dans le gilet.

Allons, quand M. Thiers aura fini son ouvrage, il s'apercevra, en quelque état que soit notre patrie, qu'il a l'âge de Barras et passé celui de Bonaparte; qu'il peut bien se fourrer dans l'histoire de Napoléon, mais que jamais Napoléon ne l'eût mis dans la sienne.

Trois jours du règne de Léon X.

Le soleil descendait rapidement. Après avoir illuminé Rome sous mille aspects divers et entouré d'une auréole de feu comme une tête de saint la boule d'or du Panthéon, ses rayons couraient sur la campagne et perçaient les massifs des villas qui bordent le Tibre.

Tout est jaune à cette heure du soir dans Rome, le ciel, le fleuve, les grandes places, les rues désertes, les fontaines, les obélisques, les statues, la face vive et ridée des habitans. Tout est or et safran. C'est un effet de la nature sulfureuse du sol dans les climats méridionaux. Ce glacis dissipé, le violet tranchant du ciel se moutre, le brouillard tombe sur les marais; il s'évanouit en fumée. A cet adieu du jour succède une fraîcheur vivifiante.

La nuit arrivait, nuit de Rome, molle et paresseuse : pas d'étoiles encore. Des signes plus décisifs que ceux du ciel l'annonçaient. Des bouviers à la culotte touffue de rubans, des paysannes cuivrées, portant sous un bras leur enfant enformi, sous l'autre des gerbes de foin, passaient sous les portes de la ville. Les derniers de la troupe priaient ou chantaient ; les plus avancés renvoyaient aux plus éloignés, comme un avertissement de la nuit qui allait les surprendre, les accens mélancoliquement harmonieux du *zampogna*.

La ville de marbre semble alors se recueillir et penser au milieu de sa population de statues. L'Egypte, la Grèce, l'Italie racontent dans le silence leur triste destinée, et des civilisations différentes se groupant autour de ces granits, respirent au bord de ces bronzes. A la variété de ces figurations, à l'indifférence de ceux qui les coudoient sans les regarder, l'étranger ne sait trop si les statues sont les habitans, si les habitans sont les statues.

Rome s'était complètement éteinte ; de ce soleil qui la tenait en fusion quelques minutes auparavant, il ne restait plus qu'un damier chatoyant de vitraux à de hautes croisées : c'étaient celles du Vatican.

Vieux monument, divin et taciturne comme un pape, le Vatican projetait, dans ses proportions gigantesques, sur le pavé de la grande place, son ombre toute tressée de colonnes et de statues immobiles. Parfois venaient à passer, à travers cette forêt de lignes violettes, une litière aux armes d'un cardinal, ou quelque jeune fille effrayée de cette solitude mystérieuse, peuplée et déserte à la fois.

Ces hautes croisées du Vatican éclairaient un appartement très vaste, délabré autant que vaste. C'étaient, pour tout décor, des fresques inachevées, commençant par un lever de soleil, finissant par le mur; des saints dont la mine extatique aspirait au ciel, mais dont les pieds avaient été oubliés par l'artiste, qui faisait attendre, dans le purgatoire de sa pensée, la délivrance du personnage; c'était une corniche richement sculptée, mais encadrant le vide. La rosace du cintre était semée d'anges et d'archanges précipités sur eux-mêmes pour recevoir un lustre, et ils ne saisissaient au passage que l'air, que l'écho des pas et des paroles.

Il s'en disait de fort savantes en ce moment.

Trois hommes d'âges différens, mais tous trois encore jeunes, assis sur des coussins, parlaient, discutaient, tantôt avec calme et précision, tantôt avec emportement. L'inspiration et la science se croisaient; l'une colorait l'autre, toutes deux se modifiaient.

Il étaient assis autour d'un cercle dessiné au charbon : le centre de ce cercle était rempli de sable fin, et ils y traçaient des lignes, en se passant une règle de main en main ; souvent ces trois têtes étaient si absorbées, qu'on aurait pu les prendre pour le groupe de pierre d'un bassin ; elles semblaient endormies ; on entendait courir l'haleine.

Enfin l'un de ces trois hommes alongea une main blanche et potelée, aux doigts de laquelle étincelait un camée jaune égyptien ; avec la délicatesse d'une femme, il décrivit légèrement des lignes, des angles, des cercles, et dit :

— Voilà ma pensée.

« Je veux que la façade ait cent cinquante neuf pieds de haut et trois cent soixante-six de large ; les colonnes auront quatre-vingt-six pieds d'élévation sur huit de diamètre.

» Cinq portes.

» Cinq cent soixante-et-quinze pieds de longueur sur cinq cent dix-sept de largeur, pour le corps de l'édifice.

» La nef du milieu doit avoir quatre-vingt-deux pieds de largeur, et cent quarante-deux pieds de hauteur.

» Qu'en pensez-vous?

Les autres gardèrent le silence.

— Etes-vous de mon avis? répéta le même personnage en secouant une espèce de maçon mal vêtu qui se tenait accroupi.

— Oh! oui, répondit-il précipitamment, comme s'il s'était réveillé en sursaut; oui, certes, nous sommes de votre avis.

— C'est grand, remarqua le premier interlocuteur.

— Mais parce que c'est grand, sera-ce beau? demanda le plus jeune des trois.

— Le sublime vaut bien le beau ; puis la beauté se trouve toujours dans les proportions, riposta celui à qui cette observation semblait s'adresser.

Et le jeune homme continua :

— Soit! Mais quand vous aurez construit un monument aussi élevé que

le ciel, et portant une étoile pour faîte, si le regard ne le saisit pas dans son ensemble, Dieu ne voudra pas y entrer.

Sans s'écarter de la ligne de méditation qu'il poursuivait, celui que nous avons désigné comme un maçon balbutia machinalement :

— Le mur du fond aura donc vingt et-un pieds sept pouces d'épaisseur.

— C'est cela.

— Oui, c'est cela, et si bien cela, que lorsque vous aurez entassé pierre sur pierre dans ces colossales proportions, vous aurez la plus grosse pierre du monde ; mais rien qu'une pierre. Autant vaudrait pousser une montagne à Rome.

C'était toujours le plus jeune qui avait dérangé, par cette bouffée de raillerie, la construction idéale sur laquelle les deux autres commençaient à s'accorder.

— Cependant, Vitruve, reprit le personnage qui présidait la séance.

— Nous vous demandons votre avis. Nous connaissons l'opinion de Vitruve, seigneur ; voyons la vôtre.

Les règles de l'architecture, pourtant...

— Les règles de l'architecture ! interrompit alors avec chaleur celui des trois qui ne semblait que méditer. Sommes-nous ici sur les fauteuils pédans de la Crusca ? Les règles de l'architecture ! C'est à nous d'en imposer en produisant des modèles. Si vous vous contentez de suivre les autres, copiez, copiez. Vous avez la cathédrale de Strasbourg, le temple de Sainte-Sophie à Constantinople, la grande mosquée de Cordoue, l'église de Westminster à Londres, Notre-Dame de Paris, la grande pyramide d'Egypte. Pourquoi demandez-vous une inspiration à ce sable ? Copiez, copiez.

— Oh ! non, s'il vous plaît, maître, reprit vivement le personnage pris à partie. On ne demande pas votre avis pour copier. Chaque époque a son architecte et son poète ; après viennent ceux qui enlaidissent et qui effacent. Je prétends élever un temple qui surpasse tous les édifices de la terre, comme le Dieu pour lequel nous l'érigeons surpasse tous les faux dieux du monde.

La lèvre supérieure de l'homme qui avait provoqué cette réponse tremblait déjà comme émue par une peur mystérieuse ; il s'écria :

— Mais nous ne croyons pas à ce Dieu : nous n'avons que la foi de païens. Eux du moins croyaient : voyez quelle preuve de leur croyance dans leur prodigieuse variété d'architecture. Leur Jupiter Olympien tonne ; ce n'est plus du marbre. Leur Apollon marche ; cent fois vous vous êtes écarté pour le laisser passer. Ces guirlandes qui festonnent les chapiteaux de leurs colonnes, ce n'est pas un prestige du ciseau, leur Flore les y a entrelacées. Sentez ! Le marbre des païens embaume. C'est qu'ils croyaient à Jupiter, à Apollon, à Flore. Le Panthéon !... qu'il est majestueux avec sa superbe coupole ! qu'il est grand sur la terre... comme le culte qui l'a élevé ! Oh ! si j'étais né païen !

L'enthousiasme communiqué au plus jeune du groupe par cette improvisation, et la stupeur produite en lui par le trait peu orthodoxe qui la terminait, formèrent un contraste singulier. Par respect pour le caractère de celui qui ne laissa paraître aucun étonnement, il détourna ses regards du blasphémateur, sans oser lui répondre. On aurait reconnu facilement cependant que ses paroles avaient trouvé de l'écho dans son ame. Enfin, il rompit le silence.

— Ils ne croyaient pas plus que nous, dit-il, ces païens dont vous vantez si fort le zèle. Pour eux il n'y avait qu'une déesse — la beauté.

— Non, ajouta le personnage qui présidait, ils ne croyaient pas. Quand ils parlent du ciel avec tant de ferveur, il ne pensent qu'à la poésie ; quand ils bâtissent un temple à la Divinité, c'est l'art qui les inspire. S'ils avaient vu autre chose que de l'air dans le ciel, ils se seraient élevés plus haut.

— Alors, reprit avec force celui qui avait repoussé l'imitation, épurons leur culte à l'unité chrétienne.

C'est notre foi sainte ; elle sera aussi la foi de l'univers, quand l'univers connaîtra la grandeur de notre culte par la grandeur de ses œuvres.

Le dôme de notre monument servira de limbe à la Vierge Marie.

— Oui, et les malheureux courront aux pieds de leur protectrice, interrompit le jeune homme, sans trop avoir compris la pensée de l'orateur, qui continua :

— Ce sera Platon s'identifiant à Jésus-Christ... Le dôme du Panthéon dans le ciel... Je ne sais rien ; savez-vous rien d'aussi beau ?...

Oh ! si l'on pouvait prendre le Panthéon, l'enfermer dans le creux de la main comme un œuf, le porter, merveille de pierre, jusqu'aux pieds de Dieu, et l'y laisser ; si l'on pouvait...

Pourquoi ne pourrions-nous pas ? fit l'enthousiaste en se frappant le front avec violence.

Les yeux tendres, bleus et célestes du plus jeune étaient noyés de larmes. Il baisa le manteau sale et déchiré de celui qui parlait, qui s'animait, qui tremblait comme un prophète.

On attendait dans l'extase le mot miraculeux qui terminerait cette angoisse.

— Eh bien ! continua-t-il, se levant pâle et en sueur...

— Eh bien ! répétèrent les deux autres.

— Jetons le Panthéon dans les airs.

Et avec effort, avec toute l'énergie de la réalité, il éleva ses bras au-dessus de sa tête, ses genoux ployaient sous lui, comme s'il avait eu véritablement le Panthéon dans les mains ; il prononça d'une voix grave :

— Nous sommes alors à quatre cent vingt-trois pieds d'élévation au-dessus du pavé de la basilique.

— C'est effrayant ! s'écria le plus âgé ; la tête me tourne.

Est-ce possible ? ajouta-t-il.

— Possible ! répondit le prophétique artiste ; je mettrai le Panthéon dans le ciel.

— Pour qu'il écrase dans sa chute la chrétienté, dit un quatrième personnage revêtu de la pourpre de cardinal, qui venait d'entrer dans l'appartement.

— Vous êtes toujours prophète du malheur, mon cher Adrien Cornetto, riposta le pape.

Car c'était le souverain pontife Léon X qui, entouré de Michel-Ange Buonarotti et du jeune Raphaël, avait tracé sur le sable avec une règle grossière et deux doigts pour compas l'église de Saint-Pierre de Rome.

— Approchez, cardinal, continua Léon X avec une noble familiarité, et donnez-nous plutôt votre opinion. Vous voyez que le monument sera digne de notre règne ; avez-vous entendu ? quatre cent vingt-trois pieds d'élévation au-dessus du pavé de la basilique !... Vous ne m'écoutez pas, ou vous n'êtes plus ce Cornetto que l'exaltation enlevait en présence d'un projet vaste. Nos chers fils en Jésus-Christ les Anglais, à qui nous avons envoyé un légat-poète, nous ont rendu trésorier calculateur. Eh bien ! quel est donc le résultat de votre addition, cardinal de saint *Chrysogone* ?

Le pape appuya sur le titre d'Adrien pour faire un calembour, entraîné par la manie du jeu de mots qui caractérisait le seizième siècle ; mais Cornetto, fixant ses yeux noirs sur le sable, répondit :

— Le résultat, c'est qu'un tel monument doit coûter à l'église cent soixante-trois millions...

— Quand ce serait deux millions par pied ? répliqua sa sainteté, nos chers fils en Jésus-Christ sont des pécheurs si endurcis, qu'il nous suffira d'un jubilé pour payer tous les frais de notre basilique.

— Hélas ! ce n'est pas de cent soixante-trois millions de florins que je vous parle, mais de cent soixante-trois millions d'ames, ajouta le cardinal.

— Et si nous en rachetons le double du purgatoire ? objecta Léon X en plaisantant.

— Très saint-père, la nombreuse compagnie invitée aux jardins de Chigi n'attend que l'honneur de votre présence pour commencer la fête, répondit le cardinal en s'inclinant.

Le pape se leva et fit un geste gracieux à ceux qui étaient avec lui pour les inviter à le suivre. En passant entre Michel-Ange et Raphaël, il posa sa main gauche sur la tête de celui-ci, et, tendant sa droite au premier, il leur dit :

— Maintenant, aux jardins de Chigi... Demain, nous bâtirons le temple.

Cornetto murmura :

— Maintenant, aux jardins de Chigi. Demain.....

Léon X passa devant lui, et sa phrase demeura inachevée.

II.

Chigi commençait à s'impatienter du retard de sa sainteté. Entouré de sa famille, suivi de ses nombreux domestiques, il attendait à la porte de son palais depuis neuf heures. Il ne s'absentait que pour rassurer la compagnie, qui doutait déjà de la visite du saint-père. Tout à coup une lueur de torches se répand, et rougit un nuage de poussière volant sur le chemin ; c'est le cortége ; des détonnations l'annoncent au loin ; le pape ne tarde pas à paraître au milieu de la réunion la plus brillante qu'on eût jamais vue à Rome.

Cependant, depuis que Léon X régnait à Rome et sur l'Italie, on célébrait souvent de pareilles fêtes. Son goût pour les lettres, sa munificence de prince et de fils de prince élevé au milieu des statues, s'étaient développés par le rare concours des esprits supérieurs qu'il avait trouvés au pied du trône de Jules II. Son caractère était doux. Adolescent, il avait eu les oreilles dorées par la conversation des femmes italiennes et par le chant des jeunes Grecs, femmes par la voix et par le visage, qui s'étaient réfugiés à la cour hospitalière des Médicis. Son éducation influa sur toute sa vie. A l'exemple de son père, Laurent-le-Magnifique, il attira autour de lui et jusqu'aux bords de son coussin papal, l'élite des artistes de Rome, de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne même.

Ce n'était pas à sa cour ce luxe insolent des empereurs de Rome, qui a excité tant de malédictions sonores dans la poitrine des historiens ; ce n'étaient pas ces parfums qui sentaient le sang, ces escaliers sur les dalles desquels on lançait la nuit par les hautes croisées, comme des outres, des femmes dont on avait pris toutes les voluptés, et qu'on avait ensuite gorgées de vins ; mais c'était avec plus de délicatesse et autant d'éclat, le luxe un peu latin, un peu grec, un peu asiatique du Bas-Empire. L'Orient était retourné à Rome, non pas avec les eunuques noirs d'Héliogabale, mais avec les pages des Comnène. Les débris de cette cour byzantine et presque fabuleuse s'étaient divisés d'une si étrange manière, que ce qui en était resté à Constantinople avait suffi au sérail des vainqueurs, que ce qui s'en était détaché avait servi à l'embellissement du palais des papes. Aussi voyait-on sans haine et sans colère la cour de Léon X, cour aimable et savante, dont l'éclat après tout n'était à la charge du peuple qu'autant que sa piété le voulait bien. Le peuple de Rome aimait à

voir sa foi, et, par orgueil de conquête, la foi de toute la terre se refléter dans les diamans de la tiare. Ce faste était non seulement pardonné, mais il était compris, aimé comme on aime la prodigalité dans une femme belle. Qui est blessé, même le pauvre qu'elle n'aperçoit pas à ses pieds, du luxe d'une femme? on écarte en souriant la poussière de son char; on est sans force contre sa vanité sans outrage. Telle était alors Rome sous Léon X : une femme!

Les cours étrangères rivalisaient d'empressement à la parer de leurs plus riches présens; elles luttaient de générosité avec l'ardeur que des profanes apporteraient à se disputer l'attention d'une courtisane. Henri VIII balançait le crédit de François Ier auprès du Saint-Siége, en envoyant à Léon X les douze plus beaux étalons de ses royales écuries; les vases d'agate du petit fils de Maximilien soutenaient à peine le parallèle avec le magnifique bloc de corail, présent du schah de Perse. Mais ce qui était sans prix auprès de Léon X, c'était l'envoi d'un grand poète, d'un subtil dialecticien, d'un profond antiquaire. Mais quelle que fût la nature de ces témoignages de respect et d'admiration, Léon X ne les acceptait jamais sans les payer par une démonstration publique d'estime.

Il se disposait à recevoir, à cette glorieuse époque de son pontificat, l'ambassadeur d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, qui se rendait à Rome, pour obtenir, à la prière de son maître, la sanction des terres découvertes ou conquises dans l'Inde par les Portugais. L'ambassadeur apportait pour présens d'usage une collection d'ornemens sacerdotaux, des vases pour la célébration des saints mystères, des candélabres, un voile d'autel d'un rare travail, et cette fois, à défaut d'un dialecticien, un éléphant d'une taille prodigieuse rapporté d'Afrique par le célèbre navigateur Tristan d'Acuna.

Afin de reconnaître avec la pompe accoutumée la politesse de sa majesté très fidèle et de donner à son ambassadeur des marques particulières d'estime, le pape avait désiré le faire assister à une de ces soirées savantes dont raffolait alors la cour de Rome, à l'exemple de son maître. Il avait choisi pour théâtre les jardins de Chigi, non seulement à cause de la saison, mais aussi à cause de la magnificence de l'endroit. Chigi était un négociant enrichi au service des Médicis; ses vaisselles du Japon ne servaient jamais deux fois, et les voûtes de ses égouts étaient soutenues par des statues de vingt mille sequins. Nul homme ne fit un plus bel emploi d'une fortune sans exemple dans l'histoire. Sa maison était toujours ouverte aux artistes qui s'abattaient par nuées sur ses palais, vivaient sous son toit, mangeaient à sa table. Là régnait l'égalité idéale de la république de Platon; là, venait le chef de la chrétienté, sans suite et sans pompe; là, les cardinaux, dépouillés du caractère commandé par leur rang, devisaient avec les bouffons de la poésie; l'archipoète Camille Querno y rivalisait de verve avec Barabello et Gaëte; Sadolet, l'illustre Sadolet, luttait d'improvisation latine avec le cynique Arétin : et on enivrait le vainqueur, et on versait de l'eau par punition à celui qui hasardait un vers faux.

Ce fut dans les jardins de Chigi que Léon X avait invité tous les hommes célèbres de son règne qui pouvaient justifier une haute réputation de piété et de science aux yeux de l'ambassadeur de Portugal. Son excellence était déjà dans le jardin, accompagné des officiers de sa maison, lorsqu'on annonça l'arrivée du pape. Quoique assez éloigné de la porte principale, il s'arrêta au milieu de sa suite et attendit, immobile et le chapeau sur la tête, que le saint père approchât du rond-point où il se trouvait. A la vue du pontife, il fit trois pas, ôta son chapeau, s'avança d'un pas en ore, et, plaçant respectueusement le genou gauche, il baisa la main que sa sainteté lui tendit pour le relever. Pendant l'exécution de quelques morceaux de musique, on se promena aux rayons des lampes et des verres de couleur qui illuminaient l'enceinte.

L'heure du souper sonna; après devait avoir lieu le spectacle préparé pour l'ambassadeur du roi Emmanuel-le Grand.

Dans un carrefour de verdure, flamboyant de lumières jusqu'aux plus hautes branches, on avait circulairement élevé des gradins chargés de fauteuils. Au centre était une place vide : c'était celle qu'allait occuper l'acteur destiné à remplir la soirée.

L'ambassadeur de Portugal, sous un extérieur encore plein de réminiscences maures dans la coupe, la poitrine ruisselante de croix lusitaines et castillannes, était penché sur le fauteuil de Léon X, afin de recueillir les renseignemens que ce prince de l'Église daignait lui communiquer sur sa cour.

Derrière Léon X étaient placés ses cinq cardinaux d'honneur, ses confidens les plus intimes, ses favoris les plus comblés de graces : Alphonse Petrucci, Bardinello de Sauli, Raphaël Riario, François Soderini, Adrien Cornetto. Noblesse de sang, dignité d'emploi, majesté, grace du corps, somptuosité de costume, resplendissaient avec ces hommes, objets de la jalouse admiration de tous les hommes. Chacun désirait être à leur place; eux n'avaient plus rien à désirer, si ce n'est la continuation de cet inéffable demi-sourire que leur envoyait de temps en temps Léon X, qui, ne pouvant les faire papes comme lui, s'abaissait à être cardinal avec eux. — Voilà mes philosophes platoniciens, dit Léon X à l'ambassadeur; c'est Marsile Ficin, qui sait beaucoup mieux, Dieu lui pardonne comme je l'absous, le Phédon que le droit canon. Ceux qui causent avec lui, on les nomme Jean Argyropile, Démétrius Chalcondyle et Pierre Egynètes, tous trois Grecs : ils se feraient tuer pour Aristote. Je vous assure qu'ils l'ont lu.

Au-dessous d'eux, vous remarquerez une tête bien petite pour le savoir qu'elle renferme. Cet homme m'a fait un cadeau que j'estime un royaume : de l'abbaye de Corwey en Westphalie, il a apporté à Rome les cinq premiers livres de Tacite. Notre trésorier lui a compté cinq cents sequins. Le trésorier s'est acquitté, le pape, non.

Les hommes que Léon X désignait à l'envoyé du roi Emmanuel étaient non-seulement des flambeaux de science et des étoiles de poésie, mais la plupart remplissaient d'importantes missions politiques auprès des cours étrangères. Bembo était cardinal, et, ainsi que Navagero, poète et ambassadeur. De cette manière, Rome envoyait sous toutes les formes la foi, les arts et la religion au bout de la terre.

Ces noms latins et grecs que les écrivains adoptaient alors, attestaient leur enthousiasme et leur vénération pour l'antiquité. Un nom grec était pour eux l'engagement glorieux d'être Grecs dans leurs œuvres. Leurs noms de famille se sont ainsi perdus; mais leurs familles, c'étaient les lettres. Par cette métamorphose, la science établissait une fraternité universelle en Europe. Le pauvre et rude mineur allemand appelé *Terre-Noire*, Schwarzerde, prenait l'euphonique nom grec de Mélanchton, et, du même coup, il devenait le contemporain de Platon, et correspondait, non avec Didier tout court, obscur bourgeois de Deventer sur la Rotte, mais avec Didier devenu Desiderius, citoyen de Rome; avec Didier changé plus pompeusement en Érasme, philosophe d'Athènes.

— Et quels sont, s'informa l'ambassadeur, ces deux personnages placés à côté d'Arcomboldo?

— A sa droite, le Napolitain Sannazar; à sa gauche, Bembo de Venise.

— Ce sont les deux moitiés de Virgile.

— Merci, Adrien, dit Léon X en se retournant vers le cardinal Cornetto; bien dit. Continuez à nous désigner ceux qui mériteront l'attention de l'ambassadeur de notre fils bien-aimé Emmanuel.

—Puisque votre sainteté le permet, au gradin inférieur et dans la direction de ce pilier, cet homme triste, vêtu de noir, tenez, qui regarde vers nous, c'est Folengi de Mantoue, le joyeux, le fou, l'extravagant Folengi, plus connu sous le nom de Merlino Coccajo; c'est un génie. Si l'Europe savante apprécie si haut ses poèmes macaroniques, mélange burlesque de latin et d'une foule de dialectes populaires de l'Italie, c'est qu'il a deviné une de ces cordes retentissantes qui vibrent long-temps. Homère en trouva une. Virgile aussi. Les puristes blâment notre Folengi : il est vrai que le peuple ne connaît guère les puristes.

— Doucement, Cornetto, on nous entend. Je ne veux pas me fâcher avec mes grammairiens. Modérez-vous; j'aspire aussi à l'infaillibilité de la langue.

Adrien s'inclina; on lui sourit, il continua :

— A côté de Folengi est un autre poète de son espèce, François Berni, qui passe sa vie couché. Il a défendu à ses domestiques, sous quelque prétexte que ce soit, de lui apporter ni bonne ni mauvaise nouvelle. Il ne s'éveille que pour se moquer de l'humanité et il ne sort le bras de dessous ses draps que pour laisser tomber à terre des sottises plus aigres que la vapeur des marais pontins.

— Vous allez trop loin, Adrien; vous oubliez que sa dernière épigramme est contre notre sainteté. Je pardonne volontiers au poète : mais je n'absous pas l'explicateur. Ma sainteté blessée vous condamne au silence pour dix minutes.

La punition fut infligée avec tant de grâce, que Cornetto saisit le bas du manteau de Léon X et le baisa.

Ce fut Léon X qui dit à l'ambassadeur :

— Cette rangée de fauteuils contient mes poètes latins : ceux qui ne confient leurs pensées qu'à la langue de nos ancêtres; qui n'estiment pas encore assez la langue italienne pour y accoupler leur génie immortel. C'est mon Latium. Apollon et les muses veuillent qu'ils n'aient pas à se repentir d'avoir écrit leurs ouvrages dans une langue dont les modèles écraseront toujours les imitateurs! Bembo a dû en le bouissons de retourner à sa belle muse vénitienne; il n'en est pas moins la première fleur de la guirlande de nos poètes latins. Après, vient Sadolet, celui qui est chauve : nous couvrirons bientôt cette place nue du bonnet de cardinal. Mais où est donc Angurelli?

— Au-dessous, répondit le cardinal Riario.

— Pardonnez à la faiblesse de ma vue, ambassadeur, je la perds, et chaque jour davantage. Quand je n'y verrai plus, Berni écrira une charmante épigramme; il dira que le pasteur des peuples est aveugle.

— Votre Sainteté lui aura ravi le mérite de l'invention, dit l'ambassadeur, qui s'était tu jusque-là.

— Oh! oui, ajouta le pape, c'est toujours une consolation que de l'avoir faite avant lui. Angurelli, continua-t-il, vous lirez sur *l'Ivresse, l'art de faire de l'or*. Quand il me rédigea ce poème, je n'avais une bourse vide. Après, Marc Jérôme Vida de Crémone, l'auteur du poème intitulé le Jeu d'échecs, *sacchie ludus*. Je désirerais passer l'Arioste, à cause même de l'ouvrage qui a eu un retentissement si grand : mais, approchez, à voix basse et en latin tout se dit : *De morbo gallico* : c'est une vengeance contre les armées de Louis XII. Celui qui [illegible] l'Arioste presque en entier de son embonpoint, c'est André Navagero, poète, adroit politique; suivez, Flaminio; les trois frères *Capilupi* de Mantoue; Lælio, Camille Trifonce, Benzio d'Assise; Achille Bocchi, surnommé Phi-

lerote; Gabriel Faërne, auteur d'admirables fables, Adamus Fumanus, auteur d'un poème en cinq chants sur les règles de la logique.

Un peu fatigué et déguisant mal un accès de souffrance qui colora tout à coup ses joues, Léon X étouffa un petit cri dans son mouchoir; ce ne fut qu'un instant. Il sourit et se pencha encore vers Adrien Cornetto : Parlez, notre cardinal; nous levons l'interdit.

— Seuls et à distance, placés sous ces lampes, continua, tout ému, Adrien, à qui la douleur du pape n'avait pas échappé, s'élèvent deux hommes rares et également à craindre pour leurs ennemis. L'un, celui qui a la raideur d'un sénateur des temos latins, c'est un soldat, c'est un historien, Guichardin. Il a écrit l'histoire de son pays après l'avoir défendu; mais il a juré qu'elle ne paraîtrait qu'après sa mort. Voilà pourquoi sa main est si fermement scellée à sa hanche : elle retient une vérité. L'inflexibilité de ses jugemens sur le siècle est tempérée par le caractère de son voisin, Paul Jove, qui a deux plumes à son service; l'une de fer, l'autre d'or. Malheur à qui ne paie pas la dépense de sa maison des champs; il tire sa plume de fer et il blesse. « Comment voulez-vous que je vous épargne, répondit-il à un homme qui se plaignait de sa vénalité, j'ai une maîtresse qui me ruine en bains de senteur ? »

Un rire involontaire partit des lèvres de l'ambassadeur.

— Ne riez pas ainsi, seigneur, le rire de l'envoyé porterait malheur au règne du souverain. Jove avilirait le Portugal dans ses pages.

Cornetto se tut de peur de blesser ses nobles auditeurs; mais, il achevait à peine d'esquisser ces deux portraits, qu'une rumeur du dehors annonça l'arrivée des dames.

Véronèse a fidèlement reproduit, dans son admirable tableau des Noces de Cana, la fierté dédaigneuse des femmes italiennes de cette époque, la magnificence orientale de leurs robes traînantes. Celles qui pénétrèrent dans le cercle étaient suivies de beaux levriers qu'elles menaient en laisse avec des cordons de soie et d'or. Ces élégans animaux montraient à leurs colliers les armes de famille de leurs nobles maîtresses. Au port de tête de ces femmes, à leurs épaules blanches et arquées, à leurs profils romains ou vénitiens bien sculptés, on eût dit des Maïa, des Cybèles antiques; à leurs yeux sombres et voilés, des saintes, mais des saintes dont les mères avaient vécu à la cour d'Alexandre VI. Luxe un peu perdu depuis ce pontife à cause des différends de ses successeurs avec les soudans d'Egypte, leurs robes étaient soulevées par de jeunes Ethiopiens noirs comme la nuit. Du milieu d'elles se détachait, par son extrême jeunesse, la belle Lida, depuis quelques mois apparue dans le tourbillon de Rome. Sa timidité contrastait avec l'assurance de ses compagnes. Les fleurs allaient mieux à ses cheveux que les diamans. C'était l'églogue latine des temps de Virgile; elle était digne d'un consul. Brune mais blanche, Gallus lui eût dit : Jeune fille, cache tes cheveux; jeune fille, cache ton sein. Mais Lida n'avait pas lu Gallus ce jour-là. Il n'y avait rien de chrétien en elle; aussi la mélancolie, cette couleur de l'âme, manquait à sa perfection. Horace l'eût invitée à ses soupers de Tibur; mais Jésus-Christ n'en eût pas voulu à sa descente de croix pour essuyer son visage ensanglanté. Ce n'était ni Marthe, ni Madeleine; c'était Lida, c'était Lesbie. Il n'y avait aucune place pour elle dans cette succession de femmes belles mais pures, qui part de Rachel qui tondait les brebis et va à sainte Geneviève les menant à l'abreuvoir. Elle n'aimait du catholicisme où elle était peut-être née que ses pompes et ses mystères; Christ lui plaisait comme homme, avec sa chevelure blonde et son blond sourire, et sa douceur, lorsqu'il parlait pensif et accoudé, aux lavéuses de la piscine; mais elle détournait son imagination de Christ pâle dans un linceul. Lida divinisée, eût été dans le ciel Bérénice, mais non l'étoile du matin de la suave litanie. Les yeux baissés, le front partagé par un voile, la démarche modeste, elle s'assit au murmure d'extase des assistans.

Au moment où les femmes étaient entrées dans le cercle, on avait brûlé des parfums sur leurs pas. En se répandant, la vapeur des cassolettes et des encensoirs avait gazé la scène, et enveloppé les groupes d'un brouillard mystérieux et embaumé. Vus à travers ce rideau, ces prêtres, enchâssés dans le brocard, ces princes, si somptueusement vêtus, ces cardinaux, avec leurs habits de feu, ces courtisannes à demi-nues, ce pape, Jupiter de cette pompe, semblaient un autre Olympe. Rome avait retrouvé ses dieux, perdus depuis quinze siècles; et, de l'arène, les martyrs de Néron étaient montés aux premières galeries.

Au milieu des dames marchait un jeune homme de la figure la plus touchante, laissant flotter sur ses épaules de longues ondes de cheveux. On eût dit un page, à son affectation à causer avec toutes ces femmes dont la plus belle semblait sa mère et la plus jeune sa sœur jumelle. Apparemment il ne se faisait faute avec elles, en montant de gradins en gradins, ni de plaisanteries, ni de propos galans; car elles avaient l'air de le gronder de n'être pas plus réservé en présence de l'assemblée. Lui, pour toute réponse, surchargeait l'une du bouquet qu'il avait enlevé à l'autre. Et pourtant chacune le pardonnait de bien bon cœur et en riant, comme on ferait pour un enfant royal gâté par son gouverneur.

L'étourderie du chevalier si peu discret fut remarquée de Léon X, qui ne fut cependant pas le dernier à l'accueillir de loin par le plus bienveillant visage. Cet incident n'eût pas attiré autrement l'attention de l'ambassadeur, si, renchérissant sur la légèreté de son introduction, le nouveau venu, qui n'était après tout, pour qu'on le remarquât, ni prince, ni prelat, ne fût allé s'asseoir dans la galerie, en face de celle du saint-père, à côté d'un homme, isolé dans sa grave attitude, le coude sur son genou, son menton pensif dans la main. Ce rapprochemnet choqua le grave Portugais; il voulut avoir raison de sa surprise.

« Vaut-il bien la peine, mon père, que je vous demande quel est ce jeune homme? — Son visage semblait ajouter : si peu respectueux pour vous et pour moi, — assis, en ce moment, auprès de ce spectateur qui n'est pas sorti un instant de sa rêverie? »

Sur un geste de Léon X, Bembo quitta sa place du gradin inférieur, et courut se placer entre l'ambassadeur et le saint-père.

« Apprenez, Bembo, à monseigneur, quels sont ces deux hommes, vous qui êtes leur ami.

— Et je m'en tais gloire.

L'un est Michel Ange Buonarotti; l'autre, Raphaël d'Urbino. »

Involontairement l'ambassadeur se leva, et cela avec une si vive curiosité que les deux artistes s'aperçurent de l'intention. Surpris à son tour, l'ambassadeur inclina jusqu'au velours de la galerie un salut que son rang ne lui imposait qu'envers les souverains.

Un éclair d'orgueil courut sur les lèvres du pontife à cette déférence accordée au mérite de deux de ses sujets, l'un, la gloire de son prédécesseur Jules II, son plus beau legs; l'autre, sa gloire exclusive. La spontanéité de l'hommage ne donna pas le temps de remarquer la violation de l'étiquette.

Le héros de la fête parut enfin; le phénomène attendu s'avança jusqu'au milieu du cercle. Il salua.

III.

Cet homme savait tout. Beaucoup pouvaient lui être comparés pour la prétention à l'universalité, car l'universalité était la manie du siècle; aucun n'avait comme lui le droit de s'en croire en possession. Il avait desséché son corps et son ame à l'étude. Sa maigreur seule égalait son universalité. Plus réellement que l'emprunteur de Shakespeare, il avait payé par des équivalens de chair les prêts que lui avait faits la science. Sa tête seule avait acquis un effrayant développement aux dépens de toutes les parties inférieures de son être physique. Sa tête avait pour ainsi dire mangé son corps. Il la portait comme une lanterne, et ses jambes n'en avaient pas plus la conscience que le poteau du chemin n'a le sentiment de la lanterne clouée à son extrémité. Il était comme l'arche, la synthèse mouvante de l'univers. L'éléphant et le cirron se trouvaient en lui. Les hommes savent, lui connaît. Physiquement il causait de l'horreur, moralement de l'effroi mêlé à beaucoup de raillerie. Il y avait du fou, du malade et du damné dans cette caverne osseuse où se cachait la bête de l'orgueil.

Ceci n'est point un portrait de fantaisie pour qui connaît son seizième siècle; c'est l'empreinte sinon complète, du moins consciencieuse de la folie de l'universalité, fléau passé comme tant d'autres fléaux, peste noire de l'esprit.

Cet homme savait tout et autres choses.

Toutes les langues vivantes et mortes, il les écrivait et il les parlait; ceci s'entend du chaldéen comme du bas-breton; il connaissait la théologie et l'équitation; les arts et les métiers; il était capable de construire un temple et une paire de souliers; fort dans l'astrologie et dans la cuisine, il l'était également sur la métaphysique et sur la danse; bon général et bon prêtre; cardinal et spadassin; il connaissait toutes les propriétés de l'âme, et combien il entrait de fils dans une toile d'araignée; il savait le poids d'un atôme et celui des étoiles. N'était-ce pas un fou ou un damné?

— Qu'on l'interroge, commanda avec dignité Léon X, et du ton avec lequel Dioclétien aurait dit, quelques siècles auparavant : Qu'on le livre aux lions!

Une voix, — c'était celle de Marc-Antoine Raimondi le graveur, demanda : Combien y a-t-il, seigneur, d'Evangiles apocryphes?

Il lui fut répondu sans hésitation :

— Trente-neuf jusqu'aujourd'hui.

En quelle langue fut écrit le premier?

— En syriaque.

Un sourire d'étonnement circula dans l'assemblée, d'où partit cette autre question :

— Quel est le plus violent purgatif?

— L'euphorbe.

L'interlocuteur se tut; un autre reprit :

— Quel est le sixième mois de l'année des Ethiopiens?

— Jachthlib.

L'attention redoublait. — Dites, s'écria une voix, quelques-uns des animaux antipathiques?

— Le crapaud et la belette, l'éléphant et le coq, le scorpion et le crocodile.

— Bien! Sauriez-vous dire maintenant le nombre d'utilités que les Babyloniens attribuaient au palmier?

— Trois cent soixante.

— Quel est le plus souverain remède contre la pierre.

— Les cigales et les mouches luisantes.

Ces réponses, qui ne se faisaient jamais attendre, émerveillaient de plus en plus l'auditoire attentif. On avançait la tête pour voir la figure pâle du phénomène, et on la retirait pleine d'effroi après l'avoir contemplée. On s'échauffait. C'était, parmi les théologiens, les philosophes, les poètes, les grammairiens, les artistes, à qui le questionnerait le premier.

Léon X était rayonnant de joie. Quelquefois il daignait lui-même inviter d'un signe les personnes de l'assemblée à controverser avec l'omni-savant.

Il fit un signe à André Navagero, qui, comprenant le désir de Sa Sainteté, le satisfit sur le-champ. Il avait sa question toute prête.

— Docteur, dites-nous si le navire des Argonautes construit par Thésée, et qui subsistait encore du temps de Démétrius de Phalère, était toujours le même navire, quoique les matériaux dont il avait été primitivement formé eussent été remplacés pièce à pièce par d'autres?

— Oui, c'était le même navire; car le peuple de Rome est toujours le même peuple, quoiqu'il se soit renouvelé bien des fois depuis Rhéa Silvia.

— Pétition de principe! cela n'est pas répondre.

Navagero, surnommé le Scott espagnol, sourit et riposta au docteur :

— A votre avis donc un troupeau légué à quelqu'un par testament, est à ce quelqu'un, bien que depuis l'acte de donation le troupeau se soit renouvelé dix fois ?

— Vous l'avez dit. Distinguez, pourtant. Pour la physique, ce n'est pas le même troupeau, pour la justice, oui. — Un testament est un acte de justice : le troupeau n'a pas changé. Sans cela le légataire aurait aussi changé avec le troupeau, et n'y aurait aucun droit; ses ongles, ses cheveux, son sang, tout son être s'étant renouvelé.

Navagero s'assit; il partagea les bruyantes félicitations que la sagacité de son interlocuteur avait méritées.

Sans préparation un gros chanoine s'écria :

— Docteur, quel est l'homme le plus heureux de la terre?

— L'homme le plus heureux de la terre est celui qui éprouve tous les malheurs, car il ne lui en reste plus à craindre.

Ce sophisme, renouvelé très adroitement de la philosophie d'Epictète, souleva d'unanimes applaudissemens.

On continua à martyriser le savant de questions ardues.

Un archiprêtre se leve; sans rire, mais non sans faire rire, il demande avec toute la gravité d'un théologien :

— Quel est la taille du diable, lumineux docteur?

— Luc fera six coudées; Belphégor en a cinq et un pied; Astaroth et Bélial ont trente coudées.

— Il a dit vrai, affirma l'interrogateur, — pas un pouce de moins.

Sur le geste d'invitation du pontife, le théologien le plus famé du temps se leva : on l'écouta : — Il dit :

— Combien d'anges, docteur, peuvent danser sur la pointe d'une aiguille ?

On ne respirait pas de curiosité.

— Treize millions sept cent mille quatre-vingt-dix-neuf.

— Il ne s'est pas trompé d'un orteil, jura en s'asseyant le grand théologien.

— Mais vous, interrompit une espèce de sanglier scolastique qu'on ne lâchait que dans les grandes occasions, une espèce de bête féroce nourrie de syllogismes à travers les barreaux d'une cage, un sophiste armé d'argumentations empoisonnées, ayant la langue aiguisée en lème et la queue terminée en enthymème; mais vous, qui savez tout, dites-nous ce que vous ignorez?

Oui! — *O tu qui omnia scis, dic mihi quid nescis?*

La question eut un immense accueil : tous les logiciens pâlirent.

— La science n'ignore rien, répondit le phénomène.

— Donc tu ignores, riposta en rugissant le sophiste; *ergo nescis.* Et il se tournait à droite et à gauche comme un tigre vainqueur d'un lion. Un morceau de l'argumentation pendait à ses lèvres, qui semblaient saigner de l'encre.

— *Ergo nescis!* Donc tu ignores, répéta-t-il; car tu ne sais pas ce que tu ignores. *Nescis quod nescis. Argumentum ad hominem, atque ita probabo.* Je le prouve.

— Pour tout savoir, il faut savoir ce qu'on ignore; or, tu ne sais pas ce que tu ignores.

Ergo. Tu ne sais pas tout. *Nescis aliquid.* Tu ignores quelque chose.

Le syllogisme inspire comme le canon une fois sur le champ de bataille : l'encre a un goût comme le sang. Le docteur était haletant; il se lécbait, il passait, en attendant la réponse de son antagoniste, ses doigts dans sa barbe, fauve crinière toute mouillée de la bave qu'il avait répandue. Et l'assemblée partageait en quelque sorte l'émotion de ces deux étranges savans. La foule est toujours la même. Cet homme tenait lieu d'une bête à dévorer.

Dans ce moment d'anxiété générale, Léon X avait posé avec abandon sa main sur l'épaule de l'ambassadeur. Il était heureux. Quant à l'omni-savant, il était impassible. Les sympathies et les objections tonnaient inutilement à ses oreilles. Il écoutait sans faire semblant de méditer sa réponse. Et lorsque le singulier scolastique, l'œil en feu, les dents acérées, la lui redemanda; il répondit sèchement : Je nie la conséquence.

— Tu nies ton père, donc, hurla le sanglier; nier la conséquence! Il nie la conséquence, fit-il, en se tournant vers l'assemblée. Qui a jamais nié une conséquence?

— Moi! riposta le phénomène avec un sang-froid admirable.

Il n'en fallut pas davantage pour soulever une tempête dans le cercle. Ailleurs qu'à Rome, ailleurs qu'en présence du pontife le plus doux de la terre, au fond d'un cloître, cette réponse eût fait tirer les couteaux de leurs gaînes. Quand Léon X vit la querelle sur le point de passer de la rhétorique aux coups de poings, il fit un geste et on musela le sophiste, qui s'assit en rugissant. Léon X se pencha ensuite vers un cardinal de service assis à sa gauche, et lui dit quelques mots à voix basse.

Le cardinal se leva.

— Que la plus jeune dame de l'assemblée, dit-il, adresse une question à l'homme universel; c'est le vœu de notre saint père.

Cette désignation de la plus jeune ne devait causer aucune jalousie parmi les dames, tant la différence d'âge était notable entre Lida la courtisane et ses compagnes.

Lida rougit et demanda d'une voix qui fut entendue, car jamais le silence n'avait été plus grand :

— Illustre docteur, quelle heure est-il?

L'omni-savant fut atterré. Et celui qui n'avait fléchi devant aucune question, et on a pu juger si elles étaient embarrassantes, ne trouva rien à répondre à la belle Lida. Il avait dit sans sourcilier la taille des démons et des anges, et, à sa honte, il ignorait l'heure qu'il était. Muet pendant plusieurs minutes, il avoua enfin en frémissant qu'il n'avait rien à répondre.

Fort innocente de la confusion qu'elle avait causée au savant, Lida s'assit au milieu des plus vifs témoignages de l'admiration universelle. Elle avait terrassé l'omni-savant.

Au seizième siècle comme aujourd'hui, la question de Lida étant un détour poli pour indiquer que le moment est venu de se retirer, le pontife profita de l'avis pour se lever et monter sur sa mule. La fête était finie.

IV.

Sur des marches de marbre adoucies par des tapis moelleux, les plus belles fleurs de la campagne romaine s'élèvent dans des vases étrusques, placés de distance en distance le long d'une rampe de bronze, et montent du fond du corridor aux appartemens; des oiseaux chantent en voltigeant à travers cette ascension de fleurs et de feuilles. On dirait une volière de marbre, un palais d'oiseaux. A cette surprise se mêle celle d'un jet d'eau qui soulève bruyamment sa gerbe à travers la spirale de l'escalier, bâton liquide de cette cage transparente. On frissonne en plein été. C'est au bruit monotone de ces harmonies confuses que s'éveille à peine la courtisane en vogue, la jeune Lida, Lida que nous avons déjà entrevue à la fête donnée par Chigi à Léon X.

— Martha, murmura-t-elle en sortant un bras encore paresseux de sommeil de dessous la draperie rose de son lit, Martha, j'ai rêvé cardinal cette nuit.

— Il serait difficile de rêver autre chose, mademoiselle; vous en avez eu toute la soirée.

— Toi qui expliques les rêves comme une bohémienne, Martha ?...

— Il faut toujours prendre le contrepied des rêves, mademoiselle : cardinaux signifient barons; nous en sommes menacées.

— Barons et cardinaux, Jupiter! comme c'est édifiant! mais aussi comme c'est ennuyeux!

— Mademoiselle serait-elle jalouse de la conquête de notre saint-père? Je ne vois guère que lui au-dessus des dignités humaines et presque divines qui s'humilient à vos pieds.

— Léon X a une bien belle main, Martha! Mais tais-toi, folle.

— J'entends, mademoiselle, les porteurs du cardinal Adrien Cornetto.

— Eh bien! qu'il entre dans mon oratoire, qu'il ouvre le tabernacle; et qu'en attendant il s'amuse à lire les lettres qu'il y trouvera.

Sur la table de nuit de Lida était déposée, présent de la veille, une aiguière d'or de la plus parfaite exécution de dessin et de ciselure. Aux yeux du connaisseur elle eût été sans prix; aux yeux du vulgaire on l'eût cent fois payée avec les pierres précieuses dont elle était pleine. Elle contenait jusqu'aux bords des perles, des topazes, des rubis, et une foule d'autres pierres précieuses disposées d'avance pour êtres réunies en colliers, en ceintures, en jarretières. Au moyen d'un cordon de soie et d'une aiguille les courtisannes romaines s'amusaient à cette ruineuse occupation qui avait deux buts : celui de fournir des distractions en écoutant des propositions qu'on n'accueille jamais en face, et celui de faire comprendre à quel prix elles pourraient être accueillies.

Lida glissait sa main blanche dans ce sable aux mille reflets. « Martha, dit-elle en soupirant à sa servante, les fêtes m'ennuient; les hommages me pèsent; je suis lasse de marcher de plaisir en plaisir. Il n'y a donc plus d'événemens dans ce monde? Toujours des désirs qui s'accomplissent avec régularité. Hier des fêtes, aujourd'hui des fêtes, demain des fêtes. L'amant du mois passé comme celui du mois prochain. Rien de piquant. Des esclaves à genoux devant chacun de mes caprices. Adorée de tous, quittée de tous, indifférente pour tous. Je voudrais être haïe ou haïr, au moins je préférerais quelqu'un... Tiens, je désirerais pleurer... Il ne tombe donc jamais de pluie à Rome?

— L'heure, Martha?

— Celle qui vous plaira.

— Pas de flatterie.

— Midi.

— Si tard.

— De quoi vous étonnez-vous; n'avez-vous pas rêvé cardinal?

— Folle! — Approche cette toilette; car je n'ai vraiment pas le cou-

rage d'essayer de me lever. N'est-ce pas qu'ainsi coiffée, je ne suis pas mal? Le front nu et un œillet rouge sur l'oreille. C'est grec : non : c'est, je crois, oriental. Grec ou oriental, c'est assez pour plaire à des princes de l'église. Maintenant, mes essences. Non, pas d'essences aujourd'hui : de l'eau fraîche. Eau du Tibre et femme romaine. Sais-tu le latin, Martha?

— Non, mademoiselle.

— Alors tu ne sauras jamais la maîtresse du cardinal de Gonzague.

— C'est pourtant, mademoiselle, un joli cardinal.

— Sans doute; mais il ne vaut pas celui de Mantoue, Martha.

— Mais celui de Mantoue ne vaut pas celui de Sienne, mademoiselle.

— Qui ne vaut pas celui de Polenzo, Martha.

— Qui ne vaut pas le cardinal de Valence, mademoiselle.

— Il te plaît, je te le donne.

— Merci, mademoiselle.

— Plains-toi, un cardinal de dix-sept ans!

Au milieu de ces plaisanteries, Lida avait plongé sa tête dans une cuvette d'eau, selon l'hygiène du temps, et l'en avait retirée fraîche, blanche et légère comme une amande.

Maintenant, Martha, relève cet oreiller, range ces fauteuils, effeuille des fleurs sur le tapis, sur ma couverture; que ce rayon rouge éclaire mon front; que ce rayon bleu tombe sur mes bras. Bien comme cela. — Quel temps fait-il?

— Un temps d'augure : à lire jusqu'au troisième ciel.

— Je repasserai toute la journée. Qu'y a-t-il de nouveau, Martha? A-t-on incendié Rome cette nuit?

— Non, mademoiselle. Les cadeaux de leurs éminences sont déposés dans votre antichambre.

— Valent-ils la peine d'être vus?

— Une chaîne d'or de Milan.

— Je la porterai deux fois : après?

— Une robe de soie de Bruges.

— Est-elle belle, Martha?

— Elle se tient debout, tant elle est massive de perles et de dorures. Notre-Dame-de-Lorette n'en a pas de pareilles dans ses trésors.

— Notre-Dame-de-Lorette, secourez-nous maintenant et à l'heure de notre mort, murmura Lida en se signant, puis elle ajouta : Je ne veux pas de robe de soie, cela m'éraille la peau. Renvoie ces chiffons. Ensuite?

— Un oiseau vert, venu du Nouveau-Monde, donné au roi d'Espagne, qui l'a donné au cardinal de Valence qui vous le donne.

— Un oiseau vert, folle! et qu'a-t-il de si rare?

— Il parle.

— Et que dit-il?

— *Ave Maria*; il sait ses prières.

— Il va rendre jaloux bien des archevêques : est-ce tout?

— Une petite boîte en carton.

— De quelle part?

— La personne qui l'a déposée ne s'est pas nommée.

— Cardan est exact! murmura tout bas et avec joie Lida.

— Mais, mademoiselle, depuis une heure les princes et les cardinaux attendent.

— Tu as raison : Dis-leur que je veux bien les recevoir.

Cinq diplomates de la cour de Rome entrèrent dans l'appartement de la courtisane qui, mollement appuyée sur son bras, semblait une reine recevant ses sujets. A chacun un gracieux salut, à mesure qu'ils prenaient place auprès de son lit. Quand ils furent assis, elle congédia Martha et tira à demi les draperies pour mieux se recueillir.

Dans cette attitude d'abandon et de langueur, Lida est bien l'enfant dont les artistes se disputent l'image pour créer leur type de vierge. Car c'est la cour de Léon X qui fournit ces ravissantes courtisanes qui passeront à la postérité, sous le bandeau et le voile de quelque sainte Cécile ou Agnès; vierges qui n'éprouvent d'autre martyre que celui de poser à demi-nue devant Raphaël, le plus voluptueux des hommes.

Quoiqu'en petit costume du matin, on reconnaissait dans les cinq personnages qui venaient d'être introduits les cinq cardinaux favoris de Léon X, ceux qui, hier encore, lui formaient une suite d'élite, à la fête donnée à l'ambassadeur de Portugal.

Après avoir fait leur cour à Lida et lui avoir exprimé combien sa beauté et sa toilette avaient produit d'admiration sur les spectateurs de cette fête, les cardinaux attendirent qu'il lui plût d'ouvrir la conversation sur le sujet qui les avait réunis chez elle.

Le plus rapproché de son lit était Adrien Cornetto, élégant cardinal, jeune homme aux yeux bleus et pensifs, aux cheveux noirs; contraste rare en Italie. De sa prunelle étincelante partait ce jet de lumière que les peintres ajoutent à l'expression du regard quand ils ont fini de peindre un beau visage. Pourtant en examinant de près la figure d'Adrien, on était surpris de la tristesse qui la voilait et qui contrastait avec le mouvement ambitieux de ses narines. Les passions venaient de bondir à la surface de ce lac en apparence pur et peu profond; sous la limpidité de sa jeunesse on apercevait les monstres de l'avidité, de la puissance et de l'ambition, de même que on aperçoit les monstres de la mer par un jour de calme; profondeur propre à inspirer le pinceau de Michel-Ange, le pendre des anges rebelles, et la plume de Machiavel, l'historien de l'âme des princes de la terre. Son teint olivâtre annonce l'ardeur du sang, la véhémence du caractère, l'emportement des passions; un de ces hommes qui ont tous les désirs à la fois, ceux de la terre et ceux du ciel; ceux des hommes, ceux des princes et des rois; croyant par terreur, jaloux par nature, aimant avec fanatisme.

Lida avait les yeux sur Adrien et le consultait à chaque parole qu'elle disait; lui, au contraire, affectait de n'avoir aucune influence sur elle.

— Seigneur, dit-elle, il est une difficulté à notre projet.

— Laquelle? répliquèrent vivement les cardinaux, puisque nous sommes tous ici et que nous n'avons qu'une seule et même volonté.

— Je ne suis pas en état de grâce.

— C'est peu de chose, reprit Adrien Cornetto, je vous absous. — Vos péchés vous sont remis.

— Ce n'est pas tout, mes pères; après l'exécution ma conscience veut être sans tache comme avant. Signez-moi une indulgence plénière pour ma part dans l'action.

— Voilà. Êtes-vous rassurée?

— Pleinement pour mon âme. Passez-moi cette cassolette : et parlez princes, — maintenant.

Lida appuya sa jolie tête sur l'oreiller, disposée à ne se mêler en rien à la discussion; en digne maîtresse de logis, elle voulut laisser toute liberté à ses hôtes.

— L'empoisonner au moment du saint sacrifice de la messe. C'est moi qui prépare le ciboire, proposa le premier Adrien Cornetto.

— Détestable! — lui répondit-on. — Car...

— Si ce jour-là il n'officiait pas, un de nous serait forcément à sa place victime du piége, et il ne faut pas qu'un innocent paie pour un pape.

Lida appela Martha pour lui dire qu'elle était visible pour tout le monde; elle lui commanda de laisser ouvertes toutes les portes.

Les cardinaux se regardèrent et se turent. Cet ordre ne semblait pas les rassurer.

— Poursuivez, leur dit-elle, je veux qu'on sache que dans la matinée Lida a reçu, comme d'usage, tous ceux qui se sont présentés chez elle.

La précaution de Lida fut comprise; elle écartait le mystère, par conséquent les interprétations.

— Expérience d'amour tournée à la politique, princes, ajouta-t-elle.

Les cardinaux sourirent.

— Je crois qu'il faut l'étouffer. Je me charge, moi, cardinal Bandinelli, son lecteur ordinaire, de lui appliquer si fort le bréviaire sur la bouche, qu'il mourra dans cinq minutes et en état de grâce, selon les canons.

— C'est le supplice le plus difficile, objecta-t-on, qu'on puisse imaginer. Essayez sur un chat. Dans le moment de la strangulation les secondes vous sembleront des siècles. Et vous, cardinal Soderini?

Lida avait mis un pan du rideau sur sa bouche pour ne pas rire à cette comparaison.

Soderini reprit :

— Il a la vue basse; si l'on retirait deux marches de l'escalier de sa chapelle?

— Bah! il en serait quitte pour la contusion.

— Je crois, opina le cardinal Riario, qui n'était pas pour les chutes, qu'il est plus simple de le poignarder.

— Oui, comme dans les tragédies grecques, interrompit un de ceux dont l'avis avait été repoussé. Nos mains blanches à tous ne me rassurent guère sur le geste énergique que demande un coup de poignard. Savez-vous que dans ce moment l'émotion fait une cuirasse au sein qu'on va frapper, et de chaque bouton un œil qui regarde.

— Ce jour me blesse, dit Lida; Riario, faites tomber cette draperie.

— D'ailleurs une mort semblable serait trop prompte; à quoi nous servirait elle? Qu'il meure, soit; mais en détail, pour nous laisser autant d'heures qu'en exige le temps de le remplacer. Nous ne nous vengeons pas, nous changeons de pape et nous ne saurions l'être tous les cinq. Sa longue agonie nous permettra de débattre les titres de son successeur. Le poignard est donc rejeté. Récapitulons : nous avons dit le calice empoisonné, l'étouffement, la chute, le poignard; de tout cela rien ne vaut.

— Et l'enlèvement! s'écria le cardinal Alphonse Petrucci qui n'avait pas encore parlé.

— Et quand nous l'aurons enlevé? belle avance! On attendra qu'il soit retrouvé; la place restera vide. Est-ce là ce que nous voulons?

A bout de leurs moyens, les cinq cardinaux tournèrent leurs regards vers Lida, comme pour l'inviter à décider entre eux ou à donner un meilleur avis.

— J'ai sa mort dans cette main, dit-elle en élevant son poignet rose. Voulez vous que je l'ouvre?

Apprenez, continua-t-elle, que cette boîte contient du poison; un poison si vif et si lent à la fois, qu'il tue à coup sûr et à la minute indiquée. Vercelli, médecin de Léon X, s'est chargé d'en faire usage pour guérir la plaie du pontife. Nous pouvons compter sur Vercelli comme sur ce poison, qui, au besoin, nous délivrerait de tout un conclave.

— Ainsi, reprit Adrien Cornetto, le pape mourra simplement de la maladie qu'il a.

— Venez me baiser la main; puis, me laissez dormir, princes de l'église, ajouta Lida.

La noble compagnie s'écoula peu à peu et sans bruit pour regagner en litières ses palais et ses somptueuses villas.

Lida se rendormait en serrant dans l'une de ses délicates mains le poison composé par Cardan et dans l'autre la cassolette de parfums.

V.

Quelques semaines après, la ville était encore en fête; mais, cette fois, le peuple avait son tour; la cérémonie était pour lui; il était partout : juché sur les toits, perché aux croisées, accroché aux arbres, semé dans les rues, épars dans les carrefours, pressé sur les places publiques, pricipalement sur la place de Saint-Pierre. Là, il était agglomméré comme au jour où l'on éleva l'obélisque égyptien; un spectacle lui était réservé, autrement curieux qu'une pierre à poser sur sa base : on allait pendre, et auparavant décapiter et rouer, cinq cardinaux, barons, princes de l'église.

— Comment pend-on un cardinal? disait l'un.

Et l'autre répondait : — Comme on en pendrait cent; apparemment par le cou, entre la tête et les épaules.

— Mais comme tout le monde, alors. C'est bien la peine d'être cardinal.

— Oh! mon Dieu, oui! comme toi et moi quand cela nous arrivera. Tu croyais sans doute qu'on osait avec eux des mêmes précautions qu'on prendrait pour soulever de terre un obélisque de peur de le briser; qu'on graissait les poulies et qu'on mouillait les cordes. Tu te trompes.

Plus loin d'autres propos.

— Mais quel est donc leur crime?

— On ne le dit pas.

— Pardon, on le dit.

— Puisque vous le savez, dites-le.

— Ils ont mangé gras un vendredi.

— C'est affreux!

— Ce n'est pas cela — ils n'ont mangé ni gras ni maigre; mais ils ont tenté de poignarder le saint-père.

— Laissez donc : — vous voulez les excuser.

— Oui! le poignarder comme poignardait Borgia, — dans la soupe et avec un couteau en poudre.

— Ah! il s'agirait donc, selon vous, de poison versé dans la soupe?

— Faux! — car le pape, c'est connu, abhorre la soupe. Or, le fait est impossible.

— Soit : il n'aime pas la soupe. Le poison aura été versé dans du vin.

— Eh! ce n'est pas cela, criait un mendiant romain balancé à une branche, au haut d'un arbre : on lui a jeté un sort.

— A la bonne heure, voilà qui est naturel; et où le lui a-t-on jeté ce sort?

— Moi, je le sais, reprit discrètement une vieille femme maigre comme son aïeule Locuste, ridée, édentée, safranée comme elle.

Sans lui donner le temps de s'expliquer :

— A la bouche, n'est-ce pas, on lui a envoyé ce sort, sibylle? Il ne pourra plus dire au peuple de payer l'impôt.

— Non! c'est à la main. Il n'aura plus la faculté de prendre.

— Vous n'y êtes pas, c'est aux pieds : il ne marchera plus sur nos têtes.

— Ni à la bouche, ni aux mains, ni aux pieds, reprenait la vieille, qui tenait à sa supposition autant qu'à son dernier chicot.

— Où donc le lui a-t-on appliqué ce sort, noire sorcière?

— Je ne le dirai pas.

— Alors tu l'as dit, répartit un batelier du Tibre.

— Je n'ai rien dit.

— Oui!

— Non!

Et la foule courait sur ce point, affamée de curiosité, demandant un mensonge, un cri à proférer, quelqu'un à porter en triomphe ou à assommer.

— Oui! elle dit avoir jeté un sort sur notre saint-père.

— Elle l'a osé, l'infâme!

— Elle l'a soutenu, juré.

— Tuons la, tuons-la!

— Je n'ai pas jeté de sort.

— A l'eau!

— Grâce!

— Pas de grace, à l'eau!

Saisie par ses jupons, traînée sur les pierres, soulevée à bras, la vieille fut plongée dans l'un des bassins de la place; et si elle ne s'y noya pas, ce ne fut pas la faute de ceux qui l'y enfoncèrent.

— Voyez-vous ce peuple? disait un homme grave à un autre homme grave.

— Je le vois. — Ce qui va se passer sera un exemple pour lui.

— Je ne le crois pas.

— Vous ne croyez rien.

— Pardon! je crois aux fautes des forts et à la clairvoyance des faibles.

— Croyez donc alors que les faibles ne porteront jamais plus la main sur le saint-père.

— Pourquoi cela? Est-ce que c'est le peuple qui empoisonne les papes? L'événement prouve au contraire que ce sont les cardinaux. Que l'exemple leur en profite! Le peuple saura seulement qu'ils ne sont pas si sacrés, puisqu'on a la faculté de les pendre sans sacrilége. De là il conclura que des cardinaux qu'on pend font des papes qu'on peut empoisonner. Cardinaux et papes sont de la même famille. Voudriez-vous avoir un pendu dans la vôtre?

Autres groupes, autres raisonnemens. Si les pendus avaient la faculté de voir ou plutôt d'entendre, à la hauteur où on les place, les cinq patiens qu'on allait accrocher auraient appris de singulières choses en fermant les yeux.

Nous ne saurions guère mieux que la foule ce qui avait attiré sur la tête des cardinaux la terrible punition qu'ils allaient subir, sans deux ou trois pages d'histoire flottantes sur un océan de trois siècles écoulés.

Comme beaucoup de nominations papales, celle de Léon X avait été en grande partie attribuée à la brigue et à la corruption. Au nombre de ceux que des séductions exagérées, de brillantes promesses avaient entraînés à porter leurs voix sur le fils de Laurent de Médicis, à la mort de Jules II, était Alphonse Petrucci, cardinal de Sienne. On dit ceux qui à l'élection de Léon X, à cause de son influence, il avait été ensuite le plus lâchement trahi dans les espérances qu'il avait conçues. Pandolfi, son père, avait vu ses biens confisqués; Borghèse Petrucci, son frère, avait été dépouillé de son titre de gouverneur de Sienne; et l'un et l'autre, par Léon X fait pape par eux, par la grâce du Saint-Esprit et par le poids de leur or. Cette trahison n'était pas la seule.

Léon X avait été poussé à la chaire de saint Pierre par la faction des jeunes contre la faction des vieux, par le parti des Italiens contre le parti des Allemands et des Français; et ces Italiens et ces jeunes avaient été ses amis d'enfance, ses compagnons d'armes au champ de Marignan, ses frères dans les arts; ils étaient la plupart ses égaux en âge, ses pareils en naissance. Ceux-ci furent également déçus.

Cette conduite irrita des ambitions acérées, froissa des amitiés, foula des souvenirs et des reconnaissances. L'homme parvenu ne devrait avoir aucun lien avec le passé, pour n'avoir pas à compter avec lui. Ceux qui l'ont aidé savent par où ils l'ont soutenu; et comme le côté qu'ils cachaient quand ils portaient leur idole est son faible côté, c'est celui qu'ils découvrent lorsqu'ils veulent abattre le dieu.

Malheureusement Léon X, avant sa papauté, avait été trop mêlé à la vie des hommes pour que les hommes, oubliant ce qu'il avait de vrai mérite, ne doutassent pas quelquefois de sa sainteté; trop l'avaient obligé pour pouvoir mettre le dédain qu'il professait pour eux sur le compte d'une abnégation divine. Après son élection, les haines de tous se réfugièrent et s'amassèrent en silence dans la colère d'un seul. Ce vengeur fut Alphonse Petrucci. Après avoir renoncé au projet d'assassiner lui-même le pape, il curdit une conspiration pour s'en débarrasser à tout prix. Depuis Alexandre VI, l'Eglise n'allait pas autrement. Les attentats sur la papauté corrigeaient la vénalité des élections; le poison dissolvait ce que l'or avait soudé; un fléau chassait l'autre. Le mal était incurable parce qu'il était dans les mœurs, et parce que ceux qui n'en mouraient pas en vivaient très bien. Quand dix papes peuvent périr dans un an, on a dans un an dix fois la chance de devenir pape. Jamais aussi les femmes n'avaient eu plus d'influence qu'alors. Pie III avait bien pu leur interdire l'usage d'offrir des fleurs, coquetterie meurtrière dont elles abusèrent dans le mystère de leurs oratoires, mais il ne put leur défendre de s'offrir elles-mêmes. Comment aurait-il arrêté par une loi préventive celle qui cacha du poison dans sa bouche et tua dans un long baiser. Sans être parvenue à ce degré où s'élevèrent les femmes du temps des Borgia, Lida, on l'a vu, avait prêté sans horreur son boudoir à la conjuration des cinq cardinaux.

Une nuit, souffrant déjà, triste, languissant, sans sommeil, mal à l'aise sur son trône du monde, Léon X eut le désir de verser goutte à goutte dans le sein d'un de ses cardinaux ces simples torts de conscience qu'homme on néglige de se rappeler, mais que pape, et pape malade, on s'impute à crime de laisser sans contrôle. L'ame d'un pape, c'est le ciel, l'ombre d'un nuage y répand une tache de cent lieues.

L'inspiration lui jeta le nom d'Adrien Cornetto. Il le fit appeler; il vint. Se dépouillant de sa dignité suprême, il l'engagea à s'asseoir près de lui; il l'accabla de protestations et de caresses, et, sans témoins, il l'entretint de leur jeunesse, sitôt passée, pour lui surtout, que la douleur pâlissait d'heure en heure, comme un astre qui descend. D'une voix douce et pénétrante, familière, comme s'il eût été encore à vingt ans, Cornetto n'en ayant que quinze, il lui rappela la guerre où ils s'étaient trouvés ensemble, tous deux capitaines; il revint sur leurs souvenirs d'épée, moins pour s'en glorifier que pour blâmer leur commune inhumanité à verser le sang de leurs frères. Adrien parut touché.

Comme son sublime pénitent, il partagea ces remords irréparables; et tous deux baissèrent leurs têtes, plus lourdes que si elles eussent encore été chargées du casque. Ensuite, et toujours d'une voix plus humiliée, Léon rappela à Adrien des jours d'égaremens pendant la paix, des faiblesses de conquérant après des exploits de capitaine. L'indulgence coulait à pleines lèvres de la bouche de Léon X en faveur d'Adrien; mais il n'osait y prendre part. Il attendait le pardon de celui qui tenait sa conscience ouverte. Adrien parla, quand ce fut son tour, d'expiations consommées, de pénitences accomplies.

— Soit, dit Léon X, et puisque vous pardonnez, que mon âme plus libre, plus légère, vole à Dieu. Maintenant votre absolution, Adrien, si je la mérite. Hâtez-vous, Adrien, je souffre. Si Dieu m'enlevait à cette heure,

La figure blafarde de Léon X, de ce dieu traînant le poison dans ses entrailles, serra le cœur d'Adrien.

Damné pour damné, il prononça l'absolution sur le front de son ami, qui, en se relevant, lui dit :

— A mon tour ! Maintenant que je suis pur, veux-tu, Adrien, me confier tes fautes et recevoir aussi mon pardon ; autre proposition qui glaça le peu de sang qu'Adrien sentait ramassé autour de son cœur. Après avoir été sacrilége en se chargeant du pardon de sa victime, serait-il de nouveau sacrilége en obtenant le sien de cette même victime ? Pourtant il n'avait aucun prétexe à alléguer pour se refuser à cet acte de pénitence. Il se confessa donc à celui qu'il venait de confesser. Il approcha ses lèvres violettes de l'oreille du Saint-Père. Spectacle sévère que ces deux puissances du monde, l'une à genoux, l'autre écoutant, au milieu d'une salle démesurément profonde du Vatican, chargée de peintures belles et terribles, pont les chairs jaunes seules saillaient hors de leurs cadres d'or ; toutes têtes mourantes ou languissantes de martyrs ; bouches qui crient de douleur ; épaules effrayées sous le fouet du bourreau ; mille figurations éparses annonçant un Dieu terrible même pour ceux qu'il aime. Et ce pénitent qui venait de jouer le rôle de prêtre était un empoisonneur ; et cet autre prêtre un pape empoisonné.

— Fautes légères, murmurait avec indulgence, le saint-père, fautes légères que cela !

Quand Adrien crut devoir arrêter ses confidences manquant de respiration pour achever, Léon X lui dit :

— Vous oubliez de me révéler encore quelque chose.

S'il eût dit :

Tu m'as empoisonné, Adrien ! le coup n'eût pas été plus terrible.

— Quoi ! qu'oublié-je ?

Léon X sortit de sa poche une petite boîte.

Adrien crut reconnaître celle que Cardan avait donnée à Lida, Lida à Vercelli.

Elle renfermait un portrait de femme.

Il ne s'agissait que d'une femme abandonnée, oubliée ou tuée ; Adrien se rendit.

— Continuez votre confession maintenant, reprit Léon X.

Alors Adrien Cornetto, sur la vue de ce portrait, ajouta à ses révélations quelques pages ardentes, au fond plus noires d'erreur que de crime.

— Rien ne reste, reprit Adrien, de cette passion, si ce n'est la honte de l'avouer à seize ans de distance.

Posant un doigt glacé sur la bouche d'Adrien, le pape lui dit :

— Si, il reste encore quelque chose. Et à peine Léon X eut-il révélé au cardinal quelles étaient ces funestes reliques d'une passion morte, qu'Adrien prit la fuite, roulant les marches du Vatican, traversa Rome, et courut chez Lida.

Avec une pâleur que les morts n'ont pas, avec un repentir dont l'expression faisait frissonner, avec des larmes que les martyrs seuls répandent, il pria, il conjura Lida de renoncer à poursuivre leur abominable action, il lui dit de courir le dénoncer lui seul à la victime. Il la persuada, il l'attendrit, il la commanda, il la fit pleurer, il lui fit peur ; son souffle la glaça ; il lui parla de l'éternelle malédiction de Dieu étendue sur leur tête ; il lui montra l'enfer ; et, la saisissant ensuite par le bras, elle effrayée, lui plein d'épouvante et hagard, il la conduisit à travers les rues de Rome, alors éteintes et désertes.

On n'entendait aucun bruit, si ce n'est celui de leurs pas qui traînaient sur les dalles, sous leurs longues robes qui s'engouffraient derrière eux, et ils ressemblaient à ces damnés qui ne marchent ni ne volent, qui vont.

Ils s'arrêtèrent en face du Vatican, rouge des lampes de nuit qui brillaient derrière les rideaux.

— Dieu est là, dit-il à Lida ; il vit encore, il rayonne. Lampe du Christ allumée sur le monde, malheur à qui l'éteindra.

Le grand escalier du Vatican et ses colossales marches se dépliaient devant eux. Adrien dit à Lida :

— Monte !

Et il la poussa. Elle ne leva le regard que devant le saint-père. Pâle et brisé, il portait, sur un immense christ d'ivoire, un œil où le sommeil et la mort se confondaient. Lida posa sa tête sur les genoux du pape ; et, lui rêvant et elle à voix basse, comme parlent les mauvais anges, ils se dirent d'étranges choses.

Léon X sut tout ; et, trois jours après, Petrucci, Riario, Bandinello, Soderini et Adrien Cornetto marchaient au supplice.

En sa qualité de médecin, Vercelli fut écartelé.

C'est pour cela que les cloches sonnent sourdement, que le Christ est voilé dans les temples, que la prière des morts gémit sous les nefs.

Tous cinq allèrent à pied jusqu'au milieu de la place de Saint-Pierre. Là le bourreau leur arracha, lambeau à lambeau, leur robes rouges, leurs chapeaux rouges et les souillets.

Puis le bourreau les montra au peuple ainsi dépouillés, en criant : Ce sont des empoisonneurs !

Puis on roua Alphonse Petrucci.

On le souleva par le cou, comme un chat, au bout d'une perche de soixante pieds.

Et comme on allait rouer Adrien et les autres cardinaux,

Le bourreau, qui avait toujours les yeux fixés sur le Vatican, regarda mieux, abaissa sa barre de fer.

Aux croisées lointaines du Vatican un mouchoir blanc flottait.

Le bourreau délia les cardinaux, et il leur dit : Vous avez votre grace !

Une petite figure cadavéreuse, réduite à rien, se montrait à cette croisée. C'était celle de Léon X.

Deux mains, ouvertes comme deux ailes, s'étendirent pour lancer une malédiction.

Le bourreau fit incliner les quatre têtes de grâciés, et leur dit : Le pape vous maudit. — Sortez de Rome. — Fuyez ! maudits !

« Maudits ! » répéta Rome.

LÉON GOZLAN.
(*Revue du Siècle.*)

Le Capitaine-Bleu.

Il y avait, au commencement de l'empire, à Besançon, vieille cité dévote et militaire, un ancien officier dont la vie était mystérieuse, de qui les habitudes étaient assez bizarres, et dont la physionomie était la plus originale qui se puisse voir ; on le désignait sous le nom de *Capitaine Bleu*. Il est difficile de savoir au juste le motif pour lequel on l'avait ainsi qualifié : les uns prétendaient qu'il avait conquis ce surnom à la pointe de l'épée lors de la pacification de la Vendée. « C'était alors, ajoutaient-ils, un des plus terribles sabreurs de l'armée du général Hoche. ». D'autres attribuaient à la couleur de sa barbe, si foncée, qu'elle lui marbrait les joues d'une plaque d'indigo, l'origine d'un sobriquet que le capitaine méritait encore davantage peut-être par la nuance de ses yeux et par celle de ses vêtemens.

Bien que ce militaire fût très brun, il avait les prunelles d'un azur verdoyant et blême comme ces anciennes vitres de campagne sur lesquelles les rayons de la lune ont, durant de longues années, déposé de fausses lueurs. Cet homme néanmoins était jeune encore ; son corps, d'une robuste maigreur, était celui d'un athlète, et sa tête, douée d'une expression à la fois loyale et dure, avait je ne sais quoi de craintif et d'altier. Ses traits avaient contracté l'immobilité du bronze, et son œil languissait incessamment comme celui d'un tigre enivré de sang. Ce mortel, en un mot, était la vivante image de l'abrutissement. Un vieil habit trop large, sur lequel une longue queue de hussard avait tracé un demi-cercle gris, se balançait sur les épaules du capitaine, et la couleur de cet habit n'était pas moins étrange que celle du reste du costume. Il portait, en toute saison, un grand bonnet de police bleu-clair, un habit bleu-clair, un gilet bleu clair et une culotte de la même couleur. La nuance de ce bleu, vulgaire et burlesque, était précisément celle que les perruquiers d'autrefois mariaient si heureusement, sur les panneaux de leurs boutiques, avec des étoilles d'un jaune de gaude, terne et attristant.

Un tel accoutrement, porté avec persévérance, suffisait au besoin pour valoir à son maître ce surnom de *Capitaine bleu*. Ces couleurs, de toute évidence, correspondaient dans la tête de notre héros à une pensée, ou à un sentiment ; car la passion qu'il leur portait était passée à l'état de manie. Vingt fois on avait cherché à pénétrer les motifs de ce caprice sans y réussir. Un jour cependant, à cette question :

— Pourquoi donc aimez-vous si exclusivement le bleu ?

— Il répondit d'une façon machinale :

— C'est à cause de l'horreur du rouge...

Et il n'acheva pas autrement sa phrase.

Voici donc tout ce qu'on savait de cet officier : né dans la province (il était facile de le constater en écoutant l'accent franc-comtois se prélasser dans sa bouche), il y était revenu après la campagne d'Egypte, et, au moment où la gloire militaire enivrait toutes les ames, il avait pris sa retraite, encore dans la force de l'âge, pour se retirer à Besançon où il ne connaissait plus personne. Il habitait une petite chambre mal éclairée, non loin du palais Granvelle, dans une énorme maison dont le pignon regarde le profil de l'église Saint-Maurice. La fenêtre unique de ce logement s'ouvrait sur une arcade qui communiquait alors, en enjambant la rue, de l'église à la maison du capitaine, laquelle, avant 89, avait fait partie du chapitre de cette paroisse. Cette arcade, épaisse et noire, projetait sur l'angle de la rue de la Bibliothèque, rue très étriquée à cette place, une ombre profonde. Personne n'avait jamais mis le pied dans la chambre du Capitaine Bleu, que l'on trouvait chaque soir, jusqu'à dix heures, dans un certain café borgne, où il employait sa vie presque entière à tirer d'une longue pipe en porcelaine bleue des bouffées de fumée qu'il chassait dans l'air, mêlées à quelques monosyllables dont se composait sa conversation ordinaire. Pour flatter sa passion favorite, le maître du café lui fit donner un jour un verre bleu avec sa cruche de bière, mais le capitaine le brisa avec fureur sur l'occiput du garçon qui le lui présentait. A part ce léger incident, il s'était toujours montré le plus pacifique des hommes. Il aimait à entendre discuter les habitués de l'établissement, et chacun lui offrait volontiers place à sa table. Puis il se retirait de bonne heure, sauf les soirs où la lune dans son plein brillait dans le ciel. Alors, il errait dans les rues de la ville, toute la nuit durant, comme une ame en peine.

Le *Café des Droits de l'homme* (tel était le nom de cette résidence du capitaine) était depuis longues années le rendez-vous des officiers de tou-

tes armes qui passaient par Besançon. Il avait jadis porté le titre de *Café des Gardes françaises*; mais depuis que le jacobinisme était passé de mode, il avait substitué à cette désignation terroriste un tableau représentant deux hussards attablés devant une cruche d'où s'élançaient en double hyperbole deux jets mousseux qui retombaient dans les verres des buveurs. Près de la bouteille, sur une soucoupe, étaient figurés les naïfs portraits de cinq macarons, et autour de deux guerriers ornés de queues encadrées de belles tresses et barbouillés d'une effroyable moustache, on lisait: *Aux vrès hussarts de la maur francès!* Ce café était à Besançon, pour les militaires, ce qu'est à Paris, pour les provinciaux, le Palais-Royal. Deux amis, dont l'un partait pour la Hollande, l'autre pour l'Italie, s'y donnaient rendez-vous au retour, et ceux qui revenaient par hasard laissaient de leurs nouvelles aux retardataires.

II.

Un soir que deux régimens s'étaient rencontrés à Besançon (l'un allait traverser la frontière et l'autre venait de la repasser), le *Café des Droits de l'Homme* (l'on avait conservé l'habitude de le désigner ainsi) se trouva rempli de militaires de diverses armes. Là, d'anciens amis se retrouvèrent, et se reconnurent au milieu d'un nuage de fumée de tabac; et ce ne fut pendant plus de trois quarts d'heure, qu'explosions d'amitié, de joie et de surprise; que questions empressées, que récits d'aventures toutes plus piquantes les unes que les autres; les effusions de tendresse ne pouvaient plus s'évaluer que par hectolitres d'alcool.

Les cervelles commençaient à s'échauffer. A peine, au milieu du fracas général, entendait-on le bruit sec des queues de billard, qui, dans ces temps barbares où la science du carambolage était encore à naître, n'étaient pas garnies de cuir à leur extrémité. Seul, assis sur une banquette, l'œil vitreux, la tête inclinée, l'air abattu par la mélancolie, le Capitaine Bleu, paraissant étranger à ce tumulte, ne remarquait point, tant il était distrait, quatre ou cinq personnes accoudées auprès de lui sur une petite table ronde, lesquelles parlaient à voix basse en le regardant avec curiosité.

— Ce que vous dites-là me surprend, disait un chef d'escadron aux moustaches grisonnantes; de telles habitudes sont loin du caractère de l'homme que je crois reconnaître. Pourtant, ce sont bien là ses traits; mais il a une physionomie de séminaire que je ne lui avais jamais vue: où demeure-t-il?

— Il perche sur le toit d'une arcade attenante à une église, dans un bouge d'où il est parvenu, à force d'argent, à déposséder le sacristain de Saint-Maurice; on lui donnerait le bâton de maréchal pour abandonner ce taudis, qu'il n'y consentirait pas.

— A-t-il eu bien des duels, depuis son séjour à Besançon?

— Il les évite avec soin. L'autre jour, un jeune homme se divertissait à ses dépens, le plaisantant sur ses habits bleus et sur sa figure de sacristie; le capitaine ne répondit rien; mais l'agresseur étant devenu plus gogueuard, le capitaine pâlit soudain et s'en fut.

Le commandant parut stupéfait; et après un instant de silence, il reprit:

— Eh bien! savez-vous pourquoi Morisset (car tel est le nom du Capitaine Bleu), savez-vous pourquoi il avait renoncé autrefois à tuer des maîtres d'armes?

— Lui?..

— Oui!... D'abord, il faut vous dire que dès que nous arrivions dans une ville, il faisait demander les maîtres d'armes de la localité, les insultait et les détruisait successivement. C'était, disait-il, par philantropie qu'il agissait de la sorte, attendu que ces professeurs d'escrime causaient la mort d'une foule de bourgeois à qui ils donnaient, avec des principes incomplets, l'insolence suffisante pour se faire estropier. Mais Morisset, Franc-Comtois de la vieille souche espagnole, aimait le duel comme un Castillan; d'une façon romanesque, poétique. A la vue d'une belle campagne, il demandait des épées. Morisset avait la folie du courage: jouer sa vie était un ravissement pour lui; le sang était sa rosée, le carnage son élément, et, pour qu'il soit encore debout, il faut que la fortune l'ait favorisé d'une manière inouïe.

— Morbleu! commandant, si nous vous étonnions tout à l'heure, vous nous le rendez avec usure!

— Donc, Morisset remarqua que tuer des maîtres d'armes était une duperie. « Cela vous fait respecter par les populations, nous disait-il; mais pour peu qu'on ait besoin de faire de l'exercice le matin, on a peine à trouver une lame qui se frotte à la vôtre. » Du reste le capitaine, excellent camarade, n'avait d'autre divertissement que celui-là. Les femmes ne l'occupaient guère; l'amitié avait sur lui peu de prise, le vin le laissait froid; les armes seules l'émoustillaient encore. Il se plaisait si fort aux jeux où le sang coule, que semblable au taureau il aimait la couleur du sang et recherchait les vêtemens rougis qui, disait-il encore, lui réjouissaient l'œil et lui montaient la cervelle d'un joyeux désir de ferrailler. Aussi, les jours de bataille, portait-il un grand manteau vert sombre, doublé d'écarlate.

— Peste! quel démon!

— J'oubliais de vous dire qu'il existait au monde un être pour lequel il eût risqué tout, jusqu'à son honneur. C'était un de ses cousins nommé comme lui Morisset. (On avait surnommé l'un d'eux Morissot, au régiment, afin de les distinguer plus facilement.) Ces deux hommes, nés le même jour, allaités par la même nourrice, ne s'étaient jamais quittés avant la campagne d'Italie qui les sépara pendant quelques années. Ils se ressemblaient pour le caractère, leur passion chevaleresque pour les armes était également exaltée, et leur tendresse réciproque était attendrissante à voir. Je ne sais ce qu'est devenu Morissot qui, dans sa jeunesse, avait eu, à ce que j'ai ouï raconter, un fils qu'il envoya tout jeune à l'école de Brienne; l'enfant, me dit-on, portait le nom de sa mère.

Ici le commandant fut interrompu par un lieutenant, beau et grand jeune homme, qui jouait au billard assez gros jeu, bien que son œil légèrement aviné lui donnât peu de chances de succès.

— Benjamin, lui dit le chef d'escadron, ménage tes finances; nous avons encore deux mois à vivoter avant d'entrer en campagne.

— Bast! répliqua celui-ci, quand je serai à sec, je tirerai à vue sur Dalcy.

— Et Dalcy ne se fera pas tirer l'oreille, s'écria le partner de Benjamin: comme nous n'avons qu'une bourse et qu'un cœur, il est aussi indifférent que nous perdions l'un contre l'autre des millions en or, que s'il s'agissait de millions d'assignats.

Et les deux amis continuèrent leur partie.

— Ces deux officiers, reprit alors le commandant avec un sourire, sont les deux plus jolis enfans. Ils s'aiment comme s'aimaient les deux Morisset, comme s'aimaient Oreste et Pylade, Castor et Pollux. Du reste, il est très heureux qu'ils jouent ensemble, car ils se sont si bien grisés l'un et l'autre, qu'ils perdraient jusqu'à leur ceinturon, s'ils tombaient dans les griffes d'un aigrefin.

Pendant cet entretien, le Capitaine Bleu n'avait pas desserré les dents. Seulement, et d'une manière presque machinale, ses yeux avaient suivi le lieutenant Benjamin, puis étaient tombés appesantis sur le front du commandant.

— Sacredieu, s'écria ce dernier en s'adressant à ses commensaux, je ne veux plus boire aujourd'hui! (Il repoussa son verre loin de lui.) Ce pauvre Morisset m'attriste complètement. Il m'a regardé, il me regarde encore, et il ne me reconnaît plus, moi un de ses plus vieux camarades! (Ici le commandant tordit avec ses doigts sa moustache, pour arriver imperceptiblement à s'essuyer les yeux.) Ah! pauvres diables que nous sommes! Voyez donc ce qu'on peut devenir, et dites s'il n'est pas douloureux d'assister à l'abrutissement des ames les mieux trempées?

— Hélas! le mal est sans remède.

— Qui sait! je veux lui parler, le rappeler à lui même, le tirer de cette léthargie. On ne peut laisser un homme lentement mourir et, qui pis est, mourir ainsi.

Et s'avançant vers le Capitaine Bleu, le vieux chef d'escadron lui prit la main en s'écriant:

— Morisset! ne me reconnais tu pas?

Le capitaine tressaillit d'entendre prononcer son nom et, sans lever les yeux, murmura:

— J'ai reconnu ta voix, car depuis une heure je pensais à toi.

— Tu te souviens donc de nos beaux jours, de nos premières campagnes, de notre ancienne amitié de frères?...

— Ce sont des choses d'un autre temps...

— Bah! la lame ne vieillit point; et quant au fourreau, les soldats de la république n'ont-ils pas été charpentés avec du fer?

— Tout s'use en ce monde, tout finit: j'en suis la preuve.

— Tu es plus vigoureux que tu ne penses, et dès que tu seras las de dormir...

— De ma vie je ne toucherai le pommeau d'une épée; l'avenir est fermé pour moi.

— Tu vois les choses en noir.

— Tu te trompes: je vois tout en bleu. Le bleu c'est ma vie.

— Que diable dis-tu là! et quelle affreuse aventure a pu te troubler de la sorte.

Au lieu de répondre, le capitaine se détourna, et, faisant un signe d'adieu à son camarade, se dirigea vers la porte.

— Ne crois pas, dit ce dernier en le retenant par le bras, ne crois pas que je te laisse partir. Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve un vieil ami; le temps et la guerre rendent la chose de plus en plus rare...

— Si tu m'aimais, tu me permettrais de te quitter; ta vue, comme celle de tous nos anciens compagnons, me rend malade, et rien ne me peut soulager.

— Non, parbleu! tu ne me quitteras pas! je ne supporterai pas un tel affront, et dussé-je me battre avec toi, tu seras mon prisonnier.

Le Capitaine Bleu sourit tristement.

— J'aimerais mieux, dit le commandant, risquer ma poitrine contre ta lame endiablée, si cela te pouvait remettre en appétit de courage et de batailles, que de te voir ainsi dans la plus triste nonchalance. Tu me donnes envie de te chercher querelle.

— C'est un droit que chacun possède ici; ces messieurs te diront que je sers de but aux railleries des uns et des autres. Si je n'ai pas encore purgé ce cabaret de toutes ces espèces, n'en dois-tu pas conclure que j'ai fait vœu de ne plus toucher à une épée?

— Serment d'ivrogne!

— Je ne m'enivre jamais. Parlons d'autres affaires: s'il eût été possible de changer mes idées, certaines personnes auraient triomphé de mes ré-

sistances. Pajol, Morand, Lecourbe m'ont obsédé l'esprit, et Oudet, plus fort qu'eux tous, n'a remporté, dans cette lutte, d'autre avantage que celui de se brouiller pour toujours avec moi.

Le commandant humilié se caressa le menton avec résignation, et revenant à son propos par une voie détournée, il murmura :

— Qu'est devenu ton cousin Morissot, as-tu de ses nouvelles?

— Morissot!.. Pourquoi me parles-tu de Morissot?.. Quelle est ton intention?.. interrompit le Capitaine Bleu d'une voix altérée.

— C'est que je trouve surprenant qu'il t'ait laissé dans l'état où je te trouve ici. Il est des affections qui ne devraient jamais s'éteindre.

Le Capitaine Bleu, visiblement agité, répliqua :

— Tu peux m'outrager sans péril, je n'ai plus d'armes pour me défendre. Autrefois on n'aurait pas impunément, en ma présence, étendu sur mon cousin Morissot, sur mon frère, un soupçon malveillant. Si Morissot était là... je ne serais pas, hélas! ce que je suis à cette heure...

Après ces paroles, le Capitaine Bleu laissa tomber sa tête sur sa poitrine; et, sans écouter la réponse que balbutiait le vieux chef d'escadron, il demeura absorbé dans une méditation profonde. Quand il releva le front, le commandant reprit :

— Si je t'ai attristé, j'en ai du regret. Le bruit court que Morissot a disparu, et nul ne sait ce qu'il est devenu. Toutes les recherches dont il fut l'objet ont été vaines, à ce qu'on prétend : je souhaitais savoir si tu étais mieux informé à son sujet.

— Tu me tendais donc un piége?... Explique-toi; quelle est ta pensée?...

Et, ici, le Capitaine Bleu frappa sur la table avec violence, puis étendit la main sur ses yeux, en s'écriant :

— Oh! si tu sais, à propos de mon cousin, quelque mystère affreux qu'on m'ait tenu caché, révèle-moi tout! Il est trop vrai; Morissot a disparu. Morissot! lui seul au monde était pour moi quelque chose, et je ne le verrai plus!...

Les derniers mots du capitaine se perdirent dans les sanglots; il cacha sa tête dans ses mains, les coudes appuyés sur la table, et pleura avec amertume.

— Laissons-le, murmura l'officier. Un homme n'aime pas qu'on le voie pleurer.

Ils se levèrent donc, se placèrent devant lui pour le cacher à la foule, et firent semblant de s'intéresser à la partie des joueurs de billard.

Après quelques instans, le Capitaine Bleu saisit le commandant par la basque de son frac, et l'attirant sur un tabouret :

— Garde-toi, lui dit-il, de parler de moi à qui que ce puisse être, ou de raconter notre entretien de ce soir. Les propos sont odieux, et l'attention d'autrui, quand j'en suis l'objet, m'est très pénible. Il me faut du bleu, du bleu et du silence.

Là-dessus, comme s'il eût senti le besoin de reprendre des forces, le capitaine Morisset but coup sur coup plusieurs verres de kirschenwasser de la vallée de Vuillafons, et peu à peu son œil se ralluma comme le feu d'une lampe mourant d'inanition et dans laquelle on verse de l'huile.

— A ce que je vois, reprit ensuite le capitaine, les recrues du régiment sont belles. Tu as là de jolis officiers. Ces deux lieutenans qui tiennent le billard, et qui ont l'air si bons amis, sont-ils de ton escadron?

— Oui; mais ils n'en feront pas long-temps partie.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils se feront casser la tête à la première occasion. Ces enfans là, Morisset, sont braves comme nous l'étions, et ils s'aiment,.... comme vous vous aimiez.... là, tu sais bien, lui... et toi.

— Qu'ils sont heureux! articula le capitaine.

— Le plus grand des deux, Benjamin, a un défaut.

— Tant pis, c'est celui que je préférerais, et je me sens presque tendre à son égard. La brave figure d'officier!

— Sans doute; mais ce coquin-là est possédé de la manie des duels, absolument comme nous l'étions en 92 et même plus tard.

— Et tu appelles cela un défaut! s'écria le capitaine avec exaltation.

Mais soudain son visage se rembrunit, et d'une voix concentrée il ajouta :

— Tu as raison, c'est pis qu'un défaut, c'est un malheur; malheur plus grand qu'il ne pense, et ma sympathie pour lui se tourne maintenant en compassion.

Ce fut le tour du commandant de défendre celui qu'il accusait; mais Morisset restait pensif à regarder Benjamin, et répétait :

— C'est dommage!

— Allons donc, s'écria l'officier en riant, tu as tué plus de bourgeois qu'un évêque ne pourrait en bénir, et...

— Et j'avais tort!... Ce sont des plaisanteries que je n'approuve plus.

— Sur ma foi, Morisset, tu as l'air d'un capucin.

— S'il y avait encore des capucins, je suis un homme qui en porterait l'habit depuis cinq ans.

— En vérité!... s'écria le commandant.

Et désignant du doigt les vêtemens du capitaine, il poursuivit :

— Et l'amour du bleu, comment l'aurais-tu assouvi?

— Henri, quand on est bon moine, on cherche le bleu dans le ciel.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit. A quelques pas d'eux, une dispute s'était engagée, et, au milieu du bruit, les causeurs ne distinguèrent pas d'abord les auteurs de la querelle. Le chef d'escadron s'avança sur-le-champ pour s'interposer avec l'autorité que lui donnait son grade, et reconnut avec chagrin que la plus vive altercation avait, on ne sait comment, commencé entre Benjamin et Dalcy, tous deux échauffés par le punch.

Quand la colère s'empare d'hommes étrangers l'un à l'autre, il est bien aisé de la refroidir : deux personnes, que des relations de simple convenance ont souvent rapprochées, sont également faciles à calmer; mais quand une première parole aigre est échangée entre deux amis qui depuis longues années se chérissent plus que des frères, le cœur, atteint tout à coup jusque dans ses profondeurs, s'ébranle, se soulève, et sa douleur s'exhale en reproches amers. Une vie entière d'amitié, de dévoûment, d'estime, de confiance mutuelle, disparaît comme le sillon d'un éclair, et tous les petits nuages qui, de loin en loin, se sont glissés dans la sérénité du commerce intime, s'accumulant tout à coup, se ruent sur cet attachement fidèle où, comme dans un temple, s'étaient réfugiées deux âmes : un instant d'orage bouleverse à jamais ce frêle abri qu'on croyait indestructible.

Durant cette discussion de Dalcy et de son ami, l'emportement mutuel fut bientôt à son comble; et c'est ce qui a toujours lieu entre deux intimes, attendu que la connaissance approfondie qu'ils ont faite de leurs caractères réciproques les met à même de saisir, parmi toutes les paroles piquantes, celles qui atteindront le fond de l'amour-propre.

Quant à l'origine de la querelle, il n'était pas possible de la trouver : Benjamin reprochait à Dalcy les graines d'épinards qui germaient dans son orgueil, et ce dernier qualifiait l'autre de Télémaque de garnison, paroles qui semblaient à chacun dénuées de sens, mais non pas à Benjamin, lequel affirmait avec indignation que Dalcy, en prononçant ces mots, commettait une action infâme et digne de châtiment; sur quoi ce dernier s'écriait :

— Les menaces de ce guerrier ne sont pas redoutables; sa prudence le tient à l'abri sous un serment pieux; tant qu'il n'en sera pas relevé, il ne peut mettre fin à aucune aventure, et il a l'espoir d'être à jamais enchaîné!

— Il est ignoble, s'écriait Benjamin, d'abuser ainsi de la sainteté du secret. Je vois trop tard le peu que vous valez : le mépris me venge de vos perfidies.

— Le mépris est l'arme du beau sexe, elle convient à votre courage.

— Dalcy! cria l'autre d'une voix de tonnerre et en courant sur lui avec un geste terrible, j'en aurai raison!

Cette scène se passait au milieu du tumulte causé par les curieux, par les amis qui cherchaient à pacifier les rivaux et à savoir lequel des deux avait raison.

Jusque-là, le Capitaine-Bleu, à qui les duels étaient en suprême aversion, était demeuré triste à les contempler en murmurant avec amertume :

— Deux frères, deux amis... les malheureux! quel chagrin ils se préparent!

— Il les faut séparer à la minute et avant que, par une grave insulte, ils n'aient rendu tout accommodement impossible : empare-toi de Dalcy, je me charge de l'autre.

Le mouvement du chef d'escadron fut si rapide que Dalcy, qui cherchait son rival, se trouva face à face avec le visage froid et sévère de son commandant, qui lui intima l'ordre de se rendre au quartier et d'y garder les arrêts pendant vingt-quatre heures. La résistance fut d'autant plus légère que l'officier supérieur n'entra pas en discussion avec le lieutenant et que la discipline militaire, dont l'habitude avait assoupli ce caractère impétueux, le maîtrisa soudain. Il recula peu à peu, et près de quitter le seuil, exaspéré, il cria à son ancien ami :

— Dans deux jours, monsieur!

Benjamin ne put riposter au cartel, car le capitaine Morisset l'occupait suffisamment. Comme il avait senti qu'un seul mot ajouté à ceux qui avaient été prononcés rendrait une affaire indispensable, il avait saisi par le bras ce furieux, et le faisant tourner deux fois sur lui-même, il l'avait lancé au fond de la salle. L'ayant isolé de la sorte, il s'était emparé de ses deux poignets, et, malgré la résistance du jeune homme, le Capitaine-Bleu, tant que Dalcy fut dans la salle, tint son prisonnier immobile comme il eût fait d'un enfant. Les assistans, accoutumés à s'amuser sans crainte aux dépens de Morisset, étaient restés ébahis, et le Capitaine-Bleu, fort paisible, disait à Benjamin, écumant de rage : « Du calme, là, là! oh! tu ne m'échapperas pas, mon fils. Tu vas rester fixe et immobile, à la première position, comme un saint de bois dans sa niche de pierre. »

Et, accablé de honte, le jeune lieutenant murmura :

— Lâchez-moi, monsieur, je n'essaierai pas de fuir.

— Ecoutez-moi, lieutenant, je pourrais être votre père, et, comme tel, je blâmerais tout haut votre conduite. Vous n'avez qu'un ami, et vous voulez le jeter par la fenêtre?

— Eh! monsieur, je ne m'occupe pas de vos affaires.

— Et moi je me mêle des vôtres, monsieur, parce qu'il me convient de le faire, parce que vous êtes fou et..... parce que vous me plaisez. Votre ami était ivre, et quand on a, comme vous, toute sa tête, on doit être plus généreux et moins irrascible. Une jolie querelle, ma foi! qui a commencé, dit-on, par une discussion politique.

Ce ton commençait à maîtriser un peu notre jeune homme. Mais les badauds du *Café des Droits de l'Homme*, accoutumés à rire aux dépens

du Capitaine-Bleu, se réjouissaient insolemment de le voir dans un nouveau rôle.

— Au surplus, reprit le lieutenant, redevenu très calme, ce qui est fait est fait, le vin est tiré, on le boira après-demain.

— Et moi j'affirme qu'on ne le boira pas.

— Un duel est indispensable, monsieur : premièrement, j'ai été provoqué; ensuite, Daley, qui n'était pas plus ivre que moi, m'a dit des choses dont seul je puis comprendre la gravité, des choses qui exigent du sang. Enfin, j'ai promis de me battre, et, de ma vie, je ne suis revenu sur ma parole.

— Eh bien alors vous commencerez aujourd'hui.

— Je jure ici, monsieur, que je me battrai.

— Je jure ici, monsieur, que vous ne vous battrez point.

— Et la raison, s'il vous plaît?

— C'est que je ne veux pas.

A ces mots du Capitaine Bleu, accompagnés d'un geste expressif, lequel fit faire une grimace très drôle à son large habit barbeau, les habitués du café rirent de tous leurs poumons, et recommencèrent à s'amuser du capitaine, comme de coutume. C'était à qui lui jetterait l'éclaboussure de son esprit. Le voyant ainsi lutiné, Benjamin demeurait indécis. Morisset devina ce qui se passait dans l'ame du jeune homme, et comprenant qu'il fallait, pour conserver sur lui une certaine autorité, reconquérir à l'instant même le respect de la foule, il y parvint au moyen d'une de ces inspirations aussi simples que singulières.

— Riez autant qu'il vous plaira, leur cria-t-il; si je ne vous dédaignais comme des enfans, depuis long-temps je vous aurais tous fait sauter par les fenêtres. Et maintenant, je vous engage à vous taire.

Les rires redoublèrent à cette injonction.

— Diantre! s'écriait-on, le Capitaine Bleu se réveille; quel Machabée!

— Tenez, leur dit-il, voilà tout ce qu'il me faut pour vous rendre plus poltrons que des avocats.

A ces mots, il s'empare vivement de trois cannes de jonc qui se trouvaient là, il en barbouille le bout avec de la craie blanche, il boutonne son habit, et dit en riant à Benjamin.

— Tu vas être témoin d'un beau duel.

Puis, s'adressant aux deux fleurets les plus habiles parmi ces insolens, et leur remettant à chacun une canne :

— Je vous attaque tous deux à la fois, s'écria-t-il en se mettant en garde, et si je ne vous marque pas l'un et l'autre de deux points blancs avant qu'un de vous m'ait touché, je consens à être aussi bête que vous l'êtes.

Les deux personnages, mis au défi de la sorte, attaquèrent Morisset avec un mélange de surprise et d'ironie. Ce dernier, pour montrer sa supériorité, se borne à la parade. Les trois cannes voltigent rapidement et se croisent; mais aucun des combattans n'est marqué. Tout à coup le Capitaine-Bleu s'écrie :

— A mon tour! (Ses adversaires étaient devenus sérieux.)

Morisset se tenait fort droit; sa canne déjouait, sans trop s'agiter, les mouvemens de ses rivaux. Une passe très vive eut lieu, après quoi un point de craie blanche apparut sur leurs poitrines. Les spectateurs poussèrent un cri d'étonnement : Morisset ne s'était pas même fendu. A peine les deux champions avaient-ils paré une feinte du Capitaine, qu'ils reçurent la seconde botte en plein estomac. Le Capitaine-Bleu s'était fendu sur le second et la lui avait poussée si raide, que le vaincu alla tomber à la renverse sur une table, aux huées de la multitude.

III.

Dédaignant de jouir de son triomphe et de recueillir les éloges de la foule, Morisset prit le bras de Benjamin qu'il attira dans un coin, en lui disant d'un air très doux :

— Il fallait bien se délivrer de toutes ces brutes, sans leur faire aucun mal, car ces gens-là ne sont ni méchans ni dangereux. Ça, mon tendre ami, vous ferez comme moi, vous aurez la modération qui convient, et cette affaire se terminera bien.

— Capitaine, répartit Benjamin, j'ai le cœur profondément blessé. Si je ne me battais pas avec Daley, je conserverais pour lui une haine profonde.

— De la haine contre votre meilleur ami? Quel sort vous vous préparez! Croyez-moi, monsieur, le plus malheureux sera le vainqueur; son repos, son honneur, son courage même, oui, son courage, mourront dans cette victoire. Ah! quand vous l'aurez tué, vous verrez combien il vous était cher. Vous verrez comme il viendra pleurer dans vos rêves, comme toutes les joies seront loin de vous, comme vous serez triste au bivouac le soir des jours de bataille.... vous verrez....

— L'intérêt que vous prenez à mes affections me touche; mais ce combat est nécessaire, inévitable, et je certifie qu'il aura lieu.

— Oh! j'affirme le contraire! répliqua Morisset, et pour l'empêcher, dussé-je vous dire.... vous dire tout.... Mon cher ami, me réduirez-vous à cette épreuve, et refuserez-vous de me croire? Encore une fois, et du fond de l'ame (le capitaine essuya une larme), je vous en conjure par votre père.

— Par mon père! hélas! je n'en ai plus... articula le lieutenant d'une voix sombre.

— Par votre mère donc, par votre sœur, par tout ce que vous respectez au monde...

— J'ai une mère... et je n'ai jamais pu l'aimer.

— Sacrebleu, vous n'avez donc qu'un ami? et vous voulez lui couper la gorge.

— De telles réflexions, au moment où j'ai besoin de ma fermeté, ne sont pas à propos, et vous ne permettrez, j'espère, monsieur, de...

— Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu avant ce soir : mais si je parvenais à étouffer cette déplorable affaire où vous courez en étourdi, si je vous évitais les remords, les douleurs qui vous attendent, j'aurais la seule satisfaction que je puisse encore éprouver, et il me semble que je recouvrerais le repos que j'ai perdu!

— Il paraît, se dit Benjamin à lui-même, que ce pauvre homme, dont l'innocente folie est la plus calme du monde, a quelquefois ses heures d'exaltation.

— Ainsi, poursuivit le Capitaine Bleu en dirigeant sur lui un regard perçant, vous me promettez que cette querelle n'aura pas d'autres suites?

— Dix heures ont sonné depuis long-temps, répliqua Benjamin avec un sourire froid; il est temps de se mettre au lit : bonsoir, capitaine.

— Vous ne répondez pas?

— Calmez-vous, je demeure d'accord de tout ce qui pourra vous plaire. Nous reprendrons cet entretien un autre jour.

— C'est là tout? répliqua Morisset. Donc, puisqu'il vous faut plus que des raisons, puisqu'il faut employer, à vous réduire, cette arme dernière que je ne puis manier sans me blesser moi-même, venez; sortons de cette maison et suivez-moi.

A ces mots, le capitaine entraîna le jeune lieutenant; et les habitués du *Café des Droits de l'Homme* les regardèrent s'éloigner et disparaître sans faire de réflexions.

Au moment où ils tournaient à l'angle de la rue de la Bibliothèque et du cloître Saint-Maurice, on recueillit les derniers mots du Capitaine Bleu, qui disait à son compagnon : — Enfant, tu l'as voulu; eh bien, tu sauras tout, quoi qu'il m'en coûte; mais, par le diable! tu n'auras plus envie de te battre!

La ruelle de la Bibliothèque à Besançon était, alors comme aujourd'hui, une des plus solitaires de la ville; mais les maisons y étaient plus rares et plus sombres encore. Des saules pleureurs, des peupliers, des acacias, inclinaient leur verdure pâle sur les murailles de clôture du chapitre de Saint-Maurice, et secouaient leurs feuilles mortes sur le pavé.

Notre jeune lieutenant se laissait entraîner sans mot dire, cédant à l'ascendant moral du capitaine et à l'instinct de curiosité excité en lui par Morisset. Benjamin, d'ailleurs, avait l'esprit aventureux, et n'était pas fâché de s'initier au secret de son nouvel ami. Lorsqu'ils furent parvenus à l'extrémité de la rue, sous l'arcade Saint-Maurice, le Capitaine-Bleu tourna tout-à-coup sur la droite, ouvrit une petite porte noire, sale, rouillée, et, ayant fait un signe à son compagnon, il entra. Après avoir traversé un corridor et escaladé quelques marches d'un escalier en limaçon, Benjamin se trouva dans une chambre où Morisset battit le briquet pour se procurer de la lumière.

L'appartement du capitaine était pire que le plus triste taudis de la plus méchante caserne; son grabat était ombragé de deux rideaux de serge bleue pareils à ceux qui voilaient les vitres, rapiécés pour la plupart avec du papier gris. Les murs, nus, étaient percés de quelques clous où pendaient des pipes, un vieux chapeau, une veste bleue et deux épées soigneusement recouvertes d'un vieux lambeau d'étoffe tout gris de poussière. Enfin, le tiroir d'une grosse table en chêne contenait la garde-robe du capitaine. Çà et là était accrochés des morceaux de papier noircis par l'humidité; c'étaient quelques portraits d'officiers célèbres durant la république. Sur la cheminée qui servait d'armoire, se trouvait la légende coloriée d'Henriette et Damen, imprimée à Montbéliard sur une belle feuille de papier d'almanach.

Il était facile de reconnaître que le capitaine balayait sa chambre et faisait son lit lui-même, attendu que la chambre était fort mal balayée et le lit en désordre.

Néanmoins, Morisset offrit d'un air courtois un tabouret à son hôte, et lui ayant présenté son pipe, il alluma la sienne. Il faisait froid. Benjamin, de qui la tête reprenait du calme, commençait à se demander ce qu'il faisait là et pourquoi il y était venu.

Pour son compagnon, paisiblement assis sur le pied du lit, à cause de l'absence des sièges, il paraissait chercher l'exorde de son discours. Il promena ses regards sur le fond de sa chambre, et les ramenant sur lui-même d'un air de pitié douloureuse, il les arrêta ensuite sur Benjamin, qui demeurait consterné devant cet homme usé, quoique jeune encore, et de qui l'ame à demi refroidie conservait, au milieu de l'abrutissement le plus complet, le souvenir du passé et le sentiment de son abjection. On trouvait dans la pièce, dans le costume, dans la physionomie du capitaine, et dans les objets qui l'environnaient, les symptômes multipliés d'une dégradation morale si complète, que ce spectacle causait à Benjamin un malaise involontaire. Le Capitaine-Bleu ayant observé l'impression produite par cet examen sur le lieutenant, murmura d'une voix sourde :

— Il y a cinq ans, j'étais un des plus beaux officiers de l'armée; ma place était marquée, disait-on, dans les rangs les plus distingués; l'avenir m'était ouvert, le succès souriait à mes efforts. Au retour d'Egypte, je reçus le commandement d'un régiment de cavalerie. Hélas!...

« Huit jours après, j'adressais ma démission au premier consul qui me

répondait par l'envoi du brevet de colonel, que je lui rendis. Je ne fis part de ces deux circonstances à personne, de peur d'exalter encore le zèle d'amis obstinés à me tirer de l'état où je suis; je serais général à cette heure, moi, qui vous parle, moi qui fais honte au dernier soldat, moi qui ne suis plus capable d'être le laquais d'un financier.

» Quel changement, n'est ce pas ?... Eh bien! ceci est l'œuvre non pas même d'un remords, mais d'un regret, et d'un regret effrayant! Ah! vous avez un ami et vous voulez le tuer, malheureux! Ecoutez-moi donc et sachez ce qu'il en coûte! Il n'est pour un soldat, vous le savez, ni femme ni enfans, ni père, ni frères, ni cousins. Dans les années de guerre où nous sommes, on se détache de tout ce qu'on a laissé derrière soi, et le monde n'est plus qu'un petit village qui a pour clocher le drapeau du régiment. Cependant, comme le cœur a soif d'affection, quand un brave compagnon se trouve à sa portée, il s'en empare, et voilà une amitié sur laquelle on assume tout ce qu'on eût éparpillé sur dix têtes différentes. Le frère d'armes tient lieu de père, de mère, de frère, de tous les amis possibles. L'amitié réelle n'existe pas hors des camps. Quand donc vous aurez tué votre cher Dalcy, vous serez aussi désespéré que si vous aviez assassiné votre famille entière. »

— Si je l'aimais encore, vous auriez raison, reprit Benjamin; mais comme depuis son indigne action je le méprise...

— Ah! monsieur, vous l'aimez encore, parce que vous en parlez avec passion et que l'on ne passe pas ainsi de l'affection à l'indifférence. Au jour de la colère, on ne prévoit pas l'amertume du lendemain... Grand Dieu! si j'eusse été aussi coupable que vous aspirez à le devenir, je n'aurais pu supporter le remords et je me serais fait mourir. Peut-être aurais-je bien fait d'éviter ainsi de longs chagrins et d'aller là-bas rejoindre mon pauvre Morissot.

— Morissot! répéta le jeune lieutenant en projetant sur le Capitaine-Bleu un regard d'étonnement.

— C'était le nom de mon meilleur ami, continua le vieil officier. De plus, il était mon parent et notre affection datait de notre naissance. Morissot avait eu le bonheur de me sauver deux fois la vie, et il en était si joyeux qu'il lui fallait, en ma présence, dissimuler ces transports dont j'étais jaloux. Le sort nous sépara, pour la première fois, en 1790, et nous nous quittâmes sans pleurer, mais la mort dans le cœur. Oh! que ces quatre années furent longues et pénibles! Un soir, à mon retour d'Egypte, comme j'entrais au *Café des Droits de l'Homme*, j'entends le son d'une voix que je reconnais pour la sienne. Je pousse un cri, je l'appelle (car je ne le distinguais pas dans la foule); un colonel de dragons qui me tournait le dos se lève tout à coup, m'envisage et se précipite dans mes bras. Nos quatre années d'absence furent oubliées en un instant... »

A cet endroit de son récit, le Capitaine-Bleu quitta sa pipe, et, suffoqué par l'attendrissement que causait en lui ce souvenir, il se promena à grands pas dans sa chambre en se raidissant contre l'émotion. Tout à coup, il se rapprocha de Benjamin qui l'écoutait avec avidité, et, lui saisissant le bras, il murmura :

— Deux heures plus tard... Morissot n'existait plus!

Le lieutenant tressaillit, tandis que le capitaine, la tête cachée dans ses mains, luttait contre un violent accès de désespoir.

— Vous assistez à mon supplice, monsieur; cependant je ne suis point coupable; la conscience dort en paix, le cœur veille seul, et il saigne d'une incurable blessure. Morissot devait partir le lendemain : nous avions beaucoup bu, comme ce soir; beaucoup parlé du passé et de notre jeunesse, comme ce soir encore. Il m'avait compté ses derniers duels, je lui avais fait part des miens; nous étions plus heureux, plus gais que des pinsons dans les feuilles.

» Ces duels, nous les aimions à la fureur. D'où venait cette passion? je l'ignore. Cette vieille cité de Besançon, noire et solitaire, entourée de roches vives, couronnée de clochers et de bastions, cette place forte, à la physionomie taciturne, où retentissent à toute heure, au milieu du silence, les trompettes militaires et les sonneries d'église, exerce une influence étrange sur le naturel de ses fils, tout imprégnés encore de la sauvagerie rude et austère des vieux Espagnols du duc d'Albe. Morissot et moi nous avions, comme bien d'autres, quelques gouttes de ce vieux sang plein d'âcreté, et rien n'en avait tempéré la force. Les enfans de Besançon ne s'entrebattent point comme les autres enfans; ils ont des duels en règle, des témoins qui prennent parti comme au bon temps de nos pères, et l'affaire se passe sur les roches, ou dans quelque défilé d'un aspect lugubre dont la vue seule donne soif de sang. Vous ne pouvez comprendre la quantité d'admirables coupe-gorges, de sites funèbres et de sinistres recoins dont la nature a gratifié les environs de cette ancienne ville de Philippe II. L'aspect seul du pont du Secours, au fond d'un chaos de rochers vifs, sur lesquels se dressent, telles que des têtes d'hydres, deux forteresses à la blanche denture de créneaux, aurait suffi pour inspirer à Caïn la pensée du premier meurtre. Dans ma jeunesse, on ne parlait à Besançon que de combats, que de poitrines transpercées, que de morts violentes. Les forêts même du voisinage étaient tout assombries de poétiques histoires de brigands. C'est dans ce lieu, notre patrie, que mon cousin et moi, tout en batailliant sans cesse, nous dévorions les histoires chevaleresques des Castillans et des Maures, les poèmes du Tasse et de l'Arioste, seuls livres que nous ayons jamais lus.

» Monsieur, nous avons bien tué du monde sans scrupule, sans regret et avec beaucoup d'entrain. Cette passion pour les combats singuliers éteignit en nous toutes les autres. Qu'était le jeu où l'on risque des pièces de monnaie, en comparaison de celui où nous mettions chaque jour notre vie *sous le chandelier*. Les femmes, malgré notre jeunesse et leur beauté, ne nous occupaient que d'une façon passagère : nous ne tenions à la vie que par le plaisir de courir sans cesse après la mort.

» Il fallait vous expliquer ce trait de nos caractères, vous dire ces bizarreries inintelligibles pour tout autre qu'un Bizontin de la vieille souche, sans quoi vous n'auriez pas compris ce qui me reste à vous raconter.

» Nous venions, Morissot et moi, après nous être retrouvés au bout de quatre ans d'absence, de quitter ensemble le *café des Droits de l'Homme*; ma main était appuyée sur son bras, et il s'écriait de temps en temps :

— « Quel bonheur, frère, quelle joie de se revoir!

» Le plaisir nous portait à rire et à pleurer tout à la fois, c'était une folie véritable. Je conduisis mon cousin à l'hôtel où j'étais logé.

» Comme nous traversions l'arc Saint-Maurice, sur lequel je demeure à présent, Morissot quitte mon bras, se retourne, et contemplant l'angle de rue où nous nous trouvions, il m'en fait admirer le caractère grand et solennel. La lune dans son plein s'était levée derrière le palais Granvelle, dont les grands murs, qui étaient noirs comme de l'encre, dentelaient leur ombre sur le pavé. L'énorme pignon que j'habite élevait jusqu'au ciel son cône grisâtre et se dessinait en clair sur les grandes volutes brunes de Saint-Maurice. L'arcade élevée sur la rue semblait refléter dans l'ombre qu'elle projetait ses lourdes arabesques du temps d'Albert et d'Isabelle, et au travers de ce fond noir on apercevait, comme au travers d'un télescope, les pâles arbustes mêlés aux bâtimens du cloître, légers comme des ombres, et dont les lignes effacées par la lumière bleue s'enfuyaient en perspective dans les brouillards du fond.

» Tout dormait dans la cité, les temples fermés depuis la révolution avaient pris le silence et l'aspect des ruines; les plans d'ombre et de lumière se découpaient grandement; on pouvait se croire égaré dans la nuit au carrefour d'une ville andalouse. La beauté de ce tableau avait frappé Morissot.

— » Pour trouver son pays beau, rien n'est tel que de le quitter! s'écria-t-il. J'ai traversé vingt fois, dans ma jeunesse, ce coin de rue sans le remarquer; je n'y suis pas venu depuis sept ans, et voici que je le trouve magnifique.

— » En vérité, lui répondis-je, ce carrefour ténébreux, entouré de vieille architecture, serait un beau théâtre pour quelque lugubre affaire.

» Ces réflexions avaient ressuscité les visions romanesques de notre jeune âge, notre imagination se monta par degrés. Morissot, drapé dans un grand manteau gris pâle, se tenait fort bien campé sur le bord de la ligne d'ombre; son sabre traînait sur le pavé avec un cliquetis charmant, et la lune semblait tirer des étincelles de son casque de dragon, dont la longue crinière ondoyait au souffle du vent.

— » Frère, m'écriai-je transporté d'allégresse, le bel endroit pour se couper la gorge!

» J'avais posé ma main tremblante d'inquiétude sur la garde de mon bancal qui vibrait dans le fourreau comme s'il m'eût compris.

— » Par ma foi, répliqua Morissot, tu as raison, cousin, ce serait une volupté d'empereur que de dégainer ici.

— » C'est à n'y pas résister, ajoutai-je. Ami, si l'on s'amusait un peu, avant de s'aller coucher, que t'en semble?

» Déjà mon sabre flamboyait tout ruisselant de lumière. Morissot se mit en garde en face de moi, après avoir retroussé son manteau, dont il rejeta la moitié sur l'épaule gauche; ce manteau était doublé d'écarlate.

» Notre assaut commença au milieu de la gaîté la plus vive; nous étions si heureux de faire des armes ensemble après une si longue absence, et de savourer, de compagnie, des émotions poétiques également senties de part et d'autre! on babillait tout en faisant des passes, et l'on admirait l'effet galant des deux lames qui scintillaient dans la nuit comme des éclairs dans un nuage.

» Le cliquetis du fer nous réjouissait d'une manière infinie, et le contraste de notre menaçante attitude avec notre affection réciproque nous faisait ressentir avec une vivacité plus exquise les forces de cette amitié. Bientôt, le jeu nous intéressa davantage; on chercha à montrer de l'adresse, la jouissance se concentra, on se mit en harmonie avec la gravité des objets d'alentour, les paroles devinrent plus rares, la respiration plus haletante.

» O passion frénétique et insatiable des joueurs! la pente fatale nous entraînait, et tout en le comprenant d'une manière vague, nous poursuivions cette partie périlleuse. Chacun de nous serrait la parade avec vigilance, devinant la tentation d'autrui et craignant de céder à son propre éblouissement.

» Au bout d'un instant, on n'entendait plus que le bruit de deux sabres s'entrechoquant avec rapidité. Tout à coup, le rouge du manteau de Morissot m'irrite l'œil (cette couleur m'a toujours chatouillé la prunelle d'une façon bizarre); voulant combattre cette influence, je me raidis; mais je sens que l'écarlate commence à attirer la pointe de mon arme, et que l'aimantation s'accroît très vite, trois fois je murmure :

— « Frère, abaisse ton manteau, cache donc ce rouge, la prunelle me démange.

» Trop absorbé par le plaisir pour m'entendre, il ne s'arrête pas, et sa

lame glissant sous ma veste, me trace, de la pointe, une aiguillette sur la poitrine.

» Au léger cri de surprise que je jette, il demande :

— » T'ai-je blessé?

— » Non pas! va, va toujours. J'avais retiré ma main pleine de sang et ma vue retombait toujours sur cette doublure écarlate.

— » Ce n'est rien, murmura Morrissot; ah! le joli petit combat!

— » Cache donc cette doublure! lui criai-je impatienté, tu sais combien cela me déplaît.

— » Est-ce que j'en ai le temps? dit-il avec un éclat de rire.

» Un nuage venait de voiler la lune; les ténèbres m'inspirèrent je ne sais quelle secrète envie de voir du sang. Déjà ma main tremblottait; je fus blessé une seconde fois. Puis il me passa dans la cervelle un violent dépit de voir que Morissot, par son obstination à laisser son écarlate à découvert, m'exposait à faire un malheur. Il me sembla que ce rouge me bravait. Dès lors, mon cousin fut oublié comme s'il eût été absent, et je combattis contre... contre le rouge, et l'enivrement du duel commença pour moi.

» Cela dura peu. Morissot tomba à mes pieds le front contre terre, sans même exhaler un soupir. Il était mort; je l'avais tué, monsieur, je l'avais tué! »

Et terrassé par cet effroyable souvenir, le Capitaine-Bleu, s'affaissant sur ses genoux, se laissa choir sur le plancher. L'infortuné s'arrachait les cheveux, et les convulsions du désespoir se joignaient à ses pleurs; l'œil fixe, les bras croisés, Benjamin, plus immobile qu'une statue, contemplait ce malheureux. Morissot se releva pâle, respirant à peine, et articula d'une voix saccadée :

— Maintenant, regardez les effets de ce crime épouvantable, mais involontaire, et courez demain, si vous en avez le courage, baigner votre épée dans le sang de votre meilleur ami. Vous savez déjà ce que font souffrir les regrets, apprenez à connaître les tortures du remords. C'est une épreuve à faire, monsieur, et si votre raison n'y succombe pas, alors vous serez assuré d'avoir un cœur de granit.

Depuis ce jour fatal, toute ma force s'est évanouie. Ces douleurs que je m'étais si bien faites m'ont appris à réfléchir sur celles que j'avais dû causer à la suite de mes nombreux duels. Tout le sang que j'avais répandu s'éleva contre ma conscience, comme une vague énorme sous laquelle je demeurai englouti. Plus de sommeil, plus d'ambition, plus de courage, plus d'amour pour la gloire, cette dernière passion de ceux à qui les autres ont failli. Une terreur profonde s'est emparée de mon être; la vue d'une épée me fait frissonner d'épouvante, et si je recevais une insulte, moi le spadassin, j'irais me noyer pour ne pas me battre. La couleur rouge est abominable à mes yeux; et ceci, monsieur, n'est pas une folie, reprit le Capitaine Bleu, c'est un supplice inconnu des hommes.

Cette nuance me cause un malaise inouï, une défaillance si douloureuse que, dès qu'un objet écarlate passe devant ma prunelle, je me crois près de mourir. Oh! n'eussé-je, pour expier le passé, que ce tourment à supporter, mon enfer serait assez cuisant! Je finirai par me détruire pour ôter de mes yeux cette lugubre vision qui me poursuit encore quand ils sont fermés, car alors j'aperçois mes paupières comme un voile empourpré qui me sépare du jour. Me voici, jeune encore et courbé, comme le plus vieux, sous le fardeau d'un chagrin qui m'épuise et m'abrutit. Contemplez ce galetas délabré, honteux, mon ame est tout aussi dévastée, et je ressens à l'égard de moi-même le dégoût qu'inspire aux autres ma complète abjection.

Le sort n'a eu pitié de moi qu'un instant, ce soir. Il m'a donné la force de vous confier ce mystère, il a rattaché ma vie à l'espérance de vous préserver de tourmens tels que les miens. Cette action sera une goutte d'eau jetée sur le feu qui me ronge. S'il me faut tout avouer, monsieur, vous avez trouvé, je ne sais où, la clé de mon cœur que je croyais perdue. C'est que vos traits font revivre à ma vue ceux de mon pauvre Morissot : quand je vous contemple, je crois le voir.

— En vérité! répondit Benjamin d'un ton étrange, et, sans trop de pitié pour cette douleur incurable, il ajouta :

— Vous ne m'avez pas dit ce que devint le corps de votre infortuné camarade?

— L'affaire n'avait pas eu de témoins; les lois pouvaient m'atteindre, me flétrir. L'idée de mon honneur compromis, de mon nom accouplé sur les bancs d'un tribunal à celui des assassins; cette idée, dis-je, apparut vite à mon esprit et lui rendit sur l'heure le sang-froid nécessaire pour cacher cette aventure. Comme mon cousin devait partir à l'aube du jour, je savais qu'on ne remarquerait pas son absence. Ces cruautés avaient suspendu ma douleur, ma victime était pour moi le corps d'un délit qu'un meurtrier vulgaire s'efforce de faire disparaître.

Dans un des plus sombres recoins de cette ruelle déserte, se trouvait une petite porte à demi-pourrie, qui donnait accès dans les jardins de l'ancien chapitre de Saint-Maurice. Cette culture, abandonnée depuis la révolution, se terminait par un ancien cimetière dont se trouvait environnée l'abside de l'église, et dans lequel la fureur populaire avait violé plusieurs sépultures. La porte de ce cloaque céda facilement aux efforts que je fis pour l'ouvrir; je la refermai sur moi après l'avoir franchie, et ayant déposé le corps de Morissot dans une tombe ouverte que je scellai sans trop de peine avec des pierres, je me retirai avec un calme surprenant.

Les jours suivans furent horribles; mais je demeurai impénétrable. De tels efforts pour lutter contre le désespoir qui s'emparait de moi, sont ce qui m'a brisé. Ces combats contre le chagrin et la peur m'ont annihilé; ils ont amené cette prostration dont je ne reviendrai jamais. Je crois toujours entendre tomber, avec un bruit sourd, les restes de mon pauvre ami dans le fond de ce tombeau, ces restes chéris en présence desquels je me répétais d'une voix impitoyable :

— Tu ne penseras pas à lui, et tu ne pleureras pas.

Et je m'en fus sans leur dire adieu.

A ces mots, Benjamin frissonna de la tête aux pieds; puis il se leva par un mouvement brusque, marcha quelques pas dans la chambre, et s'appuya contre la fenêtre où il resta pensif, les yeux levés au ciel. Il garda long-temps cette posture. Son attitude silencieuse indiqua si bien les distractions d'un homme sérieusement préoccupé, que sa contenance frappa Morissot toujours défiant.

— A quoi pensez-vous donc? lui demanda-t-il rudement.

— Je pense à Dalcy, qui m'accusait de me tenir honteusement retranché derrière un vœu solennel et de n'oser me battre avant de l'avoir accompli.

— Quoi! vous songez encore à cette affaire?

— Dalcy ajoutait que j'espérais n'être jamais relevé d'un serment aussi commode. Si l'occasion que j'ai cherchée toute ma vie, de remplir le devoir que je me suis imposé, s'offrait, et que m'abstenant de la saisir...

— Alors Dalcy aurait raison. Un serment est une chose sainte à laquelle on ne manque pas sans infamie si l'objet en est honorable : j'ignore au surplus ce dont il est question.

— De venger mon père, monsieur!...

— En une pareille affaire, toute délibération est honteuse, et il n'est rien, ni dans votre cœur, ni dans les influences du dehors, qui vous doive arrêter; rien excepté la lâcheté. Mais vous êtes bien inconséquent, bien étrange, vous, qui n'ayant au monde qu'un ami ne trouvez point de rançon pour ne pas le tuer, et, qui, ayant à venger un père, trouvez des motifs pour vous en dispenser.

Durant ces observations, Benjamin paraissait livré à un combat intérieur des plus violens. A la fin, il prit une résolution, une gravité et un calme tout à fait espagnols.

— Vous dites vrai, capitaine, et votre avis me ramène au droit chemin. Oui, si, cédant à de vains scrupules, j'abandonnais aujourd'hui un dessein dès long-temps conçu et enraciné dans mon ame, je m'en repentirais toute ma vie. Cependant, monsieur, je vous dois de la reconnaissance, et il est bon que je m'acquitte envers vous. Donc, et en votre considération, je ne me battrai pas avec Dalcy.

— Vous êtes un galant homme, je le vois, et j'aurais tort de vous recommander le secret à propos du déplorable événement dont vous avez reçu la confidence. J'ai tout à redouter; car malgré les périls de ma situation, j'ai conservé des objets qui dans un procès serviraient de pièces à l'accusation. Ces deux sabres, roulés dans une étoffe que je n'ai pas osé déplier, sont ceux qui ont servi dans cette affreuse lutte, et le manteau rouge de mon cher Morissot, ce manteau taché de sang (oh! je ne l'ai pas regardé depuis cinq ans!), ce manteau est là, sous mon chevet. Je ne m'en séparerai jamais. Si l'on attaquait ma vie, je ne la défendrais pas; mais si l'on me dérobait ces trésors, je me ferais tuer pour les défendre.

Le Capitaine-Bleu avait à peine achevé ces mots, que Benjamin, décrochant les deux armes et prenant celle du colonel, arracha ensuite le manteau du grabat de son hôte épouvanté, et lui dit en lui jetant l'autre sabre : Je m'empare de cet héritage, moi!... et si, vous continuez d'y prétendre, essayez de le reconquérir.

A la vue de ces armes et du manteau dont les plis écarlates marbrés de sang venaient d'être déroulés, Morissot, frappé de stupeur, était resté interdit, sans même s'aviser de retenir Benjamin, qui avait gagné la porte. Quand le Capitaine-Bleu fut un peu remis de cette secousse, il s'aperçut qu'il tenait à la main son bancal, ce fer coupable de tant de méfaits. Son premier mouvement fut de le jeter avec horreur : mais il se souvint du lieutenant et courut sur ses traces.

Ce dernier l'attendait sous l'arc de Saint-Maurice. Il s'était revêtu du manteau, et la doublure rouge mise en évidence entourait le corps de l'officier.

En le voyant ainsi costumé et dans ce lieu, le capitaine s'écria en reculant :

— Grand Dieu! c'est Morissot lui-même!

Puis la couleur pourpre ayant fatigué son regard, il se mit à chercher du bleu, et sa tête machinalement se tourna vers le ciel. Aucun nuage n'en ternissait l'azur; la lune dans son plein adoucissait la nuance du firmament sous lequel le palais Granvelle découpait ses noires dentelles de granit. Ces circonstances rappelèrent au capitaine le plus terrible souvenir de sa vie avec tant de force qu'une pareille émotion augmentée de celle qu'il venait de ressentir lui fit perdre la tête. Cinq années disparurent de sa mémoire, il se crut un instant en face de son ancien ami. Benjamin attendit qu'il fût revenu de cette erreur, et comme le capitaine lui demandait son nom et l'explication de sa conduite, il lui répondit :

— Je suis celui qui te hait, celui qui vengera l'homme que tu as assassiné. En vain cherches-tu, dans je ne sais quelle folle passagère, une ex-

cuse à ton horrible action. Le colonel ne cherchait pas à te tuer, j'en suis sûr, et toi, c'est ton orgueil infernal qui, blessé par une égratignure qu'il t'avait faite, t'a poussé à l'égorger lâchement. Défends-toi donc, misérable !

— Rendez-moi ce que vous m'avez pris, monsieur, et couvrez-moi ensuite d'insultes et de honte, je ne m'y opposerai pas; car vous ne voudriez pas livrer à la justice le secret d'où mon honneur dépend.

— Je ne sais ce qu'il me plaira de faire, mais je garde ces dépouilles. Brisé, meurtri, atteint jusqu'au fond du cœur, et frappé de tous les côtés, je veux du sang. Si ce n'est vous à cette heure, que ce soit Dalcy demain, car une vengeance m'est due.

— En ce cas, dit le malheureux Morisset, il vaut bien mieux que ce soit moi qui meure.

Mais au lieu de se mettre en garde, le Capitaine-Bleu, dont le sabre voltigeait dans l'air, piétinait çà et là, combattu entre son ancien naturel et son idée du moment. Il voyait tournoyer devant lui la décoration lugubre devant laquelle s'était dénoué le drame déplorable qui l'avait perdu.

— C'est horrible ! s'écriait-il ; se retrouver ici la nuit, avec des armes, et en face de cet enfant qui lui ressemble et que j'aimais déjà. Quelle expiation !

Cependant Benjamin ne savait comment s'y prendre pour animer le capitaine. Il ne voulait pas se nommer, c'eût peut-être été rendre le duel impossible, et pourtant son exaltation crois ante lui faisait croire à la nécessité de ce combat qu'il avait resclu. Or, il n'était pas d'humeur versatile. Il s'approcha de Morisset pour l'outrager; mais un sentiment de compassion respectueuse l'en empêcha. Il essaya sans résultat les propos les plus provoquants; enfin, il piqua légèrement de sa pointe le flanc du vieil officier qui bondit, et la blessure rouvrit l'œil; mais elle ne tarda pas à le refermer. Cette tentative eut néanmoins un effet, en ce que, par son instinct de nature, Morisset commença à repousser, sans se mettre en garde, la lame de son adversaire, afin de ne pas être atteint.

— Il fait bon ferrailler sous ces vieilles murailles ! dit Benjamin de l'air d'un homme qui savoure une volupté exquise.

— Serpent ! grommela le capitaine.

Du plat de son bancal, le lieutenant choquait le fer de son ennemi, de façon à produire un cliquetis bien excitant. Peu à peu, les percussions des deux armes firent vibrer les nerfs du vieux soldat ; son bras frémissait d'une sensation inquiète qui montait jusqu'au cœur, dont les battements se précipitaient. Au bout de quelques minutes de cet exercice, le Capitaine-Bleu s'écria :

—Non ! non ! c'est à moi de mourir. Silence, ma tête ! Frappe donc, trembleur ! qu'attends-tu ?

—Que tu te tiennes mieux ; tu n'es pas de force à faire ma partie.

—Bah ! répondit le capitaine, en lui portant deux ou trois bottes assez belles.

Le lieutenant se hâta de riposter afin d'engager l'autre davantage ; car il voulait combattre loyalement et à ses risques et périls. Il y eut un peu de silence ; le capitaine se plaisait à la parade, et la jouait avec un art très varié. Bientôt, dans l'intervalle qui séparait les dégagemens, Benjamin, en tâtant le fer, s'aperçut que les doigts de Morisset avaient pris de la vie et de l'idée. Puis, aux rayons de la lune, il vit que le vieux spadassin, tout en ferraillant, riait sans bruit. Soudain une révolution s'opéra : le poignet du bonhomme devint un ressort d'acier, sa poitrine s'effaça, sa lame devint légère, impalpable, et il cria de toutes ses forces :

— Enfant ! cache donc ce rouge ; je brûle ! je brûle ! va-t'en !

Dès ce moment, Benjamin prit la chose au sérieux. A son tour, il s'effaça, tint son pied ferme et l'œil ouvert.

— Ce rouge ! ce rouge ! répétait Morissot d'une voix étouffée.

Trois minutes après, son adversaire gisait, percé d'outre en outre, aux pieds du capitaine qui contempla son sabre victorieux avec une joie enfantine.

Bientôt Benjamin se souleva de terre et fit signe qu'il voulait parler. Son adversaire s'étant penché sur lui, le lieutenant articula d'une voix faible :

— Je puis maintenant vous plaindre, vous aimer et vous le dire ; car j'ai rempli mon devoir. Vous direz à Dalcy....

— Que dois-je dire à Dalcy ?

— Vous lui porterez les adieux de son ami Benjamin, entendez-vous, du fils du colonel Morisset.

Rappelé à lui par cette révélation, Morisset poussa un grand cri et tomba à la renverse. Ce fut le dernier éclair de sa raison.

A la pointe du jour, on trouva, sous l'arc Saint-Maurice, le corps du lieutenant. Les perquisitions faites chez le Capitaine-Bleu, qui l'avait emmené, n'eurent aucuns résultats. Le vieil officier avait disparu et on le chercha vainement pendant deux jours.

Dalcy, qui aspirait ardemment à se couper la gorge avec son bon ami, tomba dans le désespoir en apprenant sa fin tragique.

IV.

Deux mois après ce duel dont tout Besançon s'était entretenu, une ronde de cavalerie fut attaquée à l'improviste par un homme déguenillé et armé d'un bancal. On s'efforça vainement de s'emparer de lui, il glissa entre les jambes des chevaux et s'enfuit en criant :

— C'est moi qui l'ai tué !... c'est moi qui l'ai tué !

Dalcy, qui commandait cette ronde, reconnut la voix du Capitaine-Bleu. Brûlant de venger son ami, il s'élança avec ses hommes sur les traces du meurtrier, et l'ayant atteint à l'angle d'une rue, il descendit de cheval pour s'emparer de lui. Morissot, adossé contre la muraille, fit bonne contenance; on croisa le fer, et l'officier tomba entre les bras de deux soldats accourus à sa défense.

Ceci avait lieu sous l'arc Saint-Maurice, où le Capitaine-Bleu errait poussé par l'habitude.

Tandis que l'on secourait Dalcy, deux autres cavaliers se disposèrent à se saisir du coupable qui ne cherchait pas à s'enfuir; mais ils le virent tournoyer sur lui-même, chanceler comme un homme ivre et tomber enfin sur le pavé.

Sa bouche était souillée d'écume et son visage violet. Il était mort vaincu par une attaque d'épilepsie, et n'avait pas reçu la plus légère blessure.

Ces aventures avaient donné une sombre réputation au carrefour St-Maurice. Des officiers, des muscadins, des incroyables, ayant examiné la localité, la trouvèrent poétique. Ce coin eut bien vite une sorte de vogue, on commença à s'y battre la nuit, et cette mode fit fureur parmi les gens comme il faut, si bien qu'on fut obligé de placer deux sentinelles sous l'arcade fatale. Mais depuis que deux factionnaires postés là eurent l'ingénieuse idée de s'y entretuer sous prétexte de tuer le temps durant leur faction, on n'a jamais a dans ce lieu qu'une guérite qui en fut retirée à l'époque où l'on commença de démolir l'arcade pour assainir la rue de la Bibliothèque.

FRANCIS WEY.

Nouvelles à la main.

(*Livraison de juin.*)

La France est à la tête de la civilisation européenne : c'est une question résolue,

Puisqu'il n'y a pas un seul Français qui ne l'affirme.

Et comme tous les autres peuples ont l'habitude de redire et de refaire ce que nous avons dit et fait, ils crient en chœur :

« La France est à la tête de la civilisation européenne. »

C'est bien flatteur pour nous, et c'est là ce qui nous fait souvent *regarder la colonne.*

Mais les autres nations, comment arrangent-elles les affaires de leur amour-propre ?

Quelle singulière manie d'imitation les pousse à vouloir être heureuses absolument à notre manière ?

A reproduire nos phases politiques, à copier nos uniformes, nos anciens bulletins, notre nouvelle éloquence, à se donner, comme nous, trois couleurs nationales.

Car c'est le premier acte de régénération d'un peuple que de se donner trois couleurs.

L'Espagne a été le plus loin possible dans ce plagiat de la France.

Elle a des députés qui entendent la séance orageuse tout aussi bien que les nôtres (pour le bavardage il n'y a plus de Pyrénées), des généraux qui disent crânement à douze soldats mal payés et mal vêtus que quelque chose les contemple du haut de n'importe quoi ; qui n'entrent jamais dans une bourgade habitée par un barbier, ca servante et un mulet, sans se faire précéder d'une proclamation qui commence ainsi :

« *Eroïcos abitantes !* »

La nation espagnole est brave, patiente et ingénue comme une nation vierge. Le premier sabreur qui a mis la main sur sa destinée n'a pas trouvé un contradicteur pour lui dire : « Mais une si grande usurpation n'est excusée que par la gloire, et tu n'as que de l'adresse ; et si tu veux imiter le grand Napoléon, prends dans sa vie, dans ses discours, des modèles et non pas des formulaires. »

Un jour, Napoléon, nommé empereur, prononça devant le sénat le discours suivant :

DISCOURS DE NAPOLÉON.

« Sénateurs, la vie d'un citoyen est à sa patrie. Le peuple français veut que la mienne lui soit consacrée. J'obéis à sa volonté.

» En me donnant ce nouveau gage de sa confiance, il m'impose le devoir d'étayer le système de ses lois par des institutions prévoyantes.

» Par mes efforts, par votre concours, par la confiance et la volonté de cet immense peuple, la liberté, l'égalité, la prospérité de la France sont à l'abri des caprices du sort.

» Le meilleur des peuples sera le plus heureux, comme il est le plus digne de l'être, et content alors d'avoir été appelé par l'ordre de celui de qui tout émane, à ramener sur la terre la justice, l'ordre et l'égalité, j'entendrai sonner ma dernière heure sans regret et sans inquiétude sur l'opinion des générations futures. »

Une autre fois, Espartero, nommé régent, prononça, devant tous les pouvoirs réunis, les paroles suivantes :

DISCOURS D'ESPARTERO.

« La vie de tout citoyen est à sa patrie. Le peuple espagnol veut que je lui consacre la mienne. Je me soumets à sa volonté.

» En me donnant cette grande preuve de confiance, il m'impose de nouveau le devoir de conserver ses lois, la constitution de l'état et le trône d'une jeune orpheline.

» Par la confiance et la volonté du peuple, par le concours du corps législatif, par les efforts d'un ministère responsable unis aux miens, l'indépendance, l'ordre public et la prospérité nationale seront à l'abri des caprices du sort et de l'incertitude de l'avenir.

» Le peuple espagnol sera aussi heureux qu'il mérite de l'être, et, content alors, je verrai arriver la dernière heure de ma vie sans inquiétude sur l'opinion des générations futures. »

Il n'est pas possible de traiter plus cavalièrement une noble nation.

Si ce n'est pas là une allusion à des projets qui se dissimulent encore, c'est une cruelle injure faite à l'érudition de ses compatriotes, dont quelques-uns pouvaient connaître l'original français.

D'ailleurs, quand un peuple vous investit de la dictature, on peut bien faire pour lui les frais d'un discours neuf.

La régence du royaume d'Espagne valait mieux qu'une traduction.

—

M. Delessert s'acharne à l'exécution d'une espèce de réglement qui interdit à quelques cafés du boulevart, et notamment au *café de Paris*, la faculté de placer des chaises et des tables devant leurs établissemens.

C'est-à-dire que sur tous les points, l'obtuse autorité de la ville ne s'occupe que d'ôter aux mœurs leur originalité, aux promenades leur charme pittoresque.

Le plan de M. Delessert n'est pas difficile à pénétrer.

Ancien élégant, jadis patineur, cavalier, joueur de paume et de billard renommé, il nous fait payer les frais de ses remords, et, pour expier les brillans dérangemens de sa jeunesse, se propose de rendre la ville de Paris sage et ennuyeuse comme Genève.

—

Au second acte du *Freyschutz*, pendant la scène de l'invocation infernale, un squelette s'agite sur la scène, et cette apparition produit sur le public une certaine sensation.

Ce squelette est véritable, et l'histoire en est fort curieuse.

En 1786, un jeune homme de dix-huit ans, faisant partie des élèves surnuméraires de l'école de danse à l'Opéra, et nommé Boismaison, devint amoureux de Mlle Nanine Dorival, élève comme lui, et fille de l'ouvreuse de la loge du comte d'Artois.

Mlle Nanine enflamma par ses coquetteries la naïve passion de son camarade, et lui donna des espérances jusqu'au jour où elle trouva de belles moustaches à M. Mazurier, sergent-major commandant le poste des soixante gardes-françaises qui faisaient le service de l'Opéra.

Boismaison vit son malheur, le jugea irréparable, et ne pensa plus qu'à la vengeance.

Un soir, au coin de la rue Saint-Nicaise, où était situé, comme on disait alors, l'hôtel de l'Académie, il attendit, après le spectacle, le passage des gardes-françaises et alla résolument prendre à la gorge son heureux rival. Mazurier eut d'abord l'idée de tuer sur la place son agresseur; mais sa jeunesse et sa petite taille firent sourire le galant soldat. Sur son ordre, trois hommes détachèrent les bretelles de leurs fusils, attachèrent le jeune homme furieux et le déposèrent sous le pérystile de l'Opéra, où il passa la nuit ainsi garroté.

Le lendemain, de grand matin, le sieur Demern, gardien de la salle, trouva Boismaison, qui avait fait de vains efforts pour se délier, apprit de lui l'aventure de la veille, en rit beaucoup pour sa part, et ne manqua pas d'en égayer tout le théâtre.

Boismaison, bafoué par ses camarades, eut la fièvre, se mit au lit et mourut en faisant un singulier testament.

Il léguait son corps à M. Lamairan, médecin attaché à l'Opéra, et qui avait un cabinet dans l'hôtel même.

Le pauvre jeune homme priait M. Lamairan de garder son squelette dans ce cabinet, pour être, après sa mort, encore près de celle qu'il avait aimée.

Malgré les vicissitudes de l'Académie royale de Musique, les incendies et les autres causes qui l'ont transportée jusqu'à la rue Lepelletier, peut-être aussi par un respect traditionnel pour la dernière volonté du jeune figurant, son squelette n'a pas cessé de faire partie du matériel de l'établissement.

Et la vie du théâtre a recommencé pour lui.

—

M. Duvergier de Hauranne n'a pas toujours été épileptique et malfaisant. Dans sa jeunesse, il se livrait à des plaisirs méprisables, mais innocens.

M. Duvergier était vaudevilliste, et mauvais vaudevilliste, comme il est aujourd'hui mauvais publiciste.

Les ouvrages de cet homme grave et sérieux ont disparu de la mémoire de tous excepté deux :

Une visite à Gretna-Green.

Le Jaloux comme il y en a peu.

Nous [illegible] fait des recherches inouïes pour en retrouver des exemplaires. Nous désirerions donner l'analyse de ces préludes politiques : ils sont perdus.

M. Duvergier est devenu un homme trop important pour que ces bâtards de sa jeunesse osent encore se montrer.

M. Barba en a pas de nouvelles.

L'incendie du Vaudeville en a carbonisé plusieurs.

Ceux que la Bibliothèque royale devrait avoir abrités ne se trouvent pas.

Il nous reste à supplier les bibliophiles, les amateurs de collections, de vouloir bien nous mettre sur la trace de ces petits vauriens qui étaient, absolument parlant, fort ridicules, et qui doivent l'être devenus bien davantage, en raison de la fausse gravité de leur père.

—

Le despotisme décimal règne en France. Il faut se soumettre. Ne nous en plaignons pas : c'est pour notre bien.

Malheur au petit marchand qui s'aviserait d'instrumenter dans sa boutique avec de vieilles mesures et de vieux poids. La police aurait bientôt fait une descente dans la maison pour confisquer les *livres* et casser les *pieds* du delinquant, qui, en outre, paierait l'amende.

Tout cela est à merveille ; on a des lois décimales ou on n'en a pas. Quand on en a, elles doivent être respectées ; seulement je voudrais que le gouvernement chargé de les faire observer les observât, et qu'il ne donnât pas lui-même l'exemple d'une contravention impunie.

Eh bien ! notre monnaie de billon, telle que le gouvernement la conserve, notre monnaie de billon est une violation manifeste de la loi décimale, un fait permanent de lèse unité métrique. Je prends pour exemple le liard. Cela vous semble bien peu de chose qu'un liard, et je vous dis, moi, qu'un liard est une énormité monétaire dans notre numération systématique ; un liard est une anomalie morale, une provocation constante à la désobéissance aux lois, car le liard est une contravention privilégiée par le pouvoir, un flagrant délit autorisé. Et qu'on vienne, après cela, nous parler du grand principe de notre charte, de l'égalité devant la loi ! Où est cette égalité ? Comment ! voici cet ancien poids, qui s'appelait la *livre*, frappé d'une proscription impitoyable, à ce point que, s'il s'avisait de se montrer dans le commerce, il serait condamné à mort, avec frais et dépens, sur la simple constatation de son identité. Et, à côté, le liard, cet effronté survivant des duodécimes déchus, vient impunément violer la belle unité de notre système monétaire, et passe sans difficultés de la caisse du trésor à celle des particuliers !

Cette impunité, je le répète, est un scandale. S'il y avait de la justice et de la logique dans nos lois, le liard serait prohibé, et il n'y a pas de liard en contravention qui ne dût *vingt sous* d'amende.

Je n'en ai pas fini contre le liard. Il est la source de désordres trop fâcheux. On peut l'accuser d'être complice des petites exactions dont le pauvre est souvent victime dans ses petits achats. Ainsi, on doit compter par centimes. C'est la loi. Mais le centime, monétairement parlant, est une fiction : on n'en a fabriqué, pour ainsi dire, que pour échantillon. Il n'y a que des liards. Supposez qu'une pauvre femme, en faisant le matin son pauvre marché, ait à payer une fraction de quatre centimes. Elle est forcée de donner quatre liards. Le fort denier est toujours contre elle. Toutes les fois qu'elle doit payer une fraction de sou, elle est à peu près sûre de payer en plus toute la différence entre le liard qui existe et le centime qui n'existe pas. Cet impôt est plus lourd qu'on ne pense, car il se renouvelle à chaque instant.

Comment donc le gouvernement n'a-t-il pas fait disparaître le liard anormal et déprédateur ? — C'est que cette mesure se lie à la refonte du billon. — Mais alors qu'il refonde le billon. — Oh ! mais c'est une grosse affaire. — Faut-il entendre par là qu'elle soit bien onéreuse ? — Eh ! au contraire, il y a de l'argent à gagner pour le trésor. — Pourquoi donc ne fait-il pas cette opération ? — Ma foi ! demandez-le-lui. C'est qu'apparemment il n'a jamais le temps de rien faire.

L'opération de la refonte est si bonne, que le prince de Monaco, si l'on s'en souvient, s'était chargé de pourvoir la France de nouveaux sous. Toutes nos villes commerçantes lui adressaient des commandes. Le gouvernement a démonétisé les sous de Monaco, en disant : « Je veux faire cette affaire-là, » et alors il ne l'a pas faite.

Une chose nous étonne, c'est que M. Humann, qui, en ce moment, se trouve obligé de presser avec tant de force l'organe de l'impôt, ne se hâte pas plus de réaliser le profit de la refonte. En refondant le billon, il refondrait nos pièces de 5 francs qui sont aurifères. Il y a encore là un beau bénéfice à prendre.

Un certain nombre de nos pièces de 5 francs sont de petites mines d'or. Le commerce les exploite par l'affinage perfectionné. Pourquoi M. Humann ne s'empresse-t-il pas d'ajouter le bénéfice de cette exploitation au bénéfice de la refonte du billon ?

Le commerce pétitionne pour que cette réforme ait lieu. M. Humann a promis de présenter une loi l'année prochaine. Mais, du vote de la loi à la fin de l'opération, il y aura loin. Il faudra faire à la Monnaie un vaste outillage dont la confection demande plus d'un an de travail. Si M. Humann ne prend pas ses mesures, il se passera bien du temps avant que notre billon ne soit en harmonie avec nos lois, et que nous soyons débarrassés du liard.

—

Le fils d'un père riche demande à son père deux mille francs pour acheter un cheval.

Le père étend le bras et maudit très bien son fils.

Si le même fils avait demandé cinquante mille francs pour se faire douzième d'agent de change, avec la perspective de perdre non-seulement la moitié de cette somme par suite d'une dépréciation des charges, mais encore l'autre moitié et plus encore dans des spéculations dont il aurait pris le goût,

Le père aurait senti une larme inonder son visage, et, levant vers les cieux sa prunelle attendrie, se serait écrié :

« Quel heureux père je suis ! mon fils sent le besoin de s'occuper ! »

Toutes les familles en sont là.

Quelques jeunes gens de bonne et riche maison ayant perdu 35 francs au wisth dans une seule nuit, leurs parens ont reconnu la nécessité de les faire interdire.

Un jeune duc qui n'avait jamais pris d'actions bitumineuses, qui ne s'était associé à aucune usine, à aucune entreprise d'extraction de charbon, et au lieu de faire aller les autres en chemin de fer dont il aurait pour sa part et avec son argent alimenté l'exploitation, avait préféré aller lui-même dans de très belles voitures : ce jeune duc vient d'être interdit.

Enfin, un pauvre diable à qui la nature avait refusé ses dons avec une malice toute particulière, puisqu'il était venu au monde à l'état de phénomène inquiétant, mais que la fortune avait gratifié de quelques compensations, faisait de son

argent un emploi légitime. Pour plaire et se faire oublier, il fallait qu'il se fît or comme Jupiter.

Une de ses Danaés ne l'appelait que son *lingot*.

On vient aussi de l'interdire.

Il en est tout interdit,

Et veut se faire archevêque.

—

M. le baron James de Rothschild avait un jour engagé quelques personnes qu'il appelle, mais qui ne se disent pas ses amis, à chasser à sa terre de Ferrières.

« Vous pouvez, messieurs, dit-il, tirer tous les lièvres que vous voudrez : mais je vous prie de ménager les hases. Et pour que vous ne vous trompiez pas, j'ai fait couper les oreilles à tous les lièvres. Vous reconnaîtrez donc les femelles à leur coiffure, qu'on a laissée intacte. »

Entrés en chasse, les hôtes de M. Rothschild ne tardèrent pas à s'étonner de la quantité surnaturelle des hases qui passaient devant eux, l'oreille haute et comme pour les narguer. On attendait vainement l'apparition d'un quadrupède incomplet sur lequel le fusil pût s'abattre sans violer les prescriptions du maître.

Impatienté de cette mystification, dont le gibier paraissait complice, un des chasseurs se décide à lâcher son plomb dans le râble d'un animal qui avait toutes ses oreilles.

Il est reconnu que c'était un véritable et beau lièvre.

Le chasseur prend son couteau, lui coupe les oreilles, ne se gêne plus à partir de ce moment, et fait à ses autres victimes la même opération.

Le soir même il retournait à Paris avec un chapelet dans lequel étaient enfilés les trophées de la chasse.

Et le lendemain M. de Rothschild recevait avec une hourriche le billet suivant :

« Voici ma chasse : je ne veux rien avoir de vous ; et en échange du plaisir » que j'ai pris, je vous apprendrai, si vous voulez, comment on coupe les oreil- » les, ce qu'on ne sait pas faire chez vous. »

—

Il ne manque plus rien au *daguerréotype*.

Il avait réussi à reproduire des points de vue, des paysages, des monumens, qui se reflètent dans cette plaque métallique aussi distinctement que dans l'eau d'une rivière.

Ce qui était, pour les arts, une découverte immense, attendu qu'on ne peut pas faire passer une rivière précisément au pied de tous les monumens qu'on veut dessiner.

Mais en voilà bien d'une autre.

Le daguerréotype fait des portraits : moyennant une faible rétribution, qui varie de 5 à 20 fr., il n'est pas un garçon de café qui ne puisse s'offrir ses traits chéris, et avoir de lui-même un portrait aussi noir, aussi vaporeux que s'il se mirait dans l'eau du ruisseau.

—

LES PIGEONS.

La galanterie française, cette ancienne galanterie, qui vivait de scandale, d'esprit et d'infidélités, est complétement dénaturée.

Les mœurs italiennes, avec ses cavaliers servans, ces amans qu'on fait durer vingt-cinq ans, et qui sont plus esclaves du ménage que le mari lui-même, ont déteint sur les mœurs de notre société.

Un jeune homme qui craint d'alarmer sa famille par des amours échevelés, cherche un amour du monde, et se voue à l'existence passionnée et laborieusement jalouse du *pigeon*.

Il va faire la roue auprès d'une *colombe* à la mode, épanouir les plumes changeantes de ses ailes, renfler son jabot, s'effiler le bec, et pousser des cris gémissans, jusqu'à ce qu'on lui réponde par les douces agaceries d'un roucoulement étouffé.

Alors les deux amans s'aiment d'amour-tendre; on en fait part à ses amis et connaissances, et le genre humain tout entier, le mari excepté, qui ne sait pas ou ne veut pas savoir, est prévenu que deux *pigeons* nouveaux vont embellir du spectacle de leur passion les réunions de la société parisienne.

Quand vous voyez une colombe s'abattre sur la crête d'un toit, n'êtes-vous pas sûr de voir bientôt son mâle amoureux et inquiet?

Ainsi, dans le monde, on annonce madame *une telle* toute seule et sans son mari; à cinq minutes d'intervalle apparaît monsieur *un tel*.

En général, on suppose qu'ils sont arrivés ensemble, et dans la même voiture, jusqu'à la porte cochère de la maison, et que, par décence, et pour ne pas afficher les mystères du colombier, ils se sont séparés pour un instant.

La *colombe*, entrée la première, s'assied avec un air d'aisance affectée, et dirige son œil d'émail vers la porte.

Le tendre *pigeon* se présente, fait ses petites salutations obligées, et tout haut demande froidement de ses nouvelles à la *colombe*, comme quelqu'un qui n'aurait pas voyagé tout à l'heure dans le même coupé, patte contre patte, aile contre aile.

Au grand dédain du cocher habitué à conduire sans malice et sans regarder derrière lui son pigeonnier ambulant.

Pendant la soirée, le *pigeon* a mille petits soins pour la *colombe*. Plus soumis qu'un mari, forcé souvent d'aller où il ne voudrait pas, empêché d'aller où il voudrait, et où va le mari qui s'y amuse, il faut que, pour l'amour-propre du volatile auquel il s'est voué, il affecte de lui tenir son éventail, de rire, de causer : comme s'il y avait encore quelque chose à dire; d'apporter des glaces, des sandwichs, de ramasser le bouquet qui tombe, de poser des tasses de thé sur les meubles, d'accomplir tous ces petits actes de domesticité amoureuse qui font dire à chacun : Ah! voilà des pigeons qui s'aiment d'amour tendre.

Quand la soirée est finie, le *pigeon* dit d'un air nonchalant, et comme s'il était galant par occasion : Voulez-vous, madame, que je fasse appeler vos gens.— Je veux bien.

Et le couple se dirige vers l'antichambre, s'enveloppe à la hâte de tous ses manteaux, et grimpe dans son pigeonnier à quatre roues, qui devient presque toujours une arène dans laquelle on se reproche mille choses très graves :

D'une part,

Avoir feint de pleurer d'attendrissement pendant que madame *** chantait.

Avoir fait valser madame *** deux fois et avec des étreintes passionnées.

D'autre part,

Avoir agacé le *pigeon* de madame ***, lui avoir dit avec intention qu'on allait tous les jours aux Champs-Elysées à quatre heures.

Avoir trouvé de bon goût une épingle qu'il porte et qui n'est que bizarre.

Comme les maris permettent fort bien à leurs femmes de se donner au monde, sans être forcés de les accompagner, l'espèce des *pigeons* pullule beaucoup, et il arrive qu'on puisse souvent dans une seule maison compter jusqu'à dix couples, diversement intéressans par leur beauté, leur plumage et leur constance.

Ce qui plonge dans un ridicule amer les femmes qui se font suivre d'un mari, ou dans une embarrassante solitude celles qui *vont toutes seules*, et n'ont pas fait de choix :

Il se parle entre les *pigeons* un langage, il s'organise des choses, des plaisirs, des parties auxquelles la femme encore conjugale, ou la *colombe* isolée, ne peuvent prendre aucune part.

L'espèce du *pigeon* dont nous parlons est connue dans l'histoire naturelle sous le nom de *pigeon ordinaire*, ou *pigeon mondain*. C'est le captif volontaire, comme l'appelle Buffon.

Il suit partout sa *colombe*.

Aux courses de chevaux, celle-ci se perche dans une tribune en évidence.

Lui, sur l'hippodrôme, se rengorge dans un costume panaché, et fait mille gracieuses gentillesses à la manière des *pigeons culbutans*.

Au spectacle, il vient s'abattre dans la même loge, toujours comme par hasard, et savoir si l'on est content du bouquet qu'il a envoyé.

A chantilly, quelle nuée de *pigeons!* les échos de la forêt en sont encore à répéter les roucoulemens qu'ils ont entendus.

Tout *pigeon* se présente généralement sous le plumage de *pigeon mondain;* et cependant l'hiver il est tendre, discret, servile.

Mais quand vient le printemps, le plumage tombe, et alors la malheureuse *colombe* reconnaît qu'elle a donné son cœur, son amour, sa vie, à un *pigeon fuyard*.

Le volage prend les plus mauvais prétextes pour échapper aux devoirs et aux sermens du nid :

Une carrière à suivre sérieusement;

Un mariage à préparer;

Des chevaux à acheter en Angleterre.

La *colombe* désolée, mais consolable, cherche des distractions, et demande à l'air pur des champs des émotions honnêtes et calmes.

Mais les séducteurs d'été, ces trouble-mégages qui courent les châteaux, comptant sur les chances d'une galanterie d'autant mieux reçue, qu'à la campagne il y a moins de concurrence, viennent rouler des yeux de feu autour de la timide femelle.

Elle ne résiste pas long-temps. Le *pigeon ramier*, qui prend son nom de son goût pour les bois et les arbres, est très fascinateur. Il organise des parties de pêche, de cheval, des promenades au clair de la lune; et dans les châteaux qu'il visite, on entend toute la nuit des bruits de porte, des piétinemens dans les corridors :

Le *ramier* fait son nid.

Les femmes qui vont aux bains de mer y rencontrent le *pigeon des roches* qui aime à se suspendre aux falaises, à voir le choc des lames, et à coqueter sur le galet.

Les *bisets* ou *pigeons voyageurs* parcourent en troupes les villes d'eaux : Aix-la-Chapelle, Baden, Ems et les Pyrénées.

Les ménages à la mode du monde parisien sont tous dans cette condition qui présente à étudier un des côtés les plus variés de l'histoire naturelle.

Les maris sont négligens, grognons ou occupés d'affaires industrielles, politiques ou autres.

On les enrichit souvent de *pigeonneaux* d'un plumage accusateur, et dont la ressemblance avec le père est constatée et souvent même admirée dans le monde.

Il faut qu'une femme soit bien vertueuse pour qu'elle se résigne à mener sans *pigeon* une vie décolorée et languissante.

Et l'isolement fane ses belles années si elle ne choisit pas

Ou un *pigeon cavalier* qui lui prête des chevaux de selle et la *mène à quatre* dans les promenades publiques;

Ou un *pigeon pattu* un peu épais, mais riche, et qui peut suppléer aux misères de ces pauvres pensions que les maris accordent en rechignant pour la toilette de leurs femmes;

Ou un *pigeon tambour*, c'est-à-dire un officier d'état-major, bien posé sur la hanche et qui fait respecter sa *colombe*;

Ou un *pigeon paon*, remarquable par sa beauté, que toutes les femmes envient, qu'elles se disputent et dont l'élégance reflète à jamais sur la vie d'une femme.

espèce du *pigeon musicien* n'est pas décrite par Valmont de Bomare, le naaliste.

Celui-là recherche les vieilles *colombes* battues par l'âge, et déplumées par les agitations d'une existence orageuse.

Le *pigeon parlementaire* n'est pas décrit non plus; mais on a de sa race depuis l'invention du gouvernement représentatif, et il est assez recherché, parce qu'il enrichit le nid de bureaux de tabac, de croix d'honneur, de billets pour les feux d'artifices et les messes des Invalides, et nourrit les *pigeonneaux* de petites sous-préfectures et de recettes particulières.

Le *pigeon parlementaire* est celui que les maris gênent le moins.

Ainsi donc va le monde.

Et pour expliquer l'utilité, l'agrément, le charme des *pigeons*, il n'y a qu'à laisser parler M. de Buffon, qui avait mis certainement ses manchettes les plus fines pour écrire le passage suivant :

« Tous les pigeons ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour » de la société, la douceur des mœurs, la fidélité réciproque et l'amour sans par- » tage, la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire; l'art de » se donner des graces, qui le suppose encore plus; les caresses tendres, les mouve- » mens doux, les baisers timides; un feu toujours durable, un goût toujours » constant, et pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; » nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle. Tout le temps de la vie employé au » service de l'amour et au soin de ses fruits. »

Quels modèles pour les maris s'ils pouvaient ou savaient les imiter! (1)

ÉTUDES DE VOYAGES.

Un Rêve.

REPAS D'ADIEU.

« Messieurs, je propose un toast fantastique à notre illustre amphytrion le prince Pokiloff.

— Messieurs, je vous dénonce le préopinant, Raphaël Destré, poète lyrique et dramatique, comme immensément ivre!

— Je repropose mon toast au prince, remplissez vos verres.

— Vive le prince!

— Vive notre ami!

— Vive Pokiloff!

— Vive tout!

Toute cette belle logique se débitait, par une folle soirée de l'hiver 183..., entre onze heures et minuit, autour d'une table servie avec un goût et un luxe asiatiques, dans un bel hôtel de la rue de Rivoli. Les acteurs de cette joyeuse scène étaient cinq beaux jeunes gens, dont quatre Français de naissance et du reste, et un Russe qui n'était Russe que de naissance. C'était, je vous assure, un homme d'un grand cœur, d'un esprit délicat, d'un caractère charmant, que ce Russe. Quoiqu'il fût bien jeune encore, il avait déjà beaucoup voyagé et partant beaucoup appris, et il possédait parmi ses talens le talent rare de bien dépenser de magnifiques revenus.

Or, le prince Paul Pokiloff, au moment où je vous fais faire sa connaissance, était venu passer le carnaval à Paris, et le lendemain il devait se remettre en route pour la Russie, qu'il brûlait de revoir, malgré les enchantemens sans fin de notre métropole; tant il est vrai de dire que le ciel natal a un pouvoir d'attraction souvent irrésistible! Dans ses voyages à Paris, Pokiloff s'était fait beaucoup d'amis, ou du moins beaucoup de compagnons de plaisir se disant tels. Mais vraiment ce prince-là avait tous les bonheurs, car des amis vrais il en avait trouvé quatre, et voyez si ce n'est pas merveilleux! il se les était conservés même après leur avoir prêté de l'argent. Je vous le dis en vérité, il avait tous les bonheurs. Ces quatre amis, ce sont les joyeux fous que vous venez d'entendre tout à l'heure déraisonner si mirifiquement. Voici leurs portraits.

Raphaël, le poète, est un doux et frais jeune homme de vingt ans; oui, il a à peu près cet âge d'indécision où son ame poétique voudrait parcourir toutes les voies de l'art. Ainsi Raphaël a fait jusqu'ici avec la même ardeur des vers, des romans, du drame, de la comédie, de petits articles et de petits vaudevilles. Dans tout cela rien n'est complet, mais on reconnaît une plume trempée de poésie, et l'on prévoit que du jour où elle aura choisi sa route, elle y tracera glorieusement le nom de Raphaël.

Que si vous m'en demandez plus, j'ajouterai qu'il est d'une taille moyenne, que ses cheveux sont blonds et soyeux, ses yeux doux et mélancoliques, d'un bleu pâle, sa bouche d'un rose terne, mais pure, enfin que ses mains ont une grande suavité de forme.

Gilbert, le peintre d'histoire, a bien vingt-huit ans : c'est un talent dans toute sa vigueur; il n'est l'élève d'aucun maître, son pinceau est hardi, original, brûlant! Gilbert est doué d'un courage éprouvé, d'une persévérance à fatiguer le sort. Sous une enveloppe de fer il cache un cœur généreux et sensible. Il est robuste et de haute taille; sa voix est vibrante; ses cheveux et ses yeux noirs, sa figure brune; voilà Gilbert au physique et au moral.

Ovide, dont vous vous rappelez sans doute avoir entendu prononcer le nom tout à l'heure, a été poète, et aussi peintre, et aussi sculpteur, et tout ce qui n'est pas du métier. Il a eu des succès et des chutes, des chutes moins rarement. Du reste, il jouit d'un revenu assez agréable et ne médit pas trop de l'existence. Il est loin d'être beau, et pourtant on dit de lui : « C'est un homme charmant. » Ses amis l'aiment beaucoup.

Enfin Prosper, le dernier des quatre, ne ressemble en rien aux autres : il n'a jamais brillé nulle part et probablement ne brillera jamais ailleurs. C'est un très beau garçon, aux manières élégantes, orné d'une très belle fortune, mais qui malheureusement n'a rien appris et dont la vie est restée oisive; cela le rend malheureux, et cependant il ne peut pas se donner assez de force pour se livrer à quelque étude sérieuse, le meilleur remède contre l'ennui! Prosper est un de ces hommes qui le matin, quand ils se lèvent, voudraient être au soir; qui n'ont pas de souvenirs, pas d'espérances; qui courent les plaisirs sans jamais rencontrer le plaisir, que le vulgaire envie et que plaint l'homme intelligent. Ce qui empêche Prosper d'être tout à fait nul, c'est son bon cœur, qui ne s'est jamais démenti, et sa complaisance extrême pour ses amis.

Au bout de quelques instans d'un silence causé par l'arrivée d'un superbe plat de meringues, Pokiloff reprend :

— Mes amis, mes bons amis, c'est demain que je vous quitte, vous le savez. Ce souper est peut-être le dernier que nous faisons ensemble, la vie a tant de hasards! Si vous m'en croyez, nous garderons chacun notre raison pour le moment des adieux. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Plus tard, quand nous nous souviendrions vous de moi, moi de vous, nous n'aurions qu'une idée confuse des derniers momens que nous aurons passés ensemble. Cela nous serait triste, amis.

— Mes fidèles, dit Raphaël, toujours un peu étourdi, mais qui néanmoins avait vivement senti ce que Paul venait de dire, mes fidèles, monseigneur vient de dire là une grande vérité. Ce cher Paul! penser que demain à cette heure-ci, il sera déjà bien loin de nous, lui, l'ame de nos réunions; en vérité cela m'afflige d'y penser!

Et tous tendirent la main au bon Polikoff. Ils n'avaient point de larmes aux yeux, ils en avaient tous, en cet instant, au cœur...

— Que ceci ne vous afflige pas, mes excellens camarades, dans un an je serai de retour à Paris. Nous sommes aujourd'hui le 27 février, eh bien! au prochain carnaval vous me reverrez.

— Un an, objecta Prosper, c'est une éternité!

— Le fait est que pour moi cette année-là va être atrocement longue! dit Ovide.

— Un an, ajouta Gilbert : je mourrai d'impatience avant.

— A mes yeux, soupira Raphaël, cette année-là c'est l'infini!

— Mais, pour Dieu! messieurs, qu'est-ce donc qui va vous faire paraître cette année si longue? Voyons, sont-ce des embarras d'argent pour quelqu'un de vous? parlez; est-ce autre chose que je puisse arranger? Mais parlez donc!

— Hélas! tu ne peux rien pour moi, dit Raphaël : tu sais que malgré mes longs travaux, je n'ai pas encore eu le plaisir de voir représenter une de mes comédies, cependant on a accepté hier ma *Femme philosophe* au Théâtre-Français; mais en même temps, on m'a dit qu'elle ne pourrait être jouée avant un an. Quelle triste vie je vais vivre jusque-là!

— Juge de mon impatience, Paul, en apprenant que dans un an mon frère, mon bon frère Edmond sera ici, de retour de New-York. Mon Edmond que je n'ai pas vu depuis onze ans!

— Et alors quelle joie! n'est-ce pas, Gilbert? dit le prince.

— Imaginez-vous un peu, dit Ovide, ce que c'est qu'aimer, être aimé et attendre toute une année pour épouser celle qu'on aime. J'en suis là, moi, messieurs : les parens de ma belle Blandine m'ont accepté pour leur gendre; mais des affaires de famille font retarder aussi long-temps le mariage.

— Et toi, Prosper, qui te fait tant désirer l'hiver prochain?

— Moi? moi, ce sera un an de passé, et les jours sont si longs!

— Messieurs, s'écria le prince en riant intérieurement d'une pensée qui venait de frapper son esprit, buvons!

— Mais ta recommandation de tout à l'heure?

— Oubliez-la et buvez. Tenez, voici de vieux vins d'Espagne remplis de mille vertus. Allons, vos verres, et noyez les pensées sombres. Mes amis, la vie réelle est triste; heureux donc celui qui sait se faire une vie d'illusions et rêver éveillé, ce ni là est un sage, croyez moi. Jouir c'est vivre, et le principe de cette vie là c'est le plaisir. Jouissons donc du plaisir jusqu'à la folie, ce sont les plus fous qui sont les plus sages!

— Bien dit! A boire!

Au moment où deux heures sonnaient, le prince seul était éveillé et debout. D'un œil joyeux il regardait ses quatre convives, qui dormaient bruyamment dans des postures originales.

— Bien! dit-il.

A SIX CENTS LIEUES DE PARIS.

Vingt-trois jours après ces scènes de folie, une chaise de poste, remarquable par la solidité de sa construction et soigneusement fermée en dehors au moyen d'un cadenas, s'arrêta devant un hôtel de la ville de Saint-

(1) Ces petits livres obtiennent toujours un grand succès de curiosité. (Chez l'éditeur, rue d'Enghein, 10,)

frate, dans le gouvernement de Saratof, entre le Don et le Volga. Quelques heures auparavant, une autre chaise de poste était arrivée au même hôtel. Un homme de haute taille et de manières élégantes en était descendu, et après avoir donné quelques ordres, il s'était mis à une fenêtre. Quand il eut vu s'arrêter sous ses yeux la seconde voiture, il quitta son poste d'observation et alla lui même ouvrir la portière fermée au cadenas. Quatre jeunes gens s'élancèrent alors à terre, et en reconnaissant l'homme qui les tirait de cette espèce de prison ambulante, ils furent saisis d'une violente colère, et on entendit sortir presque simultanément de leur bouche ces exclamations peu pacifiques :

— Lâche!

— Oh! tu te battras!

— Vil Cosaque!

— Tiens! défends-toi!

— Allons, messieurs, un peu de patience, que diable! Ne vous donnez pas en spectacle au bon peuple et suivez-moi.

Vous avez reconnu, n'est-ce pas, les cinq amis de l'autre soir?

Les dents serrées, les poings crispés, les quatre voyageurs suivirent Pokiloff dans une chambre meublée avec un confortable plus parisien que londonnien et au milieu de laquelle une table fort bien servie était dressée, comme pour braver leur colère.

— Messieurs, dit le prince, veuillez prendre place, vous ne voudriez pas me tuer à jeun.

— Mais, en vérité, je crois qu'il nous raille!

— Allons donc, messieurs, quittez un peu votre air farouche! si vous saviez comme vous êtes laids avec vos barbes de vingt-trois jours, vous auriez beaucoup de peine à ne pas rire.

Les quatre amis se regardèrent et ne se trouvèrent mutuellement pas très beaux.

— Mais où diable sommes-nous ici? demanda Ovide, dont la colère s'était déjà apaisée à la vue de la table.

— Où vous êtes, messieurs? à six cents lieues de Paris, à trois cents lieues au-delà de Saint-Pétersbourg, à Sarefta, colonie de Moraves, et à cent quatre-vingts werstes des hordes des Kalmouks.

— Et peut-on vous demander, monseigneur, ce que signifie cette plaisanterie beaucoup trop prolongée?

— Commençons par nous asseoir, et dînons; nous causerons ensuite de tout cela.

— Messieurs et malheureux confrères, cria Gilbert, je proclame le prince Paul Pokiloff l'homme le plus effronté de l'Univers; mais mangeons d'abord, car il ne nous expliquera pas son infâme conduite avant d'avoir dîné.

On dîna, moitié riant moitié grondant; puis le prince, ayant demandé et obtenu un grand silence, commença ainsi :

— Mes amis...

— Oh pour ça!... enfin, va toujours.

— Mes amis, vous devriez me remercier et baiser la trace de mes pas!

Lors de notre dernière entrevue à Paris, le soir de ce dernier souper qui vous a amenés ici, vous m'avez tous exprimé avec chaleur votre désir d'être plus vieux d'une année : cette année qui vous séparait, toi d'un frère, toi d'une épouse, toi d'un succès, toi d'une autre année, vous eussiez voulu l'avoir passée à tout prix, elle vous semblait ne devoir jamais finir. Remerciez-moi, messieurs, je vais vous donner les moyens de la vivre sans ennui. Je vous ai dit que depuis quelques années que j'avais quitté ma Russie, je brûlais de la revoir; je ne vous ai pas dit une cause moins impérieuse, mais puissante aussi, qui me rappelle dans ce pays. Je suis chargé par mon gouvernement de faire un relevé exact de l'état actuel des peuples kalmouks, et je vais passer une dizaine de mois parmi eux; comme je ne compte pas m'amuser pendant ce temps plus qu'il n'est convenable, j'ai pensé que ce serait ingénieux et surtout agréable pour vous et pour moi de ne pas nous quitter. Il me restait à vaincre vos hésitations : l'un n'aurait pas voulu quitter sa fiancée, l'autre ses tableaux, l'autre son Paris, que sais-je moi? En supposant que vous ayez consenti, vous auriez voulu faire des préparatifs et aller dire adieu à tout ce que vous laissez là-bas; moi, je ne pouvais retarder mon départ d'un seul jour; donc pendant que vous sabliez les vieux vins d'Espagne, je vous ai laissés un instant et j'ai donné mes ordres. Quand je suis rentré, je vous ai fait boire des vins chimiquement préparés; cela vous a procuré d'abord un sommeil profond, puis pendant vingt jours un affaiblissement maladif qui, en vous enlevant toute force, toute volonté, vous livrait sans défense à mes projets; je vous ai enfermés dans ma chaise de poste; vous y avez été bien nourris, j'espère! Depuis deux jours seulement vous êtes guéris et vous avez la conscience de votre situation; aussi depuis deux jours a-t-on eu une peine infinie à vous contenir dans votre cage. Bref, vous voilà, messieurs. Ne me quittez pas, et dans dix mois je vous ramène à Paris. Cependant, que celui d'entre vous qui regrette trop sa capitale pour pouvoir s'en priver si long-temps parte, tout ce que je possède est à son service, il est libre de partir; mieux que cela, je lui fais don de ma chaise de poste, ce sera un souvenir de nos voyages.

— Ma foi, dit Raphaël, je serais maintenant bien fou de retourner dans ce prosaïque Paris, il faut régner dans ces contrées une poésie sauvage dont je veux me pénétrer.

— Un peintre est bien partout, c'est l'amant en titre de la nature, il n'est rien que son pinceau ne puisse saisir; je reste.

— Ah! mes amis! j'aime bien ma Blandine; mais, ma foi! elle sera ma femme bientôt, et de long-temps d'ici je ne pourrai voir les Kalmouks. Je reste. Et toi, Prosper?

— Moi, je ne vous quitte plus.

— Eh! allons donc! bravo, messieurs; mes amis, je vous ai retrouvés. Vous voyez bien qu'il ne faut que s'entendre; hein! si vous m'aviez tué? Allons, allons, vivat! nous ne nous séparerons pas. Demain nous commençons nos courses; ce soir, vive le plaisir!

Le lendemain, les cinq jeunes gens se dirigèrent vers les huttes kalmoukes; mais à sept werstes de Sarefta ils s'arrêtèrent pour visiter la fontaine qui porte le nom de cette ville.

La fontaine de Sarefta est placée dans un site assez pittoresque; une plaine immense s'étend sur la chaîne des collines qui l'avoisinent, et l'on aperçoit une partie du Volga qui coule dans le lointain. A la distance de douze werstes, on voit la forteresse de Jaritza sur le Volga. Les ruisseaux qui serpentent sur le penchant de la montagne sont ombragés par des pommiers sauvages, des ormes, des chênes et d'autres arbres.

La source qui fournit l'eau à la fontaine est très abondante; elle est environnée de seize autres petites sources qui jaillissent à l'entour. Plusieurs essais ont prouvé que pour les qualités minérales ces eaux ne le cèdent en rien à celles de Carlsbad; cependant depuis plusieurs années les pèlerinages à la fontaine de Sarefta sont devenus très rares. Plusieurs causes contribuent à cet oubli des étrangers : d'abord l'incommodité de faire pour s'y rendre sept werstes depuis Sarefta, puis la découverte qu'on vient de faire de la source du Caucase. Les Russes d'ailleurs, assez généralement, ont du mépris pour ce que produit leur pays. Du reste, le meilleur témoignage qu'on puisse donner de la bonté des eaux de cette fontaine, c'est le grand usage qu'en font les habitans.

En quittant les arbres qui entourent Sarefta, la petite caravane se trouva en peu d'instans au milieu d'une plaine immense, dans laquelle elle n'apercevait que le ciel et la verte campagne.

On peut comparer le pays des Kalmouks à une vaste mer où l'œil des habitans sert seul de boussole. Imaginez-vous une étendue de quatre cents werstes, où l'on découvre à peine un petit nombre d'habitations sur les bords de quelques rivières. Cette immense contrée est entièrement privée d'arbres; on n'y voit que quelques arbrisseaux, des collines et des marais, et il n'y a guère que le Kalmouk auquel ces accidens puissent servir de guides, car leur régularité empêche un étranger de se reconnaître. Le Kalmouk nomade, lui, sans apercevoir la moindre trace de chemin et même sans employer une grande attention, conduit ses chevaux et ses chameaux pendant plusieurs centaines de werstes comme un pilote dirigerait son navire.

Comme ils traversaient la plaine, devisant gaiement sur les choses inconnues qui frappaient leurs yeux, le prince dit à ses compagnons :

— Vous ignorez sans doute, messieurs, l'origine du mot kalmouk? écoutez-moi, vous allez l'apprendre. Les kalmouks s'appelaient Euleutes; mais ce nom est devenu si inusité parmi eux qu'il n'y a que les gens instruits qui le connaissent. Ils s'appellent eux-mêmes Chalmouks, parce qu'ils ne peuvent pas prononcer différemment, et Strahlenberg fait dériver ce mot du tartare-russe *kalbah* (un bonnet). Pourquoi? Est-ce parce que les Kalmouks portent des bonnets? Mais les Tartares et plusieurs autres peuples en portent également. Il est beaucoup plus probable que ce mot vient de khalimak. Abulbasi même paraît confirmer notre opinion en appelant ce peuple Kalmak; suivant cette expression tartare, le mot kalmouk signifie ou infidèle ou dérivé. Laquelle des deux significations faut-il donc adopter? tous se déclarent pour la dernière et trouvent par là occasion d'expliquer que, lors de la séparation de ce peuple d'avec les peuplades voisines, celui-ci conserva la tige de son origine et reçut le nom de Khalimak, ou son dérivé Kalmuk. Cette opinion paraît appuyée par les anciens livres mongols, où il est fait mention d'une grande tribu du peuple kalmouk, dont une partie s'était établie dans l'origine aux environs du Thibet, tandis que l'autre l'abandonna et se retira vers l'est, où elle finit par se confondre avec d'autres peuples voisins du Caucase.

Comme le prince finissait son discours, il fit apercevoir à ses auditeurs un Kalmouk qui, monté sur un très beau cheval, s'avançait de leur côté avec une grande rapidité; quand il fut bien en vue :

— Tenez, mes amis, dit le prince, voici un beau type de la race que nous allons voir; voici un vrai Kalmouk.

— Oui, dit Ovide, oui, cet homme-là, dont le soleil éclaire si bien la tête en ce moment, est de la race que j'appelle la variété mongole, race d'hommes occupant presque tout l'est et une partie du nord de l'Asie. Oui, c'est bien cela : le teint d'un jaune brun suie légèrement foncé, les cheveux noirs et rares, le visage aplati, large aux pommettes, étroit au menton, les yeux écartés, le nez peu proéminent, les oreilles grandes et très détachées, les mâchoires saillantes, la tête quadrangulaire. Dans cette figure, ce menton étroit, ces mâchoires saillantes, seraient des signes physiognomoniques assez apparens de méchanceté si ces yeux écartés et ces pommettes larges ne signifiaient pas le contraire, d'où l'on pourrait peut-être conclure, si l'on était très épris de Lavater, qu'il y a autant de bonté que de méchanceté là-dedans. Cette espèce d'hommes a ensuite, le plus habituellement, la partie supérieure de la tête assez fortement développée, ce qui, indice assez commun de la vénération, pourrait expliquer, ce me semble, le penchant de ces peuples asiatiques à fabriquer des quantités

de dieux, dans leurs religions idolâtres, pour satisfaire leur besoin d'adorer.

Le Kalmouk était arrivé jusqu'à eux. Pokiloff lui fit un signe et arrêta son cheval; le Tartare arrêta le sien, et les quatre Français firent halte à leur tour à quelques pas du prince, qui parlait au Kalmouk dans une langue rude et gutturale. Bientôt ils virent Pokiloff se remettre en marche, le Tartare à ses côtés, et ils l'entendirent leur crier :

— Mes amis! nous avons un guide; voici Oubachi qui nous en servira. J'ai arrangé cela avec lui, et vraiment il nous sera bien utile, car déjà il vient de nous dire que nous étions dans le chemin le plus long pour arriver aux habitations de ses frères; laissons-le nous conduire.

Le Kalmouk prit la tête de la caravanne et la mena si bien que vers le soir elle se trouva en vue des huttes d'une horde qui campait sur le bord d'un large ruisseau.

— Ah! messieurs! dit Raphaël, messieurs, je vous en prie, arrêtons-nous un instant; laissez-moi un peu contempler la ville d'aujourd'hui de ce peuple nomade, toutes ces huttes, qui me rappellent les demeures des castors; que tout cela me plaît un peu plus que la rue Richelieu! C'est étrange et beau!

Gilbert s'était arrêté aussi, et sur un album encore vierge duquel il s'était muni il esquissait à grands coups de crayon la copie du sauvage tableau qui se déroulait sous ses yeux.

— Oh! oh! dit Ovide, voilà, sur ma foi, des chevaux d'un grand mérite; nous ferons connaissance avec ces gaillards-là.

Prosper, étonné de ce qu'il voyait, promenait continuellement ses regards de ses amis aux huttes, des huttes à ses amis, et il répétait avec quelque peu d'envie :

— Mais c'est qu'on dirait vraiment qu'ils sont contens, qu'ils s'amusent! Quand donc m'amuserai je un peu moi?

La hutte d'un Kalmouk ressemble à une grande quille arrondie qui paraît appuyée sur des cylindres en bois de trois à quatre pieds de hauteur; la circonférence est de six à huit toises. La charpente consiste, vers le bas, dans une espèce de treillage en bois; vers le haut, dans un assemblage de plusieurs perches placées obliquement et réunies au sommet par une espèce de couronne à laquelle elles sont attachées. En dehors, ces huttes sont recouvertes d'une sorte de feutre fixé avec de forts liens fabriqués avec du poil de chameau. Lorsqu'on fait du feu, on se contente de lever la couverture de feutre qui est sur la couronne supérieure, afin de laisser à la fumée un libre passage.

Il faut avoir vu de pareilles huttes pour se faire une idée bien précise de leur construction. Elles résistent à la pluie et aux orages les plus violens. En hiver elles tiennent plus chaud, et en été elles mettent mieux à l'abri du soleil que les tentes de toile à voile de nos soldats. Le séjour des Kalmouks nomades ne se prolongeant jamais guère plus d'une semaine dans le même lieu, ils ne pouvaient rien inventer de plus commode que ces huttes, qu'on peut facilement démonter et transporter sur des chameaux.

C'est en imitant la nature que les Kalmouks durent imaginer des habitations couvertes de feutre. Leur vie errante dans des lieux où le bois est rare empêcha ces nomades de creuser, suivant l'exemple d'autres peuples, des cavités commodes, ou de construire des cabanes avec des broussailles et des piquets. Fatigué de coucher en plein air, il est possible que l'un d'eux ait eu l'idée de construire, avec la laine de ses moutons, une espèce de hutte sur le modèle du nid si connu dans le pays de l'oiseau appelé *remesvogel* (1). Cet oiseau remarquable prépare avec une sorte de laine une espèce de sac alongé qu'il attache avec tant d'industrie aux petites branches que ni le vent ni les orages ne peuvent endommager sa demeure flottante. Il semble que voilà la méthode qu'ont suivie les aïeux des Kalmouks pour se former des huttes, qui, dans la suite, ont été perfectionnées et rendues solides au moyen de pièces de bois. Les Kalmouks, ne pouvant établir leurs huttes qu'à terre, furent obligés de s'éloigner du modèle qu'ils avaient choisi et placèrent leurs constructions en sens contraire, en mettant l'entrée de la cabane dans la partie basse. La ressemblance entre ces nids et les huttes est si frappante, soit par la forme, soit par l'étoffe, que la petite différence de leur position ne peut être une objection contre cette hypothèse.

Les tentes kalmoukes qui appartiennent à une horde, ou grande division de ce peuple nomade, sont assez éloignées les unes des autres, afin de procurer des places plus commodes à leurs nombreux troupeaux. Les principaux quartiers dans une horde sont le quartier du prince, le quartier des prêtres et le marché qui, dans la langue kalmouke, ainsi que dans la langue russe et dans la langue tartare, est désigné sous le nom de *bazar*. Au nombre de ces trois quartiers sont placées les huttes communes, qui ne diffèrent de celles des personnages plus distingués que parce qu'elles sont un peu plus petites et plus ou moins sales et aérées.

CONVERSATION PITTORESQUE. — LE STATUAIRE.

Les voyageurs se rendirent, quelques jours après leur arrivée, dans une hutte de justice, où se trouvait le prince; cette démarche auprès de lui était indispensable pour obtenir sa protection pendant tout le temps qu'ils devaient passer dans *ses états*, puis c'était une occasion d'étudier les mœurs kalmoukes dans toutes leurs variétés, et les Parisiens s'étaient bien promis de n'en perdre aucune. Ils trouvèrent donc le vice-khan assis, comme de coutume, les jambes croisées, en face de la porte, et élevé sur des couvertures de feutre et des tapis : ses deux fils aînés étaient assis à sa droite; ils avaient devant eux des coupes en bois remplies de viandes.

On indiqua aux voyageurs, dans un coin de la hutte, des coussins faits avec des couvertures de feutre, en leur faisant signe de s'asseoir. Ils obéirent sans se faire prier. Alors commença une longue conversation entre le vice-khan et Pokiloff, qui paraissait connaître parfaitement la langue kalmouke. Pendant l'entretien, dans lequel nos quatre amis virent bien plusieurs fois qu'il s'agissait d'eux, ils purent observer à leur aise l'habitation et ceux qui s'y trouvaient.

Le prince kalmouk leur parut âgé de quarante ans environ; sa physionomie était belle, il portait un vêtement de soie et tenait à la main son chapelet. Tout en parlant à Pokiloff, il semblait continuer mentalement sa prière, en faisant rouler dans ses doigts, avec beaucoup de vitesse, les grains dont le rosaire était composé. Dans la hutte il y avait deux caisses, une machine kalmouke pour l'argent et un long piquet fiché en terre, garni de petites branches courtes, afin d'y pendre les bonnets. Sur une espèce de table en forme d'autel on voyait plusieurs coupes d'offrande; au-dessus étaient suspendues plusieurs images des dieux. En face cette table, la princesse était assise sur un siége élevé recouvert de soie : des prêtres l'entouraient. L'entretien du vice-khan et du prince étant terminé, on prit le thé.

Pendant la conversation, on l'avait apporté dans un grand vase de fer qu'on avait placé sur un pied en bois. Quand le signal fut donné, les ghelloungs, ou prêtres, qui étaient présens, sortirent leur coupe du linge qui l'enveloppait, et celui qui avait fait le thé, après en avoir offert la première coupe aux dieux, remplit les coupes des prêtres et ensuite celle de la princesse; puis avant de le goûter, chacun fit une courte prière : nos Français s'inclinèrent pour ne pas mécontenter le pouvoir.

Lorsque l'on eut pris le thé, chacun se retira silencieusement. Ainsi se termina la présentation solennelle des voyageurs au prince kalmouk.

Le thé est pour beaucoup dans la vie de ces Tartares : ils s'en priveraient difficilement. Une autre boisson, dont ils font grand usage, c'est le *tchigan*, lait de cavale, qui en lui-même a quelque chose d'enivrant; les prêtres surtout en boivent en grande quantité. Mais la boisson ordinaire est de l'eau puisée dans des étangs ou des citernes et que nos voyageurs parisiens trouvèrent horrible à boire. La nourriture la plus habituelle se compose de vaches, de moutons et de chevaux, qu'on fait rôtir entiers sur un tas énorme de charbon de fumier, ou bouillir dans d'immenses chaudières.

Si l'on devait juger du mérite d'une religion par les actes de ses ministres, on prendrait une opinion bien mauvaise de celle des Kalmouks. Leurs prêtres étaient bien les hommes se rapprochant le plus de la bête par leur voracité que les cinq amis eussent jamais rencontrés. Ils buvaient en proportion.

La religion de ces peuplades est une des branches nombreuses de l'islamisme. Le nombre de leurs dieux est considérable, et le culte qu'on leur rend n'a point de règles précises.

Les prêtres kalmouks sont divisés en trois classes. La classe inférieure se compose de jeunes ecclésiastiques qu'on appelle *mandchis*, la moyenne comprend la réunion des prêtres d'un ordre inférieur appelés *ghetzull*; la classe supérieure est composée de *ghèlloung*. Outre cela, chaque ordre possède encore un prêtre d'un degré plus éminent qu'on nomme *lama*. Les fêtes de cette religion sont très nombreuses. Une des plus importantes est la fête d'Urüs, qui célèbre le renouvellement de l'année et pendant laquelle le lama nomme les nouveaux prêtres. Ils ne doivent point contracter de mariage; mais, s'ils ne tiennent pas à l'estime des autres prêtres, ils peuvent prendre une concubine, et alors il se retirent avec quelques parens et quelques amis dans un lieu écarté, où ils exercent la médecine et la science des augures.

La place sur laquelle les huttes des prêtres sont construites et qui s'appelle la *khouroull* est toujours située près de l'*oerguen*, ou palais du prince, et consiste dans plusieurs huttes qui ne se distinguent des autres que par une meilleure couverture de feutre. Elles sont placées isolément, à quelque distance l'une de l'autre, et décrivent, vers la saison où nous sommes, une ligne ovale qui, dans la *khouroull*, paraît remplir l'espace de deux werstes. C'est dans la place vide intérieure que l'on remarque les huttes destinées à la prière.

Quand les voyageurs furent admis à visiter la hutte du lama, ils y trouvèrent un assez grand nombre de prêtres qui, placés devant l'autel de Bourkhan, exécutaient une musique assez monotone. Un des prêtres les plus distingués, placé à la gauche de l'autel, paraissait conduire cette musique avec une petite cloche qu'il tenait à la main. Les autres prêtres avaient différens instrumens, qu'ils appellent le *buré*, le *tischkurr*, le *kènghergué* le *gangdoung*, et le *tsilang*.

Le *buré* a la forme d'un tube long de trois aunes environ : il est en métal et composé de trois morceaux qui s'adaptent exactement l'un avec l'autre. Pour le son, on peut le comparer à celui de la saquebute ou du buccin.

Le *tischkurr* est une espèce de flûte : la pièce du milieu est faite de

(1) Espèce de mésange nommée *pendulin*.

bois dur ou d'os; l'embouchure, ainsi que le reste, est partie en cuivre, partie en ferblanc; la longueur de cet instrument est d'environ une aune.

Le *gangdound* est une trompette de tôle ou de laiton que les *kènghergistes* emploient tour à tour avec le *kènghergué*.

Le *kènghergué* est une espèce particulière de tambour, qui est couvert d'un bout à l'autre en parchemin. Les deux côtés, qui sont plats, se trouvent à une petite distance l'un de l'autre. Sa circonférence approche de celle des tambours. Il est porté à une certaine hauteur sur un bâton, et on le frappe avec un maillet en forme de dragon.

Le *tsilang* est une sorte de cymbales qui, dans le milieu, a la forme d'une coupe de chapeau. Deux de ces platines sont employées, en les frappant l'une contre l'autre, tantôt sur toute la surface, tantôt sur la moitié seulement et quelquefois sur les bords.

Imaginez quel bruit se fait entendre quand tous ces instrumens jouent dans plusieurs huttes à la fois. Durant les fêtes, cette musique dure continuellement pendant quelques heures du matin et du soir. Pendant les pauses de la prière on servit du lait agri (tchigan); les prêtres mêmes sortirent pour aller prendre cette boisson et se reposer quelques instans de cette longue séance. Le prince Polikoff et ses amis, pour se rendre agréables aux prêtres, furent forcés d'avaler plusieurs coupes de l'indigne boisson; en récompense, un vieux ghellong les conduisit devant l'autel, au-dessus duquel étaient suspendues les images de ses dieux, et là, après leur avoir recommandé de tenir leurs chapeaux devant leur bouche, afin que leur haleine ne profanât pas les divinités, il voulut bien leur en décliner les noms, tous plus ou moins faciles à prononcer. Les principaux étaient *Dchakdchamouni*, le plus grand des dieux; puis *Yaman Dagos*, *Okôn-Tengheri*, *Tsagaan*, *Dara-Eké*, *Nojon-Dara Eké*, *Nidonbir*, *Usuktchi*, *Maidari*, *Mansouchari*, *Erlik-Khan* et bien d'autres encore.

Les images de ces dieux sont ordinairement peintes sur des toiles jaunes. Gilbert en peignit plusieurs à la grande satisfaction des fidèles. On fait plus d'honneur à d'autres dieux. Leurs statues en bronze avaient été fondues pour la plupart dans quelques villes de la Russie d'Europe, et elles étaient assez bien exécutées pour qu'Ovide en fît compliment aux ghelloung. D'autres dieux enfin étaient tout simplement en terre, et c'étaient les prêtres eux mêmes qui les pétrissaient avec une habileté vraiment remarquable.

Plusieurs fois Prosper fut témoin de cette fabrication de divinités : le pauvre jeune homme, qui avait espéré que ce voyage dissiperait son éternel ennui, s'ennuyait toujours, et en voyant Gilbert, Raphaël, Ovide et Paul mener la vie avec leur insouciance accoutumée, il maudissait le sort qui, tout en paraissant lui avoir donné les élémens du bonheur, le rendait si malheureux.

Il arriva qu'un jour en examinant un mandchi qui reproduisait une image du dieu *Maidari*, Prosper l'ennuyé eut la fantaisie d'imiter le travail du jeune prêtre; il trouva sous ses doigts l'argile moins rebelle qu'il l'avait cru, et en assez peu de temps il parvint à lui donner une forme humaine plus correcte que celle donnée par le mandchi à son Maidari.

Quand les compagnons de Prosper virent son ouvrage, ils le raillèrent sur ce qu'il avait de grotesque, mais spirituellement et avec intention. L'apprenti statuaire, un peu piqué, résolut de prendre plus de temps et de produire quelque chose qui prêtât moins à la critique. Quelques jours après, il alla trouver dans sa hutte un vieux ghelloung auquel on avait confié l'insigne honneur de créer une nouvelle statue du grand *Dchakdchamouni*. En lui soumettant son ébauche de *Maidari*, il lui demanda des leçons et des conseils, lui disant (flatterie toute-puissante sur les prêtres kalmouks) que la religion lamite lui semblait si admirable qu'il regarderait comme un suprême bonheur de pouvoir reproduire dignement les images de ses dieux. Le vieux ghelloung fut touché jusqu'au cœur de cette déclaration; il consentit avec joie à apprendre en statuaire à Prosper tout ce qu'il savait lui-même. Bientôt l'apprenti, mettant à profit les leçons qu'il recevait et les principes que le goût lui donnait, fut en état d'offrir à l'appréciation de ses amis un dieu assez bien conditionné. Cette fois il n'en reçut que des encouragemens, et à dater de ce jour-là Prosper ne s'ennuya plus.

PETITE JUSTICE. — GRANDES FÊTES.

Quelque temps après, la horde quitta les bords du *Don* pour aller camper sur les bords du *Kouma*. En peu de temps, toutes les tentes furent démontées et chargées sur les chameaux. Le troisième jour après le départ des bords du *Don*, on les établit dans une verte et fraîche campagne.

Chez les Kalmouks, la justice est rendue par le prince lui-même, assisté de ses *sargatchi*. Pendant leur séjour parmi les peuplades, le prince Paul et ses compagnons eurent occasion d'assister à une audience solennelle présidée par le vice-khan dans la hutte de justice.

Lorsque le prince y fut assis, les *sargatchi* qui entraient s'approchèrent de lui l'un après l'autre, plièrent le genou droit en inclinant leurs corps et touchèrent avec la main droite le bras gauche du prince, ce qui est chez eux une marque de respect et de salut. Le prince touchait de même la main du *sargatchi*, qui, après cela, s'éloignait à reculons et s'assejait.

Les princes kalmouks et mongols ont depuis un temps immémorial ce conseil particulier (*sarga*) (1), qui cependant ne peut jamais faire opposition à leur pouvoir, puisque le chef du conseil a la faculté de déposer les membres à volonté. Les devoirs des *sargatchi*, ou membres du conseil, ont toujours été, comme aujourd'hui, de s'occuper des affaires du peuple avec le chef. La *sarga* est composée de huit membres. Vers l'an 1761, Oubacha ayant été nommé successeur du khan Donduk Dachi, le gouverneur russe trouva bon de mettre des entraves au pouvoir de ce prince en décidant que les *sargatchi* seraient attachés au conseil des affaires étrangères; et afin de les lier davantage aux intérêts des Russes, on leur accorda un traitement annuel de cent roubles.

Lorsque les Kalmouks sont obligés de prêter serment, on suspend dans la hutte de justice une image qui représente ordinairement le dieu du temps (*Otchirbani*).

L'usage veut que le plaignant qui a été blessé dans son droit par celui contre qui est portée la plainte charge un autre de la prestation du serment, ce qui est ordinairement confié à un prêtre. Cet arrangement, si nous réfléchissons bien aux bases de la religion kalmouke, n'est pas mal entendu. Un criminel ne craint pas de commettre un nouveau crime, et un homme qui ne craint pas d'attaquer la propriété des autres n'aura pas beaucoup de respect pour la sainteté du serment; un voleur et un meurtrier ne se feront au un scrupule de conscience d'en faire un faux.

Pour éviter les faux sermens, la loi des Mongols exige que celui qui se plaint fasse justifier sa plainte par un serment sans qu'il soit permis à celui contre qui elle a été portée de pouvoir se justifier. Cependant cet usage n'est pas exempt de certains abus. Chez les Kalmouks, le serment n'est prêté le plus souvent que pour des discussions d'argent, et la formule dépend de la grandeur de la dette. De légères plaintes exigent peu de cérémonies; quand elles sont graves, il en est plusieurs qu'on doit observer. Le serment que les voyageurs virent prêter était pour une plainte de six roubles. Un certain nombre de prêtres et de laïcs étaient assis sur deux lignes, qui commençaient à la petite hutte : à quelque distance brûlait un feu de fumier sec, afin de pouvoir allumer une lanterne lorsque la cérémonie commencerait. Les accusateurs et les accusés étaient encore dans la *sarga* du prince, où l'on cherchait à terminer l'affaire sans en venir au serment.

Enfin les accusateurs et les accusés parurent accompagnés d'une suite nombreuse. Leur discussion continua jusqu'à ce qu'ils fussent en présence de l'image, et même encore quelque temps auprès d'elle. Enfin, celui qui prêtait le serment se jeta trois fois à terre en prononçant devant *Otchirbani* des expressions que nos Français ne purent comprendre; il s'avança ensuite contre l'image et la toucha de son front. Les assistans kalmouks en firent autant par esprit de religion; l'image fut roulée, et l'assemblée se sépara.

Les trois grandes fêtes principales des Kalmouks sont : *l'arüs*, qui se célèbre au commencement de l'année et que nos Européens n'avaient pu voir; le *zagaan*, qui signifie fête blanche et qui se célèbre dans le premier mois du printemps, et la *soutta*, ou fête des lampes, qui a lieu vers la fin de l'automne. Ces deux dernières fêtes surtout sont extraordinaires.

Quelques jours avant que le *zagaan* commençât, les instrumens de la kouroull, déjà familiers aux oreilles des cinq amis, se firent entendre, bien que le froid excessif qu'il faisait alors obligeât les prêtres d'allumer du feu dans leurs huttes de prière, d'autant plus qu'ils y étaient assis sans bonnets ni gants. Ces huttes furent ornées intérieurement de rideaux de soie et les autels chargés de coupes d'offrande, garnies, pour la plupart, de figures en pâte : à côté de ces coupes on plaça des morceaux de pâte plus grands, qui étaient remplis de beurre et formaient une espèce de pyramide; l'autel fut en outre orné de superbes tapisseries.

La fête du *zagaan* fut instituée en l'honneur d'une victoire remportée par *Dchakdchamouni* sur six faux docteurs qu'il eut à combattre pendant une semaine entière; en mémoire de quoi la fête dure toute une semaine. Pendant ce temps de prières, un silence parfait régna dans les huttes des kalmouks, et les dévots se rendirent à la *kouroull* pour y faire leurs prières. Le vice-khan et son épouse en firent autant.

Les prêtres célébrèrent par des chants et des jeux la nuit du dernier jour consacré à la prière, qui est la même que la dernière du troisième mois d'hiver; et le matin de la fête, la neige fut enlevée au devant de chaque *kouroull*. Une image de *Dchakdchamouni* y fut élevée et abritée par un parasol, de manière cependant que le *Bourkhan* pût recevoir les premiers rayons du soleil. De chaque côté de l'image étaient des coupes d'offrande et des *baling*, placés sur des tables, devant lesquelles on voyait, dans une écuelle, un gros *baling* en beurre, dont les lignes qui étaient tracées dessus se dirigeaient du côté de l'image. Au lever du soleil, les trois prêtres les plus distingués de la *kouroull*, portant des espèces de cymbales, s'assirent sur des tapis de feutre, tandis que d'autres, debout et assis, formaient un demi cercle. Des feuilles écrites en langue tangoute étaient étendues sur les genoux des prêtres. Pendant qu'on chantait, des troupes de Kalmouks s'approchaient de l'image, se prosternaient devant elle, puis faisaient processionnellement le tour des huttes où l'on se réunissait, et enfin ils venaient se placer pêle-mêle au centre pour assister aux cérémonies religieuses. Le froid, qui était assez vif, à cause de l'heure

(1) Cette expression vient du mot *sar* qui signifie *commandement*.

très matinale à laquelle se faisait cette cérémonie, était fort sensible; et cependant les prêtres qui faisaient partie de la cérémonie étaient nus, et la plupart avaient les cheveux coupés ras, sans qu'on pût remarquer que le froid les incommodât.

La prière étant terminée, les prêtres et une grande partie de laïques se rendirent dans la grande hutte de réunion, dans l'intérieur de laquelle l'image de *Dchakdchamouni*, les figures de *baling* et les coupes d'offrandes furent portées. Les prêtres chantèrent une courte prière après laquelle ils se levèrent subitement, et chacun chercha à s'approcher des images suspendues dans la hutte, pour les toucher avec le front. La foule qui était entrée dans la hutte en fit autant; et les prêtres ainsi que le peuple, après avoir touché les images, revenaient sur leurs pas pour s'accoster réciproquement en criant: « *Mèndou.* » Le tumulte était si grand que l'on recevait des coups de tous côtés.

Les cris de *mèndou* et les serremens de mains ayant duré quelques instans, les prêtres s'assirent sur des tapis, et on apporta du thé et de l'eau-de-vie. En même temps on distribua dans l'assemblée des morceaux de viande gelée, et après ce déjeuner, la réunion se sépara.

En sortant de cette cérémonie, on se rendit chez le vice-khan, qui, assis avec son épouse auprès du foyer, recevait le salut du *zagaan* de ceux qui entraient; et cette audience, destinée à recevoir et à rendre ce salut, dura plus d'une heure. Lors de cette fête, il est d'usage de porter à sa ceinture du gâteau, du sucre, des raisins de Corinthe, des figues et d'autres fruits secs, et l'on se fait réciproquement des présens, pendant qu'on dit et qu'on répond *mendou*. Les Kalmouks, même les plus distingués, font porter après eux un petit sac, contenant les fruits qu'ils donnent et reçoivent.

Après cette réception, le vice-khan se rendit avec son épouse à la hutte de sa mère, pour y faire le salut du *zagaan*, et il alla ensuite chez le lama. Le prince étant revenu, le lama vint le voir à son tour, et le vice-khan lui céda la place d'honneur. L'eau-de-vie et le vin tartare furent alors servis à pleines coupes aux assistans; les prêtres ne devaient qu'y tremper leurs doigts; bien peu cependant observèrent cette restriction, tandis que les autres et même les principaux *backtchi* cherchaient à se dédommager des temps d'abstinence.

Le pristaw et d'autres Kalmouks de qualité se réunirent chez le vice-khan pour dîner. La viande et le riz furent servis gelés, parce que le nombre des convives et le grand froid qu'il faisait avaient empêché de les faire chauffer; mais les boissons diminuèrent un peu le froid, et chacun retourna chez soi avec l'esprit fort gai.

Pendant qu'on se réjouissait ainsi dans les huttes du prince, on s'acquittait à la *khouroull* d'une cérémonie religieuse qui se fait avec des figures en pâte composée de farine et de miel. Les Kalmouks ont tant de vénération pour ces figures qu'on ne les approche qu'avec respect et qu'on n'ose point les toucher avec les mains nues; ils regardent même comme un crime d'en approcher la bouche à cause de l'haleine. On ne les fait que pour les grandes fêtes; et quand elles ont une fois figuré sur l'autel, on les jette dans les flots. Aussi on se rendit le soir processionnellement sur les bords du Koumo, pour y jeter celles qui avaient servi à la fête du *zagaan*, que les prêtres et les laïques, les femmes et même les filles, ne terminèrent qu'à moitié ivres; si bien que les gardes du prince furent obligés de veiller tous les cinquante autour de sa hutte.

La fête du *zagaan* dure depuis le premier jusqu'au huitième jour du premier mois du printemps; et comme le premier jour est célébré avec plus de pompe, on l'appelle le grand jour de la fête *zagaan*. Le second jour fut célébré chez le fils aîné du prince, et les autres à la *khouroull*. La gaîté produite par l'usage des boissons ne se faisait pas seulement remarquer chez les prêtres par les discours, mais encore par les danses et les chants.

La danse et les chansons qui ne sont pas religieuses sont défendues aux prêtres; mais pendant la fête du *zagaan*, les *baktchi* les plus sages mêmes ne se conforment pas rigoureusement à cette défense. On dansa beaucoup dans la hutte du prince, on chanta dans les autres; mais chez les prêtres, l'ivresse les excitant à un sentiment religieux, ils se faisaient apporter les images de *Bourkhan* pour les toucher avec leur front. Le prince et sa famille étaient présens au repas, mais ils buvaient avec plus de modération.

Le dernier jour du *zagaan* devait être célébré chez le lama; mais soit dévotion, soit économie, il s'excusa. Quant à la quantité de liqueurs bues à cette fête, qu'il suffise de dire que chaque *khouroull* acheta un tonneau de vin et un tonneau d'eau-de-vie.

La fête des lampes arriva: c'est la troisième et la dernière des fêtes solennelles de l'année. Plusieurs jours avant celui où elle commence, les prières journalières de la *khouroull*, le matin, à midi et le soir, sont faites avec plus de cérémonie pour se préparer à la fête, et l'on n'y épargne pas les instrumens de musique, tandis que dans les huttes particulières on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*); elle est consacrée par les Kalmouks à fêter leur naissance commune, et sa disposition est vraiment singulière. Le Kalmouk qui est né la veille est considéré, ce jour-là, comme ayant un an. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu sur le soir lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe un brin de la plante nommée par les botanistes *stipa capillata*, qu'ils entourent de coton pour servir de mèche. Chaque famille kalmouke a une lampe commune, qui a autant de mèches que les membres de toute la famille réunie ont d'années; ces lampes sont placées ensemble ou séparément.

Les personnes de distinction font élever au devant de leur hutte une espèce d'autel nommé *dender*, qui est souvent aussi placé auprès de la *khouroull*. Leur hauteur est ordinairement celle d'un homme, ils ont trois à quatre pas de long sur la moitié de large: ils sont composés de branches tressées et posées sur des morceaux de bois, et on les recouvre de gazon.

Lorsque la nuit approcha, les prêtres se rassemblèrent auprès du *dender* de leur *khouroull*. A côté de chacun des autels brillait un petit foyer que les prêtres entouraient en attendant pour allumer les lampes que la famille du vice khan sortit de sa hutte pour ouvrir le cortége. Enfin le prince et la princesse parurent, se mirent à la tête de la procession et marchèrent suivis d'une cour nombreuse, pendant que l'image de *Soukouba* était portée en procession au son d'une musique bruyante, trois fois autour de l'autel; à chaque fois, le prince, sa famille et tous les assistans se prosternaient. Le mouvement de la marche changeait suivant la mesure de la musique, et l'obscurité la plus profonde régnait dans la forêt du Kouma, au milieu de laquelle la fête se célébrait. La place où l'autel était élevé et autour de laquelle se faisait la procession, était pleine de fossés, de trous et d'inégalités qui auraient rendu cette marche dangereuse pour tous autres que pour les Kalmouks; ceux-ci, qui, pendant le jour, ont la vue perçante comme le faucon, et pendant la nuit comme la chouette, exécuterent leur marche sans s'inquiéter. La procession fit ainsi le tour de la *khouroull*, ensuite chacun revint dans les huttes célébrer la fête en buvant et en jouant.

PENSÉE A PARIS.

Neuf mois et plus s'étaient écoulés depuis que nos amis de Paris avaient commencé à visiter le pays des Kalmouks, et ils ne connaissaient pas encore à moitié les mœurs si variées et si bizarres de ces peuples nomades. En étudiant leurs coutumes tout originales et nouvelles pour eux, et partageant leurs voyages malgré les mauvais temps et se fortifiant ainsi pour l'avenir contre les intempéries des saisons, prenant des notes sur ce qui intéressait le plus chacun d'eux dans son art ou dans ses goûts, le temps avait passé bien plus rapidement qu'ils l'avaient cru.

Celui des cinq qui semblait le plus heureux de ce voyage c'était Prosper. Chaque jour maintenant il consacrait quelques heures à pétrir, à sculpter avec des instrumens grossiers mais précieux pour lui, de petites figurines dans lesquelles un artiste aurait reconnu une touche vigoureuse et presque inspirée du talent à coup sûr, du génie peut être. Il parvint un jour à copier un Kalmouk dans son costume original et reçut sur son œuvre les félicitations naïves de toute la horde et celles plus intelligentes et non moins sincères de ses amis.

« Qui m'aurait dit jamais, répétait il souvent, que ce seraient les Kalmouks, un peuple presque sauvage, dont j'ai long-temps ignoré l'existence, qui me donneraient les premières notions de la sculpture? Braves Kalmouks, va! si je pouvais m'y décider, je vous embrasserais! »

Enfin, voyant approcher l'époque de leur retour en France, les cinq compagnons d'aventures, quoiqu'il leur restât beaucoup de choses à étudier dans le pays, durent songer au départ. Malgré les épreuves un peu pénibles qu'ils y avaient eu à subir, ils ne renoncèrent pas à l'idée de revenir un jour le visiter encore. Prosper surtout considérait ce voyage à faire, dans l'avenir, comme une dette de reconnaissance. Le jour où par l'entremise de Paul, les Français firent leurs adieux au vice-khan, fut un jour presque triste pour toute la horde; ils avaient été bons et agréables pour chacun: on les regretta. Le vieux ghellong qui avait montré son *art* à Prosper, surtout, éprouva un véritable chagrin de se séparer de son élève.

Le prince Pokiloff était attendu par de nombreux amis dans sa ville natale, la moderne capitale de la Russie; les ordres de son gouvernement l'y rappelaient d'ailleurs pour y rendre compte de sa mission; ses amis, qui ne voulaient pas le quitter, l'accompagnèrent donc à St-Pétersbourg.

Dans la cité impériale, tout sembla admirable aux quatre Français: le frais souvenir de ce qu'ils venaient d'éprouver chez les Kalmouks d'un côté, de l'autre l'espoir de revoir Paris dans quelques jours, concourait à rendre tout charmant à leurs yeux. Ils descendirent à l'hôtel de leur illustre ami, que la société de la capitale étourdit de fêtes pendant trois jours. En artistes toujours passionnés pour leur art, Raphaël et Gilbert visitèrent les monumens épars dans les quarante-deux quartiers de Saint Pétersbourg, l'académie impériale, la citadelle, les trente-cinq grandes églises, la statue équestre de Pierre Ier fondue en bronze, sur un rocher de granit et du poids de trois millions, grand souvenir de Catherine II. Ovide les accompagnait; en homme d'érudition et de goût sur toutes choses, il donnait son avis, souvent important, toujours utile. Prosper, pour qui la vie était plus douce et les jours moins longs depuis que l'art de la sculpture s'était révélé en lui, profitait maintenant de ce qu'il entendait autant que de ce qu'il voyait. Le cicerone était l'aimable et savant prince Paul, qui faisait les honneurs de son Pétersbourg avec une grace charmante.

On partit. Je ne vous dirai pas les mille folies que la joie du retour et les espérances qui les attendaient à Paris firent débiter à la troupe joyeuse, et je vous ferai grace de la route; d'ailleurs ils ne regardaient plus rien, Paris était au bout. Berlin, Hanovre, le Rhin, Bruxelles n'eurent d'eux que des regards rapides et des admirations sans enthousiasme. Après Bruxelles, ils passèrent par Lille, par Arras, par Amiens; ce fut un soir qu'ils se trouvèrent dans cette dernière ville.

Le prince Paul Polikoff eut alors un de ces caprices que vous savez : il se mit en tête d'ajouter un épilogue à la comédie qu'il venait de jouer avec ses quatre amis, et de laquelle leur enlèvement de Paris avait été le prologue. Ils étaient descendus à l'hôtel de France, Paul y commanda un souper spécifique, et ses amis, qui n'étaient plus séparés que par une nuit du lieu de leurs vœux, le fêtèrent dignement; pour cela, ils burent avec une persévérance admirable, et firent si bien que le prince put aisément leur donner des vins préparés de la même façon que l'avaient été ceux de la soirée du 27 février. La même cause produisit les mêmes effets, c'est-à-dire qu'on transporta les quatre voyageurs endormis dans la chaise de poste du prince, qui cette fois ne les quitta pas, sans qu'ils fissent seulement mine de vouloir s'éveiller.

RÉVEIL.

Il suffit d'une nuit pour venir d'Amiens à Paris, et d'une nuit bien courte, quand on peut, comme le prince russe, étonner les postillons à force de générosité. Donc le lendemain du souper, la chaise de poste s'arrêtait devant l'hôtel d'où elle était partie un an auparavant, rue de Rivoli. Les quatre amis ne s'étaient pas réveillés. Le prince demanda la chambre qui avait vu le souper, et l'ayant obtenue, il y fit remettre toutes choses absolument dans le même état qu'à la fin de cette extravagante soirée, puis il y fit transporter ses compagnons. Tout cela demanda assez de temps. Enfin, vers la fin de la nuit qui suivit l'arrivée de la caravane, les voyageurs s'éveillèrent à peu près en même temps. Le prince Pokiloff, de qui je tiens ce récit, m'a assuré que ce moment avait été l'un des plus délicieux de sa vie. « Vous pensez bien, m'a-t-il dit, qu'ils se frottèrent les yeux au moins trois fois, puis qu'ils les ouvrirent aussi grands que la caisse de votre budget. »

— Allons, mes amis, dit Paul, le jour s'avance, je vais bientôt partir, réveillez-vous tout à-fait : nous n'avons plus que peu de momens à rester ensemble.

Raphaël se leva, et d'un pas vacillant encore il alla écarter les rideaux d'une fenêtre et revint s'asseoir tout hébété : il avait vu tout simplement les pavés de la rue de Rivoli éclairés par le gaz, un innocent factionnaire qui soufflait dans ses doigts, puis les arbres, et à sa gauche au dessus du pavillon de Marsan, une lueur naissante, premier rayon du jour.

— Par saint Nicolas, reprit Pokiloff, vous dormez admirablement, mes convives bien-aimés; si vous vous étiez entendus tout à l'heure, vous faisiez à quatre un chœur de ronflemens plus énergique que la valse infernale de Robert : c'est une idée que je donnerai à Berlioz.

Il était neuf heures du matin que le prince n'avait pas encore réussi à convaincre ses amis qu'ils avaient rêvé et qu'eux n'avaient pas encore pu se persuader qu'ils n'avaient pas rêvé.

La dispute était très chaude.

Un domestique; tous quatre coururent à lui.

— Mon ami, s'écrièrent-ils ensemble, quel jour sommes-nous?

— Aujourd'hui, dit le garçon, c'est le 28 février. Mais, tenez, messieurs, voici trois lettres qu'on m'a dit être extrêmement pressées, car les personnes qui les ont remises chez vous avaient l'ordre de vous les porter partout où l'on croirait pouvoir vous trouver.

— Donnez.

— Voyons.

— Donnez donc.

Raphaël, Ovide et Gilbert ouvrirent précipitamment leurs lettres et dirent en même temps :

— Parbleu, je savais bien, *Paris, le 28 février* 183... Nous avons vieilli d'une année, ce n'est point un rêve.

Raphaël lut :

« Monsieur,

» M. le directeur du Théâtre-Français a l'honneur de vous prévenir que » la comédie en cinq actes et en vers, *la Femme philosophe*, dont vous » êtes l'auteur, va être mise en répétition aujourd'hui. Il vous attend en » ce moment au théâtre pour régler avec vous quelques dispositions pré- » paratoires.

» M. le directeur vous prie d'agréer, etc. »

— Au revoir, Paul, tu es un bon autocrate; donne-moi ta main, au revoir. Oh! quelle joie!

Et Raphaël sortit en courant.

Ovide lut :

« Mon cher gendre, j'ai appris par votre dernière lettre, datée de » Saint-Pétersbourg, que vous deviez arriver à Paris le 25 de ce mois; » nous sommes au 28, et je ne vous ai pas vu. Je vous apprends avec plai- » sir que nos embarras sont terminés. Accourez donc embrasser votre fu- » ture et nous dire le jour où vous voudrez l'appeler votre femme.

» Je vous embrasse, etc. »

— Paul, à bientôt!

Et Ovide s'élança sur l'escalier.

Gilbert lut :

« Mon frère! mon Gilbert! je t'attends chez toi depuis une heure, où es- » tu? Viens donc, je meurs du désir de t'embrasser.

» Ton EDMOND. »

Le peintre ne put pas dire un mot, lui; il serra la main de Pokiloff à la lui broyer dans la sienne et renversa deux fauteuils pour gagner la porte.

— Allez, joyeux fous, dit le prince, ne calomniez jamais la vie. Et toi, Prosper, n'as-tu rien qui t'attende à Paris?

— Oh! si, mon bon Paul, répondit le nouvel artiste; ce qui m'attend ici, c'est le travail, c'est l'art de Phidias, c'est peut-être la gloire!

PAUL WERNER.

(*Traduit de l'allemand.*) — (*Musée des Familles.*)

DRAMES ET HISTOIRES MARITIMES.

I. La Toux.

Depuis douze jours la frégate la *Circé* était à l'ancre en rade d'Oran. Sa coque svelte et mignonne, que léchait une lame douce et bien égale, se balançait nonchalamment au milieu des sombres bouées, attendant sans impatience l'ordre d'appareiller pour la côte de France. Mais quiconque avait pu admirer, à son entrée dans la rade, la belle frégate alors si vive, si fière, et comme un cygne éclatant, toute reluisante aux rayons du soleil africain, n'aurait pu la reconnaître à cette heure. La plus jolie femme, dit-on, ne doit pas être vue sans toilette, et depuis douze grands jours, *Circé* la pimpante, comme l'appelait son vieux commandant Harol, avait oublié de faire la sienne. Les cordages pendaient aux mâts comme des boucles de cheveux en désordre, sa voilure, à demi-carguée, rappelait parfaitement une robe mal portée, et son bois terne et poudreux pouvait être comparé à un gant sale et défait à la main d'une femme à la mode. Quelle était donc la cause d'un pareil changement? *Circé*, qui avait compté jusqu'à ce jour de si nombreux adorateurs, allait-elle enfin connaître la honte de l'abandon? Devait-elle être rangée parmi ces carènes obscures et délaissées, destinées à périr à l'amarre, comme une malheureuse condamnée au poteau du pilori? Grace au ciel! telles n'étaient point les destinées de *Circé*, et ces quelques jours d'oubli devaient passer inaperçus dans sa carrière qui allait devenir plus brillante que jamais. Depuis douze jours la providence de la *Circé*, son admirateur passionné, son roi, son amant, son père, le commandant Harol enfin, était à terre avec l'état major; l'équipage était en congé, et il n'était resté à bord qu'un lieutenant et quelques matelots. Mais l'ordre d'appareiller arriva enfin. Au premier signe de commandement, tous les matelots furent à leur poste comme un seul homme, ses voiles étendirent leurs grands bras de fantômes pour subir la visite qui annonce le départ. Le mouvement, la vie, les chants joyeux recommencèrent à bord, et la *Circé* reprit son allure heureuse et ses brillantes couleurs.

— A quelle heure le départ, lieutenant? dit un jeune aspirant qui retournait avec bonheur vers la côte où il avait une mère à embrasser, de douces affections à retrouver.

— Demain, à quatre heures, les dépêches du maréchal gouverneur seront apportées; à cinq heures on lèvera l'ancre, lui répondit sèchement l'officier.

— On lèvera l'ancre, et le commandant est encore à terre!

— Il attend sans doute vos ordres pour revenir à bord, monsieur.

Cette dure réponse à une question bien innocente dans son indiscrétion colora vivement les joues du jeune homme. Il voulut s'excuser; mais quand il releva la tête, le lieutenant était déjà loin; l'aspirant se rappela qu'il était marin, c'est-à-dire que toute réflexion lui était interdite, il étouffa ce dernier cri d'une liberté qu'il s'efforçait chaque jour de mettre à néant, et alla demander à son hamac l'oubli de ses rêves dorés qu'il avait un par un semés dans le sillage du vaisseau. C'était en effet chose inaccoutumée qu'un si long séjour à la côte, pour un vieux loup de mer comme Harol, qui ne sentait ses jambes solides que sur le plancher de son vaisseau. C'est qu'Harol solennisait à table, au milieu de joyeux amis, son dernier voyage. Il allait dire adieu à la gloire maritime, se faire *pékin* comme un bourgeois de Paris, et comme il le disait dans son langage énergique : le vieux requin devenait barbillon de Seine. Après vingt-cinq ans d'honorables services rendus à son pays, le commandant Harol n'était point mis à la retraite, on le rappelait à Paris, pour profiter de sa vieille expérience dans la grande question des armemens qui se traitait alors. Harol, qui avait bien acquis le droit de demander et de recevoir, avait obtenu la nomination de son neveu au commandement qu'il allait quitter, et le soir dont nous parlons il était encore à terre avec son état-major à qui il venait de déclarer qu'il n'était plus son commandant que jusqu'à la côte de France, et que là il remettrait ses pouvoirs à son neveu Frédéric.

Il était onze heures, depuis long-temps le souper était fini, les verres de punch à demi-vides, le rayonnement des visages, l'éclat des yeux annonçaient que les choses avaient été bien faites; on en était au second dessert, c'est-à-dire à la pipe, et chacun des convives se livrait avec tant

de cœur à cette doc[illegible] que c'était à peine si l'on pouvait distinguer les hommes et les choses dans le nuage épais de fumée qui remplissait l'appartement, et qu'une personne du dehors n'aurait pu y pénétrer sans courir le risque d'être asphyxiée. Les conversations étaient chaudes et animées, on parlait politique, et l'on soutenait avec feu la thèse si chère aux marins, de la supériorité de l'armée de mer sur celle de terre.

— Tout ça c'est de l'écume à la proue de ma frégate, fit le commandant Harol en bourrant de nouveau sa pipe, et vous vous lancez vous autres dans la politique, comme une goëlette à peine sortie du chantier, qui voudrait lutter de vitesse avec notre *Circé*, la plus fine voilière de la Méditerranée. Mais, mes jeunes marsouins, vous avez beau ouvrir les ouies et battre des nageroins, vous ne serez jamais des cachalots. Je vous entends, depuis une heure, débiter un tas de niaiseries à faire couler bas un vaisseau de 94. Eh! mille sabords, il y a un terme à tout. Pour parler des marins, il faut les connaître, et vous autres, troupeau de goëlands d'eau douce, vous n'avez fait connaissance avec eux que dans les livres ou en imaginative. Celui qui soutiendrait qu'un marin n'est pas supérieur à un soldat de terre déraisonnerait autant que s'il voulait placer le canard au dessus du cygne. Enfans, c'est le commandant Harol qui peut décider la question et prouver qu'il y a autant de distance entre un marin et le plus crâne des pékins qu'entre un vaisseau de 120 canons et une chaloupe. — Allons! qu'on remplisse les bols; c'est du rhum qu'il nous faut cette fois; qu'on apporte du tabac frais, nous avons encore une heure avant l'embarquement, dit-il en consultant sa montre; je commence, et, à minut, mon histoire sera finie :

« La journée avait été chaude; de douze vaisseaux nous étions restés à sept, et nous en avions coulé bas huit aux Anglais.

» La nuit éteignit le feu des sabords et permit de se compter un peu; ma foi, ce n'était pas une longue besogne.

» J'étais lieutenant sur le vaisseau l'*Eole*, et je fus chargé de faire l'appe de ce qui restait d'hommes vivans sur le navire. Trente-deux répondirent sur deux cent quarante que nous étions le matin, et encore ces trente-deux n'étaient-ils pas tous complets. Par exemple, tout le monde avait un appétit de requin, et ça se comprend : on avait oublié de déjeuner et il était huit heures du soir. On fit une distribution de vivres avec double ration de vin et d'eau-de-vie, et après une bonne heure employée à jouer activement des mâchoires, tout le monde ronflait à bord de l'*Eole*, excepté les hommes de quart et ceux qui avaient quelque chose de moins dans la membrure.

» Il y avait encore un homme qui ne dormait pas et qui n'en avait guère envie : c'était le lieutenant en premier, Marcel, qui était passé capitaine pendant l'action, et qui, pour la minute, commandait l'*Eole*; un brave homme comme la mer n'en porte pas beaucoup!... Un verre de rhum brûlé à sa mémoire! »

Et le vieux Harol, après voir vidé un énorme verre de punch, essuyé sa moustache grise et rallumé sa pipe, continua :

« Vers les onze heures, le commandant Marcel me fit appeler et je me rendis aussitôt à ses ordres. Je le trouvai assis devant une table où étaient épars quelques papiers avec une bouteille de sauvetage toute préparée. Il avait la tête fortement comprimée entre ses mains, et une pensée qui n'était rien moins que gaie lui sillonnait le front comme fait une proue de vaisseau qui entame la vague. A mon arrivée, il releva la tête et me dit :

« — Eh bien! lieutenant Harol, que pensez-vous de l'*Eole*?

» — Commandant, lui répondis-je, je pense qu'il s'est bravement conduit et que les Anglais savent à présent si les bordées sont bonnes.

» — Oui dà, mon brave artilleur; et avez-vous visité votre navire du pont jusqu'à la cale?

» — Non, commandant.

» — Combien croyez-vous que nous ayons à attendre pour être coulés?

» — Que dites-vous, commandant?

» — Je dis que j'ai tout vu; à cette heure, nous avons quatre pieds d'eau dans la cale, elle monte d'un pouce par quart d'heure : calculez maintenant.

» — Mais les pompes!

» — Oui, les pompes, elles pourraient nous sauver si vous aviez deux cents bras vigoureux pour les faire manœuvrer; mais que tirer de trente-deux hommes dont douze sont blessés? D'ailleurs, demain au matin nous serions prisonniers des Anglais. La flotte n'a pu nous rallier, nous sommes au milieu des ennemis, et la nuit seule nous protége. Au lever du jour nous serons perdus; la mitraille a déchiré nos voiles, mis en pièces notre mâture; nous faisons eau par vingt endroits à la fois. Tenez, depuis que je vous parle, nous nous sommes rapprochés d'un quart-d'heure de la mort.

» — Eh bien! commandant, qu'avez-vous décidé? qu'ordonnez-vous?

» — D'abord, monsieur, que nous mourrons plutôt que d'aller peupler les pontons de l'Angleterre!

» — Bravo!

» — Puis que nous allons tout tenter pour que l'ennemi ne puisse pas dire qu'il nous a coulés bas; montez sur le pont, et appelez l'équipage sans roulement de tambour.

» — J'obéis.

» — Ah!

» — Commandant?

» — Faites mettre le grand canot à la mer; je serai sur le pont aussit que vous.

» En cinq minutes tous les hommes de l'équipage étaient éveillés et réunis autour de moi; il n'y en eut qu'un qui se fit un peu attendre à l'appel, et il n'y avait pas de sa faute : un brave jeune homme d'aspirant dont le père était le plus ancien matelot de l'*Eole*, et qui s'était fait endommager les deux jambes par un ricochet de boulet. Cependant, en se traînant sur les mains, il arriva avec les autres. En ce moment le commandant Marcel parut. Il n'avait plus la figure que je lui avais vue en bas. Son œil reluisait comme une étoile; son front était droit et lisse comme un beau mât tout neuf. Il semblait qu'il venait nous apporter une bonne nouvelle. — Enfans, nous dit-il, la journée a été belle, et l'on parlera de vous quelque part; mais il y a une manière de mieux finir encore, et je vais vous la dire. L'*Eole*, tel que vous le voyez, n'a plus que vingt minutes à vivre; si la nuit était moins noire vous jugeriez vous-mêmes que si nous ne voulons pas couler, il faut nous hâter de partir. Le canot est à la mer, nous allons y descendre; ainsi, de ce côté-là, il n'y a pas à s'inquiéter. Mais il ne faut pas, enfans, que les Anglais puissent se flatter d'avoir fait couler l'*Eole*; il faut, au contraire, que l'on dise que, plutôt que de se rendre, le brave vaisseau a préféré sauter. Voyez-vous d'ici le tour que nous jouons à l'ennemi, qui comptait nous happer demain comme les requins nos pauvres camarades, qu'ils n'auront pas non plus!

» Un mouvement se fit dans l'assemblée, le commandant Marcel reprit :

» — J'ai tout prévu; dans cinq minutes le canot est au large, dans dix minutes le feu sera à la sainte-barbe. Mais qui mettra le feu? c'est ce qu'il faut décider à l'instant et vivement.

» Un grand trouble succéda à cette étrange proposition; on parlait de tirer au sort, de prendre le plus vieux, ou bien encore de faire une traînée d'artifice.

» — Allons, cria le commandant Marcel, hâtons-nous, ou si vous n'osez pas, partez, vous autres. Je resterai, moi, pour sauver l'honneur du navire, car tout ne sera pas fini après cela, il faudra un autre vaisseau et ce sont les Anglais qui le fourniront.

» Pendant que le commandant haranguait ainsi le reste de son équipage, une scène déchirante avait lieu entre le vieux matelot Pierre et l'aspirant blessé, son fils.

» — Père, lui disait l'enfant, permets-moi de rester; de toute façon, tu le sais, il faut que je meure; eh bien! laisse-moi rendre ma mort utile et glorieuse. Tu as été hier tantôt d'entendre mon éloge, tu le seras encore quand plus tard on te serrera la main en te disant : Vous êtes Pierre Grosnois, le père de l'aspirant, oh! c'était un brave!

» — Et ta mère? répliquait le pauvre Pierre, suffoqué par les sanglots.

» — Ma mère. Pour la consoler, tu lui diras que je suis mort en pensant à elle, et tu lui porteras la croix qu'on m'a promise. — Puis se retournant vers le commandant Marcel : — Commandant, s'écria-t-il, faites descendre l'équipage, je me charge de la sainte barbe.

» A cet ordre solennel comme celui d'un supérieur, tous s'empressèrent d'obéir, et chacun défila devant Joseph silencieux et lui serrant avec respect la main en signe de reconnaissance, d'admiration et d'éternel adieu. Trente hommes étaient déjà dans le canot, et il ne restait plus sur le pont de l'*Eole* que Pierre, qui tenait son fils étroitement embrassé.

» — Pars-donc, père, disait ce dernier en le repoussant.

» — Non, laisse moi, je veux rester avec toi.

» — Y penses-tu? Et ma pauvre vieille mère qui t'attend, qui a besoin de toi, et que tu ferais mourir, entends-tu?

» — Elle mourra tout de même quand elle ne reverra te plus...

» En ce moment on appela Pierre de la barque.

» — Allons, père, du courage, ne compromets pas les amis, ma mort deviendrait inutile.

» — Eh bien! mourons ensemble; ils se sauveront sans moi.

» — Tu oublies l'ordre du commandant...

» — J'oublierais tout pour rester avec toi.

» — C'est impossible.

» — Je le veux, te dis je.

» — Et dans cette lutte ardente, désespérée, Pierre et son fils étaient presque en dehors du navire, suspendus au dessus de la barque, lorsque dans un dernier effort qui les résumait tous, l'aspirant précipita son père dans le canot :

» — Adieu, lui cria-t-il, vis pour ma mère.

» Un instant après, ils étaient déjà loin de l'*Eole*, et tout était rentré dans l'obscurité et dans un silence effrayant.

» Sur le canot, toutes les respirations étaient suspendues, les regards étaient plongés dans les profondeurs de la nuit, les oreilles attentives, on n'entendait que le battement des cœurs.

» Tout à coup une étincelle jaillit au noir horizon, une imperceptible lueur s'alluma, et fut aussitôt suivie d'éclats foudroyans; c'était comme le premier jet d'un volcan en fureur, puis tout rentra dans les ténèbres, et le silence de la mort regna de nouveau sur la mer. — L'*Eole* n'était plus!

» A la terrible explosion, un homme avait tressailli, mais aucun cri ne

s'était fait entendre ; il s'était défié de lui, le malheureux père, il s'était bâillonné ; et ce courage sans exemple, c'était le salut du canot, car en ce moment il se trouvait à dix brasses de la frégate anglaise la *City-London*.

» — Amis, dit à voix basse le commandant Marcel, je vous ai dit qu'il nous fallait remplacer l'*Eole* ; voilà une frégate qui nous ira ; il ne s'agit plus que de la prendre. Ecoutez bien : Dix hommes, armés de crochets que j'ai fait préparer, vont monter à l'abordage et pénétreront par les sabords ; dix autres se feront hisser à l'aide des câbles ; le reste gardera le canot, et ira au flanc gauche pour détourner l'attention de l'ennemi. »

On obéit à l'instant, et les préparatifs se firent avec ordre, quoique avec ardeur, mais dans le plus profond silence, car le moindre bruit, le plus léger choc pouvait les perdre. Un seul homme restait étranger à cette sublime manœuvre, c'était le malheureux Pierre : étendu dans le fond du canot, il semblait en proie à des spasmes violens, et personne ne s'approchait de lui, tant on respectait sa douleur. Il était à ce moment terrible torturé par un mal étrange, indomptable. Au moment où le sacrifice de son fils s'accomplissait, un cri terrible, arraché à ses entrailles de père, avait été refoulé dans sa poitrine, mais y avait provoqué une irritation qui devait se manifester par une toux éclatante. Le courageux matelot luttait avec rage contre son ennemie, sa gorge se gonflait comme si elle allait se déchirer, sa poitrine se soulevait et se meurtrissait contre le bois de la barque, sa respiration sifflante perçait le triple bâillon que sa main crispée clouait sur ses lèvres ensanglantées. Un moment, le courage l'abandonna, il cédait, il laissait s'échapper les rauques accens de cette toux qui allait perdre tant de gens de cœur, lorsque la pensée de son fils, et de son martyre devenu inutile, lui rendit les forces du désespoir... la lutte dura quelques instans encore...

— Ah ça mais, enfans, s'écria Harol en consultant sa montre, minuit est sonné : à la mer !

— Oh ! de grace, commandant, fit d'une seule voix tout l'équipage désappointé, un mot, un seul. Pierre, Pierre !..

— Eh bien ! Pierre ; il était tranquillement couché sur le dos, son couteau enfoncé dans la poitrine !

— Et les autres ?

— A demain, à bord de la *Circé*.

II. Brutus.

Depuis la veille, la *Circé* voguait toutes voiles dehors vers la côte de France ; contrariée d'abord par un vent de S.-O., elle avait repris enfin sa marche accoutumée, et pour le moment filait dix nœuds à l'heure.

Le temps était brumeux, l'épais brouillard qui enveloppait la frégate avait amené de bonne heure la nuit et forcé le capitaine d'organiser le service de quart. Retiré dans le salon avec les officiers, il prenait le café, lorsqu'un lieutenant lui rappela la promesse qu'il avait faite en s'embarquant de continuer à bord de la *Circé* l'histoire du matelot Pierre et du capitaine Marcel après l'explosion du vaisseau l'*Eole*.

« — Pardieu, repartit le commandant Harol en faisant son *gloria*, l'histoire du matelot Pierre est toute finie, puisque je vous ai dit qu'on l'avait trouvé couché sur le dos dans le fond de la chaloupe, enfilé comme une sardine à la lame de son couteau. Seulement quelques jours après, on remarqua des taches au flanc de la chaloupe. C'était ce pauvre diable qui avait écrit avec son sang sa recommandation dernière dans ces deux mots : *Ma famé !*.. Tout l'équipage, le capitaine Marcel en tête, jura de répondre à la dernière prière de leur camarade mourant, et il fut convenu qu'une retenue proportionnelle serait faite par voyage au profit de la veuve du matelot Pierre... et voilà !.. »

Là-dessus, il vida tout d'un trait sa tasse de café mélangée d'une honnête dose d'un kirch odorant.

« — Mais, reprit un autre officier, vous ne nous dites pas, commandant, ce que devinrent le commandant Marcel et ses hommes.

» — Ah ! vous voulez me faire jaser, enfans ; je devais vous donner une leçon, et vous me demandez une histoire.... Eh ! bien, soit ; vous aurez l'une et l'autre... Tom, fais-nous brûler une bouteille de rhum, du vieux. — Je vous ai dit qu'il n'y avait qu'un vieux loup de mer comme moi qui pût décider la supériorité des hommes de mer sur ceux de terre, et, en effet, je me suis engagé à vous le prouver en vous racontant tous les traits de courage, d'obéissance, d'admirable dévoûment qui font de chaque marin, dans l'occasion, un héros. Vous avez déjà vu Pierre et son fils se sacrifiant l'un à l'honneur de son vaisseau, l'autre au salut de ses camarades ; maintenant, soyez tranquilles, je vais vous faire faire connaissance avec bien d'autres.

» Nous avons quitté le brave Marcel et ses hommes au moment où il commandait l'escalade de la *City-London*. Mille sabord ! son ordre fut exécuté à la lettre, et surpris au milieu des ténèbres de la nuit dans un désordre que justifiaient les fatigues du long combat qui avait eu lieu, l'équipage du brick anglais, partie endormi, partie hors d'état de se défendre, fut massacré sans pitié, sans qu'on fit grâce au moindre mousse. Puis sans perdre un instant, et malgré le mauvais état de sa mâture et des agrès, on mit à l'instant à la voile et l'on passa ainsi au milieu de la flotte anglaise.

» Le lendemain le brick avait vent arrière, et gouvernait N.-N.-O. pour rallier l'escadre française. Le capitaine Marcel était un homme tellement esclave de la discipline, qu'il se fût puni lui même le premier et doublement s'il eût été capable de commettre la moindre infraction aux réglemens établis sur son navire ; il poussait cette sévérité envers lui et les siens jusqu'à un rigorisme injuste ; ainsi il avait laissé végéter pendant sept ans dans les derniers grades son fils Théobald, un brave jeune homme qui, après être sorti le premier de l'école de Brest, avait eu la faveur d'être reçu mousse sur le vaisseau de son père. — Et je maintins qu'il y avait reçu plus de coups de garcette que de livres de biscuit ! — Je ne dirai pourtant pas que le commandant Marcel n'aimât point son fils, au contraire, je crois qu'il avait pour lui une profonde affection ; mais il se faisait, lui et les siens, esclave de la règle qu'il rendait quelquefois d'une sévérité intolérable. Malgré lui pourtant, et en dépit de la crainte d'être accusé de favoriser son fils, accusation qui n'avait jusque-là guère de vraisemblance, Théobald devait finir par grimper, d'autant qu'il était brave comme un flambard et savant comme un professeur d'hydrographie. Théobald donc faisait tout doucement son chemin, et lors de l'abandon de l'*Eole* il commandait sur ce navire en qualité de lieutenant en second.

» A bord de la *City-London*, Théobald conserva bien entendu son titre, et, dans ses rapports avec ses inférieurs, il avait su se faire aimer de l'équipage, dont chaque homme se serait fait tuer avec bonheur pour lui.

» Le commandant Marcel, au contraire, qui, pareil au caillot, devenait plus dur en vieillissant, avait eu le talent de se faire détester de tous ses hommes, et bien souvent, sans le lieutenant Théobald, sa sévérité inexorable aurait provoqué des rébellions ; mais comme il y a terme à tout, même à l'obéissance d'un marin, il arriva qu'un beau jour tout l'équipage de la *City-London* se trouva en révolte ouverte.

» Voici comment l'affaire s'était bâclée ; c'était à l'occasion d'une niaiserie. Il était d'usage, sur le brick, du temps qu'il appartenait aux Anglais, de donner, tous les dimanches, aux hommes de l'équipage une double ration de vin et une d'eau-de-vie, et le commandant Marcel, en récompense du courage que ses gens avaient montré lors de l'escalade du brick, avait décidé que cet usage serait maintenu ; et pendant quelque temps, en effet, la double distribution eut lieu. L'usage était mauvais, j'en conviens ; mais on avait eu tort d'en promettre le maintien ; aussi ce fut une grande rumeur le jour où le capitaine Marcel supprima la ration d'eau-de-vie, et réduisit celle de vin à la mesure ordinaire. Jetez un cigare allumé dans la soute aux poudres, et vous aurez une explosion ; donnez le moindre sujet de plainte à un équipage disposé à s'insurger, et vous aurez un vaisseau en révolte.

» C'est ce qui arriva au commandant Marcel.

» Le dimanche, pendant qu'il faisait sa sieste, c'était l'heure où son sommeil était le plus profond, et où il était défendu de le déranger sous quelque prétexte que ce fût, on forma un complot, et l'on s'occupa, séance tenante, des moyens de le mettre à exécution. D'une commune voix on nomma Théobald commandant de la *City-London* ; on signa l'acte par lequel on lui reconnaissait le droit de vie et de mort sur tous ceux qui s'y trouvaient, et on lui jura obéissance aveugle et jusqu'à la mort ! Théobald était bon et il aimait son père, malgré la froideur, la dureté même qu'il lui témoignait ; mais il s'indignait d'être retenu en cage, comme il disait, par le caprice, qui sait ? par la jalousie, peut-être, du commandant Marcel, et il triomphait de ses scrupules par le raisonnement suivant, qui n'était qu'un méchant sophisme : Mon père était commandant du vaisseau l'*Eole* : la dernière heure de son commandement a sonné en même temps que la dernière heure du navire, et le nouvel équipage de la *City-London* a le droit de choisir qui lui plaît pour lui commander. On me préfère à mon père ; c'est tout simple : je suis plus jeune que lui ! — Théobald laisait ces réflexions avec lui-même en se promenant sur le pont du navire, car il avait demandé quelques minutes avant de donner sa parole.

» Pendant cette absence, quelque courte qu'elle fût, le conseil avait toujours marché comme on marche en révolution, c'est-à-dire au pas de course : on avait voté la mort du commandant Marcel, de son premier lieutenant et du maître timonier, qui prenait trop sa défense.

» Toute cette besogne était déjà faite quand Théobald rentra pour donner son adhésion, et quand il signa l'acte de la conjuration il ne prit point garde qu'il signait l'arrêt de mort de son père. Quand il s'en aperçut, il était trop tard, sa signature figurait en tête des autres sur le fatal papier.

» Ce fut alors une scène terrible quand ce fils, assassin, sans le savoir, de son père, voulut prendre sa défense contre ceux qui demandaient sa mort. Mais vouloir manier des têtes de marins, ce serait vouloir virer de bord sur un banc de sable. Théobald perdait son temps comme s'il se fût amusé à chanter une romance dans les haubans, un jour d'orage, pour appeler l'équipage à la manœuvre. Quand il vit que tous ses efforts étaient inutiles, qu'il s'efforçait en vain de prouver à ces hommes grossiers que l'acte qu'ils voulaient commettre était odieux et impie ; quand il leur eut inutilement rappelé que son père, malgré la dureté de son commandement, était leur bienfaiteur à tous, l'ami de chacun d'eux : Vous ne voulez pas m'écouter ! s'écria-t-il, vous voulez courir en aveugles au crime comme un navire à un écueil, eh bien ! vous vous briserez au crime comme le vaisseau contre le rocher. J'ai fait serment de garder votre secret, je ne me parjurerai point ; mais, avant tout, je me dis à mon père et je le défendrai contre vous : venez quand vous voudrez maintenant. S'il dort, je veillerai à la porte de sa cabine ; s'il est éveillé, je serai à ses côtés, et avant de l'atteindre, il faudra que votre poignard m'ait percé le cœur ; voilà mon dernier serment, et par mon honneur, celui-là je le tiendrai.

En disant ces mots il s'élança hors de l'arrière-pont pour voler près de son père qui s'apprêtait en ce moment à monter sur la dunette pour fumer au frais son calumet. A peine y avait-il pris place, Théobald à ses côtés, que son lieutenant, la figure légèrement altérée, se présenta, lui demandant la permission de l'entretenir un moment.

» — Parlez, lieutenant, dit le commandant Marcel, je suis tout à vous.

» — Commandant, je sors de l'arrière-pont.

» — Ah !

» — J'y étais caché.

» — Comment ?

» — Et dans ma cachette j'ai entendu de belles choses.

» — Qu'avez-vous donc entendu ?

» — Le brick est en pleine révolte.

» — Quoi !

» — On a signé, il n'y a qu'un instant, l'acte qui les lie par un serment.

» — Je veux que le grand mât me serve de plancher, si à l'instant je...

» — Attendez, vous n'avez pas le droit de commander, vous êtes condamné à mort, vous, le timonier et moi.

» — Par la gargousse du diable ! je vais leur jouer un tour dont ils se souviendront. — Lieutenant, faites monter l'équipage sur le pont ; quant à vous, allez vous placer mèche allumée à la soute aux poudres, et si vous entendez la détonation de ce pistolet, feu ! Alors, puisqu'ils ont voulu danser, nous leur donnerons de la danse, mais ils paieront les violons.

» Le lieutenant ne fit aucune objection, il salua le capitaine comme s'il n'eût dû s'absenter que pour un moment, et disparut bientôt dans le panneau.

» Pendant toute cette révélation, Théobald s'était tenu pâle et muet, fixé à son banc comme une figure sculptée dans le bois du navire. Absorbé dans sa pensée et tout entier à son projet, Marcel ne pensait point à son fils et ne s'aperçut pas de son embarras.

» Cependant arrivaient en bel ordre sur le pont, et d'un air résolu, tous les hommes de l'équipage à qui le lieutenant avait enjoint de comparaître devant le capitaine. Ils se doutaient que leur plan était éventé, bien qu'ils fussent plus décidés que jamais à l'exécuter, et ils avaient juré de tirer une vengeance terrible de Théobald qu'ils accusaient de les avoir trahis.

» Quand ils virent le commandant debout, l'œil irrité, caressant la poignée de ses pistolets, et les pesant d'un regard de mépris comme de la pâtée à requins, avec son fils à ses côtés, leurs soupçons se chargèrent en certitude. Je dirai même qu'à cette vue leur haine contre le père diminua de tout l'accroissement qu'éprouvait celle qu'ils vouaient au fils, et que ce fut vers ce dernier que se tournèrent toutes leurs idées de vengeance.

» — Ah ! vous voilà, tas de chenapans ! cria Marcel de sa voix si forte qu'elle allait plus loin souvent quand il s'aidait de ses mains que le porte-voix lui-même, je viens d'en apprendre de belles sur votre compte, bandits que vous êtes ! lâches ! Ah ! mes petits, vous avez voulu jouer avec le feu, eh bien ! nous nous chaufferons. Ecoutez, en ce moment le lieutenant est à la soute aux poudres, il a mon ordre et l'exécutera à la lettre ; si l'un de vous fait un pas, je tire ce pistolet, et à ce signal que le lieutenant attend en bas, nous irons du côté de la lune voir s'il fait meilleur qu'ici-bas ; ce sera la seconde fois que j'aurai fait sauter mon navire ; mais cette fois, du moins, nous danserons de compagnie.

» Et en faisant cette étrange allocution, il avait tiré de sa ceinture un de ses pistolets et l'avait armé. A cette apostrophe, à laquelle ils n'étaient guère préparés, les matelots, stupéfaits d'étonnement, glacés d'effroi, gardèrent le silence.

» — Ah ! ça mais, troupeau de veaux marins, reprit le commandant, vous me faites l'effet de trembler à présent. Ecoutez, sales mars-suins, j'avais eu envie de vous envoyer tous, l'un après l'autre, à la mer pour vous y débarbouiller ; mais comme j'ai réfléchi qu'il me faut quelqu'un pour conduire mon vaisseau jusqu'à Saint-Pierre, j'ai décidé que je surseoirais jusque là pour votre compte ; mais il me faut les trois noms qui figurent en tête de l'acte de révolte. Le premier sera fusillé, le second livré aux tribunaux de Saint Pierre, et le troisième recevra trois cents coups de garcette et fera six semaines de cachot au pain et à l'eau. Parlez maintenant.

» — On faisait encore silence.

» — Parlerez-vous, nom d'un tonnerre ! où je fais sauter vos carcasses au diable !

» A cette énergique invitation, un homme s'avança après avoir paru recueillir les avis de tous les autres.

» — Commandant, fit il en ôtant sa casquette, l'équipage de la *City-London* a été un moment égaré ; mais il se repent de sa faute, et vous demande son pardon.

» — Les trois noms ! hurla le capitaine en reprenant son pistolet, qu'il fit mine de vouloir tirer.

» — Les trois noms, les voici !

» — Le chef d'abord, le chef de la révolte ?

» — Le chef de la révolte, c'est le lieutenant en second.

» — Bépète, fit Marcel en blêmissant.

» — C'est le lieutenant Théobald, votre fils.

» — Mon fils !

» — Père ! s'écria celui-ci en se plaçant un genou en terre en face du commandant, qui se tenait là, la tête cachée entre ses mains ; père !

» — Appelez-moi commandant, monsieur, reprit Marcel ; votre epée ! Et après l'avoir reçue des mains de son fils, il la brisa et en jeta les morceaux à la mer.

» — Lieutenant Théobald, vous êtes condamné à la peine de mort ! Je vous accorde deux heures pour écrire vos adieux à votre vieille mère. Qu'on l'emmène à fond de cale, et que dans deux heures il soit fusillé !

» — Eh bien ! enfans, dit le capitaine Harol, qui interrompit à ce moment son récit pour vider son dernier bol de punch, trouverez vous de pareils exemples de dévoûment à l'honneur et à la discipline dans l'armée de terre ? Je vous le défends bien, mille tonnerres ! Et ça coûte pourtant, car en une minute les cheveux du commandant Marcel, qui étaient aussi noirs que le cuir de mon ceinturon, devinrent blancs comme cette nappe. Ah ! dame c'est que c'est un rôle dur à jouer que celui de Brutus ! »

LAGRAVIÈRE.

(*La Presse.*)

PORTRAIT DE M. MOLÉ (1).

L'origine de M. Molé est illustre, son enfance fut malheureuse et attristée.

Il reçut sa première éducation des spectacles de la terreur, et plus tard étudia les mathématiques sans avoir pu trouver beaucoup de temps pour la grammaire. C'est lui, académicien, qui a bien voulu nous l'apprendre ; mais, bien qu'il ne se donne pas pour un mandarin fort lettré, comme il est bien né, il a eu tout de suite, et comme par droit de naissance, la mine d'un penseur et les airs attiques d'un bon écrivain.

Au moment de la renaissance sociale, le chef de l'état ouvrit les abords de la vie politique au jeune Molé, qui dut chercher, dans les débris ramassés à la hâte de la société française, des idées, une instruction que les maîtres ne lui avaient pas données.

Les influences monarchiques du régime impérial naissant le firent successivement maître des requêtes au conseil d'état, préfet de Dijon, directeur-général des ponts-et-chaussées.

De cette époque date le livre tant blâmé depuis : l'*Essai de morale et de politique*, imitation des livres que ceux de sa robe faisaient dans l'ancien régime, entre autres le lieutenant de police d'Argenson.

Un grand éloge de ce livre fut fait dans le *Mercure* d'alors, rédigé par Châteaubriand, Fontanes et de Bonald, qui entreprenaient déja la rédaction de l'esprit religieux. Parfaitement creux et innocent, ce livre, dépourvu de clarté dans les idées, n'en est pas dépourvu dans l'expression ; sorte de cahier de philosophie dans un temps où les portes de la Sorbonne étaient murées ; sorte de mémoire spéculatif et inutile, ce livre donna au premier consul l'occasion de faire son seul mot libéral : il faut au moins laisser au peuple français *la république des lettres*.

Puis il fit, non pas une histoire (le mot serait pompeux), mais une biographie de son glorieux aïeul, conçue dans un profond respect de l'ancien régime, écrite en style ferme et attachant.

M. Molé ne perdit pas son temps à creuser les profondeurs de l'école *écossaise*, à papillonner dans le *Moniteur*, pour écrire sur la politique comme M. Guizot, sur l'histoire comme M. Thiers ; il se dépêcha d'être homme d'état, d'aller droit aux emplois, à l'action, aux résultats prompts et éclatans, tout en gardant dans ses moyens une décence ténébreuse.

Comme directeur des ponts-et-chaussées, il avait recueilli les pensées de Napoléon sur les canaux, les routes, les places fortes ; et dans l'éloge du général Bernard, M. Molé nous a fait connaître comment la faveur impériale était pour lui devenue de la familiarité.

On sait qu'au retour de ses campagnes, fatigué du dialogue du canon, et voulant changer d'entretien, avide d'impressions plus douces, et curieux de délassemens civils, l'empereur donnait à Daroc la liste des personnes qu'il désirait voir, pour *causer*, soit à Saint-Cloud, soit à Fontainebleau, à Compiègne ou à Paris : M. Molé, homme d'état dans la conversation, recevait régulièrement l'invitation de se rendre auprès du maître ; très jeune, il avait le privilége d'être toujours un des *causeurs* désignés.

M. Molé était alors fort à la mode à la cour et chez les femmes. Au château du Marais, il existe un charmant portrait de lui peint à la miniature. Grêle et pâle, malingre et galant, on devait le rechercher comme un *Valmont* de l'ancien régime ; avec cette grace de boudoir, il devait ressortir comme un pastel vaporeux à côté de ces colosses barbus et râblés de l'armée impériale : son succès de pâleur et de maigreur intéressante fut tel, qu'il passa pour le modele physique de *René*.

Dans les splendeurs de l'empire, il brillait comme directeur-général des ponts-et-chaussées, conseiller d'état à vie.

L'empereur trouvait plaisant de faire régulièrement nommer président du corps législatif son grand-chambellan, M. le comte de Montesquiou. Au retour de Moscou, sur le bruit d'une opposition qui s'annonçait, il voulut adoucir la plaisanterie, et plaça à la tête de cette pauvre assemblée le grand-juge, ministre de la justice, le duc de Massa di Carrara, qu'il remplaça par le comte Molé, âgé de trente et quelques années.

Ici, les événemens se précipitent ; en qualité de premier personnage du conseil des ministres, le jeune grand-juge dut reconduire à Blois le gouvernement impérial, composé de l'impératrice et du roi de Rome.

Ce petit gouvernement de Blois gouverna la France, séparé d'elle, de la capitale et de l'empereur. Il fit trois numéros d'un *Moniteur*, ce qui est la manie de tous les gouvernemens en déroute. A Blois, on avait tous les impotens de la garde, cavalerie et infanterie, pouvant bien monter à 8 ou 900 hommes. Mais ce qu'on avait en quantité, c'était l'or. Le trésor impérial faisait partie du gouvernement.

Marie-Louise ne put communiquer ni avec son mari ni avec son père. Nous croyons que M. Molé put communiquer avec le gouvernement provisoire ; mais il le fit avec d'excellentes façons. Il ne revint pourtant à Paris qu'avec tous ses

---

(1) Extrait des *Nouvelles de la main*.

collègues; et, gladiateur tombé avec grace, fit sa convalescence au conseil d'état de Louis XVIII.

Ses parens, ses amis lui avaient ménagé ce refuge; et au moment où il était près de donner à ses princes légitimes tous les gages de son dévoûment héréditaire, l'épisode des Cent-Jours vint lui conseiller une intermittence d'illégitimité.

L'empereur, à peine installé aux Tuileries, lui proposa le ministère de l'intérieur aux lieu et place de Carnot. M. Molé déclina ce poste, et voulant garder toutes les apparences, alla se coffrer dans le conseil d'état.

Mais voilà que le conseil d'état délibère sur l'acte additionnel, et publie des considérans qui contiennent des énormités contre les droits de la maison de Bourbon; par position, par décence encore, M. Molé n'avait pu se dispenser de prendre part à ces travaux. Sa coopération avait été enveloppée de manières charmantes; mais il vit que le moment venait d'en avoir un vif regret et d'en être malade, et, aux approches de Waterloo, de graves douleurs d'entrailles commençaient à l'incommoder. M. Biett, son médecin, n'avait pas encore trouvé pour lui ces formules calmantes qui, depuis, lui ont assuré d'heureuses rémittences.

Plombières semblait se désigner à lui par sa situation voisine des frontières, par le choix des médecins spéciaux qu'il pouvait consulter sur son état, et la réunion des diplomates avec lesquels il pouvait décemment causer sur la situation de la France. A Plombières, M. Molé se fit traiter de ses douleurs et de l'acte additionnel; aussi, loin d'être atteint par l'ostracisme bourbonnien, il fut promu à la pairie le 17 août 1815. Les eaux produisirent leur effet.

Pair a grand'peine et grace à ses excellentes manières, M. Molé, et c'est la page triste de sa vie, fit comme les convertis, se crut obligé à des preuves; le jugement du maréchal Ney en fait partie. Et quinze ans après, des courages posthumes sont venus reprocher à M. Molé, homme purement civil et politique, de n'avoir pas été, par son vote, plus généreux que les maréchaux et ducs de la Convention, compagnons d'armes de celui qu'ils jugèrent.

Avec la sécurité, la clémence revint aux Bourbons. Un petit libéralisme anodin se manifestant, M. Molé s'y rattacha, et, ministre de la marine, fut assez libéral pour écarter des cadres les *voltigeurs* qui envahissaient la flotte aussi bien que l'armée, et qui comptaient parmi eux le Nelson de la *Méduse*.

M. Molé, sous le régime actuel, a refait ce qu'il avait pratiqué sous l'ancien; il a fait jouer cette petite bascule de poche, dont les ressorts adoucis ne font pas de bruit. Quand le gouvernement penche vers la gauche, il se dandine moelleusement sur les idées de pouvoir et de concentration; si le gouvernement appuie sur la droite, M. Molé caresse les idées d'amnistie, de clémence et de concession.

Témoin le procès d'avril, pour lequel son médecin, M. Biett, fut appelé, et les deux dissolutions de la chambre dans deux sens différens.

Mais M. Molé est si souffrant, si poli, si intéressant dans ses rapports et ses manières, qu'on ne peut jamais lui reprocher ce que chez les autres on appellerait des contradictions, et qu'on ne peut appeler chez lui que des vapeurs.

Son caractère est en quelque sorte défini par le quartier qu'il habite, le faubourg Saint-Honoré qui procède du légitimisme et de la philosophie moderne: M. Molé n'habiterait pas le faubourg Saint-Germain qui est le passé, ni la Chaussée-d'Antin qui est l'actuel.

En matière de gouvernement, c'est toujours un causeur instructif; un orateur puissant sur le vulgaire, jamais.

Résumant très bien une position par un mot qui remplace un mémoire, il excelle dans les petites lettres du matin à ses amis, à ses collègues ou à la royauté: fait pour être un très grand ministre de Louis XIV, d'un roi fort, il aurait adouci la forme absolutiste par des tempéramens convenables; ou le conseiller influent (ce que personne ne pouvait être) d'un grand capitaine comme Napoléon, il aurait admirablement composé les apparences civiles et gouvernementales d'une monarchie guerrière.

Dans ses souvenirs de famille, dans ses traditions de magistrats intrépides en face des arquebuses, M. Molé ne prend que ce qu'il en faut pour orner sa mémoire et décorer son nom; il s'est fait perfide comme une jeune femme, susceptible comme une vieille coquette, déliant comme un chat, pour être parfaitement propre aux manèges et aux circonvolutions de l'intrigue représentative.

M. Molé est la reliure élégante d'un homme d'état avec des pages absentes dans le livre.

Voyant de loin les petites comme les grandes choses, doué d'un grand tact médical, il juge ce qui n'est que l'indisposition d'un gouvernement, ce qui peut en être la mort.

Il pousse à la recherche le sentiment du goût et de l'à-propos, et dans les grandes séances de 1830, il aborda la tribune avec un pantalon olive, comme ministre d'un état de choses qui s'en allait devenir d'un bourgeois négligé et sans façon.

Ministre des affaires étrangères, il est mieux à sa place qu'ailleurs, parce qu'on l'avait vu mêlé aux grandes choses, et peu compromis dans les petites; laborieux, avide de détails, curieux de police; affamé de commérages, n'en faisant jamais; ne croyant pas ce que l'on dit, aimant qu'on le lui dise; ayant le goût des petits billets et des visites secrètes, vous persuadant qu'il vous appartient et que vous lui appartenez; doué enfin d'une nature qui n'est jamais supérieure, mais toujours distinguée: à la différence de tous les hommes d'état de ce temps-ci, il a en grande horreur les imbéciles, les gens plats, bas, bons à rien, et se passerait d'avoir une cour, plutôt que d'en avoir une composée comme celle de M. Thiers.

Pour un homme qui a tant prodigué les petits billets incorrects du matin, et prononcé des demi-harangues le soir, M. Molé peut tirer quelque gloire de son éloge du général Bernard et de son discours à l'Académie.

Mais n'est-ce pas parce qu'il est trop discret et qu'il a de trop bonnes manières, trop de respect de lui et des autres, que jamais il n'a fait la faute de parler trois heures de la même chose aux mêmes gens?

Comme il écrit en bon français plus souvent qu'il ne parle, on a supposé que, pour la littérature et la politique, il avait eu des *teinturiers*. On lui a prêté tour à tour, et suivant les temps, son ami et parent M. de Barante, le vieux comte de Montlosier, M. Armand Malitourne, M. de Saint-Marc-Girardin, M. Loëve Weimars, M. l'Herminier, M. Michel Chevalier, et jusqu'à ce Scudéri impuissant de l'histoire et de la politique, M. Capefigue.

On ne sait au juste s'il a rien emprunté à toutes ces célébrités, qui font profession d'un grand goût pour M. Molé; dont plusieurs se sont servies de lui pour leur avancement, les autres seulement pour leur agrément personnel.

Au reste, c'est avoir de l'esprit, que de savoir où il est.

M. Molé aime la flatterie, et la veut excessive; et, comme un homme qui cherche pour sa toilette les parfums les plus forts, il préfère la flatterie qui asphyxie; il mange de la louange à l'excès, comme Vert-Vert des bonbons.

En résumé, M. Molé représente toujours un ministre. Les autres ne représentent des ministres que quand ils le sont.

Au lieu de dire comme le ci-devant jeune homme: *Nous autres jeunes gens*; Boissée politique, M. Molé dit: *Nous autres orateurs*.

Reviendra-t-il aux affaires? On ne sait. Le ci-devant jeune homme est toujours jeune.

Une goutte d'eau.

Savoir borner son ambition, est un talent que peu de gens possèdent; — un précepte banal, que tout le monde connaît et que personne ne suit.

Il y avait une fois dans une petite ville du Midi de la France, un jeune homme nommé Albert Desroches, qui était né sous une heureuse étoile. De bonnes fées avaient présidé à sa naissance, et tracé pour lui, du bout de leur baguette d'or, une route brillante et fleurie. Tout lui réussissait à souhait et comme par enchantement. A peine arrivé à l'âge où l'on sent le prix d'une belle position et les avantages de la fortune, il n'avait déjà presque plus rien à désirer. Un peu plus tard, il s'était élevé aussi haut que le ciel de la province pouvait le lui permettre; il avait réuni en sa personne toutes les grandeurs et toutes les félicités qui font qu'un homme est honoré et envié dans une petite ville.

Au physique, c'était un gros garçon, taillé en force, haut en couleurs et orné de gros favoris noirs; — dons précieux, représentant la beauté, telle que la comprenaient les naturels de son endroit. Au moral, il avait une dose d'esprit et de bon sens qui eût été plus que suffisante si l'on avait pu la dégager d'une égale dose de confiance aveugle et de vanité à toute épreuve; — mais comment un homme si richement doté par la nature et par la fortune n'aurait-il pas été petri d'amour-propre?

Outre ses qualités corporelles et intellectuelles, Albert Desroches possédait une foule d'agrémens que l'éducation lui avait donnés. Il jouait passablement du violon, il chantait avec goût, dansait avec aplomb, se tenait solidement à cheval et faisait des armes avec une certaine habileté. Ce dernier talent l'avait servi dans deux rencontres où il avait payé de sa personne et distribué deux jolis coups d'épée à un mari récalcitrant et à un officier trop léger dans ses propos. Double victoire qui lui avait fait beaucoup d'honneur dans le monde.

Ses flatteurs, — car nous avons oublié de dire qu'il avait quinze mille livres de rente, — ses flatteurs le comparaient au chevalier de Saint-Georges pour l'escrime, à Duprez pour le chant et à Paganini pour le violon. En province on ne fait pas de demi compliments.

Tout ce qu'un chef-lieu de sous-préfecture peut accorder d'emplois et de dignités honoraires avait été mis à sa disposition.

Il était membre du conseil municipal, capitaine de la garde nationale et vice-président de la société philharmonique.

Ces divers titres, joints à l'influence que lui donnaient sa fortune et ses talens, constituaient pour Albert Desroches une véritable royauté, que chacun s'empressait de reconnaître et qu'il exerçait de son mieux. Il n'avait que les fleurs du pouvoir. Il gouvernait sans embarras, sans responsabilité. Les fonctionnaires publics le consultaient dans les affaires graves, et son avis faisait ordinairement pencher la balance. Tout ce qui avait rapport aux intérêts et aux embellissemens de la ville, était de sa compétence exclusive, et il s'acquittait à merveille de ces soins pieux. Grâce à lui, un musée fut fondé, et il fit voter par le conseil municipal les fonds nécessaires pour l'acquisition de deux tableaux qu'il possédait et auxquels il prétendait tenir beaucoup. Peu de temps après, il dota la ville d'une promenade, que des plans dirigés par lui firent passer sur des terrains dont il était propriétaire et que jusqu'alors il n'avait pu employer avantageusement. Les jeunes arbres plantés sur cette promenade furent tirés de sa pépinière. C'est ainsi que Desroches s'occupait activement à orner et enrichir la cité qui l'avait vu naître. Plus tard, il fit construire une fontaine sur l'emplacement d'une de ses maisons qui menaçait ruine. La maison lui fut très bien payée, mais il se chargea d'élever le monument à ses frais. Pour lui témoigner la reconnaissance que leur inspirait sa générosité, ses collègues du conseil décidèrent que son buste serait placé sur la fontaine avec cette inscription rédigée par le proviseur du collège: *Albertus Ruparum, urbis consilium et decus, crexit suâ pecuniâ.*

Hors des affaires publiques, la prépondérance d'Albert Desroches avait encore bien d'autres charmes et d'autres profits. Dans le plus beau monde de la ville, il n'y avait pas de fête sans lui, il était le roi de la mode, l'arbitre des jeux et des ris. Les mères de famille et les demoiselles à marier ne lui trouvaient qu'un défaut, c'est qu'il s'oubliait trop long temps dans les douceurs du célibat. Mais c'était par calcul et non par indifférence que Desroches prolongeait sa vie de garçon. Il avait un mariage en vue, un riche parti, la fille du sous préfet. Sa demande avait été agréée par la famille; il ne s'agissait maintenant que d'attendre la jeune personne qui n'avait plus que quelques mois à passer au couvent.

Un matin, Albert déjeunait en tête à tête avec son ami Jules Rigaud, jeune homme beaucoup moins favorisé que lui par le sort. Il y avait eu la veille un concert spirituel dans lequel Desroches avait exécuté un solo de violon que les auditeurs avaient fort applaudi. Le journal du chef-lieu fai-

ait un éloge pyramidal du virtuose qui égalait les plus illustres maîtres. Les noms de Paganini et de Bériot arrivaient là tout naturellement. Jules lut l'article à haute voix, et Desroches, doucement renversé sur son fauteuil, savoura l'encens qui lui était offert par le journal auquel il était abonné.

— Ainsi, reprit Jules après avoir achevé la lecture, tu as toutes les gloires comme tous les bonheurs. Vraiment, en te considérant dans toute ta splendeur, je me sens saisi de je ne sais quelle inquiétude ! Ta prospérité m'épouvante pour toi.

— Voilà bien les gens qui n'ont jamais réussi à rien, s'écria Desroches, ils cherchent toujours à découvrir sous le bonheur des autres un péril menaçant ou une fatalité cachée !

L'insultant orgueil et la secrète accusation que renfermait cette réplique firent monter la rougeur au front de Jules. C'est que, sans le vouloir, sans comprendre la portée de ses paroles, Albert avait frappé juste. Il y avait plus de dépit que de compassion, plus d'envie que de crainte véritable dans l'observation que Rigaud avait faite sur la prospérité de celui qu'il appelait son ami. Lui aussi avait sa vanité, mais blessée par les mécomptes au lieu d'être exaltée par les succès. En se comparant à Desroches, il contemplait amèrement toute l'injustice du destin. Il sentait sa valeur, sa supériorité, et il se révoltait contre un partage inégal.

— Je te parle le langage de la sagesse, continua-t-il froidement, et malgré ta superbe impatience, je remplirai le devoir de l'amitié. Certes, jamais conseils ne furent plus désintéressés que les miens. Est-ce que je te demande quelque chose de ton bonheur? Non; je veux que tu gardes tous tes biens, mais en homme prudent et satisfait, et que tu ne compromettes plus ce trésor de félicités en cherchant à l'accroître. Vois ce que tu es, compte ce que tu as, et laisse faire le temps, sans rien presser et sans chercher à t'ouvrir de nouvelles routes. Rien ne te manque, pas même des ennemis. Le présent t'assure un brillant avenir. L'année prochaine tu auras trente ans et on te nommera député; ton buste décore une place publique; plus tard on t'élèvera une statue pour t'immortaliser de la tête aux pieds. Ce seront là des conséquences forcées de ta position actuelle; abandonne-toi donc au courant, mais sois discret et abstiens-toi de toute nouvelle tentative. La fortune se lasse à la fin, quand on la sollicite avec trop d'acharnement. Tu es arrivé à ce point où il faut se retirer du jeu avec son bénéfice, et s'en contenter en le plaçant le mieux possible. Voilà pourquoi je te dis de t'arrêter et de prendre garde. La coupe de tes prospérités est pleine : une goutte d'eau maintenant la ferait déborder.

Albert s'était endormi pendant ce discours, et il avait eu grand tort, car son ami le connaissait bien, et, malgré sa jalousie, l'éclairait sur un danger véritable. Les désirs de Desroches étaient encore plus grands que son bonheur, et au lieu de se demander, comme le lui conseillait Jules : — « Voyons ce que je suis! comptons ce que j'ai ! » il se disait de temps en temps : — « Cherchons ce que je n'ai pas ! Voyons où je pourrais encore aller ! »

En jetant machinalement les yeux sur le journal qui vantait son talent de musicien, Albert s'écria tout à coup : — « Ah ! voilà ce qui me manque ! » Et en disant ces mots, il était aussi radieux qu'un autre l'eût été en découvrant un trésor.

Jules venait de sortir; personne n'était plus là pour connaître les nouveaux projets d'ambition que Desroches avait senti naître, en lisant dans les colonnes du journal les premiers mots d'un article intitulé : *Séance académique.*

— Il y a ici une académie, se dit-il, et je n'en suis pas ! Je n'y avais jamais pensé ! Cependant le titre d'académicien vaut bien la peine d'être ambitionné. Cela donne du relief, cela procure l'occasion de parler en public, de semer des fleurs de rhétorique devant une assemblée de jolies femmes. Nous avons là des hommes instruits, de véritables littérateurs; je deviendrai leur confrère. Précisément il y a une place vacante : je la demanderai.

Oui, continua Desroches, mais il faut des titres littéraires pour entrer à l'académie? (Il s'agissait d'une académie de province.)

Pour la première fois de sa vie Albert rencontrait un obstacle. S'il eût été timide ou superstitieux, il se serait abstenu; — il était brave, confiant, prompt à s'irriter, et il se plaça fièrement en face de ce but, en disant : J'y arriverai ! Dès ce moment, cette pensée l'occupa si bien qu'il en fut à peine distrait par un voyage à Paris, nécessité par les préparatifs de son mariage.

A Paris, on trouve tout ce qu'on veut, même des titres pour entrer dans une académie de province. Albert avait entendu parler de quelques officines secrètes où de pauvres diables fabriquaient et débitaient à bon compte de la marchandise littéraire que d'autres, mieux placés dans le monde, mieux servis par le charlatanisme, achetaient, signaient de leur nom et revendaient fort cher.

Il y a de prétendus écrivains qui sont entrés à l'Académie par le moyen de ce trafic. D'autres, fournisseurs brevetés de certains théâtres, exploitent le même procédé, et ne s'occupent qu'à maintenir leur crédit et à soigner leurs succès, pendant que d'obscurs ouvriers écrivent leurs pièces.

Albert Desroches acheta d'un poète aux abois quatre douzaines d'odes, épîtres, satires, élégies, dithyrambes, etc., le tout pouvant former un volume très comfortable. De retour dans son département, il confia à quelques personnes de sa société intime qu'il avait eu la faiblesse d'obéir aux inspirations de sa muse. Il lut quelques pièces de son recueil à des auditeurs choisis ; on le qualifia d'homme de génie ; on lui prédit qu'il ferait révolution dans la littérature. Encouragé par les plus flatteuses instances, Albert fit imprimer *ses* vers.

Ils lui appartenaient bien légitimement, comme les sermons de l'abbé Roquette appartenaient à cet excellent prédicateur.

Et l'Académie le reçut à l'unanimité des suffrages.

Ce titre de poète Desroches le porta très haut avec ses douceurs et ses périls. Ses ennemis secrets, qui avaient respecté toutes ses autres prospérités, se révoltèrent contre celle-là. Les succès littéraires sont ceux que l'on se fait le plus difficilement pardonner ; ils ont une action directe sur le public, et l'envie qu'ils excitent peut sauver les apparences en se décorant du nom de critique. Le volume de poésies fut l'objet de quelques attaques dont Albert ressentit vivement l'atteinte ; c'étaient les premières : il n'y était pas fait, et d'ailleurs il y a de vieux et illustres écrivains qui n'ont jamais pu les supporter. La critique est comme le mal de mer : quelques-uns ne le ressentent qu'à la première campagne : mais on rencontre aussi des marins qui ont fait le tour du monde, et qui ont des nausées chaque fois qu'ils s'embarquent de nouveau sur le perfide élément.

Ce n'était pas tout; il y a plus d'une épine à la couronne des poètes : la gloire est fertile en inconvéniens, et ceux qui l'obtiennent sans la mériter sont exposés comme les autres à cette fatalité : le faux poète est même plus exposé que les autres aux malheurs de la poésie. Desroches en fit la rude expérience.

Les albums sont encore à la mode en province. Chaque fois qu'Albert entrait dans un salon, l'album venait à lui; on lui présentait ses blanches feuilles, on l'armait d'une plume, et on lui disait :

— Vous qui faites de si jolis vers, écrivez-en quelques-uns sur cette page.

— Mais je ne suis pas en verve, je n'ai pas l'habitude de l'improvisation.

— Rien qu'un quatrain ?

— Je ne saurais faire un distique, si je n'y songe.

— Qu'à cela ne tienne! prenez donc votre temps; emportez l'album, nous vous donnons jusqu'à demain.

Albert résistait, refusait; on l'accusait de mauvaise volonté, d'impolitesse, et il perdait ainsi peu à peu sa réputation d'homme charmant.

Un oncle dont il devait hériter lui demanda de célébrer par quelques couplets le cinquantième anniversaire de son mariage. Comment dire à cet oncle : — « Votre trop long bonheur ne m'inspire pas. » Desroches objecta de maladroites raisons, et l'oncle répondit qu'il s'en souviendrait dans son testament.

La fille du sous-préfet, sortie du couvent, voulut aussi avoir des vers écrits en son honneur. Les jeunes filles sont très curieuses d'un hommage poétique. Albert, cruellement embarrassé, manifesta sa contrainte et sa mauvaise humeur.

— Si vous ne me donnez pas ces vers, lui répondit sa future, je penserai que vous n'avez ni amour ni complaisance, et je ne vous épouserai pas.

Sur ces entrefaites, parut une violente satire anonyme, qui déchirait à belles dents toutes les notabilités de la ville. La stupeur fut générale. On voulut à tout prix découvrir l'auteur de ces terribles vers.

—Pourquoi chercher? fit observer une des victimes. Nous n'avons qu'un seul poète : M. Albert Desroches.

— Quoi ! ce serait lui !

— Et qui donc, s'il vous plaît?

Si Desroches n'était pas le seul poète de l'endroit, c'était du moins le seul qui eût publié un volume de poésie. Son talent était officiellement reconnu, et comme cela est arrivé à bien des écrivains, il subit la responsabilité d'une œuvre qu'il n'avait pas faite.

Alors chacun lui tourna le dos; les plus vives inimitiés succédèrent à la bienveillance et à l'admiration dont il était l'objet. Ses avantages disparurent, son crédit s'éclipsa, sa royauté lui fut enlevée.

Le conseil municipal rejeta toutes ses propositions.

La garde nationale lui retira ses épaulettes.

Le sous préfet rompit ses projets d'alliance.

Un accident prémédité brisa son buste sur la fontaine ; on ne le rétablit pas, mais on effaça l'inscription.

Tout espoir de devenir député s'évanouit.

Il ne restait donc à Desroches de toutes ses grandeurs, de tous ses honneurs, que son titre de poète qu'il avait bien payé, et son fauteuil d'académicien dans lequel il avait le droit de sommeiller jusqu'à la fin de ses jours.

L'académie était la goutte d'eau dont Jules Rigaud lui avait parlé. Ce que le clairvoyant ami avait prédit était arrivé. Les prospérités avaient débordé, et il ne restait plus entre les mains d'Albert Desroches qu'une coupe vide.

Hommes heureux, n'achetez pas de vers, et gardez-vous d'enfourcher un Pégase d'emprunt pour aller à l'académie.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

LES GUÊPES (1).

NOUVELLES DE LA PRÉTENDUE GAITÉ FRANÇAISE.

Beaucoup de gens ont déjà remarqué qu'on ne s'amusait plus en France. — Cette question, beaucoup plus grave qu'on ne semble le croire, a dû occuper quelques unes de mes méditations. — Voici les causes que j'en ai trouvées: A cette époque où le gouvernement de la France était *une monarchie absolue tempérée par des chansons*, il n'y avait dans les affaires qu'un très petit nombre de rôles à jouer, et ces rôles, réservés à certaines castes, une fois remplis, le reste de la nation était réduit naturellement à l'état de spectateurs. Les spectateurs d'une pièce quelconque sont décidés à s'amuser; — s'ils ne trouvent pas dans la pièce qu'on joue devant eux un prétexte suffisant, ils s'amuseront à se moquer de la pièce, de l'auteur et des acteurs, — ou à les siffler ou à leur jeter des pommes.

Mais aujourd'hui on a fort agrandi le théâtre et on a supprimé les banquettes et les loges; — il n'y a plus de spectateurs, et tout le monde est acteur, — même ceux qu'on en soupçonne le moins.

Prenez au hasard le premier homme que vous rencontrez dans la rue, — il n'est peut-être ni ministre, — ni sous-secrétaire d'état, — ni pair, — ni député; mais il est peut-être électeur, — car, en moyenne, — chacun des quatre cent cinquante députés a été envoyé à la chambre par quatre cent cinquante électeurs; — s'il n'est pas électeur, il est membre du conseil d'arrondissement, — ou du conseil municipal, — ou du conseil communal, — ou du conseil de salubrité, — ou de la commission de, — ou de, — ou de, — ou officier supérieur ou inférieur de la garde nationale, — ou sergent, — ou caporal, — ou membre du conseil de discipline, — membre de la Légion-d'Honneur, ou aspirant à l'être, — de la Société des Naufrages ou de celle d'Agriculture; — et si, par hasard, il a trouvé moyen d'échapper à quelqu'un de ces rôles si nombreux, — grâce aux journaux, il est de tel ou tel club, — de telle ou telle société; — ou bien il est commis bureaucrate, — toujours grâce aux journaux, — fonctionnaire indépendant, — ou comme soldat, baïonnette intelligente. — Si par hasard cependant, après avoir épuisé toutes les questions, vous arrivez à découvrir que l'homme que vous avez arrêté n'est revêtu d'aucun de ces rôles, ne jouit d'aucune de ces parcelles de pouvoir, débris de la puissance royale brisée: s'il n'est rien de rien, — je vous le dis en vérité, ne cherchez pas plus long-temps, cet homme est le roi Louis-Philippe, cet homme est votre roi.

A moins cependant que ce ne soit votre obéissant serviteur, Alphonse Karr.

C'est ce qui a fait le succès de cette énorme sottise appelée gouvernement représentatif, — où tout le monde gouverne. — Certes, on siffle de temps en temps certains auteurs; mais on ne siffle pas leurs rôles, parce qu'on ne siffle les acteurs que pour les remplacer, — et surtout on ne siffle pas la pièce parce qu'on y joue un rôle et parce qu'on aspire à en jouer successivement plusieurs autres.

En un mot, le gouvernement représentatif n'a eu qu'une adresse et un esprit, c'est de faire de lui-même une poêle dont la queue est assez longue pour que chacun la tienne un peu.

UN TRAIT D'ESPRIT DU PRÉFET DE POLICE.

Je ne suis pas fort craintif; mais il y a une terreur dont je n'ai jamais pu triompher, c'est celle que m'inspire la pensée d'être mordu par un chien enragé. — Certes, j'ai eu un chien appelé Freyschutz que j'aimais beaucoup, — quoiqu'il ne m'aimât guère que comme on aime le bifteck, ainsi qu'il me l'a prouvé en me dévorant deux fois, — ce qui fait que l'auteur des *Guêpes* n'est que le restant de deux soupers de cette énorme bête féroce. — Eh bien! mes amis ont pu m'entendre dire souvent que, — malgré les craintes que je ressentais pour la conservation de Freyschutz, qui ne souffrait pas qu'on le muselât, — je n'élèverais pas la moindre plainte s'il était quelque jour victime de quelque mesure de police contre les chiens.

Pendant bien des années on s'est contenté de jeter dans les tas d'ordures des boulettes de viande empoisonnée.

Ce système était insuffisant pour deux raisons:

Première raison. — Des tombereaux parcouraient la ville dès l'aube du jour et enlevaient les boulettes avec les ordures.

Deuxième raison. — Un des caractères de la rage est que le chien hydrophobe ne mange pas, de sorte que les chiens enragés se trouvaient précisément les seuls qui fussent à l'abri.

Il y a quelques années, un préfet de police, — je crois que c'est M. Debelleyme, — avisa cette insuffisance et fit faire un grand massacre de chiens. — On jeta les hauts cris, — parce que, dans ce bienheureux pays de France, on est décidé d'avance à se prononcer contre l'autorité, quelle qu'elle soit et quoi qu'elle fasse, et principalement contre la police.

D'où il arrive ce qui suit: — que l'horreur générale contre la police éloigne de ses fonctions tous les gens un peu honnêtes et pouvant faire autre chose, — et qu'elles ne sont exercées que par des gens qui ne valent guère mieux que ceux contre lesquels on les emploie, — ce qui justifie en partie la haine d'abord injuste qu'elle inspire.

Une partie des journaux, — les hauts politiques d'estaminet — et la moitié du public, prirent alors le parti des chiens enragés contre le préfet de police.

M. Gabriel Delessert, averti par cet exemple, a pris un parti plus adroit, — invention pour laquelle je lui pardonne presque son grotesque numérotage des voitures.

Il a donné à deux ou trois journaux une anecdote épouvantable, et de son invention, d'un chien enragé qui avait mordu huit ou dix personnes dans les Champs-Elysées, et plusieurs chevaux sur la place de la Concorde, où il avait été tué d'un coup de couteau par un brave citoyen. — L'histoire était parfaitement contée. On n'avait oublié aucune des circonstances qui pouvaient la rendre vraisemblable, y compris l'oubli dans lequel on laissait le dévoûment admirable de l'homme qui, avec une arme aussi courte qu'un couteau, s'était exposé à d'horribles blessures et surtout à de si horribles suites. — En effet, disaient les plus incrédules, si l'histoire était apocryphe, l'inventeur eût ajouté que l'auteur de cette action avait eu la croix d'honneur.

Mais une telle ingratitude ne s'invente pas, il faut qu'elle soit vraie.

Il y a un genre d'amorces auquel les journaux mordent toujours: — c'est l'anecdote. — Chaque journal s'empare du petit nombre de celles que trouvent ses confrères, avec une avidité qu'on ne saurait comparer qu'à celle du requin qui avale un matelot avec son chapeau, ses bottes, son couteau et son portefeuille. — Ils coupent le fait avec des ciseaux, sans même en changer la date, — de telle sorte que le journal qui tient l'anecdote de la cinquième main la commence comme le premier par ces mots: « Il est arrivé hier, etc. »

L'anecdote du chien, prise par tous les journaux, frappa beaucoup les esprits, et quelques jours après, M. G. Delessert fit afficher contre les chiens d'horribles menaces, — qu'il aura, je pense, mises à exécution avec l'approbation générale.

J'avais de bonnes raisons de croire l'anecdote controuvée, attendu qu'un de mes amis croisait, pour des raisons particulières, — sur le théâtre qu'on lui prête, au jour et à l'heure indiqués, — et qu'il y attendit pendant quatre heures une personne qui l'attendait ailleurs; — mais je n'ai pas voulu le moins dernier atténuer l'effet de l'invention louable de M. le préfet de police; — *piè mendax*.

Puisque je parle de la police, — je dois dire combien j'approuve l'uniforme donné aux officiers de paix, — ainsi que celui que portent depuis long-temps les sergens-de-ville; les fonctions de police deviendraient honorables et honorées — si cette mesure était universelle, et si la police cessait d'agir par guet-apens.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Paris.

Note à l'appui de son discours, dans lequel il tâche d'insinuer adroitement au roi Louis-Philippe que, malgré la grandeur et la vénération qui l'entourent, il ferait bien de se rappeler quelquefois qu'il n'est qu'un homme.

Monseigneur, me promenant hier du côté de la barrière de l'Etoile, j'ai vu les douaniers, — dits gabelous, — chargés d'empêcher l'introduction frauduleuse des objets soumis aux droits, visiter les voitures de la maison du roi venant de Neuilly, — les voitures attelées de mules de sa propre maison.

Agréez, monseigneur, etc.

Suite des mots nouveaux introduits dans la langue française — par MM. les membres du club-jockey:

Dead heat, — stags hund, — foalstalkes, comfort, — studbook.

Une des bonnes plaisanteries de cette époque est, sans contredit, l'invention de Mlle Rachel. — Mlle Rachel est une fille qui récite les vers assez juste, — et qui a réussi par la froideur et la sécheresse, — comme il y a quelques années d'autres ont réussi par les cris, le désordre et l'exagération, et uniquement par la même raison, — c'est-à-dire parce que c'était autre chose.

Il ne faut croire qu'une petite partie des ridicules extravagances que certains journaux prêtent à nos voisins au sujet de ladite Rachel, et, de ces extravagances, ce qui est vrai a pour cause la morgue des Anglais, qui, ayant lu dans nos journaux les ridicules déclamations dont elle a été le prétexte, veulent nous surpasser dans l'admiration même de ce qu'ils ne comprennent pas. — Du reste, ces récits se font à Paris.

Un journal a dit que la reine avait donné à la comédienne un bracelet avec ces mots: *Victoria à Rachel*.

Douce et touchante intimité qui dépasse de bien loin celle que Henri Monnier, dans ses rêves démocratiques, voulait voir s'établir entre les fils de pairs de France et les marchands de peaux de lapin.

Encore un peu, et les reines de théâtre n'accepteront plus les airs d'familiarité que se donnent les reines du monde.

A MM. de la Quotidienne.

MM. du journal la *Quotidienne* ont eu la bonté de vouloir bien prendre quelques pages dans les *Guêpes* pour les insérer dans leurs colonnes; — ils ont bien voulu faire précéder ce fragment de quelques mots plus ou moins obligeans, — voici le moins obligeant: — M. Karr assure n'appartenir à aucun parti.

(1) Extrait de la livraison de juillet. (*Ces petits volumes se vendent chez l'éditeur, rue Neuve-Vivienne*, 16.)

Assure est, messieurs, un mot un peu jésuitique, surtout au moment que vous donniez vous-mêmes une preuve assez évidente de la vérité de mon assertion.

Une bonne preuve, messieurs, je crois, que je n'appartiens pas aux partis opposés au vôtre, — c'est que vous ne manquez guère de m'emprunter chaque mois des fragmens assez longs. Une preuve, non moins bonne, que je n'appartiens pas non plus à votre parti, c'est que vous avez soin de tronquer ces fragmens et d'en élaguer parfois des phrases qui vous embarrassent.

A propos, messieurs,—comment vous qui niez si fort la famille régnante, —et, à votre point de vue, cela se comprend, —vous qui appelez le prince royal duc de Chartres, pour montrer avec quelle sollicitude vous gardez à son père le titre de duc d'Orléans, voici une phrase qu'on vous fait mettre pour trois francs aux annonces,—phrase qui a pour but incontestable de donner comme attrait à une ville de bains la présence probable d'une princesse de cette maison :

« On parle du voyage de madame la duchesse de Nemours — aux eaux minérales de Forger, — où sont allés depuis Louis XIII, en le comptant, la plupart des membres de la famille royale de France. »

Je vous *assure*, messieurs, que je ne fais pas de ces choses-là.

J'ai eu long-temps pour domestique un Indien fort noir auquel je m'avisai un jour de demander — de quelle religion il était.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu adores ?

— Oh ! chez nous, nous adorons le Soleil.

— Et ici ?

— Ici nous n'adorons rien.

Ceci me paraît un catéchisme qui obtiendrait facilement l'approbation de M. Chambolle — et une religion peu chargée de dogmes, — fort convenable, —selon les carrés de papier précités,— pour devenir la religion de la majorité des Français.

Malheureusement pour ces doctrines, — il y a chez l'homme un instinct qui le pousse invinciblement à la vénération, — et il faut qu'il adore quelque chose, — quand il devrait, comme de certains bonzes, adorer son propre nombril.

Il est à remarquer que les plus grands génies — sont ceux qui acceptent le plus sincèrement le culte de la Divinité, — par cela qu'un peu plus rapprochés d'elle que le vulgaire, s'ils ne voient pas Dieu, — face à face, ils aperçoivent quelques-uns des rayons de la lumière qui émane de lui.

Les carrés de papier philosophiques — ont une doctrine fixe à l'égard des choses de la religion. — Quand le fils aîné du roi a épousé une princesse protestante, — ils ont parlé de *notre sainte religion*. — Peu s'en est fallu que M. Jay, du *Constitutionnel*, ne se mît à prêcher une croisade comme un nouveau Pierre l'Ermite, et que la rédaction en masse de cette feuille ne prît la croix rouge.

Mais quand il s'agit de quelque cérémonie catholique *approuvée par l'autorité*, — ils crient alors au cagotisme et aux jésuites avec une nouvelle fureur, — et maltraitent fort le bon Dieu, — parce qu'ils le croient une créature du préfet de police.

Mais comme je le disais tout-à-l'heure, il y a dans l'homme un besoin de vénération qui l'entraîne malgré lui, — et si vous ôtez Dieu, — qui, après tout, est au moins un prétexte honnête d'exercer ce sentiment, vous pouvez voir avec un peu d'attention qu'il se reportera sur d'autres objets, — sur des comédiennes jaunes, — sur des danseuses vertes, etc.

Du reste, on peut voir par les clameurs des journaux, — en quoi je leur reprocherai de manquer d'adresse, — ce que ces braves papiers entendent par la liberté.— Ils ont commencé par demander qu'on ne fût pas forcé d'aller à la messe, et ils avaient raison; — maintenant ils ne veulent plus permettre qu'on y aille; — en quoi j'ai raison, à mon tour, quand je dis que tous ces fervens apôtres de la liberté n'attaquent les tyrannies et les abus — que comme on attaque certaines villes, non pour les détruire, mais pour s'en emparer et s'y installer à leur tour.

Au commencement de la saison, du reste, — on aurait dit que Dieu allait célébrer sa fête lui-même, — en se donnant un petit régal de vengeance. — Les fleuves sont sortis de leurs lits et ont en un moment comprimé des provinces entières; — puis un peu plus tard, avec une force plus poignante, il a fait retirer les fleuves et a livré les hommes à des adversaires grotesques : il a paru un instant que les hannetons et les chenilles allaient manger en herbe les fruits et les moissons; et je ne sais alors ce qu'eussent fait les hommes, — quelque protégés qu'ils eussent été par les carrés de papier auxquels ils sont abonnés, — *ne pas oublier de renouveler avant le 15 courant.*

On a joué à l'Opéra-Comique une pièce dont la musique est de M. Collet et les paroles de M. Dupin, procureur-général à la cour de cassation et ancien président de la chambre des députés.

Il est question de rouvrir l'Odéon, ce qui veut dire qu'il est question de refermer l'Odéon.

A propos de circonstances atténuantes, — le jury de la cour d'assises du Cantal vient de les appliquer avec un discernement égal à celui du jury de la Seine.

Un homme de cinquante-cinq ans, ayant déjà subi dix condamnations, se prend de querelle avec ses deux beaux-frères, et en plein jour, les tue tous les deux à coups de fusil, — menace les témoins, dont un est son beau-père, de leur faire subir le même sort, puis retourne à son village, racontant, à qui veut l'entendre, le crime qu'il vient de commettre. — Le soir, il force un des habitans de lui donner une lanterne avec laquelle il va froidement considérer ses victimes pendant plus d'une heure. Le jury du Cantal a vu là des circonstances atténuantes.

Décidément ceci est par trop... Comment, l'assassin condamne, de son chef, deux hommes à mort, — et lui en est quitte pour les travaux forcés ! — Toutes ces décisions forment autant d'encouragemens dont on n'hésite pas à profiter.

M. Garnier-Pagès est mort, — c'était un homme d'esprit et de talent, — qui a montré, en outre, de l'énergie, de la bonne foi et de la loyauté, en se séparant des hommes et des journaux de son parti au sujet des fortifications, contre lesquelles il s'est courageusement élevé, au risque de perdre une partie de sa popularité; seule et triste récompense des luttes qui ont usé le peu d'existence que la nature lui avait donnée. — L'autorité a sagement évité toute manifestation de force militaire au convoi du député du Mans, où tout s'est passé avec ordre et décence.

Voici ce qu'on m'a raconté :

M. de ***, qui, en sa qualité d'homme étranger aux affaires, — a quelque droit de se croire à l'abri des attaques des journaux, — fut, il y a quelque temps, blessé de certaines expressions d'une petite feuille. — Il se dirige avec un de ses amis vers la rue où était indiquée la demeure du gérant. — Il monte et frappe.

— Entrez.

Il pousse une porte et se trouve dans une petite pièce sombre, meublée d'une table en sapin et de deux chaises. Sur l'une des deux chaises était un homme de trente-cinq ans qui se chauffait les mains sur une de ces chaufferettes dont se servent les marchandes de pommes, et que l'on appelle gueux.

— Monsieur *** ?

— C'est moi, monsieur.

— C'est vous qui signez le journal ?

— Oui, monsieur.

— Je viens au sujet d'un article de journal dont j'ai à me plaindre... Mais je ne vous cache pas que ce n'est pas vous que j'aurais voulu rencontrer. — Qui est-ce qui fait le journal ?

— Ce sont ces messieurs.

— Quels messieurs ?

— Ces messieurs.

— Vous ne voulez pas m'en nommer un ?

— Non, monsieur.

— Alors c'est donc vous qui prenez la responsabilité des articles qui paraissent dans le journal ?

— Moi, — monsieur, — nullement, — je signe le journal... comme ça... parce qu'il faut qu'un journal soit signé, — mais je ne réponds de rien.

— Mais alors, — il faut que vous me désigniez l'auteur de l'article.

— Oh ! c'est sans doute un de ces messieurs.

— Mais comment les rencontrer ?

— Pour ça, je ne pourrais pas trop vous dire.

— A quelle heure viennent-ils ?

— A quelle heure ils viennent ? — Tantôt à une heure, tantôt à une autre.

Il fut impossible d'en tirer autre chose.

POUR LES PAUVRES.

MM. de Noailles, Dupin aîné, marquis d'Osmond, comte Roy, Vassal, Rousselin, Michaut, — viennent de demander, par une pétition, que les droits qui pèsent sur le charbon de terre et la houille soient élevés de 30 centimes à 80 centimes.

C'est toujours le système absurde dont j'ai parlé le mois dernier à propos de la viande.

Parce que le bon marché du charbon de terre en propage l'usage, il faut, dans l'intérêt des propriétaires de forêts et des marchands de bois, que l'on augmente les droits du charbon de terre, c'est-à-dire qu'on le fasse payer beaucoup plus cher au consommateur.

Je demanderai d'abord pourquoi l'on protége et l'on encourage plutôt une industrie qui nous fait payer le chauffage cher, qu'une industrie qui nous le donne à bon marché.

Si les intérêts de MM. les propriétaires de forêts et de MM. les marchands de bois sont lésés, et s'ils ne peuvent cesser de l'être qu'en élevant le prix du chauffage économique, tant pis pour MM. les propriétaires de forêts et pour MM. les marchands de bois.

Ils sont à coup sûr moins nombreux que les pauvres consommateurs, et les intérêts des consommateurs doivent passer avant les leurs.

Que diraient-ils si un monsieur ayant chez lui du bois d'acajou, désirant le vendre pour le chauffage, voulait qu'on élevât les droits sur le bois ordinaire jusqu'à ce que ce bois coûtât aussi cher que le bois d'acajou ?

Cela leur paraîtrait absurde.

C'est précisément ce qu'ils demandent. — ALPHONSE KARR.

Poésie.

RIMES HÉROIQUES.

Sonnets.

EGMONT.

O fière liberté! déesse aux grandes ailes,
Lorsque planant dans l'air au-dessus des cités,
Tes regards tout à coup vers la terre emportés
S'arrêtent sur les murs de la vieille Bruxelles,
Quel est, dans cet amas de toits noirs et heurtés,
L'aspect qui sait le mieux enflammer tes prunelles,
Et qui fait palpiter d'ivresses immortelles
Ton cœur toujours ouvert aux nobles voluptés?

Est-ce l'Hôtel-de-Ville aux tourelles antiques,
Ce vieux palais que l'art, de ses deux mains gothiques,
Eleva saintement en l'honneur de ton nom?

Est-ce la cathédrale et sa superbe masse?
Non, l'objet est moins haut, c'est, dans la grande place,
Le pavé sur lequel coula le sang d'Egmont!

LE CID.

O Cid! roi de l'honneur, toi qui dors à Burgos
A côté de Chimène, au caveau de tes pères,
Sors de ton blanc sépulcre et viens, noble héros,
Remettre au droit chemin des peuples sanguinaires.

Dis-leur, tout indigné, les yeux en courroux : Frères!
Vous êtes des bouchers, des tueurs de taureaux!
Ah! ce n'est pas ainsi que dans des temps plus beaux,
Chevaliers des vieux jours, nous combattions nos guerres.

Invincibles porteurs de glaives longs et lourds,
Dans le sang africain on nous voyait toujours
Prompts à laver du Christ les mortelles injures:

Mais le More abattu qui nous tendait la main,
Jamais, au grand jamais ne la levait en vain.
Car la pitié logeait sous nos sombres armures.

LUCIUS FALKLAND.

Le meurtre avait fini ses travaux inhumains;
Le sang noir à longs flots trempait la terre humide,
Et près de leurs coursiers, étendus sur les reins,
Les morts montraient au ciel leur visage livide.

Les uns étaient tombés sous la balle rapide
En célébrant Cromwell et ses fiers puritains;
Les autres, en suivant la bannière intrépide
Que Charles disputait à des sujets hautains.

Tous étaient morts croyant à leur cause chérie;
Un seul, plus malheureux, avait donné sa vie
Pour un principe auquel son cœur n'avait plus foi.

C'était Falkland : vertu, porte au ciel sa grand ame!
En vain la liberté l'inondait de sa flamme,
Silencieusement il mourait pour son roi.

JEANNE D'ARC.

S'il est un noble nom qui soit cher à la France,
Et qui fasse au pays un éternel honneur,
C'est celui de l'enfant dont le glaive vainqueur
Brisa de l'étranger l'orgueilleuse puissance.

Lorraine aux brunes mains, aux traits pleins d'innocence,
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,
Toi que l'amour créa notre libérateur,
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense.

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels
Où le sentiment brille en hymnes immortels,
Et venge largement tes mêmes lamentables!

Qu'ils te vengent surtout des traits de l'écrivain
Qui ne sut pas comprendre, en son rire malsain,
Que les beautés du cœur sont toujours respectables!

MADAME ROLAND.

Qu'il est beau d'être ferme en sa foi dans le bien,
Et de ne point au doute abandonner son ame,
Et, malgré le ciel noir, et le vent et la flamme,
De croire à la splendeur du monde aérien!

Ainsi, lorsque naguère une séquelle infâme,
Tuant la liberté dans chaque citoyen,
Envoyait au bourreau son terrible soutien,
L'ame de la Gironde, une éloquente femme

Elle, pleine de calme et de sérénité,
Du haut du sombre char vers la mort emporté,
Voyait un peuple vil applaudir à ces crimes :

Et son grand cœur, devant tant de brutalité,
Ne désespérait point; et ses lèvres sublimes
Te bénissait toujours, ô sainte liberté!

CHRISTOPHE COLOMB.

Rien n'est grand qu'avec Dieu; sa pensée est l'essence
Des nobles actions, des sublimes exploits;
Il élargit la tête et donne la puissance
Aux plus frêles humains qui marchent à sa voix :
Heureux l'homme qui fonde en lui son espérance,
Et qui pour lui s'embarque en une tâche immense!
C'est Dieu qui t'inspira, magnanime Génois,
Quand ton esprit revait une nouvelle terre;
C'est lui qui ranima ton courage aux abois
Dans l'ouragan sans fin de la rude misère;
C'est lui qui chez les rois, d'un orgueil saint et beau,
S'arma contre l'envie et son lâche troupeau.

Envain autour de toi l'Océan en colère
Roula sa verte écume et ses montagnes d'eau,
Dieu te fit sans terreur traverser l'onde amère,
Et rencontrer le monde enfant de ton cerveau.

AUGUSTE BARBIER.

Un Carême d'artiste.

Pour la femme habituée aux ovations, aux enivremens du théâtre, rentrer tout à coup dans la vie privée doit être une terrible chose, si surtout, encore à la fleur de l'âge, elle est douée de cette dose de vanité, de ce besoin incessant d'hommages qu'on dit inhérent, du plus au moins, à la nature de toute fille d'Eve. Qu'on demande à ces grandes actrices, ces cantatrices célèbres, ces danseuses renommées qui ont abandonné la scène, soit pour ceindre la couronne de pairesse, donner la main à quelque diplomate représentant d'une haute puissance, voire même être la maîtresse d'une tête couronnée; qu'on leur demande, dis-je, compte de leurs jours bleus d'or et de soie, et l'on verra si, au milieu de cette vie de sybaritisme, elles n'ont pas rencontré l'ennui, le froid, l'inexorable ennui; regretté, au sein de toutes ces jouissances tant vantées, la vie des enfans de la grande Bohême, cette vie palpitante d'émotions, tissue de soucis et de roses, mêlée d'orages et de triomphes.

Bien qu'au dix-septième siècle on ne fût pas censé prodiguer plus de couronnes et de pluies de fleurs qu'au nôtre, Françoise Pitel de Longchamp, sans être une actrice de premier ordre, sans avoir eu de ces triomphes qui font d'une Fanny Essler une sorte de divinité, avait eu pourtant ses petites ovations. Conduite à l'âge de quinze ans en Angleterre, elle brilla beaucoup à la cour de Charles II, et s'attira même l'attention de ce monarque ami des belles. Revenue en France et mariée à Raisin Cadet, elle continua sa carrière avec succès, et eut l'honneur d'établir plusieurs rôles qu'elle joua d'original. Campistron, qui ne fut pas des derniers à lui faire sa cour, composa pour elle une partie des grands rôles de ses pièces; et l'actrice, répondant à sa confiance, contribua à la réussite de certaines d'entre elles, particulièrement d'*Andronic* et de *Tiridate*, où elle remplissait les rôles d'*Irène* et d'*Erinice*, et où elle était singulièrement applaudie.

C'était, comme on voit, une petite puissance de coulisses que Mme Raisin: grande, belle, bien faite, gracieuse, ses yeux surtout avaient une expression admirable; sa bouche, un peu grande, mettait à découvert deux rangs de perles si blanches, si bien alignées, qu'en conscience on ne pouvait lui reprocher un excès démesuré d'ouverture. Également douée du talent le plus marqué pour le haut comique et pour la tragédie, ceignant tour à tour le diadème des jeunes princesses ou le chapeau fleuri des premières amoureuses, Mme Raisin se distingua dans l'un et l'autre genre. Devenue veuve de ce pauvre Jean-Baptiste Raisin qui l'aimait tant, bien que la médisance prétendît qu'il y avait des momens où il aurait donné sa femme pour une bouteille de vin de Champagne, lequel vin il prisait fort en sa double qualité de gourmet et de Champenois, Mme Raisin continua à faire les délices du théâtre de la rue Mazarine, qui avait réuni la troupe de Bourgogne à celle de Guénégaud. Sa célébrité s'accrut encore par une royale conquête que son jeu et ses charmes lui firent à quelque temps de là.

Ce fut dans le rôle d'Isabelle, du *Distrait*, que Mme Raisin s'attira les regards du dauphin, fils du grand roi, prince fort peu grand de sa per-

sonne, bien qu'on l'ait surnommé le grand dauphin. Elle était si piquante, si gentille dans ce rôle d'Isabelle, ses yeux brillaient d'un si vif éclat, que l'héritier présomptif, tant maussade depuis la perte de Mme de Ronse que le roi son père, dominé par l'influence de Mme de Maintenon, avait exilée à Montpellier, se dérida ce soir-là et fut des plus communicatifs avec la petite camarilla de Meudon. Le lendemain, deux grands laquais déposaient chez Mme Raisin une corbeille remplie des plus charmantes bagatelles; au centre, se trouvait, comme par hasard, un écrin renfermant entre autres bijoux des girandoles en forme de grappes, du rubis oriental de la plus belle eau. C'était débuter en prince bien appris, et Mme Raisin, sans doute, fut sensible, autant qu'elle le devait, à ce procédé délicat. L'histoire ne dit pas en quels termes était conçu le billet qui accompagnait ce royal présent, et la réponse de l'aimable actrice. Mais le fait est que, le soir même, dans le rôle de Mme Blandineau des *Bourgeoises de qualité*, Mme Raisin portait les magnifiques girandoles à l'étonnement de toutes les bonnes ames des coulisses, et qu'une berline à quatre chevaux, et à livrée grise, l'attendait à la sortie du théâtre. — Quel bonheur! quel triomphe! disaient les envieuses. Hélas! hélas! ne jugeons pas toujours sur les apparences!... Meudon était un séjour enchanteur. Rien de beau comme ce château, œuvre de Philibert Delorme; de superbe comme cette terrasse d'où l'on découvrait tout Paris; de délicieux comme les bosquets plantés par Le Nôtre. Eh bien! au milieu de toutes ces merveilles, cette pauvre Raisin rencontra l'ennui... Louis XIV qui, après l'éclat de l'exil de Mme de Ronse, ne voulait pas priver son fils des distractions qui pouvaient la lui faire oublier, ne désapprouva pas son attachement pour Mme Raisin, mais demanda, ou plutôt exigea, qu'elle quittât le théâtre, ne supportant pas qu'une personne que le dauphin avait distinguée continuât de servir à l'amusement du public. Une pension de dix mille livres ou une somme de cent cinquante mille livres comptant lui fut offerte à titre de dédommagement. Elle accepta la pension et quitta le théâtre. Hélas! les lambris, les bosquets de Meudon pourraient redire les regrets et les soupirs de l'actrice si magnifiquement malheureuse au sein du faste qui l'entourait.

Le grand dauphin, dont l'esprit, à ce qu'il paraît, était assez étroit, et qui alliait à son goût pour les plaisirs une dévotion outrée, tyrannisait cette pauvre Raisin, et poussait l'observance minutieuse des pratiques de religion jusqu'à lui faire observer en carême un jeûne rigoureux, que du reste lui-même il gardait strictement. On raconte à ce sujet une anecdote assez plaisante. Nicole Pitel de Lonchamp, soulleuse de la Comédie-Française, auteur de la comédie du *Voleur Tita-Papouf*, sœur de Mme Raisin, ayant eu quelques difficultés avec le théâtre, alla trouver sa sœur à Meudon où elle était alors, pour solliciter son influente intervention. Son titre de parente lui donnait un facile accès. Après avoir traversé une suite d'appartemens somptueux, elle arriva jusqu'à Mme Raisin. Celle-ci était à table, c'était en carême. Du pain, de l'eau, des noix, du fromage, le tout étalé sur un superbe service de vermeil, formait le repas de la maîtresse de l'héritier du trône. A cette vue, grand étonnement de Nicole. Elle interroge sa sœur et apprend que dans les temps d'abstinence c'est là son régime habituel; et se laissant aller à la confiance, Mme Raisin, découvrant les faiblesses de son royal amant, ajoute que souvent enfermés ensemble, de longs jours se sont passés, partagés entre des pratiques religieuses et en face d'une collation digne du plus frugal Spartiate. — Et c'est ainsi? dit Nicole, ne revenant pas de sa surprise. — C'est ainsi! répéta en soupirant Mme Raisin, regrettant peut-être la liberté et cette vie d'émotions et de triomphes qu'elle avait abandonnée pour les chaînes dorées, mais pesantes, dont l'amour du dauphin l'avait chargée. — Et c'est cela être la maîtresse d'un prince! reprit Nicole avec une colère toute fraternelle. — Ma foi, j'aimerais encore mieux soulller ma troupe ou entendre sifflier *Tita-Papouf* que de faire ce carême-là!

DES GIMÉES. (*Moniteur des Théâtres.*)

PETITE COMÉDIE AVANT LE DRAME.

Le drame de M. Félix Pyat, les *Deux Serruriers*, vient d'être livré à l'impression. L'auteur, dans une préface dialoguée, fait ressortir toutes les démonstrations logiques derrière lesquelles s'abrite le Protée de la censure. Nous reproduisons la fin de ce travail remarquable.

(La scène se passe au ministère de l'intérieur, dans le bureau des théâtres. — Siéges, table couverte d'un tapis vert, crayons, plumes et encre rouge, manuscrits, hommes décorés. — Un garçon de bureau introduit un homme non décoré.)

L'Auteur. — Le poète n'a pas mission de guérir les maux. Il les écoute, les recueille et les chante; il les sent et les exprime pour les faire sentir à tous. C'est la harpe éolienne qui est pendue dans l'air et qui vibre à tous les vents! Aux hommes qui gouvernent d'entendre ces soupirs, de comprendre ces plaintes et d'arrêter la cause de ces gémissemens! Comment le médecin guérira-t-il le malade si le malade ne peut pas dire qu'il souffre, s'il lui est défendu de crier: « J'ai du mal! je meurs! secourez-moi! »

La Censure. — Certes, votre intention est bonne; votre œuvre est celle d'un honnête homme, j'en conviens... aussi, je ne la défends pas. Mais je ne puis l'autoriser qu'avec de grandes restrictions. (*La Censure ouvre le manuscrit.*) Ainsi, à la première page, je ne puis vous permettre de dire cette phrase; « *Le monde est un enfer dont les pauvres sont les maudits.* »

L'Auteur. — Pourquoi?

La Censure. — Parce que.

L'Auteur. — Faut-il dire que les pauvres sont en paradis?

La Censure. — Je ne l'exige pas. (*Elle passe à d'autres corrections.*) Je ne puis encore laisser dire à votre huissier, qui vient saisir un pauvre homme expirant de misère: « *C'est une mort frauduleuse; il y avait contrainte par corps.* »

L'Auteur. — Pourquoi?

La Censure. — C'est attaquer les gens de la loi.

L'Auteur. — Mais la loi est plutôt faite contre ceux qui ne veulent pas payer que contre ceux qui ne peuvent pas payer.

La Censure. — Plus loin encore votre assassin ne peut dire, en assassinant l'homme qui ne veut pas le payer: « *Tiens, voilà mon prêtet... parlant à ta personne.* »

L'Auteur. — Pourquoi?

La Censure. — Parce que c'est tourner en ridicule les formes de la procédure.

L'Auteur. — Décidément, les huissiers sont inviolables.

La Censure. Plus loin encore, votre voleur ne doit pas dire d'un homme qui sommeille: « *Il dort comme un président.* »

L'Auteur. — Qui cela attaque-t-il donc?

La Censure. — La magistrature.

L'Auteur. — O Bridoison!

La Censure. — Ce que je ne laisserai jamais, jamais passer, c'est la *providence* du voleur; un voleur n'a point de providence; un voleur ne peut invoquer la providence. Il n'y a point de providence pour les voleurs.

L'Auteur. — Mais qui est-ce que cela blesse?

La Censure. — La religion.

L'auteur. — Et Tartufe!... n'a-t-il pas sans cesse le nom de Dieu à la bouche?

La Censure. — Est-ce que j'aurais permis Tartufe?

L'Auteur. — A la bonne heure!

La Censure. — Je défends absolument que ce même coquin dise: « *Il est vrai que la lune n'est pas encore complaisante.* »

L'Auteur. — En vérité, je ne comprends pas...

La Censure. Eh bien! mais l'astronomie! l'Observatoire est un corps constitué.

L'Auteur. — Je réponds du pardon de notre illustre Arago.

La Censure. — Convenons encore que votre bandit ne dira pas: « Il sait ma vie par cœur, *il pourrait écrire mes mémoires.* »

L'Auteur. — Oh! pour le coup!

La Censure. — Et la police donc! vous faites allusions aux mémoires de M. Gisquet.

L'Auteur. — Ainsi, comme dit Figaro, on peut parler de tout, pourvu qu'on ne parle ni de la religion, ni de la police, ni de l'Opéra, ni de rien du tout... C'est toujours comme avant la révolution!

(La censure rit et n'est pas désarmée; elle feuillète sans répondre plusieurs pages, et demande d'autres changemens. Ici la censure laisse tomber son fatal crayon. L'auteur s'empresse de le ramasser; cet acte de condescendance ne lui sert à rien; l'auteur n'en obtient pas un mot de plus.)

La Censure. — Maintenant nous voici au dénoûment. Je ne puis vous y laisser condamner l'innocent et acquitter le coupable. C'est un attentat à l'infaillibilité de la justice.

L'Auteur. — Mais vous avez permis *Calas*, la *Pie Voleuse*, le *Courrier de Naples*, etc.

La Censure. — Oui; mais il s'agissait de la vieille justice, et vous nommez le jury en toutes lettres... Vous attaquez l'infaillibilité du jury.

L'Auteur. — Vous dites que le jury est infaillible!... Alors le prince a donc écrit les fameuses lettres?...

La Censure. — Emportez votre manuscrit!... Mais si les journaux crient contre le drame après la représentation, je pourrai bien le défendre. — Sans adieu!

L'Auteur. — Au plaisir de vous revoir!

(*Il salue et sort.*)

LE PLUS BEAU DRAME DE L'ÉPOQUE.

S'il y a quelque chose à la mode aujourd'hui, c'est bien certainement le drame ou le vaudeville accommodé en brochure.

Mais il y a drames et drames, plus encore qu'il n'y a fagots et fagots. Il y a ceux qu'on fait et ceux qu'on ne fait pas, sans compter ceux que l'on contrefait. Je tiens ceux-ci pour très supérieurs aux autres.

Hier au soir, comme je venais d'assister à la reprise de *Ruy-Blas*, ce drame de M. Victor Hugo, qui, s'il n'est pas le plus beau roman de l'époque, en est au moins le plus curieux, on me remit une brochure neuve: au frontispice se trouvait écrit ce qui suit: *Ceci est le plus beau drame de l'époque.*

J'ouvris l'opuscule. Il contenait le *Don Juan* de M. Gustave Drouineau. Ce *Don Juan*, bien plus âgé que celui de M. Casimir Delavigne,

n'a jamais été mis en representation, bien qu'il ait été reçu par la Comédie-Française. Comment donc une pièce qui n'a pas été jouée pourrait-elle être le plus beau drame de l'époque.

Mais d'ailleurs, chez nous, autant il se trouve d'opinans, autant il y a de prédilections.

Le plus beau drame de l'époque, vous diront les femmes pâles et les petits poètes hypocondres, c'est *Chatterton*, Chatterton qui s'empoisonne après un coup d'œil de Kety-Bell.

— Non, ob ecteront les jeunes gens fatalissent et bâtards, le plus beau drame de l'époque, c'est *Antony*, Antony qui porte un poignard comme on porte un diamant à son jabot, et qui s'arme d'un mouchoir comme d'un poignard.

— Du tout, répliqueront les deux rives du boulevart Saint-Martin, le plus beau drame de l'époque, c'est la *Duchesse de Lavaubalière*, dont les queues éternelles se repliaient sur les trottoirs comme celles d'un serpent constrictor.

Un jour que je me promenais sous les tilleuls des Champs-Elysées, je rencontrai un bonhomme; ce bonhomme était M. Charles-Nodier. Celui-là est érudit en toutes choses, personne ne l'ignore. Nous causâmes nécromancie, liturgie, philologie, métallurgie et dramaturgie.

La jeunesse est curieuse. — Patriarche de la littérature, dis-je au bonhomme, quel est donc le plus beau drame de l'époque?

Au lieu de répondre à ma question, le vieillard sourit, je le vis prendre [illegible] dans s[illegible] d'argent; après quoi il m'entraîna vers une sorte de spectacle, moitié boutique, moitié théâtre. Je comptais sur quelque chose beau comme Corneille, j'aperçus Polichinelle armé de son bâton.

Auprès de ce bâton, un chat, le commissaire, la femme du commissaire et le Diable; Polichinelle assommait tout ce monde-là avec une habileté profonde. — Voilà, me dit M. Charles Nodier, le plus beau drame de l'époque.

Interrogez M. Jules Janin sur le même objet, il vous mènera voir Deburcau et sa pantomime, double chef-d'œuvre, dont il a fait un bel in-octavo.

Il en est du plus beau drame de l'époque comme du boulet qui devait tuer Napoléon, il n'est pas encore fondu.

ORIGINE DE QUELQUES OBJETS DE TOILETTE.

LES MIROIRS.

Il était assez naturel que les femmes eussent la curiosité de contempler elles-mêmes les charmes dont les hommes paraissaient enchantés : ce ne fut point l'invention, mais le hasard, qui leur procura cet avantage. Quelqu'une d'elles, en réfléchissant sans doute à ses amours, fixa ses regards sur la surface tranquille d'un étang qui lui présenta son image. Cette découverte indiqua sans doute que toute surface unie produirait le même effet; et l'on fabriqua très anciennement des miroirs en Egypte. Cette invention passa probablement des Egyptiens chez les Israélites, car ils faisaient généralement usage de miroirs durant leur séjour dans le désert. Moïse fabriqua son bassin de cuivre avec des miroirs que des femmes avaient offerts à la porte du tabernacle. L'art de fabriquer des miroirs de verre fut inventé beaucoup plus tard. On se servit, dit-on, pour faire les premiers et les meilleurs, du sable qui se trouvait sur les côtes maritimes dans les environs de Tyr. Les miroirs en usage étaient alors de métal parfaitement poli. En Egypte et dans la Palestine on se servait ordinairement de cuivre. Les Péruviens les fabriquaient avec ce métal, lorsqu'ils eurent le malheur d'être découverts par les Espagnols. Les peuples de l'Orient fabriquent encore aujourd'hui leurs miroirs avec du cuivre ou quelque autre métal susceptible d'être bien poli.

L'usage des miroirs semble indiquer que les Egyptiens et les Israélites n'étaient pas si simples et si grossiers que les écrivains le prétendent. Nous voyons de nos jours plusieurs peuples qui ne connaissent point cette invention. Les habitans de la Nouvelle Zélande parurent très émerveillés d'apercevoir leur image dans un miroir, et firent à cette occasion beaucoup de grimaces et d'éclats de rire. Presque tous les voyageurs qui ont parcouru des pays de sauvages nous apprennent que la vue d'un miroir leur faisait la même impression. Dans certains pays le génie humain prend un essor rapide, tandis que dans d'autres il marche à pas de tortue. Quelle peut être la cause de cette différence? est-ce le climat, la nécessité, ou une inégalité d'intelligence et des facultés de l'ame? est-il possible que les sauvages n'aient jamais aperçu leur image sur la face des eaux? et s'ils l'ont vue, d'où peut venir leur surprise à la vue d'un miroir?

LA SOIE.

Comme la soie est la plus élégante des enveloppes dont le beau sexe fait usage pour orner ses charmes, le lecteur me pardonnera peut-être une petite digression sur cette matière précieuse. On prétend que la soie a été apportée de Perse en Grèce, 333 ans avant la naissance de Jésus-Christ, et de l'Inde à Rome, dans la deux cent soixante-quatorzième année de l'ère chrétienne. Durant le règne de Tibère, le sénat fit une loi qui défendait aux Romains de se vêtir d'une étoffe efféminée, qui ne convenait qu'à des femmes; et les Européens ignoraient si complétement l'art de cultiver la soie, qu'ils ont cru long-tems qu'elle croissait, comme le coton, sur des arbres. Dans l'année cinq cent cinquante-deux, deux moines apportèrent des Grandes-Indes à Constantinople les œufs de quelques vers à soie. On les fit éclore sur du fumier; et ces insectes, nourris avec des feuilles de mûrier, multiplièrent si rapidement qu'on éleva des manufactures à Athènes, à Thèbes et à Corinthe.

Dans l'année 1130, Roger, roi de Sicile, emmena de la Grèce des manufacturiers de soie, et les établit à Palerme, où ils enseignèrent aux Siciliens la méthode de multiplier les vers et l'art de filer et de tisser la soie. De Sicile cet art se répandit dans toute l'Italie, et de là en Espagne. Peu de temps avant le règne de François Ier, les provinces méridionales de la France entreprirent cette culture. Henri IV introduisit, avec beaucoup de difficulté, les manufactures de soie dans son royaume, contre l'avis du duc de Sully, son ministre et son favori. A force de persévérance il les porta enfin à un certain degré de perfectionnement. Dans l'année 1286, quelques Anglais de distinction parurent avec des manteaux de soie à un bal qui se donna au château de Kenilworth, dans le comté de Warwick. Dans l'année 1620, l'art de tisser la soie s'introduisit en Angleterre; et dans l'année 1710, on établit à Derby la machine que Lombe a inventée pour tordre la soie; cette pièce de mécanique, digne d'attention ou plutôt d'admiration, contient trente-six mille cinq cent quatre-vingt-six roues, qu'une seule roue, mue par le courant de l'eau, met toutes en mouvement.

Tels furent les commencemens des manufactures de soieries; mais ces étoffes furent très long-temps rares et trop chères pour devenir d'un usage général. Le roi de France Henri II porta les premiers bas de soie qui parurent en Europe. Sous le règne de Henri VII, on n'en avait pas encore vu en Angleterre; Edouard VI, son fils et son successeur, reçut en présent, du chevalier Thomas Gresham, les premiers bas de cette espèce qui furent vus en Angleterre, et ce présent, considéré alors comme très précieux, fut long-temps le texte de la conversation publique. La reine Elisabeth reçut aussi une paire de bas de soie noire de sa marchande de soieries; et Holwell nous apprend que cette princesse en fut si éprise, qu'elle n'en porta plus que de cette espèce. Depuis cette époque, les soieries sont devenues insensiblement si communes, qu'elles ne peuvent plus servir à distinguer le rang et l'opulence.

LES PREMIERS SOULIERS.

Tant que la république romaine subsista, le bleu fut généralement la couleur des habits et même de la chaussure des femmes. L'empereur Aurélien leur permit de porter des souliers rouges, et refusa aux hommes ce privilége, qu'il conserva exclusivement pour lui et ses successeurs à l'empire.

Ce fut à Rome qu'on inventa les souliers à talon. Auguste en porta pour baisser un peu sa petite taille. Les prêtres en portèrent aux jours des sacrifices, et les femmes de distinction aux bals et aux assemblées. Les grands ornaient leurs souliers de plaques d'or, et, malgré le silence des historiens, nous avons lieu de croire que les femmes imitèrent leur exemple. Héliogabale décora ses souliers de pierres précieuses, gravées par les plus habiles artistes. Les empereurs qui lui succédèrent suivirent cet usage, et chargèrent leurs souliers d'une infinité d'ornemens, et entre autres de l'aigle romaine, en broderie, entourée de perles et de diamans. Cette extravagance des empereurs ne nous causera point de surprise, quand nous saurons que les simples citoyens de Rome, peu satisfaits de décorer le dessus de leurs souliers, faisaient mettre quelquefois une semelle d'or.

LES DIAMANS.

Quoique les anciens fissent usage de pierres précieuses, il paraît qu'ils ne connaissaient pas le *diamant* que les modernes estiment à un si haut prix. Quelques auteurs prétendent qu'Homère et Hésiode font mention de cette pierre sous le nom d'*adamas* ou d'*adamantinos;* mais d'autres assurent avec plus de probabilité que ces noms grecs ont une signification tout à fait étrangère à ce que nous appelons *diamant*. Pline, qui a fait de grandes recherches sur la découverte des pierres précieuses, n'a rien trouvé de relatif aux diamans jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Mais on n'a joui de tout leur éclat que long-temps après qu'on les eut découverts. L'art de les polir avec leur propre poussière est une invention moderne attribuée à Louis de Berquen, natif de Bruges, qui vivait environ trois ou quatre siècles avant le nôtre.

Ce fut d'abord le désir de captiver l'attention qui engagea la race humaine à se parer des plus brillantes productions de la nature; et le diamant tint parmi elles le premier rang, aussitôt après sa découverte. Il était par conséquent très naturel que les mines qui les renfermaient fussent recherchées et conservées soigneusement. Je ne pourrais point, sans trop m'écarter de mon sujet, donner au lecteur un détail des différens pays qui produisent des diamans; il suffira de dire que la plupart appartiennent aux rois d'Espagne ou de Portugal. Les Portugais ont au Brésil une compagnie à laquelle ils ont accordé le privilége exclusif d'extraire les diamans des mines. (*Gazette des Femmes.*)

Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 3.

Août. 1841. TRENTE CENTIMES LA LIVRAISON. 1re année.—N° 2.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.
48 livraisons par an. — Une livraison par semaine.

ON SOUSCRIT
Par Livraisons,
Au Dépôt central,
CHEZ PILOUT ET COMPAGNIE,
Rue de la Monnaie, 22.

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque jour, dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de lettres, le Magasin littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Bertaet, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque semaine une livraison composée de deux feuilles, imprimée sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque livraison, qui contient 2,700 lignes (ou 190 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus d'un volume in-octavo, est de TRENTE CENTIMES.

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains les plus en renom (voir le sommaire ci-après);

2° Immense quantité de matières (60 vol. par an);

3° Réduction considérable dans le prix de souscription.

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

La Cinquantaine, par M. CHARLES DE BERNARD.
Etudes historiques. — Le règne d'Elisabeth d'Angleterre, par M. GUIZOT.
Souvenirs des États-Unis, par M. GAILLARDET.
Jacques IV et Jacques V, rois d'Ecosse, par M. ALEXANDRE DUMAS.
Deux mariages sous Louis XIII, par M. FRÉDÉRIC THOMAS.
Une destinée d'artiste, par M. STEPHEN DE LA MADELEINE.
La Pension des capitaines à Commercy, par M. EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.
Portrait de M. DE BROGLIE.
Portrait de M. PASQUIER.
Etudes de mœurs étrangères : — Une sorcière au Sénégal, par M. BENOIT.
Nouvelles à la main (juillet).
Poésie : Les chemins de fer, par M. MÉRY.
Les Guêpes (août), par M. ALPHONSE KARR.
Le Salon de Mme Thiers, par Mme la marquise de VIEUXBOIS.
Le bel homme et l'homme beau, par Mme EMILE DE GIRARDIN.

LA CINQUANTAINE.

I.

A Paris, certains endroits des quartiers élégans rappellent à l'esprit la plate-forme où sœur Anne s'était mise aux aguets dans le château de Barbe-Bleue. Pendant les beaux jours, à l'heure où les femmes du monde sortent pour se promener, rendre des visites ou courir les magasins, un observateur ne saurait traverser les lieux dont nous parlons sans y remarquer un grand nombre d'individus mâles, jeunes d'ordinaire, bien tournés quelquefois et toujours aussi corrects dans leur costume qu'un amoureux de vaudeville. Selon l'humeur inquiète ou tempérée dont les a doués la nature, ces intéressans personnages se tiennent immobiles comme des statues, ou parcourent à pas irréguliers un espace restreint, ainsi que le fait un soldat devant sa guérite. Parmi ces sentinelles volontaires, il en est qui achèvent leur faction sans avoir aperçu autre chose que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie, et ceux-là en général regagnent leur logis d'un air mélancolique; mais d'autres plus fortunés finissent par recueillir le fruit de leur patience, et voient succéder aux anxiétés de l'attente les charmes de cet instant que nos pères nommaient, en style précieux, l'heure du berger.

Dans cette dernière classe, il convient de ranger un jeune homme de fort bonne mine qui, vers le milieu de mars, il y a de cela quelques années, avait pris position, pour ne pas dire racine, à l'entrée du jardin des Tuileries, en face de la rue Castiglione. De deux à quatre heures, à l'époque où le soleil printannier caresse de ses tièdes rayons les bourgeons verdissans des marroniers et des tilleuls, cette place offre aux êtres sensibles un affût presque aussi favorables que le balcon de l'Opéra pendant la soirée. L'allée des Feuillans, en effet, dispute au bois de Boulogne le privilége d'attirer un essaim de jeunes femmes qui viennent exposer aux vivifiantes influences d'un air frais et pur leurs joues pâlies et leurs yeux fatigués par les veilles de leur campagne d'hiver. Aussi serait-il difficile de dénombrer les paletots et les redingotes de toutes nuances, depuis le noir de fumée jusqu'au blanc farine, qui à cette heure privilégiée envahissent le jardin des Tuileries. Les fantaisies de la fashion surtout y affluent des quatre points cardinaux. Ce sol semble leur propriété, tant ils s'y pressent majestueusement. Là ils ne reconnaissent aucune supériorité, pas même celle des célèbres sportmen du jockey-club, à qui, sur un autre terrain, ils ne songeraient point à disputer le pas; car l'estime que l'on fait de soi-même varie selon les lieux, et tel se courbe au premier étage, qui se redresse au second. Aux Champs Elysées, le cavalier qui trotte à l'anglaise le long de la chaussée éclipse du haut de sa monture, fût-elle de louage, le modeste piéton de la contre-allée; mais aux Tuileries ces distinctions s'effacent. Les grilles qui s'ouvrent aux chiens tenus en laisse restent impitoyablement fermées aux chevaux, et chaque promeneur ne pèse que de son poids personnel. Sur le sable de l'allée des Feuillans, éperonnées ou non, toutes bottes sont égales.

Le jeune homme dont nous avons décrit l'immobilité signifiée plus haut

sait complétement isolé au milieu de la foule qu'attiraient à la promenade les séductions d'une journée magnifique. En vain les plus brillans équipages s'arrêtaient à l'entrée du jardin, en vain les plus jolies femmes l'effleuraient au passage, rien ne parvenait à distraire son attention du point où elle s'était fixée. Appuyé contre la grille, à quelques pas de la guérite qui porte le numéro 33, il regardait invariablement dans la direction de la rue de la Paix. Ses yeux quittaient-ils un instant leur ligne d'observation, c'était pour interroger sa montre dont les aiguilles, ainsi qu'il arrive à ceux qui attendent, lui semblaient inexplicablement paresseuses. Au bout d'une demi-heure environ, son visage, assombri depuis quelques instans, s'éclaira soudain. En ce moment un landau peint en brun et attelé de deux chevaux gris se montrait au tournant de la Colonne Vendôme. Malgré la distance, le jeune homme reconnut cette voiture du premier coup d'œil, et ce fut avec un sourire expressif qu'il la vit s'approcher. Il la laissa venir jusqu'à la rue de Rivoli sans changer lui-même d'attitude; mais dès qu'elle y fut arrivée, il se mit à marcher lentement le long de la terrasse, obéissant, selon toute probabilité, à un sentiment de prudence que les amoureux n'écoutent pas toujours.

Le landau arrêté devant la grille, trois personnes en descendirent. La première était un homme d'environ trente ans, d'un maintien raide et d'une physionomie gourmée, qui affectait la maturité avec autant d'étude que d'autres, plus âgés, mettent d'art à simuler la jeunesse. Vêtu de noir de la tête aux pieds, le col entouré d'une cravate blanche, la figure scrupuleusement rasée, les yeux protégés par des besicles dont les verres bleuissaient le haut de ses joues blafardes, il offrait un échantillon bien caractérisé de cette classe aujourd'hui si importante qui, par goût, métier ou ambition, se voue aux pénibles travaux du cabinet. Avocat ou journaliste, magistrat ou savant, ce particulier, quelle que fût en réalité sa condition, portait la tête si haut, parlait d'un ton si tranchant, jetait de temps en temps par dessus ses lunettes un regard si péremptoire, semblait, en un mot, si sûr de sa supériorité, que, pour ne pas partager aussitôt cette conviction, ceux qui le voyaient pour la première fois avaient besoin d'une certaine dose de scepticisme.

Le second personnage qui sortit du landau était beaucoup plus âgé que le premier. Il avait dû être fort bien vingt ans auparavant, et si ces cheveux gris annonçaient le déclin, il conservait du moins les avantages que l'âge respecte parfois après avoir détruit tous les autres. Sa tournure était noble et ses traits offraient une remarquable distinction. On eût vainement cherché sur sa personne ou dans son costume quelques-uns de ces artifices infructueux qu'emploient les vieillards récalcitrans pour communiquer au public l'illusion qu'ils se font à eux-mêmes. Tout en lui était simple avec élégance, sérieux sans affectation. L'expression habituellement mélancolique de sa physionomie pouvait, il est vrai, faire supposer qu'il n'avait pas dit adieu sans regret aux frais plaisirs de la jeunesse; mais cette gravité même ne manquait pas de charme, et il était difficile de l'observer pendant quelque temps sans éprouver la sensation triste et douce à la fois que cause la pâle sérénité d'une belle soirée d'automne.

Au lieu d'imiter son compagnon qui déjà s'était dirigé vers le jardin, le plus vieux des deux hommes, après avoir mis pied à terre, se retourna pour offrir la main à une troisième personne dont l'aspect seul justifiait la longue faction que venait de monter le premier des acteurs de ce récit. C'était une de ces jeunes femmes, Parisiennes par excellence, qui à des charmes réels joignent toutes les graces de convention que l'éducation moderne développe aux dépens d'avantages moins brillans, mais plus solides; diamans faux quelquefois, mais si bien taillés, si parfaitement polis, si admirablement montés, que pour en chercher les défauts il est besoin d'un courage brutal dont peu d'hommes sont capables. Cette séduisante créature, blonde aux yeux bruns et au teint rosé, portait une robe de soie de couleur mauve, et, par dessus, un court manteau de velours noir, bordé de fourrure blanche. Un chapeau de même étoffe que le manteau et un manchon d'hermine complétaient une toilette en harmonie avec la température de la journée qui, participant du printemps par le soleil, par le froid appartenait encore à l'hiver.

En descendant de voiture, la jeune femme prit le bras que lui offrait l'homme d'un âge mûr, et franchit d'un pas léger les degrés qui conduisent à la terrasse des Feuillans. A peine en dedans de la grille, elle lança à droite, sans tourner la tête, un coup d'œil rapide qui s'alla fixer avec une précision miraculeuse sur l'élégant promeneur arrêté à quelque distance. Celui-ci attendait sans doute ce regard, car il y répondit par un autre fort expressif. La jolie blonde alors rougit légèrement et porta la main à sa coiffure, comme pour faire rentrer sous la passe de son chapeau les boucles soyeuses qui pourtant ne cherchaient pas à en sortir. Au même instant l'homme qui l'accompagnait lui serra le bras par une crispation peut-être involontaire, et frappa rudement de sa canne à pomme d'or le sol de la terrasse.

— Qu'avez-vous donc, monsieur de Morsy? lui demanda la jeune femme d'un air étonné.

— Je vous le dirai quand votre mari nous aura quittés, répondit-il en fronçant le sourcil.

— Pourquoi pas devant lui? je n'ai pas de secret pour M. Gastoul.

— Je le souhaite, madame, dit M. de Morsy avec un accent de tristesse qui adoucissait la sévérité de ses paroles.

L'homme aux besicles continuait de marcher en avant, la tête baissée et les mains derrière le dos, à la manière de Napoléon. Avec la distraction réelle ou affectée de l'homme qui roule dans son cerveau le destin des peuples et n'accorde aucune attention aux objets vulgaires, il coupait à angle droit la grande allée, en se contentant d'adresser un salut vague aux individus des deux sexes qu'il accrochait au passage. Cette laborieuse traversée accomplie, il s'arrêta sur la lisière des marronniers et y attendit ses compagnons qui, d'un commun accord, interrompirent leur conversation avant de le rejoindre.

— C'est ici que je vous quitte, leur dit-il lorsqu'ils furent arrivés près de lui; marquis, je confie madame à votre galanterie chevaleresque, et je vous délègue mes pleins pouvoirs.

— Vous êtes donc toujours décidé à aller à la chambre? demanda la jeune femme, dont le regard, passant par dessus l'épaule de son mari, interrogeait la terrasse qui borde la rue Rivoli.

— Je ne puis pas m'en dispenser, ma chère amie, répondit M. Gastoul avec une familiarité bourgeoisement conjugale; la séance d'aujourd'hui est d'un intérêt majeur; on discute la réduction des rentes; et comme c'est une question que j'ai étudiée avec quelque soin, je suis bien aise de voir comment s'en tireront nos honorables. D'ailleurs M. Barrot doit parler, et il est urgent que je sois là pour lui faire mon compliment.

— Vous êtes donc certain qu'il y aura matière à compliment? dit le marquis d'un air caustique.

— Pour qui me prenez-vous? s'écria en ricanant le porteur de lunettes. Ne connais-je pas les devoirs que m'impose ma qualité de candidat à la députation? Je n'ai pas envie d'échouer à Limoges, faute d'un passeport signé par l'illustre chef de la gauche.

— Je croyais l'affaire terminée.

— Est-ce qu'on termine rien avec ces gens-là! Voilà huit jours qu'on me renvoie de Caïphe à Pilate. Ma circulaire aux électeurs est prête; il n'y manque plus que l'apostille indispensable, et, au moment où je crois enfin la tenir, on me jette aux jambes un concurrent.

— Un concurrent?

— Oui. Après avoir réuni presque tous les suffrages du comité, je me trouve aujourd'hui ballotté avec un particulier dont le seul mérite consiste à être le fils d'un conventionnel et à posséder un million en biens nationaux.

— Mais il me semble que ce sont là des titres, dit le marquis avec une gravité affectée.

— Des titres! interrompit brusquement M. Gastoul. Voulez-vous connaître les véritables titres de mon adversaire à la protection des gens qui me l'opposent? c'est d'être un sot, un âne bâté, une cire molle qu'ils pétriront à leur guise, tandis qu'ils craignent de rencontrer en moi moins de souplesse et de docilité. J'ai eu l'imprudence de leur laisser prendre ma mesure, et, vanité à part, il paraît que j'ai quelques pouces de plus que la taille voulue. On me trouve trop indépendant pour un libéral. Aux yeux de certaines personnes, c'est un tort irrémissible.... peut-être leur prévoyance n'est-elle pas sans fondement... Qu'ils me laissent seulement arriver...

Au lieu d'achever sa phrase, le candidat à la députation lança dans l'espace, par dessus ses lunettes, un de ces regards dominateurs dont il croyait la puissance irrésistible.

— Mais en attendant que je sois arrivé, reprit-il avec dérision, il faut que j'aille faire mon métier de claqueur parlementaire. S'abaisser pour monter : voilà le premier article du catéchisme des hommes politiques.

— *Omnia serviliter pro dominatione*, dit M. de Morsy en souriant.

— Du Tacite! peste! pour un gentilhomme à seize quartiers, c'est magnifique. Mais la séance doit être commencée, et j'arriverai au milieu de la discussion. Sans adieu!

M. Gastoul salua du bout des doigts le couple dont il prenait congé, et se dirigea rapidement vers le Pont-Tournant. Le marquis et la jeune femme confiée à sa garde le regardèrent un instant, tandis qu'il s'éloignait; ils remontèrent ensuite la grande allée et firent quelques pas sans parler. Mme Gastoul se décida la première à rompre un silence embarrassant pour tous deux.

— Je suis bien aise d'être un moment seule avec vous, dit-elle avec un sourire forcé; depuis plusieurs jours j'ai envie de vous gronder, et l'occasion est trop belle pour que je la laisse échapper.

— En ce cas, répondit M. de Morsy, grondez-moi tout de suite, car nous ne serons pas long-temps seuls.

— Si vous craignez de rencontrer dans cette foule quelque femme de ma connaissance, nous pouvons passer dans une autre allée.

— Où que nous allions, il est une rencontre que nous n'éviterons pas.

— Quelle rencontre? demanda la jeune femme en jouant la surprise.

— Celle de la personne à qui, en entrant au Tuileries, vous avez permis de venir vous saluer.

Une rougeur soudaine s'étendit sur les joues de Mme Gastoul, qui hésita un instant avant de répondre.

— J'ai permis à quelqu'un de venir me saluer? dit-elle enfin d'un air contraint.

— Je donnerais beaucoup pour m'être trompé, répartit l'homme de cinquante ans en étouffant un soupir.

— Moi, qui n'ai parlé à personne!

— Il est un autre langage que celui de la parole.

— Le langage des fleurs, peut-être? Serions-nous en Perse? Je le croirais, en vérité, tant votre histoire me paraît merveilleuse.

A ces paroles, prononcées avec un factice enjoûment, le marquis répondit par un regard pénétrant qui fit baisser les yeux à sa compagne.

— Je vous suis assez dévoué pour oser vous déplaire, lui dit-il ensuite. La vérité, que tout autre craindrait de vous faire entendre, je vous la dirai, moi, au risque d'encourir votre haine.

M. de Morsy s'arrêta un instant, comme s'il se fût attendu à une interruption. Voyant que la jeune femme gardait le silence et semblait à peine l'écouter, il continua d'une voix un peu altérée :

— Est-il possible qu'avec votre esprit si fin et parfois si moqueur, vous n'ayez pas encore soulevé le masque dont se couvre la présomptueuse et incurable nullité de M. d'Epenoy?

— M. d'Epenoy? voilà donc le grand mot lâché! interrompit avec un rire forcé Mme Gastoul.

— De grace, madame, reprit le marquis, par égard pour mon profond dévoûment, et surtout par respect pour vous-même, ne me démentez pas; car je serais forcé de ne pas croire à vos paroles, et il en coûterait à votre franchise de les prononcer. Il m'est démontré qu'après avoir ri, ou du moins affecté de rire des poursuites de M. d'Epenoy, vous les prenez fort au sérieux aujourd'hui.

— Ce qu'il m'est impossible de prendre au sérieux, c'est votre langage. Vous avez juré de me mettre en colère, mais vous n'y réussirez pas : je me sens aujourd'hui d'une patience angélique.

— Cette assurance m'enhardit à poursuivre. Voici donc, puisque vous me permettez de tout dire, quelle a été votre conduite à l'égard de la personne dont nous parlons : railleuse d'abord, tolérante ensuite, encourageante depuis quelques jours.

— Encouragante, monsieur! s'écria la jeune femme avec un accent qui donnait le démenti le plus formel à la vertu qu'elle venait de s'attribuer.

— Si je savais un mot plus convenable pour exprimer ce qui s'est passé tout à l'heure, soyez sûre, madame, que je l'aurais employé.

— Mais que s'est-il donc passé, au nom du ciel? car vous me faites mourir avec vos allusions mystérieuses. Voyons : expliquez-vous; que s'est-il passé?

— Rien qui ne se voie ici tous les jours, répartit le marquis en répondant par un sourire plein d'amertume au regard inquiet et irrité que levait sur lui son interlocutrice. Vous voulez venir aux Tuileries; par une si belle journée, quoi de plus naturel que ce désir? M. d'Epenoy se trouve à l'entrée du jardin au moment où vous y arrivez; quoi de plus ordinaire que cette rencontre? En l'apercevant, vous portez la main à vos cheveux, quoi de plus simple que ce mouvement? Et si M. d'Epenoy, attachant à ce geste machinal un sens convenu d'avance, y avait lu l'autorisation de venir vous parler; s'il s'était assuré que votre mari est allé au Palais-Bourbon; si rassuré sur ce point, il était en ce moment derrière nous, réglant sa marche sur la nôtre; si enfin, lorsque nous allons revenir sur nos pas, nous nous trouvions tout à coup en face de lui, et qu'il vous abordât en se félicitant de l'heureux hasard qui l'a conduit sur votre passage, ne faudrait-il pas être bien soupçonneux, bien ridicule, bien injuste pour mal interpréter ce concours de circonstances fortuites, et voir un arrangement dans ce hasard?

Les jolies femmes aiment les mentors un peu moins que ne font les jeunes gens : c'est dire qu'elles les détestent. En écoutant le commentaire ironique dont la conclusion traduisait en rendez-vous positif une rencontre si innocente en apparence, Mme Gastoul ne put s'empêcher de maudire la sagacité du grison qui lui donnait le bras. En ce moment, chose rare, elle regretta son mari qui, par la faute de ses lunettes bleues ou peut-être par celle du mariage même, ne brillait pas en clairvoyance, et qui, selon son usage, ne s'était nullement associé aux impitoyables observations du marquis. Cependant, au lieu de manifester son dépit, elle leva sur ce dernier ses beaux yeux où la prudence contenait le courroux, et d'une voix rendue plus douce encore par un accent de bouderie :

— Que vous êtes mal pour moi! lui dit-elle, vous que je croyais mon ami! Me traiter avec cette dureté! A vous entendre, je suis une femme odieuse; et cependant, qu'ai-je fait? Est-ce ma faute si M. d'Epenoy se promène aujourd'hui aux Tuileries? Et d'abord, est-il bien vrai qu'il y soit?

— Oh! madame! interrompit le marquis.

— Eh bien! admettons que vous ayez raison. Puis-je l'empêcher d'être ici?

— Non; mais lorsqu'il va venir vous parler, vous pouvez l'empêcher de prolonger cet entretien; et c'est ce que je vous demande instamment au nom du respect que vous devez avoir pour vous-même.

Ils étaient arrivés au bout de l'allée. Mme Gastoul se retourna par un mouvement brusque où se trahissait l'irritation que lui causaient les admonestations de son gardien.

— Vos intentions sont sans doute excellentes, dit-elle; mais je ne reconnais ni la nécessité ni l'opportuné des conseils que vous voulez bien me donner. Je persiste à croire que M. d'Epenoy n'est pas ici, ou que, s'il y est et qu'il nous rencontre, il se contentera de me saluer.

— C'est ce que nous allons voir à l'instant même, car le voici.

Mme Gastoul n'avait pas eu besoin de cet avertissement pour apercevoir à travers la foule l'heureux mortel dont on lui reprochait de trop bien accueillir les assiduités. Réalisant avec une ponctualité rigoureuse les prédictions du marquis, M. d'Epenoy s'avançait lentement sans avoir l'air de songer à mal. La manière insouciante dont il promenait çà et là ses regards annonçait un flâneur plutôt qu'un amoureux. Déjà il n'était plus qu'à quelques pas et semblait près de passer outre sans voir la jeune femme, lorsque tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur elle, sans qu'il fût possible de découvrir dans ce mouvement la moindre préméditation. Ses traits, loin de laisser percer le trouble inséparable, dit-on, de la passion véritable, n'exprimèrent d'autre émotion que celle d'une agréable surprise. Il ôta son chapeau par un geste empressé, et s'approcha de Mme Gastoul avec une aisance qui excluait la cérémonie, mais non le respect.

— Quel heureux hasard, madame! dit-il en souriant gracieusement.

De toutes les manières d'entrer en conversation, la mise en cause du hasard était la plus malhabile; car cette banalité ironiquement prévue par le marquis se trouvait d'avance frappée d'un ridicule complet. Outrée de la gaucherie de l'élégant jeune homme qui cherchait à lui plaire, Mme Gastoul, pour toute réponse, lui lança un regard mécontent, tandis que M. de Morsy riait tout haut avec affectation.

M. d'Epenoy les regarda l'un et l'autre d'un air un peu mécontent; mais au lieu de se déconcerter comme eût fait peut-être un champion moins aguerri, il adressa au marquis un salut familier, et se penchant de nouveau vers la jeune femme :

— Si je rends grace au hasard, dit-il en appuyant selon l'usage sur sa maladresse, c'est qu'à part le plaisir qu'on éprouve toujours à vous voir, il me tire d'une inquiétude mortelle. Hier au soir, à l'hôtel Castellane, vous vous êtes trouvée mal. La cohue qui encombrait les appartemens ne m'a permis d'arriver jusqu'à vous, et en apprenant que vous étiez partie, j'ai craint que vous ne fussiez sérieusement malade.

— J'ai failli l'être en effet du dépit que m'a causé ce soi-disant accident, répondit Mme Gastoul avec un enjouement affecté. J'ai horreur des évanouissemens, car je sais que beaucoup d'ames charitables n'y croient pas. Je puis vous assurer cependant qu'il n'est entré dans le mien aucune intention de me rendre intéressante, et que la chaleur excessive du salon où j'étais en a été l'unique cause.

Tandis que la jeune femme parlait, M. d'Epenoy s'était rangé à côté d'elle comme pour l'engager à continuer une promenade qu'il semblait décidé à partager. M. de Morsy remarqua cette manœuvre; mais, au lieu de la favoriser en se remettant en marche, il s'appuya fortement sur sa canne et resta plus immobile qu'un navire à l'ancre. Réserve, prudence ou timidité, Mme Gastoul ne crut pas devoir prendre l'initiative que sollicitait la pantomime de son adorateur. Furieux contre le marquis, dont il avait maudit plus d'une fois l'hostile clairvoyance, presqu'aussi courroucé contre l'objet de sa flamme qui, loin de lui venir en aide, semblait désirer qu'il s'éloignât, M. d'Epenoy prit la détermination de ne pas se laisser conduire comme un écolier; s'affermissant à son tour dans sa pose, et fixant sur ses lèvres un imperturbable sourire, il renoua courageusement l'entretien.

— J'espère, madame, dit-il, que votre indisposition n'aura aucune suite, et qu'elle ne vous empêchera pas d'aller ce soir au bal de Mme Davesne?

— J'ai un peu trop dansé depuis quelque temps, répondit Mme Gastoul, et mon médecin m'a mise ce matin au régime; mais comme du bal chaque soir au repos absolu le passage me semblerait un peu brusque, il m'a accordé pour transition le théâtre. J'ai la permission de veiller jusqu'à onze heures, pas plus tard. Là-dessus le docteur est impitoyable.

— C'est donc au spectacle que vous passerez la soirée? reprit le jeune homme en baissant la voix.

— Probablement; je n'ai pas encore vu *Chatterton*.

Ces paroles, prononcées avec l'accent de la plus parfaite indifférence, furent accompagnées d'un regard rapide dans lequel l'homme le moins intelligent devait lire ce complément essentiel : Maintenant que vous savez où me trouver ce soir, partez!

M. d'Epenoy n'essaya pas d'éluder un ordre si clair et si peu désespérant. Satisfait du renseignement qu'il venait d'obtenir, il prit congé de Mme Gastoul, et s'éloigna en saluant l'homme de cinquante ans de cet air railleur par lequel, dans leurs jours de succès, les amoureux narguent volontiers les importuns, les curieux, les impertinens, les envieux, les jaloux et tous les autres insectes malfaisans qui pullulent toujours sur le sol de la galanterie.

Après le départ de M. d'Epenoy, Mme Gastoul et le marquis reprirent leur promenade et marchèrent quelque temps sans se rien dire. Cette fois la jeune femme semblait décidée à ne pas parler la première. Ce silence, attribué à la rêverie que laisse la présence d'un objet aimé, rendit la rumeur chagrine de M. de Morsy, qui finit par le rompre après avoir fait un pénible effort pour sourire.

— Madame, dit-il, j'espère que vous ne me refuserez pas la faveur que vous venez d'accorder à M. d'Epenoy, et qu'ainsi qu'à lui vous me permettrez de vous aller voir ce soir dans votre loge, aux Français.

— De mieux en mieux! s'écria Mme Gastoul avec un dépit qu'elle n'essaya plus de comprimer; tout à-l'heure j'étais seulement accusée d'avoir permis à M. d'Epenoy de venir me parler; maintenant me voici convaincue d'aller au spectacle pour l'y voir. Dorénavant je n'oserai plus ouvrir la bouche ni faire un seul geste. Si mes cheveux se dérangent et que j'y porte la main, c'est un signal que je donne; si, dans la conversation, je prononce un mot insignifiant, c'est un rendez-vous que j'accorde! Permettez-moi de vous dire, monsieur de Morsy, que c'est pousser un peu loin

l'esprit d'interprétation. En vérité, vous auriez dû naître en Espagne du temps des auto-da-fé : avec votre talent miraculeux de métamorphoser en délits les actions les plus innocentes, nul doute que vous n'eussiez fait un admirable inquisiteur.

— Madame, répondit le marquis, sans paraître ému de cette ironie, en me déterminant à vous parler avec franchise, j'ai dû me résigner à vous déplaire. Je poursuivrai ma tâche au risque d'accroître votre mécontentement. Mon amitié pour vous m'impose le devoir d'éclaircir l'inexpérience qui seule vous cache les dangers de votre position. Moins jeune, vous n'auriez pas besoin de mes conseils; mais puisque votre âge les justifie, de grâce, ne les repoussez pas. Oui, je le répète, la tolérance que vous accordez aux assiduités de M. d'Epenoy est plus qu'imprudente, elle est périlleuse.

— Le péril dont vous parlez ne peut exister que pour des femmes sans vertu, dit Mme Gastoul d'un air de hauteur.

— Eh! madame, ce n'est pas de la vertu qu'il s'agit, c'est de la réputation. Je n'ai pas besoin d'être rappelé au respect que je vous porte; mais je voudrais voir ce respect partagé par tous ceux qui vous connaissent, et je tremble en pensant que la moindre apparence équivoque peut vous porter atteinte. Le monde, vous le savez, s'occupe de la forme beaucoup plus que du fond; indulgent au vice, il est sans pitié pour l'étourderie. Peu lui importe l'innocence; à ses yeux la considération est tout.

— Voulez-vous me donner à entendre que la mienne se trouve compromise?

— N'est-ce pas trop qu'elle soit exposée à l'être!

— Parce que voyant la même société que M. d'Epenoy, je le rencontre quelquefois dans les salons où je vais!

— Parce que, rencontrant M. d'Epenoy, non pas quelquefois, mais tous les soirs, depuis près de trois mois, vous lui avez laissé prendre insensiblement près de vous une de ces positions dont le monde n'admet jamais la complète innocence.

— Ne me parlez pas de votre monde, il est odieux!

— Souvent; mais équitable ou injuste, il est juge, et ses arrêts sont sans appel; un homme peut les braver, une femme doit s'y soumettre.

Mme Gastoul reconnut sans doute la justesse de cette sentence, car elle baissa la tête et ne répondit pas.

— Peut-être m'est-il échappé quelques paroles sévères, reprit M. de Morsy d'une voix émue; peut être sûre de vous-même, trouvez-vous injurieuses mes alarmes; s'il en est ainsi, rappelez-vous qu'une amitié comme la mienne mérite quelque indulgence, et pardonnez-moi.

La jeune femme leva la tête, et rencontrant les yeux du marquis fixés sur elle avec une expression d'attendrissement que n'a pas d'ordinaire la simple amitié, elle laissa échapper un sourire équivoque.

— Je vous pardonnerai, dit-elle, mais à deux conditions : la première, c'est que vous ne me tourmenterez plus au sujet de M. d'Epenoy, dont l'amabilité ne me semble nullement dangereuse et ne justifie en rien vos inquiétudes; la seconde.....

— La seconde? répéta M. de Morsy en la regardant attentivement.

— La seconde, reprit Mme Gastoul d'un air décidé qui contrastait avec sa précédente hésitation, c'est que vous voudrez bien me permettre de passer tout le printemps à Paris, ainsi que j'en avais l'intention en y venant.

— A quel propos voudrais-je vous en empêcher, et comment le pourrais-je? répondit le marquis, dont le front soucieux se rembrunit encore.

— A quel propos! Après vos remontrances de tout-à-l'heure la question n'est pas sérieuse. Comment! En usant ou plutôt en abusant de votre ascendant sur M. Gastoul pour lui persuader de transporter à Limoges le quartier-général de ses opérations électorales.

— Votre mari vous a parlé de cela?

— Je suis bien aise de vous apprendre que M. Gastoul a quelque confiance en moi.

— Eh bien! s'écria le marquis avec dépit, fût-il vrai que je lui eusse dit qu'il ferait bien de retourner pour deux ou trois mois dans le pays où sont vos propriétés, et où il désire d'être nommé, ne lui aurais-je pas donné un excellent conseil? Le député qu'il a l'espoir de remplacer est condamné par les médecins, et si sa mort n'est pas certaine, du moins sa démission l'est-elle. D'un jour à l'autre elle peut arriver à la chambre. Puisque votre mari convoite la succession, ne faut-il pas qu'il se tienne en mesure de la recueillir? Pour cela, mon avis est qu'il serait mieux placé à Limoges qu'à Paris. Je puis me tromper; mais mon intention est bonne, et je ne m'attendais pas à me voir obligé de la justifier.

Par une de ces manœuvres subtiles que les femmes emploient de préférence et le plus souvent avec succès, la discussion avait été déplacée. Agresseur d'abord, M. de Morsy se trouvait réduit à la défensive, et il s'en tirait assez mal, selon l'usage des hommes, qui attaquent toujours mieux qu'ils ne résistent. Mme Gastoul n'eut garde de compromettre son avantage, en négligeant de le poursuivre.

— A qui persuaderez-vous que vous prenez un intérêt sérieux à la nomination de M. Gastoul? dit-elle avec un sourire moqueur; votre indifférence en matière politique est trop connue. Que le côté droit ou le côté gauche compte un député de plus, que vous importe? Ce n'est donc pas M. Gastoul que vous envoyez à Limoges, dans l'intérêt de son élection; c'est moi que vous voulez éloigner de Paris; dans quel intérêt? permettez-moi de vous le demander.

— Dans le vôtre, madame; dans celui de votre réputation, répondit le marquis pénétré.

— A quel titre vous préoccupez-vous ainsi de ma réputation? reprit la jeune femme de plus en plus animée. Qu'un mari, qu'un père, qu'un frère même surveillent ou dirigent la conduite d'une femme, je reconnais leurs droits; mais vous, vous n'en avez aucun, et votre sollicitude n'est qu'une usurpation à laquelle je suis peu décidée à me soumettre.

— Vous contestez donc à l'amitié son plus précieux privilége?

— L'amitié! avec cela on croit répondre à tout. Mais d'abord il faudrait s'entendre sur ce mot. L'amitié comme je la conçois, est bienveillante, serviable, discrète, et non défiante, grondeuse, intolérante, tracassière, telle que la vôtre enfin. L'amour peut se croire le droit d'être maussade, jaloux, injuste; l'amitié, non.

Mme Gastoul appuya ces dernières paroles d'un regard si pénétrant, que M. de Morsy, par une timidité habituellement inconnue à son âge, finit par s'y soustraire en détournant les yeux.

— Vous avez raison, et nous ne nous entendons pas, dit il enfin d'une voix mal assurée; à vos yeux l'amitié n'est qu'une habitude, et je sens qu'elle peut être une passion.

— Tant pis pour elle! s'écria la jeune femme avec vivacité; à devenir une passion, elle a tout à perdre et rien à gagner. Je lui conseille donc de ne jamais sortir de la modération et du calme qui lui conviennent. Mais, continua-t-elle d'un ton beaucoup plus doux, voilà une dissertation qui nous éloigne de notre sujet; revenons-y, je vous prie. Voici le fait dépouillé de toutes les broderies romanesques dont voudrait l'enjoliver votre imagination. Une pauvre jeune femme, c'est moi, élevée au couvent et confinée depuis son mariage au fond des montagnes du Limousin, s'est prise d'une belle passion pour Paris, qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'elle y fût née. Quoi d'étrange jusque-là? C'est l'histoire de toutes les pensionnaires. Six mois de liberté à Paris, quelle beau rêve! N'ai-je pas raison de vouloir rêver le plus long-temps possible? Eh bien! oui, dussé-je vous scandaliser, je suis décidée à ne pas faire grâce à mon mari d'un seul jour. Les six mois qu'il m'a promis sont mes vacances à moi, et j'en veux jouir jusqu'à ma dernière heure. Quel mal fais-je, après tout? Suis-je donc coupable d'aimer, à vingt-deux ans, le bal, la musique, le théâtre, le monde, le plaisir enfin? Est-ce commettre un bien grand péché que de butiner, comme l'abeille, afin de rapporter quelques agréables souvenirs dans ma pauvre ruche où les distractions sont si rares? M. Gastoul comprend cela, lui, et il est le premier à me dire de m'amuser. D'où vient que vous blâmez ce qu'il approuve?

— Cela vient de ce qu'un ami voit toujours mieux qu'un mari.

— Cela vient de ce que vous êtes aussi méchant qu'il est bon. Oui, il faut avoir un mauvais caractère pour disputer ainsi un peu d'air et de soleil à une captive; car notre campagne est une vraie prison, vous le savez bien. Allons, mon bon monsieur de Morsy, poursuivit-elle en donnant à sa voix l'inflexion la plus caressante, voulez-vous être aimable? voulez-vous que je croie à votre amitié et que j'y réponde par la mienne?

— Que faut-il faire? demanda le marquis avec une anxiété visible.

— Sourire d'abord, au lieu de prendre votre air de tuteur, répondit Mme Gastoul en souriant elle-même avec une grace séduisante; puis compatir aux faiblesses d'une pauvre femme folle de la danse, et qui serait désespérée de s'en aller avant la fin du bal. Vous ne savez donc pas que je viens d'acheter trois belles robes avec lesquelles je ne me trouve pas trop affreuse? Les garder pour le Limousin, ce serait un sacrilége, convenez-en. Est-ce que vous n'avez pas envie de les voir? Je suis sûre qu'elles vous plairont, et vous savez combien je tiens à votre suffrage? Vous voyez qu'il y aurait de la cruauté à me contrarier. C'est donc convenu : vous ne conseillerez plus à M. Gastoul de retourner à Limoges; et, s'il vous reparle le premier de cet odieux projet, vous userez de tout votre crédit pour l'en détourner. Cela vous sera facile, car il est plein de déférence pour vos avis. Vous ferez ce que je vous dis là, n'est-ce pas? Vous me le promettez?

Pour résister aux cajoleries de regard, d'accent et de sourire dont fut accompagnée cette demande, il fallait une insensibilité étrangère à l'ame tendre du marquis; et cependant, loin de se rendre, il hocha la tête en signe de refus.

— Votre langage confirme toutes mes craintes, dit-il d'un air morne : Paris a son attrait; mais un intérêt plus fort vous y retient, ne le niez pas; j'en suis sûr. Que votre mari soit aveugle, il ne m'appartient pas de l'éclairer; mais je ne veux pas non plus aider à le tromper.

Depuis le commencement de cette conversation, Mme Gastoul avait invoqué à plusieurs reprises la patience et la prudence, ces deux vertus jumelles si nécessaires aux femmes disposées à prendre le chemin de traverse. Pour ployer à la prière sa voix habituée au commandement, pour prodiguer ses plus gracieuses minauderies à l'homme qui s'arrogeait sur elle un droit de censure, toujours odieux lors même qu'il est légitime, mais particulièrement révoltant quand il semble usurpé, elle avait dû dompter la fougue naturelle de son caractère et imposer silence à son orgueil. Un peu lasse déjà de ce rôle, elle en fut entièrement dégoûtée après avoir entendu la déclaration sévère du marquis. D'autant plus irritée qu'elle venait de se montrer plus humble, elle éprouva une violence tentation de se venger, par quelque bonne égratignure, de son inutile patte de velours. Déjà un éclair brillait dans ses yeux, et la contraction sardonique de son sourire présageait une de ces réponses foudroyantes dont les

femmes ne sont jamais dépourvues lorsqu'on les pousse à bout. Par un héroïque effort, Mme Gastoul comprima l'explosion près d'éclater, et composant son visage au point de lui donner l'impassibilité d'une figure de marbre :

— J'ai quelques visites à faire avant dîner, dit-elle ; voudriez-vous me reconduire à ma voiture ?

Les conseils du marquis avaient été trop mal accueillis pour qu'il lui parût opportun de prolonger un entretien qu'il ne désespérait pas de renouer avec plus de succès dans un meilleur moment : il inclina donc la tête en signe d'obéissance, et se dirigea aussitôt vers l'entrée du jardin. Pendant ce trajet, aucune parole ne fut prononcée de part ni d'autre. En arrivant près du landau, Mme Gastoul quitta le bras du marquis et s'élança sur le marche-pied avec l'empressement d'un écolier qui, après avoir tâté de la férule, parvient à échapper à son pédagogue. Ce mouvement fit éclore un triste sourire sur les lèvres de M. de Morsy qui, avant de laisser fermer la portière, se pencha dans l'intérieur de la voiture.

— Vous me détestez ? demanda-t-il à voix basse.

— Pourquoi ne faites-vous pas ce que je veux ? répondit Mme Gastoul d'un ton boudeur.

— Ce que vous voulez ! le savez-vous bien vous-même ?

— Ce que je sais du moins à merveille, c'est qu'il m'est insupportable d'être contrariée ; et puisque vous prétendez être de mes amis, il me semble que vous devriez me témoigner plus de complaisance ; car, quand même vous me trouveriez un peu capricieuse, un peu étourdie..., ce n'est pas une raison...

Mme Gastoul hésitait à chaque mot, comme si quelque incident inattendu fût venu rompre le fil de ses idées, et le marquis remarqua qu'en lui parlant elle ne le regardait pas. Par un brusque mouvement il tourna la tête, et aperçut aussitôt M. d'Epenoy qui, depuis quelques instans, avait repris sa position derrière la grille. A cette vue odieuse il adressa un salut glacial à la jeune femme et rentra d'un pas rapide dans le jardin. Loin d'éviter sa rencontre, M. d'Epenoy vint au devant de lui, le sourire sur les lèvres.

— Je vous cherchais, dit ce dernier d'un ton dégagé ; je suis chargé d'une commission pour vous, et tout à l'heure j'ai oublié de m'en acquitter.

— Une commission ? dit le marquis en s'efforçant de paraître calme.

— C'est ma mère qui voudrait vous voir le plus tôt possible. Sans doute quelque négociation matrimoniale pour laquelle votre concours lui est nécessaire. Vous savez que, bon an mal an, ma mère fait sa douzaine de mariages. Je ne conçois pas que M. de Foy ne lui intente pas un procès en contrefaçon. Providence des veuves inconsolables et des filles sur le retour, lorsqu'elle n'a pas arrangé une entrevue, présidé à l'achat d'une corbeille ou discuté les préliminaires d'un contrat, il lui semble comme à Titus qu'elle a perdu sa journée. Elle voulait vous écrire ; mais comme elle sait que j'ai l'honneur de vous voir à peu près tous les jours, elle m'a chargé de vous présenter sa requête. Si vous voulez aller chez elle aujourd'hui, vous êtes sûr de la trouver.

— J'irai, répondit M. de Morsy d'un air distrait.

Pendant ce temps, la voiture de Mme Gastoul s'éloignait. Quand elle eut disparu, M. d'Epenoy, qui jusqu'à ce moment l'avait suivie du coin de l'œil ainsi que faisait de son côté son interlocateur, reprit la parole avec un accent de persiflage :

— Monsieur le marquis, dit-il, savez-vous que tout-à-l'heure vous avez fait bien des jaloux ? J'en connais plus d'un, moi le premier, qui enviaient votre place ; mais si j'en crois l'air rébarbatif dont vous m'avez accueilli, on eût été mal reçu à vous la disputer. Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous adresse ; je sens par moi-même que si j'avais l'honneur insigne d'être le chevalier d'une aussi charmante femme que Mme Gastoul, les adorateurs de sa beauté auraient peu à se louer de ma politesse ; mais hélas ! je ne serai jamais mis à pareille épreuve ; tant de gloire ne saurait être mon partage.

Indiscrétion d'amant ou vanterie de fat, M. d'Epenoy parlait des succès publics auxquels il devait renoncer, en homme amplement dédommagé par de mystérieuses victoires. Sous la fause humilité de son langage perçait une ironie triomphante qui semblait dire au marquis : A vous, vieillard, pour qui a passé l'âge de plaire, si la folie d'aimer vous dure encore, à vous le droit de donner officiellement le bras aux femmes dont vous seriez le père, et au besoin l'aïeul ; à moi, jeune homme, sûr de plaire quand je daigne aimer, à moi le droit de baiser en secret les belles mains dont vous ne toucherez jamais que les gants : à vous, respectable personnage, la confiance des maris, car vos cheveux gris leur disent que vous êtes sans conséquence ; à moi, charmant cavalier, leur jalousie, car la flamme de mes yeux leur apprend qu'ils ont en face un ennemi redoutable ; à vous, surveillant fâcheux mais impuissant, les soucis, le pédantisme et l'humeur chagrine du tuteur ; à moi, habile et intrépide amoureux, l'art d'endormir Argus et de fermer la gueule à Cerbère. A vous, dragon, la garde de la toison d'or ; à moi, Jason, sa conquête.

La bravade de M. d'Epenoy redoubla l'irritation du marquis, et peut-être allait-il répondre avec un emportement peu digne de la maturité de son âge, lorsqu'il en fut empêché par un troisième personnage qui se plaça sans façon entre les deux interlocuteurs ; c'était M. Gastoul.

— Eh bien ! et ma femme ? dit ce dernier d'un air d'étonnement.

— Mme Gastoul avait des visites à faire, répondit M. de Morsy ; je viens de la quitter. Vous n'êtes donc pas resté à la chambre jusqu'à la fin de la séance ?

— Ma foi ! j'en ai assez comme ça. Des phrases, et puis des phrases, et toujours des phrases ! Point d'idées, point de logique, point de synthèse ! — Bonjour, monsieur d'Epenoy ; vous vous portez bien ?

— A merveille, monsieur ; et vous-même ? répondit le jeune homme qui n'avait pas attendu cette interrogation pour saluer avec toute la prévenance imaginable le mari de la femme qu'il courtisait.

— Les plus simples élémens de la matière méconnus ou ignorés ! continua le candidat à la députation, en médisant sans scrupule de ses futurs confrères ; et l'on appelle cela discuter ! Au surplus, marquis, je n'ai pas vu mon homme, qui est au Palais, à ce qu'on m'a dit. C'est donc encore une fois partie remise.

— Messieurs, vous avez peut-être à causer d'affaires, dit M. d'Epenoy, je ne veux pas vous gêner.

— Ah ! je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire, reprit M. Gastoul en le retenant par le bras au moment où il s'éloignait. Si vous n'avez rien de mieux à faire ce soir, venez donc aux Français ; nous causerons. Mme Gastoul a fait louer une loge, et il y aura une place pour vous. Loge de première galerie, n° 2.

A ce trait de mari, M. de Morsy joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Accepté ! dit avec empressement M. d'Epenoy, qui s'éloigna en riant sous cape.

— Qu'avez-vous donc ? demanda M. Gastoul au marquis ; souffrez-vous quelque part ? vous voilà tout pâle !

M. de Morsy était pâle, en effet ; mais c'était de colère. Mécontent de Mme Gastoul, outré contre le jeune d'Epenoy, la sottise caractéristique par où venait d'éclater l'aveuglement conjugal de l'homme aux besicles avait mis le comble à son courroux. Peu s'en fallut qu'à l'exemple de Louis XIV, il ne jetât sa canne, de peur de succomber à la tentation de s'en servir, procédé qui, de célibataire à mari, eût été tout aussi blâmable que de roi à gentilhomme. Résistant à cette démangeaison incongrue, le marquis sentit que sa patience était épuisée, et il ne voulut pas s'exposer à de nouvelles épreuves.

— Adieu, dit-il brusquement, j'ai aussi des visites à faire.

A ces mots, il s'élança hors du jardin, sans égard pour les réclamations de M. Gastoul, qu'il laissa un peu surpris de ce départ précipité.

Mme d'Epenoy, chez qui se trouvait appelé le marquis de Morsy, était sa contemporaine, à quelques années près qu'elle avait de plus que lui. Contre l'ordinaire, elle avait pris son parti de vieillir avec plus de résignation qu'il n'en montrait lui-même ; contre l'ordinaire encore, elle ne se croyait pas obligée d'expier, par les austères minuties de la vie dévote, les plaisirs d'une jeunesse qui, au dire de quelques personnes sans charité, avait brillé sous le consulat d'un éclat un peu profane. Chez elle, l'oratoire n'avait pas hérité du boudoir. Les pratiques pieuses, seul intérêt que conservent vers leur déclin tant d'existences féminines, n'occupaient dans la sienne qu'une place assez exiguë ; elle paraissait s'en acquitter par convenance plutôt que par conviction. On ne la voyait à l'église que les dimanches ; elle n'était d'aucune confrérie, et le nom de son confesseur restait inconnu ; aussi, aux yeux de sa société habituelle, passait-elle pour un esprit fort, témérité qui ne profite guère aux femmes de cinquante ans, mais qui, dans ce cas particulier, rencontrait une indulgence presque universelle et si peu ordinaire, qu'il n'est pas inutile d'en expliquer les raisons.

Si Mme d'Epenoy n'accordait aux choses de la vie future qu'une application peu fervente, en revanche elle apportait au maniement des intérêts mondains un goût ardent et infatigable. Homme, elle eût abordé la politique ; comme M. Gastoul, elle aurait brigué la députation, et peut-être fût-elle devenue ministre ; femme, elle exerçait l'activité de son esprit dans une sphère moins retentissante, mais non moins animée. Depuis que la jeunesse évanouie, et avec elle la beauté, lui avait fermé la carrière de la coquetterie, acceptant philosophiquement cette mise en retraite, elle avait formé un établissement nouveau sur un terrain approprié à son âge. Sans parler du soin d'une fortune assez considérable, qu'elle administrait avec une vigilante économie dont on connaîtra bientôt la cause, on la voyait sans cesse occupée d'autant d'affaires qu'il s'en traite dans l'étude d'un avoué en crédit. Appartenant à l'ancien régime par son père mort en émigration, et au nouveau par son mari tué à Montmirail, elle avait dans les deux camps des amis qu'elle accueillait avec une impartiale bienveillance. Exempte de préjugés et indépendante par caractère, elle inclinait sans doute vers les opinions progressives plus que vers les croyances rétrogrades ; mais la sûreté de son goût maintenait dans ces justes bornes cette propension à marcher du même pas que le siècle. Elle savait qu'un peu de retard et même de résistance ne messied pas aux vieillards, et que, trop peu ingambes pour le rôle d'éclaireurs, leur place est l'arrière-garde. Après avoir trouvé moyen dans sa jeunesse d'être coquette avec approbation et privilége du monde où elle vivait, Mme d'Epenoy n'était pas femme à se brouiller avec lui vingt ans plus tard pour de puériles dissidences ; elle habillait donc irréprochablement la hardiesse un peu virile de ses idées, et, selon l'usage des gens habiles, faisait passer le fond à la faveur de la forme. Grace à cette conduite pleine de mesure, Mme d'Epenoy, qui habitait la rue de Grenelle-Saint-Germain, avait conquis dans la société assez peu tolérante qu'elle voyait d'habitude, une position exceptionnelle dont on eût difficilement trouvé un second exemple.

Indévote et libérale, ce double péché qui eût accablé tout autre, lui était pardonné par les plus rigides; il semblait que ses erreurs échappassent de droit à toute censure, et fussent couvertes d'une indulgence plénière.

Mais la science du monde que déployait Mme d'Epenoy en toute circonstance n'avait pas établi seule la considération et l'on pourrait dire l'ascendant dont elle jouissait dans un assez grand nombre de maisons. Une cause plus efficace, puisqu'elle était fondée sur l'intérêt personnel, lui assurait partout un accueil empressé et affermissait son crédit; c'était le profit presque certain qu'on tirait de son commerce. Son ancien désir de plaire s'était transformé au lieu de s'éteindre; les affections qu'elle ne pouvait plus conquérir par la beauté, elle les recherchait par la prévenance. Véritablement dévouée à ses amis, elle aimait à rendre service aux indifférens mêmes; mais en obligeant, elle obéissait moins à l'inclination naturelle d'un caractère officieux qu'à la sollicitation d'un esprit actif qui lui rendait pénible le repos. Par cette double raison, sa bienveillance était infatigable, et ce n'était jamais en vain qu'on y avait recours.

Mme d'Epenoy se trouvait en excellente position pour satisfaire son humeur serviable; fort répandue sous l'Empire et la Restauration, elle conservait des relations avec beaucoup d'hommes influens de ces deux époques, et, comme nous l'avons dit, par sa naissance et son mariage elle avait un pied dans l'ancien régime et l'autre dans le nouveau. Son crédit s'exerçait sur ces deux terrains avec une assiduité presque égale; tel qui l'avait rencontrée le matin dans le salon d'attente d'un ministre, prête à solliciter quelque faveur pour un protégé dévoué au gouvernement de juillet, pouvait la retrouver le soir dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, plaidant la cause d'un réfugié espagnol ou d'un prisonnier vendéen. Légitimiste, juste-milieu, républicain étaient égaux devant son patronage qui, à l'instar du soleil, ne faisait acception de personne et luisait pour tout le monde.

De ce qu'on vient de lire il est facile de conclure que Mme d'Epenoy possédait une clientèle nombreuse; d'ailleurs le ministère bienveillant qu'elle aimait à remplir n'eût-il eu qu'une seule branche, la principale, il est vrai, son activité y eût surabondamment trouvé de quoi se tenir en haleine. Cette branche, couverte de haut en bas de feuilles vertes parfois, mais plus souvent jaunissantes, était celle dont avait parlé assez irrévérencieusement M. d'Epenoy dans sa conversation avec le marquis de Morsy.

Ainsi que la plupart des femmes qui ont accompli leur destinée en connaissant l'amour et la maternité, Mme d'Epenoy éprouvait une compassion sincère pour les créatures qu'un sort injuste semble condamner à ignorer toujours l'un et l'autre. Le célibat, dont les hommes tirent quelquefois un assez bon parti, lui paraissait pour son sexe un état anormal, affligeant, presque ridicule; et comme un apitoiement stérile ne convenait pas à la vivacité de son tempérament, à la vue du mal, elle songeait d'abord au remède. Les veuves disposées à convoler en secondes noces trouvaient en elle encouragement et assistance; elle s'intéressait chaudement aux filles sans fortune ou sans attraits, dont l'une ou l'autre de ces défectuosités rendait l'établissement difficile; mais c'est surtout à faire refleurir conjugalement les demoiselles montées en graine qu'elle employait la ferveur de ses bons offices. La position de cette dernière classe la touchait particulièrement, et ses droits à un tour de faveur lui semblaient d'autant plus incontestables qu'ils étaient fondés sur l'ancienneté.

— Les pensionnaires ont un avenir, et les veuves un passé, disait-elle quelquefois; à la rigueur, elles peuvent attendre, car avec l'espoir ou le souvenir, leur condition est supportable; mais quelle patience prescrire aux vieilles filles qui n'ont, pour se résigner au présent, ni les consolations de la mémoire, ni les illusions de l'espérance?

Conformément à cette distinction équitable, Mme d'Epenoy divisait ses protégées en trois catégories, et, quoique également dévouée à chacune, elle s'occupait surtout de celle où l'ennui du célibat, combiné avec la maturité de l'âge, constituait ce qu'elle nommait, en riant, un cas d'urgence. Selon elle, cette urgence commençait à poindre à vingt-cinq ans; à trente ans elle devenait impérieuse; à trente-cinq, pour emprunter aux légistes une locution de leur argot, il y avait péril en la demeure; à quarante ans, enfin, la demoiselle à marier passait à l'état d'ame du Purgatoire. Lorsqu'à force de démarches et de négociations, Mme d'Epenoy était parvenue à tirer de la gehenne où il languissait un des membres de cette dernière subdivision, elle éprouvait l'orgueil que dut ressentir Louis XIV en plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne; orgueil plus juste encore, il faut le dire; car d'un prince à une couronne il y a moins loin que d'une fille deux fois majeure à un bouquet de fleurs d'oranger.

D'après ce qu'on sait maintenant du caractère de Mme d'Epenoy, il est inutile d'ajouter qu'elle conformait sa conduite, à l'égard du sexe masculin, aux combinaisons d'hyménée dont elle était occupée sans relâche. Elle accordait peu d'attention aux hommes mariés; car, la bigamie étant interdite, il n'y avait rien à tirer d'eux. Ils ne reprenaient à ses yeux un peu de valeur que quand, pères de famille, ils possédaient sous leur autorité plus ou moins de jouvenceaux habiles à contracter mariage. Mais autre chose était des célibataires; quel que fût leur âge, adolescens sortis la veille des bancs de l'école, ou barbons en puissance de gouvernante, pourvu que la fortune ne les eût pas traités en marâtre, elles les regardait comme lui appartenant par droit de poursuite, tout aussi légitimement que le lièvre appartient au chasseur, ou le bâtiment d'une nation ennemie au corsaire muni de ses lettres de marque.

La manière dont Mme d'Epenoy chassait aux maris participait du magnétisme; autour d'elle s'épandaient je ne sais quelles vapeurs conjugales qui finissaient par atteindre au cerveau les célibataires les plus récalcitrans. Nul ne traversait impunément cette atmosphère; d'abord le danger restait inaperçu; mais bientôt, à mesure que l'habile femme vous attirait dans son intimité, on se trouvait pris par une sorte de courant électrique non moins irrésistible que celui de la montagne d'aimant dans le conte des *Mille et une Nuits*, et l'on sentait ses plus fermes résolutions de vivre et mourir garçon s'envoler clou à clou, ferrure après ferrure. Que si l'on échappait à ce péril, on n'était pas sauvé pour autant.

Animée par la résistance, Mme d'Epenoy redoublait son attaque; jusque-là elle avait procédé par détour et par insinuation plutôt que par agression directe; mais alors, selon son expression énergique, elle ouvrait franchement son feu; feu terrible sous d'inoffensives apparences! Feu de filles et de veuves, feu de brunes et de blondes, feu de mineures et de majeures! Elle avait de tout dans ses caissons, même des héritières. Le moyen de se tirer sain et sauf de cette mitraille!

Grace à sa connaissance du cœur humain, à son esprit ingénieux, à sa persévérance infatigable; grace, en un mot, à des talens supérieurs qui eussent honoré un diplomate de premier ordre, Mme d'Epenoy réussissait souvent dans le charitable ministère qu'elle avait adopté. Elle y obtenait même de temps en temps des résultats dont elle demeurait étonnée la première, et qu'elle qualifiait de fabuleux. On voit combien étaient en réalité légitimes ses droits au titre de providence des demoiselles à marier, qu'en riant lui avait décerné son fils. Il ne s'écoulait pas de jour sans qu'elle ne cherchât à le mériter encore davantage. Récompensée par la satisfaction un peu vaniteuse que laisse le succès, quelquefois même par la reconnaissance de celles qui lui devaient leur établissement, elle recueillait en outre un autre fruit qui seul lui eût paru un bénéfice suffisant: elle employait sa vie; problème dont la difficulté augmente à mesure qu'approche la vieillesse, et surtout difficile à résoudre pour les femmes aimables qui, ayant chanté tout l'été, se trouvent, comme la cigale, dépourvues d'autant quand la bise est venue.

Les amis de Mme d'Epenoy prétendaient qu'il leur était aussi impossible de se la représenter sans l'accompagnement obligé d'une cliente à pourvoir qu'il le serait à un artiste de peindre Jupiter sans barbe ou Cupidon sans ailes. Cette assertion un peu satirique était pleinement justifiée au moment où a commencé ce récit, par un colloque confidentiel qui avait lieu rue de Grenelle-Saint-Germain, entre Mme d'Epenoy en personne et une autre femme couchée sur la liste indubitablement.

Le lieu où se passait cette conférence était un petit salon assez bas d'étage, et tendu d'un papier gris, à bordures veloutées, qui ne se recommandait ni par sa fraîcheur, ni par son élégance. Les meubles dont il était garni semblaient y être à l'étroit. La pendule et les candélabres étaient trop grands pour la cheminée; les tableaux touchaient au plafond; un canapé masquait une porte, tant il était disproportionné à l'exiguité du local. Ces meubles évidemment avaient appartenu à un appartement plus vaste, et sans doute une même raison d'économie, en le réduisant, les avait conservés. Mais, si mesquin et si suranné que parût ce salon, comparé aux magnificences des ameublemens modernes, il avait ses habitués et surtout ses habituées, dont l'assiduité ne le cédait en rien à celle que montraient au lever du grand roi les courtisans de l'Œil de-Bœuf. Ce fait n'a pas besoin de commentaires, puisqu'on sait déjà qu'au coin de cette cheminée étroite, sur les rosaces de ce tapis fané, à l'abri de ce paravent mystérieux, fonctionnait une des plus intéressantes industries de la vie sociale: une fabrique de mariages!

Mme d'Epenoy était assise sur une vaste bergère, les pieds sur les garde-feu et le coude sur une petite table où l'on apercevait pêle-mêle un journal, une tabatière, des lunettes, une boîte de pâte de jujube; le tout sous la garde d'un chat qui dormait. La vivacité de son regard, ses traits réguliers et l'agrément que conservait son sourire, témoignaient de son ancienne beauté, tandis que la franche exhibition de ses cheveux gris et la simplicité de sa toilette disaient avec quelle résignation, sans arrière-pensée, elle avait accepté son rôle de vieille femme.

En face de Mme d'Epenoy siégeait au bord d'un fauteuil, dans l'attitude la plus perpendiculaire, un être en qui l'on était obligé de reconnaître aussi une femme, en raison du châle, de la robe et des autres attributs peu virils dont se composait sa parure, mais qui aurait pu adopter le vêtement masculin sans qu'il fût venu à l'esprit de personne de soupçonner la fraude. Cette créature ossue et mal équarrie avait de gros traits enlaidis par une physionomie chagrine; son teint rougeaud à l'état ordinaire s'enflammait en cas d'émotion, et sa large figure alors ne ressemblait pas mal à un bassin de cuivre rouge. Le fût de la colonne ne dédommageait pas du chapiteau; mais, indemnité insuffisante, au contraire de la statue du songe de Nabuchodonosor, qui avec sa tête d'or et sa poitrine d'argent péchait par la base, cet ensemble disgracieux se terminait par d'assez jolis pieds; aussi les méchans disaient-ils que, de toute la personne de Mlle Alphonsine du Boissier, c'était ses pieds qu'on voyait d'abord, tant, assise ou debout, elle manœuvrait savamment pour attirer sur eux les yeux du public. Nous achèverons ce portrait par une observation qui nous semble indispensable, en disant que l'original n'avait plus que quelques années à parcourir pour prendre place au rang des ames du Purgatoire.

C'est à prévenir cette catastrophe que travaillait principalement Mme d'Epenoy depuis quelque temps; et quoique ses efforts eussent obtenu peu

de succès, elle y persévérait avec un entêtement admirable. Plus l'établissement de sa protégée rencontrait de difficultés, plus elle prenait à cœur de le conclure; car l'amour propre avait fini par joindre son aiguillon à celui de la bienveillance, et la non réussite de ses premières démarches ayant eu quelque retentissement, elle se faisait un point d'honneur de fermer la bouche aux mauvais plaisans par une victoire. En un mot, le mariage de Mlle du Boissier était devenu l'idée fixe de Mme d'Epenoy, à qui souvent, en causant avec ses intimes de choses étrangères à ce sujet, il échappait de dire d'un air rêveur :

— Tout cela est fort bien; mais ça ne nous trouve pas un mari pour cette pauvre Alphonsine.

Avec les gens dont la discrétion lui était connue, elle terminait la conversation par cette phrase non moins inévitable que le *delenda Carthago* de Caton, ou le vote du général Bertrand pour la liberté illimitée de la presse :

— Aidez-moi donc à marier cette pauvre Alphonsine.

En dépit de la criée désespérée dont elle était l'objet, Mlle du Boissier n'avait pas encore rencontré le généreux mortel qui devait l'élever au rang de femme. Peut-être fallait-il attribuer aux ennuis de cette longue attente la mauvaise humeur que trahissait ordinairement son visage, et qui au moment dont il s'agit offrait un caractère d'abattement ou plutôt de consternation.

Le silence durait depuis quelques instans dans le salon de Mme d'Epenoy. La maîtresse du logis jouait du piano sur sa tabatière, et regardait à la dérobée la demoiselle ultra-majeure qui, les yeux baissés, se tenait sur son fauteuil, raide et immobile, comme la femme de Loth après sa métamorphose.

— Que voulez-vous, mon enfant? dit enfin la vieille dame avec un accent de commisération, c'est désagréable, je l'avoue; et puisque M. Ferrand vous aurait convenu, il est doublement fâcheux que vous ne lui conveniez pas; mais aussi quelle idée de venir à cette entrevue en manches plates?

— Mais, madame, c'est la mode, répondit Mlle du Boissier en relevant la tête.

— Il est une chose plus importante encore que la mode, c'est le goût. Je n'attaque pas les manches plates; mais elles ne conviennent qu'aux femmes dont le buste et les bras sont irréprochables.

— Il me semble...

— Il vous semble, ma chère Alphonsine, que vous êtes sans défauts; nous nous faisons tous plus ou moins d'illusions sur ce chapitre-là; je vous apprendrai, moi qui ai le droit de tout vous dire, qu'un peu d'art ne vous est pas tout à fait inutile; avec des manches raisonnables, vous n'auriez pas fourni à M. Ferrand l'occasion d'exercer son esprit satirique, et peut-être le mariage serait-il conclu maintenant.

— Ce sont donc ces malheureuses manches qui lui ont déplu? demanda Mlle du Boissier en étouffant un soupir.

— Pas précisément les manches.

— Quoi donc alors?

— Il est inutile de s'arrêter sur ce sujet: c'est une affaire finie, et le mieux est de n'y pas penser.

— Je vous en prie, répondez-moi; je tiens beaucoup à savoir ce qu'a pu vous dire ce monsieur.

— Rien d'offensant pour vous; je ne l'aurais pas souffert. Il s'agit d'une simple plaisanterie.

— Ah! une plaisanterie...

— D'assez mauvais goût; mais ce n'est pas par la légèreté de l'esprit que brillent ces messieurs de la Faculté.

— Enfin, il vous a dit...

— Eh bien! il m'a dit... Mais n'allez pas vous fâcher. Vous savez que tous les médecins sont un peu matérialistes; celui-ci paraît tenir beaucoup à la forme. Peut-être l'habitude de tout observer du point de vue médical influe-t-elle sur son goût, et il est possible que son antipathie pour la maigreur vienne de ce qu'il la juge incompatible avec une santé robuste.

— Il vous a dit... répéta Mlle Alphonsine d'une voix saccadée.

Malgré sa bonté naturelle, Mme d'Epenoy n'était pas exempte d'un secret penchant à la moquerie, que légitimait d'ailleurs en ce moment son titre de protectrice.

— Eh bien! ma chère enfant, puisque vous voulez tout savoir, répondit-elle en retenant un sourire, M. Ferrand m'a dit qu'ayant achevé depuis fort longtemps toutes ses études en médecine, il ne se souciait pas de commencer un cours d'ostéologie.

L'indignation produisit sur le visage de Mlle du Boissier l'effet du soufflet sur la braise. Enflammée jusqu'aux oreilles, la fille à marier essaya d'un rire dédaigneux.

— Et moi, dit-elle, je ne me soucie pas davantage d'épouser un gros homme mal élevé, qui a le nez rouge et sent le tabac. Il m'avait déplu au premier aspect; si je ne vous l'ai pas dit tout de suite, c'est qu'après la peine que vous aviez prise, je craignais de vous désobliger.

— Tout cela est à merveille, reprit Mme d'Epenoy en passant la main sur le dos du chat qui venait de s'éveiller; mais je commence à croire à quelque maléfice dont vous êtes la victime sans vous en douter. Ce matin je calculais les partis avec qui je vous ai mis en rapport depuis cinq ans, et je suis restée effrayée du chiffre. Vingt-sept ou vingt-huit! Jamais chose pareille ne m'est arrivée.

— Mais, madame, ce n'est pas ma faute, fit observer Mlle Alphonsine d'un air mélancolique.

— Je sais du moins que ce n'est pas la bonne volonté qui vous manque. A qui manque-t-elle? Mais cela ne suffit pas. Dans votre position il faut un certain entregent dont, par malheur, vous êtes tout à fait dépourvue, et que mes conseils n'ont pas encore réussi à vous donner. Si vous étiez très jeune, très riche et très jolie, cela irait tout seul, et vous n'auriez pas besoin de chercher à plaire; mais à trente-six ans...

— Trente-cinq, madame.

— Peu importe; avec 80,000 fr. de dot tout au plus et un physique... ni bien ni mal, vous devez être aimable, fort aimable. Je ne prétends point dire que vous ne l'êtes pas; mais il s'agit de l'être avec intelligence et à propos.

Mme d'Epenoy avait été trop aimable elle-même dans sa jeunesse pour qu'on lui contestât le droit de professer l'art de plaire. Sûre d'être religieusement écoutée, elle aspira lentement une prise de tabac et s'étendit dans sa bergère d'une façon un peu doctorale.

— Ma chère enfant, dit-elle ensuite en montrant du doigt une console, vous voyez cette urne? Si vous vouliez la soulever, par où la prendriez-vous?

— Par l'anse, répondit Mlle du Boissier du ton d'une pensionnaire récitant sa leçon.

— A merveille. C'est aussi par là qu'il faut prendre les hommes. Tous ont une anse, un faible, un goût dominant, une passion, une manie, si vous l'aimez mieux. Nous autres femmes nous donnons prise également, mais d'une manière presque uniforme, par la vanité ou par le cœur; tandis que chez les hommes le côté faible varie à l'infini, en raison de la multiplicité des positions qu'ils peuvent occuper et qui nous sont interdites. Je vous ai déjà expliqué cela fort souvent. Peine perdue! Dans nos vingt-sept ou vingt-huit entrevues, vous est-il arrivé une seule fois de la découvrir cette anse providentielle, et de la saisir net, de façon à enlever le mariage d'un tour de main? Jamais. Loin de là, vous semblez prendre à tâche de faire tout le contraire de ce qui serait convenable; et cependant ce ne sont pas les avertissemens qui vous ont manqué. Pour ne citer qu'un fait, rappelez-vous la dernière de vos entrevues; pas celle-ci, celle d'il y a trois mois, avec monsieur... monsieur...

— M. de Biancourt, dit la fille à marier, d'une voix dolente.

— C'est cela, M. de Biancourt. Je vous annonce un homme grave, fatigué du monde, qui, par suite de malheurs domestiques éprouvés du vivant de sa première femme, a pris la coquetterie en horreur et tient avant tout aux qualités sérieuses et solides; votre leçon faite en commençant par A et en finissant par Z, me voilà tranquille et persuadée que cette fois tout ira bien. Vous arrivez; que vois-je entrer? une danseuse habillée pour le bal! des fleurs dans les cheveux, une garniture de point d'Angleterre, une robe écourtée outre mesure, afin de mettre en évidence vos pieds, dont, par parenthèse, vous abusez; des camées, des broches, un bracelet! que sais-je? tout un magasin de bijouterie! Vous n'aviez pas fait trois pas dans le salon, qu'au froncement de sourcils de M. de Biancourt, j'avais jugé votre cause perdue. Observez que c'était un excellent parti, très débonnaire malgré son air dur, et qu'une fois mariés vous en auriez fait au besoin tout ce qu'en avait fait la défunte; seulement, il fallait ne pas l'effaroucher.

— Vous avez raison, madame, dit Mlle du Boissier d'un air pincé; mais je n'ai point de regret de cette maladresse; car si ma toilette n'a pas eu le bonheur de plaire à M. de Biancourt, en revanche, sa personne et sa conversation m'avaient considérablement déplu, et je ne puis que m'applaudir de n'être pas aujourd'hui sa femme.

— En vérité, ma chère, il est impossible de prendre plus fièrement son parti, reprit avec un sourire moqueur Mme d'Epenoy; je suis persuadée que, si nous passions en revue tous les hommes qui ont décliné le bonheur de vous appartenir, pas un seul ne trouverait grâce à vos yeux; cependant plus d'une fois je vous ai entendue tenir un langage moins superbe. Je me souviens même qu'en général, pour ne pas dire toujours, vous trouviez ces messieurs fort bien; et je prendrai la liberté de croire, malgré vos dédains d'aujourd'hui, qu'en cas de demande de n'importe lequel d'entre eux, cas qui, à mon grand regret, ne s'est pas présenté, un refus aurait eu de la peine à sortir de votre bouche.

— Mon Dieu! madame, vous croyez donc que j'ai bien envie de me marier? demanda Mlle Alphonsine, dont les joues s'empourprèrent de nouveau.

— Pourquoi? dit la vieille dame qui se redressa dans sa bergère, et fixa sur sa protégée un regard d'étonnement ironique.

— En tout cas, si je cherche à m'établir, c'est uniquement parce que dans le monde les demoiselles n'ont pas une position convenable, ou plutôt n'en ont pas du tout; mais quant au mariage en lui-même, je puis bien vous jurer que si je ne consultais que mon goût....

— Vous resteriez fille?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de si attrayant dans le commerce d'un homme, le plus souvent grossier, vulgaire, inintelligent, et toujours égoïste.

Mme d'Epenoy se pencha en avant, et baissant la voix comme si elle eût craint d'être entendue de quelque tiers invisible :

— Ma chère amie, dit-elle, nous sommes entre nous, et vous savez que je ne vous trahirai pas; ainsi donc dégonflez-vous, épanchez ce que

vous avez sur le cœur, cela fait du bien; mais ne répétez jamais devant d'autres ce que vous venez de me dire.

— Pourquoi donc, madame?

— Parce qu'en public, s'il est bon souvent de cacher ses désirs, on ne doit jamais les calomnier.

— Je ne dis que ce que je pense.

— Je veux vous croire; mais d'autres seraient plus incrédules. En vous entendant maltraiter ainsi ces pauvres hommes, ils se rappelleraient peut-être le renard de la fable et penseraient que vous trouvez le mariage trop vert.

Mme d'Epenoy se renfonça dans sa bergère et prit une nouvelle prise de tabac qu'elle aspira d'un air passablement sardonique, tandis que Mlle Alphonsine, les joues plus flamboyantes que jamais, se mordait les lèvres jusqu'au sang. Ce n'était pas la première fois qu'un orage semblait près d'éclater entre la patronne et la cliente. Celle-ci avait souvent besoin d'une patience que son tempérament rendait très méritoire, pour supporter sans y répondre les moqueries par lesquelles la vieille dame lui faisait payer ses bons offices. En ces occasions, malgré son secret courroux, elle gardait un prudent silence; car, se brouiller avec sa protectrice, autant eût valu renoncer au mariage; mais pour nous servir d'une locution énergique dans sa vulgarité, il est permis de croire que le diable n'y perdait rien. Quant à Mme d'Epenoy, tout en remuant le ciel et la terre pour trouver un mari à *cette pauvre Alphonsine*, elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir au fond. Elle éprouvait à son égard un sentiment analogue à la mauvaise humeur qu'inspire à un négociant la vue de marchandises sans débit et vieillies dans sa boutique.

— Pendant le temps qu'elle m'a fait perdre, j'en aurais marié douze autres, se disait-elle parfois avec dépit.

En ces momens-là Mlle de Boissier était mal venue à protester de son antipathie pour les hommes et de son indifférence en matière de mariage. Un sarcasme plus ou moins acéré ne tardait pas à lui fermer la bouche; mais la bonté du caractère reprenant bientôt le dessus, Mme d'Epenoy n'épargnait rien pour guérir la blessure que venait de recevoir l'amour-propre de sa protégée, et c'est en redoublant d'efforts pour lui trouver enfin un mari, qu'elle cherchait à la lui faire oublier.

Après un court silence, Mme d'Epenoy reprit la parole avec un accent d'enjouement :

— Allons, mon enfant, ne boudez plus. La moue enlaidit les plus jolies femmes. Napoléon et Louis XVIII avaient leurs coups de boutoirs; j'ai aussi les miens qu'il faut me pardonner en faveur de mes bonnes intentions. Je vous promets de redoubler de zèle et de ne pas prendre de repos que vous ne soyez convenablement établie. Soyez sûre que nous en viendrons à bout et que vous n'aurez pas perdu pour attendre un peu; seulement j'ai un avis à vous donner, ou plutôt une opinion à vous soumettre.

— Je vous écoute, madame, répondit Mlle du Boissier, un peu calmée par ces dernières paroles.

— Jusqu'à présent vous n'avez pas voulu entendre parler d'un mari qui eût plus de quarante-cinq ans, et encore que de sermons pour arriver là! Il y a deux ans il vous faillait un époux de votre âge; plus tard, vous avez permis qu'il eût quarante ans; aujourd'hui vous êtes plus raisonnable; mais il faudrait l'être tout-à-fait. Si vous m'en croyez, nous reculerons encore un peu la limite.

— A moins d'épouser un vieillard!

— A cinquante ans, un homme n'est pas encore un vieillard.

— Cinquante ans! s'écria Mlle Alphonsine avec un accent où éclatait l'antipathie qu'éprouvent presque toutes les filles d'un certain âge pour les hommes sur le retour; antipathie que ceux-ci, chose pénible à dire, leur rendent religieusement.

Mme d'Epenoy laissa échapper un signe d'impatience.

— Allez-vous retomber dans vos chimères? dit-elle d'un ton un peu vif; faut-il vous répéter mille fois la même chose? Je vous l'ai dit : la présomption de ces messieurs est si grande qu'à l'égalité d'âge ils se croient beaucoup plus jeunes que nous, et tel homme de cinquante ans, que je pourrais citer, aurait peut-être l'impertinence de vous trouver trop vieille; c'est odieux, c'est révoltant, mais c'est ainsi. Prenez donc le monde comme il est, et n'attendez pas de ses préjugés une exception en votre faveur. Pour vous, je dois le dire, un jeune mari n'est qu'un rêve, et je croyais que M. Gastoul vous avait complétement éveillée.

Au nom de M. Gastoul un éclair de haine étincela dans les yeux verdâtres de la demoiselle à marier et ses lèvres frémirent comme si elle se fût préparée à mordre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit-elle avec une indifférence affectée.

— Ah! ma chère, permettez, répartit Mme d'Epenoy, qui, trouvant son élève peu docile à ses leçons, reprenait peu à peu vis-à-vis d'elle le ton de l'ironie; si vous n'avez pas de mémoire, j'en ai, moi; puisque vos souvenirs sont en défaut, je vais mettre les miens à votre service.

Il y a quatre ans, vous ne vous occupiez que de M. Gastoul; vous en parliez sans cesse, et il ne pouvait aller nulle part sans qu'on vous y vit arriver aussitôt. Pour les moins clairvoyans, il était avéré que vous aviez conçu le projet formel de lui plaire et de l'épouser. C'eût été fort bien joué assurément, puisqu'il a de la fortune, du talent et cinq ou six ans de moins que vous. Par malheur vos bonnes dispositions à son égard n'ont été récompensées que par l'ingratitude la plus noire. Cet homme sans savoir-vivre n'a-t-il pas osé plaisanter publiquement des intentions qu'on vous supposait, et, pour comble d'impertinence, ne s'est-il pas permis, il y a trois ans, d'épouser une femme jeune, charmante, bien née et qui lui a apporté en mariage trois ou quatre cent mille francs? En vérité, voilà un procédé indigne, et à votre place j'en garderais une éternelle rancune!

Cette dernière recommandation était superflue, à en juger par l'expression vindicative qui, au seul nom de M. Gastoul, s'était peinte sur la physionomie de Mlle Alphonsine; mais le persiflage de Mme d'Epenoy irrita au vif la blessure incurable dont souffrait depuis quatre ans l'amour-propre de la fille à marier. Ce fut d'une voix altérée par une colère contenue avec peine que celle-ci prit la parole pour répondre.

— Il est indubitable que Mme Gastoul est plus jeune que moi, plus riche que moi, plus belle que moi; qu'elle possède autant d'avantages que je puis avoir de défauts, et que je gagnerais beaucoup à lui ressembler; pourtant, tout considéré, j'aime autant lui laisser ses moyens de plaire et rester comme je suis.

— Toujours la fable du renard! dit Mme d'Epenoy en souriant malignement.

Mlle du Boissier sourit à son tour d'une manière méprisante.

— Si je ne suis pas riche, reprit-elle, si je ne suis pas jolie, si je ne suis pas de la première jeunesse, du moins je n'ai point d'intrigues.

Dans son irritation, la demoiselle à marier ne s'apercevait pas que la pierre dont elle voulait lapider Mme Gastoul frappait droit à la tête sa protectrice. Celle-ci toutefois n'eut pas l'air de voir dans cette accusation une personnalité, et elle répondit tranquillement :

— Voulez-vous dire par là que Mme Gastoul trompe son mari?

Ah! le pauvre homme, s'écria Mlle Alphonsine, avec une insultante pitié.

— Ecoutez, ma chère, reprit la vieille dame d'un ton sérieux, que vous haïssiez M. Gastoul, qui n'a pas eu l'honnêteté de tomber amoureux de vous, je comprends cela et je l'excuse; mais sa femme ne vous a rien fait et cependant vous la détestez plus encore que lui peut-être; vous ne manquez pas une occasion d'en dire du mal, ce qui est à la fois une méchanceté et une maladresse : une méchanceté, en ce que la conduite de Mme Gastoul ne motive certainement pas vos attaques; et une maladresse, car qui dit critique dit presque toujours envie.

— Moi, envieuse de cette femme! ah! madame!

— Cette femme, comme vous avez la politesse de la nommer, est jeune, charmante, spirituelle, dit on, fort recherchée dans le monde, et il y a là de quoi faire sécher de dépit certaines personnes. Au fait, qu'avez-vous à lui reprocher?

— Moi, rien du tout, dit Mlle du Boissier en traînant la voix avec affectation, pas la moindre des choses; seulement je doute que son mari puisse en dire autant.

— Mais c'est un acte d'accusation en règle! Voyons, mademoiselle du ministère public, expliquez-vous. On m'a dit que mon fils s'occupait beaucoup de cette dame; est-ce à cela que vous voulez faire allusion? En ce cas, pas de conjectures, pas de suppositions, pas d'ouï-dire; des faits et des preuves. Maintenant vous êtes trop avancée pour reculer; parlez donc, je vous écoute...

L'accent vif et un peu brusque de Mme d'Epenoy indiquait l'éveil de sa curiosité. Ses yeux pétillans d'impatience semblaient vouloir arracher de la bouche de Mlle Alphonsine les paroles qui tardaient à en sortir. Avant de dépecer, à tort ou à raison, la réputation de la femme qu'elle détestait, la fille à marier sourit bénignement, comme les chats font patte de velours au moment de jouer des griffes.

— Vous me demandez des faits et des preuves? dit-elle d'un ton doucereux.

— Oui, mais des faits certains et des preuves évidentes.

— Vous me promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire? Pour que je vous en parle, il faut que je sois bien sûre de votre discrétion; car je serais désolée de nuire en rien à cette dame.

— C'est bon, dit assez sèchement Mme d'Epenoy; n'en parlez pas plus à d'autres que je n'en parlerai moi-même, et le secret sera bien gardé.

— Eh bien! madame, répondit Mlle du Boissier en baissant la voix comme pour donner plus de solennité à sa confidence, voici ce qui s'est passé. Hier il y avait une soirée dramatique à l'hôtel Castellane; j'y étais ainsi que Mme Gastoul, et le hasard nous avait placées l'une à côté de l'autre. La chaleur était excessive, et plusieurs personnes s'en plaignaient, ma voisine surtout. Bientôt je m'aperçois qu'elle pâlit et va se trouver mal. Je la soutiens; une ou deux femmes se joignent à moi, nous l'aidons à sortir, et nous la conduisons dans un salon à côté. Là elle perd tout à-fait connaissance, et tandis qu'on lui fait respirer des sels et qu'on parle même de la déshabiller, je lui ôte ses gants pour lui frapper dans les mains. Figurez-vous alors...

Au moment où semblait commencer l'intérêt de sa narration, Mlle Alphonsine fut interrompue par le domestique de Mme d'Epenoy, qui venait annoncer à sa maîtresse la visite du marquis de Morsy.

— Vous me conterez le reste plus tard, dit la vieille dame : je ne puis pas renvoyer M. de Morsy que j'ai fait prier de venir me voir pour une affaire qui m'intéresse.

— Je reviendrai demain, répondit Mlle du Boissier en se levant discrète-

ment; adieu, madame; si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, j'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Eh bien ! où allez-vous donc? reprit Mme d'Epenoy, qui la vit se diriger vers la chambre à coucher.

— Je suis fagotée indignement, et je ne veux pas rencontrer ce monsieur dans l'antichambre; je vais passer par le petit escalier.

— Mais il a cinquante ans ! dit en riant Mme d'Epenoy.

— Ce n'est pas une raison pour que je lui fasse peur.

En prononçant ces paroles, qui promettaient une prochaine conversion aux sages maximes de sa protectrice, mademoiselle du Boissier ouvrit la porte de la chambre à coucher et disparut au moment où le domestique rentrait dans le salon pour annoncer le marquis de Morsy.

Mme d'Epenoy accueillit le marquis de Morsy avec un empressement familier, annonçant à la fois les liens d'amitié qui les unissaient depuis longtemps et le plaisir particulier qu'elle avait à le voir en ce moment.

— Je vous attendais, lui dit-elle; j'étais bien sûre que vous viendriez à mon premier appel. Vous avez vu mon fils?

— Je l'ai rencontré tout à l'heure aux Tuileries, répondit le marquis.

— Pauvre Louis! il ne se doute guère qu'en le chargeant de vous prier de passer ici, je l'envoyais chercher la férule qui doit le corriger.

— Qu'a-t-il donc fait?

— C'est tout un procès à instruire; attendez-moi là, tandis que je vais chercher les pièces.

Mme d'Epenoy entra dans sa chambre à coucher, prit plusieurs papiers dans un tiroir de son bureau, et revint ensuite au salon; mais auparavant elle eut soin de s'assurer du départ de Mlle du Boissier, précaution qui semblait indiquer peu de confiance dans la discrétion de la fille à marier.

— Préparez votre patience, dit-elle en s'asseyant dans sa bergère, tandis que le marquis prenait un fauteuil; il s'agit d'écouter une confidence; il y a une trentaine d'années vous n'auriez pas attendu mes avances pour solliciter l'emploi que je vous impose; aujourd'hui, c'est à moi de risquer le premier pas, trop heureuse encore s'il ne vous fait pas battre en retraite.

Le marquis avait accueilli avec un sourire mélancolique l'allusion de la vieille dame aux jours de leur jeunesse; mais, au lieu d'y répondre en appuyant lui-même sur ce sujet, il s'inclina et dit d'un ton sérieux :

— Vous savez, madame, que je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

— Je le crois, et sans plus de complimens je commence. Permettez-moi seulement un préambule indispensable. Il y a cinq ans, lorsque M. d'Epenoy mourut, Louis venait d'atteindre sa majorité; il entra donc aussitôt en jouissance de la fortune de son père, fortune composée du domaine des Tillots, estimé 140,000 fr., et de mille écus de rentes en cinq pour cent. C'était un revenu de près de 8,000 fr. dont je ne lui demandais aucun compte; de plus, il était logé et nourri chez moi, lui, son domestique et ses deux chevaux. L'appartement que j'avais alors dans la rue de Varennes était vaste, et ma fortune personnelle me permettait de faire les choses grandement. Voilà donc M. Louis disposant, à peine majeur, d'une liste civile de 8,000 fr. sur laquelle il n'avait à payer que ses dépenses de toilette, les gages de son domestique, ses stalles aux théâtres et les dîners de garçon qu'il lui plaisait de donner à ses amis. Ne pensez-vous pas que plus d'un fils de bonne maison se fût accommodé d'un pareil budget?

— Moi le premier, à son âge, répondit le marquis; à vingt-deux ans j'étais lieutenant de dragons, et mon père m'allouait pour tout supplément de solde 1,200 fr. par an.

— Mon bon sujet de fils parut trouver d'abord sa condition supportable; mais bientôt la société de jeunes étourdis dans laquelle il s'était lancé lui inspira des idées d'indépendance et de dissipation incompatibles avec une conduite régulière. Sous le prétexte de ménager mon repos qu'il troublait quelquefois en rentrant au milieu de la nuit, il ne tarda pas à m'exprimer le désir de louer un appartement particulier dans le quartier où il avait ses relations habituelles. De la sorte, je ne penserais plus à veiller en l'attendant, ou mon sommeil ne serait plus interrompu à son retour par le bruit de son cabriolet; ses chevaux eux-mêmes y gagneraient en étant moins fatigués, et une foule d'autres raisons de pareille force. Cela signifiait que M. Louis trouvait ma domination trop lourde, si tolérante qu'elle fût en réalité, et voulait devenir maître absolu de ses actions. Que faire? Résister c'eût été compromettre mon autorité. De quel droit d'ailleurs enchaîner l'existence de mon fils à la mienne? N'était-il pas majeur?

Je cédai donc malgré moi, et quoique je prévisse ce qui allait arriver; mais le jour où Louis alla s'établir dans son nouvelle appartement, je ne pus résister au triste plaisir de prophétiser à la manière de Cassandre. — « Mon cher ami, lui dis-je, à présent que te voilà hors de ma tutelle, ton premier soin va être de manger la fortune de ton père; cela ne sera pas long, si j'en crois les dispositions que tu manifestes depuis quelque temps. Si tu es un fou, et je le crains, tu ne t'arrêteras pas que tout n'y ait passé; si tu deviens raisonnable, et Dieu le veuille! tu comprendras bientôt que le bonheur n'est pas dans le déréglement. Dans tous les cas, le veau gras sera toujours prêt à être mis à la broche, et plus tôt reviendra l'enfant prodigue, plus il rendra sa mère heureuse. Maintenant retiens ceci : le bien de ton père t'appartient, et je ne puis pas t'empêcher de le dissiper; mais ma fortune est à moi, et pour aucune considération je n'en distrairai la moindre parcelle en ta faveur avant ton mariage. C'est un dépôt que je te garderai fidèlement et que je saurai défendre contre toi-même. Ainsi, lorsque tu feras des dettes, car tu en feras, ne compte par sur moi pour les payer, et rappelle-toi qu'il sera inutile de donner mon adresse à tes créanciers.

Louis essaya de tourner en plaisanterie mes prédictions et jura de m'édifier par sa conduite. Fort peu tranquillisée par ces protestations, je mis en pratique sans délai un plan de vie propre à atténuer les désastres que je prévoyais. Ce fut alors qu'à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient rien à ma soudaine avarice, je quittai mon bel appartement de la rue de Varennes, pour m'établir dans cette modeste demeure. Je vendis mes chevaux, et je ne conservai qu'un domestique et une cuisinière; à mon âge, on se passe fort bien de femme de chambre, et n'ayant plus de voiture, je n'avais pas besoin de cocher; en un mot, je réduisis ma dépense au nécessaire de ma condition. Sur mes trente mille livres de rente, je m'étais imposé la loi d'en économiser ving mille, et il n'est pas d'année où je n'aie mis de côté davantage. Ainsi tandis que mon vaurien brûlait ses chandelles par les deux bouts, je soufflais les miennes comme Harpagon; ce qui fait qu'en riant de ses extravagances, on n'épargnait pas ma ladrerie, et que plus d'une fois dans le monde j'ai eu le plaisir d'entendre circuler autour de moi le proverbe : « A père avare, enfant prodigue ! »

— Excellente mère! dit M. de Morsy en pressant affectueusement la main de sa vieille amie.

— Mon fils est un beau jeune homme qui deviendra, je l'espère, un homme distingué, reprit Mme d'Epenoy avec un mouvement d'orgueil; ses défauts sont ceux de son âge, et si sa tête est légère, il a le cœur excellent. Moi je suis une vieille femme qui ne sers plus à grand'chose dans le monde; n'est-il pas juste que je vive pour lui? C'est mon bonheur d'être avare, puisqu'en fin de compte, sa fortune dissipée, il se retrouvera aussi riche qu'auparavant! Mais que serait devenu ce pauvre enfant si, au grand chagrin de ma cuisinière, je n'avais pas appris ce que coûte une livre de beurre ou une salade ?... Savez-vous où il est maintenant, le Sardanapale?

— Il a tout mangé.

— Je l'ai craint un instant; de récentes informations m'ont un peu rassurée. Non, il n'a pas encore tout mangé; mais il est au moins au second service. Le domaine des Tillots, que je croyais vendu, est seulement grevé d'hypothèques pour soixante mille francs, presque la moitié de sa valeur! Quant aux rentes sur l'état, elles n'existent plus, comme vous le pensez bien.

— C'est toujours par là qu'on commence. Mais ces papiers que vous tenez à la main?

— Nous y arrivons. Malgré ma déclaration à Louis au sujet de ses dettes futures, vous devinez que plus d'une fois on s'est adressé à moi; lui, jamais, il a trop d'orgueil; mais des tapissiers, des marchands de chevaux, enfin des créanciers moins patiens que les autres et qui venaient voir si la vieille mère aurait la faiblesse de se laisser tirer une plume de l'aile. J'avais toujours éconduit ces messieurs fort poliment, en leur disant que les dettes de mon fils ne me regardaient pas; mais avant-hier, pour la première fois, ma fermeté, que je croyais inébranlable, s'est trouvée en défaut. Avant-hier, un homme bien mis, et porteur d'une figure très respectable, entre chez moi. — « Madame, me dit-il d'une voix doucereuse en me montrant des papiers, voici trois billets de mille francs chacun, souscrits par monsieur votre fils. Hier, jour de l'échéance, ils ont été présentés à plusieurs reprises à son domicile, où personne ne s'est trouvé pour les acquitter. Ce refus de paiement me met dans la nécessité de faire protester ces billets et de poursuivre le remboursement de mes fonds par toutes les voies de droit, y compris la contrainte par corps. Avant d'en venir à cette pénible extrémité, j'ai cru devoir m'adresser à vous, madame, dans votre intérêt plus encore que dans le mien. Peut-être aimerez-vous mieux payer ces trois mille francs, qui sont pour vous peu de chose, que de voir M. votre fils unique en prison.

— Vous avez payé?

— Ce bourreau de juif, c'en était un à coup sûr, parlait d'un ton si tranquille et si révérencieux, que je ne doutai pas un instant que, si je le laissais sortir les mains vides, il n'allât aussitôt commencer la procédure. Je vis mon pauvre Louis sous les verroux, et toutes mes belles résolutions s'évanouirent. J'allai donc prendre dans ma cassette trois bons billets de mille francs que j'échangeai en soupirant contre ces chiffons. Mais au moment de consommer cette sottise, le ciel m'inspira une idée dont j'attends un effet salutaire.

— Quelle idée?

— Si Louis sait que j'ai payé ses billets, dis-je en moi-même, il ne s'en inquiètera plus, et voilà mon argent perdu, sans compter que, ce premier pas fait, il n'y a aucune raison pour que je ne sois pas assaillie de créanciers du matin au soir. Dans ma main, ces billets sont du papier mort, car mon dissipateur ne croira jamais que je veuille m'en servir; mais dans la main d'un tiers, ils peuvent le tenir en respect.

— Le tiers, c'est moi peut-être? dit M. de Morsy en regardant fixément la vieille dame.

— Qui donc? Chercher un ami sûr à qui je puisse confier cette épée de Damoclès, n'est-ce pas penser à vous? Voilà donc les billets dûment endossés et passés à votre ordre. Maintenant j'espère que nous tenons mon Louis, et que la crainte d'aller en prison, s'il ne change pas de conduite,

lui fera accepter mes propositions. Depuis cinq ans, sa jeunesse a pu lui servir d'excuse; mais maintenant il est homme, et de plus longues folies compromettraient sérieusement son avenir. Je suis décidée à tenter un coup d'état. Il faut que Louis quitte Paris pour quelque temps.

— Vous avez raison, madame, répondit le marquis avec une vivacité qui attira un sourire malicieux sur les lèvres de son interlocutrice.

— J'étais sûre que vous seriez de mon avis, répondit celle-ci; vous avez bien aussi quelque intérêt à ce que Louis s'éloigne; et puisque l'intérêt est la meilleure base des alliances, je suis certaine d'avoir en vous un allié fidèle.

En dépit de sa maturité, M. de Morsy rougit légèrement, et sa réponse trahit de l'embarras.

— Madame, dit-il, j'ignore à quoi vous faites allusion.... J'ai beaucoup d'amitié pour Louis... et je ne comprends pas....

— C'est bon, c'est bon. Nous parlerons de cela plus tard; n'embrouillons pas nos écheveaux. En ce moment occupons-nous uniquement, s'il vous plaît, de ce mauvais garnement que je veux, de gré ou de force, ramener dans la bonne voie; car cinq ans de sottises, c'est assez.

— Mais, madame, vous qui mariez tout le monde, que ne le mariez-vous?

Mme d'Epenoy joignit les mains et leva les yeux au plafond.

— Croyez-vous donc, dit-elle, que je n'y pense pas nuit et jour? que ce ne soit pas là ma méditation, mon souci, mon insomnie? Pourquoi je ne le marie pas? Qui voudrait de lui? Je ne parle pas des filles à établir, celles-là disent rarement non; mais quel homme sensé, quelle femme raisonnable accepterait pour gendre un étourdi, un mangeur, un fou comme Louis? Je ne me fais pas illusion; en ce moment il n'est pas mariable. C'est pour cela que je veux lui faire quitter Paris. Qu'il voyage pendant deux ans, ou, ce qui vaudrait encore mieux, qu'il s'attache pendant ce temps à quelque ambassade, à quelque légation, à quoi que ce soit, pour avoir l'air de s'occuper; à son retour, ses folies seront oubliées, sa raison sera mûrie; et comme, après tout, ma fortune est toujours là, je me charge de lui arranger un mariage de prince.

— Mais s'il refuse de partir?

— Alors les billets feront leur office.

— Vous n'aurez pas le courage de le laisser aller en prison!

— Qui aime bien châtie bien.

— Vos entrailles de mère se révolteront!

— Vous me croyez faible parce que je suis bonne; eh bien! vous vous trompez. Si Louis ne se montre pas raisonnable, je lui prouverai que je l'aime assez pour le punir. Tenez, poursuivit-elle avec un faible sourire, en présentant les billets au marquis: s'il le faut, vous verrez que je saurai dire avec Brutus:

Proculus... à la mort que l'on mène mon fils!

— Je ne vous croyais pas l'ame si romaine, répondit M. de Morsy en souriant à son tour; mais j'espère que nous ne serons pas obligés d'en venir aux moyens extrêmes.

— Quand entamerez-vous la conversation?

— Dès ce soir. Je dois le voir aux Français.

Il y eut un instant de silence. Mme d'Epenoy s'était remise à sourire en regardant M. de Morsy qui, de son côté, tenait les yeux fixés sur elle avec une sorte d'anxiété, et semblait attendre qu'elle s'expliquât.

— Mme Gastoul va donc ce soir aux Français? dit enfin la vieille dame avec un accent expressif.

La légère rougeur qui avait déjà paru sur les joues du marquis s'y montra de nouveau.

— Je ne sais pas, madame, répondit-il en hésitant; mais pourquoi me dites-vous cela?

— Pour vous prouver que, si je vous confie mes secrets, ce n'est pas à charge de réciprocité, et cela pour une excellente raison, c'est que je connais déjà les vôtres.

— Mes secrets!... Je n'en ai aucun, je vous le jure!

— Il faudrait ne pas rougir. Recevez mon compliment, mon cher marquis; je ne vous croyais pas si jeune.

Quoique la tournure de la conversation parût lui être peu agréable, M. de Morsy n'essaya pas de la changer, manœuvre d'ailleurs qu'eût rendue difficile la disposition railleuse où se trouvait évidemment son interlocutrice.

— Je vois bien que vous voulez vous moquer de moi, dit-il avec un enjouement affecté; mais je ne devine pas à quel sujet.

— D'abord je ne veux pas me moquer de vous, pour qui j'ai toute l'amitié imaginable; mais votre manque de confiance mérite d'être puni et il va l'être. Apprenez, homme sensible et discret, que je sais tout.

— Vous savez...

— Je sais qu'il existe par le monde, entre la rue du Mont-Blanc et la rue Taitbout, une jeune et fort jolie femme qui compte, au premier rang de ses adorateurs: 1° un mauvais sujet de vingt-six ans dont j'ai le souci d'être la mère; 2° un homme un peu moins jeune, mais fort aimable, à qui j'ai le plaisir de parler en ce moment. D'où je conclus...

— On vous a dit que j'aime Mme Gastoul? interrompit M. de Morsy avec émotion.

— Laissez-moi achever... D'où je conclus qu'en chargeant l'homme raisonnable de faire courir la poste au jeune étourdi, j'ai mis l'affaire en d'excellentes mains. Rendre service à une vieille amie en se débarrassant d'un rival! mais c'est une bonne fortune qu'une pareille corvée, et vous me devez des remercîmens.

— On vous a dit que j'aime Mme Gastoul? répéta le marquis de plus en plus agité.

— N'ai-je pas ma police qui me tient au courant de tout? dit en riant Mme d'Epenoy; votre passion d'ailleurs fait assez de bruit pour qu'il m'en soit revenu quelque chose, sans que j'aie eu besoin de mettre mes mouches en campagne. Dix personnes au moins m'en ont parlé.

— Dites-vous vrai? s'écria le marquis d'une voix si altérée que la vieille dame le regarda d'un air surpris.

— Ah ça, qu'avez-vous? reprit-elle; vous étiez-vous par hasard bercé de l'espoir de dissimuler si bien que personne ne vous devinât? Qu'à dix-huit ans on se fasse une pareille illusion, je le comprends; mais à votre âge, on doit savoir que le monde est un Argus mille fois plus clairvoyant que l'Argus de la fable, et que celui-là ne ferme jamais les yeux.

— Ainsi, je me suis trahi, dit l'homme de cinquante ans avec un accent d'amertume, et comme s'il n'eût parlé qu'à lui-même; ces sentimens que je croyais enfouis dans mon cœur, l'infernale malignité du monde les a découverts; et peut-être qu'en ce moment de stupides risées les profanent! Si elle savait...

— Elle? Mme Gastoul? interrompit vivement Mme d'Epenoy; en vérité, mon cher marquis, vous me rappelez certain général de l'empire en me faisant marcher de surprise en surprise; sérieusement, vous croyez que Mme Gastoul ne s'est pas aperçue de votre amour?

— Si elle s'en doutait, j'irais me cacher au bout du monde.

— En ce cas, allez commander les chevaux de poste.

— Il est impossible qu'elle soupçonne rien.

— Et moi, je vous dis qu'elle connaît l'état de votre cœur aussi bien et mieux peut être que vous ne le connaissez vous-même.

— Au nom du ciel, qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, mais j'en suis sûre. Est-ce qu'une femme ne devine pas tout de suite ces chose-là?

M. de Morsy se leva par un mouvement si imprévu qu'il fit tressaillir la maîtresse du logis.

— Vous ne vous doutez pas du mal que vous me faites! s'écria-t-il avec véhémence.

— Vous m'avez effrayée, dit Mme d'Epenoy. Allons, rasseyez vous et comptez-moi vos peines. Vous devez avoir besoin d'en parler, et peut-être y trouverons-nous un remède. Songez que je suis votre plus ancienne amie, et qu'à ce titre j'ai droit à votre confiance. N'avez-vous pas toute la mienne?

— Eh bien! puisque vous l'exigez, je vous dirai tout, répondit M. de Morsy en se rasseyant d'un air d'abattement; écoutez donc la confession la plus pénible, la plus triste, la plus humiliante, la confession d'un vieillard amoureux!

Il serait sans doute présomptueux de chercher la moindre analogie entre le marquis de Morsy confessant à sa respectable contemporaine le secret de ses amours quinquagenaires et le pieux Enée racontant ses aventures héroïques à la reine de Carthage; cependant il existe un point de ressemblance entre ces deux récits: c'est la religieuse attention avec laquelle l'un et l'autre furent écoutés.

Après s'être un instant recueilli, le marquis commença en ces termes:

— Quelque extravagante que vous paraisse ma folie, vous ne la jugerez jamais aussi sévèrement que je le fais moi-même. Beaucoup de vieillards se persuadent qu'ils peuvent encore inspirer de l'amour; je n'ai pas même pour excuse cette fatuité. Je n'ignore pas que pour moi l'âge de plaire est passé sans retour; je sais qu'aucune qualité de l'esprit ou du cœur ne remplace les avantages de la jeunesse. Je vois mes cheveux gris, mes rides, mon déclin, et cependant j'aime! avec tristesse, avec amertume, avec humiliation, peu importe, puisqu'en me condamnant je ne me corrige pas. Voici donc ma ridicule et déplorable condition: à cinquante-deux ans je suis amoureux!

Comment m'a pris cette démence? Je vais vous le dire. Je passe ordinairement l'été dans le Limousin, où j'ai des propriétés qui touchent celles de M. Gastoul. C'est là qu'il y a deux ans j'aperçus sa femme pour la première fois. Vous savez si elle est belle et séduisante! En la voyant je l'admirai, en la connaissant je l'aimai. Je l'aimai comme je n'avais aimé qu'une seule fois dans ma vie; il y a trente ans de cela, et cette date seule donne la mesure de ma déraison actuelle.

— Trente ans! répéta Mme d'Epenoy avec un sourire mélancolique où semblait se révéler la grace de longues années.

— Combien vous étiez belle, et quel violent amour vous m'aviez inspiré! reprit avec émotion M. de Morsy; je puis rappeler ce souvenir, car jamais passion plus vraie ne fut plus mal récompensée. Mais qu'étais-je pour vous, si charmante et entourée de tant d'hommages? Une obscure conquête, un rêveur maussade, presque un enfant d'ailleurs! M'avez-vous accordé une seule pensée, dans ce temps où mon ardent désir était de mourir à vos pieds? Je l'ignore, et je n'aurais pas eu le courage de vous le demander. Eh bien! tel vous m'avez connu à mon entrée dans le monde, tel je me retrouve aujourd'hui. Trente ans écoulés entre ces deux époques n'ont pas changé mon caractère. Je suis toujours le même homme, songe-creux et timide. A vingt ans ce sont là des défauts qu'on excuse; mais quel nom leur donner à mon âge? Sa présence, comme autre-

fois la vôtre, me cause un embarras insurmontable; me regarde-t-elle, je crains qu'elle ne lise dans ma pensée; le son de sa voix me trouble, et quand je la rencontre je me sens rougir; j'éprouve en un mot ces mille émotions ravissantes et cruelles que la première vous m'avez fait connaître; mais quelle différence! il y a trente ans j'avais le droit d'aimer!

Le marquis pencha la tête en poussant un soupir, et demeura un instant les yeux fixés sur le foyer, tandis que sa confidente le contemplait silencieusement d'un air de sympathie. Quoique la décision de son propre caractère lui fît trouver un peu singulière la timidité chronique de son ancien adorateur, Mme d'Epenoy devait s'intéresser aux souffrances d'un cœur dont elle avait eu les prémices. Trop équitable pour lui imputer à crime un second amour quand la solennelle prescription de trente années avait passé sur le premier, elle ne put toutefois s'empêcher d'élever un doute sur la constance fabuleuse dont semblait se piquer M. de Morsy.

— La passion modeste et timide est trop rare pour que je ne sois pas édifiée de la vôtre, dit-elle en souriant; mais vous me ferez croire difficilement que depuis mil-huit-cent-quatre votre cœur ne se soit pas aguerri.

— Le cœur ne s'aguerrit pas, répondit le marquis : l'émotion est son essence, et en cessant de battre il cesse d'exister. Je ne veux pas me targuer d'une vertu d'emprunt; j'ai eu dans ma vie quelques aventures galantes, mais je n'ai aimé que deux fois, et c'est trop.

— Trop d'une fois ou de deux? dit Mme d'Epenoy d'un ton d'enjoûment.

— Ce n'est pas le passé que je me reproche, c'est le présent.

— Ainsi donc, mon pauvre marquis, reprit la vieille dame avec une réminiscence de coquetterie, votre seconde passion vous a rendu encore plus malheureux que la première!

— Les maux dont je me plaignais alors étaient les joies du ciel auprès de mes tourmens d'aujourd'hui. J'étais jeune; j'avais devant moi l'avenir et dans le cœur l'espérance. Mes rêves étaient présomptueux, mais non pas insensés. Entré à la fois au service de l'empereur et au vôtre, j'y marchais du même pas, ardent et enthousiaste. Hélas! mon sang a coulé, et mes larmes aussi, sans que la gloire ou l'amour les ait essuyés. Et pourtant que ne donnerais-je pas pour retrouver une seule des ces illusions déçues! Souhait stérile! la vie n'a qu'un printemps, et les illusions ne renaissent pas comme les fleurs. Comprenez-vous cette torture? aimer et vieillir!

— C'est à une femme de cinquante-cinq ans que vous demandez ça?

— Oh! que je vous plains, si vous avez passé par cette épreuve! Sentir dans son ame un foyer de passion et consumer ses forces à l'étouffer, de peur que quelque étincelle ne trahisse ce volcan ridicule qui bout sous la neige, tel est le sort du vieillard qui aime lorsque toute raison ne l'a pas abandonné; et c'est là ma vie. J'espérais du moins avoir réussi à cacher ma faiblesse, et, s'il faut vous croire, tout le monde l'a devinée, elle la première!

— Il n'y a pas là de quoi se désespérer. Qu'on dise dans le monde que vous êtes amoureux, que vous importe après tout? Quant à Mme Gastoul, soyez sûr qu'elle vous a déjà pardonné. Mais arrivons à un point qui m'intéresse particulièrement : ce bon sujet de Louis se permet donc d'être votre rival?

— Il était écrit que je n'échapperais à aucun genre de ridicule, répondit M. de Morsy en souriant tristement; après la sottise de tomber amoureux, il ne me manquait plus que de me trouver en rivalité avec un jeune homme de vingt-six ans, élégant, aimable, entreprenant, bien tourné, en un mot, aussi fait pour plaire que je le suis peu.

— C'est que Louis est tout cela! dit Mme d'Epenoy avec un accent de satisfaction maternelle.

— J'ai de l'amitié pour votre fils, et je n'ai pas le droit de le blâmer; mais cependant je vous avouerai que depuis trois mois il m'a pris vingt fois, à sa vue, les tentations les plus tragiques.

— Voilà une confidence rassurante!

— Ne craignez rien; quoique bien fou, je ne le suis pas assez pour provoquer un jeune homme et lui donner ainsi le droit de se moquer de moi en se retranchant derrière le respect dû à mes cheveux gris. Non, Arnolphe n'attaquera pas Valère; mais s'il peut contribuer à l'envoyer faire des conquêtes en Suède ou en Bavière, soyez sûre qu'il ne s'y épargnera pas.

— Oh! je savais bien que je pouvais compter sur vous, dit Mme d'Epenoy en riant. Maintenant voulez-vous que je vous parle raison?

— Eh! madame, je ne fais que cela du matin au soir. Je m'adresse de magnifiques sermons, puis quand la raison a parlé, la folie agit comme devant.

— Mais enfin qui dit amour dit espérance, et puisque vous n'espérez rien...

— Non seulement je n'espère rien, mais si, chose impossible, j'entrevoyais une chance favorable, je ne tenterais nul effort pour la saisir.

— Bah! fit Mme d'Epenoy d'un air incrédule.

— Sur mon honneur, je dis vrai; non, je ne voudrais pas d'un succès qu'il me fallût poursuivre par d'indignes chemins. Ne sais-je pas comment se conduisent en pareil cas les hommes de mon âge, par quelles manœuvres hypocrites ils captent l'esprit d'une femme, deviennent ses confidens, ses flatteurs, ses complaisans même, jusqu'à ce que, maîtres de ses secrets, ils exigent le prix de leur discrétion? Cette infamie a ses règles aussi invariables que celles du jeu d'échecs. Savez-vous ce que ferait à ma place un de ces hommes habiles dont je vous parle? En ce moment il trouverait partie fort belle. Loin de barrer le passage à votre fils, il lui applanirait tout obstacle, et la brèche faite, il se glisserait à la suite du vainqueur. Cela se voit tous les jours; mais l'idée seule d'un pareil triomphe me révolte. Moi, aider à la corrompre dans l'espoir de la posséder, jamais! Lors même que j'oublie mon âge, je n'échappe pas à son influence. L'attachement que m'inspire cette jeune femme participe de la tendresse d'un père autant que de la passion d'un amant. Quelques années encore et je serai un vieillard; peut-être alors délivré de ces folles ardeurs dont je rougis, parviendrai-je à l'aimer comme si elle était réellement ma fille. Dès à présent je la respecte en la chérissant, et son honneur m'est aussi précieux que le mien. Comprenez donc ce que je dois souffrir en la voyant si pleine d'inexpérience et d'étourderie, en butte à tous les dangers qui peuvent entourer une femme jeune et charmante! Que Dieu veille sur elle! Et en parlant ainsi, c'est pour moi que je prie; car, je le sens, à la chute de cet ange, je mourrai de chagrin.

Quoique Mme d'Epenoy eût le droit de trouver assez indiscrète cette allusion aux anges déchus, elle n'eut pas l'air de s'en formaliser.

— Il est impossible de déraisonner plus délicatement, dit-elle avec un accent moqueur. Ainsi donc, à l'âge où la raison doit être enfin venue, vous aventurez votre bonheur sur une seule carte; et quelle carte! la vertu d'une femme de vingt-deux ans, fort jolie, fort aimable, partout fort courtisée, et, si je suis bien instruite, mariée à un sot.

— Sot au delà de tout ce que vous pouvez imaginer, reprit le marquis en élevant au plafond un regard de courroux. O la brute stupide! ô l'animal de mari!... Mille pardons; mais je n'y puis penser sans colère. Il n'est pas de jour où je ne sois forcé de réparer ses sottises. A voir sa conduite, on dirait qu'il désire par dessus toutes choses ce que ses pareils redoutent le plus d'ordinaire. Enfin, pour vous en donner une idée, voulez-vous savoir quelle est en ce moment la personne dont il est engoué, qu'il accable d'offres de service et de démonstrations d'amitié?

— Mon fils, dit sans hésiter Mme d'Epenoy.

— Qui vous l'a dit?

— Cela vous étonne? reprit en riant la vieille dame. Rien de plus ordinaire cependant. Louis connaît son métier, et M. Gastoul possède les graces de son état. Voilà tout. Revenons à ce qui vous est personnel. Je ne vous dirai pas que vous êtes fou, puisque vous en convenez; mais je vous dirai qu'à tout prix il faut vous guérir. Tout à l'heure j'étais confesseur, maintenant je suis médecin. Répondez-moi donc avec franchise. Quelle est votre manière de vivre? quelles sont vos habitudes, vos occupations?

— Je vous l'ai dit, je suis un rêveur, un oisif. Que la république triomphe, mon sort n'est pas douteux, je me vois d'avance retranché du corps social, comme membre parasite et inutile. En attendant, je jouis le plus innocemment possible de la fortune que le hasard m'a donnée, et qu'à coup sûr je n'aurais pas eu le temps d'acquérir. Les intérêts et les passions qui remuent les autres autour de moi me laissent presque indifférent. Peu m'importe qui nous gouverne! c'est à peine si je connais le nom des ministres, et quand je lis un journal je commence par le feuilleton plus souvent que par le premier Paris. Je ne participe aux affaires de mon pays que par le paiement de mes contributions, et je ne vais pas même aux élections, tant je trouve peu d'attrait à ces luttes mesquines. Enfant, il m'a été impossible d'apprendre les mathématiques; homme, la politique m'inspire la même antipathie. Il n'y a là rien pour le cœur, rien pour l'imagination, et chez moi l'imagination et le cœur sont tout. Depuis que je sens et que je pense, je n'ai trouvé dans la vie que trois belles choses : la guerre, l'amour et la musique.

— Ce sont trois belles choses, en effet, interrompit Mme d'Epenoy; mais les deux premières ne conviennent qu'à la jeunesse, et la troisième ne suffit pas à remplir la vie. Maintenant nous tenons le principe du mal, c'est l'oisiveté; le remède est tout indiqué : c'est une occupation quelconque. Faites n'importe quoi, mais faites! Entrez dans une sphère active qui, en exigeant l'exercice des facultés de votre esprit, vous arrache à toutes ces rêveries chimériques dont vous vous nourrissez. Il ne s'agit pas de commencer un surnumérariat; mais à tout âge on peut trouver l'emploi de son temps. Voyons : s'il vous fallait choisir une carrière, laquelle vous plairait?

— Aucune.

— Vous devez vous sentir de l'aptitude pour quelque chose?

— Pour rien.

— Oh! vous ne me découragerez pas! Qu'est-ce que c'est que vos propriétés du Limousin?

— Des prairies, des bois, des forges en assez mauvais état.

— Mettez-les en bon état. Au lieu de les amodier, exploitez-les vous-même. Rien ne chasse l'amour comme l'industrie.

— L'aspect d'une forge est assez pittoresque; mais c'est toujours la même chose. Au bout d'un mois je serais mort d'ennui. D'ailleurs je ne suis pas assez pauvre pour désirer de m'enrichir.

— Vous avez des capitaux, fondez un journal.

— Je ne suis pas assez riche pour risquer de me ruiner.

— Pas assez pauvre, pas assez riche! Vous y mettez de la mauvaise volonté. Eh bien! voici autre chose. Votre famille est connue depuis fort long-temps dans votre arrondissement, et personnellement vous devez y jouir d'une considération universelle. Occupez-vous sérieusement de con-

solider cette influence. Les gens modérés sont, après tout, les plus nombreux; loin de vous nuire, votre tiédeur peut vous servir en certains cas. Votre répugnance pour la politique n'est sans doute pas invincible; le premier pas fait, je suis sûre que vous y prendrez goût comme les autres : aux prochaines élections, pourquoi ne vous mettriez-vous pas sur les rangs?

— Eh! madame, que vous ai-je fait? demanda le marquis avec un accent de reproche.

— Quel mal y a-t-il à souhaiter que vous soyez député? C'est un fort bel état; on fait des lois.

— Je crois que j'aimerais encore mieux faire du fil de fer.

— Plaisanter n'est pas répondre.

Je ne plaisante pas. Moi, qui ne puis me passer d'un homme d'affaires pour administrer ma fortune, comment pourrais-je songer à devenir le factotum de mes commettans?

— Il s'agit bien de vos commettans! Mais je m'aperçois que vous êtes un véritable enfant et qu'il est impossible de discuter avec vous. D'ailleurs tous ces expédiens seraient des demis-mesures, qui ne trancheraient pas le mal par la racine. Il faut quelque chose de plus efficace, il faut un parti décisif qui apporte dans votre vie un changement complet et irrévocable, il faut en un mot...

Mme d'Epenoy s'interrompit en voyant que le marquis saisissait avec précipitation son chapeau, qu'à son entrée dans le salon il avait posé familièrement sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Rien; continuez.

— Vous avez l'air de vouloir vous sauver.

M. de Morsy sourit.

— Je prévois, dit-il, que la bombe va partir et je prends mes précautions.

— Eh bien! oui, mauvais plaisant que vous êtes, reprit Mme d'Epenoy en riant à son tour, il faut vous marier. Je vous l'ai dit cent fois, et s'il est nécessaire, je vous le répéterai mille. Pour ce que vous appelez vous-même votre folie, il n'est qu'un seul remède, c'est le mariage.

— Prenez mon ours! dit à demi-voix le vieux garçon.

— Mon cher marquis, vous êtes un insolent. Il ne s'agit pas d'un ours, mais d'une femme aimable, bien élevée, vertueuse, raisonnable, digne de vous plaire en un mot, et capable de vous rendre heureux.

M. de Morsy se leva, et prenant la main de la vieille dame, il la porta galamment à ses lèvres.

— Je sais, lui dit-il, que vous avez en portefeuille une fort intéressante collection de demoiselles à marier, et je souhaite de toute mon ame que vous trouviez pour chacune d'elles un éditeur responsable, mais...

— Ne comptez pas sur moi. C'est là ce que vous voulez dire, n'est-il pas vrai, célibataire endurci? Vous aurez beau faire, il faudra bien que vous en passiez par là; mais en attendant votre convertion, n'oubliez pas de venir me rendre compte demain de votre entretien avec Louis.

— A deux heures, je serai ici, répondit en sortant M. de Morsy.

Aussitôt après son dîner, le marquis se fit conduire au Théâtre-Français, où sa passion devait être mise à de cruelles épreuves.

On se rappelle la vanité du poète Lemierre qui, voyant la salle de la Comédie-Française à peu près vide à une représentation de *la Veuve du Malabar*, disait à ses amis : « Société peu nombreuse, mais bien choisie! » Cette naïve gasconnade de l'amour-propre en détresse n'eût pas trouvé à se reproduire le soir dont nous parlons. Les souffrances de Chatterton éclataient devant un auditoire plus nombreux encore que choisi. Du parterre au bonnet d'évêque, la salle était pleine, et les musiciens, expulsés de l'orchestre, avaient rengainé leur symphonie en remerciant mentalement l'auteur du drame du congé que leur donnait son succès.

Au premier rang d'une loge placée derrière la galerie, Mme Gastoul se faisait remarquer par l'éclat de sa beauté et l'élégance de sa toilette. A côté d'elle, on apercevait une dame d'un âge mur, d'une laideur honnête et d'un maintien convenable; une de ces figures d'accompagnement que s'associent volontiers les jolies femmes, sachant bien qu'elles n'ont rien à redouter du contraste. Dans le fond de la loge M. de Morsy était assis près de M. Gastoul. Tandis que le mari débonnaire, au lieu d'écouter la comédie par où commençait le spectacle, contait pour la vingtième fois à son voisin les soucis que lui causait la manie de la députation, l'amoureux de cinquante ans convait des yeux Mme Gastoul; et comme, pour qu'il vît sa figure, il eût fallu qu'elle tournât la tête, ce qu'elle évitait de faire, il étudiait ses moindres gestes, ses mouvemens les plus fugitifs, avec l'anxiété soupçonneuse qui abaisse les jaloux au niveau des espions.

Soit que, devinant instinctivement cette surveillance, elle s'en trouvât offensée; soit qu'une autre préoccupation altérât la sérénité de son humeur, la jeune femme semblait éprouver un malaise qu'elle ne parvenait qu'incomplétement à dissimuler. Son visage, il est vrai, conservait l'impassibilité qui dans le monde est d'étiquette pour les femmes, lors même qu'elles sont secrètement émues; mais le frémissement de ses boucles d'oreilles et la manière dont ses doigts martelaient l'appui de sa loge, comme si c'eût été le clavier d'un piano, trahissaient une irritation nerveuse, suffisante pour justifier l'inquiétude du marquis.

Au moment où finit la première pièce, Mme Gastoul, irrésolue jusque alors, prit brusquement son parti.

— N'aviez-vous donc pas envie de parler à M. Barrot? dit-elle en se tournant vers son mari.

— Sans doute, répondit celui-ci; mais il n'était pas à la chambre.

— Je viens de l'apercevoir au balcon.

— Où ça? s'écria le candidat électoral, qui se pencha vivement par dessus la tête de sa femme.

— Il est sorti quand le rideau est tombé; mais c'est bien lui, j'ai reconnu son front monumental.

M. Gastoul décrocha son chapeau de la patère où il l'avait suspendu et ouvrit avec empressement la porte de la loge.

— Venez, marquis, dit-il en s'élançant dans le corridor, nous le trouverons sans doute au foyer.

Si insignifiantes qu'elles parussent, les paroles de la jeune femme avaient éveillé la défiance de M. de Morsy.

— Madame s'est peut-être trompée, dit-il sans quitter sa place; d'ailleurs vous n'avez pas besoin de moi.

— Si fait, pardieu! reprit M. Gastoul! vous êtes un des personnages les plus considérables de notre arrondissement, et votre appui peut m'être fort utile. Que diantre! je connais votre obligeance. Vous n'êtes pas homme à me refuser un coup d'épaule dont j'ai besoin.

Joignant l'éloquence du geste à celle de la parole, d'une main il prit le marquis par le bras, de l'autre lui présenta son chapeau, et, bon gré malgré, le tira hors de la loge.

Débarrassée des fâcheux qui la gênaient, Mme Gastoul, sans perdre un instant, porta la main à ses cheveux et lança un regard expressif vers le coin de l'orchestre où était posté Louis d'Epenoy. Quoiqu'il eût reçu du mari lui-même ses entrées officielles dans la loge, celui-ci attendait ce signal, car la stricte observation de la consigne est de rigueur pour les amoureux comme pour les soldats. Un instant après il était assis à la place que venait de quitter à contre cœur M. de Morsy. Quelques lieux communs furent échangés entre les deux femmes et le jeune homme. Tout en plaçant dans la conversation sa quote-part de phrases banales, ce dernier se tenait aux aguets, pensant bien qu'on ne l'avait pas fait monter sans motif. Son espoir ne tarda pas à se réaliser.

— Regardez donc quelle charmante personne vient d'entrer à l'avant-scène de droite! dit tout-à-coup la jeune femme.

La vieille dame braqua sa lorgnette dans la direction indiquée; aussitôt Mme Gastoul passa derrière le dossier de sa chaise une main furtive qui, après avoir effleuré celle de Louis, y glissa un billet avec une émotion facile à comprendre; c'était le premier.

Cette fois d'Epenoy n'attendit pas le regard qui lui prescrivait ordinairement de mettre fin à ses visites. Il se leva sans songer à préparer sa sortie, et prit congé des deux femmes avec une précipitation dont ne pouvait guère s'offenser celle qui en était la cause. Sans perdre du temps à chercher un lieu plus propice, il s'arrêta dans le corridor près du premier quinquet, et déploya en toute hâte la bienheureuse lettre qu'il avait sollicitée en vain si long temps. En la lisant, il devint soucieux; ses sourcils se froncèrent et une exclamation de dépit s'échappa de ses lèvres.

— Au diable les vieilles filles!

— Vous êtes tragique, ce soir, dit une voix qu'il ne reconnut pas, tant elle était altérée.

D'Epenoy leva la tête, et aperçut devant lui M. de Morsy, dont les joues étaient couvertes d'une pâleur mortelle. Contrarié de cette rencontre, il plia le billet sur lequel le marquis fixait des yeux étincelans, et le cacha dans la poche de son gilet.

— Je vous demande pardon de ne pas m'arrêter, lui dit-il; je suis obligé de sortir.

Il s'éloigna aussitôt; mais, au lieu de quitter le théâtre, il entra dans le foyer, et commença de s'y promener d'un air si pensif que son meilleur ami eût craint d'être indiscret en l'abordant. Toutefois cette préoccupation eût paru de la gaîté auprès du sombre abattement qu'exprimait au même instant la physionomie du marquis.

— Elle lui écrit! s'était dit ce dernier en voyant s'éloigner son rival.

A cette pensée désespérante il ne put retenir un gémissement étouffé, qui attira près de lui une des ouvreuses.

— Monsieur, est-ce que vous êtes malade? demanda charitablement la bonne femme; vous êtes pâle que ça fait peur!

Le marquis se déroba brusquement à cette compassion importune, et après avoir erré un instant par les corridors, il finit par entrer à son tour dans le foyer, où la foule affluait entre les deux pièces. Une des premières figures qu'il aperçut fut celle de d'Epenoy, qui continuait sa promenade sans faire attention à personne. A cette vue, il s'arrêta, incertain de ce qu'il voulait faire, et près de succomber à l'une des plus violentes tentations qu'il eût éprouvées de sa vie. Subitement rajeuni de vingt années et torturé par une atroce jalousie, M. de Morsy roula pendant un instant dans son esprit l'absurdité suivante :

— Si j'allais lui arracher cette lettre?

A mesure que son cerveau fermentait, des gouttes de sueur lui humectaient le front. Par un mouvement machinal il voulait prendre son foulard pour les essuyer : incident inattendu! il rencontra dans sa poche une main étrangère qui, se sentant saisie à l'improviste, essaya de fuir, mais en vain. Le marquis, soudainement arraché à ses pensées orageuses, fit un brusque demi-tour sans lâcher prise et se trouva en face d'un jeune homme proprement vêtu et porteur d'une physionomie ingénue. Après avoir tenté un nouvel effort pour recouvrer sa liberté, cet agréable voleur reconnut sans doute

la supériorité du poignet qui maîtrisait le sien ; car cessant aussitôt de se débattre, il leva sur le marquis un regard suppliant :

— Au nom du ciel, mon cher monsieur, ne me perdez pas, lui dit-il tout bas d'une voix sanglottante, ayez compassion d'un malheureux père de famille sans ouvrage ; cinq enfans à nourrir ! rien mangé depuis deux jours !

Quoique la jeunesse du drôle et l'embonpoint enluminé de son visage ôtassent toute vraisemblance à son jeûne ainsi qu'à sa paternité, M. de Morsy, au lieu de faire appeler un sergent de ville, attira son prisonnier dans l'embrasure d'une fenêtre où ils étaient moins exposés à être écoutés :

— Quand on fait un pareil métier, lui dit-il à demi-voix, il faut être adroit, et tu ne l'es guère.

— Le plus malin peut être pris, répondit le voleur un peu rassuré, mais blessé dans son amour-propre ; si vous êtes juste, vous conviendrez que vous avez porté la main à votre poche par hasard, et non parce que vous y avez senti quelque chose.

— Eh bien ! puisque tu as si bonne opinion de ton adresse, j'ai envie de la mettre à l'épreuve.

Le voleur contempla le vieillard d'un air ébahi, et fut tenté de le prendre pour un confrère d'une hiérarchie supérieure.

— Qu'est-ce que je risque, pensa-t-il, puisque je suis pincé ? il ne peut rien m'arriver de pis.

— Au lieu de filouter des foulards, veux-tu gagner dix louis ? continua le marquis en le regardant fixement.

— Cette question ! répondit le jeune industriel les yeux de plus en plus écarquillés ; où est l'ouvrage ?

— Vois-tu ce jeune homme en redingote noire et en gilet de cachemire, qui se promène seul, celui qui a une épingle d'émeraude à sa cravate ?

— Le blond à moustaches ?

— Oui. Il a dans la poche droite de son gilet un billet.

— De banque ? interrompit le voleur, dont les narines se dilatèrent comme celle d'un chien qui tombe en arrêt.

— Eh non ! une lettre. D'ailleurs tu verras bien. C'est cette lettre qu'il me faut. Empare-t'en et me l'apporte, les dix louis sont à toi.

— Ça va, préparez les jaunets.

Sans autre explication le filou se mit à l'œuvre. Une minute après il se promenait côte à côte avec d'Epenoy, épiant un moment favorable qui ne tarda pas à se présenter. La sonnette du foyer ayant annoncé le lever du rideau, la plupart des promeneurs se dirigèrent simultanément vers la porte, et comme il arrive toujours en pareil cas, cette sortie générale occasiona un instant de presse et de confusion dont sut profiter le tireur de foulards. M. de Morsy, qui était resté près de la fenêtre où il attendait avec anxiété le résultat de ce coup de main, vit bientôt reparaître, leste et glorieux, l'agent étrange offert par le hasard à sa jalousie.

— Voilà le poulet, dit celui-ci, où sont les oiseaux ?

Le marquis entr'ouvrit à la hâte le billet dont il reconnut l'écriture d'un seul coup d'œil ; glissant alors les dix pièces d'or dans la main de son émissaire, il le congédia d'un geste.

— Suffit et motus, dit le voleur en empochant l'argent ; si vous avez besoin de moi, demandez Petit-Joly à l'estaminet des Trois-Billards, boulevart du Temple.

A ces mots il s'esquiva fort satisfait de sa soirée ; car, outre les 200 fr. du marquis, il venait de trouver dans la poche de d'Epenoy une fort jolie montre tellement adhérente au billet qu'il n'avait pu se résoudre à les séparer. Au moment où le voleur sortait du foyer par une porte, le volé y rentrait par une autre.

— Où courez-vous ainsi tout effaré ? lui demanda le marquis en l'arrêtant au passage.

— Après un brigand qui vient de me voler ma montre, répondit d'Epenoy d'une voix entrecoupée. Je le reconnaîtrai entre mille : un rougeot en redingote brune. Vous ne l'avez pas vu ?

Sans attendre la réponse de M. de Morsy, le jeune homme reprit sa course, descendit d'un trait jusqu'au vestibule et donna l'éveil aux agens de la police. Peine perdue ! le filou avait disparu.

— Le vol de ma montre est une bagatelle, se dit alors Louis, les poings serrés de fureur ; mais la lettre d'Emilie, le gredin l'aura prise pour un billet de banque.

Les passions sont peu scrupuleuses, la jalousie moins que toute autre. Au tigre affamé tout chemin est bon pour atteindre sa proie, au jaloux soupçonneux tout expédient semble légitime pour éclaircir ses doutes : témoin la cachette où Néron espionne Britannicus ; témoin le billet de Nérestan intercepté par Orosmane ; enfin, s'il nous est permis de rapprocher de nos personnages un des acteurs de cette frivole esquisse, témoin le marché conclu par M. de Morsy avec un voleur de profession.

Grâce à cette étrange transaction, le marquis se trouvait maître d'un secret qu'il n'avait pu qu'effleurer jusqu'alors, malgré l'activité de sa surveillance. Le cœur d'une femme est trop profond pour que l'observation la plus clairvoyante en puisse sonder tous les replis, et ce n'est qu'en s'ouvrant de lui-même qu'il laisse échapper son dernier mot. Chose déjà certaine, aux yeux du vieillard, Mme Gastoul marchait depuis trois mois sur ces sables mouvans qui ne rendent pas leur victime une fois qu'ils l'ont saisie ; mais jusqu'à quel point était-elle engagée dans cette arène impitoyable, il l'ignorait encore, et c'est ce qu'elle-même allait lui apprendre. En ce moment décisif, M. de Morsy sentit chanceler son courage. Au bord de la vérité il s'arrêta comme devant un précipice. Au lieu de lire sur-le-champ le billet, ainsi qu'il y était résolu quelques minutes auparavant, il le garda convulsivement serré dans sa main. Le cœur rongé d'angoisses, il lui eût été impossible de rentrer dans la loge et de se retrouver assis près de Mme Gastoul ; il sortit donc du théâtre, ne sachant où il allait, et marcha long-temps au hasard dans les rues, insensible à une pluie fine et glaciale, sourd aux cris des cochers et se heurtant aux passans qu'il regardait sans les voir. A près de minuit il finit par se retrouver dans son appartement, ignorant comment il était arrivé. Là, son vertige s'étant dissipé peu à peu, il se débarrassa de son valet de chambre qui, en le voyant rentrer par un temps affreux, à pied et en désordre, avait décidé mentalement que la raison de son maître était en train de déménager.

Le marquis, resté seul, demeura quelque temps assis, l'œil morne et le front penché sur la poitrine. Enfin, par un de ces violens sursauts qui signalent le réveil de l'énergie, il se redressa sur son fauteuil, déploya d'une main ferme la lettre dont le contact seul semblait avoir brisé les ressorts de son ame, et lut sans s'arrêter les lignes suivantes :

« Depuis hier j'éprouve une inquiétude inexprimable et vous en êtes cause. Jugez si j'ai raison de m'alarmer. Hier, sachant que je vous rencontrerais à cette odieuse soirée de l'hôtel C... et cédant, après tant de refus, à je ne sais quel mauvais génie, je vous avais écrit. C'était une première faute, et le châtiment ne s'est pas fait attendre. Comme je n'ai aucun usage de ces folies, je ne savais où cacher mon billet ; à la fin j'ai imaginé de le mettre dans un de mes gants. Imprudence horrible ! pourvu qu'elle ne soit pas irréparable... Vous vous rappelez que je me suis évanouie ; en reprenant connaissance, je me suis trouvée dans un petit salon avec trois ou quatre femmes fort charitables en apparence. Ma première pensée a été pour vous. Je regarde mes mains, elles étaient nues. Je cherche mes gants, et les aperçois sur le divan où l'on m'avait placée ; je m'en empare ; on m'avait prévenue : le billet n'y était plus. Près de retomber en faiblesse, je regarde les femmes qui m'entourent. D'eux d'entr'elles me semblent de bonnes personnes moffensives ; mais la troisième ! Vous allez comprendre ma terreur quand vous saurez que dans la troisième je reconnais ma bête noire, mon cauchemar, mon ennemie acharnée, la favorite de votre mère, qui, depuis dix années au moins, n'a pas pu parvenir à la marier, Mlle du Boissier, en un mot, puisqu'il faut la nommer. A l'affreux sourire qui errait sur sa vilaine bouche je compris tout. C'est elle qui m'a dégantée, sous prétexte de me secourir : c'est elle qui m'a pris mon billet ; c'est elle qui tient maintenant ma réputation à sa merci, et de qui j'ai tout à redouter ; car elle me déteste. Pourquoi ! Je vais vous le dire :

» Il y a quelques années il a été question d'un mariage entre cette méchante vieille fille et mon mari. Elle ne me pardonne pas une rupture dont je suis pourtant fort innocente. Voilà le principal motif de sa haine. De plus, je n'ai guère plus de vingt ans, elle en a quarante ; on me trouve belle, et elle paraît ridicule ; j'ai une voiture, et elle va en omnibus ; au bal, je ne manque pas de danseurs, et on un voit faire tapisserie invariablement ; enfin, sans vous compter, plus d'un homme aimable a cherché à me plaire, et elle ne peut pas même parvenir à trouver un mari ! Vous comprenez qu'elle peut m'abhorrer ; ainsi fait-elle de toute son ame. Hier, si au lieu d'eau de fleur d'oranger, elle avait pu verser du poison dans mon verre, elle l'aurait fait, je n'en doute pas. Faute de mieux, elle m'a volée, et cela me tourmente davantage ; car le poison ne fait que tuer, mais la calomnie déshonore.

» Que pouvait-il y avoir dans ce malheureux billet ? Je ne me le rappelle pas exactement. Sans doute des choses peu gracieuses, car vous me persécutez si cruellement... Mais vous n'ignorez pas combien il est facile de donner un sens coupable aux phrases les plus innocentes. Tout devient crime entre les mains d'un ennemi, et Mlle du Boissier est mon ennemie, je vous le répète, ennemie jurée, implacable ! C'est vous dire que le billet qui vous était destiné ne peut pas rester en son pouvoir. A tout prix il faut le lui reprendre, et quel autre que vous puis-je charger de ce soin ? Songez qu'il n'y a pas une minute à perdre. D'un instant à l'autre la vipère peut distiller son venin, et tant que j'aurai cette crainte je ne vivrai pas.

P. S. Je voulais vous remettre cette lettre ce matin aux Tuileries, et d'avance je la tenais dans mon manchon ; mais la présence de l'espion m'en a empêchée. »

En achevant la lecture de ce billet, le marquis, quelque maltraité qu'il fût dans le *post scriptum*, respira plus facilement. Lorsqu'on souffre, le moindre allégement dispose à la résignation, et l'homme qui a redouté un désastre complet, trouve aisément du courage pour supporter un demi-malheur.

— Elle peut encore être sauvée ! s'écria-t-il avec ferveur ; et c'est moi qui la sauverai d'elle-même et des autres.

Il est inutile de dire que par ces mots, les autres, le marquis sous-entendait M. d'Epenoy et Mlle du Boissier.

— Non, rien n'est désespéré, mais le danger est sérieux, reprit-il après un instant de réflexion ; d'un côté les prétentions impertinentes de ce fat, de l'autre la haine envieuse de cette vieille fille... il y a là de quoi mettre en lambeaux dix réputations. Jusqu'à présent j'ai défendu le terrain pied à pied contre un seul adversaire ; maintenant c'est entre deux feux qu'il faut combattre. N'importe : au moment où elle a besoin d'un ami véritable, mon dévoûment ne lui fera pas défaut.

M. de Morsy passa une partie de la nuit à combiner un plan de défense approprié à la situation périlleuse où se trouvait engagée la femme qu'il aimait. Quoique la loyauté de son caractère lui fît préférer en toutes choses la ligne la plus droite, il comprit qu'en cette circonstance la dissimulation était utile, l'adresse indispensable et la ruse légitime.

Le lendemain, long-temps avant que deux heures fussent sonnées, le marquis se présenta chez Mme d'Epenoy.

— Eh bien! où en sommes-nous? lui demanda d'un air empressé la vieille dame; l'enfant prodigue est-il mis à la raison?

— Je ne l'ai aperçu hier au soir qu'un instant, répondit M. de Morsy, et il ne m'a pas été possible de lui parler de notre affaire. En ce moment c'est de moi et non de lui que je viens vous entretenir.

— Quel air de componction! reprit en riant Mme d'Epenoy, la grace matrimoniale vous aurait elle touché depuis hier?

— J'en ai peur, répondit le marquis d'un ton grave.

— Bah! vraiment! Mais, non, cela n'est pas possible; vous voulez vous amuser à mes dépens.

— Je parle sérieusement.

— Quoi! tout de bon, vous songeriez à abjurer vos hérésies de célibataire?

— Je ne vous dis pas que j'y suis décidé.

— Asseyez-vous bien vite et contez-moi tout ça, répartit Mme d'Epenoy avec une vivacité où éclatait l'intérêt que lui inspirait une ouverture si imprévue.

— Vous avez pu remarquer, dit M. de Morsy, que la folie dont je vous ai fait l'aveu ne va pas jusqu'à l'aveuglement. Je ne m'abuse point sur le ridicule de ma passion, et plus d'une fois j'ai songé à m'en affranchir par quelque résolution violente. Vos conseils, hier, ont donc trouvé le terrain mieux préparé que je n'ai voulu en convenir. Toute la nuit j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit de la nécessité d'introduire dans ma vie un changement absolu qui substitue à de creuses chimères un intérêt substantiel et positif. En thèse générale, vous avez raison; il n'y a que le mariage qui puisse produire un pareil résultat.

— Dans le cas particulier, j'ai cent fois plus raison encore. Songez que je vous connais comme si vous étiez mon frère. S'il est un homme destiné à faire un mari excellent, parfait, heureux, enfin un mari modèle, c'est vous, à coup sûr.

— Je souhaite que la prophétie se réalise, si un jour je me marie.

— Si? Pas de si. Vous vous mariez; c'est entendu, c'est décidé, il n'y a plus à en revenir. Quand? Le plus tôt possible. Avec qui? Ceci me regarde, à moins que vous n'ayez déjà un parti en vue, ce qui ne peut être: car je ne pense pas que vous vouliez faire à votre vieille amie l'affront de confier à une autre une mission si importante et si délicate. Si je fais ainsi valoir mes droits, poursuivit en souriant Mme d'Epenoy, c'est de peur que vous ne tombiez en de mauvaises mains; car aujourd'hui tout le monde se mele de mariage: le clergé, surtout, me joue des tours abominables. L'autre jour encore, ces messieurs du collége de Juilly ne m'ont-ils pas soufflé un parti de 400,000, francs que je convoitais pour un de mes neveux! Bientôt il n'y aura plus d'héritières que pour leurs élèves. Mais, à votre égard, je puis être tranquille, n'est-ce pas? Vous me serez fidèle? Songez qu'une défection nous brouillerait à mort.

— Je vous promets, dit le marquis en souriant à son tour, que si je prends femme, ce ne sera que de votre main.

— C'est parler comme un dieu, reprit la vieille dame, dont le visage brillait de satisfaction. Voyons, battons le fer pendant qu'il est chaud. Que diriez-vous d'une veuve aimable, jolie, spirituelle...

— Non, pas de veuve, fit le marquis; ce serait m'exposer à des comparaisons qu'un homme de mon âge doit toujours éviter.

— Voilà une modestie aussi rare qu'excessive.

— Ce n'est que de la prudence.

— En tout cas, votre sentiment est louable, et je ne puis que l'approuver. Vous trouverez peut-être aussi qu'une trop jeune fille...

— Ce serait pis.

— Vous êtes la raison même.

— Du moins, je sais me rendre justice. Si j'étais décidé à me marier, je voudrais que l'âge de ma future et le mien n'offrissent pas une disproportion choquante. J'ai cinquante-deux ans, et il me semble qu'une femme de trente-cinq à quarante...

— Mais c'est miraculeux! interrompit Mme d'Epenoy de plus en plus rayonnante; on dirait que nous nous soyons donné le mot, et vous exprimez ma propre pensée. Oui, mon cher marquis, une femme de trente-cinq à quarante ans, voilà ce qu'il vous faut. Dans cette catégorie, j'ai des partis de choix. Nous disons de trente-cinq à quarante. Il y a d'abord Mlle de Clériscourt, charmante personne, d'ailleurs, éducation accomplie, piété solide...

— Permettez-moi de vous interrompre, dit le marquis; je crois fermement aux perfections de Mlle de Clériscourt, mais parmi les demoiselles de votre connaissance il en est une autre à qui j'avais pensé.

— Le choix est déjà fait! et moi qui m'évertue à chercher. Expliquez-vous donc, diplomate que vous êtes. De qui parlez-vous?

— D'une personne que j'ai rencontrée assez souvent dans le monde, ici même une ou deux fois, et qui, si j'en crois les apparences, est fort avant dans vos bonnes graces.

— Enfin elle s'appelle.....

— Mlle du Boissier.

De tous les noms qui pouvaient sortir de la bouche du marquis celui-là était le plus inattendu. Mme d'Epenoy resta muette un instant comme si elle eût refusé d'en croire ses oreilles; en toute autre occasion elle eût accueilli avec ravissement l'aubaine matrimoniale échue à sa protégée; mais son amitié véritable pour M. de Morsy troubla, malgré elle, sa satisfaction; soudainement elle se sentit atteinte de ce scrupule auquel obéissent certains marchands, lorsqu'ils refusent de vendre à une de leurs pratiques quelque objet d'une qualité douteuse qu'ils réservent pour les acheteurs de passage.

— Mlle du Boissier a certainement beaucoup de mérite, dit-elle avec hésitation; mais elle a peu de fortune.

— Je suis riche, répondit le marquis.

— On ne peut pas dire qu'elle est jolie.

— Ce n'est pas un mariage d'amour.

— Son caractère est excellent; mais il n'est pas toujours très égal.

— Tant mieux; « l'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

— Elle tient beaucoup à ses idées.

— Moi, pas du tout aux miennes; ainsi nous serons facilement d'accord.

— C'est un coup de désespoir, pensa Mme d'Epenoy; son amour pour cette jeune femme lui a décidément dérangé l'esprit. En conscience, je n'aurais pas osé lui proposer un pareil mariage; mais puisqu'il est le premier à m'en parler, pourquoi y mettrais-je obstacle plus long-temps? Marquise et soixante mille livres de rente! il y a de quoi faire perdre la tête à cette pauvre Alphonsine.

— Ah ça! n'est-ce point une plaisanterie? dit-elle tout haut avec une sorte de défiance; vous épouseriez Mlle du Boissier!

— Probablement non, si on me laisse le temps de réfléchir. Depuis hier j'éprouve un étourdissement fiévreux qui, à défaut de détermination réelle, me rend capable de tout. Pour briser une chaîne ridicule, il n'est rien que je ne fasse en ce moment; mais demain peut-être...

— Demain vous dînez ici, interrompit précipitamment la vieille dame; Mlle du Boissier y sera.

— Pourquoi pas aujourd'hui? dit le marquis en souriant de la vivacité de son ancienne amie.

— Aujourd'hui je passe la soirée dehors.

— De six heures à neuf vous êtes libre; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour une entrevue de cette nature. Si je vous presse ainsi, c'est que je me connais. Demain je me réveillerai peut-être célibataire entêté comme devant; liez-moi donc les mains, si vous avez réellement envie de me marier.

— Vous avez raison, dit Mme d'Epenoy en se levant avec une prestesse qui attira un nouveau sourire sur les lèvres du marquis; si je vous laisse un moyen de vous dédire, vous me glisserez entre les doigts et je ne m'en consolerais pas.

En parlant elle tira le cordon d'une sonnette dont le bruit fit aussitôt accourir le domestique.

— Allez chercher une voiture, lui dit-elle, et prévenez Justine que M. le marquis dîne ici. — Je cours chez Mlle du Boissier, reprit-elle quand le laquais fut sorti; quelque engagement qu'elle puisse avoir, comptez que nous l'aurons à dîner. A six heures donc, et d'ici là que le ciel vous maintienne dans vos sages dispositions!

Une demi-heure après avoir quitté M. de Morsy, Mme d'Epenoy fit une entrée que l'on pourrait à bon droit nommer triomphale dans l'appartement qu'occupait sa protégée, à l'entrée de la rue Bellechasse.

Orpheline depuis long-temps, Mlle du Boissier vivait seule; car autant elle était disposée à sacrifier sa liberté au mariage, autant elle éprouvait d'aversion pour la tutelle de sa famille. Son âge, d'ailleurs, légitimait cette indépendance; et, quoique bien médiocre, sa fortune y suffisait. Par un de ces prodiges d'administration qu'il n'est donné qu'aux femmes d'accomplir, avec moins de quatre mille francs de revenu elle trouvait moyen d'être convenablement logée, et d'aller dans le monde à peu près tous les soirs. Sa maison, il est vrai, se composait d'une servante unique, femme de chambre et cuisinière à la fois, groom au besoin; mais le service qu'elle tirait de cette créature était fabuleux et rendait tout aide superflu. Nous devons avouer encore que sa table n'eût pas réjoui l'œil d'un gourmand; mais ne sait-on pas que la Providence, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, émiette la coquetterie aux femmes et n'a besoin que d'un miroir pour les rassasier? Jeune, jolie et mise avec élégance, on a toujours bien dîné; et malgré l'humilité qu'elle affectait parfois, il est probable que Mlle Alphonsine se croyait tout cela.

Au moment où Mme d'Epenoy entra chez sa protégée, celle-ci était debout devant la cheminée d'un petit salon où elle se tenait d'ordinaire et qui formait la principale pièce de l'appartement. Les coudes appuyés sur la housse de velours vert qui recouvrait la tablette de marbre, elle contemplait dans la glace son peu gracieux visage avec qui elle se trouvait en dialogue réglé, moyennant le soin qu'elle prenait de faire elle-même les interrogations et les réponses. Sans s'en apercevoir, Mlle du Boissier avait contracté l'habitude des monologues, sorte de tic parlé auquel deviennent aisément sujets les gens qui sont souvent seuls. Dans ces conversations idéales elle cherchait tout naturellement un dédommagement aux petites vexations qu'il lui fallait subir dans la vie réelle; ainsi elle s'adressait des complimens, elle s'invitait à danser, elle se murmurait de tendres aveux, elle se demandait en mariage. L'interlocuteur imagi-

naire chargé de ce galant office était invariablement un beau jeune homme, brun et pâle, grand et svelte, mélancolique et audacieux, riche à millions, noble comme le roi, titré vicomte pour le moins, et à trente ans colonel de cavalerie ; en un mot, le chimérique phénix auquel tant de filles majeures sacrifient en secret.

Ce jour-là, le soliloque de Mlle Alphonsine était fort animé. Les deux personnages dont il était alternativement l'interprète jouaient leur rôle en conscience ; le vicomte était pressant et passionné, la demoiselle à marier réservée, mais émue.

— Oh ! je vous en supplie, disait le premier, un mot, un seul mot, qui me dise que ma hardiesse ne vous a pas offensée ! — Que me demandez-vous? répondait avec une pudique minauderie Mlle Alphonsine, parlant pour son propre compte. — Le droit d'espérer ? — Vos vues sont honorables, je n'en doute pas. — Pourrait-on en avoir d'autres près d'une femme telle que vous? oui, c'est votre main que je sollicite en même temps que votre cœur : seriez vous assez cruelle pour me les refuser? — Monsieur le vicomte... — Qui vous retient? un autre peut-être?... — Ah ! croyez que jamais !... — Eh bien alors, pourquoi refuser de combler mes vœux? n'êtes-vous pas libre ? — Sans doute, je suis maîtresse absolue de mes actions, et je n'en dois compte à personne; mais le mariage est une chose si grave, que je tremble à sa seule pensée : et puis, vous-même, êtes-vous sûr de ne pas vous abuser? vous m'aimez maintenant... du moins vous le dites... — Oh ! oui, je vous aime ! — Mais dans quelque temps si vous m'épousiez, m'aimeriez- vous encore ? — Oh ! toujours ! toujours ! je le jure à vos pieds ! — Que faites-vous, vicomte? levez-vous ; je le veux, je vous en supplie, si quelqu'un venait?... Ah ! mon Dieu, on ouvre la porte....

La porte s'ouvrit en effet avec fracas. A la vue de Mme d'Epenoy, Mlle Alphonsine fit un soubresaut comme si elle eût été réellement surprise en tête-à-tête avec le plus compromettant des vicomtes; et ses rêveries matrimoniales s'envolèrent plus effarouchées qu'une compagnie de perdrix qu'a troublée dans ses ébats le feu d'un chasseur.

— Comment ! près de quatre heures et pas encore habillée ! s'écria dès l'entrée la vieille dame ; à quoi donc pensez-vous ? Il est bien question de se regarder à la glace ! Allons, écoutez-moi : vous admirerez vos graces un autre jour. Enfin, je crois que nous sommes désensorcelées. Un parti magnifique, soixante mille livres de rente, un château dans un pays superbe, maison à Paris, et puis marquise; MARQUISE ! mon enfant. C'est si beau que j'ai peine à y croire. Mais remuez-vous donc au lieu de rester là comme une statue ! Habillez-vous bien vite, et tâchez de vous faire belle. Vous savez que nous dînons à six heures.

Mme d'Epenoy eût pu continuer long-temps de la sorte sans être interrompue par sa protégée; celle-ci écoutait, il est vrai, l'œil fixe et la bouche béante; mais elle n'avait pas l'air de comprendre que ces termes magiques, château, marquise, soixante mille livres de rentes, fussent à son adresse.

— Etes-vous sourde ou muette? reprit la vieille dame, impatientée de ce silence; n'entendez-vous pas ce que je vous dis ? Nous avons un mari.

A ce mot cabalistique, Mlle Alphonsine changea de couleur, et, prise d'une sorte de défaillance, elle s'assit sans prononcer une syllabe.

Mme d'Epenoy, cette fois, pardonna ce mutisme obstiné; car elle devina qu'il n'avait d'autre cause que l'excès de la surprise et du ravissement. Pour donner à sa cliente le temps de se remettre, elle lui raconta en détail l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le marquis. En apprenant que M. de Morsy semblait décidé à l'épouser, Mlle du Boissier, au lieu de réitérer l'anathème dont elle avait, la veille encore, frappé les hommes de cinquante ans, leva au ciel un regard attendri ; puis, saisie d'un transport soudain, elle se leva d'un bond, et commença de la cheminée à la porte et de la porte à la fenêtre une suite d'évolutions contradictoires, comme font, dit-on, les gens piqués de la tarentule.

— Ah ! mon Dieu ! et je ne sais cela qu'au moment ! s'écria-t-elle enfin. Cette maudite couturière qui m'avait promis ma robe pour aujourd'hui et qui ne me l'envoie pas !... Et moi qui voulais prendre un bain ce matin ! Croyez-vous que j'aurais encore le temps?

— Un bain ! devenez-vous folle? dit Mme d'Epenoy en partant d'un éclat de rire.

— Vous ne voyez donc pas comme aujourd'hui j'ai le teint échauffé? Ces contrariétés-là ne sont faites que pour moi !

— Je vous assure que vous avez votre teint de tous les jours.

Sans soupçonner le sarcasme renfermé dans cette réponse, Mlle du Boissier se posta devant la glace et se mit à examiner avec anxiété les coquelicots épanouis sur son visage.

— Aux lumières, ça passera pour de la fraîcheur, reprit la vieille dame d'un air de bonhomie.

— Vous me rassurez un peu; et puis, n'est-ce pas M. de Morsy qui disait un jour chez vous qu'il ne comprenait pas l'engoûment de certains hommes pour les femmes pâles ?

— Ce doit être lui. Allons, du calme. Plus vous vous tracassez et plus le sang vous monte à la tête. Un peu plus pâle ou un peu plus rouge, ce n'est pas la chose essentielle. Tâchez d'être simple, raisonnable, naturelle. M. de Morsy n'est pas un héros de roman, et vous n'êtes pas une jeune première; ainsi donc, pour lui plaire, comptez moins sur la puissance de vos beaux yeux que sur l'agrément de votre esprit; surtout efforcez-vous de lui donner une idée avantageuse de votre caractère.

— Mais, madame, dit Mlle du Boissier frappée d'une appréhension soudaine, dans le monde, chacun dit que M. de Morsy est amoureux de cette femme dont nous parlions hier.

— Il l'est en effet; mais qu'importe? répartit froidement Mme d'Epenoy. Je ne suppose pas que vous ayez la prétention de posséder les prémices de son cœur. C'est précisément parce qu'il aime une femme avec laquelle il ne peut pas se marier qu'il s'est décidé, fort sagement, à en épouser une autre qu'il aimera plus tard. A propos de Mme Gastoul, achevez votre histoire : vous lui ôtiez ses gants...

— Savez-vous ce qu'il y avait dans ces gants? dit Mlle Alphonsine d'un air de vertueuse indignation ; un billet doux ! oui, un billet doux !

— Toutes les jolies femmes sont exposées à loger un pareil hôte, reprit la vieille dame avec un indulgent sourire; mais elle aurait dû choisir une meilleure cachette.

— Un billet d'elle, madame, écrit à un homme !

— A qui vouliez-vous qu'il fût écrit? Et puis, qu'est-ce que cela prouve? de l'étourderie et de l'inexpérience; rien de plus. Une femme qui a de l'usage n'écrit pas. Mais laissons Mme Gastoul et ses correspondances, qui ne nous regardent point. Occupons-nous de notre affaire. M. de Morsy sera chez moi à six heures. Venez-y plus tôt. L'entrée en scène est importante ; et malgré l'habitude que vous devez avoir, vous laissez encore un peu à désirer : il vaut mieux que vous arriviez la première.

A l'heure fixée, les deux convives de Mme d'Epenoy rivalisèrent d'exactitude. A peine Mlle Alphonsine était-elle assise dans le salon de sa protectrice, qu'elle entendit, non sans un violent battement de cœur, annoncer M. de Morsy. Cet empressement était d'un heureux augure, et bientôt les manières gracieuses du marquis confirmèrent tout ce qu'il semblait promettre. En se trouvant, pour la première fois de sa vie, l'objet de soins galans auxquels la circonstance donnait une valeur sérieuse, la fille à marier vit le ciel conjugal ouvert, et, dans son extase, perdit le peu de sang-froid qu'elle avait conservé jusqu'alors.

Le calme et la dignité dans la coquetterie n'appartiennent qu'aux femmes habituées à plaire; aux moindres succès, les autres, troublées et enflées à la fois, semblent près de quitter la terre et de s'envoler comme un aérostat. C'est ce qui advint à Mlle du Boissier aussitôt que M. de Morsy lui eut versé le philtre divin de la flatterie ; enivrée dès le premier verre, elle se rua en amabilité d'une manière si exorbitante, que Mme d'Epenoy, qui, l'affaire engagée, avait fini par s'y intéresser chaudement, se prit à trembler pour le succès. Mais vainement la femme prudente essaya de modérer l'effervescence de sa protégée : regards improbateurs, avertissemens indirects, changemens de conversation, rien ne parvint à dissiper une ivresse causée par le désir et l'espoir de plaire. Tour à tour, et en dépit de la nature, sémillante, ingénue, sentimentale, exaltée, folâtre, enthousiaste, Mlle Alphonsine épuisait son carquois contre le marquis. A chaque flèche assassine qui lui arrivait de volée, M. de Morsy répondait par quelque gracieux propos dont l'effet immédiat était d'enflammer l'humeur conquérante de la fille à marier ; et plus celle-ci redoublait ses minauderies, plus l'homme de cinquante ans souriait agréablement; plus elle s'embrouillait dans ses phrases prétentieuses, plus il l'écoutait d'un air approbateur; plus elle se montrait ridicule, plus il semblait ravi.

Après avoir essayé d'opposer une digue à ce célibat débordé, Mme d'Epenoy, reconnaissant l'impuissance de ses efforts, avait cessé une résistance inutile. Réduite peu à peu au silence par la loquacité de Mlle Alphonsine, elle assistait à cette entrevue, dont elle avait d'abord attendu un résultat satisfaisant, soucieuse, mécontente et courroucée, comme pourrait l'être un général qui, après avoir heureusement engagé un combat, en verrait le succès compromis par la faute d'un de ses lieutenans.

— Et de vingt-neuf ! se disait-elle avec un dépit mêlé d'ironie ; c'est fini, j'y renonce ; qu'elle s'en tire comme elle pourra, je ne m'en mele plus ! elle mourra fille, et ce sera bien fait !

Tout en méditant cette barbare détermination, qu'elle prenait invariablement à chaque nouvel échec de sa protégée, Mme d'Epenoy regardait le marquis à la dérobée, et cherchait à lire dans ses yeux : courtoisie d'homme du monde, dissimulation étudiée ou fascination inexplicable, il paraissait subjugué, et toute sa physionomie annonçait un parfait contentement. Surprise, mais non rassurée, la vieille dame, après le dîner, profita d'un instant où Mlle du Boissier feuilletait un album pour parler confidentiellement à M. de Morsy.

— La timidité produit quelquefois des effets tout contraires à ceux qu'on qu'on en attend, lui dit-elle à voix basse ; votre présence l'a troublée, et c'est pour cacher son embarras qu'elle parle ainsi ; mais ne croyez pas que ce soit toujours comme cela.

— On a le droit de parler beaucoup lorsqu'on s'en acquitte si bien, répondit le marquis du ton le plus naturel.

Mme d'Epenoy le regarda d'un air moitié scrutateur, moitié ébahi.

— Ainsi, sa conversation vous a plu ? reprit-elle.

— S'il en était autrement, j'aurais le goût bien difficile ; elle a beaucoup d'esprit.

— Assurément.

— Elle est aimable.

— Sans aucun doute.

— Et je lui crois un fort bon caractère.

— Excellent.

— En un mot, je suis très satisfait.

— Et moi je ne comprends plus rien aux hommes, pensa Mme d'Epenoy. Qu'elle extravague, je m'y attendais; mais qu'il se laisse prendre à ce pathos, c'est inconcevable. Il la trouve aimable et spirituelle! pourquoi pas jolie? La seule manière d'expliquer cela, c'est qu'ainsi qu'il l'avoue lui-même, sa passion lui a dérangé la cervelle. Enfin que cette pauvre Alphonsine en profite, je ne demande pas mieux!

L'entrevue conjugale tirait à sa fin, car neuf heures approchaient. M. de Morsy, qui avait demandé sa voiture pour ce moment, réclama le privilége de conduire Mme d'Epenoy à la maison où elle devait passer la soirée, et sollicita en même temps la faveur de ramener chez elle Mlle du Boissier. Les deux femmes agréèrent cet arrangement, dont la fille à marier ne se montra nullement effarouchée, quoiqu'il dût en résulter pour elle un tête-à-tête.

Le marquis, ennemi du faste, avait en cette occasion donné un démenti à ses habitudes; par son ordre, ses domestiques avaient endossé leur livrée d'apparat, et parmi ses voitures il avait désigné la plus belle. Ainsi qu'il l'avait prévu peut-être, ce brillant équipage charma l'orgueil de Mlle du Boissier, qui, se voyant assise dans le fond, à la gauche de Mme d'Epenoy, à qui elle semblait en faire les honneurs, ne put s'empêcher de songer avec délices au moment où elle en deviendrait officiellement la maîtresse.

— Je ferai mettre une garniture bleue, se dit-elle; car le jaune n'est pas favorable aux blondes. A part ça, chevaux, domestiques, voiture, tout est parfait.

On arriva bientôt dans la rue du Bac, devant la maison où devait descendre Mme d'Epenoy. Le marquis lui offrit la main, et, après l'avoir remerciée, il remonta dans la voiture de l'air d'un homme réellement épris. En remarquant la vivacité de ce mouvement, Mlle Alphonsine faillit perdre la respiration, tant le cœur lui battit avec violence. Quoi qu'il ne soit guère d'usage d'aborder dès la première entrevue la solennelle question du mariage, elle se persuada que le marquis, retenu jusqu'alors par la présence d'un tiers, s'était ménagé un entretien particulier dans l'intention de lui avouer ses sentimens. Elle attendit donc, avec une émotion des plus charmantes, cette déclaration enchanteresse, au devant de laquelle s'élançait son ame; d'avance, et malgré le semblant d'hésitation auquel par convenance elle se croyait obligée, tout en elle disait oui.

En se rasseyant en face de Mlle du Boissier, circonstance qui parut à celle-ci d'un goût exquis et d'un respect adorable, M. de Morsy, au lieu de prendre la parole, tomba dans une rêverie profonde dont, au grand désappointement de la fille à marier, il ne sortit qu'au moment où la voiture s'arrêta pour la seconde fois.

— Mademoiselle, dit-il alors avec un accent sérieux, j'ai une prière à vous adresser, et j'attache la plus grande importance à ce que vous ne la rejetiez pas : il est urgent, j'ose dire plus, il est indispensable que j'obtienne de vous un instant d'entretien, et ma voiture n'est pas un lieu convenable pour cela. Quoique jusqu'ici je n'aie pas eu l'honneur d'être reçu chez vous, permettez que je vous y accompagne. L'heure n'est pas assez avancée pour rendre ma demande indiscrète, et je n'abuserai pas de votre condescendance.

— Quelle délicatesse! quel savoir-vivre! pensa Mlle Alphonsine, dont le dépit naissant s'était dissipé dès le premier moment de cette significative requête; un homme vulgaire aurait parlé dans la voiture; mais lui! il a tant de distinction! un vrai gentl homme! Pourvu que cette étourdie de Marguerite ait fait du feu dans le salon.

La faveur qu'il réclamait lui ayant été gracieusement accordée, M. de Morsy offrit le bras à Mlle du Boissier, dont les appréhensions au sujet de l'état de son appartement se dissipèrent à la vue d'un feu passable qui pétillait dans la cheminée du salon. Toutes choses d'ailleurs étaient en ordre, et l'ensemble offrait cet aspect frotté, propret, compassé, qui caractérise le séjour des filles d'un âge mûr.

— Je n'y suis pour personne, dit la maîtresse du logis à l'oreille de sa soubrette que cet ordre extraordinaire et la vue du marquis plongèrent dans une stupéfaction profonde.

Après s'être assis à l'angle de la cheminée, en face de Mlle Alphonsine, M. de Morsy, sur l'invitation qu'elle lui adressa en baissant modestement les yeux, prit la parole d'une voix insinuante.

— Mademoiselle, dit-il, Mme d'Epenoy vous a parlé de mon désir de vous être présenté, et de l'importance que j'attachais à cette démarche; mais peut-être ne vous a-t-elle pas suffisamment expliqué la position étrange où je me trouve. D'ailleurs, eût-elle pu le faire, je n'en devrais pas moins compléter cette explication; car depuis ce matin un événement inattendu a apporté dans mes résolutions un changement très grave, et, aux termes où nous en sommes, après l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, je vous dois compte de ce changement.

Ce préambule ne répondait guère aux espérances de Mlle du Boissier; aussi sa figure s'alongea-t-elle sensiblement, quoique ses lèvres pincées s'efforçassent de retenir le sourire qui jusqu'alors y avait voltigé sans relâche.

— Mme d'Epenoy a dû vous dire, reprit l'homme de cinquante ans, qu'après beaucoup d'hésitation j'avais enfin formé le projet de me marier; mais, par discrétion, elle vous a probablement laissé ignorer la cause fatale qui m'y avait surtout déterminé?

— Du moins elle ne m'en a parlé que d'une manière fort vague, répondit Mlle Alphonsine d'un air de réserve.

— Elle vous en a parlé! s'écria le marquis; ce mot m'enhardit à poursuivre. Puisque la glace est rompue, la tâche qu'il me reste à remplir me semble moins pénible, et je sens que j'aurai le courage de tout vous dire. Oui, mademoiselle, c'est une passion aussi violente qu'insensée, un amour sans illusion comme sans espoir, qui, après m'avoir long-temps éloigné du mariage, m'y a poussé en dernier lieu comme au seul port où je pusse trouver la paix du cœur et l'oubli de mes peines. Une femme que vous ne connaissez pas...

— Je la connais, interrompit la fille à marier en souriant perfidement.

— Vous la connaissez! Eh bien! alors, vous savez qu'elle est belle, charmante, et vous devez comprendre que j'aie pu l'aimer. Je l'aimais donc, quoique je ne m'abusasse point sur ma folie; car m'attacher à une femme mariée, à l'âge où tant de motifs devaient me décider à me marier moi-même, était gâter ma vie à loisir. Mais que peut le bon sens contre la passion? Vous, dont les moindres paroles trahissent une sensibilité si exquise, vous, qui entendez si bien les choses du cœur, vous ne serez pas étonnée, mademoiselle, de l'aveu que je vais vous faire. Mon attachement pour cette femme était arrivé à ce point que, ne pouvant briser la barrière qui nous séparait, j'avais résolu du moins de n'en pas élever entre nous une seconde : j'avais juré de ne me marier jamais.

— Mais cependant... à la fin vous avez changé d'avis? dit Mlle Alphonsine avec une anxiété mal dissimulée.

— Oui, mademoiselle, j'ai changé d'avis, et je dois vous expliquer la cause de ce changement. Cette femme que j'aimais tant, à qui je sacrifiais ce qu'il me reste d'avenir, j'appris qu'elle était indigne de ma tendresse, j'appris qu'oubliant ses devoirs elle en aimait un autre!

Tandis que le marquis articulait ce pénible aveu, l'espoir, la joie, le triomphe se réveillaient dans le cœur de Mlle du Boissier; mais la prudente demoiselle s'efforça de contenir une satisfaction qui eût pu blesser le douloureux sentiment qu'exprimait la physionomie de son interlocuteur, et levant sur ce dernier un regard compatissant :

— Il est des femmes si perverses! dit-elle benoîtement.

— Oui, certes, il est des femmes perverses; mais il est aussi des femmes calomniées, reprit avec douleur M. de Morsy, dont la figure avait subitement changé d'expression; la calomnie, cette vipère hideuse, s'attache aux êtres les plus purs et les souille de son venin; mais si profonde que soit la blessure, tôt ou tard la vérité la guérit.

— Voulez-vous dire que cette dame ait été calomniée? demanda Mlle du Boissier, dont la rougeur tournée au violet trahit, ainsi que le mouvement convulsif de ses lèvres, une émotion subite et excessive.

— Oui, mademoiselle, calomniée, indignement calomniée! Les accusations portées contre elle, mensonges; les fautes qu'on lui attribue, fausses; les lettres qu'on prétend qu'elle a écrites, inventions odieuses!

— Ah! on vous avait parlé des lettres? dit la demoiselle à marier, en regardant en dessous le marquis.

— De quoi ne m'avait-on pas parlé? Mais enfin j'ai découvert, il y a quelques heures à peine, que tout ce qu'on m'avait dit n'est qu'un de ces romans méprisables que dans le monde chacun accueille par un instinct malveillant, mais dont en définitive personne ne veut accepter la responsabilité. On m'avait promis des preuves; mais les preuves ne s'inventent pas comme la calomnie, et l'on a été forcé de convenir qu'on avait été trop crédule. En un mot, cette femme que j'accusais est digne de tout mon respect; cette femme que je croyais coupable est innocente.

— Innocente! répéta Mlle du Boissier avec un sourd ricanement.

— Maintenant j'ai besoin de toute votre indulgence, reprit M. de Morsy, qui du coin de l'œil étudiait attentivement l'orageuse physionomie de son interlocutrice; avec une autre j'hésiterais à continuer; mais le plus digne hommage que l'on puisse rendre à une femme de votre esprit et de votre caractère, c'est de lui dire la vérité, toute la vérité. Je vous avouerai donc que la justification éclatante de la personne dont je vous parle m'oblige à renoncer à tout projet de mariage.

Percée au cœur, Mlle Alphonsine fixa sur le tapis un regard farouche, et sembla y considérer les ruines de son château en Espagne écroulé pour la vingt-neuvième fois.

— Je suis désolé de n'avoir pas été désabusé de mon erreur quelques heures plus tôt, poursuivit M. de Morsy, vous n'auriez pas été dérangée; mais puisque le mal est fait, je vous supplie de me pardonner. Si j'étais libre, souffrez cet aveu, je sens que j'éprouverais un bien doux plaisir à mettre à vos pieds mon nom, mon titre, ma fortune; oui, si j'étais libre, je m'estimerais heureux d'offrir à tant de qualités un piédestal digne d'elles; mais je l'ai juré....

— Vous avez juré?... dit Mlle du Boissier en levant lentement les yeux.

— De ne pas me marier tant qu'elle serait digne de mon affection. Pour moi, ce serment est sacré, et seule elle pourrait m'en dégager par quelque faute; j'entends une faute avérée, certaine, matériellement prouvée; oh! alors je ne balancerais pas; mais elle est innocente, mais les calomnies dont elle vient d'être l'objet lui donnent des droits nouveaux à ma fidélité, et plus que jamais je dois lui appartenir. Vous m'approuvez, n'est-ce pas?

— Je fais plus, je vous admire.

Sans paraître remarquer l'accent dérisoire de cette réponse, le marquis se leva.

— Adieu, mademoiselle, dit-il du ton le plus caressant; croyez que je n'oublierai jamais les heures que j'ai passées près de vous.

Il salua d'un air attendri la fille majeure, en qui semblait gronder un ouragan, et s'éloigna très lentement. Arrivé enfin à la porte, il se retourna.

— Non! s'écria en ce moment décisif Mlle Alphonsine, je ne dois pas souffrir qu'un si galant homme soit victime de sa confiance et de sa loyauté. Revenez, monsieur le marquis; ma conscience m'ordonne de parler.

En s'emparant du billet trouvé dans le gant de Mme Gastoul, Mlle du Boissier avait cédé à une inspiration malveillante plutôt qu'à un calcul hostile. Heureuse de posséder le moyen de nuire à la femme qu'elle détestait, peut-être se fût-elle abstenue de s'en servir; car elle ne pouvait se dissimuler que donner de la publicité à sa découverte, c'était s'exposer elle-même au blâme de tous les esprits délicats. Mais la voix de la prudence, écoutée en temps ordinaire, fut en ce moment étouffée par le cri tout-puissant de l'intérêt personnel. Voir à sa portée l'anneau de mariage, la couronne de marquise, les fruits dorés de la fortune, tous les biens désirés depuis si long-temps; sur le point de les saisir, rencontrer un obstacle unique, et n'avoir qu'un mot à dire pour le briser; pouvoir enfin magnifiquement réaliser son rêve, et du même coup se venger d'une ennemie, telle était la position où se croyait placée Mlle Alphonsine. Cette épreuve eût fait voler en éclats des discrétions mieux trempées que la sienne; elle y succomba donc, ainsi que l'avait espéré le marquis.

— Expliquez-vous, mademoiselle, lui dit ce dernier en s'empressant de se rasseoir; la solennité de vos paroles m'annonce que vous avez quelque chose de grave à me dire. Parlez, je vous en prie.

Mlle du Boissier se recueillit un instant, et prit ensuite la parole d'un air modeste et d'une voix doucereuse:

— J'espère, monsieur, dit-elle, que vous ne prendrez pas en mauvaise part la révélation qu'arrache à ma réserve habituelle la conviction où je suis qu'en vous éclairant je remplis un devoir. Trop imparfaite pour avoir le droit de juger les autres, il m'est particulièrement pénible de parler d'une femme autrement que pour en faire l'éloge; et sans la rare estime que vous m'inspirez, j'aurais peine à surmonter mon aversion pour tout ce qui, mal interprété, peut ressembler à de la médisance.

— J'apprécie la noble délicatesse de votre caractère, répondit M. de Morsy en s'inclinant.

— Si j'avais quelque intérêt à vous faire connaître la vérité, une retenue bien naturelle m'imposerait silence; mais vos complimens trop flatteurs ne constituent pas un engagement, et me laissent, ainsi qu'à vous, toute liberté. C'est donc sans aucune arrière-pensée personnelle que je vous parle; je serais désespérée qu'à cet égard vous pussiez vous méprendre.

— Ce serait une lâcheté odieuse et dont je suis incapable, répliqua le marquis de la manière la plus révérencieuse; mais vous voyez que j'attends avec anxiété la révélation que vous m'avez promise; de grâce, ne me faites pas souffrir plus long-temps: expliquez-vous.

— C'est en m'expliquant que je vous ferais souffrir, répliqua Mlle du Boissier avec un accent de tendre compassion. Croyez-moi, laissons cela. Quand l'illusion est douce, pourquoi la détruire?

— Vous en avez trop dit, et maintenant votre silence serait de la cruauté.

— C'est vous qui l'exigez. Eh bien!... Mais vous ne vous figurez pas ce qu'il m'en coûte. Dieu sait si mes intentions sont pures, et cependant il me semble que je fais mal...

En prononçant ces dernières paroles de l'air candide d'une pensionnaire de couvent, Mlle Alphonsine se leva et s'approcha d'une étagère où se trouvait un coffret qu'elle ouvrit à l'aide d'une petite clé suspendue à la chaîne de sa montre. Elle revint ensuite vers le marquis avec une sorte de gravité douloureuse, et, lui présentant un papier qu'elle eut soin de déployer:

— Jetez les yeux sur ce billet, lui dit-elle; il vous apprendra ce que vous voulez savoir. Votre douleur, que je prévois, m'affecte d'avance; mais rappelez-vous qu'il n'a pas dépendu de moi de vous l'épargner.

M. de Morsy saisit avidement la lettre de Mme Gastoul et la lut avec une émotion qui n'avait plus rien de factice; pendant ce temps, Mlle Alphonsine le suivait à la dérobée et étudiait sur sa physionomie les reflets du chagrin prévu, sur quoi elle avait matrimonialement spéculé. Son attente ne se réalisa pas; au lieu de s'indigner, comme elle l'espérait, le marquis, sa lecture achevée, demeura silencieux et pensif. Afin de le tirer de cette rêverie, dont le calme lui paraît de mauvais augure, Mlle Alphonsine reprit la parole d'un air de chattemite:

— Un hasard fort indépendant de ma volonté a fait tomber entre mes mains cette lettre; je n'ai pas besoin de vous dire que mon intention était de la remettre à la personne qui l'a écrite; je n'attendais pour cela qu'une occasion favorable. En consentant à vous la communiquer, j'ai commis une sorte d'indiscrétion que je me reprocherais éternellement, si je n'étais sûre que vous n'abuserez pas de ma confiance; car la publicité de ce billet ferait le plus grand tort à cette dame, et j'en serais désolée. Elle doit déjà être assez malheureuse! continua la fille à marier en levant les yeux au ciel avec componction. La vertu a des jouissances si pures! l'honnêteté des charmes si doux! Conçoit-on qu'on y renonce pour quelques plaisirs aussi faux que passagers? Abjurer toute pudeur, tromper son mari, outrager le nom de l'homme qui vous a honorée de son choix, est-ce possible? Quand je pense à ces horreurs, je crois rêver. Mais comment peuvent-elles vivre, ces femmes? Oh! que je les plains! Ce doit être affreux que d'être coupable!

M. de Morsy avait écouté avec une gravité impassible l'homélie de la demoiselle à marier; quand elle eut tout dit, il arrêta sur elle un regard glacial:

— Mademoiselle, dit-il, du ton le plus sévère, les femmes dont vous parlez sont coupables sans doute, car rien ne peut justifier l'oubli du devoir. Cependant l'inexpérience de la jeunesse et l'entraînement de la passion atténuent parfois leurs fautes et les recommandent à l'indulgence des cœurs généreux. Mais comment caractériser et de quel mépris flétrir la conduite de certaines autres femmes dont je vais vous faire le portrait? Il est dans le monde des créatures disgracieuses et malfaisantes, vouées par le sort à une vie solitaire et stérile. Jamais le regard d'un homme n'a cherché leur regard, jamais une main tremblante n'a pressé leur main, jamais une tendre parole n'est arrivée à leur oreille. Vieilles dès la jeunesse, la laideur de leur ame peinte sur le visage, l'esprit aigri par l'abandon, dédaignées par l'amour, exclues de la vie en un mot, elles conçoivent une effroyable haine pour tout ce qui est jeunesse, beauté, passion! Se trouve-t-il sur leur chemin une femme faible et charmante, elles s'y attachent, comme le ver à la fleur, pour la flétrir. Elles deviennent ses espions; elles la tolèrent au besoin dans l'espoir de la perdre. Ce sont ces femmes-là qu'il faut plaindre, mademoiselle; car elles sont réellement bien misérables!

Le marquis se leva, mit tranquillement dans sa poche la lettre qu'il avait gardée dans sa main jusqu'alors, et s'inclinant avec une politesse dédaigneuse devant la demoiselle à marier qui semblait changée en statue, il se dirigea vers la porte. Au moment où il allait l'ouvrir, Mlle du Boissier sortit de sa stupeur et s'élança pour l'arrêter.

— Que signifie ce langage? dit-elle d'une voix altérée: est-ce ainsi que vous répondez à ma confiance? Rendez-moi cette lettre, monsieur; votre conduite est une indignité!

M. de Morsy sourit d'un air calme, et saisissant la main que Mlle Alphonsine, hors d'elle même, avait posée fort peu noblement sur le bouton de la serrure, il la força de lâcher prise.

— Votre intention, répondit-il avec une incisive ironie, était, m'avez-vous dit, de remettre ce billet à la personne qui l'a écrit; avec votre permission, je me chargerai de ce soin. Souffrez donc que je me retire, il est déjà tard, et un plus long tête-à-tête avec un homme pour qui vous vous êtes montrée si aimable depuis quelques heures pourrait offrir des dangers, et je serais désolé de nuire à vos projets de mariage.

Ce dernier propos parut si barbare à Mlle du Boissier qu'elle recula d'indignation. Le marquis profita de ce mouvement pour s'esquiver, et traversa rapidement l'antichambre. Arrivé à la porte, il y trouva Mlle Marguerite un bougeoir à la main, et disputant le passage à un individu qui insistait pour entrer. A la clarté du flambeau, l'homme de cinquante ans reconnut Louis d'Epenoy, qui, de son côté, en l'apercevant, prit la soubrette par le bras et la fit pirouetter sans façon jusqu'au milieu de la chambre.

— Parbleu! s'écria le jeune homme qui, si l'on devait en croire l'éclat de ses yeux et l'animation de son teint, avait fait un excellent dîner, j'étais bien sûr que Mlle du Boissier était chez elle. Qu'est-ce qu'elle me chantait donc, cette Maritorne? Monsieur le marquis, je vous souhaite le bonsoir... Eh! j'y suis! c'est parce que vous étiez là qu'on ne voulait pas me laisser entrer. Tiens! tiens! tiens! aimable camariste, je vous rends mon estime; votre devoir était de mourir sur la brèche.

— Vous êtes bien gai, ce soir, Louis, dit M. de Morsy en souriant de l'idée impertinente qui semblait s'être nichée dans la cervelle de d'Epenoy.

— Gaîté factice! répondit celui-ci. Allons, mademoiselle, vous décidez-vous à m'annoncer?

La femme de chambre voyant sa consigne violée, trouva inutile de résister plus long-temps et se dirigea vers le salon. Louis d'Epenoy la suivit après avoir pris congé de M. de Morsy, qui, de son côté, sortit de l'appartement.

— Il vient trop tard, pensa ce dernier, avec une satisfaction secrète qui adoucit un peu sa torture jalouse.

Le marquis ne se trompait pas sur le motif qui amenait son jeune rival chez Mlle du Boissier. Après la scène du Théâtre-français, d'Epenoy, furieux d'abord, avait fini par recouvrer son sang-froid et par réfléchir sérieusement au parti qu'il convenait de prendre.

— Il est sûr que la fatalité s'acharne sur moi, s'était-il dit avec dépit; deux lettres, les premières, les seules qu'elles m'ait écrites, volées toutes deux! c'est jouer d'un guignon épouvantable. Mais il ne s'agit pas de se désespérer, il faut agir. Quant au second billet, il m'inquiète peu: le filou qui me l'a pris, croyant faire une capture magnifique, l'aura déchiré en reconnaissant son erreur; d'ailleurs qu'en pourrait-il faire? Mais la lettre dérobée par cette méchante créature, voilà ce qui est grave. La lui reprendre! c'est bientôt dit; il le faut pourtant; comment faire?

D'Epenoy n'avait pas, comme le marquis, la ressource de feindre une conversion subite au mariage et d'exploiter, à l'aide de ce stratagème, la crédule vanité de Mlle du Boissier. De sa part, une pareille ruse n'eût abusé personne. D'ailleurs l'idée ne lui en vint pas. Après avoir cherché long-temps, accueilli et rejeté tour à tour plusieurs inventions plus ou moins praticables, il s'arrêta enfin à un plan qui, passablement absurde en réalité, lui parut néanmoins un des plus ingénieux. L'exécution exigeait quelque audace; aussi l'auteur corrobora-t-il machinalement son

courage d'une ou deux bouteilles de vin de Champagne, précaution dont la sagesse ne peut être contestée que par des buveurs d'eau : race méchante, dit le proverbe.

L'amant de Mme Gastoul entra dans le salon en jouant l'air affairé qu'ont en général les hommes chargés d'une mission importante. Il trouva Mlle Alphonsine à la place où le marquis l'avait laissée. En entendant ouvrir la porte, la fille à marier leva sur le jeune homme un regard terne d'où la pensée semblait absente.

— Mademoiselle, lui dit d'Epenoy, dont le thème était fait, je vous demande pardon de vous déranger ainsi; mais l'affaire qui m'amène ne souffre aucun retard. Ma mère désirerait vous parler sur-le-champ, et elle m'a chargé de vous venir chercher. Ma voiture est à la porte, et si vous avez la bonté de m'accompagner...

— Votre mère? interrompit mademoiselle du Boissier d'un air distrait; mais il n'y a qu'une heure à peine que je l'ai quittée.

— Je le sais, reprit Louis avec quelque embarras, car il n'avait pas prévu cette circonstance; cela ne fait rien, au contraire. Il s'agit de quelque chose qui vous intéresse, d'une chose extrêmement importante. Je ne suis pas dans le secret; mais cependant je crois deviner. C'est un Américain fort riche, garçon, à qui l'on a parlé de vous et qui désire... Mais ma mère vous expliquera cela mieux que moi. Je croirais empiéter sur ses attributions si je me permettais de parler mariage.

Mademoiselle du Boissier était fort abattue et presque défaillante; mais il eût fallu qu'elle fût morte pour rester insensible à ce dernier mot. Relevant la tête subitement, comme un cheval de guerre dresse les oreilles au bruit de la trompette, elle fixa sur d'Epenoy un regard animé.

— Un Américain? dit elle.

— Deux ou trois fois millionnaire, fort bel homme, quarante ans à peine.

— Vous le connaissez donc?

— Je l'ai vu quelquefois à mon cercle, répondit Louis, à qui un mensonge de plus ne coûtait guère.

— Je suis à toute heure aux ordres de Mme d'Epenoy, dit Mlle Alphonsine, dont l'imagination, quittant le deuil de son vingt-neuvième mariage manqué pour reprendre les roses, vêtement de l'espérance, voyageait déjà dans les savanes de l'Amérique.

La fille majeure mit son chapeau, s'enveloppa de son châle, et accepta le bras de d'Epenoy. Ils trouvèrent à la porte la voiture dont avait parlé celui-ci; après avoir aidé à sa compagne à y monter, Louis dit quelques paroles à voix basse au domestique, qui tenait la portière, et s'élança ensuite à côté de Mlle Alphonsine.

— Maintenant, fouette cocher, se dit-il lorsque la voiture fut en marche. Mon Américain est un trait de génie; y a-t-elle mordu, la vieille fille, à mon Américain!

Accablée par les émotions de toute espèce qu'elle avait éprouvées depuis plusieurs heures, Mlle du Boissier garda quelque temps un silence respectée de son voisin. Peut-être ce silence eût-il continué indéfiniment si, en regardant par hasard à travers la glace de la portière, la demoiselle à marier ne se fût aperçue que la voiture roulait sur un pont.

— Mais il n'y a pas de pont à passer pour aller de la rue Bellechasse chez Mme d'Epenoy, dit-elle d'un ton surpris.

— Ce n'est pas chez ma mère que je vous conduis, répondit tranquillement le jeune homme.

Au même instant, la voiture quittant le pont Louis XVI qu'elle venait de traverser, tourna à gauche et s'enfonça rapidement dans les Champs-Elysées.

— Où donc allons-nous, reprit Mlle Alphonsine, dont l'étonnement s'accrut.

— Vous le saurez bientôt: c'est une surprise que ma mère vous a ménagée, et j'ai promis le secret.

— Une surprise! un Américain! qu'est-ce que cela veut dire? se demanda la protégée de Mme d'Epenoy en se creusant inutilement la cervelle pour deviner.

Le silence régna de nouveau dans la voiture. Louis semblait dormir; Mlle Alphonsine était retombée dans sa rêverie.

— Mais nous sortons de Paris! s'écria-t-elle tout à coup en apercevant à peu de distance le gigantesque arc de triomphe de l'Etoile.

Nous sortons de Paris, en effet, répondit d'Epenoy sans s'émouvoir; rassurez-vous; quoique je vous aie parlé d'un Américain, je n'ai pas le projet de vous mener en Amérique: il s'agit de quelques lieues seulement.

— Quelques lieues, répéta Mlle du Boissier, dont l'étonnement se changea en une vague inquiétude; vous ne parlez pas sérieusement. Il n'est pas probable, il n'est pas possible que Mme d'Epenoy, que j'ai quittée à neuf heures, rue du Bac, m'attende en ce moment à plusieurs lieues de Paris.

— Tenez-vous beaucoup à voir ma mère? demanda Louis avec un accent de persiflage.

— Monsieur... que signifie?...

— Cela signifie, mademoiselle, qu'en ce moment toutes les questions que vous pourriez m'adresser resteront sans réponse. Dans une heure nous serons arrivés, alors je parlerai.

— Monsieur... ce langage... je vous prie de me laisser descendre.

— Au milieu des champs? vous n'y pensez pas.

Mlle Alphonsine baissant brusquement la glace de la portière, jeta un regard effaré sur les arbres qui semblaient fuir le long du chemin, comme une forêt en déroute, et à travers lesquels, malgré l'obscurité, on pouvait apercevoir la vaste plaine qui entoure Paris.

— Mais c'est donc un rapt! s'écria-t-elle du ton le plus pathétique en se retournant vers son voisin.

— Un rapt! répondit celui-ci, qui partit d'un malhonnête éclat de rire; en tout cas je ne m'expose pas à être condamné aux galères pour avoir enlevé une fille au dessous de seize ans.

Mlle du Boissier se recula dans l'angle de la voiture, comme si le beau jeune homme assis à côté d'elle eût été subitement transformé en quelque monstre hideux et pestiféré.

Les chevaux semblaient avoir des ailes; depuis un instant ils avaient quitté la grande route pour prendre à gauche un chemin plus étroit.

— Enfin, monsieur, où prétendez-vous me conduire? demanda d'une voix rauque Mlle Alphonsine, qui s'était aperçue du changement de direction.

— J'ai eu l'honneur de vous dire qu'il ne me serait possible de répondre à vos questions que lorsque nous serons arrivés; cela ne tardera pas. D'ici là, veuillez prendre patience, et surtout, continua d'Epenoy d'un ton railleur, soyez persuadée que je connais trop le respect que je vous dois pour m'en écarter jamais; votre vertu ne court pas le plus petit risque: je vous en donne ma parole de chevalier français.

Cette déclaration, littéralement rassurante, devenait presque injurieuse par la manière dont elle fut articulée. Les femmes sont en général assez peu flattées de n'être pas trouvées dignes d'un outrage, et l'exagération du respect les choque parfois autant que le ferait l'impertinence. De plus en plus outrée contre son ravisseur, Mlle du Boissier ne cessa de lui adresser la parole, et attendit avec un singulier mélange d'inquiétude, d'impatience et de curiosité le dénoûment de cette bizarre aventure.

Après une course assez longue, quoique abrégée par la rapidité des chevaux, la voiture arriva devant une porte placée à l'angle d'un enclos et ouverte d'avance pour la recevoir; elle entra aussitôt dans une cour entourée d'arbres, et s'arrêta devant le perron d'un petit bâtiment, dont l'obscurité de la nuit ne voilait pas entièrement l'élégante architecture. Louis d'Epenoy descendit lestement de la voiture, et offrant la main à sa compagne de voyage:

— Nous voici arrivés, lui dit-il d'un ton si grave, que Mlle Alphonsine ne put s'empêcher d'éprouver une sensation désagréable, qui ressemblait un peu à de la peur.

Louis d'Epenoy, après avoir offert le bras à Mlle du Boissier, la conduisit vers le mystérieux logis, sur le perron duquel venait de paraître un domestique tenant de chaque main un flambeau. Ce personnage grave et silencieux comme un muet de sérail, éclaira le couple dont il semblait attendre l'arrivée, et, le précédant de quelque pas, rentra dans la maison. Après avoir traversé un vestibule, monté un escalier et passé par plusieurs pièces, dont les flambeaux des laquais dissipèrent à peine l'obscurité, la demoiselle à marier et son ravisseur arrivèrent à un petit salon bien éclairé, où brûlait un feu pétillant.

Le luxe voluptueux qui caractérisait l'ameublement de cette chambre, l'air parfumé qu'on y respirait, les scènes mythologiques dont étaient ornés les dessus des portes, la physionomie engageante et coquette des moindres détails, tout rappelait ces boudoirs du siècle de Louis XV, qui, dans les annales de la galanterie, ont laissé un si fier renom. Il y avait là de quoi rassurer ou effaroucher, selon son caractère, la victime d'un enlèvement: en dépit du respect juré, ce fut le second de ces sentimens que parut éprouver Mlle Alphonsine, lorsqu'elle vit que le silencieux domestique refermait la porte et la laissait seule avec d'Epenoy. Par un saut de poule effrayée, elle se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit brusquement, et se retournant vers le jeune homme qui la regardait faire d'un air ébahi:

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus dramatique, sachez qu'entre la mort ou l'infamie une femme comme moi n'hésite pas.

Dans certaines armées étrangères il est de discipline que les soldats se grisent au moment d'une bataille; cela leur donne du cœur. D'Epenoy, nous l'avons dit, avant d'exécuter son attentat, avait usé de cette recette, assez modérément, il est vrai, pour conserver sa raison, mais pourtant assez efficacement pour être arrivé à cet état goguenard et outrecuidant qu'on pourrait appeler les limbes de l'ivresse. A la vue de Mlle du Boissier prête à mourir pour sa vertu, comme la garde impériale pour son drapeau, l'irrévérencieux jeune homme prit de son côté une pose admirative.

— Ivanhoë tout pur! s'écria-t-il; mais si vous êtes belle, jeune et vertueuse comme Rébecca, en revanche je ne vaux pas Brian de Bois-Guilbert. Il n'y a plus de ces magnifiques Templiers! La preuve, c'est que pour deux misérables verres de vin de Champagne, frappé *rota*, je suis sûr d'avoir demain la migraine. Oh! les templiers! c'étaient là des lions! Mais il ne s'agit pas de cela, poursuivit Louis en se passant la main sur le front; la question préalable! comme disent nos honorables députés! drôles de lions, ceux-là! La question préalable! La voici: permettez-moi de fermer la fenêtre.

— Monsieur, ne m'approchez pas, s'écria Mlle Alphonsine avec un pudique émoi.

— Mademoiselle, comme il vous plaira, reprit d'Epenoy en allant s'appuyer le dos à la cheminée. Il paraît que vous aimez le grand air; moi je tolère le feu au mois de juillet. Mais que la différence de nos opinions ne nous

empêche pas de causer. Cette maison-ci appartient à un de mes amis qui la met à ma disposition quand je veux. Il serait difficile de dénombrer les horreurs qui s'y sont commises depuis le damné viveur qui la fit bâtir sous la Régence. De la place où vous êtes, vous pouvez remarquer que nous sommes en pleine forêt. Si vous apercevez autre chose que des arbres, je consens à me jeter moi-même par la fenêtre où vous posez en ce moment d'une manière si vertueuse. Point de voisins, point d'espionnage, point de surveillance. Dans ce délicieux boudoir, on tuerait, on assassinerait, on égorgerait sans que personne au monde en eût connaissance.

— Vous voulez me faire peur, dit la fille majeure avec un ricanement contraint; mais je ne crois pas que vous ayez l'intention...

— De vous égorger, ma chère demoiselle? Pas si sanguinaire! Mais venez donc vous chauffer : il fait réellement un froid peu galant.

Soit qu'elle fût rassurée à l'endroit des dangers que pouvait courir sa vertu, soit que l'âpreté d'une rude soirée de mars triomphât de son rigorisme, Mlle Alphonsine ferma la fenêtre et s'approcha de la cheminée; d'Epenoy lui avança courtoisement un fauteuil.

— Maintenant, Monsieur, dit-elle en s'asseyant avec majesté, j'espère que vous voudrez bien m'expliquer la cause de l'inconcevable guet-apens dont je suis la victime.

— Guet apens! rapt! Vous n'allez pas de main morte dans le choix des termes ; mais peu importe ; venons au fait. Il doit y avoir dans un coin quelconque de votre appartement, un petit papier auquel j'attache beaucoup d'importance. C'est ce papier qu'il me faut. Vous allez avoir la complaisance d'écrire à votre femme-de-chambre; vous lui direz, par exemple, que ne devant pas rentrer chez vous ce soir, vous avez besoin de telles et telles choses, entre autres du billet en question. S'il est sous clé, ce qui est probable, vous aurez la bonté de me confier cette clé. La lettre écrite, je retourne à Paris, et dans deux heures je reviens vous rendre à la liberté; car jusqu'à mon retour, il est bien entendu que vous restez en ôtage dans ce charmant séjour. Est-ce convenu?

Cette déclaration comprise à demi-mot, redoubla l'antipathie de Mlle Alphonsine pour Mme Gastoul.

— Elle les a tous ensorcelés! pensa la demoiselle à marier qui, n'ayant de sa vie ensorcelé personne, trouva ce procédé abominable.

— Il y a ici tout ce qu'il faut pour écrire, reprit Louis en montrant un petit bureau placé dans un des angles du salon.

Soudainement inspirée par sa haine et saisissant aux cheveux l'occasion de la vengeance, Mlle Alphonsine leva sur d'Epenoy un regard où l'étonnement était merveilleusement joué.

— De quoi parlez-vous? dit-elle; serait-ce d'une lettre écrite par Mme Gastoul?

— Vous le savez bien, répondit d'un ton bref le jeune homme.

— C'est fort étrange, reprit Mlle Alphonsine d'un air pensif; le hasard a fait effectivment tomber entre mes mains une lettre écrite par cette dame, mais on est déjà venu la réclamer.

— Qui donc?

— La personne qui sortait de chez moi lorsque vous y êtes arrivé.

— M. de Morsy?

— Lui-même. Il m'a demandé cette lettre en homme qui en avait le droit, et moi, dans mon inexpérience de ces sortes de choses, je la lui ai donnée.

— Ah! marquis! ceci casse les vitres! s'écria d'Epenoy qui se mit à marcher à grands pas dans le salon ; mouchard! soit; mais voleur! Car c'est un véritable vol; marquis, décidément vous abusez de vos cheveux gris. Mademoiselle, poursuivit-il en s'arrêtant subitement, j'ai pour vous le respect le plus profond ; mais je sais par expérience, qu'avec les femmes il faut jouer serré. Vous allez avoir la complaisance de rester ici. Votre appartement est prêt : au premier coup de sonnette, femmes de chambre et le reste seront à vos ordres. La maison est fort bien montée; vraie régence! Pour moi je retourne à Paris.

— Comment, monsieur, vous voulez me laisser ici!

— Parb'eu!... Si M. de Morsy a réellement reçu le papier en question, demain matin je procède à votre délivrance et vous ramène en vos foyers ; dans le cas contraire, rappelez-vous mon ultimatum, je vous garde en otage jusqu'à ce que vous m'ayez remis la lettre que je réclame.

— Mais c'est épouvantable, on ne se conduit pas ainsi avec une femme. Vous ne savez pas, monsieur, à quoi vous vous exposez.

—A quoi, s'il vous plaît?

— Croyez-vous que je ne me plaindrai pas de cette odieuse séquestration?

—Séquestration! encore un terme de chicane. Non, mademoiselle, vous ne vous plaindrez pas; vous garderez au contraire le silence le plus absolu.

—Je porterai plainte, vous dis-je.

—Moi aussi alors!

—Vous?

—Sans aucun doute. De quoi m'accuserez-vous? d'avoir commis un rapt sur votre aimable personne? je rétorquerai l'argument, et je soutiendrai que c'est vous qui m'avez enlevé.

— Quelle horreur!

— En quoi? un beau garçon peut être enlevé tout comme une jolie femme; il n'a tenu qu'à moi de l'être déjà. Il n'est pas un juge de bon sens qui ne vous condamne à la première confrontation. Songez d'ailleurs à ce que dira ma mère, votre utile amie, lorsqu'elle apprendra que vous avez enlevé son fils. Du diable si elle s'obstine à vous trouver un mari!

Monsieur, votre conduite est indigne d'un gentilhomme! s'écria Mlle Alphonsine outrée de ce dernier propos.

— Ma conduite est un peu Régence, j'en conviens; mais la vôtre, en vous emparant de cette lettre, n'a pas été non plus excessivement exemplaire : partant quittes. Si vous avez faim ou que vous vouliez vous coucher, un coup de sonnette! Vous voyez un piano; il y a aussi une bibliothèque. Enfin vous êtes dans une maison où rien ne manque ; et jamais femme aimable ne s'est plainte de l'hospitalité qu'elle y a trouvée. Par exemple, il est inutile de chercher à séduire les domestiques, les drôles savent leur métier, et ils tiendraient sous clé père et mère, sans violer leur consigne. Bonsoir donc, mademoiselle ; demain j'aurai l'honneur de vous présenter mes hommages.

D'Epenoy s'inclina d'un air dégagé et sortit du salon sans que Mlle Alphonsine, étourdie d'une scène qui lui semblait un rêve, eût le temps de s'opposer à ce départ.

Après avoir donné des ordres concernant la garde de sa prisonnière, il remonta en voiture et revint à toute bride à Paris, où, malgré cette vitesse, il n'arriva qu'à une heure du matin. Il était trop tard pour se présenter chez M. de Morsy; d'Epenoy se coucha donc, et, grâce aux fumées assoupissantes du vin de Champagne, il ne s'éveilla qu'à onze heures. Il se leva aussitôt en pestant contre lui-même, s'habilla rapidement, et, sans songer à déjeuner, il courut chez le marquis. Quoique la matinée fût peu avancée, un autre personnage l'y avait devancé : c'était M. Gastoul.

A onze heures, M. de Morsy avait vu paraître dans son salon le candidat électoral encore plus affairé que de coutume.

— Grande nouvelle, dit ce dernier en entrant; notre homme n'est pas mort, mais c'est la même chose. Sa démission est arrivée hier ; on en donnera lecture aujourd'hui à la chambre, et le collége sera convoqué dans quelques jours. Mais qu'êtes vous devenu hier? Je vous ai cherché partout. L'affaire marche : j'ai vu ces messieurs du comité, et j'en suis fort content. Décidément, je suis le candidat adopté. Ma circulaire a été trouvée parfaite, à part quelques modifications insignifiantes. Vous savez, le comité change toujours quelque chose, pour faire acte de puissance. Où j'avais mis le mouvement, on a mis le progrès, et au lieu des glorieuses journées, l'immortelle révolution de 1830. Des bêtises! J'ai cédé; mais une fois nommé, ce sera une autre affaire. Maintenant voici le diable : tout le monde est de votre avis, et me dit de partir pour Limoges...

— Vous ne pouvez pas vous en dispenser, dit le marquis.

— Je le sais bien; mais Mme Gastoul s'est mis dans la tête que je lui ai promis de rester à Paris jusqu'au mois de juin, et elle ne veut pas entendre parler de départ.

— Mme Gastoul est trop raisonnable pour ne pas se rendre à la nécessité.

— Vous ne connaissez pas ma femme; elle est fort aimable, mais elle a une tête! hier je l'ai prêchée pendant deux heures sans gagner un pouce de terrain.

Voulez-vous que j'essaie si mon éloquence aura plus de succès que la vôtre? dit le marquis avec un faible soupir.

— J'allais vous en prier. Mme Gastoul a beaucoup de considération pour vous, et j'espère qu'elle ne résistera pas à vos remontrances. Elle est chez elle; faites-moi le plaisir d'aller lui parler.

— Il est bien matin, dit M. de Morsy en regardant la pendule.

— Ma femme n'est pas cérémonieuse, elle vous recevra; plus tard, elle serait peut-être sortie.

Le marquis n'avait pas besoin de cette sollicitation pour être décidé à aller le jour même chez Mme Gastoul. Il n'attendait qu'une heure convenable. Autorisé à enfreindre l'étiquette, il promit au futur député de se servir de son mieux, et demandant sa voiture, il ne tarda pas à se faire conduire chez la femme séduisante, mais coquette, dont il était exclusivement occupé depuis si longtemps.

Malgré ses inquiétudes et l'esprit de haine qu'elle avait voué récemment à son amoureux gardien, Mme Gastoul l'accueillit avec un gracieux empressement. Confiante en son empire sur le marquis, et comptant pour un faible obstacle la résistance qu'il lui avait opposée en dernier lieu, elle s'était promis de s'en faire un auxiliaire contre son mari, sans prévoir que celui-ci aurait la même pensée. Ce fut donc elle qui, la première, aborda d'un air de bouderie enjouée la grande question du retour à Limoges.

— Je suis toujours charmée de vous voir, dit-elle, mais aujourd'hui surtout; M. Gastoul ne tardera pas sans doute à rentrer, et malgré votre méchanceté de l'autre jour, j'espère que vous lui ferez entendre raison.

— Madame, répondit le marquis, c'est à vous d'abord que je suis résolu de faire entendre raison. Cette hardiesse, qui de la part d'un autre que moi vous paraîtrait étrange, doit moins vous surprendre venant d'un espion.

Ce dernier mot, expressivement articulé, fit éclore une subite rougeur sur les joues de Mme Gastoul.

— Un espion! balbutia-t-elle ; je n'ai jamais dit cela.

— Ne l'avez-vous jamais écrit?

Troublée d'une interrogation qui supposait la connaissance d'une raillerie dont elle seule et d'Epenoy devaient avoir la clé, la jeune femme éprouva un moment d'embarras insurmontable, et, au lieu de répondre, elle baissa les yeux. A la vue de cette confusion, le marquis se trouva suffisamment vengé, et, loin de profiter de son avantage comme eût fait un cœur peut-être moins généreux, il fut sur le point de se le reprocher.

— L'espion vous supplie de relever sur lui vos beaux yeux, dit-il avec un mélancolique sourire; quoique vous le traitiez souvent bien mal, il lui est impossible de vous garder rancune. D'ailleurs il espère ne pas trop vous déplaire aujourd'hui, car il apporte de bonnes nouvelles.

— Quelles nouvelles? demanda Mme Gastoul en s'enhardissant à le regarder.

M. de Morsy tira d'une poche de son gilet un petit papier cacheté, et le présenta en silence à la jeune femme. Celle-ci brisa le cachet machinalement; mais lorsqu'elle eut déplié l'enveloppe et trouvé ses deux lettres à d'Epenoy, l'émotion qu'elle ressentit fut si vive que le marquis, la voyant chanceler, la soutint et la fit asseoir.

— Calmez-vous, mon enfant, lui dit-il alors avec cette tendresse indulgente et résignée qui n'appartient qu'aux vieillards; tout est réparé, et vous n'avez plus rien à craindre. Mlle du Boissier n'osera pas dire un seul mot; je vous répends de son silence. Ce jeune homme se taira aussi, je l'espère. D'ailleurs son indiscrétion ne saurait être dangereuse, puisque voilà vos lettres. Enfin vous êtes bien sûre que je ne vous trahirai pas.

— Quelle idée devez-vous avoir de moi? dit Mme Gastoul en cachant de ses mains la rougeur de son front; j'en suis sûre, vous me méprisez!

— Moi! qui vous aime.... comme le ferait un père, s'écria M. de Morsy, vous mépriser!

— Ne l'ai-je pas mérité! Ah! c'est maintenant seulement que je reconnais ma faute.

— Dites votre imprudence, car il n'y a dans votre conduite que de l'imprudence. Et quelle femme, à votre âge et dans votre position, n'a pas un instant d'irréflexion et d'entraînement? Ne vous exagérez donc pas des torts si faciles à réparer, mais rappelez-vous le danger auquel vous échappez aujourd'hui, et que ce souvenir soit votre sauvegarde. Que serait-il arrivé, si au lieu de tomber entre les mains d'un homme dévoué, ces lettres fussent restées au pouvoir d'une ennemie peu scrupuleuse et d'un homme dont la discrétion ne passe pas pour être la principale vertu? En fallait-il plus pour perdre une femme? et vous, dont le cœur est si fier, que seriez-vous devenue s'il vous eût fallu subir les dédains d'un monde sans pitié?

— Vous avez raison, répondit Mme Gastoul d'un air rêveur; il n'y a que vous qui me donniez de bons conseils.

M. de Morsy serra avec effusion la main que lui tendait la jeune femme, et, reprenant la parole d'une voix pressante :

— Puisque vous reconnaissez la bonté de mes conseils, dit-il, suivez-les, au nom du ciel! Le séjour de Paris est dangereux, vous le voyez. C'est la fièvre qu'on y respire qui a troublé un instant la sérénité de votre ame. Ne vous souvient-il plus de nos douces soirées de campagne, de cette existence si tranquille, de ces plaisirs si purs? Vous étiez heureuse alors; l'êtes-vous maintenant? N'avez-vous donc nulle envie de revoir votre famille, où vous êtes si impatiemment attendue, votre maison attristée de votre absence, et vos jardins en fleurs, et vos pauvres qui croient que vous les oubliez? Partez, je vous en supplie, partez, madame. Je vous ai remis ces lettres sans condition; et pourtant, pour les ravoir, que n'auriez-vous pas accordé! Mais il m'eût été trop cruel de ne devoir votre consentement qu'à la contrainte; c'est aux nobles instincts de votre cœur que je m'adresse. Oh! dites-moi qu'en attendant de vous un généreux effort, je n'ai pas trop présumé de votre caractère, de votre raison, de votre vertu! Vous partirez, n'est-ce pas?

— Vous seul êtes mon véritable ami, dit Mme Gastoul, entraînée par l'émotion du moment; je partirai.

— A l'instant même où la jeune femme prononçait cette parole décisive, la porte s'ouvrit, et Louis d'Epenoy, dont la physionomie annonçait un orage près d'éclater, entra brusquement dans le salon.

L'entretien de madame Gastoul et du marquis s'était trouvé interrompu au moment où la jeune femme, un peu remise de son émotion, allait chercher à satisfaire sa curiosité. Parmi les faits encore inexpliqués, mais certains, qu'offrait la restitution de ses lettres, un surtout l'avait frappée de surprise et singulièrement irritée tout aussitôt. L'homme vers qui inclinait la faiblesse de son cœur avait perdu ou s'était laissé ravir le billet qu'elle lui avait écrit. Négligence, étourderie ou indiscrétion, la faute était odieuse. C'était là un de ces méfaits qu'une femme a peine à pardonner.

Outrée contre d'Epenoy, madame Gastoul sentit redoubler son mécontentement en le voyant arriver si mal à propos et d'une manière si peu cérémonieuse. Composant aussitôt son maintien et son visage, elle l'accueillit d'un air glacial, et tandis qu'il la saluait, elle affecta de regarder la pendule dont les aiguilles marquaient à peine midi. Malgré son agitation, le jeune homme remarqua ce jeu muet destiné à lui faire comprendre l'importunité de sa visite. Un peu déconcerté d'une réception que la présence du marquis rendait plus mortifiante, il s'efforça de dissimuler son dépit.

— Madame, dit-il avec un sourire forcé, j'espère que vous voudrez bien excuser une visite peut-être un peu trop matinale. Je n'aurais pas pris la liberté de me présenter chez vous à pareille heure, si en passant devant votre porte je n'eusse aperçu la voiture de M. de Morsy, qui m'a appris que vous étiez visible.

Pour toute réponse à cette apologie, la jeune femme inclina légèrement la tête sans que sa physionomie s'adoucit, et se tournant aussitôt vers le marquis :

— Et vous, lui dit elle, comme si elle eût repris la conversation interrompue par d'Epenoy, irez-vous bientôt dans le Limousin?

— A la fin de mai, répondit M. de Morsy, à moins que le procès qui me retient à Paris ne soit pas encore jugé à cette époque.

— Par conséquent je vous précèderai de deux mois. Vous verrez que je ne perdrai pas mon temps; je veux que le kiosque de la petite île soit bâti quand vous arriverez; je vous y ferai dîner la première fois que vous viendrez nous voir.

— Comment, madame, est-ce que vous retournez à Limoges? demanda Louis fort surpris de ce qu'il venait d'entendre.

— Oui, monsieur, répondit d'un ton bref madame Gastoul.

— Bientôt?

— Le plus tôt possible.

— Voilà une résolution bien subite.... Ces jours derniers encore vous parliez autrement.... Ne vouliez-vous pas rester à Paris une partie de l'été?

— J'ai changé d'avis.

Le laconisme des réponses de madame Gastoul, le ton tranchant dont elles furent articulées, et le regard hautain qui les accompagna, enchantèrent le marquis autant qu'ils blessèrent d'Epenoy.

— Quelle mouche l'a piquée? se dit celui-ci; je parierais que c'est encore un tour de ce vieux trouble-fête!

Louis regarda de travers M. de Morsy et le vit souriant à la jeune femme d'un air d'approbation.

— Monsieur, lui dit il, emporté par son dépit, je sors de chez vous; je voulais vous demander un moment d'entretien.

Avant que le vieillard eût répondu, Mme Gastoul se leva.

— Vous pouvez causer ici, dit-elle; pendant ce temps, je vais m'habiller; la veille d'un départ on a mille emplètes à faire.

— Vous partez donc demain, madame? s'écria d'Epenoy avec une véhémence à demi-comprimée.

— Cela dépend de M. Gastoul. Pour moi, je voudrais déjà être partie. Paris est charmant, mais on n'est bien que chez soi. M. de Morsy, aurez-vous la complaisance de m'accompagner dans mes courses? Je vous préviens que la corvée durera peut-être jusqu'au dîner.

— Je suis à vos ordres, madame, s'empressa de répondre le marquis.

D'Epenoy ne se méprit pas sur le motif d'un pareil arrangement.

— C'est une manière polie de me faire comprendre qu'il faut renoncer à la revoir aujourd'hui, se dit-il; mais que lui ai-je fait à cette capricieuse?

Malgré sa mauvaise humeur il adressa un regard suppliant à la jeune femme qui, au lieu de se laisser fléchir par cette muette sollicitation, lui dit d'un ton froid et cérémonieux :

— Peut-être, monsieur, n'aurai-je pas le plaisir de vous revoir avant mon départ. Veuillez donc recevoir mes complimens d'adieu.

D'Epenoy s'inclina, le désappointement et la colère dans le cœur; lorsqu'il releva la tête, la coquette corrigée était déjà près de la porte de sa chambre.

— Etes-vous content de moi? demanda-t-elle tout bas à M. de Morsy, qui l'avait reconduite jusque là.

— Vous êtes un ange! répondit le vieillard dont le visage exprimait la reconnaissance et le ravissement.

Peut-être l'homme de cinquante ans voyait-il à travers un prisme trop flatteur le traitement sévère que venait de faire à son amant Mme Gastoul. Le dépit avait à cette conduite au moins autant de part que la raison; mais quand un fait est louable, à quoi bon en analyser la cause? La vertu est un beau fruit qu'il faut admirer des yeux sans y porter la main, car parfois une passion indiscrète en fait jaillir un suc moins pur que son écorce.

La joie dans les yeux, malgré ses efforts pour jouer l'indifférence, M. de Morsy revint à pas lents vers l'amoureux déconcerté dont il venait enfin d'obtenir la disgrâce.

— Vous avez quelque chose à me dire? lui demanda-t-il d'un air d'amitié; car dans son contentement le vieillard était prêt à pardonner à son rival; parlez, mon cher Louis; serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service?

Ce propos bienveillant parut un intolérable persiflage à d'Epenoy, qui avant d'y répondre sourit amèrement.

— Non, monsieur, dit-il avec un accent qui, sans manquer à la déférence due à l'âge du marquis, trahissait un courroux en ébullition et près de se répandre; je n'ai pas de service à vous demander, mais une petite explication. Vous êtes l'ami de ma mère; je connais les égards dus à ce titre, et j'espère ne m'en écarter jamais. S'il m'échappe malgré moi quelque parole un peu vive, je vous prie d'avance de me la pardonner; mais si je parviens à m'expliquer convenablement, cette modération sera très méritoire, car rien n'est lourd à digérer comme une colère légitime.

— Vous êtes donc en colère? reprit le marquis d'un air paisible.

D'Epenoy parut employer mentalement la recette réfrigérante qui consiste, lorsqu'on se sent irrité, à peuser sept fois ce qu'on va dire, avant de parler.

— Je crois ne pas manquer au respect que je vous dois, dit-il enfin, en vous déclarant que je donnerais volontiers la moitié de ma fortune pour qu'en ce moment vous eussiez mon âge.

— Et moi, mon ami, répondit le vieillard en souriant tristement, je donnerais pour cela ma fortune entière, dussé-je en outre payer ce rajeunissement d'une petite promenade en votre compagnie au bois de Boulogne ou à Vincennes.

— Vous avouez donc que j'ai le droit de me plaindre de vous? Mais procédons par ordre. Permettez-moi d'abord de vous adresser une question : Est-il vrai qu'hier soir Mme du Boissier vous ait remis une lettre?

— C'est vrai.

— Fort bien. Maintenant aurez-vous la bonté de m'apprendre ce qu'est devenue cette lettre, sur laquelle je prétends avoir un droit légitime?

— Elle est entre les mains d'une personne dont les droits, à cet égard, sont, je crois, au moins aussi légitimes que les vôtres.

— A merveille! Voilà ce qui m'a valu l'accueil que je viens de recevoir. Je comprends que vous vous applaudissiez de votre ouvrage; mais je prendrai la liberté de vous dire ce que je pense d'un pareil procédé; car il est odieux, poursuivit d'Epenoy en s'échauffant malgré lui, il est révoltant de traiter un homme comme vous me traitez depuis trois mois. Eh bien! oui, j'aime Mme Gastoul! c'est le droit de chacun; c'est le vôtre, et morbleu! vous en usez comme moi.

— Louis, vous n'y pensez pas, interrompit le vieillard d'un ton sérieux.

— J'y pense fort bien, monsieur; je ne suis pas aveugle. Nous sommes donc rivaux; jusque-là rien de mieux. De mon côté, je cherche à plaire, vous faites votre cour du vôtre : chacun pour soi, le ciel pour tous! Voilà comme on se conduit entre hommes du monde. Mais est-ce ainsi que vous en avez usé envers moi? Vous ai-je jamais empêché de chercher à réussir? Faites-vous aimer si vous pouvez, je ne m'y oppose point. Pourquoi ne m'accordez-vous pas la même tolérance? D'où vient cette obstination, cet acharnement à me barrer le chemin? Si vous étiez marié, je pourrais supposer que vous êtes mon ennemi par esprit de corps; mais notre position n'est-elle pas la même?

— A vingt-cinq ans près, dit M. de Morsy en étouffant un soupir.

— Qu'est ce que ça fait?

— Cela fait que j'envisage froidement et raisonnablement une chose que vous jugez selon vos passions de jeune homme. Ecoutez-moi, Louis; mais d'abord chassez de votre esprit l'idée absurde d'une rivalité que mon âge rendrait si ridicule. Je ne suis pas amoureux ainsi que vous venez de le dire, mais j'éprouve pour cette jeune femme une amitié paternelle...

— Oh! paternelle!

— Paternelle. Son mari ne veille pas sur elle avec autant de soin qu'il le devrait...

— N'en dites pas de mal, interrompit Louis en souriant malgré sa mauvaise humeur; c'est un fort galant homme. Il sait vivre, celui-là.

— Mariée à un pareil être, reprit le marquis avec une indignation méprisante, elle est exposée à mille dangers. Puisse mon amitié que vous trouvez si gênante, puisse mon dévoûment que vous traitez d'espionnage l'en préserver toujours! Dans sa position, accueillir l'amour d'un homme, le vôtre surtout, c'est se vouer à des regrets certains.

— Ne calomniez pas mon amour, il est profond et sincère.

— Parlez plus bas; elle est dans la chambre à côté et elle pourrait nous entendre. Si votre amour est tel que vous le dites, vous devez comprendre les suites fatales qu'il peut avoir pour son repos. Supposons qu'elle y réponde, poursuivit le vieillard d'une voix un peu altérée, ce sera le malheur de sa vie! Tôt ou tard il faudra qu'elle retourne à Limoges. Que deviendra-t-elle alors, si elle vous aime? et vous, que ferez-vous?

— Je la suivrai.

— Pour la perdre, aux yeux d'une ville de province, foyer de tracasserie et de médisance? Cette démarche serait plus qu'une folie; ce serait une mauvaise action, et vous ne la commettrez pas. Allons, mon cher Louis, soyez raisonnable. Vous êtes jeune, et je ne prétends pas vous imposer les vertus d'un anachorète. Mais manque-t-il à Paris de femmes dignes de vous plaire? N'est-il pas temps d'ailleurs de songer à vous marier?

— Vous avez vu ma mère, dit ironiquement d'Epenoy.

— Oui, j'ai vu votre excellente mère. Nous avons parlé long-temps de vous, de vos bonnes qualités, mais aussi un peu de vos étourderies, et surtout des projets si pleins de dévoûment et de tendresse qu'elle forme pour votre avenir. Votre mère s'est expliquée à cœur ouvert, comme on fait avec un vieil ami. Je ne vous cacherai pas que le dérangement de votre fortune lui cause de l'inquiétude. Elle donnerait beaucoup pour vous voir rompre avec cette vie oisive, déréglée et pourtant si monotone! Il est impossible qu'un homme de votre portée n'en sente pas le vide, et je suis sûr qu'au fond la société de vos gants jaunes vous paraît souvent ce qu'elle est en réalité. Votre mère, en m'exprimant le plaisir que lui ferait éprouver un changement dans votre conduite, m'a parlé de son désir d'arranger vos affaires. Vous avez des dettes; elle ne m'a pas paru trop éloignée de les payer.

— Je ne m'y oppose pas, dit avec empressement l'enfant prodigue.

— Vous comprenez qu'elle mettrait à cela une petite condition.

— Ma retraite à la Trappe, peut-être?

— Il ne s'agit pas de la Trappe, mais d'une démarche qui prouve à votre mère que vous avez l'intention de justifier ses bontés en réformant votre manière de vivre. L'épreuve après tout n'aurait rien de si désagréable. Que diriez-vous d'un petit voyage en Italie ou en Allemagne, où vous voudrez enfin?

— A Limoges, par exemple, dit d'Epenoy d'un air sardonique.

— La plaisanterie me semble hors de saison, reprit sévèrement le marquis.

— Ce qui me paraît, à moi, encore plus hors de saison, c'est d'être sermonné, lorsque j'ai le droit de me plaindre. Notre conversation, monsieur, a décrit une étrange parabole; permettez-moi de revenir au point de départ.

Le jeune amoureux allait sans doute récapituler ses griefs contre le marquis, mais il en fut empêché par M. Gastoul, qui en cet instant entra dans le salon.

— Votre serviteur, messieurs, dit le maître du logis avec la brusquerie d'un homme surchargé de soins et d'affaires. Eh bien! marquis, avez-vous parlé à ma femme? où en sommes-nous?

Mme Gastoul est prête à vous accompagner à Limoges, répondit M. de Morsy d'un ton sérieux.

— *Bravissimo*! vous êtes un homme charmant! reprit le mari en se frottant les mains, tandis que d'Epenoy ricanait sourdement; quel dommage que ce maudit procès vous retienne à Paris! Je suis sûr que vous auriez poussé l'obligeance jusqu'à être du voyage. Vous auriez été mon cornac dans la ville de Pourceaugnac : ça rime et joliment.

— Je suis fâché de ne pouvoir vous rendre ce service, répondit le marquis, tenté de hausser les épaules; vous savez qu'en ce moment il m'est impossible de quitter Paris.

M. Gastoul se tourna vers l'amant de sa femme.

— Parbleu! dit-il tout à coup, frappé d'une inspiration soudaine; vous n'avez pas des procès, vous. Voilà le carnaval fini; un lion de votre espèce ne peut pas décemment passer l'été à Paris; qui vous empêcherait de venir faire un petit tour dans le Limousin?

— Rien absolument, répondit d'Epenoy, dont l'œil brillant de satisfaction se reposa aussitôt avec la plus triomphante moquerie sur la physionomie consternée du vieillard son rival.

Etes-vous vraiment capable d'accorder un instant de trêve à vos victimes, pour venir passer pastoralement un mois ou deux dans notre désert?

— Non seulement capable, mais charmé; on m'a précisément ordonné l'air de la campagne.

— Alors, touchez-là.

— De tout mon cœur.

— Mais n'espérez pas que je vous laisse jouir des délices champêtres avant mon élection. Les affaires d'abord, mon cher hôte. Je ne vous cacherai pas, d'ailleurs, qu'il entre un peu d'égoïsme dans mon invitation. Je compte sur vos talents diplomatiques pour me faire là-bas des prosélytes. D'abord, je donnerai des dîners, et vous aurez la bonté de seconder Mme Gastoul, car, avec mes distractions continuelles, je suis un maître de maison détestable; tandis que vous, je vous ai vu à l'œuvre. Amphitryon du premier mérite. Ensuite vous m'aiderez, moi, à manipuler la matière électorale. Il faut bien que vous fassiez votre apprentissage. En ce moment vous ne songez qu'à plaire aux jolies femmes et à berner ces pauvres diables de maris; mais dans quelques années, lorsque, marié vous même, vous ne serez plus bon qu'à faire un député, l'ambition vous viendra. Il est donc utile que vous étudiiez d'avance la manière d'enjôler constitutionnellement ces braves électeurs. Car c'est une vraie pipée qu'une élection! Vous verrez; ça vous amusera.

— Je m'en fais d'avance une fête, dit Louis en riant malgrement.

— C'est donc une affaire convenue. On vient de me dire que ma femme est à sa toilette; je vais la remercier du sacrifice qu'elle me fait et lui communiquer notre petit arrangement : attendez-moi là.

En prononçant ces mots, le mari peu clairvoyant se dirigea vers la chambre de sa femme. Dès qu'il fut sorti du salon, M. de Morsy, qui pendant la fin de ce dialogue avait gardé un sombre silence, s'approcha du jeune amoureux dont le sourire moqueur semblait le braver.

— Vous n'irez pas à Limoges! lui dit-il impérativement.

— Si fait, parbleu! répondit d'Epenoy du ton le plus décidé.

— Vous n'irez pas! vous dis-je.

— Qui m'en empêchera!

— La contrainte, si la raison et la délicatesse sont impuissantes.

— Cette contrainte, qui se chargera de l'employer? demanda le jeune homme d'un air de hauteur.

— Moi, répondit avec fermeté le marquis; jusqu'ici je vous ai tenu le langage de l'amitié; si vous m'y forcez, j'emploierai des moyens plus efficaces. Il n'y a plus de Bastille pour y enfermer par lettre de cachet les jeunes gens sans conduite, mais il y a encore des prisons destinées à ceux qui ne paient pas leurs dettes. Vous me devez trois mille francs.

— Je vous dois trois mille francs! répéta d'Epenoy; voici qui est un peu fort.

— Trois mille francs souscrits par vous au profit de M. Jolibert et ce-

dossés par lui à mon ordre. Cette dette est exigible depuis plusieurs jours, et son non paiement entraîne la contrainte par corps. Vous n'avez pas d'argent, je le sais ; or, je vous déclare que si vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne point aller à Limoges, aujourd'hui même les huissiers seront en campagne.

— Qu'ils viennent chez moi vos huissiers, je les fais sauter par la fenêtre ! s'écria le jeune homme exaspéré de ce contre temps ; d'ailleurs, continua-t-il d'un ton plus calme, je trouverai de l'argent d'ici à demain, et j'irai à Limoges, et tous les démons de l'enfer ne m'empêcheront pas d'assister à la pipée électorale de cet estimable citoyen, et si je peux l'engluer lui même...

— Taisez-vous, le voici, dit le vieillard, prudent jusque dans sa colère.

M. Gastoul rentrait en effet dans le salon ; il s'approcha des deux rivaux en se dandinant d'un air gêné, et hésita un instant avant de parler.

— Ma foi, mon cher d'Epenoy, dit-il à la fin avec un sourire contraint, je crois que tout à l'heure je me suis un peu trop avancé. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être marié ; on n'est pas toujours le maître..... Mme Gastoul, à qui je viens de faire part de notre projet, serait certainement ravie de vous recevoir, mais elle m'a fait observer qu'à Limoges on trouverait peut être singulier... Vous savez comment on est en province... une pruderie outrée, des cancans sans fin... Limoges surtout est horriblement petite ville... Bref, ma femme craint que la présence dans notre maison d'un lion de votre espèce ne donne lieu à des propos désagréables qu'elle désire éviter.... Que voulez-vous, mon cher? c'est l'intérêt de votre bonne mine qu'on vous fait payer là... Mais j'espère bien que cela ne vous empêchera pas de venir nous voir plus tard à la campagne.

A mesure que M. Gastoul annonçait cette déclaration embarrassante, le front de d'Epenoy se rembruoissait, tandis que la physionomie du marquis recouvrait sa sérénité.

— Infernale coquette ! se dit le jeune homme.

— Ange adorable ! pensa le vieillard.

Malgré la formelle détermination d'une rupture qu'annonçait la conduite de Mme Gastoul, Louis d'Epenoy ne s'avoua pas vaincu. Trois jours de suite il se présenta chez la belle provinciale, qui se montra aussi obstinée dans sa vertueuse résolution qu'il paraissait lui-même persévérant dans son amoureuse poursuite. Effort de raison ou reste de dépit, Mme Gastoul fut inexorable et refusa de le recevoir. Le troisième jour, l'amant farieux, mais non désespéré, apprit de M. Gastoul, qui l'accueillait toujours de la manière la plus amicale, que le départ des deux époux était fixé au lendemain matin.

A l'heure indiquée par le bénévole mari, les habitans de la rue de Provence purent remarquer sur le trottoir, non loin de la rue Taitbout, un jeune homme qu'enveloppait un manteau drapé à la manière espagnole. Après une faction plus longue encore que celle qu'il avait montée aux Tuileries quelques jours auparavant, d'Epenoy, car on l'a reconnu, aperçut une chaise de poste qui sortait d'une des maisons en face desquelles il s'était placé. Aussitôt il releva son manteau jusqu'à ses yeux et demeura immobile.

Dans un des angles de la voiture, M. Gastoul, la tête ornée d'une casquette et ses lunettes bleues sur le nez, se livrait en apparence à une de ces méditations de politique transcendante dont il avait l'habitude. A sa droite, sa femme, enveloppée d'un élégant manteau de voyage, semblait plongée dans une rêverie non moins profonde. Visiblement préoccupée, malgré la nonchalance de son attitude, en sortant de sa maison, elle promena dans la rue un regard interrogateur qui dépista aussitôt l'amant en embuscade. Voyant que l'ambitieux Limousin, selon son usage, s'occupait de toute autre chose que des actions de sa femme, d'Epenoy rabattit son manteau, et offrit à la cruelle reine de son cœur un regard si éloquent de désespoir, un visage si pâle, une contenance si éprise et si suppliante, que, par une rechute soudaine, Mme Gastoul perta la main à ses cheveux.

Cette scène fut un éclair ; bientôt la chaise de poste disparut au tournant de la rue. D'Epenoy alors fit un pas en arrière, et rejeta le pan de son manteau sur son épaule, par un mouvement orgueilleux que n'eût pas désavoué le plus fier Castillan ; puis sifflant entre ses dents un motif triomphal, il se dirigea vers le Café Anglais, où il déjeuna de fort bon appétit.

Le départ de Mme Gastoul brisa le fil qui avait lié pendant quelque temps les divers personnages de cette histoire. Chacun d'eux tira de son côté et parut retourner à sa vie habituelle, comme au théâtre, les acteurs qui ont joué ensemble se séparent à la chute du rideau. La pièce cependant n'était pas finie. Avant de passer au dernier acte, il convient de compléter quelques détails accessoires, mais non superflus.

Rendue à la liberté le lendemain de son enlèvement, Mlle du Boissier était rentrée chez elle dans un tel état d'exaspération, que cette crise jointe au dépit rongeur produit par tant de déceptions matrimoniales et aux âcres humeurs particulières à certains célibats, détermina une maladie inflammatoire qui mit ses jours en danger, et la retint au lit pendant plusieurs semaines. Toutefois, malgré sa fureur contre d'Epenoy, Mlle Alphonsine, ainsi que l'avait prédit l'audacieux ravisseur, se garda de publier son aventure ; car un enlèvement, si peu sérieux qu'il puisse être, est une médiocre recommandation aux yeux d'un futur époux, et la fille majeure, plus grande que ses revers, n'avait nullement renoncé au mariage.

La maladie de Mlle du Boissier donna à sa protectrice un assez long relâche dont celle-ci profita pour parachever deux ou trois petites négociations conjugales que lui avaient fait un peu négliger, en dernier lieu, ses efforts désespérés pour l'établissement de la pauvre Alphonsine. Mais de pareilles broutilles d'hyménée ne pouvaient être qu'un intermède pour l'esprit actif de Mme d'Epenoy, qu'occupa bientôt, à l'exclusion de tout autre soin, une affaire plus sérieuse et qui la touchait de plus près.

M. de Morsy et Louis d'Epenoy s'étaient rencontrés plusieurs fois sans se chercher, ni s'éviter. En ces occasions, ils s'abtenaient, d'un commun accord, de parler de Mme Gastoul, et semblaient oublier qu'ils avaient été rivaux. Ils vivaient donc ensemble comme par le passé : le jeune homme, plein de déférence pour l'ami de sa mère ; le vieillard, bienveillant pour le fils de son ancien ami.

D'Epenoy paraissait supporter avec résignation le coup qui avait brusquement frappé son amour. Bientôt, d'ailleurs, des soucis d'une nature peu sentimentale vinrent faire diversion aux peines que pouvait endurer son cœur. Harcelé par ses créanciers, le jeune dissipateur reconnut la nécessité de mettre ordre à ses affaires, et se résignant à une démarche qu'avait long-temps repoussée son orgueil, il se décida, pour éviter une ruine totale, à recourir à cette providence terrestre qui se nomme l'amour maternel.

Un matin donc, l'enfant prodigue comparut devant sa mère, non point hâve, décharné, souillé de boue et couvert de haillons, comme son aîné de la Bible, mais élégant, leste, gracieux, l'œil calin et le sourire sur les lèvres. Après avoir déclaré d'un air fort peu contrit qu'il venait faire une confession générale de ses énormités, il s'assit gentiment sur un tabouret aux pieds de Mme d'Epenoy, et commença un si joyeux récit de ses erreurs, contrefit si plaisamment les physionomies féroces de ses créanciers, dépeignit avec un pathétique si bouffon les tortures qui l'attendaient dans les cellules de la rue de Clichy, que la vieille dame, charmée de ce mauvais sujet de fils, qui à chaque gros péché lui baisait tendrement les mains, ne put se défendre de l'embrasser à son tour, par forme d'absolution.

— Levez-vous, vaurien, lui dit-elle lorsqu'il eut achevé l'aveu de ses égaremens ; on paiera vos dettes ; mais n'en faites plus. Vous me donnerez votre procuration pour que je dégage votre domaine des Tillots, et vous aurez la complaisance de partir sans délai pour l'Italie, où vous resterez jusqu'à ce que je vous rappelle. La pénitence n'est pas très sévère, et ce sera une occasion naturelle de rompre avec la société fort peu recommandable que vous fréquentez depuis quelques années.

A travers l'indulgence de ce langage perçait une résolution ferme que Louis n'essaya pas d'ébranler. Soit que cédant à la nécessité il eût pris son parti d'obéir sans discussion, soit que quelque arrière-pensée eût affaibli sa répugnance pour les voyages, il promit à sa mère une soumision absolue, et réalisa cet engagement en partant quelques jours après.

Au bout d'un mois, Mme d'Epenoy, à qui son fils avait déjà écrit une lettre de Gênes, en reçut une seconde timbrée de Rome, dans laquelle il lui annonçait l'intention de passer dans cette ville une partie de l'été. Fort satisfaite d'un résultat qui semblait un acheminement certain vers le mariage qu'elle rêvait depuis si long temps, la mère de Louis ne chercha plus qu'à lui dénicher le phénix des héritières.

Pendant ce temps, l'élection dont on a déjà parlé avait eu lieu à Limoges. Malgré le patronage du comité de l'opposition et l'éloquence de sa propre circulaire, M. Gastoul avait échoué. Le candidat vaincu apprit lui-même son échec au marquis dans une lettre où, sous une indifférence affectée et visant à l'ironie, perçaient le dépit et la déconvenue.

— Je ne suis pas député, et peut-être ne le serai-je jamais, écrivait-il ; mais la presse vaut au moins la tribune. Je pars pour ma campagne, où je compte élucubrer dans le cours de l'été un ou deux volumes à la façon des Lettres de Junius et dans le style de Courier, qui feront rire jaune plus d'un de nos matadors politiques.

Quant à l'homme de cinquante ans, principal personnage de cette histoire, outre son procès, une sage résolution le retenait à Paris. Délivré de ses angoisses jalouses, il avait reconnu que le seul moyen de prévenir le retour de cette torture était de lui ôter tout aliment en se guérissant enfin d'une passion insensée. Il prit donc l'héroïque détermination de ne pas aller en Limousin, et confia le traitement de sa folie à l'absence, ce grand médecin de l'amour.

Pendant près de trois mois, le marquis exécuta courageusement sa résolution ; mais de quelle énergique vertu n'eut-il pas besoin pour y persévérer ! Quel vide profond soudainement creusé dans sa vie ! quelle solitude au milieu de cette foule indifférente! quelle vapeur répandue sur tous ces objets si brillans quand elle était là! quel désœuvrement! quel ennui! quel sombre printemps !

Les maisons où le vieillard avait l'habitude de rencontrer Mme Gastoul, lui étaient devenues odieuses. Il fuyait les lieux pleins de ce cher et cruel souvenir ; mais ce souvenir lui même, où le fuir et comment s'y soustraire? Les plus futiles circonstances, les hasards les plus imprévus lui rappelaient à chaque instant, à chaque pas, la dangereuse image qu'il voulait oublier. Les sons d'un piano frappaient-ils son oreille, c'était la valse où il avait admiré sa grâce séduisante, c'était la romance qu'elle aimait à chanter. Une jeune femme à la taille svelte, à la tournure gracieuse passait-elle près de

lui, elle marchait ainsi. Et quand cette continuelle préoccupation semblait un moment s'assoupir, de blonds cheveux rapidement entrevus, un vague parfum, une fleur, un rien indescriptible la réveillait aussitôt plus douloureuse et plus cuisante.

Au commencement de l'été, M. de Morsy gagna son procès. Ce souci avait eu le mérite d'être quelquefois une distraction ; dès qu'il eut disparu, le mal amoureux, désormais dominateur unique, redoubla de violence et d'intensité. Le marquis tomba peu à peu dans un morne abattement. Aux gens qui venaient le complimenter sur le gain de son procès, il répondait par un sourire aussi triste que si ce triomphe eût été sa ruine. Rien ne parvenait à l'arracher aux mélancoliques rêveries dans lesquelles il apercevait sans cesse, au fond d'un frais vallon et sous l'ombrage des marronniers fleuris, l'être charmant, unique pensée de son cœur jeune, tourment de sa vieillesse. Bientôt ces regrets, cette tristesse, ces désirs devinrent une véritable nostalgie. Dans l'atmosphère de Paris, M. de Morsy étouffait; pour lui, l'air et la vie étaient près d'elle. Il lutta quelques jours encore ; mais il succomba enfin sous l'étreinte de la passion. Un matin, sans préparatifs, sans préméditation, sans volonté pour ainsi dire, et poussé par une force irrésistible, le vieillard partit pour Limoges.

Par une belle soirée du mois de juin, M. de Morsy, arrivé à sa campagne depuis une heure à peine, se dirigeait, en suivant un chemin tortueux, vers la maison qu'habitait Mme Gastoul, à un quart de lieue de distance. Il marchait si rapidement qu'un jeune homme se fût fatigué à le suivre ; mais, malgré cette impatience, ses yeux parcouraient avec avidité les moindres détails de la campagne qu'il traversait.

Là, au flanc du coteau, s'étendait la chataigneraie où, sur la pelouse semée de roches grisâtres, il s'était souvent assis près d'elle; à gauche, dans le creux du vallon, serpentait la rivière où, derrière les saules, balançait au gré du courant le batelet qu'elle manœuvrait avec une si gracieuse audace. Enfin, au bout du chemin, déjà il distinguait à travers les arbres la maison à blanche façade et à contrevents verts, qu'à Paris il avait vue en rêve tant de fois. Doucement troublé par les souvenirs qui se réveillaient en foule sur son passage, le vieillard sentait éclore en lui mille émotions fraîches et délicieuses, fleurs vivaces d'une ame toujours jeune : défiance de soi-même, jalousie, humeur, chagrins, découragement, dégoût de la vie, en ce moment tout était oublié. N'allait-il pas revoir l'ange bien aimé dont il avait protégé les blanches ailes contre les souillures d'un monde corrupteur? D'avance il se figurait son accueil : elle le recevrait comme un ami, comme un sauveur ! Quelle récompense ! quel triomphe ! La passion heureuse a-t-elle de plus beaux jours? Il ne le croyait pas ; et en songeant à tout ce que renferme de charmant la reconnaissance d'une femme chérie, il trouva plus légère sa vieillesse et moins insensé son amour.

Au lieu de traverser la cour principale, M. de Morsy entra par une petite porte pratiquée dans le mur de clôture, et que masquaient intérieurement des massifs prolongés jusqu'à la maison. De là il pénétra dans le vestibule sans être aperçu d'aucun domestique, monta l'escalier à pas discrets, et arriva enfin au salon où se tenait habituellement Mme Gastoul. La porte était entr'ouverte. Aussi ému qu'un adolescent amoureux pour la première fois, le vieillard la poussa sans faire de bruit, et s'avança sur le seuil; mais il s'arrêta aussitôt en pâlissant affreusement, comme s'il eût senti un poignard entrer dans le cœur.

Au fond du salon, couché sur un canapé qu'encombrait un amas de journaux et de brochures, M. Gastoul dormait du sommeil du juste. Près d'une fenêtre, sa jeune femme mollement étendue dans un fauteuil, avait sur les genoux un ouvrage de broderie, mais n'y travaillait pas ; devant elle, Louis d'Epenoy, assis sur un tabouret, et tenant un livre qu'il ne lisait pas davantage, semblait en adoration, tout en épiant le sommeil du mari bénévole. Les mains des deux amans s'étaient rencontrées, leurs regards se confondaient, tout en eux trahissait l'intelligence secrète, la passion mutuelle, l'amour heureux !

Près de défaillir, M. de Morsy s'appuya contre le chambranle de la porte. Si sourd qu'il fut, ce mouvement tira le couple fortuné de son extase. Mme Gastoul se leva par un bond de gazelle surprise, rougit jusqu'aux yeux à la vue de son mentor, et, cédant à un accès de confusion dont elle eût sans doute triomphé quelques années plus tard, elle s'élança hors du salon. Au bruit de la porte, qu'elle referma brusquement comme si elle eût craint d'être poursuivie, Gastoul s'éveilla. Il se mit sur son séant, se frotta les yeux et aperçut enfin, à l'extrémité de la chambre, M. de Morsy qui contemplait d'Epenoy d'un air hagard.

— C'est vous, marquis? s'écria M. Gastoul en se levant avec empressement ; ravi de vous voir ! Nous croyions que les délices de Paris vous avaient brouillé avec le Limousin. Votre retour fera le plus grand plaisir à Mme Gastoul. Mais qu'avez-vous à regarder notre ami d'Epenoy comme s'il était une bête curieuse ! Ah !... je comprends. Vous avez aussi donné dans le voyage d'Italie, vous ! Parfait ! delicieux !

M. Gastoul partit d'un éclat de rire qui n'éveilla aucun écho. Malgré son aplomb, d'Epenoy était décontenancé ; le marquis regardait sans rien voir distinctement, et n'entendait qu'un bourdonnement confus : l'action de ses sens semblait paralysée.

— Mais entrez donc, au lieu de rester ainsi à la porte, reprit le maître logis en avançant un fauteuil au vieillard qui se vint asseoir machinalement sans dire un mot.

— Avant tout, continua M. Gastoul, dont l'hilarité paraissait éprouver besoin de s'épancher, il faut que je vous raconte les prouesses de notre ami d'Epenoy ici présent ; si vous ne riez pas, c'est que vous avez un spleen conditionné. Il y a six semaines environ, le jeune et beau d'Epenoy partant pour l'Italie, par ordre de sa maman, tombe ici un beau matin. Pour venir nous voir, il s'était détourné de sa route, procédé amical dont je lui sais beaucoup de gré. Il nous conte tout d'abord comme quoi d'aller baiser la mule du Saint-Père lui paraît une corvée peu réjouissante ; non que le voyage d'Italie ait rien de si pénible en lui-même, mais parce que tout ce qui est commandé devient odieux, par cela seul : le cœur humain est fait ainsi ; pour moi, je n'ai jamais su obéir. Je m'apitoyais sur la destinée du pèlerin, quand tout à coup une idée sublime me traverse l'esprit. — Qui vous empêche, lui dis-je, de voyager en Italie sans sortir de France? Voilà mon homme qui me regarde d'un air ébahi. Je lui ris au nez et je reprends : — J'ai des amis à Gênes, à Rome, à Naples ; je leur envoie sous enveloppe des lettres écrites par vous, datées successivement de ces différentes villes, et adressées à votre mère, à Paris ; mes correspondans n'ont d'autre peine que de jeter la lettre à la poste. Quant à vous, ma bibliothèque est bien fournie, vous y trouverez trente ouvrages sur l'Italie, en sorte que vous pourrez vous étendre tant qu'il vous plaira sur le Colysée ou sur Herculanum. Cette érudition enchantera votre mère. Mais il faut que vous restiez quelque temps avec nous, sans cela je ne me mêle de rien. D'Epenoy trouva le projet admirable et y adhéra de la meilleure grâce du monde. La correspondance italienne va son train tout aussitôt et le tour est fait : qu'en dites-vous?

M. Gastoul se renversa sur le dossier du canapé, et recommença de rire en homme enchanté de lui-même. Ce nouvel accès passé, il se tourna vers le jeune homme.

— Pendant que je tiens compagnie au marquis, allez donc voir où est ma femme, lui dit-il familièrement ; si elle savait que notre aimable voisin est de retour, elle serait déjà ici.

D'Epenoy, qui se trouvait mal à l'aise en face du vieillard, s'empressa de sortir, dans l'intention apparente d'exécuter la mission qu'il venait de recevoir.

— Charmant garçon ! dit alors M. Gastoul ; serviable, gai, toujours content ; peu d'acquit, point d'instruction, rien de solide en un mot ; mais du trait dans l'esprit, ce que les Anglais nomment de *l'humour*. Il m'est utile. Vous saurez que mes lettres dans le genre des pamphlets de Courier sont en pleine exécution. Je lui ai confié quelques parties comiques à aiguiser ; il a trouvé des saillies incroyables. Je vous lirai ça quand l'ouvrage sera terminé ; je crois que messieurs les électeurs de Limoges pourront bien se mordre les doigts de ne m'avoir pas donné leurs suffrages. C'est fini entre ces gens-là et moi ; j'ai secoué la poussière de mes sandales aux portes de leur ville.... Mais vous avez l'air souffrant, vous ne dites rien. Etes-vous malade?

— Non, répondit M. de Morsy qui eut besoin d'un effort pour prononcer ce seul mot.

— D'Epenoy n'aura pas trouvé ma femme ; je vais la chercher ; car si vous retourniez chez vous sans l'avoir vue, elle ne me le pardonnerait pas. Du reste, il est bien entendu que vous soupez avec nous.

Le successeur de Courier sortit du salon et se mit à la recherche de sa femme, qu'il ne parvint à trouver nulle part. Madame Gastoul s'était réfugiée dans un petit bois attenant au jardin ; et là, confuse, humiliée, peut-être repentante, elle attendait le départ du marquis. De son côté, d'Epenoy était devenu invisible. Las de son inutile perquisition, M. Gastoul revint au salon ; mais, à sa grande surprise, il n'y trouva personne, M. de Morsy était parti.

Le lendemain, M. Gastoul, après dîner, déclara qu'il allait rendre au marquis sa visite, et d'Epenoy ne put refuser de l'accompagner. Ils se présentèrent donc ensemble chez M. de Morsy, et trouvèrent les domestiques plongés dans une stupéfaction qui leur laissait toutefois le libre exercice de la parole. Leur maître, dirent-ils, en rentrant la veille au soir, avait aussitôt envoyé chercher des chevaux de poste à Limoges, et il était reparti au milieu de la nuit, sans qu'aucun d'eux pût dire où il était allé.

— Voilà qui est étrange ! dit M. Gastoul à son hôte. N'avez-vous pas remarqué hier qu'il y avait quelque chose d'égaré dans sa physionomie ?

— En effet, répondit d'Epenoy, qui avait intérêt à dissimuler la véritable cause de la conduite du vieillard ; que cela ne vous étonne pas. Ma mère, qui connaît M. de Morsy depuis fort long-temps, m'a raconté qu'à différentes reprises on avait remarqué en lui des bizarreries surprenantes.

— Je ne m'en étais jamais aperçu ; mais il y a réellement dans ce dernier fait un grain de folie.

Le départ du marquis passa donc pour un de ces caprices qu'enfante le trouble momentané des facultés intellectuelles. Sans se préoccuper de cet incident autrement que pour plaindre son voisin de campagne, M. Gastoul continua avec une ardeur nouvelle l'important ouvrage destiné à faire pâlir les Lettres de Junius. Trop vaniteux pour être accessible à la jalousie, il se montrait de plus en plus charmé de d'Epenoy, qui de son côté redoublait d'humeur servisible, et prêtait à l'écrivain politique la causticité de son esprit, à gros intérêt, il est vrai. Deux mois se passèrent ainsi : mais enfin un jour arriva où fut découverte à Paris la mystification des lettres datées d'Italie.

Mlle du Baissier, qui avait de nombreuses correspondances, selon l'usage des demoiselles d'un âge mûr, fut trahie, par une de ses amies demeu-

rant à Limoges, de la présence du soi-disant voyageur à la campagne de M. Gastoul. La fille à marier gardait rancune à son impertinent ravisseur : aussi n'eut-elle garde de laisser échapper l'occasion de se venger. Elle courut aussitôt avertir Mme d'Epenoy, que contraria vivement cette nouvelle ; non que la femme indulgente trouvât fort criminelle l'obstination amoureuse de son fils ; mais elle craignit de rencontrer dans cette liaison, qu'elle croyait rompue, un obstacle sérieux à un magnifique mariage dont elle avait déjà posé la première pierre.

Sans perdre de temps, Mme d'Epenoy écrivit une lettre où le bon sens et la tendresse maternelle parlaient un langage si pressant que Louis en fut touché. Ne trouvant rien de plausible à répondre à sa mère, il finit par se résigner à lui obéir. Deux ou trois mois auparavant le collaborateur de M. Gastoul se fût montré peut-être plus rétif ; mais déjà le temps était venu en aide à la raison. D'Epenoy avait eu cent jours d'amour heureux ; un grand empire n'a pas duré davantage, et combien de grandes passions durent moins ! Le plus vulgaire, mais aussi le plus inévitable des dénouemens termina cette liaison qui devait être éternelle. Il y eut sans doute bien des larmes versées ; il s'échangea bien des sermens de s'aimer toujours ! Sermens sincères qui résistent mal à l'absence ! Larmes douloureuses auxquelles ne se fient que ceux qui n'ont jamais pleuré !

La séparation des deux amans fut triste, passionnée, cruelle ; mais en résultat, un an après, d'Epenoy était marié, selon le vœu de sa mère. Arrivé à l'âge où l'intérêt et l'ambition commencent à parler plus haut que la frivolité et la galanterie, le jeune homme avait fait ce que le monde appelle un superbe mariage, c'est-à-dire avait épousé beaucoup d'argent. A la même époque Mme Gastoul, il est vrai, portait encore le deuil de son premier amour ; mais son désespoir se tournait peu à peu en mélancolie ; et, comme on sait, la mélancolie, au fond, s'accommode assez de l'existence en ayant l'air de s'y déplaire, et se nourrit du passé sans être pour cela dégoûtée de l'avenir.

Tandis que se passaient ces choses si ordinaires, un jeune mari oubliant la laideur de sa femme et admirant la beauté de ses chevaux, et une victime de l'amour versant des larmes sans trop d'amertume, qu'était devenu M. de Morsy ? Cette question, les amis du vieillard l'échangèrent entre eux inutilement pendant près de deux ans. Il voyageait sans doute, emportant au cœur le trait empoisonné qu'il n'avait pu en arracher ; mais dans quelle contrée promenait-il sa torture ? Ce point demeura long-temps un mystère. Enfin M. de Morsy reparut un jour, à l'improviste, dans un salon du faubourg Saint-Germain, et sa présence, inaperçue du plus grand nombre, devint aussitôt un objet de curiosité pour les personnes au courant de son histoire.

Parmi les femmes invitées à cette soirée se trouvaient Mme d'Epenoy et Mlle du Boissier : la première, occupée sans cesse, comme autrefois, à marier autrui ; la seconde, plus que jamais travaillée du désir de se marier elle-même. La protectrice et la protégée étaient assises l'une à côté de l'autre. Ame du purgatoire depuis quelques jours, Mlle Alphonsine semblait en proie à une noire mélancolie, quand tout à coup ses petits yeux verdâtres aperçurent l'homme qu'elle détestait pardessus tous les autres ; elle avait pris le parti de les détester tous, mais le marquis était l'objet d'une haine à part. A cette vue, la veille fille sourit méchamment, et se tournant vers sa voisine :

— Voilà M. de Morsy, lui dit-elle avec un accent de compassion méprisante ; oh ! qu'il est vieilli, qu'il est cassé ! on lui donnerait soixante-dix ans. Mais voyez-donc ; ses cheveux sont tout blancs ; et comme il est maigre ! C'est pourtant cette coquette de province qui l'a mis dans ce bel état. Pauvre homme !

En remarquant les ravages causés par le chagrin bien plus que par le temps sur la personne de son ancien ami, Mme d'Epenoy éprouva pour lui une compassion douloureuse, et fut révoltée par contre-coup de l'ironie insultante qui perçait à travers la feinte pitié de la vieille fille.

— Mademoiselle, répondit-elle en la regardant sévèrement, on pardonne des prétentions ridicules, mais non des sentimens méchans. Vous avez un mauvais cœur, et désormais je croirais me charger d'une responsabilité trop grande si j'engageais un homme à vous épouser.

A ces mots, la vieille dame tourna le dos à Mlle du Boissier, qui, en entendant prononcer contre elle-même cette condamnation au célibat forcé à perpétuité, faillit perdre connaissance.

A dater de ce jour M. de Morsy sembla reprendre sa vie accoutumée ; il fréquenta de nouveau ses amis et reparut successivement dans la plupart des maisons où il avait l'habitude d'aller auparavant. A part une vieillesse précoce qu'on pouvait attribuer à différentes causes, les gens qui le rencontraient dans le monde trouvaient en lui peu de changement. Ses manières étaient, comme jadis, dignes, bienveillantes et même affectueuses ; il parlait peu, souriait plus rarement, restait étranger à la gaîté des autres. Mais cette gravité, tempérée par une exquise politesse, n'avait rien qui ne convînt à son âge et à *sa condition*. A voir cet homme d'un maintien si calme, d'un accueil si honnête, d'une physionomie si douce, personne n'eût deviné qu'il portait au cœur une plaie saignante et incurable.

A cinquante ans on ne se tue guère à propos d'une blessure d'amour ; mais, cette blessure reçue, on n'en guérit pas. L'ame, à cet âge, n'a plus la force de se suspendre aux illusions, fils dorés et fragiles, que du haut du ciel l'Espérance jette à la jeunesse. Désirs impuissans, découragement absolu, dédain de soi-même, tristesse mortelle, tel est le sort de l'imprudent qui n'a pas cherché dans les liens et dans les affections de la famille un aliment à la flamme que les glaces du déclin n'ont pas éteintes dans son cœur. Des cheveux blancs, une ame ardente et pas d'enfans ! quelle destinée ! Au lieu de railler, comme on fait souvent, ceux qui la subissent, il faut les plaindre ; car ils sont assez punis d'avoir méconnu la loi divine qui, en divisant la vie de l'homme, a donné un trésor à chacune d'elles : l'amour à la jeunesse ; à la vieillesse, la paternité.

CHARLES DE BERNARD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE RÈGNE D'ÉLISABETH D'ANGLETERRE.

Le règne d'Elisabeth fut, en Angleterre, une de ces époques décisives si péniblement obtenues dans les temps modernes, et qui, séparant deux états de société bien distincts, terminent l'empire de la force et ouvrent celui des idées : époques originales et fécondes où les nations s'empressent aux fêtes de l'esprit comme à une jouissance nouvelle, et où la pensée se forme, dans les plaisirs de la jeunesse, aux fonctions qu'elle doit exercer dans un âge plus avancé.

A peine représée des orages qu'avaient promenés sur son territoire les fortunes alternatives de la rose rouge et de la rose blanche, agitée, épuisée de nouveau par la capricieuse tyrannie de Henri VIII et la tyrannie haineuse de Marie, l'Angleterre ne demandait à Elisabeth, aux jours de son avénement, que l'ordre et la paix : c'était aussi ce qu'Elisabeth était le plus disposée à lui donner. Naturellement prudente et réservée, bien que hautaine, elle avait appris, dans les dures nécessités de sa jeunesse, à ne pas se compromettre. Sur le trône, elle maintint son indépendance en demandant peu à ses peuples, et mit sa politique à ne rien hasarder. La gloire militaire ne pouvait séduire une femme méfiante. La souveraineté des Pays-Bas, malgré les efforts des Hollandais pour la lui faire accepter, ne tenta point sa prévoyante ambition. Elle se résigna à ne pas recouvrer Calais, à ne pas conserver le Havre ; et tous ses désirs de grandeur, comme tous les soins de son gouvernement, se concentrèrent dans les intérêts directs du pays dont elle avait à rétablir le repos et la prospérité.

Surpris d'un état si nouveau, les peuples en jouissaient avec l'ivresse de la santé renaissante. La civilisation, détruite ou suspendue par leurs discordes, reprenait vie de toutes parts ; l'industrie ramenait l'aisance, et, malgré les entraves qu'y apportaient les habitudes oppressives du temps, tous les écrivains, tous les documens attestent les rapides progrès du luxe populaire. Le chroniqueur Harrison entendait raconter aux vieillards que dans leur jeunesse ils avaient vu toutes les maisons sans cheminées, excepté celle du seigneur, et deux ou trois peut-être dans les villes les plus riches ; les lits étaient alors faits de natte ou de paille à peine recouverte de toile grossière, avec une *bonne grosse bûche* (1) pour traversin ; et le fermier qui, dans les sept premières années de son mariage, était parvenu à se donner un matelas de laine et un sac de son pour reposer sa tête, « se croyait aussi bien logé que le seigneur de la ville. » Elisabeth régna, et Shakspeare nous apprend que le plus actif emploi des follets et des fées était d'aller pincer *jusqu'au bleu* (2) les servantes qui négligeaient de nétoyer l'âtre de la cheminée ; et ce même Harrison décrit les maisons des fermiers de son temps, leurs trois ou quatre lits de plume garnis de couvertures de tapis, ou même de quelque tenture de soie, leur table bien pourvue de linge, leur buffet plein de vaisselle de terre, où brillaient et la salière d'argent, et le gobelet pour le vin, et une douzaine de cuillères de même métal.

Plus d'une génération s'écroulera avant qu'un peuple ait épuisé les jouissances nouvelles de ce bien-être inusité. Le règne d'Elisabeth et celui de son successeur suffirent à peine à dépenser ce goût d'aisance et de repos qu'avaient amassé de longues agitations ; et l'ardeur religieuse, dont l'explosion vint ensuite révéler les forces nouvelles qu'avait recouvrées la société pendant le loisir de ces deux règnes, couvait alors au sein des masses dans un état de vague et d'incertitude qui ne pouvait donner naissance à aucun mouvement général et décisif.

La réforme, traitée en ennemie par les grands souverains du continent, avait reçu de Henri VIII un commencement d'espérance et d'appui qui ralentit d'abord son ambition et ses progrès. Le joug de Rome était secoué, la vie monastique abolie. En donnant ainsi satisfaction aux premiers désirs du temps, en faisant tourner ces premiers coups de la réforme au profit des intérêts matériels, Henri VIII avait ôté à beaucoup d'esprits le besoin de s'enquérir plus avant des dogmes purement théologiques du catholicisme, qui ne les choquait plus par le spectacle de ses abus les plus grossiers et les plus manifestes. La croyance, il est vrai, était entamée, et la foi, qui n'est que si elle est entière, ne pouvait plus s'attacher à des doctrines incomplètes et ébranlées : aussi ces doctrines devaient-elles succomber un jour ; mais ce jour était retardé. Dans un temps où le défenseur catholique de la présence réelle marchait au supplice pour avoir

(1) *A good round log.*
(2) *Blak and blue.*

soutenu la suprématie du pape, tandis qu'en rejetant la suprématie du pape le réformé montait au bûcher s'il se refusait à reconnaître la présence réelle, beaucoup d'esprits demeuraient nécessairement en suspens. Ni l'une ni l'autre des opinions en présence n'offrait à la lâcheté, qui se révèle si abondamment dans les jours difficiles, le refuge d'un parti vainqueur. Le dogme de l'obéissance politique était le seul auquel se pussent rallier avec quelque zèle les consciences dociles; et, parmi les adhérens sincères de l'une ou de l'autre foi, les espérances de triomphe que laissait à chaque parti une situation si bizarre retenaient encore dans l'inaction ces courages timides que la tyrannie, pour les forcer à la résistance, est contrainte d'aller chercher jusque dans leurs derniers retranchemens.

Les vicissitudes qu'éprouva, sous les règnes d'Edouard VI et de Marie, l'établissement religieux de l'Angleterre, entretinrent cette disposition. L'ardeur du martyr n'eut, dans aucun des deux partis, le temps de se nourrir ni de s'étendre; et si celui de la réforme, déjà plus puissant sur les esprits, plus persévérant, plus éclatant par le nombre et le courage de ses martyrs, marchait évidemment vers une victoire définitive, le succès qu'il avait obtenu à l'avénement d'Elisabeth lui donnait plutôt le loisir de se préparer à de nouveaux combats que le pouvoir de les engager aussitôt et de les rendre décisifs.

Attachée par situation aux doctrines des réformés, Elisabeth avait, en commun avec le clergé catholique, le goût de la pompe et de l'autorité. Aussi tels furent ses premiers réglemens en matière de religion, que la plupart des catholiques ne répugnaient point à assister au culte divin dont se contentaient les réformés, et que l'établissement de l'église anglicane, confié aux mains du clergé existant, ne rencontra parmi les ecclésiastiques que peu de résistance et probablement aussi peu de zèle. La religion continua d'être, pour un grand nombre d'hommes, une affaire politique. Les démêlés avec la cour de Rome et l'Espagne, quelques conspirations intérieures et les sévérités qu'elles entraînèrent, enfin le cours naturel des choses élevaient successivement entre les deux partis de nouveaux motifs d'animosité; cependant l'intérêt religieux dominait si peu tous les sentimens, qu'en 1569 Elisabeth, l'enfant de la réforme, mais précieuse à ses peuples comme le gage du repos et du bonheur public, trouva la plupart de ses sujets catholiques pleins d'ardeur pour l'aider à réprimer la révolte catholique d'une portion du nord de l'Angleterre.

A plus forte raison rentraient-ils facilement dans ce joyeux oubli de tout grand débat où elle aimait à les entretenir. A la vérité, au fond des masses populaires, la réforme, flattée mais non satisfaite, grondait sourdement; on l'entendait même élever par degrés cette voix qui devait bientôt ébranler toute l'Angleterre. Mais au milieu de ce mouvement de jeunesse qui emportait, pour ainsi dire, toute la nation, la sévérité des réformateurs n'était encore qu'un spectacle importun dont se détournaient bientôt ceux qui l'avaient remarqué en passant; et les accens du puritanisme, unis à ceux de la liberté, étaient réprimés sans effort par un pouvoir dont le peuple goûtait trop récemment la protection pour en craindre beaucoup les envahissemens.

Nulle époque peut-être n'est plus favorable à la fécondité, à l'originalité des productions de l'esprit, que ces temps où la liberté, s'ignorant elle-même, jouit naïvement de ce qu'elle possède sans s'apercevoir de ce qui lui manque, temps pleins d'ardeur, mais peu exigeans, où les droits n'ont pas été définis, les pouvoirs discutés, les restrictions convenues. Le gouvernement et le public, marchant alors sans crainte et sans scrupule, chacun dans sa carrière, vivent ensemble sans s'observer avec méfiance, ne se rencontrant même que rarement. Si, d'un côté, le pouvoir est sans limites, de l'autre la liberté sera grande; l'un et l'autre ignoreront ces formes générales, ces innombrables et minutieux devoirs auxquels un despotisme savant et même une liberté bien réglée asservissent plus ou moins les actions et les esprits. C'est ainsi que le siècle de Richelieu et de Louis XIV connut et posséda cette portion de liberté qui nous a valu une littérature et un théâtre.

A cette époque où, parmi nous, le nom des libertés publiques semblait oublié, où le sentiment de la dignité de l'homme ne servait de base ni aux institutions ni aux actes du gouvernement, la dignité des situations individuelles se maintenait encore là où la puissance n'avait pas encore eu besoin de s'abaisser. A côté des formes de la servilité se retrouvaient les formes et quelquefois même les saillies de l'indépendance. Le grand seigneur, soumis et adorateur dans son rôle de courtisan, pouvait, en certaines occasions, se rappeler avec hauteur qu'il était gentilhomme; Corneille, bourgeois, n'avait point de termes assez humbles pour exprimer sa reconnaissance et sa dépendance envers le cardinal de Richelieu; Corneille, poète, repoussait l'autorité qui voulait prescrire des règles à son génie, et défendait contre les prétentions littéraires d'un ministre absolu *les secrets de plaire qu'il pouvait avoir trouvés dans son art;* enfin, les esprits encore vigoureux échappaient de mille manières au joug d'un despotisme encore incomplet ou novice, et l'imagination s'élançait de toute parts dans les routes ouvertes à son essor.

En Angleterre, sous Elisabeth, le pouvoir, bien plus irrégulier et tissus avec bien moins d'art qu'il ne le fut en France sous Louis XIV, avait à traiter avec des principes de liberté bien plus profonds. On se tromperait si l'on mesurait le despotisme d'Elisabeth aux paroles de ses flatteurs, ou même aux actes de son gouvernement. Dans cette cour jeune encore et peu expérimentée, le langage de l'adulation dépassait de beaucoup la servilité des caractères; et dans ce pays, où n'avaient point péri les anciennes institutions, le gouvernement était loin de pénétrer partout. Dans les comtés, dans les villes, une administration indépendante maintenait des habitudes et des instincts de liberté religieuse; mais les communes s'étaient assemblées, avaient parlé; et la reine, malgré la hauteur de ses refus, prenait grand soin de ne pas donner sujet à des plaintes qui eussent pu augmenter l'autorité de leurs paroles. Le despotisme et la liberté, évitant ainsi de se rencontrer au lieu de se chercher pour se combattre, s'exerçaient sans se haïr, avec cette simplicité d'action qui prévient les frottemens et bannit les amertumes que font naître de part et d'autre de continuelles résistances. Un puritain venait d'avoir la main droite coupée en punition d'un écrit contre le projet de mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou. Aussitôt après l'exécution, il élève son chapeau de la main gauche en s'écriant: « *Dieu garde la reine!* » Quand la loyauté demeure si profondément enracinée dans le cœur de l'homme qui s'est exposé à de tels maux pour la liberté, il faut qu'en général la liberté ne croie pas avoir beaucoup à se plaindre.

Rien ne manqua donc à cette époque des biens qu'elle était capable de désirer; rien ne troubla les esprits dans cette première ivresse de la pensée parvenue à l'âge du développement, âge des folies et des miracles, où l'imagination, déployant de tous côtés sa force irrégulière, se manifeste dans ses plus puérils comme dans ses plus nobles emportemens. Un luxe extravagant de fêtes, de parure, de galanterie, la passion de la mode, les sacrifices à la faveur employaient les richesses et les loisirs des courtisans d'Elisabeth. Les âmes plus ardentes allaient au loin chercher les aventures qui, avec l'espoir de la fortune, leur offraient le plaisir plus vif des hasards. Sir Francis Drake partait en corsaire, et les volontaires se pressaient sur son navire; sir Walter Raleigh annonçait une expédition lointaine, et les jeunes gentilshommes vendaient leurs biens pour s'y associer. Les tentatives spontanées, les entreprises patriotiques se succédaient de jour en jour; et loin de s'épuiser dans ce mouvement, les esprits en recevaient des facultés nouvelles et de nouveaux besoins d'action: la pensée réclamait sa part dans les plaisirs, et devenait en même temps l'aliment des passions les plus sérieuses.

Tandis que la foule se précipitait dans les théâtres élevés de toutes parts, le puritain, dans ses méditations solitaires, s'enflammait d'indignation contre ces pompes de Bélial et cet emploi sacrilége de l'homme, image de Dieu sur la terre.

L'ardeur poétique, l'âpreté religieuse, les querelles littéraires, les controverses théologiques, le goût des fêtes, le fanatisme des austérités, la philosophie, la critique, les sermons, les pamphlets, les épigrammes, tout se produisait, se rencontrait, se croisait; et dans ce conflit naturel et bizarre se formaient la puissance de l'opinion, le sentiment et l'habitude de la liberté; forces brillantes à leur première apparition et imposantes dans leurs progrès, dont les prémices appartiennent au gouvernement habile qui les sait employer, mais dont la maturité menace le gouvernement imprudent qui voudra les asservir. L'élan qui a fait la gloire d'un règne peut devenir bientôt celui qui précipite les peuples dans les révolutions. Aux jours d'Elisabeth, le mouvement de l'esprit public n'appelait encore l'Angleterre qu'aux fêtes, et la poésie dramatique naquit toute grande avec Shakspeare.

F. GUIZOT, de l'Académie française.
(*Musée des Familles.*)

SOUVENIRS DES ÉTATS-UNIS.

..... En 1821, vivait dans le Kentucky une jeune fille d'honorable extraction, et qui, par sa haute intelligence, son amour pour les lettres, son intrépidité mâle et sa beauté angélique, s'était fait la réputation d'une Corinne. On citait les vers d'Anna Cook avec autant d'enthousiasme que les traits de son courage. C'était, à la fois, une femme d'esprit et un homme de cœur.

Un Kentuckien, dont la réputation n'était pas moindre que celle d'Anna Cook, le colonel Sharp, attorney-général, l'orateur le plus brillant de la législature de Francfort, demanda sa main, et, cette demande agréée, en profita pour faire tomber la confiante jeune fille dans le piége le plus honteux que la séduction ait jamais ourdi. Anna devint mère. Sharp se retira, et abandonna sa victime à tous les anathèmes d'une opinion d'autant plus inexorable en ses censures qu'elle avait eu jadis plus de louanges à prodiguer. Le public est un ennemi qui se démasque au premier revers et se venge impitoyablement de ceux qu'il a flattés. Anna Cook l'éprouva. Rejetée du monde, elle jura haine au monde, et se retira dans une campagne isolée, avec sa vieille mère et quelques vieux serviteurs. L'enfant de son amour et de son malheur était mort peu de temps après sa naissance.

Cette affaire avait fait beaucoup de bruit.

Un homme, descendant d'une ancienne famille française, *Beauchamp*, en fut vivement frappé. Beauchamp se destinait au barreau, et devait être dirigé dans cette carrière par le colonel Sharp. Des conventions avaient été faites entre eux à ce sujet. Beauchamp les rompit soudain et se rendit chez son père qui se trouvait habiter dans le voisinage des lieux où miss Anna s'était retirée. Là, Beauchamp n'eut plus qu'une pensée, ce fut de voir et de connaître la victime de Sharp. Ce qu'il mit de patience et d'efforts pour parvenir à ce but est chose impossible à décrire. Il lui fallait

des mois entiers pour forcer cette porte défendue par la haine, gardée par la douleur. Mais Beauchamp était aussi tenace en sa résolution qu'Anna Cook était persévérante dans la sienne. Enfin, et grace à l'intervention d'une de ses sœurs, il fut reçu comme ami et voisin dans cette maison qui n'avait plus à l'entour d'elle ni amitié ni voisinage. Beauchamp aima miss Anna Cook.

Quand il osa lui en faire l'aveu, elle se retourna lentement vers lui, le regarda et lui dit : « Beauchamp, je ne serai jamais la femme d'un homme... à moins que cet homme ne vienne me demander ma main en tenant dans la sienne la tête du colonel Sharp. Voilà tout... » Beauchamp ne répondit rien; mais quelques instans après, il l'arrêta par le bras, et lui dit : « Anna, je suis votre homme ! »

Peu de jours après, Beauchamp partit. Il alla à Francfort, capitale du Kentucky, où résidait le colonel Sharp. « J'arrivai sur le soir, dit-il, et je rencontrai bientôt le colonel. Il vint à moi de la façon la plus cordiale. Je lui pris le bras, en lui disant que j'étais venu tout exprès pour lui parler d'affaires, et je le priai de faire un tour de promenade avec moi. Nous descendîmes le cours de la rivière jusqu'au dehors de la ville. Il faisait nuit, nous étions dans un endroit désert; nous entendîmes les différentes cloches de la ville qui sonnaient le souper. M'arrêtant alors, je demandai sans préambule, au colonel, s'il se rappelait les dernières paroles que miss Anna Cook lui avait dites? Il devint pâle comme un cadavre et immobile comme une statue. « Colonel Sharp, lui dis-je, quand vous avez abandonné miss Anna, elle vous a prédit que le ciel enverrait un homme à sa vengeance. Je suis cet homme. Je viens, envoyé par miss Anna, pour vous tuer. Voulez-vous vous défendre? voilà deux poignards. Elle m'a dit que vous étiez un lâche et que vous ne vous défendriez pas en homme. Le ferez-vous ou non?... Répondez donc, ou je vous tue. — Mon cher ami, me répondit-il, je ne puis me battre à cause de miss Anna. Je suis si coupable, que si elle avait eu un frère qui fût venu me provoquer, je me serais laissé tuer plutôt que de commettre un nouveau crime envers elle ou les siens. » A ces raisons, il ajouta mille lâches prières, mêlées de pleurs plus lâches encore; enfin, il s'offrit si piteusement aux coups de Beauchamp, que jamais le bras de celui-ci ne put descendre sur un tel adversaire. Il n'avait pas prévu ce genre de défense, et se trouva au dépourvu devant cette faiblesse, comme un autre l'eût été devant l'intrépidité. Il congédia Sharp ignominieusement, en lui déclarant, toutefois, que sa couardise ne lui serait pas toujours un bouclier aussi sûr, et que, tôt ou tard, il le tuerait.

De toutes les choses que la peur avait suggérées à Sharp pour le salut de ses jours, une seul frappa Beauchamp. « Vous n'avez aucun droit de prendre la défense de miss Anna, lui avait dit le colonel, puisque vous n'êtes ni son parent, ni son mari. Voulez-vous donner à penser que vous êtes son amant? » Beauchamp trouva qu'il avait de la logique, à défaut de cœur. Il en fit part à Anna Cook, et elle consentit à l'épouser, afin qu'en lui donnant le titre de mari, elle lui conférât celui de son vengeur légitime. Pourtant cette femme inflexible ne renonça qu'avec répugnance à ses premières résolution, et, avant que son mariage pût s'accomplir, elle conçut le dessein de tuer de sa propre main l'homme qui, selon sa pensée, ne devait plus être sur la terre quand elle allait remettre son passé et son avenir à un autre. Le colonel Sharp était alors à Bowling-Green, non loin d'elle; elle lui écrivit pour lui demander un rendez-vous, expliqué et justifié avec une adresse, une perfidie d'esprit, qui ne forment pas un des contrastes les moins remarquables de ce terrible caractère. Sharp fixa un rendez-vous. Joyeuse, Anna Cook ne cessa de s'exercer à manier des pistolets, et elle était devenue, dit Beauchamp, d'une adresse effrayante dans cet exercice, quand le colonel Sharp, servi par son instinct, quitta le pays et manqua au rendez-vous.

Anna et Beauchamp se marièrent dans l'été de 1824. La cérémonie nuptiale ne fut, pour ces deux conjurés, qu'une consécration de leur projet de meurtre. Il ne leur en devint que plus saint. Mais tous les efforts de Beauchamp pour retrouver Sharp furent long-temps inutiles. Ses lettres, signées de faux noms et contenant de faux prétextes, ses démarches, ses ruses incroyables, tout échoua jusqu'à l'époque où les élections commencèrent. Le colonel Sharp était, dans le Kentucky, le chef du parti démocrate, alors appelé *de la nouvelle cour;* il était le plus ferme soutien du candidat de ce parti au siége gubernatorial, et lui-même se présentait aux élections des chambres représentatives. C'était pour Beauchamp une occasion sûre de le rencontrer. Il résolut de ne pas la manquer. En même temps, il prit les précautions les mieux conçues pour éviter d'être arrêté après le meurtre, ou d'être convaincu après son arrestation.

Les deux époux commencèrent par annoncer à l'avance leur intention d'émigrer dans l'état du Missouri. Beauchamp y fit un voyage afin de se procurer des vêtemens inconnus. Il vendit ses propriétés, acheta des chevaux et un wagon, engagea des compagnons de voyage, fixa le jour de son départ, et s'arrangea de façon qu'un procès commencé contre lui fût repris, pendant ce temps, devant les tribunaux de Francfort. Il s'arrangea de même pour que la nouvelle lui en fût transmise par son avocat, complice innocent, au moment où amis et parens étaient rassemblés chez lui pour les adieux du départ. Son voyage à Francfort se trouva ainsi expliqué pour tous, en présence de tous; et ce dessein, si profondément mûri, parut à tous un accident accueilli comme un fâcheux contre-temps. Quelques jours auparavant, Beauchamp avait appris que le colonel Sharp, violemment attaqué dans un *meeting* pour sa conduite envers miss Anna Cook, avait eu l'infamie de chercher à se justifier en déclarant à quelques personnes que miss Anna Cook l'avait trompé avec un mulâtre. Le misérable ajoutait que l'enfant de miss Anna Cook portait les marques évidentes de son origine, et qu'il possédait, à cet égard, une attestation de la sage-femme. Cette dernière lâcheté, immédiatement démentie par la sage femme, aurait suffi pour graver en traits de feu le désir de la vengeance dans le cœur de Beauchamp, si sur le granit de son ame cette vengeance n'avait pas été irrévocablement écrite.

Beauchamp arriva à Francfort au commencement de la nuit. Il se fit servir à souper dans l'hôtel où il était descendu; puis, s'enfermant dans sa chambre, il s'y travestit de la tête aux pieds. « En traversant le Tennessee, dit-il, j'avais aperçu au pied d'un arbre le vieux chapeau d'un nègre qui travaillait près de là. J'avais pris ce chapeau en laissant un dollar à la place. En outre, j'avais un masque de soie noire qui, le soir, me donnait exactement l'apparence d'un nègre, tant *ma femme l'avait bien taillé et adapté à ma figure.* Je mis pour toute chaussure deux paires de chaussons de laine, afin de préserver mes pieds dans ma fuite, et d'empêcher qu'on ne découvrît ma direction au bruit de mes pas, si j'étais poursuivi. En même temps, je fis un petit paquet de mes habits ordinaires, de mon chapeau et de mes souliers, je les portai dans un endroit retiré sur les bords de la rivière, afin d'aller les revêtir après l'œuvre consommée. J'étais sorti de l'hôtel sans que personne m'eût ni vu ni entendu. J'avais pris sur moi un grand couteau de boucher, que ma femme *avait aiguisé elle-même* depuis plusieurs mois, afin que personne ne pût le reconnaître comme ayant été en ma possession.

» En passant devant la *Mansion-House*, j'aperçus le colonel Sharp dans le salon. Je savais qu'il était un habitué de cette maison, et je résolus d'attendre qu'il rentrât chez lui pour l'attaquer. J'errai donc devant sa porte et aux alentours. Il rentra enfin, mais accompagné de son frère. J'attendis que celui-ci fût reparti..... Il n'y avait pas de clair de lune, mais les étoiles jetaient assez d'éclat pour qu'on reconnût le visage d'un ami. Je tirai mon couteau et m'avançai vers la porte. Je frappai trois coups. — « Qui est là? demanda de loin le colonel Sharp. — Covington, répondis-je en imitant la voix de ce personnage, ami du colonel. » J'entendis bientôt les pas de celui-ci sur le parquet. Je vis, en regardant sous la porte, qu'il approchait sans lumière. J'ôtai le masque qui me couvrait la figure, et quand le colonel ouvrit la porte, je le saisis de ma main gauche comme avec une main de fer. A la violence de l'étreinte le fit reculer. Il chercha à dégager son bras, et me dit : « Lequel des Covington êtes vous donc? — John Covington. — Je ne vous connais pas. — Venez à la lumière et vous me reconnaîtrez. » Je l'entraînai vers la porte, et là, découvrant entièrement mon visage, je le regardai en face. « Grand Dieu! c'est lui! » s'écria-t-il avec effroi, et, faisant un effort pour retirer son bras d'entre mes mains, il retomba sur les genoux. Je lâchai son poignet, et le saisissant à la gorge : « Meurs, misérable! » lui dis-je, et je lui plongeai mon couteau dans le cœur. Au moment où je retirai mon arme, il se dressa sur les genoux, et chercha à m'enlacer de ses bras en disant : « Grâce! monsieur Beauchamp. » Je le frappai à la face de la main gauche, et il retomba de toute sa longueur sur le plancher. Voyant approcher de la lumière, je m'éloignai de quelques pas, et je remis mon masque. Puis je revins près de la porte, pour entendre s'il pouvait parler. Sa femme, éplorée, l'interrogeait; mais il ne répondait pas. Bientôt le docteur Sharp, son frère, arriva, et il s'écria immédiatement : « Grand Dieu! c'est Beauchamp qui a fait cela; je m'y étais toujours attendu. »

» La ville ne tarda pas à être en rumeur, et la maison à se remplir de monde. Je restai dans les environs pour entendre ce qui se dirait. J'allai même regarder à l'une des fenêtres pour voir dans les appartemens; mistress Sharp m'aperçut et cria à la compagnie qu'elle venait de voir le meurtrier. On se mit à ma poursuite; mais je dépistai promptement tous les poursuivans; je descendis le long de la rivière, repris là mes habits ordinaires, et faisant un paquet de mon couteau sanglant et de mes vêtemens de nègre, j'y attachai une pierre et lançai tout au fond de l'eau. En rentrant en ville, je passai encore devant la maison du colonel Sharp, pour entendre ce qui s'y disait. Mais alors tout était dans le silence. Je regagnai mon hôtel, et ôtant mes souliers, je montai à ma chambre sur les mains et les genoux, comme un chat, et si doucement que personne n'eût pu entendre mon pied sur le plancher. Je lavai mes mains et me couchai, en m'attendant bien à être arrêté le lendemain. Mais tels étaient les sentimens de satisfaction qui prévalaient en moi, et ma résignation parfaite aux volontés du ciel, après l'accomplissement d'une œuvre méditée si long-temps, qu'au bout de cinq minutes je m'endormis et je ne me réveillai, le lendemain matin, qu'au bruit de la maison.

» Il se trouva que le maître de l'hôtel était un parent du colonel Sharp. Frappé de mon nom et des soupçons que le frère du colonel avait, du premier coup, élevés contre moi, il monta brusquement à ma chambre. Je le saluai très poliment. « Savez-vous, me dit-il, quel est l'homme qui a tué le colonel Sharp, cette nuit? » Je feignis un grand étonnement, et m'écriai : « Est-il possible? quoi! le colonel Sharp... — Est mort, acheva-t-il. — Et comment a-t-il été tué?... dans un duel? — On l'a assassiné! » Et il s'apprêta à me quitter. « De grâce, lui dis-je, restez un peu, et donnez-moi quelques détails sur cette horrible affaire. — Je ne puis vous en dire davantage, » répliqua-t-il, et il s'éloigna. — Je n'avais pas fort aimé la manière dont il était entré; mais je vis qu'en sortant ses soupçons étaient presque écartés par la contenance impassible que j'avais gardée,

Je descendis au salon, je déjeunnai, et causant aimablement avec la dame de la maison, je lui demandai si l'on avait des soupçons sur le meurtrier. Après quoi, je m'occupai des affaires qui réclamaient mon attention.

» Quand je rentrai à l'hôtel, j'eus un nouvel interrogatoire à subir de la part de mon hôte. « M. Beauchamp, me dit-il, quelle est votre profession? — Avocat, monsieur. — Ne m'avez-vous pas dit que vous habitez le comté de Simpson? — Oui, monsieur. Etes-vous marié? Oui, monsieur. — Qui avez-vous épousé, M. Beauchamp? — Miss Anna Cook, monsieur. » Je vis, à ces mots, sa face déjà rembrunie devenir plus sombre encore. J'avais bien deviné que c'était là le point dont il voulait s'assurer; mais j'avais répondu à ses impertinentes inquisitions avec la bonhomie la plus grande, comme si cela avait été une conversation toute naturelle. J'annonçai de même mon intention de me remettre en route, et je sortis de Francfort sans nouvel incident.

» A deux ou trois milles de la ville, je m'aperçus que j'avais oublié dans ma chambre mon mouchoir de poche, et me rappelant que, quelques jours auparavant, j'avais saigné au nez dans ce mouchoir, j'entrevis de quelles inductions cette découverte pouvait être l'objet pour des esprits prévenus. Je fus tenté de retourner sur mes pas pour chercher ce mouchoir; mais je réfléchis que c'était appeler sur lui l'attention qui peut-être ne s'y fixerait pas. Je continuai mon chemin.

» Dans la soirée du quatrième jour, j'arrivai à la maison. Mon retour n'avait pas dépassé de quinze minutes l'époque que j'avais fixée à ma femme. Elle se promenait sur le chemin par lequel je devais venir, et était dans une grande anxiété. D'aussi loin que je la vis seule, j'agitai en l'air un petit drapeau en signe de victoire. Elle courut à ma rencontre et se prosterna devant moi. Elle versa un torrent de larmes, et remercia le ciel qui l'avait enfin vengée de toutes les misères qu'un félon avait répandues sur elle et sur sa famille. Entourant mes genoux de ses mains, elle appela sur moi la bénédiction de son père, de ses frère et sœur morts, les priant d'être mes intercesseurs dans le ciel auprès de la divinité juste, et de me préserver de toute peine pour la légitime action que je venais d'accomplir. Alors, se levant tout en pleurs : « Etes-vous sain et sauf, mon époux? » me dit-elle. Je l'assurai que, désormais, j'étais au dessus de tout ce que les hommes pourraient me faire, puisque celui qui l'avait outragée était enfin puni par moi. J'étais convaincu, cependant, qu'on devait être à ma poursuite, et je m'attendais à voir arriver les *watchmen* dans la nuit même. D'abord, ma femme et moi, nous fûmes d'avis de nous défendre, au besoin, et de chercher à sortir des Etats-Unis. Mais le lendemain, je pris la résolution de plutôt mourir que de quitter mon pays. Il n'y avait pas la plus petite preuve contre moi, et je me décidai à supporter tranquillement toutes les investigations possibles. »

Beauchamp, en effet, ne tarda pas à être arrêté. Il se livra aux agens judiciaires sans difficulté, à la condition toutefois qu'ils lui laisseraient son couteau-poignard, et que, prisonnier sur parole, il voyagerait avec eux en pleine liberté. Ces conditions accordées, il reçut ses hôtes très cordialement. Après s'être rafraîchis, les alguazils lui dirent qu'on avait pris la mesure des souliers de l'assassin, qui s'était enfui à travers le jardin et y avait laissé l'empreinte de ses pas. Après cette annonce préparatoire, ils lui demandèrent très poliment à prendre la mesure de ses souliers. « Cela me plut infiniment, dit Beauchamp, parce que j'étais sûr que les empreintes du jardin n'étaient pas les miennes. Mais quel fut mon effroi, quand je vis que mon soulier répondait exactement à la mesure que ces messieurs lui comparaient. « C'est bien cela! c'est bien cela! » s'écrièrent ils avec une joie qui n'était pas d'une très parfaite révérence. Mais comme ils m'assurèrent que les empreintes originales avaient été conservées bien intactes sur le sol du jardin, j'en appelai avec confiance à un plus fidèle examen. »

Il se mit en chemin avec ses compagnons judiciaires. Ceux-ci avaient sur eux le mouchoir laissé par Beauchamp dans l'auberge de Francfort; mais ils ne le lui montrèrent qu'après qu'ils furent en route, en lui disant que ce mouchoir avait été trouvé devant la porte du colonel Sharp. Cette inexactitude étonna Beauchamp; mais il fut encore plus étonné, quand il apprit que la famille Sharp et la législature du Kentucky fourniraient des indices contre le meurtrier, et que le porteur de son mouchoir avait juré l'avoir trouvé devant l'escalier du colonel Sharp. Il comprit, dès lors, qu'il avait à craindre plus que la vérité même dans la lutte qu'il aurait à soutenir!

« Le mouchoir étant le mien, dit-il, je vis quel danger il y avait pour moi à ce que quelques-uns de mes voisins le reconnussent, après le faux serment de celui qui l'avait livré à la justice. Je rêvai donc au moyen de m'en emparer. Mes gardiens aimaient beaucoup à boire. Le second jour de notre voyage, nous nous arrêtâmes dans une auberge pour y passer la nuit. Nous soupâmes, puis on parla de se coucher. Il y avait dans la chambre deux lits seulement, l'un pour moi, l'autre pour ceux de mes gardiens qui devaient se reposer, tandis que leurs compagnons veilleraient sur moi. Ce soir-là, j'amusai mes partners par une foule de facéties, afin de les faire dormir plus tard, mais vite et profondément. Après le souper, je leur avais demandé à voir le mouchoir. Ils me le donnèrent, et en l'examinant, je remerciai hautement le ciel de ce qu'il avait permis que cette pièce importante fût trouvée.

» Je dis que ce mouchoir ferait mon salut, parce qu'il mettrait à même de découvrir le vrai coupable, et je le leur remis, en les priant de le garder bien soigneusement. Je remarquai quel fut celui qui le prit et le mit dans sa poche. Je fus pour celui-là plein de prévenances : et, comme il devait coucher, lui troisième, sur un lit de camp, je l'invitai à partager le mien. Il accepta de grand cœur, et je le vis mettre sur une chaise, au pied du lit, son habit, dans la poche duquel était le mouchoir. Avant de me coucher, je me promenai de long en large dans la chambre, et, en passant près de la chaise, j'en ôtai, sans affectation, l'habit que je jetai sur le lit. Puis je me préparai à me coucher. Mais je me plaignis du froid, et, disant que j'étais fort frileux, je demandai mon manteau et priai qu'on fît un meilleur feu. J'étendis mon manteau sur le lit, par dessus l'habit que j'y avais jeté, et, dans cette opération, j'enlevai le mouchoir de la poche de ce dernier. Je me plaignis de nouveau du froid, pour avoir un prétexte d'aller tisonner le feu. Il y avait un de mes gardiens qui se tenait appuyé latéralement contre un des chambranles de la cheminée, le dos tourné au feu. Je m'assis sur un escabeau de bois entre lui et le foyer. Deux autres gardiens veillaient aussi; mais l'un d'eux avait tellement bu qu'il sommeillait malgré lui sur sa chaise. Je profitai du moment où le troisième avait les yeux détournés, pour prendre le mouchoir, que j'avais glissé dans mon pantalon, et pour le jeter au feu, en le couvrant d'un énorme morceau de bois. Il fut consumé en un instant. »

Plus tard, quand le mouchoir ne se retrouva plus, Beauchamp fit faire à ses gardiens mille recherches à lasser la patience la plus robuste, et finit par accuser ses ennemis d'avoir détrait cette pièce, parce qu'elle devait être une preuve éclatante de son innocence. Mais tant d'adresse et de présence d'esprit ne devaient pas le sauver.

En premier lieu, cependant, les choses tournèrent comme il l'avait prévu. Les démocrates crièrent que le meurtre de Sharp était une vengeance politique, que le colonel était tombé martyr de son dévoûment aux intérêts populaires. La famille du colonel, et surtout son frère, ne partageaient pas cette pensée; mais l'amour-propre l'emporta en eux sur l'amour même de la vengeance, et ils préférèrent laisser croire que le chef de leur famille était mort victime d'une cause sainte, plutôt que d'avouer qu'il avait porté la peine d'un crime honteux. Mais, de leur côté, les whigs repoussèrent l'accusation que leurs adversaires voulaient faire peser sur eux; leur intérêt était de démontrer que le crime était une vengeance personnelle, et ils exhumèrent de la vie passée du colonel l'histoire de la séduction, qui avait pu et dû attirer un tel châtiment sur la tête du coupable.

Leurs efforts de défense étaient autant d'accusations qui retombaient, de toute leur logique, sur Beauchamp, et celui-ci, qui était whig de cœur, et qui avait compté sur l'appui des whigs, se trouva dénoncé et poursuivi indirectement par eux! Dans cette lutte ardente des passions opposées, la famille Sharp fut contrainte d'en revenir à Beauchamp; mais elle chercha, étant forcée d'accepter l'homme, à recouvrir et à masquer d'une haine politique la haine privée de l'époux d'Anna Cook. On stipendia de faux témoins, et Beauchamp fut convaincu, par leurs dépositions, d'avoir conspiré, par inimitié politique, la mort du colonel Sharp. Cette affaire fut un amas monstrueux de parjures et d'impudeurs judiciaires. Beauchamp, pourtant, eût probablement échappé à cette redoutable conjuration du mensonge, si un traître, dévoué en apparence, n'avait su arracher à sa femme éplorée un billet secret qui, livré à la justice, devint la perte de l'accusé.

Quand il fut condamné, Beauchamp se leva et dit à ses juges : « Vous avez accompli la plus grande iniquité légale qui se puisse ouïr sous le ciel; votre arrêt n'est qu'un tissu d'erreurs, comme les dépositions de mes accusateurs n'ont été qu'un tissu de mensonges; vous êtes des assassins devant la loi, et pourtant, rendez-en grâce au ciel, vous êtes des juges devant sa justice; car il est vrai que je suis coupable. Mais je demande qu'il soit sursis à mon exécution jusqu'à ce que j'aie pu laisser à la terre ma confession écrite, et démontrer comment un criminel a pu être iniquement condamné, et tomber martyr des lois des hommes, quand il était coupable seulement devant celles de Dieu. »

Immédiatement après la condamnation de Beauchamp, sa femme avait demandé à être enfermée auprès de lui. Décidée à mourir avec celui qui mourait pour elle, elle lui montra, en entrant dans son cachot, du poison et un poignard. Après que cette étonnante femme eut tracé ses adieux au monde dans une pièce de vers, admirable de force et de sombre poésie, elle et Beauchamp se partagèrent le poison, demandèrent par écrit à être ensevelis dans le même cercueil, se mirent en prières, et attendirent la mort, en se tenant dans les bras l'un de l'autre. Deux fois la mort trompa leur attente, deux fois le poison vit émousser sa force par ces natures plus fortes que lui. Alors Anna Cook, l'intrépide Anna Cook, se leva de son lit de douleur, prit son poignard, et le donna à Beauchamp qui se frappa le premier. A peine l'arme avait-elle pénétré dans le sein de celui-ci, qu'Anna l'arracha avec enthousiasme et à son tour se frappa mortellement.

L'heure du supplice approchait. Beauchamp fut trouvé par ses geôliers baigné dans son sang, mais vivant encore. On se hâta de le transporter à l'échafaud. Avant d'y monter, il exigea qu'on lui fît voir une dernière fois sa femme agonisante. Conduit près d'elle, il lui prit la main, chercha les dernières pulsations de son cœur, et, entouré des femmes qui fondaient en larmes, il dit : « Adieu, enfant du malheur! Tu es maintenant à l'abri de la langue des méchans. Pour toi j'ai vécu, pour toi je meurs. Au revoir! » Il l'embrassa, et fut porté sur l'échafaud, où il mourut avec un stoïcisme qui glaça d'admiration tous les assistans. F. GAILLABRET.

(*Courrier des Etats-Unis.*)

JACQUES IV ET JACQUES V,

ROIS D'ÉCOSSE.

Fragment de l'histoire des Stuarts.

Si l'on étudie l'histoire des règnes de Jacques IV et de Jacques V, les plus heureux des Stuarts qui ont gouverné l'Écosse, on reconnaîtra qu'elle renferme le nœud de toute l'histoire de ce pays. A cette époque, en effet, les querelles religieuses viennent se joindre aux causes perpétuelles de trouble et de guerre civile qui existaient déjà dans les rivalités des grandes familles de l'Écosse. Les rapports entre ce royaume et l'Angleterre deviennent plus fréquens; l'intervention de la France et les guerres de frontières rendent chaque jour plus profonde la haine mutuelle des deux nations britanniques, dont la réunion prochaine est préparée toutefois par des alliances ou des mariages. L'infortunée Marie Stuart, fille de Jacques V, fut l'héritière de tous les malheurs que les règnes de son père et de son grand-père avaient légués à l'avenir.

Le règne de l'avare et timide Jacques III finit, comme on sait, par une bataille. Les bords du midi de l'Ecosse s'étaient soulevés contre lui : l'insurrection avait fait de rapides progrès, et lorsque le roi en apprit la nouvelle, tous les confédérés étaient déjà en armes. Comme il n'y avait après lui que deux choses que le roi aimât au monde, son fils et son trésor, qu'on appelait la caisse noire, il songea d'abord à la sûreté de tous deux. Le jeune prince fut enfermé dans le château de Stirling qui, à moins de trahison, était imprenable, et la caisse noire enterrée dans les caves du château d'Edimbourg. Ces deux objets hors de toute atteinte, le roi se retira promptement vers le nord, où il fit un appel à sa noblesse. Comme il y avait toujours eu rivalité et même haine entre les comtes du nord et ceux du midi, les partisans ne lui manquèrent point, et bientôt il eut autour de lui les lords Lindsay de Bires, de Graham et Mentheilh, et les comtes de Crawford et de Huntly, d'Athol et d'Erskine, avec près de trente mille hommes.

La vue de cette belle armée rassura un peu Jacques, qui, cédant alors aux encouragemens de lord Lindsay de Bires, se décida à marcher à l'ennemi. Sur la route et en passant par Fife, le roi s'arrêta pour aller rendre visite au vieux comte de Douglas, qui s'était fait moine dans l'abbaye de Lindores. Il lui offrit de lui rendre non-seulement son rang et ses titres, mais encore son amitié, s'il voulait se mettre à la tête de son armée, et faire, en employant le prestige de son nom, un appel à ses vassaux qui se trouvaient presque tous dans les rangs des rebelles. Mais les pensées du vieux comte avaient déjà doucement passé des choses de la terre aux choses du ciel; alors, secouant la tête comme c'était son habitude : — Ah! sire, dit-il, votre grace nous a tenus si long-temps sous clé, sa caisse noire et moi, que nous ne pouvons plus lui être ni l'un ni l'autre bons à rien. — Le roi redoubla ses instances; mais tout fut inutile, et force lui fut de continuer sa route sans ce renfort sur lequel il avait compté. Enfin, à deux lieues du champ de bataille de Bannockburn, où son ancêtre maternel Robert Bruce avait si glorieusement vaincu les Anglais, le roi joignit l'ennemi. A la première vue, il fut facile à Jacques de s'assurer que son armée était d'un tiers supérieure à celle des rebelles, ce qui augmenta encore sa confiance, si bien qu'il donna pour le lendemain l'ordre d'engager la bataille.

Le lendemain au point du jour toutes les dispositions furent prises et l'armée divisée en trois grands corps : dix mille montagnards sous le commandement de Huntly et d'Athol s'avancèrent à l'avant-garde; dix mille soldats des comtés de l'ouest formèrent le centre sous les ordres d'Erskine, de Graham et de Mentheilh; enfin le roi se rangea au milieu de l'arrière-garde, tandis que Lord David Lindsay soutenait la droite et Graham la gauche.

Au moment où ces dispositions venaient d'être prises, lord Lindsay s'avança vers le roi, conduisant par la bride un superbe cheval gris, et, s'agenouillant devant son souverain : « Sire, lui dit-il, prenez ce noble animal comme un don de l'un de vos plus fidèles serviteurs; car, pourvu que vous puissiez vous tenir en selle, soit que vous le poussiez à l'ennemi, soit que vous soyez forcé de battre en retraite, il devancera tout autre coursier d'Ecosse ou d'Angleterre.

Le roi, tout en regrettant d'être si mauvais écuyer, remercia Lindsay du précieux don qu'il lui faisait, et descendant de son poney, monta sur le beau cheval dont on lui avait vanté la vitesse : il en profita aussitôt pour aller observer, du haut d'une éminence, les dispositions de l'ennemi; il y arriva comme les Anglais se mettaient en mouvement.

Alors son étonnement fut extrême, car il vit que les ennemis s'avançaient sous sa propre bannière; il se retourna, regardant autour de lui, et croyant qu'il faisait un rêve; mais tout à coup une idée terrible lui traversa l'esprit, son fils marchait avec les rebelles.

En effet, Homes Angus et Bottwell s'étaient présentés devant Stirling, et avaient sommé le gouverneur de leur remettre le prince héréditaire, ce que celui-ci, qui leur était dévoué secrètement, avait fait sans résistance : ils s'avançaient donc lionceau contre lion, fils contre père.

A cette vue, le pauvre père sentit le peu de courage qu'il avait repris l'abandonner tout-à-fait; il se rappela la prédiction des sorciers au comte de Mar, qui portait que le roi mourrait de la main de son plus proche, et la prophétie de l'astrologue à lui-même, qui disait qu'un lion d'écosse serait étranglé par son lionceau; alors, comme ceux qui l'accompagnaient le virent pâlir affreusement à cette pensée, sentant bien que le roi serait pour eux une gêne bien plutôt qu'une aide, ils l'invitèrent à se retirer; et le roi retourna à l'arrière-garde : en ce moment la bataille s'engagea.

Ce furent les Homes et les Hepburns qui portèrent les premiers coups. Ils chargèrent l'avant-garde de l'armée royale qui, composée entièrement de montagnards, les reçut à coups de flèches. Les assaillans reculèrent à cette nuée de traits qui tombait sur eux plus pressée qu'une grêle d'orage; mais en même temps les clans de Liddesdale et d'Annandale, qui avaient des lances plus longues qu'aucun des autres soldats écossais, chargèrent avec des cris furieux et culbutèrent les troupes qui leur étaient opposées.

En entendant ces cris et en voyant ce désordre, le roi perdit la tête, et sans savoir ce qu'il faisait, instinctivement, par un mouvement machinal bien plutôt que raisonné, il tourna le dos à l'ennemi, et enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval. Le noble coursier bondit comme un cerf, et s'élançant prompt comme l'éclair, il emporta son maître du côté de Stirling, et prenant le mors aux dents, quelques efforts que fit Jacques pour modérer sa fuite, il descendit ventre à terre dans un petit hameau où se trouvait un moulin nommé Beaton's-Mill. Une femme en sortait une cruche à la main pour puiser de l'eau; mais voyant un homme couvert d'une armure complète s'avancer avec une telle rapidité qu'il semblait que son cheval eut des ailes, elle posa sa cruche à terre et se sauva au moulin. Cette cruche effraya le cheval qui, au moment de sauter le ruisseau, l'aperçut et fit un écart terrible. A cette secousse inattendue, le roi vida les arçons et le cheval débarrassé de son cavalier continua sa route et traversa le village, rapide comme une vision.

On courut au cavalier qui, meurtri de la violence du coup, s'était évanoui dans son armure, et on le transporta dans le moulin; on le coucha dans un lit après lui avoir ôté son casque et sa cuirasse. Au bout de quelques instans, Jacques revint à lui et demanda un prêtre. Voulant savoir à qui elle avait affaire, la femme du meunier demanda au blessé qui il était. — Hélas! répondit celui-ci, ce ma in j'étais encore votre roi; mais à cette heure, je ne sais plus ce que je suis. A ces mots, la femme perdit la tête à son tour, et s'élançant hors de la maison : — Un prêtre pour le roi! s'écria-t-elle, un prêtre pour le roi!

— Je suis prêtre, répondit un inconnu qui passait, conduisez-moi auprès de lui.

La femme, enchantée d'avoir trouvé si vite celui quelle cherchait, ramena avec empressement l'inconnu dans la chambre, et lui montrant le roi gisant sur le lit, elle se retira dans un coin pour ne pas entendre la confession. L'inconnu alors s'approcha lentement de Jacques, s'agenouilla avec humilité à son chevet, puis, dans cette posture, il lui demanda s'il croyait être blessé dangereusement.

— Hélas! dit le roi, je ne crois pas mes blessures mortelles, et je crois qu'avec des soins j'en pourrai encore revenir. Mais ce dont j'ai besoin, c'est d'un ecclésiastique qui me donne l'absolution de mes péchés.

— Eh bien! reçois-la donc, — répondit l'inconnu en se relevant et en enfonçant un poignard dans le cœur du roi, qui n'eut que le temps de dire : — Jésus, mon Dieu, — et qui expira aussitôt.

Alors l'assassin prit le cadavre sur ses épaules, et sortant de la maison, puis du village, avant que personne s'y opposât, il disparut, sans que nul sût jamais qui il était, ni ce qu'il fit du corps.

Cet événement eut lieu le 18 juin 1488, au moment même où l'armée royale perdait la bataille, et comme Jaques III venait d'entrer dans sa trente-sixième année.

Son fils lui succéda sous le nom de Jacques IV.

Si jeune que fût le roi à l'époque de la mort de son père, il n'en comprit pas moins que l'action qu'on lui avait fait commettre en marchant contre lui, était une action coupable; aussi dès qu'il eut atteint sa majorité, fit-il non-seulement cesser à l'instant les poursuites que les nobles confédérés avaient intentées aux chefs de l'armée royale, et sous lesquelles le brave Lyndsay de Bires, le même qui avait donné à Jacques III, dans une meilleure intention, le cheval qui lui avait été si fatal, avait pensé succomber, mais encore les rappela-t-il à la cour et partagea-t-il son affection en portions égales entre ceux qui l'avaient servi et ceux qui avaient servi son père. Puis voulant faire lui même pénitence de la faute qu'on l'avait forcé de commettre, il se fit faire une ceinture de fer qu'il porta toujours sur sa peau, ajoutant chaque année un chaînon à ce gage expiatoire, pour prouver que loin de perdre le souvenir du malheur qui lui était arrivé, ce souvenir s'affermissait chaque jour dans sa mémoire et dans son esprit.

Le nouveau roi était, non-seulement brave, adroit, fort, mais encore aussi généreux que son père était avare. Il résulta de cette dernière qualité un grand bien pour son règne; car ayant trouvé dans les caves du château d'Edimbourg la fameuse caisse noire, et avec elle une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, il distribua toutes ces richesses aux nobles qui l'entouraient et qui s'étaient ruinés tant pour lui que contre lui, et cela sans faire d'autre différence que celle du mérite; ce qui lui valut une grande affection parmi les seigneurs et une grande popularité dans la nation.

Le seul goût que Jacques IV eût hérité de son père, était le goût de la marine; aussi avait il une prédilection toute particulière pour un brave gentilhomme nommé André Wood, qui, ayant fait son état de combattre

sur mer, y avait acquis une aussi grande réputation qu'avait pu en mériter sur terre pas un des gentilshommes les plus fiers de leurs noms. Une des causes qui avaient encore attaché Jacques à sir André Wood, c'est que ce digne capitaine était constamment resté fidèle à son roi, et que le jour de la bataille Sauchie, il était venu se mettre en rade dans le Forth, entre Bannock et Ninian, et là avait recueilli beaucoup de blessés de l'armée royale qu'il avait fait panser avec le plus grand soin et le plus noble désintéressement. On avait même cru pendant quelque temps, et jusqu'au moment où la femme du moulin de Beaton's-Mill avait raconté ce qui lui était arrivé, que le roi avait gagné les bâtimens d'André Wood et était parvenu à se sauver.

Deux ans après, une escadre de cinq bâtimens anglais étant entrée dans Forth et ayant pillé quelques bâtimens écossais, sir André leur courut sus avec ses deux navires, car jamais il n'en eut davantage, les prit tous les cinq, et un beau jour, tandis que le roi était à Leith, lui amena à son lever les cinq capitaines prisonniers. Le roi Jacques les envoya aussitôt à Henri VII en les chargeant de lui dire que les Ecossais savaient se battre aussi bien sur mer que sur terre. Henri, furieux de ce message dérisoire, fit venir de Portsmouth, où il était alors, son plus vaillant capitaine de marine qui se nommait Hepthen Bull, afin qu'il eût à se mettre immédiatement en mer, et à punir André Wood de son insolence. Hepthen Bull obéit, et joignit son rival dans le Forth. Aussitôt le combat commença avec un tel acharnement des deux côtés que les commandans, ne faisant pas attention à leurs vaisseaux, les laissèrent entraîner par la marée du Frith du Forth jusque dans le golfe de Tay. Après douze heures d'abordage, les trois vaisseaux anglais furent pris, et sir André Wood, selon son habitude, amena trois prisonniers au roi. Alors, il renvoya à Londres l'amiral et ses deux compagnons, le chargeant de dire au roi d'Angleterre que comme il n'avait reçu aucune réponse de lui, il désirait savoir si ses premiers messagers s'étaient acquittés de leur commission. A compter de ce jour, Henri renonça à se venger du terrible André Wood, et le roi ayant ordonné la construction de plusieurs vaisseaux, l'Ecosse commença à prendre quelque importance maritime.

Vers ce temps il se passa une chose étrange, et qui de nos jours encore est demeurée un mystère. En 1496, un beau jeune homme à l'air noble, âgé de vingt à vingt-deux ans, se présenta à la tête d'une petite armée de quinze cents hommes à peu près à la cour du roi Jacques IV, s'annonçant comme le second fils d'Edouard, qui aurait échappé aux assassins qui avaient étouffé son frère. Il donna de tels détails sur sa fuite et sur la manière dont il avait été accueilli de la duchesse de Bourgogne, dont les lettres, au reste, confirmaient son récit, que le roi d'Ecosse demeura convaincu qu'il disait la vérité, et comme il lui faisait des offres magnifiques s'il parvenait à remonter sur le trône, Jacques n'hésita pas à embrasser sa cause. En conséquence, il le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et, comme il était devenu amoureux de la fille du comte de Huntly qui passait pour la plus belle femme d'Ecosse, et que celle-ci paraissait répondre à son amour, il la demanda au comte pour le futur roi, ne voulant point qu'aucun autre que lui se chargeât de la dot.

Ce mariage conclu, le prétendu duc d'Yorck rappela à Jacques la promesse qu'il lui avait faite de l'aider à reconquérir son royaume, prétendant qu'à peine entrerait-il en Angleterre, que tous les partisans de son père se lèveraient pour lui. Jacques pénétra donc avec lui dans le Northumberland; mais au grand désappointement du roi d'Ecosse et de son protégé, les proclamations qu'ils répandirent avec profusion ne produisirent pas le plus petit effet. Ce fut une leçon pour Jacques, qui, jugeant une plus lointaine agression inutile et même dangereuse, invita le prétendant à se retirer avec lui, et à venir vivre tranquillement en Ecosse, où il lui offrit à sa cour une position convenable. Confiant comme on l'est à son âge, le jeune homme refusa, et s'étant rendu en Cornouailles, tenta une nouvelle excursion dans laquelle il fut pris, conduit à Londres et jugé. Il parut ressortir du procès que le prétendu fils d'Edouard n'était qu'un aventurier flamand, nommé Perkins Warbeck, qui avait été dressé par la duchesse de Bourgogne à jouer le rôle de prétendant. Condamné à mort, il fut exécuté à Tyburn. Mais malgré cette explication et le supplice qui l'avait suivie, beaucoup continuèrent de penser que ce malheureux jeune homme était bien réellement le duc d'York.

Quant à Catherine Gordon, sa femme, à qui sa beauté avait fait donner, en Angleterre, le nom de la Rose-Blanche d'Ecosse, Henri VII lui accorda une pension et la plaça sous la protection spéciale de la reine.

Cependant Henri VII montant sur un trône ensanglanté, régnant sur un peuple tout ému encore des guerres civiles, avait besoin de tranquillité; il sollicita de Jacques IV une trêve de sept ans qui fut accordée : ces premières négociations en amenèrent d'autres plus importantes encore. Le roi d'Ecosse était à marier; Henri VII avait une fille charmante qu'on appelait la princesse Marguerite : il fit comprendre à Jacques qu'il désirait non pas une trêve momentanée, mais une paix durable; non pas un pacte de voisin, mais une alliance de famille : l'offre était trop avantageuse pour que Jacques la refusât; cette union fut arrêtée, et le comte de Surrey fut chargé de conduire la princesse Marguerite à son futur époux.

Ce fut grace à ce mariage que, cent ans après, Jacques VI d'Ecosse devint Jacques 1er d'Angleterre, et réunit sur son front la couronne de Marie Stuart et celle d'Elisabeth.

Le roi alla au devant de sa fiancée jusqu'à l'abbaye de Newcastle, située à deux lieues à peu près d'Edimbourg; il était à cheval, magnifiquement vêtu d'un pourpoint de velours cramoisi brodé d'or, et comme il était excellent écuyer, ne se servant jamais de l'étrier pour se mettre en selle, et plein de grace lorsqu'il y était, dès le premier coup d'œil, il plut beaucoup à la jeune princesse, qui de son côté fit sur lui une profonde impression. Arrivé à la porte d'Edimbourg, Jacques, pour donner à son peuple une idée de l'union qui devait régner entre lui et sa femme, résolut de faire son entrée avec elle, tous deux montés sur le même cheval : mais comme son coursier à lui était peu habitué à porter double charge, il fit monter un gentilhomme de sa suite derrière lui, afin d'essayer comment cela se passerait : cela se passa fort mal pour ce gentilhomme, qui au bout d'un instant, n'osant se retenir au roi et n'ayant point d'étrier, fut renversé et se démit l'épaule en tombant. Quant à Jacques, il se félicita fort d'avoir employé ce moyen de s'assurer de la docilité de son cheval, et voyant qu'il n'y avait pas moyen de risquer avec une femme ce qu'il n'avait pu exécuter avec un homme, il monta sur la haquenée de Marguerite, et fit son entrée à Edimbourg comme il le désirait, et sans aucun accident, ce qui fut regardé comme d'un excellent augure.

En effet, tout se passa à merveille tant que vécut le roi Henri VII, et Jacques profita de cet intervalle pour essayer de faire disparaître toute les traces des vieilles guerres intestines qui, durant longues années, avaient désolé l'Ecosse; mais son beau père étant mort, Henri VIII monta sur le trône, et son premier acte, qui fut le refus de payer à Jacques IV un legs que le père de Marguerite avait fait en mourant à sa fille, prouva que les relations ne demeureraient pas long-temps bonnes entre les deux beaux-frères.

Louis XII, dont la politique était intéressée à une rupture entre l'Ecosse et l'Angleterre, n'eut pas plus tôt appris les causes naissantes de discorde entre les deux royaumes, qu'il s'empressa de répandre l'or parmi les conseillers et les favoris de Jacques, lui faisant comprendre qu'au moment où Henri VIII menaçait la France d'une nouvelle invasion, il achèterait sans marchander, et au prix qui serait fixé par Jacques lui-même, l'alliance de l'Ecosse. Jacques ne s'engagea à rien; mais il ne put s'empêcher de comparer la différence des procédés, et la comparaison ne fut pas en faveur de son beau-frère.

Sur ces entrefaites, une nouvelle source de démêlés surgit entre les deux voisins. Jacques, comme nous l'avons dit, avait donné une grande extension à sa marine qui se composait de seize bâtimens de guerre, outre *le grand Michel*, qui était, disait-on, le plus beau vaisseau qui eût jamais été construit. Or, il arriva que, malgré cette force imposante, le roi de Portugal refusa de faire satisfaction à un brave marin écossais dont le bâtiment avait été en 1476 pillé par des Portugais; mais comme ce marin avait trois fils, tous trois gens de cœur et de résolution, ils vinrent demander au roi, pour toute indemnité, des lettres de représailles qui les autorisassent à courir sus à tous les bâtimens portugais qu'ils pourraient rencontrer. Jacques leur accorda cette permission, et équipant deux vaisseaux dont l'un s'appelait *le Lion*, et l'autre *la Jenny Pirwin*, ils commencèrent à croiser dans la Manche sous le commandement de leur frère aîné que l'on nommait André Barton, et qui était un des corsaires les plus déterminés de l'époque.

Les vaisseaux portugais étaient rares dans la Manche où leurs affaires les appelaient peu souvent, de sorte qu'André Barton n'aurait pas fait ses frais si de temps en temps il ne s'était pas retiré sur les vaisseaux de sa grace le roi de la Grande-Bretagne, infraction sur laquelle Jacques fermait paternellement les yeux; mais il n'en était pas de même de Henri VIII, et comme il pensa que toute plainte à son beau frère serait probablement inutile, il résolut de se faire justice lui-même; en conséquence, il fit équiper ses deux plus forts vaisseaux de guerre, leur donna pour capitaines les deux fils du comte de Surrey, que l'on appelait l'un lord Thomas, et l'autre sir Edouard Howard, et les lâcha à la poursuite de Barton, en leur ordonnant de le lui amener mort ou vif. Les deux jeunes gens, enchantés de cette occasion de faire leurs preuves, prirent pour guide le capitaine d'un bâtiment marchand que Barton avait pillé la veille et qui les conduisit vers les dunes où ils l'aperçurent de loin croisant avec ses deux vaisseaux; alors, afin de tromper Barton par une apparence pacifique, ils hissèrent une branche de saule à leurs mâts, ainsi qu'avaient l'habitude de le faire les vaisseaux marchands. C'étaient là de ces pavillons comme les aimait Barton, quoiqu'il eût prouvé vingt fois qu'il ne redoutait aucunement de rencontrer les autres. Aussi, dès qu'il les aperçut, fit-il force de voiles sur eux, leur criant d'amener dès qu'il fut à portée d'être entendu. Mais alors les deux vaisseaux dépouillèrent tout-à-coup leurs apparences pacifiques; au lieu de la branche de saule apparut le pavillon royal de la Grande-Bretagne, avec ses léopards et ses fleurs de lys, et une décharge de toute l'artillerie des deux vaisseaux répondit par des messages de mort à l'insolente invitation qui lui avait été faite.

Barton reconnut alors qu'il avait affaire à tout autre gibier qu'il n'avait cru d'abord, et qu'en comptant faire lever un daim, il avait réveillé un lion : mais il était trop bon chasseur pour s'inquiéter d'une pareille méprise, et s'élançant sur le gaillard d'arrière, il commença à donner ses ordres et à encourager ses gens comme il avait habitude de le faire, non seulement par des paroles, mais encore par des actions, s'exposant de près comme de loin à tous les coups des ennemis à qui il était facile de le reconnaître, grâce à sa belle cuirasse de Milan et au sifflet d'or qui pendait à son cou.

Le combat fut terrible; Anglais et Ecossais savaient qu'ils combattaient

pour la vie, et qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre les uns des autres; aussi des deux parts se maintenaient-ils avec un courage égal, quoique grace à une machine de son invention, qui se composait d'une poutre qui retombait de la hauteur de ses vergues sur le pont ennemi, chaque fois que les Anglais tentaient l'abordage, et qui se mettait en œuvre par un seul homme monté sur le grand mât, Barton avait un avantage réel sur ses adversaires. Bientôt cette machine fatale causa un si grand tort au vaisseau que montait lord Thomas Howard, qu'appelant près de lui un nommé Hustler, du comté d'York, qui passait pour un des meilleurs archers de son temps, il lui ordonna d'abattre à coups de flèches non seulement l'homme qui faisait pour le moment mouvoir la machine, mais encore tous ceux qui essaieraient d'y monter après lui.

Hustler soutint sa réputation; au premier coup, l'homme placé au sommet du mât, atteint au milieu de la poitrine, étendit les bras, et se renversant en arrière, tomba la tête la première sur le pont; deux autres lui succédèrent qui eurent le même sort; puis, comme personne n'osait plus se hasarder à ce poste périlleux, André Barton s'élança lui-même pour mettre la machine en mouvement.

— Hustler, cria lord Thomas à l'archer, voilà le moment de viser juste ou jamais; — plein ta toque de pièces d'or ou la corde, c'est à choisir. — Milord, répondit l'archer, l'homme ne peut faire que de son mieux, et malheureusement je n'ai plus que deux flèches. — Je n'en essaierai pas moins de faire ce que vous me demandez, par obéissance pour votre seigneurie.

A peine avait-il achevé ces paroles, que la première flèche, rapide comme l'éclair, partait en sifflant et allait s'émousser sur la cuirasse d'André Barton, qui ne fit pas plus attention à ce coup que si une guêpe avait essayé de le piquer, et continua de monter vers la fatale machine, qui, mise de nouveau en mouvement par une main forte et habile, renversa du premier coup cinq ou six hommes à bord du bâtiment de lord Thomas.

— Misérable! s'écria lord Thomas, vois ce que ta maladresse nous vaut.

— Ce n'est point ma maladresse, milord, répondit Hustler; votre seigneurie a pu voir la flèche rebondir sur sa cuirasse; si c'eût été une cotte de mailles, ou une jacques, il eût été traversé de part en part. Mais, comme dit le proverbe, un bon archer ne doit désespérer de rien tant qu'il lui reste une flèche, et nous allons voir à tirer le meilleur parti possible de celle-ci.

Alors Hustler, sachant quel jeu il jouait, prit toutes ses précautions pour gagner, posa sa flèche sur son arc en s'assurant qu'elle était bien au milieu de la corde, puis s'affermissant sur ses deux pieds, il demeura immobile comme une statue de bronze, tirant à lui la corde d'un mouvement lent et égal, jusqu'à ce qu'elle fût ramenée presque derrière sa tête; alors, profitant du moment où Barton levait le bras, il lâcha la corde; la flèche partit si rapide qu'à peine put-on la suivre, et alla s'enfoncer jusqu'à l'empennure sous l'aisselle du corsaire.

— Continuez de vous battre, enfans, cria Barton, je suis blessé; mais je ne suis pas mort; je vais boire un verre de vin, et je remonte; si je tardais, faites-vous tuer plutôt que de vous rendre.

Le combat continua des deux côtés avec une rage égale : de temps en temps on entendait de l'intérieur du navire le sifflet d'or d'André Barton, et à chaque fois qu'il entendait ce bruit qui lui indiquait que son capitaine vivait encore, l'équipage poussait de grands cris et reprenait courage. Enfin le sifflet ne se fit plus entendre qu'en s'affaiblissant et à de longs intervalles, puis il cessa tout-à-fait et les Ecossais comprirent qu'ils n'avaient plus de chef.

En effet, les Anglais ayant, après un combat de dix heures, fini par prendre *le Lion* à l'abordage, trouvèrent André Barton étendu dans sa cabine, mort et le sifflet entre ses lèvres, afin que son dernier soupir même ne fût pas perdu.

Jacques, qui aimait tout ce qui était brave, conçut un si vif ressentiment de cette mort, qu'il en envoya demander satisfaction à Henri VIII. Mais Henri VIII répondit qu'André Barton étant tout simplement un pirate, il s'étonnait que son cousin Jacques s'enquît de lui comme il pourrait faire d'un capitaine de sa marine royale : il n'y avait rien à dire à cela, car c'était la vérité. Jacques fit donc semblant de se contenter de cette réponse, attendant une meilleure occasion pour éclater. Cette occasion ne se fit pas attendre.

Sous le règne de Henri VII, un officier de la maison de Jacques, qui se nommait sir Robert Ker de Fairnyherst, avait été envoyé par le roi, dont il était le favori, comme lord gardien, dans les Marches du centre. La sévérité qu'il déploya aussitôt après sa nomination parut odieuse aux hommes demi-sauvages sur lesquels elle s'exerçait, et trois hommes des comtés limitrophes de l'Angleterre résolurent de l'assassiner. Ce projet fut exécuté pendant une trêve, de sorte qu'aucune excuse ne pouvant être admise, Jacques exigea de Henri VII que les trois meurtriers qui se nommaient, l'un Heron-le-Bâtard, parce qu'il était frère naturel de sir Heron de Ford, l'autre Harhed, et le troisième Lilburn, lui fussent livrés pour qu'il fît d'eux à sa volonté. Henri donna aussitôt l'ordre aux commandans des marches anglaises de s'emparer des trois assassins et de les conduire à Edimbourg. Mais Lilburn seul put être pris; Harhed se réfugia en Angleterre, où le fils de Robert, qui avait été assassiné, et deux de ses partisans le suivirent, et, l'ayant joint, le poignardèrent, lui coupèrent la tête, que le mieux monté des trois attacha à l'arçon de sa selle, et qu'ils rapportèrent ainsi à Edimbourg, où elle fut exposée pendant près d'un an au bout d'une pique.

Quant à Heron-le-Bâtard, poursuivi de près par les soldats, il entra dans une église, où un mort était exposé : comme il n'y avait personne pour garder le cadavre, il le porta dans la sacristie, le cacha dans une armoire derrière des ornemens sacerdotaux, et se recouvrant du drap mortuaire, il prit sa place dans le cercueil; les soldats entrèrent à l'église; mais ils ne trouvèrent ni le mort ni le vivant. L'heure de l'enterrement arrivée, les parens du mort se rassemblèrent, le curé vint dire sa messe, que Heron-le-Bâtard écouta sans souffler, et les porteurs, le chargeant sur leurs épaules, traversèrent avec lui, précédés des prêtres et des enfans de cœur, et suivis de tous les amis du défunt, le village d'un bout jusqu'à l'autre; enfin arrivé près de la fosse et au moment où on levait le drap mortuaire pour clouer le couvercle du cercueil, Héron se dressa tout-à-coup sur ses pieds, sauta par dessus la fosse, culbuta ceux qui l'entouraient, enjamba le mur qui fermait le cimetière, traversa une petite rivière à la nage, et sautant sur un cheval qui paissait dans une prairie, il gagna les montagnes où il disparut.

Henri VII, qui tenait à conserver ses bonnes relations avec Jacques, prit Heron de Ford à la place de Heron-le-Bâtard, et l'envoya à Jacques IV, qui le fit enfermer dans une prison où il resta pendant près de six ans, expiant des torts qui n'étaient pas les siens.

A l'avénement au trône de Henri VIII, la femme de Heron de Ford, qui était une des plus belles femmes de l'Angleterre, alla se jeter aux pieds du roi et lui demanda d'intercéder auprès de son beau-frère pour en obtenir la liberté de son mari. Henri VIII écrivit; mais Jacques ne fit d'autre réponse que celle-ci : *Troc pour troc*, voulant dire par là qu'on n'avait qu'à lui envoyer Heron-le-Bâtard, et qu'alors il renverrait, lui, Heron de Ford; mais il n'était pas au pouvoir de Henri lui-même d'accomplir ce que demandait Jacques : Heron-le-Bâtard, quoique faisant de temps en temps des excursions en Ecosse, se retirait dans les montagnes, où nul ne se souciait de l'aller chercher.

Les choses en étaient arrivées à ce point entre les deux rois voisins, lorsque Jacques VI reçut un message de France. Louis XII avait appris que Henri VIII préparait une descente à Calais, et lui reppelait à Jacques la sainte et antique alliance qui avait toujours uni les deux royaumes. De son côté, Anne de Bretagne, qui était une des plus belles princesses que l'on pût voir, écrivait de sa propre main à Jacques IV, lui envoyant une bague magnifique, l'autorisant à prendre le titre de son chevalier, et le conjurant de faire, pour l'amour d'elle, trois milles sur le territoire anglais.

Jacques était aventureux comme un pair du roi Arthur. Ce message le détermina à une guerre à laquelle il songeait déjà sans doute depuis longtemps, et profitant du moment où le roi Henri était en France, où il faisait le siége de Thérouenne, il lui fit dénoncer les hostilités par son premier héraut, et, malgré les avis de ses plus sages conseillers, il résolut d'envahir lui-même l'Angleterre.

Cette guerre parut à tout le monde non seulement une faute, mais encore une folie. Le parlement lui-même s'y opposa d'abord; mais comme Jacques insista, et qu'il était fort aimé, le parlement céda, et le roi ordonna à tous les barons de son royaume de se trouver le 5 août suivant dans la plaine de Borough-Moor, rendez-vous ordinaire des armemens écossais.

Jamais guerre n'avait été entreprise sous de plus funestes auspices; mais Jacques méprisa les présages comme il avait méprisé les conseils : ils étaient cependant clairs et terribles. Pendant plusieurs nuits on entendit une voix qui partait de la croix d'Edimbourg, quoiqu'on ne vît personne, et qui sommait le roi et les principaux seigneurs, par leurs noms et leurs titres, dans quarante jours de comparaître au tribunal de Dieu. Ne voulant pas croire ce qu'on lui rapportait à ce sujet, le roi lui-même dit qu'il voulait s'approcher pendant la nuit de cette croix, afin d'entendre l'étrange citation de ses propres oreilles. Mais on lui dit que c'était inutile, et qu'il n'avait, à l'heure de minuit, quand tout était calme dans la ville, qu'à ouvrir les fenêtres de son palais, et qu'il entendrait ce qu'il désirait entendre. En effet, le même soir, à l'heure dite, Jacques ouvrit sa fenêtre, et quoiqu'il y eût un demi-quart de lieue du château à la croix d'Edimbourg, le roi ne perdit pas, tant la voix était forte et surnaturelle, une parole de la menace qui lui était faite.

Mais ce ne fut pas tout encore : un jour qu'il écoutait la messe dans l'église de Lichlingow, un vieillard à la taille majestueuse, vêtu d'une longue robe bleue nouée par une ceinture, ayant des sandales aux pieds et de longs cheveux dorés qui lui retombaient sur les épaules, parut tout-à-coup derrière l'autel, et s'avançant d'un pas lent et solennel vers le roi : « Jacques, lui dit-il, je suis l'évangéliste Jean, et je viens au nom de la vierge Marie, qui a pour toi une affection toute particulière, te défendre d'entreprendre la guerre que tu médites, attendu que toi ni aucun des seigneurs de ta suite n'en reviendront. Elle m'a chargé de te dire encore que tu avais un trop grand amour pour la société des femmes, et que de là viendraient ta honte et ta confusion. »

Puis, à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'échappa si subitement que beaucoup soutinrent qu'il s'était évanoui comme une fumée et que c'était véritablement une vision céleste.

De son côté, la reine Marguerite fit auprès de son mari tout ce qu'il était humainement possible de faire pour qu'il renonçât à son fatal projet;

mais un des principaux traits du caractère des Stuarts est l'entêtement, et Jacques possédait ce défaut dans sa plus grande étendue. Il en résulta que, son armée rassemblée au jour dit, il se mit en marche, à la tête de trente mille hommes à peu près, et le 22 août 1513, franchit la frontière d'Angleterre, auprès du château de Twisell.

Ses premiers pas semblèrent démentir les présages : il prit sans coup férir les places de Norham et de Ward ainsi que le château de Ford. Mais là l'attendait, à défaut d'ennemis, une ennemie sur laquelle il n'avait pas compté : c'était la femme de Heron de Ford.

Elle vint au-devant de Jacques, lui présenta les clés de son château, et sans lui parler autrement de son mari, qui était toujours prisonnier en Ecosse, elle l'invita à s'arrêter chez elle, afin qu'elle eût l'honneur, disait-elle, d'avoir reçu sous son toit le roi le plus chevaleresque de l'époque. La comtesse était belle, sa voix douce et séduisante, son invitation pleine de douces promesses. Jacques oublia la recommandation de saint Jean, et au lieu de continuer sa course et de s'enfoncer au cœur de l'Angleterre, il s'arrêta près de la nouvelle Armide. Pendant ce temps le comte de Surrey, dont l'enchanteresse suivait les instructions d'accord avec son propre désir de vengeance, levait une armée et s'approchait en grande hâte accompagné de son fils, lord Thomas Howard, le grand-amiral, le même qui avait pris le vaisseau de Barton. Jacques, ayant appris sa venue, marcha au-devant de lui et s'arrêta sur la colline de Fludden, qui lui parut une bonne position de guerre.

Le comte de Surrey, qui, de son côté, était un brave chevalier, ne craignait qu'une chose : c'est que les Ecossais ne lui échappassent. Quoique, s'étant avancé jusqu'à Wobler, il n'y eût plus que cinq ou six milles de distance entre les deux armées, il fit alors chercher de tous les côtés un guide qui, moyennant une bonne récompense, pût conduire l'armée anglaise dans les montagnes, de manière à ce qu'en tournant l'armée de Jacques, elle pût prendre position entre les Ecossais et leur pays. Une heure après cette demande faite, un guide se présenta.

C'était un guerrier monté sur un beau cheval, couvert d'une armure complète, et dont la visière était baissée. Il se présenta devant le comte de Surrey, et mettant pied à terre, il fléchit un genou et s'offrit de lui servir de guide dans ces montagnes, qui lui étaient familières, si, de son côté, le comte voulait bien s'engager à lui accorder le pardon d'un crime dont il s'était rendu coupable. Le comte de Surrey répondit que, pourvu qu'il ne s'agît ni de haute trahison envers le roi d'Angleterre, ni d'offense envers une dame, crimes qu'en sa qualité de serviteur fidèle et de chevalier courtois, il ne pardonnerait point, le chevalier inconnu pouvait compter sur sa parole.

— A Dieu ne plaise ! répondit l'inconnu. J'ai seulement aidé à tuer un Ecossais.

— Si ce n'est que cela, répondit Surrey, lève ton casque, car, avec l'aide de Dieu, avant qu'il soit trois jours, j'espère bien que chacun de nous aura plus d'un crime du même genre à se reprocher.

Alors le chevalier leva sa visière, et l'on reconnut Heron-le-Bâtard.

C'était une bonne fortune en un pareil moment. Heron, qui depuis dix ans habitait en proscrit cette chaîne de montagnes, en connaissait jusqu'aux moindres sentiers; aussi le même soir guida-t-il l'armée anglaise par des chemins sûrs et inconnus, de sorte que le lendemain, qui était le 29 septembre 1513, Jacques IV vit rangée en bataille derrière lui l'armée qu'il attendait en face.

Le roi comprit à l'instant, d'après la marche savante opérée pendant la nuit, qu'il avait affaire à un adversaire qui savait mieux que lui le chemin du pays dans lequel il était engagé, et qui, grace à cette science, pouvait gagner deux ou trois jours de marche sur son armée, le précéder en Ecosse et y mettre tout à feu et à sang. Il donna donc l'ordre de marcher aux Anglais, quoique ce mouvement, en lui faisant quitter une position sûre, lui donnât du désavantage.

A peine l'ordre de livrer la bataille fut-il entendu, que les Ecossais, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, mirent le feu à leurs logis, de sorte qu'il s'éleva tout à coup une grande flamme, et que comme ils avaient le vent dans le dos, il chassa en avant la fumée, qui couvrit aussitôt tout l'espace qui séparait les deux armées. Alors l'idée vint au roi Jacques de profiter de cette fumée pour surprendre les Anglais au moment où ils s'en douteraient le moins, et il ordonna à lord Home, qui commandait l'aile gauche, de se mettre aussitôt en marche et d'attaquer. Or, par un hasard étrange, la même idée était venue à lord Surrey, qui avait donné l'ordre à son fils Edmond Howard, qui commandait l'aile droite, de marcher aux Ecossais, si bien que ne se voyant pas venir, les deux armées se heurtèrent tout-à-coup comme des murailles de fer. Le choc fut terrible : lord Home et ses montagnards enfoncèrent les premiers rangs des troupes anglaises, et lorsque la fumée se dissipa l'étendard de sir Edmond était déjà pris, et lui-même, abattu de son cheval et couvert de sa lourde armure, dans laquelle il pouvait à peine se mouvoir, courait le plus grand danger, si Heron-le-Bâtard n'était venu à son aide avec une troupe de proscrits. A cette vue, Dacre, qui commandait la cavalerie, fit sur les vainqueurs une charge si heureuse, qu'ayant pénétré jusqu'au milieu de leurs rang, ce furent eux, à leur tour, qui, attaqués d'un côté par les proscrits, de l'autre par Dacre, et en face repoussés par Edmond, qui avait un premier échec à venger, furent obligés de battre en retraite.

En même temps lord Thomas Surrey, qui formait le second corps de l'aile droite des Anglais, s'élança sur la seconde colonne écossaise commandée par Crawford et Montrose, et par un bonheur inouï, tua du premier choc ces deux capitaines ; les soldats se trouvant ainsi sans chefs, se mirent en désordre et commencèrent une retraite qui, au bout de quelques pas, se changea en déroute.

Pendant que ces choses se passaient à l'extrême gauche et au centre, un corps de montagnards, commandé par les comtes de Lennox et d'Argile, se trouva tellement assailli par les flèches que lançaient de loin les archers anglais, qu'ils résolurent de les débusquer de leur position, et aimant mieux aller au devant du danger que de l'attendre, se précipitèrent du haut en bas de la colline, malgré les cris de l'ambassadeur français Lamotte, qui était à pied dans leurs rangs l'épée à la main, et qui voyant enfin qu'il ne pouvait les retenir, suivit le mouvement; mais à peine furent-ils au bas de la colline, qu'attaqués en flanc par les soldats du comte de Cher, et en queue par les troupes du comte de Lancastre, ils furent taillés en pièces et disparurent presque entièrement.

Restait la colonne du centre gauche où était le roi, qui, descendu de cheval et entouré de ses meilleurs chevaliers, à pied, comme lui, et tous couvert d'armures si parfaites que les flèches semblaient ne pas faire plus d'impression que la grêle sur un toit, marchait en avant, renversant tout ce qui se trouvait devant lui, si bien qu'arrivé au pied de la colline, il heurta le corps du comte de Surrey et y pénétra comme un coin de fer jusqu'à la distance de deux longueurs de lances de sa bannière. Comme alors Bottwell amenait la réserve, le roi croyait déjà la bataille gagnée, lorsque Staulney, qui venait d'anéantir les montagnards, s'aperçut qu'il n'avait fait que la moitié de la besogne, et s'élança aussitôt sur la colonne qu'il attaqua par un flanc, tandis que lord Thomas, qui venait de mettre en fuite la colonne de Crawford et de Montrose, l'attaquait par l'autre ; en ce moment on courut dire à lord Home, qui était attaqué aussi de trois côtés, le danger du roi et le besoin de secours, ce à quoi il répondit que chacun avait bien assez de se battre pour son propre compte ce jour-là sans s'occuper des autres.

Ce fut alors que Bottwell donna avec la réserve ; mais elle était trop peu considérable pour dégager le roi, et tout ce qu'il put faire fut, en se rangeant autour de lui, d'augmenter le nombre de ses défenseurs : une lutte terrible se concentra sur le point où étaient Jacques et sa noblesse, qui formant un cercle, présentaient de tous côtés leurs lances, ne faisant point un pas ni en avant ni en arrière, mais combattant sur place avec un courage et un acharnement merveilleux ; enfin le comte de Surrey voyant qu'il ne pouvait entamer ce bataillon sacré, fit approcher un corps d'Anglais armés de hallebardes dont les manches étaient plus longs que ceux des lances, de sorte que, comme les Ecossais ne pouvaient plus se servir de leurs arcs et de leurs flèches, leurs ennemis les atteignaient sans être atteints : ce fut ainsi qu'ils décimèrent lentement, peu à peu et par d'horribles blessures, ce corps de gentilshommes qui périt presque entièrement plutôt que de se rendre ou d'abandonner son roi : Jacques lui-même atteint de deux flèches fut enfin renversé d'un coup de hallebarde qui l'étendit raide mort, et comme cela arriva au moment où la nuit s'approchait, personne ne le vit tomber, et l'on continua de combattre jusqu'à ce que se voyant réduits à quelques centaines d'hommes seulement, les Ecossais profitèrent de l'obscurité pour se retirer, laissant sur le champ de bataille le roi, deux évêques, deux abbés mitrés, douze comtes, treize lords et cinq fils aînés de pairs. Quant au nombre des simples gentilshommes qui périrent, il est incalculable.

La manière dont le roi Jacques était mort fit que les Ecossais nièrent longtemps qu'il eût péri en combattant; les uns dirent qu'il avait quitté son royaume et entrepris un long pèlerinage, qu'il avait voté depuis sa jeunesse; d'autres assurèrent qu'au moment où la nuit tombait, quatre cavaliers de haute taille, montés sur des chevaux noirs, revêtus d'armures noires et ayant au bout de leurs lances des bouchons de paille, afin qu'en les élevant ils pussent se reconnaître dans la mêlée, avaient tout à coup paru sur le champ de bataille, et ayant fait monter le roi sur le cinquième cheval noir que l'un d'eux conduisait en bride, l'avaient emmené avec eux, et qu'on les avait perdus de vue au delà de la Tweed, qu'ils avaient traversé à gué, si bien que pendant plus de vingt ans on attendit en Ecosse le retour du roi Jacques qui ne revint pas.

« Le fait est, dit Walter-Scott, que le corps fut trouvé sur le champ de bataille par lord Dacre, qui le transporta à Berwick, où il le présenta au comte de Surrey, et que tous deux le connaissaient trop bien pour pouvoir s'y méprendre. D'ailleurs il fut pareillement reconnu par sir William Scott et Sir John Fordman qui fondirent en larmes en le voyant.

» Ces tristes restes, ajoute-t-il, eurent un sort aussi bizarre que révoltant; non seulement ils ne furent pas déposés en terre sainte, mais ne furent pas même inhumés, parce que le pape qui, à cette époque, avait fait alliance avec l'Angleterre contre le roi de France, avait lancé contre Jacques une sentence d'excommunication, de sorte que ni prêtre, ni abbé n'osa lui rendre les derniers devoirs : le cadavre de celui qui avait été un des plus puissans rois de la chrétienté fut donc embaumé et envoyé au monastère de Sheen, dans le comté de Surrey, et il y resta jusqu'à la réformation, époque à laquelle ce comté passa dans les mains du duc de Suffolk. A partir de ce moment le cercueil de plomb qui le renfermait fut relégué de chambre en chambre comme on fait d'un vieux meuble inutile et embarrassant, si bien que l'historien Stowe le vit en 1580 perdu dans un grenier au milieu de charpentes pourries et d'un tas d'immondices. Alors, rapporte-t-il, quelques ouvriers désœuvrés s'amusèrent à lui

scier la tête, et un nommé Lancelot Yong, maître vitrier de la reine Elisabeth, trouvant sans doute, grace aux parfums qui avaient servi à l'embaumer, qu'elle exhalait une odeur agréable, l'emporta chez lui, où il la garda six mois; au bout de ce temps, il la donna au sacristain de Saint-Michel dans Wood-Street, qui, s'en dégoûtant à son tour, finit par la jeter dans le charnier commun. »

Ainsi finit Jacques IV, au milieu du deuil et du désespoir de toute l'Ecosse, car depuis le bon roi Robert Bruce, aucun souverain n'avait joui d'une pareille popularité.

Il laissait un fils âgé de deux ans.

Quand la nouvelle de la défaite de Flodden parvint à Edimbourg, et que les présidens nommés en remplacement du prévôt, des baillis et des autres magistrats qui, ayant suivi le roi à l'armée, avaient presque tous péri, en eurent appris les désastreux détails, ils résolurent à l'instant même de mettre la capitale en état de défense, certains qu'ils étaient par l'expérience que les provinces sauraient bien se défendre elles-mêmes. En conséquence, ils publièrent cette proclamation unique de simplicité et de résolution. La voici :

« Attendu que nous venons de recevoir la nouvelle encore incertaine, il est vrai, des malheurs arrivés au roi et à son armée, nous recommandons et au besoin ordonnons strictement à tous les habitans de préparer leurs armes, et de se tenir prêts à se rassembler au premier coup de cloche, pour repousser tout ennemi qui tenterait d'entrer dans la ville. Nous défendons en même temps et par ces présentes aux femmes du peuple et aux vagabonds de toutes espèces, de se répandre dans les rues en faisant des lamentations et en poussant des cris. En même temps que par ces mêmes présentes, nous invitons les femmes honnêtes à se rendre dans les églises, afin d'y prier Dieu pour le roi et pour tous nos parens, amis et compatriotes qui sont dans l'armée du roi. »

La nouvelle des préparatifs que l'on faisait pour le recevoir parvint au comte de Surrey, et comme c'était un général prudent, instruit à l'expérience du passé, et qui avait toujours vu entrer en Ecosse de grandes armées et en ressortir de petites troupes, il s'arrêta au lieu de poursuivre ses avantages, et contre toute attente se montra disposé à traiter avec les vaincus. Il est au reste probable que Marguerite, veuve de Jacques et sœur de Henri III, fut pour beaucoup dans cette mansuétude. Quoi qu'il en soit, et de quelque part qu'il fût appelé, l'ange de la paix n'en descendit pas moins du ciel, et les deux nations voisines redevinrent alliées comme avant la bataille.

Marguerite devint régente et tutrice du jeune roi, qui, ainsi que nous l'avons dit, n'avait que deux ans. Mais à peine maîtresse de ses actions, elle compromit par ses fautes cette tranquillité si précieuse qu'elle avait obtenue par ses prières. Jeune et belle, elle se prit d'amour pour un jeune et beau chevalier, et l'épousa avec une précipitation qui fut aussi fatale à sa renommée qu'elle devait l'être ensuite à l'Ecosse. Ce jeune privilégié était le comte d'Angus, petit-fils du vieux Douglas Attache-Grelot, dont les deux fils avaient été tués à Flodden, et qui étant mort lui-même peu de temps après cette désastreuse bataille, avait laissé à son descendant son nom, le plus grand, et sa fortune, la plus considérable de toute l'Ecosse.

Ce choix excita la jalousie de tous les autres seigneurs et principalement du comte d'Arran, chef de la grande famille des Hamilton. Comme il arrivait toujours en ces circonstances, tout ce qui restait de nobles en Ecosse adopta l'un ou l'autre parti, les uns se rangèrent sous la bannière des Hamilton, les autres sous celle des Douglas. Trois ou quatre années qui s'écoulèrent avec des vicissitudes différentes dans les deux maisons, et pendant lesquelles la reine Marguerite céda et reprit la régence, se retira en Angleterre et revint en Ecosse, ne firent qu'augmenter cette haine qui devint tellement mortelle, que le 30 avril 1520, les deux familles s'étant trouvées réunies à Edimbourg pour l'ouverture du parlement, chacun demeura convaincu que cette réunion amènerait une collision sanglante. En effet, le même jour, les deux factions se rencontrèrent les armes à la main et les Hamilton furent tellement écrasés par leurs ennemis, qu'ils disparurent presque entièrement de la ville et qu'on appela cette affaire le balayage des rues.

Cependant le mariage de la reine avec Angus n'était point heureux, et comme à force de sollicitations elle avait obtenu du pape une bulle qui autorisait son divorce, elle la fit signifier à son mari qui perdit ainsi tous ses droits à la régence, devenant étranger en quelque sorte à la reine. Elle reprit donc le pouvoir, et son premier acte fut de se rapprocher des Hamilton que l'on crut alors sur le point de reconquérir toute leur faveur, lorsqu'une seconde faute rejeta Marguerite dans les mêmes embarras dont elle venait de sortir, en la couvrant d'une nouvelle déconsidération. Marguerite épousa en troisième noces Henri de Stewart, second fils de lord Evandale, jeune homme sans influence et sans position. Angus profita de cet avantage, et s'empara de nouveau de la régence que personne ne lui contesta; il enleva le jeune roi à la reine sa mère, et se chargea de sa tutelle et de son éducation.

Jacques V, séparé de sa mère à dix ans, c'est-à dire dans un âge où il avait déjà assez de connaissance pour conserver ses premières affections et ses premiers souvenirs, détestait Angus, et se trouva fort malheureux de son changement de position. A mesure qu'il grandit, ces sentimens prirent une force nouvelle, de sorte qu'à l'âge de quatorze ans cette surveillance qui était presque une captivité, lui était devenue insupportable. Au reste, Angus avait fait du roi un cavalier aussi accompli qu'aucun jeune homme qui fût en Ecosse; il ne manquait pas d'instruction, et excellait dans tous les exercices du corps, pour lesquels il était passionné; était adroit au tir et à l'escrime, ardent à la chasse, et aussi habile écuyer que le roi son père, qui jamais ne se servait d'étrier pour se mettre en selle, et ne connaissait pas d'autre allure que le galop.

Comme on savait les dispositions du jeune roi à l'égard des Douglas, deux tentatives furent faites par leurs ennemis pour arracher Jacques de leurs mains, l'une par lord Buccleuch, qui fut déclaré coupable de haute trahison, et l'autre par Lenoux qui perdit la vie, de sorte qu'après ces deux victoires le pouvoir du comte d'Angus parut si bien consolidé, que personne n'osa lutter contre lui. Le jeune roi resta donc seul et abandonné à lui-même; mais comme il était d'un caractère aventureux et plein de résolution, il ne désespéra point, trouvant qu'il était d'âge à s'aider lui-même. En effet, il venait d'entrer dans sa quinzième année. Il arrêta donc son plan dans son esprit et commença à l'instant même les préparatifs de son exécution.

En conséquence, à la première visite que lui fit sa mère, visites qui se renouvelaient deux fois par an, il la pria, sans lui rien dire autre chose, de lui abandonner le château de Stirling qui lui appartenait à titre de douaire, en y mettant un capitaine de confiance, de fidélité et de courage duquel elle fût sûre, afin qu'à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il s'y présentât, la porte lui fût ouverte. Marguerite, qui était plus intéressée que personne à ce que Jacques reprît sa liberté, lui promit tout ce qu'il voulut, et, de retour à Edimbourg, fit aussitôt ce qu'elle lui avait promis.

Cependant Jacques, qui connaissait, pour l'avoir éprouvée depuis cinq ans, la surveillance et la sévérité des Douglas, commença peu à peu à se rapprocher du comte d'Angus, leur chef, comme si, ayant enfin pris son parti, il eût mieux aimé vivre en bonne intelligence qu'en désaccord complet avec tous ses gardiens. Cependant ceux-ci, tout aises qu'ils étaient de voir ce retour, ne se relâchèrent en rien de leur circonspection, et au contraire, craignant que cette amitié ne cachât quelque ruse, ils établirent un de leurs fidèles dont ils devaient être d'autant plus sûrs qu'il était de leur famille, et qui se nommait Perkead Douglas, avec une garde de cent hommes qui, sous prétexte de lui faire honneur, mais effectivement pour le surveiller, ne devaient jamais quitter le roi, ni en voyage, ni au château. Outre cette garde, Angus, son frère et son oncle, ne s'éloignaient jamais ensemble de Fackland, résidence royale située au milieu de bois et de marais giboyeux, et où Jacques pouvait prendre à loisir la récréation de la chasse au tir et au faucon, toujours bien entendu sous la garde de l'un des deux frères ou de l'oncle d'abord, puis ensuite de Parkead et de ses cent hommes.

Or il arriva, par un concours de circonstances qui ne s'était jamais présenté, que le comte d'Angus ayant quitté la cour pour se rendre dans le Lothean, afin d'y terminer des affaires qui ne souffraient pas de remise, qu'Archibald Douglas étant allé à Dundee voir une dame pour laquelle il avait un grand amour, et que George Douglas étant parti pour Saint-André, dans le but d'y lever une contribution, le jeune roi se trouva seul au château de Fackland avec son gardien Parkead.

Jacques jugea l'occasion favorable, et ayant fait venir son gardien, il l'invita à se tenir prêt le lendemain pour faire avec lui une grande chasse à courre. Parkead, qui ne se doutait de rien, donna les ordres en conséquence, et étant venu prendre vers les neuf heures du soir les ordres du jeune roi qu'il trouva couché, celui-ci le pria de le faire réveiller au point du jour, ce que promit Parkead, après quoi il se retira.

A peine la porte était fermée, que Jacques, tout en écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, appela à voix basse John, son page de confiance, qui, couchant dans la chambre voisine et croyant que le roi s'était couché pour dormir, entra à moitié déshabillé.

— John, lui dit le prince, m'aimes-tu?

— Plus que rien que je connaisse au monde, pas même mes frères, pas même ma mère.

— Bien; veux-tu me servir?

— Au risque de ma vie

— Ecoute. — John s'approcha. — Descends aux écuries, dis au palefrenier Dick de te remettre le paquet qu'il a pour moi et ordonne-lui d'aller nous attendre à l'Epine-Noire, avec trois chevaux sellés et bridés, et surtout recommande-lui en sortant de laisser la porte de l'écurie ouverte.

John comprit aussitôt ce dont il était question, et se jetant aux genoux du prince dont il baisa la main, il descendit aussitôt par l'escalier de service et se rendit aux écuries. Dick, qui était gagné depuis près d'un mois, et à qui Jacques avait donné le mot dans la journée, remit à John deux costumes de livrée complets, et sellant aussitôt trois chevaux, il monta sur l'un d'eux, causa un instant avec la sentinelle, lui dit qu'il allait placer un relai à trois lieues de là, afin que les chevaux ne fussent point fatigués le lendemain, et le pria d'indiquer à deux de ses camarades qui allaient le suivre le chemin qu'il avait pris.

Pendant ce temps le prince et John revêtaient leurs costumes, à l'aide duquel ils descendirent par l'escalier de service sans que personne fit attention à eux : arrivés à la porte, la sentinelle, au lieu de leur fermer le passage, leur indiqua elle-même, ainsi qu'elle l'avait promis à Dick, la route qu'ils devaient suivre pour le rejoindre et les deux jeunes gens passèrent sans accident.

A un quart de lieue du château, ils trouvèrent Dick qui les attendait. Ils sautèrent aussitôt en selle, et comme ils avaient les trois meilleurs chevaux de l'écurie, ils firent près de trente mille en trois heures, de sorte qu'au point du jour ils arrivèrent au pont de Stirling. Aussitôt qu'il l'eut dépassé, Jacques se fit reconnaître, et ordonna de fermer les portes derrière lui ; il arriva enfin au château où le gouverneur le reçut avec une grande joie. Jacques, écrasé de fatigue, se coucha aussitôt ; mais cependant, si fatigué qu'il fût, il ne s'endormit que lorsqu'il eut sous son chevet toutes les clés de la forteresse, tant l'épouvantait l'idée de retomber entre les mains des Douglas.

Une heure après le départ du roi, Georges Douglas était revenu de Saint-André, et avait demandé s'il ne s'était rien passé de nouveau en son absence.

Comme tout le monde ignorait la fuite de Jacques, on lui répondit que le roi était couché et dormait sans doute, attendu qu'il devait partir de grand matin pour la chasse. Douglas, tranquille, se retira dans sa chambre et se mit au lit, où, fatigué de sa course de la journée, il ne tarda point à s'endormir.

Il n'était pas encore réveillé, lorsque le lendemain il entendit frapper à sa porte.

— Qui êtes-vous, demanda Douglas?

— Peter Chramicael, bailli d'Albernety, répondit celui qui frappait.

— Que voulez-vous ?

— Savez-vous où est le roi à cette heure?

— Dans sa chambre où il dort, sans doute.

— Vous vous trompez, car je l'ai rencontré cette nuit sur la route de Stirling, où je l'ai reconnu à la clarté de la lune.

Georges Douglas bondit hors de son lit, et courut, nu comme il était, à la chambre du roi; mais il eut beau appeler et frapper, personne ne répondit ; enfin perdant patience, il enfonça la porte d'un coup de pied : le lit était vide et la chambre déserte.

Douglas descendit en criant: Trahison! trahison! le roi est parti, et aussitôt envoyant un courrier au comte d'Angus, il monta à cheval avec tout ce qu'il put rassembler d'hommes d'armes et se mit à la poursuite du roi; mais Douglas et ses partisans trouvèrent sur la route de Stirling un héraut qui les attendait, et qui, en les apercevant, leur cria à son de trompe que quiconque, du nom de Douglas, approcherait de douze milles du château de Stirling, serait considéré comme traître de haute trahison et traité en conséquence. Georges Douglas était sur le point de forcer le passage malgré cette proclamation; mais en ce moment le comte d'Angus arrivait, qui prenant, en sa qualité de chef de la famille, le commandement de la troupe, se retira à Inlitgow.

Pour justifier le parti qu'il avait pris, le roi, après avoir rappelé autour de lui tous les ennemis des Douglas, et avoir donné à chacun d'eux la position dont ils étaient privés depuis si long-temps, ouvrit le parlement et accusa ses gardiens de haute trahison, disant que tout le temps qu'il avait été en leur pouvoir il n'avait jamais cru sa vie en sûreté; en conséquence le comte d'Angus fut déclaré coupable de haute trahison, lui et sa famille, et exilé avec ses parens et ses amis. Le roi n'excepta pas même de cette proscription, tant le nom de Douglas lui était odieux, Archibald Douglas de Kilspendie, pour lequel cependant, durant tout le temps de sa captivité, il paraissait avoir une grande affection, et qu'à cause de sa force, de son courage et de son adresse, il appelait toujours son Graysteil, du nom du héros d'une vieille ballade qui possédait toutes ces qualités.

Archibald fut donc exilé ainsi que les autres; mais comme au bout de quelques années passées en Angleterre, le mal du pays lui prit, il résolut, quelque chose qui pût lui arriver, de retourner en Ecosse et de se présenter au roi, espérant que Jacques se rappellerait son ancienne amitié. En conséquence, il traversa les frontières, déguisé; mais étant arrivé auprès d'Edimbourg il reprit le costume qu'il était accoutumé de porter et sous lequel le roi avait l'habitude de le voir, y ajoutant seulement une cotte de de maille à épreuve du poignard, car il craignait avant de voir Jacques d'être rencontré par quelque ennemi qui, le reconnaissant et sachant qu'il était hors la loi, ne se serait fait aucun scrupule de l'assassiner. En conséquence, un jour que le roi était allé chasser dans le parc de Stirling, il s'assit sur la route par laquelle il devait passer, et l'attendit. Vers le soir Jacques revint, et du plus loin qu'il aperçut le vieillard. — Ah! ah! dit-il, voilà mon Graysteil Archibald de Kilspendie; — mais ce fut tout le souvenir qu'en obtint le pauvre proscrit. En le voyant venir, Douglas s'était levé. Jacques à ce mouvement mit son cheval au galop.

Archibald qui malgré son grand âge, était encore plus vigoureux que beaucoup de jeunes gens, suivit le roi à la course, de sorte qu'il arriva en même temps que lui à la porte du château, où il tomba épuisé sur le seuil. Jacques fit sauter son cheval par dessus le corps du vieillard, et continua son chemin jusqu'au perron, sans paraître aucunement faire attention à lui. Alors Douglas, qui était arrivé au bout de ses forces, demanda quelques gouttes de vin que personne n'osa lui donner, tant on connaissait la haine du roi pour tous ceux qui portaient ce nom.

Un an après, le vieux guerrier mourut de douleur d'avoir retrouvé son pays sans avoir retrouvé son roi.

Jacques portait cette sévérité de caractère jusqu'à la cruauté; ce fut surtout à l'égard des maraudeurs des frontières qu'il se montra sans miséricorde : les lords et les comtes furent emprisonnés, les principaux chefs pendus, et la frontière pour la première fois ramenée d'un état de brigandage continuel à une sécurité si grande que l'on disait que, depuis la tournée du roi Jacques dans les Marches du royaume, les buissons suffisaient pour garder les vaches.

Ces exécutions accomplies, Jacques put alors se livrer à une de ses fantaisies les plus habituelles qui étaient de courir le pays déguisé, comme le fit depuis Henri IV, celui de nos rois avec lequel il eut le plus de ressemblance; aussi les chroniques écossaises fourmillent-elles d'anecdotes plus ou moins apocryphes, ressortant presque toutes de cet amour de l'incognito, et parmi lesquelles, chose bizarre, celle du paysan arrivant au rendez-vous de chasse en croupe derrière le Béarnais, se trouve reproduite, avec des détails si analogues, que l'on y trouve jusqu'à la réponse du bonhomme. « Ma foi il faut que ce soit moi ou vous qui soyons le roi, car il n'y a que nous deux qui avons notre toque sur la tête. »

Jacques V avait l'habitude, dans ses excursions, de prendre un nom de guerre qui n'était connu que de ses plus familiers, et se faisait alors appeler le fermier de Ballengiech (1). Un jour qu'il avait été à la chasse au tir, et que lui et sa suite avaient tué une assez grande quantité de sangliers, de cerfs et de daims, sur laquelle en véritables chasseurs ils comptaient pour leur propre souper, ils revinrent vers les trois heures à Stirling, donnant ordre aux valets de vénerie d'amener le plus tôt possible le produit de la chasse dans les cuisines du château : malheureusement, les chariots qui ramenaient les morts étaient obligés de revenir par les terres d'un chef des Buchanan qui, ayant reçu la visite de plusieurs de ses amis, était encore plus embarrassé que le roi Jacques pour savoir ce qu'il donnerait à manger à ses convives. En voyant cette belle venaison passer sous ses fenêtres, Buchanan jugea que c'était le ciel qui lui envoyait cette bonne aubaine pour le tirer d'embarras, et, descendant avec ses hôtes, il barra le chemin aux piqueurs; les pauvres gens eurent beau lui dire que ce gibier appartenait aux roi Jacques, Buchanan répondit que si Jacques était roi en Ecosse, lui, Buchanan, était roi dans Kippen; comme Kippen était le district où s'élevait son château, il n'y avait pas à répondre à cela. Aussi les convoyeurs, jugeant que toute résistance serait inutile, se résignèrent-ils à abandonner le gibier et revinrent au grand galop à Stirling annoncer au roi l'événement inattendu qui le privait de son souper.

Jacques qui, par malheur, avait ce jour-là un grand appétit, et qui vit que, grace à la suppression de la portion la plus succulente de son repas, il souperait fort mal chez lui s'il restait à Stirling, se fit amener son cheval, et, montant dessus, il invita les convives à manger le souper tel qu'il était, et les laissant à Stirling, il piqua droit au château de Buchanan, où il arriva comme on venait de se mettre à table. Mais comme Buchanan n'aimait pas à être dérangé aux heures de ses repas, Jacques trouva à la porte un montagnard à l'air rebarbatif et la hache sur l'épaule qui refusa de le laisser entrer. Jacques le pria, non point de se relâcher de sa consigne en l'introduisant, mais seulement d'aller dire au lord que c'était le fermier de Ballengiech qui venait demander à souper au roi de Kippen; Buchanan, qui ne connaissait aucun fermier de ce nom, se leva aussitôt, en promettant à ses convives d'étriller si bien le drôle qui se présentait dans un moment si inopportun, que les chiens du château en hurleraient. En conséquence, il prit son fouet de chasse et descendit pour accomplir cette promesse, à laquelle on le savait, en pareille circonstance, on ne peut plus religieux. Mais à la moitié de l'escalier, il s'arrêta stupéfait, il avait reconnu le roi, debout et attendant sur le seuil de la porte. Alors, laissant tomber son fouet, il se précipita aux pieds de Jacques, lui demandant pardon de son insolence, et se mettant à sa merci pour tel châtiment qu'il lui plairait de lui imposer.

Jacques le releva en riant et en disant qu'entre rois une pareille humilité n'était pas convenable; que se trouvant privé de souper par la perte de sa venaison, il venait lui demander sans façon une part du sien. Buchanan, qui connaissait la sévérité dont Jacques s'était fait un devoir en mille circonstances, n'était qu'à demi rassuré par l'air bienveillant de son confrère en royauté. Cependant il le conduisit dans la salle du festin, chapeau bas, et une torche à la main; puis, arrivé là, il lui donna la place d'honneur, et voulut rester debout derrière lui pour le servir; mais le roi exigea qu'il se mit à table, et donnant lui-même l'exemple de la gaîté et de l'appétit, il rit et mangea, dit-il lui-même au dessert, comme cela ne lui était pas arrivé depuis long-temps.

Buchanan en fut quitte pour la peur, et depuis ce jour, on ne l'appela plus que le roi de Kippen.

Jacques avait entendu dire que dans certaines parties de l'Ecosse, et particulièrement dans le Clydesdale, on avait remarqué que plusieurs rivières charrient des parcelles d'or; il en conclut qu'il y avait des mines dans les environs; et faisant venir des ingénieurs d'Allemagne, il leur fit explorer le terrain, où ils trouvèrent en effet un filon assez considérable d'or parfaitement pur, dont Jacques fit faire une monnaie à son effigie, que l'on appela *pièces à toque*, parce que le roi y était représenté avec une toque sur la tête. Or, comme ces mines étaient en pleine exploitation, Jacques invita un jour les ministres de France, d'Espagne et de Portugal à une grande partie de chasse dans la partie du Clydesdale où étaient situées ces mines, mais les prévenant d'avance qu'il faudrait qu'ils se contentassent pour leur dîner du gibier de ses forêts et du fruit de ses terres. Les am-

(1) Ballengiech est un chemin fort étroit et fort raide, qui descend du château de Stirling dans la plaine.

bassadeurs, qui connaissaient les difficultés de se procurer d'autres vivres dans une contrée si éloignée de la capitale, excusèrent d'avance le roi de cette sauvage hospitalité, et, comme la chasse était giboyeuse, acceptèrent avec grand plaisir la royale invitation. Toute la journée les illustres convives chassèrent, guidés par le roi, et virent avec plaisir que la partie importante du dîner, c'est-à-dire le gibier, ne leur manquerait pas; mais en pensant à la disposition du terrain qui ne se composait que de forêts, de bruyères et de marais, ils se demandèrent quels fruits pouvaient pousser sur un pareil sol. Cette incertitude dura tout le temps du dîner, qui fut servi tout en gibier, ainsi que le roi l'avait promis; puis le moment du dessert venu, on apporta devant chaque convive un plat couvert. Tous se regardaient avec étonnement, lorsque le roi les invita à découvrir les plats : ils obéirent à cette invitation, et les trouvèrent pleins de *pièces à toque*. Alors le roi s'excusa sur la stérilité de la terre, qui ne lui permettait pas d'offrir autre chose que les fruits de ses mines à ses illustres invités. Ce dessert, si peu varié qu'il fût, n'en parut pas moins très apprécié de ceux à qui il était offert.

Cette fastueuse hospitalité était un des caractères de l'époque : quelque temps après avoir donné ce repas, Jacques fut invité à son tour par le comte d'Athol à venir passer avec le légat du pape trois jours sur ses terres; le roi accepta et se rendit à l'invitation qui lui était faite, accompagné de l'envoyé du saint siége. Il s'acheminaient ensemble vers le château du comte, lorsque des valets placés sur la route s'avancèrent vers le roi et l'invitèrent respectueusement à les suivre, le comte d'Athol ayant momentanément changé le lieu de sa résidence.

Le roi, qui se doutait de quelque surprise, ne fit aucune difficulté, et bientôt, au milieu d'une vaste prairie derrière laquelle s'étendait un bois assez considérable, il vit s'élever un château dont il n'avait aucune connaissance. Ce palais improvisé était flanqué de tours, et composé de cent chambres, toutes ornées des fleurs les plus belles et les plus inconnues; il était en outre entouré d'une eau vive dans laquelle nageaient les plus beaux poissons des lacs, tandis que le bois qui y attenait, fermé par un treillis, contenait un nombre incalculable de daims, de chevreuils et de cerfs. Trois jours la fête dura avec une somptuosité digne d'un prince des *Mille et une Nuits;* puis, le soir du troisième jour, comme Jacques, enchanté de la réception qu'on lui avait faite, remontait à cheval avec le légat pour retourner à Stirling, le comte d'Athol prit une torche, et pour éclairer la route du roi, mit le feu au château, qui fut brûlé avec tous les meubles qu'il contenait.

La vie de Jacques s'écoulait donc ainsi au milieu d'aventures étranges et de fêtes somptueuses, et son règne, commencé sous de tristes auspices, promettait une heureuse fin, lorsque la parole d'un homme né dans une autre partie du monde changea tout à coup la face de l'Europe. — Luther parut, — et la réformation, née en Allemagne, franchit la mer et passa d'Angleterre en Ecosse.

Un des premiers princes qui l'adopta fut le roi Henri VIII. Ne pouvant obtenir du pape, qui craignait de se faire un ennemi de Charles-Quint, la rupture de son mariage avec Catherine d'Aragon, il avait saisi avec empressement cette occasion d'échapper à la censure pontificale. Mais ce n'était pas encore assez, comme tous les convertis à une foi nouvelle, il avait la manie de faire des prosélytes. En conséquence, il fit offrir à son neveu Jacques V la main de sa fille Marie et le titre de duc d'York s'il voulait adopter la religion réformée, et en faire en Ecosse le culte de l'état.

Jacques balança un instant, à ce qu'on assure, entre son ancienne religion et la foi nouvelle; mais bientôt, réfléchissant que toute la haute instruction était renfermée dans le clergé, et que le clergé lui était pour l'administration des affaires bien autrement secourable que cette noblesse pleine d'arrogance, qu'il avait eu tant de peine à dompter, il remercia Henri de ses offres, accorda une influence plus grande encore que celle dont ils jouissaient auparavant à l'archevêque Beaton, et à son neveu David Beaton, ses conseillers les plus intimes; puis, tournant pour un mariage ses yeux vers la France, il obtint d'abord la main de Madeleine, fille de François Ier, qui mourut après quarante jours de mariage, puis enfin celle de Marie de Guise, fille du duc de Guise, dont la famille était connue de toute l'Europe, non seulement pour sa foi, mais pour son fanatisme pour la religion catholique.

Cependant l'exemple du souverain n'avait point été une loi pour ses sujets. Quelques savans Ecossais, qui avaient étudié sur le continent, avaient adopté la réforme de Calvin, et revinrent chez eux pleins de l'ardeur de nouveaux néophytes, et rapportant des exemplaires de l'Ecriture sainte rédigée d'après le nouveau rite, se firent publiquement prédicateurs, et commencèrent à expliquer dans leurs prêches les points de controverse qui s'étaient élevés entre les huguenots et les catholiques romains.

Alors commencèrent les querelles religieuses, et le caractère violent et implacable du roi qui semblait s'être endormi dans une longue paix se réveilla avec la guerre. Jeanne Douglas, sœur du comte d'Angus, accusée de magie, fut brûlée vive, et James Hamilton de Draphan, surnommé le bâtard d'Arran, soupçonné de haute trahison, fut exécuté sans que le crime eût même été prouvé. Ces deux exécutions remirent toute la noblesse en émoi, jalouse qu'elle était déjà de la préférence que Jacques accordait aux prêtres pour l'administration des affaires de son royaume, et à compter de ce moment, il n'y eut plus pour le roi ni fêtes, ni chasses, ni voyages incognito.

Pendant ce temps, Henri pressait toujours son neveu d'adopter la religion réformée avec tant d'instance, que Jacques, sans courir le risque de rompre tout-à fait avec lui, ne put refuser un rendez-vous que son oncle lui donnait dans la ville d'York où cette question capitale devait être débattue entre les deux souverains. Mais ses conseillers, craignant pour eux les résultats d'une pareille entrevue, employèrent si habilement l'influence que la jeune reine, qui venait de lui donner deux fils, avait sur le roi, que Jacques laissa passer le jour fixé pour le rendez-vous, et demeura tranquillement à Edimbourg, tandis que son oncle l'attendait pendant une semaine tout entière à York.

Henri n'était point de caractère à supporter tranquillement une pareille insulte. Aussi envoya-t-il à l'instant même sur les frontières une armée qui entra en Ecosse et qui y mit tout à feu et à sang. Jacques, attaqué ainsi à l'improviste, fit un appel à sa noblesse qui, malgré les causes de mécontentement qu'elle avait ou qu'elle croyait avoir, oubliait tout du moment où il s'agissait de la défense du sol, de sorte que le 1er novembre 1542, Jacques se trouva dans les Marches de son royaume avec trente mille hommes à peu près.

Là, il apprit que le général anglais avait déjà repassé la frontière, et, se trouvant à la tête d'une si belle armée, il résolut de le poursuivre à son tour, et de reporter à Henri la guerre qu'il lui avait apportée. Il rassembla donc sa noblesse pour lui faire part de son intention. Mais alors chaque chef lui déclara qu'il était venu à son appel, parce qu'il était du devoir de tout Ecossais de chasser l'ennemi d'Ecosse; mais que, puisque les Anglais avaient évacué le territoire, ils ne le poursuivraient pas plus loin, ayant appris, par l'expérience qu'ils avaient fait à Flodden, le danger de pareilles excursions. Jacques, furieux, insista avec de grandes menaces; mais dans la nuit qui suivit cette altercation, les nobles se retirèrent chacun de son côté avec leurs troupes, et le lendemain le roi se trouva seul avec sir John Scott de Thirlstanes qui lui offrit de l'accompagner partout où il voudrait aller.

Jacques le récompensa en lui promettant de coudre au chef de ses armes un faisceau de lances avec cette devise : *Toujours prêt.*

Mais ce dévoûment était inutile; aussi Jacques, humilié de l'abandon où l'avait laissé sa noblesse, revint-il à Edimbourg, où il se renferma dans son palais, en proie au plus sombre découragement.

Une nouvelle défection qui se manifesta dans une autre armée de dix mille hommes qu'il avait envoyée dans les Marches de l'Ouest sous la conduite de son favori sir Olivier Sainclair, vint porter un dernier coup à la constance du roi : ce découragement qu'on avait espéré voir disparaître se changea peu à peu en une profonde mélancolie. Sur ces entrefaites, ses deux fils moururent.

Alors la vie du roi ne fut plus qu'un désespoir continuel auquel le sommeil ne pouvait pas même apporter une trêve; car à peine avait-il les yeux fermés qu'une sanglante apparition se dressait devant lui : c'était le spectre de James Hamilton, ce farouche chef de montagnards dont sur un simple soupçon il avait ordonné le supplice; alors il lui semblait qu'il s'approchait de lui, lui coupait l'un après l'autre les deux bras, puis s'éloignait en lui disant qu'il reviendrait bientôt lui couper la tête. En proie le jour à cette tristesse, la nuit à ce délire, Jacques se sentit enfin pris d'une fièvre brûlante qui en quelques jours l'étendit sur un lit d'agonie.

Il y était couché, lorsque l'on vint lui annoncer que la reine venait d'accoucher d'une fille, et qu'ainsi avec la grace de Dieu la couronne restait dans sa branche descendante. Alors il secoua tristement la tête en disant : Par fille elle est née, par fille elle s'en ira. — Puis tournant la tête du côté du mur, il poussa le dernier soupir.

Cette fille, née sous de si tristes auspices, était Marie Stuart.

ALEXANDRE DUMAS.

DEUX MARIAGES SOUS LOUIS XIII.

I.

Le cardinal de Richelieu gouvernait la France et son roi Louis XIII, qui se plaignait d'être réduit au pouvoir de *guérir les écrouelles.* Les affaires de notre pays n'en allaient pas plus mal, et si l'on se reporte au point de départ de cette histoire, à l'année 1636, on retrouve une année des plus glorieuses, surtout par la reprise de la ville de Corbie sur l'armée espagnole.

Ce haut fait d'armes était dérisif en ce que les derniers revers avaient consterné la France. Paris, en cette commune détresse, fournit à la hâte une levée de vingt mille hommes pour renforcer notre armée qui avait à combattre les forces coalisées des Impériaux et des Espagnols. Les plus braves généraux et la meilleure cavalerie de l'Empereur s'étaient réunis aux troupes aguerries de l'armée de Flandres.

Reprendre Corbie, défendue par vingt-cinq mille chevaux, quinze mille hommes de pied et quarante canons, c'était fort téméraire à la France épuisée, et nos ennemis le savaient si bien qu'ils ne se faisaient aucun scrupule de nous railler de nos valeureuses prétentions. Ils affectaient des airs de conquérans : à les en croire, ils allaient tout d'un trait à Paris pour le piller et reprendre, jusque dans Notre-Dame, les drapeaux de la bataille d'Avein. Leur généralissime Picolomini, outre ces bravades, s'a-

visait de jactances assez ridicules dans le but de nous mortifier. Tantôt il nous envoyait dire par des trompettes qu'il souhaitait que nous eussions de la poudre, tantôt qu'il s'affligeait avec nous de ce qu'il ne nous arrivait point de cavalerie. Certes, il ne songeait pas que cette cavalerie et que cette poudre devaient le forcer bientôt à rendre Corbie et à le remettre entre nos mains, avec une contrescarpe, trois bastions et trois demi-lunes qu'elle n'avait point; ce qui fit dire aux beaux esprits de France que l'ennemi, dans notre intérêt, aurait dû s'emparer de toutes nos villes frontières, s'il devait ainsi les fortifier pour nous les rendre ensuite.

Le marquis de Chauvelin, qui joue le premier rôle dans notre récit, ne joua pas le dernier au siége de cette ville, et sans trop le flatter, on peut dire qu'il fut pour beaucoup dans la reddition de Corbie.

L'armée française jouissait depuis quelques jours de sa nouvelle conquête. Mais si la fortune de la France était florissante, celle du marquis, en revanche, se trouvait dans un bien autre état; lequel état, en regard de mille inconvéniens, n'offrait que cet avantage, à savoir qu'il lui était impossible d'empirer.

Comment exprimer plus clair la piteuse détresse où M. de Chauvelin était tombé? Il avait vu partir jusqu'à son dernier écu, et, qui plus est, son équipage, que les hasards de la guerre avaient épargné, n'avait pas rencontré la même indulgence dans les chances du jeu: un jeu effréné qui à cette époque dévorait la noblesse, cœur et biens, et qui l'accompagnait partout, même au milieu des redans, des ravelins et des courtines dont s'encombrait l'attirail d'un siége. Or, notre marquis apportait au jeu cette ardeur qu'il mettait en amour; il est vrai qu'il trouvait en cette dernière passion les dédommagemens que promet le proverbe aux joueurs malheureux. C'était sur Mme Guébriant, la veuve d'un ex-résident près le roi de Suède, que M. de Chauvelin portait ses visées, et le marquis avait par devers lui quelques raisons de penser que ses hommages, comme la vertu dont ils ne s'étaient jamais départis, trouveraient tôt ou tard leur récompense. Mme de Guébriant, qui suivait la cour, entra avec notre armée à Corbie, et parvint, au milieu de ce pêle-mêle, à se ménager, pour elle et sa suite, un logement à peu près convenable, qu'elle dut plus à l'influence de ses charmes qu'à celle de son cousin M. le colonel de Lastic. Cela n'empêcha pas ce dernier de profiter de la bonne aubaine et du logis provisoire de sa cousine, au deuxième étage duquel il s'installa.

Certes, le marquis de Chauvelin ne fut pas, de son côté, aussi favorisé de la fortune. Nous avons dit qu'il était au dépourvu, aussi ce fut à grand'peine s'il lui échut, dans une petite rue sale et tortueuse, les quatre murs d'une seule chambre. A vrai dire, que lui fallait-il de plus? Le jeu l'avait débarrassé bien à propos de ses mulets et de tout son bagage; mais enfin le vieux La Terrise, son domestique ou plutôt son Mentor, son majordome, l'un de ces antiques valets qu'on se transmettait de père en fils dans les anciennes familles, La Terrisse enfin lui restait encore; moins ingrat que la fortune, il ne s'était pas éloigné de son maître avec celle-ci, et il fallait bien lui découvrir un gîte. Or, le jeune marquis s'était presque plus inquiété de l'établissement de son valet que du sien propre, et ne pouvant le loger auprès de lui, il s'était procuré à son intention une petite chambre dans la rue des Trois-Jardinets, au premier et unique étage d'une maison habitée par Mlle Gabrielle de Fargis, fille d'honneur de la duchesse de Savoie.

Pour qu'un valet de chambre, fût-il même La Terrisse, logeât au même étage qu'une fille d'honneur, il fallait bien toutes les licences de la guerre, et c'était la première fois de sa vie, déjà longue, que notre domestique voyait sa chambrette côte à côte de l'appartement d'une dame de la plus haute volée. Un simple corridor, ouvrant sa double fenêtre à balcon sur la rue, séparait, ou plutôt liait entre elles, par cette communication intérieure, les parties de ce logement, dont la plus minime avait été concédée à La Terrisse.

Enfin, vaille que vaille, M. de Chauvelin avait, pour lui et son valet, trouvé de quoi se loger dans la ville qu'il avait conquise. Et, du reste, pour être vrai, nous devons dire que ce souci avait été bien mesquin auprès de celui que M. le marquis a maintenant dans la tête. Jamais peut-être la mauvaise fortune ne fondit plus mal à propos sur un amoureux et ne lui enleva du même coup argent et crédit, l'argent réel et l'argent possible. Considérez que c'est demain la fête de Mme de Guébriant, que tout les beaux seigneurs de la cour mettront à ses pieds hommages et cadeaux afin de les rendre plus agréables en les multipliant les uns par les autres, et que M. de Chauvelin, le plus épris et accidentellement le plus pauvre, n'aura que sa bonne volonté à son service et à celui de sa dame. Cette misérable pensée le désole. Naguère, quand le jeu le favorisait, il avait songé, pour la circonstance solennelle et prévue du lendemain, à faire l'acquisition d'un magnifique éventail dont l'orfèvre de la cour était détenteur. Malheureusement le marquis n'était pas passé du projet à l'acte: tort immense qu'il lui est impossible de réparer aujourd'hui, car il n'a pas la première pistole des cent que nécessiterait un tel achat; et ce prix n'est pas trop élevé si l'on considère le travail, la nature et la matière de l'objet. C'était un de ces éventails à jour qu'on appela depuis des *lorgnettes*, par la faute des dames, qui, au lieu d'en faire un abri pour la pudeur, les convertirent en observatoire dissimulé.

Les deux branches maîtresses que les éventaillistes appellent *panaches*, étaient en ivoire sculpté et rehaussé d'un filet d'or, courant en festons. De minces baguettes de nacre d'un travail exquis formaient chacun des *brins* qui allaient supporter la *feuille* sur laquelle on avait peint un sujet mythologique: Saturne y était représenté le front ridé, l'œil chassieux, le nez aquilin, s'appuyant sur sa faux de la main gauche, et de la main droite saisissant un de ses enfans pour le dévorer. Bref, on pouvait dire de l'ensemble comme du char du soleil: la main-d'œuvre en surpassait la matière.

Voilà bien un cadeau digne d'être offert à Mme la duchesse de Guébriant; mais la question n'est pas là: elle réside tout entière dans les cent pistoles qui manquent au marquis, alors qu'en perspective il voit le bel usage qu'on en pourrait faire pour le lendemain. Or, vous comprenez qu'il n'a pas de temps à perdre, et de l'argent encore moins, ce qui le désespère.

Regardez-le seul dans sa chambre qu'il arpente à pas saccadés, allant d'un dressoir délabré qui meuble un des côtés des parois jusqu'à l'autre, où ses armes et son uniforme de capitaine au chevau-légers sont suspendus en trophée, moins pour servir d'ornemens que pour couvrir la nudité de la muraille. Une lampe placée sur une lourde table éclaire le promeneur, qui compromet l'existence de cet unique luminaire par le vent de son action, qui s'accroît de l'émotion de sa colère et de la rapidité de sa marche.

— Par ma foi, murmure-t-il entre ses dents, je ne m'attendais pas à celle-là... Vit-on jamais étoile plus funeste que la mienne!... Au diable les valets honnêtes! Il n'en existait peut-être qu'un sur la terre, et la destinée veut qu'il me soit échu... Morbleu! j'aimerais mille fois mieux que La Terrisse fût effronté, libertin, fripon, comme tous les autres... A la bonne heure, ceux-là; et s'ils vous volent, au moins il ne vous donnent pas de conseils, ne vous font pas de remontrances. Enfin, ils sont valets en tout, et ils se gardent bien de prendre des airs de Mentor, des attitudes de gouverneur... Qu'est-ce que je demande au ciel? certes, ce n'est pas une faveur, bien au contraire: la chose la plus vulgaire, la plus commune, ce que tout le monde a, un fripon de valet... que je puisse jeter à la porte, tout à mon aise. Certes, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué aujourd'hui, c'est le pouvoir. Chasser La Terrisse! crime impardonnable au tribunal de ma famille... Mieux vaudrait pour moi passer à l'ennemi ou battre fausse monnaie, ce qui me serait fort utile, n'en possédant plus de la véritable... Mes amis mêmes jetteraient les hauts cris. Mon père me déshériterait; car c'est de sa main que je tiens La Terrisse; que Dieu le lui rende! Un grondeur, qui ne comprend rien à la vie de jeune homme, qui ne sait que gémir quand je perds, gémir quand je gagne, gémir et sermonner encore quand je suis amoureux. Que le diable l'emporte! car, mettez à sa place un valet comme tous les valets de l'univers, et demain je pourrais faire bonne mine dans les salons de Mme de Guébriant! demain j'aurais eu mon éventail, tandis que j'arriverai les mains nettes!

Jamais peut-être, de mémoire de maître, pareille sortie n'avait été faite sur le trop de vertu d'un valet; aussi, le monologue animé de M. de Chauvelin pouvait il passer pour une pièce curieuse. Il fut interrompu brusquement par trois coup frappés à la porte de sa chambre.

Un *qui va là?* vint naturellement de la bouche du marquis, habitué à ces formules militaires, et emprunta quelque chose de la colere qui le dominait.

— Moi! répondit-on du dehors.

Ce pronom très vague, et qu'on manque rarement d'émettre en pareil cas, tient la place d'un nom qu'on ne devine pas toujours, et que pour notre part nous ignorons tout à fait; mais il faut bien que le marquis ait reconnu le personnage d'où sort cette voix, puisqu'il lui ouvre sa porte.

— Eh! bon soir, compère Bazil, se hâta de dire M. de Chauvelin au visiteur attardé, qui se planta debout, son chapeau à la main, à l'entrée de la chambre.

Le compère Bazil était un orfèvre de la cour; mais qui, à l'occasion, vendait l'or et l'argent sans autre façon que celle qu'ils avaient reçue à l'Hôtel des Monnaies, et il gagnait même plus, dans ce trafic clandestin, que dans le commerce apparent dont il couvrait son industrie d'usurier. Petit vieillard, le large chapeau qu'il tenait à la main aurait, sur sa tête, absorbé sa mince figure, de la même couleur roussâtre que son jabot, lequel n'avait pas plus de plis que celle-là n'avait de rides. Un pourpoint de drap brun lui serrait la taille et, selon la mode du temps, laissait entrevoir la toile de la chemise avant d'arriver à des chausses *trim à dates* qui servaient de magasin portatif à Bazil.

Sa posture humble, quand le ton de familiarité du marquis semble l'en dispenser, indique suffisamment que cet homme sait garder les distances, et que s'il les observe quand elles lui sont désavantageuses, c'est pour avoir le droit de les faire respecter à son tour si, sur un autre terrain, c'est à lui qu'elles profitent.

— Eh bien, monsieur le marquis, dit le petit vieillard, après avoir soufflé la chandelle de sa lanterne, c'est demain le grand jour. Est ce que nous ne ferons pas affaire pour cet éventail?

— Vous l'avez donc encore? reprit M. de Chauvelin, comme pour faire valoir à son marchand la rareté des acquéreurs d'un tel bijou.

L'orfèvre comprit l'intention de cette remarque, et riposta:

— Je l'ai, parce que je vous l'ai gardé, monsieur le marquis: sans cela, il y a déjà long-temps.... Nous sommes presque d'accord avec un seigneur.

— Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie, objecta l'autre; je ne puis vous l'acheter.

— Tant pis! répliqua l'orfèvre; puis se reprenant: Tant pis pour vous, ajouta-t-il; car pour moi, certes, je n'en suis pas embarrassé. Il vaut cent pistoles comme un écu.

— Je ne dis pas le contraire, mais...

— Diable! murmura le marchand en se grattant l'oreille, on m'a trompé. N'aurait-il rien reçu?... Puis tout haut: Je vois ce que c'est, continua-t-il, monsieur le marquis a jeté les yeux sur quelque autre objet?

— Nullement, riposta celui-ci.

— Alors je n'y comprends plus rien, dit intérieurement le vieillard.

Ensuite, pour expérimenter tout ce qu'il fallait croire de ces contradictions, l'orfèvre fit mine de s'en aller, en disant:

— Dieu vous garde, monsieur le marquis!... votre serviteur; pardon de vous avoir dérangé.

Et il alluma sa lanterne.

M. de Chauvelin le reconduisit vers la porte pour la lui ouvrir.

— Avouez, compère, dit-il chemin faisant, que si vous avez le nez de travers, il est toujours tourné du bon côté de l'argent.

Ce mot produisit un effet instantané sur l'orfèvre, qui s'arrêta tout court, et éteignit sa lanterne pour ne pas en perdre la chandelle durant la conversation qu'il prévoyait. Cela fait, il se retourna, et par conséquent se trouva en face du gentilhomme, qui lui mit la main sur l'épaule en ajoutant:

— Il faut que vous ayez le flair bien subtil, à moins que quelqu'un ne vous ait mis sur la piste des deux cents pistoles que j'ai reçues aujourd'hui.

— Deux cents pistoles! s'écria Bazil avec un étonnement hypocrite. Je certifie que c'est la première nouvelle.

Ce que disant, il s'inclina d'un air bonhomme, et posa sa main droite sur sa poitrine en éparpillant les doigts, comme pour avoir plus de chances de rencontrer le siége vacant de sa conscience.

Cette attestation mimique ne l'empêcha pas de faire cette réflexion intérieure: — « J'étais donc bien renseigné! »

— Deux cents pistoles, répéta-t-il tout haut, et vous refusez d'acquérir un bijou sans pareil, riche à merveille et dressé à ravir! Une occasion superbe. Cet éventail, je le donne pour rien, et uniquement parce que l'argent est rare et que les temps sont durs.

— Et les marchands aussi, ajouta le marquis pendant que l'orfèvre tirait de ses chausses un étui de cuir du Levant, et de cet étui l'éventail à jour qu'il déployait sous toutes ses faces pour irriter les désirs et exciter la convoitise du gentilhomme.

— Admirez comme cette parure est galante, disait Bazil, en faisant la roue avec l'éventail, pour affriander le marquis. Considérez comme flotte avec grace le nœud que les grandes dames appellent le *badin*.

Puis ne s'avisait-il pas, le lourdaud, de se donner de l'air et de contrefaire les mines des femmes de la cour. « Ma chère, s'écriait-il, en prenant une voix flûtée, que pensez-vous de la dernière fête du cardinal? — Oh! délicieuse! Je dansai une courante avec M. d'Avaux, surintendant des finances. — Et moi une pavane avec le maréchal de Schomberg. — Il y avait peut-être trop de violons? — Dites trop d'aigrefins, marquise! »

Cette singerie grossière, toute grotesque qu'on la suppose, ne laissait pas de produire sur le spectateur l'effet désiré; car le marquis, aveuglé par son imagination, mettait la blanche et délicate main de Mme de Guébriant à la place de la patte velue de l'orfèvre. Quand celui-ci s'aperçut que son hôte était suffisamment *allumé*, il ferma l'éventail.

— Après tout, dit-il négligemment, je ne sais pas pourquoi je m'amuse à ce badinage qui vous ennuie; car des goûts et des couleurs... Tenez, je vois que mon éventail n'a pas votre agrément!

— Mais vous vous trompez, je vous jure.

— Le trouveriez-vous trop cher?

— Je ne dis pas cela.

— Il faut donc qu'il vous déplaise?

— Au contraire.

— C'est alors marché conclu?

— Je ne demanderais pas mieux.

— Et qui vous empêche? Suis-je un homme à me dédire? Cent pistoles, et l'éventail est à vous.

— Cent pistoles! si je les avais! répondit le marquis.

— Tout à l'heure, objecta Bazil, surpris de ces contradictions, vous affirmiez en avoir reçu deux cents aujourd'hui même.

— C'est la vérité. M. de Voiture me les a adressées avec une spirituelle lettre...

— J'y suis, interrompit l'orfèvre; cette somme ne vous était pas destinée!

— C'est là ce qui vous trompe: l'argent et la lettre étaient bien pour moi.

— Vous l'avez donc joué déjà et perdu peut-être?

— Ma foi! je l'aimerais autant, répliqua le marquis, dont la colère semblait renaître à ces interrogations de l'orfèvre. Je n'ai ni joué, ni perdu.

— Vous aurait-on volé?

— Encore moins.

— Par miracle! balbutia Bazil, hésitant, auriez-vous payé quelque créancier? Pardon, je ne vous le demande pas.

— Aussi je ne réponds pas. C'est trop absurde aussi... Avez-vous oublié ces deux vers de d'Esternod, gentilhomme et poète:

> Il n'est pas si bon gentilhomme
> Qui ne doive rien aujourd'hui.

— Alors je m'y perds!

Et le vieillard croisa les bras en regardant le seigneur, qui imita ce geste et à son tour considéra l'orfèvre. La posture des deux interlocuteurs était la même, et cependant l'œil écarquillé du bourgeois avait l'air de demander: « Comment diable cela peut-il se faire? » tandis que la physionomie franchement contrariée du marquis semblait repondre: « Ceci vous paraît incroyable, et rien n'est plus vrai pourtant. »

Cette scène muette, l'orfèvre la rompit en disant, avec une déférence où se glissait une pointe d'humeur.

— Monsieur le marquis pratique le bel esprit; mais il est trop généreux d'oublier que nous autres, gens du peuple, nous manquons de ces finesses subtiles. Je n'ai, pour ma part, jamais su deviner les énigmes. Ainsi...

Là-dessus, le vieillard se disposait à montrer les talons de ses souliers à boucles. M. de Chauvelin l'arrêta par le bras.

— Mon compère, lui dit-il, vous ne voyez pas plus clair là-dedans que si on vous fourrait la tête dans un four, dans un sac ou dans un puits. Je le comprends. A votre place, je serais tout aussi désorienté que vous; mais je tiens à ne pas vous laisser prendre ceci pour une trop longue facétie. Quoi qu'il m'en coûte, je veux vous éclairer. Vous appelez ce jeu une énigme? Je n'en disconviens pas. En voici le mot: prenez et lisez.

Le petit vieillard frotta ses yeux du revers de sa main, comme pour les aviver; puis il parcourut d'un seul regard la lettre que lui présentait le marquis, et arriva droit à la signature.

— Ah! fit-il, M. Vincent de Voiture. Ce droit être galamment tourné. Voyons:

« Monsieur,

« A ce que j'ai appris, on aurait grand tort si on vous reprochait d'avoir gardé le mulet au siége de Corbie. On m'a dit aussi que, considérant que plusieurs armées se sont autrefois perdues par leur bagage, vous vous êtes défait de tout le vôtre, et qu'ayant lu dans les histoires romaines (voilà ce que c'est que de tant lire) que les plus grands exploits que leur cavalerie fit autrefois, elle les fit ayant mis pied à terre et s'étant démontée volontairement dans le fort des combats les plus douteux, vous vous êtes résolu d'éloigner tous vos chevaux, et que vous avez si bien fait qu'il ne vous en est pas resté un seul.

» Peut-être que vous en recevrez quelque incommodité; mais aussi cela est, sans mentir, bien honorable qu'aussi bien que Bias vous puissiez dire que vous avez avec vous tout ce qui est à vous: non pas, à dire le vrai, une quantité de hardes inutiles, ni un grand accompagnement de chevaux, ni une extrême abondance d'or et d'argent monnayés; mais probité, générosité, magnanimité, et une tranquillité inouïe dans la perte des biens faux et périssables: qualités, monsieur, qui vous sont propres, et lesquelles ni le temps ni la fortune ne sauraient séparer de vous... »

Ici le lecteur fit une grimace très significative, tendant à exprimer qu'il était loin d'être converti à la religion que prêchait l'écrivain. Toutefois il ne put s'abstenir de donner son assentiment à l'habileté du prédicateur.

— Quel agrément, dit-il, de savoir écrire comme cela! Je donnerais bien quelque chose pour être capable d'en faire autant... mais je ne suis qu'un ignare, par la faute de mes parens qui ne songèrent jamais... Enfin ces beaux esprits sont comme des tailleurs: ils habillent de belles paroles les pensées les plus biscornues de la même sorte que ceux-ci dissimulent toutes les difformités de l'homme sous la richesse des costumes. Quel artifice!... Mais je ne vois pas trop encore où votre illustre correspondant veut en venir.

— Patience! vous le saurez bientôt, répondit Chauvelin en faisant à Bazil signe de continuer.

Le vieillard reprit:

« Or, Euripide ayant écrit en l'une de ses tragédies que l'argent fut un des maux qui sortit de la boîte de Pandore, et peut-être le plus pernicieux, j'admire comme une qualité divine en vous l'incompatibilité que vous avez avec lui, et il me semble que c'est une excellente marque d'une ame grande et extraordinaire, de ne pouvoir durer avec le corrupteur de la raison, l'empoisonneur des ames et l'auteur de tant de désordres, d'injustices et de violences. Mais je voudrais, monsieur, que votre vertu ne fût pas tout-à-fait à un si haut point; que vous vous pussiez accommoder en quelque sorte avec cet ennemi du genre humain, et que vous fissiez quelque paix avec lui comme nous en faisons avec le grand Turc, pour des considérations politiques et pour la raison de commerce. Considérant donc qu'il est très difficile de se passer de lui, et m'imaginant que, comme je jouai pour vous à Narbonne, vous avez peut-être joué pour moi à Corbie et que c'est en mon nom que vous avez engagé votre argent: je vous envoie deux cent pistoles à compte sur la perte que vous pouvez avoir faite pour moi. »

— Oh! pour le coup, voilà qui est beau, s'écria l'orfèvre en interrompant sa lecture. Voilà une des plus magnifiques choses que j'aie jamais

lue : « Je vous envoie deux cents pistoles. » Cette ligne vaut son pesant d'or. Je défie M. de l'Etoile, M. de Gombaut et le poète Saint-Amant de pouvoir s'exprimer de la sorte. Ils n'en auront jamais les moyens.

Le marquis sourit de l'enthousiasme intéressé du marchand; et ce dernier ne tarissait pas en formules d'admiration pour ce passage qu'il relut avant de terminer l'épître :

« Je vous envoie deux cents pistoles à compte sur la perte que vous pouvez avoir faite pour moi; mais afin qu'il n'en arrive pas de celles-ci comme des autres, j'ai pris soin, pour que vos mains n'en fussent pas souillées, qu'elles fussent remises en celles de La Terrisse, votre valet de chambre, pour la consommation et l'usage duquel je les envoie principalement. VINCENT DE VOITURE. »

— Oh! voilà qui se gâte, observa le vieillard en repliant la lettre, qu'il rendit à son propriétaire. C'est vraiment bien dommage!

— Vous devinez maintenant pourquoi je n'ai pas les deux cents pistoles en mon pouvoir?

— J'en ai peur, répartit l'orfèvre; mais La Terrisse, pour peu que vous le souhaitiez, ne refusera pas...

— Au contraire; il l'a déjà fait malgré mes instances les plus vives.

— Après tout, riposta le vieillard, vous pourriez l'y contraindre; il vous a désobéi, et un valet qui désobéit, on le chasse.

— Impossible, mon compère. La Terrisse est inféodé à ma maison; il m'a vu naître : son expulsion me serait cotée pis qu'un crime d'état. D'ailleurs, pour tout ce qui n'est pas argent, je suis forcé de convenir que La Terrisse est le modèle des valets. Par conséquent, mon ami, à moins que vous ne consentiez à me livrer l'éventail à crédit...

Bazil, qui n'entendait pas de cette oreille, feignit de ne pas entendre des deux.

— Je voudrais bien voir, interrompit-il, un maroufle qui s'avisât... C'est aussi trop de bonté... Je vous l'étrillerais d'importance; car, en fin de compte, un valet n'est qu'un valet.

— Parbleu! vous avez raison, reprit M. de Chauvelin qui s'exaspérait à mesure, moins à cause des motifs assez plausibles qu'invoquait l'orfèvre, moins de dépit d'être obligé d'avouer sa dépendance, que de la contrariété qu'il ressentait de ne pouvoir, le lendemain, faire une galanterie à Mme de Guébriant. J'ai eu tort. On a beau dire, un valet doit être à nos ordres, et non pas nous aux siens.

— Sans doute, persista le marchand. Est-ce à dire que vous soyez en tutelle? En somme, cet argent est bien à vous; c'est bien à vous qu'on l'envoie. De quel droit un impertinent, un valet, s'avise-t-il de le retenir? Certes, avec moi un pareil faquin n'aurait pas beau jeu, et dussé-je le lui enlever de vive force... C'est à vous, en dernier ressort, qu'il appartient de décider le meilleur usage de votre argent... C'est inouï... C'est le monde renversé... Je connaissais bien des maîtres valets, mais je ne connaissais pas encore de valets maîtres.

— C'est trop criant aussi, interrompit l'autre, et vous m'ouvrez les yeux. J'aurais dû agir de rigueur. Tenez, je me reproche ma faiblesse, ma condescendance pour un vieillard... et je sens que si La Terrise était là...

— Et où est-il donc? demanda l'orfèvre, qui savait bien pourtant que le valet n'était pas à portée de relever ses paroles; sans quoi il ne se fût pas permis de les laisser tomber.

— Vous savez bien, répondit le marquis, que, faute de pouvoir le caser céans, je lui ai trouvé un réduit à côté de l'appartement de Mlle de Fargis.

— Et c'est là aussi que sont les deux cents pistoles? remarqua Bazil.

— Précisément.

— Tout est perdu! En ce cas, mon maître, je vois qu'il n'y a rien à faire avec vous aujourd'hui. Je vous présente un respectueux bonsoir... Ce sera pour une autre fois...

Et pour prouver que ces paroles ne renfermaient pas une menace en l'air, voilà notre orfèvre qui allume sa lanterne à la lampe et s'apprête pour sortir.

— Bon soir, compère! fit tristement le marquis en l'accompagnant. A propos, dit-il enfin, comme le bourgeois allait franchir le pas de la porte, un mot encore... Je n'ai pas perdu tout espoir... Vous devriez me rendre un service.

— Deux, si je le puis, répondit le bourgeois retenu par la manche de son pourpoint; mais je crains bien...

— Vous le pouvez, interrompit M. de Chauvelin, qui sentit bien sur quoi portaient les réticences préventives du bourgeois... Vous le pouvez sans bourse délier.

— A la bonne heure, reprit l'orfèvre; sans cela j'aurais eu le regret... Mais de quoi s'agit-il? Trop heureux...

— Promettez-moi, poursuivit le marquis, de garder votre éventail jusqu'à demain... Si, dans la matinée, je ne vous ai pas porté les cent pistoles, alors vous pourrez en disposer comme il vous plaira.

— Toute la matinée du lendemain, répéta Bazil... C'est périlleux : un retard peut faire manquer une vente... Mais enfin, si cela vous oblige bien fort... je le ferai... Il faut bien que ce soit vous, au moins...

— Merci! répondit le gentilhomme, sans être pour cela dupe de l'exagération à l'aide de laquelle Bazil transformait en insigne dévoûment la concession la plus légère. Merci! vous me le promettez donc?

— Soit! je m'y engage, jusqu'à midi; mais après...

— C'est dit.

Et le gentilhomme congédia l'orfèvre, qui ralluma sa lanterne, car il l'avait éteinte de nouveau pour la troisième fois. Ce raffinement de ladrerie n'échappa point au gentilhomme qui, dans toute autre occasion, se serait permis d'en rire.

Une fois la porte fermée, M. le marquis de Chauvelin prit à un clou une petite clé, puis dans le coin d'une malle fouilla quelque temps pour y trouver quelque chose qui ressemblait à une échelle de corde. Muni de cet attirail qu'il mit sous son bras gauche, le gentilhomme décrocha son épée qu'il passa dans une ceinture de cuir blanc, chargée déjà de soutenir un pistolet, le tout caché sous un manteau court, appelé baladran : précaution bien inutile, car la nuit était fort noire; et M. de Chauvelin sortit en cet équipage, sans même prendre de lanterne. Il marcha quelque temps ainsi sans malencontre, au milieu des ténèbres, les mains tendues en avant, et n'ayant pour se diriger que la ligne obscure et irrégulière que découpaient, dans le ciel peu étoilé, les toits et les pignons de ces maisons mal alignées aux bords de ces rues tortueuses.

Un moment il vit venir à lui un laquais portant une torche devant un gentilhomme. Le marquis se rangea très prudemment dans l'encognure d'une porte; on passa, et il ne fut pas aperçu. Quelques pas plus loin, il s'arrêta, tourna sur lui-même comme pour s'orienter. Enfin il dit :

— C'est ici.

Et, sans doute, pour s'en assurer par des témoignages plus convaincans que ceux que pouvaient lui fournir ses yeux, assez suspects par cette obscurité, il toucha de la main la muraille, la suivit à tâtons, en s'arrêtant par intervalles.

— Bien, murmurait-il tout bas. Je crois que c'est la fenêtre grillée du rez-de-chaussée.

Tâtant ensuite avec le pied :

— Ceci est l'ouverture de la cave.

Il marcha plus loin.

— Ah! dit-il, me voilà sûr; je reconnais la porte.

Et il glissa une main investigatrice sur les maîtres clous qui faisaient un cadre de leurs têtes rondes; puis posa sa main sur la chimère de fer ouvré qui servait de marteau.

Cette exploration faite, M. de Chauvelin se recula vers le milieu de la rue, et dépliant l'échelle qu'il tenait sous le bras, il saisit une boule de plomb très lourde qui y était attachée par une corde, et la lança vigoureusement en l'air, pour l'accrocher à l'un des deux balcons saillans que le marquis savait bien être en cet endroit. La boule n'en fit rien et retomba assez lourdement sur le pavé. Ce bruit, que le silence doublait, effraya le gentilhomme; il tressaillit, et ne douta pas que ce tintamarre ne servît à donner l'éveil à tout le quartier. Il attendit, prêta l'oreille quelque temps. Peu à peu il se rassura, et le bruit se perdit, absorbé dans ce grand silence comme une pierre dans un gouffre. Voyant que personne ne bougeait, M. de Chauvelin s'enhardit et recommença l'épreuve de cette pêche en l'air. Il jeta donc son filet, et cette fois il comprit à la résistance et à un certain choc métallique que son boulet avait rencontré l'obstacle cherché : pas avec assez de bonheur pourtant, puisqu'il eut beau palper le mur dans la direction où il avait lancé son projectile, il ne trouva pas la boule qui aurait dû redescendre, après avoir engagé la queue qui traînait après elle. Il s'imagina que le poids n'étant pas suffisant, le plomb avait pu rester en chemin, et, pour le vérifier autant qu'il était dans ses moyens, il dégaina son épée et l'agita en l'air aussi haut qu'il put. Cette habileté porta sa récompense, car au bout de quelques minutes de cette perquisition, le marquis sentit quelque chose qui se balançait et glissait autour de l'acier. Muni de cette attestation, il tourna son épée, la prit à contre-sens par la pointe, et essaya d'engager la boule de plomb dans la poignée. A force de patience et d'adresse il y parvint. Une fois qu'il sentit le plomb retenu dans l'ovale que forme la poignée, il fit tourner dans ses doigts la lame, afin d'entortiller par là la corde autour de la garde, et une fois qu'il comprit que le plomb aurait de la peine à se dégager, il tira à lui, et, sans de grands efforts, il atteignit l'aventureux boulet qu'il s'empressa de nouer au grillage d'une fenêtre à hauteur d'appui.

Ensuite, sur la foi de ce nœud qu'il dépendait du premier voleur de défaire, notre homme se confia au hasard et tenta l'escalade. L'ascension fut assez heureuse. Le gentilhomme, parvenu au bout, enjamba l'appui de fer du balcon, et se vit dans un corridor.

Toujours en tâtonnant, il trouva une petite porte devant laquelle il s'arrêta pour reprendre haleine; et, retenant sa respiration, il colla ensuite son oreille sur le trou de la serrure. Un ronflement sonore qu'il perçut lui certifia que l'on dormait profondément dans l'intérieur. Cet indice parut de bon augure au gentilhomme, qui jugea le moment opportun pour mettre à fin ce qu'il avait entamé par de si favorables préliminaires. Il prit donc dans sa poche la clé dont nous l'avons vu se munir, et la saisit à poigne-main par la tige plus que par l'anneau, pour amortir le bruit que son intrusion pourrait produire; puis il l'enfila avec précaution dans le trou, et toutes les fois que cette opération amenait le plus léger bruit, le marquis suspendait sa manœuvre pour écouter si le sommeil du dragon en était dérangé. Il passa dans ces alternatives la longue minute qu'il employa à ouvrir cette porte sans faire trop crier le ressort. Enfin, il comprit qu'elle allait céder. Mais ici les obstacles redoublaient encore : il s'agissait d'obtenir des gonds le même silence que de la serrure. Et d'un autre côté, n'était-il pas à craindre que l'air pénétrant de

la nuit, introduit brusquement dans ce cabinet, n'en réveillât par sa fraîcheur le paisible locataire.

M. de Chauvelin prévit ce nouvel écueil; mais comment l'éviter?

— Ma foi, pensa-t-il, dans tous les jeux, même dans les jeux d'adresse comme celui que je joue, il est des chances qu'il faut savoir affronter. Puisque la fortune veut bien tourner pour moi, laisons-nous élever jusqu'à ce que le malheur vienne mettre des bâtons dans la roue.

Cet accident était donc prévu; mais un autre qui ne l'était pas, c'est la chute d'une escabelle contre laquelle trébucha le marquis.

Cette fois il se jugea découvert, et il eût cherché son salut dans la fuite, si la frayeur ne l'eût cloué à la même place; il se colla donc contre la muraille sans avoir pu retenir un juron que cet incident lui arracha. Que devenir? Le ronflement avait cessé, et La Terrisse (vous avez deviné que c'était lui), éveillé sans doute par ce bruit, s'agitait sur son grabat et parlait même tout haut.

— Deux cents pistoles! disait-il; elles arrivent à point... Non, monsieur le marquis... jamais... c'est sacré!... Tout ce qu'il vous plaira, mais non pas les pistoles!

— Il rêve, pensa M. de Chauvelin qui respira alors comme si sa poitrine s'était allégée d'un poids énorme. Fausse alerte!

Bientôt après, le valet, qui s'était retourné, reprit sa musique nazale qui égalait si fort l'oreille attentive du noble voleur. Celui-ci glissa donc sa main dans un bahut, et se saisit d'un petit sac qui contenait la somme. Après quoi, marchant à quatre pattes, pour ne pas s'exposer à nouvelle malencontre, il atteignit la porte entr'ouverte, la referma avec la plus grande sollicitude, retira sa clé et courut au balcon.

— Dieu soit loué, je les tiens! disait-il, tout en cherchant de la main l'échelle accrochée.

Plus d'échelle!

Cette affreuse vérité, que deux perquisitions autour du balustre ne purent détruire, attéra le marquis. L'échelle avait disparu. Perdre le fruit d'une expédition aussi bien combinée; la perdre alors qu'on la tient: c'était, convenez-en, d'une désespérante fatalité; c'était, après une périlleuse traversée, venir échouer au port.

« Qui a détaché l'échelle? » Question terrible dont la solution effraya le marquis. Il se figura aussitôt que quelque chevalier de la *courte-flambe* (du poignard) s'était servi de cette voie, avant de la supprimer, et, en ce cas, il pouvait bien être en présence du coupe-bourse qui attendait dans quelque coin, l'occasion sans doute, de pouvoir voler le voleur.

Troublé par cette idée, M. de Chauvelin mit flamberge au vent et parcourut, en glissant sur la pointe de ses bottes, toute la longueur du corridor. Personne! Il eut la curiosité d'examiner si on ne se serait pas réfugié sur l'autre balcon.

O joie inattendue! l'échelle y était accrochée: le marquis la touchait de la main; peu s'en fallut même qu'il ne la baisât tant il était aise. Mal aguerri aux émotions d'une équipée nocturne, son trouble lui avait fait prendre le change: il s'était trompé de balcon; mais l'allégresse qu'il ressentait de retrouver sa voie de retraite l'indemnisait bien du chagrin qu'il avait éprouvé en croyant l'avoir perdue.

En conséquence, il mit son épée au fourreau, le sac dans sa poche, et descendit tout joyeux. A peine mettait-il le pied à terre, que, de la ruelle voisine, il vit courir à lui quelqu'un armé d'une lanterne sourde.

— Qui es-tu? demanda l'inconnu en s'approchant.

Le marquis déguisa voix, et répondit d'un ton brutal:

— Cela ne vous regarde pas.

— Soit; mais ceci vous regarde, riposta l'autre qui en même temps dirigea sur la figure du marquis la colonne de lumière.

— Insolent! répliqua le gentilhomme.

Et il frappa du fourreau de son épée sur la lanterne, qui roula dans le ruisseau et s'éteignit.

— C'est trop tard, remarqua l'autre. Marquis, demain il fera plus clair.

Sans plus long entretien, l'inconnu ramassa sa lanterne, le marquis dénoua son échelle, après ils se séparèrent en tâtonnant, et chacun tira de son côté.

II.

Le lendemain, dès l'aurore, le salon de Mme de Guébriant était disposé comme pour une fête. Les murailles étaient tendues d'une tapisserie flamande représentant les batailles de Scipion, exécutées d'après le dessin de Jules Romain. Le reste était à l'avenant. Comme rareté entre toutes, nous citerons, sur la cheminée, un hanap d'agate entre deux coupes en cristal de roche. Mais au milieu de tous ces ornemens et de tous ces vases qui embaumaient ce salon, la plus précieuse de toutes les merveilles, c'était la maîtresse du lieu, Mme de Guébriant.

A cette heure, elle est seule encore, et si en attendant la compagnie avec elle, il vous plaît que nous vous donnions un petit crayon de sa figure, vous n'aurez pas lieu d'en être mécontent. Bien qu'assise, on devine que sa taille est imposante, sans manquer d'élégance pour cela. Rien de plus charmant que la bienséance de sa mise. Une robe à longues manches retroussées des deux côtés laissait flotter de riches dentelles sous un jupon orné de fines broderies. Sur sa tête, un escofion brodé à jour dont les pointes dénouées tombaient sur de blanches épaules, avait peine à retenir d'abondans cheveux rattachés sur la nuque, non sans laisser échapper deux petites mèches frisées sur les tempes, et qu'on nommait les *cavaliers*. Au sommet de la tête, et entre un dizain de perles, se balançait un nœud de ruban d'Angleterre, dit le *galant*; deux autres nœuds de couleurs différentes étaient coquettement placés sur le sein et sur le cœur de la dame, et en raison de ces places privilégiées, avaient nom: celui-ci le *mignon*, et l'autre l'*assassin*.

Maintenant, si nous passons de l'ornement à la figure, ce sera plus gracieux encore. Un bel esprit, dont la dame avait été jadis adorée, avait ainsi tracé son portrait: « Elle est blonde comme l'aurore, plus gaie et plus belle que les plus beaux jours du printemps qui est la jeunesse de l'année. Elle a des yeux dans lesquels il semble que toute la lumière du monde soit renfermée; un teint qui obscurcit toute clarté; une bouche que toutes celles de l'univers ne sauraient trop louer, qui ne s'ouvre et ne se ferme jamais qu'avec esprit et jugement. On ne lui reproche qu'un défaut à cette dame, c'est d'être une assez grande voleuse, elle a volé la blancheur à la neige et à l'ivoire, le brillant aux perles, et la lumière des astres. »

Sans doute que tout le monde ne voudra pas se payer de ces fadaises tout à fait dans le goût de l'époque à laquelle cette histoire nous reporte; mais, en la dégageant de ces exagérations, la réalité reste encore assez belle au profit de Mme de Guébriant. Un front radieux dominant un visage d'un contour parfait; une bouche dont la rougeur est rendue plus sensible par une mouche assassine qui niche à côté, et un œil langoureux qui s'endort derrière la soie de ses cils, que faut il de plus pour composer un ensemble à rendre fou le plus sage des gentilshommes? M. de Chauvelin n'était ni l'un ni l'autre; mais jusqu'à présent, il a été le plus heureux.

La première personne qui se présenta à Mme de Guébriant dans son salon, ce fut M. de Lastic, son cousin. La visite prématurée du colonel semblait tirer son excuse et sa cause de quelque raison majeure qui se trahissait dans une préoccupation visible.

— Qu'avez-vous donc, mon beau cousin? lui demanda la dame qui augura un notable dérangement chez le colonel, puisque celui-ci oubliait la cérémonie préliminaire et indispensable du baise-main.

— Ah! pardon, ma cousine, je suis inexcusable, et, pour m'en punir, vous devriez retirer votre jolie main, dit-il en y appuyant ses lèvres. Il est vrai que vous êtes plus généreuse, et vous préférerez me plaindre que me punir.

— Vous plaindre! et de quoi donc? dit en riant la bonne duchesse... J'y suis... Mlle de Fargis vous aura boudé?...

— Si ce n'était que cela, me verriez-vous en cette affliction?

— Bon! elle vous aura dépité par quelque innocente coquetterie?

— Dites par une trahison abominable.

— Serait-il vrai? riposta Mme de Guébriant, vivement intriguée par le ton convaincu avec lequel son cousin venait de formuler cette accusation. La jalousie vous exagère le mal, peut-être.

— Hélas! que n'ai-je cette suprême consolation que vous me donnez! Par malheur, le doute n'est plus possible après ce que j'ai vu.

— Ceci devient sérieux, reprit la dame d'un air grave derrière lequel perçait une légère curiosité qui fut bientôt satisfaite par le colonel.

— Cette nuit, dit-il, je suis allé, par ordre, faire la ronde de mon régiment, qui stationnait, vous le savez, hors de la ville à la gabionnade de la contrescarpe. Je retournais seul à mon logis, tenant à ma main une lanterne sourde qui m'avait servi à faire mon inspection nocturne, et qu'il est d'usage d'employer dans ses revues, afin que la visite soit imprévue et que cette lumière discrète surprenne les sentinelles en défaut, au lieu de les avertir. Comme je passais dans la petite rue des Trois-Jardinets...

— C'est-là que loge Mlle de Fargis, ne put s'empêcher de remarquer Mme de Guébriant.

Le colonel profita de cette interruption pour pousser un triste soupir et essuyer son visage humide de sueur. Il reprit:

— Comme je passais dans la rue des Trois-Jardinets, mon front se heurta à un obstacle suspendu en l'air, et que bientôt j'eus reconnu pour une échelle de corde. Je ne sais au juste quel sentiment fut le plus fort, de la douleur ou de la colère, lorsque je m'aperçus que cette exécrable échelle aboutissait au balcon dont la chambre de Gabrielle n'est séparée que par un étroit corridor. Je frémis, je tremblai, ma vue s'obscurcit, mon cœur se serra; la raison me fuyait. Tantôt j'étais insensible à tout ce qui m'arrivait, comme si toute perception m'eût été ravie. Mais bientôt la lumière de la jalousie, éclairant le trop cruel abîme où j'étais tombé, des pensées de rage, des désirs de vengeance s'emparaient de moi, et cent fois je me vis sur le point de gravir par cette affreuse voie qui semblait insulter à mon malheur, pour atteindre et tuer l'infidèle dans les bras de son amant. Que vous dirai-je? le courage me manqua, la force plus que le courage, peut-être. Enfin, je demeurai là, muet, anéanti, et c'est à peine si j'eus la présence d'esprit de couvrir ma lanterne pour ne pas effaroucher mon audacieux rival que j'attendais.

— Ciel! s'écria Mme de Guébriant, émue par cette histoire, et surtout par la manière désolée dont le colonel la racontait, j'avoue que je n'aurais jamais soupçonné Mlle de Fargis... Pauvre cousin!... Et avez-vous reconnu celui...

— Oui, madame, poursuivit le narrateur avec effort. Bientôt j'entendis du bruit au-dessus de ma tête... Je me reculai pour donner passage

à mon rival. Une fois qu'il eut mis pied à terre, je courus vers lui, je découvris ma lanterne qu'il abattit à mes pieds et qui s'éteignit en se brisant; mais cette précaution n'eut aucun succès : j'avais déjà reconnu...

— Qui donc? fit la dame dont la curiosité était au comble.

Le colonel hésita un moment. Sur une nouvelle et plus vive interrogation, il répondit :

— Une personne qui ne vous est ni étrangère... ni indifférente, j'en ai peur. Oui, je tremble que vous n'ayez été trahie autant que moi.

Bien que d'un mot très répété et très charitable d'un ancien philosophe, il résulte que les infortunes des autres nous touchent en ce que nous sommes hommes comme eux, on peut assurer que le malheur d'autrui ne nous frappe qu'à la manière des pères :

Tout père frappe à côté.

Devenons la victime immédiate de ce malheur que nous déplorions assez froidement avant qu'il nous atteignît de première main, et aussitôt la sincérité de la douleur nous gagne, et un trop franc désespoir succède à une hypocrite condoléance.

Mme de Guébriant ne put échapper à cette loi générale de l'égoïsme. Maintenant qu'elle redoute d'être intéressée directement dans le malheur du colonel, observez comme elle a pâli, comme ses lèvres tremblent, et comme sa curiosité première vient de s'effacer devant les appréhensions de la perplexité qui la domine.

— O mon Dieu! colonel, dit-elle, vous m'épouvantez. Serait-ce...

Et un regard expressif, où se lisaient toutes ses inquiétudes, acheva la sinistre phrase qui demeurait en suspens, ainsi que la dernière espérance à laquelle cette femme s'accrochait encore.

Le colonel restait interdit en présence de cette émotion, et n'osait répondre.

— Que vous êtes cruel, mon cousin, s'écria Mme de Guébriant, de me laisser ainsi dans ces transes mortelles! Parlez donc, ajouta-t-elle en joignant les mains, je veux savoir... Je devine... je sais... c'était...

— Le marquis de Chauvelin! murmura le colonel poussé à bout.

— Le perfide! balbutia la dame qui, sans plus de paroles, tomba dans les bras du colonel.

Jamais M. de Lastic, à la tête de son régiment et sous le feu des mousquetades de l'ennemi, ne se vit plus empêché qu'en cette occasion.

Une femme évanouie sur les bras, et n'oser ni la soutenir, ni l'asseoir sur un fauteuil; ne savoir s'il faut se taire par discrétion ou appeler du secours par nécessité; trembler à chaque instant d'être surpris en cette posture par les survenans : jugez des angoisses du colonel! il oublia un moment qu'il était le plus malheureux des hommes, pour convenir qu'il était le plus embarrassé des mortels.

Heureusement que la syncope fut de courte durée; à défaut de tout autre cordial, Mme de Guébriant avait en elle quelque chose qui devait promptement la guérir, l'amour-propre, ce sentiment qui, chez les femmes, s'éteint le dernier, on peut presqu'dire qu'il leur survit.

— Merci! dit-elle en rouvrant les yeux. Ne me trahissez pas. Vous verrez, personne ne s'apercevra de rien. Bonne contenance, voilà l'ennemi!

Par ce mot, la cousine du colonel désignait quelques visiteurs qui s'empressaient à la porte du son salon, qu'un laquais ouvrit bientôt en annonçant tout haut par leur nom les personnages qui étaient introduits.

Ce furent d'abord M. de Chaudebonne et Mme la comtesse de Barlemont; M. le marquis de Pisany vinrent ensuite Mme du Vigean, M. le marquis de Sourdeac, plénipotentiaire; Mgr le duc de Bellegarde, M. Godeau, depuis évêque de Grasse, alors simple poète, et une foule d'autres personnages des plus qualifiés, dont la liste serait trop longue.

Chacun à qui mieux mieux complimentait la reine de la fête, sans soupçonner que le reste de pâleur qu'elle n'avait pu effacer de sa figure provenait de la scène dont seuls, avec le colonel de Lastic, nous avons été témoins.

C'était de toutes parts des louanges raffinées, des galanteries subtiles, de l'esprit quintescencié. Les bijoux les plus rares étaient offerts à l'idole, et les plus pauvres ne l'abordaient que la bouche pleine de complimens et les mains remplies de fleurs, toutes choses qui auraient pu monter à la tête de la déesse si, d'une part, l'habitude ne l'eût blasée en cet endroit, et si, d'un autre côté, elle n'eût eu bien autre chose en l'esprit que ce qu'elle avait sous les yeux.

Au milieu de toutes les offrandes qu'elle accueillait, Mme de Guébriant remarqua un calendrier sur vélin à fermoirs d'or, qui provenait de M. de Godeau le poète. La curiosité de tous les assistans était vivement excitée par la bizarrerie de ce présent, et les initiés se disaient à l'oreille que le tout serait expliqué par un quatrain délicieux que le donateur avait inséré à la première page.

Mais hélas! Mme de Guébriant, malgré toutes les ruses du poète intéressé et toutes les petites intrigues des visiteurs, s'obstinait à ne pas lire le quatrain tant désiré. Elle se contentait de regarder la porte et d'attendre.

M. le marquis de Chauvelin parut enfin, et alors seulement elle prit le calendrier. Tout le monde interpréta ce geste de la même manière. « La duchesse, pensait-on, attendait un convive de plus pour ce régal de poésie. »

Quoi qu'il en soit de la pensée intime de Mme de Guébriant, voici quelques indices qui nous aideront à la deviner.

M. le marquis alla galamment à elle, lui baisa la main selon la coutume, et lui présenta le bel éventail que vous savez; de plus, il accompagna l'offre de son cadeau d'un compliment tourné de main de maître.

Un murmure d'approbation courut dans toute l'assemblée; mais la dame, au lieu de déployer ce magnifique éventail et de laisser s'épanouir ce murmure flatteur, éteignit le triomphe du marquis et son riche présent, en passant brusquement et sans aucune réponse à l'offrande de M. Godeau.

— Messieurs, dit-elle, il faut avouer que pour primer en esprit, il n'est rien de tel que les poètes. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance; or, admirez l'à-propos et la convenance : M. Godeau me donne un calendrier. Je gage, continua-t-elle avec un sourire charmant à l'adresse du poète, que M. le bel-esprit aura caché dans ces feuilles d'or quelques vers que lui seul était capable de faire, plus précieux encore que son présent.

Cela dit, Mme de Guébriant ouvrit ce joli livre, et lut sur la première page le quatrain suivant :

S'il vous plaisait marquer en tête
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurais pour très grande fête,
Mais point ne la voudrait chômer.

Ce fut ici un débordement de louanges dont Mme de Guébriant ouvrit la source. On entoura le poète, on le flatta, on se récria. C'était à qui l'applaudirait, le saluerait, lui parlerait. M. de Chauvelin, étourdi par cet événement, rongeait son humiliation et crevait de dépit. Il se voyait en disgrâce, tout le monde le voyait comme lui, car rien n'est plus prompt que des yeux de courtisans à remarquer de quel côté tourne la girouette de la faveur. Le vent qui souffle dans ces parages est inconstant, et ceux qu'il ne relève pas il les courbe. Les habitués de ce monde s'aperçoivent bien vite de toutes les variations de cette capricieuse atmosphère.

Vainement M. de Chauvelin chercha-t-il à douter de sa mauvaise fortune et à lutter contre elle, tout ce qu'il put faire ne servit qu'à le désenchanter par des preuves irrécusables.

La maîtresse de céans affecta de parler à tous les invités, et s'abstint, à l'égard du marquis, par une exception d'une bien autre nature que celle qu'il avait coutume d'obtenir.

Tous les visages, qui se composaient sur celui de la dame du lieu, furent froids pour M. de Chauvelin. Les personnes de sa connaissance qu'il abordait, trouvaient vite un prétexte pour le planter là et courir d'un autre côté où rien ne les appelait.

Bref, toutes les mines étaient si refrognées à l'approche du pauvre marquis, que celle que lui faisait le colonel de Lastic ne lui parut pas plus déplaisante que les autres. Il essaya donc d'accoster celui-ci par ces mots :

— Colonel, savez-vous sur quelle herbe a marché votre cousine?

— Demandez-le-lui, fit sèchement le colonel.

Et il tourna les talons.

M. de Chauvelin fut penaud, et n'osa s'en plaindre, de peur de laisser entrevoir son dépit. Il passa outre.

Une comtesse qui se piquait d'être en guerre avec le marquis lui fit malicieusement remarquer que jamais Mme de Guébriant ne s'était montrée de plus belle humeur; que M. le marquis de Pisany, qu'elle entretenait avec une préférence marquée, paraissait avoir des chances pour régner sur ce cœur devenu vacant, et qu'il ne fallait pas se fâcher si un astre si brillant ne consentait point à concentrer ses rayons sur le même individu.

Cette observation, malheureusement trop bien fondée, attrista de plus belle M. de Chauvelin.

La matinée avait été agréable pour tous les assistans, le marquis toujours excepté. Un dernier épisode couronna la joie de ceux-ci et augmenta le désastre de celui-là. Un valet de chambre de M. de Pisany apporta dans le salon un coffre incrusté d'ivoire, lequel recelait une offrande envoyée par M. de Voiture. Ce dernier n'avait pas trouvé dans son absence une dispense légitime qui l'exemptât de payer son tribut à Mme de Guébriant, qu'il tenait en grande estime et considération.

C'était son ami, M. le marquis de Pisany, qu'il avait chargé de lui servir d'intermédiaire, et ce dernier, de son chef, avait organisé ce petit coup de théâtre.

— Un envoi de M. de Voiture!

Ce mot fut répété avec admiration par toutes les bouches, et à la manière dont il était prononcé, on pouvait deviner que chacun s'attendait au bouquet de cette fête.

Tous les yeux étaient fixés sur le coffre. Mme de Guébriant l'ouvrit et en tira un billet attaché à douze nœuds de ruban. C'était plus qu'on ne s'était promis. Un billet de Voiture, quelle aubaine! Nul, parmi ceux qui l'allaient applaudir, n'ignorait que le grand Balzac seul partageait avec lui la royauté du genre épistolaire.

La curiosité générale, aiguisée par une courte attente, fut bientôt pleinement dédommagée. Le billet que lut la duchesse était ainsi conçu :

« A Mme de Guébriant, en lui envoyant douze galands de rubans d'Angleterre, pour une discrétion qu'il avait perdue contre elle. »

— M. de Voiture a autant de mémoire que d'esprit, observa la dame en lisant ce titre, qui indiquait aussi le sujet de l'épître.

Elle poursuivit la lecture :

« Puisque la discrétion, madame, est une des principales parties d'un galand, je crois qu'en vous en envoyant douze, je vous paie bien libéralement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre, vous qui jusqu'ici n'en avez voulu recevoir aucun : car je vous assure que vous pouvez vous fier à ceux-ci, et qu'ils sauront se taire des faveurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à recevoir des vôtres, ce n'est pas peu de chose d'en avoir tant trouvé de cette humeur en un temps où ils sont tous si pleins de vanité. Aussi a-t-il fallu les aller quérir bien loin et les faire venir delà la mer. Vous savez bien, madame, que ce ne sont pas les premiers de ce pays-là qui ont été bien reçus en France ; mais voici, sans doute, les plus heureux de tous ceux qui en sont venus. Et si vous les recevez, ils ne doivent pas envier ceux qui ont servi les princesses et les reines : car, madame, il n'y a rien sur la terre au dessus de vous ; et quiconque aurait part en votre esprit pourrait se vanter d'être en la plus haute place du monde.

» Je parle beaucoup pour un homme qui paie ma discrétion ; mais considérez, s'il vous plaît, que ce n'est pas trop d'un poulet pour douze galands, et soyez assurée que si je n'eusse eu à parler que pour moi, je me fusse contenté de dire que je suis, madame, avec toute sorte de respects,

» Votre bien humble à vous faire service, V. VOITURE. »

Ce billet, d'un tour si précieux et si maniéré, obtint le triomphe du sonnet de Trissotin chez les *Femmes savantes*. Tout le temps que dura la lecture, on eut grand'peine à se contenir. C'étaient des manifestations comprimées et silencieuses. Un frémissement de plaisir courait tout ce beau monde qui consentait de la tête et approuvait par toutes sortes de mines. Mais à la fin, un concert d'éloges éclata de toutes parts : on admirait, on s'extasiait, on se pâmait d'aise.

Seul, M. de Chauvelin demeurait en dehors de cet enthousiasme ; il maugréait entre ses dents contre l'objet de ces exclamations. Il réfléchissait tristement que son ami Voiture aurait bien pu lui donner charge de porter son billet, au lieu de s'en remettre au marquis de Pisany. A ce manque de procédé, dont il incriminait la mémoire de son ami absent, se joignait encore un manque de confiance, ingénieusement mais vainement dissimulé dans l'envoi des pistoles. Ce grief était impardonnable aux yeux de Chauvelin mécontent, qui se souvenait de l'équipée nocturne qui s'en était suivie, et surtout des fruits amers qu'il venait d'en recueillir. Je ne sais comment cela se fit, ni lui non plus; mais enfin notre amoureux évincé en arriva au point de voir M. de Voiture en tête de tous ses désastres, et il l'accusa d'avoir soufflé sur son étoile, la plus lumineuse jusque-là des satellites qui tournaient autour de Mme de Guébriant, proclamée un soleil par tous les poètes de cour. Les reproches que le marquis adressait intérieurement à la personne de son ami rejaillirent bientôt sur l'écrivain, et il engloba l'un et l'autre dans une même réprobation.

Il en était là de ce travail intérieur, lorsque la même comtesse que nous avons vue tout à l'heure l'interpeller revint à la charge pour lui demander compte de sa froideur, que tout le monde avait remarquée, en ce qu'elle formait disparate avec l'exaltation générale.

— Est-ce que vous ne goûteriez pas l'esprit de M. de Voiture? demanda-t-elle.

C'était bien mal prendre son temps, on en conviendra, pour avoir l'opinion de M. de Chauvelin. Cette question inopinée avait le tort de rentrer dans les idées noires où se débattait la tête perdue du marquis. En conséquence, il réfléchit tout haut, et ce qu'il eût continué de penser sans cette fâcheuse provocation, il le parla :

— M. de Voiture est un rustaut, répondit-il; il donne l'estrapade à son esprit pour des bagatelles, et ferait plus sagement d'apprendre à vivre.

On entend d'ici la clameur du haro qui étouffa ce blasphème.

— Quelle indignité ! disaient les uns.

— Quelle injustice! répliquaient les autres.

— Impuissance d'envie! chuchottait une dame à sa voisine, bel esprit, qui ajoutait de façon à être entendue de la cantonade :

— La Gloire ressemble à Hercule ; à peine est elle née qu'il faut qu'elle étouffe des serpens.

— Vous voyez comme il persévère dans ses perfidies, murmura Mme de Guébriant à l'oreille de son cousin; traître amant, lâche ami : cela va de pair.

Quant à notre marquis, l'imprudent auteur de cette levée de boucliers, vous entendez bien qu'il ne s'avisa pas de tenir tête à tant d'ennemis qu'il venait de s'attirer si étourdiment sur les bras.

— Il n'eût pas plus tôt entrevu sa nouvelle position qu'il songea bien vite à la quitter, ce qu'il fit en s'esquivant sans accepter le combat.

III.

Le vieux La Terrisse, qui ne se doutait pas le moins du monde de la soustraction de la nuit, s'occupait à l'ordinaire de faire la toilette quotidienne de la chambre de son maître. Celui-ci arriva sur ces entrefaites, la mine basse et l'air profondément affligé. En entrant, il jeta un regard de courroux sur son valet de chambre qui crut y lire l'expression encore vivante du mécontentement qu'il avait excité la veille par sa résistance aux désirs du marquis.

Combien il se fourvoyait, le bonhomme! Dans ce regard outré, nous entrevoyons plutôt le féroce désir de rencontrer un adversaire contre qui s'escrimer. Pauvre La Terrisse! on se flatte, au contraire, qu'ayant découvert l'enlèvement des pistoles et en soupçonnant l'auteur, tu vas offrir la bataille à ton maître qui, pour en avoir refusé une autre tout à l'heure, n'en éprouve que plus impérieusement la nécessité de trouver un ennemi sur lequel se revancher de sa défaite récente.

Par conséquent, les deux hommes que cette rencontre met en présence attendent chacun, et pour des motifs différens, des hostilités que nul n'ose entamer. Ce silence durait depuis quelques minutes, et le marquis, s'apercevant que La Terrisse demeurait coi et continuait tranquillement son ouvrage, se tourna vers lui et lui dit aigrement :

— Avez vous bientôt fini ?

— Quand il plaira à monsieur le marquis, répondit doucement le vieillard.

— Il me plaît tout de suite, riposta M. de Chauvelin. Laissez-moi seul !

— Je m'en doutais, pensa le valet ; il me garde encore rancune.

Et il s'apprêta à marcher vers la porte : au moment de l'ouvrir, il s'arrêta :

— Quand faudra-t-il servir le dîner de monsieur le marquis?

— Jamais! répondit impérieusement M. de Chauvelin. Allez-vous-en.

Le vieux La Terrisse n'était pas accoutumé à ces façons, et surtout à voir tant de suite dans les colères, aussi promptes à mourir qu'à naître, de M. le marquis. Il imagina que ce coup de la veille avait porté trop profond, puisque la blessure n'était pas fermée encore, et ne pouvant tenir dans une opiniâtreté qui coûtait si cher à son cœur, il courut s'incliner devant son maître.

— Je me soumets, dit-il; j'ai eu tort envers monsieur le marquis, je le confesse, je le reconnais ; qu'il me pardonne, je le demande en grace ; qu'il prenne ce maudit argent, tout ce qu'il voudra, tout, pourvu qu'il me rende sa faveur.

Cette soumission inopportune produisit l'effet contraire à celui qu'on devait raisonnablement en attendre. Ce nouveau mécompte acheva d'exaspérer le marquis. Il s'était flatté de trouver une lutte, on lui offre un triomphe ; il comptait sur des reproches à vigoureusement rétorquer, et il rencontre une désespérante mansuétude. Pas d'issue possible à son indignation ; c'était à en étouffer.

— Vous voulez donc me pousser à bout! s'écria-t-il avec rage. Voyez!... je ne suis pas maître de moi... Sortez de devant mes yeux... Obéissez!

Et pour donner plus d'autorité à ces terribles paroles, il se leva, désignant la porte d'un geste impérieux.

Cette fois, La Terrisse sentit qu'il n'y avait pas de réconciliation à obtenir, ni de miséricorde à attendre. Il se retira aussi consterné que surpris de n'avoir pu trouver quartier devant l'implacable ressentiment de son maître.

Aussitôt qu'il se vit seul, M. de Chauvelin plongea sa tête désolée dans ses deux mains, et considéra autour de lui tous les malheurs qui, dans sa triste chute, venaient de s'accumuler sur sa tête.

Ce qu'il voyait de plus clair et de plus cruel dans ses infortunes, c'était la perte de Mme de Guébriant qu'il taxait à part lui d'insensibilité, d'inconstance, de trahison. Plaintes, imprécations, douleur et colère, il passa par tous les degrés du regret et de la fureur. Il chanta toutes les gammes à l'usage des amans congédiés, qui se livrent à leurs lamentations. Il songea même un instant à se passer l'épée à travers le corps, ce qui n'eût pas laissé de devenir sérieux.

Au milieu de ces frénétiques transports, il entend gratter à sa porte. Sur son invitation, elle s'ouvre, et il voit paraître qui? M. le colonel de Lastic en personne.

Les deux champions se saluent avec cérémonie, et le survenant marche droit à M. de Chauvelin.

Quand ils sont face à face, le colonel tire de dessous son mantelet une petite boîte qu'il pose sur la table de M. le marquis, en disant, sans autre préliminaire :

— Monsieur, je suis chargé par Mme de Guébriant, ma cousine, de vous remettre cet objet que par mégarde, sans doute, vous avez oublié chez elle ce matin.

Cette outrecuidante façon d'entrer en matière déplut extrêmement à M. de Chauvelin. Lui dire qu'il avait *par mégarde oublié* l'éventail alors qu'il avait mis la plus grande solennité à l'offrir, n'était-ce pas insinuer sous une transparente politesse qu'on n'avait fait à son cadeau que juste assez d'attention pour le refuser? C'était raviver une douleur récente, et renouveler, en la rappelant, l'humiliation qu'il avait subie à l'accueil et au congé chez Mme de Guébriant. Il s'imagina bien que l'expression de ce mépris provenait de la veuve; mais il soupçonna le colonel d'assaisonner la dépêche de quelques épices de son crû. Et dans tous les cas, il se jugea insulté par celui qui se rendait solidaire d'une si brutale démarche.

Le marquis allait s'emporter avec colère; il se contint cependant, mais il ne put s'empêcher de laisser paraître, par une rougeur subite et un léger frémissement, combien il était sensible à ce nouvel affront. Il saisit l'éventail, le jeta au feu en présence du colonel qu'il remercia dérisoirement. Puis, le regardant brûler avec indifférence,

— Vous voyez qu'il m'était fort utile, dit-il, et vous m'obligerez de présenter mes actions de graces à madame votre cousine.

M. de Lastic fit un signe de tête, et les deux interlocuteurs se regardèrent un moment sans parler.

— Monsieur le colonel, dit enfin le marquis avec une courtoisie exagérée, une pareille commission ne peut être gratuite, y avez-vous songé ?

— Qui vous permet d'en douter?

— Pour ma part, monsieur, j'estime qu'elle ne serait pas trop récompensée par un sourire de celle qui vous envoie et par un coup d'épée de celui qui vous reçoit.

— On n'est pas plus prévenant, répliqua le colonel d'un ton mesuré, vous épargnez aux gens la peine de demander ce qu'ils souhaitent.

— En vérité ! s'écria le marquis en se levant, l'œil animé et la joie au front, car il venait de rencontrer à qui parler; votre procédé me touche. Je ne l'oublierai jamais... Impossible d'arriver plus à propos... C'est bien aimable à vous, je le jure...

Il fut sur le point de saisir la main de son adversaire pour témoigner de son contentement, que l'autre prit pour une bravade de mauvais goût.

— Monsieur, dit-il froidement, j'accepte ce que je venais vous proposer.

— Comme cela se rencontre bien! ne put s'abstenir d'observer le marquis.

— Votre surprise m'offense, fit le colonel avec dignité, vous deviez attendre ma visite.

— Je ne l'osais pas même espérer. Le bonheur vient sans dire gare... Est-ce que j'avais d'autres droits à la partie que nous allons jouer?

— Trève de plaisanteries, objecta le colonel.

— Je vous certifie que rien n'est plus sérieux.

— En ce cas, répartit le colonel, je dois vous instruire que l'éventail n'est que le prétexte. La raison la voici : Vous savez quel intérêt m'avait inspiré Mlle de Fargis?

— Oui, monsieur. Après?

— Vous perdez votre temps et vos paroles à vous ébahir. Je croyais n'avoir pas besoin de m'expliquer davantage.

— Pour vous, c'est possible; mais pour moi? objecta le marquis, ayant peine à comprendre.

— Renoncez à une ruse, très louable sans doute, mais malheureusement inutile. L'homme qui dans la nuit vous a vu descendre par une échelle de corde, d'une maison de la rue des Trois-Jardinets; celui qui vous a jeté à la figure les rayons de sa lanterne...

— Que j'ai cassée, interrompit le marquis.

— Précisément. Eh bien! cet homme, c'est moi.

— C'est différent alors, balbutia de M. Chauvelin qui venait de tout deviner.

— Que ne compreniez-vous à demi-mot?

— Pouvais-je vous croire si bien instruit?

— Et moi penser que vous seriez si revêche à aborder le fait?

— Je vois, remarqua M. de Chauvelin, qu'heureusement la chose est plus grave que je n'avais prévu.

— Telle, riposta le colonel avec un air sinistre pour protester contre l'inconcevable adverbe *heureusement*, employé par son antagoniste, telle qu'elle rend un duel à mort...

— Indispensable, se hâta d'interrompre le jeune homme, qui fournit à son interlocuteur le mot qu'il paraissait chercher.

On l'en remercia par un signe de tête. Il ajouta aussitôt:

— Le plus tôt serait le mieux!

— Sur-le-champ, si vous voulez, fit le colonel.

Le marquis hésita; ensuite, comme cédant à une réflexion soudaine:

— Sur-le-champ, c'est trop tôt, répondit-il; j'ai besoin d'un quart-d'heure.

— Je m'en accommode, fit le colonel; après quoi nous nous rendrons hors de la ville, à la tranchée qui est du côté de la porte d'Amiens.

— Bon! je la vois d'ici.

— Vos témoins?

— J'en trouverai sur les lieux.

— Moi aussi. Pour les armes, je n'ai pas de préférence.

— Tant pis, je comptais vous laisser choisir.

— Dans un quart-d'heure.

— C'est entendu.

Sur cela, le colonel de Lastic prit congé du marquis de Chauvelin.

IV

La jolie duchesse de Guébriant avait fait bonne contenance tant qu'elle s'était vue en face de l'*ennemi*, comme par erreur elle appelait le plus tendre de ses amis; mais quand M. de Chauvelin se fut retiré, l'orgueil ne la soutenant plus, sa joie affectée et de parade disparut, et elle se laissa envahir par le chagrin qu'elle avait jusque là refoulé au fond de son cœur.

Heureusement que sa fête matinale finit presque aussitôt après la retraite du marquis, et la duchesse put encore, à l'aide d'un reste d'énergie qui lui échappait, dissimuler assez son émoi pour qu'il ne fût pas remarqué de l'assistance.

Mais sitôt que son salon fut désert, lorsque, d'après son ordre formel, elle put jouir d'une solitude complète, alors la duchesse redevint femme et amante. Alors disparut cette indifférence orgueilleuse dont elle s'était cuirassée, et le sourire menteur fit place à des larmes sincères. Pauvre femme! Elle se voyait dépouillée d'un amour qui faisait sa richesse, son bonheur, son espoir. On avait payé de la trahison la plus noire, pensait elle, un cœur qui s'était si généreusement donné, et qu'on n'offensait si indignement que parce qu'on était bien sûr qu'on ne pouvait plus le reprendre.

Quelle confiance d'une part et quelle atroce perfidie de l'autre! réfléchissait la duchesse. Et cette seule pensée appelait des sanglots. Puis elle évoquait des souvenirs récens, des protestations d'amour, des sermens de la veille, pour les opposer avec indignation à la conduite du marquis. Et, considérez la faiblesse de la femme, nonobstant tous ces griefs, les aigres récriminations de la jalousie s'éteignaient quelquefois, pour laisser entendre les douces plaintes de l'amour.

C'est dans ces minutes d'attendrissement où le cœur de la duchesse se fondait sous la bienfaisante rosée de ses larmes, qu'elle inclinait au pardon et demandait pourquoi le coupable, au lieu de douter de l'affection qu'il avait trahie, n'était pas venu plutôt demander grâce et se repentir, au lieu de braver sa victime par l'étalage d'un radieux bonheur. Car c'est ainsi que dans son ignorance la pauvre femme interprétait l'entrée triomphante du marquis dans son salon, et alors des mouvemens de dépit, des inspirations de colère la réveillaient de son indulgence. Mais, d'un autre côté, elle ne songeait pas à la retraite humiliante de son amant sans se repentir d'en avoir été la cause, et sans s'appitoyer sur le sort de celui dont elle s'était si ouvertement vengée. La vengeance est une ignoble passion qui a besoin de toute l'ardeur aveugle qu'elle exige de l'homme qui l'exécute pour dissimuler ce qu'elle a de féroce et de bas. Assouvie, elle apparaît sous son véritable jour et n'entraîne que le dégoût. Avant, vous pouviez et on pouvait vous plaindre; c'est beaucoup si l'on vous excuse après. Bien plus, elle vous met au niveau de celui que tout le monde regardait auparavant comme coupable envers vous. Votre vengeance l'absout, ou vous noircit comme lui. Les représailles justifient en quelque sorte l'injure première.

Pour toutes ces raisons qu'elle sentait d'instinct sans les déduire, Mme de Guébriant regrettait d'avoir agi de rigueur envers le marquis et surtout de lui avoir renvoyé son présent.

A ce propos, nous invoquons en faveur de la duchesse, non pas une circonstance atténuante, mais un mandataire atténuant. Ce n'est pas son cousin, c'est un valet qu'elle avait choisi pour cet office de restitution. Elle eût trop craint d'envenimer les choses en employant le colonel; mais celui-ci connaissant le message et le messager, avait obtenu du domestique de faire cette démarche à sa place, se portant garant envers lui des suites que pourrait avoir cette substitution.

Ces désolantes méditations de Mme de Guébriant furent troublées par une de ses femmes, qui, malgré la rigueur de la consigne, pénétra jusqu'à sa maîtresse. La camériste, se confondant en excuses pour la liberté grande, soutenait avoir été déterminée à cette désobéissance par le dire d'un valet qui affirmait apporter à Mme la duchesse une communication d'importance, qui ne souffrait point de retard.

La duchesse essuya ses yeux à l'improviste, fronça le sourcil, puis tournant à demi la tête :

— Quel est cet homme? demanda-t-elle.

— Le valet de M. le marquis de Chauvelin.

A ce nom, la duchesse se leva, et non sans quelque émotion :

— Dites-lui qu'il entre, répondit-elle.

Quelques minutes plus tard se présenta La Terrise.

Jamais la figure longue et maigre de ce vieillard grand et sec n'avait porté l'empreinte d'une plus franche désolation. Son visage, qui ne manquait pas d'une sorte de candeur sénile, semblait plus fatigué que ce corps leste et dispos qui le supportait vaillamment. L'exercice avait conservé la vigueur et l'élasticité à ces bras et à ces jambes qui semblaient plus jeunes que cette figure, surtout en ce moment qu'outre les rides, les larmes sillonnaient les joues de ce bon vieillard. La Terrise, revêtu de sa casaque grise, ouverte sur un pourpoint noir, avec sa culotte de velours et ses bas de soie, offrait un ensemble respectable et honnête qui encourageait à suivre le précepte de Platon, qui nous recommande d'en agir avec nos domestiques comme avec des amis malheureux.

Bien malheureux, à coup sûr, était celui-ci, encore sous l'impression du dur traitement qu'il avait reçu de son jeune maître.

La duchesse encouragea La Terrise à s'avancer, ce qu'il fit à pas lents, et sans lever ses yeux mouillés de la rosace du tapis.

— Qu'y a-t-il, mon ami? lui demanda avec autant de bienveillance que de curiosité Mme de Guebriant.

— Oh! madame la duchesse, fit il avec un gros soupir, beaucoup de choses bien tristes pour moi... Mais madame n'a pas à s'occuper des malheurs d'un pauvre diable... Pardon de l'importuner par ma plainte... mais je n'ai pu la retenir...

— Des malheurs, dites-vous, La Terrises! Une perte, un accident... Pauvre homme!

— S'il ne s'agissait que de moi ou des miens! fit le vieillard avec un triste sourire... Mon bon maître...

— Eh bien! demanda vivement la duchesse qui redoublait d'attention.

— Mon excellent maître va se faire tuer.

— Serait-il possible ! s'écria-t-elle. Avec qui ? Où ? Comment ?

— Il y mourra, j'en suis sûr, poursuivit La Terrise, sans cela il m'aurait permis de l'accompagner : « Je te défends de me suivre ! » m'a-t-il dit, et pourtant je pleurais comme à cette heure.

— Il va se battre, reprit en éclatant la duchesse : mais contre qui, parlez donc.

En disant cela elle agitait le vieillard, que les sanglots empêchaient de se faire entendre.

— Avec M. le colonel de Lastic.

— Mon cousin ! Ah ! c'est affreux. Et où ? De quel côté ? Sont-ils déjà partis ?

Toutes ces questions se pressaient dans sa bouche frémissante. Le vieillard fit un signe de tête.

— Et vous êtes venu pour me prévenir de ce malheur ?

— Je suis venu, répondit le valet, pour remettre entre les mains de madame ce portrait que mon maître embrassait avant de ceindre son épée.

— Pauvre jeune homme ! s'écria Mme de Guébriant qui tomba à genoux en fondant en larmes. Et savez-vous la cause de ce duel ?

— Non, madame. J'ai vu entrer le colonel..., puis j'ai entendu, quand ils se sont séparés, ces deux mots : « Dans un quart d'heure. » A présent, l'un des deux doit expirer, ajouta-t-il d'une voix désolée.

— Voyons, *mon ami*, poursuivit la duchesse, avaient-ils l'air irrité ? avez-vous entendu des cris ? le colonel ne reprochait il pas à votre maître d'être monté, cette nuit, par une échelle de corde, dans la chambre de Mlle de Fargis ?

— Comment ! quelqu'un aurait-il supposé ?... Mais madame ignore que je loge moi-même dans la maison.

— Et qu'importe... Si le marquis voulait se cacher de vous, s'il craignait de vous mettre dans la confidence.

— Madame ! c'est une calomnie, je vous jure ; mon maître est incapable...

— Hélas ! ce n'est que trop réel, ajouta la duchesse.

— J'affirme que c'est de pure invention, protesta le domestique.

— Mais on l'a surpris ; on l'a vu !

— Pardon, madame la duchesse, c'est possible..., on se sera trompé... jamais on ne me le fera croire... Bien plus, je suis certain du contraire.

— Voyons ! voyons ! dit la duchesse avec anxiété, sur quoi vous fondez-vous ?

— Sur le violent amour que mon maître portait à Mme la duchesse ! sur cet amour qui, hier encore, m'attira la colère de M. le marquis... Voici le fait... La nécessité m'oblige à le divulguer... Mon maître avait perdu tout son argent au jeu... Hier, un de ses amis de Paris, M. de Voiture, instruit de sa détresse, lui envoya deux cents pistoles que par prudence il me fit remettre pour les administrer. Croiriez-vous que M. le marquis voulait immédiatement employer la moitié de cette somme à acquérir un bijou qu'il se proposait d'offrir à Mme la duchesse, pour la fête aujourd'hui. Un éventail, je crois.

— Ingrate ! Et moi qui l'ai refusé, interrompit la dame.

— Vous l'avez donc reçu ? s'écria le valet, emporté par cette révélation hors des lois d'une sévère politesse auxquelles il s'était asservi jusque-là...

Ensuite, s'exaltant à mesure, et se parlant à lui-même : « J'entrevois la vérité... Cet éventail... Il se pourrait... Une escalade, la nuit... les pistoles... Cela s'explique... Mais alors il n'est pas coupable... c'est moi qui suis cause... Une méprise... Atroce duel !... S'égorger sans s'entendre ! c'est affreux à penser... Qui sait ? je me trompe peut-être... Il faut m'assurer... J'y vais ! j'y cours ! »

Et La Terrisse, après ces exclamations, sans vouloir rien écouter ni rien expliquer, prit la fuite avec une célérité qu'il ne paraissait pas en droit d'attendre de ses vieilles jambes, laissant ainsi la duchesse tourmentée par des malheurs qu'il ne lui avait que trop appris, et par une énigme qu'il lui donnait à deviner.

V.

A peine le colonel fut-il parti, que le marquis se mit en devoir d'utiliser le quart d'heure qu'il avait obtenu ; il en profita pour chercher dans une boîte d'ébène le médaillon renfermant le joli portrait de la duchesse, que nous l'avons vu renvoyer à l'original par l'entremise de La Terrisse. Ensuite, M. de Chauvelin, après voir sévèrement congédié son valet, écrivit quelques lignes à la hâte. Après quoi il sortit en prenant la direction du lieu fixé pour la mortelle rencontre qui allait avoir lieu.

De son côté, le colonel, se voyant un quart-d'heure devant soi, voulut ne pas le perdre, car on connaît d'autant plus le prix du temps qu'on en a moins à dépenser.

Conseillé par le démon de la jalousie, il se figura qu'une émotion fort en harmonie avec l'état de son esprit résulterait d'une entrevue avec la dame dont l'inconstance l'envoyait au trépas. Ce douloureux plaisir, qu'il caressait avec ardeur avant de le goûter, le conduisit vers la maison des Trois-Jardinets.

Chemin faisant, il réfléchit avec amertume au maintien qu'il lui convenait d'adopter en cette solennelle visite. Or, il hésitait entre deux partis extrêmes, selon qu'il cédait aux sollicitations de son amour ou aux intérêts de sa vengeance.

Tantôt il s'apprêtait à aborder d'un air hautain et sévère cette femme qu'il voulait humilier sous ses reproches, écraser sous sa juste indignation. — Nous verrons, pensait-il, si elle aura l'effronterie de nier ou l'audace de pallier son crime. Je serai là, debout, impitoyable, la voyant se traîner à mes pieds, demander grace, et je jouirai de sa confusion.

Puis, attendri sans doute par le déchirant spectacle qu'il s'offrait en idée, il descendait de sa rigueur à des sentimens plus tendres. — A quoi bon récriminer ? réfléchissait-il. Le fort ait ne restera-t-il pas le même ? Et, d'ailleurs, ce serait assurer des regrets éternels à la perfide, et la forcer de m'aimer au moins après ma mort, si j'usais envers elle de magnanimité jusqu'au bout. Mieux vaut se renfermer dans une générosité silencieuse et digne : lui laisser ignorer que je suis instruit de sa faute, et la saluer le sourire aux lèvres, comme les gladiateurs du cirque saluaient l'empereur devant lequel et pour lequel ils expiraient dans l'arène. Par là, soit qu'elle attribue mon dévoûment à une confiance aveugle ou à une clémence sublime, de cruels remords la poursuivront après moi.

Et, en attendant cette justice posthume, M. de Lastic s'applaudissait sincèrement lui-même sur cette abnégation surhumaine qu'il préméditait.

Toutefois, le colonel flottait encore indécis entre ces deux systèmes contraires, lorsque le terme de sa course vint le mettre en demeure de se prononcer. Le colonel, la tête basse et la main droite sur le cœur, monta lentement l'escalier qui aboutissait à l'appartement de Mlle Gabrielle de Fargis, s'en remettant à l'impression des circonstances pour improviser une détermination.

Arrivé en face de la porte, il eut besoin de s'arrêter et de se recueillir un peu. Il lui parut qu'avec elle allait s'ouvrir la porte de sa destinée éternelle. Son immobilité lui permit d'entendre les pulsations précipitées de son cœur, et il porta sa main à sa tête comme pour contenir les pensées tumultueuses qui l'échauffaient, et tempérer un bourdonnement qui fermentait sous ses tempes avec un bruit semblable à celui de l'eau en ébullition.

Comme cet appareil et ce sursis n'amenaient aucun calme, le colonel prit le parti, afin d'économiser ses dernières minutes, de ne plus différer. Il gratta donc à la porte et même assez fort, car, dans son trouble, il était incapable de mesurer l'expression de sa politesse.

Il écouta ; personne ne vint lui ouvrir.

Il attendit, en prêtant l'oreille de plus belle. Rien ne bougeait à l'intérieur.

Il recommença son avertissement sans plus de succès.

Il comprit que personne n'était là pour l'entendre.

Ce contre-temps le désespéra ; car vous sentez bien, et il le sentait aussi, que, dans les circonstances particulières où il se trouvait, il ne pouvait bénéficier de la consolation du proverbe : « Ce qui est différé n'est pas perdu. »

Ce n'était, hélas ! que trop perdu pour lui qui n'avait pas le temps d'attendre. Ce dernier coup l'affecta d'autant plus qu'il l'avait moins prévu. Il le considéra comme une cruelle injustice du sort qui l'accablait ; et, pour supporter cette adversité, il s'aida du sentiment de haine qui le poussait contre son rival, et s'efforça de ranimer son courage pour l'heure de vengeance qui allait sonner.

En proie à toutes ces sinistres pensées, il descendit pesamment l'escalier, et, comme il franchissait le seuil de la maison pour s'engager dans la rue, il rencontra sur ses pas un anpessade de la compagnie colonelle de son régiment, qui avait l'air fort empêché de trouver l'adresse d'une lettre qu'il tenait à la main.

Ce messager maladroit, qui jetait les yeux en l'air comme pour obtenir quelque renseignement de localité, et les reportait ensuite sur sa missive, alla inconsidérément donner du nez contre le colonel.

— Que fais-tu là, butor ? s'écria celui-ci d'une voix peu attirante.

Puis, examinant le soldat qui balbutiait en présentant sa lettre comme excuse de son inadvertance, M. de Lastic crut reconnaître la suscription de l'épître ; il la saisit donc avec violence des mains du porteur.

— Qui t'a donné ça ? demanda-t-il.

— M. le marquis de Chauvelin ; et j'allais la remettre.

— Je ne me suis pas trompé, fit à part lui le colonel... Après quoi, parlant au soldat : La maison que tu cherches est là, lui dit-il ; j'en sors ; il n'y a personne... d'ailleurs je te relève de ton message... Tu diras de ma part à M. le marquis de Chauvelin que je me suis chargé de sa lettre, et qu'elle sera scrupuleusement remise à son adresse. Va !

L'anpessade avait quelque peine à se conformer aux volontés de son colonel. Il restait planté à la même place, surpris, ébahi, comprenant qu'il violait sa consigne et que son chef abusait de son autorité.

Mais que faire ? Pour l'acquit de sa conscience, il hasarda bien quelque sourd murmure sous forme de protestation. Le colonel n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre ; car il tourna les talons sans y prendre garde, et poursuivit son chemin.

Il marchait sans se presser vers le lieu du rendez-vous, tenant sous ses doigts impatiens cette lettre qu'il venait d'intercepter et qu'il brûlait de connaître. Mais, pour la lire, il lui fallait attendre de n'être plus en vue du soldat à qui il venait de l'enlever et des passans qu'il rencontrait par les rues de la ville. Il crut que quelque abri isolé dans la campagne serait le seul lieu propice pour commettre son indiscrétion, et c'est vers ce but qu'il s'achemina, se livrant aux réflexions que devait lui suggérer ce nouvel incident.

— Ma foi! se dit-il avec une rage concentrée, le sort est équitable. Je n'ai pas pu la voir, et il n'a pas pu réussir à lui écrire... Eh! que peut-il lui écrire?... quelques adieux bien tendres, bien déchirans... En vérité, il veut être pleuré, lui, par provision et avant sa mort;... il veut être accompagné, soutenu dans le combat, des vœux et des émotions de sa maîtresse... Sa maîtresse! elle qui est restée pour moi une idole devant qui j'étais respectueusement prosterné!... Oh! ils ont dû bien rire ensemble de ma robuste sécurité... Comme j'ai été trompé lâchement! Croyez donc à quelque chose après cela!... Je ne crois plus qu'au fer de mon épée, parce que je le tiens toujours là, sous la main, prêt à me défendre, prêt à me venger... Cette lettre, je ne l'ouvrirai pas... A quoi bon?... Ne sais-je pas tout ce qu'elle doit contenir?... Il me suffit de l'avoir détournée quelques heures de sa destination... Je vais la rendre à qui l'a écrite... Mais pourquoi cette délicatesse à l'égard de qui m'offense dans ce que j'avais de plus cher?... Pourquoi user de noblesse à l'égard de qui me trahit dans mes sentimens les plus sacrés?... Des ménagemens envers celui qui va me tuer si je ne le tue?... Certes, le moment et l'homme sont mal choisis, pour que je me pique d'une grandeur d'ame ridicule... Non! non!... Je lirai cette lettre de mon rival... Qu'ai-je à craindre? Bien, Dieu merci!... A risquer? Pas davantage. Il n'en sera pas plus animé contre moi, ni moi plus opiniâtre contre lui... Le hasard me fait tomber cette épître entre les mains, ce serait mal reconnaître cette chance que de la laisser échapper... Quoi qu'il en advienne, je la lirai... c'est résolu.

Toutes ces réflexions, qui ne venaient pas à la bouche du colonel avec la promptitude qu'elles se lisent et se succèdent sur le papier, prirent quelque temps et quelque espace : de telle sorte qu'à la fin de ce monologue, M. de Lastic était dans la campagne. Or, sa résolution ne fut pas plus déterminée par la tentation de ses désirs que par la facilité qu'il trouvait à les satisfaire dans un lieu où personne n'était là pour être témoin de son indiscrétion.

En conséquence, il se glissa derrière une palissade, et après avoir regardé tout autour de lui, par un raffinement de précaution excessive, le colonel saisit cette lettre et en rompit résolument le cachet.

VI.

Revenons à Mme de Guébriant; car nous l'avons laissée seule, en proie à une grande désolation, que La Terrise est venu compliquer par de terribles nouvelles, et par l'inquiétude pénible où son brusque départ a jeté la duchesse.

La pauvre femme a oublié tous les torts de son amant, pour ne se souvenir que du grave danger qu'il va courir. Elle arrache, d'une main frénétique, les parures dont elle s'est servie pour triompher de lui; elle foule aux pieds ces présens à l'aide desquels elle a humilié le cadeau de Chauvelin.

Trois fois elle a envoyé ses gens dans l'appartement supérieur, occupé par M. de Lastic, afin de s'assurer que son cousin était sorti pour cette fatale rencontre; trois fois on lui a répondu que le colonel, après la fête, était monté pour changer de costume, et avait pris son épée de combat.

Impossible de conserver la moindre illusion devant cette écrasante réalité.

— Ils s'égorgent, dit-elle.

Et sa tête éperdue tombe sur sa poitrine agitée par de poignantes angoisses. Cette perplexité la désole; elle voudrait à tout prix anéantir le temps, supprimer l'espace, voir et savoir.

Chaque moment qui s'écoule lui apporte une espérance sans la délivrer d'une crainte. Elle compte les minutes, calcule les probabilités.

Le colonel ne revient pas.

Elle n'ose s'avouer que c'est là ce qu'elle désire : là ce qu'elle n'ose demander au ciel, de peur de blasphémer Dieu.

Accoudée sur le balustre de son balcon, et sa tête désolée dans ses mains, elle plonge un regard isolé dans la rue.

Tout homme d'épée qu'elle voit venir de loin, elle le prend pour le colonel. Alors c'est une anxiété cruelle. L'homme approche : elle regarde mieux, et peu après elle se réjouit de sa méprise.

Tout à coup elle aperçoit accourir un militaire. Cette fois, elle se trouble en reconnaissant la taille, la démarche, la figure du colonel. Il avance..., plus de doute, c'est bien lui. Il a l'air essoufflé, le teint pâle, les yeux animés. Funeste augure!

La duchesse éplorée n'a que le temps et la force de rentrer en chancelant dans son salon. Là, elle tombe sans connaissance dans un fauteuil.

— Il est mort! répète-t-elle.

A ses cris, ses femmes accourent, l'environnent, et bientôt après le colonel lui-même se joint à elles pour porter secours à sa jolie cousine.

Mme de Guébriant revient à peine de son évanouissement, qu'elle jette un cri d'effroi à la vue du colonel, et l'éloignant par un geste de répulsion :

— Ne m'approchez pas, s'écrie-t-elle, vous me faites horreur! Vous l'avez tué... Tué... Dites que non!...

Cette effervescence s'attiédit cependant par degrés, et fait place à la curiosité la plus provocante.

— Il n'est pas mort, répond le colonel hors d'haleine.

— Vous mentez, s'écrie la duchesse avec force et en se levant; jurez-le sur l'honneur.

Pour toute réplique, M. de Lastic donne à sa cousine la lettre adressée par de Chauvelin à Mlle de Fargis.

A la vue de ce nom et de cette écriture, la duchesse retrouve toute sa jalousie et toute sa vigueur.

Sur un signe de son cousin, elle congédie tout le monde, et, demeurée seule avec lui, elle regarde tour à tour la figure du colonel et la lettre qu'elle tient ouverte sous ses yeux. Sa main tremble, sa voix aussi. Malgré cette émotion, elle parvient à lire ce qui suit :

« Mademoiselle,

» Pardonnez-moi d'avoir laissé attaquer votre réputation par celui qui avait le plus grand intérêt à la défendre; mais la vôtre, je le savais, est de celles qui peuvent sans danger courir le hasard où périraient beaucoup d'autres moins solides.

» M. de Lastic a eu la faiblesse ou la témérité d'en croire ses yeux, comme si votre vertu n'était pas plus forte que l'évidence même. Sous prétexte qu'il m'a vu descendre la nuit dernière par une échelle de corde d'un balcon qui communique à votre appartement, il en a pris occasion de vous accuser d'un crime dont il me fait complice. Vous savez que, par malheur pour moi, je n'en suis que trop innocent. Mais l'erreur du colonel m'arrivait trop à point pour que j'eusse la générosité de la détruire. Elle m'a valu la proposition d'un duel à mort juste au moment où j'étais en quête d'un genre de trépas qui ne me fît pas déroger à ma qualité de gentilhomme.

» M. de Lastic est suffisamment outré pour me rendre ce bon office sans le savoir, et sans le vouloir. Vous vous imaginez bien que je me suis donné de garde de le détromper à votre sujet. C'est pourquoi je ne lui ai pas voulu dire ce que je vous écris ici, à cette fin de rendre hommage à la vérité et à votre vertu, lesquelles je n'ai pas craint de ternir un moment, parce que j'avais ce moyen de leur restituer ensuite tout leur lustre premier.

» En escaladant votre maison, mademoiselle, j'allais (il faut bien le dire) voler à La Terrisse, qui loge chez vous, cent pistoles qu'il m'avait déniées la veille, bien qu'il en eût reçu le double pour moi. Cette somme m'était indispensable pour acquérir un bijou que j'avais fait dessein d'offrir pour sa fête à la dame de mon cœur. Ingrate! qui a dédaigné mon affection et mon présent, sans doute pour m'encourager à mourir.

» Ainsi, mademoiselle, de la même manière qu'il vous sera facile de vous excuser, j'espère qu'il ne vous sera pas trop difficile de me pardonner d'avoir employé la loyale main du colonel pour mettre un terme à une existence qui m'est à charge depuis qu'elle est sans amour.

» Daignerez-vous remercier à ma place M. de Lastic, qui comprendra pourquoi je ne me suis pas moi-même acquitté de ce soin?

» Si par hasard, mademoiselle, le colonel vous revient un peu endommagé, n'en accusez que ma maladresse ou bien la nécessité où il m'aura mis de l'aiguillonner par quelque piqûre, afin de l'acharner à me ravir une vie dont je mets le peu qui me reste à vos jolis petits pieds; car vous savez bien que dans l'autre monde comme dans celui-ci, je continuerai de me dire, mademoiselle, avec toute sorte de respects,

» Votre bien dévoué à vous servir,

» Marquis DE CHAUVELIN. »

Cette lecture finie, la duchesse ne trouvant pas un mot pour exprimer son ravissement, se jeta au cou du colonel.

Après un silence respectif :

— Quel homme généreux, quel noble cœur... et brave! Mais où est-il? demanda-t-elle.

— Sur le pré, où il m'attend pour se couper la gorge, répondit en riant M. de Lastic, et vous comprenez bien... Je gagerais même qu'il s'impatiente fort.

— Et cette lettre, comment vous est-elle parvenue?

— Je l'ai surprise dans les mains du messager... Si j'y avais mis de la délicatesse, pourtant, tout était perdu.

— C'est ma foi vrai, observa la jeune femme qui frémissait encore de voir à quel fil avait tenu l'existence de son amant. Ensuite, se rappelant que c'était du colonel qu'était venue toute cette sérieuse méprise :

— Cela vous apprendra, lui dit-elle sur un ton de reproche, à être si méfiant.

— Nous avons eu tort tous les deux, objecta le colonel.

— Vous le premier, d'avoir douté de Mlle de Fargis.

— Et vous la seconde, d'avoir condamné M. de Chauvelin. Nous sommes au pair. Au même moment, les deux interlocuteurs virent arriver le marquis, l'air aussi contrarié que furieux.

Le colonel descendit sur le perron pour le recevoir, et Mme de Guébriant entendit le marquis dire, en abordant son adversaire :

— Faut-il donc venir vous relancer au gîte, monsieur le colonel, que vous me laissez ainsi faire le pied de grue?

— Ce n'est plus avec moi que vous avez affaire, répartit courtoisement M. de Lastic. Venez!

Là-dessus il prit son antagoniste par la main, et, le conduisant devant la duchesse : Voilà votre ennemi, lui dit-il.

— On sait vos aventures, dit Mme de Guébriant avec un angélique sourire au marquis interloqué. Et afin que vous ne soyez plus exposé à vous casser le cou dans les ténèbres pour quérir de quoi me faire un cadeau, nous allons mettre désormais notre fortune et notre bonheur en commun. Cela vous plaît-il?

Le marquis, au comble de l'allégresse, se jeta aux genoux de cette femme qui devenait la sienne, et couvrit sa jolie main de chaleureux baisers.

Celle-ci, heureuse de cette joie, se tourna vers le colonel et lui tendit son autre main en lui disant :

— Je vous pardonne, mon cousin, le mal que vous m'avez causé, et, pour gage de clémence, j'obtiendrai de M le de Fargis qu'elle consente à faire avec nous une partie carrée par un double mariage.

Quinze jours plus tard la duchesse de Guébriant tenait cette double promesse aux yeux de toute la cour. Le roi signa aux deux contrats; et le marquis de Chauvelin, pour reconnaître la faveur royale, dit humblement à Louis XIII :

« Nous sommes fiers, sire, que votre majesté ait daigné poser la première pierre de notre bonheur. »

Le roi répondit avec grâce :

« Le reste vous regarde, messieurs; mais l'édifice sera beau, si j'en juge d'après les architectes. »

Mme de Guébriant et Mlle de Fargis s'inclinèrent pour montrer leur reconnaissance d'un compliment d'autant plus précieux, que le prince était plus ménager de cette monnaie galante.

Le lendemain, les deux mariages furent confondus dans une même fête, et les seigneurs invités à les célébrer se montrèrent ravis de cette double union, dont furent plus enchantés encore les quatre personnages qui la contractaient.

FRÉDÉRIC THOMAS.
(*Globe.*)

Une destinée d'Artiste.

Dans l'automne de 1811, la belle société de Puttelange, petite ville de la Lorraine allemande, eut à déplorer la perte de M. Fasquel, percepteur des contributions directes. C'était un vieux célibataire d'un caractère morose et atrabilaire, mais dont le séjour à Puttelange, depuis une vingtaine d'années, n'avait pas été tout à fait dénué d'intérêt pour la population aisée de la localité, attendu que M. Fasquel était resté dans la résolution permanente de serrer les liens de l'hyménée, et que vingt fois ses projets avaient reçu un commencement d'exécution, en ce sens qu'il avait adressé des hommages plus ou moins directs à toutes les jeunes filles de l'endroit. Les unes avaient fait la sourde oreille aux soupirs du galant émérite; d'autres s'étaient montrées plus obéissantes aux secrètes admonitions de leurs familles; mais il y avait toujours eu quelque petit cousin, quelque ami de la maison, qui avait gâté les négociations commencées, et rendu à M. Fasquel la liberté de son vieux cœur.

Le percepteur était en outre le partenaire obligé du boston, qu'on distillait (suivant l'expression de l'époque) chez le maire ou chez le juge de paix, les deux points culminans de la fashion de Puttelange.

Le successeur de M. Fasquel se fit attendre pendant huit jours; huit siècles pour la curiosité publique. On savait déjà que le nouveau fonctionnaire était très jeune; on disait même qu'il était bien de sa personne, et possesseur d'une fortune particulière qu'on évaluait à huit cents livres de revenus; ce qui, joint aux émolumens de la place, complétait une position pécuniaire fort convenable, toute proportion gardée avec celle des magnats de l'endroit. Quels étaient ses antécédens? on l'ignorait; mais chez un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, la chose était assez peu importante. Son père était sous-chef au ministère des finances, et il se nommait Frédéric Henrion; que fallait-il de plus?

Le jeune percepteur arriva un beau matin, sans être aperçu de personne, dans la maison de son devancier, dont il avait accepté le reste de bail. Il fit, selon l'usage, des visites personnelles à toutes les familles qui tenaient un certain rang. Il éluda la plupart des questions dont il fut accablé, répondit laconiquement aux avances qui lui furent faites; puis il se confina chez lui et vécut en véritable anachorète.

Ce n'était pas que M. Frédéric Henrion eût le moins du monde les dispositions et les manières d'un misantrope; au contraire, personne n'était plus doux, plus affable, plus conciliant que le nouveau percepteur dans l'exercice quelquefois pénible de ses fonctions. Ses traits respiraient la bienveillance, et n'annonçaient aucune mélancolie, aucun chagrin mystérieux qui aurait expliqué sa manière de vivre sédentaire et tant soit peu sauvage.

Comme M. Henrion avait réellement un extérieur agréable, quoiqu'il annonçât une santé délicate et souffreteuse, il avait été l'objet d'une foule de prévenances de la part des mères qui avaient une fille à marier. Les beautés les plus fières de l'endroit n'avaient point dédaigné d'essayer le pouvoir de leurs charmes sur le jeune solitaire. Toutes ces séductions échouèrent les unes après les autres contre l'indifférence ou plutôt contre l'insouciance de M. Henrion. Il refusait les dîners en ville, sous prétexte qu'il était contraint de suivre un régime sévère pour raison de santé. Il n'allait point dans les bals, parce qu'il ne dansait pas. Il ne touchait jamais aux cartes, et il évitait avec un soin tout particulier les petits concerts d'amateurs, où le maître de musique de la ville faisait entendre ses élèves de chant et de piano, pour l'émulation des jeunes virtuoses et l'édification des familles.

Tant que la belle société de Puttelange conserva l'espoir d'apprivoiser la sauvagerie du jeune fonctionnaire, M. Henrion ne rencontra sur son passage que des sourires dont la bienveillance officielle aurait flatté l'amour-propre de M. le juge de paix lui-même, qui, Dieu merci, se connaissait en belles manières. Mais quand il fut bien avéré que l'ours parisien (comme on l'appelait) n'était susceptible de serrer aucun des liens sociaux qui unissaient la bonne compagnie du lieu, M. Henrion devint l'objet de la réprobation générale. Le maire, qui était une des meilleures fourchettes de la contrée (style de gastronomie), déclara qu'un aussi pauvre convive que le percepteur ne pouvait être qu'un mauvais citoyen; les partenaires du boston signalèrent l'ennemi des cartes comme un comptable équivoque, et le maître de piano, qui expliquait les mots latins « *musica me juvat* » par la traduction un peu libre de l'aphorisme français, « la musique est le délassement des cœurs sensibles », fulmina contre le vandalisme de M. Frédéric Henrion un anathème qui fit frémir le frelin de l'école de musique.

La servante du percepteur ne lui laissa pas ignorer les manifestations journalières de l'ire publique; mais le bon jeune homme n'en prit nul souci, et continua de donner tous ses soins à une jolie collection de tulipes qui s'épanouissaient, loin des regards des curieux, pour le seul plaisir de M. Henrion. Il y avait aussi dans le jardin du fonctionnaire un plant de rosiers qui réunissait un nombre considérables de sujets, et qui partageait avec les tulipes l'attention et les hommages quotidiens de leur tranquille propriétaire. De ce côté, les plaisirs de l'amateur d'horticulture n'étaient point tout-à-fait sans mélange. Les roses fleurissaient à l'ombre d'un espalier qui les garantissait des vents délétères de l'ouest; mais derrière cet espalier était le jardin d'un voisin, et ce voisin n'était autre que le professeur de musique, dont la salle d'étude était située du côté de la maison qui regardait le parterre de M. Henrion. Le professeur avait beaucoup moins d'élèves qu'il ne l'eût désiré sans doute, et pourtant il en avait encore trop pour le bien-être du percepteur, dont les promenades solitaires étaient troublées, près de l'espalier, par le monotone clip-clap de l'épinette sur laquelle s'exerçaient les écoliers. Au milieu du silence des belles soirées d'été, ce détestable accompagnement gâtait le chant des oiseaux qui gazouillaient sous les massifs de verdure, et Frédéric se sentait disposé à rendre du meilleur de son cœur au maître du piano l'excommunication que celui-ci avait formulée contre l'ennemi de la musique. Mais l'excellent jeune homme avait de la philosophie; il savait que toute existence a sa portion de déboires à subir, et il trouvait naturel que son jardin eût, comme toutes les choses de la terre, son bon et son mauvais côté. Il avait fait avec résignation deux parts à ses affections dans ses promenades : il visitait ses roses le matin, lorsque leurs feuilles parfumées tremblaient encore sous les gouttes de la rosée, pendant que le musicien courait le cachet dans la ville; le soir, il prodiguait ses attentions à ses chères tulipes, qui ouvraient leurs corolles diaprées à la brise attiédie. Comme le jardin était grand, et qu'un assez joli bocage séparait les deux parterres, le chant de ses rossignols lui arrivait pur de tout alliage.

L'esprit de l'homme (je parle des hommes les plus sages, et notamment de M. Henrion, pour lequel je professe encore une estime particulière) est un abîme de contradictions mystérieuses et inexplicables. Qui croirait que cette promenade sous l'espalier, qui avait d'abord paru impraticable le soir au percepteur, devait, un peu plus tard, lui sembler particulièrement agréable à cette époque de la journée? Qui pourrait supposer que cet odieux clapotement de l'épinette, dont M. Henrion avait si adroitement esquiver le supplice, pouvait devenir un jour une mélodie plus douce aux oreilles du jeune philosophe que les cadences de la plaintive Philomèle? C'est pourtant ce qui était arrivé; et cette transition si notable avait été l'affaire d'un jour; que dis-je? d'un seul instant. Frédéric avait aperçu, à l'une des fenêtres de la salle d'où partaient les grincemens réguliers du piano, une figure toute grâcieuse, toute souriante, et qui pouvait rivaliser de fraîcheur avec la plus belle rose de toute la collection de l'horticulteur. Ce joli visage, qui se rattachait par un col de cygne à un buste dont les formes délicates et arrondies annonçaient les derniers développemens de l'adolescence, était celui de Mlle Pauline Singerman (prononcez Ziguèremane), la propre fille du maître de piano, qui, après avoir pris sa leçon avec d'autres élèves de son père, s'établissait près de la fenêtre ouverte pour travailler à quelque ouvrage d'aiguille. Les gobéas et la clématite qui grimpaient autour de cette croisée, formaient, pour le buste charmant de la jeune fille, un encadrement si frais et si attrayant, que l'aspect général du tableau aurait, en effet, séduit une imagination moins vive que celle d'un jeune sage de vingt-cinq ans, dont le caractère contemplatif et sérieux était parfaitement disposé aux impressions d'un amour honnête et d'une passion profonde.

Du moment où M. Henrion eut entrevu cette fleur qui s'épanouissait aux rayons du soleil couchant, sous une auréole de verdure embaumée, ses roses chéries perdirent leurs couleurs et leurs parfums. L'espalier qui les protégeait lui parut un affreux rempart dont l'élévation l'obligeait à s'éloigner un peu plus de la ravissante vision; et, semblable au tournesol qui présente incessamment son disque aux rayons du soleil, la figure de Frédéric demeura obliquement fixée du côté de la jeune fille, dans les promenades qu'il faisait pendant toute la soirée, le long de l'allée parallèle du mur mitoyen.

M. Henrion avait été élevé à Paris, et avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans les écoles, où quelquefois les dangers de l'exemple

contre-balancent l'avantage des préceptes. Mais Frédéric avait toujours eu des habitudes paisibles ; la fatale ambition du titre de bon garçon (qui équivaut à celui de meneur) ne l'avait jamais séduit ; il vivait dans un heureux isolement au milieu du tumulte des récréations, et, plus tard, la société des *lions* de l'époque n'altéra point cette bonnête quiétude et ces heureuses dispositions. M. Henrion était resté un bon jeune homme, qui n'était pas fort timide, parce qu'il n'avait ni amour-propre, ni prétentions, mais qui avait toute la candeur d'une ame simple, toute la naïveté d'un jugement naturellement droit, quoique peu exercé.

Un autre que le jeune percepteur eût bien vite fait comprendre, par la persistance et la hardiesse de ses regards, ce qui se passait dans son cœur, et l'innocence de Mlle Pauline Singerman n'aurait pu se refuser à une pareille évidence. Mais M. Henrion, en se laissant aller aux inspirations de sa bonne et douce nature, marchait beaucoup plus sûrement à un but qu'il osait à peine envisager dans ses plus secrètes pensées. Ses yeux, il est vrai, ne quittaient point la direction de la croisée où travaillait la charmante enfant ; mais le plus simple mouvement suffisait pour lui indiquer que la jeune fille allait regarder dans le jardin, et alors, avec la rapidité de la pensée, Frédéric portait son attention d'un autre côté ; ou si, parfois, ses regards rencontraient fortuitement ceux de Mlle Pauline, ils prenaient une expression de rêverie insouciante qui en déguisait complétement le caractère. Aussi Mlle Singerman continuait à travailler près de sa croisée sans avoir le moindre sujet de supposer qu'elle fût l'objet d'un intérêt aussi tendre et d'une attention aussi soutenue.

Frédéric le pensait du moins ; il était convaincu que son admiration et son amour naissant étaient un secret entre le ciel et lui. Ses soupirs se perdaient en toute sécurité dans la brise du soir, et ses chastes pensées entouraient la jeune fille, sans qu'il se doutât qu'une sympathie mystérieuse, inexplicable, les lui faisait arriver jusqu'au cœur... Je dis inexplicable, car Pauline savait seule comment cette sympathie s'était fait jour dans son ame. La timide demoiselle avait déjà toute la perfide adresse de son sexe ; elle ne perdait que la moitié des regards passionnés qu'on lui adressait avec tant d'abandon, et un simple raisonnement analogique lui rendait l'autre moitié. Voici comment elle avait surpris le secret de Frédéric : elle travaillait devant l'un des battans de la croisée ouverte ; à cette heure de la journée le mirage des vitres était presque aussi net que celui d'une glace, et lui représentait fidèlement tous les objets qui se trouvaient en regard. L'amoureuse préoccupation de M. Henrion s'y reflétait comme le reste, et dès qu'il avait dépassé, dans sa promenade, la hauteur de la fenêtre, aucun de ses mouvemens n'échappait à sa traîtresse amante.

Mais la modeste retenue de son amour avait obtenu des résultats tout aussi positifs que les déclarations les mieux tournées : Pauline s'abandonnait avec un bonheur inexprimable aux émotions de cet entretien mystérieux. D'abord ces joies naïves enchantèrent l'imagination de la jeune vierge et suffirent aux rêves de son petit cœur. Puis ces dangereuses méditations firent éclore un amour véritable qui troubla son repos. Chaque jour, dans ses rêves de tendresse, elle prenait la détermination d'offrir ses regards à ceux de son amant, et de lui laisser lire dans ses yeux toute l'affection qu'elle ressentait pour lui ; mais, le soir, quand le bien-aimé survenait, les palpitations de son cœur la suffoquaient, et je ne sais quelle invincible pudeur triomphait de tous ses projets.

Mais tout marche et progresse dans la vie : les fleurs deviennent des fruits, les fruits mûrissent et ils tombent. Les pensées et les projets de l'homme ont la même destinée. A force de réfléchir au dessein qu'elle avait conçu de répondre au muet langage de Frédéric, Pauline finit par obéir à la tyrannie de cette idée fixe. — Un jour, — jour mémorable, écrit en lettres d'or parmi les plus doux souvenirs de M. Henrion, — Mlle Singerman tourna lentement son pâle et charmant visage dans la direction des regards dont elle ressentait, sans les voir, la brûlante influence, et elle regarda son amant en laissant tomber ses deux jolies mains sur ses genoux.

Frédéric, immobile de surprise, de joie et d'émotion, demeura pendant quelques secondes sous l'empire de cette enivrante fascination ; puis les regards de Pauline se voilèrent de larmes ; elle cacha sa figure dans ses deux mains, et se retira précipitamment pour dérober son trouble à son heureux amant.

M. Henrion resta dans le jardin les yeux invariablement tournés vers cette croisée qui demeurait ouverte, mais où personne ne parut plus. Le bonheur qui venait de lui arriver à l'improviste excitait dans son ame des sentimens si tumultueux, des sensations si neuves, des désirs tellement inexplicables, que le bon jeune homme, abasourdi de joie, enivré de délices jusqu'alors inconnus, ne sentait plus à force de sentir.

« Elle m'aime, se disait-il tout haut, en portant la main sur son cœur, comme pour en comprimer les transports. Elle est à moi pour toujours ! »

Les cœurs novices font un étrange abus de ce mot *toujours*, qui comporte une idée dont la puissance appartient à peine à l'humanité. Il existe sur la terre bien peu d'organisations assez candides, assez vraies pour entretenir avec la fidélité des vestales antiques le feu sacré d'un premier, d'un éternel amour. Mais l'ame de Frédéric était ainsi trempée : la tendresse qu'il ressentait ne devait plus s'éteindre. Il était, certes, fort heureux pour lui que la jeune fille qu'un hasard tout particulier avait offerte à son adoration fût née dans un rang qui lui permît d'aspirer à sa main, car son amour, trop naïf pour consulter les distances qui rendent les unions impossibles, se fût adressé à une princesse tout aussi bien qu'à la fille d'un musicien de campagne, et le malheur de deux existences, peut-être une mort prématurée, eussent été le résultat d'un tel coup de sympathie.

La première pensée de M. Henrion fut donc, comme elle devait l'être, celle d'épouser sa bien-aimée ; mais, pour arriver à ce but, plus d'une chose restait à faire. Mlle Singerman ne s'était point expliquée assez catégoriquement pour justifier une démarche officielle auprès de son père ; il fallait attendre ou un aveu formel, ou la traduction d'une pantomime plus complète. Et puis, la jeune fille ne pouvait-elle pas être déjà promise et fiancée, suivant la coutume encore en usage à cette époque en Allemagne ? M. Henrion était tellement étranger à la famille de son voisin, qu'il ignorait jusqu'au prénom de son amante, et telles sont les prédilections des jeunes amoureux pour les plus simples détails d'une passion, que l'ignorance de ce nom chéri préoccupait Frédéric encore plus que les obstacles qui menaçaient son bonheur.

Le lendemain, Pauline ne parut point à sa croisée ; il faisait un temps détestable, et Frédéric se promenait bravement au milieu de ses roses qui s'effeuillaient sous les bouffées d'une bourrasque de juillet ; les gracieuses fleurs jonchaient tristement le sol de leurs débris parfumés, et les espérances de M. Henrion avaient à peu près le même sort. Ses regards désolés cherchaient inutilement celle qu'il avait osé considérer déjà comme à lui, et le pauvre amant se sentait tout prêt à regarder comme un rêve l'événement de la veille. Cependant, sur la fin de la soirée, le ciel s'éclaircit, et, à la tombée de la nuit, Frédéric distingua les formes ravissantes de la jeune fille qui s'approchait de la croisée ; le crépuscule éteignait dans son obscurité le feu des regards qui se cherchaient sans pouvoir se rencontrer. Mais elle était là, elle était là pour lui seul, et ce simple aspect fit refleurir toutes les espérances qui se fanaient un instant auparavant.

Les amoureux furent bientôt d'accord, sans se dire une seule parole, ils échangèrent les plus tendres sermens et se prodiguèrent les témoignages d'une affection aussi pure que vive et passionnée. Puis les billets jetés et reçus timidement par dessus le mur mitoyen vinrent sceller ces promesses muettes ; mais ils apprirent en même temps à M. Henrion que ses vœux rencontreraient plus d'une difficulté.

Il y avait à Sarreguemines, petite ville à quelques lieues de Puttelange, un musicien dont les talens variés avaient mis à contribution toutes les petites fortunes de la localité. Cet artiste, vrai Michel-Morin musical, était l'*omnis homo* d'un orchestre ; il jouait de tous les instrumens : piano, guitare, violon, flûte, clarinette, et jusqu'au serpent, tout lui était bon. Aussi ses profits étaient honnêtes ; ses économies lui avaient assuré une certaine aisance, et M. Volf (c'est le nom du virtuose) était devenu un parti présentable pour la fille de quelque confrère. M. Volf avait quarante-six ans, des cheveux crépus, une rotondité respectable, et des traits assez prévenans ; il avait de la santé, une humeur joviale, buvait sec sans se griser, et passait, à dix lieues à la ronde, pour un homme fort aimable. C'était l'ami et le féal de M. Singerman, qui n'en était que médiocrement jaloux, vu la distance qui le séparait de son heureux émule. Les deux musiciens passaient une journée ensemble tous les quinze jours, tantôt à Sarreguemines, tantôt à Puttelange ; et comme Pauline, qui accompagnait toujours son père, trouvait M. Volf très-amusant, elle n'avait rien trouvé à redire aux projets qui se faisaient parfois entre la poire et le fromage. Une alliance était à peu près convenue, et la jeune fille, qui n'avait pas encore interrogé son cœur, et qui ne connaissait du mariage que les inconvéniens ou les avantages superficiels, n'avait jamais songé à s'opposer à l'établissement que tout le monde jugeait sortable pour elle.

Depuis qu'elle aimait Frédéric, son estime pour M. Volf s'était modifiée : elle le trouvait vieux et vulgaire ; les prétentions qu'elle avait accueillies, sinon avec faveur, du moins sans répugnance, lui semblaient alors ridicules et nauséabondes. Elle avait déjà trouvé un prétexte pour ne pas accompagner son père dans sa dernière excursion à Sarreguemines, et elle en cherchait un autre pour éviter de se trouver avec M. Volf, quand il viendrait à Puttelange. Mais les faibles efforts de la jeune fille pouvaient-ils détourner la marche de la destinée que son père avait arrangée pour elle et qu'elle avait en quelque sorte acceptée ? M. Singerman avait une tête d'Allemand, qui n'abandonnait pas facilement une détermination dûment arrêtée, surtout lorsqu'elle était basée sur son intérêt personnel ; il ne badinait pas à l'endroit de l'autorité paternelle et ne regardait nullement comme nécessaire le consentement de Pauline à l'exécution d'un plan qu'il avait trouvé convenable pour l'avenir de son enfant. L'assentiment tacite qu'y avait donné la jeune fille était donc un hors-d'œuvre qu'on ne lui avait pas demandé, mais qui a ouvait cependant une grave difficulté de plus à celles qu'il s'agissait de combattre.

Aussi Pauline se garda-t-elle bien d'aborder de front une question si épineuse ; mais, avec l'adresse instinctive de son sexe, elle prépara d'avance toutes ses petites manœuvres, et se mit à battre en brèche les projets des deux amis, sans avoir l'air de les attaquer le moins du monde. La petite rusée parvint à réveiller, entre son père et M. Volf, une ancienne jalousie de métier que des idées d'alliance avaient assoupie. Puis, quand elle s'aperçut que l'impatience de M. Singerman amassait des nuages de mécontentement contre son ancien confrère, elle confia le reste au temps et à la susceptibilité irascible des artistes, et elle hasarda

quelques mots, dans la conversation, sur le voisinage du jeune percepteur.

Mais cette tentative, bien loin d'obtenir le moindre encouragement, jeta la pauvre enfant dans une consternation qui faillit renverser tous ses plans de bonheur. M. Singerman avait de temps en temps des accès de rhumatisme aigu qui le privaient, jusqu'à un certain point, de l'usage du bras droit; ce qui lui imposait une gêne extrême dans l'exercice de sa profession. Quand le musicien souffrait de ce mal, la nature de ses relations intimes en était singulièrement modifiée. Son humeur, ordinairement peu égale, devenait quinteuse et bourrue; il saisissait avec ardeur tout prétexte de querelle et de colère, et, comme la douceur de sa fille lui en fournissait peu, il trouvait toujours à sa portée un personnage qu'il prenait en grippe, et qui devenait l'objet de son animosité pendant tout le temps de son indisposition.

Malheureusement le musicien entrait dans une de ces phases difficiles, lorsque l'imprudente Pauline vint livrer le nom de son amant à cette effervescence maladive qui s'en empara comme d'une pâture. M. Singerman se lança dans d'interminables déclamations contre les cœurs froids et insensibles aux charmes de la musique; il varia de mille manières ce thème favori, et se donna de l'indignation à cœur joie.

« Un homme qui n'aime point la musique, disait M. Singerman, est un être maudit du ciel, qui l'a fait naître inhabile aux plus douces jouissances de la vie. Il lui manque un sens, le plus délicat, le plus précieux de tous; il est atteint d'une infirmité morale, d'une difformité intellectuelle. Il doit fuir et il fuit en effet la société des hommes, parce que son ame, frappée de glace, le rend inaccessible à tous les sentimens tendres, à tous les liens de la vie; c'est un paria condamné à l'isolement; c'est un aveugle qui regarde le soleil sans être ébloui de ses rayons, un paralytique dont aucune flamme ne saurait réchauffer les membres engourdis...»

Et mille autres gentillesses qui exerçaient la faconde du musicien; imprécations sans portée, du reste, et qui ressemblaient beaucoup à cette fumée blanche qui s'exhale de la soupape de sûreté pratiquée dans une machine à vapeur pour expulser l'excédant de sa dangereuse puissance.

Pauline, qui était ordinairement la première à pousser le malade dans les ressentimens chimériques auxquels la maison devait sa tranquillité, voyait, avec un muet découragement, jusqu'à sa grosse et idiote servante ameuter contre le pauvre Frédéric toutes les fureurs insensées du vieux professeur.

On comprend que si le moindre mot de mariage eût été prononcé dans de semblables circonstances, il y aurait eu là de quoi jeter le malade dans des transports de frénésie. Pauline était donc à cent lieues de l'accomplissement de ses plus chères espérances; la jeune fille, sans expérience des choses de la vie, et qui prenait pour comptant toutes les déclamations de son père, ne savait pas que tous les extrêmes se touchent, et que, pour amener une réaction dans les idées furibondes de M. Singerman, il ne fallait que l'influence d'une nuit tranquille et d'une demande de leçons formulée par M. Henrion. Mais les moyens les plus simples sont toujours ceux auxquels on n'arrive que quand tous les autres sont épuisés, et qu'il est trop tard pour y avoir recours. Le couple amoureux n'y songea nullement, ou, si Frédéric en eut la pensée, il est vraisemblable que son antipathie prononcée contre le piano l'emporta sur la violence de son amour.

Cependant la situation de M. Singerman allait en empirant: ses douleurs lui rendaient depuis trois semaines toute espèce de travail impraticable. Il y avait déjà quatre dimanches que l'orgue de l'unique église de Puttelange restait silencieux pendant les offices; le clergé de la paroisse murmurait; la population, qui éprouvait ce besoin des Allemands pour la musique et qui se fût passée d'un conseil municipal beaucoup plus facilement que de la plus minime de ses habitudes religieuses, demandait à grands cris un organiste en état de tenir l'intérim pendant la maladie du titulaire. La fête du patron de la localité s'approchait et on ne pouvait songer à laisser aux chantres et au serpent de la paroisse tout le poids de la responsabilité musicale pendant cette imposante solennité.

M. Singerman avait déjà songé à demander un peu d'aide aux organistes voisins; mais ils avaient tous leurs devoirs à remplir dans leurs paroisses respectives. Quelques-uns d'entre eux, et M. Volf en particulier, avaient formé des élèves en état de suppléer le maître malade. Mais le vieux musicien, qui avait *in petto* la conscience de sa médiocrité, ne se souciait pas d'établir une comparaison entre ses talens et celui d'un néophyte qu'on pouvait lui préférer. Il employait donc toute son adresse à déguiser la gravité de son indisposition pour faire patienter M. le curé; mais la circonstance de la fête patronale était un incident fâcheux contre lequel vinrent échouer toutes les excuses du musicien. Le curé déclara qu'il lui fallait un organiste, et somma M. Singerman de lui en trouver un pour la solennité prochaine.

Il fallait se résigner et plier devant cette destinée de fer. L'opiniâtreté de M. Singerman céda en frémissant d'indignation aux injonctions de l'autorité supérieure, et le musicien s'occupait tout de bon à faire choix du plus mauvais élève de ses confrères, lorsqu'il lui vint un secours inespéré du côté où il pouvait le moins en attendre. M. Henrion lui envoya dire par sa gouvernante qu'il allait recevoir la visite d'un de ses amis de Paris, amateur distingué sur le piano, et qui sur sa demande, consentirait volontiers à tenir l'orgue pendant tout le temps de son séjour à Puttelange.

« C'est, sur ma foi, s'écria le musicien, le ciel qui envoie cet ami à mon cher voisin! Mais est-il bien sûr que ce soit un amateur, et que son séjour ici ne soit que temporaire? C'est ce qu'il faut savoir avant tout; il ne s'agit que de questionner adroitement le bon jeune homme. »

Pauline, abasourdie du succès de cette démarche et des explications quasi amicales qui avaient, à son grand étonnement, succédé aux rudes quolibets dont M. Henrion était depuis long-temps l'objet, se hâta, par ordre de M. Singerman, de faire prier le jeune percepteur de vouloir bien venir conférer avec son père au sujet de la proposition qu'il lui avait faite.

Frédéric était tout tremblant de crainte et d'émotion; il aborda le vieux musicien avec un respect qui flatta son amour-propre et qui acheva de détruire les préventions qui lui restaient contre son voisin. M. Henrion calma, sans le savoir, toutes les inquiétudes de M. Singerman au sujet des desseins ultérieurs que pouvait avoir le Parisien qu'on attendait, en déclarant qu'il exerçait des fonctions publiques. Mais au lieu de rassurer le vieux praticien, il éveilla ses soucis en garantissant corps pour corps le talent de son ami. Heureusement l'orgueil du musicien vint à son secours.

« M. Henrion, se dit-il, est un innocent qui ne connaît rien en musique, et qui croit sans doute son ami de la première force, parce qu'il joue couramment les petits airs que son maître lui apprend; mais un talent d'artiste a d'autres épreuves à subir avant d'arriver à quelque réputation. Nous verrons l'amateur, et nous aurons bientôt jugé son petit mérite. »

Deux jours après, tout Puttelange sut qu'un amateur de musique était arrivé de Paris chez son ami, M. Henrion, et qu'il avait promis de tenir l'orgue pendant la maladie de M. Singerman. Les uns, renseignés par la servante du percepteur, exaltèrent jusqu'aux nues le talent du voyageur et se portèrent garans de ses succès; les autres, influencés par les préventions de M. Singerman, affectèrent un doute presque dédaigneux et des craintes sérieuses pour la majesté du sanctuaire qui pouvait être profané par les ridicules efforts d'un amateur ignorant. M. le curé, qui restait neutre dans ce conflit général des opinions préventives, mais qui était intéressé plus qu'aucun autre à conserver la dignité du lieu saint pendant la cérémonie qui se préparait, manda les deux amis au presbytère; puis il passa avec eux dans l'église bien et dûment fermée et sans autre compagnie que celle du souffleur chargé de faire mouvoir les réservoirs de l'orgue. Il devint évident que l'examen préalable qui fut fait tourna complétement à l'avantage de l'organiste amateur, car le digne ecclésiastique le reçut le lendemain à sa table ainsi que M. Henrion, et la servante du curé confia, le soir même, à deux ou trois commères de ses amies, que son maître ne tarissait pas sur les éloges du superbe talent qu'avait déployé le jeune musicien.

Puttelange était en rumeur, la curiosité publique était à son comble. L'illustre inconnu (qui était tout bonnement un employé du ministère des finances) reçut une invitation pressante de la part de toutes les familles qui possédaient un piano, et M. Singerman lui-même fit dire à M. Henrion qu'il s'attendait au plaisir de recevoir son jeune et obligeant suppléant, afin de lui donner ses instructions et de juger de son talent.

L'étranger refusa poliment toutes les invitations, et le percepteur se chargea de l'excuser près de M. Singerman, qui dut se contenter de cette simple démarche, attendu que la fatigue du voyage ne permettait pas au nouvel arrivé de sortir avant le jour de la fête. Le vieux musicien était soucieux et mécontent; il supposait que ce prétexte cachait un orgueilleux déni de déférence pour son ancienneté. L'accueil que fit M. Singerman à son voisin se ressentit de ces pénibles soupçons. Cependant il eut assez d'empire sur sa vanité blessée pour ne point laisser percer son dépit, et il déclara qu'il se ferait porter à l'église plutôt que de se priver du plaisir d'entendre un musicien qui paraissait si sûr de son talent.

La contrainte que manifestait le vieillard avait encore un motif dont il ne voulait rien laisser paraître. Sa servante, toute stupide qu'elle était, n'en avait pas moins surpris le manége des deux amans; elle avait guetté sa jeune maîtresse, et elle avait intercepté les regards peu équivoques qu'elle échangeait avec M. Henrion. L'article de la correspondance avait heureusement échappé à l'intelligence bornée de la grosse paysanne; mais elle en savait assez pour éclairer la sollicitude de M. Singerman, et elle n'avait point manqué de le faire.

Le vieux musicien, qui avait de la finesse et de la pénétration, était facilement parvenu à éventer le secret des deux jeunes gens, et il hésitait entre les deux partis qu'il convenait de prendre; car la position avantageuse du percepteur méritait de sérieuses considérations, et sans les fatales dispositions que le jeune homme avait manifestées contre la musique, il est permis de croire que les projets d'alliance arrêtés entre les deux praticiens eussent difficilement prévalu contre une demande en forme présentée par M. Henrion, avec l'autorisation officielle de son père. Mais, d'une part, M. Singerman ignorait la nature des intentions du jeune amoureux, de l'autre, il supposait que, lors même que ces intentions seraient honorables, M. Henrion le père pouvait fort bien avoir d'autres idées pour l'établissement de son fils, et refuser son assentiment à ce mariage. Le musicien enfin était mécontent du peu de confiance que sa fille paraissait avoir en sa tendresse paternelle, et de l'imprudence avec laquelle Pauline s'était engagée dans une liaison qui pouvait exercer une déplorable influence sur le reste de sa vie.

« Par bonheur, se disait-il, en dissimulant de son mieux son inquiétude et son indécision, les jeunes gens sont timides et sages; nous avons le

temps de voir venir les choses; un homme averti en vaut deux, et j'aurai les yeux ouverts. »

Pendant que M. Singerman s'apprêtait à exercer la surveillance la plus attentive sur des relations qui étaient sans aucun danger, et que, de leur côté, les deux amans cherchaient, à grand renfort d'imaginative, les moyens de vaincre des obstacles à peu près imaginaires, la seule difficulté qui aurait pu élever une barrière insurmontable au bonheur du couple amoureux venait de disparaître. L'avant-veille de la fête patronale, une lettre cachetée en noir parvint à M. Henrion; son père, qui était dans sa soixante cinquième année, venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante. Le directeur de l'administration où le viendard était employé en qualité de sous-chef dans le ministère des finances, avait pris soin d'adoucir cette fatale nouvelle, en apprenant en même temps au jeune percepteur que le ministre l'avait nommé au poste que la mort inopinée de M. Henrion laissait vacant.

La douleur du jeune homme fut sincère et profonde. L'amertume de ses regrets lui fit oublier jusqu'au sentiment qui remplissait son cœur, et qui était toute sa vie. Frédéric ne parut pas dans le jardin ce jour-là. Le lendemain, à la tombée de la nuit, le pauvre jeune homme vint retrouver ses roses; ses yeux noyés de larmes rencontrèrent des regards humides, et dont l'expression compatissante versa un baume délicieux sur sa blessure. Frédéric ne resta qu'un moment; son excellent cœur s'indignait contre lui même du bonheur qu'il trouvait dans ces innocentes consolations.

« Mon père, disait-il en redoublant de sanglots, votre cendre n'est point encore refroidie, et votre mémoire s'efface déjà devant la pensée de celle que j'aime. J'étais indigne d'un père tel que vous, et Dieu me punit d'avoir donné accès dans mon ame à un sentiment plus vif que l'amour filial. »

Le jour de la fête patronale préparait aux habitans de Puttelange une surprise dont le souvenir se conservera traditionnellement dans le pays, et qui fait encore aujourd'hui le sujet de plus d'une histoire pendant les veillées d'hiver. Lorsque les cloches de l'église eurent fait entendre pour la troisième fois leur carillon tant soit peu discord, on vit arriver à l'église M. Singerman, emmailloté de flanelle et soutenu par sa fille dont l'air mélancolique toucha toute l'assistance. Le vieux praticien gravit péniblement les marches qui conduisaient à la tribune de l'orgue, et il s'assit, comme c'était son droit de le faire, à proximité de l'instrument qui avait si souvent parlé sous ses doigts, et qui n'avait obéir aux inspirations d'un autre. L'organiste par intérim ne se fit pas attendre; il arriva suivi de Frédéric, vêtu en grand deuil, et dont les yeux baissés vers la terre indiquaient qu'il ne voulait parler à personne. M. Henrion se mit à deux genoux devant un prie-dieu, le dos tourné à l'orgue; sa tête s'appuya sur ses deux mains, et il parut absorbé dans ses pieuses méditations. Dans ce moment la voix de M. Singerman se fit entendre.

« A votre place, organiste, dit-il du ton de l'autorité tempérée par le sentiment du service qu'on lui rendait; vous avez huit minutes jusqu'à l'*introït*... On vous attend. »

L'organiste ne bougea pas; mais Frédéric se leva comme en sursaut. Il passa ses deux mains dans ses cheveux, en levant ses yeux vers le ciel; puis il s'assit devant l'orgue, et fit entendre une modulation dont la marche hardie et le mouvement impétueux causèrent des vertiges d'étonnement et d'admiration à M. Singerman. Le médiocre et défectueux instrument, manœuvré par cette main puissante, semblait décupler ses ressources pour suffire aux combinaisons d'une savante harmonie. L'orgue, en lançant aux voûtes de l'église les mélodies croisées d'une fugue à quatre parties, avait quadruplé sa sonorité ordinaire. Les effets inattendus se pressaient, les traits de la plus inconcevable difficulté s'exécutaient avec la rapidité de la foudre; le pauvre instrument, remué jusque dans ses dernières parois, ressemblait à ces vieux coursiers dont l'ardeur se ranime sous un cavalier puissant, et qui, rappelant pour un moment leurs forces épuisées, font jaillir la flamme sous leurs pas, jettent au vent l'écume de leur bouche et les flots de leur crinière échevelée pour tomber sans haleine au bout de cette éclatante et sublime carrière.

L'assistance était dans la stupeur. Pauline, immobile, les yeux fixes et hagards, paraissait sous l'influence d'un rêve; la guimpe modeste qui couvrait sa poitrine se soulevait à longs intervalles, et ses lèvres tremblantes murmuraient des paroles articulées.

Frédéric, malgré sa douleur et la sainteté du lieu, ne put résister au désir de chercher dans les yeux de M. Singerman et de sa fille les témoignages de l'étonnement et de l'approbation dont il était certain d'avance. Le vieillard lui fit un signe, et quand le jeune homme fut près de lui, sa main, malade et crisuée, se posa sur celle du virtuose.

« Tu nous as trompé, mon fils, dit-il en balbutiant. Ta présence ici cache un mystère. Tu n'es pas ce que tu paraîs être. Pourquoi un grand artiste est-il venu s'étinler dans cet humble séjour? Mais, continua-t-il en imposant quelques efforts à ses souvenirs classiques, Apollon n'a-t-il pas gardé les troupeaux d'Admète?...

— Vous saurez tout, répondit Frédéric en s'inclinant avec respect devant le vieux musicien. Je vous demande un moment d'entretien après la messe.

— Un moment! reprit M. Singerman avec un abandon que la gravité du moment n'autorisait pas, et qui appela sur les joues de Pauline la plus vive rougeur... Un moment dis-tu? La journée tout entière, garçon! Et, si j'en crois mon cœur, Dieu te rendra bientôt un bon père qui t'aimera comme celui que nous pleurerons ensemble. — Maintenant, prions et remercions le ciel qui aime ceux qu'il éprouve. »

Frédéric retourna à son poste et fit entendre, pendant la messe, une suite d'improvisations qui eussent été remarquées partout ailleurs que dans une bourgade de la Lorraine allemande. Puis afin d'éviter les ovations qui l'attendaient de pied ferme après la cérémonie, M. Henrion et son ami quittèrent la tribune par une porte qui conduisait au presbytère, et de là ils se rendirent chez M. Singerman, qui les rejoignit bientôt.

Le jeune percepteur ne fit pas attendre l'explication du prétendu mystère auquel le vieux musicien attribuait sa présence à Puttelange.

Frédéric avait été destiné dès son jeune âge au professorat du piano, et il avait, dans ce but, fait des études sérieuses et complètes au Conservatoire impérial de musique, où il avait obtenu successivement tous les premiers prix des cours qu'il suivait. Il avait été guidé dans le choix de cette profession par sa mère qui elle-même exerçait avec quelque distinction l'enseignement du piano avant d'être mariée. Lorsqu'elle mourut, M. Henrion le père, qui, en sa qualité de bureaucrate et d'homme positif, professait peu d'estime pour la vie artistique, employa tout son ascendant sur son fils pour le déterminer à quitter cette carrière chanceuse, et il fut secondé dans ses tentatives par deux circonstances éminemment heureuses.

Frédéric, malgré son jeune âge, avait déjà concouru pour le grand prix de composition musicale décerné par l'Institut. Sa cantate avait été fort appréciée par l'illustre aréopage; mais des raisons de convenances avaient nécessairement reculé le triomphe que le temps lui réservait. On voulait attendre que l'étude mûrît ce génie juvénile et audacieux avant de lui laisser prendre son essor. Frédéric, qui avait la conscience de son mérite, avait regardé ce jugement comme une injustice; loin de se conformer aux avis des juges, il était entré plus avant dans la voie que son imagination lui avait ouverte. L'année suivante il renchérit, dans sa nouvelle cantate, sur les défauts qu'on lui avait reprochés; et, quoique cette œuvre musicale donnât les plus brillantes espérances, on crut néanmoins l'honorer assez en lui accordant cette fois une mention accompagnée d'une admonition sévère. Frédéric, comme on l'a vu, avait l'esprit contemplatif; il était doux, réservé et communicatif; mais son imagination était vive, et les impressions qu'elle recevait ne s'effaçaient pas facilement; il ferma son piano, brisa sa plume et jura de renoncer à un avenir où il avait rêvé des couronnes, et qui ne lui apportait que d'amères déceptions. A cette époque de transition difficile, M. Henrion le père obtint, à point nommé, une place de percepteur pour son fils. Frédéric s'empressa de lever avec un douloureux plaisir la barrière qui le séparait des arts. Il partit honoré des regrets de ses maîtres et de ses émules eux mêmes, mais accompagné des bénédictions de son vieux père, qui ne se sentait pas de joie d'avoir arraché son fils à l'avenir précaire qui s'ouvrait pour lui.

M. Singerman, dans les rêves de son amour paternel, n'avait jamais osé se galonner un gendre d'un rang aussi élevé que celui d'un grand prix du Conservatoire impérial de musique. Dès que Frédéric eut formulé les premiers mots de sa demande en mariage, il attira le jeune virtuose dans ses bras, et le nomma son fils.

« Reçois de ma main celle que tu aimes, lui dit le vieux musicien d'une voix émue, c'est la première récompense de ton beau talent; elle vaut bien celle qui t'a été si mal à propos refusée. Reçois la, continua-t-il en donnant carrière à son exaltation d'artiste, comme un gage des succès qui t'attendent; car on ne peut tromper sa destinée; les rossignols chantent par instinct. Dieu ne veut pas qu'on mésuse de ses dons, et le plus beau de ceux qu'il peut faire à l'homme, c'est le génie. Retourne à Paris; deviens sous-chef, puisqu'on le veut; laisse brûler ta lampe sous le boisseau; l'heure n'en viendra pas moins où elle sera appelée à briller de l'éclat qui lui convient. »

Les prédictions du vieux musicien ne tardèrent pas à s'accomplir. Frédéric, après avoir épousé sa chère Pauline, revint à Paris, où il remplit son emploi en conscience. Mais son talent avait grandi dans le silence et la méditation; son génie coulait à pleins bords. Il fit un petit opéra qui eut un succès colossal, et qu'il signa du nom de sa mère. Ce fut sous ce même nom que le jeune musicien amateur enrichit la scène française de plusieurs chefs d'œuvre dont le succès populaire l'arracha enfin à son poste des finances, qu'il échangea, en 1815, contre une pension sur la cassette royale. M. Henrion sous ce pseudonyme dont la publicité ne nous appartient pas, est devenu l'une des gloires encore existantes de notre école, et se plaît à faire à sa Pauline, toujours aimée, l'hommage de ses triomphes dans une carrière que le dépit lui avait fait abandonner, et où l'amour l'a si heureusement ramené.

STÉPHEN DE LA MADELLINE.

(*L'Artiste.*)

La Pension des Capitaines à Commercy.

La petite ville de Commercy, en Lorraine, possédait naguère encore une véritable et gothique auberge qui, depuis le séjour du bon Stanislas de Pologne, avait pour enseigne *l'Epée-de-bois*. La renommée de sa cuisine, l'exquise propreté de ses chambres, et surtout la politesse avenante de ses propriétaires, l'avaient fait choisir de tout temps, par les officiers de la garnison, comme *cantine supérieure*, c'est-à-dire que ces messieurs, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de capitaine exclusivement, allaient prendre deux repas quotidiens à *l'Epée-de-bois*, moyennant 45 francs pour les lieutenans et les sous-lieutenans, et 60 francs pour les capitaines. Ils y faisaient, au dire du plus ancien de tous, des festins de Balthazar. Le gibier des Ardennes, les aloses de la Meuse, les viandes des prés Saint-Julien, la volaille des bonnes fermes des Vosges, les sucreries de Verdun, le tout arrosé du vin blanc d'Inor, dont les coteaux tapissent les bords de la Moselle, concouraient au splendide ordinaire de ces messieurs, pour lesquels, selon l'expression du bon La Fontaine, « les jours de jeune étaient encore des *jours de noces*. »

Or, dans l'année 1832, il y avait comme de coutume, à Commercy, un bataillon détaché du régiment de ligne en garnison à Lunéville, et, comme d'habitude traditionnelle, les huit capitaines étaient venus s'abattre à *l'Epée-de-Bois*. Le chef de bataillon Gontard, vieux militaire qui n'avait jamais voulu signer d'engagement illimité avec l'hymen, s'était, sous toutes réserves de la dignité du grade, décidé à venir s'asseoir à la même table que les capitaines. Ceux-ci n'avaient pas d'abord été très flattés de cette détermination de leur supérieur, car l'égalité dans le grain de l'épaulette est, entre officiers, le gage le plus sûr de la gaîté, des confidences et même des récriminations de tous; mais comme, tout bien considéré, le commandant était un fort brave homme, quoique un peu mâchoire, à en croire les sous-lieutenans sortis de Saint-Cyr, on se consola bien vite de l'embarrassante subordination qu'il imposait à table, même malgré lui.

C'était en hiver, et les soirées étaient longues. Cependant un repas succulent, arrosé d'excellent vin, flanqué de jolies servantes, terminé par le moka parfumé et de nombreuses libations de cognac et de kirschwasser, l'incontestable mérite de les abréger. Mais les Français ne sont pas des Allemands, et chez eux la nourriture matérielle n'exclut pas la manne intellectuelle; il faut que l'esprit ait aussi sa pitance d'alimens légers et plaisans. Il ne fallait pas, à Commercy, penser au spectacle, au bal, au concert; il n'y avait rien alors de tout cela dans cet arrondissement de la Meuse; trois ou quatre réunions, par mois, chez les principaux fonctionnaires, décorés orgueilleusement du titre de soirées, où même tous les officiers n'étaient point admis indistinctement, défrayaient les plaisirs de l'hiver. Que faire donc? car enfin il faut, à des militaires surtout, dépenser le temps qui suit le dîner. Le billard, pour des capitaines, n'est plus un jeu assez décent (tous ne fument pas) et le froid et la pluie rendaient la promenade impossible. Que faire donc?

—Messieurs, dit un des plus jeunes capitaines, un jour qu'une question de discipline, mise sur le tapis par le vieux commandant, avait été agitée, au dessert, plus long-temps que de coutume; messieurs, nous devrions raconter quelques-unes de nos aventures de garnison, quelques épisodes de nos campagnes.

— Vous seriez peut-être bien embarrassé de raconter les vôtres? interrompit d'un ton goguenard le chef de bataillon

— Peut-être, mon commandant, répliqua celui-ci en souriant; ce que j'aurais à raconter, moi, ne vaudrait pas sans doute vos souvenirs à vous; mais enfin la soirée serait remplie, et ceux d'entre nous qui n'auraient que peu de choses à dire profiteraient de l'expérience des anciens, de la vôtre surtout.

— Vous avez raison, St-Gaudens, répondit Gontard en tendant la main un jeune homme; excusez-moi, vous savez que je n'ai jamais l'intention d'offenser un camarade.

Le capitaine s'inclina en signe de persuasion, et, s'adressant à ses collègues :

— Eh bien! messieurs, reprit-il, que pensez-vous de mon projet?

— Je le trouve praticable, répondit le plus ancien des capitaines; la parole vous va, à vous autres jeunes gens qui avez reçu de l'éducation dans les écoles militaires; mais à moi, par exemple, qui ne suis qu'un vieil ours...

— Nous ne sommes pas ici à l'audience, reprit un autre; nous nous attachons beaucoup plus au fond qu'à la forme du sujet; je vote donc pour le projet du capitaine Saint-Gaudens: et vous, messieurs?

Tout le monde s'étant prononcé d'une manière unanime, après que le chef de bataillon eut donné sa voix, ce fut à qui ne parlerait pas le premier. Le sort en ayant décidé, il tomba sur le capitaine Nacquart, enfant de troupe, devenu capitaine à force de bonne conduite et d'aptitude. Avant d'arriver à ce grade, il avait passé par tous les emplois du métier, en commençant par celui de fifre; aussi avait-il conservé, de cette longue épreuve, une légère teinte d'orgueil qui semblait rappeler à ses jeunes camarades ce vers de Corneille :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Du reste, bon officier, excellent camarade, le capitaine Nacquart avait la douceur d'un vieux soldat et la sensibilité d'une jeune fille.

— Messieurs, dit-il, je ne sais plus qui d'entre vous parlait dernièrement de l'exécution du jeune Straaps, en 1809, et de l'époque où les alliés envahissaient la France sur tous les points.

— C'est moi, fit un des convives, et j'ai soutenu que cette sévérité de Napoléon avait été justifiée par les circonstances délicates dans lesquelles il se trouvait alors.

— Vous avez raison, répliqua Nacquart; mais moi j'ai été presque le témoin, dans un temps plus reculé, d'une exécution qu'aucune nécessité ne provoquait, et dont le souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire, tant elle fut inique et exécrable; je vais vous la raconter, si vous le voulez bien.

Chacun ayant témoigné au vieux capitaine le plaisir qu'il aurait à l'entendre, il prit aussitôt la parole en ces termes :

II.

C'était en 1792; comme je vous l'ai dit souvent, j'étais fifre dans un bataillon de volontaires qui faisait partie de la division que le général Charbonnier commandait à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le représentant Saint-Just était arrivé, depuis quelques jours, de Paris, à notre quartier-général, pour activer les opérations de la campagne et anéantir *la horde de brigands étrangers* qui n'avaient pas craint de déclarer la guerre à la république française *une et indivisible*.

— Pour le coup, citoyen représentant, dit le général Charbonnier à Saint-Just, un matin que nous étions sous les armes, voilà un kinzerlick qui nous arrive de la place et qui m'a bien l'air de venir nous inviter à une *noce* quelconque aux dépens de sa majesté impériale kinzerliquoise.

— Dis donc du tyran autrichien! interrompit d'un ton rude un jeune homme dont le maintien farouche contrastait avec l'expression naturellement douce d'un visage efféminé.

C'était Saint-Just, qui façonnait ainsi aux manières républicaines un vieux général, vieux soldat plein de bonhomie et de rondeur, que les événemens avaient soudainement porté des derniers rangs au commandement de l'armée de la Moselle.

— Citoyen général, ajouta l'arrogant proconsul, si tu ne peux parvenir à connaître la valeur de tes paroles, du moins devrais-tu savoir faire ton métier. C'est à coups de canon que la patrie t'ordonne de recevoir ses ennemis... fais donc tirer sur ce parlementaire.

Le général républicain parut un moment interdit.

— Comme *t'as* le pouvoir discrétionnaire, dit Charbonnier, soit; je m'en lave les mains.

Et, sans plus de souci, il allait commettre l'attentat qui lui était commandé, lorsque de violens murmures éclatèrent parmi les officiers témoins de cette scène. Sans s'émouvoir, Saint-Just rappelle aussitôt le faible Charbonnier, et, promenant de sinistres regards sur ceux qui osent improuver sa conduite :

— Indignes défenseurs de la nation! s'écrie-t-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que votre patriotisme m'est suspect. Puisque vous ne rougiriez pas de souiller le camp de la liberté par la présence d'un séïde du despotisme, qu'on m'amène l'Autrichien! Vous allez apprendre comment le représentant d'un peuple libre doit traiter avec l'envoyé d'un tyran.

Un officier supérieur allemand est alors introduit dans le camp, suivant les formalités d'usage. Il était chargé de traiter de la reddition de Charleroy. Cet événement était un coup de fortune pour l'armée française, que l'insensé représentant avait forcée de passer témérairement la Sambre. Au moment où le parlementaire présente au général en chef la missive qui contenait les propositions du gouverneur de la place, Saint-Just arrache brutalement la dépêche de ses mains, la foule aux pieds, et indiquant insolemment du geste le chemin de la ville :

— Esclave! dit-il à l'officier allemand, va dire à ton maître que ce ne sont pas des paperasses que je lui demande, mais la forteresse : il me la faut sur l'heure et sans condition.

En vain on répète à Saint-Just que les ressources sont insuffisantes pour pousser les opérations de siége avec vigueur; on lui expose que les soldats sont sans vivres et sans munitions; on s'efforce de lui démontrer que le salut de l'armée est entièrement compromis si elle est atteinte dans cette position critique par les forces supérieures de l'Autriche et de la Hollande, qui s'avancent à la fois contre elle; rien ne peut ramener à la raison l'opiniâtre représentant. Prodigue du sang des braves, ce lâche, qui n'avait jamais osé s'approcher des tranchées, ordonna, pour toute réponse, qu'une batterie de mortiers fût construite au même instant à la tête des travaux.

— Si elle n'est pas prête à incendier la ville demain dès la pointe du jour, ajouta-t-il, je jure de faire fusiller les commandans de l'artillerie et du génie.

Le caractère féroce de Saint-Just était trop connu pour qu'on ne s'efforçât pas de soustraire à sa fureur les officiers dont il venait de pronon-

(1) Extrait des deux nouveaux volumes que M. Emile Marco de Saint-Hilaire vient de faire paraître chez MM. Magen et Comon, quai des Augustins, 21, sous le titre de *l'Hôtel des Invalides*

cer l'arrêt. On s'empresse de réunir tous les moyens qui se trouvent à la disposition de l'armée pour satisfaire à la volonté absurde mais toute-puissante du représentant; on rassemble dans les parcs, on requiert dans les environs les pelles, les pioches et tout ce qui peut concourir à la construction de la batterie dans le délai fixé.

Notre capitaine, qu'une longue expérience avait rendu expert dans les diverses branches du service de l'artillerie, est choisi pour diriger les travaux. Cet officier était un ancien chevalier de Saint Louis, qu'un patriotisme ardent avait rappelé dans les camps malgré son grand âge. La confiance et le dévoûment sans bornes qu'il avait su inspirer à ses soldats le rendaient plus que tout autre capable d'accomplir la tâche difficile qui lui était imposée.

Les voitures sont aussitôt chargées des outils qu'on était parvenu à se procurer, et partent à la nuit tombante; mais, par une fatalité déplorable, elles s'écartent de la route, et, s'étant trop approchées des murs de la place, sont surprises par une reconnaissance ennemie. Notre capitaine attendait encore ce convoi au poste qui lui avait été assigné, lorsque Saint-Just, altéré de sang, devançant le jour, arrive pour savoir si ses ordres sont exécutés. On lui raconte les événemens de la nuit. Ni la noble contenance du vieil officier, ni la touchante anxiété des soldats ne peuvent désarmer sa rage. Repoussant les preuves si palpables de la plus complète innocente, il ordonne que notre capitaine soit fusillé à l'instant sur le terrain même où il l'accuse d'avoir conspiré contre la nation, et, dans son délire, condamne les canonniers à exécuter eux-mêmes leur chef qu'ils chérissent comme un père.

A cet ordre de cannibale, plus d'une carabine s'était abaissée vers Saint-Just; c'en était fait de ce tigre, si sa généreuse victime ne se fût interposée entre ses soldats et le proconsul, que l'aspect du danger avait fait passer subitement de l'audace à un terreur pusillanime. Mais à peine se voit-il en sûreté dans le camp, que notre capitaine reçoit l'ordre de paraître devant lui. On le conjure de se soustraire par la fuite au sort qui l'attend; il répond que c'est pour mourir sous les drapeaux qu'il doit employer le peu de jours qui lui restent encore à compter. Ses fidèles canonniers veulent le suivre; le loyal officier leur rappelle que les preuves de dévoûment qu'il leur a toujours demandées étaient leur soumission aux lois de la discipline.

Peu d'instans s'étaient écoulés depuis que notre capitaine s'était séparé de ses soldats, quand une fusillade se fit entendre... *Aux armes!* crient aussitôt les canonniers, qui se précipitent vers la tente du représentant; le corps sanglant de leur vieux capitaine, palpitant dans les dernières angoisses de la mort, en barre l'entrée; ils y pénètrent : elle est déserte... Saint-Just fut aperçu au loin dans la plaine, fuyant de toute la vitesse de son cheval.

Cependant la vengeance de ces braves n'aurait été que différée si le ciel, dans sa justice, n'eût voulu réserver une mort infâme à un être aussi criminel. Comme il était facile de le prévoir, l'armée de la Moselle, victime de l'incapacité militaire du représentant, fut contrainte de lever le siége devant les forces réunies des princes de Kaunitz et d'Orange; accablée par le nombre, elle perdit ses canons, abandonna un grand nombre de prisonniers, et se replia en désordre derrière la Sambre, où ses débris, réunis à l'armée que Jourdan conduisait à son secours, formèrent cette armée de Sambre-et-Meuse, devenue depuis si célèbre dans nos fastes militaires. C'est là que l'odieux Saint-Just osa reparaître. Il ne s'attendait pas à y rencontrer les anciens canonniers du brave capitaine qu'il avait fait mourir si injustement; mais eux ne l'avaient point oublié.

Un jour qu'il traversait un bois, entouré suivant sa coutume d'une nombreuse escorte, le cri de « Mort à l'assassin! » le glaça d'effroi, une grêle de balles, suivant de près la menace, joncha la terre d'innocentes victimes; mais le sanguinaire représentant sauva encore cette fois sa tête que réclamait l'échafaud.

— Ce fait est épouvantable! s'écria le capitaine Saint-Gaudens, dès que Nacquart eut achevé de parler.

— Ah! messieurs, répliqua le commandant Gontard, c'est ainsi qu'on procédait du temps de la république une et indivisible.

— Triste temps! fit Nacquart en grimaçant un sourire.

Que voulez vous? reprit Saint-Gaudens, il y a des gens qui veulent des émotions à tous prix; ce Saint-Just était sans doute du nombre. Les Anglais, par exemple, sont renommés pour leur humeur aventureuse, et l'on en a vu s'exposer, de gaîté de cœur, à des dangers imminens pour faire trêve à la monotonie de leur vie, pour retremper, dans des émotions saisissantes, leur humeur triste et mélancolique. Je ne sais si un tel remède est bon contre le spleen; je laisse aux gens plus instruits que moi à décider la question; mais toujours est-il que je ne partage pas la manie de ces coureurs d'aventures, qui journellement quittent l'Angleterre pour assister, comme acteurs, dans les gorges de l'Apennin ou sur les plages brûlantes de la Calabre, à des scènes de brigands. Il faut, avant tout, quand on est possédé de cette rage, avoir assez de fortune pour faire chaque jour l'abandon de sa bourse aux bandits qui, au dire de gens dignes de foi, ne sont cependant pas si diables qu'ils sont noirs.

— Quel drôle de galimathias nous fait-il là? s'écria un camarade qui avait écouté Saint-Gaudens plus attentivement que les autres; et où veut-il en venir avec sa morale?

Je veux dire... je veux dire..., répliqua le capitaine, auquel cette brusque interruption avait fait perdre le fil de ses idées et de son discours.

— Il veut nous raconter quelques unes de ses aventures, reprit un autre. Allons, avoue-le, ajouta le camarade, nous t'écouterons; mais au moins fais-nous grace de tes préambules.

— Ma foi, messieurs, reprit celui-ci un peu remis de son embarras, il m'en est advenu d'assez piquantes, quelquefois même d'assez terribles pour ne pas vous en souhaiter de semblables, et puisque vous voulez bien m'accorder la parole, je vais vous raconter une aventure encore présente à ma mémoire; d'abord elle est récente, et puis elle est si riche d'émotions que de ma vie je ne l'oublierai. C'était avant que je ne quittasse mon arme pour entrer dans la vôtre, et lorsque je n'étais encore que sous-officier en Afrique; écoutez-moi bien.

III.

Campé dans la plaine de Messerghien, continua Saint-Gaudens, point militaire éloigné d'Oran de quatre lieues environ, les spahis dont je faisais partie n'étaient pas encore bien installés dans cette position. Les escadrons de guerre étaient au camp tandis que l'état-major habitait la ville. Chaque jour de prêt, les maréchaux-des-logis-chefs de quatre escadrons détachés étaient obligés de se rendre à Oran, pour y recevoir la solde des mains du capitaine-trésorier, et de revenir ensuite pour payer la troupe.

Bien que nous fussions en pleine paix, et que les communications du camp à la ville fussent aussi sûres qu'on pouvait le désirer, le colonel avait donné l'ordre que les quatre maréchaux-des-logis-chefs partissent ensemble, pour éviter aux nombreux Arabes, que l'on rencontrait à tout moment sur les routes, la tentation de nous enlever la paie du régiment.

Cette mesure était sage, car, toujours escortés par nos ordonnances, nous n'avions aucun danger à courir; huit hommes bien armés et bien montés présentaient assurément une force suffisante pour tenir en respect les maraudeurs que le hasard pouvait amener sur nos pas; mais par une circonstance indépendante de ma volonté, il arriva qu'un jour de prêt, je ne pus partir avec mes camarades : l'arrivée à Oran d'un ancien condisciple, comme moi enrôlé volontairement sous les drapeaux et venu en Afrique pour fuir la monotonie de la vie de garnison, m'avait retenu en ville plus tard que de coutume.

Il y avait long-temps que nous ne nous étions vus. C'était pour moi un devoir de traiter cet ami, car on ne cause jamais si bien de son pays que le verre à la main. Je tenais à lui prouver que quoique dans un pays sauvage, on pouvait s'y procurer toutes les douceurs de la vie. J'avais commandé, en son honneur, un dîner chez le plus fameux traiteur d'Oran. Les vins n'avaient point été épargnés, le champagne surtout, aussi nos têtes s'étaient-elles un peu échauffées à force de nous porter de mutuelles santés en souvenir de la France. Quelque pénible que fût pour moi le moment de la séparation, j'avais cependant conservé assez de raison pour ne pas perdre de vue mon devoir; nous nous séparâmes en nous disant : « A bientôt! » Et sautant sur mon cheval, que mon spahis tenait en main, à la porte de l'hôtel, je partis au galop pour le camp de Messerghien, non sans faire crier après moi maints individus, que ma course précipitée dans la principale rue d'Oran, qui ne ressemble guère aux rues de la capitale, avait failli renverser. Jusqu'à ce que nous eussions atteint le blokaus du ravin, dernière limite de la place, je ne cessai de tourmenter mon pauvre cheval, qui, docile à l'éperon, semblait avoir des ailes. Il fallut nous arrêter au *qui vive!* de la sentinelle placée en vedette; mais bientôt nous reprîmes notre course en faisant des temps d'arrêt pour laisser souffler nos montures. Le grand air, la rapidité du voyage, m'avaient un peu calmé. Arrivé sur un mamelon qui domine la plaine du côté du Figuier, dans la direction du lac Seghba, je mis mon cheval au pas, et mon spahis, qui avait ma pipe appendue à l'arçon de sa selle, me la présenta toute chargée.

Ce soldat, qui me servait d'ordonnance depuis mon arrivée au corps, était bien l'être le plus bourru que je connusse, il m'était sincèrement attaché, mais plus intimement encore à mon cheval; aussi lui avais-je laissé prendre un ton de familiarité que ne comportait pas toujours la discipline militaire, mais qu'il n'avait au moins le bon esprit de n'employer qu'en dehors du service.

— Major, vous avez mis Maleck dans un bel état, dit-il, en caressant de la main l'encolure blanche d'écume de mon cheval, de pure race arabe. Il lui faudra ce soir un fameux coup d'étrille!... mais vous vous en moquez pas mal, vous!... c'est à moi la peine... Ne serai-je donc jamais brigadier pour cesser une bonne fois le maniement de la brosse et du bouchon de paille!

— Allons, grognon, fais-moi grâce de tes sermons et de tes souhaits : tu sais bien que cela ne me regarde pas!

Et pour couper court à cette conversation, dont le début me promettait une avalanche d'exclamations plus grondeuses les unes que les autres, je lui offris un morceau d'amadou allumé pour placer sur la pipe veuve de son tuyau qu'il portait en permanence à sa bouche. Ce geste fut compris : mon spahis alluma sa pipe, et, tout entier au bonheur d'aspirer la fumée rare de son brûle-gueule, il me laissa tranquille en me disant :

— Merci, major.

Nous marchions déjà depuis quelque temps de compagnie, fumant tous deux et ne disant mot, lorsqu'à quelques pas devant moi j'aperçus deux

Arabes groupés en cercle près du chemin. Leurs chevaux, débridés, étaient entravés non loin d'eux, mangeant quelques brins d'herbe semée ça et là, que le soleil n'avait point entièrement brûlée.

A leurs burnous blancs, à leurs thumacks (1) de maroquin jaune, je jugeai que ce devaient être des chefs. Je connaissais parfaitement tous les scheiks appartenant aux tribus alliées des Douairs et des Smelahs. Ceux-là me parurent étrangers, et je pensai avec raison que c'étaient des Beni-Amers, qui, au retour du marché, avaient fait une halte de quelques heures pour attendre leurs serviteurs qui sans doute venaient derrière nous, conduisant les bêtes de somme.

En passant près d'eux, je saisis quelques-unes des paroles qu'ils échangèrent à notre vue. La phrase qui parvint distincte à mon oreille me donna la mesure de leurs dispositions peu bienveillantes à l'égard des spahis en général. *Roumi ben mamiouk, empchi al krara.* Il me serait difficile de donner la traduction littérale de ces mots; vos oreilles, messieurs, auraient trop à en souffrir.

— Au trot! criai-je à mon spahis.

Ces gredins là, fiers de leur nombre, nous injuriaient gratuitement. Il me tardait de ne plus être à portée de leurs insolentes épithètes.

Gros (c'était le nom de mon spahis) me répondit par un juron énergique que l'on pourrait traduire ainsi :

— Ah! s'ils n'étaient pas cinq, comme je leur renfoncerais les paroles dans le ventre!

Puis nous repartîmes rapidement.

De à nous avions fait un quart de lieue, lorsque le bruit précipité du galop de plusieurs chevaux arriva jusqu'à nous. Je me retournai aussitôt, et je vis les Beni-Amers qui couraient sur nous, le fusil haut et le burnous relevé.

— Attention, Gros! nous allons avoir du nouveau, dis-je encore à mon soldat.

Arrêtant en même temps nos chevaux, nous les attendîmes de pied ferme, laissant la route libre, dans le cas où mes prévisions se fussent trouvées fausses.

Cette attitude en imposa sans doute aux Arabes, car, arrivés à notre hauteur, ils prirent le pas, comme s'ils eussent voulu faire route avec nous.

Je recommandai à mon spahis de rester en arrière pour surveiller leurs mouvemens; et comme, de mon côté, je pris la gauche du chemin, me laissant dépasser par deux d'entre eux d'une demi-encolure, de cette manière j'avais l'œil sur nos nouveaux compagnons de route, et l'avantage de la droite me restait. Bientôt la conversation s'engagea. Celui qui paraissait le chef, à en juger par la propreté de son costume et la richesse de ses armes, m'adressa le premier la parole, en langue franque, circonstance fort heureuse pour moi, car vous verrez tout à l'heure que, certain de n'être pas compris, il se réservait le moyen de communiquer avec les siens en arabe, et de comploter ainsi notre perte, sans que nous pussions deviner la manière dont ils s'y prendraient pour arriver à leurs fins.

La langue franque, en usage en Afrique, est un composé d'espagnol, d'italien et d'arabe que tout le monde, après quelque temps de séjour dans le pays, comprend aisément; c'est ce qui établit des relations faciles avec quiconque fréquente les marchés.

— Tu es Français? me demanda t-il.

— Oui.

— Et l'homme qui est avec toi?

— Turc de Stamboul.

Je donnai à dessein à mon soldat la qualité de Turc, parce que je connaissais la terreur que ces anciens maîtres de l'Algérie avaient su inspirer à tout ce qui est Arabe.

— Turc!... exclama le Beni-Amer.

Et se retournant vers Gros, dont la barbe noire et épaisse, l'œil vif et courroucé lui donnaient en ce moment quelque ressemblance avec la tête de Méduse, il lui demanda en arabe s'il était bien de Stamboul. Gros ne répondit rien; cela se conçoit, il ne savait pas un mot d'arabe. Ne recevant pas de réponse, mon interlocuteur continua à m'adresser de nouvelles questions :

— Quel est ton grade dans les spahis?

— Sous-officier.

— Tes armes sont belles, sont-elles à toi?

— Oui.

— Montre-moi ton sabre?

— Volontiers.

Et en même temps je lui présentai la pointe en tenant fortement la lame attachée à mon poignet par la dragonne. Evidemment il put voir que je n'étais pas assez simple pour me dessaisir d'une arme dont la longueur plus que raisonnable (c'était ce que nous appelons une demi-latte) et le tranchant effilé devaient produire un certain effet sur son esprit.

De son côté, Gros avait dégagé sa lame du fourreau, et sa carabine armée était prête à tout événement.

Mon interlocuteur resta muet quelques instans. Il m'examinait de la tête aux pieds. Ses regards se portaient surtout sur mon cheval, dont les formes saillantes, les jambes grêles et nerveuses, l'encolure fière et redressée semblaient lui donner des idées de convoitise. Je l'avouerai, ce voisinage de cinq Arabes, armés jusqu'aux dents, qui malgré moi me faisaient une escorte d'honneur comme à un général, me souriait peu. Complétement remis de l'exaltation factice que le champagne m'avait procurée, je jugeais les choses de sang-froid et j'étais forcé d'avouer *in petto* que les chances n'étaient pas pour nous. J'étais inquiet. Toutefois, je me contenais assez pour ne laisser paraître sur mon visage aucune trace d'émotion; car si les Arabes avaient pu saisir sur mes traits le moindre indice de crainte, c'en était fait de nous, adieu la paie de mes braves camarades qui devaient attendre mon arrivée avec anxiété. J'affectais donc un air tranquille; et pourtant si ces coquins-là eussent pu lire dans mon ame, ils auraient vu à n'en pas douter que j'étais loin d'être à mon aise.

Eloigné de tout secours, perdu au milieu d'un chemin dont les sinuosités ne me permettaient pas de voir à trente pas au-devant de moi, et n'ayant d'espoir qu'au hasard, j'avais un sujet de réflexion qui n'était rien moins que gai. Cependant cette incertitude était pour moi cent fois plus horrible que la réalité quelle qu'elle pût être : elle cessa bientôt.

Mes compagnons de route, comptant sur mon ignorance de la langue arabe, ne se gênèrent pas pour comploter en ma présence.

— Au détour du chemin, disait l'un de ces brigands, le même qui m'avait fait subir la torture de son interrogatoire, je pousserai un cri; alors trois de vous ferez votre affaire du Turc. Quant au Français *imbécile* (c'était moi qu'il qualifiait ainsi), aidé de Méhémet-Bekir, je saurai bien en venir à bout.

— Alerte, Gros! dis-je à mon spahis de l'air le plus tranquille que je pus: ces gredins-là veulent nous assassiner au détour du chemin, ne nous laissons pas prévenir. Quand tu entendras l'explosion de mon pistolet, fais feu, et que le ciel donne des ailes à nos chevaux; c'est le seul espoir de salut qui nous reste.

Puis, sans être aperçu, armant mon pistolet posé dans ma fonte droite, je fis faire avec la rapidité de l'éclair un écart à mon cheval, et, lui enfonçant les éperons dans le ventre, je lâchai contre mon ennemi la détente de son arme.

Surpris de cette attaque inattendue, les Beni-Amers durent hésiter un instant avant de nous poursuivre, car nous pûmes gagner une centaine de pas sur eux, avant qu'ils ne commençassent à faire feu à leur tour; leurs balles passèrent à côté en sifflant, tandis que nos chevaux, animés par l'explosion des coups de feu, semblaient dévorer l'espace.

Penché de tout mon corps sur l'encolure de Maleck, afin de donner moins de prise aux Arabes, je ne distinguais rien devant moi, lorsque Gros s'écria d'une voix de Stentor :

— Des jambes! des jambes! major! Si vous n'arrivez vite, nous sommes flambés.

Quelle ne fut pas ma joie et mon bonheur lorsque j'aperçus sur la crête de la colline que nous gravissions une patrouille de spahis dont les burnons rouges se dessinaient dans le lointain.

Attirés par le bruit de la fusillade, ils arrivaient vers nous au galop de charge, cachés à nos assaillans par un coude de la route où ceux-ci n'étaient pas encore parvenus.

Oh! alors, de poursuivis que nous étions, nous devînmes poursuivans, et tournant bride, nous commençâmes la chasse; mais les Beni-Amers ne tardèrent pas à s'apercevoir que la chance avait tourné; ils cessèrent bientôt de prendre l'offensive, et cette fois, plus désireux de nous fuir qu'ils ne l'avaient été de nous atteindre, ils abandonnèrent la route de Messerghien pour se jeter sur la gauche, dans la direction du lac Salé. En vain cherchâmes-nous à les atteindre, ils avaient sur nous trop d'avance. Nous nous bornâmes à leur envoyer quelques balles perdues, et, brisés par la fatigue de cette course au clocher, nous reprîmes ensemble le chemin du camp.

Je me gardai bien, à mon arrivée, de raconter mon aventure, car le commandant, tout en compatissant aux dangers que je venais de courir, m'aurait bien certainement envoyé à la salle de police, pour avoir enfreint les ordres du colonel, relatifs au départ des détachemens venant d'Oran. Mes sauveurs furent largement gratifiés, par moi, de petits verres d'eau-de-vie et de tasses de café; et, encore tout ému de l'événement, je me livrai aux opérations de la solde, tandis que Gros, toujours bourru et grondeur, allait à l'écurie faire donner à nos chevaux une double ration d'orge et s'apprêtait à les bouchonner avec cette sollicitude qu'une mère a pour ses enfans.

Ici Saint-Gaudens ayant achevé de parler, tout le monde quitta la table en devisant chacun à sa manière sur le danger qu'il y avait, pour un sous-officier, à ne pas exécuter, à la lettre, les ordres qu'il recevait de ses chefs. Le lendemain, dès que les commensaux habituels de *l'Epée-de-bois* furent arrivés au dessert, le capitaine Williot leur ayant promis dès la veille une histoire fantastique, ne se fit pas prier; et après avoir avalé deux petits verres de kirchwaser en forme d'introduction, il prit aussitôt la parole et il s'exprima ainsi :

IV.

Messieurs, dit-il, un soir de l'été de 1831, époque à laquelle, comme vous savez, j'avais obtenu un congé de semestre pour venir à Paris visiter ma famille, je me promenais dans le bois de Vincennes non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme

(1) Espèces de doubles bottes que les Arabes qui sont riches portent lorsqu'ils sont à cheval.

d'une taille élevée, qui s'étayait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à demi-ruinées qui servent de parure au donjon. J'examinai attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus : c'était un de mes anciens camarades du lycée Impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dis mon nom : il se le rappela parfaitement, mais sans reconnaître mes traits; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance une fois terminée, nous nous rappelâmes mutuellement ces souvenirs de collége qui ne s'effacent jamais de la mémoire.

— Et Saint-Laurent? lui demandai je, celui de nos camarades avec lequel vous étiez si intimement lié, qu'on ne vous appelait que les *inséparables*, qu'est-il devenu?

— Il a été bien heureux! il est mort pendant la campagne de 1814; mais mort général, tandis que moi...

— Lui, général! m'écriai-je avec surprise; n'avait-il pas quitté le lycée avec vous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr?

— C'est vrai! et tous deux nous en sommes sortis, en 1809, lieutenans d'artillerie, et de la même promotion; mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez : messieurs les Espagnols ne m'ont pas laissé de quoi me faire ajuster une jambe de bois : j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable, qu'il dut un avancement rapide. Je veux vous la raconter un de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement, si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevez encore là-bas à l'extrémité de la place du Château. Depuis huit ans, je m'y suis retiré tout à fait.

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le cigarre, mon ancien camarade de collége satisfit ma curiosité en ces termes :

— Puisque vous saviez, me dit-il, qu'en 1807 Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée Impérial, que dirigeait alors cet excellent M. Champagne, notre proviseur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'Ecole Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officiers, ce qui était le pire de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, bien que le saint-simonisme ne fût pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint Laurent et moi, n'ayant pas été admis l'école, après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr où notre admission eut lieu d'emblée : nous y restâmes deux ans.

Nous comptions déjà parmi les vétérans de la section d'artillerie, et cependant nous n'entendions pas encore parler de *tirer nos guêtres*, (1) lorsque l'empereur mit secrètement à la disposition du général Balavenne, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir, parmi ses élèves, ceux des *sujets* de l'école dignes de recevoir l'épaulette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie; les deux cent vingt cinq autres allaient être incorporés dans l'infanterie de bataille. Notre équipement devait être livré six jours après, et le septième nous devions quitter l'école. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parens et leur faire des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'école, les intentions de l'empereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous fit ranger en bataille dans la cour; nos tambours battirent un ban, nous présentâmes les armes, le général Belavenne arriva en grand uniforme et fit lui même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de vive l'empereur! accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires, avec son brevet, son livret, sa feuille de route et l'embrassa. Cette promotion dura plus de deux heures : nos tambours durent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un ban pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et de nos poignées de mains, nous donna ce qu'il appelait la volée, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles :

— Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement.

Dans cette ville nous nous séparâmes, pour aller, par section, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'empereur et de nos maîtresses futures; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées que des deux cent cinquante officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas dix; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattans.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parens habitant la Basse-Bretagne j'accepta son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant, ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres; nous voulions, comme on disait alors, jouer de notre reste et délustrer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas! tout le monde nous regardait : les jeunes gens enviaient notre sort, les mères seules nous plaignaient.

La famille Saint-Laurent ayant projeté le dimanche d'aller à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin qui était alors fort à la mode : je restai avec Saint-Laurent. Il donnait le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble; je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce; ce soir-là surtout elle semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés d'un chapeau de paille sous lequel brillaient deux yeux dont l'éclat exprimait le bonheur : une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel *il signor Mirobolando*, physicien et astrologue patenté de Tivoli, avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus :

— Oh! je t'en prie, fais moi dire ma bonne aventure!

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir? répondit Arthur.

— Bon! en sait-il quelque chose? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer, que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée?

A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaîté :

— Oh! je suis sûre que non! tu reviendras colonel, général, peut-être, qui sait! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerai toute la vie, moi!

Nous nous approchâmes du nécromancien; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour; enfin le long tuyau acoustique fut placé à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando lui débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une joie folle éclata chez elle, et, enchantée des confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin qui commençait à s'impatienter, et nous nous éloignâmes de la foule.

— Eh bien! que t'a dit ce Rotomago? lui demanda Arthur.

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entends me semble charmante; je vais me rapprocher pour mieux l'écouter; je vous retrouverai tout à l'heure.

— Non pas! nous allons y aller ensemble. Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret.

Et se penchant vers sa cousine, il ajouta :

— N'est ce pas que personne ici n'est de trop?

La jeune personne répondit avec une petite moue charmante :

— Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne te flatte pas trop? reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après?

— Après, il m'a dit... Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité... Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

— Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela.

Ici il y eut une pression de mains; la jeune fille répondit avec un gros soupir.

— Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

— M. Mirobolando s'est trompé de six; n'importe!

— Que tu deviendrais général; qu'un de mes parens serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

— Avant ou après sa mort? demanda Arthur d'un ton goguenard.

Et se retournant de mon côté en souriant, il ajouta : le boulet sera pour moi et la décoration pour toi; l'astrologue aura confondu tout cela dans sa barbe. Continue, dit-il à sa cousine.

— Il m'a dit aussi que quelqu'un de ma connaissance ferait un grand voyage.

— Parbleu! je le crois bien, nous allons en Bavière.

— Et que je ferais un mariage superbe.

— J'en accepte l'augure. Va toujours.

— Il m'a dit encore que la personne que j'aimais, toi par conséquent, aurait un entretien particulier avec un grand monarque de la terre, relativement à une princesse étrangère, et qu'il mourrait ensuite en [illegible] honneurs et de richesses, sans enfans.

— Décidément M. Mirobolando n'est qu'un imbécile et un mauvais plaisant! Ensuite.

— Ensuite il m'a dit toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas bien : que j'aurais des diamans, des cachemires, et une [illegible]! j'oubliais, dit Eulalie en changeant d'inflexion de voix, que je serais veuve avant l'âge, que je serais duchesse, [illegible] auxquelles on ne peut croire. Quel bonheur cependant si tout cela pouvait se réaliser un jour!

— Même le veuvage! s'écria Arthur d'un ton comique. Eh bien! merci de la prédiction! Celle-ci est un peu trop forte. Toi, duchesse! mais

(1) C'est-à-dire sortir de l'école. Les élèves de Saint-Cyr employaient cette locution.

c'est voler effrontément l'argent du public! Je deviendrai donc duc, moi!

— Ne te fâche pas : le magicien n'a pas parlé de toi.

— Tu as raison; mais alors je te demande d'avance ta protection.

— Et moi de même, mademoiselle, dis-je en m'inclinant.

Deux jours après cette promenade, Saint-Laurent et moi nous prenions la malle-poste pour aller à Munich, où était le dépôt de notre régiment. Nous y arrivâmes un mois avant que le traité de paix entre la France et l'Autriche fût signé. Nous étions à la fin de 1809, année de prodiges pour la grande-armée qui avait illustré à jamais les plaines de Wagram; rien n'avait manqué à sa gloire. Elle se reposait de ses fatigues dans les environs de Vienne où Napoléon l'avait concentrée. Notre division était venue prendre ses cantonnemens dans les villages qui avoisinaient Neuwsiedell, à peu de distance d'un antique château bâti sur une éminence, à une quinzaine de lieues tout au plus de Schœnbrun, où l'empereur avait établi son quartier-général. Ce vieux manoir, quoique dans la position la plus pittoresque, avait été abandonné depuis la mort de Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette et oncle de l'empereur d'Autriche. Il était devenu même un lieu d'effroi pour les habitans des environs qui racontaient mystérieusement que, la nuit, l'ombre de Joseph II enveloppée dans son linceul en parcourait les longues galeries désertes, une torche à la main. Dix, vingt, cent personnes l'avaient vue; elles avaient parfaitement reconnu l'ancien monarque.

La plupart des officiers de notre régiment logeaient et prenaient leurs repas chez un nommé Spielmann, brave homme d'un caractère fort superstitieux. Un jour que nous attendions le dîner, notre hôte, pour nous faire patienter, ayant amené la conversation sur le château de Neuwsiedell, nous raconta quelques-unes des apparitions merveilleuses dont il avait été le théâtre, avec un ton de bonhomie tel qu'il produisit un grand effet sur l'esprit de Saint-Laurent, naturellement porté au mysticisme. Il avait gardé le silence pendant ce récit que nous avions fréquemment interrompu, moi surtout, par des exclamations ironiques et de bruyans éclats de rires. Saint-Laurent seul avait écouté attentivement Spielmann, et lorsqu'il eut achevé de parler :

— Eh bien! lui dit-il, le regard animé, si vous voulez m'indiquer le chemin du château, je me fais fort d'y passer une nuit, et de prouver aux habitans de ce pays que feu S. M. Joseph II ne revient que dans leur imagination. Je ferai plus : si, comme je le suppose, le spectre n'est qu'un adroit coquin en chair et en os, qui ne cherche qu'à exploiter à son profit la crédulité des honnêtes gens, je m'engage à lui couper les deux oreilles, et à vous les apporter comme preuve de ce que j'avance.

— Oh! mon officier, répliqua vivement Spielmann, renoncez à ce projet, car il pourrait vous en arriver malheur. Heideloff, jeune et brave soldat, a voulu tenter de voir seulement le revenant... Hélas! il ne l'a que trop bien vu, le pauvre garçon! Il en a perdu la raison; aujourd'hui, il est fou à lier.

— Bast! fit Arthur, j'ai la tête bonne, moi! et mon parti est pris. Demain soir, sans remise, j'irai faire connaissance avec l'oncle illustre de l'empereur d'Autriche.

Nous défiâmes notre camarade d'exécuter ce projet; il se contenta de nous répondre d'un ton résolu : Seulement attendez vingt-quatres heures encore.

Le lendemain, après notre dîner, Saint-Laurent fit tous ses préparatifs; il prit son épée avec une paire de pistolets, se munit de bougies, d'une bouteille de rhum, de tout ce qu'il fallait pour faire un punch, et nous pria de l'accompagner jusqu'à la porte du château; ce que nous fîmes en passant à travers les ronces et les broussailles qui obstruaient le chemin depuis le milieu de la côte, car l'avenue qui aboutissait à l'entrée du manoir avait cessé depuis long-temps d'être fréquentée. Le jour baissait lorsque nous parvînmes à la grande porte. Saint-Laurent battit le briquet, alluma une torche, et nous souhaita le bonsoir. Il entra d'un pas hardi sous la voûte qui conduisait à la cour d'honneur, et bientôt nous le perdîmes de vue.

Il était nuit close. Nous regagnâmes notre gîte sans crainte pour notre camarade : nous connaissions sa bravoure et sa présence d'esprit. Parvenus à mi-côte, nous tournâmes la tête et nous vîmes distinctement la lueur de la torche briller à travers les vitraux brisés du premier étage du château, et puis la lumière disparut à nos yeux. Mais arrivés à notre logement, nous trouvâmes Mme Spielmann livrée au plus grand désespoir. L'intérêt qu'elle portait à Saint-Laurent n'avait échappé à aucun de nous. J'avais été un des premiers à en plaisanter, non que je fusse jaloux des prévenances et des petits soins de notre hôtesse pour mon ami; mais lorsque je l'entendis me reprocher amèrement ce qu'elle appelait mon ingratitude à son égard, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de m'accuser d'imprudence pour l'avoir ainsi poussé à tenter cette fatale entreprise. Je me retirai en laissant à M. Spielmann le soin de calmer et de consoler sa femme.

A peine fit-il jour, que je pressai deux de nos camarades de venir avec moi à la recherche de Saint-Laurent. Mme Spielmann était déjà sur pied. Elle joignit ses instances aux miennes.

— Allons-y en masse! s'écria l'un de nous.

— Emmenons Spielmann, dit un autre; il nous guidera.

Mais celui-ci s'en défendit opiniâtrément; toutefois, dans la crainte de nous voir abandonner notre généreuse résolution, il alla chercher à la cave quelques bouteilles de vin du Rhin que nous commencions à vider à la santé de Saint-Laurent, lorsque tout à coup, du seuil de la porte, nous l'aperçûmes qui revenait tranquillement. Mme Spielmann, ne pouvant maîtriser sa joie, nous entraîna au-devant de lui.

Le visage de Saint-Laurent, quoique calme, était d'une affreuse pâleur; il avait les cheveux et les vêtemens en désordre. Nous l'accablâmes de questions; mais s'étant assis devant la cheminée de notre hôte, la tête appuyée dans les deux mains, il ne répondit d'abord à personne.

— Enfin as-tu vu Joseph II? lui demandai-je avec plus d'insistance.

— Oui, me répondit-il froidement sans changer de posture, je l'ai vu et il m'a parlé.

Puis il retomba dans sa rêverie. Cet aveu de Saint-Laurent, fait du ton d'un homme qui reviendrait de l'autre monde, provoqua un éclat de rire général. Quant à lui, après avoir levé lentement la tête, il se contenta de nous regarder d'un air de dédain qui provoqua de nouveaux quolibets de notre part. Le père Spielmann y mit un terme en nous servant un excellent déjeuner. Enfin, au dessert, Saint-Laurent, pressé de nouvelles questions, se décida à nous répondre autrement que par des regards équivoques, et nous dit avec l'accent d'une profonde conviction :

— Libre à vous, messieurs, de me traiter de visionnaire, puisque cela vous amuse. Hier, je faisais avec vous l'esprit fort; mais aujourd'hui il ne m'est plus permis de partager votre incrédulité. Je vous demande au moins quelque indulgence, puisque vous exigez que je vous fasse le récit de ce que j'ai vu et entendu.

Ici chacun comprima son envie de rire. Saint-Laurent, à qui cette condescendance n'échappa pas, parut nous en savoir gré et poursuivit ainsi :

— Lorsque j'eus traversé la sombre voûte d'entrée où vous m'aviez laissé, je me trouvai dans une cour d'une vaste étendue, entièrement couverte de broussailles et de hautes herbes qui avaient pris racine entre les interstices des pierres et des pavés. Le bruit de mes pas, la lueur de la torche que je tenais élevée au-dessus de ma tête, épouvantèrent les oiseaux de nuit qui habitaient les créneaux du manoir. Les cris les plus étrangers partirent à la fois de tous les côtés, et vinrent frapper mon oreille comme une harmonie diabolique. Je me dirigeai vers une porte placée au centre du bâtiment principal. Aux premiers efforts que je fis pour l'ouvrir, elle céda en sifflant sur ses gonds; aussitôt la longue et solitaire galerie qui s'offrit à ma vue retentit d'un bruit sourd et solennel : le silence le plus complet lui succéda immédiatement. Je monte les degrés du grand escalier situé à l'extrémité de cette galerie. Arrivé au premier étage, je parcours une suite d'appartemens qui me paraissent n'avoir pas été habités depuis un demi-siècle; enfin, parvenu dans une chambre à cheminée dont la tapisserie tombait en lambeaux, mais dont les portes me parurent encore solides, je me décidai à y passer la nuit.

Je dépose sur une table mes armes et mes provisions, j'allume des bougies et je commence à examiner minutieusement mon nouvel appartement. Une douzaine de fauteuils vermoulus, quelques meubles délabrés composent tout le mobilier. Je vais ramasser dans les pièces qui avoisinent ma salle de réception des fragmens de lambris tombés de vétusté. Je les amoncelle dans la cheminée, où bientôt une flamme pétillante s'élève. A l'aide des meubles je barricade la porte par laquelle je suis entré, et, tout en fumant un cigare, je prépare mon punch. Le rhum était excellent... Enfoncé dans un fauteuil que j'avais traîné devant le feu, j'attends paisiblement minuit, heure à laquelle, comme vous savez, les revenans donnent la préférence pour nous rendre visite.

La nuit était calme. Le silence mystérieux qui régnait autour de moi n'était interrompu que par le frémissement des vitraux, que le vent du nord venait heurter. Déjà ma montre avait marqué minuit et demie; je commençais, malgré moi, à me laisser aller au sommeil, tout en réfléchissant à la crédulité générale des hommes, et à leur penchant pour les choses surnaturelles. Mes yeux se couvraient d'un léger nuage, mes bougies ne jetaient plus dans l'appartement qu'une lueur douteuse, à cause de la fumée de tabac qui s'y était répandue; enfin j'allais m'endormir tout à fait lorsqu'un bruit lointain de pas mesurés arrive distinctement à mon oreille. Ce bruit augmente... J'écoute, respirant à peine. Les pas semblent se diriger de mon côté; je saute sur mes pistolets, que j'arme... Tout à coup la porte principale, vigoureusement ébranlée, cède et tombe avec fracas en faisant rouler devant elle, comme une avalanche, les meubles qui m'avaient servi à la barricader.

A ces mots de Saint-Laurent, Mme Spielmann, qui s'était placée à côté de lui, sans doute pour mieux l'entendre, se rapprocha encore davantage, comme entraînée par un sentiment de peur. Son mari, au contraire, assis en face d'elle, fit un soubresaut en arrière. Tous, le cou tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur notre ami, nous avions écouté ce récit avec une anxiété qui avait succédé à notre envie de rire.

— Eh bien! continue donc, lui dit l'un de nous; tu t'arrêtes justement au plus intéressant!

— Est-ce que l'apparition du spectre aurait été retardée par indisposition d'acteur?

— Non, répondit Saint-Laurent après un silence, et il reprit : « Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave, puis s'arrête à quelque distance de moi. Ce fut alors que, revenu de ma première surprise, je pus l'examiner à mon aise : un linceul blanc à larges plis le couvrait de la tête aux pieds; d'une main il tenait une sorte de bougie phosphorique qui reflétait sur sa personne une teinte blafarde; par intervalles il appuyait l'autre main sur le côté gauche de sa poitrine, comme s'il y eût ressenti une vive douleur,

Son visage, quoique décharné, gardait encore des traces de beauté et de noblesse. Ses grands yeux noirs offraient un mélange de colère et de bonté; enfin, l'ensemble de ses traits avait un caractère de ressemblance avec les portraits des princes de la maison d'Autriche que vous avez tous été à même de voir.

— Vous êtes officier français! s'écria le fantôme d'une voix qui n'avait rien de terrestre; auriez-vous peur d'un faible vieillard?

Et en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur les pistolets que j'avais encore dans les mains.

— Je l'avouerai, lui répondis-je, à la façon un peu brusque dont vous vous êtes introduit ici, à votre aspect inattendu, je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de terreur.

Alors, soit par déférence, soit par générosité, soit enfin par un sentiment que je ne saurais expliquer, je déposai mes armes sur le manteau de la cheminée : je n'avais plus aucune crainte. Le spectre parut touché de cette marque de confiance.

— Je suis Joseph II, empereur d'Allemagne, poursuivit-il, et je sais qui vous êtes : je sais pourquoi vous êtes venu dans ce château, dont j'ai tant aimé le séjour pendant ma vie. Le but de cette visite est louable !.... Eh bien! jeune homme, pour vous en récompenser, je veux que cette rencontre vous soit utile, qu'elle serve à votre fortune et qu'elle contribue à la gloire de votre empereur que j'admire; je veux enfin qu'elle puisse assurer bientôt la paix de l'Europe. Ecoutez-moi.....

Ici Saint-Laurent se tut de nouveau, comme fâché de nous en avoir dit autant, et parut réfléchir profondément.

— Va donc! lui dis-je; nous aussi nous écoutons.

— Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

— Pourquoi? lui demandai-je.

— Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques, qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

— Et à qui donc? nous écriâmes-nous!

— A l'empereur, messieurs!

A ce nom magique, au ton d'inspiration avec lequel Saint-Laurent l'avait prononcé, continua mon ancien camarade de collége, nous nous regardâmes en silence. Les uns souriaient d'un air d'incrédulité, les autres hochaient la tête en signe de conviction naissante; madame Spielmann se pinçait les lèvres de dépit de ne pas en apprendre davantage, et son mari semblait enchanté de la réserve de son hôte, comme s'il avait pu craindre qu'une indiscrétion vînt le compromettre aux yeux des autorités françaises qui régissaient alors la contrée. Quant à moi, ne sachant trop que penser de tout cela, je dis à Arthur, en m'efforçant de sourire :

— Soit! nous ne te demanderons plus à connaître le secret que feu S. M. autrichienne t'a communiqué, puisque tu ne peux le confier qu'à l'empereur, qui ne badine pas en matière de secret; mais nous diras-tu du moins comment s'est terminée cette étrange entrevue? le spectre ne t'aurait-il pas aussi chargé de quelque commission pour nous autres?

— Je vous dirai pour terminer, répondit Saint-Laurent, que le spectre ayant cessé de parler, me fit, en signe d'adieu, une légère inclination de tête, se dirigea vers une petite porte qui avait échappé à mes recherches et disparut.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, au plaisir de vous revoir, dit un de nos camarades en s'inclinant d'une façon burlesque.

— Le bruit de ses pas qui se perdait dans l'éloignement, poursuivit Arthur, retentit quelque temps à mon oreille; puis je n'entendis plus rien. Je m'enveloppai dans mon manteau et je dormis paisiblement jusqu'à l'aube. Vous savez le reste.

Cette aventure singulière s'ébruita bientôt dans l'armée, où elle provoqua contre Saint-Laurent une foule de plaisanteries. Le général Sorbier s'indigna même qu'un officier aussi distingué que l'était notre camarade accréditât si long-temps une fable absurde; il le fit appeler pour le tancer de ce qu'il appelait une honteuse mystification; mais Saint-Laurent soutint son dire avec autant de fermeté que de convenance. Sorbier conta tout à Berthier. Ce dernier invita Saint-Laurent à déjeuner et le questionna vivement; mais le jeune officier se montra inébranlable.

Or, à quelques jours de là, Berthier raconta lui-même à l'empereur la visite que Saint-Laurent avait faite au château de Neuwsiedell, ainsi que l'entretien qu'il prétendait avoir eu avec Joseph II, mort depuis près de vingt ans. L'empereur qui, sans y croire, aime beaucoup le merveilleux, se plaît au récit de Berthier. Le lendemain, un officier d'ordonnance arrive dans notre cantonnement, porteur d'un ordre qui enjoint au lieutenant d'artillerie Saint-Laurent de se rendre à Schœnbrunn. On l'introduit dans le cabinet impérial.

— Ah! ah! monsieur, lui dit Napoléon, c'est donc vous qui n'avez pas craint de nouer les relations avec les revenans? Vous avez vu l'empereur Joseph II, m'a-t-on dit? et vous lui avez parlé? ajouta-t-il en appuyant sur ces derniers mots. — Oui, sire.

— Vous êtes bien heureux! réplique Napoléon en faisant un effort pour garder son sérieux. Et ce n'est qu'à moi, avez-vous dit, que vous pouvez confier le secret important qu'il vous a dévoilé?

— Oui, sire, à votre majesté seule.

— En ce cas, je vous écoute.

— Pardon, sire, dit respectueusement Arthur, en jetant les yeux autour de lui, j'ai l'honneur de répéter à votre majesté que c'est à elle seule... — C'est juste, je n'y songeais plus.

Et sur un signe de l'empereur, toutes les personnes présentes sortirent du cabinet. Saint-Laurent lui raconta d'abord la scène nocturne du château; et Napoléon, prenant ce visage sévère qui faisait trembler les plus hardis, regarda fixement Arthur en lui disant d'un ton bref :

— A propos, monsieur, je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire croire à des contes de bonne femme?

— Sire, je jure sur l'honneur de mon épaulette que je ne dirai à votre majesté que l'exacte vérité : ma raison s'y perd, je l'avoue; mais ce que je vais vous apprendre, sire, s'est passé à mes yeux; je l'ai entendu parfaitement éveillé.

— Vous servez un grand homme. Devant lui s'ouvre un immense avenir de gloire! Si l'ambition ne le porte pas à de folles entreprises, il peut surpasser, comme législateur, les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, comme il les surpasse déjà par les armes.

En écoutant ces paroles, Napoléon avait fait un mouvement; ses sourcils s'étaient rapprochés, ses yeux lançaient des éclairs.

— Pardon, sire, se hâta d'ajouter mon ami, ce sont les expressions textuelles dont s'est servi Joseph II à l'égard de votre majesté. Et.... sire... ce n'est pas tout.

— Continuez, monsieur; il me semble que je ne vous ai pas interrompu.

— Un enfant, exalté par un faux patriotisme, essaiera d'attenter à la vie de Napoléon; mais la Providence veille sur lui.

Ici l'empereur haussa les épaules en disant à voix basse :

— Cela ne me regarde pas : c'est l'affaire du ministre de la police; qu'il s'arrange.

— Bientôt une fille des Césars recevra de ses mains la couronne impériale de France. Un fils viendra perpétuer sa dynastie.

— Ah! ah! interrompit l'empereur en se frottant les mains, le revenant a dit cela? — Oui, sire.

— Au fait, il doit en savoir plus long que moi : il est de la famille. Continuez.

— Mais qu'après ce grand événement il dépose le glaive, qu'il laisse l'Allemagne en paix, qu'il consolide sa puissance, et qu'il continue à faire le bonheur de ses sujets... autrement...

Saint-Laurent s'arrêta; l'empereur reprit avec vivacité :

— Autrement?... pourquoi ne continuez-vous pas?

— Sire, je n'ose, répondit mon ami.

— Et moi, monsieur, je veux tout savoir! je veux voir jusqu'où a été poussée cette mascarade. Ne craignez pas de me déplaire; parlez! je vous l'ordonne.

— Autrement, continua Arthur d'une voix émue, que votre empereur tremble de mourir encore plus malheureux que l'infortuné Charles XII.

— Diable! s'écria Napoléon d'un ton moqueur, votre revenant ne me prédit pas un avenir couleur de rose. Est-ce tout? — Oui, sire, tout.

— Eh bien! reprit-il en se frottant les mains, c'est ce que nous verrons. Quant à vous, monsieur, je vous défends de parler de cela à personne. Je saurai si vous êtes discret. Je ne veux pas non plus que vous retourniez au château de Neuwsiedell. Je ne vous oublierai pas dans l'occasion.

De retour chez notre hôte, Saint-Laurent ne nous dit pas un mot de son entrevue avec l'empereur, et ce ne fut que bien long-temps après que les détails de cet entretien furent connus. Le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche au commencement de l'année suivante donna lieu à de nombreuses promotions. Saint-Laurent passa en qualité de capitaine dans l'état-major. Dès lors nous nous perdîmes de vue. J'appris par la suite, qu'à l'époque de la naissance du roi de Rome, il avait été décoré; qu'au commencement de la campagne de Russie, Napoléon l'avait appelé auprès de sa personne comme officier d'ordonnance; et qu'en ouvrant celle de 1813, il avait été colonel, officier de la Légion d'Honneur, et enfin, après Leipsick, général de brigade, baron...

— Un moment! dis-je ici à mon ancien camarade en l'interrompant; je sais qu'on avançait vite en ce temps-là; mais dans tout ce que vous venez de me raconter, il me semble que rien n'a encore en le moindre rapport avec les prédictions du magicien de Tivoli.

— Un peu de patience, m'y voici! Dans le court intervalle de la campagne de Moskow à celle de Saxe, Saint-Laurent obtint un congé d'un mois pour venir à Paris épouser Mlle Eulalie, que Napoléon dota après avoir signé au contrat. Pendant ce temps mon régiment avait été dirigé sur l'Espagne et incorporé dans une des divisions du général Suchet. J'étais au siége de Tarragone. Suchet trouva son bâton de maréchal sur les remparts de cette place, et moi je perdis ma jambe dans la tranchée. Je fus amputé, décoré et réformé.

Je revins en Bretagne, dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon entrée au lycée impérial; et pendant long-temps je n'entendis plus parler de Saint-Laurent.

Napoléon était revenu de l'île d'Elbe. J'accourus à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi que j'avais long-temps sollicité, et qui avait été donné au commencement de la restauration à un vicomte; cet emploi était devenu vacant par l'abandon volontaire qu'en avait fait le titulaire, qui n'était autre que le vieil émigré de l'armée de Condé, mon très honoré correspondant à l'époque où j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr.

Un matin, ayant mis mon placet dans la poche de mon ancien uniforme, je m'acheminais lentement sur ma jambe vers l'hôtel du ministre de

l'intérieur, lorsque je fus accosté dans la rue du Bac par un homme que j'avais connu en Espagne. Nous nous étions perdus de vue depuis ma sortie du service. Il m'apprit qu'il était entré dans la maison civile de l'empereur, je lui fis part de mes espérances.

— Avez-vous quelques bonnes recommandations? me dit-il.

— Je n'en ai d'autres que mes services, mes blessures et mon dévoûment bien connu à l'empereur. N'est-ce pas assez?

— Non. Votre demande dormira long-temps, comme beaucoup d'autres, dans les cartons. Voici un meilleur moyen : ce soir il y a spectacle au palais : j'ai justement un billet d'entrée dont je puis disposer; venez. Il est impossible que dans le nombre des officiers-généraux avec lesquels vous vous trouverez, vous ne rencontriez pas un ancien frère d'armes. Donnez-lui votre pétition. S'il veut la remettre lui-même à l'empereur, je réponds du succès. Depuis son retour, S. M. n'a encore rien refusé. Quant à vous, ajouta mon nouveau protecteur, en jetant sur ma jambe un œil de compassion, vous réussirez, je vous le certifie.

— Ah! si mon ami Saint-Laurent n'était pas mort! m'écriai-je.

— Qu'est-ce que ce Saint-Laurent? n'était-ce pas un ancien officier d'ordonnance de l'empereur? — Oui.

— Celui là a eu du crédit, c'est vrai; mais d'autres lui ont succédé qui n'en ont pas moins que lui. Venez ce soir.

— Dans quel costume?

— Parbleu! comme vous voilà, en uniforme, avec votre décoration et vos béquilles. C'est une tenue qui sera enviée par plus d'un de vos voisins.

Le soir la petite salle de spectacle des Tuileries offrait à mes yeux un tableau d'une variété et d'une richesse incomparables. L'impératrice étant à Vienne, l'empereur occupait seul une grande loge située en face de la scène. Derrière lui se trouvaient debout le grand-maréchal, le major-général de la garde, les aides-de-camp de service, les aides-de-camp et les pages. Dans les loges de côté les plus rapprochées de celle de Napoléon, se trouvaient les princes et les princesses de la famille impériale. A droite de la scène était la loge des ambassadeurs, à gauche et en face celle des ministres français. Les autres loges étaient occupées par les dames de la cour resplendissantes de fleurs et de diamans.

Les femmes des maréchaux, des sénateurs, des membres du corps diplomatique, des ministres, des hauts fonctionnaires, etc., y faisaient assaut de grace, de jeunesse, de beauté et de parure. Le parterre était rempli de généraux et de grands officiers de la maison civile et militaire de l'empereur. Quant aux secondes loges et au cintre, toutes les places étaient occupées par des personnes qui, comme moi, avaient obtenu des billets. Les huissiers du palais faisaient l'office de contrôleurs; MM. les pages faisaient les fonctions d'ouvreuses. Pendant les entr'actes, qui furent très courts, des valets de pied, en grande livrée, circulèrent partout, distribuant avec profusion des glaces, des gâteaux et du punch.

Dès le commencement du spectacle, qui avait été pour moi la chose la plus indifférente, une femme, jeune encore, avait attiré toute mon attention. Sa ressemblance avec Eulalie, avec la veuve de mon ami Saint-Laurent, veux-je dire, m'avait intrigué. Quoique cette dame me parût avoir pris de l'embonpoint, je ne pouvais douter que ce ne fût elle. Je m'adressai à mon voisin de droite, que je jugeai être un chambellan de LL. MM. à son habit brodé d'argent.

— Cette dame, lui dis-je, n'est-ce pas la baronne de Saint-Laurent?

— Non, monsieur, c'est la duchesse de Gatziano.

— Ah! je croyais cette dame veuve d'un officier-général que j'ai beaucoup connu autrefois.

— Elle a été veuve, en effet; mais elle s'est remariée l'année dernière avec le duc de Gatziano, ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie.

J'étais assis à l'entrée du parterre, où je m'étais placé en ma qualité d'officier amputé; je sortis pendant l'entr'acte pour prendre l'air. Je rencontrai dans le couloir l'obligeant ami qui le matin m'avait donné le billet. Il me demanda si je n'avais pas déjà fait quelques bonnes rencontres relativement à ma pétition.

— Oui, lui dis-je; mais il y a trop long-temps que j'ai perdu de vue cette personne : je n'oserais m'adresser à elle.

— Qu'importe! ne soyez pas si scrupuleux. D'un jour à l'autre un ordre de l'empereur peut la renvoyer à son corps.

— C'est une duchesse!

— Vraiment! laquelle donc?

— La duchesse de Gatziano, la veuve de mon ancien ami le général Saint-Laurent, dont je vous parlais ce matin.

— C'est l'empereur qui l'a mariée en secondes noces à l'île d'Elbe. Je me charge de vous présenter. Après le spectacle, trouvez-vous dans le salon d'attente qui précède le grand vestibule. La duchesse est très rieuse, très obligeante; elle a grand crédit. Avez-vous votre placet?

— Il est dans ma poche.

— Très bien! Au revoir!

Le spectacle achevé, je suivis la duchesse de Gatziano, qui, arrivée dans le salon d'attente, s'assit auprès de quelques femmes en attendant qu'on vînt lui annoncer sa voiture. Mon protecteur me conduisit en face d'Eulalie et lui dit :

— Madame la duchesse me permettra-t-elle de lui ramener un réfractaire?

Je saluai avec la grâce d'un homme qui n'a qu'une jambe. Eulalie m'accueillit avec bienveillance. Je lui remis mon placet; elle s'en chargea en m'assurant qu'elle me recevrait avec plaisir le lendemain matin.

Rentré chez moi, je réfléchis à ce qui venait de m'arriver, et je me rappelai alors les prédictions du magicien de Tivoli, qui se trouvaient réalisées à la lettre. Tout cela me préoccupa tellement que toute la nuit je ne rêvai que magicien, apparitions, boulet de canon, duchesse et diableries.

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel de la duchesse de Gatziano, faubourg Saint-Honoré. Elle me reçut dans un négligé à la mode du temps : des pantoufles de tricot de soie, un peignoir de cachemire blanc qui dissimulait sa taille, devenue un peu forte, et un petit voile d'Angleterre posé en marmotte sur sa tête blonde. Elle s'excusa avec une spirituelle coquetterie de ce qu'elle n'avait pas encore trouvé le temps de se faire ôter ses papillottes par sa femme de chambre.

— Je vous reçois en ami, ajouta-t-elle avec un sourire bienveillant. — Puis elle regretta beaucoup que le duc, son mari, fût absent (l'empereur l'avait chargé d'une mission), parce qu'elle aurait été charmée de me présenter à lui. Je l'écoutais avec ravissement; mais malgré le respect que son titre et sa position devaient naturellement m'imposer, je l'interrompis tout à coup au milieu d'une phrase par un éclat de rire inextinguible qui dut lui paraître très inconvenant. Je venais de lire distinctement sur une de ses papillotes ma signature, et sur l'autre ces mots : « Monseigneur... de votre excell... » Plus de doute, ma supplique avait été employée....

Il me fallut cependant expliquer cette excès de gaîté : je le fis avec franchise. Eulalie rougit un peu : mais comme elle avait de l'esprit, elle en rit avec moi. Ses papillotes lui rappelèrent ainsi que la veille je lui avais remis un placet à la sortie du spectacle de la cour. J'aurais long-temps cherché une transition pour l'en faire souvenir, si en arrivant j'eusse été assez malheureux pour la trouver coiffée.

Il est une chose surtout que je ne trouvai ni l'occasion ni la volonté de lui rappeler : c'est l'ancienne amitié qui m'unissait à son premier mari. De son côté, Eulalie ne me parla pas plus de Saint-Laurent que s'il n'eût jamais existé.

Bref, huit jours ne s'étaient pas écoulés après cette visite que j'avais obtenu du ministre, je ne sais comment, l'emploi que je désirais.

A cet endroit de son récit, mon ancien camarade fit une pose et me présenta un porte-cigares.

— J'espère, lui dis-je en allumant celui que j'avais accepté, que vous dûtes enfin croire aux prédictions?

— Moi? fit-il en chargeant une vieille pipe d'écume de mer, au contraire, j'y crois moins que jamais. Je ne vous ai pas encore tout dit.

— Il me semble que vous venez de me donner la morale : cette rencontre à la cour avec la veuve de Saint-Laurent devenue duchesse; la place obtenue par sa protection...

— Vous n'y êtes pas, la véritable morale la voici. Je ne voulus pas quitter Paris sans rendre une visite d'adieu au brave général Daumesnil, alors gouverneur de Vincennes, peut-être à cause de l'espèce de conformité qui existait entre nous, veufs l'un et l'autre de la même jambe. Je vins ici. Dans notre conversation, il fut question de Saint-Laurent qu'il avait beaucoup connu lorsqu'il faisait partie de l'état-major de l'empereur.

— C'est bien malheureux, dis-je au général, qu'il soit mort en 1814; il serait certainement maréchal de France aujourd'hui.

A ces mots, Daumesnil me regarda d'un air ironique.

— Que dites-vous là, mon cher? Il est très heureux, au contraire, qu'il ait rencontré un boulet sur son chemin, car autrement savez-vous où il serait allé tôt ou tard?... aux galères.

— Je ne vous comprends pas, général!

— Croyez-vous que l'empereur fût un homme à se laisser mystifier impunément comme l'a fait Saint-Laurent, tout brave et excellent officier qu'il était? Et cependant, si quelqu'un a été comblé de faveurs, c'est lui. Vit on jamais dans l'armée un avancement plus rapide? Ce serait scandaleux, si ce n'était bouffon. Que voulez-vous! l'empereur n'en fait jamais d'autres lorsqu'il s'engoue d'un individu.

— Mais, mon général, répliquai-je, l'avancement de Saint-Laurent n'eut d'autre cause, dit-on, que les avertissemens qu'il donna à l'empereur, d'après les révélations qui lui avaient été faites par Joseph II. J'ai ouï dire à des personnages haut placés dans la confiance de sa majesté que Napoléon avait voulu récompenser dans la personne de Saint-Laurent celui qui l'avait averti du danger qu'il courait à Schœnbrunn avant que Straaps tentât de l'assassiner; celui peut-être qui, le premier, lui inspira l'idée d'épouser Marie-Louise; celui enfin qui lui avait prédit la naissance du roi de Rome.

— Laissez-moi donc, mon cher! interrompit brusquement Daumesnil en haussant les épaules; et vous avez pu croire à de semblables sornettes, vous?

— Mais... oui, mon général, et je n'ai pas été le seul.

— Je ne vous dirai qu'un mot, reprit-il : ces révélations, ces apparitions, tout cela, dis-je, n'a jamais existé que dans la tête fêlée de Saint-Laurent.

— Cependant, mon général, répliquai-je froidement, j'étais du nombre de ceux qui le conduisirent au château de Neuwsiedell, où il passa la nuit. J'étais présent, le lendemain matin, lorsqu'il revint nous faire le récit de son entrevue avec l'ancien monarque autrichien : je le sais bien peut-être,

— D'accord ! mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de s'endormir dans ce château, comme il le fit fort tranquillement sans être dérangé par personne, il but la bouteille entière de rhum qu'il avait apportée avec lui ; il se grisa, et rêva tout ce qu'il vous débita depuis ainsi qu'à l'empereur.

— Serait-il possible ! m'écriai-je.

— C'est l'exacte vérité, reprit-il en riant de mon étonnement. Parbleu ! je dois le savoir, puisqu'il me l'avoua avant de mourir, et quand cette idée d'avoir pu tromper l'empereur sans le vouloir, car avant il avait été de bonne foi, attristait encore ses derniers momens. Soit amour-propre, soit crainte, il n'avait jamais osé démentir la fable enfantée par son cerveau dans un moment d'hallucination.

— Et l'empereur a su la vérité ?

— Je lui en parlais avant son départ pour l'île d'Elbe, il se contenta de me répondre froidement :

— C'est possible ; mais Saint-Laurent a bien deviné. Toutes ses prévisions ont été justifiées par l'événement.

Puis il a changé subitement de conversation.

— Voilà, mon cher ami, ce que le général Daumesnil m'a dit à moi, en 1815, ajouta en terminant mon vieux camarade, tout en secouant sur le coin de la table les cendres de sa pipe d'écume de mer. A ces mots je lui tendis la main en signe de remerciement et je m'apprêtai à prendre congé de lui.

— Revenez me voir avant votre départ, me dit-il encore, je vous en raconterai bien d'autres.

Je le lui promis ; mais un ordre du ministre de la guerre m'ayant obligé de retourner à mon régiment avant l'expiration de mon congé, je ne retournai plus à Vincennes.

— Ce n'était pas le seul imposteur que Napoléon eût dans son entourage, dit le commandant Gontard, d'un ton prophétique, lorsque le capitaine Villiot eut achevé de parler.

— C'est juste, reprit Saint-Gaudens, en souriant ; mais on conviendra que de tous les menteurs auxquels l'empereur eut affaire, ce fut le seul qui lui eût dit la vérité sans s'en douter.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

PORTRAIT DE M. DE BROGLIE.

M. le duc de Broglie, neveu du maréchal de Broglie, qui, sous Louis XVI, commandait le camp de Paris, au Champ-de-Mars, et fils d'un autre Broglie, distingué dans la diplomatie, avait huit à dix ans quand tous les siens et lui furent frappés de la foudre révolutionnaire.

Comme M. Molé, qui portait un nom moins sonore, mais plus anciennement historique, M. de Broglie eut donc aussi une jeunesse attristée, et qui dut se former au spectacle de la terreur.

Mais ces douloureux spectacles laissèrent dans ces deux organisations privilégiées des traces bien différentes, qui sont devenues le contraste de leur vie : ils décidèrent chez celui-là le goût d'un despotisme brillant et raffiné, ils éveillèrent chez celui-ci la passion d'une liberté sérieuse et platonique.

Emmené par sa mère en Suisse, pour fuir et s'instruire en se cachant ; plus tard, ramené par elle en France, il put achever son éducation dans les écoles, qui commençaient à se rouvrir.

De même que par son nom M. Molé était appelé aux fonctions civiles de la monarchie homérique de l'empire, par le sien, M. de Broglie semblait devoir appartenir aux fastes militaires de la grande armée.

Mais dans son séjour à Genève, dans les écoles renaissantes de Paris, au milieu de cette société qui ressuscitait aux idées, à la controverse, à la conversation, M. de Broglie avait contracté le goût des lectures et des dissertations ardues, et son esprit, ouvert aux spéculations les plus profondes, dédaigna, par une sorte d'instinct libéral, la gloire militaire qui ne s'acquiert seulement que par des résultats brutaux.

Il ne prit point une épée.

Recherchant, au contraire, l'amitié des hommes civils, des jeunes et rares esprits de cette époque toute d'action, les Molé, les Barante, les Guizot, les Portalis, il prit franchement le contre-pied d'une époque trop guerrière.

Les salons que préféra M. de Broglie réunissaient de curieux mélanges : Mme de Staël, le pieux Mathieu de Montmorency, Benjamin-Constant, le vieux de la Rochefoucauld, M. Suard ; des hommes de toutes les origines et de toutes les communions ; des émigrés de toutes les classes et de toutes les dates ; les débris de l'Encyclopédie, les naufragés de l'Assemblée constituante, les nouveaux illuminés d'une philosophie comprimée ; les transfuges de l'Être suprême, les repentans d'irreligion et de théophilanthropie ; les réfugiés de tous les styles ; des caractères et des existences dépareillés ; des hommes un peu féminins et des femmes un peu viriles.

Ce n'était pas une école, car il y manquait l'unité des doctrines ; mais une coterie qui, par la désillusion du passé, se différenciait de l'école d'Auteuil, de l'école mourante mais encore entière du matérialisme professé par Destutt de Tracy et Cabanis.

Dans le classement du conseil-d'État, M. de Broglie fut attaché comme auditeur au département des relations extérieures et à diverses ambassades, particulièrement à celle de Varsovie, avec l'abbé de Pradt.

En 1814, quand la Restauration composa la chambre des Pairs, M. de Broglie y arriva sans sollicitation, par hérédité du titre de duc et pair, et n'ayant pas l'âge de voter. Il prit très à cœur la Charte et son titre. On sait que ce gouvernement de 1814 à 1815 avait quelquefois pour *Égérie* Mme de Staël qui inspirait l'abbé de Montesquiou, M. Alexis de Noailles, et beaucoup d'autres dévoués amis des Bourbons, et que, lors du débarquement de Cannes, c'est de Mme de Staël que vint à M. de Blacas ce conseil à jamais ridicule de donner au général Lafayette le commandement des troupes qui marchaient contre le général *Bonaparte*.

En 1815, M. le duc de Broglie revint à la Chambre des pairs ; car, trop libéral et trop aristocrate à la fois, il n'avait pas reconnu la chambre mal bâclée des Cent-Jours. Il avait voix délibérative au procès du maréchal Ney, et c'est la plus belle page de sa vie, car il vota contre la mort, noblement, courageusement par avis motivé ; voix qui n'eut pas plus de deux ou trois échos dans une assemblée qui ne comptait pas moins de quarante frères d'armes du condamné !

Vers cette époque M. de Broglie épousa Mlle de Staël, qui apportait en dot une somme de deux millions, prêtée par M. Necker à Louis XVI, dans ses derniers momens, et remboursée par la Restauration. Mme de Staël fut fière et contente de cette union, qui promettait le bonheur aux deux époux, et qui lui donnait, à elle, la solution de ce problème : avoir, pour gendre, un grand seigneur qui fût lettré, un vrai duc qui fût libéral.

De ce jour commença pour l'illustre couple cette existence heureuse par les liens de la famille, par la pratique à deux de toutes les théories philanthropiques ; cette existence occupée par une dévotion égale à Dieu et à la Charte ; par une sorte d'ascétisme religieux et humanitaire ; par la propagation de livres pieux et de brochures en faveur des nègres, des pauvres et des prisonniers ; par des fondations de bonnes œuvres d'un nom nouveau ; culte rêvé par l'amour conjugal, qui avait mis tout en commun, la matière et l'esprit : elle, à la mansarde, au prêche ; lui, aux réunions politiques, aux séances des sociétés pour la *liberté de la presse* ; elle, dans les parloirs des prisons, ou dans les chaumières de la terre de Broglie ; lui, à la tête des élections, à la chambre des pairs, risquant cette première tentative de club pour les libertés publiques que le pouvoir fit fermer.

Ni elle ni lui, jamais à la cour.

Sous le ministère de M. Decazes, quand, sous l'influence d'un penseur comme M. Royer-Collard, d'un écrivain comme M. de Barante, d'un orateur passionné comme M. de Serre, d'un publiciste encore novice, mais actif et fécond comme M. Guizot, se forma le parti doctrinaire, ce parti qui enseigna au pays à balbutier la langue des affaires publiques, M. de Broglie s'y agrégea, pour y tenir son rang, pour prendre à dévouement l'édification nouvelle de la France et son éducation parlementaire.

Apprenti de ce nouveau métier, écolier vagabond de cette secte, comparse ricaneur de cette mise en scène gouvernementale, page étourdi de cette cour, groom médisant de ces puissans maîtres, enfant de chœur distrait de cette petite chapelle, M. de Rémusat y servait la messe.

Espoir et joie de Lafayette, M. de Broglie aimait la liberté avec l'ardeur d'un néophyte, l'opiniâtreté d'un croyant et la foi d'un lévite prêt au martyre.

Depuis 1828, il fournissait à la *Revue Française* une rédaction aussi abondante que filandreuse, quand la révolution de Juillet le vit accourir, avec le général Sébastiani et les chefs de l'opposition de quinze ans, dans les petits appartemens du lieutenant-général, pour lui demander de se donner à la France : embrassant lui-même cette révolution avec effusion, avec transport, comme une exilée attendue et chérie, comme la réalisation long-temps rêvée d'une chimère anglaise et constitutionnelle ; dévoué tout aussitôt à la cause de Guillaume, sans aimer Guillaume, passionné pour les principes, sans affection pour personne.

M. de Broglie fit partie du premier ministère qui suivit la révolution, comme ministre de l'instruction public, et fut un des premiers rédacteurs de la Charte de 1830.

Ici éclata la première scission du parti doctrinaire et de son vénérable patriarche que dans ce monde là on appelait seulement *M. Royer*. Les frères voulurent agir à leur tête et faire leur charte comme le maître avait fait en personne la sienne en 1814. Ils n'eurent que le temps de la rédiger, sans pouvoir exercer l'action du professorat sur une révolution toute bouillante. Ils cédèrent leur chaire ministérielle à des hommes qui, plus bornés et plus violens, semblaient l'expression plus opportune d'une situation qui ne tournait pas encore au platonisme constitutionnel.

Sous le ministère de Casimir Périer, M. de Broglie prit part aux affaires comme volontaire de la résistance, comme conseiller intime et ébranleur du pouvoir en péril ; il avait grandi quand se forma le 11 octobre dont il fit partie comme ministre des affaires étrangères.

A cette époque, M. Rémusat (*sir Charles*, comme l'appellent ses camarades), d'enfant de chœur devenu diacre de la *doctrine*, entreprit de rattacher à la protection de M. de Broglie celui qu'on appelait encore le *petit Thiers*, et qui avait failli avorter en naissant, par le malheur de ses débuts oratoires, de ses bévues financières sous M. Laffitte, et son approbation du sac de l'Archevêché.

C'est alors et dans le salon de M. de Broglie que furent admis au service les recrues sous-doctrinaires formées ou converties, MM. Duvergier de Hauranne, Dumon, Guizard, Vitet, Dejean, d'Haubersaert, Piscatory, Villemain, Saint-Marc-Girardin, de Salvandy, Jouffroy.

Il suffit que des gens s'arrangent en coterie et en église pour que d'autres éprouvent la tentation violente d'en être et de s'y faufiler ; beaucoup d'hommes politiques frappèrent à la porte de la sacristie de Broglie. M. de Broglie, par dévoûment à sa tâche, par bon vouloir d'accommodemens politiques, ne demandait pas mieux, selon une de ses expressions, que de *s'encanailler*, pour faire du gouvernement pratique ; mais il s'encanailla de mauvaise grâce, et dans ce salon ouvert à la transaction, aux rapprochemens, on ne voyait pas une réunion, mais des groupes dissertateurs, des paquets cachottiers de dix, de cinq, de quatre personnes d'abord, et de deux à la fin de la soirée.

M. de Broglie fuyait l'homme qu'il salaait en rechignant, s'échappait dans des coins pour courir après les initiés, et se dérobait même aux humanités de la simple connaissance avec les gens qu'il invitait officiellement à dîner.

Quand ces soirées étaient écoulées et débarrassées de ceux qui étaient venus pour être reçus doctrinaires, et participant furieux de ne pas l'être, il est vrai de dire qu'au milieu de cet exquis et impolitique isolement, c'était quelque chose d'admirablement précieux pour les initiés que la conversation de Mme de Broglie, cette Corinne religieuse et libérale dont M. Villemain a cité fréquemment (une fois dans sa vie) le sensible historien.

Comme ministre, M. de Broglie tomba devant une chambre en tumulte, pour ce mot célèbre : *Est-ce clair ?*

C'est que M. le duc de Broglie, savant dans l'art de déduire, est rude et cassant dans son interprétation qu'il veut imposer comme un droit : parfois bon ordonnateur de l'ensemble, et malencontreux ouvrier du détail et de l'expression, esprit plus illuminé que clair, plus despotique que net, M. de Broglie est cependant prince de la pensée écrite ou parlée, mais pourvu qu'on le laisse parler ou écrire en maître. Il échoue comme diplomate de cabinet et excelle comme diplomate de plume. C'est le Bourbon de la politique parlementaire : l'orateur de chambre doit être plus aisé, plus facile, plus coulant, mais dans toute notre pléiade, plus maître.

Une seule fois, en soutenant les lois de septembre, il fut chaleureux et d'une électrique éloquence, plus entraînant que M. Thiers avec ses artifices, que M. Persil avec sa virulente faconde; comme un libéral sincère qui, au nom du salut public, venait demander le sacrifice d'une partie de nos libertés, et non leur mort que souhaitaient ces deux collègues alors en grande chaleur monarchique.

Aux affaires, hors des affaires, M. de Broglie n'a cessé d'être uni d'une fraternelle intelligence avec M. Guizot.

Et cependant, par une réaction singulière de cet esprit qui pousse souvent la sincérité des erreurs jusqu'à l'obtusion, il protégea la formation du 1er mars, et jusqu'à sa chute ne cessa d'être le conseiller, le parrain, et comme l'oncle *de ce coquin de neveu*. Pourquoi?

Ceci est de l'histoire inédite et inconnue.

Il y a eu là une illustre dupe, M. de Broglie; un mystificateur supérieur à Musson, aujourd'hui oublié, M. Rémusat.

M. Rémusat avait apporté à M. Thiers, en échange du portefeuille de l'intérieur, le refus obstiné de M. de Broglie d'accepter le portefeuille des affaires étrangères, la certitude pour M. Thiers de s'en emparer, et par dessus tout le concours désintéressé du noble duc.

La tâche de M. de Rémusat devint celle-ci: persuader à M. de Broglie qu'on gouvernait par lui, lui soumettre les projets et les notes, et se targuer auprès du pays et de la couronne de cette haute caution monarchique, de cet appui crédule et subtilisé. Cette fameuse note du 8 octobre, écrite par M de Rémusat, M. de Broglie crut l'imposer à M. Thiers qui fit semblant de s'en défendre, pour diminuer la responsabilité qu'il entrevoyait déjà.

Dans cette prestidigitation, le jeu de M. de Rémusat, déserteur des conservateurs-Molé et des doctrinaires-Guizot, consistait à paraître parmi ses collègues fort de quelqu'un et de quelque chose, et à faire poids avec M. de Broglie qu'il avait escamoté.

C'est qu'aussi la victime de ce tour de page ne se pique pas de rouerie et de subtilité. Nous appellerions volontiers M. de Broglie un théologien politique et religieux; c'est un catholique à la manière belge, pratiquant et discipliné, ayant des scrupules de carême, des distinctions d'églises pour se confesser et prier, observant le jeûne et toutes les fêtes canoniques, rêvant des théories de fraternité chrétienne et universelle, dévorant les livres pieux français et étrangers; capable de disserter, au coin du feu, pendant dix heures d'horloge, sur des questions de la grâce, avec M. Doudan, son secrétaire et son ami, ame élevée et d'une exquise délicatesse, préoccupé des mêmes idées sur les matières religieuses, politiques, morales, et toujours disposé à faire la partie de cet esprit absolu, pointilleux, tourmenté de la forme et amoureux des subtilités du dogme. Comme ministre et comme homme privé, M. de Broglie traite tout avec la passion du séminaire plutôt qu'avec la chaleur de l'ame; et ce qui vient de lui est plutôt imprégné de l'huile de l'étude qu'éclairé du feu de l'imagination. Comme homme public, il manque d'élégance, de tact et de goût; comme homme privé, d'affection et de sensibilité vraie: ayant ce qu'il faut pour discipliner un cloître, et rien de ce qu'il faut pour gouverner un état. Pour lui la Charte n'est pas un pacte, mais un rituel.

C'est la probité dans ce qu'elle a de plus pur et de plus étroit, l'intelligence dans ce qu'elle a de plus cultivé et de plus aride; un modèle de désintéressement et presqu'un type d'avarice: une très belle ame et un petit esprit; de vastes facultés dirigées dans une impasse.

A le voir anguleux, amaigri par la controverse et l'abstinence, marchant le dos courbé, le chapeau en arrière, les bras tourmentés de tics; à voir ce visage mince, ce front déprimé, ces paupières nerveuses qui tressaillent sur ce regard éteint, on reconnaît tout de suite l'homme d'état qui a plus de dogme que d'opinion, et plus de conviction que de jugement.

Hautain et inabordable, c'est un de ces grands hommes que l'opinion publique salue, et qui ne le lui rendent pas.

PORTRAIT DE M. PASQUIER.

C'est le dernier conseiller arrivé au parlement cinq ou six mois avant la chute révolutionnaire de ce grand corps. Il descend d'Etienne Pasquier, un des bons premiers écrivains de la langue française, et que Henri IV employa utilement en plusieurs de ses affaires.

D'origine parlementaire, comme M. Molé, avec la différence du conseiller au premier président; comme lui, mais à dix ans de distance par les années, ayant débuté au conseil d'état, et suivi la fortune de l'empire, ayant enfin, avec le chef du 15 avril, des points de ressemblance qui vont se retrouver dans les linéamens de ce portrait, M. Pasquier semble le Sosie de M. Molé.

Quand éclata la révolution, au lieu de se jeter dans la bagarre de l'ardent d'Epremesnil, avec la section des enquêtes, M. Pasquier imita plutôt le prudent Huguet de Sémonville, sans toutefois pousser l'habileté du savoir-faire jusqu'à servir la république, comme ce diplomate supérieur et charmant, qui, dans ses ambassades d'alors, cumulait la confiance du comité du *salut public* avec la gratitude des princes émigrés.

Bornant son art naissant à se bien cacher et à sauver sa tête, M. Pasquier se réfugia dans quelque pauvre petite propriété du Perche, humble chaumière comparée à Champlâtreux.

Son éducation appartient à l'ancien régime; éducation de bonne race et de bons livres, fortifiée par les leçons de l'adversité.

Le consulat, les préférences de Mme Beaubarnais, le pouvoir de Cambacérès, qui voulait faire oublier son séjour à la convention, toutes les influences, enfin, dont nous avons déjà parlé, ouvrirent à M. Pasquier la carrière des hauts emplois civils que Bonaparte voulait relever par l'éclat des vieux noms qu'il semblait avoir mis en conscription à cet effet.

Il fut nommé maître des requêtes au conseil d'état, alors que c'était un titre, et non, comme aujourd'hui, un habit et un galon pour déguiser et marier les rejetons imberbes de l'escompte et du comptoir; et à ce titre il apporta sa bonne part au travail de nos codes; là commencèrent ses liaisons avec les Siméon, les Portalis, les Molé, les Barante, les Séguier et surtout les Talleyrand.

Pléiade d'hommes d'état nés sous l'ancien régime et assouplis par le nouveau, propres au travail et accessibles au plaisir, studieux et élégans, hommes de transition et non pas traîtres, bons conseillers, mais non pas serviteurs aveugles, prévoyant la chute des pouvoirs, jamais ne la précipitant; sans larmes pour les dynasties qui s'en vont, mais non sans utilité pour le pays qui reste, gens d'affaires et de commerce poli, modèles d'hommes qui ne se retrouveront plus, au milieu des insignifiantes phases d'un état de choses qui semble tourner à la petite ville.

Vers l'époque où le soldat parvenu demandait comme butin, comme consécration de la victoire, la main d'une princesse autrichienne, M. Pasquier fut appelé à la préfecture de police à la place de celui qu'on nommait sérieusement, alors, M. le comte Dubois.

Napoléon, aussi bien et mieux que le gentilhomme le plus ferré sur l'étiquette, tenait compte des nuance de noms et des inégalités de naissance.

Il nommait M. Pasquier préfet de police et M. Molé grand-juge, parce que c'était la gradation qu'il croyait devoir observer entre le petit et le grand parlementaire.

Dans toutes ces distributions du pouvoir, dans cette organisation civile de sa machine toute guerrière, Napoléon obéissait, par une sorte d'instinct royal, à des inspirations de Louis XIV, en plaçant, par exemple, à la préfecture de police, un homme de la robe, de l'étoffe et du caractère de la Reynie et des d'Argenson dont Saint-Simon et Fontenelle nous ont laissé des jolis portraits.

Pour l'armée, Napoléon n'admettait que la recommandation du canon, n'accordait de faveurs qu'aux apostilles de la victoire.

Pour tout ce qui était civil, il se complaisait à des jeux de bascule et de compensations, distribuait dans ses services une part égale aux idées d'ordre, d'hiérarchie, de modération, et aux exigences révolutionnaires qu'il fallait parfois satisfaire; tempérait le choix d'un nom aristocratique par celui d'un nom de fraîche date.

Ce qu'il fit pour M. Pasquier, dont l'élévation devait plaire au faubourg Saint-Germain, mais en lui donnant pour supérieur le duc de Rovigo, brave mamelouck de l'Empire, représentant la force et la nouveauté du conquérant.

Ce qu'il fit encore, quand il nommait à la fois ministre de l'intérieur M. de Montalivet, homme de race et de traditions parlementaires, et directeur-général de la librairie, un général d'artillerie, sabreur et peu croyant, M. le baron de Pommereul.

Ce qu'il avait fait dès l'abord et dans l'organisation du consulat, par l'accouplement de Cambacérès, ex-montagnard, et de Lebrun, devenu la providence des émigrés.

L'histoire administrative de ce temps-là se contente de ces noms que le désordre d'une époque de transition semble avoir rapprochés pour qu'ils se choquent, tandis qu'une préméditation profonde les a réunis pour qu'ils se balancent. Tout démontre que l'art de gouverner par la bascule, par la fusion et par les centres, date du consulat; d'où il suit que:

Le premier créateur du juste-milieu en France, ce fut *Napoléon-le-Grand*.

Préfet de police dans un moment où l'empereur, un peu détaché des révolutionnaires, penchait plus souvent vers les monarchiques, M. Pasquier remplit sa place avec une dextérité pleine d'élégance. Homme de l'ancien régime bien appris et magistrat d'un empire dont le maître devait aimer les flatteries assaisonnées pour son goût guerrier, M. Pasquier se mit à boutonner son habit d'une manière un peu cavalière, introduisant dans le civil l'étrangeté du pantalon collant et de l'abdomen serré, sorte de tenue militaire dont il semble que de nos jours on ait voulu se donner comme le continuateur par des prétentions chevalines et une capacité éperonnée.

Dévoué aux gens d'autrefois, les Bourbons non compris, il protégea ceux de sa caste, tout en restant détenteur de la confiance et de la faveur impériales. On se rappelle l'affaire Mallet, ce joli tour de passe-passe d'un conspirateur sans conspiration, de conjurés sans le savoir, qui écroua un moment à la prison de la Force les agens supérieurs dont c'était la mission de les y mettre.

Un coup de foudre, lancé de Moscou, vint abattre M. Frochot, le préfet de la Seine, tandis que des complimens et des éloges encourageaient et remettaient en selle le ministre et le préfet de police.

En 1814, à la première restauration, le ministre accompagna, par devoir et de tout cœur, le roi de Rome et l'impératrice à Blois; mais le préfet de police dut rester à Paris.

Ce fut une des occasions où M. Pasquier déploya le plus de patience et d'habileté. Voyant son ministre emporter son gouvernement, il conserva sa ville et sa place, et le conseil municipal ayant pris l'initiative du dévoûment et de la génuflexion, il orna de fleurs et de tendresse pastorale des proclamations qui chantaient, à la façon des idylles, le retour de la paix et de la branche aînée, que six mois plus tôt il eût consciencieusement abrités à Vincennes.

La restauration savoura le parfum de ces flagorneries et s'en montra reconnaissante. La préfecture de police fut un moment supprimée et remplacée par la création d'une simple direction générale de la police sous MM. D'André et Beugnot; mais M. Pasquier rentra au conseil-d'état qu'on réorganisait, avec le titre de conseiller, qu'il tenait, comme M. Molé, de l'empire; et, pour que le dédommagement fût plus complet, ainsi que la ressemblance entre les deux jumeaux politiques, il fut bientôt, en outre, chargé de la direction générale des ponts-et-chaussées.

Plus monarchique et mieux portant que M. Molé pendant les Cent-Jours, et n'ayant pas, comme lui, besoin de prendre les eaux; d'ailleurs jugeant bien l'avenir, il se tint pur de tout contact avec le météore de l'Ile d'Elbe, et prêt pour la seconde restauration. Dès le retour de Louis XVIII, les portefeuilles de l'intérieur et de la justice passèrent par ses mains, et la ville de Paris le nomma par enthousiasme député, comme un symbole de modération, de fidélité à la charte et de résistance à l'ultracisme, qui déjà troublait le Midi par ses réactions.

Quand M. Lainé, premier et grave metteur en scène du gouvernement représentatif, quitta la présidence de la chambre pour le ministère, on sentit la nécessité de choisir un talent distingué pour lui confier le rôle vacant; on voulut un beau président, un personnage poli, sachant conduire une assemblée, sans paraître la mener, distribuer des complimens et ménager des remontrances, tout tenter dans l'occasion et ne rien compromettre, et c'est à M. Pasquier qu'on songea.

L'influence de quelques femmes, la nécessité de pourvoir ou d'affermir une famille nombreuse, le retinrent long-temps balancé entre les eaux du centre droit et les ondulations du petit ruisseau doctrinaire. Esprit souple, malléable, épanoui au pavillon de Flore, supporté au pavillon Marsan, il faisait partie, comme ministre des affaires étrangères, du cabinet dont M. de Richelieu était président sans portefeuille, quand furent proposées les lois du double vote.

Avec ses traditions impériales, peu favorables à l'Angleterre, que quelques grands esprits ont heureusement, comme M. Molé, osé conserver dans nos assemblées trop commerciales, M. Pasquier dut incliner alors vers la politique russe qui devrait être la politique de la France, si le plagiat niais de la constitu

tion anglaise n'avait pas égaré d'autres hommes d'état hors de nos intérêts véritables.

Dans cette position considérable, on ne peut reprocher à M. Pasquier d'avoir donné quelque sollicitude au sort des siens, de ses frères, dont l'un fut directeur de la caisse d'amortissement, l'autre directeur de l'administration des tabacs; mais le fait est que personne ne se trouve plus riche que lui en neveux, en cousins, en gendres, en vieilles parentes, ni plus en fonds de bienveillance pour les établir et les protéger.

L'arbre administratif est chargé des rejetons de cette famille : il n'y a qu'à le secouer pour en faire tomber des Pasquier.

L'*Almanach royal* est leur livre d'or. Etre parent ou allié d'un Pasquier, c'est, comme la qualité de gendre de M. Thomas, une profession.

Comme orateur du gouvernement, M. Pasquier se flatte lui-même d'avoir créé un genre d'éloquence. Ce genre est tout à la fois évasif et insinuant, élégant et convenable; en d'autres termes, c'est l'insignifiance qui ne dit pas grand'-chose parce qu'elle pense à tout, qui consiste à répondre toujours, sans se commettre jamais.

Ce goût se retrouve dans la façon dont il pratique les affaires. Ce qu'il recherche, c'est moins l'intelligence qui illumine les questions de traits subits et nouveaux, que la capacité qui fait bien son sillon.

M. Pontois, l'ambassadeur d'aujourd'hui, alors attaché avec quelques jeunes gens à son cabinet, lui paraissait son meilleur élève.

Obligé de céder devant la grande réaction royaliste, M. Pasquier prit place, à la chambre des pairs, dans cette opposition modérée, habile, qui n'aspirait pas au renversement de la branche aînée, mais au perfectionnement de nos lois et du jeu de la machine représentative.

A ce titre, M. le duc d'Angoulême lui accordait des préférences marquées et l'admettait, avec les Portal, les Dode de la Brunerie, les Tirlet, dans ce cercle intime de monarchistes éclairés qui avaient, chez le dauphin, une sorte de franc-parler et la permission d'émettre par-ci par-là quelques dogmes à demi libéraux.

L'empressement de M. Pasquier à servir la révolution de juillet n'eut donc rien de choquant, rien qui ne fût préparé par des transitions décentes : on le vit aider au mouvement en s'y mêlant sans hésitation, et jouer si bien l'à-propos qu'après la désertion légitimiste du marquis de Pastoret, il prit possession de la présidence de la Chambre des pairs, comme d'une dignité qui l'attendait depuis bien long-temps.

Et c'est encore ici un nouveau trait de sa ressemblance avec M. Molé, il eut l'habileté d'apporter à la dynastie d'Orléans, comme ces messieurs l'avaient déjà rattaché à l'empire, le dévoûment de la portion raisonnable parlementaire et terrière du *tarysme* français.

Chez ces deux hommes d'état on reconnaît le même culte des femmes, les mêmes allures galantes : c'est, à s'y méprendre, le même type de vieillards coquets et de ci-devant jeunes hommes politiques, le même mensonge de chevelure, à la couleur près.

Mais il faut dire que la perruque de M. Pasquier est plus franche. Elle est d'un blond ardent et invraisemblable, tandis que le toupet gris-tendre de M. Molé mêle frauduleusement ses mèches factices à quelques cheveux rares et épuisés.

La perruque de M. Pasquier n'est, à bien dire, qu'une coiffure.

Le toupet de M. Molé est une prétention.

Quand vient le soleil, le même besoin champêtre s'empare de tous deux, mais d'une manière différente. M. Molé devient mélancolique comme René; M. Pasquier, au contraire, luron, gaillard comme un Colin de village. Le Sosie, moins riche, chevauche dans les allées de Châtenay, qui n'est pas à lui, tandis que M. Molé rafraîchit son teint et son esprit sous les arbres héréditaires de Champlâtreux.

Pour que la ressemblance s'achève, il faudra que M. Pasquier devienne académicien, ce qui n'est pas injuste, puisqu'il n'a pas plus écrit que M. Molé, et a parlé plus souvent que lui. M. Villemain, l'habile négociateur des fauteuils, a préparé les voies à ce nouveau candidat politique, qui n'éclata jamais par le sublime, mais qui sait plaire, comme M. de Saint-Aulaire, par une loquèle heureuse et fluide.

Très éclairé, mais sans prétention à l'universalité, incapable d'une bouderie sournoise, mais facilement querelleur, M. Pasquier use plus de bon sens et s'hérisse moins d'aspérités d'amour-propre que M. Molé : il y a dans ce personnage quelque chose de plus large, de moins personnel, de plus virilement exercé : plus préoccupé du gouvernement que d'un portefeuille, il a moins besoin des autres et s'en sert plus volontiers; conduit plus les choses à la réalité qu'à l'effet, et ne sacrifierait ni une amitié, ni un gouvernement pour une blessure; il ressent profondément, tout de suite; ne se ménage ni sur les sentimens, ni sur les termes; enfin, comme le disait une femme de sa connaissance : M. Pasquier est soupe au lait dans ses opinions; il s'enlève et s'apaise vite.

Un détail significatif de son caractère, c'est l'opiniâtre opposition qu'il fit à la nomination de certain pair de France, non pas à cause des opinions du candidat, car M. Pasquier a la manche large et comprend tous les gouvernemens et tous les systèmes; mais à cause d'une aventure de jeunesse que son futur collègue avait conduite avec trop de sagesse, et parce que celui-ci étant fonctionnaire de l'empire, avait reçu d'un acteur quelque chose qu'il n'avait pas rendu sur place; à la différence de M. Dupin et des robins qu'il a fanatisés de sa jurisprudence, M. Pasquier estime qu'un homme bien élevé ne doit en appeler à personne pour se faire respecter.

Beau vieillard, dégagé dans sa tournure, heureux de sa simarre de chancelier, fidèle au pantalon collant, qui montre un mollet vétéran des boudoirs; marquis du *Largle* de la politique, comptant sur son regard, sur sa conversation facile, haute, sur son organe fort et timbré, il ne néglige aucun des moyens hygiéniques qui peuvent lui conserver la voix fraîche et sonore, aucune des ressources de son tempérament sanguin; de même que M. Molé lutte contre les hypocondriaques influences d'une nature bilieuse.

Amateur de plaisirs fins et de bonne cuisine, il fait preuve d'un goût exercé et d'une grande délicatesse d'hospitalité, non pas dans ces ripailles tumultueuses qui réunissent les pouvoirs parlementaires, fort peu connaisseurs en bonne chère, mais dans de petits dîners dont l'attrait principal consiste dans l'offre assez libérale d'un vin de Bordeaux des grands crûs et des bonnes années, et dont la collection est due aux soins de MM. de Bastard et Portal.

Comme tous les hommes de l'empire, M. Pasquier a gardé de son passage aux affaires le goût de la police et la curiosité de tout savoir; seulement, pour le satisfaire, M. Foudras, un conseiller en retraite, lui suffit.

M. Foudras, trop inconnu pour être peint, est un de ces personnages qui serpentent à travers les petites intrigues des hommes d'état, avec la permission de tout écouter, et quelquefois la commission de tout redire : ses bons offices consistent à venir répéter dans un endroit quelque chose qu'on dit dans un autre, pour bénéficier d'une répartie qu'il se hâte de remettre en voiture : personne ne compte sur le secret, ni celui qui reçoit la confidence, ni celui qui l'a fait faire. On se parle ainsi sans se voir, sans s'écrire, avec la demi-liberté d'un mystère qui est censé surpris, et dont l'intermédiaire peut être désavoué. M. Foudras est une façon de petite poste commode à la paresse des hommes politiques, pour des communications du matin. Dans les crises sérieuses on le déroute, on le trompe à dessein, les doctrinaires, et M. Thiers surtout, abusent de sa candeur serviable pour faire arriver à ceux qu'ils appellent les *vieux* de la politique, les fausses nouvelles et les fausses avances.

Pour faire sa récolte quotidienne d'anecdotes supposées, de mots échappés, d'observations oiseuses, M. Foudras va voir les hommes d'état à l'heure où ils se font la barbe, sans avoir l'esprit de ceux qui la font, mais la bonhomie de ceux qui se la font faire.

Le vieux L...., qui a été quelque temps le rival de M. Foudras dans le même rôle politique, disait que celui-ci était le Florian des fonds secrets, parce qu'il ne voulait céder à personne le droit d'en être appelé le La Fontaine.

Puisse M. Pasquier vivre long-temps, d'abord parce qu'il est d'une génération qui sait porter la vieillesse, et bien mourir, comme M. de Talleyrand, ensuite pour nous préserver dix ans encore du successeur mal appris que diverses royautés lui destinent. (*Nouvelles à la main.*)

ÉTUDES DE MŒURS ÉTRANGÈRES.

UNE SORCIÈRE AU SÉNÉGAL.

En remontant la rivière de Surinam depuis la ville de Paramaribo, l'œil ne peut se lasser d'admirer, à droite et à gauche, la magnificence de ses bords, la riche nature qu'on découvre de toutes parts, la végétation abondante et variée qui orne les deux rives, le nombre d'édifices, de moulins et de machines à vapeur qui les couvrent. Le mouvement continuel des *tenboten*, des ponts chargés de marchandises ou de bois, et conduits par des esclaves qui, par leur chant et leur gaîté, font douter que ce soient des esclaves; cette foule de perroquets perchés sur les toits des canots indiens à voile ou à rames, tout cela ne manque jamais d'étonner un étranger. Un peu au-dessus de la ville de Paramaribo, la rivière se replie vers l'est. A droite se présente la crique des Diables, ou Duivelskreek, bordée de plantations. Plus haut, du même côté, voilà l'embouchure de la crique de Para, ou Parakreek, que longe la plantation du Houttin, et où se trouvait anciennement une redoute construite par M. Van Sommelsdyck en 1685, pour protéger la colonie naissante contre les invasions des Indiens. A votre gauche, voici la crique de Courapine, ou Courapinekreek. Plus haut encore, plusieurs autres criques débouchent dans la rivière, parmi lesquelles on doit distinguer celle de Banister, ainsi appelée d'après le nom d'un des premiers chefs anglais du temps de Willoughby. Elle formait en cet endroit une île appelée Tuinbu zen. Aujourd'hui elle est jointe à la terre ferme par l'encombrement d'une des branches de la crique.

En ce même endroit se trouvait, à votre droite, la petite ville de Tararica, aussi nommée Santo-Bridges; elle possédait une centaine de maisons et une chapelle; mais elle est aujourd'hui entièrement abandonnée, et les débris mêmes ont disparu sous les végétations qui ont envahi le sol où elle était assise.

Ici la rivière tourne brusquement vers le nord en décrivant la forme d'un arc de cercle et monte jusqu'à l'endroit où se trouvait autrefois le village de Zandpunt, Pointe-de-Sable, où l'on prétend que les premiers colons s'établirent. De ce village il ne reste plus le moindre vestige, et l'on y trouve aujourd'hui la plantation la Simplicité, fondée par le gouverneur Mauritius, qui en fut possesseur.

Un peu plus haut, on voit, à l'occident, la crique de Separipabo. A trois lieues plus haut encore on aperçoit une montagne qui domine majestueusement la rivière. Elle est connue sous le nom de Savane des Juifs et est bordée de chaque côté par une vallée étendue, aussi riante que pittoresque. Au milieu de chacune de ces vallées, qui ont la même profondeur, roulent, sur un sable blanc, deux sources d'eau aussi froide que la neige et d'une couleur rougeâtre. Pure ou même mêlée avec de l'eau de pluie, cette eau n'est guère agréable à boire; mais lorsqu'elle est mêlée avec du vin du Rhin et du sucre, elle pétille et produit l'effet de l'eau de Selter ou de l'eau de Spa. C'est à ces sources que les bâtimens vont s'approvisionner d'eau quand ils en manquent. Le sol de la montagne est une terre argileuse, fort compacte et mélangée de pierres de couleur rougeâtre.

On trouve au sommet de la montagne dont je viens de parler un village habité par de pauvres juifs, au nombre de cent à cent vingt. Il se compose d'environ soixante maisons, qui forment quatre rues. Ces maisons conservent le caractère de cette économie par laquelle se distinguaient les premiers juifs qui vinrent habiter cette contrée. Le derrière des maisons donne sur les deux vallées latérales; et, du côté de la rivière, elles ont chacune un petit jardin disposé en amphithéâtre, ce qui présente un coup d'œil fort agréable et fort pittoresque, surtout du côté où le débarquement a lieu. Au centre de la place, on trouve une synagogue bâtie en briques dans l'année 1685. Elle a 90 pieds de longueur sur 40 de large. L'intérieur en est soutenu par de gros piliers de bois, et la voûte en est proprement travaillée. Dans une belle armoire, on conserve une couronne dont on garnit les rouleaux de la loi, qui sont en argent

massif. Il s'y trouve aussi plusieurs manuscrits relatifs à l'origine de cet établissement et de la colonie.

Vis-à-vis de la synagogue, à quelque cent pas de distance et du côté de la prairie, se trouve le cimetière juif. C'est là que commence le cordon ou ligne de défense. A côté, se voit la maison économique connue sous le nom de *Gouverneurs-Lust*. Elle renferme des jardins spacieux et une grande quantité de bestiaux pour le service de l'hôpital Mauritsburg. C'est là que travaillent les criminels, tant les blancs que les nègres, qui sont condamnés aux fers.

De Mauritsburg, en suivant le cordon qui, commencé en 1774, a 150 à 200 pieds de large, et qui est garni de postes et de bocages épais, on peut atteindre en quatre heures de marche le haut de la Comawyne. Après avoir traversé cette rivière, on suit le second cordon et on arrive au bord de la mer.

En remontant toujours le cours de la rivière de Surinam, on trouve, plus haut que la savane des Juifs, à gauche, la plantation de Acha, célèbre dans les annales de ce pays par la paix qui y fut conclue avec les nègres fugitifs de Tambica. Plus loin, à droite, s'élève celle de Rama, où commence l'Oranjepad, ou route d'Orange, où fut établie, par le baron Sperk, une redoute appelée Sarron. Marchez encore : voici le klein-Oranjepad, ou petit chemin d'Orange, commencé en 1750, sous la direction de l'ingénieur Bermont. Cette voie, bordée de quelques habitations, a une longueur de neuf lieues et communique avec la Saraméca en franchissant la crique de Para. Marchez toujours : la rivière se plie vers l'est et reçoit à votre droite la crique du Maréchal, ou Maarschalkreek.

A votre gauche, s'étend la plantation de la Providence, fondée vers l'an 1684 par les sœurs de M. Van Sommelsdyck, qui étaient arrivées dans la colonie avec un grand nombre de sectaires, dits labadistes, lesquels s'y établirent. Un peu plus haut, voilà le Klaaskreek, ou crique de Nicolas, ainsi appelée d'après les nègres fugitifs qui s'y trouvaient établis. A quelque distance de là on voit s'élever, au milieu de la rivière, près de la plantation Reynesberg, un rocher de 60 ou 80 pieds de long, où toute embarcation qui se rend à la montagne Bleue doit aborder. Les voyageurs, pour se rendre au désir des nègres qui conduisent le bateau, subissent sur ce rocher une sorte de baptême. Ils sont tenus, s'ils veulent, selon le préjugé populaire, sortir sains et saufs de ce passage dangereux, de remettre au plus âgé des nègres une calebasse de dram, ou eau-de-vie, dont il verse une partie dans la rivière en prononçant quelques paroles mystérieuses et cabalistiques, et dont il répand ensuite quelques gouttes sur la tête de chaque voyageur. Cette cérémonie ainsi faite, les nègres bateliers vident le reste entre eux. Enfin, voilà tout à coup devant vous la célèbre montagne qui porte le nom de Blauwe Berg (montagne bleue) et sur laquelle est établi un poste pour surveiller les Indiens et les nègres qu'on rencontre dans les environs.

De cette montagne on peut se rendre à Cayenne. Sur la route, on trouve à droite et à gauche, à perte de vue, des rochers d'une pierre bleuâtre, d'où jaillissent des sources d'eau vive, dont les bords sont vraiment remarquables par l'éclat de leur verdure et la richesse de leur végétation. On est surpris, lorsqu'on arrive dans ces lieux que la nature a rendus presque impénétrables, de la magnificence qu'elle y déploie et de l'immense quantité de fleurs, de fruits et d'arbres de toute espèce qu'elle y a entassés.

Plus haut, en montant toujours, plusieurs autres criques se jettent dans la rivière, entre autres le Kompagnieskreek, où se trouve le poste Victoria et la limite de la partie cultivée de la colonie. Le reste de la rivière baigne des terres incultes et sauvages et reçoit encore la Sarakreek, qui forme une île, où campa la petite armée commandée par le sieur Nepven, et où se conclut le fameux traité de paix avec les nègres fugitifs de Sarama, qui assura la paix tant désirée de la colonie.

Au-delà de la limite, la rivière, dont les bords sont entièrement sauvages en cette partie, est interrompue par un grand nombre de rochers d'où l'eau tombe en une multitude de petites cascades qui présentent l'aspect le plus pittoresque. La dernière de ces cascades est d'une chute très élevée. Elle est le point où s'arrêtent les voyageurs audacieux dont la témérité ose s'aventurer dans cette terre vierge et pleine de périls. L'Européen ne va pas plus loin. Les nègres fugitifs et les Indiens sont les seuls qui foulent ces vastes solitudes.

Il est difficile que dans un pays aussi étendu, à cinq degrés de latitude septentrionale, entrecoupé d'un grand nombre de rivières et de criques, et couvert de marais et de bois, l'air ne soit pas chargé d'exhalaisons malsaines. Ce qui contribue en outre à le corrompre ainsi, c'est, d'une part, l'extrême chaleur du jour, de l'autre le froid et l'humidité qui règnent durant une partie de la nuit. Les orages fréquens, les torrens de pluie qui tombent quelquefois, contribuent beaucoup d'ailleurs à entretenir cette humidité. Le jour étant, comme on sait, à peu près égal à la nuit sous l'équateur, et le crépuscule étant presque nul, le passage subit de la chaleur au froid est très pernicieux pour la santé.

Les quatre saisons, qui se distinguent si facilement en Europe, sont à peine sensibles à Surinam. Elles se divisent en grande et en petite saison de sécheresse, en grande et en petite saison de pluie. Et même, quoique ces divisions soient censées correspondre à des époques fixes de l'année, la sécheresse, la pluie, la chaleur, le froid du matin sont tellement mêlés et confondus, qu'il est presque impossible de distinguer les saisons. Néanmoins, c'est ordinairement vers la mi-novembre que la saison des pluies commence, et vers le milieu du mois de mai ou le commencement de juin qu'elle finit. Elle est l'hiver de ces climats. Les pluies, qui tombent par torrens, sont suivies d'une température de 20 à 22 degrés de chaleur.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les terres qui sont maintenant en culture dans la colonie de Surinam, sur l'abondance et la beauté des fruits qu'on y trouve, et que l'on se rappelle ce qu'étaient ces terres il y a peu de siècles, on s'étonne de ce qu'ont pu produire le génie, le travail et la persévérance des Européens qui vinrent les premiers se fixer dans cette contrée. Là, logés dans des cabanes de feuilles, exposés à l'excessive chaleur et à l'insalubrité du climat, se nourrissant de poissons, de patates et de bananes, alimens qui occasionnent des fièvres et rendent le teint pâle et livide, ils avaient encore à redouter les naturels du pays, que l'on croyait anthropophages.

Que de changemens ont eu lieu depuis cette époque, et quel serait l'étonnement de ces hommes s'ils voyaient ce qu'est devenu leur ouvrage ! A ces misérables cabanes qui n'étaient la plupart que des carbets abandonnés par les Indiens ont succédé des édifices qui peuvent être mis au rang de nos belles maisons de plaisance d'Europe. Les moulins, mus par des bœufs ou des mulets, sous un toit de feuilles, ont été remplacés par des moulins placés dans des édifices spacieux et que font mouvoir l'eau et la vapeur. La nourriture, qui était celle des indigènes, a fait place au luxe des tables de l'Europe. Enfin, les bois, les forêts, les marais sont couverts maintenant de cannes à sucre, de cafiers, de cotonniers, de bananiers, de champs de riz, etc.

Pour former une nouvelle plantation, la Maatschappy, ou Compagnie des Indes, cédait à chaque nouveau colon deux mille acres de terres, bois, forêts et marais. Aujourd'hui on n'en accorde plus guère que cinq cents acres.

Quand on est en possession de cette terre vierge, on fait choix d'une place à proximité d'une rivière ou d'une crique, pour y construire la maison du maître, laquelle fait ordinairement face à la rivière. Cette maison est bâtie en bois, ce qui est plus sain, et élevée sur un mur de briques de deux à trois pieds de hauteur. Un perron en forme l'entrée sous une galerie couverte qui règne tout le long de l'édifice. Les maisons des planteurs et des missies retirés sont beaucoup plus modestes et portent le nom de combès.

A quinze ou vingt pas derrière la maison du maître se trouve la cuisine, garnie de tous les ustensiles nécessaires, ainsi que d'un four pour faire cuire le pain. Ces cuisines, qui n'ont pas de cheminées, ne possèdent que des fourneaux construits en briques, élevés de quelques pieds de terre et chauffés par du bois. La fumée se répand dans tout l'édifice et s'échappe par les ouvertures pratiquées au toit.

De l'autre côté et vis-à-vis se trouve un autre bâtiment qui sert de magasin pour les provisions, ainsi qu'à abriter les instrumens aratoires. A quelques pas en arrière sont placés plusieurs granges ou bâtimens, les uns pour renfermer des tigres et d'autres animaux, les bœufs, les vaches, les cochons, les moutons, les chèvres, les poulets, les canards et les dindons, dont chaque planteur est ordinairement bien fourni pour son usage, mais surtout pour bien recevoir les étrangers et ses amis.

Les autres bâtimens servent à loger des personnes attachées au service de la plantation. A quelques centaines de pas de là et ordinairement en vue de la maison du maître ou du logement des surveillans se trouve un village ou hameau qui se compose de plusieurs carbets, ou négreries, construits en planches et couverts de feuilles de bananiers, avec une petite porte et deux petites fenêtres ou lucarnes à volets. L'intérieur ne présente ordinairement qu'une pièce planchéiée. Ces maisons sont entourées de palissades pour conserver les légumes et la volaille.

C'est aussi sur le derrière ou sur les côtés que se trouvent les loges, les granges et les bâtimens destinés à la fabrication des produits de la plantation.

Sur le bord de l'eau, on voit un embarcadère ou une guérite, où, pendant la nuit, il y a toujours des nègres de garde, placés autour d'un feu et qui, par intervalles, font entendre, au moyen d'une longue corne, des sons lugubres et prolongés. Ces cris sont répétés par d'autres nègres qui sont de garde aux moulins ou chargés de la surveillance de quelques autres bâtimens.

Les habitans riches et les planteurs se servent d'un *tent-boot*, ou nacelle à tente, qui est ornée et décorée avec tant de luxe qu'elle coûte souvent 1,500 florins des Pays-Bas. Elle sert pour aller d'une plantation à une autre, ou pour venir à la ville. Ces petits voyages seraient difficiles à faire par terre, et d'ailleurs toutes les plantations sont situées au bord des rivières.

Le *tent-boot* est conduit par six ou huit nègres, qui sont d'excellens rameurs ; c'est également un nègre qui tient le gouvernail.

La médecine est exercée à Surinam à peu près comme elle l'est en Europe, et les médecins n'y manquent pas, non plus que les pharmaciens dont les boutiques sont arrangées avec beaucoup de luxe et de goût. Même en admettant que les médecins qui se trouvent dans la colonie possèdent tous les talens et l'expérience nécessaires, l'art de guérir y fera peu de progrès ; les meilleurs remèdes et les observations les plus exactes deviennent inutiles par l'habitude qu'on a de se servir également des moyens de guérison donnés par les devins et des drogues conseillées quelquefois par des nègres et des négresses, ce qui produit ordinairement les plus funestes effets. Le nombre de ces empiriques est très considéra-

ble dans les deux sexes. C'est ordinairement à la boutique du tailleur en vogue parmi les nègres que l'on trouve des sorcières ; ces boutiques servent de lieu de rendez-vous aux oisifs comme les cafés en Europe. Le sorcier ne se présente jamais que le jour suivant, pour avoir le temps de prendre connaissance de ce qui se passe dans la maison du malade et savoir s'il y vient un médecin blanc. Pour cela, il va se promener sur la place publique, prend des informations à droite et à gauche, use pour les recueillir d'une grande finesse et en fait son profit. Lorsqu'il est en présence du malade, qu'ordinairement entourent de vieilles négresses, il lui demande ce qu'il a, quelle est la nature des douleurs qu'il ressent, à quelle partie du corps il souffre, s'il a la fièvre ou une inflammation au bas-ventre, etc.

A chaque réponse du malade, l'Esculape fait des gestes pareils à ceux des charlatans de tréteaux. Alors tous les assistants lui demandent :

— Guérira-t-il ?

— *Mi no sabi* (je ne sais).

— Le guérirez-vous ?

Même réponse accompagnée de force exclamations, telles que :

— Mais... je verrai... je consulterai... Mais il me faudrait bien quelque chose pour m'éclairer.

Cette demande, qui est prévue, coûte toujours au malade de un à dix florins, suivant ses moyens.

Le lendemain, l'empirique revient et demande un peu d'eau-de-vie ou de rhum dans un verre. Il y jette du grain de paradisi, ou poivre de Malaga pilé. Il boit un peu de ce mélange, en fait boire également au malade et jette le reste par la fenêtre, en marmottant quelques mots à voix basse. Il donne ensuite à une des négresses, qui est ordinairement d'accord avec lui, quelques herbes et racines pour les faire cuire et les administrer au malade ; depuis ce moment, tout doit passer par les mains de cette négresse. Si le malade a la fièvre ou s'il a mal à la tête, on lui fait prendre la même drogue ; s'il a des tranchées, on lui en fait un cataplasme qu'on applique sur le ventre. Enfin, c'est le remède universel, c'est la panacée destinée à combattre toutes les maladies.

Eh bien ! malgré l'ignorance et le charlatanisme de ces jongleurs, ils sont consultés secrètement comme des oracles ; et ce n'est pas seulement par les indigènes, mais par des blancs, et surtout par les femmes.

Si le malade meurt, l'Esculape ne manque pas de dire que c'est l'effet d'un poison qui lui a été administré. Aussi l'assurance et l'effronterie de ces charlatans ont plus d'une fois compromis des innocens, tandis qu'on ne devait souvent imputer la mort qu'à l'ignorance ou à la maladresse des empiriques.

Voilà généralement comment les nègres et les négresses pratiquent la médecine et guérissent leurs malades. On en trouve cependant parmi eux qui connaissent les vertus des plantes médicinales du pays et qui ont souvent réussi, même dans des cas graves, à leur grand étonnement, il est vrai ; mais ceux-là sont rares. Un de ces *quasi* a donné son nom à un bois dont il avait découvert les propriétés : le *quasiehout* (sassepareille), et il s'est rendu fameux par le grand âge auquel il est parvenu, par les cures étonnantes qu'il a faites et enfin par les prétendus sortilèges qu'il employait. La pénétration de son esprit, plusieurs secrets qu'il tenait des Indiens, son ton grave et presque sévère lorsqu'il parlait aux nègres, leur avaient inspiré un grand respect et même une espèce de vénération pour lui, tellement qu'ils le regardaient comme un prophète à qui Dieu avait confié le secret de la vie humaine. Il avait sur les maladies du pays des connaissances qu'il n'a jamais voulu communiquer et qui ont été ensevelies avec lui en 1787.

Si la médecine a des préjugés à vaincre et des obstacles journaliers à combattre, la chirurgie n'en éprouve pas de moins grands de la part de charlatans qui, pour soustraire les nègres aux travaux des plantations, leur donnent des drogues propres à leur causer ou à entretenir en eux des infirmités ou des plaies qui les rendent incapables de travailler.

Les maladies qui règnent dans la colonie attaquent principalement les nègres et les créoles. J'ai remarqué qu'elles épargnent les Indiens. Les principales sont :

Le mal rouge, dont les symptômes et les effets attaquent et rongent les os.

L'éléphantiasis, dans laquelle les jambes deviennent rugueuses et presque aussi grosses que celles d'un éléphant. Cette maladie, qui attaque les hommes et les femmes, est du nombre de celles qui se communiquent.

Des hernies et des inflammations qui empêchent de marcher ; des fièvres de toutes espèces, surtout des fièvres bilieuses, des hydropisies, des ophthalmies, des dysenteries opiniâtres.

Les enfans souffrent des vers, de la coqueluche, et les nouveau-nés, du tétanos. Malgré ces maladies, aucune épidémie n'est à craindre dans la colonie, et les exemples de longévité n'y sont pas rares. Guillaume Pétrus y mourut à l'âge de 135 ans, Blanca de Britto à 115 ans, Sara de Vrie à 105 ans, M. Goedman à 92 ans, d'autres encore ont atteint cet âge, même des blancs, M. Malouet rapporte qu'il rencontra en 1776, à Surinam, un militaire français âgé de 111 ans et qui avait fait la guerre sous Louis XIV. Il était aveugle et soigné par une vieille négresse.

Depuis long-temps je désirais connaître une de ces femmes qu'on appelle sibylles en Europe, que dans le pays on nomme *mama sneki* (mère des serpens), ou *water mama*, et que les nègres regardent comme des oracles. Mais on me faisait craindre que, comme blanc, il me fût fort difficile de les voir. Une négresse que je connaissais et à laquelle je fis part du désir que j'avais me promit d'en parler à une de ses connaissances. Au bout d'un mois, elle m'annonça qu'elle allait consulter la *water mama* sur le sort de son enfant qui était malade. Lui ayant renouvelé la promesse d'une récompense et de ma discrétion, elle me donna rendez-vous sur le Platte Brug pour le lendemain à sept heures du soir, et nous n'eûmes garde d'y manquer ni l'un ni l'autre.

Aussitôt qu'elle me vit, elle quitta ses compagnes, en s'acheminant vers le haut de la Samareca-Straat, et je la suivis. Au bout de la rue, elle prit quelques petits chemins détournés, traversa une haie et se dirigea vers un bosquet fort touffu. Après qu'elle eut écarté les larges feuilles d'un bananier, j'aperçus une cabane très basse et couverte de feuilles.

Ma conductrice frappa à une petite porte, qui s'ouvrit et me laissa voir une négresse vieille et décharnée, dont la figure, le cou et la poitrine étaient tatoués. Elle avait la tête enveloppée d'un drap long, de coton blanc, dont les deux bouts venaient se lier sur son dos. Une jupe blanche lui descendait depuis les reins jusqu'à mi-jambes, et toutes les autres parties du corps étaient nues. Cette femme, qui n'était éclairée que par la faible lueur d'une lampe qu'elle tenait à la main, offrait l'image vivante d'une de ces furies si bien décrites par les poètes anciens.

Après avoir répondu par des signes affirmatifs à des questions auxquelles je ne comprenais rien, je fus admis dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la première pièce, où, dans un coin, se trouvaient par terre une couverture de laine, deux à trois calebasses et quelques cruches indiennes sur une petite table de bois. Des troncs d'arbres servaient de chaises. Tel était l'ameublement qui composait la première pièce.

Après quelques paroles échangées avec mon introductrice, la sibylle passa dans une pièce voisine par une petite porte qui se trouvait dans le fond et emporta sa lumière.

Depuis mon arrivée, j'avais déjà cru apercevoir quelque chose de noir accroupi dans un coin. Le silence qui s'était fait dans la pièce depuis le départ de la water mama me fit entendre plus distinctement quelques soupirs entrecoupés de ces paroles :

— *Tata, tata helpie, wie* (vieu, aide-moi).

Mais une grande clarté que je vis à travers les planches de la cloison qui me séparait de la pièce voisine vint tout à coup me distraire de ce bruit étrange. La petite porte s'ouvrit, et nous fûmes admis dans cette espèce de sanctuaire, qui n'était éclairé que par une lampe dans laquelle brûlait de l'esprit, ou *voorloop*. Sous cette lampe, par terre, se trouvait un grand pot de terre cuite, rempli d'eau et dans lequel elle conservait quelques unes de ces petites couleuvres que tous les Africains ont l'art d'apprivoiser. Le mur était couvert de petites idoles d'hommes et d'animaux grossièrement modelées en terre et de serpens empaillés.

Après s'être frappée pendant quelque temps avec une branche et avoir fait des contorsions convulsives, la sibylle prit un bâton et remua à plusieurs reprises l'eau du vase en s'adressant à une petite figure de terre qui se trouvait à côté d'elle.

Ma conductrice, plus morte que vive, se tenait debout vis-à-vis de la mama sneki, qui lui adressait quelques paroles ; mais elle n'y répondait, dans sa terreur, que par des signes de tête et en levant les yeux au ciel. Elle restait d'ailleurs immobile comme une statue.

La sorcière prit dans une calebasse de l'eau du pot, qu'elle fit boire à la négresse. Elle la fit boire à d'autres encore et lui donna quelques herbes pour être administrées à l'enfant. Tout étant fini, nous sortîmes, et je déposai mon offrande dans les mains de la sibylle.

— *Tanquie, masra* (merci, maître), me répondit-elle.

Et nous passâmes dans la première pièce, où je revis cette masse noire à qui j'avais entendu pousser des soupirs si douloureux. Elle était debout, et je devinai à son tatouage que c'était la prêtresse, compagne de la sibylle.

Nous revînmes par le même chemin. La négresse me dit que son enfant ne mourrait pas. Je lui remis mon cadeau et je lui promis bien de ne jamais faire connaître à un blanc la maison de la sorcière, ce qui m'aurait d'ailleurs été fort difficile. Le coup de canon nous sépara, car elle était esclave et obligée de rentrer dans sa négrerie. Quant à moi, je retournai à mon logement pour écrire la scène dont je venais d'être témoin.

Des sibylles ainsi que des hommes qui font le même métier et que l'on nomme quasi sont quelquefois appelés pour découvrir parmi les nègres les empoisonneurs et les voleurs, ou pour être consultés sur quelque maladie.

En l'année 1785, une de ces bagues d'or que les femmes ont ordinairement au doigt lorsqu'elles cousent se trouva égarée. On fait venir le loacouman-quasi, c'est-à-dire le devin. Il commence en conséquence ses cérémonies, et, après avoir fait passer à plusieurs reprises les esclaves devant lui, finit par désigner l'une d'entre elles comme la voleuse. La pauvre accusée, interdite et tremblante, nie le fait, se contredit, balbutie, et enfin le ton imposant et menaçant du quasi lui arrache l'aveu du vol. On lui infligea le fouet, et, quoiqu'elle rétracta sa déclaration, elle n'en fut pas moins déclarée coupable et punie par des travaux plus pénibles que ceux de ses compagnes.

Quatre à cinq mois après, le directeur de l'habitation reçut de son correspondant en Hollande une lettre de remercîmens pour une cave de quelques vases de confitures du pays, et ses hommages particuliers à la dame du coton, qui devait avoir veillé elle-même et aidé à l'envoi de ces confi-

tures, puisque sa bague s'était trouvée dans l'un des vases. Le correspondant renvoyait en effet la bague dans cette même lettre. La négresse fut justifiée, mais un peu tard.

Dans une plantation du haut pays, un blanc, officier ou surveillant des nègres, se trouve un jour malade et on le croit empoisonné. Le quasi est mandé ; il arrive et dit avec assurance au malade :

— Vous rejetterez le poison.

En conséquence, il lui donne le lendemain un vomitif. Le malade ayant rendu beaucoup de bile dans un baquet rempli d'eau, le nègre y plonge la main et en retire deux petits pelotons de coton et de cheveux. Il les montre aux assistans émerveillés, en leur assurant que le poison se trouvait renfermé dans ces deux pelotons. Mais comment ce coton et ces cheveux s'étaient-ils introduits dans le corps du malade? C'est ce dont personne ne s'occupa. Le malade fut rétabli au bout de quelques jours, et tout le monde cria au miracle, en faisant l'éloge du sorcier.

Une anecdote assez singulière prouve jusqu'à quel point ces superstitions sont enracinées chez les nègres et combien il est difficile de les en guérir. Le fils d'un planteur, dans le dessein de montrer le peu de confiance qu'on devait avoir dans le quasi, cacha lui-même une partie de son argenterie. La ménagère de la maison étant accourue le prévenir du vol, le maître se met en colère et menace tous ses gens du plus rude châtiment si l'on ne vient à découvrir le voleur. Tous demandent que le quasi soit mandé. Celui-ci vient, fait passer et repasser devant lui tous les esclaves et finit par désigner une négresse, qui reste interdite et immobile de surprise et d'effroi.

— C'est donc là la voleuse ? demande le maître au quasi...

— Oui, masra, répond celui-ci.

— En êtes vous bien sûr ?

— Oui, masra.

— Suivez-moi, que je vous paie.

Le planteur, accompagné de tous ses amis et de ses esclaves, mène le quasi devant un coffre, l'ouvre devant lui et lui montre l'argenterie.

— Voilà, dit-il au devin, la preuve que tu n'es qu'un imposteur et que la négresse est innocente.

Après cela, le colon, ayant fait fouetter rudement le quasi, le chassa de la plantation.

On croira peut-être que cet événement guérit les nègres de leur crédulité et de leur confiance dans cet imposteur. Loin de là, tous restèrent persuadés que, dans l'intention de soustraire la négresse au châtiment qu'elle avait mérité, le quasi avait, au moyen de son art, fait entrer dans le coffre l'argenterie volée.

Avant de quitter Paramaribo et de parler du haut de la colonie, je dois dire un mot de l'état de l'instruction et de la littérature dans la ville.

On conçoit que dans une contrée où tout n'était que spéculation, commerce, industrie, les belles-lettres devaient être négligées, ou plutôt complètement ignorées. En effet, ce n'est que vers 1753 que l'on commença à se procurer de bons livres hollandais, français et anglais, et peu à peu se forma le goût de la lecture et de l'instruction.

En 1786, on établit une société ou club sous le nom de *Surinams-Vrienden*. Successivement on vit se fonder des bibliothèques, des cabinets de physique, parmi lesquels se distinguaient surtout celui du médecin Schiller, des cabinets de lecture, des écoles; plusieurs loges maçonniques, se composant de membres de toutes les communions religieuses, y furent également établies depuis cette époque.

Presque tous les habitans un peu aisés de Paramaribo savent le français, l'anglais et le hollandais; mais c'est généralement de cette dernière langue qu'ils se servent entre eux.

La langue que parlent les créoles et les nègres est un mélange des trois idiomes, et il s'y trouve même un certain nombre de mots africains. Les enfans en prennent l'habitude, ce qui plus tard les embarrasse quelquefois beaucoup.

Une distraction à laquelle les colons, et surtout les nègres, se livrent avec passion, c'est le jeu, et de préférence celui du billard.

Les exercices du corps, et principalement la danse, forment l'amusement et l'occupation ordinaire de la société; la littérature et la musique n'y sont que très secondaires. Ils aiment passionnément la danse; les créoles y excellent. On les voit s'exerçant à se tenir sur la pointe des pieds ; elles sont très supérieures, dans cet exercice, à nos danseuses d'Europe, comme on peut s'en assurer en assistant à un *dou*. C'est un jour de bonheur pour les esclaves : ils quittent pour le *dou* leur vie de labeur et de fatigue, et se couvrent de leurs plus belles parures de fête.

Un *dou* est un événement pour le pays. Les esclaves dépensent toutes leurs économies afin d'y paraître le plus richement possible. Ce sont alors des cris de joie, des danses, une foule, un mouvement, un désordre, un entrain, une passion de mouvemens, de sauts, de bonds, de tumulte, de galops, de musique, dont toutes les énumérations du monde et toutes les langues possibles ne sauraient donner une idée. Un *dou*, c'est le plaisir, c'est la joie, c'est le bonheur, c'est l'oubli de l'esclavage, du travail. Les lupercales antiques, les fêtes de Saturne, le carnaval de Venise, celui même de Paris, restent faibles, paisibles, rangés et insignifians à côté d'un *dou*.

BENOIT.

(*Musée des Familles.*)

NOUVELLES A LA MAIN. (1)

Les journaux français, après avoir vécu pendant six mois sur le *représentatif* indigène, vivent depuis quelque temps sur le *représentatif* anglais.

Que d'encre versée sur les élections de la Grande-Bretagne, sans que toutes ces plumes folles et effarées aient trouvé une idée dans le fond de l'écritoire !

Les uns disent que les élections anglaises sont la condamnation du suffrage universel;

Les autres que le suffrage universel appliqué à la France porterait de plus nobles fruits.

Quoi qu'il en soit,

Quand le parlement anglais se renouvelle, il faut convenir que nos voisins nous donnent un spectacle ignoble.

C'est un carnaval politique; c'est une descente de la courtille avec capilotade de sergens de ville.

On se crève les yeux, on défonce des *policemen*, on brûle des maisons, on écrase des enfans; des animaux symboliques et empaillés sont promenés sur des piques; la caricature, le pamphlet, l'affiche, l'aboiement attaquent ou protégent le candidat.

Des cris intraduisibles, des gloussemens bizarres, des gloussemens anglais! expriment les sympathies politiques de l'assemblée.

Les voix se vendent; on va les chercher en tilbury, en cabriolet, en chemin de fer.

La grande nation se roule dans une fange de *gin* et de corruption.

Oui.

Mais les élections sont finies, les représentans nommés.

Qu'est-il sorti de cette hideuse ébullition?

Les électeurs se sont vendus, mais à qui?

A des hommes qui ont payé leur siége, c'est vrai;

Non pour trafiquer en secondes mains de leur mandat,

Mais pour représenter réellement les intérêts du pays.

De même qu'on achetait un grade dans l'armée ou une charge dans la magistrature pour devenir Turenne ou d'Aguesseau.

Les représentans anglais, une fois à l'œuvre, renoncent au bavardage dont ils ont donné de si prolixes échantillons au *hustings* et ne voient plus que les intérêts généraux de l'Angleterre : campagne de Syrie, expédition de la Chine, omnipotence en Espagne, extension de toutes les colonies, menaces à la France, suprématie maritime, maintien de l'honneur national, voilà ce qui sort d'une chambre anglaise.

En France,

Les élections sont honnêtes, pures et calmes. Et pourtant que produisent-elles?

Les électeurs se sont fiés à un représentant qui ne représente que lui-même toujours, quelquefois sa localité, rarement la France.

Des tracasseries, des défections de partis, des coalitions, des forfanteries égyptiennes, des fortifications sans guerre, des niaiseries philantropiques, des recettes particulières et des sous-préfectures, voilà ce qui sort d'une chambre française.

S'ensuit-il que la corruption soit l'élément nécessaire de la représentation nationale?

Non pas.

Mais tant que le pays n'aura que de l'horreur ou de l'envie pour les gens riches ou éminens et indépendans par la fortune ou le caractère, tant qu'il aura du goût pour les médiocres et les hypocrites; tant qu'il proscrira le génie, l'esprit, la franchise, la hardiesse, au bénéfice de la ladrerie, de la chandellerie et de la filature,

Il sera représenté,

Comme il l'est.

Dans l'un des deux pays, l'électeur se vend;

Dans l'autre, le mandataire transige.

L'Académie, en multipliant les réceptions, en a un peu diminué l'intérêt.

Quelques symptômes maladifs ont attristé les dernières séances.

M. Roger a fait lire sa réponse au discours de M. de Saint-Aulaire, un des hommes les plus aimables, un des écrivains les plus distingués et les plus modestes de ce temps-ci.

M. Ancelot semblait pris de migraine en lisant un discours qu'il n'a pas fait, sur M. de Bonald, que peu de gens comprennent ; et M. Brifaut, qui lui répondait, s'est livré à des bergeries, à des fadeurs qui rappelaient Vestris battant, avec une grace caduque, ses derniers entrechats.

Un ouragan de médailles et de croix d'honneur a éclaté ce mois-ci sur les peintres.

Sans nous rendre les interprètes d'aucun sentiment d'envie, nous ne pouvons dissimuler notre étonnement à la vue de tant de récompenses qui vont chercher les barbouilleurs inutiles ou inconnus.

Tandis qu'on affecte le mépris le plus faquin pour tout ce qui tient aux

(1) Chez l'éditeur, rue d'Enghien, 10.

lettres et surtout au journalisme, le plus fort, le plus destructeur, le plus irresponsable de tous les pouvoirs.

On distribuait autrefois des pensions, des honneurs ou des coups de bâton et des lettres de cachet aux poètes et aux écrivains.

Le pouvoir n'est aujourd'hui ni assez fort pour les persécuter, ni assez intelligent pour les honorer.

Par-ci, par-là, il distingue des Baour-Lormian pour les combler.

Sans s'apercevoir que toute la littérature est aujourd'hui absorbée par le journalisme, toute la littérature agissante, vivace et dangereuse, le gouvernement, transpercé par les projectiles de la presse, se demande chaque matin :

« Ah ! ça, comment se fait-il donc que les pouvoirs soient déconsidérés ?

» Comment se fait-il que rien ne marche ?

» Les chambres sont pourtant animées d'un excellent patriotisme, et nous avons pour nous les sergens majors de la garde nationale. »

Pauvre gouvernement ! ne vois tu pas d'où les coups t'arrivent ? Tu ressembles beaucoup à ces sauvages qui, ne pouvant supposer que des balles de plomb sorties d'un tube de fer appelé fusil puissent les atteindre à cent pas, regardent en l'air pour voir d'où leur vient la mort ; eh ! ils s'adressent à leurs idoles, comme tu te confies dans la force du colonel Ganneron, qui est décoré comme douze peintres.

Tu ne veux pas reconnaître un pouvoir formidable parce qu'il n'a pas la force mécanique et réglée des pouvoirs avec lesquels tu transiges d'habitude.

Tu nous livres aux architectes, tu nous fais manger aux peintres, pour te vanter d'avoir donné des satisfactions à l'intelligence.

Pourquoi ne pas instituer un Cavé spécial qui donnerait une croix d'honneur à la meilleure comédie de l'année et récompenserait les meilleurs romans par quelques médailles, comme celles qu'on accorde à des vues de Lanterbrünn, à des intérieurs de cuisine et à des portraits de chiens.

———

Un des membres du barreau de Toulouse est renommé pour un esprit d'économie qui n'a jamais cédé, même à la galanterie. On raconte que pendant un séjour que ce magistrat fit à Paris, il invita trois dames à dîner chez le restaurateur, et renouvela une très ancienne gasconnade. Avant de se mettre à table, il tira le garçon du restaurant à part, et lui dit :

« Toutes les fois que je demanderai à haute voix du vin de Chambertin, vous m'apporterez du vin de Beaune de deuxième qualité. »

Les choses se passèrent ainsi qu'elles avaient été réglées.

Le repas fini, le magistrat demande la carte, et il est étonné de lire *chambertin*, et de trouver le prix réel de ce vin, qu'il n'a pas bu.

« Garçon, dit-il, il y a erreur à l'article *Vin*. Faites vérifier en bas...

» — Non monsieur, dit le garçon, la carte est exacte. Vous avez demandé trois bouteilles de chambertin, n'est-il pas vrai ? »

Le magistrat fait un signe au garçon, qui n'a pas l'air de comprendre et qui continue

« Monsieur a demandé du chambertin...

» Mais sans doute, disent ces dames... Vous avez même insisté. »

Les yeux du magistrat flamboyaient. Il appela sur la tête du garçon toutes les foudres vengeresses du parquet... Avoir bu du beaune, et payer du chambertin ! c'était bien amer...

———

Nous avons dit comment la pomme de terre avait été démonétisée.

Comment des hommes profonds et très forts sur l'étude des substances farineuses avaient enfin découvert que l'usage habituel de la pomme de terre était insalubre.

C'est maintenant le tour des fruits.

La cerise, ce petit fruit aigrelet, peu agréable, mais qui venait, ficelé sur des petites brochettes ornées de feuilles de lierre, annoncer aux petites filles le retour du printemps, la cerise est condamnée.

Il est constaté que des insectes malfaisans s'étant amusés à enduire des cerises d'un venin fort dangereux, des enfans ont péri misérablement.

Quelles magnifiques découvertes !

Jamais la postérité ne pourra s'acquitter de toutes ses obligations envers notre époque.

Nous supprimons les légumes ; nous inculpons les fruits ; le bœuf a disparu. Nos petits neveux n'auront plus à manger que des chartes et des collections de journaux.

———

Depuis que le briquet phosphorique de Fumade a cédé sa popularité à l'allumette chimique allemande, les plus grands malheurs ont puni la nation française de son ingratitude envers une industrie nationale : il n'est pas un fumeur qui n'ait mis le feu à plusieurs pantalons, pas une cuisinière qui n'ait brûlé douze tabliers.

L'explosion de l'allumette allemande est devenue un épisode normal de la vie ordinaire.

On nous raconte que dernièrement M. A..... de S..., montant en voiture et s'assevant sans précaution et vivement sur la poche de son habit qui contenait une boîte d'allumettes chimiques, le choc fit éclater ces dangereux combustibles. Un violent incendie se déclara dans la basque droite : les personnes accourues sur le théâtre de l'événement jugèrent qu'il était impossible de la sauver ; tous leurs soins se bornèrent donc à concentrer l'incendie et à l'empêcher de gagner l'autre poche et les parties avoisinantes.

Au bout d'une demi-heure seulement on était parvenu à se rendre maître du feu.

Les dommages sont évalués à 135 francs.

L'habit n'était pas assuré.

M. Lourmand a ouvert un *Cours normal secondaire gratuit* à l'usage des dames, et il annonçait pour dimanche dernier à l'Hôtel-de-Ville une scène extraordinaire dans laquelle ses élèves devaient lire plusieurs morceaux de composition.

Les billets d'entrée à cette séance, rédigés dans une forme des plus comiques, se terminaient par ce *nota* fort curieux :

On n'admettra que les dames et M. le préfet de la Seine.

———

Un voyageur curieux voulant, dernièrement, visiter le château de Rambouillet, le concierge lui demanda son nom pour le transmettre à M. et à Mme Schickler, qui s'y trouvaient pour le moment.

Le nom fut donné et porté. Le concierge revint bientôt en disant textuellement : « Monsieur Schickler n'autorise à visiter son château que ses » amis et les personnes qui ont un nom connu dans la politique, ou dans » la littérature, ou dans les arts. »

— C'est très bien, dit le voyageur ; je reviendrai, dans huit jours, accompagné de M. Paul de Kock, qui a commis un assez grand nombre de choses pour être admis chez vous.

Poésie.

LE CHEMIN DE FER.

Parti de Manchester, la ville des fabriques,
Des obélisques noirs et des maisons de briques,
Bouillonnante cité, chaudière de l'enfer,
J'allais à Birmingham par le chemin de fer.
« En six heures, me dit un Anglais débonnaire,
» Nous serons arrivés, c'est le train ordinaire.
» Cet oracle jamais ne peut être trompeur.
» Le vent est un podagre auprès de la vapeur ;
» Et dès que le wagon a franchi la barrière,
» Malgré tous ses efforts, le vent reste en arrière.
» N'allez pas regarder, par les stores ouverts,
» Les montagnes, les bois, les ruisseaux, les prés verts ;
» Gardez-vous bien de voir, en dehors des portières,
» Disparaître, d'un bond, des collines entières,
» Car vos yeux s'useraient à la lime du vent,
» Et vous seriez peut-être aveugle en arrivant. »

Nous partons, mais au pas ; la machine est rétive
Sous l'éperon du feu le conducteur l'active ;
Elle prend un galop léger, et nous allons
Assez tranquillement par bois et par vallons.
On se plaignait tout bas d'une allure si lente ;
Chacun pouvait compter les feuilles d'une plante,
Et croquer à loisir, sur un petit tableau,
Le narcisse et l'iris, penchés au bord de l'eau.
« Ceci, dis-je à l'Anglais, me paraît fort étrange ;
Le Vésuve attelé sans doute se dérange. »
Il sourit. « Attendez encor quelques instans,
Vous allez fendre l'air, me répond-il. — J'attends. »

Nous reprîmes le pas. Un piéton d'Angleterre
Marchait à nos côtés sur la route de terre.
Il avait un ami dans le wagon. Leurs mains
Se serrèrent bientôt entre les deux chemins.
« Quoi de nouveau ? dit l'un. — Eh mon Dieu ! pas grand'chose :
A nommer un tory Liverpool se dispose.
Je vais voter. — Sais-tu ce qu'on dit de Chester ?
Est-ce encore un tory ? — Sans doute. — A Manchester,
Nous sommes sûrs d'un wigh réformiste. — Il se nomme ?
— Thompson. — Je le connais. — Vieillard vert. — Un digne homme.
Il a fait un discours cette nuit. — Que dit-on
De Birmingham ? — On dit qu'on nomme Stappleton.
— Impossible ! un tory ! — C'est un tory fort riche,
Qui connaît bien son jeu, joue à merveille, et triche ;
Il a fait des placards de dix pieds de hauteur,
Et deux discours fort beaux dont il n'est pas l'auteur.
— Le wagon est bien lent aujourd'hui. — J'imagine
Que Stappleton le riche a payé la machine ;
Car depuis Manchester elle n'a pas fumé.
On arrivera tard, le poll sera fermé. »

C'est ainsi que causaient deux amis d'Angleterre,
L'un au chemin de fer, l'autre au chemin de terre.
On arrive à Hartfort. C'est un relais ; il faut
Du Vésuve en retard constater le défaut.
Trois experts sont mandés : on fait une consulte.
Alors les voyageurs descendent en tumulte ;
Tous, pour marcher à pied, désertent les wagons ;
Nous battons la campagne et nous extravagons.

Quel monde! on aurait cru voir une caravane.
On cause en cheminant, on fume le havane;
On lance une épigramme au pilote confus;
On s'assoit, pour dormir, sous des hêtres touffus.
L'heure s'envole: enfin, l'écho de la prairie
Nous rappelle aux wagons: la machine est guérie.
En route! cette fois, on va plus lentement;
Le convoi paresseux fait halte à tout moment,
Et chaque pèlerin, remettant pied à terre,
Chante, comme à Feydeau: *Quel est donc ce mystère?*
Par bonheur, la journée est fort belle; l'été
Reluit sur le gazon dans toute sa gaîté.
Le doux zéphir anglais réjouissait nos ames.
Nous suivîmes la rive, et nous herborisâmes.
Les savans du pays me consultèrent, car
J'ai pris quelques leçons de maître Alphonse Karr;
Et je vis sur la mousse et sur la terre glaise
Poindre des fleurs d'été qu'omit la Flore anglaise,
L'œillet hermaphrodite aux amours clandestins,
Et des roses d'un jour qui vivent deux matins.
Pendant que je classais un douteux sycomore,
On signala de loin le clocher de Witmore.
Ah! nous sommes sauvés! c'est l'étable, dit-on,
Garnie à tous ses murs de chevaux de Fulton.

En effet, en mettant le pied dans ce village,
Nous vîmes de volcans un nombreux attelage:
Cent machines de feu s'alignaient sur deux rangs.
Hélas! elles portaient des noms peu rassurans.
Le spectre de Banco leur donna le baptême:
Leurs noms du ciel vengeur provoquent l'anathème.
Dites, comme il est doux, sur un chemin de fer,
D'avoir pour remorqueurs, *Ixion, Lucifer, Pluton, Etna, Titon, Phataris, Volfatare, Comète, Météore, Erostrate* et *Tartare*,
Répertoire complet de ces noms odieux
Qui suscitaient jadis la colère des Dieux!
Le cocher, ignorant les choses sibyllines,
Attela le *Tartare* au timon des berlines;
Cheval d'enfer! on part, et bientôt on eût dit
Que le sol s'indignait sous le wagon maudit:
Tout se teignit de noir; le soleil, au passage,
Prit un lambeau de nue et voila son visage;
Les troupeaux qui paissaient aux rives du canal
S'épouvantaient à voir le moteur infernal,
Et le bœuf de Delille, abandonnant son herbe,
Oublia la génisse au front large et superbe.
La roue et ses écrous sourdement ont chanté
Comme au voyage affreux que Lewis a conté,
Quand son jeune héros, bravant minuit qui sonne,
Presse les bras flétris de la sanglante Nonne.
Hélas! chez les Anglais, peuple de nécromans,
L'histoire se fait fable, et ressemble aux romans.
Résignons-nous! Déjà, du haut de la berline,
On découvre Stafford, assis sur sa colline;
C'est un château charmant comme un nid de vautours;
Il alonge ses pieds, en forme de deux tours,
Sur un large escabeau pétri de roche dure,
Et met, sur son donjon, un casque de verdure.
Nous charmons nos loisirs avec ce château fort;
On s'entretient long-temps des comtes de Stafford;
En passant en wagon devant lui, c'est l'usage,
Dit-on, de dessiner ce joli paysage.
Walter Scott l'a dépeint en deux in-octavo;
Chacun, pour son album, veut un dessin nouveau,
Avec de l'aquarelle ou de l'encre de Chine.
Tout à coup, brusquement s'arrête la machine;
Le conducteur descend du Tartare au repos,
Et la paix des jardins est rendue aux troupeaux.

Quelques heures encore d'attente, que l'on passe
A voir courir l'oiseau, sans vapeur, dans l'espace;
A regarder venir un indolent piéton
Qui doit parler demain dans un club de Hampton,
Honnête campagnard, très sobre de langage,
En costume de bal, et n'ayant pour bagage
Que le *Morning-Chronicle*, où l'anglaise Clio
Fait l'histoire du monde en simple in-folio.
Tant que le conducteur, sous le lointain mélèze,
D'un nouveau passager voit poindre l'ombre anglaise,
Sourd aux cris des wagons, il pose et ne part pas.
Enfin, nous repartons, toujours du même pas;
La machine se fond en sueur, elle pleure,
Elle fait, l'indolente, un quart de mille à l'heure.
Le voyageur s'insurge il demande à grands cris
Le rappel des chevaux, injustement proscrits.
Sur le gazon voisin, des familles entières
Sautent nonchalamment, en ouvrant les portières;
On proteste, on rédige un acte solennel
Qui sera soutenu par la voix d'O'Connell!
Le conducteur alors (insoluble mystère!)
Descend du haut cylindre où fume le cratère;
Il agite l'anneau qui marie au timon
Les ressorts enfumés du vaporeux démon.
Aussitôt un grand bruit à nos oreilles tinte;
Quel souffle a rallumé cette existence éteinte?
Libre de ses wagons, la machine roulait
Comme un canon qui veut ressaisir son boulet;
Et tous la regardaient, vers l'horizon immense,
Courir comme un latin affligé de démence;
Et nous fûmes ainsi laissés dans nos caissons,
Sur un terrain désert, comme des Robinsons.

C'est alors qu'il fallut se faire philosophe!
Ainsi que les Troyens, après leur catastrophe,
Les pauvres voyageurs, tristes, silencieux,
Promenaient leurs regards de la campagne aux cieux;
Les vieillards du convoi formèrent un prétoire;
Le conducteur subit un interrogatoire;
Mais il resta muet: tout le temps du procès,
Il se tut; on eût dit qu'on lui parlait français.
Cependant, il partit, vers le soir, d'un pas ferme,
Demandant des chevaux à tout valet de ferme.
Il en ramena trois, tous trois non oublieux
Des affronts qu'ils avaient reçus aux mêmes lieux
Le jour que la vapeur offrit en holocauste
L'inutile cheval, sur l'autel de la poste.
Je les vis arriver, mornes et soucieux,
Lançant à chaque pas un œil oblique aux cieux,
Accusant les mortels de leur ingratitude,
Et les humiliant par leur noble attitude.
Au timon, ils songeaient à cet affront vivant:
D'un pas de somnambule ils cheminaient, rêvant,
Et s'arrêtaient parfois, pour réfléchir sans doute
Au motif clandestin qui leur rendait la route.
C'était dans les grands jours de la belle saison;
Je vuyais Birmingham monter à l'horizon,
Et Town-Hall, l'édifice aux portiques d'Athènes,
Noyant son fronton pur dans les vapeurs lointaines.
La famine tomba dans nos wagons; les dents,
Conduites par la faim, rongeaient les cuirs ardens;
Puis, après ce repas, ouvertes sous le store,
Les bouches buvaient l'air, l'air du soir qui restaure;
Et pour dessert un wigh nous raconta comment
Elisabeth punit son infidèle amant.
Birmingham, nous voyant naufragés sur l'arène,
Vint au-devant de nous comme une bonne reine;
Si la cité n'eût pas reconnu ses amis,
Tout le convoi mourait devant les champs promis.
Alors, notre cocher, fidèle à sa consigne,
Nous conduisit, à jeun, à l'auberge du Cygne,
Où le maître, électeur, nous offrit pour festin
Un nom de député dans l'urne du scrutin.

MÉRY.
(*France littéraire.*)

LES GUÊPES (1).

UN PROJET DE RÉVOLUTION.

Sous certains rapports, c'est une singulière situation que celle du roi Louis-Philippe. En effet, il n'est pas une de ses actions à laquelle on ne donne une fâcheuse interprétation. — Tout ce qui lui est opposé jouit à l'instant même d'une popularité certaine. — Tout homme accusé de ne pas être son ennemi, — s'empresse de se justifier. — On n'ose pas tout à fait louer les misérables qui ont tenté de l'assassiner; mais on se complaît à parler de leur fermeté, — on l'exagère ou on l'invente. — Je ne crois pas que Néron, ni Caligula, ni Tibère aient jamais excité, en apparence, une haine aussi ardente et aussi implacable.

A quelqu'un qui verrait les choses de loin, — il semblerait qu'il faut qu'un peuple soit bien lâche pour conserver deux jours un roi aussi odieux. — Mais de près, — il faut d'abord voir, en faisant la liste des crimes reprochés aux trois tyrans dont ma plume vient de rencontrer les noms, — qu'il n'y a pas un seul de ces forfaits qu'on puisse attribuer à Louis-Philippe. — Appliquez, au contraire, à Caligula tout ce qu'on reproche à Louis-Philippe, — et Caligula vous paraîtra un assez honnête homme, — ce qui vous laissera quelque étonnement de voir tant de *Tacites* pour si peu de *Nérons*, — tant de *Brutus* pour si peu de *Césars*.

Il faut diviser en trois classes ces haïsseurs de rois:

Les premiers sont des gens qui ont contribué à faire le coup de la révolution de juillet, et qui n'ont pas eu leur part ou qui n'ont eu qu'une part insuffisante aux dépouilles qu'elle a produites. — Ils ressemblent aux gens qui poussent à la queue d'un théâtre, alors qu'un bras inflexible de gendarme, placé en travers, ne laisse approcher le public des bureaux que par escouade d'une dixaine de personnes.

Quelques uns ont poussé, espérant être dans les dix premiers, — mais le bras rigide s'est abaissé devant eux, et ils s'efforcent de pousser jusqu'à ce qu'on laisse passer une seconde dixaine dont ils comptent bien s'arranger cette fois pour faire partie. Ils font contre Louis-Philippe précisément ce qu'ils ont fait contre Charles X. — S'ils réussissent et s'ils sont plus heureux et plus adroits, ils seront à leur tour poussés par d'autres qui voudront remettre la partie; — car quelque menu-hachée que soit aujourd'hui la France, on n'a pas pu faire encore les morceaux si petits qu'il y en ait pour toutes les avidités.

(1) Extrait de la livraison de ce mois. Chez l'éditeur, rue Neuve-Vivienne, 46.

La seconde classe se compose des gens auxquels on avait fait croire, sous la restauration, — que tout le mal venait du gouvernement d'alors, — qu'en le renversant on renverserait en même temps toutes les dures conditions imposées à l'humanité, — que la poudre tirée en juillet devait faire tomber du ciel des allouettes toutes plumées, rôties, bardées, assaisonnées.

Aujourd'hui, ceux de la première classe leur disent, à l'égard de Louis-Philippe, comme ils disaient à l'égard de Charles X : que si Louis-Philippe n'était plus roi, — les ruisseaux couleraient du café à la crème; — qu'on paierait la journée triple aux ouvriers, sans qu'ils dussent pour cela travailler; — que les petits pois seraient gros comme des melons; — qu'une tranche suffirait pour le dîner d'un homme, — et que les fruitiers les donneraient pour rien. — Ceux-là sont une classe éternellement bête et éternellement victime et de ceux qui possèdent et de ceux qui veulent posséder. — Ceux-ci les ruent sur les autres, ce qui les amène habituellement à être pressés et écrasés entre les deux partis.

La troisième classe est inoffensive; — elle se compose de gens vaniteux entraînés par la joie d'être audacieux sans danger. — Il y a entre eux la distance qui existe entre les esprits forts qui plaisantent ou insultent le ciel et les Titans qui l'escaladent.

Mais supposez que cela arrive au résultat qu'on ne prend la peine de cacher que bien juste ce qu'il faut pour que les Plougoulm ou les Partarrieux-Latosse ne trouvent pas à mordre; supposez qu'on finisse par faire une nouvelle révolution, — il arrivera précisément ce qui est arrivé de l'autre : — un parti ou quelqu'un s'en emparera, — ce quelqu'un ou ce parti aura ses amis et sa queue, — et ce sera à recommencer. — Il y aura toujours des avides et des envieux.—Les révolutions sont comme la loterie, — il y a cinq numéros gagnant sur quatre-vingt-dix; — conséquemment quatre-vingt-cinq qui veulent recommencer le coup.

LE BERCEAU DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF.

A la bonne heure, — voilà qui est clair, sans circonlocutions, sans embages; — voilà le gouvernement représentatif tel que je l'aime, c'est-à-dire dans toute sa naïveté, dans toute sa pureté et dans tout son éclat.

EXTRAITS DES JOURNAUX ANGLAIS.

Un tourneur d'Huddersfield est occupé à confectionner quatre cents bâtons ferrés qui lui ont été commandés par les whigs libéraux, pour être employés contre leurs adversaires politiques aux élections de Wakefield.

A Harwich, — où deux candidats fort riches étaient en présence, — les votes se sont payés de 7 à 8,000 fr.; les dix derniers, qui devaient décider la question, ont monté à 100,000 fr.

A Carlow, les ories ont tiré des coups de fusil sur leurs adversaires.

A Bath, les radicaux ont traîné les officiers de police dans la boue. — Lord Duncan et M. Rœbuck ont été élus, lord Powescourt et M. Bruges n'ayant pu se présenter sur les hustings, où leur vie eût été compromise. Une seule élection coûté au candidat élu 1,250,000 fr.

Nous n'en sommes pas encore là sous quelques rapports; — mais sous quelques autres, nous avons de beaucoup dépassé nos voisins d'Angleterre (berceau du gouvernement représentatif).

Nous avons laissé bien loin derrière nous ce procédé naïf et vulgaire d'acheter de sa propre fortune les suffrages éclairés de ses concitoyens. — Nos candidats ne procèdent pas comme les candidats anglais, dont les amis vont grossièrement dans la foule mettre de l'argent dans la main des électeurs. — Cela est honteux et humilierait nos électeurs.

Le candidat français ne donne rien, il promet, — non pas son argent à lui, — mais à celui ci la gloire de nos armées et un bureau de tabac; — à celui-là les frontières du Rhin et une bourse pour son fils; — à tel autre la reprise du rang que doit tenir la France dans le congrès européen, et une permission de chasse dans une forêt de l'état qui avoisine sa demeure; — M. *** la conservation de notre conquête d'Alger et une recette particulière.

Mme D... avait un chat magnifique; — M. de C... s'amusa un jour à le tuer d'un coup de fusil; — faute de grives on prend des merles, — faute de merles, des chats.

Mme D... fait dresser dans sa maison et dans celle de ses amis toutes sortes de souricières; quand elle a réuni trois ou quatre cents souris, elle les fait renfermer dans une caisse et l'adresse à Mme de C..., dans son château; — Mme de C... ouvre la caisse elle-même, comptant y trouver quelques modes nouvelles, — les souris s'échappent et remplissent la maison. — Au fond de la caisse était un billet adressé à Mme de C....

« Madame,

» Votre mari a tué mon chat, je vous envoie mes souris. »

A M. LE VICOMTE DE CORMENIN.

Vous, monsieur, qui avez tant d'esprit, et qui cependant n'en avez pas assez pour cacher tout le bon sens qui vous gêne, — dans votre position d'homme de parti,

Dites-moi, je vous prie, ce que c'est que le peuple, — où il commence et où il finit; — car je ne puis me contenter des définitions saugrenues qu'en donnent les journaux.

Le *peuple* — des journaux — *est un peuple* d'opéra-comique — auquel on fait dire : — *Allons*, — *partons*, — *marchons;* ou bien : *Célébrons ce beau jour.*

L'armée recrutée dans le peuple — (car les riches s'abstiennent, — et il n'y a en France que les enfans du peuple et les enfans des rois — qui ne puissent s'exempter du service militaire), — l'armée fait-elle partie du peuple d'où elle sort, et où elle retourne après quelques années passées sous les drapeaux? Tout homme du peuple est, a été ou sera soldat.

Cependant, à propos des émeutes de Toulouse, nos journaux ne cessent d'opposer l'armée au peuple.

J'ai cité, — en son temps, — un article spirituel du *National*; — dans ce carré de papier, — il s'indignait avec raison — contre les talons rouges de comptoir. — Le commerce est donc également exclu du peuple.

Ces mêmes journaux louent parfois la garde nationale de son intervention entre le pouvoir et le peuple.

La garde nationale ne fait donc pas partie du peuple. — On ne sait que trop cependant jusqu'où les sergens-majors vont trouver les gens pour les enrôler dans cette *institution*.

J'y ai vu des garçons marchands de vin, — des maçons, — des menuisiers; le mien, M. Collaye, m'a envoyé trois jours en prison avec l'approbation de mon fruitier.

Dans la seule garde que j'aie jamais montée, — j'ai rencontré en faction avec moi, — chacun gardant une des bornes de la mairie, un marchand de charbon de terre qui passa les deux heures de notre faction à me reprocher amèrement de lui avoir *ôté ma pratique.*

Mon portier dit : « Nous, nous vivons encore, — mais le peuple a bien du mal. »

Où est donc le peuple?

Je ne le trouve pas, et cependant il paraît qu'il y en a plusieurs et que chaque ville a le sien.

J'ai vu souvent des journaux raconter des revues du roi. — Les journaux ministériels disaient : *Le peuple* a accueilli sa majesté par d'unanimes acclamations.

Les journaux de l'opposition écrivaient : *Le peuple* est resté silencieux et grave.

Le silence du peuple est la leçon des rois.

Comme il s'agissait du même roi et de la même revue, il est évident qu'il ne peut s'agir que du même peuple.

J'appelle peuple, monsieur, tout ce qui souffre, — tout ce qui gagne péniblement sa vie par le travail, tout ce qui ne peut vivre qu'au moyen de la paix et du développement de l'industrie qui en est la conséquence, — et je considère comme ses ennemis non pas seulement ceux qui laissent peser sur lui une trop lourde charge d'impôts, — mais aussi ceux qui, sous prétexte de défendre ses intérêts, — le jettent dans le découragement en lui faisant faire des vœux impossibles à réaliser, — et le précipitent dans des luttes sanglantes et criminelles — où les uns perdent la vie et la liberté, et les autres *l'ouvrage* et le pain de leur famille, que leur enlèvent le trouble et la défiance qui suivent toujours l'insurrection et l'émeute.

TRISTE SORT D'UN PRIX DE VERTU.

Ceux qui ont inventé les rosières — ont pensé, à ce qu'il paraît, que la vertu est un fruit excellent dans sa maturité, mais qui se conserve difficilement après. Aussi, au prix donné à la sagesse ont ils de tous temps, en mariant immédiatement les rosières, ajouté le moyen le plus honnête de ne pas avoir à la conserver long-temps.

On sait que l'Académie a reçu de M. de Monthyon un legs destiné à récompenser les actes de vertu qui parviendraient à sa connaissance. Tous les Français sont admis à composer en vertu, — comme on compose en thème au collége, — et l'Académie distribue les prix.

Il est, à ce sujet, une chose à remarquer, c'est que c'est toujours dans les classes inférieures que l'Académie exhume les traits d'héroïsme et de dévoûment qu'elle est chargée de découvrir, en quoi les classes *inférieures* me paraissent très *supérieures* aux autres.

Mais il y a encore là quelque chose de très incomplet : — une fois un homme déclaré vertueux, — la société qui est allée le voir couronner et l'applaudir, — ce qui n'est qu'un spectacle de jour où les femmes qui ont de la fraîcheur et des chapeaux neufs vont humilier les femmes fatiguées et les chapeaux passés, — la société ne s'en occupe plus : voilà donc la vertu payée. — Le prix est bientôt dépensé, — il ne reste alors qu'une vertu en jachère qui n'est plus susceptible d'aucun rapport.

Il faudrait faire pour la probité des hommes, — ce qu'on fait pour la vertu des rosières, — ne pas l'obliger à recommencer sans cesse une course périlleuse à travers les dangers : — on sait la ballade allemande :

Le roi jette sa coupe dans un gouffre, — un plongeur se précipite, — et la rapporte : « La coupe est à toi, dit le roi; mais va la chercher une seconde fois et tu auras ma fille. » Le plongeur se jette une seconde fois, mais ne revient plus.

Quand on trouve un homme qui est resté vainqueur dans la lutte horrible de l'honneur et de la pauvreté, il ne lui faut pas faire recommencer cette lutte; il ne peut se contenter d'un prix qui, une fois dépensé, le

rend encore nécessaire : — il faut lui assurer à jamais un travail honorable.

C'est ce qu'on ne fait pas; — aussi, — le nommé *Caillet*, qui avait été déclaré homme vertueux en 1839, et qui avait en cette qualité reçu un prix de cinq cents francs, voyant que tout le produit de la vertu était mangé, — qu'il n'y avait plus rien à en attendre, — a eu recours au vice et *a passé à d'autres exercices*. La cour d'assises de l'Orne vient d'avoir la douleur, le 8 juillet dernier, de le condamner à huit années de réclusion pour vol avec circonstances aggravantes.

ALPHONSE KARR.

Les Salons de madame Thiers.

Si l'on veut juger de l'influence que les femmes exercent en France, il n'est besoin que de se faire présenter dans quelques uns de ces cercles où figurent les principaux personnages politiques d'un royaume. Là, il sera facile de reconnaître que, si elles ne sont pas partie active dans les grands débats parlementaires et sociaux, elles ont au moins dans les coulisses du grand monde des rôles fort importans, qu'elles remplissent avec autant de grâce que de diplomatie.

Mme Thiers est, à Paris, une des dames dont l'amabilité, la bonté et l'esprit délicat ont été le plus remarqués, et, disons-le avec conviction, elle n'a pas peu contribué à vaincre certaines antipathies qui existaient envers le célèbre député de Marseille; Mme Thiers, malgré la faiblesse de sa constitution, et des indispositions malheureusement trop fréquentes, fait les honneurs de ses salons avec une aisance et un goût tout à fait aristocratiques.

Rien n'est gai comme un bal chez Mme Thiers; on y rencontre des pairs de France en petit nombre, la plupart des députés de la gauche, des ministres présens, passés, futurs, des artistes et de jolies femmes. M. Jaubert, l'homme le plus spirituel de la représentation nationale, est un des habitués du lieu; M. Odilon Barrot y joue gravement le whist; M. Léon Pillet, le jeune et intéressant directeur de l'Opéra, s'y montre fort assidu; on y a même vu M. Berryer, l'orateur de la chambre, causant longuement avec Mme Dosne, belle-mère de Mme Thiers, l'une des femmes les plus instruites de France. Que les légitimistes y prennent garde, Mme Dosne a assez d'esprit pour opérer une conversion...

La place Saint-Georges change souvent de visiteurs, et cela se comprend : de la position d'un homme d'état naissent ses relations. Les dames des députés du centre, par exemple, se montrent quelquefois fort assidues aux soirées de Mme Thiers; puis tout à coup une question politique, une divergence d'opinion les obligent à ne plus danser chez leur adversaire... Nous connaissons beaucoup de charmantes jeunes filles qui ont maudit cent fois les controverses du Palais-Bourbon. « *Mon Dieu! maman*, disait un jour avec une grâce naïve Mlle de B..., *quel dommage que ces messieurs ne soient pas toujours du même avis... Nous irions au bal partout!...* »

Une de nos illustrations poétiques, M. Alphonse de Lamartine, est souvent présent aux soirées de l'hôtel de la place Saint-Georges; il y est reçu par les dames de cette maison si artistique et si hospitalière comme on doit recevoir un homme de rare génie, et, au reste, c'est un hôte qui paie généreusement l'attention qu'on lui accorde; car rien n'est plus élevé, plus noble et plus intéressant que ces causeries auxquelles le célèbre auteur des *Méditations* mêle ses riches et profondes pensées.

Les personnages de la cour se montrent souvent chez Mme Thiers, monseigneur le duc d'Orléans paraît beaucoup s'y plaire, et, il faut en convenir, il y plaît beaucoup lui-même; S. A. R. est avec les dames d'une galanterie exquise, et, avec les hommes de toutes les conditions, d'une bienveillance extrême. Si ce n'était à un air de distinction qui règne dans ses gestes, il serait difficile de reconnaître dans ce danseur en habit noir, orné d'un ruban rouge imperceptible et sans rosette, le fils du roi des Français.

On raconte une anecdote fort drôle et relative aux bals de Mme Thiers : Un jeune invité s'échappa des salons vers une heure du matin. Comme il descendait avec précipitation les escaliers qui mènent au jardin, il se heurta contre un individu porteur d'un plateau couvert de glaces... c'était un garçon du célèbre Tortoni. Je vous laisse à penser le carnage de chocolat, de vanille, de fraise et de framboise qu'il y eut... tout roula sur les marches!... tout fut perdu!... « Monsieur, s'écria alors le garçon glacier, en voilà pour cinquante francs de perdu, et je ne peux pas supporter cette perte-là!... pourtant on croira que c'est moi qui ai causé le dégât. — C'est juste, répondit l'auteur involontaire de l'accident, mais je n'ai pas d'argent sur moi. — Vraiment, monsieur? — Ma parole d'honneur la plus sacrée.— Empruntez-en à un de vos amis; que diable! vous ne voudriez pas faire perdre cela à un pauvre diable comme moi? — Non, mon garçon, je te promets que la somme totale du dégât te sera remise demain. »

Et le danseur s'élança dans la rue à la recherche de sa voiture.

Le lendemain, il vint à Tortoni un grand laquais à livrée bleue et or, qui demanda le garçon aux glaces brisées...

« Tenez, lui dit-il, voilà un billet de cinq cents francs que son altesse royale vous envoie. »

Le casseur de verres s'appelait Ferdinand-Philippe d'Orléans.

MADAME LA MARQUISE DE VIEUXBOIS.

LE BEL HOMME ET L'HOMME BEAU.

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un fléau que personne n'évite; ce fléau, à dire vrai, n'est contagieux que d'une manière, par l'hérédité, et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine; — n'importe, c'est un fléau, une fatalité qui vous poursuit toujours, à toute heure de votre vie, un obstacle à toute chose, — non pas un obstacle que vous rencontrez, — c'est bien plus; c'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur, un ridicule que les niais vous envient, une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou, — pour parler plus simplement, — un don de la nature qui fait de vous un sot dans la société. — Enfin, ce malheur, ce danger, ce fléau, cet obstacle, ce ridicule, c'est..... — Gageons que vous ne devinez pas; — et cependant quand vous le saurez, vous direz : C'est vrai! Quand on vous aura démontré les inconvéniens de cet avantage, vous direz : Je ne l'envie plus. Ce malheur donc, c'est le malheur d'être beau.

Remarquez bien ici la différence du genre; nous disons :

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE.
LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU.

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part : Quelle est la chose désagréable que tout le monde désire?..... Ce quelqu'un s'est répondu à lui-même : C'est la beauté. Mais par la beauté, nous entendons la véritable beauté, la beauté parfaite, la beauté funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier échappe à la fatalité; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bête et content de lui; ensuite, on a créé des états exprès pour sa beauté. Etre bel homme est un métier.

Le bel homme proprement dit peut être heureux, — comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tête.

Il peut être heureux, comme maître d'armes, et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut être heureux, — comme tambour-major, — oh! alors il est fort heureux.

Il peut être heureux, — comme *général de l'empire* au théâtre de Franconi, et représenter le roi Joachim Murat avec délices.

Il peut être heureux, — comme *modèle* dans les ateliers les plus célèbres, prendre sa part des succès que nos grands maîtres lui doivent, et légitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reçus de la nature, en les consacrant aux arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rêver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme Antinoüs, l'amour grec, l'homme idéal, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angéliquement beau, fatalement beau, doit traîner sur terre un existence misérable, entre les pères prudens, les maris épouvantés qui le proscrivent, et, ce qui est plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui.

Car c'est une vérité incontestable et malheureuse, — un jeune homme très beau n'est pas toujours séduisant; il est toujours compromettant.

Peut-être, dans un pays moins civilisé que le nôtre, la beauté est-elle une puissance; mais ici, mais à Paris, où les avantages sont de convention, une beauté réelle est inappréciée; elle n'est pas en harmonie avec nos usages; c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras; les beaux hommes ont passé de mode avec nos tableaux d'histoire.

Nos appartemens n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rêvent plus que des amours de page, et de nos jours la gentillesse a pris le pas sur la beauté.

Malheur donc à l'homme beau!

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 5

Septembre 1841. DOUZE FRANCS PAR AN. 1re année. — N° 3.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.

ABONNEMENS :
Un an ..... 12 f. »
Six mois..... 6 50 c.
Trois mois.... 3 50
Un mois..... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose d'un choix d'articles fait parmi les meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres, le Magasin Littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Berthet, et généralement les ouvrages de MM. les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, imprimé sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent de fait et véritablement la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires, dont le prix (au prix de 7 fr. 50 cent. le volume) serait de 450 francs!

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains le plus en renom (voir ci-après le sommaire de ce numéro);

2° Immense quantité de matières (plus de 60 volumes par an);

3° Réduction considérable et sans exemple dans le prix de l'abonnement (DOUZE FRANCS PAR AN).

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de jeter les yeux sur ce numéro et de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

Le Maître d'École, par M. FREDERIC SOULIÉ.
Souvenirs de Marseille, par M. ALEXANDRE DUMAS.
Deux vices nouveaux, par M. LEON GOZLAN.
Médecine des Gens du monde : Physiologie du Malade, par M. P. BERNARD.
Portrait de M. BERRYER.
Portrait de M. DUPIN.
Mémoires de Mme Laffarge, écrits par elle-même.
Un huit pour un neuf ou l'assassinat du courrier de Lyon, par le commandeur LEO LESPÈS.
Barbe-Bleue en Chine, ou la septième femme.
Un Duel sous Mazarin, par M. DESESSARTS.
Les Pensionnats à voitures, par M. PAUL DE KOCK.
Nouvelles à la main (août).
L'Observateur du Bosphore, par M. EUGENE GUINOT.
Les Guêpes (septembre), par M. ALPHONSE KARR.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

I.

Sur la route de Lyon à Grenoble, on trouve un village assez considérable appelé Bourg ing; il est situé dans cette partie du Dauphiné où l'on sent déjà se mouvoir cet immense flot de terrain qui s'élève graduellement, et qui, d'ondulation en ondulation, arrive jusqu'aux Alpes les plus hautes.

C'est un pays qui n'est plus la plaine et qui n'est pas encore la montagne; déja rude à l'œil et rebelle à la culture, il n'a pas encore ces sublimes beautés sauvages qui plus loin vous font oublier les bienfaits de la civilisation, c'est le milieu entre cette nature qui appartient tout entière à l'homme, et qu'il revêt à son gré des moissons les plus diverses, et cette nature qu'il n'a pu vaincre, et qui garde l'indépendance et l'éternité de ses sites incultes.

A une demi-lieue de Bourgoing, et toujours en allant du côté de Grenoble, on voyait en 1814, à gauche de la route, une chétive maison posée de travers au milieu d'un misérable verger.

Quelque puérile que puisse être la prétention de certains observateurs à juger toutes choses sur les moindres apparences, il faut cependant reconnaître que l'extérieur de cette maison, ce qu'on en pourrait appeler sa physionomie, avait un caractère assez particulier pour être remarqué. Sa façade montrait au rez-de-chaussée deux croisées séparées par une porte. Au-dessous de ce rez-de-chaussée, régnait un grenier mansarde, éclairé par une seule croisée et auquel on arrivait par un escalier extérieur dressé comme une échelle sur le flanc du bâtiment.

Lorsque la porte du rez-de-chaussée restait entrebâillée, on voyait qu'elle donnait entrée sur un corridor qui traversait la maison dans toute sa profondeur, et qui par conséquent séparait complètement les chambres éclairées chacune par une des croisées. Sans pénétrer dans ces chambres, on pouvait facilement deviner combien le caractère des personnes qui les habitaient devait être dissemblable.

L'une de ces croisées était ornée de pots de fleurs soigneusement tenus; point de fleurs mortes pendant à la tige, point d'herbes parasites montant au pied; on voyait qu'ils étaient arrosés, taillés, épluchés avec l'exactitude la plus minutieuse. Les vitres de cette croisée étaient nettes et brillantes, et laissaient voir des rideaux d'une blancheur irréprochable, tombant en plis, d'une régularité parfaite.

L'autre croisée du rez-de-chaussée, au contraire de celle-ci, étalait un désordre et une malpropreté repoussante. Des bouteilles aux goulots ébréchés en garnissaient l'appui, et la plupart des carreaux à moités brisés et réparés avec du papier cachaient mal les lambeaux d'un vieux rideau de damas jaune, tout taché d'huile.

Quant à la croisée de la mansarde, elle était nue de cette parure et de ce désordre; on n'y voyait ni fleurs ni rideaux sales ou propres; on apercevait seulement, posée devant cette fenêtre, une table chargée de li-

vres, avec quelques cahiers de papier, et au fond du grenier un grabat et une chaise.

Tous ces petits indices extérieurs ne disent pas sans doute ce qu'étaient les habitans de cette maison; mais lorsqu'on savait qu'elle était occupée par une vieille femme, sa fille et son fils, on s'étonnait que l'ordre et la propreté qui régnaient dans la chambre de la fille n'eussent pas pénétré dans celle de la mère, et que l'espèce de confortable que possédait la sœur fût refusée à la pauvre mansarde du frère.

Il est donc nécessaire de dire quelles étaient ces trois personnes.

En 1793 et tout près de Grenoble des paysans ramassèrent dans un fossé une pauvre femme évanouie portant dans ses bras une petite fille d'un an tout au plus. Cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans et était d'une beauté remarquable; ses habits misérables eussent pu faire croire qu'elle appartenait à la classe la plus pauvre du peuple si la blancheur de ses mains et la délicatesse de ses pieds n'eussent montré qu'elle n'était point faite aux rudes travaux qu'impose la misère.

Du reste on ne put savoir quelle était cette femme ni d'où elle venait; car lorsque ces paysans l'eurent rappelée à la vie, ils s'aperçurent qu'elle était complétement folle. On fut obligé de lui arracher son enfant qu'elle voulait tuer: bientôt la petite fille fut placée dans un hospice où elle reçut le nom de Rosalie, et cette femme fut enfermée dans la maison des fous et inscrite sous un numéro qui devint son nom; on l'appelait le numéro 101.

Cependant au bout de quelque temps, on s'aperçut que cette femme était grosse, et en effet, au bout de neuf mois, elle accoucha d'un garçon, qui fut placé comme sa sœur dans la maison des Orphelins sous le nom de Brutus (on était en 1794). On réintégra cette femme dans l'hospice des aliénés et il ne fut plus question de ces trois individus pendant une dixaine d'années.

Cependant, au commencement de l'empire, lorsqu'on organisa les lycées en régimens, l'hospice des Orphelins proposa au proviseur de lui céder le petit Brutus pour en faire le tambour de sa troupe d'écoliers. L'arrangement fut accepté et Brutus fut admis en cette qualité au lycée de Grenoble.

L'existence du pauvre Brutus fut dès cette époque une longue et rude épreuve. Il semblait que ce ne fût pas un enfant comme les autres, un être humain qui devait vivre selon la loi commune, c'était pour ainsi dire une chose, un meuble appartenant au lycée. Chacun s'en servait, maîtres et écoliers, selon ses besoins ou son caprice, battu et raillé par les enfans, puni et menacé par les supérieurs.

Dès l'abord, il avait essayé de résister à cette tyrannie brutale des uns et des autres; et dans les combats à coups de poing qu'il avait soutenus contre les grands, et les représentations justes qu'il avait portées jusqu'au proviseur, on avait pu reconnaître dans cet enfant une nature courageuse et une raison qui n'admettait pas sans discussion un traitement non mérité.

Mais peu à peu tout avait cédé devant l'implacable méchanceté des écoliers et le froid abandon de ceux qui ne se faisaient ses juges que pour le condamner.

Brutus en était donc arrivé, à l'âge de quinze ans, à se considérer lui-même comme on le considérait, et le pauvre souffre-douleur regardait comme des jours heureux ceux qu'il passait sans être battu ou sans être mis au pain sec et à l'eau. Il ne se défendait plus, il ne raisonnait plus.

La seule chose qu'il eût gagnée au lycée, c'était une sorte d'instruction bâtarde, mêlée de français et de latin, une assez bonne écriture et un véritable talent sur le fifre et le tambour.

Parmi les grossièretés dont Brutus était poursuivi, celle qu'on lui épargnait le moins était de lui reprocher l'état de sa mère, toujours enfermée dans la maison des fous. L'enfant, à qui toute affection manquait au monde, en avait cherché une près de cette femme et ne l'avait pas trouvée là plus qu'ailleurs.

Ce n'est pas que cette mère fût assez privée de tout souvenir pour méconnaître son fils, elle se rappelait les circonstances de son évanouissement sur la route, celles de son accouchement; elle ne niait pas que Brutus fût son fils, mais elle le détestait, et lorsqu'il venait lui parler, elle le traitait avec un mépris cruel ou s'obstinait à ne lui point répondre.

Cette haine pour son enfant ne pouvait non plus être considérée comme un résultat de sa folie, car elle avait pour sa fille Rosalie l'affection la plus passionnée, et toutes les fois que celle-ci venait voir sa mère, c'étaient des transports de joie si bien sentis, de sages conseils si bien donnés, des questions si tendres sur son état, qu'on eût vraiment douté que cette femme pût tomber bientôt après dans les divagations les plus étranges et faire les actes de la plus absurde folie. Du reste elle n'avait gardé aucun souvenir de ce qui avait précédé son évanouissement sur la route de Grenoble, et quand on la questionnait à ce sujet, elle prenait un air étonné, comme si elle n'eût pas vécu avant cette époque.

Quant à Rosalie, elle avait appris ce qu'on enseignait alors dans les hospices. Elle savait lire et écrire, et était la meilleure ouvrière de Grenoble. C'est ce qui l'avait fait demeurer à l'hospice où elle avait été attachée à la lingerie, tandis que son frère, qui avait atteint dix-huit ans, avait passé de l'état de tambour à celui de *chien de cour* ou de *pion*, comme disent les écoliers.

Un hasard heureux l'avait toujours sauvé de la conscription, et la restauration le trouva surveillant la classe des élèves de septième, toujours malheureux, toujours bafoué, toujours triste et morose.

Ce fut à cette époque qu'il se fit un notable changement dans l'existence de Brutus.

L'aumônier du lycée, vieillard de soixante-dix ans, préféra avoir des ouailles plus attentives qu'une troupe turbulente d'enfans; il demanda et obtint la cure de Bourgoing. M. Dulong, c'était son nom, avait pris depuis long-temps Brutus en pitié, et il montra cette bienveillance pour lui, en arrachant le pauvre diable à la vie de supplices qu'il menait.

Le vieux curé avait résolu de doter sa commune d'une école primaire; et comme son grand âge ne lui permettait pas de remplir les fonctions d'instituteur avec la régularité nécessaire, il avait appelé Brutus près de lui comme suppléant. C'était une bien pauvre existence que celle qu'il lui offrait, mais toujours valait-elle mieux que sa position précaire au collége.

Le recteur de l'Académie avait alloué à Brutus cent cinquante francs et un diplôme de capacité; la commune avait fourni sa quote part au salaire de l'instituteur en le logeant gratis dans la maison dont nous avons parlé plus haut, à la charge par lui de la tenir en bon état, ce qui représentait par an un loyer de soixante francs et quatre-vingts francs de réparation. Enfin le revenu de Brutus se complétait avec la rétribution payée par les garçons et les petites filles, et qui était de vingt sous par mois, dont dix sous étaient affectés aux frais de l'école attenante au presbytère, et dix sous aux appointemens de Brutus. En somme, tout cela pouvait constituer une place de trois cent cinquante francs.

Ce fut avec ces faibles ressources que ce jeune homme se décida à retirer sa mère de l'hospice où elle vivait depuis vingt ans, et à appeler sa sœur près de lui.

Il lui semblait que l'accomplissement de ce devoir sacré obtiendrait sa récompense dans le bonheur qu'il trouverait au sein de sa famille; mais il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour se désabuser.

Sa mère lui témoignait une aversion qui ne faisait que croître tous les jours, quoique les transports de sa folie se fussent changés en une sorte d'idiotisme morne.

Quant à Rosalie, c'était une belle jeune fille d'une nature hautaine et décidée, qui avait pris de prime-abord le commandement de la maison, et qui disposait sans contrôle, non-seulement de tout ce qu'elle gagnait, mais encore de tout ce que gagnait Brutus qui n'en détournait pas un sou à son usage.

Ainsi Rosalie avait fait meubler et arranger sa chambre de la manière la plus coquette qu'elle put imaginer dans sa pauvre position; puis elle avait logé sa mère, en lui procurant quelques vieux meubles en étoffes jadis brillantes, ce qui ravissait la vieille folle.

Quant à Brutus, on l'avait relégué au grenier avec une couchette, une table et une chaise. Peut-être, si on lui eût fait bonne mine, ne lui en eût-il pas fallu davantage; mais à l'heure des repas on l'excluait de la table sous prétexte que sa présence empêchait sa mère de manger. On lui mettait sa part, viande, soupe, légumes pêle-mêle dans une assiette avec un chiffon de pain, et le pauvre garçon allait dévorer sa pitance dans le verger quand il faisait beau, ou le plus souvent dans son grenier ou dans le corridor.

Nous n'avons pas besoin de dire que les bons morceaux n'étaient pas pour lui, et ces morceaux n'étaient pas toujours assez largement coupés pour l'appétit d'un jeune homme de vingt ans, d'une taille de cinq pieds six pouces et d'une carrure herculéenne. Ils étaient d'autant moins suffisans que Brutus avait un commensal particulier auquel lui seul accordait quelque pitié.

Ce commensal était un chien.

Ce chien, Brutus l'avait trouvé errant sur la route, maigre, pelé, hagard; des enfans le poursuivaient à coups de pierre. Brutus l'avait sauvé de leur fureur et avait emmené le chien dans sa maison, et depuis deux mois il était son seul ami et le seul compagnon de ses longues promenades solitaires.

On s'étonne quelquefois de l'affection des hommes pour les chiens; mais elle nous semble bien naturelle. Quand nous avons du chagrin ou de la joie dans le cœur, notre meilleur ami discute notre chagrin ou raisonne notre joie. La consolation la plus commune qu'on donne aux infortunés, c'est d'essayer de leur prouver qu'ils ont tort de souffrir et qu'ils manquent de courage ou de résignation; la félicitation la plus sincère a toujours une restriction où l'on vous avertit de ne pas croire trop facilement à ce qui vous rend heureux. Le chien, au contraire, est un écho fidèle qui vous répond juste selon l'état de votre cœur. Si vous êtes triste, il est triste; si vous êtes joyeux, il est joyeux; il n'accuse ni ne conseille, il sent comme vous sentez, et vous aime comme vous êtes et non comme vous devriez être.

Or, le chien de Brutus était cela pour son maître, celui qui le suivait partout et qui venait toujours à sa voix, empressé et soumis.

Comme on doit aisément l'imaginer, celui qui était le favori de Brutus devait être détesté de la mère et de la sœur du jeune homme, et le pauvre animal l'avait si bien compris, qu'il ne rentrait jamais à la maison avec son maître; il attendait à une certaine distance, puis il tournait autour du verger fermé d'une haie; puis quand il croyait pouvoir passer sans être vu, il courait en toute hâte vers la maison, gravissait en deux bonds l'escalier de la mansarde, et allait se coucher sous le lit.

Du reste, le nom du chien avait quelque chose de particulier comme ce-

lui du maître. L'animal était borgne, et Brutus avait employé le peu qu'il savait de son histoire romaine à donner à son chien le nom d'un des plus fameux héros de l'antiquité, à qui une infirmité pareille avait valu le surnom de Coclès. Donc, le caniche de Brutus s'appelait Coclès, comme l'Horatius qui défendit seul le pont du Tibre contre les soldats de Porsenna.

Quant aux deux femmes, dont l'une n'avait point de nom, et dont l'autre ne s'appelait que Rosalie, on s'accoutuma peu à peu à leur donner le nom de celui qui semblait le chef de la famille, et la vieille folle était connue dans le pays sous le nom de la mère Brutus, et sa fille sous celui de Mlle Rosalie Brutus.

Maintenant que nous avons suffisamment dit quels étaient les personnages qui demeuraient dans la maison qu'on voyait à gauche de la route, il faut nous occuper de l'autre côté.

Précisément en face de la chaumière de Brutus, se terminait le mur d'un parc qui s'étendait à plus d'un quart de lieue le long de la route, et qui remontait de même dans les terres jusqu'au sommet d'une petite colline sur laquelle était situé un château de la plus belle apparence.

Ce château appartenait au comte de Lugano, sénateur de l'empire, ex-conventionnel, et jouissant, disait-on, d'une fortune très considérable, surtout en sa qualité de tuteur de Mlle Van Owen, sa nièce, fille de sa sœur, morte depuis dix ans, et de M. Van Owen, fournisseur du bon temps, qui avait laissé à sa fille Paméla un héritage colossal.

M. le comte de Lugano, qui devait ce titre à la munificence impériale, et qui l'avait accepté avec d'autant plus de reconnaissance qu'il lui servait à faire oublier un nom odieusement célèbre dans la révolution, n'avait presque jamais habité son château de la Sapinière durant tout l'empire; mais, en 1814, il avait cru prudent de s'éloigner de Paris, où sa qualité de régicide l'avait fait exclure de la nouvelle chambre des pairs, malgré ses grands talens administratifs. Depuis le mois de mai, il s'était établi à la Sapinière, avec sa nièce Paméla et son fils Hector de Lugano, ex-auditeur au conseil-d'état, jeune homme de fort bonne mine, et qui avait acquis à la cour impériale cette fatuité que donnent les succès faciles, succès qui ne lui avaient pas manqué, grâce à la pénurie de beaux hommes et d'hommes aimables causée par les guerres de Napoléon qui les emmenait presque tous à ses armées.

Il ne semblait pas que les moindres relations pussent s'établir entre cette famille si opulente et celle de Brutus; mais le hasard en décida autrement.

La propriété de la Sapinière était régie, en l'absence du comte du Lugano, par un intendant dont la maison était située dans le parc et assez près de la route.

Ce régisseur avait deux fils, bambins de huit à dix ans fort laids, très méchans, louches et bossus. Leur père ne voulait pas les envoyer à l'école du village où on les poursuivait des plus cruelles railleries, lorsqu'ils n'étaient pas exposés à quelques mauvais traitemens de la part des petits paysans, qui vengeaient quelquefois sur les enfans les rancunes de leurs pères contre la rigidité de M. Langefay, l'intendant. Celui-ci avait donc prié Brutus de venir donner des leçons particulières de lecture et d'écriture à ses deux charmans marmots, et le maître d'école avait trouvé que c'était pour lui une bonne fortune incommensurable, car M. Langefay ne lui avait pas offert moins de six francs par mois pour ses bons soins; et encore arrivait-il à Brutus d'attraper, par-ci par-là, une place à la table de l'intendant, lorsque celui-ci était en humeur de faire une partie de dames ou de dominos.

Mais peut-être tout cela n'eût-il point suffi pour rapprocher le richard du misérable sans une circonstance bien méritoire.

En partant de la maison de Brutus, il fallait, pour arriver au château, longer tout le mur du parc en entier pour aller retrouver la grande avenue, puis traverser le parc en entier pour revenir à la maison de l'intendant. Celui-ci avait abrégé ce long trajet en donnant au précepteur de ses fils, comme il l'appelait, la clé d'une petite porte qui ouvrait du parc sur la route en face de la demeure de Brutus, qui ne pouvait donner ses leçons que le soir, quand il en avait fini avec ses écoliers publics.

Or, un soir de juin 1814, le comte de Lugano se promenait seul dans la partie la plus reculée de son parc, il passait devant cette porte qui ouvrait sur la route, lorsqu'il entendit introduire une clé dans la serrure; il vit ouvrir la porte, et immédiatement il se trouva en face de Brutus.

Quoique le comte de Lugano fût déjà un homme assez âgé et usé par les plaisirs du monde, et surtout par les travaux, il n'éprouva aucune crainte en se voyant lui, faible et chétif, en face d'un homme dont l'apparence eût paru redoutable à des hommes jeunes et vigoureux. Mais il n'en fut pas de même de Brutus : à l'aspect de cet éminent personnage, il se sentit pris d'une frayeur et d'un embarras si comiques, qu'ils appelèrent un sourire sur le visage sec et sur les lèvres minces et arides du vieux sénateur.

— Qui êtes vous? lui dit le comte d'un ton sévère.

— Je suis Brutus.

Le comte fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Brutus?

— C'est moi, monseigneur.

M. de Lugano se reprit à rire et lui dit d'un ton plus bienveillant :

— Mais, que faites-vous, et pourquoi entrez-vous dans mon parc par cette porte?

Ici Brutus commença un récit fort embrouillé pour expliquer ce que nous avons dit plus haut. Il parlait toujours; mais le comte ne l'écoutait déjà plus, il semblait réfléchir et arranger un projet dans sa tête.

Tout-à-coup il interrompit Brutus et lui dit :

— Donc vous avez un bonne écriture?

— Oui, monseigneur.

— Vous savez l'orthographe?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien! venez me voir demain à sept heures du matin, je vous proposerai peut-être quelque chose qui vous conviendra.

Le comte s'éloigna, Brutus resta immobile, et se hâta d'aller chez l'intendant pour lui faire part de sa bonne fortune.

II.

Le lendemain de ce jour, dans un salon du château de la Sapinière, Mlle Van Owen et M. Hector de Lugano, assis chacun de son côté, se livraient à une rêverie inspirée par un sentiment commun; ils semblaient tous deux s'ennuyer à périr.

Paméla prenait et quittait en bâillant un travail de broderie, tandis que son cousin parcourait quelques journaux qu'il rejetait avec impatience sur la table. Du reste, il ne s'occupait pas plus de Paméla qu'elle ne s'occupait de lui; bien que jeunes et beaux tous deux, ils n'avaient rien à se dire.

En effet, ils étaient tellement sûrs de s'appartenir l'un à l'autre qu'ils ne prenaient pas le soin de se plaire et de se mériter; leur union, arrêtée depuis dix ans, devait s'accomplir dans deux mois, dès que la future aurait seize ans accomplis, et si elle soupirait quelquefois tout bas en trouvant ce délai bien long, c'était en pensant à son mariage et non pas à son mari. Quand elle avait quitté le pensionnat pour suivre le comte à la Sapinière, elle avait d'abord accepté ce changement avec joie, espérant tous les plaisirs qui dans le monde font cortége à la jeunesse et à la beauté; mais ceux qu'on trouvait à la Sapinière étaient si tristes, qu'à peine avait-elle cessé d'être un enfant qu'elle désirait devenir femme, et cela pour un seul motif, pour ne pas s'ennuyer comme elle s'ennuyait entre son oncle et son cousin.

Cette disposition d'une fille de seize ans n'a rien de bien extraordinaire, tandis que l'indifférente fatuité de M. Hector de Lugano était véritablement très remarquable: non pas en ce sens qu'elle eût un caractère particulier et original, car il n'avait qu'une fatuité commune, mais elle était si énorme qu'elle le faisait distinguer.

Il en était de sa fatuité comme de ces hommes d'un visage vulgaire et d'une tournure sans grâce, mais que les ames rêveuses appellent de beaux hommes parce qu'ils ont cinq pieds onze pouces, ou six pieds. Ainsi, ce monsieur était si sûr de plaire et de triompher, qu'il s'était trouvé de pauvres femmes qui s'étaient rendues tout de suite sur parole, comme s'il eût été inutile de se débattre contre cet invincible Lovelace.

Nous sommes bien fâché de le dire à ces dames; mais près d'elles, il y a mille contre un à parier pour un fat en rivalité avec un galant homme. Ce n'est pas que les hommes soient plus exempts qu'elles de cette niaise crédulité, et entre le talent modeste et la sottise arrogante, la chance a toujours été et sera toujours pour la sottise qui se loue, de quelque sexe qu'elle soit et à quelque sexe qu'elle s'adresse.

Cependant la prodigieuse fatuité d'Hector n'avait fait aucune impression sur Paméla; d'abord, il ne s'était pas donné la peine de lui apprendre ce qu'il valait; et ensuite, l'eût-il accablée du récit de ses bonnes fortunes, qu'elle n'y eût rien vu d'étonnant et qu'elle se fût imaginée qu'il en était ainsi de tous les hommes. Monsieur Hector de Lugano, qui allait s'emparer maritalement de cette belle enfant de seize ans et de ses quatre millions de dot, était habitué, depuis dix ans, à considérer cela comme une créance bien hypothéquée dont l'échéance approchait.

Ils étaient donc tous deux s'ennuyant dans le salon de la Sapinière depuis une demi-heure, lorsqu'Hector se leva et sonna; un domestique parut.

— N'a-t-on pas averti mon père que le déjeuner l'attendait?

— On a sonné le déjeuner comme à l'ordinaire.

— Il fallait sonner de nouveau; peut-être est-il au fond du parc et n'a-t-il pas entendu.

— Monsieur le comte a dû entendre, car il est dans son cabinet.

— Alors, il fallait entrer chez lui.

— Monsieur le comte est enfermé, et il a défendu qu'on allât l'interrompre.

— Je vous en avais averti, Hector, dit Paméla; ce matin j'ai vu entrer chez lui une espèce de paysan, et depuis ce temps ils sont ensemble.

— Quoi? répartit Hector, ce grand ours en bas bleus, en souliers à rosettes en cuir et en redingote marron, ce malôtru que j'ai rencontré ce matin dans le parc, c'est lui qui est encore avec mon père?

— Oui, monsieur, répondit le domestique, monsieur Brutus est avec monsieur le comte depuis sept heures du matin.

— Monsieur Brutus? fit Hector en donnant à son exclamation interrogative un ton de mépris si superbe, qu'il s'imagina que tant de dédain valait de l'esprit.

— Oui, monsieur, le maître d'école du village.

— Le maître d'école du village? répéta Hector.

Il faut avouer notre impuissance à faire nos lecteurs juges du mérite de M. Hector de Lugano; ce mérite consistait dans une impertinence

de prononciation, une supériorité de grimace que la lettre écrite ne peut rendre; mais il me semble cependant que ce devait être fort drôle; car Paméla se mit à rire tout haut, et le domestique l'imita tout bas. Il en est des sots comme des grandes coquettes : tous les hommages leur sont bons. Une de nos hautes célébrités d'amour disait qu'elle était aussi fière d'être admirée par un Auvergnat que par un homme élégant; le rire de son valet-de-chambre ravit Hector; il se sentit en verve et continua.

— Est-ce que mon père veut apprendre à lire ?

Le domestique continua à rire; mais Paméla haussa les épaules; M. Hector fut piqué, et l'invita à passer dans la salle à manger sans attendre son père.

A l'instant même parut M. de Lugano, précédant Brutus, et lui disant :

— Restez, monsieur, vous déjeunerez avec nous; je vais faire avertir chez vous que vous ne rentrerez pas de la journée.

Louis, ajouta le comte, en s'adressant au domestique, allez chez monsieur.

Le domestique sortait, quand Brutus l'arrêta en lui disant.

— Ne vous dérangez pas, monsieur, c'est inutile, on ne m'attend jamais.

— Comme il vous plaira, dit le comte de Lugano, allons nous mettre à table.

Et sans faire attention à Brutus, il alla embrasser Paméla, en s'excusant de l'avoir fait attendre, et lui offrit la main.

Pendant ce temps, Brutus restait immobile à sa place, et Hector le lorgnait comme une victime dont il se réservait la jouissance.

Le comte et Paméla quittèrent le salon, et Hector pria Brutus de vouloir bien passer, avec cette affectation de politesse qui devient une insolence quand on peut la comprendre; mais Brutus n'y vit qu'une si affable prévenance, qu'il se sentit plus à l'aise en face du jeune homme si empressé, et qu'il poussa la hardiesse jusqu'à lui dire :

— C'est que, voyez-vous, monsieur, j'aimerais autant ne pas déjeuner au château.

En parlant ainsi, le pauvre jeune homme avait presque les larmes aux yeux, et son air désolé eût attendri tout autre qu'un monsieur de la nature d'Hector, qui reprit d'un air de confusion affectée :

— Quoi! monsieur Brutus nous refuse l'honneur de sa compagnie?

— Oh! ce n'est pas pour çà, répartit naïvement le maître d'école, mais c'est pour quelque chose que je puis bien vous dire, car vous avez l'air d'un bon enfant.

Le bon enfant fit bondir le superbe d'Hector; mais il voulait savoir le secret de Brutus, et il lui demanda quel obstacle l'arrêtait; celui-ci répondit :

— C'est mon chien; si je ne rentre pas, la pauvre bête n'aura pas à manger de la journée, ma mère et ma sœur le détestant.

Hector trouva cela si admirablement plaisant, qu'il se mit à éclater de rire, en disant à Brutus :

— Allez donc déjeuner avec votre chien, mon cher monsieur, je comprends que vous préfériez sa compagnie à la nôtre.

Et il laissa Brutus, qui se mit à traverser le parc à toutes jambes, pour revoir son cher Coclès; en même temps Hector entrait dans la salle à manger en poussant des éclats de rire si immodérés, que son père lui demanda ce qu'il avait.

— C'est ce monsieur, répondit-il, qui voulait me prier d'inviter son chien à déjeuner.

M. de Lugano s'occupait fort peu de la sottise de son fils; mais il le connaissait parfaitement, et lui dit assez sèchement :

— Que signifie cette grossière plaisanterie, Hector, et qu'avez-vous dit à ce jeune homme?

M. Hector, à qui son père permettait tout excepté de lui manquer de respect, voulut bien raconter la chose comme elle s'était passée.

— Et vous avez trouvé cela sans doute fort ridicule? lui dit le comte.

— Mais il me semble qu'il ne fallait pas grand effort pour cela.

— Eh bien! dit le comte, si vous aviez fait ce grand effort, vous auriez trouvé que le plus ridicule des deux, c'était vous.

— Ridicule pour m'être moqué de M. Brutus! fit Hector avec humeur.

— Vous avez raison; ridicule n'est pas le mot, mais brutal.

— Mon père, dit amèrement Hector à qui la leçon paraissait trop vive, je vous demande pardon de n'avoir pas apprécié la politesse de ce rustre comme elle le méritait.

— C'est vrai, monsieur, dit le comte; ce jeune homme n'a pas suivi les lois de la politesse en refusant mon invitation, et vous n'eussiez certes pas manqué à ce point de savoir-vivre; mais si son excuse est d'un rustre, comme il vous plaira de l'appeler, elle est d'un bon cœur.

Hector laissa échapper une exclamation d'impatience.

— Elle est d'un honnête homme, ajouta M. de Lugano avec une sévérité tout à fait étrange.

Paméla regarda son cousin en dessous, comme ravie de la leçon qu'il venait de recevoir, et celui-ci garda un silence furieux, bien décidé à punir Brutus de la mortification qu'il avait subie à son sujet, mais sans oser répliquer à son père qui semblait d'une humeur à ne pas le ménager, et que la présence de ses gens n'arrêtait point, quoi qu'il eût à dire.

Le déjeuner s'acheva sans qu'un mot fût ajouté de part ni d'autre; seulement le comte, en se levant, dit à un domestique :

— Quand M. Brutus sera de retour, vous le conduirez chez moi.

Dès qu'il fut parti, Hector chercha quelqu'un à quereller; et comme Paméla était demeurée seule avec lui, il lui dit d'un ton aigre :

— Il paraît que M. Brutus a séduit tout le monde ici, et probablement vous êtes aussi de son parti?

— Moi, répondit Paméla en se levant pour gagner le salon, je n'ai pas dit un mot.

— Sans doute, mais vous aviez l'air charmée du sermon que me faisait mon père.

Paméla était en général d'une nature fort douce, et elle répondit sans s'émouvoir :

— Je vous jure que je n'y ai pas fait attention.

— Et je vous en remercie, reprit le fat avec dédain, vous n'avez pas à vous occuper de ce qui me blesse, vous pensiez sans doute à M. Brutus.

L'outrecuidance dépassait les bornes, et Paméla se retourna vivement en disant :

— Je pensais... oui, je pensais que ce que mon oncle vous disait était fort juste.

— Fort juste! s'écria M. Hector furieux.

Et de cette réplique commença une querelle très animée et très longue dans laquelle Paméla, comme le doit toute femme, défendit l'homme qu'attaquait celui qu'elle regardait déjà comme son mari.

Or, que faisait Brutus pendant ce temps? Il avait à soutenir de son côté une lutte contre sa sœur Rosalie. En effet, le maître d'école avait oublié sa classe, et le curé avait envoyé successivement chez lui une demi-douzaine de ses écoliers les plus turbulens pour savoir ce qu'il était devenu.

Brutus n'avait rien dit à sa sœur de l'espérance magnifique qui se présentait à lui; il voulait savoir le résultat de sa conférence avec le comte pour arriver tout triomphant avec cette grande nouvelle. Ainsi fit-il; car M. de Lugano lui avait offert une somme de douze cents francs par an. Certes, c'était un grand argument en sa faveur, et qui eût apaisé bien des clameurs s'il avait pu le produire; mais le malheureux n'en eut pas le temps; il fut accueilli par une tempête d'injures et de reproches accumulée depuis plusieurs heures dans le sein de Rosalie. C'était un paresseux; il perdait son état; il voulait rester à la charge de sa sœur et de sa mère infirme.

Le pauvre diable les nourrissait toutes deux, et lorsqu'il voulut dire pour s'excuser qu'il avait été retenu par le comte de Lugano, et qu'il était venu pour déjeuner, on lui ferma la porte au nez en lui disant :

— Eh bien, va manger d'où tu viens.

Brutus se retourna vers Coclès qu'il avait trouvé à la petite porte du parc, et qui avait vu à son maître un air si triomphant, qu'il s'était hasardé à le suivre; le regard que le maître jeta sur le chien avait une expression si cruelle de désespoir sur lui-même, et de pitié pour le pauvre animal qu'il avait associé à sa misère, que Coclès se mit à pousser un long hurlement plaintif.

Aussitôt la fenêtre de la vieille folle s'ouvrit, elle saisit au hasard une des bouteilles posées sur l'appui de la croisée, et la lança avec force. Brutus voulut garantir son chien, et la bouteille ébréchée le blessa assez profondément à la main droite. La douleur qu'il éprouva dut être vive; mais il sembla ne pas l'avoir ressentie, il regarda tristement sa main ensanglantée, et dit :

— Bien! voilà douze cents francs de perdus.

Rosalie, qui était derrière sa mère, mit la tête à la fenêtre en entendant cette parole, et lui cria aigrement :

— Qu'est-ce que tu veux dire avec tes douze cents francs? Ça ne te coûtera pas si cher : une toile d'araignée et un chiffon feront les frais du pansement.

— C'est possible, dit Brutus; mais comme d'ici à huit jours je ne pourrai pas écrire, le comte de Lugano cherchera un autre secrétaire, et les douze cents francs qu'il m'avait promis seront pour un autre.

A peine Brutus avait-il fini sa phrase, que la porte de la maison s'était rouverte, et que Rosalie lui demandait d'un ton plein d'intérêt ce qu'était cette place de secrétaire, ces douze cents francs; et lorsqu'enfin Brutus eut pu s'expliquer, ce furent les soins les plus attentifs et les plus empressés pour sa blessure.

On le pansa, on lui donna à déjeuner, on brossa son chapeau, on lui fit même un conte à débiter pour expliquer sa blessure à M. le comte. La transition était si brusque, qu'il semble que Brutus n'eût pas dû s'y laisser prendre; mais pour certains hommes il en est de ce qui flatte leur cœur, comme pour d'autres de ce qui flatte leur vanité; ils sont aveugles et crédules. Brutus se livra donc à toute la joie que lui inspirait cette tendresse toute nouvelle, et il retourna chez le comte de Lugano.

En traversant le parc, il rencontra Hector qu'il salua humblement, et qui se contenta de lui tourner le dos. Paméla, qui était à la croisée du salon, vit cette impolitesse, et sans autre sentiment que celui de faire juste le contraire de son cousin, elle sortit de manière à être rencontrée par Brutus, et elle lui rendit son salut avec une grâce, un sourire, un regard qu'un autre que Brutus eût pu traduire en ces mots : « Si vous avez un ennemi dans cette maison, vous y avez aussi une amie. »

Le maître d'école ne se connaissait point assez en pantomime féminine pour comprendre si juste ce que voulait dire celle de mademoiselle Van-Owen. Il ne vit qu'une seule chose qui, jusque-là, lui était restée inconnue; c'est qu'il y avait dans le monde des êtres appelés femmes qui souriaient et regardaient gracieusement; il se dit qu'une femme qui souriait et regardait ainsi était si charmante, que sa sœur Rosalie avait grand tort de ne pas faire de même. Puis il entra chez M. de Lugano, qui s'arrangea à ce qu'il paraît de l'explication que lui donna Brutus, car ils restèrent enfermés ainsi jusqu'au soir.

Pendant un mois ce fut ainsi tous les jours.

Brutus venait tous les matins et restait toute la journée au château; le soir seulement, vers six heures, il le quittait pour aller donner leur leçon aux enfans de l'intendant, leçon que celui-ci ne payait plus. Cet homme était dans les grands principes de l'intendance, il avait compris tout de suite que du moment que son maître payait quelqu'un, ce quelqu'un devait servir l'intendant pour rien.

Un seul petit événement pourtant troubla le repos monotone de ce mois, et nous en demandons pardon à nos lecteurs; mais ce fut encore à l'occasion de ce misérable Coclès.

Deux jours après l'introduction de Brutus au château, la bête, qui crut comprendre que son maître y était bien reçu, pensa pouvoir l'y accompagner. Coclès se glissa donc dans le parc à la suite du secrétaire, et rôda long-temps à l'entour des communs.

Tant qu'il se tint à distance respectueuse, personne ne se douta de la présence de l'imprudent animal; mais ayant eu le malheur de s'approcher du chenil où l'on tenait deux ou trois chiens que M. Hector s'était donné sous prétexte de chasse, et quoiqu'il fût incapable de tuer un moineau posé sur un mur; ces deux ou trois chiens, dis-je, se mirent à hurler d'une si rude façon, que leur maître, qui faisait une partie de billard avec Mlle Paméla, voulut aller voir par lui-même ce qui arrivait à sa meute.

A l'aspect du caniche misérable qui fourrait son nez sous la porte, il devina le chien de Brutus, et la charmante idée de le faire étrangler par ses chiens arriva en même temps au beau jeune homme. Il ouvrit la porte du chenil, et aussitôt les chiens s'élancèrent à la poursuite du caniche qui, en fuyant, se réfugia dans la cour d'honneur du château.

Le pauvre animal y fut bientôt cerné, et d'horribles morsures commençaient déjà à le déchirer pendant qu'Hector excitait les chiens à ce carnage, lorsque la fenêtre du cabinet de M. de Lugano, placée au rez-de-chaussée, s'ouvrit, et Brutus y parut; il la franchit, et de deux ou trois coups de pied rudement appliqués, il envoya rouler loin de lui les antagonistes de Coclès.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle qui ose toucher à mes chiens! s'écria Hector en s'avançant contre Brutus.

Ce ne fut pas la grossièreté du mot drôle qui irrita Brutus, il ne savait pas encore la valeur insultante de ce mot; mais Hector qui avait gardé à la main la queue de billard avec laquelle il jouait, la leva pour l'en frapper.

Brutus la lui arracha et la brisa avec une violence qui fit reculer Hector.

— Insolent! dit-il en le menaçant d'un soufflet.

— Ne me touchez pas, s'écria Brutus, ou je traite le maître comme les chiens!

Les aboiemens des animaux, les hurlemens de Coclès, avaient attiré Paméla sur la porte du billard; quelques domestiques s'étaient montrés aussi, et tous avaient pu voir l'expression exaspérée du visage de Brutus; quelque chose d'une nature presque féroce était monté du cœur de cet homme à son visage, c'était l'instinct de la bête fauve qu'ont soumise la captivité et les mauvais traitemens, et en qui l'odeur du sang réveille tout d'un coup des instincts endormis. Hector en pâlit, et Paméla demeura les yeux fixés sur ce jeune homme, dont elle eut peur aussi.

Mais tout cela ne fut que l'affaire d'un moment, et presque aussitôt Brutus se courba sous cette chaîne de soumission qui avait pesé sur toute sa vie. Il laissa tomber de ses mains les débris qu'il tenait encore, et dit humblement à Hector :

— Pardonnez-moi, monsieur, mais c'est que je n'ai que mon chien, moi, et...

— J'exige des excuses! s'écria Hector en se posant en matamore.

— Je vous en fais, monsieur, dit naïvement Brutus; je vous en fais pour mon chien et pour moi : je vais l'emmener, et je vous promets qu'il ne reviendra plus.

— Faites-y bien attention, dit Hector, ou je vous coupe le visage à coups de cravache.

La menace était inutile; car Brutus, appelant Coclès, s'éloignait déjà à grands pas; peut-être l'entendait-il, et peut-être ne lui sembla-t-elle pas une injure.

Cet éclair d'homme qui avait jailli de son cœur, s'était bien vite éteint dans cette habitude de misère, de servitude et d'insulte qui l'avait depuis long-temps dégradé. Cependant ce transport n'avait échappé ni à M. de Lugano, ni à Paméla.

Le comte, qui était resté immobile à la croisée de son cabinet, la ferma froidement, et lorsqu'Hector alla proposer à Paméla de continuer sa partie, elle lui répondit qu'elle en était incapable, et que cette querelle lui avait fait tellement peur, qu'elle en tremblait encore. Cette réponse donna l'occasion à Hector de commencer une suite d'impertinences sur le manant, le drôle, le rustre, le goujat, qu'il regrettait de n'avoir pas corrigé de sa main, attendu la distance énorme qui les séparait.

Sur ces entrefaites, M. de Lugano entra, et avec une douceur qui n'était pas dans ses habitudes, il dit à son fils :

— Hector, pour des raisons que vous saurez plus tard, j'ai besoin pendant quelque temps de ce jeune homme; il est nécessaire qu'il vienne au château. Je conçois qu'il vous déplaise; mais vous déplaire c'est supposer qu'il vous occupe; et en vérité, il n'en vaut pas la peine; laissez-le donc en paix, je vous en prie; je vous le recommande aussi, Paméla.

— Moi, dit-elle, le reproche est injuste, et je ne lui ai jamais rien dit qui puisse le blesser.

— Et je vous en remercie... Songez, Hector, que penser une minute de plus à ce qui vient de se passer, ce serait descendre au-dessous de ce que vous vous devez à vous-même.

Hector assura à son père qu'il se tenait pour satisfait, et Paméla ne comprit pas mieux que lui le sentiment secret qui avait dicté la conduite de M. de Lugano.

Le comte ne se dissimulait aucun des défauts de son fils, et dans cette esclandre il avait reconnu que le manant avait eu le beau rôle sur le fat. Cette impression, il ne voulut pas la laisser à Paméla, non qu'il pensât que Brutus fût pour rien dans l'opinion de son fils; il eût agi de même si Hector avait montré la même pusillanimité en face d'un accident, et il lui apporta, en présence de la femme qu'il lui destinait, le témoignage de ce qu'il faisait semblant de lui croire dans le cœur.

M. de Lugano avait eu raison; car dès qu'il fut sorti, Paméla supplia son cousin d'oublier sa rancune, et Hector eut tous les honneurs d'une condescendance contre laquelle son courage semblait se révolter.

Cependant cette paix n'eût pas été de longue durée sans d'autres petits événemens cachés qu'il nous faut aussi raconter.

M. Hector ne vivait pas dans un profond ennui à la Sabinière sans avoir essayé d'y échapper. Pour cela, il était sorti de la réserve humaine de son caractère pour questionner de temps en temps son valet de chambre sur ce qu'étaient les environs.

Parmi toutes ces questions, il y en eut quelques unes qui concernaient M. Brutus, et qui, de l'individu passant à la famille, rencontrèrent pour réponse un éloge emphatique de Mlle Rosalie Brutus, qui était assurément la plus jolie fille du pays.

La suite d'une pareille confidence se devine aisément :

— Pardieu! se dit Hector, je verrai ce que c'est, Mlle Brutus; ce sera fort amusant.

Ce qui se passa entre M. Hector et Mlle Rosalie se découvrira plus tard; mais voici quelle était, après ce long mois dont nous avons parlé plus haut, la vie apparente du château et de la chaumière : Brutus arrivait tous les matins chez le comte et restait enfermé avec lui quelques heures; il assistait au déjeuner qui se passait très régulièrement et sans discussions fâcheuses. Monsieur de Lugano lui-même y apportait une sorte de bonhomie et même de gaîté; il laissait Hector raconter et mentir, sans le persécuter comme autrefois d'un cruel persifflage, acceptant comme vraies toutes ses forfanteries. Paméla seule devenait triste.

Par une raison cachée ou un caprice de femme, elle s'occupait beaucoup de son cousin, qui s'occupait encore moins d'elle qu'autrefois. Il s'en était aperçu et se laissait adorer, tant il trouvait cela juste et naturel, et il daignait s'expliquer à lui-même que cela ne fût pas arrivé plus tôt en se disant que sa cousine était un enfant.

Après le déjeuner, M. de Lugano donnait presque toujours une heure ou deux à la promenade ou à ses affaires de fortune, et Paméla et Brutus restaient seuls; car tous les jours, à cette heure, Hector quittait le château et ne reparaissait qu'à l'heure du dîner, au moment où Brutus retournait chez lui.

Ce qui se passait entre Brutus et Paméla mérite aussi d'être raconté en détail, comme ce qui s'était passé entre Hector et Rosalie.

D'un autre côté, la vie de Brutus était tout-à-fait changée... Ce n'étaient plus ni querelles ni cris qui l'accueillaient chez lui; c'étaient les caresses les plus empressées de la part de Rosalie; et comme elle s'était faite la protectrice de Brutus près de sa mère, la haine de la vieille femme pour son fils semblait avoir diminué d'intensité; aussi Brutus était-il si heureux, qu'il en parlait seul tout haut lorsqu'il n'avait personne à qui le confier.

Il s'était aperçu aussi que plus d'aisance et de bien-être s'était introduit dans sa pauvre maison, et il savait bon gré à sa sœur d'avoir compté sur sa fidélité à lui apporter ses appointemens pour solder toutes les petites dépenses extraordinaires. Aussi fut-il très surpris, le jour où il arriva avec ses cent francs, de voir sa sœur les refuser en lui disant :

— J'avais fait quelques petites économies que j'ai cru pouvoir dépenser, et maintenant que nous sommes plus riches, garde ton argent : ce il faut te faire mieux habiller.

Brutus n'en revenait pas; il regardait ses cent francs sans savoir ce qu'il en pourrait faire; et tel était l'enfantillage de ce grand jeune homme, qu'il courut au bourg, ravi de l'idée qui venait de lui venir : il voulut acheter une paire de bottes.

L'histoire de cette paire de bottes est un des événemens les plus graves de ce récit, il est donc nécessaire de dire avant tout sur quelle [illegible] pourquoi il en fut ainsi.

III.

On se souvient des questions que M. Hector de Lugano avait adressées son valet de chambre, et de la résolution qu'elles lui avaient inspirée.

Ce qui distingue les grands capitaines et les grands séducteurs, c'est la rapidité dans l'exécution d'un plan une fois qu'il est arrêté.

Deux heures après que M. Hector eut décidé qu'il serait fort amusant de savoir ce qu'était Mlle Rosalie Brutus, il était en quête de l'apprendre. Une chose l'embarrassait : ce n'était pas de séduire cette fille si elle en valait la peine, mais de lui parler une première fois; cependant il se rendit du côté de la chaumière de Brutus, après avoir apporté à sa toilette un soin tout particulier. Par une précaution bien digne de lui, M. Hector avait revêtu un habit de chasse de la plus grande simplicité et d'une élégance arriérée : ce beau Phébus avait voilé autant que possible l'éclat rayonnant de sa personne, de façon à ce qu'on pût le regarder sans être ébloui.

« Il faut que cette Rosalie ose penser à moi, se disait-il. Je ne veux pas lui paraître un amant impossible. »

Ainsi Jupiter prenait les traits d'un simple mortel pour que Sémélé ne tombât pas en cendres sous son regard olympien. Hector n'était pas moins avisé que le maître des Dieux, et il devait réussir comme lui.

Il prit un fusil, un chien d'arrêt, et s'en alla battre les bruyères qui entouraient la maison de Brutus.

Cette maison était close, et rien n'avertit Hector que sa présence y eût été remarquée ; il tira quelques coups de fusil assez près du verger pour que la curiosité la plus endormie regardât qui se donnait le plaisir de la chasse dans un endroit si peu convenable ; mais les coups de fusil n'y firent rien, et la maison demeura muette et aveugle.

Hector pensa tout de suite qu'il n'y avait personne ; ne pas se mettre à une croisée par où on pouvait le voir, du moment qu'il daignait être visible, ne lui paraissait pas possible. Qu'eût-il dit s'il avait deviné qu'il avait été vu, qu'il avait été reconnu pour M. Hector de Lugano, et qu'on ne se montrait pas ; et cependant on l'attendait.

On l'attendait : ce mot exige un très long commentaire.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'on attendait M. de Lugano ? Il avait donc fait part de ses projets à quelqu'un qui les avait redits à Rosalie ? Point du tout ; mais Rosalie avait interrogé Brutus sur la famille de M. de Lugano, et s'était fait expliquer le père et le fils, autant que Brutus avait pu les comprendre.

Les confidences de Brutus avaient long-temps fait réfléchir Mlle Rosalie ; un vieillard usé, ennuyé et fort riche ; un jeune cavalier très avantageux, et qui avait fait des femmes sa seule occupation : un de ces deux hommes devait nécessairement appartenir à Rosalie, et elle s'étonnait déjà que l'un ou l'autre ne se fût pas présenté pour la séduire. Elle s'était même imaginé, dès le premier jour de l'introduction de Brutus chez M. de Lugano, que la place donnée à son frère n'était qu'un prétexte pour arriver jusqu'à elle.

Mais bientôt, en apprenant que c'était un emploi sérieux, elle n'espéra plus en M. de Lugano, et tourna toutes ses espérances du côté d'Hector. Ce ne fut pas sans regret qu'elle abandonna le vieillard.

Entre un grand seigneur et une pauvre fille, quand la jeunesse et la beauté manquent au premier, ce qui serait libéralité chez un jeune amant devient obligation chez le vieillard amoureux ; on n'attend plus, on exige ; et Rosalie avait une haute idée du taux possible à ses exigences.

Si l'on nous demande où cette fille, qui devait être si ignorante du monde, avait appris ces abominables choses, nous répondrons par d'autres questions.

Où et comment tous ces sabotiers qui encombrent le commerce ont-ils appris, sans savoir lire, les calculs les plus compliqués des intérêts de l'argent, de façon à ce que les banquiers les plus experts ne sont que des prêteurs désintéressés à côté d'eux ? Comment se fait-il que mieux que les économistes les plus habiles, mieux que les politiques les plus prévoyans, ils sentent les besoins de la société, préviennent les événemens, et discernent, sans se tromper, la spéculation qui doit réussir de celle qui doit être onéreuse ?

Comment se fait-il que la chose du monde la plus capricieuse, la plus aristocratique, la plus insaisissable, la mode, appartienne à l'appréciation la plus vulgaire et la plus ignorante ? et que ce soient douze Auvergnats qui, dans Paris, vendent à la fois des peaux de lapins et ce que le luxe a de plus raffiné pour orner un boudoir de duchesse ?

D'où vient que dans la vie commune les esprits les plus éclairés par l'éducation sont quelquefois les plus aveugles en face des faits, et que les plus incultes sont souvent les plus perspicaces ?

C'est qu'il faut le reconnaître : la nature donne parfois à certains individus des instincts fabuleux qui les conduisent mieux que l'expérience la plus consommée. Heureusement que ces individus sont des exceptions fort rares ; mais enfin ces exceptions existent, et Rosalie en faisait partie.

Mais pour qu'on ne se trompe pas sur l'idée que nous en voulons donner, il ne faut pas qu'on pense que ce fût le moins du monde une de ces misérables créatures qui, entre le travail et le vice, choisissent le vice pour échapper à la misère, et cela sans passion, sans égarement, par fainéantise et lâcheté.

Ce n'était pas non plus l'entraînement d'une jeunesse folle et amoureuse de plaisir qui donnait ces pensées à Rosalie ; il n'y avait en elle rien de ces deux causes communes de la perte de tant de pauvres filles. C'était un corps et un cœur froids ; et si quelque chose brûlait en elle, c'était un désir immodéré de domination, de fortune et de grandeur ; mais ce désir était dirigé par un calme sec, égoïste, impitoyable.

En effet, décidée à chercher une meilleure fortune dans l'amour qu'elle pourrait inspirer, elle n'avait pas hésité à la demander à un autre sentiment tant qu'elle n'avait pas eu cette dernière chance. Brutus avait été le premier instrument de cette avide ambition, de cette sourde personnalité ; tout le fruit des labeurs du pauvre maître d'école avait été sa proie.

Mais il faut le dire, pour qu'on ait une idée exacte du caractère de Rosalie : elle était aussi rude envers elle-même qu'elle l'avait été envers son frère, elle ne s'imposait pas une tâche moindre que la sienne ; et, comme elle n'était qu'une ouvrière, elle passait les jours et les nuits au travail pour se mettre autant que possible au-dessus des filles de sa condition. Seulement ses propres efforts et ceux qu'elle dirigeait n'avaient qu'un but, elle et elle seule.

Ce caractère est moins rare qu'on ne pense, quoiqu'il soit contraire à toute raison. Il semble que ceux qui ont des besoins très exigeans doivent comprendre ceux des autres et en tenir compte ; cependant il n'en est rien. C'est plus souvent le dissipateur que l'avare qui laisse tout ce qui l'entoure manquer du nécessaire, et l'on verra plus souvent un glouton qu'un homme sobre refuser un morceau de pain au misérable qui a faim. C'est que de tous les vices, le plus sourd, le plus aveugle, le plus implacable, c'est l'égoïsme, et Rosalie était égoïste.

Ce que cette jeune fille avait de perspicacité et d'adresse pouvait tempérer en apparence ce que ce vice avait en elle d'absolu ; mais on se serait trompé en donnant un motif de bienveillance à ce qui semblait avoir ce caractère ; il y avait toujours une raison personnelle qui dictait ses meilleures actions : c'était un prêt qu'elle faisait à l'avenir, mais seulement quand elle était sûre qu'il lui rapporterait de très gros intérêts.

Voilà donc quelle était la personne que M. Hector de Lugano comptait subjuguer en passant et pour se désennuyer.

Comme nous l'avons dit, Rosalie avait reconnu le beau chasseur, et cependant elle ne s'était pas montrée ; elle ne voulait pas que leur première rencontre eût l'air d'un hasard dont il profitait pour l'aborder ; elle voulait que ce fût une manifestation non équivoque de ses projets. Du reste, il ne fallait pas être aussi habile que Rosalie pour savoir que ce monsieur était là à son intention.

Il regardait trop souvent du côté de cette maison pour ne pas laisser voir qu'il voulait y éveiller l'attention de quelqu'un ; d'ailleurs, on ne chasse pas deux heures durant dans une bruyère où il y avait pour tout gibier des mésanges et des fauvettes.

Rosalie avait observé tout cela à travers son rideau ; et, quoique sûre des desseins de M. Hector, elle se tint immobile ; car elle ne voulait entamer la partie qu'avec un avantage. Cet avantage, le lendemain devait le lui donner.

M. Hector, qui ne se souciait point de recommencer l'exercice de la veille, et qui voulait cependant arriver jusqu'à la belle, trouva qu'il était bien plus simple de se présenter lui-même. Sous quel prétexte, il l'ignorait encore ; mais il s'en rapporta à son admirable présence d'esprit pour en inventer un quand il serait en face de Rosalie.

Le lendemain donc, et vers le milieu du jour, il se rendit chez Rosalie, lorsqu'il rencontra un obstacle auquel il était loin de s'attendre.

La veille il s'était toujours tenu à une certaine distance de l'enclos, et d'ailleurs, il était accompagné de ses chiens de chasse qui avaient failli dévorer Coclès, et quoique celui-ci fût à son poste le long d'une haie, gravement étendu au soleil, il s'était tenu coi et n'avait pas bougé.

Mais ce jour, en voyant arriver de loin M. Hector seul, le rancuneux animal s'était redressé pour examiner son ennemi ; tant que celui-ci avait marché dans la propriété commune, l'animal, qui avait un sentiment très exact de son droit, s'était contenté de gronder sourdement ; mais dès que M. Hector eut passé la haie qui bordait le domaine de Coclès, il se précipita au-devant de lui, l'œil en feu et les dents toutes prêtes à le déchirer.

Assurément, il n'y a rien de désagréable et de ridicule comme d'être obligé de défendre ses mollets contre un chien hargneux ; mais il y a des gens à qui cela n'arrive pas. Soit que la bonhomie de leur allure n'excite pas la colère de ces animaux, soit que leur assurance les intimide, il ne leur advient jamais de ces fâcheux démêlés.

Hector, au contraire, était un de ces êtres malencontreux à qui ces petits accidens étaient réservés ; il se trouva donc en face de Coclès, assez embarrassé d'avance contre un ennemi personnel si exaspéré ; et sachant bien que s'il voulait le fuir, il ne ferait qu'épargner ses tibias aux dépens de ses talons. D'ailleurs une belle et charmante personne s'était présentée à la porte de la maison en entendant les aboiemens du chien, et ce n'était pas le cas de faire une retraite honteuse.

Hector sortit de son embarras selon son caractère ; il s'écria :

— Rappelez votre chien, si vous ne voulez pas que je lui fasse mal.

— Ma foi, monsieur, répliqua Rosalie, vous pouvez l'assommer si cela vous convient ; vous nous débarrasserez d'une méchante bête.

Hector fit un geste pour chasser le chien ; mais Coclès redoubla de fureur, et Hector n'osa faire un pas. Il était fort ridicule, il le sentait, et Rosalie, au lieu de venir à son secours, ajouta en élevant la voix :

— Si au lieu de traverser l'enclos vous aviez tourné tout autour, Coclès ne vous aurait rien dit.

— Mais, dit Hector, comment entre-t-on alors chez vous?

— Est-ce que c'est ici que vous veniez, monsieur?

— Oui, vraiment.

— Alors, c'est bien.

Et Rosalie rappela le chien, qui s'échappa en jetant sur l'un et sur l'autre un regard où il semblait les confondre dans une haine commune.

Hector avança aussitôt en triomphateur, et salua Rosalie, qui le reçut sur la porte sans lui offrir d'entrer.

— Qui demandez-vous, monsieur? lui dit-elle.

Hector se crut très adroit en disant :

— N'est-ce pas ici que demeure M. Brutus?

— Oui, monsieur; mais il n'y est pas.

M. Hector laissa échapper un Ah!.. qui montra à Rosalie que l'adroit galant était à bout d'invention; elle lui vint donc en aide en lui disant :

— Si vous voulez me dire l'affaire qui vous amène, monsieur, j'en ferai part à mon frère.

— Avec grand plaisir, mademoiselle, j'ai même à causer assez longuement avec vous.

Une idée venait d'arriver à Hector, une idée qui n'eût pas été si maladroite qu'elle l'était s'il l'avait eue la veille, ou même s'il l'avait eue avant ce *ah*!.. stupide qui donnait un démenti anticipé à tout ce qu'il avait à dire.

Rosalie introduisit M. de Lugano dans sa chambre, et malgré ses habitudes de luxe il en admira la bonne tenue et l'éclatante blancheur. Puis il commença son discours d'introduction.

— Je suis, lui dit-il, le fils de M. de Lugano; mon père a pris votre frère à son service, et je sais qu'il compte lui faire un sort; mais avant de s'engager vis-à-vis de ce jeune homme, il désire avoir quelques renseignemens sur son compte, et il m'a chargé de venir vous les demander.

Deux choses avaient frappé Rosalie dans cette phrase : la niaiserie qu'il y avait à aller demander des renseignemens à une sœur sur le compte de son frère, et le mot *pris à son service* qui l'avait profondément humiliée; elle lui répondit donc :

— D'abord, monsieur, je ne savais pas que Brutus fût ce qu'on appelle au service de M. le comte de Lugano, et ensuite comme votre père ne m'a pas consultée pour le prendre, je ne conçois guère qu'il s'adresse à moi pour le garder, à moins que la conduite de mon frère n'ait pas été ce qu'elle devait être.

La réponse n'était pas engageante; mais Hector était lancé, et il continua :

— Vous ne refuserez pas de répondre cependant à quelques questions; M. Brutus est un galant homme.

— Si vous entendez par galant homme un honnête homme, je vous en réponds.

— Il est capable...

— De faire ce que monsieur le comte exige de lui, c'est ce que je ne puis vous dire, car je ne sais pas ce qu'il y a faire au château.

— C'est que mon père éprouve le plus vif intérêt pour lui, et cet intérêt il veut l'étendre à toute la famille de M. Brutus, et depuis que je vous ai vue, je sens que je suis tout prêt à le partager.

Ici Rosalie joua admirablement la grosse naïveté, et répondit :

— Est-ce que vous avez de l'ouvrage à me commander?

Hector se mit à rire, et répartit d'un air suffisant :

— De l'ouvrage pour ces mains charmantes, ce serait un bien pauvre intérêt à vous témoigner! Non, séduisante Rosalie, quand on est belle et gracieuse comme vous, on n'est pas faite pour travailler.

— Et pourquoi est-on donc faite, monsieur?

— Pour inspirer la plus vive tendresse, pour être aimée et pour sortir, grâce à l'amour d'un homme comme il faut, de cette position indigne de vous.

La déclaration était claire, et il n'y avait pas à s'y tromper; il fallait donc l'accueillir de manière à l'encourager, ce qui était se livrer un peu vite, ou la repousser du haut d'une vertu imprenable, ce qui pouvait rebuter complétement le poursuivant. Rosalie évita les deux difficultés par une réponse admirable.

Elle rougit, baissa les yeux, et d'un ton de dignité modeste elle répliqua :

— Votre proposition m'honore, monsieur; j'en ferai part à mon frère et à ma mère.

Le séducteur fronça le sourcil en murmurant :

— Peste soit de la sotte qui s'imagine que je veux l'épouser!

Mais Rosalie, en disant ces paroles, s'était montrée si jolie, une si douce émotion avait percé dans sa voix, et animé ce regard qu'elle avait si pudiquement voilé, que M. Hector se dit encore :

— On n'est pas plus niaise, mais on n'est pas plus belle, et cette niaiserie la rend encore plus agaçante.

Il reprit donc :

— Non, il est inutile d'avoir d'autres confidens que nous; pour s'aimer, il faut mieux se connaître, et ce que je suis venu vous demander aujourd'hui, c'est le droit de faire connaissance avec vous.

— Toutes les fois qu'il vous plaira de venir, monsieur, vous serez le bien-venu.

Ce qui se dit pendant la fin de cette visite est inutile de répéter; mais le point important avait été établi des deux parts.

Hector avait conquis son droit d'entrée dans la maison, et le reste lui semblait la chose du monde la plus aisée. Il se promettait bien de dissiper cette illusion de mariage qui avait passé par la tête de cette idiote; quelques promesses, beaucoup d'amour qu'il inspirerait, en feraient l'affaire. Du côté de Rosalie, c'était tout le contraire. A notre sens, l'inspiration dite plus haut avait été sublime.

Dans ses rêves de fortune, et lorsqu'elle attendait la séduction de M. Hector, l'idée d'un mariage avait bien apparu quelquefois à Rosalie; mais la difficulté d'aborder un pareil sujet lui avait paru presque toujours insurmontable; et ce n'était qu'en face du danger qu'elle avait trouvé ce mot admirable.

Plus tard, lorsqu'une familiarité plus grande eut régné entre elle et Hector, ce mot devenait impossible. Il avait été dit au moment précis où il devait l'être. C'est le propre des génies instinctifs d'avoir de ces soudaines illuminations en face des circonstances décisives.

Hector avait donc ses entrées dans la maison de Brutus, mais il les avait achetées du titre d'épouseur; et Hector, qui n'en prenait nul souci, ne se doutait pas où on pourrait le mener par ce petit fil d'araignée qu'on venait de lui attacher adroitement au pied.

Cependant, malgré son avantage, Rosalie comprenait qu'il y avait encore beaucoup à faire pour elle; il fallait, pour que ce fil devînt une lisière pour conduire M. Hector à toutes sortes de sottises, rendre cet homme très amoureux; et rendre un fat amoureux n'est pas chose facile. Mais Rosalie était une nature supérieure, et elle employa un moyen qui n'est pas ordinaire en amour, surtout de la part d'une femme vis-à-vis un homme; ce moyen fut la flatterie.

Si l'on ne savait pas que la vanité est un des gouffres les plus insatiables de l'esprit humain, on aurait peine à concevoir qu'un homme osât accepter toutes les ridicules adulations dont elle l'enivra; tout ce qu'il faisait et disait dénotait un grand cœur, un grand esprit, un grand homme. Ce n'était qu'une pauvre fille de rien qui le pensait. Mais à ce dieu-ventre qu'on appelle la vanité tout est bon. D'ailleurs cet hommage de Rosalie n'était pas si peu délicat qu'on pourrait le faire imaginer.

Elle donnait de l'esprit aux moindres mots de M. Hector, et quand ils n'en avaient pas, elle en mettait du sien; et puis elle croyait en lui, elle ne doutait pas d'une seule de ses promesses galantes; elle les comprenait, elle sentait que rien n'avait pu lui résister; puis tout à coup se faisant humble et timide, elle remerciait ce Dieu tout-puissant d'avoir abaissé vers elle sa souveraineté; et alors, quand elle le tenait sous le charme de cette ivresse, elle laissait échapper un mot de crainte sur la réalité de ses projets, et elle se demandait si elle devait croire qu'il pût penser sérieusement à épouser une fille comme elle.

Assurément la pensée n'en venait pas plus à Hector après ces apologies qu'elle ne lui était venue le premier jour; mais lorsqu'il se sentait si bien apprécié, si hautement compris, il prétendait en soi n'avoir pas le courage d'enlever à cette pauvre enfant le rêve dont elle se berçait.

Hector était si vaniteux qu'il se trompait lui-même. En ne désabusant pas Rosalie, c'était sa propre satisfaction qu'il ménageait. Toute cette adoration pouvait s'en aller devant la triste vérité, et cette adoration était aussi le rêve d'Hector. C'est ainsi que devait être aimé un homme comme lui, et Rosalie était la première femme qui eût réalisé ce rêve.

Ce côté du rôle de Rosalie était le plus facile à jouer; celui qui l'embarrassait fort était celui de la résistance. Tout refuser à un homme si respectueusement adoré ne paraissait pas logique, il fallait donc en finir. Ce n'était pas la chute qui épouvantait la belle, mais la crainte de tomber sans résultat.

Elle avait suffisamment éprouvé le grand moteur avec lequel elle menait Hector, et partout où elle l'avait appliqué, la machine avait répondu à l'impulsion donnée. Quelques éloges emphatiques sur sa générosité probable, et le lendemain il s'était montré généreux.

Il y avait même une fortune assez passable à espérer en s'en tenant à ce procédé; mais l'ambition de Rosalie avait grandi avec les circonstances, comme celle de tous les ambitieux. On ne part pas du pied gauche pour devenir empereur; mais quand on est lieutenant on veut être chef de bataillon, puis général, puis consul, puis empereur. Napoléon n'a pas été autrement.

Donc pour la chétive ouvrière ce n'était plus une espérance de mariage qu'elle voulait se faire racheter bien cher, mais un mariage réel auquel elle tendait. Hector avait bien, dans le jargon d'opéra-comique qu'il avait appris à Paris, parlé plusieurs fois d'un serment qu'il tiendrait plus tard, quand il serait libre; mais rien de tous ces propos n'avait un caractère certain, et il fallait mieux que cela à Rosalie pour être tranquille. Quoiqu'elle n'eût pas grande foi dans les écrits, elle eût voulu en posséder quelqu'un de la main d'Hector; mais comment établir une correspondance entre gens qui se voient tous les jours?

Hélas! il n'y avait qu'à y penser, et cela devait venir de soi-même.

Un certain soir, Rosalie, à qui Hector prêtait à lire d'assez piètres romans, se prit à dire à son héros que cela ne la touchait pas, que personne n'écrivait d'amour comme il en parlait, et qu'elle voudrait bien lire de sa prose.

Le lendemain de ce jour, Hector arriva avec une lettre de quatre pages qu'il se fit lire tout haut, et que Rosalie épela avec des émotions si charmantes, qu'il tomba dans le ravissement de lui-même; il pensa que

M. de Châteaubriand étant devenu un homme politique, il laissait une belle place à prendre dans la littérature.

Voilà donc Hector écrivant des choses incroyables de passion, et cela tous les matins ; mais voilà qu'un jour Rosalie lui remet un petit papier d'un air embarrassé et très ému, en lui disant :

— Ne vous moquez pas de moi, mais tenez, j'ai essayé de vous répondre.

— Voyons, fit Hector.

Il sourit de pitié.

— Pauvre enfant, lui dit il, ce n'est pas cela, il n'y a pas d'amour dans ces phrases.

— Eh bien ! lui dit-elle, écrivez-moi comment il faut que je vous écrive.

— Vous verrez.

Et voilà que le lendemain le bel imbécile répond une lettre qui commençait ainsi :

« Non, Rosalie, vous ne m'aimez pas, le ton glacé de votre lettre me »l'apprend, vous ne m'aimez pas ou vous doutez de moi, etc. »

A ceci, Rosalie répondit à son tour, et toujours avec une retenue si adroitement niaise, que M. Hector de Lugano répliqua par une épître où il y avait des phrases comme celle-ci :

« Avez-vous oublié les sermens que je vous ai faits? Oui, ma vie est à »vous, etc., etc. »

Lui faisant toujours de l'opéra-comique, elle poursuivant une affaire sérieuse, il se trouva engagé dans une correspondance qui au bout d'un mois avait mis dans les mains de Rosalie la preuve de la tentative de séduction la plus frénétique, et qui n'avait laissé dans Hector que le témoignage d'une résistance profondément vertueuse.

Voilà où en étaient Rosalie et Hector au bout d'un mois; il faut voir maintenant où en étaient Paméla et Brutus.

IV.

Comme nous l'avons dit, une fois le travail du matin terminé, et aussitôt après le déjeuner, monsieur de Lugano donnait deux heures au soin de ses affaires ou à la promenade. Hector, de son côté, quittait le château, et Brutus et Paméla demeuraient seuls.

La première fois que cela arriva, Paméla, bien qu'elle n'eût aucun sentiment de malveillance contre Brutus, s'assit d'assez mauvaise humeur dans un coin du salon, se voyant réduite à la société de ce grossier paysan. Quant à lui, il se plaça à une autre extrémité, sur le siége le plus étroit qu'il put trouver.

Il faut se venir à sa place quelque part pour venir s'y mettre à son aise. Brutus avait bien regardé les larges fauteuils, les profondes bergères, les vastes canapés ; mais s'y asseoir eût paru une impertinence, et probablement il fût resté debout s'il n'eût découvert derrière le piano un petit tabouret très modeste ; il s'y assit et s'y tint immobile.

Paméla, qui travaillait à un ouvrage de tapisserie, se laissa aller à la pensée de son ennui, et oublia tout-à-fait Brutus. Quant à lui, il ne pensa à rien.

Au bout d'une demi-heure, Paméla avait répété en elle tous les reproches qu'elle avait à faire à sa position solitaire, à la négligence de son oncle, à l'indifférence d'Hector; mais comme, en définitive, tout cela devait se terminer dans deux mois, elle se leva avec l'intention d'échapper à l'ennui, autant que possible, durant ces deux mois, et ne voulut pas rester dans les dispositions fâcheuses où ses réflexions l'avaient plongée.

Comme tous les jeunes cœurs qui commencent la vie avec confiance, elle éprouvait du déplaisir à mal penser des autres, et elle voulut échapper à ces pensées; elle chercha donc une occupation qui pût l'y arracher, et se leva pour faire de la musique et se mettre à son piano. Alors elle aperçut Brutus droit et immobile sur le tabouret; elle l'aperçut, voilà tout, mais elle n'y prit point garde. Elle chercha dans son casier une partition nouvelle et s'avança vers son piano; Brutus ne bougea pas.

Alors seulement elle remarqua qu'il était à la place qu'elle voulait prendre, et supposant qu'il ne l'avait pas entendue se lever, puisqu'il ne s'était pas levé, elle s'avança doucement derrière lui, et dit avec une voix où perçait l'intention de donner au maître d'école une leçon de politesse :

— Pardon, monsieur, mais je désirerais me mettre à mon piano.

Brutus ne bougea pas davantage; elle se pencha alors vers lui pour le regarder, il dormait profondément.

Il fallait moins qu'une si bonne raison pour excuser Brutus de n'avoir pas cédé sa place avec l'empressement d'un galant cavalier.

Elle se prit à rire de la figure qu'il avait; car à la posture raide qu'il gardait dans son sommeil, on pouvait voir qu'il avait tout fait pour n'y pas céder. Paméla ne pensant pas plus loin qu'à ce qu'elle voulait, s'approcha de l'oreille du Brutus, et lui cria de toute sa petite voix douce et flûtée :

— Hé ! monsieur Brutus ! monsieur Brutus !

Le maître d'école se leva par un mouvement si brusque, qu'il fit reculer Paméla; il porta autour de lui des regards presque effarés ; puis il aperçut devant lui cette jeune fille souriant encore, mais d'un sourire où la crainte se mêlait à la moquerie, tandis qu'elle mesurait du regard ce jeune colosse qui avait crié, lui aussi, d'une voix puissante :

— Hein ! qui m'appelle ?

En voyant Paméla, il devint rouge comme un enfant pris en faute, et se mit à balbutier des excuses.

— Oh ! lui répartit Paméla en riant, je ne suis pas comme Hector, je ne demande pas d'excuses ; je voulais ma place, je l'ai : c'est tout ce qu'il me faut.

Elle ouvrit son piano, s'assit et chercha dans sa partition le morceau qu'elle voulait jouer.

Brutus la regardait faire ; il était désolé de s'être endormi ; il ne savait pourquoi; mais il voulait s'en excuser. Alors il reprit d'une voix tremblante :

— J'ai été bien malhonnête, n'est-ce pas, mademoiselle Paméla ?

— Vous aviez envie de dormir, vous avez dormi, c'est tout simple, lui répondit-elle en le raillant, mais si doucement que cela ne le troubla pas.

— C'est que, mademoiselle, quand M. le comte m'a dicté son histoire toute la journée, je recopie à la maison tout ce qu'il ma dicté pour qu'il puisse le lire et le corriger. Alors il faut que je passe toute la nuit au travail ; en voilà deux de suite que je n'ai pas dormi du tout... c'est pour ça, voyez-vous, que j'ai eu la malhonnêteté de m'endormir.

Pendant qu'il s'excusait ainsi, Paméla le regardait en dessous ; mais ce regard, d'abord plein d'une malice d'enfant, s'était adouci peu à peu et s'était empreint de pitié; elle regrettait presque d'avoir éveillé ce pauvre garçon.

— Il n'y a pas la moindre malhonnêteté à cela, lui dit-elle.

— Je vous demande pardon, fit Brutus d'un ton sérieux, je sais très bien que ce n'est pas honnête de s'endormir en *société*.

— En société ! dit Paméla, en riant du mot et de la prétention de Brutus à la science du savoir-vivre. Mais à la campagne, ajoute-t-elle, quand on est chacun dans son coin, c'est très permis, et en tout cas je vous le permets. Mettez-vous là-bas dans cette bergère, ou passez dans le petit salon à côté, vous y ferez votre méridienne dont vous avez besoin, et le bruit de mon piano ne vous troublera pas.

Tout cela avait été dit simplement, sans autre intention que d'envoyer dormir ce pauvre garçon à son aise.

Brutus, qui avait sur le cœur le remords de l'énorme incongruité qu'il venait de commettre, quitta le salon tout triste et s'en alla dans celui qu'on lui avait désigné. Paméla ne vit rien de tout cela, elle était déjà tout à sa musique, et bientôt elle ne pensa plus à autre chose.

Quelque temps après M. de Lugano entra et dit à sa nièce :

— Savez-vous ce qu'est devenu M. Brutus ?

Paméla lui répondit sans quitter son piano :

— Je crois qu'il est de l'autre côté qui dort.

— C'est vrai, dit le comte, il doit être fatigué.

Paméla continua à déchiffrer sa partition. Qu'on éveillât ou qu'on laissât dormir monsieur Brutus, cela lui était fort indifférent.

Cependant au bout de quelques minutes, le comte, qui sans doute dans la promenade avait fait provision d'idées, voulut reprendre son travail ; il ouvrit la porte du second salon pour appeler Brutus et le vit debout, l'oreille tendue et avec une expression de ravissement étonné.

— Eh ! dit le comte, vous ne dormiez donc pas ?

L'émotion que Brutus éprouvait devait être bien puissante, car elle le sauva de l'embarras qu'en toute autre occasion il eût éprouvé à être ainsi surpris en flagrant délit de curiosité.

— Oh non ! monsieur, je ne dormais pas, répondit-il avec l'air d'un homme dont l'ivresse n'était pas encore dissipée.

— Vous écoutiez, à ce que je vois.

Toute la timidité de Brutus lui revint à cette parole qu'il prit pour un reproche, et il repartit en baissant les yeux :

— Oh non ! monsieur le comte, je ne m'étais pas mis là pour écouter, c'était seulement pour mieux entendre.

Qui avait appris à cette rude nature la finesse de cette distinction si vraie ? Car il y a une grande différence entre l'homme qui fait acte de sa volonté pour écouter, et celui qui se laisse entraîner par le bonheur qu'il éprouve à entendre.

C'est que le cœur est le meilleur diseur qu'il y ait au monde quand il ose parler.

Si cela avait été dit par un de ces hommes qui ont assez d'esprit pour qu'on leur fasse des mots, on eût trouvé celui-là d'une rare délicatesse ; mais dans la bouche de Brutus, le comte n'y vit qu'une grosse niaiserie qui le fit sourire.

Paméla seule lui prêta, sinon son véritable sens, du moins une intention dont elle lui sut gré. Pour elle il s'était excusé de l'avoir écoutée comme de s'être endormi, et elle en tira cette conclusion bienveillante, que le pauvre garçon faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas être en faute, et qu'il fallait l'y encourager.

M. de Lugano emmena Brutus, et le lendemain retrouva Brutus et Paméla, seuls encore en face l'un de l'autre.

Cette fois-là il ne s'était pas mis sur le tabouret, et comme Paméla allait et venait dans le salon sans savoir à quoi s'arrêter et sans lui parler, il lui dit :

— Ce n'est pas moi qui vous empêche de faire de la musique, mademoiselle ?

— Oh ! mon Dieu non, lui dit-elle avec un petit bâillement. Je m'en suis rassasiée hier.

— Oh ! tant pis, dit Brutus,

Il paraît, se dit Paméla, que j'aurais amusé monsieur Brutus; en se di-

sant cela, elle le regarda assez dédaigneusement par-dessus l'épaule. Brutus lui déplut souverainement.

— Ah çà ! lui dit-elle avec l'étourderie d'un enfant qui croit ne pas être blessant parce qu'il traite d'égal à égal ce qui est au-dessus comme ce qui est au dessous de lui ; ah çà ! est-ce que vous allez rester là tous les jours à tourner vos pouces pendant deux heures ?

L'attaque était si vive, et elle fut si poignante pour le malheureux jeune homme, qu'il ne sut que répondre, et qu'il se leva et sortit du salon.

Jamais il n'avait souffert quelque chose de si douloureux, aux jours même où on lui avait fermé la porte de sa maison. Cependant, si on lui eût demandé ce qu'il souffrait, il n'eût pu le dire, et peut-être serait-il difficile de l'expliquer. Il y avait cette différence entre ses premières peines et celle-ci, que ce n'était pas tant une douleur qu'on venait de lui infliger, qu'un plaisir qu'on lui avait arraché.

Autrefois, quand on se montrait dur et injuste envers lui, il se résignait, en se sentant fort pour souffrir et lutter contre sa souffrance. A ce moment, il lui sembla qu'il lui prenait une défaillance de l'ame, comme si la vie lui avait manqué tout à coup.

Il fit quelques pas hors du salon, et tomba assis sur son banc, où il resta immobile.

Paméla n'avait pu s'empêcher de le suivre des yeux, et se dit :

— Allons, le voilà qui va s'endormir là, en plein soleil, il y a de quoi le tuer. Je m'en vais le faire revenir.

Et comptant sur l'attrait qui l'avait si bien séduit la veille, elle se remit à son piano. A peine en entendit-il les premiers sons, qu'il se leva et s'enfuit comme un homme poursuivi par un véritable danger.

Paméla était trop candide pour supposer autre chose que de la bêtise à toute cette pantomime.

Elle quitta son piano, assez piquée d'avoir eu une bonne intention sans résultat, et elle se remit à s'ennuyer et à penser que son cousin, qui savait vivre, était beaucoup plus grossier que ce rustre de la laisser ainsi toute seule. Elle ne s'ennuyait pas moins quand il y était; mais elle ne l'en accusait pas.

Elle fut très aigre pour le fat durant toute la soirée, lorsqu'il reparut au château ; et comme ils jouaient une partie de billard, et que M. Hector la gagnait impitoyablement en la raillant sur sa maladresse et en vantant sa supériorité, elle quitta la partie en lui disant qu'il était insupportable, et alla s'enfermer dans sa chambre où elle se mit à pleurer.

Pourquoi pleurait-elle? C'est que, sans qu'elle pût s'en rendre compte, l'espérance du bonheur, cet ange gardien qui accompagne la vie humaine, en la précédant, s'était comme arrêtée dans la route qu'elle suivait pour lui dire :

— Tu ne seras pas heureuse où tu vas.

Ce n'était rien, rien qu'un moment de tristesse, et le lendemain il n'y paraissait plus ; mais le cœur avait été atteint ; le soleil s'était voilé d'une vapeur ; et si légère, si promptement dissipée qu'elle fût, il y avait commencement de doute. Or, le lendemain cependant, rien n'en restait, et Paméla, au contraire, était dans les dispositions les plus heureuses.

Hector avait manqué le déjeuner ; monsieur de Lugano avait quitté la table pour recevoir une visite d'affaires. Paméla se leva, et Brutus fit de même. Mais au lieu de la suivre au salon, il sortit par la porte du billard. Paméla, qui s'en voulait de l'avoir renvoyé la veille, se retourna et lui dit en courant vers la salle :

— Est ce que vous savez jouer au billard, monsieur Brutus?

— Hélas ! non, mademoiselle.

— Tant pis ! nous aurions fait une partie. Vous devriez apprendre.

— Je ne pourrais pas.

— Et pourquoi ça? Est-ce qu'on ne joue pas au billard dans ce pays-ci ?

— Oh ! si ; il y en a un au café du bourg.

— Et il ne vous a jamais pris fantaisie de jouer ?

— Oh ! jamais, je vous le jure, dit Brutus, comme s'il repoussait une très grave accusation.

— Jamais! répéta Paméla; c'est étonnant : c'est pourtant bien amusant.

— Je ne sais pas, répartit Brutus, mais c'est que, voyez-vous, mademoiselle, si j'avais essayé pendant que j'étais maître d'école, ça aurait fait mauvais effet; on aurait dit que je n'avais pas de conduite.

— Pour jouer au billard ? Mais moi, mon oncle, mon cousin, nous y jouons bien.

— Oh ! repartit Brutus, avec un sourire naïf, c'est bien différent ; vous autres, vous êtes riches, vous pouvez perdre votre temps; au lieu que parmi nous autres pauvres gens, il n'y a que les paresseux et les mauvais sujets qui passent leur journée au billard. Dame ! c'est que, quand on n'a que son travail pour vivre et qu'on ne travaille pas, on n'est pas un honnête homme.

Pour la première fois, Paméla regarda Brutus sans trouver à le prendre en pitié ou en rire ; il lui sembla qu'il venait de dire gravement et convenablement une vérité grave, et pensa qu'il fallait être sérieuse avec cet honnête homme.

Elle lui répondit donc doucement :

— Je comprends cela, monsieur Brutus ! mais ici cela n'a pas le même inconvénient; et puisque vous n'avez rien à faire, si vous vouliez essayer, je vous enseignerais, moi.

Brutus accepta; il fut d'abord bien gauche, et malgré sa belle résolution d'être très indulgente pour Brutus, Paméla se moqua de lui, riant de tout son cœur quand il faisait quelque grosse maladresse ; mais cette gaîté était bonne et franche; Paméla était heureuse de rire, et Brutus ravi de la faire rire si joyeusement.

Et puis c'était déjà entre eux un commencement de familiarité. Ils se parlaient et se répondaient sans s'écouter, sans s'observer, et il se trouvait que Brutus savait très bien parler des choses indifférentes. D'où venait donc qu'il y eût des circonstances où il avait l'air si embarrassé ? C'est que dans ce moment il ne sentait plus l'humilité de sa position ; c'est que rien ne le troublait, pas même le bonheur qu'il éprouvait : il se sentait joyeux comme on est joyeux par un beau jour, parce que l'air est facile à respirer, et que le soleil vous réjouit les yeux. Il en fut ainsi pendant quelques jours ; Paméla donnant ses leçons, Brutus les recevait et en profitant si bien, que bientôt il en savait plus que son maître, et cependant Paméla gagnait toujours.

C'est que ce grossier paysan avait mieux compris que le fat élégant, qu'il y a des petites vanités qu'il faut savoir ménager. Et cependant ce n'était pas un défaut que Brutus voulait flatter, c'était un plaisir qu'il laissait prendre à cette jeune et charmante enfant qu'il aimait.

C'est nous qui écrivons ce mot, mais ce n'est pas Brutus qui le pensait. Lui, aimer Paméla ! Ah ! s'il eût eu ce soupçon contre lui-même, il n'eût pas été si heureux, si calme, si ravi.

Et cependant s'il se fût interrogé sérieusement, il eût reconnu que sa vie présente n'était plus ce qu'avait été sa vie passée. Ce n'était pas sa meilleure position de fortune qui l'avait changé ainsi, car de ce côté il n'y avait pensé que pour les autres.

Mais pourquoi était-il si discret pour ce bonheur ineffable et profond qu'il éprouvait ? Pourquoi s'en allait-il le soir seul à travers la campagne, marchant rapidement, la poitrine ouverte et le front haut? Pourquoi montait-il ainsi sur les hautes collines des environs pour se cacher au pied d'un arbre et attendre la nuit, sans pensée, sans désir, sans raison ?

Et cependant ce n'était pas l'image de Paméla, ce n'était pas sa personne qui le préoccupait ainsi, quoique ce fût elle qui lui eût donné cette vie; il aimait, mais sans conscience de sa passion, et l'on peut dire qu'il vivait dans son amour comme on vit dans l'atmosphère, sans la voir et la toucher. Il en buvait le parfum sans avoir pensé que c'était la fleur qui vivait près de lui qui embaumait ainsi son existence.

Et c'est ce qui fit son bonheur; car s'il l'avait rêvé un moment, il se fût éloigné comme s'il eût profané cette fleur en la respirant même de loin.

Quant à Paméla, elle n'était ni heureuse, ni émue; seulement ses heures lui paraissaient moins longues, et Brutus lui semblait être venu fort à propos pour l'aider à les remplir ; voilà tout.

Cependant elle s'aperçut un jour du soin qu'il mettait à lui laisser toutes les victoires, et lui en fit une très vive querelle : « il ne se donnait même pas la peine de jouer, il la traitait comme un adversaire indigne de lui : à ce compte, le jeu de billard devenait fort ennuyeux. » Après ce petit emportement, elle jeta les queues et les billes à travers la salle, et s'en alla dans le salon. Brutus resta atterré et n'osa la suivre ; elle revint sur ses pas, et lui dit avec encore plus de brusquerie :

— Eh bien ! est-ce que vous restez là ?

— Mais je ne savais pas... je n'osais pas... dit Brutus en balbutiant.

— Eh bien ! lui dit naïvement Paméla, que voulez-vous que je fasse toute seule ?

C'était là assurément un grand aveu; mais ni elle, ni Brutus ne s'en doutèrent, et cependant elle venait de dire que Brutus était devenu pour elle, sinon une nécessité, du moins une habitude; cet homme qui lui avait semblé un importun et puis un indifférent, s'était mêlé à sa vie assez pour la remplir quelques heures.

Cependant il y avait bien loin de là au ravissement qu'éprouvait Brutus ; et si Hector avait bien voulu revenir à ce moment, on eût bien vite éloigné le pauvre maître d'école; mais Hector ne revint pas, et les deux jeunes gens restèrent encore dans la solitude.

V.

Ce qui faisait que Paméla supportait la société de Brutus ne tenait à aucun sentiment d'affection, d'intérêt ou même d'estime pour ce jeune homme; elle n'avait ni bonne ni mauvaise opinion ; elle n'avait pas pensé à le juger.

Quelquefois, il est vrai, elle lui trouvait des réparties qui lui semblaient spirituelles, parce qu'elle ne savait pas que le plus élevé et le plus fécond de tous les esprits, c'est le bon sens. Plus souvent elle comprenait que le cœur de cet homme devait être bon, mais ce n'étaient que ces impressions passagères qui ne duraient pas plus que la circonstance qui les avait fait naître.

Comme personne ne l'avait interrogée sur le compte de Brutus, et qu'elle était bien loin encore de penser à s'interroger elle-même, Paméla n'avait pas d'avis sur ce qu'il pouvait être, elle ne s'en occupait pas : elle passait son temps avec lui, il est vrai, mais seulement parce qu'il était là, comme son piano, sa tapisserie, ses crayons ; et sans doute si Brutus s'était éloigné, il n'eût pas fait un vide beaucoup plus grand dans la vie de Paméla que si on lui eût enlevé un de ces objets qui faisaient son occupation de tous les jours.

Mais il ne devait pas en être ainsi ; Brutus demeurait, et mieux valait Brutus encore que les autres choses pour lesquelles d'ailleurs il lui restait toujours plus de temps qu'elles n'en pouvaient remplir.

Or, comme le billard avait été déclaré ennuyeux, il fallait recourir à un autre amusement.

Ce n'était pas facile à trouver, et les deux ou trois jours qui suivirent la petite scène que nous avons dite plus haut furent plus languissans que les précédens, la conversation y prit plus de place, et Brutus fut obligé plus d'une fois de raconter quelle avait été sa vie.

Si Brutus eût fait un pas dans le cœur de Paméla, si elle l'eût considéré comme un personnage d'une importance si minime, qu'elle fût vis-à-vis d'elle, un pareil récit eût fait beaucoup de tort au maître d'école. Il était trop franc pour ne pas dire toute la vérité, et cette vérité n'était pas de nature à le relever aux yeux d'une fille inexpérimentée.

Nulle femme n'apprend sans honte pour elle-même, que l'homme à qui elle s'intéresse a été long-temps dans une position servile et humiliée ; la pitié que ce malheur peut lui inspirer ne saurait entrer en lutte avec le dépit qu'elle en éprouve. Mais, pour que cela soit ainsi, il faut, disons-nous, que cet homme la touche en quelque chose, et Paméla n'en était pas, vis-à-vis Brutus, à se sentir blessée d'avoir permis sa compagnie à un pauvre diable qui avait été toute sa vie l'objet du dédain de tout le monde. Elle ne vit dans cela que deux choses bien indifférentes, c'est l'étrange résignation de Brutus d'un côté, et de l'autre qu'il savait jouer du fifre.

Sur le premier chapitre, l'imprudente laissa échapper de ces mots d'enfant dont la portée lui échappait, mais qui, recueillis dans le cœur de Brutus, y devaient germer et grandir en sentimens tout nouveaux.

— Comment, lui disait-elle, quand les écoliers du lycée vous battaient ainsi, vous ne le leur rendiez pas ?

— Non, disait Brutus. Que vouliez vous que je fisse, moi qui n'avais ni famille, ni personne pour me soutenir contre des jeunes gens qui m'auraient fait punir si j'avais voulu me venger ?

— Ah bien ! reprenait Paméla, ça m'eût été bien égal à moi ; et si vous leur aviez donné quelques bonnes leçons, ils y auraient regardé à deux fois.

— Vous ne savez pas ce que c'est, reprenait Brutus, que de n'être rien, que de ne tenir à rien.

— Je sais, je sais, disait Paméla d'un ton délibéré et en faisant une petite moue menaçante, que si j'avais été garçon, je ne me serais pas laissé mener comme cela ; je me serais battue contre le fils du roi, s'il avait voulu me toucher, et, après tout, un homme en vaut un autre, surtout quand il s'agit de se défendre.

Voilà les paroles insouciantes que Paméla disait au hasard ; phrases toutes faites qu'elle répétait sans y attacher d'importance, paroles graves, phrases brûlantes qui recevaient, sans qu'elle s'en doutât, une application immédiate : prononcées par la jeune fille comme un propos indifférent, reçues par le jeune homme comme un enseignement de ce qu'il devait être.

Non que Brutus, en se sentant pris du désir de s'estimer autant qu'un autre, fît monter cette estime de lui-même jusqu'à penser que Paméla pourrait la partager ; ce n'était encore que pour quelques grossiers paysans qui abusaient de sa bonhomie qu'il trouvait qu'il pouvait et devait se relever ainsi ; mais avant d'aller plus loin, il fallait d'autres lumières à cette ame obscure où aucun jour n'avait encore pénétré.

Cependant Paméla n'avait pas oublié le talent de Brutus sur le fifre, et elle voulut en juger. Brutus obéit, et le lendemain il apporta son fifre.

On ne peut se faire idée de la folle gaîté de Paméla en entendant et en regardant le maître d'école jouant, avec un aplomb imperturbable, un pas rebouché des plus gothiques, tandis qu'il marquait la mesure en se balançant d'un pied sur l'autre, comme un cheval qui piaffe ; elle s'était jetée dans un fauteuil en se bouchant les oreilles et en lui criant : — Assez ! assez !

— Est-ce que ce n'est pas bien ? dit Brutus.

— Mais c'est à faire fuir un régiment ! reprit Paméla.

— Ah ! répartit le maître d'école en démontant son fifre et en le remettant impassiblement dans sa poche, je ne sais que ce qu'on m'a appris.

— Je vous conseille alors d'étudier autre chose.

— J'ai essayé et je n'ai pas pu réussir.

— C'est donc trop difficile ?

— Oh non ! dit Brutus, c'est que je ne l'ai entendu qu'une fois.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous savez bien, cette musique que vous avez jouée un jour.

— *La Vestale !* s'écria Paméla en frappant dans ses mains ; le second acte de *la Vestale* sur le fifre, ça doit être magnifique ! Je veux entendre ça !

— Je vous dis que je ne le sais pas bien.

— C'est égal, je veux l'entendre !

— Et puis, dit Brutus, c'est sur la flûte et non pas sur le fifre que je l'ai essayé.

— Ah ! dit Paméla, ce n'est plus si drôle. C'est égal, jouez-le moi.

— Mais je n'ai pas apporté ma flûte.

— Puisque je vous avais prié de me montrer votre talent musical, il fallait venir avec tous vos instrumens.

— Vous ne me l'aviez pas dit, répartit Brutus ; d'ailleurs je ne le sais pas.

— Eh bien ! dit Paméla en le regardant en riant, vous l'étudierez, et si vous voulez je vais vous le jouer.

— Oh oui ! oui ! dit Brutus.

Et pour la première fois de sa vie, il manifesta un désir empressé, il ouvrit le piano, approcha le tabouret, apporta la partition et se tint près de Paméla.

Elle chercha le duo du second acte et se mit à en jouer avec un doigt la cantilène, *la Fille de Saturne entend notre prière.*

— Est-ce ça ! dit-elle.

— Oui, c'est ça, reprit Brutus, les yeux animés.

Elle reprit quelques mesures avant, et au moment où elle allait jouer sur l'instrument la phrase du chant, elle entendit Brutus qui la marmottait sans desserrer les dents, mais qui n'en manquait pas une note.

Elle se tourna vers Brutus, et lui dit d'un ton fort étonné :

— Mais vous savez la musique ?

— Je crois bien que je la sais !.. répondit Brutus avec l'accent d'un homme qui se rappelle d'affreux souvenirs. Imaginez-vous, mademoiselle, que nous avions pour professeur de musique un vieil Allemand qui avait servi autrefois en Russie. Il me disait toujours :

— « Ah ! trolle, trolle, che te ferai chouer jiste. Je t'apprentrai à tégiffrer, trolle ! »

Et là-dessus, il me donnait trois ou quatre giffles, et m'envoyait en prison au pain et à l'eau jusqu'à ce que je susse mon morceau sur le bout du doigt.

— La méthode est un peu rude, dit Paméla ; mais aujourd'hui vous devez lui en savoir gré.

— Lui savoir gré de m'avoir traité comme un nègre !

— Non, dit Paméla, mais de vous avoir donné un talent fort rare, car je vous jure qu'il y a fort peu de gens capables de lire ainsi la musique à livre ouvert.

— Bah ! fit Brutus, stupéfait de ce qu'il se trouvait avoir un talent.

— Mais, fit Paméla, je vais peut-être bien vite, ce motif vous est peut-être resté dans la tête ; voyons si je ne me suis pas trop pressée de vous accorder du talent. Voici un morceau que vous n'avez pas entendu.

Elle chercha dans la partition et lui indiqua l'air de Cinna, au premier acte.

Non seulement Brutus lut la musique, quoique les intonations en soient assez difficiles, mais même il lut encore les paroles. Paméla l'accompagnait avec un soin, une attention extrêmes, le suivant avec complaisance, marquant la mesure par des mouvemens de tête, donnant la note d'avance quand elle prévoyait que le lecteur serait embarrassé. Puis, lorsqu'il eut fini, elle se tourna vers lui le visage radieux, en s'écriant avec une joie charmante :

— Ah ! que c'est gentil !.. que c'est gentil... nous ferons de la musique ensemble !

— Je veux bien, dit Brutus, nous chanterons le grand duo du second acte... ah ! ça sera charmant !

Et l'idée qu'elle avait trouvé quelqu'un avec qui faire de la musique la ravit tellement, que ce fut pour elle une journée charmante passée sur une espérance de plaisir que le lendemain devait réaliser.

Mais le lendemain, il arriva que M. de Lugano ni Brutus ne quittèrent pas le cabinet de travail, et que M. Hector ayant déjà pris l'habitude de disparaître après le déjeuner, Paméla demeura seule.

Jamais Paméla n'en éprouva plus d'ennui et plus de dépit ; mais ce dépit et cet ennui ne tournèrent pas du même côté qu'autrefois. Quelque temps avant ce jour, quand Brutus l'avait laissée, c'était à l'absence d'Hector qu'elle avait pensé ; cette fois, ce fut Brutus qui lui manqua et qu'Hector n'eût pu remplacer, car il ne savait pas la musique comme Brutus. Le rustre avait donc déjà une supériorité sur le beau jat.

Paméla s'ennuya à périr, et ne sachant que faire, elle prit ses crayons et se mit à dessiner.

Les idées les plus sombres passent vite dans une jeune tête. Cette occupation, à laquelle elle ne s'était pas livrée depuis longtemps, l'intéressa comme toute chose nouvelle ou oubliée, ce qui est absolument semblable. Son dessin l'intéressa d'autant plus, qu'elle s'était imposé une tâche fort amusante, c'était de faire la caricature de Brutus jouant du fifre.

Ce grand gaillard de cinq pieds huit pouces, avec ses épaules d'Atlas, des mains à briser un arbre, un visage de tambour-major, posé comme un berger arcadien et tenant un petit fifre dans ses dix grands doigts, avait semblé à Paméla devoir être fort grotesque.

Elle se mit à l'œuvre et posa assez bien la tenue raide et lourde de son personnage, mais lorsqu'elle voulut caractériser ses traits, elle ne put y parvenir ; elle n'en avait aucun sentiment, et elle s'aperçut que depuis quinze jours qu'elle voyait Brutus, elle ne l'avait pas encore regardé. Elle n'en continua pas moins son dessin en se disant : Bon, demain je l'étudierai bien.

Le lendemain arriva, et à peine Brutus fut-il seul avec elle, qu'il lui dit :

— Aujourd'hui, M. le comte n'a pas à travailler avec moi ; nous pourrons faire de la musique.

— Du tout, du tout, lui dit Paméla, qui avait couvé vingt-quatre heu-

res son désir de le caricaturer, et qui en était d'autant plus impatiente ; une autre fois. Mettez-vous là.

Et elle le fit poser comme s'il jouait du fifre, le bras en l'air.

Il faut l'avouer : l'ensemble de Brutus était tout à fait bête dans cette posture ; mais ce n'était plus la posture qu'il s'agissait de saisir, c'était ses traits, et Paméla regarda Brutus avec une vive attention ; Brutus avait une admirable tête, non pas pour Paméla, jeune fille, ne regardant en lui qu'un paysan mal tenu, mal peigné et hâlé par le soleil, mais le regardant comme un modèle.

Toutes les lignes de ce visage étaient nobles et d'un caractère élevé. Elle n'en témoigna d'autre surprise que de marmotter dans ses dents, tout en traçant quelques lignes :

— Ça sera difficile !

Cependant, sans que Brutus bougeât, son regard avait été chercher sur le papier le dessin que faisait Paméla ; il s'était reconnu et reconnu ridicule.

Il laissa tomber ses bras, et ses yeux se baissèrent vers la terre ; les plis de son front se serrèrent convulsivement, une pâleur mate se répandit sur son visage ; et lorsque Paméla releva les yeux sur lui, elle fut si frappée de cette expression de douleur et de colère que, par un mouvement involontaire, elle cacha son esquisse avec ses mains, et demeura immobile à considérer Brutus.

A ce moment, il leva les yeux sur elle ; le visage du pauvre diable reprit son calme ; et, voyant Paméla ainsi immobile, il lui dit d'une voix qu'il essaya de rendre gaie :

— C'est égal, mademoiselle Paméla, continuez, si cela vous amuse.

Paméla prit son papier, le déchira à l'instant, et dit affectueusement à Brutus :

— Non..., non, c'est mal ce que j'ai fait là ; je n'ai pas voulu vous faire de la peine. Mais si vous saviez, ajouta-t-elle en frappant du pied, si vous saviez, quand on s'ennuie ! Oh ! tenez, je suis bien malheureuse !

— Malheureuse ! répéta Brutus, pour qui les mots de souffrance avaient leur juste valeur, et qui ne savait pas que les gens du monde appliquent les plus graves aux plus légers ennuis.

— Oui, reprit Paméla, qui ne s'aperçut pas de l'importance que Brutus avait mise à son exclamation, oui, malheureuse ! En vérité, je ne sais plus que faire dans ce château.

— Hier, lui dit Brutus, vous aviez parlé de musique.

— La musique m'ennuie, dit Paméla, à qui ses distractions avaient manqué les unes après les autres, et qui n'en voulait plus quand elles se représentaient.

— Mais alors qu'allez-vous faire ?

— Eh bien ! dit Paméla, allons nous promener.

Ils sortirent tous deux dans le parc et se promenèrent d'abord assez paisiblement, Paméla disant à Brutus le nom des fleurs, Brutus disant à Paméla le nom des arbres.

Puis vint un beau papillon qu'elle voulut avoir, et en peu d'instans elle avait enveloppé le léger insecte dans les plis de son écharpe ; mais pour en venir à bout, il lui avait fallu courir, et elle revint toute haletante, tout animée de plaisir, en disant à Brutus :

— Voyez, comme il est beau.

— Il est superbe en effet, dit Brutus.

Et pour la première fois, en parlant ainsi, c'est Paméla qu'il regarda ; Paméla, dont le cœur battait, dont les cheveux volaient à l'air, Paméla qui lui prit familièrement le bras, et qui dit en s'y appuyant :

— Ah ! en courant, je me suis heurtée à une pierre ; je me suis fait un mal affreux au pied.

Ils firent quelques pas et ils s'assirent sur un banc.

Brutus ne disait rien, Brutus était plongé dans un étonnement inouï ; il s'était assis parce qu'il se sentait chanceler, il lui semblait que l'air qu'il respirait l'oppressait, le parfum des fleurs lui montait à la tête, il se croyait malade.

Paméla lui dit :

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Je n'ai jamais été ainsi.

— Eh bien ! restons-là un moment.

Ils demeurèrent l'un près de l'autre.

Un oiseau chantait au-dessus de leur tête, Paméla se laissa aller à l'écouter.

Quant à Brutus, il était abîmé dans le trouble nouveau qu'il éprouvait.

— Quel est cet oiseau qui chante, dit Paméla ?

Brutus ne répondit pas ; mais Paméla ayant renouvelé sa question, il répondit comme un homme qui s'éveille :

— Ça ? c'est un chardonneret.

— Ah ! fit Paméla, cet oiseau qui a un si joli plumage ! Je voudrais bien en avoir un.

Brutus leva la tête, et vit le nid perché aux branches les plus élevées d'un grand orme.

— Ça n'est pas difficile, lui dit-il. Je vais vous en avoir deux ou trois.

Et, sans autre observation, il dépouilla son habit ; et s'attachant au tronc de cet arbre, il le gravit avec rapidité.

— Que faites-vous ? criait Paméla ; vous allez vous blesser !

Mais il ne l'écoutait pas ; et avec l'agilité vigoureuse et hardie d'un athlète, il eut bientôt atteint le sommet de l'arbre, et puis le nid.

Paméla l'avait suivi des yeux avec cet effroi bien naturel quand on voit quelqu'un courir un danger quelconque. Cet effroi s'était calmé en voyant l'adresse avec laquelle Brutus avait réussi.

Mais quand elle le vit redescendre, tenant le nid d'une main et s'aidant seulement de l'autre, elle éprouva une véritable terreur, et elle ne cessa de crier :

— Oh ! prenez garde ! prenez garde !... monsieur, quelle imprudence !

Cependant, au moment où Brutus allait arriver à terre sans accident, le pied lui manqua, et il sembla qu'il allait être précipité et brisé sur le sol.

Paméla poussa un cri en se cachant les yeux. Mais presque aussitôt elle entendit la voix de Brutus qui lui dit :

— N'ayez pas peur, ils ne sont pas tombés : je les tenais bien.

Paméla, tremblante et pâle, regarda en l'air ; elle vit Brutus qui s'était racroché à une forte branche, et dont tout le corps était dans l'espace, suspendu par une seule main et tenant le nid de l'autre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle. Mais vous allez vous tuer !

— Non, non, dit-il ; tendez votre robe pour attraper le nid ; ces pauvres chardonnerets ! ils sont tout effarés.

Paméla fit machinalement ce que Brutus lui disait : elle reçut le nid dans sa robe ; puis elle le regarda se rattrapant de ses deux mains à cette branche et regagner le tronc de l'arbre pour descendre jusqu'à terre.

Alors seulement elle retomba assise sur son banc, aussi pâle qu'elle était animée un instant avant. Brutus s'approcha, et, prenant les chardonnerets qu'elle avait posés près d'elle, il dit :

— Bah ! ils n'ont rien du tout, ma foi, j'ai eu bien peur pour eux !

— Pour eux ! dit Paméla ; mais pour vous ?

— Pour moi, dit-il, oh ! j'étais bien sûr de me rattraper toujours quelque part ; heureusement que je n'ai pas perdu la tête et que je les ai bien tenus en équilibre ; enfin vous les avez, voilà l'essentiel.

Paméla, qui avait témoigné ce désir sans supposer que ce fût autre chose qu'une vaine parole dite au hasard, Paméla ne se remettait pas de l'émotion qu'elle avait éprouvée.

Quant à Brutus, il était redevenu tranquille, et ce fut son tour de remarquer que Paméla était pâle, et il lui en demanda la cause.

— Oh ! lui dit-elle, vous m'avez fait une peur affreuse ; rentrons à la maison, je vous en prie.

— Et ces pauvres petits, dit Brutus, vous les laissez-là ?

— Mais, dit Paméla avec une impatience triste, que voulez-vous que j'en fasse ?

— Ah ! fit Brutus, vous n'en vouliez donc pas ?

— Mais j'ai dit cela comme autre chose ; et puis je ne pensais qu'à ce chardonneret qui chantait si bien.

— C'est bien, fit Brutus, je vais vous reconduire, puis je reviendrai et je les remettrai dans l'arbre.

— Oh ! pour cela je ne veux pas, dit Paméla vivement. J'aime mieux les emporter.

— Non, non, dit Brutus, je les garderai, moi, je les élèverai, et quand ils sauront chanter, si vous les voulez, je vous les rendrai. Si vous n'en voulez pas, je leur donnerai la volée.

— Après les avoir élevés ?

— Oh ! oui, dit Brutus, quand ils seront assez forts pour voler et trouver leur pâture. Après tout, il ne faut pas que ces pauvres bêtes souffrent de ma bêtise.

— Non, monsieur, dit Paméla, c'est de mon étourderie qu'ils ne doivent pas souffrir ; donnez-les moi, je les garderai ; j'en aurai soin, je vous le promets.

Et comme Paméla disait cela avec un accent ému, et que Brutus la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Oh ! il ne faut pas penser que je suis dure et sans pitié ; vous ne me croyez pas bonne ; ah ! monsieur Brutus, ce n'est pas bien.

En effet, la sollicitude de ce grand jeune homme pour ces frêles petites créatures, quand Paméla disait ne savoir qu'en faire, avait semblé à Paméla un reproche indirect de son indifférence. Il n'y avait pas mis d'intention ; mais Paméla l'avait ainsi senti.

Lorsque Brutus eut quitté Paméla après cette scène, elle resta longtemps à penser que c'était une bonne et simple nature que celle de ce jeune homme. Ce jour-là, le sommeil ne la gagna pas comme à l'ordinaire : une agitation fiévreuse, qu'elle attribuait à la peur qu'elle avait eue, la tint éveillée jusqu'au milieu de la nuit.

Cependant elle était déjà plongée dans un vague assoupissement lorsqu'il lui sembla qu'un chant doux et lointain la berçait comme une chanson de mère qui endort son enfant. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle suivit d'une voix endormie cette mélodie aérienne, et murmura doucement : *La fille de Saturne, entend notre prière*, et s'endormit tout à fait.

Le lendemain, elle n'y pensait plus, et peut-être le souvenir ne lui en fût-il jamais revenu si, pendant le déjeuner, Hector n'eût dit :

— Ah ! ça, mais ce pays est plus civilisé qu'on ne le pense, il y a des musiciens.

— Bah ! fit Paméla d'un air railleur.

— Oui, vraiment, et il y a dans les environs un flûteur qui a écorché toute la nuit des bribes de *la Vestale*.

Brutus devint rouge et baissa les yeux ; Paméla se souvint de ce chant

s'douteusement arrivé jusqu'à elle, et dit cette fois, autant par pitié pour Brutus que par dépit contre Hector :

— Mais cela m'a paru très bien, à moi.

— Vrai? dit M. de Lugano; je voudrais que ce fût quelqu'un qu'on pût recevoir, tu pourrais faire de la musique avec lui.

Brutus ne dit rien; Paméla se tut.

Il y avait déjà un secret entre elle et lui; car elle savait que c'était lui qui avait joué et elle ne voulait pas le dire; elle se rappelait tout maintenant. Puis, lorsqu'ils furent seuls, le premier mot de Brutus fut :

— Est-ce vrai que c'était bien?

Elle n'eut pas le courage de lui répondre que c'était à peine si elle l'avait entendu, et elle lui dit que c'était très bien : elle ne voulait donc plus l'affliger.

M. de Lugano demeura près d'eux et causa avec Brutus devant Paméla. Ils causèrent gravement, et voilà qu'elle apprit que M. de Lugano écoutait avec attention les idées de Brutus, que ces idées étaient grandes, élevées, généreuses, et que non seulement il y avait une belle ame, mais encore un noble esprit sous cette enveloppe de rustre. La pauvre enfant se trouva malheureuse.

Brutus n'était pas aimé encore; mais Hector était jugé bien petit.

Puis quand la nuit fut venue et qu'elle allait s'endormir, elle entendit ce même chant lointain; mais cette fois il l'éveilla, elle ouvrit sa fenêtre et écouta.

La brise de la nuit apportait inégalement ce chant large et pur, et en rendait au hasard les tons plus pleins ou plus doux. C'était une expression aérienne et insolite qui fit long-temps écouter Paméla jusqu'à ce que le chant cessât. Le lendemain, quand elle s'éveilla, elle était triste et sérieuse.

A son heure de tous les jours, Brutus, déjà plus hardi, lui parla de faire de la musique.

La raison qu'elle lui donna pour le refuser n'était pas celle de son cœur, car par un instinct secret de prudence elle sentait qu'il fallait qu'elle séparât ses émotions de celles de ce jeune homme, et cette musique inconnue l'avait émue profondément; mais cette raison fut peut-être encore plus dangereuse, car elle lui dit :

— Si nous faisions de la musique ensemble, on saurait que c'est vous qui jouez de la flûte, et nous ne l'avons pas dit.

— J'aurais bien voulu cependant apprendre le reste de cette belle pièce.

— Eh bien! dit-elle en s'éloignant, emportez la partition.

— Oh! merci! dit Brutus, et vous verrez comme j'étudierai bien.

Elle ne comprit pas comment elle pourrait le savoir; mais le soir venu elle entendit une nouvelle mélodie puisée dans ce riche trésor, mélodie que la nuit lui apportait et qu'elle écoutait en rêvant et en pleurant, ne sachant pourquoi; et tous les soirs elle restait près de sa croisée ouverte pour l'entendre.

Savait-il qu'elle l'écoutait? Etait-ce pour elle qu'il venait ainsi?

Brutus n'osa le demander, de peur d'apprendre qu'elle ne l'écoutait pas. Elle n'osa le demander, de peur d'être sûre que c'était pour elle qu'il venait.

Ce fut alors qu'elle interrogea son ame, et telle en était la candeur, qu'elle n'y vit que le chagrin de l'abandon où la laissait Hector. Comme si c'eût été un refuge, elle se tourna tout entière vers ce chagrin; elle se dit qu'elle n'était pas aimée; et quoiqu'elle n'aimât pas, elle appelait cet amour à son aide; elle en eût été si reconnaissante, qu'elle l'eût presque rendu. Mais Hector trouva charmant de faire le cruel.

Ce furent d'abord des colères dont il rit, puis des tristesses dont il fut fier. Toutefois Paméla les cachait encore, mais bientôt elle les laissa voir assez pour que Brutus devinât qu'elle pleurait souvent.

Un jour donc, Hector, prié par Paméla de demeurer, l'avait assez cavalièrement refusée; la jeune fille était affaissée dans une vaste bergère, et peu à peu de grosses larmes s'étaient échappées de ses yeux.

Brutus la contemplait; elle ne pensait pas qu'il fût là, elle ne pensait pas à lui, et elle pleurait toujours.

— Mais, lui dit-il, mademoiselle Paméla, mon Dieu! qu'avez-vous!

Elle le regarda sans cesser de pleurer, et elle s'écria :

— Ah! monsieur Brutus, cette fois, c'est vrai, je suis bien malheureuse!

— Mais qui vous fait donc du chagrin? est-ce que c'est....

Toute sa retenue de jeune fille était revenue à Paméla.

Après ce premier cri de douleur arraché au désespoir d'un cœur par qui se sent pris d'un vertige inexplicable, et à qui on retire la seule main qui pût l'en arracher, Paméla se domina et répondit doucement en l'empêchant de prononcer un nom qu'il avait deviné :

— Ce n'est rien, monsieur Brutus; je suis malade.....

Puis elle se mit à causer avec une vivacité et avec une verve étonnantes, et parmi tout ce qu'elle dit à Brutus, elle lui glissa l'intention où elle était de savoir ce que devenait ainsi Hector tous les jours; elle était bien sûre que Brutus le saurait, car elle avait appris par bien d'autres preuves qu'un désir manifesté devant Brutus était un ordre auquel il obéissait.

C'était un esclavage étrange que celui de cet homme; ce qu'on lui demandait, il le faisait; mais il ne savait pas prévenir un désir, et cela tenait, il faut bien le dire, à l'humilité même de son dévouement. Obéir, c'est faire sûrement ce qu'un autre désire, c'est se compter pour rien dans ce qu'on fait. Prévenir, c'est s'attribuer une part dans le plaisir qu'on donne, c'est supposer que si celui qui reçoit n'est pas heureux de ce qu'on lui offre, il le sera de l'intention; et Brutus ne pensait pas que Paméla pût lui savoir gré de tout ce qu'il eût essayé de faire pour elle.

Or, ce fut le jour où Brutus se rendit au bourg pour acheter cette fameuse paire de bottes, que Paméla lui demanda, comme une femme sait demander ces choses-là, ce que son futur, M. Hector, faisait tous les jours pendant six heures qu'il passait hors du château.

VI.

Qu'il y ait plus de vertus au village qu'à la ville, c'est une question qui sera controversée durant des siècles, sans arriver jamais à une solution.

Toutefois, il est permis de croire à l'hospitalité champêtre, à la bonne foi campagnarde, au désintéressement villageois, comme à l'austérité du barreau, à la confraternité littéraire et à la probité commerciale : ce sont là des généralités fort commodes pour faire des phrases, et qu'il est prudent de ne pas déprécier quand on est appelé à en faire un usage fréquent; mais en supposant au village toutes les vertus que nous avons dites, il faut reconnaître qu'il possède des vices qui lui sont très particuliers par le degré auquel il les pousse.

Parmi ces vices, il y en a un qui fait exception dans les exceptions, c'est la haine envieuse et méprisante qu'on y professe pour tout ce qui est étranger au territoire du village, et pour ce qui se distingue des habitudes de tous. Le paysan qui a vendu son bois et son vin à un nouveau venu, trouve que celui-ci est très insolent et très inhumain de boire ce vin et de brûler ce bois qu'il a payés deux fois leur valeur; c'est un homme qui insulte à la misère du pays.

Mais cette malveillance qui ne fait que murmurer, quand le naturel de l'endroit est l'obligé de l'étranger, devient farouche et parle haut quand elle croit que c'est l'étranger qui vit aux dépens de la commune.

Aussi, tant que le maître d'école avait exercé, il y avait eu contre lui une vive opposition basée sur les prodigalités du conseil municipal à son égard. Au dire des plus modérés, « c'était un fainéant qu'on logeait dans un palais et à qui on prodiguait l'argent que les habitans laborieux gagnaient à la sueur de leur front. »

Pour la moitié du peuple et pour beaucoup de déclamateurs, tout métier où on ne sue pas est un métier de paresseux. « N'est-il pas d'ailleurs scandaleux qu'un maître d'école ait cent écus de revenu, quand de bons et honorables ouvriers, chargés de famille, étaient loin de posséder une pareille fortune.

Dans cette dernière accusation, il faut le dire, la stupide ignorance entrait pour autant que la méchanceté.

Il serait très difficile de faire comprendre à un paysan que ce qu'il boit du lait de ses vaches et du vin qu'il récolte, que ce qu'il mange de ses fruits et de son grain, que ce qu'il use de sa laine ou de son chanvre doit être compté dans ses revenus. Il se nourrirait et se vêtirait, lui et dix personnes de sa famille, sur la propriété qu'il exploite, qu'il ne regarde comme fortune que la portion de ses produits qui au bout de l'année se condense en écus.

Or, Brutus recevait ses 350 francs en argent monnayé, et c'est cet argent monnayé qui révoltait le paysan. Et de bonne foi il trouvait que celui qui peut s'acheter son pain est bien plus riche que celui qui se le fabrique à lui-même.

Ces fâcheuses dispositions contre le maître d'école avaient pris d'autant plus de développement qu'il ne frayait pas avec les autres habitans.

— Il faisait le fier, disait-on; un misérable, qui sans eux serait mort de faim, tranchait de l'aristocrate et du grand seigneur; c'était intolérable!

Et probablement cela n'eût-il pas été toléré bien long-temps, lorsque Brutus obtint une place chez M. de Lugano.

Brutus donna sa démission de sa charge de maître d'école; ce fut une infamie, il n'avait pas le droit d'abandonner les nombreuses éducations qu'il avait commencées; tout l'argent qu'il avait reçu était volé. Il paya le loyer de la maison qu'on lui avait concédée autrefois, ce fut une dérision, et il usurpait la jouissance des biens communaux; il avait 1,200 francs chez M. de Lugano, c'étaient 1,200 francs que ce vagabond, qui n'avait ni feu ni lieu, enlevait au pays.

En effet, s'il n'était pas venu s'y établir, un autre que lui eût eu cette place; le fils du charron, qui savait lire et écrire, aurait été secrétaire de M. le comte et eût épousé la fille du maire. Le neveu, le gendre, le frère, l'oncle et le cousin de n'importe qui, l'eût obtenue et fût devenu riche et heureux.

De bon compte, Brutus avait empêché le bonheur et la fortune de vingt personnes, et en additionnant toutes les espérances fondées sur ces 1,200 livres, il faisait tort à la population de Bourgoing d'au moins 30,000 francs par an. On le haïssait donc en masse pour cette énorme somme.

Brutus savait très bien qu'il n'était pas aimé; mais comme il vivait tout à fait en dehors du village, tous les mauvais sentimens qu'on nourrissait contre lui ne lui arrivaient que de loin en loin, et alors encore il les recevait avec cette impassible résignation que ses premiers malheurs lui avaient donnée. Mais le jour où il se rendit au bourg, il était déjà moins disposé à se laisser insulter, tandis que les fâcheuses dispositions des habitans contre lui s'étaient accrues par des raisons dont on jugera bientôt.

Quand Brutus parut à l'entrée de la grande rue de Bourgoing, les ra-

res habitans qui s'y trouvaient s'arrêtèrent pour le regarder passer, puis se rejoignirent pour se le montrer du doigt et chuchotter entre eux d'un air indigné ; il ne vit rien, tant il marchait leste et joyeux.

Mais il n'était pas encore arrivé chez le cordonnier où il allait, que déjà deux ou trois groupes s'étaient formés et que les ménagères, restées dans les maisons, s'étaient enquises du sujet de ces colloques animés ; et en moins d'un quart d'heure on savait dans tout le village que Brutus y avait paru. Cependant cette petite rumeur n'eût peut-être pas eu d'autres résultats que d'exciter à un plus haut degré les caquets qu'on faisait sur son compte, sans la grave circonstance des bottes.

Quelques curieux passèrent devant la boutique du cordonnier et virent Brutus attelé de ses deux bras à une paire de bottes à la Souvarow, qu'il ne pouvait faire entrer malgré tous ses efforts.

Tout aussitôt un de ceux qui avaient assisté à cet étrange spectacle courut aux groupes déjà nombreux de la place du Marché, pour leur faire part de cette importante nouvelle.

— M. Brutus achète des bottes !

— Ce n'est pas possible !

— C'est comme ça.

— Je ne le croirai que quand je l'aurai vu. Ceci fut dit par un grand garçon de charrue, espèce de tyran champêtre qui avait fait un sceptre de son poing !

— Bon ! dit un gamin, voilà Grand-Louis qui s'en mêle, ça sera amusant.

Tout le monde partagea l'opinion du gamin, car tout le monde suivit Grand-Louis.

Qu'est-ce que tu vas faire ? lui disait-on de tous côtés.

— Rien, répondait-il, en se carrant sur ses hanches, rien ; je vais voir.

— Bon ! répartit le gamin, il va lui donner une *rouffle* !

Grand-Louis entendit le mot et sourit au gamin.

Une jeune villageoise murmura à demi-voix : « Oh ! j'ai peur : » mais elle suivit Grand-Louis de plus près, tandis qu'une autre lui disait en la rappelant :

— Bah ! ce n'est pas la peine d'y aller, il n'y aura rien.

— Viens voir tout de même ! Et elles y allèrent toutes deux.

Tout d'un coup cette bande de quinze à vingt personnes s'arrêta devant la boutique du cordonnier, dans laquelle Grand-Louis entra tout seul. Brutus fut très surpris de cette apparition ; mais il était à mille lieues de s'en croire le sujet.

Cependant Grand-Louis se planta devant lui et se mit à le regarder en ricanant, tandis que les autres curieux obstruaient la porte et la fenêtre.

— Il paraît, dit Grand-Louis, qu'on gagne gros au nouveau métier que vous faites ?

Brutus continua à tirer ses bottes.

— Ce n'est pas au métier qu'il fait, dit une voix de femme, c'est à celui que fait sa sœur qu'on gagne gros.

Brutus ne répondit pas davantage ; Grand-Louis continua :

— Ma foi ! qu'il ce soit l'argent du père ou l'argent du fils, c'est toujours du bien mal acquis.

A cette dernière parole seulement Brutus se releva et répartit, mais avec un reste de cette crainte qu'il n'avait pas encore secouée :

— Il n'y a de bien mal acquis que celui qui est volé, et il n'y a pas de voleur chez nous, entendez-vous ?

— Il n'y a pas de quoi s'en vanter, reprit Grand-Louis, et j'aime encore mieux une voleuse qu'une...

Le mot fut prononcé ; car les scrupules de langage ne sont pas encore descendus au village, et la signification du mot n'était pas douteuse.

— De qui parles-tu ? s'écria Brutus, la pâleur sur le visage.

Le regard et l'accent de Brutus avaient interdit Grand-Louis ; mais une femme répondit pour lui :

— Est-ce que vous croyez qu'il existe à Bourgoing une autre fille que votre sœur capable de faire ce qu'elle fait ?

— Et qu'est-ce qu'elle fait donc ? dit Brutus, en jetant autour de lui des regards menaçans.

— Allez le demander à M. Hector de Lugano, il vous le dira, répondit-on d'un côté.

— Il le demande comme s'il ne le savait pas ! s'écria-t-on d'un autre.

— Puis, de toutes parts :

— C'est ça qu'il ne leur laisse pas la maison libre tous les jours !

— Vendez-lui de bonnes semelles au maître d'école, pour qu'il ne prenne pas d'humidité pendant qu'il est dehors et qu'ils sont dedans !

— C'est une honte pour le pays !

— Et ça met des bottes par dessus le marché !

Et mille autres propos qui pleuvaient sur la tête de Brutus, que Grand-Louis considérait toujours en ricanant, sans trop savoir comment il pourrait entamer une querelle avec lui ; mais Brutus lui en donna vite l'occasion en s'écriant :

— Ceux qui disent cela sont de la canaille !

— Ce fut un haro général au milieu duquel s'éleva la voix de Grand-Louis disant :

— Je le dis, moi ! et je voudrais bien savoir si tu m'appelleras canaille ?

Encore une fois l'abaissement dans lequel avait vécu Brutus fut plus fort que lui ; il jeta de côté les bottes qu'il essayait, il reprit ses souliers en disant d'un air sombre :

— Voyons, laissez-moi tranquille !

— Il y avait, disons-nous, dans cette parole de Brutus un reste de ce sentiment par lequel il laissait prendre à tout le monde le droit de le molester sans raison, car il s'était imaginé que ce qu'on lui disait était tout simplement une grossière plaisanterie inventée pour le faire enrager, et il ne voulait pas prêter flanc à la méchanceté des villageois, en discutant avec eux.

Il quitta la boutique ; mais on le suivit dans la rue, et Grand-Louis lui cria :

— N'allez donc pas si vite, vous pourriez les déranger.

Brutus haussa les épaules, puis tout d'un coup il poussa une espèce de cri, se frappa le front et s'arrêta.

La foule se recula de lui comme d'un fou. Véritablement il avait le visage bouleversé, et cette fois il regardait autour de lui d'un air hagard et incertain ; enfin il rencontra le visage de Grand-Louis, il marcha droit au paysan :

— C'est toi, lui dit-il, c'est toi qui as dit que Rosalie était.....

Encore une fois Grand-Louis eut peur ; il répondit en balbutiant :

— J'ai dit, j'ai dit que M. Hector passe toutes ses journées avec elle dans la maison, et que le soir ils vont se promener ensemble dans les chemins.

Brutus baissa la tête ; en effet, ce qui l'avait arrêté tout à coup, c'était le souvenir de ce que lui avait dit Paméla et des informations qu'elle l'avait chargé de prendre pour savoir ce que faisait son futur époux qui quittait le château tous les jours, et c'est cette conduite d'Hector qui venait d'être expliquée d'une manière accablante pour Brutus.

Le fait lui apparut dans une si grande vérité, qu'il baissa le front comme un homme anéanti. Peut-être fût il resté là une heure immobile, abîmé sous le poids de cette pensée, si on n'était pas venu l'y arracher.

Grand-Louis avait repris courage devant la stupeur de Brutus, et il lui dit insolemment :

— C'est comme ça que ça se passe, et c'est comme ça que les gueux deviennent assez riches pour acheter des bottes, quand les honnêtes gens vont pieds nus !

— Eh bien ! s'écria Brutus, puisque c'est toi qui l'as dit, tu le répéteras devant elle ; et si c'est vrai, nous verrons.

Il prit Grand-Louis par le bras pour l'entraîner ; celui-ci se dégagea en répondant :

— J'irai si ça me plaît !

— Je te dis que tu viendras ! lui dit Brutus en le prenant à la gorge et en le tirant après lui.

— Voulez-vous me laisser ! voulez-vous me laisser ! s'écriait Grand-Louis, qui, malgré sa force, ne pouvait résister au bras de fer qui le tenait.

Cependant Grand-Louis se défendait en alongeant des coups de pieds à Brutus.

Au bout de quelques pas il trébucha et tomba ; mais cela n'arrêta pas Brutus, qui se mit à le traîner comme il eût fait d'un enfant. A ce moment Grand-Louis se mit à crier :

— Au secours ! il m'étrangle ! à l'assassin !

Les femmes et les enfans poussèrent des cris d'épouvante. Brutus était effrayant ; les yeux lui sortaient de la tête, une pâleur livide couvrait son visage, et quelques hommes ayant essayé de l'arrêter, il les renversa avec violence.

Alors tout se mit à crier, à hurler autour de lui ; le reste de la population qui n'était pas aux champs se précipita aux portes et aux fenêtres, et Brutus parcourut un bon tiers du village au milieu d'un désordre et d'une épouvante pareils à ceux que jetterait la présence d'un loup enragé. Grand-Louis hurlait en se tordant ; mais Brutus l'eût sans doute traîné ainsi jusqu'à sa maison si le curé, attiré par ce bruyant tumulte, n'était sorti de chez lui et ne se fût placé devant Brutus.

A l'aspect du vieillard qui avait été son bienfaiteur, le forcené s'arrêta.

— Qu'est-ce que cela ? dit le prêtre.

Mille voix lui répondirent, toutes accusant Brutus de crimes qui pouvaient se résumer ainsi :

— Oui, il veut tuer Grand-Louis, parce que celui-ci a voulu lui faire honte de l'inconduite de sa sœur.

Et les épithètes ne manquaient ni à Rosalie ni à Brutus.

— Vous les entendez, monsieur, vous les entendez ! dit Brutus.

— Oui, il faut le chasser du village ! disaient les femmes. Il faut l'assommer ! disaient les hommes.

Mais Brutus n'était plus un homme à assommer. Il ne répondait plus que par un coup d'œil à ces menaces ; mais il y avait [illegible] coup d'œil un dédain et une force qui eussent arrêté les plus [illegible].

Le curé cherchait à calmer la fureur hagarde des paysans ; mais n'y pouvant parvenir, il essaya de mettre un terme à cette scène, en faisant entrer Brutus chez lui. C'était le seul moyen d'en finir, du moins pour le moment ; mais on lui cria qu'il lui faudrait bien sortir tôt ou tard, et qu'on l'attendrait à sa sortie.

Brutus ne prit point garde à ces propos ; il n'était inquiet que du silence du curé, qui n'avait pas démenti l'accusation portée par les paysans.

Cependant, revenu de ce premier mouvement où elle lui était apparue une certitude, il essayait d'en douter encore, et il dit au vieillard un air triste et résigné :

— Mais qu'est-ce que je leur ai fait pour me dire des infamies comme ça?

— Certes, répondit tristement le curé, ils ont eu tort de te le dire en t'insultant, mais enfin c'est la vérité.

— La vérité ! répéta Brutus.

— Oui, tous les jours M. Hector va chez Rosalie pendant que tu n'y es pas, et il y demeure jusqu'au soir.

— Eh bien ! après ? dit Brutus.

— Après? dit le curé tristement; je voudrais croire qu'il n'y a rien de mal dans tout cela; mais ça n'est guère possible; un homme comme M. de Lugano ne va pas chez une pauvre fille comme Rosalie pour le plaisir de causer avec elle.

Brutus ne concevait pas trop cela dans sa naïve honnêteté; mais le curé ajouta :

— Est-ce que tu connaissais ces visites?

— Non; c'est la première fois que j'en entends parler.

— Eh bien ! mon pauvre Brutus, on ne se cache guère que pour mal faire.

Cette raison rendit à Brutus sa conviction, mais non plus sa colère, et il se laissa tomber sur une chaise en pleurant et en disant :

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! est-ce bien possible !

— Le mal n'est peut-être pas sans remède.

— Mais, monsieur le curé, qu'allons-nous devenir? où voulez-vous que nous nous cachions? Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur !...

C'était bien toujours l'homme misérable habitué à souffrir, et qui retombait sur lui-même sans penser à accuser. Il n'avait pas encore une pensée de malédiction pour sa sœur, ni une idée de vengeance contre Hector.

— Il faut parler à Rosalie, lui dit le curé; il faut lui faire des remontrances.

— Elle ne m'écoutera pas, monsieur, elle ne m'écoutera pas! Vous devriez venir la prêcher, vous. Oh ! je vous en prie, venez ! Que voulez-vous que je lui dise, moi ?

— Eh bien ! soit, j'irai demain la voir, je lui parlerai !

— Oui, il n'y a que vous qui puissiez la sauver.

Le curé leva les yeux au ciel; il lui sembla qu'il n'y avait rien à dire à un frère qui n'avait pas une plus haute idée de ses droits sur sa sœur; et il lui promit d'y aller le lendemain.

Brutus le quitta que la nuit était déjà venue.

Il s'en alla lentement, le désespoir dans l'ame et décidé à ne rentrer que fort tard dans la nuit, à l'heure où il ne pourrait pas voir Rosalie. Il gagnait un sentier détourné qui devait le conduire vers la colline où il allait tous les soirs, lorsqu'il fut tout à coup assailli par cinq ou six hommes armés de bâtons, qui l'attaquèrent avec une telle violence qu'il était tombé évanoui avant d'avoir pu se défendre.

La nuit était avancée lorsqu'il revint à lui. Le souvenir de ce qui s'était passé au village ne lui revint que bien confusément; mais il reconnut Coclès qui lui léchait les mains et le visage. Il se releva comme un homme ivre et gagna sa maison en chancelant.

La fièvre battait dans son cerveau et il n'avait véritablement conscience ni du passé, ni du présent, lorsque arrivé au pied du petit escalier qui menait à sa chambre, il crut entendre le bruit d'une fenêtre : il regarda et lui sembla qu'un homme sortait de la chambre de Rosalie. Coclès aboya avec fureur; la voix de Rosalie cria :

— Ici, Coclès, ici !

Le chien se tut, l'homme disparut, la fenêtre se ferma, et Brutus, de nouveau épuisé de fatigue et du sang qu'il perdait, tomba encore sur le sol.

VII.

Au jour levant, Brutus était encore évanoui au pied de l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Cependant deux ou trois paysans étaient passés rapidement en jetant un regard furtif du côté de la maison, mais ils s'étaient éloignés plus rapidement encore en voyant ce corps sanglant gisant sur la terre. Ceux-là sans doute faisaient partie des misérables qui avaient attaqué Brutus, et ils venaient savoir ce qui se passait dans sa maison, quels cris, quel tumulte, quel désordre ce malheureux y avait apportés.

Grand-Louis, plus imprudent que les autres, s'était même arrêté à quelque distance de la demeure de Brutus. Blotti derrière une haie, il regardait avec une attention extrême dans l'intérieur du verger.

C'est qu'au moment de s'éloigner, il avait entendu ouvrir une porte, et qu'il était intéressé à apprendre si le crime auquel il avait sans doute participé était irréparable, et à quel article du code pénal il devait appartenir d'après ses résultats. Chacun est bien aise de prendre ses précautions en pareille circonstance, et les paysans n'ont point besoin de maître d'école pour savoir ce que vaut un meurtre ou une volée de coups de bâton.

Alors Grand-Louis fut témoin d'une scène tout-à-fait extraordinaire.

La mère de Brutus était sortie de la maison, comme elle en avait l'habitude pour se promener de grand matin.

Dans les premiers temps de son séjour à Bourgoing elle sortait indifféremment à toutes les heures du jour, et c'avait été un grand divertissement pour les enfans du village de venir l'épier, de rire d'abord en la voyant marcher d'un pas rapide et avec des gestes et des mots désordonnés, puis quand cet amusement n'était plus assez vif, de lui jeter des pierres pour l'agacer et *la faire courir*; car c'était le mot consacré.

En effet, un jour une de ces pierres ayant atteint la pauvre femme à la tête, elle porta la main à l'endroit frappé et la retira pleine de sang. A cet aspect elle s'était mise à fuir en poussant de grands cris, et il avait fallu toute l'agilité de Brutus pour la rattraper, et toute sa force pour la ramener dans la maison.

Depuis ce temps, par un reste d'instinct de prudence, la folle ne sortait que lorsqu'elle se croyait seule; d'ailleurs elle n'excitait plus de curiosité; le jeu de la folle était passé de mode au village, et quand on l'apercevait le matin dans le verger, on la laissait errer tranquille.

Ce jour-là, comme les autres, elle prit la première allée qui se présenta devant elle, et marcha pendant quelque temps à travers le verger, avec cette rapidité indifférente qui caractérise l'allure de certains fous, et qui montre que l'aspect des objets extérieurs ne leur apporte ni sensations ni idées.

Ce fut après dix minutes de cette promenade, que Grand-Louis la vit s'engager dans l'allée qui devait la mener directement à l'endroit où son fils était resté mourant. Grand-Louis se redressa pour épier l'impression qu'un pareil spectacle allait faire à cette malheureuse femme, et pour s'assurer de l'état de Brutus; mais il vit la folle arriver jusqu'auprès de ce corps, le regarder un moment, puis reprendre sa marche, comme si elle eût aperçu une plante ou une pierre qui se fût trouvée sous ses pieds.

Cependant on eût pu remarquer que le désordre de son geste s'était calmé, que sa marche était moins rapide; après quelques pas dans une direction qui devait l'éloigner du corps de Brutus, elle s'arrêta tout à coup, elle revint d'elle-même vers cet objet qui lui avait semblé si indifférent.

Alors elle s'arrêta, et le regarda avec plus d'attention, puis Grand-Louis l'entendit crier comme quelqu'un qui veut en éveiller un autre :

— Brutus !... Brutus !...

Rien ne répondant à cet appel, la folle s'éloigna encore, comme si tout ce qu'elle pouvait donner d'attention à un pareil spectacle fut épuisé; mais il paraît toutefois qu'elle en avait une conscience confuse, car elle s'arrêta de nouveau, et revint encore une fois à la même place.

Cette fois elle se pencha sur le corps immobile de Brutus, et le secoua assez rudement; mais le toucher ne produisant pas plus d'effet que la voix, elle se releva encore pour s'éloigner. Ce fut à ce moment qu'en regardant ses mains, elle s'aperçut qu'elles étaient pleines de sang. Aussitôt cette vue lui rendit ce délire furieux qui l'avait saisie dans une circonstance pareille, et elle se prit à pousser des cris déchirans en s'enfuyant avec rapidité du côté des collines, et en répétant d'une voix effrayante :

— Mort ! mort ! mort !

Elle passa près de Grand-Louis qui l'entendit, et qui s'éloigna furtivement en disant :

— C'est bon ! le maître d'école est mort, et la vieille folle passera pour l'avoir tué.

Il ne se dit pas : « Au besoin, je l'en accuserai », mais il ne fallait pas qu'il eût besoin de ce mensonge pour sa défense; car il n'eût pas hésité à le proférer après tous les sermens possibles de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

Cependant les cris de sa mère avaient éveillé Rosalie, elle était sortie de la maison et avait vu son frère étendu par terre.

Il y a des spectacles devant lesquels les premiers mouvemens de l'ame sont à peu près les mêmes chez tous les individus. Quelque froid, quelque sec que soit un cœur, il s'émeut et s'anime lorsqu'il est frappé par un coup si violent et si inattendu.

Rosalie, à l'aspect de son frère, fut frappée de pitié et d'épouvante, et oubliant les cris de sa mère, elle essaya de le relever; ses efforts furent inutiles; alors elle appela au secours, et tandis que quelques paysans quittaient la route pour accourir à la maison d'où partaient les cris, elle parvint à tirer Brutus de son évanouissement en lui jetant de l'eau froide au visage. Les paysans étant enfin arrivés près de Rosalie, elle put s'occuper de sa mère; elle parcourut tout le jardin en l'appelant.

Quelqu'un lui apprit qu'on venait de la voir s'enfuyant à travers la campagne, et Rosalie expédia plusieurs paysans à sa recherche, en leur promettant de les payer largement quand ils la ramèneraient. Pendant ce temps on avait transporté Brutus dans la maison.

Mais Rosalie avait donné à son frère tout ce qu'elle avait de pitié et de sensibilité; en effet, il était revenu à lui; il n'était pas mort, et elle trouva mauvais qu'on l'eût établi dans sa chambre et couché sur son lit. Elle parlait déjà de le faire monter dans son grenier, lorsque le curé arriva; il savait déjà l'accident de Brutus et avait amené le médecin.

Les blessures du maître d'école n'avaient rien de dangereux, la perte de sang l'avait seule plongé dans ce long évanouissement, et le médecin affirma que ce n'est pas une chose rare que de voir les hommes les plus vigoureux céder à la moindre émission sanguine et perdre entièrement connaissance.

Cependant cette visite parut contrarier Rosalie; mais elle n'osa montrer son mécontentement, et elle espéra que la visite serait courte, et

qu'elle serait bientôt débarrassée de la présence du curé et de celle de son frère; mais M. Durand demeura, et, après avoir éloigné tout le monde, il annonça à la jeune fille qu'il avait une explication à lui demander.

Le curé avait dit cela d'une voix sévère où apparaissait déjà la gravité du sujet qu'il avait à traiter. Rosalie en eut peur, et croyant détourner cette explication, elle dit assez cavalièrement :

— Vous feriez mieux de demander à Brutus quelle sottise il a faite au village pour se faire traiter ainsi!

— Vous ne le savez pas? lui dit le curé.

— Qui voulez-vous qui me l'ait appris? répliqua Rosalie.

— Votre conscience, reprit solennellement le curé.

Le mot sentait un peu le prêche fait aux petits enfans, et Rosalie regarda très impertinemment le curé en répétant :

— Ma conscience?

— Oui, répartit M. Durand, qui cette fois fut plus explicite; car les fautes des sœurs retombent sur les frères, et le malheur qui est arrivé à Brutus est le résultat de votre mauvaise conduite.

Alors il raconta à Rosalie tous les propos qu'on avait tenus sur son compte; il lui apprit que c'était à cause d'elle qu'on avait injurié Brutus; il lui dit comment son frère avait accueilli ces propos, et comment il avait voulu en tirer vengeance en traînant Grand-Louis jusque devant elle.

Le curé s'imaginait qu'il avait confondu Rosalie, et que la malheureuse fille allait tomber tremblante et pleine de repentir à ses pieds; il dut donc être surpris lorsqu'elle lui dit d'un ton résolu :

— Et puis après, qu'eût-il fait s'il l'avait traîné jusqu'ici.

— Ce que j'eusse fait, s'écria Brutus qui s'était relevé et qui écoutait d'un air sombre le récit du curé, ce que j'eusse fait? S'il avait menti, je l'aurais étranglé sans miséricorde!

— Brutus! dit le curé sévèrement.

— Ou je l'aurais forcé à demander pardon, à genoux, de ses infamies, ajouta Brutus d'un ton plus soumis.

— Et s'il n'avait pas menti, dit effrontément Rosalie, est-ce moi que tu aurais étranglé ou à qui tu aurais fait demander pardon?

Brutus regarda le curé, le curé regarda Brutus; le jeune homme et le vieillard demeurèrent désorientés en face de cette impudente résolution, Brutus fut le premier qui s'arracha à cette espèce de stupeur, et il répondit :

— Mais s'il n'avait pas menti, il aurait dit la vérité.

A cette naïveté, échappée à l'indignation qu'éprouvait Brutus, Rosalie se mit à ricaner, et répartit :

— Voilà qui est parfaitement sûr!

Mais Brutus n'était pas en humeur de se laisser traiter comme un enfant, et pour la première fois de sa vie il dit à sa sœur, avec une autorité qui l'étonna :

— C'est que s'il a dit la vérité, c'est que s'il n'a pas menti, tu as déshonoré ton nom et le mien!

Rosalie répondit par un nouveau ricanement, puis elle ajouta :

— Et où voyez-vous ça?

— Que vient faire ici M. de Lugano tous les jours! dit Brutus en s'avançant vers sa sœur.

— Eh bien! il vient me voir, repartit Rosalie en le toisant des pieds à la tête.

— Et pourquoi vient-il te voir? s'écria Brutus en s'approchant tout-à-fait de sa sœur.

— Probablement parce que cela lui plaît et à moi aussi, répartit Rosalie avec la même insolence.

— Mais ça ne me plaît pas à moi, et je te jure qu'il ne remettra pas les pieds ici!

— Et qui l'en empêchera?

— Moi! s'écria Brutus, qui, dominant Rosalie de toute la tête, la tint un moment immobile et vaincue sous son regard.

Elle ne répondit pas, et parut céder à une volonté plus puissante que la sienne.

En effet, l'accent de Brutus avait quelque chose de trop déterminé pour que Rosalie ne comprît pas qu'il était poussé en ce moment par une force particulière. Cette force, elle était loin de la supposer personnelle à son frère; elle crut qu'il la devait aux conseils du curé, et pensa que dès que celui-ci serait retiré, elle reprendrait aisément son ascendant, et que Brutus retomberait dans cette obéissance apathique dont elle ne l'avait jamais vu sortir.

Toutefois, comme elle ne voulait pas que son silence fût accepté comme un acte de soumission complète, elle reprit d'un air de victime :

— Est-il possible de traiter ainsi une pauvre fille, parce qu'elle reçoit, au vu et au su de tout le monde, un jeune homme qui veut l'épouser!

— Vous épouser? dit le curé.

— T'épouser? répéta Brutus.

— Et vous avez cru cela? reprit M. Durand d'un air stupéfait.

— Dame! il me l'a dit, fit Rosalie en essuyant ses yeux assez rudement pour les rendre rouges.

— Tu savais pourtant, lui dit Brutus, qu'il devait épouser sa cousine, je te l'avais dit.

— Mais s'il me préfère à mademoiselle Paméla, ce n'est pas ma faute! s'écria Rosalie en éclatant en fausses larmes.

— Mais que va dire M. le comte? reprit Brutus d'un air désolé.

Le curé lui fit signe de le suivre et l'emmena dans le jardin.

— Brutus, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, il faut être honnête homme jusqu'au bout; il faut aller chez M. de Lugano et lui avouer tout. Son autorité seule peut empêcher son fils de rentrer dans ta maison.

— Je n'oserai pas, dit le jeune homme.

— Ne pas l'avertir, répartit le curé, ce serait justifier les soupçons des habitans qui prétendent que tu savais cette intrigue et que tu en profitais.

Mais il me renverra et je perdrai ma place.

— C'est un sacrifice que tu dois faire à ton honneur.

— Mais moi, je n'ai rien fait de mal.

— Pourquoi as-tu quitté ta place de maître d'école? lui dit le curé. Pourquoi as-tu voulu être plus que tu n'étais? Jamais Hector de Lugano n'aurait pensé à ta sœur si tu n'avais pas été chez son père.

Il y a des êtres destinés à être accusés : c'est un état qu'on leur fait, et lorsqu'ils l'acceptent comme Brutus, les hommes les plus justes se laissent aller à les blâmer comme les autres.

C'est si commode de faire de la morale sentencieuse qui n'est point discutée! Cela donne une haute idée de sa sagesse et de son éloquence; les hypocrites le savent si bien, qu'ils trompent souvent les plus habiles et les plus vertueux en leur disant : « Je comprends ma faute maintenant; votre parole m'a éclairé et je suivrai vos conseils. » Le lendemain ils recommencent leurs méfaits; mais éclairés par une nouvelle lumière, ils se repentent encore; puis ils recommencent à mal faire le surlendemain, et ce n'est presque jamais qu'après de longues années d'épreuves qu'on finit par être bien persuadé que l'autorité et la persuasion qu'on se suppose n'existent pas, et que le triomphe qu'on obtient n'est qu'une comédie qui a pour complice notre vanité.

Toutefois ce n'est pas de cette façon que Brutus se laissa persuader; il y avait de la foi, sinon de la conscience, dans le repentir qu'il éprouvait. Il croyait encore plus aux autres qu'en lui-même, et du moment qu'un homme comme M. Durand lui traçait son devoir, Brutus se fût cru coupable d'hésiter à l'accomplir.

— Soit, dit-il; mais puisqu'il en est ainsi, il vaut mieux en finir tout de suite; je vais chez M. le comte.

Alors, seulement Brutus s'aperçut qu'il n'était pas dans un état présentable, et après avoir promis au curé de rester fidèle à sa résolution, il rentra dans sa chambre pour rétablir un peu le désordre de sa toilette.

Il redescendit bientôt; mais Rosalie qui avait entendu les conseils que le curé avait donnés à Brutus, l'attendait de pied ferme au bas de son escalier; et lorsqu'il parut, brossant son chapeau avec la manche de son habit, elle lui dit hardiment :

— Où vas-tu comme ça?

— Je vais où il me plaît.

— Je veux le savoir! dit Rosalie.

Brutus la regarda de travers et passa devant elle sans lui répondre.

— Je te dis que tu ne sortiras pas, s'écria Rosalie, sans m'avoir dit où tu vas!

Brutus sentit se remuer en lui cette violence brutale qui ne connaissait pas de bornes quand elle éclatait, et il répondit en s'éloignant :

— Je vais où j'ai affaire!

— Tu vas aller dépenser ton argent et recommencer quelque nouvelle querelle, et tu oublies notre pauvre mère qui s'est échappée ce matin et qui mourra de faim dans la campagne.

— Est-ce vrai? s'écria Brutus en revenant sur ses pas.

Brutus avait déjà jugé sa sœur, car il se précipita dans la maison, entra dans la chambre de sa mère, dans celle de Rosalie pour s'assurer de la vérité. Une heure avant il l'eût crue au premier mot.

— Et tu ne me l'as pas encore dit! s'écria-t-il en menaçant Rosalie lorsqu'il eut reconnu l'absence de sa mère.

— Vous étiez si pressé de faire votre morale, que je n'ai pas eu le temps...

— Et tu ne l'as pas suivie, toi?

— Est-ce que je sais où elle est? répliqua Rosalie.

Cette odieuse indifférence dépassait de trop loin tout ce que Brutus pouvait imaginer de honteux; il faut comprendre le mal pour le discuter; d'ailleurs, il n'avait plus qu'une pensée, celle de sa mère, et il partit avec rapidité dans la direction que lui indiqua Rosalie.

Il monta sur la plus haute colline des environs pour voir au loin, et eut bientôt découvert sa mère courant dans une vallée, poursuivie et traquée par une douzaine de paysans.

Brutus se sentit pris de pitié et de colère à cet aspect, car les misérables avaient presque fait un jeu de cette poursuite; ils entouraient la fugitive de loin en se resserrant et en jetant des pierres du côté où elle voulait passer, pour l'arrêter et l'épouvanter. Brutus poussa des cris pour les faire cesser; mais il sembla que sa mère seule entendit sa voix; car aussitôt, au lieu d'aller et de venir d'un côté à l'autre, s'arrêtant quand elle voyait un paysan s'avancer vers elle et revenant sur ses pas, elle prit un élan rapide, comme si cette voix eût été un aiguillon qui la pressait, elle échappa à ce cercle qui commençait déjà à se resserrer, et parut bientôt au sommet d'une colline voisine.

Brutus descendit dans la vallée et dit aux paysans qu'il se chargeait seul du soin de ramener sa mère.

Alors il commença une de ces poursuites patientes que le cœur read

ingénieuses. Comme il voyait sa mère s'éloigner à mesure qu'il approchait, il renonça à l'atteindre, mais il dirigea pour ainsi dire sa fuite. Il lui faisait obstacle quand elle voulait s'éloigner du côté de la campagne, et la poussait lentement en avançant pas à pas lorsqu'elle prenait le chemin du village.

Plus de deux heures se passèrent dans ce manége, et les forces de Brutus commençaient à se perdre, lorsqu'il parvint à mener sa mère jusque sur la grande route. Il espéra qu'arrivé là elle suivrait d'instinct ce chemin battu, et que parvenue en face de sa maison ce même instinct l'y ramènerait.

En effet, la folle, quoiqu'elle regardât souvent derrière elle, marcha quelque temps sans paraître vouloir s'échapper. Cependant il lui fallait passer devant la grande avenue du château de M. de Lugano, et lorsqu'elle fut en face de cette avenue elle s'arrêta. Brutus s'arrêta aussi.

La folle regarda long-temps la grille qui fermait cette avenue, le château qu'on voyait au fond, et demeura immobile. Brutus fit quelques pas pour la décider à continuer; mais au lieu de suivre son chemin, sa mère entra dans l'avenue et marcha droit au château. Brutus accourut rapidement pour fermer la grille derrière elle et l'empêcher de sortir du parc, où il serait plus facile de s'en emparer.

A peine était-il arrivé à cet endroit qu'il entendit un cri perçant et qu'il vit accourir vers lui Paméla éperdue, que la folle poursuivait avec fureur.

La jeune fille tomba presque défaillante dans les bras de Brutus, en disant :

— Qui est ça, mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette femme ?

La folle s'était arrêtée à quelques pas de son fils, en regardant toujours Paméla d'un air menaçant.

— Hélas! dit Brutus, c'est ma mère, ma pauvre mère qui s'est échappée, et que je voudrais ramener à la maison.

Paméla ne quittait pas la folle des yeux, fascinée par ce regard ardent qui restait attaché sur elle.

— Oh! monsieur Brutus, lui dit la jeune fille, défendez-moi, j'ai peur!

— Rendez-moi ma robe, s'écria la folle, je veux ma robe!

Elle avança en parlant ainsi, Paméla se cacha derrière Brutus, et sa mère s'arrêta.

Alors il sembla que l'idée d'avoir cette robe l'abandonnait tout à coup, et elle reprit sa marche et alla droit au château. Brutus et Paméla la suivaient avec anxiété.

Lorsque la folle fut entrée dans la cour d'honneur, quelques domestiques l'aperçurent, et bientôt toute la valetaille fut sur pied autour d'elle.

— Oh! mademoiselle, fit Brutus, dites qu'on ne lui fasse pas de mal.

Paméla avança, et cria de sa douce voix :

— Ne la touchez pas! laissez-la faire!

La mère de Brutus, comme si elle n'avait pas entendu, continua à marcher à travers les domestiques, qui s'éloignaient d'elle avec épouvante, et entra dans le salon. Tout le monde se mit aux fenêtres et aux portes pour la regarder.

Elle parcourait le salon avec un air imposant, puis elle examina toutes choses avec une curiosité particulière; seulement un rire saccadé et joyeux lui échappait quand elle rencontrait quelque objet élégant. Elle alla ainsi de meuble en meuble jusqu'à ce qu'elle arrivât en face du piano ouvert. Elle s'y assit et y posa les mains; le bruit confus que rendit l'instrument la fit tressaillir : elle retira ses mains avec effroi, puis elle y toucha de nouveau, comme si elle allait mettre la main sur un fer rouge; elle écouta long-temps la vibration du son, puis elle descendit une gamme en la frappant d'un seul doigt.

Ce rire de joie qu'elle avait déjà laissé échapper plusieurs fois, éclata alors avec vivacité, et elle recommença plusieurs fois; puis elle mit les deux mains sur le piano et joua quelque chose de confus, mais où on sentait la forme d'un air promené à travers cent fausses notes.

Cependant peu à peu cet air parut se mieux dessiner; bientôt il prit sa mesure, son rythme, sa mélodie, et tout le monde put reconnaître le fameux air : *Ah! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne!* joué avec une netteté remarquable.

La folle accompagnait cet air de ce rire aigu et saccadé que nous avons dit, et, à mesure que cet air se dessinait mieux, ce rire devenait plus bruyant, et enfin elle arriva à jouer cette mélodie féroce avec une fureur à briser le piano, tandis qu'elle se tordait dans ce rire convulsif qui éclatait mêlé de cris furieux. Tout le monde était dans une horrible attente lorsque M. de Lugano entra tout-à-coup, pâle, les yeux hagards, et dit d'une voix brève :

— Qu'est-cela ?

A ce mot la folle s'arrêta, poussa un cri, et tomba sur le parquet, comme si elle avait été frappée de la foudre.

VIII.

A l'aspect de cette misérable femme évanouie, le comte de Lugano était demeuré un moment immobile, les regards attachés sur elle.

Ses traits, dont le calme habituel n'était guère troublé que par un léger sourire d'ironie ou de dédain, étaient tout bouleversés; une pâleur livide qui témoignait d'une profonde terreur était répandue sur son visage, tandis que la contraction de sa bouche et le frémissement de ses lèvres décelaient comme un désir féroce de s'élancer sur ce corps inanimé et de le fouler aux pieds. Cette expression de sa figure était si effrayante que tous les spectateurs de cette scène restaient immobiles aussi, les yeux fixés sur le comte qui contemplait toujours la folle.

Enfin il releva la tête, et tous les yeux se baissèrent devant le regard ardent et interrogateur qu'il promena autour de lui. Il arriva ainsi jusqu'à Paléma et Brutus, pressés l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce que cela? dit-il d'une voix étouffée, en montrant du doigt cette femme gisante à ses pieds.

Paméla s'avança vivement vers son oncle; elle voulut sauver à Brutus le premier choc de cette colère qu'elle voyait éclater sur le visage du comte, et ne supposant pas qu'elle pût avoir d'autre cause que l'esclandre qui venait d'avoir lieu, elle lui répondit doucement :

— Hélas! mon oncle, c'est une pauvre folle qui s'est échappée de sa maison, et qui en fuyant est entrée par hasard dans la cour du château, puis dans le salon.

Le comte jeta un nouveau regard sur cette femme, et répartit brusquement :

— Une folle, en êtes-vous sûre?

Brutus s'avança à son tour, et répondit :

— C'est ma mère, monsieur le comte : vous savez?... ma mère?

Monsieur de Lugano passa la main sur son front, et répondit comme s'il avait peine à reprendre ses souvenirs :

— C'est vrai, c'est vrai, vous m'aviez dit que votre mère était folle!... Oui, je m'en souviens; mais vous ne m'aviez pas dit que ce fut à cette époque qu'elle devint folle.

Personne ne fit attention à cette phrase qui répondait sans doute à une pensée non exprimée de M. de Lugano, mais qui devait vivement le préoccuper.

Déjà Brutus avait relevé sa mère et l'avait placée sur un fauteuil.

Les premiers symptômes de son retour à la vie eurent un caractère tout nouveau pour son fils : des sanglots violens sortirent péniblement de sa poitrine, et bientôt des larmes abondantes leur succédèrent, mêlées d'exclamations prononcées d'une voix désolée :

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écriait-elle, sauvez-moi! sauvez-moi!

M. de Lugano, penché sur elle avec Brutus, l'examinait avec une visible anxiété.

— C'est étrange, dit Brutus, jamais je ne l'ai vue pleurer!

— C'est étrange, en effet, répéta le comte d'une voix faible, cette femme ici....

— Pardon, dit Brutus, qui ne voyait dans la préoccupation de M. de Lugano que le déplaisir que lui causait la venue d'une folle dans la maison; pardon, je vais l'emmener.

— Mais elle est incapable de marcher, s'écria Paméla.

— Si vous étiez assez bon, reprit Brutus en s'adressant à M. de Lugano, pour dire à l'un de vos domestiques d'avoir un brancard, je trouverais quelqu'un pour m'aider à la transporter jusque chez nous.

Le comte ne répondit point, et Brutus prit ce silence pour un refus; et il se hâta de dire :

— Elle marchera, elle marchera, et puis après tout je la porterai bien tout seul.

Il fit un effort pour relever sa mère; mais tout à coup il devint pâle, chancela à son tour, et fut obligé de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber.

Paméla poussa un cri perçant, et s'élançant vers son oncle, lui cria :

—Mais le voilà qui se meurt aussi!

— Ce n'est rien, rien, dit Brutus; c'est que cette nuit j'ai été blessé... et la fatigue d'avoir poursuivi ma pauvre mère... l'émotion de l'avoir vue là comme morte... Pardon, monsieur le comte, pardon, mademoiselle..., mais ça ne sera pas long, nous allons nous en aller.

Pendant que Brutus parlait ainsi, le comte de Lugano le regardait avec une attention, une curiosité dont il eût été impossible de définir le caractère. Puis il répondit à Brutus :

— Ah! oui, je me rappelle aussi, on m'a dit ce matin que vous vous tez battu avec des paysans.

— Je ne me suis pas battu, reprit gravement Brutus; on a voulu m'assassiner.

— Et pourquoi?

Brutus montra d'un coup d'œil les nombreux témoins de cette scène, et il sembla que pour la première fois le comte s'aperçut que tous les gens de sa maison étaient restés aux portes.

— Que faites-vous là, s'écria-t-il avec violence.

— Nous attendons les ordres de monsieur le comte, dit le plus résolu.

— Mes ordres? N'avez-vous pas entendu qu'on vous a dit d'aller chercher un brancard pour porter... (sa voix hésita à prononcer ce qu'il allait dire, puis il reprit :) pour porter cette malheureuse chez elle?

Les domestiques se retirèrent.

Le comte se promenait dans le salon d'un air très agité. Cependant les larmes convulsives de la folle s'était calmées, et la lassitude de sa longue course et des violentes secousses qu'elle avait éprouvées l'avait plongée dans un profond sommeil.

Les domestiques reparurent avec un brancard.

— Oh! dit Paméla, il y aurait de la barbarie à l'éveiller... ils vont attendre, n'est-ce pas, mon oncle?

M. de Lugano ne répondit pas; mais il fit un signe pour éloigner les domestiques, puis il s'écria :

—Mais il n'y a donc pas de maisons de fous dans ce département?

— Pardon, fit Brutus, et ma mère y a été long-temps enfermée; mais je l'en ai retirée depuis que j'ai pu la nourrir.

— Et vous avez eu tort, dit vivement le comte; une bonne administration ne devrait pas souffrir de tels abus. La liberté, laissée à des êtres pareils, est un danger pour tout le monde.

— Je suis désolé de ce qui est arrivé, dit Brutus d'un air digne et triste; mais la pauvre femme n'est pas méchante, je vous le jure, elle n'a jamais fait de mal à personne.

— Elle vous en aura fait du moins, reprit le comte qui se laissait emporter à une impatience et à une colère inexplicables! oui, elle vous en aura fait, car après ce qui vient de se passer, vous comprenez bien que je ne puis plus vous garder près de moi.

— Ah! mon oncle! s'écria Paméla.

— Non, dit le comte, je ne veux pas m'exposer à de pareilles esclandres tous les jours dans ma maison! Vous aurez donc soin de vous pourvoir ailleurs, monsieur; car toutes relations entre nous sont devenues impossibles.

M. de Lugano disait tout cela en marchant vivement, et par phrases interrompues, mais sans regarder ni Brutus ni sa mère.

Paméla l'écoutait avec une vive surprise; ce qui venait d'arriver pouvait être compté pour un accident désagréable tout au plus, mais qui n'était pas de nature à motiver l'expulsion de Brutus; elle s'approcha de son oncle, et l'arrêtant doucement, elle lui dit d'un ton suppliant :

— Mais, mon oncle, ce n'est pas la faute de M. Brutus, et c'est se montrer bien sévère pour lui que de le renvoyer.

— Merci, mademoiselle, dit Brutus, tandis que M. de Lugano détournait la tête avec impatience; merci de votre bonne volonté pour moi; mais j'étais venu moi-même pour dire à M. de Lugano que je ne puis demeurer chez lui plus long-temps.

A cette parole, le comte se retourna vivement, et s'approchant tout à fait de Brutus, il lui dit d'un ton où la colère et la crainte semblaient parler ensemble.

— Et pourquoi, monsieur, pourquoi ne pouvez-vous rester chez moi? quelles raisons avez-vous de me quitter?

Brutus regarda Paméla, qui l'examinait avec un nouvel étonnement, et il répartit d'un ton humble :

— Puisque vous avez jugé vous-même que mes services vous étaient inutiles, il n'est plus nécessaire que je vous dise pourquoi je voulais me retirer.

Paméla laissa échapper un mouvement qui voulait dire : « Mais pourquoi s'en va-t-il? » tandis que le comte reprenait vivement :

— Mais je veux le savoir, moi, monsieur; car enfin je vous ai livré mes secrets; vous avez encore des papiers à moi.

— Je vous les rendrai, monsieur le comte; et quant à vos secrets, je n'ai fait qu'écrire sous votre dictée des mémoires que vous destinez à la publicité. Je ne sais que ce que tout le monde saura bientôt.

Le comte frappa la terre du pied avec colère, et reprit sa promenade dans le salon.

Puis, comme si dans ce moment de silence il eût amassé une nouvelle somme de curiosité et d'inquiétude, il s'écria tout à coup :

— Je veux savoir... je saurai ce qui vous fait sortir de chez moi; je le veux, entendez-vous?

— Soit, monsieur le comte, si vous l'exigez, je vous le dirai.

— Parlez donc!

— Ce n'est qu'à vous, monsieur le comte, que je puis le dire.

— Paméla, laissez-nous, dit le comte.

— Pardon, reprit encore Brutus, mais voici ma mère qui paraît s'éveiller; et, quoique sa raison soit perdue pour beaucoup de choses, elle pourrait comprendre le sens de ce que je dois vous révéler, et pour elle ce serait un horrible malheur.

Ce nouveau mystère parut alarmer tout à fait M. de Lugano; mais il semblait ne pas oser quitter la folle; car il la regardait s'agiter déjà sur le fauteuil où on l'avait placée. Il s'approcha pour entendre les mots confus qu'elle laissait échapper; mais c'est à peine s'il avait entendu les mots de : « Lyon... guillotine..., » que M. de Lugano s'écria violemment :

— Sortez tous les deux, sortez!

L'accent épouvanté de M. de Lugano, le tremblement convulsif de son corps, appelèrent enfin l'attention de Brutus; pour la première fois il s'étonna de l'émotion extraordinaire que sa mère produisait sur cet homme; et, au lieu d'obéir comme il eût fait en toute autre circonstance, il demeura, et lui dit :

— Monsieur le comte, ma mère a parlé de Lyon, de guillotine; ces mots ont pu vous rappeler de pénibles souvenirs; permettez que je l'emmène.

— Et quels souvenirs voulez-vous donc que cela me rappelle, monsieur?

Pardon, monsieur le comte, dit Brutus qui ne se doutait pas de l'affreuse portée de ses paroles; mais vous étiez représentant du peuple à l'époque de la prise de Lyon : vous avez voulu, je le sais, prévenir les sanglantes exécutions qui ont eu lieu; mais votre volonté a été impuissante contre la volonté de Fouché, et je conçois que...

— Ce n'était pas Fouché, dit tout à coup la folle en se levant, c'était...

Elle sembla chercher un souvenir, porta les yeux sur M. de Lugano et le regarda long-temps avec une attention qui le tint cloué à sa place.

Cet examen fut long, et un silence effrayant régnait entre tous les acteurs de cette scène.

Enfin, le regard de la folle perdit peu à peu de cette ardente fixité qui semblait pénétrer jusqu'aux entrailles de M. de Lugano; il reprit son incertitude, sa mobilité, et elle dit d'une voix assez indifférente :

— J'ai faim.

M. de Lugano respira comme si un poids horrible venait de lui être enlevé de la poitrine, et il dit en entraînant Brutus :

— Paméla, faites donner à manger à cette pauvre femme. Vous, Brutus, venez.

Il l'emmena dans son cabinet.

Eh bien! dit il à Brutus, quelle raison vous force à quitter ma maison?

— Vous savez, monsieur le comte, pourquoi je me suis battu?

— Non! en vérité.

— Je vais donc vous l'apprendre, monsieur le comte.

Ici Brutus commença le récit de tout ce qui lui était arrivé au village, les propos des paysans, sa propre colère, enfin l'explication avec Rosalie et le curé, et dans tout cela Brutus parlait comme s'il eût été coupable.

On eût dit qu'il s'accusait d'exister et de s'être trouvé sur le passage de M. de Lugano pour faire faire une mauvaise action à son fils.

Depuis qu'il parlait ainsi, le visage de M. de Lugano avait pris un air de satisfaction, et quand Brutus eut fini, il lui dit vivement :

— Je vous remercie, Brutus, vous êtes un honnête homme un brave garçon, et je ne laisserai pas cette bonne conduite sans récompense. Mais il y a un meilleur parti à prendre que de sortir de chez moi, c'est de quitter tout à fait ce pays; allez vous établir ailleurs, loin d'ici, avec votre mère et votre sœur; de cette façon, tout sera rompu, il n'y aura plus rien à craindre pour personne.

— Vous oubliez, monsieur le comte, que je n'ai pas les moyens d'aller m'établir ailleurs.

— Ah! lui dit le comte, je vous les donnerai, je vous les fournirai. Je vous assurerai de quoi vivre à vous, à votre sœur, à votre mère.

— Mais on dira... fit Brutus.

— Que voulez-vous qu'on dise? reprit vivement le comte de Lugano, c'est une chose toute naturelle et très convenable. Je vous dois bien cela..., mais il faut partir demain, ce soir, dans la nuit si c'est possible. Vous irez à Lyon... Non, pas à Lyon, à Grenoble. Je vous y ferai parvenir vingt, trente mille francs, puis vous achèterez une petite propriété aux environs, plus loin, du côté de Gap; c'est un bon pays. Mais il faut pourvoir à vos premiers besoins; rentrez chez vous, faites vos préparatifs... Ce soir je vous ferai tenir les premiers fonds nécessaires. Une de mes voitures ira vous prendre et vous conduira jusqu'à Grenoble.

— Mais, dit Brutus, qui, malgré tous les avantages de pareilles offres, sentait quelque répugnance à voir ainsi disposer de son existence, mais je ne sais si je dois...

— Faites bien attention, dit le comte, que c'est le seul parti à prendre, surtout pour vous; que j'aurais le droit de me montrer irrité de ce qui arrive, car votre sœur a cherché à séduire mon fils, et cette conduite, si je la voulais qualifier...

Les plus habiles sont souvent les plus maladroits, et c'est ce qui arriva à M. de Lugano. Parce qu'il avait trouvé dans Brutus une condescendance absolue, une ignorance complète de ses droits, il s'imagina qu'il pouvait tout obtenir de cette disposition; mais il avait été trop loin.

Brutus se leva soudainement, et lui dit d'un ton où se révélait toute cette partie cachée de son ame, dont personne ne soupçonnait la noblesse :

— Monsieur le comte, Rosalie n'est pas entrée dans votre château pour y séduire M. Hector; c'est votre fils qui s'est introduit furtivement dans ma pauvre maison pour y déshonorer ma sœur; et si quelqu'un a à se plaindre ici, il me semble que ce n'est pas vous.

Le comte comprit sa faute et répartit plus doucement :

— Nous avons tous deux à nous plaindre, et j'ai eu tort de vous accuser... Mais enfin il faut que cela finisse, le moyen que je vous offre est le seul praticable. En définitive, vous ne pouvez pas rester dans ce pays... Vous ne le pouvez pas... Je ne le veux pas... Votre mère, c'est à-dire votre sœur... Enfin, je vous offre quarante mille francs, voulez vous partir?

Le premier mouvement de Brutus fut pour un refus. Sans qu'il pût bien se rendre compte de ce qu'il éprouvait, il lui semblait qu'il faisait marché de son honneur et de ses droits; mais la misère de sa mère et l'audacieuse révolte de sa sœur se présentèrent à lui.

Rester dans le pays après sa querelle avec les paysans, et redevenir maître d'école après ce qu'on avait dit de sa sœur, c'était impossible... Mais où aller? que faire? que devenir? L'avenir y pourvoirait. Il ne répondit qu'un mot :

— Nous partirons, monsieur le comte.

— Et je vous porterai moi-même ce soir le premier argent que je vous destine.

— C'est inutile, monsieur le comte; j'ai encore les cent francs que vous m'avez donnés, ce sera assez pour vivre jusqu'à ce que nous ayons trouvé de l'ouvrage.

— Non! non! dit le comte, qui parut ému par ce noble désintéressement; non, je n'accepte pas, je ne veux pas; ce serait me désobliger.

Il regarda Brutus, et il sembla qu'une nouvelle idée vînt le frapper; il reprit cette promenade active dont il avait l'habitude toutes les fois qu'il était préoccupé par quelque pensée qu'il cherchait à éluder.

Enfin il s'arrêta devant Brutus, et lui dit en le contemplant avec un intérêt tout particulier :

— Mais quel âge avez-vous au juste?

— Vingt ans, monsieur.

— Vingt ans! dit le comte en tressaillant. Et où êtes-vous né?

— Hélas! monsieur, dit Brutus, à l'hospice, et...

Comme il allait continuer, il aperçut sa mère qui quittait le salon et qui s'éloignait assez paisiblement.

— Pardon, dit-il, voilà ma mère qui s'en va, si on la rencontrait ainsi, on pourrait la poursuivre encore et l'effrayer... Je vais la ramener à la maison.

— Eh bien! lui dit M. de Lugano avec une expression sérieuse, mais pleine d'affection, attendez-moi ce soir, j'irai vous trouver.

— Ce soir, dit Brutus, chez nous!

— Oui, reprit le comte, quand la nuit sera tout-à-fait close, vers dix heures.

— Comme il vous plaira, monsieur, je vous remettrai vos papiers.

Et tout aussitôt Brutus quitta le comte, et rejoignit sa mère qui se laissa paisiblement aborder et diriger par son fils.

Brutus la menait doucement vers la petite porte qui ouvrait en face de sa maison, lorsque tout à coup il entendit un léger bruit près de lui, et il aperçut Paméla, dont les yeux étaient rouges comme si elle avait beaucoup pleuré.

— Monsieur Brutus, lui dit-elle, en l'abordant rapidement, il faut que je vous parle.

— A moi?

— Oui, à vous.

— C'est que dans ce moment... fit Brutus en lui montrant sa mère.

— Ah! nous n'aurions pas le temps. Mais ce soir je serai seule dans le parc, venez vers huit heures, je serai dans cette allée.

Et sans attendre la réponse de Brutus elle s'éloigna.

Lorsque Brutus eut ramené sa mère dans sa maison, il se mit à réfléchir à tout ce qui lui était arrivé depuis quelques heures.

Il y a des momens où les hommes les plus habitués à se trouver dans les conflits d'événemens les plus pressés se sentent désorientés, et ne savent de quel côté se diriger.

Que devait-il donc arriver à Brutus, qui, pour la première fois, voyait sa vie mise en question; qui avait à prendre parti, non seulement pour lui, mais encore pour sa sœur? Quoi qu'il eût de colère contre Rosalie, il concevait cependant qu'elle avait sur lui une grande supériorité dans tout ce qui concernait l'action de sa vie, et il entra dans sa chambre pour s'expliquer avec elle.

Il lui fit part de la proposition de M. de Lugano; mais Rosalie la repoussa, non par le même sentiment de Brutus, non parce qu'elle ne voulait pas recevoir le prix de l'abandon qu'elle ferait de ses droits sur Hector, mais parce qu'à son dire ce prix n'était pas assez élevé.

— Oh! non, lui dit elle, je ne partirai pas. Ce n'est pas pour si peu qu'il m'aura traitée comme il l'a fait. Oh! je le ferai passer par un petit chemin où il n'y a pas de pierres!

— Mais que prétends-tu faire?

— Je l'en ai averti, c'est plus que suffisant; tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Seulement mets-toi bien dans la tête que je ne partirai pas.

— Tu le déclareras donc toi-même à M. de Lugano, dit Brutus; car il viendra ce soir.

— Ici!

— Ici.

— Et tu ne me le dis pas! et tu ne m'avertis pas!.. Il trouvera la maison en désordre, il nous prendra pour des gueux; mais tu n'as pas plus de cœur, tu n'as pas plus d'amour propre qu'un gardeur de moutons.

Toutefois ce n'est pas pour ajouter un trait au tableau des bonnes dispositions de Mlle Rosalie que nous avons parlé de cet entretien; c'est à cause d'un mot, d'un seul mot qui y fut prononcé et qui bouleversa tout le cœur de Brutus, et apporta dans sa pensée plus de trouble que n'eussent pu faire les événemens les plus extraordinaires.

Comme il discutait avec sa sœur les droits qu'elle croyait avoir sur Hector, il lui dit :

— Non, vois tu, je ne souffrirai pas qu'il abandonne Mlle Paméla.

— Oh! s'écria Rosalie, si tu n'étais pas un imbécile!

— Plaît-il.

— Tu te serais fait aimer de cette Paméla.

— Moi?

— Eh! oui, toi! si tu n'étais pas si balourd et si bête; mais tu n'as jamais osé lever les yeux sur une femme. Je suis sûre que tu ne sais pas même si elle est jolie.

— Ah! que si, elle est jolie! s'écria-t-il avec chaleur.

— Mais peut-être bégueule?

— Au contraire, bonne, douce, charmante.

— Bah! fit Rosalie, et tu n'en es pas amoureux?

— Amoureux! répéta Brutus en haussant les épaules.

— Eh bien! oui, amoureux, lui dit Rosalie; où serait le grand mal?

— Amoureux! répéta Brutus, tu es folle!

Puis ils se séparèrent, elle pour continuer les apprêts de la réception de M. de Lugano, lui pour rêver. A quoi rêva-t-il.

IX.

Les dieux s'en vont; est-ce que l'amour qui est un dieu aussi ne s'en va pas? Je ne sais; mais il me paraît du moins qu'il se déplace, ou, si on l'aime mieux, qu'il se transforme.

Voyez plutôt: nous avons l'amour régulier, celui qui s'établit avec le consentement des prud'hommes de deux familles; sur des convenances de jeunesse, de caractères, de fortune, d'avenir; amour chaste, honnête, aux désirs contenus sans trop de peine, aux rêves solidement basés sur une réalité prochaine; amour mesuré et clairvoyant qui, par un sentier battu, mène jusqu'au mariage, entre dans la maison, et qui, s'il n'y demeure pas éternellement, ne la quitte du moins qu'après avoir laissé à sa place la confiance, l'habitude et la communauté d'intérêts. C'est cet amour qu'il faut souhaiter à son fils ou à sa fille pour leur bonheur et leur honneur.

Nous avons aussi l'amour extravagant, celui qui attache les natures les plus hautes aux organisations les plus viles, les esprits les plus sensés aux imaginations les plus fantastiques.

On trouve encore dans notre société l'amour forcené qui tue, l'amour aveugle qui perd, l'amour qui se vend; l'amour qui achète, et cet amour dégradé, quoique jeune, et qui brûle dans la fange parmi les joies brutales du désordre. Nous avons tous les amours adultères, depuis celui qui se cache par les ruses les plus perverses et les plus assidues, jusqu'à celui qui porte sa honte le front haut. Nous avons bien aussi quelques nobles amours, soumissions dévouées jusqu'au martyre, protections fidèles jusqu'à la tombe.

Il y a aussi un amour qui semble être surtout de notre époque, c'est celui des hommes qui ont usé leur jeunesse dans l'ivresse des plaisirs grossiers ou dans la pratique des affaires, c'est celui des femmes qui ont laissé dormir trop tard leur cœur dans les occupations sérieuses ou frivoles d'une vie monotone et froide. Une heure vient où un rayon de ce feu qu'ils ont ignoré brille à leurs yeux, heure tardive qui leur montre le soleil quand il descend déjà à l'horizon.

Et cependant, pour ces voyageurs fatigués qui ont trop long-temps marché à l'ombre, l'éclat de cet astre est si éblouissant, sa chaleur si vive, qu'ils s'en laissent aveugler et pénétrer, et voilà tout aussitôt des passions profondes et naïves qui commencent entre gens qui devraient savoir ce qu'ils font, et qui y sont aussi maladroits et aussi ingénus que des enfans; amour difficile, car il a besoin d'esprit pour parler et d'élégance pour n'être pas ridicule.

Mais ce que nous n'avons plus, ce que vous chercheriez vainement autour de vous, c'est l'amour adolescent, cet amour qui est beau seulement parce qu'il est de l'amour, cet amour du matin de la vie qui prend, dans toute sa virginité, le cœur de deux créatures jeunes, belles, pures, intelligentes, pour les donner l'une à l'autre avec une foi sans bornes et une espérance illimitée; amour de jeune homme et de jeune fille où tout est charmant et gracieux, depuis les rêves les plus impossibles jusqu'aux enfantillages les plus mièvres; et cela parce que cet amour a si justement raison d'exister que tout ce qu'il fait est bien fait.

C'est cet amour auquel il est permis de se mirer dans les étoiles à une heure convenue, d'interroger l'oracle des fleurs, de se faire des amulettes d'une feuille desséchée, d'appuyer ses lèvres où s'est appuyée une main, et de demander à genoux un ruban passé ou une violette qu'on a respirée; enfin c'est celui qui a la folle illusion de se croire immortel, et qui jure de mourir plutôt que d'oublier.

Hélas! entre nos belles demoiselles qui concertent déjà au pensionnat les coquetteries avec lesquelles elles brilleront dans le monde, et nos jeunes gens qui semblent croire que le titre d'homme ne s'acquiert que dans le vice, ce bel amour n'existe plus; et beaucoup d'hommes auront vécu qui n'auront jamais été jeunes, et pour qui le récit d'un pareil amour sera un rêve de poète dont ils riront comme on rit de toutes les religions dont on ne connaît pas les célestes mystères.

Quant à nous qui sommes en face d'un pareil amour, nous hésitons à le raconter, car nous avons dit que Brutus s'était éloigné pour rêver. Et combien trouverons-nous de lecteurs qui croiront qu'un jeune homme de vingt ans s'en allât le cœur bouleversé par un mot, pour se demander si véritablement il était amoureux?

— Amoureux! se dit-il. Mais qu'est-ce donc? ma sœur prétend que M. Hector est amoureux d'elle.

Et sans avoir été le témoin de cet amour, il lui semblait qu'il ne pouvait y avoir dans son cœur et dans celui de cet homme des sentimens qui dussent porter le même nom; et cet amour que Rosalie disait éprouver et dont elle parlait si haut d'une voix criarde et d'un air menaçant, si c'était de l'amour, Brutus n'en avait point. Et cependant qu'éprouvait-il pour Paméla?

Maintenant qu'il s'interrogeait, il reconnaissait bien qu'elle ne lui était

pas indifférente. Peut-être, s'il l'eût quittée avant ce mot de sa sœur, n'eût-il pas cru qu'il la regretterait, peut-être eût-il simplement emporté son image et son souvenir, sans se douter qu'il y penserait au premier mot d'amour qui lui serait dit, comme il arrive quelquefois à un voyageur insouciant qui traverse les plus beaux sites sans les contempler : si, longtemps après, on lui parle de quelque magnifique paysage, il se ressouvient tout à coup, se rappelle les beaux spectacles qu'il a vus, et sent naître en lui un regret de ne pas les avoir admirés.

Mais il n'en pouvait plus être ainsi pour Brutus; ses regards avaient été arrêtés et tournés sur lui-même, et le pauvre jeune homme cherchait déjà à se comprendre. Oui, Paméla lui semblait un être doux, gracieux; elle lui semblait belle; si Paméla eût été menacée de mort, il se fût mis à sa place avec joie; si elle lui eût dit qu'il fallait devenir riche, il eût cherché et aimé la fortune, il fallait bien qu'il le reconnût.

Jusqu'à ce moment, il n'avait pensé à rien de tout cela; mais maintenant, à mesure qu'il s'interrogeait, il découvrait combien le bonheur de sa vie était soumis au bonheur d'une autre.

Mais parce qu'il ne s'occupait que d'elle, parce que dans tout ce long examen qu'il faisait de son cœur, il ne mêlait pas une espérance pour lui, parce qu'il se sentait prêt à tout pour Paméla, sans oser désirer une récompense de ses sacrifices, il se disait qu'il n'éprouvait point d'amour; et enfin il en arriva à cette conclusion bien digne de ce cœur ignorant : je l'aime, mais je n'en suis pas amoureux.

Et cette conclusion n'était pas si niaise qu'elle semblait l'être; car il y a aussi deux amours dans ce bel amour vrai dont nous parlions, celui qui aime pour être aimé, et celui qui n'aime que pour aimer.

Voilà donc où en était Brutus après une longue rêverie, et il se croyait bien assuré d'être dans la vérité lorsque sonna l'heure où il devait aller trouver Paméla; et alors tout ce bel édifice d'affection calme qu'il s'était retracé s'écroula tout à coup.

A l'idée de la revoir, il s'effraya de penser qu'il la regarderait; à la pensée de lui parler, il éprouva qu'il ne l'oserait plus; au moment de l'entendre, l'écho de cette voix d'enfant lui sembla une musique oubliée dans son cœur, et qui l'enivrait par le souvenir, et dont il ne pourrait supporter les sons sans pleurer et en être heureux. Il pensa à n'y pas aller, et si quelqu'un l'eût arrêté, il l'eût brisé sur sa route pour arriver plus tôt; et comme il restait immobile sur la porte du parc, encore incertain s'il irait à ce rendez-vous, la peur qu'il eut qu'elle n'y fût pas venue, ou qu'elle fût déjà partie, l'y fit courir avec rapidité.

Elle venait du bout de cette longue allée qu'elle lui avait désignée, et le soleil qui se couchait à son extrémité dans un cadre sombre d'épais tilleuls éclairait cette forme aérienne d'une transparence éthérée. Ses jeunes cheveux, légèrement soulevés par la marche et la brise, s'éclairaient des rayons jaunes du soleil et environnaient ce visage de jeune fille d'une auréole d'ange.

Brutus s'arrêta immobile; il se sentit prêt à tomber à genoux, non pour adorer, mais pour demander pardon; il lui sembla qu'il était coupable; il comprit un moment qu'il aimait comme il ne croyait pas aimer; et cela lui sembla un outrage, que lui, misérable enfant perdu, pénible lutteur dans une vie de pauvreté, si mal vêtu et si grossier qu'il était, il eût osé regarder autrement que comme une divinité qui n'était pas de sa terre cette belle jeune fille blanche et frêle, et dont la vie délicate ne semblait pouvoir respirer que le parfum du luxe et le langage paré des sentimens les plus exquis.

Quant à Paméla, elle était tout-à-fait ignorante de son cœur; et si quelqu'un lui eût dit qu'elle aimait Brutus, elle eût pu s'interroger sans crainte; car si naïve qu'elle fût, elle savait déjà assez du monde pour répondre que c'eût été ridicule. Elle aborda Brutus, et lui parla la première.

Elle était agitée; elle avait encore pleuré, mais elle ne se mettait pas en peine de le cacher : cet homme était si loin d'elle, qu'elle n'avait pas de vanité vis-à-vis de lui. Et cependant elle eût caché ses larmes à un valet, parce que de pareils regards profanent la douleur où ils pénètrent; elle les avait cachées à son oncle, parce qu'il les aurait jugées et condamnées.

Pourquoi venait-elle si confiante les montrer à Brutus?

C'est que Brutus était à elle comme un esclave, comme un chien, comme un ami; elle n'avait pas de nom pour cette confiance qu'elle accordait ainsi à cet homme; mais elle souffrait, et elle venait le lui dire; mais elle se croyait en danger, et elle n'hésitait pas à l'appeler à son aide.

Donc, quand elle fut près de lui, elle commença ainsi, d'une voix altérée :

— J'ai voulu vous voir, monsieur Brutus, parce qu'il faut que vous me disiez la vérité.

— Quelle vérité! répondit Brutus, dont l'émotion changea de nature à cette question; car il prévit ce que Paméla allait lui demander.

— Vous ne voulez pas me mentir, je suppose, dit Paméla; car vous savez bien ce que je veux dire.

— Je vous assure..., dit Brutus.

— Ecoutez, dit Paméla vivement : hier, quand, après cette scène extraordinaire qui s'est passée au château, mon oncle vous a emmené chez lui, je suis restée, moi, près de votre mère.

— Eh bien? dit Brutus.

— Eh bien! savez-vous ce qu'elle m'a dit? Je vous le répète mot pour mot pour que vous compreniez bien ce que j'ai dû penser. La fureur qui l'avait d'abord saisie à ma vue s'était tout-à-fait calmée, et elle s'approcha de moi en me disant : « Ah! vous êtes bien plus belle que votre frère. Mais je »n'ai pas de frère, lui dis-je. — Ah! si vous en avez un, je le connais; »il vient tous les jours à la maison; il sera le mari de Rosalie, il le lui a »promis. — Qui? m'écriai-je, Hector! — Vous voyez bien, répliqua-t-»elle, que vous le connaissez, et que c'est votre frère. Oui, oui, il épou»sera ma fille, et il sera mon fils à la place de celui qui est mort. — Mais »monsieur Brutus n'est pas mort, lui dis-je. — Ah! tant mieux! » Et alors elle ajouta parmi beaucoup d'autres folies : « S'il n'est pas mort, j'aime»rais mieux que ce fût vous. » Je voulus lui faire expliquer cette phrase que je ne comprenais pas, et elle reprit : « Oui, j'aimerais mieux que ce fût »vous qui devinssiez mon enfant au lieu de votre frère. Si vous épousiez »Brutus, vous seriez ma fille, comme il sera mon fils quand il aura épousé »Rosalie. »

— Pauvre mère! dit Brutus, à qui deux larmes vinrent aux yeux.

— Vous voyez bien, monsieur, que je sais tout. J'aurais pu ne pas croire aux paroles sans raison de votre mère; mais lorsque je me suis rappelé que vous n'aviez pas voulu dire devant moi les raisons qui vous faisaient quitter la maison de mon oncle, j'ai dû être certaine de la vérité, et c'est pour cela que j'ai voulu savoir de vous si c'était vrai.

Singulière phrase où Paméla demandait qu'on lui affirmât ce dont elle avait la certitude. Mais Brutus n'y prit pas garde et il répartit :

— Je ne vous l'aurais pas dit; mais puisque vous le savez...

— C'est donc vrai! s'écria Paméla. Je suis trompée, trahie, et trompée par vous. Ah! c'est indigne!

— Par moi, s'écria Brutus, par moi!

— Oui, par vous, car il y a long-temps que vous le saviez. Vous ne pouviez pas ignorer que mon cousin allait chez votre sœur, qu'il lui avait promis de l'épouser, et vous ne m'en avez rien dit! Et hier, quand je vous ai prié de vous informer de ce que faisait Hector, vous n'avez pas répondu; mais c'est affreux ce que vous avez fait là!

Et puis elle se mit à pleurer avec les marques de la plus vive douleur.

— Mais, s'écria Brutus, je ne le savais pas; car ils m'ont trompé aussi, moi.

— Bien vrai! lui dit-elle.

— Mon Dieu, mon Dieu! vous avez bien mauvaise opinion de moi, reprit Brutus. Est-ce que je l'aurais souffert si je l'avais su? est-ce que j'aurais voulu permettre à M. Hector de vous faire ce chagrin là?

— Mais, dit Paméla, il aime votre sœur, et son bonheur doit vous être plus cher que le mien.

— Oh, non! dit-il vivement. Puis il ajouta d'un ton triste et soumis : mais ce n'est pas ma faute, je vous jure!

— C'est qu'il promettait de l'épouser, et un tel avenir...

— Oh! ne vous moquez pas de moi! reprit Brutus; est-ce que je ne sais pas que c'est impossible? ma sœur est une folle qui l'a cru; mais lorsqu'hier on m'a appris dans le village qu'elle le recevait tous les jours, j'ai si peu pensé que ce pût être vrai, que j'ai failli étrangler ce pauvre Grand-Louis.

— Et pourquoi l'étrangler, puisqu'il disait vrai?

— Oh! s'écria Brutus, c'est que ce n'est pas ainsi qu'il le disait.

— Et comment le disait-il?

Brutus se détourna comme pour dompter l'émotion qu'il éprouvait, puis il reprit d'une voix sourde :

— Oh! ça ne regarde que moi, mademoiselle; ils m'ont dit des choses bien dures et bien infâmes. Je ne suis qu'un pauvre garçon, c'est vrai, je n'ai ni éducation ni fortune; mais me dire que je prêtais les mains à la mauvaise conduite de ma sœur!... mais m'accuser d'en profiter!... Je ne leur ai pourtant jamais fait de mal à ces gens-là, jamais, je vous le jure, et voilà pourtant comme ils m'ont traité.

— Aussi, dit Paméla, tout le pays en parle.

— Oui.

— Et que prétendez-vous faire? reprit la jeune fille, en se retournant vers Brutus.

— Tout ce que vous voudrez.

— Comment! ce que je voudrai?

— Oui! oui! M. le comte m'a bien fait des offres avantageuses, il m'a promis beaucoup d'argent pour quitter le pays avec ma mère et ma sœur. Mais, quoi qu'on en dise, voyez-vous, ce n'est pas pour de l'argent que je ferai une pareille chose; mais si ça vous convient, à vous, ajouta-t-il en s'animant, nous partirons. Je saurai bien forcer ma sœur à quitter le pays.

— Oh! mon Dieu! fit Paméla, en affectant un air indifférent, ça m'est bien égal, je vous jure.

— Ah! fit Brutus, qui espérait que Paméla l'aiderait de ses conseils, et qui baissa la tête, comme accablé de la responsabilité qu'on lui laissait; eh bien! alors je tâcherai de faire pour le mieux.

— Est-ce que vous préférez rester? dit Paméla.

— Je ne sais pas, répondit Brutus d'un air désolé.

— Comment, dit Paméla, vous ne savez pas?

— C'est que, reprit Brutus avec un véritable désespoir, je suis si malheureux, moi!

— Vous?

— Oui, moi : ma sœur me déteste, ma mère ne m'aime pas, tout le monde me persécute et m'en veut; et vous, mademoiselle Paméla, vous allez m'en vouloir aussi; et cependant Dieu m'est témoin, et je crois en

Dieu, moi! Dieu m'est témoin que j'aurais donné mon sang pour que cela n'arrivât pas.

Paméla le regarda avec surprise, tant l'accent de sa voix était profond et ému.

— Hélas! dit-elle, vous ne pouviez pas l'empêcher.

— Ah! je l'aurais pu, répartit Brutus, car enfin plus d'une fois vous vous êtes étonnée de l'absence de M. Hector, vous en étiez triste, et j'aurais dû m'informer où il allait, car ce n'était pas naturel; être près de vous, et vous quitter! il fallait donc qu'il en aimât une autre.

— Oui, dit Paméla amèrement, il en aimait une autre.

— Oh! non, mademoiselle, il ne l'aimait pas; il ne pouvait pas l'aimer; c'est une pauvre fille qui n'a pas de raison, et vous, vous êtes un ange, vous, vous êtes bonne, vous avez de l'esprit, vous êtes belle; on vous aime rien qu'à vous entendre; vous, on se mettrait à genoux pour vous prier comme une sainte Vierge... Oh! non... non, il ne pouvait pas aimer ma sœur; c'est vous qu'il aimait, je le sens bien, moi.

Paméla regarda encore Brutus; mais elle baissa les yeux devant le regard attendri dont il l'enveloppait.

— Oh! n'ayez pas peur, reprit Brutus, il reviendra, il vous aimera, vous lui pardonnerez, vous serez heureuse.

— Non, dit Paméla confuse et émue de ces paroles prononcées d'une voix suppliante, non, je ne serai pas heureuse, car je ne l'aimerai pas, moi.

— Oh! ne dites jamais cela, s'écria vivement Brutus, il ne faut pas être inflexible, il faut l'aimer; il a fait une faute; mais vous le rendrez bon, vous; il sera ce que vous voudrez, je vous en réponds, moi; dites-lui seulement comme il doit être, et il deviendra comme vous le méritez, je vous le jure, je vous le promets.

— Vous vous trompez, Brutus, lui dit tristement Paméla, vous le jugez d'après vous; non, Hector ne m'aimera pas comme j'aimerais, moi, comme vous m'auriez peut-être aimée, vous.

En disant cela, Paméla ne comprenait pas que Brutus pût l'aimer, et le lui disait comme si elle eût parlé à son frère; et quoique cette parole touchât à la blessure de son cœur, Brutus ne la sentit pas, et il répéta machinalement comme s'il se parlait à lui-même:

— C'est peut être vrai; ah! oui, c'est vrai! il ne vous aimera jamais comme moi!

C'était un aveu, et Paméla le comprit; mais Brutus croyait ne pas avoir parlé, et il reprit en secouant tristement la tête:

— Tenez, mademoiselle Paméla, il paraît que c'est ainsi dans ce monde: les bons cœurs ne sont pas faits pour être heureux. Je vous crois, vous ne serez pas heureuse non plus.

Il s'arrêta pour essuyer une larme; puis il ajouta avec un geste de la main, et comme s'il jetait sa destinée au vent:

— Mais enfin vous serez riche, et moi, je suis fait à la misère.

— Mais, lui dit Paméla émue et tremblante de la découverte qu'elle venait de faire, vous pouvez devenir riche aussi.

— Et pourquoi? mon Dieu! dit Brutus; qu'est-ce que ça me fait d'avoir de la fortune pour moi tout seul?

— N'avez-vous pas votre mère et votre sœur?

— C'est vrai, je travaillerai pour elles; elles ne m'en aimeront pas mieux; mais enfin j'aurai fait mon devoir, ça me consolera un peu.

— Mais vous n'étiez pas si triste il y a deux jours, et c'était la même chose.

— Oh! non, reprit Brutus, c'est qu'il y a deux jours, je ne savais pas encore...

Il s'arrêta, car alors il découvrit que c'était la douleur de son amour qui parlait à son insu; il se mit à regarder Paméla en silence. Elle demeura immobile, les yeux baissés devant lui, ne sachant comment lui parler, et n'osant le regarder de peur de lire la vérité sur son visage.

Quant à lui, il la contempla long-temps dans un muet examen; pour la première fois, il la vit belle de toute sa beauté; pour la première fois, il lui sembla qu'il pénétrait jusque dans son ame et qu'il en apercevait l'angélique douceur et la candide bonté. Tout l'amour qu'il éprouvait pour elle lui monta au cœur, l'étouffa et l'enivra.

Enfin, éperdu, brisé, vaincu par ce bonheur qui l'épouvantait, il tomba à genoux devant elle, et lui dit comme un condamné:

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

Ce fut le tour de Paméla de contempler ce jeune homme prosterné sous son regard et qui n'avait eu de paroles que pour lui parler de son bonheur à elle; ame dévouée, cœur confiant, et qui ignorait que tant d'amour est une séduction, que tant d'abnégation est un titre; elle le regarda, et le prenant en pitié, elle lui dit en lui tendant la main:

— Oh! je ne vous en veux pas.

Il se releva, et ils reprirent leur marche, lui se sentant pardonné, mais sans que ce pardon l'eût encore relevé à ses propres yeux; elle, se demandant pourquoi elle avait compris qu'il l'aimait et pourquoi elle ne regrettait pas qu'il l'aimât, car cela ne pouvait être qu'un malheur pour lui; et pourtant ce n'était pas vanité d'amour dans ce jeune cœur, ce n'était pas le bonheur d'un triomphe qui eût flatté d'autres femmes qui l'empêchait de plaindre Brutus; c'est que quelque chose murmurait en elle qui lui disait:

— Je serai malheureuse comme lui!

Et pourtant ce malheur prévu, ce n'était pas encore celui de son amour pour Brutus, c'était l'absence de tout autre amour; elle ne croyait pas encore avoir attaché son cœur à cet amour, mais elle sentait qu'il était détaché de tout autre.

Ce silence se fût long-temps prolongé, si tout à coup une voix impertinente ne se fût fait entendre et n'eût arraché les deux jeunes gens à leur préoccupation; cette voix était celle d'Hector.

— Eh bien! s'écria-t-il d'un ton aigre, que faites-vous là à vous promener sentimentalement les bras balans?

A l'aspect d'Hector, Paméla devint rouge, mais d'indignation. Brutus demeura troublé comme un coupable surpris en flagrant délit.

— Vous le voyez, dit Paméla, nous nous promenons.

— Il paraît que la conversation n'était pas très intéressante, ma belle cousine, dit Hector en lui prenant la main.

— C'est vrai, reprit Paméla en la retirant; nous parlions de vous.

— De moi! dit Hector, à qui le ton et l'action de Paméla donnèrent l'alarme. Et qu'est-ce que vous en disiez, monsieur? ajouta-t-il en se posant devant Brutus.

Brutus n'était ni assez faux, ni assez habile, pour trouver une réponse convenable à une question si soudaine; il se tut, et Hector ajouta:

— Des sottises, sans doute, des impertinences!

Brutus se passa la main sur le front comme pour en écarter une pensée qui y était montée avec le sang, et il répondit d'une voix qu'il avait grand'peine à maîtriser:

— Ce que j'ai dit de vous, vous pouvez le demander à mademoiselle; ce que j'en pense, je le dirai à votre père.

— Qu'est-ce que c'est que ce drôle?

— Ah! s'écria Brutus avec un cri furieux, ah! tenez, taisez-vous!.... Puis il ajouta sourdement, en lui jetant un regard menaçant: Vous ferez mieux de vous taire, croyez moi!

— Mais enfin, qu'y a-t-il? demanda Hector en se dandinant et se tournant vers Paméla.

Elle se recula sans répondre, et s'éloigna après lui avoir jeté un regard de mépris; et comme en s'éloignant elle passait près de Brutus, elle lui dit tout bas:

— Oh! non, Brutus, je ne l'aimerai jamais, je vous le promets.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit? s'écria Hector.

Brutus l'entendit à peine, un éclair d'amour venait de l'éblouir.

— Me répondrez-vous, monsieur? qu'est-ce qu'elle vous a dit?

— Rien qui vous regarde, monsieur, répondit-il.

Et en parlant ainsi, il sentait qu'il ne mentait pas; quoiqu'elle n'eût parlé que d'Hector, c'était à Brutus qu'elle avait pensé; et lui, comme si tout d'un coup sa nature se fût élevé à la hauteur de ce ciel qui s'était entr'ouvert pour lui, il répondit gravement à Hector:

— Monsieur, je dois avoir ce soir avec M. votre père une explication qu'il vous rapportera sans doute; je souhaite qu'elle soit de nature à ne pas me forcer à venir vous en demander une autre.

A ce moment, Brutus était l'égal de M. Hector de Lugano, et la meilleure preuve qu'il venait d'acquérir la conscience de sa dignité, c'est que ce ne fut plus par un cri de colère qu'il la montra, mais par une résolution calme.

Il salua froidement M. Hector, et s'éloigna.

Vous voyez bien cet homme qui sort du parc, il a le même habit mal taillé, la même chaussure grossière, le même chapeau ébouriffé que tout à l'heure; il a le même visage et la même taille; mais il n'a plus la même allure, la même tenue, le même air; ce n'est plus le Brutus de tout à l'heure, c'est un autre, que personne ne connaît maintenant que lui-même; car une voix en laquelle il croit lui a dit ce qu'il était.

Laissez-le passer et ne l'insultez pas, car il a déjà assez de force d'esprit pour dédaigner la force de son corps et écraser d'un mot celui qu'une heure avant il eût brisé du poing. Prenez garde, ne touchez ni à la dignité ni au bonheur de ce Brutus-là; car il ne vous les abandonnera plus comme une proie qui est à la disposition de tout le monde.

Ne croyez pas cependant qu'à ce moment il pense, il réfléchisse, il calcule non, il sent, il comprend plus largement, il vit plus haut et se trouve à l'aise dans cette extase de lui-même. Laissez le donc passer sans rien lui dire et sans l'éveiller; respect au bonheur! Allez! croyez-nous, c'est une chose si rare ici-bas, une fortune si fragile et si fugitive qu'une heure d'un pareil bonheur, que la voix envieuse et chagrine qui vient le troubler nous semble aussi criminelle et aussi méprisable que celle qui insulte à la misère et au désespoir.

D'ailleurs, comme nous vous le disons, cela ne sera pas long, cela n'importunera pas long-temps ceux qui souffrent, il n'y a pas bien loin de cette vaste allée où il a aspiré la nouvelle vie qui l'anime, jusqu'à cette maison où l'attendent la misère, le déshonneur, la folie, et peut-être la persécution.

Vous voyez bien qu'il y pense déjà, car il s'en éloigne; l'heure n'a pas sonné où il doit recevoir M. de Lugano, et jusqu'à cette heure il s'appartient; il ne doit compte à personne de sa pensée, et il l'emporte bien loin, à l'ombre de la nuit, dans un lieu solitaire et muet, où son ame pourra se plonger chaste et nue dans ce flot de bonheur qui l'inonde, sans craindre les regards curieux qui la feraient rougir et se voiler.

Quant à Paméla, que faisait-elle la jeune fille? car son tour était venu de s'interroger, et pour elle la réponse ne devait pas être difficile comme pour Brutus, car elle savait mieux que lui apprécier la valeur d'une sen-

sation; c'était son privilége de femme; elle savait mieux aussi où va la vie, et les chances qu'elle peut offrir à un amour quel qu'il soit : c'est le privilége du monde où elle avait été élevée.

Mais pour bien nous faire comprendre, il nous faut raconter comment elle procéda à cet examen, tandis qu'elle s'égarait solitairement dans les vastes allées du parc.

— Il m'aime, se dit elle ; oh ! oui, il m'aime, et de quel noble amour ! Pourquoi le sort a-t-il placé si bas une ame si haute? Pourquoi celui-là ne peut-il pas m'aimer ? car peut-être je l'aurais aimé, moi.

Voilà comment pensa la jeune fille qui, en ce moment, n'écoutait que la voix de son cœur; mais une voix du monde la fit s'arrêter, et cette voix lui dit :

« Quelle folie ! aimer cet homme ! toi, belle et riche, destinée à briller dans le monde le plus opulent ! Mais si tu l'aimais, par malheur, cet homme, tu ne pourrais pas, tu n'oserais pas l'épouser. Tu oserais encore moins te montrer à ses côtés en face de ce monde railleur qui t'attend. Hélas ! on ne peut lui raconter les nobles qualités cachées qu'un pareil cœur possède, l'affection pure et profonde qu'il recèle; ce monde ne regarde que les dehors, et il ne verrait dans ton mari qu'un rustre gauche, sans savoir-vivre et sans élégance. Cet amour est impossible. »

Puis, quand cette voix eut cessé de parler, celle du cœur revint qui lui répondit :

« En vérité, n'est-ce pas là une cruelle injustice ? car si je suis née dans l'opulence, c'est parce que mon père, parti d'aussi bas que cet homme, a acquis cette fortune par son travail. Puis-je mépriser ce qu'est Brutus sans mépriser ce qu'a été mon père ? »

— « Oui ! disait l'autre voix ; mais ton père avait toutes les apparences de ce monde où il était arrivé; il en avait le langage, les manières, les habitudes. »

Et le cœur répliquait aussitôt :

« Et pourquoi ne les acquerrait-il pas, comme mon père les a acquises? Il est gauche ; en quoi ? Ne parle-t-il pas avec aisance et justesse? et on apprend vite à saluer et à poser son chapeau en entrant dans un salon. Il a l'air commun d'un paysan... »

Ici Paméla s'arrêta, car c'était vrai ; le pauvre Brutus n'avait rien d'un élégant.

Alors elle le regarda en elle-même avec ses habits mal faits, ses gros souliers, ses mains rouges, son teint hâlé, ses cheveux négligés : elle le regarda comme elle le voyait tous les jours. C'est vrai ! pensa-t-elle en soupirant.

Mais la voix du cœur murmura doucement :

« Cependant ce visage est beau, ces yeux sont admirables, ces dents étincelantes ; ces cheveux noirs sont brillans et souples, cette taille est élevée. Supposez un moment que ce ne soit pas un pauvre paysan mal vêtu ; supposez qu'il soit né riche et qu'il sache, comme tant d'autres, se parer de sa beauté ; mais il serait remarquable parmi les plus beaux de ceux que les femmes admirent ! »

Et voilà la jeune fille qui, en imagination, habille Brutus comme son cousin Hector, mieux que son cousin Hector, sans exagération, sans ridicule ; et voilà qu'elle voit devant elle un beau jeune homme élégant avec toute la mâle beauté d'une riche nature, toute l'élégance apprise d'une grande fortune ; un beau fiancé à l'allure ferme, au regard hautain, au sourire bienveillant; elle lui prend le bras et le promène en le regardant d'en-bas, elle frêle et petite, lui grand et fort, et elle voit que c'est un tableau charmant; et si elle rencontre une de ses amies, elle lui dit que c'est là son mari, et celle-ci le regarde d'un œil d'envie.

Or vous voyez bien que cette jeune fille aime ce jeune homme; sans cela elle ne prendrait pas tant de soin de se prouver qu'elle peut l'aimer ; aussi elle se persuade et elle est heureuse.

Mais la voix du monde revient, aigre et fâcheuse, qui lui crie :

« Mais avec tout cela il faudra s'appeler madame Brutus!»

— « Mais, s'écrie l'amour avec impatience, mon oncle s'appelait autrefois d'un nom ignoble, et il s'appelle aujourd'hui le comte de Lugano. Je suis riche, moi, je lui achèterai une baronnie, un marquisat, si je veux. Je serai marquise si cela me plaît. Laissez-moi l'aimer.»

Cependant le cœur se tait, tout ce rêve s'en va, et Paméla, désolée, se met à pleurer, en se disant :

— Et pourtant tout cela serait possible si je le voulais, si je l'osais !

Mais elle ne l'osera pas, elle le sent, et elle sent alors qu'elle sera malheureuse. C'est ce qui fait qu'elle pleure, que pour la première fois de sa vie elle trouve qu'elle est un pauvre enfant abandonné qui n'a plus de mère à qui raconter, en se cachant dans son sein, ce qu'elle rêve et ce qu'elle souhaite : qui n'a plus de père indulgent qui sacrifie les vaines convenances du monde à son unique fille chérie; et la pensée de cet isolement lui cause un désespoir si profond, qu'elle éclate en larmes et en sanglots.

Comme l'heure est venue où le comte de Lugano doit se rendre près de Brutus, le hasard fait qu'il passe près d'elle et qu'il la surprend, et lui demande ce qui la fait ainsi pleurer.

— Rien, monsieur, rien, lui répond-elle, en s'essuyant les yeux.

— Rien, dit monsieur de Lugano qui a vu Hector et qui, dans l'explication qu'il a eue avec lui, a appris la rencontre que son fils a faite de Paméla et de Brutus, et l'accueil qu'il a reçu de l'un et de l'autre ; rien, fit-il, cela n'est pas probable, on ne pleure pas ainsi pour rien.

En parlant ainsi, le comte retient Paméla, qui veut s'éloigner : malgré l'obscurité, il cherche à voir l'émotion de son visage.

Mais monsieur de Lugano était mal venu à tenter un pareil examen : il n'y a pas un instant que Paméla, dans sa douleur, le considérait comme un tyran qui voulait l'unir à un homme qu'elle détestait, et il vient pousser cette tyrannie jusqu'à inspecter sa douleur et à lui en demander compte. La jeune fille s'en indigne, toute sa colère éclate, et elle s'écrie :

— Eh ! mon Dieu, monsieur, n'ai-je pas le droit de pleurer ? Je fais tout ce qu'il vous plaît, ce me semble. Dans ce château solitaire où vous m'avez enfermée comme une prisonnière, où je ne vois personne, où tout le monde me laisse seule, je vis comme vous voulez que je vive ; je ne me plains pas, je ne dis rien; mais je puis pleurer, je suppose : je ne demande que la liberté de mes larmes : ce n'est pas trop d'exigence, je crois.

Le comte de Lugano la laissa parler sans l'interrompre, et le soupçon qu'il avait eu devint une certitude; il se dit que Brutus avait instruit Paméla de la trahison d'Hector, et il jugea très naturel que le dépit d'une femme s'exprimât avec cette vivacité. Du reste, ce dépit lui plut par sa véhémence même et sa douleur ; il crut y voir la preuve d'un véritable amour pour Hector, amour irrité, mais qui pardonnerait bientôt.

Dans cette pensée, et pour commencer cette réconciliation par une bonne flatterie, il dit doucement :

— Allons, Paméla, je devine ce qui vous afflige ; mais vous avez trop de supériorité d'esprit et de cœur pour croire aux propos d'un imbécile, et considérer une étourderie de jeune homme comme une affaire sérieuse.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, lui répliqua Paméla avec fierté, quand vous parlez des propos d'un imbécile.

— Ce que vous a rapporté ce sot de Brutus, fit le comte en patelinant sa phrase.

— M. Brutus, répartit Paméla en faisant sonner le *monsieur*, ne m'a rien rapporté dont je ne fusse instruite.

— Quoi ! lui dit M. de Lugano, vous saviez...

— Oui, monsieur, je savais ce que vous appelez une étourderie de jeune homme, et je vous avoue qu'il m'est fort indifférent que ce soit une étourderie ou une affaire sérieuse, attendu que je n'ai aucun intérêt à juger les actions de monsieur votre fils.

M. de Lugano sourit, et répartit avec la voix badine d'un homme qui est indulgent pour toutes ces petites simagrées du cœur :

— Allons, Paméla, ne soyez pas si méchante ; une jeune fille s'occupe toujours de celui qui doit être son mari.

— Lui, mon mari ! dit Paméla avec colère.

— Ah ! fit le comte en riant, vous voilà si furieuse que vous allez me dire que vous n'en voulez pas.

Si M. de Lugano s'était arrêté là, il eût fort embarrassé Paméla, qui n'eût plus osé exprimer ce refus deviné d'avance comme une révolte d'enfant en colère ; mais il ajouta :

— Comment avez-vous pu, vous, Paméla, écouter les dénonciations d'un pareil misérable?

— Ah ! monsieur, s'écria Paméla, prise d'une vive et sincère indignation, vous allez trop loin ; que vous trouviez M. Brutus un sot et un imbécile, cela se peut, quoiqu'il y ait peut-être des gens qui méritent mieux que lui cette épithète ; mais que vous l'appeliez un misérable, rien ne vous en donne le droit.

— Paméla, reprit le comte avec sévérité, vous oubliez à qui vous parlez !

— Je parle à mon tuteur, dit sèchement Paméla, je parle à mon oncle, qui a dit lui-même que M. Brutus était un honnête homme.

— Ah ! il y a honneur et honneur, répondit dédaigneusement M. de Lugano : je ne prétends pas dire qu'il ait volé ; mais il sait peut-être le profit qu'on peut tirer d'un scandale habilement mené, et je devine où il veut en arriver.

— A quoi donc?

— A me faire payer à prix d'or l'imprudence de ce fou d'Hector en excitant des désunions dans ma maison.

A cette parole de M. de Lugano, toute la colère tumultueuse de la jeune fille sembla se résoudre en une indignation froide, mais forte.

— Ce que je puis vous dire, monsieur, répliqua-t-elle alors avec dignité, c'est qu'il n'a participé en rien à la résolution inébranlable que je prends ici de n'être jamais la femme de votre fils.

— Et pourquoi cela? dit le comte, avec un dédain mêlé de colère.

— Parce que... elle s'arrêta.

— Eh bien ! parce que?

— Parce que... répéta-t-elle ; mais elle s'arrêta encore.

Les raisons ne lui manquaient pas ; mais elles était difficiles à dire à cause même de leur excellence, et Paméla se borna à dire :

— Parce que je ne veux pas.

— Très bien ! très bien ! dit M. de Lugano en riant et en reprenant son air paternel.

— Je vous jure que je ne veux pas.

— Bien ! bien ! reprit-il encore du même ton, rentrez chez vous, nous parlerons de cela plus tard.

Il embrassa Paméla sur le front et il s'éloigna en pensant qu'il fallait laisser passer cet orage de colère féminine, et en maudissant la sottise de son fils qui lui avait suscité ces embarras et ces ennuis.

Il n'avait pas fait dix pas que Paméla se reprochait déjà sa lâcheté, et se disait dans son cœur :

— Ah! j'aurais dû lui dire pourquoi je ne veux pas : j'aurais dû lui dire que c'est parce que celui qu'il appelle un sot et un misérable me semble à moi avoir plus d'esprit et de cœur que celui qu'il appelle un étourdi! Un sot et un misérable! répétait-elle, comme si ces deux mots l'avaient blessée profondément; ah! je sais bien lequel des deux mérite ces noms, c'est...

Elle entendit la voix d'Hector qui l'appelait dans le parc.

— Ah! le voilà! s'écria-t-elle tout haut, en s'enfuyant et en prenant de longs détours pour rentrer au château sans rencontrer Hector et pouvoir s'enfermer chez elle.

D'après ce que nous venons de raconter, il nous semble que si la partie du pauvre Brutus n'était pas entièrement gagnée dans le cœur de Paméla, celle du grand Hector y était complétement perdue.

Et cependant peut-être, sans des circonstances qui ne dépendaient point de la volonté de ces deux jeunes gens, tout cela eût été comme le prévoyait M. de Lugano. Cette colère eût cédé au temps et aux remontrances, le mariage fût venu, Paméla eût rêvé six mois à Brutus, après avoir épousé Hector; et peut-être au bout de quarante ans, quand elle eût été vieille et grand'mère, elle eût raconté en souriant à sa petite-fille qu'en sortant du pensionnat elle avait failli s'amouracher d'un pauvre maître d'école, tant elle était folle et romanesque.

Mais Dieu ne voulut pas que cette ame naïve finît, comme tant d'autres, par professer un jour les banales doctrines de la convenance pour se mentir à elle-même et traiter de fausse exaltation la seule émotion vraie qu'elle eût éprouvée.

Car c'est en cela que les passions factices du monde sont détestables : c'est qu'après avoir dépravé tous les sentimens naturels de l'ame, elles vont jusqu'à dégrader le souvenir qui nous en reste.

Cependant, comme nous l'avons dit, M. de Lugano s'était éloigné, et il n'était point sorti du parc qu'il ne pensait déjà plus à la colère de Paméla.

En premier lieu, comme tous les hommes qui savent la vie, il dédaignait ces petits obstacles qui ne coûtent à vaincre qu'un cœur à désoler; d'une autre part, il avait précisément au sujet de Brutus des préoccupations d'un caractère bien plus grave et qui devaient faire taire les autres.

Toutefois une chose assez étrange se passait dans l'esprit de M. de Lugano : cet homme qui, en présence de circonstances d'une haute gravité et d'une effrayante responsabilité, avait toujours montré une grande rapidité de résolution et une inconcevable fermeté à accomplir ce qu'il avait résolu, s'en allait incertain et épouvanté de ce qu'il devait faire.

Quand il arriva à la cabane de Brutus, celui-ci venait de rentrer : il était monté dans sa mansarde pour prendre les papiers de M. de Lugano, de façon que celui-ci fut introduit par Rosalie qui le conduisit dans sa chambre.

— Ma mère, dit la jeune fille en entrant, voici M. le comte de Lugano; c'est ce bon seigneur chez qui travaille mon frère Brutus; il vient pour lui parler, vous allez rentrer dans votre chambre.

La folie, qui était assise dans un coin, les coudes appuyés sur une table et la tête dans ses mains, répondit sans se déranger.

— C'est bon, je le connais le comte de Lugano, c'est un homme généreux, il m'a donné à manger ce matin.

— Vous vous souvenez de cela? lui dit le comte en s'approchant d'elle pour voir l'effet que lui produirait le son de sa voix.

La mère de Brutus releva la tête, regarda le comte, et lui répondit avec un petit signe d'intelligence joyeuse :

— Oui, je me souviens, je me souviens...

Elle reprit sa posture, comme quelqu'un qui ne veut plus être interrompu.

Cependant, Rosalie insista pour la faire sortir, et M. de Lugano la pria de la laisser tranquille et se mit à considérer Rosalie qui paraissait bien moins embarrassée qu'il ne l'était lui-même de cette rencontre. En tous cas il répugnait à un homme, en qui l'habitude du monde inspirait des ménagemens de politesse vis-à-vis d'une femme, quelle qu'elle fût, d'engager devant elle une discussion où elle devait être en cause.

Il lui dit alors :

— Mademoiselle, M. votre frère n'est-il pas ici? c'est à lui que je voudrais parler.

— Pardon, monsieur le comte, lui répondit Rosalie, il est dans sa chambre où il met en ordre les papiers qui vous appartiennent; mais comme je crois que je suis la plus intéressée à l'entretien que vous allez avoir avec lui, je vous demanderai la permission d'y assister.

Cette proposition, et le ton décidé dont elle fut faite, semblèrent lever le scrupule de M. de Lugano, et il dit à Rosalie avec beaucoup de cette hauteur qu'il jouait à merveille comme tous les sentimens :

— Comme il vous plaira, mademoiselle. D'ailleurs, monsieur votre frère vous a, je pense, fait part de mes intentions; il ne s'agit plus que de savoir si vous les acceptez ou non.

— Monsieur le comte, lui dit Rosalie, mon frère est un pauvre garçon à qui l'on peut dire tout sans qu'il s'en offense et sans qu'il le comprenne; c'est pour cela que j'ai voulu savoir si vous oseriez me les dire à moi-même.

M. de Lugano se retourna comme si quelqu'un de ses gens lui eût dit une impertinence; mais le regard de mépris dont il comptait confondre l'audace de cette créature s'arrêta devant l'assurance du regard de Rosalie.

Cependant il reprit vivement :

— Si j'oserai vous repéter mes propositions? Mais vous osez bien rester devant moi, vous qui avez porté le désordre dans ma famille, et compromis mon fils?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répartit Rosalie. Quel désordre ai-je porté dans votre famille, et en quoi ai-je compromis votre fils?

— Mais ne l'avez-vous pas attiré chez vous? n'avez-vous pas excité en lui une passion ridicule, et qui peut arriver jusqu'à la rupture d'un mariage arrêté depuis long-temps?

— Je vous comprends encore moins, dit Rosalie. Vous m'accusez d'avoir attiré votre fils chez moi? Veuillez me dire par quels moyens j'y serais arrivée, si M. Hector ne s'était pas présenté de lui-même dans cette maison? Vous dites que j'ai excité en lui un amour ridicule : il peut y avoir du ridicule à m'aimer; mais vous trouverez bien naturel que je ne l'aie pas deviné. J'ai rompu un mariage arrêté long-temps d'avance; de qui pouvais-je savoir vos projets, si ce n'est de votre fils? et probablement ils n'étaient pas aussi arrêtés dans son esprit que dans le vôtre; car il ne m'en a pas fait part, et rien au monde ne devait me faire croire qu'il eût de pareils engagemens, lorsqu'il me parlait sans cesse à moi de mariage.

— Ce n'est pas possible! s'écria M. de Lugano.

— Si vous doutiez de ce que je dis, les lettres qu'il m'a écrites tous les jours vous en fourniraient la preuve.

— L'imbécile! s'écria M. de Lugano, emporté par la colère que lui causait cette découverte.

— Peut-être, si Rosalie avait obéi à sa conviction comme M. de Lugano, elle eût reconnu que l'épithète était juste; mais le rôle qu'elle s'était tracé d'avance était trop supérieurement compris pour qu'elle ne s'indignât pas de cette exclamation, et elle répartit fièrement :

— Et à quel titre vous imaginez-vous donc, monsieur, que j'ai reçu les visites de monsieur votre fils?

M. de Lugano haussa les épaules, et répartit :

— Mais enfin, mademoiselle, vous n'étiez pas assez folle pour croire qu'un homme de sa fortune et de son rang pût épouser une personne comme vous.

— Je pouvais bien le croire, lorsqu'il le croyait, lui, dit Rosalie.

— Eh! mon Dieu! fit M. de Lugano, il n'y a jamais pensé!

— Il me mentait donc, monsieur, dit Rosalie, lorsqu'il me le jurait et me l'écrivait?

— Vous n'en auriez jamais dû douter, dit le comte, si vous aviez bien voulu vous rappeler la distance qui vous sépare

— C'est lui qui l'a oubliée, monsieur, et s'il veut bien vous montrer les lettres que je lui ai répondues, vous verrez combien de fois j'ai essayé vainement de la lui rappeler.

M. de Lugano s'était attendu à des cris, à des larmes, à des menaces de scandale et de suicide, et il s'était armé contre tout cela; mais dans une pareille affaire, il ne prévoyait pas une discussion si posée, et dans laquelle jusque-là il n'avait pas l'avantage : aussi voulut-il en sortir, et pour cela il dit subitement à Rosalie :

— Mais enfin, mademoiselle, quelles sont vos intentions?

Rosalie fut assez embarrassée; car, ainsi qu'elle l'avait dit à Brutus, ce n'était pas pour peu qu'elle voulait avoir été séduite : il fallait donc dire ce qu'elle avait évalué son honneur, et cela n'était pas aisé dans la position hautaine qu'elle avait prise vis-à-vis de M. de Lugano; mais le génie de Rosalie vint à son aide, et elle répartit sans se déconcerter :

— Je n'ai pas de prétentions, monsieur, j'ai des droits, et c'est à vous que je m'adresse pour les reconnaître.

— Des droits? dit le comte; je ne vous en reconnais aucun, si ce n'est à ma commisération pour votre erreur, si elle a jamais été de bonne foi.

— A votre commisération! s'écria Rosalie, qui cette fois parla selon son ame, tant ce mot la blessa par son insolence, à votre commisération! Si j'avais parlé à un homme d'honneur, il eût dit à sa justice.

— Est-ce pour m'insulter, dit le comte, qu'on m'a fait venir ici?

— Si vous y êtes, répliqua Rosalie, c'est de votre volonté, comme votre fils; si quelqu'un y est insulté, c'est moi qui le suis par vous comme je l'ai été par votre fils.

— Je me retire, dit le comte; je croyais que vous voudriez me comprendre; mais puisqu'il n'en est rien, je n'ai plus rien à vous dire.

En ce moment Brutus était rentré; il entendit la phrase du comte, et jetant devant sa mère les papiers qu'il tenait, il dit à M. de Lugano :

— Mais vous avez quelque chose à me dire, à moi, monsieur; du moins vous me l'avez annoncé, et je suis prêt à vous entendre.

M. de Lugano se trouvant seul dans cette maison à une heure aussi avancée de la nuit, se sentit pris d'une espèce d'effroi; il lui sembla qu'il était tombé dans un piége où il laisserait plus qu'il ne voulait de sa fortune et de sa considération, et il répondit :

— Il sera temps demain.

— Non! s'écria la folle, qui se leva tout à coup comme éveillée par cette phrase, pas demain! qu'il te donne la grâce tout de suite; jamais demain! jamais!

En disant cela, elle alla se placer devant la porte comme pour barrer le passage à M. de Lugano.

Le comte tressaillit, et une pâleur livide se répandit sur son visage.

Brutus prit doucement sa mère par le bras, et la fit se rasseoir sur la table; alors, comme un enfant qui change d'idées à chaque instant, elle se mit à regarder curieusement les papiers posés devant elle.

— Ma mère a raison, dit Brutus, car demain c'est à votre fils que je demanderai l'explication que vous êtes venu pour me donner.

— Vous? dit le comte en regardant Brutus d'un air stupéfait, tandis que Rosalie considérait son frère avec non moins de surprise, vous? répéta-t-il.

Sans doute Brutus se trompa sur le sentiment qui avait fait faire à M. de Lugano cette vive exclamation; car il lui répliqua :

— Moi! monsieur, car le frère qui demande compte de l'honneur de sa sœur est l'égal, je suppose, du misérable qui a tenté de la séduire.

— Vous? répéta encore le vieillard.

— Et si le comte de Lugano l'oubliait, dit Brutus impérieusement et dominé par la pensée que ce *vous* était un cri de dédain, je lui rappellerais l'opinion qu'avait jadis de l'égalité des hommes le citoyen B...

A ce nom, la folle se leva encore et cria, tandis que son regard égaré parcourait la chambre :

— Ah! oui... ah! ah! oui... le citoyen B... oui... la guillotine... oui... oui... B... le bourreau... la guillotine... Je me souviens... *Ah! ça ira... ça ira...*

Ce chant, commencé avec éclat, s'éteignit dans une espèce de murmure sourd, et elle retomba sur sa chaise, tandis que M. de Lugano demeurait immobile et que Brutus se remettait en mémoire l'étrange scène du matin, et se demandait s'il n'avait pas à demander compte à M. de Lugano d'autre chose que de l'indignité de son fils; il considéra l'attitude épouvanté de cet homme, et ses soupçons devinrent plus assurés.

M. de Lugano, en s'arrachant à l'effroi qui l'avait saisi, rencontra son regard qui l'examinait avec une attention menaçante; et comme s'il eût deviné ce qui se passait dans le cœur de Brutus, il lui dit :

— Eh bien! oui, l'explication que vous voulez doit avoir lieu; mais elle n'est pas celle que vous attendez. Ce n'était pas pour vous parler de mon fils ni de votre sœur que j'étais venu, mais de vous et de votre mère.

— Vous la connaissez? lui dit Brutus.

— C'est à quoi je vous répondrai, répliqua le comte, quand vous m'aurez appris qui elle est et ce qui l'a réduite à ce misérable état.

Brutus commença alors le récit que nous avons fait au commencement de ces pages; il dit comment une pauvre femme avait été trouvée mourante dans un fossé du chemin avec un enfant qui était Rosalie, et comment elle était accouchée, à l'hospice des fous, d'un autre enfant qui était lui-même.

Brutus avait fait ce récit en examinant sa mère, comme pour voir s'il éveillerait en elle quelque souvenir; mais depuis qu'il avait commencé à parler, la folle avait paru ne plus rien entendre et elle s'était mise à parcourir les papiers placés devant elle.

Brutus avait fini, et M. de Lugano dit curieusement :

— Et elle n'a gardé aucun souvenir de ce qu'elle était autrefois?

— Aucun, malheureusement, dit Brutus.

— Alors, dit M. de Lugano qui s'était remis peu à peu de son agitation, je me suis trompé, je ne la connais pas.

A peine avait-il dit ce mot, que la folle poussa un cri terrible, et frappant avec rage du poing sur la table, elle répéta avec une exaltation inouïe :

— C'est faux! c'est faux!

— Quoi donc? lui dit Brutus qui croyait qu'elle répondait aux dernières paroles du comte.

— Tout ce qui est écrit là est faux, s'écria-t-elle... c'est un infâme imposteur qui l'a écrit... c'est faux!

— Mais, dit Brutus, ce sont les Mémoires de monsieur le comte de Lugano.

— Ce n'est pas vrai! c'est l'histoire de l'infâme B... Je le connais, moi, l'assassin, l'infâme, le bourreau, je le connais!... Tiens, écoute, tu vas voir...

Elle prit le manuscrit et lut ce qui suit avec une colère furieuse :

XI.

C'était un feuillet du travail dicté par le comte de Lugano à Brutus, et que celui-ci avait emporté chez lui quelques jours avant pour le mettre au net.

La folle le lut à haute voix, non pas avec la suite que nous allons mettre à le rapporter, mais avec des exclamations, des trépignemens, des cris d'indignation, que l'on comprendra bien plus aisément quand on aura lu le récit et appris les souvenirs qu'il rappelait à la malheureuse mère de Brutus.

« Le lendemain de cette lettre horrible, écrite par Couthon à la Convention nationale, et dans laquelle il disait que le seul moyen qu'on eût à employer pour régénérer Lyon c'était la destruction totale, il m'arriva une aventure bien cruelle et sur laquelle je désire donner ici quelques éclaircissemens, attendu que dans le temps on a fait courir à ce sujet des bruits auxquels il est de mon honneur de donner le démenti le plus formel.

» C'était le matin du 2[illegible] octobre.

» Ravel, mon secrétaire, entra dans ma chambre que je n'étais pas encore levé; il m'annonça qu'une jeune femme demandait à me voir, et que l'insistance qu'elle mettait dans sa prière était si vive qu'il ne s'était pas senti le courage de la refuser. A cela Ravel ajouta que cette femme était fort belle, et je compris alors d'où lui venait sa pitié.

» Ravel, qui m'avait été pour ainsi dire imposé par le club des Jacobins, et qui remplissait près de moi plutôt les fonctions d'un espion dirigeant que celui d'un secrétaire dévoué, Ravel, dis-je modèle de cruauté et d'exaltation, était complétement soumis à l'empire que les femmes exerçaient sur son cœur et sur ses sens.

» Je ne métonnai donc pas de l'intérêt qu'il prenait à cette femme; et pour la soustraire aux propositions infâmes qu'il était capable de lui avoir faites, je me hâtai de m'habiller et de la recevoir. Elle entra. Ravel ne m'avait pas trompé : cette femme était d'une grande beauté; il me sembla voir la Vénus éplorée (1) se présenter à mes yeux.

» Ravel, qui l'avait introduite, ne quittait point le cabinet où je l'avais reçue; je lui dis de se retirer; mais presque aussitôt, à l'air menaçant avec lequel il m'obéit, je devinai que je venais d'éveiller en lui un sentiment de haine contre cette femme et de défiance contre moi.

» A peine fûmes-nous seuls que cette femme se précipita à mes pieds en me demandant la grace de son mari, qui depuis la prise de la ville était détenu dans les prisons.

» La douleur de cette épouse infortunée était si grande, sa tête si exaltée, qu'oubliant toute mesure vis-à-vis d'elle-même, et, je puis le dire aussi, vis-à-vis de moi, elle alla jusqu'à m'offrir ses faveurs pour prix de cette grace qu'elle demandait avec des larmes et des cris déchirans. J'excusai son erreur et je rejetai ses offres avec pitié.

» Cependant ce désespoir si vrai m'avait attendri; je cherchai le moyen de sauver cette malheureuse. Cela ne me semblait pas difficile, et voici pourquoi :

» Dans les premiers jours de la prise de Lyon, on avait arrêté tout ce qui paraissait suspect; et, je dois l'avouer, à ce moment il fallait bien peu de chose pour mériter ce titre de suspect.

» En effet, un des bataillons qui défendaient cette ville contre l'armée républicaine avait adopté, durant les chaleurs du mois d'août, qui furent excessives, l'usage des pantalons de nankin, ce qui l'avait fait nommer par les soldats de l'armée révolutionnaire, *Royal-nankin*; il en résulta que lors de la prise de la ville tous les individus qui furent trouvés vêtus de pantalons de cette étoffe furent provisoirement arrêtés.

» Cette mesure avait non seulement encombré les prisons existantes, mais avait forcé l'autorité d'en créer de nouvelles, et les églises étaient remplies de prisonniers. En raison de cet encombrement, la surveillance était difficile, et même on peut dire qu'il n'y en avait point. On n'avait même pu, dans les premiers momens, dresser de liste nominative des détenus, et on les avait pour ainsi dire remis en compte aux officiers des troupes qui étaient chargés de les garder.

» On leur donnait deux ou trois cents prisonniers, et ils devaient représenter deux ou trois cents prisonniers, sans qu'ils fussent responsables de tel individu plutôt que de tel autre.

» Il était arrivé que, de cette façon, des hommes notoirement compromis s'étaient évadés en se faisant remplacer par de pauvres gens qui n'avaient qu'à se nommer plus tard pour être relâchés.

» Les officiers de l'armée, à qui le rôle de geôliers déplaisait en général, étaient très faciles sur ce genre de substitution; ainsi, quand ils avaient laissé entrer dix hommes avec des permis dans la prison qui leur était confiée, ils laissaient sortir dix hommes sans vérifier si ceux qui sortaient étaient les mêmes que ceux qui étaient entrés. Cette ruse avait sauvé beaucoup de proscrits dans le commencement de l'occupation de la ville; mais on commençait à y mettre ordre.

» Toutefois elle était encore praticable pour un détenu obscur comme devait être, selon ce que je pensais, le mari de la femme qui m'implorait, et je lui proposai de s'en servir : elle accepta avec la plus vive reconnaissance; mais je crus m'apercevoir que je m'étais mépris sur le rang de cette femme, quand elle me répondit :

» — Il nous reste plus d'un serviteur zélé qui ne craindra pas d'exposer sa vie pour sauver celle de son maître.

» Cette phrase me donna à penser qu'il s'agissait de quelque prisonnier plus important que je ne croyais; mais je ne voulus pas retracer ma parole.

» Je lui donnai un laisser-passer pour un nommé Jacques Paiet, afin d'entrer dans la cathédrale pour y voir un certain Philippe Ravel, son débiteur. Ces noms étaient supposés et ne pouvaient plus tard compromettre personne, si la substitution devait s'accomplir.

» Seulement, attendu le soupçon secret que j'avais conçu qu'il s'agissait de sauver un homme important, je recommandai très expressément à sa femme de ne se présenter à la prison que le lendemain de très grand matin, et de façon à ce que tout fût accompli avant que les nombreux espions qui rôdaient toujours autour des prisons ne pussent faire obstacle au succès de notre ruse en reconnaissant le prisonnier.

(1) Nous prions nos lecteurs de vouloir bien remarquer que nous citons *textuellement* les mémoires de M. de Lugano, et ils se souviendront que la vie de l'ex-sénateur devait nécessairement tenir un peu des habitudes de l'empire

»Elle me remercia de la manière la plus touchante; mais dans son ef»fusion, la malheureuse laissa échapper un mot qui devait la perdre.

»— Homme généreux, me dit-elle, il faut que vous sachiez quel ser»vice vous avez rendu à une noble famille. Si mon mari avait été reconnu, »rien au monde n'eût pu le sauver.

»Par un pressentiment remarquable de ce qu'une pareille confidence »pouvait avoir de fatal, je la congédiai sans vouloir en entendre davan»tage; mais elle insista en me disant :

»— Adieu donc, monsieur; mais comptez sur l'éternelle reconnaissance »de la marquise de Favières, et veuillez en recevoir ce gage.

»Je l'avoue, ce nom me surprit: nous savions que M. de Favières était »dans la ville; on l'avait fait chercher partout sans le trouver et sans se »douter qu'il était en notre pouvoir.

»Je dois le dire : si j'avais connu ce nom plus tôt, j'aurais peut-être hé»sité à sauver le marquis par le moyen que je venais d'employer; mais, »encore une fois, je ne voulus pas rétracter ce que j'avais moi-même of»fert, et je poussai la marquise dehors en disant :

»— Je ne sais rien, madame, je n'ai rien entendu.

»En ouvrant la porte, j'aperçus dans le salon qui précédait mon cabi»net, l'atroce figure de Ravel.

»Il entra, et ce fut seulement alors que je remarquai sur ma table un »portrait entouré de diamans d'une grande valeur, que la marquise y »avait laissé. Je le cachai, supposant que Ravel n'avait pas eu le temps »de l'apercevoir; mais il l'avait non seulement vu, mais encore il avait »entendu le nom de la marquise. Cependant il n'en témoigna rien. Seu»lement une heure après il était chez Couthon, où il me dénonçait comme »traître à la patrie.

»Couthon ne fit point d'éclat pour rendre sa vengeance plus sûre.

»Le lendemain des agens apostés dans l'intérieur de la prison suivirent »l'homme qui se présenta avec mon laisser-passer, et dès qu'il se fut ap»proché du prisonnier qu'il cherchait, ils s'emparèrent à la fois du mar»quis de Favières et du brave domestique qui s'était dévoué pour lui.

»Tous deux furent conduits devant le tribunal révolutionnaire qui siégeait en plein air sur la place Bellecourt; tous deux y furent condamnés »à mort, et conduits sur l'heure au lieu de l'exécution où leur tête tomba.

»Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appris que la marquise, qui »depuis le matin attendait son mari à un endroit convenu, le vit passer »pour aller au supplice. Il paraît qu'elle le suivait, et qu'à l'aspect de la »mort terrible qu'il subit, sa raison, déjà affaiblie par le désespoir, se per»dit tout-à-fait; elle s'enfuit en emportant dans ses bras sa fille, et alla, »dit-on, se précipiter dans le Rhône, où elle périt avec son enfant.

»Voilà les faits de cette aventure dans toute leur vérité. Et cependant »ils ont servi de base à deux calomnies bien contradictoires.

»Couthon s'en arma pour demander ma mise en jugement à la conven»tion nationale, comme traître à la liberté, et ayant reçu de l'argent pour »faire évader des prisonniers; et, d'un autre côté, on osa dire qu'après »avoir abusé de la faiblesse et de la douleur de la marquise, c'est moi-»même qui avais dénoncé son mari à la justice révolutionnaire... »

Comme nous l'avons dit, la folle n'avait pas lu toute cette relation sans l'interrompre par des cris furieux et des imprécations menaçantes; mais elle avait cependant été jusqu'au bout sans expliquer l'intérêt direct qu'elle y pouvait prendre. Ce ne fut que lorsqu'elle fut arrivée aux dernières phrases, que son visage prit une sauvage expression de triomphe, puis elle s'arrêta et regardant autour d'elle avec un égarement qui n'était déjà plus de la folie, et qui semblait être du désespoir, elle dit d'une voix sourde :

— Une calomnie! Il a dit que c'était une calomnie..., le bourreau...

— Ma mère, dit Brutus d'une voix également sombre et en s'approchant d'elle, ma mère, était-ce donc une vérité?

— Qui a écrit cela? dit-elle brusquement.

— C'est moi, dit Brutus, mais voilà l'homme qui me l'a dicté.

La mère de Brutus s'approcha de M. de Lugano; mais soit que dans le chaos des souvenirs qui s'éveillaient en elle, l'image de cet homme ne fût pas encore débarrassée de toutes les ombres qui la couvraient, elle le regarda sans avoir l'air de le reconnaître, et répondit aussitôt :

— Il a menti comme lui, il a menti!

— Alors elle se mit à se promener la tête basse, et comme quelqu'un qui cherche au hasard un objet qui est à terre; un murmure sourd et confus sortait de sa poitrine; il y avait dans cette intelligence un horrible combat entre la raison et la folie, entre le souvenir et l'oubli.

Le comte de Lugano, retiré dans un coin, se taisait, ne sachant comment s'échapper de cette fatale chambre; sa présence d'esprit, son courage, tout lui manquait; cependant il voulut fuir encore, et il s'approcha de Brutus en lui disant :

— Venez demain chez moi, tout s'expliquera sans doute.

— Demain! répéta la pauvre femme en délire, encore demain! Non, tout de suite! tout de suite!

En disant cela elle saisit Brutus par le bras, et le poussant jusqu'à la table, elle lui cria :

— Hé bien! toi, puisque tu as écrit le mensonge, écris la vérité!

— Ma mère..., dit Brutus, qu'alarmait l'exaltation inouïe de la malheureuse.

— Ecris, écris, écris, lui dit-elle avec rage.

Brutus fit semblant d'obéir, et alors elle se mit à faire le récit suivant, qu'ils écoutèrent tous dans un silence plein d'anxiété :

— Oui, c'est vrai, la marquise de Favières était belle et jeune.... elle était heureuse, elle était aimée.... Henri, ô mon bon et noble Henri, que j'aimais comme Dieu, que j'honorais comme lui... Il le voulut, j'obéis; quand il s'enferma dans Lyon, il me força de quitter la ville avec mon enfant, ma Louise, mon unique enfant... le seul gage de notre amour.

Je m'en allai à Vienne, et je l'attendis... Tout le temps que dura le siége, Georges, mon vieux serviteur, Georges parvint à entrer dans la ville, et à en sortir pour me donner de ses nouvelles. Mais quand Lyon fut pris... plus de nouvelles d'Henri; il fallait mourir ou le retrouver... Je me déguisai en paysanne, et je partis avec Georges et ma fille...

J'arrivai, et au bout de quelques jours, Georges apprit d'un détenu qui avait été relâché, que le marquis de Favières était à la cathédrale, mais que personne de ceux qui l'avaient reconnu n'avait eu la lâcheté de révéler son nom aux assassins de la ville.

C'est alors que j'espérai le sauver.

On m'avait informée qu'un des représentans du peuple faisaient commerce de la vie des prisonniers, et que je pourrais lui acheter la vie de mon mari.

— De votre mari? s'écria Rosalie.

— Oui, lui dit sa mère, est-ce que je ne suis pas la marquise de Favières encore? Elle regarda autour d'elle avec fierté et ajouta : Qui en doute ici?

— Vous, ma mère, répéta Rosalie avec un accent de joie, la marquise de Favières!

— Oui, moi, répondit l'infortunée en reprenant son air hagard, comme si cette interruption lui eût fait perdre le fil de ses souvenirs, oui, moi; et j'avais une fille, une enfant que j'aimais, ils me l'ont tuée aussi. Mais c'est égal, je dirai la vérité, et on le tuera aussi, le misérable! on le tuera et sa fille aussi!

La folie revenait.

Brutus, dont l'anxiété devenait horrible de moment en moment, dit à sa sœur :

— Silence! laisse-la parler... Oh! répéta-t-il en faisant à M. de Lugano un signe impératif pour le faire rester à la place qu'il voulait quitter... qu'elle parle!... il faut qu'elle parle et que tout le monde l'écoute!

— Mais écrivez donc, monsieur! lui dit sa mère avec rudesse.

Brutus prit une plume, et la marquise continua :

— Oui, je voulais le sauver; je le voulus. On m'avait dit que celui qui vendait ainsi la tête de ses victimes au détriment du bourreau s'appelait B...

— Ce n'est pas vrai! s'écria M. de Lugano en se soulevant avec terreur; ce n'est pas vrai!

— Ah! taisez-vous! lui dit Brutus en s'élançant vers lui en le jetant sur sa chaise, tremblant et anéanti.

Mais la malheureuse marquise ne parut pas s'irriter autant que Brutus de cette dénégation.

— Vous avez raison, monsieur, dit-elle sans se tourner, ce n'était pas vrai; car je lui en offris de l'or, à cet homme; je lui en avais apporté mes poches pleines; mes bijoux, mes diamans, j'étalai tout à ses pieds... L'infâme! l'infâme ne regardait que moi, et il me disait :

— Ce ne sont point tes richesses que je veux, belle Henriette; ce ne sont pas tes bijoux, tes diamans, c'est toi et toi seule!

M. de Lugano murmura sourdement :

— Elle est folle.

— Folle! dites-vous, s'écria la marquise avec éclat, folle! Je l'ai été..., oui, je l'ai été ce jour-là...

Savez-vous ce qu'il fit le bourreau, le savez-vous?...

Il demeurait sur la place de la mairie, là où on tuait... Il ouvrit une croisée et m'y traîna. Il me força à voir trancher une tête, et le cannibale, penché à mon oreille, me dit : «Voilà ce qui attend ton mari... Veux-tu?»

A la première tête, je dis non! Il m'en fit regarder une seconde... Je ne mourus pas d'horreur, et il me répéta : Veux-tu? Je dis : Non! A la troisième, oui! à la troisième je devins folle et je dis : Oui!

Un cri d'horreur s'échappa de la poitrine de Brutus et de Rosalie, un sourd gémissement de désespoir de celle de M. Lugano.

La marquise reprit en se posant fièrement :

— Je dis : Oui! Ah! cela vous semble infâme et lâche à vous autres qui n'avez pas vu tomber trois têtes sous le couteau; et chacune de ces têtes me montrait les traits d'Henri, elles lui ressemblaient, elles me parlaient, elles me criaient : Oui! Je n'ai fait que répéter ce qu'elles me disaient. J'ai dit oui, pour lui obéir, pour le sauver...

En parlant ainsi, une expression de désordre inouï et d'exaltation encore insensée rayonnait dans le visage de la marquise, et Brutus s'écria avec un accent terrible :

— Et pourtant il ne fut pas sauvé!

— Non, répondit sa mère. Vous pouvez laisser le reste, tout y est vrai; oui, il alla dénoncer lui-même sa victime.

— Non! sur mon ame, non! s'écria le comte de Lugano hors de lui; ceci au moins n'est pas vrai, vous devez le savoir, madame; vous devez vous rappeler Ravel... Vous l'avez vu; il vous menaça.

— Je ne connais pas Ravel, dit la marquise toujours marchant et piétinant au hasard; je connais B... qui m'a déshonorée, qui a tué mon ma-

ri... Il l'a si bien tuée, monsieur, d't-elle, en regardant le comte en face, que le sang d'Henri est tombé jusque sur les mains et sur la tête de mon enfant.

A ce moment elle s'arrêta, et saisissant le comte à la gorge, elle s'écria d'une voix forcenée :

— Bourreau ! qu'as-tu fait de ma fille ?

Elle venait de le reconnaître.

XII.

Enfin la malheureuse, qui pendant vingt ans avait vécu dans les ténèbres d'un complet oubli du passé, venait de rentrer dans ce domaine de la pensée perdu depuis si long-temps.

Mais de même que l'exilé, qui revient dans le pays où il a vécu autrefois, ne reconnaît pas tout d'un coup tous les sentiers accoutumés, de même la folle ne devait pas ressaisir ensemble tous ses souvenirs.

D'ailleurs, il y avait dans la position de cette Henriette de Favières, dont le nom et le titre s'étaient si étrangement révélés à ses enfans, il y avait une circonstance bien extraordinaire, c'était la barrière qui séparait ses souvenirs de folie de ses souvenirs de raison. C'était cette disjonction des deux moitiés de sa vie aux quelles il manquait encore un point de suture pour les unir l'un à l'autre.

Ainsi elle voyait Rosalie à ses côtés, Rosalie était sa fille, elle l'a reconnaissait pour telle; mais ce n'était pas encore cette Louise qu'elle se rappelait avoir portée jusque sous l'échaffaud de son père, et dont elle ne pouvait se faire une idée que comme d'un enfant au berceau, parce que c'est en cet état que sa raison l'avait quittée, et c'est en cet état que sa raison devait la retrouver.

Voilà pourquoi, ayant sa fille à côté d'elle, elle demandait si furieusement à M. de Lugano ce qu'il avait fait de son enfant.

Le comte était si épouvanté qu'il ne put répondre; mais il s'arracha avec une telle violence à l'étreinte exaspérée de la marquise qu'elle faillit tomber.

A ce moment Brutus s'approcha de lui; sa colère était d'autant plus effrayante qu'elle procédait par des mouvemens plus lents. Il ne toucha pas le comte, mais il leva sur lui sa main de fer, et lui dit d'un ton sombre :

— Enfin l'heure de la justice est venue pour vous aussi, et ce sera un compte terrible à rendre, je vous jure.

— Ah ! dit le comte amèrement, prenez garde, prenez garde !

— Vous êtes en mon pouvoir, lui dit Brutus, et l'échafaud n'est plus à vos ordres.

Pendant ce temps, Rosalie avait reçu sa mère dans ses bras, et elle lui disait avec anxiété :

— Mais je vis, ma mère, je vis; vous m'avez emportée dans vos bras, vous m'avez sauvée. C'est en fuyant cet affreux spectacle que vous êtes venue, errante et folle, jusqu'aux environs de Grenoble; c'est là que vous êtes tombée accablée de fatigue, et que nous fûmes recueillies par la pitié des passans; vous devez vous le rappeler, ma mère....

Rosalie parlait toujours; mais déjà Mme de Favières ne l'écoutait plus, on eût dit qu'au lieu de suivre la voie des idées où sa fille voulait la ramener, elle se fût engagée dans une autre où elle ne se reconnaissait pas; elle murmurait sourdement :

— C'était le 21 octobre.

— Oui, ma mère, c'était le 21 octobre.

— La folle ne répondit pas, mais elle leva lentement la main et montra Brutus.

— Et lui ? dit-elle.

— Moi, ma mère, s'écria Brutus en se jetant à genoux devant elle, moi, je suis votre fils.

La marquise se leva, se recula de Brutus avec effroi, et, se frappant le front avec épouvante, tandis qu'elle attachait des regards fixes et curieux sur le jeune homme qui était à ses pieds, elle s'écria :

— Mais je n'avais pas de fils, moi !

— Ma mère ! reprit Brutus, en cherchant à la prendre dans ses bras.

— Mais je ne vous connais pas, monsieur, lui dit-elle en s'échappant, je ne vous connais pas !

Puis tout-à-coup elle revint à lui, et le considérant avec une expression désespérée, elle lui dit :

— C'est vrai, c'est vrai, né le 25 juillet 1794.

— Oui, ma mère....

La marquise s'élança vers le comte de Lugano, et lui dit avec le même accent égaré :

— Et c'était le 21 octobre 1793 !

Rosalie ni son frère n'étaient capables, dans le trouble de leur esprit, de comprendre ce qu'il y avait d'effroyable dans le rapprochement de ces deux dates; mais le comte de Lugano le comprit mieux, sans doute; car il répondit :

— Oui, et ce sera pour nous le gage du pardon et de l'oubli.

— Oh ! reprit Brutus, en se relevant et en menaçant M. de Lugano, il n'y a ici pour vous ni oubli ni pardon, il n'y a que vengeance pour un bourreau, vengeance qui sera sanglante, je vous le jure !

— Oh ! c'est bien son fils, s'écria la marquise avec un éclat de joie farouche; il insulte son père et menace de l'assassiner; il doit le reconnaître !

Si l'on veut suppléer par l'imagination à notre insuffisance à rendre une pareille scène, on comprendra peut-être de quelle stupéfaction dut être frappé le malheureux Brutus à cette extrême et funeste résolution.

Il portait un regard incertain et épouvanté du bourreau à la victime, de son père à sa mère; et ce père restait tremblant, anéanti, méprisable devant son fils; et cette mère se reculait avec horreur de son enfant.

Tant d'émotions diverses, tant de fatigues cruelles avaient frappé le malheureux Brutus dans cette journée, que la force athlétique de ce corps succomba sous ce dernier choc. Il sentit ses genoux ployer sous lui, et il s'affaissa sur la chaise que sa mère occupait un moment avant; ses mains s'appuyèrent au hasard sur la table sans pouvoir le soutenir; sa tête tomba sur ses mains, et déjà il avait perdu tout sentiment, que ceux qui l'entouraient le croyaient seulement abîmé dans sa douleur.

En ce moment, on entendit un bruit très vif au dehors de la maison; bientôt on frappa violemment. Personne ne répondit.

Mme de Favières écoutait avec épouvante. Ces envahissemens nocturnes du domicile devaient aussi être fatalement restés dans ses souvenirs.

M. de Lugano, qui ne craignait plus une violence matérielle à laquelle il n'eût pu se soustraire, tremblait cependant qu'un mot échappé à la marquise ne l'accusât devant de plus nombreux témoins.

Rosalie écoutait avec curiosité.

— C'est la voix d'Hector, c'est la voix de votre fils.

Mais on n'avait pas encore décidé qui irait lui ouvrir, que la porte de la maison fut forcée, et qu'Hector parut armé jusqu'aux dents et accompagné des valets de pieds, cochers, jardiniers, cuisiniers et marmitons du château. Il s'élança impétueusement dans la chambre, le sabre au poing, en criant :

— Mon père.... je viens vous délivrer !

Le comte de Lugano, en présence d'un danger qui pouvait se parer par la rapidité d'une résolution adroite, sembla se retrouver tout entier; il se plaça devant Hector, et lui dit sèchement :

— Et de quel danger venez-vous me délivrer, monsieur ?

— Pardon, dit Hector, je savais que vous étiez dans cette maison; et voyant que la nuit avançait sans que vous fussiez de retour, j'ai craint que.....

— Sortez, dit le comte à tous ceux qui avait accompagné Hector.

Tout le monde se retira, et le comte, prenant aussitôt la parole, dit d'une voix ferme et calme, comme si tout ce qui venait de se passer ne l'eût point ému.

— Oui, monsieur, j'étais venu dans cette maison pour y réparer le désordre que vous y avez apporté.

Hector se posa en victime, et M. de Lugano continua :

— Et j'ai reconnu qu'il n'y avait qu'une réparation digne de vous et de celle que vous avez voulu abuser. C'est à vous de mériter votre pardon de Mlle de Favières et d'obtenir sa main de la volonté de Mme la marquise.

Deux exclamations bien différentes répondirent soudain à cette proposition soudaine; ce fut un cri d'étonnement d'Hector, qui répéta.

— La marquise de Favières !

Ce fut un premier cri de refus de la mère de Rosalie, qui dit :

— Jamais ! jamais !

M. de Lugano en avait dit assez pour ce qu'il voulait obtenir. Il forçait Rosalie à une explication et la mettait de son parti. Il entraîna Hector en lui disant à voix basse :

— Venez, je vous expliquerai ce mystère.

Et il glissa en sortant ces deux mots dans l'oreille de Rosalie.

— C'est à vous à lui faire comprendre qu'il en doit être ainsi. C'est votre honneur et le mien qui sont engagés à son silence. Qu'elle se taise, et mon fils vous donne son nom.

Aussitôt, il sortit avec Hector, qui regardait autour de lui d'un air hébété, ne comprenant rien à ce qu'il avait entendu.

La raison de Mme de Favières, bien que ressuscitée si étrangement, ne pouvait recevoir à la fois tant de pensées sans les confondre. En effet, un moment après, elle reprenait ses vagues propos, et disait à sa fille :

— Toi ! la femme de ce monstre...

— Mais ma mère, il parlait de son fils.

— Mais le voilà, son fils, dit Mme de Favières en montrant Brutus; pourquoi ne l'a-t-il pas emmené ? Qu'il s'en aille...

Elle secoua Brutus qui resta dans son anéantissement; et Rosalie, craignant que son aspect ne ramenât un trop grand désordre dans l'esprit encore faible de sa mère, l'emmena hors de cette chambre pour l'enfermer dans la sienne et y remplir sans doute la mission que lui avait donnée le comte de Lugano.

Brutus était demeuré seul; deux fois en un jour il avait perdu le sentiment de son être : une première fois brisé dans son corps, saignant sous les blessures que lui avait faites la rage des paysans : une seconde fois déchiré dans son cœur, et frappé de coups plus cruels; car ils laissaient des plaies incurables après eux.

Mais si le réveil du matin avait été douloureux puisqu'il lui ramenait le souvenir du déshonneur de sa sœur, celui qui allait suivre cette cruelle scène devait être bien plus affreux encore. Il arriva bientôt, comme si le sort se reprochait les cours momens de relâche que son anéantissement lui donnait.

Peu à peu Brutus reprit ses sens; il traîna un moment sur la table sa tête

pesante de faiblesse et de douleur, puis il la releva tout à fait et chercha à regarder autour de lui pour demander aux objets extérieurs de le guider dans les souvenirs confus qui se croisaient dans son cerveau. Il reconnut la chambre de sa sœur.

Pourquoi était-il dans cette chambre ?

Une fois ce point de départ trouvé, toute la suite des événemens qui venaient de s'y passer devait plus aisément se dérouler à son esprit.

Brutus referma les yeux pour mieux suivre cette chaîne de pensées, et enfin il en arriva à ce cri qui lui avait appris quel était son père. Il douta un instant et voulut s'assurer de la vérité, il voulut revoir ce père misérable, tremblant devant lui, cette mère qui l'avait repoussé; il rouvrit les yeux et regarda : il se trouva seul.

Brutus était trop accoutumé à la douleur pour ne pas voir une preuve certaine dans ce qui eût fait douter un autre. Tout était vrai, puisqu'on l'avait laissé seul. Le coupable avait fui l'enfant de son crime, la victime s'était éloignée de l'enfant de son désespoir.

Brutus regarda bien long-temps dans cette chambre, il tendit les bras autour de lui, il semblait y appeler quelqu'un. A ce moment il eût donné ce qui lui restait de vie à celui qui l'eût appelé « Mon fils ou mon frère »; mais il n'y avait personne, et sa tête retomba sur sa poitrine.

C'est à ce moment que le regard de Brutus rencontra le pauvre Coclès qui était entré par la porte brisée, et qui attendait le réveil de son maître. Dans un premier transport involontaire, le malheureux tendit la main à son chien comme à un ami, et le bon animal la lécha avec des transports de joie. C'est que Coclès était oublié depuis long-temps.

Bien que les idées de Brutus eussent acquis une portée qui semblait exclure une application intime des grands enseignemens de la vie, Brutus éprouva un véritable remords en revoyant son chien, et il se dit en sentant des larmes lui venir aux yeux :

— Moi aussi j'ai oublié le seul être qui m'ait véritablement aimé ; il est juste que j'en sois puni.

Ce ne fut que la pensée d'un moment, car presque aussitôt il fut arraché à ses réflexions par la voix de Rosalie qui discutait vivement avec sa mère.

Brutus écouta, car il entendit son nom prononcé avec vivacité.

— Eh bien ! répondit Rosalie, une fois que j'aurai épousé Hector tout sera oublié, et quant à Brutus le comte se chargera de lui ; il est assez riche pour lui faire un sort; il l'éloignera, et sa présence ne vous rappellera plus de funestes souvenirs.

Brutus se leva en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu !

Le regard qu'il jeta au ciel en prononçant ce mot, l'accent de sa voix, eussent suffi à faire comprendre tout ce qu'il exprimait de souffrance et de désespoir, et si quelqu'un de ceux qui l'avaient laissé là eût pu l'entendre, peut-être eût-il eu pitié de ce pauvre abandonné.

Mais rien ne répondit que le son de plus en plus animé de la voix de Rosalie, qui sans doute achevait de le chasser du cœur et de la présence de sa mère.

Il sortit pour ne pas en entendre davantage, il ne voulut pas avoir le droit de les haïr ; c'était plus que son cœur n'en pouvait porter; car la haine qu'on ressent est souvent plus pesante que celle qu'on inspire.

Lorsque Brutus fut sorti de la maison, il demeura à se promener long-temps dans le jardin ; il avait encore à souffrir beaucoup, il lui fallait se bien convaincre de toute la misère de sa position avant de penser à prendre un parti pour s'y arracher. Il fallait qu'il se répétât à satiété, qu'il était la honte vivante de son père et la terreur de sa mère.

Enfin, quand il eut bien rassasié son cœur de cette conviction, il se trouva que la décision qu'il avait à prendre n'avait pas besoin d'être long-temps débattue.

— Allons, se dit-il, je vais m'en aller. Ils ne me verront plus.

Oh ! s'il lui avait fallu protéger sa mère contre le comte de Lugano, si puissant qu'il fût, Brutus fût demeuré, Brutus eût accepté la haine de l'une et la persécution de l'autre, si son dévoûment eût pu servir même à des ingrats. Mais il en savait déjà assez pour être certain qu'il n'était qu'un obstacle, et il l'enlevait de leur chemin.

C'est une chose affreuse que l'exil, c'est un cruel moment que celui où l'on quitte son pays natal en laissant derrière soi sa famille, ses affections, ses habitudes.

Mais il y a dans la douleur qu'on éprouve des consolations qui fortifient le cœur.

Presque toujours la hauteur d'une telle infortune la rend plus supportable, et puis il y a là à côté de vous des gens qui vous disent adieu, qui vous serrent les mains, qui pleurent et qui en appellent à des jours meilleurs. Cependant ceux qui ont été exilés parlent de l'heure du départ comme d'un instant affreux et pour lequel il a fallu un grand courage.

Eh bien ! suivons ce pauvre jeune homme qui monte seul dans sa misérable mansarde : le voilà qui prend une à une ses quatre chemises de toile grossière, quelques paires de bas, quelques mouchoirs, tout ce qu'il possède. Il en fait un petit paquet, il l'attache et le noue en pleurant, en pleurant encore il prend un bâton et regarde s'il n'a rien emporté de trop.

Non, tout ce qu'il emporte est bien à lui, ces deux livres aussi, cette flûte : on ne pourra rien lui reprocher.

Qui le retient donc encore ? C'est qu'il jette un dernier coup-d'œil dans cette misérable chambre où il a eu faim et froid, et tel est son désespoir, à ce dernier moment, qu'il se dit à lui-même :

— Ici, j'étais heureux !

Alors il sort, il quitte cette chambre, il descend en chancelant cet escalier qui le menait autrefois au repos. Mais il s'arrête encore devant cette maison.

De l'autre côté de ce mur est sa mère, sa sœur ; elles arrangent leur avenir, l'oubli et le pardon du passé, et dans tout cela il n'y a pas un mot pour lui, il le sait, il en est sûr ; voilà pourquoi il s'éloigne si désespéré.

Et cependant il s'en va lentement ; est-ce qu'une voix ne le rappellera pas ? est-ce que rien ne viendra l'arrêter ? Rien, car le voilà au bout du verger, le voilà en face du château du Grand-Pin, et de ce côté c'est son père qui l'oublie aussi sans doute. Et cette nouvelle pensée le déchire encore ; mais en le déchirant, elle l'excite.

Il ne s'arrête pas, il marche, il court, il fuit ; car il ne voudrait pas répondre à la voix qui l'appellerait si elle venait de ce château. Cette voix, ce ne pourrait être que celle de son père ; ce ne serait point celle de Paméla.

Pauvre fou qui a fait un rêve impossible ; tout ce qu'il avait entendu, tout ce qu'il avait deviné, tout ce bonheur dont il s'était inondé le cœur n'avait pas existé.

Dans cette défaite de toutes les affections de son ame, celle-là s'en allait comme les autres ; et n'osant l'accuser, il la niait.

Non, se disait-il, en s'éloignant à grands pas, personne ne m'a jamais aimé, et jamais personne ne m'aimera.

A ce moment, le jour se levait à l'horizon, calme et magnifique, et Brutus fuyait d'autant plus vite qu'il ne voulait pas que quelqu'un pût le rencontrer et lui demander où il allait. Une marque d'intérêt l'eût blessé autant qu'une dureté.

Il était dans un de ces momens où il ne faut pas toucher au cœur de l'homme, tant il souffre. Quand la blessure est encore saignante, le baume qui doit la guérir est douloureux comme le poison qui peut l'envenimer.

Aussi, dès que Brutus vit le jour grandir, il quitta la route, et s'enfonçant dans les chemins détournés, il gagna ces mêmes collines, où si peu de jours avant il avait été, le cœur plein et joyeux, dire ces mélodies qui portaient son ame jusqu'à Paméla.

Quand il eut gagné le sommet ombragé de celle où il avait l'habitude de venir rêver et s'asseoir, il s'arrêta et s'assit.

Il faut maintenant le dire : notre Brutus n'était pas un de ces héros fantastiques à qui rien de la vie matérielle n'arrive.

Une heure après qu'il fut sur cette colline d'où il voyait se dérouler à ses pieds le vallon où étaient assis le château de son père et la misérable maison de sa mère, il se sentit pris d'une fatigue insurmontable et d'un accablement auquel il ne pouvait résister.

Il est rare que dans l'extrême jeunesse les chagrins les plus vifs mènent à l'insomnie. Les pleurs font dormir l'enfance, et la jeunesse de Brutus était si près de cet âge, qu'il en avait encore les priviléges; peu à peu il céda à l'accablement qui s'emparait de lui, et bientôt après il dormait sous un arbre, la tête appuyée sur le petit paquet qu'il avait emporté.

Et pendant qu'il souffrait ainsi, chacun arrangeait son bien-être dans les circonstances déplorables de cette nuit.

Dès le matin, et deux heures après le départ de Brutus, M. de Lugano était retourné près de Rosalie. Il avait bien jugé ce qu'elle était.

Aussitôt qu'elle le vit paraître, elle alla au-devant de lui, et, le prenant à part, elle lui apprit que sa mère n'avait pu supporter, sans que sa santé en fût atteinte, la violente révolution qui s'était opérée en elle. Mme de Favières était couchée. Cependant Rosalie n'avait pas perdu de temps, et elle confia à M. de Lugano tout ce qu'elle avait fait d'efforts pour lui persuader que tout ce qui était passé devait être oublié. Elle était sûre du succès, disait-elle, et sa mère arriverait à consentir à une union qui serait pour M. de Lugano la garantie d'un silence éternel.

La conversation fut longue.

Toutes les bonnes raisons que ce vieillard corrompu et que cette jeune fille éhontée purent trouver pour déterminer une pauvre femme faible et misérable, furent débattues et arrêtées. Ils s'engagèrent l'un l'autre au succès de leur complot.

M. de Lugano avait eu raison de compter sur un pareil auxiliaire ; car cette noble conversation se conclut par ces mots :

— Et qu'a-t-elle dit de Brutus ? demanda le comte.

— Nous n'en avons pas parlé, répondit Rosalie.

Et comme Rosalie avait bien deviné M. de Lugano qui lui répliqua :

— C'est bon. Je me charge de l'éloigner.

Pour en arriver là il chercha Brutus ; mais Brutus avait disparu ; il s'informa à Rosalie : elle ne s'alarma point de son absence.

— Bon ! dit-elle d'un air dégagé, il est peut-être au château.

M. de Lugano s'en retourna tout aussitôt.

Mon parti est pris à l'égard du jeune homme ; une assez forte somme pour qu'il fût à l'abri du besoin ; somme qui ne pouvait être exorbitante, attendu que Brutus était déjà riche en sobriété : il partait avec cette somme, il quittait la France, on n'en entendait plus parler. Hector épousait mademoiselle de Favières, miraculeusement retrouvée par les soins de M. de Lugano.

Alors se taisaient toutes les infâmes imputations dont était entachée la conduite du représentant B...

Cette alliance devait plaire à la nouvelle dynastie, et l'ex-sénateur ne voyait pas l'impossibilité de se rasseoir au Luxembourg avec le titre de pair et l'hérédité de ce titre pour son noble fils Hector, qui sans ce privilége menaçait de ne jamais être rien qu'un sot. Celui-ci avait appris de son père ce qu'il devait savoir de ces projets pour obéir, mais pas assez pour s'en faire un avantage contre lui.

Selon la pensée du comte de Lugano, Rosalie était une fille assez *intelligente* pour n'abuser d'un pareil secret que dans son intérêt, et ainsi qu'il le lui avait dit, leur intérêt se trouvait être le même. C'était une transaction qui sauvait l'honneur de l'un et de l'autre.

Mais le comte se défiait de la sottise d'Hector; et c'est pour cela qu'il ne lui avait rien dit; il se défiait encore plus de la probité de Brutus, et c'est pour cela qu'il voulait la corrompre.

Il retourna donc au château dans l'espoir de l'y trouver; mais il ne s'y trouva pas et un mot bien naturel et que l'habileté du vieux politique n'avait pas prévu vint déranger toute cette adroite combinaison et le força à modifier tous ses plans.

Comme il traversait le parc, Paméla s'approcha de lui d'un air effaré en lui disant :

— Mon oncle, est-ce vrai ce que vient de me dire Hector, que la mère de monsieur Brutus est l'ancienne marquise de Favières?

— Oui, mon enfant, j'ai découvert ce secret; et alors vous comprenez que la conduite d'Hector l'oblige peut-être à une plus solennelle réparation...

M. de Lugano profitait de cette circonstance pour préparer Paméla à se voir abandonner par son beau futur; mais ce n'était pas de cela que s'occupait la jeune fille, et elle interrompit son oncle en s'écriant joyeusement :

— Alors monsieur Brutus est marquis de Favières?

M. de Lugano ne répondit que par un signe de tête que Paméla prit pour une affirmation, et après avoir murmuré avec un sourire railleur ces mots : — Marquis de Favières! il s'éloigna en rêvant, tandis que Paméla se répétait :

— Il est marquis de Favières... Je serai...

Et elle se mit à l'attendre.

XIII.

La question de Paméla, et la conclusion qu'elle avait tirée de la réponse de son oncle, avaient fait une révolution totale dans les plans du comte de Lugano.

D'abord elles lui avaient montré un danger auquel il n'avait pas pensé dans le premier moment, emporté qu'il était par le désir d'arriver vite à l'accomplissement de ce beau projet que nous avons dit. Ce danger était cependant bien naturel.

En effet, il fallait plus qu'une reconnaissance théâtrale et un pardon arraché par l'obsession pour que tout cela marchât selon les désirs du comte. Il fallait des actes sérieux qui reconnussent la revendication d'état faite par madame de Favières, pour elle et pour sa fille; et l'on conçoit que dans une pareille affaire, où une sorte d'enquête devenait indispensable, les magistrats devaient nécessairement s'occuper de l'état de l'enfant né moins de dix mois après la mort du mari et que tout le monde connaissait pour être le fils de la femme qui allait réclamer le titre de marquise de Favières.

Dans cette hypothèse, l'alternative devenait cruelle.

Ou il fallait dire la vérité, c'est ce que M. de Lugano voulait empêcher à tout prix; car la marquise ne pouvait être excusée de la naissance de cet enfant qu'à condition de révéler toute la cruauté du représentant B...; ou il fallait ne dire que la moitié de cette vérité, et c'était imputer une faute à Mme de Favières pour absoudre le comte, et certes il n'y avait aucune espérance de la faire consentir à un pareil sacrifice. Mais tout était sauvé par un mensonge bien impudent.

Il suffisait de faire reconnaître Brutus comme le dernier représentant de la famille de Favières, et tout s'arrangeait à merveille; il n'y avait plus d'obscurité dans cette fatale aventure, plus de soupçons contre personne, plus d'explications à donner.

C'était si facile, si naturel, si simple, que M. de Lugano s'étonna de ne point y avoir pensé tout de suite.

Il ne savait peut-être pas que l'esprit prend de mauvaises habitudes comme le cœur, et que lorsqu'il s'accoutume à ne chercher le succès que par des voies détournées, il perd son aptitude à percevoir du premier coup les moyens les plus droits, ou pour mieux parler, les moyens les plus directs de parvenir.

Celui que la joie naïve de Paméla venait d'indiquer à M. de Lugano devait cependant rencontrer deux grands obstacles, c'était le refus de Mme de Favières et la répugnance de Brutus.

Ce dernier obstacle n'inquiétait pas M. de Lugano du moment que l'autre serait levé; car il était certain de déterminer Brutus à faire tout ce que sa mère exigerait de lui; mais la grande difficulté était de décider la marquise, et le comte était également assuré que Brutus ne saurait ni voudrait l'aider à atteindre ce but.

D'une autre part, Rosalie, qui avait été un auxiliaire très dévoué en ce qui la concernait personnellement, était bien capable de s'opposer à ce qui devait profiter à un autre. De cette façon le comte se trouvait seul en face de son projet, et malgré lui il hésitait à tenter une autre entreprise.

Pour la mener à bonne fin, il lui fallait voir la marquise, il lui fallait la voir, seule, et c'était déjà une chose bien difficile que de la faire consentir à une pareille entrevue. Ce ne fut qu'après de bien longues réflexions, c'est après avoir cherché tout autour de lui et s'être bien assuré que lui seul oserait faire en face une telle proposition à une femme comme Mme de Favières, qu'il se décida à aborder ce moyen extrême.

Cependant il voulut avant toutes choses débarrasser le terrain de tous les obstacles secondaires qui pourraient l'arrêter; il voulut être libre et maître de toutes ses forces au moment de livrer l'assaut, et pour cela il voulut d'abord voir Brutus.

Il suffisait de lui interdire d'abord toute démarche, toute intervention personnelle; car avec ses idées de justice et d'honneur, il était capable de tout gâter.

Le comte fit demander si Brutus n'avait point paru au château; il apprit qu'on n'en avait pas entendu parler; il envoya à la cabane, on ne l'y avait point revu; il s'y rendit lui-même, et étant monté dans sa chambre avec Rosalie, il acquit la conviction que Brutus était parti. Selon Rosalie, tout était gagné grâce à ce départ, car elle avait encore travaillé à ce qu'elle appelait la conversion de sa mère.

— Déjà, disait-elle, je vois bien qu'elle ne résiste plus que pour la forme; la pensée de revoir Brutus près d'elle semble seule l'arrêter encore, et puisqu'il a eu le bon sens de s'en aller sans qu'on l'en prie, elle n'aura plus rien à objecter.

M. de Lugano n'était pas un de ces cœurs pieux qui ont un profond respect pour les devoirs et les sentimens de famille; mais il s'étonna cependant de tant d'égoïsme et d'indifférence, et sans rien apprendre de ses projets à Rosalie, il crut cependant devoir lui dire d'un air très peiné, qu'il considérait ce départ comme un malheur.

— Pour vous sans doute, dit Rosalie, pour vous dont il n'a aucun intérêt à ménager la réputation.

Cette réponse édifia très peu M. de Lugano, qui lui répondit d'un ton plus sec :

— Pour vous peut-être encore plus que pour moi; car rien ne peut être fait sans que l'état de Brutus soit fixé.

Rosalie, alarmée de cette confidence, voulut en savoir davantage; mais M. de Lugano parla du Code civil, d'impossibilités légales que la présence seule de Brutus pouvait aplanir; il expliqua tout cela en termes si techniques, que Rosalie n'y comprit rien, si ce n'est que, si Mme de Favières ne voulait pas entendre raison au sujet de Brutus, Rosalie ne deviendrait jamais vicomtesse de Lugano.

Toutefois, malgré son ignorance des lois, le bon sens astucieux de Rosalie se refusait à cette conclusion : elle demanda nettement au comte pourquoi ce mariage deviendrait impossible.

Ces deux braves gens se connaissaient admirablement, bien qu'ils ne se fussent entretenus que deux ou trois fois l'un avec l'autre, et le comte n'hésita pas à répondre comme Rosalie le désirait, c'est-à-dire très nettement.

— Ce mariage, lui dit-il, deviendrait impossible, parce qu'il serait inutile.

— Inutile! répéta Rosalie; mais s'il ne se fait pas je puis parler et vous perdre.

— C'est vrai, répliqua le comte d'un ton dédaigneux; mais ce n'est pas seulement votre silence et celui de votre mère que je veux acheter par cette union, il faut qu'il m'assure aussi le silence de Brutus; car vous pensez bien que si mon honneur n'en dépendait pas, je n'eusse jamais consenti à une telle alliance.

— Et croyez-vous, s'écria Rosalie avec plus de mépris encore, que si mon honneur aussi n'y était pas engagé, j'eusse jamais consenti à me mésallier en entrant dans une famille comme la vôtre?

M. de Lugano fut si abasourdi de cette impertinente déclaration, qu'il demeura d'abord sans réponse; mais il lui revint au cœur un de ces petits mouvemens féroces d'autrefois, et il s'imagina qu'il n'avait pas eu tout-à-fait tort, en 93, de tuer si impitoyablement une race où de pareils sentimens semblaient innés.

Toutefois ce ne fut qu'une fugitive pensée, et il se contenta de répondre :

— Songez cependant à ce que je viens de vous dire; et faites tous vos efforts pour obtenir de votre mère un entretien où je lui ferai comprendre l'importance de ce qui nous reste à faire.

— Ne l'espérez pas, lui dit aigrement Rosalie; dans un premier moment de terreur, vous vous êtes peut-être plus avancé que vous ne voulez, et maintenant vous désirez revenir sur vos pas; vous comptez sans doute sur la faiblesse de ma mère pour l'égarer par des menaces ou des promesses; mais il ne sera pas dit qu'elle et moi nous aurons été vos victimes. Vous ne verrez point ma mère, ou vous ne la verrez qu'en ma présence.

Nous ne pouvons rapporter toutes les épithètes que M. de Lugano donna *in petto* à sa future bru; mais il remit à un autre temps à lui faire payer son insolence, et il lui répondit en la saluant d'un air de déférence dédaigneuse :

— Je ferai ce qui conviendra à Mlle de Favières, et j'espère qu'elle reconnaîtra que son intérêt me guide plus encore que le mien. Seulement, comme il me faudra entrer dans des explications qui peuvent être entendues par une femme, mais qui doivent blesser la modeste pudeur d'une

jeune fille, j'avais voulu éviter à Mlle de Favières l'embarras d'assister à de pareils débats ; je n'avais pas d'autre projet ; mais il en sera comme décideront sa sagesse et sa modestie.

Rosalie ne répondit point, attendu qu'elle ne se souciait pas de dire à haute voix ce que M. de Lugano savait aussi bien qu'elle. C'est qu'elle était fille à tout entendre, aussi bien qu'aucune femme au monde.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent, après que M. de Lugano eut annoncé qu'il reviendrait dans la soirée, et tout aussitôt il s'occupa de retrouver Brutus.

Il rentra au château et s'informa de nouveau si personne n'avait entendu parler du maître d'école ; mais on ignorait complètement ce qu'il était devenu. Le comte écrivit trois ou quatre billets où il disait à Brutus que sa mère désirait le revoir, et il en chargea autant de domestiques qu'il fit monter à cheval et qui partirent grand train dans toutes les directions par où l'on supposait que Brutus avait pu s'éloigner.

Tout cela ne put pas avoir lieu sans que Paméla s'en aperçût. Elle s'informa et apprit à son tour que Brutus avait disparu.

La manière dont elle accueillit cette nouvelle frappa M. de Lugano. En effet, elle commença d'abord à la nier en disant qu'elle avait la conviction et la certitude que Brutus ne pouvait s'éloigner ainsi.

Elle ne donnait pas les raisons de cette conviction ; mais elle la proclamait avec une telle vivacité que le comte dut les lui demander.

Alors l'air embarrassé de Paméla fit rêver M. de Lugano, le souvenir de la scène de la veille lui revint en mémoire, et il se demanda si, pendant qu'il s'occupait gravement à révéler à la France les événemens de sa vie passée, en les arrangeant selon les circonstances, tous ceux qui étaient près de lui n'avaient pas arrangé le présent sans le consulter.

Il n'admit pas tout de suite ce soupçon ; mais il voulut l'éclaircir.

Toute la journée se passa de la part du comte à ce petit manége. C'est que pour lui ceci était d'une bien haute importance.

L'amour de Brutus et de Paméla était un complément admirable à tous les projets du comte. Brutus, qui eût pu dédaigner le titre usurpé de marquis de Favières, devait tout faire pour devenir le mari de Paméla.

Sans doute M. de Lugano perdait pour son fils Hector l'immense fortune qu'il était habitué à considérer comme à lui ; mais il en avait déjà fait le sacrifice, et voilà que, par un hasard inouï, elle ne sortait pas à vrai dire de sa famille. Tout cela semblait s'arranger si merveilleusement bien, que le comte de Lugano n'osait y croire. Il avait eu trop souvent à lutter contre les circonstances et à les soumettre à sa volonté pour se fier à un concours si fortuné.

Dans le doute où il était, il interrogea Paméla avec une insistance qui fit peur à la jeune fille, attendu qu'il est de principe au pensionnat qu'aimer sans l'aveu de son tuteur est toujours un crime, et qu'elle était loin de prévoir que son amour pût si bien plaire à son oncle. Elle enferma donc son inquiétude, et déjà presque tous les domestiques étaient rentrés l'un après l'autre en disant qu'ils n'avaient aucune nouvelle de M. Brutus, et elle avait si bien dissimulé la douleur qu'elle en éprouvait que le comte s'en voulait de s'être laissé aller à une si folle espérance.

Le soir était venu, et l'anxiété de M. de Lugano augmentait d'heure en heure.

Il faut le dire, il y avait dans cette anxiété plus que la préoccupation égoïste du besoin qu'il avait de Brutus ; le comte éprouvait une inquiétude pleine d'émotion pour ce malheureux jeune homme.

Cependant la nuit était déjà close ; Paméla et son oncle étaient demeurés seuls à attendre dans le salon. Le comte se promenait avec une impatience qu'il ne pouvait plus maîtriser, tandis que Paméla pleurait silencieusement dans un coin, protégée par l'obscurité.

M. de Lugano s'arrêtait de temps en temps pour écouter, car tous ses émissaires n'étaient pas rentrés. Plusieurs fois, en reprenant sa marche agitée, il avait laissé échapper cette phrase qui montrait toute l'anxiété de son attente.

— Georges (c'était le nom de son valet-de-chambre), Georges aura été sans doute plus heureux ; il l'aura rencontré et il le ramène : c'est ce qui cause son retard.

Paméla ne répondait point ; mais elle prêtait aussi l'oreille au moindre bruit.

Enfin le galop d'un cheval se fit entendre, et M. de Lugano, emporté par son inquiétude, courut jusque dans la cour où Georges arrivait et lui cria :

— Eh bien ! l'as-tu retrouvé ?

— J'ai poussé jusqu'à Grenoble, dit Georges, et aucun des voyageurs que j'ai rencontrés n'a vu passer quelqu'un qui ressemble à M. Brutus.

Le comte parut accablé de la perte de cette dernière espérance, et il regagna tristement le salon, suivi de Paméla, dont enfin les pleurs cette fois éclatèrent bruyamment.

A ce moment, le comte, dominé par une funeste pensée, s'écria presque malgré lui :

— Est-ce que le malheureux se serait tué !

— Tué ! répéta Paméla avec un accent plein d'épouvante, tué ! Et pourquoi ? lorsqu'il venait de retrouver un nom, un titre ; lorsqu'il devait être heureux ! Mais il y a donc quelque chose que je ne sais pas ?

Le comte de Lugano, plus troublé qu'il n'eût voulu le laisser voir, hésitait à répondre, lorsque tout à coup Paméla poussa un cri dont l'expression était bien différente de l'effroi douloureux qu'elle venait de montrer, et après un moment de silence elle s'écria avec joie :

— Ah ! le voilà !

— Où donc ? dit M. de Lugano qui se retourna malgré lui pour regarder au dehors.

— Ecoutez ! ajouta Paméla ; entendez-vous ? c'est lui.

— Comment, lui ?

— Vous n'entendez donc pas cette flûte ? c'est lui.

— Ah ! fit le comte, qui se rappela alors les observations d'Hector sur le musicien nocturne qui lui déplaisait si fort ; ah ! c'était donc lui ?

— Oui, mon oncle, dit Paméla en baissant la tête ; car elle avait enfin laissé échapper son secret.

Le comte éprouva dans ce moment la plus vive satisfaction qu'il eût sentie depuis long-temps.

Tout lui venait à souhait. Il ne répondit pas à Paméla sur ce qu'il venait de découvrir dans son cœur ; mais il lui dit, avec cette expression qui met les gens de moitié dans la résolution qu'on prend :

— Je vais donner des ordres pour qu'on aille le chercher, et pour qu'on nous le ramène.

— Non, s'écria vivement Paméla, peut-être il se croirait poursuivi, et il fuirait.

— Mais on ne l'entend déjà plus, répartit M. de Lugano ; ah ! serait-il déjà parti !

Paméla eut un singulier moment d'hésitation ; puis tout à coup elle prit son oncle par la main et l'entraîna vivement dans le parc :

— Venez, venez, lui dit-elle.

Le comte de Lugano la suivit, s'imaginant qu'elle voulait aller elle-même à la recherche de Brutus, et il l'arrêta en lui disant :

— Mais nous ne sortirons pas du parc de ce côté, et d'ailleurs nous n'arriverons peut-être plus à temps.

— C'est inutile, répliqua vivement Paméla.

Puis elle se mit à écouter, et la flûte s'étant de nouveau fait entendre, elle fit un de ces gestes de femme qui disent si bien les intimes confiances de leur cœur. Ce geste signifiait littéralement : « J'étais bien sûre qu'il ne s'était pas éloigné. »

En effet, Brutus, après s'être éveillé, avait erré çà et là dans les bois ; la pensée de Paméla, un moment dominée par la grandeur du désespoir qu'il avait éprouvé, avait repris son empire. Il se sentait aimé et il ne voulut pas quitter sans un adieu le seul cœur qui lui eut été indulgent et bon. C'est alors qu'il joua une de ses mélodies de chaque soir.

Cependant M. de Lugano écoutait comme Paméla, mais sans rien comprendre à ce qui allait se passer : les sons de la flûte venaient de se taire, et il écoutait encore au loin, lorsqu'il tressaillit tout à coup aux éclats vifs et animés de la voix de Paméla. Elle répétait de toute la puissance de sa voix vibrante et sonore la phrase partie de la colline.

Le comte prêta l'oreille, comme s'il pouvait suivre ces sons dans leur vol rapide, et s'assurer s'ils arrivaient à leur but. Ils y étaient arrivés ; car aussitôt les sons de la flûte répondirent plus accentués, plus vifs, plus pressés.

— Venez, venez, dit Paméla, en entraînant encore son oncle, et en s'approchant du côté où la flûte se faisait entendre.

Là elle reprit son chant, mais plus doux, plus tendre, plus plaintif ; la réponse se fit attendre, mais lorsque le comte et Paméla l'entendirent, elle partait déjà de plus près.

Brutus avait franchi une grande partie de la distance qui le séparait d'eux. La phrase qu'il dit alors avait une agitation singulière ; les sons en étaient pressés, interrompus. Paméla pensa que c'était le bonheur, et le comte que c'était la rapidité de sa course qui le faisait manquer d'haleine.

Paméla avait si bien réussi qu'elle en devint honteuse, et ce fut M. de Lugano qui fut obligé de lui dire :

— Répondez donc ! Paméla.

Elle obéit, mais avec moins d'élan, moins de confiance. Dans un premier moment d'effroi, elle avait levé le voile derrière lequel elle cachait son amour ; mais la pudeur de l'ame revenait à mesure que l'effroi se retirait.

Enfin, Brutus, appelé ainsi par cette voix aimée, arriva tout près de la petite porte du parc où il avait l'habitude de passer tous les jours ; là il fit entendre encore quelques notes imperceptibles ; mais Paméla ne chanta plus, et dit seulement d'une voix presque éteinte :

— Oui, c'est moi.

Aussitôt elle s'enfuit avec tant de rapidité que lorsque Brutus ouvrit la porte il se trouva face à face avec son père seul.

Le malheureux eût été surpris en flagrant délit de trahison qu'il n'eût pas été plus tremblant, plus consterné.

Quant à M. de Lugano, ce n'était pas sans intérêt qu'il avait suivi ce dialogue où l'amour avait parlé un de ces langages qu'il crée et qui n'appartiennent qu'à lui.

C'était pour le comte le jour de tous les vieux souvenirs, et de même que l'arrogance de Rosalie avait remué en lui un reste de ses vieux levains de rage révolutionnaire, de même le spectacle de cet amour naïf lui avait rappelé qu'une fois en sa jeunesse il avait à peu près aimé ainsi. Il oublia un moment l'usage égoïste qu'il voulait faire de cet amour, il s'y intéressa pour lui-même, il en eut pitié.

Ce fut sous cette impression qu'il tendit la main à son fils, en lui disant d'une voix émue :

— Brutus, vous serez heureux.

— Jamais, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix résignée et en abandonnant sa main à l'étreinte du comte, mais sans la lui rendre.

Il y a des choses que le silence dit mieux que les paroles les plus éloquentes, et celui qui suivit la réponse de Brutus devait renfermer beaucoup de reproches; car le comte de Lugano crut devoir y répondre. En effet, il s'écria presque aussitôt :

— Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que le délire des révolutions; vous n'avez pas vécu dans ces momens de désordre universel où toutes les règles du bien sont renversées... et puis vous n'avez pas souffert de l'insolence de cette implacable aristocratie qui, lorsque vous lui opposiez le savoir, la vertu, l'intelligence, vous répondait avec mépris par la noblesse de son sang. Ce sang nous l'avons fait couler à flots, c'est vrai; mais nous avons montré qu'il était de la couleur du nôtre, ça été notre réplique.

Que voulez-vous? le triomphe de la raison humaine n'a pu être acheté qu'à ce prix... A ma place vous eussiez fait comme moi. Il fallait affranchir le peuple... et j'en étais alors.

Cette fois, tout le vieux jacobin s'était réveillé, il retrouvait pour se justifier les féroces déclamations qui jadis l'avaient fait agir.

Mais il eût pu s'épargner ces paroles; il répondait à une accusation que Brutus ne faisait pas. Ce n'était pas à l'échafaud du marquis de Favières qu'il pensait.

Le comte le comprit encore dans son silence, et il continua à plaider sa cause avec une violence qui l'emportait à dire de ces choses qui ne sortent guère du cœur, comme certains monstres de l'Océan ne paraissent à la surface que lorsque l'un et l'autre sont bouleversés dans leurs plus profonds abîmes.

— Oui, dit-il d'une voix sombre, ça été une affreuse vengeance; mais verser le sang ne suffit pas à toutes les insultes reçues. Quand on a été méprisé et humilié dans tous ses sentimens, on veut les venger tous.

Vous ne savez pas, vous, que l'homme le plus honorable de la bourgeoisie qui eût osé aimer une femme d'un grand nom, eût été rejeté comme un laquais! Eh bien! quand on a souffert une telle insulte et qu'on peut la rendre, on se laisse égarer, on profite de tout pour satisfaire l'ardente soif de se venger; on commet un crime, si vous voulez; mais, pour le juger avec la sincérité que vous y mettez, il faudrait savoir par quelles circonstances on y a été poussé.

Le comte parlait d'un ton si sombre qu'il fit pitié à son fils.

Brutus eut honte de voir son père réduit à une pareille défense, et, pour la lui épargner, il lui dit :

— Mais je vous accuse pas, monsieur.

A ce moment, le comte eut une de ces inspirations qui gagnent les causes les plus désespérées, et il répliqua à son fils :

— Votre voix ne m'accuse pas, voilà tout; mais en vous-même vous vous refusez à comprendre ce que je vous dis. Tous les hommes sont faits ainsi; ils ne tiennent compte ni des circonstances ni des misères que d'autres ont eu à subir. Parce que tout vous est facile, il vous semble qu'il a dû en être ainsi pour moi. Ainsi, vous qui, jusqu'à présent, n'avez ni nom, ni fortune, ni avenir, vous avez aimé ma nièce, Mlle de Van Owen; elle vous aime, je le sais, je l'approuve, et comme aucun préjugé ne vous sépare, vous l'épouserez, vous serez heureux, et vous serez sans pitié pour d'autres, parce que ce bonheur ne vous aura rien coûté.

Oh ! que M. de Lugano avait eu raison, et comme Brutus ne pensait déjà plus à ce passé détestable de son père, qui, un moment avant, lui pesait sur le cœur plus qu'un remords personnel!

Le transport de sa joie fut si vif, qu'il s'écria avec une émotion qui le fit sangloter :

— Mon père! mon père! Est ce vrai? Ah! pardonnez-moi, mon père, vous êtes bon, c'est moi qui avais tort!

Ceci était bien de notre misérable humanité : l'intérêt personnel avait dominé tous les autres sentimens; mais quelle différence cependant entre ce cri de joie parti inopinément de l'ame, et les froids calculs de Rosalie.

M. de Lugano ne s'y trompa point; il craignit un retour du jugement sévère de l'honneur, et il se hâta de lui dire:

— Rejoignez Paméla, elle ignore encore ce bonheur; seulement, soyez discret, elle croit que vous êtes le marquis de Favières.

— Le marquis de Favières! répéta Brutus.

— Vous comprenez qu'il est des choses qu'on ne peut expliquer à une jeune fille de seize ans. Du reste, vous savez bien que ce n'est pas ce titre qui l'a séduite; mais il y a dans tout ceci de grandes précautions à prendre. Allez la trouver, rassurez-la; car elle a été bien alarmée de votre départ.

Je me rends près de votre mère; nous ferons, croyez-moi, ce qui sera le plus convenable pour votre bonheur.

XIV.

M. de Lugano laissa Brutus sous l'impression de ses paroles, dites avec un accent de tendresse et de bonhomie.

Ainsi Brutus était averti qu'il s'appelait marquis de Favières, sans qu'il pût se révolter contre cette usurpation, et bientôt il fut malgré lui forcé d'accepter ce titre.

Dans l'ivresse de ses nouvelles espérances, il laissa à son père et à sa mère le soin d'arranger sa position comme ils l'entendraient. Il voulut revoir Paméla, il courut au salon; mais elle n'y était pas seule, Hector était près d'elle, et il lui disait en ricanant :

— Marquise de Favières! c'est un beau nom.

Brutus entra au moment où Hector prononçait ces paroles. Celui-ci se retourna en l'apercevant, et lui dit d'un ton presque cordial :

— Monsieur le marquis, nous parlions de vous.

Cette appellation répugna à Brutus; mais il lui répugna encore plus de répondre mal au bon accueil d'un homme qu'il savait être son frère, et il dit doucement : — Ce titre ne m'appartient pas encore, monsieur.

— Qui pourrait vous le contester? dit Hector, songez que j'ai un grand intérêt à ce qu'il appartienne au frère de ma Rosalie.

Brutus se tut, car il commença à comprendre que la vérité serait affreuse pour bien des cœurs s'il fallait la révéler; mais il n'eut pas le temps de s'arrêter long-temps à cette idée, car Hector ajouta d'un ton plein de lourde finesse :

— Et je ne suis peut-être pas le seul qui y prenne intérêt.

Les sots ne sont pas toujours maladroits.

Hector quitta le salon, et Brutus et Paméla demeurèrent seuls.

Brutus alors se mit à la regarder, tandis qu'elle avait les yeux baissés. Il avait oublié à ce moment tout ce qui l'épouvantait quelques heures avant. Il ne se rappelait que les paroles de son père et le sens que renfermait ce nom qu'Hector avait donné à Paméla : marquise de Favières. Il s'approcha de Paméla, et lui dit doucement :

— Est-ce vrai? Elle rougit, et répondit en baissant tout à fait la tête :

— Dame! puisque vous l'avez entendu. Mais c'est mon oncle qui peut-être... — Il consent à tout, c'est lui qui me l'a dit, lui qui m'a chargé de vous l'apprendre, s'écria Brutus.

Paméla ne répondit que par une brève exclamation; elle réfléchit long-temps, regarda Brutus toujours grossièrement vêtu, et conclut cette inspection par ce mot : C'est pourtant vrai que je vous aime!

Cela dit, que de choses ils devaient avoir à se dire, et comme Brutus promit tout ce qui lui fut demandé pour devenir beau, élégant; ils parlèrent deux heures en se disant toujours la même chose. Cela fut charmant jusqu'au moment où la curieuse confiance de Paméla voulut savoir pourquoi il s'était éloigné.

L'embarras de Brutus fut grand, il ne savait pas mentir. Cependant il essaya, et dit timidement :

— Je croyais que vous aimiez votre cousin Hector?

— Ce n'est pas vrai, lui dit Paméla, vous saviez bien le contraire.

— Mais, ajouta-t-il, savais-je si vous m'aimiez?

Elle le regarda d'un air de reproche, et lui dit :

— Est-ce que vous avez eu besoin de me le dire :

Il y avait dans cette phrase une bonne faute de français, mais il y avait un charmant aveu de la façon dont elle avait deviné l'amour de Brutus. Cependant malgré toutes ces petites astuces du cœur, Brutus aurait fini par laisser voir quelque chose du secret qui le rendait triste, lorsque M. de Lugano arriva et dit avec vivacité :

— Paméla, faites préparer à l'instant un appartement pour Mme de Favières et sa fille; Brutus, je vais donner des ordres pour qu'on vous loge pour cette nuit à côté de moi.

Paméla sortit joyeuse et empressée, et M. de Lugano dit à son fils :

— Cette nuit je vous apprendrai ce que nous avons décidé.

Tout était donc fini, et pardonné; car une heure après on avait transporté Mme de Favières dans son appartement, et Rosalie veillait près d'elle.

On devine aisément les raisons que M. de Lugano avait pu faire valoir pour triompher de l'horreur de sa victime. C'était sans doute son déshonneur qu'il lui avait montré, résultant de la naissance illégitime de Brutus. Voilà pourquoi elle avait consenti à légitimer cette naissance par un silence qui, du moins, n'était pas un mensonge.

Le marquis de Favières étant mort le 23 octobre 1793, le fils né en juillet 1794 lui appartient légalement. Ce n'était pas de lui laisser prendre le titre qui ferait un scandale, mais de le lui refuser s'il le demandait.

Et puis Rosalie avait tout-à-fait été gagnée. Il devait bien en coûter quelque chose à la fortune de Paméla, dont le mari constituerait une riche dot à sa sœur; mais Brutus et Paméla n'étaient pas gens à y regarder de si près.

On comprend, du reste, que ce qui avait pu décider la mère dut encore plus aisément convaincre le fils. C'était un sacrifice à l'honneur de sa mère, et il s'y résigna.

Et puis, il y avait une chose qui devait nécessairement venir en aide à l'entière exécution de ce projet, c'est que l'heure était arrivée où le cœur de Mme de Favières devait y voir clair comme en raison.

En effet, une semaine n'était pas passée qu'elle avait compris que l'honneur, la bonté, le dévoûment, étaient du côté de cet enfant qu'elle avait

baï, et que la femme qu'il lui donnait pour fille l'aimerait comme elle vous fait être aimée.

Pour que rien ne fît chanceler la résolution de Mme de Favières, le comte avait quitté son château pour se rendre à Grenoble et à Lyon, afin de faire faire les actes nécessaires. Il lui ménagea sa présence pour la laisser s'enfoncer dans son bonheur. Quand il revint, la marquise ne pouvait déjà plus se passer de Paméla, et elle était presque fière de son fils.

Cependant un mois après, le comte, le vicomte et la vicomtesse de Lugano quittèrent le château du Grand-Pin, où demeurèrent ensemble le marquis de Favières, sa femme et la vieille marquise, qui mourut environ un an après ces deux mariages.

A cette époque, M. et madame de Favières vinrent habiter Paris.

CONCLUSION.

Voilà vingt cinq ans que tous ces faits se sont passés.

Brutus et Paméla s'aiment toujours et ont de beaux enfans. Ils sont heureux.

La chasteté de notre langue m'empêche de dire ce qu'est maritalement le vicomte de Lugano; sa femme a eu aussi plusieurs enfans.

Quant au comte de Lugano, qui eut le bon esprit de ne point signer l'acte additionnel des Cent-Jours, il fut compris dans une fournée de pairs de la restauration; mais comme il mourut avant la révolution de 1830, il en résulte qu'Hector n'est qu'un sot comme l'avait prévu son père.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

SOUVENIRS DE MARSEILLE.

(1836.)

LE LAC DE CUGES ET LA FONTAINE DE ROUGIEZ. — IMPROVISATION, PAR M. MÉRY (1).

1.

J'étais à Marseille depuis huit jours et j'y attendais avec d'autant plus de patience le moment de mon départ, que j'avais l'hôtel d'Orient pour caravansérail et Méry pour cicérone.

Un matin, Méry entra plus tôt que d'habitude.

— Mon cher, me dit-il, félicitez-vous, nous avons un lac.

— Comment, lui demandai-je en me frottant les yeux, vous avez un lac?

— La Provence avait des montagnes, la Provence avait des fleurs, la Provence avait des ports de mer, des arcs de triomphe anciens et modernes, la Bouillabesse, les Clovis et l'Ayoli; mais que voulez-vous? elle n'avait pas de lac : Dieu a voulu que la Provence fût complète, il lui a envoyé un lac.

— Et comment cela?

— Il lui est tombé du ciel.

— Y a-t-il long-temps?

— Avec les dernières pluies; j'en ai appris la nouvelle ce matin.

— Mais, nouvelle officielle?

— Tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Et où est-il ce lac?

— A Cuges, vous le verrez en allant à Toulon, c'est votre route.

— Et les Cugeois sont-ils contens?

— Je crois bien qu'ils sont contens, pardieu! ils seraient bien difficiles.

— Alors Cuges désirait un lac?

— Cuges? Cuges aurait fait des bassesses pour avoir une citerne; Cuges était comme Rougiez; c'est de Cuges et de Rougiez que nous viennent tous les chiens enragés. Vous connaissez Rougiez?

— Non, ma foi!

— Ah! vous ne connaissez pas Rougiez? Rougiez, mon cher, c'est un village, qui, depuis la création, cherche de l'eau. Au déluge, il s'est désaltéré; depuis ce jour-là, bonsoir. En soixante ans il a changé trois fois de place; il cherche une source. Jamais Rougiez n'élit un maire sans lui faire jurer qu'il en trouvera une. J'en ai connu trois qui sont morts à la peine, et deux qui ont donné leur démission.

— Mais pourquoi Rougiez ne fait-il pas creuser un puits artésien?

— Rougiez est sur granit de première formation; Rougiez frappe le rocher pour avoir de l'eau, il en sort du feu. Ah! vous croyez que cela se fait ainsi. Je voudrais vous y voir, vous qui parlez. En 1810, oui, c'était en 1810, Rougiez prit l'énergique résolution de se donner une fontaine. Un nouveau maire venait d'être nommé, son serment était tout frais, il voulait absolument le tenir. Il rassembla les notables, les notables firent venir un architecte : — Monsieur l'architecte, dirent les notables, nous voulons une fontaine.

— Une fontaine, dit l'architecte, rien de plus facile.

— Vraiment? dit le maire.

— Vous allez voir cela dans une demi-heure.

L'architecte prit un compas, une règle, un crayon et du papier, puis il demanda de l'eau pour délayer de l'encre de la Chine dans un petit godet de porcelaine.

— De l'eau? dit le maire.

— Eh bien! oui, de l'eau.

— Nous n'en avons pas d'eau, répondit le maire; si nous avions de l'eau, nous ne vous demanderions pas une fontaine.

— C'est juste, dit l'architecte. Et il cracha dans son godet et délaya l'encre de la Chine avec un peu de salive.

Puis il se mit à tracer sur le papier une fontaine superbe, surmontée d'une urne percée de quatre trous à mascarons, avec quatre gerbes d'une eau magnifique.

— Ah! ah! dirent le maire et les notables en tirant la langue; ah! voilà bien ce qu'il nous faudrait.

— Vous l'aurez, dit l'architecte.

— Combien cela nous coûtera-t-il?

L'architecte prit son crayon, mit une foule de chiffres les uns sous les autres, puis il additionna.

— Cela vous coûtera vingt-cinq mille francs, dit l'architecte.

— Et nous aurons une fontaine comme celle-là?

— Plus belle.

— Avec quatre gerbes d'eau semblables?

— Plus grosses.

— Vous en répondez?

— Tiens, pardieu! Vous savez, mon cher, continua Méry, les architectes répondent toujours de tout.

— Eh bien! dirent les notables, commençons la besogne.

En attendant, on afficha le plan de l'architecte à la mairie; tout le village alla le voir et n'en revint que plus altéré.

On se mit à tailler les pierres du bassin, et dix ans après, c'est à dire le 1er mai 1820, Rougiez eut la satisfaction de voir ce travail terminé : il avait coûté 15,000 francs. La confection de l'urne hydraulique fut poussée plus vivement, cinq petites années suffirent pour la sculpter et la mettre en place. On était alors en 1825. On promit à l'architecte une gratification de mille écus s'il parvenait, la même année, à mettre la fontaine en transpiration. L'eau en vint à la bouche de l'architecte, et il commença à faire creuser, car il avait eu la même idée que vous, un puits artésien. A cinq pieds sous le sol, il trouva le granit. Comme un architecte ne peut pas avoir tort, il dit qu'un forçat évadé avait jeté son boulet dans le conduit, et qu'il allait aviser à un autre moyen.

En attendant, pour faire prendre patience aux notables, l'architecte planta autour du bassin une belle promenade de platanes, arbres friands d'humidité et qui la boivent avec délices par les racines. Les platanes se laissèrent planter; mais ils promirent bien de ne pas pousser une feuille tant qu'on ne leur donnerait pas d'eau; le maire, sa femme et ses trois filles allèrent tous les soirs, pour les encourager, se promener à l'ombre de leurs jeunes troncs!

Cependant Rougiez, après avoir fait ses quatre repas, était obligé d'aller boire à une source abondante qui coulait à trois lieues au midi; c'est dur quand on a payé vingt cinq mille francs pour avoir de l'eau.

L'architecte redemanda cinq autres mille francs; mais la bourse de la commune était à sec comme son bassin.

La révolution de juillet arriva, les habitans de Rougiez reprirent espoir : mais rien ne vint. Alors le maire, qui était un homme lettré, se rappela le procédé des Romains qui allaient chercher l'eau où elle était et qui l'amenaient où ils voulaient qu'elle fût; témoin le pont du Gard. Il s'agissait donc tout bonnement de trouver une source un peu moins éloignée que celle où Rougiez allait se désaltérer : on se mit en quête.

Au bout d'un an de recherches on trouva une source qui n'était qu'à une lieue et demie de Rougiez : c'était déjà moitié chemin d'épargné.

Alors on délibéra pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux aller chercher le village, sa fontaine et ses platanes, et les amener à la source, que de conduire la source au village. Malheureusement le maire avait une belle vue de ses fenêtres, et il craignait de la perdre; il tint en conséquence à ce que ce fût la source qui vînt le trouver.

On eut de nouveau recours à l'architecte avec lequel on était en froid. Il demanda vingt mille francs pour creuser un canal.

Rougiez n'avait pas le premier mille des vingt mille francs. Réduit à cette extrémité, Rougiez se souvint qu'il existait une Chambre. Le maire, qui avait fait un voyage à Paris, assura même que, chaque fois qu'un orateur montait à la tribune, on lui apportait un verre d'eau sucrée. Il pensa donc que des gens qui vivaient dans une telle abondance ne laisseraient pas leurs compatriotes mourir de la pépie. Les notables adressèrent une pétition à la chambre. Malheureusement la pétition tomba au milieu des émeutes du mois de juin; il fallut bien attendre que la tranquillité fût rétablie.

Cependant le mal avait un peu diminué. Comme nous l'avons dit, l'eau s'était rapprochée d'une lieue et demie : c'était bien quelque chose; aussi Rougiez aurait-il pris sa soif en patience, sans les épigrammes de Nans.

— Mais, interrompit Méry, usant du même artifice que l'Arioste, cela nous éloigne beaucoup de Cuges.

(1) Extrait d'*Une année à Florence*, par M. Alexandre Dumas. Deux volumes in-8°. Chez Dumont, Palais-Royal, 88.

— Mon cher, lui répondis-je, je voyage pour m'instruire, les excursions sont donc de mon domaine. Nous reviendrons à Cuges par Nans. Qu'est-ce que Nans?

— Nans, mon ami? c'est un village qui est fier de ses eaux et de ses arbres. A Nans, les fontaines coulent de source, et les platanes poussent tout seuls. Nans s'abreuve aux cascades de Giniès qui coulent sous des trembles, des sycomores et des chênes blancs et verts. Nans fraternise avec cette longue chaîne de montagnes qui porte, comme un aquéduc naturel, les eaux de St-Cassien aux vallées thessaliennes de Gémenos. Dieu a versé l'eau et l'ombre sur Nans, en secouant la poussière sur Rougiez. Respectons les secrets de la Providence.

Or, chaque fois qu'un charretier de Nans passait avec son mulet devant le bassin de Rougiez, il défaisait le licou et la bride de son animal, et le conduisait à la vasque de pierre, l'invitait à boire l'eau absente et attendue depuis 1810. Le mulet alongeait la tête, ouvrait la narine, humait la chaleur de la pierre, — et jetait à son maître un oblique regard, comme pour lui reprocher sa mystification. Or, ce regard, qui faisait rire à gorge déployée le Nansais, faisait grincer des dents aux Rougiessains. On résolut donc de trouver de l'argent à tout prix, dût-on vendre les vignes de Rougiez pour boire de l'eau; d'ailleurs les Rougiessains avaient remarqué que rien n'altérait comme le vin.

Le maire de Rougiez, qui a cent écus de rente, donna l'exemple du dévoûment; ses trois gendres l'imitèrent. Il avait marié ses trois filles dans l'intervalle; quant à sa pauvre femme, elle était morte sans avoir eu la consolation de voir couler la fontaine. Tous les administrés, entraînés par un élan national, contribuèrent au prorata de leurs moyens; on atteignit un chiffre assez élevé pour oser dire à l'architecte : Commencez le canal.

Enfin, mon cher, continua Méry, après vingt-six ans d'espérances conçues et détruites, les travaux ont été terminés la semaine dernière; l'architecte répondait des résultats. L'inauguration de la fontaine fut fixée au dimanche suivant, et le maire de Rougiez invita, par des affiches et des circulaires, les populations des communes voisines à assister à la grande fête de l'eau sur la place de Rougiez.

Le programme était court, ce qui l'aurait rendu meilleur, s'il eût été tenu.

Le voici :

« Article premier et unique. M. le maire ouvrira le bal sur la place de la fontaine, et aux premiers sons du tambourin la fontaine coulera. »

Vous comprenez, mon cher, ce qu'une pareille annonce attira de curieux. Il y eut d'énormes paris de faits, les uns parièrent que la fontaine coulerait, les autres parièrent que la fontaine ne coulerait pas.

On vint à la fête de tous les villages circonvoisins, de Trez, qui s'enorgueillit de ses redoutes romaines; du Plan-Daups, illustré par l'abbé Garnier; de Pépin, fier de ses mines de houille; de Tourvès, qui a vu les amours de Valbelle et de Mlle Clairon; de Besse, qui donna naissance au fameux Gaspard, le plus galant des voleurs (1); et enfin du vallon de Ligmore qui s'étend aux limites de l'antique Gargarias; vous-même, mon cher, si vous étiez venu deux jours plus tôt, vous auriez pu y aller.

Nans arriva enfin avec tous ses mulets sans licous et sans brides, déclarant qu'elle ne croirait à l'eau que quand ses mulets auraient bu.

C'était à cinq heures que devait s'ouvrir le bal. On avait attendu que la grande chaleur fût passée, de peur que les danseurs ne desséchassent la fontaine. Cinq heures sonnèrent.

Il y eut un moment de silence solennel.

Le maire alla inviter sa danseuse et vint se mettre en place avec elle, le visage tourné vers la fontaine. Les personnes indiquées pour compléter le quadrille suivirent son exemple. Aussitôt les mulets de Nans s'approchent du bassin. Les violons donnent le *la*. Les flageolets préludent en notes claires et sonores comme le chant de l'alouette.

Le signal est donné, la ritournelle commence. M. le maire est à la gauche de sa danseuse, le pied droit en avant; tous les yeux sont fixés sur le respectable magistrat qui, comprenant l'importance de sa position, redouble de dignité. L'architecte, la baguette en main, se tient prêt, comme Moïse, à frapper.

— En avant deux! crie l'orchestre, en avant deux pour la trénis.

Le maire et sa danseuse s'élancent vers la fontaine pour saluer l'eau naissante, toutes les bouches s'entr'ouvrent pour aspirer les premières gouttes attendues depuis 1810; les mulets hennissent d'espérance, l'architecte lève sa baguette : Nans est abattue, Rougiez triomphe.

Tout à coup les violons s'arrêtent, les flageolets font un canard, les baguettes des tambourins restent suspendues.

L'architecte a frappé la fontaine de sa verge; mais la fontaine n'a pas coulé. Le maire pâlit, jette sur l'architecte un regard foudroyant. L'architecte frappe la fontaine d'un second coup. L'eau ne paraît pas.

Nans rit, Trez s'indigne, Pépin bondit, Besse jure, Saint-Maximin s'irrite; tous les villages invités à la fête menacent Rougiez d'une sédition. Le maire tire son écharpe de sa poche, la roule autour de son abdomen, et déclare que force restera à la loi.

— Croyez ça et buvez de l'eau, répond Nans.

— Monsieur l'architecte! cria le maire, monsieur l'architecte! vous m'avez répondu de la fontaine; d'où vient que la fontaine ne coule pas?

L'architecte prit son crayon, tira des lignes, superposa des chiffres, et après un quart d'heure de calculs, déclara que les deux carrés construits sur les petites lignes de l'hypothénuse étant égaux au troisième, la fontaine était obligée de couler.

— Et pourtant, dit Nans en huant Rougiez, elle ne coule pas.

Saint Zacharie s'interposa et prêcha la modération. C'était bien facile à Saint Zacharie. Saint Zacharie donne naissance à cette belle rivière de l'Huveaume qui roule tant de poussière dans son lit.

En même temps, une vieille femme s'avança avec les centuries de Nostradamus, réclama le silence, et lut la centurie suivante :

Sous bois bénict de saincte pénitente,
Avec pépie et gehenne au gésier,
Rougiez bevra bonne eau en l'an quarante,
En grand soulas et liesse en février.

Cette prophétie est claire comme de l'eau de roche, dit le maire.

— Et elle sera accomplie, dit l'architecte, c'est moi qui me suis trompé.

— Ah! s'écria Rougiez triomphant, ce n'est point la faute de la fontaine.

— C'est la mienne, dit l'architecte; le canal devait être creusé en ligne convexe, il a été creusé en ligne concave. C'est une affaire de quatre ou cinq ans encore, et d'une dixaine de mille francs au plus, puis la fontaine coulera.

C'est juste ce que prédisait Nostradamus.

Rougiez, séance tenante et dans le premier mouvement d'enthousiasme, s'imposa une nouvelle contribution.

Puis tout les villages, violons en tête et mulets en queue, se rendirent aux fontaines de Saint-Geniès, où le bal recommença, et où les danseurs se livrèrent à une orgie hydraulique digne de l'âge d'or.

En attendant, Rougiez, tranquillisé par la prophétie de Nostradamus, compte sur l'an quarante. Maintenant vous comprenez, mon cher, combien Rougiez doit être furieux du bonheur qui arrive à Cuges.

— Peste! je crois bien! Mais est-ce bien vrai que Cuges ait un lac?

— Parbleu!

— Mais un vrai lac?

— Un vrai lac! pas si grand que le lac Ontario, ni que le lac Léman, pardieu! mais un lac comme le lac d'Enghien.

— Mais comment cela s'est-il fait?

— Voilà. Cuges est situé dans un entonnoir. Il est tombé beaucoup de neige cet hiver, et beaucoup d'eau cet été. La neige et l'eau réunies ont fait un lac. Ce lac, à ce qu'il paraît, s'est mis en communication avec des sources qui ont promis de l'alimenter. Des canards sauvages qui passaient l'ont pris au sérieux et se sont abattus dessus. Du moment où il y a eu des canards sur le lac, on a construit des bateaux pour leur donner la chasse. De sorte qu'on chasse déjà sur le lac de Cuges, mon cher. On n'y pêche pas encore, c'est vrai; mais la pêche est déjà louée pour l'année prochaine. Quand vous y passerez, faites-y attention; soir et matin, il y a une vapeur. C'est un vrai lac.

— Vous entendez, dis-je à Jadin qui entrait, il nous faut un dessin de Cuges et de son lac.

— On vous le fera, répondit Jadin: mais le déjeuner?

— C'est vrai, dis-je à Méry; et le déjeuner?

— C'est juste, reprit Méry, ce maudit lac de Cuges m'avait fait perdre la tête. Le déjeuner vous attend au château d'If.

— Et comment allons-nous au château d'If?

— Je ne vous l'ai pas dit?

— Mais non.

— Diable de lac de Cuges! c'est encore sa faute : c'est que c'est un lac, mon cher; parole d'honneur, un vrai lac. Eh bien! mais vous allez au château d'If dans un charmant bateau qu'un de vos amis vous prête; un bateau pontié avec lequel on irait aux Indes.

— Et où est le bateau?

— Il vous attend sur le port.

— Eh bien! allons.

— Non pas; allez.

— Comment, vous ne venez pas avec nous?

— Moi, aller en mer, dit Méry: je n'irais pas sur le lac de Cuges.

— Méry, l'hospitalité exige que vous nous accompagniez.

— Je sais bien que je suis dans mon tort; mais que voulez vous?

— Je veux un dédommagement.

— Lequel?

— Cent vers sur Marseille, pendant que nous irons au château d'If.

— Deux cents si vous voulez.

— C'est convenu.

— Arrêté.

— Songez y, nous serons de retour dans deux heures.

— Dans deux heures vos cent vers seront faits.

Cette conversation conclue, nous nous rendîmes sur le port. A chaque personne que Méry rencontrait :

— Vous savez, disait-il, que Cuges a un lac?

(1) Gaspard de Besse, voyant un de ses hommes qui voulait couper le doigt d'une femme parce qu'elle n'en pouvait pas tirer une bague précieuse, mit un genou en terre devant elle, et tira la bague avec ses dents.

— Parbleu! répondaient les passans, un lac superbe ; on ne peut pas en trouver le fond.

— Voyez-vous? répétait Méry.

Sur le quai d'Orléans nous trouvâmes un charmant bateau qui nous attendait.

— Voilà votre embarcation, nous dit Méry.

— Et j'aur i mes vers?

— Ils seront faits.

Nous descendîmes dans le bateau, les bateliers appuyèrent leurs rames contre le quai, et nous quittâmes le port.

— Bon voyage! nous cria Méry.

Et il s'en alla en disant :

— Ce diable de Cuges qui a un lac!...

II.

Le premier monument qu'on aperçoit à sa droite, quand on va du quai d'Orléans à la mer, c'est la Consigne.

La Consigne est un monument de fraîche et moderne tournure, avec de nombreuses fenêtres garnies de triples grilles, donnant sur le bassin du port.

Au-dessous de ces fenêtres sont force gens qui échangent des paroles avec les habitans de cette charmante maison.

On croirait être à Madrid, et on prendrait volontiers tous ces gens pour des amans qui se cachent d'un tuteur.

Point, ce sont des cousins, des frères et des sœurs qui ont peur de la peste.

La Consigne est le parloir de la quarantaine.

Un peu plus loin, en face du fort Saint-Nicolas, bâti par Louis XIV, est la tour Saint-Jean, bâtie par le roi René; c'est par la fenêtre carrée, située au second étage, qu'essaya de se sauver en 93 ce pauvre duc de Montpensier, qui a laissé de si charmans mémoires sur sa captivité avec le prince de Conti.

La troisième île des environs de Marseille, la plus célèbre des trois, est l'île d'If; cependant l'île d'If n'est qu'un écueil; mais sur cet écueil est une forteresse, et dans cette forteresse est le cachot de Mirabeau.

En sortant de la chambre de Mirabeau, l'invalide qui sert de cicerone au voyageur lui fait voir quelques vieilles planches qui pourrissent sous un hangar.

C'est le cercueil qui ramena le corps de Kléber en France.

A notre retour nous trouvâmes Méry qui nous attendait en fumant son cigare sur le quai d'Orléans.

— Et mes vers? lui criai-je du plus loin que je l'aperçus.

— Ils sont faits, vos vers, il y a une heure.

Je sautai sur le quai.

— Où sont-ils? demandai-je en prenant Méry au collet.

— Pardieu, les voilà, j'ai eu le temps de les recopier; êtes-vous content?

— C'est miraculeux! mon cher.

En effet, en moins d'une heure, Méry avait fait cent vingt-huit vers : l'un dans l'autre, c'était plus de deux vers par minute.

Je les cite non point parce qu'ils me sont adressés, mais à cause du tour de force.

Les voici.

Marseille.

A ALEXANDRE DUMAS.

Tantôt j'étais assis près de la rive aimée,
La mer aux pieds, couvert de l'humide fumée
Qui s'élève des rocs lorsque les flots mouvans
S'abandonnent lascifs aux caresses des vents.
L'air était froid : décembre étendait sur ma tête
Son crêpe nébuleux, drapeau de la tempête;
Les Alcyons au vol gagnaient l'abri du port;
Le Midi s'effaçait sous les teintes du Nord.
La Méditerranée, orageuse et grondante,
Comme un lac échappé du sombre enfer de Dante,
N'avait plus son parfum, plus son riant sommeil,
Plus ses paillettes d'or qu'elle emprunte au soleil.
Il le fallait ainsi : la mer intelligente
Qui roule de Marseille au golfe d'Agrigente,
Notre classique mer avait su revêtir
Le plaid d'Ecosse au lieu de la pourpre de Tyr.
C'est ainsi, voyageur, qu'elle te faisait fête,
A toi, l'enfant du Nord, dramatique poète,
Le jour où couronné d'un cortége d'amis,
La voile au vent, debout sur le canot promis,
Loin du port où la vague expire, où le vent gronde,
Loin de la citadelle où surgit la tour ronde,
Vers l'archipel voisin tu voguais si joyeux,
Et pour tout voir n'ayant pas assez de tes yeux.
Moi, l'amant de la mer, et que la mer tourmente,
Moi, qui redoute un peu mon orageuse amante,
Sur la brume des eaux je te suivais de l'œil;
Je conjurais de loin la tempête et l'écueil,
En répétant tout bas à ta chaloupe agile
Les vers qu'Horace chante au vaisseau de Virgile,
Et puis en te perdant sur les flots écumeux,
Mes souvenirs venaient, noirs et tristes comme eux!...

Combien de fois, depuis mes courses enfantines,
J'ai contemplé la mer et ses voiles latines;
L'île de Mirabeau, rocailleuse prison;
Les monts Bleus dont le cap s'effile à l'horizon,
Et les golfes secrets où le flot de Provence
Chante de volupté sous le pin qui s'avance.
Alors, à cet aspect, je ne songeais à rien :
C'était un tableau calme, un rêve aérien,
Un paysage d'or. La vague, douce et lente,
Endormait dans l'oubli ma pensée indolente.
Aujourd'hui, toi voguant au voisin archipel,
La brise obéissant à ton joyeux appel,
Je ne sais trop pourquoi de tristes rêveries
Fanent aux mêmes bords mes visions fleuries.
Je ne songe qu'aux jours où le deuil, en passant
A coloré ces flots d'une teinte de sang;
Où la peste, vingt fois de l'Orient venue,
A frappé cette ville agonisante et nue;
Où les temples sacrés du rivage voisin,
Meurtris du fer de Rome ou du fer sarrasin,
Se sont évanouis comme la vapeur grise
Que ma bouche aspirante abandonne à la brise.
Pèlerin, sur la mer en détournant les yeux,
Ici tu ne peux voir ce qu'ont vu mes aïeux;
Cette île de maisons, près de la tour placée,
Oh! non, non, ce n'est point la fille de Phocée;
Elle est bien morte, et l'algue a tissé son linceul.
Son cadavre est visible aux regards de Dieu seul.
Peut-être sous les flots elle dort tout entière,
Et ce golfe riant lui sert de cimetière.
Hélas! sur nos remparts trois mille ans ont pesé,
Le roc des Phocéens lui-même s'est usé;
Et chaque jour encor la vague déracine
Cette église qui fut le temple de Lucine,
Cette haute esplanade où tant de travaux lents
Avaient amoncelé les péristyles blancs;
Divine architecture, en naissant expirée,
Comme sa sœur qui dort dans les flots du Pirée,
Et qui du moins en Grèce, aux murs du Parthénon,
En s'éteignant, laissa les lettres de son nom!...

Il ne nous reste rien, à nous; rien ne surnage
De notre vie antique, et rien du moyen-âge.
Une tour, qu'épargnait notre peuple rongeur,
Aurait pu t'arrêter un instant, voyageur!
Moi je l'ai vue enfant : noble tour! elle seule
A chaque Marseillais rappelait son aïeule.
Un jour d'assaut, un jour d'héroïque vertu,
Nos mères, à son ombre, avaient bien combattu!
Elle avait des créneaux où la conque marine
Sifflait l'air belliqueux, lorsque la couleuvrine,
S'allongeant, envoyait, d'un homicide vol,
Le boulet de Marseille au dévot Espagnol.
Sur cette haute tour, la tour de Sainte-Paule,
Flottait notre drapeau! là le coq de la Gaule!
Et, sur l'écu d'argent si redouté des rois,
L'azur de notre ciel dessinant une croix!...
Elle s'est écroulée! O voyageur, approche,
Il te faut aujourd'hui visiter une roche;
C'est un fort monument qui résiste à la mer,
Se rit du feu grégeois et méprise le fer.
Nous n'avons ni palais, ni temples, ni portiques,
Les seuls monts d'alentour sont nos trésors antiques,
Et même, tant Marseille a subi de malheurs,
Ils n'ont plus ni leurs bois ni leurs vallons de fleurs.
Tourne ta proue, oh! viens, la ville grecque est morte;
Oui, mais Marseille vit; elle t'ouvre sa porte!
La splendide cité, reine de ces climats,
Cache l'eau dans son port sous l'ombre de ces mâts
Elle est riche, elle peut, à défaut de ruines,
Couvrir de monumens sa plaine et ses collines.
Son nom, que sur le globe elle fait retentir,
Est plus grand que les noms de Sidon et de Tyr.
Elle envoie aujourd'hui les enfans de son môle
Aux feux de la torride, aux glacières du pôle;
Partout, son pavillon, à l'heure où je t'écris,
L'univers commerçant le salue à grands cris.
Les trésors échangés de sa rive féconde
Illustrent les bazars de Delhy, de Golconde,
De Lahore, d'Alep, de Bagdad, d'Ispahan,
Que la terre couronne et que ceint l'Océan.
Notre voisine sœur, l'orientale Asie,
Couvre ce port heureux de tant de poésie,
Les longs quais de ce port, congrès de l'univers,
Sont broyés nuit et jour par tant d'hommes divers,
Qu'un voyageur mêlé dans la foule mouvante,
Marbre aux mille couleurs, mosaïque vivante,
Croit vivre en Orient, ou, dans les jours premiers,
Sous Didon de Carthage, au pays des palmiers.
Ainsi donc le commerce est chez nous poétique.
Poète, viens t'asseoir sous quelque frais portique;
Si je ne puis offrir à ton brûlant regard
Ni les temples nimois, ni l'aqueduc du Gard,
Ni la vieille Phocée à sa gloire ravie,
A défaut de la mort vient contempler la vie;
Le cœur se réjouit à cet éclat si beau.
L'opulente maison vaut mieux que le tombeau.

ALEXANDRE DUMAS.

DEUX VICES NOUVEAUX.

Ceux qui, dans ces derniers temps, n'ont pas visité l'Italie se feraient difficilement une idée du bonheur dont les Italiens semblent jouir sous le gouvernement absolu de l'Autriche. Bologne, Florence, Milan, Parme et d'autres duchés et principautés vivent au milieu d'un enchaînement perpétuel de fêtes et de bals. Là où l'étranger, plein de la lecture de journaux français, cherche des cachots, il trouve des palais de marbre garnis de fleurs, et dont chaque croisée forme un dais de satin pour une jolie femme qui y passe ses rêveuses journées; sur les nombreuses promenades où la peur lui avait fait craindre de coudoyer la police ou l'inquisition, en habit de ville, il est ébloui par la quantité et la richesse des équipages, par la variété des armoiries, vaste livre d'or dont chaque panneau de voiture est une feuille tombant sur une autre feuille au gré de la vitesse des chevaux hongrois : il est vrai que le peuple est scrofuleux. Enfin tout ce que la sensualité méridionale peut créer de propre à bercer les sens, le voyageur désabusé le rencontre sur ses pas. Et quel doux langage! que d'esprit dans les moindres paroles! que d'urbanité, même parmi les gouvernans! Telle est l'impression toute favorable que l'étranger éprouve d'abord. Peu à peu la réflexion arrive, et il s'aperçoit que ce langage exquis est vide, que cet esprit en apparence si facile, si libre et si gai, s'agite dans une cage dont les barreaux sont invisibles; que cette société si heureuse a le bonheur pour prison. Ce bonheur, on le devine, est tout matériel. M. de Metternich a calculé qu'il n'existait qu'un moyen d'étourdir les Italiens sur leur profond avilissement comme nation, c'était de les faire manger, rire, boire et danser toute l'année, et de leur permettre tous les vices, excepté le vice de s'occuper de leur position politique. Pour compléter son œuvre, il a fait ordonner par la police diplomatique à la police secondaire d'user de la plus large indulgence envers les jeunes gens coupables des fautes où entraîne le déréglement. Duels d'amour, vengeances nocturnes, disputes de jeu, bruits au théâtre, rapts, livres, chansons, images, propos obscènes, tout est permis, du moins grandement toléré dans les principaux états italiens. Cette politique dont on trouverait l'origine dans les mœurs de certains peuples de l'antiquité, que s'appliqua Venise au moyen-âge, mais en se la faisant pardonner par une superbe puissance conservatrice au dedans et une gloire immense au dehors, sur les eaux, partout où il y eut assez de place pour que son lion pût voler, a complétement réussi au gouvernement autrichien. Aucune pensée sérieuse n'arrive à l'intelligence distraite de la jeunesse italienne, réduite à l'indolence amoureuse du *Pastor fido*. Je sais que plus d'une révolte a éclaté au milieu d'un bal; qu'un Florentin simula long-temps l'imbécillité pour frapper droit au cœur un despote; mais outre que ces phénomènes sont rares, je crois qu'on arrive à la liberté par des voies lentes et pures et non par l'orgie et l'assassinat.

Le gouvernement français, plus attentif autour de lui qu'on ne pense, n'ignore pas les procédés de corruption employés par M. de Metternich; mais pour beaucoup de raisons il n'a pu en user en France. La première raison, parce qu'il n'a pas sous la main, comme M. de Metternich en Italie, une aristocratie opulente, héritière en ligne directe de châteaux, titres, apanages venus jusqu'à elle par une suite d'aïeux. Il serait parfaitement dérisoire de conseiller aux enfans de notre bourgeoisie d'illuminer leurs hôtels, de les couvrir de tapis et de fleurs, de les hérisser de domestiques en livrée, d'y appeler des courtisanes célèbres, d'épouvanter nos promenades par l'étalage de six chevaux emportés, d'enlever des filles aux couvens, et d'incendier une fois par an l'Opéra. Où prendraient-ils, grand Dieu! tant d'argent pour faire honneur à leurs vices? Il a donc fallu renoncer à l'emploi exact des mêmes moyens pour arriver à un but semblable d'asservissement; car le but, vous n'en doutez pas, est ardemment souhaité. On ne sait comment en finir, et l'on veut en finir avec ces générations inépuisables, se poussant comme les flots de la mer et passant avec rapidité de l'âge où l'on apprend à l'âge où l'on sait et de l'âge où l'on sait à l'âge où l'on est appelé à son tour à gouverner, à éclairer le pays, soit à titre de député, soit à titre de conseiller municipal, soit comme membre du jury, soit comme écrivain. Et pas de guerre pour tuer une génération sur trois. D'un côté on a peur de la guerre qui expose la royauté; de l'autre on a peur de la paix qui dispose à la guerre. Comment abattre cette fermentation de la jeunesse contre laquelle furent impuissantes toutes les tentatives pourtant si adroites de la restauration, elle que conseillaient les premiers conseillers du monde, les jésuites?

Jusqu'à l'heure d'une réfutation précise, éclatante et publique, nous affirmerons que le gouvernement travaille depuis dix ans à affaisser, à ramollir, à annuler l'intelligence de la population, afin d'avoir bon marché de sa résistance, par deux moyens, qui sont l'un le tabac à fumer, l'autre la musique, ces deux causes presque infaillibles de toute lâcheté physique et morale. L'opium aura son tour; mais il n'est pas encore venu, quoique le gouvernement anglais l'emploie avec grand succès sur plus d'un point de l'Angleterre même pour endormir la misère et le désespoir. A défaut de l'opium, la musique et le tabac ont paru servir les vues de nos législateurs. Pour mesurer l'effet du premier de ces deux moyens, avant d'expérimenter sur une échelle universelle, ils ont commencé par protéger tous les théâtres lyriques aux dépens des théâtres où se jouent la comédie et le drame. Quand ces derniers ne veulent pas mourir d'inanition, le gouvernement leur arrache tout vivans leurs acteurs et les engage à ses propres théâtres; s'ils persistent, il fait interdire leurs pièces par la censure et il faut bien alors que les pauvres théâtres dramatiques, dépouillés à la fois de leurs pièces et de leurs acteurs, deviennent des écuries ou des théâtres lyriques. — On les enterre avec musique.

De cet essai dont les conséquences ont été des plus heureuses, l'administration a passé à une application détaillée de son système. D'abord la musique saisit l'enfant, pour ainsi dire, au berceau; dans les salles d'asile, il ne dit pas l'alphabet, il le chante. Il passe ensuite aux écoles primaires ou chez les frères, et là il trouve encore le chant qui l'accompagne dans presque tous ses exercices d'étude. Ceci pour les pauvres. — Nos colléges, où vont les enfans des classes riches et moyennes, ont tous des professeurs de chant. Ces professeurs n'ont rien de commun avec ceux d'autrefois, maîtres Jacques intelligens, enseignant à la fois l'escrime, la danse et la musique; ce sont des hommes spéciaux, très savans dans leur art, et fort bien payés. Tandis que ceci a lieu pour les jeunes gens, les jeunes filles destinées à compléter la pensée du législateur, négligent l'étude si précieuse des langues, le travail à l'aiguille, base de cette vertu patiente, la première de toutes chez les femmes, pour s'adonner exclusivement à l'exercice du piano. Telle pension de Paris a dans ses classes jusqu'à vingt pianos, et il n'est pas d'école de banlieue qui n'en ait au moins un à la disposition des élèves. En sorte que si le garçon n'apporte pas dans sa famille, en sortant du collége, la science ou le goût de la musique, la sœur ne manquera pas d'y introduire le piano du pensionnat. Paris est, à cette heure, sous une coupole d'harmonie; chaque maison est une nef de ces vastes cathédrales appelées théâtres lyriques. Jusqu'aux ouvriers qu'on fait chanter à tue-tête, je ne sais trop dans quel but prétendu moral, car si c'est pour les empêcher de boire, on se trompe; il me semble que les ouvriers ne boivent jamais tant que lorsqu'ils chantent. Voilà les causes et la mise en œuvre bien établies, je vais dire les effets. La musique, et le gouvernement ne s'y est pas trompé, lorsqu'elle est poussée à ce degré de déraison, exalte désespérément la partie nerveuse, communique aux sens une fausse énergie, une énergie fiévreuse dans laquelle le raisonnement n'entre pour rien, et cela pour affaiblir le corps, dépayser la pensée, et troubler toute l'économie intellectuelle. De là, chez les femmes, une précocité de sentimens qui les fait passer de l'indolence à un amour vague, de l'amour à une secrète immoralité, et de l'immoralité à la dégradation des sens qui, chez beaucoup d'entre elles, devient de l'inconduite, si elles ont des passions, ou une vanité déplorable, si elles ont de l'orgueil. Le piano est l'opium des femmes. Dès qu'elles ont posé leurs doigts sur ces fatales touches d'ivoire, elles se croient inspirées, elles voient des chimères, elles se prophétisent des mariages d'or, des intrigues de fée, des succès au théâtre. Autour d'elles pleuvent les couronnes; à leurs pieds se pressent des milliers d'adorateurs; et que de peine souvent pour payer les dix francs par mois que coûte de loyer un piano! — Le piano dessèche la plus pure fleur de l'âme des femmes; il brûle la mousse tendre et rose dont leur cœur s'enveloppait autrefois. Des amans invisibles, des maris fantastiques, des directeurs de théâtre du plus pur fabuleux, leur enlèvent ce bouquet d'oranger qu'elles portaient autrefois avec leur charmante ignorance dans les bras du mari. Des mères imbéciles, comme la plupart des mères parisiennes, se prêtent à cette honnête prostitution de leurs filles; elles-mêmes les conduisent par la main en public, les font chanter dans les concerts, les habituent aux rafraîchissemens et aux éloges, et quand vous croyez introduire dans votre famille une bonne ménagère, vous n'avez partagé votre nom qu'avec une cantatrice d'opéra, moins le talent et les appointemens.

Oui, les mœurs ont reçu un sérieux échec de la propagation inintelligente, cynique, de la musique parmi nous; on s'apercevra des lésions dans quelques années et lorsqu'il ne sera plus temps d'y remédier. A toutes les époques on a chanté sans doute, mais je ne crois pas que la mandore du moyen-âge, le clavecin du dix-septième siècle, l'épinette criarde du dix-huitième et la guitare de l'empire aient troublé beaucoup de vertus. La guitare a eu ses victoires et conquêtes; mais en conscience peut-on comparer les désordres qu'ont causés ses sons faibles, frêtil ans et presque insensibles aux dévastations profondes que produit le piano? Le piano, ce don Juan des instrumens, ne laisse aucun coin du cœur sans l'émouvoir, sans le flatter et le caresser; il parle, il chante, il prie, il commande; c'est un orateur sonore, un oiseau, un peintre; à tous ces titres il n'a pas une idée, mais des séductions et des piéges à profusion. Tout piano est le premier amant d'une femme et la première maîtresse d'un jeune homme. Plus tard il prélude à tous les adultères.

N'allez pas dire que j'exagère, que jamais les mœurs d'une nation ne se métamorphosent, soit en bien soit en mal, pour si peu. L'eau-de-vie a conquis toute l'Amérique aux Anglais et elle ralliera bien d'autres nations primitives à leur pouvoir. Pierre-le-Grand n'a pu civiliser les Russes qu'en leur coupant quelques pouces de barbe sous le menton. Ce qui tombe dans les mœurs les traverse plus ou moins, c'est une tache ou un trou.

J'ai indiqué la part qui revenait aux femmes dans cet avilissement brillant de l'intelligence nationale; celle des hommes est plus large et plus sombre. On leur a jeté un poison qui assouvit leur activité, engourdit la fougue de leur tempérament, rouille les ressorts de leur esprit, détruit le jeu de leur volonté, voile leur jugement comme le ferait un nuage,

(...ve leur corps, ralentit l'action de leurs muscles et les rend aussi incapables de manifester leurs pensées avec enthousiasme, entraînement, ardeur, de les renouveler sans cesse, que de les mettre en action. Au dix-septième et au dix-huitième siècle les savans ne se sont guère occupés que de la question fort mal résolue par eux de savoir si le tabac nuisait ou non à la santé. Il faut être médecin pour douter des effets terribles de cette plante, surtout de l'aspiration de sa fumée.

Le tabac en combustion échauffe les bronches, embrase les poumons et tourmente les entrailles dont l'irritation se répercute au cerveau et y cause, si elle est faible, l'indolence, si elle est forte, le sommeil, et si elle est continue, la folie. La folie est sans doute l'accident rare; mais une ivresse voisine de l'hébétement est le résultat ordinaire de la manie dangereuse de fumer.

Or, les savans décidèrent que le tabac n'offrait aucun danger réel, soit qu'on le prît en poudre, soit qu'on le fumât. Remarquez qu'on prisait fort peu au dix-septième siècle et qu'on n'a fumé que vers la fin du dix-huitième et particulièrement à l'époque de la révolution, lorsque l'esprit humain, lancé hors de toute voie, était avide d'user de tout, d'essayer de tout, fût-ce du poison et de la mort. D'ailleurs on souffrait beaucoup alors, on souffrait de la faim, de la soif, des hommes et des choses, de la tête et du cœur, on voulait s'oublier, on cherchait à s'étourdir et il ne faut pas nier que le tabac, qui renferme beaucoup d'opium, ne soit un puissant moyen d'endormir passagèrement la douleur. Nos armées cédèrent à ce vice comme à un besoin, et elles nous le rapportèrent, de même que les Espagnols rapportèrent en Europe à leur retour d'Amérique un autre fléau non moins effrayant. Il est rare que les hommes fassent une grande découverte sans y laisser du leur. C'est le tribut de la curiosité incessamment punie depuis Adam : celui qui engendra l'homme engendra la mort.

Depuis la révolution française et ses guerres, l'habitude de fumer a fait des progrès dont les faiseurs de statistiques sont effrayés. D'année en année, la consommation du tabac a dépassé tous les calculs de probabilité. Nous en sommes arrivés à ce point, d'épuiser les récoltes les plus riches, avant même le retour des récoltes nouvelles. La régie ne sait plus à quelle colonie s'adresser pour suffire à cette alimentation dévorante. Toutes les îles sont fouillées en quelques mois; nous avons dans le courant de la présente année, fumé Cuba, plus connue des fumeurs par sa capitale, la Havane. Aussi, jamais l'impôt sur le tabac n'avait tant rendu : la régie regorge de millions et de millions. Si je vous en dénonçais le chiffre, vous n'y croiriez pas. La consommation seule de Paris fait reculer d'effroi la pensée. Cela ne doit pas étonner, lorsqu'on songe qu'il n'est pas rare de voir des jeunes gens fumer jusqu'à douze et vingt cigares par jour : à quatre sous le cigare, cela constitue pour quelques uns une dépense de plus de quatorze cents francs par an. Pas de fumeur qui ne prélève annuellement cinquante francs sur ses revenus, pour l'achat du tabac.

Je ne m'arrêterai pas à la dépense, quoiqu'elle soit de celles dont l'état seul profite; je ne m'occupe ici que des conséquences évidentes, désastreuses, de cet empoisonnement public.

Il n'est pas de fumeur qui ne donne une partie de sa santé à ce dérèglement nouveau. Tous ont les traits jaunis, fatigués, plombés; tous détruisent leurs dents à ce contact âcre et corrosif; tous perdent au moins deux heures par jour à fumer; tous enterrent sous les cendres de leurs cigares ou de leurs pipes, l'émail de leur imagination, le velouté de leur pensée; enfin, ce que chaque journée apporte à la vie de nouveau, de vierge, de délicat. Il n'y a aucune comparaison à faire, à facultés égales, entre l'homme qui fume et celui qui ne fume pas. Le fumeur n'a ni le sens aussi sûr, ni le goût aussi fin, aussi délicat, ni la raison aussi fraîche, ni l'action aussi vive. Il n'est peut-être pas un fumeur, je parle des fumeurs hors ligne, qui soit capable de concevoir et de mener à fin un grand projet, de telle nature qu'il soit. Je fais ici, bien entendu, une large part aux exceptions. Mais cette obligation acquittée, je nie qu'un grand fumeur puisse être un grand poète, un grand écrivain, un bon mathématicien, un excellent peintre, quoique la peinture, à vrai dire, soit presque un art mécanique, un musicien fameux, enfin rien de supérieur.

L'oisiveté et le sommeil ne manquent pas de s'associer étroitement à l'existence du fumeur pour en partager les profits. Ces profits sont une imbécillité tempérée, une fausse contemplation, facile à dégénérer en une mélancolie douloureuse, qui, avec l'âge, et l'âge vient vite pour les fumeurs, se change en une longue prostration morale et physique.

Que le gouvernement ait à mener un peuple composé d'êtres ainsi abâtardis, et il sera plus que maladroit, s'il ne le dirige pas à son gré. Voilà pourtant la population que l'état cherche à se faire, en inondant la France de tabac; en ne limitant pas prudemment le nombre des estaminets; en multipliant avec une cruauté tout-à-fait semblable à celle des Anglais envers les Chinois, les bureaux de tabac. Telle rue qui n'en comptait pas un seul il y a un an, en a six ou dix aujourd'hui.

Pourquoi la police n'entre-t-elle pas dans les ateliers pour interdire le tabac aux enfans?

On me citera les Belges; je les cite aussi. Nous voilà d'accord.

Vous comprenez maintenant pourquoi, en commençant ce petit travail d'une nuit, j'ai montré la conduite des ministres autrichiens à l'égard des populations de l'Italie. Prenez garde à ce que vous ne voyez pas. Les sergens de ville ne sont pas vos ennemis les plus dangereux : les sergens de vi le empoignent un homme sur dix mille, les mauvaises mœurs vous enveloppent tous et elles n'ont pas de signe distinctif. Un jour vous vous éveillerez, dans vingt ans, plus tôt peut-être, frivoles comme des Italiens, stupides comme des Chinois. On vous insultera et vous fumerez; on vous battra et vous fumerez; on vous vendra et vous fumerez. Vous savez la définition de la ligne à pêcher : qui sait si un jour la pipe n'emportera pas avec elle la moitié de cette spirituelle définition?

Des femmes courbées sur leurs pianos et des hommes endormis sur leurs pipes, voilà ce que veut l'état afin de gouverner en pleine eau : il veut une nation d'ombres. Toute cette musique, poison des ames; tout ce tabac, poison de l'intelligence, voilent de mauvais desseins; ne vous y trompez pas. Songez que si les Américains ont multiplié les sociétés de tempérance, c'est qu'ils se sont aperçus de l'obstination perfide de l'Angleterre à répandre chez eux le goût des liqueurs fortes. Le tabac escorterait avec avantage parmi nous l'eau-de-vie qui creuse dans la poitrine du peuple des maladies sans nombre, et y loge une débilité épouvantable. La misère et le vice ont déjà réduit le personnel de vos armées à une exiguité démontrée : prenez garde à votre intelligence, prenez garde, et tenez-vous pour avertis.

LÉON GOZLAN.

MÉDECINE DES GENS DU MONDE.

Physiologie du Malade.

CHAPITRE PREMIER.

OU IL VOUS EST DONNÉ DE VOS NOUVELLES.

Aphorismes. — I. Toutes les fois que des gens du monde ouvrent un livre qui passe pour avoir un rapport quelconque avec la médecine, c'est qu'ils ont une préoccupation maladive et qu'ils cherchent des conseils, une consultation, un traitement.

II. *Avis aux médecins.* L'intérêt de ceux qui écrivent en médecine doit donc leur faire choisir de préférence les descriptions larges, commodes, dans lesquelles le monde retrouve un peu de sa propre physionomie; les descriptions *passe partout* enfin, excellens cadres où tout maniaque vient passer sa tête, tirer sa langue et poser pour un type d'affection extraordinaire.

III. Car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais d'illusions.

IV. L'un est plus lourd que l'autre, mais il n'est pas plus indispensable à notre existence à moitié imaginaire.

Chers lecteurs, vous êtes donc indisposés; eh bien! tant mieux, vous avez là un bon état : que de soins il vous attire, comme on vous gâte! Il est bien doux d'inspirer des inquiétudes, n'est-ce pas? — Oh! qu'une vie incertaine rend les amitiés plus solides! — On vous aime plus en conscience, lorsqu'on peut craindre de n'avoir pas à vous aimer long-temps. Un jeune docteur a consigné dans sa thèse cette observation physiologique :

V. Pour les pâles, les affections bon teint.

Ordonnance.

Nous terminerons ce chapitre en priant nos malades de relire d'heure en heure les préceptes qui suivent.

VI. Prenez pour médecins ceux qui prendront l'engagement de ne pas vous guérir. La sincérité de votre situation réciproque sera du meilleur goût et du meilleur effet.

VII. L'âge, d'ailleurs, oui l'âge et l'expérience vous guériront assez tôt. Car votre maladie, c'est quelque vague et poétique tourment de jeunesse :

Un peu d'amour, un peu d'orgueil, un peu de générosité, un peu de fantaisie, un peu de rivalité, un peu de jalousie. Nous pourrions étendre la nomenclature de vos affections. — Oh! vous devez souffrir, beaucoup souffrir, heureux malades. — Mais vous verrez, chaque jour, les symptômes diminuer d'énergie; les accès deviendront intermittens... cesseront. Ce ne sera pas encore la santé; le cœur s'apaisera, mais la tête?... vous souffrirez alors : d'un peu d'ambition, d'un peu de concurrence, d'un peu de souvenir; puis la convalescence s'affermira d'une manière désolante; toutefois, vous vous plaindrez de grandes ardeurs du côté de l'estomac; vous éprouverez de l'appétit, une grande soif, — il s'ensuivra un peu de somnolence, et enfin, hélas enfin, vous ne serez bientôt plus sensible qu'aux choses suivantes : — de petites rentes, une pension viagère, un poele, une chaufferette, un chien, un chat.

CHAPITRE II.

ANATOMIE.

I. Les médecins, les philosophes, ont toujours fait de grandes difficultés de se rendre à l'évidence et d'accepter toutes les parties, tous les élémens dont l'homme se compose. Ce pauvre homme; ils ont toujours voulu le mutiler. A leur compte, l'homme a été tour à tour et exclusivement : eau, terre, feu, bile, pituite, et plus tard, esprit, corps, âme, matière.

II. Médecins et philosophes partaient d'ici ou de là, mais retranchaient tout le reste. — Le genre humain reconnaissant leur faisaient à chacun de la réputation, de la fortune, de la gloire même, et continuait, en vivant de son mieux, à célébrer leur inconséquence.

Nous, qui appartenons essentiellement à une époque progressive, et qui voulons rendre témoignage de la supériorité de l'an 1841, de l'an des physiologies enfin, sur l'ère de Platon et d'Aristote, nous laissons à l'homme trois organes importans, c'est-à-dire la faculté de devenir fou, d'avoir des anévrismes et des indigestions.

La tête. — Quel que soit le nom que l'on donne à notre système, il consacre trois ordres de phénomènes morbides procédant de trois appareils spéciaux; la tête, le cœur, l'estomac, parties essentielles dont l'homme ne peut jamais se passer qu'au moral... et encore très peu d'individus s'en trouvent ils bien?

La tête est un organe creux, dur, placé tout en haut du corps, afin de recevoir directement les tuiles, auvents, pots de fleurs qui pleuvent avec une grande régularité et la permission de la police dans les rues de Paris.

Un poète latin (Ovide) a appelé la tête *os sublime*; prononcez os sublime, et vous aurez sa traduction littérale. Les Français ont une manière fort simple de désigner cet organe: lorsqu'il présente à l'œil nu quelques anomalies, et ils disent: *coloquinte*. La substance qui remplit la tête n'est pas métallique, elle est molle, grise et blanche. Les anatomistes en ont fait deux parts: l'une qu'ils ont nommée *encéphale* et l'autre *cervelet*. Encéphale; je vous en souhaite, lecteur. Il préside à l'intelligence et vous en avez besoin pour nous comprendre. Quant au *cervelet*, il a d'importantes fonctions, tout placé qu'il est à la partie postérieure et inférieure de la tête. Platon, qui a fait le roman de la physiologie, vous aurait dit que cette portion du cerveau est celle où s'accomplit un mouvement de l'âme attentive à la reproduction de l'espèce. — Les phrénologistes vous diront, en langage plus simple, qu'il est le siége de l'amour physique.

Restons-en là; après avoir fait remarquer toutefois que la Providence a donné la texture la plus molle, la plus tendre, à l'organe qui préside à l'action la plus défendue.

Le cœur. — Non! non! non! vous ne le saurez pas. Gardez votre poétique ignorance: faites-vous du cœur une idée toute spirituelle et métaphysique. — Parlez en le moins possible, sentez-le à chaque instant de votre vie; que si l'on vous en demandait davantage à cet égard, imitez cet homme qui, au lieu de disputer sur le mouvement, se mit à marcher; — ne répondez pas, ayez un nouvel amour.

Le cœur... mais il nous manque lorsque nous voulons donner sa définition médicale: le cœur,— eh bien c'est un muscle, et un muscle creux, une espèce de poche; — la poche aux sentimens? — Laissez-nous donc parler anatomie.

Sous le sein gauche, il est un je ne sais quoi de tumultueux qui règle pourtant tout le reste de la machine humaine. C'est en mettant la main là, que nous pouvons dire, comme d'une horloge, *si nous avançons, si nous retardons*, si nous allons bien ou mal.

La situation délicate de cet organe ne permet pas toujours de le consulter directement, chez les femmes; — le pouls alors répond pour lui; mais nous ne sommes pas partisans des ministres, des intermédiaires. — Les yeux, plus près du cœur, rendent quelquefois sa pensée assez fidèlement.

Le cœur a plusieurs compartimens: deux ventricules et deux oreillettes. Les deux oreillettes contiennent: celle de droite, les coquetteries, celle de gauche, les caprices; les deux ventricules renferment, celui de droite les perfidies, celui de gauche les passions.

Mille petites choses, des riens infinis entretiennent la vie du cœur; — il vit de peu, il meurt de rien.

Un souvenir, une pensée, une promesse lui suffisent; au besoin il se contentera d'une apparence et d'un mensonge.

La pointe d'une vérité effleurant sa surface y laissera une plaie incurable; une larme versée le guérit, le sauve, — un geste brutal... il en mourra.

Une femme qui passe, un enfant qui sourit, un oiseau qui chante, un rayon de soleil, l'ombre d'un arbre, le parfum d'une fleur, un mot, une étoile; voilà les élémens dont il compose parfois un bonheur divin, — et puis d'un rêve il fera un supplice.

Le cœur a ses hypocrites ainsi que l'imagination ses charlatans. Il faut se défier également des hommes qui sont poètes jusque dans les détails les plus humains de l'existence et de ceux qui *portent incessamment leur cœur en écharpe*.

I. On ne touche pas impunément aux combinaisons du cœur. La tête les parodie, l'imagination elle même est impuissante à les reproduire lorsque le hasard ou la négligence les a dérangées.

II. Nous avons lu quelque part: Les maladies du cœur vont d'ordinaire jusqu'à l'esprit, et il est rare que les grandes passions ne fassent pas faire de grandes fautes.

L'estomac.—A ce mot nous devons craindre de rappeler la Physiologie du goût, cette aïeule immortelle de nos physiologies périssables. — Mais Brillat Savarin n'a heureusement considéré l'estomac que « *comme un moulin garni de ses bluttoirs*, dont l'effet est d'*extraire des alimens ce qui peut servir à réparer nos corps, et de rejeter le marc dépouillé de ses parties animalisables.* » — C'est l'estomac défini chez l'homme qui mange, et nous n'avons à nous occuper que de l'homme à la diète. — Au restaurant, l'estomac peut être appelé un *entonnoir*; — au lit du malade, c'est différent, — l'estomac représente une membrane, l'indigestion est sa spécialité.

L'esprit vient du cerveau; certaines pensées viennent du cœur; — de l'estomac il ne vient que des bouffées. La gaîté d'un homme repu est grasse; elle fait tache et sent les épices.

La faim et la soif, voilà toute l'intelligence de l'estomac, et la grande influence que l'on se plaît à accorder à cet organe sur tout le reste de l'économie animale est une pure avance qu'on lui fait. Si l'on voulait remplir toutes les conditions prescrites à l'homme qui veut emprunter à son estomac les perfections que son esprit lui refuse, il faudrait *vivre pour manger*.

Voyez pourtant à quelle époque l'homme a le plus de bonne humeur, de vivacité, de fécondité, d'entrain; — à quelle époque il est plus susceptible d'actions fortes et généreuses, c'est *lorsqu'il mange à peine pour vivre*, — lorsqu'un déjeuner de quinze centimes lui permet de savourer, six heures plus tard, un dîner de vingt-cinq sous.

A l'âge dont nous parlons, qui de nous s'occupe de rendre facile l'*assimilation des alimens*? qui de nous s'abstient, en vue d'une bonne digestion, d'une émotion après dîner? — Est-ce qu'un peu de chyme vaut un plaisir?

Nous donnons à notre estomac la nourriture que la toilette d'Eugénie, les cachets de la contre danse et le prix exagéré d'un costume *chicandard* nous permettent de lui donner. — Tout le reste est son affaire. — Il digérera quand il pourra. — S'il n'y arrive pas tout de suite, qu'il s'y reprenne à plusieurs fois. — Qu'il fasse comme font les ruminans?

Anatomiquement, l'estomac est une casserole dans laquelle la plupart des individus font leur cuisine à l'alcool; — ce qui détruit l'économie de l'ustensile.

I. Personne ne fait meilleur marché de son estomac que le commis et la grisette; ils se sacrifient, l'un à une paire de gants, l'autre à un mélodrame.

II. C'est à l'âge où l'on pourrait impunément manger de tout, que l'on ne mange de rien.

III. Nous pourrions compter les phases de la vie par les mets qui nous font mal ou dont nous ne mangeons plus.

CHAPITRE III.

DES SYMPATHIES.

Les médecins se sont toujours préoccupés des sympathies; mais les sympathies, peu reconnaissantes, n'ont pas encore révélé à la médecine le mystère de leur existence et de leurs effets infinis.

I. La sympathie est essentiellement arbitraire; — on l'éprouve, mais on ne la définit pas.

Un célèbre physiologiste a appelé les sympathies *des aberrations de la sensibilité*; — il y a en effet aberration, selon nous, lorsque la sympathie provient: — d'une cravate bien mise; — d'un gant jaune appliqué indépendamment de la forme et de la grandeur de la main; — d'une botte vernie renfermant un pied plat; — d'une taille de grenadier et d'un cœur imperceptible; — d'une barbe ondoyante et d'un esprit absent.

L'anatomie reconnaît des *nerfs vagues* qui flânent en quelque sorte par toute l'économie animale, et s'en vont informer tel organe des affections de tel autre organe bien éloigné. Voilà les agens perfides de nos sympathies; ils rôdent sur tout autour du cœur et le surprennent à chaque instant.

Il faut distinguer les sympathies aiguës des sympathies chroniques. Les premières dégénèrent en caprices et se traitent par le procédé homéopathique « *similia similibus curantur*, » un caprice chasse l'autre. La sympathie chronique devient aussi grave que la passion elle-même, aussi sacrée: c'est ce qui vaut à certains amis émérites la faveur de ne survivre que peu de jours l'un à l'autre.

I. La régularité volontaire est le signe de la sympathie, — l'habitude en est le masque.

Les troubles de la circulation jettent tant d'individus dans le marasme, quand ils persistent... Lisez le portrait du pauvre, par un savant physiologiste appelé La Bruyère.

La circulation se rétablit par un mariage, par un héritage, par une simple idée. La circulation du sang a été découverte en 1628; — la circulation de l'argent ne l'a été que beaucoup plus tard: *la banque* date de 1803; il nous reste à découvrir les artères et les veines de ce grand corps sans ame et sans entrailles.

CHAPITRE IV.

CE QUE C'EST QUE DE NOUS EN DÉFINITIVE.

Lecteurs (supposition), vous êtes-vous jamais suspendus en l'air par la main et en vous tenant par les cheveux?

L'homme qui définit l'homme fait pourtant ce tour de force. — Assez causé, comme dit M. Cousin, sur ce grand chapitre.

Pour le médecin, l'homme est un assemblage de fonctions dont le résultat est la vie.

Pour les philosophes, c'est mille choses qui sont moins que rien.

Pour certaines religions, l'homme est un malheureux.

Pour certains matérialistes, la vie est une courte épilepsie.

Pour plusieurs, l'homme est éternel, il ne meurt pas; philosophie aimable et peu consolante : ce n'est pas long, mais ça dure toujours. — Oh ! qu'il faut être heureux... ou insensible pour vouloir l'éternité.

CHAPITRE V.

DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DES PRONOSTICS.

Un jour, une heure, un instant arrive, et à partir de ce jour, de cette heure, de cet instant, on dit d'un homme : Il est mort.—Quelques années auparavant, on avait dit de la mère de cet homme : Mme *** vient d'accoucher d'un garçon (1). Voilà les deux extrémités de la vie résumées en quelques mots : la naissance et la mort; le milieu de ces deux choses-là s'appelle la vie.

Les deux extrémités sont fatales, en ce sens que l'individu ne peut pas empêcher la première, et qu'il ne peut qu'avancer la seconde. — Vous savez ce que les circonstances vous laissent de liberté pendant la vie; mais vous continuerez du reste à vous moquer des fatalistes.

Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout. Peut-être; mais convenez-en, le tempérament expliquerait toute la conduite, si la conduite n'avait pas une si grande influence sur le tempérament. — Il nous semble que la proposition suivante est vraie : *La nature propose, la société dispose, les circonstances font le reste.*

La mort est aussi naturelle que la vie; nous le voulons bien.—Tous les mauvais sentimens, toutes les mauvaises actions, le jour et la nuit, le printemps et l'hiver, tout est également naturel dans la nature. Et puis après? que voulez-vous en conclure ?— Qu'il faut en prendre son parti... Eh ! mon Dieu !—Les gens d'un peu de cœur et de sensibilité ne s'épouvantent que de la mort des autres—pour eux-mêmes... mais ils ne sentent qu'un regret : c'est qu'il ne soit pas permis de donner sa santé, sa vie... deux ans à celui-ci, dix ans à celui-là.

A la vérité, le premier fils serait mort pour son père, et le genre humain n'aurait jamais existé.

Un chef-d'œuvre, un commencement de réputation, un bel avenir trop évident, forment autant de signes mortels. On s'appelle Raphaël, et l'on meurt. On s'appelle Mozart, et l'on meurt. On s'appelle Léopold Robert, et l'on meurt. On s'appelle Bellini, et l'on meurt. On s'appelle Armand Carrel, et l'on meurt. On s'appelle Garnier-Pagès, et l'on meurt. On s'appelle ..... et l'on meurt. Qui est-ce qui viendra remplir cette place vacante ?

Le riche élève des monumens funéraires, le peuple aime à couvrir ses morts d'arbustes et de fleurs. Le riche est positif; le peuple est poète quand il s'y met : les fleurs qui renaissent lui font rêver qu'on ne meurt pas tout à fait.

CHAPITRE VI.

DU MÉDECIN.

Grâce aux examens que toutes les facultés de France et de Navarre lui font subir, le médecin est un homme dont l'ignorance ne peut, dans aucun cas, égaler celle des individus qui le jugent.

Voyons, que reprochons-nous aux médecins? — De ne pas nous guérir lorsque nous avons travaillé à devenir incurables? — Si l'on nous guérissait à coup sûr, nous passerions notre vie à tomber malades. Consultez les gens qui se font une habitude de l'absolution, ils pèchent avec une intrépidité inébranlable!

Le médecin qui connaîtrait du cœur, de l'esprit, des habitudes et du tempérament d'une femme autant qu'en sait un amant, la sauverait dans tous les cas.

La médecine populaire aura fait un pas immense, le jour où un médecin honnête homme et digne de la confiance publique aura le droit d'écrire, au crayon, auprès du lit d'un malheureux : « Bon pour cent sous à dépenser chez le boulanger, chez le boucher; bon pour le terme du loyer échu; bon pour une mois de nourrice, » et que la société fera honneur à la signature du médecin.

CHAPITRE VII.

LES CHARLATANS ET LES MALADES IMAGINAIRES.

Logiquement, le charlatan répond au malade imaginaire ; mais la logique ne se mêle pas des choses de ce monde. — Comme il n'y a guère de malades imaginaires que parmi les gens riches, il s'ensuit que les grands médecins n'ont à traiter que les maladies absentes; tandis que toutes les infirmités réelles reviennent par droit naturel et de bon marché aux charlatans, aux médecins de remèdes secrets, de pommades, d'annonces payées et de guérisons gratuites.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que les malades des hôpitaux ne comptent pas ici.

Molière ouvre la première scène de son *Malade imaginaire* par Organ, assis devant une table, *comptant avec des jetons les parties de son apothicaire.* — C'est en effet un des traits du faux malade, de ne pas faire attendre son médecin ; il considère comme autant de sacrifices propitiatoires à la *santé* chacune des pièces d'argent qu'il donne à son docteur.

Le vrai malade, au contraire, regarde aux visites, à la dépense ; — la santé, ce bien qu'il proclame le plus précieux de tous, il craint toujours de le payer trop cher. — Il voudrait que le médecin ne vînt qu'une fois par jour et restât toute la journée. — Souffrant, il est avare ; guéri, il est ingrat. — Il ne croit plus qu'à la nature ; et lorsqu'il s'agit d'acquitter la note, il se prend à remercier la Providence de sa guérison... parce que la Providence n'a pas besoin d'argent.

Les charlatans d'autrefois avaient de l'esprit : nous lisons, dans un vieux recueil de remèdes expérimentés en médecine et chirurgie, une recette contre la morsure des chiens enragés, et qui est annoncée en ces termes :

« Poudre médicinale de la comtesse de Kent, laquelle a des vertus surprenantes. »

Dites donc le contraire, si vous êtes honnête et galant?

Voici les ingrédiens de la poudre : « Prenez les extrémités noires des serres de cancres, pendant que le soleil est au signe du Cancer, quatre onces ; yeux de cancres, sel de perle, sel de corail. Mêlez. »

Ce spécifique était censé corroborer toute la nature.

Les charlatans d'aujourd'hui ne font aucuns frais d'imagination ; — en général, ils ne sont pas drôles ; nous avons beaucoup perdu depuis que les *annonces* ont remplacé les parades, et que la publicité a destitué ce pauvre Paillasse.

CHAPITRE VIII.

COMMENT ON NE PAIE PAS SON MÉDECIN.

Vous l'aimiez cette femme; vous étiez heureux auprès d'elle, — ses caresses vous révélaient chaque fois un nouveau charme de la vie, ou du moins un nouveau prétexte de cette existence parfois si incompréhensible dans son but et si monotone ! — Vous l'aimiez, et elle vous a préservé des maux infinis que cause l'ennui, le désœuvrement, le dégoût de soi-même et des autres.

Et maintenant la robe que vous lui aviez promise, où est-elle ?

La toilette d'été qu'elle attendait?... Voici l'automne.

Sa pelisse, son manteau, son burnous?... L'hiver n'est jamais bien loin.

Cette petite dette qui l'a fait fâcher avec sa meilleure amie, vous deviez l'acquitter pour elle? — Quand donc?

Cette montre qu'elle a égarée un jour en se promenant du côté du Mont-de-Piété? — Vous ne l'avez pas retrouvée encore? — Vous ne voulez donc pas entendre parler de *reconnaissance*?

Ce propriétaire, si méchant, qui ne met aucun ménagement dans *ses termes*? — Vous deviez en finir avec lui, monsieur Auguste, et vous n'en finissez pas.

Cette partie de campagne, ce dîner sur l'eau? Vous les remettez toujours au beau temps et vous vous arrangez avec l'almanach et le baromètre.

Ces brodequins, que l'amant de cœur doit donner, selon le code de Notre-Dame-de-Lorette, on *se lasse* de les attendre.

Ah! monsieur, si vous ne payez pas votre médecin, prenez-y bien garde, on ne vous guérira plus.

Bien au contraire; et l'on vous rendra *paralysé*.

CHAPITRE IX.

DES ÉPIDÉMIES.

Les épidémies sévissent principalement sur les femmes ; — la plus commune des épidémies s'appelle *la Mode*. Elles s'annoncent par quelques phénomènes excentriques dont on commence par rire et dont on finit par raffoler. Exemples, les manches à gigot et les bibis. —Les épidémies ont surtout lieu au printemps, en été, en automne et en hiver. Les plus coûteuses règnent pendant cette dernière saison. On les nomme diamans et toilettes de soirée, de concert, de bal. En général, les crises se manifestent vers le soir. Une femme atteinte de l'épidémie est incurable : elle a besoin de l'objet même de son affection pour vivre. — Tant quelle en reste privée, elle souffre, elle n'aime personne, elle n'aime rien... — Donnez-lui moins, donnez-lui plus, c'est toujours trop peu ! elle ne guérira pas. Les épidémies produisent la langueur, l'amaigrissement, et finissaient par amener la mort; mais une épidémie vient toujours à propos effacer jusqu'aux symptômes de l'épidémie précédente.

I. La fin d'une mode marque toujours la convalescence d'une multitude d'amours-propres.

II. L'histoire des modes se confond avec celle des grandes épidémies qui ont ravagé les meilleurs ménages, et coûté d'innombrables victimes au genre humain.

III. Les épidémies ne gagnent les provinces qu'après avoir épuisé toute leur fureur dans la capitale. Elles sont moins à craindre *extra muros*.

IV. Elles passent quelquefois d'un peuple à un autre, et alors elles s'aggravent de toute l'importance que certaines gens mettent à n'être pas de leur pays.

CHAPITRE X.

DIAGNOSTIC.

Le diagnostic est la connaissance des caractères qui servent à différencier les maladies.

Toutes les fois qu'il y a simplement caprice, ennui cédant à la première

(1) Les reines n'accouchent ni d'une fille ni d'un garçon, mais d'un prince ou d'une princesse ; ce sont des sexes particuliers aux grandes familles

distraction, plainte ampoulée, mélancolie littéraire et désespoir artistique, diagnostiquez hardiment : maladie de la tête. — L'affection s'arrête à la gorge et n'empêche même pas de chanter.

Toutes les fois qu'il y a désenchantement de toutes choses, préoccupation exclusive, larmes, monomanie, délire, asphyxie : Diagnostiquez : maladie du cœur.

Toutes les fois qu'il y a bâillemens, luxe abdominal, tiraillement d'entrailles, goût prononcé pour l'absynthe et les amers avant le dîner; prenez garde à une affection de l'estomac.

On a beaucoup agité, dans le temps, la question de savoir s'il n'y avait qu'une seule maladie; bonne et vaste question métaphysique dont la solution devait être la découverte d'un remède universel. C'était, selon nous, bien méconnaître la générosité de la nature qui a rendu chacun de nos organes susceptibles de beaucoup plus de maux qu'il ne peut nous rendre de services. Remarquez d'ailleurs qu'une recette universelle serait un véritable fléau. Comment! il n'y aurait plus de remèdes *comme il faut*; de pâtes distinguées, de pilules aristocratiques ! — Plutôt la mort. — Allez donc vous compromettre pour la vaine satisfaction de guérir...

Le docteur D... fut appelé par une femme à la mode; elle souffrait de cette maladie vague qui consiste à se trouver *la femme la plus malheureuse de la terre.* Le docteur écouta le récit de sa cliente avec toute l'attention qu'un homme désintéressé doit à la femme qui a beaucoup de temps à perdre; les symptômes lui semblèrent d'une certaine gravité : cinquante mille livres de rente, un mari très jeune, pas de rivales, pas d'amant. Attendre; voilà tout ce qu'une sage doctrine pouvait conseiller. Mais la malade était impatiente; elle exigeait une ordonnance à tout prix. — Le docteur perdit la tête, et prescrivit... *Proh! pudor!...* O honte, ô infamie... le docteur prescrivit de la *limonade...* A ce mot de limonade, la malade se leva, sonna, et fit reconduire son médecin. — La peur l'avait guérie... — Augustine, dit-elle à sa femme de chambre, savez-vous ce que j'ai failli avoir... la maladie de ma lingère. Le docteur m'avait ordonné, comme à elle, de prendre de la limonade !

CHAPITRE XI.

DE LA GUÉRISON.

La guérison a un trait de ressemblance avec le mérite : nous y croyons volontiers lorsqu'il s'agit de nous mêmes, et moins facilement lorsqu'il s'agit des autres. On conteste, on refuse aux médecins la puissance de la produire à volonté; mais cependant, s'il n'y avait pour les calomnier que les hommes qu'ils n'ont pas empêchés de mourir, il nous semble que leurs antagonistes seraient peu à craindre.

Il faut attendre que la santé soit définie pour dire en quoi consiste la guérison. Il en est de la santé et de la maladie comme du jour et de la nuit; tout homme bien portant est entrain de tomber malade; car il est de principe en médecine qu'aucune affection ne se déclare subitement.

La guérison, rien n'est plus cruel parfois; — on guérit presque toujours à ses propres dépens. — Les traîtres nous guérissent bien plus souvent que nos amis, — les indiscrétions bien plus souvent que les conseils, — la malignité et la jalousie bien plus souvent que la sympathie. — L'homme tout-à-fait guéri est un homme ruiné, perdu, mort et enterré de son vivant. On l'a dit déjà :

« Une douce erreur forme tout l'agrément de notre vie. »

CHAPITRE XII.

DES TRAITEMENS.

Les traitemens se divisent en bons et en mauvais; le meilleur est ordinairement celui qu'on néglige.

Un médecin des premiers temps posa en principe qu'il fallait guérir les malades :

Tuto (à coup sûr) *celeriter* (tout de suite) *et jucundè* (et sans douleur). Le même praticien traitait les fiévreux, 1° en les empêchant de dormir, 2° en leur refusant tout liquide. — Ce traitement durait trois jours — et ensuite, le malade avait droit à toutes les douceurs; on lui passait tous ses caprices... Mais d'ordinaire, tous ses caprices étaient passés, et tre passés.

L'histoire des traitemens est celle des folies humaines et des tortures internes et externes.

Les meilleurs traitemens sont aujourd'hui ceux de la diplomatie, — ceux des ministres, des ambassadeurs. — Ils varient, mais, en général, on les prend à assez fortes doses. — Si on les quitte de temps en temps, il est bien rare qu'on n'y revienne pas un jour ou l'autre. — On se les procure à la grande droguerie centrale, brevetée du gouvernement, autorisée par la police, et soutenue par la garde nationale.

La *thérapeutique* ou la science des moyens de guérir a acquis un certaine degré de certitude et de fixité depuis qu'elle a reconnu ces aphorismes :

« Les jeunes filles se traitent par le mariage. — Les femmes et les maris par le veuvage, la séparation de corps et de biens et le divorce. — Les célibataires par les femmes de confiance. — Les militaires et les employés par l'avancement. — Les auteurs par le succès, — et les médecins par les malades. »

Une des grandes erreurs du public, c'est de croire que les traitemens sont tout faits, qu'ils existent tout d'une pièce dans un bocal, dans une fiole, dans un paquet, dans une petite boîte.

— Le traitement d'une maladie... mais il devrait varier avec l'heure du jour, l'état du ciel; — le traitement, c'est l'attention, c'est l'intelligence du médecin. Savez-vous pourquoi les élèves en médecine ont, pendant cette désastreuse époque du choléra, guéri plus de malades que les docteurs les plus renommés? C'est qu'ils avaient de meilleurs jambes et plus de scrupules. L'étudiant revenait vingt fois et c'était souvent à propos : il avait fermé la porte sur la période de froid, et à son retour, c'est la période de l'inflammation qui venait lui ouvrir, — il modifiait le traitement et le malade était sauvé.

Le monde a formulé son opinion sur les traitemens en général : le proverbe qui la résume s'exprime ainsi :

I. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

On dit encore :

II. Il ne faut pas attacher son chien avec des saucisses.

CHAPITRE XIII.

DES SANGSUES ET DE LA SAIGNÉE.

Les sangsues s'inventèrent elles-mêmes. La saignée fut inventée par hippopotame.

Hippocrate saignait, Galien saignait.

On dit que l'hippopotame, lorsqu'il redoute l'apoplexie, s'enfonce dans les chairs de longues épines et diminue ainsi la plétore et le sang de ses vaisseaux. — On ajoute que nous avons pris à cet animal l'usage de la phlébotomie (ouverture des veines); on veut que nous devions déjà à la cigogne l'usage des seringues.

En vérité, nous n'aurions rien inventé, s'il fallait en croire tous les contes d'*histoire naturelle.* Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, voyant beaucoup d'individus si bêtes, on ne peut refuser d'admettre qu'ils aient beaucoup emprunté aux animaux !

Quatre-vingt-quinze malades sur cent s'écrient, à la vue du sang qui vient d'être tiré de leur veine : Dieu ! qu'il est noir ! et ils sont fiers d'être aussi malades. Nous sommes désolé de détruire ici leur illusion; mais il faut bien leur apprendre que toujours le sang provenant des veines est noir; celui des artères seulement est rouge. — Le sang des veines a servi à la nutrition; il retournait au cœur pour y être vivifié de nouveau et redevenir rouge, lorsque l'ouverture a été pratiquée. — Retenez cela, et priez Dieu qu'un chirurgien ne vous tire jamais de sang rouge.

Une saignée faite à propos, c'est souvent la vie. — Sur cinq personnes réunies, il devrait toujours s'en trouver une qui sache se servir d'une lancette.

L'apoplexie est une chose trop affreuse pour que nous y donnions un chapitre spécial, — mais nous dirons qu'en général « on met un grand nombre d'années à être foudroyé; — et que beaucoup de gens *emploient vingt années de vie succulente et joyeuse à mourir subitement d'apoplexie.* »

Les sangsues s'appliquent au jour de l'an par les portiers, les facteurs, les filleuls, etc., etc. — La saignée est quelque chose de plus large, et se fait par les tailleurs, les bottiers, les propriétaires qu'il faut bien finir par payer un jour ou l'*autre*... C'est l'*autre* qu'on choisit; mais cet autre arrive, et nous sommes *phlébotomisés.*

Le fameux quart d'heure de Rabelais n'est que l'instant de la saignée. — On l'appelle : mémoire, carte, addition. — L'addition se reproduit tous les jours pour les gens qui dînent. Avant-hier, un lion de 18 ans, ganté à 29 sous, s'était amusé à commander très haut toutes les parties de son dîner; il avait affiché exprès sur la carte les plats les plus excentriques, afin de produire quelque sensation. Le garçon s'était empressé de le servir, bien persuadé qu'un homme affamé de choses si peu communes ne paierait qu'avec de l'or. — Le moment de l'addition arrive, — le jeune homme vérifia, additionna et donna le total exact plus deux sous, en disant au garçon : Comptez, je crois que c'est juste. — Trop juste, monsieur, répondit ce dernier.

CHAPITRE XIV.

DES CRISES, DES TEMPÉRAMENS, DES RÊVES, DU RÉVEIL; ET BONSOIR.

La crise est un effort heureux ou funeste de la maladie pour ou contre le malade, et des circonstances extérieures sur le caractère de l'individu.

Une de nos crises décisives et prolongées, c'est notre premier amour. — Nous ne parlons pas de la première amourette, simple excitation par laquelle le cœur essaie dans la coulisse ses premiers battemens. L'enfantillage et la passion n'ont rien de commun malgré leurs nombreux traits de ressemblance.

La première lettre de change, le premier billet, la première pipe, voilà des crises.

En général, les crises sont fréquentes vers les fins de mois; nous n'hésitons pas, et tous les gens sensibles n'hésiteront pas davantage à ranger parmi les crises : chaque paire de bottes neuves, peut-être faudrait y joindre les souliers neufs, et même les habits neufs, et même... Qui donc a pu dire qu'il n'y avait rien de neuf sous le soleil; il devait être bien dépourvu de cors aux pieds et de délicatesse.

Les tempéramens nerveux souffrent particulièrement des crises : à propos de tempéramens, nous vous dirons qu'il faut en penser ce que Boileau a dit des genres : tout sont bons hors les tempéramens ennuyeux. Tous les autres ont un effet leur bon côté. Les lymphatiques ont les tumeurs blanches, les sanguins les inflammations, les nerveux le tétanos. La faculté interrogeait l'autre jour un élève sur la grave question de savoir lequel du *père* ou de la *mère* avait le plus d'influence sur le tempérament de sa progéniture : Messieurs, répondit l'élève, tout bien considéré je crois que c'est la *paire*. — Cet élève promettait un excellent médecin : par le malheur des temps, il est devenu vaudevilliste.

— Les rêves sont semblables aux paroles que prononce un homme qui parle tout seul ; — ils révèlent un état vrai de l'esprit ou du corps, — tout rêve libre, spontané, c'est à dire qui n'est pas le produit d'un dîner, d'une préoccupation envahissante, est un indice de vérité. — Nous ne voulons pas consigner ici toutes les révélations curieuses qui ont été dues à des rêves, parce que nous voulons en faire un livre à part, un livre que vous lirez non pas à cause de nous, mais à cause de lui.

Un homme d'une distraction extrême avait l'habitude de faire coucher son domestique dans sa chambre ; le matin, au réveil, il lui racontait ses rêves, et le domestique savait ensuite tout ce qu'il fallait rappeler à son maître, préparer pour lui, commander pour lui, éviter pour lui dans tout le reste de la journée. — Cela ressemble à l'histoire non moins véritable d'un individu qui perdait régulièrement ses papiers, billets de garde, lettres, etc. ; heureusement il avait une femme de ménage fort intrigante, et il retrouvait dans la mémoire de cette brave femme les secrets écrits les plus intimes qu'il avait eu soin d'égarer. Il n'y aurait guère de défauts matériels si nous savions les utiliser.

— Le réveil... est un vilain moment ; chez les peuples même, le réveil ne prouve qu'un assoupissement inévitable dans l'avenir : — Qui a dormi dormira. La mémoire forme l'identité des individus, comme vous le savez : et si l'on pouvait retrancher chaque jour de notre individualité ce qu'en nous réveillant nous avons oublié de la veille, nous ne pèserions pas une once au bout d'un mois : à la vérité, nous acquérons l'expérience ; mais l'expérience n'est que l'aptitude à éprouver.

Nous nous résumons par nos deux épigraphes, tant nous sommes logiques et conséquens :

> L'homme malade est celui qui ne souffre pas.
>
> Cette grande santé est à craindre.

Nous ajouterons avec *B. Constant* :

Souffrir n'est rien ; *la grande affaire de la vie, c'est la douleur* que l'on cause.

Et encore : La santé c'est le contentement ; voilà pourquoi l'on a coutume de dire : Contentement passe richesse : — Ayez donc les deux et portez-vous bien !

P. BERNARD.

PORTRAIT DE M. BERRYER. (1)

A l'aspect d'un parti qui se symbolise par un homme, M. Berryer ; qui lui confie ses pouvoirs, ses espérances, qui se confie aux chances de sa parole, et qui, faute de pouvoir mieux faire, se transfigure dans une unité, n'éprouve-t-on pas un grand sentiment de curiosité, un désir très vif de connaître cet homme, de savoir quelles transitions, quels arrangemens de la vie l'ont amené à cette position de chef politique?

On doit être curieux d'apprendre comment la dynastie de Charles X, mal défendue par des épées vaillantes, mais trop peu nombreuses pour former un faisceau, trompée par des conseillers devenus fous, abandonnée de ses serviteurs devenus sages, a laissé sur le sol de la France, en partant, une sentinelle perdue qui n'a pas jeté sa cocarde, et qui, de temps en temps, tire en l'air un coup de fusil chargé à poudre en l'honneur de ses maîtres vaincus.

Le singulier spectacle que celui d'une cour aristocratique plastronnée de blasons, réduite dans le malheur à ne compter pour défenseurs actifs et toujours présens sur la brèche, qu'une poignée de journalistes ardens et roturiers, commandés par un avocat qui n'a de parchemins que dans ses dossiers.

En faisant ici l'histoire de M. Berryer, nous sommes rigoureusement conduits à dire les particularités qui, de simple avocat, le transformèrent en homme politique.

M. Berryer, membre de la chambre des députés, est le fils aîné de M. Berryer, avocat remarquable, très aimé de son temps, aujourd'hui très regretté, qui s'était créé une clientèle superbe, et fut chargé, avec M. Dupin aîné, de la défense du maréchal Ney. M. Berryer fils, élevé au collége de Juilly, donna de bonne heure maintes preuves de facilité et de paresse, de frivolité et d'intelligence. Il fit, en somme, des études médiocres.

Les anciens oratoriens qui dirigeaient le collége se donnèrent au diable pour comprimer son naturel aventureux ; mais s'ils ne parvinrent à rendre leur élève *fort en thème*, ils réussirent du moins à jeter dans cette tête fertile en impressions quelques germes d'idées religieuses que le matérialisme des affaires, le positif de la vie, les plaisirs du monde n'ont jamais déracinées. A voir M. Berryer si peu canonique en apparence, si facile, si peu austère, ceci doit paraître une plaisanterie. On peut croire que ses préoccupations catholiques sont pure affaire de ; ruse, pure hypocrisie politique : eh bien ! non. M. Berryer est toujours convaincu. Quand il prie, il croit ; quand il pleure sur l'innocence d'un client, il est convaincu de son innocence ; quand il s'attendrissait sur le malheur d'une prévenue grosse peut-être de neuf mois, il était convaincu de sa pureté. Seulement ses convictions ont le malheur de ne pas durer longtemps. Cette mobilité d'humeur qui colore si diversement plusieurs côtés de son caractère et plusieurs phases de sa vie, ne l'a pourtant jamais égaré hors de la ligne politique qu'il s'est tracée depuis qu'il est homme ; il y est resté fidèle.

M. Berryer débuta au barreau en 1812. Son père exploitait alors à lui seul toutes les grandes affaires commerciales qui lui arrivaient par le canal de M. Gurnaud, son parent, agréé, très honorablement posé au tribunal de commerce. Dans un lambeau de sa vaste clientèle le père trouva amplement l'étoffe d'une robe d'avocat pour son fils. Il lui abandonna une partie de ses causes.

Dès son entrée dans le monde, à l'âge de vingt-et-un ans, le jeune Berryer devint amoureux fou de Mlle Gautier, nièce de l'administrateur des vivres de la première division militaire, très belle et blonde personne qu'il épousa. La conscription faisait alors de grands ravages ; la feuille de route dénuée aux conscrits était un passeport pour l'éternité ; personne ne pouvait échapper à la voracité des réquisitions d'hommes ; après avoir acheté cinq ou six remplaçans, on partait comme garde d'honneur : l'empereur ne respectait plus que les prêtres et les hommes mariés. Ainsi l'on peut croire que la détermination prématurée du jeune Berryer lui fut aussi dictée par son éloignement des vanités guerrières.

L'invasion des armées coalisées le trouva donc vivant, heureux d'avoir soustrait sa personne aux ravages du canon, et marié selon son goût. Néanmoins, à l'approche des Russes, il s'était retiré à la campagne, non par peur des alliés, mais par répugnance pour le service de la garde nationale, qui avait bien aussi ses désagrémens. En un mot, M. Berryer ne se souciait nullement de figurer dans le tableau de *la barrière de Clichy*.

M. Berryer jusque-là n'avait nourri aucun sentiment politique. Son origine et son éducation ne lui constituaient pas la haine du système impérial. Il devint par entraînement et aussi par horreur de la tyrannie militaire, royaliste chaleureux. Bellart songeait déjà à former cette phalange de jeunes magistrats qui devait dépenser tant d'ardeur à soutenir les persécutions du pouvoir et à colorer de sophismes les tendances de la restauration ; déjà l'avenir politique de M. Berryer lui semblait plein de riches promesses, quand le retour de l'île d'Elbe vint défaire ces plans et tant d'autres, et forcer le jeune espoir du parquet d'ajourner son royalisme.

Quand reparurent les Bourbons, les réactionnaires songèrent de nouveau au parti qu'ils pouvaient tirer d'un talent éprouvé dans les luttes du barreau, et voulurent faire don à la magistrature de ce charmant d'éloquence. Mais au moment de s'expliquer, M. Berryer comprit que sa position ne lui permettait pas d'accepter ces périlleux et maigres honneurs. Un traitement de procureur-général tout entier n'aurait pu défrayer un seul de ses goûts.

Sa jeune se, sa chaleur, le charme de cet organe sonore qui laisse après le repas de l'orateur un écho qui murmure des plaintes et des émotions tendres ; l'expression à la fois ouverte, riante et mélancolique de son visage ; son penchant pour les plaisirs, le jeu, la table et les vins fins, en avaient fait un avocat distingué, applaudi, influent, et un jeune homme du monde très recherché. Cette immense facilité de travail, qui lui permet d'étudier ses causes à l'audience ou chez lui entre deux manches d'écarté, amenèrent dans sa maison l'opulence et les relations.

La succession du marquis de Vérac, les affaires des royalistes qui rentraient dans leurs coupes de bois, celles des grands émigrés qui avaient de vieilles liquidations à régler, l'occupèrent et l'enrichirent. M. Berryer voulait et devait rester avocat. Il se débattit contre les velléités d'une ambition stérile, jusqu'au jour où les jésuites songèrent à le circonvenir.

Pendant l'opposition de MM. de Villèle et Corbière, ils le rattachèrent à la nuance des hommes plus exaltés que les deux opposans, et à ce parti prêtre qui, caché derrière eux, n'en voulait faire que des instrumens, de telle sorte qu'il devint bientôt plus dévoué au pape qu'au roi de France, plus royaliste que le roi, comme on disait alors. Ses rapports avec l'abbé de La Mennais entretinrent chez lui le feu de cette exaltation.

Il ne pouvait manquer de se lier aussi avec M. de Vitrolles, placé en intermédiaire entre le parti prêtre et Charles X, espèce de Fouché mystérieux, toujours sur la porte du ministère et n'y entrant jamais ; parce que ses goûts aventureux, son besoin des affaires, son penchant pour l'industrialisme et les opérations aléatoires, alarmaient des gens bien disposés pour lui, mais redoutant pardessus tout son habileté.

Parallèlement à cette vie d'intrigues, M. Berryer menait une vie mondaine, recherchant beaucoup les hommes de plaisir et de bon goût, très lié avec Desaugiers, sachant par cœur les chansons de Béranger, et, par opinion, ne voulant jamais les chanter, assidu dans les maisons où l'on rit, chante et boit, quelles que fussent les communions politiques, lorsqu'il lui vint à l'esprit de coopérer à la fondation de la Société des Bonnes-Lettres et de la Société des Bonnes-Études. Il donna plusieurs leçons, qui peu à peu décidèrent en lui pour les discussions de la tribune un penchant qu'il avait combattu. On le vit alors s'occuper de théories politiques, et sous le ministère de M. de Villèle, il était assez fort sur les affaires du pays, pour négocier des raccommodemens, opérer des brouilles, pour prendre part à toutes les petites coquetteries boudeuses qui obscurcissaient la bonne intelligence du ministère et de la congrégation, en un mot, pour être un homme utile, appréciable et consulté.

A cette époque, M. Berryer avait donc dépassé par son importance toutes les positions subalternes qu'on aurait pu lui offrir ; il ne pouvait plus être procureur-général, il devait être garde-des-sceaux ; mais la chambre était interdite à ses trente-sept ans, et pendant ce temps, les soins qu'il avait donnés à la politique, son éloignement des affaires du palais, son amour infatigable des plaisirs du monde, amenèrent des embarras dans sa fortune : son cabinet diminua, les causes commerciales allèrent à d'autres moins sincères, moins désintéressés, à des médiocrités rapaces. Il venait d'acheter, pour fonder à l'avance ses droits d'éligibilité, une terre qu'il ne put payer qu'en s'imposant une gêne insupportable pour un homme à l'humeur grande et large. C'est un état de choses que l'intelligence des gouvernans, ou plutôt (nous voulons le croire) l'intégrité de M. Berryer, ne songe à pas améliorer.

La restauration, si aveuglément prodigue, si niaisement reconnaissante envers des émigrés sans talent, sans couleur, ne savait pas, comme Napoléon, relever un homme de portée par l'argent, d'abord, et par la considération qui en découle. La vue d'un nez busqué de l'ancienne cour, la vue de la queue poudrée d'un voltigeur écrémé de Cambrai éveillait mille émotions pieuses et pleurardes dans le cœur de ces gens incapables, et hors d'état d'estimer à son prix un mérite réel et contemporain.

Enfin, quand M. Berryer eut atteint ses quarante ans, lui et son parti songèrent à son début dans la vie politique et publique, et l'influence, les facilités,

(1) Extrait des *Nouvelles à la main*. En vente, rue d'Enghien, 10.

les conseils, les relations qui lui étaient nécessaires, il les trouva dans M. Roux-Laborie, l'ami intime de M. de Polignac. Charles X avait à cœur, de son côté de voir M. Berryer arriver à la chambre. Partagé entre ces hautes sollicitations et la conscience de l'état de ses affaires privées, M. Berryer se laissa-t-il compromettre par des négociations de château, entraîner par des promesses d'arrangement qui, en tout cas, ne furent jamais réalisées? Fut-il dupe ou désintéressé? Ses amis, qui le connaissent généreux, facile, croient qu'il a, de gaîté de cœur et sans arrière-pensée, sacrifié franchement sa grande position, sa fortune, à la fortune politique, si incertaine. Tous ceux qui l'ont vu ainsi faire l'abandon gratuit des ressources que son talent d'avocat avait rendues si fécondes, regrettèrent sa détermination, et les avoués d'alors ne se consolaient pas de le voir se suicider à la vie de palais.

Le ministère Polignac cette dernière réserve d'un pouvoir qui s'usait en voulant s'épurer, fut un événement trop grave pour qu'il pût s'accomplir en dehors de l'influence désormais toute personnelle que M. Berryer venait de se créer par son entrée à la chambre. Il prit part à sa formation, conservant par devers lui l'espoir de le mener et de le modérer; mais la machine était lancée, et les faibles bras de M. Berryer furent pris et broyés dans les engrenages.

La révolution de 1830 s'accomplit lorsque M. Berryer venait de faire les premiers pas dans les affaires publiques, et cette carrière, dont le but devait être un portefeuille et la direction des affaires de la France, fut obstruée tout à coup par les événemens que le torrent de juillet roulait avec lui. Le député légitimiste hésita long-temps à prêter serment. Son parti craignait un instant que ce refus ne couvrît un découragement; mais les habiles se mirent en campagne. On le magnétisa, on berça l'homme facile avec les mots *d'honneur chevaleresque*, de fidélité au malheur, on lui rappela les engagemens pris, on fit miroiter devant lui l'image des princes exilés, d'Henri V déshérité, de la France redemandant son roi légitime. Il se dévoua donc encore.

Ces nouvelles fiançailles avec la restauration mourante ne rappellent-elles pas le serment que, dans l'émigration, Charles X fit à sa maîtresse Mme de P....n? M. de Latil, depuis archevêque de Reims, reçut cette promesse solennelle, faite au lit de mort de cette dame et par laquelle le pusillanime survivant s'engageait à ne plus aimer d'autre femme, à se consacrer tout entier à la religion, à rétablir les jésuites si jamais Dieu lui accordait de revoir la France. Charles X tint le serment fait à Mme de P....n. M. Berryer est resté fidèle à la puissance déchue.

Aujourd'hui M. Berryer est l'ame du parti légitimiste : position assez difficile, parce que les hommes de ce parti, qui ne se sont jamais entendus, s'entendent moins que jamais depuis la défaite : on a compté tant de variétés de légitimistes, depuis les carlistes purs jusqu'aux antonistes et aux henriquinquistes! Il y a un parti de province et un parti de Paris; des hommes qui veulent l'ancienne division de la France; d'autres la France que Napoléon nous a laissée, plus le duc de Bordeaux. Quelques-uns veulent reprendre les choses à 1789 et partir de là en avant; quelques autres abolir toute trace de constitution et replacer la branche aînée dans les termes de la monarchie de Louis XIV.

Les plus traitables et les plus intelligens sont les légitimistes de Paris. Ils se soucient fort peu de la guerre de Vendée, qui en temps de paix européenne, leur semble un acte de pur donquichottisme, un déplorable abus d'influence sur des paysans crédules et paresseux. Quand les gentilshommes de province, fatigués de leur oisiveté, voulurent faire diversion à la chasse à courre par la chasse au pantalon rouge, et que la duchesse de Berry vint jouer au milieu d'eux son rôle d'amazone du Bocage, les légitimistes de Paris, qui considérent les Charrette, les d'Elbée comme des noms de l'histoire ancienne, gémirent de l'anachronisme armé qu'on allait porter dans les provinces de l'Ouest et détachèrent M. Berryer vers la romanesque princesse pour lui faire abandonner son projet. Il lui parla, ne lui épargna aucun conseil et ne réussit pas. M. Berryer vit avec douleur échouer toute son éloquence contre cette volonté féminine, qui semblait prendre dans son dénûment, ses privations, ses souffrances, une espèce d'énergie désespérée.

M. Berryer parlant à la duchesse de Berry, non-seulement au nom de sa sûreté personnelle, mais encore au nom des intérêts du parti; car M. Berryer appartient à cette nuance qui n'espère rien des moyens violens, qui veut se servir de la tribune, des élections et de la forme constitutionnelle, battre le système nouveau avec ses propres armes. C'est un triomphe impossible, mais dont l'illusion caresse son amour-propre. M. Berryer sait fort bien d'ailleurs que la restauration le paierait en belle monnaie d'ingratitude.

Sait-il aussi bien qu'il ne serait jamais qu'un ministre diplomate, et que ce qu'il entend le mieux, ce sont les affaires des autres, pas du tout les siennes?

Oui, sans doute, M. Berryer sait tout cela et s'en accommode. Fort détaché de l'argent, la tête pleine de projets et d'aventures, il trouve dans ce rôle de chef unique des satisfactions qui lui suffisent. Sa position à la chambre ne laisse pas que d'être piquante. Il s'isole, hausse les épaules, écrit, ricane tout seul, prend la parole par hasard, par caprice; puis quand il a joué quelque bon tour au gouvernement de juillet, il se rassied, et sa physionomie garde long-temps l'empreinte d'un sourire qui traduit ses jouissances intérieures.

La différence d'opinion n'a pas détaché M. Berryer de ses amis du barreau; il a conservé ses habitudes de familiarité et de tutoiement avec ses camarades, M. Dupin, M. Odilon Barrot, M. Mauguin; depuis quelques années même le dérangement de ses affaires le ramène un peu vers le palais, qu'il a trop dédaigné : il plaide plus volontiers; mais par un tour d'esprit vraiment chevaleresque, il aime et recherche les mauvaises causes, les causes perdues, et comme ces chirurgiens dont le nom ne se rattache qu'à des opérations difficiles et désespérées, lui aussi il aime les cas rares.

C'est toujours dans le monde le même homme, faisant de la politique artiste; aimable, abandonné, passionné pour la musique italienne, dépensier, capable d'avaler le Pactole entier avec ses eaux et les paillettes d'or qu'il roulait.

Cette étude en quelque sorte intime du caractère de M. Berryer semble exclure toute appréciation raisonnée de son magnifique talent, qu'aucun parti ne conteste; mais sans se laisser aller à des définitions de l'art oratoire, on peut dire qu'il en possède au plus haut degré toutes les qualités.

Il est le véritable orateur.

Si la conversation privée de M. Berryer n'est pas en apparence plus spirituelle, s'il n'a pas la réparitie vive, prompte et présente, c'est qu'il ne le veut pas, c'est que sa paresse ne se prête pas à faire le feu de file avec des mots. Mais il est essentiellement, et au fond, très spirituel, goûte avec ivresse toutes les jouissances de l'esprit, se montre indulgent à tout ce qui est esprit, possède au plus haut degré la faculté de s'émouvoir et de pleurer et recherche tous les petits bonheurs du sensualisme intellectuel. C'est, au résumé, un homme facile, doux, et dont on peut se plaire à compter l'une après l'autre toutes les qualités, parce qu'il ne sera jamais dangereux pour personne, pour aucun parti.

PORTRAIT DE M. DUPIN (1).

Avant d'être un homme politique, M. Dupin aîné fut un avocat très cher, qui appelait amour de sa profession ce qui n'était que l'amour des petits écus : il s'enrichit en plaidant dans plusieurs procès fameux, entre autres le procès Staepoole.

Dans sa carrière parlementaire, il a montré une indépendance lucrative. Se donnant tour à tour pour un conseiller fidèle, mais bourru, de la royauté, et pour un défenseur énergique, mais sage, des intérêts démocratiques, M. Dupin a vu chacune de ses boutades les plus mémorables se traduire en traitemens :

De président de la chambre,
De procureur-général de la cour de cassation,
De conseiller privé du domaine de la couronne,
Et enfin, de président du conseil dudit domaine, en remplacement de M. Tripier : c'est à la part prise par lui dans la coalition qu'il doit cette dernière augmentation de grade et de traitement.

Il porte le Nivernais dans son cœur, et a fait frapper (aux frais de l'état) une médaille en l'honneur du premier conducteur de bois flotté du pays.

A Raffigny, sa salle à manger est décorée de portraits représentant :
La cuisinière de M. Dupin faisant son dîner;
Le jardinier bêchant;
Le menuisier rabotant.
Ces trois croûtes l'ont rendu populaire. A Raffigny, il fait le paysan.
Il l'est à Paris.

M. Dupin n'est pas beau; il est noueux, grossièrement construit, grêlé, porte lunettes, une perruque, et remercie la nature de ne pas lui avoir infligé un extérieur plus distingué.

A côté de cela, une extrême coquetterie dans le soin de ses facultés d'orateur, un amour excessif de son organe, un usage calculé du vin ou de l'eau, selon l'état de la gorge, la précaution de se gratter indéfiniment la langue pour en délier les ressorts.

Comme orateur, M. Dupin n'a pas de talent vrai. Il ne parle pas français, et se pare d'un manteau d'érudition qui glisse sur ses épaules : dessous il est tout nu.

Ses traits ne lui viennent pas, il les a lus. Comme les écoliers, il a des *cahiers d'expressions*, et butine dans ces livres faits sur les livres, qu'on appelait *Flores latinitatis*, *Epigrammatum delectus*, *Hortus sententiarum*, n'ayant ainsi jamais eu une érudition de source, mais une érudition d'emprunt.

A l'entendre parler de l'Hôpital, du président Duvert, il ne faut pas croire qu'il les avait lus, avocat; il ne les a lus que, magistrat, le jour où il eut la vanité de se croire dans des positions analogues.

A la différence des grands esprits, il prend tout au point de vue personnel, et ne fut hostile à l'hérédité de la pairie que parce qu'il n'a pas d'enfant.

En sorte que son esprit, c'est du pillage; sa raison de l'égoïsme; sa chaleur, du calcul.

On a dit qu'il représentait la mauvaise humeur de l'ancien bourgeois. Ce n'est pas juste. Il ne représente, comme citoyen, que l'esprit brouillon du clerc, la crasse du greffe, la callosité du manant, et, dans le mauvais goût de ses sorties, l'indécence d'un prédicateur de la Ligue.

Dans ses accès d'apostrophes, il pousse souvent la véhémence jusqu'à l'injure, jamais jusqu'au courage.

Justifiant toujours cette définition de Casimir Périer, à qui M. Dupin la pardonnera :

« C'est une poissarde politique. »

Déclamant surtout contre les choses dont il craint d'être accusé, ou contre les choses qu'il ne peut atteindre, il a crié *haro!* sur les *loups-cerviers* de la finance, lui le *loup-cervier* du barreau et de la magistrature.

On a parlé, ou plutôt il a parlé de son courage civil.

Et il n'a défendu, en 1830, la magistrature que quand il en a fait partie;

L'ordre de la Légion-d'Honneur, que quand il en a été fait grand-officier.

Le courage civil ne consiste pas à rabaisser l'armée et ses chefs éminens, à proclamer éternellement : *Cedant arma togæ*, à détruire l'esprit militaire de ce pays-ci. Voyez où nous a conduits cette suprématie des robins.

Cette persécution contre les *duels*, à une époque où il n'y avait déjà plus de *duellistes* de profession, est-ce du courage civil?

Ce ne fut qu'une manière de répondre au cartel du maréchal Clauzel par une juri prudence.

Cette haine du duel, dont la tolérance rendait les rapports de société polis et sûrs, est suspecte chez M. Dupin; n'est-ce pas donner à croire qu'il y a là-dessous quelque soufflet de jeunesse?

Cependant il y a quelque chose qu'on appelle la verve de M. Dupin.

On comprend qu'un pareil nom soit donné par les esprits peu sérieux, à cette intempérance impunie dont M. Dupin fait preuve au barreau et à la tribune.

Mais académicien, mais écrivain, même judiciaire, dira-t-on qu'il a de la suite, de l'éclat, du nombre, du tour, de la propriété dans les termes, qu'il trouve un seul des traits de la langue française?

Sec et long, technique et pâle, maigre et lourd, aigre et nauséabond, son style manque de tout procédé.

Flottant dans ses opinions, il fut, sous la restauration, libéral prudent. Depuis 183 , il n'a jamais fait à la chambre une sortie quasi-populaire sans être sûr de rencontrer le soir à qui en faire ses excuses.

Dans sa conversation privée, il tombe souvent sur des traits si comiques qu'on peut à peine les répéter, encore moins les écrire. Sa définition du mariage est, ces jours, très amusante.

Pratiquant le calembourg avec fanatisme, comme tous les beaux esprits de bazoche, aussi fort même que M. Sauzet et M. de Berville, c'est lui qui fit jadis cette mémorable série sur les sommités de l'ancien libéralisme :

Mangez *Dupin*, buvez du *Laffitte*, ayez *Foy*, soyez toujours *Constant*, habillez-vous de *Casimir*. Voilà votre *Manuel*.

---

(1) Extrait des *Nouvelles à la main*. Rue d'Enghien, n. 10.

M. Dupin aîné fait beaucoup de tort à ses deux frères, dont l'un est un savant très réel, l'autre un avocat habile et consciencieux.

Mémoires de Madame Lafarge. (1)

Le maréchal Macdonald, qui était à la tête de la maison royale de Saint-Denis et avait beaucoup connu mon grand-père, donna à ma mère le conseil de plier ma naissante indépendance sous le joug de la pension ; on obtint mon admission à Saint-Denis, et j'y fus conduite au mois de mars. Ma mère, qui craignait mon désespoir, ne m'avait pas prévenue. Un matin elle me fait monter avec elle en voiture ; nous arrivons à Saint-Denis, la grande porte du couvent se ferme sur nous, et nous sommes reçues par Mme de Bourgouing, surintendante, qui m'embrasse sur le front, m'annonce qu'elle a une fille de plus et que je suis destinée à rester auprès d'elle. Pendant un quart d'heure ma mère fit l'énumération de mes défauts, la prévint qu'il y aurait des cris et du désespoir de ma part, et qu'elle se sauverait en cachette avant les adieux. Appuyée contre une fenêtre, immobile, atterée, j'entendais tout, et je résolus de cacher les larmes qui étouffaient mon cœur.

Une dame de la maison vint me chercher, me prit par la main, et dans la lingerie me revêtit d'une longue robe noire montante, d'un bonnet, d'un sac qui devait pendre éternellement à mon bras, de gros bas noirs et d'affreux grands souliers. Quand ma mère me vit ainsi, elle se prit à pleurer ; elle m'embrassa, et je crus que j'allais mourir, tant je souffrais de mon exil et du courage qui retenait mes larmes. Enfin, elle partit, et je me jetai en sanglotant sur le petit lit qui devait être le mien, mordant les draps pour étouffer mes cris, fermant les yeux pour ne pas voir ce lugubre vêtement, si dissemblable à mes légères petites robes de la veille.

Je retrouvai à Saint-Denis la fille du général Daumesnil ; c'était une amie d'enfance, mais elle ne put me consoler dans ce premier moment. Mlle Vallin, belle jeune fille, nièce de ma tante Garat, Mlle Fleurot, sous-maîtresse, que j'avais vue dans ma famille, essayèrent aussi, mais en vain, de me faire sourire ; mes larmes ne se sèchèrent que dans mon beau sommeil de neuf ans.

Ma première journée en pension fut un si frappant contraste avec ma vie d'indépendance et de liberté, qu'elle reste gravée dans mon esprit en douloureux caractères. Je dormais encore quand le signal éveilla notre grand dortoir de deux cents petites filles. Mes yeux s'ouvrirent étonnés, et j'eus une première douleur avec une première pensée. Marie m'embrassa ; son lit touchait à mon lit : elle devait être mon cicerone, et on l'avait chargée de m'habituer à ma nouvelle vie.

Après s'être donné un coup de peigne, les élèves entraient vingt par vingt dans un cabinet de toilette garni de robinets et d'une large cuvette en cuivre. L'eau était glacée, on sortait d'un lit bien chaud ; la plupart d'entre elles ne se mouillaient pas le petit doigt, et quand elles me virent toute bleue sous cette eau toute froide, elles sourirent et se moquèrent de mon fanatisme de propreté.

Après avoir revêtu nos tristes robes, nous fûmes à la messe et à la prière. Ce n'était plus là quelques paroles au bon Dieu en lui demandant la sagesse pour soi, la santé pour les siens ; c'était une grande prière lue dans un livre. Le pape, le roi, les évêques, les diacres, archidiacres, tous les ordres avaient leur oraison. Les petites filles achevaient leur sommeil sur leurs genoux ; les grandes répétaient leur leçon ou quelquefois même achevaient un roman prêté en cachette, pendant cette heure d'église. Ensuite on se mettait en rang pour aller manger une mauvaise soupe au réfectoire, et de là on vous laissait quelques momens dans les cloîtres jusqu'aux heures des classes.

Il fallait apprendre ses leçons, mais les amies se groupaient et causaient en riant sous leurs livres. Toutes me regardaient avec la sotte curiosité des pensionnaires ; Marie me présenta à plusieurs élèves, et dès ce premier moment j'entrai dans le parti des napoléonistes enragées. A l'heure des leçons je fus interrogée. Ayant étudié presque seule, j'avais parcouru mes livres, et je savais un peu de tout sans rien savoir parfaitement. L'embarras était grand pour me classer ; enfin je pus obtenir de rester dans la division de Marie, en promettant de repasser les autres classes en dehors de mes leçons. J'avais une facilité qui me rendit cette tâche très facile. Comme je sanglotais au lieu de profiter de la permission de ne rien faire, qui était accordée à ce premier jour d'entrée, on me proposa d'aller étudier mon piano pour me distraire. Je crus devenir sourde en entrant dans une salle renfermant cinquante pianos, tous joués en même temps, et qui faisaient une infernale harmonie de gammes, sonates, valses, exercices, romances, cadences, tous les degrés de forces, tous les genres de musique se confondant, se heurtant, se faussant. Je me mis à un piano ; mais les touches restèrent muettes et furent seulement mouillées de mes larmes.

A deux heures on sonnait le dîner, et après le dîner une longue récréation se passait dans le jardin. Marie, assez ennuyée de ma tristesse incurable, m'abandonna sur un banc, et je me mis à réfléchir à mon esclavage, à pleurer mon père, Antoine, ma mère, ma bonne. Une élève en passant dit assez haut : « Quelle sotte pleurnicheuse ! » Ce mot me réveilla ; j'essuyai mes larmes et lui demandai si elle n'avait pas aussi pleuré en quittant son père.

— Ma petite, si tu n'es pas contente, va rapporter... répondit-elle en riant.

— Rapporter... que vous êtes sotte et méchante... Ce ne doit pas être une nouvelle pour ceux qui vous connaissent. » L'élève était une royaliste hypocrite et détestée ; on trouva ma réponse fière, peu patiente, très justement appliquée, et je gagnai une ennemie et dix amies. On se remit au travail, et je fus mandée chez la surintendante, qui me fit les plus admirables remontrances et me prêcha la soumission en personne instruite de mon penchant à un défaut ou à une vertu contraire.

A huit heures, le souper ; nouvelle prière interminable, et puis le coucher. Il y avait un petit comité impérial sur un lit du dortoir ; j'y fus admise ; j'y gagnai un gros rhume et une punition pour mon lendemain.

Il me fallut quelque temps pour comprendre ma nouvelle existence, et jamais je ne pus m'y habituer : je ne savais pas marcher avec une longue robe ; vingt fois par jour j'oubliais qu'il n'était pas séant d'ouvrir et de fermer une porte sans faire la révérence ; j'oubliais... qu'un sac au bras était une seconde pudeur dont une fille modeste ne devait pas se départir ; enfin j'eus souvent l'inconvenante légèreté de descendre au réfectoire sans avoir enterré ma tête sous un immense chapeau ! Si j'ajoute à tout cela que je ne savais pas parler bas, que je riais sans me cacher sous mes cahiers, et que je dérangeais constamment le symétrique alignement des rangs de ma classe, on comprendra que j'avais toujours la honte de porter mon chapeau à l'envers, ce qui était la punition ordinaire d'une tenue tant soit peu indépendante.

Autant l'esclavage de nos faits et gestes était insupportable, autant la liberté de nos pensées était immense ; nos maîtresses ne causaient jamais avec nous ; nous échangions tout à notre aise les idées les plus fausses. Notre tenue était la garantie de nos perfections morales, comme nos sacs et nos chapeaux étaient celle de nos vertus. Si je puis en juger en me servant de mes souvenirs de dix ans, je crois que la partie des études était mieux comprise et mieux soignée ; on apprenait sérieusement le fond de chaque chose ; on se rendait compte de ce que l'on savait, et, comme il était inutile d'être de petits êtres prodigieux, une jeune fille qui sortait de St-Denis après avoir passé toutes ses classes était assez réellement instruite. On avait aussi le bon esprit de défendre aux élèves la pluralité des arts d'agrément ; on comprenait qu'il était impossible de faire utilement marcher de front la musique et le dessin. Il faut un peu d'amour pour comprendre les arts, et cet amour partagé n'est plus qu'un goût qui mène à la médiocrité.

Tout dans l'éducation doit, ce me semble, avoir un but moral, et ce n'est pas en surchargeant le cerveau de mille choses très superficielles qu'on peut arriver à l'intelligence de l'ame. L'histoire que l'on fait réciter à des enfans comme à des perroquets ; celle qui vous apprend que Clodion avait une belle chevelure, que Pepin était un tout petit usurpateur, qu'un des Philippe de Valois était beau tandis que l'autre était hardi, est une nomenclature aussi fatigante qu'inutile ; mais l'histoire étudiée à fond est l'étude la plus philosophique ; elle nous montre les royaumes comme des grands théâtres où se jouent nos passions, et, en nous apprenant les événemens, elle nous apprend les hommes qui en sont le mobile. Il en est ainsi de la musique ; la science des contre danses et des airs variés peut éveiller un écho de danse dans une jeune tête ; mais les sublimes symphonies de Beethoven, les divines pensées de Mozart vont chercher le cœur, l'agrandissent et l'élèvent, par le sentiment de la perfection humaine, vers la grande perfection divine qui est notre Dieu.

On trouve que les femmes peuvent être futiles et superficielles ; je ne le pense pas ; mais seulement il faut que sur des bases d'ailleurs solides, on leur ne laisse les dehors ; il faut apprendre aux jeunes filles à parer leurs ames aussi bien qu'on leur apprend à parer leurs figures ; il faut qu'elles soient nobles par le cœur, afin que leur front brille et attire le respect, afin que leurs yeux reflètent la bonté et l'amour, et que tout en elles soit la gracieuse traduction de gracieuses pensées. Surtout ne cherchez pas à changer leur nature primitive ; chacun de nos défauts tient par un côté à une qualité : l'orgueil peut devenir une noble fierté, la coquetterie un aimable désir de plaire. Améliorez ; mais, s'il vous est donné de redresser ces jeunes plantes, n'oubliez pas qu'on est coupable de les ployer sous l'impure puissance de l'hypocrisie.

Me voici bien loin de mes douze ans ; je m'oublie dans ma vieillesse présente ; rendons vite ma pensée aux souvenirs du passé, et redevenons enfant sous les grands cloîtres de notre antique abbaye. Tout le temps que ma mère resta à Paris, je la voyais le dimanche, et ces entrevues étaient un supplice. Elle ne venait jamais seule chez Mme de Bourgouing ; j'étais trop fière pour pleurer dans ses bras, et je me rappelais toujours que sa volonté seule m'exilait de tous les miens. On peut sans se plaindre souffrir par les indifférens, par les événemens ; mais souffrir par ceux que l'on aime, c'est une torture de tous les instans. J'étais injuste sans doute ; ma mère croyait que mon caractère se ferait aux esclavages de la vie sociale, par cette sévère et monastique discipline ; hélas ! mon esprit devait se révolter au lieu de se soumettre, et sous le joug je compris davantage le prix et la passion de la liberté. Mes heures de leçon se passaient rapidement ; l'étude était un plaisir plutôt qu'une fatigue. Je

(1) Extrait des *Mémoires de madame Lafarge*, qui paraissent chez René, éditeur, rue de Seine, 32.

vais de l'ambition, et je ne savais dans les classes occuper que les premières places; mais à peine l'heure de la récréation était-elle arrivée que je secouais mes chaînes et quelquefois les brisais.

Saint-Denis était divisé en deux camps toujours en hostilité; la plupart des élèves, filles d'anciennes épées impériales, vénéraient l'idole de leur père et lui gardaient un culte; quelques autres, filles d'émigrés, étaient royalistes enragées, et faisaient un usurpateur de notre dieu. Les chefs de parti s'emparaient des nouvelles arrivées, leur apprenaient les chansons de Béranger ou les hymnes sur la naissance du duc de Bordeaux. Toutes les petites jambes étaient au service des fortes têtes de quinze et seize ans; elles portaient les lettres, accaparaient les punitions, et pour récompense recevaient un morceau de ruban tricolore, un aigle, ou mieux encore le portrait du petit roi de Rome. Tout cela était gradué d'après les services rendus. Chacune des grandes élèves avait une ou plusieurs filles d'adoption, espèce d'esclaves qui se vendaient pour un peu de protection. Je ne me soumis pas à cette nécessité; je servais et me battais en volontaire, et quand j'étais bien triste j'allais m'asseoir au pied d'un gros arbre qui me rappelait un des tilleuls de mon Villers-Hellon.

Si j'étais bien déraisonnable, Marie Daumesnil partageait mes folles escapades et puis la punition méritée. Tout était en commun entre nous; nos mères avaient la permission de nous appeler toutes deux les jours de leurs visites, et les mêmes sermons allaient corriger nos défauts. Le soir, quand tout reposait, nous causions des absens, des vacances à venir, de son frère, de ma sœur, et Marie ne savait plus s'endormir sans avoir une de mes oreilles dans sa main. Quand le maréchal Macdonald venait visiter la maison royale, on m'amenait devant lui; il me faisait deux ou trois questions dont il n'écoutait pas les réponses, et me congédiait par un petit soufflet sur la joue. Mme de Bourgoing était aussi pleine de bontés pour moi; c'était une excellente femme, fort digne sous le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et s'occupant très peu de son administration. Elle perdit pendant que j'étais à Saint-Denis une belle-fille qu'elle adorait, et toutes ses facultés furent paralysées par le deuil de son cœur. Je me rappelle que ce qui me plaisait surtout dans ces visites à la surintendante, c'était la possibilité de descendre seule les grands escaliers, de traverser, sans être en rang, les longs cloîtres qui menaient de nos classes à ses appartemens. J'escaladais les marches quatre à quatre, et, alors que j'étais bien sûre d'être seule, je faisais le trajet en sauts, en pirouettes, et j'arrivais avec un front brûlant et une gravité très essoufflée que me valaient mille questions, augmentées d'un discours sur les convenances et la tenue des jeunes personnes.

J'allais aussi quelquefois auprès de Mlle Fleurot, qui était novice et parfaitement bonne pour moi; c'était une aimable personne, sans fortune, qui devait rester dame dans la maison, mais qui en sortit plus tard pour faire une éducation particulière.

Vers le mois de janvier j'eus une inflammation d'estomac, et ma bonne tante Garat remplaça ma mère par ses soins et ses visites multipliées. Elle m'obtint un congé d'un mois que je passai chez elle, bénissant mon estomac de s'être si convenablement enflammé au moment du jour de l'an. On me donnait toute sorte de plaisirs. M. de Brack venait quelquefois me prendre pour toute la journée. O! que mon cœur battait quand je m'élançais près de lui dans son léger tilbury! il me faisait faire des visites, me donnait à dîner au Café Anglais, puis me menait au spectacle, et je rentrais le soir chargée de bonbons, de joujoux et de souvenirs. Je me rappelle encore deux visites qu'il me fit faire: la première était chez M. Cuvier; on nous conduisit dans un cabinet de travail, où le grand savant était à moitié endormi sur son fauteuil, tandis qu'une jeune et belle personne qui était sa fille, lui lisait un manuscrit. J'avoue à ma honte qu'au bout d'un quart d'heure je bâillais doucement en écoutant la conversation, qui devait être intéressante, et que Mlle Cuvier fut obligée, pour m'éveiller, de me faire admirer toutes les jolies petites bêtes de son beau jardin.

La seconde visite fut chez Mlle Mars; j'en avais tant entendu parler, que j'étais déjà pleine d'admiration en entrant dans son gracieux petit hôtel, situé, je crois, rue du Mont-Blanc. Elle était assise sur une chaise, assise tout aussi simplement que s'asseyent les personnes qui ne sont pas elle. Sa toilette était un grand peignoir blanc, sa figure nullement frappante. M. de Brack lui dit ma curiosité; elle rit, m'embrassa et me donna quelques marrons glacés. Assez désappointée, mes yeux n'ayant rien vu de très prodigieux, je n'espérais plus qu'en mes deux oreilles, et me voilà écoutant. Elle se mit à parler, avec la plus délicieuse voix du monde, de terrain, de spéculation, des rentes, des variations de la Bourse. Je ne comprenais pas, mais j'écoutais ces sons comme une musique enchanteresse, et il me semble aujourd'hui que je dus éprouver la sensation douce et pénible qui vous saisit en retrouvant sous la prosaïque mesure d'une contredanse l'air touchant qui la veille nous fut pleuré par la Grisi.

Pendant ce mois de guérison on me mena à l'Opéra et à la Porte St-Martin où les *Petites Danaïdes* me semblèrent la plus divertissante chose de ce monde. Mais ce qui me frappa par-dessus tout, ce qui me rendit toute fière, tout heureuse, fut un *bal d'enfans* au Palais-Royal. Quand un grand laquais galonné vint me remettre la princière invitation, quand M. de Brack, qui était chez ma tante, déclara qu'il me donnait toute une toilette de Victorine, je compris les délices de Cendrillon, et ne lui envial pas sa marraine, moins parfaite que mon cher parrain.

Ce beau jour de bal arriva; il fallut d'abord supporter le supplice de cinquante papillotes qui devaient faire friser mes cheveux naturellement, puis on me mit ma jolie robe de crêpe... j'y étouffais bien un peu, mais je pris du courage en me regardant dans la glace. Enfin, mes souliers, en allant à ravir, ajoutaient leur torture à toutes celles que je souffrais déjà pour être belle. Nous arrivâmes au moment où la duchesse de Berry ouvrait le bal par un quadrille; elle avait une robe de crêpe blanc garnie de plumes roses et blanches, une guirlande des mêmes plumes dans les cheveux; sa toilette était plus jolie que sa figure. Puis je vis Mademoiselle, la grande Mademoiselle, qui me sembla une princesse pédante. Je vis aussi toutes les gracieuses princesses d'Orléans, et je dansai un grand galop avec le duc de Nemours. Monseigneur n'était jamais à la mesure, il m'écrasait les pieds, se faisait traîner, et je fus aussi fatiguée que flattée de cet honneur insigne.

On me ramena à Saint-Denis, la tête si pleine de tous mes plaisirs, et l'imagination si fortement exaltée, qu'au bout de trois semaines de regrets et de rêves je fus dangereusement malade d'une fièvre cérébrale augmentée d'une fluxion de poitrine. On écrivit à mon père qu'il n'y avait plus d'espoir; et lorsque ma mère arriva courrier par courrier, j'étais au plus mal et sans connaissance. Dans mon délire je l'appelais; je lui disais que l'absence m'avait tuée, et que je mourais par sa volonté, par l'oubli de mon père. Cet état dura quinze jours; ma mère en fut si frappée qu'elle se décida à me retirer de Saint-Denis, et la première parole qui arriva à mon oreille quand je fus sauvée fut une promesse qui me rendait à ma vie d'affection et de liberté.

V.

Aussitôt qu'il fut possible de me transporter, je me trouvai aimée, libre, gâtée à Villers-Hellon, avec la défense de faire travailler ma pauvre tête, et, par ordonnance de M. Marjolin, à l'abri des sermons, des leçons et des plus petites contradictions. Quel bel été! Confiée aux soins de ma bonne Lalo, je passais mes journées dans les bois, j'allais visiter les braves paysans, porter des fruits aux moissonneurs et changer les blancs gâteaux de mes goûters contre leur pain noir; puis, quand venait le soir, je rentrais sur les charriots, cachée au milieu du foin odorant ou des gerbes dorées, et mon grand-père souriait à mes joies champêtres, et ma mère aux belles couleurs que je reprenais sous les rayons du soleil. Quand vint l'automne et M. Elmore, mes plaisirs devinrent plus vifs encore; on me permit d'apprendre à monter à cheval; je me rappelle la première leçon: on me mit sur une jolie jument grise, et je fis le tour de la cour, accompagnée des recommandations, des craintes, des angoisses de toute la maison; ensuite M. Elmore obtint la grande faveur de me mener dans les champs; il attacha mon cheval au sien par une grande corde, me dit: « Tenez-vous bien, n'ayez pas peur, » et faisant succéder le trot au pas, et le galop au trot, le saut d'un grand fossé au saut d'un petit fossé, me fit comprendre les joies d'une course rapide, d'un danger affronté, des difficultés vaincues. Je fus long-temps sans avouer mes périlleux exploits, et quand on les découvrit, j'y étais si bien aguerrie, qu'il fallut trembler sur le passé et permettre mon expérience présente.

Villers-Hellon était très brillant: on jouait la comédie, on faisait de belles parties de forêt. Il y avait beaucoup de monde, entr'autres M. de Lassusse, capitaine de vaisseau; on le disait élégant, aimable, spirituel; il était bon pour moi et je l'aimais assez quoique mon ami M. Elmore le trouvât odieux, je sais pourquoi... sans doute pour être d'un avis différent de celui de Mme Elmore.

M. de Montrond, intime ami de mon grand-père, vint aussi le voir pendant quelques jours; il était bien gai, bien aimable; mais malheureusement, quand il ouvrait la bouche, on m'exilait du salon. Il paraît qu'il fuyait ses créanciers et que son cœur s'ouvrait aux anciens souvenirs alors que sa bourse se fermait à de nouvelles dettes. Une belle matinée, ne sachant que faire de son temps, il prit un fusil, et de la fenêtre de sa chambre se mit à faire d'admirables coups doubles sur nos innocens canards; tous périrent, et mon grand-père, qui trouvait la plaisanterie trop complète, ordonna à son cuisinier de ne faire paraître sur la table, pendant six jours, que les pauvres défunts. M. de Montrond dut manger des canards rôtis, bouillis, aux navets, en salmis, en suprême, en pâtés, enfin il se sauva je ne sais où de ses victimes, et il quitta Villers-Hellon pour aller plus loin oublier les créanciers et les canards.

Un jour on lui demandait ce qu'il ferait s'il avait cinq cent mille livres de rente; mais par Dieu je ferais des dettes, répondit-il avec l'air le plus naturel. M. de Montrond avait été avec mon grand-père très à la mode sous le directoire; ils parlaient souvent ensemble, mais si bas que je ne pouvais entendre, de Mmes Roland, Tallien, de Genlis et de Staël. Cette dernière aimait assez mon grand-père et disait qu'il était la plus spirituelle de ses *bêtes*.

Au mois de novembre nous partîmes pour Strasbourg; il était huit heures du matin quand nous arrivâmes au haut de la descente de Saverne; le soleil, en se levant, reflétait ses rayons chauds et pourprés sur les froides neiges des montagnes de la Forêt-Noire. Il faisait chatoyer leurs crêtes comme de pures opales sur la robe bleue du ciel. Les vapeurs du Rhin tremblaient à leurs pieds en fantasques nuages, et la mystérieuse flèche du clocher de Strasbourg dessinait sa grandiose fixité sur ce mobile horizon. Nouvelle échelle de Jacob, elle semblait joindre le ciel à la terre

et porter jusqu'aux pieds de notre père céleste la croix, symbole de toutes les souffrances et de toutes les espérances!

Dans un lointain plus rapproché, de riches campagnes et de beaux villages; à droite, la chaîne des Vosges avec ses sapins noirs et ses ruines gothiques; à nos pieds, Saverne se groupant, coquette sur sa petite colline, laissant étinceler les vitres de ses fenêtres, qui formaient des ogives de feu au milieu de la verdure frileuse de ses lierres rampans, et envoyant au ciel la fumée de ses toits comme un capricieux hommage de son réveil.

J'admirais de toute mon ame ce magnifique spectacle, quand les pas d'un cheval et le baiser du retour que me donnait mon père vinrent doubler mes extases. Je montai avec lui sur le siége de la voiture, et jusqu'à Strasbourg nous jouïsses de nous et de la nature, du bonheur de la réunion et de la plus belle matinée d'automne.

A mon arrivée il fallut reprendre mes études interrompues depuis six mois; avec les fraîches couleurs de la santé revinrent les leçons et les sermons. J'eus un bon maître de piano, un autre de littérature et d'histoire; un excellent abbé de régiment me préparait pour ma première communion, et un maître d'armes me donnait de l'agilité et de la force.

Mon père me réservait tout le temps qui n'était pas destiné à ses soldats; nous allions visiter les exercices au fusil sous les remparts; nous montions à cheval, et quand la pluie nous retenait à la maison nous faisions des armes ensemble. Je n'étais pas très forte pour parer les coups, mais j'attaquais souvent avec bonheur, et quand j'étais vainqueur, quand mon fleuret avait touché un de ses boutons, ce bon père, joyeux et fier, me racontait pour ma récompense l'histoire de Mme Guilleminet, de Mme de Bonchamp et des autres femmes héroïques.

J'allais passer mes dimanches chez Mme de T...; elle était l'amie intime de ma mère; je fis connaissance avec ses filles; nous fûmes bientôt inséparables. Cette famille était une des plus aimables et des plus considérées de Strasbourg.

Mme de T***, encore charmante à quarante ans, avait eu une jeunesse très admirée et follement joyeuse. A sa première ride, peut-être pour changer une dernière fois, elle se fit quakeresse, ses beaux yeux n'eurent plus d'amour que pour le ciel, et elle eut ses convertis comme elle avait eu ses admirateurs. M. de T... était banquier, ni grand ni petit, ni maigre ni gras, ni vieux ni jeune; il avait presque assez de bon sens, presque assez d'esprit, presque assez de cœur. Mme de T... avait une fille aînée qui eût été jolie si ses sœurs l'eussent été un peu moins; un fils, Ferdinand, qui était un précieux jeune homme. Mes amies étaient deux ravissantes créatures: Jenny, belle comme nous rêvions les reines au temps où l'on y croyait, grande, svelte, avec une couronne de blonds cheveux et des yeux noirs, était fière, dédaigneuse, et possédait assez d'originalité pour se passer d'esprit; Marie, rieuse et brune jeune fille, qui avait de grands yeux bleus voilés sous un soyeux rideau de cils noirs, était franchement bonne, coquette et affectueuse.

Nos jours de récréations se passaient ensemble dans une petite campagne qui leur appartenait, à une lieue de la ville et sous la surveillance de notre bonne Ursule. Nous bravions les froids de l'hiver pour courir dans le jardin; tantôt nous balançant dans une légère escarpolette jusqu'aux cimes des sapins, tantôt grimpées sur des échasses, faisant des courses au milieu des neiges, et puis, quand nous étions un peu mortes de fatigue, allant nous coucher sous la chaude haleine des belles vaches suisses qui remplissaient les étables, là, causant des joies du lendemain ou de celles de la veille, quelquefois même rêvant tout haut d'avenir, de maris, de bals, de petits enfans. Nous faisions aussi dans ces momens de calme quelques ouvrages d'aiguille que nous vendions à nos familles au profit des enfans malheureux.

Antonine, trop jeune encore pour être de notre grand trio, était parfaite pour faire nos commissions, pour se laisser protéger, gouverner par notre vieille expérience; c'était alors une charmante enfant, douce, caressante, jolie, gâtée par ma mère autant que je l'étais par mon père.

Ma mère recevait souvent le soir; mais aussitôt que neuf heures sonnaient et amenaient du monde, nous allions achever la soirée dans notre chambre. Mon père détestait de nous voir dans le salon comme de petites poupées, et moi-même j'avais l'horreur de ces complimens, de ces attentions qui semblaient un *service* de plus pour les pauvres officiers.

J'étais devenue très sauvage, non point par timidité, mais par un orgueil qui m'avait révélé la nullité de mes jeunes douze ans et par l'habitude que j'avais de ne me trouver jamais qu'avec les personnes qui pouvaient m'aimer pour moi-même; dans ce nombre, et par-dessus tout, il fallait compter le fils du général Neigre, lieutenant d'infanterie. Quand ma mère sortait le soir, il venait chez nous, changeait son habit contre un tablier, et nous faisions d'admirables bonbons, des parties entraînantes de cache-cache ou de Colin-Maillard; nous bouleversions tout, nous escaladions les plus hautes armoires, ou bien nous restions étouffés dans une imperceptible cachette. Quelle émotion, alors que les pas approchaient, quand un souffle effleurait nos fronts, quand un œil avait découvert notre œil! Quels cris, quels rires, lorsqu'une innocente chute étendait sur le parquet le pauvre aveugle qui s'était trop vivement baissé pour saisir sa proie! Quel bonheur quand mon père, qui se sauvait du monde, revenait inaperçu pour nous embrasser, et que le Colin-Maillard, saisissant un ruban, un fichu que nous avions attaché à ce bon père, criait: Je tiens Marie, et ne tenait que le colonel! Oh les beaux soirs! oh les beaux jours!

Presque tous les matins, M. Neigre nous envoyait son gros chien, qui nous portait délicatement et du bout des lèvres d'excellens gâteaux, et son sapeur qui venait s'informer de la santé de Mme Neigre (qui était Antonine); ma sœur grimpait sur les genoux du redoutable commissionnaire et lui tirait la barbe en attendant la possibilité de tirer les longues moustaches de son mari; moi, je faisais l'aimable avec le chien et donnais poliment un verre de lait à la bête, un verre de vin à l'homme.

Nous eûmes un grand chagrin, Antonine et moi; notre ami fut mis aux arrêts pendant quinze jours, et voici pourquoi: la veille de Noël les bons bourgeois de Strasbourg pendent à leurs fenêtres la volaille qui doit être leur rôti en ce grand jour de fête; le superbe dindon se balance lourdement à la fenêtre du gros marchand tandis que l'étique canard, pendu à la lucarne d'une pauvre famille, est le jouet l'ger de la brise de décembre; or, cette année, pendant la nuit, un malin esprit vint mettre la confusion parmi les rôtis *sacrés;* le pauvre poulet, devenu au matin un superbe dindon, ne fut pas réclamé; mais le superbe dindon, devenu un maigre poulet, attira la foudre des réclamations sur la tête du coupable, et comme notre siècle incrédule croit en la malice d'un sous-lieutenant plus facilement qu'en l'astuce d'un méchant démon, notre ami fut consigné.

Ces quinze jours furent longs; pour prouver à notre pauvre exilé que nous pensions à lui, nous mangions du pain tout sec à notre goûter, et nous lui envoyions ensuite le petit pot de confitures de Bar qui nous avait été destiné; puis à la promenade nous choisissions le rempart désert qui donnait sur les fenêtres de son infirmerie, et nous confiions au télégraphe de nos bras les regrets de nos cœurs... Tout ceci est bien loin et bien près de moi.

Il y a un moment, en parlant de Noël, je me souvins des réjouissances que cette époque amène dans la vieille cité alsacienne. Quelques jours avant, la place de la Cathédrale se couvre de baraques qui sont garnies de toute espèce de marchandises. Les parens ont un air mystérieux, les enfans se font sages, ils savent que le bon petit Jésus va renaître et que par lui leurs plus beaux rêves vont se réaliser. On ne dort plus, on compte les heures, les minutes; quand arrive la grande nuit, trois ou quatre générations mêlent leur gaîté, leurs vœux; un signal est donné, une porte s'ouvre, et l'on reste ébahis.

Au milieu d'une vaste salle s'élève un sapin dont le pied s'enfonce dans un énorme gâteau et dont la cime élancée va toucher le plafond. Mille petites bougies étincellent entre ses noires aiguilles, mille bonbons les reflètent dans les excitantes facettes de leurs sucres candis; de beaux petits chérubins bons à croquer semblent voltiger dans les branches de l'arbre miraculeux et font flotter leurs rubans à devises évangéliques et sages sur les petits visages ébahis, qui les contemplent de tous leurs grands yeux.

Autour de l'arbre se groupent des tables éclairées d'autant de bougies que leur possesseur compte d'années et coquettement chargées des belles surprises qui lui sont ménagées. Là des poupées, des joujoux, des bonbons; ici des lunettes, une Bible, le portrait d'un absent; à gauche un fusil, une légère cravache; à droite des gages, des cubans et des fleurs; partout de la joie, de l'extase, des remercîmens, des baisers à n'en plus finir.

Parmi les amis de mon père, le meilleur de nos amis était le major Coger, excellent homme qui pleurait sa femme, élevait ses serins et nous aimait de tout son cœur... Nous allions quelquefois goûter chez lui au milieu de vingt-cinq canaris qui jouaient en liberté dans le salon. Il y avait de belles petites mères de famille s'inquiétant et voulant protéger leurs nids, même contre nos regards, il y avait de graves patriarches qui chantaient au rayon du soleil; de coquettes serines qui cassaient dédaigneusement un grain de millet et trempaient leurs becs aigus dans une pure goutte d'eau; enfin de gros serins artistes qui faisaient les morts lorsqu'on les touchait avec un brin d'herbe, tapaient de petits coups sur la pendule quand on demandait l'heure, traînaient l'aile, volaient sur l'épaule, et donnaient des baisers à leur maître.

Nous voyions aussi quelquefois le colonel Lechesne et sa femme: bons, indulgens, ils avaient des enfans à peu près de notre âge, et étaient, ainsi que deux neveux de mon père, sous officiers dans son régiment, toujours à nos ordres et à l'affût de nos moindres volontés.

Eugène et Prosper venaient le soir pour nous donner des leçons d'écriture, et ces leçons se passaient à faire des armes, à conter des histoires à Antonine ou bien à jouer des charades qu'Ursule admirait toujours sans jamais les deviner.

VI.

Le printemps nous ramena à Villers-Hellon. Je devais y faire ma première communion; aussi mon temps s'y écoula-t-il bien plus gravement que de coutume. J'allais souvent à l'église, j'apprenais mon catéchisme, l'histoire sainte, les évangiles; ma mère me faisait visiter les pauvres chaumières où il y avait des secours à porter et des peines à soulager. Mon grand-père me confiait ses aumônes, et j'étais bien heureuse d'être aimée, bénie en son nom.

Le jour de la Fête-Dieu fut fixé pour ma première communion, pour ce

grand acte qui venait changer l'enfant en jeune fille, qui allait m'initier aux choses du ciel avant de m'ouvrir les portes de la vie! — Déjà l'heure du devoir approche, peut-être celle de la séduction; le cœur bat plus vite, s'élève plus haut; il faut une égide à la vierge chrétienne, et la religion qui a bercé son enfance prend son ame faible et pure, y dépose ses vérités, ses lois, et lui donne un refuge contre les joies, les souffrances de ce monde qui va la réclamer.

Le matin de cette solennelle initiation, combien le soleil était radieux, combien mon émotion était profonde! Ma mère me revêtit elle-même de la robe blanche des communiantes, mit dans mes cheveux une branche de jasmin, symbole des pensées d'innocence et de foi qu'un prêtre avait la veille déposées dans mon ame; puis, avant que la voix des cloches nous eût appelées à la bénédiction d'en haut, je m'agenouillai devant elle et elle me bénit en pleurant.

On avait orné l'église de feuillages; l'autel était caché sous des touffes de lilas, d'acacias et de faux chêniers; des guirlandes de blaets et de blanches marguerites enlaçaient de leurs liens odorans les cierges enflammés du tabernacle, et les jeunes communiantes, tremblantes sous les plis de leurs voiles, chantaient les louanges du Seigneur.

Je ne saurais exprimer quel trouble mystérieux s'empara de moi quand le prêtre éleva le calice au dessus de nos têtes, et quand des nuages d'encens et de fleurs saluèrent le Rédempteur du monde! mes genoux fléchirent... mes yeux se voilèrent... et au moment où la communion vint porter Dieu dans le sanctuaire de mon cœur, il me sembla qu'un ange me touchait du bout de son aile et que j'allais mourir!...

Ce grand acte de ma vie est resté gravé en caractères de feu dans les plus intimes replis de mes souvenirs. Tout à côté j'y vois l'image bonne et indulgente de M. le curé de Villers-Helion. Jeune encore, il avait la tolérance de l'expérience et de la vertu. Il ne combattait pas avec des paroles les dissertations un peu voltairiennes de mon grand-père, mais par ses actions il lui faisait aimer la religion, respecter ses ministres, oublier tant soit peu les incrédules pensées du dix-huitième siècle.

Vers le mois d'octobre, Charles X devait traverser l'Alsace, et une lettre de mon père nous rappela près de lui pour cette époque. Les fêtes offertes au roi furent magnifiques. Les riches paysans alsaciens, parés de leurs gracieux costumes, montés sur les petits chevaux de leurs montagnes, galopaient autour de la voiture royale. Leurs femmes et leurs filles, belles de toutes leurs dentelles et de tous leurs sourires, avec leurs grands yeux bleus, leurs longues tresses blondes, suivaient dans de légers chariots, et par intervalles le canon mêlait sa grosse voix aux sons pieux des cloches et aux hourras du peuple.

A la porte du palais de jeunes filles présentèrent au roi, avec des vœux et des fleurs, les clés de sa bonne cité de Strasbourg; puis le soir il y eut un magnifique bal, la cathédrale illumina ses dentelles de granit, et les Vosges firent scintiller des aigrettes de feu sur les noirs créneaux de leurs féodales ruines. Partout de l'enthousiasme et de l'amour! partout des yeux brillant d'un dévouement éternel. Jouissez, ô mes princes! jouissez vite de ces adulations populaires. Lorsque sonnera l'heure d'exil et de malheur, en vain vous chercherez la fumée de cet encens, un regret sur ces fronts, une larme dans ces yeux!...

Ma tante Garat vint passer huit jours près de nous en quittant le camp de Lunéville. Ce furent huit jours de fête et de joie; car mon père adorait sa toute belle sœur, voulait l'entourer de plaisirs, de fêtes et d'admirateurs. L'élégance, la beauté, la franche gaîté de ma tante révolutionnèrent tous les cœurs inoccupés de l'Alsace, et à son départ il y eut des regrets, des déceptions et des malheureux!

Le voyage de ma tante nous fit faire connaissance avec une jolie petite personne qui venait d'épouser M. G. G. C'était une gracieuse poupée de cire blanche et rose, ouvrant et fermant les yeux, disant, papa, maman, bavardant même, quand son mari pressait les grands ressorts de son intelligence, quelques phrases bien douces et bien aimables qui n'avaient pas la prétention de signifier quelque chose, mais qui montraient la docilité de la mécanique épousée.

Jamais je n'ai vu régner le fanatique amour de l'ordre aussi despotiquement que dans cette jeune femme. Elle naquit pour ranger bien plus que pour vivre. Mme G. avait un appartement délicieux; mais n'osant marcher sur ses tapis, se reposer sur ses divans, feuilleter un de ses beaux livres d'or et de soie, elle couvrait tout ce luxe intime et confortable de gazes, de cartons, passait ses journées dans un cabinet de toilette, assise sur une chaise de paille et lisant quelques vieux bouquins d'un cabinet de lecture. La danse chiffonnait ses légères toilettes, elle renonça à la danse; les émotions pouvaient rider son front, ternir sa fraîcheur... elle rejeta au loin les émotions et la pensée. Enfin, entourée de toutes les joies de la vie, elle mettait son orgueil et sa félicité à les préserver de la poussière ou des ravages du temps, et elle aurait été parfaitement heureuse s'il lui eût été possible de placer sous verre son mari et ses enfans.

Nous allâmes passer les derniers beaux jours d'automne à la campagne chez M. de T***, qui avait un petit pavillon situé au bord de l'île et dans lequel la vie se passait hospitalière et joyeuse. Nous retournions quelquefois à Strasbourg pour nos leçons, et tous les soirs mon père venait oublier près de nous la solitude de sa journée. Je l'attendais des heures entières sur le bord de la route. Il laissait son cheval à son domestique, nous revenions à pied, et je me suspendais à son bras; je l'embrassais mille fois pour le garder plus long-temps à moi toute seule, pour retarder son arrivée toujours trop prompte selon mon cœur.

Un jour, hélas! je l'attendis en vain; son domestique arriva seul; il venait chercher ma mère, elle partit pâle et sans nous embrasser... Toute cette nuit je ne dormis pas; le matin on nous fit monter en voiture, ma sœur et moi, disant que mon père était un peu malade, qu'il nous demandait; enfin peu à peu Ursule nous apprit en pleurant qu'il avait été à la chasse, que confusil avait éclaté dans sa main, et qu'il était gravement blessé.

En arrivant, je pleurai avec tant de désespoir qu'il me fallut rester une heure à la porte de la chambre pour étouffer mes cris. Mon pauvre père m'entendit, m'appela, et je me précipitai à genoux près de son lit. « Marie, mon enfant, tu m'ôtes mes forces en me faisant douter de ton courage, » me dit-il. Sa tête se pencha sur la mienne; je sentis une larme, je compris que cette larme était un adieu, et mon cœur se brisa!... Je ne sais ce qui se passa ensuite. Je revins à la vie couchée sur le lit de Mme de T***; je voulus me lever, retourner près de lui; l'émotion avait été trop forte, le médecin avait défendu ma présence. Oh! combien je maudis l'impuissance de ma raison sur mon désespoir! j'étais loin de mon bien-aimé malade, et cela par ma faute! Deux jours se passèrent dans ces angoisses; le troisième, au milieu de la nuit, on nous porta sur le lit de ma mère... tout était fini!...

Mon Dieu! quelle douleur profonde pour une douleur première! Pourquoi m'arracher si jeune ma force et mon guide, lorsque vous prépariez à ma vie de si rudes sentiers!... pourquoi? Craigniez-vous qu'avec lui la terre me fût trop douce? L'avez-vous mis au ciel pour que j'y reporte mes pensées et mes espérances? Oh! Seigneur, je ne sonderai pas l'abîme de vos desseins; mais par pitié, si je n'ai pas faibli sous le faix de ma croix, rendez moi mon père dans votre éternité.

VII.

Après mon malheur, une nuit obscure voila mes pensées; tout m'offrait l'image de la mort! Ce que j'aimais avec mon père et par mon père m'était devenu un sujet de deuil et d'affliction; mes yeux cherchaient ses yeux; chaque porte qui s'ouvrait me faisait tressaillir, comme au temps où je l'attendais, et mes larmes étaient ma seule résignation. Quand je me trouvais seule, je repassais en mon cœur les paroles, les conseils de mon père; je lui promettais d'être digne de lui, forte, quoique femme; de rester au-dessus des mesquines vanités et des étroites exigences de la société; je lui promettais d'être grande et noble, non pas selon les proportions du monde, mais selon ses idées, selon son souvenir, qui devenait ma conscience, et je gardai pour devise sa devise: « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Quelquefois je reprenais courage, j'étudiais, j'essayais de combattre les côtés faibles ou mauvais de mon caractère; puis ma douleur se réveillait tout-à-coup, et je m'étonnais de savoir vivre encore, je m'indignais en voyant tant d'existences se remuer autour de moi, alors qu'il était mort!.. mort! celui-là que j'aimais tant!...

M. Collard, mon oncle, vint sur-le-champ trouver ma mère; il devait nous ramener à Villers-Helion; mais par la puissance des tristes affaires d'argent, qui sont toujours le misérable cortége de nos plus intimes douleurs, il fut décidé que nous resterions à Strasbourg jusqu'au printemps. J'aimais beaucoup Marie et Jenny; toute la famille de T*** était bonne pour nous; cependant je me désolais de cette décision; ces lieux où j'avais été heureuse par mon père m'étaient devenus insupportables. Quand on me parlait de lui, mon cœur se brisait; quand on éloignait son souvenir, je me révoltais contre l'oubli. La seule personne qui sentait comme moi était le major Coger; il avait été nommé notre subrogé-tuteur, et lorsque nous nous reverrions, lorsqu'il m'embrassait, je comprenais que le cher regretté vivait entre nous, dans nos regrets et dans nos baisers.

Cependant ma vie ne se passait pas entière dans les larmes; le temps ne s'arrête guère, il varie nos impressions malgré nous, et dans sa marche continuelle il faisait succéder les jours aux jours, ramenait d'anciennes habitudes, des devoirs, des études. Ma douleur plus recueillie s'était fait un sanctuaire dans mon cœur, et le rire de la jeunesse reparaissait déjà sur mes lèvres. Combien de fois un éclat de ma gaîté vint blesser mon souvenir, et combien la douleur lui succédait avec force! Alors je pleurais sur lui et sur moi même, et je méprisais cette possibilité oublieuse de notre pauvre humanité. La vue du régiment me faisait mal, et les sons de la musique militaire me semblaient une ironie cruelle qui troublait le repos de la tombe de mon pauvre père.

Mon oncle Maurice resta deux mois près de nous. On voulait lui faire épouser Cécile de T***; il la trouvait aimable; mais pour reculer l'horreur d'une décision, il demanda du temps et la possibilité d'apprendre à l'aimer en apprenant à la connaître. Mon oncle passait ses journées chez Mme de T***, et quand il avait suivi quelque temps sa sentimentale amie Cécile dans les étoiles, il venait jouer avec nous comme un écolier qui a fini sa tâche! Désireux d'apprivoiser l'orgueil de sa future belle-sœur, mon oncle Maurice s'occupait particulièrement de Jenny, l'embrassait de force, lui volait des boucles de cheveux, la taquinait; enfin il se prit à l'aimer si bien et Cécile fut aimée si mal que le mariage dut être rompu, et qu'il y eut deux yeux tristement rouges pendant bien long-temps.

Toutes les leçons se prenaient en commun. Nous avions pour maître

d'histoire et de style un jeune ministre protestant plein d'indulgence et de talent; je me souviens encore des bonnes leçons de M. Schmidt, de sa gravité pendant le travail et de sa complaisance quand avait sonné l'heure du départ et de la liberté.

Ma mère ne sortait jamais, nous fort peu; je ne le désirais pas, et si dans la rue je rencontrais un de nos artilleurs, qui d'un air triste portait la main à son schako, mes larmes coulaient malgré moi, et j'étais honteuse de cette émotion publique.

Vers ce temps je remarquai, parmi les visites que recevait ma mère, un jeune homme élégant, beau, aimable, plein d'un esprit chevaleresque, et qui transformait l'homme de notre époque en héros du moyen-âge. M. de Coëhorn avait tant de force et d'héroïsme dans l'imagination, qu'il restait au dessus ou au dessous de la vie positive, et dédaignait de traduire son cœur en actions à l'usage de notre pauvre terre. On pouvait le croire oublieux, faible, égoïste, en le jugeant par ses œuvres; mais par la pensée il était toujours plein d'énergie, d'amour et d'abnégation. Il gâtait beaucoup Antonine, était aimable et attentif pour moi lorsque j'entrais une minute durant l'heure de ses visites; et j'avais *deviné* qu'il était amoureux de Cécile, qu'un mariage étoufferait un souvenir.

Je couchais quelquefois sur un canapé, dans la chambre de ma mère; une nuit que je ne pouvais dormir, je l'entendis parler, je me levai pour lui demander si elle souffrait; elle rêvait; un nom tomba de ses lèvres, et une horrible possibilité entra dans mon cœur; je passai le reste de la nuit dans une inexplicable angoisse; enfin je me révoltai contre mon soupçon, et je résolus de voir par mes yeux avant d'en parler et d'en souffrir.

Le soir même M. de Coëhorn vint passer la soirée chez Mme de T***. Nous étions assis autour d'une table à ouvrage; M. de Coëhorn se mit à écrire sur des cartes de visites, puis il les passait à Cécile de T*** qui les donnait à ma mère et se faisait ensuite la messagère de sa réponse. Cette action, pour moi si simple la veille, me parut décisive en ce moment; je devins pâle, et sortis en courant pour cacher mes larmes. Mme de T*** vint me trouver, me prit dans ses bras et m'embrassa long-temps sans parler. Quand mes sanglots eurent un peu allégé mon pauvre cœur, elle me dit qu'elle comprenait ma douleur, qu'elle avait été la sincère amie de mon père, et souffrait avec moi de le voir oublier; que ma mère avait tort, mais qu'il fallait lui pardonner, car sa passion l'entraînait. J'avouai à Mme de T*** ma découverte, mes pressentimens, mes craintes; elle fut si bonne, si indulgente, que je m'endormis en priant Dieu pour elle et pour moi.

Le lendemain je fus avec ma bonne Ursule trouver le vieil abbé du régiment, qui m'aimait comme sa fille. Il plaignit ma souffrance, me blâma d'oser juger ma mère, me dit « que mon bon père serait mécontent de ce sentiment, que je devais être doucement résignée et cacher jusqu'à mes larmes. » En rentrant, et comme j'allais me jeter au cou de ma mère pour lui demander la vérité et sa confiance, je fus arrêtée dans une première pièce en entendant prononcer mon nom par Mme de T***; elle disait à ma mère: « Marie est désespérée, elle n'aime pas Eugène, son orgueil se révolte contre votre mariage; vous ne dompterez son caractère qu'en l'éloignant de vous.

—Je serais désolée d'en venir à une séparation, répondait ma mère.

—Eh bien, ma chère Caroline, croyez-moi, l'amour de votre jeune époux ne résistera pas à ces deux vivans souvenirs du passé. »

Je ne pus en entendre davantage, le monde se révélait à moi. Je comprenais dans ce langage de *l'amie de mon père* tout ce que la société renferme de fausseté et d'égoïsme, et je résolus de lui cacher mes souffrances.

N'osant parler à ma mère, ne pouvant vivre avec ce poids de douleur et de rancune, je lui écrivis toutes mes pensées. Elle vint me chercher, me dit qu'elle m'aimait, qu'elle m'aimerait toujours; qu'elle avait parlé de tout cela à M. de Coëhorn, qui avait déclaré ne pas consentir à ce que je fusse mise en pension et qui espérait un jour, non pas être *mon père*, mais *mon meilleur ami*. Lui-même me parla ouvertement de cet avenir; je lui avouai tout ce que je sentais; il ne m'en voulut pas, m'assura que j'avais au contraire gagné dans son estime, et me demanda de l'appeler Eugène afin d'éloigner un rapprochement qui me ferait mal et d'éviter le mot monsieur qui l'attristerait.

J'ai parlé bien en détail de ces événemens, car ils ont décidé de ma vie, en formant, par leur amertume, mon caractère et mes croyances. La mort de mon bien aimé père m'avait appris la douleur; Mme de T*** m'apprenait la société. Je me sentis isolée au monde; l'affection et le devoir me faisaient une loi de cacher mes secrètes amertumes; je ne pouvais dire à ma mère que je souffrais et je ne devais pas le confier à l'amie la plus intime.

Jamais je ne pus dompter mes premiers mouvemens, mais je parvins peu à peu à ne pas faire peser mes souffrances sur ceux qui m'entouraient et à les ensevelir au fond de mon ame. Je partageais mes joies avec ceux que j'aimais, je pleurais avec les malheureux, mais j'aurais été honteuse d'une larme surprise dans mes yeux lorsqu'elle coulait sur moi-même. L'orgueil, l'habitude, la volonté me firent forte et recueillie quand venait l'orage; et si ma tête ne savait pas se courber, ma bouche sut toujours sourire pour rassurer mes amis et me garder de la pitié des indifférens.

Le printemps qui devait nous ramener à Villers-Hellon arriva. Je désirais ardemment quitter l'Alsace; mais l'adieu qu'il fallut déposer sur la froide pierre qui renfermait mon père me sembla cruel et presque au-dessus de mes forces. Mon grand-père nous reçut avec une double affection; il semblait vouloir nous aimer aussi pour celui qui nous avait été enlevé; moi-même je reportais sur sa tête les mille soins, les mille tendresses que j'avais partagés entre mes deux pères jusqu'au jour de notre deuil. Lalo, Mamie me parlaient de celui qui n'était plus avec des larmes et des regrets; je retrouvais ses chevaux devenus les favoris du bon Briquet, cocher de mon grand-père; son chien, qui cherchait et pleurait quand nous prononcions son nom. Tout cela faisait un peu de mal et beaucoup de bien.

Je repris alors ma vie active, et ma mère s'occupa sérieusement de notre éducation; elle avait une inaltérable patience, de la suite et de la sévérité dans ses leçons. J'aimais beaucoup ma mère, mais je la craignais un peu, et surtout je n'osais lui exprimer mon affection; lorsque je lui sautais au cou en voulant la couvrir de mes baisers, elle me disait: « Pas d'exagération, Marie; la meilleure preuve de tendresse que tu puisses me donner serait de corriger tes défauts qui me font souffrir. » C'était parfaitement sage, mais cela me glaçait et j'en devenais moins expansive sans en être moins emportée, moins indépendante ou moins impertinente, trois gros péchés que je commettais souvent malgré moi.

M. de Coëhorn vint nous retrouver à Villers-Hellon; il me fit travailler l'allemand et se montra ami indulgent et tendre comme à Strasbourg. Nous faisions des courses à cheval, quelques longues promenades dans les champs; il m'expliquait les beautés de la poésie, auxquelles j'étais restée jusqu'alors assez étrangère, et me disait les nobles et idéales utopies des philosophies allemandes.

Vers le mois d'août, mon grand-père eut le bonheur de recevoir chez lui la famille d'Orléans pour laquelle il avait un culte d'amour et de vénération. Avec quel soin et quelle coquetterie notre cher petit château se fit digne de cet honneur! Un premier arc de verdure marquait les confins de la propriété, un second élevait ses vertes colonnades en haut de l'avenue. Les grilles de la cour se cachaient sous les festons de feuillages; les troupeaux étaient disposés pittoresquement sur les prairies qui bordaient les chemin, et la population en habits de fête se groupait sur le passage des illustres hôtes. L'intérieur de la maison était jonché de fleurs, et des écussons au chiffre d'Orléans, formés par les bleuets et les paquerettes de nos champs, retenaient les guirlandes de chêne et de roses qui balançaient leurs parfums dans le salon et la salle à manger.

Le soleil s'était levé radieux, il dorait les riches moissons et nos apprêts de fête. Vers dix heures, un petit nuage le voila; à onze heures, le nuage était devenu bien gros et bien gris; nous allions du baromètre à la fenêtre pour craindre et espérer; enfin, avec le premier coup de tonnerre et une pluie épouvantable, la famille d'Orléans fit une entrée mouillée, crottée, dans notre petit Villers-Hellon, naguère si coquet, maintenant honteux de voir souiller sa robe de fleurs et de fête. Les princes voyageaient dans un grand omnibus qui n'était rien moins que magnifique. Le duc et la duchesse d'Orléans arrivèrent un peu mouillés et sans la plus petite nuance d'humeur. La duchesse d'Orléans avait la douceur d'un ange et portait sur le front les hautes vertus qui, après avoir fait admirer la femme, ont fait admirer la reine. Les princesses étaient aimables, jolies, mais un peu moqueuses, et les jeunes princes de Joinville et d'Aumale n'étaient que de *royals* marmots encore sous la férule de leur gouverneur. Mlle d'Orléans, aussi du voyage, combla le bonheur de mon grand-père, dont elle était par dessus tout l'idole.

Après le déjeuner, leurs altesses, sans craindre la pluie, profitèrent d'un rayon de soleil et firent le tour des jardins et des fermes. Elles admirèrent avec une grande indulgence les beaux arbres, les chemins modèles, les troupeaux, et donnèrent quelques mots gracieux à notre jolie laiterie suisse. Partout sur leur passage des vivats et des bénédictions les accueillirent; elles parurent heureuses de ces transports d'amour qui étaient les échos fidèles du profond dévoûment de mon bon grand-père.

Pendant le déjeuner, il se passa une scène assez singulière. Le maître d'école de Villiers-Hellon, qui voulait approcher les princes, avait obtenu de ma vieille bonne un ancien habit habillé de mon grand-père; il avait fait une culotte de son pantalon, avait tendu sur sa jambe de beaux bas chinés et croyait avoir métamorphosé le tout en une livrée très à la mode. Il était bien ridicule, mais si heureux, que mon grand-père le laissa se mêler aux valets de chambre qui devaient servir à table. Notre grave magister était donc la serviette sous le bras, regardant de tous ses yeux, écoutant de toutes ses oreilles, lorsque soudain le duc d'Orléans demandant à boire, il s'élance, fait une glissade périlleuse et triomphante sur les dalles de la salle à manger, et va tomber aux pieds de son altesse étonnée. On raconta le sentiment d'enthousiasme qui avait fait la métamorphose et la chute de ce ferme soutien de l'alphabet, et il eut l'unique insigne de désaltérer un royal et populaire gosier.

L'automne avait ramené les chasses et nos amis d'Angleterre, les longues courses à cheval, les soirées d'hiver, toute la poésie des dernières feuilles et des derniers beaux jours; cependant Villiers-Hellon n'avait pas retrouvé ses gaies et intimes réunions. Le mariage de ma mère approchait; ce n'était plus un mystère, mais on en parlait bas; un malaise général accompagnait toujours ce sujet de conversation, pendant laquelle mon grand-père nous appelait, ma sœur et moi, près de son fauteuil, prenait nos

deux têtes dans sa main, jouait avec nos cheveux, et semblait arrêter, par une barrière de tendres caresses, les paroles qui devaient nous attrister. On blâmait généralement ce mariage, et moi je me sentais blessée dans la plus chère religion de mon cœur à la vue, à l'expression de la nouvelle affection de ma mère; je souffrais encore de cette réprobation muette de la société qui pesait sur elle; j'affectais un air heureux, indifférent; je témoignais une vive sympathie à M. de Coëhorn; mais ensuite j'avais des remords, je demandais pardon à mon pauvre et bien aimé père, et cette lutte continuelle devenait une supplice presque insupportable.

Le jour du mariage fut triste; il fallut y assister sans qu'une larme glissât de notre ame à notre paupière, quitter notre deuil quand nous devenions doublement orphelines; il fallut sourire à cette consécration de l'oubli, sourire en abdiquant une partie du cœur de notre mère pour y faire régner un étranger. M. de Coëhorn était protestant; la cérémonie religieuse se fit dans le salon; la table à ouvrage devint un autel; un monsieur en habit noir fit un sermon froidement savant, et donna ensuite une très simple bénédiction. L'avouerai-je ? je fus heureuse de cette mesquine cérémonie, heureuse que ma chère petite église de Villers-Hellon ne se fût point parée, que les cierges de l'autel fussent restés sans flamme, l'encensoir sans encens; je fus heureuse que la grande croix, les anges, la Vierge, le tabernacle n'eussent point dépouillé leurs linceuls de la semaine pour bénir cet oubli de mon père.

Quand je fus seule enfermée dans ma chambre, je pris le portrait de mon cher regretté, je le couvris de mes baisers, je lui promis de l'aimer autant dans le ciel que sur la terre. Depuis ce jour, jamais je n'ai prononcé ce saint nom devant ma mère; j'ensevelis mon trésor dans les abîmes les plus secrets de ma pensée; je ne le laissais errer sur mes lèvres qu'en retrouvant des frères d'armes ou des soldats de ce bien-aimé père, en échangeant avec eux des souvenirs et des regrets.

Nous quittâmes Villers-Hellon pour aller prendre possession du petit château d'Ittenwillers, notre famille pour une famille à laquelle nous étions indifférentes et étrangères. Antonine, trop jeune pour comprendre les souffrances et les choses du cœur, avait oublié le passé, et vivait parfaitement heureuse avec beaucoup de récréations, beaucoup de liberté, beaucoup de chiens, beaucoup de chats, beaucoup d'oiseaux; elle se souciait fort peu d'Eugène, qu'elle n'aimait pas et qui ne l'aimait guère, et se réfugiait contre ses sermons dans l'indulgence de ma mère.

J'avais quatorze ans; j'étais toujours excessivement enfant dans mes actions, quelquefois j'étais déjà vieille par la pensée. Après avoir passé des heures à patiner sur les fossés du parc, à courir à travers les prairies pour un papillon, pour un insecte, pour un rien, tout-à-coup, je devenais triste, immobile; la vue de ma mère appuyée au bras de M. Coëhorn me faisait mal; j'étais jalouse, pour mon père, de son bonheur. Alors on m'interrogeait; je ne répondais pas ou j'étais impertinente, ne pouvant être vraie; on me punissait, on m'exilait dans ma chambre où je me consolais, où j'étais fière par la conviction que je souffrais pour mon père. Ordinairement M. de Coëhorn obtenait ma grâce, il riait de mon caractère indomptable, me taquinait, me permettait de tout lui dire pour me venger, jouait avec moi comme un enfant, et nous devenions souvent si bruyans, que ma mère était obligée de fuir ou de nous mettre à la porte.

Nous menions une vie très isolée; ma mère et M. de Coëhorn avaient trop de bonheur pour chercher le monde, pour s'oublier afin de lui plaire; ils étaient ennuyés quand ils n'étaient pas seuls, vivaient en eux, vivaient pour eux. Nous voyions seulement quelques personnes de la famille d'Eugène : sa mère, bonne, vertueuse, qui s'était faite de ses habitudes une petite vertu, afin d'avoir le droit de ne pas y déroger, et de ne pas les sacrifier à son prochain; sa sœur aînée, mariée à M. de Bussière, pleine de douceur et de grâce; ses deux autres sœurs que j'aimais, que je devais aimer davantage dans l'avenir, car elles étaient déjà de jeunes personnes aimables; je n'étais qu'une enfant; il fallait le temps comme l'expérience pour rapprocher nos cœurs, nos idées, surtout nos goûts et nos habitudes.

N'ayant pas toutes les bonnes distractions de Villers-Hellon, nos études étaient plus suivies; et cependant là encore je portais cette malheureuse indépendance qui me rendait les devoirs ordonnés à heure fixe odieux, presque impossibles. Pendant la matinée, qui était destinée à apprendre par cœur, j'avais mal à la tête, j'étais fatiguée, indolente, je lisais tout mon livre, et je ne savais pas les quelques pages qu'il fallait savoir; jamais je n'ai pu réciter de la prose mot à mot. Les reproches, les punitions quotidiennes furent impuissans pour me donner la mémoire des perroquets. Il en était de même pour la musique : je l'adorais, et, pourtant, quand il fallait en faire montre en main et travailler des partitions brillantes, pleines de difficultés et vides d'harmonie, je devenais une machine à croches et à doubles-croches, étudiant sans goût et sans méthode. Une seule occupation me resta favorite, quoique obligée; c'était les extraits que je faisais de mes lectures, les lettres imaginaires que j'écrivais pour former mon style, et qui me servaient aussi à dire à ma mère tout ce que je n'osais lui exprimer de vive-voix. Selon ma disposition d'esprit, ces lettres étaient gaies, réfléchies, affectueuses, impertinentes, moqueuses ou tristes; mais quelques pensées, de celles que j'aimais et que je cachais, ayant été racontées par ma mère et tournées en ridicule comme originales, folles, extravagantes, cette voie de confiance intime me fut fermée ou du moins limitée.

D'ailleurs, jamais ma mère ne combattait une idée par une idée; quand elle était contente de moi et que je répétais une de ces choses qui n'ont pas le *sens commun*, elle me disait en riant : « Taisez-vous, petite originale; embrassez-moi, soyez sage, et ne faites pas la philosophe. » Quand au contraire j'avais mérité d'avance son mécontentement, elle me répondait sévérement qu'ayant les idées fausses, je devrais avoir l'esprit de les cacher, et que je ferais bien d'aller réfléchir à cela dans ma chambre.

Je comprenais tout le charme de la lecture, j'y consacrais les journées de pluie et presque tous les dimanches. Mon livre de prédilection était l'*Histoire de Charles XII*, par Voltaire. Mes joues s'enflammaient, mon cœur battait plus vite quand je lisais toutes les victoires de ce héros, et je retenais difficilement une larme en arrivant à ses défaites et à sa mort. Les mémoires sur Napoléon ne pouvaient jamais me satisfaire; l'encens que l'on donnait à mon *demi dieu* n'était pas assez pur; il me semblait inconvenant que l'on osât juger ses actions, cruel et odieux qu'on le blâmât dans ses revers. La campagne de Russie de M. de Ségur me rendit triste et malade; il m'eût été impossible de la lire deux fois. J'aimais assez Racine, beaucoup Corneille, par-dessus tout Molière; *Paul et Virginie* m'ennuyaient à la mort; parmi les voyageurs Fernand Cortez, Pizarre, les flibustiers et les pirates venaient quelquefois revivre dans mes rêves.

Je ne m'étais jamais occupée de politique; je savais qu'il y avait aux Tuileries un trône, sur ce trône un roi, que ce roi avait des ministres, ou pour mieux dire des intelligences agissant au défaut de la sienne. Tout-à-coup le canon de juillet retentit dans les Vosges, et la presse nous envoie les bulletins d'un peuple de héros; c'était incroyable, c'était sublime : en trois jours des ouvriers, des jeunes gens, des enfans vengent la liberté, renversent le trône, rendent à la France ses trois couleurs; ils détruisent d'une main, ils protégent de l'autre; sans frein dans le combat, ils sont nobles et calmes après la victoire. Comme ils ont bravé la mort, ils bravent la corruption et déposent leurs armes après avoir assuré le luxe des riches de ce monde, avant d'avoir pensé à leur pain du lendemain. Quels beaux jours ! Il semble que la pensée de Dieu les a préparés, corrigés, créés pour doter notre histoire de son plus noble feuillet.

Cette révolution, cette gloire me firent comprendre la liberté des peuples, l'amour et l'orgueil de la patrie. Louis-Philippe devenant roi, toutes les sympathies de ma famille saluèrent son élection : pour moi, je ne le trouvais pas assez jeune pour notre jeune France; j'aurais voulu une petite guerre et de grandes victoires. A la tribune, les orateurs de la gauche avaient mon admiration; enfin ma tête s'exalta, et ma pensée devint si républicaine que ma mère trouva prudent de m'interdire les journaux et me défendit de m'occuper de politique, sans pouvoir effacer l'impression profonde que ces grands événemens avaient déposée dans mon esprit.

IX.

Au mois d'octobre, mon grand-père, qui ne savait pas se passer toute une année de ma mère, nous rappela si instamment près de lui, qu'il fallut que M. de Coëhorn quittât l'Alsace, ses occupations agricoles et sa famille pour nous ramener à Villers-Hellon. Tout l'hiver s'y passa doucement. Nous y étions, Antonine et moi, bien aimées, bien gâtées; on voulait nous rendre avec de gros intérêts les caresses dont nous avions été sevrées pendant un an. Ma mère, étant souffrante, ne quittait pas son fauteuil; M. de Coëhorn s'était chargé de presque toutes mes leçons et nous faisions ensemble de longues courses à cheval ou à pied; quelquefois même de petites parties de chasse dans lesquelles j'étais spectatrice de ses hauts faits. M. de Coëhorn était pour moi comme un frère et riait de mon indépendance, de ma sauvagerie; avec lui j'osais dire tout ce qui me passait dans l'esprit, me passionner pour une idée bizarre, m'indigner contre une idée reçue; il s'amusait de me voir si enfant ou si *philosophe*, m'initiait à toutes les rêveries de la poésie allemande, puis se moquait de mes quinze ans quand j'essayais d'arriver seule jusqu'à ces toiles brillantes et fantastiques.

Ma mère nous donna au printemps une charmante petite sœur; elle la mit dans mes bras en me demandant de l'aimer et de la protéger; je le lui promis de tout mon cœur. Si j'étais jalouse, pour le souvenir de mon père, de l'affection que ma mère témoignait à M. de Coëhorn, j'aurais été honteuse d'éprouver ce même sentiment dans une pensée d'égoïsme et contre un pauvre petit enfant.

Je n'ai pas encore parlé du charmant voisinage que nous avions à Villers-Hellon; cependant il faut le connaître pour comprendre tous les plaisirs, toutes les joies d'intimité qui se trouvaient réunies dans cette bienheureuse parcelle du monde.

Non loin, à une demi-lieue, est situé le château de Loog-Pont; les étrangers admirent ses ruines grandioses et pittoresques, les arcades de ses cloîtres, la beauté de ses eaux, l'étendue de son parc; ceux qui ont le bonheur d'y être reçus en amis oublient cette belle nature pour les nobles habitans qui en sont l'ame. Le vicomte et la vicomtesse de Montesquiou ont une grande fortune et sont plus riches encore de vertus, de bonheur et d'aïeux; ils abandonnent souvent Paris pour Long-Pont qu'ils aiment comme leur création ou comme un petit Éden qu'ils ont fondé pour leur fils unique. Je crois que Fernand sera digne d'hériter de ce beau séjour et méritera l'amour et les bénédictions que les bienfaits de ses pères auront groupés autour de lui.

Madame de Montesquiou était très liée avec ma mère, non-seulement par une amitié de voisinage, mais aussi par une amitié de cœur et de pen-

sée; elle était l'idole de mon bon grand-père, qui mettait ses quatre-vingts ans en adoration devant son pied si petit, si gracieux qu'il pouvait combattre la réputation exclusivement insolente des petits pieds chinois, et devant ses yeux grands et doux comme ceux de la Providence. M. de Montsquion était un homme grave, sérieux et instruit, occupé exclusivement de l'éducation de son fils et de l'embellissement de Long-Pont. Il savait être encore un aimable voisin et un châtelain parfaitement gracieux et hospitalier.

Plus loin, dans la forêt, Montgobert, appartenant au général Leclerc, puis à la princesse d'Eckmül, enfin à Mme de Cambacérès qui porte sur sa jolie figure sa parenté avec la famille Borghèse; Valsery, charmante propriété à un vieil ami de mon grand-père; Saint-Rémy, à M. de Violaine, conservateur des forêts, père d'un beau bouquet de filles et d'un seul garçon; enfin Corcy, original petit château d'une aussi bizarre construction que l'esprit de sa châtelaine, Mme de Montbreton, fille d'un fermier de Beauvais, femme de M. Marquet, dont le père avait été... j'ai entendu dire, valet de chambre, mais je veux poliment écrire intendant de quelque grand seigneur. Elle fut mise en prison durant la Terreur, et, fondant sa noblesse sur cette persécution, voulut être non seulement une pauvre mais une noble victime. Pour orner le nom de Montbreton, pris on trouvé je ne sais où, elle acheta sous l'empire, avec ses beaux deniers enfarinés, le titre de comtesse, et plus tard obtint pour son mari la place d'écuyer cavalcadour de la princesse Borghèse. Au retour des Bourbons, elle se glissa dans les rangs royalistes, devint une grande dame, eut des demoiselles de compagnie à plusieurs quartiers, exigea des ancêtres à ses petits chiens et se brouilla avec mon grand-père dont la roture et les opinions libérales lui étaient insupportables. Lors de la révolution de 1830, elle se sauva de Paris, et retrouvant par la toute-puissance de la peur la mémoire de son vieil ami Collard, vint se placer sous sa protection. J'en avais beaucoup entendu parler : elle faisait pâlir ses biographes les plus exagérés.

La première fois que je fus à Corcy, elle était enfermée dans un petit boudoir matelassé dans lequel elle ne pouvait entendre la cloche du village qui sonnait pour les morts. Après une heure elle parut, un flacon sous le nez, une cassolette de chlore à la main, s'informa avant d'entrer si j'avais une bonne santé, s'il y avait long temps que j'avais eu la rougeole, enfin s'il ne régnait pas de maladie épidémique à Villers-Hellon. Satisfaite des réponses qui lui furent données, elle franchit le seuil de la porte, s'approcha de moi en m'aspergeant légèrement de vinaigre des quatre voleurs et m'embrassa sur le front. On lui dit que j'étais musicienne; elle me fit mettre au piano, me demanda de jouer un galop, et, s'élançant vers son fils, le força à danser avec elle.

« Ma mère, vous me tuez! disait Jules tout essoufflé et en essayant de l'arrêter.

— Encore! encore! répondait-elle en l'entraînant; c'est excellent pour la santé.

— Mais, ma mère, je tombe de fatigue; vous allez me rendre poussif.

— Allez donc, il faut que je fasse ma digestion. »

Et comme Jules s'arrêtait encore haletant et à moitié mort, elle se jeta sur un canapé et dit à mon grand-père :

— Collard, suis-je assez malheureuse! Vous le voyez, mes enfans sont dénaturés; ils refusent de danser un galop pour rendre la santé à leur mère... Ah! je suis bien à plaindre!

Mme de Montbreton passait sa vie sur les grandes routes, quittant Paris dès qu'il y avait deux malades dans la rue, se sauvait de Corcy si une femme y avait la fièvre. Elle n'existait que pour se préserver de la mort, avait horreur des malades, des malheureux, et ne voyait pas ses amis lorsqu'ils étaient en deuil. Elle mit un jour à la porte son fils et sa belle-fille, parce qu'elle avait vu sur la joue de la petite Cécile quelques boutons qui lui faisaient craindre une maladie de la peau.

Après la peste, ce que Mme de Montbreton craignait le plus était son mari, peut être tout rond, tout inoffensif, à qui elle faisait une pension pour qu'il ne se rencontrât jamais sur son chemin. Elle aimait assez ses enfans, mais comme des esclaves auxquels on pouvait infliger mille petits supplices domestiques et journaliers que ceux-ci supportaient avec une incroyable impertinence. Elle exécrait sa belle-fille et Mme de Nicolaï, avec laquelle elle avait de véritables prises de corps. Les manies de Mme de Montbreton étaient innombrables; à Paris elle ne mangeait que du pain pétri à Villers-Cotterets; à Corcy elle faisait venir son eau de Paris, ne voulant boire que de l'eau de Seine, et disant que celle du pays contenait un ciment qui bâtissait mille petits monumens dans son estomac. Un jour une de ses dents, qui étaient assez ébranlées, faillit l'étouffer; le lendemain elle les fit toutes arracher!

Les fils n'avaient point partagé la brouille politique de leur mère; ils se faisaient un peu moins blancs dans notre libéral petit castel, et, parmi tous les agrémens de Villers-Hellon, comptaient pour le plus solide celui d'y être à l'abri de leur mère. MM. de Montbreton avaient de la gaîté, de l'entrain, une ignorance beaucoup plus irrécusable que leur blason, et le talent de dire mieux que personne les plus nouvelles et les plus grosses bêtises.

Eugène, le plus jeune, avait épousé Mlle de Nicolaï; nous la connaissions fort peu. Elle n'avait fait qu'une visite de noces à mon grand-père qui avait été très intimement lié avec les Lameth et M. de Nicolaï, ancien préfet de Laon. Eugène était ce qu'on appelle un bon garçon, qui aimait ses amis, mais qui n'aurait pas sacrifié à son amitié le bonheur de leur imprimer un ridicule et de faire de l'esprit à leurs dépens.

On disait pendant que Jocko, l'illustre singe, était à la mode, Eugène de Montbreton se fit son imitateur, et obtint de si grands succès dans les salons du noble faubourg Saint-Germain, que la duchesse de Berri, à laquelle on en parla, témoigna le désir de jouir de son talent. M. de Montbreton eut l'honneur d'être admis à faire le singe dans les petits appartemens des Tuileries, et la gracieuse princesse l'en récompensa en lui envoyant la croix d'honneur.

M. de Montbreton trouvait l'histoire de Fernand Cortez, mise en opéra, très mal INVENTÉE, et croyait fermement que La Ferté-Milon était la patrie du grand Homère.

Malgré tout cela, et peut-être à cause de cela, Eugène était très amusant; nous l'aimions. On était heureux de ses visites qui apportaient toujours quelques heures de gaîté, et comme il se moquait de ses amis, ses amis se moquaient de lui, et cela sans scrupule et sans rancune de part et d'autre.

Pour les soirées dansantes, mon grand-père ajoutait à ces voisins de tous les jours le sous-préfet, sa femme, de vieux amis et de beaux élégans de Soissons, et ma tante Garat attirait après elle, en quittant Paris, de gracieuses et coquettes amies et des hommes réputés aimables et à la mode.

Vers l'époque des premières neiges et de la chasse au chevreuil, nous avions ordinairement la visite du général Daumesnil. C'était une vieille gloire de l'Empire, un cœur d'or, une ame de fer, une bonté d'enfant. Sa belle tête, son regard plein d'énergie et de puissance, sa parole franche, l'affection qu'il me portait pour l'amour de mon père, se sont religieusement gravés dans ma mémoire. Après la révolution de 1830 on rendit à Vincennes son brave et fidèle commandant et sa glorieuse jambe de bois. Sur la prière du général Daumesnil, ma mère me permit d'aller passer quelques jours dans son donjon.

Je retrouvai Marie, ma vieille amie d'enfance et de pension, métamorphosée en une jeune personne uniquement occupée de sa toilette, ayant abandonné toute sérieuse occupation dans la crainte de fatiguer sa figure par l'étude, et renonçant même à cultiver son beau et gracieux talent pour le piano afin de ménager la blanche délicatesse de ses jolies mains. Elle possédait encore le cœur affectueux dont elle avait hérité de son père, mais elle employait déjà avec succès les toutes petites grâces surnaturelles de sa mère. Mme Daumesnil était aimable, avait de l'esprit, mais peut être un peu d'affectation dans la voix, les manières, le regard et la pensée : c'était la femme éminemment incomprise; elle avait été jolie à quinze ans, ne pouvait se consoler de l'être beaucoup moins à quarante; elle aimait son excellent mari et ses enfans, et cherchait vainement, sans jamais le rencontrer, le frère de son ame.

X.

Au printemps le choléra vint souffler sur notre pauvre France; il n'épargna pas Villers-Hellon. Mon bon grand-père fut admirable de prévoyance et de courage; il fit venir un jeune médecin de Paris, transforma son château en une pharmacie où les malheureux malades trouvaient tout ce qui pouvait les soulager, tandis que les craintifs bien portans venaient chercher une nourriture saine et préservative. Il fut surtout très difficile d'éloigner des paysans cette crainte de la contagion, qui dégénérait chez eux en terreur panique. Pour les encourager il fallut être calme vis-à-vis des plus cruelles et des plus effrayantes souffrances, apprendre sans pâlir que le fléau avait marqué une nouvelle victime, que la mort avait délivré un pauvre agonisant.

On portait des secours dans les greniers; on allait consoler les orphelins, les veuves, les pauvres mères : tout cela était affreux; mais le dévoûment de mon noble grand-père fut enfin béni par le succès; quelques-uns de nos bons paysans furent préservés, un grand nombre de nos malades guéris, et tous nos pauvres morts reçurent les soins de leurs familles, les secours de la médecine, les consolations de la religion. Notre bon curé, M. Dufour, se conduisit en apôtre, et, se multipliant avec le danger, devint la providence de trois villages.

La santé de ma mère, extrêmement affaiblie, exigea un changement d'air et de lieux. Nous partîmes pour l'Alsace avec le frère de M. de Coëhorn, secrétaire de M. de Sébastiani au ministère des affaires étrangères, et qui fuyait le choléra, atteint d'une de ces frayeurs qui rendent l'imagination malade, se peignent en vert et jaune sur la physionomie et pèsent sur le moral comme la plus triste des idées fixes.

M. E. de Coëhorn, plus jeune que son frère, avait le cœur étouffé par un égoïsme passé à l'état chronique, beaucoup de gravité, un esprit bizarre et une originalité approchant quelque peu de la manie. Arrivé à Ittenwillers, il s'entoura de tous les préservatifs connus contre la cruelle épidémie que l'on redoutait. Il ne mangeait plus que du riz, travaillait du matin au soir à raboter des planches pour se donner de l'exercice, sortait du salon quand un journal y entrait, prenait des crampes d'estomac si on parlait de douleurs d'entrailles, et s'inquiétait véritablement d'avoir une excellente mine, un sommeil profond, un appétit formidable.

« Croyez-moi, disait-il avec une douloureuse conviction, ces apparences de santé sont effrayantes; vous pouvez en rire, mais on n'est jamais si exposé à la mort que dans cet état de quiétude; laissez-moi me plaindre, je suis dangereusement bien portant. »

Après avoir long-temps fatigué ses membres dans son atelier de menuiserie, M. de Coëhorn faisait de la musique ; il composait de charmantes valses, d'assez mauvaises romances, chantait bien l'italien et exécutait à merveille la seconde partie de tous mes nocturnes ; il était très aimable pour moi, plus aimable que jamais on ne l'avait été. Peut-être aurais-je été flattée de ces premiers hommages ; mais Eugène m'ayant dit en riant que j'étais sa *pilule contre l'ennui*, mon amour-propre de jeune fille se révolta contre les vertus anticholériques qui lui valaient son succès.

Ittenwillers fut très animé pendant tout cet été. Une sœur de M. de Coëhorn, mariée en Russie, étant venue passer quelque temps en France, on s'empressait de fêter sa résurrection et de réunir autour d'elle toutes les joies de son passé et de la patrie.

Mme de Dunten avait été enterrée six ans en Livonie dans un château entièrement isolé, voyant son mari et de la neige pendant neuf mois, son mari et quelques serfs les pendant le reste de l'année, avec une belle fortune, c'est-à-dire des plaines, des forêts, des hommes serfs et pas un sou. C'était une charmante femme pleine d'esprit et de cœur, devenue un peu sauvage, mais d'une bonne et originale sauvagerie.

Mme de Dunten avait des propriétés de plusieurs lieues d'étendue ; son château était immense et renfermait cent domestiques, parmi lesquels des tailleurs, des cordonniers, des chapeliers, enfin des esclaves de toutes les professions indispensables aux besoins de la vie et à quelques exigences du luxe. Rien ne s'achetait ; la nourriture, les étoffes nécessaires à l'habillement provenaient de leurs terres et de leurs troupeaux, et on se procurait à Riga, par des échanges, ce qui manquait ; aussi Mme de Dunten ne pouvait plus s'habituer à revivre de notre étroite petite vie civilisée qui, disait-elle, l'étouffait.

Parmi les amis que nous recevions le plus souvent il y avait beaucoup de jeunes personnes et de jeunes gens ; mesdemoiselles de T., mes anciennes amies, devenues si belles et si dédaigneuses que je savais beaucoup mieux les admirer que les aimer ; leurs cousines, trois nullités assez ennuyeuses, MM. de Bussière, qui avaient de l'esprit, de l'instruction et de la gaîté; enfin M. de Menneval, fils du secrétaire intime de Napoléon, qui possédait une jolie petite figure, une jolie petite taille, un joli petit esprit et un amour immense pour Mathilde de Coëhorn. Mathilde, charmante personne, ressemblait à une de ces belles madones allemandes à l'expression douce et suave, et si elle était un peu plus animée qu'une statue, elle oubliait quelquefois de vivre par nonchalance et par ennui. C'était une excellente musicienne, une bonne et tendre créature, n'ayant pas tout à fait assez de cœur pour bien aimer ses amies, mais reflétant bien leur affection qu'elles pouvaient s'y méprendre; son âme était comme les beaux miroirs de Venise qui rendent fidèlement les traits, l'expression et le sourire de ceux qu'on aime, mais dont la surface unie n'a rien gardé, quand au jour de l'absence on l'interroge, on lui demande ceux que l'on regrette et ceux que l'on a perdus.

Sophie, la sœur cadette de M. de Coëhorn, avait un cœur excellent et beaucoup d'originalité; elle aurait eu beaucoup d'esprit sans sa constante préoccupation et son profond dépit contre un malheureux nez romain qui avait accaparé toute sa figure et dont les proportions magnifiques n'avaient que l'immense défaut d'être plus grandes que nature.

Je vivais un peu en sauvage au milieu de tout ce monde, conservant mes goûts et mes habitudes de grande enfant, ce qui était une suite naturelle de mon éducation. Ma mère m'avait tant de fois répété que j'étais laide, je le voyais si bien en comparant dans la glace ma tête à la jolie tête bouclée d'Antonine, que je m'étais juré d'acquérir assez d'esprit pour faire oublier ce qui me manquait, assez d'amabilité pour me rendre jolie. Toutes mes journées étaient consacrées à l'étude ; pendant les heures des repas ou celles de la réunion du soir, je me faisais tout imperceptible, et à dix heures, ma mère, par un regard, m'envoyait coucher. J'étais si habituée à ne pas occuper les autres de mon insignifiante personne qu'il me paraissait très surprenant qu'un étranger se crût obligé de me dire une parole aimable. Un jour, M. Edmond de Coëhorn m'ayant baisé la main, j'en fus si étonnée, si fière, si heureuse que je lui dis *merci*.

Pendant tout cet été, j'eus le bonheur de lire quelques-uns des romans de Walter-Scott; cette lecture m'enchanta, je n'étais plus seule, mon imagination avait des amis dans Fergus, le maître de Ravenswood, Caleb, Flora, Mac-Ivor et Diana Vernon, la noble et franche jeune fille dont j'avais fait la compagne de mes rêves et la sœur de mes pensées. Chaque soir, avant de m'endormir, je l'appelais près de moi ou j'allais la chercher, galop près d'elle, lorsque sur sa blanche cavale elle chassait à travers les bruyères d'Écosse; elle me disait ses joies, ses goûts ; elle me parlait de son cœur, et je sentais que si j'aimais un jour, j'aimerais comme elle aimait.

Cette intimité entre ma pensée et la pensée conçue par le génie de Walter-Scott dura bien long-temps; elle eut même quelques années plus tard une grande influence sur ma vie, et maintenant encore j'évoque comme un doux souvenir et comme un fantôme ami, l'image de la plus noble création du poète écossais.

Les leçons d'allemand que me donnait M. de Coëhorn souffraient un peu de la vie animée qui avait envahi notre solitude ; mais j'étudiais beaucoup seule, et j'allais chercher des conseils et des encouragemens près d'une de ses tantes dont le petit manoir n'était séparé d'Ittenwillers que par une prairie.

Toute la nouvelle famille de ma mère était aimable et gracieuse pour nous. Mme de Fontanille, qui avait compris que nous avions besoin d'être aimées, nous avait fait dans son cœur une affectueuse parenté; elle nous appelait ses enfans, et nous l'appelions chère tante, comme ses nièces. Il était impossible d'être plus indulgente, de s'oublier plus complétement pour les autres qu'elle ne le faisait. Quand j'avais obtenu la permission d'aller passer la matinée auprès d'elle, j'étais bien heureuse; ses yeux ne lui permettaient pas de lire, je mettais les miens à son service, et pour me récompenser elle me disait ses charmantes et naïves traductions de Shiller et de Goëthe, et ses vers étaient si originaux, si parfaits, qu'ils semblaient transportés plutôt que traduits.

Mme de Fontanille n'avait pas d'enfans, mais un mari tout aussi bon qu'elle était bonne, et qui lui était arrivé sous la forme d'un petit roman. M. de Fontanille avait quitté la Gascogne pour venir vivre à Paris d'une joyeuse vie de garçon ; aimant toutes les jolies choses de ce monde, il n'adorait que les jolis petits pieds ; aussi s'était-il fait une collection de toutes les mignonnes pantoufles qui avaient mérité son enthousiasme, et il portait toujours sur son cœur le soulier coquet et satiné de son plus récent amour. Des affaires l'appelant à Strasbourg, là il rencontra dans un salon, posé sur le sphinx doré d'énormes chenets gothiques, un pied vif, espiègle, charmant, d'une admirable pureté de forme, pas plus grand, pas plus gros qu'un biscuit à la cuillère. Étonné et ravi tout à la fois, M. de Fontanille se fait présenter à la mère du délicieux petit pied. Il le voit tous les jours, il s'en passionne, il découvre qu'un cordonnier provincial chargé de le chausser est au-dessous de sa noble mission, qu'il peut le froisser ! le blesser ! peut-être le déshonorer en lui donnant un cor ! Son inquiétude devient affreuse, insupportable, et pour sauver ce petit chef-d'œuvre il veut devenir son seigneur et maître, en faire son Dieu, et lui offrir son nom, son cœur, sa main; il fut accepté. Depuis son mariage, M. de Fontanille va presque tous les ans à Paris pour y faire faire sous ses yeux les souliers de sa femme.

XI.

Quand vinrent l'automne, les vendanges et les fraîches journées plutôt dorées que chauffées par les rayons du soleil, nous fîmes de longues, de délicieuses parties de montagne. Le baron Hallez, qui possédait quelques-uns des plus riches mamelons des Vosges, avec leurs forêts, leurs prairies et les antiques ruines de leurs châteaux féodaux, nous donnait des matinées *grimpantes*, qui étaient ravissantes. On faisait la première partie du chemin sur de petits chevaux de montagne, puis quand arrivaient les rochers à pic et le sentier frayé seulement par quelques pâtres ou quelques chèvres, on se confiait à ses propres forces, et chacun mettait plus ou moins d'adresse et d'agilité dans son ascension. Il y avait des chutes, des visages tout rouges et tout essouflés, des rochers escaladés avec grâce, des ruisseaux franchis avec talent; si on sillait un faux pas, on applaudissait un saut hardi et gracieux ; enfin à midi on arrivait dans quelque vieille tour où l'on rencontrait *par hasard* de l'ombre, des divans de mousse et un excellent dîner.

Le plus souvent, des instrumens à vent distribués dans le taillis formaient de délicieux échos; les musiciens exécutaient des *lænder* nationaux et entraînans; on les écoutait d'abord, puis ensuite on les dansait avec la gaîté et la fougue des montagnards; on ne s'arrêtait que par la toute-puissance de la fatigue ; et quand les nuages empourprés du couchant annonçaient l'heure du départ, il restait à peine assez de force pour se laisser glisser sur les aiguilles desséchées des sapins jusqu'à l'endroit où attendaient les chevaux.

Ces courses m'enchantaient, je ne dormais pas de plaisir et d'impatience pendant la nuit qui les précédait; les deux fils de M. Hallez y étaient ordinairement mes chevaliers ; ils avaient dix-sept ou dix-huit ans, de l'esprit, de la gaîté. Ils étaient, comme moi, dans une catégorie nullement mariable, et nous faisions, sans crainte de nous compromettre, les courses les plus rapides, les tentatives les plus imprudentes, les rires les plus fous ; seulement, comme ils dansaient assez mal, je les abandonnais à l'heure du bal pour mon beau-père ou M. Edmond de Coëhorn, excellens danseurs qui me faisaient tourbillonner et m'enlevaient comme une plume.

Les danses alsaciennes sont un composé de valses et galops. Le rhythme d'abord assez lent devient de plus en plus précipité ; on se balance, on tourne nonchalamment ensemble, puis les bras s'enlacent et forment mille passes gracieuses; on s'éloigne, on se rejoint; les danseurs marquent la mesure en frappant le sol de leurs pieds; ils semblent voler en tournoyant, puis, quand le dernier accord se fait entendre, ils enlèvent leur danseuse, jettent un petit cri sauvage, et toujours en cadence la déposent à terre en faisant un salut de remercîment et d'adieu.

Au mois de décembre, M. Edmond de Coëhorn, envoyé comme secrétaire d'ambassade à Constantinople, partit chargé de toutes nos commissions, de tous nos plus tendres vœux pour Mme de Martens qui était allée déjà retrouver depuis six mois en Orient M. de Martens, nommé ambassadeur du roi de Prusse près la Sublime-Porte. La santé de ma pauvre tante avait cruellement souffert de la traversée ; nous la savions triste, malade, nous étions bien souvent et péniblement préoccupés d'elle, et M. de Coëhorn promit de l'aimer et de la soigner pour nous.

Nous passâmes tout cet hiver à Strasbourg ; je fus présentée chez quelques personnes, et je fis mon entrée dans le monde, c'est-à-dire que

j'eus l'honneur de voir mon nom écrit sur les billets d'invitations, d'aller à quelques bals, de recevoir quelques saluts dans la rue, et quelques phrases banales dans un salon. J'aimais beaucoup la danse, sans doute parce que c'était du mouvement, peut-être aussi parce que je dansais bien, que je l'entendais répéter autour de moi, et que l'amour-propre joue toujours un petit rôle dans nos goûts. En revanche, la partie causante du bal m'était odieuse ; je ne savais pas redire des phrases toutes faites, et ma mère m'avait défendu un si grand nombre de sujets de conversation qu'il ne me restait que la possibilité d'être bête, comme la pluie et le beau temps dont se composait mon vocabulaire, ou bien de rester muette à l'instar des plus stupides. Quelquefois, ennuyée de ma nullité et de toutes ces entraves exigées par les convenances, je secouais le joug une seconde, et j'osais dire à mon danseur que j'étais, un peu par goût, un peu par ordre, une machine dansante, et que je le priais d'être indulgent, de remettre à quelques années le choc de nos imaginations et de nos pensées. Le plus souvent je me résignais à mon rôle sans crier gare, et j'essayais seulement de mettre à la pointe de mes pieds le petit grain d'esprit qui ne pouvait être dans ma bouche. Si l'on ajoute à ces petits supplices d'un bal les sermons du lendemain sur le texte d'une tenue un peu de travers, d'un air trop endormi ou d'un regard trop animé, on comprendra que j'aie accepté avec regret ma dignité de jeune fille, et que je sois restée long-temps un peu sauvage et un peu enfant.

La société de Strasbourg avait été florissante dans le passé ; mais la révolution de juillet avait amené une nécessité de fusion qui avait paralysé la gaîté et la bonhomie. La noblesse orgueilleuse assez généralement ruinée, acceptait bien les invitations des riches roturiers, mais apportait dans leurs bals un air de vaniteuse condescendance très impolie et très glaciale. De leur côté, les riches parvenus de la bourgeoisie, en allant chez leurs adversaires, souriaient des livrées ternies, des blasons dédorés des nobles prétentieux, et dans leur volonté d'opposer l'orgueil des écus à l'orgueil des [illegible], semblaient avoir monnayé l'esprit, l'éducation et le savoir-vivre.

Dans quelques maisons on retrouvait cependant la franche et joyeuse cordialité des anciens jours, le luxe du cœur à la place de tout le luxe de la fortune ou de la vanité. Dans ces bals la valse nationale triomphait de la contredanse ; les galops, les cotillons, les boulangères se succédaient jusqu'au jour, moment où, pour reposer tant de plaisirs et de fatigues, la salade de pommes de terre et le pâté de foie gras venaient rafraîchir délicatement danseurs et danseuses.

Parmi les autorités, le général Brayer était le seul qui s'occupât du plaisir de ses administrés ; il donnait de jolis bals, et sa fille, Mme Marchand, en faisait les honneurs avec une grâce parfaite. M. Marchand, premier valet de chambre de Napoléon, avait de l'instruction ; mais il était triste, recueilli, et il portait dans le regard l'expression d'un grand souvenir et d'un grand regret.

Au commencement du printemps notre pauvre petite sœur tomba malade ; ce fut une affreuse douleur pour ma mère, une profonde tristesse pour moi. Je n'aimais pas Jeanne comme j'aimais Antonine ; mais mon affection, qui s'adressait à l'enfant plutôt qu'à la sœur, était bien grande et presque maternelle. Combien de fois je l'ai bercée sur mes genoux ! combien de fois j'ai fait rouler sa petite voiture à travers les allées du parc ! courant bien vite, car elle de sa petite voix me criait : « Encore, Marie, encore, encore ! » car je voyais son front si pâle rougir et s'animer ; car, si je tombais essoufflée, elle me passait ses deux petits bras autour du cou, m'embrassait et me couvrait des fleurs de ses bouquets favoris.

Aucune maladie ne s'était déclarée ; cependant chaque jour enlevait à la pauvre petite sa force et ses fraîches couleurs ; chaque jour elle devenait plus belle, plus adorable ; il semblait que l'enfant se transformait en ange, et sa pauvre mère pouvait comprendre, à la perfection de son trésor, qu'il allait retourner au ciel. Quel désespoir ! se sentir impuissante à conserver la vie que l'on a donnée, voir pâlir, souffrir, mourir son enfant sur son sein ! Et cette agonie des adieux, sans possibilité d'illusions, dura six mois ; Jeanne s'éteignit sans souffrances, pareille à ces belles étoiles qui brillent la nuit au firmament, qui pâlissent avec l'aurore, et qu'on ne retrouve pas au matin.

Lorsque le petit berceau resta vide de notre ange, ma mère eut une douleur qui fut presque de la folie ; quelquefois nos caresses lui faisaient mal, elle nous repoussait avec violence ; d'autres fois, en nous voyant pleurer avec elle, elle baisait nos larmes et semblait les recueillir pour s'en consoler ; tantôt elle éloignait le souvenir de sa chère enfant, le plus souvent elle y puisait la vie. Jeanne aimait à s'endormir en passant ses petites mains dans une boucle de mes cheveux ; ma mère me fit couper cette boucle et la lui donner ; Jeanne aimait Antonine par-dessus tout, Antonine devint plus que jamais la favorite de cette pauvre mère.

On avait caché le petit cercueil de l'enfant sous un rosier blanc, non loin de la maison ; ma mère et M. de Coëhorn y étaient sans cesse. Leurs douleurs ainsi alimentées devenaient chaque jour plus violentes ; il fallut les arracher d'Ittenwillers et les faire partir pour Villers-Hellon. Ma tante Garat vint nous y rejoindre, et nous fûmes bientôt tous réunis par l'arrivée de ma tante Martens, qui avait été chassée de Constantinople par le mal du pays.

La préoccupation de ce retour, qui rendait à ma mère sa sœur, sa plus intime amie, lui fit du bien ; elle lui présenta M. de Coëhorn ; c'était dire toutes les souffrances et toutes les joies qui s'étaient succédé dans son cœur depuis le jour de la séparation. Son regret, en cessant d'être la seule corde qui fût restée vibrante dans son ame, devint une tristesse calme ; sa santé ne nous donnait plus de crainte, mais, au contraire, l'espoir de voir bientôt sur ses genoux une autre petite Jeanne !

Depuis sept ans ma tante de Martens avait quitté la France, son père, sa famille, ses amis ; aussi le jour de l'arrivée fut un grand jour ; on s'embrassait en pleurant de joie ; on se regardait à travers des sourires et des larmes. On cherchait les enfans que l'on avait aimés, on retrouvait de grandes jeunes filles ; on s'étonnait, on se félicitait ; les questions se croisaient comme les baisers ; je le répète encore, ce fut un grand jour.

J'avais été élevée dans l'amour de ma tante et dans une ferme croyance en son esprit ; maintenant que je pouvais mettre ma foi à l'épreuve de la réalité et du raisonnement, elle devenait chaque jour plus vive, plus entière ; Mme de Martens est non seulement une femme aimable, spirituelle, elle est encore toute puissante par une attraction et un charme infinis ; sa pensée prend pour plaire toutes les formes, toutes les grâces, toutes les coquetteries. Dans le monde sa profondeur est voilée, mais souvent un mot la réveille et des échos inconnus s'en échappent. C'est un esprit chatoyant comme la plus belle opale ; l'imagination y étincelle et le cœur y a des rayons. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XV.

Je passai à Villers-Hellon le premier été qui suivit la mort de ma pauvre mère ; tous ceux qui m'y entouraient portaient son deuil dans leurs souvenirs ; mon grand-père m'aimait de toute la force de ses regrets, mes tantes étaient parfaitement bonnes, mes cousines bien fraternelles, et ma douleur était devenue plus calme sans rester moins profonde. Ma tante Garat s'était particulièrement chargée de moi ; je lui rendais compte de l'emploi de mes journées ; elle blâmait ce qui lui déplaisait dans mon caractère ou mes manières, ordonnait et défendait avec l'autorité d'une mère.

Ma bonne et belle tante, mariée à seize ans, était encore une petite fille lorsqu'elle devint mère, et dut ajouter à toutes les joies que la société avait mises à ses pieds un enfant, cette douce joie qui vient du ciel. Cet enfant, au lieu de naître rose et joli comme elle l'avait rêvé et comme il devint plus tard, fut d'abord un petit être maladif et morose, auquel il fallut donner une bonne santé avec des médecines noires, et un bon caractère avec des sermons. Ma tante, qui continua long-temps pour sa fille son système de gouvernement absolu, ne le suivit qu'en partie à mon égard ; elle était souvent pleine d'affection, de laisser-aller, d'indulgence ; mais si sa conscience lui rappelait qu'elle m'avait adoptée pour sa fille et qu'elle avait aussi des devoirs à remplir envers moi, elle me faisait les sermons les plus sévères, donnait à mes pensées des interprétations humiliantes qui blessaient mon amour-propre et comprimaient mon cœur ; puis, si elle surprenait mes larmes, elle les séchait par des baisers et me faisait oublier le mal qu'elle m'avait fait.

Cependant, et je le répète encore, ma tante était toute bonne ; lors même que je ne savais pas supporter avec calme ses admonestations maternelles un peu vives, je rendais justice au sentiment qui les lui inspirait. Mon affection et ma reconnaissance ne faiblissaient pas ; seulement, pour garder mes pauvres idées de la censure, je les rendis muettes et je m'appris à soumettre les petites actions et les petits sentimens de ma vie à ses volontés et à son opinion. J'aurais eu besoin d'une amie, je la cherchais inutilement autour de moi ; parmi mes égales, ma cousine Garat, qui avait une imagination d'autant plus ardente qu'on la comprimait davantage, un bon cœur, un moins bon caractère, de la franchise par nature, de la dissimulation par nécessité, avait une affection trop exigeante et trop variable ; Hermine de Martens savait très mal aimer, et Bertha n'était encore qu'une charmante enfant. Quant à ma sœur, je l'aimais avec un mélange de sollicitude appartenant plutôt à la mère qu'à l'amie ; elle avait, avec un excellent cœur, une douceur inaltérable, une abnégation de volonté et de caractère qui lui donnaient le bonheur dans le présent, le lui assuraient encore dans l'avenir ; et moi qui savais combien j'étais malheureuse par mes pensées trop amères, ou si belles qu'elles défloraient toutes les réalités, moi qui souffrais si souvent pour ployer ces pensées aux exigences de la vie réelle, je n'osais les partager avec elle, et je reconnaissais que Dieu l'avait faite et meilleure et plus sage que moi.

Quelquefois, dans mes jours de tristesse ou de déraison, je doutais de moi-même ; je me demandais si je n'étais pas folle, si cette existence de joie, de jouissance et d'oubli, qui échappe à la douleur en échappant à la pensée, ne valait pas mieux que ma manière d'être ; j'essayais, mais toujours vainement, de me courber sous ce manteau de plomb jeté par la société sur les épaules de ceux qui acceptent son joug, et je ne trouvais de distraction que dans le désir de m'instruire. Ma tante approuvait mon amour de l'étude en me disant que l'instruction et le talent ne nuisaient pas aux progrès d'une demoiselle à marier ; pour moi, je voyais dans le développement de mes facultés le moyen d'être aimée, et je parais mon esprit pour cet être que je ne rêvais pas encore, mais que j'espérais dans le lointain et que j'attendais comme le complément de mon existence. Lorsque j'avais écrit quelques nobles pensées, je

les *lui* lisais; lorsque j'avais vaincu une difficulté musicale, je *lui* chantais ma vie obscure; j'étais fière de *lui* offrir une bonne action, je n'osais penser *à lui* quand j'étais mécontente de moi même; enfin ce n'était pas un homme, ce n'était pas un ange, c'était quelque chose qui devait *m'aimer*. Je me gardais bien de parler aussi de ce bel idéal à ma tante; je l'avais essayé une ou deux fois, mais on m'avait répondu que rien n'était plus éloigné de mon rêve que la réalité d'un mari; que de semblables idées étaient dangereusement inconvenantes, que les jeunes filles devaient seulement désirer une position dans le monde, de la fortune, des plaisirs, un beau trousseau, une délicieuse corbeille, et que tous les autres souhaits, si on a le mauvais esprit de les former, doivent se faire à huis-clos. Combien la plus noble destination de l'homme, le devoir, peut être dénaturée par la société, les usages, les convenances! On dirait quelquefois qu'il ne consiste que dans le sacrifice des facultés qui ne sont pas celles du plus grand nombre, et qu'il faut cacher le peu d'esprit qu'on pourrait avoir en le dirigeant dans le sens de ceux qui n'en ont pas. Dieu n'a pas allumé dans ses créatures le flambeau de l'intelligence pour qu'elles l'éteignent en holocauste sur l'autel de la médiocrité; chaque homme, et, j'ose le penser, chaque femme doivent se frayer une route d'après leur caractère; et le progrès doit être notre première nécessité comme notre premier devoir.

Mes plus doux momens se passaient auprès de mon bon grand-père; j'étais devenue sa favorite; il s'était établi entre nous un échange d'affection et de pensées; il vivait dans ses souvenirs, je vivais dans mes espérances, et nous nous étions donné l'un à l'autre notre joie dans le présent. Mon grand-père avait fait préparer pour moi une chambre près de la sienne: une simple tenture séparait les deux appartemens; la nuit nous pouvions causer, et le matin je n'avais qu'un pas à faire pour lui apporter mon premier baiser; pendant sa sieste, qui était plutôt du repos que du sommeil, je lui faisais de la musique, quelques lectures, ou bien je m'asseyais à ses pieds, et il me racontait pour la vingtième fois une de ses histoires de prédilection.

Cet excellent grand père était le superlatif de la bonté; il vivait pour les autres, était heureux en faisant des heureux, et ne savait jouir que des biens qu'il pouvait partager ou donner en entier.

La bienfaisance est au cœur ce que l'étude est à l'esprit; c'est une jouissance qui peut seule suppléer au vide que les passions ou le malheur ont laissé dans l'existence; ce noble sentiment apprend à vivre pour les autres lorsqu'il serait trop douloureux de vivre encore pour soi-même, et il permet de se livrer aux douces émotions du cœur en dehors de sa propre destinée.

Tout cet été je fus assez souvent à Long-Pont. Mme de Montesquiou m'accueillait avec une bonté parfaite. Elle m'avait permis de l'aimer, et je le faisais de tout mon cœur. Souvent je lui demandais quelques conseils, souvent elle me gronda doucement; toujours on pouvait interroger sa vie pour se guider dans le droit chemin. Son frère vint passer quelque temps à Long-Pont avec sa femme et ses enfans, aimés de ma mère; il fut affectueusement bon pour la pauvre orpheline, et il lui promit conseils et amitié. C'est un grand caractère que celui de M. le marquis Jules de Mornay; il était né grand seigneur: par sa volonté il se fit homme et préféra la noblesse de son intelligence et de son cœur à la noblesse de son blason. Appelé à la chambre des députés, il n'y fut pas le représentant des grands et des privilégiés de ce monde, il y fut le soutien et le représentant du peuple; il donna à sa patrie, aux malheureux une vie que le sort avait destinée aux plaisirs. Sa tâche est belle! et gloire lui soit rendue! M. de Mornay avait épousé la fille du maréchal Soult, belle personne qui joignait à une grande ame une bonté pleine de dignité. Lorsqu'elle entrait dans le grand salon de Long-Pont, tenant à la main ses deux enfans, elle avait sur le front la noble fierté d'une mère romaine, et ses joyaux étaient aussi beaux que ceux de Cornélie.

Au commencement de cet hiver je fus demandée en mariage par M. de L***; je ne saurais exprimer l'émotion profonde que je ressentis lorsque ma tante de Martens se fit l'interprète de ces paroles d'amour, les premières qui m'étaient adressées. Une nouvelle puissance se révélait en moi: mon cœur battait plus vite, la vie rayonnait dans mes yeux, sur mon front; j'étais honorée, j'étais reconnaissante, et, si je ne voulais pas épouser M. de L***, je le regardais comme le précurseur du grand bonheur que j'avais rêvé. Je ne l'avais vu que quelquefois; il était jeune et beau, il chantait à merveille, il était aimable. Je crois que s'il m'eût dit tout bas qu'il m'aimait avant de le dire tout haut à ma tante, je l'aurais accepté; mais cette affection fut déclarée si *convenablement*, il était si impossible de la poétiser, que je ne pus me décider à entrer dans la réalité de l'existence avant d'avoir vu fleurir et se faner quelques-unes de mes illusions. Il me semblait que c'était brûler les plus belles pages du livre de ma destinée pour arriver plus vite au dernier feuillet, et je ne compris pas une fin sans commencement.

La fortune de M. de L*** étant une place de 4 à 5,000 fr., la raison de ma famille s'accorda avec la raison de mon imagination, et elle refusa en son nom et au mien.

XVI.

Au mois de décembre, je quittai Villers-Hellon pour aller habiter la jolie petite chambre que Mme de Valence me destinait. Cette généreuse amie de ma grand'mère me reçut comme un enfant attendu et désiré: tous mes goûts avaient été consultés, tous mes désirs avaient été réalisés. Mme de Valence avait acheté, pour me recevoir, un excellent piano, et elle mit près de moi, pour me servir, une vieille sœur de Manie, excellente créature bien sainte, bien dévouée, qui avait vu ma grand'mère à seize ans, qui avait fait sauter sur ses bras tous mes grands amis et tous mes grands parens.

Je fus heureuse, bien heureuse au milieu de toute cette petite colonie de la rue de Berry. Autour de Mme de Valence se groupaient ses enfans, ses petits-enfans, ses arrière-petits enfans, la couronne et la gloire de sa vieillesse, l'échelle bien-aimée qui faisait descendre ses souvenirs à travers les joies de son automne, de son été et de son printemps.

C'était Mme la maréchale Gérard, sa fille aînée, pieuse et noble femme, aussi grande par ses vertus que par son nom, ses talens et son esprit; ses trois enfans, Cyrus, Maurice et Felicie; c'était Mme Henri de l'Aigle et sa belle petite Marie, pauvre ange envolée au ciel; Mme de Caumont, toute franche, toute belle, toute bonne, et son petit Bertrand; c'était MM. de l'Aigle et de Caumont, M. de Celles et le maréchal Gérard.

Mme de Valence vivait dans toutes ces chères vies pour elle seule; ses petits enfans venaient ouvrir ses yeux fermés la veille par les baisers d'une mère, et elle avait pour tous d'inépuisables trésors de bonbons, de joujoux, de conseils, de sermons, d'esprit et d'affection.

Il n'était jour qu'à midi dans la chambre de Mme de Valence, et j'avais pris une leçon de chant, étudié mon piano et fait quelques lectures avant de venir déjeuner près de son lit; je passais la journée très solitairement et la soirée en famille. Je faisais beaucoup de musique; le maréchal Gérard s'en amusait, et, pour ma récompense, je le voyais sourire, s'animer et presque chanter avec moi.

C'est une noble gloire que celle de ce bon maréchal, qui écrivit avec son épée ses lettres de noblesse, se fit assez grand pour servir d'aïeux à ses enfans, et, laissant très nonchalamment à l'histoire le soin de le faire admirer, ne connut qu'à lui-même celui de se faire aimer et d'être parfaitement indulgent, aimable et affectueux.

Le maréchal Gérard faisait tous les soirs une petite promenade à pied dans un très modeste incognito de toilette, et quand il rencontrait une vieille moustache de l'empire, il l'abordait, causait avec elle du grand homme, de ses glorieuses victoires et de ses sublimes défaites; il interrogeait les vieux guerriers sur leur position, et s'ils étaient malheureux, devenait pour eux une Providence qui réparait les oublis et les injustices. Un jour il revint plus tard que de coutume avec une gaîté trop vive pour ne pas être expansive.

— Le maréchal Gérard avait rencontré sur la place Beauvau un vieux grognard vivant de ses souvenirs en dépit de ses blessures, adorant le passé, mécontant du présent et se posant en victime quand il aurait pu se poser en héros. La conversation s'engagea; arrivé devant un marchand de vin, le sergent offrit un quart de lire à son ancien, qui le refusa.

« En v'la une forte! s'écria le vieux vétéran; est-ce à dire qu'une épaulette se regimbe pour trinquer avec une jambe de bois? tré-coquin, une graine d'épinard ne serait pas plus fière; et, quoique l'habit ne fasse pas le moine, le vôtre ne fait guère plus qu'un sous-lieutenant. En avant, marche! Levant le coude à la santé du petit chapeau...

— Cela ne se peut pas, mon vieux camarade.

— C'est donc la bourgeoise qu'a prohibé le verre de vin de l'amitié?

— Non, non, la bourgeoise n'est pas trop réacteurtante, et je vous engage à venir déjeuner demain chez elle et avec moi.

— C'est parlé; va pour le fin déjeuner, et nous crierons vive l'empereur sans craindre ces gueux de sergens de ville et les mouchards.

Ils s'étaient séparés, et le lendemain matin un déjeuner excellent fit renouer entre les deux amis de la veille une connaissance qui pétrifia tant soit peu le vieux sergent lorsqu'il se vit l'hôte d'un maréchal de France; des toasts furent portés à l'empereur et à toutes ses gloires. Un brevet de pension fit un heureux du pauvre mal content, et à l'avenir il se vit dans la nécessité de boire deux santés au lieu d'une, de bénir son maréchal comme il bénissait son empereur. —

Vers minuit, le petit salon devenait une chaude solitude; je portais à Mme de Valence sa dernière tasse de thé, puis je m'asseyais au pied de sa chaufferette. Nous causions d'abord, puis, à ma prière, elle évoquait ses souvenirs: c'était des courses à vol de papillon sur toutes les fleurs de sa vie, des pensées d'une délicatesse exquise, des anecdotes toutes roses et toutes gaies, des bons mots, de l'esprit, comme il y en avait et comme il n'y en a plus! C'était aussi de longs et douloureux retours sur ce passé qui laisse des croix dans nos cimetières, des rides éternelles dans nos cœurs. Elle avait perdu une fille aînée qu'elle aimait passionnément, une ravissante petite fille, sa mère, son mari, presque tous les amis qui avaient traversé la vie avec elle!

Et si je voulais éloigner ces souvenirs de deuil, elle me disait: « Enfant, Dieu place toujours une résignation auprès d'une douleur; la pensée qui me fait pleurer est aussi la pensée qui me console; ma patrie n'est plus dans ce monde, et la mort, qui sépare dans le temps, réunit dans l'éternité. »

Souvent Cyrus G***, en quittant le spectacle où ses amis, venait achever sa soirée près de nous, et sa grand'mère, dont il était le favori, avait alors pour lui plaire une maternelle et délicieuse coquetterie, qui nous donnait, presque jusqu'au matin, des heures belles et riantes. Cyrus

avait mon âge et à peu près mon expérience, beaucoup d'esprit, de l'instruction, un excellent cœur, et tout autant d'exaltation pour la vie positive que j'en avais pour la vie des nuages. Nous avions ensemble de violentes et continuelles discussions, sans préjudice pour une bonne et solide amitié, renouvelée de celle qui avait embelli nos jours depuis l'âge de deux ou trois mois jusqu'à celui de deux ou trois ans. J'étais la confidente des plaisirs et des petits péchés de mon *vieil ami*; il se moquait de mes grands rêves, de mes pensées, qui, selon lui, voyageaient toujours sur des échasses, et il n'était jamais plus fier que lorsqu'il m'avait fait rougir au récit d'une de ses petites équipées... Il me demandait quelquefois de jolies phrases pour mettre dans ses lettres d'amour, et me montrait des bagues, des médaillons, des cheveux de toutes les nuances qui troublèrent le sommeil de quelques nuits de mes nuits.

Pendant ces causeries, Mme de Valence, qui lisait très attentivement afin de ne pas être en tiers dans ces amicales confidences, pinçait souvent les lèvres pour ne pas rire des folies de nos deux jeunes et folles têtes; puis, quand nous étions seules, elle me disait : « Ne crois pas un mot de ce que te dit Cyrus, il se compose des défauts pour te surprendre et se donner *une position dans le monde des grands enfans de votre enfant.* »

J'ai perdu depuis long temps les sentiers de Cyrus; je ne sais maintenant s'il est un diplomate, un lion, un sportman, un dandy. Seulement, je suis sûre qu'il est et qu'il sera toujours un homme d'honneur et un homme d'esprit.

MARIE CAPPELLE.

UN HUIT POUR UN NEUF

ou l'assassinat du courrier de Lyon.

C'était dans ce jardin si vert, si parfumé de Charenton. Dans un coin se trouvait un petit homme qui ramassait des pierres et de la boue.

« Monsieur, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer un malade, M. Legrand?

— Monsieur, ne m'interrompez pas... je suis très occupé... je viens de trouver une mine de diamans, mais de grâce, n'en parlez à personne, le gouvernement me déposséderait.

Je quittai ce pauvre aliéné et je m'avançai vers un gardien de la maison de Charenton que je reconnus à sa broderie d'argent sur le gilet.

— M. Legrand, me dit-il, vous voulez voir M. Legrand; savez vous que ce n'est guère facile?

— Je le comprends, sa maladie...

— Est mauvaise... parfois il lui prend des crises de folie terribles... cependant si vous tenez à le voir et si vous avez la patience de l'écouter, car il est assez causeur...

— Je ne l'interromprai pas, m'écriai-je; menez-moi auprès de lui. »

Mon guide me prenant par la main, me mena alors dans l'intérieur de la maison des fous. Oh! que mon cœur se serra... La folie des aliénés qui se promènent au jardin n'a rien de hideux, il sont heureux peut-être ceux là qui jouent au soleil, qui cherchent des mines d'or au pied des rosiers en fleurs; mais si vous pouviez voir les figures pâles et livides qui cherchent à voir le ciel à travers leurs barreaux, si vous pouviez contempler ces têtes échevelées, ces fronts meurtris, vous demanderiez pour eux à Dieu la paix et le repos de la tombe.

Le gardien me fit arrêter devant une loge où était écrit en caractères blancs:

FOU FURIEUX. N. 21.

Il fit tourner trois fois sa clé dans la serrure, tira deux verroux, puis nous entrâmes.

Sur un lit se trouvait couché un homme aux yeux de feu, à la bouche écumante; il paraissait sortir d'un rêve pénible, car la sueur ruisselait sur son front.

— Legrand, dit le gardien, voici un monsieur qui vient vous voir.

— Un compatriote, lui dis-je aussi, car je suis de votre pays.

— De Douai, répondit Legrand; eh! bien, que fait-on à Douai? les fêtes sont-elles toujours aussi belles? Il y a bien long-temps que je n'ai entendu le son de nos fanfares natales.

— Le Nord, répondis-je, est plus occupé des canons du dehors que des bruits intérieurs; nos armées ont d'ailleurs enlevé une grande partie de nos jeunes gens.

— Vraiment, fit Legrand. Hélas! je ne vis plus, voyez-vous, je suis mort à la terre, moi, on m'a rayé à jamais du nombre des vivans. Oh! si vous saviez mon histoire, si vous aviez le courage de l'écouter.

— Monsieur, lui répondis-je, si le récit de vos malheurs peut être pour vous un soulagement à vos maux, je l'écouterai avec le plus grand intérêt; j'avais désiré vous voir, non dans un but de banale curiosité, mais pour rendre compte de votre intéressante position à vos nombreux amis.

— Eh bien, reprit Legrand, avant de commencer ma lugubre histoire, que je mette devant vos yeux le terrible instrument de mes malheurs.

Et il tira de dessous son oreiller un livre-journal, l'ouvrit, puis mit son doigt sur le passage suivant:

8 floréal. Reçu du sieur Aldenax douze douzaines de pendans d'oreille.

— Regardez, me dit-il, ce 8, il a été fait après coup, il a été fait sur un 9 que j'avais précédemment tracé... Croiriez-vous que cette a coûté la vie à un homme de bien?

— Est-il possible!

— Oui, ce 8 à la place du 9 a fait tomber la tête d'un innocent. Ecoutez, vous saurez tout.

Le jour où j'inscrivis cette réception de marchandises, j'étais bijoutier au palais-Royal et je me doutais fort peu que cela devait causer la mort d'un homme auquel j'avais voué une grande estime. Ce même jour, j'avais passé toute la matinée avec lui, Lenormand, mon ami; ce même jour aussi, monsieur, arriva un fait épouvantable dont je vous dois le récit.

Le sieur Durochat, homme de mauvaise vie, prit une place dans le courrier de Lyon à Paris, et il partit avec le courrier, n'emportant aucun paquet avec lui.

Le jour même du départ de ce courrier, quatre hommes partaient à cheval de Paris et se dirigeaient vers la route de Lyon. Leurs noms étaient Vidal, Dubosq, Roussy et Courriol. Un sieur Bernard leur avait loué les chevaux; il était intéressé dans l'affreux coup de main qui allait avoir lieu, bien qu'il n'y prît aucune part active. Durochat, dans la malle, faisant parler le courrier.

— N'êtes-vous pas quelquefois intimidé de voyager ainsi seul?

— Intimidé, pourquoi?

— Dam! vous portez des valeurs, de l'or; si des voleurs..

— Ne me donnez pas de ces idées-là, répondit le courrier; j'ai déjà rêvé vingt fois que j'étais tué à coups de couteaux sur la route, et quoique je ne sois pas poltron, ça ne laisse pas que de m'intimider.

Au moment où le courrier achevait ces mots, un coup de sifflet retentit.

. . . . . .

. . . . . .

Il était environ neuf heures du soir!... La nuit était extrêmement obscure; la voiture venait d'arriver auprès de Lieursaint... Tout à coup quatre hommes, les quatre hommes qui avaient quitté Paris avec des idées de meurtre, frappèrent le courrier.

Durochat, qui n'était autre chose qu'un voleur, et qui avait pris la place dans la malle pour aider les malfaiteurs, ses complices, s'écria:

« Pas de sang, que diable! messieurs, c'est pas de jeu; nous devrions voler, mais non pas assassiner. »

Roussy, l'un des assassins, voyant les scrupules de son complice, le jeta à terre et le tint en respect.

Pendant ce temps-là les trois autres malfaiteurs firent tomber le postillon qui conduisait la voiture. Celui-ci se défendit comme un lion. On lui abattit d'abord une main, puis on lui fendit le crâne d'un coup de sabre. Le courrier, homme plus faible, succomba plus tôt sous les coups des bandits; on le jeta dans l'ornière, et là on lui coupa le cou avec un couteau de poche.

Après l'accomplissement de ce forfait épouvantable, les voleurs détournèrent la malle du grand chemin; ils coupèrent la corde du paquet, s'emparèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux et retournèrent à Paris, emmenant le sieur Durochat, le voyageur de la malle, avec eux. Il est à remarquer que ce dernier, qui n'avait pas de cheval, ayant pris celui du postillon pour suivre les meurtriers, eut toutes les peines du monde à lui faire passer le relai de Villeneuve-Saint-Georges, où il s'arrêtait obstinément, et où réellement le pauvre animal devait s'arrêter si son maître n'eût pas été massacré.

Ce même cheval, monté par l'assassin Roussy, fut abandonné sur le boulevard Mont-Parnasse, où il fut trouvé par un agent de police et conduit en fourrière.

On trouva sur le théâtre du crime le corps du courrier: il avait la tête presque séparée du tronc; puis le cadavre du postillon taché de coups et dépouillé de ses habits. Sur ce champ de carnage étaient aussi une houppelande grise, bordée d'une lisière bleu foncé, un sabre et un fourreau; la lame était ensanglantée et portait, pour devise, d'un côté : *L'honneur me conduit;* de l'autre : *Pour le soutien de ma patrie.* Plus loin, un second sabre, une gaîne de couteau et UN ÉPERON ARGENTÉ A CHEVRONS. N'oubliez pas ce dernier objet, il a eu une grande importance dans la fatale histoire que je vous raconte.

Les gendarmes, requis à l'instant par l'autorité, rapportèrent que la veille on avait remarqué sur la route quatre hommes, qui semblaient plutôt se promener que voyager. Ils avaient dîné à Montgeron, à l'auberge de la dame Evrard; ils avaient pris le café à l'estaminet de la limonadière Châtelain, puis à Lieursaint chez le cabaretier Champeaux.

D'après renseignemens pris par la police, on arrêta comme coupables de l'assassinat du courrier de Lyon :

1° Courriol, dit Etienne, ayant demeuré avec sa maîtresse chez un sieur Richard. Courriol fut arrêté, parce qu'il fut prouvé qu'il avait reconduit quatre chevaux qui avaient servi au crime;

2° Richard, leur hôte;

3° Un sieur Golier, employé aux transports militaires;

4° Un sieur Guesno, trouvé chez Golier.

On ramena les quatre prévenus à Paris, après avoir mis les scellés sur leurs papiers; l'instruction, confiée à M. Daubanton, juge de paix de la section du Pont-Neuf, fut bientôt terminée, et elle eut pour résultat la mise en liberté immédiate des sieurs Golier et Guesno.

C'est ici, monsieur, dit l'aliéné Legrand, c'est ici que commence une ère de malheurs affreux et de circonstances inouies; c'est avec peine que l'on croira dans vingt ans à leur véracité, et pourtant, Dieu le sait!... rien n'est plus vrai que le drame épouvantable que je cherche à retracer.

Guesno, renvoyé de la prévention, Guesno qui n'avait aucun crime à se reprocher et que la fatalité seule avait compromis dans cette procédure, trouva alors Lesurques, mon ami, qu'il avait connu à Douai.

« Où allez-vous? lui demanda Lesurques.

— Chez le juge. On m'a dit de venir chercher mes papiers qui y étaient retenus; vous seriez bien aimable d'y venir avec moi, vous me servirez de caution en cas de besoin.

Lesurques avait pour Guesno de l'estime, il lui avait même rendu d'importans services à Douai.

— Je veux bien, répondit-il.

Tous deux en vont chez le juge. On les fit attendre dans la salle d'antichambre. Là, pour leur malheur, se trouvaient deux femmes, deux servantes appelées à témoigner sur l'assassinat du courrier de Lyon.

Elles se nommaient *la Santon* et la *Grosse-Tête*; la première était domestique de l'auberge où les assassins avaient mangé, la seconde, fille de peine de l'estaminet où le café leur avait été servi.

— Grand Dieu! s'écrièrent ces femmes en apercevant Lesurques qui entrait dans la salle.

— Miséricorde! dit tout bas la Grosse-Tête, que faire?...

— Si on connaissait un assassin et si on laissait son nom et sa demeure à la justice, dit la Santon à sa compagne, serait-ce commettre une faute?

— Je ne sais pas, dit la Grosse-Tête.

— Je le sais, moi, reprit quelqu'un derrière elles.

C'était Lesurques.

— Celui qui, ayant vu l'homme dont les mains sont homicides, ne le livre pas au juge pour ensuite le mener au bourreau, celui-là manque à ses devoirs.

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu le désires, s'écria alors la Grosse-Tête, en se levant d'un seul bond.

Puis au milieu de la foule accourue au bruit de son exclamation, en présence des juges et des témoins remis, la Grosse-Tête fixant son doigt sur l'épaule de Lesurques lui-même, dit avec calme et conviction :

— Je reconnais cet homme, c'est l'assassin du courrier de Lyon!

Lorsque le pauvre Legrand fut arrivé à cette partie de la narration dans laquelle se trouve l'arrestation de Lesurques sur les témoignages des femmes Santon et Grosse-Tête, il versa d'abondantes larmes. Il fut ayé de sa douleur, j'appelai le gardien et je lui demandai tout bas si son état n'était pas inquiétant.

« Ne craignez rien, les larmes le soulagent, me répondit-il; quand il a raconté son histoire il est calme pendant plusieurs jours. »

Peu à peu le narrateur parvint à dompter son émotion, il me prit par la main et dit :

Le croyiez-vous, monsieur, Lesurques, cet homme sur le compte duquel rien n'avait pesé, Lesurques qui avait servi avec gloire dans le régiment d'Auvergne, Lesurques qui avait été nommé fonctionnaire public dans son district, qui avait dix mille francs de rente, qui était généralement estimé de tout le monde, le brave Lesurques fut jeté en prison comme prévenu d'avoir assassiné le courrier de Lyon.

Moi, son ami intime, moi avec lequel il avait passé toute la matinée du jour où le crime fut commis, je ne plaignais que sa position provisoire, car j'étais certain qu'il sortirait blanc comme neige de cette accusation; en effet mon seul témoignage suffisait pour éclairer la religion des juges.

Le jour du jugement arriva, et chose étrange, inouie, les témoignages suivans furent faits :

La Grosse-Tête, servante de l'aubergiste de Montgeron, jura qu'elle avait vu Lesurques raccommoder son éperon chez sa maîtresse pendant le dîner des assassins, elle le jura sur le Christ.

Laurent Charbault, cultivateur, avait dîné à Montgeron en même temps que les assassins et dans la même salle. Il affirma à la justice qu'il reconnaissait Lesurques, que Lesurques assistait au repas.

La Santon, servante de café, reconnut également Lesurques.

Une terrible preuve existait contre Lesurques; on trouva chez lui un éperon exactement de même modèle que celui trouvé sur le lieu où le courrier de Lyon avait été assassiné.

Interrogé, Lesurques répondit avec calme qu'il avait ses éperons depuis longtemps, qu'un de ces éperons avait pu être égaré parce qu'il ne s'en servait plus depuis plusieurs années. Il ajouta qu'il n'avait connu Richard, impliqué dans cette affaire, que lors de son apprentissage à Douai, et que depuis il l'avait perdu de vue. Relativement à la carte de sûreté au nom de son cousin, il dit qu'il l'avait trouvée sur la cheminée de sa chambre. Il affirma enfin qu'à l'heure où le meurtre avait été commis il était chez moi, bijoutier au Palais-Royal.

Alors, monsieur, on me fit comparaître devant le Tribunal; on me demanda si j'avais en effet passé la matinée avec Lesurques l'accusé.

« Je le jure, répondis-je; il ne m'a pas quitté, il n'est sorti de chez moi qu'à deux heures, et il lui eût été impossible de se rendre sur le théâtre du crime, vu la grande distance à franchir. »

Lesurques alors se leva et dit :

« Le 8 floréal, jour du crime, j'ai passé la matinée jusqu'à deux heures chez Legrand, bijoutier, comme il vient de le déclarer; de là, je suis allé dîner chez Lesurques, mon parent, rue Montorgueil, 38; le soir, je suis allé me promener sur le boulevart et j'y ai rencontré le sieur Guesno; nous sommes entrés tous trois au café de la Comédie-Italienne et nous y avons pris un verre de liqueur. »

Malheureusement, le hasard voulut qu'il eût dîné seul chez son parent ce soir-là; ce dernier était absent de Paris. Quant à la circonstance du verre de liqueur pris, la limonadière déclara ne pas s'en rappeler.

Alors le président du Tribunal s'adressant à moi, me dit :

« M. Legrand, vous affirmez sur l'honneur avoir reçu et gardé chez vous jusqu'à deux heures l'accusé! Votre déposition peut seule le sauver; mais réfléchissez qu'elle est de la plus grande gravité. Voyons, était-ce bien le 8?

— Je le déclare sur ma vie! répondis-je.

— Comment vous en rappelez-vous?

— Par une circonstance dont l'importance n'échappera pas au Tribunal et que je rattache à ce souvenir. Le jour même du séjour de l'accusé chez moi, j'ai inscrit une fourniture de boucles d'oreilles sur mon livre, fourniture qui m'a été faite par mon fabricant de bijouterie. Ainsi, mon registre fera foi de la précision de ma mémoire.

— S'il en est ainsi, répondit le président, qu'on aille chercher le livre d'entrée de marchandises de M. Legrand, il nous servira de pièce justificative.

Un huissier du tribunal alla querir le registre, ô monsieur, quel moment de ma vie!

Le président ouvrit mon livre, ô surprise. O consternation! on aperçut une surcharge, une rature à l'endroit de la date indiquée! d'un 9 j'avais fait un 8!... La surcharge était grossière et frappa tous les yeux.

Alors un trait de lumière traversa mon esprit! Je me souvins qu'en effet par une erreur de date j'avais commencé, en inscrivant cette réception de bijoux, à tracer un 9, et que me reprenant immédiatement, j'en avais fait un 8, date réelle de l'opération.

Mais le coup était porté, un mouvement d'indignation s'éleva contre moi, je fus arrêté comme faux témoin et jeté en prison.

Ici Legrand tomba sur son lit et pleura comme un enfant; moi même je ne pus retenir mes larmes. Le témoignage de cet homme, cette innocente erreur de date réparée à l'instant avait eu des résultats terribles, car je connaissais la fin de ce drame affreux.

Lesurques fut condamné à mort. Guesno fut acquitté parce qu'il avait prouvé son *alibi*. En montant sur l'échafaud, me dit Legrand, Lesurques demande à parler : « Je suis innocent, dit-il, je jure que je n'ai jamais fait une mauvaise action; je meurs sans crainte et sans peur. Toute ma douleur provient de ce que je quitte ma femme et mes enfans!.. »

Etienne Courriol et David Bernard eux aussi étaient condamnés à mort; ils déclarèrent en prison *qu'ils ne connaissaient pas Lesurques, et qu'il n'avait pris aucune part dans un crime dont il ignorait l'existence; ils déclarèrent qu'un nommé Dubosq était l'homme qui les avait aidés.*

Déjà Courriol avait déclaré que Lesurques était innocent; mais Lesurques était riche, et les juges crurent qu'il avait corrompu ses complices à prix d'or.

Avec des recherches, dans un mois, dans une semaine, dans un jour, dans une heure peut-être, la déclaration de Courriol pouvait être justifiée. Dubosq pouvait tomber entre les mains de la justice, et sauver Lesurques de la mort.

Ces réflexions se présentaient si naturellement, qu'on ne pouvait concevoir que le Corps législatif ne prolongeât pas au moins le sursis; mais la chaleur des discussions sur la loi relative aux émigrés emportait tellement tous les esprits, que le conseil des Cinq-Cents adopta froidement les conclusions du rapporteur, et le malheureux Lesurques n'eut plus qu'à se préparer à la mort que nous venons de décrire.

Qu'ils furent touchans et douloureux les derniers momens de cet infortuné! et quelle fut la désolation de sa malheureuse famille, lorsqu'elle apprit qu'il n'existait plus d'espérance!

La veille de sa mort, la victime coupa elle même ses cheveux et les partagea en tresses pour les envoyer à sa femme et à ses enfans. Avant ses derniers momens, Lesurques s'occupa sans trouble de régler ses affaires, comme s'il fût arrivé au terme naturel de sa vie. Il dressa l'état de sa situation; on y lisait : « Dû huit jours au citoyen Legrand, qui n'a pas » peu contribué à me faire assassiner; mais je lui pardonne de bon » cœur, ainsi qu'à tous mes bourreaux. » Cet acte était intitulé : *Etat des dettes actives et passives de l'infortuné Lesurques.*

Il écrivit à son épouse : « Quand tu liras cette lettre je n'existerai plus; » un fer cruel aura tranché le fil de mes jours que je t'avais consacrés » avec tant de plaisir. Mais telle est la destinée; on ne peut la fuir en » aucun cas. Je devais être assassiné juridiquement. Ah! j'ai subi mon » sort avec constance et un courage digne d'un homme tel que moi. » Puis-je espérer que tu imiteras mon exemple? Ta vie n'est point à toi, » tu la dois tout entière à tes enfans et à ton époux, s'il te fut cher. C'est » le seul vœu que je puisse former.

» On te remettra mes cheveux, que tu voudras bien conserver, et » lorsque mes enfans seront grands, tu les leur partageras : c'est le seul » héritage que je leur laisse.

» Je te dis un éternel adieu. Mon dernier soupir sera pour toi et mes » malheureux enfans. »

Cette lettre était intitulée : *A la citoyenne veuve* LESURQUES.

Il écrivit à ses amis : « La vérité n'a pu se faire entendre ; je vais donc » périr victime de l'erreur. Puis-je espérer que vous conserverez à mon » épouse et à mes chers enfans la même amitié que vous m'avez tou- » jours témoignée, et que vous les aiderez en toutes circonstances ? Je » remercie le citoyen Guinier, mon défenseur, des démarches qu'il a » faites pour moi. Recevez tous mon éternel adieu. »

Prêt à sortir de la Conciergerie, il écrivit à Dubosq, à la place duquel il allait périr, et conjura ses juges de faire insérer cette lettre dans les journaux :

« Vous, au lieu duquel je vais mourir, contentez-vous du sacrifice de » ma vie. Si jamais vous êtes traduit en justice, souvenez-vous de mes » trois enfans couverts d'opprobre, de leur mère au désespoir, et ne » prolongez pas tant d'infortunes causées par la plus funeste ressem- » blance. »

Son ami, M. Bodard, étant venu le consoler dans ses derniers instans : « Mon ami, dit-il, tu sais si je suis né pour le crime, tu sais combien je » suis innocent de celui qu'on m'impute, et cependant dans quelques » heures je passerai dans l'éternité. »

Il demanda à aller au supplice avec des vêtemens blancs, monta avec calme dans la fatale voiture et s'assit auprès de Courriol, qui, toujours fidèle à sa conscience, ne cessa sur toute sa route, et jusqu'au pied de l'échafaud, de s'écrier : *Je suis coupable ; mais Lesurques est innocent !* Enfin, l'heure dernière arriva. L'infortuné, sans rien perdre de sa constance, monta d'un pas ferme sur l'échafaud, pardonna de nouveau à ses juges, et tendant sa tête au fer du bourreau, alla, dans un monde meilleur, se présenter, plein de confiance, devant le seul juge qui ne soit point sujet à l'erreur.

Un an après, on arrêta Durochat, l'un des assassins ; il fut exécuté et il avoua, avant de mourir, que Lesurques était innocent et qu'un sieur Dubosq avait commis le crime.

Trois ans après, on arrêta le sieur Dubosq, qui fut reconnu comme le meurtrier au lieu duquel l'infortuné Lesurques perit.

Dubosq était de la même taille que Lesurques ; il lui ressemblait d'une façon étonnant : tant par la figure que par les manières et le son de la voix. La seule chose qui étonnait la justice fut que Dubosq était brun, et que les témoins qui avaient fait condamner Lesurques déclarèrent que l'individu qui raccommodait son éperon dans l'auberge de Montgeron était blond.

Cette difficulté fut bientôt levée. On apprit que Dubosq s'était affublé d'une énorme perruque blonde qu'il avait quittée après l'assassinat. L'éperon fut reconnu comme lui appartenant, ainsi que le sabre sur lequel était écrit *honneur et patrie*, et qui fut trouvé à l'endroit où le courrier de Lyon fut assassiné.

Après Dubosq on arrêta Roisy, car il fut prouvé qu'il avait aussi participé à l'assassinat. Dubosq mourut sans vouloir avouer qu'il était coupable, sans vouloir reconnaître l'innocence de Lesurques, malgré les témoignages de la Santon, de la Grosse-Tête et de tous les témoins qui le reconnurent parfaitement lorsqu'il eut mis sur ses cheveux une perruque blonde ; mais Roisy, en montant sur l'échafaud, demanda à parler à la Cour de justice criminelle. Il fit la déclaration suivante :

A lui demandé s'il avait connu Lesurques ;

A répondu : Non.

A lui observé que sa déclaration intéresse la famille Lesurques ;

A répondu qu'il persiste à déclarer *qu'il ne le connaît pas et qu'il n'a jamais connu Lesurques.*

Le temps vint apporter, monsieur, les preuves de l'innocence de Lesurques, mais il était trop tard. Ce ne fut pas l'éperon trouvé chez lui qui lui cause de sa mort ; ce ne furent pas les témoignages des gens qui le reconnurent, car s'il eût établi un *alibi* comme son ami Guesno, il eût été sauvé : ce fut moi qui devins son bourreau. Ce fut le 8 mis à la place du 9 sur mon registre qui causa la mort du plus pur et du plus vertueux des hommes !..

Ici Legrand cessa de parler, et tomba dans une profonde mélancolie... Le gardien de la maison des fous me fit signe de sortir.

— Comment est-il devenu fou ? lui demandai-je en m'en allant.

— Depuis la mort de Lesurques, me répondit cet homme.

Je quittai la maison de Charenton, le cœur navré par le récit que j'avais écouté... Cet exemple de la faillibilité des jugemens humains m'avait causé une affreuse émotion... Je plaignis surtout ce Legrand, qui fut frappé de folie à la suite de son malheureux témoignage.

Aujourd'hui les maux de cet infortuné ont cessé. Dieu a rappelé à lui cette bonne créature qui pleura toute sa vie une erreur involontaire... Legrand est descendu dans le tombeau.

Le commandeur LÉO LESPÈS.

(*Audience.*)

BARBE-BLEUE EN CHINE,

OU LA SEPTIÈME FEMME.

(NOUVELLE CHINOISE.)

« Plus belle que le riz, plus gracieuse que le bambou était So-Sli, fille de Poo-Poo. Son pied n'était pas plus long que le doigt ; aussi, lorsqu'elle marchait, la voyait on vaciller élégamment, et il lui fallait, pour la soutenir, l'appui d'un roseau ou d'une servante. Tel était l'éclat de ses charmes, que, lorsqu'elle se montrait, elle attirait aussitôt l'attention comme une paille qu'un jongleur de Shanghi balance sur le bout de son nez. Ses sourcils étaient arqués comme les plumes qui ornent la queue de l'oiseau familier du fleuve. Ses yeux étaient petits et coupés en amande. Ses cheveux avaient la finesse de la toile que file l'araignée noire de Chen-Si. »

Nombreux étaient les prétendans qui sollicitaient la main de So-Sli ; son père, le vénérable Poo-Poo, pouvait également se choisir un gendre dans l'administration et dans l'armée ; mais c'était un sage et un philanthrope qui cherchait studieusement les causes du bonheur ou du malheur de l'homme. Il avait décidé en lui même que ce mariage ne se ferait que d'après les principes que lui avait révélés la science. Il s'était formé là-dessus une lumineuse théorie, regrettant amèrement de ne l'avoir trouvée qu'après son propre mariage : toutefois, sa femme étant morte, ce motif de regrets fut considérablement diminué ; mais, du moins, Poo-Poo se promettait bien que sa fille profiterait d'une découverte qui lui avait été inutile à lui-même. En deux mots, il prétendait laisser choisir l'époux de So-Sli par So-Sli elle-même... Cette doctrine sentait bien un peu l'hérésie dans un pays comme la Chine, où, depuis six mille ans, on ne consulte jamais le goût des filles pour les marier ; mais la beauté de la fille protégeait les bizarreries du père.

Deux grands mandarins, Hang et Swing, et un certain marchand, nommé Tin, lui avaient envoyé de riches présens. Le très éloquent Tung, lettré du collége de Hasen, auquel nous avons emprunté tout notre premier paragraphe, avait composé dix volumes de sentences morales à la gloire de la beauté de So-Sli ; mais Poo Poo, tout en acceptant gracieusement ces cadeaux et ces compliments, rejeta la demande de ceux qui les offraient. Il en usa de même avec plusieurs autres de rangs différens, tels que manufacturiers, propriétaires de champs de riz, officiers militaires et civils, lesquels, demeurant dans le voisinage, avaient occasion d'admirer les beaux yeux de So-Sli et d'en être vus. So-Sli n'objectait rien contre Hang, Swing, Tin et Tung ; car elle ne les connaissait pas. Quant à ceux qu'elle avait eu occasion de rencontrer, ils lui déplaisaient. L'un était trop grand, l'autre trop petit ; celui-ci trop maigre, celui-là trop gras ; Tin-Tin avait la voix trop grêle, Din Dong l'avait trop grosse ; tel était adonné à la patate douce, et la patate douce était en horreur à So-Sli ; tel autre n'aimait pas suffisamment les chiens ; et So Sli en raffolait. Le fait est qu'il était difficile de plaire à So-Sli.

Ici il convient de faire une petite remarque. La pluie de cadeaux qui depuis long-temps tombait chez Poo-Poo contribuait à l'affermir dans sa théorie. Le bonhomme s'applaudissait de sa perspicacité, et son exemple lui faisait des prosélytes parmi les Chinois qui avaient comme lui une fille à marier. Mais peu à peu les amoureux se montrèrent moins prodigues, et pour envoyer la corbeille, comme on dit en Europe, ils attendirent qu'une entrevue avec la belle So Sli eût décidé de leurs prétentions : un homme expérimenté comme Poo-Poo devait justement être alarmé d'un tel indice.

La ville qu'habitait Poo-Poo servait aussi de résidence à un noble chinois qui se glorifiait d'être allié à la famille impériale : et, en effet, il descendait d'un empereur qui avait occupé le trône céleste cent cinquante années auparavant. Le sublime empereur de la Chine jette un regard d'affection et de bienveillance sur tous ses parens pauvres dont le chiffre, d'après un relevé exact, monte à dix mille. Selon que leur parenté est plus ou moins éloignée, il leur accorde un certain revenu annuel. Les Wang ou alliés les plus proches reçoivent environ soixante mille taëls. Ce chiffre diminue graduellement jusqu'aux simples héritiers de la ceinture jaune, lesquels n'ont pas moins que trois taëls et deux sacs de riz. Le sublime empereur se charge encore de pourvoir aux frais de leur mariage et aux frais des funérailles de leur femme, quand ils ont le malheur de la perdre. Dans ces occasions, ils touchent cent vingt taëls, et cette somme se répète toutes les fois qu'ils se marient, et toutes les fois qu'ils deviennent veufs.

Etant ainsi cousin, quoiqu'à un degré éloigné, du fils du ciel, Ho-Fi aurait cru au-dessous de sa dignité d'exercer aucune profession et aucun industrie ; mais comme sa vanité et son ambition n'étaient pas proportionnées à ses ressources, il était parfois réduit à des expédiens curieux, afin de se procurer, suivant l'expression vulgaire des Occidentaux, du sel pour sa soupe, et aussi de la soupe pour son sel.

Ho-Fi avait maintes fois entendu parler de So-Sli ; mais les mêmes voix qui exaltaient sa beauté, disaient ses caprices et son humeur difficile. C'était chaque jour une nouvelle histoire de quelque amoureux éconduit ; mais Ho-Fi était un de ces hommes qui, pleins de leur mérite, ne calculent point les obstacles, et ne sont jamais arrêtés par la crainte d'un refus.

Quoiqu'il fût encore jeune, il avait déjà été marié six fois, et chaque

fois, pour une raison ou pour une autre, il avait perdu sa femme au bout de quelques semaines. Dans la joie des noces, comme dans la tristesse des funérailles, il avait touché exactement la somme que son céleste cousin lui avait allouée. Le nombre sept étant considéré comme particulièrement heureux, et ses six femmes bien aimées étant réunies dans la même tombe, Ho-Fi désirait vivement courir la chance d'une septième.

Il possédait plusieurs avantages qui l'avaient puissamment aidé dans maintes circonstances semblables à celle où il se trouvait. C'était ce que les Chinoises appellent un bel homme. Ses ongles, qu'il laissait croître, avaient atteint la longueur d'un pouce et demi. Il n'avait ni favoris ni barbe; sa tête était entièrement rasée, à l'exception de la touffe ordinaire, laquelle était chez lui noire et abondante, et lui descendait presque jusqu'aux jarrets. De plus, il avait une assurance imperturbable, et cette persévérance tenace qui revient sans cesse à la charge, qui ne se fatigue jamais, et pour qui *non* n'est pas une réponse. Joignez à cela une souplesse d'esprit qui s'accommodait à tous les caractères, ainsi qu'une certaine habileté à découvrir aussitôt le faible des gens, et à les attaquer par ce côté. Enfin le nom de son céleste cousin, qu'il citait à propos, et la couleur impériale de sa ceinture jaune achevaient d'éblouir ceux que ses douces paroles avaient déjà gagnés.

Sa résolution étant formée, Ho-Fi se mit en devoir de l'exécuter. Il chercha d'abord à se lier avec le philosophe Poo-Poo, et il en vint à bout. Un jour que ce vénérable personnage, étant au marché, débattait le prix d'un quartier de fouine, Ho-Fi entra adroitement en conversation avec lui, et, au moyen de quelques agréables plaisanteries décochées contre le marchand, il obtint de celui-ci, en faveur de Poo-Poo, une diminution que Poo-poo lui-même n'eût probablement pas obtenue. Il déclara ensuite qu'il avait un goût prononcé pour la fouine; après quoi il fit tomber le discours, par d'heureuses gradations gastronomiques, de la fouine aux belettes, des belettes aux rats, des rats aux chiens, des chiens aux cochons de lait, des cochons aux belles Chinoises, et des belles Chinoises à cet astre brillant, So-Sli, la fille du sage Poo-Poo. Il exprima son admiration infinie pour ce célèbre philosophe, regrettant beaucoup de n'avoir pas le bonheur de le connaître autrement que de réputation. Poo-Poo était un ami de la sagesse; mais quel philosophe fut jamais à l'épreuve de la flatterie? Quel homme ne serait pas charmé d'entendre ses propres louanges sous le voile de l'incognito, et alors qu'elles ne peuvent être suspectes d'adulation? Ho-Fi s'était déjà placé bien haut dans l'estime du vaniteux Poo-Poo.

On suppose aisément que celui-ci n'était pas pressé de détourner la conversation du cours qu'elle avait pris par hasard. Sans se nommer, il sonda adroitement son nouvel ami sur cette fameuse théorie matrimoniale dont Poo-Poo était l'inventeur : ici Ho-Fi se répandit en éloges ampoulés; il déplora l'ignorance et la sottise des Chinois qui avaient fermé leurs yeux à cette lumineuse théorie : « Pour moi, s'écria-t-il, tandis que son interlocuteur savourait avec délices chacune de ses paroles; pour moi, si vous me demandiez quel est le plus grand des sages anciens et modernes, je répondrais : Poo-Poo ! Si vous me demandiez qui est-ce qui a inventé la théorie la plus profitable au bonheur du genre humain, je répondrais : Poo-Poo ! Si vous me demandiez quel est le mot synonyme de philosophie, je répondrais : Poo Poo ! Je ne doute pas qu'il ne vienne un temps où ce nom terminera toutes les discussions, et où ces deux syllabes Poo-Poo ! tiendront lieu d'argument et de raison suprême. »

Bien que, après un tel discours, sa modestie dût en souffrir, le philosophe se fit connaître à son enthousiaste admirateur. Ce jour-là, Ho-Fi dîna avec Poo-Poo, et tous deux se régalèrent du quarter de fouine.

Ho-Fi, s'étant insinué dans les bonnes grâces du père, chercha l'occasion de gagner celles de la fille. Il fit part de ses intentions à Poo-Poo, et celui-ci fixa le jour où l'entrevue aurait lieu, cérémonie que la sagesse défendait de trop précipiter.

Ho-Fi vint, il vit, il vainquit, ou plutôt il vint, *elle* vit et il vainquit. Sa mise était d'une élégance recherchée. Il avait choisi les couleurs qu'il savait être les plus agréables à So-Sli. Sa robe de soie cramoisie couverte de riches bordures et son châle étaient tels que la femme d'un lord eût été vaine de les porter. Son bonnet sortait des mains d'une des premières modistes de Pékin; et la fraise qui faisait partie de son costume de gala était d'un haut prix. Sa noire touffe de cheveux était soigneusement tressée et lui pendait sur le dos. Il avait autour du cou un collier de perles. Sa cassolette était pleine des essences les plus rares, et il tenait à la main un éventail qu'il agitait avec une grâce particulière.

Cet extérieur galant produisit une impression favorable sur So-Sli, laquelle était elle-même amoureuse de toilette. Elle portait habituellement une longue robe vert et bleu sur une veste cramoisie. Ses pantalons étaient toujours de la coupe la plus nouvelle. Elle dépensait beaucoup d'argent pour se procurer les pipes les plus élégantes, et se piquait de savoir choisir le meilleur tabac.

L'adroit Ho-Fi n'épargna rien pour assurer son triomphe; il prodigua à la belle capricieuse mille flatteries délicates: il lui offrit une tabatière d'or, un barbet chinois, et par dessus tout cela son cœur et sa main. Les flatteries, la tabatière, le barbet, le cœur et la main de Ho-Fi, So-Sli accepta tout.

Ils furent mariés, et Ho-Fi alla recevoir pour la septième fois le cadeau de noce dont le gratifiait son céleste cousin, le sublime empereur de la Chine.

Poo-Poo se félicitait d'avoir enfin mis en pratique la lumineuse théorie dont il était l'inventeur, et d'avoir trouvé un gendre qui partageait ses idées philosophiques et son goût pour les quartiers de fouine.

Quinze jours s'écoulèrent avec la rapidité d'un moment. Un jeune couple, s'oubliant dans le bonheur, ne compte pas les heures; les deux époux n'avaient occupés que du soin de se plaire mutuellement. S'il s'élevait entre eux des contestations, c'était lorsque l'un voulait forcer l'autre d'accepter les meilleurs morceaux de renard, de furet, ou de tout ce qui composait leurs appétissans petits repas de chaque jour.

On eût dit que Ho-Fi ne pouvait pas consentir à se séparer pour un instant de sa femme bien-aimée. Cependant un matin il prit sur lui de faire une courte absence, et il s'en alla dans la ville. Dès qu'il fut de retour, il tira d'une bourse en filet qui tient lieu de poche aux Chinois, un petit paquet de thé.

— Chère So-Sli, dit-il d'une voix tendre, j'ai un ami qui excelle dans la culture des plantes; il a réussi à obtenir des bananes de ses orangers, et à convertir des ananas en groseilles. Un jeune arbre à thé vient d'être l'objet de tous ses soins : après l'avoir planté de ses propres mains, il l'a arrosé lui-même, taillé lui-même; enfin, il n'a rien négligé pour en faire un chef-d'œuvre de culture. Cet arbuste n'a encore produit que deux onces de thé; l'une a été présentée en hommage à l'empereur, mon céleste cousin; l'autre m'a été offerte, et je l'ai destinée à ma chère So-Sli. Si vous m'aimez, fille brillante de Poo-Poo, faites-en une infusion et buvez-la.

— Mon cher époux, répondit So-Sli, je n'accepterai point le fruit d'une plante si rare et si précieuse. Ce sera donc pour vous... Voici assurément des feuilles de thé très curieuses, ajouta-t-elle en ouvrant le paquet, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elles ressemblent aux feuilles ordinaires... Quelle est cette poussière que je vois dessus?

— Cela! répondit Ho-Fi avec indifférence, c'est un duvet particulier aux feuilles de l'arbuste en question : c'est justement ce qui leur donne tant de vertu... Promettez-moi, So-Sli, que vous prendrez cette infusion: c'est pour vous que je me suis procuré ce thé délicieux. Un refus montrerait que vous vous souciez peu de mes présens.

En parlant ainsi, Ho-Fi versait de l'eau bouillante sur les feuilles dont il venait de vanter les qualités; et, au bout de quelques minutes, cet époux attentionné offrit à sa femme une tasse en porcelaine soigneusement remplie jusqu'au bord. So-Sli insista pour qu'il bût à sa place; mais il s'en défendit avec opiniâtreté; un charmant combat s'éleva entre eux à ce sujet, chacun voulant laisser à l'autre la volupté d'une boisson si exquise. So-Sli refusa d'abord positivement de profiter de l'abnégation de son mari; mais, cédant peu à peu, elle dit qu'elle consentirait à accepter une seule gorgée, puis elle déclara que, s'il buvait la moitié de la tasse, elle prendrait le reste. C'était sans doute une proposition raisonnable; pourtant Ho-Fi la rejeta obstinément. Il exigea que sa chère femme gardât pour elle seule la tasse entière, ou du moins qu'elle bût la première gorgée. Ce débat aimable s'envenimait peu à peu. L'accent de l'impatience et de la colère commençait à remplacer chez Ho-Fi celui de la tendresse et de la plaisanterie.... So-Sli se leva, prit la coupe, et s'approchant d'une fenêtre ouverte, elle jeta en dehors l'infusion, disant que, puisqu'elle avait été la cause d'une querelle, ni l'un ni l'autre ne la boirait.

Ce nuage se dissipa bientôt, et les jours suivans les deux époux prirent le thé ensemble en parfaite intelligence. Un soir, comme ils étaient occupés de cette affaire importante, Ho-Fi, qui venait d'avaler sa première tasse, remarqua que le thé n'était point aussi bon que de coutume, et, employant l'imprécation usitée en Chine, il souhaita une racine pourrie à l'arbre qui l'avait produit.

— Comment! s'écria So-Sli avec un rire malicieux : après toutes les peines que votre pauvre ami s'est données! après le soin qu'il a eu de le planter, de l'arroser! voilà un souhait bien cruel!

Ho-Fi posa vivement sa coupe, et son visage jaune pâlit.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Je vous l'avais bien dit, mon cher époux, répliqua So-Sli en continuant de rire : j'avais prié en moi-même que le thé que vous m'aviez apporté serait pour vous seul, et lorsque je feignis de le jeter par la fenêtre, je le versai dans un plat qui se trouvait un peu au dessous en dehors. C'est ce même thé que je viens de vous servir. Je regrette qu'il ne soit point de votre goût.

A cet aveu, Ho-Fi devint tout blême : son visage fut contracté par ce qu'on pouvait appeler une affreuse grimace; sa queue se redressa de frayeur et resta dans une position horizontale; sa bouche s'ouvrit comme pour rejeter ce qu'il avait bu; ses lèvres s'avancèrent en exprimant l'horreur et le dégoût, et toute sa personne offrit l'image de la consternation.

Pendant un moment il resta comme incapable de remuer, puis il se leva brusquement en demandant à grands cris qu'on apportât de l'eau chaude.

— Qu'y a-t-il? qu'avez vous? lui dit So-Sli.

— Empoisonné! empoisonné! répéta Ho-Fi d'une voix lamentable.

— Empoisonné! reprit So-Sli. Comment! ce thé était... Est-ce que cette poussière que j'ai remarquée...

— Ho à! ho! cria Ho-Fi, la poitrine me brûle! la poitrine me brûle! Au nom du dieu Fo! vite, qu'on m'apporte de l'émétique, des cataplasmes des vomitifs, quelque chose enfin!... Ho à! ho!

On accourut au secours de Ho-Fi, qui faisait des contorsions effrayantes; les médecins furent mandés. Le malade eut le délire, et quand les vomissemens l'eurent bien épuisé, il tomba pendant quelques heures dans un lourd sommeil et dans un état d'anéantissement. Lorsqu'il reprit ses sens, et que sa mémoire lui rappela les paroles qui lui avaient échappé, il chercha à en détruire l'effet. Il expliqua à So-Sli que le thé qu'elle lui avait servi possédait une vertu merveilleusement active. C'était ce thé qui lui avait ôté la raison plus soudainement que la liqueur enivrante que l'on distille du riz.

Dans son délire, il s'était imaginé que sa femme lui avait versé du poison... Vain rêve, crainte frivole, dont il reconnaissait maintenant l'absurdité! Il allait écrire à l'ami qui lui avait envoyé ces feuilles brûlantes, et lui faire de vifs reproches; il lui signifierait que si son céleste cousin, l'empereur de la Chine, buvait une infusion de ce thé, l'auteur de l'envoi serait inévitablement mis à mort par la torture lente.

Ces explications et l'air de sincérité avec lequel elles étaient données satisfirent So-Sli, qui reprit son enjoûement. Ho-Fi, grace à la vigueur de sa constitution, échappa aux effets combinés de la science de trois médecins chinois et de la drogue empoisonnée qu'il avait bue.

Hélas! il n'est que trop vrai, ce thé était du poison. Le cousin du fils du Ciel, largement rétribué pour chaque mariage, pensait qu'il ne pouvait trop les multiplier. Ne lui fallait-il pas exploiter le privilége de sa naissance? Le noble Ho-Fi n'empoisonnait pas pour le seul plaisir d'empoisonner: tout autre mode aussi expéditif lui eût également convenu; il ne songeait qu'à répondre aux encouragemens du céleste empereur.

Quelques bruits sourds avaient circulé dans la ville à ce sujet; on s'était communiqué à l'oreille des soupçons auxquels donnaient lieu les apparences. Le vieux Poo-Poo aurait pu en être averti; mais ce vénérable personnage était trop enfoncé dans les profondeurs de la science pour être bien au courant des choses de ce monde. A ses yeux, le mariage de sa fille s'était conclu suivant les règles de sa théorie; c'était là le point essentiel. Comment se serait-il méfié d'un homme qui avait droit de porter la couleur jaune, d'un homme qui le proclamait le premier des philosophes?

D'ailleurs il n'existait point de preuves. Les Chinois, si experts dans tous les arts, n'ont point poussé aussi loin que les occidentaux l'étude des réactifs chimiques. Ils ne savent point faire bouillir dans un chaudron un mélange affreux d'os, de muscles, de chairs, distiller ces débris humains, analyser ces sucs, et découvrir la millième partie de quelque chose qui est à peine quelque chose, et qui doit cependant servir de preuve convaincante.

Ho-Fi eut donc bientôt la satisfaction de voir que les craintes vagues que So-Sli avait pu concevoir s'étaient promptement dissipées. Lorsqu'il se fut remis de la secousse désagréable qu'il avait éprouvée, il sentit de nouveau le besoin de devenir veuf. Sa maladie lui avait occasioné des frais considérables; il lui semblait juste de chercher à s'indemniser. Il recommença donc à rêver aux moyens de se débarrasser heureusement de sa femme. A force d'y songer, il se souvint d'avoir vu dans une fameuse tragédie chinoise quelque chose dont il pourrait faire son profit; il se procura en secret un chien féroce, qu'il tint enfermé dans une niche située au bout de la maison. Il alla ensuite acheter des étoffes à peu près semblables à celles que portait So-Sli; il en habilla une poupée de toute sa grandeur naturelle, et dressa le chien à la déchirer. Celui-ci s'habitua promptement à ce manége. Le corps de la poupée était rempli d'os et de restes de viandes. Ho-Fi eut soin de répéter cette expérience plusieurs fois. Quand il se fut assuré que l'animal était bien familiarisé avec son rôle, il cessa de lui donner à manger et à boire. Il le laissa pendant plusieurs jours livré aux tortures de la soif et de la faim. La privation d'alimens et la chaleur étouffante de la niche produisirent leur effet ordinaire. La bave qui bordait la gueule du dogue, et ses yeux d'un rouge de sang annonçaient l'affreuse maladie qui le dévorait. Ho-Fi suivait avec une solicitude intelligente ces symptômes sinistres. Lorsqu'il n'eut plus aucun doute sur la nature et l'intensité du mal, il annonça à So-Sli qu'une affaire importante le forçait de sortir pendant une heure ou deux. Il lui dit qu'il avait renfermé quelque chose dans la niche située au fond de la cour; il la chargea de veiller à ce que personne n'y pénétrât pendant son absence, et il lui fit entendre qu'il désirait qu'elle la respectât elle-même.

Toutes ces judicieuses précautions étant prises, Ho-Fi s'éloigna d'un pied léger et le cœur content. « Ce ne sera pas ma faute, se disait-il: Fo m'est témoin que je lui ai défendu d'aller là. »

So-Sli demeura seule. Quand elle eut achevé de teindre ses ongles et qu'elle fut lasse de fumer dans sa longue pipe ou de mâcher du bétel, elle commença à songer à cette niche mystérieuse et à ce secret que Ho-Fi paraissait vouloir garder pour lui seul.

Qu'est-ce que son mari pouvait avoir enfermé dans cette niche? Quelque meuble nouveau? quelque plante rare? Du moment que la vue en était défendue, cela devait être curieux. So-Sli aurait parié que c'était une galanterie dont Ho-Fi lui ménageait la surprise. Attendre son retour!... elle mourrait d'ennui et d'impatience. Violer la défense qu'il lui avait faite!... après tout, elle n'avait pas reçu de défense positive: Ho-Fi avait exprimé un simple désir, une espérance qu'elle était libre de réaliser ou non... Elle ne la réaliserait pas; elle irait voir de ses yeux ce que l'on cachait avec tant de soin, et si Ho-Fi l'interrogeait là-dessus, plutôt que de rien avouer, elle mentirait.

Ho-Fi avait épousé trop de femmes pour ne pas les connaître. Il avait bien calculé!

So-Sli, ayant ainsi résolu de visiter secrètement la niche de la cour, s'achemina dans cette direction en vacillant sur ses petits pieds. Comme elle traversait une galerie, elle passa près de l'endroit où était perchée une corneille au cou blanc, pour laquelle Ho-Fi avait une affection singulière; après sa ceinture jaune, qui lui assurait tant de priviléges, c'était ce qu'il aimait le plus au monde. Il l'avait apprivoisée à force de soins et de caresses, et dans sa superstition, il s'était persuadé que son bonheur tenait à la vie de cet oiseau. So-Sli partageait jusqu'à un certain point son engoûment. Elle aussi elle se plaisait à rendre de fréquentes visites à la corneille; elle lui parlait comme à une confidente, goûtant d'autant plus ce genre de conversation, qu'elle seule en faisait tous les frais. Elle prit en passant l'oiseau, qu'elle mit sur son épaule, et continua son chemin.

Lorsqu'elle fut arrivée près de la niche, elle s'aperçut que la porte n'en était pas très soigneusement fermée. La clé était restée à la serrure; pour l'ouvrir, il suffisait de pousser. Pressée par la curiosité et par la crainte d'être surprise, So-Sli entra vivement, et se trouva face à face avec le chien. Celui-ci, qui était en proie à un accès de rage, ne l'eut pas plus tôt aperçue, que, du fond de sa niche, il s'élança sur elle par un bond terrible, et en ouvrant sa gueule souillée d'écume. So-Sli se rejeta précipitamment en arrière; aussi prompte que la pensée, elle saisit la corneille perchée sur son bras et la plongea dans la gueule du chien. Tandis qu'il enfonçait ses dents dans le corps de l'oiseau, elle eut le temps de refermer la porte et de tourner la clé. Tout ceci n'avait duré qu'un moment. So-Sli, plus morte que vive, se hâta de regagner sa chambre. Elle sentait qu'elle venait d'échapper à un grand péril; mais elle n'en soupçonnait pas toute l'étendue.

Ho-Fi revint plus tôt qu'il ne l'avait annoncé. En retrouvant sa femme tranquillement assise à la place où il l'avait laissée, il ne put s'empêcher de témoigner une surprise qu'il dissimula ensuite adroitement. Il courut à la niche du chien. La porte en était fermée; mais quelques plumes légères qui avaient volé çà et là lui parurent appartenir à sa chère corneille. Il regarda à travers les fentes de la porte, et il reconnut les misérables restes de son oiseau favori, que le chien continuait de déchirer. Agité d'un trouble extrême, il retourna interroger So-Sli. Mais la fille du sage Poo-Poo fut impénétrable; elle ne savait ce qu'était devenu l'oiseau; peut-être était-il caché dans quelque endroit de la maison ou du jardin. Quant à elle, elle s'était tenue enfermée dans sa chambre, surveillant avec soin la niche de la cour, dont elle n'avait vu personne s'approcher.

Il fallut que Ho-Fi se contentât de ces réponses et gardât pour lui ses soupçons. Mais il fut inconsolable: cet accident lui semblait présager les plus grands malheurs. Sa corneille était morte, et So-Sli vivait encore! Cela signifiait sans doute que désormais il ne perdrait plus aucune femme.

Cependant, comme il était d'une nature persévérante, il se remit en besogne. Il renonça à se servir du chien, qu'il tua ou laissa mourir en secret, et résolut d'employer d'autres moyens contre une femme qui avait, pensait-il, la vie si dure.

Un soir, So-Sli, muette et pensive, se tenait assise à son balcon, ses doigts étaient occupés d'une fine broderie, et elle baissait la tête sur son ouvrage en méditant sur les événemens que nous venons de raconter. Elle ne pouvait se défendre de quelques inquiétudes; le caractère de son époux lui faisait peur. En ce moment, Ho-Fi s'approcha d'elle, et donnant à ses traits mobiles une apparence de chagrin et d'alarme:

— Par le pouce de Con-Fu-Sée! s'écria-t-il, vous êtes souffrante, fille de Poo-Poo. Quel est votre mal? Je vous trouve le visage triste et abattu; vous êtes sous la maligne influence de Saturne. Il faut prendre plus de soin de votre chère santé. Rentrez dans votre chambre et mettez-vous au lit. Voilà qu'il se fait tard; l'humidité de la soirée pourrait vous incommoder davantage. Je vous conseille d'éteindre votre lampe, afin que vous ne voyiez que les ténèbres, et que vos yeux ne soient point offensés par les couleurs trop vives du jaune ou du blanc. Je me retire de votre présence avec ma ceinture jaune. Allez, ô femme bien-aimée. Demain, si vous ne vous sentez pas mieux, nous ferons venir un médecin, qui consultera votre pouls, et décidera, d'après les planètes, quels remèdes il convient d'employer..... Mais j'espère que nous n'en aurons pas besoin.

So-Sli s'étonna d'abord de l'excès de sollicitude que lui témoignait son mari. Lorsqu'il prit congé d'elle, en lui souhaitant une nuit paisible, elle crut distinguer sur son visage un sourire diabolique. Les circonstances du poison et du chien enfermé se présentèrent de nouveau à son imagination. Elle les commenta de mille manières, et si l'horrible vérité ne lui apparut pas dans tout son jour, on doit croire du moins qu'elle en entrevit une partie. Quoiqu'elle ne pût deviner de quel genre de péril elle était menacée, elle se promit bien de se tenir sur ses gardes. Avec un caractère railleur, So-Sli avait reçu du dieu Fo une grande présence d'esprit et beaucoup de résolution. Elle allumma sa lampe et écouta un moment à la porte de sa chambre à coucher avant que d'ouvrir.

Mais le silence qui régnait dans la chambre ne fut pas troublé, et So-Sli se hasarda à y pénétrer. Elle examina les différentes parties de l'appartement: tout y semblait calme; et cependant soit illusion, soit instinct,

So Sli sentit qu'il y avait-là un ennemi caché. Elle dérangea la table et les siéges; elle regarda dans la cheminée; à l'aide de sa lampe elle explora le four situé sous le lit; car tel est l'usage dans l'empire chinois : la pièce principale de la maison contient une espèce de grand placard ménagé dans le mur. C'est là qu'est le lit sur une plate-forme; au dessous est le four, qui répand une douce chaleur, et ces alcôves ainsi chauffées sont la chose la plus agréable du monde pendant les nuits d'hiver.

So-Sli n'aperçut rien de suspect dans le four; pourtant elle était certaine que son mari lui avait dressé quelque piége. Tout à coup il lui vint une folle idée. « Le méchant, se dit-elle à elle-même, aura sûrement placé des épingles dans mon lit! » Elle voulut sur-le-champ vérifier ses soupçons : elle s'approcha et entr'ouvrit la couverture; mais elle la laissa retomber avec précaution. Un effroi mortel venait de la saisir; elle n'eut que la force d'étouffer un cri qui allait lui échapper. Son premier mouvement fut de fuir : ses pieds, qui ressemblaient à ceux d'un enfant, refusèrent de la porter. Emue, tremblante, respirant à peine, elle se traîna à quelques pas, et là elle réfléchit sur ce qu'il fallait faire.

Qu'y avait-il donc sous la couverture? So Sli, en la soulevant, avait distingué la tête en forme de triangle et les yeux brillans d'une vipère noire. Elle savait que la piqûre de ce reptile donne la mort; cependant elle n'était point aussi épouvantée que l'aurait été à sa place une dame européenne. Plusieurs fois déjà elle s'était familiarisée avec la vue de ces serpens, que les cuisiniers chinois savent accommoder en ragoût, et dont ils composent une soupe à la vipère fort goûtée des vrais amateurs. Mais ce qui effrayait So-Sli, c'était l'idée du danger auquel les bons génies l'avaient encore une fois soustraite. Il lui semblait que le corps visqueux du reptile glissait sur sa chair; elle croyait sentir sa morsure empoisonnée, et elle frissonnait d'horreur à cette idée.

Cependant le temps pressait; Ho-Fi, qui était sorti de la maison, pouvait rentrer à chaque instant : il fallait adopter un parti.

So-Sli, après s'être consultée, alla appeler une jeune servante qui lui était toute dévouée; elle la mit dans sa confidence, et lui recommandant bien le secret, elle l'envoya prendre un des rats dont les Chinois font toujours une ample provision pour leur table, et qu'ils gardent dans un tonneau comme nous y gardons des lapins. Toutes deux, réunissant leurs efforts, attachèrent une petite pierre à la patte de ce rat, et elles le jetèrent au fond d'un long et large vase en terre qui avait le cou très étroit. Après s'être assurées de l'endroit où le serpent noir se tenait blotti, elles insinuèrent doucement le vase sous la couverture, de manière à ce que le goulot fût placé devant la tête du reptile. Elles écoutèrent ensuite, pleines d'impatience et d'anxiété. Bientôt elles distinguèrent un léger frottement, puis un cri aigu que poussa le rat. Alors, écartant la couverture, elles relevèrent vivement le vase, et en fermèrent le goulot au moyen d'un tampon qu'elles tenaient préparé à cet effet.

Lorsque cette capture fut heureusement achevée, So-Sli donna ses dernières instructions à sa servante et attendit seule le retour de Ho-Fi.

Celui-ci tarda long temps; la nuit était déjà très avancée lorsqu'il rentra; So-Sli s'était placée sur le seuil de la chambre afin de l'arrêter au passage; il recula de surprise en la voyant levée.

— Chère So-Sli, lui dit-il en composant son visage et sa voix, pourquoi ne vous êtes vous pas mise au lit, ainsi que je vous l'avais conseillé. Comment vous exposez-vous de la sorte au grand air? Ne voulez-vous point vous conserver pour un époux qui vous aime uniquement?

— Que Fo vous récompense de vos bonnes intentions pour moi! répondit So-Sli; j'ai pensé que le lit ne me valait rien : et puis j'avais peur des démons, des dragons et des sorcières... Pourquoi avez-vous été si longtemps absent?

— J'ai vu un médecin, répliqua le perfide Ho-Fi de la ceinture jaune, je l'ai consulté sur votre maladie. Il a expressément recommandé de vous faire garder le lit pour vous soustraire aux malignes influences de la planète. Il veut que j'aille à minuit cueillir des simples dont il fera un remède salutaire; je vais donc sortir de nouveau; couchez-vous sans plus attendre, brillante fille de Poo-Poo, obéissez à l'ordre du savant médecin; obéissez dans votre intérêt, ô So-Sli, et dans le mien.

So Sli se rendit à une invitation si pressante; mais avant de laisser partir Ho-Fi, elle insista pour qu'il prît sa part d'une soupe excellente qu'on lui avait préparée, et qui devait le garantir des pernicieux effets du brouillard; elle se coucherait, disait-elle, dès qu'elle aurait vu son époux réconforté par un bon repas. Ho-Fi n'avait rien à objecter à une proposition semblable. Stimulé par la promesse que lui faisait sa femme, et par les exigences d'un appétit des plus fougueux, il s'assit devant une petite table en attendant cette excellente soupe qu'on lui avait annoncée.

So-Sli se plaça en face de lui, la lampe était entre eux. Bientôt le potage fut apporté dans une soupière hermétiquement fermée, qui fut mise devant le cousin du fils du ciel, afin qu'il pût se servir lui-même. Déjà Ho-Fi, avec une avidité toute chinoise, alongeait la main vers le couvercle, lorsque So-Sli, sans doute par accident, heurta du bras la lampe et la fit tomber sur la table; la lumière s'éteignit, So-Sli voulut se lever précipitamment pour la rallumer. Dans son brusque mouvement elle renversa la petite table et la soupière tomba sur les genoux de Ho-Fi, celui-ci chercha à la retenir; mais aussitôt il se sentit mordu au poignet, et il poussa un hurlement de surprise et de douleur.

C'est que sa femme goût décidé pour la soupe à la vipère; seulement elle avait oublié de faire cuire le reptile, et elle l'avait servi tout vivant.

Le serpent s'était enroulé autour du bras de Ho-Fi, et restait attaché à sa proie; le misérable Wang courait comme un insensé dans la chambre et s'efforçait de se débarrasser de son ennemi. Il proférait des cris et des menaces : il appelait du secours; à sa voix, les voisins accoururent, le reptile fut saisi et tué : Ho-Fi, troublé par l'effroi et la colère, chercha des yeux sa femme; mais elle avait profité de l'obscurité et s'était échappée.

Malgré les soins immédiats qui lui furent donnés, et les nombreux remèdes auxquels il eut recours, Ho-Fi était menacé de mourir des suites de sa blessure; le poison faisait chez lui des progrès aussi rapides qu'alarmans. Heureusement on s'adressa à un barbier-chirurgien, homme fort expert et fort intelligent, lequel avait ouï parler de cette ancienne pratique médicale qui consiste à frotter la blessure avec l'arme qui l'a faite. Par son conseil, la tête écrasée du serpent fut appliquée en guise de contre-poison sur la plaie, et ses membres convenablement apprêtés composèrent un repas délicieux dont le malade se régala.

Qu'était devenu So-Sli? elle avait fui au milieu des ténèbres : l'excès de la terreur lui avait donné la force de marcher et de surmonter les souffrances que lui causait cet exercice inaccoutumé; elle parvint enfin jusqu'à la maison qu'habitait son père. Le prudent Poo-Poo ne dormait pas; il méditait comme à l'ordinaire sur les causes du malheur et du bonheur des hommes, sur l'effet des sympathies et des antipathies naturelles; il calculait les conséquences qu'amènerait dans un avenir assez proche l'heureuse application de sa théorie : surtout il remerciait Fo d'avoir illuminé son ame des rayons de la sagesse, et d'avoir permis que, par le judicieux mariage de sa fille, il donnât aux habitans du Céleste Empire un exemple et une leçon.

Des coups frappés précipitamment à la porte le tirèrent de sa rêverie; en même temps il reconnut la voix gémissante de sa fille qui l'appelait. Qu'on se figure l'étonnement et la douleur du vieillard! était il bien possible que des attentats aussi noirs eussent été commis contre So-Sli, et par un gendre qui aimait la philosophie et les bons morceaux, par un de ses admirateurs les plus enthousiastes, pour ne pas dire un de ses disciples! Il s'adresserait à l'empereur lui-même, il demanderait justice, et Ho-Fi serait pendu avec sa ceinture jaune.

Rien n'est plus à craindre que le ressentiment d'un philosophe quand il se met une fois en colère. Le sage Poo-Poo se sentit offensé comme père de So-Sli, et aussi comme père d'une lumineuse théorie qui était menacée de rentrer dans l'obscurité. Le coupable Ho-Fi comptait sur le privilége de sa naissance, qui le dérobait à la juridiction des tribunaux ordinaires; il ne savait pas que Poo-Poo avait adressé sa plainte au pied du trône céleste, et il fut étrangement surpris lorsque des commissaires impériaux arrivèrent de Pékin et commencèrent l'instruction de l'affaire.

Poo-Poo, So-Sli, la jeune servante, et les parens des premières victimes de Ho-Fi comparurent devant le tribunal. Par les divers témoignages qui furent produits, le Wang fut convaincu d'avoir fait périr six femmes, et d'avoir essayé par trois fois de se débarrasser de la septième. On eut soin de mentionner dans le jugement le total des sommes qu'en sa qualité de Wang de la Ceinture jaune, et à l'occasion de ses divers mariages et veuvages, il avait reçues de la munificence de son céleste cousin; en quoi faisant, ainsi que le remarquait le jugement, le dit Wang de la Ceinture jaune avait non pas usé, mais abusé du droit de devenir veuf.

La sentence des juges commissaires ayant été envoyée à Pékin, au bout de quelques jours l'empereur de la Chine, fils du ciel, père du céleste empire, roi des rois, adressa la proclamation suivante à ses fidèles sujets, c'est-à-dire aux trois cent soixante millions d'hommes qui composent son peuple :

« Pékin, le 6e mois, le 14e jour, la 58e année du règne de Ho-Ho.

» La loi doit frapper la famille même de l'empereur, sous peine de n'être point observée.

» Le crime ne saurait échapper à l'œil perçant de Ho-Ho! Ho-Ho s'efforce d'égaler les vertus de son père Ha-Ha, et prétend laisser de précieux exemples à Ho-Hé, son fils.

» Il est venu à la connaissance de Ho-Ho qu'une certaine Ceinture jaune, nommé Ho-Fi, nonobstant le désir impérial si souvent et si hautement annoncé de voir vivre en paix tous les sujets du céleste empire, a traîtreusement mis à mort six femmes et préjudicié gravement aux finances de l'état. Longtemps il a joui du fruit de ses crimes; mais à la fin, la vérité s'est manifestée : le poulet a brisé la coquille de l'œuf. La chatte ne peut plus cacher ses petits. Le perroquet a mue... qu'il ait honte de sa queue.

» Les règles de la justice commandent d'accommoder le châtiment à la nature particulière du crime. Le susdit Ho-Fi ayant employé, pour commettre un meurtre, le poison, un chien enragé et une vipère, qu'il soit déchiré par les vipères, que son cœur soit rempli de poison, et donné en pâture aux chiens! C'est pourquoi le corps dudit Ho-Fi sera coupé en morceaux très menus; dix de ses parens les plus proches seront mis à mort; et comme il convient d'allier la clémence à la justice, ils seront seulement étranglés. Tous leurs biens seront confisqués au profit du trésor impérial. Poo-Poo recevra cent coups de bambou, et portera pendant douze mois le collier de bois, en punition de ses doctrines hérétiques, et notamment de sa folle et pernicieuse théorie. Pendant trois années il ne

sera alloué aux Ceintures jaunes ni riz, ni argent, afin de réparer le préjudice ci-dessus mentionné; enfin le mandarin de Hung, n'ayant su ni prévenir ni découvrir de tels attentats, sera pendu. »

Ici se termine l'histoire de Ho-Fi. La sévère justice du sublime empereur fut célébrée dans tout l'empire. Le sage Poo-Poo se soumit philosophiquement à son sort. Quant à So-Shi, elle oublia dans un second mariage les malheurs que le premier lui avait causés.

(Bentley's Miscellany. — Revue britannique.)

Un duel sous Mazarin.

Vers le mois de juin 1643, un carrosse de voyage, suivi par deux valets à cheval, roulait lentement sur la route de Bordeaux. Le soleil dardait avec force ses rayons sur la terre et soulevait une poussière fine et brûlante qui aurait arrêté l'ardeur des meilleurs chevaux; aussi les haridelles maigres et sèches qui étaient attelées au carrosse semblaient-elles prêtes à succomber. Le postillon s'épuisait en efforts inutiles. Les coups, les imprécations, les prières n'y pouvaient rien. Enfin, la route présenta une côte rapide, et le pauvre automédon, ne sachant que faire devant cette barrière infranchissable, prit le parti de s'arrêter.

Au moment où le carrosse cessa de rouler, la glace s'abaissa, et une tête grisonnante parut à la portière.

— Qu'y a-t-il, maraud?

— Monsieur le chevalier, c'est une côte.

— Eh bien! il faut la gravir.

— C'est impossible, mes chevaux sont éreintés.

— J'ai bien envie de te mettre dans le même état. Au fait, je n'irais pas plus vite, se dit le chevalier en descendant.

— Diable, fit-il en examinant l'attelage, voilà des coursiers qui feraient rougir de honte le cheval de l'apocalypse. Où est la poste? continua-t-il en s'adressant au postillon.

— A trois lieues d'ici, monsieur.

— Ah ça, mais je ne peux pourtant pas les faire à pied; qu'est ce que j'aperçois au sommet de cette maudite côte?

— C'est le château de Coligny.

— Le château de Coligny! Vive Dieu! la bonne idée qu'on a eue de le construire là! Allons, maraud, tâche d'y arriver. Mets, s'il le faut, un de tes chevaux sur le siége, et prends sa place. Aidez-le, vous autres, dit le chevalier aux deux valets, et il se dirigea vers le château.

Le chevalier de Jars, c'est le nom du voyageur, était un homme de quarante-cinq ans environ: sa figure mâle et expressive avait un caractère de force et d'énergie qu'on rencontre rarement; ses yeux avaient une expression de douceur à travers laquelle brillaient parfois quelques éclairs de passion. Sa démarche élégante, ses manières distinguées, annonçaient un homme habitué aux belles façons de la cour.

Louis XIII venait de descendre dans la tombe; on eût dit, à le voir suivre de si près Richelieu, qu'il était entraîné par cette volonté de fer qui avait dominé sa vie, et qui pesait sur lui jusque dans un autre monde.

Anne d'Autriche régnait sur la France, au nom d'un enfant sans force encore, et dont le jeune âge lui assurait une régence de longue durée.

Son premier soin fut de penser à ceux qui avaient souffert à cause d'elle sous le règne précédent. Elle rappela les membres de la cabale de la reine, exilés par Richelieu. Le chevalier de Jars ne fut pas oublié.

Il rentrait en France après dix ans de proscription.

Le chevalier arriva bientôt devant la cour du château de Coligny. C'était un vieux donjon dont les murs, noircis par le temps, détachaient dans le ciel leur masse sombre. Des fossés profonds l'entouraient, des tours épaisses se dressaient menaçantes sur ses murs; mais, malgré cette apparence formidable, l'impression qu'on éprouvait en approchant de ce manoir ne ressemblait en rien à de la crainte, c'était plutôt de la tristesse et de la mélancolie.

Bâti sur une colline élevée, il était entouré de bruyères qui se courbaient, souffreteuses, étiolées, chétives, sur une terre aride et sèche. Quelques noirs sapins, venus là au hasard, rompaient l'uniformité de ces lignes froides et raides. Le soir, lorsque la nuit commençait à descendre, et que le vent agitait leur sombre feuillage, on aurait dit les sorcières de Macbeth dansant une danse infernale avant d'aller au sabbat.

La grille de la cour d'honneur était ouverte, le chevalier entra sans qu'on fît attention à lui. Des valets empressés chargeaient de malles et de paquets un carrosse de voyage prêt à partir.

M. de Jars arriva ainsi jusqu'au perron, dont la rampe, découpée à jour, conduisait aux appartemens.

— Madame de Coligny? dit le chevalier en s'adressant au majordome qui surveillait les valets.

Le vieux serviteur, la tête inclinée sur sa poitrine, était en proie à une tristesse si profonde qu'il n'entendit pas les paroles du chevalier.

— Madame de Coligny? répéta M. de Jars avec impatience.

Le majordome se retourna.

— Madame la comtesse ne reçoit personne.

— Alors, faites-lui dire que le chevalier de Jars lui demande l'hospitalité pour quelques heures.

Maître Raimoaud partit en grognant et revint bientôt. Il était accompagné par un jeune et beau cavalier qui s'avança vers le chevalier.

— Je vous prie de nous excuser, monsieur, lui dit-il, si nous vous faisons une réception aussi peu digne de vous; mais vous nous surprenez au milieu des embarras d'un voyage.

Ces quelques mots furent prononcés avec une grâce toute charmante par le jeune gentilhomme, qui précéda le chevalier de Jars dans les appartemens.

Les vastes salons du château étaient d'une tristesse qui serrait le cœur. Le jour y pénétrait à peine à travers les rideaux en étoffe de soie lourde et épaisse. Quelques rayons de soleil, colorés d'une teinte rougeâtre, tombaient çà et là sur les portraits des membres de la famille de Coligny, rangés contre les panneaux des boiseries. Tous ces vieux soldats bardés de fer, la visière relevée, la rapière au côté, la dague au poing, étaient encore animés par le génie de la guerre, et semblaient, silencieux et immobiles, se reposer de leurs glorieuses fatigues, prêts à descendre dans la lice au premier signal.

Conduit par son jeune guide, le chevalier parvint jusqu'à un salon retiré, dans lequel se trouvait la comtesse de Coligny.

C'était une grande et noble femme, pleine de dignité. Ses traits, creusés par la souffrance plutôt que par l'âge, avaient pris une expression de douceur et de résignation angélique; sa tête, entourée de ses dentelles noires, ressortait blanche et pâle.

Le chevalier s'arrêta près de la portière... Il aurait voulu retourner sur ses pas. En voyant la comtesse, il comprenait qu'il y avait de la cruauté à venir ainsi assister au spectacle d'une douleur si saintement comprimée.

— Veuillez entrer, monsieur le chevalier, dit le jeune gentilhomme.

La comtesse se leva et s'avança vers M. de Jars.

— Soyez le bienvenu, monsieur le chevalier, lui dit-elle.

— Daignez me pardonner, madame, de venir ainsi vous demander l'hospitalité. Il est des circonstances où la présence d'un étranger est un fardeau. Je vais me retirer; ma voiture est au bas de la côte, et si vous voulez bien me prêter des chevaux pour me conduire à la poste voisine, je pourrai continuer ma route vers Paris.

— Vous allez à la cour, monsieur le chevalier? demanda la comtesse avec intérêt.

— Oui, madame.

— Maurice s'y rend aussi, vous avez vu les préparatifs de son départ... et si je ne craignais...

— Disposez de moi, madame la comtesse.

— Eh bien! je vous prierais de vouloir bien être son compagnon de voyage.

La pauvre femme prononça ces mots avec une si douce expression de prière, que le chevalier ne pensa pas un instant à repousser cette offre.

— Tout est prêt, monsieur le comte, vint dire le vieux majordome en soulevant la portière.

Un silence profond succéda à ces paroles. La comtesse s'efforçait de comprimer une émotion violente, le chevalier jouait machinalement avec la dragonne de son épée, et Maurice partageait ses regards entre sa mère et une autre femme qui, assise dans l'angle de la chambre, essayait en vain d'étouffer ses sanglots.

Elle se leva enfin et s'avança pâle et chancelante vers Maurice, qui lui tendit la main.

C'était une jeune fille belle comme la Madeleine de Canova, comme Marie au tombeau du Christ. Sa tête penchée sur sa poitrine, son corps affaissé et ployant sous lui-même, exprimaient une douleur horrible, un de ces déchirements du cœur qui épuisent et tuent.

En sentant la main de Maurice serrer la sienne, elle leva vers lui ses beaux yeux inondés de larmes, et son regard s'attacha au sien sans pouvoir s'en détacher.

Il y avait tant d'amour, tant de poésie dans ce langage muet, que le chevalier sentit ses yeux se mouiller de larmes.

Il parut réfléchir un instant.

— Mais je ne peux pas partir maintenant, dit-il en cherchant à affermir sa voix.

Les trois acteurs de cette scène déchirante le regardèrent en même temps. On eût dit qu'il venait de leur enlever le poids qui pesait sur eux d'une manière si horrible.

— Il faut au moins attendre que mon carrosse soit arrivé. Pauvres enfans! continua-t-il tout bas, c'est une heure de félicité pour eux.

— Monsieur le chevalier a raison, dit la comtesse avec empressement, je vais donner des ordres à cet égard.

Elle s'éloigna pour dérober à tous la douleur qui l'accablait.

Le chevalier la suivit bientôt, laissant Maurice seul avec la jeune fille.

II.

Dès que le pas du chevalier se fut perdu dans la longue galerie des portraits, la jeune fille, brisée par cet effort qui avait épuisé ses forces, pencha sa tête blonde sur le sein de Maurice.

— Oh! laisse-moi mourir ainsi, lui dit-elle faiblement.

— Reviens à toi, Marie... oh! ne pleure pas ainsi, car tes larmes m'enlèvent tout mon courage.

Marie s'assit, Maurice se mit à ses pieds.

— Tu m'aimes, reprit-elle, tu m'aimes, Maurice. Oh! sois béni, car ton amour, c'est mon bonheur..., c'est ma vie tout entière. Et cependant nous allons nous séparer! N'ai-je donc connu le bonheur que pour souffrir davantage à ce moment suprême, où nous nous quittons pour jamais! — Je reviendrai bientôt, Marie.

— Oh non! non! Maurice, dit la jeune fille avec un accent de conviction profonde... non, jamais! ta voix, je ne l'entendrai plus... tes larmes, je ne les verrai plus... ta main ne sera plus ainsi dans la mienne... Tiens, vois cette fleur, — continua-t-elle en étendant sa main blanche vers un rosier desséché; — hier encore, elle était belle et fraîche... hier, elle s'épanouissait sous les rayons du soleil, elle souriait au doux murmure de la brise... et maintenant que le soleil a disparu, elle penche tristement la tête vers la terre, et ses feuilles jaunies tombent emportées par le vent... Maurice, je tomberai comme elles!

— Enfant! dis adieu à ces tristes pensées... l'avenir... l'avenir est à nous, Marie, car nous sommes jeunes tous deux, car nous nous aimons comme on aime au ciel, et bientôt nous nous reverrons... Oh! tu m'aimeras plus encore, quand je reviendrai, je serai digne alors du nom de Coligny... J'aurai vu le feu des batailles, j'aurai combattu pour le roi, pour toi, Marie. Au milieu des combats, tu seras près de moi; si mon cœur chancelle, tu me soutiendras; si mon courage m'emporte, tu me retiendras; ma vie, je te la devrai; ma gloire, je la mettrai à tes pieds... Tu vois bien, Marie, qu'un soldat peut aimer!

Maurice s'était levé en prononçant ces paroles. Sa noble et belle tête rayonnait d'une expression indicible d'enthousiasme et d'amour. Ses cheveux noirs, rejetés en arrière, laissaient voir son front large et puissant. Ses yeux pleins de passion promettaient de si douces félicités, que Marie oublia en l'écoutant ses tristes pressentimens.

Alors ils se rappelèrent les joies de leur enfance. Ils avaient été élevés ensemble, heureux comme on l'est à cet âge, riant des mêmes plaisirs, pleurant des mêmes peines. Marie n'avait pas connu sa mère, et la comtesse de Coligny, sa tante, l'avait recueillie chez elle. Oh! comme la vie leur parut belle! comme leur ame aspira ce bonheur dont ils jouissaient sans le comprendre!

Un jour vint cependant où Maurice partit. Il fallait que l'enfant devînt homme, et sa mère l'éloigna d'elle pendant deux années.

Alors seulement Marie comprit ce qu'elle éprouvait, elle connut son amour en voyant partir celui qu'elle aimait. Son caractère gai, insouciant et léger prit une douce teinte de mélancolie... Elle dit adieu aux joies de son enfance, elle se fit une vie à elle... Elle vécut en dehors de la vie commune, rapportant toutes ses actions, toutes ses pensées à un seul être... à Maurice.

Quand il revint, celle qu'il avait quittée enfant était devenue jeune fille. Il trouva en elle des séductions inconnues; tout un monde d'idées nouvelles, enivrantes, divines, remplit son cœur. Il l'aima d'un amour passionné, profond et pur... pur comme tout amour vrai et sérieux.

C'était ainsi qu'ils avaient vécu jusqu'alors, pleins de confiance dans la durée de leur bonheur, et ne pensant pas même qu'il pût avoir une fin. C'était un beau rêve pendant lequel ils virent le ciel; le réveil fut cruel.

Lorsque Maurice atteignit vingt ans, sa mère pensa à l'envoyer faire ses premières armes sous le prince de Condé, qu'elle avait connu autrefois. Elle lui écrivit, et, par suite de sa réponse, elle se décida à se séparer de Maurice.

Mais les heures s'envolaient rapides. Le carrosse de M. de Jars venait d'arriver. Le bruit qu'il fit en passant sur le pont-levis rappela les deux enfans au souvenir de la triste réalité.

— Maurice, dit la jeune fille, j'ai confiance en tes paroles... je crois en toi! Tu m'aimes maintenant; mais à la cour tu trouveras des séductions de tout genre, et je ne serai pas là pour les combattre.

— Ton souvenir ne remplit-il pas mon ame?

— Le souvenir est une pensée, et souvent une pensée est remplacée par une autre que fait naître une impression nouvelle. Tiens, Maurice, prends ceci, continua Marie, en lui présentant un petit sachet en cuir de Russie, suspendu à une chaîne de Venise; c'est ce que j'ai de plus précieux au monde. Ce sachet renferme les cheveux de ma mère et les miens, quand j'étais enfant... Garde-les, Maurice, et jure-moi de les porter toujours.

— Je le jure, Marie, par l'amour que j'ai pour toi.

— Merci, mon ami; maintenant, j'aurai plus de force pour souffrir.

A ce moment, la comtesse de Coligny entra avec M. de Jars. La mère de Maurice venait d'avoir une longue conversation avec le chevalier, qui lui avait promis d'être le mentor, le guide de son fils au milieu de cette mer remplie d'écueils et qu'on nommait la cour. La pauvre mère remerciait le ciel de lui avoir envoyé cette consolation dans son malheur.

— Allons, Maurice, dit-elle, le carrosse de M. le chevalier est arrivé. Il faut partir. Tu vas nous quitter, mon enfant, pour aller servir le roi... Pense au nom que tu portes... à tes aïeux, à ton père, à moi, mon fils, et conduis-toi en brave et loyal gentilhomme. Ecoute les avis de M. le chevalier, qui sera pour toi, il me l'a promis, un guide éclairé, un ami généreux.

Pendant que Maurice embrassait sa mère, Marie s'approcha du chevalier.

— Oh! je vous en supplie, lui dit-elle, veillez sur lui!

— Comme sur mon fils, je vous le jure!

— Oh! merci, monsieur, merci!

M. de Jars, voulant terminer cette scène douloureuse, marcha vers la cour. Maurice le suivit en donnant le bras à sa mère. Marie se traîna tristement derrière eux, attendant un mot, un regard, et n'osant arracher Maurice des bras de la comtesse.

Enfin le carrosse s'ébranla et partit.

Mme de Coligny rentra dans ses appartemens. Marie sembla retrouver ses forces. Elle s'élança vers les murs du château et monta rapidement au haut de la plus haute tour. Elle y resta longtemps, penchée sur ses créneaux, cherchant à suivre des yeux celui qu'elle aimait. Son ame s'élançait sur ses traces. A mesure qu'il s'éloignait, elle sentait son cœur défaillir; lorsqu'il disparut au détour de la route, elle mesura des yeux la hauteur de la tour, dont le pied plongeait dans les fossés.

Une horrible pensée traversa son cerveau... mais son regard se leva vers le ciel.

— Il reviendra, dit-elle, en essayant de sourire, j'attendrai.

III.

Plusieurs cabales qui cherchaient à s'arracher le pouvoir se partageaient alors la cour d'Anne d'Autriche. Les importans, à la tête desquels se trouvaient le duc de Beaufort et les princes de Vendôme, essayaient de renverser Mazarin, qui déjà prenait un ascendant très grand sur l'esprit de la régente.

D'un autre côté, les membres de l'ancienne cabale de la reine, pleins d'espérance dans la reconnaissance de celle à laquelle ils avaient tout sacrifié, luttaient aussi contre la ruse et l'astuce de l'Italien.

Cette coalition générale sauva Mazarin. Anne d'Autriche le voyant seul, isolé, sans appui au milieu de tout ce monde ligué contre lui, mit de l'entêtement à le soutenir. Elle dépensa toute son énergie à le défendre. Aussi, lorsque les ennemis de l'Italien furent renversés, elle se trouva sans force pour lutter elle-même contre lui et retenir la puissance qui glissait entre ses mains.

La cour était donc fort agitée au moment où M. Jars et Maurice y arrivèrent.

Le chevalier fut reçu avec joie par la cabale de la reine, qui comptait sur sa faveur passée pour faire triompher ses projets.

Quant à Maurice, il partit bientôt pour suivre le duc d'Enghien à l'armée. Le sang de Coligny coulait dans ses veines, il sut se distinguer au milieu de toute cette noblesse française, la plus brave armée qui fût au monde, et à la bataille de Hochstedt, il fit des prodiges de valeur. Le duc d'Enghien, emporté par son courage, s'était élancé au milieu des ennemis: accablé sous le nombre, il allait succomber, lorsque Maurice, à la tête d'une compagnie de chevau-légers, se jeta sur eux, les culbuta et décida de la victoire en sauvant le jeune prince.

Mais il ne put jouir de son triomphe: il tomba sanglant sur la terre, atteint au côté par une balle.

Sa blessure n'était pas mortelle. La balle, avant de pénétrer dans les chairs, avait été amortie par un petit sachet en cuir de Russie, qu'il portait sur son cœur.

Après quelques semaines, Maurice put revenir à Paris. Le duc d'Enghien l'avait chargé de lettres pour Mme la duchesse de Longueville, sa sœur. Le premier soin de Coligny fut de se présenter chez elle.

En entrant dans son hôtel, Maurice sentit une émotion violente; son cœur, agité, se soulevait malgré lui, sa tête était en feu. Il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Pendant quelques instans, il resta seul, attendant qu'on l'annonçât à la duchesse. Il essaya alors de dominer cette émotion involontaire; mais il se sentait maîtrisé par une force trop puissante pour y parvenir.

Enfin on l'introduisit dans un petit boudoir coquet et mignon. Une seule personne s'y trouvait. C'était une jeune femme de vingt quatre ans à peine. Sa tête avait une adorable expression de langueur, ses cheveux noirs tombant en boucles sur ses épaules, ses sourcils dessinés purs et corrects sur son front gracieux, ses yeux bleus voilés de longs cils, son nez qui semblait modelé sur celui de la Vénus de Milo; sa bouche, ses lèvres, ses dents, perles blanches et brillantes, sa peau fine, transparente, unie et d'un éclat prodigieux, ses mains petites et mignonnes, son pied se jouant à l'aise dans un étroit soulier... tout dans cette femme était ravissant!

En voyant Maurice, elle se leva.

— Daignez me pardonner, madame la duchesse, lui dit-il d'une voix émue, si j'ose me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Je viens remplir une mission dont seulement à présent je comprends tout le bonheur.

Mme de Longueville parcourut rapidement les lettres que Maurice lui présentait.

— L'amitié que vous porte M. le duc d'Enghien est un titre puissant auprès de moi, monsieur le comte.

— Je suis plus fier encore d'avoir su la mériter, car sans elle, madame, je n'aurais pas eu l'honneur de vous voir.

— Ne comptez vous donc pas rester à la cour?

— Non, madame; aussitôt que je pourrai retourner à l'armée, je partirai... Après la campagne, j'irai rejoindre ma mère au château de Coligny.

— Pourquoi ne pas rester près de nous, monsieur le comte?

— Ma mère est seule, madame...

— Mais il me semblait, au contraire, qu'elle avait une douce et belle compagne de solitude.

— Qui a pu vous apprendre...? dit Maurice, en rougissant.

— A la cour, on sait tout, monsieur le comte, et nous sommes si peu habitués à voir une passion comme la vôtre, que nous aimons à en connaître les détails... Oh! vous êtes un noble cœur... et ceux qui rient de votre folie, comme ils l'appellent, ne sont pas dignes de vous comprendre!... Mais il en est d'autres...

— Oh continuez, madame.

— Il est des femmes qui seraient fières d'être aimées ainsi! dit la duchesse en laissant doucement tomber cette phrase.

Maurice, les yeux fixés sur elle, écoutait ces paroles comme ces harmonies divines que l'on entend en rêve, et qui remplissent le cœur de joies ineffables.

— Mais, mon Dieu, continua Mme de Longueville, après quelques instans de silence, voyez comme je suis ingrate, monsieur le comte; j'oubliais de vous parler de cette blessure que vous avez reçue en combattant près de mon frère. Souffrez vous beaucoup? dit-elle avec intérêt.

— Oh! toutes mes douleurs disparaissent depuis que je suis près de vous! Pardonnez-moi, madame; peut-être fais-je mal en vous parlant ainsi; mais je ne sais pas, moi, les belles manières de la cour. J'ignore comment on doit agir, et ce que mon cœur ressent, je vous le dis.

»C'est la première fois que je vous vois, mais je vous connaissais déjà. Oh! dans mes rêves de jeune homme... le soir, lorsque j'errais sur les tours du château de Colgny, les yeux fixés au ciel... je cherchais à m'élancer vers un monde inconnu. Parfois alors il me semblait voir une forme blanche apparaître au milieu des étoiles. Bientôt elle s'avançait vers moi; un sourire d'ange errait sur ses lèvres. Oh! alors, je m'agenouillais, sa tête s'éclairait d'une auréole lumineuse, ses yeux se fixaient sur les miens, et je priais cet ange de descendre du ciel... L'ange de mes rêves... c'est vous, madame... c'est vous, oh! je vous ai reconnue!

— Monsieur le comte...

— Pardon, madame... grace et pitié pour moi... je ne sais ce que je vous dis... ma tête est brûlante... mes yeux se voilent. Oh! pardon! Demain peut-être j'aurai plus de force... Permettez-moi de venir implorer votre indulgence?

Maurice sortit de l'hôtel se soutenant à peine.

Mme de Longueville le resta long-temps plongée dans une douce rêverie. Son cœur n'était pas encore dévoré par l'ambition... Elle comprenait toute la poésie de Maurice; jamais on ne lui avait parlé ainsi. Contrainte par son père à épouser le duc de Longueville, beaucoup plus âgé qu'elle, la duchesse avait en vain cherché dans cette union les félicités qu'elle croyait y trouver. M. de Longueville l'avait épousée par spéculation. Il avait pris d'elle sa fortune, sa puissance, et, pour tout cela, il s'était cru parfaitement acquitté en lui donnant le droit de porter son nom!... Son nom! à la fille d'un Conde!

Dédaignant ses vingt ans, sa beauté, sa grace ravissante, il avait donné son amour à la duchesse de Montbazon, qui, malgré les trente-cinq années qu'elle avouait dans ses jours d'épanchement, était encore l'une des plus belles femmes de la cour.

Mme de Longueville, en découvrant ce mystère que personne n'ignorait, sentit son cœur se serrer. Elle enveloppa dans la même haine et Mme de Montbazon et le duc; elle médita froidement sa vengeance et attendit.

La cour était alors peuplée de jeunes et braves gentilshommes qui s'empressaient d'offrir leurs hommages à la belle délaissée. Elle les repoussa. Il lui fallait à elle un cœur généreux, une âme ardente et passionnée, qui pût comprendre les pensées de son cœur et fût digne de tout l'amour qu'elle avait à lui donner.

La pauvre femme en vint bientôt à croire que jamais ses rêves ne se réaliseraient. Son caractère prit une teinte de bizarrerie, d'étrangeté, en harmonie avec ses pensées.

Parfois on la voyait se lancer avec passion dans le tourbillon des plaisirs de la cour. A toute, infatigable, elle semblait poussée par une force irrésistible. On eût dit qu'elle cherchait à s'étourdir. Puis elle fuyait le monde, se renfermait dans la solitude, et restait long-temps ainsi, dérobant sa vie à tous, pour être seule avec ses pensées.

Ce fut dans un de ces momens de tristesse que Maurice la surprit. Déjà elle avait entendu parler du jeune comte de Colgny, et je ne sais quelle attraction magnétique l'attirait vers lui. Elle aimait à entendre prononcer son nom, à savoir ses actions. Elle voulut connaître sa vie passée.

En apprenant l'amour qu'il avait pour Marie, son cœur s'indigna; elle s'irrita de ce qu'il aimait déjà, et, malgré cela, elle désirait le voir, l'entendre, lui parler. A sa première visite, elle ne pensa pas à la légèreté de Maurice, qui répudiait ainsi son amour. Son orgueil fut flatté de ce triomphe. Elle se prit à l'aimer de toute son âme, elle lui donna tout ce qu'elle avait de poésie dans le cœur.

Maurice, enivré par les séductions de cette femme si belle, si jeune, si noble, et qui lui offrait sa vie en échange de la sienne, Maurice oublia qu'une autre femme avait reçu sa foi. Le souvenir de cet amour passé lui pesait comme le boulet attaché à la jambe du condamné... le déchirait comme le remords qui succède au crime.

Pour l'effacer entièrement, il se jeta avec une sorte de fureur dans ce délire d'une passion nouvelle.

IV.

Le chevalier de Jars, après avoir rempli une importante mission de la régente auprès du roi d'Espagne, son frère, revint à la cour.

Il y apprit à la fois la noble conduite de Maurice à l'armée, et sa passion pour la duchesse de Longueville.

Il se rappela alors qu'il avait promis à Marie de veiller sur lui, et chercha comment il pourrait l'arracher à ce nouvel amour.

Le seul moyen, se dit le chevalier, c'est de lui inspirer une troisième passion. Les deux dernières se détruiront l'une par l'autre, et il revient-dra nécessairement à la première, car il paraît qu'il lui en faut absolument une.

Convaincu de l'excellence de sa combinaison, M. de Jars chercha autour de lui à qui il s'adresserait pour entreprendre la conversion de Maurice.

Il n'avait que l'embarras du choix, car il savait les nobles et hautes dames de la cour assez généreuses pour faire un pareil sacrifice. Il lui parut fort original de laisser ce soin à la duchesse de Montbazon, la rivale détestée, le cauchemar de Mme de Longueville.

Il se rendit donc au cercle de Mme de Montbazon, où il était fort bien reçu, comme tous les ennemis du cardinal.

— Eh bon Dieu! monsieur le chevalier, que devenez-vous? lui dit la duchesse.

— Je deviens vieux, madame, tandis que vous, vous êtes plus jeune, plus belle que jamais.

— Oh! laissez donc, c'est une défaite; mais je ne vous tiens pas quitte. Doù venez-vous, il y a un siècle qu'on ne vous a vu?

— J'arrive de la cour d'Espagne.

— Ah ça, j'ai de grands reproches à vous faire.

— A moi, madame la duchesse! En vérité, je suis trop heureux, puisque je pourrai vous implorer et vous demander mon pardon.

— Vous aurez de la peine à l'obtenir. On parle beaucoup à la cour d'un jeune gentilhomme que vous y avez amené.

Elle y vient d'elle même, pensa le chevalier, c'est à merveille.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas présenté?

— Sa mère m'a recommandé de veiller sur lui.

— Vous êtes satirique, chevalier. Mais c'est donc une timide jeune fille, que votre protégé? Tenez, je crois que c'est par amour-propre que vous le cachez ainsi. Il doit être affreusement laid.

— C'est un lion, madame; il a fait des prodiges de valeur sous le duc d'Enghien, et je puis vous assurer d'ailleurs que c'est un charmant cavalier.

— Eh bien, je n'en crois rien!

— Voulez-vous être convaincue?

— J'en meurs d'envie.

— Je vous demanderai donc la permission de vous le présenter demain.

Tout va bien, pensa le chevalier; maintenant je n'ai plus qu'à les laisser faire!

Le lendemain il se rendit chez Maurice. En le voyant, le jeune comte se troubla; la présence du chevalier lui rappelait ce qu'il cherchait en vain à oublier.

Il accepta son invitation pour le soir, d'autant plus facilement que la duchesse de Longueville ne pouvait le recevoir, à cause de l'arrivée de son frère.

Au moment où il allait partir pour se rendre chez Mme de Montbazon, dont l'hôtel était au coin de la rue Béthisy, on lui apporta un paquet qu'un gentilhomme venant du Midi avait remis pour lui.

Il contenait une lettre de la comtesse de Colgny et une autre de Marie.

« Merci, Maurice, lui écrivait-elle, merci de votre bon souvenir. Il est »venu me surprendre au milieu de mes craintes et de mes angoisses. Mais »j'ai bien vite tout oublié en vous lisant. Je croyais entendre votre voix »me dire ces douces paroles qui me causent tant de bonheur, et, malgré »moi, je me laissais aller au charme de cette rêverie si pleine de joies »ineffables.

»Vous m'aimez, vous me le dites, et je le crois, Maurice, car j'ai foi en »vous : vous êtes trop noble et trop généreux pour vouloir abuser de la »confiance aveugle que j'ai en vous. Aussi, je dis adieu pour toujours à »mes craintes chimériques; et ne veux penser qu'à la réalité de mon bon»heur.

»Ecrivez-moi plus souvent, Maurice, car c'est là ma seule consolation. »Votre amour, c'est ma vie. Dites-moi donc encore... toujours que vous »m'aimez! »

Après avoir lu cette lettre, Maurice resta long-temps pensif. Chaque mot était entré dans son cœur comme une accusation d'infamie, à laquelle il n'avait pas le droit de se soustraire. Il comprenait combien sa conduite était digne de mépris... Il s'indignait contre lui-même... Mais la pensée de renoncer à la duchesse ne lui vint pas un instant. Plus il voyait de difficultés, d'obstacles dans cet amour, plus il s'y attachait.

Le chevalier vint le surprendre au milieu de ces tristes pensées. Maurice eut honte de montrer ce qu'il éprouvait. Il mit la lettre de Marie

dans son justaucorps et partit pour se rendre chez la duchesse de Montbazon.

Le cercle était nombreux et brillant. Mmes de Sénécée, de Hautefort, de Chevreuse, de Crucé, presque toutes jeunes et belles, étaient cependant écrasées par la beauté de Mme de Montbazon. Elle ressemblait à une de ces statues antiques dont les formes sont si pures, si harmonieuses, si parfaites ! Pygmalion dut s'inspirer d'un modèle pareil pour créer Galathée.

Elle reçut Maurice avec une grâce toute charmante et lui fit des reproches aimables de ce qu'il n'était pas venu plus tôt la voir. Le comte de Coligny lui répondit avec distraction. Malgré lui, il pensait à la lettre qu'il venait de recevoir, et sa main la froissait avec impatience.

— Eh bien, madame la duchesse, ai-je mérité mon pardon? demanda le chevalier de Jars.

— Pas encore, chevalier; mais j'avoue que vous êtes en bonne voie pour l'obtenir. Votre protégé est charmant, — seulement il est bien triste, c'est un beau ténébreux. La passion qu'il a au cœur le rend malheureux... Pauvre enfant ! Ce serait une belle action de la lui arracher.

— Je le crois... mais cela me semble impossible.

— Vraiment ! Eh bien, j'essaierai, moi ! dit la duchesse en souriant avec une délicieuse fatuité.

Le chevalier quitta bientôt le cercle pour se rendre chez la régente, qui l'avait fait demander. Maurice s'aperçut longtemps après de son départ, et, craignant d'être indiscret, il se leva pour partir. En faisant ce mouvement, il laissa tomber, sans s'en apercevoir, un papier froissé. Mme de Montbazon était près de lui. Avec un mouvement de chatte, et sans fixer ses yeux sur Maurice, elle avança doucement son joli pied et le posa sur le papier.

Aussitôt que le comte de Coligny fut parti, elle fit tomber son mouchoir sur la lettre, et la releva sans qu'on s'aperçût de la jongleerie.

Elle se retira à l'écart et lut les lignes tracées sur cette lettre qu'elle venait d'escamoter. Elle réfléchit quelques instans, puis ses yeux s'animèrent, un éclair de passion illumina sa tête de déesse.

Alors, elle se prit à rire assez haut pour qu'on fût dans la nécessité de la remarquer.

— Par pitié, madame la duchesse, faites-nous partager votre gaieté. Le marquis de Souvré vient de nous raconter une histoire si terrible, que toutes ces dames en sont encore tremblantes.

— Je ne puis, monsieur de Senneterre, c'est un secret qui n'est pas le mien.

— Raison de plus pour nous le confier, dit M. de Souvré.

— Vous avez une morale un peu relâchée, monsieur le marquis.

— Eh ! mon Dieu, madame, j'ai le tort de dire un peu haut ce que tout le monde dit à voix basse.

— Il devrait bien alors nous raconter les amours de madame de Souvré avec... fit M. de Senneterre.

— Mais c'est horrible! interrompit la duchesse; comment voulez-vous après cela que j'ose vous confier quelque chose?

— Confiez, madame, confiez sans crainte. — Je puis vous assurer que personne ne le saura avant demain.

En femme habile, Mme de Montbazon avait excité au plus haut degré la curiosité de ceux qui l'entouraient. Ces réticences calculées, ces mots qui semblaient lui échapper comme à regret, ce mystère qu'elle désirait, tout cela donnait beaucoup à penser.

Enfin, vaincue par les sollicitations empressées de ses auditeurs attentifs :

— Je cède, messieurs, leur dit-elle; mais rappelez-vous vos promesses.

— Vous nous faites mourir, madame la duchesse.

— Avez-vous remarqué ce pauvre gentilhomme que nous a présenté M. de Jars?

— Le comte de Coligny, dit M. de Senneterre.

— Lui-même.

— Mais il me semble fort bien, fit en baissant les yeux Mme de Brassac, qui croyait faire depuis tantôt trente années les délices de la cour.

— Il paraît, au reste, que vous n'êtes pas seule de cet avis, continua la duchesse, car, en se levant, il a laissé tomber ce papier.

— Lisez ! lisez ! s'écrièrent tous les assistans en se serrant contre la belle indiscrète, qui lut la lettre de Marie, oubliée par Coligny.

— Et la signature? demanda le marquis de Souvré.

— Est-ce qu'on signe ces choses là ? dit la duchesse en le regardant avec dédain.

— Alors on ne peut connaître l'auteur de cette élégie? continua Souvré.

— C'est facile à savoir cependant, dit le duc de Guise, et les assiduités du comte de Coligny auprès de la duchesse de Longueville...

— Enfin! fit madame de Montbazon, en relevant la tête. — Oh ! c'est mal, monsieur le duc, dit-elle avec une inflexion de voix mordante... c'est mal de chercher à porter atteinte à la réputation sans tache de la duchesse de Longueville.

— Mais c'est un service que nous a rendu M. le duc de Guise, dit en minaudant la vieille marquise de Brassac, car nous étions toutes compromises.

— Quel âge a maintenant le président Béraud? demanda à haute voix M. de Senneterre. Il doit être vieux comme les tours Notre-Dame.

Le cercle entier de Mme de Montbazon partit d'un éclat de rire immodéré.

Mme de Brassac se leva brusquement et disparut en lançant un regard plein de haine à Senneterre.

— Vous êtes un emporte-pièce, lui dit la duchesse.

— Mille pardons, madame; mais la vue de M. de Coligny avait fait oublier à Mme de Brassac une union de trente ans avec mon vieil ami le président Béraud, et j'ai voulu la rappeler au sentiment de ses devoirs.

Dès le lendemain, des officieux vinrent, empressés, raconter à Mme de Longueville l'insulte qu'on lui avait faite au cercle de la duchesse de Montbazon.

La princesse de Condé, sa mère, était chez elle à cet instant, et elle ressentit vivement l'outrage dont on voulait accabler sa fille.

Mme de Longueville essaya de la calmer, en lui faisant comprendre tout ce qu'un éclat aurait de fâcheux; mais elle ne put rien en obtenir.

— La fille des Condé, une princesse de Bourbon, ne doit pas être soupçonnée, madame, et votre silence vous condamnerait. Nos ennemis ont cru triompher, il faut les écraser !

Aussitôt elle se rend chez la régente, accompagnée de la duchesse. Admise en sa présence, elle lui demande justice et exige une réparation publique de Mme de Montbazon. Anne d'Autriche était d'autant plus disposée à se rendre à ses désirs, qu'elle trouvait ainsi l'occasion d'être agréable au jeune duc d'Enghien, qui déjà lui inspirait des craintes, et qu'elle humiliait la cabale des princes de Vendôme en la personne de Mme de Montbazon.

Quelques jours après, la régente fut voir Mme de Longueville, qui s'était retirée à sa maison de plaisance de La Barre, près de Paris.

Là encore, les deux princesses se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent justice. La reine revint au Louvre, décidée à les contenter.

Elle ordonna que la duchesse de Montbazon irait chez madame la princesse lui faire non seulement des excuses, mais une réparation publique sur ce qui avait été dit on par elle ou par ceux qui étaient chez elle.

Le soir, Mme de Chevreuse, engagée dans la querelle de sa belle-mère, composa avec Mazarin la harangue qu'elle devait faire. Sur chaque mot, il y avait des pourparlers d'une heure. On eût dit en vérité que de cette affaire dépendait le bonheur de la France.

Il fut donc arrêté que la cramine le irait chez la princesse, le lendemain, pour déclarer que tout ce qui s'était dit sur cette lettre était une calomnie inventée par des méchans, et qu'en son particulier, elle n'y avait jamais pensé, connaissant trop bien la vertu de Mme de Longueville et le respect qu'elle lui devait.

Ce discours fut écrit dans un petit billet attaché à son éventail, afin que rien ne pût lui échapper. Mme de Montbazon le prononça de la manière du monde la plus fière et la plus haute, faisant une mine qui semblait dire : Je me moque de ce que je dis (1).

Le chevalier de Jars apprit le lendemain ce qui s'était passé au cercle de Mme de Montbazon. Il courut chez Maurice qu'il trouva dans le délire d'une fièvre très forte.

C'est ce qui pouvait lui arriver de plus favorable, pensa le chevalier; et il s'installa auprès du malade pour le soigner. Au bout de quelques jours, sa position avait pris un tel caractère de gravité, que M. de Jars crut devoir écrire à sa mère.

V.

Bientôt, cependant, Maurice reprit ses forces et put sortir. Il ignorait les événemens qui s'étaient passés chez Mme de Montbazon après son départ; aussi, sa première visite fut-elle pour la duchesse de Longueville.

Il la trouva seule, ses yeux encore humides de larmes qu'elle essaya de lui dérober.

— Qu'avez vous, madame? lui dit-il, en lui baisant la main... Vous ne me répondez pas... Oh ! si vous souffrez, dites-le-moi, je suis assez fort maintenant pour prendre vos douleurs. Oui, je voudrais vous laisser de la vie tout ce qu'elle a de plaisirs et de joies, et garder pour moi ses tristesses et ses chagrins.

— Merci... Maurice... merci... Oh ! vous êtes un noble cœur ! vous n'iriez pas, vous, insulter lâchement une femme, quand personne n'est là pour prendre sa défense.

— Vous insulter !... dit Maurice en se relevant... vous insulter !... Et qui donc a eu cette infamie?

— Que vous importe son nom?

— Oh ! je le saurai, je vous le jure, et par l'honneur de mon père, celui-là ne restera pas impuni ! Mais dites-moi, quand donc a eu lieu cet exécrable forfait?

— Ecoutez, Maurice, je vais remplir un devoir qui me brise le cœur, mais il s'agit de votre honneur... du mien, et je dois parler. Le soir où vous êtes allé chez la duchesse de Montbazon, vous y avez laissé une lettre... une lettre de femme !

— Celle de Marie... c'est vrai, je l'ai depuis cherchée en vain.

— La duchesse l'a trouvée, elle l'a lue en public, et comme on demandait qui vous avait écrit cette lettre... un homme a prononcé mon nom !

(1) Mémoires de Mme de Motteville.

— Infamie!... Et personne ne s'est levé pour lui jeter à la face qu'il avait menti!... Il n'y avait donc pas un homme dans cette maison?

— Il y en avait, Maurice, et ils m'ont prodigué leurs injures, leurs outrages.

— Oh! pardon, pardon, madame, car c'est sur moi que retombe toute l'horreur de ce crime... Vous, si noble, si pure, ils ont osé vous flétrir... Les infâmes! Oh! vous avez dû bien souffrir! Et pendant ce temps, j'étais dévoré par la fièvre... Je vous appelais pour calmer le délire qui brûlait mon cerveau.

— Pauvre Maurice, je pensais à vous... et je pleurais.

— Adieu... madame... adieu, je cours vous venger et je reviens vous aimer.

En sortant de l'hôtel, Coligny rentra chez lui, écrivit à Marie, à sa mère, et prit ses armes. Il se dirigea vers le Cours-la-Reine, qui était alors la promenade fréquentée par le beau monde.

Il y fit quelques tours et rencontra l'Estrade, son parent, avec lequel il était fort lié.

— Je te croyais mon ami, lui dit-il en l'abordant.

— Et qui a pu t'ôter cette croyance?

— J'ignorais qu'on m'eût insulté; mais toi tu le savais; pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Tu n'aurais pu m'entendre.

— Mais... aujourd'hui.

— Aujourd'hui, je suis à toi, Maurice, car cet outrage est arrivé jusqu'à moi, et je t'attendais pour combattre à tes côtés.

— Son nom?

— Tu l'ignores encore?

— Il y a une heure, j'ignorais tout.

— Henri de Lorraine, duc de Guise.

— C'est bien.

L'Estrade fut porter le cartel de Maurice au duc de Guise, qui choisit Bridieu pour le servir. Le rendez-vous fut fixé au soir même, sur la place Royale.

Aussitôt qu'il sut la réponse de M. de Guise, Maurice écrivit à la duchesse de Longueville :

« J'ai tenu ma parole, madame; dans deux heures, celui qui vous a insultée me rendra compte de son crime; dans deux heures, j'aurai cessé de vivre ou vous serez vengée. Adieu! peut-être ne vous verrai-je plus... Oh! cette pensée me glace et m'épouvante... Ne plus vous revoir... mourir! moi qui aurais tant aimé la vie... avec vous, pour vous, Louise, qui m'avez donné tant de félicités. — Oh! dans vos heures de tristesse... accordez-moi une pensée... un souvenir... car le souvenir, Louise, est la religion des choses qui ne sont plus.

» MAURICE. »

VI.

La nuit commençait à descendre. Coligny et l'Estrade montèrent en carrosse pour se rendre à la place Royale. Ils furent suivis à peu de distance par une chaise fermée qui entra dans l'hôtel de la vieille duchesse de Rohan. Une femme vêtue de noir et voilée en descendit, et l'on annonça : Mme la duchesse de Longueville.

Peu d'instans après, une des fenêtres de l'hôtel, donnant sur la place, s'éclaira, et l'on aperçut une femme qui, penchée sur le balcon, cherchait à percer de ses regards inquiets les ténèbres de la nuit.

Le duc de Guise et Bridieu arrivèrent bientôt. Des valets bien armés se répandirent autour de la place, pour empêcher personne d'avancer. Quatre d'entre eux restèrent au milieu et allumèrent des torches. Une lueur terne et rougeâtre éclairait cet endroit, et donnait à ce duel une apparence lugubre et fantastique.

Le duc de Guise et Coligny engagèrent le combat. L'Estrade et Bridieu les imitèrent.

Pendant quelques momens, un silence de mort régna partout. On n'entendait que le cliquetis des épées se heurtant l'une contre l'autre.

Bientôt deux hommes tombèrent... Coligny et Bridieu! Le duc de Guise fit éteindre les torches, excepté une seule, et veilla avec l'Estrade qu'on pût transporter Maurice chez lui.

Aucun de ces gentilshommes n'avait gardé son carrosse. Un des valets vint dire qu'il avait vu une chaise dans la cour de l'hôtel de Rohan.

Le duc fut lui-même la chercher, et l'Estrade s'y installa près de Maurice.

Henri de Lorraine pensa alors à Bridieu qui n'était que légèrement blessé.

Maurice, pâle et sanglant, était étendu sans vie... Ses habits déchirés laissaient voir une profonde blessure au-dessous du sein droit. Le sang coulait avec abondance, malgré les efforts de l'Estrade.

A l'entrée de la rue Saint-Honoré, un embarras de voitures arrêta la chaise. Elle fut obligée de se ranger près d'un carrosse de voyage, forcé de retarder aussi sa marche. L'Estrade entr'ouvrit la portière et se pencha pour voir la cause de cet accident.

Alors un cri horrible partit du carrosse.

Mais il fut couvert par le bruit des voitures qui s'ébranlaient.

En arrivant au logis de Maurice, l'Estrade trouva Mme de Coligny et Marie qui venaient d'arriver. La jeune fille s'élança vers lui.

— Il est mort?... Il est mort? dit-elle avec égarement.

— Non, madame, sa blessure est bien grave, mais nous le sauverons... On va le transporter ici.

Comme on tardait beaucoup, l'Estrade descendit.

Les valets se tenaient à quelque distance de la chaise. Une femme vêtue de noir, agenouillée près de Maurice, cherchait à le rappeler à la vie.

— Mme de Coligny attend son fils, dit l'Estrade d'une voix émue.

La duchesse de Longueville se releva.

— Et elle... elle, monsieur?

— Qui donc, ma dame?

— Cette jeune fille.

— Elle est là aussi.

— Oh! il faut donc que je parte!... que je lui cède la place... Au moins elle pleurera comme moi! dit-elle avec passion; et elle arracha le petit sachet en cuir de Russie que Maurice portait sur son cœur, suspendu à une chaîne de Venise.

Le lendemain, Marie se retirait au couvent des Carmélites, et la comtesse de Coligny partait pour son château avec le corps de son fils.

GUSTAVE DES ESSARDS. — (*Sylphide.*)

Les Pensionnats à voiture.

Nous sommes dans le siècle des innovations, des découvertes, des améliorations; nous cherchons sans cesse le perfectionnement; quand nous serons parfaits en tout (ce qui ne peut pas manquer d'arriver au train dont vont les choses), l'âge d'or sera revenu. Par conséquent, à force d'avancer, nous serons arrivés au point d'où nous sommes partis.

Jadis les moyens de transport étaient rares; voyager était alors une grande affaire; on était fort mal à son aise dans un *coche*, où l'on vous entassait pêle-mêle, et les cahots de cette voiture mal suspendue vous faisaient à chaque instant tomber sur vos voisins, qui à leur tour se cognaient contre vous. A cette époque, si l'on eût parlé de chemins de fer, on se serait fait brûler en place de Grève comme sorcier; car c'était la coutume jadis de faire périr sur le bûcher les gens assez malheureux pour avoir plus d'esprit, plus d'imagination, plus de lumières que leurs contemporains. Les hommes sont en général doués d'une forte dose d'amour-propre: quand ils ne savaient rien, ils trouvaient très mauvais que d'autres se permissent d'en savoir plus qu'eux. Dans ces temps d'ignorance et de barbarie, un marchand d'allumettes chimiques allemandes eût subi le même supplice que la maréchale d'Ancre et Anne Dubourg. Et cependant les premiers peuples, bien loin de brûler les gens qu'ils croyaient possesseurs de sciences occultes, les traitaient avec une grande vénération, les honoraient et allaient les consulter. Enée interrogeait la sibylle de Cumes et le roi Saül allait consulter la pythonisse d'Endor

Tout cela nous prouve encore que

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Il n'y a pas encore un demi-siècle que pour faire des visites, pour aller en soirée, au bal, on prenait une chaise à porteurs. Comme ces chaises ne pouvaient ordinairement contenir qu'une seule personne, quand une famille nombreuse se rendait en soirée, jugez de la quantité de chaises que l'on était forcé de requérir. Certainement c'était alors l'âge d'or pour les chevaux.

Quand sont arrivés ensuite les fiacres et les cabriolets, toutes les bourses ne pouvaient pas se permettre cette douceur; pour se transporter du faubourg St-Denis à la rue de La Harpe, le petit bourgeois ne se sentait pas souvent disposé à donner le prix d'une course de fiacre; la modeste rentière traversait Paris d'un bout à l'autre à pied en portant son enfant sur ses bras et quelquefois un lourd panier, parce qu'elle ne pouvait pas dépenser trente sous; enfin le jeune étudiant arrivait tout crotté à un rendez-vous, et quelquefois gagnait une fluxion de poitrine pour avoir voulu lutter de vitesse avec les fiacres et les cabriolets dans lesquels il ne pouvait pas monter.

Mais aujourd'hui, si l'on va à pied, il faut que ce soit par goût ou par ordonnance du médecin. Les *Omnibus*, les *Favorites*, les *Béarnaises*, les *Dames*... de toutes les couleurs qui se croisent à chaque instant dans tous les quartiers de la capitale, vous font souvent faire plus d'une lieue pour six sous; et non seulement vous êtes voiturés dans la ville, mais la banlieue, la campagne, les plus jolis environs de Paris vous tendent les bras. Pour six sous vous pouvez aller à Bercy, à Passy, à Batignolles, à Saint-Mandé, à Monceaux, etc., etc. En vérité, pour se refuser ce plaisir là, c'est bien le cas de dire qu'il faudrait ne pas avoir six sous dans sa poche.

Et quelle source de distractions et d'observations que ces voitures à six sous! Comme toutes les classes s'y mêlent, comme les rangs y sont confondus!... Comme les toilettes y sont variées (quand on y voit des toilettes); si l'égalité doit un jour régner sur la terre, c'est dans les *Omnibus* qu'elle aura pris naissance! Voyez plutôt cette dame jeune et gentille, dont toutes les manières sont gracieuses et distinguées; à côté d'elle vient s'asseoir un ouvrier en veste, en casquette, aux mains noires et calleuses. Un peu plus loin, le grave fonctionnaire public, qui ne rit jamais de peur de compromettre sa dignité, se trouve côte à côte avec un louslic

en blouse bleue qui a passé sa matinée dans les cabarets, qui en a rapporté une odeur de vin et d'ognon, plus une humeur joyeuse et bruyante qui l'entraîne à faire tout haut des réflexions ou des plaisanteries auxquelles on ne répond pas, mais que l'on est obligé d'entendre.

Puis, auprès de ce jeune dandy en gants jaunes, une bonne grosse campagnarde qui porte deux paniers, trois paquets, un carton et un cabas (il y a des gens qui font leur déménagement dans les omnibus). Puis une grisette, à la mine éveillée, à l'œil vif et noir, se trouve contre un homme d'âge, bien couvert, qui a le bonheur d'avoir sa femme à sa droite et son chien entre ses jambes.

Puis le monsieur énorme qui pèse le poids d'un sac de farine et vient se jeter à une petite place et presque sur les genoux d'un vieux monsieur maigre et sec, auquel il renfonce l'estomac avec son coude, en lui disant d'un air aimable :

— Je vous écrase un peu, mais ça se fera !...

Puis la vieille marquise, à laquelle les révolutions ont ôté une fortune et une voiture en respectant son rouge et ses mouches; la pauvre dame se trouve pressée contre un jeune homme à grosses moustaches, à longue barbe, à longs favoris, qui donnent à sa tête un volume énorme et un aspect sauvage et saint-simonien, quoique celui qui porte tout cela ne soit ni l'un ni l'autre.

Eh bien ! malgré ces différences de rangs, de fortune, d'éducation et de costume, la voiture à six sous établit entre tous les voyageurs une espèce de confraternité qui se traduit ordinairement en échange de petits services et de politesses : ainsi l'ouvrier en veste tâchera de se faire mince pour ne point gêner la dame jeune et gentille : le grave fonctionnaire prendra un air moins sévère en passant ses six sous à son voisin l'homme en blouse; le dandy daignera rendre la monnaie à la bonne grosse campagnarde qui est surchargée de paquets. Le monsieur respectable soutiendra le bras de la grisette pour l'aider à descendre de voiture, et le jeune homme chevelu demandera un cachet de correspondance pour la vieille marquise sa voisine.

On pourrait donc avec justice trouver que la voiture à six sous mérite le même éloge que la musique :

Emollit mores nec sinit esse feros.

Et voici maintenant une autre innovation. Jadis vos enfans qui n'étaient qu'externes dans une pension se rendaient à leur école à pied, le panier d'une main, renfermant les provisions pour déjeuner, et de l'autre la pile de livres attachés avec une ficelle et que l'écolier a bien soin de tenir par un petit bout de la ficelle et de balancer en marchant jusqu'à ce que les livres se détachent et tombent dans la rue, ce qui lui fournit une occasion de s'arrêter.

En se rendant ainsi à leur demi-pension, les écoliers ne manquent pas de flâner devant chaque boutique d'estampes, de bonbons et de joujoux. Quelques-uns, entraînés par des camarades, risquent sur les boulevards une partie de *bouchon*. Vous croyez votre fils en train d'étudier Horace ou Virgile, tandis qu'il est fort occupé à *piger* avec un chalumeau de paille pour savoir si tel sou est plus près de sa pièce ou du bouchon. Quelquefois enfin ces messieurs en herbe font ce que l'on appelle l'école buissonnière, ce qui veut dire qu'ils vont se promener au lieu d'aller en classe.

Tout cela avait sans doute de graves inconvéniens; mais jusqu'alors, pour y remédier, on se contentait de choisir une pension tout près de sa demeure, de façon que l'élève n'eût pour s'y rendre que très peu de chemin à faire. Les parens qui avaient des domestiques faisaient conduire leurs enfans à la pension et les y envoyaient rechercher. Enfin, ceux qui n'avaient personne pour faire mener leurs enfans en classe étaient obligés de se fier à la promesse d'être sage, faite par ces petits hommes de six à douze ans, lesquels ne manquaient pas d'oublier leur parole comme s'ils eussent été déjà de grands personnages.

Mais que faire à cela? et qui se serait jamais imaginé qu'un jour viendrait où les enfans iraient à leur classe en voiture? Il est pourtant venu ce grand jour qui a tué l'école buissonnière et doit faire un tort considérable aux marchands de gâteaux et de bouchons. Un maître de pension qui avait une voiture (car il fallait nécessairement une avoir voiture pour exécuter ce projet) a dit aux parens :

«Ne vous donnez plus la peine de m'envoyer le matin vos petits garçons, je les ferai prendre à domicile avec une voiture *ad hoc* et je les »ferai reconduire chez vous par le même véhicule. Par ce moyen, vous »n'aurez plus à craindre les mille inconvéniens qui peuvent arriver à des »enfans dans les rues de Paris; vous serez rassurés aussi sur leur con»duite; ils ne pourront plus faire en chemin de mauvaises connaissances; »ils ne perdront plus de sous au bouchon et ne se gâteront plus l'estomac »avec de la mélasse ou des noisettes; enfin ils ne feront plus l'école buis»sonnière, car vous les verrez monter en voiture et revenir de même jus»ques à la porte de votre maison.»

Les parens ne pouvaient qu'être enchantés de ce nouveau moyen de transport qui permettait d'envoyer les enfans dans de bons pensionnats au lieu de se restreindre aux petites écoles du voisinage. Les voitures d'écoliers ne tardèrent pas à se multiplier, parce que chaque pension voulut avoir la sienne.

Quant aux enfans, cette mesure devait nécessairement obtenir leur approbation : aller en voiture est un des plus grands plaisirs de la jeunesse; aussi il faut voir comme on est matinal, comme on se hâte de s'habiller afin d'être prêt et de ne point manquer la voiture, qui est exacte comme la retraite. Les parens n'ont plus besoin d'aller tirer l'oreille aux petits paresseux, les écoliers savent que la voiture va passer, et ils sont aussi ponctuels qu'un voyageur qui aurait payé sa place aux messageries Laffitte et Caillard.

Avez-vous rencontré de ces voitures sur lesquelles est écrit en grosses lettres : *Pension un tel?* Elles sont faciles à reconnaître. Leur forme est à peu près celle d'une tapissière; mais elles sont fermées partout, et outre les carreaux, elles ont maintenant un grillage fort serré. Mesure de précaution qu'on a été obligé de prendre avec messieurs les voyageurs, non pas qu'aucun d'eux eût manifesté l'intention de sauter par les portières de la voiture, mais bien parce qu'ils se permettaient des plaisanteries qui n'étaient pas toujours du goût des piétons, comme par exemple de jeter au nez d'un passant une croûte de pain ou un trognon de pomme, de cracher sur un chapeau ou de lancer des boulettes dans les boutiques. Le grillage serré a remédié et mis fin à tout cela.

Et maintenant cinq heures sonnent : c'est le moment où la pension *** emballe tous ses externes pour les reconduire chez leurs parens. Les écoliers sont prêts, vous pouvez vous en assurer aux cris, au brouhaha qui se fait dans la cour; tous les petits garçons s'élancent, se poussent, se pressent à qui montera le premier dans la voiture. C'est qu'il y a aussi du choix dans les places et que les bambins affectionnent surtout celles qui permettent de voir dehors.

Enfin tous les externes sont dans la voiture, que le domestique, servant de cornac, ferme avec beaucoup de soin; il monte sur son siége, fait claquer son fouet; les chevaux se mettent au trot, la voiture roule... Ce moment est celui où les petits garçons éprouvent le plus de plaisir; on voit le bonheur briller dans leurs yeux, la joie se peindre sur tous leurs traits. Puis tous parlent à la fois, tous font leurs réflexions, leurs remarques sur ce qui frappe leurs regards pendant le chemin; jamais vous n'aurez entendu un dialogue aussi vif, aussi animé et entremêlé d'autant d'éclats de rire.

— Oh ! oh ! nous voilà partis,..

— Tu as ma place, toi, Edouard; tu étais là hier, je dois y être aujourd'hui.

— Ah ! est-il bête avec sa place... Le plus souvent que je te la rendrai... fallait monter le premier.

— Tu m'avais caché mon panier exprès pour me retarder quand on nous a appelés... Mais tu verras demain ce que je te ferai.

— Qu'est-ce que tu feras ?...

— Prenez garde à mon petit colimaçon ! dit un petit garçon de sept à huit ans, à tête blonde, dont la figure est un peu niaise, et qui tient à la main une branche d'acacia sur laquelle est posé un limaçon de l'espèce la plus commune.

— Qu'est ce qu'il a donc à nous ennuyer, celui-là, avec son colimaçon? Si monsieur t'avait vu ça, tu aurais eu des pensums, toi... Où as tu pris cette branche d'acacia? Tu sais qu'il est défendu de rien casser dans le jardin.

— Tiens, puisque je suis venu ce matin avec ma bête... J'avais apporté mon colimaçon... pour jouer... Ah ! voyons, Benoît, ne me pousse donc pas, tu vas le faire tomber, et puis on me l'écrasera...

— Ah ! messieurs !... regardez !... regardez !... la marchande de friture !... Elle regardait de côté... elle a jeté une poignée de goujons dans le ruisseau en croyant les mettre dans la poêle...

Tous les écoliers se précipitent contre le grillage pour voir les poissons sur le pavé. Le petit blondin qui tient la branche d'acacia est le seul qui ne les imite pas : il va s'asseoir dans un coin, et, approchant du colimaçon sa bouche, se met à chanter avec beaucoup de ferveur :

— *Colimaçon borgne... montre-moi tes cornes... si tu n'me les montres pas, tu n'connaîtras pas ton père ni ta mère...*

— Ah ! voyez-vous... la marchande ramasse ses poissons et elle les met dans sa friture sans même les essuyer.

— Tiens ! bah ! quand ça sera cuit !... c'est pas sale !... moi j'en mangerais bien tout de même... Et puis vous savez qu'on nous a dit : « La friture purifie tout. »

— Ce n'est pas la friture, c'est le feu... Jean Serin.

— Ne pousse donc pas : j'ai des billes dans ma poche... ça m'entre dans le dos.

— Taisez-vous donc ! voilà de la musique... C'est un orgue qui fait valser des petites figures de bois...

— Oh ! c'est gentil l'air qui joue... C'est un galop...

— Eh non, tu vois bien que les marionnettes valsent... Ecoute plutôt....

— *Colimaçon borgne... montre-moi tes cornes... si tu...*

— Veux tu te taire, Poulot !... Est-il embêtant avec son colimaçon...

— Ah ! voi à un théâtre... c'est la Gaîté...

— Non, c'est l'Ambigu...

— Je parie que c'est la Gaîté... la preuve, c'est que j'y ai vu le *Domino noir*.

— Ah ! ah ! le *Domino noir*... C'est pas vrai; c'est pas là qu'on le joue. C'est une pièce de l'Opéra...

— Bah ! tu n'en sais rien.

— Si, car ma sœur joue des morceaux sur le piano... et elle chante

des duo et des trio toute la journée... en apprenant ses leçons... et j'ai souvent entendu maman lui dire : « Tu ne chanteras donc jamais que le *Domino noir* à présent ?... »

— Tout cela n'est pas des preuves ! moi je suis bien sûr d'avoir vu un domino noir à la Gaîté, et ma-qué même... Et je me souviens bien de la pièce... on parle chevaux dedans et de la place du Carrousel, et à la fin on voit l'empereur. On se bat, on se bouscule, et c'est bien amusant... et ça se passe à Venise... oui, on voit Venise...

— Ah ! raconte-nous la pièce, Bouchinot...

— Ah ! oui, raconte-nous-la...

— Ecoutez bien... D'abord, quand ça commence... Ah ! je ne me souviens plus du commencement, mais c'est égal ; il y a toujours un jeune homme qui veu épouser une jeune fille... et elle le veut bien, et la mère qui ne le veut pas, le veut bien après... parce qu'elle reconnaît le portrait de celui qu'elle croyait que c'était un autre.

— Alors il y a un gondolier... qui est tout débraillé, en chemise... Mais c'est un bon... Il aime le jeune homme parce que... Je ne sais plus pourquoi, c'est égal... il leur dit : Ah ! sacrédié ! ah ! mille noms d'un nom !... Ah ! fichtre !... et beaucoup de choses comme ça pour rassurer la jeune fille et son amoureux. Ceux-ci, qui sont bien contens d'entendre ça, n'ont plus peur du tout...

— C'est égal... Le domino noir, qui a une queue et qui est poudré, amène avec lui tout plein d'autres dominos qui ont un petit sac sur la tête, avec deux trous pour les yeux... C'est superbe, ça fait peur... Alors on tire une porte à secret au fond, et... Ah ! me voilà arrivé.

— Adieu... je vous dirai la suite demain...

— Dis donc, Bouchinot !... Bouchinot !... est-il tué le domino noir ?...

— Oui, d'un coup de pistolet.

— Ah ! bon, bravo !

Bouchinot descend de la voiture devant sa porte et rentre chez ses parens. La voiture repart. Un peu plus tard elle descend M. Poulot.

Une fois, la voiture des élèves fut cause d'une scène d'un autre genre : un petit garçon de sept ans, nommé Charles, était depuis peu de temps externe dans un pensionnat qui avait aussi sa voiture ; le petit garçon avait témoigné la plus grande joie en se voyant emmené par deux bons chevaux et en se sentant rouler dans les rues de Paris. Fils unique d'une pauvre veuve qui s'imposait de grands sacrifices et travaillait souvent en journée pour donner de l'éducation à son fils, le petit Charles n'avait jamais été en voiture avant de monter dans celle de son pensionnat, aussi était-ce un de ceux auxquels la route causait le plus de plaisir, et qui, pendant tout le chemin, paraissait le plus heureux de se sentir voituré.

Un jour cependant, on était en hiver, le temps était froid et pluvieux ; les enfans retournaient au domicile de leurs parens, et le petit Charles, que l'on avait vu jusqu'alors gai et rieur comme ses camarades, devint tout à coup silencieux et triste après avoir regardé dans la rue.

Le lendemain, la voiture, qui prenait chaque jour le même chemin, passait au même endroit où Charles avait regardé la veille. L'enfant s'empressa de porter ses regards dans la rue, il chercha quelque temps, puis la tristesse s'empara de lui, et l'on vit des larmes rouler dans ses yeux.

Le jour suivant, la pluie tombait encore avec violence au moment du départ, lorsque le petit Charles, le cœur gros, les yeux baissés, s'avança vers le maître de pension et lui dit :

— Monsieur, j'aimerais mieux m'en aller à pied.

— Comment, mon ami ! dit le maître, tu voudrais t'en aller à pied... mais je ne comprends pas cela : toi, qui semblais si joyeux d'aller en voiture, qui en témoignais un si grand plaisir ! Tu voudrais maintenant t'en retourner chez toi à pied... et quel moment choisis-tu pour cela ! C'est lorsqu'il pleut à verse... lorsqu'il fait un temps affreux...

— Ah ! c'est pour cela, monsieur, que je voudrais aussi être... à pied.

— Explique-moi donc ce qui peut te donner ce désir...

— Monsieur... c'est que... depuis deux jours... quand nous passons rue Saint-Martin... j'aperçois maman qui sort de la maison où elle travaille... et se dépêche... marche bien vite pour arriver chez nous en même temps que moi. Mais ma pauvre maman est bien mouillée, elle... et... ça me fait de la peine d'être en voiture pendant qu'elle est à pied... j'aimerais mieux être mouillé avec elle...

Le maître prit le petit Charles dans ses bras ; il l'embrassa tendrement et voulut, ce jour-là, le ramener lui-même à sa mère, à laquelle il raconta ce que le petit garçon lui avait dit, en ajoutant :

— Vous avez un bon fils, madame, nous tâcherons de lui donner beaucoup de science, beaucoup de talent, afin que par le savoir il puisse arriver à la fortune ; car alors, vous devez être certaine que son plus grand bonheur sera de le partager avec vous.

Laissons donc nos enfans aller en voiture, lors même qu'ils devraient ne pas en avoir plus tard !

CH. PAUL DE KOCK.—(*Musée des Familles.*)

Nouvelles à la main. (1)

L'institution de la garde nationale, cette admirable conquête de la révolution de juillet, est un des impôts les plus offensans pour la dignité humaine.

On force un être intelligent à se déguiser en quelque chose qui n'est ni le soldat, ni le gendarme, ni le garde-champêtre, à s'emboîter le crâne dans une coiffure qui l'abrutit, et à se mettre en croix sur la poitrine des lanières passées au blanc d'Espagne.

Quand il ne veut pas se soumettre aux bienfaits de la liberté, on le met en prison.

Jusqu'ici, tout cela est très bien.

Mais qu'on ait appliqué à ces prisons le système cellulaire, ce système qui a fait des fous, des malades et des scélérats endurcis, voilà qui est encore mieux.

Peu de gens sortent satisfaits de cette captivité philantropique.

Comment se fait-il alors, quand la garde nationale d'une localité donne au pouvoir des sujets de mécontentemens, que celui-ci se hâte de la dissoudre ?

Cela peut paraître peu intelligent.

La dissolution de la garde nationale ne devrait être qu'une récompense donnée au zèle.

DU POINT D'HONNEUR.

On lit quelque part que les tribus arabes avaient dix mots pour dire *cheval*, pas un pour dire *honneur*.

Chez nous, au contraire, le mot *honneur* est riche en synonymes.

Toutefois, il est assez difficile de le définir.

Les uns ont arbitré que l'honneur était l'estime de soi-même, d'où il faudrait conclure que les plus présomptueux sont les plus honorables.

D'autres ont prétendu qu'il ne peut y avoir d'honneur où la vertu n'est pas. — Ce sont : le Romain Marcellus et le Français M. de Lapallisse.

Un autre génie du premier ordre, — peut-être Montesquieu, — a écrit que l'honneur était le ressort des monarchies. — Il faudrait, pour le vérifier, avoir une monarchie sous la main.

Enfin, le philosophe David Hume disait : L'homme qui peut nous être utile est celui que nous honorons. — Donc, je dois honorer mon boulanger, mon boucher, mon fruitier, qui me vendent à faux poids des objets d'utilité première.

A toutes ces définitions, il en est une qu'on doit préférer ; la voici :

— L'honneur est un instinct.

Elle est la meilleure, parce qu'elle ne dit rien.

Nous avons aujourd'hui plusieurs espèces d'honneurs.

C'est faute de s'entendre sur cette idée générique qu'on a sans doute inventé une autre classification plus commode, à l'usage de tous : le point d'honneur.

Le point d'honneur est la morale du monde. C'est le caractère de chaque profession, une sorte de fierté relative.

Toutes les castes sociales ont leur façon de point d'honneur.

Pour un roi représentatif, le point d'honneur consiste à se représenter lui-même.

Pour le ministre, c'est la combinaison d'une majorité moutonnière, la pratique d'un système. — Sans le point d'honneur, M. Humann ne serait pas l'ogre redouté des portes et fenêtres.

Sous la restauration, le soldat se faisait encore un triple point d'honneur de boire, de battre et d'être un vert galant. — C'est qu'il y avait alors dans l'armée une certaine fleur aristocratique. — Aujourd'hui, le soldat est devenu bourgeois comme le roi, bon ménager et chef de famille. — Tout cela a déplacé le point d'honneur militaire : il ne consiste plus qu'à vivre honnête, à avoir le moins de dettes et le plus de grades possible.

Autrefois, on disait d'un fils de famille : C'est un mauvais sujet, nous en ferons un soldat : — aujourd'hui, un père regarde ses enfans et dit : Mon aîné a de l'esprit, je lui donnerai du *droit* ; mon second est plus lourd, mais plus rangé, je l'enverrai à Saint-Cyr. C'est ainsi que le point d'honneur militaire a insensiblement perdu son cachet moyen-âge, son caractère chevaleresque. — Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Nos sous-officiers se marient.

Demandez au journaliste ce que c'est que le point d'honneur ; il vous répondra : c'est l'indépendance, — parce qu'il a besoin de faire croire à la sienne.

Pour l'homme du monde, au contraire, c'est l'obéissance passive aux lois de l'étiquette, aux conventions des salons.

Pour le spéculateur,

Le banquier,

Le marchand,

Le point d'honneur est dans les échéances. Payer exactement ses billets, sans protêt ni course d'huissier, faire, comme on dit, accueil à son paraphe, c'est pour l'homme d'affaire la moralité absolue. L'épicier dont on volerait la caisse la veille d'un paiement, mettrait plus de temps à rattraper son honneur que le cheval de M. Delessert n'en mettrait à attraper le voleur. — Ce qui n'est pas peu dire.

Les caprices du point d'honneur varient encore selon les conditions de notre état civil.

Le mari de six mois met toute sa fierté à n'être point trompé : le mari de six ans à ne le point paraître.

———

Il y a eu ce mois-ci un grand événement à la paroisse de Saint-Roch.

M. Olivier Ier, ex-curé de la royale paroisse, est passé Nicolas Ier, évêque d'Evreux. A cette occasion, il a déployé un luxe et une pompe dignes en tout point des magnificences du camp du Drap-d'Or. Les billets d'invitation étaient à peu près conçus en ces termes :

« Vous êtes prié d'assister au sacre de monseigneur d'Evreux. On y fera de la musique. »

Un paien a interdit l'ordre et dit :

« Vous êtes prié d'assister à une matinée musicale. On y sacrera un évêque. »

Le gouvernement n'ayant pas voulu rester étranger à cette cérémonie, s'est fait représenter par deux ministres et deux magnifiques tapis des Gobelins. Un ministre par tapis. On y remarquait encore d'autres sommités de l'état ; une foule de Gamerans et de sergens-de-ville.

La mode pieuse et la fashion dévote ont fait ce jour-là une bien grande perte.

L'abbé Olivier avait de grandes vues : Reconstituer les croyances catholiques, masquer et parfumer la religion, pour lui rendre libres ses entrées dans le monde.

Une de ses clientes l'a assez bien résumé dans ce mot : Il ne voulait dans son église que des mendians élégans.

———

Dans le courant du mois dernier, on n'a pas décoré de peintres ni d'architectes. On n'a eu à signaler aucun fait d'aéro-croix ou d'aéro-médaille. M. Jupiter-Cavé n'a pas déchaîné d'ouragan.

(1) Livraison d'août, — Chez l'éditeur, rue d'Enghien, 10.

L'OBSERVATEUR DU BOSPHORE.

Je vois d'ici ton étonnement, mon cher Lucien, lorsque tu recevras cette lettre datée de Constantinople, et que tu liras mon nom au bas de la dernière page. Plus d'une fois, sans doute, depuis que je suis parti sans dire adieu, vous vous êtes demandé, toi et les autres : Qu'est-il devenu? Et sans doute aussi des réflexions peu charitables ont souvent suivi cette question. — Ce pauvre Sigismond! disiez-vous; que pouvait-il faire après s'être ruiné? Aucune ressource dans l'imagination! Pas la moindre industrie! pas le plus petit talent! Trop vieux pour se faire soldat, trop philosophe pour se tuer, dans quel coin du monde est-il allé végéter?... Et, après quelques plaisanteries, vous me laissiez là pour prendre un sujet de conversation plus neuf et plus intéressant.

Dans notre époque pleine de mouvement, d'avidité, d'entreprises téméraires et de chutes rapides, bien des gens ont ainsi intrigué leurs contemporains par le mystère d'une subite disparition. Je ne suis pas la première étoile qui ait filé dans notre constellation d'anciens camarades, et pour savoir ce que vous avez dit de moi, je n'ai qu'à me rappeler ce que nous disions de ceux qui m'ont précédé. Tu dois te souvenir, entre autres, de Philibert qui marchait à l'avant-garde de cette armée de spéculateurs fameuse aujourd'hui par tant d'exploits. Celui-là était assurément un homme de génie, qui avait deviné bien des choses; mais il a eu le malheur d'arriver trop tôt. L'époque n'était pas à la hauteur de ses idées, et sa gloire s'est bornée à ouvrir et à éclairer à ses dépens des routes où d'autres ont rencontré la fortune. Il a été le prophète de l'industrie nouvelle; prophète incompris d'abord et méconnu, qui, pour prix de sa foi, de ses lumières et de sa parole féconde, n'a recueilli que le dédain, la misère et l'exil.

Vous savez tout aussi bien que moi comment j'ai dissipé mon patrimoine, et combien d'aimables complices m'ont aidé dans cette charmante besogne. Cela s'est fait lestement et avec grâce. Quand le roman fut fini, j'aurais peut-être eu le courage de rester debout sur les ruines de ma fortune; mais l'impitoyable acharnement de mes créanciers m'empêcha de donner ce bel exemple de calme et de sérénité dans le malheur. Il fallut donc céder et battre en retraite.

Si jamais j'écris mes impressions de voyage, tu sauras par quelle suite de hasards et d'aventures j'ai été poussé vers l'Orient dans ma course vagabonde. Jusque là, pour ne pas rendre ma lettre trop longue, je t'épargnerai les nombreux détails d'un long pèlerinage; je ne te dirai rien des pays que j'ai vus, du chemin que j'ai fait à la pluie et au soleil, des privations que j'ai subies et des sources où je me suis désaltéré. Qu'il te suffise de savoir qu'un beau matin je me suis trouvé à Constantinople, sans projet, sans argent et sans espérance d'un meilleur avenir.

Ma situation était triste assurément; mais de longues et pénibles épreuves m'avaient donné cette insouciance qui allége le poids des plus cruelles misères. J'étais encore assez riche pour vivre une semaine ou deux à l'abri du besoin, et au-delà de ce terme je comptais sur la Providence, qui déjà m'avait plus d'une fois secouru. Libre de toute préoccupation douloureuse, je m'abandonnais donc au sentiment de curiosité qui seul remplissait mon esprit, et je jouissais du magnifique spectacle offert à mes regards.

Assis à l'ombre, sur les hauteurs du faubourg de Péra, je contemplais cette ville immense et splendide, dorée par le soleil et rafraîchie par les brises des deux mers. C'était un vaste et ravissant panorama de palais, de mosquées, de jardins, de dômes gracieusement arrondis, de flèches qui s'élançaient élégantes et légères dans le resplendissant azur du ciel. Et en voyant cette cité si florissante, si pleine de vie et d'éclat, je songeais avec admiration, avec recueillement, à la puissante protection du destin, qui tant de fois l'avait guérie de ses plaies, relevée de ses ruines et ressuscitée de ses cendres.

Comment n'aurais-je pas oublié ma chétive infortune, comment me serais-je abandonné au découragement, lorsque, devant moi, se déployait dans toute sa force, sa richesse et sa majesté, une ville que tant de fléaux avaient frappée; — cette Constantinople si souvent épuisée par la famine, ravagée par la peste, renversée par la sédition, dévorée par l'incendie, détruite par les tremblemens de terre, elle était là, debout et radieuse après tant de désastres. Et j'aurais désespéré de mon sort, moi pauvre voyageur qui cherchais vainement les traces de ces grandes calamités et les cicatrices de ces mortelles blessures!

Tandis que je rêvais ainsi au flux et au reflux des choses d'ici-bas, et que je puisais dans la prospérité d'une ville opulente l'espérance d'un heureux avenir, j'aperçus un homme qui, arrêté à quelques pas de moi, me regardait avec une attention marquée. Son costume indiquait un Turc de la classe aisée. Il portait une longue pelisse brodée, une ceinture et un turban de cachemire. Son visage était ombragé d'une barbe épaisse et noire.

Je commençais à être embarrassé de l'attention dont j'étais l'objet, lorsque l'inconnu s'approcha de moi lentement et sans cesser de me regarder; puis, il étendit le bras, mit sa main sur mon épaule, et me dit sans rien perdre de sa gravité :

— Bonjour, Sigismond. Comment te portes-tu, et par quel hasard dans ce pays?

En entendant prononcer mon nom, j'avais reculé de surprise, et à mon tour je fixais sur l'inconnu un regard scrutateur.

— Tu ne me réponds pas? continua-t-il en souriant. Je vois ce que c'est! Tu ne m'as pas reconnu. Je serais sans doute plus heureux, si ma barbe était coupée, et si, au lieu de ce costume oriental, j'avais, comme autrefois, un chapeau rond et un frac oriental. Voyons, faut-il aider ta mémoire et ta perspicacité?

— Cela me paraît indispensable, répondis-je.

— Eh bien donc! approche-toi, et serre la main de ton vieil ami Philibert.

Je me jetai dans ses bras.

Que te semble de cette rencontre, mon cher Lucien?... Heureux de nous revoir, nous échangeâmes mille questions en un quart d'heure; puis Philibert me dit :

— Tu ne refuseras pas l'hospitalité que je t'offre avec joie. Voici l'heure du déjeuner; viens chez moi, tu y trouveras bonne et nombreuse compagnie.

Cela dit, nous descendons au faubourg de Galata, nous franchissons le seuil d'une maison charmante, et nous entrons dans un salon décoré à l'orientale, c'est-à-dire meublé de tapis, de divans et de coussins. Philibert me présente à ses convives; l'amphytrion donne des ordres, et au bout d'un quart d'heure on nous sert un excellent déjeuner à la française.

— Ne te croirais-tu pas à Paris et au café Anglais? me demanda Philibert. J'ai à mon service un cordon bleu ottoman, que j'ai mis au courant de notre cuisine, et qui possède, comme tu le vois, nos meilleures recettes gastronomiques.

Les convives étaient des gens fort aimables; la conversation fut vive, piquante et confortablement arrosée de vin de Champagne, breuvage qui commence à être fort à la mode en Turquie, malgré les vieilles lois de Mahomet, minées de toutes parts. Après le café, Philibert dit à ses amis :

— Allons, mes amis, il est temps de nous mettre au travail. Passez au bureau, j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.

Et quand nous fumes seuls, il continua :

— J'espère que tu seras des nôtres et que tu partageras nos travaux et le bénéfice de nos succès; mais d'abord il faut que je te mette au courant. Tu as aisément reconnu des compatriotes dans les convives du déjeuner. Ces messieurs qui boivent si bien le vin de Champagne, et qui parlent de Paris avec tant de science et de chaleur, sont en effet, comme nous deux, des Parisiens exilés de leur patrie par des circonstances fâcheuses, des revers de fortune, des opérations mal réussies. L'un, celui qui était placé à ta droite, est l'ancien directeur d'un théâtre royal que le public a eu le tort de négliger; l'autre est un ex-banquier ruiné par la révolution de juillet; le troisième est un agent d'affaires, qui a remué des millions, et que le télégraphe a mis hors de combat dans les luttes de la bourse. Nous nous sommes retrouvés à Constantinople, et cela devait être. L'Amérique est usée jusqu'à la corde; l'Angleterre et la Belgique sont faites pour les banqueroutes heureuses et opulentes. Londres et Bruxelles présentent peu de ressources aux étrangers fugitifs qui veulent reconstruire l'édifice écroulé de leur fortune. Il y a trop de concurrence. Aux spéculateurs honnêtes ou maladroits, qui partent de chez eux les mains vides, il faut un pays neuf, une civilisation adolescente, une terre féconde que l'industrie n'a pas encore exploitée. Constantinople nous offre ces précieux avantages, et nous y avons fondé une colonie qui doit prendre bientôt de larges développemens. La fortune nous a déjà souri dans une affaire où nous n'avons apporté d'autre mise de fonds qu'une plume.

— Que faites-vous donc ici?

— Un journal.

Oui, mon cher ami, ces anciens lions industriels, dont Paris a perdu la trace, sont aujourd'hui réunis dans un kiosque du faubourg de Galata; et là, autour d'une table ronde couverte d'un tapis vert, ils rédigent l'*Observateur du Bosphore*, journal quotidien qu'ils enrichissent de toute leur verve et de tout leur esprit parisien. Je ne voulais croire d'abord ni à cette entreprise, ni au succès qui la couronne; mais Philibert n'eut pas de peine à me convaincre. La Turquie, me dit-il, voulait une réforme et le sultan a compris que, pour y arriver, la presse était le meilleur moyen et le plus expéditif. L'Orient d'ailleurs est très littéraire. Constantinople possède un grand nombre de colléges, d'écoles et d'athénées; on n'y compte pas moins de quarante bibliothèques publiques, et le temps n'est plus où le muphti s'opposait à l'établissement d'une imprimerie dans la capitale de l'empire ottoman. Les choses ont marché depuis un siècle. Philibert a fondé son journal sous la protection officielle du sérail; le nom du sultan est inscrit le premier sur son registre d'abonnement; l'*Observateur du Bosphore* est reçu dans les meilleures maisons de la ville et des provinces; on le trouve dans tous les cafés; les Turcs les plus rebelles le lisent en fumant leur pipe; il fait les délices du harem. Déjà, grace à cette feuille, l'esprit français s'infiltre dans les cervelles musulmanes; les sectateurs de Mahomet commencent à comprendre nos calembours, à sourire de nos épigrammes. Le texte est imprimé sur deux colonnes, l'une en turc, l'autre en français, et beaucoup d'abonnés le lisent dans notre langue. On y joint des lithographies, de charmans dessins de Gavarni, des caricatures de Daumier qui font rire toutes ces grandes barbes; des gravures de modes dont le beau sexe turc raffole, et des romances de Frédéric Bérat et de Mlle Loïsa Puget que les dames de Constantinople chantent en s'accompagnant sur leur piano.

L'*Observateur du Bosphore* n'est soumis à aucune loi de cautionne-

ment ni de timbre; la poste le transporte gratuitement et le prix de l'abonnement est très élevé; aussi faisons-nous d'énormes bénéfices, car tu penses bien que j'ai accepté sans hésiter les bienveillantes propositions de Philibert, et que j'ai pris place parmi les rédacteurs-propriétaires de cette feuille. Et en vérité, le métier n'est pas difficile. Tout est bon pour ces lecteurs naïfs et inexpérimentés; tout réussit; nous profitons de vos idées, nous imitons à notre aise vos innovations, et nous y gagnons beaucoup plus que vous.

Les annonces, par exemple, sont d'un grand rapport, et le commerce turc est entré avec ardeur dans cette voie. Quelques négocians payent en marchandises avec une générosité dont vous ne sauriez vous faire une idée en France.

Hier, par exemple, un marchand d'esclaves, arrivant de Circassie, est venu nous prier d'annoncer qu'il tenait à la disposition des amateurs un assortiment complet de nouveautés fraîches et charmantes.

Il s'agissait de faire un article louangeur sur cette production; mais comme nous n'écrivons qu'avec conscience et connaissance de cause, nous avons exigé deux exemplaires pour nous mettre au courant, ainsi que cela se fait pour les articles de critique littéraire publiés dans vos journaux parisiens.

Le marchand d'esclaves a parfaitement compris notre scrupule, et trouvant nos prétentions fondées, il y a fait droit très galamment, en déposant à notre bureau les deux exemplaires demandés: — un exemplaire blond et un exemplaire brun.

Ajoutez à ces agrémens que notre rédaction jouit de la plus grande liberté, car il n'y a ici ni censure, ni lois de septembre. Nous n'avons à craindre ni l'amende, ni la prison, ni la confiscation. Les ministres n'ont pas encore songé à lancer des procès à la presse naissante; on veut qu'elle soit libre, afin qu'elle devienne forte.

Il est vrai que nous ne parlons pas politique, bien qu'on ne nous ait jamais interdit ces graves matières; mais nous nous en abstenons de notre plein gré depuis certaine mésaventure dont Philibert, notre rédacteur en chef, a failli être victime.

Ce publiciste distingué avait écrit, il a quelques mois, un article assez peu flatteur pour une des puissances qui se disputent sourdement la prépondérance dans les affaires d'Orient. L'article eut du succès. Le lendemain, Philibert soupait tranquillement avec Fatmé. La jeune odalisque était moins gaie qu'à l'ordinaire; elle ne mangeait pas, elle ne disait rien, et son regard trahissait l'inquiétude la plus vive.

Philibert fit peu d'attention à ce qu'il prenait pour un de ces caprices dont les femmes de l'Orient ne sont pas plus exemptes que les Parisiennes.

— Verse-moi de ce vin, dit il à Fatmé.

La jeune esclave obéit en tremblant; mais au moment où Philibert porta le verre à ses lèvres, elle le lui arracha vivement et le brisa sur le parquet. Puis, elle se jeta à genoux, et elle dit:

— C'était du poison!

Peut-être pensez-vous que la censure et les procès, tout fâcheux qu'ils sont, valent mieux encore que ce moyen de corriger la liberté de la presse. Mais avec de la prudence et des serviteurs dévoués, on se tient à l'abri de pareils accidens.

Fatmé, qui avait été gagnée par les ennemis de l'*Observateur du Bosphore*, a été déchue de son emploi et de son titre de favorite. Philibert pouvait la poignarder; il avait pour lui le droit, la raison et la justice; mais le repentir de la jeune esclave, son désespoir et ses antécédens ont plaidé pour elle. Son maître s'est contenté de la destituer. Aujourd'hui Fatmé remplit les modestes fonctions de plieuse du journal.

Voilà ce que j'avais à t'apprendre, mon cher Lucien. A dater du mois prochain, tu recevras régulièrement l'*Observateur du Bosphore*; je t'ai inscrit au nombre de nos abonnés, et la quittance te sera présentée par notre correspondant de Paris.

Publie ma lettre; c'est un service à rendre aux gens d'esprit que des circonstances malheureuses bannirait de Paris. Qu'ils viennent à nous; ils trouveront à Constantinople un journal hospitalier et une bonne position littéraire. Nous leur offrons, pour prix de leur collaboration, un kiosque au bord de la mer, des vins frais, des pipes odorantes, l'estime de la Sublime-Porte et le sourire des Circassiennes. Tu peux leur promettre tous ces biens qui leur sont garantis par ton ami. SIGISMOND.

EUGÈNE GUINOT. — (*Courrier.*)

LES GUÊPES. (1)

M. de V..., au moyen de bottes à talons hauts, n'a pas bien loin de quatre pieds dix pouces.

Sa crainte perpétuelle, — comme celle de beaucoup d'hommes de petite taille, est qu'on ne le prenne pas au sérieux, — qu'on ne le compte pas pour quelque chose.

Il parle haut pour forcer l'attention, — la crainte de n'être pas aperçu lui donne un grand amour pour les couleurs éclatantes qui saisissent douloureusement l'œil, — il frappe du pied et fait du bruit en marchant, parce que du bruit ne se fait pas tout seul, et que cela prouve que c'est quelqu'un qui passe; il porte de gros favoris noirs, et a, d'habitude, le sourcil froncé, pour se donner un air terrible qui émeute à l'avance les suppositions peu respectueuses que peut faire naître l'exigüité de sa taille; — il ne parle que de tuer, de briser et de rompre. — Vous le rencontrez, il vient de battre un charretier, ou de *bien arranger* un gaillard de cinq pieds huit pouces, — ou de dire son fait à un spadassin.

Il vous serre la main et réunit tous ses efforts pour vous faire un peu de mal, — il dépluie, pour prendre son chapeau, un appareil de vigueur suffisant pour porter une poutre. — Jamais il ne dénoue un cordon, il le brise.

Il jure chaque fois que le feu où il se trouve peut rigoureusement le permettre; il ouvre et ferme les portes avec violence. — A table, après le dîner, il n'acceptera jamais aucune des liqueurs douces, — le rhum est, dira-t-il, fade et écœurant, — il demandera du rack. — En un mot, il ne fait pas un mouvement, il n'articule pas une syllabe qui ne soit un manifeste et une protestation contre les hommes de taille ordinaire, qui ne veulent dire, — je suis petit, mais fort, mais terrible.

Vous le rencontrez un jour le plus heureux des hommes, — il vient de s'accrocher à une des choses sérieuses de la vie; — il a un procès, on lui envoie des assignations comme au premier venu, — il ne sort plus sans un énorme portefeuille, — il laisse traîner des papiers timbrés dans son salon.

Quand il parle de femme, — c'est d'un ton tout particulier et avec un sourire qui crie tout haut, — je suis un séducteur, un scélérat; — je séduis, je trompe, — je suis petit, il est vrai, mais horriblement dangereux; — si l'on dit quelques mots de politique et des affaires du moment, il se déclare toujours pour les partis violens et excessifs. — Vous l'offenseriez de dire qu'il est bon et doux de caractère; — il s'accuse volontiers d'être trop emporté, — trop violent et de ne pas être maître de lui dans ses colères.

S'il y a une conspiration dont on recherche les complices, M. de V., qui n'y est pour rien, ne manque pas l'occasion de paraître être quelque chose dans une affaire aussi grave; il coupe ses énormes favoris, — et dit à tout le monde que c'est pour ne pas être reconnu; — il ne s'arrête qu'un moment avec celles de ses connaissances qu'il rencontre dans un endroit public: — Je me cache, leur dit-il — tout est découvert.

Quoiqu'il ne parle qu'avec un profond dédain des hommes de grande taille, — rien ne le flatterait autant que de leur ressembler.

Et il fait si bien, et il se cache si bruyamment, qu'on finit par croire un peu plus qu'il ne le voulait d'abord à sa complicité et à ses forfaits; — il est mandé par un juge et a quelque peine et à se justifier. Il porte des éperons démesurés, — il prendrait pour un aveu humiliant, pour une honteuse concession de monter un poney ou un cheval de petite taille, — il se perche sur de grandes bêtes normandes, — jamais il ne s'avoue fatigué, — il a une organisation robuste!

Il a une belle femme, — il l'a choisie grande, forte, — un peu chargée d'embonpoint. Il n'aime pas beaucoup qu'on l'aille voir, — et sa maison est d'un accès difficile. — Cependant il fait une exception en faveur de M.... Voici comment s'est faite leur connaissance.

Il se trouvait un jour au théâtre, il était arrivé tard, il fut obligé, avec quelques autres personnes, de se tenir debout. Malheureusement, il y avait devant lui un homme de taille assez haute qui l'empêchait de voir le théâtre et le rendait aussi étranger à ce qui se passait sur la scène que s'il eût été à trente lieues de là. Cet homme s'en aperçut, et lui dit poliment: Voulez-vous passer devant moi?

M. de V... répondit sèchement qu'il voyait parfaitement bien.

A dire le vrai, il n'avait encore vu que le dos de son obligeant voisin, — mais cette condescendance, cette quasi-pitié pour sa taille, lui semblait insultante.

A l'acte suivant, il se fit un reflux parmi les spectateurs non assis, et M. de V... se trouva devant à son tour. — Le voisin qui, tout à l'heure, lui avait offert sa place, voulut se venger par un sarcasme de la réponse impolie de M. de V...,— et lui dit: Obligez-moi d'ôter votre chapeau, je ne vois absolument rien.

Deux personnes se retournèrent et sourirent en voyant que le chapeau du petit homme n'allait pas au menton de celui qui s'en prétendait si fort empêché.

M. de V..., enchanté de gêner quelqu'un, — heureux de se trouver en obstacle à quelque chose — se rengorgeait en excès, et à plusieurs reprises offrit à M... sa lorgnette et du tabac. Depuis, quand il le rencontrait, — il le saluait avec un sourire gracieux. — Il ne tarda pas à l'inviter à dîner et à l'introduire chez lui. — Beaucoup de personnes pensent que la rencontre a été préméditée par M...

ALPHONSE KARR.

---

(1) Extrait de la livraison de septembre, chez l'éditeur, rue Neuve-Vivienne.

Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 5.

Octobre 1841. DOUZE FRANCS PAR AN. 1re année.—N° 4.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.
Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an..... 12 f. »
Six mois..... 6 50 c.
Trois mois.... 3 50
Un mois..... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, soit dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres, le Magasin Littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Berthet, et généralement les ouvrages de MM. les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, imprimé sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES. — C'est le prix ordinaire de la location.

On trouvera toujours à remplacer au même prix de un franc vingt-cinq centimes, les numéros égarés ou gâtés.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent de fait et véritablement la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires, dont le prix (au prix de 7 fr. 50 cent. le volume) serait de 450 francs!

Chaque numéro ne contient que des ouvrages et articles complets.

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains le plus en renom (voir le sommaire de ce numéro et des précédens);

2° Immense quantité de matières (plus de 60 volumes par an);

3° Réduction considérable et sans exemple dans le prix de l'abonnement (DOUZE FRANCS PAR AN).

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de jeter les yeux sur ce numéro et de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

Le Capitaine Lambert, par M. CHARLES RABOU.
Antoine Maillan, par M. STEPHEN DE LA MADELEINE.
Tabary, l'honnête homme, par M. S.-HENRY BERTHOUD.
Un rêve de l'Impératrice Joséphine, par M. HENRY BERTHOUD.
Double Erreur, par M. JULES JANIN.
Le Bonheur d'un amant malheureux, par M. LOUIS LURINE.
Portrait de M. RAMBUTEAU.
Milady Montaigu, par Mme la duch. D'ABRANTÈS (œuvres posthumes).
Poésie : Notre-Dame de Tolède, par M. THÉOPHILE GAUTHIER.
— Fuite de Rodrigue, par M. EMILE DESCHAMPS.
Le Pactole, par M. EUGENE GUINOT.
Nouvelles à la main (septembre).
Physiologie de l'Homme marié.—Tatillon, par M. PAUL DE KOCK.
Physiologie du Conseil-d'État sous le Consulat et l'Empire, par un ancien auditeur.
Les Contrebandiers de Penmarck, par M. FÉLIX DERIÉGE.
Sœur Batilde, par Mme EUGÉNIE FOA.
Le Projet d'un crime, par M. MARIE AYCARD.
Un Pain et une fenêtre, par M. S.-HENRY BERTHOUD.
Un Prisonnier d'état, par M. HORACE RAISSON.
Le Corail, par M. ADOLPHE PLZANT.
Moët, par M. JULES JANIN.

Le Capitaine Lambert.

CHAPITRE PREMIER.

Rien ne ressemble à une ville de province comme le quartier qui à Paris avoisine le Jardin-du-Roi.

L'illusion qu'y procurent tout d'abord l'absence complète de mouvement et la solitude silencieuse des rues s'accroît encore par l'aspect des habitations, qui ne rappellent en aucune manière la forme et l'architecture des constructions élevées au centre de la ville. Là, point de ces tourmilières à six étages affectant au dehors la magnificence d'un palais et, au dedans, mesurant froidement aux locataires dont elles regorgent l'espace à peine suffisant pour se mouvoir et pour respirer. Là, point de magasins à splendides devantures, point de portes cochères monumentales et ouvragées ressemblant à l'entrée d'un baptistère ou à celle d'un temple grec. En ces parages isolés, la spéculation des boutiques n'étant d'aucune défaite, les rez-de-chaussée forment de modestes logemens, dont les fenêtres, pour la sûreté de ceux qui les occupent, sont pittoresquement garnies de serrurerie, à moins qu'on n'y ait préféré, comme défense, des contrevens ouvrant à l'extérieur, et retenus durant le jour à la muraille par des tourniquets de fer, chéris du gamin de Paris, qui ne manque jamais de les faire *moulinier* en passant. Assez souvent élevée de plusieurs marches au-dessus du sol, l'entrée de la maison est d'ordinaire une petite porte à moulures, et à un seul battant, donnant issue sur un corridor clair, qui ne doit pas être confondu avec ces hideuses allées qui desservent les bouges infects de certains quartiers populeux. Quelquefois aussi la maison, en retraite sur la voie publique, en est séparée par un mur dont le pignon, en vue des tentatives nocturnes d'escalade, est classiquement garni de fragmens de verre cassé qu'on y a implantés dans le plâtre encore frais. A l'intérieur des habitations ainsi disposées, si la porte vient à s'ouvrir, vous êtes à peu près sûr d'entrevoir la riante verdure d'un jardinet ou celle d'un berceau sur lequel s'épanouit une vigne mariée à la végétation des pois à odeur et de la capucine. Plus habituellement un vaste jardin dessiné à la vieille méthode française s'étend derrière un corps de logis élevé sur l'alignement de la rue, et se révèle au loin par des senteurs de fleurs mêlées au parfum plus énergique des plantes potagères. Constamment entretenu par ces émanations végétales à un grand état de pureté, l'air de ce quartier, que ne vicient point d'ailleurs les miasmes des ruisseaux et des immondices, est d'une extrême salubrité, et satisfait à toutes les conditions de l'hygiène la mieux entendue.

C'est sans doute à raison de ces heureuses dispositions sanitaires que

ce petit coin de Paris a été choisi pour devenir le centre d'une spéculation qui s'y est constamment maintenue et multipliée.

De tous côtés, au dessus des portes, au plus haut de la façade et sur les murs latéraux des maisons, dans toutes les places en un mot où cette inscription a la chance de frapper les yeux, vous pouvez voir écrit en caractères gros et lisibles: *Pension bourgeoise des deux sexes.*

Un des grands conteurs de notre temps dans un roman célèbre, s'est plu à décrire, avec ce soin exact et minutieux qui est l'un des caractères de son admirable talent, l'intérieur d'un de ces établissemens ainsi prospectures. Il nous suffira donc de dire, après lui, que, dans ces sortes de maisons de refuge de la petite propriété, l'industrie privée, parodiant la philanthropie publique, reçoit, moyennant une modique rétribution annuelle, les célibataires malaisés, les vieillards restés sans famille et les menus rentiers qui n'ont pas dans leur revenu de suffisans moyens de pourvoir à leur subsistance. Là, au moyen d'une économique organisation de la vie en commun, toutes ces existences déclassées et besoigneuses, groupées autour du maître de l'usine qui se trouve encore à vivre sur elles en leur servant de lien, échappent aux souffrances les plus aiguës de l'isolement et de la misère, et arrivent un peu moins douloureusement qu'elles n'auraient fait sans cette ressource à leur suprême dénoûment.

Au commencement du dernier tiers de la restauration, un de ces fonds de commerce situé dans la rue Neuve-Saint-Etienne, était exploité par une dame Bouvard, ancienne artiste dramatique qui avait tenu jusqu'à la dernière extrémité dans les troupes de province les rôles de *Dugazon-Corsets.* L'âge l'ayant enfin dépossédée de cet emploi, elle s'était retirée à Paris, et des générosités posthumes d'un vieil avocat de Bar-sur-Aube, mort son soupirant, elle avait acheté l'établissement à la tête duquel nous la voyons aujourd'hui.

En faisant cette acquisition, Mme Bouvard s'était complètement méprise dans le choix du genre d'industrie auquel elle était propre. Un café ou un restaurant, dans le comptoir desquels elle eût fait trôner des charmes restés encore à un état passable de conservation, lui eussent infiniment mieux convenu que la grave administration d'une espèce d'hospice où aucune distraction ne venait la dédommager de la multiplicité des soins auxquels elle était obligée de donner son attention.

Veiller à ce que les besoins, souvent même les exigences d'hôtes infirmes et grondeurs fussent in essamment satisfaits; maintenir dans ce collége de vieillards en proie à toutes les mauvaises passions de leur âge, la bonne harmonie toujours près d'être compromise; pourvoir au meilleur marché possible à l'approvisionnement de la maison; y entretenir l'ordre et la propreté; compter avec les fournisseurs; soutenir avec les établissemens voisins une âpre concurrence, voilà quelle était sa fatigante occupation de tous les jours. Maintenant peut-on considérer comme une suffisante compensation à tant de sollicitudes le babil de quelque commère du quartier venant parfois visiter la digne hôtesse, ou la société de ses pensionnaires n'ayant jamais à la bouche que des doléances sur le présent, quand ils consentaient à laisser en paix les souvenirs cent fois rebattus de leurs passé? Disons le mot, d'ailleurs; quand même des plaisirs moins austères et moins monotones lui eussent été permis, Mme Bouvard aurait désiré encore, car, bien qu'ayant rompu avec les rôles de jeune première, elle continuait de sentir son cœur, que jamais jusqu'à cette époque elle n'avait laissé si vide et si inoccupé. Or, à une certaine émotion que ses attraits semblaient avoir encore le pouvoir d'exciter parmi la population décrépite de sa maison, aux hommages qui, sous toutes les formes, depuis l'attention discrète jusqu'à l'impudente convoitise, émanaient vers sa beauté de tout ce vieux détritus humain, il ne lui paraissait pas que l'âge de la galanterie fût tout à fait passé pour elle. Aussi, par les belles soirées d'été, quand la crainte du serein avait confiné tous ses pensionnaires dans leurs cellules, descendant dans son jardin, elle y promenait mélancoliquement sa rêverie le long des allés solitaires, s'y occupant sans doute de quelque type vaporeux, qu'elle eût trouvé une grande consolation à faire entrer dans l'économie de sa vie, mais que rien ne lui avait encore révélé.

Un soir que la plaintive hôtesse avait prolongé sa veille plus tard qu'à l'ordinaire, elle était assise sous un berceau de verdure, respirant avec délices le parfum nocturne de quelques rosiers placés dans le voisinage, quand tout à coup une chambre de la maison voisine, qui avait vue sur le jardin de la pension, vint à s'éclairer par la rentrée du locataire qui l'habitait. La fenêtre était restée ouverte pour donner accès à l'air frais et embaumé qu'il faisait ce soir-là à la suite d'une étouffante journée du mois d'août. La belle rêveuse put donc à son aise considérer l'action et la personne du survenant, et elle mit à cet examen une attention d'autant plus délibérée que de son côté elle se croyait invisible pour lui.

Nos lecteurs seraient bien trompés si le voisin de Mme Bouvard ne se trouvait pas constitué de manière à pouvoir devenir l'aimable soupirant, dont le besoin se faisait si vivement sentir à son isolement. Au premier aspect cependant rien ne parut le désigner impérieusement à cet emploi.

Des traits peu réguliers et d'une médiocre distinction, de fortes moustaches blondes, des cheveux drus, roux et ras, contribuant par cette mâle disposition à donner au visage qu'ils couronnaient un air résolu et martial, des membres trapus et une carrure imposante; en somme un air de force, de décision et d'audace, voilà ce que Mme Bouvard eut bientôt fait d'inventorier. Quant à la curiosité qu'on pourrait nous montrer de savoir comment il se faisait que cet intéressant voisinage se révélât pour elle seulement ce soir-là, nous répondrons que la maison de laquelle dépendait la chambre qui attirait en ce moment ses regards était un hôtel garni, dont le personnel se renouvelait sans cesse, et que l'hôte imprévu qui s'y remarquait y était apparemment installé depuis fort peu de temps.

Après s'être mise dans le *simple appareil* que comporte la température d'un jour d'été et la liberté du chez soi, notre nouvelle connaissance alluma une ample pipe d'écume de mer et, s'accoudant sur l'appui de la fenêtre, commença a en jeter la fumée au vent.

A l'époque dont nous parlons, la grande révolution sociale, qui a fait passer dans les mœurs élégantes l'usage du tabac, n'était pas encore soupçonnée, et l'habitude de fumer emportait avec elle une présomption de mauvaise éducation très difficile à concilier avec les perfections exigées dans un héros de roman; mais il faut se hâter d'ajouter qu'à cette époque aussi, les moustaches, tombées depuis dans la vie civile, indiquaient nécessairement un militaire, et que dans tous les temps, par une dispense expresse, les gens de guerre ont eu la permission de charmer par la pipe les longs loisirs de leur vie passablement végétative et inoccupée. Au lieu donc de conclure de la distraction à laquelle il se livrait, que son nouveau voisin fût un homme de mauvaise compagnie, Mme Bouvard fut amenée à penser qu'il portait l'épaulette, et nous devons avouer que ce n'était pas là une découverte à décourager l'attention dont elle l'avait honoré jusque-là. Elle continuait donc à examiner assez curieusement sa silhouette, se dessinant dans l'ombre de la fenêtre, tandis que l'intérieur de la chambre éclairée derrière lui, formait un fond lumineux sur lequel il se détachait, quand un rayon de la lune, venant à frapper sur la robe blanche de l'observatrice, la mit à son tour en relief, et la livra à une *contr'attention* dont les effets ne tardèrent pas à se marquer.

Nous ne prétendrons pas que notre officier (nous le prenons pour tel jusqu'à nouvel ordre) fit acte de très bon goût en allant détacher une guitare dont il commença à tirer quelques accords.

A un point de vue absolu, nous ne l'approuvons pas davantage, après qu'il eut ainsi préludé pendant quelque temps, d'avoir ouvert un feu roulant de romances parmi lesquelles nous sommes obligé de signaler *Fleuve du Tage*, et *Petits oiseaux, le printemps vient de naître*, deux mélodies aujourd'hui surannées et qui compromettraient à ne jamais s'en relever le malheureux qui tenterait de les employer à séduire même une lavandière ou une bonne d'enfant.

Nous sommes donc prêts à en convenir, avec une femme du monde, avec une beauté moins disposée que ne l'était Mme Bouvard à laisser ravir sa pensée dans le ciel bleu de l'amour, le musicien eût commis une faute énorme; car sa sérénade retournée (d'ordinaire le chanteur est en bas et la belle à la fenêtre) était toute propre à le rendre ridicule et à témoigner d'une sorte de présomption entreprenante mal faite pour bien le recommander. Mais ici l'effet produit fut tout autre: Mme Bouvard accueillit avec quelque reconnaissance la musique envoyée à son adresse sur l'aile du zéphyr; elle trouva que l'exécutant chantait avec goût, et ne fit pas mine de se retirer; seulement elle eut soin de se placer hors de la portée de l'indiscrète lumière qui avait trahi sa présence, trouvant ainsi moyen, suivant l'instinct marchandeur de toute femme qui accorde une faveur, de n'être là que d'une demi-présence, où sa modestie et son plaisir trouvaient leur compte à la fois.

Cependant le répertoire du musicien allait s'épuisant, et il se voyait prochainement obligé de mettre fin à son concert ou de tomber dans quelque redite, quand onze heures venant à sonner, Mme Bouvard s'aperçut qu'elle avait prêté aux accens du galant militaire une attention qui ne pouvait pas convenablement se prolonger plus long-temps. Quittant donc sa retraite, elle se mit en devoir de regagner la maison, laissant apercevoir à des yeux provisoirement condamnés à se contenter de cette remarque, une taille qui, pour manquer de finesse et d'élégance, n'était pas cependant dépourvue d'une appétissante rondeur et d'un provoquant abandon.

Long temps après que cette aimable vision se fut évanouie, le virtuose resta en observation, espérant que la chambre de la dame serait à portée de son regard et qu'il pourrait l'entrevoir, arrosant des fleurs à la fenêtre, fermant une jalousie ou reflétant son ombre derrière un rideau. Le pauvre galant en fut pour ses frais de patience. Le bel astre qu'il cherchait n'était pas situé dans une portion du ciel accessible à ses yeux, et tout ce qu'il recueillit d'une assez longue attente, fut de surprendre dans une mansarde qui faisait face à sa croisée, une grosse servante mettant ses papillottes et se coiffant de nuit.

Ainsi va le monde où partout le mal est installé et prédomine, jamais l'appartement situé vis à vis du vôtre n'est celui de la fille ou de la nièce, c'est toujours celui de la mère ou de la tante, bien heureux quand vous n'avez pas le père ou l'oncle en perspective et que ni l'un ni l'autre de ces vénérables personnages n'est en outre atteint, au grand péril de vos oreilles, de la manie de quelque instrument insalubre, tel que la flûte (1), le violon ou le cornet à piston.

CHAPITRE II.

Il faut croire que l'image de la belle hôtesse avait vivement agité le

(1) On sait le mot d'un musicien célèbre: « Je ne connais rien de pire qu'une flûte, si ce n'est deux flûtes. »

sommeil de notre officier, car le lendemain de grand matin nous le trouvons à sa fenêtre, revêtu d'une capote d'uniforme et recommençant la faction que nous l'avons vu poursuivre la veille au soir avec un courage si malheureux. On aurait tort cependant de lui savoir un mérite absolu de cet empressement matinal auquel avait bien un peu de part le sous-intendant militaire qui ce jour-là devait passer la revue du régiment dont cet amoureux si vigilant faisait partie. Toutefois, en attendant l'heure de se rendre sur le terrain, il avait voulu voir si sa bonne étoile ne lui ferait rien découvrir de plus complet touchant *le songe de sa nuit d'été*. Il était donc en observation, humant comme un rossignol l'aurore et la rosée, quand, par un coup de sympathie auquel la préméditation de l'aimable dame n'avait aucune part, Mme Bouvard, dont le tracas commençait de bonne heure, fut amenée au jardin où elle descendit suivie de la servante que nous avons entrevue la veille et qui venait sous son inspection faire une moisson des végétaux les plus prosaïques, tels que carottes, poireaux, oseille, salades et autres plantes de ménage et de pot-au-feu.

La digne hôtesse avait à peine mis le pied sur le perron qu'elle avait déjà entrevu le militaire à son poste, et nous nous garderons bien de prétendre que cette vue lui eût été en rien désobligeante; mais bien fin aurait été le galant s'il avait pu reconnaître à quelque signe qu'il avait été remarqué ou seulement aperçu. La maison à la fenêtre de laquelle il était placé se serait écroulée que la belle ménagère, le sachant à l'affût, n'aurait pas tourné la tête de son côté, ce qui ne veut pas dire cependant qu'elle eût rien perdu de ce qui se serait passé, les femmes ayant une inexprimable habileté de tout voir sans rien regarder. Quant au jeune homme, il y mit moins de façons, et ayant la liberté de considérer à plein celle dont il ne connaissait encore que la taille et la tournure, il fut ravi des grâces de son visage, auquel l'éloignement restituait en ce moment la plénitude d'une beauté qui, vue à moindre distance, ne laissait pas de marquer le passage des ans. Il décida donc à l'instant même qu'il ajouterait cette aimable vision à la liste de ses conquêtes, la très excellente opinion qu'il avait de lui-même n'admettant pas qu'à ce dénoûment il pût se rencontrer d'autres obstacles que ceux qu'y apporterait l'insuffisante énergie de sa volonté.

Si jamais l'amour était banni de la terre, il y serait ramené en triomphe par une chambrière, cette sorte de femme, indépendamment de l'ardeur chaleureuse qu'elles mettent personnellement à pratiquer son culte, étant instinctivement portées, dans tous les pays du monde, à se faire les entremetteuses les plus zélées de ses intérêts. Aussi, tout en cueillant ses herbes, la servante qui accompagnait Mme Bouvard ne put se tenir de parler du galant qu'elle apercevait à sa croisée, et s'adressant à sa maîtresse :

—Madame a-t-elle remarqué, lui dit-elle, notre nouveau voisin ?

—Quel voisin, fit Mme Bouvard, d'un ton d'indifférence qui allait jusqu'à la sécheresse ?

—Ce jeune homme qui nous observe, répondit la servante en montrant d'un signe de tête le militaire qui, en effet, ne quittait pas des yeux le carré de légumes auprès duquel elles étaient arrêtées.

—Ne regardez donc pas de son côté, reprit vivement Mme Bouvard, sans calculer que, si elle eût eu affaire à un témoin plus clairvoyant, elle se fût compromise précisément par l'excessive alarme que prenait sa pudeur.

— Il paraît, continua la servante, qui heureusement ne tira aucune induction de l'indice accusateur qu'aurait pu lui fournir la pruderie exagérée de sa maîtresse, il paraît que c'est un jeune homme qui a des talens; madame a dû l'entendre, hier toute la soirée, qu'il a chanté en jouant de la guitare.

— Ah! c'est donc là cette musique, répondit Mme Bouvard, qui m'a tant impatientée que j'en avais les nerfs tout agacés en me couchant.

— Madame est difficile, repartit la chambrière; il me semblait, moi, que c'était très bien chanté; il y a surtout *Fleuve du Page* qu'il a joliment exécuté.

—Vous vous y connaissez, dit alors Mme Bouvard d'un air dédaigneux, et, de fait, le souvenir de la sérénade avait perdu pour elle presque tout son charme depuis qu'elle savait que les chants qu'elle avait cru adressés à elle seule avaient aussi fait les délices de sa servante.

Ne se sentant pas de force à soutenir une discussion sur le mérite d'exécution qu'avait pu déployer le musicien :

— Ce n'est toujours pas votre vieux docteur, reprit la chambrière en se sauvant par un argument à travers champ, qui serait pour en faire autant.

— Comment, mon vieux docteur! dit Mme Bouvard en haussant les épaules : que voulez-vous dire par là ?

— Madame ne sait donc pas que notre voisin est un officier de santé ?

— Comment le saurais-je, reprit aigrement Mme Bouvard, est-ce que je suis comme vous au fait de toutes les nouvelles du quartier ?

— Ah! mon Dieu, je n'ai pas fait d'intrigues pour apprendre ça, c'est Jean, le domestique de l'hôtel, que j'ai rencontré hier soir et qui m'a dit : Nous avons au numéro trois un chirurgien du régiment casemé à la rue de l'Oursine, vous le verrez, sa chambre donne sur le jardin. C'est un homme très savant, il a une trousse superbe, tous ses instrumens sont montés en argent.

— Je vous avais déjà défendu, répartit Mme Bouvard, de parler aux domestiques de l'hôtel.

— Tiens! est-ce que je peux empêcher c't homme (c't homme était ici pour Jean) de me dire bonjour quand il me rencontre; on serait donc pis ici que dans un couvent ?

La pauvre fille avait raison, mais c'est qu'elle ne comprenait pas le vrai motif de la mauvaise humeur que montrait sa maîtresse à la suite de l'officieux renseignement qui lui avait été fourni. Un chirurgien de régiment! Nous le demandons à toute femme qui se pique de quelque sentiment romantique, est-ce là l'homme de ses rêves? ne sait-on pas qu'à tort ou à raison les médecins d'armée, quoique cependant Broussais les ait bien grandis et relevés, passent dans l'opinion vulgaire pour de féroces praticiens, aussi facilement amenés à vous couper un bras ou une jambe que peut l'être un autre homme à donner la main à un ami; or, à ce sujet, Mme Bouvard partageait le commun préjugé; elle venait donc de voir tomber la révélation la plus désenchantante, au milieu d'une illusion à peine commencée; aussi pendant tout le reste de la journée fut-elle quinteuse et maussade, aussi se montra-t-elle sans indulgence pour les manies de tous ces vieillards au milieu desquels elle vivait et s'abstint-elle soigneusement le soir de descendre au jardin.

Le lendemain cependant, un peu revenue de sa première émotion et plus capable de sainement envisager la réalité des choses, elle commença de se représenter qu'un chirurgien militaire était après tout un homme qui avait donné plusieurs années de sa vie à d'honorables études, et qu'un jour de bataille, quand, au lieu d'aller tranquillement au pied du lit d'un malade écrire une ordonnance, il courait, au péril de sa vie, parmi les obus et la mitraille porter secours aux mourans et aux blessés, il accomplissait une bien noble mission! La Providence vint d'ailleurs en aide à celui que Mme Bouvard avait été sur le point de déposséder si lestement de son estime, car dans la nuit qui suivit, un de ses pensionnaires se trouva tout à coup gravement incommodé, et le médecin ordinaire de la maison qu'on était allé quérir ayant refusé de se lever pour faire son office, on fut trop heureux d'aller réveiller le médecin militaire qui, à première réquisition, prêta le concours le plus empressé.

Présente à la consultation du jeune docteur, et donnant elle-même les mains à exécuter ses prescriptions, Mme Bouvard, en remarquant la justesse de son coup d'œil et sa détermination prompte et rapide, continua le bien modifier ses idées touchant les médecins d'armée. Dès cette première rencontre, et tout en s'occupant de son malade, l'Esculape avait trouvé le temps d'adresser à la belle hôtesse quelques propos galans; mais étant revenu le lendemain pour savoir le résultat de ses remèdes, qui avaient été couronnés du plus heureux succès; libre, à cette fois, de toute distraction pharmaceutique, il donna si bien ses soins à cet être séduisant et aimable, qu'il acheva de triompher de toutes les préventions dont il avait pu d'abord être l'objet. N'étant pas femme à faire les choses à demi, aussitôt convertie aux chirurgiens aide-majors, Mme Bouvard en pratiqua la religion avec une ardente ferveur; on ne s'étonna donc pas en apprenant que, huit jours à peine écoulés, le vide de son cœur était largement comblé.

Mme Bouvard était arrivée à cet âge où les femmes s'attachent avec une ténacité extrême parce que le roman de leur vie est à son dernier chapitre et qu'elles n'entrevoient plus guère de feuillets à tourner. Au contraire, l'aide-major Cousinot n'était ni de tempérament, ni de principes, ni de caractère à se fixer long-temps au même amour; il y a donc tout lieu de penser qu'un rapide désenchantement eût couronné sa rapide victoire, si dans sa sensible maîtresse il n'eût en même temps trouvé le dévoûment d'une solide amitié. Les appointemens d'un chirurgien militaire ne font pas vivre splendidement leur homme, et la dépense de notre séducteur était constamment en lutte ouverte avec son revenu. A chaque fin de mois se dessinait dans ses finances un déficit qui ne tarda pas à le jeter en proie à une meute de créanciers de la pire espèce, à savoir ceux qui réclament de misérables sommes et qui veulent d'autant plus être payés qu'il leur est chétivement dû. Les tracasseries auxquelles cette situation l'exposait, altérant profondément son humeur, Mme Bouvard voulu recevoir la confidence de ses chagrins, et quand elle sut que quelque centaines de francs pouvaient rendre le calme à une existence adorée, elle offrit généreusement ce sacrifice, qui, après quelques façons, fut accepté à titre de prêt.

Rien n'est perfide comme ce mot qui met en repos la délicatesse, qu'inquiéteraient des services d'argent rendus sous une autre forme; aussi, toujours *à titre de prêt*, l'aide-major prit il doucement l'habitude de puiser avec certaine régularité dans la bourse dont on lui avait une fois montré le chemin. Pour nous servir d'une métaphore de son métier, et acune des saignées qu'il faisait à cette complaisante amie, nous parlons de la bourse et non l'hôtesse, amenant toujours de sa part un redoublement de soins et de tendresse, Mme Bouvard vit s'établir entre eux sans trop de regrets une sorte de lui agraire; seulement ayant calculé qu'elle aurait tout bénéfice à donner à cette tacite communauté de biens une forme arrêtée et définitive, elle se disposait, malgré la disproportion d'âge qui était entre elle et son soupirant, à lui proposer de substituer à leur société anonyme une société par acte public et en nom collectif, quand ces projets furent dérangés par les événemens que l'on pourra voir dans les chapitres suivans.

CHAPITRE III.

Une attention particulière doit être accordée au pensionnaire qui,

par sa subite indisposition, avait préparé dans la maison de Mme Bouvard l'introduction de l'aide-major Cousinot.

C'était un petit vieillard à la mine refrognée et soucieuse, qui, montrant un grand goût de la solitude, communiquait le moins qu'il lui était possible avec les autres habitans de la maison. Très enfoncé dans la dévotion, et sortant rarement dans un autre but, il allait chaque jour passer plusieurs heures à l'église, ne mangeait point à la table commune, était toujours couché avant dix heures, quoiqu'il se plaignît souvent de l'insomnie de ses nuits. Du reste, malgré le soin marqué qu'il mettait à maintenir l'*a parte* de sa vie, il était d'une humeur assez égale, poli dans ses manières et dans son langage, et ne donnait à personne sujet de se plaindre de lui.

Jusque-là dans ce personnage rien de bien exceptionnel; mais on admettra sans doute comme digne de remarque la singularité que nous allons signaler.

Au moins une fois par quinzaine une voiture richement armoriée, venant troubler le calme silencieux de la rue Neuve-St-Etienne, s'arrêtait à la porte de Mme Bouvard. On en voyait descendre une femme à laquelle une toilette d'une exquise recherche donnait encore sous ses quarante ans sonnés un air de gracieuse jeunesse; accompagnée quelquefois par son mari, homme de manières distinguées, mais dont l'extérieur annonçait une médiocre ouverture intellectuelle, plus habituellement elle venait seule et, après avoir demandé avec intérêt des nouvelles de M. Leduc, c'était le nom du vieux pensionnaire, elle s'empressait de monter à sa chambre ou allait le rejoindre dans le jardin quand il se trouvait s'y promenant au moment de son arrivée.

Autre circonstance à ne pas omettre : lorsqu'il aurait semblé naturel que le vieux solitaire se montrât heureux et honoré de cette brillante relation, il paraissait au contraire mettre une affectation désobligeante à la traiter d'un froid glacial qui formait un étrange contraste avec la déférence affectueuse dont il était l'objet. Comme il arrive entre gens qui aimeraient autant ne se point voir, la conversation pendant tout le temps que duraient les visites faites à ce quinteux vieillard, se traînait péniblement entrecoupée de longs silences que l'extrême bonne volonté de ses interlocuteurs ne parvenait jamais qu'incomplètement à combler. Seulement à certains jours, et apparemment lorsqu'un sujet inconnu, qui peut-être était le lien de cet étrange rapprochement, venait à être mis sur le tapis, se départant de ses habitudes de silencieuse bouderie, M. Leduc paraissait s'animer outre mesure, et après avoir insensiblement élevé son rèche accent de mauvaise humeur jusqu'aux éclats de la colère, il rompait brusquement l'entretien; en ces sortes d'occasion il était facile de remarquer que ceux qu'il traitait avec cette brutalité n'opposaient à ses emportemens que la plus patiente résignation, et d'ordinaire après ces scènes, ils laissaient passer fort peu de temps sans revenir, témoignant ainsi qu'ils n'avaient point gardé rancune du mauvais accueil de leur hôte et qu'ils éprouvaient un pressant désir de se réconcilier avec lui.

La bizarrerie de ces rapports était bien faite pour exciter la curiosité et ils avaient été fréquemment l'objet des commentaires de Mme Bouvard et de ses locataires, sans qu'au reste tout leur empressement à en démêler le caractère les eût amenés à aucune découverte de quelque importance. En se renseignant soigneusement auprès des domestiques, d'ailleurs assez peu communicatifs, qui accompagnaient les amis ou protecteurs de M. Leduc, tout ce qu'on avait pu apprendre, c'était le nom et la position sociale de ceux-ci, et l'étonnement créé par leur déférence et la pieuse régularité de leurs visites n'avait pu que s'accroître, quand on avait su que M. le baron de Chabourot, l'une des fortes parties prenantes dans le milliard de l'indemnité des émigrés, malgré la morgue de son nom, s'associant parfois lui-même à ce culte mystérieux, permettait que sa femme vînt assidûment rendre ses devoirs à un vieillard bourru qui avait appartenu à leur domesticité. A toute force cependant on aurait pu comprendre ce prodigieux raffinement d'égards pour un ancien serviteur qui avait peut-être rendu quelque service signalé à la famille qui les lui prodiguait; mais alors comment s'expliquer qu'il eût été relégué dans un de ces asiles pauvreteux où ne se réfugient que les existences destituées de toutes protections et condamnées à la solitude et à l'abandon.

En sa qualité de maîtresse de la maison où se prolongeait depuis longtemps cet inconnu, Mme Bouvart plus que personne se croyait engagée à le pénétrer, et à une époque il lui avait paru qu'elle était sur la voie d'une très judicieuse explication. Elle avait arrangé que Leduc était un de ces personages de comédie, qui se cachent sous un nom supposé, et qui, laissant flairer après eux l'espoir d'un riche héritage, se rendent par cet espoir l'objet des soins de quelque coureur de succession, aspirant, suivant son expression, à être *couché* sur leur testament. Si même il faut tout dire, nous ne cacherons pas que, durant quelque temps, la digne dame avait pensé à contreminer les projets de la famille Chabourot, en essayant, pour son propre compte, de capter la bienveillance de son hôte; mais outre qu'elle a été assez mal encouragée à persister dans cette idée par une remarquable répulsion que le vieillard avait toujours témoignée pour elle, il se rencontrait à son roman mille difficultés par lesquelles il recevait d'assez notables démentis.

Par exemple, était-il probable que les Chabourot, récemment mis en possession d'un accroissement de fortune considérable, acceptassent, dans l'unique intérêt de l'accroître par l'alluvion d'un héritage, tous les humbles sacrifices qu'on les voyait faire incessamment au désir de bien vivre avec leur ancien valet? Quant au déguisement sous lequel celui-ci se serait caché, cette version était devenue insoutenable depuis qu'il avait été positivement reconnu par une ancienne femme de charge qui venait quelquefois visiter Mme Bouvard, et qui avait vu Leduc exerçant dans la maison Chabourot les fonctions d'une espèce de majordome. D'ailleurs, pour justifier les espérances que le vieux domestique aurait pu faire naître de sa splendide succession, il aurait fallu qu'il thésaurisât, qu'on le vît s'imposer des privations et vivre de tous les ingénieux raffinemens de l'avarice. Or, dans son existence, rien de pareil; il dépensait comme un homme qui a un modique revenu, et non comme un homme qui, avec un médiocre revenu, a la passion de faire de grosses épargnes : ce qui est peut-être le luxe le plus invraisemblable dans la vie d'un avare, on le voyait, de son mince superflu, faire quelques aumônes. Sans être recherché dans sa mise, il paraissait avoir le goût du beau linge et n'attendait pas, comme beaucoup de vieillards, pour quitter ses vêtemens, d'être quitté par eux; bref, vivant honnêtement suivant son apparente condition, jamais il n'avait semblé préoccupé d'avoir par devers lui des économies. Toutes ces choses considérées, la perspicacité de Mme Bouvard était donc complètement en défaut, et il fallait laisser au temps, qui est un grand *démêleur* d'intrigues, le soin d'entamer un secret qui, pour le moment, ne paraissait offrir de prise par aucun côté.

CHAPITRE IV.

Si l'on veut bien maintenant nous suivre rue de Varennes, à l'hôtel Chabourot, on y trouvera les maîtres du logis grandement affairés à faire les honneurs d'une fête qui semblait destinée par ses magnificences à effacer le luxe de toutes les autres réunions que devait voir Paris cet hiver-là.

Mme de Chabourot avait d'autant plus à cœur de réaliser une splendide réception, que récemment mise en possession d'un vaste accroissement de fortune, c'était pour la première fois qu'elle ouvrait sa maison. Ce jour-là, d'ailleurs, la seule fille, le seul enfant qu'elle eût de son mariage avec M. de Chabourot, venait d'achever ses dix-sept ans, et elle devait par cette soirée faire son entrée dans le monde.

Mère de famille et maîtresse de maison, Mme de Chabourot vit ses deux amours-propres satisfaits au-delà de toute expression.

En quelques heures, ses salons, inondés de fleurs et de lumières, en vinrent à ne plus pouvoir contenir la foule empressée qui s'y entassait. Au milieu de cette tourbe choisie, de cette cohue d'élite, indépendamment de toutes les illustrations de l'aristocratie, de la politique, des arts et de la science, on remarquait presque tous les représentans de la diplomatie étrangère; et quoique M. de Chabourot n'occupât aucune fonction dans l'état, trois ministres du roi avaient répondu à son invitation, lorsqu'il n'avait sérieusement compté que sur la présence d'un seul membre du cabinet. Quant à Mlle de Chabourot, le succès qu'elle obtint fut à rendre sa mère folle de bonheur : c'était à qui remarquerait sa grâce virginale et la naïve timidité de son maintien, où rien pourtant n'accusait la gêne et l'embarras; à qui parlerait du charme de sa figure pleine de distinction et d'élégance; à qui louerait, qu'on nous passe une expression qui n'avait pas fait alors la fortune qu'elle a fait depuis, le parfait juste-milieu de son air de danser où ne se marquait ni le négligé ni le désintéressement affecté d'une femme qui cache son plaisir, ni l'ardeur pétulante d'une pensionnaire qui s'y livre sans mesure et de plein abandon. Obligée de répondre aux complimens qui de toute part lui étaient adressés sur sa *charmante fille* et sur la magnifique ordonnance de sa fête, Mme de Chabourot ayant épuisé toutes les formules de remerciement et de modestes dénégations, commençait vraiment à être embarrassée de son triomphe quand une diversion inattendue vint la jeter dans un bien autre ordre d'idées.

Après avoir long-temps cherché dans l'océan de convives qui, malgré l'heure déjà avancée de la nuit, ne s'était pas encore sensiblement tari, un domestique l'aborda d'un air mystérieux et lui dit qu'un homme venu en toute hâte de la rue Neuve-Saint-Etienne, était là, apportant la nouvelle que M. Leduc venait d'être frappé d'apoplexie et que sa vie était dans un imminent danger. En adressant cet avis à pareille heure, Mme Bouvard n'avait fait que se conformer à l'intimation plusieurs fois renouvelée, de donner avis sans délai à l'hôtel Chabourot, dans le cas où son pensionnaire viendrait à être atteint de quelque grave indisposition.

Maudissant, comme on s'en doute, cette fâcheuse révélation, Mme de Chabourot se mit à son tour à la recherche de son mari, avec lequel elle voulait s'entretenir d'un événement qui ne laissait pas, à ce qu'il paraît, d'être pour eux d'une haute importance. La fatalité, qui semblait prendre plaisir à lui mélanger de toute espèce d'amertumes les enivremens d'amour propre sous lesquels elle succombait un instant avant, voulut que M. de Chabourot se trouvât engagé dans une partie autour de laquelle s'étaient groupés des enjeux considérables. On s'imagine facilement l'impatience de sa femme pendant le temps qui s'écoula jusqu'au moment où, rendu à la liberté, il pût lui prêter attention.

La fâcheuse nouvelle connue des deux époux, la nécessité de se rendre immédiatement chez Mme Bouvard ne fit pas entre eux une question. Evidemment l'absence du maître de la maison aurait été moins remarquée que celle de sa femme et selon les lois de l'étiquette c'était à lui que revenait la mission extérieure qu'il s'agissait d'accomplir dans le moment. Mais

usqu'ici Mme de Chabourot ayant paru plus particulièrement dévouée au soin d'entretenir avec le moribond de bonnes relations, selon toute apparence, elle aurait mieux que son mari la chance de bien pourvoir aux occurrences que semblait rendre prochaines un dénoûment depuis longtemps prévu avec sollicitude. Cet intérêt domina toute autre considération, étant convenu que si son éloignement faisait quelque sensation, elle serait censée avoir été surprise d'une indisposition subite. Mme de Chabourot se chargea de la rude tâche qui se présentait, sans même attendre que l'on attelât ses chevaux, et ne prenant pas le temps de faire une toilette de ville, elle s'enveloppa dans une pelisse, se jeta dans une des voitures de place qui ne manquent jamais de stationner à la porte d'une maison où retentit le bruit d'une fête, et se faisant suivre d'un domestique de confiance, elle ordonna qu'on la conduisît en toute hâte vers le quartier du Jardin-du-Roi.

CHAPITRE V.

Sortir de l'atmosphère chaude, éblouissante et embaumée d'un bal pour entrer dans les froides et humides ténèbres d'un carrosse de louage; de là entendre encore le rythme des contredanses marquées par les notes ronflantes de la basse, et saisir quelques mélodies que portent au loin les instrumens aigus, puis, bientôt après, tomber dans l'isolement et le lugubre silence qui, durant les heures de la nuit, éteint les grandes villes et les fait ressembler à de vastes tombeaux, c'est là une sensation par laquelle ont passé tous nos lecteurs, et dont nous n'avons pas à leur dire la désobligeance; mais si l'on veut bien considérer que Mme de Chabourot, en subissant cette transition pénible, courait au devant de l'agonie d'un mourant; si l'on veut, en outre, se représenter qu'en cette rencontre effrayante et suprême, allait se trouver remis à ses mains le salut d'un intérêt apparemment bien difficile à administrer, puisque de si longue main il n'avait cessé d'être pour elle une sérieuse préoccupation, on pourra prendre une idée de sa torture morale pendant tout le trajet, et se figurer les sombres pensées dont elle marchait assaillie.

Trois heures sonnaient aux horloges du quartier au moment où la voiture s'arrêta à la porte de la pension bourgeoise. Mme Bouvard vint elle-même ouvrir, et comme Mme de Chabourot lui demandait avec une vive sollicitude des nouvelles du malade, la triste hôtesse se contenta de lever les yeux au ciel et de hocher la tête comme pour dire qu'il n'y avait rien de bon à en attendre.

— Ainsi il est plus mal? fit d'un accent bref la noble dame, indiquant l'intention de ne point s'arrêter à d'autres explications, et de pousser droit à la chambre du malade.

— Oh! madame ne montez pas, s'écria vivement l'hôtesse, vous seriez en présence d'un trop triste spectacle, et en disant cela elle se plaçait en travers de l'escalier.

Mme de Chabourot jeta un rapide regard sur son interlocutrice comme pour bien se rendre compte de la portée de ce mouvement, puis apparemment, trouvant utile de se renseigner avant d'agir :

— Il est donc désespéré? demanda-t-elle, arrêtant sa pensée à mi-chemin et ne voulant pas d'un seul coup aller au fond du malheur qu'elle redoutait.

— Vous pouvez croire, reprit Mme Bouvard que nous n'avons rien négligé de ce qui devait être fait; mais le mal a pris d'une si grande violence qu'on n'a pu s'en rendre maître...

— Il est donc mort! interrompit la baronne, se décidant enfin à briser avec toute incertitude.

— Hélas! oui; il y a tout au plus un demi-quart d'heure que nous l'avons perdu.

La douleur et l'affectueux regret ne furent pas les sentimens auxquels parut en proie celle qui apprenait ce triste et rapide dénoûment. — Nous avoir prévenus si tard! se contenta-t-elle de dire en haussant les épaules et d'un ton de reproche; puis, comme Mme Bouvard, entamant une longue justification, avait commencé d'expliquer qu'aussitôt le mal déclaré elle avait dépêché un exprès, mais que ledit exprès avait dû mettre un temps assez considérable pour franchir l'énorme distance qui sépare le quartier du Jardin-du-Roi de la rue de Varennes; comme elle allait ajouter que du reste l'homme envoyé par elle était depuis quelque temps de retour, ce qui supposait que la nouvelle donnée au faubourg Saint-Germain avait mis à le suivre un intervalle assez long, Mme de Chabourot l'interrompit pour demander si le malade était mort avec les secours de la religion?

— Nous y avons fait tous nos efforts, répondit l'hôtesse; mais ces prêtres, quand on va les réveiller la nuit, sont si longs à se mettre en mouvement, que le pauvre homme était mort avant que les sacremens fussent arrivés.

Cette fâcheuse complication ne parut pas faire grande impression sur l'amie du défunt, et passant aussitôt à un autre ordre d'idées, elle voulut savoir de qui il avait reçu des soins?

— De moi, madame, répondit Mme Bouvard, qui ne l'ai presque pas quitté depuis le moment où il eut sonné, se sentant mal et demandant du secours.

— Mais, n'avez-vous pas appelé un médecin?

— Si fait, vraiment, on a été aussitôt chercher un jeune docteur qui demeure dans la maison voisine, et qui l'avait déjà vu il y a quelque temps lors d'une légère indisposition qui lui prit. Un jeune homme plein de talent, continua la bonne Mme Bouvard, qui, en parlant ainsi de l'aide-major Cousinot, n'avait pas seulement l'intérêt de mettre sa responsabilité à couvert. — Et il n'y a pas à dire, ajouta-t-elle, qu'il n'ait pas vu clair dans la maladie, car à peine eut-il entrevu M. Leduc, qu'il me déclara que c'était un homme perdu.

— A-t-il jusqu'au dernier moment conservé l'usage de ses facultés? demanda encore Mme de Chabourot, dont les questions ne finissaient plus.

— S'entend, madame, qu'au moment où je suis entrée dans sa chambre je l'ai trouvé en syncope; mais le médecin l'ayant saigné sitôt son arrivée, le sang est un peu venu et il a repris connaissance quoique restant dans une grande faiblesse.

— Avec l'usage de la parole?

— Avec l'usage de la parole; car c'est lui qui a demandé un confesseur; j'ai aussitôt dépêché ma domestique à la paroisse. Comme elle tardait à revenir, M. Leduc s'impatientant, me dit: Mme Bouvard: cet ecclésiastique se fait bien attendre; allez donc voir un peu s'il ne vient pas. Je suis alors descendue sur le pas de ma porte. Etant restée là, en impatience, l'espace de cinq bonnes minutes, je suis remontée, pensant que ma présence pouvait être utile; au moment où je rentrais dans la chambre, le médecin me fit signe qu'il n'y avait plus personne, il venait de passer.

— Quelqu'un veille là-haut, sans doute? demanda la baronne, après avoir recueilli tous ces renseignemens.

— Mon Dieu, madame, reprit l'hôtesse avec embarras, il m'a été impossible de me procurer une garde à cette heure de la nuit, ma servante est une poltrone qui pour rien au monde n'entrerait maintenant dans la chambre du mort. Moi, je n'ai pas peur précisément; mais je suis si nerveuse, que vraiment je n'ai pas osé m'exposer à cette émotion.

— Ceesera donc moi qui ferai ce que personne n'ose faire ici, dit alors la grand dame, car cet abandon est du dernier scandaleux.

A cette parole, l'attention de Mme Bouvard fut vivement éveillée; se rappelant le souci qu'avaient toujours montré les protecteurs de Leduc d'être présens à ses derniers momens, elle supposa que cette occasion suprême ayant été manquée par eux, Mme de Chabourot se ménageait d'être seule dans l'appartement du défunt, en vue de pourvoir au ténébreux intérêt qui avait déjoué jusques là toutes les investigations. Sa curiosité faisant alors taire ses nerfs, elle s'offrit à partager le pieux dévoûment de la baronne, et comme celle-ci, assurant qu'elle n'avait besoin de l'assistance de personne, l'engageait à ne pas prendre un soin inutile, la défiante hôtesse n'en parut que plus déterminée à s'associer au funèbre office devant lequel elle avait d'abord reculé. On comprend du reste que cette lutte ne se prolongea pas fort long-temps. Si Mme de Chabourot n'avait aucune arrière-pensée, peu lui importait qu'on lui fît compagnie; si au contraire elle avait quelque raison de désirer la solitude, il y eût eu maladresse et imprudence à trop vivement le témoigner. Elle céda donc et monta à la chambre mortuaire, suivie de la coadjutrice qui s'imposait à elle si obstinément.

CHAPITRE VI.

Même en évoquant tous les souvenirs de théâtre, l'ancienne artiste dramatique aurait eu quelque peine à se rappeler une scène qui fût comparable à celle que lui donnait cette noble dame venue en toute hâte, on ne sait au nom de quel passé mystérieux, s'agenouiller, vêtue encore de ses habits de fête, auprès des restes d'un obscur vieillard mort dans le plus hideux isolement, sans amis, sans famille et sans Dieu. Toutefois ce ne fut pas à la contemplation de ce philosophique contraste que la vigilante hôtesse dépensa le gros de son attention; convaincue qu'elle touchait à la révélation de l'impénétrable secret qui avait fait son désespoir, et s'attendant à tout instant, de la part de la baronne, à quelque démonstration qui formerait le dénoûment de cette intrigue, à peu près comme on fait au spectacle d'un escamoteur dont on a la prétention d'éventer les prestiges, elle observait curieusement tous ses mouvemens et ne la perdait pas un moment de vue.

Après être restée un assez long espace de temps en prière, celle qui était devenue l'objet de cette étroite surveillance vint s'asseoir au coin de la cheminée, en face de son argus, et prenant un des livres de piété qui avaient été à l'usage du défunt, elle commença d'y lire d'un calme parfait sans donner aucune prise aux étranges soupçons qui s'arrêtaient sur elle. Il faut dire cependant qu'à d'assez longs intervalles, levant les yeux sans lever la tête, elle jetait sourdement sur Mme Bouvard un regard rapide, comme pour voir si le sommeil ne la gagnait pas; mais celle-ci était ferme à sa faction et se gardait soigneusement de dormir, bien qu'au régime presque absolu de silence auquel l'avait condamnée la baronne en ne désemparant presque pas la lecture, les heures s'écoulassent pour elle mortellement longues, et qu'elle eût été sur le point de s'assoupir par plusieurs fois.

Le jour ne paraissait pas encore, mais la nuit s'avançait. La pendule marquait six heures; un vent frais qui commence à souffler sur le matin aux approches du lever du soleil, bruissant dans le vitrage des fenêtres, annonçait que bientôt Paris allait s'éveiller.

Fermant alors son livre : A quelle heure, demanda Mme de Chabourot, pensez-vous avoir la garde pour nous relever?

— Mais bientôt je pense, répondit l'hôtesse.

— Je vous serais obligée d'aviser à notre remplaçante, car le froid me gagne et je me sens très fatiguée ; n'avez-vous pas quelques arrangemens à prendre à ce sujet ?

Bien ! pensa en elle-même la bonne Mme Bouvard, qui crut enfin toucher à un engagement, tu veux me faire quitter la place ; mais je te vois venir et ne bougerai pas. — Puis elle ajouta, cessant de se parler à elle-même : Je vais appeler la servante pour qu'elle aille chercher quelqu'un.

— Mais si cette fille a peur d'entrer ici, vous sonnerez inutilement ; vous feriez mieux d'aller lui parler.

— Elle viendra bien au moins prendre mes instructions sur l'escalier, répondit la vigilante hôtesse, s'obstinant ne pas sortir de l'appartement, et entr'ouvrant la porte, elle se mit à appeler la domestique à laquelle elle voulait donner ses ordres.

Soit qu'elle n'entendît pas, soit qu'elle ne pût se déterminer à approcher de la chambre où gisait le mort, cette fille ne vint pas ; si bien que la maîtresse de pension continuant vainement d'appeler, Mme de Chabourot lui fit remarquer obligeamment qu'elle allait réveiller tous les gens de sa maison et qu'il serait infiniment plus simple de descendre.

Ne se rendant point à cette observation qui lui parut plus que jamais recéler un piége, Mme Bouvard vint se pendre à la sonnette qu'elle tinta vivement à deux ou trois reprises ; personne ne paraissant :

— Vous voyez bien qu'il faut y aller vous-même, dit en souriant Mme de Chabourot, et en avoir le démenti.

— Le démenti de quoi ? demanda l'hôtesse avec une vivacité qui ressemblait à de l'aigreur.

— De la résolution par vous arrêtée, répondit la baronne, de ne point me laisser seule dans cette pièce où vous supposez sans doute que je suis venue pour spolier la succession de l'homme qui vivait de mes bienfaits.

— Vous me prêtez là, madame, une idée bien ridicule, dit Mme Bouvard, assez embarrassée de voir ainsi sa pensée percée à jour.

— Ecoutez, ma chère Mme Bouvard, dit Mme de Chabourot en mettant à ses paroles un grand accent de bonhomie, je ne suis pas tellement novice aux choses de ce monde que je n'aie d'abord entrevu votre intention. Si vous avez voulu m'honorer de votre compagnie, ce n'est pas dans la pensée de m'obliger ; car je vous avais déclaré n'avoir besoin de personne ; ce n'est pas non plus par respect pour le mort, que sans moi vous auriez délaissé fort peu charitablement ; vous ne vous êtes donc décidée à passer une nuit blanche que pour mettre à l'abri de tout reproche votre responsabilité de maîtresse de maison.

— Eh bien ! fit alors l'hôtesse, charmée de voir habiller si honnêtement sa soupçonneuse obstination, quand il en serait ainsi ?

— Je trouverais, continua sans s'émouvoir la baronne, que vous dépensez fort mal à propos votre vigilance, et que vous allez chercher bien loin le danger quand les précautions les plus simples sont négligées par vous.

— Comment cela ? demanda l'hôtesse un peu déconcertée.

— La première chose à faire pour s'assurer contre tout détournement, dit Mme de Chabourot, c'est de mettre tout sous clé, et en parlant ainsi elle allait successivement au secrétaire, à la commode, les fermait à double tour, et en remettait les clés à Mme Bouvard, qui la regardait faire avec ébahissement. Pareille mesure prise avec les armoires qui garnissaient l'appartement. — Maintenant, continua-t-elle, pour achever de mettre votre responsabilité à couvert, et quoique la succession n'en vaille pas beaucoup la peine, vous ferez, si vous m'en croyez, prévenir le juge de paix, afin que sans délai il appose les scellés. Puis elle ajouta avec une nuance d'ironie : Je crois que maintenant vous pouvez descendre sans danger.

Quand même, par ces façons froides et dignes, la noble dame du faubourg Saint-Germain n'eût pas exercé sur son interlocutrice un ascendant tout naturel, il y avait dans les précautions qu'elle venait de prendre et de conseiller elle-même, une conciliation et des garanties si entières, qu'en bonne conscience on ne pouvait se refuser à en être satisfait. D'ailleurs, le moyen pour la curiosité de Mme Bouvard d'espérer encore quelque satisfaction ! ne restait-il pas bien prouvé que l'enceinte de la chambre mortuaire ne recélait rien du secret qu'elle espérait pénétrer, Mme Chabourot s'étant elle-même interdit l'accès de tous les lieux propres à en recevoir le dépôt matériel ? Prenant à cette fois son parti, et ayant fait pour savoir quelque chose tout ce qu'il était humainement possible de faire, la digne hôtesse se décida à descendre, se proposant bien d'ailleurs de n'être que quelques minutes absente.

Ces quelques minutes suffirent pour lui faire perdre une partie qu'elle avait jouée jusque là avec une grande prudence et un merveilleux instinct. Aussitôt que le bruit de ses pas eut achevé de se perdre dans l'éloignement, la baronne s'approcha du lit où gisait le vieux domestique ; d'une main affermie par le sentiment d'une grande nécessité, elle souleva le drap qui cachait son visage, écarta la chemise et le gilet qu'il portait sur la peau, se saisit d'un sachet de soie noire suspendu à son cou par un ruban comme une amulette, et à l'intérieur duquel elle s'assura bien qu'elle entendait le froissement d'un papier ; ayant eu le temps de remettre toutes choses en état, elle était assise et avait recommencé sa lecture quand Mme Bouvard rentra, en lui annonçant qu'elle allait être rendue libre dans quelques instans.

CHAPITRE VII.

Aussitôt après le départ de Mme de Chabourot, Mme Bouvard, suivant le conseil qu'elle en avait reçu, fit mander le juge de paix, qui vint apposer les scellés sur tous les meubles comme l'y obligeait l'article 99 du code de procédure civile, réglant qu'en cas de décès les personnes qui habitent avec le défunt, si son conjoint ou ses héritiers ne sont pas présens, peuvent requérir cette apposition.

Cette opération était à peine finie, et le magistrat, ayant clos son procès-verbal, venait de se retirer, quand M. de Chabourot se présenta et demanda avec autorité à être conduit dans la chambre de Leduc.

Mme Bouvard l'y ayant accompagné, elle remarqua qu'une assez vive contrariété se peignait sur son visage à la vue de l'obstacle officiel qui s'opposait à l'ouverture des meubles, il ne put même se tenir de lui demander avec hauteur qui lui avait donné le soin d'appeler ainsi le juge de paix.

Voyant son désappointement, Mme Bouvard se félicita d'autant mieux de la mesure qu'elle avait prise ; car elle fut amenée à supposer que l'avenir était plus gros qu'elle ne l'avait cru d'un éclaircissement allérant au mystère des relations que les Chabourot avaient entretenues avec Leduc ; dans tous les cas, elle répondit que c'était sur le conseil même de Mme la baronne qu'elle avait fait procéder à la formalité dont se plaignait M. le baron.

Celui-ci n'ayant rien trouvé à répondre à cette triomphante excuse, demanda l'adresse du juge de paix, chez lequel apparemment il voulait se rendre, et, du reste, il s'occupa si peu de l'homme qui, pendant sa vie, avait été l'objet de tant d'égards, que Mme Bouvard, lui ayant demandé de quelle manière il prétendait que l'on réglât ses funérailles, il s'arrêta à peine pour lui répondre qu'elle lui fît faire un enterrement décent, mais modeste : « Vous enverrez chez moi, ajouta-t-il, la note de ce que vous aurez dépensé et de ce qu'on peut d'ailleurs vous devoir, » et partit aussitôt.

Le lendemain, suivant ces instructions, un honorable convoi conduisait le vieillard à sa dernière demeure, et sans la charité de deux pensionnaires de Mme Bouvard et celle de quelques voisins, mis par elle en réquisition, jamais il ne se fût vu un cercueil plus abandonné et plus solitaire.

Cependant, au moment où le corbillard allait se mettre en marche, arrivèrent le valet de chambre et le cocher de M. de Chabourot, dépêchés apparemment pour le représenter à cette pompe funèbre, où l'on aurait pu s'attendre à le voir figurer en personne. Mais leur maître avait d'ailleurs pris de toute la cérémonie un souci tellement peu prévoyant, qu'ils ne surent que répondre à Mme Bouvard, leur demandant si leur présence n'avait pas pour objet la sépulture du défunt. Il va sans dire cependant que cette audacieuse disposition de l'officieuse ordonnatrice fut ultérieurement ratifiée ; mais il demeure en même temps prouvé que, sans la résolution de la digne dame, c'était dans la fosse commune que le pauvre Leduc eût été inhumé.

Quelques jours durant, tout le détail que nous venons de raconter fut, de la part de Mme Bouvard, l'objet de commentaires que l'on peut imaginer ; à la fin cependant, sur l'observation que lui fit Cousinot, qu'en parlant avec aussi peu de réserve d'une famille puissante, elle s'exposait à assumer sur elle de dangereuses inimitiés, elle consentit à changer de conversation et à laisser dormir les souvenirs qui lui étaient restés des circonstances dont avait été entouré le décès de son pensionnaire. Son attention ainsi reposée, elle n'en reprit que plus vivement la pensée matrimoniale que nous avons vue poindre en elle. Ayant commencé de pressentir l'aide-major à ce sujet, un soir, en le quittant, elle lui dit avec quelque solennité qu'elle désirait le voir le lendemain sans faute, parce qu'elle avait à causer avec lui sérieusement. L'annonce de cette communication extraordinaire ayant trouvé Cousinot rêveur et préoccupé, la tendre hôtesse augura bien de cette disposition pour le succès de ses ouvertures ; car elle ne douta point qu'elle n'eût été comprise à demi-mot.

CHAPITRE VIII.

Au grand désappointement de Mme Bouvard, toute la journée du lendemain s'écoula sans que l'aide-major parût chez elle, et le soir elle l'attendit vainement. Il y avait du reste une assez bonne raison pour que le lendemain il ne fût pas à Paris rue Neuve-Saint-Etienne ; c'est que, parti dès le matin, il voyageait sur la route de Mantes, où il se rendait dans un intérêt que nous ferons connaître à nos lecteurs après que, préliminairement, nous serons entrés dans quelques indispensables explications.

A Mantes habitait un ancien officier nommé le capitaine Lambert, et ayant fait précédemment partie du régiment où servait Cousinot. C'était un homme assez étrange que ce capitaine Lambert, et quand même il ne serait pas appelé à jouer dans l'avenir de ce récit un rôle considérable, nous ne nous refuserions pas au plaisir de faire poser un moment sa singulière figure devant nous.

Pendant vingt-cinq ans de sa vie, parlant militairement, il avait passé pour le plus infernal mauvais coucheur que l'on pût rencontrer. Bourru, désobligeant, n'ouvrant jamais la bouche que pour déprécier ou pour contredire, toujours prêt à se réjouir du malheur des autres, ne cessant

jamais de se plaindre de son sort, de réclamer contre les injustices dont il prétendait être la victime, s'étant donné durant sa carrière militaire la consolation de tuer ou de blesser grièvement cinq ou six de ses camarades, sans compter les bourgeois ou *pékins* qui, selons ses expressions, avaient passé par ses mains, il n'était parvenu à se faire tolérer au service que par une sorte de terreur que ses violences forcenées exerçaient sur tout ce qui l'approchait; mais, en retour de cette terreur, il était si cordialement détesté, que la nouvelle de sa mort eût été accueillie à peu près avec le sentiment de regret qu'on accorde au meurtre d'un crapaud ou à celui d'un chien enragé.

Aux alentours de l'année 1825, il pouvait avoir à cette époque de 50 à 52 ans, la plus étrange révolution s'était opérée dans son humeur; il était tout d'un coup devenu bienveillant, facile, entendant sur toute chose la raison et la plaisanterie, et, circonstance assez singulière, la médecine, qui d'ordinaire ne s'occupe que des maladies du corps, avait opéré cette cure morale, à laquelle pouvaient à peine croire ceux qui en avaient été les témoins.

L'aide-major Cousinot avait été l'instrument dont la Providence s'était servie pour améliorer cette conversion merveilleuse, et voici dans quelles circonstance elle avait eu lieu.

Sous le consulat, le capitaine Lambert, servant alors dans la cavalerie, avait reçu à la cuisse gauche un coup de biscaïen, à la suite duquel il avait été question de la lui couper. Il s'était opposé à ce traitement, avec toute l'énergie qu'un propriétaire qui ne se sent pas de superflu, met à conserver sa chose, et contre l'avis des médecins qui, en voyant son obstination à ne se point laisser faire l'opération, l'avaient déclaré un homme perdu, il n'était pas mort et avait guéri.

Guéri n'est peut-être pas le mot propre. Sa blessure s'était fermée, mais contre toutes les règles, en ne cessant de conserver un mauvais aspect; en laissant subsister dans la partie qui avait été affectée, tantôt faiblesse et atonie, tantôt une irritation fébrile accompagnée de douleurs aiguës, dont rien ne pouvait rendre l'indéfinissable caractère. De temps à autre, d'ailleurs, la plaie mal cicatrisée venait à se rouvrir, et prenait la forme d'un ulcère purulent, qui bientôt après se desséchait brusquement et d'une façon toute capricieuse. En vain les plus habiles médecins s'étaient employés à donner à ce mal, qui souvent paraissait s'amortir sous leurs efforts, une terminaison définitive; en vain, à plusieurs reprises, le malade, que la fatigue du cheval avait décidé à changer d'arme, avait essayé des eaux de Bourbonne et de mille autres moyens thérapeutiques qui lui avaient été conseillés; à des intervalles plus ou moins prolongés, la même variété d'accidens se reproduisait, une souffrance interne, âcre et incessante étant le seul symptôme qui ne se modifiât point.

Depuis environ deux mois, l'aide-major Cousinot avait pris son service dans le régiment où le terrible Lambert commandait une compagnie, quand celui-ci fut atteint par le redoublement d'un de ces accès d'exaspération périodiques auquel son mal était sujet. Cousinot ayant été appelé, commença, comme tous ses prédécesseurs, dans les soins donnés au capitaine, par ne rien comprendre à son état, et tout le résultat qu'il obtint de ses prescriptions, fut la nécessité où il se jugea placé de se couper la gorge avec son client, aussitôt que, sa crise étant passée, il se serait remis sur pied, le brutal lui ayant un jour jeté un cataplasme à la figure et l'ayant injurié avec la dernière grossièreté.

Un matin cependant que le malheureux Lambert, après avoir passé une nuit d'affreuses souffrances, avait fait prier Cousinot de passer chez lui, décidé à lui demander de pratiquer l'amputation du membre qui depuis tant d'années ne cessait d'être son bourreau, l'aide-major ayant considéré avec une extrême attention la blessure qui ce jour-là était assez profondément béante, fut conduit à supposer qu'un corps étranger pouvait bien y être recélé. S'étant fait raconter dans le détail le plus explicite, le plus minutieux, les circonstances dans lesquelles le blessé avait été frappé, il fut encore confirmé dans son diagnostic, en apprenant que le fourreau du sabre de Lambert avait été brisé par le biscayen, qui lui avait ensuite labouré la cuisse. Prenant alors beaucoup sur lui, il avait demandé au capitaine s'il aurait le courage de souffrir une opération, à la suite de laquelle sa guérison complète lui paraissait très probable. Lambert s'étant engagé à tout supporter, Cousinot, qui se défiait de ses vivacités, avait fait venir quatre vigoureux grenadiers, avec lesquels, de l'aveu du patient, il avait été convenu que, quoi qu'il pût dire et faire, ils le tiendraient désespérément en respect pendant que l'aide major opérerait.

L'aide-major s'étant aussitôt mis à l'œuvre, le patient l'avait d'abord assez tranquillement laissé travailler de son scalpel et pratiquer une incision cruciale pour débrider la plaie; mais lorsque sa rude main se saisissant d'une sonde, vint à l'introduire cavalièrement dans le foyer du mal, le malheureux Lambert grimaçant de la plus étrange sorte, commença de se tordre comme une chanterelle sur un brâsier. Maintenu d'autorité dans la position qui lui avait été donnée pour cette torture, il fallait le voir se crisper avec une contorsion horrible de tous ses muscles, mugissant comme un taureau que l'on égorge, l'écume à la bouche et les yeux à moitié sortis de leur orbite; à la fin, vaincu par l'acuité de la douleur qui le pénétrait par toutes les fibres de ses chairs auxquelles leur immémorial état morbide avait communiqué une sensibilité excessive, il succomba sous l'effroyable énergie de la sensation, et la vie paraissant se retirer de lui, il s'évanouit. Profitant de cette relâche que la nature se procurait, Cousinot n'en fouilla que plus à son aise tous les recoins de la plaie, et à une profondeur où jamais, avant lui, on n'avait pénétré, il finit par rencontrer une résistance qui, explorée par quelques petits coups secs dont son instrument la sollicita, rendit à ne pas s'y méprendre un son métallique. Assuré désormais du résultat, à la sonde il substitua une pince d'une forme acérée, à l'aide de laquelle, ne se souciant pas de l'intérêt secondaire d'offenser les tissus, il parvint à saisir et à amener au dehors un morceau de cuir dans lequel était engagée une boucle de cuivre, le tout ayant fait partie du ceinturon de l'arme mise en pièces par le projectile et ayant été chassée violemment par lui (1).

Comme si un soulagement immédiat eût été apporté à l'état du malade, il reprit presque aussitôt connaissance, et l'on comprend son admiration quand Cousinot lui faisant montre de sa trouvaille, lui dit en riant: — Quelle enragée discrétion de ne pas nous dire que vous logiez depuis vingt-cinq ans un pareil camarade de lit; les volontés sont libres; mais vous prenez de drôles d'endroits pour serrer votre fourniment et ouvrir des boutiques d'armurier.

— Est-ce bien possible, répondait Lambert avec admiration, que j'aie gardé cela dans mon intérieur pendant le quart d'un siècle? Je ne m'étonne parbleu plus du malaise que j'éprouvais dans ma damnée cuisse; qu'on dise donc après ça que j'avais tort de n'être pas toujours content.

— Capitaine, lui dit alors Cousinot, vous m'avez flanqué, il y a quelque temps, un cataplasme à la figure, et je voulais vous en demander raison; mais, nom d'une balle mâchée! c'est à moi à vous faire des excuses, car je ne sais pas, vraiment, comment vous n'êtes pas devenu enragé; vous en aviez le droit.

— Ça vous prouve, messieurs les drôles, fit alors le capitaine en s'adressant aux quatre grenadiers qui avaient servi d'*aides-opérateurs*, et qui se passaient curieusement l'*objet* de mains en mains, qu'il ne faut jamais mal parler de ses chefs, et dire le lieutenant, le capitaine est un être qui se délecte à nous faire manger de la salle de police; car vous voyez l'agrément qu'a peut-être cet homme, pour peu qu'il ait servi dans la cavalerie, de posséder au fond de son individu une boucle ornée de son ardillon, qui l'embête pour sortir, et qui lui gâte l'humeur et le tempérament.

Cette morale faite, Cousinot procéda au pansement du blessé et lui ordonnant de se mettre au lit et d'y rester en une complète tranquillité, il crut pouvoir lui promettre que huit jours après il serait radicalement guéri.

Dès le lendemain, en effet, la plaie perdant son aspect livide, se mit en voie de se cicatriser rapidement. Or, à mesure que le mal s'éteignait, le capitaine Lambert, délivré des rongeantes douleurs qui faisaient autrefois le tourment de sa vie, était comme transporté en un paradis, et à l'aigre et bilieuse disposition par laquelle avant sa délivrance il était sans cesse dominé, sentait se substituer une bienveillance universelle qui, en réalité, formait le fond de son caractère, aigri jusque là et en quelque sorte dénaturé par l'atrocité de ses souffrances.

L'aide-major, comme on s'en doute, fut le premier à ressentir les effets de cette heureuse transformation, et à la reconnaissance sans bornes qu'à dater de cette époque lui voua son malade, on put voir comme une seconde édition de l'anecdote du lion guéri par Androclès. S'étant peu après trouvé en état de sortir, le capitaine Lambert, pour inaugurer en lui le nouvel homme, chargea Cousinot de réunir en un repas tout le corps d'officiers; là, le verre à la main, faisant amende honorable de son passé, le capitaine prit la parole et dit: « Mes chers camarades, j'ai été »jusqu'ici ce qu'on peut appeler un paroissien désagréable; mais il ne »faut pas m'en vouloir. Voilà, ajouta-t-il en tirant de sa poche l'étrange »dépôt extrait de sa blessure, la vraie et unique cause de mon mauvais »caractère, car vous comprenez qu'un homme qui possède pendant »vingt-cinq ans, entre cuir et chair, un pareil locataire, peut bien n'avoir »pas toujours envie de rire, et être entraîné à quelques vivacités. A par»tir d'aujourd'hui, je compte que vous me trouverez autre; Cousinot, »que je vous présente comme un talent à faire oublier un jour les Larrey »et les Desgenettes, » et en parlant ainsi, il frappait sur l'épaule de son libérateur assis à ses côtés. « est là pour vous dire que l'état du physique »est bien fait pour influer sur le moral d'un homme, et maintenant que me »voilà accouché, j'espère enfin ne plus être cette bête du Gévaudan, que »vous avez comme toujours prête à montrer les dents et à mordre. Que »ceux donc d'entre vous qui auraient en à se plaindre de moi, reçoivent »ici mes excuses, et honorez-moi tous un peu d'une amitié que mes fa»çons de faire tâcheront désormais le me mériter. »

Cette petite allocution, faite de cœur et d'une voix émue, produisit tout l'effet que son auteur en pouvait attendre, et elle marqua dans son existence le commencement d'une ère nouvelle où de solides et estimables qualités prirent en effet la place de l'haïssable allure que sa vie avait jusque-là affectée.

Quelques années plus tard, l'âge légal de la retraite, contre laquelle, malgré le mauvais état de sa santé, il s'était jusque là défendu avec fureur, ayant sonné pour lui, au lieu de parler, comme par le passé, de tuer son colonel, le chef de bureau et le directeur du personnel, calculant qu'avec sa pension et son petit patrimoine, il pourrait mener une existence

(1) Tout ce fait médical est historique.

douce et tranquille, il se laissa exécuter de bonne grâce, et adoucissant le regret qu'il éprouvait de se séparer de son ami Cousinot par la promesse que lui fit celui-ci de venir le visiter quelquefois, il se retira à Mantes, son pays natal, où nous voyons aujourd'hui l'aide-major arrivant pour le retrouver.

CHAPITRE IX.

La nuit, qui vient de bonne heure dans la saison où l'on était alors, avait déjà commencé d'assombrir les rues de la petite ville devenue la résidence de Lambert, lorsque l'aide-major, après avoir franchi les quinze lieues qui séparent Mantes de Paris, fut déposé à l'hôtel du *Lion d'or* par la voiture publique qui l'avait amené.

C'était la première fois que, depuis leur séparation, il visitait le capitaine, il eut donc besoin de prendre quelques indications pour trouver son domicile. Comme il arrive toujours en pareil cas, les renseignemens furent plus nombreux et plus empressés qu'exacts, et notre voyageur était exposé au danger de s'engager dans une longue et difficile recherche, si son étoile n'eût amené au bureau de la diligence une servante venant savoir si un paquet qu'attendait son maître avait été apporté par la voiture ce jour là.

Entendant demander la maison du capitaine Lambert :

« Not'maître n'est pas mal chanceux dit joyeusement cette fille, ne trouvant pas l'envoyé qu'elle était venue chercher ; au lieu d'un paquet, c'est un ami qui lui arrive. J'vais vous conduire, monsieur, ajouta-t-elle, si vous voulez bien me suivre. » Et munie par bonheur de son fallot, elle se mit en route suivie de l'aide-major qui échappa ainsi à l'horrible désagrément d'errer à la nuit noire dans un pays inconnu, à la piste d'une maison qui, douée, selon la capricieuse topographie de ceux qui vous l'enseignent, d'une sorte d'ubiquité, est souvent située sur trois ou quatre points différens de la ville, avec cette circonstance aggravante que la distance d'un de ces points à l'autre représente presque toujours le plus long trajet qui puisse se faire dans une enceinte donnée, et vous renvoie d'un pôle à l'autre chercher la solution du problème que vous vous êtes proposé.

Tout en cheminant, Cousinot interrogea sa conductrice, voulant savoir si son ami Lambert se louait de son séjour à Mantes, comment il y passait sa vie.

— Oh ! monsieur, répondit cette fille, l'capitaine s'plait très bien ici. Il donne dans les fleurs, et on peut dire qu'il n'y a pas deux jardins troussés comme le sien dans la ville ; c'automne y avait foule pour voir ses dahlias qu'il en a de toutes les espèces. L'hiver, s'trouvant un peu plus désœuvré du jardinage, il s'rattrape sur sa pipe et lit dans des livres où ce qu'on raconte des guerres et des traits d'soldats français, et puis il fait des feux d'enfer parce qu'c'est pas comme à Paris où le bois est si cher ; y a aussi quétefois monsieur l'adjoint qui vient jouer avec lui l'piquet et qui s'dispute ensemble sur la politique dont monsieur parle d'après l'*Constitutionnel* ; mais sans se fâcher parce qu'ils s'entendent assez bien sur ce qu'il n'faut pas d'jésuites et qu'la congrégation est une horreur ; tout ça fait passer l'temps à c'homme, et puis dame je l'soigne parce qu'ayant été avant lui chez un curé, je m'connais assez bien à un ménage. Et puis je lui fais du café faut voir ! qui dit qu'c'est dommage d'y mettre de l'eau-de-vie pour faire son *gloria*, mais c'est plus fort que lui, il lui faut son gloria, et il n'dormirait pas sans ça.

— D'après ce que vous me dites là, fit Cousinot, quand cette longue ébauche d'intérieur fut enfin terminée, le capitaine vit assez seul et ne fréquente pas grand monde ici.

— Ah pour ça non, il n'aime pas à fréquenter ; moi non plus je n'aime pas les connaissances, parce que, voyez-vous, les langues faut qu'ça parle, et pour entendre dire du mal de tout l'monde c'est pas la peine, avec ça qu'y a beaucoup à faire sans que ça paraisse, dans une maison, continua avec importance la bonne ménagère, c'est pas tout que l'ouvrage courante, faut entretenir le linge, couler ses lessives ; pour le vin, par exemple, c'est monsieur qui l'colle lui-même et qui le met en bouteilles, mais excepté d'son jardin il n'se mêle de rien. Faut dire aussi qui me paie un bon gage...

— Et sa santé, interrompit l'aide-major qui finissait par être mieux informé des affaires de la servante que de celles de son ami.

— Sa santé ! mais il s'porte comme un charme, et dire qu'il avait été condamné par tous les médecins et qu'il n'y a qu'un nommé Cousinot, dont il me parle toujours, qui a vu clair dans son tempérament. L'connaissez-vous, monsieur, c'*sirurgien*-là ?

— Un peu, répartit l'aide-major en riant et tout heureux d'apprendre que Lambert conservât toujours pour lui la même ferveur de reconnaissance.

— Cependant on était arrivé au logis du capitaine, et on juge de son ravissement en voyant la visite inattendue qui lui arrivait.

Il en eut la surprise aussi complète que possible, car l'aide-major, au moyen du passe-partout de la servante, entra sans être annoncé par la sonnette, et trouvant, chose parfaitement croyable, le bon Lambert assoupi au coin du feu sur un volume des *Victoires et Conquêtes*, il fut obligé de le secouer par le bras pour se faire reconnaître de lui.

— Est-ce que je rêve ? s'écriait le capitaine en embrassant son cher docteur. (Il est de remarque que pas une classe de citoyens n'est plus chaude à l'embrassade que les militaires.)

— Non, parbleu, répondait Cousinot, c'est bien moi en chair et en os, et ayant, qui plus est, une faim de tous les diables.

— Nous avons de quoi y pourvoir, répondit Lambert appelant aussitôt sa servante pour lui commander de hâter le dîner et de faire avancer quelque corps de réserve afin de faire face à l'appétit du survenant. Cette fille étant entrée, — Eh bien ! lui dit son maître, le voilà, Marguerite, ce Cousinot dont je te parle tant, je ne m'attendais pas à te le montrer si tôt ; que dis-tu de ce lapin là ?

— J'dis qu'il est un peu traître, j'suis venue avec lui de la diligence, puisque c'est moi qui l'ai conduit ici, et je lui ai justement demandé si y connaissait votre ami Cousinot, i m'a dit : un peu, l'farceur !

— Ah ! c'est que, vois-tu bien, dit le capitaine, c'est un compère qui en sait plus long que toi et moi et tout le régiment, sans en excepter le tambour-major qui se croit cependant un personnage, quand il a son colback en tête et qu'il fait mouliner sa canne. — Ah ça ! c'est pour quelques jours, j'espère, que nous vous avons ici, fit le capitaine, s'adressant à son hôte ?

— C'est-à-dire, répartit l'aide-major, que je prends la voiture qui passe à dix heures ; le colonel m'a accordé la journée d'aujourd'hui tout en gros, et il faut que je sois à Paris demain matin.

— Eh bien ! ça valait la peine de se déranger, dit Lambert avec désappointement.

— Certainement que c'était la peine, j'avais à vous causer de quelque chose, et enfin depuis cinq heures qu'il est maintenant jusqu'à dix heures, on a encore le temps de se dire bien des paroles. D'ailleurs, le service, voyez-vous, je commence à en avoir assez, et d'ici à quelque temps, je pourrai bien faire comme vous et le planter là. Alors, Dieu merci, on pourra se voir sans la permission du colonel.

— Il est sûr, mon ami, répartit Lambert, qu'avec vos talens vous pouvez très bien vous mettre à pratiquer dans le civil où vous auriez plus d'argent et votre indépendance. Par exemple, tenez, si vous vouliez venir vous installer ici, vous gagneriez gros comme vous, c'est étonnant depuis le commencement de l'hiver ce qu'il y a eu de catharres et de petite rougeole ; eh bien ! ils ne sont que deux pour ça et pas forts, je vous jure ; vous n'auriez pas grand' peine à les dégotter.

— Ah ! fit l'aide-major d'un air qui voulait dire beaucoup, j'ai une idée en tête, dont je suis venu vous parler ; au dessert je vous conterai ça.

Le dîner ne tarda pas à être servi ; et, à la rapidité avec laquelle il avait été préparé, on put s'assurer que les auxiliaires, mis en réquisition pour la circonstance, ne tenaient dans le menu qu'une place assez secondaire ; ce qui suppose que l'ordinaire du capitaine était sur un bon pied, et que le cher homme ne se laissait point pâtir.

Après qu'en bien mangeant on eut causé de la position des camarades, des changemens survenus dans le régiment, de quelques anecdotes graves ou scandaleuses qui en formaient la chronique, passé la poire et le fromage, dame Marguerite ayant déposé sur la table plusieurs bouteilles de liqueur, parmi lesquelles il s'en trouvait de la façon du capitaine, et versé cet incomparable café dont elle s'était vantée d'avoir la recette, les pipes furent allumées, on remit du bois sur le feu, et la conversation promit, plus que jamais, de devenir intéressante ; le moment des confidences était arrivé.

— Mon cher Lambert, fit l'aide-major, je suis venu vous demander un service.

— Vous, Cousinot ! répondit le capitaine ; vous savez que ma vie est à nous deux. Parlez.

— Je vous dirai, mon cher, que je suis sur le point de m'embarquer dans un duel...

— Un duel, interrompit Lambert, alors il s'agit d'être votre témoin ?

— Oh ! non pas un duel comme vous l'entendez, mais un duel... Comment dirai-je ça ?... un duel... social...

— Expliquez-vous mieux, fit le capitaine, c'est une espèce que je ne connais pas.

— Enfin, je voulais dire que moi, chétif, moi carabin obscur et sans le sou...

— Qu'appelez-vous un carabin obscur, un homme qui a fait une cure comme la mienne !

— Je suis, reprit l'aide-major, sur le point d'entamer une lutte avec une famille puissante qui me *roulera* si je suis le moins adroit ou le plus faible, et qui mettra à mes pieds son crédit et sa fortune, si je suis le plus habile.

— Oui dà ! fit Lambert, étonné de cette révélation encore assez nébuleuse pour lui.

— Maintenant, vous allez me dire : comment un pauvre chirurgien de régiment peut-il avoir la prétention de lutter contre des gens aussi bien placés pour se défendre ? ce sera la fable du pot de terre contre le pot de fer, et en fin de cause, l'aide-major Cousinot pourrait bien n'être qu'une cruche, et une cruche fêlée, qui mieux est.

— C'est assez mon idée que vous rendez là, fit le capitaine.

— Mais si l'aide-major Cousinot avait un talisman ?

— Un talisman ! répéta Lambert de plus en plus ébahi ?

— Oui, s'il avait dans les mains de quoi terrifier ses ennemis, de quoi les abaisser et les aplatir, si bien qu'ils seraient devant lui aussi petits garçons qu'un enfant de troupe devant son colonel ?

—Dam, répartit Lambert, il est clair que les autres, se trouvant les plus faibles, ce serait lui qui serait le plus fort.

—Eh bien! mon cher, reprit Cousinot, tirant de sa poche un paquet de papiers cacheté soigneusement, ce talisman, le voilà. Avec ce peu de paperasses, je me charge de mettre en déroute les aristocrates que j'ai pour adversaires, et je ne me donne pas trois mois pour être un personnage, si peu que je sois secondé.

—Et en quoi peut-on vous être utile? demanda Lambert.

—Rien de plus facile et de plus simple que l'assistance que j'attends de votre amitié. Vous êtes le maître chez vous, n'est-il pas vrai, et vos meubles ferment bien à clé?

—Je m'en flatte au moins, répondit le capitaine.

—Vous n'avez pas de femme, pas de maîtresse pour fureter dans vos cachettes et vous dérober un secret?

—Pas de femme et pas de maîtresse, répéta Lambert, ce dont j'enrage bien quelquefois.

— Vous pouvez alors prendre ces papiers qui font ma force, comme à Samson ses cheveux puis me les recéler en un endroit sûr où vous et moi seulement sachions qu'ils sont déposés, de manière à les mettre à l'abri d'un coup de main.

— Assurément, dit le capitaine, tout cela peut se faire; mais je vous avoue que j'aime assez à voir clair à mon ouvrage, et il me semble que vous me parlez là d'une affaire diablement embrouillée.

— Vous entendez, mon ami, reprit l'aide major, que consentir à m'aider sans comprendre, c'est là le service; car s'il ne s'agissait que de me garder un chiffon de papier dans un tiroir, ce ne serait pas la peine de faire appel à votre amitié, un notaire pratiquerait la chose aussi bien et mieux que vous.

— Ce que vous dites-là est parfaitement juste, répliqua le capitaine; mais mon amitié doit-elle vous laisser embarquer dans une affaire de cette importance sans vous adresser quelques observations?

— Pour ce qui est de vos observations, dit Cousinot, elles porteraient probablement à faux, puisque pour bien parler d'une chose, il faut la savoir, et que je ne puis vous en dire plus que je ne vous en dis; d'ailleurs vous me conteriez pour me faire passer mon idée tout ce qui se pourrait trouver de plus sensé et de plus fort en raisonnement que vous y perdriez votre latin; mon parti est pris.

— Ah! fit Lambert, puisque vous êtes si gentil et si commode à persuader, je rengaîne mon sermon; mais avant que vous me disiez ce que j'ai à faire, une question seulement.

— Dites, répartit l'aide-major.

— Etes-vous bien sûr, la main sur votre conscience, que votre projet n'a rien de louche dans sa moralité, et que l'entêtement que vous en avez ne vous fait pas illusion là-dessus?

— A cette question je n'ai que deux mots à répondre. Non-seulement, en agissant comme je me propose de le faire, je ne porte dommage à personne, mais je suis au contraire une espèce d'instrument employé par la Providence à la réparation d'une grande injustice.

— Alors, fit Lambert, donnez-moi vos papiers.

— Cousinot livra le paquet cacheté au capitaine, qui alla aussitôt le serrer dans un tiroir dont il ôta la clé.

— Je le cacherai mieux que ça, dit le dépositaire, quand vous serez parti, c'est en attendant que je le mets là.

— Maintenant, fit l'aide-major, j'ai à vous donner quelques instructions. J'ignore absolument comment mes adversaires prendront la chose, s'ils se fendront contre moi en tierce ou en quarte, enfin les coups que j'aurai à parer...

— Mais, mon ami, vous avez le diable au corps! vous allez attaquer sans avoir reconnu...

— Il se fait tard, dit l'aide-major en interrompant, et si vous ne me laissez pas dire, je manquerai la voiture où je n'aurai pas le temps de vous expliquer les choses.

— Satanée caboche! s'écria le capitaine en avalant un verre de rhum pour faire diversion à la cruelle domination que Cousinot exerçait sur lui.

— Je sais seulement de très bonne source, continua Cousinot, qu'avec toute leur aristocratie, ce sont des gens assez peu délicats sur les moyens. Je regarde donc comme très possible, une fois qu'ils sauront les armes terribles que j'ai contre eux, qu'ils essaient de se défaire de moi.

— Ils feront, saprebleu! bien, interrompit Lambert avec une comique indignation, et vous n'aurez que ce que vous méritez.

— Oui, mais une fois que les aurai avertis que le talisman est en lieu sûr et inexpugnable...

— Oh! pour ça, fit Lambert, ne s'embarrassant pas de la contradiction, ils n'ont qu'à venir, ils seront bien reçus.

— Laissez-moi donc dire, dit Cousinot avec impatience.

— Je vous écoute, dit le capitaine... une fois que vous les aurez avertis que le talisman est en lieu sûr et inexpugnable...

— Si j'ajoute, continua l'aide-major, que du jour où on entreprendrait quelque chose contre moi, le dépôt fera explosion et éclatera, vous comprenez qu'au lieu de vouloir m'arracher un cheveu de la tête, ils me mettraient plutôt dans du coton.

— Ça se comprend, dit Lambert; mais je ne vois pas ce que j'aurai à faire dans tout ça.

— Cependant, reprit l'aide-major, comme il serait à toute force possible qu'ils ne tinssent pas compte de mes menaces et qu'ils me fissent, malgré le danger que je leur aurais signalé, un mauvais parti; ne voulant pas leur donner ma peau gratis et rester comme un sot sur le champ de bataille, c'est alors que vous intervenez. Aussitôt que vous apprenez que votre pauvre Cousinot a eu du dessous, vous ouvrez le paquet que je vous confie, et vous y trouvez mes dernières volontés que je vous charge d'exécuter.

— Jolie idée que vous me mettez là devant les yeux, fit alors le capitaine; et dire qu'un homme raisonnable s'organise ainsi à plaisir un casse-cou.

— Mais encore une fois, répartit l'aide-major, il y a tout lieu de penser que l'affaire s'arrangera à l'amiable, et c'est par excès de prudence que je prévois tous les cas.

— Vous prévoyez tous les cas; c'est-à-dire, répartit Lambert, que j'en vois une foule qui ne sont pas prévus: ainsi, vous pouvez mourir de mort naturelle, ou bien on peut vous faire disparaître sans que personne sache ce que vous êtes devenu, ou bien vous pouvez faire un voyage.

— Si je venais à mourir de mort naturelle, dit l'aide-major, les pauvres gens n'en seraient pas la cause, et après vous être bien assuré que je n'ai pas succombé à un guet apens, vous jetteriez le paquet au feu. Si je faisais un voyage, je vous verrais naturellement avant mon départ ou je vous écrirais et vous donnerais des instructions nouvelles. Mais pour le cas d'une disparition de mon individu n'ayant pas laissé de traces, mettons le délai à six mois depuis le jour où j'aurais été escamoté. Ces six mois écoulés, ma foi, vous ouvririez le paquet et feriez comme si vous aviez la certitude de ma mort violente. Mais je ne saurais trop vous le redire pour vous tranquiliser, ce qui est probable, c'est que la crise où j'entre aujourd'hui, d'ici à très peu de temps aura une terminaison favorable et que toutes ces précautions seront superflues.

Au moment où s'achevait le long exposé de cette ténébreuse et obscure entreprise, la servante de Lambert entra dans la chambre où les deux amis étaient encore attablés, et, s'adressant à Cousinot: — Si monsieur, dit-elle, veut partir par la voiture de ce soir, il est temps, les trois quarts de neuf heures viennent de sonner, et la diligence est quelquefois en avance, quoique souvent elle soit plutôt en retard.

— Merci, ma fille, fit Cousinot, en se levant et en s'enveloppant dans son manteau, je m'endormais là sur le rôti; puis, s'approchant de Lambert, qui paraissait absorbé dans d'assez pénibles réflexions; à bientôt, mon ami, dit-il, en lui tendant la main.

— Attendez, dit Lambert, comme en se réveillant d'un rêve pénible, je vous accompagne à la voiture.

— A quoi bon aller vous geler? dit alors l'aide-major; restez donc auprès de votre feu.

— Est-ce que je suis assez sûr de vous revoir, lui répondit Lambert à voix basse et en lui serrant vivement le bras, pour me priver de quelques minutes que j'ai encore à passer avec vous? Parlant ainsi, il prit le fallot que sa servante avait allumé, et sortit de la maison suivi de Cousinot.

Leur conversation, durant le trajet jusqu'à la diligence, fut assez morne, quoique l'aide-major affectât une gaîté qui n'était peut-être pas sans un mélange de sérieuses préoccupations.

Le moment de la séparation venu, Lambert se jeta au cou de son ami, qu'il tint long-temps embrassé; puis comme Cousinot fut monté dans la voiture: Au moins, écrivez-moi bientôt! lui cria le capitaine.

Cependant les relais avaient été attelés, le postillon était en selle, mêlant au concert formé par les hennissemens et le bruit des grelots, l'harmonie de cette langue inarticulée dans laquelle ses pareils ont accoutumé de s'entretenir avec leurs chevaux; bientôt après, du fouet et de la voix il mit en mouvement la lourde machine roulante, qui emporta rapidement l'aide-major où l'appelait sa destinée.

CHAPITRE XI.

Pendant que Cousinot se mettait en route pour regagner Paris, sortant de l'Opéra, où avait eu lieu ce jour-là une représentation à *bénéfice*, la famille Chabourot rentrait à son hôtel, ramenée par un fougueux attelage qui seul eût suffi pour constater son opulence et la faire tenir pour heureuse entre les heureux du siècle.

Arrivée à son appartement, Mme de Chabourot dit à la femme qui se présentait pour faire son office de camérière, qu'elle se passerait, pour ce soir-là, de ses services, et en même temps elle retint auprès d'elle sa fille, en lui faisant connaître qu'elle avait à lui parler avant de se mettre au lit.

L'ayant, avec une sorte de solennité qui indiquait une communication de quelque importance, engagée à s'asseoir:

— Si depuis quelque temps, lui dit-elle, vous n'étiez pas profondément préoccupée et distraite, vous auriez remarqué entre Mme de Janvry et moi de fréquens pourparlers auxquels votre perspicacité naturelle vous aurait fait comprendre que vous étiez mêlée.

— Moi! fit avec étonnement la jeune fille.

— Oui, vous, Thérèse, reprit Mme de Chabourot, que mon amour de mère a toujours entourée d'une ardente sollicitude et qui allez en avoir une nouvelle preuve dans la confidence que j'ai à vous faire ici.

— Je vous écoute, chère maman, répondit Mlle de Chabourot dont on comprend que l'attention avait été tout d'un coup éveillée par ce début.

— Je ne sais, reprit la baronne, si au bal qui eut lieu ici il y a trois semaines, vous avez remarqué un jeune homme que sa tournure et ses façons parfaites peuvent faire distinguer facilement.

— Mais il y avait beaucoup de jeunes gens très bien, répartit Thérèse.

— Sans doute, dit Mme de Chabourot; mais celui dont je vous parle a dansé avec vous, et il est si particulièrement fait pour ne point passer inaperçu, que vous seriez à peu près la seule dans la mémoire de laquelle il n'ait pas laissé quelque ombre de souvenir.

— La danse fait bien du tort aux danseurs auprès de nous autres jeunes filles, répartit Mlle de Chabourot, et je vous assure que, dans cette soirée, je n'ai rien vu dans le détail.

— Vous dansiez assez langoureusement ce jour-là, reprit la baronne, et je sais peut-être une autre raison du peu de clairvoyance que vous avez montrée en cette occasion ; mais c'est là un sujet sur lequel nous aurons tout à l'heure l'occasion de revenir. En attendant, puisque votre mémoire se trouve dans l'impossibilité absolue de me venir en aide, laissez-moi vous apprendre, à défaut de la vôtre, l'impression à peu près générale que j'ai recueillie touchant la personne dont je vous entretiens.

Il faut croire que le *sujet* auquel Mme de Chabourot avait parlé de *revenir*, était peu agréable à Thérèse ; car en entendant cette parole, elle avait baissé les yeux, et une contrainte marquée se peignit dans ses traits.

— Je vous dirai donc, reprit la baronne, quoiqu'il soit assez ridicule de parler comme un passeport, que celui qui n'a point su obtenir un seul de vos regards, est un jeune homme d'une taille élancée, d'une figure aussi avenante que distinguée, se mettant d'un très bon goût, et qui, au dire de chacun, était incontestablement l'homme le plus élégant de tous ceux que j'avais réunis dans mon salon.

Ayant fait ici une pause, comme pour indiquer la transition à un autre chapitre :

Pour ce qui est de son moral, continua Mme de Chabourot, il passe pour s'exprimer en très bon termes, pour avoir quelques talens agréables, pour être d'un esprit fin et cultivé, et, ce qui annonce un heureux caractère, pour ne pas faire le moins du monde vanité de tout le mérite que l'on reconnaît en lui.

Vous dites?... demanda la baronne, s'interrompant elle-même et prenant apparemment en mauvaise part le silence dans lequel la jeune fille laissait passer ce long défilé de louanges.

— Rien, maman, répondit Thérèse, je vous écoute.

— En supposant, du reste, reprit la noble dame, que quelques unes des qualités que je viens d'énumérer puissent lui être contestées, il n'en est pas de même de quelques avantages à lui moins immédiatement personnels. Par la mort de ses parens, il est en jouissance de 60,000 livres de rente. Du fait de son oncle, mort aussi sans enfans et qui avait été autorisé par le roi à lui transmettre son titre, il n'attend que l'âge légal pour siéger à la chambre des pairs; il a d'ailleurs un fort beau nom, il s'appelle M. de Freneuse et est le neveu de Mme de Janvry.

— Il faut convenir en effet, dit Thérèse, sentant bien que son mutisme ne pouvait pas convenablement durer plus long temps, que peu de gens pourraient se flatter d'être nés sous une si heureuse étoile.

— Maintenant, reprit la baronne, il vous faut savoir que s'il n'a pu parvenir à se détacher pour vous un peu en relief, au milieu de la foule, il en est tout autrement de l'impression que vous avez produite sur lui. Il vous a prodigieusement admirée, vous trouve belle, jolie, gracieuse, distinguée....

— Maman!... fit Mlle de Chabourot, en demandant grace.

— Depuis le bal où il vous a vue, il ne cesse de parler de vous à sa tante, qu'il sait être dans mes relations habituelles; enfin, il a si bien fait qu'il y a huit jours, Mme de Janvry est arrivée ici avec des airs officiels et négociateurs, et comme d'ailleurs, soit dit entre nous, vous êtes un parti fort passable; elle m'a demandé votre main pour son neveu, dont vous comprenez maintenant que je vous aie parlé un peu longuement.

— Oui, maman, répondit Thérèse, les yeux attachés sur la valencienne de son mouchoir, qu'elle faisait négligemment glisser dans ses doigts.

— Ah! reprit Mme de Chabourot, j'oubliais de vous dire (car je ne vous ai parlé que de ma sollicitude maternelle dans cette affaire, et jusqu'ici je n'aurais vraiment aucun mérite à tout ce qui s'est fait) que par mon influence Mme de Janvry s'engage à avantager M. de Freneuse de 200 mille francs, ce qui est une addition de 10,000 livres de rente, qui se retrouvent dans une existence si largement dotée qu'elle soit. Voyez-vous à présent quelque objection à faire à nos projets?

— Mais, fit timidement Thérèse, une chose aussi sérieuse qu'un mariage entre gens qui ne se connaissent pas!

— Vous venez, répartit Mme de Chabourot, de passer toute une soirée ensemble, car notre partie d'Opéra n'avait pas été arrangée à une autre intention; je ne sais ce qu'il vous a semblé de M. de Freneuse; mais je sais que pour lui il n'a trouvé dans cette rencontre que des raisons nouvelles de persister dans son désir; car il l'a dit tout bas à sa tante qui me l'a répété en sortant.

— M. de Freneuse, dit alors Mlle de Chabourot, avait en cette occasion un grand avantage; son attention était prévenue, pendant que la mienne ne l'était pas, il doit donc naturellement avoir de l'avance sur moi.

— Ce que vous dites-là, répartit la baronne, est très finement exprimé, mais c'est plutôt là une chose spirituelle qu'une chose sensée. Vous comprenez que l'assentiment déjà donné par votre père et par moi à ce mariage vous dispense d'appliquer à la personnalité de M. de Freneuse toute la profondeur de réflexion dont vous êtes susceptible ; il suffit donc que vous vouliez bien avouer que rien en lui ne vous déplaît.

— Je mentirais, répondit la jeune fille, si je disais qu'il m'a déplu en quelque chose; mais ce sentiment tout négatif...

— Complété, interrompit Mme de Chabourot, par la détermination d'un père et d'une mère qui, en pareille circonstance, ont le droit et le devoir de vouloir jusqu'à un certain point pour leur enfant, me paraît parfaitement suffisant pour assurer le bonheur d'un ménage. Je n'hésite donc pas à vous prévenir que demain M. de Freneuse vous sera présenté officiellement sur le pied que je vous ai dit.

— Mais enfin, reprit Mlle de Chabourot, avec quelque hésitation...

— Ecoutez-moi, Thérèse, dit alors la baronne d'un accent impérieux, votre résistance à un établissement de tous points si convenable n'est point de celles qui s'expliquent naturellement. Ce jeune fou, qu'il y a bientôt une année M. de Chabourot crut devoir éloigner de cette maison, où imprudemment notre bon cœur l'avait admis, n'encourut ce traitement qu'à la suite de la révélation qui nous fut faite de prétentions aussi folles que désordonnées; ne me laissez pas entrevoir que ses prodigieuses illusions avaient trouvé un écho dans votre cœur, et que M. de Freneuse soit exposé à l'étrange humiliation d'une pareille rivalité.

— Celui dont vous parlez n'est plus, répondit Thérèse avec une nuance d'amertume.

— C'est justement l'attitude par vous gardée quand cette nouvelle nous parvint; ce sont vos airs dolens et préoccupés depuis ce moment, et couronnés aujourd'hui par la répugnance avec laquelle vous entendez parler d'une affaire que toute autre accueillerait d'enthousiasme ; ce sont toutes ces étrangetés qui pourraient ainsi me conduire à d'étranges soupçons.

— Mais, dit Thérèse, je connaissais ce jeune homme dès l'enfance, sa fin fut déplorable; quoique indirectement je fusse cause en partie de son malheur, comment donc aurais-je appris sa mort sans émotion?

— Il y a à toute chose, ma chère enfant, des nuances infinies, répartit Mme de Chabourot, et ce n'est pas à une personne d'un esprit aussi distingué que le vôtre qu'il est nécessaire de les indiquer. N'insistons donc pas sur la mesure plus ou moins parfaite que votre bon cœur a pu marquer dans l'expression de regrets qui se comprennent et s'excusent; mais vous sentez que devant trouver une explication à un refus qui de lui-même serait inexplicable, votre père et moi serions malgré nous entraînés à voir dans votre résistance la filiation d'une pensée compromettante et romanesque. Ainsi donc, replacez-vous dans la vie réelle, prenez un peu mieux le bonheur qui vous arrive, en patience, et soyez ce que l'on vous a toujours connue d'ailleurs, une fille respectueuse et sensée.

— Mais tant de précipitation, fit Thérèse, est-elle donc si nécessaire?

— Peut-être, repartit Mme de Chabourot. D'abord la recherche de M. de Freneuse me paraît pour vous si avantageuse, que mon instinct est de la traiter comme une occasion, c'est-à-dire, comme une de ces occurrences avec lesquelles on n'hésite pas. Et puis, n'y eût-il pas d'autre raison, Mme de Janvry, qui est à ménager, insiste et me persécute : « Mon neveu, me dit-elle tous les jours, se meurt d'amour; votre fille, que je sache, n'a aucune raison de ne pas l'honorer de son assentiment. Du reste, a-t-elle ajouté ce soir en me quittant, il en sera ce qu'il pourra; mais au risque d'une avanie, je vous préviens que demain, sans plus de remise, je vous présente M. de Freneuse sur le pied de candidat à votre alliance. » Vous voyez, mon enfant, ajouta Mme de Chabourot, qu'il n'y a pas à reculer; jusqu'à demain, du reste, vous avez et au delà le temps nécessaire pour prendre une si facile résolution! Maintenant, bon soir! car malgré l'intérêt de notre conversation, je sens que le sommeil gagne sur moi.

Ainsi congédiée, Thérèse se leva; s'approchant de sa mère, elle en reçut sur le front un de ces baisers en manière d'acquit, menue monnaie de famille, à laquelle l'habitude donne au moins autant cours que l'affection; après quoi elle se retira dans sa chambre pour y penser à ce qui venait de lui être dit.

CHAPITRE XII.

Le mariage dont il était question pour Mlle de Chabourot n'était point un mariage de convenance dans l'acception la plus ordinaire et la plus étendue de ce mot. Il est bien vrai de dire que les avantages sociaux dont M. de Freneuse se présentait entouré avaient été une raison déterminante pour qu'il fût accueilli avec empressement; mais un mérite intrinsèque, et justifiant assez bien les éloges que nous venons d'entendre faire de sa personne, le rendait un parti véritablement fort désirable, et qu'une jeune fille devait accepter avec un sentiment tout autre que celui de la résignation.

Aussi, quelles que fussent les secrètes répugnances déposées dans le cœur de Thérèse par certains faits antérieurs, qui, déjà indiqués, seront plus complétement expliqués, elle fut la première à comprendre qu'elle se ferait une position difficile et, extérieurement au moins, très peu digne d'intérêt, en refusant de donner les mains aux arrangemens déjà pris, quoique sans sa participation. Le lendemain donc, quand il s'agit avec M. de Freneuse de cette sotte et ridicule formalité, néanmoins nécessaire, qu'on appelle la *première entrevue*, Mme de Chabourot trouva sa fille à peu de chose près dans la disposition où elle désirait la voir, l'air de languissante tristesse épandu sur toute sa personne pouvant passer pour

cette réserve de bon goût qu'apporte toujours une fille bien élevée dans les rencontres pareilles à celle qui se préparait pour elle.

Suivant sa menace ou sa promesse, comme on voudra l'appeler, Mme de Janvry arriva sur les deux heures à l'hôtel Chabourot, accompagnée de M. de Freneuse. Nous ferons grâce à nos lecteurs des paroles quasiment stéréotypées qui furent dites lors de cette sorte d'échange de ratifications conjugales. Une chose pourtant digne de remarque fut une parole de M. de Freneuse qui, après avoir été assuré par Thérèse même d'un timide consentement, la pria néanmoins de prendre tout le temps qu'elle voudrait pour se confirmer dans sa détermination ou bien pour s'en défaire dans le cas où les soins qu'il était admis à lui rendre ne lui seraient pas agréables.

Peut-être, de la part d'un soupirant posé pour voir en tous lieux ses empressemens bien accueillis, y avait-il dans cette humble attitude un fond de fatuité assez transparente, nous n'en croyons rien cependant; celui qui parlait ainsi était un homme joignant à un certain sérieux dans le caractère une ame aimante et délicate très capable de comprendre la différence pour un cœur qui se donne entre vouloir et consentir; et c'est, ce semble, de très bonne foi qu'il faisait à sa fiancée crédit d'elle-même, jusqu'au moment où un autre sentiment que celui de l'obéissance filiale la déciderait à l'accepter pour mari; c'est du reste en ce sens que son intention fut interprétée par Mlle de Chabourot, qui lui sut un gré infini de cette discrète patience; quant à Mme de Janvry, qui était une petite femme fort pétulante, ayant pris démesurément feu sur ce mariage, elle ne faisait nul état de tout ce délai qui lui paraissait le plus ridicule du monde, et elle affectait au contraire de n'appeler Thérèse que sa nièce, comme si la bénédiction nuptiale eût été déjà donnée aux époux. Aussi ne mettait-elle point de terme à sa visite, quoique déjà elle eût dit à deux ou trois reprises qu'elle était attendue à une assemblée de charité, lorsqu'un incident, très peu notable en apparence, la décida enfin à lever la séance et à se retirer.

Un domestique entra et parla bas à l'oreille de Mme de Chabourot.

— Il fallait dire que je suis en affaires, répondit-elle tout bas.

— C'est ce que j'ai fait, madame, répartit le domestique; mais il dit avoir absolument à vous parler.

— Mais quel homme est-ce? fit la baronne avec impatience, est-ce un homme du monde ou bien quelque fournisseur qui apporte sa note? Vous me dérangeriez pour un marchand de cirage, s'il en venait un ici m'offrir ses services.

— Il n'a pas l'air distingué, reprit le domestique; mais il est assez bien couvert.

— Allez lui demander son nom et ce qu'il me veut, fit Mme de Chabourot pour conclure.

Cependant Mme de Janvry s'était levée et avait pris congé; elle sortit avec M. de Freneuse, M. de Chabourot les reconduisant.

Dans l'intervalle, le domestique rentra et vint dire à sa maîtresse que le monsieur en question ne voulait point dire le but de sa visite et qu'il s'appelait Cousinot.

— Cousinot, reprit la baronne, avec un accentuation dédaigneuse qui faisait admirablement sentir l'allure roturière de ce nom, je ne connais pas monsieur Cousinot. C'est quelque mendiant ou quelque aventurier, comme il nous en vient sans cesse, ajouta-t-elle, de manière à être entendue de l'aide-major qui s'était approché de la porte de l'appartement laissée entr'ouverte par le domestique. — S'il a quelque chose à me dire, qu'il l'écrive; et en même temps elle passa dans sa chambre à coucher où l'on venait de l'avertir que sa couturière l'attendait.

CHAPITRE XIII.

Le soir du même jour, Mme de Chabourot fut dans le monde, et l'on remarqua qu'elle s'y montrait d'une gaîté charmante, la bonne tournure que prenait le mariage de sa fille lui mettant le contentement au cœur. Comme elle rentrait, on lui remit une lettre exhalant une forte odeur de pipe, et qu'à la manière seule dont elle était pliée, on pouvait reconnaître pour ne point venir d'une personne au fait des habitudes de la vie élégante. L'ayant ouverte avec dégoût et du bout des doigts, elle y lut ce qui suit :

Madame la baronne,

« C'est peut-être possible que je sois un aventurier ou un mendiant; mais vous, vous êtes une voleuse, je le prouverai quand vous le voudrez, pièces en mains, *pièces en mains*, entendez-vous, à vous et à votre mari.

» J'ai l'honneur d'être, *avec respect*, madame la baronne,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

J.-F. COUSINOT,

» chirurgien aide-major d'infanterie, rue Neuve-St-Etienne, hôtel du Cantal. »

Les termes de l'étrange épître ci-dessus soulèvent trop rudement un coin du voile jeté jusqu'à présent sur la marche de notre récit pour que nous n'achevions pas de le déchirer, et que nous marchandions à nos lecteurs le reste du secret qui trop long-temps peut-être a mis à une dure épreuve leur curiosité.

Si l'on a bien voulu prêter quelqu'attention aux faits précédemment accomplis, on se [illegible] u décès de Leduc, Mme Bouvard avoua à Mme de Chabourot qu'elle avait quitté pendant *cinq bonnes minutes* le malade. Or, dans de certaines occasions solennelles c'est un siècle que *cinq bonnes minutes*; on peut du reste en juger par ce qui se passa entre Cousinot et le moribond, durant la courte absence que fit la maîtresse de pension.

Aussitôt qu'ils furent seuls. — Ce prêtre viendra trop tard, se dit avec angoisse le vieux domestique; voulez-vous me rendre un service, monsieur le docteur!

— Assurément, reprit Cousinot.

— C'est un dépôt que je veux faire entre vos mains, pour l'adresser à quelqu'un.

— Je m'en chargerai volontiers.

— Tirez je vous prie la commode qui est là en face de mon lit.

Cousinot tira la commode.

— Voyez, continua Leduc d'une voie brève et entrecoupée, le carreau sur lequel posait le pied de derrière, à droite, vers le mur; trouvez-vous?

— Oui fit l'aide major un carreau descellé?

— Levez le carreau.

La chose fut facile à Cousinot, la brique présentant assez de relief pour offrir de la prise.

— Voyez vous dessous un paquet cacheté?

— Le voilà, dit Cousinot, mettant entre les mains du vieillard une enveloppe qui paraissait renfermer plusieurs papiers.

— Voulez-vous replacer la commode et le carreau, que Mme Bouvard ne voie rien?

Cousinot remit en place le carreau et la commode.

— Vous lisez bien l'adresse?

— Très bien. *Monsieur Charles Villeneuve, soldat au 2e régiment d'infanterie de marine, à la Martinique.*

— Eh bien, dit le moribond en faisant les derniers efforts pour continuer, vous vous chargez de remettre?... il ne put achever, une convulsion le prit et il expira.

Fidèle exécuteur du mandat qu'il avait accepté, Cousinot ne parla de rien à Mme Bouvard et s'occupa immédiatement de faire parvenir au destinataire le paquet qu'il avait reçu. Mais ne voulant adresser que par une voie sûre des papiers qu'il devait supposer d'une grande importance, vu l'étrangeté des circonstances dans lesquelles il lui avait été remis, il se rendit au ministère de la marine pour aviser au moyen d'envoi le plus convenable.

Là on lui apprit qu'il pouvait s'ôter le souci de sa mission : Charles Villeneuve était mort plusieurs mois avant de la fièvre jaune; un extrait mortuaire, arrivé de la colonie seulement depuis quelques jours, constatait ce décès, dont Leduc n'avait point été avisé.

Cousinot avait alors demandé si l'on connaissait au défunt des parens; aucun, lui avait on répondu; son extrait mortuaire comme son engagement militaire portait *né de père et mère inconnus*. Cousinot se trouvant de fait héritier du dépôt qu'il avait reçu, n'avait vu aucun inconvénient à ouvrir le paquet; loin de là, sa curiosité avait arrangé qu'il y trouverait peut-être l'indication de gens que son contenu pourrait intéresser et auxquels il le remettrait.

Sous l'enveloppe étaient recelés :

1° Un testament écrit en entier de la main d'un sieur Du Crouy, propriétaire à Bourbon-l'Archambault; ledit testament daté du mois de juin 1817.

2° Une lettre d'une écriture de femme.

3° Un volumineux factum de Leduc.

De ce factum de Leduc et des autres pièces soigneusement étudiées, résultait l'ensemble de faits suivant :

En juin 1817, le sieur Du Crouy était décédé, laissant une fortune assez considérable; il avait fait son testament au profit du jeune Charles Villeneuve, son fils naturel, mais qu'il avait fait exprès de ne pas reconnaître, parce qu'un enfant naturel dont on connaît le père ne peut recevoir de celui-ci, même par testament, qu'une part proportionnelle de sa fortune; au contraire, l'enfant naturel non reconnu est légalement un étranger en faveur duquel l'auteur de ses jours peut disposer en toute liberté.

Le sieur Ducrouy avait une sœur qui avait épousé M. de Chabourot. Sachant depuis long-temps qu'elle devait être déshéritée au profit de Charles Villeneuve, elle avait circonvenu Leduc, domestique de son frère, qui, à son instigation, aussitôt après la mort de son maître, avait dérobé le testament.

Toutefois, ce n'était pas sans stipuler quelques conditions en faveur de celui que l'on dépouillait, que Leduc avait consenti à pratiquer cette spoliation.

Il avait été convenu que Mme de Chabourot se chargerait de l'éducation du jeune Charles et que plus tard elle lui ferait épouser sa fille, ce qui serait une manière indirecte de restitution.

Les premiers engagemens avaient été tenus. Mme de Chabourot avait placé Charles Villeneuve dans un collége, disant à qui voulait l'entendre qu'elle n'ignorait pas que ce pauvre petit était né de son frère, et qu'elle devait à la mémoire de celui-ci de ne pas abandonner son fils. On comprend le succès qu'avaient obtenus dans le monde ces louables sentimens et cette officieuse charité.

Mais le temps du collége ne dura pas toujours ; à dix-huit ans, le jeune Charles, qu'on y avait tenu aussi tard que possible, avait dû en sortir, et Leduc, qui exerçait dans la maison Chabourot, où il était devenu une manière d'intendant, l'influence que l'on peut bien supposer, avait exigé, en vue de son projet de mariage, que le jeune *Antony* fût installé en qualité de secrétaire auprès du baron.

On ne sache pas qu'entre deux jeunes gens le cousinage naturel soit moins que le cousinage légitime une disposition à s'éprendre d'amour ; aussi Thérèse de Chabourot et Charles Villeneuve, le bon Leduc d'ailleurs les encourageant sous main, n'avaient pas tardé à se sentir entraînés l'un vers l'autre ; la plus irréprochable pureté présidant d'ailleurs à cet entraînement.

Au fond, Mme de Chabourot n'avait jamais pensé sérieusement à unir ces enfans : non seulement elle n'aurait pu tolérer de donner sa fille à un bâtard, mais elle rêvait pour *cette chère enfant*, comme elle disait, les établissemens les plus grandioses ; l'indemnité des émigrés qui était venue doubler sa fortune lui permettait en effet de porter haut ses prétentions.

La présence de Charles Villeneuve dans sa maison pouvant compromettre ses projets, la baronne avait profité de l'absence de Leduc, son protecteur, pour en finir violemment avec ce jeune homme ; faisant semblant de s'apercevoir tout-à-coup de l'attachement qu'il portait à sa fille, un beau jour elle avait parlé de projets insensés, d'hospitalité violée, de bienfaits indignement méconnus, et avait exigé que son mari bannît l'audacieux secrétaire de sa présence.

A son retour, Leduc s'était montré horriblement blessé de cette exécution ; il tenait plus qu'on ne peut dire à son projet de mariage, l'espérance de cette réparation lui ayant servi jusque-là à imposer silence aux reproches de sa conscience. Comme il avait jugé prudent de ne pas détruire le testament supprimé, et de ne pas s'en dessaisir, non plus que d'une lettre de Mme de Chabourot, qui établissait la complicité de celle-ci dans le crime, il restait, malgré l'humilité de sa condition, un personnage fort à ménager, et il aurait ramené en triomphe dans la maison le jeune Charles, si le bouillant jeune homme, dans son désespoir, n'avait pris le parti de s'engager dans un régiment prêt à partir pour les colonies, où nous avons vu plus tard sa triste fin.

C'est à la suite du coup d'état osé par Mme de Chabourot que Leduc s'était retiré chez Mme Bouvard. Il avait d'abord parlé de se remettre, lui et ses preuves, entre les mains de la justice ; mais naturellement il avait hésité, et à cause de lui même et à cause de Mlle de Chabourot, qu'il regardait toujours comme la fiancée de Charles et dont il ne voulait pas compromettre le nom. Toutefois, pour bien marquer la violence de son ressentiment, il avait quitté la maison de Mme de Chabourot, et bourrelé de plus en plus par ses remords, il s'était jeté dans la haute dévotion.

Cette retraite avait prodigieusement inquiété la baronne ; elle craignait toujours que quelque influence étrangère ne vînt s'établir à son préjudice auprès du rancuneux vieillard ; elle craignait aussi qu'une mort subite, dont il semblait qu'elle avait le pressentiment, ne mît brusquement en lumière les preuves du crime commis à son profit. Leduc, comme elle le savait, portait toujours ces preuves avec lui, de peur qu'on ne les lui dérobât. De là ces visites et ces soins si réguliers qu'elle lui rendait, et auxquels elle exigeait que son mari s'associât de loin en loin ; de là cette sollicitude à être informée des moindres indispositions du vieux pensionnaire, toutes choses dont à juste raison Mme Bouvard avait été si profondément intriguée.

Après des *parlementages* infinis, c'était en ces sortes d'occasions que Leduc s'exaspérait contre la baronne, au point que nous avons dit : il s'était bien aperçu que la résolution de la chère dame était inébranlable, et que jamais elle ne céderait sur le mariage de Charles avec sa fille ; lui aussi alors avait pris son parti ; il s'était décidé à tout révéler au soldat de marine, et il se disposait à lui envoyer le paquet dont fut chargé Cousinot quand la mort vint le surprendre dans ce projet.

On a vu l'ardeur de la baronne à venir s'emparer du sachet dans lequel, à sa connaissance, Leduc serrait les précieux papiers par lesquels il la dominait ; le vieux renard avait même soin parfois, tant ils jouaient serré entre eux, de lui laisser entrevoir ce sachet afin qu'elle ne pût prendre aucun soupçon de l'autre cachette.

Mais ce qu'on n'a pas vu, c'est le désespoir de la pauvre femme, lorsque après avoir si subtilement dérobé l'objet de son ardente convoitise, elle n'avait trouvé pour tout contenu qu'une feuille de papier blanc.

On avait aussitôt dépêché M. son mari pour qu'il se fît ouvrir d'autorité les meubles et armoires par Mme Bouvard et y cherchât les pièces égarées qu'ils avaient tant à cœur de recouvrer. Quelle faute, s'écriait-elle, d'avoir moi-même ôté les clés ! mais pouvais-je faire autrement, devais-je prévoir que ce vieux misérable... N'importe, M. de Chabourot, allez-y, vous imposerez plus que moi à cette hôtesse ; le moment est décisif, brusquez tout, faites enfoncer les portes au besoin, il faut de toute nécessité retrouver ces papiers.

Assez accoutumé à obéir à sa femme, dont on a vu le caractère entier et la souveraine résolution, M. de Chabourot était parti ; mais les instructions de la baronne n'allaient pas jusqu'à commettre un bris de scellé. S'étant heurté à cet obstacle, le baron s'était immédiatement rendu chez le juge de paix pour lui dire qu'en un coin de l'appartement de Leduc devaient se trouver des pièces à lui appartenant, dont il demandait, aussitôt la levée des scellés, la restitution. Le magistrat l'avait d'abord calmé sur cette restitution ; mais autre raison de le tranquilliser, il lui affirma avoir fait, selon la prescription de la loi, la *recherche du testament* dans la chambre mortuaire, et n'avoir trouvé aucune espèce de papiers pouvant avoir quelque importance.

Cette affirmation n'était cependant rassurante que relativement, Leduc ayant fort bien pu faire son dépôt chez un notaire, pour ce dépôt être ouvert après son décès.

Rien de pareil ne s'étant produit, au bout de quelques jours, les époux Chabourot avaient cessé d'avoir souci de ce côté ; mais ils se figurèrent alors qu'envoi avait pu être fait à Charles Villeneuve de ce qu'ils avaient tant à cœur qu'il ignorât. Toutefois, cette crainte avait été bien diminuée par la nouvelle de la mort de ce jeune homme, parvenue, comme nous l'avons vu, à Paris très peu de temps après le décès de Leduc. Pour leur compte, les Chabourot avaient été instruits de la fin de Charles au moyen d'une lettre adressée par celui-ci à Thérèse, de son lit de mort. Cette lettre, soit dit en passant, avait été interceptée par Mme de Chabourot, qui avait décidément la manie des *suppressions*, et sa fille n'avait su que le fait brut sans le tendre et douloureux commentaire dont il arrivait accompagné pour elle.

Par tout ce que dessus, on voit que le baron et la baronne de Chabourot étaient loin d'avoir conquis une parfaite sécurité, et cette torture du doute leur constituait déjà un assez cruel châtiment du crime qu'ils avaient commis de complicité avec Leduc, la femme le conseillant et le mari, qui était un homme sans volonté, laissant faire et ne s'opposant pas.

La vie, au reste, étant pleine de ces positions sans issue dans lesquelles on s'acclimate insensiblement, de même que l'on se résigne à vivre avec une maladie chronique, ces pauvres gens s'étaient blasés au bout de quelques semaines sur la plus aiguë de leurs sollicitudes, et ils avaient remis à trois mois, délai légal pour la levée du scellé de Leduc, le souci des découvertes que cette formalité pourrait amener.

Mais sur ces entrefaites, M. de Freneuse s'étant offert à eux pour gendre, admirable en toutes choses de délicatesse, Mme de Chabourot n'en avait eu que plus d'ardeur et d'empressement à conclure rapidement avec lui, de manière à ce que sa fille fût bien et irrévocablement établie avant que la possibilité de quelque fâcheuse révélation ne vînt rendre son alliance moins désirable.

Toutes ces choses dites et connues, le passé nous paraît être apuré d'une manière satisfaisante, et nous ne laissons rien derrière nous, que nous sachions, qui ait besoin d'être plus complétement éclairci ; nous pouvons donc reprendre tranquillement le cours de notre narration, et retourner à la lettre ferme mais *respectueuse* de notre intéressant ami l'aide-major Cousinot.

CHAPITRE XIV.

Il est de remarque que pour les malheurs les plus redoutés et les plus prévus il y a encore une certaine manière de se produire et un certain air de se présenter, par lesquels ils nous surprennent. Vingt fois depuis le jour où, grevant sa vie de la méchante action qui devait s'expier pour elle par tant de sollicitudes, Mme de Chabourot s'était trouvée dans le cas d'y entrevoir des conséquences funestes, son imagination avait prêté à ces terreurs une forme arrêtée sous laquelle elles lui apparaissaient. Eh bien ! ce n'était aucune des prévisions par elle en quelque sorte catalouées d'avance qui venait aujourd'hui se réaliser. Une phase nouvelle, inattendue, hors de la logique avec tout ce qui avait précédé, changeait brusquement la physionomie de la situation. Dès long-temps elle croyait avoir fait le calcul exact de toutes les mauvaises chances qui pouvaient la menacer, et pourtant, pour parler comme La Fontaine, elle avait compté sans cet autour aux serres cruelles qui venait s'abattre dans sa vie, sans l'aide-major Cousinot.

Il n'y avait pas d'ailleurs à se le dissimuler : elle avait tout à perdre à la révolution qui venait de s'opérer dans l'économie de cette cruelle affaire. Sans doute c'avait été une rude servitude que celle sous laquelle elle avait vécu au temps de Leduc ; mais maintenant au vieux do-

minateur, dont elle savait du moins l'habitude et le faire, se substituait l'annonce d'un tourmenteur tout frais, la menace d'une tyrannie à neuf et qui probablement fonctionnerait avec l'énergique rigueur de toute jeune création, triste amendement sans doute, et dont il y avait bien pour elle à s'épouvanter.

En lisant cette lettre si brutale en la forme, si menaçante pour le fond, Mme de Chabourot eut encore une autre souffrance, à savoir celle de craindre dans l'inconnu. Comment cet homme, que sa position sociale semblait placer si loin de la sphère où elle vivait, se trouvait-il tout d'un coup avoir obtenu, comme disent les avocats, une vue droite sur la portion la plus secrète de son existence? Comment avait-il su? que savait-il, et jusqu'à quel point? Voilà ce que se demandait, avec une inquiète curiosité, la baronne, et il y avait à ignorer toutes ces choses un grand inconvénient, celui de ne savoir quel parti prendre et le jeu que l'on jouerait.

Quoique n'ayant pas dans les lumières et dans la décision de son mari une grande confiance, et bien qu'elle n'attendît pas un secours bien efficace des moyens de salut qu'il pourrait conseiller, Mme de Chabourot eut hâte cependant de lui communiquer l'affreuse épître qu'elle venait de recevoir. Parler que bien que mal d'un grand embarras qui vous arrive, c'est là le premier instinct. Il y a de certaines situations déplorables sur lesquelles on éprouve le besoin de consulter à tout prix, fût-ce même avec son palefrenier.

Entrant chez M. de Chabourot pâle et agitée, la baronne lui présenta la lettre : Voilà, dit-elle, en se jetant sur un siége, ce que je reçois.

L'aspect rétrospectif de la question ainsi épuisé, et restant bien constaté que M. de Chabourot avait vu parfaitement juste dans le passé, la baronne demanda la clôture sur les faits accomplis et désira que l'on parlât de ce que l'on ferait?

— C'est affreusement difficile, répondait M. de Chabourot : que voulez-vous faire contre un homme qui vous dit : Vous êtes un voleuse! j'ai les pièces en main et je vous le prouverai.

— D'abord, reprit la baronne, mise aussitôt hors d'elle-même par cette inspiration en effet assez malheureuse de citer textuellement la prose élégante de Cousinot, on pourrait prendre une grosse caisse et deux ou trois trompettes, avec lesquelles on irait crier par la ville : Ma femme est une voleuse, on va avoir l'honneur de vous le prouver.

— Mais enfin, madame, répondait le baron, cet homme est sans doute un mal élevé et un brutal; mais sa position est très forte, s'il a les pièces en main?

— Mais s'il ne les a pas? répartit vivement Mme de Chabourot.

— S'il ne les a pas, s'il ne les a pas, c'est bientôt dit; moi je crois qu'il les a.

— Et pourquoi le croyez-vous?

— Parce que c'est infiniment croyable et qu'il les a certainement.

— Mettons qu'il les ait, dit alors Mme de Chabourot pour faire enfin avancer la discussion hors de l'ornière où elle était embourbée entre une affirmation et une négation toutes deux dépourvues de preuves, dans ce cas, que conseillez-vous?

— Ma foi, répartit le baron, je conseille d'agir avec une très grande prudence; parce qu'après avoir fait une faute comme celle de se mettre dans une si affreuse position, il ne faut pas l'aggraver par des fautes nouvelles.

On voit que M. de Chabourot avait une tendance à toujours retourner sur le terrain du rétrospectif et que son imagination avait un peu du brillant de celle de M. de la Palisse.

Du reste, quand Mme de Chabourot délibérait avec lui sur quelque chose elle n'avait guère qu'un but, qui était moins de prendre son avis que de parler devant quelqu'un, parce qu'on donne ainsi à ses idées plus de jet et plus de nerf en les pensant tout haut. N'insistant donc pas davantage pour accoucher son mari d'un expédient, elle se résolut par sa propre inspiration à ce qu'il y avait à faire, et lui dit :

— Dès demain matin, il vous faut aller chez cet homme...

— Vous pensez que nous devons aller à lui, demanda le baron?

— Aimez-vous mieux attendre qu'il se soit porté à quelque extrémité?

— Je ne dis pas cela; mais on pourrait lui écrire.

— Écrire! repartit vivement la baronne, il n'a déjà été que trop écrit dans cette affaire; vous irez donc demain matin parce qu'il est de la dernière urgence que nous le voyions.

— C'est pour cela, interrompit le baron, ayant encore une vue sur le passé, que l'ayant là dans votre antichambre, vous l'avez éconduit en l'injuriant!

— Quel esprit étrange vous faites, s'écria la baronne, jamais à ce que l'on dit! et toujours à côté de l'heure et de la question.

— Enfin, l'avez-vous ou non éconduit? fit en insistant M. de Chabourot, qui dans la discussion ne cédait jamais un pouce de terrain à sa femme, tandis que dans la vie *agie* il lui cédait tout.

— Oui, là je l'ai éconduit, répéta Mme de Chabourot, avec ce sang-froid ému d'une personne qui résiste à s'emporter; mais c'est justement pour cela que j'ai une hâte extrême de me mettre en rapport avec lui, afin de détruire la mauvaise disposition qu'a pu lui créer ce malencontreux accueil. Vous comprenez que je ne puis aller lui faire moi-même visite dans un hôtel garni; il faut donc que vous vous chargiez du soin de me l'amener.

— C'est ce qui sera facile, répondit le baron; mais la difficulté est de savoir comment, pour le reste, nous nous en tirerons.

— Ah! pour le reste, dit vivement Mme de Chabourot, je vous supplie de me le laisser faire. N'engagez rien, ne niez rien, n'avouez rien : vous savez que je m'entends mieux que vous aux choses de diplomatie.

— A ce compte, fit le baron, amené par ce mot à donner fort intempestivement audience à une idée qui, depuis long-temps, était une de ses ardentes préoccupations, si le ministre me tient sa promesse de me nommer chargé d'affaires quelque part, ce sera vous qui ferez la place?

— Ah! mon Dieu! répliqua Mme de Chabourot, ne comprenant pas que, dans la situation où ils se trouvaient, on pût prêter attention à un autre intérêt, que venez-vous nous parler de votre éternelle ambition d'affaires étrangères?

— Plût au ciel, répliqua aigrement le baron, que la vôtre, dans nos affaires intérieures, eût été aussi innocente; nous n'en serions pas où nous en sommes. Enfin, j'irai chez ce monsieur, ajouta-t-il d'un ton résigné, mais qui, en même temps, indiquait l'intention de mettre un terme à la conversation.

Mme de Chabourot, qui ne voulait de lui que cette démarche, ne jugea pas non plus utile de prolonger davantage l'entretien, et ils se séparèrent d'un très grand froid, car ceci est la règle : lorsque, dans les familles, une situation perplexe semble conseiller plus que jamais la bonne intelligence, on perd le temps à se quereller, à récriminer, à se piquer de paroles, au lieu de s'unir sous le danger.

CHAPITRE XV.

Le lendemain, dans la matinée, M. de Chabourot se rendit avec son cabriolet jusqu'aux abords de cette rue Neuve-Saint-Etienne, dont il semblait que devaient leur venir tous leurs embarras. S'étant fait descendre à l'entrée de la rue Copeau, malgré une neige abondante qui n'avait cessé de tomber depuis la nuit précédente, il se rendit à pied à l'adresse indiquée par Cousinot, à l'hôtel du Cantal, qu'il n'eut pas de peine à trouver. Mais, quoiqu'il fût à peine neuf heures, l'aide-major, appelé par son service, était déjà hors de chez lui; selon la donnée de ses habitudes, il était peu probable qu'il dût bientôt rentrer. Ayant alors demandé s'il trouverait son homme à la caserne, le baron fut assez encouragé par les gens de l'hôtel à pousser jusque-là. Il se rendit donc à la rue de l'Oursine; comme il arrivait au quartier, Cousinot en sortait; toutefois on lui indiqua un estaminet de la rue de la Montage-Sainte-Geneviève où l'aide-major avait coutume d'aller faire un tour chaque matin après son déjeuner. Va donc pour l'estaminet.

L'aspect du lieu n'était nullement propre à consoler le pauvre M. de Chabourot des mécomptes dont se compliquait à plaisir une démarche déjà en elle-même assez désagréable. Dans une salle mal éclairée dont un billard, huileux et râpé, occupait presque toute la superficie; au milieu d'un nuage de fumée, produit par l'incessante combustion de sept ou huit cratères chargés de *caporal*, se dessinaient quelques figures plus ou moins patibulaires d'habitués, qui prêtèrent à l'entrée du baron une attention d'autant plus embarrassante que de lui-même déjà il se sentait passablement déplacé dans cette compagnie. Un travers particulier à ces sortes de réunions, c'est de soupçonner dans tout homme qui y apporte une mise et des manières un peu plus élégantes que de rigueur, un agent de la police venu là pour fonctionner. Si donc, dès son entrée, M. de Chabourot ne se fût pas à son insu ménagé une protection en demandant à parler à M. Cousinot qui jouissait dans la localité d'une grande considération, il aurait bien pu, durant le temps qu'il mit à attendre l'aide-major, être exposé à quelque avanie. Du reste, sa patience ne fut pas mise à une longue épreuve, et ainsi qu'on le lui avait fait espérer, Cousinot ne tarda pas à arriver. En entrant, suivant son usage, le galant chirurgien se disposait à adresser quelques douceurs à la dame du comptoir; mais averti par elle qu'un *monsieur était là pour lui*, il ajourna ses hommages à un autre moment et alla se faire reconnaître par le baron qui, de son côté, lui déclina son nom.

M. de Chabourot n'avait naturellement pas compté que leur entrevue aurait lieu sur place, et il s'attendait que l'aide-major le mènerait chez lui; mais Cousinot s'excusa de le faire en disant qu'ils ne trouveraient pas de feu allumé, et que probablement sa chambre serait encore dans un désordre peu présentable. « Si vous voulez, ajouta-t-il, il y a là un cabinet particulier où nous pourrons causer très à l'aise et où personne ne viendra nous déranger? » Quelque étrange que fût pour un homme du rang et des habitudes de M. de Chabourot le choix de cette salle de conférence, en ce moment, il était trop l'humble serviteur de l'aide-major pour ne pas trouver bonnes toutes ses dispositions.

Avant toute conversation, Cousinot demanda à son hôte s'*il ne prendrait pas bien quelque chose*; M. de Chabourot s'en étant défendu, il se fit servir pour lui seul; puis, la pipe aux dents et les deux coudes appuyés sur la table, il commença l'entretien ainsi qu'il suit :

— Par la peine que vous avez prise, mon cher monsieur, de venir me trouver, je suppose que madame vous a communiqué une lettre que je lui ai adressée hier.

— En effet, répartit M. de Chabourot.

— Elle était un peu vive, je crois bien, cette lettre; mais je l'ai écrite ici, au bruit, en sortant de chez vous où l'on m'avait fait un singulier ac

cueil; tout ça est cause peut-être que je n'ai pas bien mesuré mes termes.

— La forme, répondit le baron, importe assez peu, quoiqu'on doive toujours y regarder quand on parle à une femme; mais l'important de votre lettre c'est le fond.

— Oh! pour le fonds, dit Cousinot, je n'ai rien à en rétracter, il est positif que j'ai toutes les preuves.

— Les preuves de quoi? demanda M. de Chabourot voulant jouer au fin.

L'aide-major ne le laissa pas long-temps en doute de la portée de ses renseignemens.

— Les preuves, répondit-il, d'une combinaison assez adroite de madame votre femme pour l'empêcher d'être déshéritée par son frère, un testament soufflé, un soldat de marine mort à la Martinique, son mariage avec Mlle Thérèse, votre fille, manqué net par l'obstination de Mme de Chabourot, qui ne devait pas promettre ce qu'elle ne voulait pas tenir, Leduc se retirant sous sa tente, comme feu Achille; vous voyez que je suis instruit.

— Et vous avez, dites-vous, les preuves de toute cette intrigue romanesque?

— Ah! dam, fit Alors Cousinot, si nous faisons de la malice, nous allons dire un tas de paroles inutiles. Voulez-vous savoir la chose? C'est moi qui ai soigné Leduc à son lit de mort, et il m'a découvert tout le pot aux roses avant d'expirer.

— Mais cette version contrarie tous les renseignemens qui nous sont parvenus sur les derniers momens de cet homme, repartit M. de Chabourot.

Pour mettre un terme à tout débat sur la valeur de ses informations et sur sa possession très positive des titres qui leur servaient de pièces justificatives, l'aide-major se mit à raconter dans le plus grand détail la scène des confidences du vieux domestique, la commission dont le mourant l'avait chargé, la certitude acquise par lui Cousinot de la mort de Charles Villeneuve, et enfin l'ouverture des archives du crime remises à ses soins. Après des explications à ce point circonstanciées, il n'y avait plus à douter en effet pour M. de Chabourot, qu'un danger très sérieux ne menaçât lui et sa famille; aussi n'eut-il pas le courage de s'en tenir rigoureusement aux instructions de sa femme qui allaient uniquement à demander une entrevue à Cousinot. Cédant à une curiosité dont on comprendra facilement l'impatience, et tout en entourant cette question de précautions convenables, il demanda à Cousinot sur quel point il comptait traiter du secret tombé entre ses mains.

— Notre position, reprit alors Cousinot, est singulière, elle est difficile des deux côtés; j'y ai beaucoup réfléchi depuis une quinzaine, et je crois vraiment qu'il n'y a qu'une manière convenable d'en sortir.

— Je le crois comme vous, répondit le baron, et, pour peu que vos prétentions soient raisonnables, comme de notre côté nous n'avons pas l'intention de lésiner, l'affaire sera bientôt arrangée.

— Comment dites-vous, demanda l'aide-major, vous parlez de lésiner?

— Au contraire, répartit M. de Chabourot, je dis que notre intention est de traiter rondement et de ne pas lésiner.

— J'entends bien, fit l'officier de santé; vous voulez m'offrir une somme; mais il n'y a qu'une difficulté, c'est que je ne veux pas entendre parler d'argent.

— Diable! se dit à lui-même le baron, se rappelant une gravure célèbre et la profession de son interlocuteur, est-ce que notre bonne étoile nous aurait fait tomber sur un *Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce*? ce serait vraiment du bonheur.

Cousinot reprit :

— Vous me regardez avec des yeux étonnés, vous disant sans doute : quel étrange homme est ce donc que celui-là! Je suis tout bonnement un homme qui se respecte et qui ne veut pas faire le rôle d'un forçat libéré venant rançonner une famille après avoir dévalisé ses secrets.

Quoique le baron ne comprît pas bien encore quel pouvait être le procédé rémunératoire dont l'officier de santé prétendait que l'on usât avec lui, il ne vit pas cependant d'inconvéniens à s'écrier sur parole :

— Voilà de louables sentimens, monsieur, et qui consolent de bien des turpitudes dont le siècle est témoin.

— Non, fit Cousinot; je le répète, dans la circonstance, il n'y a vraiment pour moi qu'une manière honorable d'en user.

— Mais encore? demanda M. de Chabourot qui jusque là ne savait rien de ce qu'il voulait savoir.

Cousinot, comme un homme qui se donne du temps pour répondre, savoura lentement le fond du verre de liqueur qu'il avait devant lui, puis, ayant horreur du vide :

— Prenez donc quelque chose, dit il de nouveau au baron; du doux, une cerise à l'eau de-vie.

Rien n'est plus propre peut-être que cet ignoble détail à faire comprendre la cruelle dépendance où était tombé le nom de Chabourot. Craignant de compromettre par la persistance de ses refus la bonne allure qu'avait gardée jusque là l'entretien, le baron se résigna à accepter l'offre cordiale, mais horriblement mauvaise compagnie de l'aide-major, qui frappant à coups redoublés sur le marbre de la table, eut bientôt fait apparaître le *garçon* de l'établissement.

— Cascaret, dit-il de manière à faire mourir de honte M. de Chabourot si quelqu'un de son monde eût pu le prendre dans cette bizarre situation, une cerise à monsieur et du kirsch pour moi; mais un bon bocal les cerises, pas de celles d'il y a deux ans!

— Oh! m'sieu, fit le garçon d'un air d'affectueux respect, ce n'est pas avec une personne de votre société qu'on se permettrait de ces choses-là.

Le garçon étant rentré un moment après et la flétrissure de la cerise à l'eau de vie ayant achevé d'être infligée au malheureux Chabourot, l'aide-major reprit.

—Il n'y a pas à se le dissimuler, vous vous êtes mis dans une *fichue* position; moi, de mon côté, je suis dans une mauvaise naturellement...

— Comment, demanda M. de Chabourot avec étonnement, est-ce que vous seriez embarqué dans quelque fausse démarche où notre crédit pût vous être utile?

— Non, je veux dire, répartit l'aide-major, qu'avec mon état de chirurgien militaire, je végète et n'arive à rien.

— Ah! sans doute, reprit le baron, on peut désirer quelque chose de mieux.

— Eh bien! me suis-je dit, voilà cette famille Chabourot qui s'est mal engagée si on veut, mais qui n'en est pas moins très bien placée dans le monde...

— La vérité est, ne put s'empêcher de dire ici le baron, qu'avec notre fortune, notre nom, peut-être même l'illustration des emplois diplomatiques sur la voie desquelles je me trouve en ce moment, mettant à part l'embarras dont j'espère que vous nous aiderez bientôt à sortir, nous sommes dans une excellente posture.

— Eh bien! reprit Cousinot, mon jeu est-il, me suis-je demandé, de tourmenter ces gens-là, de les violenter? Non, mon jeu est de m'attacher à leur char, de nager dans leurs eaux et de devenir des leurs enfin.

— Très bien raisonné, dit le baron; voyez, que pouvons-nous faire pour vous?

— Rien pour le moment, il faut voir venir. Seulement, j'ai envie de donner ma démission, parce que, voyez-vous, le service me pue au nez.

— Dans le fait, dit M. de Chabourot, nous pourrions fort bien vous aider à pratiquer sur le pavé de Paris. Ah! tenez, ma femme est merveilleuse pour créer une réputation, il y a déjà à ma connaissance deux ou trois jeunes médecins auxquels elle a fait faire leur chemin.

— Non! fit négligemment Cousinot, la médecine est, sous toutes les formes un état assez déplaisant, et j'ai pensé à une autre combinaison.

— Qui est? demanda M. de Chabourot.

— Qu'est-ce que je suis dans toute cette affaire? me suis je demandé; l'héritier providentiel de Charles Villeneuve, ce jeune homme que M. de Chabourot avait chez lui en qualité de secrétaire. Eh bien, puisque sa place est vacante, pourquoi, en attendant mieux, ne la prendrais-je pas?

— Véritablement, répartit le baron, je n'oserais pas vous offrir cette position, qui était d'ailleurs auprès de moi une complète sinécure.

— Aimez-vous mieux, pour expliquer ma présence chez vous, faire comme dans beaucoup de maisons, avoir un médecin à l'année, m'avoir sur le pied de docteur. La question est que je sois des vôtres : ayant place au feu et à la chandelle, étant d'ailleurs nourri et logé, avec le moindre sou de poche pour ses appointemens, je me trouverai parfaitement heureux et j'attendrai patiemment le nouveau qui ne peut naturellement pas manquer d'arriver bientôt dans ma vie. Et bien, ça vous va-t-il comme ça, papa Chabourot? finit par dire Cousinot un peu plus que familièrement.

Au fond, la combinaison n'était pas des plus séduisantes; sous cette proposition assez étrange de commensalité pouvait facilement se cacher l'idée d'une palingénésie ou seconde édition de la position de Leduc, revue, corrigée et considérablement augmentée. Toutefois, le baron ne crut rien devoir témoigner de sa répugnance et parla seulement d'en référer à sa femme. A propos, dit-il, cette idée le ramenant au but principal de sa visite : Mme de Chabourot veut vous voir, elle a à vous demander pardon de la bêtise du domestique qui lui a si mal expliqué qui vous étiez : quand voulez-vous venir?

— Mais quand vous voudrez vous-même.

— Maintenant, cela vous arrange-t-il?

— J'aimerais mieux ce soir, répartit Cousinot; j'ai affaire une partie de la journée au quartier, où le colonel, qui peut bien se flatter d'être le plus *embêtant* des hommes, vient faire je ne sais quelle inspection.

—A ce soir donc, dit le baron en se levant. Quoiqu'ils eussent, ce semble, encore beaucoup de choses à se dire, Cousinot ne le retint pas. Il savait que tout ce qu'il aurait pu traiter avec cet honnête mari devait être indispensablement soumis à la ratification de Mme de Chabourot, à laquelle nous l'avons vu d'abord s'adresser; ne tenant donc pas à faire double emploi, il laissa alors ce plénipotentiaire sans pouvoirs, et après qu'il l'eut accompagné jusqu'à la porte de l'estaminet, ils se séparèrent en aussi bonne intelligence que le comportait la bizarre et nuageuse singularité de leur situation.

CHAPITRE XVI.

Nos lecteurs sont là pour cautionner que, si M. de Chabourot n'avait montré dans l'entrevue dont il sortait aucune habileté diplomatique, il n'avait non plus rien compromis. Il s'était contenté de reconnaître la position, et venait maintenant en rendre compte à sa femme, à laquelle il

dit, dans les moindres détails, la manière d'être, la conversation, et enfin les prétentions de Cousinot.

Il n'en fut pas moins vertement tancé comme un homme qui aurait pratiqué bévue sur bévue.

— Vous ne faites jamais les choses comme on vous les dit, s'écria Mme de Chabourot; je vous avais chargé uniquement, exclusivement de m'amener cet homme. Pas du tout, il a fallu que vous prissiez la peine d'entrer au cœur de la négociation. Vous lui avez fait ainsi la licence d'expliquer ses exigences, ce qui est déjà supposer qu'il ait le droit d'en avoir.

— Qui donc en aura, si ce n'est lui, demanda M. de Chabourot, impatienté.

— Et quelles exigences! continuait Mme de Chabourot, poussant devant elle son idée! Celle de s'installer sous notre toit, de devenir presque un membre de la famille, et d'y tenir réunis en sa personne les deux rôles si durs à notre passé de M. Leduc et de l'intéressant bâtard de mon frère.

— C'est pourtant comme cela, répartit le baron avec humeur, et nous verrons votre grande habileté à empêcher que la chose ne soit, s'il y persiste.

— Bien merci, dit alors la baronne, avec un air d'être sûre d'elle-même, ce monsieur n'en est pas où vous pensez; pendant que vous perdiez le temps, noblement attablé avec lui dans un estaminet, je faisais prendre sur lui, par le moyen de Mme de Chervieux, qui voit beaucoup M. Franchet, des informations qui m'ont été immédiatement transmises; c'est le fils d'un petit marchand d'Avignon, pensant très mal; c'est un homme criblé de dettes, passant sa vie dans les mauvais lieux où vous l'avez été trouver, publiquement entretenu par cette Mme Bouvard, l'hôtesse de Leduc, et qui probablement est de complicité avec lui dans le vol des papiers dont il abuse.

— Du tout, répartit le baron, Mme Bouvard ne sait rien, et la preuve c'est la peine qu'elle a prise de vous surveiller.

— Toujours est-il que c'est un homme mal posé qui fait de sottes conditions pour qu'on le paie plus cher, et dont on aura raison avec un peu plus ou moins d'argent. Quand viendra-t-il, au reste, ce beau monsieur? ajouta baronne d'un air dédaigneux.

— J'ai pris avec lui rendez-vous pour ce soir, répondit M. de Chabourot.

— Ce soir! s'écria la baronne avec angoisse; enfin il est dit que vous n'êtes même pas bon à arranger une heure convenable pour une entrevue d'affaires. J'ai justement à dîner Mme de Janvry et M. de Freneuse, qui doivent passer avec nous la soirée; aimable compagnie à leur procurer et qui leur donnera une haute idée de nos relations!

—Eh! madame, c'était à vous à ne pas disposer de vous du tout aujourd'hui, sachant que vous aviez cette affaire sur les bras, que vous vouliez traiter le plus tôt possible.

— Le mariage de votre fille n'est sans doute pas aussi une affaire et il faut la laisser traîner! dit ironiquement la baronne. — Voyons, il faut faire dire à ce monsieur que je ne puis pas le recevoir aujourd'hui et qu'il vienne demain matin.

— Mais, ma chère amie, fit le baron, cela sera d'un très mauvais effet après ce qui s'est passé déjà.

— Je le sais aussi bien que vous, répondit la baronne; mais il faut opter et je puis encore moins *décommander* Mme de Janvry. Ainsi allez et écrivez.

Le baron, suivant sa coutume, courba sa volonté devant celle de sa femme et Cousinot fut prévenu qu'il ne serait pas reçu en audience particulière ce jour-là.

CHAPITRE XVII.

Quelques heures plus tard les deux familles qui allaient bientôt contracter alliance, étaient installées autour d'une table somptueuse, dans la salle à manger de l'hôtel Chabourot, et, même avec la puissance de la plus profonde pénétration, onques n'eussiez deviné les soucis cruels qui serpentaient sous la couche extérieure de bien-être étendue à la surface de cette réunion. Merveilleuse à se posséder, Mme de Chabourot avait su si bien éconduire les pensées qui pouvaient compromettre l'intérêt de l'heure présente, que vous l'eussiez prise pour la femme la plus heureuse et la moins préoccupée. Pour Mme de Janvry, elle n'avait pas de joie à contrefaire, et c'était sans distraction qu'elle raffolait de sa future nièce, tout en lui faisant cependant la guerre de l'air un peu douloureux qu'elle aurait voulu lui voir perdre, disait-elle, au voisinage de M. de Freneuse, fort empressé à l'entourer de délicates attentions et de petits soins.

Quant à M. de Chabourot, comme d'ordinaire, entre tous les convives, c'était lui qui pensait le moins; dans le moment, c'était lui qui paraissait songer le plus creux, parce qu'en général, les gens qui ont peu d'idées sont d'autant plus faciles à se laisser dominer par celle qui vient impérieusement les visiter. Sa silencieuse absorption fut même un moment si marquée que Mme de Janvry ne put se tenir de la constater:

— Voyez donc, dit-elle à la baronne, comme M. de Chabourot est grave et soucieux; je crois en vérité qu'il ne donne que contraint et forcé son consentement au bonheur d'Alfred.

— Vous vous trompez, ma chère, répartit Mme de Chabourot; mon mari est comme moi, enchanté d'avoir M. de Freneuse pour gendre; mais je suis sûre qu'à l'heure qu'il est, il s'agite dans sa tête quelque grand intérêt européen; vous savez qu'il tourne tout-à-fait à l'homme d'état, et la question des colonies espagnoles, depuis quelque temps, le ravit parfois dans des rêveries imaginables (1).

— La vérité est, répondit le baron, entrant dans la raillerie de sa femme, que c'est une question intéressante, et à laquelle je pense beaucoup.

— Comment! si vous y pensez! répartit Mme de Chabourot; il paraît même que vous en écrivez, car vous me parliez tantôt de la nécessité où vous seriez peut-être de prendre un secrétaire.

Le baron admira en lui-même l'audacieuse liberté d'esprit de sa femme, qui avait bien le cœur de côtoyer gaîment un sujet si plein de secrètes amertumes; néanmoins, il ne lui en voulut pas trop de cette impertinente allusion, pensant que peut-être elle pouvait servir à préparer l'introduction de Cousinot dans sa maison, pour le cas où cette fantaisie ne pourrait être déclinée.

— Si M. de Chabourot a besoin d'un jeune homme, dit alors Mme de Janvry, qui était d'un caractère à se mêler de toutes choses, et d'une disposition naturelle à tourner facilement, pour peu qu'on l'y eût poussée, au *cabinet matrimonial* et au *bureau de placement*, —j'ai sous la main un charmant sujet, et qui lui conviendrait bien.

M. de Chabourot allait répondre que, pour le moment, il n'était point encore autrement pressé de faire choix d'un collaborateur, quand le même domestique qui, la veille, était venu annoncer Cousinot, vint parler bas à son maître.

Une vive contrariété se peignit sur le visage de celui-ci.

— Qu'est-ce? demanda Mme de Chabourot, qui s'était aussitôt aperçue de son impression.

— La personne que j'ai été voir ce matin, répartit le baron, et qui apparemment n'a pas reçu ma lettre.

— On ne la lui a donc pas remise en mains propres? demanda la baronne, en modérant du mieux qu'elle pouvait son mécontentement. Vos gens ne font jamais les choses qu'à moitié. Eh bien, levez-vous et allez lui dire qu'il revienne demain matin. Dans tous les cas, un homme qui sait vivre ne se présente pas à l'heure où l'on dîne.

— Ma foi non, dit le baron en se levant, et se décidant à faire un coup d'état contre la volonté de sa femme, voilà deux fois qu'on lui fait cette fête; je vais le prier d'attendre au salon que nous ayons fini; pendant que je ferai le piquet de Mme de Janvry, vous pourrez causer avec lui; et sans attendre la contradiction de la baronne, il sortit, ne voulant pas s'exposer, par une nouvelle impertinence, à exciter le mécontentement d'un homme qu'ils avaient tant à ménager.

Un quart d'heure après, on sortit de table, et en entrant dans le salon, on trouva Cousinot occupé à considérer un portrait de Mlle de Chabourot; il accueillit les survenans d'une inclination raide, faite seulement de la tête et les talons serrés l'un contre l'autre à la manière du soldat au port d'armes ainsi que les militaires ont souvent accoutumé de saluer. Allant aussitôt à lui, M. de Chabourot le conduisit auprès de sa femme à laquelle il le présenta en disant à voix basse: M. Cousinot.

Mme de Chabourot lui adressa un salut froid mais poli; toutefois elle ne put se décider à la phrase ordinaire en pareille circonstance et dont le sens, de quelque manière habile qu'on la varie, revient toujours à la formule populaire; enchanté de faire votre connaissance. Elle se contenta de jeter sur lui un regard rapide, le trouva horrible, et se dit à elle-même qu'il avait la figure d'un vampire et le regard d'une hyène, puis le café qu'on apportait dans le moment lui étant un prétexte, elle le quitta aussitôt.

Après en avoir offert à Mme de Janvry et à M. de Freneuse, elle sentit bien qu'elle ne pouvait faire moins que d'en offrir au *monstre*, qui pour se faire une contenance s'était approché de la cheminée à laquelle il s'était adossé, levant les pieds l'un après l'autre pour les chauffer.

— Je sors d'en prendre, répondit l'aide-major; façon de parler hasardée qui fit ouvrir d'assez grandes oreilles à ceux des acteurs de la scène qui ne savaient pas le secret de son personnage.

— Mais vous ne refuserez pas un verre de liqueur, dit alors M. de Chabourot, voulant lui rendre sa politesse du matin.

— Mille grâces, répondit Cousinot en s'inclinant et croyant formuler son refus de la manière la plus élégante.

La tentation toutefois était forte, et c'était mettre notre homme sur une pente dangereuse; mais il se fit un point d'honneur de rompre en cette occasion avec ses habitudes d'estaminet, et ne se rendit à aucune insistance.

Ne voulant pas le laisser à l'embarras de son isolement, M. de Chabourot s'approcha alors de lui, et pour lui faire une conversation telle qu'elle: Neige-t-il toujours? lui demanda-t-il.

— Oui, fit Cousinot, et le pavé est très mauvais pour les chevaux.

Cousinot pensait très bien dire, et se constituer par ce développement en homme au fait des habitudes de la vie élégante, car les gens qui vont à pied s'intéressent surtout au temps qu'il *fait par la tête*, comme ils disent vulgairement; mais l'état du pavé est une question dont l'aristocratie qui va en voiture ne laisse pas de se préoccuper.

Toutefois, cette phrase, dans laquelle on voit qu'il y avait au fond une intention assez profonde, ne réussit pas à l'aide-major: en l'entendant

(1) Questions à l'ordre du jour dans le temps où se passe cette histoire.

parler de chevaux, considérant sa redingote boutonnée jusqu'à la gorge et son teint haut en couleur : ce doit être un vétérinaire, pensa Mme de Janvry ; un maquignon, se fût-elle dit, si les moustaches n'eussent arrêté sa pensée en chemin. Quelle idée à M. de Chabourot de nous faire trouver avec cet homme-là !

Curieuse comme elle l'était, et se mettant à l'aise dans une maison qu'elle regardait déjà comme la sienne, la chère dame ne put se tenir de se lever et d'aller demander à Mme de Chabourot, qui causait avec son futur gendre : quel est donc ce monsieur qui a un air si drôle ?

— C'est un officier, répondit Mme de Chabourot en rougissant prodigieusement.

— De cavalerie ! reprit Mme de Janvry abandonnant son idée hippique du moins qu'il lui était possible.

— Non de santé, fit Mme de Chabourot : c'est le fils d'un de nos fermiers qui vient pour traiter d'une affaire avec moi, ajouta-t-elle en mentant, afin d'expliquer la présence d'un homme que sa tournure rendait assez invraisemblable dans son salon.

— Ah ! de santé ! répéta Mme de Janvry avec cet intérêt bête que nous paraissons quelquefois mettre aux choses qui en réalité ne nous font absolument rien. Du reste, l'explication ayant paru satisfaisante, car le fils d'un fermier qui a étudié pour être médecin, peut être admis partout, ce me semble, surtout en petit comité, elle s'en fut auprès de M. de Chabourot, qui continuait de causer avec l'aide-major.

— Quinze jours d'arrêts *forcés !* s'écriait le baron à ce moment.

— Qui donc aux arrêts ? demanda Mme de Janvry, toujours entraînée à vouloir tout savoir et par conséquent à tout demander.

— Votre serviteur, madame, dit Cousinot.

— Oh ! mon Dieu ! fit Mme de Janvry, quinze jours ! et forcés ! Mais qu'est-ce donc que des arrêts forcés ?

— C'est être bloqué dans sa chambre avec un planton à sa porte dont on paie la politesse quinze sous par jour, répondit gaîment Cousinot.

— Et pour avoir permis à un homme de rester malade au lit dans sa chambrée, dit M. de Chabourot, au lieu de l'évacuer sur l'hôpital ; voilà-t-il un beau crime !

— Et qui vous a ainsi condamné ? demanda Mme de Janvry.

— Mon colonel, madame.

— Comment le nommez-vous, ce colonel ?

— Le baron de Brisquet, madame.

— Le baron de Brisquet ! mais je le connais beaucoup ; voulez-vous que je lui fasse parler ?

— Ah ! ce serait bien une peine perdue, répondit l'aide-major ; il a fait pour moi tout ce qu'il est capable de faire, en me permettant de ne garder ma chambre qu'à dater de demain, parce que je lui ai dit que j'avais ce soir un rendez-vous d'affaires.

— C'est toujours aimable à lui, dit alors ridiculement Mme de Janvry, non pas qu'elle ne sût à merveille qu'il était désobligeant pour Cousinot de paraître prendre parti pour son farouche persécuteur, mais parce que le détail dont elle s'occupait depuis une minute avait cesser de l'intéresser ; aussi elle ajouta : Et notre piquet ? M. de Chabourot.

— Je suis à vos ordres, fit le baron, se dégageant pour dire qu'on disposât une table de jeu, tandis que Mme de Janvry, emportée par l'invincible besoin de locomotion qui la dominait sans cesse, quittait sa place pour aller regarder de près à une tapisserie que Mlle de Chabourot s'occupait à broder.

Pour ne pas rester seul, le pauvre Cousinot fit comme elle, et ignorant qu'on ne parle guère dans un salon à une jeune fille dont on n'est point connu, à moins qu'il n'y ait une occasion naturellement faite, il fit lui-même l'occasion et dit au reste une chose assez innocente qui était celle-ci :

— Cette tapisserie, mademoiselle, est d'un goût exquis !

La jeune fille tressaillit sous cette voix qui s'adressait à elle si imprévue, et quoiqu'elle fût parfaitement bonne et d'une admirable charité pour le ridicule, l'étrangeté du compliment la surprit et l'embarrassa à ce point qu'elle ne sut que regarder Cousinot sans trouver un mot à lui répondre. Voyant le peu de succès de sa campagne galante, il fit aussitôt retraite, et dans son dépit formula ainsi qu'il suit son opinion sur la famille Chabourot : le père un sot, la mère une harpie et la fille une bégueule. On voit que tout conspirait à le rendre impitoyable pour la proie que le hasard lui avait livrée.

Cependant la table à jouer avait été dressée, Mme de Janvry s'y installa avec M. de Chabourot. S'approchant alors de Cousinot : voulez-vous bien que nous causions un peu ? lui dit la baronne. Quant à M. de Freneuse, sa place était marquée auprès de Thérèse, à laquelle, dans leur situation respective, il avait à la fois le droit et le devoir d'adresser sa cour. Nos personnages étant donc ainsi groupés par couples qu'au temps des concetti on aurait pu étiqueter : M. de Chabourot et Mme Janvry, trèfle ou carreau, à volonté ; M. de Freneuse et Thérèse, le cœur ; Cousinot et la baronne, le pique ; nous allons concentrer toute notre attention sur cette dernière couleur et prêter une oreille attentive à sa conversation.

CHAPITRE XVIII.

Si j'en crois ce que m'a conté M. de Chabourot, dit la baronne, des papiers émanés d'un de nos gens et remis à vos mains lors de sa mort nous noircissent beaucoup ; voulez-vous me permettre de rétablir les faits ?

Cousinot s'étant incliné en forme d'assentiment, Mme de Chabourot entra dans de longues explications pour persuader à l'aide-major que Leduc, au lieu d'avoir été l'instrument de la soustraction du testament, en avait été l'instigateur ; elle se représenta comme ayant cédé à une fatale suggestion de son amour-propre bien plus que de sa cupidité, quand elle s'était faite violemment héritière d'un frère pour lequel elle avait toujours été pleine de bons procédés, et qui, en la déshéritant non seulement commettait une grande injustice, mais lui infligeait encore une sorte de flétrissure ; enfin, à la manière de tous les coupables, elle battit longuement la campagne pour établir au moins relativement son innocence. Cousinot la laissa dire : il n'était point là pour la juger, mais pour tirer parti d'une position qu'aucune de ses paroles ne modifiait.

Le voyant assez froid à ce plaidoyer dont il témoignait ne pas faire grand état, puisqu'il ne prenait pas la peine d'y faire de réplique, Mme de Chabourot entra plus au vrai dans le vif de la question quand elle ajouta :

— Je sais du reste, monsieur, que notre justification est ici d'une importance assez secondaire ; nous sommes, je l'avoue, constitués dans une position très fausse ; le hasard a fait que vous ayez à nous en demander compte, c'est là le véritable intérêt qui est à régler entre nous, et, de mon côté, je ferai tous mes efforts pour vous donner une pleine et entière satisfaction.

Cousinot s'inclina encore sans autrement répondre ; il n'était plus comme le matin avec M. de Chabourot, à l'aise et communicatif ; il sentait qu'il avait affaire à un maître adversaire, et le laissait montrer son jeu avant de découvrir le sien.

— M. de Chabourot, continua la baronne, m'a parlé d'une délicatesse sans doute fort honorable que vous lui avez témoignée, il vous répugne de mettre un prix exprès et matériel aux bons procédés que vous pourriez avoir pour nous ; je ne puis que rendre justice à de tels sentimens ; mais ce mode de transaction a des avantages qu'aucun autre ne présenterait au même degré.

— Je pense différemment, dit alors Cousinot, et il me semble avoir fait à M. de Chabourot une proposition très raisonnable.

D'abord, répartit la baronne, il n'y a pas à se dissimuler que pour vivre ensemble sous le même toit d'une vie complétement commune, nous ne soyons placés assez étrangement. Vous mettrez, je n'en doute pas, à tirer parti de votre position tous les ménagemens imaginables ; de notre côté, nous tâcherons, excepté quand nos domestiques nous feront faire par leurs sots enseignemens une impolitesse, — elle jetait ainsi une excuse indirecte de son impertinent début avec l'aide-major, — d'être aussi convenables que possible avec vous ; mais en somme cependant, nous débutons mal, nous sommes au fond des ennemis à l'amiable, et je crois que nous aurons toujours les uns contre les autres un peu de levain.

— Moi, dit Cousinot, je vous assure, une fois la chose arrangée, que je ne vous en voudrai pas.

Si Mme de Chabourot eût dit toute sa pensée, elle eût répondu à la naïve protestation de l'officier de santé qu'elle comprenait cette clémence à merveille et que le couteau n'en veut pas au mouton qu'il égorge ; mais redoublant l'idée qu'elle venait déjà d'exprimer :

— Croyez-moi, mon cher monsieur, reprit-elle, quoi que nous fassions, il y aurait bien long-temps entre nous de la gêne, on n'aime jamais être en pays conquis, et la fusion a toujours de la peine à se faire entre vainqueurs et vaincus.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Cousinot, ne laissant pas entamer sa résolution, mais répondant du plus bref qu'il lui était possible, car il n'osait pas s'aventurer contre cette phrase si cherchée, si élégante qui essayait de l'enlacer.

— Il y a d'ailleurs, reprit Mme de Chabourot, une considération décisive ; nous sommes ici pour faire une affaire, n'est-il pas vrai ?

— Oui ; enfin nous essayons de nous entendre, répondit Cousinot.

— S'entendre, reprit Mme de Chabourot, c'est arriver à une conclusion. Eh bien, avec l'arrangement que vous proposez il n'y a pas de conclusion possible et nous sommes condamnés au provisoire à perpétuité.

— Comment ça ? fit l'aide-major.

— Que voulons-nous ? nous voulons M. de Chabourot et moi obtenir de rentrer dans des titres importans égarés hors de nos mains ; vous voulez, vous, monsieur, nous les rendre, mais en vous procurant une joie un peu plus positive que celle qui se rencontre au bienfait pour lui-même ; eh bien ! avec cet arrangement d'une sorte d'affiliation que vous feriez à notre famille, où serait le moment de la perfection du traité ?

— Le moment de la perfection du traité ? répéta l'aide-major qui décidément aurait voulu que Mme de Chabourot parlât moins *vaporeusement*.

— Oui à quel moment nous rendrez-vous les papiers ? finit par dire crûment Mme de Chabourot, impatientée de voir qu'elle semait devant un profane les perles de ses délicates circonlocutions.

— Mais aussitôt qu'il sera possible, repartit Cousinot, sans trop s'engager, comme on voit.

CHARLES RABOU.

(*La fin au prochain numéro.*)

(*Messager.*)

ANTOINE MAILLAN.

Il y a, chez nous autres Français, dans notre style plus encore que dans nos idées, une foule de vieilles erreurs traditionnelles, accréditées on ne sait pourquoi par les romanciers, acceptées sans réflexion et sans enquête par la foule, et sur lesquelles il serait pourtant convenable de s'entendre une fois pour toutes.

Par exemple :

Les charmes du printemps, qui est dans notre beau pays la saison la plus maussade de toute l'année;

La politesse française, la plus équivoque de toutes les politesses ;

La naïveté des fêtes villageoises, qui sont à juste titre l'effroi des curés de campagne, et parfois même de l'autorité municipale;

Le sommeil sur la bruyère, plante dont la hauteur et la fermeté sont tout aussi incompatibles avec un doux repos que le serait un plan d'asperges ou de choux-fleurs.

Et cent autres dictons aussi populairement raisonnables.

Au nombre de ces dires imposteurs, il faut ranger les bords charmans de plusieurs fleuves et rivières, ceux de la Durance avant tout.

La Durance, dont les rives délicieuses rappellent une foule de vers heureux, de refrains plein de douceur, de pages remplies de descriptions diaprées, verdoyantes, embaumées, est en réalité une espèce de torrent capricieux, toujours prêt à déborder et à changer de lit, un fléau dont la puissance dévastatrice est en guerre permanente avec l'agriculture et l'industrie.

Ses riverains sont toujours occupés à lui poser des digues pour emprisonner son cours, à pratiquer de larges saignées qui forment autant d'exutoires dans les cas d'inondations et qui, subdivisées à l'infini, selon les besoins des cultivateurs, présentent dans toute la largeur de la vallée où coule la rivière un réseau de ruisselets qui entretiennent dans la prairie une végétation réellement magnifique.

Mais si les soins vigilans des voisins de la Durance s'endorment un seul instant, le péril est là qui frappe sans menacer. Une digue s'affaisse-t-elle, les flots de cette rivière avide rongent leurs rives, et le terrain mou et friable de cette contrée oppose si peu de résistance à l'action dévorante du fleuve qu'il n'est pas rare de voir en moins de quelques semaines des milliers d'arpens labourables disparaître sous les flots et ruiner ainsi des familles, des villages entiers.

La Durance est donc, pour les habitans de ses rives, une source féconde de richesses ou de désastres, selon le degré de puissance que déploie l'homme pour maîtriser la rivière qui est, sans aucune dégradation intermédiaire, ou sa bienfaitrice ou son ennemie.

Il faut dire toutefois que les efforts humains, quelles que soient l'intelligence et l'énergie qui les dirigent, ne parviennent pas toujours à lutter avec avantage contre la redoutable hôtesse de la contrée, lorsqu'un accident inhérent au climat et malheureusement trop commun imprime d'un instant à l'autre à la paisible rivière le caractère d'un indomptable fléau.

La Durance coule entre deux chaînes de montagnes peu élevées, mais abruptes, escarpées et scindées par de nombreux contreforts, par des ravins profonds. Ce sont autant de réservoirs pour l'eau qui se déverse des hauteurs, et qui, après une pluie violente, forment le lit de petits torrens qui gagnent la rivière avec la rapidité d'une cataracte. La Durance, grossie en un moment par cette foule de tributaires improvisés, devient elle-même un fleuve impétueux. Les nombreux flots qui la coupent dans sa largeur disparaissent tout d'un coup sous l'inondation; parfois, quand la tempête a été plus furieuse que de coutume, les flots gagnent une partie de la vallée, et le lendemain le jour vient éclairer les phénomènes les plus curieux et quelquefois les plus déplorables.

Aux places où le cours de l'eau formait un coude, le flot, en bondissant à fil droit, s'est labouré un vaste sillon et a recouvert son ancien lit de vase et de sable : les flots ont modifié leur position par la même cause, et il arrive même qu'une portion plus ou moins étendue des champs voisins qui, la veille étaient couverts de moissons prêtes à recueillir, présente une surface de fange et de cailloux qui dénaturent le sol et ruinent le propriétaire.

On conçoit que, sur une rivière dont le lit varie sans cesse, un pont soit difficile à construire; car, sans parler de la rapidité des flots qui, dans les momens d'orage, entraîneraient infailliblement les constructions qui s'opposeraient à leur libre cours, il faudrait que le pont, pour satisfaire aux exigences topographiques pût embrasser, comme ces anciens aqueducs romains, monumens gigantesques élevés par des armées de travailleurs pour traverser des vallées tout entières; il faudrait, disons-nous que le pont couvrît un millier de toises, afin que ses extrémités fussen établies sur un terrain qui fût à l'abri des inondations. Aussi les communications d'une rive à l'autre sont-elles d'une nature particulière au sol. Dans certaines parties de la rivière, les gués sont nombreux et ne présentent aucun danger dans les temps ordinaires et même dans la mauvaise saison, à moins qu'il n'y ait dégel ou fonte de neiges. Dans d'autres endroits où la Durance est plus profonde, il y a de distance en distance des batelets pour les piéton et de bacs pour les voitures. Comme le courant est partout d'une extrême rapidité, ces embarcations ne pourraient être dirigées ni par la rame ni par l'aviron elles sont mues au moyen d'un câble retenu aux deux bords et auquel elles sont en quelque sorte suspendues par une corde perpendiculaire jointe au câble par un anneau à poulie. Le batelet, cédant à l'impétuosité des flots, imprime une forte tension au câble et glisse en louvoyant de manière à décrire un V au milieu de la rivière. Placée dans cette position, la nacelle a besoin des efforts de son équipage et quelquefois de ses passagers pour reprendre l'autre ligne oblique qui la conduit au rivage opposé.

Ce fut dans une semblable circonstance que le bac établi à la hauteur du village de Collis fut témoin d'un de ces accidens terribles que les habitans des bords de la Durance se racontent de génération en génération dans les veillées de leurs courts hivers.

Par une belle soirée du mois de septembre, le bac de Collis traversait pour la dernière fois la rivière, chargé d'une lourde voiture de cultivateur et d'un assez grand nombre de passagers; la pesanteur du bac imprimait une tension plus qu'ordinaire au câble; aussi lorsqu'on fut arrivé au milieu de la distance à parcourir, chacun se mit à l'œuvre et saisit le câble pour engager l'embarcation dans la contre-partie de son louvoiement. Le bac, après des efforts long-temps infructueux qui inspirèrent des craintes sérieuses pour la solidité du câble, venait de s'élancer dans sa nouvelle direction, et les passagers se félicitaient entre eux d'avoir échappé à ce danger, lorsqu'un cri d'angoisse interrompit leurs joyeuses clameurs, et tout le monde, en se retournant, aperçut un homme suspendu par les mains à la corde et complètement isolé sur l'eau. Le malheureux, placé sur les bords du bateau, n'avait pu lâcher prise assez vite, ou bien l'équilibre lui avait manqué au moment où l'embarcation avait repris la vélocité de sa course, et il était resté en chemin, chemin périlleux s'il en fût, car le bac ne pouvait retourner en arrière sans que des efforts inouis lui fissent opérer ce mouvement. Chacun s'empressa de concourir à ce résultat, et on parvint, au bout de quelques minutes, à opérer un mouvement d'arrêt; mais il était aisé de prévoir que les forces de l'infortuné ne lui permettraient pas d'attendre le retour du bac. En effet, les cris déchirans qu'il poussait pour implorer un secours tardif cessèrent peu à peu, comme si l'espoir de l'obtenir à temps s'éteignait en lui, et alors un silence de mort régna sur toute la surface de la rivière. Puis l'un des bras de la victime laissa échapper le câble; ses traits, contractés par le désespoir, annoncèrent que le terme de la lutte était arrivé. Les regards du malheureux se dirigèrent vers le fleuve qui grondait à ses pieds comme pour demander sa proie, et ses doigts enraidis lâchant, un à un, le lien qui le rattachait à l'existence, il tomba et disparut sous les flots.

Les riverains de la Durance sont presque tous d'excellens nageurs; car la lutte qu'ils ont à soutenir avec le fleuve se présente sous une telle multiplicité de formes, que, parfois, la résistance amène des péripéties où une sorte de combat corps à corps devient nécessaire. Dans des circonstances de ce genre, il est rare qu'un paysan ne parvienne pas à se tirer d'affaire quand la rivière n'est pas trop furieuse et lorsque le rivage n'est pas trop éloigné. Mais en ce moment la Durance était dans sa plus grande largeur; ses flots bondissaient comme ceux d'une écluse; il était presque impossible qu'un nageur vigoureux et expérimenté conçût l'espoir de gagner la rive, à plus forte raison un homme épuisé de fatigue et frappé de terreur. Cependant on le vit reparaître à quelque distance de la place où il était tombé; mais ses efforts pour se soutenir sur l'eau étaient le résultat d'une volonté purement instinctive, et il semblait hors de doute qu'ils fussent insuffisans, je ne dirai pas pour le conduire au rivage, mais pour prolonger son agonie de quelques instans de plus. Les passagers du bac, les regards fixés sur cet affreux spectacle, immobiles de douleur et muets d'épouvante, ressemblaient tous à autant de statues groupées avec art pour représenter une scène de terreur et d'angoisse. Aucun d'eux ne faisait un mouvement qui pût indiquer l'intention de porter secours au vieillard qui continuait de se débattre sur les flots et qui déjà commençait à céder au courant. Mais quand le bac eut regagné le centre de la rivière on s'aperçut alors que le batelier avait fait des dispositions qui supposaient une sagacité remarquable et un degré d'énergie que personne n'attendait de lui; car Antoine Maillan, c'est le nom du patron, était un jeune homme de seize à dix-sept ans, presqu'à demi sauvage et dont l'existence n'avait jamais été marquée jusque-là par le moindre incident qui pût éveiller l'attention sur elle. Le jeune paysan, semblable à ces chiens qui tournent une tonne pour faire mouvoir un soufflet de forge, bornait toute sa science à diriger son bac sur la ligne brisée qu'il parcourait à chaque instant du jour, et à tendre la main pour recevoir une rétribution fixée par une coutume plus que séculaire. Antoine Maillan, pour ainsi dire, habitant de la Durance, étranger sur ses deux rives, n'avait que bien peu de rapports avec le voisinage. On le regardait communément comme faisant partie intégrante du bac, et depuis la mort de son père, dont la fosse encore toute fraîche formait un carré blanchâtre au milieu des grandes herbes du cimetière de Collis, personne ne lui avait adressé la parole, si ce n'est des mots de reproches quand le bac stationnait sur l'une des deux rives plus long-temps qu'il ne semblait nécessaire à l'impatience des passagers.

Antoine, dans le moment fatal où quelques secondes allaient décider de la vie ou de la mort d'une créature de Dieu, secoua ses pieds pour ôter ses sabots; et, après avoir fait un geste pour montrer à ses compagnons un rouleau de corde dont une extrémité était nouée en forme de ceinture autour de son corps, et l'autre bout fortement attaché au bateau, le jeune marinier se jeta résolument dans la Durance. Comme il était aussi bon

nageur qu'aucun des habitans de la contrée, ses efforts, secondés par la vitesse du courant, le portèrent, avec la rapidité d'une flèche, à côté de l'homme dont la tête blanchie par l'âge paraissait encore à fleur d'eau. Lorsqu'Antoine Maillan l'eut saisi d'un bras vigoureux, il se tourna du côté du bac. Au moment même la corde à laquelle il était attaché fut tendue, et les passagers se mirent en devoir de le tirer à eux; manœuvre difficile autant que dangereuse, et qui exposait l'intrépide jeune homme à une submersion complète, ainsi que le malheureux dont il fallait maintenir la tête hors des flots. il ne s'agissait de rien moins que de rompre le courant en ligne directe..

— Ohé! cria le batelier d'une voix de Stentor, laissez-nous aller à la dérive, ou la rivière nous avalera tous les deux.

Puis, quand il vit qu'on avait reconnu la prudence de cet ordre et qu'on amarrait la corde, il ajouta :

— Maintenant, tout le monde à la manœuvre, et marchons.

Les passagers saisirent une troisième fois le câble, et le bac stationnaire louvoya bientôt pour gagner le rivage, suivi d'Antoine Maillan, dont le stoïque sangfroid et la force prodigieuse ne suffisaient pas toujours pour soutenir son compagnon et se maintenir lui-même à la surface de l'eau. A chaque instant les flots plus ou moins élevés, selon l'inégalité du lit de la rivière, submergeaient le nageur; mais sa persévérance triomphait de ces obstacles, et son courage, bien loin de fléchir devant eux, semblait croître avec les difficultés.

Enfin le bac toucha le bord; on s'empressa de jeter à Antoine une autre corde, car le rivage de la Durance est presque partout escarpé et travaillé de mains d'hommes pour résister aux envahissemens du fleuve; d'ailleurs, les forces complètement épuisées du marinier ne lui permettaient pas de s'avancer, depuis que l'embarcation ne l'entraînait plus. Cependant il eut encore assez d'adresse et de présence d'esprit pour saisir cette corde avec ses dents, et au bout d'une minute, qui parut un siècle aux témoins de cette scène effrayante, Antoine touchait aux palissades qui bordaient la rive. Plusieurs hommes, le corps à moitié dans l'eau, soutinrent les naufragés, et ce fut après des tentatives, dix fois inutiles, qu'on parvint à les tirer tous deux sur le bord, dans un état peu différent l'un de l'autre.

Le plus âgé reprit ses sens le premier. C'était un cultivateur riverain, nommé Foreys, l'un des plus riches propriétaires de la commune de Collis, qui, pour dire la vérité, n'avait guère pour habitans que de pauvres journaliers laboureurs. Foreys était un homme veuf, et il n'avait pour toute famille qu'une fille de quinze ans, fraîche comme la fleur des lauriers-roses qui croissent en si grand nombre dans les vallées de la Durance, vigoureuse comme leurs tiges élancées, verdissante, pétulante et volontaire autant qu'un enfant gâté des grandes villes. Le cultivateur, qui avait la main serrée comme tous les paysans enrichis, et qui méritait jusqu'à un certain point la réputation d'avarice que les villageois, naturellement envieux, font à ceux qui possèdent quelque fortune, ne regardait à aucune dépense toutes les fois qu'il s'agissait d'accomplir une fantaisie de sa fille, et, quoiqu'il regrettât sincèrement l'argent dépensé pour de futiles motifs, il ne l'en semait pas moins avec une profusion qui contrastait singulièrement avec le reste de ses habitudes parcimonieuses.

Antoine Maillan, dont l'étourdissement, causé par une lassitude excessive, se dissipait insensiblement, s'était déjà levé et se disposait à regagner son bac avant que le bonhomme Foreys, assis sur son séant, les mains croisées sur l'un de ses genoux, eût proféré une seule parole pour remercier son libérateur. Ce n'était pourtant pas à dire que le paysan fût insensible à ce que le jeune batelier venait de faire pour lui. Loin de là, Foreys comprenait parfaitement toute la portée des obligations que lui imposait un pareil dévoûment, quoiqu'il ne sût pas au juste quels moyens Antoine avait employés pour le tirer d'affaire; il connaissait trop bien les périls qu'offre la traversée de la Durance pour ne pas être convaincu d'avance que le batelier avait dû mettre sa vie dans le danger le plus imminent pour accomplir sa bonne œuvre.

Mais plus le mérite d'Antoine paraissait digne des éloges de la foule et de sa reconnaissance particulière, plus il se trouvait embarrassé pour lui exprimer ses sentimens de manière que ses paroles ne semblassent pas trop au-dessous du bienfait et ne l'engageassent pas trop non plus relativement à la récompense qu'il convenait d'offrir au bienfaiteur.

— Un moment, dit-il enfin en se relevant avec effort, lorsqu'il vit qu'Antoine allait décidément se retirer, cela ne peut pas se passer comme ça, mon petit homme. Tous ces gens-là font tant de bruit que je ne sais auquel entendre; mais puisque me voilà vivant et en sûreté sur le gazon, après avoir pris un bain au beau milieu de la rivière, qui crie aujourd'hui comme une louve qui a perdu ses petits, il faut bien que quelqu'un m'ait donné un coup de main.

— Vous pouvez bien le dire, vociféra-t-on de toutes parts aux oreilles du cultivateur : si Antoine Maillan n'a pas péri en vous tirant de l'eau, c'est par un miracle que personne ne serait tenté de renouveler.

— Sans doute, sans doute, répondit le père Foreys, et l'idée de me prêter à l'expérience ne me tenterait pas plus qu'un autre; mais, ajouta-t-il en prenant la main d'Antoine, voilà un brave garçon qui n'a pas craint de prendre un rhume en se mouillant pour l'amour de moi; il faut qu'il vienne à la ferme pour se sécher devant un bon feu de souches d'oliviers. Marthe nous donnera un coup à boire, et peut-être trouverons-nous sous la cheminée quelque morceau de venaison que nous ferons frire pour passer gaîment le reste de la soirée.

— Merci, père Foreys, répondit le jeune garçon avec une sorte de brusquerie qui provenait de l'embarras où le jetait l'attention générale; j'ai assez bu tout à l'heure pour n'avoir plus soif de long-temps, et quant à me sécher, je connais un meilleur moyen que celui de me retourner devant un brasier comme une perdrix à la broche : c'est de pendre mes habits devant la porte de ma cabane et de me glisser sous la couverture de laine que m'a donnée ma marraine aux dernières fêtes de Noël. Justement voici l'heure; je vais attacher le bac, et si quelqu'un m'appelle pour lui faire passer l'eau, je lui conseille d'attendre jusqu'à demain matin plutôt que de la traverser à la nage, car la rivière a encore plus faim que le père Foreys n'a soif : elle avalerait le plus fort nageur comme une mouche.

— Antoine a raison, dit un ancien de l'endroit, et si elle ne mange pas un bon lopin de terre avant qu'il soit long-temps, je ne m'appelle pas Dominique Endrère.

— Hum! fit le vieux richard, qui n'avait pas quitté la main de son libérateur, pourvu que cette terre-là ne soit pas la mienne, la Durance et moi nous n'en resterons pas moins bons voisins, malgré l'algarade de ce soir; car, continua-t-il en clignant de l'œil d'un air matois et futé, particulier aux villageois provençaux, je n'ai jamais de rancune contre les gens qui ne m'ont pas fait tout le mal qu'ils pouvaient me faire, et je ne me souviens que des bons procédés.

Le cultivateur, en appuyant sur ces dernières paroles, regarda le jeune batelier avec une expression qu'il s'efforça de rendre aussi bienveillante que la circonstance l'exigeait; puis il promena ses regards sur la foule comme pour y chercher une approbation qu'il n'avait pas la conscience d'avoir méritée. Tandis qu'il se livrait à cet examen désagréable, sa bouche transformait insensiblement en une maussade grimace le sourire dont sa politique avait cru devoir l'orner un instant auparavant.

— La peste soit de moi, pensait-il, et de la sotte pensée que j'ai eue d'aller voir la nouvelle charrue de Mathieu Jalas sur l'autre rive! Voilà une soirée qui a doublé mes impositions et mes charges, en me suscitant un libérateur que je ne recompenserai jamais assez au gré de mes fainéans voisins, quand même tout le bénéfice d'une année de travail y passerait!... Antoine, ajouta-t-il tout haut avec un effort désespéré, tu m'as sauvé l'existence, c'est à moi de prendre soin de la tienne; viens demain chez moi, et tout le village saura si Jacques Foreys est reconnaissant envers ceux qui l'obligent.

— C'est bon, monsieur Foreys, dit Antoine en se retirant, j'irai vous voir puisque vous y tenez, et tout le village saura que lorsque Antoine Maillan expose sa vie pour sauver une créature de Dieu, il ne veut aucune autre récompense que celle qu'il a déjà trouvée ici, ajouta-t-il en se frappant la poitrine.

— Après tout, murmura Foreys, que cette réponse désintéressée rassurait un peu sur les suites de cet événement qui avait failli lui coûter la vie, voilà un brave jeune homme, et, si j'en crois mes pressentimens, ma fortune ne courra pas entre ses mains plus de risques que ma propre vie n'en a rencontré ce soir. Oui, c'est un bon garçon, un honnête garçon, et je n'oublierai pas ce qu'il a fait pour moi.

Ce fut en divaguant sur ces dernières pensées que Jacques Foreys s'achemina vers sa demeure, sans se rendre compte du sentiment de sincère gratitude qui venait de s'éveiller en lui pour Antoine Maillan, et sans s'apercevoir que cette sensation purement égoïste prenait sa source bien moins dans le service important qui lui avait été rendu que dans le désintéressement du jeune batelier. Semblable au prisonnier de guerre des temps anciens qu'un ennemi féodal eût renvoyé sans rançon, le vieillard goûtait une satisfaction sans mélange en se voyant sain et sauf, sans qu'il lui en coûtât rien.

Jacques Foreys était un ancien valet de ferme qui devait sa fortune à ses labeurs, à son économie et à une série de circonstances qu'il avait su faire tourner à son profit avec une habileté peu commune. Le maître qu'il servait, en commençant sa carrière de manœuvre, possédait une vingtaine d'arpens d'excellentes terres. Cette propriété était close d'un côté par la Durance ou du moins par un banc de sable qui avait autrefois formé le lit de la rivière; du côté opposé la colline, aussi escarpée qu'un pan de muraille, lui servait de limite. Sur l'une des deux autres faces, une de ces mille saignées pratiquées dans le fleuve pour arroser l'intérieur des terres servait de ligne de démarcation entre cette propriété et les champs voisins; et comme ce ruisselet était creusé à droite de la métairie en regardant la Durance qui descendait vers le côté gauche, le propriétaire trouvait dans le voisinage de ce canal un double avantage. D'abord il servait d'exutoire aux grandes eaux, et ensuite il avait permis d'établir à l'un des angles de l'enclos une digue oblique, formée de madriers solides, qui rompait l'impétuosité des flots. La rivière, dans les temps d'inondation, n'en pénétrait pas moins dans ces champs si bien défendus; mais comme elle n'entraînait point avec elle les couches de gravier qui partout ailleurs marquaient ses irruptions, attendu que la digue leur tenait lieu de crible, il en résultait pour ce terrain privilégié le même profit que les basses terres de l'Egypte tirent des débordemens périodiques du Nil : le sédiment de vase que la Durance y laissait après elle formait un excellent engrais qui fortifiait la terre et en doublait le prix. Il est vrai que tout cela n'existait pas quand Jacques Foreys n'était que simple garçon de charrue dans ce

même domaine ; son maître d'alors, qui n'avait trouvé aucun moyen de se défendre contre le redoutable voisinage de la rivière, s'en remettait comme les autres riverains aux précautions ordinaires si souvent insuffisantes pour préserver les propriétés, et au hasard providentiel qui dirigeait le fléau dans le vaste espace abandonné à sa furie capricieuse.

Le premier emploi que Jacques fit de ses économies fut d'acheter quelques perches de terrain tout-à fait inculte sur le sommet de la colline ou plutôt des rochers qui bordaient les champs de son maître. Tous les habitans de Collis firent des gorges chaudes sur la simplicité du jeune laboureur, qui avait acquis à fort bon compte, il est vrai, mais en échange de beaux et bons écus, un lot assez considérable d'épines et de cailloux. Jacques laissa rire tout le monde et ne répondit pas un mot aux quolibets qu'on lui lançait de toutes parts.

Les uns prétendaient que Jacques Foreys était en train de passer un marché avec la Durance pour la cession d'une des petites îles que les flots couvrent à chaque instant, mais qui n'en produisent pas moins d'amples récoltes d'agrenas (1).

D'autres ramassaient des pierres sur leur chemin, quand ils rencontraient le garçon de ferme, et lui en faisaient hommage comme de choses qui devaient lui être agréables, et les marmots du village poussaient la malice jusqu'à jeter au pauvre garçon ce que ses camarades se contentaient de lui offrir.

La patience avec laquelle Jacques endurait tous ces petits tourmens commençait à désarmer les rieurs, lorsque le garçon de ferme fit à son maître une seconde proposition qui parut cent fois plus originale que la première : c'était de lui faire la concession (à prix d'argent bien entendu) d'un terrain marécageux qui bordait la base de la colline sur une largeur de trois ou quatre toises seulement. Le maître, qui était un homme avide, s'empressa d'acquiescer au marché, et pour cette fois il n'y eut qu'un cri dans le village pour porter aux nues la bêtise de Jacques Foreys, qui commença, dès ce moment, à exciter la compassion des bonnes ames de l'endroit.

Un an après cette seconde acquisition, Jacques fit un petit héritage. Son oncle, qui était le seul parent qu'il eût au monde, lui laissa un champ qui valait douze cents francs. Le garçon de ferme commença par quitter le service de son maître qui lui devait deux années de gages, et qui ne put les lui payer parce que la récolte avait été mauvaise et qu'il était gêné dans ses affaires. Jacques vendit son champ, quoique les terres fussent de première qualité. (Mais que pouvait-on attendre d'un pareil original !) Puis, au lieu de presser son maître pour obtenir ce qui lui était dû, il lui prêta la plus grande partie de la somme qui provenait de son héritage.

— Pour le coup, disait-on dans les veillées, Jacques a perdu la tête ! Prêter de l'argent à son débiteur, à un homme qui se ruine et qui ne pourra peut-être pas payer l'intérêt de la somme empruntée ! En vérité, ce serait une charité que d'ôter à ce malheureux jeune homme les moyens de consommer ainsi sa perte. Quel dommage, ajoutait-on, que le meilleur travailleur de la contrée dépense si mal l'argent qu'il gagne si bien !

Mais le moment était venu où le prétendu fou allait s'occuper sérieusement de recueillir les fruits de ses singulières manœuvres.

Le versant de la colline, qui était la propriété de Jacques, était formé de pierres spongieuses et friables qui n'offraient pas assez de solidité pour la construction, mais qui, par la même raison, n'opposaient qu'une médiocre résistance à la pioche. L'ex garçon de ferme fit creuser un grand trou dans le roc, à vingt pieds du sol, c'est-à-dire au milieu du versant ; puis, quand cette espèce de caverne eut été convenablement taillée en forme de voûte et garantie de tout éboulement, il en fit pratiquer une toute semblable à une faible distance, et il fit établir une communication de l'une à l'autre. Comme Jacques aidait et dirigeait les ouvriers avec la prodigieuse activité qui le rendait précieux à son maître, ces travaux furent bientôt terminés, et n'occasionèrent qu'une faible dépense.

Un escalier informe taillé dans l'épaisseur du roc servit de communication entre le sol et les cavernes, et fut même prolongé jusqu'au sommet de la colline. On commença dès lors à supposer que Jacques, ne pouvant tirer parti de la superficie rocailleuse de sa première acquisition, voulait utiliser sa profondeur en s'y bâtissant une demeure commode et pour laquelle les matériaux étaient tout trouvés. Cette supposition se convertit en certitude, lorsque l'on vit le menuisier de l'endroit venir poser devant ces excavations une cloison grossièrement travaillée, mais solide, et dans laquelle il avait pratiqué deux ouvertures qui représentaient assez bien deux fenêtres et une porte.

Lorsque Jacques fut installé dans cette habitation de singulière espèce, il put se dire propriétaire d'une maison qui l'emportait autant sur les misérables chaumières de Collis qu'un fleuve paisible et profond l'emporte sur ses modestes tributaires, les rivières et les ruisseaux ; car ce logis, taillé dans le roc, offrait une foule d'avantages ; il était parfaitement abrité contre le vent, le froid et la pluie, et puis son possesseur pouvait l'étendre indéfiniment, suivant ses besoins ou ceux de sa famille.

Ce n'était pas assez d'une demeure pour l'intelligent manouvrier, il lui fallait un enclos et des terres à faire fructifier. Il avait tout cela sous la main. Ce ruban de terrain marécageux, qui bordait la colline et qui était sa propriété, subit, grace au génie fertile de Jacques, une transformation aussi étonnante que le versant de la colline. Un petit canal, d'une profondeur médiocre, mais suffisante, fut creusé par les mains industrieuses du jeune homme, afin de contenir l'eau qui se déversait continuellement de plusieurs sources enfermées dans les anfractuosités de la petite montagne, et de la conduire dans une ravine qui rejoignait la Durance. Ce travail, qui fut exécuté en moins de quelques semaines, opéra le desséchement complet du terrain qu'avait acheté Jacques. Bientôt cette petite propriété fut en plein rapport et fournit avec abondance de quoi pourvoir à la subsistance du jeune homme.

Son voisin n'avait pas vu sans quelque jalousie les bizarres mais importantes améliorations qui avaient tout d'un coup donné une valeur très réelle aux acquisitions de Jacques. Cependant, comme ses besoins allaient en croissant, suivant la proportion inverse des soins qu'il donnait à sa métairie, et que, d'une autre part, son ancien garçon de ferme avait toujours une petite somme à lui prêter dans les occasions pressantes, il ne pouvait pas prendre sur lui de voir dans son matois créancier autre chose qu'un naïf jeune homme, généreux et confiant jusqu'à la stupidité.

Mais le moment arriva enfin où les relations entre les deux voisins se dessinèrent nettement et de manière à mettre en relief la supériorité de Jacques Foreys. Denis Raynal (c'est le nom du métayer) fut étonné un jour de trouver Jacques plus récalcitrant que de coutume à l'endroit des prêts d'argent. Non seulement ce jour-là Jacques ne voulut rien avancer ; mais il parla des anciennes créances et de l'intention où il était d'en réclamer bientôt le paiement. En moins d'une minute, le bon jeune homme avait grandi d'une coudée aux yeux du cultivateur effrayé ; c'était comme un jeune tigre qui montre ses dents pour la première fois. Denis Raynal sembla s'éveiller en sursaut quand il vit la pauvre et douce créature qui lui servait de jouet se métamorphoser en bête fauve prête à le dévorer.

Le fermier, sur le refus de Jacques, emprunta de l'argent ailleurs, et creusa un précipice pour combler un trou ; puis il fallut rendre, et les réclamations de Jacques arrivèrent justement à cette époque. Denis, placé entre deux feux, tourna ses mains suppliantes du côté qui lui sembla le moins menaçant. Le tigre avait caché ses griffes, et il se montrait disposé, non seulement à un accommodement, mais à secourir sa victime contre les attaques de son compétiteur. Jacques proposa à son ancien maître de lui céder, à lui Foreys, une seconde portion de ses propriétés dans le voisinage de celles qu'il avait précédemment achetées. Il est inutile de dire que le marché, quoique loyal dans ce sens que le prêteur ne réclamait que l'intérêt légal de son argent, était onéreux quant à l'estimation d'une propriété mal entretenue, mais de bonne valeur. Cependant, comme le malheureux métayer n'aurait pu espérer de vendre à un prix plus élevé au moment où son besoin d'argent était connu de tous les fermiers voisins, il consentit sans trop de peine à abandonner cette seconde partie de son héritage à celui qui avait été le moindre de ses serviteurs, et qui désormais prenait dans le pays une importance égale à la sienne.

Jacques Foreys, le plus infatigable travailleur de la contrée, loin de songer à se reposer sur ses lauriers, se coucha une heure plus tard et se leva une heure plus tôt, afin de suffire à l'exploitation de ses nouvelles terres ; et comme cette laborieuse assiduité se trouvait admirablement secondée par un esprit subtil et par une expérience déjà consommée, il en résulta pour l'avare mais habile cultivateur des bénéfices extraordinaires, et d'autant plus considérables que la parcimonie la plus ingénieuse présidait à leur emploi.

Denis Raynal, au contraire, serré de près entre la Durance et Jacques Foreys, deux ennemis dont l'action envahissante était pour lui un sujet de continuelles appréhensions, n'avait plus la liberté d'esprit nécessaire pour faire face aux embarras de ses affaires. Ses terres se morcelaient des deux côtés avec une rapidité qui menaçait sa fortune d'une extinction complète, et déjà il devenait possible d'indiquer dans l'avenir l'époque peu éloignée où cette catastrophe devait avoir lieu, lorsque la santé du pauvre métayer, minée par les soucis et par les chagrins, s'altéra peu à peu de manière à donner des inquiétudes pour sa vie.

Denis n'avait qu'une fille qu'il aimait tendrement et qu'il avait gâtée par un excès de complaisance. La jeune Denise n'avait point un mauvais naturel, mais elle avait les penchans de son sexe et de son âge, et ces inclinations mal dirigées étaient devenues de véritables défauts. Elle aimait la parure plus qu'il n'était convenable à une fille de sa condition ; et comme on satisfaisait à toutes ses fantaisies de luxe villageois, cette faiblesse paternelle avait donné l'essor à une vanité aussi ridicule qu'extravagante. Ce caractère capricieux et fantasque aurait eu besoin, comme la Durance, de digues solides pour rompre son impétuosité, et, comme cette rivière, il ruinait l'insensé qui avait eu l'imprudence de lui céder. Car les sacrifices que Denis Raynal faisait à chaque instant pour maintenir sa fille sur un pied de *braverie* respectable et la complaisance avec laquelle il quittait les travaux les plus importans pour accompagner la jolie Denise partout où il y avait l'apparence d'une fête, n'avaient pas peu contribué aux désastres qui venaient l'écraser.

Lorsque Jacques était simple garçon de charrue chez le bonhomme Raynal, ainsi qu'on appelait le fermier dans les environs, Denise n'était encore qu'un enfant de onze à douze ans tout au plus ; mais déjà son natu-

(1) Sorte de ronces qui croissent en grande quantité dans ces terrains incultes et dont le nom scientifique est *hypophaë rhamnoïdes*.

rel fier et impérieux pesait sur les domestiques de son père et particulièrement sur Jacques Foreys, qui était le plus jeune et le plus timide d'entre eux. C'était littéralement le souffre-douleur de la maligne jeune fille qui ne se laissait désarmer ni par la patience de son serviteur, ni par le dévoûment sans bornes dont il lui donnait des preuves en toute occasion. Bien des gens dans le village de Collis avaient cru pouvoir attribuer la longanimité que Jacques avait d'abord montrée dans ses rapports financiers avec Denis Raynal à des motifs qui pouvaient amener une alliance entre eux, et la dureté du jeune homme à l'égard de son ancien maître avait ensuite singulièrement dérouté toutes ces suppositions.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Jacques, dont toutes les relations portaient le cachet d'une indifférence imperturbable pour tout ce qui ne tenait pas à ses intérêts, n'accordait pas à la jeune Denise plus d'attention qu'à toutes les autres filles de son âge. Et il est juste de dire que dans les petits bals villageois qui avaient lieu le dimanche, tantôt dans le village, tantôt dans un autre, toutes les bachelettes des environs seraient restées sans danseurs avant que Jacques eût pensé à en inviter une seule.

Quand le père Denis, succombant à ses inquiétudes, et dont le cœur se déchirait en songeant au dénuement qui allait être le partage de sa fille, se fut étendu sur son lit de douleur pour ne plus s'en relever peut-être, le brave homme, après une longue hésitation, se décida à confier l'état de ses affaires à son enfant bien aimé.

Ce fut un terrible moment que celui où Denise fut contrainte de descendre du piédestal où la tendresse aveugle de son père l'avait fait monter, pour tomber beaucoup plus bas que toutes les jeunes compagnes dont elle avait jusque là méprisé la position. Mais l'orgueil de Denise n'était que l'excès de cette fierté d'ame qui inspire et soutient les grandes déterminations. La jeune fille envisagea sans trembler le sinistre horizon qui se déroulait devant elle, et son cœur ne saigna que pour les souffrances de son père. Son parti fut pris à l'instant même. Elle se décida à se présenter chez l'inexorable créancier de sa famille, Jacques Foreys, et d'engager entre ses mains le reste de son patrimoine, afin d'obtenir de lui les secours nécessaires pour rétablir la santé de son père ou pour adoucir ses derniers instans.

Il est vrai qu'au moment d'entreprendre cette démarche pénible, Denise se souvenait plus qu'elle ne l'aurait voulu des mauvais procédés dont elle payait autrefois les égards et le zèle du pauvre garçon de ferme. Mais son dévoûment pour son père l'emporta sur ses scrupules. Un matin que Denis Raynal goûtait une sorte de repos léthargique après une nuit agitée, la jeune villageoise se rendit, le cœur palpitant d'émotion, chez son voisin le riche propriétaire.

Lorsqu'elle lui eut exposé tout en tremblant, et non sans verser quelques larmes, le motif de sa visite, Jacques Foreys, qui était alors occupé à bêcher vigoureusement un carré de terre, suspendit son travail, et le coude appuyé sur sa bêche, il demeura pendant quelques minutes dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément.

— Eh bien! dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, je ne m'attendais pas à cette proposition, je ne devais pas m'y attendre, et personne ne pourra dire qu'il y a eu de ma faute là dedans. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Denise? ajouta-t-il en la regardant fixément.

— Personne ne songeait à vous rendre responsable de nos malheurs, monsieur Jacques, répondit la jeune fille en sanglotant, et moi bien moins que tout autre; car je sais à qui les attribuer, du moins en grande partie.

— A qui? s'écria le jeune paysan.

— A moi, murmura la pauvre Denise en baissant la tête.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, voisine; cependant le papa y est pour son compte; j'en sais quelque chose. Quant à votre proposition...

— Vous l'acceptez, j'espère? fit la jeune fille en pâlissant d'inquiétude.

— Pas possible, mademoiselle Denise. Vous ne pouvez passer, du vivant de votre père et avant votre majorité, aucun marché qui soit valable, et je n'achète, moi, qu'à bonne enseigne. Mais ne vous inquiétez pas trop, continua-t-il en faisant un pas pour soutenir Denise qui chancelait, les amis, comme on dit, ne sont pas des Turcs : je verrai votre père aujourd'hui.

— C'est inutile, dit la jeune fille en cédant à son désespoir; mon père ne veut rien vendre : il dit que le peu qui lui reste sera mon héritage, et que Dieu le maudirait s'il en disposait avant sa mort.

— Eh bien! eh bien! il y a de la raison dans ce qu'il dit là. Mais je vous répète que je verrai Denis Raynal aujourd'hui. Ce que j'ai à lui dire arrangera peut-être les choses.

Denise fit un mouvement de tête pour exprimer son doute; puis elle passa son tablier sur ses yeux et fit une courte révérence à Jacques.

— Vous vous en allez, ma voisine, dit l'intrépide travailleur en bêchant de plus belle; je ne vous retiens pas : chacun a ses petites affaires. Quand la journée sera finie, j'irai savoir des nouvelles de M. Denis; que Dieu le conserve!

En effet, le soir, au moment où la nuit avait suspendu les travaux agricoles et commençait à rendre au pauvre malade cette surexcitation fiévreuse qui le minait rapidement, Jacques Foreys frappait à la porte de la métairie. Denise quitta le chevet de son père pour aller ouvrir; car depuis quelques semaines la servante qui s'occupait de ce soin était partie et n'avait pas été remplacée. A la vue de son créancier, Denis, quoiqu'il s'attendît à sa présence, fut agité d'un long tressaillement, et il éprouva ce malaise instinctif que ressentent les animaux domestiques à l'aspect d'une bête carnassière.

— Jacques, dit le moribond d'une voix défaillante qu'il s'efforçait de rendre aussi engageante que possible, vous savez que vous m'avez promis de patienter jusqu'à la Chandeleur pour les cent écus dont je vous suis redevable sur notre dernier compte.

— N'y pensez pas, voisin, répondit le jeune homme, s'asseyant sans qu'on l'en priât près du lit du malade. Je suis venu ici pour vous donner une explication; et Mlle Denise, ajouta-t-il en voyant que la jeune fille faisait un pas en arrière, n'est point de trop entre nous. D'abord, j'ai une question à vous faire. Dans quel but croyez-vous que moi, qui suis un garçon sans parens et sans amis, je travaille comme je le fais pour arrondir mon petit avoir?

— Belle demande, Jacques, répliqua le malheureux débiteur en grimaçant un sourire de complaisance; c'est pour vous enrichir, mon ami.

— Il n'y a pas le moindre doute à cela; mais j'avais une raison pour désirer de m'enrichir, et je vais vous la dire. Il y a dans le village une fille dont je désirais faire Mme Foreys.

— En voilà, sur ma foi, la première nouvelle, dit le bonhomme Denis.

La jeune fille prit son tablier et se mit à l'auner dans tous les sens.

— Il y a long-temps que l'idée m'en est venue pour la première fois; alors je n'étais qu'un pauvre manouvrier et la fille dont je parle avait de bonnes pièces de terre au bout de son tablier.

— Tiens! tiens! tiens! murmura Denis Raynal.

— Dans ce temps-là on ne faisait guère attention à moi que pour me dire : Vaurien, paresseux, et toute la litanie. Si j'avais répondu ce que j'avais sur le cœur... merci de moi, je n'aurais pas été bon à jeter aux chiens. J'avais quelque chose de mieux à faire que de me plaindre : j'avais à faire fortune.

—C'est fort bien cela, mon garçon, dit le malade; seulement je regrette que c'ait été mes dépens.

— Eh bien! en cela, voisin, j'ose dire que vous n'êtes pas raisonnable; car si je n'avais point profité de vos embarras, un autre aurait été peut-être plus vite que moi à la besogne, et votre position n'en serait que pire aujourd'hui. A moins de quitter le pays (ce que je ne pouvais songer à faire, car c'est comme un charme qui me retient ici), il fallait bien, si je voulais avoir une place au soleil, qu'un autre quittât cette place-là, et personne ici n'y était mieux préparé que vous. D'ailleurs, pour dire toute la vérité, il ne me suffisait pas, pour arriver à mes fins, de m'enrichir; il était nécessaire encore que la jeune fille dont je parle devînt pauvre, afin de devenir, moi, un bon parti pour elle.

Denis et sa fille se regardèrent sans rien dire.

— Jacques, fit le malade en se soulevant sur l'un de ses bras et en se penchant l'autre derrière la tête, tu entrelardes tout cela de fille à marier, de place au soleil et de fortune à faire. Tout ce que j'y comprends, c'est que ta fortune est faite et que la mienne est perdue. Quant à ma fille...

— Quant à Mlle Denise, s'écria le jeune paysan avec une chaleur dont jamais jusque-là il n'avait paru susceptible, c'est à vous de voir si je suis un bon parti pour elle. Vous n'avez qu'un mot à dire : votre fortune lui revient tout entière, et je puis affirmer en toute vérité que les terres n'auront rien perdu pour avoir passé par mes mains.

— Est-il possible, garçon! dit le malade en retombant sur son lit et en joignant les mains sur sa tête, tu as fait tout cela pour Denise?

— En voici la preuve, répondit le jeune homme, en déployant un papier qu'il tenait à la main. Je pouvais mourir avant d'avoir fait mon affaire, et dans ce cas là vous étiez ruiné tout de bon, voisin; mais j'avais pensé à la chose, et voici un testament qui parait le coup pour Mlle Denise.

La jeune fille repoussa doucement le papier que lui présentait Jacques, et elle se cacha le visage dans ses deux mains. Son bizarre amoureux se méprit sur ce mouvement de pudeur instinctive; il pâlit, et sa main tremblante laissa tomber le papier.

— Mademoiselle Denise, dit-il d'une voix si douce que la jeune villageoise et son père crurent que c'était un autre homme qui parlait, je ne suis qu'un simple laboureur; j'ai peut-être mal agi : mais j'avais de bonnes intentions. Est-ce que vous me mépriseriez pour cela?

— Je la renoncerais pour ma fille si elle en était capable, mon garçon, cria le bonhomme Denis. Mais laisse faire, je connais ma Denise, elle sait ce que vaut un procédé comme le tien; et si maintenant elle ne te dit pas ce qu'elle en pense, je te garantis que tu ne perdras rien pour attendre.

En effet, Denise, revenue de son premier trouble, ne tarda pas à tourner vers Jacques Foreys des regards qui le dédommagèrent amplement de la peine qu'il avait prise depuis si long-temps, et de la persévérance qu'il avait apportée à s'enrichir en ruinant son père.

Il est bon de faire remarquer ici que les trois personnages dont il est question dans ce moment avaient, dans les sentimens qui les animaient vis-à-vis les uns des autres, autant de sincérité qu'en comporte la pauvre nature humaine, si faible, si aveugle lorsqu'il s'agit de l'intérêt personnel.

Denis Raynal et sa fille étaient réellement reconnaissans envers leur voisin, parce qu'au lieu d'en recevoir tout le mal qu'ils devaient nécessairement en attendre, ils trouvaient tout d'un coup en lui un appui, un sauveur qui les arrêtait sur le penchant de l'abîme. Ils ne réfléchissaient pas que cet abîme avait été creusé par les mains qu'un calcul égoïste rendait charitables, ou s'ils y réfléchissaient, c'était vaguement, et le bonheur inespéré de leur nouvelle position leur fermait les yeux sur les causes qui l'avaient amenée.

Jacques était, de son côté, sous l'influence de la même illusion. Sa connaissance instinctive du cœur humaine lui avait depuis long-temps donné la conviction qu'une fois riche et Denise pauvre, son affection pour elle serait infailliblement couronnée de succès, surtout lorsqu'il lui ferait connaître qu'elle avait été le but de ses constans efforts. Mais tout en s'enorgueillissant à ses propres yeux du résultat de sa tendre persévérance, il jugeait à propos d'oublier les secours qu'il avait trouvés, pour arriver à ce but, dans son naturel avide, ardent et parcimonieux. Il se dissimulait également le parti qu'il aurait pris si, par impossible, Denise et son père n'eussent point regardé son alliance comme un bonheur; parti qui eût été néanmoins, selon toute probabilité, la ruine totale de ses malheureux voisins; car Jacques était beaucoup trop positif pour abandonner, sans de bonnes raisons, c'est-à-dire sans des raisons personnelles, des biens si péniblement acquis; il avait trop de froide raison pour se replonger dans la misère à cette seule fin d'enrichir une ingrate.

Quoi qu'il en soit, ni les uns ni les autres n'approfondirent leurs sentimens respectifs, ou, ce qui revient à peu près au même, il n'en fut nullement question entre eux. Jacques était le plus beau et le plus riche garçon de toute la contrée; Denise n'eut pas besoin de longues réflexions pour reconnaître que jamais un meilleur parti ne se présenterait pour elle, surtout depuis le désordre qui s'était mis dans la fortune de son père. D'ailleurs, la constance romanesque de son ancien amoureux plaidait suffisamment une cause à moitié gagnée par la circonstance.

Dès le lendemain de cette mémorable entrevue, les bans des fiancés furent publiés à l'église de Collis; et si les habitans du village se recrièrent sur la singularité de cette union, aucun d'eux n'en fut véritablement étonné; car depuis long-temps Jacques les avait habitués à de telles bizarreries de conduite que celle-ci leur semblait en quelque sorte naturelle en comparaison des autres.

Le vieux Raynal mourut quelque temps après.

Le jeune métayer ne jouit pas long-temps du bonheur qu'il s'était acquis. Dans les premières années de son mariage, sa femme fut frappée de stérilité, et lorsque enfin le ciel, exaucant les prières de Jacques, lui eut donné l'espérance d'obtenir un enfant, ce fut dans cette félicité même qu'il trouva le plus grand chagrin qui eût pesé jusque-là sur son existence. Denise expira en donnant le jour à une charmante petite fille...

Par un triste et singulier conflit des affections qui se partagent le cœur humain, l'enfant que Jacques avait tant souhaité lui devint odieux. D'abord il combla l'innocente créature de ses caresses et l'inonda de ses larmes; puis la douleur qu'il ressentait de la mort de sa mère lui inspira une sorte de haine furieuse contre la cause de ce malheur. L'enfant fut confiée aux soins d'une nourrice qui l'emporta aussitôt.

Au moment où l'on commençait à croire dans le village que le père dénaturé avait adopté le projet de vivre toujours séparé de sa fille, on apprit que la nourrice et son nourrisson étaient installés à la ferme, et les transports presque frénétiques avec lesquels l'infortuné mari caressait sa fille donnèrent à quelques mères de l'endroit la clé de l'aversion hors nature que Jacques avait manifestée contre la pauvre fille.

A partir de cette époque, Jacques ne se sépara plus de sa fille chérie; il l'entoura de tant de soins et de précautions que la santé de l'enfant faillit plusieurs fois en être compromise. Plus elle grandissait, plus son père sentait croître l'aveugle tendresse dont la jeune fille ne tarda pas à se prévaloir pour donner carrière à toutes les fantaisies de son âge. La faiblesse du bonhomme Denis Raynal pour sa chère Denise était proverbiale dans le pays, et Jacques avait été le premier à la blâmer dans les temps, parce qu'il avait été un de ceux qui en souffraient le plus; mais elle était cependant loin d'approcher de l'excessive indulgence qu'il avait pour les défauts de la petite Marthe.

Celle-ci avait seize ans au moment où nous trouvons Jacques Foreys, alors âgé de cinquante et un ans, au milieu des flots de la Durance avec Antoine Maillan, le batelier. Depuis quelque temps, la jeune fille inspirait de sérieuses inquiétudes à son père, à cause du dédain qu'elle ne prenait pas la peine de déguiser pour les villageois ses voisins. Toutes les fois qu'elle allait à la ville, et c'était trop souvent au gré de son père, quoiqu'il n'eût pas le courage de s'opposer à ces dangereuses excursions, elle en rapportait des goûts de plus en plus prononcés pour un luxe et des habitudes qui ne cadraient pas.

— Faudra-t-il, pensait le cultivateur émérite dans l'amertume de son ame, qu'un de ces freluquets fainéans des villes, à la langue dorée, vienne m'enlever mon trésor, l'enfant de ma tendresse, et qu'il dissipe en quelques années un héritage si laborieusement acquis?...

Les choses en étaient là lorsque arriva l'accident que nous avons raconté. Quand Marthe apprit les dangers qu'avait courus son père, le saisissement qu'elle en éprouva pensa lui devenir fatal. On fut obligé d'envoyer chercher le médecin du pays à plus d'une lieue de Collis, pour que son témoignage rassurât la tendre fille sur les suites que l'affreux accident de la soirée pouvait avoir sur la santé de son père. Le docteur trouva Jacques Foreys dans le meilleur état du monde; mais il jugea à propos de saigner Marthe afin d'arrêter l'effervescence maladive qui s'était emparée d'elle.

Le lendemain, il faisait à peine jour qu'un garçon de ferme frappait déjà de toute la force de son bras à la porte de la cabane qu'habitait Antoine Maillan.

— On n'ouvre pas, répondit le batelier d'un ton bourru, en s'éveillant; la journée est assez longue pour moi sans que je la commence avant le lever du soleil.

— M. Jacques vous demande, cria le laboureur d'une voix qui éveilla l'écho de l'autre côté de la Durance.

— Eh bien! que M. Jacques attende. Il n'est pas si pressé qu'hier au soir, j'imagine. Le bac et moi nous ne bougerons pas avant une heure.

— Mais il n'est pas question du bac. C'est Mlle Marthe qui veut vous parler.

Antoine ne répondit rien, et le garçon de ferme, pensant qu'il s'habillait, s'assit sur un petit banc de pierre adossé à la cabane. Au bout de quelques minutes, il s'impatienta du retard que mettait le jeune batelier à passer son pantalon et sa veste; il écouta à la porte, et des ronflemens sonores lui apprirent que, si Antoine pensait dans ce moment à maître Foreys ou à sa fille, ce ne pouvait être qu'en songe. Le laboureur se remit à secouer la porte de plus belle et de manière à faire craquer les parois de la pauvre cabane.

— Que voulez-vous encore? murmura le jeune homme d'une voix brisée par un long bâillement.

— Toujours la même chose, répondit le garçon.

Cette fois Antoine sauta à bas de son lit, vaincu par l'obstination de son visiteur matinal. Sa simple toilette fut bientôt terminée, à la grande satisfaction du laboureur qui piétinait d'impatience.

— A propos, dit Antoine en se mettant en route avec son compagnon, que me veut M. Jacques?

— Vous remercier, je crois.

— N'est-ce que cela? s'écria le jeune homme en s'arrêtant et en poussant un grand éclat de rire. Hé bien! s'il en est ainsi, j'ai encore trois quarts d'heure à moi, je n'ai pas envie de les perdre pour cela; nous aurons tout le temps de nous revoir, M. Jacques et moi.

— Non pas, dit le laboureur en serrant le bras d'Antoine dans une main aussi large qu'une épaule de mouton et vigoureuse à l'avenant, non pas, mon garçon, je suis responsable de la commission. Marchons amicalement côte à côte, ou, s'il ne faut que vous porter pour vous décider à venir avec moi, ce n'est pas cela qui m'arrêtera, par ma foi!

Là dessus le robuste valet de ferme se penchait déjà pour joindre l'action aux paroles.

— C'est inutile, dit Antoine; je sais que vous êtes plus fort que moi, quant à présent du moins, et je vous suivrai puisqu'il le faut.

Les deux compagnons de route se mirent en marche et n'échangèrent plus une seule parole. Ils arrivèrent enfin à la ferme-Jacques, ainsi qu'on nommait dans le pays l'ancienne propriété de feu Raynal. Antoine était mécontent; son air boudeur et refrogné glaça maître Foreys, qui s'avançait à sa rencontre les bras ouverts.

— Qu'as-tu donc? mon bon ami, dit le cultivateur en prenant les mains du jeune garçon qu'il serra affectueusement dans les siennes. J'espère que ta bonne action n'a pas eu de résultat fâcheux pour toi.

— Non, répondit sèchement le batelier.

Dans ce moment, la jeune fille, qui avait été avertie de l'arrivée du sauveur de son père, accourait avec la légèreté d'une biche; ses cheveux noirs, chassés derrière elle par la bise matinale, découvraient entièrement l'ovale de sa jolie figure, sur laquelle l'émotion ou l'agitation de la course avait appelé des couleurs aussi vives que celles de la pêche. Lorsqu'elle fut arrivée, elle saisit la main d'Antoine Maillan, et, soit que l'haleine lui manquât, soit qu'elle ne trouvât point de paroles pour exprimer sa reconnaissance, elle se pencha en silence sur la main qu'elle tenait dans les siennes, et le jeune garçon sentit avec confusion qu'elle se couvrait de larmes brûlantes.

Ce témoignage de gratitude passionnée fondit en un instant le rempart de glace dont Antoine s'entourait dans son dépit enfantin. Il essaya doucement de retirer sa main, tandis que son cœur, gonflé d'une délicieuse émotion, le payait largement de sa bonne œuvre de la veille.

— Embrasse-la, mon garçon, dit le cultivateur, c'est une bonne fille, et il ne tiendra qu'à toi de la regarder à l'avenir comme une sœur, car je me propose de veiller maintenant sur toi comme si tu étais mon fils.

Jacques Foreys et sa fille prirent chacun un bras d'Antoine Maillan et le conduisirent dans la ferme. Le fermier hasarda encore à dessein quelques mots de récompense que le jeune homme interrompit aussitôt, mais non plus avec cette rude fierté de la veille. Ses paroles étaient en ce moment pleines de douceur et d'une politesse naturelle qui l'étonnait lui-même. Les nouveaux amis, encore sous l'influence de l'enthousiasme que les pleurs de Marthe avaient causé, se promirent une affection mutuelle, et Jacques, qui se livrait à ces bons sentimens avec un abandon basé en secret sur le désintéressement de son jeune ami, voulut commencer dès le jour même à soigner les intérêts d'Antoine.

— Laisse-toi conduire, garçon, lui disait-il en appuyant affectueusement la main sur son épaule. La fortune a ses secrets qu'elle ne dit pas à tout

le monde. Je les sais, moi, et je te les apprendrai. Commence par planter là ton bac ; quand tu toucherais vingt fois par jour les deux bords de la Durance, tu n'en feras pas pour cela plus de chemin que ton père.

— Quitter mon bac, monsieur Foreys! mais c'est mon seul gagne-pain.

— On t'en trouvera un autre qui du moins te mènera à quelque chose; vois-tu, mon ami, il faut que l'homme se donne du mouvement pour vivre.

— Mais pour abandonner la Durance, qui a fait vivre mon père et qui m'a donné du pain jusque aujourd'hui, ne faut-il pas trouver des acquéreurs pour le bac et le bail avec la commune?

— Bien, mon garçon! fort bien! Voilà des paroles de sens; je vois qu'on fera quelque chose de toi. Avant de se commencer une nouvelle position, il faut en finir aussi bien que possible avec celle que l'on quitte. Je chercherai moi-même des acheteurs, et ce ne sera pas long, car je suis l'oracle du village en fait d'affaires. Ces nigauds-là me consultent toujours, comme si je pouvais user au service des autres la pénétration dont on n'a jamais trop pour soi-même. Quant à toi, c'est différent; je te donnerai des conseils, et tu ne tarderas pas à en connaître la valeur, si tu as autant de bonne volonté que de courage, et si tes forces tiennent avec le temps ce qu'elles promettent aujourd'hui.

Antoine se retira pour aller vaquer une dernière fois peut-être à ses occupations de batelier. Jacques Foreys n'était pas homme à tenir son serment avec négligence. Dès le matin même il était en marché pour la vente du bac et du bail de la traversée. Il est vrai que les mauvaises langues du village prétendirent que maître Foreys, ayant à passer tous les jours la Durance, n'était pas fâché de voir sur le bac une autre figure que celle qui lui rappelait son accident et les obligations qui en étaient le résultat. Mais comme, en définitive, le bon rapport de l'entreprise était expérimenté par une longue suite d'années, et qu'il paraissait disposé à la prendre pour lui-même, c'est-à-dire à la faire exploiter par un sous-fermier, ce qui aurait monopolisé le bénéfice à tout jamais entre les mains de Jacques, il se présenta dix acheteurs pour un, et le bac fut vendu un prix qui dépassait réellement sa valeur. Du produit cette vente, le rusé cultivateur acheta pour le compte de son protégé les terres qui étaient situées près des siennes, sur le versant de la colline où était la maison dont nous avons déjà parlé.

Lorsque Antoine Maillan fut nanti de la nouvelle propriété, qu'il n'avait pu acquérir toutefois sans que Jacques lui avançât à peu près la moitié de la somme nécessaire, il se mit à l'ouvrage avec une activité qui charma son protecteur.

— Fort bien, disait Jacques en se frottant les mains, tout en regardant autour de lui, suivant sa coutume, pour voir s'il ne trouverait pas quelque travail en arrière. Fort bien, en vérité, voilà un jeune drôle qui dégagera bientôt ses terres de la petite dette dont elles sont grevées. Il ne manque ni de courage ni de force; voyons s'il a de la persévérance, et dans ce cas, ma petite Marthe n'a pas besoin d'aller chercher si loin un bon établissement.

L'intimité toujours croissante qui existait entre les deux jeunes gens, la bienveillance toute particulière avec laquelle la jeune fille (qui du reste avait sa bonne part de l'orgueil naturel aux parvenus) traitait le sauveur de son père, la jolie figure d'Antoine et mille petites circonstances assez significatives portaient Jacques Foreys à croire que Marthe ne demanderait pas mieux que d'accepter un jour Antoine pour son mari. Jacques se trompait cependant, et, du moment où il eut fait une allusion à ces projets d'établissement, l'amitié que la jeune fille témoignait en toute circonstance à Antoine fit place à un air de protection et de dignité; elle tourmenta de nouveau son père pour qu'il lui permît d'aller à la ville afin de se désennuyer un peu.

Antoine, qui, sans le dire, avait conçu des espérances dont le but ne s'éloignait pas trop des idées de son protecteur, s'aperçut avec douleur de ce changement. Mais il se garda bien de s'en plaindre, et en cela il montra plus de discernement qu'on ne pouvait en attendre de son âge et de son éducation. Jacques, aussi bon observateur que son jeune ami, fit comme lui et se tut; mais il prit en même temps l'inébranlable résolution d'assurer par tous les moyens possibles un mariage qui semblait lui offrir toutes les garanties désirables pour le bonheur de son enfant.

Une fois cette détermination arrêtée sans que la jeune fille en sût rien. Antoine Maillan, à son insu également, eut un appui qui pouvait balancer les chances de l'alternative qui s'ouvrait devant lui. Le sort, toujours propice jusque-là aux vues du matois cultivateur, le seconda cette fois encore, mais d'une manière que Jacques Foreys n'aurait certes pas préférée s'il eût été maître du choix. Une lettre de son notaire lui apprit un matin que la meilleure partie des fonds qu'il avait placés d'après ses ordres étaient compromis dans le désastre d'une maison de commerce qui les utilisait.

— Les trois quarts de mes économies! s'écria douloureusement le cultivateur. L'argent que vingt années de travaux avaient si péniblement amassé, la dot de ma fille bien aimée! Je ne survivrai pas à ce coup...

— Eh bien! je ne me marierai pas, mon père, disait Marthe, quoique M. Rondal, notre ami de la ville, ajouta la jeune fille en baissant les yeux, m'ait déjà donné à entendre qu'il avait une proposition à vous faire pour quelqu'un de sa connaissance.

— Et à moi aussi, ma fille. C'était pour le fils du percepteur qui porte des habits à la mode de Paris; mais, ma pauvre enfant, les hommes de chiffres savent compter, et, depuis les pertes que j'ai éprouvées, le jeune homme a fait de son côté des réflexions qui ne seront point en notre faveur.

A cette objection désolante Denise ne savait plus quelle consolation opposer, car il était en effet plus que probable que le jeune merveilleux, qui n'avait pas pris la peine de dissimuler ses vues sur la fortune du père Foreys en songeant à honorer sa fille d'une demande en mariage, avait changé d'opinion.

Jacques Foreys, frappé en ce qu'il avait de plus cher au monde, puisque le bonheur de sa fille s'y trouvait étroitement lié, tomba dans une profonde mélancolie; on on le vit dépérir de jour en jour, et finalement il devint gravement malade. Un malheur n'arrive jamais seul : au moment où la santé du vieillard donnait les plus sérieuses inquiétudes, un orage qui vint à éclater dans la contrée fit déborder la Durance, les divers bras de la rivière abandonnèrent leurs anciens lits, et l'un d'eux vint prendre son cours le long des domaines de Jacques Foreys, qui d'abord furent en partie couverts par l'inondation.

Lorsque les eaux se furent retirées, on s'aperçut non sans inquiétude que la force du nouveau courant avait détérioré le terrain. Un seul moyen existait pour sauver la propriété d'une dévastation complète, et Jacques Foreys, quoique ses idées fussent affaiblies par ses souffrances morales et matérielles, n'hésita pas l'adopter : c'était de faire la part de la Durance, comme on la fait parfois au feu dans les incendies. On pratiqua une tranchée à vingt pas du fleuve et on se mit à la garnir de palissades plus solidement disposées que les premières. Ces travaux importans, conduits avec toute l'activité nécessaire, touchaient à leur terme, lorsqu'un second orage vint fondre sur le pays désolé, et au bout de quelques heures, les flots débordés couraient avec impétuosité le long du fossé qu'on venait de creuser, emportant d'un seul bond le terrain qu'on leur avait ménagé, et les pieux qui n'opposaient qu'un obstacle incomplet à leur furie.

Le cultivateur, menacé de la sorte dans ses propriétés, commençait a entrer en convalescence, lorsque le second accident vint ébranler sa fortune déjà considérablement écornée par la perte de ses placemens. Jacques Foreys voulut absolument quitter son lit pour aller examiner lui-même les dommages causés par le fleuve. Il regarda avec l'expression d'une haine craintive ces flots jaunâtres qui bondissaient à ses pieds, entraînant à chaque minute une parcelle de cette propriété qu'il avait eu tant de peine à acquérir.

— Il faut ouvrir une tranchée un peu plus loin, disait Antoine Maillan aux ouvriers et aux garçons de ferme qui considéraient avec une stupéfaction silencieuse l'état du sinistre; ce n'est pas en regardant la Durance que nous l'arrêterons.

— Il la domptera, soyez-en sûr, disait un ouvrier; car quelle est la chose qu'ait désirée Jacques Foreys sans qu'il l'ait obtenue?

— Imbécile, répondit le cultivateur, qui, malgré l'état de torpeur apparente où le jetait son malheur, avait entendu cette observation; la volonté d'un homme n'a de puissance que quand elle est d'accord avec les lois qui gouvernent la nature; mais elle n'est qu'un fétu de paille devant les fléaux qu'envoie le Seigneur. Ne voyez-vous pas que le cours actuel de la rivière forme un coude et que mes terres la gênent? Nous aurons beau faire, elle prendra ses aises, et avant le printemps prochain je pourrai pêcher à la ligne sans sortir de ma pauvre maison.

Ce pronostic funeste avait paralysé une seconde fois les bras de tous les travailleurs. Antoine lui-même s'était arrêté, et, les deux mains appuyées sur le manche d'une grande pioche, il examinait le découragement extraordinaire de l'homme le plus ardent et le plus expéditif de la contrée.

— A l'ouvrage, dit enfin le jeune homme en donnant l'exemple de l'activité, il n'y a que la maladie qui puisse faire ainsi parler notre voisin. Ce n'est pas la première fois, Dieu merci, que j'ai guerre avec la Durance; tout le monde sait que nous nous connaissons de vieille date; mais avec l'aide du ciel et une vingtaine de bons bras comme les nôtres, la rivière va trouver à qui parler avant que nous soyons plus vieux de deux jours seulement. »

Pendant que Jacques Foreys se retirait lentement, appuyé sur le bras de Marthe, qui veillait sur lui avec la plus tendre sollicitude, le cultivateur jeta un dernier regard du côté des travailleurs et tira un profond soupir de sa poitrine.

— Voilà, dit-il en indiquant l'endroit où Antoine piochait avec une vigueur exemplaire, voilà un travailleur comme il n'en a existé dans le canton qu'un seul qui maintenant n'est plus bon à grand'chose.

— Vous parlez d'Antoine, mon père? murmura Marthe avec quelque embarras.

— Et de qui parlerai-je ici, puisqu'il est question du meilleur laboureur de la contrée? Si j'avais eu, continua le cultivateur, comme s'il pensait tout haut, si j'avais eu le bonheur de laisser entre de pareilles mains le peu qui restera de mon patrimoine quand je partirai pour le grand voyage, je n'aurais pas demandé au ciel une plus douce consolation, car du moins j'aurais été tranquille sur l'avenir de mon enfant. — Mais il ne s'agit plus de cela, ajouta-t-il, comme pour répondre à une pression du bras de sa fille, Antoine ne te convient pas, tout est dit.

— Il y a déjà plusieurs mois que M. Antoine ne daigne plus faire attention à moi à la danse, partout.

— Je crois que tu te trompes, ma petite Marthe, dit en souriant le

vieillard : tu supposes à notre voisin une indifférence qui n'est que le résultat naturel de ta froideur. Dieu nous a punis dans notre orgueil en nous enlevant nos richesses. Dans peu de temps nos moyens d'existence ne seront guère différens de ceux dont se contentent les plus pauvres habitans du village, et j'ai malheureusement passé l'âge où l'homme peut reconstruire une fortune écroulée.

Un gémissement de Marthe répondit à ces lugubres paroles. Le cultivateur s'arrêta comme pour respirer et posa la main sur la tête de la jeune fille désolée.

— Pauvre enfant ! dit-il d'une voix émue, ces malheurs ne me touchent que parce qu'ils t'atteignent, et c'est ta douleur qui rend ma résignation impossible.

— Non, s'écria Denise dans l'élan de cet enthousiasme qui s'éveillait en elle aussitôt que son amour filial se trouvait excité ou alarmé, non, ne dites pas cela, mon bon père, je saurai montrer que je suis digne d'être votre fille.

En deux jours de temps les palissades furent solidement enfoncées sur toute la largeur de la terre qui faisait face à la Durance; mais comme en même temps les eaux décrurent beaucoup, il fut impossible de juger jusqu'à quel point ce travail aurait d'action contre les envahissemens de la rivière. D'ailleurs un autre événement occupa bientôt l'attention générale. Ce furent les fiançailles de Marthe avec Antoine Maillan. Dans la nouvelle position des uns et des autres, cette alliance ne surprit pas les habitans de Collis autant qu'ils l'eussent été quelques mois auparavant. Ils déclarèrent qu'entre un cultivateur plus qu'à moitié ruiné et un jeune laboureur qui commençait un bon établissement, une alliance était non seulement sortable, mais avantageuse pour les Foreys.

Quoi qu'il en soit, les événemens qui succédèrent à cet arrangement de famille prouvèrent qu'on s'était un peu trop pressé de juger les ressources qu'une profonde expérience des choses et des hommes mettait à la disposition du rusé laboureur. Une fois qu'il eut, selon ses propres expressions, l'esprit *refait* par l'établissement de sa fille, il dirigea les efforts de sa puissante organisation vers le fleuve qui menaçait sa propriété.

— Eh bien ! lui disait un jour l'un de ses confrères de l'autre rive qui, sous prétexte de venir féliciter Jacques Foreys sur les fiançailles de sa fille, n'était pas fâché de s'assurer par lui-même du dommage que lui avait fait éprouver la nouvelle direction de l'un des bras de la Durance ; eh bien ! la Durance vous a donc joué un de ses tours ?

— Vous m'y faites penser, confrère, lui répondit le cultivateur d'un air distrait, il faut que je lui joue un des miens, afin de ne pas être en reste de politesse. Puis il approcha un doigt de chaque main des coins de sa bouche et fit entendre un coup de sifflet qui, se prolongeant pendant quelques secondes, domina les divers bruissemens des environs de manière à parvenir à cinq cents pas à la ronde. Au bout de quelques instans le même paysan qui avait été chercher Antoine Maillan dans sa chaumière, le lendemain de l'accident arrivé à son maître, se présenta aux interlocuteurs.

— Job, dit le maître, j'ai besoin de trente ou quarante travailleurs pour après-demain : je paierai la semaine ; je veux des gaillards vigoureux.

Le paysan fit un signe et se retira.

— Je comprends, reprit l'étranger, la Durance menace.

— Vous n'y êtes pas, voisin, répondit Jacques Foreys avec son flegme ordinaire, c'est moi qui menace la rivière.

— Vous feriez reculer la Durance ?

Jacques Foreys ne répondit pas et se mit à siffler un air du pays.

— Je serais curieux de voir cela, par exemple, continua le confrère.

— C'est facile, voisin ; vous n'avez qu'à nous donner un coup de main lundi ; je vous dirai mon secret.

— Tope ! s'écria le fermier en tendant la main.

— Affaire conclue, dit Jacques en secouant la main du confrère.

Le lundi matin, avant le jour, trente-six robustes manœuvres se trouvaient réunis devant la maison de maître Foreys. Antoine Maillan était à leur tête, et le cultivateur de l'autre bord du fleuve était venu pour assister à cette singulière opération. Jacques fit distribuer des pioches et des pelles à tout son monde ; puis, il s'avança vers la Durance et remonta ses rives jusqu'à une place où il y avait un gué depuis que la rivière avait pris un nouveau cours. Quand on fut parvenu à l'ancien lit, maître Foreys se mit à explorer le sol ; il trouva une vaste chaussée dont les matières premières étaient des souches, des fragmens de rochers joints entre eux par un amas considérable de cailloux et de terre-glaise. La Durance, en charriant ces divers objets dans le détroit qui lui servait de lit, en avait ainsi obstrué l'entrée. Jacques donna le premier coup de pioche sur cet amas de matériaux hétérogènes, et la foule des manouvriers suivit son exemple avec ardeur. A la fin de la première journée, une brèche notable avait été faite à la digue. Au bout de la semaine les ouvriers avaient rejoint la Durance, et la rivière, coulant sans obstacle sur son ancien terrain, baissait à vue d'œil du côté de la rive droite. Quelques heures après l'achèvement de cet important ouvrage, il ne restait pas un demi-pied d'eau sur les bords de la propriété de Foreys, et le lendemain le fleuve avait entièrement repris son ancien cours. Dans les fréquentes inondations qui ont lieu chaque année depuis cette époque, les flots suivent la direction du canal creusé par le vieux Foreys.

Quelques jours après cette mémorable expédition, comme les notables de Collis remerciaient le cultivateur au nom de la commune, préservée désormais de tout accident par ses soins, l'un d'eux exprima le regret que leur généreux ami eût éprouvé récemment une perte d'argent qui diminuait de beaucoup une fortune dont l'emploi était si profitable au pays.

— Hélas ! mon Dieu ! répondit Jacques, il est bien vrai que l'homme en qui j'avais placé ma confiance m'a fait tort d'une assez grosse somme ; mais comme j'avais une première hypothèque en garantie sur quelques uns de ses domaines, et que je viens de m'en porter moi-même acquéreur, il se trouve, au bout du compte, que le placement ne sera pas pour moi sans quelque avantage.

— Vous n'avez donc rien perdu de votre fortune ? s'écrièrent les notables décontenancés.

— J'ai perdu, reprit Jacques, deux bons et beaux arpens que m'a mangés la Durance ; mais comme j'ai gagné à cela un avantage que je n'osais espérer auparavant et dont il est inutile de vous entretenir, je ne m'en plains pas.

Le mariage d'Antoine Maillan avec Marthe Foreys n'eut lieu que deux ans après les événemens que nous venons d'esquisser. Jamais union ne fut contractée sous des auspices aussi favorables. Antoine, le meilleur mari de la contrée et le plus riche propriétaire du pays, a doublé par son travail la valeur du patrimoine de sa femme. Le vieux Jacques Foreys, entouré des nombreux enfans de sa chère Marthe, ne trouve jamais la journée assez longue pour rire de leur espièglerie, et il ne s'endort jamais sans remercier le ciel, qui lui a permis de se choisir un gendre tel qu'Antoine Maillan.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

(Extrait des *Voisins de campagne.*)

TABARY L'HONNÊTE HOMME.

I.

CINQUANTE ÉCUS.

L'artiste auquel on achète splendidement le travail de quelques jours, le spéculateur qu'enrichissent des combinaisons audacieuses, le joueur, oui le joueur lui-même, ne connaissent qu'imparfaitement les jouissances du gain. L'artiste a fait son œuvre avec amour, et l'eût donnée insoucieusement peut-être, comme il la vend des sommes énormes ; le succès plus que l'opulence émeut le spéculateur, et les angoisses du jeu ont tellement épuisé celui dont une carte décide le sort, qu'il lui reste à peine des émotions pour le tas d'or qu'on jette devant lui.

Pour bien savourer les joies ineffables du gain, il faut être pauvre et confiné dans une vie obscure ; il faut se trouver astreint à des travaux rebutans, sans relâche, et dont on n'attend qu'un médiocre salaire. Alors, si moyennant de rigoureuses privations, on soustrait aux exigences des besoins quotidiens quelques misérables écus ; si, l'œil étincelant, la respiration précipitée, on les enterre dans un tiroir qui ferme à triple tour comme s'il enfermait un trésor, une joie que des paroles humaines ne sauraient dire fait circuler dans les veines un mystérieux bien-être et béatifie l'imagination. On n'a que des pensées riantes ; les fatigues, les privations, les ennuis, tout est oublié. N'importe ce qu'on l'a payée, on n'a point acheté trop cher cette pensée bienheureuse : *Je possède !*

Eh bien ! ce n'était pas un écu, c'était cinquante qu'avaient rassemblés dans leur tiroir trois pauvres sœurs contrefaites, et qui, depuis trente ans, exerçaient à Valenciennes la profession de maîtresses d'école pour les petits enfans. Vous dire ce qu'il avait fallu d'art, de combinaisons et d'études pour économiser ce trésor, surpasse l'imagination. Un royaume à conquérir donnerait moins de mal. Que de fois elles avaient laissé, dès quatre heures, éteindre leur cheminée faute de charbon, et sous le prétexte menteur que la chambre se trouvait assez fortement échauffée pour que l'on pût rester sans feu jusqu'à la nuit ! Que de fois elles passèrent la veillée sans lumière, et à s'applaudir de n'en pas avoir besoin pour filer au rouet le lin qu'achètent si cher ensuite les mulquiniers ! Les restes du déjeuner et du goûter, dédaignés par les enfans, complétaient leurs repas devant la frugalité duquel un Spartiate se fût étonné ; enfin personne n'aurait pu dire depuis combien de temps leur servaient les robes de bure jaune dont elles étaient vêtues uniformément toutes les trois. Néanmoins, jamais elles ne dérogeaient aux lois d'une propreté scrupuleuse et presque élégante, d'une propreté flamande, c'est tout dire. Il fallait les voir, chaque matin, se rendre à la messe, précédées de la double file de leurs élèves, les petits garçons d'un côté et les petites filles de l'autre. La neige le cédait en blancheur à l'éclat de leurs béguins de batiste : pas un pli, pas une tache ne déparait les glorieuses robes de bure, et l'édifice de leurs cheveux relevés avec un soin exquis, eût certainement paru l'ouvrage d'un perruquier-coiffeur, si l'on n'eût pas su que les demoiselles Thoin s'en tenaient lieu mutuellement.

Eh bien ! ces femmes qui subvenaient au prix d'un loyer et aux frais de leur ménage ; qui ne laissaient pas aller sans aumône le pauvre mendiant à la porte, et qui avaient trouvé le moyen d'économiser cent cinquante livres, n'en gagnaient pas six cents par année. Jugez donc de leur bonheur,

quand les piles d'écus tournois apparurent glorieuses et splendides sur la table, devant laquelle se tenaient les trois sœurs en admiration et le visage animé d'un joyeux embarras.

— Qu'allons nous faire de cet argent? demanda Gertrude à sa sœur Marie-Josèphe. — Marie-Josèphe, la plus jeune des trois sœurs, était l'esprit supérieur de la communauté.

Marie-Josèphe se recueillit.

— Nous ne pouvons pourtant pas le laisser dormir dans un tiroir sans qu'il nous rapporte rien, fit observer Catherine, bien aise de placer son mot; car malgré l'amitié tendre des trois sœurs, leur société ressemblait à toutes les autres sociétés : il y avait un pouvoir reconnu, un partisan intéressé de ce pouvoir, et un esclave de l'abnégation duquel on abusait quelquefois un peu. Catherine était cette esclave : à elle échéaient les travaux rudes du logis, les soins de la cuisine, les petits enfans à reconduire le soir chez leurs mères, et les visites aux débiteurs qui faisaient un peu trop attendre leur trente sols, prix que l'on payait par mois, pour la pension des élèves, à mesdemoiselles Thoin.

— Voyons donc, dit Marie-Josèphe en se caressant le menton de la main droite ; — voyons donc.

Si nous portions cet argent à maître Décisy, pour qu'il nous le place sur bonne hypothèque?

— Oui, c'est cela, répliqua Gertrude, fidèle satellite de toutes les volontés de sa sœur cadette : portons notre argent chez maître Décisy.

— Mais, reprit Marie-Josèphe, voudra-t-il se charger d'une si petite somme?

— Oui, mais voudra-t-il s'en charger? c'est là la question.

— Si nous la confions à maître Watier, le mulquinier?

— Fi donc! s'écria Gertrude aussi dévouée à trouver mauvaises les idées de Catherine, qu'elle l'était à trouver sublimes les idées de Marie-Josèphe (car tout ce qui se sent dominé veut dominer à son tour ; le cœur humain est ainsi fait) ; allons! fi donc! à maître Watier! quelle mauvaise pensée!

— Mauvaise, oui, au premier abord, interrompit Marie-Josèphe qui prenait les précautions oratoires pour ne point froisser son partisan : mauvaise, oui, sans doute, au premier abord... Mais, en y regardant de plus près, l'idée n'est peut être pas à dédaigner.

— Croyez-vous, ma sœur? demanda Gertrude un peu déconcertée.

— Non, non, allez, mon idée n'est pas si fort à dédaigner, reprit la triomphante Catherine.

— Je ne suis point d'avis, ajouta Marie-Josèphe pour tempérer ce triomphe, je ne suis point d'avis de porter notre argent au mulquinier Watier, qui est un homme dur et mal accommodant; mais je suis d'avis que nous allions le confier à maître Tabary, le mulquinier.

— A maître Tabary! voilà ce qu'il nous faut, s'écrièrent Gertrude et Catherine, la première satisfaite qu'on n'eût pas entièrement adopté la proposition de Catherine, la seconde charmée que l'on eût adopté un peu de son avis.

— C'est aujourd'hui jeudi : ma sœur Catherine va mener les enfans en promenade, et pendant ce temps ma sœur Gertrude et moi nous irons chez maître Tabary.

Ainsi parla le dictateur Marie-Josèphe. Catherine obéit, rassembla les enfans qui jouaient dans le jardin, débarbouilla ceux qui s'étaient le plus salis, rajusta la toilette de tous, et donna le signal du départ en se plaçant à la queue de la petite procession.

Mesdemoiselles Marie-Josèphe et Gertrude firent leur toilette, et se rendirent chez maître Tabary le mulquinier. Marie-Josèphe portait le sac d'écus dans ses bras.

II.

LA MAISON DU MULQUINIER.

La maison de maître Tabary élevait son pignon pointu sur la place même de Valenciennes, et non loin de l'hôtel-de-ville. Le feuillage épais d'une vigne plantée au seuil en tapissait l'extérieur, et festonnait autour d'une enseigne où se lisaient ces mots peints en jaune sur un fond noir :

François Tabary, mulquinier.

A travers la porte et la fenêtre on voyait huit à dix jeunes gens occupés à dévider des fils sur des *ourdissoirs*, grande machine garnie de petits bras de bois.

Ces jeunes gens devisaient gaîment entre eux, comme on le fait lorsque le maître se trouve absent. Vous pouvez juger de l'accueil poliment comique qu'ils firent aux deux petites sœurs contrefaites, qui, tout effarées de voir tant de monde et d'ouïr tant de bruit, ne savaient à qui s'adresser et cherchaient des yeux le mulquinier.

Marie-Josèphe, aussi peu à l'aise que sa sœur, s'arma néanmoins de tout son courage et s'approcha de l'apprenti le plus voisin de la porte ; mais au moment où elle ouvrait la bouche pour demander : « Maître Tabary, s'il vous plaît? » le mauvais plaisant désigna son camarade. Celui ci reçut Marie-Josèphe de la même manière, le troisième en fit autant, et la pauvre femme, outrée de colère et les yeux pleins de larmes, ne savait que devenir au milieu de ces étourdis, lorsqu'une femme entra ; une femme à l'air rogue, aux manières triviales et à la voix clapissante.

— Qu'est ce que c'est que tout ce tapage, polissons que vous êtes?

Il se fit un silence à entendre voler une mouche.

— Voilà comment vous gagnez votre argent, n'est-ce pas? Rire, causer, rester oisifs et insulter les gens respectables qui viennent ici pour affaire. Ah! si mon frère m'en croyait, cela ne recommencerait plus; il ferait sur-le-champ maison nette. N'importe, je lui rendrai bon compte de votre conduite.

Ensuite elle se tourna vers les deux sœurs :

— Faites moi, je vous prie, excuse, mesdames; mais on n'a pas plutôt le dos tourné que voilà ce qu'ils font! Prenez la peine de passer par ici, mon frère va revenir.

Et elle ouvrit la porte d'une arrière-boutique où Gertrude et Marie-Josèphe se reconfortèrent un peu en devisant cuisine et ménage avec la sœur de maître Tabary, Mlle Rose; nom printanier qui contrastait d'une façon passablement bizarre avec les traits masculins et la peau jaune de la vieille fille.

Tout à coup le marteau de la porte fut heurté vivement et un homme entra. Avant même qu'il eût mis le pied dans la boutique, le silence absolu que Mlle Rose avait produit parmi les apprentis sembla devenir trois fois plus complet encore. Les yeux et les physionomies se turent comme les lèvres, et prirent une morne expression de crainte et de préoccupation au travail.

C'était le maître.

Sans se découvrir et sans répondre même par un signe aux saluts de tous, il passa en revue le double rang d'*ourdissoirs* et ne s'arrêta que deux fois, l'une pour reprendre par un geste rude et muet un apprenti coupable de quelque maladresse dans la disposition des fils qu'il dévidait, l'autre pour ôter avec violence le chaperon qu'avait remis sur sa tête l'un des jeunes gens, placé dans le courant d'air de la fenêtre. Cela fait, il ouvrit la porte de l'arrière-boutique.

Là, maître Tabary, après avoir salué avec une politesse protectrice les deux vieilles maîtresses d'école, s'informa de ses propres affaires avant de demander aux étrangères quel motif les amenait chez lui; car il les traitait tout-à-fait en inférieures.

— Ma sœur Rose, monseigneur l'évêque de Cambrai a-t-il fait quérir les quatre mille livres qu'il m'emprunte?

— L'argentier de monseigneur l'évêque est venu, a chargé les sacs sur sa mule, et m'a laissé en échange le parchemin scellé que voici.

— Les cinquante bobines de fil de batiste ont-elles été envoyées à maître Watier?

— Voici que revient l'apprenti chargé de cette commission.

— Quelqu'un m'a-t il demandé pendant mon absence?

— Maître Grégoire Wartmetz.

— Pourquoi?

— Il voulait acheter vingt-cinq bobines de fil.

— Argent comptant?

— Non, à deux mois de crédit.

— C'est un payeur douteux! — De l'argent ou pas de fil.

Maître Tabary se mit ensuite à écrire sur un gros livre de comptes.

Pendant ce temps, les deux sœurs, qui s'étaient levées plusieurs fois et plusieurs fois avaient essayé de parler, attendaient toujours leur audience.

— Tout s'est-il bien passé chez moi tandis que j'étais dehors? rien n'a-t-il troublé la discipline de la boutique?

— Rien, pas la moindre chose! se hâta de répondre Mlle Rose qui, pour crier bien fort, n'en était pas moins la meilleure femme du monde et la protectrice de tous les apprentis.

Maître Tabary porta les yeux autour de lui et feignit de s'apercevoir seulement de la présence des demoiselles Thoin.

— Ah! pardon, mesdames, mais je suis occupé à tel point... Qui me vaut l'honneur de votre visite?

Marie-Josèphe fit une de ses plus belles révérences.

— C'est une petite affaire et un grand service que nous venons vous demander, maître Tabary.

— Oui, un grand service et une petite affaire, ajouta Gertrude en imitant la révérence de sa sœur.

— C'est?... demanda Tabary en prenant les interrogations brèves et les mines impatientes d'un homme affairé.

— Cent cinquante livres que nous voudrions placer entre vos mains pour en recevoir un honnête revenu, fit Gertrude.

— Je vais vous compter cet argent, reprit Marie-Josèphe, en voulant vider le sac sur le coin de la table où se trouvait le gros livre de Tabary.

Tabary repoussa le sac.

— Passez dans la boutique, mademoiselle; demandez maître Eustache, notre argentier, remettez-lui ces écus et expliquez-lui votre affaire.

Marie-Josèphe hésita et Gertrude se rapprocha de sa sœur; car elles se rappelaient, les pauvres femmes, les persécutions de tout à l'heure.

Tabary lut de la crainte dans leurs yeux et comprit aisément ce qui les retenait, car les apprentis étaient en récidive et coutumiers du fait.

— Mes apprentis vous auraient ils insultées tout à l'heure, mesdames? Répondez sans crainte.

— Oh! rien, maître Tabary, cela est si jeune et si jovial!

Tabary se leva et courut dans la boutique.

— Qu'a-t-on fait à ces femmes? Parlez, Jacques.

— Maître... balbutia l'apprenti.

— Comme je veux qu'on me réponde quand j'interroge, Jacques, vous n'êtes plus apprenti chez moi, et vous allez partir sur l'heure pour retourner chez vos parens. — Qu'a-t-on fait, Nicolas?

Nicolas, tremblant, avoua tout.

— Oh! oh! voici du nouveau, que ma boutique devienne des tréteaux à jouer des farces, et un bouge où n'oseront plus entrer les honnêtes gens... Qui de vous a commencé?

— Moi, mon oncle, dit un jeune homme en s'avançant avec courage.

— Mon neveu Thiébault, vous allez partir pour retourner sur l'heure chez vos parens.

— Maître Eustache, ajouta-t-il avec calme et sans prendre garde aux larmes des deux enfans, recevez cet argent et tenez-en compte dans mes écritures.

Les deux vieilles filles consternées voulurent intercéder en faveur des coupables, et obtenir la remise de leur châtiment.

— Je sais ce que je fais. Je n'aime point que l'on se mêle de mes affaires, répliqua Tabary d'un ton sec qui ne souffrait pas de réplique.

Les deux vieilles filles remirent leurs cinquante écus à l'argentier et s'en allèrent.

Maître Tabary rentra dans l'arrière-boutique. Rose vint s'asseoir auprès de lui.

— Frère, lui demanda-t-elle en femme qui sait prendre son monde, vous avez marché beaucoup, vous devez être fatigué. Un verre de bière avant le souper vous ferait bien; je vais vous l'apporter.

Elle se leva, servit la bière, et reprit sa place près de Tabary, quand il eut bu.

— Ce pauvre Jacques me fend le cœur! murmura ensuite la bonne créature.

Cette phrase pouvait à la rigueur passer pour une exclamation qui ne s'adressait pas au mulquinier. Rose n'en suivait pas moins de l'œil l'effet qu'elle produirait sur son frère.

Il ne répondit pas.

— Thiébault a quinze lieues à cheminer pour retourner dans son pays; comment fera-t-il la route?

Cette seconde exclamation se formula, on le voit, un peu plus en interrogation que la première.

— Qu'on lui donne douze livres pour sa route.

— Et que fera-t-il en arrivant sans feu ni lieu, sans père ni mère, sans personne pour le recevoir, triste orphelin qu'il est!

Tabary fit un geste d'impatience.

— Pour une étourderie, c'est un châtiment bien sévère!

— Ma sœur, vous devez le savoir, jamais je ne reviens sur une résolution prise.

Rose changea soudain de batterie.

— Par la mordieudainne, mon frère, vous êtes bien le cœur le plus dur et le plus impitoyable que je connaisse.

— Je suis sévère pour les autres comme je le suis pour moi. Sans reproche, je veux que les autres soient sans reproche. La vertu n'est pas plus impossible aux autres qu'à moi.

— L'orgueil et la dureté sont donc des vertus?

— L'orgueil, reprit le mulquinier en s'échauffant, l'orgueil! est-ce de l'orgueil que d'avoir la conscience et la satisfaction du bien que l'on fait, du devoir que l'on remplit avec exactitude? Orgueilleux! — Oui, je le suis et j'en ai le droit; ne suis-je pas l'artisan de ma propre fortune? Dois-je quelque chose de mes richesses et de mes propriétés à d'autres qu'à moi? Qui m'a jamais demandé un service sans que je le lui aie rendu? Qui n'a eu recours utilement à moi, en commençant par l'évêque de Cambrai, et en finissant par le dernier manant sans une maille? — Le pauvre s'en retourne-t-il les mains vides de chez moi? — Ai-je fait en ma vie tort d'un liard à nul au monde? Qui peut me reprocher une faiblesse d'inconduite, une hésitation dans la plus stricte observance de mes devoirs de chrétien : dites, parlez?

— Frère, il ne faut pas se glorifier d'être debout, car la chute est souvent voisine. La vertu vous est facile et sans obstacle, car vous êtes riche, vous êtes jeune, vous êtes le premier bourgeois de la ville, et jamais vous n'avez éprouvé ni le besoin ni les désirs : vous pouvez satisfaire tous vos caprices. Mais viennent les épreuves, vienne la tentation, et alors votre vertu succombera tout aussi vite que celle d'un autre moins sans tache. D'ailleurs, il vaudrait mieux que vous fussiez tombé quelquefois, et que vous en devinssiez moins impitoyable aujourd'hui. Vous renvoyez ces enfans pour une faute de leur âge, vous les privez d'un état à l'étude duquel ils ont déjà consacré deux années! Vous les jetez hors de chez vous avec une tache d'infamie; car on ne s'informera pas du motif plus ou moins frivole de leur châtiment, on dira : Maître Tabary les a chassés de chez lui! Nul ne voudra les recevoir; ils se livreront au découragement, à l'oisiveté, au vice peut être; et vous croyez ne pas être responsable devant Dieu des conséquences d'une sévérité irréfléchie?

— Vos paroles n'y feront rien. — Je ne reviens jamais sur une décision.

Et il sortit.

La bonne Rose, les yeux gros de larmes, monta dans la chambre des deux apprentis désespérés. Elle les consola de son mieux, et leur promit de les garder en cachette au logis jusqu'au lendemain matin.

— D'ici là, dit-elle, j'aurai le temps et je trouverai le moyen de vous placer chez un autre mulquinier. Maître Wartmetz a besoin de fil, je lui en donnerai à crédit, en cachette de mon frère, et sous la condition qu'il vous prenne chez lui.

Les apprentis, un peu consolés, remercièrent la bonne fille, qui se couvrit de sa cape et se rendit de suite chez maître Wartmetz. Ce dernier accepta avec empressement les conditions de mademoiselle Rose, — fil et apprentis.

III.

UNE FEMME.

Mécontent de lui sans se l'avouer, maître Tabary, qui s'expliquait par son mécontentement des autres le malaise d'esprit dont il était agité, cherchait à retrouver du calme par la distraction, le grand air et la promenade. Mais il avait beau parcourir les remparts de Valenciennes et se répéter que sa conduite envers son neveu et son apprenti n'était que de la stricte justice, une voix secrète, une voix qu'il ne pouvait étouffer lui murmurait à l'oreille qu'on ne devait point traiter ainsi l'enfant orphelin d'une sœur.

Tabary éprouva donc une sorte de satisfaction, lorsqu'il se vit accosté par un bourgeois dont l'entretien allait le distraire et donner un autre cours à ses pensées.

— Bonsoir, maître, et quelle nouvelle aujourd'hui?

Le bourgeois répondit à voix basse et d'un air d'alarme :

— Mauvaise, bien mauvaise, j'en ai peur.

— Comment cela?

— Il règne dans la ville, parmi les huguenots, une agitation sourde qui ne présage rien de bon.

— Que peuvent-ils faire? L'évêque de Cambrai, en venant ici il y a huit jours, afin de juger les deux hérétiques Fauveau et Philippe Mallart, qu'on exécute aujourd'hui, s'est fait accompagner d'un fort détachement de soldats. Il n'a rien moins que cent hommes : je le tiens de son argentier lui-même, qui ce matin est venu m'emprunter quatre mille livres au nom de monseigneur.

— Et de son côté, le marquis de Bergues, grand-bailli du Hainaut, a fait prendre les armes à la garnison; mais, en dépit de telles précautions, je crains du désordre, et j'estime prudent que nous rentrions au logis.

— Il n'y a rien à craindre, répliqua maître Tabary, qui se hâta néanmoins d'imiter le bourgeois; car bientôt on entendit de tous côtés des cris et des menaces; de tous côtés on vit des torches briller et des groupes nombreux se former, surtout dans les abords de la prison et du logis du curé de Sainte-Croix, où demeurait l'évêque.

A huit heures, les cloches tintèrent, la porte de la prison s'ouvrit, et l'on vit entrer une double haie de soldats, la lance au poing et la dague au côté; puis parurent les deux protestans revêtus d'une robe noire, pieds nus et la tête rasée.

Soudain il se fit un grand silence parmi la foule, qui se rangea pour laisser passer le cortége.

Des deux condamnés, l'un était un vieux ministre à barbe blanche, et qui priait avec ferveur comme un martyr que le ciel attend.

L'autre, pauvre jeune homme de dix-sept ans au plus, cherchait en vain à faire bonne contenance. Sa pâleur, ses yeux égarés, le mouvement fébrile de ses mains chargées de fers, inspiraient la pitié la plus vive.

— Bon courage! cria tout à coup une voix.

Mais nulle clameur, nul mouvement du populaire ne répondit à ce cri, et le cortége avança sans résistance.

Bientôt le bûcher apparut aux regards des condamnés, ils s'y laissèrent paisiblement conduire; mais au moment où le bourreau s'apprêtait à les saisir, le ministre Fauveau s'écria :

— Père éternel!

Soudain la foule entonna un psaume, et une femme jeta son sabot contre le bûcher. A ce signal, des cris s'élèvent de toutes parts, le tumulte croît, on rompt les barrières qui défendent l'échafaud, on saisit les bâtons des fagots, l'on arrache les pavés! Après une courte et vaine résistance, les troupes se voient forcées de battre en retraite. Elles le font, mais c'est en restant maîtresses des prisonniers, qu'elles reconduisent à la geôle.

Les insurgés ne se découragent pas. Sans donner à leurs adversaires le temps de se reconnaître, ils courent à la prison devant laquelle ils se rangent. Alors le ministre qui leur servait de chef s'avance et fait signe aux assiégés qu'il veut parler.

— La victoire est à nous, dit-il. Mettez en liberté nos deux frères, et nous rentrerons chacun chez nous en paix et sans vous faire de mal. Si vous ne cédez point à ce que nous vous demandons, que le sang de vos victimes retombe sur vos têtes, et ne vous en prenez qu'à vous des malheurs qui suivront! Il y aura mort pour mort, vengeance pour vengeance.

— Voici ma réponse, cria le gouverneur.

Une fenêtre s'ouvrit.

Les deux protestans parurent le cou nu, et derrière eux suivait le bourreau, sa hache à la main.

— Eh bien! voici la nôtre, répondit le ministre. Les rangs des insurgés s'ouvrirent et laissèrent voir une jeune fille demi-nue, et l'évêque de Cambrai que deux hommes tenaient terrassés.

Puis soudain, sans laisser au gouverneur et aux siens le temps de se reconnaître, les huguenots se jetèrent à flots pressés sur la porte de la prison, qu'ils enfoncèrent. Alors ce fut un tumulte et une confusion à ne plus rien reconnaître; le feu éclata dans plusieurs quartiers; de hautes flammes s'échappèrent de l'église des Dominicains, mise au pillage, et les bourgeois, clos prudemment en leurs logis, écoutaient avec épouvante ces bruits funestes, joignaient les mains et se recommandaient à Dieu à la vue des lueurs de l'incendie qui, rouges et terribles, venaient se refléter à travers les vitres sur leurs pâles visages.

Seul avec sa sœur, car les apprentis, malgré ses menaces, s'étaient enfin échappés pour aller voir de plus près les sinistres événemens de la soirée, maître Tabary, consterné, balbutiait des prières, sans répondre aux lamentations de la vieille Rose, quand un coup énergiquement frappé le fit tressaillir.

— N'ouvrez pas, mon frère, s'écria Rose, n'ouvrez point, par pitié!

Un second coup se fit entendre plus fort que le premier.

— Sainte-Vierge! c'est la voix de monseigneur l'évêque. Entrez, monseigneur, entrez.

Le prélat, qui soutenait une femme évanouie, se précipita dans la boutique, et se hâta de dépouiller les lambeaux de son vêtement sacerdotal, tandis que le mulquinier refermait toutes les serrures de sa porte.

— Des vêtemens pour me déguiser, dit l'évêque, et veillez sur ma nièce jusqu'au retour de l'ordre. Je me suis échappé de leurs mains comme par miracle : ils ont perdu mes traces depuis un quart d'heure; mais il faut que je quitte la ville, car s'ils me retrouvaient, ma mort serait certaine. J'ai la clé d'une poterne voisine de ce logis et qu'ils ne songeront point à garder; elle me mettra hors de leurs atteintes. Ainsi ne vous inquiétez pas de moi; mais protégez ma nièce, veillez sur elle, que je ne puis emmener en cet état, et qui ne saurait vous compromettre, elle, quand bien même on découvrirait l'asile que vous lui accordez. Adieu; jamais je n'oublierai le généreux secours que je vous dois, maître Tabary.

— Monseigneur, j'approuve et je crois nécessaire votre prompte évasion de la ville; mais permettez-moi de la protéger et de vous accompagner jusqu'à la poterne.

— Non, deux hommes peuvent plus qu'un seul éveiller l'attention; d'ailleurs, je vous le répète, la poterne est à dix pas d'ici; adieu, merci, et que Dieu me soit en aide!

— Ainsi soit-il, monseigneur.

Pendant ce temps-là, dame Rose donnait des secours à la jeune demoiselle, et s'efforçait de la faire sortir de son évanouissement.

— Mon frère, mon frère! s'écria-t-elle tout à coup, Dieu soit loué, la voici qui respire.

Tabary ne répondit point.

Debout, et plongé dans une extase farouche, il dévorait du regard les formes nues et voluptueuses de la jeune fille; son sang bouillait, sa poitrine haletait, et une main de feu étreignait son front.

— Il faudrait maintenant la mettre coucher, frère, et je ne suis point assez forte pour porter seul un si lourd fardeau : venez m'aider, mon frère.

Il s'avança chancelant et hors de lui : une crispation nerveuse contracta ses mains; et quand il lui fallut prendre la jeune fille, il s'affaissa sur ses genoux.

— Je ne puis! je ne puis! s'écria-t-il en courant vers une fenêtre pour respirer. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-il, prenez pitié de moi.

IV.

UN PAS.

Le lendemain, au point du jour, maître Tabary, qui ne s'était point couché, renferma lui-même, dans leurs petites cellules, chacun de ses apprentis rentrés depuis quelques heures, et qui se dédommageaient, par un sommeil de plomb, de leurs courses nocturnes et des cris qu'ils avaient jetés.

Après avoir pris une telle précaution, il traversa les longs corridors de sa vaste maison, et vint frapper doucement à la porte d'une chambre, la plus retirée du logis.

— Sœur Rose! sœur Rose!

Dame Rose vint ouvrir, le visage décomposé par la fatigue et par le besoin de sommeil.

— La jeune demoiselle va mieux, dit-elle, un bon sommeil achèvera de faire disparaître les fâcheux résultats de ses terreurs et de ses dangers... Mais qu'êtes-vous devenu hier soir? que vous est-il passé par la tête, pour que vous me laissiez là seule, quand je vous appelais afin de la transporter dans ma chambre; heureusement, elle s'est bientôt trouvée assez forte pour s'y rendre avec l'aide de mon bras.

— Ma sœur, vous paraissez bien fatiguée; allez prendre du repos dans ma chambre, moi je veillerai près de la nièce de monseigneur.

Dame Rose, qui se mourait de sommeil, se hâta de prendre au mot son frère, qui demeura avec la malade.

En entrant dans cette grande chambre, à travers les volets de laquelle ne pénétrait qu'un jour douteux et faux, il frissonna d'une vague terreur, et il lui fallut quelques minutes pour se remettre avant de recouvrer entièrement sa présence d'esprit.

Alors il écarta les rideaux qui fermaient le lit de la jeune fille, et il la contempla silencieusement.

— Quelle est belle!

Mais voici tout à coup qu'un rayon de soleil naissant se jette à travers l'ouverture d'un volet, et vient resplendir sur le visage et sur les cheveux épars de celle qui rendait à Tabary ses fatales émotions de la veille; par un mouvement incertain, elle jette ses bras nus hors des couvertures qui l'enveloppent, ses paupières se soulèvent, elle cherche à rassembler ses idées. Puis à la vue soudaine d'un inconnu près de son lit, confuse et rougissante, elle se hâte de voiler ses bras et sa poitrine, en jetant un cri mélangé de surprise et de pudeur.

Tabary s'agenouilla.

— Soyez sans crainte, noble dame, vous êtes en sûreté chez moi. Votre oncle, monseigneur l'évêque, est parvenu à s'échapper; il est sorti de la ville sans risque; il a daigné vous confier à ma garde, madame. Tout mon sang coulerait avant que le moindre péril, que la moindre alarme vînt vous menacer.

— Merci, dit-elle, merci! Mais où suis-je? que s'est-il passé? Il ne me reste que d'horribles et vagues souvenirs... Des clameurs menaçantes... ma porte brisée... des hommes qui me saisissent et m'entraînent, et puis rien... plus rien.

Tabary lui conta, d'après les discours de ses apprentis, les événemens de la veille; il ajouta que tout était rentré dans l'ordre, mais que la ville offrait, dans cette nuit terrible, l'aspect le plus déplorable; les ruines de l'église des Dominicains fumaient encore, les prisons étaient démantelées; il ne restait plus debout une pierre, et le palais du gouverneur, mis au pillage, était rasé; enfin, les rues se trouvaient jonchées de débris et de cadavres.

Puis, on voyait encore à une potence les cadavres de deux bourgeois, punis de mort pour avoir donné asile au fils du gouverneur.

— Et c'est à de tels périls que vous vous êtes exposé pour moi? Quelle générosité! quel courage! Comment vous en témoigner ma reconnaissance? comment vous récompenser?

— Me récompenser! madame, répliqua Tabary, qu'animait tout à coup une audace inconnue. Me suis-je pas généreusement payé de ce que j'ai pu faire au risque de ma vie! Je vous vois, je vous entends, je vous parle, vous que j'ai tant de fois admirée de loin, vous si belle! Mais que vous importe tout cela! que vous importe qu'un inconnu ait passé des nuits entières sous vos fenêtres, pour voir, à travers vos rideaux, la lueur de la lampe qui brûlait dans votre appartement! que vous importe toutes ses actions insensées qui vous feront sourire quand vous vous en souviendrez, si toutefois elles reviennent à votre souvenir! — Mais pourquoi vous dire tout cela? Oh! vous me pardonneriez si vous saviez ce que j'ai souffert, ce que je souffre... Mais soyez sans crainte, madame, je le comprends, après ces aveux insensés vous devez me chasser de votre présence! Je me retire. Seulement, oh! seulement, plaignez-moi! Pitié! pitié!

Il partit en pleurant.

— Pauvre jeune seigneur! soupira Berthe, pauvre jeune seigneur!

V.

ILS PENSENT L'UN A L'AUTRE.

Tabary, rentré seul dans sa chambre, s'y promena d'abord à pas précipités, la tête confuse et brûlante, sans une idée claire, sans une perception nette. Peu à peu, son imagination s'apaisa et ses regards se reportèrent en arrière; alors il sentit, alors il se ressouvint des hardis mensonges, presque involontaires, qu'il venait d'oser, comme dans un accès de fièvre. Son pauvre cœur se serra de crainte et de regret.

Ces craintes et ces regrets n'étaient plus d'avoir menti, d'avoir abusé lâchement de la confiance de l'évêque pour s'adresser à une jeune fille sans défense. Il aurait donné son sang, sa vie, sa fortune pour reprendre ses paroles insensées, parce qu'elles allaient le rendre ridicule.

Ridicule! oui, ridicule! car comment ne rirait-elle pas des paroles d'amour d'un bourgeois, la noble dame! Comment se laisserait-elle duper à des mensonges maladroits, à des ruses communes, qui ne tromperaient pas une fille d'ouvrier? Elle en rira, elle contera cela en riant à son oncle, à ses compagnes, à ses beaux seigneurs. Ils le répéteront, chacun se le redira, et chacun aura un sourire sur les lèvres quand il rencontrera le mulquinier séducteur. Enfer! Comment s'est-il jeté dans ce guêpier? Quelle main infernale le poussait? Il aime cette jeune fille; oui, il l'aime depuis qu'il l'a vue ainsi nue et chez lui. Mais ne devait-il pas cacher cet amour funeste? Devait-il lui dire qu'il l'aimait depuis long-temps, qu'il entreprenait souvent pour elle le voyage de Cambrai, qu'il avait souvent erré sous ses fenêtres? Elle n'est point dupe de ses grossiers mensonges. Maintenant elle se ressouvient des discours du mulquinier, et elle rit! Elle rit... Il ne la reverra plus, il étouffera cette passion impossible qui s'éteindra comme elle s'est allumée, en un moment. Et puis, est-ce là de la passion? Une surprise des sens, un moment de vanité, rien de plus...

Oh! n'importe, c'eût été un beau rêve à réaliser! Aimé de la nièce de l'évêque, du prince de Cambrai! posséder un bien envié par les plus grands seigneurs! quitter cette humble condition de bourgeois, prendre un rang qu'il se sent digne d'occuper!... Où l'emporte son imagination...

Du ridicule, rien que du ridicule! Le ridicule l'enlace, le ridicule le presse, le ridicule l'étouffe; jamais il ne s'en débarrassera. Jamais! Oh! malheur! malheur!

Cependant la jeune Berthe demeurait interdite des paroles passionnées et inattendues de son sauveur; elle ne pouvait parvenir à écarter de son imagination ces paroles dites avec tant de chaleur et de tristesse. Elle avait beau vouloir songer à autre chose, là, devant elle, se tenait toujours la figure pâle et noble de ce jeune homme. Bizarre caprice de la destinée qui la rapproche ainsi d'une personne qui l'aime, et que séparaient d'elle de bien grands obstacles, puisqu'il ne pouvait se faire introduire à la cour de l'évêque de Cambrai.

Mais d'où peuvent naître ces obstacles?

Elle s'y perd; car ce n'est point un huguenot, il porte au doigt une riche bague d'or avec l'image de la Vierge... Cette pensée eût été bien horrible : huguenot! Serait-ce un des furieux fauteurs de Gérard Malfilâtre, de ce rebelle excommunié? Les noirs projets d'un pareil déprédateur ne sauraient avoir rien de commun avec le regard de l'inconnu, avec sa voix pleine de douceur, avec son maintien presque timide. Non, elle le tient pour assuré, c'est un noble et généreux seigneur, que des motifs puissans, mais loyaux, retiennent loin de son oncle. Pauvre jeune homme, il l'aime! il passe la nuit à contempler la lueur de la lampe qui brûle près d'elle! Voici bien des semaines, bien des mois, bien des années que cela dure, et jamais elle ne s'était aperçue des témoignages d'un amour si vrai! Oh! maintenant elle ne tirera plus les rideaux de son appartement sans jeter un regard sous ses fenêtres, sans chercher des yeux le pauvre jeune homme, sans se montrer à lui comme une apparition consolante! Et puis elle veut savoir bientôt quel est son nom, quels motifs le retiennent loin de la cour de l'évêque; elle veut aplanir ces obstacles, opérer une réconciliation, user de toute l'influence qu'elle exerce sur son oncle pour qu'il soit en aide à ce pauvre jeune homme, pour qu'il l'aime, car, elle en est sûr, il le mérite.

Et puis, elle y songe, s'ils étaient ennemis, ils ne peuvent plus l'être à présent. N'a-t-il point sauvé les jours de l'évêque? ne l'a-t-il point sauvée elle aussi? L'asile qui la protége, n'est-ce point à lui qu'elle le doit?

Il va revenir tout à l'heure, que lui dira-t-elle? car si elle ne doit point encourager l'amour de ce jeune seigneur, elle ne doit pas non plus se montrer sévère et dure envers le libérateur qui lui a sauvé la vie...

— Mon Dieu! voici des pas; serait ce lui?

Et pâlissant et rougissant tour à tour, elle vit la porte s'ouvrir lentement et apparaître le visage refrogné de dame Rose.

Berthe, qui craignait l'arrivée de son libérateur, fut désappointée pourtant de ne point le voir entrer. Elle soupira et ne put préserver les inflexions de sa voix d'une nuance de mauvaise humeur, quand elle répondit à cette question de dame Rose :

— Il paraît que madame se trouve mieux, puisqu'elle est levée.

— Oui, je me sens moins souffrante.

— Madame n'a-t-elle point d'ordre? ajouta révérencieusement dame Rose, qui prétendait beaucoup à donner à la nièce de l'évêque une haute idée de son savoir-vivre et de ses manières.

— Merci, ma bonne, répliqua Berthe, qui prenait la sœur du mulquinier pour la gouvernante du seigneur chez qui elle pensait se trouver; car on l'a vu, parmi toutes les suppositions à travers lesquelles la jeune fille avait erré tout à l'heure pour deviner les motifs qui retenaient l'inconnu loin de la cour, une seule, la véritable, ne lui était point venue à l'esprit.

A cette expression un peu méprisante de « ma bonne, » Rose se rebiffa; mais elle pensa étouffer quand Berthe ajouta :

— Je voudrais... je désirerais parler au seigneur votre maître.

— Mon maître! mon maître! s'écria Rose, qui bondit à ces paroles, et qui s'empressa de quitter la chambre pour ne point éclater : Mon maître!

Berthe était trop émue de sa hardie démarche pour remarquer la colère de dame Rose, qui courut tout d'une haleine trouver son frère.

— Frère, dit-elle, frère, me débarrasserez-vous bientôt de cette petite folle qui me prend pour une servante et vous pour un seigneur? Tout est en désordre ici depuis qu'elle y a mis le pied : les apprentis ne peuvent plus aller dans le quartier de derrière du logis, et il faut inventer un tas de mensonges pour les en empêcher. J'ai passé toute la matinée à lui faire un dîner auquel, j'en suis sûre, elle ne touchera pas, et maintenant voici qu'elle m'appelle ma bonne, et qu'elle veut parler au seigneur mon maître. Jour de Dieu, allez-y donc, qu'elle parte et que j'en sois quitte!

En ce moment, des voix confuses se firent entendre dans la rue, des chevaux s'arrêtèrent devant la porte. Dame Rose devint blanche comme son couvre chef.

— Seigneur! dit-elle à voix basse, si c'étaient les huguenots qui vinssent pour la saisir!

Cependant on frappa de nouveau et il fallut bien ouvrir.

C'était une escorte envoyée par l'évêque pour venir chercher sa nièce chez maître Tabary, et la conduire en sûreté à Cambrai.

Au moment de monter en litière, et comme elle cherchait des yeux son hôte pour prendre congé de lui, Berthe le vit à cheval.

— Je ne veux vous quitter qu'à Cambrai même, lui dit-il, là seulement peuvent cesser pour vous les dangers, là seulement je dois vous quitter pour toujours.

— Non pas pour toujours, dit-elle, non pas, mon noble et courageux protecteur.

Disant cela, elle lui tendit une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

Puis il serra doucement cette main. Si elle ne répondit pas à une étreinte si hardie, le regard de Berthe et sa noble langueur sans reproche, comblèrent de joie le mulquinier.

L'escorte se mit en marche, et dame Rose, sur le seuil de son logis, après avoir suivi quelque temps des yeux la belle litière et les cavaliers, rentra dans la maison, où son premier soin fut de s'armer d'un balai.

— Dieu soit loué, dit-elle, je vais pouvoir nétoyer et remettre en ordre ma maison.

Pour en finir avec l'histoire, et surtout pour expliquer l'arrivée si prompte de l'escorte envoyée par l'évêque à sa nièce, nous allons transcrire ce que Doultreman, chroniqueur valenciennois et contemporain, dit au XIIIe chapitre du livre XI de son *Histoire de Valenciennes*.

« Le lendemain, au point du jour de l'équipée des *maubrûlés* (des mal » brûlés), le magistrat dérata soudain vers le marquis de Berghes qui était » à Liége, Jean Nolin, seigneur de Locrois, et Nicolas de la Croix; Michel » de la Noue, lieutenant de la ville, fut envoyé vers son altesse, à Bruxel- » les, faire rapport de tout, et demander de l'aide pour réprimer l'inso- » lence des mutins. Le mercredi, lendemain des *maubrûlés*, vint la com- » pagnie d'hommes d'armes, ou bande d'ordonnance du comte de Boussa » et une partie de celle du marquis de Berghes, et le lundi suivant, le » comte de Boussa et une partie de celle du marquis de Berghes arrivè- » rent en la ville, comme aussi la compagnie du duc d'Arschot.

» Les jours suivans, on remplit les prisons d'hommes et de femmes ac » cusés d'avoir assisté ou coopéré à la recousse des deux prisonniers, ou » les avoir soutenus en leurs maisons; et le XVI de may, on commença » d'en faire les exécutions, qui par le feu, qui par le fouet et le bannisse- » ment.

» Le magistrat n'omit chose aucune qui pût servir à la correction et » mandement du pauvre peuple abusé, faisant cette année et la suivante » force édits et défenses pour empêcher toute assemblée suspecte, tant » dedans que dehors la ville. Aussi ne trouvera-t-on pas que, pendant » ces troubles, le corps du magistrat ait connexé ou dissimulé avec les » huguenots et rebelles beaucoup moins, quoiqu'à la fin ils aient été vio- » lens et forcés en certains points par les plus forts, qui donnaient trop » aux autres.

» La journée des *maubrûlés* eut de funestes résultats pour la Flandre; » l'ambition et la jalousie de quelques seigneurs du pays, masquées du » zèle de la patrie, commencèrent une rébellion qui dura long-temps. Cent » et cinquante gentilhommes, conduits par le seigneur de Brederode et » le comte Ludovic, frère du prince d'Orange, présentèrent, le V avril, » une requête à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays Bas. Peu » après, ils prirent le titre de *gueux*, et, pour le corps de leur devise, » deux mains enlacées qui tenaient une besace, avec ces mots : *Jusques* » *à la besace*. Toutes ces choses, avec la connivence des gouverneurs, » levèrent le menton aux huguenots, et leur donnèrent la hardiesse de » paraître et faire leurs prêches en public. »

VI.

FUITE.

Dans les petites villes, le fait le plus insignifiant alimente les conversations pendant quatre ou cinq jours. Jugez donc de l'impression profonde que durent causer, et des sujets d'entretien que produisirent des événemens aussi graves que la révolte des protestans, les périls courus par l'évêque, et l'asile qu'il avait trouvé chez maître Tabary l'honnête homme.

Et puis chaque jour apportait un aliment nouveau à la curiosité publique : ce fut d'abord le départ du mulquinier à cheval près de la litière de Mlle Berthe; ensuite le long séjour de trois semaines qu'il fit à Cambrai, lui qui jamais jusque-là n'avait voyagé hors de Valenciennes, lui si constamment assidu à ses affaires. Mille interprétations vagues, confuses, qui se contredisaient, mais toutes imprégnées de médisance et de malignité, couraient la ville et passaient de bouche en bouche.

Son retour soudain acheva de mettre le comble à la curiosité générale, surtout lorsque l'on entendit annoncer, pour le surlendemain, l'entrée solennelle de monseigneur l'évêque de Cambrai, qui venait juger les fauteurs d'hérésie et les séditieux huguenots.

Chacun en parlait et formait à cet égard des conjectures toutes complètement éloignées de la vérité, comme cela se pratique d'ordinaire. Chacun, y compris les trois vieilles maîtresses d'école, qui n'étaient, certes, ni les moins curieuses ni les moins bavardes de la ville. Grace à leurs rapports fréquens avec les familles de leurs écoliers, et surtout avec les servantes qui les amenaient chez elles, il n'était point de propos qu'elles ne sussent au bout du doigt, point de mystère d'intérieur qu'elles ne parvinssent à surprendre et partant à révéler. Pieuses, charitables et d'excellent cœur, ces trois filles, qui se seraient reproché une larme versée à tort par l'un de leurs écoliers, jetaient sans scrupule le trouble dans

les familles, et semaient à pleine main la calomnie sans y voir le moindre mal.

Donc, malgré toute l'affection qu'elles portaient à maître Tabary, pour qui elles professaient d'ailleurs la vénération et l'intérêt que l'on porte aux personnes qui tiennent entre leurs mains une partie de notre sort, les trois maîtresses d'école s'ébattaient entre elles aux dépens des récompenses que le mulquinier attendait de l'évêque, pour un service rendu par hasard, et que nul autre n'eût refusé; elles s'étonnaient avec malice de voir, chez un homme riche, tant d'apprêts pour obtenir des faveurs. Elles citaient les fonctions qu'il allait remplir près du prélat, et assaisonnaient le tout de reproches sur la négligence que les voyages du mulquinier pouvaient causer à ceux qui lui confiaient leur argent, lorsque maître Tabary apparut au milieu d'elles.

Elles jetèrent un triple cri qu'il reprima de la main.

— Silence! dit-il en quittant son manteau sous lequel il portait un paquet assez gros.

Puis il ajouta :

— Vous n'êtes guère soigneuses de vos affaires. En déposant chez moi vos cent cinquante livres tournois, vous n'avez point attendu que mon argentier vous donnât en échange un reçu : je vous l'apporte.

Les trois vieilles filles, le visage épanoui, mêlèrent unanimement leurs trois voix gutturales et nasardes pour remercier le mulquinier.

— Je vous apporte, en outre, l'intérêt au denier vingt de cette somme que j'avais emportée par hasard à Cambrai. Puisque c'est Dieu qui m'a fait prendre ce sac avec les miens, me suis-je dit, c'est sans doute un avertissement que le ciel me donne de partager avec les trois dignes sœurs le gain que j'en retirerai. Voici cette petite somme en livres, sous et deniers.

Pour le coup, les trois sœurs se seraient mises dans le feu pour un si loyal argentier.

— Maintenant, ajouta-t-il, en tenant toujours et la bourse et le parchemin, maintenant service pour service, le voulez-vous?

— Notre sang, notre vie vous appartiennent.

— Eh bien! il faut que vous vous enfermiez chez vous dès à présent au fond de votre logis et dans la chambre la plus reculée; que vous me laissiez maître de la pièce où nous nous trouvons maintenant, et que vous ne cherchiez point à connaître les motifs qui me font agir. Enfin surtout que nul ne le sache demain.

— Jamais! s'écria Marie-Josèphe, jamais! Il y a là quelque mystère à l'égard du curé de Sainte-Croix, contre le logis duquel se trouve adossée notre maison, et dont un simple mur sépare notre cour de sa cour... Et monseigneur l'évêque, qui loge chez le curé! Jamais!

— Jamais! répéta Catherine.

Toutes les trois, après cet énergique manifeste, se levèrent vivement et avec résolution.

Tabary insista, sollicita, pria; rien ne put apaiser, rien ne put faire céder les fidèles catholiques, qui frémissaient d'indignation à la seule idée de causer préjudice à monseigneur l'évêque ou au curé.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, fit le mulquinier poussé à bout, dites adieu à vos cinquante écus et à l'intérêt qu'ils ont produit. Je déchire le reçu, et je mets l'argent dans ma poche! Sur ce, bonsoir.

Il sortit en maudissant les vieilles filles et leurs imbéciles scrupules.

Cependant il ne marchait que doucement, car il s'attendait bien à voir l'une d'elles courir après lui pour le rappeler. Cet homme avait manié trop d'argent en sa vie, pour ne point connaître le pouvoir de l'argent.

— Il faut le rappeler, hasarda Gertrude, qui lisait ce désir dans les yeux de Marie-Josèphe. — Courez après lui, Catherine, hâtez-vous, vous le rejoindrez encore.

La pauvre petite asthmatique partit de son plus vite, c'est-à-dire avec assez de lenteur. Sa onstruction, fort peu favorable pour courir, la faisait trébucher à chaque pas. Enfin, hors d'haleine et désespérant d'atteindre le mulquinier, elle s'arrêta, réunit ses mains en porte-voix autour de sa bouche, et poussa un *Ohé* faux et glapissant qui vint résonner à l'oreille de Tabary comme une délicieuse musique.

Il se hâta de revenir.

Les trois sœurs l'attendaient sur le seuil de leur maison; Marie-Josèphe et Gertrude pâles et en larmes, Catherine le visage écarlate et toussant à étouffer.

— Maître, vous ne nous quitterez pas ainsi, vous le comprenez bien; vous ne pouvez pas nous exposer à des périls et au courroux de monseigneur l'évêque.

— Ecoutez-moi, dit il après un moment de réflexion, je comprends et j'approuve vos scrupules.

Les trois sœurs respirèrent plus à l'aise, et leurs regards s'attachèrent sur le visage du mulquinier.

— Puisque vous l'exigez, il faut que je vous confie un grand secret. Ce que je veux faire, c'est par l'ordre de monseigneur et pour lui rendre service.

— Ah! cela change bien les choses, interrompit Gertrude, qui voulait ôter à Marie-Josèphe le chagrin de revenir la première sur l'opposition exprimée, et la honte cruelle que l'on éprouve toujours quand on est forcée de se rétracter.

— Croyez-vous, comment avez-vous pu croire que moi, moi, je songe à desservir monseigneur?

— C'est ce que je pensais, répliqua Marie-Josèphe; c'est la réflexion de ma sœur Gertrude...

— Une réflexion, moi! je n'ai rien dit.

— Si fait, ma sœur.

— Vrai? Ma sœur Catherine me semblait si fort épouvantée, que j'ai peut-être dit quelque chose sans y prendre garde.

Catherine, le souffre-douleur, accepta la responsabilité dont on la chargeait, baissa les yeux et se mit à son rouet pour se donner une contenance.

— Allons, voilà tout arrangé, et je m'en félicite. Tenez, voici le reçu de votre argent, et vous comprenez bien que je n'ai jamais sérieusement voulu le déchirer. Voici, en outre, l'intérêt que je vous ai promis : maintenant que j'ai rempli mes conventions, remplissez les vôtres.

Les trois sœurs, fort mal à leur aise, et qui cherchaient en vain à donner le change à leurs craintes et à leurs scrupules, se retirèrent dans la chambre la plus éloignée de leur cour. Là, elles retrouvèrent la première énergie de leurs inquiétudes, quand elles entendirent Tabary fermer à triple tour non seulement la porte de leur chambre, mais encore les portes et toutes les fenêtres du logis.

Elles passèrent la nuit complète sans se coucher, debout et prêtant l'oreille au moindre bruit. Elles crurent vers minuit reconnaître un léger murmure de voix, mais peut-être n'étaient-ce que les plaintes du vent.

Cependant le jour commençait à paraître, et des raies vives de lumière pénétraient à travers les volets des fenêtres, que Marie-Josèphe prit sur elle d'ouvrir.

Jugez de sa terreur, elle vit la porte qui menait à la rue toute grande ouverte, une échelle de corde était encore attachée à la muraille, es serviteurs de l'évêque couraient çà et là dans une agitation extrême, et une grande foule se rassemblait dans la rue.

On ne tarda pas à découvrir l'échelle de corde; alors des imprécations s'élevèrent de toutes parts contre les trois sœurs, on se précipita dans leur maison, on enfonça la porte de leur chambre, on les saisit, on les garrota, et elles furent traînées en prison au milieu d'une foule immense qui demandait leur prompt supplice.

VII.

TOURMENS.

Pendant que ces événemens se passaient, une voiture chargée de paille emmenait le mulquinier et la comtesse Berthe déguisés en paysans et cachés sous l'immense toile dont, suivant l'usage, cette voiture était recouverte. Un charretier, loué la veille par Tabary, et que les fugitifs étaient venus rejoindre à quelque distance de Valenciennes, conduisait les chevaux et croyait accompagner dans leur ferme du Vermandois un cultivateur et sa femme; Tabary avait choisi le Vermandois pour asile; car une fois dans ce pays, il n'avait plus rien à redouter de l'évêque de Cambrai.

A présent une chaise de poste franchirait en peu d'heures la distance qui sépare Saint-Quentin de Valenciennes; mais au quinzième siècle on n'avait point de chaises de poste! C'était donc un voyage de deux jours, un voyage long et dangereux pour Tabary, puisque si jamais les hommes d'armes de l'évêque venaient à découvrir la route qu'il avait prise, il était impossible qu'ils ne l'atteignissent pas promptement. Jugez des frissons qui parcouraient tous ses membres lorsqu'un bruit lointain de chevaux se faisait entendre, et jusqu'au moment où ce bruit s'éteignait. Oh! que de fois il maudit l'amour ou plutôt l'orgueil insensé qui le jetait en de si grands périls. Voilà qu'il a détruit tout son bonheur, et que proscrit, menacé de mort, il lui faut prendre la fuite, à travers les plus grands périls... Tout cela pour une femme qu'il trompe, pour une femme qui lui crachera peut-être au visage en apprenant qu'il n'est point un grand seigneur. — S'il revenait sur ses pas, s'il rendait Berthe à son oncle?... Impossible! l'évêque de Cambrai, ce cœur dur, cette volonté de fer, n'a jamais pardonné : la prison, la hart, voilà le prix qui récompenserait le repentir de Tabary. Allons, le sort en est jeté : à la grâce de Dieu! Une fois hors du Cambresis il pourra traiter de puissance à puissance avec l'évêque de Cambrai, et pour sauver l'honneur de sa nièce, le prélat sera bien forcé de sanctifier, par la bénédiction nuptiale, un mariage inévitable! Car mieux vaut encore que sa nièce soit la femme d'un bourgeois que la maîtresse d'un bourgeois, et puis le temps calme et arrange bien des choses. Alors, une couronne de comte au mulquinier! de vastes domaines! du pouvoir! car une fois que ces nobles qui le dédaignent l'auront admis de force parmi eux, ils reconnaîtront bientôt sa supériorité et dans un temps de troubles et d'agitation auront recours à lui, lorsque surviendra quelque crise imminente. Que Dieu envoie bientôt cette crise, et la fortune du mulquinier croîtra haute et brillante : alors ceux qui le repoussaient l'appelleront à eux, ceux qui le rejetaient se montreront les plus ardens à le faire arriver, et il ne s'arrêtera pas en chemin.

La comtesse Berthe n'avait qu'une pensée, qu'une seule pensée;—n'importe qu'il advienne, je suis à lui.

Pauvre enfant! Naïve, aimante et crédule, il n'avait fallu que lui parler d'amour et pleurer, pour lui faire oublier son rang, et pour qu'elle s'enfuit avec un inconnu. Tant de sacrifices n'étaient rien pour elle. Pourvu qu'elle tînt dans ses mains, comme elle la tenait, une des mains de son amant; pourvu que sa tête reposât sur son épaule, que lui sourît sa

couronne de comtesse, splendeur perdue, les dangers, les fatigues, la pauvreté? N'est-il pas près d'elle!

Jusqu'à la nuit close, rien ne vint alarmer Tabary; car l'évêque ne soupçonnait pas les amours de sa nièce pour le mulquinier, et il ne comprit la trahison du bourgeois qu'après avoir interrogé les trois maîtresses d'école. On perdit bien du temps à visiter la maison de Tabary, et à presser de questions dame Rose, qui ne comprenait pas plus que les autres la disparition de son frère. Ensuite on dirigea vers Mons et vers les villes du Hainaut les émissaires chargés de poursuivre les amans, car nul ne soupçonnait leur projet hardi de prendre la route du Vermandois, et de traverser, pour y arriver, le siége même du pouvoir de l'évêque de Cambrai.

Aussi, à la nuit tombante, la voiture de Tabary traversait Cambrai sans encombre, et continuait sa route vers Saint-Quentin.

Mais, à trois lieues environ de Cambrai, la voiture fut tout à coup entourée de gens armés qui se saisirent du charretier, le lièrent à un arbre, et se mirent à fouiller la voiture, dont ils tirèrent Tabary et Berthe.

Berthe tenait à la main un petit poignard dont elle voulait se frapper avant qu'on ne la ramenât à son oncle, car elle se croyait tombée dans les mains des hommes d'armes envoyés à sa poursuite.

Mais jugez de sa joie, ce n'étaient que des voleurs.

Ils visitèrent la voiture, arrachèrent à Tabary une ceinture pleine d'or, s'emparèrent des chevaux, et laissèrent là Berthe et le mulquinier; le charretier avait trouvé moyen de rompre ses liens et s'était enfui à travers champs.

Le pâle et tremblant Tabary demeurait atéré.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria-t-il enfin, qu'allons-nous devenir? sans ressources, sans chevaux, poursuivis, sans connaître les routes. Qu'allons-nous devenir?

— Eh bien! nous continuerons notre chemin à pied, répliqua courageusement Berthe. Je veux t'en montrer l'exemple, allons, viens.

Et elle l'attira par la main.

Il la suivit sombre et silencieux.

— Oh! maudite soit cette femme qui m'a perdu! songeait-il.

Au bout de deux heures de marche, il fallut que Berthe s'arrêtât et s'assît sur une pierre.

— Te voilà fatiguée, n'est-ce pas? qu'allons nous faire?

— Marchons! reprit-elle. Et elle se remit en route.

Le lendemain, quand le soleil se leva, le mulquinier sut pourquoi Berthe s'était arrêtée la nuit à diverses reprises.

C'est que les cailloux de la route avaient déchiré ses pieds délicats et frêles, et que gonflés et sanglans ils pouvaient à peine la soutenir.

— Damnation! murmura-t-il, que vais-je devenir? Ici, avec une femme qui ne peut plus marcher.

Mais son désespoir ne connut plus de bornes, lorsqu'il s'aperçut que dans leur trouble, trompés par l'obscurité de la nuit, ils s'étaient trompés de route et avaient pris un chemin qui les ramenait vers les portes de Cambrai. Il pleura comme un enfant et s'assit à terre, sans énergie, sans espérance, résolu à ne rien tenter pour sortir du péril.

Berthe, à force d'exhortations, parvint à rendre un peu de résolution à ce lâche, qui se remit en route. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils entendirent galoper derrière eux une troupe d'hommes d'armes.

Berthe et Tabary n'eurent que le temps de se jeter dans un petit chemin de traverse, et de s'y coucher à plat-ventre jusqu'à ce que les hommes d'armes se fussent éloignés.

Une autre fois, ils virent de nouveau, au loin, des soldats qui semblaient faire d'actives recherches; encore quelques instans, et ils allaient arriver à l'endroit où se trouvaient les fugitifs!... Et rien pour se cacher, pas un buisson! D'un côté la route, de l'autre des champs nus et un marais immense.

— Que faire? que devenir? murmura le mulquinier.

— Nous plonger dans ce marais, dont les roseaux nous déroberont aux regards.

Sans hésiter elle lui en donna l'exemple.

VIII.

EXPIATION.

Maintenant il faut laisser écouler un mois, et rejoindre Berthe et le mulquinier au Catelet, petite ville forte de la Picardie, séparée de Cambrai par cinq lieues environ.

Vous voyez cette maison, ou plutôt cette cabane recouverte de chaume, qui ne se compose que de deux pièces au rez-de-chaussée, et sur l'aire mal battue de laquelle le pied trébuche à chaque pas: c'est là qu'elle se cache sous un nom supposé. C'est là que, dangereusement malade, elle a passé trois semaines de souffrances et de misère.

Maintenant, elle entre en convalescence; mais cette convalescence, au milieu des privations les plus rudes, n'a rien de ce voluptueux bien-être, mélange ineffable qui réunit à la douce langueur du mal cessé la mystérieuse sensation de la nature qui se régénère. Non, à peine la fièvre et ses brûlans frissons ont-ils cessé de parcourir ses membres et d'allourdir son front, qu'il lui a fallu courber ce front sur de pénibles travaux à l'aiguille. Mal vêtue, assise près de la fenêtre entrebâillée (1), car le jour commence à baisser, elle n'en poursuit pas moins activement sa besogne, quoique la rigueur du froid ait rougi et gonflé ses mains frêles, naguère si délicates et si blanches. Mais il faut qu'elle se hâte, car de ce travail dépend leur pain du soir. Tabary n'a point trouvé au Catelet l'argent qu'il comptait s'y procurer, et depuis un mois qu'elle est malade, ils ont épuisé toutes leurs ressources, tout leur crédit. Ils ont contracté des dettes, on ne veut plus rien leur vendre s'ils ne paient comptant! Il faut donc que les objets de lingerie qu'elle coud soient remis ce soir même au mercier qui les lui a donnés à confectionner et qui les paiera d'un misérable salaire. Cependant, avec quelque activité qu'elle fasse courir l'aiguille, elle ne lève pas moins la tête de temps à autre pour interroger du regard la route qui s'alonge sous sa fenêtre. Elle attend celui qu'elle aime, celui pour lequel seulement la misère lui est rude. Ah! que n'a-t-il pour la supporter le courage qu'elle trouve, elle, dans son amour! Mais loin de là, toujours sombre et accablé, il désespère, il doute de l'avenir, il supporte avec impatience le présent... Oh! enfin le voici. — François, mon François.

Elle court au-devant de lui, elle se suspend à son cou, elle le presse contre sa poitrine. Maladie, travail, misère, inquiétude, elle a tout oublié! Il est là.

Tabary lui rend avec distraction ses caresses, puis il se laisse tomber sur un banc et tire de sa poche quelques pièces de cuivre.

— Tiens, lui dit-il, voici le prix de ma journée, ils ont failli ne pas me payer. Ils prétendent que je rêve au lieu de dévider leurs fils! Ils ne veulent plus de moi pour demain; ainsi, demain, pas de pain.

— Oh! si, mon bien-aimé, si, car, regarde, j'ai pu travailler aujourd'hui, moi! Tiens, regarde! quoique bien faible encore, je me suis traînée jusque chez le mercier qui demeure à l'extrémité du faubourg, je lui ai demandé du travail, il m'en a donné: vois tout ce que j'ai fait aujourd'hui. En disant cela, elle lui montrait avec une joie enfantine la pièce de toile grossière qu'elle cousait.

Tabary ne leva même pas les yeux.

— Oui, soupira-t-il après quelques instans de silence, oui, nous ne mourrons pas de faim aujourd'hui, mais demain nous resterons sans asile, car le paysan qui nous loue cette chaumière m'a fait savoir que si demain je ne lui en payais pas le loyer, il m'en chasserait impitoyablement. Demain, où nous abriterons-nous?

— François!

— Nous allons manquer de pain, nous manquons de bois pour réchauffer nos membres raidis et souffreteux, on ne veut plus de mon travail, et demain il ne nous restera même plus un toit pour abriter nos têtes. Oh! damnation! damnation! pourquoi le hasard est-il venu nous jeter l'un vers l'autre?

— François, calmez un peu ce triste désespoir!

— Sans moi vous seriez heureuse et paisible; sans vous, moi je serais encore l'heureux bourgeois dont chacun enviait la richesse, la considération et la probité.

— Un bourgeois!...

— Eh! oui, madame, un bourgeois, un marchand de fils!... Est-ce qu'il vous faut un noble seigneur pour habiter cette cabane avec vous? pour en être chassé demain avec vous?

— Qu'importe, François, si tu m'aimes.

— Si je vous aime! ricana-t-il, si je vous aime! cet amour ne me coûte-t-il pas assez cher, ne l'ai-je pas payé de ma fortune et de mon repos! le beau lieu vraiment pour parler d'amour!

— Hélas! pensa-t-elle, combien je lui dois de tendresse et de preuves de dévoûment, en échange de tout ce qu'il a perdu pour moi!

IX.

INCIDENT. — DÉNOUMENT.

De toutes les circonstances qui dégradent l'homme, il n'en est pas de plus efficace et de plus sûre que la misère, *malesuada*, comme dit le poète latin, et *bien pire que le vice*, suivant l'expression de Voltaire. Car depuis un mois Tabary, que l'ambition seule et non l'amour avait jeté dans une situation si pénible, supportait avec d'autant plus d'impatience la misère, et en subissait d'autant plus les mauvaises influences, qu'il laissait derrière lui un sort doux, riche et plein de ce bonheur positif au-delà duquel ne se levaient guère ses idées bourgeoises. Il avait cru que l'évêque de Cambrai, qui d'ailleurs lui devait la vie, préférerait la mésalliance de sa nièce avec un homme riche et habile, au scandale d'en enlèvement; et que lui riche marchand, échangerait ainsi, sans trop de mal, et après de courtes agitations, sa barrette fourrée contre le chaperon de prince. Mais déçu dans ses calculs, il maudissait amèrement son ambition, et cherchait avec avidité le moyen de sortir de la situation fausse où il se trouvait. De plus, la tendresse et la résignation de Berthe lui faisaient mal, parce qu'elles le forçaient à rougir de lui-même: elles l'aigrissaient comme un reproche perpétuel, et une sorte de haine sourdissait involontaire dans son ame, contre celle qui valait mieux que lui et qui avait causé tous ses malheurs.

(1) L'usage du verre n'était encore employé dans ce pays que pour les églises, les châteaux et les habitations des riches bourgeois.

Telles étaient les pensées qui n'avaient cessé d'agiter Tabary durant toute une nuit sans sommeil, et qui s'attachèrent à lui, lorsqu'au point du jour il sortit sans but, et se prit à errer dans la campagne.

Un brouillard épais et lourd se joignait au froid de la saison, comme pour ajouter encore au malaise dont s'endolorissaient les membres fatigués du malquinier; le brouillard excitait ses souffrances morales par les souffrances physiques. Des regrets, des remords, des pensers insensés et confus, mais tous haineux et tous sinistres, venaient tour à tour passer devant son imagination et lui inspirer quelque parti désespéré. Lequel? il ne le sait point, il n'en voit point; mais il souffre et il faut qu'il se débarrasse de ses souffrances, ne fût-ce que pour les changer contre d'autres. Oh! sa bonne vie de bourgeois qu'est elle devenue?

— Tout à coup, au détour d'un chemin, il se trouve face à face avec un seigneur à cheval qui lui crie :

— Oh! je vous tiens enfin, maître Tabary.

C'était un des puissans chevaliers de la cour de l'évêque.

— De par Dieu votre compte ne sera pas long à régler et la hart est déjà dressée pour vous dans le coupe-oreilles de Cambrai. Suivez-moi.

— Je vous tuerais si je le voulais, répliqua Tabary, en faisant briller un poignard sur la poitrine du chevalier... Mais, ajouta-t-il, je ne le veux pas, et il jeta l'arme loin de lui.

— Courtoisie pour courtoisie! répliqua le comte de Saldagne, vous êtes libre jusqu'à la première rencontre.

— Je ne veux point de cette liberté : je suis las de tant de misères et de périls.

La mort vaut mieux, livrez-moi au bourreau.

— Et la demoiselle Berthe?

— Tabary baissa la tête sans répondre.

— Oh! eh! bourgeois, serait-elle défunte?

— Non point, et vous pourrez la ramener en triomphe, ricana Tabary, la ramener pure comme avant son départ, car elle a été malade durant un mois! Une fois convalescente, elle n'a point voulu de ma foi sans prêtre, et je n'avais point un mouton d'argent à donner au prêtre.

— Oui dà, fit le chevalier, et elle ne t'aime plus comme tu ne l'aimes plus?

— Qu'importe! puisque la hart m'attend, marchons.

— Il importe beaucoup, bourgeois, car j'ai moyen de te tirer de péril, et moi de faire une bonne affaire. Voyons, consens à ce que je vais te proposer, et tu rentreras dans la ville de Valenciennes; tu y trouveras ta boutique, ton argent et la considération.

— Si je le veux!

— Eh bien, suis-moi, et à l'œuvre.

Cependant Berthe venait de s'éveiller, et son premier soin avait été d'appeler François; mais il était déjà sorti.

— Pauvre infortuné, se disait-elle, sans doute il est allé chercher de l'ouvrage, pour rendre moins rudes les privations que j'endure! Dans quel abîme de souffrance je l'ai jeté... et j'ai pu, moi, augmenter ses chagrins... Comme si tant de sacrifices n'étaient pas des liens plus sacrés que la bénédiction d'un prêtre! Oh! oui, moi aussi, je ferai des sacrifices! Récompenserais-je trop son amour, quand je deviendrais sa maîtresse, quand je deviendrais même sa servante, ou son esclave!... Mais quel est ce bruit d'hommes d'armes? quel est ce chevalier?... Ciel! le comte de Saldagne!

Le seigneur entra dans la cabane et remit silencieusement un parchemin à Berthe, celle-ci lut :

« Adieu à nos rêves d'insensés! Le seigneur de Saldagne daigne vous »réconcilier avec votre oncle, monseigneur l'évêque : il lui fait savoir »qu'en vous enlevant, je n'ai agi qu'en serviteur fidèle dudit comte de »Saldagne, qui vous aime. »

Berthe pâlit et ses mains serrèrent convulsivement le parchemin; puis, tremblante de tous ses membres et avec un son de voix que ne pourraient exprimer des paroles humaines :

— Sire chevalier, dit-elle, je ne suis pas veuve!

Le chevalier de Saldagne comprit.

Le surlendemain, trois pauvres filles, les trois sœurs Thoin, ensevelissaient un cadavre trouvé sur la route de Cambrai à Valenciennes, et consolaient dame Rose qui pleurait et qui criait à travers ses sanglots : Mon frère! mon pauvre frère!

— Seigneur, disaient les saintes femmes, en remplissant leur pieux office, seigneur, pardonnez-lui ses offenses comme nous les lui pardonnons.

S.-HENRY BERTHOUD.

UN RÊVE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

I.

Par une belle matinée du mois de juin 1804, une voiture, sans armoiries aux panneaux, mais remarquable par son élégance fastueuse et la perfection irréprochable d'un attelage gris pommelé, s'arrêta, rue de Tournon, devant une maison d'assez modeste apparence. Un domestique mit pied à terre, entra, sans adresser la parole au concierge, gravit les douzes marches d'un petit perron faisant angle sur le côté gauche de la cour, et bientôt reparut, suivi d'une femme jeune encore, petite, grave, d'un aspect commun dans son ensemble, mais dont le regard pénétrant, les noirs sourcils, les traits fortement accentués, la démarche virile, avaient quelque chose de bizarre et de saisissant. Cette femme monta lestement dans la voiture, et les chevaux partirent au grand trot.

Trois quarts d'heure après, le riche équipage arrivait à la Malmaison, et la grosse et courte petite femme était introduite dans l'appartement de Mme Bonaparte qui, depuis quelques jours seulement, avait été saluée du titre d'impératrice.

— Soyez la bienvenue, ma chère sybille, dit la nouvelle souveraine, — se levant avec empressement de son *somno* à la venue de la visiteuse; je n'eus jamais autant qu'aujourd'hui besoin de votre science et de vos avis; il s'agit de me donner l'explication d'un rêve tout-à-fait extraordinaire. Ce matin, un peu avant le jour, étant profondément endormie, je me suis figuré que je voyais tous les souverains de l'Europe réunis dans une salle immense. Bonaparte, Napoléon, veux-je dire, présidait à cet imposant congrès de rois. J'étais assise près de lui. A un signal donné, toutes ces têtes se levèrent, et commencèrent à défiler devant nous en s'inclinant respectueusement. Un seul, c'était le czar, l'empereur de Russie, rétrograda au moment d'arriver au pied du trône. Il alla reprendre silencieusement sa place, et de là, assis, couvert, il examina avec attention ce qui se passait. Tout à coup il disparut; puis il revint, et, sur un signe que je lui fis, il s'approcha et salua gracieusement Napoléon. Ce changement subit, cette sorte de rapprochement imprévu, me causa une si grande joie, que je me réveillai en sursaut. J'étais seule, et je me trouvai assise sur mon lit.

Joséphine se tut: Mlle Lenormand, car c'était elle, Mlle Lenormand, qui l'avait écoutée dans un recueillement silencieux, parut quelques instans absorbée dans une profonde méditation, une sorte de contemplation intérieure; bientôt son visage s'anima, ses yeux brillèrent d'un éclat fébrile, ses lèvres s'agitèrent sans produire aucun son, comme si elle eût répondu à une sorte d'intuition secrète; puis enfin, d'une voix saccadée et masculine, elle s'écria :

— Quel brillant avenir!.. que de splendides merveilles!.. Napoléon sera le maître du monde, tous les rois le craignent et l'admirent. Un seul, des régions glacées où il commande, tentera d'obscurcir l'éclat de cet astre éblouissant; mais par les soins de votre majesté impériale, il reviendra bientôt à de plus prudentes résolutions. C'est à vous, madame, à vous, noble impératrice et reine, que le destin réserve la gloire de conjurer l'orage, de le dissiper avant qu'il éclate avec fureur.

Elle se tut; l'espèce d'agitation qui venait de s'emparer d'elle parut s'éteindre : ses yeux se voilèrent; sa tête retomba sur sa poitrine haletante.

Cette scène bizarre et rapide avait produit sur l'esprit superstitieux de Joséphine une profonde impression (1), et lorsque la pythonisse, relevant par degré son front pâle et agité, eut recouvré quelque calme, elle commença à la presser de questions :

Quel était le souverain dont on devait craindre la jalouse et audacieuse inimitié? Que fallait-il faire pour se rendre ce puissant antagoniste favorable? — La sibylle ne répondit pas d'abord; elle tira d'un étui de peau de chagrin quelques cartes mystérieusement tarotées, puis après les avoir disposées d'une façon particulière et examinées dans un profond recueillement :

— L'empereur de Russie, dit-elle, le fils et successeur de Paul Ier a dû envoyer à Paris un agent secret chargé d'étudier l'esprit public; cet agent doit rendre compte directement à l'empereur de ses impressions et de ses découvertes. Il n'a, du reste, aucune mission diplomatique; son séjour doit demeurer inconnu de l'ambassadeur de Russie lui-même...

— Tout ceci est gros de menaces, interrompit Joséphine; mais qu'y puis-je; en quoi suis-je intéressée dans un pareil fait?

— Votre majesté pourrait, reprit la chiromancienne d'un ton grave, faire rechercher le personnage dont ces tarots fidèles annoncent la venue et le séjour; peut-être serait-il possible de le séduire, de le gagner. Je ne vois rien de net, rien de bien précis sur les moyens à employer pour se rendre favorable cet agent mystérieux; mais ce que je puis affirmer, ce que j'ose garantir avec certitude, c'est qu'il est à Paris, que sa mission est grave, décisive peut-être, et qu'il s'occupe de la remplir et d'en justifier l'importance avec autant de persévérance que d'habileté.

— J'aviserai! dit gravement Joséphine, qui depuis quelques semaines s'efforçait de se mettre à la hauteur du rôle suprême où l'étoile prédestinée de Bonaparte venait d'élever la veuve du général Beauharnais.

J'aviserai est un mot superbe, inventé pour déguiser la nullité des incapacités supérieures; par exception, le *j'aviserai* de Joséphine signifiait la ferme volonté d'agir. Pendant tout le jour, la pauvre et désolée impératrice avisa : elle se dit d'abord qu'il lui fallait un confident, un homme sûr et capable, qui ne s'effrayât pas des difficultés, et elle pensa naturellement au ministre de la police Fouché. Puis, grâce à ce tact intime que

(1) « Des nobles, des prêtres, des magistrats, des militaires, des grands seigneurs, des potentats fameux, se pressèrent plus d'une fois pour faire agréer » leurs offrandes à la pythonisse de la rue de Tournon. Napoléon la consulta » souvent, et il est constant que l'impératrice Joséphine la recevait dans son intimité. »

JAY, JOUY, NORVINS, ARNAULT.

(*Biographie universelle des Contemporains.*)

possèdent à un si éminent degré les femmes, elle comprit tout le danger qu'il y aurait à faire une telle confidence à un homme sur qui elle ne pouvait pas compter, et elle chercha un autre dépositaire de son secret.

Le soir était venu, et Joséphine, indécise, se disait toujours qu'il importait d'aviser, lorsqu'on lui annonça la visite de Cambacérès, nommé depuis quinze jours seulement prince archi-chancelier de l'empire.

— Voilà précisément l'homme qu'il me faut, pensa-t-elle ; il ne me trahira pas, car il n'a plus rien à désirer, sinon la stabilité de l'édifice qu'il a contribué à élever.

Cambacérès fut introduit.

— Monsieur l'archi-chancelier, lui dit Joséphine, votre visite arrive on ne peut plus à propos ; j'allais donner des ordres pour vous faire prier de vous rendre ici ; j'ai à vous entretenir d'une affaire d'état.

— D'une affaire d'état? s'écria Cambacérès, manifestant à la fois par l'expression de son visage et l'inflexion de sa voix l'incrédulité et la surprise.

Puis, se remettant promptement, il ajouta :

— Pardon, madame ; mais nous allons si vite depuis quelque temps, que parfois je ne sais plus en vérité où j'en suis. Je tâcherai, que votre majesté n'en doute pas, de me rendre digne de la nouvelle marque de confiance dont elle daigne en ce moment m'honorer.

— Voici de quoi il s'agit, reprit avec une gravité presque comique l'impératrice : J'ai la certitude, la preuve même, que la Russie entretient à Paris un agent chargé d'étudier l'esprit public. Le nom de cet agent, ses titres, sa demeure, j'ignore tout cela ; il faut le découvrir, et agir de telle sorte que les rapports qu'il doit faire au czar nous soient complètement favorables. Vous comprenez, monsieur l'archi-chancelier, toute l'importance du service que nous pouvons rendre en cette occasion à la France, car la Russie reste désormais la seule puissance continentale vraiment redoutable. L'empereur, qui plus tard en sera instruit, vous témoignera assurément sa satisfaction à ce sujet, car j'entends vous laisser tout le mérite de l'entreprise, toute la gloire du succès.

— Il y aurait un moyen bien simple de découvrir ce personnage, dit Cambacérès après quelques secondes de réflexion ; ce serait d'en parler à Fouché.

— Gardez-vous-en bien, interrompit Joséphine ; cet homme, moitié fouine, moitié renard, ne m'inspire aucune confiance ; il travaillerait pour lui seul. Et puis, pour mettre sa responsabilité à couvert, il en parlerait à l'empereur, qui se fâcherait. Il ne faut pas que Napoléon sache un mot de tout cela avant que nous ayons atteint le but... Enfin j'ai la certitude que le bien ne peut pas se produire par cette voie : cette affaire doit rester entre nous seuls. Me promettez-vous votre concours efficace, monsieur l'archi-chancelier ?

— Trop heureux d'être agréable à votre majesté en même temps que je puis servir l'état, répondit Cambacérès en s'inclinant ; vous pouvez, madame, compter sur mon dévoûment absolu ; dès demain, dès ce soir, je m'occuperai activement de cette affaire.

Deux heures après cette conversation, le prince archi-chancelier rentra dans son hôtel, et assis, la figure inquiète, devant son bureau, grommelait entre ses dents, en se frappant le front :

— Comment diable veut-elle que je découvre ce personnage ?

II.

Deux jours s'étaient écoulés ; l'archi-chancelier était d'une humeur détestable ; il avait mis en campagne, pour découvrir l'agent secret, quelques serviteurs intelligens qui avaient en vain prodigué l'argent, multiplié les démarches, sans rien découvrir ; il avait fait prendre adroitement des informations sur tous les Russes de distinction qui se trouvaient à Paris ; on n'avait pu recueillir aucun indice, rien apprendre qui fût propre à faire déduire quelque induction.

— C'est à en devenir fou! disait-il en se promenant à grands pas dans son cabinet. Mais aussi quelle fantaisie de s'adresser à moi pour une affaire de police, quand elle a sous la main Réal, Fouché, Cochon-Laparant?... Il s'agit du bien de l'état : voilà un grand mot qui couvre souvent bien des sottises...

Le prince continuait d'exhaler son impatience sur ce ton quand un des huissiers de la chancellerie vint demander si son excellence pouvait recevoir M. Léopold Clion.

— Qu'il aille au diable! s'écria Cambacérès.

Puis, se ravisant presque aussitôt :

— Faites-le entrer, dit-il ; j'ai précisément besoin de lui.

Léopold Clion appartenait à une famille d'honnêtes gens qui avait autrefois rendu d'importans services à Cambacérès. C'était un garçon d'esprit, qui eût pu faire un chemin rapide, si l'amour des plaisirs eût été chez lui moins vif, et qu'il eût un peu plus pensé à l'avenir. Plus d'une fois le prince archi-chancelier l'avait mis dans des positions avantageuses et où il ne lui fallait que vouloir, pour être, selon le terme parisien, en passe d'arriver à tout ; jamais il n'avait su se tenir en place, de telle sorte que, pour la quatrième ou cinquième fois, il se trouvait sans emploi et sans ressources. Cambacérès ne l'avait cependant pas entièrement abandonné ; il l'aimait à cause de son esprit, de sa joyeuse humeur, de son insouciance même ; il le recevait fréquemment, et quelquefois l'aidait même de sa bourse, tout en le grondant bien fort pour son désordre et sa prodigalité.

Cambacérès venait de concevoir l'idée de mettre Léopold à la recherche de l'agent secret dont la présence à Paris et la mission l'occupaient si fort.

—Voyons, monsieur le drôle, dit-il en l'apercevant, est-ce encore quelque triste aventure ou une honteuse pénurie ordinaire qui vous amène en solliciteur à mon hôtel?...

Et comme Léopold s'apprêtait à l'interrompre : Ecoutez-moi attentivement, poursuivit-il, il s'agit de prouver aujourd'hui si vous n'êtes réellement pas tout à fait indigne de ma confiance. Je puis vous charger d'une mission délicate, qui exige de l'adresse, de la persévérance, de l'esprit et surtout une inviolable discrétion.

—Monseigneur peut compter sur mon dévoûment, sur mon zèle. Je m'estimerais mille fois heureux si je pouvais....

—Tâchez d'abord, interrompit l'archi-chancelier, de m'écouter, et ensuite de ne pas agir à l'étourdie ; il se trouve en ce moment à Paris un Russe de distinction, qui se cache, et qui a un grand intérêt à ne pas être dépisté. Vous croyez-vous capable de le découvrir, de le trouver sans recourir à l'aide de qui que ce soit ?

—Je me sens capable de tout entreprendre pour y parvenir, répondit Léopold, et cela ne me paraît pas entièrement impossible, pourvu que monseigneur puisse me donner quelques renseignemens, me mettre sur la trace par quelque indice.

—Et précisément c'est ce qui m'est impossible ! Ce Russe doit parfaitement parler le français ; ce doit être un homme d'esprit et de sens, éminemment doué du talent d'observation ; dans le monde parisien, il doit faire assez bonne figure pour être admis partout, tout voir, tout apprécier, tout recueillir. Voilà, monsieur, ce que je puis seulement vous indiquer et vous dire... Il y a bien encore quelque chose qui pourrait le faire reconnaître, c'est qu'il tient nécessairement un journal où s'enregistrent quotidiennement ses impressions ; puis il doit adresser en Russie de fréquens messages... J'espère que vous me comprenez et qu'il n'est pas nécessaire que j'insiste sur toutes les déplorables conséquences que pourraient avoir une indiscrétion, une inconséquence. Maintenant allez, et puissiez-vous justifier en cette occurrence délicate la confiance que je ne crains pas de placer en vous.

— Monseigneur, dit Léopold en se levant de son siége, et avec le salut respectueux d'un homme qui s'apprête à prendre congé, votre altesse me permettra-t-elle de lui faire observer...

— Ah ! oui, je devine, interrompit en souriant l'archi-chancelier, l'antienne ordinaire...

— Les recherches actives auxquelles votre confiance m'oblige à me livrer sans retard nécessitent un train de vie, des relations que la médiocrité de ma position ne me permettrait pas de soutenir.

— Cela est vrai, et ne croyez pas que ce qui motive votre remarque soit un oubli ; je voulais éprouver si vous aviez bien compris toute la portée de votre rôle.

L'archi-chancelier, en disant ces mots, prit sur son bureau une petite cassette qu'il ouvrit en pressant un bouton presque imperceptible ; il en tira trois rouleaux de pièces d'or qu'il donna à Léopold Clion.

— J'espère que cela vous suffira, lui dit-il ; mais là ne se bornera pas la récompense que l'on vous destine en cas de réussite. Tâchez donc de profiter de cette occasion heureuse pour sortir de la mauvaise position où vous vous êtes laissé déchoir par votre faute. Adieu, puisse le succès récompenser vos efforts et justifier mes bontés.

Léopold Clion avait empoché les rouleaux avec une dextérité merveilleuse ; la joie dans l'ame, le front radieux, il s'était élancé hors de l'hôtel de la chancellerie. Une fois dans la rue, il se prit à réfléchir. De longtemps il ne s'était trouvé à la tête d'une somme aussi rondelette, et sa première pensée fut de se rendre au Palais-Royal et d'aller faire un dîner coquet à la fois et confortable chez l'un des restaurateurs à la mode alors, Legacque, Billiotte, Méant ou Véry. — Je possède la confiance du prince archi-chancelier de l'empire, dit-il à part soi ; c'est beau, c'est très beau, même ; mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse mourir de faim ; au contraire, et je serai bien plus capable de découvrir le mystérieux Moscovite à la piste duquel me voilà lancé, lorsque j'aurai dîné moi-même comme un prince. Les grandes pensées viennent de l'estomac, assure l'illustre Grimod de la Reynière, et j'ai essentiellement besoin de réfléchir. Rien, d'ailleurs, ne stimule et ne titille l'imagination comme un moka généreux humé à la sortie d'un dîner à trois services.

Or, durant ce monologue gastronomique, que plus tard Brillat-Savarin ou M. de Périgord eussent classé au rang des méditations, Léopold Clion avait instinctivement suivi le chemin du Palais-Royal. Au moment d'arriver dans la cour étroite qui séparait alors les galeries de bois des barraques où se tenait la Bourse, il rencontra un de ses amis.

— Parbleu! mon cher Germain, s'écria-t-il en lui serrant cordialement la main, c'est le ciel qui t'envoie sur mon passage ! Je me trouvais dans la déplorable alternative de ne pas dîner ou de dîner seul. Donne-moi le bras, mon brave camarade, et allons choquer joyeusement un verre de vieux constance et de pétillant aï au plaisir de nous revoir après une si longue séparation.

— Tu parles en grand seigneur et en sage, répondit celui que Léopold venait d'accoster si brusquement.

— Parbleu! ne suis-je pas du bois dont on les fait? reprit celui-ci; mais allons, la foule se presse et se hâte dans le jardin, peut-être ne trouverions nous plus de place, et c'est ici seulement qu'on jouit à la fois des plaisirs de la table et de ceux non moins ravissans de la vue d'un panorama sans égal.

— Bien! très bien! à ton air, à ta parole, je devine que tu es en fonds.

— Toujours! est-ce qu'un homme qui se respecte manque jamais, à Paris, d'argent?

— Parfois, et pour ma part, je te dirai tout net que tu m'obligerais de me prêter cinq ou six écus.

— Ah! Germain, quel langage; entre amis comme nous, demande-t-on donc de telles misères?

— Tu me refuses?

— Cinq ou six écus? assurément!... Vingt-cinq ou trente louis, à la bonne heure; ils sont tout à ton service, et de grand cœur... Mais allons dîner d'abord.

Germain ne se fit pas prier, et la confiance de son camarade d'études doubla la dose d'assurance, de sérénité et d'appétit que la nature, du reste, lui avait départie très largement. Le dîner fut choisi, il dura longtemps; à la seconde bouteille de champagne, Léopold prêta, avec un laisser-aller fraternel, vingt-cinq napoléons à son convive; mais, bien qu'il fût devenu très expansif, il ne dit pas un mot de la mission dont il était chargé; seulement il se proposa *in petto* de ne commencer ses investigations que le lendemain, afin de pouvoir donner la soirée aux charmes de l'amitié et un peu aussi à ceux de la digestion. Léopold, on le voit, était un digne élève et adepte de l'archi-chancelier, dont la réputation n'était pas moins grande comme gastrosophe que comme légiste, jurisconsulte et administrateur.

Vers dix heures cependant, le dîner fini, et comme il n'y a pas de plaisir qui n'ait pour terme naturel le désenchantement et la fatigue, Adrien et Léopold se levèrent de table, disant tous deux à la fois, comme si la pensée eût été entre eux commune.

— Eh bien! que faisons-nous?

— Il y aurait une chose toute simple à faire, dit Léopold après quelques secondes de silence : ce serait de nous donner la satisfaction de faire sauter la banque de la roulette ou du trente-et-un.

— Il est certain, répondit Adrien, que nous aurions une rude revanche à prendre contre le tapis vert et ses séduisantes séductions.

— Prenons-la complète, fit Léopold; et tous deux ils gravirent l'obscur et fumeux escalier du tripot connu à cette époque sous le nom de grand salon de Paphos.

Avant minuit, les deux amis sortaient de l'antre fatal, les traits renversés, le pouls battant d'un accès fébrile, les vêtemens en désordre, les cheveux hérissés, la bourse à sec.

— Que devenir? disait Léopold en se frappant le front. Plus rien... absolument rien!

— Quant à moi, mon parti est irrévocablement arrêté, fit Adrien; il y a assez long-temps que je lutte : la Seine est profonde, et je vais y ensevelir mes ennuis...

— Un beau remède, interrompit Léopold, la ressource de la valetaille sans place et des grisettes sans amoureux. Si tu n'as pas d'autre consolation à m'offrir...

— Que veux-tu? il n'y a dans cet exécrable pays aucune ressource... A l'étranger, du moins, en Allemagne, en Prusse, en Russie, j'ai pu, aux mauvais jours, donner des leçons comme maître de langues; j'enseignais le français ou quelque chose d'approchant. Mais que diable enseignerai-je aux Parisiens? Irai-je leur proposer des leçons de russe?

— Quoi! s'écria Léopold, comme si quelque chose d'extraordinaire se passait en lui, tu sais le russe?

— Mais, oui; et à la rigueur...

— Tu sais le russe! ah! mon ami, mon cher Adrien, nous sommes sauvés!... Tu sais le russe!... mais alors tu n'es plus un homme, tu es un dieu!... Ecoute : je te proclame prince; entends-tu bien! dès ce moment, tu es une altesse, une altesse sérénissime, impériale même, pour peu que cela puisse te faire plaisir... Tu sais le russe! ah! j'avais bien raison de dire tantôt que c'était le ciel qui te jetait sous mes pas... c'est que tu ne sais pas : quand je t'ai rencontré, je cherchais un Russe; ce Russe était devenu nécessaire à mon existence; il me le fallait mort ou vif... Plus heureux que Diogène, je puis dire aujourd'hui : j'ai trouvé mon homme!... Tu es mon Russe, Adrien... tu es le prince... le prince... attends que je te trouve un nom hyperboréen : le prince Petrolow. Tu parcours la France pour t'instruire; en conséquence, tu observes les hommes et les choses, tu tiens un journal de tes observations, de tes vues, et tu écris souvent à Saint-Pétersbourg.

— Que diable de salmigon lis me fais-tu là? dit enfin Adrien auquel la volubilité de son ami n'avait pas permis jusqu'alors de témoigner sa surprise.

— Cela n'est pas ton affaire; tu n'as rien à voir pour le moment en tout ceci; contente-toi d'être prince : il me semble que cela n'est pas déjà si désagréable.

— C'est selon, si le titre ne rapporte rien?

— Il rapportera tout ce que nous voudrons, et maintenant allons nous coucher, car il s'agit pour demain d'être frais et dispos.

— Et nous déjeunerons comme nous avons dîné aujourd'hui?

— Mieux! crois-moi, et n'aie nul souci de l'avenir.

— Au moins, tu m'expliqueras ce mystère.

— Ce mystère?

— Oui.

— Cela te fait l'effet d'un mystère? Eh bien, à moi aussi; mais comme les mystères ne s'expliquent pas, tu n'en sauras pas plus que moi.

— Au moins, j'en saurai autant?

— Cela ne sera pas difficile, car je ne sais rien, absolument rien.

— Mais alors, pourquoi veux-tu me faire passer pour un prince?

— Mon Dieu, c'est la chose du monde la plus simple : je te fais prince comme je te ferais pacha à plusieurs queues, émir, mamamouchi. Les produits sont en raison des besoins; voilà tout.

— Le diable m'emporte si tu n'es pas fou?

— Pas que je sache; mais le principal est que mon projet soit d'un succès assuré; et nous saurons demain précisément ce que ma folie nous rapportera.

III.

Le lendemain, sitôt que le prince archi-chancelier fut visible, Léopold Clion entra dans son cabinet, la tête haute, l'air radieux.

— Ah! ah! fit Cambacérès, il paraît que nous avons fait merveille?

— Monseigneur, je n'ai rien négligé pour arriver au résultat que désirait si vivement votre altesse, et je crois presque avoir réussi.

— Très bien, mon cher Clion, contez-moi cela par le menu; vous avez trouvé mon agent russe?

— J'ai même eu l'honneur de dîner avec lui. Je dois dire avant tout à votre altesse que dans le cours de mes pérégrinations trop souvent forcées, j'ai rencontré en Suisse, il y a trois ans, un Russe de la plus haute distinction, avec lequel une conformité d'âge, de caractère, et sans doute aussi d'humeur, me fit contracter une sorte de liaison, ou du moins d'intime familiarité. Hier, après avoir pris congé de votre altesse, je me rappelai cette circonstance, et je me ressouvins en même temps que j'avais aperçu il y a quelques mois à Paris ce personnage, dont une sorte de timidité m'avait éloigné; car, je l'avoue, lorsque je suis brouillé avec la fortune, je n'aime pas à me retrouver en contact avec ceux que j'ai connus dans une meilleure situation, et alors je n'étais guère en état de faire une figure présentable. Comme, grâce à la générosité de votre altesse, le même obstacle ne m'arrêtait plus, je cherchai à découvrir mon ancienne connaissance et je parvins enfin, bien qu'il eût depuis lors changé de titre et de nom, à le rejoindre et à me faire présenter à lui. Il se fait appeler le baron Silmer; mais son véritable nom est Petrolow, son titre celui de prince; c'est du reste un homme charmant, instruit, facile, gracieux autant qu'on puisse désirer, mais en même temps d'une extrême réserve, et, dans toutes les circonstances de la vie, essentiellement maître de lui. Le prince m'a convié à dîner; au dessert nous avons longuement causé, surtout des changemens politiques survenus en France durant ces deux dernières années, et je me suis aperçu que mon interlocuteur m'accablait de questions qui, pour être présentées avec adresse, n'en étaient pas moins dictées par un but tout autre qu'une curiosité de touriste, un simple intérêt de voyageur.

— C'est très bien, mon cher Clion, c'est parfaitement bien, dit Cambacérès, lorsque le jeune homme eut terminé; et maintenant, puisque vous avez renoué vos relations avec ce personnage, il faut faire tous vos efforts pour me l'amener.

— Peut-être ne sera-ce pas chose facile; le prince me paraît défiant ou au moins extrêmement réservé; j'ose espérer cependant que le bonheur que j'éprouve à seconder les intentions éclairées de votre altesse me donnera le talent de surmonter la difficulté... Ah! monseigneur, c'est maintenant que je regrette d'avoir été placé par mes fautes dans une si humble position.

Cambacérès comprit parfaitement le sens de cette exclamation, qui n'était rien moins que philosophique.

— Diable! fit-il, il me semblait que les subsides étaient de nature à durer plus de vingt-quatre heures; mais il ne faut pas trop compter avec ses amis, et vous êtes des miens, Léopold.

En parlant ainsi, l'archi-chancelier ouvrait de nouveau la bienheureuse petite cassette : cette fois, ce fut une douzaine de rouleaux d'or qu'il en tira et qu'il remit à Clion.

— Je suis très content, lui dit-il en même temps, du zèle et de l'intelligence dont vous venez de faire preuve. Continuez, car en me secondant vous servez votre pays. Amenez-moi surtout votre prince russe; c'est à cela que je tiens pardessus tout.

— Je vous l'amènerai, monseigneur! s'écria Léopold, que la joie exaltait à la vue de l'or; je vous l'amènerai, je m'en porte garant sur ma tête!

Par bonheur, il lui était d'une extrême facilité de tenir parole; aussi, dès le lendemain soir, une voiture de remise l'amenait, en compagnie d'Adrien, à l'hôtel du prince archi-chancelier.

— Ah çà! disait Léopold pendant le trajet, ne va pas oublier que tu es Russe. Parle français tant que tu voudras, mais ne perds pas de vue la Russie un seul instant... C'est que, vois-tu, pour le moment le russe est une langue admirable, une langue précieuse.

— Sois donc tranquille, répondait le faux Pétrolow, tu peux t'en rap-

porter à ma prudence, à ma réserve, et au danger aussi auquel nous exposerait quelque imprudence.

Devisant ainsi ils arrivèrent. Le prince Pétrolow fut présenté à l'archi-chancelier, qui l'accueillit d'une manière affable et distinguée ; il causa longuement avec lui, lui fit adroitement plusieurs questions sur les sentimens de l'empereur de Russie pour la France, et le sonda sur l'effet qu'avait produit à la cour de Saint-Pétersbourg l'investiture impériale de Napoléon.

Adrien éluda adroitement de répondre d'une manière explicite aux questions de son interlocuteur ; il s'exprima avec une réserve qui montrait qu'elle pourrait cesser d'être aussi sévère lorsqu'il aurait l'honneur d'être plus directement connu du prince. Cambacérès invita le seigneur russe à le visiter aussi fréquemment qu'il le pourrait.

Cette première visite ne pouvait guère avoir d'autre résultat, et chacun se retira satisfait.

Le lendemain, Cambacérès s'empressa d'aller à la Malmaison, et rendit compte à l'impératrice de tout ce qu'il avait été assez heureux pour faire en si peu de temps. Joséphine, au comble du ravissement, témoigna le désir qu'elle ressentait de voir et d'entretenir le prince Pétrolow. L'archi-chancelier, après avoir opposé une semi-résistance, promit de le lui présenter, à moins d'obstacles qu'il ne pouvait pas prévoir.

Cinq jours s'écoulèrent sans que l'on entendît parler ni du prince russe ni de Léopold. Cambacérès, étonné et impatienté, envoya chercher son jeune protégé Clion, qui se rendit aussitôt auprès de lui. Questionné par l'archi-chancelier, Léopold dit qu'il avait vu le prince Pétrolow la veille, qu'il lui avait paru fort préoccupé et l'avait brusquement quitté sous un prétexte assez vague, après l'avoir entretenu seulement quelques instans.

Il faut que vous l'alliez trouver aujourd'hui, dit Cambacérès, vous l'inviterez à venir dîner ce soir à la chancellerie ; prenez mon coupé ; s'il fait quelque difficulté, décidez-le, et tâchez de me l'amener de bonne heure, de façon que je puisse l'entretenir quelques instans avant que mes convives d'habitude soient arrivés.

Léopold partit, et n'eut pas de peine de trouver le faux prince russe qui l'attendait.

— Mon ami, lui dit-il, je crois que le moment est venu de frapper un coup décisif ; l'archi-chancelier t'invite à dîner ; il m'a chargé de t'amener dans sa voiture...

— J'y vais, interrompit Adrien.

— Au contraire, tu n'iras pas, reprit Léopold, ou, du moins, tu n'iras que lorsque je t'aurai préparé les voies. Laisse-moi faire ; avant une heure je reviendrai te chercher et je te donnerai des instructions précieuses.

Léopold retourna chez Cambacérès.

— Ah ! monseigneur, quel désastreux contretemps, dit-il dès qu'il fut introduit dans le cabinet de l'archi-chancelier. J'arrive de chez le prince Pétrolow que je viens de trouver sur le point de son départ. Ses malles sont faites, et les chevaux de poste commandés. Surpris d'abord, inquiet ensuite, d'après le peu que votre altesse m'a permis d'entrevoir et de deviner sur l'importance de la mission dont est chargé Pétrolow, je lui ai témoigné l'étonnement que me causait cette brusque résolution ; alors, avec la bienveillance affectueuse dont il daigne m'honorer, il m'a témoigné qu'il était lui même tout-à-fait contrarié d'être contraint de partir si-tôt : — Je ne présumais pas, ajouta-t-il, avoir besoin de sommes aussi importantes que celles qu'il m'a fallu pour terminer les affaires qui m'ont amené à Paris. Il ne me reste, je vous l'avoue, à l'heure qu'il est, que ce qui m'est indispensable pour arriver décemment en pays de connaissance. J'ai bien ici des compatriotes qui se feraient un plaisir de mettre à ma disposition tout ce dont je puis avoir besoin, mais j'ai le plus grand intérêt à ce qu'ils ignorent mon voyage et le séjour que je viens de faire à Paris. Gardez-moi ce secret, je vous prie, mieux que vous n'avez fait auprès de M. le prince archi-chancelier, auquel vous m'obligerez de présenter mes excuses et l'assurance qu'il ne faut rien moins que l'urgence impérieuse de mes affaires pour me faire manquer à la promesse que je lui avais faite de ne point quitter Paris sans avoir l'honneur de le revoir.

Vous pensez, monseigneur, continua Léopold que je ne me suis pas tenu pour battu ; j'ai vivement insisté ; j'ai dit à Pétrolow qu'il me compromettait vis-à-vis de votre altesse, qu'il ne pouvait refuser votre invitation, ne fût-ce que pour s'acquitter de la manière obligeante dont vous aviez daigné l'accueillir. Tout a été inutile ; il a obstinément persisté dans sa résolution de départ.

— Mais êtes-vous bien sûr, dit Cambacérès, que le prince vous ait dit la vérité ; serait-ce en effet le besoin d'argent qui l'obligerait à quitter Paris ?

— Je le crois, car, sans défiance qu'il est de moi, il n'aurait nul motif de m'en imposer, surtout en recourant à un prétexte qui, en soi, a quelque chose de mesquin, presque d'humiliant.

— En ce cas, retournez près de lui avec toute la célérité possible ; dites-lui que je ne lui pardonnerais pas de me priver de lui rendre un léger service ; dites-lui que je veux être son banquier discret, et que, de toute manière, dussé-je lui faire fermer les barrières, il faut qu'il dîne aujourd'hui avec moi.

Moins d'un quart-d'heure après, Léopold était chez le prétendu prince Pétrolow.

— Ecoute, lui dit-il, l'archi-chancelier te croit obligé de quitter Paris par besoin d'argent ; à toute force il veut t'en prêter pour que tu demeures. Tu comprends que, la situation donnée, un prince russe, un agent confidentiel du czar, ne peut se contenter d'une misère ; quand on tient la bobine à discrétion, il faut prendre du galon en véritable indiscret : tu demanderas vingt mille francs.

— J'en demanderai trente, répondit Adrien, et on s'empressera de me les donner ; ah ! va, tu n'as pas besoin de me faire mon thème ; j'ai deviné désormais ce que l'on croit obtenir de moi, et je saurai mener notre affaire à bien, sans nous compromettre ni l'un ni l'autre ; ceci est de la diplomatie transcendante qu'il s'agit tout simplement de combiner avec les égards et le respect que doit inspirer le Code. Tu vas me voir à l'œuvre, et tu jugeras si je sais saisir l'esprit d'un rôle.

Et cela dit d'un ton insoucieux, moitié railleur, ils partirent, se dirigeant vers l'hôtel de l'ancien second consul.

Cambacérès vint au devant de Pétrolow, dès qu'il l'aperçut

— Savez-vous, mon cher prince, dit-il en l'abordant avec une gracieuse affabilité, que si notre nation nous juge aussi sévèrement que vous, elle nous fait une grave injure. Vous doutez que nous devions saisir avec empressement l'occasion d'être agréable à un homme d'honneur.

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit Pétrolow, je rends à votre loyale nation toute la justice qu'elle mérite ; mais étant à peine connu de vous, ne désirant l'être de qui que ce soit durant ce voyage, j'ai pensé n'avoir rien de mieux à faire que de quitter Paris, loin duquel des affaires pressantes et de graves intérêts m'appellent, sauf à y revenir dans un délai qui, je pense, et je dirai même j'espère, ne sera pas long.

— Non prince, non, interrompit d'un ton persuasif l'archi-chancelier, il ne faut pas songer à nous quitter aussi brusquement ; daignez prendre la peine de passer, avant que mon monde arrive, dans mon cabinet, nous allons régler cette petite affaire afin qu'il n'en soit plus question.

Adrien se fit pas prier davantage ; il suivit dans son cabinet l'archi-chancelier, et, lorsqu'il en sortit, au bout de quelques instans, il avait précieusement renfermé dans son portefeuille un bon sur le trésor de trente mille francs, somme dont il avait dit avoir besoin seulement, et pour laquelle il avait voulu faire son billet, que Cambacérès avait courtoisement refusé.

Le dîner fut de ceux qui méritèrent à l'archi-chancelier de l'empire une réputation dont le souvenir s'est précieusement conservé ; les vins étaient délicieux, et les gens du service avaient ordre de verser fréquemment au prince russe. Adrien n'était pas dupe de cet empressement ; mais, comme il était bon convive, et se sentait la tête assez forte pour résister même à de plus fortes séductions, il fit bravement raison à toutes les santés qu'il plut de porter à l'amphytrion et à son inamovible commensal gastronomique, M. d'Aigrefeuille.

Lorsqu'au sortir de table toute la compagnie eut passé dans le salon, Cambacérès, attirant Pétrolow dans une embrasure de fenêtre, sous prétexte de demander son avis sur un délicieux moka sucré avec les premiers produits de la betterave, que venait de cristalliser Chaptal, il lui fit de nouveau ses offres de services, et finit par amener adroitement la conversation sur les dispositions dans lesquelles l'empereur de Russie se trouvait vis-à-vis de la France, et surtout de l'empereur. Adrien feignit d'abord d'être surpris, presque embarrassé de sa question ; mais bientôt, se remettant, et parlant lentement, comme s'il eût pesé intérieurement la portée de chacune de ses paroles :

— Ce serait mal reconnaître les honorables procédés de votre altesse, répondit-il, que de garder un silence absolu sur cette question ; néanmoins, le service même que je viens d'accepter de votre courtoisie hospitalière...

— J'espère, dit Cambacérès en l'interrompant, que vous ne vous préoccupez nullement de cette bagatelle.

— Je crois à la probité politique de votre altesse, à son amour d'un pays à la puissance et à la prospérité duquel elle a concouru si puissamment pour son présent et son avenir, et je le lui prouverai en lui faisant loyalement des confidences qu'elle n'exigerait certainement pas. Vous désirez savoir quels sont les sentimens de l'empereur, mon maître, et de la cour de Russie, relativement à la nouvelle dignité où vient de s'élever Napoléon ? Personne, je l'avoue, ne serait mieux que moi en position de donner à cet égard des renseignemens assurés ; mais, votre altesse le sait mieux que je ne saurais le dire, de telles confidences ne peuvent se faire sans de nécessaires restrictions, et le laisser-aller d'une causerie tête à tête entraîne quelquefois plus loin que la prudence et le devoir ne le permettent. Je n'ignore pas d'ailleurs que votre altesse est le conseiller le plus intime et le plus justement apprécié de Napoléon ; vous lui reporteriez nécessairement mes confidences, et je déclare du reste ne voir à cela nul inconvénient. Mais je tiens positivement à ce que mes opinions, mes vues, mes paroles, ne parviennent à l'empereur que d'une manière précise et exempte d'interprétations, mêmes involontaires. J'écrirai donc tout ce que je ne puis dire à ce sujet ; je le promets à votre altesse, je m'y engage ; et avant deux jours elle aura entre les mains une note qui satisfera, je pense, au désir qu'elle vient de me faire l'honneur de me témoigner.

Cambacérès exprima au prince combien cette réserve lui paraissait convenable ; il redoubla de soins, de prévenances, auprès du jeune étranger auquel il finit par offrir de le présenter le lendemain à l'impératrice Joséphine.

— Je craindrais de me compromettre, répondit Adrien ; j'ai le plus grand intérêt à ce que ma présence à Paris soit ignorée.

— Soyez tranquille, répliqua l'archi-chancelier, c'est sans danger, à

la Malmaison, presque dans l'intimité, que je veux vous présenter à sa majesté. Il faut qu'à votre retour en Russie vous emportiez une idée de tout ce que la grâce dans la puissance, la séduction dans la grandeur peuvent offrir jamais de plus accompli.

— J'accepte donc, à demain, répondit Pétrolow.

Quelques instans après l'archi-chancelier s'approcha de Léopold.

— Mon cher Clion, lui dit-il, je suis très content de vous; vous avez fait preuve en cette occasion d'une connaissance, d'une sûreté que je ne vous soupçonnais pas. C'est bien, très bien; je tâcherai d'obtenir pour vous quelque mission honorable et avantageuse.

La joie des amis était plus grande encore que celle de l'archi-chancelier. Dès qu'ils furent sortis, ils tinrent conseil pour aviser à ce qu'il leur restait de mieux à faire.

— Je crois, dit Léopold, qu'il ne serait pas mal que nous allassions faire un petit tour en Angleterre. Si nous partions demain?

— Du tout. Demain sa majesté l'impératrice me fait l'honneur de me recevoir en audience particulière, et ma foi je ne serai pas fâché de me trouver tête-à-tête avec cette excellente Joséphine, qui est encore une fort jolie femme.

— Ah çà! Adrien, est-ce que tu ne crains pas de tendre un peu trop le ressort?

— Je n'entrevois pas le moindre danger; on se jette à notre tête, nous nous laissons faire, et nous pouvons de la sorte aller très loin.

— Très loin en effet, trop loin, peut-être, et pour ma part, si j'ai grand souci de voyager, ce ne sera jamais par la grande route de Toulon que je voudrais prendre le chemin de l'Italie.

— Poltron! laisse-moi faire; ne suis-je pas d'ailleurs le plus engagé? Je suis bien aise de causer un peu avec l'impératrice Joséphine; et puis, trente mille francs ne peuvent pas durer toujours, et s'il était possible de doubler la somme, cela m'agréerait fort et ne te déplairait pas, que je sache.

— Eh bien! soit! *Audaces, etc.* Mais, à propos de latin, je remarque que le russe ne t'a pas servi à grand chose jusqu'à présent.

— Ce a pourra venir; j'ai des projets là-dessus. Au fait, le métier de prince est fort de mon goût, et je n'y renoncerais qu'à regret.

— A ton aise. De ma seule volonté je t'ai fait prince; vois si tu te sens au cœur de quoi t'élever jusqu'au rang suprême de majesté?

IV.

Prévenue par l'archi-chancelier de la visite que devait lui faire le prince Pétrolow, Joséphine s'était levée toute joyeuse. Dans la matinée, Napoléon vint à la Malmaison, et l'impératrice se montra charmante.

— Bon Dieu! madame, lui dit en souriant l'empereur, comment faites-vous pour être plus grâcieuse et plus jolie encore aujourd'hui que de coutume?

— C'est que je suis contente, répondit-elle, et que rien, vous le savez, ne sied à notre sexe comme le bonheur.

— Que vous est-il donc arrivé d'heureux, dites, que je prenne en bon mari la part qui me revient dans vos petites félicités.

Joséphine hésita avant de répondre; mais les choses étaient désormais si avancées, le succès lui paraissait si certain, qu'elle crut pouvoir se dispenser de garder plus long temps une réserve qui lui pesait. Elle raconta donc à Napoléon comment, avec l'aide de Cambacérès, elle avait découvert et gagné à peu près un agent secret envoyé à Paris par l'empereur de Russie, avec une mission dont les conséquences devaient être de la nature la plus délicate et la plus grave.

— Mais, dit l'empereur, après l'avoir écoutée attentivement, êtes-vous bien assurée, M. le prince archi-chancelier et vous, de ne pas être dupes de quelque intrigant?

— Cambacérès a obtenu là dessus des renseignemens certains, répondit Joséphine, et d'ailleurs l'agent russe doit nous remettre, en réponse à toutes les questions qui lui ont été posées, une note précise et explicite. Vous pourrez examiner cette pièce qui, je n'en doute pas, lèvera vos doutes, que j'oserais presque qualifier d'injurieux pour notre zèle et la perspicacité de M. l'archi chancelier

Napoléon se tut; après avoir réfléchi quelques instans, la chose ne lui paraissait pas impossible. Il dit à Joséphine qu'elle pouvait recevoir le seigneur russe, puis après s'être occupé d'autres soins, il retourna à Paris.

Arrivé aux Tuileries, il fit appeler Fouché.

— La police est bien faite, monsieur, lui dit-il durement dès son entrée, je vous en félicite! la Russie entretient à Paris des agens secrets, et vous êtes le dernier à en être instruit!

— Sire, répondit Fouché, sans se montrer troublé de cette boutade, habitué qu'il était à en supporter de semblables de la part de Napoléon, j'ai la certitude que cela n'est pas.

— Je vous dis, moi, que cela est positif! Le prince Pétrolow est ici, avec mission d'observer l'esprit public. Cet homme ne peut pas remplir sa mission sans se montrer. Comment est-il possible que vous ignoriez sa présence?

— On a trompé votre majesté. La Russie n'a à Paris que des agens avoués pour le moment, et il n'y a pas de prince Pétrolow. Je ne sais quel but peut se proposer l'inventeur d'une fable que l'on n'a pas sans dessein accréditée près de votre majesté.

— Mais ce n'est pas une fable, encore une fois, interrompit l'empereur avec impatience. Ce seigneur a dîné hier chez le prince archi-chancelier, et il est à peu près convenu qu'il était envoyé par Alexandre.

— Sire, il y a là quelque intrigue que je découvrirai promptement. D'abord, permettez-moi de faire remarquer à votre majesté que c'est tout au moins un singulier agent secret, que celui qui va prendre pour confident le premier dignitaire de l'état.

— C'est vrai, dit Napoléon en se radoucissant, et cela m'avait aussi frappé; mais cependant on a des renseignemens si précis qu'il est impossible de n'y pas croire.

— Je prends l'engagement de donner promptement à votre majesté des nouvelles certaines de ce prince, que je soupçonne fort d'être un diplomate de contrebande.

— Peut-être, fit Napoléon, pourrai-je savoir tout de suite à quoi m'en tenir: l'impératrice le recevra aujourd'hui; probablement même est-il déjà à la Malmaison, où Cambacérès doit le conduire. Venez, monsieur le ministre, j'y vais, et vous m'y accompagnerez.

— Je suis aux ordres de votre majesté, répondit Fouché; mais je désirerais toutefois qu'elle daignât m'accorder quelques instans pour que je pusse prévenir et amener un des secrétaires de mon cabinet qui a lui-même vécu à la cour de Saint-Petersbourg.

Cependant, l'archi-chancelier et le faux Pétrolow étaient partis de Paris; ils arrivèrent à la Malmaison de bonne heure, ce qui les obligea d'attendre quelque peu; bientôt ils furent introduits, et Cambacérès présenta le seigneur étranger à l'impératrice qui lui fit un excellent accueil. Aux questions que Joséphine lui adressait avec plus de curiosité sans doute que d'adresse, Adrien répondit avec aisance, avec naturel, et sans paraître le moins du monde embarrassé. Joséphine, durant le cours de cet entretien, éprouvait une satisfaction, une joie qui trahissaient peut-être trop indiscrètement ses regards veloutés et ses paroles bienveillantes; le prince archi chancelier, de son côté, prenait part à la conversation qui, naturellement, roula sur la Russie, et dont chaque phrase, comme il arrive dans un pourparler diplomatique, se termine invariablement par un point d'exclamation.

Tout à coup, Napoléon et Fouché entrèrent sans avoir été annoncés. Adrien ne se déconcerta pas; il se pencha vers Cambacérès, et, parlant à demi-voix:

— Monsieur l'archi-chancelier, lui dit-il, suis-je victime d'une trahison?

— J'espère que vous ne le croyez pas, répondit de même Cambacérès, et je suis aussi étonné que vous.

— Pardon, madame, dit Napoléon en prenant place sur la causense où se trouvait nonchalamment assise l'impératrice, je croyais vous trouver seule, et je voulais vous présenter un jeune créole, un compatriote, auquel M. le duc d'Otrante s'intéresse, et qui, amené tout jeune en Europe, et ayant depuis lors voyagé presque constamment, parle toutes les langues, depuis votre doux et nonchalant dialecte tropical, jusqu'aux idiômes de l'Afrique et de l'Asie: ce jeune homme est un véritable polyglotte.

— S'il parle russe, dit Joséphine, en souriant gracieusement à l'empereur, voici le prince Pétrolow, qui m'a fait l'honneur de me venir visiter, et qui mieux que personne pourra décider de son mérite.

Adrien, qui s'était levé, s'inclina respectueusement, et presqu'aussitôt le polyglotte fut introduit. Fouché lui adressa la parole en allemand, Napoléon lui parla en italien, Cambacérès en anglais; Adrien, sans hésiter et lorsqu'à son tour il y fut convié par l'empereur, l'interrogea en russe. Le jeune secrétaire engagea alors une assez longue conversation avec lui, puis répondit à chacun de ses interlocuteurs dans les langues différentes dont eux-mêmes s'étaient servis.

— Sire, dit Fouché à Napoléon qui l'avait attiré sur le péristyle du parc, cet homme-là parle russe, mais j'ai la certitude qu'il n'est qu'un audacieux intrigant.

— Eh bien! avisez, monsieur le ministre de la police; faites seulement que ce personnage ignore qu'il est observé. J'ai à cœur de voir la note manuscrite qu'il doit remettre à M. l'archi-chancelier.

Cependant Cambacérès, qui craignait les reproches de l'empereur, était impatient de se retirer. Il ne tarda pas à prendre congé, et partit avec le prince Pétrolow, qu'il reconduisit dans sa voiture.

— Je suis fâché, dit l'archi-chancelier, chemin faisant, que l'empereur nous ait surpris; mais je compte sur l'esprit de l'impératrice, et je me porte fort que votre présence à la Malmaison ne pourra vous compromettre en aucun point.

— Eh! mon Dieu! répondit Adrien de l'air le plus naturellement indifférent, une fois le premier mouvement de surprise passé, je n'ai pas été du tout fâché de me trouver face à face avec l'empereur.

— Mais, maintenant, il ajoutait à part soi: — Du diable si l'on m'y rattrape une seconde fois.

En quittant l'archi-chancelier, il alla trouver Léopold qui l'attendait:

— Cher ami, lui dit-il, hier tu voulais aller en Angleterre; aujourd'hui, moi, je m'embarquerais pour la Chine. Avant une heure, toute la police de Paris sera à nos trousses... Ce que nous avons donc de mieux à faire, c'est de gagner au pied lestement.

Le soir même, au lieu de la note semi officielle que devait lui faire tenir le prince Pétrolow, l'archi-chancelier recevait une lettre dans laquel-

le Léopold Clion lui annonçait que le prétendu agent russe n'était autre chose qu'un intrigant dont il avait été dupe, et à la poursuite duquel il se mettait, instruit qu'il venait d'être qu'il avait pris la fuite en toute hâte à l'issue de sa présentation au château de la Maisonnaison.

A quelque temps de là, deux jeunes écervelés qui se disaient originaires du Haut-Canada pour expliquer la perfection avec laquelle, bien qu'étrangers ils parlaient la langue française, mangeaient joyeusement aux eaux de Bade une trentaine de mille francs, dont l'origine paraissait assez suspecte, à voir le train dont leurs joyeux détenteurs les menaient.

Napoléon fit beaucoup de cette aventure ; Cambacérès aussi s'efforça de rire quand elle fut indiscrètement ébruitée; mais Fouché prétendit qu'il riait jaune.

En dépit de cette hardie mystification, Joséphine continua de rêver, et Mlle Lenormand, de son côté, expliqua comme devant la cartomancie, commenta le présent et devina l'avenir au plus juste prix, sans perdre la confiance de ses dupes.

HORACE RAISSON.

(*La Presse.*)

DOUBLE ERREUR.

I.

On était au plus fort de l'hiver de 1836. Le soleil parisien, qui se lève si tard, commençait enfin à jeter ses premières et pâles clarées dans la ville : les voitures, qui roulaient avec bruit, représentaient à merveille le bruit du char de cette aurore peu matinale, et encore n'était-ce à grand-peine si ces belles maisons encore endormies ouvraient par hasard quelques-unes de leurs fenêtres. Plus endormi encore que les maisons voisines, était un vaste hôtel de la rue de Richelieu ; hôtel sombre, silencieux, très fermé, sans bruit, sans mouvement, mais non pas sans habitants. Car voici un jeune homme... (quand nous disons un jeune homme, nous entendons à la légèreté de son pas, à la vigueur de sa main, à ce je ne sais quoi de jeune qui éclate même sous le manteau le plus sombre, même sous le cache-nez le plus épais) voici un jeune homme qui frappe à cette porte de façon à l'éveiller. La porte, ainsi réveillée en sursaut et d'une façon si brusque, s'ouvrit lentement et comme à regret. Du même pas, ou plutôt du même mouvement, ce beau jeune homme gagna l'entresol, et là encore il fallut attendre et frapper long-temps. A la fin, un brave domestique, repu mais non pas rassasié de sommeil, les cheveux en désordre, l'œil gonflé par le repos de la nuit, le bâillement et le sourire à la bouche (tant il avait dormi !), vint ouvrir à ce empressé visiteur.

— Que le diable t'emporte ! s'écria le jeune homme : où est ton maître? En même temps il se dirigeait sans autre façon vers la chambre à coucher de Henri Hautoir. — Puis, comme s'il eût eu quelque remords de réveiller Henri si brusquement :

— Ecoute, André, il est dix heures. — Henri est peut-être rentré ce matin même. — Je te donne dix minutes pour le réveiller comme tu l'entendras. En même temps il se jeta dans un fauteuil, en homme qui ne demandait qu'une occasion d'entrer dans une grande fureur.

Et comme il faut mettre à profit toutes choses, mais surtout la patience d'un homme en colère, nous profiterons de ce répit pour vous donner quelques explications sur notre héros, que dis-je? sur nos deux héros, Georges que vous voyez là couché dans un fauteuil, et Henri Hautoir qui se réveille à grand'peine sous les timides et insidieuses sollicitations de monsieur son valet de chambre, André.

Henri Hautoir n'était rien moins qu'une malheureuse créature humaine de vingt-trois ans tout au plus; il n'avait connu jusqu'à présent que les roses sans épines de la jeunesse, sinon une épine qui l'avait piqué au cœur, mais si légèrement ! Ce qui faisait de Henri un misanthrope. Lui trahi ! lui-même ! Voilà ce qu'il se répétait sans fin et sans cesse. Trahi par *elle*, encore. Eh! mon pauvre Henri, par qui donc sommes-nous trahis, sinon par *elle*? Du reste, notre jeune homme était beau, bien fait, joli, trop joli, pensait-il, malgré sa moustache blonde. Grand malheur, une moustache blonde sur un frais visage. Ah! si ma moustache était noire ! Ah! si ma maîtresse m'aimait toujours! Ah! si j'avais vingt-cinq ans! Et les autres éternels *si* de la jeunesse. Quant à sa vie, sa vie opulente, oisive, jaseuse, capricieuse, doucement murmurante, c'était un de ces beaux ruisseaux bien limpides qui n'ont jamais fait tourner la roue d'un moulin. Eaux jaillissantes et oisives qui circulent à travers la prairie, en chantant les petites complaintes qui plaisent si fort aux blanches marguerites et aux bleuets.

Georges était, tout comme Henri, un roué innocent. Vous savez bien, un de ces imberbes don Juan, tout prêts, à les entendre, à séduire, à tromper, à déshonorer deux cents femmes et rougissant jusqu'au blanc de l'âme et des yeux, si par hasard tombe sur eux, quelque peu d'opprobe, un doux regard féminin. A entendre parler nos don Juan, Casanova est un enfant à côté d'eux ; voyez les agir, Chérubin est un héros. Ce sont les matamores de la galanterie et de l'amour. Et cependant voulez-vous savoir Georges tout entier? Georges n'avait encore été trahi par personne. Il appelait de tous ses vœux la première trahison, c'est-à-dire le premier amour. Soupirs, billets doux, la main pressée par une main tremblante, portraits échangés, clair de lune, promenades dans les bois, mouchoirs brodés, dentelles, rubans, cheveux, parfums, sourires, douces choses si charmantes à donner, à recevoir, à garder sur son cœur ; oui, mais le jour arrive où il faut tout rendre, les billets doux, la main pressée, le portrait qui sourit encore comme le premier jour, sans en excepter les baisers.—Déjà à son âge Henri a été trahi par une femme, pensait Georges. Henri n'est pas déjà si malheureux.

Tels étaient les deux amis, Henri et Georges. Avec ces deux-là, vous n'eussiez pas fait un grand roué. Ils s'aimaient d'une honnête amitié, à tout prendre : seulement ce damné Henri avait pris l'habitude de couper les moustaches amoureuses sous les pieds de Georges. Henri était plus beau, plus fat, plus heureux que son ami Georges. Son étoile brillait d'un éclat plus vif aux yeux des belles dames. Au moins avait-il pour lui la trahison de sa première maîtresse, et les femmes lui en savaient gré ; elles se disaient que, puisqu'il n'était pas mort d'une première trahison, il ne mourrait pas d'une seconde, et c'était déjà autant de gagné. Ainsi, Georges, bon diable et joyeux garçon, ne savait à quoi attribuer toutes ses galanteries mésaventures. En vain faisait-il lever sous ses pas le plus galant gibier du monde, vingt ans, chapeaux à plumes, brodequins noir, bracelets, éventails, voiles et dentelles ; en vain attrapait-il à ce gibier flamboyant un coup d'œil, un sourire, un petit cri railleur, il arrivait que tout d'un coup, à l'instant où l'ami Georges mettait en joue ces beaux faisans tout dorés, où se jouait la lumière du soleil et de l'amour, un coup invisible, parti de quelque buisson voisin, de quelque haie d'aubépine en fleurs, abattait le gibier visé par Georges, et puis courez après si tu le peux, mon pauvre ami. Je vous dis là à ma façon et à la façon de mes périphrases, les accidens de Georges allant en chasse avec son ami Henri.

Ils étaient nés l'un l'autre dans la même province, sous le même petit lambeau de ciel bleu, au chant des mêmes rossignols. Tant qu'ils avaient été amoureux dans leur patrie, ils l'avaient appelée une patrie. Mais depuis son premier malheur, Henri avait pris en grande haine cette patrie des femmes ingrates ; quant à Georges, son bonheur s'était obscurci le jour même où la grande Calabraise, fille noire et vive, lui avait dit : « Je ne t'aime pas, Georges ! » Ils étaient donc venus, bras dessus, bras dessous, dans le refuge de toutes les ambitions et de toutes les douleurs, Paris. Là ils avaient vécu en bons jeunes gens, bien posés dans le monde, et à qui rien ne manque pour vivre, que d'être moins heureux. Vous voyez que rien n'est plus vulgaire que la vie de mes deux héros, mais aussi nous avons *deux héros*.

Quand il eut attendu ce grand quart d'heure, Georges, se précipitant sur le lit de Henri : — Réveille-toi, lui dit-il, tu as bien assez dormi ! Par le ciel ! réveille-toi, pour que tu saches toute la trahison, toute la perfidie, toute la cruauté des femmes de ce temps-ci. Réveille-toi ! réveille-toi !

— Voilà qui est tragique, mon bon ami Georges, dit Henri en se frottant les yeux ; mais quoi ! cela ne m'explique ni ta visite ni ta mauvaise humeur.

— En deux mots, Célestine se moque de moi !

— N'est-ce que cela? dit Henri, dont l'air souffrant et les traits altérés semblaient témoigner qu'il avait besoin du repos que lui ravissait impitoyablement son ami.

— Eh ! par le ciel ! n'est ce point assez ? s'écria l'irascible jeune homme. Quel sang as-tu donc dans les veines si la trahison de celle-là ne peut pas se couper ton épais sommeil ! Il s'agit de Célestine, entends-tu? il s'agit qu'elle ment, qu'elle me trompe, qu'elle se moque de moi-même, de moi, Georges ! Et pour qui me trompe-t-elle encore ? Pour quel gentilhomme de bonne mine, pour quel chevalier de Faublas, en frac et en bottes vernies? Pour ce long et flandreux Laignelant ! Un drôle à la maigre échine, un cordon de sonnette qui se dandine en marchant, un mécréant attaché d'ambassade, attaché par quel bon ou mauvais fil, Dieu le sait ; un fat, un ridé, un blanchissant, un édenté, un drôle et une drôlesse : les voilà bien appareillés ; que rien ne vous gêne, monsieur et madame, embrassez-vous.

Puis il se promenait à travers la chambre en jurant comme un charretier non baptisé ; puis il s'asseyait sur le bord du lit, et, tout en boudissant, il s'écriait :

— Mais quelle vengeance puis-je tirer de cette femme? réponds-moi ? Si j'allais la trouver un matin, dans un costume de cheval, éperonné, botté et une cravache à la main, qu'en dis-tu?

— Je dis, reprit Henri, que tu ferais une bêtise. On ne bat plus sa femme. Quand un galant homme se venge, il se venge en homme bien élevé. Il va trouver son rival, il le salue poliment, et il lui prend sa femme ; troc pour troc. Va donc ! pour Célestine qui ne veut plus de toi, prends-moi Mme de Laguelant qui en vaut bien.

— Comment, Mme de Laignelant? Est-ce que Laignelant est marié? dit Georges.

— Et très marié, reprit Henri. Ah çà, d'où viens-tu donc?

— Ma foi ! cette impudente drôlesse de Célestine me tenait si bien en charte privée, que je ne sais plus rien du monde.

— Mais sans doute, ce fat de Laignelant est marié, et qui plus est sa femme est charmante et gracieuse : Célestine n'est pas digne de lui servir de femme de chambre, non, par le ciel !

— On pourra voir ! dit Georges avec une certaine fatuité. Et qui est cette femme?

— Tu sauras cela plus tard, mon bon ami, et tu m'en donneras des nouvelles.

— A ravir! à ravir! Maudite Célestine!

— Ah ça! voyons, Georges, dit Henri, laisse là Célestine. En voilà bien assez pour une danseuse.

— Tu as raison, je lui pardonne; mais elle me le paiera, l'infidèle. A propos, j'ai reçu hier un billet pour toi. J'étais au bal masqué, à chercher ce qu'on cherche dans cette foule qui est folle de son corps, ma foi! Cette chasse aux faciles amours est la plus ennuyeuse que je connaisse, et j'en fus bien dégoûté. Comme j'allais quitter le bal, une petite main m'a glissé cette lettre, en me disant à demi voix : Pour Henri!

— Et tu ne sais qui ce peut être? dit Henri.

— Non, sur ma parole. — Qu'as-tu donc? continua-t-il en voyant Henri se lever brusquement.

— Lis! dit Georges en lui tendant la lettre qui ne contenait que ces mots :

« Henri, je vous aime et je souffre, et vous ne savez ni combien je souffre, ni comme je vous aime. »

— Eh bien?

— Eh bien! ne reconnais-tu pas l'écriture?

— Ah ciel! s'écria Georges, ah ciel! c'est la main de Calabra, que nous appelions la Calabraise; de mon premier, de mon funeste amour!

— Comment donc, interrompit vivement Henri en lui arrachant le papier des mains... mais non, rappelle-toi bien, Georges, ne reconnais-tu pas plutôt l'écriture de Mme de Marnebois?

Georges reprit la lettre. — C'est vrai, dit-il après un instant de silence. Calabraise appuyait davantage sur les déliés... Bonne chance, Henri! — Et pourtant je ne sais quelle mélancolie ce nom, cette espérance déçue, ont éveillée en moi. Cela est cruel, Henri, de se ressouvenir! Une fois au bout de cette phrase à demi élégiaque, Georges se mit à boire un verre d'eau sucrée, tout en poussant de gros soupirs.

Mais Henri ne songeait guère à son ami. Il restait plongé dans une méditation profonde. Il ne pouvait chasser la pensée que ces humbles paroles de regrets et de remords étaient de Mme de Marnebois, la même femme qu'il avait aimée jadis, et dont la trahison cruelle avait désenchanté sa jeunesse. Telle était cette nature croyante et passionnée, qu'au moindre souffle elle sentait chanceler l'amas si péniblement entassé de ses doutes et de ses ironies. L'ironie, — le doute, — la jeunesse, — trois mots qui hurlent d'être ensemble, mais laissez-les hurler jusqu'à ce qu'enfin quelque bon esprit vienne les apaiser, pour que chacun s'en aille de son côté, le doute et l'ironie avec la vieillesse grondeuse, l'espérance et l'amour, avec la jeunesse qui rit de tout et qui croit à tout.

— Où est-elle? se disait Henri, où est-elle mon Elise d'autrefois, l'ange de mes rêves, la grande dame confiante et folle de ma félicité passée? où est-elle? qu'a-t-elle fait? Pourquoi êtes-vous devenue si peu loyale, ma belle Elise? Pourquoi m'avoir menti à moi qui vous aimais? Ainsi Henri pensait tout haut, en croyant se parler bien bas.

— Voilà qui est bien parler, reprenait Georges! honte, infamie, et malédiction sur ces mariages qui nous rappellent l'accouplement des forçats au bagne de Toulon ou de Brest! Voilà ce Marnebois, un homme informe, et on te l'a préféré! — Infâme! Eh bien! supposez qu'une honnête femme ignorante, mais honnête au fond, se donne pour rien à un pareil drôle, vous verriez que cette femme serait honnête et méprisée. — Le mariage l'absout et la justifie. — Ah! Célestine! Célestine! *Ubi es?*

— Dis-moi, mon bon Georges, veux-tu me rendre un service?

— Quel service? répondit Georges en regardant Henri d'un air défiant.

— Tu me rendras le plus heureux des hommes.

— Bon! encore une corvée. Je te vois venir.

— Tu connais M. de Laignelant. Il reçoit tous les jeudis, Mme de Marnebois y sera sans doute. Vas-y.

— Eh! vas-y toi-même! Est-ce que je connais sa femme, moi?

— Mais il faudra pourtant que tu fasses connaissance avec elle.

— Est-ce que je suis prié?

— Entre amis!

Et comme Georges hésitait encore :

— Vas-y, je t'en supplie. Tu es adroit, toi. Tu observes bien. Tu verras dans ses yeux si ce billet est de sa main. Elle te connaît. Ne l'a-t-elle donc pas vu cent fois avec moi, durant ces heures cruelles du doute et de l'agonie de notre amour? Elle aura confiance en toi. Tu sais, les femmes! Un mot, un coup d'œil, cela suffit! Il y a une langue universelle. Le seul aspect de l'ami ou du frère de l'homme qu'elles ont trahi, non pas sans douleur, amène bien vite des larmes dans leurs yeux; tu comprends cela : vas-y.

— Non! mille fois non! répondit Georges en s'opiniâtrant. Je veux avoir, ce soir même, une explication avec Célestine...

— Mais, malheureux, il faut donc tout te dire! Si tu veux te venger, vas-y, m'entends-tu; car sa femme, Mme de Laignelant, c'est la Calabraise!

— Calabraise! — Ah! le misérable! J'aurais dû m'en défier!

— Oui certes, dit Henri, la Calabraise! ton ancien amour. Non, je ne devrais pas te l'avouer; mais enfin apprends donc que cette femme que tu as aimée, je l'ai consolée... Elle est venue à moi, sur l'aile, éplorée, le cœur en deuil; elle m'a confié son désespoir et son amour...

— Oh! ma chère maîtresse! s'écriait Georges, je pourrai donc vous revoir! J'irai, Henri! Ah! certes, j'irai... Oh! ciel! comment ne l'ai-je pas su plus tôt. — Tiens, Henri, il faut que je t'embrasse. — Et quant à Mme de Marnebois, fie-toi à moi, vive Dieu! je t'en rendrai bon témoignage.

Disant ces derniers mots, Georges éperdu, et combattant vainement son trouble, se précipita hors de la chambre, la bouche souriante, les yeux pleins de larmes.

II.

Mme de Marnebois était mignonne et frêle en apparence. Cependant sa taille fine, souple et nerveuse avait des mouvemens agiles et furtifs qui eussent au besoin décelé une nature passionnée; rien qu'à voir ses grands yeux d'un gris bleu, tour à tour remplis de malice et de langueur, vous-même, qui avez cinquante ans, vous auriez dit : Là-dessous il y a du feu et un cœur.

D'épais cheveux châtains encadraient à ravir l'ovale fin et délicat de ce fier visage. L'arc mince et pur de ses sourcils bruns, légèrement froncés à la moindre aventure, donnait à cette figure expressive et mobile je ne sais quel caractère de mutinerie charmante; au-dessous du nez le plus mignon et le plus joli du monde, s'ouvrait une bouche ronde et fraîche, parfaitement moqueuse et meublée. — Et quelles lèvres! un peu grosses, mais.... en voilà beaucoup trop pour vous faire amoureux, si vous ne l'êtes pas.

Comme nous l'avons déjà dit, cette souple, frêle, nerveuse et délicieuse créature avait long-temps, avant son mariage, connu Henri, qu'un hasard assez vulgaire avait rapproché d'elle.

Dans une promenade à cheval aux environs d'Amiens, il avait eu l'occasion de couper d'un coup de cravache la figure d'un maraud mal avisé, sorte de marchand de bœufs, en gants jaunes, qui trouvait plaisant de trotter à côté de cette belle dame dans les ornières; — de fréquentes entrevues avaient suivi cette rencontre, dans laquelle, d'après un usage assez général en province, Mme de Marnebois, alors Mlle Elise de Téverin, allait seule, au hasard de ses dix-huit ans non accomplis; et bientôt, grâce au voisinage, ils en étaient venus à se voir presque tous les jours.

Elise appartenait à l'une des plus anciennes mais aussi des plus obscures familles de la noblesse de France. Son père, M. de Téverin, était un de ces gentilshommes tout d'une pièce, qui ont dormi plus de cent ans, sans s'éveiller, dans le palais enchanté de la belle au bois dormant. C'était une bonne moitié de grand seigneur, entée sur une bonne moitié de manant. Il avait la taille d'un bourgeois, la main et le pied d'un gentilhomme, il parlait comme un électeur; il pensait comme un haut baron; il était gourmand comme un cordon bleu, et gras comme un fabricant d'indiennes. Du reste grand chasseur, grand fumeur, grand brailleur, grand amateur de vin de Hongrie et de fanfares. Quant à son titre de père et de protecteur d'une belle jeune fille de dix-huit ans, de quoi lui parlez vous? Il n'a pas le temps; il a un renard à forcer tout à l'heure. — On lui parlera de sa fille un autre jour. — Et en avant!

Ainsi donc nos deux jeunes gens, n'ayant rien de mieux à faire, s'étaient mis tout de suite à s'aimer. — Je vous aime! et elle, elle ne disait pas encore — *Je t'aime!* mais ma foi! à bon entendeur, salut! Henri était tout oreilles, et elle avait pour lui les plus charmans petits sourires. Quoi de plus : ils allaient dans le pays de l'amour avec les bottes de sept lieues. O l'heureuse et charmante chaussure! O le bon moyen de faire beaucoup en amour! O qui que vous soyez, qui avez à vos pieds les bottes de sept lieues, soyez béni et loué entre tous. Gardez à vos pieds légers cette heureuse semelle de soie et d'or. Savez vous le nom des bottes de sept lieues. — La première a nom : *la jeunesse*, et la seconde s'appelle : *l'amour*?

Or, pour comble de bonne chance, le caprice de l'amour se mit de la partie; c'est là encore une botte de sept lieues pour un amant qui sait s'en servir. Mlle de Téverin avait la manie des froideurs subites, des brouilles inexplicables, des retours imprévus aux réserves accoutumées de son sexe et de son âge. Alors elle se renfermait avec opiniâtreté dans un silence et dans un isolement complets; alors le pauvre Henri inquiet, agité, plein de troubles et d'angoisses, passait des jours et quelquefois des semaines entières sans que la belle Élise parût se douter le moins du monde de ses inquiétudes et de ses tourmens.

C'était justement dans un de ces beaux momens de fantaisie folle, brutale, injuste, implacable, que M. de Marnebois, gentilhomme breton de vieille souche aussi et dont le père avait servi dans l'armée des princes, se présenta pour obtenir la main de la jeune fille. Certes il n'était pas beau, ni bon; mais en revanche il passait pour un pauvre d'esprit très pauvre. Ce qu'il savait? ah! voilà l'affaire! Il savait, ne riez pas, distinguer l'une de l'autre les couches différentes de la terre; il connaissait les terrains d'alluvion; il disait si tel fragment nous venait du premier ou du dernier déluge; il reconnaissait les mastodontes et autres fossiles; il annonçait d'où venait la craie, le calcaire de liais et la houille. Ajoutez, pour avoir sa science au grand complet, qu'il tenait un pistolet à merveille. Placez là bas une mouche, le cœur d'un homme, un rien, un point noir, zest! et sans viser, votre mouche est touchée. Que serait-ce donc, si c'était un homme, se disait-il? Du pistolet au billard il n'y a qu'un petit abîme, une blouse. La balle du pistolet et la bille du billard obéissent à la même volonté, au même coup-d'œil. Donc, grâce

au billard et la chasse, M. de Marnebois s'était trouvé en relation avec M. de Téverin. Peu à peu, ils étaient devenus presque inséparables. Ils passaient alternativement six mois de l'année, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Enfin, un beau jour, la pensée lui était venue d'augmenter l'intimité qui existait entr'eux par une alliance. M. de Téverin n'avait aucune objection à faire contre ce mariage. Elise, de son côté, qui était alors dans ses lunes noires avec Henri, s'y était prêtée de la façon la plus gracieuse. Elle n'avait demandé qu'une chose, c'était de passer, chaque année, trois mois à Paris, comme une élégante civilisée qu'elle était au fond de l'ame, sauf à redevenir une brute le reste de l'année, et son mari avait dit oui de très grand cœur.

M. de Marnebois avait avec lui un ami qui ne le quittait guère, et qui, sauf la différence d'embonpoint, semblait en tout son Sosie. M. de Laignelant était à M. de Marnebois ce que M. de Marnebois était lui-même à M. de Téverin. Il complétait cette trinité aristocratique et campagnarde, dont le gentilhomme artésien était le père éternel. C'était un homme de haute taille, sec et raide. Ses lèvres minces et contractées, qu'il mordait sans cesse, comme pour lisser une moustache rousse et retroussée, et son front déprimé, étroit et busqué, lui donnaient un air de réserve hautaine que ne démentait point sa parole rare et monosyllabique. M. de Laignelant, une fois son inséparable compagnon marié, n'eut point de relâche qu'il n'eût pris femme à son tour. Calabraise, un grand conspirateur à l'œil noir, à la peau blanche, aux belles mains, la plus jolie réfugiée d'Espagne qui eût jamais réclamé le droit d'asile sur une terre amie, vivait avec son tuteur dans un coin obscur de de la ville, attendant l'amoureux et la fortune qui allaient venir.

Tout d'abord l'ami Georges avait été le premier bien venu auprès de la dame; elle l'avait trouvé à son gré, et elle avait jugé favorablement de la jeunesse de France sur ce bel échantillon. Mais être le premier venu n'est pas toujours un bon titre. Le second qui se présente a souvent de meilleures chances. Il faut dire aussi que cette pauvre femme étrangère, tête proscrite, n'était pas fort à l'aise pour savoir au juste ce qu'elle voulait. Que diable! quand on foule la terre natale, quand on vit au milieu de ses sujets naturels, quand on sait bien quelle langue on parle et quels regards on doit jeter, alors la chose va toute seule. Laissez faire l'Espagnole en Espagne, l'Anglaise à Londres, la Française partout, et elles sauront bien se proteger et se défendre. Il arriva donc que notre Espagnole ne prit pas le temps d'apprendre la langue de l'amour de Paris. Elle épousa le second venu, M. de Laignelant, sans aimer Georges plus tard. Elle fit tout-à-fait comme elle eût fait en Espagne. Eh bien! mariée à M. de Laignelant, ce ne fut pas Georges qu'elle aima; elle aima Henri. Henri, aimé de celle-là, n'aurait pas mieux demandé que de se laisser aimer, s'il eût été plus assuré de l'amour de Mme de Téverin. Un amour pousse un autre amour. L'une vous aime, donc l'autre reste libre de vous aimer. C'est trop juste. Liberté pleine et entière. Oui; mais si cet amour là s'en va, cet autre amour peut partir. Tout ou rien; voilà le langage des passions. J'aurais aimé deux femmes, je ne suis pas assez heureux pour n'en aimer qu'un seule. Mme de Téverin m'a trahi, adieu à la Calabraise! Je souffre pour la première; que la seconde souffre pour moi, peu m'importe!

Cruel Henri! Mais sa cruauté retombait sur lui-même. La langueur le prit, et aussi l'ennui, le chagrin, le dégoût. Avoir eu sur son cœur ces deux beaux êtres palpitans, Elise et la Calabraise, et ne plus rien trouver que la place froide et désolée! Il y avait de quoi mourir; il voulut mourir. Mais comment faire? Un jour qu'il était plus triste et plus fou que jamais, la tête penchée dans une rêverie sans fin, et comme s'il eût vu passer au fond de son âme les douces images de son bonheur d'autrefois, tout-à-coup une ombre se plaça entre lui et sa contemplation. Cette ombre calme et limpide, c'est la Calabraise, la proscrite. Vous jugez du sursaut qui se fit dans l'âme de Henri. Il voulait bien ensevelir l'Espagnole dans le même linceul que la Française, mais à condition qu'il ne reverrait jamais ni celle-ci ni celle-là. Il revit l'Espagnole, et comme il était en train de pleurer, il n'osa pas jeter sur elle ses gros yeux rouges. Il se leva en essuyant ses yeux; mais les larmes qu'il ôta avec ses mains retombèrent dans les yeux de l'Espagnole. Georges, cependant, toujours en campagne après sa belle, arrivait sur ces entrefaites, suant, essoufflé, en désordre. En quête de son côté, on voyait poindre au bout de l'horizon M. de Laignelant, épongeant d'un foulard vert pomme la rosée de son front jaune et parcheminé. La Calabraise, qui regardait déjà Henri d'un regard miséricordieux, le trouva beau, comparé à ses deux soupirans, l'un étique, et l'autre, Georges, qui lui sembla rebondi comme une outre: la grotesque image de Sancho Pança lui courut soudain devant les yeux. Georges, de son côté, avait aperçu son ami. Avec cette adorable maladresse des amoureux, ces illustres nigauds, il alla vers son ami la main tendue. La Calabraise lui fit signe et s'enquit de ce pauvre éploré. En vrai bon enfant, Georges raconta à la dame les souffrances de cette âme brisée; il étala complaisamment le deuil amoureux de son ami. Il pérora avec éloquence, vanta ces larmes, qui sont le vrai sang du cœur, cet amaigrissement et cette pâleur de Christ d'ivoire sur son fond de velours. Ainsi il parla: mais plus il parlait, et plus la Calabraise le trouvait gros, gras, rebondi et bien portant, et trop Henri et trop heureux. Il lui sembla que c'était un meurtre que Georges eût des joues si brillantes, et à l'instant même elle aima Henri. Quant à M. de Laignelant, il n'en fut pas même question dans le plus petit coin de sa pensée. En effet, n'était-ce pas son mari?

Ainsi vont-ils tous les trois, l'Espagnole, Henri, Georges, poussés par le même flot, mais par un flot qui se brise à chaque petite passion de leur cœur. Henri pleure son infidèle; la Calabraise regarde Henri, pendant que Georges la regarde aussi tendrement qu'il peut faire sans être ridicule. Ils seraient allés ainsi jusqu'à la fin du monde, mais toujours faut-il bien cesser de se regarder ainsi. Donc Henri eut peur d'aimer cette femme, et Georges, se voyant dédaigné par elle, ne voulut pas donner à Henri le temps de se reconnaître. — Et puis il y a un gouffre qui absorbe toutes choses, l'amour et la vertu, l'innocence et la patrie, ce gouffre s'appelle Paris. — Allons à Paris, dit Georges. — Allons à Paris, dit Henri. — La Calabraise les vit partir d'un œil abattu. — Elle aimait Henri, et elle sentait qu'elle eût pu aimer Georges. — Cependant Georges et Henri la laissaient seule avec son mari, les ingrats!

III.

Les événemens que nous venons de raconter auraient dû peut-être en bonne logique précéder le chapitre premier de ce récit; mais qui donc commence par le commencement, aujourd'hui? Non pas, certes. On vous prend un homme au milieu de sa vie, et puis, si l'homme plaît au lecteur, alors on remonte le courant; sinon, vous plantez là votre héros, et vous emparez d'un autre.

Donc Mme de Laignelant la Calabraise avait été amenée à Paris par son propre mari, et à Paris, elle avait retrouvé et reconnu ce bien-aimé et mélancolique Henri. Alors avait commencé un triste duo dont voici quelques paroles; mais l'air douloureux sur lequel se chantaient ces paroles s'en est allé dans les airs à la suite des rossignols. Elle disait: — Henri, je t'aime. — Henri disait: — J'en aime une autre. — Pauvre femme! et pauvre Henri! car notez bien que je ne plains pas Georges; il est trop gros, trop gras, trop Henri; c'est un triste amant; ah! pour un mari, parlez-moi de Georges. A la fin il se laissa aimer de cette femme; elle l'aimait tant! Il y eut même des jours où il se figurait qu'il aimait en effet madame de Laignelant, il avait en effet conservé tant d'amour pour Elise. Si bien qu'en recevant ce billet de l'Opéra, ce billet plein de tendresse et de passion, ce billet: *Je t'aime, Henri!* Henri s'en fut au septième ciel tout droit. — Et la Calabraise qui vous aime, Henri. — Ma foi! tant pis pour elle! Je passerai sur son corps et sur son cœur pour arriver un instant plus vite auprès de Mme de Marnebois. Je suis féroce. — Si vous êtes féroce! les amans le sont tous. Ainsi il tuait, il criait, il assommait, il déchiquetait à l'avance Mme de Laignelant. Il avait contre elle toute sorte d'affreux petits courages. Bien plus, il lui renvoyait Georges, Georges qu'elle avait aimé d'abord, qu'elle n'avait plus aimé ensuite parce qu'elle avait vu Henri. — Tiens, Georges, déchire-la à belles dents. — Déchirez-vous l'un l'autre, tuez-vous, disait Henri; que m'importe. Les gens sont fous, qui aiment; ils sont fous, cruels, impitoyables, malheureux, plaignez-les!

— Plaignons Henri. Depuis long temps, d'ailleurs, sa santé déclinait; une sorte de malaise moral avait remplacé, chez lui, la droiture du caractère et la sérénité de l'esprit; il avait des impatiences, des hésitations inexplicables, des joies et des tristesses qui s'élevaient et s'apaisaient soudain comme les flots de la mer. Il était frappé au cœur. Cette double intrigue le rendait misérable. La femme qu'il aimait était loin de lui; il avait été forcé d'en aimer une autre. — Il sentait à la fin la vanité de son amour et l'injustice de ses dégoûts. Pauvre diable! que je te plains! il ne sait quoi vouloir, il ne peut pas aller en avant, il ne peut pas rester où il est; s'il recule d'un pas, il est mort. — A quoi servait de dire à Georges que la Calabraise était à Paris, qu'elle habitait telle maison, dans telle rue, et qu'on pouvait la voir à telle heure; c'était une trahison en partie double; trahison contre cette femme, trahison contre ce jeune homme. — Arrête, Georges! Mais Georges, tout gros qu'il est, a déjà pris les devans; il est impossible de le rejoindre. Où était-il? au bain? à la course? au bois de Boulogne? rue du Helder? Georges n'était nulle part. — Il était chez Mme de Laignelant. Et que va dire cette pauvre femme? que va-t-elle croire en revoyant son ami Georges, son premier venu d'autrefois? Comment a-t-elle retiré des mains de ce furieux? Le remords commençait pour Henri. Un instant, il hésita; il eut peur, il songea à défendre cette femme qui l'aimait tant, il se dit à lui-même qu'il faisait là une mauvaise action, en la livrant à Georges. — Puis il prit, comme on dit, *son courage à deux mains*, et s'en alla, pâle, souffrant, mécontent de tous, et surtout de lui, chez la pauvre femme dont il venait de jouer si étourdiment, si méchamment, le bonheur et le repos.

En effet, Georges était accouru tout d'une haleine chez Mme de Laignelant. — Chose assez étrange! elle l'avait senti venir comme on sent venir une trahison; — elle l'avait reconnu comme on reconnait l'homme que l'on a cru aimer et qu'on n'aime pas. On se dit: C'est *lui*! l'homme qui m'a trompée et que j'ai trompé. On oublie très facilement l'amant que l'on a aimé; on ne l'aime plus, tout est dit. — Mais l'amant que l'on n'a pas aimé, il est là, sans fin et sans cesse, comme un remords, quand on est amoureuse, comme une épouvante, quand on n'aime personne. Georges était tout triomphant et tout prêt à pardonner à la infidèle; mais quand il la vit les yeux baissés, effarée et honteuse sur elle-même, il s'arrêta, et il comprit que c'était à lui, Georges, à implorer le pardon de cette [illegible]. — Mais d'—

vient-il et qui l'envoie, se disait elle? Mais pourquoi toute cette épouvante, se disait-il? que lui ai je fait? Notez bien qu'ils n'étaient pas seuls, que l'explication n'était pas facile, et que M. de Laignelant venait d'entrer chez sa femme. Ils restaient donc tous les trois, M. de Laignelant, sa femme et Georges, à s'entre-regarder. — Qui donc est-ce qu'on trompe ici?

A ce moment-là entra Henri qui espérait devancer Georges. Chacun se leva tout aussitôt. M. de Laignelant connaissait à peine M. Henri; Georges était fort étonné de le voir entrer si vite; la Calabraise, inquiète et malheureuse, implorait un peu de miséricorde et de pitié. On se salua, on se présenta l'un l'autre; Georges fit à Henri les honneurs de Mme de Laignelant, M. de Laignelant lui dit qu'il était le bien venu; le drame commencé allait finir comme finit une visite de cérémonie, par l'ennui.

Cependant une irritation sourde perçait dans l'accent de Henri. En arrivant chez Mme de Laignelant, il avait obéi à un sentiment tout spontané, à cette sorte de fièvre qui le poussait, et que connaissent tous ceux qui ont éprouvé ces terribles rechutes; mais il ne s'attendait guère à trouver en présence de ce mari qu'il avait jusqu'alors évité, car le matin il était toujours au tir avec M. de Téverin, ou chez cette belle Célestine, l'autre inhidée de Georges; il ne rentrait guère que pour dîner ou pour dormir.

— Je pensais bien que Georges était ici à renouer connaissance... avec vous, monsieur le marquis, disait Henri, avec une politesse où l'ironie se cachait à peine, et j'ai pris la liberté de le venir chercher jusque chez vous.

Il en eût dit bien davantage; mais la pauvre femme leva sur lui un si triste et si douloureux regard d'étonnement, qu'il eut honte de sa lâcheté. Quant à Georges, les sourcils froncés et l'air menaçant, il se leva à demi; un geste de M. de Laignelant, qui, depuis un instant, semblait interroger les yeux de sa femme, le cloua sur sa chaise.

— M. Hautoir et vous, Georges, dit-il de ce ton solennel qui ne le quittait jamais, nous avons quelques personnes le jeudi, — une soirée sans préméditation; — voudrez-vous nous faire l'honneur de venir prendre une tasse de thé?

Une pâleur subite couvrit les joues de Henri, à l'idée que le voilà introduit dans la maison où il pourra voir la belle Elise; — il était à la fois heureux et bourrelé de remords; il ne put que s'incliner en signe d'assentiment. Quant à Georges, il ébranla d'une vigoureuse secousse le poignet du marquis, encore tout étonné d'un si long discours, et lui répéta plusieurs fois de suite d'un ton pénétré:

— Parbleu, de tout mon cœur, — parbleu! parbleu!

— Double dindon de mari que tu es, pensait-il tout bas; à ton nez et à ta barbe, et en dépit d'Henri, qui se repent déjà d'avoir fait, une fois en ta vie, quelque chose pour moi, tu paieras les frais de la soirée; sois-en sûr!

L'hésitation des traits d'Henri n'avait point échappé à la Calabraise. Avec la rapidité de l'éclair, elle entrevit l'ombre de Mme de Marnebois, le passé d'Henri, et elle eut le vertige. Par une détermination plus prompte que la pensée, elle se levait déjà, les mains jointes, prête à se perdre et à crier à Henri: *N'y viens pas! n'y viens pas!* quand tout à coup la porte s'ouvrit, et un domestique annonça d'une voix éclatante: M. et Mme de Marnebois!

Ce fut un coup de théâtre. Une satisfaction soudaine se répandit sur le visage de Georges. M. de Laignelant tendit son long cou de cigogne par dessus les deux jeunes gens et chercha d'un œil inquiet s'il n'apercevrait point M. de Téverin derrière les nouveaux venus. Quant à Henri, assis dans un fauteuil, il restait là la tête affaissée sur sa poitrine et sentant son cœur bondir à se briser. C'était la première fois qu'il se trouvait face à face avec Elise depuis le mariage de la jeune fille, et toutes les sensations de l'ame humaine, l'angoisse, l'épouvante, la terreur, la joie, le délire, la sainte extase de l'amour, vinrent l'assaillir en même temps. Mme de Laignelant plongeait d'un regard épouvanté dans les souffrances de ce jeune homme qu'elle avait rejeté d'un seul mot dans les amours d'autrefois.

Cependant, après quelques instans de confusion, chacun s'était assis, et une conversation à double et à triple sens aidée de ces regards prompts et furtifs qui commentent si bien une phrase, un geste, un sourire, ne suffisait encore que bien imparfaitement à l'échange des pensées. Mme de Marnebois avait reconnu, à moins que rien, à l'invisible phosphore qui entoure la personne aimée, le premier amour de son cher Henri! Mais à la vue de ce visage pâle et souffreteux où l'inquiétude et le chagrin avaient déjà laissé des traces; à la vue de ces cheveux longs et mous, tombant le long de ces joues amaigries, ornement sans vigueur, sans éclat et sans vie — cheveux qui tombent sans blanchir — elle sentit que l'illusion s'en allait tout là-bas, à tire d'ailes, dans le pays des chimères. Hélas! Ce n'était plus là le robuste et hardi jeune homme si fort et si adroit qui portait sur son visage de vingt ans la couleur et le ferme velouté de la pêche; c'était un triste et maigre enfant dont la figure livide, privée maintenant de l'animation factice du bal, portait l'empreinte de fatigues sans nombre et d'un affaissement prématuré. Ainsi donc, ce qui avait séduit la nature pas mal ée et poétique de la Calabraise était précisément ce qui ruinait Henri dans l'esprit d'Elise; le Henri d'autrefois, l'étourdi furibond, le dompteur de chevaux et de jeunes cœurs, c'en était fait, il était mort. — Plus de phosphore! plus rien! Quelque chose a soufflé sur l'amour de cette femme, cet amour est éteint à jamais. En revanche, ce Georges séduisant et rebondi, voilà un homme! Cela est fort, cela est vif, cela résiste, cela n'est pas rêveur, mélancolique, pâle, triste, anéanti dans une contemplation fiévreuse. Si bien que de Henri, les regards de Mme Elise ont se portaient sur l'ami Georges. O ces misérables cœurs ne s'entendent ils donc jamais?

Dans cette longue visite, ou plutôt dans cette longue torture de son cœur et de son âme, Mme de Laignelant fut héroïque. Par un de ces efforts surhumains que seul peut expliquer l'amour, tout en faisant à ravir les honneurs de chez elle, la jeune femme suivait d'un œil attentif chacun des mouvemens de Mme de Marnebois et de Henri; jalouse, elle lisait sur la figure si fine et si habilement composée de Mme de Marnebois chacune des pensées qu'Elise s'avouait à peine à elle-même, et elle comprenait qu'Henri s'engageait dans une voie fatale, où il ne devait rencontrer que douleur pour elle et pour lui. Alors la belle martyre, soutenue par un céleste espoir, versait ses pleurs au-dedans d'elle même, s'efforçant de rester belle et d'attendre ainsi que l'heure du retour sonnât une fois encore, en dût-elle mourir après.

Quant à Georges, qui à la faveur du désordre s'était rapproché du fauteuil de la dame, Georges était radieux.

IV.

Les choses parurent d'abord s'arranger au gré de chacun. Henri et madame de Marnebois suivirent de nouveau ces pentes fleuries de l'amour, qu'ils avaient désertées depuis si long-temps; de leur côté la Calabraise et Georges se retrouvèrent comme ils s'étaient rencontrés un an auparavant, quand ils avaient tant de choses à se dire, elle se laissant aimer, et n'aimant personne au monde que Henri; lui patient, résigné et, faute de mieux, vivant d'espérance.

Mais fiez-vous aux apparences du monde, appuyez un peu sur cette glace fragile! Vous pensez dé à qu'Elise et Henri, à présent qu'ils se sont retrouvés, se sont mis à s'aimer comme au temps où ils se disputaient si fort. Entre elle et lui la dispute n'est pas éteinte, mais la fantaisie est morte. En vain Elise a voulu souffler sur les cendres de son amour, sous ces cendres froides elle n'a trouvé que des charbons éteints. Maintenant, aux risques et périls de son cœur, il éprouvait cruellement, ce jeune homme pour qui l'expérience avait été sans fruits, le passé sans leçon, que toute erreur humaine foudroie toujours quelque chose en nous, et que c'est en vain que le front reste jeune quand le cœur a vieilli; lui, Henri, trahi à vingt ans par une femme, il espérait quelques mois plus tard, quand un hasard fatal rejetait cette femme sur sa route, qu'elle pourrait redevenir pour lui, elle aussi, la pure et virginale idole de son premier amour; il avait, l'insensé, sacrifié à cette illusion stérile le dévoûment profond de la Calabraise, et le repus si chèrement acheté que lui laissaient enfin ses souvenirs.

Mme de Marnebois, de son côté, par un étrange sentiment de pudeur et de devoir, quelque bizarres que paraissent ces mots dans de telles circonstances, comprenant que c'était elle qui était venue au-devant de Henri dans un de ces momens où elle suivait le fol élan de son ame oisive encore, elle se disait qu'une compensation était bien due à ce pauvre cœur ainsi crucifié par elle; si bien, mais en vain, qu'elle s'était efforcée de lui revenir tout entière et sans retour. La malheureuse! elle avait combattu de toutes ses forces le caprice impérieux qui la poussait vers ce gros jeune homme; elle s'était efforcée d'imposer silence à cette voix de la trahison qu'elle n'avait déjà que trop écoutée. Vains efforts, vain espoir.

Cependant au plus fort de ces luttes misérables, le caractère de Henri avait contracté une sorte d'irritabilité maladive qui l'eût rendu fatigant, même pour une ame mieux aimante; le caractère de Mme de Marnebois, toujours aussi fantasque, ne s'était point égalisé dans ce laminoir de l'habitude et de l'obéissance conjugale; elle était restée l'inégale et impérieuse Elise des premiers jours; moins que jamais elle était en humeur de se plier aux exigences d'un caractère impérieux et difficile. C'était donc entre elle et lui des scènes continuelles impatiemment supportées de part et d'autre; des ruptures fréquentes, des colères comprimées succédant sans relâche à des réconciliations que le vent emportait comme il emporte les feuilles d'automne tombées de l'arbre. Pour cette douce escrime des querelles, des trahisons, des mensonges, des larmes, des prières, des pardons, et des cheveux qu'on se demande et qu'on s'arrache, pour les portraits brisés aujourd'hui qu'il faut réparer le lendemain, pour ces baisers, pour ces morsures, pour ce rude et charmant duel de la passion, armes amoureuses et courtoises, non il n'y a rien de tel que d'avoir vingt ans!

Un soir d'automne, une pluie froide et fine, glace fondue sous le nuage, battait les vitres; Mme de Laignelant, triste, amaigrie, les lèvres pâles, le front penché, écoutait avec un involontaire frisson la lugubre complainte du vent au dehors.

La lampe, qui projetait sa brûlante clarté sur ce beau visage pensif, laissait dans l'ombre tout le reste du vaste salon. Dans un fauteuil, plutôt couché qu'il n'était assis, notre ami Georges faisait cent mille efforts surnaturels pour combattre l'ennui et le sommeil. Vous avez connu cela, vous autres, ces lentes et interminables heures passées à côté d'une belle nonchalante; vous vous êtes assis près d'un bon feu; vos pieds reposent sur un tapis moelleux, vos yeux sur une tête divine; tout est calme, repos, secret, causerie au dedans; au dehors le vent, le froid, la bise, la

pluie glaciale, la nuit profonde... Eh bien! vous donneriez votre ame pour être dans la rue, les pieds dans l'eau, la tête aussi, glacé, mais seul, mais libre, mais à vous-même, mais dégagé. Quel abominable ennui d'interroger qui ne répond pas, ou de répondre à tout autre chose qu'à la pensée de votre tête ou de votre cœur!

Il y a dans la vie des momens où, fatigué de tout, le cœur, ainsi que les petits oiseaux, la tête hors du nid, attend son salut d'un messager aérien, ou colombe ou vautour. Mme de Laignelant en était là. L'agitation inquiète et douloureuse que la tempête communiquait à ses nerfs, ses lugubres pressentimens, la tenaient attentive à la moindre rumeur du dehors. Des visions étranges passaient par instans devant ses yeux lassés; aux battemens précipités de son cœur, elle sentait que quelque chose de solennel s'approchait; elle n'avait point revu Henri, ni entendu parler de lui depuis trois mois, et cependant elle le sentait venir; elle avait hâte d'être seule. Jamais Georges ne lui avait si horriblement pesé; quant à Georges, toujours là, toujours l'obsédant de sa présence, mais au fond infiniment plus épris des les tes et accortes façons de Mme de Marnebois que de la figure souffrante de la Calabraise, il était là, comme pour l'acquit de sa conscience, et sans se douter combien on eût entendu avec joie ce mot si triste et si charmant : *Bonsoir!*

Tout-à-coup des pas rapides retentissent dans les pièces voisines; les portes, ouvertes et fermées avec violence, attestent par leur fracas, l'irritation ou l'empressement de celui qui arrive; bientôt, semblable à Edgard de Ravenswood, dans la *Fiancée de Lammermoor*, défait, les yeux égarés, et dans le désordre d'une magnifique et fébrile folie, Henri parut dans le salon.

Et le alors, la malheureuse femme éperdue, tremblante, tenant sa tête à deux mains, elle se renversa dans son fauteuil, en poussant un cri étouffé: Georges se leva en proie à une sorte de stupeur. La scène était grande et sérieuse; la passion de l'un des personnages poétisait les deux autres. Mais Henri, d'une voix douce et brisée:

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il, pauvre ange que j'ai si lâchement trahie; ne craignez rien, ma sœur. — Ne craignez rien non plus, Georges, et n'ayez point d'effroi de me voir à cette heure, hagard, haletant, vaincu par la douleur, la honte et la colère! — bien que tu m'aies pris ma maîtresse, que j'aime et qui m'aimait. O ma pauvre Calabraise, ne rougis pas; car, à l'heure qu'il est, c'est le cœur plein de reconnaissance, c'est à tes pieds que je voudrais pouvoir te dire : Je n'ai jamais aimé que toi!

Ceci dit, il la regardait comme on regarde le Dieu long-temps oublié après l'orage; et cependant elle baissait les yeux; lui alors, se tournant, vers Georges : — Mon ami, lui dit-il, tu t'es trompé comme moi, et tu le reconnais enfin; je le vois dans l'étonnement de ton regard, — dans la pâleur de son visage inanimé! Si elle t'aimait, si elle t'avait aimé jamais, tu ne me regarderais pas ainsi, à cette heure; tu m'aurais déjà renversé sous tes pieds, car je suis faible, vaincu, terrassé maintenant; mais elle ne t'aime pas, et tu ne l'aimes pas. — Il y a une autre femme, un autre amour pour toi, là-bas! — Elise qui t'aime et toi qui l'aimeras, vous avez deux ames faites l'une pour l'autre, comme il y a ici deux ames qui ne se sont pas comprises et qui étaient jumelles!

Non, non — d'elle, vois-tu bien Georges; — mais ne me regarde pas ainsi, comme si tu ne me comprenais pas. — De cette femme que j'aime, tout m'arrive au cœur. Il y a un certain air qu'elle chantait souvent, et dont je ne puis entendre la première mesure. — Il y a des choses d'elle qui resteront éternellement dans ma vie. — Je ne puis voir, — c'en est à ce point là, — sa fenêtre sombre et muette, sans tressaillir, hélas! et sans souffrir; je ne puis la voir illuminée et vivante, sans amertume et sans douleur; — mais, sur mon ame! je l'arracherai de mon souvenir, et j'expierai à vos pieds, madame, à tes genoux, mon ange adoré, et mon erreur passée et mon fol abandon.

Il s'avança alors, car jusque-là il s'était tenu immobile, et s'agenouillant devant la Calabraise, qui, renversée et la tête penchée en arrière, laissant, dans un trouble inexprimable, pendre sur ses genoux ses mains entr'ouvertes, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues décolorées, il posa sa tête sur ses genoux et il se mit à pleurer. Un silence profond remplaça cette soudaine explosion de ses douleurs.

Tout à coup, à un mouvement que fit Georges, assez embarrassé de sa contenance, Henri se retourna avec violence :

— Mais allez-vous-en donc, monsieur! par le ciel! Vous ferez-vous l'espion de mes larmes et l'écouteur de ma confession? Voilà une femme à demi morte, qui lève sa paupière éteinte pour vous conjurer de sortir, et vous restez là, stupidement et la face hébetée! — Faut-il donc vous jeter dehors, monsieur, pour que vous compreniez enfin?

Georges s'avança vers la porte :

— Tu es malheureux, c'est pourquoi tu es injuste, Henri. Tu as méconnu lâchement pour moi, lâchement pour lui, ce cœur loyal qui t'aimait, et tu t'en venges sur moi qui n'y pouvais rien. — Tu l'a prise elle que voici maintenant à demi morte, tu l'as prise et tu l'as quittée comme un jouet. — Et maintenant que ton cœur flétri s'est lassé de tout, maintenant qu'inhabile à aimer, — impuissant à aimer! — tu reviens vers elle, comme le taureau furieux pour l'enlever encore, la déchirer encore, tu menaces et tu cries comme un laquais en délire, parce qu'un homme restait là pour la protéger contre les brutalités d'un furieux; tu combles ta funeste mesure. Adieu; je m'en vais d'où tu viens, et d'où tu ne me chasseras plus, toi qui m'as trahi deux fois.

Dès qu'il fut sorti, Henri, un instant stupéfait, s'arrangea comme un enfant aux pieds de Mme de Laignelant, et, cachant de nouveau sa tête dans les plis abondans et soyeux de sa robe, il sembla attendre qu'elle lui parlât la première.

Au bout d'un instant d'attente, pendant lequel cette pauvre fille, elle aussi, put se dire, comme l'héroïne de Corneille : *Tout beau, mon cœur!* et, tâchant de raffermir son courage, elle prit enfin la parole :

— Moi, t'en vouloir parce que tu t'es trompé, mettre encore le poids de ma plainte sur la souffrance de ton ame! Ah! pauvre cœur flétri que l'amour ne saurait guérir, et qui me tueras sans revivre jamais de ta vie passée, appuie-toi, appuie-toi toujours là, sur mon cœur! O mon bonheur! ô ma joie! ô ma vie! je t'ai bien pleuré! — Puis elle pleurait, puis elle essuyait ses larmes, puis elle le regardait dans une étreinte convulsive. A la fin, ses sanglots lui coupèrent la parole; Henri pleurait aussi, et ces larmes, les plus douces de sa vie, soulageaient sa souffrance, comme si chacune d'elles eût été une goutte de sang qu'il perdait par une saignée salutaire; il sourait dans ses pleurs et contait à la femme aimée, avec des enfantillages infinis, un enjouement plein de cette grâce souffrante des douces folies, ses illusions, ses rêves, ses derniers déchirements; il lui peignait Mme de Marnebois, sa coquetterie, sa stérilité de cœur, sa nature avide de plaisir, inintelligente à cette communion des cœurs sans laquelle l'amour est si peu de chose; mais tout cela sans amertume, sans violence, avec une mélancolie tendre et résignée. La Calabraise l'écoutait, avidement appuyée sur lui, ses lèvres si près des siennes qu'elle sentait son souffle, cherchant avidement dans ses yeux ce diamant de l'amour que les femmes ne mettent point sur leur couronne, mais qu'elles renferment en leur cœur comme en un écrin. Tout à coup une pensée sinistre traversa ce beau rêve, son mari.

— Ecoute, écoute, dit-elle avec un sursaut, tu me reviens las et meurtri; eh bien! fuyons tous deux; fuyons! Viens avec moi; fuyons tout seuls. Allons! viens-tu? Allons à cet endroit de ton ciel natal où pour la première fois, sous cette haie de sureaux, dans le chemin creux, — ou bien ailleurs, — où tu voudras, enfin; — mais fuyons! — pas une heure, pas une minute, le temps presse, l'heure est mortelle.

Elle allait et venait dans la chambre, égarée, faisant mille tours, passant auprès des choses, et faisant à la hâte quelques préparatifs incomplets.

Henri la regardait faire, et ne remuait pas. Enfin, sous ses instances il se souleva :

— Toujours, toujours un ange! dit-il en appuyant sur ses yeux gonflés et brûlans, et en baisant tour à tour ces belles mains qu'il mouillait de ses larmes. — Si tu le veux, partons!

Un bruit violent retentit à la porte. La Calabraise laissa échapper ce qu'elle tenait dans ses mains, et tomba sur un fauteuil, comme foudroyée. Des voix retentissaient; il était évident que M. de Laignelant battait avec Georges. La figure de Henri prit une expression hautaine, et les yeux à demi clos, la tête haute, il s'appuya sur le mur, comme un vaillant soldat qu'on va fusiller, et qui veut recevoir la mort en commandant le feu.

L'instant d'après, M. de Laignelant, en désordre par suite de la lutte qu'il venait de soutenir, parut sur le seuil. Georges, qui se tenait à distance, le regardait d'un air farouche et tout prêt à venir en aide à son ami.

— Monsieur Georges, dit-il, je venais ici pour vous y prendre. — Voici une lettre — anonyme, — où l'on me dit : « M. Georges se venge du bon goût de Mlle Célestine; veillez sur votre femme; » et moi, j'accourais pour vous prendre... je me suis trompé; il paraît que ce n'est pas de vous que j'ai à me venger.

— Monsieur de Laignelant, répondit Georges, je ne sais ce que vous voulez dire. — La lettre anonyme est elle, oui ou non, un mensonge, voilà la question; quoi qu'il en soit, si vous n'avez aucun compte à me demander, j'en ai un, moi, à régler avec vous, au sujet de la personne dont vous venez de parler, et je suis curieux de savoir si vous êtes aussi expert à l'épée qu'au pugilat.

M. de Laignelant salua et ne répondit pas.

— Monsieur, dit-il enfin à Henri, votre vie est entre mes mains, et je pourrais vous tuer sur la place que la loi m'absoudrait.

— Mais, monsieur, dit Henri en achevant sa pensée, vous ne voulez point vous venger d'une trahison par un assassinat. Fort bien, monsieur, et je vous jure que votre vengeance n'y perdra rien. Je vous suis.

Il jeta un dernier regard à la belle désolée, et il sortit à pas lents.

Le lendemain même, dans un recoin du bois tout mouillé, triste, sombre et froid, un pistolet à la main et le chapeau sur la tête, Henri et M. de Laignelant se rencontrèrent. Il était facile de voir, même avant le feu, que la balle de Laignelant était une balle exacte, obéissante, impitoyable, et que le frêle Henri était un homme mort. — Le coup qui frappa Henri tua la Calabraise. En quinze jours elle fut quitte de la vie. Quant à Georges, M. de Téverin et M. de Marnebois le réconcilièrent sans trop peine avec M. de Laignelant qui lui adressa de sincères excuses pour ses justes soupçons et quelques gestes peu parlementaires qui lui étaient échappés dans ce court engagement où Georges s'était si bien conduit.

Depuis ce temps, Mme de Marnebois, consolée de cet Henri qui l'

nuyait, égayée par la figure réjouissante et rebondie de son ami, Mme de Marnebois est fort heureuse et fort gaie; quant à M. de Marnebois, il s'est véritablement épris de Georges, il le mène tous les jours au tir, et il lui donne des leçons de billard. (*Revue du Siècle.*) J. JANIN.

Le bonheur d'un amant malheureux.

I.

Mon ami de collége, Lucien Dalberg, est aujourd'hui le premier secrétaire d'une grande ambassade; il est riche; il est puissant; il est envié; il a ce que l'on appelle une position; en un mot, il est quelque chose, et il a le droit de se moquer des pauvres diables, qui ne sont rien.

Lorsqu'il adresse une demi-page d'écriture à celui qui était naguère son meilleur camarade, son compagnon le plus dévoué, Lucien ne lui parle que de ses triomphes diplomatiques, de ses projets, de son ambition et de sa gloire future : Lucien Dalberg a déjà trente ans! — Autrefois, hélas! quand il n'avait, pour unique opulence, que les richesses du cœur, les trésors de l'esprit, les merveilles éblouissantes de la jeunesse, Julien Dalberg avait horreur de toutes les choses matérielles, de tous les misérables intérêts, de tous les petits calculs de ce vilain monde, et son babillage par lettres aurait fait envie à la naïveté sentimentale, au génie amoureux de Chérubin : à cette bienheureuse époque dont je parle, Lucien Dalberg n'avait encore que vingt ans!

J'ai là devant moi de précieux autographes, des confidences écrites, d'innocens mystères, un véritable roman intime qu'il lui plaisait alors de me raconter, à travers la distance, et qu'il me plaît de lui renvoyer aujourd'hui, en l'intitulant : *Le bonheur d'un amant malheureux.*

Le crédule et patient amoureux qui a écrit les lettres suivantes, les a déjà bien oubliées, sans doute : je veux que Lucien Dalberg les retrouve, les reconnaisse dans les colonnes d'un journal; je veux que l'ambitieux et impassible diplomate me doive la petite émotion d'un souvenir qui date des premiers beaux jours de son ardente jeunesse.

II.

— « Me voilà, depuis la semaine dernière, dans ma triste ville natale où je n'apporte que des regrets, des inquiétudes et un diplôme de bachelier. Cette vieille cité d'Angoulême, calme, grave, silencieuse, m'a effrayé tout d'abord, et je me suis pris à pleurer, en arrivant au seuil de la maison paternelle : la mort a passé bien souvent sur cette pauvre maison, ami, et à mon retour je n'ai plus retrouvé personne de cette chère famille qui était, pour moi, le monde dans le monde! aussi, à la première vue, la ville tout entière me semblait déserte; elle m'apparaissait comme une immense nécropole : les morts que j'avais tant aimés, durant leur vie, m'empêchaient de voir les vivans!

A la fin, Dieu a eu pitié de ma pieuse folie : la ville s'est ranimée tout à coup, à mes yeux; les passans ont inondé, de nouveau, les rues et les places publiques; j'ai commencé à m'apercevoir que l'on vivait encore autour de moi; j'ai repeuplé les solitudes imaginées par ma tristesse; et pour un pareil miracle, pour un pareil enchantement, il m'a suffi de retrouver, de reconnaître quelque chose de ma pauvre et sainte famille... Ce quelque chose là, mon ami, c'est une personne charmante, c'est une jeune femme qui a vu mourir ma mère, c'est ma belle cousine Sylvia!... Dès ce moment, j'ai cessé de vivre tout seul au milieu des tombeaux, et la résurrection de la ville a été complète.

Ma cousine est une jolie veuve de vingt-cinq ans. Excepté dans les chefs-d'œuvre de Rousseau, que nous avons dévorés ensemble au collége, il n'existe nulle part, j'en suis sûr, ni dans le monde, ni dans les livres, une femme qui mérite l'honneur d'être comparée à ma cousine; toutes les créatures d'élite, toutes les femmes ravissantes qui ont vécu dans la vie ou dans l'imagination de Jean-Jacques, il me semble les voir, les entendre, les admirer tour à tour, au seul aspect, au moindre regard, à la moindre parole de Sylvia. Déjà, mon ami, je me suis agenouillé devant elle, cent fois au moins, par la pensée, et j'ai osé la nommer à voix basse : Madame de Warens! — J'ai eu le courage d'aller me percher, à grand'peine, sur les branches d'un cerisier; je me suis mis à cueillir des cerises; je les ai jetées lentement, une à une, sur le sein de ma cousine, en regretant, hélas! de ne pouvoir les suivre, et me voilà, par la grâce de l'illusion, avec une aimable compagne que j'ai déjà courtisée dans un épisode des *Confessions* de Rousseau. — Ma cousine est-elle triste, inquiète, abattue? je me souviens aussitôt de la Nouvelle-Héloïse, et je prends ma peine part des chagrins secrets de cette pauvre *Julie;* ma cousine s'avise-t-elle de sourire, d'avoir de l'esprit, une douce gaîté, afin de plaire à tout le monde? je me souviens tout de suite de cette bonne *Claire* que nous avons adorée, sur les bancs de l'école, entre deux discours de rhétorique; enfin, mon ami, ma cousine veut elle jouer, par extraordinaire, la coquetterie, l'indifférence et l'orgueil? je me souviens encore de cette grande dame, de cette fière coquette qui envoyait des rêves à Jean-Jacques, en reprochant au malheureux rêveur d'avoir osé rêver d'une duchesse.

Si je ne suis point amoureux de ma cousine, Dieu m'est témoin qu'il ne s'en faut guère; c'est un grand malheur peut-être, et je paierai cher une pareille folie! Tu auras raison de me blâmer, de te moquer de moi, de m'accuser et de me plaindre... car celle que j'aime ne m'aimera jamais! »

III.

— « J'ai assisté hier au soir, dans les salons de ma cousine, à une fête vraiment délicieuse. Sylvia était éblouissante de jeunesse, de coquetterie et de beauté; elle avait une robe noire, taillée à la manière espagnole, et la petite mantille andalouse se balançait, je ne sais pourquoi, sur les épaules de la Vénus de Milo. Sylvia a été charmante pour le monde équivoque des amis, des ennemis, des indifférens qui la flattent et qui la trompent; elle a été cruelle pour moi seul, pour moi, le timide amoureux, qui voudrais pouvoir lui donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang, jusqu'à la dernière minute de ma vie!

Sylvia m'a rendu en secret un billet doux que je lui avais écrit en pleurant, une lettre d'amour qui m'avait coûté bien des soupirs, bien des phrases poétiques, des trésors de prose sentimentale!... Elle m'a dit, avec une inflexion de voix qui était presque l'accent de la colère : Lucien, vous êtes fou! — Je lui ai répondu, en baissant humblement la tête : J'en ai peur! — Et à vrai dire, pour peu qu'il plaise à Sylvia de me désoler encore, oh! mon Dieu! j'irai mourir dans une cellule des Petites-Maisons!

Sans le vouloir, pourtant, ma cousine m'a donné, dans cette soirée, des souvenirs et du bonheur pour toute la vie : d'abord, j'ai dansé avec elle, et bon gré, mal gré, il a bien fallu que sa jolie main se reposât tout doucement dans la mienne; ensuite est venue la valse, cette rêverie dansante de l'Allemagne; la valse nous a rapprochés l'un de l'autre; pendant un quart-d'heure, j'ai eu le droit précieux de l'enlacer de mes bras, de la caresser du regard, et de l'adorer à la simple distance d'un baiser. Il me semblait que j'étais la dupe d'un beau rêve, aux sons harmonieux d'une musique céleste!... D'ordinaire, c'est le bruit qui nous réveille, pour chasser les songes heureux; hier, ami, c'est le silence qui m'a réveillé!

Ce n'est pas tout; j'ai ramassé deux ou trois fois le mouchoir brodé de ma cousine, et j'ai baisé son éventail; je lui ai volé une fleur, qu'elle avait portée à sa ceinture, et cette fleur, cette feuille toute flétrie, qui ferait pitié à un amant heureux, je la garderai religieusement, sous un globe magnifique, avec plus de soin que je n'en aurais, à coup sûr, pour les plus riches pierreries de ce monde.

Un jour, je l'espère, je t'amènerai dans ma petite chambre; je te montrerai, avec une adoration divine, un bouquet tombé du sein de cette femme, un mouchoir qu'elle aura touché, un verre qu'elle aura effleuré de ses lèvres, des parfums qu'elle aura sentis, et je m'écrierai en soupirant : Voilà ma richesse, mon trésor, mon seul bonheur!

Je ne m'étonne pas d'avoir trouvé, je ne sais dans quel livre, une phrase singulière, une espèce de sentence amoureuse qu'il m'était impossible de comprendre, et que j'ai comprise, en adorant mon indifférente cousine : L'amour malheureux n'est pas sans charmes!

L'amour qui souffre a besoin de si peu de chose pour oublier, ou pour embellir sa souffrance! Il vous faut, à vous autres les amans bien heureux, des scènes extraordinaires, de grands drames, du bruit, tout l'étalage pompeux des joies extérieures; il nous faut, à nous, les amans dédaignés, le calme, le silence, les nuages et la rêverie! Vous êtes bavards, hardis et entreprenans; nous ne savons ni parler, ni agir, et comme Chérubin, d'amoureuse mémoire, nous n'osons point oser! Chez vous, l'amour a quelque chose de vulgaire, de mondain et de terrestre; chez nous, au contraire, pauvre diable du royaume des Rêves, l'amour est un ange, un pur esprit, un dieu qui effleure le monde sans y prendre garde, qui s'élève, qui s'envole dans l'espace, pour se laisser vivre entre le ciel et la terre! enfin, il me semble que vous aimez en prose et que nous aimons en vers : l'amour heureux, ce n'est jamais qu'une misérable histoire; l'amour malheureux, c'est toujours un admirable poème! »

IV.

— « Il se joue, depuis quelques jours, chez ma cousine, une comédie de mœurs, dans laquelle j'ai consenti à jouer le rôle d'une dupe, et dont le dénoûment fera de moi, tôt ou tard, une déplorable victime. La représentation quotidienne de cette petite pièce a lieu au bénéfice de Sylvia, et d'un personnage insupportable que l'on appelle M. Lamberty. — Ce M. Lamberty est un homme qui a trente-cinq ans, environ; c'est un bravache de province, assez nul pour être méchant et trop nul pour être dangereux; il calomnie le courage des hommes, et il médit horriblement de la vertu des femmes; il porte des gants jaunes, des bottes vernies, et des vêtemens à la mode du mois prochain; il disait un soir, avec une bonne foi presque spirituelle, que parmi tous ses semblables, il n'estime plus que les chevaux; eh bien! mon ami, voilà l'adorateur bien aimé de ma séduisante cousine! Oh! les femmes! les femmes! Qu'en dis tu?...

M. Lamberty a un mérite incontestable, aux yeux d'une femme coquette et frivole : il excelle à se présenter dans un salon, avec toute la splendide élégance d'une ridicule sottise; il sait parler à souhait, de robes, de chiffons, de colifichets, de toutes les niaiseries luxueuses de ce monde; nos dames de la ville en général, et ma cousine en particulier, prennent sans doute un plaisir extrême aux niaises paroles de cet élégant imbécile qui

parle comme un courtaud de magasin, ou comme une demoiselle de boutique.

M. Lamberty a le talent de pouvoir deviser, avec toute l'éloquence d'un Don Juan illettré, de ces millions de plaisirs qui sourient à une jolie femme désœuvrée, dans un certain cercle de la société parisienne, les bals, les spectacles, les concerts, les festins, la coquetterie, les sottises, les faux pas et les voyages.

M. Lamberty n'oublie jamais de laisser tomber, en passant, quelques mots sur sa vie privée, sur son caractère, sur son avenir, sur ses espérances de fortune : il sait faire son éloge en conscience, comme un homme qui prend du galon et qui n'en saurait trop prendre.

Encore une fois, mon ami, voilà l'adorateur préféré de mon admirable cousine !

M. Lamberty et Sylvia ont imaginé, je ne sais pourquoi, — dans l'intérêt de leur futur mariage peut-être, — un moyen fort ingénieux de dérober les apparences de leur sympathie amoureuse aux yeux méfians des moralistes et des prudes de la ville ; ils ont eu la charitable pensée de traduire, en riant, cette profonde minutie de J.-J. Rousseau : souvent les femmes se servent d'une petite poupée pour en cacher une grande... — Mon ami, la grande poupée de ma cousine, c'est M. Lamberty ; la petite poupée que l'on caresse, en attendant qu'on la brise... c'est moi !

Je suis jeune, et amoureux ; j'ai toute la naïveté que donne la jeunesse, tout le fol enthousiasme que donne l'ignorance, toute l'aveugle soumission que donne le dévoûment.

J'ai l'imprudente coutume de rôder, chaque matin, à mon réveil, autour de l'hôtel de ma cousine ; je me hasarde à passer des journées entières auprès de Sylvia ; si l'on en croit les méchantes langues, on est bien sûr de m'avoir vu entrer chez elle, on ne l'est pas autant de m'avoir vu sortir... et voilà notre jolie veuve tout-à-fait compromise, par la faute d'un étudiant amoureux !

J'ai la tendre faiblesse de me troubler, quand j'aperçois ma jolie cousine ; de balbutier, quand elle me parle ; de pâlir quand elle daigne me sourire : mon trouble, mon hésitation, ma pâleur, sont une bonne fortune pour mes deux ennemis particuliers, et je suis véritablement la plus adorable petite poupée de ce monde !

J'ai donc accepté ce vilain rôle qui me fait horreur et qui me charme certes ! je me sens furieux d'être avili par une femme que j'adore, et surtout d'être joué par un rival que je déteste... Mais, Dieu merci, j'ai appelé à mon aide le doux système des compensations, et mon infortune a quelque chose qui m'enchante !

Grâce au personnage que je suis chargé de représenter dans cette odieuse comédie, j'use de la liberté absolue de visiter, de contempler d'adorer ma cousine, le matin, à midi, le soir, quand bon me semble, toutes les heures de la journée ; je la regarde, je l'admire, je lui baise la main, je la salue et je suis heureux !

A la promenade, j'ai le droit de marcher orgueilleusement, bras dessus, bras dessous, avec ma fière cousine ; Lamberty, qui feint de nous rencontrer au détour d'une allée, nous accompagne tout simplement, comme un ami de la maison, et son infériorité apparente me rend heureux.

Lorsqu'il me faut parcourir les magasins de la ville, pour y faire des emplettes, avec Sylvia, j'ai ma voix délibérative au chapitre des modes et des fantaisies ; je discute la couleur d'une étoffe, la forme d'un bonnet, la richesse d'un bijou et les ajustemens d'un chapeau ; mes conseils ont force de loi pour la coquetterie de ma cousine, et je ne saurais te dire combien je me trouve heureux d'être ainsi pour quelque chose, pour une nuance, pour une idée, pour un rien, dans l'habillement, dans la coiffure, dans les chiffons, dans les épingles d'une femme que j'aime.

Les loges au spectacle me regardent personnellement : je puis les choisir à mon gré, et je les prends toujours de façon à bien me faire voir, bien me faire envier de tous les spectateurs de la salle, côte à côte avec cette charmante Sylvia qui est la plus blanche perle fine d'Angoulême. Au spectacle, M. Lamberty est condamné à se blottir honteusement dans le fond de notre loge, et moi, je me surprends à étaler aux yeux du monde le triomphe menteur de mon amour dédaigné ; je m'avise de parler tout bas à ma cousine, et de lui sourire sans cesse ; je m'avise de badiner avec son éventail, avec son bouquet, avec son mouchoir, avec la chaîne de sa cassolette ; en un mot, je m'avise de jouer, le plus naturellement qu'il m'est possible, le rôle d'un amant heureux, et de cette illusion qui passe si vite, je trouve le moyen de garder un peu de bonheur !

Mon Dieu ! mon Dieu ! si cela continue, si mon bonheur dure encore, c'en est fait de ton bienheureux ami : je me sens mourir de chagrin ! »

V.

— « J'ai cessé de t'écrire il y a bientôt un grand mois, et je vais essayer de te rendre compte de mon silence.

Deux jours après le départ de ma dernière lettre à ton adresse, le ciel a voulu me punir et me récompenser, en même temps, de mon extravagance amoureuse : il m'a inspiré tout à coup une résolution sublime, un beau désespoir qui est venu me sauver, non pas de mon amour, mais de mon aveuglement, de ma coupable faiblesse et de ma folie.

Un jour, — il y a donc un mois de cela, — en l'absence de ma cousine, il me fallut prendre à deux mains toute mafforce, tout mon courage, pour tenir tête aux paroles inutiles de cet affreux bavard qui se nomme M. Lamberty. — M. Lamberty commença par m'adresser de frivoles discours qu'il ne me plaisait guère d'entendre, et il obtint à grand'peine, de ma politesse, de brèves réponses qu'il me déplaisait beaucoup de lui faire ; plus tard, M. Lamberty prononça mystérieusement le nom de Sylvia, et cette fois, je l'écoutai de mon mieux, avec toute l'inquiétude, avec toute l'attention, avec toute la curiosité de mon cœur.

— Monsieur Lucien, me dit cet homme, avec un sourire malicieux et qui cherchait l'impertinence, je vous sais un gré infini et je viens vous remercier de votre généreuse conduite...

— De quoi s'agit-il ? monsieur.

— Il s'agit de mon bonheur que je devrai peut-être à votre délicieuse innocence...

— Quel est ce bonheur, monsieur, et quelle est cette innocence ?

— Grâce à vous, mon cher monsieur Lucien, mon intimité, d'ailleurs fort honorable, avec votre charmante cousine, a été un mystère pour tout le monde ; des intérêts opposés, des motifs impérieux nous obligeaient à bien cacher nos sentimens, nos projets et nos espérances ; mais, aujourd'hui, chacun de nous peut reprendre sa place ; j'ai déjà repris la mienne, monsieur Lucien, et je vous supplie d'assister au prochain mariage de M. Joseph Lamberty avec Mme Sylvia de Saint-Vallier !

— Votre mariage avec... ma cousine ?

— Sans doute... et maintenant, monsieur, permettez-moi de vous féliciter du rare talent que vous avez su déployer, dans un rôle de notre difficile comédie...

— Le rôle de la petite poupée, n'est-ce pas, monsieur ?

— Précisément.

— M. Lamberty, vous êtes un lâche !

— Qu'est-ce à dire ?...

— Vous êtes un lâche, et je veux avoir raison de votre lâcheté ! Le jour où il m'a plu de représenter, pour la première fois, le personnage ridicule de votre comédie, j'ai acheté des armes afin de vous brûler la cervelle ; désormais, monsieur, savez-vous ce qu'il me reste à faire ?... Il faut que je meure ou que je vous tue !

— A quelle heure voulez-vous mourir ? monsieur.

— Je veux vous tuer sur-le-champ !

— Le lieu du combat ?

— Au pied de la ville, sur les bords de la Charente...

— C'est bien... marchons !

Aussitôt dit, aussitôt fait ; les quinze pas convenus furent comptés par les témoins du duel ; le signal se fit entendre ; les balles volèrent en sifflant... et je tombai la face contre terre, en murmurant le nom de ma cousine Sylvia !

O ! mon ami, quel malheur ! ma blessure n'était pas mortelle... Une égratignure, voila tout... et je n'ai pas eu la joie de mourir, à vingt ans, pour une femme bien aimée !

En revanche, le pauvre blessé a eu le bonheur d'être recueilli dans la maison de sa chère cousine ; il a eu le bonheur de se faire plaindre et de se faire pardonner ; en parlant d'un voix émue, comme il sied à un malade, de son amour, de son dévoûment et de ses souffrances, il a eu le bonheur d'arracher d'abord un timide regret, et puis un soupir, et puis une larme... Enfin, que te dirai-je ? Quelques gouttes de mon sang coûteront à mon adversaire une grande fortune, et une beauté sans pareille.

L'oracle d'amour a parlé... Décidément, je ne verrai plus M. Lamberty et je verrai toujours ma cousine ; le bonheur d'un amant malheureux va finir, et les malheurs d'un amant heureux vont commencer peut-être ! Entre nous, lequel de ces deux amans est le plus à plaindre ? »

LOUIS LURINE.

(*Courrier.*)

PORTRAIT DE M. DE RAMBUTEAU.

A voir ce nom rangé parmi les noms qui ont une valeur et que nous avons voulu toucher avec dignité, on va supposer sans doute que, par besoin de contraste, nous n'allons faire ici qu'un joyeux et burlesque inventaire des crimes grammaticaux du premier préfet de France, et qu'il s'agit moins d'un portrait gravement étudié que d'une charge trop facile.

Il n'en est rien.

D'abord, l'emploi de préfet de la Seine est grave, si l'homme ne l'est pas : car il a le maniement d'un grand pouvoir et d'un budget qui dépasse celui de la plupart des états de l'Allemagne centrale. Un ministre est plus politique, mais il est souvent moins important, et toujours plus mal logé.

Nous devrions donc, pour l'honneur d'une des grandes places de l'état, nous occuper de celui qui la remplit, quand même il ne serait pas ce qu'il est, c'est à dire un type d'enfant gâté du pouvoir, comme M. Ganneron est le fils adoptif de l'élection.

Peu importe donc que le poids de la ville de Paris soit lourd aux épaules de son préfet, cariatide au dos voûté, peu importe que M. de Rambuteau soit un mandarin illettré, un carographe célèbre. Il est préfet de la Seine.

Et c'est bien là un trait qui peint notre temps, qu'on ajuste ainsi à toutes les places les hommes qui n'y sont pas propres, et qu'au lieu de choisir pour administrer notre ville un homme *capital* comme elle, on soit allé disputer à quelques boudoirs bourgeois un Céladon hors de service, pour lui poser sur la tête la couronne murale de la ville de Paris.

Les côtés sérieux de M. de Rambuteau ne sont pas à étudier. On ne lui connaît de sérieux que son âge : sa vie est un enchaînement d'insignifiances et de

frivolités heureuses, de faveurs comme le mérite et l'esprit n'en obtiennent jamais.

D'une famille de nobliaux de Bourgogne, M. de Rambuteau était, au moment du consulat et de l'empire, un jeune homme sans goût pour aucune carrière, un petit beau de province propre à ravager des cœurs de village et à courir les héritières.

C'était l'époque où Napoléon venait d'ouvrir à toutes les familles nobles les cadres de son armée ; et le plus grand nombre y étaient venus bravement reprendre leur métier héréditaire.

Mais pour s'attacher ceux qui hésitaient encore, l'empereur sentit qu'il fallait leur offrir aussi quelques autres chances que celles des boulets de canon.

Il leur ouvrit ses antichambres, et suivant son impériale expression, ils *s'y précipitèrent*.

Il imagina, pour les fils de famille, la création des auditeurs au conseil d'état, et si l'on avait la curiosité d'examiner la composition de l'ancien conseil, on verrait que la porte était entrebaillée seulement pour les enfans de la révolution, et toute grande ouverte aux rejetons des anciennes races.

Le père de M. de Rambuteau avait eu le bon esprit de ne pas émigrer, et de mettre à profit l'obscurité à laquelle il était condamné par sa qualité de gentilâtre, en aménageant ses bois et rangeant sa fortune pour être prêt à tout.

Voyant que son fils, avec la taille d'un dragon, n'avait point l'irrésistible goût de porter aux extrémités du monde la gloire du nom français, il songea à l'enrégimenter dans le corps très peu militaire du conseil d'état, et l'expédia un beau jour à Paris, résolu à lui fournir tous les moyens d'entrer décemment dans le monde et d'être nommé auditeur.

Le petit Rambuteau fut adressé à Paris, à des parens et à quelques amis.

Mais voilà que le gaillard, au lieu d'étudier les codes, se met à approfondir les nouvelles théories de pantalons collans et de bottes à retroussis ; ses cheveux retombent sur ses joues en oreilles de chien, une cravate bouffante enterre son menton ; les draps les plus clairs, le casimir à côtes jaunes composent le fond de sa toilette. Il porte aux genoux les nœuds de ruban les plus longs de l'époque, et accompagne chacune de ses paroles d'un mouvement de badine ; il se montre à tous les bons endroits, et quitte tout, un déjeuner, un dîner, pour être exact à son heure des Tuileries et de Coblentz.

Il est reçu *incroyable*.

Ce n'est pas l'école de droit qu'il fréquente, c'est le *salon des étrangers* ; ce n'est pas sur le code qu'il pâlit, mais sur le tapis vert.

On dit même, ce que nous ne garantissons pas, et ce qu'excusaient d'ailleurs son âge et les mœurs faciles du temps, qu'une belle nuit il laissa dans les mains de la banque une somme assez forte.

Pauvre banque ! comme tu l'as payée cher cette râfle des écus du petit Rambuteau

Plus tard, quand l'hypocrisie libérale prononça l'arrêt des jeux publics, il se peut que les rancunes du ponte corrigé se soient jointes aux élans de l'apprenti philanthrope, pour pousser, de compagnie avec les Delessert, M. de Rambuteau à la persécution du *trente-et-quarante*, encore debout quand il devint préfet, et à sa suppression quand il devint pair.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote académique, le jeune *incroyable* menait assez grand train pour que le père se vît dans la nécessité de faire couper ses bois et de les mettre, comme on dit, à *blanc étoc*.

Jusqu'ici, point d'auditeur.

Sous l'empire, une assez bonne plaisanterie avait cours contre les aspirans au conseil d'état.

On prétendait que les auditeurs étaient nommés de première ou de deuxième classe, selon qu'ils réussissaient bien ou mal dans un examen où ils étaient interrogés uniquement sur l'orthographe du mot CITRON.

Ceux qui l'écrivaient par un C étaient de la première classe,

Et ceux qui l'écrivaient par un S, de la seconde classe.

M. de Rambuteau n'ayant pas pu être nommé, le bruit se répandit qu'il avait écrit CITRON par un Z.

Ces petites malices contre les jeunes merveilleux du conseil d'état furent un moment assez à la mode. Elles étaient inventées par les hommes savans du corps et propagées dans le faubourg Saint-Germain, non rattaché et fort disposé à rallier ceux des siens qui, ne voulant ni bonder, ni se battre, servaient l'empereur sous les drapeaux de cette conscription civile et pacifique.

Victime de son Z, M. de Rambuteau tourna les yeux vers une autre carrière, vers les antichambres ; admirable refuge des grands noms sans orthographe où l'on peut écrire impunément CITRON avec un X.

Sa famille décida de le marier et d'en faire un chambellan.

Il épousa Mlle de Narbonne, fille du comte Louis de Narbonne, cet homme expulsé jadis, sous Louis XVI, ministre de la guerre à vingt-six ans, qui avait inspecté nos premières armées, conduisant en tout bien tout honneur dans sa voiture Mme de Staël à peine mariée ; cet homme d'un spirituel courage, qui, pendant qu'une neige froide poudrait nos soldats de ses flocons mortels, semblait défier et parodier la nature en ne sortant chaque matin de son bivouac que poudré à l'iris et à la maréchale.

L'Empereur aimait tant M. de Narbonne qu'il donna du même coup une dot de 300,000 fr. à sa fille, et à son gendre la clé de chambellan.

La place de chambellan était alors un marchepied pour d'autres dignités, et l'Empereur compléta quelque temps après ses largesses par une préfecture.

Ce fut comme une malice autant qu'un bienfait du maître d'envoyer M. de Rambuteau comme préfet dans le Simplon, le plus petit de tous les départemens, celui où le mélange des idiômes français, allemands et italiens permettait au nouveau fonctionnaire de se servir de toutes les orthographes, sans se compromettre.

A mesure que l'Empire était écorné par l'invasion, et que nos départemens s'envolaient un à un, M. de Rambuteau se replia, et du Simplon qui n'était plus à nous, il passa dans une autre préfecture que lui enleva la seconde restauration.

Dès lors il prit rang dans l'opposition libérale du faubourg Saint-Honoré, parmi les timides frondeurs de sa caste, que négligeait le gouvernement nouveau, et vers la fin de la restauration les électeurs de Saône-et-Loire le députèrent à la chambre.

221 timide, il attendit la révolution de juillet pour prendre une sorte de petite autorité parmi ses collègues.

Dans ce premier moment, on faisait la chasse aux favoris de la restauration ; sa qualité de débris de l'Empire valut quelque considération à M. de Rambuteau, et nommé rapporteur du budget de l'intérieur, à partir de ce moment il se montra important et affamé. Comme les plus capables et les plus gourmands demandaient des portefeuilles, on stipula pour lui la préfecture de la Seine.

Par un besoin de réhabilitation littéraire, par une revanche satirique de son choix précédent, le département de Saône-et-Loire nomma député M. de Lamartine, en remplacement de M. de Rambuteau, qui ne pouvait plus l'être.

Le bonheur, comme le malheur, écrase ceux qu'il a choisis. Après un an de fonctions, le préfet de Paris fut envoyé à la chambre des pairs, où M. Pasquier, avec ce tact qu'on lui connaît et que nous avons défini, se garda bien de lui confier le moindre rapport, attendu qu'on est plus lettré au Luxembourg qu'au Palais-Bourbon.

M. de Rambuteau n'a du préfet que l'habit et les quelques croix de pays constitutionnels que nos fonctionnaires agglomèrent sur leurs pectoraux. Il n'a rien fait que de suivre assez docilement des projets de plantations d'arbres et des plans de bitume général, élaborés dans une administration où abonde heureusement l'habileté de gens capables comme MM. Laurent de Jussieu, Barrière, Visconti, Varcollier, Lucas de Montigny, Frégier et autres.

Ses bureaux le défendent parce que, ne faisant rien, il ne gâte rien. Le gouvernement l'aime parce qu'il ne prend pas racine, et qu'on peut, à l'occasion, s'en débarrasser sans faire crier.

Quelques monumens utiles ont été fondés, non par lui, ni malgré lui, mais à côté de lui.

Il n'invente pas les monumens, mais il ne les inaugure pas mal.

Et en souvenir de ce mot célèbre : Comme il bénit bien, ce gaillard-là !

On dit de lui : Comme il inaugure bien, ce préfet-là !

L'inauguration est son élement, c'est une occasion de costume, de broderies, d'écharpe, de chapeau à plumes et surtout de verbiage.

Personne n'a plus que lui le talent du vide, le sentiment du creux, la science du rien absolu.

Ce n'est pas de ces phraséologies longues et retentissantes que la rhétorique fournit à défaut d'idées ; c'est un débit inutile et incessant de mots et non de phrases, une manière de rendre avec des sons quelconques au premier venu des choses que l'on ne conçoit pas, une conformation de la glotte qui répand la banalité sur tout, sur les affaires, sur le gouvernement, sur les arts ; un besoin de harangues à la manière des anciens baillis, à propos de tout, à propos d'un trou qu'on bouche, d'un égout qu'on ouvre, d'une pierre qu'on pose ou qu'on remue.

Ce qui a fait dire une fois à un solliciteur impatienté de l'attendre :

M. le préfet est en train de haranguer son tailleur ; il pose la première pierre d'un pantalon neuf

Dans sa recherche de l'ubiquité, M. de Rambuteau se déverse partout, comme quelque chose de mobile et d'inépuisable.

Il a brigué, mais sans succès, les suffrages de l'Académie des Beaux-Arts, pour avoir ses entrées dans un endroit couru des belles, et un costume de plus ; pour demander aux arts de nouveaux sujets de harangues.

Il s'est présenté, mais sans succès, au *Jockey-Club*, pour en porter les boutons, pour se montrer dans la tribune des courses, et trouver, dans les questions de chevaux, matière à harangues.

Il court le monde élégant et affecte d'en parler le langage, d'en savoir les traditions et les commérages.

Il reçoit chez lui toutes les chandelières et les bonnetières à la mode, ayant bien soin de les appeler : Madame *de* Petit, *de* Legrand, *de* Lefèvre, *de* Dome, *de* Gouin.

Il va partout avec les vieux, les jeunes, les grands et les petits, quelquefois sans être sûr d'avoir été invité.

Quelqu'un réunissait chez lui, il y a plusieurs années, une vingtaine de danseuses de l'Opéra et d'actrices des autres théâtres. M. de Rambuteau se fait annoncer, va droit au maître de la maison, qu'il ne connaissait que de vue, et lui dit : « J'ai su que vous restiez chez vous ce soir, et je suis venu vous donner un » petit moment. »

M. de Rambuteau n'est ni un élégant, ni sérieusement un homme à bonnes fortunes, mais ce qu'on appelait jadis un galantin.

Comme préfet de la Seine, il jouit d'une loge dans la plupart des théâtres ; et c'est un de ses grands moyens de séduction sur les gens du monde, qui ont tous la frénésie d'aller au spectacle pour rien.

Il est établi en Europe, depuis quelques années, qu'aucune étrangère de distinction ne peut se dispenser de lui être présentée et de payer tribut à l'octroi du galant préfet.

Les femmes russes viennent se blottir sous son aile, reçoivent sa protection, ses coupons de loges et les bouquets cueillis dans la serre de son nouveau palais.

M. de Rambuteau, habillé sans élégance, mais non sans recherche et sans prétention, n'est jamais rencontré qu'en compagnie de femmes : au théâtre, dans les salons, on le voit toujours penché, mystérieux, devisant avec elles, comme un Vert-Vert deplumé.

Mais on assure qu'il ne fait que les compromettre, et que ses témérités consistent à dire tout bas, en leur serrant les mains : « Il fait chaud. J'ai posé une pierre ce matin. »

Il passe seulement pour un bon homme, et certaines anecdotes tendraient à établir qu'il a eu son Waterloo.

Comme homme privé, avec sa banalité aimable, ses manières choisies, sa recherche des plaisirs mondains, son empressement à ne pas remplir ses devoirs sérieux de magistrat ; avec ses cinquante-neuf ans, M. de Rambuteau représente assez bien les anciens pages sur le retour.

Commis-voyageur par l'esprit, gentilhomme par les façons, préfet par rien, il semble prendre à tâche de nous restituer un personnage excellent, fameux par sa frivole ingénuité, et tant choyé par la restauration, d'être, enfin, notre Sosthènes municipal.

Grison agréable, évaporé, béant, visant à ce que, dans la vieille cour, on appelait les charmes de l'esprit français, M. de Rambuteau nous rappelle aussi ce type que, dans une vieille comédie, l'acteur Clozel créa sous le nom de M. Beaufils.

L'acteur et la comédie ont disparu, mais le caractère est resté. Il n'est pas particulier à telles fonctions ou à telle opinion, il siége à droite, il siége à gauche, M. Beaufils est trop national pour ne pas être immortel comme notre vanité.

(Nouvelles à la main.)

MILADY MONTAGUE.

C'est une personne dont l'histoire est singulière à écrire que celle de lady Wordley Montague. Sa vie paraîtrait cependant moins extraordinaire aujourd'hui, maintenant que les femmes ont été du nord au midi, n'étant encore que jeunes filles, et bravant, comme mères, de vrais dangers pour suivre à la guerre un mari ou un amant bien-aimé.

Mais du temps de lady Montague il n'en allait pas ainsi. Ce fut donc un étonnement général, lorsque lord Edward Wordley fut nommé à l'ambassade de Constantinople, de voir sa femme, âgée seulement de vingt-six ans, se disposer non seulement à l'accompagner, mais à passer par des déserts qui alors étaient presque inconnus.

Lady Mary-Evelyn Pierrepont était fille aînée du duc de Kingston. Elle est née à Pierrepont en 1690... Elle reçut une éducation particulièrement remarquable en apprit, très jeune encore, le grec, le latin et le français... Elle était agréable, jolie même, et fut recherchée de bonne heure comme l'un des premiers partis de l'Angleterre. Ce fut lord Edward Wortley qui fut préféré; elle l'épousa en 1712... elle avait alors vingt-deux ans... Ce fut en 1716 que lord Wortley fut nommé à l'ambassade de Constantinople et qu'elle partit avec lui pour l'Orient... Mais elle ne voulut pas faire ce voyage avec sûreté et promptitude, s'embarquer ainsi que devait d'ailleurs le désirer une fille de la Grande Bretagne. Ce fut par terre que lady Montague voulut aller en Turquie; elle traversa des pays presque inconnus et qu'aucune personne considérable n'avait, certes, visités depuis plus de six cents ans. Elle passa par Péterwaradin, par les déserts de la Servie, par Philippopolis, par le mont Rhodope, par Sophia... ensuite, lorsqu'elle revint par mer, elle vit avec attendrissement les lieux chantés par Homère. Elle parcourut le théâtre de la guerre de Troie avec l'*Iliade* à la main. Elle suivit Ulysse dans son Odyssée, au travers du Méandre, des îles de l'Archipel qu'Homère a décrits comme le meilleur géographe; et souvent, en lisant les pages charmantes qu'elle-même a écrites sur son voyage, on retrouve des éclaircies de l'immortel génie de l'immortel aveugle.

Lady Montague avait une extrême facilité pour apprendre les langues. Elle sut bientôt assez le turc pour parler et soutenir la conversation. Cette facilité pour la vie sociale, en quelque pays que l'on soit, lui donna la possibilité de voir l'intérieur du sérail. Elle demanda et obtint la faveur, jusque-là toujours refusée, de faire la visite du sérail et de présenter ses devoirs à la sultane Validé, veuve de Mustapha et mère d'Achmet III, qui régnait alors... On parla beaucoup de cette faveur obtenue, il sait-on, par la beauté de lady Montague, plus que par son rang et sa qualité d'ambassadrice... On a dit que le sultan, ravi, épris, en voyant un portrait de lady Montague, avait ordonné que le sérail lui serait ouvert, et qu'il s'était presque prosterné à ses pieds comme son premier esclave. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus charmant que la description que lady Montague donne des receptions qui lui furent faites, non seulement chez la sultane-mère, mais chez la femme du grand visir. La magnificence voluptueuse de quelques palais, où l'on s'empressa de la recevoir, surpasse tout ce que nous connaissons de somptueux et d'élégant, et rappelle ces magiques sources si bien décrites dans les contes arabes... Il semble voir Scheouschihar (1) sur son trône d'argent, recevant le calife Haroun-al-Raschid dans son palais *des Délices*.

Chez la femme du grand-visir, lady Montague fut reçue par deux eunuques noirs, magnifiquement habillés, qui la conduisirent au milieu de deux rangs de jeunes filles dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, et dont les ravissans visages rivalisaient de beauté. Et pourtant, lorsqu'elle fut en présence de la maîtresse de cette troupe charmante, elle ne pensa plus qu'il y en eût une seule de belle; la jeune femme du visir les effaçait toutes... Et puis elle était si gracieuse... si caressante, si désireuse, que la belle étrangère trouva quelque plaisir dans sa maison... Elle était assise dans un pavillon dont les portières et les jalousies levées laissaient voir les Dardanelles, frappées des rayons d'or du couchant, tandis qu'un vent frais apportait le parfum des jasmins en fleurs et des buissons de roses, en même temps qu'il apportait aussi le chant joyeux des rameurs turcs qui faisaient voler les caïques en revenant de Buyukderé (2).

Les rafraîchissemens les plus exquis et les plus rares étaient servis dans des vases d'or enrichis de pierreries, avec de petites serviettes brodées en fil d'or et d'argent. Pendant ce temps les belles jeunes filles chantaient et dansaient ensemble... Lady Montague raconte qu'elle fut charmée de leurs danses si voluptueusement décentes et de leur musique, qu'elle compare à la meilleure musique d'Italie; elle ajoute même que leurs voix sont plus touchantes que celles des Italiennes... On croit lire un roman grec en lisant les lettres de lady Montague... Elle a rectifié beaucoup d'idées erronées sur les mœurs turques (3)... Elle nous apprend que les femmes ont la plus grande liberté pour aller au bain et qu'elles peuvent sortir tous les jours sous ce prétexte. Comme elles sont couvertes d'un double voile qu'il n'est permis à aucun homme de lever, les femmes peuvent impunément aller où bon leur semble, et leur liberté est même plus grande que celle des femmes du reste de l'Europe.

Les Turcs ont une délicatesse de sentimens dont nous ne les croyions pas non plus susceptibles. Voici une chanson que lady Montague a traduite de la langue turque en anglais, et que je place ici parce que la traduction française a une particularité tout à fait remarquable : elle est de Voltaire.

Cette chanson est du grand visir Ibrahim : il devait épouser la fille du sultan Achmet III, et se plaint dans ces vers du retardement de son bonheur.

STANCES.

I.

Le rossignol voltige dans les vignes pour y chercher les roses qu'il aime. Je suis aussi venu admirer la beauté des vignes, et la douceur de vos charmes a ravi mon cœur.... Vos yeux sont noirs et attrayans comme ceux de la biche.... Vos yeux, comme ceux de la biche, sont sauvages et dédaigneux.

II.

Le moment de mon bonheur se diffère de jour en jour. Le cruel sultan ne me permet pas de voir ces joues plus vermeilles que les roses; je n'ose encore y cueillir un baiser. La douceur de vos charmes a ravi mon cœur. Vos yeux sont noirs et attrayans comme ceux de la biche... Vos yeux, comme ceux de la biche, sont sauvages et dédaigneux.

III.

Le malheureux Ibrahim soupire dans ces vers. Un trait parti de vos yeux a percé son cœur!... Ah! quand viendra le moment de l'espoir! Attendrai-je longtemps encore? Ah! sultane aux yeux de biche!... Ange au milieu des anges! Je désire, et c'est en vain!... Pouvez-vous donc ainsi prendre plaisir à tourmenter mon cœur!...

IV.

Mes cris perçans s'élèvent jusqu'au ciel; le sommeil fuit ma paupière. Tourne du moins les yeux vers moi, sultane, que je contemple ta beauté!... Adieu!... je descends au tombeau... Mais rappelle-moi... ta voix ramènera mon âme fugitive... Mon cœur est brûlant comme le soufre... Laisse échapper un soupir, et ce cœur s'embrasera... Gloire de ma vie! belle lumière de mes yeux!... O ma sultane! mon front est prosterné contre la terre... Des larmes brûlantes inondent mes joues... Ouvre ton âme à la pitié, laisse du moins tomber ton regard sur moi.

Ce morceau est charmant par sa simplicité au milieu du figuré de la poésie orientale.

Ce fut pendant une absence de lord Wortley que lady Montague fit toute cette *tournée de sérails* dont il fut tant parlé... Il paraît que la chose déplut à son mari, et qu'il la vit peut-être sous un jour défavorable pour lui. Quoi qu'il en soit du motif, il est certain qu'une mésintelligence très forte s'établit alors entre lady Montague et lord Wortley. Elle avait l'humeur indépendante, supportait peu les remontrances; bientôt cet intérieur, qui, jusqu'à ce moment, avait été heureux, devint un séjour d'enfer. De retour en Angleterre, lady Montague sollicita une séparation que lord Wortley s'empressa d'accorder, ainsi qu'une pension de 500 livres sterling, avec la permission de voyager. Elle alla aussitôt à Rome et à Venise; elle parcourut l'Italie et passa en France, où elle demeura quelque temps à Nérac. Elle retourna ensuite en Angleterre; et ce fut alors qu'elle publia son *Voyage à Constantinople*, ouvrage qui fut pour elle la source d'une gloire que le temps n'altère pas. C'est à elle que l'Europe doit le bienfait éminent de l'inoculation : elle l'avait vu pratiquer avec grand succès en Turquie, là où la beauté est un si grand avantage pour les femmes, et elle voulut rendre ce bienfait commun à ses compatriotes. Sans doute ce fut une chose bien remarquable qu'une jeune femme de trente ans luttant à la fois contre d'anciens préjugés, contre des médecins qui ne voulaient reconnaître de bon que ce qu'ils proposaient, et enfin contre les superstitions religieuses... Enfin elle réussit et rendit à l'humanité cet immortel service.

Lady Montague fut vivement attaquée pour ses *Lettres écrites pendant ses voyages*. M. le baron de Tott, qui a résidé long-temps à Constantinople, les a critiquées avec une extrême violence. Mais M. Guys, de Marseille, en l'esprit duquel j'ai une grande foi, comme tous ceux qui le connaissent, a pris la défense de ces lettres avec une extrême chaleur... Et cet assentiment est d'un grand poids pour qui pourrait balancer, après avoir lu cet ouvrage rempli d'intérêt et d'un agrément bien difficile à rencontrer dans un ouvrage de ce genre.

Les œuvres de lady Montague se composent de 1° *Lettres écrites pendant ses voyages*; 2° un *Poème sur les progrès de la poésie*; 3° *l'Enchiridion d'Epictète*, revu par l'évêque Burnett, et imprimé parmi ses œuvres... Depuis, lord Bute confia une nouvelle édition, d'après le manuscrit original, à J. Dallaway, en 1803, en cinq volumes in-4°, copiée à l'imprimerie anglaise de Paris, dans la même année, en cinq volumes in-12, mais sous le titre pareil à l'édition de Londres, C. Richard Phillips. Cette édition, ainsi que la copie, est ornée de deux portraits : l'un de lady Mary Pierrepont, 1710 (elle avait alors vingt ans); l'autre, de lady Mary

(1) Conte arabe dans *les Mille et Une nuits*. Il était intitulé : *Aventures de Scheouschihar et d'Ali Ebn Becar, prince de Perse*. C'est une ravissante production : il n'y a rien de surnaturel, c'est la passion de l'Orient décrite avec tous ses charmes.

(2) Lieu de promenade où se rendent les étrangers qui sont à Constantinople.

(3) C'est-à-dire qu'à l'époque où lady Montague écrivait, on était bien peu éclairé sur tout ce qui se passait dans l'intérieur du sérail. Mais depuis ce temps on connaît jusqu'aux moindres détails.

Wortley Montague, 1720 (elle avait alors trente ans). En tête de cette édition, sont des Mémoires biographiques de l'auteur par l'éditeur.

Lady Montague eut une illustre amitié littéraire, qui lui fut ensuite plus funeste qu'elle ne lui avait été douce. Se trouvant un jour dans une maison où il y avait beaucoup de monde, elle fut remarquée par un homme qui ne remarquait pas ordinairement les femmes parce qu'elles l'ennuyaient. Or, cet homme, c'était Pope... Après avoir long-temps regardé lady Montague, il demanda son nom : on lui dit que c'était lady Wortley, fille aînée du duc de Kingston; et que, bien qu'elle n'eût que vingt-quatre ans, elle avait déjà composé une héroïde de Julie à Ovide, et avait traduit la Morale d'Épictète. Pope était déjà sous le charme. Il écrivit sur-le-champ les seuls vers qu'il ait jamais fait pour une femme et où il se trouve une intention de galanterie. Lady Montague, fière d'inspirer de l'intérêt à un homme tel que Pope, lui accorda de son amitié tout ce qu'elle en pouvait donner. Pendant long temps, leur liaison ne souffrit aucune altération. Mais lady Montague s'étant liée ensuite avec lord Hervey, Pope devint jaloux, exigeant, et ne pouvant obtenir le sacrifice de cette nouvelle amitié, il voua à lady Montague une haine qui produisit des deux côtés des satires et des pamphlets même, indignes du caractère de tous deux... Peu de temps après cette rupture, lady Montague fut encore voyager. Elle disait qu'elle était de la nature de l'hirondelle, qu'elle mourrait si on l'empêchait d'aller se retremper au sein de l'espace infini, en revoyant d'autres cieux, d'autres bords, en sentant sur son front un vent qui n'était pas celui de la patrie... puis ensuite revenir au gîte... au nid paternel... Lady Montague y revint, pour y mourir en 1760... elle avait soixante-dix ans.

Lady Montague occupera toujours un rang distingué dans la littérature, parce qu'elle sait à la fois conter et peindre... Rien n'est charmant comme la description qu'elle fait des bains chauds de Sophia. Comme elle décrit la magnificence des bains turcs!... les dômes en marbre recevant le jour par les trèfles de la coupole! Au milieu de chaque salle sont des fontaines jaillissantes, tandis que le tour est garni de sofas et de gradins en marbre, sur lesquels sont des tapis précieux et des coussins d'un grand prix... Elle raconte surtout d'une manière charmante comment elle trouva dans ces salles une foule de femmes qui l'invitèrent à se baigner avec elles... « Elles n'avaient aucun vêtement, dit lady Montague... les jeunes esclaves, qui nattaient et parfumaient les cheveux de leurs maîtresses, étaient nues comme elles!... et pourtant, ajoute-t-elle, il est impossible d'exprimer l'air de décence, de modestie et de simplicité qu'avaient toutes ces femmes... »

Je répète que les Lettres de lady Montague seront un monument tout jours admiré et apprécié à sa valeur par les personnes de goût. Cependant on a appelé lady Montague la Sévigné de l'Angleterre, et cette louange n'est pas juste : l'Anglaise n'a pas la rapidité du style de Mme de Sévigné, et surtout sa sensibilité. Lady Montague écrit avec une élégance charmante, mêlée d'un esprit de philosophie et de liberté... Mme de Sévigné sent plus qu'elle ne pense; d'autres, peut-être, écrivent ce qu'elles ne pensent pas... Pour lady Montague, elle écrit tout ce qu'elle pense... Au reste, pour être juste et parfaitement impartiale, il faut dire que Mme de Sévigné n'intéresserait peut-être pas beaucoup si elle était traduite, tandis que lady Montague semble avoir écrit pour toutes les nations.

(*Œuvres posthumes.*) LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Poésie.

NOTRE-DAME DE TOLÈDE.

On révère à Tolède une image de Vierge
Devant qui toujours tremble une lueur de cierge,
Statue étincelante en robe de brocart,
Comme si l'or était plus précieux que l'art!
Et sur cette statue on raconte une histoire
Qu'un enfant de six mois refuserait de croire,
Mais que doit accepter comme une vérité
Tout poète amoureux de la sainte beauté.

Quand la reine des cieux au bon saint Ildefonse,
Pour le récompenser de la *Grande Réponse* (1),
Quittant sa tour d'ivoire au paradis vermeil,
Apporta la chasuble en toile de soleil;
Par curiosité, par caprice de femme,
Elle fut regarder la belle Notre-Dame,
Ouvrage merveilleux dans l'Espagne cité,
Rêve d'ange amoureux à deux genoux sculpté,
Et devant ce portrait resta toute pensive
Dans un ravissement de surprise naïve!
Elle examina tout : le marbre précieux,
Le travail patient, chaste et minutieux,
La jupe raide d'or comme une dalmatique,
Le corps mince et fluet dans sa grace gothique,
Le regard virginal velouté de langueur
Et le petit Jésus endormi sur son cœur;
Elle se reconnut et se trouva si belle,
Qu'entourant de ses bras la sculpture fidèle,
Elle mit, au moment de remonter aux cieux,
Au front de son image un baiser radieux!

Ah! que de tels récits, dont ta raison s'étonne
Dans ce siècle trop clair pour que rien y rayonne,
Au temps de poésie où chacun y croyait,
Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet,
— Faire admirer au ciel l'ouvrage de la terre!—
Cet espoir étoilait l'atelier solitaire,
Et le ciseau pieux long-temps, avec amour,
Pour le baiser divin caressait le contour!

Si la Vierge aujourd'hui, dans l'or d'une auréole,
Venait à quelque prêtre apporter une étole,
Et sur nos autels grecs pouvait voir son portrait,
Pensez-vous, ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait?

THÉOPHILE GAUTIER.
(*Musée des familles.*)

(1) Saint Ildefonse écrivit, sous ce titre, un traité en l'honneur de la sainte Vierge.

FUITE DE RODRIGUE.

A l'heure où les oiseaux cessent leurs chants dans l'air,
Où la terre, le sein voilé comme les veuves,
Semble attentive au bruit des fleuves
Qui descendent jusqu'à la mer;

Où, docile aux appels de la magicienne,
Chaque étoile a son tour perce le firmament,
Brillante comme un diamant
Sur le front d'une Egyptienne;

Préférant l'humble habit des derniers paysans
A la pourpre royale, aux aigrettes guerrières,
Qu'il enfouit dans les bruyères,
Plus pâle que ses courtisans;

Cherchant dans les marais un fétide breuvage,
Devorant l'herbe jaune et l'écorce des glands,
Et quelquefois aux loups sanglants
Disputant leur chemin sauvage;

Bien différent, sans or, sans insignes royaux,
De ce superbe Goth qui, sur un char d'ivoire,
Se présenta pour la victoire
Tout étincelant de joyaux:

Sa barbe et ses cheveux collés d'un sang bleuâtre,
Moitié du sien, moitié de celui du vainqueur;
Un christ d'ébène sur son cœur,
Qu'il baise comme un idolâtre;

La tête sans armes, le visage noirci
De poussière, aux reflets d'une orageuse lune,
Triste image de sa fortune
Qui s'est réduite en poudre aussi;

Monté sur Orélio, son beau cheval de guerre,
Si las qu'il pousse à peine un sourd gémissement,
Et qu'il s'en vient à tout moment
Donner du poitrail contre terre;

Ainsi Rodrigue, seul, comme en proie aux démons,
Loin des champs de Xérès, grande et morne campagne
Cette Gelboë de l'Espagne,
Fuit par les bois et par les monts.

Il courbe à chaque pas sa gigantesque taille;
Devant les yeux il n'a que spectres et vautours,
Et dans son oreille est toujours
Le bruit lointain de la bataille.

Tout l'accuse et l'effraie, et le remplit d'horreur.
Il ne sait où porter ses regards. — S'il regarde
Le ciel, c'est le ciel qui lui garde
Le châtiment de sa fureur;

S'il regarde la terre, ah! la terre qu'il foule,
Cette terre des Goths dont il était le roi,
Elle ne connaît plus sa loi,
Les Maures y règnent en foule.

S'il rentre dans son cœur et veut s'y reposer,
Oh! c'est là qu'il retrouve un combat plus terrible
Cent fois que la mêlée horrible
Où son sceptre vint se briser.

Quelques fuyards blessés, perdus dans les ténèbres,
Se traînent, maudissant Rodrigue à son côté,
Et glacent son esprit hanté
Par mille visions funèbres.

Donc, la terre et le ciel, les vivans et les morts,
Tout lui semble taché d'un sang indélébile;
Tout, dans sa pensée immobile,
Prend la forme de ses remords.

Et Florinde! Florinde!... Il croit la voir encore,
Debout, échevelée, et sur tous les chemins,
Qui pleure, et de ses faibles mains
Tantôt le repousse, ou l'implore,

Ou conjure les saints... mais que rien ne sauva
Des brutales amours d'un prince aux fureurs viles,
Ni du mépris de trois cents villes,
Ni du surnom de *la Cava*.

Il croit l'entendre encor sur sa tête adultère
Appeler par trois fois les vengeances de Dieu,
Sinistre et formidable adieu
Dont la voix ne peut plus se taire!

Voilà donc quelle nuit d'inconcevables maux
Passait le roi Rodrigue en s'enfuyant, farouche;
Et, parmi les soupirs, sa bouche
Laisse pourtant tomber ces mots :

« C'était alors, Rodrigue, auteur de tant de larmes,
Que tu devais l'enfuir! roi lâche et corrompu,
Insensé, toi qui n'avais pu
Contre l'amour trouver ces armes.

« Comment espérais-tu résister au malheur?
Si tu n'avais montré cette indigne faiblesse,
Action d'un roi sans noblesse,
D'un guerrier, d'un Goth sans valeur,

« L'Espagne encor vivrait libre, puissante, altière,
Et sa brave jeunesse, héroïque moisson,
Dans ses champs, avant la saison,
Ne dormirait pas tout entière.

« Ma honte n'aurait pas mes vassaux pour témoins;
Mes palais n'auraient point un Africain pour maître,
Et la fortune aurait peut-être
Une dérision de moins.

« Mais toi, souillant encor ta vieillesse flétrie,
Toi, comte Julien, père aveugle, pourquoi,
Quand la faute n'est que du roi,
En punir ainsi la patrie?

« Tu devais me frapper à grands coups de poignards;
C'eût été bien agir, et la chance était bonne;
Mais non : aucun pouvoir ne donne
Le cœur des lions aux renards.

« Quelle noble pensée en un cœur vil peut naître?
Avec les Sarrasins va conquérir l'enfer...
Ah! si dans le combat ce fer
Eût pu du moins te reconnaître!... »

Rodrigue allait poursuivre encor, les yeux ardens,
Mais la rage étouffa sa voix et ses pensées,
Et de ses paroles pressées
Brisa le reste entre ses dents.

Son cheval tomba mort. — Parmi tant de désastres,
Sur ce dernier ami le roi pleura penché,
Et, près du cadavre couché,
Tandis que s'enfuyaient les astres,

Il dit : « Espagne, adieu! misérable séjour,
Terre infame! Adieu donc, esclave, autrefois reine! »
Puis, embrassant l'humide arène,
Muet, il attendit le jour.

ÉMILE DESCHAMPS.
(*France littéraire.*)

LE PACTOLE.

Il y a quelques années, M. Sainclair, n'étant bon à rien, se fit commis d'agent de change. Cet emploi ne demande ni des connaissances profondes, ni une intelligence avancée, ni un esprit au dessus de zéro. Pour le pratiquer convenablement, il suffit de savoir les quatre règles de l'arithmétique et de posséder la langue française jusqu'à l'orthographe exclusivement. Du reste, c'est un métier agréable et très avantageux pour la santé. On passe son temps à faire des courses; on saute les ruisseaux en cabriolet de régie; on va, on vient, on s'agite en plein air, à la pluie et au soleil, et le travail de bureau se borne à écrire quelques notes au crayon. Le patron n'exige rien de plus, sinon que le commis soit toujours vêtu avec une certaine élégance, pour faire honneur à l'industrie. Dans cet emploi, c'est comme au théâtre, où les jeunes premiers dépensent leurs appointemens en fracs, en pantalons collans, en gants jaunes et en bottes vernies. Mais outre qu'il est doux de briller, on a la ressource de payer mollement ses fournisseurs. Du reste, le jeune premier de la Bourse s'inquiète peu du présent; il vit dans une atmosphère si opulente! Il a sous les yeux des exemples si bien faits pour l'encourager! Le luxe lui semble une condition de son état, un acheminement vers le crédit. Son devoir est d'imiter ses maîtres et de les suivre de loin, en attendant mieux. Comment songer d'ailleurs à de misérables économies, lorsque du matin au soir on voit des millions passer et repasser devant soi?

Sainclair avait les meilleures dispositions du monde pour figurer sur le théâtre de la haute finance, et, perdu d'abord dans la foule des comparses, il devait bientôt s'élever aux premiers rôles. Avant de prendre le chemin de la Bourse, il avait essayé plusieurs autres voies, et partout il avait fait preuve d'une complète incapacité; mais arrivé dans les sphères où l'appelait sa vocation, il montra une aptitude et des moyens qu'on était loin de lui soupçonner. Jusqu'alors on l'avait regardé comme un imbécile; parmi les agioteurs, il passa tout de suite pour un garçon d'esprit. Il était alerte, patient et bavard; il savait faire antichambre et supporter les insolences d'un spéculateur puissant; il avait un tact parfait pour mesurer son talent sur la valeur des chiffres devant lesquels il s'inclinait; nul, mieux que lui, ne possédait l'art difficile d'entrer à propos dans le cabinet d'un banquier, et de sortir avec grace quand on le mettait à la porte. Son patron l'estimait à cause de ses heureuses qualités, et lui accordait de temps en temps d'assez bonnes gratifications.

Cependant, malgré les générosités du maître, le commis en était encore pour ses frais de représentation. Il n'avait pas marchandé avec les exigences de son emploi, et il menait déjà un train qui aurait effrayé un receveur général de seconde classe. Le passif commençait à devenir menaçant, les dettes prenaient une attitude hostile et les créanciers se tenaient sur la défensive. — Il était temps de songer aux affaires sérieuses et de s'adresser directement à la fortune.

La position de commis d'agent de change n'est pas long-temps tenable; ce n'est qu'un apprentissage et une transition, jusqu'au moment où une bonne occasion se présente. Si l'occasion se fait trop attendre, on est obligé de la brusquer, et voilà ce qui perd tant de jeunes gens moissonnés dans leur printemps financier, enlevés à la fleur de l'agiotage! Le premier pas est rude; beaucoup se laissent choir en le risquant; mais aussi, où n'arriverez-vous pas, vous qui vous tirez heureusement de ce périlleux début!

Il est des hommes privilégiés que la fortune va chercher dans la foule, avec toutes sortes d'agaceries, d'empressemens et de sourires. Ceux-là n'ont qu'à se laisser conduire par la main, ou plutôt ils n'ont qu'à ouvrir les deux mains. C'est à peine si leur bon génie leur laisse le temps de former un désir. L'occasion qu'ils demandent se présente à leur premier appel, et tout leur réussit comme par enchantement. Sainclair venait de faire son invocation à la fortune, lorsque son patron l'invita à passer la soirée chez lui; il y avait grand monde, on jouait gros jeu, et le jeune commis, hardi et prodigue comme le sont les gens qui n'ont rien et qui veulent tout, se mit à une table de jeu et vida sa bourse sur le tapis.

Tout ce qu'il possédait était là, livré aux chances d'une seule partie d'écarté. Sainclair gagna et continua le jeu avec cette audace qui révèle le spéculateur appelé à de hautes destinées. Les hommes de la Bourse, qui ont modifié toutes les maximes de la sagesse et de la vertu, arrangent ainsi, pour leur usage particulier, un proverbe bien connu : — « Qui ne risque pas tout n'a rien. »

Avec de telles variantes on peut mener loin la morale; mais, cette fois, l'abus du proverbe réussit à celui qui le mettait en pratique. Sainclair se trouva riche de quelques milliers de francs, lorsqu'il quitta la table de jeu. Il était écrit dans le livre du sort que le jeune financier commencerait sa fortune à l'écarté.

Dès le lendemain, le commis rompit ses lisières. Il se présenta à la Bourse comme à l'ordinaire, et après avoir fait les affaires de son patron, il acheta quinze mille livres de rente.

— Pour qui? lui demanda un de ses collègues.

— Pour le baron de Saint-Albin, répondit Sainclair en souriant.

— A la bonne heure! Voilà que tu te lances enfin!

Le baron de Saint-Albin est un agioteur fantastique, un être imaginaire, que les commis d'agent de change inscrivent sur leur carnet, lorsqu'ils spéculent pour leur propre compte.

Engagé dans cette carrière, Sainclair ne devait plus s'arrêter. Un de ses parens qui tenait en province une maison de commerce florissante lui proposa une association. « Viens ici, lui écrivait-il, je te mettrai au »courant et je te céderai la suite de mes affaires. Tu auras une position »honorable et tu pourras aisément réaliser chaque année un bénéfice de »vingt mille francs. »

— Qui? moi? s'écria dédaigneusement Sainclair, j'irais végéter dans une petite ville! je me condamnerais à un mince trafic! je m'abaisserais à la chétive condition d'un marchand!... Non, non! je me sens fait pour de plus grandes choses et pour un plus vaste théâtre! Il faut Paris à mes passions et la Bourse à mon génie! J'ai l'instinct de la haute spéculation : c'est pour m'en servir! J'ai des ailes : c'est pour voler!

Quand le démon du jeu s'est emparé d'un homme, c'est en vain que vous lui offririez la plus belle médiocrité, la plus riante aisance. Il se croirait dupe en acceptant toute autre chose que ce que lui promet le hasard. Qu'est-ce que la perspective de vingt mille francs par an, pour un homme qui joue à les gagner ou à les perdre chaque jour?

Sainclair refusa donc avec une noble fierté. La hausse le récompensa de cette grandeur d'ame. L'agiotage devait le traiter aussi bien que l'écarté.

Ce fut ainsi, et en marchant de succès en succès, que le commis s'effaça peu à peu pour faire place à l'agioteur. La coulisse réclamait Sainclair et le parquet le regardait déjà comme un de ses futurs ornemens. Cette flatteuse espérance ne pouvait manquer de se réaliser.

Lorsque Sainclair eut gagné cent mille francs, — et ce fut l'affaire de quelques semaines, — il employa la moitié de cette somme à meubler son appartement. — « C'est encore modeste, dit-il; mais enfin, je puis recevoir les magnats de la finance, en mettant la simplicité de mon logis sur le compte d'un futur changement de domicile pour cause d'agrandissement. »

Restait cinquante mille francs. — Il y avait là de quoi faire face à quelques échecs, car Sainclair jouait encore un jeu modéré, non par prudence, mais faute de crédit. Ce qui lui fallait pour prendre un sublime essor, c'était l'appui d'une sommité financière. L'habile spéculateur avait jeté les yeux sur un riche lord qui spéculait à la fois sur la bourse de Londres et sur la place de Paris, et dont la protection aurait été pour lui une assurance de fortune; comment s'emparer de ce chaperon?

— Attendons, disait Sainclair, et l'occasion viendra.

Et il la guettait avec une patience, une ardeur et une opiniâtreté admirables.

Comment un homme aussi bien organisé n'aurait-il pas réussi? — Un jour Sainclair, qui suivait son lord à la piste, entendit ces paroles prononcées d'un ton de galant millionnaire :

— Je veux souper demain avec Mlle ***.

Un éclair d'espérance et de joie illumina le front du spéculateur.

— Je tiens mon homme, dit-il.

Mlle *** était une beauté piquante et facile jusqu'à un certain point. On pouvait souper avec elle; le tout était de savoir payer la carte.

Sainclair dressa ses batteries. Mlle *** savait bien qu'elle était couchée en joue par le riche insulaire; il s'agissait non de lutter avec ce redoutable rival, mais de prendre l'avance et d'éblouir par la splendeur du premier mot. Sainclair mit encore une fois en pratique son hardi proverbe : « Qui ne risque pas tout, n'a rien. » Il adressa son invitation à souper, accompagnée de cinquante billets de mille francs.

On accepta.

Deux heures après, le lord invitait à son tour; mais trop tard. Sa générosité, d'ailleurs, était bien loin d'égaler celle de Sainclair. On lui répondit : — « Je suis engagée. »

C'était là un cruel désappointement, et milord, qui n'était pas fait à ces sortes de mésaventures, voulut savoir quel était l'heureux amphitryon qui l'emportait ainsi sur lui; et quand on lui eut dit qu'il s'appelait Sainclair :

— C'est la première fois que j'entends parler de cet homme là, reprit-il.

— Pourtant c'est un homme de la Bourse, objecta un des confidens de l'Anglais.

— En vérité?

— A telles enseignes, que depuis huit ou dix jours, il vient chaque matin prendre vos ordres; mais jusqu'à présent vous n'avez pas daigné lui en donner.

— S'il revient, vous me le présenterez.

Sainclair avait prévu que les choses tourneraient ainsi. Lorsqu'il vint chez milord, le jour du souper, il était sûr de son fait. On l'introduisit dans le cabinet du prince d'*exterchange;* sa seigneurie lui fit un accueil gracieux, et lui dit avec une charmante courtoisie :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur; on prétend que vous êtes habile en affaires, et ce qui est mieux, on assure que vous êtes un homme spirituel, aimable, et que votre maison est une des plus agréables de Paris. Je veux éprouver vos talens en vous accordant ma confiance; et pour que nous fassions tout de suite plus ample connaissance, veuillez venir souper ce soir chez moi.

— Désolé de ne pouvoir accepter votre invitation, répondit Sainclair; je donne moi-même à souper ce soir.

— Voilà un fâcheux contretemps! J'avais compté sur vous; je ne sais plus maintenant que faire de ma soirée.

— Si j'osais vous proposer...

— Quoi donc? parlez!

Sainclair osa inviter le seigneur britannique qui s'empressa d'accepter; et le lendemain, l'ex-commis se présenta d'un air superbe à la Bourse. Il avait un protecteur; il allait nager dans les grandes eaux du Pactole.

La carte du souper était chère, surtout si l'on considère que l'amphitryon en fit les honneurs à son hôte avec une complète abnégation. Les meilleurs morceaux furent pour le capitaliste de Londres, et Sainclair se contenta de le servir... Mais combien il fut récompensé de cette généreuse politesse!

A partir de ce moment, sa prospérité marcha vers un rapide développement. Assis au tapis vert de la Bourse, il prit le rateau d'une main et il joua de l'autre. A la fois ponte et croupier, il n'eut qu'à se baisser pour ramasser de l'or. Ses clients, haut placés, lui disaient à l'oreille des secrets qu'il exploitait avec une merveilleuse habileté. C'est alors qu'il fut hardi et aventureux tout à son aise; car, toujours dédaigneux des bénéfices certains et limités, il lui fallait les chances et les hasards de cette guerre livrée à la fortune. Cinquante mille écus par an, assurés par sa clientelle, ne pouvaient pas plus le satisfaire alors qu'autrefois les modestes vingt mille francs que lui offrait son parent de province. Qu'était-ce en effet que cinquante mille écus pour un homme qui donnait des soupers de cinquante mille francs; qui vivait de pair avec les colosses de la finance, et qui ne voulait mettre ni bornes à son luxe, ni frein à ses désirs?

— Il n'y a que le premier million qui coûte, disait il; je l'ai gagné; les autres viendront d'eux-mêmes.

Et pour les faire venir, il jouait avec une audace qui le rendait maître de toutes les spéculations. Le cours de la rente obéissait à ses manœuvres téméraires.

Un jour, les fonds étaient en hausse; c'était le moment de vendre, mais il y avait peu d'acheteurs, et Sainclair, qui avait besoin de frapper un grand coup, se rendit de bon matin au perron de Tortoni, et dit aux agioteurs :

— J'achète cent mille francs de rente.

— C'est une ruse, répondit-on, car il est certain que la rente va baisser.

— Point du tout; c'est un marché sérieux.

— Pour couvrir et dissimuler une opération contraire?

— Je vais vous prouver que non, ajouta Sainclair en tirant sa montre qu'il posa sur une des tables du café. Il est dix heures, j'achète tout ce qu'on m'offrira d'ici à midi.

La vente marcha ferme. Sainclair achetait toujours, si bien qu'à midi la rente, au lieu de fléchir, prit un nouveau mouvement de hausse, et l'acheteur réalisa un immense bénéfice.

Mais malgré ce bonheur et ce talent, le luxe effréné de Sainclair creusait un abîme que rien ne pouvait plus combler. C'est le sort de tous ceux auxquels la fortune se prostitue dans le trépot de la bourse. Enivrés par de trop faciles faveurs, ils cèdent à un vertige qui les entraîne. Sous la surface limpide de ses eaux, le Pactole cache des tourbillons qui engloutissent le nageur que rien n'arrête.

Puis le jour arrive où l'on cherche vainement Sainclair à la Bourse.

— Où est-il?

— Disparu!

— Comment! une banqueroute?

— De quelques millions seulement.

— C'est étrange! Il était si habile!

— Trop habile!

— Il était si riche! Il dépensait tant d'argent!

Voilà quelle est la logique des agioteurs. Avec eux, plus on dépense d'argent, plus on a de crédit; mieux on se ruine, plus on inspire de confiance.

— Mais où est allé ce pauvre Sainclair? A Londres? à Bruxelles?

— Non, à Constantinople. Il avait mis de côté quelques fonds qui l'aideront à vivre là-bas, en bon bourgeois, avec sept ou huit femmes. Et puis il utilisera ses loisirs : il a entendu dire que le ministère turc s'occupait à faire rédiger un code de commerce; il lui offrira sa collaboration.

EUGÈNE GUINOT.

(*Courrier.*)

Nouvelles à la main. (1)

(Livraison de septembre.)

Le glorieux itinéraire du 17e léger dans le midi de la France a été maintes fois égayé par de curieux incidens. Parmi les harangues adressées au jeune colonel, il faut remarquer celle-ci, dont le *Moniteur* fait mention.

C'est un maire qui parle au nom de sa commune et d'un pont suspendu récemment construit dans la localité.

« Nous ne pourrions, dit le fonctionnaire, soumettre notre pont à une »plus rude épreuve qu'en y faisant passer pour la première fois la gloire »du 17e léger. »

Les officiers du régiment, pour la plupart gens d'esprit, se sont égayés de cette hardiesse de style.

Un autre fonctionnaire, le maire de Valence, a terminé sa harangue par un singulier mouvement d'inadvertance officielle. Après avoir long-temps complimenté le duc d'Aumale, l'infortuné s'est écrié :

« Vive le duc d'Angouleme! »

Ce qui n'a pas édifié son conseil, mais diverti très fort le fils du roi, qui a dit : « Il est bien entendu, n'est-ce pas monsieur le maire, que je dois prendre cela pour moi. »

Cela rappelle une aventure du même genre qui se passa dans un port de France en 1815. Charles X, alors comte d'Artois, faisait sa rentrée sur le territoire, au milieu d'un concours innombrable. Dans la foule se trouvait une vieille femme du peuple, ne comprenant que fort peu aux houras de la multitude. La malheureuse, qui depuis vingt ans avait assisté à quatre révolutions, confondait tous les régimes et criait à tue-tête :

« Vive le roi!

« Vive la république!

« Vive l'empereur!

« Vive Louis XVIII! »

Les gens de la police, qui n'ont jamais entendu raillerie, allaient s'emparer d'elle, lorsque le comte d'Artois ordonna de la respecter. Puis, lui mettant doucement la main sur l'épaule :

« Vous avez raison, ma bonne, lui dit-il, il faut que tout le monde vive. »

— —

Lord Pem..., anglais riche et élégant, connu à Paris par ses chevaux

(1) Chez l'auteur, rue d'Enghien, 10.

(ne l'ôtez pas ses cheveux) et par son argenterie, porte perruque et ne veut pas qu'on le sache.

Il n'y a pas un coiffeur à Paris qui ne lui ait vendu une de ces forêts de cheveux qui ombragent sa tête, et il a recours à mille artifices pour faire croire à la réalité de son système capillaire.

Lord Pem... a trente perruques. Une pour chaque jour.

Celle de demain est plus longue d'un millimètre que celle d'aujourd'hui, et ainsi de suite depuis le 1er du mois jusqu'au 31.

Cette chronologie de perruques a pour but d'imiter la pousse quotidienne des cheveux, de manière à ce qu'à la fin du mois il puisse effrontément s'écrier devant ses amis :

« Mes cheveux sont trop longs, il faut que je les fasse couper. »

Et le lendemain il revient à la perruque n° 1.

Sa tête est un calendrier.

——

Pendant l'été, quelques abonnés de l'Opéra font commerce de leurs loges.

Certains entrent bravement dans les cabarets où se tient la bourse des marchands de billets pour y débiter leurs coupons.

La dynastie Fould ne dédaigne pas de céder à ces industriels sa loge du premier rang de face.

Dernièrement, cette loge, vendue sur la voie publique, tomba entre les mains d'une famille de gargotiers. Le mari avait sa veste blanche et son béret. La femme un madras sur la tête et un tablier. Les enfans étaient en blouse.

Ces braves gens s'étaient mis en goguette et réalisaient le vœu formé depuis long temps d'aller à l'Opéra pour leur argent.

Mais une fois assis sur les moelleux fauteuils de la rive gauche, ils se trouvèrent mal à l'aise, les tentures Fould, les glaces, les apprêts en velours les gênèrent. La peur les prit, et ils demandèrent eux-mêmes à être transportés à l'amphithéâtre pour pouvoir y manger des pommes.

M. de Rothschild ne fait fi d'aucun négoce; mais il trafique plus décemment de sa loge.

Les agens de change, les courtiers qui viennent lui proposer des affaires, sont forcés de prendre, en dehors du marché, la loge du baron, ce qui lui épargne la peine d'aller lui-même la vendre sur le comptoir du marchand de vin.

——

Le café Valois a été fermé ce mois-ci pour cause de faillite. C'était le doyen des établissemens de ce genre, le centre de toutes les réunions légitimistes depuis plus de trente ans.

Le lendemain de sa déconfiture, un ancien habitué racontait à quelques curieux l'anecdote suivante :

C'était, disait-il, sous l'empire, à l'époque où Fouché remplissait les fonctions de chef de la police. M. de S..., royaliste exalté, se trouvait assis à une table du café Valois, à côté de trois amis sur la discrétion desquels il pouvait compter. La conversation roula, à voix basse, sur les affaires politiques, le thème ordinaire de toutes ces réunions; après quoi on en vint à parler police.

Parfaitement sûr de n'être point entendu, M. de S... traita assez vertement l'administration de Fouché.

« Je suis, disait-il, si convaincu de son impéritie, que je voudrais, ici même, organiser à son insu une conspiration. »

Le lendemain, Fouché pria M. S... de passer dans son cabinet, et lui répéta mot à mot les propos qu'il avait tenus la veille.

Grande fut la stupéfaction du royaliste; plus grande encore, lorsque Fouché ajouta :

— Vos préoccupations, monsieur, ont failli vous coûter cher, car pendant que vous faisiez si complaisamment mon procès, je faisais arrêter un jeune aventurier dans la chambre de votre femme.

— C'est impossible, monsieur !

— Impossible?... En ce cas, lisez cette lettre, trouvée sur le coupable.

M. de S... parcourut les mots suivans, tracés de la main de sa femme :

« Tenez-vous, à sept heures, près du café Valois. Mon mari ne peut »manquer de s'y rendre. Je vous attends, alors... Avec sa demi-tasse, ses »dominos et sa politique, nous en avons au moins jusqu'à dix heures. »

— Vous voyez, poursuivit Fouché, que ma police vaut encore quelque chose.

Depuis ce jour, M. de S..., l'exalté royaliste du café Valois, s'occupa un peu moins de politique, un peu plus de son ménage.

——

LES NEMROD.

Le gibier disparaît peu à peu du sol français,

Parce que des voleurs, sous le nom de braconniers, le tuent à peine né, pour le vendre à vil prix.

Une faveur immense protége les braconniers. De ce qu'au moyen âge quelques seigneurs, jaloux de leur droit de chasse, faisaient fustiger ou pendre les vassaux qui colletaient leurs lièvres, on en a conclu que voler le gibier d'autrui, c'était une revanche nationale, un nouveau droit de l'homme.

Celui qui détourne le bœuf, la vache ou le mouton de son voisin, encourt des peines sévères;

Celui qui vient sur votre champ faire un coup double dans une compagnie de perdreaux que vous avez élevés, en est quitte pour rire au nez de votre garde, pour la perte d'un mauvais fusil et quelque vingt francs d'amende.

C'est un progrès politique.

Le gibier étant essentiellement féodal, tous les Français se mettent à ses trousses, le traquent, le canardent, dans toutes les directions, comme un ennemi de la patrie et des institutions; et, dans cent ans, les musées d'histoire naturelle offriront, comme une curiosité, comme des débris de races perdues, des pattes de lièvre, des becs de faisans et des omoplates de daims.

Mais il y a une compensation. Si les perdreaux s'en vont, les chasseurs pullulent dans une proportion effrayante. Et, quand ils n'auront plus rien à tuer, ils se feront tous tirailleurs de Vincennes.

Le premier souci d'un jeune rhétoricien est moins de remporter un prix au concours que d'avoir un fusil au mois d'août.

Le commis marchand n'attend plus le dimanche pour aller au bal de la Tourelle, mais pour errer, le fusil sur l'épaule, dans la plaine de Saint-Denis.

L'épicier, retiré dans une hutte de Romainville, prend un port d'armes pour faire des battues dans ses plates-bandes de choux.

Les femmes elles-mêmes commencent à mettre en joue des pierrots, des alouettes, tous les insectes qui leur passent devant les yeux.

A cette époque de l'année, la France retentit d'explosions : partout, c'est un tapage de fusils qui partent, de capsules qui rates, de chiens qui aboient, de gardes qui crient, et de cultivateurs qui gémissent. Les voitures publiques ne transportent que des carniers faisandés, des épagneuls qui se grattent, des chasseurs poudreux qui vous déchirent les jambes avec les batteries de leurs armes. Partout, du bruit, du mouvement, une formidable odeur de poudre; du gibier nulle part.

Ce qu'il y a de plus ridicule au monde, c'est le petit chasseur mal outillé et maladroit.

Il y a des gens qui, en se levant le matin du 25 août, se disent : Cette année ci, je veux chasser.

Des guêtres de cuir, une veste, une casquette, un fusil, du plomb, ils achètent tout en deux heures de temps.

Ah! et un chien!

Ils se retournent dans leur chambre pour voir s'il n'y a pas un chien sous le lit, appellent le portier par la fenêtre pour lui demander si par hasard il n'en aurait pas un, ou envoient dans le quartier emprunter un chien quelconque, un griffon, un dogue, un caniche, le premier *azor* venu.

Avec cet attirail et ce quadrupède d'emprunt, le chasseur bourgeois va n'importe où exercer son adresse; il court les environs de Paris, où il ne trouve à massacrer que des crapauds; mais il sent sa dignité d'homme relevée par le maniement d'une arme à feu.

Physiologie de l'Homme marié.

TATILLON.

« Ma femme, mon mouchoir... passe-moi mon mouchoir... Il doit être sur la chaise contre le lit, près de toi. »

Madame, encore à moitié endormie, allonge le bras et donne un mouchoir à son mari. Celui-ci va pour se moucher, mais il s'arrête, examine le mouchoir, et s'écrie :

« Ce n'est pas à moi, cela... Mes mouchoirs n'ont pas de bordure de couleur... C'est à toi. — C'est possible, mon ami. — Oui.. oui... c'est à toi... C'est-à-dire, tes mouchoirs ont une bordure bleue, celle-ci est brune .. Qu'est-ce que cela veut dire? — Ça veut dire que j'en ai aussi dont la bordure est brune apparemment. — Ah! tu en as comme cela!.. Depuis quand donc? — Depuis que je les ai achetés, sans doute. — Quand donc les as-tu achetés? — Mon Dieu! je ne me rappelle plus au juste l'époque. — C'est singulier..., tu ne m'as pas dit que ce fût une chose assez importante pour qu'il fût nécessaire de t'en faire part. Est-ce que je ne pourrai pas acheter la moindre chose sans te demander la permission? — Je ne dis pas cela... Mais... enfin, tu vois bien que j'avais raison d'être étonné en voyant un mouchoir avec des bordures brunes. »

Monsieur sort du lit; il cherche ses pantoufles; il ne les trouve pas sur-le-champ, il s'impatiente, il appelle sa domestique.

« Jeannette, où sont mes pantoufles? Voilà une heure que je les cherche. »

La bonne montre à monsieur les pantoufles placées contre le lit, derrière une table de nuit.

« Les voilà, monsieur.

— Ah! les voilà .. Mais pourquoi les avez-vous placées là? Est-ce que c'est leur place habituelle?

— Dame! monsieur, j'ai cru bien faire en les mettant sous le lit.

— Est-ce que c'est là que je les dépose ordinairement le matin? C'est sous ce fauteuil, contre la cheminée. Il ne faut jamais rien changer de place. Une autre fois, fais-y attention. »

On s'habille, le déjeuner est servi. Madame prend son café, en lisant le journal. Monsieur fait des rôties devant le feu. Mais bientôt il pousse le genou de sa femme, en lui disant :

« Est-ce que tu as remis une bûche au feu, hier au soir, après que je suis sorti?

— Une bûche, mon ami? Comment? Qu'est-ce que tu dis?

— Il me semble que je ne te parle pas hébreu cependant! Quand je suis sorti hier au soir, à neuf heures, il y avait encore deux bûches au feu, une grosse et une petite; c'était bien suffisant pour achever la soirée. Après cela, je ne t'empêche pas de faire un grand feu si tu as froid, mais c'est pour me rendre compte;

car ce matin je trouve bien encore la bûche du fond, mais voilà trois tisons devant. Pourquoi trois tisons, hein! si tu n'as pas fait remettre une autre bûche?

— Ah! mon ami, que tu m'ennuies avec les tisons! On a mis du bois, on n'en a pas mis, est-ce que je prends note de cela? Je suis en train de lire un feuilleton qui m'intéresse, et il faut que tu m'interrompes pour un morceau de bois! »

Monsieur se tait; il se contente de siffler un petit air entre ses dents, ce qu'il fait quand il n'est pas content de ce qu'on lui a répondu. Il continue de déjeuner, mais bientôt il murmure :

« Ce lait n'est pas bon; il n'y a jamais de crème dessus, et encore la laitière en donne moins qu'autrefois. Il me semble qu'on pourrait avoir un pot qui ne servirait qu'à aller chercher le lait; alors on verrait bien si la laitière donne juste la même mesure. Dis donc, Eulalie, a-t-on un pot pour cela? »

Eulalie ne répond pas; elle continue de lire.

« Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas que j'ai raison? En ayant toujours le même pot, on verrait bien si on a son compte, hein? »

Madame répond avec colère, mais sans cesser de lire : « Oui! oui! on aura un pot... on aura dix pots, si tu veux, et laisse-moi tranquille!

— Je ne te dis pas dix! je te dis un! Ce n'est pas cher! On vend maintenant de fort jolies tasses et des pots au lait en terre de couleur, avec des reliefs. J'en ai marchandé; ça vaut douze sous. Je te dirai où tu en trouveras. Ah! par exemple, voilà du beurre qui n'est pas excellent! Combien paies-tu ce beurre-là, ma chère amie?

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien?

— C'est la bonne qui l'achète.

— Mais je présume que tu comptes avec la bonne?

— Eh! sans doute! Ah! c'est trente-six sous, je m'en souviens.

— Tu n'en es pas sûre. Jeannette! Jeannette!

La domestique arrive en mangeant un morceau sur le pouce.

« Combien ce beurre-là, Jeannette?

— Trente-six sous, monsieur.

— La livre?

— Dame! ce n'est pas le quarteron, à coup sûr.

— Je pense bien que ce n'est pas le quarteron, mais cela pourrait être le kilo.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le pilo?

— Je vous ai dit kilo; c'est la nouvelle mesure; vous devriez savoir compter par kilo. Enfin, votre beurre est trop cher pour ce qu'il vaut. J'en ai mangé avant-hier en déjeunant chez un de mes amis; il ne le paie que trente-deux sous, et il est meilleur que celui-ci.

— Monsieur a donc demandé le prix à son ami?

— Pourquoi pas?

Jeannette va s'éloigner; monsieur l'arrête.

« Qu'est-ce que vous mangez pour votre déjeuner, Jeannette?

— C'est du restant de gigot, monsieur.

— Ah!.. Est-ce qu'il ne restait pas encore du bœuf d'avant-hier?

— Ah ben! par exemple, il y a long-temps qu'il est fini! »

La bonne s'éloigne, tandis que monsieur murmure : « Il me semble bien qu'il devait encore rester du bœuf. »

Quand vient le moment où l'on fait l'appartement, monsieur se trouve sans cesse devant le balai de la domestique; il vient voir si elle ne laisse pas de poussière dans quelque coin, si elle a bien essuyé chaque meuble. La servante, que cela impatiente, a l'habitude de pousser ses ordures dans les jambes de son bourgeois.

Si monsieur sort avec madame, il examine toutes les parties de la toilette de sa femme.

« Tu vas mettre cette robe-là?

— Oui, mon ami.

— Elle ne va pas bien de la taille... Ah! tu prends ton chapeau lilas?

— Sans doute. Est-ce qu'il n'est pas joli?

— Si fait, il est joli... mais je n'aime pas le bouquet qui est dessus... Tiens! tu as ôté la dentelle de ton châle! pourquoi donc?

— Parce qu'elle était trop belle pour le châle, qui maintenant est un peu passé.

— Je t'assure qu'il était beaucoup mieux avec de la dentelle. »

Grace aux observations de son mari, madame recommence sa toilette et finit quelquefois par ne plus vouloir sortir, parce qu'elle a pris de l'humeur.

Madame a dit à monsieur qu'elle voulait s'acheter deux ou trois robes d'été. Monsieur n'a rien répondu; mais le lendemain il rentre en rapportant trois pièces d'étoffes pour robes, qu'il vient d'acheter pour sa femme. Il les lui donne en lui disant : « Hein! j'espère que je suis galant. »

Madame feint d'avoir l'air content pour ne point désobliger son mari; mais les robes qu'il a achetés ne sont pas de son goût; elle n'en aime ni le dessin ni la couleur; elle voudrait déjà qu'elles fussent usées, pour en avoir d'autres. Si elle avait acheté ses robes elle même, elle les aurait choisies plus jolies, et les aurait sans doute payées moins cher.

Quelques temps avant le moment du dîner, notre homme marié tatillon ne manque pas d'aller fureter dans la cuisine; il découvre les marmites, les casseroles; il goûte aux ragoûts; il appelle la cuisinière : « Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une fricassée de poulet, monsieur.

— Est-ce que vous avez mis des champignons dedans?

— Certainement, monsieur.

— C'est singulier, je n'en trouve pas... Ah! si, j'en aperçois... Avons-nous de la soupe grasse aujourd'hui?

— Oui, monsieur, puisque voilà le pot-au-feu.

— Ah! c'est juste... Mais vous mettez trop de légumes dans votre pot, cela nuit au bouillon. Combien mettez-vous de carottes dans votre marmite?

— Ah! ma foi, monsieur, est-ce que je me rappelle le compte? Je mets ce qu'on me donne!... Est-ce qu'il faut compter les carottes à présent?

— Ça vaudrait mieux... Je gage qu'il y en a au moins six. »

Et monsieur découvre la marmite, regarde dedans, et cherche à compter les légumes; et la cuisinière, qui enrage de voir sans cesse son maître dans sa cuisine, a bien envie de lui attacher un torchon à son habit.

Pendant le dîner, monsieur a observé que sa domestique avait le nez rouge, que sa femme n'avait attaché sa serviette qu'avec une épingle au lieu de deux, et que son chat avait un gros ventre.

Le soir, s'il vient du monde, monsieur gronde la bonne si une personne de la société n'a pas essuyé ses pieds au paillasson; il va regarder ce qu'on met de sucre dans les verres d'eau; c'est lui qui reçoit le chapeau et le châle d'une dame, qui va les mettre quelque part, en disant.

« Soyez tranquille, j'ai mis tout cela en sûreté. Quand vous partirez, vous me le demanderez, à moi! »

Et quand la dame redemande son châle, on s'aperçoit que le chat s'est oublié dessus, parce que monsieur, qui veut tout faire mieux qu'un autre, a porté le châle dans une pièce où personne ne va, excepté le chat.

Et quand on est pour se coucher, monsieur court dans toutes les chambres faire sa revue, voir si tout est en ordre. Il se relève deux ou trois fois pour s'assurer si la bonne a éteint sa chandelle, puis pour voir si les portes sont bien fermées.

Quand une domestique est entrée au service d'un homme marié tatillon, elle ne fait pas un long séjour chez lui. Bientôt elle lui demande son compte, et s'en va.

Mais la femme de ce monsieur ne peut pas faire comme sa domestique.

PAUL DE KOCK. (1)

PHYSIOLOGIE DU CONSEIL D'ÉTAT

SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE.

PROLÉGOMÈNES.

Il arrivait quelquefois que l'empereur, se rendant au conseil après une nuit employée au travail, cédait malgré lui à la fatigue. Alors, les bras arrondis sur sa table et la tête appuyée sur ses mains, il s'assoupissait. L'archi-chancelier prenait la présidence, et la discussion n'en continuait pas moins. A son réveil, Napoléon se faisait rendre compte, par Cambacérès, de ce qui avait été dit, puis reprenant la discussion au point où elle était, chose étrange, en faisant son résumé, citait l'opinion des orateurs qui avaient parlé pendant son sommeil.

D'autres fois, quand au milieu de la gravité d'une séance un mot plaisant, une brusque réparti échappée à un conseiller excitait le rire de l'assemblée, l'empereur partageait volontiers la gaîté commune. Le général Gassendy, chargé de la division de l'artillerie à l'administration de la guerre, appuyait un jour son opinion de raisonnemens puisés dans les doctrines des économistes. Napoléon, qui aimait beaucoup ce conseiller d'Etat, mais qui, en revanche, détestait souverainement les économistes, l'interrompit en s'écriant avec une singulière inflexion de voix :

— Mais, mon cher général, qui diable vous a rendu si savant? où êtes-vous allé déterrer de tels principes?

— Auprès de Votre Majesté, sire.

— Allons donc! que me dites-vous là? reprit l'empereur avec impatience; moi qui ai toujours pensé que s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idées de messieurs les économistes pour la réduire en poussière!... Allez, allez, mon cher, vous vous serez endormi dans votre bureau et vous y aurez rêvé tout cela dans votre fauteuil.

Gassendy, d'un naturel très vif, répliqua sur-le-champ :

Ah! pardieu, oui, s'endormir dans les bureaux! j'en défierais bien une marmotte, grâce au travail et au tourment que nous y donne Votre Majesté.

— Eh bien! à la bonne heure, s'écria gaîment Napoléon; voilà de la franchise.

Cette boutade excita un rire général auquel l'empereur prit une large part. Quoi qu'on ait dit, il n'aimait pas la flatterie. Tandis qu'on s'occupait d'organiser les provinces Illyriennes, acquises depuis peu à la France, on proposa dans le Conseil la suppression des régimens de Croates. Cette milice, qui avait une organisation particulière, avait été créée pour garantir nos frontières des incursions et des brigandages des Turcs. Elle avait jusqu'alors bien rempli sa mission.

— Est-on fou! s'écria l'empereur; a-t-on bien compris l'excellence de cette institution, son utilité, son importance?

— Sire, répondit Regnault de Saint-Jean-d'Angely, auteur de la proposition, les Turcs n'oseraient pas aujourd'hui recommencer leurs excès.

— Eh pourquoi cela, monsieur?

— Sire, parce que Votre Majesté est devenue leur voisin.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve, Sire, qu'ils ont trop de respect pour votre auguste personne, pour oser...

— Ah! nous y voilà? interrompit l'empereur en imitant l'inflexion de voix du conseiller... Sire... votre majesté... mon auguste personne... *saperlote!* monsieur, allez les porter aux Turcs, vos majestés et vos augustes personnes, vous verrez qu'ils recevront tout cela... à coups de fusils, puis vous viendrez m'en dire des nouvelles.

Les régimens de Croates furent conservés.

On a recueilli de Napoléon presque toutes les improvisations au conseil d'état. Nous citerons comme modèle de véritable éloquence le fragment suivant.

En parlant des droits politiques à accorder à des étrangers d'origine française, il s'écria : « Le plus beau titre sur la terre, c'est d'être Français! C'est un titre dispensé par le ciel, et qu'il ne devrait être donné à personne sur la terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à la dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français s'il réclamait ce titre. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant : *Je suis Français!* que sa voix fût plus forte que la loi; que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère-patrie! Je veux élever la gloire du nom français si haut, qu'il devienne l'envie des nations. Je veux un jour, Dieu aidant, qu'un Français voyageant en Europe croie se trouver partout chez lui. »

Une des improvisations les plus chaleureuses de l'empereur fut peut-être celle qu'il prononça au sujet de l'organisation des trois bans de la garde nationale, on va juger jusqu'à quel point il poussait la prévoyance. Ce fut un an avant l'expédition de Russie que ce projet fut présenté au conseil. Le premier ban, recruté de jeunes gens, devait, en cas d'invasion, marcher jusqu'aux frontières; le second, composé de gens mariés, ne devait pas quitter le département; le troisième, pris parmi les individus d'un âge mûr, restait spécialement attaché à

---

(1) Extrait de la *Physiologie de l'Homme marié*, chez Laisné, galerie Véro-Dodat.

la défense du chef-lieu. Par cette vaste organisation, plus de 2 millions d'hommes se trouvaient armés, classés, enrégimentés : la France était imprenable.

Malouet parla contre le projet, et déclara que cette mesure, si elle était adoptée, alarmerait tout le monde; que chacun craindrait que, sous prétexte de défense intérieure, on ne l'entraînât plus loin.

« Messieurs! s'écria l'empereur, vous êtes tous des pères de famille, jouissant d'une certaine aisance et exerçant des emplois importans; vous devez avoir une certaine popularité et pour ainsi dire une clientèle, vous seriez bien gauches ou bien peu zélés si, avec tous ces avantages, vous n'exerciez pas une grande influence d'opinion. Or, comment se fait-il que vous tous, qui me connaissez si bien, me laissiez si peu connu? Et depuis quand, dites-moi, m'avez-vous vu employer la ruse et la fraude dans mon gouvernement? Si j'ai un défaut, c'est de m'expliquer quelquefois trop vertement, trop laconiquement peut-être... J'ordonne en gros, parce que je m'en repose ensuite, pour la forme et pour les détails, sur les intermédiaires qui exécutent, et Dieu sait si, sur ce point, j'ai beaucoup à me louer! Mais passons, je ne veux faire ici la censure de personne. Si donc j'avais besoin d'hommes, je les demanderais hardiment au Sénat, qui me les accorderait; et si je ne les obtenais de lui, je m'adresserais moi-même au peuple, et vous le verriez marcher avec moi!

» C'est que le peuple, voyez-vous bien, ne connaît que moi; c'est par moi qu'il jouit sans crainte de ce qu'il a acquis; c'est par moi qu'il voit ses frères, ses fils indistinctement avancés, décorés, enrichis; c'est par moi qu'il voit ses bras utilement employés, ses sueurs accompagnées de quelques jouissances. Il me trouve toujours sans injustice, sans préférence; car il voit, il touche, il comprend tout cela, et rien de plus. Croyez donc qu'il fera toujours ce que nous réglerons pour son bien. Soutenez donc avec moi l'institution des bans de la garde nationale; que, par vous, chaque citoyen connaisse, au besoin, le poste qu'il devrait occuper; que Cambacérès que voila; que M. le comte Merlin, qui cause là-bas et ne m'écoute pas; que Frochot, qui s'est encore dispensé de venir à la séance d'aujourd'hui, soient dans le cas de prendre un fusil et de monter la garde devant la porte de leur hôtel, et alors vous aurez une nation maçonnée à chaux, et capable de defier les hommes et les siècles!...»

Ce projet changea vingt fois de rédaction, et, malgré ces paroles de Napoléon, finit par être mis de côté. S'il eût été adopté, peut-être n'aurions-nous eu à déplorer ni l'invasion des étrangers, ni les désastres de Waterloo.

En général, lorsque l'empereur voyait qu'une proposition qu'il avait soumise au conseil *ne marchait pas bien*, une sorte d'impatience se manifestait dans tous ses mouvemens, il ne pouvait rester tranquille dans son fauteuil et cherchait par d'innocentes distractions à détourner l'espèce de curiosité ou d'attention qui s'attachait à sa personne. En pareil cas, dès qu'il voyait un membre du conseil fixer ses regards sur lui, il lui faisait signe en avançant le bras et en agitant le pouce et l'index, comme pour dire : « Donnez-moi du tabac.»

Celui-ci s'empressait de faire passer sa tabatière à l'empereur, qui, après avoir aspiré une prise, jouait avec la tabatière, qu'il faisait pirouetter dans ses mains, ou semait ça et là le tabac qu'elle contenait. Dans sa préoccupation, au lieu de renvoyer ensuite la boîte à son propriétaire, il la mettait dans la poche de son habit. Une, deux, et même trois tabatières disparaissaient de la sorte dans une seule séance, et ce n'était qu'après être sorti du Conseil qu'il s'apercevait de sa distraction. On pense bien que les tabatières ne tardaient pas à aller retrouver leurs légitimes possesseurs; souvent même d'agréables métamorphoses s'opéraient en elles au sortir de la poche impériale. Tel conseiller qui avait une boîte en bois exotique ou en écaille, voyait revenir à la place une très belle tabatière d'or quelquefois enrichie de diamans, ou du portrait du maître.

Toutefois, quelques-uns de MM les conseillers, qui tenaient à leurs boîtes, parce qu'elles provenaient de cadeaux ou d'héritages de famille, imaginèrent, bien qu'ils ne perdissent pas au change, de n'apporter avec eux, au Conseil, que des tabatières de carton verni, de cuir bouilli ou de racine de buis, comme on en voit étalées dans les boutiques à vingt-cinq sous. L'empereur n'en continua pas moins d'empocher les tabatières.

Un jour qu'à la sortie du Conseil, où, sans doute comme il le disait, *il avait été repoussé avec perte*, il entre d'assez mauvaise humeur chez l'impératrice, veut mettre son mouchoir dans sa poche, et, agissant avec trop de précipitation, le laisse tomber; Joséphine le ramasse lestement, et lui dit avec ce sourire qui n'allait qu'à elle :

— Dieu! Bonaparte que tu es quelquefois maladroit : laisse-moi faire...

Et voulant à son tour mettre le mouchoir dans la poche de son mari :

— Qu'est-ce que tu as donc là! s'écrie-t-elle avec surprise et en retirant les unes après les autres trois tabatières de carton : Est-ce que par hasard tu aurais l'intention de te faire marchand de bric-à-brac?

Napoléon ayant donné à sa femme le mot de l'énigme, celle-ci en rit beaucoup : le lendemain, trois magnifiques tabatières d'or étaient envoyées aux trois propriétaires des tabatières à vingt-cinq sous.

L'empereur ayant un jour proposé au conseil un projet de décret sur la responsabilité des ambassadeurs étrangers, en cas de crime ou de délit :

« M'objecterez-vous, dit-il en soutenant sa proposition, que les souverains, se trouvant compromis dans la personne de leurs représentans, ne m'enverraient plus d'ambassadeurs? Eh bien, où serait le mal? Ne serait-ce pas en vérité un grand malheur! Je retirerais les miens, et l'état y gagnerait d'immenses traitemens fort onéreux et souvent fort inutiles. Ecoutez : au plus fort d'une crise lugubre, on vint m'avertir qu'un grand personnage, devenu suspect, s'était réfugié chez M. de Cobentzel, et s'y croyait à l'abri sous les immunités de cet ambassadeur d'Autriche. Je mandai celui-ci sur-le-champ pour m'enquérir de la vérité, en lui déclarant net, qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi, parce qu'un pareil usage ne serait rien à mes yeux, et que je n'hesiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur privilégié; vous entendez, messieurs, *son recéleur privilégié*, pour les livrer tous deux à un tribunal qui les condamnerait certainement. J'eusse fait exécuter le jugement, oui, je l'eusse fait, ajouta Napoléon en élevant la voix et en frappant sur son bureau du plat de ses deux mains, je vous en donne ma parole d'empereur... Ah! ah! on le savait, aussi ne s'y frottait-on pas! »

Malgré l'insistance de Napoléon, ce projet ne fut pas adopté, et, cette fois encore, on put juger de la liberté des votes.

A l'issue de cette séance qui avait été chaude, l'empereur invita à dîner ceux des conseillers qui s'étaient montrés le plus opposés à son projet. Parmi eux se trouvait le comte Daru, alors secrétaire-général du ministère de la guerre, qui, à toutes les époques de sa vie laborieuse, sut conserver avec Napoléon toute l'indépendance de ses opinions généreuses. Avant de se mettre à table, l'empereur attira Daru dans une embrasure de fenêtre et recommença avec lui la discussion qui avait eu lieu quelques momens auparavant. Napoléon soutenait vivement ses idées, Daru ne cédait rien des siennes; mais le pauvre conseiller, déjà exténué de fatigue et n'ayant plus de voix, ne pouvait articuler distinctement que ces trois mots.

— Sire, je persiste!...

Au moment du dîner, Napoléon présente son antagoniste à l'impératrice qui, s'inquiétant de trouver la voix de son mari visiblement altérée, lui en demande la cause :

— Prends-t'en à ce diable d'homme, lui répond-il gaîment; mais le voilà lui-même réduit au silence, et maintenant il faudra bien qu'il m'écoute sans répliquer.

Et là-dessus Napoléon reprend ses argumens un à un, en ajoutant chaque fois :

— Répondez, Daru; répondez donc, si vous pouvez.

Celui-ci, poussé à bout, rassemble enfin tout ce qui lui reste de poumons, et, secouant la tête comme pour faire un dernier effort, s'écrie d'une voix inintelligible à force d'enrouement :

— Sire, je persiste!

Et l'empereur se prit d'un rire inextinguible.

Depuis, dans les fréquentes discussions qu'ils eurent ensemble au conseil d'état, Napoléon se rappelant cette scène, disait au comte Daru, lorsque son tour était venu d'exprimer son opinion :

— Daru, vous savez que vous n'avez qu'un mot à dire; *persistez-vous*, oui ou non.

Le Conseil d'Etat était aussi la Cour de justice des hauts fonctionnaires. Lorsqu'une plainte contre eux était portée à l'empereur, il nommait une commission composée de trois conseillers pour examiner la conduite de l'accusé; le rapport fait en Conseil, la délibération acquittait ou condamnait selon la majorité des voix : c'était toujours de la bonne justice.

M. de Las-Cases, à Sainte-Hélène, rappelant un jour à Napoléon les incidens de quelques-unes des séances du Conseil d'Etat, n'obtint de lui, pour toute réponse que ces mots :

— Hélas! encore quelque temps et à peine en restera-t-il vestige dans le souvenir!

Pour l'honneur de la civilisation, nous aimons à croire que, cette fois, la voix du grand homme n'aura pas été prophétique, et que l'auteur du *Code Napoléon* ne vivra pas moins dans l'admiration des hommes que le vainqueur de Marengo et de la Moskowa; car, pour le législateur surtout, il doit y avoir quelque chose de plus admirable encore que ces mêmes lois qui régissent la France, et avec elle l'Italie, la Belgique, la Hollande et une partie de l'Allemagne, c'est la manière dont elles ont été faites : nous le dirons.

UN ANCIEN AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT.
(*Le Droit.*)

Les Contrebandiers de Penmarck.

I.

LA FERME DE THÉMÉVEN.

D'épaisses ténèbres couvraient la côte; il faisait un de ces orages particuliers aux mers du Nord, au milieu desquels les artistes et les romanciers aiment à placer leurs récits les plus sombres. Pas un éclair ne coupait de ses lueurs empourprées les lourdes tentures de deuil qui retombaient sur la mer; pas un éclat de tonnerre n'interrompait les monotones sifflemens de la tempête. C'était le vent qui hurlait en se brisant aux angles des falaises, la pluie qui frappait à coups redoublés la cabane d'un pauvre pêcheur, ou bien la mer qui venait se briser au pied du roc et gémir. Puis le vent, la pluie, les flots reprenaient ensemble, de manière à pénétrer l'ame d'une vague et mystérieuse horreur. Parfois il y avait des intervalles de silence : alors il semblait qu'on entendît des clameurs lointaines, des cris déchirans d'êtres qui souffrent et qui luttent contre la mort.

Cependant un lougre s'avançait hardiment le long des rochers de Penmarck, sans voiles, sans lumière, s'embusquant de vague en vague, coupant l'eau de sa forme effilée. A l'arrière, un matelot d'une stature herculéenne tenait en main le gouvernail. Debout, au milieu des élémens bouleversés, il semblait défier la vague qui se ruait sur lui, le vent qui soulevait sa chevelure et collait à ses jambes l'étoffe humide de ses larges pantalons. Il gagna rapidement la pointe orientale de la côte, doubla la dernière des pyramides de basalte qui la bordent, tourna au nord et disparut dans une petite anse, au-dessous du hameau de Loctudy.

La baie de Loctudy est un étroit espace, abrité à l'ouest et au midi par de hautes falaises, et qu'une île défend des courans de la mer. A peine les lames si longues de l'Océan produisent-elles un léger frémissement à la surface de ses eaux. Le matelot amarra son navire, écouta comme s'il craignait une surprise, et s'élança dans la cabine, où une troupe somnolente était étendue çà et là sur le plancher.

Un homme se leva et vint à sa rencontre. Le vêtement de celui-ci lui donnait un certain air de ressemblance au don César de Ruy-Blas. Il ne manquait pas même aux haillons dont il était couvert ce reste d'élégance qui rappelle le gentilhomme fait contrebandier, mendiant ou chevalier d'industrie. Ils montèrent ensemble sur le pont, et quand ils furent seuls :

— Alerte, dit le pilote en espagnol, mais avec un accent galicien très prononcé : séparons-nous, mon vieil ami, et que Dieu vous ait en sa sainte garde.

Il serra de sa main calleuse la main du passager dont une larme vint humecter la paupière. Dix minutes après, ce dernier gravissait un étroit sentier creusé dans les rochers à pic de la côte, tandis que le marin conrait des bordées sur son lougre et regagnait la pleine mer.

Dans une pauvre hutte appelée la ferme de Théméven, qu'on eût dit avoir été jetée par la rafale au flanc du granit, à une distance à peu près égale de Loctudy et de Pont-Labbé, il se passait en ce moment une étrange scène. Les portes, les contrevents étaient soigneusement fermés. Des couvertures étendues en guise de rideaux et de portières bouchaient toute issue aux rayons de l'unique lampe qui brûlait, suspendue au plafond; un feu pétillant de genêts scintillait dans l'âtre, et au milieu de la chambre on voyait :

Près d'une malle ouverte, un de ces contrebandiers d'Ouessant, dont la parole saccadée, le geste brusque, le front sillonné de rides trahissent une vie entière de périls et de fatigues. Il s'appuyait d'un côté sur un fusil double; deux pistolets et un large poignard brillaient à sa ceinture; il avait posé la main gauche sur sa hanche, avec la fierté d'un Cincinnatus recevant les envoyés du sénat.

Une vieille femme, la maîtresse du logis, accroupie à ses pieds devant la malle, en tirait des foulards et des cachemires de l'Inde, de soyeux tissus de fabrique anglaise, des toiles, des dentelles de Flandre, qu'elle tournait, qu'elle retournait entre ses mains, qu'elle examinait avec l'indifférence judaïque d'un commissionnaire au Mont-de-Piété. Et près d'elle se penchait avec curiosité Jenny sa fille, véritable figure bretonne, ronde, brune, cavalière, merveilleusement bien coiffée de son bonnet en éventail, et qui n'avait pas d'admiration assez vive pour tant de richesses, pas d'œillades assez amicales pour le beau contrebandier qui les apportait. Sa silhouette gracieuse tranchait vivement sur un groupe de paysans, appuyés derrière elle à la muraille. Chacun d'eux était armé d'une carabine, et la coupe heurtée de leur visage s'harmonisait bien avec les demi-teintes dont ils étaient enveloppés. Un vieillard aux traits dessinés comme ceux d'un saint Jérôme, se tenait assis sur une bergère au coin du feu, les coudes sur les genoux. Son regard réfléchi semblait estimer chaque pièce d'étoffe à mesure que sa femme la déployait. Un boule-dogue étalait près de lui son ventre à la flamme. Les clartés du foyer produisaient dans cet intérieur de saisissants effets d'ombre et de lumière à la façon de Rembrand.

— Josserand, disait le vieux Drack, c'est le dernier marché que nous faisons ensemble. A chaque voyage, vous augmentez vos prix, et vraiment ce que je gagne ne vaut pas la peine que je me mette en guerre continuelle avec les douaniers.

— Ah! taisez-vous, sergent, répliqua le contrebandier en s'asseyant avec insouciance; vous revendrez cent mille francs ce que vous laissez pour dix mille, et vous partagerez avec vos associés un bénéfice réel de trente mille écus. Entendez-vous, les compères, j'excepte du marché cinq anneaux de point de Bruxelles, au choix de la petite du père Drack, et je les lui donne, afin que son bonnet de noces ne le coûte rien, Bruno Graindemer, et qu'elle se ressouvienne, en le portant, du capitaine Josserand.

Jenny rougit vivement, regarda son père avant d'accepter, et remercia enfin d'un sourire le galant contrebandier. En ce moment on frappa au dehors; la terreur se peignit sur toutes les figures; le boule-dogue vint flairer la porte, et gronda sourdement.

— Il n'a pas aboyé: ce sont les *gabelous*, fit Drack à voix basse; et d'un geste qui veut être obéi, il désigna à sa fille une porte par où elle se retira. Puis il posta ses hommes aux angles de la chambre, et s'aligna lui-même avec eux et le capitaine Josserand, tous l'arme penchée à terre, le doigt sur la détente, l'oreille attentive, et l'œil à la porte où l'on heurta pour la seconde fois.

La vieille Martine s'y dirigea à pas de loup; elle se pencha sur la serrure, et, d'une voix cassée :

— Qui frappe à cette heure? dit-elle.

— Pourriez-vous, répondit-on, recueillir pour une nuit un malheureux voyageur égaré?

— Êtes-vous seul?

— Oui, bonne femme, je suis seul et horriblement fatigué. J'ai faim et j'ai froid.

Et, pour servir de péroraison à cette prière courte et fervente, le vent sifflait comme un démon, la pluie battit les contrevents à coups redoublés, la cabane craqua, s'ébranla.

— Faut-il ouvrir, demanda la vieille aux gens de l'intérieur?

— Oui, répliqua Mathieu Kerloudic, maître d'école de Loctudy et le plus adroit coquin de la bande. Le gars doit avoir mis l'œil aux crevasses de la muraille. Assurons-nous toujours de lui.

— Allons, les deux fils, ajouta Drack, la carabine en joue, et au moindre signe de trahison!...

Martine tira les verroux et quand le passager du lougre vit, en entrant, le formidable état de guerre dirigé contre lui, plus le luxe de dents qu'était à ses yeux le chien de ses nouvelles connaissances, il ne se sentit pas fort rassuré sur la manière dont elles entendaient les devoirs de l'hospitalité.

Cependant lorsqu'il fut bien constaté qu'il était seul, et qu'on eut de nouveau barricadé la porte, les armes se baissèrent; Drack se rassit, rappela son chien, et procéda envers l'inconnu à un interrogatoire en forme, à peu près comme il suit :

— Qui t'amène ici?

— J'ai déserté mon régiment, et je cherche un asile pour cette nuit.

— D'où viens-tu?

— De Quimper.

— Où es-tu né?

— A Quiberon.

Le vieux contrebandier examina la figure de l'étranger, observa ses yeux noirs, ses cheveux crépus, son teint hâlé, promena lentement son regard sur les lambeaux magnifiquement drapés qui recouvraient ses membres trapus et vigoureux, et fronça le sourcil. Puis il reprit brusquement :

— Où as-tu pris cet habit?

— Je l'ai échangé contre mon uniforme avec un paysan de Plomelen.

Le vieillard branla la tête en signe de dénégation et d'un ton sentencieux :

— Pas un Breton, dit-il, ne s'habille ainsi. Quel est le régiment en garnison à Quimper que tu viens d'abandonner?

L'inconnu ne répondit pas à cette question.

— A quoi bon un pareil interrogatoire? dit-il. Pensez de moi ce qu'il vous plaira. Voulez-vous me donner un coin de votre grange pour y passer la nuit, oui ou non?

— C'est que nous l'entendons autrement, interrompit Bruno Graindemer, le redoutable fiancé de Jenny. En même temps il armait sa carabine.

— Tu vas nous dire comment tu es arrivé jusqu'à la ferme de Tremé-ven.

— Je viens de l'expliquer.

— Tu mens!

Le déserteur resta muet. Graindemer le coucha en joue.

— Une fois, deux répétait fois, Bruno. Parleras-tu?... Prends garde; Bruno ne menace jamais en vain.

— Ne tue pas cet homme ici, cria Drack en se levant avec vivacité. J'ai déjà trop d'affaires à démêler avec la douane pour me mettre encore la gendarmerie sur les bras.

— Parbleu! fit Bruno désappointé en laissant tomber sa carabine, il faut avouer, sergent, que vous êtes une fameuse poule mouillée pour un vieux grognard qui a servi sous l'autre. Il mourra pourtant.

— Jette-le du haut des falaises, et tout sera dit.

— Allons, les amis, qu'on le saisisse et droit au Saut-au-Diable le déserteur de Quimper.

Soit qu'il désespérât de réussir à se défendre, soit qu'il entrevît une chance de salut à quitter la hutte des contrebandiers, l'inconnu n'opposa aucune résistance. Deux hommes se saisirent de lui; Kerloudic se mit à l'avant-garde, et derrière marchait le redoutable Bruno Graindemer.

Martine tira de nouveau les verroux; elle n'avait pu se défendre d'un mouvement de pitié pour ce jeune étranger qu'on allait tuer lâchement dans les ténèbres. Mais elle comprenait depuis long-temps les nécessités qui poussent au crime, et d'ailleurs comment arracher leur victime à tant de coquins déterminés? Penchée sur la porte, le cou tendu, la bouche ouverte par l'appréciation de l'homicide, pendant que l'orage se ruait dans la cabane avec furie, elle regardait sans mot dire le lugubre cortége gagner la campagne, afin d'y accomplir sûrement son œuvre de mort.

Quand une autre femme demi-nue vint se jeter au milieu de ce drame comme une péripétie foudroyante. — Grâce! grâce! criait-elle, les mains et les yeux au ciel, en se tordant avec angoisse, ne l'assassinez pas!

Drack, le chef des paysans contrebandiers de Penmarck, n'était pas, comme la plupart d'entre eux, un de ces types d'hommes que la nature semble avoir taillés dans le granit. Il adorait Jenny, sa fille; le désir de la rendre un jour riche, heureuse, l'avait poussé à entreprendre le métier lucratif et dangereux qu'il exerçait; mais il cachait avec soin à son enfant les sanglants détails de ses expéditions de nuit. Il tenait à son estime parce qu'il tenait à s'en faire aimer.

Aussi fut-il vivement contrarié de la reconnaître dans la protection inattendue que la Providence envoyait au déserteur.

— Qui diable veut l'assassiner, petite folle, répondit-il avec humeur. Reste dans ta chambre; ça ne regarde que les hommes, ces choses là.

— J'ai tout vu, tout, reprit Jenny; mon père, si cet homme meurt, vous ne serez plus rien pour moi; et toi, Bruno, jamais ta main souillée de sang ne touchera la mienne.

— Elle vous tient donc bien au cœur la vie de cet estafier? dit Bruno.

— Ce qui me tient au cœur, répondit la pauvre enfant en laissant échapper un torrent de larmes, c'est d'avoir deux brigands devant moi, et de reconnaître dans l'un mon père et dans l'autre mon fiancé.

— Jenny, fit le vieux Drack debout devant sa fille et les poings serrés, ne parle pas ainsi... Et toi, Bruno, c'est un coup manqué, fais rentrer les gars.

Le vétéran revint à son fauteuil, se laissa tomber dessus, versa deux verres, l'un pour lui, l'autre pour le capitaine Josserand, spectateur impassible de la scène que nous décrivions, trinqua avec lui, et avala sa part d'un seul coup. Graindemer se pencha dehors et cria dans les ténèbres :

— Eh! les gars!

— Eh bien.

— Rentrez un instant.

— Pourquoi donc?

— Le vieux Drack ne veut plus.

— Le vieux Drack n'est pas seul maître, répondirent les contrebandiers. Cet homme en a trop vu.

— Le premier qui le touche m'en rendra compte, fit le terrible Bruno en redescendant l'escalier vermoulu de la maison.

— Ah! tu le prends comme ça, fit Pied-Noir, après Bruno le plus robuste ces quatre coquins, en s'armant d'un long couteau de chasse...

Le déserteur se débarrassa des mains des paysans et se précipita dans la cabane : les contrebandiers l'y suivirent, et quand ils furent devant la lampe, il se trouva que Kerloudic, le maître d'école, avait le canon de sa carabine braqué sur la poitrine de l'étranger, que Bruno tenait Kerloudic en joue, et que Piednoir furieux menaçait Graindemer de son coutelas. A cette vue, Drack quitta sa table, et se posant en maître au milieu de sa maison :

— « Bas les armes, tous, cria-t-il. »

Les paysans se regardèrent et parurent calculer les chances du combat.

— « Piednoir, bai ton sabre, ajouta le sergent en serrant convulsivement entre ses doigts l'extrémité de son fusil, appuyé à terre devant lui. Ah! tu veux l'assassiner chez moi devant ma femme et mon enfant. Dieu me damne, il faudra m'expédier d'abord. Voyons, obéiras-tu? »

Piednoir ne se pressait guère, craignant d'exposer le maître d'école sans défense à la vengeance de Bruno : mais ce dernier releva aussitôt sa carabine ; chacun l'imita ; on verrouilla la porte : Jenny toute tremblante regagna son lit, et les contrebandiers, s'étant assis autour d'une table, pendant que leur hôte séchait ses vêtemens au foyer, firent des échanges et des bouteilles vides le reste de la nuit.

II.

LE PROSCRIT.

Trois mois après la scène de la ferme de Tréméven, à la fin d'une chaude journée de juillet, deux personnes se promenaient sur les sables du cap de Locmody. L'une portait le costume pittoresque des paysans bretons ; un mouchoir de coton rouge serrait, autour de sa taille, l'extrémité inférieure de son gilet de velours et la ceinture de son large pantalon ; un caban à capuchon lui couvrait les épaules, et les boucles de sa chevelure noire s'échappaient artistement d'un bonnet de tricot bleu. Celle-ci n'était autre que le déserteur de Quimper, le passager mystérieux du *Rodeur*, alors connu sous le nom de Joseph Kéryllis au hameau de Locmody.

Quelle raison le retenait si longtemps à Tréméven? Peut-être l'amour de la belle du vieux sergent, et, dans ce cas, malheur à lui, car elle était la fiancée du terrible Graindemer; peut-être la misère, la proscription ou le remords d'un crime. Que venait-il faire tous les soirs sur la grève, les yeux tournés vers le midi, silencieux, accablé de tristesse? Contempler sans doute la brillante étoile que l'on voit aussi de son pays, et, quand le vent est propice, recueillir dans son souffle un cri de vengeance ou bien les souvenirs du bonheur passé.

Penchant sur l'étranger sa taille flexible, Jenny s'abandonnait avec lui à un de ces entretiens intimes auxquels le cœur trouve tant de charmes quand on aime et qu'on n'a pas vingt ans. Elle renouvelait ses instances auprès du jeune homme pour connaître l'histoire de sa vie, la cause de la tristesse profonde qui le dévorait.

— A quoi cela servirait-il, répondait Kéryllis d'une voix pleine de larmes? Quand la mouette aux grandes ailes vient effleurer l'eau du bout de ses plumes lui demandez-vous, Jenny, à travers quels orages le vent de la tempête l'a porté?

— J'entends, dit la fille de Drack. Pourquoi surprendre le secret de celui que je possède aujourd'hui et qui doit me fuir demain? C'est là ce que signifient vos paroles, n'est-ce pas vrai, mon ami?

Ils gagnaient lentement la pointe occidentale du cap de Locmody. Là, s'allonge en grimaçant sur l'abîme la *Tête-de-Fer*, un énorme rocher célèbre dans l'histoire des sinistres de la côte, que couronnent quelques touffes de genêts rabougris. L'inconnu en coucha un bouquet par terre, y fit asseoir sa bien-aimée, se plaça près d'elle et reprit :

— Si j'étais coupable d'un crime, s'il y avait des taches de sang sur mes mains, vous cesseriez de m'aimer, n'est-il pas vrai, Jenny?

— Vous, s'écria la pauvre fille! avec épouvante. Oh! mais c'est impossible, mon ami.

— Jugez en vous même, fit l'étranger d'une voix grave.

Il se recueillit un instant et raconta ce qui suit :

— Joseph Kéryllis n'est pas mon nom ; je m'appelle Esteban Calvina. Ma mère mourut jeune : nous vivions heureux, mon père, Carmel ma jeune sœur, et moi, dans un pauvre village de Galice, quand éclata la révolution d'Espagne, en 1822.

J'embrassai le parti des cortes. Un noble galicien, Iago de Bandeira, le descendant des ennemis jurés de ma famille, se déclara pour l'absolutisme. L'invasion française m'ayant chassé du Férol, je me vis forcé de fuir dans les montagnes, où je formai en peu de temps une guérilla de cent hommes déterminés.

Nous nous étions renfermés dans un vieux château, situé au sommet d'un mamelon inaccessible. Un jour, oh! que le soleil se leva radieux! qu'il y avait de calme dans l'air! que la nature était belle avec sa rosée brillante, les riches nuances de ses couleurs d'automne, son atmosphère humide et parfumée! Qui jamais aurait cru que cette joye se matinée verrait un lugubre souvenir de deuil tomber pour toujours sur ma vie? C'était le 13 octobre, une sentinelle signala les fusils et les shakos d'une troupe nombreuse, se déroulant sur la route du Férol, comme un serpent aux mille reflets de feu : L'ennemi! l'ennemi! Ce cri résonna de toutes parts sous les abris dégradés où nous avions passé la nuit. Nous nous précipitâmes aux créneaux, aux meurtrières, bouillans d'ardeur et de courage ; car, depuis deux mois le moindre nous avait oubliés sur cette roche aride, car pour nous, le combat, c'était le mouvement, la vie, la mort peut-être, mais la fin de cette inaction désespérante où nous avions langui. L'ennemi débouqua d'un petit bois voisin sur deux colonnes, se rangea en bataille à une portée de mousquet, et me fit sommer, au nom de Ferdinand VII, de remettre la place au colonel Iago de Bandeira.

Je répondis que nous étions disposés à courir les chances d'une résistance désespérée.

Alors, une grande agitation se manifesta parmi les assiégeans. Les officiers et quelques moines se réunirent autour d'Iago, et parurent se livrer à une discussion fort vive. Bientôt chacun reprit sa place, et je vis paraître hors de la ligne de bataille... Mon Dieu! interrompit Esteban en saisissant sa tête de ses mains tremblantes, arrachez, arrachez de ma mémoire cette image déchirante... ; je vis paraître un pauvre vieillard que des soldats plaçaient devant eux. Sa figure pâle, ses yeux éteints, ses lèvres tremblantes, les frissons qui secouaient ses membres aux approches de la mort : oh! Jenny, tout cela brisait l'âme de pitié, d'effroi, d'horreur. Tout à coup, une voix connue, des cris de désespoir résonnèrent à mes oreilles. Des assassins, des bourreaux infâmes traînaient auprès du vieillard une jeune fille échevelée. Il me sembla que le soleil pâlissait, que la terre se creusait sous mes pieds ; ce vieillard, c'était Pedro Calvina, mon père ; cette enfant, ma pauvre Carmel, ma sœur bien-aimée.

Un ange de beauté et de douceur comme vous, Jenny, que le ciel nous avait accordée pour remplacer une mère, une épouse morte en lui donnant le jour. Tomber des bras d'un père, d'un frère, d'un amant dont les vœux allaient être couronnés, dans les mains de ces monstres; quelle affreuse destinée!

Esteban se tut. Des larmes inondaient ses joues. Jenny, une main sur son épaule, contemplait de ses grands yeux bleus cette douleur solennelle. Calvina reprit :

Les condamnés s'agenouillèrent, les mains jointes et les yeux bandés. Deux capucins, inclinés sur eux, leur disaient quelques mots de consolation dernière. A douze pas, un peloton s'était aligné, l'arme au bras, commandé par le lâche Bandeira. Je compris alors toute l'affreuse vérité.

Et mon père tomba évanoui, et ma sœur se roula par terre en poussant des cris lamentables. Et moi, devenu plus craintif qu'une femme, j'arborai le drapeau blanc sur la tour que je défendais.

Mon lieutenant descendit parlementer. Alors une joie féroce brilla sur la face d'Iago. Il toisa du regard mon envoyé, croisa les bras et l'écouta parler. Puis il rit, mais d'un rire satanique, mais d'un rire dont chaque éclat me versait du froid dans la poitrine comme l'acier d'un glaive.

— Le roi don Ferdinand VII, répondit il avec dédain, ne compose pas avec des traîtres, mais quelquefois il les reçoit à merci. Va dire à Calvina que si, dans cinq minutes, il n'a pas déposé les armes, le sang de ces deux misérables vengera d'avance les braves Espagnols qui se sacrifieront pour le punir.

Ma vie appartenait à ma famille ; mais je ne pouvais, sans leur consentement, exposer mes compagnons aux vengeances de l'ennemi. J'appelai donc autour de moi les chefs de ma petite armée. Nous tenions conseil, quand une douce voix s'éleva vers nous, ainsi qu'une prière, faible d'ailleurs, gémissante, éplorée.

— « Mon Esteban, prends pitié de nous, disait-elle, et si tu savais! on nous a bandé les yeux, on nous a fait mettre à genoux, et des moines à la parole affreuse sont venus nous dire! « Il faut mourir... » Ah! sauve notre père : dix assassins ont dirigé leurs fusils contre nous. Esteban, Esteban, un mot de toi, notre bourreau l'a promis, nous serons pardonnés...»

C'était Carmel qu'Iago, connaissant ma tendresse pour elle, avait fait conduire au pied du fort, pour influencer nos délibérations. Elle leva vers moi ses yeux mouillés de larmes, me tendit ses bras, dont la peau blanchissait sous la pression des cordes. Ses beaux cheveux noirs flottaient sur ses épaules, sa robe se drapait autour d'elle comme celle des vierges de Murillo.

Mes amis pleuraient.

— Courez, me disent-ils, vers Iago. Mourons, mourons tous s'il le faut, mais grâce pour les vieillards et pour les enfans.

Je ne sais quelle joie folle, égoïste, m'inonda l'âme en ce moment. Ces deux seules existences qui se dévouaient pour celles de mon père et de Carmel, je les acceptai sans réflexion, sans remords. Je compris le bonheur de ne songer qu'à soi, de n'agir que pour soi. Je m'élançai vers ma sœur, que ses gardes ramenaient : Bandeira parut.

En le voyant à la portée de mes coups, la haine en moi balança la peur. Il me devina. Comme le taureau et le torédor que la barrière sépare, chacun de nous menaçait son ennemi. Nos mains serraient la garde de nos poignards, et nous frémissions de ne pouvoir nous en servir.

— Iago, tu es le plus fort. Qu'exigeres-tu? lui dis je.

— Vous sortirez de cette masure en chemise, les pieds nus et la corde au cou, et vous viendrez faire amende honorable de votre rebellion devant moi.

— Jamais! jamais! m'écriai je en me tordant les mains!

A ces mots Bandeira se retourna vers ses exécuteurs. Carmel se trou-

vait de nouveau agenouillé devant eux. Le monstre fit un geste, je vis les armes se baisser...

— Arrête! arrête! m'écriai-je, en tombant éperdu, haletant, aux genoux du misérable : Iago, je te hais; tue-moi, mais épargne ce faible vieillard, cette pauvre fille. Par l'ame de ton père, pitié pour eux, pitié pour moi!

— Ah! murmurait-il les dents serrés et les lèvres tremblantes, tu as donc peur, indomptable Esteban?

Ses doigts se crispaient. La tête penchée, le sourire sur les lèvres, il me contemplait de son œil à demi fermé, avec une amère expression d'insulte et d'ironie.

— Fais-leur grâce, Iago, repris-je, et je serai ton frère, ton ami, ton esclave. Nous n'aurons plus ensemble qu'un même toit, qu'un même lit, qu'une pensée, qu'une ame. Mon Dieu! pour les deux êtres que tu vas sacrifier, je donnerais mille fois ma vie.

— Toi mon ami!... toi mon frère!... Le sang des Bandeira rugit dans mes veines rien qu'à te voir, rejeton abhoré des Calvina. Je te savais un infâme, mais aujourd'hui je te trouve lâche.... Vous êtes miséricordieuse, sainte madone de Néda.

Alors une sourde rumeur s'éleva du camp ennemi et se propagea de créneau en créneau parmi mes soldats. Mon père avait rompu ses liens arraché son bandeau, saisi sa fille dans ses bras et me l'apportait pour la défendre et la sauver. Je courus à lui...

— Feu! hurla Bandeira...

Douze balles partirent. L'héroïque Pedro se courba sous son fardeau, et vint en rasant la terre s'abattre à mes pieds.

— Prends-la! prends-la, Esteban!... Je meurs... venge-moi.

Je les avais saisis tous deux, et léger comme un démon qui vole une femme, quelques secondes après, je les déposais au milieu de mes amis.

— A l'œuvre, les enfans! cria mon lieutenant. Barricadez la porte; chacun à son poste. Mort aux assassins et vive la constitution!...

Deux balles avaient atteint mon père dans les reins. Le sang le suffoquait. A chaque pulsation du cœur il pâlissait, ses lèvres devenaient livides, ses regards se noyaient de plus en plus. Carmel, blanche comme une statue de marbre, restait sans mouvement étendue près de lui. Mais la vie s'en allait pour toujours chez l'un; elle reviendra bientôt dans l'autre. Tous mes désirs, toutes mes craintes s'étaient concentrées sur l'infortuné Pedro.

— Est-elle blessée? murmura-t-il.

— Non, mon père, répliquai-je, vous l'avez sauvée.

Alors un rayon de bonheur illumina sa figure, que bouleversèrent de nouveau les douleurs de l'agonie. Sa tête se roulait péniblement sur mon bras. Que la perte d'un être bien aimé est une horrible chose! comme la volonté s'irrite à voir s'exhaler ce dernier souffle, dont l'action fait circuler dans notre frêle enveloppe la chaleur et la vie. On voudrait réchauffer les membres du moribond, ranimer aux dépens de la sienne cette existence qui s'éteint! et la mort frappe à grands coups, et vous n'avez plus bientôt qu'une dépouille froide, qu'un cadavre inanimé devant vous.

De légères couleurs revinrent sur les joues de Carmel. Peu à peu elle reprit connaissance et se mit à sourire, mais d'un rire hébété qui m'effraya. Je la crus folle. Puis elle s'accroupit sur ses genoux, contempla la victime d'Iago, joignit ses mains et les laissa tomber devant elle en gémissant. Elle rappelait ses souvenirs. Enfin elle se précipita sur le vieillard.

— Mon père! mon pauvre père! disait-elle, vivez pour nous.

Un douloureux gémissement sortit de la poitrine du mourant. Il fit un effort, posa sa main en signe de bénédiction sur la tête de sa fille qui le couvrait de baisers, trouva encore une larme de regret et cette triste parole :

— Mes enfans, adieu... aimez-vous... Esteban, venge-moi!

Et il expira.

On dansait chez le noble seigneur don Perez de Alcala. Les fenêtres du rez-de-chaussée jetaient au loin l'harmonie, la joie et la lumière. Une musique roulante et saccadée faisait tourbillonner aux airs cadencés de la valse, aux vives ritournelles des boléros et des cachuchas, les élégantes mantilles des beautés galliciennes et les uniformes de vos galans officiers français. On entendait bruire comme une brise harmonieuse toutes ces passions légères, le désir, la galanterie, la vanité, qui se meuvent dans l'atmosphère brillante d'un bal. Trois lustres arrondissaient sous de riches tentures leurs diadèmes étincelans, et m'envoyaient, jusque dans l'enfoncement d'un bosquet solitaire, leurs rayons jaunissant sur le feuillage des cédrats et des orangers.

Et là, enveloppé dans un manteau, le *sombrero* rabattu sur la figure je m'étais assis, et je contemplais passer et repasser tous ces êtres lointains que le plaisir faisait s'agiter devant moi.

A eux l'enivrement des fêtes, les doux regards, les éclatantes toilettes, les paroles palpitantes de bonheur et d'amour. La proscription à moi, la pauvreté, le souvenir de mon père expirant dans mes bras.

Ah! si au souffle de ma haine je pouvais voir les bougies s'éteindre, les fronts pâlir, les bouches se crisper d'effroi; si au milieu de cette foule bariolée et tournoyante, il m'était donné de faire tomber une froide depouille et de secouer des lambeaux sanglans, Calvina, tu serais heureux, tu serais vengé.

Ainsi pensais-je, quand parmi les *cortejos* dont la main guidait à la danse toutes ces bayadères couronnées de fleurs, je reconnus Bandeira.

Je l'attendais : sa vue ne me surprit pas; je ne sentis aucune de ces émotions cruelles qui vous froissent la poitrine, quand vont s'accomplir les grands mystères de notre destinée. Je tirai mon poignard je fis courir la lumière sur sa lame étroite, longue et légèrement ondée. J'en baisai la pointe, et je dis : au cœur du brigand.

Car la haine pour un Espagnol, ce n'est point cette passion pétulante qui se trahit par des provocations ou d'insolentes menaces. C'est un cri sourd, qui vibre au fond de l'ame; c'est un serpent qui ronge. Le brave ne doit pas sentir son cœur, quand sa main se lève, s'il veut frapper juste et fort.

Un jeune figuier croissait tout au pied du mur où s'ouvraient les croisées du seigneur de Alcala. Je me glissai dans l'ombre jusqu'à lui, et me cachai, parmi ses larges feuilles, semblable au châtiment qui s'endort à la porte du crime heureux. L'orchestre roulait en trilles, en cadences perlées sa voix harmonieuse; j'entendais les femmes glisser sur le parquet. Enfin, au milieu du bourdonnement des conversations, du bruit mesuré de la danse, je distinguai des pas qui venaient s'aprochant de la fenêtre; et bientôt retentit à mon oreille la voix d'Iago, répondant à une voix caressante de femme, et préparant encore, sans doute, par un entretien d'amour, quelque infâme trahison.

Je me soulevai doucement de la place où je me tenais accroupi. A la lueur mate des bougies, je considérais les traits anguleux de l'assassin de mon père, je vis briller ses yeux gris, perçans et immobiles comme ceux d'un mauvais génie.

La danse avait cessé. Presque debout, la main gauche prête à saisir le coupable, la droite armée et pendante, j'attendais que la musique ranimât la tête et donnât en même temps le signal du meurtre et celui du plaisir.

Je ne vous dirai pas, Jenny, les paroles qu'échangeaient les amans : votre ame est trop chaste pour comprendre ces monstrueuses passions. Bientôt partit en bruyans éclats, en mesures pressées, en gammes rapides, la valse qui roule vingt groupes brillans en un même tourbillon. J'étendis le bras à travers le feuillage.

— N'avez-vous rien entendu, demanda l'amie d'Iago en regardant de mon côté?

— Rien, chère Dolorès, répliqua le galant *cortejo* avec indifférence.

D'un bond je m'élançai sur lui.

(Esteban se leva par un mouvement convulsif de son banc de genêts se posa en athlète et accompagna chacune de ses paroles de gestes forcenés.)

Je le saisis par ses longs cheveux parfumés, je le tirai à moi; celle qu'il avait nommée Dolorès s'enfuit en poussant des cris lugubres et s'évanouit. La valse s'arrêta comme un chœur de prêtres et de vierges frappés de la foudre en célébrant les mystères de leur Dieu. Le rire et la pitié, le plaisir et l'effroi se disputaient ces hommes ivres de volupté, ces femmes surprises et hésitant dans leurs poses gracieuses. On s'empressait autour de Dolorès; elle ne pouvait satisfaire aux questions de la foule. Je me chargeai de répondre pour elle et je le fis éloquemment.

Je me penchai à l'oreille d'Iago, qui se debattait sous ma main.

— Rappelle-toi Pedro Calvina, lui dis-je.

— Grâce! murmura-t-il.

Mon poignard se plongea dans sa poitrine; un affreux gémissement, un hurlement sourd et prolongé sortit de ses lèvres. Il se releva; je le frappai de nouveau : il retomba sans force, les mains pendantes, affaissé sur la fenêtre, et le râle de la mort faisait haleter sa poitrine. Je le soulevai, et, rassemblant mes forces, je le rejetai en arrière dans la foule au milieu de laquelle ses genoux fléchirent, il roula, et s'étendit sans mouvement.

Toute cette multitude soyeuse et dorée qui l'entourait recula d'horreur. Un frémissement indéfinissable courut parmi ces heureux du siècle; les dames se pâmèrent; les cavaliers se précipitèrent vers le jardin pour saisir le meurtrier. Pourquoi tout ce bruit? La mort avait paru au seuil de l'appartement et avait appelé un de ces enfans gâtés de la Providence, le plus riche peut-être et le plus aimé.

Je fus excepté des amnisties, condamné à mort, signalé à toutes les cours de l'Europe, afin que je ne pusse trouver d'asile dans aucun lieu du monde civilisé. Un contrebandier me prit à Villa-Védas, et, à la faveur de la tempête et de la nuit, me déposa sur la côte de Loctudy.

— C'est une horrible histoire que la vôtre, murmura Jenny quand Esteban eut achevé son récit.

— Eh bien! cet homme, souillé par le meurtre, voudrez-vous encore l'aimer?

A toi, mon ami, pour toujours, pour t'aider à souffrir et t'apprendre à pardonner.

III.

LA VISITE DOMICILIAIRE

Le soir même du jour où Calvina avait fait à Jenny le récit de ses malheurs, par une nuit obscure et chargée d'orage, une agitation mystérieuse régnait à la ferme de Tréméven, et sur la pente abrupte des rochers de Penmarck. Des hommes portant des ballots sur leurs épaules glissaient à travers la nuit, montraient un instant sur la crête des falaises leur silhouette ellilée, dont la forme noire se dessinait sur le gris du ciel, et ne tardaient pas à disparaître dans de tortueux sentiers. C'étaient Drack, sa

femme, Kerloudic et les autres associés de Loctudy, qui transportaient leurs marchandises en lieu de sûreté, là même où quinze jours auparavant ils avaient enterré sous le varech trois douaniers de Plovan, tués dans un combat à outrance que le sergent avait livré.

La police recherchait activement les auteurs de ce crime ; mais, outre ce motif avoué de ses perquisitions, peut être en avait elle un autre plus important, soigneusement dissimulé, celui de saisir le meurtrier du colonel Lago de Bandeira. Elle savait qu'un contrebandier l'avait déposé sur les côtes de Bretagne, et elle déployait une activité extraordinaire pour découvrir sa retraite; l'ambassadeur de S. M. catholique, auquel on ne refusait rien, réclamant avec insistance son extradition.

Après plusieurs descentes infructueuses dans les villages voisins, le procureur du roi et ses agens menaçaient Loctudy.

D'un autre côté, Mathieu Kerloudic, quoique appelé à former l'esprit et le cœur des enfans de ce dernier village, n'en avait pas moins servi le roi sur ses galères. Une vieille amitié l'unissait à certains émissaires de la rue de Jérusalem, tout fraîchement arrivés de Paris pour *chauffer* l'instruction. Il pénétra le mystère de leur mission, et devina, sous l'extérieur emprunté du faux Kéryllis, le condamné qu'on recherchait. Bientôt l'élégance des manières de l'étranger, son attitude inquiète, sa prononciation étrangère, convertirent en certitude les soupçons du maître d'école. Il fit part de sa découverte à Graindemer, l'ennemi juré d'Esteban, depuis que l'Espagnol lui avait enlevé le cœur de Jenny. Tous deux, après mûre délibération, formèrent le plan que voici :

Bruno devait interroger la fille de Drack, à qui l'étranger avait probablement raconté son histoire ; et Kerloudic, les renseignemens nécessaires obtenus, conduirait par ruse le proscrit en lieu sûr, et le livrerait à la place des contrebandiers que la justice aurait arrêtés.

Le jour même où l'on transportait les marchandises vendues par Josserand, Graindemer mit sa barque à flot. Jenny l'accompagnait à la pêche. Le vieux Drack l'y avait envoyée pour lui éviter le spectacle de son déménagement.

La nuit se faisait noire ; les fiancés couraient des bordées bien loin des côtes, entre l'île aux Moutons et l'archipel de Glénan. Bruno avait la figure sombre. Le vent ne soufflait pas avec violence, mais il venait de la haute mer, et poussait incessamment le flot, qui s'augmentait en son chemin. La lune montait à l'horizon, escortée de nuages qui faisaient passer et repasser sur les falaises leurs ombres démesurées. Plus l'heure s'avançait, plus la nuit s'épaississait, plus la brise devenait fraîche. Les rides du front de Bruno se creusaient, son regard semblait briller dans les ténèbres. Jenny eut froid, Jenny eut peur.

— N'allons-nous pas rentrer bientôt, Bruno? demanda-t-elle.

Sans répondre, le jeune homme retira son carrelet, jeta quelques poissons aux pieds de sa compagne, se plaça près d'elle et tourna vers la terre. Jenny enferma dans un panier la pêche de son fiancé, et, s'éloignant de lui, vint s'asseoir à l'avant.

L'eau poussait au rivage. Bruno se contenta de gouverner.

— Tiens, Jenny, dit-il après quelques instans de silence, je vais te rappeler une scène arrivée à Tréméven il y aura bientôt trois mois. Le vent soufflait avec rage, la pluie tombait par torrens. Un étranger vint frapper à la porte de ton père, et cet étranger devait mourir, car il avait surpris notre secret. Drack le condamna, et...

— Assez, assez, interrompit Jenny, pourquoi rappeler de pareils souvenirs?

— Pourquoi? reprit le pêcheur avec l'accent d'une passion furieuse, accompagnant chacune de ses paroles de gestes désespérés. C'est que moi je sauvai cet aventurier pour te plaire et que tu m'as abandonné pour lui. Oui... parce que tu le trouvas beau avec sa longue chevelure, ses mains blanches, sa figure efféminée ; parce qu'il te fallait un amant comme lui, non pas un pauvre pêcheur de Loctudy, dont les épaules se voûtent sous le poids du travail. Ainsi, Bruno l'a défendu, sauvé, pour qu'il vînt t'arracher à lui? Ah! vous m'avez fait à vous deux lâche et ridicule ; mais vous en aurez menti!...

En même temps Graindemer se leva, et jetant un regard de dédain et de colère sur la fille de Drack, il se tenait hardiment debout sur ses deux planches fragiles que le vent tourmentait.

Le cœur de Jenny battait avec violence. Elle dissimula pourtant son effroi, et d'une voix qui voulait paraître assurée :

— Où en veux-tu venir, Bruno? demanda-t-elle.

— Où j'en veux venir? répondit Graindemer. Tu sais son nom?

— Je le sais comme toi. Il s'appelle Kéryllis.

— C'est son nom véritable que je te demande. Tu vas me le dire... ou bien...

La colère suffoquait le pêcheur. On eût dit que le démon du crime lui serrait la gorge. Age voir, à l'entendre, Jenny sentit toute sa résolution tomber.

— Gagnons le bord! s'écria-t-elle ; j'ai peur, bien peur!

— Voyons, pas de désespoir et pas de cri, reprit Graindemer. La nuit est aveugle et la mer muette : obéis.

— Mais ce que tu veux savoir, je te jure que je l'ignore, Bruno.

— A la Tête-de-Fer alors, cria le féroce pêcheur, et il vira de bord.

Jenny a compris le projet du contrebandier ; il va s'échouer au rocher des naufrages, gagnera le bord à la nage, et demain, quand le flot aura rejeté un cadavre parmi les planches brisées, il racontera une histoire de sinistre plus ou moins bien inventée. Epouvantée, elle se retourna vers le rivage et le vit s'arrondir bien loin d'elle. Des profondeurs de l'horizon arrivaient les reflets d'un pâle crépuscule, qui enluminaient comme un fantôme le terrible fiancé de Jenny. La respiration de la pauvre enfant lui brûlait la poitrine. A l'arrière, le pêcheur la contemplait avec une froide impassibilité.

— Pardon, pardon, Bruno, que t'ai-je fait? reprit-elle les mains jointes, implorant sa pitié avec une touchante ferveur.

Il y eut un moment de silence. Le vent d'ouest siffla au dos des vagues ; le bateau filait rapidement.

— Le nommeras-tu? répliqua Graindemer.

— Mais c'est impossible, dit la jeune fille avec désespoir. J'en prends à témoin la sainte madone de Loctudy.

— Eh bien, fais ta dernière prière avant de mourir. Et Bruno se dépouilla de son caban.

Peu à peu la Tête-de-Fer sortait des falaises, et montrait de plus en plus distinctes les aspérités de sa hure homicide. Le long du bateau fragile, dernière espérance qui bientôt sera brisée, Jenny court tremblante, comme pour chercher un passage à travers le gouffre béant des eaux. Elle tend les bras à la terre ; elle appelle du secours avec angoisse, l'écho ne lui renvoie que quelques cris rauques et déchirés. La barque approchait cependant du rivage. La mer clapotait dans les récifs couronnés d'écume ; le flot revenait sur lui-même et heurtait le flot. Une vague énorme accourt et se déroule, glisse sous le bateau, le soulève... La fille de Drack se retourne... sous elle le rocher, l'abîme et la mort! Elle se rejette en arrière, éperdue.

— Grâce! grâce! criait-elle en s'attachant au pêcheur.

— Son nom?

— Grâce! Bruno ; prends pitié de moi!

— Meurs donc, à toi aujourd'hui, à lui demain.

Le contrebandier la repousse, et saute à la mer.

— Monstre, lui disait Jenny, la mort que tu me fais m'est douce, parce que je l'endure pour lui. Son véritable nom, je le sais, et ta férocité n'a pu me l'arracher...

— Il ne s'appelle donc pas Kéryllis, interrompit Graindemer en enjambant sa barque, dont il changea la marche par un vigoureux coup d'aviron. Dieu me garde de t'échouer, tu m'avoueras le reste avant un quart-d'heure, belle fiancée!

— Je te haïssais auparavant, maintenant je te méprise, répliqua la fille de Drack, et elle se détourna du pêcheur avec dégoût.

— Ah! ah! ah! poursuivit Bruno en ricanant ; le courage des femmes, tu vas voir à quoi ça se réduit.

En même temps il tendit une voile légèrement inclinée au vent, qui devait le conduire le long du bord à la hauteur de Tréméven, s'approcha de sa fiancée, et lui montrant la côte :

— Aperçois-tu là-bas, dit-il, une lumière qui brille au flanc du rocher ; elle éclaire la ferme de Tréméven, et je vais te dire à quoi ton digne père est occupé.

Quand tu le surpris, l'honnête sergent, envoyant au *Saut-du Diable* le frère que l'ouragan nous apportait, il ne faisait pas son coup d'essai. il avait déjà rompu plus d'une échine et couché sur le sable bon nombre de douaniers ; car lorsqu'ils sentent venir un lougre à la côte, ces enragés *gabelous*, ils se rassemblent comme des *grisards* au souffle de la tempête, et l'on tire dessus pour faire passage au capitaine Josserand. Eh bien! ces cachemires, ces foulards des Indes, ces riches dentelles de Belgique que Drack entassait chez lui, grace au métier que nous faisons, il les transporte ce soir aux caves de Penmarck, tout juste où dorment, en attendant le jugement, trois honnêtes préposés de Plovan, *esquintés* à la dernière affaire, un par ton père, deux par Bruno.

— Tu mens, misérable, interrompit Jenny. Mon père, ma mère, des assassins!

— Hum! fit Bruno avec une petite moue coquette, qui devint sur ses lèvres une affreuse ironie, le mot est dur, mais il est vrai. Le sergent se fait quelquefois tirer l'oreille... mais Martine! Digne femme d'un contrebandier, va! ça sent la poudre comme un corbeau, l'argent comme un usurier, et le cadavre comme un requin.

Maintenant pourquoi Drack met-il ce soir sens dessus dessous la ferme de Tréméven? Parce qu'il y a des gendarmes à Rennes, une prison, des juges et une machine qu'on nomme...

— Laisse moi! laisse-moi! s'écria de nouveau la fille du sergent.

— Tout cela pour expédier les assassins, et ma foi quelques bons habitans de Loctudy que nous sommes, ton père, ta mère et d'autres encore qui chassons aux chrétiens.

Ces horribles révélations accablèrent Jenny. Vaincue, elle écouta avec horreur. Et toujours son implacable fiancé continuait, mais, debout, haletant, comme si ses souvenirs et ses craintes l'eussent enivré.

— Bientôt donc les perquisitions, l'arrestation, les interrogatoires, les assises, toute cette solennité que déploie la justice quand elle suit le crime à l'odeur du sang. Puis viendra, après quarante jours d'horribles angoisses, un matin qui n'aura pas de soir, où se présentera l'homme à la longue robe noire, qui pardonne au nom de Dieu les crimes que les hommes ne pardonnent pas. Conçois-tu cela?

Jenny se leva et repoussa le pêcheur :

— Arrière, brigaud! disait elle. Tu les a poussés au crime, tu les sauver-

dus! les pleurs s'échappèrent de ses yeux par torrens : Mon père, ma mère! vous si bons et si coupables! Se peut-il?..

— Tenez, belle demoiselle, fit Bruno, tout ce beau désespoir-là ne mène à rien. Cependant, on pourrait encore les tirer d'affaire.

La malheureuse enfant se laissa tomber à deux genoux, et, les yeux au ciel, elle disait, dans l'attitude de la prière la plus ardente :

— Sauve-les! oh! sauve-les!

— Moi, je n'y puis rien; vous, c'est différent.

— Dis, que faut-il?...

— Un mot...

— Lequel, mon Dieu! lequel?

— Son nom!...

Elle retomba sans force aux pieds du pêcheur.

— Oui, le nom de cet homme que tu fis asseoir au foyer de ton père, qui connaît seul mais qui connaît notre passé; auquel tu as tout sacrifié, ta vie, ton honneur, ta famille! Lui aussi a du sang sur le front. Dis moi sa vie; qu'il se taise et qu'il se cache, Jenny, car le juge déchira sa langue par le serment, malgré les promesses, malgré la reconnaissance..... malheureuse! et malgré l'amour.

— Il se nomme Esteban Calvina. Son pays est la Galice; son crime, d'avoir combattu le roi Ferdinand VII et d'avoir tué le colonel Iago de Bandeira. A moi, haïe, abandonnée et digne de l'être, il ne reste plus qu'à mourir.

—

Bruno avait amarré sa barque depuis un quart d'heure, lorsque Mathieu Kerloudic, le maître d'école, aborda Esteban qui se promenait à la brise du soir, et lui frappa familièrement sur l'épaule :

— Bonjour, dit-il, mon gentilhomme.

— L'étranger se retourna, releva fièrement la tête et répondit :

— Quel singulier original vous êtes. Que demandez vous?

— J'aurais à vous parler, senor Esteban.

— Esteban!

— Esteban Calvina.

L'Espagnol fronça le sourcil, fixa sur Kerloudic un regard soupçonneux, s'assura que personne ne le pouvait apercevoir, et saisissant le maître d'école au col et :

— Tu vas me dire, misérable, reprit-il, qui t'a répété ce nom.

— C'est une personne bien instruite, allez. Vous venez de la Galice et vous êtes condamné à mort pour avoir brutalisé les bons serviteurs du roi Ferdinand VII, et en particulier le colonel Iago de Bandeira.

— Que me veux-tu donc? Explique-toi, et vite; nous ne sommes pas à la ferme de Trémeven aujourd'hui.

— Je viens vous avertir en ami, senor Calvina, qu'il n'y a plus de sûreté pour vous dans cette paroisse. Demain la police descendra probablement à Loctudy.

— C'est impossible!

— Vous m'en direz des nouvelles, conclut le père Mathieu en oscillant sur ses deux jambes pour reprendre l'équilibre, comme un magot chinois.

L'Espagnol se recueillit. Son secret était livré. Jenny l'avait trahi sans doute. Cette pensée lui bouleversa l'âme. Mais il oublia pour un instant sa confiance abusée, son amour trompé, toutes ces réflexions accablantes qui devaient retomber sur lui, quand le moment du péril serait passé. Il chercha à apprécier froidement sa position. Que le espèce d'homme avait-il devant lui? Un espion probablement. Mais que devenir sans appui, sans ressources, dans un pays inconnu et inhospitalier? Calvina implora du fond de son cœur la providence, et d'un ton confidentiel :

— Vieillard, fit-il, est-il vrai que tu prennes pitié des malheurs d'un défenseur du peuple?

— Oui, senor. Tous vous portent intérêt dans le hameau.

— Un conseil donc?

Le maître d'école se frotta la nuque, compta sur ses doigts, se tira la lèvre inférieure et reprit :

— Je connais à une lieue d'ici un saint vieillard, qui vous recevra comme un frère à ma recommandation. Rendez-vous chez lui de suite à la faveur des ténèbres. En suivant les falaises, vous ne tarderez pas à découvrir sa pauvre maison, assise sur le roc et surmontée d'un petit clocher. Chez un révère ici le père Anselme comme un élu qui attend le ciel (Kerloudic fit un signe de croix). Certainement la police ne descendra pas chez lui. Le danger qui vous menace une fois éloigné, nous vous ferons partir sur le premier contrebandier qui passera.

— Brave homme, je serai reconnaissant.

— Ah bah! répliqua le magister. Rien qu'à sauver un pauvre diable des griffes de la justice, on est assez récompensé.

—

Certes, les contrebandiers avaient eu raison de prévoir une descente prochaine de la police. Car Bruno, après avoir quitté sa barque, finissait à peine de cacher ses marchandises et ses armes, que le hameau de Loctudy se trouva cerné. Il était deux heures du matin. Le lieutenant de gendarmerie commandant l'expédition, prit avec lui quelques hommes, demanda les ordres du procureur du roi, que dix agens de police ou douaniers accompagnaient, et montrant une cabane hardiment assise sur les aspérités d'un roc :

— A ce nid de vautour, d'abord, dit-il.

— La patrouille s'ébranla, et s'arrêta devant la hutte désignée. Elle appartenait à Graindemer.

Un douanier frappa rudement à la porte. Le contrebandier se réveille, saute à bas du lit, et, entrouvrant le chassis disjoint de la fenêtre :

— Qui frappe à cette heure? demande-t-il. Sans attendre la réponse, il court au lit de sa mère et lui crie à l'oreille :

— La vieille, alerte! les *gabelous*!

Françoise, à ce mot, se dressa sur son séant par un mouvement involontaire.

— Les gabelous, répliqua-t-elle! sainte-vierge, et la cassette aux dentelles est encore ici. Cache la au fond du petit four.

— Ohé, ouvrez-vous, fit-on du dehors? et deux vigoureux coups de crosse ébranlèrent la maison.

— Mille tonnerres, hurla sourdement Graindemer, elle ne veut pas entrer, la cassette. Pardon, messieurs, poursuivit-il en se penchant à la fenêtre, j'allume ma lampe.

— Mère, lève-toi, ils sont au moins vingt. Cache cette maudite boîte ou nous sommes perdus.

La cassette disparut enfin, et la porte du petit four se referma sur elle. Graindemer descend, soulève la longue pièce de bois qui barre l'entrée de sa hutte, et, devant la force armée, porte gauchement la main à son bonnet. Puis il demande avec une bonhomie parfaitement jouée :

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

— Tu vas le savoir, répond le lieutenant.

On se saisit de lui, des sentinelles sont placées partout avec ordre de tirer sur le premier qui tentera de fuir. Le magistrat enjambe la longue échelle qui conduit à l'étage supérieur, et dépose ses papiers sur la table, pendant que les agens de la police font lever Françoise, sondent sa paillasse et éventrent ses matelas.

Tout dans la cabane du contrebandier fut rapidement et minutieusement fouillé, inventorié, mais en vain. Il fallait voir la vieille, comme son œil étincelait à suivre ces intelligens quêteurs, qui prenaient si complètement au rebours ses habitudes d'ordre et d'économie. Il fallait entendre quels vigoureux gémissemens elle poussait à chaque nouveau tiroir qu'on ouvrait.

— Au diable la sorcière! dit enfin le chef des mouchards, vexé de l'inutilité de ses recherches. Imposez-lui silence, monsieur le procureur du roi, elle trouble mes hommes. Hola, cousin Croisette, avant de descendre, sondez un peu les poutres et les murailles de ce chenil.

Celui auquel s'adressaient ces paroles était un homme de haute stature, taillé comme un chien courant, ayant les joues hâves, les narines ouvertes, les yeux à fleur de tête, vrai type d'agent de police, brossé, ciré, cravaté soigneusement, avec un pantalon rapé, un chapeau défoncé. Il venait de déployer un talent admirable. Il se prit à explorer le plafond, le plancher, osculta les cloisons, et vint enfin s'accroupir comme un chat auprès du foyer.

Il découvrit le petit four, porta la main au loquet de la porte qui le fermait et regarda Bruno. Le pêcheur pâlit. Croisette ouvrit, fit sortir la cassette et la porta sur le bureau du procureur du roi, en répétant le mot chéri des savans et des mouchards :

— J'ai trouvé.

Alors, après une courte perquisition au rez-de-chaussée, la scène changea et devint digne du pinceau spirituel de Biard. On commença la rédaction du procès-verbal. Le soleil se levait et dorait au loin les côtes des îles, les flots, les nuages. Ses rayons rouges teignaient tout d'un reflet de pourpre dans la hutte du contrebandier. La table est à l'angle de la fenêtre. Le vieux greffier en habit noir, vieilli, ridé comme une pomme après l'hiver, taille sa plume, et penche sur le papier les énormes besicles qui tremblent à son nez. A ses côtés, le ministère public, recueilli dans sa dignité, en défend l'attitude grave contre la fatigue et le sommeil. Devant le bureau, Bruno se tient debout, demi-vêtu, réfléchi, préoccupé. Françoise, debout comme lui, la main sur la hanche, regarde tour à tour et le juge qui questionne et son fils qui répond. Tout à l'entour, sont assis sur des bahuts ouverts, sur des meubles renversés, les douaniers, les gendarmes et les agens qui ont pris part à l'expédition. Bruno promène son regard sur cette foule somnolente saisit rapidement la boîte aux dentelles, s'élance, disparaît par la fenêtre, esquive deux coups de fusil à son adresse et ne tarde pas à gagner les rochers.

IV.

EXPIATION.

Messieurs du parquet et leurs satellites éprouvaient une immense déception. Après s'être levés au milieu de la nuit, avoir cerné Loctudy avec tant de précautions, procédé à une visite aussi exacte, ils voyaient avec douleur s'enlever leurs pièces à conviction et les meilleurs documens de leur procès-verbal. Le seul de la troupe, qui ne perdît point la tête dans cette grande épreuve de la fortune fut l'intelligent Croisette. De la position élevée où se trouvait la hutte de Bruno, il observa sa fuite. Longtemps il le vit monter descendre, suivant les inégalités du sentier qu'il parcourait; enfin le pêcheur se détourna vers la mer, et disparut.

— Tout n'est pas perdu, monsieur le procureur du roi, dit Croisette.

Donnez-moi quatre hommes qui n'aient pas la goutte aux jambes, et je ramène notre bandit.

Aussitôt on organisa un détachement d'élite. Le hardi limier en prit le commandement. Pour mieux dissimuler sa marche, il descendit sur le galet, longea la côte, et atteignit en moins d'un quart d'heure l'endroit qui servait probablement de retraite au contrebandier.

Là, entre deux vastes pierres creusées parallèlement, s'ouvrait un long ravin; et, dans l'enfoncement ténébreux qu'il formait, l'œil ne pouvait rien saisir que deux zones de lumière, le ciel au sommet, la mer en bas. Croisette fit monter ses hommes au haut de la falaise, et de là pouvant mieux apprécier la profondeur du précipice où sa bête avait pris gîte, il désespéra de la relancer.

C'était une excavation incommensurable, un de ces abîmes effrayans, qu'entr'ouvre d'année en année, de siècle en siècle, le temps, cette force patiente qui construit des montagnes en ajoutant un grain de sable à un grain de sable, qui coupe les granits en faisant couler contre eux l'eau des torrens. Deux couches de pierre, convergeant en entonnoir, en formaient la gueule béante sur une longueur horizontale de neuf cents pas. La mer montait jusque là dans les plus hautes marées, et creusait au dessous, en se retirant, un canal escarpé, d'autant plus large que le roc résistait moins. Sur les flancs de ce canal couraient des cannelures de sel jaune, arides au sommet, humides au milieu. Le flot se roulait à leur base, et dans son eau verte le ciel se mirait.

Croisette, parvenu, en s'aidant des pieds et des mains, jusqu'à la dernière pierre qui s'inclinait sur l'abîme, observa le côté opposé à celui où il se trouvait. Au dessus d'un entablement mince, de pierre spongieuse, qu'une planche pouvait facilement atteindre, il lui sembla voir un attérissement profond, et le compère ne douta point qu'au flanc de cette muraille abrupte un hardi coquin ne pût se loger.

— C'est ici, je crois, dit-il à ses compagnons, que le renard s'est blotti. Qui de vous se sent capable de l'enfumer avec moi?

Le brigadier, chef de l'escouade, s'offrit en se gratiant l'oreille. On alla quérir dans une ferme voisine une forte et longue planche; on la mit en travers sur l'espace; Croisette et le soldat s'y placèrent, le pistolet armé au poing, et tentèrent l'aventure avec intrépidité.

Au moment du flux, pour un rageur habile, le passage eût été moins périlleux; mais quand les deux honorables représentans de la force publique se trouvèrent suspendus sur le pont flexible, la peur, une peur atroce, ne tarda pas à les saisir, un vertige tournoyant leur troubla la vue. Ils allaient pourtant, mais ils regardaient toujours d'un œil hébété ce gouffre dont l'aspect les fascinait. Un éclat de rire strident se fit entendre auprès d'eux; ils s'arrêtèrent éperdus; puis il y eut un bruit de pas précipités dans les ténèbres: Bruno parut, ses yeux flamboyaient. Il saisit à deux mains l'extrémité de la planche appuyée de son côté et cria d'une voix formidable:

— En l'air! ventre-dieu! mes bons douaniers!

— Au secours! fit le gendarme, en prenant à bras le corps son compagnon.

Bruno balançait ses victimes sur l'espace; autour d'elles rien que l'air insaisissable, des gênets étolés, des aspérités que l'ongle ne peut mordre, et au dessus les galets bruissent et le reflet de l'eau éclaire de ses lueurs grises cet horrible moment.

L'imminence du danger rendit tout son sang-froid à Croisette. Il se pencha vers Bruno, l'ajusta de son pistolet et lui cria:

— Rends toi, misérable, ou tu es mort!...

Chacun se tint immobile. C'était une horrible partie de trois existences, engagées deux contre une, et les chances de vie et de mort s'y faisaient équilibre, quand Bruno relevant la tête vit trois carabines, qui le couchaient en joue.

— Mille tonnerres, grommela-t-il, encore des gendarmes! En lui il sentit la rage du tigre auquel on ravit sa proie.

Parviendrait-il à détourner le pistolet de Croisette, il n'en devait pas moins succomber. Pour lors à quoi bon deux meurtres, deux meurtres qu'il ne pourrait nier? Le pêcheur replaça la planche sur son appui.

— Je me rends, dit-il, et sa bouche proférait des blasphèmes désespérés.

Un quart-d'heure après Croisette triomphant le ramenait à Loctudy.

—

A une demi-lieue nord-est de Tréméven, sur un monticule escarpé, qui dominait au loin la mer et le paysage, s'élevait tout svelte et tout coquet le petit ermitage de Notre-Dame-des-Mariniers. C'était une maison blanche et propre, surmontée d'un toit rouge et d'un clocher aérien, sous l'arceau duquel se balançait une cloche. L'œil aimait à se reposer sur cette construction pittoresque, surtout quand le soleil venait se coucher derrière elle. Car alors la lumière qui l'enveloppait en amoindrissait singulièrement les proportions, et la faisait ressembler à ces jolis accessoires dont Joseph Vernet savait orner ses marines et qu'on cherche vainement dans les tableaux de nos peintres d'aujourd'hui.

Esteban, effrayé par Kerloudic, et craignant une descente prochaine de la police, avait accepté pour asile cet ermitage de Notre-Dame-des-Mariniers.

L'otage des assassins s'y trouvait en sûreté et presque captif, grâce aux soins du bon ermite qui lui donnait l'hospitalité.

Cet ermite, le vénérable Anselme, était un digne confrère de ceux qu'a popularisés Walter-Scott, un gros homme, court, trapu, bien portant, qui ne devait pas vivre seulement de lentilles et de pois secs. Son métier ostensible était de signaler le passage des bâtimens de transport, et d'avertir au son de la cloche les voyageurs de se hâter. Le privilège d'une double quête par semaine le récompensait de ce petit service qu'il rendait aux habitans de la côte. Mais le saint homme exerçait à la sourdine une profession bien autrement lucrative, celle de recéleur des contrebandiers. Les douaniers, il est vrai, lui causaient bien quelques inquiétudes, mais il s'était jusqu'alors parfaitement tiré d'affaire avec eux, grâce au Seigneur, qui n'abandonne jamais ses élus.

Une semaine s'était passée depuis l'arrestation de Bruno, la seule qu'eussent amenée les perquisitions. Par une belle matinée, vers trois heures, quand le jour commençait à peine à poindre, s'avançait lentement vers l'ermitage une barque venant de Tréméven. La fille de Drack se tenait assise à l'arrière, le gouvernail à la main, dans une attitude pleine de tristesse et d'abandon. Une voile, qu'enflait une brise légère, faisait mouvoir l'embarcation. Après une heure de marche, elle s'arrêta au-dessous de l'habitation d'Anselme. Jenny amarra son batelet, et gravit avec promptitude le premier sentier qu'elle rencontra.

Arrivée à la porte de l'ermite, elle frappa doucement, et attendit, non sans trouble, que l'on répondît de l'intérieur; car, pour rendre visite à un moine aussi gaillard, il était encore bien matin. Le peux Anselme se levait. Il ouvrit son guichet, et, apercevant dans le cadre de bois la plus jolie figure qu'on pût voir, il se hâta d'ouvrir, dût il introduire chez lui le diable venu pour le tenter sous des dehors aussi séduisans.

— Vous avez ici un étranger depuis huit jours, père Anselme, demanda Jenny.

— Tiens, la fille du père Drack, fit Anselme... Un étranger? Mais pas le moins du monde, chère enfant.

— Mon père me l'a dit pourtant, et m'a donné une commission pour lui.

— C'est différent. Montez, petite; il est levé. Et surtout...

Jenny se hâta de profiter de la permission, sans laisser Anselme achever sa phrase, et dès qu'elle fut à l'étage supérieur de la maison, en présence de Calvina:

— Fuyez, mon ami, lui dit-elle, Bruno est prisonnier, Bruno sait tout: il voudra racheter sa vie au prix de la vôtre. Une barque nous attend au bas des falaises, et j'ai pour vous une retraite sûre dans l'archipel de Glénan.

— En effet, répondit Esteban, Kerloudic sait mon nom, mon pays, mes aventures, et vous n'ignorez pas sans doute la manière dont il les a connus.

— Point de reproches, je vous dirai tout, reprit la jeune fille en l'entraînant.

Ils trouvèrent en bas l'ermite qui les attendait, le dos appuyé contre sa porte et les bras croisés.

— Père Anselme, adieu, fit l'Espagnol.

— Comment, vous partez?

— Oui.

— Un instant, s'il vous plaît. Et votre écot.

— Mon père vous paiera pour lui, père Anselme, dit la fille de Drack.

— Oui! mais en attendant, je le garde en fourrière. Il me faut du comptant, l'ami.

— Bon ermite, reprit Esteban, je n'ai point d'argent. Mais sur mon honneur, vous recevrez un jour le prix de votre hospitalité. Acceptez Drack pour caution, et laissez-moi passer.

— Que Drack vous réclame ou Kerloudic, à la bonne heure. Jusque là je vous retiens.

— Débarrasse la porte, vil frocard, et promptement! s'écria l'Espagnol.

Anselme, effrayé, saisit un bâton. Mais avant qu'il puisse s'en servir, Esteban le lui arrache, saisit l'ermite par son caban, lui applique, à ce saint anachorète, avec une coupable irrévérence, cinq ou six coups sur les reins, ouvre la porte, fait sortir Jenny, et, se retournant:

— Dieu vous ait en sa sainte garde, dit-il, vénérable Anselme.

Et il s'éloigna.

Dix minutes après, Graindemer se présenta à l'ermitage, escorté de six gendarmes, d'un commissaire de police et d'un jeune homme enveloppé d'un manteau. Le commissaire était porteur d'un mandat d'amener lancé contre Esteban Calvina, chef de guérillas, nommément excepté de l'amnistie accordée aux rebelles par Ferdinand VII, réfugié en France, et dont sa majesté catholique avait obtenu l'extradition. Bruno, suivant le plan concerté entre Kerloudic et lui, avait si bien manœuvré depuis son arrestation, si habilement allèché la police, qu'il venait d'obtenir sa liberté, à la condition de livrer le meurtrier de Bandeira. Le pêcheur entra le premier dans l'ermitage.

— Mon révérend, dit il au père Anselme à voix basse, vous avez recueilli dans votre maison un membre souffrant de J. C.; ces messieurs désireraient l'entretenir un instant.

— Allez au diable, répondit l'ermite, en frottant contre la doublure de son caban ses reins endoloris. Il court les champs votre frère en Dieu...

— Comment? vous l'avez laissé sortir.

— Parbleu, il fallait venir l'empêcher, vous!

— Stupide brute! fit Graindemer en frappant du pied.

La troupe s'était rapprochée pendant ce temps des deux interlocuteurs. Anselme raconta l'évasion du proscrit.

— Nous le rattraperons, interrompit Bruno. Jenny le conduit à Glénan. M. le commissaire, longez la côte avec vos hommes jusqu'à la première barque. Là cachez-vous et observez. Je vais rejoindre nos fuyards à la nage. J'aborderai avec eux à ce récif couvert de genets, que vous apercevez là bas entre le rivage et l'île aux Moutons. Accourez alors. Je te tiens, là, mort Dieu, il ne s'échappera qu'en me passant sur le ventre.

— Et ça pourrait arriver, ajouta le prudent Anselme. Gare le stylet, mon brave; et pour plus de précaution, glissez sous votre chemise la baïonnette d'un de ces messieurs.

Bruno ne jugea pas l'avis méprisable, quitta son caban et descendit sur le galet.

En effet, les jeunes gens gagnaient rapidement l'archipel de Glénan, en s'aidant de la voile et de la rame. Tous deux gardaient le silence, quand vint les distraire la vue d'un objet étranger.

— Jenny, dit l'Espagnol, regardez à cent pas de nous. Ne vous semble-t-il pas qu'un homme à la nage cherche à nous atteindre?

— Oui! répondit la jeune fille, c'est Bruno!

— Ohé! ohé! cria le nageur.

— Il demande du secours, je crois.

— Fuyons, fuyons au contraire. Il veut se racheter en vous livrant. Il nous poursuit.

— Lui! répondit Calvina en abandonnant la rame. Alors, je l'attends. Mais au contraire, s'il a véritablement besoin de nous, voudriez-vous l'abandonner, Jenny?

— Eh! que m'importe à moi la vie de cet homme! Esteban, c'est toi que j'aime, toi qu'il faut sauver! Oh! fuyons, pour Carmel, pour votre sœur dont vous êtes le seul appui!..

Et prenant la main du proscrit, elle la plaçait sur la rame, pendant qu'il regardait la charmante jeune fille d'un œil plein d'amour. Car il oubliait tout soupçon à voir sa terreur si pleine de dévoûment.

— Mil e tonnerres, les enfans! il faut jouer des bras pour vous rejoindre, dit Graindemer en sautant dans la barque. M'y voilà donc enfin!.. Il s'assit tout ruisselant d'eau. Imaginez vous que depuis hier soir je joue à cache-cache dans les blés avec quatre gendarmes. Abordons à ce récif. A moi la rame!... Mes coquins doivent me guetter du haut des falaises. Nous attendrons la nuit dans les genets.

— Comme il vous plaira, maître Bruno, fit Calvina.

Il se leva et vint s'asseoir près de Jenny, dont il prit la main sans façon.

Les fugitifs ont abordé au banc de sable que désignait le contrebandier. Cependant Jenny ne tarde pas à signaler un peu sur la gauche une embarcation qui court droit à eux. Deux paysans la conduisent; nulle autre personne ne s'y montre. Cependant, à chaque fois qu'elle s'incline, une ligne étroite de lumière blanche et quelques reflets de feu brillent à sa surface, comme si derrière son étroit bordage se tenaient cachés des soldats. Jenny veut s'éloigner.

— Bah! répond Graindemer, nonchalamment couché sur le ventre, et le menton appuyé sur ses coudes, mes gendarmes me cherchent encore, et me chercheront long-temps.

Et le bateau de fendre l'eau sous chaque effort de ses rameurs, et d'accourir entre deux lames argentées et divergentes que sa proue a soulevées.

— J'aperçois des hommes armés, répète Jenny. Gagnons les îles de Glénan.

— Et moi je vous dis que nous ne risquons rien, répliqua brutalement le contrebandier. Les îles de Glénan sont encore loin, et mes gendarmes nous verraient fuir de la côte. D'ailleurs, ça me regarde... Vous savez bien que c'est moi seul qu'on poursuit.

Ce mot cruellement ironique changea en certitude les soupçons de la fille de Drack.

— Restez, Graindemer, reprit-elle : vous êtes libre. Moi je pars. Kérylis, m'accompagnez-vous?

— Partout, avec bonheur, fit Esteban. D'autant mieux qu'une seconde embarcation vient encore nous donner la chasse, et qu'elle porte vraiment celle-ci de beaux et bons soldats. M. Bruno, je vous laisse avec eux : ils sont venus pour vous.

— Et pour vous aussi peut-être, cria le pêcheur. Mais vous ne leur échapperez pas, senor Esteban, l'assassin du colonel Iago. Avant de quitter cette grève, il faudra la tendre de mon sang... Oh! à nous deux, misérable, à nous deux maintenant.

Et, brandissant sa baïonnette, Graindemer se dressa devant le proscrit pour lui barrer le chemin.

Esteban recula. Il porta sa main fermée à son front, et dit avec désespoir :

— Toujours du sang. Pourtant je suis rassassié de vengeance, mon Dieu!

— Eh bien, reprit Bruno, tu hésites, noble Espagnol. Offre le bras à cette jolie fille, et viens t'asseoir auprès d'elle sur le bateau qui vous attend.

— J'irai toujours trop tôt pour toi, répondit Esteban.

— Monstre, il sait Jenny, saisissant à deux mains l'arme du contrebandier, dans cette horrible nuit où tu mis d'un côté la tête de mon père, la tête de ma mère, et de l'autre son secret, tu devais le forcer au silence, mais non pas le trahir, mais non pas le tuer. Que veux-tu? la liberté? Fuis avec nous; la vengeance? prends-la sur moi. Je souffre tant que la vie me pèse. Mais le pardon, l'oubli, le salut pour lui, pour mon Esteban bien-aimé!

— Tu l'aimes donc bien, fit le contrebandier!.... Va donc lui dire adieu, le voir, l'embrasser une dernière fois, car celui qui t'inspirait tant d'amour, il ne sera bientôt plus qu'un cadavre que roulera le flot.

Et de son bras robuste Graindemer repoussa la pauvre fille, qui vint tomber devant Calvina.

Un éclair de fureur jaillit de l'œil de l'espagnol. Il s'approcha de son rival et lui dit d'une voix brève :

— Choisis et vite. La fuite avec nous ou le combat...

— Oui le combat... à mort, répliqua Graindemer avec rage.

— Va pour le combat, fit Esteban en tirant son stylet. Allons, en garde... sang pour sang, et poignard contre poignard.

Les deux rivaux se joignirent. Ce n'était pas un de ces duels élégans où l'on pose, séparés de toute la longueur d'une épée, où la main, plus attentive à la défense qu'à l'attaque, ne cherche à atteindre la poitrine de l'adversaire qu'à ce moment rapide où l'art se trouve en défaut; un de ces duels qui font languir la mort, elle qui veut frapper à grands coups, car cent fois elle s'élance et cent fois le fer la détourne, la rejette à droite, à gauche, ou la force à lâcher prise, quand elle commençait à goûter du sang. Non! Les armes étaient courtes et par conséquent solides entre les doigts, insuffisantes à la défense, et elles permettaient aux combattans de s'approcher pied contre pied, poitrine contre poitrine. Aussi la lutte n'eût pas été longue. Un événement inattendu l'empêcha.

Les deux barques portant le commissaire de police et ses agens approchaient et combinaient leur marche de manière à ôter au proscrit tout moyen d'évasion. Sur celle qui venait aborder près d'Esteban se tenait debout, le manteau pendant à l'épaule, le *sombrero* à la main, un pâle jeune homme, celui même qui avait accompagné Bruno dans sa visite au père Anselme. A son aspect, Esteban s'arrête immobile, ses cheveux se hérissent, ses joues deviennent livides et sa bouche laisse échapper un cri sourd comme celui d'un mourant. Jenny se rapproche de l'infortuné, palpitante de terreur.

— Vois, vois cet homme, fit Calvina tremblant; c'est la justice, Jenny, c'est la mort; c'est le fils d'Iago, Basilio de Bandeira.

Basilio s'élança d'un bond sur la grève.

— Esteban, dit-il, tu l'as surpris dans un entretien d'amour, tu l'as assassiné au milieu d'un bal, tu as fait rouler son cadavre, le cadavre de mon père, parmi des fleurs, de fraîches toilettes, au milieu des fanfares d'un orchestre. Toi qui te connais si bien à grouper des circonstances, parle, comment faut-il le venger?

— Va! répliqua Esteban; Dieu est juste, et je suis prêt. Au château de las Sierras, à vous, race détestée des Bandeira, à moi au jardin du senor de Alcaia, et maintenant à vous encore! Le fils contre le père, le fils contre le fils, contre le dernier bourreau l'enfant de sa victime : c'est la loi du talion.

— Ayez pitié de nous, secourez-nous, sainte madone de Loctudy, répétait la fille de Drack, pressant le proscrit entre ses bras.

— Et moi aussi, reprit Basilio triomphant, je t'arrache à la femme que tu aimes; et moi aussi je te traînerai en spectacle aux yeux de la foule, non pas dans l'atmosphère parfumée d'un salon, à l'éclat des bougies, au bruit léger d'une valse, mais à la clarté du jour, mais au grand air de la place publique, mais aux cris de cette cohue ignoble qui demande à l'échafaud des émotions.

Et celui qui te frappera ce sera l'homme qui flétrit quand il tue, le bourreau!...

— Le bourreau! fit Esteban indigné, montrant l'acier brillant de son stylet qu'il dirigea contre sa poitrine. Le couteau de la justice ne s'est jamais levé sur un Calvina, entends-tu, Basilio?... Et il tomba mortellement blessé.

On accourut aux cris de sa maîtresse; penchée sur lui, elle répétait son nom avec angoisse; elle recueillait avec sa bouche le souffle qui s'échappait de la sienne. Bruno aussi s'agenouilla près du moribond.

— Je suis vengé, dit-il.

Esteban le regarda avec mépris, serra de sa froide main la main de la jeune fille, prononça un faible adieu, et mourut.

La justice n'apprit rien sur le meurtre des douaniers de Plovan.

Jenny ne se maria jamais. Après la mort de ses parens, elle alla vivre auprès de Carmel.

FÉLIX DERIÈGE. — (*Commerce.*)

SŒUR BATILDE.

fille du Régent

I.

Une modeste chaise à porteur sans armoiries, sans dorures, et seulement portée par deux valets dont les habits gris et usés ne témoignaient d'aucun vestige de livrée, essayait de se frayer un passage à travers la foule de carrosses armoriés, de chevaux somptueusement empanachés et de chaises richement sculptées qui encombraient les approches du Palais-Royal. Ce n'était pas chose facile ; on était au commencement du mois de février 1718, et la pluie, qui depuis le matin tombait par torrens, avait depuis une heure redoublé d'intensité ; la grêle et la neige s'y joignaient, et le vent, qui soufflait avec violence, complétait le temps le plus affreux qui se puisse voir.

Cette chaise atteignit le vestibule du palais, où elle s'arrêta. Il en sortit un très jeune homme dont le premier regard fut de s'assurer si, dans le ballottement du transport, sa toilette n'avait pas souffert ; puis, rassuré, il se sourit à lui-même et s'avança vers le double escalier qui monte en spirale jusqu'au premier étage du palais ; alors seulement il songea à regarder autour de lui.

L'affluence des grands seigneurs à grands cordons et à brochettes de croix dont il se vit entouré, l'émut profondément ; à l'air de satisfaction qui se montrait sur son visage, succéda une expression d'embarras et de contrainte. Au lieu d'avancer, il se mit à reculer, saluant à droite et à gauche ; ses beaux yeux noirs, qui laissaient échapper un regard timide et indécis, semblaient dans cette foule brillante et aristocratique chercher un appui, solliciter une main protectrice qui le guidât sur ce théâtre où l'on devinait bien qu'il paraissait pour la première fois.

Il fut abordé par un jeune et beau seigneur d'environ vingt-quatre ans, d'une mise, d'un luxe et d'un goût merveilleux.

— Je veux être damné, si ce n'est là le seigneur Cadmus, dit-il, en toisant, d'un ton de politesse insolente, le jeune homme venu en chaise. Et par-là, sambleu, mon cher, que viens-tu faire ici ?

— Son altesse royale le régent m'avait fait dire de me rendre au palais, monsieur le duc de Richelieu, répondit le jeune homme en s'inclinant jusqu'à terre.

— Pas mal, d'honneur, pas mal, dit le duc de Richelieu sans écouter la réponse de son timide voisin, mais occupé à lorgner minutieusement chaque détail de son costume... Sais-tu que tu as du goût, Cadmus ; je veux être damné si, avec cette mise de bon goût, cette élégance et cette jolie figure, et surtout en cachant ton nom et ton rang, tu n'enlèves d'assaut les cœurs les plus récalcitrans et les plus sévères... Mais tu ne lèves pas les yeux si haut, tu t'intéresses peu aux enchanteresses qui ornent la cour de notre régent.

— Pardonnez-moi, monsieur le duc, et il y en a une... répondit Cadmus avec un soupir.

— Laquelle, s'il te plaît ?

Celui que le duc de Richelieu appelait Cadmus continua d'un air de confidence pleine de bonhomie :

— Monsieur le duc de Richelieu doit les connaître toutes, lui ! Celle dont je veux parler est très belle.

— Elles le sont toutes, mon cher.

— Très jeune.

— Elles le sont encore toutes, par là, sambleu.

— Mais elles ne sont pas toutes muettes, monsieur le duc, et la mienne l'est.

— Muette ! il n'y en a pas une ici, mon cher, je puis te l'affirmer de reste. Quel est son nom ?

— Batilde.

— Batilde, répéta le duc tristement surpris, je ne la connais pas. Batilde, répéta-t-il encore préoccupé ; mais elle doit avoir un autre nom que celui de Batilde ?

— Je l'ignore, monsieur le duc.

— Où lui as-tu parlé.

— Je ne lui ai jamais parlé, monsieur le duc.

— Par là, sambleu, où l'as-tu donc vue ?

— Il y a trois jours, de grand matin, passant sur le Pont-Neuf à pied, un carrosse qui venait très vite renversa près de moi une petite fille qui vendait des pommes ; aux cris de l'enfant, le carrosse s'arrêta, deux dames en descendirent ; mais je n'en vis qu'une, je n'en regardai qu'une, elle était jeune, belle et pâle. Elle fendit la foule, courut à l'enfant, la releva, ses beaux yeux exprimaient la plus vive inquiétude, la plus tendre sollicitude ; mais ce fut la dame âgée qui parla, qui s'informa du mal que ressentait la petite, de sa demeure, et qui donna ordre à ses gens de la porter dans le carrosse ; je m'empressai, je la plaçai moi-même sur la banquette de devant ; alors la dame âgée me remercia ; quant à la jeune, elle remua les lèvres comme si elle eût voulu m'adresser la parole ; mais aucun son n'en sortit, elle en resta comme confuse ; puis, me saluant, elle fit un signe, et le carrosse partit en emportant cette charmante personne.

— C'est très bien ; mais tout cela ne m'indique pas que ta beauté muette habite la cour plutôt que la ville ou le faubourg.

— Son carrosse portait la livrée et les armes de la maison d'Orléans.

— Diable ! dit le duc réfléchissant en se caressant le menton d'une main. Mais d'abord, es-tu bien sûr, Cadmus, qu'elle s'appelle Batilde, et qu'elle soit muette ?

— A l'endroit du pont où elle s'était baissée pour relever la petite fille, j'ai trouvé ce médaillon où ce nom est gravé ; du reste, si elle n'avait pas été muette, monsieur le duc, elle aurait adressé la parole à la petite ou à moi.

— Bah ! dit Richelieu en pirouettant sur les talons. Puis il fit quelques pas dans l'antichambre où il revint aussitôt entouré.

— Bonjour, Canillac, Cheverni, Gamaches, dit le duc en leur tendant la main l'un après l'autre ; quel temps affreux ! ajouta-t-il en jetant un regard à travers les vitres que fouettait la pluie avec violence.

— *Quand ce serait un régent qui gouvernerait là haut, les affaires n'en iraient pas plus mal*, dit une voix railleuse derrière les jeunes seigneurs.

On se retourna avec étonnement ; celui qui venait de parler était un homme jeune et maigre ; une espèce de moquerie amère était répandue sur toute cette sèche physionomie, et soit qu'il parlât ou ne parlât pas, une perpétuelle épigramme semblait jaillir de ses yeux et de ses lèvres. Il s'appelait Arouet de Voltaire.

Au même instant, et comme un violent coup de vent avait rendu tout le monde muet, la porte de l'appartement de la duchesse d'Orléans s'ouvrit, et un huissier fit signe à la foule des courtisans d'entrer ; ce qu'ils firent en silence et par rang de titres et des dignités.

Lorsque chacun eut salué, d'abord une grande femme habillée en façon d'amazone, et qui était la mère du régent, puis sa femme, assez belle, bien qu'avec des joues pendantes, et enfin un groupe de jeunes et jolies princesses, le duc de Richelieu frappa sur l'épaule de Cadmus.

— Y est-elle ? demanda-t-il en lui montrant les dames de la cour.

— Oui, monsieur le duc, là bas, contre la princesse Palatine, cette jeune et belle fille vêtue de satin blanc...

— Ah ! c'est là ta Baltide muette... Délicieux, sur mon âme ! délicieux couple que vous feriez ensemble... une future religieuse et un... Mais je veux être damné si je ne te présente pas moi-même à elle ; suis-moi ! ce sera piquant.

Richelieu, suivi de son acolyte, atteignit bientôt la place où se trouvait la soi-disant muette.

— Mademoiselle veut-elle me permettre de lui présenter un pauvre jeune homme, qui ne sait comment faire pour mettre aux pieds de votre beauté, et un médaillon perdu l'autre jour en accomplissant une œuvre de bienveillance... et son cœur ?

Puis il fit une pirouette et s'éloigna, laissant Cadmus en présence de l'inconnue. Celui-ci tira timidement de son sein un petit médaillon d'or, émaillé de bleu, et le présenta en tremblant à l'inconnue.

— Merci ! dit elle, et avec un gracieux mouvement d'hésitation, elle ajouta : c'est... le portrait d'une amie.

— Vous n'êtes donc par muette ? dit vivement Cadmus, comme malgré lui.

La jeune fille leva ses grands yeux bleus surpris sur son interlocuteur, et répondit, mais en hésitant encore :

— Non... monsieur !

— Et moi qui le croyais... Oh ! pardon, pardon, mademoiselle.

La soi-disant Baltide répondit à voix basse.

— J'ai une infirmité... qui me fait paraître souvent hautaine,... orgueilleuse,... on croit que c'est le dédain qui m'empêche... de répondre,... c'est que je ne puis... pas,... je bégaie en parlant... et j'en ai honte,... voilà la cause de mon silence.

— Et vous avez la bonté de vous excuser, dit l'amoureux jeune homme, vous qui paraissez être si fort au dessus de moi !

— Est-ce que vous ne savez pas que je suis mademoiselle de Chartres ?... demanda naïvement la jeune fille.

— Mademoiselle de Chartres ! interrompit Cadmus en pâlissant, mademoiselle de Chartres !... la fille du régent... malheureux !...

Richelieu, qui l'observait au loin, lui jeta un regard moqueur.

En ce moment le régent fit signe à ce mystérieux personnage d'approcher, celui-ci s'inclina avec un trouble visible, il sortit avec le duc d'Orléans, qui revint un moment après, mais seul.

— Je viens de donner mes ordres pour l'opéra de demain, dit-il en s'approchant de sa famille, on représentera *Cadmus*.

— Nous irons, nous irons, s'écrièrent les princesses d'Orléans avec joie.

— Et ma petite religieuse viendra-t-elle ? dit le duc en frappant un petit coup sur la main de Mlle de Chartres.

— Moi ! et pourquoi pas ? répondit la princesse comme éveillée en sursaut.

— Vraiment, tu compromettrais ainsi ton salut en venant avec nous dans ce lieu de perdition ? dit le régent en riant.

— Oui... j'irai... dit la princesse si sérieusement, qu'on aurait pu croire qu'elle pensait à toute autre chose.

II.

La salle de l'Opéra était éblouissante de parures et de lumières ; la loge du duc d'Orléans surtout offrait un assemblage gracieux de femmes jeunes et parées. On venait de lever la toile ; mais Mlle de Chartres, sans s'oc-

cuper de ce qui se passait sur la scène, sans même y jeter un regard, laissait errer ses yeux de loge en loge; l'impatience, l'espoir et le dépit se peignaient tour à tour sur son charmant visage; enfin elle se pencha vers sa sœur.

— Aglaé, lui dit-elle, vous souvenez-vous du personnage que le duc de Richelieu m'a présenté hier au soir?

— Certainement, répondit Mlle de Valois le plus simplement du monde, et si vous voulez le voir, il est là.

Puis, au grand étonnement de Mlle de Chartres, dont les yeux se portaient déjà vers les loges les plus somptueuses, l'éventail de Mlle de Valois se dirigea sur la scène.

— Où donc? demanda Mlle de Chartres, ne comprenant rien au signe de l'éventail.

— Quoi! vous ne voyez pas le personnage qui représente Cadmus, le chanteur Caucherau?

— Caucherau! répéta la princesse apercevant enfin l'acteur, et ne pouvant en croire ses yeux, Caucherau!

Et les yeux fixés sur la scène, elle resta comme frappée de la foudre; puis, elle ne dit plus une parole; mais quand la toile se baissa, chacun put remarquer que les joues de la princesse étaient baignées de larmes.

— Quel chagrin pour une fiction, lui dit sa sœur en riant, l'auteur de *Cadmus* doit en être bien glorieux, ma chère Adélaïde!

— Helas! répondit naïvement Mlle de Chartres, ce n'est pas l'opéra de *Cadmus* qui m'arrache des larmes, c'est le sort de ce pauvre Caucherau qui doit être damné.

— Je vous conseille de le convertir, lui repartit en plaisantant Mlle de Valois.

Ces paroles, prononcées avec légèreté, furent prises au sérieux par la simple et naïve enfant. Le lendemain, Caucherau reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

»Pour le salut de votre ame, il faut que je vous parle; trouvez-vous »ce soir à huit heures à la porte de mon appartement, suivez la personne »que vous trouverez, et qui vous introduira chez moi.

»LOUISE-ADÉLAÏDE DE CHARTRES. »

A la réception de cette lettre, Caucherau devint ivre de joie; sa folle imagination ouvrant un champ immense à des pensées plus folles encore, ce fat la tête haute, en conquérant sûr de la victoire, que cet homme, si humble et si timide la veille, se présenta aux portes du palais. Une dame le conduisit à l'oratoire de la princesse. Mademoiselle de Chartres était agenouillée sur un prie-dieu, vis-à-vis d'un crucifix d'argent, et semblait absorbée par ses prières.

Quand Caucherau entra, elle se releva soudain, et se tournant vers lui, elle prononça avec son accent hésitant et plein de charme.

— Je... vous .. attendais, monsieur.

Ces paroles bienveillantes achevèrent d'égarer le peu de raison du jeune fat, il se jeta aux genoux de la princesse en prononçant des paroles d'amour.

Mademoiselle de Chartres pâle, mais superbe de dignité, s'appuyant d'une main sur le dossier de son prie-dieu, ordonna au jeune homme de se lever. Il obéit en cachant sa confusion sous un air tendrement respectueux.

— Pardonnez mes transports... mademoiselle, répliqua-t-il, mais je suis si heureux!... si heureux!...

— Si heureux!... et de quoi, monsieur? demanda la princesse dont l'étonnement ne pouvait égaler que la candeur.

— De l'ordre qui me conduit à vos pieds, madame.

Ces dernières paroles éclairèrent alors Adélaïde sur sa légèreté. Fondant en larmes, elle cacha son visage dans ses mains.

— Vous pleurez... et vous vous taisez, madame, demanda Caucherau, la voix si harmonieusement pénétrante que la pauvre jeune fille se sentit tout émue.

— Helas! monsieur, répondit elle, froide mais sans colère... je devrais me fâcher de votre audace; mais en pensant que c'est mon imprudence, mon inexpérience des choses de cette vie, qui la causent... je n'en trouve pas le courage.

— Alors, madame, pourquoi donc m'avez-vous fait appeler? demanda l'acteur stupéfait à son tour.

La princesse lui indiqua de la main un tabouret, et se laissant tomber, comme abattue, sur son prie-dieu, elle lui dit:

— En vérité, monsieur, après les pièces coupables qui vous ont conduit vers moi, je ne sais comment appeler votre attention sur un sujet plus grave, si grave qu'il m'a fait oublier, pour le salut de votre ame, ce que je devais, non à mes titres de princesse et de fille du régent, mais à ma dignité de femme.

Profitant de la confusion dans laquelle toutes ses espérances éteintes avaient plongé le pauvre Caucherau, mademoiselle de Chartres continua :

Ne pensez-vous donc qu'à vivre, monsieur, sans songer à mourir?

— Helas! mademoiselle, si je vous ai déplu, je voudrais que le moment en fût arrivé.

— Et vous ne seriez pas effrayé de le voir approcher de vous en état de péché mortel que vous êtes?

— Je ne vous comprends pas, mademoiselle, dit l'acteur d'un air candide qui n'était pas feint.

— En voyant la profession abominable que vous exercez?...

— Ah! sublime, madame, sublime! interrompit l'acteur avec un chaleureux emportement, car à mon jeu plein d'ame et de vérité, avouez-le, ne vous ai-je pas vue verser des larmes d'attendrissement?

— Détestable, monsieur... je pleurais sur vous... sur votre sort... Ah! monsieur, écoutez-moi... quittez le théâtre.

— Ce jeu de ma gloire, madame?

— De votre perdition, monsieur!

— Où tous les soirs les applaudissemens des spectateurs me récompensent de mes peines?

— Applaudissemens du démon qui se changeront plus tard en cris de damnés.

— En vérité, madame, je ne puis croire que vous me parlez sérieusement.

D'un mouvement charmant plein d'abandon et d'amour, la princesse leva sur Caucherau ses yeux pleins de larmes.

— Voyez si je plaisante, dit-elle.

Hors de lui, à cette vue, le jeune homme ploya le genou devant la princesse.

— Ordonnez de mon sort, madame, lui dit-il.

— Vous quitterez le théâtre? dit Adélaïde avec un petit cri d'enfant plein de joie.

— Si vous l'exigez, madame.

— Vous vous repentirez?

— Oui, madame, lui dit-il sans trop savoir ce qu'il répondait.

La princesse ajouta vivement et sans presque bégayer :

— Vous vous amenderez, vous prendrez pour confesseur le père Denis, un bien digne homme et bien saint, et s'il l'exige, car vous avez vécu jusqu'à ce jour d'une vie abominable, s'il l'exige en expiation de vos péchés, vous entrerez dans un séminaire.

Caucherau se releva vivement.

— Dans un séminaire! s'écria-t-il, moi, Caucherau, devenir prêtre! mais songez donc, madame, que je n'ai aucune vocation pour cet état.

— Quoi! monsieur, ne m'avez-vous pas promis?

— Ah! tout ce que vous voudrez, hors cela, madame; mais à votre tour, daignez me prêter un moment d'attention; car il me semble que nous parlons tous deux ici un langage qui nous est à chacun inconnu; vous, mademoiselle, pure et sainte comme les anges du ciel, comme eux aussi vous n'aimez que Dieu; — moi, brutal et grossier comme les fils des hommes, je me suis laissé entraîner à adorer, non Dieu, mais son œuvre la plus parfaite. — Pardon, mille fois pardon, vos chastes regards m'ont fait rentrer en moi-même; je pleure mon malheur, mais celui seulement de vous avoir déplu, et si je me repens d'une chose, c'est d'avoir osé troubler le calme de votre heureuse vie par l'aveu téméraire de mon imprudent amour... Vous voyez bien que nous ne nous entendions pas, mademoiselle.

— Ainsi, monsieur, vous persistez dans votre erreur? dit tristement Adélaïde.

— Eh! que vous importe, un damné de plus ou de moins, madame, dit Caucherau, dans l'accent duquel perçait le dépit d'une espérance déçue.

— Eh! monsieur, si cela ne me faisait rien, seriez-vous ici? dit étourdiment la naïve enfant.

— Oh! cette fois-ci, vous ne vous rétracterez pas, dit le jeune homme tremblant de joie, et serrant fortement ses deux mains l'une contre l'autre, — vous vous intéressez à mon sort, je ne vous suis donc pas indifférent! et faisant un pas en avant, comme pour saisir la main de la princesse, il en fit aussitôt deux autres en arrière en s'écriant : Mon Dieu, je m'en vais, car je suis fou; mais en m'en allant, oh! merci, merci, madame, j'emporte du bonheur pour toute une éternité.

Caucherau, se trouvant alors près de la draperie qui cachait la porte de l'oratoire, la souleva brusquement et disparut.

La princesse resta muette à la même place, écoutant les pas de celui qui s'éloignait, et dont chaque bruit répondait à son cœur; puis, quand tout fut redevenu tranquille, sans changer de position, sans essuyer les larmes qui coulaient une à une sur ses belles joues satinées, elle éleva lentement ses beaux yeux vers le ciel, et d'un accent plein d'ame, que rien ne saurait rendre, elle murmura :

— Oh! je l'aime! je l'aime, mon Dieu!

Le lendemain elle était au couvent de Chelles, où elle s'était rendue sous prétexte de faire ses dévotions. Elle n'en sortit jamais. Au moment où la porte du couvent se refermait sur elle, Caucherau recevait ce billet :

« Mademoiselle de Chartres n'existe plus, mais sœur Batilde priera le »reste de ses jours pour le salut de Caucherau. »

. . . . . .

. . . . . .

A quelque temps de là, le 20 juillet de la même année, plusieurs seigneurs se rencontrant dans la salle des gardes du Palais-Royal, l'un d'eux s'écria :

— Salut, messieurs... Eh bien! Richelieu, savez-vous la grande nouvelle? Il n'y aura pas d'opéra cette semaine. Caucherau est au For-l'Evêque, il a refusé hier soir de jouer Cadmus.

— Bast! dit Richelieu, en se caressant le menton d'une main, et jouant de l'autre avec le nœud de son épée... A propos, Canillac, n'était-ce pas

hier que notre belle et charmante mademoiselle de Chartres a prononcé ses vœux?

— Hélas! oui! Mais qu'a cela de commun, je vous le demande, avec le carri e de Caulhérau? répondit Caulhac.

— C'est juste, dit Richelieu, si ce n'est que ce sont deux caprices bien inconcevables, et je veux être damné si je devine l'un plus que l'autre.

EUGÉNIE FOA.

LE PROJET D'UN CRIME.

M. Charles de Bussy rentra chez lui après l'Opéra; il congédia son domestique, ouvrit la fenêtre de son salon et alluma un cigare. — Il était à peu près minuit. — M. de Bussy se regardait comme l'homme du monde le plus malheureux, et à vingt-six ans la chose est assez commune quand on se trouve dans sa position. Le jour même, un de ses grands parens était allé demander pour lui la main de Mlle Eugénie de Rambure, riche orpheline, nièce et pupille de M. et Mme de Rambure. Le tuteur avec commencé par remercier de l'honneur qu'on lui faisait dans la personne de sa nièce: mais il avait ajouté que Mlle Eugénie était fort jeune encore et qu'on ne songeait pas à la marier. Le mandataire de M. de Bussy avait insisté; il avait fait valoir la famille honorable du jeune homme, ses bonnes qualités, la grâce de son esprit et de sa figure, et enfin un amour qu'il disait partagé. A ces derniers mots, M. de Rambure s'était emporté et oubliant toutes les formules polies dont on enveloppe un refus dans le monde, il avait répondu avec aigreur:

— En vérité, je ne conçois pas M. de Bussy; il est homme d'honneur, il est d'une excellente famille, joli homme et homme spirituel, si l'on veut; mais il n'a rien, ni fortune, ni position, et je ne comprends pas qu'il se permette de demander la main d'une riche héritière qui a le droit d'attendre d'un époux une fortune égale à la sienne.

La conversation une fois sur ce pied ne pouvait finir que d'une manière fâcheuse; la colère s'en mêla des deux parts, et les espérances de M. Charles de Bussy durent s'évanouir. Il fallait renoncer à tout arrangement, ne plus se présenter dans une maison où l'on ne serait plus reçu, étouffer dans son cœur une première passion et se désoler avec toute la naïveté de la jeunesse et de l'amour.

Quel parti prendre? Enlever la jeune fille? Ce moyen extrême lui répugnait d'autant plus qu'on ne manquerait pas dans le monde d'en faire les honneurs, non à sa passion, mais à la richesse de Mlle de Rambure; il n'était pas certain d'ailleurs que Mlle Eugénie consentît à un enlèvement. M. de Bussy faisait ces tristes réflexions en suivant de l'œil la fumée blanchâtre de son cigare et il se croyait la victime d'une destinée fatale, et choisi exprès par le sort pour subir un malheur pareil au sien, tandis que ce qui lui arrivait arrive tous les jours et dans tous les quartiers de Paris. Il était allé à l'Opéra dans l'espoir d'y voir Eugénie, et cet espoir avait été trompé, M. et Mme de Rambure étaient seuls dans leur loge. Il finit son cigare et il allait sans doute se coucher et s'endormir absolument comme s'il n'eût pas été amoureux, lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez dit-il, croyant avoir affaire à son valet de chambre.

La porte s'ouvrit: il entendit des pas incertains et légers, il tourna la tête, et qu'on juge de son étonnement, c'était Mme de Rambure, la tante de celle qu'il aimait! Cette dame encore belle et âgée à peine de trente-huit ans ne lui avait jamais fait l'honneur de venir chez lui, et en la voyant, il se demanda si le refus de la tante était bien désintéressé, et si celui de l'oncle était bien prudent; la pendule marquait une heure. Mme de Rambure, pâle et les lèvres tremblantes d'émotion, se jeta dans un fauteuil et lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle.

— Vous êtes étonné de me voir chez vous et à cette heure, lui dit-elle, quand elle eut la force de parler; je viens pour votre mariage.

— Pour mon mariage! madame.

— Oui, monsieur.

— Avec votre nièce?

— Sans doute; ne l'aimez-vous pas?

— Je l'adore.

— Eh bien! monsieur, elle est à vous; du moins, moi, moi sa tante, je vous l'accorde.

— O ciel! s'écria Charles, on m'a donc trompé, madame? La personne qui vous a fait ce matin ma demande, en m'apprenant le refus de M. de Rambure, m'a assuré que vous y aviez joint le vôtre.

— On vous a dit vrai, monsieur; mon mari était là, et il ne m'était guère possible de le contredire: ensuite j'ai réfléchi sur ma nièce et sur vous: vous n'avez point de fortune, elle en a pour deux; vous l'aimez et elle vous aime, je le sais. En lui refusant de l'unir à celui qu'elle a choisi dans son cœur, j'expose son bonheur, peut-être sa vie... Vous devez juger par ma démarche de l'empire qu'ont pris sur moi ces réflexions... Que résolvez-vous, monsieur, voulez vous ma nièce?

— Si je la veux, madame! je donnerais ma vie pour un tel bonheur.

— Eh bien! monsieur, il faut l'enlever.

— L'enlever, madame! quand j'ai votre assentiment?

— Oui monsieur, l'enlever cette nuit, dans une heure tout de suite... Si vous voulez épouser Eugénie, il n'y a que ce moyen; M. de Rambure ne consentira jamais à votre mariage... Etes-vous prêt?.. C'est à vous maintenant de décider Eugénie.

— J'espère maintenant qu'en m'autorisant de votre nom...

— C'est ce qu'il ne faut pas, du moins tout de suite... Plus tard, j'avouerai volontiers la part que je prends à ce que vous allez faire. Vous sentez que dans le premier moment je ne dois pas m'exposer à la colère de M. de Rambure; cependant comptez sur tout le secours que vous pouvez attendre de moi: j'éloignerai la femme de chambre d'Eugénie, j'éloignerai le concierge, et la porte de l'hôtel sera entr'ouverte par mes soins.

Après cette confidence étrange, Mme de Rambure quitta M. de Bussy et le laissa aussi heureux que surpris. Ainsi la tante d'Eugénie elle-même protégeait son amour et lui indiquait, lui ordonnait même une chose à laquelle il n'avait songé qu'en tremblant! semblable à tous les jeunes gens qui rapportent tout à leur passion, M. Charles de Bussy se figura que son amour et celui d'Eugénie avaient fléchi Mme de Rambure:

— Elle a sans doute été malheureuse dans sa jeunesse, se disait-il, elle aimait quelqu'un qu'elle n'aura pu épouser. M. de Rambure est un homme dur, violent, auprès duquel elle souffre depuis vingt ans; le trait est toujours dans la blessure et elle veut épargner à sa nièce les tourmens qu'elle endure.

Ses préparatifs furent bientôt faits; il n'y avait qu'à traverser la rue et qu'à conduire Eugénie chez lui d'abord, et au jour, dans quelques heures, il trouverait une retraite plus convenable et plus sûre pour celle qu'il aimait. Il prit son manteau, vêtement de tradition dans les enlèvemens, et il allait partir, lorsque sa porte s'ouvrant de nouveau il se trouve face à face avec M. de Rambure. Charles fit un pas en arrière, il se crut perdu: M. de Rambure avait rencontré sa femme, il l'avait sans doute épiée, et lui Charles allait avoir sur les bras un tuteur furieux ou un mari jaloux.

— D'après ce qui s'est passé ce matin, lui dit M. de Rambure, vous ne vous attendiez pas à me voir chez vous, surtout à cette heure de la nuit?

— Il est vrai, monsieur, répondit Charles, qui quitta son manteau avec découragement.

— Si votre parent vous a rapporté notre conversation, continua M. de Rambure, j'ai des excuses à vous faire... Veuillez cependant considérer, monsieur, que j'ai rendu justice à toutes vos bonnes qualités, et que le seul défaut que je vous aie trouvé, c'est le manque de fortune. On n'en peut pas dire autant de tout le monde.

— Monsieur...

— J'ai eu tort, dit M. de Rambure sans permettre à Charles de parler; mais que voulez-vous? à mon âge on prise quelquefois l'argent trop haut; pardonnez-le moi. Ensuite, monsieur, ma femme était là; elle ne veut pas marier Eugénie, et tout cela m'a entraîné plus loin que je ne le voulais... Je viens pour tout réparer. Vous aimez ma nièce; je vous la donne..., mais à une condition cependant.

— Laquelle, monsieur?

— C'est que vous l'enlèverez. Cela vous étonne; rien n'est cependant plus raisonnable... Si vous saviez.. Monsieur, ajouta M. de Rambure en se reprenant, vous ne vous doutez pas de ce qui se passe chez moi, j'ai l'air d'être le maître, c'est ma femme qui me mène.. Enfin, il faut qu'Eugénie parte, il ne faut pas qu'elle soit à l'hôtel demain matin. Si, comme me l'a assuré votre parent, vous vous aimez tous les deux, le parti que je vous offre ne vous paraîtra pas dur... Vous hésitez, monsieur?

— Non, monsieur, non.

— Ma conduite vous semble extraordinaire, vous ne reconnaissez pas en moi l'homme de ce matin? Vous avez peut-être raison... Que vous importe? nos vœux sont comblés... Je vais aller plus loin: voici la petite clé de la porte du jardin; prenez, je m'arrangerai de façon que ma femme ne se doutera de rien.

Charles prit la clé, et M. de Rambure disparut.

— Qu'ont-ils donc tous les deux? pensa le jeune homme; serais-je par hasard devenu millionnaire depuis quelques heures? ai-je hérité?

Il avait été vingt fois sur le point de parler à M. de Rambure de la démarche de sa femme, de lui dire qu'elle sortait de chez lui, et que, puisque tous deux étaient d'accord, un enlèvement était inutile; mais quand il s'aperçut que tous deux s'étaient caché leur dessein, il soupçonna un mystère et il se contint. Quelques pensées fâcheuses le tourmentaient: M. de Rambure s'était, le matin même, emporté à la seule proposition de marier sa nièce; elle était trop jeune, avait-il dit; il ne voulait la marier que dans trois, quatre, cinq ans; et quelques heures plus tard, lui et sa femme prenaient, à l'insu l'un de l'autre, la résolution de la marier sans retard, à l'heure même, et un enlèvement seul paraissait assez prompt pour satisfaire leur impatience! Il ne fallait pas que le soleil du lendemain la retrouvât dans l'hôtel! Il y avait là de quoi provoquer toutes les suppositions et supposer tous les doutes.

Un homme bien éveillé, Charles ne s'arrêta qu'un moment à toutes ces idées, et sans rien expliquer, il marcha vers l'hôtel de M. de Rambure. Il n'avait que l'embarras du choix: il pouvait à son gré entrer par la porte cochère ou par le jardin; il prit ce dernier parti. Tous les verroux étaient tirés; la petite clé ouvrait à merveille. Il entra dans le jardin désert, le chien dormait, peut-être assoupi par le gâteau soporifique qui autrefois avait fermé les yeux de Cerbère; toutes les portes étaient ouvertes com-

me on l'avait promis, les domestiques écartés et une lampe solitaire projetait dans l'escalier une clarté suffisante. Charles monta doucement, traversa le salon, et, par une suite de pièces qu'il ne connaissait pas, il arriva jusqu'à la chambre de Mlle de Rambure. Eugénie était debout, les mains jointes, pâle, presque échevelée; elle semblait frémir en jetant les yeux autour d'elle; on eût dit qu'elle eût voulu ne pas toucher le sol de ses pieds. En apercevant Charles, elle fit un cri de joie : elle oublia le moment, le lieu, l'heure de la nuit; elle vit dans M. de Bussy un sauveur.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, vous voilà! Dieu soit béni! Venez, partons; voulez-vous de moi? voulez-vous être mon libérateur?

Elle se jeta dans les bras de M. de Bussy, qui, chargé de ce doux fardeau, sortit de l'appartement, descendit l'escalier, et la déposa sans encombre dans le jardin. La porte fut refermée, et, au bout de dix minutes, Mlle de Rambure fut installée saine et sauve dans le salon élégant du jeune homme. Jamais enlèvement n'avait été plus prompt ni plus facile. M. de Bussy avait fait comme ce héros d'un des contes de notre enfance, devant lequel les arbres s'écartent, les haies s'abaissent, qui s'avance au milieu de gardes endormis de femmes de chambre aux yeux fermés, et pénètre ainsi jusqu'à la princesse qui l'attend; mais ici la jeune fille ouvrait de grands yeux effrayés et frissonnait de peur dans son fauteuil.

— Charles! Charles! s'écria encore Eugénie, je n'ai plus que vous au monde!

— Et tant que je vivrai, mon amour, mon appui ne vous manquera pas, répondit le jeune homme. Mais d'où vient votre effroi? que signifie l'état où je vous ai trouvé? O Eugénie! dites-moi d'où vient mon bonheur?

— Ce serait à moi, dit Eugénie, à vous demander par quel hasard heureux vous êtes arrivé à mon secours si à propos; mais je vais d'abord vous dire de quel péril vous m'avez tirée.

La démarche faite ce matin par votre parent a exaspéré M. de Rambure; ce qui l'a surtout rendu furieux, c'est d'apprendre les sentimens que j'ai pour vous. Il trouvait tout simple votre amour, il ne pouvait me pardonner le mien; il m'a fait venir et je vous fais grace des reproches et des menaces qu'il m'a fallu supporter. Le soir on ne m'a pas menée à l'Opéra, parce que c'était un lieu où je pouvais vous voir; je suis donc demeurée seule à la maison. Quand mon oncle et ma tante sont revenus, j'étais encore au salon, et l'idée m'est venue de me cacher dans un petit cabinet qui a deux entrées, et duquel je pouvais tout entendre et m'évader au besoin. J'étais sûre qu'on parlerait de vous et de moi. Ils arrivent, ils s'asseoient : je les voyais.

— Que nous sommes malheureux! dit mon oncle; voilà Eugénie en âge de s'établir; la demande de M. Bussy commence, les prétendans vont se succéder.

— La première chose que fera un mari, reprit ma tante, sera de vous demander des comptes.

— Oui... si votre fils avait dix ans de plus, madame!

— Il ne faut pas y songer, dit encore ma tante, une aussi riche héritière qu'Eugénie n'attendra pas jusqu'à vingt-huit ans pour se marier; à sa majorité elle nous échappera.

Il y eut un moment de silence; puis mon oncle ajouta :

— Les comptes ne sont rien, on leur fait dire tout ce qu'on veut; il n'est d'ailleurs pas difficile d'obtenir, de l'amour d'un mari ou d'Eugénie elle-même, une chose qui se fait généralement parmi les gens comme nous, c'est que ces comptes soient acceptés les yeux fermés... Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Ce qui m'ôte le sommeil et le repos, c'est que nous sommes ruinés.

Ici mon oncle fit un portrait effrayant de sa position : ses biens grevés d'hypothèques, ses revenus saisis, sa signature engagée en vingt endroits différens, des créanciers nombreux et impatiens; de tous les côtés la ruine, une ruine prochaine et peut-être ignominieuse. Il faudrait quitter l'hôtel, renvoyer les domestiques, peut-être fuir et vivre dans la misère et dans l'abandon. Le tableau était terrible, surtout pour une femme habituée comme ma tante à vivre au milieu du luxe, au moment même couverte de pierreries, et qui revenait de l'Opéra où elle avait été entourée de ses amis, tous gens riches et heureux.

— Mon enfant, dit-elle, sera malheureux, peut-être privé d'éducation, tandis que sa cousine Eugénie sera comblée de tous les avantages de la fortune!

J'allais sortir du cabinet, me jeter dans les bras de ma tante, et lui dire que je partageais de bon cœur tous mes biens avec mon cousin, lorsqu'il échappa à mon oncle de dire :

— Si pourtant mon frère n'avait point eu d'enfant, j'aurais été son héritier naturel.

— Ainsi donc, si Eugénie, que mes soins ont sauvée il y a deux ans, était morte, nous serions riches!

— Sans doute, dit M. de Rambure.

Il recommença alors le récit de ses mauvaises affaires; il présenta sa ruine comme imminente; il fit sentir à sa femme que l'accident le plus léger pouvait déterminer sa chute, et l'un et l'autre s'avouèrent que ma mort, il y a deux ans, leur aurait évité les tourmens où il se trouvaient, et que j'étais le seul obstacle à leur bonheur. Cette réflexion, ajouta Eugénie, m'affecta péniblement et arrêta l'élan de ma générosité pour mon cousin. J'étais destinée à une bien cruelle épreuve.... Charles, Charles la pensée du crime venait de germer dans le cœur de M. et de Mme de Rambure! J'entendis d'abord des souhaits sinistres, puis un projet fatal; on ne voulait pas perdre l'honneur; on voulait enrichir un enfant bien aimé et être soi-même à l'aise : rien n'arrêta pour parvenir à ces trois buts également indispensables. On se dit qu'un accident pouvait paraître naturel, qu'on était au dessus du soupçon.....

— Quoi! s'écria M. de Bussy, quoi! Eugénie, on spéculait sur votre fortune, vos jours étaient menacés!

— J'entendis, répondit la jeune fille, des mots si affreux, que mes lèvres tremblèrent, un bourdonnement s'empara de mes oreilles, mes yeux se troublèrent, et immobile, je restai je ne sais combien de temps dans la stupeur; enfin j'aperçus, comme à travers un nuage, Mme de Rambure allumer son bougeoir et saluer son mari en se retirant; il me sembla voir lady Macbeth renvoyant du doigt le thane écossais dans l'appartement de Duncan, et je gagnai ma chambre en priant Dieu. Depuis ce moment, je me suis tenue debout chez moi, sans oser m'asseoir, sans oser me coucher, de peur de m'endormir... Je n'ai pas rêvé tout cela, n'est-il pas vrai, Charles?

— Non, vous ne l'avez pas rêvé.

— O ciel! c'est donc vrai? Et par quel prodige m'avez-vous sauvée?

— Je ne vous ai point sauvée, Eugénie, ce sont eux-mêmes qui l'ont fait : vous les avez surpris tous deux sous l'obsession criminelle de leurs besoins ou de leurs mauvais penchans : quand ils ont été seuls avec leur conscience, le remord est arrivé et les a bourrelés; il les a conduits ici tous deux à quelques minutes l'un de l'autre; eux qui vous avaient refusée à mon amour, ils sont venus placer votre vie sous mon égide. Ah! je les comprends maintenant, c'est d'eux-mêmes qu'ils ont voulu se sauver!... Ils ont voulu tous deux se mettre dans l'impuissance de devenir criminels, et tous deux, sans se le dire, ont eu recours au même moyen... Le ciel en soit béni! Venez, Eugénie, le jour se lève, bannissez maintenant toute frayeur, venez dans ma famille où vous demeurerez jusqu'au moment de notre mariage... Que ce secret meure avec nous... Je verrai M. de Rambure, et si nous le pouvons, nous empêcherons sa ruine :

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

— Pardonnons donc, dit la jeune fille en essuyant une larme.

— Que d'émotions durant cette nuit! ajouta Charles de Bussy en se parlant à lui-même; tous les drames ne sont pas au théâtre.

MARIE AYCARD. — (*Courrier.*)

UN PAIN ET UNE FENÊTRE.

Il y a peu de temps, par une belle et riante matinée qui empourprait le ciel des feux de l'aurore, et qui jetait déjà sur les dalles du boulevart sa splendeur tiède et dorée, une vieille femme entra timidement dans la boutique d'un boulanger du quartier Saint-Antoine, et se tint timidement derrière les autres acheteurs, avec l'intention évidente de ne comparaître devant le redoutable boulanger qu'après avoir vu se vider la boutique. Mais le regard perçant du Tarquin enfariné la découvrit dans son coin obscur.

— Mère Joséphine, lui demanda-t-il d'une voix rude, m'apportez-vous de l'argent aujourd'hui?

Il était aisé de comprendre, par l'accentuation de sa voix, qu'il avait la certitude de recevoir une réponse négative. Il ne l'attendit pas moins au milieu des ricanemens sourds des assistans qui s'étaient retournés pour jouir de la confusion de la vieille.

Sans prononcer un mot, elle descendit avec effort la marche du seuil de la boutique, et s'éloigna lentement, les yeux pleins de larmes. Alors les tortureurs prirent en pitié les souffrances qu'ils venaient de causer.

— C'est une brave femme que la mère Joséphine, hasarda quelqu'un; si son théâtre n'était point fermé, elle ne devrait rien à personne.

— Voici deux mois que je lui donne du pain à crédit, objecta le boulanger pour se justifier. Cependant j'étais sûr en le faisant de ne jamais en recevoir un centime. Il y a un terme à tout, et puis je suis un père de famille.

La vieille femme continuait à marcher au hasard; courbée sur un bâton, elle allait sans but, et le désespoir se révélait dans ses moindres mouvemens. Tout son corps tremblait; ses yeux rouges se levaient par intervalle vers le ciel, avec un long et morne regard. Sans doute la force d'aller plus loin lui manqua, car elle s'arrêta pour s'appuyer contre une borne, et elle y demeura, durant quelques minutes, plongée dans un anéantissement profond. On la vit ensuite s'armer de force, tirer de sa poche deux petits portraits, et les considérer avec émotion. A la fin, par un mouvement brusque, symptôme d'une résolution énergique et désespérée, elle se leva et marcha droit à la boutique d'un marchand de bric-à-brac qui se trouvait en face d'elle.

— Que voulez-vous me donner de ces deux portraits? demanda-t-elle d'une voix chevrotante qu'elle s'efforçait de rendre assurée.

Le brocanteur prit les miniatures dépourvues de cadre et qu'entourait un étroit cercle de cuivre. Il les examina dédaigneusement et les rendit à la vieille :

— Que puis-je faire de ça? répondit-il.

Elle releva la tête et le regarda d'un air effrayé :

— Mais ce sont des miniatures de Saint! objecta-t-elle.

— Un saint poudré et une sainte décolletée? ricana le brave homme.

— Saint, monsieur, était un peintre célèbre du dix-huitième siècle, reprit avec douceur la pauvre créature. On estime beaucoup ses ouvrages, et ils doivent avoir de la valeur.

— Ah! fit le marchand; eh bien! en ce cas, je vous en donnerai trente sous.

La vieille fit un signe de refus et tendit la main pour reprendre les portraits. Le brocanteur les lui rendit. Elle fit un pas vers la porte; mais elle s'arrêta, regarda de nouveau les peintures, et, après une hésitation fébrile, elle les présenta une seconde fois au brocanteur :

— Prenez, dit-elle.

Elle reçut en échange une poignée de monnaie de cuivre, et alla acheter un pain chez le boulanger. Tenez, lui dit-elle, voici tout ce qu'il me reste au monde; prenez cet argent, et que Dieu vous rende le reste de ce que je vous dois!

— C'est bon, dit le boulanger ému; il y a encore ici du pain pour vous quand en voudrez, mère Joséphine.

Les deux portraits qu'avait vendus la pauvre femme étaient, en effet, des chefs-d'œuvre de Saint.

L'un représentait un homme d'une physionomie à la fois élégante et spirituelle : la poudre de ses cheveux faisait ressortir l'éclat de ses yeux noirs et vifs; sa bouche mince et ses lèvres roses attestaient à la fois l'intelligence et l'orgueil de l'original.

On ne pouvait rien rêver de plus délicieux que le pendant. Figurez-vous une femme plus jolie que belle, et parée avec la galante mignardise qui donnait tant de coquetterie aux costumes de la fin du dix-huitième siècle. La robe de soie verte mordoré découvrait largement les formes exquises d'une poitrine éblouissante, et venait se fermer, sous une dentelle, par un large nœud de satin écarlate. Le bras sortait, nu et sans autre ornement qu'un bracelet de perles, d'une touffe transparente de gaze; la main était divine. Mais ce que l'on ne pouvait se lasser d'admirer, c'était la courbe des sourcils, l'éclat de la prunelle, les ailes fines du nez et le sourire qui soulevait rieusement les angles de la bouche. La jeunesse et le bonheur resplendissaient de toute leur magnificence sur ces traits spirituels, sur ces épaules mignonnes, sur ce front pur et blanc, sans autre couronne qu'une seule rose! Les larges et riches cassures d'une étoffe violette vigoureusement peinte, et qui rappelaient la manière ample de Largillière, enveloppaient la taille, sans toutefois en dissimuler la souplesse et le charme.

De si belles peintures ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des flâneurs. A quelques jours de là, quelqu'un vit les deux portraits exposés aux vitres du marchand, les acheta, et se félicita encore plus de l'acquisition qu'il avait faite lorsqu'il lut cette légende derrière le portrait d'homme : *François-Rene Molé, 7 octobre* 1734, *3 mai* 1799.

Sur l'autre : *Joséphine Molé, 11 juin* 1774.

En effet, c'était du portrait du célèbre comédien que l'amateur se trouvait propriétaire.

Restait à découvrir à quelle personne de la famille de l'artiste appartenait le portrait de femme.

L'amateur résolut d'aller consulter les souvenirs d'un vieillard qui semble garder, à l'âge le plus avancé, la mémoire, l'esprit et la gaîté d'un jeune homme. Le nom de Molé fit naître un sourire sur ses lèvres; à la vue du portrait de femme, un soupir s'échappa de sa poitrine.

— C'est la nièce du grand acteur, dit-il; Mlle Joséphine Molé, spirituelle et sage; notez ces deux points-ci. Elle faisait les honneurs de la maison de son oncle avec une grace à laquelle bien peu de cœurs savaient résister. Moi-même, mon ami, je dois vous en faire l'aveu, ou plutôt je dois m'en glorifier, je proposai à Joséphine et ma main et mon nom; mais elle refusa l'une et l'autre.

— La preuve d'affection et d'estime que vous me donnez, répondit-elle, me touche et m'est bien douce; mais vous appartenez à une trop grande famille pour ne pas regretter un jour une mésalliance, et ce regret me rendrait malheureuse plus que vous-même ne le seriez.

Et comme je pleurais à ce refus. — Faites un voyage! le temps et l'absence qui nous sépareront, monsieur, ajouta-t-elle, sauront bien vous guérir.

J'obéis... Hélas! la révolution, l'émigration, quatre vingt-treize et de longues années d'agitation et de désordre ne firent durer cette séparation que trop long temps. Quand je pus rentrer en France, Molé était mort, et personne ne sut, malgré l'empressement que je mis à la chercher, me donner des renseignemens sur la noble créature qui m'avait assez aimé pour renoncer à moi!... Car cet amour qu'elle repoussait, mon ami, elle le partageait! Je l'appris d'une de ses amies à qui elle l'avait avoué et qui m'en fit confidence, quand elle fut, comme moi, convaincue que Mlle Molé avait cessé de vivre. Oui, elle est morte, ajouta-t-il avec émotion; car si elle eût été encore vivante, mes recherches l'eussent rendue à mes vœux!

— Il serait possible, objecta le possesseur des portraits, que ces peintures vous fissent découvrir ce que vous avez cherché si long-temps; on vous donnera du moins des éclaircissemens sur la destinée de Mlle Molé.

— Hélas! comme je vous l'ai dit, elle doit depuis long-temps avoir cessé de vivre, car elle ne compterait pas moins aujourd'hui de soixante quatorze ans.

— N'importe; j'aime à me mettre à la recherche de pareils mystères de la vie privée. Il y a sans doute là pour moi des études intéressantes à faire. Je vais m'en occuper.

En effet, dès le lendemain, il se rendit chez le marchand de bric-à-brac, et lui adressa des questions sur la femme qui lui avait vendu les deux miniatures. L'homme aux vieux pots répondit qu'il ne connaissait point cette femme, mais qu'il la croyait toutefois une ouvreuse de loges du théâtre Saint-Antoine; car il la voyait passer devant sa porte régulièrement chaque soir, au moment de l'ouverture des bureaux. Du reste, il ignorait et son nom et le quartier qu'elle habitait.

Des documens si vagues, tout en laissant aux suppositions un champ vaste et libre, ne pouvaient guère mener à la découverte réelle de la vérité; à cette époque, le théâtre Saint-Antoine manquait de directeur et se trouvait fermé depuis plusieurs mois.

Le hasard, grand faiseur de dénoûmens imprévus et dramatiques, se chargea de donner des éclaircissemens sur cette histoire, et voici de quelle façon il procéda.

Il y a, sur la place de la Bastille, une maison à trois étages, qui porte sur son front quelque peu dégradé le numéro 211. Un boulanger, un ferblantier et un confrère de Figaro habitent le rez-de-chaussée. L'enseigne de ce dernier, large et long manteau rose qui enveloppe de sa couche plâtreuse la façade presque tout entière, apprend aux personnes que, fidèle aux traditions anciennes de son métier, et en mépris des innovations modernes, M. Hipp persiste à s'honorer du titre de perruquier-coiffeur. La seule concession qu'il ait faite aux idées nouvelles consiste dans l'abréviation du mot perruquier écrit de la sorte : *Perr*[er].

Si la partie inférieure de cette maison et les trois premiers étages ont assez bonne apparence, la misère, en échange, empreint son triste cachet sur les quatre mansardes qui terminent le bâtiment. Là, au lieu des fleurs qui empanachent les autres fenêtres, se balancent de misérables haillons qui sèchent à l'air. Un escalier noir, humide, glissant, qui suinte, et que le balai n'a jamais essuyé, conduit, par une sorte d'échelle raide et périlleuse, au grenier dont je vous parle. Le pied sûr et hardi d'un jeune homme hésite à le monter! Jugez donc de ce que devait éprouver de souffrance et de fatigue une femme courbée par l'âge, torturée par les douleurs rhumatismales du froid, et qui ne trouvait, arrivée dans son taudis pluvial, ni feu pour se réchauffer ni fenêtre close pour s'abriter. Des murs nus, délabrés, et que la chaux n'avait jamais ni blanchis ni purifiés. Plus de meubles! Un peu de paille dans un coin, tel était ce désert, de huit pieds de large. Ce jour là, le vent sifflait avec violence, pénétrait jusqu'à l'infortunée, à travers les ais mal joints du volet, et venait mordre ses membres septuagénaires. Haletante, et sans tenir compte du froid, elle se mit à couper un morceau du pain qu'elle rapportait et le mangea avidement.

Depuis la veille, elle était sans nourriture! depuis la veille elle se demandait s'il ne fallait pas mieux mourir que de continuer à vivre si misérablement? Pauvre créature! elle regrettait avec amertume, avec désespoir, une existence dont la seule pensée ferait frissonner la plus humble ouvrière. Ouvreuse de loges dans un petit théâtre! ouvreuse de loges là où il n'y a point de loges, mais seulement des gradins sur lesquels s'entasse une horde de gamins effrénés! Chaque soir amenait un nouveau genre de persécution. Quand elle n'avait à subir que des injures, elle s'estimait heureuse! Le plus souvent il lui fallait endurer les sarcasmes et les humiliations. C'était sur elle que se dirigeaient les flèches de papier, les neiges de rognures, les pelures d'oranges et les trognons de pommes! Elle n'avait au monde pour aimer et en être aimée qu'un chien vieux et infirme comme elle. Une fois, un de ces enfans sans pitié, pour qui le mal est un plaisir, prit le chien et le jeta dans le parterre, où il fut tué au milieu de cruels cris de joie! Voilà la vie qu'elle était réduite à regretter, car, du moins, alors, au prix de tant de souffrances, elle gagnait de quoi s'acheter du pain. A présent, plus rien! la misère, la désolation, la faim!... Il lui a fallu se séparer des deux seuls débris de son ancien bonheur; des souvenirs du temps, où, jeune, belle, brillante, entourée d'hommages, l'avenir se montrait à elle heureux et riant. Ces précieuses reliques, elle les a vendues pour une journée de pain!... Et voici la moitié du pain déjà consommée.

Elle resta là, immobile, et, durant toute la journée, absorbée dans les pensées les plus fatales. La nuit vint et la nuit n'amena point de sommeil pour l'infortunée. Le froid mordait ses membres endoloris; le désespoir faisait battre convulsivement son cœur; elle subissait à la fois les douleurs de l'engourdissement et de la convulsion. Tout à coup elle se leva, ouvrit sa fenêtre, se pencha en dehors et regarda fixement à la clarté de la lune l'abîme ouvert au-dessous d'elle.

En ce moment passait près de là une voiture. Dans cette voiture se trouvait le vieux comte de ***. Doucement étendu sur de moelleux coussins, il devisait avec gaîté, car il avait un ami près de lui; car sa journée avait été heureuse et riante. Il revenait d'assister au mariage de sa nièce, belle et riche jeune fille qui devait à la tendresse de son oncle d'épouser celui qu'elle aimait en secret, et dont l'avaient long-temps séparée des obstacles aplanis par le vieux parent.

— Je viens de voir s'accomplir le plus cher de mes vœux, disait-il. Il ne manquerait rien à mes désirs, et je mourrais content si je pouvais revoir

encore une fois celle que j'ai tant aimée, celle qui a préféré mon bonheur au sien! Noble créature, digne d'être heureuse, et qui, je l'espère, n'a jamais connu l'adversité.

En ce moment, les chevaux se cabrèrent, un bruit sourd retentit dans la rue, et le comte regarda par la portière qu'il ouvrit précipitamment.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au cocher.

— Je ne vois rien, monsieur le comte, qu'un tas de chiffons que l'on a jeté de cette fenêtre.

Le comte referma la portière, car la bise soufflait avec violence. La voiture continua sa route.

Ce n'était point un tas de chiffons qui tombait de la fenêtre, c'était une femme, jadis belle et aimée; c'était la pauvre ouvreuse de loges du théâtre Saint-Antoine, c'était la nièce d'un grand comédien; c'était la vieille femme qui mourait de faim, c'était Joséphine Molé que le comte avait cherchée durant tant d'années et qu'il désirait si vivement revoir avant de mourir!

Le lendemain, les journaux annoncèrent qu'une vieille femme qui portait un nom célèbre s'était donné la mort; puis on n'en parla plus: excepté peut-être à la Comédie-Française, grâce à Dieu, désormais exempte de payer la faible pension qu'elle donnait à la nièce d'un de ses plus illustres membres.

Le nom de Molé n'avait pu valoir à sa nièce que deux cents francs d'aumônes annuelles et une place d'ouvreuse de loges dans le plus humble théâtre de Paris. Pourquoi s'en étonner, du reste, puisque la nièce de Sedaine, de cet écrivain dont on joue si souvent les comédies, n'a point le droit de percevoir la moindre parcelle des recettes que produisent les ouvrages de son oncle, puisque, suivant la piquante et triste définition d'Alphonse Karr: *La propriété littéraire n'est pas une propriété.*

S. HENRI BERTHOLD.

(*Presse.*)

Un prisonnier d'état sous l'empire.

La postérité n'est pas venue encore pour Napoléon: les hommes de mil huit cent quinze en avaient fait un nygnôme; ceux de mil huit cent trente en ont fait un demi-dieu. C'est seulement dans un avenir, plus éloigné peut être qu'on ne pense, et lorsque nos souvenirs et nos traditions, à nous autres contemporains, auront passé, que l'empereur, qui fut à lui seul une dynastie, reçu, era historiquement et à toujours la place que lui assignent la justice et l'impartialité.

Un fait incontestable, c'est que, malgré son immense supériorité, Napoléon ne put se défendre de l'enivrement de l'espèce de vertige qu'éprouvent tous ceux qui sont montés d'en bas au faîte du pouvoir. Parmi ses fautes, et elles furent nombreuses, peut-être n'en est-il pas qui témoigne de cette vérité aussi hautement que sa brusque rupture avec le pape Pie VII, et l'histoire constatera que les rigueurs dont il ne craignit pas d'user envers un vieillard d'un noble caractère et d'une résignation évangélique, marquèrent en quelque sorte d'un sceau fatal le premier pas que Napoléon faisait vers l'abîme où sa fortune et son génie devaient s'engloutir.

Déjà depuis quelque temps, Pie VII était retourné à Savone par l'ordre de l'empereur, lorsque le cardinal di Pietro, que le pape en quittant Rome avait nommé son délégué, fut mandé à Paris. Il s'y rendit, sans cesser toutefois d'administrer les affaires de l'Église; mais, ayant refusé d'assister à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, il fut immédiatement relégué à Semur: on lui défendit en même temps de porter les insignes de sa dignité, et il lui fut interdit de correspondre avec le pape.

Calme au milieu de cette tempête soulevée par l'orgueil blessé de Napoléon, Pie VII puisait dans sa conscience et sa foi la force nécessaire à la lutte qu'il avait à soutenir. Une sentence d'excommunication fulminée contre l'empereur fut expédiée secrètement à plusieurs évêques et cardinaux français, ainsi qu'au cardinal di Pietro; mais la police dont M. de Chabrol entourait le pape était assez bien faite pour que la liste des personnes auxquelles la bulle avait été adressée fût connue à Paris avant même que cette bulle y arrivât (1).

Furieux de cet acte d'hostilité, assez bien motivé cependant pour pouvoir passer pour une manifeste représaille, Napoléon donna l'ordre d'arrêter les cardinaux italiens qui étaient en France et de les enfermer à Vincennes. Quarante huit heures après, le cardinal di Pietro était enlevé à Semur, jeté dans une voiture de poste et amené à Paris sous l'escorte d'un officier de gendarmerie.

Il était huit heures du soir lorsque la voiture toute poudreuse s'arrêta dans la cour du ministère de la police, alors situé sur le quai Voltaire. Le ministre était absent ainsi que Desmarest qui d'ordinaire le suppléait dans de pareilles circonstances. Ce fut l'inspecteur-général Pâques qui reçut l'éminence ultramontaine.

— Monsieur, dit tout d'abord le cardinal, d'une voix volubile et avec un accent italien fortement prononcé, monsieur, on m'a forcé de partir sans me donner même le temps de déjeuner, et je n'ai rien pris de toute la route qu'on m'a fait faire d'une seule traite; je vous prie, avant tout, de me faire donner à dîner.

— Monsieur le cardinal, répondit Pâques, vous dînerez à l'hôtel de la Force.

— Alors je vous serai fort obligé de me faire conduire tout de suite à cet hôtel, car j'ai le plus grand besoin de prendre quelque nourriture.

— J'aurai l'honneur de conduire moi-même votre eminence; mais souffrez auparavant que je prescrive quelques dispositions indispensables.

— Oh! mon Dieu, ne vous mettez pas en peine; croyez bien que je ne suis pas dans une disposition d'esprit à m'occuper des misères corporelles, un plat de maccaroni, le premier poisson venu, quelques légumes, un peu de pâtisserie et le dessert...

Pâques sourit d'un air moitié fin, moitié surpris, que l'éminence ne remarqua pas; puis il sortit et ne reparut qu'au bout d'une heure. Le cardinal ne chercha pas cette fois à dissimuler sa mauvaise humeur.

— Pourquoi ne pas avouer tout simplement que l'on a résolu de me faire mourir de faim? s'écria-t-il.

— Pardon, monsieur le cardinal, interrompit Pâques; j'ai tardé un peu, mais enfin me voici...

— Et vous allez me conduire à cet hôtel de la Force?

— A l'instant même.

— C'est fort heureux! Mais hâtez-vous, de grâce, car je suis exténué.

On monte en voiture à la grande satisfaction du cardinal, qui ne doute pas que l'hôtel de la Force ne soit une résidence convenable, où il doive être traité avec les égards et le respect dus à son caractère, à son âge et à sa dignité de prince de l'église. Bientôt l'équipage s'arrête dans une petite ruelle étroite et sombre, devant une porte basse. Pâques met pied à terre le premier; il invite le cardinal à descendre, puis il lui recommande de baisser la tête. Le prélat s'incline.

— Encore, encore, monseigneur, dit Pâques, il s'agit d'entrer par cette petite porte.

— Voilà une singulière entrée pour l'ancienne demeure des ducs de La Force, dit le cardinal.

Il avait à peine formulé cette observation, suite de son erreur, que déjà il se trouvait dans une salle voûtée, entourée d'hommes revêtus d'un uniforme sinistre, et presque tous tenant à la main un trousseau d'énormes clés.

— Passez par ici, lui dit d'une voix rude et brutale un de ces hommes.

Le cardinal ne revenant pas de sa surprise, il se retourna pour interroger son conducteur; mais déjà l'inspecteur-général Pâques avait disparu.

— Où suis-je donc? s'écria-t-il.

— Oh! soyez tranquille, vous êtes en sûreté. Vous êtes à la Force, voilà tout, répondit un des gardiens.

— Comment? cet hôtel de la Force est une prison?

— A vrai dire, c'est quelque chose d'approchant...

Le cardinal se tut: un quart d'heure après, on le conduisit dans une étroite cellule, meublée d'un misérable lit, d'une table vermoulue et d'une chaise. A peine le prélat y fut-il entré que des cris, des blasphèmes, des jurements se firent entendre de la cellule voisine.

— Quest-ce? qu'est-ce donc? fit le cardinal tout effrayé.

— Ah! dam, il ne faut pas faire trop d'attention; c'est un voleur qui se purge de la bile qu'il amasse ici depuis six mois.

Le prélat n'y put pas tenir davantage, la résignation dont il s'était armé lui échappa.

— Oh! c'est trop horrible! s'écria-t-il; placer un cardinal de la sainte église romaine à côté d'un voleur!

— Il est vrai que ça peut paraître incohérent et d'une familiarité exagérée, fit le gardien, mais, dam, tout ça dépend de l'habitude: la vie est un voyage, comme dit l'opéra: toute la question est de louvoyer sa barque et de voir comment l'heure de la bourrasque se termine.

Le cardinal ne répliqua pas, car au langage de son interlocuteur il comprenait, avec sa finesse italienne, que peut-être il n'était pas si abrupte qu'il semblait s'efforcer de le paraître.

Dès qu'il fut seul, il se jeta tout habillé sur le grabat qui lui était destiné. Un quart d'heure après, on lui apporta quelques mets envoyés par le directeur de la maison, mais préparés moins clos avec plus de soin que ceux du vulgaire des prisonniers. Il ne toucha pas à cette nourriture grossière, et il y avait soixante-douze heures qu'il n'avait mangé lorsqu'on vint lui annoncer qu'il allait être conduit chez le ministre de la police. Bientôt, en effet, on le fit monter en voiture, et il arriva à l'hôtel du quai Voltaire. Cette fois, ce fut par le conseiller d'état Réal qu'il fut reçu.

— Ah! monsieur, lui dit tout d'abord le prélat, on a chez vous bien peu de respect pour notre sainte religion, et bien peu d'égards pour ses ministres.

— Croyez, monsieur le cardinal, répondit Réal, que je serais au désespoir qu'on eût manqué à la déférence qui vous est due à tant de titres.

— De la déférence!... de la déférence!... Mais savez-vous, monsieur, où l'on m'a fait coucher, moi, cardinal?... A côté d'un voleur!

(1) Voici en quels termes la *Biographie des Contemporains* s'exprime sur les services que rendit à cette époque à la cause impériale M. de Chabrol de Volvic, auquel son dévoûment, après le 18 brumaire, avait fait confier l'importante préfecture de Montenotte: « Il se trouva, de fait, un des surveillans du pape, détenu à Savone; son adresse à remplir cette mission difficile lui valut et les indulgences du pontife et les bienfaits de l'empereur. »

— C'est mal, c'est fort mal, dit Réal ; et cependant une fois en sa vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est trouvé en plus mauvaise compagnie encore.

— C'est vrai, c'est vrai, monsieur ; il est certain que Notre-Seigneur... mais... un cardinal... un cardinal de la sainte église romaine confondu avec des bandits.

— Je conviens, répliqua le conseiller d'état, qu'on aurait pu faire mieux, et je donnerai des ordres pour que pareille chose n'arrive pas à l'avenir ; je dois néanmoins, et vous daignerez excuser cette formalité, je dois avant tout vous faire subir un interrogatoire.

— Je sais, je sais ; mais sur ce point vous pouvez, monsieur, parfaitement vous abstenir, car je ne répondrai à aucune de vos questions. En mon ame et conscience, je crois ne devoir compte de ma conduite qu'à Dieu, et après lui au sacré collége.

— Soit ; rien ne vous contraint à répondre à mes interrogations, et ce n'est là d'ailleurs qu'un affaire de forme ; ce que nous avons intérêt à savoir, nous le savons ; ainsi, vous ne pouvez nier que vous ayez reçu il y a trois jours une lettre du pape.

— Certes non, je ne le nierai pas. J'ai reçu une lettre ; elle m'est parvenue par une main sûre ; le cachet était intact, et je l'ai brûlée après l'avoir lue... Oh ! votre police est bien adroite, mais Dieu est pour nous.

— Il est clair que notre police ne peut pas lutter avec Dieu, et c'est quelquefois très malheureux... Eh bien, voyons, puisque vous convenez que cette lettre vous est parvenue, il ne doit pas vous coûter davantage de me dire ce qu'elle contenait ?

— Oh ! pour cela, c'est une autre affaire ; ne l'espérez pas, mon cher monsieur, vous ne le saurez jamais.

— Vrai, monsieur le cardinal ? Permettez-moi de vous dire que cela est fâcheux.

— Pour vous, oui, et j'en suis désolé en vérité ; car, à tout prendre, vous paraissez un galant homme ; mais je dois vous déclarer que, dussé-je passer le reste de ma vie enfermé dans votre horrible hôtel de la Force, je ne vous dirai jamais un mot du contenu de cette lettre.

— Cela est réellement contrariant.

— En effet, je le crois.

— Sans doute ; car si vous ne voulez pas absolument me dire ce que contenait cette malencontreuse lettre, je me verrai dans la nécessité de le rappeler moi-même à votre souvenir.

— Oh ! fit le cardinal en souriant, ceci n'est qu'une ruse de guerre ; mais moins fin que moi ne s'y laisserait pas prendre ; le cachet, je vous le répète, était intact.

— Oui, parfaitement intact, j'en suis assuré.

— Or, la lettre m'ayant été remise par une main sûre, je suis bien tranquille, et si la persécution doit s'appuyer sur ce prétexte, du moins ne pourra-t-elle atteindre que moi.

— Mon Dieu, au fond, nous nous trouvons d'accord plus que vous ne pensez, monsieur le cardinal ; aussi ai-je commencé par vous prier de me dire le contenu de cette lettre.

— Donc, vous ne le connaissez pas.

— Pardon, je ne concède pas ce point, la conséquence n'est pas rigoureuse.

— Quoi, vous persistez à soutenir que vous savez ce qu'elle contenait ?

— Sans aucun doute.

— Et vous pourriez me le dire à l'instant exactement ?

— Très exactement ; je puis même faire plus, et vous en mettre sous les yeux la traduction, car elle est écrite en italien.

— Pour le coup, c'est trop fort !

— Oui, c'est fort, répondit Réal, et en même temps, tirant un papier d'un carton de son bureau, il commença à lire d'une voix indifférente la traduction de la lettre. A mesure que cette lecture avançait, le cardinal donnait les signes d'une indicible surprise.

— Voici qui confond l'imagination, s'écria-t-il, quand le conseiller d'état eut terminé : j'ai minutieusement examiné le cachet ; il était intact, j'en ai la certitude, et j'ai brûlé la lettre sans la communiquer à personne !

— Je vous arrête là, monsieur le cardinal ; certes il me serait aisé d'user de représailles et de vous dire que jamais vous ne saurez comment nous sommes parvenus à nous procurer la copie de cette lettre ; mais je veux agir plus loyalement avec vous... Tout ceci d'ailleurs n'est pas mystérieux autant que vous pourriez peut-être le supposer : vous avez brûlé la lettre, n'est ce pas ?

— Oui, moi-même ; j'ai vu la flamme la consumer sous mes yeux.

— Fort bien ; mais vous n'en avez pas dispersé les cendres. Ces cendres, ces vestiges négligés par vous, nous nous les sommes procurés ; un de nos plus habiles chimistes, un Fourcroy, un Chaptal les a soumis à une analyse investigatrice, et nous avons retrouvé textuellement le contenu de la lettre.

— Pas de dérision, monsieur, je vous en prie ; vous ne me supposez pas une crédulité assez puérile pour admettre cette fable ingénieuse. Vous avez employé un autre moyen ?

— Cela pourrait être ; mais cet autre moyen, je ne vous le ferai connaître que si vous consentez vous même à me dire quel a été près de vous l'intermédiaire discret de sa sainteté.

— Impossible, monsieur, j'aime mieux croire à l'analyse des cendres.

— Comme bon vous semblera : gardons chacun notre secret.

— Je voudrais toutefois, dit encore le cardinal après quelques instans de silence, vous demander une grâce, ce serait de ne pas me faire conduire de nouveau à cet hôtel de la Force.

— Telle n'a pas été un instant mon intention, répondit Réal ; veuillez avant tout me faire l'honneur de dîner avec moi, monsieur le cardinal ; je vous accompagnerai moi-même dans un château où vous trouverez des personnes de connaissance.

— Et où je serai prisonnier ?

— C'est avec douleur que je me vois dans la nécessité de vous répondre affirmativement.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! fit le cardinal.

Le dîner se passa assez gaîment, et le digne prélat y fit honneur avec un appétit propre à donner témoignage d'une grande résignation. Le soir venu, le cardinal et le conseiller d'état montèrent dans une voiture qui les conduisit à Vincennes, et là monsignor di Pietro fut mis en possession d'un petit appartement qui lui avait été préparé. Il eut bientôt pour compagnons de captivité les cardinaux Gabrielli et Opprondi, ainsi que l'abbé d'Astros, vicaire général du diocèse de Paris, dont le siége était vacant depuis la mort du cardinal Dubelloy. M. d'Astros blâma fort la position où s'était placé le cardinal di Pietro ; il lui reprocha surtout sa trop grande franchise.

— Il ne fallait à aucun prix, disait-il, avouer que vous eussiez reçu une lettre du Saint-Père.

— Mais si vous n'avez rien avoué, vous, monsieur l'abbé, répliqua le prélat italien, comment se fait-il que vous soyez amené ici ?

— Oh ! moi, c'est différent, et certes ce n'est pas faute de discrétion. Voici comment je me suis trouvé enfermé dans cette malheureuse affaire. J'arrivais aux Tuileries où je devais complimenter l'empereur à l'occasion de sa fête, lorsque M. Réal, m'abordant, me dit : — Monsieur l'abbé, veuillez, je vous prie, prendre la peine de venir avec moi ; S. M. l'empereur m'a chargé de vous parler.

Je le suivis ; il me conduisit à sa voiture dans laquelle il m'invita à monter ; il prit place près de moi, et ordonna de conduire à mon hôtel. Chemin faisant : — Monsieur l'abbé, me dit-il, ne savez-vous rien de relatif à la bulle d'excommunication lancée par le pape ?

— Rien qui me soit personnel, lui répondis-je ; j'en ai eu connaissance comme tout le monde.

— Et vous n'avez reçu à ce sujet aucun message de sa sainteté ?

— Aucun.

— C'est ce qu'il faudra examiner.

Le mot n'était pas poli ; mais j'eus l'air de n'y pas faire attention. Au bout de dix minutes nous arrivions à l'hôtel de l'archevêché ; Réal entra sans façon dans mon cabinet.

— Monsieur l'abbé, me dit-il alors, je crois que vous feriez sagement d'avouer que vous avez reçu une missive du pape.

J'aurais pu faire comme votre éminence, dire que j'avais reçu une lettre et que je l'avais brûlée ; mais j'avais résolu de garder jusqu'à la fin mon secret : je tins bon, je n'avouai rien : mais le malheur voulut que l'attention de Réal fût tout d'abord attirée par une corbeille placée sous un bureau, et destinée à recevoir les papiers sans utilité. Il prend quelques-uns de ces papiers, et le premier sur lequel il jette les yeux se trouve être précisément la minute de la réponse que j'avais faite à sa sainteté, et dans laquelle, en accusant réception de la bulle d'excommunication, j'instruisais le saint père que par mes soins elle avait été publiée dans le diocèse.

Deux heures plus tard j'étais amené ici, et vous voyez, monsieur le cardinal, que ce n'est pas du moins le manque de discrétion qui m'y a conduit.

— Oh ! oh ! monsieur le vicaire-général, s'écria le prélat avec son accent saccadé qui ajoutait à l'étrangeté de l'exclamation, si j'ai, moi, été trop franc, convenez que vous avez été, vous, bien étourdi !

Le cardinal di Pietro resta à Vincennes jusqu'en 1813, époque où il lui fut enfin permis de se rendre près du pape, alors prisonnier à Fontainebleau. Durant sa longue détention, il n'avait pas perdu un seul instant sa quiétude et sa bonne humeur ; il ne paraissait même pas conserver une rancune bien profonde contre Napoléon, car plus d'une fois on l'entendit dire d'un ton de bonhomie narquoise, à l'annonce de quelque nouvelle victoire de l'empereur : — Encore ! eh ! qu'est-ce que ce damné d'homme ferait donc, s'il n'était pas excommunié ?

HORACE RAISSON.

(*Presse.*)

LE CORAIL.

Le corail rouge est l'*isis nobilis*, à qui le naturaliste Pallas a donné ce dernier nom. Les animaux des isis sont à peu près inconnus. Si Pallas et d'autres auteurs en ont parlé, c'est parce qu'ils rangeaient dans ce genre le corail, dont on connaît beaucoup mieux l'organisation aujourd'hui, et avaient confondu ces deux polypes.

Linnée a le premier établi le genre isis, auquel il a réuni le corail rouge sous le nom d'*isis nobilis*. Les isis, un peu diversement colorées, existent à ce qu'il paraît dans toutes les mers, probablement à d'assez

grandes profondeurs. Les plus grandes ont de cinq à six décimètres. Elles s'attachent sur les corps solides sous-marins au moyen d'un empâtement, comme le corail et les gorgones; elles ne sont d'aucun usage, et sont en général fort communes dans les collections.

Il est très essentiel de distinguer le polype du corail d'avec ce qu'on appelle le corail proprement dit. Le premier croît selon les règles de la génération, d'une génération, il est vrai, particulière aux polypes; le corail, au contraire, produit par les polypes, n'augmente, comme les minéraux, que par juxtaposition, à peu près comme la coquille du limaçon, par de nouvelles couches appliquées successivement sur les premières. Une branche de corail n'est donc plus une pierre, ce n'est plus une plante, ce n'est pas non plus un animal, mais une simple production animale: c'est la métamorphose d'un millier de polypes; c'est un très bel arbre généalogique, où le polype aïeul est recouvert par la postérité de ses enfans, où le fils devient le tombeau du père, et où tous ensemble ne perdent l'existence que pour retrouver, sous une forme nouvelle et dans des générations confondues et réunies, un état plus durable, plus brillant, acquérant par la vieillesse et se fortifiant avec les années.

Le meilleur corail est toujours le plus vieux, le plus dur, celui que la vase a recouvert et qui ne sort de l'eau que chargé de fange. Quand le corail n'a plus de polypes, il n'augmente plus en étendue: il ne produit plus de branches; mais il se bonifie, il se durcit. Celui que l'on retire en cet état est beaucoup plus serré, plus pesant que celui où il y a des polypes. Les corailleurs l'apprécient davantage.

Le corail sort de la mer sous trois états différens. Chaque état justifie en quelque sorte le rang qu'on lui a donné successivement dans les trois règnes de la nature. Lorsqu'une branche de corail est tirée vivante du fond de la mer, elle se présente avec une écorce chargée de tubercules arrondis et couverts d'une humeur gluante et visqueuse, qui paraît découler particulièrement du sommet des branches, où l'on remarque des espèces de très grosses gouttes laiteuses. Plongés de nouveau dans l'eau, ces tubercules et cette prétendue goutte de lait s'entr'ouvrent, s'épanouissent et présentent une étoile à huit rayons.

Des expériences ont démontré que ces fleurs (tubercules) étaient de véritables animaux, des polypes à bras, logés dans des cellules situées au sommet et le long des branches du corail.

Que's que soient l'âge et la grandeur du corail, tant qu'il est couvert par des animaux vivans, on y remarque la substance intérieure, qui est dure, compacte, très propre à recevoir le poli, et l'écorce extérieure, qui est molle, spongieuse, peu épaisse, qui se sèche et devient friable lorsqu'elle est restée quelque temps à l'air. C'est dans cette écorce que se trouvent les loges d'un grand nombre de polypes mous et blancs, fixés et logés dans de petits tubes membraneux.

Il est encore essentiel de remarquer que les branches de corail sont très fortes à leur base et diminuent de grosseur à mesure qu'elles s'élèvent; que, dans le corail vivant, l'extrémité des branches est tendre, friable; qu'il y a très peu de substance intérieure; que la matière de l'écorce y est en très grande abondance; que l'on y voit de forts tubercules et un bien plus grand nombre de polypes, qui, de temps à autre, découlent le long des branches sous la forme d'une liqueur blanchâtre. Cette liqueur est probablement un composé de jeunes polypes ou d'œufs de polypes.

Le polype meurt; mais en mourant il n'est pas, comme le plus grand nombre des animaux, soumis à une dissolution qui en fait un objet de corruption. La mort du polype est une espèce d'ossification: il se dessèche, durcit et reste, avec sa postérité, attaché à la branche où il a pris naissance, pour ne faire par la suite qu'un tout de même nature.

On voit d'après cela comment le corail forme insensiblement des branches très étendues par des coupes, tant horizontales que perpendiculaires, de polypes durcis et ossifiés.

Le polype est mort, et il ne reste de lui, après sa mort, qu'une matière pierreuse, mais tendre. Cette matière est augmentée par les sécrétions abondantes des polypes vivans, par leurs propres enveloppes, c'est à dire par les loges qu'ils se sont formées, lesquelles, entassées les unes sur les autres, grossissent les branches, en forment de nouvelles, qui d'abord sont grêles, faibles et quelquefois creuses; elles se brisent avec la plus grande facilité, et se réduisent en poudre très fine et même en pâte lorsqu'elles sortent de la mer.

Le corail rouge est le plus commun et presque le seul que l'on pêche dans les mers de Barbarie. Cette couleur offre des nuances très variées; il s'en trouve aussi, mais bien rarement, d'une belle couleur de chair, et plus rarement encore d'un beau blanc de lait.

Le corail ne vient pas indifféremment dans toutes sortes de fonds: l'on n'en trouve point dans le sable ni dans la vase; il ne croît qu'autour des rochers, plutôt sur leurs côtés qu'à leur surface supérieure.

La manière dont se fait la pêche du corail est très simple. A deux pièces de bois en croix est attaché, à l'extrémité de chaque bras, un filet de chanvre à larges mailles, qui se développe et s'étend dans l'eau. Du milieu de la croix part un troisième filet, qui descend beaucoup plus bas que les autres. Il est plus long et plus large; il est destiné à raccrocher les morceaux de corail qui s'échappent souvent des autres filets.

Cet appareil se nomme *engin*. L'on y attache une pierre d'un poids suffisant pour faire descendre l'engin le long des rochers jusqu'à la profondeur que l'on désire; en faisant avancer lentement le bateau, on balaie, pour ainsi dire, les côtés du rocher. S'il s'y trouve du corail, il est accroché par les filets, qu'alors on tire à force de bras avec précaution et par secousses égales. Il en tombe quelquefois au fond de la mer; et, quand les morceaux paraissent de prix, on tâche de les repêcher, mais l'on réussit difficilement. L'on profite, pour cette opération, du calme des eaux: quand la mer est trop agitée, il faut renoncer à cette pêche.

L'escarre ou eschare (*eschara*) est un genre de polypier presque pierreux, à expansions minces, fragiles, dilatées en membranes ou lanières rameuses, poreuses intérieurement, et ayant en outre les deux surfaces garnies de pores disposés en quinconce.

Ce genre, qui avait été distingué par les premiers naturalistes qui se sont occupés de l'étude des productions marines, a été ensuite réuni par Linnée avec les millépores. Lamark l'en a de nouveau séparé: et en effet sa contexture extérieure est assez différente pour permettre l'établissement d'un genre particulier.

Les millépores (*millepora*) sont un genre de polypier pierreux, qui offre pour caractères des expansions solides, sinueuses, ou lobées, ou ramifiées, ou dendroïdes, ayant leur superficie complétement ou partiellement garnie de pores simples ou de trous cylindriques dépourvus de lames en étoiles.

Les espèces de ce genre ont été confondues par les anciens naturalistes avec les madrépores, dont elles ont la contexture et les formes variées. Linnée, le premier, a su connaître leur différence. Lamark a ressuscité trois de ces noms, en formant trois genres nouveaux aux dépens des millépores de Linnée.

Les tubipores (*tubipora*), polypiers pierreux, composés de tubes cylindriques ou prismatiques, subarticulés, perpendiculaires, parallèles, réunis les uns aux autres par des diaphragmes ou des cloisons transverses intermédiaires.

Les tubipores forment dans la mer des masses arrondies, quelquefois fort considérables. On a comparé les tubipores à des tuyaux d'orgue; et, en effet, leurs tubes en ont la disposition quand on n'en considère qu'une rangée. On pourrait aussi les comparer à une chaussée de basalte articulée, dont les prismes seraient renversés. Les espèces de ce genre vivent dans la mer, à une plus grande profondeur que les madrépores. On en trouve de fossiles en France et en Afrique.

ADOLPHE PEZANT.

(*Musée des Familles.*)

MOËT.

Quel était cet homme? Il était la joie du monde créé. Il a produit à lui seul plus de beaux vers, plus de grandes actions, plus de nobles ouvrages, que tous les artistes et tous les soldats de ce monde. Horace le poète l'avait annoncé dix-huit cents ans à l'avance! Désaugiers était son fils bien-aimé, Etienne Béquet était le seul orateur qui fût digne d'entreprendre cette oraison funèbre; Bérenger lui-même l'appelait de temps à autre à son aide, comme un neveu qui a recours à la bourse de son bon oncle; prenez tous les noms dont s'occupe l'univers, le nom de M. Garat sur les billets de banque, le nom de M. de Châteaubriand partout, qu'est-ce cela? Ni M. Garat, ni M. de Châteaubriand, l'argent et la poésie de ce siècle, n'allaient pas, pour la renommée, à la cheville de ce digne homme. O comme il était le bienvenu parmi nous! O rien qu'à l'entendre venir, que d'heureux propos, que de chansons joyeuses, que de bons mots, que de délires! Il vous arrivait brusquement et avec fracas, mais c'était une aimable brusquerie, un fracas de bonne compagnie. Il venait, et chacun lui faisait fête, chacun l'accueillait avec un sourire; à sa vue les sourires devenaient plus tendres, les regards plus amoureux, les mains plus abandonnées, le regard plus fin, la lèvre plus rouge; *Deus! ecce Deus!* Le Dieu! voilà le Dieu! comme dit Virgile.

Ainsi, pendant cinquante ans, cet homme a été la gloire, l'honneur, l'esprit facile, la verve ingénieuse de l'Europe civilisée. Pendant quarante ans, il a été l'objet d'un culte idolâtre; sa vie a été une longue suite de fêtes, de chansons, de folies, d'amours et de plaisirs. Il a été notre consolation et notre espérance; on l'appelait dans le chagrin, on l'appelait dans la joie, on le retrouvait toujours. Homme aimé jusqu'au fanatisme! Pour lui que de gens sont morts! Combien d'hommes lui ont porté leur fortune! Que d'honnêtes filles lui ont sacrifié leur honneur! Que de jeunes gens lui ont voué leur jeunesse! Que de vieillards l'ont invoqué à leur dernier jour! Et voilà cependant l'homme que vous avez laissé mourir sans un regret, sans une larme, sans un petit mot de reconnaissance! Et voilà l'homme dont vous n'avez pas porté le deuil un seul jour! Ni les jeunes gens, ni les jeunes filles, ni les vieillards n'ont mis encore un crêpe rose à l'intention de ce patriarche vénérable! — Mais lui, le bon vieillard, il savait qu'il avait affaire aux ingrats; il leur a pardonné tous leurs oublis à l'avance. Nous, cependant, inscrivons dans ces colonnes légères où toute l'histoire poétique de ce siècle se retrouvera quelque jour, inscrivons entre le choc de deux verres amis le nom populaire de M. Moët, le célèbre marchand de vin d'Aï. J. J. — (*Débats.*)

Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 5

Novembre 1841. DOUZE FRANCS PAR AN. 1re année.—N° 5.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.
Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an ..... 12 f. »
Six mois..... 6 50 c.
Trois mois.... 3 50
Un mois..... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque mois, dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des Esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de Lettres, le Magasin Littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Berthet, et généralement les ouvrages de MM. les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque mois (le quinze) un numéro composé de huit feuilles, imprimé sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque numéro, qui contient 10,800 lignes (ou 760 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus de cinq volumes in-octavo, est de UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES.— Chaque volume ne revient donc qu'à 20 centimes, prix ordinaire de la location.

On trouvera toujours à remplacer au même prix de un franc vingt-cinq centimes, les numéros égarés ou gâtés.

Le prix de l'abonnement annuel est de DOUZE FRANCS. Les douze numéros mensuels qui le composent contiennent de fait et véritablement la matière de plus de soixante volumes in-octavo ordinaires, dont le prix (à 7 fr. 50 cent. le volume) serait de 450 francs!

Chaque numéro ne contient que des ouvrages et articles complets.

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains le plus en renom (voir le sommaire de ce numéro et des précédens);

2° Immense quantité de matières (plus de 60 volumes par an);

3° Réduction considerable et sans exemple dans le prix de l'abonnement (DOUZE FRANCS PAR AN).

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de jeter les yeux sur ce numéro et de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

La Sémiramide, par M. MÉRY.
Le capitaine Lambert (2e partie—fin), par M. CHARLES RABOU.
Poésie : Hymne, par VICTOR HUGO.
Relation de la mission du général comte Becker auprès de Napoléon en 1815.
Christophe Colomb, par M. MARTINEZ DE LA ROSA.
La Maison du Diable, par M. BROCK DEN BROWN.
Souvenirs, par M. le comte de VAUBLANC, ancien ministre.
Le Balafré, roman historique, par M. BRISSET.
Tragédie, par M. JULES JANIN.
Portrait de M. ROYER COLLARD.
Un Vielleur de l'affaire Fualdès, par M. FRÉDÉRIC THOMAS.
Nouvelles à la main
Apologie du chat.
Les Guêpes (novembre), par M. ALPHONSE KARR.
La Malle du Tragédien, par le commandeur LEO LESPÈS.
Cors et Pianos.
Promenades en Omnibus.
Les principaux Gourmands sous le régime impérial.
Une lettre d'Anne de Boleyn.

LA SEMIRAMIDE.

I.

Après une représentation des *Puritains*, au *King's-Theatre*, à Londres, en juillet 1838, je sortis avec le célèbre artiste L*** pour respirer un peu de fraîcheur dans *Portland-Place*. La journée avait été brûlante, et la soirée aussi. Minuit sonnait à Saint-Martin.

Nous entrâmes au parc Saint-James; il y avait beaucoup de monde, mais de ce monde nocturne et fantastique, inconnu au soleil. La grande pièce d'eau étincelait de la double lumière de la lune et du gaz. C'était, sous les arbres, une espèce de jour d'un violet clair, comme celui qu'on fait au théâtre avec des verres de couleur. Des Anglais péripatéticiens lisaient les journaux de la nuit, assis sur des banquettes; des sentinelles gardaient je ne sais quoi sur l'escalier de *Carlton-House;* des ombres blanches de femmes erraient dans les allées comme des tourbillons d'ames élyséennes au bord du Styx; personne ne parlait dans ce monde vagabond et étrange. On eût dit que tous les somnambules de Londres étaient venus faire leurs exercices de nuit sous les arbres de ce beau jardin.

On sait que L*** est un des premiers artistes de l'Europe; mais ses amis savent aussi qu'il est le causeur et le conteur le plus brillant et le plus gracieux qu'on puisse entendre. L*** a beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup observé. Sa mémoire est pleine de délicieuses histoires, son esprit est plein d'idées. On l'écoute avec autant de charme qu'on lit un beau livre. C'est surtout dans ces heures tranquilles où les entretiens ont tant d'attrait, que j'aimais à écouter le grand artiste, soit qu'il me parlât de Naples, en entremêlant ses récits de quelque cantilène de Chiaia, soit qu'il me parlât de sa vie d'Angleterre, toute pleine de triomphes; passant ainsi du Midi au Nord, du soleil à la brume; tantôt lazzarone, tantôt philosophe; toujours spirituel et éminemment observateur.

Cette nuit-là, il s'abandonna de verve à cette causerie intime qu'inspire une fraîche promenade d'été. Il me raconta une simple histoire que j'aurais voulu écrire sous sa dictée, et peindre avec des couleurs de palette plutôt qu'avec des phrases d'historien, parce que jamais ce papier froid et mort, ces signes conventionnels qui représentent des idées et des sensations; jamais ces plats hiéroglyphes de l'alphabet, enveloppés d'une feuille blanche comme d'un linceul, ne pourront remplacer la voix, les gestes, l'organe passionné, les modulations harmonieuses d'un narrateur

éloquent. Il faudrait que chaque ligne de mon livre fût notée comme un *libretto* d'opéra, et que le lecteur pût entendre ces récits tels qu'ils ont été chantés par un poète artiste ; il faudrait que chaque page fût illustrée d'une de ces belles gravures anglaises où le burin colore comme le pinceau, afin que cette histoire conservât encore dans le sépulcre du livre un peu de ces parfums que les fleurs, les arbres, le gazon, nous versaient avec les tièdes rayons de la lune, dans cette nuit de mélodie et d'amour. Telle enfin que mes souvenirs me la rendront, je veux essayer de la redire cette histoire ; je n'y changerai que quelques noms parce que mes personnages ne sont pas des héros de roman.

J'écoutais encore le récit du grand artiste, et l'aube d'été blanchissait déjà la statue du duc d'York sur sa colonne, et les tours de Westminster aux extrémités opposées du parc. Le soleil montait à l'horizon quand cette histoire fut terminée. Je croyais sortir d'un rêve ; il me semblait que je m'étais endormi sur la grande pelouse devant Carlton-Terrace, et que je me réveillais, la tête remplie d'un nouveau monde d'idées, où le gracieux murmure de la mer, au golfe de Naples, chantait un trio avec la vague polaire de l'Océan et la rivière de Mersey, sur les grèves brumeuses de Liverpool. Une nuit de veille ainsi occupée donne à l'esprit l'incohérence de la folie. Cette brusque interruption de nos habitudes bouleverse le cerveau ; tout prend un air étrange au premier rayon du soleil, mais plus étrange encore si l'on se trouve en pays lointain, et entouré de monumens qui servent, pour la première fois, de cadre à nos rêveries. Après avoir quitté le grand artiste qui m'avait conté cette histoire, je le suivis longtemps des yeux dans *Regent's-Street*, et je le vis disparaître dans la colonnade fantastique du *Quadrant*, où était sa demeure. Resté seul avec mon rêve, je rentrai dans ma maison de *King-William-Street*, pour payer au sommeil l'arriéré de la nuit. A mon lever de midi, je courus au parc Saint-James, que le soleil éclairait à travers une gaze de brume qui jaunissait ses rayons. Je m'assis sur une banquette, et j'écrivis, dans toute la fraîcheur de mes souvenirs, les premiers chapitres de cette histoire, comme on écrirait un rêve sous les premières impressions du réveil.

Il y a cinq ou six ans (la date exacte importe peu), deux jeunes gens causaient, après souper, dans une chambre de l'*Osteri-Nuova*, à Chiaia, à Naples. L'un, âgé de vingt-cinq ans, se nommait Patrick O*** ; c'était un Irlandais voué à l'état ecclésiastique : son costume était sévère comme sa figure. Il avait des cheveux d'un blond ardent comme de l'or en fusion ; ses traits, d'une irrégularité mate, gardaient cette pâleur nerveuse qui ne vient pas des souffrances du corps, mais des inquiétudes de l'ame. Sur ce fond mat d'une figure tourmentée luisaient deux yeux noirs et orageux, comme des nuages remplis d'éclairs. La contraction du sourire semblait avoir été oubliée dans le mécanisme de ce visage qui exprimait tout, et à tout instant, excepté le plaisir. L'autre jeune homme était à peu près du même âge : il avait une belle figure brune et des cheveux vagabonds d'un noir d'ébène. C'était le Contessino Lorenzo C***, légataire à vingt ans d'une fortune immense, qu'il prodiguait sans l'épuiser. L'opulence rayonnait sur toute sa personne ; il étalait avec un orgueilleux dédain une pléiade de diamans à ses doigts annulaires, et la constellation complète d'Orion, en rubis balais, sur son jabot de batiste, toujours prêt à jeter ses étoiles à un ami, à une femme, à un saltimbanque, à un indigent.

L'arrivée d'un domestique suspendit la conversation des deux jeunes gens. On venait leur annoncer que le vaisseau l'*Erinn* allait mettre à la voile, et qu'on n'attendait plus qu'un passager.

Ce passager était Patrick.

Ils se levèrent vivement, et se dirigèrent vers le môle. Patrick, un pied sur la terre, et l'autre dans le canot, fit ainsi ses adieux à son ami :

— J'ai quitté Rome sans regret, j'y serais devenu sceptique et j'y aurais exercé, à l'exemple de tant d'autres, un sacerdoce d'habitude comme on fait un métier. J'aime mieux être prêtre dans quelque bourg catholique de mon Irlande. Je prendrai les ordres à Dublin, à la première ordination. Adieu, mon cher Lorenzo ; nous nous reverrons quand Dieu le voudra.

— Patrick, répondit le jeune Italien, dans quelque position que le ciel te place, si jamais mon amitié peut te rendre un service, songe à moi, et ne songe qu'à moi.

Ils se serrèrent énergiquement les mains, et le canot partit.

L'*Erinn* mit à la voile et cingla vers la haute mer. Patrick contempla longtemps, accoudé sur la dunette, le doux rivage de Naples, et descendit, à l'entrée de la nuit, dans l'entrepont pour se reposer. La mer était agitée, le vent contraire. Patrick prit le parti de s'endormir pour laisser passer le mauvais temps, sans être incommodé par la mer.

A son réveil, il fut bien étonné d'apprendre que l'*Erinn*, n'ayant pu tenir la mer, était rentré à Naples, et que les passagers avaient la faculté de se rendre à terre. Il était alors huit heures du soir.

Patrick usa de la permission avec empressement. Il courut à l'hôtellerie dans l'espoir d'y trouver Lorenzo ; mais le jeune homme était sorti. Le garçon d'auberge dit à Patrick que son ami avait pris la direction de San-Carlo, et que, fort probablement, il était à l'Opéra.

On jouait ce soir là *Semiramide*.

Patrick hésita quelques instans par scrupule ; puis, se souvenant des facilités profanes que le clergé italien se donne volontiers à l'endroit du théâtre, il courut à San-Carlo, prit un billet de parterre et entra. Patrick avait toujours vécu loin des plaisirs et des spectacles mondains. C'était la première fois qu'il se mêlait à une foule dans une salle de théâtre.

San-Carlo retentissait d'instrumens et de voix. On aurait dit que l'harmonieuse salle chantait avec toutes ses loges, car les sons de la scène et de l'orchestre, ne trouvant aucun obstacle dans l'ellipse immense, la remplissaient toute, comme un ouragan de mélodie élancé du golfe de Baïa. On était arrivé à la scène du serment du trône. Le roi des Indes, le pontife, Arsace, les Syriens, le peuple, les Mages, juraient fidélité à la reine de Babylone, dans une langue d'amour inouie, et Sémiramis, du haut de son trône, versait à pleine voix, sur tout ce monde en délire, des torrens de notes mélodieuses, comme des perles prodiguées à l'infini. Le chant du cor, tout rempli d'une volupté langoureuse, s'élevait par dessus toutes ces voix, comme l'écho de l'Euphrate, dans une nuit d'Orient, roule des soupirs ineffables qui montent au sommet de Babel. Le puissant amour, fils des siècles antiques, embrâsait le théâtre et semblait avoir trouvé enfin une langue merveilleuse, oubliée dans Babel, pour révéler un sens inconnu et exciter la terre à des folies sans nom, telles que les anges en accomplirent avec les filles des hommes, aux époques antédiluviennes, quand le monde trembla sous les hyménées des géans. Après de cette harmonie inconnue, chantée par des voix et des cuivres surhumains, toute parole ressemblait au bégaiement de l'enfance ou au vagissement du berceau. C'était comme la révélation de ces hymnes mystérieux qui éclatent, la nuit, dans les profondeurs des pyramides babyloniennes ou dans les chapelles souterraines d'Isis ; c'était un écho de ce vent idumèen qui soufflait une volupté sanglante et fatale sur les villes maudites, et *changeait la forme des montagnes*, dans une nuit de désolation ; et toutes ces voix, ces chants, ces stridens accords du cuivre et de la corde, ces étancemens de notes sublimes, cette corruption de mélodie intérêt, toute cette furie d'amour semblait éclater, par un prodige des mages, sous les pieds divins d'une femme, belle comme le soleil d'Orient, embaumée comme l'Arabie Heureuse, vêtue de pourpre et d'or comme les reines d'Ophir et de Saba.

Le jeune ecclésiastique irlandais qui venait d'entrer à San-Carlo pour y chercher un ami, oublia cet ami, s'oublia lui-même et s'arrêta, debout, la main droite incrustée sur la première banquette, immobile, comme une statue, sous le saisissement de cette foudroyante révélation ; son ame, subitement envahie par le démon de ces voluptés extérieures, fut vaincue avant la lutte, ainsi qu'il arrive au soldat imprudent qui passe désarmé sur les limites de l'ennemi et succombe avant d'avoir reconnu son erreur. Patrick garda cette position extatique jusqu'à la chute du rideau. Il vit et entendit ce rêve immense que Rossini nous apporta des lagunes de Venise lorsqu'il s'endormit dans la Grèce mystérieuse, ce sublime évocateur du passé. Le jeune Irlandais, fils de cette terre vierge de qui assiste à l'éternelle symphonie de l'océan et des montagnes, avait une de ces intelligences d'élite qui s'initient au premier coup au secret des grandes créations ; il passait, sans transition, des innocentes harmonies de Palestrina à la furie musicale de la *Semiramide*, de la cascade de Terni à la cataracte du Niagara. Il n'eut pas même le temps d'appeler son ange gardien à son secours, afin d'obtenir la grâce d'un peu de prière, dans ce déluge de pensées profondes qui pleuvaient dans son cœur. Il fut emporté violemment à travers les cris de cette Babylone ressuscitée pour embrasser Balthazar et repousser Daniel. Il fut saisi au vol, et recueilli par lui, et devint d'inspiration dans cette fatale soirée ; son oreille, son esprit et son cœur s'associèrent pour le servir et le faire triompher, sans rien laisser en arrière à la conquête spontanée de l'inconnu. Mais peut-être encore cette musique, ces voix, ces chœurs, cette pompe, se seraient évanouis avec les ombres de la nuit, si quelque chose de plus vivant ne s'était pas incarnée dans le corps d'une femme. Désormais, pour Patrick, ce long ravissement d'artiste était inséparable de la chanteuse superbe et rayonnante comme Sémiramis dont elle portait le nom.

Depuis les jours antiques, où les cirques et les amphithéâtres versaient par les vomitoires un monde de spectateurs rassasiés d'un spectacle prodigieux, on n'avait pas vu, en Italie, pareille foule le soir de cette représentation de *Sémiramide*. La place publique et les rues avoisinant *Villa-Reale* étaient encombrées à la sortie du théâtre, si bien que Patrick fut roulé comme un brin d'herbe dans une mer orageuse, et emporté bien loin de son hôtellerie de Chiaïa. Au reste, cette foule, qui faisait ainsi violence au jeune Irlandais, lui était favorable en ce moment, car elle lui donnait un étourdissement qu'il aurait voulu prolonger à l'infini, ne voyant rien de plus redoutable que le calme et la solitude, après cette agitation secourable qui bouillonnait autour de lui ; mais aucune tempête n'est plus vite apaisée qu'une tempête de foule après un spectacle. Minuit sonna sur le silence et le désert, et de tout ce fracas de multitude folle, il ne reste que les sons lents tombés des clochers voisins, symphonie monotone comme le chant qui invite au sommeil. Bien loin de tout ce monde agité, Patrick seul est debout et veillant. Marchant sans but, il était arrivé sur les rives du golfe, et là, comme brisé par la fatigue d'un long voyage, il s'assit sur une pierre, et une main lui manque, il s'agenouilla pour examiner sa blessure intérieure et lui porter un remède immédiat, sans attendre le lendemain.

Patrick était seul en réalité ; mais une ombre l'avait suivi ; une ombre plus terrible que celle de Ninus !

C'était pour Patrick qu'un poète italien avait fait cette strophe :

« A Saint-Charles, cirque où l'on chante
» Sous un ciel tiède, au bord de l'eau,

» Quand expire la voix touchante
» Du jeune Arsace ou d'Othello;
» Quittant Venise ou Babylone,
» On va rêver sous la colonne
» Près de la mer que nous aimons;
» Et, comme une ouverture immense,
» L'opéra fini recommence,
» Chanté par la mer et les monts. »

Hélas! elle recommençait pour Patrick, cette soirée d'enivrement, de mystère, d'émotion inconnue, de formidable volupté. Le spectre de Babylone se dressait dans les vapeurs diaphanes de la nuit, sur les flancs de cette montagne, qui, elle aussi, a brûlé des villes coupables ensevelies à ses pieds. Le vent nocturne, qu'un démon embaume de tous les parfums de Vénus Aphrodite, soufflait de l'archipel napolitain, dont les îles sont des cassolettes toujours fumantes; et cette langueur mystérieuse qui descendait de partout et conseillait l'adultère, semblait donner un démenti au roi psalmiste qui, la nuit, demandait à Dieu de le sauver de la flèche volante dans le jour, et de l'obsession irrésistible du démon de midi. Patrick était percé de la flèche qui vole à la lueur des constellations de minuit. Arrivé au délire de la pensée, il se persuada que tout ce qu'il avait vu à San-Carlo n'était qu'une vision de l'enfer, un verre d'optique placé par le démon devant ses yeux; que le monde n'avait pas assez de pouvoir en ses mains pour créer de pareilles réalités de séduction; que, parmi toutes les filles des hommes, il n'y avait pas une femme comme la puissante artiste, reine à San-Carlo; que le démon androgyne de la volupté, nommé Arcasté dans les lieux profonds et maudits, avait pris un corps humain pour séduire un pauvre chrétien et l'arracher au service des autels.

Patrick fit un signe de croix, et il lui sembla qu'autour de lui toutes les formes se faisaient douces et riantes, et que des anges descendus sur cette terre la purifiaient des émanations infernales de la nuit. Plus tranquille après une courte prière, il appuya sa tête sur un oreiller d'algues sèches, et il s'endormit.

II.

Le soleil de printemps était levé depuis quelques heures, lorsque le jeune ecclésiastique irlandais se réveilla. Habitué dès son enfance à dormir aux étoiles dans les montagnes de Wicklow, il avait eu pour son repos une nuit aussi bonne qu'à l'hôtellerie de Chiaïa. A genoux sur la pierre du rivage, il fit sa prière du matin dans le plus magnifique oratoire que Dieu ait donné à l'homme pour recevoir ses hommages, et, trempant ses mains dans le golfe comme dans la conque d'un bénitier naturel, oignit son front de cette eau sainte qui remonte aux réservoirs du ciel.

Un souvenir vaporeux comme la gaze d'un songe reporta l'Irlandais vers les images sensuelles de la veille, et le jeune chrétien s'indigna de sa faiblesse, et fit un énergique appel à ses devoirs pour arracher de son cœur le dernier atôme de cette lie impure qu'avait déposée en lui la coupe d'un démon. Les heures matinales sont pieuses: elles prédisposent l'ame à de bonnes résolutions, à de saintes pensées. Patrick écouta dévotement les voix qui parlaient autour de lui sur le golfe, la ville et les montagnes. C'était partout un hymne chaste entonné à la création. Il donna le sourire des élus à cette nature tranquille, pleine de son Créateur; il s'achemina rapidement vers le port, avec l'espoir de prendre son vol vers la douce Irlande, à la faveur de cette sérénité du ciel qui réjouissait les mariniers.

« Oh! quand je te verrai, se disait-il mentalement, vieille église de mon saint patron, vénérable métropole de Dublin, je me précipiterai à l'ombre de tes deux nefs, comme la jeune colombe sous les ailes de sa mère, et je ne craindrai plus rien de ce monde infâme et tentateur! »

Comme il arrivait sur le môle, il vit venir à lui un domestique de Lorenzo qui le salua et lui dit:

— Mon maître vous fait chercher partout depuis le lever du soleil, il a envoyé des cavaliers sur toutes les routes de Naples, maintenant il n'est plus temps, l'*Erinn* a mis à la voile et il est déjà bien loin.

Et le domestique montrait du doigt la place vide où l'*Erinn* était amarré.

Patrick fit un mouvement nerveux, leva les yeux au ciel et soupira.

Le domestique croisa les bras et regarda le port. Il avait rempli sa mission.

Après une longue pause, Patrick, qui ne savait à quelle résolution s'arrêter, fit cette question au domestique:

— Où est ton maître?

— Mon maître, répondit celui-ci, n'est pas à la *locanda* de la *Victoire*; il est à la villa de Sorrente, et il m'a chargé de vous y conduire, si c'est le bon plaisir de votre seigneurie. Voilà votre canot, là, tout prêt, avec quatre rameurs.

— Eh! s'écria Patrick, pourquoi ne parlais-tu pas d'abord de ton canot? Vite, vite en mer! il y a une bonne brise, vite, vite à la voile et à la rame! nous atteindrons l'*Erinn*.

Et entraînant avec lui le domestique, il s'élança dans le canot, et délia lui-même les cordes de la voile roulée à l'antenne.

Le canot partit comme la flèche, et le visage de Patrick rayonna.

— Croyez-vous, dit Patrick au marinier du timon, qu'en allant de cette vitesse nous pourrons atteindre l'*Erinn*?

— Atteindre l'*Erinn*! répondit le timonnier avec un éclat de rire goguenard; si vous étiez oiseau, vous ne l'atteindriez pas. Ce n'est pas un bâtiment sicilien, celui-là; c'est un anglais. Comprenez-vous? c'est un anglais; le vent ne l'atteindrait pas.

— Essayez toujours, dit Patrick.

— Oh! nous pouvons faire une promenade, dit le marinier en riant; vous prendrez de l'appétit en mer.

Lorsque l'horizon se fut dévoilé dans toute son immensité, Patrick le mesura d'un œil mélancolique, et il n'aperçut aux limites de la mer que quelques petites voiles latines d'une blancheur éblouissante. C'étaient des bateaux de pêcheurs. L'*Erinn* avait disparu.

— Allons-nous à villa Sorrentina? demanda le timonier.

— Allons! répondit Patrick d'une voix désespérée.

Et se laissant tomber sur un banc, il garda un morne silence jusqu'à l'arrivée.

Là, rien ne put le distraire des réflexions pénibles qui l'accablaient en foule: ni la petite baie riante qui servait de débarcadère à la villa Sorrentina; ni les touffes d'orangers suspendues sur une eau calme qui réfléchissait l'or des fruits et l'argent des fleurs; ni l'aspect enchanté de la villa endormie dans les pins, les arbres de Judée, les palmiers et les acacias. Le milieu du jour l'eût trouvé peut-être encore dans cette attitude de désespoir, si la voix d'un ami ne l'eût réveillé comme en sursaut au milieu d'un pénible songe.

— Eh bien! Patrick, s'écria Lorenzo avec une voix joyeuse, tu relâches à Sorrente en allant à Dublin?

Patrick se secoua vivement et s'improvisa une assurance par nécessité. Il sauta légèrement sur la rive, serra les mains de Lorenzo, et fit une pantomime qui pouvait signifier:

« Me voilà; je suis résigné à ce contretemps. »

— Je suis enchanté, moi, de ce contretemps, dit Lorenzo; j'étais vraiment désolé de n'avoir pu te faire les honneurs de ma charmante villa. Regarde, mon ami, cela vaut bien la baie de Kingstown et le Kippure, n'est-ce pas?

— Cela est beau, dit Patrick; mais cela n'est jamais la patrie.

— Mon ami, souviens-toi de ce que je te disais, quand nous étudiions la philosophie au séminaire de la *Propagande*; il n'y a pas de patrie sans orangers. Cet arbre essaie le climat et semble vous dire: Tu peux vivre ici, car j'y suis.

— Lorenzo, après quatre ans d'exil, je t'avoue que les forces me manquent si je ne vois pas mon *Erinn* avant la fin du printemps.

— Enfant! tu la reverras ton *Erinn*! mais tu te reposeras un instant ici en passant. Comme j'ai repris ma gaîté, rien qu'en te revoyant! j'étais si triste hier soir, à mon arrivée de Rome à Naples! Et moi aussi, je suis exilé; moi, né à Sinigaglia, sur le bord de la triste Adriatique! mais j'adopte Naples et Sorrente, deux charmantes filles qui valent mieux que Sinigaglia. Ah ça! dis-moi, où as-tu passé la nuit, si je puis te faire pareille demande sans indiscrétion?

— La nuit! dit Patrick s'efforçant de sourire, j'ai passé la nuit sur le bord de la mer... pour ne pas manquer le bâtiment.

— A merveille! la précaution était bonne... Et le bâtiment est parti sans toi? J'admire tes distractions... Et ton bagage? L'*Erinn* emporte ton bagage en Irlande?

Patrick fit un signe affirmatif.

— Tu n'as gardé que ce très modeste habit de voyage... N'importe! je t'habillerai plus décemment.

— Et pourquoi?

— Voici. J'ai du monde à la villa... Cela t'étonne?... Oui, je donne à dîner... à des amis... des artistes...

— Il y a des femmes? dit Patrick reculant d'un pas.

— Des femmes! non... non. Quelle peur des femmes! Sois tranquille... il y en aura une peut-être... une... Mais ne t'effraie pas ainsi... ce n'est pas une femme...

— Et qu'est-ce donc?

— Tu verras, nous serons gais, nous chanterons le *Dies iræ* de Pergolèze... Nous boirons du Champagne... C'est un petit dîner que j'ai improvisé, hier soir, dans les coulisses de San-Carlo, avec d'ancienne connaissances... Ne t'effarouche pas ainsi... Est-ce que tu n'es pas tolérant depuis ce matin? Que veux-tu? moi, je suis mondain et mauvais sujet, comme un échappé du froc... Aussi, pourquoi mon oncle est-il mort?... Je serais diacre comme toi, et bon chrétien comme toi. Un héritage et Naples m'ont perdu. Ote Naples et les héritages de ce monde, et je dis la messe à Saint-Jean-de-Latran. Naples, vois-tu, c'est le démon, et le Vésuve, c'est l'enfer. Voici le paradis terrestre. C'est dans ma villa qu'Eve a tenté Adam.

— Quel langage me tiens-tu là! dit Patrick avec ce ton moitié sévère, moitié amical, que prend un ecclésiastique qui sait compâtir aux faiblesses humaines. Vraiment, Lorenzino, tu me scandaliserais si je n'étais si fort de la grâce de Dieu. Ecoute-moi: je n'accepte pas ton dîner; tu me donneras un appartement solitaire, je m'y clôtrerai tout le jour; et si vous faites vos saturnales du côté du nord, donne-moi une chambre du côté du midi. Je prierai pour vous tous.

— Ecoute-moi, Patrick, nous sommes seuls encore; ma flotille de canots chargés de convives n'arrivera que dans une heure. Tu as le temps de recevoir ma confession. Je t'ai trouvé hier à la *locanda* de la *Victoire*

en arrivant à Rome ; depuis un an que je ne t'avais pas vu. Bien des choses arrivent dans un an ! le sage devient fou. Il n'a fallu qu'une minute au saint roi David pour voir Bethsabé au bain et pour aimer la femme d'Urie. Je n'ai pas la prétention d'être aussi expéditif dans mes passions. Il me faut un an pour me corrompre. Que diable ! l'homme n'est pas parfait ! J'ai donc quitté Rome après Pâques pour tomber à Naples, hier, à l'ouverture de San-Carlo. On jouait la *Semiramide* ; je suis fou de cet opéra. Si l'on ne joue pas la *Semiramide* au paradis, je refuse la porte à saint Pierre. Tout cela est de l'hébreu pour toi, mon cher ami ; mais je suis obligé de te parler hébreu. J'ai une idée dominante dans le cerveau, et je la jetterais à cet arbre s'il me manquait un auditeur. Patrick, récite un *Miserere* à mon intention : je suis amoureux.

— Je ne vois pas de mal à cela, mon fils : l'amour est permis à l'homme, l'amour chrétien. Jésus a institué le mariage.

— Je respecte infiniment le mariage, mon cher catéchiste, mais je le cultive peu. Le mariage est une chose si sacrée que je me tiens à distance par respect.

— Si c'est une passion mondaine que tu as au cœur, Lorenzo, il faut demander à Dieu la grâce de la combattre.

— Ecoute, mon cher abbé ; nous avons passé trois années ensemble au séminaire, tu t'en souviens ? j'ai entendu donc trois fois trois cent soixante-cinq discours dans le genre de ceux que tu me fais. Il me semble que c'est suffisant.

— Eh ! qu'attends-tu de moi ? Crois-tu que je vais oublier mon ministère pour te donner des conseils impies ? Si tu persistes dans tes égaremens, je me tairai et je ferai à Dieu une sainte violence pour qu'il t'éclaire dans ta nuit et te conduise au chemin de la paix.

— Merci !

— Tu te fais plus libertin que tu ne l'es, mon pauvre Lorenzo !...

— Oh ! laissons les sermons à la chaire de Saint-Janvier.

— Comme tu voudras.

— Patrick, donne-moi ton secret ; comment, diable ! fais-tu pour être saint ?

— Lorenzo, je ne suis qu'un pécheur ; le juste pèche sept fois par jour.

— Il est bien heureux, ce juste-là !

— Lorenzo, laisse-moi partir ; ma présence ici gênera ta société, qui ne me paraît pas fort dévote, si j'en juge par toi.

— Tu resteras ! tu resteras ! Partir ! y songes-tu ? Sais-tu bien ce que tu perdrais en partant ? Je veux que tu dises, à Dublin, que tu as dîné... devine...

— Avec ?...

Et Patrick trembla.

— Avec notre grand Rossini, l'auteur de la *Semiramide* !... Eh bien ! reconnais-tu le pouvoir d'un nom, mon cher Patrick... te voilà tout bouleversé ! tu es pâle d'émotion... Ah ! c'est que tu es artiste, toi, à ton insu. N'est-ce pas toi qui nous as mis en musique, au Vatican, les lamentations de Jérémie ? Je me souviens que ton *Aleph* me donnait des frissons. Tu es un grand musicien, te dis-je, parole d'honneur !... Voyons, as-tu le courage de partir maintenant ?

— L'auteur de la *Semiramide* ne peut être qu'un démon.

Patrick roula des yeux sinistres et Lorenzo poussa un grand éclat de rire. Quand le rire fut calmé, il dit à Patrick en l'entraînant vers la maison :

— Si Rossini est un démon, tu feras le signe de la croix à table, et il disparaîtra. Nous dînerons plus à l'aise avec un convive de moins.

— Lorenzo, tout bien réfléchi, je reste.

— J'ai deviné. Tu veux voir Rossini ?

— Oui.

— Tu le verras. C'est un bon enfant, et pas plus démon que musicien ! un farceur qui rit toujours ! qui raconte un tas d'historiettes à mourir de rire, et qui déteste les gens sérieux !

— L'auteur de *Semiramide* !

— Eh ! oui, l'auteur de *Sémiramide*, qui mange admirablement et ne parle jamais musique ; le meilleur vivant que l'Italie ait nourri de macaroni. Tu vas le voir dans un instant, ce bon démon ! va t'habiller. Tiens, voilà ma clé. Ce domestique t'indiquera mon vestiaire. Tu choisiras dans les nuances : brunes ou gaies. Tous mes habits sortent de l'atelier du monte Citorio ; c'est élégant au dernier point. Va, je t'attends, notre flottille ne peut pas tarder.

« Au fond, se dit à lui-même Patrick en montant au vestiaire, au fond, je ne transgresse aucune loi canonique. Il n'est pas défendu à un sous-diacre de voir Rossini. Qui sait même si Dieu ne m'a pas pas destiné à le convertir !... »

III.

Tous les artistes du théâtre de San-Carlo, chanteurs, choristes et musiciens, garnissent le rivage de la mer, sous la villa Sorrentia. Lorenzo en habit de gala est à leur tête, tout prêt à leur donner un ordre que les artistes semblent attendre avec impatience. A côté de Lorenzo, Patrick se fait remarquer par sa contenance équivoque, et un costume accusé d'emprunt par la gaucherie avec laquelle il est porté.

On voit à un mille de distance la flottille des canots attendus. Elle est superbement pavoisée aux couleurs de Naples et Sicile ; elle vole sur la surface de l'eau avec l'agilité d'une troupe de goëlands. Encore quelques élans des rameurs, et la colonne est arrivée.

Patrick se penche mystérieusement à l'oreille de Lorenzo et lui dit d'une voix émue :

— Ou mes yeux me trompent, ou quelque chose d'affreux se prépare ! il y a une femme dans le premier canot.

Je te dis que ce n'est point une femme, dit Lorenzo, l'œil en feu ; c'est un ange, une divinité, un miracle vivant, un phénomène qui parle, chante et rit, une vision, un songe palpable, un démon du Paradis. Mais ce n'est point une femme, Patrick.

Et il donna un signal aux choristes et aux musiciens.

Aussitôt les oiseaux cessèrent de chanter dans les acacias, et la mer fit silence. Le chœur de *Semiramide*, *Fra tanti regi e popoli*, attaqué d'abord par une seule voix de basse, puis répété par la foule, éclata en plein air, libre, joyeux, délivré des coulisses de carton peint et d'un soleil à l'huile, répandant au loin sur la colline, les bois, la mer, un enchantement divin. On aurait dit que les notes rossiniennes, élancées vers le ciel, retombaient en pluie de gouttes d'or sur des lames de cristal, et que toute la campagne se faisait harmonieuse pour saluer le créateur de la *Sémiramide* !

Patrick invoquait son patron et désespérait de la grâce. La flottille aborda au rivage. Le chœur chantait toujours.

On entendit un long et mélodieux éclat de rire, un éclat de rire admirablement chanté comme un *concerto* de violoncelle, et une jeune femme s'écria :

— Très bien ! très bien, mes amis ! superbe ! seigneur Lorenzo ! jamais la reine de Babylone n'a été reçue avec cette pompe ! N'est ce pas, mon cher *maestro*, qu'on ne chantait pas aussi bien à Babylone, vous qui avez vécu de ce temps-là ?... A mon tour.

Et la femme, jetant aux branches d'un oranger son léger chapeau de paille, et laissant tomber sur son cou ses beaux cheveux noirs, entonna le *fra tanti regi*, comme à San-Carlo. Rossini cueillit une orange et la mangea.

A la fin du chœur et de la scène, Patrick dit à Lorenzo :

— Ce lieu n'est pas bon pour moi ; je vais me jeter dans un canot et rentrer à Naples.

Et il alongeait le pied déjà, lorsque Rossini l'aborda joyeusement et lui dit en lui serrant la main :

— Où allez-vous donc, jeune homme, vous nous quittez !

Patrick rougit et balbutia quelques paroles décousues.

— Moi, je ne vous quitte pas, dit Rossini. Allons, mon enfant, vous êtes trop timide, prenez mon bras et *andiamo a cantina*, j'ai faim.... N'est-ce pas, seigneur Lorenzo, que l'absinthe du golfe de Baïa vaut mieux que celle du café Anglais ? Oh ! le seigneur Lorenzo est sourd, il s'est emparé de la *diva* !

Patrick, entraîné par Rossini vers la table du festin, ressemblait à un cadavre attaché à un corps vivant. Il ne sortit de son évanouissement moral que sur son fauteuil de convive et à la voix de Rossini, qui s'extasiait sur l'ordonnance du repas.

Le jeune Irlandais donna un coup d'œil rapide autour de lui, et il faillit succomber, cette fois, à son émotion, en se trouvant placé en face de Lorenzo et de la redoutable femme de San-Carlo. Il ne distingua que confusément les cinquante personnes qui couronnaient la table ; cette foule était comme perdue dans les rayons de Sémiramis. Le voisin de droite, Rossini, restait seulement visible pour Patrick.

Le silence est ordinairement l'ouverture à la sourdine de tout festin d'artistes ; mais, la première faim assouvie, un *tutti* de voix éclata avec plus ou moins d'accord ! A la faveur du fracas du second service, Patrick reprit insensiblement ses facultés physiques et morales, et il se recueillit même pour faire un compliment à ce grand Rossini, son voisin, qui avait eu pour lui tant d'affectueuse politesse sans qu'il le méritât. Raffermissant sa voix avec un verre de *lacryma-Christi*, Patrick se tourna vers le *maestro*, et s'inclinant sur son assiette, il dit pompeusement :

— Cygne de Pezaro...

Rossini l'arrêta brusquement en agitant sa fourchette comme un sceptre.

— Je sais cela, je sais cela, mon cher.

— Harmonieux fils de l'Ausonie, continua Patrick.

— Oui, oui, touchez-moi la main, mon brave jeune homme, et laissons les cygnes et l'Ausonie en repos. Voulez-vous que je vous apprenne à faire une bonne sauce à votre filet ? C'est bien simple : coupez une tranche de limon, exprimez le jus dans de la poudre de piment d'Espagne et de bon carick de Java ; délayez le tout dans un anchois fondu à l'huile, et vous m'en direz des nouvelles : cette recette vient de M. de Cussi. Inclinez-vous devant ce grand nom.

Rossini s'aperçut qu'il avait offensé Patrick, et, se penchant à son oreille, il lui dit :

— Est-ce que l'accueil que je vous ai fait ce matin ne vous a pas étonné ?

— Quel accueil m'avez-vous fait ? demanda Patrick avec cette dignité que prend subitement un homme fier qui croit avoir reçu une offense.

— Je vous ai abordé comme un ami de vingt ans.

— Un instant je m'en suis enorgueilli. Vous ne me connaissiez pas.

— Je vous connaissais ! je vous connaissais ! dit Rossini avec une émotion qu'il s'efforçait de déguiser.

— Et où m'avez-vous vu ? demanda Patrick d'un ton d'inquiétude.

— Hier soir, dit Rossini à voix très basse, je cherchais un homme avec la lanterne de Diogène, à San-Carlo, et je vous ai vu.

— Moi? dit Patrick pâlissant.

— Chut !... oui, vous ; j'ai gardé votre visage toute la nuit, là, dans le front. Vous étiez superbe. J'ai fait *Semiramide* pour vous et pour moi... maintenant brisons-là. Buvez un verre de champagne avec moi.

Puis, apostrophant Lorenzo :

— Seigneur Lorenzo, avez-vous dîné quelquefois chez Biffi, rue Richelieu?

— Souvent, seigneur *maestro*.

— On y fait bien les *ravioli*. Savez-vous, Maria, le meilleur faiseur de ravioli à Naples?

— Non, répondit Maria.

Si Rossini eût noté ce *non*, il ne l'eût pas fait plus harmonieux à l'oreille.

— Maria, poursuivit Rossini, envoyez, tous les jours à midi au coup de l'*Angelus*, votre domestique au traiteur du *Violon d'Apollon*, vis-à-vis Saint-Philippe-de-Néri. Ravioli première qualité.

Et Rossini continuait à remplir le verre de Patrick. Le jeune Irlandais, sobre de profession et de pays, buvait imprudemment, par politesse et par distraction, tout ce que lui versait le créateur de la *Semiramide*.

Au dessert, l'exaltation bouillonnait dans sa poitrine, la moindre cause devait la faire éclater au dehors.

La conversation qui venait de s'établir n'était nullement du goût de Patrick. Il s'attendait à un entretien merveilleux et relevé que devait faire naître naturellement la présence de Rossini et de la célèbre cantatrice. Au lieu de cela, il assistait à une dissertation sur les *ravioli*, la *pasta-frolla*, les *pickles*, la cuisine de Biffi ; et ensuite, si de la cuisine on daignait s'élever à l'art musical, c'était alors une discussion furieuse sur les airs en *ut*, en *fa*, en *ré*, sur les *strette*, les *scherze*, les *cabalette*, les *accords de tierce*, les *andante*, les *allegro*, les *adagio*, les *majeurs*, les *mineurs*, les *tremolo*, les *sotto voce*, et sur tout cet éternel vocabulaire technique à l'usage des instrumentistes qui se plaisent à noyer la poésie et l'idée dans un dialecte magistral et assommant.

Rossini ne répondait à toutes les interpellations sur les *scherze* et les *cabalette* que par l'éloge du plat qu'il mangeait.

La célèbre cantatrice disait avec une grâce, un sourire divin, et un verre de punch glacé :

— Mon cher *maestro*, je suis sincère, moi ; je n'aime pas trop mon rôle de *Semiramide*, je n'ai point de cavatine à mon entrée ; c'est affreux ! j'entre au temple de Bélus comme dans ma chambre. Faites-moi une entrée, mon cher Rossini.

— La mode du punch glacé, répondait Rossini, nous vient d'Angleterre ; c'est un excitant au rôti.

Patrick se leva, les yeux étincelans et la joue enflammée, comme un homme arrivé au délire de l'exaltation et à l'oubli de lui-même.

— Rossini ! s'écrie-t-il, vous chantez pour des oreilles de sourds ! Ces hommes sont trop savans pour vous comprendre, il vous faut, à vous, dans vos auditoires, des intelligences simples et naturelles, des imaginations poétiques où les broussailles de la science ne germent pas ! Rossini, vous avez bâti une pyramide nommée *Semiramide*, mais, comme l'architecte égyptien, vous avez muré la porte et placé un sphinx devant.

Un premier violon se leva et apostropha Patrick. Mais l'Irlandais, avec un de ces regards et de ces gestes foudroyans qui suppriment la contradiction, s'écria :

— Silence à l'orchestre ! Il y a deux heures que j'écoute vos *bécarres*, et vos *bémols*, écoutez-moi à votre tour, ou mangez... Oui, *Semiramide* est une œuvre impérissable, et qui ne peut vieillir, parce qu'elle était âgée de quatre mille ans lorsqu'elle naquit. Toute musique a son point de départ. La religion, la liberté, la mort et surtout l'amour, sont le point de départ de l'harmonie dramatique. Mais de quelle source est sortie la musique de *Semiramide*? à quelle impression humaine se rattache-t-elle? Il ne s'agit point de la savante combinaison des accords, mais de la pensée dominante qui plane sur cette partition inroyable et impossible. Rossini a dédaigné là tout ce qui fait le triomphe vulgaire et facile. Il n'y a point d'amour, point de passion charnelle, point de liberté qui se révolte contre la tyrannie, point de danse, point d'intérêt bourgeois, rien. C'est une fable renouvelée du déluge ; un spectre dont on peut se moquer, si l'on ne croit pas aux spectres ; une mère infâme, un Assur féroce, un grand-prêtre stupide ; un Arsace efféminé qui joue l'homme avec un contralto. Eh bien ! avec ces personnages usés jusqu'aux sandales dans les ornières de l'école ; avec ce drame sans vérité, sans nouveauté, sans intérêt, Rossini a créé un monde ; il a pris toutes ces antiquailles et tous ces pantins de la mythologie de Bélus, et il vous a rassasiés d'émotions inconnues qui nous semblent venir d'un sixième sens. Nous n'avons pas vécu à Babylone, nous ignorons absolument quelles mélodies couraient avec les vents dans les palmiers des jardins suspendus, et un mystérieux instinct d'artiste nous dit que toute cette ardente musique est pleine de parfums babyloniens, dans ses joies, dans ses fêtes, dans ses triomphes, dans ses terreurs, dans ses remords, dans ses tombeaux. Avant la *Semiramide*, vous ne deviez avoir que des œuvres courtes, belles dans certaines parties, mais expirant faute d'haleine. Dans la *Semiramide* tout s'élance d'un foyer inépuisable ; l'orchestre est comme un volcan qui prodigue les pierreries, comme le Vésuve les atômes de cendre. C'est une puissance de souffle surhumaine une aspiration colossale, comme si une pyramide entr'ouvrait ses flancs pour donner passage aux torrens d'air emprisonnés dans elle depuis Ninus. C'est une profusion de richesses à épuiser tous les trésors de l'Orient !... Sémiramis, la grande reine, entre comme elle doit entrer, belle, tremblante et muette ; l'hymne éclate autour d'elle ; mais la coupable reine se tait. Voici Arsace qui arrive, écoutez ce qu'il chante, et dites si cela vous rappelle un mode connu. Ecoutez son duo avec Assur, et dites-moi si jamais la musique, dans des proportions si étroites, a produit quelque chose de plus large, de plus varié, de plus opulent. Ecoutez ces airs de volupté orientale que les femmes de la reine chantent dans les jardins, et dites-moi si vous ne respirez pas le doux poison qui circulait dans le gynécée des reines adultères. Ecoutez la finale du tombeau, et dites-moi si jamais la métaphysique des terreurs surnaturelles a trouvé une langue plus formidable pour vous donner les frissons de la mort ! Après cette lugubre et terrible scène qui vous fait croire à l'incroyable, il semble que le pouvoir de l'artiste créateur ne peut aller au delà. Comptez sur Rossini ; vous n'avez vu encore que le péristyle du temple ; vous avez fait un faux pas ; entrez. La même énergie de tons, la même vigueur d'haleine vous jettera d'autres merveilles. Rossini vous fera même assister à une scene qui est le prodige de l'art ; il vous attendrira sur une mère couverte du sang de son époux, et qui embrasse son fils ; Rossini tirera du néant, pour accomplir cette réconciliation impossible, des notes fondues dans le creuset céleste au jour de la clémence de Dieu. Et ne croyez pas que tant de miraculeuses choses soient toutes l'effet des savantes combinaisons de l'art, ou même des inspirations solitaires du poète ; il est arrivé à Rossini ce qui ne manque jamais aux génies sublimes ; le bonheur : sous l'obsession de son démon, Rossini obéissait souvent, à son insu, à une loi surnaturelle qui lui dictait les échos d'un monde évanoui. C'était l'association de deux natures, dont une seule se matérialisait et prenait un corps humain ; l'autre restait dans ces profondeurs de l'espace où quelque invisible génie garde tous les trésors de joie, de colère, de douleur, d'amour, de flamme, que l'homme a dépensés depuis sa création.

Patrick se laissa tomber sur son fauteuil, son visage était écarlate ; ses cheveux hérissés s'agitaient comme des flammes. Il jeta sur la femme un regard dévorant, et, fermant les yeux, alongeant les bras sur la table, roulant son visage sur ses mains, il garda l'immobilité de la tombe ou du sommeil.

La stupéfaction était peinte sur tous les convives. Rossini, le plus spirituel des hommes de génie, grimaça le sourire et chercha, pour la première fois, une plaisanterie de circonstance ; mais, pour la première fois, il ne trouva rien. La belle Maria, convulsivement agitée, avait alongé ses bras nus et superbes sur la table ; et, la poitrine en avant, les tresses déroulées sur les tempes et les épaules, le visage immobile, l'œil fixe et largement ouvert, elle ressemblait à un sphynx de marbre blanc, exhumé d'une fouille du temple napolitain d'Isis et Sérapis.

Mais de tous les convives le plus merveilleux à voir était Lorenzo, le maître du festin et de la villa. Ce qu'il avait entendu, ce qu'il voyait, lui paraissait inexplicable ; il continuait à regarder Patrick avec des yeux humides d'émotion et bouleversés par une sorte de terreur. Personne n'osait hasarder une réflexion avant Lorenzo, et lui ne savait quelle tournure donner à cette scène sans nom. Tout à coup il se leva, doubla un des bouts de la table, et soulevant Patrick, il l'emporta évanoui ou endormi dans l'intérieur de la maison.

Un domestique vint annoncer de la part de son maître, que le seigneur Lorenzo consacrait le reste de la journée à son ami malade, et que chaque convive était rendu à sa liberté.

Les invités, toujours silencieux, se levèrent marchèrent lentement vers le rivage, où les rameurs les attendaient.

Ils étaient déjà bien loin, et la célèbre cantatrice n'avait pas encore quitté sa place.

— Madame, lui dit Rossini, songez que nous avons une répétition à quatre heures.

Maria fit un mouvement nerveux de la tête et des bras, comme si elle eût dormi éveillée, et qu'une voix l'eût arrachée à cet étrange sommeil ; et, se levant avec une vivacité convulsive, elle dit :

— C'est juste, allons à la répétition.

IV.

Le lendemain de ce jour, Patrick se levait avec le premier rayon du soleil dans une chambre de la villa Sorrentina. Il ouvrit la croisée et respira, dans l'air frais du matin, le meilleur remède que la médecine puisse conseiller après une furieuse agitation.

Lorenzo entra ; et les deux amis, un peu embarrassés l'un de l'autre, se serrèrent affectueusement la main.

Avec une question banale on sort facilement d'une position équivoque.

— Comment as-tu passé la nuit ? dit Lorenzo avec une aisance affectée qui voulait ménager son ami.

— Fort bien, dit Patrick... Est ce que j'ai été malade ?

— Non, c'est une question d'habitude que je te fais.

Patrick ferma les yeux comme pour regarder sans distraction en lui-même quelque souvenir confus de la veille, et prenant la main de Lorenzo :

— Mon ami, dit-il, viens à mon aide ; que s'est-il passé hier ? quelque chose me pèse, là, sur le front,.. Ai-je dormi long-temps ?

— Quinze heures, dit Lorenzo en riant.

— Quinze heures ! j'ai fait des rêves étranges... attends... attends... le brouillard se dissipe... je commence à voir clair... oh ! sainte pudeur !

Et il jeta son visage dans ses mains.

—Enfant ! dit Lorenzo avec un accent d'affection touchante ; enfant, ne prends donc pas la peine de rougir ainsi devant moi.

— Lorenzo, c'est décidé, je pars pour Rome aujourd'hui, j'irai me jeter aux pieds du Saint-Père.

— Eh ! quel crime as-tu commis, innocent ?

— Patrick !...

— Tu as bu du champagne et du lacryma-Christi : voilà de quoi désespérer de son salut !

— J'ai bu l'enfer ! s'écria Patrick

Et il étreignit fortement sa poitrine dans ses bras.

— Mon ami, dit Lorenzo, parle-moi avec franchise, depuis hier je suis bouleversé. J'ai passé ma nuit sur le seuil de ta porte pour écouter la voix de tes songes et obtenir une confidence de ton sommeil. Que se passe-t-il en toi de mystérieux, d'inexplicable, depuis hier ?...

Patrick ne savait ce qu'il allait répondre, lorsqu'un domestique annonça sur l'escalier qu'il avait une lettre à donner à M. Patrick de Dublin.

Lorenzo prit la lettre et la remit à son ami.

Patrick ouvrit et lut :

My dear Sir,

» J'espère que vous serez assez bon pour accepter un déjeuner sans »façon et frugal à la villa Barbaïa, au Pausilippe. Nous serons aussi peu »de monde que vous voudrez. Je vous ai fait retenir, ce soir, à San-Carlo, »une loge à côté de la loge du roi. On joue votre *Semiramide*.

» MARIA. »

— Démon ! s'écria Patrick en froissant le billet dans ses mains... tiens, Lorenzo, lis. Est-ce un tour de l'enfer, celui-là ?

Lorenzo prit le billet, et sa figure se couvrit d'une pâleur mortelle.

— Est-ce à toi ou à moi que ce billet est adressé ? demanda-t-il d'une voix éteinte par l'émotion.

Pour toute réponse, Patrick remit l'enveloppe du billet à Lorenzo.

— Oui, dit le jeune Italien, c'est à toi : *A M. Patrick O.... de Dublin*. l'adresse est précise, c'est bien à toi... Et comptes-tu aller à cette invitation... mystérieuse, Patrick ?

L'Irlandais, les bras croisés sur sa poitrine, se promenait à grands pas et paraissait méditer quelque résolution.

— Patrick, poursuivit Lorenzo, il paraît que la belle actrice a découvert ton nom à l'hôtel de la Victoire... du moins, je suppose. Il paraît que cela lui tenait au cœur.

Patrick ne répondit pas. Lorenzo sortit un instant de la chambre, sans être remarqué de son ami, et dit quelques mots à l'oreille du domestique sur l'escalier.

Rentré, il prit vivement le bras de Patrick et lui dit :

— Mon ami, tu es appelé à la villa Barbaïa, le sais-tu ? Suis-je indiscret en te demandant si tu me quitteras pour ce déjeuner ?

— Eh bien ! s'écria Patrick, puisque l'enfer le veut, l'enfer sera content. Oui, j'irai à la villa Barbaïa !

— Malheureux ! s'écria Lorenzo, tu renies donc tes devoirs ?

— J'appelle la grâce à mon secours, et la grâce ne vient pas.

— Patrick, songe à l'habit que tu portes !

— L'habit que je porte est le tien, je ne souille pas l'habit de saint Pierre. A quoi songes-tu de me donner de si sages conseils aujourd'hui, toi si libertin hier ?

— Patrick, tu ne vas pas me comprendre. Si j'avais reçu une invitation de cette femme sans y voir figurer ton nom à côté du mien, j'aurais refusé.

— Oui, voilà seulement ce qui te révolte, Lorenzo. Tu es sincère ?

— Très sincère !

— Eh bien ! ce billet m'autorise à choisir ma société. Je t'invite.

— Quelle étrange plaisanterie me fais-tu là ?

— Je parle sérieusement. Accompagne-moi à la villa Barbaïa.

— Non, mille fois non, je reste. Il n'y a pas un souvenir d'une ligne pour Lorenzo dans ce billet... L'intention de celle qui écrit est évidente... on veut être seule avec toi.

— Adieu, Lorenzo ; ma tête brûle ; la volonté manque à mon ame ; je suis sur une pente horrible : l'abîme appelle l'abîme ; il faut aller au fond du gouffre.

— Adieu, Patrick.

— Où te verrai-je, Lorenzo ?

— A San-Carlo, ce soir.

— A San-Carlo !... Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'abandonnez-vous ? ce fut le cri du fils de l'homme sur le Calvaire !... Oui, Lorenzo, je sens sur mon front le sceau de la réprobation ! à San-Carlo !

Et il fit un pas vers la porte pour sortir. Lorenzo, au comble de l'agitation, courut à lui, et, prenant ses deux mains et mettant sa figure à deux doigts de la sienne, il lui dit d'une voix effrayante :

— Patrick, tu l'aimes donc, cette femme ?

L'Irlandais jeta sur Lorenzo un regard mélancolique et dit :

— Adieu ! adieu !

Et il sortit de la chambre avec une précipitation qui ressemblait à la folie.

Lorenzo s'assit et le suivit quelque temps de l'œil avec un sourire où perçait la malignité. Puis il appela son domestique et lui demanda si ses ordres avaient été suivis. Celui-ci répondit que tous les canots de la villa étaient déjà bien loin, qu'il ne restait dans la baie qu'un batelet plat, sans rame, et à demi submergé.

— C'est bien, dit Lorenzo, je vais voir rentrer mon Patrick, que j'ai fait prisonnier de guerre. On l'attendra long-temps à la villa Barbaïa ce matin et à San-Carlo ce soir.

Une demi-heure s'étant écoulée, Lorenzo conçut quelque inquiétude, et il se leva pour jeter un coup d'œil sur le rivage. Sous les arbres, dans les allées, sous la grève, tout était désert et silence. Il appela son ami à haute voix et à plusieurs reprises. La réponse attendue ne résonna pas dans l'air. L'anxiété de Lorenzo augmentait à chaque instant. — Mais cet homme est un démon incarné ! disait-il à un interlocuteur absent, comme on parle dans le jardin de l'hospice des fous ; cet homme est un démon !.. où diable a-t-il vu la Sémiramide ? où s'est-il rendu amoureux de cette femme ? et maintenant quel chemin a-t-il pris pour aller à la villa du Pausilippe ? Et il est aimé ! il est aimé !!!... aimé de cette femme !... et pour un mauvais feuilleton sur *Semiramide* qu'il a prêché hier entre deux flacons de *lacrima Christi* ! Oh ! ma position est intolérable ! il faut que j'en sorte à tout prix.

Le jardinier de la villa revenait de la pêche en ce moment, et passait, les lignes sur l'épaule, devant Lorenzo. A la première question que lui fit son maître, la vérité se révéla. Le jardinier avait vu un jeune homme accourir sur le rivage, et lançant des regards inquiets autour de lui comme pour chercher un canot. Puis ce même jeune homme apercevant une barque de pêcheur qui cinglait dans la direction de Naples, à peu de distance de la côte, il s'était jeté bravement à la mer et avait atteint la barque en quelques élans.

— Mais cet ange d'hier est donc un démon aujourd'hui ! s'écria Lorenzo.

Puis, s'adressant au jardinier, il lui dit :

— C'est l'heure du retour de la pêche ; reste ici ; attache tes yeux sur la mer, et ne manque pas de hêler le premier bateau qui passera à la portée de ta voix. Il y a cinq ducats à gagner pour le patron. Je t'attends à la maison, et si tu m'amènes une barque, il y a cinq ducats encore pour toi.

— Je promets à votre seigneurie un patron, dans un quart d'heure, dit le jardinier en s'inclinant.

Et Lorenzo reprit le chemin de la villa, répétant à haute voix son éternel monologue : — Cet ange est un démon.

V.

La villa Barbaïa est une résidence délicieuse, elle est suspendue au flanc du Pausilippe, comme un blanc et frais nourrisson au sein de sa mère. Il y a des treilles charmantes, de doux abris, de ravissantes échappées de mer et de montagnes, des bois recueillis où l'on entend des murmures pleins de grâce, de mélodie, de volupté, d'amour.

Patrick se promène sous les arbres qui couronnent la villa bien avant l'heure convenue de l'invitation ; il porte un costume élégant, au suprême goût de la fashion ; c'est dans la ville de Tolède qu'il s'est habillé mondainement de pied en cap ; plus heureux que Léandre qui ne trouvait pas de tailleurs quand il arrivait au pied de la tour d'Héro. Un domestique a promis de le prévenir quand sonnera l'heure de la réception. Le jeune novice irlandais est charmé de ce retard qu'il emploie à préparer des questions et des réponses. Mais à chaque instant, il ouvre le précieux billet, et tâche de découvrir, sous le voile des expressions, la véritable et occulte pensée de la femme artiste. Quel admirable plan de vie il s'organise à loisir. Sans doute cette villa charmante appartient à la célèbre cantatrice. Ce sont bien là les jardins suspendus de *Semiramide*. Oh ! que l'existence doit être douce entre l'azur de ce ciel et l'azur de ce golfe ! Quel ravissement d'être le maître, le favori ou l'esclave de cette reine superbe, et de la recevoir là, toute palpitante des caresses de San-Carlo, et de dire à tout ce monde en délire et brûlé d'inutiles désirs : Oui, cette femme... Patrick n'osait achever son idée, mais si quelque témoin de son agitation eût passé, il aurait vu que le jeune homme était partagé entre les sentimens les plus opposés, la joie et le désespoir, l'extase et le remords, la honte et l'orgueil.

A l'heure annoncée, Maria se leva comme une étoile entre deux colonnes de marbre de la villa. Elle portait, comme toujours, une simple robe blanche, virginalement agrafée à la racine d'un cou pur et blanc comme l'ivoire. Sur sa belle tête nue, l'ébène fluide de ses cheveux se divisait mollement, et roulait en bandelettes égales sur ses épaules. Au premier sourire qu'elle laissa tomber de ses yeux veloutés et limpides, cette création immense et sublime sembla sortir du chaos et tressaillir de joie

comme l'Eden à la naissance d'Eve. Le plus beau paysage sans la femme n'est que la silhouette du néant !

Patrick la vit, et son regard expira d'amour. Il se raffermit sur ses pieds et marcha lentement vers la maison. En cet instant décisif, toutes les belles choses qu'il avait préparées s'évanouirent dans sa mémoire. Il ne trouva sur ses lèvres convulsives que des paroles obscures et bégayées. Maria, avec cette noble familiarité des grands artistes, lui tendit gracieusement la main comme à une ancienne connaissance, et lui dit :

— Vous êtes exact comme un gentilhomme anglais, mon cher monsieur Patrick ; êtes-vous seul ?

— Oh ! seul ! répondit Patrick avec une expression de mystère qui fit sourire la belle dame.

— C'est que votre ami aurait été de trop ce matin.

— J'ai laissé mon ami à la villa Sorrentina.

— Très bien, sir Patrick ! Votre indisposition d'hier n'a pas eu de suites ?

— Pas eu de suites ! répondit Patrick en écho.

— Permettez-moi de vous introduire et de vous présenter à mon cher *impressario*.

Patrick n'entendit pas la fin de cette phrase. En ce moment, toutes les cloches de Naples sonnèrent l'*Angelus*, et cette harmonie aérienne et religieuse fit tressaillir le jeune chrétien, comme si sa mère l'Église lui eût envoyé un reproche et un conseil par toutes les saintes voix de l'air. Quelques larmes de remords tombèrent de ses yeux, mais elles furent bientôt dévorées par la flamme de passion qui brûlait son visage, et changées en un sourire par les sons d'un cor qui jouait un air de la *Dame du Lac*.

Attiré par le geste d'une femme, comme le fer par l'aimant, Patrick se trouva, sans y songer, dans une salle charmante peinte à fresque et toute remplie d'images païennes comme un triclinium de Pompéia.

Patrick s'inclina devant un étranger qu'il supposa être le père de Maria, ce qui donna soudainement à sa position un caractère moral dont il s'estima heureux de s'applaudir.

Il n'y avait que trois couverts. On se mit à table. Patrick, feignant de se retourner pour regarder une Danaë sous sa pluie d'or, peinte à fresque, dissimula un *benedicite* et deux rapides signes de croix... — Lâche désirieur que je suis ! se dit-il dans une réflexion mentale. Et, sous les plis de sa serviette qu'il déroulait, il frappa sa poitrine trois fois.

Au premier service, il eut l'air d'excuser son silence par son appétit. La conversation d'ailleurs n'était pas effrayante pour lui. On parlait des recettes de San-Carlo, du prochain *gala*, d'un bon mot du prince de Syracuse, de la fuite d'une choriste qui s'était enlevée avec une *contrebasse*, de l'arrivée d'un jeune peintre décorateur qui devait effacer San-Quirino; enfin d'une foule de ces riens qui défraient les conversations des artistes et des directeurs.

Insensiblement Patrick reprenait sa tranquillité ; mais, au milieu de tous ces petits propos sans consistance et sans but, Maria laissa tomber une phrase qui replongea l'Irlandais dans un trouble alarmant. Cette phrase fut prononcée tendrement, et d'un ton si affecté que Patrick ne put s'empêcher d'y attacher une intention.

— Moi, avait dit la jeune actrice, ma liberté m'est douce, et si je la perds, ce ne sera qu'en épousant un grand artiste. J'ai refusé des princes, c'est connu.

Patrick fut surtout bouleversé par le regard qui accompagnait ces paroles.

Au dessert, l'*impressario*, qui était plus que jamais pour Patrick le père de Maria, prit un air solennel, et, regardant fixement le jeune Irlandais, il lui dit :

— Sir Patrick, vous allez connaître maintenant quelle a été notre intention en vous priant de vous retirer seul à ce déjeuner.

Voilà la proposition de mariage qui arrive, pensa l'Irlandais. Et il passa vingt fois dans une minute de l'enfer au paradis. L'impressario continua :

— J'espère que vous me répondrez franchement, sir Patrick. (Patrick fit un signe affirmatif.) Hier soir, madame notre divine *prima donna* est revenue de la villa Sorrentina, tout enchantée de votre mérite, et le maestro Rossini lui-même exécutait avec madame, à votre sujet, un véritable duo d'éloges, à tel point que nous avons porté Rossini à se prendre au sérieux. Un miracle ! On a dit que vous aviez parlé de l'art en artiste, mais en artiste hors de l'école ; et qu'il n'y avait en Irlande qu'un seul homme de cette puissance musicale, le célèbre ténor Patrick qui a débuté à *Royal-Théâtre*, à Dublin, en 183., ainsi que ma correspondance me l'annonça dans le temps. J'ai su depuis que le célèbre ténor est venu se perfectionner incognito à Milan et à Bologne, et qu'il a chanté, à la loggia, chez Mme de Valabrègue, avec Mme Duvivier, soprano et contralto, un duo d'*Armida* de manière à enlever les applaudissemens. Le chevalier Sampierri, qui est le premier accompagnateur de la Toscane, m'a confirmé tout cela. Sir Patrick, il nous manque un ténor à San-Carlo pour faire notre saison. Nous en avons un qui, par malheur, est un ténor *sfogato*. Ce n'est pas mon affaire. Dans la *Semiramide*, nous pouvons à la rigueur nous passer d'un premier ténor ; dans cet opéra, Rossini n'a sérieusement écrit que la *basse*, le *contralto* et le *soprano*. Le ténor y est accessoire. Mais si nous voulons monter *Othello*, par exemple, qui fait toujours *fanatisma*, nous sommes sans ténor. Comprenez-vous ma position, sir Patrick ?

L'Irlandais écoutait ce discours si étrange pour lui, plutôt avec ses yeux qu'avec ses oreilles ; il regardait l'*impressario* d'un air effaré, qui pouvait passer pour l'expression du vif intérêt que lui inspirait ce préambule. L'*impressario*, augurant bien de l'attention muette de son convive, continua ainsi :

— La saison s'annonce bien à San-Carlo. Nous avons cent quarante familles anglaises à Naples ; onze princes russes avec leur suite, et nombre de riches Espagnols. Ce n'est pas le bon public qui manque ; c'est un ténor. Aussi je suis prêt à faire tous les sacrifices possibles pour avoir un ténor *assoluto* comme vous, monsieur (Patrick bondit) ; oui, comme vous, monsieur ; l'incognito est désormais impossible, et je vous offre mille livres et une représentation à bénéfice qui vaudra bien autant.

Il n'y a pas une tête dans tous les tableaux des musées d'Italie qui puisse donner idée du sentiment indéfinissable qui contractait le visage de Patrick. Ses traits semblaient avoir changé de place : il regardait l'*impressario* de l'air d'un homme qui, réveillé en sursaut d'un profond sommeil, serait obligé de faire une réponse à une question inconnue.

L'*impressario*, habitué à voir autour de lui les visages les plus extravagans de la terre, crut voir, au silence de Patrick, que ses propositions n'avaient point paru assez avantageuses, et il offrait deux cents livres en sus des mille.

— C'est juste ce que je gagne ! dit la *prima donna*. M. Patrick ne peut plus hésiter.

— Vous ne pouvez plus hésiter, dit l'impressario.

— Cet *Erinn* ! cet *Erinn* ! ce maudit vaisseau qui a été obligé de rentrer dans le port ! s'écria Patrick ; et il cacha son visage avec ses mains... Après une pause, il ajouta :

— Fatalité ! fatalité ! la damnation d'un homme est attachée à un coup de vent !

Cette fois, ce fut l'impressario qui ouvrit des yeux démesurés. La prima donna, les deux coudes sur la table, les mains jointes, avait repris sa position de la veille, et regardait Patrick avec une inquiétude mêlée d'effroi.

Patrick saisit au vol un moment lucide de bonne inspiration, et dit à l'*impressario* :

— Monsieur, vous m'avez pris au dépourvu ; je ne suis pas prêt à vous répondre. Donnez-moi un jour de réflexion.

— Excusez, monsieur Patrick, l'indiscrétion que nous avons commise en trahissant cet incognito. N'attribuez ce procédé peu convenable, j'en conviens, qu'au désir de mettre en relief votre talent sur le premier théâtre du monde, et aux nécessités urgentes du service lyrique où je me trouve en ce moment. Vous excuserez un véritable *impressario in angustie*.

— Maintenant, parlons d'autre chose, s'il vous plaît, dit Patrick.

— Soit, dit l'*impressario*.

Et jusqu'à la fin du repas, il se fit un échange de mots insignifians, comme il arrive après une conversation ardente qui a mis tous les interlocuteurs dans l'embarras.

En se levant de table, l'*impressario* dit à Patrick :

— Nous avons quelques petites affaires au théâtre pour la représentation de ce soir, vous nous permettrez de vous accompagner à la ville dans une heure. Moi, j'ai quelques ordres à donner ici. Mais je vous laisse en bonne compagnie.

— Je suis à vos ordres, dit Patrick.

Lorsque Maria et l'Irlandais se trouvèrent seuls sur la terrasse, la conversation ne tarda pas de s'établir. La prima donna regarda fixement Patrick et lui dit :

— Douze cents livres et un bénéfice ! il n'y a pas de quoi demander vingt-quatre heures de réflexion !

— Madame, dit vivement Patrick, je suis de race montagnarde, et je ne sais pas garder mes sentimens. Si vous m'offriez les trois plus belles choses de ce monde, votre main, votre fortune, votre amour, je vous demanderais un jour de réflexion.

— Ah ! dit l'actrice avec un sourire charmant, il paraît que vous êtes habitué au bonheur ! Vous le marchandez quand on vous le donne.

— Oh ! ne me raillez pas, madame ; plaignez-moi ! vous voyez devant vous un homme qui, depuis trois jours, doute de son existence, un homme qui fait un rêve pénible et qui ronge ses poings sans pouvoir se réveiller.

— Expliquez-vous, monsieur, dit l'actrice avec émotion, et si l'intérêt que vous m'avez inspiré...

— Madame, n'achevez pas ! n'achevez pas ! Il m'est aussi impossible de connaître mon bonheur que mon malheur. Entre vous et moi il y a un abîme ! je devrais vous fuir, et ma vie s'éteint loin de vous. Je voudrais rester là sur cette place, et la plus impérieuse des voix me dit de m'éloigner. L'air que je respire ici me tue et me ressuscite ; je sens sous mes pieds le feu de l'enfer et dans mon cœur les extases du paradis. Il y a deux êtres en moi : l'un blasphème, l'autre prie ; et si cette lutte se prolonge, je sens que ma raison y perira !

— Revenez à vous, monsieur, dit Maria d'une voix mélodieuse et pleine d'affection. Je pourrais m'assurer de vos paroles ; mais vous êtes si sincère dans l'expression de vos sentimens, que je vous accorde mon estime et mon amitié.

— Eh! madame, quand vous m'offririez votre amour, je vous répète qu'il me serait impossible de l'accepter.

— Alors quel est votre but, monsieur? qu'exigez-vous?

— Rien! je me plains. Me refuserez vous la plainte, seule consolation ue Dieu ait donnée à l'homme!

— En vérité, monsieur, je ne sais si je dois plus long-temps entendre...

— C'est bien, madame, je me tairai.

— Surtout réfléchissez, monsieur, à ma position : elle est fort délicate. ne suis nullement préparée à une confidence qui me paraît inopportune ujourd'hui, mais qui plus tard...

La subite arrivée de l'*impressario* coupa sur ce mot la phrase la plus intéressante de l'entretien. Patrick s'éloigna de quelques pas pour dissimuler à l'*impressario* l'horrible trouble qui l'agitait. Celui-ci profita de l'instant pour dire à Maria :

— Eh bien! l'avez-vous décidé? accepte-t-il? débutera-t-il dans *Othello*?

— C'est possible, répondit au hasard l'actrice, trop préoccupée de la situation pour écouter l'*impressario*.

La voiture attendait au bas de la rampe. Patrick refusa d'y monter, pour se ménager le plaisir, disait-il, d'aller à Naples en se promenant.

— A ce soir donc, à *San-Carlo!* dit l'*impressario*.

L'*impressario* était déjà dans la voiture. L'actrice tendit la main à Patrick. — A ce soir! lui dit l'Irlandais, et quand vous serez délivrée à *San-Carlo*, je vous donne rendez-vous au pied des autels.

Patrick avait cru se réconcilier avec lui-même en légitimant son amour par cette promesse sainte. Mais bien qu'il n'eût pas été encore consacré par le sacerdoce, il avait fait d'irrévocables vœux, et chacune de ses pensées était déjà un sacrilége et un parjure devant Dieu.

S'entretenant avec ses réflexions, il se promena sur le bord de la mer, en attendant l'heure du spectacle. On jouait l'ouverture lorsqu'il entra dans la loge de San-Carlo. Plusieurs convives de la villa Sorrentina y avaient déjà pris place, et Lorenzo était du nombre.

Patrick serra la main de son ami, et ne remarqua pas l'horrible pâleur qui couvrait le visage du jeune Italien.

Lorenzo fit un sourire forcé, et se penchant à l'oreille de Patrick, il lui dit : — Que de choses tu dois avoir à me conter, heureux Patrick! — Silence! répondit l'Irlandais, je veux écouter l'ouverture. — Encore un mot, mon cher Patrick; où diable as-tu vu jouer la *Semiramide* dans ta vie? — Ici. — Patrick, tu es damné!

Le jeune diacre tressaillit; mais le rideau se leva, emportant avec lui dans ses plis les terreurs religieuses de Patrick.

La salle entière attendait Sémiramide. Quand elle parut, les cinq rangs de loges éclatèrent, comme un vaisseau à cinq ponts qui ferait feu de tous ses sabords. Deux hommes n'applaudirent pas : Lorenzo et Patrick.

Au moment où le grand prêtre entonnait *Fra tanti regi e popoli*, la cantatrice lança vers la loge de Patrick un de ces regards rapides et lumineux que les actrices savent si bien adresser à un seul visage et dissimuler à toute une multitude. Patrick vit le ciel s'entr'ouvrir, et toutes les joies de la vie entrèrent dans son cœur.

Alors une voix dit au fond de la loge : — On demande M. Patrick O...

— Qui m'appelle? dit le jeune Irlandais.

— Vous êtes prié de descendre au péristyle, dit la voix.

— Je garde ta place, dit Lorenzo; et un sourire infernal contracta sa figure.

Patrick descendit.

Un domestique lui remit une lettre scellée des armes épiscopales.

Il ouvrit et lut.

Le prélat napolitain menaçait Patrick des foudres d'excommunication, s'il n'allait, à l'heure même, s'enfermer au couvent des Camaldules pour y faire une retraite d'un an.

En ce moment une porte s'ouvrit dans les corridors, et le mot *spavento* tomba, comme un coup de foudre, sur la tête de Patrick.

Patrick releva fièrement le front vers le ciel comme pour invoquer Dieu, et il dit :

— Aux Camaldules!

Et il sortit du théâtre d'un pas ferme et résolu.

VI.

Quinze mois environ après cette scène, par un beau soir d'été, un jeune prêtre se promenait en récitant son bréviaire sur les rives du lac de Killarney, dans le comté de Kerry en Irlande. Il eût été difficile de reconnaître dans cet ecclésiastique le fougueux Patrick de la villa Sorrentina, tant il avait été miné par les jeûnes, les veilles ardentes de la prière, les austérités du cénobite, la méditation et le repentir!

Ordonné prêtre, depuis un mois dans l'église de Saint-Patrick, à Dublin, il avait été envoyé à la petite ville de Killarney pour y remplir les fonctions de vicaire, et il s'était enseveli avec joie dans ce recoin de l'Irlande comme dans un tombeau.

Après la scène de San-Carlo, il avait embrassé aux Camaldules la vie muette et contemplative des trappistes, il n'avait parlé qu'à son ame, il n'avait écouté d'autre parole que l'incessante voix de la prière, qui roule nuit et jour dans l'église, le cloître, le dortoir d'un couvent. Mais après son ordination, lorsqu'il eut élevé entre le monde et lui une barrière insurmontable, il crut devoir écrire à son ami de séminaire, Lorenzo, une lettre dans laquelle il se révélait à lui dans la pensée de sa nouvelle position, afin que d'anciens scandales fussent effacés de la mémoire de tout le monde. Voici cette lettre qui fit une vive impression sur Lorenzo :

« Au presbytère de Killarney... 183..

» Mon cher Lorenzo,

» Si je suis mort au monde, je veux au moins être aujourd'hui vivant pour mon unique ami. Ce soir je rentrerai dans mon tombeau.

» J'ai fait trois jours la vie du monde, et ces trois jours ont été brûlans et longs comme trois siècles de l'enfer. Voilà donc ce que le monde peut donner à ses élus! Ceux qui peuvent y vivre sont plus forts que ceux qui renoncent à lui : j'ai fait une chose très facile en le quittant.

» Me voilà relégué dans un pays bien favorable aux méditations, c'est le coin du globe qu'il me faut. Dieu l'a créé pour moi. L'Océan n'est pas loin, et je me plais à m'entretenir avec lui des mystères sublimes de la création; ma pensée l'interroge, et son immensité répond à l'atôme.

» J'ai un autre océan dans mon voisinage, le beau lac de Killarney, c'est le portrait en miniature de l'infini, dans un cadre de montagnes. Les nuages passent et boivent dans le lac comme dans une coupe taillée dans le roc. C'est là que je viens m'asseoir pour penser et prier. Il n'y a pas, sous le ciel, un oratoire plus religieux. Là, si je pousse un seul cri vers Dieu, ce cri est répété mille fois par l'écho inextinguible des rochers circulaires qui couronnent le lac. Le prêtre entonne le verset et toute la nature répond et prie avec lui.

» Cette terre est une communication éternelle avec le ciel; les plus hautes montagnes s'y élèvent comme d'impérissables pensées, qui parlent de près à Dieu par la voix de la foudre et du vent. Quelquefois je me figure que je suis dans une église immense, dont la voûte est le firmament, et qui a pour piliers les pics sublimes de Mangerton et de Bautry, les montagnes de Galty et de Naples. Sous le péristyle de ce temple infini, le lac de Killarney n'a que les proportions d'un bénitier ordinaire. Saint-Pierre de Rome n'est qu'un grain de marbre devant cette basilique bâtie par la main de Dieu.

» Oh! lorsqu'on regarde le monde du haut de cette création, le monde est un atôme qui ne vaut pas la peine qu'on se damne pour lui. Un jour, Lorenzo, tu reconnaîtras la vanité des plaisirs de la terre, et tu te souviendras que, dans un coin de l'Irlande, il te reste un frère et un ami.

» PATRICK O***. »

Le jeune prêtre, ayant terminé son office du soir, s'assit et déposa son bréviaire à côté de lui. Le dernier rayon du soleil avait disparu.

Il avait fini la prière écrite; il commençait la prière mentale, qui n'a pas besoin d'être formulée pour être comprise de celui qu'on prie avec le cœur bien mieux qu'avec les lèvres.

Un grand bruit de voix éclata soudainement dans les solitudes, toujours silencieuses. Au milieu de ces voix, on distinguait les sons d'un cor qui jouait un air de la *Dame du Lac*. Patrick se leva et tressaillit comme si un volcan eût éclaté sous ses pieds.

Il prit son bréviaire et le serra sur sa poitrine, comme un soldat fait de son bouclier en entendant le clairon de l'ennemi.

Ce fut un terrible moment d'apparition surnaturelle, un mirage d'êtres vivans. Six hommes et une jeune femme se révélèrent sur un plateau de rochers, comme un groupe sur un piédestal. Patrick reconnut distinctement deux de ces personnes, Lorenzo et Maria; les autres, il ne les vit pas!

Maria se détachait sur un fond de ciel d'une transparence si lumineuse qu'elle lui servait d'auréole. L'œil le moins exercé l'aurait, du premier coup, reconnue dans cette favorable position d'optique. Il fut donc impossible à Patrick de croire que son œil l'avait trompé aux approches de la nuit.

Trois fois il regarda l'apparition, et trois fois sa tête retomba sur son épaule; il s'appuya de faiblesse sur un rocher, et resta immobile comme lui. Puis un long gémissement sortit de la poitrine du prêtre, et ce bruit, qui, dans tout autre endroit, eût passé inentendu, circula d'échos en échos le long du lac, comme la dernière plainte d'un homme au désespoir, qui se noie et meurt avec le jour.

Tout-à-coup le cor poussa une note, aiguë comme l'invisible lame d'acier qui jaillit du tam-tam, et le formidable final de *Semiramide*, QUAL MESTO GEMITO! éclata sur les eaux endormies de Killarney.

Le chœur était chanté à sept voix, et le cor l'accompagnait avec des notes stridentes qui roulaient sur l'épiderme comme une lime d'acier. Dans cette solitude pleine d'échos et retentissante comme l'orgue de Dieu cet incroyable *septuor*, entonné par d'habiles voix, semblait être chanté par un monde de choristes, et accompagné par un orchestre puissant.

Une voix, une voix bien connue, un *soprano* merveilleux, planant sur le lac et les montagnes, le fit tressaillir avec ces paroles sinistres qui semblaient évoquer l'enfer :

Qual mesto gemito da quella tomba!
Qual grido funebre cupo ribomba!

Oh! le grand Rossini avait travaillé pour cette nature et pour cette nuit! elle était arrivée, cette nuit sombre et mystérieuse; une seule constellation luisait au ciel, la *Grande-Ourse*, magnifique fauteuil d'étoiles, renversé à demi, comme si le Dieu du ciel venait d'être détrôné par Sa-

tan. Les montagnes ouvrirent leurs oreilles caverneuses, et le souffle de l'air anima le clavier de leurs échos infinis. Les sapins parlèrent aux mousses des pics, les collines aux herbes de la plaine, les ruisseaux d'eau vive aux cailloux polis, les grillons aux chênes, les bruyères au lac, les vagues de l'océan aux tristes écueils; et tous ces murmures, toutes ces plaintes, toutes ces voix de la nuit, emportaient au ciel l'infernale harmonie du maître.

Le lamentable cri de Ninus sortit de la montagne comme des flancs de Babel. Toutes les impressions de terreur ressenties depuis le meurtre d'Abel coururent dans l'air. C'était une véritable nuit de Babylone. Les roches saillantes, les pics gigantesques, les montagnes amoncelées, les immenses arceaux granitiques, tout ce paysage grandiose, éclairé fantastiquement aux étoiles, ressemblait à cette architecture infinie créée par Martyn, le Byron de la peinture; et aux massifs de sapins élevés aux nues par les montagnes insurgées, on aurait cru voir les jardins suspendus de Sémiramis. Alors il y eut encore une sorte de prodige qui ne pouvait éclater qu'à cette heure et dans ce lieu; car il y a des momens et des sites où la grande énigme de la musique dit son mot secret; où nous comprenons, claire et sans voile, cette langue insaisissable de notes fugitives, cette langue qui ne dit rien et dit tout, et dont les villes évaporées ne connaissent que l'alphabet. Le chœur babylonien était terminé, et les vallées le chantaient encore. Les mille échos, pris au dépourvu par la rapidité du chant final, avaient des flots de notes en réserve à rendre aux sept musiciens. La montagne, les bois, les pics, les cavernes, les arceaux granitiques, ces puissans choristes, continuaient l'hymne que les faibles voix humaines avaient achevé. Jamais Rossini n'eut des interprètes plus grands, plus dignes de lui! et ces voix surnaturelles, cet orchestre inouï des échos semblaient sortir et s'élever du lac circulaire comme d'un soupirail de l'enfer, regorgeant des larmes des damnés.

Le silence qui retomba quelques instans après, fut encore plus terrible que le fracas du chant et des échos. Patrick regarda de tous côtés, prêta l'oreille; il ne vit plus rien, il n'entendit plus rien.

— C'est une vision que le démon m'a envoyée, se dit-il; ce lieu n'est pas bon pour moi. Ceignons nos reins et partons. Dieu peut-être a permis que je fusse ainsi troublé dans ma retraite, afin de me rappeler mes premières études et mes premiers vœux. J'ai voué ma vie à la propagation de la foi; j'appartiens à la milice glorieuse de ces martyrs et confesseurs qui partent de Rome pour aller chez les gentils. Levons-nous et allons!

Il s'achemina lentement vers la ville de Killarney, et s'efforça d'oublier l'apparition du lac, en méditant sur des saints projets de pélerinage, et sur la mission qui lui avait été autrefois imposée au séminaire de la Propagande.

L'insomnie dévora sa nuit; il eut recours à la prière, et il s'aperçut avec effroi que sa vieille blessure du cœur n'était pas cicatrisée, et se rouvrait avec des douleurs poignantes qui lui rappelaient d'autres temps, d'autres cieux, d'autres rivages, et des combats suivis de la défaite et du désespoir.

Aux premiers rayons du jour, il ouvrit l'Evangile, et un hasard, qu'il regarda comme providentiel, fit tomber ses yeux sur ces paroles: *Surgam et ibo* (Je me lèverai et j'irai).

Il crut entendre la voix de Dieu même, et il arrêta irrévocablement son départ.

— Tout ce qui m'arrive, dit-il, est un avertissement non équivoque du ciel. Le but de mon pélerinage apostolique m'est indiqué. J'irai prêcher la foi aux peuples nomades qui campent sur les rives de l'Euphrate, et dans les solitudes de Balbeck.

Et plein de ces pieuses idées, Patrick s'achemina quelques jours après vers Dublin, pour se jeter aux pieds du chef apostolique de cette capitale de l'Irlande, et recevoir sa bénédiction et ses conseils.

Ses derniers préparatifs de voyage furent bientôt terminés; comme le premier apôtre, il partait, à pied et le bâton à la main, sans regarder derrière lui, les yeux fixés sur l'étoile de l'orient.

Comme il traversait Phœnix-Park, de ce pas résolu que prend le piéton pour un long voyage, il s'arrêta subitement pour entendre une dernière fois le chant mélancolique d'un pauvre Irlandais qui avait attiré quelques curieux autour de lui: c'était un chant bien connu, et qui avait souvent réjoui et attendri son enfance: *Grand, glorieux et libre Dublin, première fleur de la terre, première perle de la mer* (1)!

Il tira de sa bourse une pièce d'or et la mit furtivement dans la main du pauvre chanteur. En même temps une autre main faisait une largesse si magnifique au mendiant irlandais, que Patrick tourna involontairement la tête pour voir quel charitable catholique enrichissait d'un coup son indigent compatriote. Deux cris de surprise, suivis d'un énergique serrement de mains, attestèrent aux témoins de cette scène que deux amis se retrouvaient après une longue absence — Patrick! — Lorenzo!

— Je t'ai vu, dit Patrick; j'ai serré ta main, Lorenzo; maintenant, je n'ai plus rien à demander à ce monde. Adieu, au revoir dans le ciel!

— Oh! je ne te quitte pas, dit Lorenzo en retenant avec vigueur la main de Patrick. Il faut au moins que tu répondes à ma question. Où vas-tu?

— Je vais où Dieu m'appelle.

— Eh bien! je te suis.

— Toi, me suivre! toi enlacé par le monde, toi plein de passions incurables! non, Lorenzo, laisse-moi partir.

— Laisse-moi te suivre, te dis-je; notre rencontre est trop miraculeuse vraiment. L'autre jour, j'ai fait une promenade avec quelques artistes et *elle* du côté de Killarney; c'est moi qui avais entraîné tout ce monde dans le comté de Kerry, dans l'espoir de t'y rencontrer. Aujourd'hui, je quitterai Dublin, seul, et sans faire mes adieux à personne, après avoir usé quatre ans de ma vie à poursuivre une chimère. Enfin le dénoûment est arrivé: je suis libre depuis ce matin.

Patrick regarda Lorenzo avec des yeux qui semblaient provoquer de nouvelles explications, que sa bouche pudiquement muette n'osait demander.

— Veux-tu en savoir davantage? dit Lorenzo.

Le prêtre ne répondit pas, mais il appuya les deux mains sur son bâton.

— Ecoute, et plains-moi!... Elle se marie! Elle se marie!... Ce matin, nous avons appris cette nouvelle de sa bouche à son petit lever.. Tous ses adorateurs sont consternés... Mais nous n'avons aucun reproche à lui faire: elle n'a trompé personne; elle n'a écouté personne. Elle s'est laissé adorer: c'est permis à une femme, nous sommes des imbéciles, voilà tout... Je vois que cette nouvelle te fait du bien à toi; ton visage est rayonnant. On dirait que cela te met à ton aise. Dieu soit béni!

— Voilà trois derniers mots bien placés, Lorenzo...

— Je ne t'ai pas dit, je crois, le nom des bienheureux époux!..

— Oh! cela m'est indifférent, Lorenzo!

— C'est juste. Qu'importe le nom! c'est un époux. La cérémonie du mariage se fera dans un mois, bien loin d'ici, à la ville de ***. Demain, elle finit ses représentations, à Dublin, par la *Dame du Lac*. Il faut te dire qu'elle a la passion des lacs. L'autre soir, il y a huit jours, nous avons chanté le finale...

— Assez, assez, Lorenzo! regarde ton ami et respecte-le. Plus de langage mondain entre nous... maintenant je ne voudrais la voir qu'une fois, prier pour elle et la bénir!

— C'est fort aisé; elle loge à *Greams-Hotel, Sackville-Street*, vis-à-vis la....

— Lorenzo! Lorenzo! je pars, adieu...

— Au nom du ciel, Patrick, ne m'abandonne pas: il m'est impossible de te suivre en ce moment; mais promets moi de m'attendre deux heures à Kingstown.

— Je t'attendrai... mais tu viendras seul...

— Seul!... et nous ne parlerons plus d'elle.

— Plus! plus!.. dit Patrick, qu'une fois.

— Sans adieu... retiens-moi une place au paquebot de Liverpool... Patrick, prie Dieu pour moi... Je te dis tranquillement que je suis au désespoir!

VII.

Dans la sacristie de l'église métropolitaine de ***, Patrick exhibait ses lettres de prêtrise au curé, en répondant par intervalles aux questions qui lui étaient adressées. Le curé témoignait par ses gestes, ses paroles, son sourire, qu'il était satisfait de toutes les explications données, et qu'il admettait le prêtre étranger au service temporaire de son église. D'ailleurs, Patrick était muni d'une lettre épiscopale qui le recommandait spécialement à tous les chefs ecclésiastiques de la chrétienté; c'était comme le passeport évangélique délivré à ses missionnaires par le prélat de Dublin.

Installé, depuis quelques jours, dans l'exercice de ses fonctions, Patrick demanda, comme une insigne faveur, qu'il lui fût permis de célébrer la cérémonie d'un mariage dont les derniers bans venaient d'être publiés: ce qui fut aisément accordé.

A minuit, l'église alluma les flambeaux du maître-autel. Le sanctuaire rayonnait de clarté, mais les nefs restaient dans les ténèbres. Les deux époux entrèrent, suivis de leurs familles et de leurs amis, et tout ce monde s'agenouilla.

Un jeune homme qui ne paraissait pas appartenir à cette société se glissa dans une des nefs latérales, et seul, resta debout, appuyé contre un pilier, dans un de ces repos qui affectent l'indifférence, mais qui, aux yeux des observateurs clairvoyans, trahissent une terrible agitation.

Un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, monta lentement les degrés de l'autel, et pria quelque temps avec ferveur.

Puis il descendit les marches de l'autel et imposa les mains sur les deux époux; ces mains tremblaient comme celles d'un centenaire agonisant qui invoque Dieu pour la dernière fois.

Tous les yeux étaient fixés sur la jeune épouse: elle ressemblait au chérubin prosterné devant l'arche et qui a replié ses ailes dans un frisson de sainte terreur.

Lorsqu'elle entendit la voix du prêtre qui lui demandait si *elle acceptait pour époux*...

Sa tête recourbée se releva vivement, et jamais ce visage, qui a tout exprimé, dans les jeux de la scène, ne fut contracté par une semblable

(1) *Great, glorious and free; first flower of the earth; first gem of the sea.*

émotion. La jeune épouse regardait le prêtre, et elle crut voir le fantôme pâle de Patrick, sorti du sépulcre pour la voir une dernière fois.

En même temps, un cri effrayant retentit dans la nef ténébreuse. Lorenzo avait reconnu Patrick qu'il avait quitté depuis quinze jours, et il ne put retenir une vive exclamation de surprise, malgré la sainteté du lieu.

Le cri de l'épouse passa dans ce cri; les assistans se retournèrent et ne virent plus que des nefs désertes.

Il y avait dans cette cérémonie quelque chose de mystérieux et de fatal qui faisait présager un triste avenir.

Quelques minutes après, Patrick était resté seul en prière devant l'autel; et malgré lui, il prêtait l'oreille au bruit sourd des voitures qui emportaient à la fête mondaine les époux et leurs amis.

Une main frappa l'épaule du prêtre, qui se retourna, et vit Lorenzo derrière lui.

— Cette fois, ne nous quittons plus, dit le jeune Italien à Patrick.

Le prêtre ne répondit pas; il se leva péniblement, et marcha vers la sacristie. Lorenzo le suivit.

Lorsque Patrick eut déposé ses habits, il dit à Lorenzo en lui montrant une étoile à travers un vitrail.

— Voilà l'étoile des mages qui se lève à l'orient.

— Partons! dit Lorenzo. MÉRY. — (*Presse.*)

Le Capitaine Lambert.

(Suite et fin.)

— Vous comprenez que ce terme est bien vague. Est-ce au moment où vous viendriez vous installer chez nous? Mais alors une fois dessaisi vous vous mettriez à notre discrétion et rien ne vous garantirait plus l'exécution des engagemens que nous aurions pris avec vous. Est-ce au contraire beaucoup plus tard; mais alors vous seriez déjà nanti d'avantages très réels que vous n'auriez rien fait encore pour nous. Il n'y aurait, il faut en convenir, aucune équité dans cet arrangement.

— C'est bien parce que j'ai compris ainsi la chose, repartit Cousinot, que j'ai avisé à un moyen qui nous permette de traiter donnant donnant. et je le disais encore hier à M. de Chabourot, il n'y a vraiment qu'une manière convenable d'arranger tout ça.

— Mais sans doute, monsieur, et je ne sais vraiment pourquoi votre délicatesse s'effarouche à l'idée que nous détournions une portion quelconque de notre immense superflu pour vous créer une position de fortune qui soit à la fois selon votre mérite et selon vos vœux.

— Nous ne nous entendons pas, madame, dit l'aide-major; vous parlez toujours argent quand je suis buté à n'en pas recevoir.

A ce moment il fut interrompu par la voix de Mme de Janvry. C'est assez l'usage dans une petite réunion, quand quelques-uns de ses membres s'isolent à une table de jeu, que de temps à autre ils donnent signe d'existence et se rattachent par une parole jetée hors de leur partie à la vie générale du salon.

— Ma chère madame de Chabourot, fit donc gaîment Mme de Janvry, voulez-vous bien me permettre d'interrompre votre grave entretien pour vous dire que votre cher mari vient d'être fait capot?

— Cela ne m'étonne nullement, repartit la baronne, vous jouez bien mieux que lui.

— Regardez donc aussi, reprit la tante, en parlant de M. Freneuse qui profitait de son mieux du tête-à-tête qui lui avait été ménagé avec Thérèse; comme nos enfans sont sages, je crois que voilà une soirée qui pourrait bien faire mûrir tout d'un coup le mariage de quelques semaines.

A cette parole, l'aide-major jeta sur le gendre futur de Mme de Chabourot un regard qui se prolongea long temps. Puis s'adressant à son interlocutrice:

— Vous marieriez Mlle votre fille? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit la baronne assez étonnée de cette question, mais ne voyant aucune raison de ne pas y répondre.

— C'est ce que je ne savais nullement, fit l'aide-major.

— Comment l'auriez-vous su? demanda Mme de Chabourot, nous ne vous connaissions pas hier et nous avons aujourd'hui l'honneur de vous recevoir pour la première fois.

— Je vous demande pardon, j'aurais dû le savoir, parce que depuis une quinzaine que je songeais à entrer en rapport avec vous j'avais pris sur votre intérieur quelques légères informations.

— Ah! fit Mme de Chabourot d'un accent presque moqueur.

— Oui, répondit l'aide-major naturellement; avant de me lancer, j'avais désiré connaître le terrain; mais j'avoue qu'on ne m'a rien dit de ce détail-là, qui est cependant de conséquence.

— En quoi de conséquence, monsieur? demanda sèchement Mme de Chabourot.

— En ce qu'il ne cadre pas très bien avec d'autres idées.

Mme de Chabourot ne comprenait pas; il était impossible qu'elle comprît la monstrueuse pensée qui à toute force pouvait être cachée sous cette confidence; néanmoins un instinct d'épouvante précipita sa parole et la fit sortir pour un moment de l'impénétrable réserve qui, dans les rencontres difficiles, faisait le fond de son habileté. — D'autres idées? répéta-t-elle en regardant l'aide-major d'un air d'indicible fierté.

L'officier de santé baissa les yeux sous ce regard dans lequel paraissait se refléter tout l'orgueil de la généalogie des Chabourot; toutefois, reprenant presque ter. es pour termes une phrase qui avait figuré déjà dans sa conversation avec le baron, et qui, par conséquent, pouvait passer pour avoir été préméditée et receler une pensée de quelque portée:

— Dans l'affaire qui nous occupe ici, madame, qu'est-ce que je suis au juste? dit-il, l'héritier providentiel de Charles Villeneuve, ce jeune homme que vous aviez admis dans votre maison en qualité de secrétaire de M. de Chabourot; — mais il ajouta (variante bien importante), — et auquel vous vous étiez engagée en réparation du mal que vous lui aviez fait, à donner en mariage ma demoiselle votre fille.

Ici Cousinot s'arrêta: et il demeura évident que malgré son aplomb ordinaire et l'avantage de sa menaçante position, il éprouvait quelque hésitation à s'expliquer complètement.

Quant à Mme de Chabourot, elle était bien trop habile pour l'aider d'une seule parole qui eût pu lui servir à élucider sa nébuleuse pensée.

— Continuez, monsieur, fit elle au contraire, en le pressant, pour accroître son embarras, et aussi parce qu'elle avait une horrible impatience de voir jour dans son doute.

— Comme je vous le disais tout à l'heure, reprit Cousinot, ayant l'air de fausser compagnie à l'idée qu'il venait d'exprimer, mais continuant néanmoins de la suivre sous une autre forme: un moyen qui nous permette de traiter, donnant donnant, voilà ce que nous devons chercher.

— Oui, fit Mme de Chabourot, d'un air de profonde ironie.

— Eh bien! m'étais-je dit, je me suppose reçu dans la maison Chabourot; je vis avec eux en famille; j'ai occasion de voir tous les jours Mlle Thérèse; elle n'a pas de préjugés aristocratiques, puisqu'elle n'avait pas dédaigné de s'attacher à Charles Villeneuve, sur lequel j'ai du moins l'avantage d'avoir un père; ah! mon Dieu! qui sait si, avec le temps, des soins, la connaissance d'un immense service rendu à sa famille, on ne la déciderait pas à me reconnaître pour légataire universel et absolu, — sur tous les points, de celui que je représente ici.

L'aveu était fait, et sans parler de ce qu'il avait d'épouvantable en lui-même, il était entouré des circonstances les plus propres à le rendre un objet de terreur. Il restait évident, en effet, que ce n'était qu'après une préméditation profonde, sans se presser, après avoir pris un mois approchant pour arranger son projet, que cet homme venait enfin le produire. Et sous quelle forme procédait-il? D'une allure mesurée et cauteleuse, parlant si l'on veut en termes peu relevés, mais disant cependant avec une certaine adresse juste les choses qu'il voulait dire; ayant soin, lorsqu'il montrait une insigne répugnance à se faire payer son silence en argent, lorsqu'il prétendait avoir pris la première inspiration de sa pensée dans la dévolution providentielle du secret qui faisait sa force, de garder à son caractère toute la dignité compatible avec l'action qu'il commettait. Mme de Chabourot, qui se connaissait en conceptions profondes et ténébreuses, ne le méprisa plus à ce coup, et ne dit plus que c'était un chétif criminel, fils d'un petit marchand d'Avignon, *pensant mal*, et qu'il n'aurait pas la force de se dresser jusqu'à elle. Elle crut s'apercevoir qu'un adversaire de la plus dangereuse espèce, un homme décidé à pratiquer l'extorsion sur la plus grande échelle, venait l'assaillir et qu'il ne serait sous aucun rapport facile de se mesurer avec lui.

Il n'y avait guère à espérer que l'obstacle préexistant d'un autre mariage en vûe de se faire fût suffisant pour dégoûter cet étrange prétendant à renoncer à sa poursuite. Toutefois, cet argument étant le premier qu'elle trouva sous sa main, dans le désordre où elle fut jetée par cette effrayante révélation, Mme de Chabourot s'en servit et elle dit à Cousinot:

— Vous voyez, monsieur, que le mariage de ma fille est déclaré et public; M. de Freneuse est d'ailleurs un parti excellent et auquel il y aurait de la cruauté à vouloir qu'elle renonçât.

— Et moi aussi, au moyen de la dot que j'apporte et que je délivrerais le jour du mariage, je ne suis pas un parti trop mauvais.

— Soit, reprit la baronne; mais quand une place est prise...

— Promise, vous voulez dire, interrompit l'aide-major, et je suis justement ici une preuve que les promesses ne se tiennent pas toujours.

— Enfin, monsieur, dit la pauvre mère, tâchant de se contenir, vous n'exigerez pas sans doute que nous rompions un projet aussi avancé que possible, et où est intéressé le bonheur d'une pauvre enfant qui ne vous a jamais fait de mal, et qui est bien innocente de l'imprudence que j'ai pu commettre?

— Son bonheur, c'est ce qui ne m'est pas prouvé, elle en aimait un autre, et il n'y a pas déjà si long-temps qu'il est mort pour qu'elle l'ait oublié; regardez donc si elle a l'air d'écouter ce monsieur de Freneuse avec tant de plaisir!

La remarque était vraie, et Thérèse ne prêtant qu'une attention assez faible aux empressemens de son futur, Mme de Chabourot fut outrée de se voir ainsi chassée de retranchement en retranchement, aussi ne fût-elle pas maîtresse de retenir une réponse pleine d'amertume.

— Vous pensez apparemment, dit-elle à l'officier de santé, qu'elle vous écouterait plus volontiers!

Cousinot était puissamment armé, il sentait sa force, il ne s'émut donc pas de l'insultante comparaison qui était impliquée dans cette phrase et se

contenta de répondre : Au moins, je demande que la question soit mise au concours.

— Mais, monsieur, il n'y a pas de question. Tout est résolu depuis longtemps; ce mariage est sur le point de se faire, il ne dépend pas même de nous à présent qu'il ne se fasse point.

— Vous pouvez bien toujours le retarder. Je ne vous demande pas autre chose, que diable, ajouta-t-il en laissant échapper ses façons trouvères, qu'il s'était donné jusque-là le soin de contenir, la concurrence n'est pas défendue. Laissez-moi, comme je l'ai toujours demandé, venir prendre ici la place qu'occupait Charles Villeneuve, cette place me sera peut-être bonne; si je parviens à obtenir le consentement de Mlle Thérèse, eh bien, vous me la donnerez; si au contraire je perds mon temps auprès d'elle, nous verrons à nous arranger autrement.

Le plus grand malheur que pouvait entrevoir âme de Chabourot c'était précisément que, d'une façon ou d'une autre, Thérèse fût entraînée à accepter l'odieux époux qui s'offrait à elle. C'était bien moins le bonheur de sa fille qui l'occupait que la cruelle épreuve à laquelle sa vanité aurait été exposée; aussi ne se rendit-elle pas à l'offre de cette sorte de transaction. Loin de là, poussée à bout et ayant honte de l'attitude qu'elle avait gardée jusque-là dans cet entretien, elle se décida à reprendre l'offensive, et dit à l'aide-major avec vivacité.

— Il ne faut pas croire, monsieur, que vous obtiendrez tout de nous en nous posant le pistolet sur la gorge; il y a à compter aussi avec votre position, qui ne laisse pas d'avoir ses embarras; vous ne voulez pas nous *perdre en* pure *perte*, car ce n'est point là votre intérêt : quand vous nous aurez dénoncés au procureur du roi, il ne vous fera pas une pension, lui, et c'est un assez sot plaisir que celui que vous vous donneriez de nous faire beaucoup de mal sans en tirer aucun bénéfice. D'ailleurs, vous nous parlez de papiers qui sont en votre possession, et que vous n'avez pas peut-être; dans tous les cas, les faits ne se sont point passés ainsi que les a présentés Leduc, et nous nous défendrons, ajouta-t-elle en se levant comme pour rompre l'entretien.

— Les papiers; je les ai, répondit Cousinot quittant son siége, et vous les ferai voir quand vous voudrez; les faits se sont passés comme je les sais et une lettre de vous le prouve; quant à mon silence, basé sur mon intérêt, ne vous y fiez pas, je suis entêté, je vous en préviens, et je n'aime pas qu'on prenne avec moi des airs méprisants. J'ai fait une grande sottise, ajouta-t-il, se parlant ici autant à lui-même qu'à la baronne, de ne pas donner ma démission pour pouvoir suivre cette affaire sans être dérangé; mais quinze jours sont bientôt passés et je vous engage, si vous aviez à prendre avant ce temps une détermination, à envoyer M. de Chabourot en causer avec moi.

Au plaisir, madame, fit-il en même temps, se mettant en devoir de quitter le salon.

Arrivé à la porte, il fit exactement la même manœuvre qu'un amant qui sort furieux de chez une maîtresse adorée, il se retourna et, paraissant croire qu'on le rappelait, s'arrêta un moment; mais Mme de Chabourot ne le suivait même pas des yeux, et elle répondit à M. de Freneuse qui aussitôt qu'elle l'avait vu libre lui avait adressé la parole; le terrible prétendant ouvrit donc la porte et la ferma sur lui un peu plus rudement peut-être que de raison.

CHAPITRE XIX.

Ce monsieur, avait dit M. de Freneuse, en voyant la sortie animée de Cousinot, ne me paraît pas très charmé du succès de sa conférence.

— C'est qu'en effet, avait répondu Mme de Chabourot, nous ne nous sommes pas trop entendus.

— Eh bien! dit alors Mme de Janvry, tout en continuant de jouer, il a le temps de passer sa mauvaise humeur et de se remettre pendant les quinze jours qu'il va garder sa chambre.

— Comment! les quinze jours qu'il va garder sa chambre, demanda la baronne qui déjà avait remarqué la mention de quelque chose d'approchant dans les dernières paroles que lui avait jetées l'officier de santé.

— Oui, il nous contait tout à l'heure, dit Mme de Janvry, que son colonel l'avait mis tantôt aux arrêts pour une quinzaine. C'est qu'il ne plaisante pas, le colonel Brisquet!

— Le sot! pensa Mme de Chabourot, il a conté cela. C'est un coup de providence que cette confidence qu'on pourrait croire d'un si médiocre intérêt. Monsieur de Chabourot, dit-elle ensuite, vous qui savez votre code comme un avocat, combien de temps faut-il pour la publication des bans d'un mariage. Cet homme, qui sort d'ici, me soutenait qu'il fallait trois semaines.

— Du tout, il faut huit jours, repartit le baron, la publication doit être faite deux dimanches de suite.

— Et aussitôt après on peut se marier?

— Non pas vraiment, dit M. de Chabourot, il faut encore deux jours de délai, non compris celui de la dernière publication.

— Mais savez-vous, se prit à dire Mme de Janvry, que cette législation est une horreur; il n'y a plus de poésie possible avec ces entraves mises à la liberté des mariages. Ces délicieuses unions secrètes sur lesquelles ont tant vécu les romans et les drames, il faut maintenant les rayer de nos tablettes; les bonnes scènes de comédie où l'on fait signer sans qu'il s'en doute, à un père ou à un tuteur, un bon contrat qui les engage à donner leur fille ou pupille, quoiqu'ils en aient, *à Valère*; tout cela est impitoyablement passé de mœurs; aussi, est-ce que l'on rit aujourd'hui?

— Il est vrai, dit alors M. de Freneuse, que nous avons aujourd'hui une société bien en ordre, et qui ressemble un peu aux grandes allées droites de nos anciens jardins français; mais le drame, quoiqu'il ait perdu bien de ses commodités, n'en est pas pour cela plus malade; étant plus surveillé par la loi, il s'est fait plus sournois et plus souterrain; au lieu de courir à la surface, il chemine silencieusement dans la région plus intime de la vie. Je suis sûr, si on allait au fond des secrets de bien des familles, qu'on l'y trouverait splendidement installé.

Cette allusion si cruelle, involontairement faite à sa situation personnelle, ne fut qu'une raison de plus pour Mme de Chabourot de se décider à tout entreprendre en vue de procurer l'établissement de sa fille avant qu'une dangereuse lumière ne vînt briller au milieu des ténèbres d'un lamentable passé. Aussi, le piquet de Mme de Janvry terminé, et l'un té étant rendue à la réunion que nous avons vue tout à l'heure fractionnée avec une régularité si singulière, Mme de Chabourot prit la parole, et, marchant presque brutalement à son but :

— Thérèse, dit-elle à sa fille, peut-on vous montrer quelque curiosité de l'état de votre ame?

A cette interrogation si abrupte et tellement faite à bout portant, une vive rougeur colora le visage de Mlle de Chabourot, et M. de Freneuse, quoique jusqu'à un certain point la question lût dans ses intérêts, eut mal à ce pauvre cœur si étrangement interpellé. Il n'en fut pas de même de Mme de Janvry; trouvant le coup bien porté, elle dit, comme l'intimé des *Plaideurs* :

Parbleu! je vais me mettre aussi de la partie.

— Oui, lui dit-elle : là, Thérèse, où en sommes-nous de la fin? quand voulez-vous sortir du temps pour entrer dans l'éternité?

— Votre métaphore, empruntée à la langue des prédicateurs, n'est pas très heureuse, ma tante, s'empressa de répondre pour la jeune fille M. de Freneuse, car c'est là parler d'une résolution qui déjà peut être effraie mademoiselle, par le côté qui donne le plus à penser.

— Il est sûr, dit alors M. de Chabourot, auquel sa position de ménage médiocrement heureuse devait naturellement inspirer cette réflexion, que le mariage est un traité auquel on doit bien regarder avant de le conclure, car on n'a pas, comme pour les conventions diplomatiques, la facilité de le rompre quand il vous gêne par trop.

— Voulez-vous conseiller à Thérèse de rester fille et de ne pas épouser monsieur? demanda avec humeur Mme de Chabourot, faisant ainsi payer cher à son mari sa sotte remarque, en traduisant en une impolitesse à l'adresse de M. de Freneuse la généralité qu'il avait dite.

— J'ai si peu la ridicule idée que vous me prêtez-là, répondit le baron, que je me joins à vous pour demander à Thérèse quand est-ce que nous en finissons?

La pauvre enfant, comme on voit, faisait les frais du mauvais pas où s'était mis son père, et pour nous servir d'une comparaison qui n'aurait certes pas déplu à celui-ci, elle était traitée comme ces petits souverains qui, placés entre le camp de deux potentats, voient ordinairement se conclure l'arrangement à leurs dépens.

Ainsi, pressée de toute part, Mlle de Chabourot ne vit de recours que dans la générosité de M. de Freneuse et dit, d'un air à la fois de reconnaissance pour lui et de reproche pour ses persécuteurs : La seule personne qui ait intérêt à ne point admettre de délais est justement celle qui montre le plus de patience.

— M. de Freneuse, dit Mme de Chabourot, fait son rôle d'homme désireux de vous plaire en se résignant à entrer dans vos petits caprices au point même de s'y sacrifier; mais pour nous, spectateurs désintéressés, comme vous le remarquez fort bien, de ce sacrifice, c'est justement un motif de plus de le prendre en compassion et de faire nos efforts pour qu'il ne soit pas porté au-delà de certaines limites.

— Sans doute, sans doute, fit gaîment Mme de Janvry, il faut mettre cette méchante petite fille à la raison, et l'empêcher de tyranniser les gens.

— Ma tante! fit M. de Freneuse, qui trouvait qu'on le servait trop.

— A toute espèce d'exigence, reprit Mme de Chabourot, il faut une raison, et, soit dit en passant, ajouta-t-elle comme par réflexion, il est peut être généreux d'opposer exigence la bien naturelle insistance que nous mettons à ce qu'une chose qui est faite se fasse.

— Exigeons, reprit Mme de Janvry, nous ne le sommes pas; nous sommes curieux d'en dénoûment, voilà tout.

— Je disais donc, maintenant mon mot, reprit la baronne, qu'à toute exigence il fallait une raison raisonnable; or, ma raison de désirer que ce mariage décidé ne se traîne pas plus longtemps, c'est la conversation que j'ai eue tout à l'heure avec la personne qui quitte le salon.

— Comment cela? fit M. de Chabourot inquiet et étonné.

— Comme il est parfaitement vrai de dire qu'il n'est tel que d'avoir sa fille pourvue pour trouver des marieurs; ce monsieur voulait absolument me donner un mari pour Thérèse.

— Qui, cette espèce? fit Mme de Janvry toute courroucée.

— Oui, reprit la baronne, il n'est peut-être pas possédé complètement bien pour une négociation pareille; cependant, à raison de certaines circonstances, il pouvait mieux qu'un autre me pressentir à ce sujet.

— Enfin, dit M. de Chabourot, que la tournure de la narration de sa femme intriguait au plus haut degré.

— Eh bien! naturellement je lui ai dit qu'il venait trop tard; mais j'aurais été dispensée d'avoir à faire ce refus, qu'il m'était désobligeant d'adresser à la personne qui l'envoyait, si nous nous fussions trouvés dans le vrai de notre situation, et que le mariage de ma fille eût été dès à présent une chose assez faite pour que l'opinion publique l'eût appris à ce tardif prétendant.

Nos lecteurs, qui savent que Mme de Chabourot mentait, et, par parenthèse, il faut remarquer la méthode de mentir, qui est à l'usage d'un assez grand nombre de gens, lesquels, autant qu'il est en eux, constituent toujours leurs mensonges d'un fond de vérité; nos lecteurs, disons-nous, ne seront peut-être pas très convaincus de l'excellence du motif que mettait ici en avant la baronne pour précipiter le mariage de sa fille avec M. de Freneuse. Il en fut autrement de Mme de Janvry, qui s'en déclara frappée *plus qu'elle ne saurait dire*, et qui ajouta qu'elle voyait à un plus long délai un *million* d'autres inconvéniens.

En y regardant de près, Thérèse n'avait à sa résistance qu'un vague intérêt de fidélité pour un souvenir; elle dut donc se décider à faire en ce moment ce que deux jours avant elle avait fait lorsqu'elle avait accepté la recherche de M. de Freneuse. Cessant de lutter contre tant de volontés qui la circonvenaient, elle donna son consentement à une conclusion aussi prochaine qu'on la jugerait convenable et mit même à sa résignation assez de bonne grâce pour que M. de Freneuse fût dispensé d'en décliner le bénéfice; il demeura alors convenu entre celui-ci et M. de Chabourot, que chacun de leur côté ils travailleraient dans le sens d'un dénoûment immédiat et se mettraient en mesure d'accomplir toutes les formalités nécessaires à la célébration du mariage dans le plus bref délai.

CHAPITRE XX.

Après le départ de Mme de Janvry et de son neveu, Thérèse s'étant retirée dans sa chambre, M. de Chabourot, resté seul avec sa femme, s'empressa de lui demander ce que signifiait cette demande, dont Cousinot s'était fait l'organe. La baronne raconta alors les prétentions de l'aide-major, dont son mari ne se montra pas indigné au point qu'elle aurait supposé. En effet, quelque triste que fût cette péripétie, elle venait à l'appui de toute la prévoyance qu'il avait toujours montrée touchant les résultats possibles de cette triste affaire, et l'espèce de satisfaction d'amour-propre que l'on éprouve toujours à faire preuve d'une fine prévision et d'un bon jugement, lui amortit un peu la violence du coup qui lui était porté.

Revenant, suivant son attraction ordinaire, à ressasser le passé : — Voilà, dit-il, vous n'avez pas voulu tenir votre engagement, vous avez refusé pour gendre un jeune homme bien élevé, qui était presque de notre sang, que Thérèse acceptait avec bonheur, et qui, entrant dans notre famille, fermait un abîme toujours ouvert à nos côtés; maintenant, à sa place, c'est un soudard, un grossier et brutal personnage qui vient nous faire violence, auquel nous serons peut-être obligés de sacrifier notre pauvre enfant; car plus va cette affreuse intrigue, plus elle se complique.

Mme de Chabourot interrompit ses doléances en lui reprochant d'avoir seulement une lointaine pensée que les prétentions de l'aide-major pussent être admises. Notre étoile, ajouta-t-elle, qui ne nous a, certes, point abandonnés, a permis qu'un répit de quelques jours dût nous être accordé par ce misérable. Vous avez pu voir que mon intention est d'en profiter; la première fois que nous le reverrons il trouvera un obstacle invincible placé en travers de ses inconcevables idées; alors il faudra bien qu'il se restreigne à traiter avec nous sur un pied supportable.

— Et s'il ne voulait pas se restreindre, fit M. de Chabourot; si, dans sa colère de voir ses projets déjoués, il allait user des titres qu'il a entre les mains?

— « Eh bien! dit la baronne, alors comme alors, et notre fille sera »sauvée. Croyez-vous donc d'ailleurs que besogneux comme il est, il »veuille faire tourner à la simple satisfaction de nous commettre avec la »justice, la bonne et solide occasion qu'il a entre les mains? Il menacera »sans doute et fera beaucoup de bruit; mais, en fin de cause, se résignera à »tirer de nous quelque beau lopin sur le chiffre duquel il y aura encore à »discuter. Mais il n'y a pas un moment à perdre, ajouta la confiante dame, il »faut que dans deux jours les publications commencent, et qu'aussitôt »les délais indispensables écoulés, le mariage soit célébré; Mme de »Janvry nous seconde d'ailleurs à merveille dans le besoin de célérité qui »se fait ici sentir, et nous n'avons pas à craindre d'elle ce que nous pour»rions redouter de tout autre, à savoir que la rapidité de notre marche »vers le dénoûment lui donne non plus qu'à M. de Freneuse, qui heureu»sement est très amoureux, quelque fâcheux soupçon. Je ne vois à mon »plan, qui est assez effronté, comme dit la comtesse Almaviva, qu'une »seule et unique difficulté, c'est que tout encagé que sera notre tigre, il »ne soit avisé de nos projets; dans cette donnée, assurément il passerait »par dessus les inconvéniens d'une rupture de son ban pour venir nous »disputer sa proie; mais il y a une manière de prévenir cet embarras, il »faut avoir l'air de négocier avec lui et ne pas rejeter d'une façon abso»lue ses propositions; vous irez le voir; tout en paraissant ne pas vouloir »céder, vous lui laisserez néanmoins entrevoir la possibilité de notre tar»dive résignation. Nous aurons soin d'ailleurs, quoique j'en aie dit tout à »l'heure de la nécessité de faire éclat du mariage arrêté avec M. de Fre»neuse, qu'il en soit fait le plus petit bruit possible, et dans tous les cas »ce bruit se ferait dans un monde dont le retentissement ne va pas jusqu'à »lui. Oh! monsieur notre gendre, finit par dire en s'animant sous sa propre »parole l'espèce de Frontin femelle qui organisait si habilement sa dé»fense, nous vous ferons voir si nous sommes gens de si peu de résis»tance et si on nous prend d'assaut avec un rouleau de papier! »

M. de Chabourot était loin sans doute de partager cet enthousiasme, néanmoins il ne put nier que ce plan n'eût des chances de succès; il était également assez disposé à croire que le mariage manqué, leur terrible adversaire se tournerait vers une consolation plus utile à lui-même que celle d'une dénonciation; il promit donc à sa femme de l'aider, tant par son activité à avancer le moment de conclure avec M. de Freneuse, que par sa prestesse à faire prendre le change à l'aide-major, et à l'amuser par d'habiles délais. Dans le fait, ce dernier soin rentrait tout à fait dans ses goûts et dans ses études. C'était, ou nous ne nous y connaissons pas, de la diplomatie.

CHAPITRE XXI.

On peut voir, par la grande besogne que l'on s'occupait de tailler à notre officier de santé, le danger, pour un homme qui poursuit un projet de quelque importance, de ne point tenir sa langue et de jeter imprudemment ses paroles. Pour avoir légèrement conté qu'il avait pris querelle avec son colonel et qu'une suspension de sa liberté individuelle s'en était suivie, voilà ce prétendant exposé à être éconduit de la plus piètre manière, et à voir un plan dressé avec une apparence de profondeur fort subtilement déjoué. A ce compte, Cousinot n'était donc pas ce rude joûteur qu'on a pu s'imaginer en voyant l'opinion qu'avait d'abord prise de lui une connaisseuse, Mme de Chabourot? — Quelques explications pour répondre à ce doute.

Comme presque tous les hommes; car ce n'est que dans les mélodrames que se rencontrent ces personnages tout d'une pièce, suant par tous les pores le crime à larges goûtes, et ne s'arrêtant jamais qu'ils n'aient atteint les dernières limites de la scélératesse, Cousinot, dans son être moral, avait beaucoup de relatif. Constitué d'un fond passablement vicieux, son caractère, qu'on nous passe cette expression, se panachait de quelques bonnes tendances. Par exemple, la sublimité de sa délicatesse n'allait pas jusqu'à comprendre que ce rôle de s'introduire dans une famille, armé d'un secret, et d'y faire violemment la loi, n'était pas le fait d'un honnête homme qui ne veut par aucun côté s'assimiler aux ravisseurs même les plus véniels du bien d'autrui; mais sa répugnance à voir sa discrétion escomptée en argent était cependant réelle et positive, elle résultait en sa personne d'un certain sentiment d'honneur militaire, d'une sorte de probité à lui, qui était assez dans l'usage de couper le mal en deux, et de n'en prendre que la moitié. C'est ainsi encore qu'il parlait sérieusement lorsqu'il annonçait vouloir être mis en position de faire sa cour à Mlle de Chabourot, et obtenir son assentiment avant de dérober sa main. Sa vie du reste tout entière, depuis que nous avons fait connaissance avec lui, s'est montrée constamment empreinte de cet esprit de transaction dans l'oubli du bien.

Avec Mme Bouvard il se serait certes refusé à un de ces ignobles commerces où la prostitution change de sexe; mais il ne se faisait point faute, sous forme d'emprunt à terme illimité, de s'aider des ressources de la complaisante dame. Le dépôt de Leduc pratiqué entre ses mains, il s'était d'abord occupé religieusement d'exécuter le mandat qu'il avait accepté; mais la mort s'étant entremise dans l'affaire, et ayant empêché qu'il pût l'accomplir, il n'avait vu aucun inconvénient à violer un secret qui n'était point à son adresse et à faire de cette découverte un usage coupable, auquel il se figurait apporter une sorte de modération et de tempérament. En un mot, pour résumer ce caractère qui est infiniment plus commun qu'on ne se l'imagine, étant vrai qu'il y a une grande et une petite morale, puisqu'on a dit que la petite tuait la grande, Cousinot pratiquait celle du petit format, celle qui tient facilement dans la poche et qu'on y fait rentrer le cas échéant.

Ainsi posé, sans méchanceté déterminée et absolue, homme plutôt d'occasion dans la pratique du mal que d'une conception froide et primesautière, tout habile et dangereux qu'il fût, il n'atteignait certes pas à la hauteur de sa noble adversaire, et malgré tous les avantages que le hasard lui avait donnés sur Mme de Chabourot, il avait besoin de bien se tenir s'il ne voulait se voir honteusement éconduit.

Une fois confiné dans sa chambre où il avait tout le loisir de réfléchir, il ne tarda pas à s'apercevoir de la faute qu'il avait faite en donnant à connaître que tous ses mouvemens et démarches allaient être paralysés quinze jours durant. Ne sachant pas au juste où en étaient les choses avec M. de Freneuse, il eut assez l'instinct de ce qui se tramait contre lui et ne se dissimula point que pendant le temps de sa retraite forcée on pourrait fort bien se hâter de terminer à l'encontre de ses prétentions.

Ce n'est pas cependant qu'il ne trouvât quelques raisons de se rassurer dans la considération de la terreur salutaire; que semblait devoir exciter le sentiment du secret menaçant dont il était détenteur, mais tout bien calculé, il ne fallait pas s'y fier; Mme de Chabourot avait paru prête

à faire une plus fière résistance que sa mauvaise position ne semblait le comporter; elle avait d'ailleurs émis sur l'existence des titres compromettans qu'il avait annoncé avoir dans les mains, un doute assez cavalier, qui amènerait cette femme, dont Leduc avait précédemment expérimenté l'entêtement et l'allure délibérée, à ne pas faire suffisamment état de ces armes respectables. Bref, pour un homme qui ne voulait pas être pris au dépourvu, il y avait évidemment quelques précautions à prendre; dans ces circonstances, deux mesures de quelque importance furent résolues par l'aide-major en vue de parer aux périls de la situation.

Depuis le moment où il avait commencé à s'occuper de sa grave entreprise, Cousinot avait fort négligé Mme Bouvard; il lui était en effet facile de comprendre que cette liaison dont il se trouverait bientôt en position de dédaigner le côté utile, pourrait créer d'assez embarrassans obstacles à ses projets, il avait donc pensé à s'y prendre de longue main pour en amener le terme, et, afin d'éviter l'éclat d'une rupture qui, vu le caractère profondément passionné de la digne hôtesse, ne pouvait manquer d'être animée et bruyante, il avait doucement essayé de laisser mourir d'inanition un sentiment dont il lui semblait que l'heure fatale était arrivée; mais, amante sensible et dévouée, Mme Bouvard n'avait pas plus tôt connu la rigueur de la réclusion à laquelle son tiède soupirant était condamné, qu'elle était venue lui offrir généreusement les consolations de sa tendresse et de sa présence, ne se souciant pas d'ailleurs des atteintes que le fait même de ses visites, sans parler de leur longue durée et de leur fréquence, pouvait donner à sa réputation.

Il est plus que probable que le volage aide-major eût fort mal accueilli ce sacrifice, car rien n'est plus mal venu que les empressemens de la femme qui a fait son temps, s'il n'eût entrevu dans l'ardente amie qui l'obsédait de ses soins un très utile auxiliaire pour les mesures de précaution auxquelles la prudence lui conseillait d'avoir recours. Prenant donc la chère dame par son faible, il n'hésita pas à lui avouer, sans lui faire savoir d'ailleurs le fond de cette mystérieuse confidence, qu'il se croyait vis-à-vis des Chabourot sur la voie de certaines découvertes importantes dont il pourrait peut-être bientôt lui dire la nature expresse et le détail, et en même temps il ajouta que pour le succès de ses investigations, il avait un assez grand intérêt à ignorer le moins possible ce qui se passait quotidiennement dans la maison des gens qu'il avait ainsi à l'index. Cette nuageuse ouverture eût peut-être suffi pour animer le zèle de Mme Bouvard, qui était loin d'en avoir fini avec ses anciens soupçons, à accepter auprès des équivoques amis de Leduc la délicate mission d'exploratrice dont on lui insinuait de prendre la charge; mais un autre fait, jusqu'ici inconnu de nos lecteurs, venait en aide à la persuasive influence de cette semi-révélation.

Le jour où M. de Chabourot avait écrit à l'aide-major pour changer l'heure de leur rendez-vous, celui ci ne s'étant pas trouvé chez lui, les gens de son hôtel voyant le porteur de la lettre fort affairé à ce qu'elle lui fût immédiatement remise, avaient renvoyé cet homme à se pourvoir devant Mme Bouvard, chez laquelle ils savaient que Cousinot avait des habitudes. Intriguée depuis quelques jours des absences et des froideurs de l'officier de santé, cette Didon n'avait pas hésité à faire main basse sur la missive qui se présentait, en se chargeant de la faire parvenir dans le plus bref délai; et l'ayant court en son chemin, elle l'avait impétueusement décachetée. Si elle n'y avait pas trouvé, comme elle s'y attendait, la preuve flagrante d'une infidélité, elle y avait du moins rencontré, dans la révélation de relations à elle tout à fait inconnues entre l'aide-major et la famille Chabourot, le sujet des plus fécondes méditations. Aux premiers indices d'un précieux mystère pointant déjà dans cette lettre, dont, au reste, Cousinot n'avait guère remarqué la disparition, puisqu'elle n'avait rien à lui apprendre que M. de Chabourot ne lui eût dit de vive voix, s'ajoutait maintenant l'aveu oral de l'officier de santé, qui marquait vers la manifestation de cet intéressant secret une marche incontestablement progressive; en fallait-il tant pour décider la curieuse hôtesse à prêter le concours à la fois actif et aveugle qui lui était demandé?

Au moyen de cette ancienne femme de charge que nous avons dit être dans ses relations et qui, précédemment déjà, lui avait servi à rectifier ses idées touchant le personnage de Leduc, Mme Bouvard eut bientôt fait d'avoir un œil et une oreille à l'hôtel Chabourot. Mais il arriva de ses empressemens et de ses investigations ce qu'il arrive fréquemment des zèles de police quand ils ont plus d'ardeur que d'intelligence. D'abord des remarques sans intérêt et sans importance parvinrent seuls à l'aide-major qui, dépaysé encore par les traitreuses démarches de M. de Chabourot, feignant de négocier sur sa prétention, fut sur le point de s'endormir dans une sécurité trompeuse.

Cependant au bout de quelques jours il lui parut que ses limiers avaient trouvé la piste, quand on commença de l'entretenir d'un mariage dont il était question pour la fille de la maison. Ordre ayant été donné par lui de pousser vigoureusement les recherches de ce côté, il ne dut plus douter d'un projet arrêté de mettre à profit son absence, quand on lui annonça officiellement qu'un extrait de l'acte de publication du mariage avait été vu affiché à la mairie du 10e arrondissement. C'est alors qu'il se résolut à une autre détermination bien autrement grave, car nous avons dit tout à l'heure, on se le rappelle, que du fond de sa retraite deux mesures défensives avaient été adoptées par lui.

Fut-elle bien réfléchie cette seconde prudence? fut-elle conséquente à une autre sagesse qui lui avait précédemment conseillé une démarche dont nous avons rendu compte? L'avenir l'apprendra. Toujours est-il que dans le moment, frappé de l'insuffisante impression que paraissaient avoir faite ses menaces sur ses adversaires, il crut nécessaire de raviver leurs terreurs en mettant sous leurs yeux et en leur faisant toucher au doigt la réalité matérielle et positive des pièces dont il était possesseur, et dont l'existence n'était peut-être pas assez nettement établie pour eux. Dans ce but, et quoiqu'il y eût d'incontestables dangers à ce moyen d'action, il écrivit au capitaine Lambert, que *bloqué* chez lui par une sentence arbitraire du colonel, il éprouvait un vif désir, pour charmer les ennuis de sa captivité, de recevoir les consolations de son amitié, et en même temps il le priait, par un *post scriptum*, les *post-scriptum* récèlent souvent la mère-goutte d'une longue épître, d'apporter avec lui, s'il consentait à se déplacer, le paquet confié à sa garde.

Quand même l'appel fait à ses sentimens affectueux de dévoûment n'eût pas suffi pour décider le capitaine à entreprendre le voyage de Paris, la mention qui lui était faite des cruels papiers remis à ses soins semblait lui indiquer que le dénoûment d'une affaire qui lui avait causé tant de sollicitude était sur le point de s'opérer. Etant en quelque sorte convié d'y venir assister, il se mit immédiatement en route, et pourvu du dépôt laissé en ses mains, lequel, quand on y regarde bien, n'est pas l'un des personnages les moins vivans de notre récit, il ne tarda pas à arriver chez Cousinot où il était impatiemment attendu.

CHAPITRE XXII.

Cependant une grande activité présidait à tous les préparatifs du mariage de M. de Freneuse, et bientôt tout fut mis en voie d'une conclusion assez prochainement définitive pour qu'il y eût lieu de s'occuper d'une cérémonie qui, sans être essentielle, a cependant dans certaines combinaisons matrimoniales une importance marquée.

Selon les mœurs bourgeoises, l'acte le plus extérieur d'un mariage c'est la comparution des parties devant l'officier de l'état civil et la bénédiction nuptiale; dans une sphère plus élevée ces deux faits s'accomplissent aussi secrètement qu'il est possible et c'est pour la signature du contrat par devant notaire qu'on se réserve de faire une convocation extraordinaire des amis et connaissances des deux familles. A quoi tient cet usage; il y a mille raisons à en donner et pas une. Est-ce une gorification des intérêts matériels que le tabellion est chargé de régler? nous aimons à croire le contraire. N'étant pas encore placée, comme le jour de la célébration légale et religieuse, sur le seuil de la chambre nuptiale, la fiancée, dans sa pudeur de jeune fille, s'inquiète-t-elle moins du grand concours des spectateurs se pressant autour de son bonheur? Cette nuance serait assez délicate, mais n'est-elle pas un peu cherchée? Enfin, la vanité des contractans trouve-t-elle une satisfaction d'amour-propre à faire chatoyer sous les yeux d'une nombreuse assemblée les splendeurs de la dot, la magnificence des préciputs et du douaire; en un mot, la pécuniaire importance du fait qui va s'accomplir? Nous ne savons; mais toujours est-il qu'ainsi se passent les choses selon l'étiquette de la vie aristocratique, et quelques raisons qu'eût la famille Chabourot de craindre le retentissement d'une pareille réunion, soit qu'elle n'eût pas pu, soit qu'elle n'eût pas voulu en décliner l'impérieuse coutume, beaucoup de monde avait été appelé à venir contresigner la félicité notariée des époux.

Et toi, Brutus Cousinot, que fais tu pendant ce temps-là? Tu dors! Tu laisses, à la lueur resplendissante des bougies, au milieu d'une atmosphère de fête répandue sur toute cette maison qui s'épanouit en ton absence, entamer le droit que si non la naissance, au moins la conquête t'avait donné sur cette belle fiancée!

Déjà le notaire a pris place, déjà même plusieurs feuillets du glorieux manuscrit, qui, sous la garantie du timbre royal, arrête la teneur des conventions matrimoniales ont été lus au milieu du recueillement de l'assemblée, quand M. de Chabourot, dont personne n'avait avisé l'absence, vient tout à coup à rentrer dans le salon.

Sa figure est pâle, sa démarche affairée et presque convulsive; s'avançant auprès de la table où est assis l'officier ministériel, il lui parle bas en l'interrompant.

— Comment cela, monsieur? fait le notaire en levant vers lui la tête d'un air étonné...

M. de Chabourot n'a pas le courage de répéter les étranges paroles qu'il vient de prononcer, mais de la tête et du geste il persiste: prenant alors sur lui d'élever la voix et de rendre compte à l'assistance de cette scène sous laquelle elle s'est émue comme on se l'imagine:

— Monsieur le baron, dit l'officier ministériel, m'engage à ne pas continuer ma lecture qui serait aujourd'hui sans but.

A ces mots Mme de Chabourot se précipite vers son mari qu'elle interroge avec véhémence; celui ci reste inébranlable dans la détermination qu'il paraît avoir prise; M. de Freneuse s'approche à son tour, et avec un sang-froid plein de dignité, s'enquiert des motifs d'une démarche sans nom, mais qui lui est une mortelle injure. Le baron balbutie quelques excuses, essaie de protester de l'estime qu'il continue d'avoir pour celui qu'il offense, mais ne paraît pas décidé à laisser modifier sa résolution. M. de Freneuse se rend alors auprès de Mme de Janvry, qui s'est fait une contenance en se trouvant mal, et aussitôt qu'elle paraît se ranimer sous sa parole, il l'emmène hors du salon suivi de toute sa parenté. Quel-

ques intimes cependant ont essayé de s'entremettre sans pouvoir obtenir ni éclaircissemens, ni remises sur le parti pris du baron. Mme de Chabourot s'écrie que c'est un homme à interdire, et que depuis quelque temps il est sujet à des absences; mais personne ne croit à cette burlesque explication de l'horrible scandale qui vient d'avoir lieu, et une sorte d'instinct général pousse au contraire l'assemblée entière à admettre la réalité d'une sérieuse quoique inexplicable influence sous laquelle il s'est produit. Voyant que sa présence n'est décidément plus nécessaire, le notaire prend le parti de la retraite, en quoi il est imité par une portion des assistans empressés de se soustraire à une sorte de méphitisme moral qui dérobe l'air à cette réunion. Les autres suivent par discrétion, voyant que Mme de Chabourot s'est jetée en pleurs sur un siége et que sa fille, qui s'empresse autour d'elle, en est à peine accueillie; plus animé qu'on n'a jamais eu occasion de le voir, M. de Chabourot se promène à grands pas dans le salon et donne peu d'attention à ce désordre né de sa démarche : à la fin, s'approchant de Thérèse tandis que les derniers témoins de cette scène douloureuse achèvent de disparaître, il prend cette chère enfant dans ses bras, l'embrasse avec effusion et laisse tomber ces effrayantes paroles : « Ma fille, ne me jugez pas mal : ce qui vient de se passer était nécessaire; comme d'autres sacrifices pourraient l'être encore. Laissez-moi maintenant avec votre mère, et quoi que ma conduite puisse avoir pour vous d'inexplicable, sachez seulement que j'ai empêché encore bien plus de mal que je n'en ai fait. »

CHAPITRE XXIII.

Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de leur expliquer la génération mystérieuse de la scène que nous venons de raconter. Ils ont compris de reste que le coup partait de la main de Cousinot. Instruit à point de la réunion qui avait lieu à l'hôtel Chabourot, et de son but, il avait trouvé le cas assez grave pour encourir, en vue d'y aviser, les conséquences d'une sortie de contrebande. Ayant eu soin de faire boire largement le planton de garde à la porte de sa chambre, vêtu des habits du capitaine Lambert, qui s'était couché dans son lit, à sa place, et avait fait ainsi le rôle d'une espèce d'épouse de Crotus ou de dame Lavalette, il s'était rendu rue de Varennes, avait demandé à parler à M. de Chabourot, dont il avait pensé avoir meilleur marché que de sa femme, et alors, mettant sous ses yeux les papiers émanés de Leduc, et que pour cette grande occasion il avait tirés de leur secret asile, il avait menacé, si l'on passait outre à la signature du contrat, de pénétrer jusqu'au salon, et là, devant la brillante assemblée qui s'y était réunie, de tout révéler. A moins de se jeter sur les titres que ce terrible adversaire lui produisait et de le poignarder, Mme de Chabourot n'avait à faire qu'à obéir et à exécuter ses volontés. Or, les moyens violens n'étant ni selon son caractère ni selon la prudence, il avait dû faire ce que nous venons de voir : et Mme de Chabourot elle-même, quand les choses lui furent racontées, fut obligée de convenir, malgré l'exaltation de sa colère, qu'on n'avait guère pu procéder autrement.

Cependant un mal immense était fait : non seulement le mariage de M. de Freneuse était rompu, mais par suite du scandale au milieu duquel avait eu lieu cette rupture, il était impossible aux victimes de la violente démarche de Cousinot de calculer la déconsidération et les suspicions variées et bizarres auxquelles elle allait les livrer. Aussi un découragement profond parut-il prêt à s'emparer de Mme de Chabourot. Il ne tint à rien dans le premier moment que, se rangeant à l'avis de son mari, qui inclinait à tous les sacrifices pour surmonter cette odieuse affaire, elle ne se remît à la discrétion de leur dangereux adversaire et qu'elle ne consentît à expérimenter cette problématique modération, dont il avait pris l'engagement, pour le cas où l'on voudrait traiter à l'amiable de ses prétentions. Mais à supposer même qu'on se décidât dans ce sens, restait toujours une question difficile, à savoir celle de l'attitude que l'on garderait sous les regards et sous les commentaires d'un monde curieux et médisant qui allait prendre en pâture le cruel événement de la soirée.

A moins de déclarer à l'instant même le choix du mari si compromettant auquel était exposée Thérèse, ce que Cousinot lui-même ne demandait pas, puisqu'il continuait à n'exiger que conditionnellement le consentement personnel qu'il subordonnait aux sentimens que la jeune fille prendrait pour lui, il fallait trouver une explication moins expresse et provisoire en quelque sorte à la brusque dépossession de M. de Freneuse. Après avoir long-temps cherché, on s'arrêta à un avis moyen qui avait ouverture à la fois sur l'avenir et sur le présent.

Les rôles furent partagés, il fut convenu que Mme de Chabourot ne modifierait pas sa position, qu'elle persisterait à paraître vouloir le gendre qu'elle avait d'abord choisi et que son mari seul passerait pour avoir changé d'avis. Le motif de ce changement, il n'était pas nécessaire de le déterminer séance tenante; ce serait jusqu'à nouvel ordre une de ces vagues raisons dont on se réserve à un moment donné de révéler la portée précise, et qu'en attendant on fait considérable par le secret même dont on l'entoure. Si plus tard on parvenait à conjurer les exigences de l'officier de santé, alors Mme de Chabourot, qui n'aurait jamais abandonné le parti de M. de Freneuse, passerait pour avoir triomphé de la résistance de son mari et tout pourrait se renouer; si au contraire on devait arriver à subir la dure nécessité de l'alliance Cousinot, à ce moment, M. de Chabourot révélerait la cause secrète inconnue qui aurait milité en faveur de ce choix, et qui ne serait pas absolument difficile à inventer. Dans cette combinaison se rencontrait seulement une nuance bien invraisemblable eu égard aux habitudes connues de l'existence des deux époux; c'est que M. de Chabourot serait censé par la force de sa volonté avoir paralysé la volonté de sa femme, c'est qu'une fois il aurait fait selon sa prudence et son plaisir, et que Mme de Chabourot se serait soumise. Après tout, cependant, le succès d'une insurrection maritale n'est point un fait absolument anormal et dont quelque exemple soit impossible à trouver.

Toutefois, durant la nuit qui suivit, Mme de Chabourot, d'abord abattue sous le coup qui l'avait frappée, reprit un peu de cette énergie et de cette résolution opiniâtre dont nous l'avons vue déjà donner plus d'une preuve; réflexion faite, la détermination prudente de son mari lui parut empreinte d'une hâte excessive à courir couardement au devant de la pire chance qui leur fût réservée. Après avoir tenu conseil avec le pauvre homme, elle tint conseil seule à seule avec son amour-propre, avec l'orgueil de sa naissance, et elle trouva dans les excitations de ces éternels mobiles de toutes ses actions, le courage de continuer la lutte, ne fût-ce que pour quelque temps encore, et sauf à se rendre à discrétion lorsqu'elle aurait un peu plus longuement combattu; elle fut d'ailleurs d'autant plus facilement entraînée à cette nouvelle prise d'armes qu'elle s'aperçut pouvoir la pratiquer sans que presque rien ne fût changé au plan de campagne qui venait d'être réglé : ce fut, à ce qu'il lui sembla, un simple chapitre qu'elle ajoutait au budget précédemment arrêté de leurs voies et moyens. Aussi ne jugea-t-elle pas même convenable d'entretenir son mari de cette détermination nouvelle à laquelle il n'eût pas manqué, à son ordinaire, de faire mille objections et de trouver mille périls. L'exécution pouvait être immédiate, elle y suffisait seule, elle résolut donc d'y procéder sans aucun ajournement.

CHAPITRE XXIV.

Le lendemain matin de bonne heure, la baronne écrivit un billet à Mme de Janvry, pour lui demander un entretien auquel elle désirait, disait-elle, que M. de Freneuse pût assister. Mme de Janvry, au milieu de l'irritation que lui avait pu causer le traitement auquel elle et son neveu s'étaient trouvés exposés la veille, avait une trop vive curiosité d'en obtenir l'explication, pour ne pas se prêter avec empressement au désir qui lui était manifesté.

Quelque chose de fort touchant pour la forme au moins, nous ne cautionnons pas le fond, se passa au commencement de cette entrevue. En entrant, Mme de Chabourot se précipita avec larmes dans les bras de Mme de Janvry, et cet élan, comme le remarqua à part lui M. de Freneuse, pouvait déjà passer à lui seul pour une protestation de la baronne contre tout ce qui s'était fait : du reste, la parole allait plus complétement donner à cette pantomime pathétique son véritable sens.

— Est-ce que je n'ai pas à tout jamais perdu votre amitié et votre estime? demanda Mme de Chabourot à Mme de Janvry; et vous M. de Freneuse, est-ce que vous consentirez à entendre mes excuses; sinon à les agréer?

— J'accepterai avec reconnaissance les moindres explications dont vous croirez devoir m'honorer, répondit M. de Freneuse respectueusement.

— Eh! mon Dieu! reprit la baronne, comment vous expliquer ce qui est pour moi-même inexplicable; M. de Chabourot, que j'ai interrogé avec la passion de curiosité que vous pouvez bien supposer, ne m'a rendu raison de rien, et j'en suis à me demander si lui-même a su la portée de sa démarche et s'il n'a pas agi sous le coup d'une fascination.

— Supposition étrange, repartit M. de Freneuse, mettant la plus extrême mesure à exprimer son doute.

— Certes, ma position est déplorable, dit alors Mme de Chabourot, et il faut toute l'ardeur que j'ai à me maintenir dans des rapports supportables avec des personnes qui ont failli me tenir de si près, pour affronter l'embarras, l'inextricable, je dirai presque le ridicule de mon personnage; je devrais savoir au moins quelque chose de la monstruosité dont on me force d'être complice à votre égard; eh bien! ajouta-t-elle d'un naturel véritablement sans égal, je ne sais rien, et j'en suis réduite à venir vous prier de joindre votre perspicacité à la mienne pour essayer de me démêler au milieu de la conduite que la famille de Chabourot juge convenable de tenir à votre égard; je demanderais presque à M. de Freneuse pourquoi je ne veux pas de lui pour gendre, et quels sont les méfaits que j'ai à lui reprocher?

— Elle est vraiment charmante, même au milieu de nos tristes préoccupations, dit Mme de Janvry, qui, d'ordinaire, goûtait beaucoup l'esprit de la baronne, et que cette bonhomie si bien jouée enchanta.

Quant à M. de Freneuse, qui était un homme à moins se payer de surfaces, il reprit avec une certaine gravité :

— La résolution de monsieur votre mari a paru en effet assez fantasquement prise pour qu'elle vous ait trouvée aussi ignorante et aussi peu préparée qu'aucun de nous; mais c'est vraiment à lui un despotisme de déraison bien singulier que de vouloir garder, sur les motifs qui l'ont fait agir, un secret à la connaissance duquel, vous, madame, ne soyez pas même admise.

— J'ai bien, malgré sa discrétion, comme un doute de ce qu'il peut être de sa détermination, repartit la baronne; mais vagues pour moi, vagues à plus forte raison pour vous, les causes de ce brusque revirement

sont peut-être mal dessinées pour M. de Chabourot lui-même, en sorte que tout ce qui s'est passé est véritablement pour moi un puits sans fond. M. de Chabourot veut-il, lui a-t-on fait vouloir, voudra-t-il demain, après-demain encore, c'est ce qu'il m'est impossible de savoir. Aussi, dans mes perplexités, j'ai déserté à l'ennemi (en disant ces paroles elle prenait affectueusement la main de Mme de Janvry), afin de voir si de votre camp je ne parviendrais pas à voir un peu plus clair dans ces sottes ténèbres que du camp où de fait je suis engagée.

— Voyons, fit alors Mme de Janvry enchantée qu'il y eût un écheveau assez embrouillé à dévider, dites-nous un peu vos suppositions.

— Vous avez bien vu, répondit la baronne, cette espèce d'Osage qui se trouva l'autre soir avec vous dans mon salon?

— Ce carabin, fit dédaigneusement Mme de Janvry?

— Oui, que mon mari m'avait dit être le fils d'un de nos fermiers, mais qui, dans le fait, ne nous tenait pas même par ce lien.

— Vous pensez, madame, demanda M. de Freneuse, qu'il pourrait être pour quelque chose dans le malheur qui m'est arrivé?

— J'ai quelques raisons de croire que son influence, si l'on approfondissait les choses, s'y trouverait marquée. Vous savez que je vous contai, séance tenante, qu'il m'avait entretenu d'un autre mariage, vous savez encore que M. de Chabourot tint beaucoup à ce que je le reçusse, et qu'enfin il me quitta assez mécontent?

— Oui, fit M. de Freneuse avec un air de profonde attention.

— Eh bien! reprit Mme de Chabourot, si je ne me trompe, cet homme avait vu mon mari fort peu de temps avant l'horrible scène, en sorte que si je ne l'accuse pas, assurément, tout plus, je n'affirme pas qu'il y fût été étranger.

— Mais, sans doute, s'écria Mme de Janvry, comme illuminée, ce misérable aura jeté quelque calomnie sur la route d'Alfred, et bon et naïf comme nous le connaissons, M. de Chabourot s'y sera laissé prendre.

M. de Freneuse ayant alors fait remarquer que, dans l'hypothèse indiquée par sa tante, M. de Chabourot n'eût pas manqué de s'expliquer avec lui préalablement.

— Aussi, repartit la baronne, me garde-je bien de mettre en avant la supposition pourtant très admissible de Mme de Janvry; mais celle-là ou une autre, j'avoue que je me perds à découvrir la vraie. J'ai vainement retourné mon mari en tous les sens, et ce n'est pas tant encore son secret que la manière dont il le garde qui me passe : j'avoue qu'il me paraît un homme complétement nouveau pour moi en cette occasion.

— Mais si je prenais moi même le soin de l'interroger?...

— Qui, fit la baronne, M. de Chabourot ou l'*autre?*

— M. de Chabourot, répondit M. de Freneuse, à mille lieues de deviner le projet qu'on avait sur lui.

— Pour ce qui est de mon mari, repartit Mme de Chabourot, je crois connaître assez bien les êtres de son intelligence, et j'avoue qu'il est resté pour moi d'une *impénétrabilité* désespérante. Quant à celui que je soupçonne, si je n'étais comme et que ce ne fût pas une espèce de coupe-jarret, logé tout ce qu'il y a de plus en garçon, dans un hôtel garni, à l'autre bout du monde, rue Neuve-Saint-Etienne, près du Jardin des Plantes, j'avoue que j'aurais eu la curiosité de le voir pour tâcher de connaître le mode d'ensorcellement dont il s'est servi.

— Si vous y alliez, vous, Alfred? fit étourdiment Mme de Janvry, qui n'était pas la mère, — qui n'était que la tante de M. de Freneuse.

— Oh! non, répondit Mme de Chabourot avec une vivacité qui jouait l'épouvante et qui était toute propre à embarquer le pauvre jeune homme, ne fût-ce que par respect humain et par amour-propre, dans une démarche dont les conséquences pouvaient s'entrevoir aussitôt.

— J'irai, ne vous en déplaise, répondit d'un grand sang-froid M. de Freneuse.

— Y pensez-vous, mon cher monsieur, reprit la baronne, aller vous compromettre avec on ne sait qui, car, je vous le répète, j'ignore d'où il nous sort et par quelle porte secrète il a eu entrée dans notre vie.

— On serait trop heureux, repartit M. de Freneuse, si l'on se trouvait toujours en présence d'un digne adversaire; la société est ainsi faite de notre temps qu'il faut savoir se résigner à être soi même l'exécuteur de la sentence en vertu par certains obstacles qui se mettent en travers de votre route. D'ailleurs, vous voyez aussitôt, madame, les choses à l'extrême et nous n'en sommes pas là.

— Oh! monsieur, fit en joignant les mains Mme de Chabourot, une explication si délicate, un homme qui porte l'épée, quoiqu'il y ait bien aussi une trousse dans son bagage....

— Folle que vous êtes, se prit à dire Mme de Janvry tout égayée de cette espèce de saillie sérieuse de la baronne, vous feriez rire d'un œil et pleurer de l'autre. Soyez en paix, du reste, si votre apothicaire a besoin d'une leçon, je ne connais personne de plus capable de la lui donner que M. de Freneuse; comme bien vous le pensez, je n'ai jamais été au tir avec lui; mais j'ai toujours entendu dire qu'il y avait foule pour admirer son adresse miraculeuse quand il y venait.

— C'est ce qu'on m'avait déjà dit, repartit la baronne.

— A force de vouloir rassurer madame, reprit alors M. de Freneuse, vous allez tout simplement, ma tante, me faire passer pour un de ces braves qui courent les risques d'une rencontre à coup sûr; mais Dieu merci, il ne s'agit ni de ma bravoure, ni de mon adresse, et les renseignemens que j'ai à prendre auprès du mystérieux démon de M. de Chabourot ne comportent pas d'abord cette extrémité. Vous dites un hôtel garni, rue Neuve St-Etienne? Son nom, si vous voulez bien?

— Je ne vous le dirai certes pas, s'écria Mme de Chabourot théâtralement.

— Et moi, je m'en passerai certes bien, repartit M. de Freneuse; les hôtels garnis ne doivent pas foisonner dans le quartier du Jardin du Roi, pas plus que les chirurgiens dans les hôtels garnis.

Là dessus il prit son chapeau, salua les deux dames et sortit sans plus rien écouter.

CHAPITRE XXV.

Suivant le privilége de magique locomotion dont les romanciers sont en possession dans le monde qu'ils créent de leurs mains, nous allons précéder M. de Freneuse dans la chambre de Cousinot, et là pour un moment nous montrerons à nos lecteurs ce bon et honnête capitaine Lambert, avec lequel, à leur grand peut-être, ils n'ont eu jusqu'ici que de trop rares occasions de se rencontrer.

Toutefois le moment n'est pas encore venu pour lui d'occuper la scène en premier plan et d'y jouer ce rôle important qui, plus tard, justifiera sans doute l'honneur qu'on lui a fait de prendre son nom pour servir de titre à cette histoire. Dans le moment on comprendra que son départ de Paris est nécessaire et que pour la sûreté du dépôt confié à ses soins il doit se hâter de retourner à Mantes, où d'ailleurs le rappellent toutes les habitudes de sa tranquille existence, un moment échangées à la voix de l'amitié contre l'assez désagréable dépaysement de *la vie de l'étranger* à Paris.

Du reste, sa présence, quoique peu marquée dans notre récit, sera loin d'avoir été stérile, puisque par la très opportune production des titres confiés à sa garde, il aura mis Cousinot à même de produire la grande scène d'intérieur à laquelle nous avons assisté à l'hôtel Chabourot; un autre résultat fut encore obtenu par lui. Etant allé rendre une visite à son ancien colonel, auprès duquel il jouissait d'une assez grande estime, il parvint à obtenir en faveur de l'aide-major la remise d'une portion de la rude punition qui lui avait été infligée. Ainsi donc, au moment de reprendre la route de son ermitage, il a la satisfaction de laisser Cousinot rendu à la liberté, et en mesure, par conséquent, de vaquer sans gêne aucune à toutes les occurences de la grave entreprise dans laquelle, malgré les plus chaudes représentations, il déclare persister.

Les deux amis venaient à peine de se séparer lorsque le domestique de l'hôtel vint prévenir l'aide major qu'un monsieur était là demandant à parler à un officier de santé qui devait, lui avait-on dit, loger dans la maison. Cousinot, qui ne savait point alors de créanciers pressans, n'avait aucune raison de ne point voir si cette visite s'adressait effectivement à lui, et il ordonna que l'on fît entrer.

Le premier sentiment qu'il éprouva à l'aspect inattendu de M. de Freneuse, ne fut ni celui de la crainte ni même absolument celui de l'étonnement; mais son amour-propre fut quelque peu froissé par l'embarras de recevoir un homme éminemment élégant dans une espèce de taudis pauvrement meublé, où les débris du déjeuner qu'il venait de faire avec le capitaine avaient créé un désordre aussi peu réjouissant pour la vue que pour l'odorat. Il y a un certain instinct qui vous porte, quand vous vous trouvez en présence d'une personne que vous pouvez supposer animée pour vous de mauvais vouloir, à vous présenter devant elle avec tous vos avantages et sans laisser prise par quelque côté que ce soit à autoriser ses dédains. Cette susceptibilité du quant à soi est une pensée si constamment éveillée que la complication des plus sérieuses préoccupations ne suffit pas pour en distraire : c'est ainsi qu'on fait une espèce de toilette pour aller se battre en duel et qu'on serait désespéré, quelque malheur arrivant, que le chirurgien chargé de vous donner des soins vous surprît avec du linge mal blanc ou déchiré.

Cousinot s'empressa donc de son mieux à donner à son appartement une tournure un peu plus présentable; il fit enlever tous les restes de la victuaille qui encombraient la moitié des meubles, ouvrit la fenêtre pour renouveler l'air, et avant enfin offert un siége à M. de Freneuse, se disposa, avec les manières les plus dignes qu'il put se procurer, à apprendre l'objet de sa visite.

— Vous me reconnaissez peut-être, monsieur, dit M. de Freneuse, pour avoir eu l'honneur de passer l'autre semaine une soirée avec vous chez Mme de Chabourot?

— Parfaitement, monsieur, répondit l'aide-major, vous êtes monsieur de Freneuse?

— C'est bien cela, repartit l'hôte de Cousinot : Vous eûtes, monsieur, ce jour-là, ajouta-t-il, une longue conversation particulière avec la baronne.

— Comme vous avez pu le voir, répondit l'officier de santé.

— Dans cette conversation, vous prîtes la peine de vous occuper d'un mariage que vous vouliez faire agréer à madame de Chabourot pour sa fille.

— D'où pouvez-vous savoir cela, demanda l'aide-major, si, comme vous le disiez tout à l'heure, ma conversation fut particulière.

— De Mme de Chabourot elle même

— Quoi, Mme de Chabourot vous a dit...

— Que vous étiez venu, interrompit M. de Freneuse, au nom d'une personne qu'elle ne m'a pas nommée, lui offrir un parti pour sa fille.

— D'où vous concluez... demanda alors l'aide-major ?

— Je ne conclus pas, reprit M. de Freneuse, j'ajoute seulement que la parole dont vous étiez porteur tombait mal avec une situation que Mme de Chabourot s'est empressée de vous expliquer. J'ai demandé la main de Mlle de Chabourot; depuis quelque temps elle m'était accordée et par ses parens et par elle-même, vous auriez donc pu comprendre que votre démarche était tardive et ne pas insister.

— Un mariage, tant qu'il n'est pas fait, peut se défaire, répartit assez brutalement Cousinot.

— L'événement, reprit M. de Freneuse, viendrait assez à l'appui de votre théorie, car quelques jours plus tard et dans une occasion solennelle une grave atteinte fut portée à des droits que je pouvais regarder comme acquis; M. de Chabourot retira sa parole et mon mariage fut au moins ajourné.

— Je crois que vous pouvez dire manqué, reprit Cousinot.

— Manqué, soit, fit M. de Freneuse; mais M. de Chabourot passe pour n'avoir pas pris spontanément sa résolution, et si je devais croire, comme j'y suis autorisé, que vous ayez pu la lui inspirer, j'aurais quelque curiosité de savoir au juste le procédé persuasif dont vous vous êtes servi.

— Diable, dit l'aide-major, vous en demandez long; tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai donné à M. de Chabourot des raisons qu'il a trouvées sans réplique et auxquelles il était impossible qu'il ne se rendît pas.

— Il est au moins étrange que ces raisons si péremptoires soient encore ignorées de Mme de Chabourot, et tout à l'heure, en ma présence, elle s'étonnait de leur influence, sans toutefois se les imaginer.

— Ah! elle ne se les imagine pas, fit ironiquement l'aide-major; alors vous venez de sa part aux renseignemens?

— De la mienne, monsieur, repartit fièrement M. de Freneuse.

— Désolé de ne pouvoir mieux vous dire; mais vous me demandez là un secret qui n'est pas le mien.

— Ainsi, monsieur, dit M. de Freneuse, vous avouez expressément vous être entremis pour faire rompre mon mariage avec Mlle de Chabourot, et vous pensez ne me devoir aucune explication?

— Que je vous en doive ou non, fit Cousinot, comme il m'est physiquement et moralement défendu de vous en donner, cela revient absolument au même.

— Prenez garde, monsieur, que d'autres soupçonnent avec moi des manœuvres peu loyales de votre part.

— Vous vous trompez, fit Cousinot, et quant aux autres, ils en ont menti.

— Vous ne pensez pas sans doute qu'une simple dénégation, quelque énergiquement d'ailleurs que vous la formuliez, puisse suffire à me persuader?

— Croyez-moi ou ne me croyez pas, cela vous regarde, fit Cousinot.

— Mais cela vous regarde aussi un peu, répondit M. de Freneuse.

— J'en accepte l'augure, repartit l'aide-major qui ne savait pas bien au juste le sens de cette phrase à laquelle la situation donnait au reste toute la signification nécessaire pour qu'elle fût comprise.

— C'est votre dernier mot demanda M. de Freneuse en se levant?

— Je ne surfais jamais, répondit Cousinot en parodiant la formule stéréotypée des marchands.

— J'aurai donc l'honneur de vous envoyer tout à l'heure deux de mes amis avec lesquels vous serez peut-être plus explicite.

— A vos souhaits! repartit l'officier de santé paraissant avoir pour ces sortes d'occasions une série de locutions toutes faites et détournées à plaisir de leur véritable acception.

— Pardon, monsieur, dit M. de Freneuse, qui avait déjà fait quelques pas pour sortir, oserai-je vous demander votre nom?

Cousinot le regarda pour voir s'il se moquait de lui.

— Je parle sérieusement, dit alors M. de Freneuse, et n'ai aucune intention de vous désobliger; votre nom n'a pas été prononcé, que je sache, chez Mme de Chabourot.

— Au fait, c'est possible, repartit l'aide-major, et je vous crois un homme de trop bon ton pour vous permettre une sotte plaisanterie : je m'appelle Cousinot.

— Au revoir donc, monsieur Cousinot, fit M. de Freneuse, et pour témoigner par cette politesse de la sincérité de son ignorance, il présenta à l'aide-major une main qui fut reçue et serrée d'une manière significative; après quoi il sortit.

CHAPITRE XXVI.

Dès le soir, toutes les dispositions relatives à une rencontre pour le lendemain avaient été réglées, car il y avait à cette affaire cette simplification qu'elle était parfaitement *inarrangeable* et qu'elle n'admettait point le zèle conciliateur des témoins. M. de Freneuse voulait une explication, Cousinot la refusait par la raison la plus excellente qui se pût imaginer, à savoir qu'il lui était impossible de la donner; la question ainsi posée carrément ne pouvait être déplacée d'aucune manière, l'aide-major ayant d'abord prévenu ses seconds qu'eux-mêmes ne seraient pas plus que les autres initiés au mystère de son procédé avec M. de Freneuse, sur quoi auraient porté les essais de s'entendre et de se rapprocher. Du moment que par les bons soins de Mme de Chabourot les deux adversaires avaient été mis en présence, le résultat, attendu leur position respective, était prévu et inévitable; restait maintenant la question de savoir si la chance tournerait selon ses vœux. Dans tous les cas la chère dame ne croyait pas courir grand risque; voilà, en effet, le très simple raisonnement qu'elle s'était fait : « C'est un dernier coup, s'était-elle dit, »que je me donne à jouer. D'abord il est possible, qu'intimidé par M. de »Freneuse, notre homme renonce à ses prétentions; s'il persiste, et »qu'une lutte s'ensuive entre eux, toutes les probabilités sont en faveur »du champion que je me donne, car c'est un homme plein de sang-froid »et de bravoure et d'une adresse éprouvée. Vienne au contraire le misé»rable à avoir le dessus, alors ce sera pour moi comme un jugement de »Dieu, m'avertissant que je dois cesser toute résistance violente, et ne »plus procéder avec lui que par voie d'arrangement. » Là dessus elle avait imprimé le mouvement à M. de Freneuse qui, heureux de trouver où passer sa colère, avait suivi avec une facilité merveilleuse. Cependant on va voir que dans cette honorable combinaison était caché un autre péril dont un esprit moins entier que celui de Mme de Chabourot, et moins prévenu en faveur de ses conceptions, se serait facilement avisé.

Durant la soirée de ce jour, elle était seule avec sa fille rêveuse et se demandant à elle-même ce qu'il pouvait être arrivé de sa diplomatie meurtrière de la matinée, quand justement un homme à lui en donner des nouvelles, Cousinot se fit annoncer.

Elle ordonna aussitôt à Thérèse de se retirer, et attendit avec une curiosité assez inquiète le résultat de l'entrevue qu'elle allait avoir avec le personnage.

Il venait de dîner chez son colonel, l'usage étant, lors de la visite qu'au lever des arrêts l'officier doit au supérieur qui les lui a infligés, que celui-ci lui fasse cette politesse; le dîner avait été convenable, et loin d'être en proie à la préoccupation qu'il serait permis de supposer, notre officier de santé était plutôt en pointe de gaîté. Voyant que Mlle de Chabourot s'éloignait à son arrivée :

— Ah! ah! dit-il, il paraît que je fais peur aux demoiselles.

— J'ai pensé, répondit la baronne avec gravité, que vous pouviez avoir quelque chose de particulier à me dire et que nous serions mieux seuls pour causer.

— Il est de fait que pour du particulier, je puis me flatter d'avoir à vous en conter; j'ai vu votre homme ce matin.

— Mon homme! fit Mme de Chabourot ne comprenant pas ou en faisant le semblant.

— Oui, la personne que vous m'avez détachée, M. de Freneuse quoi!

— Si M. de Freneuse est allé chez vous, ce qui n'aurait rien d'absolument extraordinaire, je vous prie de croire qu'il a fait cette démarche de son propre mouvement et sans aucune excitation de ma part.

— Ah! sans doute, fit l'aide-major, incapable! vous m'êtes si attachée.

— Nous n'avons pas sans doute beaucoup à nous louer de vos procédés; mais de là à vouloir vous créer une rivalité sanglante...

— Non, c'est pas ça; l'histoire de me faire peur seulement; et puis je comprends ça, moi : on a deux gendres pour une seule fille, c'est embarrassant; alors on donne l'un des deux à tuer à l'autre : qui de deux paie un, reste un, comme dit l'arithmétique.

— Mon Dieu! fit alors Mme de Chabourot, jouant l'épouvante, mais au fond désirant savoir au juste jusqu'à quel point son rôle d'agent provocateur avait réussi; est-ce qu'une explication d'une nature inquiétante aurait eu lieu entre vous et M. de Freneuse?

— Inquiétante, non, dit Cousinot, nous nous sommes très bien entendus : nous nous battons demain.

— Vous vous battez demain!!! Au fait, ajouta comme par réflexion la baronne, c'était un résultat facile à prévoir; un homme de l'âge de M. de Freneuse dont on vient bouleverser la position.

— Evidemment, repartit l'aide-major, et sa démarche ne m'a nullement étonné; mais votre jeu, voyez-vous, n'était pas de la hâter, cette démarche; votre jeu était de vous entremettre pour qu'elle n'eût pas lieu.

— Encore une fois, monsieur, vous nous prêtez une conduite qui n'a pu être la nôtre.

— Ne discutons pas là dessus, fit Cousinot, je sais ce que m'a dit M. de Freneuse, c'est par vous qu'il a connu la part que j'avais eue à la rupture de son mariage.

— Mais, monsieur, nous lui devions compte d'un changement de résolution qui était fort blessant pour son amour-propre, il fallait bien lui donner une raison.

— Très bien de lui dire que je mettais opposition à ce qu'il épousât; mais lui laisser entendre que j'ai fait une saleté en disant du mal de lui, c'en est une autre, madame, il est bon que vous le sachiez.

— Brisons là, monsieur, dit alors la baronne un peu émue de ce ton de corps de garde, vous voulez vous en prendre à nous d'un événement qui était dans les conséquences à peu près inévitables de votre façon d'agir, libre à vous de penser ce que vous voudrez.

— Oui, mais libre aussi à moi de faire comme je l'entends, et vous n'en êtes pas où vous pensez. D'abord je ne suis pas mort, et il n'est pas du tout prouvé que votre M. de Freneuse doive me manger tout cru; et puis quand je devrais y passer, ce serait plutôt tant pis pour vous.

Mme de Chabourot le regarda fixement en l'entendant ainsi parler, car il y avait dans ses paroles une menace dont elle aurait voulu pénétrer le sens; Cousinot reprit :

— J'ai toujours oublié de vous dire, d'abord parce que nous nous sommes peu vus, et ensuite parce que nous avons parlé de choses plus inté-

ressantes, qu'avant de m'embarquer avec vous j'avais pris une petite précaution.

— On ne saurait jamais blâmer personne d'en agir ainsi, répondit la baronne qui ne voulait point paraître attacher de l'importance à cette officieuse confidence.

— Voulant mettre en lieu sûr, continua Cousinot, les papiers importans qui m'unissaient à vous, j'ai prié une personne de me les garder, en sorte que vous auriez parfaitement perdu votre temps à essayer de les soutirer de mes mains.

— Je ne sache pas, monsieur, fit la baronne avec dignité, que vous vous soyez aperçu d'aucune intention pareille.

— C'est vrai, je suis le bon compte; je conviens que vous n'avez pas voulu me faire voler; mais vous avez eu une autre idée assez aimable, celle de me faire assassiner...

— Monsieur! dit la baronne, que le mot révolta.

— Ah! en douceur, reprit Cousinot, par un beau monsieur à gants blancs, qui aura l'air de faire ses affaires en faisant les vôtres.

— Enfin, pour conclure à ce persiflage exécrable.

— Pour conclure! reprit Cousinot; moi qui ne voulais pas de ces manières-là, j'avais eu l'idée de vous vertir que le jour où je viendrais, par vos bons offices, à être *escoffié*, les papiers dont je suis propriétaire seraient déposés au parquet de M. le procureur du roi; ça m'est sorti de la tête. Vous avez été de l'avant. Eh bien! vous êtes maintenant exposée, si je venais à être tué demain, à voir la justice saisie d'une affaire que, jusqu'à présent, vous avez autant aimé lui laisser ignorer.

— Mais, monsieur, cela est infâme, s'écria la baronne, que ce coup trouvait complétement désarmée, vouloir nous rendre responsables d'un fait auquel nous sommes tout à fait étrangers!

— Parbleu! madame, fit Cousinot, moi qui serai mort, je perdrai encore plus que vous à ce qui arrivera.

— Et notre honneur, monsieur, et notre nom flétri, et cette pauvre enfant dont vous parliez de faire votre femme, dont l'avenir sera à jamais perdu! Ah! vous ne pouvez avoir la pensée d'une pareille cruauté.

— Voilà, fit alors Cousinot, vous voulez jouer tout le monde; on se défend. Vous êtes incorrigible. L'autre jour, la leçon était déjà bonne; au lieu d'en profiter, vous m'organisez un duel; moi je l'ai accepté, parce qu'un duel, c'est comme un billet de banque, et il n'y a qu'un esprit mal fait pour le refuser; seulement j'ai voulu être sûr que vous ne m'oublieriez pas dans vos prières, et que vous ne ririez pas trop si j'étais descendu.

On en était là d'une conversation qui ne laissait pas, on en conviendra, d'être intéressante, lorsque M. de Chabourot vint à rentrer. Voyant sa femme éperdue et en larmes, il demanda le sujet de cette vive émotion. Cousinot le lui ayant volontiers expliqué, aux reproches dont, fort qu'il était d'ailleurs de la présence d'un tiers, le baron se mit à accabler la dame, il parut clairement pour l'aide-major que le pauvre homme n'avait pas trempé dans le complot, sa destinée étant d'avoir le contre-coup de toutes les déplorables habiletés auxquelles sa chère moitié avait comme une fureur de se livrer.

A ce quart d'heure, on put juger qu'un peu de noblesse de cœur est bien plus à priser que les ressources de l'esprit et la richesse de l'intelligence: tandis que la baronne, engagée dans ses propres roueries, était là avec tout son génie abaissée devant la puissance d'un imprévu qui la laissait à la merci du plus effrayant avenir, son mari, homme simple et dont on trouvait si facilement le fond, avisa un moyen honorable de pourvoir au danger qui le menaçait.

— En s'adressant à vous, dit-il à Cousinot, M. de Freneuse, trompé par de faux renseignemens, s'est tout à fait mépris; c'est moi qui ai retiré ma parole, moi qui lui ai fait l'affront dont il veut avoir satisfaction, c'est donc à moi de me rencontrer avec lui.

— Du tout, du tout, fit Cousinot, il y a déjà assez de barbouillage dans cette histoire sans que vous veniez encore y ajouter de nouveaux ornemens. D'ailleurs rien qu'à cause de votre âge M. de Freneuse ne voudrait pas avoir affaire à vous.

— Raison de plus pour qu'il s'entremette à empêcher ce duel en proposant d'y prendre votre place, repartit la baronne, saisie tout à coup d'un immense désir de conciliation.

— De manière, dit Cousinot, qu'on raconte demain dans tout Paris que j'ai envoyé monsieur pour accommoder la chose et que M. de Freneuse m'a fait reculer. Merci!

— On ne dira rien de pareil, fit le baron: il est clair que c'est à moi de marcher.

— Il est clair, il est clair, repartit Cousinot, que tout est convenu avec l'autre, qu'il compte sur moi comme sur lui, et que vous n'avez rien à voir dans tout ça.

— Je n'en vais pas moins de ce pas trouver votre adversaire, dit le baron, se mettant en devoir de sortir.

— C'est-à-dire que vous ne bougerez pas d'ici, s'écria Cousinot en le retenant; cependant, continua-t-il, je suis sensible à votre procédé, une bonne manière d'agir en vaut une autre; et voyez-vous, Mme la baronne, à cause de ce que votre mari vient de faire, je retire ma proposition: que M. de Freneuse ait du dessus ou du dessous, ça n'empirera rien à vos affaires. Si je suis tué, bonsoir, votre péché vous est pardonné, et je vais donner des ordres pour que votre secret meure avec moi; si c'est M. de Freneuse, ça ne sera jamais qu'un gendre de moins; si ce n'est ni l'un ni l'autre, eh bien, nous nous retrouverons tous sur nos pieds; on se débattra, on s'arrangera: mais plus de tricherie, je vous en prie, parce que, voyez-vous, comme dit mon pauvre père, auquel par parenthèse il faut que j'écrive un mot tout-à-l'heure, on se trompe quand on dit que c'est la défiance, c'est la franchise qui est mère de sûreté.

Un pas de plus, et Cousinot, par la parole comme par l'action, va s'élever à des hauteurs d'héroïsme qui détruiront toute l'économie de son personnage. Il est donc encore temps de mettre fin au combat de générosité qui s'est élevé entre lui et le vieux gentilhomme et de le faire sortir. Nous ne terminerons pas néanmoins ce chapitre sans constater qu'insensiblement notre aide-major gagne du terrain, et qu'au moyen de ce que vient de se passer, à tous les avantages qu'il avait déjà sur les Chabourot, il vient de joindre celui d'un procédé excellent; aussi au moment de se séparer de lui, le baron du fond du cœur et Mme de Chabourot au moins du masque et des lèvres, se montrèrent-ils touchés et émus. Quant à lui, en les quittant, après avoir été passer une heure avec Mme Bouvard, il s'en fut faire un tour à l'estaminet de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où, à part lui, tout en jouant le domino, il eut la superstitieuse faiblesse d'interroger l'avenir au moyen d'une combinaison des nombres marqués sur l'ivoire et dans laquelle il convint avec lui-même de lire l'événement du lendemain: l'épreuve lui ayant été défavorable, il se traita de sot et de visionnaire et se dit qu'il n'y avait aucun rapport appréciable entre le pistolet de M. de Freneuse et le *double six*. Tout cela l'ayant mené aux environs de minuit, il rentra à son hôtel garni, écrivit à son père pour lui faire ses adieux conditionnels, fit une autre lettre adressée au capitaine Lambert, et portant ordre, en cas d'une fâcheuse issue, de jeter au feu les papiers qu'il détenait. Tous ces soins pris, il se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir de ce même sommeil dont les historiens d'Alexandre et du grand Condé font si fort honneur à leur héros la veille des batailles d'Arbelles et de Rocroi. Quant à nous, nous n'hésitons pas à placer fort au dessus des deux autres le fait contemporain de l'officier de santé, car enfin la bataille se donnait positivement à son compte, il devait réellement et naturellement y payer de sa personne, et la vie était expressément l'un des deux enjeux. Mais malgré nos réclamations, les vieux erremens ne s'en poursuivront pas moins, on continuera à parler, d'après Quinte-Curce, du sommeil d'Alexandre; d'après Bossuet, de celui du grand Condé; tandis que, d'après nous, personne ne s'avisera de mentionner dans l'avenir le sommeil, cependant, non moins remarquable de l'aide-major Cousinot.

CHAPITRE XXVII.

Au moment où M. de Chabourot, entrant chez sa femme, avait été salué par elle de la révélation de sa dernière et sanglante équipée, il apportait de son côté une nouvelle d'une nature infiniment plus satisfaisante, mais dont, au milieu de la scène assez animée que nous venons de rapporter, il n'avait naturellement pas trouvé le placement.

Son ambition de relations extérieures, comme l'appelait sa femme, allait être satisfaite: le directeur du personnel au ministère des affaires étrangères, dînant avec lui chez un de leurs amis communs, venait de lui confier qu'un mouvement se préparait dans le personnel des ambassades et que par suite de ce mouvement il serait très prochainement appelé au poste de ministre plénipotentiaire à Francfort.

Habituellement Mme de Chabourot traitait gaîment les prétentions diplomatiques de son mari; mais quand il lui annonça sa future promotion, elle dut reconnaître avec lui que l'honorable expatriation à laquelle il avait sollicité d'être condamné était peut-être le remède le plus efficace qu'ils pussent trouver aux difficultés de leur position.

En effet, quitter Paris et la France était un moyen naturel de soustraire aux malicieux regards de la curiosité publique la plaie de leur existence qui, d'abord intime et secrète, avait commencé depuis peu à révéler les symptômes extérieurs les plus inquiétans. Il y avait en outre à considérer qu'à l'étranger, en supposant que l'obsession de leur fâcheux persécuteur les y accompagnât, un notable dégrèvement néanmoins s'opérerait sur elle par le changement du lieu dans lequel ils vivraient, puisque, dans un pays où ni lui ni eux ne seraient connus, il leur serait facile de ménager à l'accointance roturière de Cousinot une transition et une vraisemblance qui lui ôteraient tout d'abord ce qu'elle avait de plus compromettant et de plus dur à leur amour-propre.

Néanmoins si quelque parti sérieux et utile était à tirer de cette favorable occurrence, ce n'est pas au milieu de ses absorbantes préoccupations du moment qu'il pouvait être donné à Mme de Chabourot de l'en extraire; les forces de son attention étaient ailleurs, et le danger immédiat qui la menaçait lui formait une trop cruelle distraction.

Elle ne se le dissimulait pas, en effet. Quoique l'aide-major eût généreusement promis de mourir sans vengeance, il pouvait facilement arriver, au moment suprême, qu'il se ravisât et qu'il donnât à sa mort les conséquences posthumes qui étaient à sa disposition, et, on pouvait presque le dire, dans son droit. Jusqu'au moment donc où elle le verrait revenu sain et sauf de l'imprudente épreuve qu'elle lui avait ménagée, la malencontreuse provocatrice se sentait à la merci de son ressentiment et de son indiscrétion, en sorte que, par un arrangement bizarre, elle se voyait obligée de lui transporter les vœux et la sollicitude qu'elle avait d'abord réservés pour son adversaire.

Cette dure et singulière nécessité, après avoir agité son sommeil, continua de l'occuper le lendemain dès son réveil, et à mesure qu'approchait l'heure où l'événement devait disposer de l'un ou de l'autre des combattans, sa mortelle inquiétude ne fit que s'aigrir et s'accroître.

Pour comble de malheur, M. de Freneuse n'aimant pas à déranger ses habitudes, n'avait pas voulu que la rencontre eût lieu avant l'heure ordinaire de son lever, et onze heures déjà étaient passées sans qu'on eût aucune nouvelle du résultat.

Enfin, sur le midi, comme la baronne, dans une impatiente anxiété, qu'on aurait pu prendre pour celle d'une mère ou d'une sœur, se tenait derrière le vitrage d'une fenêtre donnant sur la cour de son hôtel, afin d'aviser quelques minutes plutôt les nouvelles qui lui arriveraient, elle vit s'arrêter à la porte de la rue un fiacre d'où descendirent deux hommes, qu'à leur tournure militaire et à leurs moustaches, elle dut prendre pour les seconds qui avaient assisté Cousinot. Ne le voyant pas paraître, elle fut saisie d'un violent battement de cœur et fut sur le point de s'évanouir. Néanmoins, elle sut prendre assez sur elle-même pour ne point tomber en faiblesse, et ayant continué de regarder, elle s'aperçut que les deux étrangers parlementaient avec le concierge, mettant même à leur conversation une assez grande animation.

Ce singulier colloque ne finissant pas, elle se retourna vers M. de Chabourot, qui assis au coin de la cheminée, s'occupait plus tranquillement peut être que ne le comportait la situation à lire son journal, et lui dit :

— Je pense que les témoins de M. Cousinot sont en bas, ils ont avec Antoine je ne sais quelle interminable discussion ; allez donc voir un peu de quoi il s'agit, car je me meurs d'impatience de le savoir.

Étant aussitôt sorti sur le perron, M. de Chabourot appela son concierge, et lui demanda à qui il en avait.

— Ce sont, répondit celui qu'il interrogeait, deux messieurs que je ne connais pas ; ils ont dans cette voiture un blessé, qui leur a indiqué son adresse ici pour y loger ; monsieur ne m'ayant pas donné d'ordre pour faire de sa maison un hôpital, je ne veux pas les laisser entrer.

Il faut croire que le cher Cousinot n'était pas atteint bien gravement, puisqu'il avait eu la présence d'esprit de se faire de son mauvais cas une occasion pour s'introduire dans la maison où il avait constamment montré la volonté de s'installer ; à moins toutefois que, frappé à mort, il n'eût voulu se ménager la vengeance d'offrir à la baronne le spectacle effrayant de son agonie.

Ces deux probabilités traversèrent rapidement la pensée de M. de Chabourot, qui, pour savoir à quoi s'en tenir, prit le parti d'aller jusqu'à la voiture et de s'expliquer lui-même avec les étrangers.

— Nous arrivons, dit l'un d'eux, du bois de Vincennes, où M. Cousinot, que vous connaissez sans doute, vient d'être touché dans une rencontre : il nous avait dit avant le combat, que s'il était blessé, nous eussions à le mener chez M. le baron de Chabourot, rue de Varennes. C'est bien ici je pense ; cependant le concierge prétend que nous nous trompons et veut nous renvoyer.

— Est-ce qu'il est gravement atteint ? demanda le baron avant toute chose et allant au fait qui l'intéressait.

— Une simple balle dans le gras du bras droit, qui n'a, à ce que dit notre ami lui-même, offensé aucune partie essentielle, mais qui l'a empêché de continuer le combat.

— Et son adversaire, continua M. Chabourot ?

— Rien, puisque du premier coup qu'il a tiré, Cousinot a été atteint.

— Permettez, reprit alors le premier interlocuteur, vous vous occupez là, monsieur, à recueillir des nouvelles ; mais notre ami, qui a perdu beaucoup de sang, s'est évanoui depuis une dixaine de minutes ; il lui faut donc de prompts secours ; ainsi, voyez si Cousinot n'est pas aussi inconnu ici que le dit cet honnête concierge, et, si vous avez le crédit de le faire admettre ; veuillez vous décider, autrement nous allons filer sur l'hôpital du Gros-Caillou.

— Quand même vous vous seriez mal adressés, messieurs, répondit noblement le baron, qui d'ailleurs, de cette manière, esquivait l'aveu explicite de sa relation intime avec l'aide-major, il suffirait qu'un homme fût à ma porte, blessé, pour que je ne lui refusasse pas des soins nécessaires à son état. Faites donc entrer la voiture, je vais appeler mes gens pour qu'on le transporte dans un appartement.

Alors, de sa fenêtre, où elle continuait d'observer dans la plus douloureuse attente tout ce qui se passait, Mme de Chabourot vit que le fiacre s'approchait jusqu'au bas du perron ; aidé de deux domestiques, les seconds de Cousinot le tirèrent pâle, sanglant et inanimé de la voiture, et commencèrent à le monter vers le logement que M. de Chabourot avait désigné ; elle ne douta pas alors qu'il ne fût mort, et si elle n'eut pas, au malheur dont elle se croyait la cause, le regret qu'on aurait dû attendre d'elle, elle eut au moins, des événemens qui devaient suivre, assez d'effroi et d'émotion pour lui tenir lieu de la torture d'un remords.

CHAPITRE XXVIII.

Un médecin du voisinage ayant été appelé, mit aussitôt le premier appareil sur la blessure qu'il jugea, comme Cousinot lui-même, d'une très médiocre gravité. Ce pansement opéré et le malade une fois couché dans un lit bien bassiné, il reprit complétement connaissance, et voyant M. de Chabourot à ses cotés ;

— Ah ! ah ! dit-il me voilà encore de ce monde, et chez de bons amis dont les excellens soins m'auront bientôt remis sur pied. Ce M. de Freneuse tire juste, et je crois qu'il a mis de la bonne grace à ne pas me viser à la tête ; car il ne lui en coûtait pas plus de m'y planter une balle, si bon lui eût semblé.

— Je vous engage à peu parler, dit alors le confrère de l'aide-major, et à laisser en paix des souvenirs qui pourraient vous donner de l'émotion.

— Bah ! reprit le blessé, je me trouve à merveille, et autant causer de ça que d'autre chose.

— Oui, mais il n'est nullement nécessaire que vous causiez d'autre chose ou de ça, dit alors un des témoins de l'aide-major. Vous voici, comme vous le disiez tout à l'heure, en bonnes mains ; nous allons donc vous laisser, et nous reviendrons prochainement vous voir.

— C'est juste, dit Cousinot, vous avez vos affaires et je n'ai plus besoin de votre assistance : mais à bientôt.

— Aujourd'hui même nous viendrons prendre de vos nouvelles, répondirent ses camarades, et ils sortirent.

Le médecin ayant laissé les prescriptions nécessaires et voyant une garde installée auprès du malade, en fit autant, en sorte qu'il ne resta auprès du blessé que M. de Chabourot.

— Ah ça, fit alors Cousinot à voix basse et tandis que la garde tracassait dans la chambre, vous allez me trouver un peu sans gêne de venir ainsi descendre chez vous. Mais, ma foi, comme j'ai l'intention de donner ma démission le plus tôt possible, je n'ai pas voulu la dater d'un hôpital militaire, et puis il faut en finir, et puisque d'un moment à l'autre je devais venir m'établir ici, j'ai pensé que si je revenais de ce duel, l'occasion serait bonne, et ma foi me voilà.

— Vous avez bien fait, répartit le baron sans mettre toutefois une grande chaleur à cette approbation.

— Hum ! répartit l'aide-major, j'aurais peut-être fait quelque chose de plus agréable à vous et à cette bonne Mme de Chabourot en m'en allant tout droit dans l'autre monde, car vous étiez alors débarrassé, de moi.

— Vous nous supposez, répondit M. de Chabourot, des sentimens d'inhumanité qui ne sont point les nôtres. Croyez que ma femme a eu du regret de ce qu'un premier mouvement lui a conseillé ; déjà nos rapports avec vous ont commencé à se mettre sur un pied meilleur ; vous entendrez la raison, j'espère, et puis nous sommes à la veille de quelque changement dans notre existence qui arrangera peut-être bien des choses.

Cousinot n'eut pas le temps de demander l'explication de ces paroles, car son domestique vint dire au baron que madame lui faisait dire de se rendre auprès d'elle.

Dans le fait, la pauvre dame, qui n'avait eu encore aucune explication de tout ce qui se passait dans sa maison, et qui avait appris seulement que Cousinot était bien vivant, avait peut-être un peu de droit de se montrer curieuse d'être plus complétement renseignée. Ayant donc demandé au blessé s'il n'avait besoin de rien, sur sa réponse négative, M. de Chabourot le quitta pour satisfaire au mandat de comparution qui lui était signifié.

Resté seul, notre digne ami Cousinot se mit à songer ?

Car, que faire en un *lit*, à moins que l'on ne songe.

Il récapitula toutes les phases par lesquelles avait déjà passé, la lutte dans laquelle il était engagé, et, quelle que fût sa modestie naturelle, il ne put s'empêcher de reconnaître que jusque-là, s'il avait manœuvré avec bonheur, il avait aussi manœuvré avec habileté ; ses progrès, au milieu des différens obstacles dont sa route avait été semée, n'en restaient pas moins incontestables, et le lieu même où il se voyait en ce moment suffisait à lui en donner la mesure. Maintenant que ferait-il ? il continuerait à suivre la ligne ferme et modérée dans laquelle il avait marché. Suivant le programme précédemment formulé par lui, il s'offrait à Mlle de Chabourot comme le successeur, l'ayant droit et le continuateur de Charles Villeneuve ; au moyen de ses séductions personnelles, de la grande connaissance qu'il se supposait du cœur des femmes, de l'habileté qu'il aurait de s'insinuer d'abord auprès de la jeune fille en lui parlant du défunt chéri dont personne ne lui donnait la consolation de l'entretenir, il espérait arriver dans un temps assez prochain à se faire passablement venir d'elle. Il est vrai de dire aussi qu'il se sentait la ressource, à un certain moment, dont l'opportunité lui serait indiquée par les circonstances, de compléter l'entraînement de sa fascination en faisant à sa future une confidence mesurée des raisons qu'elle avait, ainsi que les autres membres de la famille, pour ne pas l'éconduire trop rudement ; mais c'était là une extrémité à laquelle, suivant son instinct de passer les choses *en douceur*, il ne devait se décider qu'autant que l'empressement de ses soins et la recommandation de son mérite se trouveraient décidément sans influence ; supposition qu'il admettait assez difficilement.

Quant au reste de son avenir, il se déduisait tout seul de ce premier succès obtenu. En Mlle de Chabourot était implicitement comprise une dot. Or, substituant à la raison de *sans dot*, dont il est tiré dans l'*Avare* de Molière un parti si concluant, la raison non moins étourdissante d'*avec une dot*,

Avec une dot ! se disait l'heureux aide-major, j'aurai une maison tenue sur un bon pied, où je pourrai noblement recevoir mes amis.

Avec une dot ! j'aurai chevaux, équipages, loge à l'Opéra, maison de

campagne pour la saison d'été, à moins que je n'aime mieux la passer à quelque établissement thermal, ou aux bains de mer, ou en Suisse, ou en Italie.

Avec une dot! continuait ce dormeur éveillé, serai-je exclusivement occupé de ma femme qui se trouvera, alliance assez rare, une des beautés de Paris? Hum! c'est selon, et cela dépendra beaucoup d'elle; si elle sait me captiver, me retenir, à la bonne heure! mais si, blasé sur les enivremens de sa possession, mon cœur venait à se fatiguer d'elle?

Avec sa dot! j'aurais bientôt fait de lui trouver une ou plusieurs suppléantes qui, à leur tour, seront suppléées par d'autres, de telle sorte que ma vie ne soit qu'une chaîne non interrompue de plaisirs et de folles amours.

Avec une dot! ajoutait-il, ceci était un menu détail rétrospectif, mais qui témoignait du bon cœur et de la loyauté de notre rêveur, je paierai ce que je dois à Mme Bouvard, et je lui ferai cadeau de quelque somme pour donner de l'extension à son établissement.

Puis, reprenant son essor, sa pensée remontait aux plus étourdissantes visions :

Avec une dot! si l'ambition vient à s'emparer de moi, je me ferai nommer membre de la représentation nationale; je serai, — peut-être, — un très éminent orateur et deviendrai directeur-général, ministre, ambassadeur, ou ne serai rien de tout cela; mais en manière de désintéressement et avec préméditation.

Avec une dot! je puis, si je l'aime mieux, me jeter dans la haute philantropie, fonder, inspecter ou administrer quelque établissement de bienfaisance; m'occuper de la propagation de la vaccine, de souscriptions au profit des Grecs, couronner des rosières et encourager l'usage de la gélatine de Darcet, appliquée à la nourriture des classes souffrantes et laborieuses, après toutefois que l'Académie des sciences aura achevé de décider si ladite gélatine contient quelque principe nutritif, et si ceux auxquels on l'administre sont simplement gommés à l'intérieur ou réellement alimentés.

Avec une dot! allait continuer cet infatigable explorateur du plus brillant avenir, quand la femme qui le gardait lui apporta une tasse d'une infusion que le médecin avait prescrite. Cousinot la porta à ses lèvres, en prit une gorgée dans la bouche, mais la rejetant aussitôt : Que me donnez-vous là malheureuse, s'écria-t-il, avez vous mission de m'empoisonner.

La vérité est que la bouillotte dans laquelle avait chauffé l'eau, ayant été mal rincée, lui avait communiqué un goût détestable, mais sans qu'aucune intention eût préparé cette malencontre, qui ne pouvait d'ailleurs avoir sur la santé de l'aide-major aucune influence fâcheuse : mais dans la position assez étrange qu'il s'était ménagée, ayant par surprise et presque violemment envahi le domicile des Chabourot, il se trouvait en ce moment à leur discrétion, et la mesure de ce que pouvait oser le ressentiment de la baronne lui avait déjà été donnée. Il ne douta pas alors que sur sa promesse de ne pas donner suite à sa mort, si elle arrivait par le fait de son duel, on ne se fût arrangé de manière à rendre sa blessure mortelle et à continuer dans sa tisanne ce qu'avait commencé le pistolet de M. de Freneuse. — Dites à M. de Chabourot que je veux lui parler, s'écria-t-il d'une voix terrible : puis comme la garde lui faisait observer que le docteur lui avait recommandé le calme et qu'il s'émouvait plus que de raison : Veux-tu aller le chercher, fit il d'un accent plus animé encore, vieille sorcière, ou je me lève et j'y vais moi-même après t'avoir traitée comme tu le mérites.

La pauvre femme épouvantée s'imagina qu'il était pris d'un transport au cerveau, et au lieu de sortir comme elle en recevait l'ordre, elle se mit à tirer violemment tous les cordons de sonnettes pour appeler du secours, se gardant bien d'ailleurs de le quitter, de peur qu'il ne se jetât par la fenêtre ou n'attentât à ses jours en quelque autre manière. Voyant dans cette conduite la suite bien marquée du complot qu'il soupçonnait, Cousinot supposa que l'infirmière donnait le signal à ces assassins apostés, et se précipitant hors de son lit, il courut s'armer de la pelle à feu qu'il brandissait de la main gauche, son bras droit étant en écharpe et engagé dans l'appareil posé sur sa blessure. A la vue de ces symptômes, selon elle, non équivoques d'un accès de fièvre chaude, la pauvre femme, de plus en plus épouvantée, se précipita vers la porte qu'elle ouvrit en appelant à l'aide de toutes ses forces; heureusement, un renfort puissant lui arrivait. M. de Chabourot, accompagné de la baronne, accourait au bruit des sonnettes qui avaient retenti dans toute la maison, pensant qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire dans la chambre du blessé, et ne voulant pas laisser aux domestiques le soin de le démêler. Voyant qu'à son aspect de quasi-nature la baronne s'était enfuie, et que le baron n'avait pu se tenir de rire, l'aide-major conclut que ses jours n'étaient pas aussi menacés qu'il avait cru, et se réintégrant dans son lit, il parut prêt à entrer en explication.

CHAPITRE XXIX.

— A qui en avez-vous donc? demanda M. de Chabourot à l'aide-major aussitôt que celui-ci se fut replacé dans une position à pouvoir l'écouter.

— Faites retirer cette femme, dit Cousinot d'un ton d'autorité.

Cette intimation, malgré les réclamations de la garde malade, ayant été exécutée : — Priez, continua-t-il, Mme la baronne de vouloir bien m'honorer de sa présence. Vous le voyez, je suis calme et dans une tenue décente et à ne pas effaroucher sa pudeur.

M. de Chabourot appela sa femme, et la porte ayant été refermée sur elle : — Prenez cette théière, reprit l'aide-major, remplissez cette tasse et faites-moi le plaisir de l'offrir à madame.

— Vous battez la campagne, mon cher ami, repartit le baron, cette fantaisie n'est pas d'un homme dans son bon sens.

— Au contraire, fit Cousinot, je sais très bien ce que je fais; versez à madame, versez!

— Le baron ne se pressant pas d'exécuter son ordre : Ah! ah! s'écria-t-il, je savais bien que vous ne voudriez pas tâter de cette boisson du diable; c'est pour moi seul qu'elle était préparée.

— Vous êtes fou, mon cher monsieur, répliqua la baronne et la fièvre vous fait déraisonner, et en même temps, ayant versé dans une tasse du contenu de la théière, elle en avala deux ou trois gorgées.

— Cette tisanne, dit-elle alors, a un goût effroyable; mais d'où vient qu'un habile docteur comme vous n'a pas reconnu la saveur de l'assa fœtida; on en a ordonné ces jours passés à ma femme de chambre pour des vapeurs, et votre sotte garde-malade aura pris à la cuisine une cafetière ayant servi à préparer cette drogue.

— C'est-à-dire que les domestiques aussi bienveillans que les maîtres se seront amusés à cette ignoble attrape, fit Cousinot, qui voulait absolument qu'on eût un tort envers lui.

— Je ne crois pas, répartit la baronne, que personne se soit permis rien de pareil; au reste je le saurai, et s'il se trouve un coupable, il sera aussitôt chassé.

— Ah ça, se mit à dire le baron, qui rejoignait un peu tardivement la pensée que Cousinot avait cependant assez clairement exprimée, vous croyez donc, mon cher, que nous avons voulu vous empoisonner?

— Pourquoi pas? vous y avez la main.

— Eh bien! vous tombez bien d'avoir des idées aussi bêtes quand nous venons à vous pleins des meilleures intentions.

— C'est justement de bonnes intentions et de langues de femmes, répondit galamment Cousinot, que l'enfer est pavé.

— Allons, vous êtes un méchant esprit, reprit le baron, et puisqu'il en est ainsi, vous ne saurez rien.

— A propos, tout à l'heure en me quittant vous m'aviez parlé de quelque chose qui se détraquait dans votre existence; eh bien! de quoi s'agit-il?

— Comment! quelque chose qui se détraquait, dites donc quelque chose qui s'arrange dans mon existence. Tel que vous me voyez, d'ici à deux ou trois jours je serai nommé ministre plénipotentiaire à Francfort.

— Je vous en félicite, dit Cousinot; mais qu'est-ce que ça me fait à moi?

— Ah! ça ne vous fait rien! répartit le baron d'un air capable, c'est différent, n'en parlons plus.

— Mais certainement que ça ne peut rien me faire; que diable voulez-vous que ça me fasse?

— Très bien, mon cher, reprit M. de Chabourot d'un air plus capable encore, je vous croyais autrement fort que cela.

Pendant ce débat assez ridicule, Mme de Chabourot se tenait assise la tête appuyée sur sa main, dans l'attitude d'une personne qui prend un médiocre souci de la conversation *environnante* et qui cause avec elle-même plus volontiers.

— Monsieur Cousinot, fit-elle tout d'un coup comme venant apporter la lumière dans la question qui s'agitait, voulez-vous me prêter un moment d'attention?

— Vous êtes toujours bonne à entendre, répondit l'aide major, car je ne connais pas de langue mieux dorée que la vôtre, c'est dommage qu'il faille s'en garer.

— Vous ai-je trompé jusqu'à présent? répartit la baronne. La première fois que j'eus l'honneur de vous voir, ai-je fait quelque promesse, ai-je enfin essayé de vous donner à croire entre nous à des rapports bienveillans?

— C'est vrai, répartit Cousinot, après un moment de réflexion, vous m'avez traité assez cavalièrement, et ce matin encore j'ai eu la preuve d'une assez mauvaise disposition pour moi.

— Ce qui est arrivé ce matin, repartit Mme de Chabourot, ne prouve en aucune manière ma duplicité; si j'avais pu faire moi-même ce qu'un autre a fait, croyez que je n'y aurais pas manqué.

— Vous êtes franche au moins, fit l'aide-major en riant.

— Oui, monsieur, en toutes choses, répartit la baronne, franche en mes inimitiés, franche en mes démarches, franche aussi dans ma bienveillance quand je crois la devoir à quelqu'un.

— C'est un nanan dont vous ne m'avez toujours pas fait goûter encore, répartit l'officier de santé commençant de plaisanter.

— C'est cependant sur le pied de relation meilleure que je prétends traiter à l'avenir avec vous. Votre généreux procédé d'hier soir, monsieur, ne m'a pas trouvée insensible, et dès ce moment je me suis regardée moins comme votre ennemie que comme votre obligée.

La flatterie est certainement de tous les piéges le plus grossier, toutefois au moment précis où on se le signale à soi-même, jusqu'à un certain point on s'y laisse prendre : ainsi fit notre Cousinot, qui ne put s'empêcher d'être accessible aux gracieuses paroles que lui adressa la baronne;

nsi répondit-il avec cette modestie que ne manque jamais de montrer homme qui se sent rendre justice :

— Je n'ai pas un grand mérite à ce que j'ai fait. Quel bénéfice aurais-trouvé à me venger après ma mort?

— La vengeance en tout temps est une bonne chose, répondit la baonne et je vous sais un gré infini de m'avoir sacrifié la vôtre; mais encore une fois vous n'avez pas eu affaire à des ingrats. Les circonstances nous permettent aujourd'hui de vous témoigner notre reconnaissance, et mon mari est là pour vous le dire; j'ai été la première à lui parler d'un plan ui doit cimenter une bonne et solide paix.

— Voyons un peu cela, dit Cousinot.

— Dans le peu d'empressement, reprit Mme de Chabourot, que nous vons pu montrer à vous donner accès dans notre famille, la considéraon de votre personne était assurément l'une des choses qui nous préoccupait le moins. Il n'y a rien qui ne soit avenant dans votre extérieur, vous avez de l'instruction, de l'esprit, de la bravoure...

— Dites donc, dites donc, madame la baronne, fit Cousinot, en interrompant, tâchez donc à ne pas vous moquer des gens. — Mais cette parole n'était pas prononcée de mauvaise humeur, et elle était plutôt une protestation modeste qu'une riposte faite sérieusement.

— Je ne me moque pas, reprit la baronne, saisissant bien cette nuance, et pour mieux attester la sincérité de ses éloges en les tempérant d'un peu de critique : on a bien à vous reprocher, continua-t-elle, quelque laisser-aller dans les manières, et peut-être l'allure guerrière se marque-t-elle en vous plus qu'il ne faudrait; mais il est si facile de modifier cette surface par un peu de vernis de salon, qu'en vérité ce ne pouvait être là une raison de vouloir vous éconduire.

— Donc enfin! dit Cousinot, hâtant la conclusion et comme prenant plaisir à justifier le reproche qui lui était adressé.

— La grande difficulté de votre alliance, c'était la disparité de nos positions sociales. Si étranger que l'on soit à d'antiques préjugés, on doit toujours compte à l'opinon de certaines déterminations. Non seulement on se serait étonné que ma fille, selon toutes les apparences, destinée à un riche mariage, épousât un homme placé dans une sphère aussi différente de la sienne; mais je vais plus loin; il y avait là justement de quoi éveiller les soupçons que nous avons tant à cœur de détourner.

— Hum! raison bien tirée! fit Cousinot. Le vrai, c'est que vous êtes des aristocrates qui ne voudriez pas donner votre fille à un homme de rien.

— Quoi qu'il en soit, répartit la baronne, la nomination de M. de Chabourot aplanit bien des obstacles. D'abord, à l'étranger nous n'avons plus à craindre le bavardage de ces salons dont Bonaparte lui-même se préoccupait, et nous serons plus maîtres de faire à notre guise; ensuite, les emplois diplomatiques consistent en une sorte d'aristocratie qui supplée fort bien à celle du nom et de la naissance; on s'y forme d'ailleurs merveilleusement vite à la fine politesse et aux habitudes du monde; en sorte que je ne désespère pas de faire bientôt de vous un homme à présenter à ses amis et à ses ennemis.

— Mais, dites donc, fit l'officier de santé, ce n'est pas moi qui suis nommé ministre plénipotentiaire; c'est M. de Chabourot.

— Sans doute, reprit la baronne; mais vous parliez l'autre jour de devenir son secrétaire *in partibus*. M. de Chabourot a maintenant un sérieux besoin de quelqu'un; il vous emmène donc; de cette façon, naturellement, sans donner lieu à aucun commentaire, vous voilà des nôtres. Bientôt après on vous fait nommer *attaché*, puis secrétaire de légation; pendant ce temps, nos projets d'alliance mûrissent, et enfin, sans que personne puisse s'en étonner, pour peu que Thérèse n'y montre pas trop de répugnance, vous devenez notre gendre: il me semble que c'est là tout concilier.

— Voyons, voyons un peu, dit alors Cousinot, est-ce que vous ne me servez pas là un plat de votre métier?

— Que voulez-vous dire par là? demanda la baronne.

— A l'étranger, si je vous laisse partir, la justice du pays n'ayant pas d'empire sur vous, est-ce que vous vous soucierez encore des papiers par lesquels je me recommande auprès de vous?

— Oui certes, fit la baronne, et nous sommes plus que jamais vos humbles esclaves, car ce n'est plus seulement notre considération sociale que vous pouvez nous faire perdre, ce n'est plus seulement nos intérêts de fortune que vous pouvez gravement léser, vous pouvez encore aujourd'hui, par une dénonciation qui nous atteindrait en tout pays, nous déposséder d'une position que M. de Chabourot a passionnément désirée.

— Il ne s'agit pas d'ailleurs, dit alors le baron intervenant, de voir les choses à ce point de vue; quand on veut faire des affaires ensemble, il faut pourtant un peu de confiance. Si nos bons procédés vous paraissent des piéges, alors ne parlons plus de rien, égorgez-nous tout de suite, qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Ecoutez donc, fit Cousinot, il n'y a pas si long-temps que nous sommes bons amis pour que je ne réfléchisse pas un peu à vos propositions!

— Vous avez raison, dit Mme de Chabourot, il n'y a de bons arrangemens que ceux qui n'ont pas été arrêtés à la légère; mais si vous ne voulez rien perdre de vos sûretés dans quelque créance à de meilleures dispositions de notre part, considérez au moins que votre influence est plus que jamais forte et entière; vous pouvez encore nous faire tout le mal dont vous nos menaciez déjà, plus l'immense douleur que vous créeriez à M. de Chabourot, en l'arrêtant tout court dans sa nouvelle carrière.

— C'est peut-être vrai ce que vous me dites là, repartit Cousinot.

— C'est mieux que vrai, répondit la baronne, c'est mathématique. Du reste, il ne s'agit pas pour vous de prendre un parti immédiat. M. de Chabourot n'a pas encore reçu sa nomination, vous aurez donc tout le temps de vous décider.

— Ah ça! mais d'ici là, fit l'aide-major, on ne me jouera pas de mauvais tours, car je vous en préviens, c'est seulement pour le cas où j'aurais été tué sur place, que j'avais ordonné la destruction des titres. Si je venais maintenant à mourir entre vos mains, gare à la révélation.

— Mais encore une fois, fit le baron avec vivacité, laissez-nous donc en paix avec vos idées d'empoisonnement; vous êtes ici parce que vous l'avez voulu; voulez-vous partir? Vous n'êtes pas si malade qu'on ne puisse vous transporter à votre domicile. Vous n'avez qu'à parler.

Le baron, comme on voit, sortait de son caractère et commençait à prendre les choses d'une vigueur inaccoutumée; c'est que le sentiment de sa prochaine élévation lui avait communiqué un certain orgueil de lui-même; c'est qu'il s'indignait surtout à la pensée que les défiances de l'aide-major pussent menacer son avenir diplomatique.

— Non, tisanne à part, je me trouve parfaitement bien ici, repartit Cousinot; mais c'était un simple avis que je voulais donner à Mme la baronne.

— Vous ne me comprenez pas, mon cher monsieur, fit celle-ci sans s'émouvoir de cette nouvelle dureté, et je vois bien que le temps seul me fera apprécier de vous. Mais c'est assez, nous ne vous avons déjà que trop fatigué par cette longue et grave conversation. Songez d'abord à vous guérir, nous reparlerons de tout cela.

Ayant ainsi conclu, elle se leva, et, suivie de son mari, sortit de l'appartement.

CHAPITRE XXX.

Deux jours s'écoulèrent sans que Cousinot s'expliquât sur les propositions qui lui avaient été faites, et sans qu'aucune sommation lui fût adressée à ce sujet, la nomination de M. de Chabourot n'ayant pas été réalisée, et rien par conséquent n'exigeant qu'il donnât une solution; toutefois durant ce temps il prit un parti assez décisif en envoyant la démission de son grade au ministre de la guerre, ce qui était positivement brûler ses vaisseaux.

Dans la matinée du troisième jour, M. de Chabourot reçut l'avis officiel de sa nomination, auquel était joint l'ordre de se rendre à son poste dans le plus bref délai. Force était donc à l'officier de santé, qui d'ailleurs avait eu le temps de faire ses réflexions, de dire la détermination à laquelle il s'arrêtait.

Deux conditions furent alors mises par lui à son acceptation. Il ne voulait accompagner M. de Chabourot que revêtu d'un titre officiel, et, de plus, il exigeait que Mme de Chabourot pressentît sa fille sur le projet de mariage qui devait se réaliser dans un temps plus ou moins éloigné. On voit que le soupçonneux jeune homme était difficile à duper et qu'il s'étudiait à prendre ses sûretés.

Il était aisé de lui donner satisfaction sur la première de ces exigences, M. de Chabourot pouvant facilement obtenir pour lui le titre d'*attaché* à sa légation : quant à la seconde, elle était cruelle à l'amour-propre et au cœur de sa future belle-mère; aussi la baronne y fit-elle beaucoup d'objections. Était-il prudent de venir ainsi jeter à la tête d'une pauvre enfant, remise à peine de l'émotion qu'avait dû lui causer la rupture de son mariage avec M. de Freneuse, la proposition d'une autre union avec une personne qui lui était à peine connue? Une résistance assez naturelle ne devait-elle pas être la conséquence probable d'une si brusque interpellation; et Cousinot n'aurait-il pas plus de chances de se faire agréer en commençant par rendre à sa fiancée des soins sous une forme moins expresse? L'aide-major fut d'un avis tout différent; il prétendit que, si M. et Mme de Chabourot étaient de bonne foi, ils devaient faire cause commune avec lui pour préparer le dénoûment qu'ils lui laissaient dès ce moment espérer. Le premier mouvement de la jeune fille supposé en sa faveur, toutes les difficultés de prime-abord seraient aplanies; si au contraire elle montrait quelque répugnance, rien ne serait perdu pour cela, l'usage modéré de l'autorité paternelle joint aux propres efforts de son soupirant devant, ce semble, amener Mlle de Chabourot à donner un peu plus tard le consentement que l'on attendait d'elle. Du reste, Cousinot continuait de protester contre toute arrière-pensée de pousser les choses à la violence, et si Thérèse, au bout d'un certain temps d'épreuve, montrait une décisive répugnance à l'accepter pour mari, il promettait solennellement de faire retraite et de se contenter d'une position honorable qui lui serait ménagée par le crédit de ceux dont il n'aurait pu devenir le gendre. On voit que ce terrible homme restait dans les termes précis qu'il avait dès le principe assignés à la négociation; mais il allait au fond des choses, ne voulait pas être leurré et ne cédait pas une ligne de terrain.

A la fin, Mme de Chabourot, se fiant sur l'inévitable froideur que sa fille ne pouvait manquer de montrer pour un homme de la tournure et des façons de Cousinot, consentit à en passer par ses conditions, et le jour même où M. de Chabourot obtint l'agrément ministériel, pour donner à sa suite une position qualifiée à ce diplomate de nouvelle espèce, il fut convenu qu'en la présence de l'intéressé, car il voulait être sûr que l'on jouerait franc jeu, la baronne ferait à sa fille la proposition de l'accepter pour mari.

A beaucoup d'égards, cette scène ressemble à celle où Néron, *caché*

près de ces lieux, force Junie à congédier Britannicus. Quoique l'économie matérielle de la situation soit différente, le fond en est le même, c'est dans l'un et l'autre cas un tyran qui plus ou moins présente à cette torture, condamne sa victime à ménager habilement un résultat maudit, et à mentir par sa parole à toutes ses pensées et à tous ses désirs; aussi nous garderons-nous bien de refaire bourgeoisement, après l'héroïque antériorité qu'a sur nous Racine, une scène si fortement accentuée et si facilement reconnaissable. Il nous suffira de dire en gros, qu'obligée de justifier la substitution de Cousinot à M. de Freneuse, la baronne donna une vague explication de cette préférence par des engagemens anciens que M. de Chaboulot, dans l'émigration, aurait contractés avec le père de l'aide-major, et dont celui-ci serait venu tout à coup demander l'exécution, Mais ce qui donne à cette combinaison dramatique bien de l'inattendu et bien de la jeunesse, c'est que, mentant à toutes les espérances qu'on avait placées dans sa résistance, Mlle de Chabourot se montra d'une inexprimable docilité à recevoir le prodigieux époux qui lui était infligé!

En voyant cette désespérante résignation, Mme de Chabourot faillit à éclater et à tout rompre, se demandant si cet homme était donc quelque personnage infernal, pour qu'il lui fût donné de prévaloir ainsi contre elle en toute circonstance, et pour que la nature même des choses parût ainsi consentir à s'abdiquer à son profit. Quant à Cousinot, s'il n'avait pas compté sur une si facile victoire, il faut dire cependant qu'il n'en fut pas surpris outre mesure; il pensa en lui-même qu'il produisait son effet accoutumé de fascination, qu'on lui tenait compte d'une lutte soutenue en champ-clos et où son sang avait coulé; peu s'en fallut alors qu'entonnant le cantique d'actions de grâces par lequel César des *Rendez-vous bourgeois* celèbre son impertinent bonheur, il ne s'écriât :

Fortune (bis)
Tu fais trop pour moi!

A tout le moins il se crut obligé de protester de l'enivrement sans bornes où le jettaient tant de bonté et d'indulgence; il parla des devoirs que créait à sa conscience d'honnête homme, ce naïf et loyal abandon, jura qu'il rendrait heureuse la jeune fille qui se livrait à lui d'un dévoûment si peu marchandé; bref, il fut parfaitement ridicule, car la dignité qui est difficile, ce n'est pas, comme on le pense généralement, celle du malheur; subir le bonheur avec grâce, voilà où échoue le commun des hommes et où se montre le triomphe de la bonne éducation.

CHAPITRE XXXI.

Ne calomnions personne, ne calomnions pas surtout la généreuse abnégation et le vertueux dévoûment, ne laissons pas croire que par un de ces ignobles égaremens auxquels le libre arbitre féminin tombe parfois en proie, Mlle de Chabourot, cette belle et plaintive créature que nous nous serions reprochés de faire plus souvent apparaître au sein de cette atmosphère de crime dans laquelle est obligée de cheminer notre narration, eût éprouvé pour l'homme, dont elle acceptait la recherche, quelque sympathique entraînement. Douée d'un esprit sérieux et observateur, dès long-temps la jeune fille, à de certaines manières délibérées de Leduc, à de certaines paroles échangées entre sa mère et cet homme, quand ils venaient à se mal entendre, avait eu le vague sentiment d'une fatalité mystérieuse suspendue sur l'avenir de sa maison. C'était peut-être à une sorte d'instinct, lui disant que son union avec Charles Villeneuve conjurerait cette fatalité, qu'avait tenu l'affectueuse inclination qu'elle avait montrée pour ce jeune homme qui, d'ailleurs, par ses avantages extérieurs et par la beauté de son ame, justifiait le regard bienveillant qu'elle avait laissé tomber sur son amour. Plus tard, quand il eut été banni, et quand Leduc se fut retiré sur le mont Aventin, elle avait plus que jamais craint et pressenti; et aussitôt que reprenant la suite de l'influence éteinte en la personne du vieux domestique, Cousinot avait commencé à poindre à l'horizon toujours nébuleux de l'hôtel Chabourot, elle avait comme adoré en lui le dangereux continuateur du secret qu'elle soupçonnait.

Ces précédens connus, on se représente facilement l'effet qu'avaient produit sur la pauvre enfant les paroles prononcées par son père, au milieu de l'émotion où l'avait jetée la scène de la rupture avec M. de Freneuse. « D'autres sacrifices, avait-il dit, seront peut-être nécessaires. » Envisageant dès ce moment le plus triste avenir, elle n'avait certes pas pu croire la destinée de sa famille affranchie et rassérénée, témoin qu'elle avait été des étranges événemens dont depuis quelques jours le domicile paternel était le théâtre. Le duel de Cousinot avec M. de Freneuse; le blessé, homme à peine de la connaissance de sa mère, se faisant transporter chez elle comme à une ambulance; les préoccupations presque désespérées auxquelles les auteurs de ses jours s'étaient montrés en proie; des conversations sans fin entre eux ou avec leur singulier hôte; un soin continuel vis-à-vis d'elle de lui dérober ces entretiens ou de lui en laisser ignorer le motif; les domestiques eux-mêmes laissant percer, au milieu d'une discrétion respectueuse, l'étonnement de tout ce trouble, en fallait-il tant à un esprit naturellement sagace pour aviser un abîme? Et quand fut faite à la noble héritière la révélation de l'incompréhensible époux qu'on lui destinait, dut-elle douter un instant qu'elle fût la victime propitiatoire appelée à racheter la tare obscure qui paraissait marquer les siens? Supposant que sa prompte résignation pourvoierait aux embarras de leur situation, elle jugea qu'il n'y avait pas à délibérer avec le calice qui lui était présenté; elle la trouvait horrible et plein d'amertume; mais le parti était pris de son sacrifice. Sublime dévoûment! soupçonnant tout, mais ne sachant rien; ne demandant point qu'il lui fût rendu compte; aussitôt prête et sans marchander, elle accepta sa destinée, comme nous venons de le voir, et dérangea ainsi tous les calculs que sa mère avait basés sur la probabilité de sa résistance et de ses refus.

Néanmoins, ce fut pour la baronne un bonheur que cette rapidité de résolution; car Cousinot, quoique ayant paru décidé, hésitait encore; l'idée de transporter à l'étranger le siége de la domination qu'il exerçait sur ses *administrés*, lui paraissait instinctivement, et malgré toute argumentation, pleine de péril; il avait peur d'être joué, exposé à quelque criminelle tentative; il ne savait au juste; mais il n'était pas tranquille, et probablement se fût dédit. L'empressement si flatteur pour son amour avec lequel il lui parut que Mlle de Chabourot l'accueillait, changea aussitôt la face de ses résolutions. Le pas qu'il venait de franchir si heureusement lui parut immense, il pensa qu'ayant la jeune fille pour auxiliaire son œuvre était désormais faite, et qu'il était en mesure de paralyser tous les mauvais vouloirs de sa future belle-mère; aux noires idées de vengeance ou de dure tyrannie qui couvaient peut-être en son ame succédèrent de riantes pensées d'amour et de félicité conjugale, qui apprivoisèrent ce farouche vainqueur et le disposèrent à user avec modération de son triomphe. Si Mme de Chabourot consentait enfin à se résigner et à mettre bas les armes, tout le fruit que sa courageuse enfant avait espéré de son sacrifice était véritablement obtenu; et après tout combien de familles plus nobles et plus haut placées avaient passé par de plus dures mésalliances; voilà ce que la baronne aurait dû se dire, ce que ne cessait de lui répéter M. de Chabourot, tout heureux de voir que la joie de sa fortune diplomatique ne serait pas troublée. Extérieurement la chère dame s'y résignait, mais avec quels déchiremens de cœur et avec quels combats!

Cependant, suivant ses instructions, M. de Chabourot devait se hâter de partir, et Cousinot lui-même, à peu près guéri de sa blessure, l'en pressait. En possession de son titre d'*attaché*, ayant déjà fait confectionner l'habit brodé, costume de l'emploi, l'heureux aide-major commençait à désirer de se dépayser, afin de rompre avec les derniers liens qui l'attachaient à un passé auquel il avait quelque hâte de se dérober. Ayant une assez plaisante tendance à *s'aristocratiser* rapidement, il ne devait pas se passer beaucoup de temps sans qu'il prît en pitié et dégoût, et Mme Bouvard, et ses camarades de régiment, et ses partners de l'estaminet de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève; en un mot, toute cette couche plébéienne, loin de laquelle devait désormais grandir et verdoyer la tige fraîchement plantée de son patriciat. Aussi, durant les jours qui suivirent la facile résolution de Mlle de Chabourot, trouva-t-il prudent et convenable de mettre autour de lui une sorte de balustrade qui isolât l'édifice naissant de sa fortune du contact de ses anciennes relations. Tout entier au soin de consolider son succès auprès de sa jeune fiancée, il s'occupait presque exclusivement d'elle, s'était rendu inaccessible pour tous ceux qui viendraient le visiter, vivait, comme il le disait, en famille, lisait l'almanach de Gotha, ne sortait qu'en voiture pour faire ses emplettes, et, jusqu'au moment de se mettre en route, bornait son univers à l'enceinte de l'hôtel Chabourot.

Toutefois il put s'apercevoir, dès le début de ses grandeurs et de sa félicité, que le contentement parfait n'est pas de ce monde; car deux jours avant le départ de toute la famille qui devait accompagner M. de Chabourot, Thérèse ayant réellement pris une tâche au-dessus de ses forces, par suite du chagrin qui la minait d'autant plus cruellement à l'intérieur, qu'elle faisait plus d'efforts pour le dissimuler, se trouva atteinte d'une indisposition qui aussitôt revêtit tous les symptômes d'une affection assez grave. Dès le lendemain, il devint impossible de penser à ce qu'elle se mît en route, et naturellement Mme de Chabourot dut rester auprès d'elle pour lui donner ses soins. Quant à M. de Chabourot, il n'y avait pas là une raison suffisante d'ajourner son départ, que le ministre avait ses raisons de presser vivement, et Cousinot, officiellement attaché à la légation, à moins de donner sa démission, ne pouvait se dispenser de le suivre. Devenu en peu de jours très sérieusement amoureux de Thérèse, il était vraiment au désespoir de la cruelle nécessité où il se trouvait de partir sans elle, d'autant mieux qu'il entrevoyait à cet arrangement quelque danger ultérieur dont, au vrai, il n'y avait nulle apparence, mais qui ne laissait pas de le préoccuper. Evidemment s'il n'eût pas été sous le charme, il eût fait, pour retarder son voyage, quelque coup de sa tête, où les intérêts de son futur beau-père auraient bien pu être compromis; mais la même raison qui lui rendait l'éloignement si cruel le détermina à accomplir son sacrifice : à la voix de l'objet aimé qui, inspiré par Mme de Chabourot, lui représenta qu'il ne pouvait se refuser à partir sans compromettre dès les premiers pas son avenir, il se rendit docile, et sur la promesse que lui fit la baronne de le tenir presque quotidiennement au courant de la maladie de sa fiancée, il se décida à la quitter.

Il avait eu d'abord la pensée de faire à Mantes un voyage pour voir son ami Lambert et lui donner quelques instructions; mais au milieu de l'émoi où il fut jeté par l'accident survenu il n'eut ni le temps, ni le courage de ce déplacement. Il se contenta d'annoncer à son confident le succès désormais certain de son entreprise et ses débuts dans la carrière di-

plomatique. En même temps il le priait de continuer à garder soigneusement le dépôt qu'il lui avait confié, lui promettant de lui écrire de Francfort et lui marquant toujours, jusqu'à mandement contraire, le terme de six mois, à dater du jour où on aurait cessé de recevoir de ses nouvelles, pour ouvrir le paquet et en faire l'usage dont l'indication était jointe aux papiers qui y étaient contenus. Toutes choses ainsi en ordre, sans prendre congé de Mme Bouvard ni d'aucun de ses camarades, mais par contre ayant adressé à Thérèse les adieux les plus désespérés et les plus touchans; s'éloignant, à ce qu'il lui parut, en assez bons termes avec la baronne, il se laissa enfin ravir par M. de Chabourot qui, l'emballant dans sa chaise de poste, prit avec lui la route de la résidence où le forcené diplomate avait une hâte inexprimable d'arriver.

CHAPITRE XXXII.

Le soir même, on lisait dans un journal : « M. le baron de Chabourot, »ministre plénipotentiaire à Francfort, est parti aujourd'hui pour se »rendre à son poste; il est accompagné de M. Cousinot, attaché à sa lé»gation. »

On n'a jamais bien su par qui cette nouvelle avait été donnée au journal qui la mit en circulation. On pourrait à toute force soupçonner l'intervention occulte de Cousinot, qui du même coup aurait fait les affaires de sa vanité et aurait eu l'avantage d'engager de plus en plus les Chabourot. Quoi qu'il en soit, c'était, comme on dit en style de *presse*, un *fait Paris* à être répété par toutes les feuilles publiques, et qui ne laissa pas d'entraîner avec lui quelques conséquences.

Dans le monde diplomatique où il fut d'abord remarqué, il devint l'occasion de beaucoup de commentaires : on se demandait en appuyant sur chaque syllabe, de la façon la plus désobligeante, ce que c'était que ce M. Cou si-not, *Coussinot*, *Coulignot*, qui tout d'un coup se révélait. Cependant, un préjugé assez favorable, à part le peu de distinction du nom, accueillit d'abord cette nomination. Comme on connaissait généralement la parfaite incapacité du baron, on supposa que ce M. Cousinot pouvait être quelque sujet fort et habile, comme la roture est de temps en temps admise à en fournir à la diplomatie, et qui avait été annexé à l'insuffisance de M. de Chabourot pour la compenser.

Mais un peu après ce fut bien une autre fête. Mme de Janvry, qui jusqu'à ce moment avait gardé une attitude de discrétion très peu conforme à son caractère, voyant le rival de son neveu, nonobstant la leçon que celui-ci lui avait donnée, continuer son chemin et se caser honorablement, ne put prendre sur elle de se taire plus long-temps. Malgré les recommandations de M. de Freneuse qui avait eu soin de tenir son duel aussi secret que possible, et qui aurait voulu qu'un silence absolu éteignît à jamais le souvenir de ses relations avec la famille Chabourot, voilà la crue le langue qui se met à raconter dans trois ou quatre salons que cet intrus du corps diplomatique, dont on cherche à savoir les antécédens, est un infirmier (il fallait bien égayer le conte) que M. de Chabourot est allé prendre dans la pharmacie d'un hôpital militaire pour en faire son collaborateur de chancellerie, peut-être même son gendre, continuait-elle sans savoir si bien dire. Ce n'est pas tout : Mme de Janvry ajoute qu'elle a vu ce personnage à l'hôtel Chabourot, qu'elle a passé avec lui une soirée, qu'elle l'a pris pour un mannequin, et elle répète en les embellissant deux ou trois des paroles incongrues qu'a pu prononcer en sa présence l'aide-major; de telle sorte qu'un immense ridicule s'attache non seulement à la personne de celui ci, mais aussi à celle de ses protecteurs, qui d'ailleurs avaient commencé de se mettre fortement à l'index de l'opinion par la scène scandaleuse du contrat, sur laquelle ils n'avaient fourni, que l'on sût, aucune satisfaisante explication.

Dans un autre monde, à la caserne de la rue de l'Oursine, à la pension des lieutenans et sous lieutenans, à l'estaminet de la rue de la Montagne-Ste-Geneviève, la chose fut différemment prise. D'abord, on ne put croire que le Cousinot dont il était question fût celui que l'on connaissât, bien cependant que le moment de la disparition de l'aide major coïncidait assez avec la nomination de son homonyme. Mais les deux officiers qui lui avaient servi de seconds et qui avaient à se plaindre de n'avoir pas reçu ses adieux, et même, dans les derniers jours de son séjour rue de Varennes, d'avoir été très peu amicalement consignés à la porte, ne se crurent nullement engagés à garder le secret qui leur avait été demandé sur l'affaire dans laquelle ils avaient été mêlés. Ils racontèrent donc comment l'officier de santé, après son duel, s'était fait transporter à l'hôtel Chabourot, où ils l'avaient vu ensuite installé aussi à l'aise que chez lui. Or, étant nécessaire de trouver une explication à cette singulière faveur de Cousinot auprès des gens auxquels il ne se ramifiait pas naturellement, l'explication fut assez cavalière : on arrangea qu'étant de sa nature passablement *lovelace*, l'aide-major avait trouvé grâce devant la baronne, qui était une vieille coquette à faire cas d'un soupirant taillé en Hercule, et que sa fortune s'était faite par là.

Cette calomnie circulant dans une sphère si fort au dessous de celle où vivait Mme de Chabourot, ne lui portait pas, ce semble, un grand préjudice; on va voir cependant les effets qu'elle eut pour elle.

Mme Bouvard avait été comprise dans l'oubli général et calculé que l'officier de santé avait fait de ses anciennes connaissances; mais pour la malheureuse hôtesse, ce déni de mémoire avait été autre chose qu'un déplaisir d'amour-propre, et son cœur, très engagé, comme on le sait, dans toute cette affaire, avait été profondément triste de l'abandon auquel longtemps avant le départ de Cousinot elle s'était vue livrée.

Après de nombreux mais inutiles efforts tendant à découvrir ce qu'il était devenu, la pauvre femme avait obtenu de savoir, pour tout renseignement, qu'un matin un commissionnaire s'était présenté à l'hôtel du Cantal, porteur de l'argent nécessaire pour payer ce que pouvait y devoir l'officier de santé et avait enlevé ses effets; à dater de ce détail elle n'avait plus rien appris de lui.

Déjà plus d'une fois, dans sa douleur, elle avait pensé à se rendre à l'hôtel de Chabourot, où les accointances que Cousinot avait dit y avoir devaient faire espérer qu'on pourrait donner de ses nouvelles; mais craignant d'être mal reçue, la maîtresse de pension, qui avait sa fierté, avait remis à faire cette démarche à la dernière extrémité, et elle hésitait encore à s'y resoudre, quand la nouvelle annoncée par le journal, accompagnée du scandaleux commentaire que nous avons dit ci-dessus, fut enfin portée à sa connaissance.

Alors furent expliquées pour elles les demi-confidences que Cousinot lui avait faites durant sa captivité; alors elle se rendit compte de l'empressement qu'il avait eu de connaître ce qui, pendant son absence, se passait à l'hôtel Chabourot, et maudit la faiblesse et l'aveuglement qu'elle avait montrés à se faire la complaisante des jalouses sollicitudes de son infidèle. Furieuse à cette pensée, telle qu'une lionne à laquelle on a ravi ses petits, cette Ariane délaissée puisa dans l'exaltation de sa jalousie, non seulement le courage du voyage de découverte qu'elle avait d'abord médité, mais encore celui d'une descente vengeresse, qu'immédiatement elle arrêta de faire chez celle qu'elle tenait pour sa rivale. Ayant aussitôt fait une toilette recherchée, afin de donner le plus haut degré de splendeur à des charmes qu'elle allait mettre, à ce qu'elle croyait, en présence de charmes ennemis, elle prit le chemin de la rue de Varennes, résolue, quel que résistance qu'on pût lui faire, de pénétrer jusqu'à la baronne, et se proposant, comme elle le disait élégamment, de lui *monter une garde* et de la *sabouler un peu proprement*.

CHAPITRE XXXIII.

S'étant fait annoncer chez celle qu'elle croyait sa rivale, Mme Bouvard n'éprouva, à être introduite, aucune des difficultés qu'elle avait supposées, et voici pourquoi.

Plus d'une fois Mme de Chabourot s'était arrêtée à une idée si naturelle, que ce serait à la prendre en pitié pour peu qu'elle ne l'eût point eue. Est-il donc impossible, s'était-elle dit, de savoir où notre persécuteur a fait le dépôt de ses papiers? Le recéleur ne serait peut-être pas incorruptible, et une fois rentrés dans la possession de ces pièces de conviction qui pèsent sur notre vie, nous aurions bientôt fait d'avoir raison de celui qui les met en œuvre. Mais comment s'y prendre pour découvrir la cachette? par quel bout dénouer ce nœud gordien?

De faire parler Cousinot, il n'y avait pas d'apparence, il était trop rusé, et, du plus loin qu'on l'eût pressenti à ce sujet, on lui eût donné l'éveil, et l'on n'eût fait que le décider à redoubler de vigilance et à multiplier ses précautions. L'excellente baronne, à l'époque du départ de son futur gendre, s'était bien avisée d'une habileté : elle avait tout simplement payé un homme habitué à ces sortes d'exploits, et l'avait chargé de s'attacher aux pas de l'aide-major toutes les fois qu'il sortirait. Il était en effet plus que probable qu'avant de quitter la France pour un temps indéterminé, il voudrait donner ordre à la conservation de son arsenal, et l'on a pu voir que Cousinot avait été sur le point de tomber dans ce piége, car s'il se fût rendu à Mantes, comme il en avait l'intention, il aurait été suivi par son argus, on aurait su ce que c'était que le capitaine Lambert, sa liaison intime avec l'officier de santé, et d'encore en encore la mine était éventée.

Mais notre homme avait été sauvé de ce danger par son étoile, et ainsi que nous l'avons vu, il s'était contenté d'écrire. Quant aux sorties d'ailleurs très peu fréquentes qu'il avait faites dans Paris, elles avaient été si parfaitement insignifiantes, que sur les rapports qui lui avaient été transmis à leur sujet, Mme de Chabourot n'avait vu aucune ouverture à imaginer même l'ombre d'un plan.

Une visite de Mme Bouvard que l'on savait dans d'intimes relations avec l'officier de santé, était-elle un fait sans valeur et dont il n'y eût aucun parti à tirer? Mme de Chabourot, dont le coup d'œil et la conception étaient rapides, entrevit immédiatement la possibilité de la faire causer et d'être renseignée par elle, dans une proportion quelconque, touchant le secret dont la découverte aurait été particulièrement précieuse durant l'absence du traître Cousinot; aussitôt donc que le nom de la maîtresse de pension fut annoncé à la baronne, celle-ci donna l'ordre de l'introduire et la reçut, comme on dit au bas d'une lettre, avec la considération la plus distinguée.

La gracieuseté de cet accueil modifia sensiblement la forme que Mme Bouvard était résolue de donner à son exorde. Maintenue dans toute la chaleur de son irritation par quelque blessure faite à son amour-propre, elle eût procédé *ex abrupto* à la manière du fameux *quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra!* qu'un honnête régent de collége traduisait par : *Ah ça, Catilina, aurez vous bientôt fini!* Désarmée par l'affabilité de la baronne, elle ne se trouva plus que le courage de la petite insinuation ironique, enveloppée de politesse aigre-douce, et elle commença ainsi :

— Je sais qu'il n'est pas d'usage, quand on n'est pas de la société d'une personne, de se présenter chez elle à l'imprévu; mais le souvenir de quelques relations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous m'a fait espérer que vous ne vous formaliseriez pas de ma démarche.

Ce début, sans que la maîtresse de pension eût pensé à le rendre tel, était assez impertinent, car les termes dans lesquels elle s'était trouvée avec Mme de Chabourot ne pouvaient pas s'appeler des relations. Néanmoins, la baronne ne se *formalisa* pas plus de la façon de parler que de la démarche, et elle engagea obligeamment Mme Bouvard à lui exposer l'objet de sa venue.

— Je désirerais connaître, reprit la visiteuse, si le Cousinot, qui est mentionné sur le journal comme accompagnant M. le baron de Chabourot dans son ambassade, est un officier de santé qui servait dans un régiment d'infanterie caserné à l'Oursine.

— M. Cousinot a été en effet médecin militaire, répondit Mme de Chabourot; mais pourquoi cette question?

— Ah! dit finement Mme Bouvard, c'est que ce monsieur a la mémoire un peu courte, ce qui peut bien lui être arrivé par l'effet de la grande faveur qu'il paraît avoir trouvée ici, et je désirerais lui rafraîchir les idées à l'occasion d'un petit oubli qu'il a commis à mon égard.

— Est-ce une lettre qu'il s'agirait de lui faire parvenir? demanda la baronne.

— Oh! mon Dieu! je ne voudrais pas l'étourdir pour un rien pareil; mais si dans le petit coin d'une de vos lettres vous aviez occasion de lui glisser quelque chose sur Mme Bouvard, à laquelle il se trouve redevoir quelque petite chose, je vous en serais spécialement obligée.

— Je n'ai pas, que je sache, occasion d'écrire à M. Cousinot, repartit la baronne; mais donnez-moi une note des réclamations que vous pouvez avoir à exercer; je la joindrai à ma lettre la première fois que j'écrirai à M. de Chabourot.

— Tiens! fit Mme Bouvard, d'un air de bonhomie enjouée, je vous croyais en correspondance ensemble; alors, puisque vous ne lui écrivez jamais, je m'adresserai à lui directement, car je ne voudrais pas avoir l'air de le dénoncer à son ambassadeur.

— Mais je ne crois pas que la constatation d'une dette laissée en souffrance puisse avoir ce caractère. La présomption est qu'un oubli involontaire ....

— Ce n'est pas mon opinion, interrompit Mme Bouvard, laissant malgré elle et contre une intention qu'elle avait cru plus solidement arrêtée, percer l'amère douleur de son délaissement; ce n'est guère quand on a été accueilli dans une maison comme M. Cousinot l'a été dans la mienne, qu'on peut oublier les obligations qu'on y a contractées; l'argent sans doute est quelque chose, mais pour un homme bien élevé, les égards et la politesse sont le premier des devoirs auxquels on ne devrait se laisser persuader par personne de manquer. — Attrape! se dit à elle-même la bonne hôtesse en finissant cette période qui lui parut un modèle d'insinuation à la fois sanglante et modérée.

Mme de Chabourot comprit bien que la pauvre hôtesse était ulcérée de son abandon; mais étant à mille lieues de supposer qu'on pût lui reprocher d'y être pour quelque chose, elle n'attacha aucune importance à toute cette trigauderie de paroles dans laquelle Mme Bouvard se délectait. aussi répondit-elle avec bonté:

— Je ne connais pas assez M. Cousinot pour me rendre caution de sa conduite; mais à cause de vous, madame, je regrette qu'elle n'ait pas été aussi convenable que vous auriez pu le désirer.

— Ah! vous ne le connaissez pas, reprit Mme Bouvard, commençant de s'animer sous ces bienveillantes paroles qui lui parurent un perfide et odieux persifflage: je ne m'étonne pas alors de la chaude protection que vous lui accordez.

Cette phrase, pour qui sait la pensée de la triste amante, était une ironie; mais Mme de Chabourot n'eut, en aucune manière, la perception de cette intention malveillante, elle crut, au contraire, qu'elle voyait venir, touchant le passé de l'aide-major, quelque méchante révélation dont il pourrait y avoir à faire son profit; voulant donc pousser au développement de cette confidence:

— En vérité, madame, vous m'effrayez, dit-elle, et vous me laisseriez craindre que la bienveillance de mon mari, malheureusement surprise, ne se fût égarée sur un sujet qui en aurait été peu digne.

— Oh! madame, répartit plus aigrement encore Mme Bouvard, ce n'est pas sur une recommandation aussi éclairée *comme* la vôtre, qu'une bienveillance quelconque peut s'égarer.

— Une recommandation comme la mienne, répéta la baronne qui, dans cette parole surprit enfin, en continuant toutefois d'en ignorer le motif, une nuance de désobligeance; mais je vous prie de croire que je ne me mêle en aucune façon d'influencer les choix de mon mari. Ce serait vous plutôt, à bien dire, qui auriez été auprès de lui l'introductrice de M. Cousinot, car il s'est présenté ici comme ayant été appelé par vous pour donner des soins à un homme auquel nous portions quelque intérêt: sous ces auspices, il a été accueilli par M. de Chabourot qui, n'étant pas fâché d'avoir auprès de lui un médecin français, l'a fait attacher à sa légation. Ainsi, ajouta-t-elle en souriant, vous êtes vraiment l'auteur de son petit bien être, auquel vous paraissez maintenant avoir quelque regret.

— On sait que vous avez de l'esprit, et vous arrangez parfaitement les choses; mais figurez-vous bien, madame, que je ne suis nullement votre dupe, dit alors Mme Bouvard, arrivant à mettre, comme on dit familièrement, les pieds dans le plat.

— Qu'appelez-vous être ma dupe, demanda la baronne, commençant à craindre que son interlocutrice n'en sût, touchant la tentative de Cousinot, plus qu'il ne lui aurait convenu?

— Oui, madame, reprit l'ex-Dugazon, qui avait sans doute souvenir que pareille chose lui fût jadis arrivée, on n'est pas l'objet de l'espionnage d'un homme sans qu'il ait ses raisons pour prendre tant de soucis.

Ce développement nébuleux venant augmenter la sollicitude de la baronne: Je vous jure, dit-elle, ma chère dame, que je ne vous comprends pas, et si vous ne vous expliquez plus clairement...

— Suffit, madame, reprit Mme Bouvard, que je m'entende; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous comptez sur la constance de M. Cousinot, vous aurez à rabattre de cette belle opinion; M. Cousinot est un homme sans délicatesse, ne payant pas mieux ses dettes de cœur que ses dettes d'autre chose; il vous fera *aller* comme il en a fait *aller* bien d'autres, et vous me direz de ses nouvelles d'ici à quelque temps.

L'espionnage, la constance de Cousinot étaient pour Mme de Chabourot deux mots parfaitement vides de sens, qui ne pouvaient suffire à la mettre sur la voie des étranges idées de Mme Bouvard, elle ne s'y arrêta donc pas, les prenant pour des termes vagues et impropres; mais quant au reste des deux phrases qui venaient de lui être dites, il lui parut indiquer dans la maîtresse de pension une connaissance assez avancée de l'intrigue matrimoniale de l'aide-major. Voulant donc aller au fond de ce danger:

— Vous paraissez, dit-elle, être assez au courant de toutes les affaires de M. Cousinot?

— Comme peut l'être une femme, répondit Mme Bouvard, pour laquelle à une époque, quand il faisait son bon chien auprès d'elle, il n'avait point de secret.

— J'ai ouï dire en effet, repartit la baronne faisant allusion à ses renseignemens de police, que vous aviez été pour lui d'un grand dévouement. Mais il y a des confidences d'une nature tellement grave qu'on ne se les fait guère qu'à soi-même.

— Aussi, n'est-ce pas par lui que j'ai rien su.

— Ah! fit en elle-même Mme de Chabourot, en se précipitant sur l'idée que son interlocutrice pût connaître le dépositaire des papiers. Elle saura donc me dire!... Puis, elle reprit tout haut: Ainsi tout le secret est connu de vous?

— De moi et de beaucoup d'autres, madame, répondit Mme Bouvard, toujours poussant la pensée de Cousinot adoré de la baronne.

— De vous et de beaucoup d'autres, s'écria avec étonnement Mme de Chabourot, c'est impossible! Mais voyons, nous entendons-nous, de quoi voulez-vous parler au juste?

— Parbleu! de vos amours avec ce bel oiseau, repartit Mme Bouvard en finissant avec toutes réticences et toutes circonlocutions.

— Mes amours avec M. Cousinot, répéta Mme de Chabourot; vous êtes folle et je vois bien que nous ne nous comprenions pas.

Ces paroles furent dites avec tant de naturel et accompagnées d'un sourire de dédain si inexprimable, que la robuste conviction de Mme Bouvard en fut ébranlée. Une autre de ses passions bien aussi forte que celle de la jalousie venait d'ailleurs d'être éveillée. — Mais quelle serait donc cette autre confidence? demanda-t-elle alors à la baronne.

Celle-ci, voyant qu'elle avait été amenée à entamer son secret, trouva qu'une discrétion absolue aurait plus d'inconvéniens qu'une confidence relative; aussi bien elle n'avait pas encore renoncé à l'idée que Mme Bouvard pourrait lui donner, touchant le lieu où étaient déposés les papiers de Leduc, quelques indications indirectes. Elle répondit donc avec beaucoup d'adresse:

— Je savais bien que ce n'était point à vous dont ses folles idées blessaient tous les intérêts, à vous pour qui il avait montré tant d'ingratitude, que ce méchant homme aurait fait une confidence d'une aussi extrême gravité. D'ailleurs, vous étiez connue de nous; vous n'étiez qu'une femme, cela ne lui présentait aucune garantie. C'est à une personne avec laquelle on a une ancienne liaison basée sur d'autres fondemens qu'une fugitive fantaisie de cœur que l'on s'ouvre en pareille circonstance; à moins donc qu'il n'ait quelque ancien ami d'un dévoûment entier et absolu, il est inutile que nous cherchions, et votre sagacité, aussi bien que la mienne, sera en défaut.

Il aurait fallu une femme autrement profonde que Mme Bouvard pour se tenir en garde contre les excitations à parler que l'intelligence de nos lecteurs peuvent remarquer à chaque mot de cette phrase. Un secret qui blessait ses intérêts, secret que Cousinot avait dédaigné de lui confier; le... Il est inutile que *nous* cherchions, forme flatteuse pour l'amour-propre de la curieuse hôtesse, à laquelle, en l'admettant provisoirement en participation dans la recherche, on semblait promettre plus tard la confidence de tout le mystère; sa sagacité à la fois proclamée et révoquée en doute, c'étaient là autant d'habiles et traîtresses provocations dont de plus fortes têtes que celle de l'interlocutrice de la baronne auraient eu peine à se défendre. Aussi, après avoir un moment réfléchi:

— Il n'y a, fit Mme Bouvard, que le capitaine Lambert auquel il peut avoir parlé de *cela*.

— Vous pensez? repartit Mme de Chabourot avec une négligence, vrai

prodige de puissance à se posséder, lorsqu'une autre se serait jetée sur de tels renseignemens avec le cri d'une hyène engloutissant sa proie.

— Oui, je ne vois que lui, reprit Mme Bouvard d'un air capable. Mais de quoi s'agit-il au juste?

— C'est un jeune homme, ce capitaine Lambert? demanda Mme de Chabourot, sans répondre à la question qui lui était adressée.

— Un jeune homme! dit Mme Bouvard, il est en retraite.

— Ah! ce n'est donc pas un autre Lambert qu'il a plusieurs fois mentionné devant moi et qui servait dans l'artillerie? C'était sans doute pour me faire prendre le change.

— Non, c'est un Lambert, capitaine de son régiment, et qui vint le voir durant qu'il était aux arrêts.

— Comment! il avait pu venir aussi vite? dit Mme de Chabourot qui, à la tournure de la phrase de Mme Bouvard, devina que ce précieux homme n'habitait pas Paris.

— Mais pour venir de Mantes, fit Mme Bouvard, qui croyait causer quand on la faisait causer, il ne faut pas beaucoup de temps.

— Mantes! une certaine distance de Paris, un militaire en retraite, sans doute, homme grave et de résolution? Oui, les apparences sont pour ce choix, se dit à elle-même Mme de Chabourot; puis, n'ayant plus rien à tirer de Mme Bouvard, elle termina avec elle par une vraie scène de comédie :

— Ah ça, ma chère dame, lui dit-elle avec une parfaite bonhomie, j'espère que vous êtes revenue de vos folles pensées d'une rivalité entre nous; car, il ne faut pas vouloir me le cacher, vous avez de l'attachement pour ce garçon, qui, du reste, il faut en convenir, est un homme instruit et aimable. Loin de vouloir l'éloigner de vous, tous mes soins, comme vous le verrez quand j'aurai achevé de *tout* vous dire, vont tendre à le ramener à vos pieds. D'ailleurs, continua-t-elle, avec une apparence de niaise crédulité, je sais qu'il n'y a eu entre vous que du pur platonisme, excellente condition pour avoir raison d'un volage, car c'est l'abandon de nous-mêmes qui, auprès de ces affreux hommes, nous fait perdre nos meilleures chances. Dans deux jours au plus tard, quoique ayant ma fille malade et que je ne quitte guère, je trouverai un moment pour vous voir, nous causerons à fond et véritablement, ma chère Mme Bouvard, vous apprendrez des choses à vous faire tomber de votre haut.

Congédiée de cette façon tout amicale, Mme Bouvard se leva affriandée comme on pense par la promesse du beau secret qui lui était promis. Mais entre nous, il nous semble, pour reproduire encore une fois son expression plus que hasardée, que la plus *saboulée* des deux n'avait pas été la baronne, et que véritablement celle-ci avait montré sur la maîtresse de pension bourgeoise une grande supériorité.

CHAPITRE XXXIV.

Le renseignement que venait d'obtenir Mme de Chabourot était sans contredit du plus haut prix pour elle; toutefois avant de pouvoir en faire quelque usage, un plus ample informé était nécessaire; pour établir un plan de soustraction soit violente, soit frauduleuse, il était indispensable de savoir si l'on s'adressait juste; en effet, inutile de perdre du temps et un temps précieux, celui de l'absence de Cousinot, de se consumer en efforts, de s'embarquer peut-être dans des démarches dangereuses ou compromettantes, pour venir se heurter à quelque méprise ou à quelque néant. Constater le dépôt fait aux mains de Lambert était donc un préliminaire impérieusement commandé, mais qui n'en était pas plus facile à accomplir pour cela.

Savoir ce que c'était au juste que le capitaine Lambert, était également un point de départ important; mais il n'y a pas à obtenir ce renseignement un grand embarras pour la baronne. Au moyen de l'intervention de cette madame de Chervieux, qui *voyait beaucoup M. Franchet*, un dossier consulté par ordre supérieur au ministère de la guerre, et en quelques heures, on put lui faire passer la note suivante :

«Lambert (Michel-Joseph), capitaine d'infanterie en retraite; âgé de 56 ans; homme résolu et brave, caractère intraitable et à ménager; opinions politiques tièdes, mais peu favorables au gouvernement; hors de la *théorie* et de l'*école de peloton*, capacité des plus ordinaires; probité reconnue pour être exacte et sévère; joignant à sa pension de retraite une petite aisance, vit à Mantes assez retiré; s'y occupe de jardinage, mais sans qu'on ait lieu de croire que ce goût soit destiné à dérober quelque occupation plus sérieuse ou quelque affiliation aux sociétés secrètes.»

De cet aperçu du capitaine Lambert se déduisait assez nettement : 1° qu'il n'y avait pas lieu de songer à le corrompre, 2° qu'il était à peu près inutile de penser à l'intimider; mais 3° qu'on pouvait assez facilement en faire une dupe. Ce fut donc de ce côté que la baronne, résolue d'entreprendre le siége du vieux militaire, commença à ouvrir la tranchée.

Le lendemain du jour où avait eu lieu la conversation avec Mme Bouvard, à une heure avancée de la soirée, que l'on veuille bien remarquer minutieusement toutes les circonstances, à ce moment où, à moins d'être assailli par une affaire imprévue et pressante, un homme rentré chez lui ne pense plus à en sortir, parce qu'il n'est ni le temps d'aller faire une visite, ni celui d'aller faire une emplette, ni celui de se promener; à ce quart-d'heure enfin, où en lui créant l'intérêt de quitter son domicile, on peut presqu'à coup sûr affirmer qu'il cède, en mettant le pied dehors, à la suggestion de cet intérêt et non d'un autre, on sonna à la porte du logis de Lambert; un homme enveloppé d'un manteau demanda s'il y était et s'il était seul; sur la réponse affirmative de la servante, l'inconnu laissa pour lui une lettre et s'éloigna aussitôt.

Le capitaine, sur le point de se mettre au lit, fut assez étonné de recevoir cette épître qui ne portait aucun timbre de la poste, et qui était tracée d'une écriture évidemment contrefaite. L'ayant ouverte, il y lut ce qui suit :

« Capitaine,

»Vous êtes un vieux brave; moi aussi j'ai servi *sous l'autre*, nous sommes donc frères d'armes et je vous sauverai. Condamné par mes malheurs à vivre dans les antres de la police, j'y apprends bien des secrets, et par l'usage que j'en fais parfois, je me relève à mes propres yeux. Ce soir, entre dix et onze heures, des agens que ma lettre aura à peine le temps de précéder, arriveront à Mantes pour faire chez vous une visite domiciliaire. La politique en sera le prétexte; mais je sais que des papiers intéressant une famille puissante seront recherchés. A aucun prix ne les gardez chez vous si vous les avez, car le chef chargé de l'expédition est un homme des plus dangereux, qui a la main aussi heureuse qu'habile, et qui les trouverait en quelque lieu qu'ils soient cachés. D'ailleurs, d'après ce qu'on en a laissé échapper devant moi, on se doute de l'endroit.

»Vous avez été trahi!!!

» Je ne sais pas autrement de quoi il s'agit; mais laissez ce dépôt qui vous serait enlevé et qui vous compromettrait beaucoup, à ce qu'il paraît, vingt-quatre heures hors de votre domicile, chez un ami sûr, mais en ayant soin, autant que possible, de vous bien cacher pour le déplacement. Au bout de ce temps, il n'y aura plus aucun danger; on soupçonne deux autres personnes autant et plus que vous encore, de recéler ces papiers qui doivent contenir un secret terrible, vu l'importance qu'y attache l'autorité, et ne trouvant rien chez vous, on se tournera de leur côté. Si le dépôt n'est pas entre vos mains, alors ne bougez pas et laissez les gens opérer à l'aise, car le mandat de perquisition n'a que le but que je vous dis là, et leur démarche n'aura pas d'autres suites.

» Brûlez cette lettre et n'en ouvrez la bouche à personne.

»Un homme qui aurait honte de se nommer, et qui pourtant, en acceptant l'infamie pour donner du pain à sa famille, n'a jamais transigé avec l'honneur et n'y transigera jamais. »

Prenons un peu la place du capitaine Lambert au moment où il reçoit cette lettre. Il se sait chargé d'un dépôt dont on ne lui a jamais laissé ignorer l'importance, mais dont la portée et le caractère lui sont inconnus. Par un avis qui peut être une ruse de la famille intéressée à ce dépôt, mais qui aussi peut être une loyale et bienveillante démarche, il est prévenu que les titres dont il a la charge sont menacés entre ses mains et qu'ils peuvent devenir pour lui un danger. Ce danger, s'il n'était que pour lui seul, il serait bien homme à le braver; mais si en négligeant l'officieuse révélation qui lui est faite, il allait mettre en péril l'intérêt confié à ses soins et à son honneur : quels regrets et quels reproches!

Cependant il faut prendre un parti, l'heure marquée pour la descente de justice est déjà proche, et dans quelques instans peut-être il ne sera plus temps. Ce n'est pas que les papiers ne soient en lieu très sûr, et qu'ils ne doivent défier les recherches; mais s'il a été trahi! D'autre part, sortir à pareille heure, ayant sur lui le trésor, n'est-ce pas s'exposer à être assassiné par des gens qui, peut-être, ont imaginé ce prétexte pour l'attirer dehors? Cependant, ce guet-apens étant prévenu, et armé, il ne le trouve pas bien redoutable; et, au contraire, la perquisition est une chance qu'il sera forcé de subir l'arme au bras, et sans pouvoir se défendre; triste et fâcheuse prévision. D'ailleurs, en relisant la lettre, n'y trouve-t-on pas un grand caractère de vraisemblance, et est-il raisonnable de n'en pas tenir compte? Après tout, de quoi s'agit-il? de transporter chez une personne sûre le paquet d'où paraît dépendre sa sûreté et l'avenir de son cher Cousinot, et de l'y laisser pendant vingt-quatre heures, et encore peut-on mettre à ce déplacement tant de secret, que celui-là même qui sera le sous-dépositaire ignorera la nature et valeur du dépôt.

Le pour et le contre ainsi pesés, l'honnête Lambert se décide pour l'action : faisant un paquet de quelque vieille défroque militaire, souvenir de l'empire qu'il avait conservé, il joint aux papiers de Cousinot un aigle, une cocarde tricolore, une des proclamations jetées par Napoléon sur son passage lors du retour de l'île d'Elbe, et prenant garde de n'être pas suivi, il se rend chez un ancien vélite retiré comme lui dans le pays et auquel il était dans l'usage de faire part d'une petite portion de son superflu. Après avoir expliqué à cet homme qu'il craint de voir ces objets saisis dans une visite domiciliaire dont il est menacé, il les lui confie et n'a pas besoin de lui recommander la plus inviolable discrétion, après quoi il revient chez lui en toute hâte pour être là au moment de la venue des agens.

Mais ceux-ci ne vinrent pas, et le lendemain l'homme que Mme de Chabourot avait employé à surveiller Cousinot lui rendait compte qu'une demi-heure après qu'il eut remis la lettre chez Lambert, caché dans le renfoncement d'une porte charretière, il l'avait vu furtivement sortir de chez lui; la baronne n'avait pas besoin d'en savoir davantage. L'épreuve avait réussi, et les papiers étaient au lieu qu'elle avait supposé.

Mme de Chabourot, pour le cas où Lambert se trouverait en effet l'homme qu'elle supposait, avait arrangé un plan. Son doute éclairci, elle se

mit en route pour se rendre chez Mme Bouvard qu'elle voulait associer à exécution de ses projets.

CHAPITRE XXXV.

Tout en entrant chez l'ex-artiste dramatique, la baronne, qui savait comme on dispose bien pour soi les gens en leur parlant de leur habileté et de leur finesse, commença de lui dire :

— Savez-vous, ma chère dame, que vous êtes un peu sorcière, et que ce Lambert dont vous m'avez parlé est bien le compère de Cousinot.

— Oh ! j'étais bien sûre de ne pas me tromper, dit Mme Bouvard d'un air capable.

— Mais vous le connaissez donc? demanda Mme de Chabourot, pour avoir si bien flairé son emmanchement avec notre médecin militaire.

— C'est-à dire, répondit l'hôtesse, que j'en ai fort souvent entendu parler à M. Cousinot, dont il était le Pylade tant qu'il resta au régiment. Mais je ne le connais pas de sa personne : il avait pris sa retraite avant que M. Cousinot ne vînt chez moi, et dernièrement quand il vint passer quelques jours à Paris, M. Cousinot affecta je ne sais pourquoi de ne pas me faire rencontrer avec lui.

— Vous ne savez pourquoi ! répéta la baronne. Cela est bien clair : ne voulant rien vous dire de son secret, il vous cachait cet homme qui en était la moitié.

— Ou bien, dit Mme Bouvard, sans trop penser qu'elle avouait par cette remarque bien des choses, peut-être M. Cousinot, qui est d'une nature très jalouse, craignait-il que son ami s'occupât de moi.

— Est-ce que ce serait un séducteur? demanda la baronne.

— Pas le moins du monde; ce serait plutôt, d'après ce que m'a dit M. Cousinot, un personnage assez embarrassé de faire sa cour à une femme, un homme à s'attacher fortement, mais de ceux, vous comprenez, qui ne savent par quel bout commencer.

— Vous me ravissez par tout ce détail, dit Mme de Chabourot, car il rentre à miracle dans mes projets. Mais avant d'en parler, une question à laquelle je vous demande de me répondre avec franchise ; nous sommes entre femmes, et nous pouvons bien tout nous dire : Aimez-vous encore ce Cousinot qui s'est si mal conduit avec vous?

A cette question, Mme Bouvard baissa chastement les yeux, et marqua un peu du charmant embarras que montre à pareille question une ingénue, puis ne répondit pas.

— D'abord, reprit la baronne, vous avez renoncé à vos folles suppositions de l'autre jour ; d'ailleurs, ce que j'aurai à vous conter, si vous entrez dans mes idées, vous prouvera jusqu'à l'évidence que la nature de mes relations avec la personne qui nous occupe est bien autre que vous n'avez cru. Je vous demande donc de nouveau : l'aimez-vous encore, et l'aimez-vous assez pour vouloir vous venger ?

—Ah! certes, je lui en veux, repartit Mme Bouvard, sa conduite est de la dernière indélicatesse, et je lui ferai tout le mal que je pourrai.

— Donc vous l'aimez, répondit la baronne, et vous aurez encore bien plus d'ardeur à lui faire payer cher ses mauvais procédés, quand vous saurez jusqu'à quel point il est coupable vis-à-vis de vous. Cela étant, je viens vous proposer une alliance offensive et défensive ; je crois avoir le moyen, si vous consentez à m'aider, de le réduire à une telle extrémité qu'il soit trop heureux de venir à genoux implorer votre pardon ; êtes-vous un peu tentée de ce résultat?

— Mais, fit Mme Bouvard, encore faudrait-il savoir ?

— Ecoutez, ma chère belle, dit familièrement Mme de Chabourot, se descendant de dessein pris au niveau de son interlocutrice, je vais tout simplement vous dire le secret le plus grave que j'aie jamais pu confier à ame vivante ; il s'agit de l'honneur de ma famille, de ma sollicitude de mère, de toute la considération à laquelle je puis prétendre dans le monde, et certes en vous faisant une confidence qui touche à tant d'intérêts si précieux pour moi, je crois vous donner la preuve d'une estime sans pareille : j'en conviens cependant, je suis tranquille au moment d'un aveu si solennel, quelque chose me dit que je ne cours aucun risque et que je m'adresse bien.

— Croyez, en effet, madame, dit l'*ex-Dugazon* avec émotion, que votre confiance est bien placée.

— J'en jurerais, reprit la baronne, et je commence par un aveu dont votre amour-propre ne sera pas fâché.—Vous vous rappelez cette nuit si solennelle que je passai avec vous, auprès des restes mortels d'un de vos pensionnaires ; vous m'entourâtes de précautions, de défiances : eh bien, vous aviez deviné admirablement, et votre méfiance était justifiée.

— En vérité ! fit Mme Bouvard étonnée et rapprochant son siége de celui de la baronne, mouvement que l'on fait instinctivement quand l'attention est vivement excitée, on se prépare à bien écouter.

— Oui, reprit Mme de Chabourot, j'avais à m'emparer de papiers importans qui n'étaient dans aucun des meubles que je fermai officieusement ; ils étaient sur le mort lui-même, qui ne s'en séparait jamais, et c'est là que, pendant l'absence que vous fîtes, pour aller hâter l'arrivée du prêtre, M. Cousinot, que vous aviez laissé auprès de Leduc, les découvrit, commettant ensuite l'infamie de se les approprier.

Nous avons déjà fait connaître l'habitude de la baronne d'arranger la vérité en variations et de ne jamais mentir que de profil : nouvelle application de son système dans la circonstance, comme on peut le remarquer.

— Je ne vous ferais pas comprendre l'étendue de la méchanceté de cet homme et de celle de notre malheur, reprit Mme Chabourot, si je ne vous édifiais sur la nature des papiers dérobés par lui. Vous savez combien les jeunes filles sont parfois légères ; la mienne vint à prendre de l'amour pour un jeune homme que M. de Chabourot avait chez lui en qualité de secrétaire...

— C'est bien cela, fit Mme Bouvard, chez laquelle cette circonstance de la narration de la baronne réveillait des souvenirs d'opéra-comique et de vaudeville.

— C'était un enfantillage, continua Mme de Chabourot, persistant, dans l'intérêt de ses projets, à calomnier odieusement l'ange qu'on ne sait comment elle avait mis au monde. Mais de fâcheuses traces en étaient demeurées ; une correspondance avait eu lieu, qui, tout insignifiante qu'elle fût en réalité, pouvait, à mon avis, compromettre sérieusement l'avenir de la jeune imprudente...

— Vous avez bien raison, dit la chaste hôtesse, rien n'est plus compromettant que d'écrire, et si j'avais une fille, ma première leçon de morale serait : Ma fille, n'écrivez jamais.

— Malheureusement, reprit la baronne, la mienne avait écrit, et jugez un peu de notre douleur et de notre effroi ; cette intrigue découverte, le jeune homme chassé de la maison, nous apprenons que les lettres de la malheureuse enfant sont entre les mains de Leduc, confident de toute l'affaire, et auquel son digne protégé les avait confiées de peur que quelque hasard ne les fît découvrir en sa possession ; mais ce n'est pas tout, ma chère madame, Leduc, sommé de les rendre, s'y refuse, et déclare que si on ne marie pas les jeunes gens, il publie leur correspondance.

— Ah ! le vieux gueux ! s'écrie Mme Bouvard, ne mesurant pas plus ses paroles que son indignation.

— Vous comprenez que nous ne tînmes aucun compte de cette menace; mais néanmoins nous voilà engagés à des ménagemens sans fin avec cet audacieux valet : pour mieux nous épouvanter, il quitte la maison et se met à bouder chez vous, où vous vous rendez compte maintenant que je vinsse le voir souvent ; il s'agissait de négocier avec lui.

— C'est singulier, dit alors Mme Bouvard, mentant à son tour pour faire honneur à sa perspicacité, j'avais deviné qu'il devait y avoir quelque chose de pareil dans ces singulières relations.

— Enfin, dit la baronne, nous touchions au port. A force d'habileté, de prières, de résignation, j'avais à peu près décidé Leduc à restituer, quand la mort le surprenant, les lettres sont dérobées par le détestable Cousinot.

— Le reste va de suite, fit alors Mme Bouvard, au moyen de ces lettres il vous tane, il vous domine : Ah ! ça, ajouta-t-elle par réflexion et comme une femme qui prenait toujours un peu parti pour les amoureux : et le jeune homme?

— Quel jeune homme? demanda la baronne ne comprenant pas cette préoccupation, bien qu'elle fût tout à fait dans la logique d'une vie passée au service des intrigues dramatiques où l'on sait qu'il n'est pas d'usage que jamais aucun personnage vienne à se perdre.

— Eh bien ! le secrétaire, le séducteur, enfin, repartit Mme Bouvard.

— Ah ! fit Mme de Chabourot, ce petit malheureux cause de tout le mal, il s'embarqua, je crois, et est mort, nous a-t-on dit, aux colonies ; mais ce qui me reste à vous conter, et ici vos intérêts se mêlent aux nôtres, est peut-être ce qu'il y a de plus monstrueux dans toute cette affaire. Imaginez-vous que votre infidèle, pendant qu'il essayait de vous faire croire à son attachement, pendant qu'il en recevait les plus généreuses marques, car on sait tous les services d'argent que vous lui avez rendus, songeant à briser tous les liens qui l'unissaient à vous, osait bien prétendre à épouser ma fille et mettait à M. de Chabourot et à moi le pistolet sous la gorge pour nous forcer à la lui donner !

—Tout s'explique, s'écria alors la délaissée, le froid toujours croissant du traître, ses procédés peu délicats, et enfin sa disparition.

— Vous dire les soucis qu'il nous a donnés, reprit Mme de Chabourot, serait impossible ; un parti excellent s'était présenté pour ma fille, il nous a forcés de rompre ce mariage. A la suite d'un duel, résultat de son imprudence, venant s'installer chez nous, il a quasiment obligé mon mari à l'emmener avec lui et à lui faire donner la position qu'il occupe aujourd'hui ; enfin nous en avons été réduits à bénir comme un bonheur une grave indisposition de ma pauvre enfant, qui nous a fourni un répit et nous a dispensés de donner une immédiate solution aux plus inexprimables prétentions.

— Mais, demanda Mme Bouvard, est-ce que vous lui aviez jamais accordé la main de votre fille? J'aurais mieux aimé, moi, à la fin de tout cela, le laisser publier cette correspondance.

— C'est ce qu'il aurait mieux fallu faire, en effet, si, persistant dans sa folie, et continuant de refuser les rançons de toute espèce que nous lui avons offertes, il nous avait poussés à bout ; mais la Providence, en nous révélant le lieu où il a caché ces fatales lettres, paraît enfin nous venir en aide à tous. Et pour peu que nous sachions nous aider, de complicité avec le ciel, votre perfide peut en être encore pour sa courte honte.

— Vous avez, dites-vous, un projet où je puis vous servir. Si je suis

en effet capable de vous aider à confondre ce tartufe Honoré Béjears (1), vous pouvez disposer de moi, dit Mme Bouvard avec exaltation.

— Plus je pense à mon plan, repartit Mme de Chabourot, et plus je vous vois, plus j'en regarde le succès comme infaillible. Vous êtes justement de l'âge, du genre de beauté, de la fraîcheur appétissante, de l'esprit fin, adroit, de la charmante humeur, du ton excellent, le résumé enfin de ce qu'il faut pour tourner, quand vous le voudrez, la tête à un homme.

— On parlerait de vous, repartit Mme Bouvard avec autant d'à-propos que de modestie, que l'on saurait à peine dire autant de choses flatteuses.

— Non, fit Mme de Chabourot en insistant, je ne vous flatte pas, je suis un général qui passe la revue de ses troupes et qui n'a pas intérêt à se tromper lui-même sur ses ressources; ce que je viens de dire est à la lettre, et s'il vous prend parfois l'envie d'être coquette, vous devez être sûre de votre fait.

— Ah! je ne dis pas, dans ma plus belle jeunesse, que je n'aie été quelquefois trouvée passable; mais je n'ai plus quinze ans.

— Enfin, dit la baronne, je ne veux pas avoir le mauvais goût de vous assassiner de complimens; mais j'affirme simplement que dans les salons où je vais beaucoup, je n'ai pas rencontré trois femmes pouvant être plus dangereuses que vous, si le cœur vous disait de ce jeu.

— Cela vous plaît à dire, fit Mme Bouvard, ne voulant pas avoir l'air de ratifier ce jugement, mais néanmoins ravie jusqu'au septième ciel dans le paradis de la louange.

— Ceci posé, continua la baronne, voici ce qui peut se faire. Ce monsieur Lambert ne vaut pas mieux que son ami, M. Cousinot, et l'assistance qu'il lui prête mérite punition.

— D'autant mieux, repartit la maîtresse de pension, qu'il m'est revenu certains propos qu'il a tenus sur mon compte.

— Raison de plus pour le faire repentir; or, vous en avez tous les moyens : supposez-vous à Mantes faisant sa connaissance et le rendant par quelques agaceries amoureux fou de vous.

— Oui, mais je ne suis pas à Mantes et mes affaires me fixent à Paris.

— C'est selon, repartit Mme de Chabourot, car si demain, pour le succès de notre campagne, je vous faisais vendre avantageusement votre établissement où c'est vraiment un meurtre de vous laisser enfouie, vous deviendriez libre de vous porter sur le point où nous devrions concentrer nos forces.

— D'accord, dit Mme Bouvard, à laquelle cette ouverture ne déplaisait pas.

— Ce n'est pas tout, continua la baronne, comme il ne faudrait rien négliger pour tourner la tête à ce complice des fourberies de M. Cousinot, je vous désirerais installée dans la ville où il fait sa résidence sur un pied de veuve, sinon opulente, au moins fort à son aise, ayant une maison montée, une mise toujours élégante et du dernier goût, enfin tous les avantages extérieurs qui peuvent mettre en relief vos séductions personnelles, car, encore un coup, nous voulons faire voir bien du pays à monsieur le capitaine en retraite et le forcer de se rendre à discrétion.

— Charmant rêve que tout cela, dit Mme Bouvard, mais que ma fortune ne me permet pas de réaliser.

— J'ai parlé, repartit la baronne, d'une coalition; moi je me chargerais d'y représenter *l'or de l'Angleterre*; en d'autres termes, je suis en mesure et au-delà de fournir à toutes les dépenses de l'entreprise; vous, vous y emploieriez vos charmes, votre habileté féminine, vous livreriez la bataille, en un mot.

— Mais la bataille gagnée, demanda Mme Bouvard, que nous en reviendrait-il?

— Comment! vous ne voyez pas, répondit Mme de Chabourot, où cela nous mène? Une fois introduite dans la caverne où notre dragon garde le trésor de M. Cousinot, vous avez la clé de tous ses secrets, voire même celle de toutes ses armoires, un beau jour vous l'endormez et à son réveil ce terrible Cerbère se trouve un dépositaire sans dépôt.

— Mais ne trouvez-vous pas la plaisanterie un peu forte? demanda l'honnête hôtesse.

— Celle que je trouve forte, repartit la baronne, c'est la conduite dont M. Cousinot depuis plus de deux mois nous fait victimes; c'est le vol qu'il a osé commettre de papiers à nous appartenant, c'est l'odieux abandon dont il a payé les bontés d'une femme aimable autant que dévouée, et quand je reprends mon bien où je le trouve, quand je force un malheureux égaré sur la pente d'une mauvaise occasion à se reconnaître et à revenir à celle dont il aura bientôt fait de se souvenir quand ses fumées d'ambition se seront dissipées, je vous jure, ma chère dame, que je n'ai garde d'éprouver un remords et je procède à cette justice d'une main aussi ferme que si j'étais un gendarme arrêtant un larron en flagrant délit.

— Mais pourquoi vous-même, auteur du plan, ne vous chargeriez-vous pas de l'exécution?

— Il y a mille raisons, repartit la baronne, pour que je partage les rôles ainsi que je le fais. D'abord je ne suis pas libre de mes actions, et en puissance de mari je ne pourrais guère, sans de graves inconvéniens, prendre un rôle actif dans cette espièglerie, qui a pour principal objet d'ensorceler un vieux célibataire; ensuite pour le moment je suis seule à Paris avec ma fille que je ne puis quitter et que je ne puis décemment associer à une entreprise de ce genre; et puis, étant par ma position sociale fort en évidence, connaissant immensément de monde, j'aurais d'énormes chances d'être bientôt éventée dans mon incognito qui d'ailleurs donnerait occasion à mille commentaires scandaleux s'il était dévoilé par quelque hasard malheureux. Vous au contraire, chère madame, vous êtes libre, ne devez de compte à personne et n'avez pas charge d'ame. Demain vous vous défaites de votre établissement et vous vous retirez en province; il n'y a là rien que d'expliqué et de naturel. D'ailleurs votre position, selon les idées reçues, est dix fois favorable. Admettons que la chose se découvre, vous êtes une femme qui se venge; il n'y a qu'indulgence et intérêt pour cette courageuse résolution. Moi je suis une pauvre mère en quête de l'honneur de sa fille; elle n'avait qu'à la mieux garder d'abord, dira-t-on de toutes parts, car voilà le monde et ses jugemens.

— Je ne nie pas que vos raisons ne soient très bonnes; mais je trouve cependant que l'entreprise mérite réflexion.

— Oh! bien donc, réfléchissez, belle scrupuleuse, dit Mme de Chabourot en se levant pour prendre congé et n'avoir point l'air d'être trop empressée à la conclusion; je dois cependant vous dire, ajouta-t-elle, trouvant moyen de donner un air élevé et délicat au plus positif des argumens, que, dans le cas où vous vous décideriez à me seconder, pour rien au monde je n'accepterais votre dévoûment si vous ne me permettiez, succès ou non, de le reconnaître d'une façon qui augmentât votre aisance, sans d'ailleurs distraire un atôme de la mienne. On nous reconnaît généralement de 50 à 60,000 livres de rentes, et je ne crois pas qu'on se trompe de beaucoup; vous comprenez que sur un revenu pareil on peut prendre sans se gêner les frais de sa reconnaissance. Ainsi, partez de cette idée qu'il n'y a rien de conclu si vous ne voulez pas être traitable sur cet article.

Cette considération étant de celles sur lesquelles il y a rarement pour un négociateur du danger à résister, Mme de Chabourot ayant ainsi parlé, acheva de lever la séance, et sans plus rien ajouter, elle sortit.

CHAPITRE XXXVI.

Il faut croire que les flatteries, les argumens et les promesses de Mme de Chabourot, combinés du désir de vengeance qui était au cœur de Mme Bouvard, parvinrent à triompher des scrupules de celle-ci. Car, huit jours après la conversation qui vient d'être rapportée, au coin du feu du capitaine Lambert, entre ledit capitaine et cet adjoint de la mairie qu'il avait accoutumé à venir faire son piquet, avait lieu le devis suivant :

— Non, il y a des gens heureux, disait l'adjoint; ma maison, qui est située au centre de la ville, ne se loue pas, tandis qu'une bicoque plantée dans un quartier perdu, comme est la votre, sans vous offenser, se trouve colloquée à un très bon prix.

— Perdu! perdu, répartit le capitaine; ce quartier-ci a bien des avantages, quand ce ne serait que de n'y presque pas entendre le carillonnage des cloches.

— Ah! voilà une belle commodité que d'être loin de l'église, pour une femme surtout qui en use, car on dit que votre voisine a fait hier une sensation de tous les diables à la grand'messe par une tenue des plus flambantes; il est vrai aussi que le temps d'organiser cette toilette, joint à l'avantage d'avoir un long trajet à faire...; elle est arrivée à l'*Agnus Dei*.

— Eh bien, si une demi-messe lui suffit, à cette femme, dit très peu dévotement le capitaine.

— C'est justement ce qui vous trompe, car elle a entendu la fin de la grand'messe, et la messe militaire tout entière.

— Je ne blâmerai jamais une femme, repartit le capitaine, d'aller à la messe militaire; qu'on nous y fasse aller, nous, c'est pitoyable; mais quand nous y sommes, que les femmes y viennent pour nous contempler et pour entendre notre musique, je trouve qu'elles ont parfaitement raison; d'ailleurs, comme a dit notre Béranger :

Qu'on puisse aller même à la messe,
Ainsi le veut la liberté.

— Tout ça, reprit l'adjoint, ce sont des questions religieuses qui ne font pas que les maisons se louent; et puisque cette belle étrangère vient, dit-on, s'établir dans le pays, elle aurait beaucoup mieux fait de s'arranger de la mienne que de venir s'exiler ici.

— Mais vous comptez donc pour rien l'agrément de mon voisinage? fit gaîment le capitaine.

— Avec ça que vous êtes un galantin, repartit l'adjoint, et que les femmes vous occupent beaucoup!

— Plus que vous ne pensez, mon cher, repartit Lambert. Tant que j'ai été torturé de cette maudite blessure, je ne dis pas, et la Vénus de Médicis elle-même aurait perdu son temps à me faire les yeux doux; mais depuis que l'ami Cousinot m'a délivré, depuis surtout que j'habite ce pays-ci, je ne sais pas si c'est l'air vif qu'on y respire, si c'est l'exercice que je prends à bêcher et à arroser, mais le fait est que je me sens des idées de jeunesse, et qu'il y a chez moi comme un regain.

— Voyez-vous ça, fit l'adjoint; eh bien! voilà une occasion, lancez-vous auprès de cette Mme Delaunay.

(1) Personnage *upable* de Beaumarchais.
(*Note de l'éditeur.*)

— Elle s'appelle Mme Delaunay, demanda le capitaine?

— Mme Delaunay, n-a-y, repartit l'adjoint épelant la dernière syllabe; elle est veuve, on la dit à son aise, ainsi c'est un parti.

— Ah ça! mais, dit Lambert, j'ai connu un Delaunay, chef de bataillon dans la jeune garde, et qui a péri au passage de la Bérézina, si elle allait être la veuve d'un frère d'armes.

— C'est possible à toute force, répondit l'adjoint; mais les Delaunay, c'est comme les Lefebvre et les Regnier, les rues en sont pavées.

— Ce Delaunay, continua Lambert, — n'abandonnant pas sitôt son idée, était un des hommes les plus braves qu'on ait jamais vus : grand, beau garçon, joueur comme les cartes, et sachant se faire bien venir des femmes; c'était là un séducteur! Un beau matin, pendant un congé de convalescence qu'il avait obtenu à la suite d'une blessure, il s'éprend d'une demoiselle qui pouvait bien avoir cinq à six mille livres de rente, ce qui était joli pour un officier de fortune comme lui; en un tour de main, il vous l'épouse, passe trois mois avec elle, la laisse à moitié mère, puis, comme tant d'autres, s'en va mourir au milieu des glaces de la Russie. Je ne serais donc pas du tout étonné quand ce serait sa veuve que nous aurions ici.

La conclusion du capitaine, comme on peut le voir, n'était nullement rigoureuse, et son ami l'adjoint ne manqua pas de le lui faire remarquer; mais notre Lambert appartenait à cette classe assez nombreuse de monomanes, fléau de la conversation, devant lesquels vous ne sauriez prononcer un nom propre sans qu'aussitôt ils essaient de l'enrégimenter dans le cercle de leurs connaissances présentes ou passées. Il insista donc; et après avoir commencé par dire que sa voisine pouvait être la veuve de son chef de bataillon de la jeune garde, la contradiction le poussant, il en vint à soutenir qu'elle *devait* être cette veuve, et enfin qu'il était impossible qu'elle ne le fût pas.

Cette discussion, qui se prolongea plus qu'il n'était probable, eut pour Lambert un assez grand inconvénient, c'est qu'elle commença de lui mettre en tête cette femme qui, justement, cherchait à avoir accès dans son attention, et qu'elle lui créa une sorte de prédisposition lointaine à être victime de l'enlacement qu'elle méditait contre lui.

Du reste, Mme Bouvard n'avait pas eu l'heureuse inspiration de tomber dans la donnée qui l'aurait le plus naturellement recommandée aux sympathies du capitaine. Non-seulement elle ne s'était pas faite la veuve du Delaunay, mort à la Bérésina, mais elle n'avait rien admis de militaire dans le roman qui constituait sa position nouvelle. Moitié souvenir du théâtre, où l'on sait le grand rôle que jouent les provenances d'Amérique, moitié commodité plus grande à mentir en arrivant de loin, elle s'était faite veuve d'un colon; ce qui lui avait permis, détail assez agréable à son amour-propre, d'avoir une femme de chambre mulâtresse, qui ne pouvait manquer de faire une grand sensation dans la petite ville où elle prenait résidence. Un domestique et une cuisinière complétaient la maison que lui avait montée Mme de Chabourot.

Au moyen de Marguerite, sa servante, qui se mit rapidement en rapport avec les nouveaux venus, la capitaine ne tarda pas à savoir les antécédens que se prêtait Mme Delaunay; mais comme en ce moment il avait entrevu cette aimable voisine et qu'elle s'était trouvée fort à son gré, le démenti qu'elle lui donna touchant l'aperçu préventif et mal justifié qu'il avait eu d'elle ne la lui déprécia pas sensiblement, et il continua de rester un terrain assez bien préparé pour que la complice de la baronne y semât avec succès la fleur vénéneuse de ses avances.

Cependant rien ne s'était dessiné encore et aucune sérieuse attaque n'avait été dirigée contre le cœur du capitaine, madame Bouvard, avec la grande expérience qu'elle avait des règles de la stratégie amoureuse n'ayant pu penser à brusquer les approches et à se jeter à la tête de l'homme sur lequel elle avait besoin de poser solidement la main. Quelques apparitions mesurées et habiles faites à une fenêtre, deux ou trois rencontres dans la rue arrangées de manière à ce qu'on ne pût y deviner d'autre entremise que celle du hasard et traitées d'ailleurs avec une réserve et une modestie parfaites, telles avaient été jusque là les seuls moyens de séduction essayés contre Lambert, et d'après ce qui a été dit précédemment du manque absolu d'habitude et des façons empruntées qu'il apportait au commerce des femmes, on peut supposer que ces insignifiantes escarmouches se continuant, bien du temps se fût écoulé avant qu'on pût avoir avec lui quelque sérieux engagement.

Heureusement l'arrivée dans la ville de Mantes d'une troupe de comédiens ruraux qui vinrent y donner quelques représentations, facilita à Mme Delaunay une expression mieux saisissable de ses intentions bienveillantes. Après avoir eu le soin de s'assurer qu'il ne se trouvait parmi les acteurs qu'elle allait honorer de sa présence aucun ancien camarade à elle, pouvant la reconnaître, éventer son incognito, la belle créole, dans tout l'éclat de la plus splendide toilette, se rendit au théâtre, espérant que de son côté le capitaine y viendrait et qu'elle aurait là une occasion commode et naturelle de se dévoiler à lui. Le calcul était juste; Lambert, dans une pensée beaucoup plus vague, mais néanmoins assez sympathique de se rencontrer avec sa voisine, donna dans le piége de ce rendez-vous tacite, et voilà bientôt les deux champions de cet amoureux duel, face à face dans une loge, n'étant séparés que par la largeur du parterre et se mesurant des yeux.

Rendu courageux par la distance, Lambert usa assez franchement de sa bonne fortune, et son regard se mit à solliciter celui de Mme Bouvard avec plus d'insistance audacieuse qu'on n'aurait pu l'attendre d'un timide amoureux comme lui; mais celle-ci ne fit pas la faute de répondre directement à cette provocation. Qu'il y avait une habileté bien autrement enivrante dans son manége de prendre le temps où le capitaine s'absentait de sa contemplation, pour le faire à son tour l'objet d'une attention furtive; puis, au moment où il revenait à la charge, au confluent, pour ainsi parler, de leurs deux regards, dans une certaine manière de baisser précipitamment les yeux, en simulant le pudique désordre d'une femme qui s'est laissée surprendre et qui s'en veut de s'être mal gardée.

Continuée pendant toute la durée du spectacle avec assez d'adresse et de naturel pour qu'on ne pût soupçonner de préméditation, cette tactique donna à plein dans le cœur du pauvre Lambert, et y excita le trouble des plus séduisantes espérances et des plus douces émotions; il vit même le moment où il était décidé, quand finirait la représentation, à s'approcher de son enchanteresse et à lui offrir son bras pour la reconduire chez elle, manière un peu osée et cavalière d'entrer en connaissance, mais que la circonstance de leur voisinage suffirait pour justifier. C'était là un très beau projet sans doute, et très facile à exécuter; il n'y fallait qu'un peu de cœur. Le mal fut que justement notre séducteur ne sut comment s'y prendre, le moment venu; s'étant placé sur le passage de sa déesse et le courage commençant de lui manquer, il capitula avec lui-même et se dit qu'il ne lui parlerait qu'autant qu'elle l'y encouragerait par un regard; or, étant d'observation que les femmes, qui risquent assez volontiers le langage des yeux à distance, n'osent pas le continuer et le rengaînent chastement à bout portant, il devait arriver que Mme Bouvard jouant le rôle d'une beauté pudibonde, n'aurait pas même l'air de faire attention à lui; ce que voyant, notre innocent moitié désappointé, moitié heureux d'être dispensé d'aller à l'abordage, laissa au domestique qui était venu chercher sa belle, le soin de la ramener, se contentant pour son compte de marcher derrière elle et de la convoyer de loin jusqu'à son logis.

Le lendemain, pas de spectacle; on ne jouait que de deux jours l'un; et durant toute la journée, une pluie battante qui interdisait toute espérance de voir Mme Delaunay à sa fenêtre ou de la rencontrer hors de chez elle. Il fallut donc que l'amoureux prît patience, et il va sans dire qu'à ce contre-temps sa fantaisie déjà ardente ne se refroidit pas.

Une journée encore passée dans le néant de toute bonne occurrence, vint enfin l'heure du spectacle où Lambert ne fut pas l'un des derniers à se rendre. Mais la misère! Mme Delaunay n'y est pas venue.

Un acte, deux actes s'écoulent, plus d'espérance de la voir ce jour-là. A la fin, cependant, la porte de sa loge restée vide s'ouvre avec bruit. Le capitaine qui tâchait, pour se distraire, à s'occuper de ce qui se passait sur la scène, tourne vivement la tête, et nous croyons même, s'il était franc, qu'il avouerait un léger battement de cœur, ayant à ce moment agité sa poitrine. *Bone Deus!* c'était bien la peine de s'émouvoir; c'est l'ouvreuse qui se trompe de porte et referme aussitôt la précieuse loge qui reste veuve, comme précédemment.

A ce coup, Lambert achève de perdre courage; il se dit que cette *femme* est une coquette qui a passé une soirée à s'amuser de lui; en même temps, il trouve que les acteurs chantent faux, — ce qui était vrai, eût-il été en amour l'homme le plus heureux du monde: — que les quinquets fument, que la pièce est détestable, que la salle est à moitié déserte, et, honteux de lui-même, il se décide à quitter cette funeste enceinte, et à n'y pas continuer plus long-temps sa douloureuse attente. Mais qu'on voie un peu le caprice de sa destinée! Comme il était déjà dans la rue, il croit reconnaître au bras d'un homme celle qui lui avait fait si cruellement faux bond; elle se dirige vers le théâtre, et y entre accompagnée de son cavalier. Grand combat dans le cœur du malheureux Lambert qui, un instant avant, jurait d'oublier sa cruelle et de ne plus faire un pas pour elle; volera-t-il sur sa trace, ou tiendrait-il le serment qu'il vient de se faire à lui-même? La considération de cette compagnie masculine dans laquelle il l'a surprise lui servant d'aiguillon, il retourne en arrière, et ne fût-ce que pour voir quelle est cette rivalité qui semble se révéler à lui, il va rentrer dans la salle; mais autre désagrément, il n'a pas pris de contremarque, et le voilà engagé avec le contrôleur dans une ridicule discussion. A la fin, il prend le parti de payer une seconde fois sa place, et se réintègre dans la loge qu'il venait de quitter.

C'était bien là le cas, à ce qu'il lui semblait, pour l'aimable veuve, de s'apercevoir de sa rentrée, qui, ayant lieu la toile levée, avait fait sensation, et de montrer à quelque signe imperceptible qu'elle avait remarqué sa présence. Mais, ayant décidé ce soir-là qu'elle traiterait l'ensorcellement de Lambert par la jalousie, affectant d'être engagée dans une vive conversation avec *le monsieur* qu'elle veut lui faire tenir pour un rival, bien qu'il soit simplement un négociant de la ville chez lequel elle a un crédit ouvert, et qui lui a fait la politesse de l'inviter à dîner, seule de tous les spectateurs, elle n'a pas tourné la tête vers le capitaine au bruit qu'il a fait en reprenant sa place. Pendant tout le reste de la soirée, c'est en vain que, les yeux cloués sur son insensible idole, il cherche à surprendre un regard; le spectacle et son cavalier absorbent toute l'attention de la dame qui ne semble pas le reconnaître, et n'en fait pas le moindre état; grande leçon du reste pour ces temporiseurs (*Fabii cunctatores*) de la guerre amoureuse, lesquels allant leur pas et ne trouvant jamais les occasions mûres, s'imaginent qu'une beauté n'a qu'à attendre leur loisir et leur courage de se déclarer. Ce qui arrive aujourd'hui à notre ca-

pitaine arrivera de même à tout lenterneur qui ne finira pas de marchander avec ses bonnes fortunes; pendant qu'il tient conseil et délibère, le monde, il faut bien qu'il le sache, continue de marcher, et lorsqu'enfin il a pris sur lui d'oser et de vouloir, il est tout étonné de trouver la place prise par un plus alerte et plus décidé. Seulement, ce qui n'est qu'un jeu joué avec Lambert pour le décider à aboutir, ce sera ailleurs une réalité fort douloureuse et dont il n'y aura plus à appeler. Les femmes, en effet, n'aiment pas qu'on fasse faire antichambre à leur bonne volonté; c'est leur heure qu'il faut prendre et non la nôtre, autrement, bonsoir à la conquête, et comme dit Werther : « Un autre enlève la belle, et voilà le nigaud resté avec de grands yeux et un air stupide. »

Furieux de jalousie, Lambert s'était bien promis, le spectacle finissant, de laisser Mme Delaunay aux soins de sa nouvelle conquête et de ne pas prendre à la sortie plus de souci d'elle que si elle eût été le souffleur ou la duègne de la troupe; mais la providence qui tient dans ses mains nos résolutions grandes et petites, arrangea on ne sait comment qu'au détour d'un corridor, il se trouva face à face avec son inhumaine, et soit caprice, soit que se sentant gardée et au bras d'un homme elle ne craignît pas les suites de cette bonté provocatrice, la voilà qui dépose en passant sur le désolé capitaine un long regard qui lui pénètre jusqu'au cœur, et le soumettant à une fascination irrésistible, l'entraîne sur les pas de son inhumaine. Marchant discrètement à distance, à la lueur du fallot que porte devant elle le domestique de l'aimable veuve, il a l'inexprimable joie de la voir deux fois durant le trajet du théâtre à sa maison se retourner vers lui. Oh! alors il n'envie plus le bonheur de l'accompagner officiellement, la divine créature, car son rôle à lui est bien le meilleur, et par cette tacite complaisance à établir avec lui une intelligence mystérieuse, elle détrône en réalité son garde-du-corps avoué pour transporter à son chevalier de contrebande la couronne de son attention. Arrivée à la porte de sa maison, elle achève, en prenant presque aussitôt congé de celui qui l'a ramenée, de prouver qu'il ne lui est qu'une simple connaissance, et laisse l'heureux Lambert autorisé à croire que décidément il a été remarqué et qu'il n'est pas le trop mal venu.

CHAPITRE XXXVII.

Qu'on est enfant! s'écrie en un autre endroit Werther, en racontant la joie dont l'a transporté une innocente faveur qu'il a reçue de Charlotte; et nous, à plus forte raison, nous disons : qu'on est enfant! en voyant une barbe grise, un homme que son âge et une ordonnance insérée au *Bulletin des Lois* sembleraient devoir mettre à l'abri des jeunesses de l'amour, ayant perdu le dormir, parce qu'une femme s'est retournée deux fois durant le temps qu'il marchait derrière elle, et depuis ce moment, sur ce canevas s'occupant à broder l'avenir en merveilleuses arabesques, complotant des lettres galantes, de tendres rencontres, des déclarations passionnées, en un mot, les moyens de se mettre en pleine possession du bonheur dont il entrevoit l'aurore et dont il caresse le rêve doré.

Du reste, ce fut là autant de style, d'éloquence et d'habiles projets dont il aurait pu s'épargner les frais, car son heure était venue sans qu'il eût la main à y mettre; Mme Bouvard, une fois assurée de l'impression qu'elle avait produite, était décidée à ne pas le tenir plus long-temps aux enivrantes bagatelles de la porte et à l'introduire plus décidément dans le sanctuaire de ses bonnes grâces.

Le jour suivant, qui fut une belle matinée du mois de mars, Lambert était dans son jardin, mêlant la fumée de sa pipe aux tièdes bouffées de cette douce senteur végétale qui se répand dans l'air aux approches du printemps; à l'unisson de l'harmonie générale qui faisait tout germer et tout sourdre autour de lui, il sentait la sève s'agiter dans tout son être, disposé, si jamais on le fut, à bien recevoir un message d'amour, quand sa servante vint lui apporter une lettre que la femme de chambre de Mme Delaunay lui remettait, au moment même, demandant la réponse qu'il aurait à y faire.

On comprend l'empressement du capitaine à décacheter cette épître écrite sur un papier rose parfumé : elle contenait ce qui suit, orthographié comme dessous :

Monsieur,

J'ador les fleures dont un ancien auteur a dit dans ses poisies qu'aile sont le regeard de Dieu. Votre geardin est raiputé à tous les ecco d'alentour comme le plus soigné de tout Mante. C'est curtout les geacintes et les tulipe qu'on dit que vous avait extrordinères aux autres et supérieures à M. Tripez (1). Je sais que vous n'aite pas gardinier fleuriste et que votre aita n'ait pas d'en vandre. Commant tère se paudant, pour avoir de vos ognons! moi qui voudrès tant en havoir pour mettre dans des vases de porse-lène de Saxe que geai sur ma cheminai? Vandez en rien qu'une foi morsieur, par charité, c'est une voyzyne qui vous en pris dont ce titre l'authorise à la liberté de vous aicrire et recevez mes salutations bien cinçères. Femme DELAUNAY.

Immédiatement, le capitaine se mit à son secrétaire et il s'en voulut bien à lui-même de ne se trouver pas mieux monté en *papier-poulet* qu'il ne l'était dans ce moment. Après avoir brouillé deux ou trois feuilles, sans arriver à se satisfaire, sentant que la messagère attendait et qu'on trouverait ridicule de le voir passer une demi-heure à écrire quatre lignes, il s'arrêta à la rédaction suivante, quoiqu'il n'en fût pas absolument content.

« Non, madame, non, je n'en vends pas; j'en donne; mais pas à tout le monde, et je fais mon choix. Pour une femme aimable, jamais elle ne sollicitera en vain, de moi, une fleur qui est, comme le dit si bien votre auteur, le regard de Dieu. J'irai moi-même, si vous le permettez, vous porter un choix de mes tulipes, en vous priant de l'agréer.

» J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble serviteur,

» JOSEPH LAMBERT.

» Capitaine en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur. »

Quoique bien et dûment autorisé à cette démarche, ce ne fut pas sans un certain embarras qu'après avoir donné à sa toilette un soin inaccoutumé, Lambert, portant dans un cornet quelques précieux échantillons de son industrie horticole, se présenta chez Mme Bouvard qui, de son côté, l'attendait.

Après avoir commencé par se confondre en remercîmens et en excuses, la Circé, qui sentait le besoin de traverser rapidement le régime des vagues soupirs pour arriver à la cour en règle, et à cette intimité dans laquelle elle devait trouver les moyens d'exécuter son traître projet, commença d'aborder franchement la question, et mettant presque aussitôt la conversation sur le ton de la galanterie, elle ménagea à Lambert trente occasions simples et faciles de se déclarer.

Tantôt elle parlait d'un certain goût naturel qu'elle avait toujours eu pour la société des militaires, de leur franchise, de leur caractère gai et ouvert, de leur empressement aimable auprès des femmes, de la solide protection qu'ils savent leur accorder. Tantôt elle déplorait la virginité d'un cœur que, disait-elle, son mari n'avait jamais possédé, et qu'elle eût été si heureuse de donner à un homme qui l'aurait comprise; puis elle avait des phrases anciennement faites sur les tristesses de l'isolement, sur l'attraction instinctive, sur les sympathies subites que l'on se sent pour certains êtres; mais au lieu de s'approprier cet épanchement, notre bon Lambert, emprunté comme un *prix d'honneur* à sa première bonne fortune, laissait flotter dans la généralité tout ce tendre lieu commun à son adresse, manquait chaque transition et chaque ouverture qui lui était faite,

A tous ces beaux discours était comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre.

Lors donc qu'à la première rencontre il aurait pu se mettre sur le pied de soupirant, révélé et accueilli, il resta dans les termes d'une connaissance à l'état d'ébauche, et ce ne fut qu'après un détour beaucoup plus long qu'il commença à sortir de cette sotte timidité où il s'était tout d'abord engravé.

Nous ne le suivrons pas dans ses longs méandres, la peinture des naïves gaucheries à l'aide desquelles il trouvait incessamment le moyen d'ajourner son bonheur menaçant de devenir monotone, et la noire pensée de trahison qui plane sur ses amours de lycéen; ayant d'ailleurs dérobé d'avance à la peinture qui aurait pu en être faite la plus grande partie de son charme. Suffit de dire, qu'après avoir montré une assez opiniâtre habileté à se faire pendant long temps le bourreau des meilleures occasions, le pauvre homme, grâce à une sorte de violence qu'exerça sur lui Mme Bouvard, en vint pourtant, tant bien que mal, à s'expliquer sur l'état de son cœur. Prenons donc son aveu pour fait, et voyons-le enfin dans la position de soupirant déclaré de la belle veuve autour de laquelle il tournait depuis long-temps.

Dans cette situation nettement définie, il parut mieux à son avantage, et tout ce qu'il y avait en lui de probité et de chaleur d'ame, sa bonne humeur, ses sentimens d'honneur, son dévoûment à ses amis, sa disposition à compâtir au malheur et à lui venir en aide, en un mot une foule de qualités solides et estimables, eurent occasion de se révéler à Mme Bouvard au moyen du commerce réglé qui s'établit entre eux, et véritablement la complice de Mme de Chabourot eut plus d'une fois besoin de se remettre en mémoire le point de départ et le but principal des rapports qu'elle était parvenue à établir avec ce bon et honnête homme pour ne pas laisser prendre dans son cœur la place qu'y perdait insensiblement le traître Cousinot.

Il suivit de là que la comédie qu'elle jouait auprès du pauvre Lambert ne fut presque plus une comédie, et que remplissant avec une vraisemblance qui ressemblait de très près à la vérité le rôle d'une femme qui chaque jour s'éprenait davantage, elle en vint à l'ensorceler d'une si étrange sorte que l'amour du malheureux ne connut plus de bornes et le poussa aux dernières extrémités.

Ne se sentant ni l'audace ni l'habileté nécessaires pour dépasser le point où il avait amené sa bonne fortune, cependant que le contact journalier des charmes dont il enviait la possession l'embrâsait des *feux* les plus ardens, l'imprudent et infortuné capitaine ne vit qu'un moyen d'en finir, ce fut de demander à la légitimité le dénoûment qu'il n'osait pas attendre de l'amour; considérant donc qu'il jouissait d'une honnête aisance, que sa position sociale et son nom, sans être fort relevés, étaient cependant honorables; considérant que malgré ses cinquante-six ans il était pourvu d'une santé vigoureuse et florissante qui ne lui défendait nullement l'espérance d'avoir, comme les héros de contes de fée, *de nombreux enfans*; considérant que de son côté Mme Delaunay vivait sur un pied

(1) Jardinier du temps, célèbre pour les plantes bulbeuses.

qui supposait une jolie fortune, qu'elle paraissait lui montrer quelque attachement; qu'il existait entre eux des rapports d'âge et d'humeur, gages assurés de la plus heureuse union; considérant enfin que c'était là un moyen de fixer et d'éterniser dans sa vie le bonheur incomplet et provisoire dont il jouissait dans le moment; PAR CES MOTIFS, il proposa à l'aimable veuve de convoler avec lui en secondes noces et de l'accepter pour époux.

Cette proposition donna beaucoup à penser à Mme Bouvard, car le capitaine était pour elle positivement ce que l'on appelle un bon parti, et quand même, au titre de soupirant, il n'aurait pas commencé de trouver grâce devant elle, au titre de mari sa recherche méritait la plus sérieuse attention; aussi, son premier mouvement fut-il de l'accepter. Mais en y réfléchissant bien, il se présentait à cette heureuse occasion de *faire une fin* plus d'une difficulté.

Pouvait-elle penser raisonnablement à mener de front un mariage avec Lambert et la trahison qu'elle méditait contre lui? Evidemment il n'y avait à ce malhonnête arrangement aucune prudence, car il engageait l'avenir de la façon la plus dangereuse, son mari ne devant jamais lui pardonner un si monstrueux procédé quand il viendrait à en être instruit. D'un autre côté engagée vis-à-vis de Mme de Chabourot, tenant d'elle la plus grande partie de son aisance qui était peut-être une des raisons déterminantes de la résolution du capitaine, Mme Bouvard devait-elle songer à rompre avec les bienfaits intéressés de la baronne et se réduire à son avoir personnel? Dans cette situation était-elle sûre que son futur persisterait à la vouloir pour femme et que la dot venant à décroître, son amour, ne subirait pas une égale dépression?

Après avoir bien réfléchi aux embarras de cette situation complexe, Mme Bouvard vit bien qu'il fallait faire une option, et de nécessité sacrifier Mme de Chabourot à Lambert ou Lambert à Mme de Chabourot. A la fin, se décidant à tout jouer sur la carte du mariage, elle dit au capitaine qu'elle était singulièrement honorée de sa recherche, mais que sans doute il cesserait d'y persister quand il saurait que son bien-être, notablement diminué par des pertes récentes, était loin d'être aussi considérable qu'il avait pu le supposer.

Cette objection fut repoussée de la manière la plus noble par le capitaine, qui répondit qu'un mariage n'était pas pour lui une affaire de bourse, et qu'ayant déjà rigoureusement à lui seul de quoi soutenir honorablement un ménage, le peu que de son côté sa femme pourrait avoir était tout bénéfice et qu'il n'y regardait pas.

Quand Mme Bouvard vit la généreuse manière dont en usait le capitaine, touchée d'un désintéressement si rare et flattée plus qu'on ne saurait dire de se voir ainsi voulue pour elle-même, elle n'hésita plus à prendre parti contre Mme de Chabourot, et, après l'avoir minutieusement et presque, jour par jour, tenue au courant des progrès qu'elle faisait auprès de Lambert et lui avoir sans cesse fait espérer le succès de leur entreprise, changeant tout à coup de ton, elle lui marqua dans une dernière lettre que décidément elle trouvait à l'exécution de leur projet des difficultés insurmontables, que Lambert était un homme incessamment sur ses gardes et qui n'était attaquable par aucun côté; en conséquence, elle priait la baronne de ne plus compter sur elle comme, de son côté, elle cesserait de prétendre à la réalisation des avantages qui lui avaient été promis.

En recevant cette lettre, Mme de Chabourot conçut quelque soupçon, car il n'était pas naturel que, sans s'être entendue avec elle, sa complice déclarât renoncer aussi testement à leur commune entreprise. Elle fit donc prendre, sous main, à Mantes, quelques informations, et le fait du mariage, qui avait commencé de s'ébruiter, lui fut facilement révélé.

Comprenant alors la trahison dont elle était menacée, blessée dans son amour-propre et dans le plus cher de ses intérêts, elle entra dans une grande colère et se demanda si elle serait jouée par une femme de l'espèce de Mme Bouvard, et si tout le fruit de la découverte qu'elle avait faite en la personne de Lambert se trouverait perdu pour elle. A aucun prix elle ne pouvait admettre un dénouement si misérable. Appliquant donc toutes les forces de son esprit à réparer la défection dont elle était victime, elle s'occupa plusieurs jours durant à trouver quelque habileté qui la remît en possession d'un succès qu'elle avait cru facile, et qui était près de lui échapper. La fertilité de son imagination et l'audace ordinaire de ses conceptions ne pouvant lui faillir en une occasion aussi importante, elle finit par arrêter un plan dans lequel elle prit quelque confiance; pour ce qui est de l'exécution, on verra comment elle s'y prit, si l'on veut bien lire le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXVIII.

Un soir que les futurs époux avaient dîné en tête à tête, ils étaient occupés dans le salon de Mme Bouvard à parler de leur prochaine union, quand leur entretien fut tout à coup interrompu par le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la maison, et par celui de la sonnette qui retentissait presque au même moment. La femme de chambre ouvrit la porte du salon, et, au grand étonnement de Mme Delaunay, elle annonça Mme Bouvard, c'est-à-dire Mme de Chabourot.

La position de la vraie Mme Bouvard était celle de Sosie dans *Amphytrion*; elle se voyait en sa présence même, et parlant à sa personne, dérober son nom et son *moi*; aussi, révoltée de cet excès d'audace, pensa-t-elle éclater tout d'abord et démasquer l'imposture; mais, comprenant presque aussitôt que d'une parole la baronne pouvait rompre son mariage, elle dut se contenir et attendre en silence la suite de la scène assez bizarre qui commençait.

— Mon Dieu! fit Mme de Chabourot, s'adressant à la maîtresse de la maison, vous me pardonnerez de venir jusque chez vous relancer le capitaine Lambert; mais j'ai des choses si graves et si urgentes à lui dire, que j'ai dû passer pardessus toutes les convenances pour le joindre sans retard. Monsieur, ajouta-t-elle, en montrant Lambert, est sans doute celui que je cherche?

— Moi-même, répartit Lambert, paraissant assez peu flatté de la visite; qu'y a-t-il pour votre service?

— Il est vraiment étrange, reprit Mme de Chabourot, que j'en sois réduite à demander si c'est à vous que j'ai l'honneur de parler, car notre ami commun, Cousinot, nous a si souvent parlé l'un de l'autre, et nous avons eu de si fréquentes occasions de nous rencontrer dans sa chambre où j'allais lui faire quelques petites visites de contrebande, que c'est une sorte de miracle que nous ne nous connaissions pas.

Mme Bouvard sentit redoubler sa colère en entendant la façon plus que leste dont son autre elle-même parlait de ses rapports avec Cousinot, et faisait les honneurs de sa vertu. Néanmoins il fallut boire ce calice. Elle continua donc de garder le silence, étant d'ailleurs très inquiète de savoir la manière dont cette mascarade tournerait. Quant au capitaine, médiocrement empressé d'étaler, en présence de sa future qu'il trouvait, lui, une femme de bonne compagnie, une accointance, à son avis, assez compromettante, il ne répondit à cette espèce de politesse qu'en priant celle qu'il croyait Mme Bouvard de vouloir bien le suivre jusqu'à son logis, qui était tout proche, afin de lui expliquer l'objet de sa visite.

— Du tout, fit Mme Bouvard, vous pouvez rester ici, et c'est moi qui vais quitter la place, si les choses que madame a à dire sont de telle nature que je ne doive pas les entendre.

— Sans doute, dit Mme de Chabourot, ce que j'ai à dire est d'une nature très secrète; mais je ne pense pas qu'au point où vous en êtes avec le capitaine il ait rien de caché pour vous. J'ajouterai d'ailleurs qu'il s'agit de prendre un parti où les conseils, peut-être même l'assistance d'un ami ne seront pas inutiles; je préférerais donc que notre conférence vous eût pour témoin.

La question ainsi posée, Lambert, qui d'ailleurs avait remarqué dans l'accent et les paroles de sa future un certain mécontentement de la mystérieuse allure de cette visite, ne crut pas devoir insister sur un tête-à-tête avec la fausse Mme Bouvard, et il l'engagea à s'expliquer sans plus de délai.

Ainsi autorisée, la baronne reprit: c'est toujours à l'occasion de cette terrible affaire de Cousinot que j'ai voulu vous parler.

— Quelle affaire? demanda le capitaine, croyant bien être sûr que le dépôt fait entre ses mains était resté inconnu de Mme Bouvard.

— Eh bien! répondit Mme de Chabourot, cette méchante histoire de papiers de famille dans laquelle notre ami a voulu s'embarquer et où vous êtes aujourd'hui mêlé.

— Vous m'étonnez, madame, répartit le capitaine; j'aurais cru que vous ne saviez rien de pareil.

— Ah! que voilà bien Cousinot, dit alors la baronne; il n'a pas voulu vous avouer qu'il m'eût montré cette confiance et a prétendu vous en faire à vous seul la bonne bouche, comme s'il y avait des secrets pour la femme que l'on aime; je vois bien maintenant pourquoi lors de votre voyage à Paris, pendant ses arrêts, il affecta de ne me point faire rencontrer avec vous.

Le capitaine avait commencé par avoir une vague et lointaine pensée que la femme qui était là devant lui pouvait être une intrigante, empruntant le nom de Mme Bouvard et venue pour lui soutirer les papiers; mais quand il l'entendit parler de menus détails à elle tellement personnels, il prit plus de confiance, et revenant au fond de la question, demanda encore un coup quelles étaient les révélations que l'on avait à lui faire.

— Vous avez dernièrement reçu une lettre anonyme vous annonçant une visite domiciliaire, fit Mme de Chabourot?

— Oui! répartit Lambert, reprenant aussitôt son doute touchant la sincérité du personnage de son interlocutrice, qui n'aurait pas dû, ce semble, connaître ce détail qu'il n'avait confié à qui que ce soit. — Et à supposer que cela fût? demanda-t-il.

— Il n'y a pas de supposition, cela est, repartit la baronne, car c'est moi qui vous ai écrit.

— Vous? fit le capitaine de plus en plus intrigué.

— Oui, monsieur, moi-même. Un ancien militaire que j'ai en pension chez moi, homme assez aimable, qui ne paie pas très exactement ses trimestres, et qui me fait bien l'effet d'être employé à la police, m'entendant toujours parler de l'aide-major Cousinot et du capitaine Lambert, deux noms qui naturellement reviennent quelquefois dans ma conversation, arrive un jour tout effaré et me dit que, par le fait de certains papiers dont mes amis sont détenteurs, ils se trouvent exposés au plus grand danger. Ne sachant comment vous tourner un avis auquel vous eussiez confiance, j'écrivis sous sa dictée la lettre que vous avez reçue.

— Mais cet avis était faux, reprit le capitaine, et l'on s'était joué de vous et de moi.

— Vous le croyez, reprit Mme de Chabourot, parce que la visite domiciliaire dont on vous menaçait n'a pas eu lieu; mais c'est qu'on s'imagina sur le moment avoir ailleurs la trace de ces fameux papiers. Il n'en est pas moins vrai cependant que depuis le moment où vous fûtes averti, vous n'avez pas cessé d'être à l'index de la police ; ainsi, on a su que dans la soirée où devait avoir lieu la descente des agens, vous étiez sorti furtivement à une heure indue; on a su ensuite toute votre liaison avec madame; un jour, que vous l'aviez suivie à la sortie du spectacle, un autre jour, qu'elle vous avait écrit pour vous demander des ognons de jacinthe, et que vous lui en aviez apporté dans un cornet; tout cela et mille autres choses sont consignées dans des rapports que mon vieux pensionnaire a vus; jugez un peu si vos démarches sont observées, et si tout est fini.

Mme Bouvard vit bien que la révélation de cette prétendue surveillance occulte qu'on disait installée dans sa vie faisait un grand effet sur le capitaine, et elle aurait bien voulu pouvoir lui dire qu'avant de s'être ralliée à lui, elle avait transmis tous ces détails à la baronne, qui en faisait aujourd'hui un perfide et terrifiant usage. Mais le moyen d'avouer cela, sans perdre l'estime et la confiance de son futur, qui apprendrait que tout l'amour qu'on lui avait montré n'avait été d'abord qu'une infâme comédie? La pauvre femme continua donc de laisser le champ libre aux merveilleuses audaces de Mme de Chabourot; et, de son côté, Lambert, qui commençait d'être assez fortement ému, gardant le silence, leur dangereuse ennemie poursuivit ainsi :

— Maintenant, mon cher capitaine, dit la baronne, si vous croyez que mes renseignemens ne soient pas trop à mépriser, vous prêterez quelque attention à l'avis que je suis venue vous donner moi-même; car je craignais que vous ne fissiez pas attention à une lettre, la première ayant paru mentir à l'événement.

— Parlez, fit Lambert, je vous écoute.

— Il paraît, reprit Mme de Chabourot, qu'il y a décidément de la politique dans cette affaire, et que Cousinot, qui ne s'est jamais ouvert à personne du contenu de ces pièces qu'il vous a confiées, s'est jeté dans un labyrinthe où sa vie, oui, monsieur, sa vie elle-même pourrait être compromise. Quant à vous, capitaine, si le dépôt est trouvé en votre possession, le moindre danger que vous puissiez courir, c'est d'être immédiatement arrêté; il faut donc aussitôt vous défaire de cette infernale correspondance, car cette nuit, ou demain matin au plus tard, une perquisition doit immédiatement avoir lieu chez vous.

— Eh bien! fit Lambert, affectant plus de tranquillité qu'il n'en gardait réellement, il s'agit de faire ce que j'ai déjà fait, de transporter hors de chez moi ce que nous craignons qu'on n'y saisisse : ce n'est pas le diable que cette précaution à prendre.

— Mais rappelez-vous, capitaine, que vous avez été suivi, lors de la sortie nocturne que vous fîtes au reçu de notre première lettre. Le lieu du recélé dont vous vous êtes précédemment servi n'est donc plus sûr, et je dois dire qu'il en serait peut-être autant de tous ceux que vous pourriez vous procurer dans cette ville, car votre maison est peut-être déjà observée par les invisibles surveillans dont dispose la police; c'est même pour cela que je suis descendue d'abord chez madame au lieu de descendre chez vous.

— Infernale canaille! s'écria le malheureux Lambert, dont les appréhensions, vu la grande vraisemblance qui régnait dans tout le narré de la baronne, s'accroissaient de moment en moment.

— Mais si le capitaine prenait le parti de s'absenter pour quelques jours en emportant avec lui les papiers? dit alors Mme Bouvard, à laquelle était venue l'idée de déjouer par cette ouverture tout le plan de la baronne.

Mme de Chabourot sentit aussitôt toute la portée de cette inspiration ; mais justement elle rentrait dans la donnée de ses arrangemens, aussi eut-elle bientôt fait de la tourner dans un sens favorable à ses desseins.

— Quoique initiée depuis un moment à cette affaire, dit la baronne à la donneuse de conseils, vous y voyez très juste, et vous venez d'indiquer la seule chose que, selon moi, il y ait à faire; seulement je serais d'avis qu'au lieu du capitaine qui, obligé de partir ce soir même sans passeport, serait infailliblement suivi et arrêté, une autre personne se chargeât de dépayser le dépôt qui le compromet.

— Et cette personne, fit ironiquement Mme Bouvard, ce serait vous, sans doute ?

— J'accepterais volontiers cette mission, répartit Mme de Chabourot, parce qu'il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour une personne que j'ai la faiblesse d'aimer encore, malgré de bien mauvais procédés; mais comme je suis à peine connue du capitaine qui, dans une affaire de cette importance, ne doit s'en rapporter qu'à des gens très sûrs, je conseillerais plutôt, madame, que ce fût vous, en laquelle sans doute il a une pleine confiance, qu'il fît partir avec les papiers.

— Que j'aille compromettre cette pauvre femme dans cette damnée affaire? Jamais! répondi Lambert.

— Vous en ferez ce que vous voudrez, répondit la baronne; mais si j'étais à la place de madame, j'user ais auprès de vous de toute mon influence pour vous décider à prendre ce parti. Autrement, ajouta-t-elle, il ne se passera pas beaucoup de temps sans qu'elle ait lieu de se repentir. Je crois pouvoir positivement le lui affirmer.

Lambert ne pouvait naturellement pas comprendre la menace qui passait par-dessus sa tête à l'adresse de Mme Bouvard; mais pour celle-ci elle ne put s'y méprendre, on lui demandait impérieusement, non pas une simple neutralité, mais une active coopération dans la mystification fort sérieuse qui se poursuivait. Or, à voir l'habile manière dont la baronne évitait les piéges et marchait à son but, une lutte était-elle sûre avec elle quand déjà elle était si forte de sa position? Apparemment, la chaste fiancée de Lambert jugea que le parti de la résignation lui était décidément commandé par les circonstances, car modifiant l'attitude aggressive qu'elle venait de prendre :

— Je crois en effet, dit-elle, que vous ou moi pouvons seules sans danger essayer le déplacement de ce qu'il faut sauver.

— Si tel est votre avis, dit alors la baronne, faites le donc partager au capitaine, car les momens sont précieux.

— Eh bien! mon ami, fit Mme Bouvard, qu'en dites-vous?

— Je dis, je dis, répartit le capitaine, que je ne sais à quoi me résoudre, car c'est peut-être un guet-apens que nous dresse madame. On vous attend peut-être à la sortie de Mantes pour vous enlever de force les papiers que j'aurai cru mettre en sûreté en vous les donnant.

— Le soupçon est gracieux, dit la baronne, et du moins vous ne le marchandez pas.

— Que diable aussi, répartit Lambert, venez-vous nous dire que vous connaissez des gens de la police.

— Je n'en connais pas, mais j'en loge, répartit Mme de Chabourot; et où en seriez-vous si la Providence n'avait amené dans ma maison cet homme qui nous a avisés du danger!

— Mon esprit se perd au milieu de toutes ces turpitudes, s'écria Lambert avec angoisse. Arrive qui plante : Cousinot m'a donné des papiers à garder, quand je les aurai gardés jusqu'au bout, j'aurais fait ce que je devais.

— Et quand Cousinot, par suite de votre indécision et de votre ridicule défiance, aura porté sa tête sur l'échafaud — comme les sergens de La Rochelle — vous direz encore : Arrive qui plante, j'ai fait ce que je devais.

Cet argument, pris dans un souvenir très propre à émouvoir le capitaine qui appartenait par ses opinions au parti libéral de la restauration, fit sur lui une impression très vive; il se radoucit donc et demanda à celle qu'il croyait Mme Bouvard, de trouver quelque moyen de tout concilier ; car enfin, ajouta-t-il, c'est surtout pour Cousinot que je m'inquiète de ce qui peut arriver, et en sa faveur vous devez me pardonner si je prends mes précautions.

— Voyons, puisque vous devenez plus raisonnable, reprit Mme de Chabourot, cherchons un peu le moyen de tout concilier : vous ne voulez pas les brûler ces papiers? fit-elle négligemment.

— Les brûler! dit Lambert, lorsque Cousinot m'a donné la commission de les garder comme la prunelle de mes yeux! vous n'y pensez pas!

— Mais cependant, reprit la baronne, quand on est trop pressé par l'ennemi, on se fait sauter; ce serait bien là notre cas.

— Oui, dit Mme Bouvard, que ce dénoûment arrangeait fort, parce qu'elle n'y eût trempé d'aucune manière; il me semble qu'en jetant le tout au feu..

— Je ne prendrai jamais cela sur moi, répartit Lambert; avisons à quelque autre manière de nous arranger.

— Ecoutez, fit alors Mme de Chabourot; je crois tenir un expédient : il passe ici à dix heures une diligence, n'est-il pas vrai?

— Oui, répartit Lambert.

— En supposant, idée absurde, mais qui n'en est pas moins la vôtre, que j'aie pu avertir la police du passage de la voiture où nous serions madame ou moi, la police ne guette pas la diligence, puisque c'est ma voiture qu'elle attend.

— Eh bien! fit le capitaine.

— Eh bien! pour ne négliger aucune précaution, madame, ayant eu soin de coudre dans quelque partie de son vêtement les papiers que vous lui aurez confiés, n'a qu'à prendre ce soir au passage la voiture publique; il n'y aura là rien de suspect, puisque tous les habitans de Mantes en usent ainsi. Ne pensez-vous pas que de cette manière elle arrivera sans encombre à Paris?

— Et une fois à Paris? demanda Lambert.

— Une fois à Paris, ce serait bien du malheur, reprit la baronne, si madame n'y avait pas quelques connaissances chez lesquelles elle pût en sûreté demeurer un jour ou deux, le temps que la bourasque soit passée.

— Sans doute, répartit Mme Bouvard, ne pouvant retenir cette ironie, je sais des personnes sûres auxquelles je pourrais me confier, et chez lesquelles au besoin je laisserais le dépôt.

Mme de Chabourot lui jeta un regard de colère; mais voyant que le capitaine ne faisait point attention à la double entente de ces paroles, elle reprit tranquillement :

— Voyons, capitaine, que décidez-vous ?

— Je décide que si madame veut en effet se charger de cette corvée abominable, la chose peut s'arranger comme vous le dites ; mais vous, petite mère, vous me resterez en ôtage, et ne partirez que quand Mme Delaunay aura assez d'avance pour que vous ne puissiez pas mettre quelqu'un à ses trousses.

— Toujours aimable et confiant, répartit la baronne; mais je n'y prends pas garde, et ne vois aucune difficulté à cette condition. Reste maintenant, madame, votre détermination, ajouta-t-elle en s'adressant

Mme Bouvard ; et je vous l'ai déjà dit, si vous ne nous venez en aide en voyant peut-être demain le capitaine arrêté, votre mariage ajourné, indéfiniment (elle appuya d'une manière marquée sur cette phrase), vous ne serez pas long-temps sans regretter votre tiédeur à nous aider.

— Ce que M. Lambert voudra, je le ferai, répondit Mme Bouvard.

— Et ce que vous voudrez, M. Lambert le fera; nous n'avancerons rien avec ces politesses. Allez-vous chercher les papiers, capitaine? ou je déclare que je me remets en route.

Le capitaine se leva et fit mine de sortir, puis tout à coup une idée lui vint : Mais s'il y avait quelqu'un dans la rue ? demanda-t-il naïvement.

Mme de Chabourot, quelque passionnée que fût la situation, eut quelque envie de rire en voyant la manière dont elle avait rempli la tête du pauvre Lambert de suppôts et de surveillance de police. Toutefois s'étant contenue : — Il fait clair de lune, dit-elle, et l'on peut bien voir par la fenêtre s'il y a quelqu'un dans la rue.

Comme elle allait ouvrir la croisée : — Voyez vous-même, Mme Delaunay, dit Lambert en retenant la baronne.

— Pas une ame, fit Mme Bouvard après avoir regardé un instant avec attention.

— Allez donc vite, dit Mme de Chabourot; et Lambert sortit, faisant un pas bien grave dans le chemin où on l'engageait.

CHAPITRE XXXIX.

Aussitôt que Lambert eut fermé la porte sur lui : — Vous vous êtes conduite avec moi d'une manière indigne, dit la baronne à Mme Bouvard; mais j'ai tout réparé. Vous allez partir pour Paris, ou bien tout votre passé, vos antécédens de théâtre, vos accointances avec Cousinot et votre intention en venant ici, seront connus de ce brave homme comme je vous l'ai déjà fait entendre ; nous verrons alors s'il aura encore envie de vous épouser!

— Mais, madame, après avoir trempé dans une tromperie si cruelle, pourrai-je jamais espérer de bien vivre avec lui? Un jour ou l'autre il saura...

— Et que vous importe! quand vous serez sa femme, vous aurez belle à lui persuader que je vous ai forcée d'agir et que d'ailleurs, ce qui est vrai, vous n'avez rien fait qui ne fût dans son intérêt.

— Si du moins... essaya de dire la malheureuse fiancée.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en explications, dit Mme de Chabourot l'interrompant; arrivée à Paris, vous me remettrez ces papiers, et moi en échange je vous remettrai dix mille francs, que je vous avais toujours destinés : ainsi, voyez d'un côté cette somme, de l'autre toutes vos idées d'établissement renversées. Vous acceptez, n'est-il pas vrai? — Ainsi, à demain matin. — Chez vous.

Mme Bouvard ayant consenti par son silence :

— Ah ça ! maintenant, continua la baronne, nous voilà de nouveau alliées ; ainsi dans le cas où le capitaine, au moment de vous laisser partir, aurait quelque scrupule, vous m'aideriez à en triompher.

— Mais comment ferai-je pour me représenter devant lui ?

— Il vous aime, n'est-ce pas? répartit Mme de Chabourot, et vous voyez que je ne suis pas trop malhabile : soyez donc sûre que nous saurons bien organiser quelque bourde à lui faire croire pour votre retour. A propos, ajouta-t-elle, vous devez avoir des lettres de Cousinot.

— Peut-être bien ; mais que vous importe ?

— Cherchez-en une ou deux bien vite et me les donnez, car si cet homme, qui est plus méfiant que je ne l'avais cru, allait avoir tardivement l'idée que je ne suis pas Mme Bouvard, je le convaincrais en lui montrant l'écriture de son ami.

Mme Bouvard avait à ce qu'il paraît pris son parti et compris l'inutilité de toute résistance; d'ailleurs, dix mille francs pour elle étaient une somme. Elle se résigna donc au surcroît de prudence dont la baronne voulait encore qu'elle fût complice, et ayant ouvert une petite cassette, archives de l'amour, dans laquelle étaient étiquetées et conservées bien d'autres correspondances, elle remit à la baronne deux ou trois manuscrits du *fond* Cousinot, en lui faisant bien promettre de ne pas les lire; tout était donc prêt pour bien recevoir le capitaine, quand il rentra.

A ce moment même, ses perplexités n'avaient pas cessé et bien certainement si son adorée Mme Bouvard, s'étant décidément rattachée à la baronne, n'avait pas pesé de toute son influence dans la question, il est fort douteux qu'il fût tombé dans le piége qui lui était tendu; mais l'*amour qui perdit Troie*, perdit aussi le capitaine Lambert; toutes les objections qu'il put soulever ayant victorieusement été réfutées par sa future qui, dans son dessein désormais arrêté de le persuader, alla jusqu'à lui dire qu'il paraissait se défier d'elle, il ne résista plus, et livra les papiers qui furent aussitôt cousus entre la ouate et le taffetas d'une douillette que devait revêtir la voyageuse. Bientôt après, le moment de se mettre en route, étant encore assez loin, Mme Bouvard pensa en elle-même qu'il lui serait bien plus commode de faire la route dans la voiture et dans la compagnie de Mme de Chabourot, à laquelle d'ailleurs elle avait beaucoup de choses à dire; voulant donc faire changer les dispositions prises, elle tira à part le capitaine et profitant de l'idée qu'avait eue un instant Mme de Chabourot; — Si l'on pouvait être sûre, dit-elle, que cette femme est Mme Bouvard, je crois que l'on se dispenserait sans inconvéniens de toutes les précautions que nous voulons prendre, et qui ont aussi leurs dangers, car qui sait s'il ne se rencontrera pas quelque agent de police au bureau de la diligence, car je trouve cela plus probable qu'une embuscade sur la route.

— Ouais, fit Lambert, vous avez raison, et il me paraît certain que cette femme n'est qu'une intrigante ayant volé le nom de l'amie de Cousinot; je l'avais d'abord pensé.

— Je ne vais pas si loin que vous, dit Mme Bouvard; je dis seulement que si c'est bien là Mme Bouvard, le mieux est de partir avec elle; si au contraire c'est une femme ayant dérobé son nom, il ne faut rien faire sur son indication.

Frappé de la force de ce raisonnement qui, en passant par la bouche de l'objet aimé, perdait ce qu'il pouvait avoir d'incomplet et de défectueux, Lambert se rapprocha de madame de Chabourot, et commençant de l'interroger :

— Madame la maîtresse de pension qui logez des gens de police, où est située votre maison, s'il vous plaît?

— Où est située ma maison?

— Oui, répondez par grace à cette question.

— Rue Neuve-Saint-Etienne, dit Mme de Chabourot à laquelle Mme Bouvard fit signe de donner sans s'inquiéter les éclaircissemens qu'on lui demandait.

— Et où logeait Cousinot ?

— Cousinot ! dans la maison voisine de la mienne, à l'hôtel du Cantal. Mais pourquoi cet interrogatoire ? Douteriez-vous que je sois Mme Bouvard ?

— Peut-être, fit Lambert avec finesse.

— Si ce n'est que cela, et qu'à ce doute ait tenu toute votre défiance, il fallait donc parler ; car je l'avais prévu, et sachant n'être pas connue de vous, j'ai pris sur moi quelques lettres de notre ami commun pour me servir d'introduction.

— Montrez-les voir, dit le capitaine.

Mme de Chabourot ayant tiré de son sac les lettres que venait de lui remettre Mme Bouvard, les donna à Lambert qui commença à lire tout haut : *Chère ange de mon cœur, tu as été bien gentille hier...*

—Ah! monsieur, faites nous la grâce, dit en même temps avec pruderie et pudeur Mme Bouvard.

Le capitaine prit une autre lettre, et sans tenir compte de l'intimation qui venait de lui être faite, il lut encore à haute voix ce début d'un tout autre genre : « A la fin vos exigences deviennent fastidieuses, et si vous »n'étiez pas une femme du monde, je vous dirais que vous m'embêtez...»

—Monsieur ! fit plus vivement Mme Bouvard, rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Madame a raison, dit de son côté la baronne ; je ne vous ai pas donné ces lettres pour les lire d'un bout à l'autre. Voyez les adresses et l'écriture et rendez-les moi.

— Oui, fit Lambert en jetant à Mme Bouvard un regard d'intelligence, c'est bien là l'écriture et le style de Cousinot.

— Alors, dit Mme Bouvard, nous n'avons plus de raisons de nous défier de madame, et je lui demande une place dans sa voiture.

— Comme il vous plaira, répondit la baronne, sans marquer aucun empressement; puis elle ajouta finement : Je vois bien que vous ne voulez pas que je reste en tête à tête avec le capitaine.

Cerné, traqué de toutes parts, ayant contre lui quatre ou cinq passions conjurées : l'intérêt, l'amour, la vengeance, l'amour-propre, la peur, le tout manié par deux femmes conspirant pour le tromper et apportant, l'une sa supériorité d'esprit et sa profondeur d'intrigue, l'autre la souveraineté de ses charmes, que vouliez-vous que fit le pauvre Lambert? Qu'il cédât?

Ainsi fit-il : on regarda encore une fois si aucune mouche ne stationnait dans la rue ; puis les dames descendirent jusqu'à la voiture, où elles se placèrent. Mme Bouvard fut instamment priée par le capitaine d'avoir bien soin de Mme Delaunay, qui promit d'être de retour le surlendemain au soir pour tout délai.

De son côté, Lambert reçut la recommandation d'attendre de pied ferme la perquisition annoncée et qui n'aurait rien de redoutable pour lui, les papiers ne se trouvant pas dans sa maison ; toutes ces paroles dites, l'ordre fut enfin donné au cocher de marcher, et comme Mme de Chabourot, dans la pensée de repartir aussitôt qu'elle aurait gouré le pauvre Lambert, avait fait reposer les chevaux une partie de la journée dans un village des environs de Mantes ; quoique ceux-ci, comme la voiture, fussent de louage, ils partirent assez bon train; or, comme il arrive à tous les gens qui ont pris avec déchirement une grande résolution, les voyageurs ne furent pas plus tôt à deux cents pas que le capitaine commença à douter que le parti auquel il s'était arrêté fût le meilleur; mille dangers ou mille inconvéniens auxquels il n'avait pas pensé s'offrirent à son imagination, et certes, s'il eût pu reprendre le fait accompli échappé de ses mains, il n'y eût pas manqué ; mais tout était consommé et irréparable. Triste du départ de sa fiancée, inquiet pour sa sûreté, mécontent de lui-même, il rentra chez lui en proie aux plus sombres idées, et ayant pour se consoler la riante perspective d'une descente de justice. Il faut convenir que Cousinot lui avait ménagé là une aimable récréation.

CHAPITRE XL.

La position de Lambert était étrange. A tout moment il s'attendait à voir sa maison cernée, envahie, fouillée en tous les sens, et cependant à mesure que l'heure se passait, et que tous ces désagrémens ne lui arrivaient pas, il s'inquiétait; car ses doutes sur la sagesse du parti qu'il avait pris s'accroissaient par ce premier accroc fait à la vérité des renseignemens qui lui avaient été donnés. Si quelqu'un dans le moment l'eût interrogé pour savoir la cause de sa soucieuse disposition, il eût répondu sérieusement qu'un grand malheur lui arrivait; qu'il avait espéré un mandat de perquisition, peut-être même un mandat d'arrêt dirigés contre sa personne, et qu'il ne voyait rien venir et que tout lui manquait à la fois.

Il passa ainsi la journée du lendemain dans une anxiété que chaque heure de tranquillité redoublait, et sur le soir il était tellement désespéré de n'avoir vu se produire autour de sa maison aucune apparition suspecte que ne pouvant plus tenir à cet affreux repos, il se résolut de partir pour Paris et d'aller faire une descente chez Mme Bouvard afin de vérifier la sincérité des révélations qu'elle était venue lui faire.

Mais la consolation qui n'est jamais plus proche que quand les souffrances de l'ame ont été portées à leur dernier paroxisme, vint enfin le visiter. Comme il avait déjà ordonné à sa servante de lui apporter son sac de nuit pour qu'il le disposât, il fut agréablement surpris par la nouvelle du retour de Mme Delaunay : on laisse à penser s'il fut empressé à se rendre chez elle.

— Dieu merci, lui dit sa fiancée, en le voyant entrer, nous en sommes quites pour la peur; vous n'avez vu personne, n'est-il pas vrai?

— Mon Dieu non, répondit Lambert.

— Tout est éclairci; la police a enfin mis la main sur ce qu'elle cherchait et vous laissera désormais en repos.

— Comment, vous avez livré les papiers?

— Du tout, répartit Mme Bouvard, et je vous les rapporte; il paraît qu'ils sont étrangers à la politique et qu'ils concernent seulement une famille sur laquelle votre ami Cousinot, au moyen de leur possession, a jeté une espèce de sort.

— Sans doute, reprit Lambert, c'est toujours ainsi qu'il m'en avait parlé.

— Mais savez-vous, dit alors gravement Mme Bouvard, que cette conduite n'est pas très morale et que vous vous êtes fait complice d'un assez triste procédé?

— Vous trouvez? dit Lambert, un peu inquiété dans sa conscience.

— Certainement, et je m'étonne comment un homme aussi solide que vous sur les principes *aye* pu s'associer à une pareille petitesse; aussi à votre place je sais bien ce que je ferais.

— Dites un peu, répartit le capitaine?

— Je prendrais ces papiers, qui d'ailleurs nous ont donné plus de soucis qu'ils ne valent, et je les renverrais à la famille à laquelle ils appartiennent.

— Eh bien! et Cousinot?

— Eh bien! M. Cousinot se trouverait ainsi forcé de marcher un peu malgré lui dans le sentier de la vertu; mais je ne vois pas le grand mal qu'il y aurait à cela.

— Oh! dit Lambert, je ne fais pas de pareils traits aux gens que j'aime. D'abord vous jugez notre ami un peu tambour battant; qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Mme Bouvard vous a dit tout ce qu'elle a voulu et vous voyez qu'il s'en est conté de belles, puisqu'on a même fait un grand complot politique de tout cela; mais Cousinot, lui, prétend qu'il est dans son droit, et j'ai en lui, voyez-vous, autant de confiance qu'en votre saltimbanque de Mme Bouvard.

L'inspiration de parler en termes aussi peu parlementaires de Mme Bouvard à Mme Bouvard était des plus malheureuses; aussi, celle-ci répondit :

—Je ne sais pas si Mme Bouvard est une saltimbanque; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre Cousinot, qui l'a abandonnée pour aller porter le trouble dans une honnête famille, était très heureux de vivre de ses générosités.

— Ce sont des calomnies, s'écria Lambert avec exaltation, et tenez, Euphémie (c'était le nom de baptême de Mme Bouvard que nos lecteurs ne seront pas fâchés d'apprendre, quoiqu'un peu tardivement), il faut une fois pour toutes vous dire ce que c'est pour moi que Cousinot. Cousinot est un homme qui m'a sauvé plus que la vie, car il m'a rendu la santé, sans laquelle mon existence était pire que l'enfer, aussi je lui suis dévoué corps et ame, et non seulement je n'entends pas lui faire le tour que vous me conseillez, mais je ne peux pas supporter qu'on parle mal de lui en ma présence.

— Je ne puis pas vous empêcher de l'adorer; mais vous ne me forcerez pas à avoir de lui une autre opinion que la mienne.

— Voyons, fit Lambert, allons-nous nous quereller quand nous devrions être tout à nous revoir?

— Je ne querelle pas, reprit Mme Bouvard, mais seulement je m'étonne qu'on puisse s'aveugler pour quelqu'un au point de faire une bassesse!

— Une bassesse, reprit Lambert d'un accent de voix presque menaçant, une bassesse!

— Oui monsieur, car s'associer à une malhonnêteté par faiblesse, c'est comme si on la faisait soi-même.

En s'entendant accuser ainsi d'improbité, Lambert changea de couleur.

— Voilà, dit-il, la première fois que quelqu'un m'en dit une pareille! Puis affectant un grand sang-froid sous lequel il cachait un affreux déchirement :

— Voulez-vous, dit-il, me rendre le dépôt que je vous ai confié?

— Le voilà, dit Mme Bouvard en lui remettant le paquet cacheté.

Lambert le prit sans mot dire et sans le regarder, puis pinçant la bouche pour donner à sa figure un aspect impassible, il le plaça dans la poche de son habit qu'il boutonna par dessus, puis il rouvrit son habit, changea le paquet de poche et remit encore un à un tous les boutons qu'il venait de détacher; enfin il fit tout le manége d'un homme que sa dignité blessée pousse à sortir et que la crainte de consommer une démarche dont il se repente retient néanmoins. Après avoir fait deux ou trois tours affairés dans la chambre pour chercher son chapeau, ce qui lui fit encore gagner du temps, voyant que Mme Bouvard n'avait pas une seule parole de regret, il se décida à accomplir sa retraite et dit d'une voix étouffée.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame.

— Bonsoir, monsieur, répondit Mme Bouvard d'un ton sec. Et ils se séparèrent ainsi.

CHAPITRE XLI.

Nos lecteurs ont compris la portée de cette scène. Mme Bouvard, en jetant sur la conduite de Cousinot un blâme aussi énergique, s'occupait de se ménager une amnistie et préparait Lambert à la révélation tôt ou tard indispensable du tour odieux qu'on lui avait joué. Elle comptait l'amener à regretter l'assistance qu'il avait accordée à son ami et par suite à se faire passer en compte comme service rendu l'espèce de violence qu'elle avouerait avoir pratiquée pour lui faire restituer les papiers dont l'aide-major abusait.

Plus tard, voyant la querelle s'envenimer, elle n'avait pas été fâchée de mettre le capitaine un peu hors de lui-même; car dans cette situation d'esprit, il y avait moins de danger qu'il s'aperçût que le paquet avait été ouvert et ensuite refermé. En effet, au milieu de la douloureuse animation à laquelle Lambert se trouvait livré à la suite de cette querelle, il n'eut garde de penser à vérifier minutieusement l'état des cachets qui avaient d'ailleurs été fort proprement adultérés par Mme de Chabourot, et il ne s'avisa de rien. Mais l'autre résultat qu'avait poursuivi Mme Bouvard ne fut pas de même obtenu.

Elle dut bien voir qu'elle avait mal mesuré la portée de son influence quand elle avait compté prévaloir contre l'attachement inviolable qui unissait Lambert et Cousinot; et, à raison de cet échec, elle fut un peu découragée de son ardeur à terminer l'affaire de son mariage qui restait ainsi compliquée d'une inquiétante question d'avenir.

Cette hésitation, jointe à un certain ressentiment qu'elle avait de l'épithète brutale accolée à son nom, fut cause qu'elle apporta une grande raideur à traiter la diplomatie d'une réconciliation avec le désolé Lambert qui, partagé entre les excitations ardentes de son amour et la morgue refrigérante de son amour-propre, se mourait du désir d'une explication et ne voulait cependant pas revenir le premier. Mais dans ces sortes de luttes, celui qui aime le plus a toujours le dessous. Aussi, après avoir marchandé pendant plusieurs jours, Lambert finit par se dire qu'il était trop malheureux et ne pouvait vivre ainsi; il traversa donc le Rubicon, c'est-à-dire la rue, et se rendit chez Mme Bouvard qui, en le voyant, ne s'étonna que d'une chose, à savoir qu'il eût tant tardé.

En le voyant entrer elle remarqua qu'il était si triste et si défait qu'elle en eut pitié; si donc Lambert eût d'abord avoué avec franchise qu'il venait pour se remettre en bonne intelligence avec elle, tout aurait été dit au premier mot. Mais on sait en pareil cas les subtiles habiletés de l'amour-propre; on revient, mais du moins que l'on peut, en cherchant à donner à son retour un prétexte un peu fier et qui dépayse bien loin ceui auquel on se rend de l'idée qu'il vous a amené à composition.

—Vous m'excuserez, madame, fit donc Lambert d'un ton très composé, si je viens vous interrompre; mais vous voulez vous fixer dans ce pays, et étant, moi, sur le point d'en partir...

—Vous quittez Mantes? demanda Mme Bouvard, en le regardant avec intention pour voir s'il parlait sérieusement.

—Oui, madame, je le quitte, répondit le capitaine de l'air le plus indifférent qu'il lui fut possible, et j'étais venu...

—C'est une résolution que vous avez prise bien subitement, dit sa prétendue en l'interrompant.

— Non, repartit Lambert, et j'y ai assez réfléchi; mais quand on se trouve mal quelque part... Je vous disais donc que j'étais venu pour vous parler d'une affaire...

—Une affaire, demanda Mme Bouvard?

—Oui; vous ayant entendu dire que vous vous trouviez mal logée, je voulais vous demander s'il vous serait agréable de louer ma maison?

—Votre maison, répondit sèchement la dame, ce serait beaucoup trop considérable pour moi.

—Je vous la laisserai à bon marché; c'est plutôt pour qu'elle soit occupée que pour en tirer argent.

—Je vous suis très obligée; mais c'est bien dans la ville la dernière que je voudrais habiter.

—Pourquoi ? dit Lambert : elle est commode, le jardin en est très agréable, et puisque vous aimez les fleurs,..

—Monsieur, fit d'un air de mélancolie Mme Bouvard, il y a des souvenirs qu'il vaudrait mieux ne pas rappeler.

—C'est juste, reprit le capitaine abordant l'explication, vous vous êtes reprochée sans doute d'avoir écrit à un homme capable d'une bassesse.

— C'est bien garder le souvenir d'une parole qui a pu échapper dans un moment de vivacité, repartit la triste fiancée.

— Oh ! quand on dit ces choses-là, on les pense.

— Si je les avais pensées, je ne regretterais pas de les avoir dites.

— Avec ça que vous avez bien montré vos regrets, dit Lambert amèrement.

— Et comment voulez-vous que je les *montre* (elle aurait aussi bien pu dire que je les montrasse) ? Il faut voir les gens pour leur parler.

— On peut leur écrire.

— Oui, pour qu'après cela ils vous reprochent vos lettres.

— Moi, vous reprocher une chose qui me rendit si heureux quand elle m'arriva. Il est vrai que je ne m'attendais pas que plus tard...

Et il n'acheva pas.

— Eh bien ! quoi plus tard ? fit Mme Bouvard d'un ton de tendre reproche.

— Que vous me retireriez votre estime, dit le pauvre Lambert sentant venir des larmes dans ses yeux et son cœur se gonfler.

— Pouvez-vous croire de pareilles choses ?...

— Vous me l'avez dit, répondit le capitaine.

— Mais si je ne le dis plus, et si je suis fâchée de l'avoir dit, partirez-vous encore ?

— Je crois que c'est toujours le plus sage, répondit Lambert, tâchant de mettre à se rendre quelque transition.

— Partez alors, monsieur, dit Mme Bouvard, qui ne voulait pas aussi par trop supplier ; vous n'étiez peut-être pas fâché d'avoir un prétexte de rompre.

— Moi, j'ai voulu rompre ! s'écria le capitaine.

— Comment ne le croirais-je pas quand pour une simple parole...

— Vous appelez cela une simple parole : dire à quelqu'un qu'il est un malhonnête homme !

— Certainement, j'ai dit et je le répète, que vous êtes fasciné par un étourdi qui vous a embarqué dans une affaire où il n'y a eu pour vous que des désagrémens.

— Oh ! si vous aviez tourné la chose comme cela, ce serait bien différent !

— Mais puisqu'on vous l'explique, faut-il donc se mettre à deux genoux pour vous demander pardon ?

— M'avoir tant fait souffrir, dit alors Lambert d'un ton qui voulait dire qu'il ne résistait plus à se réconcilier.

— Et moi, vilain rancuneux, fit Mme Bouvard en lui tendant la main, croyez-vous que j'étais à la noce ?

— Vous y serez bientôt si vous voulez, reprit Lambert, souriant entre deux larmes qui descendaient le long de sa mâle figure.

— Ce n'est peut être pas ce que je ferai de mieux, répartit la fiancée, car vous n'êtes pas aimable, savez-vous ?

— C'est vous qui êtes une méchante, car si je n'étais revenu, vous n'auriez pas bougé.

— Ah ! pour cela non, dit d'un air capable Mme Bouvard : une femme ne doit jamais revenir ; mais dites donc, votre maison, vous ne me dites pas ce que vous voulez me la louer.

— Voyez-vous, la vilaine qui se moque de moi, dit Lambert, déposant sur la main *altrà* potelée de Mme Bouvard un baiser tendre et respectueux.

Et ainsi, après l'orage le beau temps étant revenu, on peut facilement supposer qu'un long délai ne séparera pas leur mariage et cette réconciliation.

CHAPITRE XLII.

Nous connaissons trop maintenant Mme de Chabourot pour croire qu'une fois rentrée dans la possession des papiers qu'elle poursuivait avec une persévérance si désespérée, elle ait laissé passer beaucoup de temps sans faire quelque usage de sa victoire.

Renonçant presque aussitôt à la solitude dans laquelle elle avait vécu depuis le départ de son mari, elle se rendit chez Mme de Janvry, à laquelle elle raconta, toujours selon son système de mensonge mi-partie de vérité, qu'elle avait enfin découvert la cause de la vive prédilection que M. de Chabourot avait montrée pour le sieur Cousinot. Des titres tombés aux mains de celui-ci et par l'abus qu'il avait semblé vouloir en faire, pouvant compromettre une partie notable de leur fortune, avaient été la raison déterminante des ménagemens et de la faveur dont cet homme avait été l'objet de la part du baron ; mais, Dieu merci, ce danger avait été conjuré, et si M. de Freneuse n'était pas trop découragé par les fâcheux procédés auxquels il avait été exposé, il pouvait cette fois avec sécurité prétendre à la main de Thérèse, dont il n'y avait plus moyen qu'aucune influence pût le déposséder.

Etant resté fort amoureux, M. de Freneuse, quand sa tante lui transmit cette ouverture, l'accueillit avec empressement, et Thérèse, dont la destinée était de ressembler sur place à une sorte de fiancée du roi de Garbes, reçut l'intimation de retourner du côté de son premier prétendant ; d'après sa résignation aux volontés maternelles, Cousinot étant déclaré déchu de ses espérances, ne devait plus être considéré par elle, nos lecteurs nous pardonneront ce jeu de mots, que comme un futur passé.

Par le fait, le malheur arrivé à M. de Freneuse tourna très heureusement pour lui, car la peur qu'elle avait eue d'être livrée à l'étrange protégé de son père, fit que Mlle de Chabourot accepta avec bonheur et empressement le parti si honorable qu'elle avait précédemment subi avec une résignation douloureuse ; ce fut un peu la fable de La Fontaine : « Le mari, la femme et le voleur, » qui se réalisa en cette occasion.

Tout étant si bien arrangé à Paris, Mme de Chabourot écrivit à Francfort pour engager son mari à envoyer, dans le plus bref délai, son consentement au mariage de M. de Freneuse : « Nous n'avons plus rien à craindre, disait la lettre de la baronne, du personnage qui doit faire auprès de vous une si singulière figure : la brebis égarée est rentrée au bercail, et on ne nous la dérobera plus, car un bon brasier l'a réduite en cendres et l'a mise désormais hors de toute atteinte. Vous pouvez donc agir à votre aise avec M. votre attaché, le remercier si bon vous semble, ou le garder auprès de vous s'il vous rend quelques services ; mais seulement hâtez-vous de nous faire parvenir l'acte de votre consentement, de manière que s'il prenait envie à ce terrible amoureux de déserter son poste pour venir revendiquer ce qu'il appelle ses droits, il vienne se heurter contre un invincible obstacle. Nous aviserons d'ailleurs, pour le moment où il apprendra le mariage de Thérèse, à trouver quelque moyen de l'empêcher d'avoir une colère trop bruyante, car c'est là, j'en conviens, un danger. Thérèse va à ravir depuis qu'elle est assurée de n'épouser pas Cousinot ; cet homme était positivement sa maladie, etc., etc... »

Depuis qu'à la suite d'une négociation, à laquelle il avait eu une part personnelle très active, il s'était vu décoré de l'ordre du *Faucon-Blanc* (1), Cousinot avait pris quelque goût à la diplomatie, en sorte qu'il prétendait mener toutes les affaires de la légation ; ce qui ne tarda pas à le mettre au plus mal avec M. de Chabourot. Au moment donc où celui-ci apprit de sa femme qu'elle avait enfin soustrait leur existence à la cruelle domination de cet homme, il l'avait dans une aversion si forte, qu'il ne fit aucune des objections que, dans une autre donnée, sa prudence ordinaire lui aurait suggérées. Envoyant aussitôt le consentement qui lui était demandé, il se mit en même temps à traiter l'envahissant *attaché* avec une raideur et un absolutisme de volonté qui amenèrent entre eux d'assez violentes mêlées. En fin de cause, Cousinot, qui s'impatientait de ne pas voir arriver sa fiancée, soupçonnant d'ailleurs quelque raison toute nouvelle aux manières de moins en moins déférentes qu'avait pour lui le baron, résolut de se tirer de sollicitude, et de venir se rendre compte sur place de ce qui avait pu se passer ; un beau matin donc, laissant sa démission à l'adresse de M. de Chabourot, il partit sans prendre congé de lui ; et le voilà courant la poste sur la route de Francfort à Paris.

Cousinot avait beau se hâter, sa diligence fut en pure perte, et à Mantes aussi bien qu'à Paris tout était consommé avant qu'il n'arrivât.

Son malheur lui fut annoncé d'une façon aussi brutale et aussi désobligeante que possible, car ce fut le hasard qui se chargea du soin de le lui signifier.

Comme sa chaise de poste allait entrer dans la cour de l'hôtel Chabourot, elle fut obligée de s'arrêter pour laisser passer un riche équipage, dans lequel il eut le temps de reconnaître Mlle de Chabourot, ayant à ses côtés M. de Freneuse. Cela parlait, ce semble, de soi-même, et n'avait pas besoin d'un long commentaire pour être compris.

Dire la furieuse colère dont à cette vue fut animé notre diplomate, serait chose inutile, elle se comprend et d'ailleurs il ne va pas tarder lui-même à nous rendre témoins de son explosion.

Montant rapidement l'escalier qui conduisait à l'appartement de Mme de Chabourot et faisant chez elle une sorte d'invasion :

— Pourriez-vous me dire, madame, s'écria-t-il, sans autre préambule, ce que signifie la singularité dont je viens d'être témoin ?

Mme de Chabourot le regarda en riant, car une pelisse de voyage, d'un goût assez hasardé, une casquette poudreuse que par parenthèse il n'avait pas ôtée en entrant, tant il était hors de lui, et précisément cette prodigieuse indignation à laquelle il paraissait en proie, constituaient l'ensemble d'un personnage assez burlesque.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda en même temps la baronne, quoiqu'elle le reconnût fort bien.

— Morbleu ! madame, je suis Cousinot, répondit l'attaché ; ce nom, que je sache, n'est pas habituel à exciter votre hilarité.

— Eh bien ! mon cher monsieur, répartit la baronne, je ne vous fais pas compliment de la manière dont vous vous êtes formé dans la diplomatie du Nord, et cette façon de paraître devant une femme, la casquette en tête, supposerait que vous n'avez vécu là-bas qu'avec des Lapons ou des Groenlandais.

— Il ne s'agit pas entre nous de politesse, répondit Cousinot en profitant pourtant de la leçon : je viens de voir Thérèse sortant en voiture avec M. de Freneuse.

(1) Le ruban de cet ordre a le bonheur de ressembler, à s'y méprendre, à celui de la Légion-d'Honneur.

— Cela ne m'étonne pas, ils me quittent à l'instant, dit d'un grand sang froid la baronne.

— Elle est donc sa femme! s'écria l'attaché.

— Mais sans doute, monsieur, et il faut revenir bien de Francfort pour ignorer cela.

— Ainsi vous avez cru vous jouer de moi impunément, et vous ne vous êtes pas rappelé tous les moyens que j'avais de vous faire repentir de ce manque de foi.

— Que voulez-vous? repartit la baronne avec une ironie à faire damner le plus saint et le plus patient des hommes (ce que certes Cousinot n'était pas), il y a long-temps qu'on l'a dit, les absens ont tort.

— Oh! c'est vous, madame, dit Cousinot avec un accent étouffé, qui avez eu tort et qui paierez cher cette audace.

— Allons donc! fit en haussant les épaules Mme de Chabourot, vous avez toujours l'air de jouer le mélodrame des *Deux Forçats*; nous savons à quoi nous en tenir sur ces fameux papiers que vous avez feint d'avoir, et que vous n'avez pas.

— Celui qui vous a donné cette fausse sécurité vous a rendu un bien mauvais service, répartit l'ex-chirurgien; une fois déjà j'ai fait voir à votre digne mari le testament que vous avez dérobé et le commentaire explicatif de Leduc; vous les verrez à votre tour; mais ce sera en un lieu où l'envie de faire de l'esprit vous sera bien passé.

— Soit! repartit Mme de Chabourot; mais pour parler sérieusement, je vous engage dorénavant, si le hasard fait que nous nous rencontrions, à prendre avec moi un ton plus convenable, mon humeur pouvant ne pas être toujours de m'amuser de vos façons de Cosaque irrégulier.

— Bien! bien! s'écria Cousinot, en se mettant en devoir de sortir, jouez de votre reste à faire l'insolente, rira bien qui rira le dernier. Cela dit, il descendit l'escalier plus furieux encore qu'il n'était quand il l'avait monté, se jeta dans sa chaise, ordonna au postillon qui attendait dans la cour son pour-boire, de réatteler et de prendre la route de Mantes. Cet homme fit d'abord quelques difficultés de fournir ainsi double relai; mais deux écus de cent sous triomphèrent de sa résistance, et Cousinot partit, emporté au grand galop des chevaux.

CHAPITRE XLIII.

Si le dénoûment (*wentus*) ne nous talonnait et que nous ne fussions pas sous l'ardente traction des incidens qui se précipitent, nous aurions pris quelque plaisir à peindre l'intérieur fortuné du malheureux Lambert dans le plein de sa lune de miel, et tandis qu'il ignore quelle est l'indigne compagne qu'il s'est donnée.

Mais serait-ce bien la peine d'essayer de donner un corps à ce fugitif bonheur, à cette fumée de félicité conjugale qu'une affreuse révélation va peut-être faire évanouir dans un instant?

Il pouvait être cinq heures de l'après-midi, par une journée du mois d'avril, quand la voiture de Cousinot s'arrêta à la porte du logis de Lambert. Ce ne fut point Marguerite, la servante qu'il connaissait, qui vint lui ouvrir: cette fille s'était trop violemment opposée à ce que son maître épousât Mme Delaunay, pour avoir pu conserver sa position dans la maison; elle avait remis sa démission entre les mains du capitaine quelques jours avant la célébration de l'union qu'elle s'était permis de blâmer; et nous devons dire que, secondée dans son opposition par l'adjoint de la mairie, qui s'était également prononcé contre ce mariage, elle l'avait entraîné dans sa retraite, en sorte que Lambert, servi par les domestiques de sa femme, n'ayant rigoureusement qu'elle pour société, lui ayant *tout* donné par son contrat de mariage, à l'exception d'une petite rente qu'il avait conservée pour en disposer par testament en faveur de Cousinot, était aussi complétement *embouvardisé* qu'il était possible de imaginer.

— Bien, fit Cousinot, car souvent, même au sein des plus vives préoccupations, certains faits ont le privilége de fixer notre attention. Quelle idée est donc venue à Lambert d'avoir une femme de couleur pour le servir? Comme il avait demandé en même temps si le capitaine y était, la femme de chambre de Mme Lambert répondit qu'elle allait s'en assurer, et en attendant, elle introduisit le nouveau venu dans cette même salle où quelques mois avant avait pris naissance l'intrigue qu'il s'agit de dénouer aujourd'hui.

Lambert, occupé à travailler dans son jardin, où la saison du printemps lui donnait bien de la besogne, ayant été averti qu'un étranger le demandait, vint pour le recevoir, et, en reconnaissant Cousinot, il jeta un cri de joie et se précipita dans ses bras.

La situation d'esprit de Cousinot était trop passionnée pour qu'il pût songer aux convenances, lesquelles, peut-être, lui eussent conseillé de montrer d'abord quelque curiosité de ce qui concernait Lambert avant de s'occuper de ses propres affaires.

— Vous avez les papiers que je vous ai confiés? demanda-t-il donc, après avoir à peine échangé quelques paroles.

— Parbleu oui, repartit Lambert, ce n'est pas sans peine que nous les avons sauvés des mains de la police, car elle a fait le diable pour nous les dérober; mais grâce à Dieu, ils sont en lieu sûr...

— Voulez-vous me les donner? dit alors Cousinot, ayant toujours à la pensée le ton railleur avec lequel l'avait accueilli Mme de Chabourot, et soupçonnant quelque avarie arrivée à ce précieux dépôt.

— Ah ça! mais, fit Lambert, en remarquant l'air préoccupé de Cousinot, est-ce qu'il y aurait du nouveau dans votre affaire?

— Oui, un peu, repartit le diplomate, et je crois que le moment du bal n'est pas loin.

— Diable! dit Lambert, il faut cependant que nous causions un peu de la chose, car ma femme, sur ce que vous devez faire ou ne pas faire, a peut-être des idées assez justes.

— En effet, vous êtes marié, dit Cousinot. Je suis si étourdi, que je ne vous en parlais pas.

— Vous vous en seriez toujours bien rappelé, repartit le capitaine, quand je vous aurais présenté ma femme; mais dans ce moment elle est sortie.

— Eh bien, dit alors Cousinot, ne perdant pas de vue son idée, profitons de cela pour couler à fond l'affaire de ces papiers dont je suis un peu inquiet, je l'avoue.

— Allons, je vais vous les chercher, repartit Lambert. Et il monta dans une chambre haute où était pratiquée sa cachette, qu'il fut un peu de temps à déranger parce qu'elle était faite fort artistement.

Dans l'intervalle, Cousinot, resté seul, ayant par hasard jeté les yeux du côté du jardin sur lequel donnaient les fenêtres de l'appartement où il était alors, aperçut une femme fort coquettement vêtue et qui se dirigeait vers la maison. En regardant avec plus d'attention, et à mesure que l'apparition se rapprochait, il semblait bien à notre diplomate reconnaître une tournure, puis un ensemble de physionomie, puis enfin des traits qui ne lui étaient pas inconnus; du reste, son doute ne devait pas tarder à être éclairci, car montant lentement les marches du perron, l'élégante inconnue fut bientôt auprès de lui.

— Cousinot! Mme Bouvard! s'écrièrent en même temps les deux acteurs de cette scène, mis inopinément en présence.

— Par quel hasard ici? demanda l'ancien soupirant de la maîtresse de pension.

— Au nom du ciel, ne me perdez pas, dit celle-ci; je vous expliquerai plus tard les circonstances qui m'ont amenée à accepter la main de votre ami.

— Vous, la femme de Lambert, continua Cousinot; mais il m'avait écrit qu'il épousait la veuve d'un colon, Mme Delaunay?

— C'est mon nom de famille, répondit la digne hôtesse. Au théâtre, j'avais pris celui de Bouvard, sous lequel je vous fus connue.

— Tout cela est bien étrange, madame, dit Cousinot avec solennité.

— Encore un coup, monsieur, dans l'intérêt de votre ami encore plus que dans le mien, gardez-moi le secret jusqu'à ce que j'aie pu vous rendre compte de mes motifs. Cela m'est impossible maintenant, car j'entends mon mari.

Et en effet, dans le moment, Lambert vint à rentrer.

— Tiens! fit-il, par où donc êtes vous passée, je ne vous ai pas entendue sonner?

— J'ai passé par la porte du jardin dont j'avais pris la clé, répondit Mme Lambert.

— Mon cher Cousinot, dit alors l'heureux époux, je vous présente Mme Delaunay, qui a bien voulu devenir la femme du capitaine Lambert.

— Enchanté de faire sa connaissance, repartit le diplomate, croyant devoir déférer provisoirement à la prière qui lui avait été faite. Puis, voyant que Lambert tenait un paquet cacheté: Est-ce là ce que je vous ai demandé? continua-t-il.

— Oui, repartit Lambert, voyez si rien n'y manque.

Quand Mme Lambert s'aperçut que la soustraction opérée par la baronne allait être découverte, elle tenta de gagner du temps en allant au devant de la vérité prête à apparaître.

— Vous ne trouverez pas là ce que vous cherchez, dit-elle à Cousinot, qui s'occupait à enlever les cachets.

— Comment cela, repartit vivement Lambert, est-ce que vous avez permis à Mme Bouvard d'y mettre le nez?

— Mme Bouvard? demanda de son côté Cousinot, en achevant de mettre à nu un vieux numéro du *Drapeau blanc* qui tenait la place de tous les papiers disparus; vous avez confié ces papiers à Mme Bouvard?

— Sans doute, repartit Lambert, c'est elle qui vint nous avertir des desseins de la police, même que ma femme fit avec elle le voyage de Paris pour les déjouer.

— Une madame Bouvard qui n'était pas vous, dit Cousinot s'adressant à Mme Lambert; mais quelle était donc cette femme?

Lambert était si loin de deviner la vérité, que ces paroles restèrent pour lui incomprises. Quant à sa femme, épouvantée de la révélation qui lui parut inévitable, elle changea de couleur et fut obligée de s'asseoir, car elle sentait ses jambes prêtes à manquer sous elle.

— Eh bien! parlerez-vous? continua Cousinot, en s'approchant d'elle; et comme il la voyait prête à défaillir, il la secoua rudement par le bras.

— Cousinot, fit Lambert, un peu d'égards pour les dames! celle-ci est la mienne.

— Oui, une belle acquisition que vous avez faite là, répondit le diplomate, en se mettant à arpenter l'appartement, comme un homme qui se consulte sur un parti à prendre.

— Mais, sapreblieu! elle est tout à-fait pâmée, s'écria le capitaine, et vous feriez bien mieux de la secourir que de m'insulter en sa personne.

En même temps, s'agenouillant auprès de la coupable, il lui frappait dans les mains afin de la faire revenir.

— Eh! malheureuse dupe, laissez là cette femme, fit Cousinot ne se contenant plus ; vous parliez de Mme Bouvard, vous l'avez devant vous.

— Qui? Ma femme! s'écria Lambert avec l'effroi d'un homme qu'on avertirait qu'il a dans sa poche un scorpion.

— Hélas! oui, et, selon toute apparence, elle ne l'est devenue que pour vous dérober les papiers.

— Mais vous êtes bien sûr que c'est là Mme Bouvard? demanda une seconde fois Lambert que la profondeur de cette intrigue laissait encore incrédule.

— Vous me demandez ça à moi, repartit Cousinot d'un ton significatif, si j'en suis bien sûr? moi?

Le pauvre Lambert baissa la tête sous cet argument, le plus cruel que l'on pût employer pour le convaincre ; puis, ému par un reste de pitié, qui, nonobstant l'axiome célèbre formulé en chanson, était peut être aussi un reste d'amour : — On ne peut cependant la laisser sans secours, se prit-il à dire, et il sonna la femme de chambre, à laquelle il donna ordre de prendre soin de sa maîtresse, après quoi il passa au jardin, suivi de Cousinot, pour tâcher de démêler avec lui tout le détail de l'intrigue dont ils avaient été victimes, sauf à compléter l'instruction de l'affaire par les aveux que l'on demanderait à la coupable lorsque son état permettrait qu'on l'interrogeât.

Il ne fallut à Cousinot qu'entendre le récit de tous les incidens dont la vie de Lambert avait été remplie, depuis le moment où lui était parvenu l'insidieux avis de la baronne, pour comprendre qu'une vaste intrigue dont le mariage de son malheureux ami n'était qu'un épisode avait été ourdie par Mme de Chabourot, en vue de s'approprier les titres précieux dont il déplorait la perte.

Restait maintenant à savoir, pour la direction ultérieure qu'il devait donner à ses démarches, jusqu'à quel point le complot avait réussi, les paroles de Mme Bouvard quand elle lui avait dit : *ce que vous cherchez ne se trouvera pas là*, impliquant l'idée que les papiers déplacés de leur gîte n'avaient pas été détruits et qu'on pourrait les retrouver.

Dans cette pensée, il demanda à entretenir Mme Lambert qui devait avoir repris ses sens ; mais le capitaine lui fit remarquer que, selon toute apparence, elle serait plus disposée à dire la vérité si lui, son mari, l'interrogeait en tête à tête : donnant les mains à ce mode de procéder, le diplomate engagea son malheureux ami à user plutôt d'adresse que de violence, pour faire parler la dépositaire de tout le secret qu'il s'agissait de pénétrer ; c'est dans ce sens que Lambert promit de diriger la conversation.

Placée en présence d'un homme dont elle avait tant de raison de redouter la colère, l'ex-madame Bouvard se donna à tout le moins le mérite de la franchise, et, en essayant de faire reconnaître à son profit des circonstances atténuantes, et elle avoua toute la part qu'elle avait eue au rapt des papiers qu'elle déclara avoir laissés entre les mains de Mme de Chabourot.

Dans l'intérêt de Cousinot et dans celui de sa responsabilité si fortement engagée, le capitaine pensait surtout pour ce moment à obtenir ce renseignement. Aussitôt donc que cette lumière lui eût été donnée, il retourna vers son ami, et lui racontant tout ce qu'il venait d'apprendre, se mit à sa disposition pour toutes les mesures qu'il croirait devoir prendre. Toutefois, comme Mme Lambert, en ne cachant rien de la vérité, n'avait pu lui dire les choses autrement qu'elle ne les savait, Lambert, mal édifié sur le contenu des papiers qui avaient été soustraits, crut devoir faire une petite morale à son ami touchant sa dureté à vouloir se servir contre une mère d'une correspondance dérobée à l'inexpérience de sa fille, et jeta ainsi un blâme indirect sur sa conduite.

Déjà fort mal disposé, en recevant, comme il l'avait craint, l'assurance que Mme de Chabourot s'était emparée des titres qu'il avait mis tant de sollicitude à lui dérober, Cousinot s'offensa de l'espèce de leçon que lui donnait Lambert, et il lui répondit qu'un homme assez simple pour épouser le reste de tout le monde, devait l'être assez aussi pour croire tout ce que sa vertueuse compagne voudrait lui conter. On comprend la douloureuse irritation de Lambert en entendant ces dures paroles ; et tout en essayant de conserver son sang froid, il ne put s'empêcher de répondre avec un peu d'aigreur. De son côté, Cousinot mit de l'emportement à soutenir que le capitaine, auquel il expliqua le caractère véritable du dépôt confié à ses soins, n'avait pas apporté à sa conservation le dévoûment qu'on devait attendre de lui. Enfin de vivacités en vivacités, les choses allèrent au point que Lambert se crut dans la nécessité d'offrir à son ami de lui rendre raison du dommage qu'il lui avait causé. A quoi Cousinot répondit qu'il avait pour le moment autre chose à faire que de se battre ; mais que les intérêts par lesquels il était sans retard rappelé à Paris, une fois réglés, on pourrait reparler de cette proposition ; et presque aussitôt, malgré les humbles efforts qu'au dernier moment fit Lambert pour le calmer et le retenir, il remonta dans sa chaise et prit de nouveau la route de Paris.

CHAPITRE XLIV.

Ce ne fut qu'après le départ de Cousinot que le capitaine comprit bien l'horreur de sa position. Dans l'affreuse révélation qui venait de s'abattre sur sa vie, se rencontrait comme un résumé fatal de toutes les tortures auxquelles une ame humaine peut tomber en proie. Blessé dans toutes ses affections et dans tous ses sentimens, méconnu par l'amitié, indignement joué par l'amour, s'exagérant, pour se le reprocher, le dommage qu'il avait involontairement porté aux intérêts de Cousinot, froissé dans son amour-propre et par le sentiment de la naïve crédulité qu'il avait apportée à se laisser duper d'une manière infâme et par celui de l'indigne accointance à laquelle son nom et son existence, jusque là honorés et sans tache, se trouvaient désormais accolés ; désolé dans le présent, n'ayant pour l'avenir que la perspective d'une union inquiète et troublée, l'estime et la confiance, ces deux indispensables élémens du bonheur de toute association, étant désormais bannis de son ménage : pour comble de malheur, il se surprenait comme une lâche disposition à aimer encore dans le mépris, dominé peut-être qu'il était par la plus ignoble des incitations, à savoir cette fascination magnétique et incomprise qu'exercent parfois les mérites charnels de certaines femmes, et qu'on pourrait appeler la reconnaissance des sens : ainsi donc, après avoir, pendant vingt-cinq ans de sa vie, été comme un parangon de la douleur physique, il devenait aujourd'hui un modèle parfait et accompli de la souffrance morale ; fut-il donc bien inexcusable, sous le coup de cette destinée, de s'être laissé entraîner au désespoir et d'avoir maudit le jour où il était né?

En entendant la voiture de Cousinot s'éloigner, Mme Lambert avait repris quelque courage, car il lui semblait que, hors la présence de cet homme, l'influence assez profonde qu'elle sentait bien avoir prise sur son mari pourrait agir plus à l'aise ; et si elle parvenait à lui dérober son pardon, au fond la journée aurait été bonne pour elle, puisqu'au prix d'une courte agitation elle aurait délivré sa vie d'une sollicitude qu'elle y pouvait croire installée pour un temps beaucoup plus considérable. Dans cette espérance, elle quitta son appartement et chercha le capitaine avec le dessein bien formé de l'enlacer de toutes les plus enivrantes séductions de son repentir et de ses charmes ; mais on lui dit que peu après le départ de son hôte, Lambert était sorti ; ce qui lui parut étrange, la nuit déjà tombant et l'heure de leur dîner étant passée depuis long-temps.

Un temps assez considérable s'étant écoulé sans qu'on le vît revenir, la chère dame commença à s'inquiéter, se demanda s'il ne serait pas parti avec Cousinot, et s'il n'aurait pas formé quelque dessein violent, comme celui de la quitter. Dans son anxiété, elle ouvrit plusieurs fois les fenêtres de la maison qui donnaient sur la rue, et descendit même sur le pas de la porte pour voir s'il ne revenait pas ; mais personne à la nuit noire ne passant dans ce quartier isolé, elle n'entendait que le souffle du vent à travers une pluie assez forte qui s'était mise à tomber après le coucher du soleil, et dont le bruit monotone se mêlait au murmure de la Seine clapotant dans le lointain.

Comme elle prêtait l'oreille à ce bruissement de l'eau, qui au sein des ténèbres prend un caractère si marqué de mélancolie, une crainte funeste lui traversa l'esprit, et l'idée que Lambert eût pu attenter à ses jours se présenta à son imagination ; mais un peu après elle fut détournée de cette sombre visée, car les pas d'une personne qui semblait se diriger de son côté commencèrent à retentir dans le silence, et bientôt après elle reconnut, à ne pas s'y méprendre, l'allure accoutumée du capitaine. Quand il fut près de la porte et qu'il eut vu sa femme qui guettait sa venue :

— Que faites-vous là? lui dit-il d'un ton brusque.

— Vous le voyez, répondit-elle en prenant sa voix la plus caressante, je vous attends.

— Je ne suis pas perdu, reprit-il alors, et vous prenez trop de souci. Puis, sans autre parole, il pénétra dans la maison et entra dans la salle que nous connaissons déjà et où le dîner l'attendait. Sa femme l'y suivit.

Elle remarqua que son visage était fort pâle et que ses habits étaient trempés ; ce qui laissait croire qu'il avait fait une longue course.

— Ne voulez-vous pas vous changer, lui dit-elle alors, avant de vous mettre à table?

— Je n'ai pas faim, répondit-il, et vous pourez manger si bon vous semble. En même temps il ordonna à son domestique de lui apporter une redingote, et, quoique la pluie eût pénétré jusqu'à son linge, il ne voulut rien faire que substituer ce vêtement à celui qu'il quittait et qui dégouttait l'eau, après quoi s'asseyant devant l'âtre, il ne parut plus faire attention à ce qui se passait dans l'appartement.

Mme Lambert ordonna alors à voix basse de desservir ; puis quand les domestiques furent sortis, elle s'approcha de son mari, et se mettant à genoux auprès de lui :

— Vous m'en voulez toujours bien, monsieur? lui dit-elle.

Le capitaine tourna la tête vers elle, la regarda d'un air sombre, et haussant les épaules : — Ne jouez donc pas la comédie, lui dit-il.

A ce mot qui, dans leur situation respective, avait plus de sens et de portée qu'il n'en a d'ordinaire, Mme Lambert se releva et alla s'asseoir en un coin de la pièce, où elle alla sangloter fort douloureusement.

Un peu après, Lambert sonna un domestique auquel il demanda une bouteille de rhum et sa pipe. S'occupant alors de fumer et de boire, il ne parla à sa femme que pour lui dire : Vous feriez aussi bien d'aller dans votre appartement passer votre grande douleur à laquelle je ne comprends pas grand'chose, car enfin je ne vous dis rien.

— Ah! monsieur, répondit la pauvre femme, vous avez un air si dur avec moi et vous paraissez m'en vouloir!

— Du tout, reprit Lambert, je ne vous en veux pas; vous avez fait votre métier de femme, et c'est moi qui ai été un sot; mais, je vous l'avoue, j'aimerais autant être seul, et si vous tenez à rester dans cette pièce, je vais me retirer dans ma chambre...

— Restez, monsieur, je vous cède la place, dit Mme Lambert en se levant; et elle sortit en mettant son mouchoir sur son visage, comme on fait volontiers dans les grandes douleurs de théâtre.

Aussitôt que Lambert l'eut ainsi éloignée, il se mit à se promener à grands pas, paraissant de plus en plus livré à la domination de ses tristes idées, et il passa bien ainsi une bonne heure, se parlant quelquefois tout haut à lui-même, s'asseyant, recommençant à marcher, changeant à tout moment de place, en proie, en un mot, à une agitation extérieure qui marquait bien celle de son ame.

Sur les dix heures, il sonna pour demander du papier et des plumes; en même temps, il ordonna au domestique de remettre du bois sur le feu, puis lui dit qu'il pouvait se coucher, lui et les autres domestiques, et qu'il n'avait plus besoin de personne, qu'il avait plusieurs lettres à écrire et désirait n'être point dérangé.

Cependant Mme Lambert, retirée dans sa chambre, était de son côté en proie à une anxiété assez vive, et par intervalles elle s'informait de ce que faisait son mari; elle s'était attendue à des explications, à des reproches animés, à des violences même, et se sentait assez bien préparée à une lutte de cette espèce; mais ce ressentiment froid et tranquille, cette douleur silencieuse et solitaire la prenaient complétement au dépourvu et la remplissaient d'une vague terreur. Elle s'inquiéta surtout quand on lui dit que son mari avait parlé d'écrire une partie de la nuit, et avait ordonné aux gens de se retirer. Un bouillon qu'elle s'était fait apporter un moment avant se refroidit sans qu'elle eût plus envie d'y toucher, il n'y avait pas jusqu'au visage cuivré de sa femme de chambre qui lui donnait de terribles souvenirs de l'opéra d'*Othello*, et elle entendait avec effroi les notes plaintives de la romance du *Saule* retentir à son oreille.

Quand les derniers bruits de la maison eurent achevé de s'éteindre, qu'elle eut entendu les domestiques fermant les volets, donnant le tour de clé aux portes, puis gagnant les combles où étaient situées leurs chambres dans lesquelles bientôt rien ne remua plus, elle fut épouvantée de ce silence qui régnait autour d'elle, et pensa sérieusement au moyen de s'échapper de cette demeure sur laquelle il lui semblait que planait une atmosphère de mort; mais, calculant bientôt qu'elle ne pourrait essayer de fuir sans éveiller l'attention de son mari, de manière peut-être à précipiter la catastrophe, elle se contenta de verrouiller sa porte, et, se jetant sur son lit toute habillée, attendit avec angoisse la suite des événemens de cette triste nuit.

Il pouvait être deux heures et demie, elle avait cédé un instant à ce lourd assoupissement dans lequel l'ame garde encore l'empreinte de la pensée douloureuse au milieu de laquelle les sens ont succombé au sommeil, quand elle fut tout à coup réveillée par le bruit sourd que faisait Lambert en montant discrètement l'escalier.

Pour le coup elle pensa qu'elle touchait à sa dernière heure; son cœur commença de battre avec violence, sa respiration devint haletante, et ce fut à grand'peine qu'elle trouva la force de descendre de son lit afin d'être en mesure d'appeler du secours et de faire quelque résistance, si le meurtrier parvenait à pénétrer jusqu'à elle.

Cependant Lambert était arrivé jusque sur le palier, et au lieu de s'attaquer à la porte de la chambre où sa présence était si fort redoutée, il passa outre et entra dans une pièce voisine où sa femme l'entendit, comme on dit en termes de ménage, farfouiller pendant quelque temps.

Au bout de quelques minutes il revint sur ses pas; cette fois il parut que le danger devenait plus imminent, car il s'arrêta durant un moment devant l'appartement dont elle le soupçonnait de vouloir forcer l'entrée; mais bientôt après il continua sa route, redescendit les degrés et referma sur lui la porte de la salle où il avait veillé jusqu'à ce moment.

Un bon quart d'heure s'écoula encore sans que Mme Lambert, qui s'était un peu rassurée, recueillît aucun bruit; mais après cet intervalle, elle entendit son mari qui sortait de nouveau; seulement, au lieu de se diriger du côté de l'escalier, il entra dans la cuisine, où il demeura un moment, traversa ensuite un corridor qui donnait sur le jardin et ouvrit la porte avec précaution.

Curieuse de connaître quel pouvait être son dessein, Mme Lambert s'approcha de sa fenêtre, et alors elle aperçut le capitaine, une lanterne à la main, faisant le tour de la pièce de gazon qui s'étendait devant la maison, puis s'enfonçant dans une allée du bois où elle le perdit un moment de vue: mais comme les arbres étaient encore mal garnis de feuilles, elle continuait d'apercevoir la lumière de la lanterne jetant de loin en loin ses rayons dans l'épaisseur du branchage, et quoiqu'elle n'eût plus, ce semble, à s'épouvanter pour elle-même, ces lueurs qui lui arrivaient à travers l'espace lui parurent avoir quelque chose de sinistre et son esprit fut tourmenté par de lugubres pressentimens.

A la fin cependant, ces scintillemens de plus en plus lointains s'étant tout à coup évanouis au sein de la nuit, elle trouva ces ténèbres plus effrayantes encore, et elle se mit en devoir d'ouvrir la fenêtre pour écouter si elle ne percevrait pas quelque bruit; au moment même où l'espagnolette tournait sous sa main, une explosion se fit entendre et retentit fortement au milieu du silence. Ne doutant pas qu'un malheur ne fût arrivé, elle s'empressa de tirer le cordon des sonnettes qui répondaient aux chambres des domestiques, et en un moment toute la maison fut sur pied. Accompagnée alors de toute la domesticité à laquelle elle avait dit ses craintes, elle se dirigea du côté où il lui sembla qu'on avait tiré, et étant arrivée jusqu'auprès de la serre, elle vit la lumière du fallot qui brillait à travers du vitrage; mais n'osant pas aller plus loin, elle dit au domestique d'entrer et de voir ce que son maître faisait.

Cet homme ne fut qu'un moment; il ressortit en poussant un grand cri et disant que le capitaine s'était tiré un coup de pistolet.

Tous ensemble pénétrèrent alors jusqu'à la place où venait d'être commis le suicide, et ils trouvèrent Lambert étendu sur le dos et ne donnant plus aucun signe de vie.

Le domestique fut aussitôt dépêché pour chercher un médecin, et avec plus de courage qu'on ne lui en aurait cru, la veuve, aidée des deux femmes qui étaient restées avec elle, essaya d'étancher le sang et de donner quelques soins au malheureux.

Le médecin n'ayant pas tardé à arriver, il déclara que tout était fini et qu'il n'y avait aucun espoir de le rappeler à la vie. Mme Lambert voulait qu'on le transportât dans la maison; mais le docteur, y ayant eu mort violente, dit qu'il fallait attendre l'arrivée du magistrat, et, sur ses instances, la veuve se retira dans son appartement où, à peine arrivée, elle fut saisie d'une violente attaque de nerfs.

Le reste de la nuit se passa à dresser le procès-verbal de la mort qui, de l'avis du médecin, fut reconnue volontaire. D'ailleurs, les lettres qu'avait laissées Lambert, et qui se trouvaient sur la table de la pièce où il avait veillé jusqu'au moment de son suicide, ne laissèrent aucun doute sur le caractère qui devait être attribué à cette catastrophe. L'une de ces lettres était adressée à cet adjoint de la mairie avec lequel, antérieurement à son mariage, Lambert avait habitude de faire société; l'autre était pour Cousinot. On trouvera ci-dessous la teneur de l'une et de l'autre.

Il ne s'en trouvait aucune à l'adresse de celle qui avait été la cause de ce malheur.

CHAPITRE XLV ET DERNIER.

« Mon cher et digne ami, disait Lambert au magistrat municipal, vos conseils étaient les meilleurs; pourquoi ne les ai-je pas suivis? Je ne serais pas où j'en suis. Puisque la chose pour laquelle je me trouve obligé aujourd'hui d'honneur à quitter ce monde a été cause qu'il y a eu entre nous du refroidissement, c'est bien le moins que je vous avoue le tort que j'ai eu de ne pas écouter vos avis qui m'auraient sauvé, et que je vous fasse mes excuses pour avoir si mal reconnu votre amitié en me brouillant avec vous relativement aux vérités que vous m'avez dites. Pardonnez-moi, mon cher et digne ami, comme on doit toujours le faire avec un mourant, et croyez, à ce dernier moment, au renouvellement de l'affection que je n'ai jamais cessé, au fond, d'avoir pour vous, et dont je désire ici vous donner une preuve.

» Votre sincère et dévoué,
» Joseph LAMBERT. »

La lettre écrite pour Cousinot était beaucoup plus ample; elle était ainsi conçue :

« Mon cher Cousinot, dans l'extrême embarras où je me trouvais de réparer le tort bien involontaire que je vous ai causé, je vous avais proposé de me battre avec vous; mais je réfléchis que c'est là une assez mauvaise façon d'arranger entre nous les affaires, et j'ai pensé que je serais plus sûr d'être traité comme ma bêtise le mérite, en me chargeant moi-même du soin de m'expédier.

» D'ailleurs un médecin ne se bat pas avec ses malades, et après la belle cure que vous aviez faite sur ma personne, vous auriez eu trop de désagrément à détruire votre ouvrage. Avec ça que ce n'est pas seulement à cause de mes torts envers vous que je prends ce parti, car je vous avouerai que la honte d'avoir été affreusement dupe me pousse à sortir de ce monde, où il me semble que les enfans de sept ans se moqueraient maintenant de moi. Ainsi donc, je fais aussi la chose un peu pour moi.

» Maintenant, si vous voulez que je vous parle avec une certaine franchise qui ne me paraît pas très déplacée dans la bouche d'un homme qui va mourir, je trouve que vous n'avez pas eu une bonne inspiration de vous embarquer dans l'affaire où je me trouve payer pour tout le monde et que vous avez eu de meilleures idées dans votre vie.

» Sans doute ces C..., sont de la canaille, et il serait à désirer qu'on en fît un bon exemple; mais c'était à la justice à s'en mêler et non à un particulier qui, ayant plutôt son intérêt en vue que celui de la punition des coupables, n'est pas assez pur dans ses démarches. Si vous m'aviez tout confié dans le commencement, je vous aurais dit cela, et nous n'en serions pas où nous en sommes. L'amitié même que j'avais pour vous n'excuse pas la facilité que j'ai mise à m'immiscer dans une chose qui n'était pas absolument droite, aussi j'en paie la prime. Tant pis pour moi.

» Quant à vous, qui m'avez toujours paru un honnête homme, vous avez encore le moyen de retourner en arrière, et vous le ferez si vous m'en croyez; vous abandonnerez ces gens à leurs remords et à la justice de Dieu qui est un peu plus désintéressée que la vôtre, en ce qu'il ne veut pas épouser leur fille, et vous ne vous jetterez pas, en vous mêlant de raconter tout ce qui s'est passé, dans de nouveaux embarras.

» Rappelez-vous qu'à la première bataille vous avez perdu votre meilleur ami; à la seconde, voyez-vous, vous pourriez perdre votre répu-

tation, car enfin, quand vous auriez encore en main les preuves que vous n'avez plus, et que vous prouveriez que les C.... sont des voleurs, vous qui auriez voulu devenir leur gendre et avoir part au gateau, croyez-vous que vous seriez bien vu du public? On dirait: ce sont des paysans qui se battent contre des gens de la campagne, et on ne ferait pas grande différence entre vos adversaires et vous; ainsi assez causé et restez-en là.

»Vous avez des talens avec lesquels vous pouvez vous passer de la protection des grands; d'ailleurs la fille est mariée, vous ne pouvez faire casser le mariage, et puis croyez-vous que ces gens ne se défendraient pas? Ils sont adroits, ils vous l'ont prouvé; on n'est jamais sali que par la boue, et ils trouveraient bien moyen de vous en jeter. Pensez qu'ils sont puissans et que vous n'êtes rien.

»Vous me direz: mais le plaisir de la vengeance. Eh bien! moi aussi j'aurais pu me venger de cette créature qui est venue abuser de tous mes sentimens. Eh bien! je ne m'en venge pas, je préfère m'en aller, parce que l'homme est si faible qu'on ne peut jurer que je ne lui aurais pas pardonné un jour. Elle a été forcée, me serais-je dit; on a abusé de sa faiblesse, on l'a séduite par des présens, enfin tous les raisonnemens que se fait un homme pour retourner à son vomissement; et, parce qu'elle dit quelque chose à mes sens, j'aurais eu la bassesse de continuer à vivre avec ce reste de tout le monde, comme vous l'avez si bien dit: il fallait se garer de cela; j'ai donc dit comme la vieille garde: Je meurs, mais ne me rends pas!

»Voilà mes idées sur toute cette affaire; pour vous aider à vous passer de tout le monde, j'aurais voulu vous laisser tout mon bien; j'en ai bêtement disposé par le contrat de mon beau mariage; mais vous trouverez ci-joint mes dispositions pour que vous profitiez d'une petite rente que j'avais mise de côté pour vous. Vous ne me refuserez pas, n'est-ce pas, Cousinot?

»Maintenant tout est en ordre, j'élève mon ame vers Dieu et comme j'ai fait assez mon purgatoire dans ce monde, j'espère qu'il me pardonnera d'aller à lui un peu avant qu'il ne m'appelle. Peut-être que si j'avais eu un peu plus de religion je ne ferais pas ce que je vais faire; mais je suis un enfant de la révolution auquel on n'a pas même appris le catéchisme; je me suis battu pour mon pays, j'ai tâché de marcher toujours dans la voie de l'honneur et n'ai pas eu beaucoup de bon temps, ainsi j'ai confiance en la miséricorde du Très-Haut et je persiste dans mon idée que j'ai arrêtée, en me promenant toute la soirée sur le bord de la Seine du côté de l'île des Cordeliers, endroit que j'ai toujours affectionné.

»Voilà beaucoup de bavardages; mais il faut finir: je me suis donné jusqu'à trois heures, il en est deux et demie; je vais aller chercher mes pistolets, les charger en douceur, de peur que le coup ne dévie, puis je me rendrai dans ma serre auprès de mes fleurs, les seuls amis que j'aie toujours trouvés les mêmes; et je serai là demain matin au milieu d'elles comme celle qu'un grand coup de vent aurait brisée: ainsi adieu, mon cher Cousinot, et pensez quelquefois à celui qui espère bien vous revoir là haut. Adieu... adieu.

»Votre ami, JOSEPH LAMBERT.

»Capitaine, on pourra le dire tout à l'heure, doublement retraité. »

Quand Cousinot reçut cette lettre, deux jours après la catastrophe, elle lui donna beaucoup à réfléchir; car, malgré l'insuffisance du style, elle appréciait avec un grand bon sens sa position, et il se demanda si, n'ayant plus aucune preuve dans la main et ayant affaire à si forte partie que s'était toujours montrée Mme de Chabourot, il pouvait prudemment entamer avec elle une lutte judiciaire. Il faut considérer en outre qu'ayant été profondément touché de la mort de Lambert, sentant qu'il avait pour une bonne part à se la reprocher, il se fit une sorte de devoir d'accomplir ce qui pouvait être regardé comme la volonté dernière de son ami, en sorte qu'après être arrivé de Mantes avec le dessein de faire un des plus grands scandales qui se pût imaginer et avoir entamé quelques démarches, il enraya beaucoup sur cette idée et finit par y renoncer ou peu s'en faut.

Mais, vont s'écrier mes lecteurs, votre histoire est affreusement immorale: le crime y triomphe et la vertu y est sacrifiée. Nous croyons, nous, au contraire, que notre histoire est des plus morales, et voilà comment nous le prouvons.

D'abord, bien que la baronne de Chabourot finisse par l'emporter sur son adversaire, nous croyons que peu de gens seront tentés de marcher sur ses traces, et les cruelles humiliations par lesquelles il lui a fallu passer, les peines infinies que nous l'avons vue se donner pour sauver son honneur et la considération de sa famille, les terreurs et les déceptions sans cesse renaissantes au milieu desquelles elle a marché, nous paraissent une leçon assez concluante, et dont il y a bien un peu à profiter.

De dire ensuite qu'il y ait du danger à constater que l'habileté, le crédit, la fortune, peuvent faire prospérer l'improbité et l'injustice, c'est là vraiment se moquer. Est-ce que cette vérité, toute désolante qu'elle soit, ne frappe pas les yeux chaque jour: est-ce que le fréquent succès du méchant n'est pas un fait vieux comme le monde et acquis irrévocablement au procès que les moralistes ont de tout temps fait à l'humanité, et y aurait-il un si grand péril à accepter pour une nécessité de cette vie, sauf à en appeler à l'autre, ce scandale passé en force de chose jugée?

Mais dans tous les cas, l'enseignement à déduire de notre histoire n'est pas la commodité qui se trouve pour certaines positions privilégiées, à accomplir le mal; car si Mme de Chabourot l'emporte, Lambert y périt, et c'est là qu'est notre moralité.

Nous ne disons pas que nous avons voulu prouver, ceci serait contraire à notre théorie du roman qui, selon nous, a plutôt la mission d'amuser que d'instruire; mais nous disons que fortuitement, si l'on veut, notre narration prouve que, quand seulement par imprudence, par légèreté, même par dévoûment à nos amis, ce qui est pourtant un honorable mobile, nous nous laissons entraîner à mettre seulement le bout du doigt dans l'engrenage de la grande roue du mal, nous sommes exposés à y être broyés tout entiers. C'est ce qui précisément arrive au capitaine Lambert, qu'à cette considération nous avons élevé à la dignité de héros publiquement déclaré de cette histoire.

Comme il le remarque lui-même avec un parfait bon sens, pour s'être trop peu sérieusement occupé du singulier service que lui demandait Cousinot, pour avoir, sous l'entraînement de son amitié et de sa reconnaissance, trop lestement consenti à se faire le complice d'une exaction, il a vu son repos troublé, a été amené, selon l'énergique expression de l'aide-major, à épouser le reste de tout le monde, et s'est jeté en fin de cause dans un labyrinthe si inextricable qu'il n'a plus vu pour en sortir que la grande porte de l'éternité. Voilà, ce nous semble, une vérité bonne à établir; une vérité utile à mettre en relief parce qu'elle ne frappe pas d'abord tous les yeux, parce qu'elle est fine, ténue, déliée, et que les consciences un peu grossièrement constituées ne la percevraient peut-être pas d'elles-mêmes si on ne prenait pas la peine de la leur démontrer. Ainsi donc: pour qui veut vivre en paix et faire une bonne fin, la nécessité de la probité exacte, absolue, poussée jusqu'à la plus fine fleur de la délicatesse: voilà notre moralité, la seule que nous reconnaissions comme dépendance et appartenance de notre conte, la seule à laquelle nous apposions notre chiffre, que nous revêtions de notre signature et dont nous déclarions vouloir poursuivre les contrefacteurs *selon toute la rigueur des lois.*

Pour en revenir à nos personnages, dont on ne nous pardonnerait pas de ne point faire connaître la destinée individuelle, nous dirons que dans le temps où Cousinot hésitait encore sur la marche à suivre avec les Chabourot, il reçut une proposition de prendre du service dans l'armée du pacha d'Egypte, qui dès cette époque attirait à lui les Européens. La position dont il s'agissait était aussi honorable que lucrative; seulement il fallait l'accepter sans hésitation et partir sur-le-champ. Voyant là un moyen de se distraire de ses chagrins et de ses mécomptes, Cousinot rompit avec toute pensée de vengeance, et se décida à passer dans le pays des Pyramides, du haut desquelles il fut bientôt loisible à quarante siècles de le contempler.

Aussi heureuse dans son mariage qu'on peut l'être avec une ancienne blessure au cœur, Mme de Freneuse vécut peu de temps; après dix-huit mois de ménage, elle mourut en mettant au monde une fille qui fit la consolation de son père et les délices de Mme de Janvry.

Quant à Mme Bouvard, presque aussitôt après la catastrophe, elle quitta Mantes, où elle ne pouvait plus se souffrir, et revint à Paris jouir de sa position de rentière. Par malheur, elle retrouva un ancien *jeune-premier* de la troupe où elle avait jadis tenu les rôles de *Dugazon*, lequel était devenu un très aimable *père-noble*, et elle eut la faiblesse, en lui rendant le cœur qu'il avait possédé naguère, d'y ajouter le don de sa fortune et de sa main. En moins de deux ans, Lambert fut vengé; car aux mains de ce nouvel époux, qui était l'un des *pontes* les plus distingués de son époque, l'aisance de sa femme eut bientôt *fait comme une ombre*, et suivant la logique de sa vie, la malheureuse fut réduite, en fin de cause, à accepter une place d'ouvreuse de loges au théâtre des Folies-Dramatiques.

Fort peu de choses à dire de M. de Chabourot, que sa femme ne se hâta pas de rejoindre, et qui, après la révolution de 1830, donna sa démission et rentra dans la vie privée.

Enfin, cette Mme de Chabourot, dont on s'était trop empressé de nous reprocher la scandaleuse prospérité, eut bien à compter dès ce monde avec la justice divine, car une affreuse maladie s'empara d'elle, et elle mourut royalement, après d'atroces souffrances, comme Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, d'un cancer au sein.

De fort honorables obsèques furent faites à Lambert, et le clergé de Mantes s'étant trouvé tolérant, quoique le fait du suicide fût à peu près public, le corps fut admis dans l'église sans difficulté, et l'on ne trouva pas dans ses funérailles l'occasion de scandale que les partis y avaient d'abord entrevue. Deux jours après, le *Mantois, journal des intérêts de Seine-et-Oise*, contenait l'article suivant, qui fait le plus grand honneur à la sûreté des renseignemens de son rédacteur.

« Encore un des vétérans de notre vieille armée qui vient de disparaître. Avant-hier, le capitaine Lambert, qui avait été décoré de la main de »l'empereur à Montmirail, et qui s'était retiré dans notre arrondissement »où il s'était fait connaître par l'étendue de ses connaissances horticoles, s'est tiré un coup de pistolet d'arçon auquel il n'a pas survécu. Il »paraît que d'affreuses souffrances auxquelles il était constamment en »proie par suite d'une blessure reçue au siége de Sarragosse, le maintient »souvent hors de lui, et c'est dans une de ces crises qu'il s'est porté à un »acte de désespoir qui, autrement, n'aurait pas été explicable, car le capitaine Lambert venait d'épouser une jeune femme pleine d'esprit, de »vertus et de grâces, qu'il adorait et qui lui avait apporté en dot une très

jolie fortune. Il faut dire aussi cependant que depuis quelques mois il avait été fort en butte aux persécutions de la police, et que ces tracasseries n'avaient pas peu contribué à aigrir son caractère, ayant été obligé pendant toute une matinée de défendre l'arme au poing l'entrée de son cabinet contre une escouade d'agens qui voulaient y pénétrer sans mandat légal. On craint pour les jours de sa jeune épouse, qui, depuis le moment de sa mort, n'a pas cessé de donner les signes du plus violent désespoir. »

Nous ne nous étonnerions pas que, cet article à la main, quelqu'un vînt essayer de nous prouver que cette histoire est toute d'invention, et que nous avons été *généralement mal* informés.

(*Messager.*) CHARLES RABOU.

Poésie.

La garde nationale de Boulogne a demandé une poésie à M. Victor Hugo lors de l'inauguration de la colonne élevée à Napoléon. Le célèbre poète s'empressa de satisfaire à ce vœu ; mais le dernier vers, dont le patriotisme aurait pu déplaire à l'Angleterre, empêcha cet hymne d'être chanté, et on lui préféra une autre poésie. Ne nous préoccupant pas de la question politique, nous sommes heureux de donner ces beaux vers de M. Victor Hugo :

HYMNE.

Au bord des flots, au sein des sombres Babylones,
Reste à jamais debout sur les hautes colonnes!
Veille sur nos vaisseaux et protége nos tours!
Sois toujours fier de nous! libre, calme, sereine,
La France a l'avenir! la France est encor reine!
Ton empire est tombé, ton peuple vit toujours.
Une aube meilleure
Sur nous brillera;
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra.
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité!
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité.

En vain Londre et Moscou, dans leur rage inféconde,
L'une hors de l'Europe et l'autre hors du monde,
Ont mutilé la France alors que tu tombas;
Et sur nos maux profonds qui saignent et s'irritent
Ont basé, comme un vase où des serpens s'agitent,
Une fragile paix pleine de sourds combats!
Une aube meilleure, etc.

Dieu veut la grande France et la grande Allemagne,
Et fit Napoléon comme il fit Charlemagne,
Pour donner à l'Europe un centre souverain.
Bientôt des vieux sultans mourra la race éteinte.
Alors Dieu qui bénit Teutonia la sainte,
Lui rendra le Danube et nous rendra le Rhin!
Une aube meilleure, etc.

En attendant ce jour que chaque instant amène,
Jour où la paix luira sur la famille humaine,
Jour où s'effaceront les crimes expiés.
Vois au-dessous de toi, figure solennelle,
L'éternelle tempête et la haine éternelle,
L'Océan sous tes yeux, l'Angleterre à tes pieds!
Une aube meilleure
Sur nous brillera;
Nous attendons l'heure,
Mais l'heure viendra.
Comme Dieu lui-même
Qui récolte et sème
Dans l'immensité!
Notre auguste France
A la patience
De l'éternité.

VICTOR HUGO. (*France littéraire.*)

RELATION

DE LA MISSION DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE BECKER AUPRÈS DE L'EMPEREUR NAPOLÉON EN 1815.

On connaît peu les détails de la vie politique de l'empereur Napoléon depuis le 19 juin 1815 jusqu'à son embarquement, le 13 juillet, sur un vaisseau anglais en rade de l'île d'Aix. Ce que l'on sait seulement, c'est que, quittant son armée après la déroute de Waterloo, comme il l'avait quittée après le désastre de Moscou, Napoléon était accouru à Paris dans l'espoir d'obtenir des chambres législatives les hommes et l'argent nécessaires pour relever la fortune de la France et la sienne ; c'est que, forcé d'abdiquer une seconde fois le pouvoir et conduit à Rochefort, il fit un appel à l'hospitalité anglaise, et que le régent répondit à son imprudente confiance en le condamnant à mourir du supplice de Prométhée sur le rocher de Sainte-Hélène.

Une main qui ne se fait connaître que par les initiales M. B. a, dans les derniers temps du comte Becker, écrit sous ses yeux et récemment publié à Clermont-Ferrand les particularités les plus importantes de cette courte mais mémorable période de la vie de l'empereur.

A peine arrivé à Paris, Napoléon reconnut qu'il lui fallait pour la seconde fois déposer le sceptre et la couronne; mais il nourrissait encore l'espoir de les transmettre à son fils. A la tête des phalanges nombreuses et dévouées qui lui restaient, cet espoir n'eût peut-être pas été déçu ; mais loin de ses soldats, il ne lui restait d'autre appui que l'influence affaiblie de sa gloire et de son nom, et cette influence allait bientôt se trouver neutralisée par les intrigues des partis politiques.

Le baron de Vitrolles ne tarda pas à se glisser clandestinement au quartier-général de La Villette d'abord, et bientôt après jusque dans le cabinet du ministre de la guerre.

Fouché, dont le nom se trouve toujours le premier partout où il y a défection et trahison, Fouché, qui au 20 mars, avait dit aux courtisans de Louis XVIII : *Sauvez le monarque, je réponds de la monarchie* ; Fouché, par des moyens occultes, exerçait un pouvoir mystérieux sur les chambres; il fit proposer et adopter la création d'une commission de gouvernement dont, par les mêmes moyens, il obtint la présidence.

Le premier acte du gouvernement provisoire fut de mettre la personne de Napoléon sous la garde d'un membre de la chambre des députés, et le général Becker fut appelé à ce poste de gardien responsable.

Le prétexte était de pourvoir à la sûreté de l'empereur, et la mission de l'assassiner que s'étaient donnée, après sa première abdication, des hommes d'une triste célébrité, semblait justifier cette précaution; mais Napoléon ne se méprit pas sur la véritable intention de ceux qui venaient de l'ordonner. Il dit au général Becker, quand celui-ci lui présenta ses lettres de service : « On aurait dû » m'informer officiellement d'un acte que je regarde comme une affaire de forme » et non comme une mesure de surveillance, à laquelle il était inutile de m'as» sujétir, puisque je n'ai pas l'intention d'enfreindre mes engagemens. »

Alors Napoléon avait quitté l'Elysée, où il était d'abord descendu, et s'était retiré à la Malmaison. Dans les premiers momens, beaucoup d'anciens serviteurs s'y présentèrent; les uns pour rendre un dernier hommage au héros vaincu, d'autres pour le conjurer de ne point abandonner l'armée qui le rappelait et l'attendait; quelques-uns même y vinrent pour solliciter encore des grâces et des récompenses. Mais bientôt les rangs s'éclaircirent, et la Malmaison, que l'empereur habitait depuis le 25 juin, ne reçut plus ni grands dignitaires, ni maréchaux, ni généraux. La solitude de cette résidence impériale ne fut troublée que par l'arrivée et le départ de quelques officiers supérieurs qui accouraient du champ de bataille pour assurer Napoléon du dévoûment de l'armée à sa personne, et lui proposer d'en prendre le commandement pour la conduire à l'ennemi.

Dès le 27, la cour du prince, qui avait été reconnu empereur des Français roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin et pacificateur de la confédération suisse, ne se composait plus que de la reine Hortense, qui était venue avec ses enfans lui apporter ses diamans et lui prodiguer les soins de la piété filiale la plus touchante, et du fidèle général Bertrand. Alors les domaines du conquérant qui avait régné depuis Terracine jusqu'à Oldenbourg, ne dépassaient pas l'étroit enclos de la Malmaison. Plus tard, on y vit arriver le cardinal Fesch et sa sœur, la mère de Napoléon ; puis aussi M. Maret et le général Savary, qui venait y reprendre sous cape ses anciennes fonctions.

Dans sa chute profonde, l'empereur se montra sobre de réflexions ; s'il parlait de sa situation et de l'avenir de la France, c'était toujours avec une grande mesure et beaucoup de calme. Mais, à travers l'apparente sérénité de ses traits, il était intérieurement en proie sur le sort que les étrangers lui réservaient. Le général Becker lui ayant dit : « Votre Majesté aurait singulièrement embarrassé » son beau-père, si, faisant abnégation d'elle-même pour sauver nos institutions, » elle se fût mise à sa discrétion. » Napoléon, effleurant légèrement de la main la joue du général, lui répondit : « Vous ne connaissez pas ces gens-là! »

Il avait demandé deux frégates et des passeports pour se rendre aux Etats-Unis. Après quelque hésitation, les frégates furent accordées, mais non pas les sauf-conduits. La commission, ou plutôt Fouché pressait son départ pour Rochefort. Un passeport fut expédié au général Becker pour se rendre sans délai dans cette ville, accompagné de *son secrétaire* et d'un domestique. L'empereur, en lisant cette pièce, dit au général avec un sourire amer : *Me voilà donc votre secrétaire!* Il n'ajouta pas un mot à cette exclamation; mais la répugnance qu'il avait toujours eue de quitter la Malmaison devint plus forte. Le lendemain matin, 28, il fit écrire par le général Becker au ministre de la guerre que n'ayant obtenu ni sauf-conduit ni garanties suffisantes dans des circonstan

ces où les communications n'étaient pas libres, il se considérait comme prisonnier et se décidait à rester, en attendant qu'il fût statué sur son sort par le duc de Wellington. Le 29, à quatre heures du matin, M. Decrès vint l'avertir qu'un plus long séjour à la Malmaison multiplait et rapprochait de sa personne les dangers auxquels il s'agissait de le soustraire. Napoléon parut d'abord ébranlé et disposé à partir ; mais, cédant de nouveau à ses propres répugnances, ou à des conseils qui furent attribués au duc de Bassano, il envoya le général Becker dire à la commission du gouvernement : « Les vœux des patriotes, les cris des sol-» dats réclament la présence de l'empereur pour sauver la patrie. Il ne demande » le commandement que comme un général dont le nom et la réputation peu-» vent encore exercer une grande influence sur le sol de l'empire. Après avoir » repoussé l'étranger, il promet *de se rendre aux Etats-Unis.* » La commission resta d'abord silencieuse; mais bientôt Fouché, prenant la parole, dit au général : « Annoncez à l'empereur que ses offres ne peuvent être acceptées. » Et sur le désir exprimé par le général d'être porteur d'une réponse qui ne fût pas verbale, Fouché écrivit précipitamment, à l'adresse du duc de Bassano, le billet que voici :

» Le gouvernement provisoire ne pouvant accepter les propositions que le général Becker vient de lui faire, de la part de S. M., par des considérations que vous saurez apprécier vous-même, je vous prie, M. le duc, d'user de l'influence que vous avez toujours exercée sur son esprit pour lui conseiller de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles. »

Pendant que le président parlait, agissait, écrivait au nom de la commission, sans consulter ses collègues, le général Carnot se promenait dans les angles de la ville ; le duc de Vicence, le général Grénier et le baron Quinette, assis autour de la table, gardaient un profond silence. Le duc d'Otrante seul traitait péremptoirement toutes les questions politiques et, comme un dictateur, paraissait régler le sort de la France. En sortant, le général traversa les salons d'attente, et il lui fallut fendre la foule empressée des généraux, des hauts fonctionnaires qu'importunait le voisinage de l'empereur, et qui tous criaient : *Hâtez-vous : tâchez donc de le décider à partir.*

Pendant l'absence du général Becker, l'empereur s'était préparé à se rendre à l'armée ; il était au moment de monter à cheval, lorsque le général reparut.

Napoléon vit bien par la lettre de Fouché au duc de Bassano, que toute tentative de sa part pour ressaisir le pouvoir ou seulement le commandement des troupes, serait désormais inutile, et ce même jour, 29 juin, cinq heures du soir, il monta dans une calèche à quatre places, dont il occupa le fond avec le général Bertrand ; les généraux Becker et Savary prirent place sur le devant, et au milieu du plus profond silence la voiture partit au galop se dirigeant vers Rochefort.

Le 2 juillet, l'empereur fut rejoint à Niort par son frère Joseph, par le général Gourgaud, par la comtesse Bertrand et ses enfans.

Les nouvelles apportées de Rochefort, par des officiers de la marine, sur la station anglaise qui croisait devant ce port et interdisait à tout bâtiment de guerre la sortie de la rade, par le pertuis d'Antioche et par le pertuis Breton, ramenèrent Napoléon à ses premières pensées : il fit écrire par le général Becker, au gouvernement provisoire : « Si dans cette situation la croisière anglaise empêche » les frégates de sortir, vous pouvez disposer de l'empereur, comme général uni-» quement occupé d'être utile à sa patrie. » Et il reprit son attitude expectante.

Cependant le 3 juillet à quatre heures du matin Napoléon sortit de l'hôtel de la Préfecture et continua son voyage. Il arriva à Rochefort le même jour à huit heures du matin. Les passeports attendus n'arrivaient pas, et les frégates la *Saül* et la *Méduse*, mouillées sous la protection des batteries de l'île d'Aix, ne pouvaient mettre à la voile sans courir le risque presque certain de tomber au pouvoir de la croisière anglaise. Il fallut chercher d'autres moyens d'évasion. Du 3 au 8 juillet chaque jour des conseils d'amirauté, auxquels l'empereur assistait, s'occupèrent de ce soin. Le vieil amiral Martin, homme d'une grande expérience, désigna le capitaine Baudin (aujourd'hui vice-amiral), commandant une corvette dans la rivière de Bordeaux, comme le seul homme capable de conduire sain et sauf Napoléon dans l'Amérique du Nord. Un monsieur Beslan, commandant un bâtiment danois, mais français d'origine, offrit de transporter l'empereur, avec une suite peu nombreuse, en Amérique, s'il voulait se confier à son honneur. Un projet héroïque fut présenté par M. Poné, commandant la *Méduse* : il proposa de se dévouer lui et son équipage : la *Méduse*, devait, pendant la nuit et à la faveur des ténèbres, attaquer le *Bellérophon*, le jeter à l'ancre, s'attacher à ses flancs, et pendant ce combat, quelque inégal qui fût, l'autre frégate aurait le temps de mettre à la voile et d'échapper à la poudrière ennemie. Napoléon n'accepta pas un si généreux sacrifice ; mais il continua de se montrer indécis sur le choix des autres propositions.

Cependant des ordres nouveaux arrivaient incessamment de Paris, les premiers n'avaient été que pressans, il y avait des menaces dans les derniers. La commission du gouvernement écrivait au général Becker : « Vous devez employer les moyens de force, s'ils sont nécessaires, pour faire embarquer Napoléon. »

Un lieutenant de vaisseau, M. Genty, offrit, avec quelques officiers du 14e régiment de marine, de monter et d'équiper deux petits bâtimens de cabotage pour y recevoir l'empereur et sa suite. Ces deux bâtimens furent même achetés ; mais pendant ce temps des scènes de désordre agitaient l'entourage de Napoléon. Les femmes ne voulaient point être séparées de leurs maris, et les périls de l'entreprise jetaient l'effroi dans beaucoup d'esprits : il fallut y renoncer.

Dans de telles conjonctures, l'empereur jugea qu'il ne lui restait plus d'autre refuge que la flotte anglaise. Le 14 au soir, il annonça au général Becker la résolution qu'il avait prise de quitter l'île d'Aix le lendemain, et le 15 à quatre heures du matin, il était reçu par le capitaine Maitland sur le *Bellérophon*.

Dans le trajet de la Malmaison à Rochefort, Napoléon fut plusieurs fois reconnu, et aussitôt les acclamations du peuple et des soldats le saluèrent. *Restez avec nous !* disaient les uns ; *A l'armée de la Loire !* criaient les autres ; mais il fallait plus que des cris pour le soustraire à la surveillance dont il était entouré, et nul ne tenta d'aller au-delà des prières et des vœux.

Telle est en substance la relation tracée par une main amie du général Becker. A près en avoir fait connaître les principales particularités, il est presque superflu d'ajouter que, pour relever l'importance de la mission dont l'auteur rend compte, il a dû multiplier à dessein les hésitations de l'empereur, parce qu'elles mettaient surtout en relief les conseils et les démarches du compagnon qu'on lui avait imposé.

CHRISTOPHE COLOMB (1)

Messieurs,

Je commence d'abord par vous faire des excuses : c'est trop de hardiesse, de ma part, que de prendre la parole en ces lieux, et devant un public non moins éclairé que respectable... Me trouvant hors de ma patrie, je n'ai pas de livres, de documens, d'amis à consulter. Il y a aussi de bien longues années que j'ai été forcé de renoncer à ce genre de travaux, aussi importans que paisibles... Mais ce qui m'effraie le plus, c'est la nécessité de m'exprimer dans une langue étrangère... Pour vous, c'est un instrument fort docile, il se plie à merveille dans vos mains : l'idée et la parole naissent en même temps ; ce sont deux sœurs jumelles, qui vont très bien ensemble... Quant à moi, je suis obligé d'abord de saisir la pensée, et de la dépouiller ensuite de son costume national, pour la revêtir, bon gré mal gré, d'une robe empruntée...

Je compte sur votre indulgence.

Je ne crois pas que Christophe Colomb ait beaucoup profité des découvertes des anciens. — A mon avis, les peuples de l'antiquité, même les navigateurs les plus hardis, ne s'éloignaient jamais des côtes : ils ne pouvaient pas le faire, sans encourir les plus grands dangers, n'ayant pas la boussole, ni les autres instrumens que les modernes ont à leur disposition... Les terres si riches, si abondantes, qu'exploitaient les Phéniciens, n'étaient probablement autres que l'Espagne : c'est là le pays qui a donné lieu à des récits, plus ou moins merveilleux, de leurs voyages : on peut même expliquer, par ce moyen (et l'on en a fait l'observation), comment ils pouvaient retourner chez eux avec leurs bâtimens chargés de métaux précieux. — Tout récemment encore, on a découvert en Espagne des mines d'argent, qu'on avait négligées jusqu'à nos jours, ou pour mieux dire, dont on ne se doutait guère : on croyait que ce n'étaient que des fables... eh bien, on a découvert des travaux étonnans, qui paraissent, à ce qu'on dit, antérieurs à la domination des Romains ; et ces mines sont situées près de la mer, précisément sur les côtes les plus fréquentées par les Carthaginois, près de la ville de Carthagène, qui en porte encore le souvenir et le nom !

Les découvertes des anciens n'avaient presque pas laissé de traces : quelques phrases jetées comme au hasard dans les livres, des souvenirs confus, des traditions vagues, ne pouvaient pas être d'un grand secours à Colomb, pour faire sa découverte... Il ne songeait ni à l'*Atlantide*, ni à aucune autre terre située à l'occident de l'Europe : il ne s'en souciait pas, on vous l'a déjà dit : il ne cherchait que l'Orient. Il ne cherchait pas non plus les îles qui pouvaient s'être formées par le bouleversement du globe qui engloutit l'Atlantide : il était si loin de chercher des îles, que, quand il mit le pied sur les premières qu'il trouva sur sa route, il crut que c'était un continent tout entier.... C'est-à-dire, qu'il se trompait doublement : en croyant que c'était un continent, et que c'était celui de l'Asie.

Colomb, à mon avis, ne profita des travaux des anciens qu'en ce sens : il profita de l'état où se trouvaient, de son temps, la géographie et l'astronomie. Il ne pouvait pas ignorer l'état de ces sciences parmi les anciens, lui qui avait fait des études sérieuses, lui qui était italien et qui vivait au quinzième siècle, dans ce siècle éminemment classique, et dans une terre éminemment classique aussi. Il a fait, lui-même, comme une espèce d'inventaire des connaissances qu'il avait acquises : il avait étudié, disait-il, la *cosmographie, l'histoire, des chroniques, la philosophie et d'autres sciences ; l'art du pilote, l'astrologie, la géométrie, l'arithmétique*... Il dessinait et *il savait tracer des cartes et des sphères*... Il avait fréquenté des *savans de différentes sectes et de plusieurs nations*... On voit bien, messieurs, que ce n'était pas un homme ordinaire ; Colomb savait tout ce que l'on savait de son temps !

On fait maintenant des efforts, très louables sans doute, pour attribuer aux peuples du Nord une grande part dans la découverte de l'Amérique. La société royale des Antiquaires du Nord, établie à Copenhague, a publié sur ce sujet un ouvrage fort remarquable, dont je suis à même de vous donner quelques renseignemens. Ayant l'honneur d'être membre de cette société, son secrétaire m'a envoyé dernièrement un précis de ses travaux, et parmi eux on trouve quelques détails sur cet ouvrage, dont ce même secrétaire, M. Rafn, est l'auteur. Il porte pour titre : *Antiquitates Americanæ seu scriptores septentrionales rerum ante Columbianarum in America.* L'ouvrage compte trois cent vingt-six pages in-4°, impérial, avec dix-huit planches, savoir : huit *fac-simile* des codex les plus importans qui ont servi à l'édition, six gravures des monumens de l'antiquité et quatre cartes. — Il contient des anciens documens et des récits très curieux sur les voyages et les découvertes des Scandinaves sur les côtes de l'Amérique... Il paraît qu'ils y ont connu le pays situé à l'ouest

(1) M. Martinez de la Rosa, le Châteaubriand de l'Espagne, a bien voulu nous communiquer le beau travail qu'on va lire. C'est pour nous une bonne fortune que l'insertion du grand nom de M. Martinez de la Rosa dans notre recueil. Le sujet avait été donné à l'auteur par l'*Institut historique*, dans cette question : « Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les » connaissances géographiques antérieures à son époque pour réaliser la décou-» verte de l'Amérique ? »

du détroit de Davis et le Labrador, la Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse, le Massachussets... On prétend même qu'ils descendirent jusqu'aux Florides... On compare les lieux et les mœurs, on y puise des inductions, on fait des conjectures... J'ai même remarqué dans quelques *revues* et dans d'autres recueils, publiés aux Etats-Unis de l'Amérique, que l'on y faisait les plus grands éloges de cet ouvrage, et que l'on se plaisait à reconnaître, d'après la connaissance spéciale du pays, que les données contenues dans ce livre paraissent être de la plus grande exactitude.

Je n'en doute guère; je l'accorde même très volontiers; mais à en juger par le souvenir que m'a laissé cet ouvrage, dont j'ai lu un précis, il y a quelque temps, voici ce qui en résulte, en l'examinant d'un œil impartial...

Un fait me paraît avéré : c'est que les peuples scandinaves firent quelques excursions sur le littoral de l'Amérique du Nord; mais je n'ai pas trouvé l'*anneau* qui pourrait rattacher ces découvertes, isolées, passagères, sans étendue comme sans suite, à la grande découverte de Christophe Colomb.

Il faut remarquer, d'abord, que ces découvertes des Danois et des autres peuples du Nord eurent lieu depuis le dixième siècle jusqu'au treizième; or, il y aurait toujours un vide immense, l'espace de deux ou de trois siècles, entre les découvertes des Scandinaves et celle de Colomb.

Il n'existe point de traces, au moins que je sache, qui puissent faire soupçonner que Colomb eût quelque connaissance de ces découvertes; je ne crois pas qu'il ait visité jamais les contrées du Nord; j'ajoute encore que, quand même il les aurait visitées, quand même (et c'est une supposition tout à-fait gratuite) il aurait su que quelques navigateurs de ces contrées avaient été jetés sur des rivages inconnus, cette idée n'aurait eu que très peu d'influence, aucune peut-être, sur sa résolution. Colomb n'avait qu'une idée fixe; ce qui donna lieu à ce que le vulgaire le prit parfois pour un aliéné.—Cette idée, c'était de trouver l'empire du grand Kan, dont on racontait tant de merveilles; or, il était fort difficile de rattacher les découvertes des peuples scandinaves avec cette idée capitale, qui absorbait, pour ainsi dire, toute la pensée de Colomb.

Un des orateurs qui ont parlé sur cette question a voulu attribuer aux Basques quelque influence sur la découverte de Colomb... Je crois, pour ma part, qu'ils ne peuvent en revendiquer aucune. Mon avis, sur ce point, est d'autant plus impartial, que Colomb est né en Italie, et que les Basques, dont il s'agit, sont des Espagnols.—Ils ont, d'ailleurs, assez de gloire certaine, pour qu'ils puissent se dispenser d'aspirer à une gloire douteuse. — Il est vrai qu'ils furent, dans le moyen âge, des navigateurs très entreprenans, très hardis; le monument qu'ils ont élevé dans les ordonnances maritimes de Bilbao, prouve à lui seul combien ce peuple était avancé dans la carrière du commerce et de la civilisation; mais rien ne prouve, d'ailleurs, que les Basques eussent fait des découvertes telles qu'elles puissent avoir aidé de beaucoup le succès de Christophe Colomb. —Cet auteur qu'on a cité l'autre jour, Zamacola, passe, même chez nous, pour être trop passionné pour son pays... C'est un défaut qu'on doit lui pardonner volontiers; il provient d'un sentiment si noble, qu'il porte en lui-même son excuse!

Quant à ce pilote basque, qui aurait accompagné Colomb, c'est très possible : les noms mêmes des cent et quelques compagnons qui le suivirent dans son voyage ont été conservés, fort heureusement pour leur mémoire; mais ce fait ne prouve nullement que les Basques puissent réclamer une grande part dans le mérite de l'entreprise. Puisqu'elle se prépara en Espagne; puisqu'elle sortit des ports de l'Espagne, il est tout simple que parmi ces navigateurs basques, si courageux, si entreprenans, il s'en trouvât quelques uns qui accompagnassent Christophe Colomb.

Celui-ci avait conçu son projet depuis long-temps, depuis vingt ans peut-être, avant de venir en Espagne : il est donc démontré qu'il n'emprunta sa pensée ni aux Basques, ni aux autres navigateurs qui l'aidèrent dans l'exécution.

Le fait est, à mon avis, que Colomb ne dut rien, ou presque rien, aux découvertes des anciens, ni aux découvertes des Scandinaves, ni à celles des peuples basques; la chose dut avoir lieu d'une manière toute simple, toute naturelle, et qui me paraît extrêmement vraisemblable : Colomb avait remarqué que presque toutes les républiques de l'Italie s'étaient enrichies, qu'elles étaient devenues puissantes par le commerce avec l'Orient. — Pise Gênes, Venise surtout avaient puisé dans ces régions lointaines les trésors et la puissance dont elles étonnaient le monde. Le récit de Marco Polo avait échauffé l'imagination de Colomb... On sait qu'il avait toujours ce livre à la main. — Les Vénitiens avaient fréquenté une route pour faire le commerce avec l'Orient; les Portugais en cherchaient alors une autre, en côtoyant l'Afrique, en doublant le cap des Tempêtes. — Or, Colomb voulut trouver une troisième route, pour arriver au même but : voilà son idée tout entière. — C'était l'esprit de découverte, c'était l'esprit religieux qui caractérisaient l'un et l'autre le quinzième siècle, qui poussaient Colomb, lui aussi, vers l'Orient : il ne cherchait pas un nouveau monde, au contraire, il recherchait l'ancien!—Il était si loin de chercher un nouveau monde, qu'il le trouva par hasard, qu'il le vit, qu'il y toucha, sans le reconnaître. — Il lui donna même le nom des *Indes*, parce que c'était l'*Inde* qu'il cherchait; et les habitans de ces contrées ont conservé le nom d'*Indiens*, qu'il leur donna aussi. — Ils ont conservé ce nom dans les ordonnances des rois d'Espagne, et dans le recueil général des lois faites exprès pour ces populations... lois (soit dit en passant) qui sont un monument impérissable de sagesse et d'humanité!

On a dit, avec raison, que l'erreur était entrée pour beaucoup dans la découverte de Colomb, c'est vrai; mais il faut dire aussi qu'au fond de sa pensée il y avait une idée juste. Colomb n'a pas trouvé la nouvelle route qu'il cherchait, pour aller jusque dans l'Orient; mais elle devait exister, elle existait dans le fait; il l'a devinée, on l'a parcourue après lui.

Quant à la patrie de Colomb, on peut affirmer presque avec certitude qu'il était *Génois*. D'abord, c'était l'opinion la plus reçue de son temps : ce fut l'opinion de quelques écrivains qui l'ont connu personnellement... Il y en a deux surtout dont le témoignage est du plus grand poids dans cette question : celui de Martir de Angleria, savant très distingué de l'Italie, qu'avait fait venir la reine Isabelle, avec d'autres gens de lettres non moins célèbres : il accompagna la reine pendant le siége de Grenade, il y vit Colomb; or, cet auteur affirme que Colomb était *Génois*.

Il y a un autre écrivain, peu connu, mais dont l'ouvrage manuscrit (qui existe dans la bibliothèque de l'Académie de l'histoire, à Madrid, et que j'ai eu quelquefois dans mes mains) est d'un prix immense. — C'était un bon curé de village, d'un village appelé *Los Palacios*, à peu de distance de Séville : ce curé écrivait, jour par jour, tous les événemens de quelque importance dont il était témoin. Il ne se contentait pas de raconter; il faisait des portraits d'une ressemblance frappante, comme celui qu'il nous a laissé de la reine Isabelle. — Ce curé connut Christophe Colomb; il le logea chez lui, à son retour du premier voyage; il a laissé des détails précieux sur la découverte de l'Amérique, dont il s'occupe dans son ouvrage; et il y dit expressément que Colomb était *Génois*, et que, pendant quelque temps, il vendit, dans l'Andalousie, des cartes et des livres imprimés.

Presque tous les auteurs espagnols ont été d'accord sur la patrie de Colomb : il y a eu même un écrivain, plus connu par son esprit caustique et sa verve mordante que par sa profonde érudition et l'étendue de ses connaissances, Quevedo, qui a trouvé un sujet de plaisanterie dans la nationalité de Colomb. — Il est à remarquer qu'en Espagne on avait une certaine prévention contre les Génois; c'est tout simple : ils faisaient le négoce. — Or, Quevedo dit, en plaisantant : Ces diables de Génois nous emportent nos richesses; Colomb seulement nous a donné pour eux tous, car il nous a donné un monde!

« Solo el Genoves Colon
Dio por todos, dando un mundo. »

Mais l'argument le plus positif, c'est celui-ci : Christophe Colomb, lui-même, a dit, dans son testament, et plus d'une fois, qu'il était de Gênes. Cela, à mon avis, tranche la question.

Il est, cependant, assez singulier que le fils de Christophe Colomb, don Ferdinand, qui a écrit la vie de son père, parle de diverses opinions sur son origine, sans exprimer pourtant quelle était la véritable.

Cela m'a fait revenir à une idée qui m'avait saisi pendant quelque temps; la voici : — En Espagne, dans les archives des Indes, qui sont un vrai trésor, il y a deux anciens manuscrits : l'un d'eux porte que Colomb était de *Cugurèo, petit village situé près de la ville de Gênes;* l'autre porte qu'il était né à *Cugurèo ou à Nervi, appartenant à Gênes.* — De nos jours, il existe encore un petit village appelé *Cogoletto;* moi-même je l'ai visité, il se trouve à quelques lieues de Gênes, dans la *riviera di Ponente;* on m'a montré la chétive maison où l'on dit que Christophe Colomb est né; c'est la tradition du pays; moi-même, quand j'y étais, je l'ai cru tout bonnement. Quand on voyage, il faut avoir un peu de la bonne foi des anciens pèlerins!

Peut-être que le fils de Christophe Colomb ne voulut pas attribuer à son père cette modeste origine. Si ce fut la cause de son silence, il eut tort : en prononçant le nom de Christophe Colomb, on ne pouvait pas se rappeler *Cogoletto*, mais le *Nouveau-Monde*!

Pendant ses premières années, Christophe Colomb navigua beaucoup; tout ce qui l'entourait flattait sa passion dominante; et les récits des voyageurs, et les aventures, et les fables même, tout contribua à enflammer de plus en plus son imagination. Il conçut fortement une idée; il la garda pendant toute sa vie : cette *idée*, c'est son *histoire!*

En Italie, il songeait déjà à l'Orient : il rêvait, jour et nuit, à ces beaux pays que Marco Polo avait visités, qu'il avait décrits, du fond d'une prison, précisément à Gênes.

Colomb se rendit ensuite en Portugal; c'est tout simple; c'était le peuple qui se vouait alors aux découvertes avec le plus d'ardeur, avec le plus de foi. A la cour, à la ville, parmi le bas peuple, on ne parlait que de frayer une nouvelle voie pour pénétrer jusqu'en Orient... Colomb le rencontrait partout!

Qu'il me soit permis de faire ici une observation qui tient à mon sujet : c'est une coïncidence singulière, unique peut-être dans les fastes du monde, que de voir deux hommes éminens (Colomb et Vasco de Gama), deux génies supérieurs, placés sur la même ligne, et qui, presque en même temps, se proposent d'atteindre un but, grand, immense, et qui se dirigent vers ce but par des voies différentes, ou pour mieux dire, diamétralement opposées!

Colomb se maria en Portugal, où il resta pendant quelques années; là il acquit de nouvelles connaissances; là de nouvelles excitations rallumèrent continuellement sa passion dominante; il paraît même qu'il reçut,

dans l'héritage de son beau-père, des documens précieux sur les découvertes que les Portugais venaient de faire, principalement sur les côtes de l'Afrique. Je crois qu'il alla, lui aussi, dans une des Açores.

Après un séjour de quatorze ans, Colomb quitta le Portugal, où ses projets n'avaient pas trouvé l'accueil qu'il désirait : c'était précisément quand on était à la veille de doubler le *cap de Bonne-Espérance;* tous les esprits, tous les yeux étaient tournés de ce côté-là. Le projet de Colomb dut paraître une distraction dangereuse, ou plutôt une folie.

Colomb arriva en Espagne dans le moment le moins opportun. La guerre de Grenade venait d'éclater, cette guerre terrible, opiniâtre, qui dura pendant dix ans, comme celle de Troie, et dont les exploits vrais, authentiques, surpassèrent les exploits fabuleux chantés par Homère. — Les forces de l'Espagne suffisaient à peine à une telle entreprise : c'était une lutte à outrance, une guerre à mort entre deux nations ennemies, qui étaient restées mêlées ensemble pendant huit siècles, sans se confondre et sans se réconcilier ! — Ferdinand et Isabelle étaient trop occupés de Grenade pour s'arrêter aux sollicitations d'un inconnu, qui venait, si mal à propos, leur présenter un projet bizarre.—Il est, cependant, remarquable qu'ils accordèrent quelques secours à Colomb ; qu'ils lui ordonnèrent de les suivre, qu'ils envoyèrent son projet à Salamanque, pour qu'il fût examiné par un comité de savans... Colomb ne se découragea pas ; ses cartes et ses papiers sous le bras, il quitta les rivages de la mer, et s'en alla tout droit à Salamanque... Là aussi, il cherchait l'Orient!

Les avis furent partagés ; mais, enfin, il y en eut quelques uns de favorables. Colomb revint auprès de la reine ; il la suivait partout, à la cour, dans le camp, au siége de Malaga, à celui de Grenade... Mais il ne pouvait pas vaincre l'obstacle principal. L'entreprise de Grenade était si grande qu'elle ne permettait pas d'en entamer une autre. — Pendant l'espace de huit ans d'incertitude et d'attente, Colomb fut, plus d'une fois, sur le point de quitter l'Espagne; il y fut retenu, à ce qu'il paraît, par les liens de l'amour ; il aimait une dame de Cordoue, aussi noble que belle, dont il avait eu un fils naturel, don Ferdinand. — Si cette liaison le retint en effet, comme tout porte à le croire, c'est une nouvelle confirmation de ce que l'on a si souvent répété, que les plus grands événemens ne tiennent parfois qu'à de petites causes : l'Espagne doit peut être la découverte et la possession d'un nouveau monde aux beaux yeux d'une dame de l'Andalousie!...

Sur la fin de la guerre de Grenade, la reine voulut que l'expédition de Colomb eût lieu. Ce fut cette princesse, d'un caractère si noble et d'un esprit si éclairé, qui accueillit le projet de Colomb... La grande reine devait comprendre le grand homme !

Mais où trouver les moyens pour suppléer aux frais de l'expédition ? Il fallait armer deux ou trois petites barques ; il fallait faire d'autres dépenses ; et le trésor était épuisé. — C'est ici que se révèle tout entier le caractère de cette femme héroïque : elle se dépouille de ses bijoux, elle les rassemble, elle les offre en gage, pour que l'on trouve de l'argent, et c'est avec cet argent, emprunté sur ce gage, que la couronne de Castille acquiert un nouveau monde !

Colomb a vu l'étendard de la croix flotter sur les murs de l'Alhambra ; il a vu (c'est lui-même qui le dit) le roi chauve, détrôné, venir au devant des vainqueurs ; quelques jours après, dans le mois même où la capitulation de Grenade a eu lieu, l'expédition de Colomb est tout-à-fait résolue. — Il va partir, enfin, pour son Orient chéri : la reine catholique le nomme d'avance *grand-amiral, vice-roi et gouverneur de toutes les contrées, de toutes les îles qu'il parviendra à découvrir.* Ils lui accordèrent encore une autre grace, qui doit nous paraître singulière, mais qui atteste l'esprit du temps : ils permirent à Colomb de faire usage du *Don* devant son nom... Voilà encore *l'honneur* devenu un trésor précieux dans une monarchie !

Colomb partit vers le milieu de cette même année : trois petits bâtimens (*caravelas*) composaient toute sa flotte. Outre le tourment de l'incertitude et les périls de la mer, il en éprouva bien d'autres et de plus d'un genre. — On raconte de lui une anecdote que je crois authentique, et qui prouve la présence d'esprit et le courage de Christophe Colomb.— Ses matelots se révoltèrent plus d'une fois ; ils commençaient à croire qu'il était sorcier, ou quelque chose de semblable ; et ils résolurent de le jeter à la mer. — Se voyant dans ce péril extrême, il conserva son sang-froid, comme l'abbé Maury, dans la première époque de la révolution française ; mais il ne dit pas : « Quand vous m'aurez mis à cette lanterne, »y verrez-vous plus clair?... » Colomb fit à ses matelots cette autre réflexion, bien plus grave : « Quand vous m'aurez jeté à la mer, comment »ferez-vous pour retourner en Espagne?... » Il leur promit de les y conduire ; il fit semblant de changer de direction ; mais il n'en continua pas moins tout droit vers son but : il y tenait plus qu'à la vie !

Dans toutes ses lettres, adressées au roi et à la reine (il y en a dans les archives de l'Espagne ; il y en a aussi dans celles de la maison du duc de Veragua, descendant de Colomb), il leur disait : « Vos altesses m'ont »ordonné de ne pas aller dans l'Orient par terre, comme on a l'habitude »de le faire, mais bien par la voie de l'Occident, par où nous ne savons »pas *de source certaine* (je vous prie de remarquer l'expression) que »quelqu'un y soit jamais allé. »

On a conservé le journal qu'il rédigea lui-même pendant sa longue et hasardeuse navigation : c'est un document du plus grand prix qui se trouve, avec plusieurs autres, dans un ouvrage fort remarquable dont j'ai à vous entretenir pendant quelques instans. Cet ouvrage a pour titre : *Recueil des voyages et des découvertes faites par les Espagnols depuis la fin du quinzième siècle.* L'auteur, M. Fernandez Navarrete, un des hommes les plus érudits de l'Espagne, a rendu un vrai service à sa patrie en tirant de l'oubli des documens précieux qu'il était à même de se procurer, étant à la tête du *dépôt hydrographique* de Madrid, et ayant à sa disposition d'autres archives. C'est là qu'il a puisé les matériaux de son ouvrage, qui jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la navigation. — Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Paris : il y en a du moins les deux premiers volumes ; mais ce sont précisément ceux qui contiennent le récit des découvertes faites par Christophe Colomb : moi-même, hier, j'en ai parcouru à la hâte quelques feuillets ; et je crois que tous ceux qui voudront se faire une idée juste du sujet qui nous occupe, feront bien de consulter un ouvrage aussi important.

M. Navarrete a contribué aussi au succès qu'a eu, à juste titre, l'*Histoire de Christophe Colomb*, publiée aux Etats-Unis de l'Amérique, par M. Washington Irving : cet écrivain, aussi élégant que facile, a habité pendant quelque temps l'Espagne, et il en a tiré des matériaux d'un grand prix.

Il y a encore, aux Etats-Unis, un autre écrivain, laborieux, profond, consciencieux, dans le genre allemand, qui a publié récemment une *histoire du règne des rois catholiques*, qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Comme un épisode de cette histoire, ou pour mieux dire, comme la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, est une partie des plus intéressantes de cette histoire, M. Prescott a profité, à son tour, des travaux de M. Navarrete.

C'est un spectacle agréable que de voir au-delà des mers, sur l'autre hémisphère, des écrivains aussi distingués, se vouant, avec le plus grand zèle, à éclairer l'histoire de leur pays, et faisant avec l'Europe un échange de lumières qui doit tourner à l'avantage du Nouveau-Monde, ainsi que de l'Ancien!... Je reviens à mon sujet.

L'expédition partit du port de Palos : « Je pris (dit Colomb) la route des îles Canaries, qui appartiennent à vos altesses et qui se trouvent dans l'Océan, pour prendre de là mon point de départ, et continuer ma navigation jusqu'à ce que je trouvasse les Indes ; afin que je pusse remplir l'ambassade dont vos altesses m'ont chargé pour les rois de ces contrées ; en faisant tout ce que vos altesses m'ont ordonné de faire... et je serai obligé (ajoute-t-il, avec une naïveté charmante, qui peint à elle seule le grand homme) je serai obligé d'écrire, pendant la nuit, ce que j'aurai fait pendant le jour : il faut surtout que j'oublie de dormir, et que je m'occupe tout-à-fait de la navigation : c'est nécessaire, mais c'est bien pénible!...»

Vers la mi-octobre, il découvrit la terre, pour la première fois ; c'était une île que les habitans du pays appelaient *Guanahany*, et à laquelle Colomb donna le nom de *San-Salvador*.

Colomb quitta cette île, il ne voulait pas perdre de temps ; son but était (d'après son propre témoignage) de trouver l'île *Cipango*... Toujours Marco Polo devant ses yeux !

Il se trouva comme égaré au milieu du labyrinthe que formaient ces îles : « Il y en a (dit-il) un si grand nombre, que ces Indiens m'en ont cité une centaine par leurs noms. »

Il débarqua à une seconde île, qu'il appela *Santa-Maria* ; il visita la troisième, à laquelle il donna le nom de *Fernandina*, en honneur du roi Ferdinand ; il en visita encore une quatrième, à laquelle il attacha le nom d'*Isabela*... On voit, même dans ces petits détails, l'esprit du siècle, l'esprit à la fois religieux et monarchique, qui présidait à ces entreprises.

On ne peut s'empêcher de sourire, parfois, en voyant ce grand homme, qui venait de découvrir un nouveau monde, aller frapper à toutes les portes, et demander à tout venant des nouvelles du grand Kan !.. « Cette terre (dit-il, en parlant d'une de ces îles) doit être fort riche en épiceries.» Il croit toujours qu'en avançant un peu plus, il trouvera de *l'or* en abondance... S'il voit de petites coquilles sur le bord de la mer, il s'en réjouit : « c'est un signe (dit-il) qui annonce l'existence des *perles !...* » Il a devant lui un spectacle grand, magnifique, sublime ; il en est ravi ; il en parle avec enthousiasme ; mais il ne rêve que l'*Orient* !

Il arriva enfin à l'île de *Cuba*. Là, Colomb crut qu'il avait atteint le but de son voyage : il voyait les petites *canoas* des Indiens ; mais il s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir arriver de plus gros bâtimens : les vaisseaux du grand Kan ! — Sous cette impression Colomb envoya le pilote de la *Pinta* (nom d'une de ses *caravelas*) pour prendre des renseignemens sur le pays, et pour porter une ambassade et des présens à ce puissant monarque. Le pilote revint ; il croyait que ce n'était pas une île, mais bien un continent, et très étendu ; le roi de ce pays n'était pas le grand Kan, mais il était bien en guerre avec lui !... Les habitans l'appelaient dans leur langue, *cami*...

Les Espagnols ne comprenaient pas les Indiens, et les Indiens ne comprenaient pas davantage les Espagnols ; mais comme ceux-ci ne demandaient autre chose que l'endroit où ils pourraient trouver le grand Kan, ils prenaient en ce sens tous les mots barbares qui venaient frapper leur oreille, et qui avaient une désinence tant soit peu semblable.

Colomb ne se départit pas de son idée ; il disait (d'après ses documens mêmes) qu'il ferait encore des efforts pour arriver jusqu'au grand Kan... « Il doit résider vers ces contrées (ajoutait-il) ; ou bien, j'irai à la ville de *Cattay*, qui lui appartient aussi ; elle doit être fort grande, d'après ce qu'on m'en a raconté avant que je ne quittasse l'Espagne. »

Je m'arrête ici avec Colomb. Vous le voyez, messieurs, la même pensée l'occupe toujours; elle lui empêche de rien voir, de rien entendre: il vient de trouver un monde; et il n'aspire qu'à suivre de loin les traces de Marco Polo!

Ma tâche difficile est finie : ce qui m'avait décidé à l'entreprendre c'était d'abord le désir de payer ce faible tribut au corps savant qui m'a fait l'honneur de m'admettre dans son sein; c'était encore l'envie de me montrer docile aux obligeantes excitations de notre illustre président... Il y a un autre motif qui m'est, pour ainsi dire, personnel: il s'agissait de Christophe Colomb, de ce Colomb dont les Italiens et les Espagnols s'enorgueillissent: les Italiens, fiers de son origine, et nous Espagnols, plus fiers encore de sa gloire.

J. MARTINEZ DE LA ROSA. — (*France Littéraire.*)

LA MAISON DU DIABLE

(THE DEVIL'S HOUSE.)

Le Devonshire est un des comtés les plus riants de l'Angleterre. Le voyageur qui traverse à la hâte ces riches campagnes y jette en passant un regard d'envie. A voir ces prairies vertes, ces bois touffus, ces jardins immenses, ces châteaux à demi cachés dans les arbres, on pourrait croire que leurs heureux possesseurs y oublient aisément la ville, depuis les premiers jours du printemps jusqu'à la fin de l'automne. Cependant les fenêtres des manoirs restent closes durant la belle saison; les avenues sont silencieuses, les barrières fermées, les échos muets. On cherche en vain sur la terrasse, à travers les grilles, au bord de la rivière, quelque robe blanche fugitive, quelque chapeau de paille d'Italie, cachant à demi la blonde tête d'une élégante promeneuse. Tous les sentiers sont déserts. Les nobles résidences sont abandonnées. Les fleurs s'épanouissent; mais personne ne doit respirer leurs parfums, si ce n'est le jardinier qui passe, son arrosoir à la main. Le loriot chante sous les saules, le rossignol se plaint dans les bois; mais le pâtre seul les écoute, en gardant ses troupeaux dans les pâturages voisins.

Ce n'est qu'à la fin de septembre, au moment où les feuilles vont tomber, ce n'est qu'aux approches de l'hiver, que la bonne compagnie de Londres vient peupler ces solitudes. Alors tout prend dans la province une vie nouvelle. Les volets, long-temps fermés, s'ouvrent enfin aux rayons d'un pâle soleil: le moment est venu des longues promenades, des chasses bruyantes, des cavalcades aventureuses. Les gentilshommes poursuivent le renard, malgré la pluie et le vent, et les dames, que le mauvais temps a retenues auprès du foyer, s'extasient sur les charmes de la vie champêtre en lisant les belles descriptions qu'en font les poètes à la mode.

Un des plus nobles châteaux du comté de Devon est celui de Bridewal. Il en est peu qui puissent lui être comparés pour l'étendue de ses dépendances et l'agrément de sa situation. Cependant, au mois d'octobre 1801, on voyait sur la grille principale une vaste pancarte où étaient ces mots : *Maison à louer*, et il était facile de voir, à la couleur terne de cet écriteau, que le manoir attendait depuis long-temps des hôtes. Un jour enfin, par une belle matinée d'automne, quatre personnes, suivies de plusieurs domestiques, se présentèrent à l'entrée du château. Le concierge se hâta d'ouvrir, et un des étrangers lui demanda si l'on pouvait visiter le domaine.

Le voyageur qui venait de parler était un homme d'environ cinquante ans, de taille moyenne, le teint bruni par le soleil. Il était vêtu avec une sorte de somptuosité; sa redingote de cachemire blanc, bordée de fourrures, les nombreux brillans qui étincelaient à ses doigts, tout l'ensemble de son costume et de sa personne faisait aisément reconnaître un de ces marchands de l'Inde qui apportent sous le ciel du nord le luxe et les habitudes asiatiques.

Il était accompagné par un jeune homme de haute stature, portant l'uniforme d'officier de marine, la jaquette verte et la toque ronde au galon d'or. Deux dames s'appuyaient au bras du marin. L'une âgée de seize ans à peine, brune et pâle, d'une taille souple et bien prise, se distinguait en outre par la délicatesse de ses traits et l'expression pensive de son regard. L'autre devait être sa mère.

Les étrangers parcoururent le château, le jardin et le parc. Le nabab ne cacha point la surprise que lui causaient les merveilles qui, à chaque pas, s'offraient aux visiteurs.

— C'est un palais de fée! disait-il; nous n'irons pas plus loin. Ne dirait-on pas, mesdames, que cette demeure a été embellie exprès pour vous recevoir?

Enfin il se tourna vers le concierge, et lui demanda à qui l'on devait toutes les magnificences de cette habitation.

— Figurez-vous, monsieur, répondit l'honnête gardien, que quatre jeunes gens de bonne mine vinrent, il y a quelques années, louer ce domaine, qui était alors à peu près abandonné, car le propriétaire est un planteur de la Jamaïque, et depuis long-temps n'a pas revu l'Angleterre. Le château était en mauvais état; les ronces, les grandes herbes, croissaient dans les allées; il ne poussait que des pavots dans les jardins, les statues étaient renversées. Nos jeunes maîtres font venir des ouvriers de toutes sortes, jardiniers, maçons, décorateurs; on bouleverse la maison et les alentours; au bout de trois mois, le château était comme vous le voyez. Mais, chose étrange, les jeunes gentilshommes, après avoir mené joyeuse vie, tenant table ouverte, passant les nuits à boire et à jouer, sont repartis, dès le printemps, comme ils étaient venus. Je les ai bien regrettés pour ma part; sir James Villers, surtout, le plus jeune des quatre et le cavalier le plus accommodant qu'on puisse rencontrer.

— Ils ont eu là une charmante fantaisie, dit le nabab, et je suis fâché de n'avoir pu connaître ces braves gentilshommes. Mais, dites-moi, la maison est-elle restée vide depuis leur départ?

— Il s'en faut bien, monsieur; nous avons eu lord Paget, d'abord, puis lord Yarmouth, et enfin, l'année suivante, le comte de Talbot.

— Diable! reprit le nabab, il paraît qu'on ne se plaît pas long-temps ici.

Le soir même, la famille avait pris possession du château. Le nouveau seigneur s'était retiré dans son appartement après le repas du soir, lorsqu'un domestique entra d'un air troublé et lui dit en roulant son chapeau dans ses mains :

— Je suis fâché de vous quitter, monsieur Mauverney, mais je ne puis rester dans cette maison. J'ai vu les gens du village, et...

— Que veux-tu dire? s'écria le nabab.

— Ah! monsieur, vous ne savez pas où vous êtes!

— Je suis à Bridewall, et j'y resterai long-temps, s'il plaît à Dieu.

— Dites plutôt s'il plaît au diable, car vous êtes dans sa maison.

— Quelles sornettes me contes-tu là? des histoires de vieilles femmes?

— Ce qui est certain, monsieur, c'est qu'il s'est passé ici des choses terribles, et que, depuis deux ans, personne ne veut plus y habiter.

— Trois ou quatre lords et autant de gentilshommes y ont demeuré, mon garçon, nous pouvons bien faire comme eux.

— Oui! mais ils sont payés pour n'y pas revenir. Croiriez-vous qu'en un an, lord Paget a perdu dans cette maison trente mille livres sterling.

— Au jeu?

— Plût au ciel! Mais on les lui a prises dans son portefeuille. Qui? nul ne le sait.

— Il n'y a rien là d'extraordinaire; cela peut arriver dans le Stock-Exchange comme ici. As-tu entendu faire les mêmes contes sur lord Yarmouth?

— On ne lui a rien volé, monsieur; mais comme il recevait la meilleure société de Londres, on a dépouillé ses hôtes; si bien que personne ne voulait rester plus de deux jours chez le noble seigneur. On lui avait à peine présenté son compliment d'arrivée qu'on accourait lui faire ses adieux. Lord Talbot, qui lui a succédé, étant jaloux et avare, ne recevait pas. Mais on a pris, la nuit, au doigt de sa femme, l'anneau nuptial, un brillant superbe, et, sur sa toilette, tous les bijoux de sa parure.

— Peste! dit le nabab, cela mérite réflexion; mais toi, mon pauvre John, m'as-tu déjà assez volé pour craindre de l'être à ton tour? Allons, reste avec moi, et dors tranquille.

— C'est aisé à dire, monsieur; mais on raconte bien d'autres choses dans le pays. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. On parle d'un homme trouvé mort dans sa chambre.

— N'as-tu pas des armes, poltron? Va coucher avec le nègre; il fera peur au diable. Demain nous verrons ce qu'il y a à faire. Surtout ne parle à personne de ces folies.

John sortit peu rassuré, et M. de Mauverney se dit à lui-même, pendant que son valet-de-chambre l'aidait à se déshabiller.

— Pardieu! j'aime les aventures, et je serais charmé d'être dévalisé. Je resterai ici, dussé-je y perdre vingt mille guinées!

Cependant un mois se passa, et aucun vol n'avait été commis dans la maison. M. Mauverney avait caché jusque-là à sa famille la mauvaise renommée du château, mais il avait fait prendre secrètement toutes les précautions pour déjouer les tentatives des malfaiteurs. Un jour enfin, ne croyant plus avoir de réserve à garder, il résolut d'égayer le déjeuner par les confidences que John lui avait faites. Il descendit dans la salle à manger, et aborda en riant l'officier de marine qui s'y trouvait, assis au coin du feu dans une attitude rêveuse.

— Bonjour, mon cher William, dit-il en lui frappant sur l'épaule. Comment avez-vous passé la nuit!

William se retourna à cette question et hocha la tête sans répondre.

— Juste ciel! s'écria le nabab, avez-vous fait un mauvais rêve? L'amour vous aurait-il ôté le sommeil! Ou bien auriez vous déjà avant le jour des noces, des querelles de ménage? Anna vous aurait-elle fait encore quelque malice? Patience, j'arrangerai tout cela.

Le marin se leva, et d'un ton presque solennel, dit à Mauverney :

— Etes-vous sûr de la fidélité de vos gens?

— Je les ai tous ramenés de l'Inde, répondit le nabab.

— C'est étrange, reprit William, il y a pourtant un voleur dans cette maison. Je n'ai pas voulu me plaindre d'abord, quoique pendant un mois j'ai vu disparaître d'abord mon portefeuille, mes armes, et le portrait chéri de votre fille. Aujourd'hui, monsieur, je crois devoir vous avertir.

— Est-ce une plaisanterie, monsieur Dorsett? dit le nabab avec surprise.

— Le portefeuille était dans mon secrétaire, continua le marin, les armes étaient suspendues à ma portée, et j'avais placé le portrait au-dessus

de la cheminée, où vous avez pu le voir hier au matin. Hé bien ! tout cela a été enlevé !

— Votre porte était-elle ouverte ? s'écria Mauverney.

— Elle était fermée à double tour et la clé en dedans. La fenêtre est restée parfaitement close.

— Donc, reprit le nabab, vous vous êtes trompé, mon ami, ou vous vous êtes volé vous-même. Quoi qu'il en soit, consolez-vous, ce sont là des bagatelles. Ce qui vous afflige le plus, c'est, je pense, la disparition du portrait.

— Sans doute ! répliqua William en soupirant, les diamans étaient magnifiques.

Le nabab se mordit la lèvre et ajouta : — Ces dames vont descendre. Gardez-vous bien de les effrayer. Pas un mot sur cette affaire, il est inutile d'éveiller pour si peu l'imagination inquiète de ma fille. Vous savez combien Anna est impressionnable ! un rien l'agite. La vie de cette enfant délicate a besoin des plus grands ménagemens. Pour moi, je lui ai laissé prendre, dès son enfance, un empire absolu sur ma volonté. Je suis le premier de ses esclaves. Je crains de la froisser par la moindre résistance. Elle ressemble, voyez-vous, à ces fleurs qui se fanent aussitôt que la main les a touchées ; et je dois dire, en passant, que vous êtes un peu brusque avec elle. Vous n'oubliez pas assez vos habitudes de marin. Je l'ai vue souvent tressaillir au seul bruit de votre voix.

En ce moment, Mme Mauverney entra avec sa fille. On se mit à table ; mais le repas fut silencieux. Au dessert seulement, sir William demanda au nègre qui le servait si le courrier était arrivé. Sur la réponse du domestique, M. Mauverney se retourna vers son futur gendre : — Votre père veut sans doute nous surprendre, lui dit-il ; il arrivera à l'improviste, le digne amiral, comme il aborde l'ennemi.

— M. Dorsett a une meute et de bons chevaux, dit Anna ; il attendra patiemment l'arrivée du comte.

— Vous ne semblez pas, mademoiselle, beaucoup plus pressée que moi, répliqua l'officier de marine.

— Allons ! dit Mme Mauverney avec inquiétude, voilà des entaillages !

Comme elle parlait ainsi, le cor se fit entendre ; William quitta la table et dit au nabab :

— Ce sont les piqueurs de notre voisin Elliot qui sonnent le rappel. Ne viendrez vous pas dire bonjour à la bête ?

Miss Mauverney leva les épaules d'un air dédaigneux, et sir William sortit en toute hâte. Le nabab avait refusé de le suivre.

Lorsque le jeune homme fut parti, la famille garda le silence. Anna voulait sans doute épargner à M. Mauverney l'ennui de ses récriminations, et le nabab, de son côté, jugeait le moment peu favorable pour vanter, suivant son habitude, les aimables qualités du baronnet. Celui-ci resta toute la journée dans les plaines et ne revint qu'à la nuit close. Son bête avait employé le temps à visiter la maison depuis les combles jusqu'aux celliers.

Le lendemain, M. Mauverney ne s'éveilla qu'à dix heures du matin. Etonné du grand jour et de la hauteur du soleil, il voulut voir à sa montre combien de temps il avait dormi. La montre avait disparu. Frappé de cette circonstance, le nabab se leva promptement et courut vers la table où la veille il avait déposé un certain nombre de bank-notes. Les mandats n'étaient plus à la place qu'ils devaient occuper.

M. Mauverney se promena à grands pas dans sa chambre, délibérant en lui-même s'il ne quitterait pas le château. Il sembla long-temps hésiter. Enfin il fit un geste de résolution qui lui était familier.

— Par saint George ! dit-il, je suis curieux de voir comment cela finira. Je ne quitterai pas la partie avant de savoir avec qui j'ai joué, fut-ce le diable en personne.

Cependant, quelques jours après, les vols recommencèrent, et plusieurs chambres furent visitées à la fois par les voleurs clandestins. Sir William y perdit non seulement de nouveaux portefeuilles, mais encore l'écrin qu'il destinait à sa fiancée. Madame Mauverney ne retrouva plus aucun de ses magnifiques cachemires, et son mari fut bientôt obligé de tirer de nombreuses traites sur son banquier de Londres. La justice du comté fut avertie ; tous les agens du sherif se mirent en campagne. On entoura la maison, on la garda nuit et jour, les domestiques furent changés, mais toutes les mesures demeurèrent sans résultat.

Une circonstance singulière engagea M. Mauverney à persister dans sa résolution de rester dans le château au milieu des déprédations mystérieuses. La chambre de sa fille avait été entièrement oubliée par les voleurs. On laissait ignorer à Anna ce qui se passait dans les autres appartemens du château.

Un soir, selon sa coutume, miss Mauverney, assise sur son lit, causait avec la dame de compagnie qui veillait auprès d'elle. Elle était mécontente de sa journée. Le temps avait été brumeux, une neige épaisse couvrait la terre. La jeune fille revint à son sujet de prédilection.

— Quel vilain homme, dit-elle, que ce M. William ? n'est-ce pas ma chère Margaret ? On ne peut pas dire qu'il soit laid, et pourtant je ne puis me résoudre à l'aimer. Il me semble qu'un amoureux doit être galant, empressé ; eh bien ! le croirez-vous, aujourd'hui encore j'ai dit deux ou trois fois tout haut, pour qu'il l'entendît : — Mon Dieu ! que je voudrais avoir un bouquet de violettes ! Le baronnet a fait la sourde oreille, et j'attends encore la surprise que je lui demandais. Il est vrai qu'il aurait fallu aller jusqu'à la serre ! Vous riez, Margaret ! ces bagatelles sont importantes, et j'y tiens tellement, que je donnerais mon collier de perles pour une violette.

— Ce serait payer cher un caprice.

— Caprice ou non, cela coûtera à M. Dorsett plus qu'il ne pense.

En disant ces mots, la jolie miss posa la tête sur l'oreiller et ne tarda pas à s'endormir, tandis que Mlle Margaret apprêtait le moka qui devait lui servir à éloigner le sommeil. La vigilante gardienne en prit plusieurs tasses ; mais bientôt, après avoir lutté contre une somnolence invincible, elle baissa la tête sur sa poitrine et resta sans mouvement.

Lorsque miss Mauverney se réveilla, la première chose qu'elle aperçut à côté de son lit, sur le guéridon de laque, fut un bouquet de violettes toutes fraîches dans un vase de cristal.

— Mon Dieu ! dit-elle, ma chère Margaret, venez ici que je vous embrasse. Où donc avez-vous été cueillir ces jolies fleurs ?

Margaret étonnée se défendit vainement de l'attention délicate que lui prêtait Anna.

— Prenez mon collier, lui dit la jeune fille, il est à vous, ma chère ; je l'ai promis à qui me ferait ce cadeau.

Miss Mauverney chercha des yeux le collier de perles. Il n'était plus sur le guéridon. Qu'était-il devenu ? La porte était restée parfaitement close. On ne pouvait suspecter la fidélité de Margaret, qui en avait donné des preuves incontestables. Ce mystère était de nature à préoccuper vivement une jeune fille oisive et naturellement rêveuse. Miss Mauverney était bien sûre d'avoir posé le collier sur le guéridon. Elle se rappelait la place où elle l'avait mis, et la promesse qu'elle avait faite de le donner à qui lui apporterait les violettes. Les fleurs étaient là, le collier n'y était plus..... Anna fit accepter à Margaret un autre de ses riches joyaux, et s'habilla toute pensive.

Ce jour-là, elle accueillit Dorsett avec plus de froideur que jamais. L'officier de marine ne sembla pas s'en apercevoir. A l'heure habituelle du coucher, Anna, moins expansive que la veille, fit lentement sa toilette de nuit. Le feu qui brûlait dans la cheminée avait répandu dans l'appartement une chaleur un peu vive. La jeune fille ôta le fichu de blonde qui couvrait ses blanches épaules, et le jeta sur un fauteuil auprès de son lit. Le matin, au réveil, une main invisible avait dérobé le fichu. Miss Mauverney seule s'en aperçut et n'en dit rien à Margaret. Tout le reste de sa parure, ses bagues, ses bracelets, étaient encore à la même place.

Pendant plusieurs jours, ces mystérieux larcins se renouvelèrent. Anna perdit tour à tour le nœud de rubans qui attachait ses cheveux, ses gants parfumés qu'elle avait portés, un mouchoir de batiste, un petit miroir où elle s'était regardée avant de se coucher, et d'autres objets, qui pourtant ne devaient sembler précieux à personne. Elle se garda bien de compter, même à sa mère, ce qui lui arrivait chaque matin. Son imagination lui faisait trouver un secret plaisir dans ce mystère, qui n'avait rien d'ailleurs qui pût l'alarmer. Anna ignorait toujours ce qui se passait dans les autres appartemens, et, comme une véritable fille de l'Inde, s'abandonnait sans réserve à cette curiosité romanesque où le cœur entrait déjà pour quelque chose.

Le soir, elle rentrait chez elle avant son heure accoutumée, ne prêtait plus qu'une attention distraite aux propos de sa vieille compagne, et son sommeil, quoique léger, était rempli de rêves.

Il y avait huit jours que duraient ces vols singuliers, lorsqu'au milieu de la nuit, la pendule sonnant deux heures, miss Anna s'éveilla en sursaut, et crut avoir entendu du bruit dans la chambre. Elle regarda autour d'elle ; une lampe voilée brûlait sur la table de marbre, et la bonne Margaret dormait à côté de sa tasse remplie. Anna crut avoir fait un songe, et se laissa retomber sur son oreiller.

La nuit suivante, à la même heure, le même bruit tira du sommeil l'inquiète jeune fille. Elle ouvrit les yeux et retint un cri d'effroi... Elle venait d'apercevoir, à la clarté de la lampe, un jeune homme mis avec élégance, d'une taille noble et fière, debout devant la cheminée.

Les rayons de la lumière éclairaient ses cheveux noirs et brillans comme le jais, son front large et serein, son visage doux et fier, auquel de légères moustaches donnaient une expression martiale. Il était tout entier au soin qui l'occupait. Penché sur le vase de cristal où miss Anna avait pieusement conservé le bouquet mystérieux, il arrangeait de nouvelles violettes dans l'eau limpide. Il prit ensuite les fleurs à demi fanées, les cacha dans son sein, et tourna la tête vers l'alcôve. A ce mouvement, la jeune fille ferma les yeux. Lorsque après un moment d'angoisses elle osa les rouvrir, l'étranger avait disparu. Margaret dormait toujours.

Miss Mauverney, accoudée sur son oreiller, la tête sur sa main, tenant les regards attachés sur la place que venait de quitter le jeune inconnu, resta jusqu'au matin dans cette attitude rêveuse. L'apparition et la disparition de l'étranger étaient des circonstances pour le moins aussi merveilleuses que le don mystérieux des violettes et que les discrets larcins des nuits précédentes. Miss Anna se demanda un moment si tout cela n'était une fantaisie de son imagination, comme pouvaient en inspirer les tables orientales dont son enfance avait été bercée. L'étranger était-il un de ces génies qui descendent parfois chez les mortels ? Le monde des Péris s'était-il ouvert, et était-elle devenue elle-même une habitante des régions heureuses ? Miss Mauverney avait trop de raison pour s'abandonner long-temps à de semblables conjectures. D'ailleurs, tout autour d'elle la rappelait au sentiment de la réalité. Il fallait en croire ses yeux. Les fleurs embaumaient l'appartement. Chaque ma-

tin, elle était obligée de remplacer quelques-uns des objets les plus intimes de sa toilette Mais comment expliquer alors la présence de l'étranger dans sa chambre ? Qui était-il ? d'où venait-il? quelles étaient ses intentions, et surtout par quelle voie pouvait-il pénétrer dans le sanctuaire où était gardée miss Anna ? Evidemment ce n'était pas un malfaiteur : il n'en avait ni la tournure, ni les manières, ni les habitudes. N'avait-il pas sous sa main des parures, des diamans qu'il laissait intacts, des cachemires qu'il foulait dans sa distraction, une bourse toujours ouverte et remplie d'or par la main prodigue du nabab ? Non, il laissait tout cela et emportait quelques brins d'herbe fanée, un mouchoir d'étoffe légère et d'autres bagatelles sans valeur. Toutefois, si cet homme n'était pas conduit par de mauvais desseins, que venait-il donc faire dans ce lieu ? Miss Anna frémit avant de répondre à cette question ; mais elle se rassura ensuite en pensant aux chastes précautions que prenait l'étranger, à ses attentions minutieuses qui révélaient un homme du monde, un cœur délicat et passionné. Quoi qu'il en soit, à l'heure du dejeuner, Mme Mauverney trouva sa fille plus pâle qu'à l'ordinaire. Anna eut envie de tout avouer; mais la force lui manqua, et d'ailleurs il était déjà un peu tard. Elle se contenta de rassurer sa mère et passa le reste du jour partagée entre l'espoir et la crainte de revoir le nocturne visiteur.

A l'heure accoutumée, la jeune fille, en proie à une agitation fiévreuse, n'avait pu trouver le sommeil. Enfin, un bruit furtif se fit entendre, et une ombre passa derrière les rideaux. Anna, les yeux fermés, retenant le souffle sur ses lèvres, sentit battre son cœur avec violence. Le bruit avait cessé. Il y eut un moment de profond silence. Bientôt il sembla à miss Mauverney que la soie des rideaux avait frissonné et qu'une lumière plus vive inondait l'alcôve. Elle ne pouvait voir ce qui se passait; mais elle ne tarda pas à comprendre que l'étranger, après s'être penché un instant sur son chevet, se mettait à genoux auprès du lit. Soudain une tiède haleine caressa son visage, un murmure insaisissable vint mourir à son oreille. C'était comme un soupir échappé au milieu d'une profonde émotion. L'inconnu était là, tremblant à côté d'elle; il la contemplait sans doute, car elle crut sentir le feu pénétrant de ses regards.

Anna resta immobile. Rien ne put faire croire au jeune homme qu'elle fût éveillée. Le satin de la courte-pointe garda le secret de l'agitation que miss Mauverney avait tant de peine à réprimer. Enfin l'étranger se leva sans bruit, et au bout d'un instant Anna respirant avec liberté, devina qu'il n'était plus dans la chambre; elle jeta un regard vers sa gardienne : Margaret dormait profondément.

La nuit d'après, avant que le timbre eût sonné douze heures, l'étranger entra à pas muets dans la chambre; il s'avança vers la sentinelle endormie, et Anna le vit prendre la tasse de porcelaine où il laissa tomber quelques gouttes d'une liqueur dorée contenue dans un flacon de lapis. Au même instant Margaret s'éveilla; mais l'inconnu s'était glissé derrière les rideaux. La bonne dame épuisa d'un trait la coupe remplie, reprit le livre tombé sur ses genoux; mais quelques minutes après sa respiration bruyante vint rassurer la jeune fille.

Déjà l'inconnu était auprès de la couche d'Anna. Miss Mauverney, qui, dans un moment de terreur, avait étendu sa main hors du lit, n'avait pas eu le temps de la retirer, et la lampe éclairait doucement les contours arrondis de son bras nu et flexible. Le jeune homme resta long-temps plongé dans une contemplation silencieuse. Anna, troublée jusqu'au fond de l'âme, attendait avec anxiété la fin de cette étrange scène. Tout à coup une main timide effleura ses doigts; miss Mauverney tressaillit involontairement; mais l'étranger ému n'eût pu dire si c'était la main de la jeune fille ou la sienne qui avait tremblé. Bientôt il fit un pas en arrière, et s'éloigna d'un pas chancelant, de même qu'un homme saisi de vertige. Dès qu'il ne fut plus là, miss Mauverney se leva sur son séant et mit la main sur son cœur; on eût dit qu'elle craignait qu'il ne rompît sa frêle prison.

Cependant le jour vint. Vers huit heures, une chaise de poste ébranla le pavé de la grande cour. L'amiral Dorsett, le père de William, venait d'arriver. Il y avait près d'un mois qu'on n'attendait plus que le noble lord pour célébrer le mariage de sir William avec la riche héritière du nabab. Tout était préparé pour la cérémonie, et le lendemain on devait se rendre dans la chapelle.

Ce jour-là, le jeune officier de marine avertit son domestique de l'éveiller de grand matin; puis, selon sa coutume, il se renferma à double tour dans sa chambre. A l'aube naissante, le valet frappa à la porte du marin; celui-ci ne répondit pas. Le domestique l'appela à plusieurs reprises; mais sa voix ne fut pas entendue. Il donna aussitôt l'alarme. On força l'entrée de la chambre. Le lit était en désordre. Sir William n'était plus dans son appartement; où avait-il passé? Toutes les conjectures furent déjouées les unes après les autres, et la journée s'écoula sans qu'on le vît reparaître.

Pendant qu'on le cherchait encore au milieu des ténèbres et à la lueur des flambeaux, Anna, retirée dans sa chambre, assise auprès du foyer, chantait involontairement un des airs les plus mélancoliques de Mozart. Ce n'était pas la disparition du baronnet qui occupait sa pensée. La jeune fille n'avait pas revu la nuit précédente le silencieux étranger. Accablée de fatigue, abattue par les veilles, elle se coucha de bonne heure, et, pour la première fois depuis long-temps, goûta la nuit un repos qu'elle ne trouvait plus que le jour.

A onze heures cependant l'inconnu entra sans bruit dans la chambre. Il s'avança la tête baissée, s'approcha de la lampe, affaiblit l'éclat de sa lumière, puis vint auprès du lit où reposait Anna. Il avait rejeté en arrière sa chevelure noire ; ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et sa beauté, sa mélancolie, tout en lui eût rappelé à la pensée l'ange déchu qu'a chanté l'aveugle Milton.

Après une longue extase, l'étranger poussa un gémissement, serra son front dans ses mains, parut lutter contre lui-même ; mais enfin il se courba sur le visage immobile d'Anna, et déposa un baiser brûlant sur sa bouche. Tout à coup les lèvres de la dormeuse s'animèrent ; elles s'ouvrirent faiblement et rendirent le baiser qu'elles venaient de recevoir. Le jeune homme sentit un frisson courir dans ses veines ; ivre, éperdu, il tomba sur ses genoux. Anna était-elle éveillée, ou n'avait-elle donné ce baiser qu'à un des fantômes qui visitent les jeunes filles endormies ? Ce doute fut de courte durée, car une rougeur pudique vint colorer au même instant les joues de miss Mauverney. Miss Mauverney ne dormait pas.

L'étranger fit un geste de surprise et soupira d'une voix émue :

— Anna !

A cet accent doux et tendre qu'elle entendit pour la première fois, miss Mauverney frémit de tous ses membres.

— Anna ! répéta l'inconnu avec plus de tendresse.

La jeune fille ouvrit les eux et les referma aussitôt.

— Ah ! parlez ! que le son de votre voix frappe mes oreilles ! Elle doit être pure comme votre haleine, comme votre regard ! Tournez vers moi ces yeux que j'ai vus trop long-temps fermés ; laissez-moi presser encore cette main que je n'ai touchée qu'une fois.

— Non ! s'écria la jeune fille d'une voix éteinte, les yeux noyés dans une voluptueuse langueur : Partez! partez ! Cette femme va vous entendre.

— Ne craignez rien, ma bien-aimée, elle ne se réveillera pas. J'ai versé de l'opium dans son breuvage ; elle dormira jusqu'au jour. A cette heure, la maison est abandonnée. Entendez-vous au loin les fanfares du cor ? On appelle sir William ; mais avant qu'il revienne, j'ai le temps de vous ouvrir mon ame.

— Non ! non ! Partez ! murmura la jeune fille.

— Partir ! reprit l'inconnu, partir ! quand vous pouvez m'entendre ! Ah ! vous ne savez pas quels périls j'ai bravés pour vous revoir toutes les nuits ! Vous ne savez pas les piéges qui m'environnent ! Je n'ai jamais mis le pied dans cette chambre, où le parquet semble brûlant sous mes pieds, sans trembler que ce ne fût pour la dernière fois.

A ces mots, la jeune fille se leva à demi et s'appuya sur les coussins ; elle regarda l'inconnu. Il était plus beau et plus triste que jamais. Miss Mauverney lui tendit une main qu'il couvrit de baisers pendant qu'Anna lui disait : — Pourquoi tout ce mystère? Ne pouvez-vous pas vous présenter à Bridewall ? Venez demain ; adressez-vous à mon père...

L'étranger laissa retomber la main d'Anna, et s'écria en pâlissant : — C'est impossible!

— Et pourquoi ? dit la jeune fille avec inquiétude.

— C'est impossible ! vous dis-je,

L'inconnu paraissait en proie à une vive agitation. Il se promenait à grands pas dans la chambre.

— Vous êtes pauvre, peut-être? dit Anna d'une voix timide.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je souffre cruellement, dit l'étranger se parlant à lui-même.

— Approchez-vous de moi, reprit miss Mauverney ; venez, que je vous parle. Vous n'êtes pas riche?.. Qu'importe ! je le serai pour vous. Demandez ma main à mon père, il ne vous la refusera pas, car je lui dirai que je vous aime.

— C'est impossible ! Anna... s'écria le jeune homme en se tordant les mains de dé espoir ; mais ne me demandez pas ce qui m'arrête. Ce n'est point l'indigence, car je suis riche... trop riche peut-être ; ce n'est pas la naissance, car je suis gentilhomme. Et pourtant je ne verrai jamais votre père.

Anna garda le silence, inclina la tête sur son sein; bientôt des larmes brillèrent dans ses yeux et s'échappèrent avec abondance. — Grand Dieu ! dit elle, quel homme êtes-vous ? Par où êtes-vous venu ici ? Que me voulez-vous ? Etes-vous un ange ou un démon ? Je vous ai follement abandonné mon cœur. Pourquoi le refusez-vous aujourd'hui ? A ces mots, l'inconnu se rapprocha vivement, et se précipitant au chevet de la jeune fille : — Vous pleurez, dit-il, et c'est moi qui suis la cause de cette douleur ! Ah ! si j'osais... si vous m'aimiez autant que je vous aime..., si vous vouliez m'entendre... la nuit est sombre ; je sais des chemins écartés ; avant que le jour paraisse, nous serons loin d'ici. Oh ! ne détournez pas la tête, ne me repoussez pas : vous me feriez mourir ! Je n'ai aimé que vous dans le monde, et il n'y a que vous qui m'ayez aimé ! Je ne puis plus vivre sans vous. Je voudrais vous voir tous les jours, à toute heure, respirer l'air que vous respirez ! Je n'aurais d'autre bonheur que votre joie, d'autre ame que la vôtre. Je vous servirais en tremblant, comme vos esclaves de l'Inde. Un sourire de vos lèvres dispersera les ennuis qui me poursuivent, et un baiser de votre bouche me rendra plus heureux que les anges.

Anna tenait malgré elle ses yeux attachés sur le jeune homme. Elle vit une larme rouler dans ses yeux.

— Ah ! dit-elle, la tête me tourne.

— Venez, Anna, reprit l'inconnu ; sans vous je serai si malheureux !

— Mon Dieu ! ma pauvre mère ! balbutia la jeune fille.

— Elle saura que vous êtes heureuse. Dans trois jours, nous serons à

Gretna-Green, et lorsque nous quitterons l'Ecosse, vous serez ma femme, ma femme adorée.

A ce moment, un immense éclat de rire retentit au milieu de la chambre. Anna jeta un cri. Mais le jeune homme était déjà debout, un poignard à la main.

Trois hommes venaient de pénétrer dans l'appartement sans que miss Mauverney eût vu par où ils s'étaient introduits, car la porte et la fenêtre étaient restées fermées. Leur mise un peu en désordre ne manquait pourtant ni de recherche ni d'élégance. L'un d'eux, tenant un gobelet à moitié rempli, s'avança vers l'alcôve :

— A votre prochain mariage, mon bel ami ! dit-il en vidant son verre. Peste ! vous employez bien votre temps : la petite est jolie.

Anna, épouvantée, s'était cachée derrière son amant. Celui-ci, en apercevant les nouveaux venus, avait changé de visage ; et tandis qu'une de ses mains crispées déchirait son front, de l'autre il serrait convulsivement son poignard, sans s'apercevoir que la pointe entrait au vif dans la chair.

— Ah ! c'est vous, messieurs, dit-il d'un air égaré et en s'efforçant de sourire ; vous venez m'avertir, sans doute ? Merci ! je vais vous rejoindre tout à l'heure.

— Bravo ! sir James, s'écria gaîment l'un des visiteurs. Je comprends maintenant pourquoi nous avons enlevé hier, contre nos habitudes, cet hercule de l'amirauté, qui, en se débattant, a failli déchirer mon jabot. N'était-ce pas un rival ?

— Sans doute, sans doute, balbutia sir James avec angoisse. Mais à présent vous pouvez partir, messieurs.

— Oui, nous allons partir, dit un troisième ; mais n'oubliez pas, en emmenant la belle, que vous n'êtes pas ici seulement pour soupirer comme une colombe mais bien...

— Silence s'écria sir James d'une voix terrible, en posant sa main sur la bouche de celui qui venait de parler. Pas un mot de plus sur notre vie !

Anna contemplait cette scène avec terreur. Tandis que sir James Villers étouffait la voix de son compagnon, le buveur aperçut sur la table des bijoux et des dentelles, et, jetant aussitôt son verre, s'écria : — Je vois, mon bel ami, que les poètes ont raison. L'amour est aveugle ; mais grâce à Dieu, moi, qui ne suis pas amoureux, j'y vois clair.

En disant ces mots, l'élégant discoureur rassembla les objets qui se trouvaient sous sa main, et se disposa à les emporter. Villers courut à lui.

— Malédiction ! s'écria-t-il en lui arrachant ces dépouilles, êtes-vous las de vivre ?

Cependant le jeune homme, que ce mouvement avait dégagé de la rude étreinte de sir James, reprit la parole : — Si nous n'étions pas de vieux amis, dit-il, et si nous ne vivions pas ensemble depuis dix ans, je crois que je me lâcherais ; d'autant plus, ajouta-t-il, que la nuit a été mauvaise. Je n'ai trouvé chez mistress Mauverney qu'un billet de cinq livres que j'ai laissé, n'aimant pas la monnaie. La vieille dame l'a échappé belle. Dieu me pardonne ! elle a fait mine de se réveiller.

Sir James, qui aurait donné tout son sang pour que son amante n'entendît pas ces cruelles paroles, demeura anéanti et laissa tomber son poignard. Ses amis, riant aux éclats de ce qu'ils appelaient sa pruderie, profitèrent de son abattement pour faire main basse sur les bijoux. Ils se disposèrent ensuite à quitter la chambre. Ils craignaient sans doute que la colère de leur compagnon ne fût qu'assoupie. L'un d'eux s'avança donc vers la cheminée, souleva la tenture, pressa un ressort caché dans la muraille, et tout à coup miss Mauverney vit un panneau de la boiserie s'ouvrir lentement et offrir un passage aux étrangers, qui sortirent en fredonnant. Tout était expliqué désormais.

Anna, à genoux sur son lit, cacha son visage dans ses mains. Quelques minutes s'écoulèrent avant que sir James osât relever la tête. Enfin, sans quitter la place où le retenaient à la fois le respect et la honte, il murmura lentement et d'une voix affaiblie :—Je vous demande pardon, Anna, je ne ne devais pas vous aimer, hélas ! je n'en ai pas été le maître. Dites que vous me pardonnez ! Bientôt je ne vous reverrai plus... oubliez-moi comme on oublie un songe. Vous devez bien me haïr, n'est-ce pas ? me... mépriser peut-être ; car je suis un misérable que le jeu a perdu et que la justice réclame ; qui, pour suffire aux prodigalités d'une vie dévorante, a osé descendre jusqu'au crime... Et pourtant, ajouta-t-il, depuis que je vous ai vue, je suis devenu meilleur. J'ai essayé de sortir du gouffre où j'étais tombé... Je me suis promis de racheter mes fautes ; il m'a semblé, tout à l'heure, que je venais d'être purifié par votre amour.

Ici les sanglots étouffèrent sa voix : Anna pleurait aussi.

— J'ai rougi devant vous, mademoiselle, reprit le jeune homme d'un ton déchirant, mais je pars... je quitterai seul l'Angleterre. J'irai mourir pauvre et honnête dans quelque retraite ignorée... J'ai été bien coupable, mais croyez le... je porte avec moi mon châtiment !

Anna, les yeux fixés à terre, ne faisait pas un mouvement. Villers déposa sur la table tout ce qu'il avait autrefois dérobé à la jeune fille, le fichu, les gants, le miroir, et enfin le portrait qu'avait perdu sir William. Après ce sacrifice, il continua :

— Je ne dois rien emporter de ce qui fut à vous, rien de ce qui pourrait tromper ma douleur... Adieu, mademoiselle... Je ne vous demande pas même en partant un mot, un geste, un regard... Je ne suis pas digne seulement de baiser ces tapis que vos pieds ont foulés... Et cependant... pour attendre la mort, j'aurais besoin de savoir que vous me pardonnez.

Anna était restée immobile. Le jeune homme, après une douloureuse attente, s'éloigna lentement, et bientôt le panneau se referma sur lui. Ce fut alors que miss Mauverney revint à elle-même. Elle passa la main sur son front, regarda autour d'elle, et se voyant seule :

— Sir James ! dit-elle d'une voix suppliante... Sir James ! répéta-t-elle avec angoisse.

Tout resta muet autour d'elle. La jeune fille descendit alors de son lit comme l'eût fait une somnambule ; elle ramassa le poignard échappé à la main de son amant ; puis après avoir collé ses lèvres sur la lame glacée, elle écarta les voiles qui couvraient son sein, et s'appuya contre sa couche.

Au point du jour, M. Mauverney, que la disparition mystérieuse de William alarmait pour sa fille, vint frapper à la porte d'Anna. Etonné du silence de la jeune fille, il appela à grand bruit, fit renverser la porte et aperçut à la faible lueur de la lampe Margaret endormie et Anna qui semblait sommeiller comme elle, mais qui avait fermé les yeux pour jamais. Le lit et les rideaux étaient tachés de sang, et un poignard humide était à quelques pas du corps de la victime.

Le nabab eût donné sa fortune pour découvrir le meurtrier d'Anna ; mais toutes les recherches furent infructueuses. La famille quitta le lendemain ce séjour funeste, et l'on montre aujourd'hui au voyageur qui passe dans le Devonshire un château inhabité qui n'a d'autre nom dans le pays que celui de *Maison du Diable*.

Par BROCK DEN BROWN.

(*Traduction faite sur la dernière édition de Londres.*)

SOUVENIRS

Par M. le comte de VAUBLANC, ancien ministre de l'intérieur.

LES MODES A MON ARRIVÉE EN FRANCE.

Au moment où j'arrivai en France, je fus bien frappé des modes nouvelles. Nous en recevions quelques-unes dans la colonie ; mais elles ne pouvaient être imitées entièrement, le climat s'y opposait. Il exigeait des vêtemens et une coiffure différente, et qui, plus simple, plus naturelle, était plus élégante. Très peu de femmes portaient de ces corsets qui détruisent tant leur santé et qui les déparent sans qu'elles s'en doutent. Au moment où j'arrivai, on portait encore beaucoup de rouge et des mouches, l'excellent goût de la reine n'avait pas encore pu les faire disparaître. Au dessus du front, s'élevaient des cheveux bien crêpés, bien raides, bien graissés et bien poudrés. Cette coiffure était à angles droits, saillans et rentrans, et avait un air menaçant, comme une fortification.

Pour accompagner ces bastions, on mettait des deux côtés, et sur le cou, de grosses boucles bien raides, bien graissées et poudrées, bien tenues par des broches de fer, et qui avaient le charme de salir sans cesse le cou. Au-dessus des fortifications dont j'ai parlé, on plaçait un coussin de taffetas noir, rempli de crin. Ce coussin, qui perdait promptement sa propreté primitive, était attaché à la fortification par des épingles de fer. Il était destiné à recevoir toutes les broches de fer qui devaient attacher le nombre immense des ornemens qui relevaient toute cette coiffure ; des rubans, des fleurs, des nattes en cheveux. Les cheveux de derrière, bien graissés aussi, et encore plus poudrés que le reste, étaient relevés, tantôt en plusieurs nattes ou tresses, tantôt en un chignon volumineux qui faisait peur à tous les meubles et à tous les habits qui en approchaient.

Comme tous ces cheveux du derrière de la tête avaient une irrégularité choquante dans la partie d'en haut, on fourrait dans l'espace qui se trouvait entre le coussin et les cheveux, de grandes cocardes de crêpe ou de taffetas, pour cacher ce vilain commencement de nattes, de tresses et de chignon volumineux. La poupée ainsi coiffée avait du rouge sur les joues et quelques mouches. Le bon ton voulait que le rouge fût très épais, qu'il touchât les paupières inférieures des yeux. Cela, disait-on, donnait du feu aux yeux. On tenait tant à ce rouge, que toutes les femmes avaient dans leur poche une boîte plus ou moins riche, dans laquelle étaient les mouches, le rouge, le pinceau, et surtout le miroir. Plusieurs dames renouvelaient, sans façon, à leur aise, leurs belles joues rouges partout où elles se trouvaient.

J'oubliais de dire qu'une mode impérieuse força bientôt toutes les femmes à substituer une poudre rousse à la poudre blanche. Elle produisait une saleté abominable sur le front, le cou et les épaules. Tout cet échafaudage était surmonté d'une touffe de plumes blanches plus ou moins élevées.

La mode vint alors d'avoir des voitures à l'anglaise ; l'impérial intérieur était très bas, en sorte que les dames d'une taille élevée étaient forcées de se mettre à genoux dans la voiture pour ne point briser leurs plumes. J'ai vu une dame qui non seulement était à genoux dans la voiture, mais encore passait sa tête par la portière. J'étais assis auprès d'elle. Quand une femme ainsi panachée dansait dans un bal, elle était contrainte à une attention continuelle de se baisser, lorsqu'elle passait sous les lustres, ce qui lui donnait la plus mauvaise grâce qu'on puisse imaginer. On assurait dans ce temps que lorsque Marie-Thérèse vit un portrait qui retraçait la reine de France, sa fille, ainsi coiffée, elle poussa un gémissement et se mit à pleurer.

Après cette tête ainsi empanachée, venait un corps bien serré, bien gêné, et qui formait le pain de sucre autant qu'il était possible ; car cette forme de pain de sucre était la véritable merveille. Il descendait le plus qu'on pouvait, de façon qu'il usurpait trois ou quatre pouces sur les cuisses. Or, vous savez, mais ces dames ne savaient pas que la beauté de la taille générale des femmes est dans la longueur proportionnée des cuisses et des jambes. Voyez toutes les belles statues, tous les tableaux de Raphaël et des autres grands peintres. Cette beauté de proportions ne fut pas ignorée sous le consulat et sous l'empire. Les femmes avaient adopté alors un costume, qui fut constamment approuvé et suivi par nos plus grands peintres. J'ai vu dans la galerie de Saint-Cloud un portrait de la reine avec la tête à la mode, le corps démesurément long, et des cuisses si courtes, que cet ensemble faisait peine à voir à toute personne douée d'un peu de goût naturel.

C'est une chose singulière que d'entendre presque toutes les femmes parler de ce qu'elles appellent *la taille*; elles en font une partie à part, dans laquelle elles comprennent la gorge, l'estomac, la poitrine, le ventre, et elles vous disent, il faut bien marquer la taille, il faut serrer la taille, et ce mot, qu'elles ne comprennent pas, revient à chaque instant. Elles ne savent pas que par ce mot les artistes et tous les hommes instruits ont toujours entendu l'ensemble de la personne. Ainsi, quand Voltaire a dit de Louis XIV qu'il avait une riche taille, il entendait toute la personne, dans de belles proportions bien agencées ensemble, et non pas ce que les artistes appellent le buste et que les femmes appellent taille; et ce qu'elles considèrent comme une partie du corps, n'est point à proprement parler dans la nature.

La nature a dessiné le corps humain d'un seul trait, qui, partant du cou, trace les épaules et descend, par un contour onduleux, jusqu'à la cheville du pied, en rentrant et en ressortant suivant que l'exige la beauté des formes. Changer ce beau contour en grossissant des parties, en rétrécissant d'autres, est le dernier excès du mauvais goût. On ne peut impunément contrarier ainsi la nature, on est raide, gêné, on choque les yeux délicats, il en résulte de grands inconvéniens. Supposez une jeune personne bien portante, qui croît et grandit; comme il faut que toutes les parties qui constituent ce que vous appelez la taille soient également pressées dans ce corset, l'embonpoint, qui s'accroît tous les jours insensiblement, étant plus contraint dans les parties supérieures que dans le ventre qui, malgré qu'on en ait, s'étend autant qu'il lui est nécessaire, il en résulte qu'il grossit dans une proportion beaucoup plus forte que les autres parties. De là cette grosseur du ventre des jeunes filles, qui fait le désespoir de leur mère, et ensuite le désespoir de ces mêmes jeunes filles, devenues grandes. Celles qui sont d'une taille courte ressemblent à des magots de la Chine, malgré leurs efforts pour cacher cette imperfection. D'autant plus que l'action du corset, s'opposant à l'ampleur naturelle du ventre, le force à tomber sur les cuisses ; et s'il était permis de pénétrer dans les mystères de l'hymen et de l'amour, on dirait combien de mariages d'inclinations formés d'après les traits d'un beau visage et qui semblaient devoir être protégés par d'autres beautés extérieures, ont produit tout à coup l'effet le moins attendu, en inspirant un dégoût dont n'ont pas été maîtres des hommes ainsi trompés involontairement. Quelquefois des femmes, qui ne s'abusent point sur cette situation toujours croissante, cherchent à la diminuer ou à l'arrêter, et malheureusement ne font que l'augmenter. Car la contrainte est le seul moyen qu'elles puissent employer. Ajoutez l'impossibilité de se nourrir autant qu'il est nécessaire, et de bien digérer les alimens, quand l'estomac et le diaphragme sont ainsi comprimés.

L'effet produit par ces corsets sur le ventre l'est aussi sur la gorge. Ils ne lui laissent pas son libre accroissement, la déplacent et mettent en avant ce que la belle nature place de côté. On peut remarquer cet effet dans tous les nombreux et beaux portraits de Van-Dick ; c'était alors la rage des corsets. Il avait trop de goût pour peindre des poitrines telles qu'elles sont dans ces portraits, si ces vilaines formes n'avaient pas frappé ses yeux. M. de Buffon a parlé du mal produit par ces corsets, mais inutilement. En 1835, un journal essaya de prouver les maux réels produits par ces corsets, et joignit à son article une gravure qui les représentait. Ce fut inutilement. Les femmes répondaient toujours par ce mot imbécile : *c'est la mode*. On ne peut se promener, on ne peut marcher dans les rues, sans remarquer une baleine au lacieuse et souvent une lame de fer placée au bas du ventre, et qui avançant de deux pouces, dans l'endroit même où le ventre s'incline, présente les plus étranges observations.

Un habile médecin frémissait en me parlant des effets cruels de ces corsets sur de jeunes personnes. Au reste, il faut se réjouir de ce que les femmes, en se donnant par leurs corsets une taille raide, se privent ainsi du plus dangereux des attraits, de cette souplesse élégante qui, dans d'autres pays, est le plus séduisant de leurs charmes ; puisqu'elles ont tant d'autres moyens de plaire, il faut les féliciter de perdre la grace que donne la souplesse. On ne peut les comparer, comme autrefois, à un roseau flexible. Tant mieux pour leur tranquillité.

Après tout cet attirail, venait la chaussure. Le soulier, bien pointu, avait un talon épais d'un pouce et demi de haut. On a déjà dit que les femmes ainsi chaussées ressemblaient, en marchant, à des pigeons pattus. Toute la partie, depuis le coude-pied jusqu'à la pointe, était nécessairement ployée; c'était sur elle seulement que les femmes marchaient. Cette chaussure les forçait à jeter le corps en arrière, afin de le tenir en équilibre en luttant contre la pente naturelle qui le portait en avant ; sans cet effort pour le reporter en arrière, la petite poupée serait tombée sur le nez. Je puis vous assurer que tout cela, avec de grands ou petits paniers sur les côtés, formait un personnage bien ridicule; si vous en doutez, considérez un peu une gravure ou un tableau de ces temps. Tout cela n'empêchait pas que les femmes ne fussent alors très aimables; elles ne l'étaient point par leurs ajustemens et leurs coiffures, mais par une politesse délicate. Elles avaient hérité du ton de la cour de Louis XIV. Elles cultivaient l'art de plaire et le *savoir-vivre* que Boileau conseillait même aux hommes de son temps. L'amabilité des femmes amenait l'urbanité des hommes; c'était un échange continuel d'égards et de politesses, et la société française était recherchée par les étrangers. Des villes même de province, telles que Lyon, Dijon et Grenoble, avaient cette réputation. Je sais bien qu'à côté de cette société, on trouvait à Paris des hommes qui prétendaient donner l'exemple du bon ton, qui affectaient l'esprit dans tous leurs discours, qui le faisaient servir à la malice, à la méchanceté même, et qui cherchaient à immoler à leurs plaisanteries des hommes honnêtes.

Mais ils trouvaient souvent des personnages d'une espèce différente, dont le maintien et les paroles leur faisaient sentir leur petitesse, et les en faisaient rougir. Ce mauvais ton faisait ressortir davantage les charmes de la bonne société, où les bienséances accompagnaient toujours le ton simple et noble qui la distinguait.

Si je veux parler de la toilette des hommes dans ces temps, je présenterai des tableaux aussi bizarres. Ils avaient des coiffures à l'oiseau, en cabriolet, à la grecque, en marrons. La grecque était surtout remarquable; les cheveux poudrés, frisés et surtout crépés, s'élevaient sur la tête. Les procureurs et les avocats aimaient cette coiffure. Il résultait de la quantité de poudre que recevait la tête, que les chambres, les cabinets en étaient salis. Lorsque la coiffure était finie, on la poudrait à grande houppe et de loin; il fallait se mettre alors sur le palier de l'appartement, et c'était l'escalier qui recevait tous ces nuages de poudre.

Il arrivait souvent que lorsqu'on poudrait ainsi un élégant, en l'environnant d'un nuage de poudre, un autre élégant tout habillé montait ce même escalier, s'arrêtait tout à coup devant le nuage poudreux, et demandait grace au poudreur. Il fallait non seulement suspendre l'opération, mais encore attendre un moment, afin que toute la poudre fût tombée et dissipée. Mais malgré cette suspension, l'homme habillé en recevait encore beaucoup trop; il la remarquait avec douleur sur ses habits.

D'autres élégans, et c'étaient les plus merveilleux, avaient un cabinet particulier destiné à cet usage. Quand l'échafaudage de la coiffure était achevé, le coiffeur, armé de sa longue et grosse houppe de soie, rempli d'un noble enthousiasme, lançait de toute sa force la poudre la plus fine en l'air contre le plafond ; l'élégant se plaçait de manière à recevoir sur sa tête cette poudre fine, lorsqu'elle retombait du plafond. L'artiste, animé par le succès, recommençait avec vigueur le jet de la poudre jusqu'à ce qu'il fût content de l'effet de cette neige blanche ou demi-blonde. Le poudré sortait triomphant de son cabinet, sûr du succès que lui préparait dans les salons et dans les coulisses une tête si bien poudrée. Cela s'appelait poudré en frimats. D'autres disaient poudré aux œufs et je ne sais pourquoi.

On ne manquait pas de mettre une grande quantité de poudre dans les cheveux de derrière, quoiqu'on les enfermât dans une bourse de taffetas noir, qui d'abord fut très grande, diminua ensuite peu à peu, et devint très petite. Elle prit alors le nom élégant de crapaud. L'élégant ainsi paré portait à sa montre de longues chaînes d'or où pendaient des breloques parmi lesquelles une petite clochette annonçait son arrivée.

Cette nécessité de la frisure et de la poudre nous donnait dans les rues un spectacle amusant. C'était d'y voir à chaque pas des perruquiers bien blanchis par la poudre, courant de toutes leurs forces, la housse et le peigne à la main, pour aller chez leurs pratiques qui les attendaient. Malheur à l'homme habillé qui les rencontrait; il était couvert de poudre du côté qui recevait le choc, et de là des reproches, des injures et des menaces. On avait un autre spectacle dans les maisons. C'était celui des hommes qui attendaient impatiemment leur coiffeur. Ils étaient souvent pénétrés d'une cruelle douleur, en ne voyant pas arriver l'artiste sans lequel ils ne pouvaient sortir.

Les hommes portaient d'énormes boucles d'argent si grandes, qu'elles rasaient le parquet des deux côtés; elles blessaient souvent les chevilles; et si le coup était violent, c'était une vraie blessure. Elle se renouvelait souvent par des coups successifs, et produisait une plaie douloureuse. Je l'ai éprouvé, et après avoir souffert courageusement ces effets de notre divinité,—la mode,—je fus forcé d'y renoncer, et de souffrir avec un courage plus difficile les sarcasmes des hommes d'esprit sur mes petites boucles. Mais comme j'ai eu toujours la manie, blâmable sans doute, de ne jamais suivre entièrement la mode au point d'en être souvent remarqué, j'avoue que je mis quelque vanité dans mes petites boucles. Un présent de ces larges boucles lui envoyé par un de nos princes au prince Henri de Prusse, et le grand Frédéric s'en moqua beaucoup. Il dit que nous mettions à nos souliers les boucles de nos harnais de carrosses. Il rit beaucoup aussi de nos habits de veloars et de satin, et il avait bien raison : tout cela annonçait une nation dégénérée.

COMTE DE VAUBLANC.

LE BALAFRÉ. (1)

L'un des jours avancés du mois d'août de l'année 1572, à Paris, dans le quartier de la Cité, aux alentours de Notre-Dame, il y avait foule de peuple remuant, clabaudant, grondant et se pressant fort dans cette inquiètent agitation que donne la curiosité et l'attente.

Cependant il ne s'agissait que de voir passer quelques carrosses sortis du Louvre et conduisant partie de la cour à la visite des travaux entrepris sur le parvis Notre-Dame par ordre de la reine-mère, Mme Catherine de Médicis, dans l'attente du mariage qui tenait en suspens tous les esprits.

Or, cette agitation extrême du populaire au sujet d'un aussi mince événement ne pouvait être expliquée que par l'état de trouble et d'exaltation où le tenaient constamment et le souvenir de dix années de guerre civile et ses colères contre la cour en la voyant entrer en définitif arrangement avec ces huguenots qu'on lui avait souvent désignés, à lui bon catholique, comme les irréconciliables ennemis de Dieu et du roi.

Il n'était bruit, en effet, que du mariage de Henri de Navarre, le Béarnais, avec Marguerite de Valois, que Charles IX, dans son langage sans façon, appelait notre sœur Margot.

Dans ces temps où la curiosité publique était privée des renseignemens quotidiens que lui donnent à présent les journaux, quand les grands événemens politiques n'étaient officiellement connus que sur la publication qui en était faite sur les places principales et aux plus fréquentés carrefours, ce devait être chose curieuse de suivre la préoccupation du peuple dans ses conjectures, dans ses commentaires, dans l'exagération des craintes ridicules ou des folles joies inspirées par les nouvelles descendues des hauteurs du monde diplomatique dans son obscure sphère. Ces nouvelles, bientôt défigurées, changées, tronquées, comme tout ce qui se passe de bouche en bouche sans avoir la précision et le sens arrêté que donne la phrase écrite, ces nouvelles que chacun modifiait selon son intérêt et sa passion, étaient répandues, colportées avec autant de chaleur que de nos jours. De nos jours, on ne soutient, après tout, que l'œuvre de son journal; et dans l'empressement qu'on mettait alors à publier une nouvelle, il entrait quelque peu d'amour-propre d'auteur.

Les circonstances favorisaient on ne peut pas plus le débit, l'échange et la circulation de cette monnaie courante des populations enfiévrées par l'esprit de parti, et réduites, faute de renseignemens positifs, à la stérile abondance de ses renseignemens.

Aussi n'y avait-il pas une encoignure de maison, surtout de celles que parait une statue de la bonne Vierge, qui n'abritât contre le soleil d'août un auditoire nombreux, attentif, se pressant autour de quelque nouvelliste mieux informé ou plus inventeur, et recueillant avidement les paroles du Louvre, les pensées présumées de l'hôtel de Lorraine, et les bruits qui couraient de la prochaine venue de M. l'amiral à Paris.

A ce nom de Coligny, à ce nom, la gloire et l'espérance du parti hérétique, il fallait entendre le sourd murmure d'indignation qui courait dans ces groupes. Alors quelque cri de mort mal contenu s'élançait aussi strident que le grincement de l'acier s'élançant du fourreau, ou bien un rire de moquerie et d'incrédulité éclatait au loin, comme si quelqu'un eût compris l'ironie sanglante de ces jeux et de ces fêtes dont se faisaient les préparatifs. — L'effet le plus généralement produit par le passage de ces nouvelles, au milieu de ces sombres attroupemens, était un surcroît de courroux, de dépit et de ressentiment. Chaque mot était, pour ces hommes rassemblés, ce qu'est, pour le nuage chargé de tonnerre, chaque développement nouveau de l'électricité; et, au grondement de leurs colères, on devinait quelles antipathies la cour froissait dans sa nouvelle alliance avec les huguenots; on devinait quel terrible jeu Marguerite de Médicis allait jouer en approchant de la gueule du lion populaire la proie qu'elle lui a si long-temps promise. Mais ce n'est plus à la curée qu'elle le convie : il lui faut lécher, ou du moins respecter à l'égal de ses maîtres ceux qu'il se sent si bonne envie de dévorer.

Quelquefois une étrange clameur interrompait les nouvellistes en plein air. A ce cri, dont il eût été impossible de deviner le point de départ, toutes les têtes se dressaient, tous les yeux s'ouvraient avec un même mouvement de curiosité, cherchant qui avait provoqué ce signal de haine et de colère. Cet appel, dont les notes criardes se rapprochaient de la plainte de la chouette, était bien connu du peuple. Il s'élevait d'ordinaire dans les environs des prêches et des maisons habitées par les partisans du nouvel Evangile; il signifiait : « Il y a là des huguenots! » ou bien : « Alerte! voici des huguenots qui passent! »

Alors si, au milieu de la foule, du mouvement des chariots, des chaises à porteur, se montraient quelques cavaliers marchant de compagnie et tous armés de peur de surprise, les gens de Paris, d'écouteurs qu'ils étaient, passaient vite au rôle d'observateurs : les soldats d'un poste avancé ne sont pas plus attentifs, plus silencieux à l'approche de l'ennemi qui va les attaquer. Ces hommes qui passent sont à coup sûr des huguenots. Il n'y a que des huguenots, depuis long temps exposés aux hasards des batailles et au soleil des camps, qui puissent avoir des montures aussi harassées, des visages aussi noirs, des accoutremens aussi dépourvus d'élégance et de fraîcheur. Ce sont des huguenots; ils parlent entre eux à voix basse, en jetant des regards inquiets sur la foule. Ce sont des huguenots : leur sourire de dédain a accueilli le cri de *Tête nue*! qu'on leur a jeté quand ils ont passé au bas de ces statues de la Vierge dont nous parlions tout à l'heure.

L'inexplicable apparition de ces hommes au milieu d'une population aussi hostile, cette confiance de leur part, et surtout l'extraordinaire effort qu'il avait fallu à la politique pour endormir aussi bien leurs soupçons, produisaient en définitive, sur ce peuple si impressionnable, une stupeur de surprise qui dominait momentanément sa haine. Un instinct secret lui disait qu'on en était arrivé au moment où la ruse devait remplacer la force; et, comme si Médicis lui eût fait part de ses plans secrets, il leur prêtait l'appui de sa dissimulation. Le lion s'était fait tigre sous cette influence italienne : il rentrait sa griffe jusqu'à nouvel ordre; et lui voyant faire patte de velours, n'entendant que de loin, ou ne cherchant pas à comprendre le sens de ce sourd grondement populaire qui les suivait sur leur passage, les nouveaux venus admiraient les changemens opérés dans les sentimens, dans les opinions des Parisiens, et finissaient par croire à leur tolérance.

Dans l'une des sombres maisons qui encadraient ces agitations de la rue, deux hommes revenaient, par le souvenir, sur les événemens qui avaient précédé et amené les nouvelles alliances dont on s'occupait, qu'elles fussent ou non basées sur la bonne foi et l'expression sincère du besoin d'en finir avec la guerre civile.

De ces deux hommes, le plus âgé était assis devant une petite table supportant un grand registre relié en parchemin et à la tranche rouge. Il feuilletait ce mémorandum bourgeois où l'on avait consigné, parmi les mémoires et les notes de dépenses d'un ménage de la Cité, le détail de ce qui s'était dit et fait à Paris, au sujet des graves événemens dont la succession avait jeté tant de mouvement et de bruit dans cet intervalle de temps compris entre les années 1563 et 1572.

Le lecteur de ces chroniques domestiques les avait lui-même rédigées à ses momens perdus : c'était le maître du logis, un gros petit homme au poil grisonnant, à l'œil tant soit peu louche, non de cette loucherie qui annonce la timidité, ou la vacillation des idées, mais bien de celle qui accompagne le plus souvent le défaut de franchise : dans ceux qui regardent ainsi, l'un de leurs yeux est à ce qu'ils disent, et l'autre à ce qu'ils pensent; et c'est pour cela, apparemment, que tous deux sont si peu d'accord.

Son facies ainsi que son accoutrement étaient, pour le reste, aussi bourgeois que possible. Maître Bardiau passait pour un marchand retiré ayant pignon sur la rue de la Calandre, et, à l'espèce de fortune qu'il avait amassée en aunant de la toile, vingt ans durant, disait il, il joignait, pour ne parler que de ses ressources connues, le produit d'une maison qui, trop grande pour son ménage, lui permettait d'exercer l'hospitalité à tant par mois.

Or, c'était dans une chambre haute de ce logis et chez un de ses locataires que maître Bardiau exhumait les souvenirs consignés dans son registre. Au profit de qui faisait-il cette revue rétrospective? pour l'enseignement d'un jeune homme, depuis une quinzaine installé chez lui à titre de locataire, Christophe Hondrecourt, venu de la Lorraine, à son dire, pour étudier en l'université de Paris.

L'étudiant était debout à la fenêtre, tandis que le bourgeois feuilletait son mémorandum, et les regards perçans du jeune homme, au lieu de suivre la foule qui piétinait au dessous de lui, se dirigeaient, le plus souvent, vers les maisons de la rue. Leurs ouvertures étaient garnies de curieux, et il est à croire que parmi toutes ces figures ne se trouvait pas celle qu'il cherchait, car indifférent lorsqu'il parcourait leur bizarre entassement, son œil s'allumait d'impatience et de dépit en s'arrêtant sur la fenêtre la plus directement en face de la sienne, et en remarquant que cette fenêtre était défendue du bruit et du jours extérieur par des châssis aux lozanges de plomb, et par un épais rideau de serge dont on apercevait les plis immobiles à travers le jaune transparent des vitraux.

Cette absence complète de mouvement et de vie, au milieu de l'empressement et de l'agitation qui peuplaient les autres fenêtres de têtes s'avançant plus ou moins en dehors, attirées par la curiosité, annonçaient dans les habitans de ce logis une grande indifférence pour les événemens qui préoccupaient tant d'esprits, soit que là fussent logée l'étude et la philosophie que rien ne peut distraire de leurs méditations, la religion qui regarde toujours en haut sans s'occuper de ce qui se dit et se fait en bas, l'amour qui aime à s'entourer de solitude et de silence au milieu des bruits et des fêtes du monde, ou la douleur, ce grand vautour de l'ame, qui ne s'acharne jamais mieux à sa proie que lorsqu'il y a, pour les autres, plus de causes de distraction.

L'hôte de maître Bardiau paraissait infiniment contrarié de l'immobilité où restait cette croisée. Quand de grands cris venaient à s'élever dans la rue qui serpentait au dessous de lui, soit que ces cris fussent de haine au passage de quelque seigneur soupçonné de prêter la main aux nouveautés de Genève, soit qu'ils fussent d'enthousiasme à l'approche de quelque dé-

(1) On annonce la prochaine publications du *Balafré*, roman historique par M. Brisset. Voilà le premier chapitre de cette nouvelle composition de l'auteur des *Templiers*. C'est une scène qui fait très dramatiquement passer sous les yeux des lecteurs les principaux personnages de son drame, en même temps qu'elle fait connaître les principaux événemens qui ont précédé et amené la Saint-Barthélemi.

terminé soutien de la bonne cause, l'écolier regardait vite le point, objet de son attention, espérant que la curiosité éveillée enfin par ces clameurs, allait écarter, du moins un peu, les rideaux si obstinément tirés, et livrer à ses regards un passage vers la personne qu'il cherchait.

Il était là à la découverte, la chose était évidente, et il fallait qu'il attachât bien du prix à la recherche qui le tenait ainsi en observation, pour être d'aussi mauvaise humeur en voyant que rien de ce qui se passait dans la rue n'avait action sur les reclus ou les recluses d'en face.

A son air contraint, au soin avec lequel il tenait sa toque enfoncée sur ses yeux, et les plis supérieurs de son manteau montés jusqu'au nez, à la précaution avec laquelle il se retirait quand venaient à passer ceux qu'à l'éclat de leurs habits, à la beauté de leurs chevaux, on pouvait supposer venir du Louvre, on devinait qu'il bravait, à ce poste, autre chose que l'ennui et l'impatience d'une attente inutile. C'était un jeune homme en qui rien ne démentait cette origine lorraine qu'il s'était donnée en se présentant chez maître Bardiau : ainsi sa taille était élancée, ses cheveux blonds, ses yeux bleus. Sa mine, malgré ces signes d'un tempérament doux et tranquille, présentait un grand caractère de résolution, non de celle qui est subite, instantanée, qu'apporte le sang abondant plus vif ou plus chaleureux au cœur ou au cerveau et qui tombe quand il s'apaise, mais de celle qui, fruit de la méditation, imposée par un grand devoir, par un grand souvenir, se met au service d'un grand projet, façonne une vie dans un but unique, croît avec le corps et domine si bien l'individu dans son existence physique et morale, qu'il n'y a pas un mouvement chez lui, pas une idée dans sa tête dont elle ne soit le principe et l'occasion.

Avec la ténacité inscrite sur ce front peu développé, mais serré dans des contours saillans et brusquement arrêtés, il y a dans le regard et sur les lèvres une sorte de paresse dédaigneuse qui semble indiquer que cette pensée dominante sera difficilement poussée au dehors par le besoin de la faire triompher. C'est un de ces esprits qui s'entourent de solitude, n'initient qu'eux-mêmes à leurs secrète envie, et dont les conceptions ont besoin, pour venir au jour, d'être abandonnées au forceps des gens d'exécution. On dirait que ces esprits se complaisent tant dans le silencieux et intérieur arrangement de leurs projets, qu'il faut les violenter pour qu'ils leur donnent un corps et une forme. Avec eux qui passent des années entières sur une combinaison, une heure ne vient jamais, et c'est celle où il faut l'appliquer ; en attendant toujours une meilleure occasion, ils en laissent perdre cent qui étaient bonnes. Ils sont trop modestes ; ils comptent plus sur le temps que sur eux-mêmes; ou, trop superbes, ils pensent que le ciel lui-même prendra bien le soin de les avertir quand il faudra se montrer... Au ciel, et non aux hommes, appartient la réalisation de si beaux plans !

Le soi-disant écolier était pâle et maigre. Ce corps aigu, svelte et flexible avait quelque chose de menaçant comme une lame d'épée, le jour d'un duel : l'indice d'une pensée de sang, d'une préoccupation fatale réside dans ces deux lignes qui encadrent ces lèvres, les tirent en les amincissant, et leur donnent une expression tragique qui se mêle avec un charme étrange à la grâce inexprimable de leur sourire. Sous sa toque en velours noir, sous son accompagnement de dentelles et de boucles d'oreilles, ce visage a bien le caractère de l'époque : c'est un incroyable mélange de courage et de paresse, de cruauté et de coquetterie, d'audace et de plaisir; il y a là des traits qui iraient admirablement au soldat et au courtisan, à l'homme de parti et au coureur de ruelles... Ecolier tant que vous voudrez, mais un écolier comme celui-là est fait pour réussir aussi bien auprès des porteurs de hallebardes que des teneuses d'éventails, et pour tourner la tête à toute une nation, si jamais il venait à représenter l'un de ses intérêts, s'il était un jour la personnification d'un grand principe.

— Je vous écoute, mon hôte, dit tout à coup soi-disant maître Christophe, en quittant la fenêtre avec un mouvement d'impatience, continuez votre lecture : je suis tout oreille ; car ce m'est, je vous assure, un grand plaisir d'apprendre, ainsi que je le fais, grâces à votre obligeance, l'histoire de ces dernières années avec les grands retentissemens que des faits si étranges ont eus dans cette grande ville de Paris. C'est pour Paris seulement que l'histoire se fait ; car c'est là seulement qu'on la juge... absolument, comme dans le jeu de paume, où il n'y a de bons coups de raquette que devant les curieux qui les remarquent et les applaudissent. Moi qui ai vécu éloigné de Paris, je sais ce qui s'est fait en France... Belle misère ! c'est ce qui s'est dit à Paris, qu'il faut apprendre.

— Et c'est dans le courant de l'année 1563 que vous êtes allé en Lorraine, mon jeune maître? dit le bourgeois.

— Oui, oui, en Lorraine ou ailleurs, répondit le jeune homme avec un sourire singulier ; c'est en 1563, en effet, que j'ai quitté ce grand théâtre, loin duquel la gloire, la honte, la victoire, la défaite, les désastres ou les prospérités publiques ne sont que de vains bruits dont on ne comprend pas toujours le sens.

— La se trouve consigné, reprit maître Bardiau, en indiquant du doigt le haut d'une page de son livre, le détail des cérémonies et du deuil général qui accompagnèrent la venue à Paris du corps de notre grand François de Guise, après qu'un renégat l'eut frappé sous les murs d'Orléans, coup détestable qui changea en enterrement le triomphe que ce héros était à la veille de remporter encore sur les ennemis de Dieu et du roi.

Le jeune homme s'était retourné vivement vers la croisée en entendant ces paroles, comme s'il se fût empressé de cacher les sentimens qu'elles faisaient naître chez lui.

— Passez, monsieur, passez, dit-il d'une voix émue, je n'ai rien à apprendre de tout cela... j'y étais.

Et il se promena de long en large dans la chambre, comme si son corps eût éprouvé le besoin de se mettre en rapport avec l'agitation de son ame, à ce tragique souvenir.

— Le même jour, venant de voir passer le char funèbre qui ramenait à Paris le corps du héros tant regretté, continua le bourgeois, je me trouvai sur le passage de son assassin...

— Poltrot de Méré, reprit le jeune homme, d'une voix sourde, et en jetant un sombre regard du côté de cette fenêtre qu'il avait si long-temps guettée.

— Je le vis mener en grève pour y être écartelé, aux termes de son arrêt, après qu'on aurait tenaillé le susdit, et brûlé la main qui avait tranché une si illustre vie.

— La main, oui, la main, en effet, a été brûlée, s'écria le Lorrain... mais la tête qui conçut un si horrible projet, la langue qui trouva des paroles et prononça des promesses capables de décider un homme à une aussi damnable action, les a-t-on brûlées, monsieur? Bien au contraire... cette tête est entourée, à l'heure qu'il est, d'une auréole plus brillante que ne furent jamais les couronnes de tous ces vieux saints de France que M. de Coligny fit abattre dans nos églises. Cette langue, si l'on n'y met ordre, fera bientôt taire la messe ; déjà elle dicte des lois au pays, donne des ordres au roi, et ose lui dire : Faites la guerre à la Flandre, sire, à moins que vous n'aimiez mieux que nous vous la fassions à vous-même.

— Le fait est, reprit le Bardiau, en regardant le jeune homme de côté, qu'on disait dans la foule, autour de moi, que, le matin même de son exécution, Poltrot avait répété, dans un dernier interrogatoire, qu'il avait été excité au forfait dont il allait subir la punition, par l'amiral Gaspard de Coligny et par le ministre Théodore de Bèze.

De grands cris s'élevèrent, en ce moment, dans la rue. Le jeune homme se rapprocha de la fenêtre, et chercha des yeux la cause de ces acclamations.

—Pardieu, dit-il, rouge de colère et de dépit, se trompe-t-on quand on dit : qui parle du soleil, en voit luire les rayons... Le soleil n'a pas encore paru ; mais voici venir ceux qui, d'ordinaire, l'accompagnent partout, ceux que l'on appelle la petite cour du roi Gaspard... Cornaton, de Piles-Monneims, Guerchy, Sorbières,. et je ne serais pas étonné que cet homme noir, à la figure en dessous, qui se trouve dans leur compagnie, fût ce Théodore de Bèze que vous venez de nommer, monsieur notre ami, en rappelant les derniers aveux de Poltrot... — Ils sont fous, ces hommes, assurément ils sont fous, ajouta le Lorrain en reprenant sa promenade dans la chambre, et plus insensés qu'eux tous leur chef, de s'imaginer qu'il est des choses qu'on puisse oublier ! Par la double croix de Lorraine ! ces gens tentent Dieu à leurs risques et périls ! et ceux de la maison de Guise laisseraient tranquillement passer à leur côté les Châtillon, sans leur demander compte du sang d'un héros, que leurs épées se réveilleraient d'elles-mêmes dans le fourreau et en sortiraient pour venger ce sang si traîtreusement versé !

— Mais il me semblait, reprit le bourgeois d'un air bonasse, que la réconciliation entre ces deux grandes familles s'était faite à Moulins, en l'assemblée de 1566. J'ai consigné là, ajouta-t-il en cherchant dans son livre, la formule du serment de bonne amitié qui vint terminer, à la grande joie de la cour, ces longues et vieilles inimitiés.

— Oh ! pardieu, reprit le Lorrain, au pays des courtisans masqués et des vieilles coquettes qui se font de jeunes visages, soixante ans durant, l'art du replâtrage est toujours en grand honneur !.. Mais sous la triple couche de céruse et de vermillon, la ride se creuse, et le temps envenime la blessure qu'on ne voit plus et qui n'en devient que plus terrible... D'ailleurs, mon maître bien informé, au bas de ce traité, qui ne fut qu'une suspension d'armes entre les Guise et les Châtillon, il a manqué un nom, dont l'absence suffirait pour rendre nul cet acte de bonne amitié, comme il vous plaît de le nommer, et ce nom est celui du chef présent de la maison de Lorraine.

— En effet, reprit maître Bardiau, en jetant un oblique regard sur l'écolier, le jeune duc Henri de Guise, que Dieu garde, était parti et avait quitté la France, l'année précédente, pour faire ses premières armes dans la guerre de Hongrie. Son retour à la cour de France ne date que de quelques mois à peine, et déjà il a relevé les affaires de sa maison à la hauteur où elles étaient à la mort de François de Guise, son père. La valeur et l'habileté dont il a donné des preuves en défendant Poitiers contre l'armée victorieuse des huguenots. Le peuple de Paris, qui ne sépare pas le nom de Guise des grands intérêts de sa religion, et qui croit avoir crié, Vive la messe ! quand il a salué l'héritier de ce nom glorieux, le peuple de Paris est aussi Lorrain d'esprit et de cœur que vous pouvez l'être vous-même, mon jeune maître qui m'écoutez. Il paraît même que les dames de la cour, ajouta le bourgeois en clignant de l'œil, n'ont pas été les dernières à partager cet enthousiasme des Parisiens et cet amour des soldats pour sa vaillante et gracieuse personne. — On dit même que, près du trône, entendez-vous? un cœur de femme s'est laissé toucher par ce jeune mérite ! Oui... et ce n'est qu'à son corps défendant que la princesse Marguerite deviendra Béarnaise de nom, de Lorraine qu'elle était par affection.

— Tudieu ! monsieur, s'écria l'écolier, d'où venez-vous pour être si bien au courant des secrets du Louvre ?

Puis il se reprit, et ajouta de l'air de la plus complète indifférence :

— Il paraît que la personne que vous y connaissez vous tient au courant des bruits, faux ou vrais, qui circulent dans ce grand marché de nouvelles.

— Mais, oui, dit d'un air tout-à-fait naïf le bourgeois, notre tante Jacqueline Ledru, attachée à la lingerie de la princesse, et que je vais quelquefois visiter, est assez au fait de ce qui se passe au château, pour que moi, son neveu, qui ai le talent de la faire causer, sache mieux que qui que ce soit, dans la rue de la Calandre, les dires et gestes du grand monde.

— A merveille, notre ami, reprit l'écolier; mais il y a trop loin du Louvre à votre rue de la Calandre, pour croire qu'une pareille nouvelle y soit arrivée bien exacte et bien complète, et il pourrait se faire que ce Henri de Lorraine, qu'on suppose si occupé de projets d'amour et d'idées de galanterie, songeât en ce moment à tout autre chose.

— Il est vrai qu'il a bien assez de l'ambition et de la vengeance pour le tenir en haleine ; mais je le crois homme à mener de front ce double attelage avec l'amour en arbalète. D'ailleurs, songez-vous, monsieur, que cet amour viendrait mieux qu'autre chose en aide à ses projets d'ambition s'il en avait? Une fille de France, une princesse du sang royal qui déclarerait hautement qu'elle ne veut pas consentir à épouser un huguenot, qu'elle a donné librement son cœur à Henri de Guise, le héros des catholiques, l'homme le mieux fait pour armer le peuple et s'en faire suivre... Mais il y a là de quoi mettre le feu aux quatre coins de Paris et bouleverser le Louvre de la cave au grenier. Aussi dit-on que c'est un grand embarras pour la reine-mère... La princesse Marguerite n'a pas dit positivement non ; mais elle retarde le plus qu'elle peut le dénoûment. Le roi de Navarre, qui n'est pas pressé non plus d'en venir au conjungo, retenu qu'il est par ses volages amours, la laisse à ses incertitudes. Rien ne se fait, rien ne se termine... La paix, dont ce mariage devait être le signal, est mise en doute tous les jours... Aussi les chefs du parti protestant, au lieu de venir à la cour, prennent des positions dans les provinces ; M. de Coligny lui-même...

— A cœur de femmelette feu de paille, mon compère. Marguerite de Valois épousera le Béarnais, et M. de Coligny viendra à la cour triompher hautement de la maison de Guise. Or, celui dont le devoir est de soutenir la gloire de cette maison et de venger ses affronts, fera donc bien d'en chercher ailleurs les moyens !

— Qu'il soit tranquille, reprit le bourgeois, il trouvera toujours le peuple de Paris pour lui donner, dans l'occasion, un bon coup d'épaule !

— Le peuple... oh ! oui, le peuple; il vous fait aller plus loin qu'on ne pense, et avant de l'appeler à son aide et de le mêler à ses projets, qu'ils soient inspirés par l'ambition ou conseillés par la vengeance, on ne peut trop s'entourer de clarté pour s'assurer, une dernière fois, qu'ils sont légitimes... Il ne faut plus de doutes, monsieur, à celui qui approche la mèche du baril de poudre destiné à faire sauter ses ennemis; et avant de faire feu, il doit, dans une nouvelle enquête, puiser une nouvelle conviction qui lui laisse la conscience libre et la main sûre.

Et en parlant ainsi, il regardait encore la fenêtre de la maison d'en face, la fenêtre qui restait toujours fermée.

— Ma foi ! reprit le bourgeois, je ne crois pas, moi, notre jeune duc de Guise occupé pour le moment d'aussi sinistres pensées : il est bien plus tôt en bonne fortune auprès de quelque fringante bourgeoise désireuse d'apprendre si ces dames de cour ont le goût bon... Et quand je dis bourgeoise, j'ai mes raisons... C'est que notre quartier est plus de bourgeoisie que de noblesse.

— Ah ! fit le jeune homme en prêtant une nouvelle attention au dire de maître Bardiau, vous croyez donc que Henri de Lorraine est quelque part, ici, dans votre rue de la Calandre, muguetant dans quelque gracieux tête à tête?

— Que le tête à tête soit gracieux? c'est ce que je ne pourrais assurer, répondit le bourgeois.

Le Lorrain se détourna pour ne pas lui rire au nez.

— Mais, reprit maître Bardiau, ce que je sais, c'est qu'à trois pas d'ici, à côté du tripot des Rois-Maures, il y a un passage obscur qui donne sur le quai, et que, sur le quai, juste à la porte dudit passage, se trouve, à l'heure qu'il est, un page, tenant en main un alezan superbe, un alezan digne de servir de monture à un prince.

— Eh bien ! fit l'écolier.

— Eh bien ! le page et le coursier portent les couleurs et les armes de la maison de Lorraine, mon maître.

— Belle preuve, vraiment ! comme s'il n'y avait dans cette maison que Henri de Guise qui sût monter un cheval.

— C'est possible, reprit le bourgeois en hochant la tête et en prenant un petit air malin ; mais j'ai mon idée, et l'on ne m'en fera pas changer.

— Libre à vous, cher hôte, de penser à ce sujet ce que vous voudrez. Mais je vous tiens là, à cette table, le nez cloué sur ce gros livre, et vous seriez aise peut être de voir le cortége qui va passer, car voici une foule de gentilshommes et d'écuyers à cheval ; changeons de place, croyez-moi... Aussi bien, je n'ai plus rien à voir à cette fenêtre, et vous y serez mieux placé que moi. Je feuilleterai vos notes pendant ce temps, si vous voulez bien le permettre.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, mon jeune maître, répondit le bourgeois en allant s'installer à la fenêtre, le dos tourné à la table, près de laquelle vint s'asseoir le Lorrain.

On eût dit que la croisée, depuis que les gens de la cour paraissaient au-dessous, n'était plus pour lui un poste tenable.

— Voilà, dit-il, après un moment de silence pendant lequel il avait feuilleté le gros livre, voilà cet engagement de paix et de concorde juré à Moulins par M. de Coligny. Sermens vite oubliés, monsieur ; car là... pas plus loin qu'au revers de la page, est consigné le détail des grandes angoisses des Parisiens, le jour de la saint Michel, en apprenant que les gentilshommes de la religion réformée, partis de Rosoy en Brie sous la conduite de ce même Coligny et de M. le prince de Condé, s'étaient mis de nouveau en campagne pour s'emparer du roi pour lors à Monceaux... Bien en prit à celui-ci d'avoir fait venir à temps ses Suisses, et d'avoir gardé à ses côtés le vieux connétable de Montmorency; sans eux c'en était fait, sa majesté tombait au pouvoir des huguenots, et l'on eût vu alors si, au fond de la pensée de ces hommes qui crient : Point d'évêques ! il n'y a pas aussi le cri : Point de roi ! — Vous avez inscrit là, mon maître, continua le jeune homme, une pensée du peuple d'un grand sens au sujet de cette grande offense à la majesté royale. Voilà ce que je lis à la fin de votre récit : « Le soir, l'on eut à Paris la certitude que le roi, avec deux cents chevaux, était rentré heureusement au Louvre par un chemin détourné, d'après l'avis ouvert par le connétable, tandis que la cavalerie du prince de Condé s'aheurtait contre les Suisses. En rentrant dans notre quartier de la Cité, je fis rencontre de l'avocat Crucé, qui me dit en se frottant les mains, après nous être entretenus de l'événement du jour : Bon, bon! plus ils en feront et mieux cela vaudra... Ces gens ne se sont encore attaqués qu'à la majesté divine, et Dieu a du temps devant lui pour sa vengeance ; mais s'attaquer à la majesté royale, mon compère, c'est hâter le moment de la punition. C'est fini, voyez-vous, il ne pourra plus y avoir d'accommodement avec eux. Le roi gardera, de leur offense, un ressentiment éternel, et les offenseurs, à moins qu'ils ne tombent dans cet aveuglement qu'envoie le ciel quand il veut frapper, se sentiront incessamment poussés par le besoin de se tenir armés contre sa vengeance. Quelque chose qui arrive, rappelez-le vous : aujourd'hui, entre Meaux et Paris, s'est perdu, à jamais perdu, le moyen de terminer à l'amiable les querelles de la réforme. Aujourd'hui, sur la route de Meaux, mon compère, les fourreaux des deux épées ont été jetés pour ne plus être retrouvés. »

La tête appuyée sur sa main, le Lorrain réfléchit quelque temps sur ce passage. Puis il répéta lentement ces paroles :

— « A moins qu'ils ne tombent dans cet aveuglement qu'envoie le ciel quand il veut frapper... » Oui, assurément, ajouta-t-il, ces gens sont ous, ou l'heure de cet aveuglement fatal, dont parlait le brave Crucé, st enfin arrivée pour eux! Et ce n'est pas seulement le ressentiment royal qu'ils tentent en se présentant à Paris. Paris, lui aussi, a ses offenses à venger; et ils oublient que la colère d'une grande cité est plus à redouter peut-être que celle d'un roi ! Vous avez consigné en cet endroit, reprit le jeune homme les yeux fixés sur le livre, les faits de la journée de Saint-Denis, avec le nombre des moulins que M. de Coligny vint brûler jusque sous les remparts pour affamer les Parisiens! Oui, voilà bien le compte de tout ce qu'il leur fit souffrir, quand, maître des chemins de la Normandie, du Perche, du Maine et de l'Anjou, il arrêtait au passage les vivres qui viennent abondamment à la grande ville de ces côtés-là...

Le jeune homme interrompit sa lecture, et s'adressant à son compère toujours à la fenêtre :

— Regardez bien, lui dit il, regardez parmi les troupes de huguenots si vous en voyez qui passent : parmi eux doit se trouver l'Ecossais Robert Stuart, qui porta le dernier coup à cet héroïque vieillard, à cet illustre Montmorency. Tombé dans ces fatales plaines de St-Denis, il fut plus heureux du moins que ne le fut François de Guise, son frère d'armes; car il périt un jour de victoire, et par une autre main que celle d'un Français !

— Ah ! dit tout à coup le Bardiau en observation et sans répondre à ce que venait de dire l'écolier, voici M. de Biron qui passe. Sur son coursier gris pommelé, il a bien la mine d'un bon et grand homme de guerre, comme il l'est; mais il n'excite pas de grands transports dans le peuple...

— Ah ! c'est que le peuple, mon camarade, franc et sincère dans ses amours comme dans ses haines, n'aime guère que ceux qui marchent droit. Et la conduite de Biron boite autant que sa personne... Elle va clopin clopant, vous le savez, entre le prêche et la messe, penchant vers l'un, retombant sur l'autre, si bien qu'il y a toujours dans ce qu'il fait quelque chose qui cloche... Témoin cet autre arrangement de 1568, que je vois inscrit là sur cette page de votre livre... Il y mit la main avec M. de Mesme, seigneur de Malassise. — « Paix boiteuse et mal assise, a dit le peuple de Paris, qui trouve presque toujours un bon mot pour égayer son bon sens. Et en effet, en tournant le feuillet de votre registre, nous sommes en plein dans les intrigues des politiques au profit des huguenots et dans les menées de ceux-ci au profit d'une guerre civile. Ils remuent terre et ciel pour faire aller les affaires d'Europe dans le sens de leurs intérêts, et le populaire catholique s'émouvant fort de leurs intrigues auprès de la reine Elisabeth d'Angleterre, du prince d'Orange et des princes d'Allemagne, en dépit de la cour et de ses édits, on occit un grand nombre en plusieurs endroits. Ce fut alors que ces hommes, les mêmes qui aujourd'hui osent s'engager, en amis, dans cette ville de Paris si long-

temps excitée contre eux, reconnurent cette vérité que la paix était plus dangereuse pour eux que la guerre : ils se remirent donc encore une fois en campagne.»

« A la fin d'octobre, on apprit ici, continua le Lorrain en lisant le mémorandum de maître Bardiau, que toutes les places du pays d'Aunis, de » Saintonge, d'Angoumois et de Poitou, étaient tombées au pouvoir de » M. le prince et de M. l'amiral. Ces fâcheuses nouvelles exaspérèrent » tellement le peuple de Paris, qu'emporté par cette colère, le parlement » condamna Gaspard de Coligny, et promit, à qui le représenterait en » justice mort ou vif, cinquante mille écus d'or, lesquels seraient pris sur » l'hôtel de ville... » — Les termes de l'arrêt sont consignés là, ajouta l'écolier en frappant sur le registre ; il y a peut-être bien, dans la Cité, quelque coin de rue qui en a conservé le placard.... Et il va venir ce Coligny, et demain il se promènera tranquillement dans ces rues sans penser que pour de certains hommes la justice d'hier est encore la justice d'aujourd'hui, et qu'il y en a pour qui cet arrêt de proscription n'a pu être cassé par un revirement de la cour et une nouvelle combinaison de sa politique ! — C'est de la folie, vraiment, ajouta-t-il à voix basse, de la folie comme il n'y en a jamais eu... Et je le plaindrais cet homme, si je n'avais pas tant de raisons de le haïr.

— Qui vient là, dit tout à coup le bourgeois, et qui marche ainsi dans un isolement ?.. On s'écarte devant lui comme si en touchant son cheval ou ses habits on dût être atteint de quelque mal pestilentiel... Je n'ai jamais vu de soldat d'un aspect plus terrible... Ses vêtemens noirs, son cheval noir dont le pas lourd retentit sur le pavé, comme s'il fût descendu du piédestal de quelque statue de bronze, son panache noir, et cet arsenal d'armes étranges dont il est entouré, font de cet homme une apparition triste comme le dernier rêve d'un condamné à mort... La foule qui recule n'ose le regarder que de loin; et une clameur d'effroi qui s'élève semble l'écho de son nom que des enfans crient en se sauvant... Avez-vous entendu ? le nom de Maurevel est arrivé jusqu'ici.

— Celui qui se fait nommer le tueur du roi. Mauvais signe, mon compère, reprit le Lorrain ; quand on voit passer le bourreau, on peut supposer avec raison qu'il va y avoir fête en Grève. Si les huguenots qui sont du cortége oublient que celui-là avait fait projet de gagner les cinquante mille écus d'or promis à qui tuerait Coligny, et que, ne le pouvant joindre, il passa son envie sur le comte de Mouy, imitant, comme il le dit lui-même, les pêcheurs qui, las d'attendre les saumons, se rabattent sur les grenouilles ; s'ils oublient cela, dis-je, que croire de ces gens ? qu'ils ont tout perdu, par l'expresse volonté de Dieu : la mémoire aussi bien que le sens.

Il reprit la lecture des notes du bourgeois. «Mars 1569. Nous avons été »réveillés cette nuit par le bruit des cloches ; car la nouvelle est arrivée »au roi d'une grande victoire remportée par son frère, à Jarnac, sur les »ennemis de l'église, et sa majesté se leva à minuit pour en faire chanter »le *Te Deum!* On dit que les enseignes prises aux huguenots vont être »envoyées au pape pour... »

De grands cris s'élevèrent en ce moment dans la rue, et vinrent interrompre la lecture de l'écolier; ces cris se mêlaient à de bruyans applaudissemens.

— Ah ! pour le coup, fit le Lorrain, ce ne peut-être que le duc d'Anjou qui s'approche, le grand vainqueur de Jarnac et de Moncontour, le mignon du peuple pour l'heure présente, et qui doit peut-être lui en faire voir bien d'autres, ajouta-t-il, avec un rire de haine et de moquerie.

— C'est lui, en effet, reprit le bourgeois, c'est le frère du roi, monseigneur le duc d'Anjou, en litière toute d'or et de brocard. Depuis ses grandes victoires contre les huguenots, on dirait que ce pauvre jeune prince s'est si lassé de la guerre qu'il n'a plus d'autre besoin que de se reposer... Le voici, à moitié étendu dans sa litière, les yeux mi-fermés; il est entouré de visages si blancs et si roses, il y a autour de lui tant de dentelles, de boucles d'oreilles et de bijoux, et il jette, en passant, une telle odeur de musc qu'on dirait du carrosse d'une riche accouchée qui va faire ses relevailles à Notre-Dame.

— Soleil qui brille trop à son lever, risque d'être éclipsé à son midi, murmura entre ses dents le jeune homme. Allons, allons, ajouta-t-il en se levant après avoir fermé le gros livre, dans peu l'on apprendra s'il n'en est pas de cet enthousiasme comme de ces feux follets qui volent sur des abîmes et durent le temps de tourner la tête ! Et *vive Lorraine!* Nous verrons si ce peuple criera toujours : Vive Anjou !

Le bourgeois ne bougea pas, et continua ainsi, à haute voix, le cours de ses observations que ne vint interrompre aucune observation nouvelle de l'écolier.

— Pour celui-ci qui s'avance à cheval, entre deux gentilshommes à barbe grise, c'est tout différent. — Quel air à la fois jovial et résolu ! Il porte la tête haute, comme si son panache était un signe de ralliement, et la poitrine en avant, comme s'il eût été habitué de bonne heure à braver les arquebuses de l'ennemi et les couteaux de la guerre civile.... Dieu vienne en aide au jeune soldat ! La foule s'étonne et se tait quand il passe ; mais il y a dans ce silence plus d'étonnement et de respect que de haine... Et notre vert-galant envoie des baisers aux dames les plus jolies... Voilà qui promet. Un vieux soldat blessé, qui pleurait en le voyant passer, montre au peuple son bras en écharpe... Ce qu'il lui raconte est bien touchant sans doute ; car les voilà tous qui se mettent à crier comme si ce n'était pas un huguenot : « Vive le roi de Navarre ! vive le Béarnais ! » Mais il est déjà bien loin !

C'est le tour des dames à présent. La princesse Marguerite, la sœur du roi, est dans cette brillante litière traînée par six beaux chevaux blancs qui marchent lentement, entourés de beaux pages et de galans écuyers. Elle regarde tristement autour d'elle, et serait plus gaie, jarnibleu ! si le Lorrain qui lui tient tant au cœur, cheminait, la botte à la portière ! Le Lorrain n'y est pas; mais elle a, pour s'en dédommager, la Lorraine à ses côtés.

La sœur du duc de Guise est là, jetant à droite, à gauche son regard émérillonné. Il y a dans cette jolie tête frisée bien des projets d'ambition à ce qu'on assure. Amie intime de la princesse Marguerite de Valois, elle retient le plus qu'elle peut la sœur du roi dans ce tendre attachement qui fait pencher celle-ci pour Henri de Lorraine, et dans le cas où ce moyen d'avoir un pied dans la famille royale viendrait à lui manquer, elle s'y est réservée une place en laissant mugueter autour d'elle le duc d'Anjou.... L'affaire a été loin. C'est ce qu'on appelle avoir deux cordes pour son arc... Parlez-moi d'une tendresse de sœur comme celle-là ! C'est une bien bonne amie aussi; elle ne presse tant Marguerite de refuser le roi de Navarre, au profit de son frère, que pour laisser le Béarnais dans les lacs de cette jolie blonde en noir qui se trouve placée en face d'elle, dans le carrosse... Oui, Charlotte de Semblançay, veuve à l'heure présente du baron de Sauves, a jeté son dévolu sur le cœur du Béarnais. Si celui-ci épouse la sœur du roi, les projets de la veuve sont à vau-l'eau, et vous ne sauriez croire, seigneur écolier, quels fils d'intrigue se croisent et s'embrouillent à ce sujet dans la main de Mlle de Lorraine ! Mais la maîtresse à toutes celles qui se piquent de finesse, Mme Catherine de Médicis, a l'œil à l'écheveau, et elle saura très bien le démêler à temps et dans un sens tout à fait opposé à celui que l'on prépare. De façon que ce carrosse pourrait dès à présent se nommer comme le château d'Amadis : la *réunion des amours contrariées*. En effet, il rassemble aujourd'hui la Marguerite de Valois, qui risque bien de n'être jamais la Marguerite de Lorraine ; Marie de Lorraine qui, selon toute apparence, ne sera Marie d'Anjou que dans ses rêves ; et Mme de Sauves qui sera Béarnaise, juste au même titre que toutes ces gracieuses dames et damoiselles de la cour et de la bourgeoisie qui partagent l'inépuisable galanterie du jeune Henri de Navarre. Au surplus, si ces beaux projets d'ambition et d'amour ne se réalisent pour Mlle de Lorraine et Mme la baronne de Sauves, elles sauront où se reprendre. Il y a là, aux deux côtés du carrosse, le pis-aller de ces dames : le duc de Montpensier qui brigue fort l'alliance des Guise, et M. de la Trémouille, marquis de Noirmoutiers, qui ne demande pas mieux que de courir les risques attachés à ce titre d'époux de la galante dame qui fit déjà si bien parler d'elle, n'étant que Mlle Charlotte de Semblançay.

Mais qui s'approche? reprit le bourgeois après un moment de silence, qui peut exciter ainsi ces clameurs de joie et d'enthousiasme?... Voici les femmes aux fenêtres agitant toutes leur mouchoir; voici la foule se precipitant d'un même mouvement au devant d'un cavalier qui s'avance suivi d'un seul page... C'est à qui le verra de plus près, touchera ses habits, baisera ses bottes et pourra, dans l'absence de cette faveur signalée de la fortune, caresser du moins son alezan, au risque d'en être écrasé... Cordieu ! si M. le duc d'Anjou, qui fut si bien salué à son passage, entend ces cris dans son sommeil, il en fera un mauvais rêve... Et ses épagneuls ne risquent rien au réveil ! C'est que jamais rien n'a ressemblé aux transports de ce peuple... C'est de la rage, de la fureur... Vive Guise ! Ils ne crieraient pas autrement : Vive le roi !... C'est singulier... plus ce jeune cavalier s'approche, et plus il me semble... Eh ! mon Dieu, oui... c'est bien...

Le bourgeois retourna la tête en ce moment. Il n'y avait plus personne dans la chambre. Un manteau, celui dont s'enveloppait avec tant de soin le Lorrain, était jeté sur une chaise, près de la table, et la porte restait entr'ouverte.

— C'est bien cela ! dit froidement maître Bardiau, et Henri de Guise, quoiqu'il soit l'idole du peuple, n'étant pas encore Dieu, ne peut se trouver ici et dans la rue... Plus de doute : c'est lui ! — Et la croisée est encore fermée, ajouta-t-il en regardant cette fenêtre qui avait si long-temps fixé l'attention du faux écolier. Sait-il enfin qui demeure là? L'important c'est que je ne l'ignore pas... Allons, allons ! voilà des découvertes qui, je l'espère, me seront bien payées quand j'irai visiter ma tante Jacqueline Ledru, employée à la lingerie de la princesse, fit-il en reprenant son air niais de tout à l'heure.

BRISSET.

TRAGÉDIE. (1)

Tragédie, c'est-à-dire le *chant du bouc* puisque aussi bien nous sommes obligés en toutes choses de revenir aux étymologies et aux origines. La tragédie est en effet l'invention spontanée d'un peuple de poètes qui a conservé dans son esprit et dans son cœur l'émotion encore récente de l'Iliade d'Homère. C'était au milieu de la vendange, la joie était partout, la licence tant soit peu effrontée s'abattait sur ces fertiles campagnes; on s'attaquait de toutes sortes de propos de galanterie et d'amour, de toutes sortes de moqueries surtout; car la nation grecque, tout comme la

nation française, a été de tout temps moqueuse et sceptique. Cela se passait le plus souvent sur les tréteaux chargés de vendanges, à l'ombre des cuves fumantes, ou mieux encore du haut d'un tombereau ambulant, qui portait en tous lieux la poésie et la joie peu décente, le sarcasme et l'ironie. On s'attaquait, on se répondait, on se jetait l'un l'autre toutes sortes d'ingénieuses malices ; quelquefois, du haut de cette foule avinée s'élevait quelque belle voix sonore et ferme, qui récitait les plus beaux passages de l'Iliade. Vous aviez ainsi en même temps le dialogue et le récit, et une fois ceci trouvé, le drame arrive bientôt. Ce fut le vieux Thespis, qui le premier se mit à mettre un peu d'ordre dans ces inspirations spontanées de la poésie. Il trouva, au fond de son ame, toute sorte de pitié et de terreur; il en répandait çà et là sur le peuple qui l'écoutait; il frappait d'une commotion électrique ces esprits tout neufs, qui ne demandaient pas mieux que de croire à un récit fait à haute voix par plusieurs personnages réunis, avec tous les mouvemens et toute la conviction de l'éloquence.

Lisez les tragédies de Thespis, et vous verrez que déjà que la tragédie est trouvée: déja le dialogue obéit à toutes les émotions les plus diverses. Ceci est encore l'art informe, il est vrai; mais c'est déjà un grand art. Cette invention de Thespis fut continuée avec le plus merveilleux génie par deux excellens poetes, deux grands maîtres dans l'art d'écrire, Euripide et Sophocle; celui-ci, le plus tendre, le plus sympathique, le plus amoureux, le plus charmant des poètes tragiques; celui-là inspiré, fougueux, solennel, austère, se trouvant toujours au niveau des plus terribles mouvemens de l'ame humaine. Grace à ces deux illustres maîtres dans l'art de remuer les passions, la tragédie n'eut plus de progrès à faire. Le tombereau du vieux et rustique Thespis fut remplacé par un vaste théâtre où venait s'asseoir, à certains jours marqués par des fêtes, la Grèce entière dans son plus somptueux appareil; et que c'était là, je vous prie, un spectacle admirable ! Tout ce grand peuple qui bat des mains à l'histoire représentée de ses victoires et de ses défaites, de ses haines, de ses vengeances, de ses conquêtes, de ses amours ! Là se montrait dans des appareils si divers toute la race hellénique, là retentissaient d'une façon formidable tous les grands noms de l'Iliade. — Les dieux eux-mêmes étaient convoqués dans cette arène de sang et de mort, de pitié et de terreur. L'Olympe descendait pour venir rendre compte de sa conduite aux hommes assemblés ; ainsi chacun jouait son rôle dans ces grands drames; le peuple lui-même, représenté par le chœur, réprimandait, encourageait tour à tour les dieux et les hommes. La parole du chœur était correcte et simple, il jugeait en dernier ressort toute chose, il était la justice suprême, il représentait le peuple athénien. Nous autres, les Athéniens modernes, jamais nous n'aurons l'idée de ce que devaient être ces solennités de la poésie antique. Le théâtre était immense, les acteurs avaient douze coudées comme les héros d'Homère ; un masque tout rempli d'expression couvrait leur visage; ils traînaient de grands manteaux sur cette large scène; des vases d'airain augmentaient au centuple la force et la sonorité de ces voix poétiques; et d'ailleurs c'était une émotion qui ne revenait qu'une fois chaque année, c'était un prix décerné tout exprès par les magistrats de la ville, c'était de la gloire comme en ramassait sur la place publique Démosthènes en personne ; malheureusement ce peuple grec, cette nation athénienne n'a duré qu'un jour : son esprit seul est resté, mais sa force est partie. D'autres forces sont revenues pour remplacer celle-là, et de la ville de Périclès on a tout emporté excepté le génie. C'est ainsi que les Romains, eux aussi, quand le monde eut été conquis par leurs armes, ont voulu créer une tragédie nationale dans un jour d'oisiveté et d'ennui ; cette tragédie nationale a été tout simplement la tragédie grecque d'autrefois, moins le mouvement, moins l'inspiration et la croyance. Sénèque, il est vrai, est un poète bel esprit; il écrit avec beaucoup de verve et de grace; ce qu'il raconte, il le raconte à merveille; il a beaucoup de goût, de sagacité, il ne manque pas d'invention; mais, juste ciel ! où est la pitié? où est la terreur? Le chœur a beau crier, à chaque instant : « Que le ciel pleure, que la terre se fonde en larmes (1), que l'océan soit rempli de tristesse, et toi aussi, soleil ; » ni la terre, ni le soleil ne répondent aux invocations du poète : tout comme le spectateur, ils restent froids, immobiles, glacés.

Non, ce n'est pas en invoquant la terre, le ciel et les étoiles, que vous pourrez agiter tout un peuple. Une larme, une seule larme qui est partie du fond du cœur vaudrait mieux que toutes vos invocations tragiques. — Rome, d'ailleurs, n'était pas faite pour les nobles délassemens de la muse tragique. Rome ne comprenait que les passions violentes, les acharnemens insensés, les fureurs de l'ambition, les folies de la conquête. Rome, c'est tout un peuple de soldats qui veulent du sang dans la guerre, et qui en veulent encore dans la paix. Qu'allez-vous leur parler de Médée et de Phèdre, et d'Hercule sur le mont Œta ? Que leur importent ces douleurs et ces pleurnichemens? Pour que le Romain s'amuse, il lui faut une arene, et dans cette arène du sang, des hommes qui s'entr'égorgent, des bêtes féroces à combattre, des éléphans à dompter! Voilà ce qui plait au Romain : l'odeur du sang, le râle des mourans et des morts, les cadavres qu'on emporte, les cadavres qu'on achève, les chrétiens immolés dans le cirque, à ce grand cri : *Les dieux s'en vont !* Voilà les plaisirs de ces maîtres du monde, voilà comme ils s'amusent à leur dernière heure de puissance et d'agonie. Donc Quintilius Varus, dont les tragédies se sont perdues; donc Sénèque, le poète tragique; Plaute, le poète comique; Térence, le collaborateur de Scipion l'Africain, étaient les bien mal venus sans doute à vouloir charmer ce peuple féroce par toutes les graces et toute l'harmonie du langage. Il fallait abandonner les romains aux gladiateurs, aux meurtriers de tout genre; à de pareils hommes un seul comédien convenait... le plus féroce, le plus furieux des bateleurs, l'empereur Néron en personne. Maintenant, pour retrouver quelque peu l'émotion tragique, il est nécessaire d'attendre bien longtemps que la barbarie ait ravagé le monde, bien long-temps que les beaux arts aient enfin osé relever la tête dans cette Europe tristement abandonnée à toutes les passions politiques et religieuses.

Laissez venir seulement Rotrou, qui a précédé de vingt-quatre heures le grand Corneille, laissez apparaître le grand Corneille armé du *Cid*, ce chef-d'œuvre de l'inspiration tragique. Cette fois l'art est trouvé, ou, pour mieux dire, il est retrouvé plus éclatant, plus pur et plus limpide que jamais. Oh ! quelle joie à notre tour, les Athéniens du dix-septième siecle, quand enfin nous vîmes se remuer devant nous, dans leur atmosphère poétique, le Cid et sa Chimène, les Horaces et Camille leur sœur, Rodogune et Polyeucte, et Pauline, la chaste amante de Sévère, et vous, toutes les créations éternellement jeunes, éternellement admirables du grand Corneille ! En même temps arrivait à la suite de ces illustres efforts tout bouillans de l'ardeur de l'amour et de l'impétuosité de la jeunesse, celui-là qu'on a appelé à bon droit le divin Racine. Divin, en effet, par la suave harmonie, par la correcte beauté du langage, divin pour avoir été l'Euripide de son siecle, comme le vieux Corneille en a été le Sophocle, divin par la grace, par l'esprit, par la passion, par les plus chastes et les plus sympathiques mouvemens du cœur humain. Les deux Corneille et Racine, eux, ils ont fondé la tragédie française, ils la représentent dans le passé et dans le présent, ils la représenteront tout entière dans l'avenir. On pourrait supprimer toutes les autres tragédies qui ont été faites depuis l'*Athalie* : sans contredit on enlèverait de beaux détails à cet ensemble; mais cependant l'édifice conserverait toute sa majesté et toute sa grandeur. Voltaire lui-même, qu'a-t-il fait de la tragédie? un marche-pied à ses passions, à sa vanité, à ses colères ; il en a fait une déclamation amère, comme dit Juvénal.

Puis enfin quand tout l'art s'est épuisé parmi nous, quand le génie, quand l'invention, quand le style, quand tout nous manque, arrivent encore une fois les barbares, non pas comme Attila le fléau des villes antiques, mais les barbares plus dangereux encore qui ravagent la langue, qui insultent aux chefs d'œuvre, qui sont le fléau de l'art, du goût et du bon sens ; alors on n'invente plus, on copie; à ce moment funeste le métier a remplacé l'art, le plagiat tient lieu de l'inspiration. On s'en va tout au loin chercher des modèles; mais quoi ! on ne leur emprunte que leur barbarie et leurs barbarismes. Regardez plutôt ce qu'ils ont fait de Shakespeare et comme ils l'ont traité, ce terrible et admirable Thespis de la tragédie anglaise ! C'en est fait : à cette heure de décadence, tous les genres se confondent, toutes les médiocrités se révoltent, on ne fait plus que des bâtards ; l'inceste et l'adultere dominent dans le drame, et de ces accouplemens monstrueux résultent des choses qu'il est impossible de définir, des choses comme *Lucrèce Borgia*, *Ruy Blas* ou *Marie Tudor*. — Cela peut très bien s'appeler une *tragi-comédie*, en ce sens que ces chefs-d'œuvre malencontreux et nauséabonds ne sont ni des tragédies ni des comédies.

(*Revue du Siècle.*) J. JANIN.

(1) Lugeat æther, magnusque parens
Æthéris alti, tellusque ferax,
Et vaga ponti mobilis unda
Tuque ante omnes, qui per terras,
Tractusque maris fundis radios
Noctemque fugas ore decoro,
Feryide Titan...

PORTRAIT DE M. ROYER-COLLARD.

M. Royer-Collard, c'est plus qu'un homme d'état ordinaire, plus qu'un ministre. Il a été chef d'une opinion sociale, il a professé, pratiqué son gouvernement et sa philosophie personnels. C'est presque un fondateur de dynastie.

Mais comme la dynastie de ses idées politiques s'en est allée avec la dynastie de ses affections, M. Royer-Collard a cessé, depuis 1830, de compter parmi les influences actives. Il a demandé en quelque sorte à ses contemporains d'être muets désormais avec un philosophe qui abdiquait, et qui, se faisant sourd à la tempête, avait par son propre silence le droit de n'être plus atteint par elle.

M. Royer-Collard, en 1792, n'émigra pas allé à Coblentz. Après 1830, il n'alla pas davantage à Holy-Rood et à Kirchberg.

C'est au sein des assemblées qu'il a l'habitude d'émigrer et de se tenir en solitaire : au conseil des cinq-cents sous la république, à la chambre des députés sous la branche cadette.

Nous ne voudrions pas troubler dans sa retraite ce Charles-Quint de la tribune et de la doctrine, et nous respecterions son désir d'échapper au souffle de la presse périodique, qui le trouve désintéressé de tout, et qu'il méprise depuis quinze ans, si une circonstance particulière ne devait rendre, dans quelques mois, à l'ancien président de la chambre des députés, nommé le même jour dans sept colleges électoraux ; mais cette fois, par l'inévitable et triste privilége des années, ce siége de *speaker* où l'avait élevé, en 1828, aux acclamations de la France, l'accord de ses antécédens monarchiques et de ses opinions libérales.

Douze ans, *grande vitæ spatium*, comme dit Tacite, à cette époque sans limites si critique d'un homme et d'un siecle, douze ans ont suffi pour donner à M. Royer-

Collard cette singulière destinée parlementaire, de mettre le même intervalle de temps pour conquérir de 1815 à 1827, par la sympathie, les suffrages de ses collègues qui le portèrent à la présidence, et pour recevoir de 1830 à 1842, de son extrait de baptême, cet autre droit de présider, comme doyen d'âge, une assemblée qui lui est devenue étrangère et qui ne pense plus à lui.

Il ne reste pas cinquante députés qui aient siégé avec M. Royer-Collard dans ses beaux jours. Pour l'éducation de ceux qui vont le nommer sans le vouloir, nous allons donc rappeler aux souvenirs ingrats des uns et à la simplicité du plus grand nombre les principaux traits de cette physionomie que ceux-ci ignorent et que ceux-là ont oubliée.

Ce sera, dans la personne de M. Royer, la restauration qui présidera un moment à l'établissement de juillet, et la langue française qui servira par hasard de reproche et de leçon à l'avocasserie et aux solécismes de la révolution.

Et d'abord disons pourquoi cette abréviation : *M. Royer* :

C'est le premier mot de son ancienne importance.

C'est un coin de cette mystérieuse renommée : car cela fut un premier mythe de l'école ordinaire, d'abréger les noms de ses maîtres ou de désigner entre disciples par les prénoms à défaut d'abréviations possibles.

Pour dominer, toutes les sectes ont un double instinct :

Celui de la propagande pour leurs idées, et celui de la restriction dans leur conduite.

Elles cherchent la foule et allume l'enthousiasme pour se répandre.

Mais il leur faut de la concentration, de l'autorité, du mysticisme pour se gouverner.

Les doctrinaires entre eux ont toujours dit : M. Royer, comme ils ont toujours dit : *Victor* pour M. de Broglie, *François* pour M. Guizot, *Théobald* pour M. Piscatory, *Prosper* pour M. Duvergier de Hauranne, *Charles* pour M. Rémusat. Choix malheureux qui ont affligés plus tard les maîtres, petits noms indignes de l'idée paternelle qui s'y rattachait.

On s'est quelquefois demandé la raison de cette mutilation de noms dont la queue était coupée comme celle du chien d'Alcibiade.

Voici notre réponse. Elle remonte au temps même de l'origine du canapé, et provient d'un comte Beugnot apocryphe, qui prétendait : que les doctrinaires coupaient ainsi leurs noms pour se serrer de plus près, tant ils avaient horreur du nombre.

M. Royer-Collard appartient à une de ces vieilles familles de la bourgeoisie qui a souvent mieux valu que la noblesse par l'éducation et quelquefois autant par l'ancienneté. Race de clercs, de tonsures, de lettrés, de robins, de médecins, au sein de laquelle nos rois, depuis François Ier et Henri IV, prirent toujours leurs fous, leurs aumôniers, leurs négociateurs et leurs ministres; race d'où sont sortis Amyot, L'Hôpital, Marot, Desperriers, le président Jannin, Louvois, Colbert; race qui a toujours gardé à la monarchie le culte que les gentils-hommes réservent avec plus de passion à la féodalité.

M. Royer-Collard est Champenois, pour aider à faire mentir le proverbe que Racine et La Fontaine avaient déjà surabondamment écorné.

Il n'est pas poète comme eux; mais il est prosateur comme ils aimaient qu'on le fût.

L'apparente tendresse de l'un, l'apparente naïveté de l'autre, cachaient singulièrement d'ironie mordante chez celui-là, de profondeur politique chez celui-ci.

De même, le nuage métaphysique qui entoure M. Royer-Collard cache un grand fond de plaisanterie, de sarcasme et de vaudeville.

M. Royer-Collard avait achevé son droit à Paris quand éclata la révolution. Très partisan de ses tendances dans ce qu'elles avaient de modéré, il devint bientôt l'ennemi de ses excès.

A la différence des encyclopédistes et des idéologues qui troquèrent volontiers leurs principes contre les premiers gages de profit individuel que leur donna le despotisme, nous le verrons plus tard subir bien plus qu'accepter la paix garantie aux personnes par l'empire, n'en profitant que pour armer son esprit contre cette destruction de l'intelligence, que pour s'isoler dans la philosophie et dans les lettres.

Après avoir regardé la révolution d'assez près, après avoir été conduit en quelque sorte par la main à ses plus grands spectacles, et préservé de ses dangers par Danton qui, dans sa sensibilité de compatriote, voulut être le sauveur, sinon le guide de M. Royer-Collard, celui-ci avait gardé de ces épreuves des souvenirs de curieux et des rancunes de penseur.

Avant de se donner à un maître puissant et glorieux qui lui apportât le repos du sabre, la bourgeoisie française avait essayé par les assemblées de revenir au gouvernement de son rêve, à la forme constitutionnelle. Le point de départ de cette tentative devait être d'amener les princes exilés à une transaction sur leurs droits, et les amis de la révolution au repentir de quelques-unes de leurs fautes.

Cette œuvre faite plus tard, en 1814, par le concours de l'Europe, fut sur le point d'être accomplie par le parti *Clichyen*, par le conseil des Cinq-Cents et des Anciens, par Pichegru, Barbé-Marbois, Siméon, Portalis, par la réaction de l'esprit de 89 contre les brutalités de 93.

A cette époque, M. Royer-Collard, membre des Cinq-Cents, et de plus correspondant de Louis XVIII, devint l'ame, la plume, la pensée du parti monarchique intérieur qui voulait que la contre-révolution se fît en France et sans l'étranger, que les Bourbons rentrassent chez nous et non chez eux, et que la révolution fut close sans que la porte fût rouverte à l'ancien régime.

M. Royer-Collard stipulait toutes ces conditions avec autorité et déjà même avec cet entêtement qui fut peut-être toute sa doctrine. Au nom de la grande autorité de Montesquieu et de la grande expérience anglaise, il donnait des semonces de maître, des coups de férule de démocrate, des pensums à la manière des pédagogues sévères, à ses illustres correspondans. sa parole était crainte et écoutée, et ce fut lui qui rédigea cette lettre de Louis XVIII à M. Bonaparte, qui fit alors tant de bruit.

Quand les triomphes de la dictature consulaire exaspérèrent les royalistes, quand la raison de Louis XVIII fut dominée par le désespoir de la proscription, quand le parti intérieur fut servi par le parti extérieur à la manière de Georges Cadoudal, M. Royer-Collard ne fit plus de correspondance. Il rompit non pas avec les principes monarchiques, mais avec ceux qui tentaient de les restaurer de la sorte, et passa son temps à relire Bossuet, à méditer avec lui-même, à reprendre le fil interrompu de ses études de la philosophie de Port-Royal, parmi les sectateurs de laquelle il avait compté en tout temps quelque membre de sa famille.

M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, l'assit dans une chaire de professeur de philosophie et de doyen de la faculté des lettres, lors de cette grande institution, où l'habile serviteur d'un autre Auguste trouva moyen d'introduire les Cinna les plus compromis. Les Delille, les de Bonald, les Royer-Collard, voulurent bien se résigner à faire ainsi de la monarchie dans l'enseignement, sans prêter serment au détenteur momentané du principe monarchique.

M. Royer-Collard professa ensuite la philosophie écossaise à l'école normale, où il devint le maître des Cousin, des Jouffroy, des Damiron, premières recrues des doctrinaires.

1814 l'avait trouvé prêt aux événemens nouveaux sans être compromis par les précédens. Louis XVIII, son correspondant, et l'abbé Montesquieu, son collaborateur, le consultèrent sur la rédaction de la Charte, lui donnèrent le titre de conseiller d'état et la direction générale de l'imprimerie et de la librairie.

A la seconde restauration, renommé député par sa fidèle Champagne, dans l'arrondissement de Vitry-le-Français, il devint grand-maître de l'Université.

A l'Université, à la Chambre, dans les conseils du roi, il dépensa les trésors de ses méditations métaphysiques et de ses rancunes constitutionnelles. Tous les ministères le caressèrent comme une jalouse et souveraine Egérie, car il était l'ame, l'inspiration, l'oracle de toute la portion du torysme français qui essayait de *libéraliser* la royauté et de *royaliser* la nation, pour employer un style qui n'est pas le sien, pour parler comme il ne parle pas.

Sous le gouvernement de la droite, pure et aveugle, à l'arrivée de M. de Villèle, il donna sa démission, ne prit plus que sa part de député dans les affaires publiques, et se rangea patiemment dans l'opposition, jusqu'à cette victoire de 1827 qui contraignit la royauté à l'accepter pour président. Véritable et digne chef de l'opposition dans cette lutte entre les deux principes, il espérait que la démocratie ne déborderait pas, et que la royauté se laisserait ramener dans son lit constitutionnel.

Il avait pris au mot l'opinion apparente du pays et s'en croyait maître parce qu'il était l'élu de sept colléges : il n'avait compté que sur une victoire de parlement, jamais sur une révolution.

Les esprits qui ne peuvent comprendre cette religion des principes et ces haltes obstinées dans une limite, furent étonnés, à la révolution de juillet, de le voir répudiant les honneurs du triomphe, prendre le deuil et la triste d un vaincu.

Quant aux praticiens de son école, voyant que tout était fini pour les principes, ils ne voulaient pas que tout fût fini pour leur ambition.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons montré que l homme extérieur et public, il nous reste l homme intérieur.

Il y a bien long-temps que M. Royer-Collard a voulu se donner des cheveux blancs à la manière de M. de Lafayette son contemporain, c'est-à-dire au moyen d'une perruque roussâtre qui couvre une grosse et puissante tête ronde. D'un tempérament sanguin, sobre, quoique n ayant jamais négligé non plus de mouiller la philosophie, mais dans les limites de la sagesse, simple dans ses habitudes, sans faste, M. Royer-Collard paraît imposant plus par son âge que par la sévérité de son accueil.

Un peu sourd, il a malicieusement parfois exagéré cette légère infirmité pour ne répondre que quand il lui fait plaisir, comme fait le musicien Meyer-Beer quand on lui parle de Rossini,

Né en 1763 et touchant de très près à la noblesse par les alliances féminines, M. Royer-Collard a, comme Cuvier, le goût des vieilles histoires, des vieux blasons et des anciennes filiations.

Dans les momens où l'esprit repose, il aime à se faire conter les mariages, les extinctions et les embranchemens de famille, et porte très loin cette curiosité biographique qui est le caractère de quelques grands esprits, à la différence d M. Thiers et autres espèces d enfans trouvés de ce temps-ci, toujours étonnée d entendre un nom ; qui demandent toujouas : Qui est-ce? qu'est-ce que c'est? Antonys parvenus et ignorans qui ne savent pas que les gens bien élevés connaissent dans leur observation de la société jusqu aux transmissions des études de notaires.

Ayant mis, de très bonne heure, de l'affection à être de son temps. M. Royer-Collard est resté un homme d'autrefois par les mœurs, les opinions sociales, le tour d'esprit et le souvenir. Comme nous l avons dit, il y a quinze ou vingt ans qu il n'a lu de journaux, bien plus par répugnance pour leur grammaire dont il souffre, que pour leur politique dont il rit.

Classique en littérature, s'il est quelquefois novateur et même obscur par les idées, il se retrouve élégant, ferme, précis, clair par l expression.

Sa prétention est de passer par dessus le dix-huitième siècle pour donner la main aux écrivains du dix-septième, et cela explique bien son mot de Grognard politique et littéraire à Victor Hugo, qui venait lui demander sa voix pour l'Académie :

« Monsieur, je ne connais pas vos ouvrages. Je ne lis plus : je relis. »

Il reçoit assez peu les candidats et leur en dit toujours d'excellentes raisons : les nominations de M. Scribe, de M. Dupaty et de la coterie Flon-Flon lui furent et lui sont restées bien douloureuses.

L'éloquence moderne le crispe, et c'est souvent sur ceux qui passent pour ses adeptes que sa mauvaise humeur déborde.

Un jour que M. Résusat descendait de la tribune après une de ses harangues les plus farineuses, le vieux chef, qui avait sans doute sur le cœur cette définition personnelle attribuée à M. Rémusat : *Le doctrinaire en un être insolent.... et abstrait*, se prit à dire à son voisin :

« Je ne comprends pas qu'on ait des oreilles pour entendre ce jeune homme, » quand on a des jambes pour le fuir. »

Homme d un esprit soudain et incisif, il donne à ses traits autant de saillie que de profondeur, comme lorsqu'il dit à M. Odilon Barrot :

« Monsieur, depuis long-temps je vous connais ; il y a quarante ans, vous vous appeliez Pétion. »

Et en parlant de quelqu'un :

« Ce n'est pas un sot; c'est le sot. »

Grave, mais porté au mépris et à la négation de tous les talens, il formule son opinion avec une brutalité bouffonne, à laquelle n échappent ni ses amis, ni ses parens, ni ses contemporains, ni surtout ses admirateurs; journaliste, ce qu il ne veut pas être, par le propos, pour dire toute notre pensée, c est un solitaire de Port-Royal, un Arnauld tournant au Diogène, par les excès de la liberté, du trait et de la saillie.

Il n'y a pas d'homme qui ait fait autant de ce qu'on appelle des *mots*, tous rapides, tous mordans, quelquefois cruels, presque jamais inutiles.

Cela ne se sait pas, et on attribue à M. de Talleyrand un répertoire de saillies dont il est innocent.

M. de Talleyrand n'a jamais donné aux affaires que son bon sens et sa clarté.

M. Royer-Collard les a souvent embarrassées par l'épigramme.

Il s'est condamné au silence, et, pour toute la politique de ce temps-ci, il n'a plus même un mépris qui s'épanche, mais seulement des *oh!* et des *ah!* D'autant plus écouté et attendu qu'il ne parle plus, il se met à la hauteur des plus grandes circonstances par une toux, un bruit de pieds, un soupir, un mouvement d'épaules.

On l'a toujours vu désintéressé pour lui-même et dédaigneux des brimborions, des honneurs, des croix et des titres, mais plein de feu et de zèle pour le service des autres.

Sa grande intimité politique s'est composée de MM. de Talleyrand, Molé, Decazes et Guizot; ces relations étaient ainsi classées :

M. Royer-Collard consentait à prendre M. de Talleyrand pour maître, M. Guizot pour collaborateur, M. Molé comme élève, et M. Decazes pour dupe.

Quant aux écrivains et aux politiques de la force de MM. de Broglie, Dubois, Thiers, Rémusat, Mignet, Duvergier, il les traite de petits Girondins de la politique et de grands Jacobins de la grammaire.

M. Royer-Collard s'était arrangé une petite retraite agreste près de Valençay, et deux des personnes que nous venons de nommer étaient les seules, à Paris, auxquelles il écrivit. Il se trouvait voisin tout à la fois de Mme Dino, qui habitait Rochecotte, et des Chalais-Périgord qui étaient à St-Aignan.

L'on dit qu'une correspondance très curieuse, une sorte d'intrigue politique, s'est établie quelque temps entre Mme de Dino et M. Royer Collard, qui n'ont pas perdu la tradition épistolaire dans un siècle où l'on ne sait plus que mal parler.

M. Royer-Collard a marié une de ses filles à un des chefs de notre école médicale, à M. Andral, et il a la douceur de voir revivre quelques grandes qualités de son esprit dans ses neveux, qui portent son nom.

attendrie, abattue par un coup récent, le plus cruel qui pût la frapper, la perte d'un enfant à qui M. Royer-Cullard avait donné et qui s'était donné la puissance d'être la conversation, la communication journalière de son ame et de son intelligence.

Pour résumer d'un mot tout ce que nous pensons de sévère et de juste sur l'homme éminent que nous venons de peindre, nous dirons que si le premier homme ne nous avait perdus par l'orgueil, le père de la doctrine aurait inventé ce péché fatal; mais que M. Royer-Collard est pour la politique comme pour les lettres, un moderne qui mérite d'être respecté comme un ancien.

(*Nouvelles à la main.*)

Un Vielleur de l'affaire Fualdès.

AVANT-PROPOS.

A M. D. ROMIGUIÈRES.

Ces joueurs de vielles reparaîtront un jour.
(*Plaidoyer de M. Romiguières.*)

Les grandes réputations comme celles dont vous jouissez, monsieur, se font par l'homme et par la société. L'homme, c'est le son, c'est le souffle. La société, c'est l'instrument qui les propage et les fait au loin retentir. Il y a donc de bonnes et de mauvaises heures. Criez au milieu du tumulte et votre voix se perd. Parlez au contraire quand tout le monde a les yeux sur vous, quand tout le monde vous écoute, et votre voix résonnera aussi haut que la trompette du jugement.

Le génie trouve quelquefois de ces heureuses occasions : mais le génie seul ne peut que les atteindre et en profiter, car aspirer à les créer lui-même, ce serait vouloir que la Providence fût sa propre Providence et non pas la Providence de Dieu.

Une de ces bonnes fortunes d'événemens vous échut, monsieur, dans la mémorable affaire de l'assassinat Fualdès. L'univers entier s'en préoccupa et vous étiez digne de cet auditoire et de cette cause.

Vous avez été longtemps procureur-général, vous êtes conseiller à la Cour de cassation, monsieur, vous êtés pair de France, vous serez ministre sans doute. Eh bien ! nous doutons qu'un événement quelconque de votre carrière plante plus avant votre nom dans le sol ingrat de la popularité. Loin de nous de prétendre que votre nom soit attaché à cette unique gloire. Un bon livre n'a pas qu'une page belle... Pour ne parler que de celle-là : *l'affaire des transfuges*, qui vous a valu la dédicace d'une histoire d'Espagne en tête de laquelle Carel, votre client, vous nomme *son sauveur et son père*, cette glorieuse affaire vous tient plus au cœur que celle que nous évoquons ici. Tous vos titres, et ils sont nombreux, Dieu merci ! ne sont pas devant les Cours d'assises. Les affaires civiles et les Cours royales ont démontré en vous un puissant orateur, un dialecticien irrésistible et un jurisconsulte consommé. Dans les hommes complets il y a autant de solidité que de représentation, une profondeur égale à la surface, ce sont des arbres dont les branches ne sont pas plus longues que les racines.

Le public s'arrête à la superficie; c'est pourquoi, monsieur, votre titre universel, c'est votre rôle dans l'affaire Fualdès. Mais aussi quelle affaire ! Où trouver plus d'audace, plus de barbarie, une plus grande magnificence d'horreurs ! On ne saurait inventer un mélodrame aussi épouvantable. Rien n'y manque : l'appareil, l'obscurité, le mystère. Les bourreaux, la victime, le crime, l'innocence, se trouvent confondus pêle-mêle. D'un côté l'élément romanesque et sentimental amplement fourni par la célèbre dame Clarisse Manson, et jusqu'à un rôle de niais joué au naturel par Meissonnier, qui semble avoir été jeté là pour tempérer, par sa grotesque figure, toute l'horreur de ce drame. Et quel théâtre ! Rhodez, une petite ville au fond du Rouergue, juchée sur une colline entourée de hautes montagnes et au bas de laquelle serpente une eau jaune et sinistre où l'on arrive à travers précipices et ravins, l'Aveyron.

Jamais plus d'habileté ne fut mise en œuvre et plus d'éloquence ne fut prodiguée que par le défenseur de Bastide, le principal accusé. C'était vous, monsieur. Dès ce moment votre nom devint impérissable et on citera toujours ces quatre pages admirables que vous mîtes dans les mains et dans la bouche de votre client. Le jour que l'estafette porta ce discours à Paris, M. de Talleyrand se le fit lire à trois reprises consécutives. C'est un modèle de logique serrée et d'éloquence entraînante. Car vous êtes un de ces hommes, monsieur, qui font un chemin là où ils passent et dont les actions deviennent des exemples.

Il faut être né dans le midi de la France pour apprécier combien cette funèbre histoire émut ces contrées. C'est encore une sorte d'iliade populaire qu'on apprend au berceau. On dirait qu'elle fait partie du sol, que c'est un fruit de cette terre. L'impression fut tel'e que nous qui n'étions que des enfans à cette époque, il ne nous est jamais arrivé d'entendre la nuit dans ces rues obscures, sales et tortueuses du Midi, les sons monotones d'une vielle sans frémir et sans voir se dresser devant nous le cadavre blême de Fualdès et sans croire ouïr comme des cris étouffés sous cette musique nazillarde.

Vous seul, monsieur, savez le dernier mot de cette affaire, et ce dernier mot n'est pas celui du public. Il ne nous appartient pas de scruter ces secrets ou de les prévenir. Seulement un épisode très obscur de cet assassinat nous a toujours frappés, et nous avons essayé de le mettre en lumière.

§ I. — Une chaumière dans les Alpes.

Les Alpes font souvent de ces surprises au voyageur émerveillé. A côté d'un site nu, rocailleux et sauvage, où surgissent à peine au dessus des bruyères les formes rachitiques de l'aulne vert et du peuplier nain, voilà que tout à coup, par un contraste frappant, on est transporté dans un frais paysage qui, pour bordure naturelle, se pare de massifs de sapins, de bouleaux et de mélèzes. Ces rideaux d'arbres ombragent, suspendus au versant d'une colline comme les chèvres de Virgile, les maisonnettes d'un village confiné dans un pli des Alpes que sillonne un petit ruisseau. Le soleil entre deux pics dénudés sourit à ces habitations agrestes, à la croix de pierre qui les protége, à l'église qui les domine ; heureux séjour que le soleil réchauffe et que la montagne abrite.

Tel était le village où vint s'établir au commencement du mois d'avril 1817 le nommé Jean-Baptiste Berlier. Il est bon de noter ici que toutes les maisonnettes de ce village tapi au versant de la colline, étaient groupées ensembles à peu près comme les grains de raisins d'une grappe; deux seulement s'étaient un peu écartées de la troupe et étaient séparées entr'elles de toute la longueur d'un champ et d'un jardin. Ces deux maisonnettes, ou pour être plus vrai, ces deux toits de chaume se trouvaient les plus élevés; on eût dit deux sentinelles avancées placées en avant d'une compagnie.

C'est précisément cette chaumière et ce châlet dont Berlier fit l'acquisition. Cet homme, quoique jeune alors, était sombre, inquiet, taciturne, et ce qu'on savait sur lui, on était bien obligé de le deviner, car de vous le dire, il ne fallait pas espérer qu'il y perdît le temps et les paroles, ménager qu'il était de l'un et des autres, aussi laborieux que peu communicatif. Comme on l'avait vu arriver du côté de la France avec une vielle, on en induisit que c'était dans ce pays et avec cet instrument qu'il avait fait fortune, car il paya comptant le peu de terre, le jardin et les deux maisonnettes dont nous venons de parler. Vous pensez bien d'ailleurs qu'arrivant inconnu, personne n'eût été assez mal avisé de lui vendre à crédit.

Outre qu'il était servi à souhait par la disposition de son champêtre logis, Jean-Baptiste Berlier aimait l'isolement. Il fuyait les hommes autant que les questions que par bienveillance ou curiosité ils lui adressaient. Cette sauvagerie ne servit pas à faire aimer Berlier, et plus tard il n'eut plus à éviter personne, car personne ne le recherchait. Cette solitude parut lui complaire; on jugea même qu'il s'en accommodait, puisqu'il n'essayait rien pour la faire cesser. On ne l'appelait plus que le loup-garou de la montagne, et il continuait à justifier ce nom. L'homme a horreur du mystère comme la nature a horreur du vide; il ne le supporte pas, il préfère encore bâtir mille chimères à la place. On ne tait, disait le bon sens populaire, que les mauvaises actions, on ne cache que les vilaines choses. Cet homme ne doit pas avoir la conscience tranquille. L'opinion publique était sur le point d'attribuer au loup garou quelques accointances avec l'esprit des ténèbres; mais ce qui déroutait cette supposition, c'est que le dimanche Berlier descendait à l'église, et assistait dévotement à la messe sans sortir les yeux d'un livre où il lisait avec ferveur. Quelquefois on le voyait étouffer des soupirs et se frapper la poitrine avec des larmes de componction.

Finalement, comme tout a un terme, même la curiosité, les villageois s'habituèrent à cette étrange personnalité en laissant le vielleur tranquille.

Berlier continuait toujours à vivre sous le même régime ; on comprend bien qu'une seule de ces deux maisonnettes était plus que suffisante à son usage; il essaya donc de vouloir en louer une; mais soit que le châle fût trop éloigné du village, soit qu'on ne voulût pas être exposé au voisinage du propriétaire, soit enfin (et c'était l'opinion des superstitieux) qu'il y eût un sort jeté sur ce logis, personne ne se présenta, et après cette vaine tentative Berlier renonça à son projet.

Notre homme rompit la loi de la volontaire séquestration au vis à-vis du curé du village à qui quelquefois il rendait visite, et envers une jeune fille, nommée Rose Mirel, qu'il rencontra un jour à la fontaine. Rose n'était pas heureuse dans sa famille; rebutée de sa mère et maltraitée par ses frères, la pauvre fille était accoutumée à des visages peu attirans; c'est pourquoi celui de Berlier ne la rebuta pas trop. Il est vrai que le loup-garou s'humanisa pour elle, à tel point qu'il fut agréé et que Berlier demanda la main de Rose. Le père de la pauvre fille, le vieux Mirel, qui était le seul qui lui portait quelque affection, fit des difficultés; mais les autres parens crièrent si bel et si bien que c'était l'occasion de se débarrasser de Rose, qu'on la donna à Berlier à peu près comme on envoyait autrefois les femmes de mauvaise vie en Amérique, à la grâce de Dieu.

Tout le monde trouva Rose bien audacieuse de se risquer dans cette union : « Il faut qu'elle soit bien abandonnée; il l'empoisonnera, il la tuera, il la fera mourir à petit feu! » Tels étaient les pronostics dont on salua ce mariage d'inclination.

Rose ne se laissait épouvanter cependant par aucune de ces prophéties, et elle fut la seule personne qui ne fût pas étonnée, trois ans après cette union, de se trouver heureuse, bien portante, et mère d'un garçon qu'elle nomma Michel.

Berlier, devenu mari et père, ne changea rien à ses habitudes; il vécut aussi sédentaire, aussi isolé qu'avant, il ne sortait jamais du cercle de sa famille, et ce cercle ne s'était agrandi que pour faire accueil au vieux Mirel, le père de Rose, et à M. le curé.

§ II. — Mystérieux anniversaire.

Berlier était bon, complaisant envers sa femme et son fils; mais son humeur sombre ne s'était guère éclaircie; quelquefois il se promenait seul dans le jardin; il prononçait des mots entrecoupés, poussait des soupirs et regardait avec terreur du côté de la France. A divers temps son irritabilité était si susceptible qu'au moindre bruit il se troublait, il tremblait et frissonnait si on s'approchait de lui. Par une bizarrerie que sa femme avait peine à s'expliquer, Berlier n'aimait pas à aller à ce châlet; non seulement il ne voulut jamais l'habiter, mais encore il répugnait à y pénétrer lorsque la nécessité l'exigeait. Il y avait surtout une petite pièce supérieure qu'il laissa constamment fermée, et où personne n'avait accès. Une fois pendant qu'il était à vêpres, sa femme eut la curiosité d'y pénétrer, et elle y trouva une table de chêne, une chaise de paille, et dans un coin une vielle entièrement enveloppée dans un voile noir. Elle ne sut que penser de cela, c'était la première fois qu'elle voyait cet instrument auquel son mari devait sa fortune, car Berlier avait constamment refusé de la lui faire voir, et d'en jouer.

Rose n'osait pas interpréter cette répulsion et ces tressaillemens dont jamais son mari ne lui avait révélé la cause. La pauvre femme souffrait intérieurement, mais se gardait bien d'en rien témoigner au dehors : au contraire, et à toutes les questions indiscrètes qui lui venaient, elle répondait d'une manière si simple qu'elle ôtait l'envie de les renouveler. Souvent à la fontaine quelques commères, ses voisines, l'interpellaient ainsi :

« Pourquoi votre mari est-il si sombre?

— Parce qu'il garde toute sa belle humeur pour sa famille.

— Pourquoi ne l'a-t-on jamais vu prendre part aux divertissemens du village?

— Parce qu'il préfère le coin du feu, et que pour lui l'âge de ces folies est passé.

— Vous faites la sournoise par fierté; mais nous sommes certaines que cet ours vous martyrise.

— Lui un ours? répliquait Rose en s'efforçant de sourire; pour tout le mal que je vous veux, je vous souhaite un ours comme celui-là pour mari, et vous verrez si la reine est plus heureuse que vous, ma fille.

— Bah! poursuivait une commère sur un ton d'incrédulité, on sait à quoi s'en tenir, et le vieux Jérôme, un soir du mois de mars qu'il ramenait ses chèvres, entendit un fameux tintamarre dans votre châlet isolé. C'était, dit-il, une vielle qui pleurait, et des cris, des gémissemens et un bruit de chaines. Or, ajoutait la commère se signant, à moins que ce ne soit le diable, toujours est-il que le vieux Jérôme eut une fière peur et se sauva. »

A ce coup Rose ne répondait rien, elle parlait d'autre chose, ou s'en allait sous quelque prétexte, car elle n'ignorait pas que cette panique, dont le chevrier avait exagéré les effets et la cause, ne manquait pas en définitive d'un certain fondement.

Elle-même avait remarqué, non sans effroi, que tous les ans, à la même époque, Berlier allait le soir dans le châlet, qu'à sept heures il entrait dans cette chambrette dont lui seul avait la clé, et qu'il s'y enfermait deux heures entières; qu'alors, à la lueur d'une lampe mourante, il déshabillait la vielle de son crêpe, et se mettait à jouer comme un frénétique de cet instrument. Par intervalle cette rage se ralentissait, puis s'arrêtait tout à coup, recommençait ensuite, et par momens on entendait des cris d'effroi, des gémissemens étranglés, une confusion de pas et de soupirs qui servaient comme de sinistre accompagnement à cette voix criarde de la vielle qui les étouffait et les broyait sous une cataracte de notes vives, précipitées, impitoyables.

Enfin quand cet étrange manége avait bien duré, quand la main se refusait à tourner, la voix à crier, le Savoyard essoufflé, épuisé, anéanti, retombait de lassitude et la lampe en même temps que la vielle rendaient leur dernier soupir.

Après un silence de mort et une obscurité absolue Berlier se relevait péniblement, enfouissait sa vielle dans son fourreau de crêpe et abandonnait pour une année cet instrument et ce lugubre réduit.

Quand il sortait de là, il était en nage, il respirait à peine, sa voix était rauque, ses yeux fixes et hagards, ses dents se heurtaient entre ses lèvres frémissantes et ses cheveux encore hérissés attestaient l'effroi de cet homme qui semblait avoir été acteur ou témoin de quelque fantasmagorie terrifiante.

Cette espèce de sabbat avait irrévocablement lieu le 19 mars de chaque année, et avant comme après ce jour fatal, l'humeur de Berlier s'irritait, son visage comme son esprit en étaient assombris, ses sens surexcités, et si la fièvre précédait la célébration de cet anniversaire, les convulsions la suivaient ordinairement.

§. III. — Haceldama. (*le Champ du Sang.*)

L'époque précise où commence cette histoire, c'est le 19 mars 1837. Berlier avait alors cinquante-deux ans. Il y en avait vingt qu'il était venu habiter le village, seize qu'il s'y était marié, et son fils Michel, âgé de douze ans, pensait à aller faire son tour de France. On n'a pas oublié que le 19 mars était précisément le jour néfaste que Berlier solennisait d'une si ténébreuse façon.

Les approches de ce triste anniversaire l'avaient cette fois plus éprouvé que de coutume. Soit qu'en gagnant de l'âge il eût perdu de ses forces et de son énergie, Berlier en avait été saisi d'une appréhension qui s'était changée en fièvre et qui déjà depuis une semaine l'avait contraint de s'aliter. Nous sommes au 19 mars au soir, nous touchons à la crise, et Rose, sa pauvre femme, attend cette épreuve dans la plus vive anxiété. En face d'un feu brillant qui pétille dans l'âtre sous une noire marmite, elle n'ose détourner les yeux sur le lit *à tombeau* où gémit, nous allions dire où repose Berlier; à côté d'elle le petit Michel s'amuse avec un tison qu'il secoue. Cet exercice inquiète un chien de berger qui, ses jambes de derrière repliées avec sa queue, avait alongé celles de devant et comblé leur vide en y couchant son museau. Le pauvre animal ainsi dérangé tire la langue et envie le sort des grillons qui, à côté de lui, se chauffent en chantant derrière la plaque de la cheminée. Jamais chaumière ne sembla plus disposée pour la paix des champs et la simplicité rustique. Si un fusil, dans une toile de serge verte, orne le court manteau de la cheminée, cet instrument de guerre perd tout caractère offensif; car non loin de lui est l'image du Dieu de la charité, de la douleur et de l'amour; un christ de bronze, cloué à une croix de bois noir, surmonte un bénitier de fayence auquel une branche de buis est attachée depuis le dimanche des Rameaux.

Cette placidité néanmoins qui se respire dans cette chaumière, n'est qu'extérieure, et la figure bouleversée du Savoyard ne permet pas de douter que cet homme ne soit travaillé de secrètes inquiétudes. Sept heures sonnent, Rose tressaille, son mari se lève en sursaut, et, tout miné par la fièvre, il trouve encore assez d'énergie pour sauter à bas du lit et se tenir debout comme soutenu par un ressort surnaturel; il chancelle et veut faire un pas.

Rose se jette aussitôt devant lui.

« Où voulez-vous aller? grand Dieu! s'écrie-t-elle?

— Au châlet, balbutie Berlier, il le faut! et sa bouche ne fait plus entendre que des mots entrecoupés sans suite, sans liaison... un crime... il y a vingt ans... maudite vieille... voici l'heure... on l'égorge!... »

Rose, sans rien écouter, embrasse en pleurant les genoux du malade. « Baptiste, lui dit-elle les larmes aux yeux, et prenant ses genoux entre ses mains pour le retenir, dans votre état c'est impossible.... sortir, c'est la mort! une mort certaine... vous ne sortirez pas, je ne veux pas que vous mourriez, regardez donc votre enfant... »

Le petit Michel voyant sa mère pleurer, se mit à pleurer aussi, et unit sa résistance à celle que sa mère opposait déjà à Berlier. Celui-ci, qu'il fût attendri par ce spectacle, ou que la force lui manquât pour accomplir son dessein, retomba lourdement sur son lit.

Bientôt une grande lueur illumina la chaumière, et la cloche de l'église se fit entendre, Rose sortit en toute hâte, et s'aperçut avec épouvante que les flammes dévoraient le châlet. Impuissante contre un tel désastre, elle restait là, immobile, muette, désolée. Berlier se releva, se traîna vers la fenêtre, et considéra cet incendie : on eût dit que son front rayonnait. « Vengeance du ciel! s'écria-t-il, j'aurais dû moi-même te prévenir! »

Cependant cet appel de la cloche, pour avoir mis tout le village en émoi, ne décida personne à venir combattre le sinistre. « C'était sans doute la volonté de Dieu, c'est le châlet du loup-garou, disent tous les montagnards, l'enfer qui l'a donné le remporte; ne nous en mêlons pas! »

Et de fait les villageois ne s'en mêlaient qu'en qualité de spectateurs éloignés. Deux personnes seulement accoururent vers le lieu du sinistre, le vieux Mirel, le père de Rose, et le curé; mais leur assistance ne put remédier à rien. Le feu dévora le châlet avec une rapidité miraculeuse.

§ IV. — La confession.

Le vieillard et le curé entrèrent dans la chaumière pour porter leurs consolations à la victime d'un tel désastre; mais quel ne fut pas leur éton-

ment de voir l'ancien vielleur recevoir leurs condoléances en homme qui n'en a pas besoin et qui se réjouit plutôt du malheur dont on croit devoir le plaindre. « Oh ! mes amis, j'enbénis le ciel, j'aurais dû le brûler plus tôt moi-même, cet abominable châlet. » Puis il murmura entre ses dents : « Maudite vielle, tu n'affligeras plus mes regards. » Il n'avait pas fini ces derniers mots que du côté du châlet les sons d'une vielle se firent entendre.

A ce bruit il se leva sur son séant, l'émotion était si forte que ses dents claquaient, et sans pouvoir dire une parole, d'un doigt il indiquait la direction d'où les sons étaient partis.

Les assistans ne comprenaient rien à cette terreur et à ce geste épouvanté.

Rose, qui venait de s'apercevoir que le petit Michel n'était pas dans la chaumière, était sortie tout alarmée en l'appelant de toutes ses forces.

L'enfant accourut à cette voix, et se précipitant joyeux dans la chaumière : « Me voici, s'écria-t-il, mon père, j'ai sauvé votre vielle, je veux m'en servir. Comme à vous elle me portera bonheur.

— Ma vielle ! s'écria Berlier, qui d'un bond se trouva sur ses pieds et marcha droit vers Michel. « Imprudent ! garde-toi de la toucher ! » Et le père saisit cet instrument, et, d'un bras résolu, le jeta au feu. « Qu'elle brûle, s'écria-t-il,, comme a brûlé le châlet, et qu'il périsse à jamais, cet instrument homicide. »

Les quatre spectateurs de cette scène étaient tout surpris de ce mouvement frénétique, de ces étranges paroles et de l'action que mettait le vielleur à accomplir ce singulier holocauste.

« Mes amis, dit alors Berlier, pour répondre à cet étonnement, c'est un secret qui depuis vingt ans me pèse, je puis maintenant m'en décharger. »

Et voyant que le petit Michel n'était pas celui des quatre auditeurs qui prêtait le moins d'attention à ce préambule, Berlier se tourna vers sa femme :

« Rose, lui dit-il, va coucher cet enfant, il a sommeil. »

Alors, malgré ses dénégations, Michel fut amené à son lit, au grand désappointement de sa curiosité enfantine, qu'il lui fallait endormir après qu'elle venait d'être si bien éveillée.

« Toi-même, ajouta Berlier, en parlant à sa femme, tu attendras, pour revenir ici, que je t'appelle. »

Quand ces trois hommes furent seuls, Berlier, après avoir exigé la promesse d'une discrétion absolue, commença ainsi :

§ V. — La balle de tabac.

Il y a vingt ans, à pareil jour, j'étais en France, dans le Rouergue. Cette journée du 19 mars, qui était un mercredi, fête de saint Joseph, a laissé des traces si profondes dans ma mémoire, que je me la rappelle encore *comme si c'était aujourd'hui.*

Je me trouvais dans une ville de montagne appelée Rhodez. La foire de la mi-carême, qui dure trois jours, dont c'était le dernier, m'y avait attiré avec un camarade que je nommerai Pierre, et qui jouait de l'orgue. Moi, je n'avais qu'une vielle pour tout gagne-pain.

J'avais déjà passé un hiver dans cette ville, et malheureusement j'y avais fait de mauvaises connaissances, entre autres celle d'un certain Bach, voiturier quand il ne faisait pas la contrebande, et d'un ancien soldat du train, alors journalier, nommé Colard, qui venait quelquefois boire au cabaret de Girac, où je logeais. Ce Colard était un assez mauvais garnement, et un jour qu'il parlait à Bancal, un vieux maçon dans la maison duquel il habitait avec sa bonne amie, Anne Benoît, je lui entendis dire, à ce Bancal, que s'il savait un homme qui portât vingt-cinq louis, il ne craindrait pas plus de lui tirer un coup de fusil que de boire un coup. Je connus aussi de la même manière, mais plus particulièrement, un portefaix assez brave homme qu'on appelait Bousquier.

Le jour que je viens d'indiquer, sur les trois heures, en faisant ma tournée, je rencontrai Bach qui parlait à un monsieur de très haute taille, sur la place de la Cité.

Sitôt qu'il m'aperçut, Bach prit congé du monsieur, vint à moi et me dit :

« Il y aurait une bonne affaire pour vous. J'en ai déjà parlé à votre camarade, Pierre, le joueur d'orgue, et il a accepté.

— Voyons !... de quoi s'agit-il ?

— Le voici.

Alors Bach me conduisit à l'écart et me parla à l'oreille.

« Ce grand monsieur qui me quitte, et que vous venez de voir, me dit-il, en désignant seulement des yeux ce *grand homme* qui s'en allait, m'a vendu une balle de tabac de contrebande ; il doit me la livrer ce soir à huit heures, dans la petite rue des Hebdomadiers.

— Je sais où c'est, à deux pas d'ici.

— Précisément ; Bousquier, que vous connaissez, viendra m'aider à la charger, il y aurait une superbe récompense pour vous si, à huit heures, vous vous trouviez dans cette rue avec votre vielle.

— Pourquoi donc faire ?

— Vous ne comprenez pas ? Pour distraire par votre instrument les personnes qui pourraient avoir la curiosité de nous troubler dans ce manége, et la fantaisie d'aller nous dénoncer aux rats de-cave (1).

— Si ce n'est que cela, j'y consens de tout mon cœur, répondis-je.

— Je puis donc compter sur vous ?

— Certainement, j'y serai.

C'est dit : A ce soir.

Là dessus nous nous séparâmes.

De toute l'après-midi je ne vis pas Pierre, mon camarade. Le soir venu, me trouvant assez désœuvré et ne voulant pas perdre par ma faute l'occasion de gagner la belle étrenne que Bach m'avait fait entrevoir, je me rendis dans la rue des Hebdomadiers. Il pouvait être sept heures, j'étais par conséquent en avance d'une heure ; mais je préférais attendre moi-même que de me faire attendre par la pratique.

§ VI. — La rue des Hebdomadiers.

La ville était pleine d'un tumulte confus qui bourdonnait sourdement. Les gens de la campagne, attirés par la foire, chantaient dans les cabarets ; mais presque personne dans les rues. A peine si de temps à autre on voyait passer quelque lanterne qui traversait rapidement ces ténèbres sans les dissiper. Il avait plu dans la journée, le temps était brumeux et le pavé glissant. Outre que cette rue des Hebdomadiers est sale en toute saison, étroite comme une venille, inégalement bâtie et tortueuse, à son entrée elle fait un coude brusque et le terrain incline. Je me promenai lentement en attendant huit heures. Je crus m'apercevoir que quelques personnes rôdaient par là.

La rue était obscure d'un bout à l'autre, sauf vers la maison Bancal, qui était un mauvais lieu. La cuisine en était éclairée, et j'y entendis quelque bruit : je m'en approchai.

La porte de cette maison, qui toujours, même la nuit, restait ouverte, se trouva fermée par extraordinaire, et la fenêtre aussi. Mais tout était dans un si mauvais état dans cette maison délabrée, que les planches des volets, mal jointes, laissaient de nombreuses fentes par où s'échappait la lumière et pouvait s'insinuer l'œil.

J'examinai donc l'intérieur. Autour d'une longue table, supportée par deux jambages qui se croisaient à la mode des lits de sangle, j'aperçus une nombreuse assemblée.

Bach et le marchand de tabac me sautèrent aux yeux. Alors je pus bien examiner ce dernier. Il avait la tête ronde, les cheveux noirs et épais comme les favoris, le teint fortement coloré et un regard téméraire qui intimidait (2).

Allons ! pensai-je, il paraît que c'est d'ici que la balle de tabac doit partir !...

A droite du grand Monsieur, était un *second Monsieur*, d'une taille moins haute ; il paraissait avoir une cinquantaine d'années, se tenait un peu voûté, et portait une redingotte bleue sur un pantalon gris (3). En face de lui, je remarquai Collard, à côté de la Benoît, sa maîtresse.

Le vieux Bancal était le plus près de la fenêtre, au bout de la table, il me tournait le dos : à l'autre bout, la Bancal entre deux enfans qu'elle faisait manger. Une lampe de laiton, à trois becs, suspendue à un roseau, qui tenait au plancher, éclairait ce repas, composé d'une poule bouillie et de quelques poulets rôtis.

Le repas touchait à sa fin ; je vis le marchand de tabac, le plus grand de la troupe, qui semblait conduire les autres, regarder sa montre et dire en se levant : « Mes enfans, huit heures approchent, chacun à son poste, notre homme va venir ! » En même temps, notre homme remplit son verre, trinqua avec toute la bande et recommanda le plus absolu silence sur tout ce qui allait se passer.

Cette scène ne devait pas m'effrayer ; j'étais fondé à penser que l'homme qu'on attendait, c'était Bousquier, et que le silence demandé par le grand Monsieur était relatif à la balle de tabac ; et pourtant la manière sombre et déterminée dont il réclama le secret me fit croire qu'il en avait besoin pour cacher quelque chose de plus grave qu'une simple contravention. Le ton dont il prononça ces dernières paroles me fit pressentir quelque chose de terrible.

Peu rassuré par tout ceci, je me hâtai donc de m'éloigner de la fenêtre pour ne pas être surpris commettant une indiscrétion. Je n'avais pas fait deux pas que le marchand de tabac et les siens sortaient de la maison. Je jouais de ma vielle pour me donner un contenance. Le grand monsieur m'entendit, vint à moi, et me serrant le bras avec rudesse : « Tu as bien fait de venir, me dit-il, tu seras content de moi ; mais si dès ce moment tu fais un pas hors de cette rue, ou si tu restes une minute sans que je t'entende, tu es mort. »

Ces menaçantes paroles me firent frémir, ma main tremblait, je balbutiai une promesse d'obéissance : il s'éloigna, en un clin d'œil tous eurent disparu, et je restai seul au milieu de cette rue où je voyais des ombres silencieuses qui se croisaient, se parlaient bas, et le plus souvent se tenaient tapies dans l'encognure des portes. Je me sentais investi de toutes parts d'une foule de surveillans invisibles ; je n'osais bouger, les personnes qui marchaient ne faisaient pas de bruit, tant elles y mettaient de précautions ; on toussait à l'entour ; de tous côtés partaient des hum !... et de

(1) On appelle *rats de-cave* les employés des droits reunis.

(2) Ce signalement du vielleur convient en tous points à Bastide-Grammont.

(3) Ce *second Monsieur* paraît être J[illegible], agent de change, et beau-frère de Bastide. Il n'est pas étonnant [illegible] ne connut ni l'un ni l'autre.

coups de sifflets ; des cris d'appel et de ralliement étaient échangés, j'entendais tout, mais je ne voyais personne.

J'avais peur.

En ce moment, l'orgue qui répondait à ma vielle se fit entendre au bout de la rue. Je ne pourrais dire l'effet que ces sons firent sur moi. Jamais la voix d'un ami au milieu du danger ne fut écoutée avec plus de joie, plus de reconnaissance que les sons de cet instrument qui m'attestaient la présence de Pierre mon camarade ; je pris courage et me mis à parcourir cette rue qui semblait déserte toute remplie qu'elle était... d'assassins.

A ces mots, Baptiste Berlier qui s'était assis sur son lit se sentit défaillir et comme oppressé par un souvenir funeste, il s'arrêta pour reprendre haleine et se remettre de cette émotion avant de continuer.

§ VII. — La cuisine Bancal.

Après une pause de quelques minutes, le vieilleur reprit :

J'étais sur le point de rejoindre mon camarade lorsqu'au bout de la rue je vois s'avancer un vieillard de belle taille. Immédiatement cinq ou six personnes se précipitent sur lui ; il résiste, on l'entoure, on le presse, on l'opprime, un mouchoir lui est appliqué sur la bouche pour étouffer ses cris, un autre jeté autour du cou pour l'entraîner, il se débat, on l'étreint dans les replis d'un objet ample et blanchâtre que je reconnus plus tard pour être la *limousine* de Bach. Dans la bagarre quelque chose heurta le pavé en tombant : j'imaginai que c'était la canne de la victime.

Du corps de l'homme qu'ils enveloppaient ainsi, les assassins se firent comme un bélier pour enfoncer le portail d'une écurie qui appartenait à un imbécile de leurs complices appelé Missonnier. Cette porte résista à leurs efforts réitérés, ce qui parut les contrarier singulièrement. La victime jeta un gémissement sourd. C'était un tumulte, un désordre, un bruit, un piétinement, que l'orgue de mon camarade et les sons de ma vielle ne réussissaient pas à couvrir. Cette tourbe d'assassins hésitait, demeurait en suspens. Il était clair qu'il n'y avait plus le même ensemble. On put se flatter une seconde que ce guet-apens n'aurait pas d'autres suites. Tout à coup la voix du *grand monsieur* fait entendre ces mots : « Chez la Bancal ! »

Ce but n'est pas plutôt indiqué, que la troupe suivant une impulsion unanime, entraîne la victime au lieu désigné ; et la porte de cette maison infâme se referme bientôt avec fracas derrière ces misérables.

Peut-être faut-il, pour vous aider à comprendre l'horrible scène qu'il me reste à raconter, que je vous fixe sur la disposition de ce funeste théâtre.

La porte bâtarde que cette maison ouvrait sur la rue correspondait à une autre porte sur une cour intérieure, et les deux étaient séparées par un long vestibule qui traversait toute la profondeur de ce premier corps de logis. A l'entrée du vestibule et à droite, on arrivait par un couloir obscur à la cuisine Bancal. C'était une salle, vaste, noire et humide, pavée de dalles, de forme irrégulière, mais à peu près carrée, cette cuisine avait deux portes et deux fenêtres ; la porte d'entrée par le couloir, et une autre dans un coin au fond communiquant à un cabinet contigu ; outre la fenêtre par où je regardais, il en existait une autre en face donnant sur la cour. Entre les deux fenêtres, une haute cheminée ; à droite et en regard, dans une alcove pratiquée sous un escalier tournant, un vieux lit mal caché par des rideaux de serge éraillés, troués, tombant en lambeaux ; çà et là, par terre ou suspendus à la muraille, des ustensiles tels qu'un chaudron, un seau, une cruche, des plats de terre, une poêle, des vases, des rapières et des pots fendus. Vous n'avez pas oublié la longue graisseuse qui occupait le milieu, et, au-dessus d'elle, cette lumière blafarde pétillant dans cette humidité et dont la lueur indécise parvenait à peine aux solives aussi enfumées que mal équarries d'un plancher très haut.

Il me semble encore que j'ai devant les yeux tous ces tristes objets et ma mémoire s'épouvante de se les rappeler.

§ VIII. — Le baquet.

Berlier se recueillit un instant, et poursuivit en ces termes :

« J'ai dit que la victime avait été entraînée en tumulte dans ce coupe-gorge. Arrivé devant la maison Bancal, le malheureux fit deux ou trois cris dont le dernier était étouffé comme le gémissement d'une personne qu'on suffoquerait.

La porte de ce mauvais lieu se referma, et le marchand de tabac se posta devant en sentinelle. Je ne l'avais pas aperçu, et je m'étais, tout en continuant mon chemin et mon manége, rapproché de mon camarade Pierre. Celui-ci me dit à la dérobée : « Je sais tout, on va tuer un homme ; j'ai de l'argent pour toi ! »

J'allais répondre, mais Pierre ne m'en donna pas le temps ; il jeta ce cri : *Lanterne magique !... pièce curieuse.*

Le *grand monsieur* quitta aussitôt la porte où il était aux aguets, et fondant sur mon camarade, à qui il donna un coup de canne, il l'apostropha ainsi : « Veux-tu bien te taire, gredin, et si on t'appelait ? »

Puis s'adressant à tous les deux : « Vous n'avez rien à vous dire, ajouta-t-il, j'entends qu'on joue et je défends qu'on parle, sinon votre compte serait bientôt fait ; séparez-vous ! » Il nous laissa fort effrayés de cette sortie. Et cette fois, au lieu de rester sur la porte, je le vis s'introduire dans la maison.

Mon camarade s'éloigna, je restai, et, de rechef, une invincible curiosité me poussa à observer ce qui se machinait là-dedans. Sans discontinuer de jouer, j'avançai donc près de la fenêtre et j'épiai tout, accroupi sur mon instrument.

Assis sur une chaise de paille et devant la table, je vis un vieillard que tous ces gens-là environnaient. Je le reconnus aussitôt pour un homme très charitable de Rhodez qui m'avait souvent fait l'aumône. Je crois qu'il avait été procureur du roi ; il s'appelait Fualdès. Son œil était égaré, il tremblait de tous ses membres ; je le vois encore, ce malheureux vieillard ; il portait une redingote bleue, un gilet noir, un pantalon gris et une douillette ; il était assis entre le *marchand de tabac* et le *second monsieur*, tous deux debout. Des femmes étaient de l'autre côté de la table avec la Bancal qui tenait la lumière. Je distinguai parmi elles Anne Benoît, la maîtresse de Collard ; celui-ci, avec Bancal et Bach, était posté derrière la chaise de Fualdès. Ce malheureux promena un œil d'effroi sur cet entourage qui le dominait et l'obsédait. Le *second monsieur* avait dans les mains un portefeuille en maroquin rouge sur le revers duquel je remarquai une petite plaque jaune qui servait de fermoir.

Le vieillard dit quelques mots que je n'entendis pas. Alors, pour regarder plus commodément et être moins dérangé par les sons de ma vielle, je la passai derrière mon dos et continuai à tourner la manivelle de la main gauche.

M. Fualdès, sous les yeux du *marchand de tabac* qui du doigt lui en marquait la place, signait d'une main glacée de terreur sur des feuilles de papier que je pris pour des lettres de change. Elles étaient posées en long devant lui ; il pouvait y en avoir de douze à quinze.

Quand il eut fini, le *second monsieur* les rassembla toutes, les rangea, les enferma dans le portefeuille dont je viens de parler, et mit ce portefeuille dans sa poche. Cela fait, le *marchand de tabac* dit à M. Fualdès : « *Ce n'est pas le tout de signer, il faut encore mourir.* »

A ces mots le vieillard fait un mouvement d'horreur, se lève, se recule, renverse sa chaise dans l'action, et s'adressant à celui qui lui avait ainsi signifié sa dernière heure, il lui dit avec force ; « Eh ! quoi ! pourra-t-on jamais croire que mes amis soient au nombre de mes assassins ! »

Sans lui répondre le *marchand de tabac* saisit M. Fualdès dans ses bras robustes, et essaie de le coucher sur la même table où il venait de signer les billets. Les individus qui l'entouraient le secondent. Fualdès oppose de la résistance, et grâce à ses efforts désespérés il parvient à écarter le baillon qu'on met sur sa bouche, à tomber à genoux, et tournant un œil suppliant vers celui qui allait l'égorger. « Que vous ai-je fait ? lui demanda-t-il ? du moins accordez-moi un instant pour faire un acte de contrition, et me réconcilier avec Dieu ! »

Le *marchand de tabac* lui répondit : « Va ! tu te réconcilieras avec le diable ! »

En même temps il se saisit de nouveau du vieillard, et avec l'aide de ses complices il parvient à le dompter et à l'étendre sur la table. Alors il le fixe par les épaules ; Collard et Bancal s'attachent chacun à une jambe, un autre tamponne la victime, lui ôte sa cravate, et défait sa chemise. Le *second monsieur* qui tenait dans la main un couteau à manche noir lui porta le premier coup ; mais il éprouva un mouvement d'horreur qui le fit reculer.

Fualdès blessé par ce coup mal assuré rassemble toute sa vigueur ; il fait un effort, la table est renversée et plie sous le fardeau. Il y eut ici un moment de confusion, de désordre et d'anxiété terrible. Pendant que les assassins sont occupés à dresser la table, Fualdès étourdi et une écorchure à son cou, s'échappe de leurs mains et se dirige vers la porte. Bach s'y trouvait placé et ne mit pas assez de diligence à arrêter le vieillard : pour l'en punir le *marchand de tabac* lui donne un grand soufflet, et de concert avec les autres individus il ressaisit Fualdès, et de nouveau ils l'allongent sur cette table qui avait été redressée,

Le *marchand de tabac* prend le couteau des mains du *second monsieur* en lui disant avec mépris, « *Va-t en ! tu ne sais pas faire cela !* » Et il le plonge lui-même à plusieurs reprises dans la gorge de Fualdès. C'était un mauvais couteau, il coupait comme une scie, le sang coula !...

Fualdès poussait des gémissemens sourds, des cris étranglés, il s'agitait dans de mortelles convulsions. Missonnier, cet espèce de niais, effrayé de cette scène, tournait comme un fou autour de la table fatale. Le *marchand de tabac* s'apercevant de sa non coopération, lui mit le couteau à la main et le contraignit à porter lui-même plusieurs coups à la victime. Fualdès se débattait vainement dans les agitations de cette terrible agonie. Le *second monsieur* et Bach lui tenaient les bras, Collard et Bancal tenaient les pieds ; le *marchand de tabac* tenait le couteau !... Anne Benoît avait pris la lumière, et la Bancal, à genoux, recevait dans un baquet le sang de la victime et le remuait avec la main à mesure qu'il tombait !...

Les gémissemens de Fualdès devenaient de plus en plus rares et plus faibles, enfin il poussa le râle de la mort et bientôt exhala le dernier soupir...

Je ne trouverai jamais de paroles pour vous faire comprendre toutes les douleurs dont je fus déchiré durant le supplice de l'infortuné vieillard quand je le vis se débattre et panteler sous le couteau, quand j'entendis son sang couler d'abord à flots, et puis goutte à goutte... Atterré par cette masse d'horreurs, paralysé par la crainte, ne pouvant secourir l'homme qu'on égorgeait, je fus près de m'évanouir. Heureusement l'excès même de

cette épouvante me soutint debout, ma main à mon insu tournait, tournait toujours comme poussée par un ressort et conduite par une impulsion étrangère.

En se rappelant ces atroces circonstances Berlier laissait voir dans ses traits bouleversés des traces de la frayeur que lui avait causée ce barbare spectacle.

Cette violente secousse le força de suspendre son récit.

Peu à peu cette émotion s'apaisa et le vieilleur termina ainsi cette lugubre histoire.

Fualdès venait à peine d'expirer que deux individus heurtèrent violemment à la porte de cette maison.

Je crus une minute que les assassins avaient été dénoncés et qu'on venait les surprendre.

Ce bruit causa un certain trouble dans l'intérieur; on chuchottait: on parla de ne pas bouger et d'éteindre la lumière.

Le *marchand de tabac* seul ne fut pas déconcerté; encore tout fumant du sang de sa victime, il eut l'audace d'ouvrir la porte et de se placer sur le seuil.

« Que demandez-vous? dit-il d'une voix impérieuse.

— Parbleu, reprit le plus hardi des compagnons, vous le devinez bien; nous étions venus pour un rendez-vous. Pourquoi cette porte est-elle fermée?

— Parce qu'il me plaît, répliqua l'assassin : retirez-vous, sinon, gare !... prenez-vous donc ceci pour la maison du Bon Dieu!

— Non, mais pour la maison du Diable, repartit l'inconnu effrayé de voir lever sur lui la canne du *marchand de tabac* dont avec terreur il considérait l'encolure et la grande taille. »

Les deux individus prirent la fuite et le *monsieur* se tourna vers moi :

« Maintenant, me dit-il, c'est assez : je n'ai plus besoin de ton instrument, mais de toi seul, ne joue plus Reste-là et fais sentinelle. »

Je cessai de jouer, et un moment après mon camarade cessa aussi de se faire entendre; j'en conclus que Pierre devait avoir reçu le même ordre que moi?

Le *grand monsieur* rentra, ferma la porte derrière lui; je retournai à mon observatoire.

Sur le commandement du *marchand de tabac* on prit le corps de Fualdès et on le transporta sur deux bancs qu'on avait disposés près de la fenêtre.

La proximité du cadavre, l'aspect de sa blessure saignante me soulevèrent le cœur, et je me reculai, pas assez vite cependant pour que je ne pusse voir la Bancal profiter de ce moment pour essuyer cette table et la laver du sang dont elle était souillée.

Quand je voulus regarder de nouveau, le corps de Fualdès avait été replacé sur la table; là le *marchand de tabac*, fouilla les poches de ces vêtemens ensanglantés, de celles du gilet il en retira trois écus de cinq fr., trois pièces de dix sous et onze sous de monnaie qu'il donna à la femme Bancal en lui disant: « Prenez! nous ne tuons pas cet homme pour son argent. »

Il retira aussi d'une autre poche une clé qu'il remit au *second monsieur* avec ces paroles: « Tiens! va chercher le tout, et en même temps examine s'il y a moyen de porter cet homme dans sa maison, tu sais. On mettrait un de ses rasoirs à son cou, et il se sera suicidé!.. va. »

Sur cette injonction le *second monsieur* sortit : il passa devant moi : bien entendu que je m'éloignai de la fenêtre afin qu'il ne me surprît pas à les épier.

§ IX.— Madame Manson.

En l'absence de ce complice le *marchand de tabac* continua de fouiller le cadavre mais sans résultat, cette fois. La vieille Bancal en touchant la chemise s'extasia sur sa finesse et sa blancheur. « Jésus, s'écria-t-elle, laissez-moi la lui ôter, il vaut mieux que ce soit moi qui l'aie que lui, le pauvre homme! elle est d'une toile ressemblante à une aube.

— Non pas, la mère, lui répondit le chef des assassins; cette chemise pourrait nous compromettre. »

La Bancal objecta quelques mots qui n'arrivèrent pas à mon oreille : mais je la vis, pour s'indemniser sans doute, arracher d'un doigt du cadavre une bague qu'il portait à la main gauche.

Pendant cette opération on entendit du bruit du côté du cabinet contigu. Le monsieur demanda avec vivacité à la Bancal d'où il provenait.

Celle ci se troubla, balbutia, et répondit que dans la presse et le désordre amenés par l'invasion de la troupe, elle avait été obligée de faire cacher quelqu'un là-dedans.

« Imprudente, s'écria-t-il, que ne le disiez-vous? il faut le tuer. »

En même temps il ouvre la porte et se saisit de la personne cachée qu'il entraîne à moitié évanouie au milieu de la cuisine sous la lumière. Je crus que c'était un jeune homme; il portait un spencer et des pantalons bleus (1). Déjà le bras de l'assassin est levé pour égorger cette nouvelle victime. Celle-ci s'écrie épouvantée : « Je ne suis qu'une femme; je vous demande la vie! »

Le bourreau, sans être désarmé par cette prière, lui porte la main sur la poitrine. Bancal se jette en travers, disant qu'il ne voulait pas que cette femme fût tuée chez lui, qu'il saurait bien l'empêcher.

Mais ces oppositions n'arrêtent pas le meurtrier. Son bras est toujours levé.

En ce moment le *second monsieur* entra de retour de son expédition. D'un coup d'œil il comprit le motif de cette altercation terrible et reconnut même la dame. Il se jeta entre elle et son assassin, en disant à celui-ci, d'un ton de reproche : « Quoi! tu es déjà embarrassé d'un cadavre, que ferais-tu d'un autre? »

—Embarrassé! Est-ce que nous ne pouvons pas porter ça, répliqua-t-il en désignant le corps de Fualdès, dans son lit ou dans sa maison?

— Impossible, reprit l'autre; il y a son valet sur la porte qui l'attend, et sa femme qui veille à la fenêtre. »

Cette considération et cette nouvelle opérèrent seules quelque effet sur le *marchand de tabac*; il consentit à regret à laisser la vie à cette femme; mais il exigea d'elle un serment solennel. Il la contraignit à se mettre à genoux, à étendre la main sur le ventre du cadavre, ainsi que sur le couteau encore dégoutant et à jurer de ne rien révéler, sous peine de perdre la vie par le fer ou par le poison.

Elle prononça ce serment d'une voix faible, se releva, et je m'aperçus qu'elle avait du sang à un de ses doigts.

Le *second monsieur* la prit sous sa sauve-garde et la conduisit hors de la maison Bancal. Il était neuf heures et demie environ. Le marchand de tabac se tourna vers Bach et lui dit : « Toi, je t'ordonne d'aller chercher Bousquier; tu sais le signal. »

Bach obéit sur-le-champ et sortit en même temps que le monsieur et la dame; il est vrai qu'il ne se dirigea pas du même côté qu'eux.

Le *marchand de tabac*, mis en éveil par cet incident, voulut examiner s'il n'y avait personne dans le lit; il souleva les rideaux et trouva une petite fille endormie. Pour s'assurer de son sommeil, il lui passa deux fois la main sur la figure et dit à la mère Bançal:

« Il faudra se défaire de cette enfant.

— Combien me donnerez-vous? demanda impudemment la vieille.

— Cent écus.

— Mettez quatre cents francs, reprit-elle, et je m'en charge. Pas plus tard que deux ou trois jours, et elle me passera par les mains. »

Cette perquisition venait de finir lorsque le *second monsieur* rentra pour la troisième fois dans cette fatale cuisine. Il fallut songer au cadavre qui était encore là, gisant tel que le crime l'avait fait. Le marchand de tabac lui ôta le tampon de la bouche, lui mit la cravate au cou, et, après l'avoir nouée, il dit d'un ton railleur : « Là, bien, il n'y paraît pas du tout! »

Ensuite il demanda à la Bancal un drap et une couverture de laine pour l'envelopper; mais de peur que le sang ne teignît la couverture, la Bancal prêta son tablier sale, dont on entoura la tête. Tous ensemble lièrent ce paquet en forme de balle de cuir avec une corde de la grosseur du doigt; on insinua dessous deux petites barres afin de faciliter le transport.

Ces préparatifs terminés, Collard, à qui le marchand avait dit quelques mots, sortit, puis rentra un instant après (il logeait dans la maison), portant deux fusils, dont un simple que prit le petit monsieur, et un double dont s'empara le grand.

Sur ces entrefaites on frappa trois coups bien distincts à la porte de la maison. Le marchand de tabac alla lui-même ouvrir. C'était Bach qui ramenait Bousquier. Celui-ci, en entrant dans la cuisine, demanda où était cette balle à charger. « Ce n'est pas une balle de tabac, c'est un cadavre qu'il faut aller porter, répondit Bach. » Bousquier fit alors un mouvement pour se retirer; mais le grand monsieur lui posa les canons de son fusil sur la poitrine en lui disant : «Si tu bouges, tu es mort! » Bousquier fut très docile par cette menace. Il ne remua pas.

§ X. La Noyade.

J'ai dit que le cadavre était porté sur deux barres. Le signal du départ fut donné; on se mit en marche, il était plus de dix heures. Bancal et Collard prirent le devant, Bach et Bousquier portaient par derrière; le funèbre cortége sortit ainsi. Le *marchand de tabac* marchait en tête, l'autre monsieur suivait à quelques pas derrière. Missonnier marchait à côté, une canne sous le bras.

Je dois mentionner ici qu'en passant devant moi, le grand monsieur appuya fortement son fusil sur mon épaule, et me dit : « Tu me connais, tu n'as rien vu, rien entendu, va-t'en, et si je te rencontre sur mon chemin, ton compte ne sera pas long. »

Je pris immédiatement la fuite, enchanté d'avoir pu échapper sain et sauf à une si horrible boucherie. Les dernières paroles de cet homme retentissaient à mes oreilles; toutes les horreurs de la soirée se représentaient à mes yeux. Troublé, agité, éperdu, je courais comme un insensé, où? je l'ignorais : mais tout ce que je savais bien, c'est que je fuyais. Dans ces rues désertes et obscures je me perdis et bientôt je m'aperçus que j'étais hors ville, dans un pré non loin de l'Aveyron.

Je cherchais encore à me reconnaître, à m'orienter lorsque je vis s'avancer vers moi une masse d'ombres marchant lentement et pesamment. Je

(1) Les débats devant les Cours d'assises de l'Aveyron et du Tarn démontrèrent que madame Clarisse Manson, qui s'était trouvée dans ce mauvais lieu par suite d'un rendez-vous qu'elle avait donné à un jeune homme de la campagne, s'était ce soir là travestie en homme pour courir avec plus de sécurité cette nocturne aventure.

crus que c'était une erreur de mes oreilles et de mes yeux épouvantés; mais cette troupe effrayante avança, et je reconnus le funèbre cortége. Tremblant de m'attirer le sort dont m'avait menacé le *marchand de tabac*, je me cachai derrière un buisson : je me trouvais sur un tertre; de là je vis défiler le fatal convoi. Il était toujours dans le même ordre : le grand monsieur le précédait, les canons de son fusil tournés vers la terre, et l'autre monsieur suivait à quelque distance; je remarquai seulement que ce dernier avait sous son chapeau une espèce de mouchoir blanchâtre qui descendait sur sa figure; Messonnier rôdait à l'entour et semblait remplir les fonctions d'éclaireur. Le cortége descendit ainsi en travers par un chemin de charrette. A l'endroit où le terrain s'incline vers le lit de l'Aveyron, le chemin cesse et la pente devint très rapide. Bancal et Collard prirent alors le corps à eux deux, sans doute parce qu'il devenait impossible de le porter à quatre. Je crois qu'il leur fallut franchir une muraille, et le *second monsieur* fit un faux pas. « Tu tombes, as-tu peur ? » lui cria le grand; mais je n'entendis point ce qui lui fu répondu.

Arrivés tous sur le bord de l'Aveyron, il me sembla voir qu'on déroulait le corps. Les cordes furent peut-être enlevées, le drap et la couverture aussi; toujours est-il que j'entendis quelques minutes plus tard un grand bruit comme celui d'un corps qui tombe dans l'eau.

Je me hâtai de rentrer, pénétré de crainte et d'horreur de tout ce que je venais de voir.

J'aurais fui sur l'heure cette ville infâme si les ténèbres de la nuit ne m'eussent effrayé de ces sanglantes visions. Je rentrai donc à mon auberge, il était près de minuit; mon camarade était éveillé et m'attendait, et sans me dire autre chose que ceci : « voilà ta part », il me remit cent écus; je ne l'ai plus revu depuis.

Je ne dormis pas une minute de la nuit, et le lendemain à la pointe du jour j'étais déjà par les chemins; je fuyais à jamais cette ville abominable.

J'arrivai dans ce village il y a vingt ans; j'avais quelques économies honnêtement amassées dont j'achetai cette chaumière, ce champ et ce jardin. L'argent du crime, les cent écus, je les affectai à l'acquisition du chalet que les flammes viennent de dévorer. Punition du ciel, vengeance de Dieu ! je vous bénis.

Et maintenant, mes amis, que vous en savez la cause, vous comprenez mon désespoir et mes remords !... »

Ici la voix de Berlier alla s'affaiblissant et il tomba sans connaissance. Aux cris du vieillard et du curé, Rose accourut pour assister son mari.

« Ce n'est rien, ma fille, lui dit le vieux Méril, une simple crise !

— Et je crois que ce sera la dernière, ajouta le bon curé. »

En effet, depuis cette confession et cet incendie, Jean-Baptiste Berlier a perdu son humeur atrabilaire et ses convulsions; il est aujourd'hui très doux, fort enjoué, et tout le village l'aime et le respecte.

Quelques jours après ce solennel aveu le petit Michel voulut partir pour faire son tour; il pleurait la vielle que son père avait brûlée.

« Ne la regrette pas, mon fils, lui dit vivement celui-ci, à sa place je t'ai acheté un orgue qui doit te porter bonheur. »

On dit que cet orgue du petit Michel est le même qui servit de signal à madame de Lavalette, lors de l'évation de son mari.

L'orgue de Lavalette a été plus heureux que la vielle de Fualdès, car le petit Michel qui est en ce moment à Paris, envoie tous les ans des épargnes considérables à sa famille dans le sein de laquelle il reviendra bientôt jouir de sa modeste fortune.

FRÉDÉRIC THOMAS.

(*Audience.*)

NOUVELLES A LA MAIN.

(Livraison d'octobre.)

Un homme politique doit compte de toutes ses œuvres, et il n'est vraiment pas juste que les anciens vaudevilles de M. Duvergier de Hauranne échappent plus long-temps à l'analyse que nous en désirons faire : aucun libraire de Paris ne possède un seul exemplaire de la *Visite à Gretna-Green* et du *Jaloux comme il y en a peu*.

La Bibliothèque royale, qui est instituée pour tenir dépôt de tous les ouvrages qui s'impriment, ne veut pas absolument livrer à notre curiosité ces deux morceaux littéraires.

Nous n'avons plus d'espoir que dans les voies judiciaires pour y contraindre M. le directeur de cet établissement; nous nous sommes vus à regret forcés de lui décrocher l'exploit suivant :

L'an mil huit cent quarante-un, le quinze octobre, à la requête de l'éditeur d'un livre mensuel intitulé : les *Nouvelles à la main*, pour lequel domicile est élu en ses bureaux, sis à Paris, rue d'Enghien, n. 10,

J'ai, Jean-Claude Rigolet, huissier près le tribunal de première instance du département de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue de l'Arbre-Sec, n. 9, soussigné, sommé, interpelé, au nom du requérant,

M. Naudet, officier de la Légion d'Honneur, directeur de la Bibliothèque royale, demeurant à Paris, rue Richelieu, en son domicile, parlant au suisse de l'hôtel,

De, dans vingt-quatre heures pour tout délai, donner en lecture au requérant un exemplaire de deux vaudevilles composés par M. Duvergier de Hauranne, imprimés, et dont le dépôt a dû être fait au bureau de ladite Bibliothèque royale,

Et pour,

Attendu qu'il importe au requérant de faire de cette lecture, d'où il peut résulter pour lui et ses lecteurs des renseignemens curieux et des rapprochemens précieux entre la première manière de M. Duvergier, et sa seconde manière, dont la *Revue des Deux Mondes* donne des échantillons;

Attendu que, dans un intérêt général et politique, il importe que la France connaisse à fond les hommes qui se prétendent appelés à la gouverner sérieusement, après avoir préludé au maniement des affaires du pays par des couplets et des refrains;

Attendu que, dans l'espèce, les deux vaudevilles dont est question sont des chefs-d'œuvre du genre; que l'équivoque et la gravelure y abondent;

Que, s'il en faut croire une vieille contre-basse de l'orchestre du Vaudeville, la *Visite à Gretna-Green* était une peinture des mœurs écossaises qui avait bien son charme, qu'un mariage s'y trouvait célébré dans la forge du forgeron entre un Anglais et une femme qu'il ne croyait pas la sienne, de telle sorte qu'il se mariait deux fois avec la même personne, tout en se croyant bigame;

Et, quant au *Jaloux comme il y en a peu*, que la même vieille contre-basse affirme avoir bien ri dans son temps d'un long quiproquo plein de malice et de finesse : le jaloux étant un mari ombrageux qui surprend sa femme à dire toute seule et à haute voix : Oh ! qu'il est gentil ! que je l'aime aujourd'hui ! comme il m'a embrassée tout à l'heure ! qu'il est doux à entendre ! Le mari faisant une effroyable scène de jalousie et finissant par dire ce qu'il a entendu, sa femme finissant par avouer qu'elle aime à embrasser, à entendre, à voir... un petit serin !

Attendu que pour se livrer à l'étude des caractères contemporains et des grandes figures politiques de l'époque, il est indispensable à un écrivain de connaître des antécédens même aussi futiles en apparence que la création de ces deux vaudevilles; que, dans la composition de ces ouvrages de sa première jeunesse, M. Duvergier de Hauranne a peut-être déposé le germe des qualités dialectiques qu'il a déployées plus tard dans la question d'Orient et de l'isolement armé.

Attendu que ces questions sont actuellement pendantes à M. Duvergier de Hauranne qui pend à la *Revue des Deux Mondes*, laquelle pend à M. Buloz, qui pend au Théâtre-Français, mais au nez de qui pend la colère du cabinet, qui voudrait bien le destituer; mais qui n'en a pas le temps, parce que, dans l'été, les cabinets vont à la campagne, et battent ladite campagne pendant l'hiver, quand MM. les députés sont réunis dans le but annuel de les mettre à la porte vers le 1er janvier.

Attendu qu'aucune raison plausible ne peut être opposée à la compulsation de *la Visite à Gretna Green* et du *Jaloux*; que vainement mondit sieur Naudet, ès nom et qualités ci-dessus, objecterait qu'il est contraire au bon ordre de livrer à l'investigation d'un folliculaire les flonflons d'un homme à lunettes devenu député : parce qu'on pourrait citer à M. Naudet une foule d'exemples de représentans du pays qui se livrent patiemment à l'exercice insalubre de la tragédie et même de la fable; que vainement encore on pourrait objecter l'état l'épilepsie chronique de M. Duvergier de Hauranne : parce qu'au contraire on pourrait espérer quelque adoucissement pour le susdit, de cette évocation de souvenirs jeunes et frais;

Attendu enfin que l'histoire, la politique, la morale et même l'humanité s'accordent pour réclamer la communication des premiers essais littéraires de M. Duvergier de Hauranne; par tous ces motifs et autres qu'il est surabondant de déduire;

J'ai déclaré à mondit sieur Naudet, directeur de la Bibliothèque royale, que faute par lui de satisfaire dans le délai de vingt-quatre heures aux fins de la présente, le requérant entend se pourvoir par toutes voies de droit. Et à ce que ledit sieur Naudet n'en ignore, je lui ai, à domicile et parlant comme dit est, laissé copie du présent, dont le coût est de cinq francs.

Signé : RIGOLET.

Plusieurs marchands très forts sur les roueries de l'annonce pratiquent une nouvelle variété de la réclame.

Cela consiste à faire insérer dans un journal une historiette de vol, dans laquelle il est raconté qu'un jeune filou s'étant introduit dans les vastes et brillans magasins de M. n'importe qui, chemisier, ou parfumeur, ou marchand de soieries, il a dérobé des faux cols, de la crème de Macassar, ou des foulards; l'anecdote est embellie de détails sur l'âge et la mise du filou, sur le mode de son arrestation et l'habileté du sergent de ville qui l'a pris sur le fait.

Le côté vraiment brillant de cette espèce d'annonce, c'est que les journaux ayant l'habitude de se copier, de s'emprunter, de se voler les uns les autres, de telle sorte qu'il ne se fait en réalité, à Paris, qu'un seul et même journal toute une semaine,

Il en résulte que l'annonce, ainsi répétée et galopant d'une feuille à une autre, ne paie pourtant qu'une fois.

Il a été beaucoup question le mois dernier de la faillite faite à la Bourse

(1) Chez l'éditeur, rue d'Enghien, 10.

par le jeune baron d'E..., et ce mois-ci de la chasse infructueuse que lui ont donnée deux de ses créanciers.

M. d'E..., ainsi que son père mort avant cette déconfiture, ont été, on ne sait à propos de quoi, qualifiés de banquiers légitimistes; comme si les banquiers étaient légitimistes ou républicains, ou constitutionnels. Ils sont banquiers, et voilà tout.

Si dans ces sortes d'occasions les journaux sont trop souvent mal informés, ils sont encore plus mal inspirés quand ils prêchent la morale, crient au scandale et réclament des répressions légales pour ce qu'ils appellent l'agiotage.

Eux qui se fatiguent à demander pour tous les délits sociaux des abrogations de codes, des atténuations de peines, des déclarations de circonstances, des asiles chauds et commodes pour les voleurs;

Eux qui, par la publicité, aggravent déjà la situation des faillis et des gens d'affaires embarrassés;

Eux qui, par l'influence de leurs annonces, trompent le public sur sa santé, en lui faisant mâcher, avaler un tas de drogues malfaisantes, décorées de noms indiens; et sur ses intérêts, en lui conseillant les commandites les plus aventurées; qui souvent, pour exister, sont eux-mêmes obligés de se mettre en actions, et qui ensuite prétendent venger la morale sur les agens de change malheureux en ajoutant à leur misère et à leur déshonneur.

L'escapade du jeune d'E... est le pendant de celle de M. son père.

Voici ce qui arriva sous la république, à une époque où les niais voudraient nous faire croire qu'il n'y avait pas de banqueroutes.

Le père d'E... fut le premier qui ait institué le contraste des fêtes et des bals la veille des faillites, ce qui se pratiqua beaucoup depuis. Celle de M. d'E... eut lieu rue Cérutti, plus tard d'Artois, aujourd'hui Laffitte.

Picard, l'auteur comique, fit dans le premier moment d'émotion que causa l'aventure sa comédie de *M. du Hauteours*, qui eut un énorme succès, et que M. d'E..., qui n'avait pas quitté Paris, voulut empêcher par des provocations de duel, trouvant qu'il y était offensé dans son honneur.

Il ne put s'en venger que quand, sous la restauration, il devint par la protection de l'acteur Paul caissier d'un théâtre et directeur du matériel d'une administration où il put persécuter Picard, qui était resté directeur d'un théâtre royal.

Un notaire qui a épousé la fille d'une danseuse soupçonna que sa moitié recevait avec bonté les soins moins médicaux qu'amoureux d'un docteur de ses amis.

Armé de résignation et de témoins, le notaire s'embusqua pour surprendre un tête-à-tête dénué d'équivoque.

L'occasion fut belle.

Le médecin avait ôté..... ses lunettes.

« Monsieur, dit le mari, je pourrais vous tuer avec ce pistolet, puis vous pétiner, vous jeter à travers les escaliers et m'amuser avec vos restes mortels. La loi m'excuse. Je pourrais encore requérir un commissaire de police qui constaterait votre délit en termes de la dernière indécence comme cela se pratique. Je pourrais, si j'étais un escroc, spéculer sur votre position et vous demander pour moi-même une indemnité d'argent, mais il se trouve heureusement pour vous que je suis très charitable. Dont vous allez me signer une obligation de 60,000 francs que vous paierez aux hospices.

« Le prix de ma honte et de vos plaisirs doit s'appliquer à une bonne action. Le chien est armé, j'ai le doigt sur la détente, et voici l'acte. »

Le médecin mit ses lunettes, signa et paya.

M. Poultier, le tonnelier de Rouen, a débuté à l'Opéra par le rôle d'*Arnold* de *Guillaume-Tell*.

Ce jeune homme a une jolie voix, et l'instinct de la grace et de l'expression: les années et l'étude le formeront; ce n'est encore qu'un écolier.

Guillaume-Tell reste encore le chef-d'œuvre de l'art musical: MM. de Jony et Hippolyte Bis croient que c'est le sublime de la poésie lyrique, et ces deux braves gens assistent avec conscience à chaque représentation de *leur* ouvrage.

Le 3 août 1829, après la première représentation de *Guillaume*, qui, par parenthèse, n'était alors pas compris, l'orchestre de l'Académie royale vint, en manière de sérénade triomphale, exécuter l'ouverture sous les fenêtres de Rossini, qui demeurait alors sur le boulevart Montmartre en face des Panoramas.

Le public, transporté par l'exécution admirable de cette composition, cria: *Bis! bis!* dans toute la largeur du boulevart.

Alors apparut le vénérable M. de Jouy, qui, s'adressant à la foule du haut de la terrasse de la maison, prononça le *speech* suivant:

« Messieurs, mon collaborateur, M. Bis, est absent et ne peut se rendre au désir que vous exprimez de le voir. Mais je reçois pour lui la manifestation dont vous l'honorez, et vous promets de lui faire connaître ce qu'elle a de flatteur. »

APOLOGIE DU CHAT.

Nous sommes bien loin du temps où l'on croyait être raisonnablement et consciencieusement obligé de refuser aux animaux toute faculté intellectuelle. Bien que nous n'ayons encore renoncé ni à la manie de subtiliser sans justesse, ni à celle d'adopter sans examen, nous ne nous livrons plus autant aux illusions ou à la paresse de notre esprit; nous nous défions davantage de nos rêves et de ceux des autres; et l'on n'oserait pas aujourd'hui avancer que les bêtes *ne pensent point*, ou du moins, supposé qu'il se rencontrât un homme assez dénué de sens pour exhumer une telle erreur, la risée publique accueillerait ce système, jadis révéré comme un dogme. Mais si nous avons à cet égard des idées plus simples et plus saines, nous en conservons de bien fausses sur les qualités morales de certains animaux.

Il n'est presque personne, par exemple, qui n'ait conçu des préventions contre le naturel du chat (1). Elles me semblent injustes, et je les attribue à deux causes: au genre même d'utilité de cet animal et à sa conformation.

L'emploi du chat dans nos maisons se borne à la chasse des rats et des souris. Habile à cette chasse par instinct, il n'a nul besoin d'y être dressé, et, en outre, elle le tient la plupart du temps hors de nos yeux: ses rapports avec nous sont donc infiniment restreints, et, par conséquent, ses mœurs peuvent ne pas avoir été observées avec une exactitude très rigoureuse; d'autant mieux que nous ne sommes pas immédiatement intéressés à les bien connaître, d'après le peu d'importance des services que nous tirons de ce quadrupède. On pourra me répondre: les hommes n'avaient pas non plus de raison pour porter sur lui, s'il n'y eût donné matière, des jugemens désavantageux plutôt que favorables: j'espère repousser cette objection par le développement de la seconde cause que j'assigne à la mauvaise réputation qu'on lui a faite, cause qui me paraît être sa *conformation*.

On lui reproche de la fausseté, de l'égoïsme, beaucoup de penchant à la petite rapine, beaucoup de goût pour faire le mal.

Le genre nerveux, chez lui, étant extrêmement irritable, il en résulte une grande susceptibilité dans les sensations, qui doit nécessairement produire une grande versatilité dans l'humeur. De là, la *fausseté* apparente de son caractère. Vous tenez un chat sur vos genoux, vous lui faites des caresses auxquelles il se montre sensible et qu'il vous rend avec usure: qu'en se frottant contre vous il rencontre un bouton et un pli; que votre main passée sur son dos prenne une seule fois une direction opposée à celle du poil, il se sent affecté si désagréablement qu'il ne songe plus qu'à vous échapper, ou même se met en défense comme s'il était attaqué. Vous en concluez que ses caresses étaient hypocrites: — Non, ses nerfs se crispent facilement.

Le chat, ainsi que le dépeint Buffon, *est propre et voluptueux; il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre*: voilà ce qui l'a fait accuser d'*égoïsme*, bien que ce ne soit qu'un effet de ce même tempérament nerveux à l'excès.

Son *penchant à la petite rapine*, qui est encore une suite de sa constitution, n'est pas l'indice d'un caractère haïssable. Il a été créé faible, mais léger, adroit et rusé; c'est une compensation que lui devait la nature. Bien nourri et bien élevé, il aimera son maître et ne le volera point. *Bien élevé*, dit Buffon, *il devient seulement souple et flatteur*. Le chien aussi est naturellement *voleur*; l'éducation le rend *souple et flatteur* aussi. Elle produit, à la vérité, sur ce généreux animal d'autres résultats plus honorables; mais je me flatte de prouver bientôt qu'il en est de même du chat.

Je passe à son prétendu *goût pour faire le mal*. Buffon remarque qu'*il tue sans nécessité, lors même qu'il n'a aucun besoin de sa proie pour satisfaire son appétit*. C'est encore le chien que, malgré leur mutuelle antipathie, je vais charger ici de sa défense. Le chien, certes, n'est point réputé pour avoir des inclinations cruelles; et pourtant conduisez dans la plaine un épagneul suffisamment repu, quand même il n'aurait point été dressé, il se mettra bientôt à la quête, à la poursuite du gibier, et vous le verrez étrangler sans miséricorde toute pièce qu'il aura pu atteindre. Quelle autre cause donner à cette barbarie inutile que les dispositions naïves de l'épagneul pour cette sorte de chasse? C'est ainsi que le chat *tue sans nécessité*, mais aussi sans méchanceté, les rats, les souris, les oiseaux ou les lézards qu'il a su atteindre, ou qu'il a su attaquer par surprise.

Buffon, en général, est trop rigoureux à son égard. Il présente le mâle comme sujet à se défaire de ses petits, et s'étonne que la femelle, après avoir pris de sages précautions pour les préserver du sort qui les menace, le leur fasse quelquefois subir elle-même. — Ce n'est guère qu'à l'instant où elle met bas, et dans une sorte d'accès de rage causé par les douleurs qu'elle éprouve alors, qu'il peut lui arriver de commettre cet acte de cruauté; et quant au chat, moins excusable sans doute, il ne s'y porte cependant que lorsqu'il se laisse maîtriser par un premier mouvement de

(1) Cet animal a même inspiré quelquefois les aversions les plus violentes, et l'on sait que Henri III, roi de France, qui aimait tant les petits chiens, changeait de couleur et tombait évanoui dès qu'il apercevait un chat.

colère jalouse en voyant sa femelle livrée tout entière aux soins de la maternité. Parmi les hommes, les actions blâmables et criminelles même, inspirées par un amour violent ou par une forte douleur physique, obtiennent plutôt la pitié qu'elles n'excitent l'indignation. Or, je le demande, en ce qui concerne l'effet subit de tel ou tel sentiment exalté, de telle ou telle sensation impérieuse, nous montrerons-nous plus sévères pour les animaux que pour nos semblables ?

« Les chats le mieux apprivoisés, ajoute Buffon, n'en sont pas plus asservis, on peut même dire qu'ils sont entièrement libres; ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne serait capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudraient s'éloigner. » On ne saurait contester cette assertion, et personne n'ignore que les montagnards de l'Helvétie ont adopté pour symbole de leur indépendance la figure de cet animal; mais son amour pour la liberté, qui ne prouve rien contre la sincérité de l'attachement qu'il peut nous témoigner, ne fait que donner plus de prix à celui dont il est susceptible.

Valmont de Bomare, après avoir, ainsi que Buffon, avancé avec raison que le chat abhorre l'esclavage, cite un trait qui lui paraît propre à peindre la force que ce sentiment a chez lui. Je ne crois pas absurde d'en tirer une autre conséquence. Laissons d'abord parler ce naturaliste : « M. Lemery enferma un jour dans une cage un chat avec plusieurs souris. Ces petits animaux, d'abord tremblans à la vue de leur ennemi, s'enhardirent bientôt au point d'agacer le chat, qui se contenta de les réprimer à coups de patte, sans les empêcher de retourner à leur premier badinage, qui n'eut point de suites tragiques. Son génie était flétri par la captivité : en liberté il se serait comporté bien différemment. » J'admets qu'une réclusion prolongée finirait par *flétrir le génie* du chat; mais n'est-il pas naturel de penser que le premier effet de la captivité chez un être d'une complexion si inflammable, doit plutôt être l'impatience que l'abattement. Or, d'après le narré de Valmont de Bomare, les souris ont été mises dans la cage en même temps que celui-ci : elles l'ont *agacé*, et malgré toute l'humeur qu'on est fondé à lui supposer dans un pareil moment, il les a épargnées. Ce fait, à mon avis, offre une présomption très favorable au naturel du chat, et pourrait être opposé encore au reproche de *méchanceté* que lui adresse Buffon.

Du reste, le récit suivant constate que, en dépit de l'opinion générale, il ne lui est pas impossible de s'habituer à de fréquens changemens de demeure, et qu'il n'est point vrai qu'il affectionne toujours plus les lieux que les personnes.

Le père de M. Dumaniant, auteur dramatique distingué, passait l'hiver à Clermont-sur-Oise et la belle saison dans une petite propriété située à trois lieues de là. Aussitôt que deux chats qu'il avait, remarquaient qu'on faisait les préparatifs ordinaires, soit pour se rendre à la campagne, soit pour retourner à la ville, ils partaient et allaient s'installer, un ou deux jours avant leur maître, dans la maison que ce dernier devait occuper.

Sonnini a rendu justice au chat. « C'est à tort, dit-il, que l'on pense généralement que le chat n'est point susceptible d'attachement. Quelle docilité, quelle affection a-t-on droit d'attendre d'animaux qui sont, comme la plupart de nos chats, continuellement harcelés, chassés et battus, auxquels on ne donne point ou très peu de nourriture, et dont l'état de maigreur atteste la misère, comme la barbarie de ceux avec lesquels ils partagent l'habitation ? Et comment ne conserveraient-ils pas, dans cette vie si dure, des habitudes farouches et l'empreinte de la férocité? Mais, quelque perverses que l'on suppose les inclinations du chat, elles se corrigent, elles acquièrent un caractère aimable de douceur lorsqu'il est traité avec ménagement et qu'on l'a habitué aux soins, aux caresses et à la familiarité. Ceux qui ont observé les chats connaissent ce que peut sur leur naturel la différence d'éducation qu'ils reçoivent. Il n'est pas très rare d'en voir qui ont abandonné des mœurs trop voisines encore de l'état sauvage pour se revêtir des qualités que l'on recherche dans les animaux parfaitement apprivoisés.

» La superbe chatte d'Angora qui a vécu long-temps près de moi, et dont je me plais à parler parce qu'elle était vraiment intéressante et que je ne cesse de la regretter, était d'une douceur extrême. Sensible aux caresses, elle les rendait avec amabilité. Dans ma solitude, elle se tenait à mes côtés; lorsque je m'absentais, elle me cherchait et m'appelait avec inquiétude, et elle semblait me retrouver chaque fois avec une nouvelle satisfaction... Sa physionomie était celle de la douceur et de l'affection; c'était, en un mot, le naturel du chien le plus aimable sous la fourrure d'un chat. (1)

» Quelque peu flexible que paraisse le caractère des chats, quel que soit leur éloignement pour toute espèce de contrainte, l'on est cependant parvenu à les instruire, non seulement à la chasse, mais encore à des exercices auxquels ils ne paraissent pas destinés. On peut leur apprendre à danser en cadence et exécuter plusieurs tours.

» On se rappelle qu'à la foire Saint-Germain il y avait une troupe de chats dressés à crier de manière à former une symphonie burlesque, à laquelle présidait un singe qui battait la mesure.

» Les femelles se prêtent à nourrir de jeunes animaux d'un tout autre genre, et même d'espèces ennemies. J'ai vu une chatte fort douce se laisser teter par deux petits chiens qui avaient perdu leur mère, et leur montrer beaucoup d'affection. On lit dans la *Bibliothèque britannique*, pour l'année 1787, un trait à peu près semblable. Un enfant avait pris trois jeunes écureuils dans leur nid : il les confia aux soins d'une chatte qui venait de perdre ses petits. Elle les nourrit avec la même assiduité et la même tendresse que si elle en eût été la mère. La curiosité ayant attiré beaucoup de personnes autour de cette chatte, elle en conçut de l'inquiétude, et elle transporta ses nourrissons chéris sur le ciel d'un lit où elle les tint cachés (2).

» On a donc exagéré, poursuit Sonnini, les mauvaises qualités d'une espèce que la plupart des hommes maltraitent au lieu de chercher à se l'attacher par des ménagemens dont elle n'est pas indigne. Des médecins, des naturalistes ont cherché à augmenter l'aversion contre le chat en assurant que son haleine est pernicieuse et qu'elle peut occasioner la pulmonie à ceux qui la respirent. Suivant les mêmes auteurs, sa cervelle serait un poison, et son regard même serait malfaisant. Mais ces qualités meurtrières n'ont pas plus de réalité que les prétendues propriétés que les écrivains en matière médicale ont attribuées à différentes parties, au sang, à la fiente, à l'arrière-faix des chats, et en particulier à la tête d'un chat noir, pour la guérison des malades. »

J'ai lieu de penser qu'on ne se plaindra pas, ou plutôt qu'on ne se sera point aperçu de la longueur de cette citation, qui, au reste, ne pourrait être nulle part mieux placée qu'ici. J'ai trouvé plus commode et plus loyal d'emprunter sans façon que de traduire sans pudeur. Je ne suis la mode que quand je l'approuve.

Je me bornerai maintenant à rapporter plusieurs autres faits qui viennent encore à l'appui de l'apologie que j'ai entreprise, et qui me semblent d'ailleurs présenter un intérêt assez vif.

« Bernardin de Saint-Pierre trouva un jour (dans son enfance) un malheureux chat près d'expirer dans l'égout d'un ruisseau. Il était percé d'un coup de broche et poussait des cris effrayans. Ému de pitié, il le cache sous son habit, le porte furtivement au grenier, lui fait un lit de foin, et vient lui donner à boire et à manger à toutes les heures du jour, partageant avec lui son déjeuner et son goûter et lui tenant fidèle compagnie.

» Au bout de quelques semaines, le pauvre animal avait recouvré la santé. Il devint alors un excellent chasseur de souris, mais si sauvage, qu'il ne se montrait plus qu'à la voix de son ami, sans jamais cependant se laisser approcher. Il se promenait autour de lui, enflant sa queue, se caressant au mur et fuyant au moindre mouvement, au bruit le plus léger; à la fois méfiant et reconnaissant, il vit toujours un homme dans son libérateur. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait se rappeler cette petite aventure sans attendrissement. Dans une de nos promenades, disait-il, je la racontai à J.-J. Rousseau : il en fut touché jusqu'aux larmes, et je crus un instant qu'il allait m'embrasser (3). »

M. D..., quoique demeurant à une lieue environ de Montpellier, allait tous les soirs au spectacle, et tous les soirs sa chatte venait l'attendre, vers les onze heures, à un bon quart de lieue du logis. Elle savait, sur une grande route très fréquentée, le distinguer au milieu des chevaux, des voitures et des piétons, accourait en miaulant de joie et sautait sur son épaule.

Si, en l'absence de la domestique, il se trouvait dans la cuisine quelque mets à sa portée, loin de s'en saisir, elle le prenait sous sa garde. Assise sur ses pattes de derrière, elle faisait sentinelle près du plat, et, dans l'occasion, le défendait contre les attaques des chiens ou des autres chats. M. D... l'aimant au point de la faire manger sur la même table que lui, quand elle avait soif, elle l'indiquait en léchant la carafe.

Un vieillard retiré à la campagne faisait ses délices d'une chatte réunissant, il est vrai, toutes les qualités morales les plus estimées dans un animal domestique. Particulièrement, elle avait contracté d'elle-même une habitude qui la rendait l'objet de la curiosité du voisinage, et attestait en outre son attachement pour son maître. Ennemie acharnée des moineaux, elle ne manquait jamais de lui apporter ceux qu'elle avait pris; de sorte que, grâce à sa petite pourvoyeuse, il se régalait souvent de grives, d'alouettes, de becfigues ou autres oiseaux délicats. Désirait-il qu'elle se mît en chasse; comme elle portait un collier de maroquin auquel pendait un grelot, il n'y avait qu'à lui ôter ce collier en lui disant : *Allons, Finette, va promener*. Elle s'éloignait à l'instant, et revenait bientôt déposer son gibier à ses pieds.

Le *Journal de Paris* (février 1777) contient l'anecdote qui suit : « Un chat et un serin très privé, élevés, presque en naissant, dans la même maison, y vivaient dans l'union la plus intime, jouant et buvant ensemble. Dernièrement ce chat, ayant aperçu un chat étranger entré furtivement et caché sous un meuble, se jette sur le serin, le saisit entre ses dents et l'emporte en courant. Il revient peu après, attaque le chat étranger, qu'on l'aide à chasser et qu'il poursuit. On s'affligeait sur le sort du

(1) M. Thiébaut de Berneaud, dans son *Eloge historique de Sonnini*, dit l'avoir entendu jeter des regrets sur la mort de cette chatte six années encore après l'avoir perdue. — Pétrarque et Jean-Jacques avaient comme cet illustre voyageur, du faible pour les chats.

(2) M. Maujean, pharmacien à Paris, a fait aussi nourrir un écureuil par une chatte.

(3) *Essais sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, par M. Aimé Martin.

»serio, lorsqu'on vit rentrer son ami le tenant gaîment dans sa gueule »sans lui avoir fait aucun mal. »

Le chat de M. M..., marchand de Paris, pendant la maladie à laquelle son maître succomba, se tint constamment sous son lit, refusant toute espèce de nourriture ; et dès qu'il vit enlever le corps, il disparut, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

M. F..., de Versailles, avait un chat qui paraissait l'aimer beaucoup, et pour lequel il se sentait un faible dont il rougissait parfois devant ses amis, la mauvaise réputation de cette sorte d'animaux lui inspirant une certaine défiance de la sincérité des caresses que le sien lui prodiguait chaque jour. Mais le hasard vint enfin lui en offrir une preuve si convaincante qu'il ne lui fut possible de conserver aucun doute à cet égard. Rentrant un soir assez tard, à peine eut-il ouvert la porte de sa chambre que le chat, qui ne quittait guère cette pièce, se précipite au-devant de lui en miaulant d'un ton lamentable, et, au risque de se faire écraser, il se roule à plusieurs reprises sur les pieds de son maître, comme pour l'empêcher de passer outre. Celui-ci ne voit qu'une démonstration de joie de son retour, prend l'animal dans ses bras, le flatte de la voix et de la main; mais le chat, contre son ordinaire, semble insensible à ces témoignages de bienveillance, et, les yeux fixés sur l'alcôve, il pousse un de ces sinistres cris douloureusement prolongés qui, chez son espèce, précèdent ou accompagnent les exploits amoureux ou guerriers. M. F... commence à s'étonner ; il s'avance vers l'alcôve... Tout à coup le chat saute à terre et fait un bond jusqu'au lit. Il lance dessous des regards enflammés; son dos s'élève en se courbant, ses oreilles se couchent, son poil se hérisse, sa queue se gonfle et s'agite, il ure avec véhémence, revient près de son maître, se frotte à ses jambes, le regarde d'un air inquiet, regarde le lit d'un air menaçant, retourne à ce meuble, et donne de nouveau toutes les marques de la fureur la plus exaltée. M. F... se baisse... il aperçoit une *main*... Il se relève aussitôt, et, conservant tout son sang-froid : « Pauvre animal ! dit-il d'une voix calme, je ne savais à quoi attribuer l'état singulier où je te vois; mais si, depuis mon départ, tu es resté enfermé dans cette chambre, tu dois mourir de faim. Allons, allons, viens manger. » A ces mots, il sort brusquement en emportant le chat, qu'il presse avec reconnaissance contre son sein, ferme la porte à double tour, et sur-le-champ envoie chercher la force armée.

Après un trait si touchant, il serait superflu d'en citer d'autres.

Je crois donc que, pour avoir trop légèrement observé les mœurs du chat, on a pris le change sur les divers effets de son tempérament, et que de cette erreur sont résultées des imputations fausses contre son naturel.

Quelque fondée que me paraisse cette opinion, je ne doute point qu'elle ne trouve bien des contradicteurs : une idée nouvelle est comme une chaussure neuve qui souvent nous blesse, seulement parce qu'elle est neuve. Mais, sur les matières même les moins importantes, la vérité est toujours bonne à dire. (*Commerce.*)

Les Guêpes. (1)

Livraison de novembre.

MADEMOISELLE RACHEL.

Je vous l'ai dit : il n'y a dans les journaux de réellement amusant que ce qui n'y est pas écrit.—Pendant un an ce n'a été qu'un concert de louanges, à l'endroit de Mlle Rachel.—C'était la *grande tragédienne*,—*notre tragédienne*, etc., etc. — Un journaliste qui eût donné à un roi la vingtième partie des éloges que tous les feuilletons donnaient à Mlle Rachel, — eût été immédiatement déclaré mouchard.

Je vous ai dit, en ce temps-là, ce que je pensais de Mlle Rachel : — le hasard fait que c'est précisément ce que j'en pense aujourd'hui. — Je dis le hasard, car je ne me pique pas de penser toujours de même sur des gens et sur des choses qui changent. — Mais jusqu'ici j'ai eu du bonheur, — les gens et les choses changent si peu.

En ce temps-là — les journaux racontaient le plus sérieusement du monde, que la reine d'Angleterre donnait à *notre grande tragédienne* un bracelet sur lequel on avait gravé *Victoria à Rachel* : — ils disaient, et cela leur paraissait tout simple, — que Mlle Rachel était l'amie intime d'un ministre qui donne difficilement des audiences, et n'en refusait jamais à *notre grande tragédienne*.

Quelques mois se sont écoulés et Mlle Rachel est détrônée, — dans les journaux. — « Elle n'a pas été docile aux conseils de la critique. — Elle a paru visiblement fatiguée. — Loin de faire des progrès, elle a perdu. — Décidément elle n'a que deux ou trois rôles. »

Savez-vous ce que tout cela veut dire ?

Cela veut dire que Mlle Rachel, depuis quelque mois, s'est, dit-on, laissé voir publiquement dans une certaine voiture avec un certain monsieur.

Parce que entre les hommes qui entourent une femme, il n'y en a pas un quelquefois qui soit amoureux d'elle, — attendu que les hommes sont plus timides qu'ils ne l'avouent,—parce que leur amour-propre n'est pas en jeu, pourvu qu'ils se puissent dire à eux-mêmes, — je ne l'ai pas, — et personne autre non plus, — *on ne* l'a pas.

Mais à la moindre marque de préférence pour l'un d'eux, — tous les autres sont furieux ; — puisqu'on aime M***, pourquoi pas moi ! — On le trouve donc plus beau, plus spirituel, plus aimable ? Et l'on hait la femme de son peu de discernement.

Mlle Rachel ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

C'est aujourd'hui comme devant un talent médiocre, — un instrument avec quelques cordes harmonieuses, — elle ne valait pas mieux il y a six mois, — elle ne vaut pas moins aujourd'hui.

DE L'ÉGALITÉ.

On demande l'égalité,—comme on promet aux femmes de se contenter d'une tendresse platonique.

Si nous voulons arriver sur l'échelon où sont ceux avec lesquels nous réclamons l'égalité,—ce n'est pas pour y être à côté d'eux, mais pour les pousser, et pour les rejeter à l'échelon inférieur que nous occupions.

L'égalité ne peut pas plus exister dans les positions et dans les fortunes, qu'elle n'existe dans les forces du corps et dans les forces de l'esprit.

J'avertis donc mes contemporains qu'il est parfaitement bête de se faire tuer pour l'égalité, et parfaitement féroce de tuer les autres sous le même prétexte, — attendu que l'égalité n'existe pas et ne peut exister, — et que, si elle existait, vous n'en voudriez à aucun prix.

Je leur dirai encore qu'il est dangereux de donner des noms honnêtes aux passions honteuses, — ou de les leur laisser donner par des gens qui comptent les exploiter : — l'avidité et l'envie ne pourraient paraître sous leur nom véritable, le nom d'égalité les met parfaitement à l'aise.

C'est ainsi que ce qu'on appelait autrefois : *faire danser l'anse du panier*, s'appelle aujourd'hui : *mettre à la caisse d'épargne*. Le vol se cache, la *prévoyance* se montre avec orgueil.

SUR LES MENDIANS.

Voici les réflexions qui m'occupèrent de Poissy à Paris.—Je ne veux pas vous parler des mendians politiques et littéraires : grace à la lâcheté des hommes en place, — il n'y a plus de mendians que sur le patron de celui de *Gil Blas*, — c'est-à-dire en appuyant leur humble requête d'une escopette chargée et amorcée. La plupart des positions secondaires et beaucoup des autres ont été accordées à des menaces et à des attaques conditionnelles dans les journaux. J'ai eu occasion d'en citer bien des exemples, depuis deux ans que paraît mon volume mensuel.

Je veux parler des mendians des rues.

On a eu raison, — il n'y a que deux sortes de mendians :

1° Ceux qui ne peuvent pas ou ne peuvent plus travailler, la société doit y pourvoir ; ce n'est pas seulement une justice, c'est une économie un vieillard ou un infirme qui vit en communauté, coûte quinze sous par jour. — L'aveugle isolé donne vingt sous par jour à la femme qui le conduit. — Il faut donc que sa journée lui raporte au moins quarante sous ; — qui les donne ? vous et moi.

2° Celui qui ne veut pas travailler, — qui existe d'une perpétuelle souscription nationale, semblable à celles que l'on fait de temps à autre pour élever des tombeaux de marbre aux grands hommes, — ou réputés tels, — que l'on a laissés mourir de faim.

Au milieu de cette agitation continuelle, de ce mouvement de fourmillière que chacun se donne pour *gagner sa vie*, — vie de luttes, d'incertitudes et d'anxiétés, — lui seul ne fait rien, — reste tranquille au coin de sa borne au soleil ; — tous ces gens qui remuent, — qui se hâtent, — sont ses esclaves et ses tributaires ; — ils travaillent pour lui et lui paient une dîme.

Ceux-là sont une lèpre, — et la prison où on les contraint au travail est une léproserie où on met la lèpre sans le lépreux.

Mais... — diable de mal qui vient presque toujours après l'éloge, — comme l'insulteur après le triomphe des généraux romains ; — mais, — pourquoi des priviléges ? — pourquoi, tandis que la police correctionnelle envoie tous les jours vingt mendians pris sur le fait à la maison de refuge de Saint-Denis, — pourquoi certains mendians exploitent-ils seuls, — avec privilége et sans concurrence, — la charité et le dégoût publics ?

Pourquoi un tronc d'homme, — traîné sur une charrette par un cheval, — jouant de l'orgue et promenant sur la foule de gros yeux effrontés, — se promène-t-il publiquement dans Paris, et mendiant depuis plus de dix ans ; — pourquoi était-il encore, il y a quelques jours, dans la rue Vivienne ?

Pourquoi un petit homme, déguisé en paysan breton, avec un chapeau semblable à ceux des charbonniers et une large ceinture rouge, — aborde-t-il, depuis quinze ans, les passans dans la rue—sous prétexte de leur demander la lecture d'une adresse ou d'un papier — et en réalité pour leur demander l'aumône ?

Pourquoi, depuis sept ou huit ans, — une femme couverte d'un vieux châle brun accoste-t-elle les gens le soir, entre onze heures et minuit, sur le boulevart, non loin des Variétés, — en disant : *Monsieur, quelque*

(1) A Paris, chez l'éditeur, rue du Faubourg-Montmartre, 7.

chose pour mon pauvre petit enfant auquel je ne peux plus donner le sein faute de nourriture.

Une première fois, — cette requête me toucha, — je lui donnai quelques secours. — Trois ans après, me trouvant au même endroit, à la même heure, je la rencontrai encore, — elle avait son même châle brun, — et me dit : *Monsieur, quelque chose pour mon pauvre petit enfant auquel je ne puis plus donner le sein faute de nourriture.*

— Comment, dis-je, dans un accès de naïf étonnement, — il tette encore ? — Elle me quitta en murmurant.

ARBOR SANCTA.

Comme le mois dernier, — je vous parlais de vos croyances — à cette époque d'*incrédulité*, — je vous rappelais le *chou colossal*. — Savez-vous ce qu'a produit ce souvenir ? — Une grande défiance des annonces de journaux; nullement, l'idée à un monsieur de renouveler la plaisanterie.

Il y a deux ou trois ans, — on vit à la quatrième page de tous les journaux de toutes les couleurs, un éloge pompeux d'un nouveau *chou* ; — je vous ai souvent fait remarquer la touchante unanimité des organes de l'opinion publique, quand il s'agit de choses se payant *un franc* la ligne.

Ce chou était le vrai chou ; — les choux qu'on avait vus jusque-là n'étaient que des ébauches, des embryons de choux ; — le *chou colossal de la Nouvelle-Zélande* servait à la fois à la nourriture des hommes et des bestiaux, et donnait un ombrage agréable pendant l'été ; — c'était un peu moins grand qu'un chêne, — mais un peu plus grand qu'un prunier : — on vendait chaque graine un franc.

On en achetait de tous les coins de la France. — Je me permis quelques plaisanteries à ce sujet. — Ah ! le voilà encore, — dit-on, — il ne veut croire à rien.

Je croyais, au contraire, beaucoup trop à la crédulité d'une partie de mes contemporains et à l'effronterie de l'autre partie.

Au bout de quelques mois, les graines du chou colossal de la Nouvelle-Zélande avaient produit deux ou trois variétés de choux connues et dédaignées depuis long temps ; — la justice s'en mêla. — je ne sais trop pourquoi, — car c'est ainsi à peu près que *travaille* le commerce. — Le vendeur voulut soutenir que ses graines étaient réellement les graines du chou colossal de la Nouvelle-Zélande, — mais que le terrain de ce pays ne leur convenait pas, — ou qu'on les avait changées en nourrice.

Toujours est il qu'à peine avais-je rappelé cette mystification, on vit paraître dans les journaux, — quatrième page, — une gravure représenta un chêne et une note ainsi conçue :

« Les pépiniéristes, les horticulteurs et tous les amateurs des jardins trouveront à Paris rue Laffitte, 40, — *une collection* de graines de l'*orgueil de la Chine*, arbre importé par un planteur de la Louisiane en France, où il va devenir avant peu l'ornement de tous les jardins.

« Cet arbre *se reproduit de graines*, et on le sème d'octobre à novembre. »

C'était moins bien fait que le chou colossal, — on n'aime pas semer des arbres qui ont besoin d'une dizaine d'années pour croître ; une seule chose me parut intelligente, — c'est le soin d'annoncer que ce chou se semait d'octobre à novembre, — pour brusquer le débit.

Je ne sais si on a acheté beaucoup de ses graines, mais il paraît qu'il en reste encore : — car voici le mois d'octobre fini, et conséquemment l'époque des semis passés, selon la note, — et je vois encore l'annonce à la quatrième page des journaux ; seulement on supprime cette particularité que l'arbre se sème d'octobre à novembre, — et on donne deux noms à l'arbre : — *Orgueil de la Chine*, — *Arbor sancta*.

On ne sait pas encore ce qui lèvera de cette graine, — peut-être des choux ; — toujours est-il que j'estime que, comme l'autre, c'est encore de la graine de niais, — ce qui n'a peut-être pas empêché d'en acheter beaucoup.

—

Sous la restauration, les gens qui, aujourd'hui au pouvoir, jouent le rôle que jouait la restauration, — jouaient alors précisément le rôle que joue aujourd'hui l'opposition.

Aux époques d'élections, — on envoyait des commis-voyageurs politiques courir les campagnes, et endoctriner les fermiers. — Trois jeunes gens, entre lesquels était D***, fondateur de la *Gazette des Tribunaux*. — Aujourd'hui mort, — allaient en Normandie appuyer l'élection de je ne sais plus qui ; — on le reçut à ravir chez un gros fermier ; — on le fit chasser le matin : — ces messieurs n'y étaient pas habitués, ils rentrèrent à deux heures pour le dîner, complètement harrassés. — On commença alors un de ces dîners normands, — qui laissent loin derrière eux les festins décrits par Homère. — Celui-ci dura six heures, — c'est un repas moyen ; — j'en sais de huit heures. — On but, Dieu sait combien ; nos trois amis étaient morts de fatigue et d'eau-de-vie. — D***, qui était chargé de porter la parole, avait prononcé un discours suffisamment subversif et s'était endormi.

Le second qui devait chanter une chanson patriotique s'était assoupi pendant le discours de son collègue ; D**** seul veillait, — mais il se sentait la tête lourde et du sable dans les yeux ; cependant il s'aperçut que les Normands avaient gardé toutes leurs forces, — et n'étaient gris qu'au point juste où on traite dans les banquets des affaires de l'état ; — il poussa du coude le chanteur, — mais l'autre ne dormit que de plus belle. — D*** ne savait pas une seule chanson du genre exigé, — cependant quand vint son tour, — il vit qu'il fallait s'exécuter, et après s'être recueilli, il chanta :

Le général Kléber,
A la porte d'enfer,
Aperçut un Prussien
Qui passait son chemin.

Ceci, messieurs, est une allusion à l'invasion et au gouvernement qui nous a été imposé par les baïonnettes étrangères.

Refrain.

La rifla flafla, la rifla.

Deuxième couplet.

Le général Marceau
Qui n'était pas manchot,
Dit : c'est pas étonnant
J'en ferais bien autant.

Oui, messieurs, s'écria D***, — Marceau ne disait pas assez, — la France est la première des nations, elle doit avoir le sceptre du monde.

Refrain.

La rifla flafla, la rifla.

Il y a une vingtaine de couplets, — à chaque couplet le refrain se répétait en chœur, — et on buvait un verre d'eau-de-vie de cidre ; — l'enthousiasme allait croissant, comme vous pouvez le supposer. On arrive au dernier.

Le général Vendamme

D*** s'arrêta et dit au maître de la maison : faites retirer les domestiques.

Sur un signe du fermier, les domestiques sortirent ; D*** se leva et regarda derrière les portes s'il n'en était pas resté quelqu'un ; rassuré sur ce point, il revint à sa place et dit son couplet — en baissant la voix :

Le général Vendamme
Ayant perdu sa femme,
Dit : c'est bien malheureux
De les pleurer tous deux.

Ceci, messieurs, est un regret de la mort de l'empereur ; — oui, — messieurs, la gloire de l'empire n'est pas encore éteinte, elle n'est qu'éclipsée par une dynastie qui pèse sur le pays.

L'empereur n'est pas mort, — dit un des fermiers ; — vive l'empereur — crièrent les autres.

Refrain.

La rifla flafla, la rifla.

ALPHONSE KARR.

La malle du tragédien.

Par un beau jour d'été de 1812, un gros monsieur, fort important, si l'on en jugeait par son apparence, se promenait avec agitation devant la porte d'une auberge de Naples ; de temps en temps il portait la main à son front avec désespoir ; on eût dit qu'il cherchait à en arracher quelque idée salutaire.

— Malheur ! malheur ! s'écriait-il ; rester en chemin, ne pas faire honneur à ses engagemens, c'est terrible, c'est affreux ! — Qu'avez-vous donc, père Benevolo ? dit l'hôtesse ; pourquoi vous tourmenter ainsi ? — Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ?... Mais vous ne le savez donc pas, il faut que je sois après-demain à Salerne pour y jouer la tragédie. — Eh bien ! père Benevolo ? — Eh bien ! j'ai une troupe superbe, une princesse magnifique avec des yeux comme deux diamans noirs, et une voix ravissante pour laisser tomber de deux lèvres de rose les vers harmonieux des poètes. — En ce cas, pourquoi vous plaindre ? — J'ai aussi, reprit Benevolo, un comique admirable, une figure affreuse, grimacière à ravir : c'est Héraclite et Démocrite dans un même corps... — Alors, dit encore l'hôtesse, pourquoi cette tristesse ? — Ah ! c'est qu'il me manque un sujet essentiel, que je ne puis trouver, la pierre d'achoppement du répertoire ; il me manque un premier sujet, un tragédien. — Diable, s'écria l'hôtesse, voilà qui est fâcheux. — D'autant plus fâcheux que ma combinaison se trouve détruite ; adieu mes représentations de Salerne, adieu mes ducats d'or que j'avais vus en rêve !...

Et le pauvre directeur prenait sa tête brûlante entre ses mains. — Ecoutez, dit l'hôtesse, dont les yeux brillèrent tout à coup du feu de la joie, père Benevolo, je vous estime, je désire vous voir réussir, je vais vous donner votre affaire ! — Mon tragédien ? — Votre tragédien ; un jeune homme de cette ville, qui a fui sa famille pour devenir acteur, et qui ne demande que le poignard tragique pour faire sa réputation et la fortune de ses directeurs. — Oh ! quel bonheur ! bonne sainte Vierge, vous me protégez donc ? Amenez votre jeune homme au plus vite, on pourrait me l'enlever peut-être...

L'avis de Benevolo était inutile ; sa protectrice avait disparu, elle revint bientôt tenant un gros garçon par la main. — Tenez, voilà votre homme. — Un enfant, dit piteusement le directeur, en regardant l'enfant joufflu, qui aspirait à représenter les empereurs de Rome et les tribuns des républiques italiennes. — Un enfant qui fera son chemin, répliqua la bonne

femme d'un ton un peu piqué... Tenez, regardez-le un peu, voyez cette pose, voyez ces gestes, ce regard...

En effet, le petit bonhomme s'était mis à réciter quelques vers tragiques du Dante en se drapant fort convenablement avec les pans un peu rapés de sa redingote.

— Bravo, bravo, bravissimo, s'écrie Benevolo, vous serez admirable dans *Otello*, vous ferez un Maure superbe quand on vous aura ciré à l'œuf; touchez-là, mon gaillard, je vous emmène comme chef d'emploi, je paie vos frais de voyage, et de plus, avant votre début, voici vingt ducats d'or pour votre monnaie de poche; ça vous va-t-il? — Considérablement, dit l'enfant. — Comment vous appelez-vous? — Luidgi. — Luidgi! quoi? — Luidgi tout court, répondit l'hôtesse; cet enfant a des raisons pour ne pas dire son nom de famille, car on pourrait le faire rentrer au bercail... — Et la brebis égarée ne s'en soucie pas, ajouta Benevolo en souriant. En ce cas, faisons nos paquets et partons; je vais placer mon premier tragique sur un mulet, il trottera à nos côtés.

Une heure après, Benevolo, le jeune Luidgi et toute la troupe de drame avaient quitté la ville.

Le directeur, à son arrivée à Salerne, fit annoncer partout que le jeune tragédien Luidgi allait paraître dans un rôle important du répertoire; il le présenta tout d'abord au public comme un phénomène curieux par son talent et son âge des plus tendres. Le résultat de cette habile manœuvre préparatoire ne fut pas décevant... Une foule immense se pressa dans la salle de spectacle le soir de l'ouverture. Déjà Benevolo se frottait les mains; déjà Luidgi, affublé dans un costume moyen-âge, s'essayait, derrière le rideau, à se poser à la manière impérative et fière des empereurs de Rome. Déjà le caissier de la troupe empilait les écus de la recette... Tout était joie présente et joie à venir... Mais, hélas! que de déceptions en ce monde! le destin souffla sur ce château de cartes et fit crouler tout l'édifice. Six sbires entrèrent en scène avec le débutant et l'appréhendèrent au corps en vertu d'un ordre de S. M. Joachim Murat, roi de Naples... Ils agissaient au nom de la famille de Luidgi, et avaient mission de ramener le vagabond au Conservatoire de musique, où il étudiait, avant sa fuite, sous la savante direction du maestro Marcello Pervino.

— Seigneur! Seigneur! un si beau tragédien contrarié dans sa vocation, s'écria Benevolo. — Ne pleurez pas, mon brave ami, lui dit Luidgi en lui serrant la main, je prendrai ma revanche, je serai tragédien malgré eux. — Et ma recette perdue! — Je vous tiendrai compte de tout ceci, continua l'enfant, qui se débattait sous les mains des alguazils. — Et mes déboursés pour votre monnaie de poche? — Je vous les rendrai en ce monde, ce qui n'empêchera pas que Dieu ne vous en tienne compte dans l'autre.

Les gens de l'autorité entraînèrent le pauvre élève tragique.

— Au moins, se dit en souriant dans sa barbe Benevolo, je n'ai pas tout perdu... ; ils n'ont pas tout pris...; le petit m'a laissé sa malle... En effet, Luidgi avait oublié un coffre assez grand et fort lourd... Le directeur en brisa la serrure, espérant que le contenu l'indemniserait de ses frais. O malheur! la malle n'était remplie que de sable...

Luidgi, qui avait compris de suite les misères de l'artiste débutant, l'avait prise pour se donner un maintien respectable dans les auberges...

Le directeur lui écrivit de Salerne : « Vous êtes un coquin... Vous »avez laissé en mes mains un objet sans valeur... Il vous restera un re»mords sur la conscience..., et, ce qui me fait le plus de peine..., vous »ne serez pas tragédien... BENEVOLO. »

Luidgi lui répondit avec le même laconisme : « Vous êtes un sot... Gar»dez l'objet tel qu'il est... je vous le rachèterai avant dix ans vingt fois »l'argent que j'ai reçu de vous... et cela en jouant la tragédie.

»LUIDIG.»

. . . . . .

Dix ans, vingt ans se passèrent, et Benevolo ne reçut aucune nouvelle de son élève, et un jour... il finit par n'y plus songer.

— L'enfant m'aura oublié, se dit-il, d'autant mieux qu'il a manqué à la première partie de sa promesse d'une façon fort ostensible... Il chante l'opéra au lieu de jouer la tradédie... Quelle folie!

Un jour, pourtant, il y a cinq ans de cela, Benevolo, qui vivait modestement retiré dans un grenier de Naples, reçut les lignes suivantes :

« Venez me voir tout de suite, mon vieux; apportez la malle pleine de »sable, je vous la paierai : voici cinq cents francs pour vos frais de route.

» LUIDGI, rue Richelieu, 102, à Paris. »

Benevolo faillit en devenir fou... Il ne fit aucun paquet, n'emporta que la malle réclamée, et quelques jours après il arrivait à Paris, où son ancien comédien le serrait dans ses bras.

— Tenez, mon vieil ami, lui dit Luidgi, qui était devenu d'une énorme rotondité, prenez ce contrat de rente de 1,200 fr.; c'est la rançon de ma malle de Salerne. — Tant d'argent, mon cher, dit l'ex-directeur; mais je n'ose. — Prenez toujours; ma fortune s'est accrue avec mon embonpoint... — Eh bien! reprit Benevolo, je suis très heureux, Luidgi; mais une seule chose me peine, c'est que vous soyez chanteur au lieu d'être tragédien, comme vous me l'aviez promis. Que voulez-vous... c'est une faiblesse que vous pardonnerez au vieux comédien. — Vous croyez donc que je n'ai pas tenu parole? — Sans doute. — Eh bien! voilà un billet du Théâtre-Italien. Allez-y ce soir, vous m'y verrez, et... nous souperons ensuite.

Le soir même, Benevolo était aux Bouffes, dans une stalle, fou, éperdu, écumant de plaisir... Luidgi jouait le rôle du doge dans *Otello*. A l'endroit où le doge maudit sa fille, Benevolo jeta un grand cri... Toute son admiration avait passé dans sa voix...

Après le spectacle, Benevolo, tremblant et agité par la fièvre, attendit Luidgi à la sortie du théâtre. — Eh bien! dit le chanteur. L'ex-directeur se jeta en sanglotant dans ses bras, et, le serrant sur sa poitrine, ne put que lui dire ce mot : « *Tragico... oh! tragico...*

. . . . . .

Ce même soir, Benevolo, en tenant la main de Luidgi, lui dit : — Ami, jusqu'à ce jour je me suis peu enquis de ton nom de famille; mais maintenant que tu es un artiste célèbre, je veux le répéter à mes amis d'Italie : dis-le-moi, pour que je le retienne, pour que j'y pense à mon dernier soupir... Ce nom, quel est-il? — Lablache! reprit le chanteur avec émotion.

LÉO LESPÈS.

(*France musicale.*)

Cors et pianos.

Une étrange ordonnance de police, sous prétexte de repos public, défend le cor de chasse chez deux ou trois marchands de vin, et tolère vingt-cinq pianos qui piaillent, qui hurlent, qui grincent, qui vocifèrent du matin au soir ans les murs mitoyens de chaque maison de Paris.

L'opinion publique s'est accordée là dessus; mais le piano depuis est devenu insoutenable. Le piano s'est enrichi de tous les cors et les fait encore regretter. Tous ceux qui jouaient du cor jouent à cette heure du piano; il faut tuer le temps.

Les malheureux tuent le temps, leurs parens, leurs domestiques et leurs voisins.

J'aimerais mieux douze cors de chasse qu'un piano. Que dis-je? j'aimerais mieux douze cors aux pieds. Extirpez le piano et laissez-nous les cors.

Le cor, du moins, était poli; le cor se mettait à la fenêtre; il s'en est vu qui avaient l'attention de n'aller ravir que les échos de l'arche du pont Louis XV ou des carrières de Montmartre.

Le cor, d'ailleurs, ne durait pas; il fatigue, il essouffle, exténue; le cor a la bonté d'être excessivement dur; le cor exige des poumons dont l'espèce se raréfie de jour en jour. On pouvait compter sur sa discrétion au bout d'une heure. L'exécutant partageait vos fatigues et votre besoin de repos; c'était consolant; c'était un moment à passer.

Mais le piano! oh! le piano vous suit partout, le piano envahit les domiciles, le piano glisse et rampe dans les cloisons, sous les rideaux, derrière les tapisseries, dans les alcôves, comme des conduits de gaz; il est à votre chevet dès l'aube, et accompagne votre fourchette à l'heure de vos repas.

Ses gammes sapent nos maisons; nous marchons sur un volcan d'arpéges; nous cuisons à petit feu sur un feu roulant de cadences et de triolets; nous ne sauterons pas avec éclat et explosion comme sur une mine ou sur un bateau à vapeur, mais nous sautons tous les jours, nous sautons en détail.

Tous nos mouvemens sont réglés comme un papier de musique. On se lève en mesure, on s'habille sur une marche, on se rase en cadence, on déjeune en chassez-croisez, on travaille en trois temps, on walse en mettant ses bottes, on galope en buvant son thé, on allume son feu en balançant, on bat des entrechats en se chauffant les pieds.

Puis le piano est facile; un doigt, un domestique, un enfant suffit. Vous n'avez qu'à pousser, vous n'avez qu'à gratter; un chat en marchant dessus, un domestique en époussetant, un distrait en s'y asseyant, jouent du piano à merveille.

Un coup de plumeau, quelques chiquenaudes, une inquiétude dans les doigts, et gare là-dessus! — *Balancez! la queue du chat, chaîne anglaise, chassez, croisez huit*, la deri dera ra, re dira dera, les locataires, voulez-vous danser?

Le locataire est à sa toilette. — *Balancez!* — Ta ra deri dera, tra la la la. — Le locataire balance; — il prend sa cuvette pleine. — *Chassez.* — Tara deri, tra la la. — Le locataire oscille, piaffe, piétine, la cuvette tremble et tombe.

Vis-à-vis! — Le locataire tient sa brosse à dents et s'emporte. — Tra deri la la, tra la la tra. Il sautille, il rejimbe, il se cabre, sa main voltige, sa brosse bondit, ses dents grincent, ses gencives s'écorchent, et tra deri dera la la la. — *Assemblez! croisez!* ta ra deri tra tra tra.

Moi qui parle, j'ai une voisine qui ne savait que quatre notes sur le piano, mais qui en revanche les jouait toujours, do mi sol la, do mi sol la — do mi sol la.

Je m'éveillais, — do mi sol la. — Je sautais du lit, — do mi sol la. — Je prenais un livre, — do mi sol la. — La voisine s'exerçait la main.

Je passais dans une seconde pièce, une voisine plus exercée jouait do mi la la, — do mi la la, — do mi la la. — C'était affreux comme le balancier d'une pendule. J'avais l'air des jouets d'enfans qui se meuvent par un mécanisme musical.

A l'heure où j'écris ces lignes, mes voisines passent aux airs de commençans. C'est la plus horrible et la plus sanglante satire qu'un refrain à chacune de vos actions et à chacun de vos mouvemens.

Je prends la plume : — *Au clair de la lune, mon ami Pierrot.* — J'ajuste mon papier, — *Portrait charmant, portrait de mon amie.* — Je me dérange, — *Oui, c'en est fait, je me marie!*

Furieux, j'appelle mon portier, — *Ah! vous dirai-je, maman.* — Je me plains à haute voix, — *Il pleut, il pleut, bergère.* — Je menace d'une pétition au préfet de police. — *Di tanti palpiti.*

Je reprends la plume, — *Chasseur diligent, quelle ardeur te dévore.* — Je vais chez le commissaire de police, — *Allons, mes belles, suivez-nous.* — Je prends mon chapeau, — *Un chapeau de bergère.* — Je sors exaspéré, do mi sol la, — do mi la la. — *Bon voyage, cher Dumolet.* — Do mi sol la, — do mi la la, — do mi sol la, — *chassez,* — *croisez,* — *balancez,* — *galoppez*, — tra tra tra deri dera, tra tra trala la.

**

Promenades en Omnibus.

On connaît la triste position d'un président d'omnibus. Il y a de quoi préférer la présidence d'une chambre, dût-on vous imposer les bons mots de M. Dupin, dût-on vous condamner à quarante-trois calembourgs par séance.

Il y a pourtant pire dans ces mêmes omnibus, et ce pire est un bienfait de l'administration. Rien de plus redoutable que les bienfaits d'une administration.

Cette galanterie consiste à n'exiger aucune rétribution des enfans au-dessous de quatre ans, c'est-à-dire des enfans qui pleurent, qui chantent, qui se couchent; des plus odieux et des plus insociables de tous les enfans, des enfans qu'on devrait faire payer au poids de l'or.

Ceci est un bienfait pour la mère et pour l'enfant, si vous voulez, mais c'est un bienfait trop particulier. C'est une calamité publique. La mère et l'enfant se portent bien, à la bonne heure; mais le voisin se porte mal, et plus ils se portent bien, plus le voisin les porte l'un et l'autre. Donner six sous pour porter un enfant de la Madelaine à la Bastille, c'est un peu cher. Je ne dis pas que la mère dût payer davantage; mais le voisin devrait payer moins.

Ce dont il s'agit s'applique à toute autre espèce d'ustensiles volumineux dont l'administration n'exige d'autre paiement que quelques foulures, fractures ou luxations du reste des voyageurs. Cela nous paraît une largesse mal entendue et une faveur trop restreinte.

Assurément nous applaudissons à toute l'extension qu'on peut donner au mot *omnibus*, qui signifie que la commodité du véhicule est offerte *à tous*. Mais nous n'aurions jamais cru qu'on allât jusqu'à comprendre dans ces douceurs de la circulation les commodes, les armoires, les canapés et tous les gros bagages que nécessitent d'ordinaire le roulage ou les brancards.

Cela n'est pourtant que trop vrai, et nous avons acquis la preuve qu'un certain nombre de personnes, sous prétexte de courses d'omnibus, effectuent de véritables déménagemens. Il résulte de ce procédé des inconvéniens assez graves pour que nous croyions devoir les signaler.

Un garçon marchand de vin en tournée monte, par exemple, avec deux brocs du volume de deux personnes; la voiture n'a que seize places et elles sont occupées. Chaque voisin du marchand de vin porte l'un des brocs; cela est simple. — Ces deux brocs devraient payer leur place ou tout au moins celle des voisins, ou bien encore suivre pour eux le tarif des commissionnaires.

Nous ne comptons pas, si ces brocs sont pleins, l'arrosage continu que le voisin doit aux bienfaits de l'administration.

Plus loin un menuisier monte avec une planche de sapin qu'il pose en travers devant la face d'un voyageur. C'en est fait, toute perspective disparaît, tout agrément s'éteint, tout horizon est masqué. Il ne tient qu'à ce voyageur de se croire une heure durant dans sa bière; ce n'est plus un voyage, c'est un enterrement. Cela mériterait aussi quelque indemnité.

Une dame âgée a effacé tout ceci ces jours derniers. La chose s'est passée devant nous, et nous en avons été victime. Un omnibus s'arrête au Palais de Justice. La dame se présente et avec elle trois arbres qu'elle venait d'acheter au quai aux Fleurs, trois jeunes peupliers déjà beaux, déjà grands, d'une magnifique venue, branches et racines.

La voiture était complète. Il restait une place; la dame l'a prise, et l'on a insinué sa haute futaie en travers dans toute la longueur de l'omnibus; seulement, comme les hautes cimes étaient gênées dans leur développement, chaque voyageur en a gardé un rameau flexible dans l'œil ou le nez ou l'oreille.

La voiture avait l'air d'une magnifique promenade publique. Les voyageurs se sont endormis sous ces délicieux ombrages. Nous avons entendu un voisin murmurer d'une voix éteinte: *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.*

Quelques autres ont tiré un galoubet de leur poche et ont chanté les agrémens de la campagne, la paix des champs, les courses vagabondes à travers les prairies. Quelques oiseaux nichés dans les peupliers les accompagnaient de leur doux ramage.

Nous avons eu le regret de quitter trop tôt cet élysée, et cette fois nous trouvons que ce n'est pas trop de six sous pour une telle réunion de plaisirs champêtres. — Ce n'est pas la peine de s'en passer.

Les principaux gourmands sous le régime impérial.

L'archi-chancelier recevait des départemens des cadeaux sans nombre en comestibles et les plus belles volailles; tout cela allait s'enfouir dans un vaste garde-manger dont le prince avait la clé. Il prenait note des provisions, de la date des arrivages, et donnait seul l'ordre d'employer les pièces; fréquemment, quand il le donnait, les provisions étaient gâtées; les alimens ne paraissaient jamais sur sa table qu'après avoir perdu leur fraîcheur.

Cambacérès n'a jamais été gourmand dans l'acception délicate du mot; il n'était initié à aucun degré; mais il était né fort grand mangeur et même vorace.

Pourrait-on croire qu'il préférait à tous les mets le pâté chaud aux boulettes; plat lourd, fade et bête. Un jour que le bon Grand-Manche voulut remplacer les boulettes par des quenelles de volaille, des crêtes et des rognons, le croiriez vous? le prince se fâcha tout rouge, et exigea ses boulettes de godiveau à l'ancienne, qui étaient dures à casser les dents: lui, les trouvait délicieuses. Pour hors d'œuvre, on lui donnait fréquemment un morceau de croûte de pâté réchauffé sur le gril, et on portait sur la table le combien d'un jambon qui avait souvent servi toute une semaine. Et son digne cuisinier qui n'avait jamais ses grandes sauces! ni les sous-chefs ou aides la bouteille de Bordeaux! — Quelle parcimonie! quelle pitié! quelle maison!

Quelle était différente la digne et grande demeure du prince de Bénévent! Confiance entière et complètement justifiée dans le chef de cuisine, l'un des plus illustres praticiens de nos jours, l'honnête M. Boucher. On n'y employait que les productions les plus saines et les plus fines: là tout était habileté, ordre, splendeur; là le talent était heureux et haut placé.

Le cuisinier gouvernait l'estomac; qui sait? Il influait peut-être sur la charmante, ou active, ou grande pensée du ministre. Des dîners de quarante-huit entrées étaient donnés dans les galeries de la rue de Varennes. Je les ai servis et je les ai dessinés. Quel homme était ce M. Bouclair! quels tableaux offraient ces réunions! Tout y décélait la plus grande des nations. L'empereur n'était ni mangeur, ni connaisseur, mais il savait gré à M. de Talleyrand de son train de vie.

Ni M. Cambacérès, ni Brillat de Savarin n'ont jamais su manger. Ils aimaient tous deux les choses fortes et vulgaires, et remplissaient tout simplement leur estomac! cela est à la lettre. M. de Savarin était gros mangeur et causait fort peu et sans facilité, ce me semble; il avait l'air lourd et ressemblait à un curé. A la fin du repas sa digestion l'absorbait; je l'ai vu dormir.

Les mangeurs de mon temps ont été le prince de Talleyrand, Murat, Junot, Fontanes, l'empereur Alexandre, Grimod de la Reynière, Castelreagh, Georges IV, le marquis de Cussy, homme d'un esprit délié et si délicat, faisant le récit à merveille. — Les personnes qui savent manger sont aussi rares que les grands cuisiniers.

UNE LETTRE D'ANNE DE BOLEYN.

Il existe dans le cabinet d'un Anglais amateur de documens anciens, une lettre inédite d'Anne de Boleyn qui fut un moment reine d'Angleterre pendant le règne d'Henri VIII, et qui périt sur l'échafaud. Cette lettre, écrite avant son mariage, donne une idée des mœurs anglaises à cette époque; en voici la traduction:

« Ma chère Marie, voilà déjà un mois que je suis à Londres; je ne »trouve pas cette ville fort amusante, on n'y est pas du tout matinal, et »il est rare qu'on s'y lève avant dix heures; il est vrai que l'on se couche »tard, car il est toujours dix heures du soir avant qu'on puisse se mettre »au lit. Je suis déjà fatiguée de cette vie, et je languirais de retourner à »la campagne, si je ne restais ici à cause des cadeaux que je reçois jour»nellement. Mon excellente mère m'a conduite hier chez un marchand de »Chepside (grande rue de Londres), elle m'a acheté trois chemises »neuves, à raison de six pences (douze sous de France) l'aune; et je dois »recevoir au bal de lord Norfolk une paire de souliers neufs qui ont coûté »trois shelings. (2 francs 75 c.)

»La vie peu réglée que je mène m'a ôté l'appétit. Vous savez qu'à la cam»pagne je déjeunais d'une livre de lard et d'un pot de bonne bière; à Lon»dres, à peine puis-je en prendre la moitié; il est vrai de dire que j'at»tends avec impatience l'heure du dîner qui, dans les premières maisons, »est retardé jusqu'après midi. Hier au soir j'ai joué à la main chaude »chez lord Leicester; lord Surrey y était aussi et a chanté un air de sa »composition sur la fille de lord Kildare; on la trouve belle, et mon frère »m'a dit à l'oreille que la belle Géraldine (c'est le nom de l'amante de lord »Surrey) est la plus jolie femme de son siècle; j'ai été bien aise de la voir, »car on assure qu'elle est aussi bonne que belle. Je vous prie de bien »soigner mon poulailler pendant mon absence; ces chères petites, je les »ai toujours nourries de mes mains.

»Si Marguerite a achevé de tricoter mes mitaines en laine rouge, qu'elle »me les envoie par la première occasion. Adieu, chère Marie, je vais à »la messe, où vous aurez une part aussi grande dans mes prières que vous »la possédez déjà dans mon cœur.

»Toute à vous,

»Anne DE BOLEYN. »

(*Gazette des Femmes.*)

Paris. — BOULÉ et Ce, imprimeurs des corps militaires, de la gendarmerie départementale, du cadastre et des contributions directes, rue Coq-Héron, 3.

Décembre 1841. DOUZE FRANCS PAR AN. 1re année.—N° 6.

LE MAGASIN LITTÉRAIRE

ON S'ABONNE
A Paris,
RUE COQ-HÉRON, N° 3,
Au bureau du Journal.
Et en province,
Chez les Libraires, les Directeurs des Postes et des Messageries.
(AFFRANCHIR.)

Littérature, Histoire, Sciences, Beaux-Arts, Mémoires, Mœurs, Voyages,
ROMANS, NOUVELLES, FEUILLETONS,
EXTRAITS D'OUVRAGES INÉDITS, PUBLICATIONS NOUVELLES, REVUES.
Paraissant tous les mois.

ABONNEMENS :
Un an ..... 12 f. »
Six mois..... 6 50 c.
Trois mois.... 3 50
Un mois..... 1 25
Étranger : 2 fr. en sus par an.
On tire à vue sur les personnes qui le demandent, et il est ajouté un fr. au mandat pour frais de recouvrement.
(AFFRANCHIR.)

PROSPECTUS.

Le Magasin Littéraire se compose des meilleurs Feuilletons, Romans et Nouvelles qui paraissent chaque jour, dans les Journaux, les Revues, ou les Livres. On y trouve des Récits de voyages, des Tableaux de mœurs, des Etudes d'art et des esquisses biographiques empruntés aux meilleurs écrivains de la France et de l'étranger.

En vertu d'un traité spécial passé avec la Société des Gens de lettres, le Magasin littéraire, outre ses articles entièrement inédits, reproduit notamment les publications de MM. Victor Hugo, Charles Nodier, de Balzac, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Méry, Eugène Sue, Léon Gozlan, Roger de Beauvoir, Elie Berthet, et généralement les ouvrages de tous les écrivains les plus distingués.

Il paraît chaque semaine une livraison composée de deux feuilles, imprimée sur beau papier satiné, grand in-quarto à deux colonnes, avec couverture imprimée. Le prix de chaque livraison, qui contient 2,700 lignes (ou 190 mille lettres), c'est-à-dire la matière de plus d'un volume in-octavo, est de TRENTE CENTIMES.

Le Magasin Littéraire réunit donc trois conditions essentielles qui doivent assurer son succès :

1° Grande variété de rédaction et soin particulier dans le choix des articles, qui sont tous signés par les écrivains les plus en renom (voir le sommaire ci-après);

2° Immense quantité de matières (60 vol. par an);

3° Réduction considérable dans le prix de souscription.

Pour se convaincre de la sincérité des promesses de ce prospectus, de la réalité des avantages que présente le Magasin Littéraire, de son importance matérielle et de sa valeur littéraire, il suffit de lire, dans le sommaire qui suit, les noms des écrivains célèbres qui y ont concouru.

SOMMAIRE.

Une Consultation, par M. CHARLES DE BERNARD.
La Sœur cadette, par M. GEORGES SAND.
L'abbé de Saint-d'Or, par M. T. DONDEY DE SANTENY.
Mémoires d'un Jacobin, M. ALPHONSE PEYRAT.
L'Héritier du Doge, par M. MICHEL RAYMOND.
Les Inconvéniens de la Célébrité, par M. S. HENRY BERTHOUD.
Le Parterre d'un Théâtre, par M. PAUL DE KOCK.
L'Assurance Mutuelle, par M. FRÉDÉRIC THOMAS.
Madame Palmyre, par M. WILHEM TENINT.
L'Administration jugée par un Ministre, par M. GUIZOT.
Petites chroniques du XIXe siècle, par un chroniqueur inconnu.
Esprit du prince Talleyrand.
Ruines historiques, par M. ALEXANDRE DELAVERGNE.
Deux lettres de Cagliostro.
Episodes de la Révolution, par M. GEORGES DUVAL.
Anecdote de 1788, par M. DE SAINT-ELMONT.
Portrait de M. D'ARGOUT.
Un Corsaire, par M. EUGÈNE SUE.
Poésie : Les deux Rome, par M. BARTHÉLEMY.
Nouvelles à la main (novembre).
Mlle Devienne, par un chroniqueur inconnu.
Les Guêpes (décembre), par M. ALPHONSE KARR.
Ce que c'est qu'une actrice.
Mme Damoreau à Saint-Pétersbourg.

UNE CONSULTATION.

Au commencement de l'automne dernier, parmi les personnes réunies dans le salon d'attente du docteur Magnian, se trouvait un homme d'une quarantaine d'années, blond, grêle, blafard, un peu voûté, d'aspect si malingre, en un mot, qu'il eût suffi de le regarder pour deviner qu'on était chez un médecin. En entrant, ce chétif personnage s'était assis dans un coin d'un air soucieux; il y resta patiemment jusqu'à ce que tous les autres malades eussent été reçus par le maître du logis qui, après avoir donné sa dernière consultation, vint à lui avec un sourire cordial.

— Bonjour, Duquesnoy, dit le docteur, mille pardons de vous avoir fait attendre ; vous savez que mon temps appartient d'abord aux malades, et j'espère qu'à ce titre vous n'avez aucun droit ?

— Les souffrances de l'âme sont pires que celles du corps, répondit l'homme blafard en étouffant un soupir.

— Qu'avez-vous donc ? reprit le médecin ; vous êtes tout défait ! madame Duquesnoy serait-elle malade ?

— Ma femme a une santé de fer, répliqua Duquesnoy, qui accompagna ses paroles d'un sourire plein d'amertume.

— Alors, expliquez-moi la cause de l'agitation où je vous vois. Il s'agit de l'âme, dites-vous ? Si vous ne parlez pas, comment voulez-vous que je devine ce qui se passe dans la vôtre ? Voyons : en quoi puis-je vous servir ?

— Mon cher docteur, répondit l'autre en s'asseyant d'un air d'abattement, voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons. Je vous regarde comme un de mes meilleurs amis, et j'ai en vous une confiance sans bornes.

— Passons les complimens.

— Ce ne sont pas des complimens, je vous dis le fond de ma pensée. D'ailleurs, l'étrange confession que j'ai résolu de vous faire vous attestera du reste l'estime que j'ai pour votre caractère.

— Au fait, dit le docteur avec un peu d'impatience.

— Le fait est triste pour moi, et même il peut paraître ridicule : voilà pourquoi j'hésite à l'entamer; mais d'abord promettez-moi de ne révéler à personne ce que je vais vous dire.

— Le secret de la confession est aussi sacré pour un médecin que pour un prêtre, dit le docteur Magnian d'un ton grave.

Duquesnoy soupira derechef, puis il se mordit les lèvres et leva les yeux au plafond.

— Vous connaissez Pelletier ? dit-il enfin en regardant d'un air morne son interlocuteur.

— Le capitaine d'état-major ? Je ne connais que ça. Tempérament sanguin, cou court, plus d'épaules que de cervelle, organisation de taureau ! Il y a long-temps que j'ai prédit qu'il mourrait d'apoplexie.

— Dieu vous écoute.

— Vous m'étonnez : je vous croyais amis.

— Amis ! répéta Duquesnoy avec une ironie mêlée d'indignation.

— Que diantre ! parlez clairement ou taisez-vous. Je ne suis pas un Œdipe pour deviner vos énigmes.

L'impatience dont pétillaient les petits yeux noirs du docteur ne permit pas à son dolent ami d'éluder plus long-temps le point capital de la confession.

— Eh bien ! mon cher Magnian, voici le fait en deux mots, dit-il d'une voix émue; Pelletier fait la cour à ma femme.

Le docteur avança la lèvre inférieure pour dissimuler un sourire et hocha la tête à plusieurs reprises avec une gravité affectée.

— Voyez-vous ça ? dit-il ensuite ; je n'aurais pas cru que ce gros Pelletier eût si bon goût ; mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? D'ordinaire les maris sont les derniers à savoir ces choses-là.

— Je n'en suis que trop sûr ; vous allez voir comment : ma femme est allée passer quelques jours chez sa mère à Fontainebleau. Avant-hier, en furetant par hasard dans sa chambre à coucher, j'ai remarqué que la clé de mon bureau allait également à son armoire à glace. Machinalement j'ai ouvert ce meuble, et dans un arrière-tiroir, assez mystérieux, j'ai trouvé plusieurs lettres de Pelletier.

— Diable ! mais aussi à quel propos ouvrir un meuble appartenant à votre femme ?

— J'étais dans mon droit : d'ailleurs suspendez votre jugement. D'après la teneur même de ces lettres, j'ai acquis la preuve de la complète innocence de Virginie, qui n'a guère à se reprocher d'autres torts que celui de m'avoir fait mystère de cette correspondance. Elle ne l'a jamais encouragée, j'en suis à peu près sûr. Je lui en veux donc beaucoup moins qu'à Pelletier ; mais quant à lui, je sens que je ne lui pardonnerai jamais. Un homme à qui j'ai ouvert ma maison ! un ancien camarade de Sainte-Barbe ! un ami, enfin ; du moins je le croyais !

— Oubliez-vous qu'on n'est trahi que par ses amis ?

— Hier, je suis allé chez lui.

— Ah !

— Je lui ai reproché son indigne conduite ; savez-vous ce qu'il m'a répondu ?

— Il a nié.

— D'abord. Mais à la vue de ses lettres, il a compris que toute dénégation serait vaine. — Mon cher Duquesnoy, m'a-t-il dit alors de l'air impertinent que vous savez, puisque vous êtes si bien au courant, je ne prendrai pas la peine de mentir. Il est vrai que je suis amoureux de votre femme ; je le lui ai déjà dit, et je ne vous promets pas de ne plus le lui redire, car, selon toute probabilité, je ne tiendrais pas mon serment. Je comprends à merveille que ce procédé vous déplaise et vous blesse ; mais vous n'ignorez pas que je suis un galant homme et que j'ai l'habitude d'accepter la responsabilité de mes faits et gestes. Si donc, vous vous trouvez offensé, je suis à vos ordres, prêt à vous rendre raison, où, quand et comme vous voudrez.

— Voilà de l'aplomb, dit le médecin en s'efforçant de garder son sérieux ; comment ! il a osé vous dire cela !

— Textuellement.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Qu'il aurait bientôt de mes nouvelles. Là dessus je suis sorti, car il ne me convenait pas de pousser plus loin une pareille discussion. Les choses en sont là.

La figure du médecin prit une expression de gravité. Il fit un tour dans le salon, la tête baissée et les mains derrière le dos ; se rapprochant ensuite de son hôte :

— Maintenant que comptez-vous faire ? lui dit-il en le regardant fixement.

— Que me conseillez-vous ?

— Je conçois que le procédé vous semble dur à supporter ; d'un autre côté, je serais fâché de vous voir engagé dans un duel avec ce bretteur de Pelletier.

— Un bretteur ! s'écria Duquesnoy dont les yeux semblèrent s'élargir, c'est un duelliste, c'est un spadassin qu'il faut dire ; un homme qui passe toutes les matinées au tir de Lepage ou dans les salles d'armes, et qui se bat régulièrement tous les trois mois !

— Et vous-même, dit le docteur avec un regard perçant, vous êtes-vous battu quelquefois ?

— Jamais, répondit l'homme marié, en ce moment plus blafard encore que de coutume ; ce n'est pas que je n'en aie trouvé plusieurs fois l'occasion ; mais le duel répugne à mes principes. L'idée de répandre le sang me révolte ; c'est là une coutume barbare qui m'a toujours paru constituer une monstrueuse anomalie au milieu de nos mœurs policées.

— Bref, vous n'avez pas une envie ardente d'aller sur le terrain ?

— Si j'étais positivement offensé, si j'avais à venger une mortelle injure, la voix de la passion me parlerait sans doute plus haut que celle de l'humanité ; car, dans certaines conjonctures, l'homme le plus sage ne peut répondre de lui-même. Mais ici les choses n'ayant pas été poussées à l'extrême, si Pelletier, au lieu d'affecter un langage arrogant, m'avait adressé quelques excuses auxquelles je crois avoir droit, et qu'il eût pris l'engagement de se mieux comporter à l'avenir, il me semble qu'alors..... dans l'intérêt de tout le monde... pour éviter une esclandre... ne pensez-vous pas comme moi qu'il eût été possible et honorable...

— De ne pas vous battre ? Certainement, interrompit Magnian ; si vous allez sur le terrain, il y a dix à parier contre un que Pelletier vous saignera comme un poulet, et cela vous serait désagréable.

— Docteur, vous me comprenez mal.

— A merveille, au contraire, et la preuve, c'est que vous ne vous battrez pas, et que le capitaine vous adressera des excuses satisfaisantes. N'est-ce pas là ce que vous désirez ?

— La perspipacité du médecin fit éclore une faible rougeur sur les joues de l'ami de la paix.

— Pelletier est un brutal, reprit le docteur comme s'il se fût parlé à lui-même. Ordinairement les officiers d'état-major ont plus d'usage que cela ; qu'il cherche à plaire aux femmes, rien de mieux ; mais qu'il provoque les maris, c'est manquer à toutes les règles du savoir-vivre.

— Vous me conseillez donc de laisser l'affaire s'arranger ? demanda Duquesnoy d'une voix insinuante.

— Oui, certes, répondit le médecin en riant, et de plus je me charge des négociations. Je vous le répète : dès demain, Pelletier rétractera sa provocation ; il vous adressera des excuses formelles, et jurera de ne plus troubler votre repos conjugal ; ceci est mon affaire ; le reste vous regarde.

— Le reste ?

— Promettre et tenir sont deux, vous le savez. Il y aurait, je crois, de votre part une haute prudence à faciliter au capitaine l'exécution de son serment, au moyen d'un petit voyage qui l'éloignât de Mme Duquesnoy pendant quelques mois. Sa place le retient à Paris ; vous êtes libre, vous ; qui vous empêche d'aller passer l'hiver dans le Midi ; par exemple, à Nice ?

— J'avais déjà songé à l'opportunité de ce voyage, et je suis bien aise de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Mais pourquoi Nice plutôt qu'une autre ville ?

— C'est que le climat en est très salutaire, surtout pour les gens qui ont la poitrine un peu délicate.

— Mais j'ai la poitrine excellente... du moins je le suppose, interrompit Duquesnoy qui interrogea les yeux du médecin avec une sorte d'inquiétude.

— Sans doute ; je ne dis pas le contraire, reprit le docteur d'un ton sérieux ; de ce côté, rien ne motive positivement le conseil que je vous donne ; mais les précautions ne sont jamais nuisibles, et il vaut mieux prévenir le mal que de l'attendre.

— Vous me croyez donc menacé d'une maladie de poitrine ? dit en pâlissant l'homme marié qui, comme on a pu le voir, avait voué à sa personne le plus vif attachement.

— Je n'ai pas dit un mot de cela, répondit M. Magnian, qui eut l'air de se reprocher intérieurement d'avoir trop parlé. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai prononcé le mot de Nice ? c'est par égoïsme. Il est possible que j'y aille passer moi-même une partie de l'hiver, et si vous y étiez, ainsi que madame, le séjour m'en paraîtrait assurément beaucoup plus agréable.

— Eh bien ! nous verrons ça ; la chose pourra s'arranger, répondit Duquesnoy, qui sortit de chez le docteur plus soucieux encore qu'il n'y était entré ; car, à l'inquiétude que lui causait la perspective d'un duel, venait de se joindre la crainte non moins vive d'une maladie souvent mortelle, à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors.

A six heures du soir, le médecin Magnian entra au café Anglais, où il était à peu près sûr de rencontrer Pelletier. Le capitaine d'état-major s'y trouvait déjà en effet installé solitairement à une petite table et dînant de fort bon appétit sans mettre d'eau dans son vin. C'était un grand, gros et vigoureux compagnon, carré des épaules, pincé des hanches, l'œil ferme, la moustache luisante, le teint chaudement coloré, le poignet musculeux, un de ces hommes à prestance martiale, qui, s'ils n'étaient pas militaires, sembleraient avoir manqué à leur vocation et dont l'aspect seul impose aux gens les plus avantageux une sorte de retenue et de modestie. D'autres que le blafard Duquesnoy eussent regardé comme une véritable catastrophe le fait d'avoir quelque maille à partir avec un semblable lion.

Le médecin et l'officier se saluèrent d'un air cordial, et après avoir échangé quelques complimens, ils dînèrent chacun de son côté. Ils sortirent du café en même temps, se rejoignirent à la porte, et s'étant donné le bras par un mouvement simultané, ils suivirent le boulevart du côté de la Madeleine.

— Eh bien ! docteur, dit Pelletier avec enjoûment, m'avez-vous trouvé ce que je vous ai demandé au moins dix fois, une aimable femme (demoiselle ou veuve, brune ou blonde, petite ou grande, ça m'est égal), une femme enfin qui consente à faire mon bonheur en unissant son sort au mien ? Je ne demande que cent mille écus de dot : que diantre ! il me semble que je suis modeste.

— Trop modeste ! vous valez mieux que cela.

— Vous vous moquez de moi.

— En aucune manière ; d'ailleurs, le moment serait mal choisi pour plaisanter, car j'ai à vous entretenir d'une affaire grave en attendant la

future aux cent mille écus. Duquesnoy m'a chargé de vous parler.

— Et vous appelez cela une chose grave? dit le capitaine en riant dédaigneusement.

— Toute affaire me semble telle, lorsqu'elle peut se terminer par du sang, dit le docteur avec un sérieux affecté.

— Ah! M. Duquesnoy a soif de mon sang, reprit Pelletier en riant plus haut; jusqu'à présent, je l'avais cru plutôt herbivore que carnivore; et à quelle sauce prétend-t-il me manger? à l'épée ou au pistolet?

— Il vous laisse le choix des armes, dit M. Magnan avec une gravité imperturbable.

— Tout m'est égal, je le lui ai déjà dit. Voyons: demain je déjeune avec quelques-uns de mes camarades; c'est une espèce de repas de corps, et je serais fâché d'y manquer; mais je suis votre homme pour après-demain matin. Cela vous convient-il?

— Parfaitement. Après-demain à sept heures du matin, à l'entrée du bois de Vincennes.

— Convenu, dit le capitaine, qui frappa familièrement de sa large main le bras de son compagnon. Ah ça, docteur, vous vous mêlez donc de duels? C'est pourtant là une concurrence qui devrait vous inspirer de l'antipathie.

Le médecin répondit à cette plaisanterie surannée par un malicieux sourire qu'il réprima aussitôt.

— En riant, vous venez de mettre le doigt sur une de mes plaies, dit-il après un instant de silence. Vous avouerai-je une pensée bizarre, je pourrais dire monstrueuse, qui me vient en ce moment?

— Parlez, j'aime assez les pensées monstrueuses.

— Je me disais que, dans l'intérêt de ma réputation, j'aurais lieu de désirer que la rencontre d'après-demain eût pour Duquesnoy un résultat fatal.

— Pourquoi cela? demanda l'officier d'un air surpris.

— C'est que, si vous ne le tuez pas, avant un an, c'est moi qui passerai pour l'avoir tué.

— Je ne vous comprends pas. Est-ce que vous voulez aussi vous battre avec lui?

— Nullement; mais je suis son médecin, et comme tel, responsable de son existence aux yeux de beaucoup de gens qui exigent de l'art médical qu'il conserve aux malades la santé que leur refuse la nature. Or, comme Duquesnoy, selon toute apparence, n'a pas un an à vivre...

— Quelle maladie a-t-il donc? s'écria Pelletier en ouvrant de gros yeux.

— Poitrinaire! répondit le docteur avec un accent de compassion, une maladie chronique, sans remède? J'allais l'envoyer à Nice. Vous savez; nous autres médecins, quand nous ne savons plus qu'ordonner aux malades, nous les envoyons aux eaux ou dans le Midi. S'il ne lui arrive rien après-demain, il partira. Reviendra-t-il? Dieu le sait!

— Poitrinaire! lui qui est toujours blafard comme Debureau.

— La couleur n'y fait rien.

— Et vous le croyez en danger?

— Je ne lui donne pas un an à vivre, pas six mois peut-être.

Les deux interlocuteurs marchèrent quelque temps en silence, d'un air sérieux.

— Oui, capitaine, dit le docteur en reprenant la parole, on peut regarder ce pauvre Duquesnoy comme un homme perdu, même en mettant de côté le danger que va lui faire courir votre flamberge. Bien certainement, avant un an sa femme pourra songer à se remarier. Ce sera une petite veuve fort séduisante, ma foi, et les adorateurs ne lui manqueront pas.

Pelletier jeta un regard oblique à son compagnon. L'air de bonhomie du médecin détruisit l'espèce de défiance qu'avaient excitée ses paroles.

— Si Duquesnoy mourait, sa femme serait riche? dit le capitaine à demi-voix, mais avec un accent interrogateur.

— Peste! répondit le docteur, cette fois ce ne serait pas par cent mille, mais par deux cent mille qu'il faudrait compter les écus de la dot.

— Vous exagérez, s'écria le capitaine dont les yeux brillèrent d'un éclat soudain.

— Le calcul est facile à faire, répondit M. Magnan d'un air assuré; Mme Duquesnoy a hérité de son père de cent mille francs; elle en attend cent cinquante mille de sa mère, et son mari lui en laissera au moins trois cent cinquante mille: additionnez.

— Il lui a donc tout donné par contrat de mariage? demanda Pelletier dont l'émotion s'était accrue à chaque chiffre articulé par son compagnon.

— Tout, répondit le médecin d'une voix solennelle.

Ce puissant monosyllabe valait un long discours: avec un interlocuteur dont il eût estimé l'intelligence, M. Magnan n'aurait pas ajouté un seul mot; mais trouvant le capitaine plus riche en épaules qu'en cervelle, ainsi qu'il l'avait dit quelques heures auparavant, il ne craignit pas d'insister un peu lourdement sur une idée dont il attendait un résultat magique.

— Vous qui avez la protubérance matrimoniale bien développée, reprit-il d'un air de plaisanterie, voilà un parti qui vous conviendrait; une femme jeune, jolie, aimable et six cent mille francs de fortune! Il est vrai que pour mener à bon port une pareille affaire, il ne faudrait pas commencer par tuer le mari.

Pelletier affecta de rire quoique sa physionomie eût pris depuis un instant une expression rêveuse; puis il changea de conversation. Certain d'avoir atteint son but, le docteur prétexta une visite et quitta son compagnon qu'il laissa sur le boulevart, frappé au cœur par les six cent mille francs de la future veuve.

Tout d'un trait et avec la vélocité furieuse d'un sanglier blessé, le capitaine alla de la Madeleine à la Bastille sans omnibus; à la Porte-Saint-Martin, son parti fut pris.

— Sans s'en douter, pensa-t-il, le docteur m'a donné un excellent conseil; me battre avec Duquesnoy! pas si niais, je le tuerais; j'ai la main si malheureuse! comment alors oserais-je reparaître devant Virginie? La petite femme ne me voit pas d'un œil indifférent; par bonheur, en lui faisant la cour depuis trois mois, j'ai pris l'avance; en sorte que, quand le grand jour sera venu, elle ne pourra pas supposer que je l'aime pour sa fortune. Tuer Duquesnoy, cela serait stupide. Qu'il meure de sa belle mort, le cher homme! je ne m'y oppose pas. Selon toute apparence, je retrouverai assez l'occasion de me battre avec mes concurrens dès que Virginie sera veuve. Six cent mille francs! il y aura presse; mais que les autres se tiennent bien; je suis le premier inscrit, et ce n'est pas moi qui permets qu'on me passe sur le corps.

Le lendemain matin, le capitaine entra chez le médecin Magnan, bien avant l'heure réservée aux consultations.

— Docteur, lui dit-il d'un air de franchise militaire, ce que vous m'avez dit de la maladie de Duquesnoy m'a fait faire de sérieuses réflexions. Il me semble que loyalement je ne puis guère me battre avec un homme qui n'a plus que six mois à vivre. Supposons que je le blesse. Un coup d'épée, dont un autre guérirait, lui serait peut-être mortel, vu son état, et alors je me reprocherais toute ma vie d'avoir tué un ancien ami pour une bêtise. Vous a-t-il dit la cause de notre querelle?

— Non, dit le médecin qui, en sa qualité de négociateur, crut avoir le droit de mentir.

— Quelques paroles un peu vives échangées de part et d'autres, reprit l'officier abusé par l'air candide du docteur; à vrai dire, je crois bien que c'est moi qui ai eu tort. Vous savez que j'ai une mauvaise tête; à propos de je ne sais quelle bagatelle, j'ai rudoyé ce pauvre Duquesnoy, et je m'en repens maintenant; bref, j'ai eu assez d'affaires pour pouvoir en arranger une pacifiquement sans qu'on croie que je saigne du nez. Ainsi donc, si vous voulez conseiller à Duquesnoy d'en rester là, je vous donne carte blanche. Entre nous, je crois que la proposition ne lui déplaira pas.

— Vous pourriez vous tromper, capitaine, répondit le docteur, qui garda son sérieux admirablement; hier, Duquesnoy m'a paru exaspéré; quoique de mœurs paisibles, il devient tigre quand son sang fermente. Il paraît que, dans votre altercation, vous l'avez gravement blessé, et, à moins que vous ne lui adressiez des excuses formelles...

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Pelletier, des excuses ne sont guère dans mes habitudes; ce sera la première fois que pareille chose me sera arrivée; mais, avec un ancien ami, l'on n'y regarde pas de si près: d'ailleurs, j'aime mieux faire des concessions que d'avoir par la suite des reproches à m'adresser. Voulez-vous que nous allions ensemble chez Duquesnoy?

— Allons, dit le docteur, qui put à peine s'empêcher de sourire en remarquant à quel point l'intérêt rendait humain, sensible et délicat un duelliste de profession.

En voyant entrer dans son salon le médecin suivi de l'officier d'état-major, Duquesnoy, qui n'avait pu fermer l'œil de la nuit, éprouva une émotion comparable à celle du condamné à qui le greffier donne lecture d'un arrêt emportant la peine capitale.

Les premiers mots de l'entretien rendirent la fluidité au sang près de s'engourdir dans ses veines. Le capitaine articula les excuses les plus formelles et les plus explicites, et se retira immédiatement après avoir serré la main à son ancien ami, qui, dans sa joie d'en être quitte, ne songea pas à se montrer intraitable.

— Docteur, vous êtes sorcier, s'écria Duquesnoy dès qu'il fut seul avec le médecin.

— C'est un peu mon état, dit celui-ci en riant; voilà donc cette terrible affaire arrangée. Ma part est faite, ferez-vous la vôtre? Quand partez-vous pour le Midi?

La satisfaction empreinte sur les traits de Duquesnoy disparut à l'instant et fit place à une expression soucieuse et sombre.

— Docteur, dit-il d'une voix altérée, il faut me dire la vérité. J'ai du caractère, je saurai entendre mon arrêt: j'ai la poitrine attaquée, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire le cerveau.

— Le cerveau aussi! s'écria Duquesnoy qui devint pâle.

— Vous êtes fou, reprit le médecin en haussant les épaules; je chargerais bien ma poitrine contre la vôtre.

— Vous me trompez. Vos paroles d'hier ne me sortent pas de la tête. J'ai toussé toute la nuit, et j'éprouve entre les épaules une douleur que je ne m'étais jamais aperçu jusqu'à présent.

— Imagination!

— Je sens ce que je sens, continua Duquesnoy d'une voix lugubre: je ne crains pas la mort; mais, je avoue, ce n'est pas sans regret que, dans la force de l'âge, je me verrais forcé de dire un éternel adieu à ma famille, à ma famille. Il est de mon devoir de me soigner pour eux, si je ne

fais pas pour moi. Au lieu d'écrire à Virginie de revenir ici, je la prendrai en passant à Fontainebleau, et nous partirons aussitôt pour Nice.

— Partez, dit le docteur, ce voyage ne peut pas vous faire de mal.

— Mais pensez-vous qu'il me fasse du bien ?

— Sans doute.

— Et qu'il soit encore temps de lutter contre cette affreuse maladie ?

— Oui, nous vous tirerons de là, dit Magnian avec une gravité moqueuse. Avant six semaines je serai moi-même à Nice. Ainsi, vous êtes sûr d'être soigné par un médecin en qui vous avez confiance, si, contre toute apparence, votre état empire.

Les deux amis se séparèrent, le médecin riant des frayeurs de son client, tandis que celui-ci croyait sentir déjà la mort dans sa poitrine, et se demandait si, péril pour péril, il n'aurait pas mieux valu affronter la terrible épée du capitaine Pelletier, que d'aller peut-être expirer, à la fleur de l'âge, sur la terre étrangère. En deux jours, Duquesnoy, poursuivi par cette funèbre vision, eut pris son passeport, mis ordre à ses affaires et achevé ses préparatifs de départ. Il monta aussitôt en chaise de poste et tomba comme une bombe à Fontainebleau où il n'était pas attendu. Usant de sa puissance maritale plus qu'il n'avait osé faire jusqu'à ce jour, il enleva sa femme, stupéfaite d'un procédé si nouveau, et contrariée de s'éloigner de Paris, dont les épîtres langoureuses de l'officier d'état-major lui avaient rendu depuis quelque temps le séjour plus agréable encore que de coutume. A la fin de la semaine, les deux époux, l'un tremblant pour sa vie, l'autre regrettant ses amours, arrivèrent à Nice, où, vers la fin de l'automne, ils furent rejoints par le docteur Magnian, qui mit une scrupuleuse exactitude à remplir sa promesse.

Au mois d'avril suivant, on jouait *Horace* au Théâtre-Français. Grâce au jeune talent de Mlle Rachel, plus encore qu'au vieux génie de Corneille, la salle était pleine. Au milieu du balcon de droite, le capitaine Pelletier, accompagné de quelques triomphateurs de son espèce, parlait haut, riait de même, critiquait les acteurs, passait en revue les femmes et incommodait tout son voisinage, sans que personne se permît de le rappeler à l'ordre, tant est puissant en certains cas le prestige d'un regard insolent, d'une moustache féroce et d'une carrure d'éléphant !

A force de promener son lorgnon sur tous les recoins de la salle, depuis les baignoires jusqu'au cintre, le capitaine aperçut dans une loge des secondes un groupe qui, à l'instant même, absorba son attention. C'étaient d'abord, au premier rang, M. et Mme Duquesnoy, et, dans le fond, le docteur Magnian, assis derrière la jeune femme. L'attitude de ces trois personnages était caractéristique. La face blême et la physionomie médicamentée comme de coutume, les yeux ornés de lunettes à verres bleus, grâce nouvelle dont il était redevable à une ophthalmie imaginaire, le mari pacifique tenait à la main le programme des théâtres qu'il lisait pendant les entr'actes, et il écoutait consciencieusement la tragédie, mais quand Corneille avait pour interprètes M. Arsène et M. Fonta, Mme Duquesnoy jouait avec un joli bouquet qu'elle respirait souvent, et dont les fleurs pourprées faisaient si bien ressortir la blancheur de son teint, il lui était permis de croire que cette manœuvre, exécutée d'un air de négligence, n'était pas tout à fait exempte de coquetterie. Négligemment appuyée sur le dossier de son siége, la jeune femme tournait quelquefois à tête à demi, pour mieux entendre les paroles que le médecin lui adressa, à demi-voix et en souriant, sans que le mari prît part à cet entretien, ou parût en remarquer le caractère intime et confidentiel.

— Qui donc regardes-tu depuis un quart-d'heure ? demanda au capitaine un de ses voisins ; serait-ce, ton ancienne passion Mme Duquesnoy ? Je croyais que depuis long-temps tu n'y pensais plus ?

— J'ignorais qu'elle fût revenue de Nice, répondit Pelletier d'un air réservé.

— Il y a quinze jours qu'elle est à Paris.

— Ne trouves-tu pas que Duquesnoy a bien mauvaise mine ? Il ne paraît pas que le climat du midi lui ait fait grand'chose. Il est deux fois plus blême qu'avant son départ. Pauvre Duquesnoy !

— Ah ! ah ! dit l'autre interlocuteur, est-ce que tu donnes aussi dans la maladie de poitrine, toi ? Ce serait trop drôle.

— Qu'est-ce qui serait trop drôle ? demanda brusquement le capitaine.

— Le tour que ce sournois de Magnian a joué à Duquesnoy et à toi ; car si j'en crois ton air ébahi, tu es pour moitié dans la mystification.

— Berton, tu abuses de ma patience, dit Pelletier d'un ton bourru.

— Les loups ne se mangent pas, reprit Berton en riant, ainsi parlons sans nous fâcher. Voici l'histoire : tout Paris, excepté toi, s'en amuse depuis huit jours. Il paraît que d'une part et sans qu'on sans doutât, le susdit Magnian était amoureux de madame Duquesnoy, et que de l'autre, souffrant de la poitrine depuis quelque temps, il avait jugé à propos d'aller passer l'hiver dans un climat plus doux que celui-ci. Qu'a fait mon gaillard ? il a persuadé à l'innocent Duquesnoy, que c'était lui Duquesnoy qui avait mal à la poitrine ; il vous l'a fait partir pour Nice, ainsi que son aimable épouse ; puis à loisir, sans se presser, il est allé les rejoindre. La figure qu'ils font tous trois, en ce moment, ne laisse aucun doute sur le dénoûment de l'histoire ; rien qu'à les voir on devine que sans calomnie on pourrait suspendre au rebord de leur loge le titre d'un des derniers romans de Paul de Kock : *Le mari, la femme et l'amant*. Ce Magnian est un garçon d'esprit et il a des idées ingénieuses. Craignant sans doute que le mari n'y vît trop clair, il lui a persuadé de porter des lunettes bleues, en le menaçant d'une ophthalmie. N'est-ce pas que c'est bien joué, et que l'aventure est amusante ?

— Charmante, délicieuse, répondit le capitaine en souriant de manière à faire croire qu'il grinçait les dents.

La tragédie venait de finir. Le docteur Magnian sortit de la loge, Pelletier suivit aussitôt cet exemple. Un instant après, les deux hommes se trouvèrent face à face dans le foyer.

— Docteur, un mot, dit l'officier d'un air furieux.

— Deux si vous voulez, capitaine, répondit Magnian d'un ton jovial.

— Il paraît que malgré vos pronostics, Duquesnoy se porte à merveille.

— Voudriez-vous qu'il mourût ? demanda le docteur, en parodiant avec une emphase comique l'accent de Joanny, qui venait de remplir le rôle du père des Horaces.

— Je sais que vous plaisantez à ravir, reprit Pelletier avec un dépit qui commençait à tourner en colère ; mais vous devriez savoir que je n'ai pas l'habitude de servir de plastron. Veuillez me répondre sérieusement, est-il vrai que Duquesnoy n'ait jamais été en danger ?

— Fort en danger au contraire. Ne devait-il pas se battre avec vous ?

— Ainsi, quand vous l'avez envoyé à Nice...

— C'était pour empêcher ce duel. Comme médecin, je suis habitué à veiller sur la santé de mes clients, et mon devoir était de préserver Duquesnoy de votre épée qui a le renom d'être une terrible maladie.

— Une maladie dont vous aurez peut-être à vous traiter vous-même avant peu, dit le capitaine que le sangfroid du docteur acheva d'exaspérer. Que cet imbécile de Duquesnoy meure de peur ou d'autre chose, je ne lui ferai certes pas l'honneur de m'en mêler ; mais vous, mon cher, qui plaisantez si bien, je serais bien aise de voir si vous avez autant de cœur que d'esprit.

Le rôle de rival malheureux et mystifié est si humiliant que, par vanité, Pelletier durant cette discussion avait soignensement évité d'articuler son véritable grief et de prononcer le nom de madame Duquesnoy. Le médecin imita une réserve dont sa position d'amant favorisé lui faisait d'ailleurs une loi. Il accueillit la provocation de l'officier d'état-major avec l'impassible sourire qui, jusqu'alors, avait constamment erré sur ses lèvres.

— Mon cher capitaine, lui dit-il, je vois qu'en ce moment, il vous serait particulièrement agréable de me percer le flanc de votre bonne lame ou de me placer une balle dans la cuisse (je suppose qu'en raison de votre ancienne amitié vous épargnerez ma tête), c'est là une fantaisie que vous pourrez vous passer si vous y tenez absolument. Mais si vous me tuez, qui vous mariera avec mademoiselle Manteuil ?

Pelletier regarda son adversaire d'un air ébahi qui redoubla la bonne humeur de celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Manteuil ? dit il ensuite d'un ton involontairement radouci.

— Une aimable héritière dont je suis le médecin, quoiqu'elle se porte à merveille, qui a deux cent mille francs comptant, autant en perspective, et qui, si un ami intelligent se mêlait des négociations, consentirait je crois à faire le bonheur d'un beau garçon de votre espèce.

— Ce diable de Magnian, dit le capitaine en prenant le bras du docteur, avec lui il n'y a pas moyen de se fâcher.

CHARLES DE BERNARD.

LA SŒUR CADETTE.

Le curé d'une petite ville de Lombardie, où j'ai passé quelque temps, avait trois nièces, toutes trois agréables et parfaitement élevées. Orphelines et sans fortune, elles furent recueillies par leur oncle, et grâce à leur économie, à leur bon caractère et à leur zèle, elles apportèrent, en même temps que le bonheur et la gaîté, un surcroît d'aisance dans le presbytère. Le bon vieillard, en retour, sut leur inspirer tant de sagesse par ses leçons, qu'elles renoncèrent à l'idée, peut-être un peu caressée jusque là, de se marier. Il leur fit entendre qu'étant pauvres, elles ne trouveraient que des maris au-dessous d'elles par l'éducation, ou tellement pauvres eux-mêmes que la plus profonde misère serait le partage de leur nouvelle famille. La misère n'est point un opprobre, leur disait-il souvent en ma présence ; honte à quiconque ne redoublerait pas de respect pour ceux qui la supportent dignement, et de compassion pour ceux qui en sont accablés. Mais c'est une si rude épreuve que le besoin ! N'y a-t-il pas une témérité bien grande à risquer la paix et la soumission de son ame dans un si terrible pèlerinage ? Il fit si bien qu'il éleva leur esprit à un état de calme et de dignité vraiment admirable. Lorsqu'il voyait un nuage sur la figure de l'une d'elles : « Eh bien ! qu'as-tu ? disait-il avec cette liberté de la plaisanterie italienne. Nipotina, ôtez-vous de la fenêtre ; car si les jeunes gens qui passent dans la rue vous voient ainsi, ils vont croire que vous soupirez après un mari. » Et aussitôt le sourire de l'innocence et d'un juste orgueil reparaissait sur le visage mélancolique de Nipotina. Vous pensez bien que cette famille vivait dans la plus austère retraite. Ces jeunes filles savaient trop bien qu'elles devaient éviter jusqu'au regard des hommes, voucés comme elles étaient au

célibat. S'il y eut des inclinations secrètement écloses, secrètement aussi elles furent comprimées et vaincues; s'il y eut quelques regrets, il n'y eut entre elles aucune confidence, quoiqu'elles s'aimassent tendrement; mais la fermeté et le respect de soi-même étaient si forts en elles, qu'il y avait une sorte d'émulation tacite à étouffer toute semence de faiblesse sans la mettre au jour. L'amour-propre, mais un amour-propre touchant et respectable, tenait en haleine la vertu de ces jeunes recluses. Et il faut croire que la vertu n'est pas un état violent dans les belles âmes, qu'elle y pousse naturellement et s'y épanouit dans un air pur, car je n'ai jamais vu de visages moins hâves, de regards moins sombres, d'aspect moins farouche. Fraîches comme trois roses des Alpes, elles allaient et venaient sans cesse, occupées au ménage et à l'aumône. Lorsqu'elles se rencontraient dans les escaliers de la maison ou dans les allées du jardin, elles s'adressaient toujours quelque joyeuse et naïve attaque; elles se serraient la main avec cordialité. Je demeurais dans le voisinage, et j'entendais leurs voix fraîches gazouiller par tous les coins du presbytère. Aux jours de fête, elles se réunissaient dans une salle basse pour faire quelque pieuse lecture à haute voix à tour de rôle, après quoi elles chantaient en partie quelque cantique. Par les fenêtres entr'ouvertes, je voyais et j'entendais, ce joli groupe à travers les guirlandes de roses blanches et de liserons écarlates qui encadraient la croisée. Avec leurs magnifiques chevelures blondes et les bouquets de fleurs naturelles dont se coiffent les jeunes Lombardes, c'était vraiment le trio des grâces chrétiennes.

La cadette était la plus jolie. Il y avait plus d'élégance naturelle dans ses manières, plus de finesse dans son caractère, je dirais aussi plus de magnanimité dans son caractère, si je ne craignais de détruire dans mes souvenirs l'admirable unité de ces trois personnes, en n'admettant pas que le trait d'héroïsme que je vais vous raconter n'eût pas été possible à toutes trois également.

Arpalice était le nom de cette cadette. Elle aimait la botanique et cultivait une plate-bande de fleurs exotiques le long d'un mur du jardin qui recevait les pleins rayons du soleil et en conservait la chaleur jusqu'à la nuit. De l'autre côté du mur s'élevaient, à peu de distance, les fenêtres d'une jolie maison voisine, qu'une riche famille anglaise loua pour l'été. Lady C*** avait avec elle deux fils, l'un phthisique, et qu'elle essayait de rétablir à l'air pur des campagnes alpestres; l'autre, âgé de vingt-cinq ans, plein d'espérances, beau de visage et doué d'un esprit fort droit, d'un caractère équitable et généreux. Ce jeune homme voyait de sa fenêtre la belle Arpalice arroser ses fleurs, et, dans la crainte de la mettre en fuite, il l'observait chaque jour, et tout le temps qu'elle demeurait, par la fente des rideaux de la *zendina*. Il en devint amoureux, et tout ce qu'il apprit d'elle et de son entourage le captiva si fort qu'il la demanda en mariage, avec l'agrément de lady C***, laquelle, voyant dépérir son fils aîné, et craignant d'éloigner par sa rigueur le second, fit le sacrifice de ses préjugés aristocratiques, et donna son consentement. Grande fut la surprise dans la maison anglaise quand le curé, après avoir consulté sa nièce, remercia poliment et refusa net pour elle l'offre d'un nom illustre, d'une immense fortune, et, ce qui était plus digne de considération, d'un amour honorable. Le jeune lord crut que la fierté du presbytère avait été blessée par la précipitation de sa démarche; il montra tant de douleur, que lady C*** se décida à aller en personne trouver Arpalice et lui demanda avec instance de devenir sa bru. La beauté, le grand sens et la grâce de cette jeune personne la frappèrent tellement, qu'elle partagea presque le chagrin de son fils en la trouvant inébranlable dans sa résolution. Le jeune C*** tomba malade, et, au même temps, son frère aîné mourut. Le séjour de la famille anglaise se prolongea dans la petite ville. Le curé alla trouver lady C***, lui offrit de délicates consolations, s'enquit avec intérêt de la santé du jeune homme, et s'efforça, par les soins les plus empressés, d'adoucir leur triste situation. A peine rétabli, lord C***, qui avait fait mettre son lit auprès de la fenêtre, afin d'apercevoir de temps en temps Arpalice, se glissa le long du jardin du presbytère, cacha des billets doux dans les fleurs qu'Arpalice venait cueillir, lui en fit parvenir d'autres, la suivit à l'église, et enfin lui fit une cour assidue, mystérieuse et romanesque, dont elle n'avait guère le droit de s'offenser, puisqu'il avait si bien prouvé à l'avance l'honnêteté de ses vues.

Un mois s'écoula ainsi, et un matin Arpalice avait disparu; grand effroi et grande rumeur dans le presbytère; déjà les deux sœurs désolées couraient en se tordant les mains vers la rue pour avoir des nouvelles de la fugitive; le curé, sortant de sa chambre avec un air ému, mais non affligé, leur dit se tenir tranquilles, de ne montrer aux gens du dehors, aucune surprise, et de ne point avoir d'inquiétude. C'était lui-même, disait-il, qui avait envoyé Arpalice à Bergame pour une affaire à lui personnelle, et dont il priait ses chères nièces de ne lui demander compte qu'après le retour de leur sœur. Trois jours après cette matinée, la famille anglaise partait pour Venise et de là pour Vienne. Le jeune lord paraissait consterné; mais il ne voulut pas souffrir que sa mère renouvelât ses instances. En même temps qu'ils prenaient, à l'est, la route de Brescia, le curé prit à l'ouest celle de Bergame, et le lendemain Arpalice était de retour au presbytère. Elle était fort pâle et se disait souffrante; mais elle était aussi affectueuse et aussi sereine qu'à l'ordinaire. Elle pria ses sœurs de ne pas la questionner, et ce ne fut qu'au bout de six mois, après que les brillantes couleurs de la santé eurent reparu sur ses joues, qu'il fut permis au curé de trahir son chaste secret. Arpalice avait aimé lord C..., mais, par tendresse pour ses sœurs, elle n'avait pas voulu se marier.

Voici la lettre que l'oncle avait trouvée dans sa serrure le jour où Arpalice avait pris la fuite. Le bonhomme, en essayant de me la lire, était si ému qu'il ne put achever, et, me la jetant sur les genoux : « Tenez, me dit-il, j'y renonce, quoique je la sache par cœur. » J'ai pris copie de cette lettre avec sa permission, et la voici : « Mon oncle, ne me blâmez pas de la faiblesse qui m'accable; j'ai tout fait pour lutter contre mon cœur. Il faut que *cette passion que l'on appelle inclination* (je traduis textuellement) soit bien plus difficile à gouverner que je ne croyais. Sans doute qu'il plaît à Dieu de m'éprouver pour me ramener au sentiment de la crainte et de l'humilité. Hélas! mon bon oncle, gardez-moi le secret. Rien au monde n'eût pu me déterminer à avouer à mes pauvres sœurs pourquoi j'étais malade; mais vous êtes mon confesseur et mon père en Dieu; je viens vous avouer avec honte que c'est le chagrin qui m'a vaincue. J'ai eu l'imprudence de recevoir plusieurs lettres de ce jeune homme; je vous les renvoie; mon oncle, brûlez-les, que je ne les revoie jamais; elles m'ont fait trop de mal! Elles ont troublé le zèle de mes jours et le repos de mes nuits. J'ai laissé le venin de la flatterie s'insinuer dans mon âme, et, en un instant, chose étrange et déplorable! l'estime de cet étranger m'est devenue plus précieuse que les bénédictions de ma famille. Tandis que les plus tendres caresses de mes sœurs, tandis que vos bienveillantes paroles me tiraient à peine d'une secrète mélancolie, les phrases insensées que milord m'écrivait, et que je dévorais avec mystère, me faisaient monter le feu au visage, et mon cœur bondissait comme s'il allait se briser. O mon cher oncle, quelle chose puissante que la louange, quelle chose faible et lâche que notre cœur quand nous en avons ouvert l'accès! Le désordre de mon âme arrivé si subitement lorsque je me croyais si affermie, est un mystère pour moi. Je ne comprendrai jamais comment un jeune homme que je ne connais pas a pu m'inspirer plus d'attachement, pendant quelques instans, que vous et mes sœurs. Un sentiment si injuste, si aveugle, ne peut être qu'une embûche de Satan.

» Lorsque je l'ai repoussé la première fois, vous m'avez dit de bien réfléchir, vous m'avez engagée à suivre mon penchant; vous m'avez répété ces paroles sacrées! *Il est écrit : la femme quittera son père et sa mère.* Je sais que c'est la loi des anciens temps. Mais aujourd'hui qu'il y a tant de filles à marier qui ne demandent pas mieux, je ne crois pas que les hommes soient en peine de trouver à s'établir, et dès ce premier jour, comme j'avais l'esprit calme et que je ne sentais rien pour milord, il m'a semblé que je devais refuser par amour pour mes deux pauvres sœurs une fortune si différente de la leur. Madame sa mère m'a bien dit qu'elle les doterait, qu'elle les emmènerait avec moi; vous ne pouviez quitter votre état, vous, mon oncle, et je n'ai pu souffrir l'idée de me séparer de vous et de cette chère petite maison où nous vivons si heureux, pour aller porter de grandes robes et rouler carrosse dans des pays que je ne connais pas; et puis, je me suis dit que comme ce n'était pas la fortune qui pouvait me tenter et me faire épouser mylord, ce n'était pas non plus en faisant part de cette fortune à mes sœurs que je pourrais les consoler si elles ne trouvaient pas le bonheur dans ma nouvelle famille. Et puis, que sait-on? j'aurais peut-être été heureuse dans le mariage, et mes sœurs voyant cela, auraient peut-être souhaité de se marier aussi; et peut-être qu'elles ne l'auraient pas pu. Et si elles s'étaient mariées, peut-être n'eussent-elles pas fait d'heureux ménages; et voilà toutes nos existences si tranquilles bouleversées; voilà notre bonheur changé en soucis, en regrets, en déplaisirs sans remède et sans terme. Enfin, mon cerveau n'était pas malade : ce jour-là, je vis tout d'un coup et aussi clairement que si j'eusse lu dans un livre tous les inconvéniens de ce mariage; je vous démontrai à vous-même, et je vous persuadai de m'affermir dans mon refus, si je venais à changer malheureusement d'avis. Mais, après ce refus, les plaintes de milord devinrent si grandes, qu'elles endormirent ma raison; et, quoique je ne lui aie pas donné, par mes actions, mes paroles ou mes regards, la moindre espérance, voilà qu'aujourd'hui, après lui avoir écrit assez durement de me laisser en repos et de ne jamais compter me faire changer d'avis, je me suis évanouie dans ma chambre, et après être revenue à moi-même, je me suis sentie fondre en larmes, comme si l'on fût venu m'annoncer votre mort ou celle d'une de mes sœurs. Épouvantée de me sentir si faible, et ne comprenant rien à la force subite de cette inclination, j'ai vu qu'il était temps de prendre quelque parti irrévocable, car je n'étais pas sûre de moi. J'ai donc ajouté au bas de ma réponse à milord, en peu de mots, que je m'en allais et ne reviendrais que lorsque lui-même aurait quitté le pays. J'ajoutais que je croyais trop à son honneur pour craindre qu'il laissât ainsi errer long-temps une pauvre fille sans asile, éloignée de sa maison et de ses parens. J'espère qu'il ne me fera pas attendre son départ, et que vous viendrez me chercher, mon cher oncle, aussitôt qu'il se sera mis en route.

» Mais, mon oncle, ne pensez pas que le sacrifice soit au-dessus de mes forces, et que votre tendresse trop indulgente ne vous porte pas encore cette fois-ci à me faire revenir de ma détermination! Au nom du ciel! si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous croyez que mon espoir n'est pas de ce monde, et que je suis digne d'aspirer à la gloire de Dieu, ne confiez pas un mot de tout ceci à mes sœurs; elles viendraient se jeter à mes pieds, et, sans me fléchir, elles rendraient mon effort plus difficile. Ecoutez, mon cher oncle, mon cher confesseur, je sais ce que je fais. Je souffre, mais je peux souffrir, à présent que j'ai passé une nuit en prières. »

Ici le caractère de l'écriture indiquait une interruption et une main plus ferme.

« Ecoutez, mon oncle, ne me gronderez pas. Vous m'aviez fait promettre de ne jamais prononcer un vœu quelconque à notre Seigneur, ou à la Vierge ou aux saints, sans vous consulter à l'avance. Eh bien ! pardonnez-moi, j'ai vu que vous étiez plus faible pour moi que moi-même, et je viens de m'engager, au lever du soleil, par un vœu irrévocable, à rester dans le célibat. Je n'ai pas agi à la légère, je vous en réponds. J'ai prié l'Esprit-Saint de m'éclairer ; j'ai pris mon temps. L'étoile du matin brillait, et la nuit était encore noire. Je me suis dit : Je méditerai jusqu'à ce que la clarté du jour ait effacé cette étoile ; et je me suis mise à genoux devant ma fenêtre en face de l'Orient, qui est la figure de la venue du fils de l'homme sur la terre ; j'ai senti que la grâce descendait en moi. Oui, je l'ai senti ; car à mesure que la fraîcheur du matin soulageait mes membres rompus, je sentais comme une brise du ciel qui soulageait mon cœur ; et à mesure que l'Orient s'embrasait, mon espérance et ma foi se ranimaient. Enfin, quand le premier bord du soleil a dépassé la haie du jardin, j'ai été saisie comme d'une extase, j'ai cru voir la face du Sauveur rayonner dans ce globe de feu ; mon cœur s'est brisé en sanglots de bonheur, et je me suis levée par un mouvement involontaire, en tendant les bras vers lui et m'écriant : *Je jure.*

» Tout est dit, mon oncle, il ne faut plus me parler de mariage ; depuis un quart-d'heure, je me sens si joyeuse que je vois bien que j'ai pris le bon parti et que j'ai accompli la volonté de Dieu. Que ni vous, ni mes sœurs ne m'en fassiez un mérite. Vous n'existeriez pas, que je prendrais encore le parti de conserver à Dieu cette ame libre qui, jusqu'ici, n'a adoré que lui, et qui n'a jamais trouvé ni souffrance, ni décompte, ni effroi dans cet amour.

» Maintenant, je pars pour Brescia. Je descendrai chez notre cousine l'aveugle : je lui dirai que c'est vous qui m'envoyez acheter une devanture d'autel, et je vous attends, mon cher oncle. A bientôt, j'espère. »

Lorsque Giulia et Luigina, les deux autres sœurs, connurent cette lettre, elles voulurent aller se jeter dans les bras d'Arpalice ; mais le curé, qui avait choisi pour la leur communiquer l'heure à laquelle Arpalice cultivait ses fleurs, les pria, au contraire, de ne point lui en parler. « Redoublez de tendresse et de soins pour elle, leur dit-il, rendez-la plus heureuse encore que vous ne faites, s'il est possible. Aimez-la, estimez-la davantage si vous pouvez ; laissez-lui de temps en temps entendre, dans les occasions délicates, que vous savez de quelles hautes vertus elle est capable ; mais promettez-moi de ne jamais entrer en explication sur ce sujet. » Elles le promirent et furent fidèles à leur engagement. Et quand je demandai au curé, qui me racontait ces détails, pourquoi il avait exigé si expressément ce silence : « Voyez, dit-il en souriant, tout acte sublime a une explication naturelle, et l'explication naturelle n'empêche pas l'acte d'être sublime : il y a dans Arpalice un immense, un vénérable orgueil, si je puis m'exprimer ainsi. En même temps, il y a tant de foi et de droiture qu'elle regarde son sacrifice comme la dernière chose du monde, tandis que ses hésitations, son entraînement vers ce jeune homme, et les regrets qu'elle a étouffés depuis, lui apparaissent comme des faiblesses dont elle rougit ; et je sais, moi qui connais tous les replis de son cœur, qu'en vantant la grandeur de son courage, ses sœurs l'eussent beaucoup plus humiliée que flattée... Et puis, qui sait si, en lâchant bride à ces conversations dangereuses, la tête des deux autres ne se fût pas enflammée de quelque vaine curiosité ? Qui sait si l'amour d'Arpalice ne fût pas sorti de ses cendres ? Tout le monde se trouve bien de cet arrangement. J'ai voulu dire à Giulia et Luigina ce qu'elles devaient de reconnaissance et d'admiration à leur sœur. Ne pas le dire, c'eût été frustrer Arpalice de ce redoublement d'amour qui lui était dû, comme la récompense de sa grande action. Mais ces sortes de tragédies doivent se jouer dans le plus profond mystère de la conscience et n'avoir pour spectateur que Dieu.

» Au reste, ajouta-t-il, mes nièces sont restées unies par une invincible tendresse. Le presbytère n'a rien perdu de sa propreté, ni le jardin de son éclat. Arpalice est plus fraîche que jamais, comme vous voyez ; on chante toujours, on rit toujours comme devant ; on lit toujours l'Imitation ; on prie avec ferveur, et Dieu bénit les cœurs simples. Si une personne chez nous est plus sereine et plus contente de son sort que les autres, c'est certainement Arpalice

GEORGE SAND.

(*Gazette des Femmes.*)

L'ABBÉ DE SAINT-OR.

ÉPISODE.

Compelle intrare. (EVANGILE.)

§ Ier. — Un tentateur.

C'est par un brillant dimanche d'été. Une longue file de carrosses qui stationnent aux abords de l'église Saint-Roch s'ébranle pour recevoir les belles grandes dames qui sortent du *sermon*. Chaque livrée proclame tour à tour le noble nom de sa châtelaine. Parmi ces noms, — le croiriez-vous ? — celui de Brazhella vient de retentir ! En effet, la Regina s'avance sur le perron... Vrai Dieu ! la Regina qui sort d'un temple saint, d'un asile dédié au Christ ! Qu'y a-t-il donc maintenant dans ce cœur ? Ah ! rien de pur ni de bon ; seulement beaucoup de trouble et de rumeur, une exorbitante fatigue de la chair et du siècle ; toujours force ténèbres, mais du moins quelque velléité d'horreur pour ces ténèbres.

Voyez ! ce front, cet œil, bien qu'ils se révèlent toujours mondains et superbes, un vaste souci les ombre : on dirait qu'enfin le remords est parvenu à coudre là un lambeau de son crêpe... Elle est seule. Point de cavalier servant. Point *d'amie intime*, ni même de caméristе. Le noir domine dans sa toilette. Elle descend rapidement les degrés, sans regarder autour d'elle, sans s'inquiéter des *beaux* et des *belles* de sa familiarité qui se peuvent trouver dans cette noble foule. Elle s'installe grave et pensive dans son carrosse, et elle ordonne qu'on la ramène à son hôtel.

A peine arrivée, à peine arrêtée sous le péristyle de la cour d'honneur, elle voit son vieux concierge accourir vers elle, un gros papier cacheté à la main. — Voici, dit-il, les dépêches du ministère de la police que madame la comtesse a demandées trois fois ce matin. Une estafette de monseigneur le lieutenant-général les apporte à l'instant même.

— Ha ! ha !.. donnez ! donnez donc ! dit-elle en s'emparant avec pétulance. Elle se jette sur les coussins de la voiture, elle a brisé le cachet, elle lit d'un air satisfait un *permis* de visiter M. le comte de Cagliostro à la Bastille. — Cocher ! à la Bastille ! s'écrie-t-elle d'une voix pleine de souveraineté. On referme la portière, on tourne bride, et sous les chevaux lancés, le pavé fuit comme un torrent.

Or, six mois se sont écoulés depuis la rupture de la comtesse et de l'astrologue. Tout récemment la déplorable affaire du *collier* a éclaté ; et, à cette cause, maître Cagliostro est détenu à la Bastille sous la double prévention de vol et d'insulte envers la majesté royale.

Cagliostro occupe dans la forteresse la chambre où le comte de Brazhella a été enfermé, et où il est mort de *maladie*, à ce que croit le bon gouverneur. Immuable en son impiété, il n'a rien vu de providentiel dans cet éloquent hasard de se trouver avoir pour prison le lieu même où il a lâchement assassiné un homme qu'il avait eu l'affreuse iniquité de faire emprisonner, au moyen d'une accusation mensongère, afin de lui larronner plus à loisir sa femme et son bien. Il ne s'est pas le moindrement ému d'une si extraordinaire coïncidence. Loin de là : il s'est plu à faire tendre et meubler fastueusement sa nouvelle demeure qui, à la vérité, pour loger un sybarite, avait besoin de quelque transformation ; Brazhella, pendant qu'il l'avait occupée, s'étant contenté en vrai soudard de ses quatre murs nus, de son lit de caserne et de ses mauvais bahuts de sapin. L'astrologue s'était appliqué à composer l'aspect général du luxe qu'il y avait introduit de deux élémens peu faciles à marier : savoir, — d'une part, la pompe, la grandeur, le mystère qui conviennent au séjour d'un magicien, — et, d'autre part, la sensualité, la coquetterie, la joyeuseté qui doivent régner dans l'asile d'un épicurien. Le gouverneur de Launay s'était d'ailleurs prêté le plus tolérammment du monde à l'exécution de toutes ses fantaisies de confortable. Il est de fait que, dans le dernier siècle, il y avait parfois des accommodemens avec les rigueurs de cette pauvre Bastille sur le compte de laquelle on s'est amusé à broder tant de médisances et tant de calomnies ; on y vivait parfois de façon très humaine, surtout lorsqu'on était gentilhomme, et qu'on pouvait donner à ses armoiries pour *supports* et *tenans* des pyramides de lingots d'or et des superpositions de feudataires.

Quand on annonça à Cagliostro la visite de la comtesse, une véhémente commotion de surprise le secoua tout entier sur les coussins d'une large ottomane où il se vautrait comme un léopard dans une herbe plantureuse : il en laissa choir un magnifique *Pétrone* illustré que festoyait volontiers son obscène manie ; et, s'abandonnant à une bouffée de fatuité, comme s'il n'eût été qu'un sot :

— Je suis sûr, pensa-t-il, que le cœur de la pauvre enfant n'en peut plus. Elle a essayé en vain de briser le charme qui me l'assujétissait : et la voilà qui s'en vient me rendre son amour et me redemander le mien.

Pendant qu'il commettait cet impertinent raisonnement, la dame entra.

A la vue de sa sombre toilette et de sa figure soucieuse, il persévéra dans son idée, et il se permit, dans l'accueil qu'il fit à Regina, des manières outrageusement paternes : comme de la baiser au front, de l'enlever de terre sur les bras ainsi qu'un enfantelet, de la plonger au sein moelleux d'un sopha, de lui mettre une pile de carreaux sous les pieds, de lui porter aux narines un flacon de sels anglais, et de lui soupirer avec mansuétude qu'il était au désespoir de la voir si peu raisonnable. Regina devina de reste sa vaniteuse prétention, et se prit à en rire de bon cœur.

— C'est vous qui êtes fou, cher astrologue, de me prendre pour une Sapho à la poursuite de son Phaon. Entre moi et ce ridicule, il y a l'infini. Depuis que nous avons rompu, je n'en ai pas conçu le plus mince regret, je n'ai pas éprouvé la plus légère tentation de renouer.

— Mais alors, dit Cagliostro évidemment piqué, quel genre de sentiment vous amène donc ici ? — Mais peut-être l'amitié, dit Regina.

— Ha ! ha ! fit-il ; vous n'êtes pas si absolue que vous le prétendez dans la rigueur de notre rupture ; car, le jour où elle se déclara, vous rejetâtes bien loin la sage proposition que je vous insinuai de ne pas demeurer tout à fait étrangers l'un à l'autre, et de garder l'amitié en répudiant l'amour. Vous voulûtes une séparation littérale : vous en souvient-il ?

— Oui, je me souviens parfaitement de ma virile résolution, et je ne crois pas y être infidèle. Je me trompe en donnant le nom d'amitié au sentiment qui m'a fait venir : ce n'est pas cela. — Qu'est-ce donc ?

— C'est un intérêt bizarre, merveilleux, qui n'est nullement inconciliable avec la dure et froide haine que je vous ai vouée. C'est cette curiosité hardie, cette admiration téméraire que toute imagination vive a pour les

monstres. C'est aussi, — je suis assez franche pour en faire l'aveu, — un singulier souvenir de ce que vous m'avez été... un souvenir inexplicable, mi-partie d'impulsion et de répulsion... Pardieu, Cagliostro, si je puis vous être utile en quelque chose, je tiens à le savoir! usez-en avec moi comme vous en useriez avec un franc cavalier votre camarade; ma bourse et mon crédit sont à vous.

— Merci, chère enfant! vous êtes un angélique démon. Mais, parce que je suis prisonnier, vous avez tort de me croire en pénurie d'argent et d'influence. Ma détention ne saurait amoindrir le zèle simultané de mes gnômes qui me puisent des trésors dans les entrailles de la terre, et de mes sylphes qui maintiennent dans l'air la sidérale ronorité de mon nom. J'ai toujours autant d'or et de partisans que j'en veux. N'allez pas non plus vous tourmenter pour moi de l'auguste *imbroglio* du procès royal où je suis impliqué. Soyez tranquille : je sortirai de là en robe et en auréole d'innocence. — Mais c'est assez discouru sur mes affaires. Parlons un peu des vôtres. — Que dois-je augurer de votre sévère toilette, et surtout de la mine sombrement voilée que vous aviez en entrant? Me faut-il voir là l'œuvre de votre aimable délicatesse qui, s'imaginant que vous visitiez un captif bien abattu, bien élégiaque, vous aura fait un devoir de mettre votre apparence en harmonie avec sa désolation présumée? Ou bien ces manières sont-elles l'expression de mécontentemens et de souffrances qui vous soient personnels?

— Il y a de l'exactitude dans cette dernière hypothèse, Cagliostro.

— Quoi! tout n'obéit pas à vos vouloirs? Quoi! le succès vous défaudrait, à vous si complaisamment, si libéralement douée par nature et fortune? Est-ce que c'est concevable? Voyons : qui vous chagrine? qui vous gêne? Votre nouvel amant violerait-il les convenances au point d'être infidèle avant vous? ou bien n'auriez-vous plus d'amans?.. non parce que vous n'en voudriez plus, mais parce que vous ne pourriez consentir à en prendre un qui ne fût inférieur, et que vous n'en trouveriez nulle part qui satisfît à une semblable exigence?

— Rien de tout cela, devin malhabile. Les amans ne m'empêchent point de dormir. Depuis vous, je n'y rêve plus. Mon ame a trop d'occupation chez elle pour se soucier beaucoup d'y recevoir des visites. Vous vous rappelez sans doute la situation morale dans laquelle vous m'avez laissée. J'y suis toujours. Toujours j'oscille sur la pleine mer du Doute, entre la lumière et les ténèbres, tantôt bouleversée par la tempête, tantôt pétrifiée par le calme plat. Vainement j'entasse lectures sur méditations, méditations sur lectures, à l'effet de me fonder du moins un solide rocher d'attente où je sois à l'abri du naufrage : vainement j'interroge comme science de pilotage la rumeur intellectuelle que j'entends rouler au dehors et au dedans de moi : je vague et tourne, dans le même espace, dans le même cercle, sans pouvoir ni progresser, ni rétrograder, ni stationner; sans horreur affective, sans dégoût prononcé pour le pôle du Mal, et sans amour véritable, sans goût déterminé pour celui du bien. — Et pourtant j'apporte, à l'étude et à la contemplation de ce dernier, que je ne connais pas comme l'autre, un soin vraiment méritoire et consciencieux. Vous ne sauriez vous imaginer combien parfois je dépense de zèle à explorer ses trois plus belles divulgations parmi les hommes, la Sagesse antique, la Sapience biblique, et la Charité chrétienne! Oui, je vais jusqu'à examiner la religion du Nazaréen! Souvent ma fougueuse imagination se plonge aux histoires décevantes des Martyrs et des Pères du désert. Souvent ma curieuse raison ne craint pas d'affronter les plus subtils commentaires, les plus diffuses paraphrases des docteurs et des théologiens.

— Ha! San Diavolo! fit l'astrologue, riant beaucoup : que ce serait donc divertissant si vous alliez devenir dévote!

— Eh! mon Dieu, dit Regina, riant aussi, ne jurons de rien. Savez-vous que je vais quelquefois au *sermon*, et que j'y étais encore tantôt?

— Vraiment! par Hermès, vous me ravissez. Ha! ça, j'espère que vous êtes difficile en prédicateurs, et que ceux que vous honorez de votre audition sont des clercs suffisamment appris, tout au moins des *Bourdaloue* et des *Bridaine* au petit pied?

— Sur ma parole, celui que j'ai entendu cette après-midi me semblerait presque digne d'être comparé à ces hommes célèbres. C'est un jeune homme qui débute à peine, et qui déjà dépasse les sommités contemporaines de la chaire.

— Comment nommez-vous cette nouvelle gloire sacerdotale?

— L'abbé Octobrin de Saint-Or. Il n'a pas trente ans.

— Je ne le connais pas. Et sur quel thème évangélisait il aujourd'hui son auditoire?

— Sur le passé de la religion chrétienne, sur ses périodes accomplies, en remontant jusqu'à son miraculeux établissement, jusqu'à sa naissance immaculée et sa croissance naïve au milieu d'un monde caduc, sot et de volupté et gangrené de science... Ha! Cagliostro, poursuivit-elle d'un accent sérieux et pénétré, il fallait entendre quelle puissance de raison mettait ce jeune lévite à prêcher ce qu'il appelle avec saint Paul la sublime *folie de la croix!*.. Je ne comprends pas qu'il soit possible d'allier tant de foi à tant de lumière! C'est là un prêtre! c'est là un apôtre! quelle intelligence et quelle ame! qu'il est heureux, ce jeune homme, d'être si haut d'esprit et si humble de cœur!.. Fouillez, Cagliostro, riez, raillez tant qu'il vous plaira, mais vous ne m'empêcherez pas de l'avouer, l'éloquence de ce jeune confesseur a su m'atteindre aux entrailles. Si elle m'a laissée incrédule, elle ne m'a pas éprouvée insensible. Je vous assure que rien n'est beau, rien n'est spécieux comme les peintures du premier point de ce sermon qui représentent le primordial christianisme, toujours grandissant, toujours florissant, malgré les persécutions de tout genre dont il marchait si cruellement harcelé, malgré tyrans et bourreaux, malgré sophistes et calomniateurs!

— Dites à *cause*, et non pas *malgré*, fit Cagliostro, qui avait considéré d'un air de compassion sournoise l'élan quasi théologal de Regina. Gardez-vous donc, mon enfant, d'oublier jamais que la persécution est le meilleur auxiliaire de toute nouveauté religieuse, politique ou sociale. C'est pourquoi l'établissement du mahométisme, qui a eu lieu par la violence et les armes, me paraît beaucoup plus extraordinaire que celui du christianisme, qui a préféré le rôle de persécuté au rôle de persécuteur. Que Jésus-Christ touche les cœurs et persuade les esprits en allant à eux chargé de sa croix et trempé d'une sueur de sang, c'est naturel, je conçois cela; mais que l'aventurier de la Mecque arrive au même but par la conquête militaire, en s'offrant aux nations le sabre dans une main et le koran dans l'autre, c'est prodigieux, cela me surpasse!

— Ne perdez donc pas de vue qu'il avait la femme pour labarum, dit en riant Regina. Tout le secret de son triomphe est là.

— Corbacco! c'est vrai! dit l'astrologue avec une gaîté enthousiaste. O ma charmante théologienne! que de logique vous avez! que vous argumentez bien!

Il embrasse follement la comtesse... et, à propos de ce dogme capital du culte musulman, la déification de la volupté, sa libidineuse faconde s'éveille, frémit, s'exalte... elle prend son vol, elle va saluer les grandes turpitudes orientales, les priapées antiques; elle va encenser dans le temple de Babylone, elle va nager dans les canaux souterrains du palais de Caprée : elle se sied parmi les convives de Néron, elle fait cortége aux énormités d'Héliogabale...

Et notre Regina, qui tout à l'heure paraissait impressionnée d'objets si lumineux, si purs, ne craint pas maintenant d'applaudir à cette verve ténébreuse, immonde, de l'aiguillonner du rire et du regard, et même d'y ajouter de son propre fonds, de l'enrichir d'affreux corollaires, d'abominables scholies.

Je pourrais bien donner ici un fragment de leur conversation qui, malgré son infamie, n'était pas dépourvue d'un certain agrément; mais je ne veux pas! Cela ferait trop de peine aux lecteurs moraux et trop de plaisir aux immoraux.

— Je parie, s'écria Cagliostro, que si votre abbé Octobrin était ici dans ce moment, nous le verrions partager sans scrupule, tout séraphin qu'il est, les ébattemens de notre joyialité satanique.

— Taisez-vous, maudit sorcier! s'il était ici, s'il nous entendait, l'éclat de sa sainte colère saurait bien vite abattre l'éclat de notre joie impie! son anathème frapperait de confusion nos langues publicaines.

— Vous avez donc véritablement foi dans la candeur et la vertu de cet homme?

— Oui! je le crois aussi franc dans le *bien* que je vous crois franc dans le *mal*.

— Hé non, fougueuse enfant; vous vous mentez à vous-même. Vous êtes au fond beaucoup moins certaine de son équité que de mon iniquité.

— Et pourtant, dit Regina, qui tout bas en effet doutait un peu, les plus sensibles marques de véracité, de conviction, de zèle, se font voir dans tous les discours que, du haut de sa chaire, il tient au beau monde émerveillé. Savez-vous qu'il a converti le jeune lord Pegaël, la marchesina Jectova, le vicomte Camille de Tyannes?.. Angleterre, Italie et France?.. et s'il a les belles maximes, il ne les a pas sans les bonnes œuvres. C'est incroyable tout ce que l'on raconte de sa bienfaisante sollicitude envers les petits et les pauvres!

— Eh! mon Dieu, chère amie, qu'est-ce que la miséricorde prouve? Y a-t-il par l'Europe un ecclésiastique plus bienfaisant que le cardinal? Y en a-t-il un qui soit plus mauvais prêtre? Votre archange a la fibre molle, voilà tout.

— Dites et faites selon votre fantaisie, vous ne l'empêcherez pas d'être un juste et un prophète.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui ne l'empêcherez pas d'être un forfante et un histrion.

— C'est ce que je vous défie de me démontrer!

— Opiniâtre fille d'Ève! il vous serait peut-être facile d'arriver par vous-même à cette démonstration.

— Et comment cela?

— Il est jeune, m'avez-vous dit?

— Oui, très jeune.

— Est-il beau, bien fait?

— Il est passablement fait. Quant à de la beauté, des traits quelque peu abruptes et sauvages comme les siens n'en comportent guère. Cependant, lorsque l'éloquence l'anime, lorsque son ame surgit dehors, il se transfigure, et il est beau.

— Au surplus, beau ou laid, n'importe. Il est jeune, cela suffit.

— Or ça, maître Bélial, où me voulez-vous conduire?

Cagliostro ne répondit pas. Se collant l'index au front, il sembla se recueillir. Il se leva et se prit à rôder par la chambre, avec la physionomie intense et froncée d'un homme qui regarde en dedans. Un sourire étrange annonça bientôt que son idée se débrouillait à son gré... Un geste amoureux lui échappa comme pour la caresser... Puis, d'un bond triomphant,

il se dressa tout droit devant la comtesse, lui saisit le bras, lui frappa dans la main :

— Ecoutez-moi ! il faut vous parer insolemment, vous parfumer de même, et vous rendre ainsi au confessionnal de l'abbé de Saint-Or. Là, rassemblez tout ce que vous avez d'impudeur et d'ironie, et parodiez satanique ment la sainteté de la *confession*. Articulez d'un ton leste et audacieux la nomenclature de vos plus gros péchés ; vantez-vous, glorifiez-vous de les avoir commis. Je gagerais ma tête que le pharisien qui d'abord se feindra épouvantablement scandalisé de votre langage, finira bientôt par en échanger un semblable avec vous, et par vous avouer, dans les termes de la mondanité la plus ingénue, qu'il ne croit et ne désire d'autre ciel que celui de votre alcove.

— Vous êtes incorrigible dans votre goût pour le sacrilége, Cagliostro ! dit Regina qui se sentait à la fois repoussée par l'horreur d'une telle inspiration et attirée par son originalité.

— Sacrilége ou non, qu'importe, si cette démarche peut vous restituer l'orgueilleux repos d'esprit que vous avez perdu ! En acquérant la preuve que l'apostolat de votre abbé n'est rien qu'un beau manteau de théâtre, vos velléités chrétiennes, vos doutes, vos remords, s'anéantiront... vous redeviendrez la Regina d'autrefois, la femme forte qui servait le sombre dieu du *mal* avec tant de constance et de sérénité.

— Mais si, au contraire, comme je le pense, l'abbé de Saint-Or est un vrai saint ?

Eh bien ! alors il vous convertira peut être, et au lieu de vous reposer chez le Dieu du *mal*, vous vous reposerez chez le dieu du *bien*. Il est urgent de vous décider enfin pour l'une de ces deux régions. Le juste milieu entre elles est misérable.

Un court silence intervint. L'astrologue se leva de nouveau, se remit à marcher à grands pas, tout exubérant de fatale agitation : l'enthousiasme de l'abîme contractait, dilatait son orageux visage, qui, vigoureusement verbéré de tons fauves et rouges par l'oblique émission des flammes du soleil couchant, faisait l'effet d'une horrible tête de bronze en pleine incandescence au milieu d'une fournaise.

— Comtesse de Brazhella, fit-il de sa voix *sous-humaine*, est-ce que l'idée d'aller braver le terrible dieu des chrétiens jusque dans son sanctuaire ne sourit pas à la grandeur farouche de votre orgueil ? Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi séduire votre curiosité, charmer votre ironie, transporter votre courage ?... Quant à moi, — continua-t-il d'un geste solennel en s'arrêtant et en paraissant grandir, — si par hasard, à l'heure où j'aborderai outre-tombe, il m'était soudain révélé que Jéhova et Christ ne sont pas des mensonges, si mon ame, condamnée par eux, tombait d'espace en espace vers leur enfer, — j'en jure par Hermès et Arimane, — je subirais ma chute sans peur, sans découragement, et j'arriverais dans l'abîme étreignant pour consolation la généreuse espérance de parvenir un jour à régner sur les démons, à régénérer leur bravoure, à les engager dans une nouvelle révolte contre le ciel, et à précipiter dans les flammes à notre place les trois personnes de la Trinité sainte !... Oui, j'oserais embrasser un tel espoir, et je connais assez ma surnaturelle persévérance pour être certain que je ne le quitterais pas de toute l'éternité.

Le jour baissait. On vint avertir Mme de Brazhella qu'elle ne pouvait demeurer plus long-temps avec le prisonnier.

Regina prit congé de Cagliostro, traînant après soi une foule de tumultuaires pensées, toutes au diapazon des dernières paroles de cet impie.

La nuit qui porte conseil, comme dit la sapience bourgeoise des nations, lui conseilla de tenter le sacrilége que lui avait proposé l'astrologue.

§ II. — SACRILÉGE.

Le lendemain, Regina monta en carrosse à midi et se fit conduire à l'église Notre-Dame.

C'était là que l'abbé de Saint-Or disait quotidiennement la messe et qu'il avait son confessionnal.

Elle fit demander quels étaient ses jours de confession ; on lui fit répondre que c'étaient les lundis et samedis. Elle rencontrait bien, ce jour-là étant précisément un lundi.

Elle se dirigea donc vers la chapelle latérale affectée à l'abbé pour son ministère de pénitence.

Or, elle avait à peu près reconquis son ancien sommet d'impiété, elle était presque devenue la *Regina d'autrefois*, comme disait Cagliostro. Elle marchait au sacrilége ivre de rébellion. Ses artères battaient d'un sang matamore. Les fanfares de l'orgueil la poussaient joyeuse aux voluptés du combat. Son pas s'agrandissait et s'appuyait comme le pas d'un Titan. Elle se trouvait sublime d'aller ainsi faire la guerre à Dieu !..

Quand elle entra dans la chapelle, deux personnes s'en retiraient d'une modeste et pieuse démarche. C'était une belle marquise italienne et un jeune vicomte français, deux des trois plus célèbres conversions de M. de Saint-Or. Ils étaient tellement possédés des anges, qu'ils ne remarquèrent pas l'allure païenne de Regina, non plus que sa parure à la fois insolite et insolente.

Il ne restait plus qu'un digne vieillard, chevalier de Malte au sérieux, qui, à genoux dans l'une des ailes du confessionnal, ne craignait pas d'humilier ses soixante-dix ans aux pieds des trente ans du confesseur. Regina alla s'établir dans la seconde aile, impatiente comme un étalon de voir tomber la barrière.

Elle entendit bientôt le vieux gentilhomme s'éloigner, — et le guichet de la grille que frôlait son haleine s'ouvrit.

Le prêtre, qui tout d'abord s'aperçut que sa pénitente rivalisait de luxe et de parfums avec la biblique reine de Saba, sentit la chasteté de ses yeux et de ses narines déplaisamment surprise.

Néanmoins il attendit, sans en rien marquer, que la pécheresse commençât ses aveux.

Au lieu de baisser vers la terre un visage plein de repentir, Regina dressait vers le ciel un front plein de menaces : son sourire, son regard, sa voix, — raillait, — bravait, — ricanait !

Elle osa parler ainsi :

— Ne me bénissez pas, mon père, parce que j'ai péché, et que je m'en glorifie.

Mon père, je ne crois pas en Dieu, ni en Jésus-Christ, ni en l'église ; je suis un monstre d'incrédulité et d'impiété... mais je m'en moque !

Mon père, j'ai commis force adultères... mais je m'en moque !

Mon père, j'ai fait emprisonner mon mari pour un crime dont il était innocent... mais je m'en moque.

Mon père, j'ai été la maîtresse du plus grand scélérat de la terre, j'ai applaudi à beaucoup de ses forfaits, j'ai laissé mon rang et mon or participer à leur exécution... j'ai fait tout cela, et encore bien d'autres épouvantables choses, mon père !... mais je m'en moque !

Oui ! ce fut ainsi qu'elle osa parler !

Rien ne traduirait la grâce méchamment exquise, la grâce de sirène et de lutin avec laquelle elle accentuait et mimait ce refrain monstrueux : *je m'en moque !* cette abominable parodie du sacramentel : *je m'accuse !*

Pendant cet infâme discours, Octobrin demeura parfaitement calme, entièrement impassible, comme un gothique abbé de pierre assis sur la pierre d'une sépulture. Cette contenance imprévue causa aux nerfs d'acier de l'héroïne un trouble qu'elle eut la force de dissimuler.

Quand elle eut fini, le prêtre continua à la regarder en silence, toujours avec son air immobile et marmoréen.

Un si formidable sang-froid l'impatienta, l'effraya ; elle craignit d'en être à la fin irrésistiblement dominée ; et pour combattre sa puissance, elle se résolut à recourir encore à la flèche du sarcasme.

— Eh bien ! mon père, dit-elle, ne m'ordonnez-vous rien pour ma pénitence ?

— Attendez un peu, ma fille : j'y songe... dit le prêtre avec un timbre de voix aussi profondément tranquille et grave que sa physionomie.

Et il rentra dans sa rigoureuse taciturnité ; et long-temps encore il s'y complut.

C'était, vous le savez, une femme douée d'une bien immense énergie que la Regina ! pourtant, elle éprouvait une immense fatigue dans l'effort qu'elle faisait pour ne pas faiblir devant ce rude fascinateur, pour braver d'un visage inflexible cet inflexible visage, pour opposer marbre à marbre.

Enfin le juge rompit le silence :

— Ma fille, dit-il, la patience avec laquelle j'ai écouté vos insultes et vos blasphèmes — est rare, — n'est-ce pas ? Vous étiez loin de la prévoir ; et vous vous efforcez en vain de me cacher l'étonnement inouï qu'elle vous impose. Il ne m'appartient pas, à moi prêtre indigne, d'en tirer vanité : cependant, je ne puis m'empêcher de déclarer que c'est chose vraiment méritoire. Oui, c'est très beau de ma part, je le déclare, — et de la vôtre cela mérite récompense.

— Commandez, ministre du Seigneur ! La servante du Seigneur est votre servante.

Elle accompagna ces paroles d'un regard qu'elle voulut armer de luxure. Mais le pouvoir faillit à son vouloir. Le regard fut chaste, malgré elle.

— Voilà, dit le prêtre, une docilité fort louable. Elle m'édifie beaucoup, et j'ai hâte de l'éprouver. Donc, pour me récompenser, promettez-moi que vous accomplirez fidèlement, ponctuellement, la pénitence que je vais vous dicter.

— Je vous le jure sur mon honneur ! dit Regina avec un accent franc et ferme.

A ce mot de *mon honneur*, invoqué par une telle femme, l'abbé de Saint-Or eut de la peine à réprimer un sourire.

La comtesse en fut blessée au vif ; elle devint pourpre de colère, et dit âprement :

— Vous riez, monsieur ! il est peu digne et peu noble à vous d'équivoquer ainsi sur les mots, même tacitement. Ce n'est pas d'honneur féminin que je parle, puisque je n'en ai point, et que je mets ma gloire à n'en point avoir : c'est d'honneur masculin. Oui, pardieu, j'ai de l'honneur comme un homme ! Je suis de bonne maison, monsieur ! La foi du serment s'est toujours maintenue inaltérable dans ma famille. C'est un vrai gentilhomme qui vous interpelle ! un chevalier sur la parole duquel vous pourriez asseoir le monde !

La fibre patricienne d'Octobrin s'ébranla tout bas au résonnement de cette jactance féodale. Malgré lui, dans les profondeurs de son ame, le vieil homme ressuscita pour y applaudir avec transport. Mais ce grand émoi ne troubla que son intérieur ; il fut assez maître chez lui pour l'obliger à respecter le calme de son extérieur, et pour en débarrasser rapidement ses esprits.

Une autre émotion plus conforme au génie du sacerdoce le remua en

même temps que cette réminiscence mondaine. C'était la joie de rencontrer, parmi la foule des corruptions de Regina, un bon sentiment, une grandeur, presqu'une vertu; joie pure et judicieuse reposant sur la vérité de ce principe qu'une ville assiégée est à moitié prise dès qu'on y a des intelligences.

— Bien parlé, mon gentilhomme! fit-il d'un ton à la fois austère et cordial.—Je reçois donc votre serment du meilleur de ma confiance. Oui, j'y veux croire comme à une chose sainte.—Or, voici maintenant ce que j'attends de vous. Ce soir, un long et large coffre sera porté de ma part à votre hôtel. Quand sonnera l'heure de minuit, enfermez-vous avec lui dans le plus retiré de vos appartemens. Là, ouvrez-le, vous trouverez dedans quatre cierges, deux draps noirs, une tête de mort et un psautier. Vous prendrez sur vos meubles autant des coussins que vous voudrez, et vous en formerez au milieu de la chambre un lit que vous couvrirez avec les draps noirs. Au pied de ce lit, vous placerez la tête de mort sur un fauteuil en guise d'estrade, à son chevet vous poserez le psautier, et à ses quatre coins vous mettrez les quatre cierges que vous allumerez. Cela fait, vous entrerez dans cette couche, vous vous y établirez commodément, puis vous ouvrirez le psautier dans lequel vous devrez lire le *De profundis* et le *Miserere*. — Sans nul doute vous aimez la poésie, et vous avez peut-être l'habitude de feuilleter avant de vous endormir quelqu'un de nos poètes à la mode. C'est pour ne point vous faire déroger à cet élégant usage que je vous impose la lecture de deux élégies, un peu vieilles à la vérité, mais qui, je l'espère, ne vous paraîtront pas de moindre valeur que celles de l'époque.—Cette lecture achevée, vous vous recueillerez un moment, puis vous répéterez phrase à phrase, mot à mot, votre confession... Vous entendez bien? *Mot à mot*! sans en rien excepter, pas même le malséant *je m'en moque*! Après quoi, libre de tout soin, vous pourrez dormir, si vous avez sommeil...

Regina fut quelques secondes sans respirer, sans pouvoir parler; le saisissement l'étranglait, lui liait la langue. Mais bientôt, de toute sa raideur nerveuse elle s'appuya sur l'orgueil, son grand soutien, comme on s'appuie sur une forte épée de bataille, et se remparant d'un sourire dérisoire, d'un ton farouche :

— Mon père, dit-elle, vous avez ma parole... Je me prêterai donc volontiers à votre exigence fantasmagorique. Mais ne vous hâtez pas de sonner victoire, mon révérend père! Oh! vous ne me tenez pas encore. Je vous l'ai dit, vous avez affaire à un homme. Je ne suis pas encore vaincue.

—Vous le serez demain, ma fille. Demain vous m'appellerez auprès de vous, touchée de repentance. Le bras de Dieu vous aura terrassée, comme saint Paul courant à la persécution des chrétiens.

— Le bras de Dieu!... A quoi bon cette emphase? Comment votre sagacité vous permet-elle d'essayer l'image du Tout-Puissant comme épouvantail sur un cœur impie, incrédule, athée?

— Oh! vous êtes impie, cela est bien avéré; mais vous n'êtes pas athée; vous n'êtes pas même incrédule. Veuillez renoncer à cette prétention.

— Qu'est-ce à dire? Ai-je manqué d'énergie et de netteté dans ma profession de mécréance? Je vous ai crié et je vous crie encore que je n'ai ni foi, ni loi! Non, non, je ne crois pas!

— Si, vous croyez. N'avez-vous pas blasphémé? Est-ce qu'on injurie un être que l'on suppose imaginaire! Le blasphème est un acte de foi.

— Alors, c'est l'acte de foi des démons.

— D'accord. Vous croyez à la manière des démons, mais vous croyez!

—A propos, madame, où demeurez-vous? Où dois-je envoyer le coffre en question?

— A l'hôtel de Brazhella, monsieur. Je suis la veuve du seigneur de ce nom.

A ces mots, l'abbé de Saint-Gr bondit sur son siége, et cacha sa tête dans ses mains.

Cette involontaire manifestation que Regina ne put comprendre, le lecteur, lui, la comprend parfaitement.

Au reste, elle dura peu. Octobrin se leva triste et pâle, mais entièrement résigné... Et ce fut avec une solennité paisible qu'il dit à la comtesse en sortant du confessionnal :

—Adieu, ma fille. A demain.

III. Josaphat.

Le prêtre n'était plus là, et cependant Regina restait encore à genoux morne et immobile, tant la chape de plomb de la stupeur pesait sur elle....

Enfin elle se releva, mue comme par un ressort, et elle traversa l'église d'une vitesse machinale, sans voir ni entendre, ayant pour les choses extérieures l'insensibilité d'un fantôme. — Elle allait, elle allait, comme on va dans un rêve, l'ame éblouie de vertiges, les pieds invinciblement poussés. — Elle sortit ainsi de Notre-Dame, et elle continuait à tiler droit devant soi, oublieuse, dans son état de somnambulisme, de sa voiture et de ses gens qui l'attendaient, lorsque ceux-ci, venant à sa rencontre, la rappelèrent à elle-même.

Elle monta donc dans son carrosse, et ne répondit pas d'abord à son chasseur qui s'enquérait humblement de l'endroit où il la fallait mener. Elle employa ce temps d'hésitation à écouter sa railleuse et superbe raison qui se réveillait et lui disait : — « Pauvre Regina! lionne devenue »brebis! te voilà tout émue et palpitante comme une petite nonne que »sa mère supérieure a bien grondée! Femme de fer, n'as-tu pas vergogne »d'être ainsi ployée par l'ascendant de ce prêtre orgueilleux? Est ce que »son ridicule attirail d'objets funèbres, est-ce que sa *fantasmagorie*, »comme tu disais si justement tout à l'heure, aurait de quoi t'effrayer? »Allons donc! tu as les nerfs assez vigoureux, la judiciaire assez intègre »pour exécuter sans faiblir l'extravagance à laquelle t'engage ton serment »inconsidéré. Remets-toi! raffermis-toi! Envisage résolument la cérémo»nie de ce soir, et travaille d'avance à te munir pour l'affronter d'une »inébranlable présence d'esprit. Va dans le monde : retrempe ta force au »courant de ses érotiques sagesses; tes veines se délivreront, dans ce »bain, de la superstitieuse vapeur qui les charge. » — Elle goûta le conseil de cette voix intérieure, et, afin de le pratiquer, elle se fit sur-le-champ conduire chez je ne sais quelle baronne fort à la mode alors, dont la maison, rendez-vous journalier des gens du bel air, des galans et des galantes, des lettrés et des riches, ne présentait que festins et bals, qu'amours et jeux.

Elle passa là une de ces folles journées du vieux régime que nos grand'mères aiment tant à se remémorer, et dont elles nous plaignent si amèrement d'avoir perdu le secret.

Elle s'amusa, elle s'ébattit; mais, d'une seule aile, d'une gaîté jaune. Un sinistre bourdonnement obsédait sans répit les limbes de son cerveau, et la poursuivait, quoiqu'elle en eût, jusque dans ses meilleures folies.

Le soir, elle se rendit à l'Opéra, comptant charmer son opiniâtre névrose par la vue et l'audition des voluptés de la danse et du chant.—On jouait une pièce mythologique d'un genre très sévère et très sombre, dans laquelle revenait sans cesse un grandiose anathème sur les contempteurs des dieux.

Régina en fut désagréablement affectée, et quitta la salle avant la fin du spectacle.

Elle rentra chez elle... Le coffre de l'abbé l'attendait ainsi qu'une petite boîte scellée qui en contenait la clé... Elle le fait porter dans celui de ses boudoirs qu'elle préférait sous le règne de Cagliostro, et elle s'y enferme avec lui.

Sur le terrain, en présence de l'ennemi, son courage, passablement douteux jusqu'alors, se prononce et se déclare : ce qui est arrivé à plus d'un héros. C'est d'une main ferme, sans palpiter, sans sourciller, qu'elle introduit la clé dans la serrure et qu'elle lève le couvercle. Elle inventorie les objets et voit que l'abbé n'a rien omis : cierges, draps noirs, psautier, tête de mort, tout s'y trouve.

Avant de procéder à la cérémonie, elle va, les bras croisés, faire une station devant un grand portrait de Cagliostro. — L'astrologue est représenté debout sur la plate forme d'une tour, se livrant à l'observation des planètes. — Elle le regarde d'une façon résolue, comme pour le prendre à témoin de sa vaillance. Par un jeu de lumière provenant des lampes du boudoir, et aussi par un accident de sa fantaisie, la figure du *portrait* lui semble animée de l'expression démoniaque qui animait la veille la figure de l'*original* pendant qu'il proclamait son épouvantable et ridicule dessein de détrônement et d'usurpation envers Dieu. Elle s'électrise à considérer l'étrangeté de cette apparence; elle y adhère, elle s'y noue d'un nœud sympathique, elle la fête comme un renfort que lui envoie le monde extra-humain des sortiléges.

Au bas du portrait, sur une crédence, plusieurs livres sont pêle-mêle; les uns très religieux, les autres très irreligieux. Par un caprice de superstition, elle en tire un, sans voir ce que c'est, et elle l'ouvre au hasard, décidée à saluer ce qu'elle va lire comme la parole d'un oracle. — Ce volume, c'est la Bible.—Elle tombe au beau milieu du poème de Job, et elle se heurte à ces mots proférés par Jehovah :

« Si tu crois avoir un bras comme Dieu, et tonner d'une voix semblable, »achève et fais le Dieu tout-puissant. »

Etourdie, elle recule... tant ce défi d'en haut a éclaté sur son ame, tant son fracas lui réalise la trompette du jugement. Elle regarde si le portrait n'a point pâli. — Non, il est toujours le même. Sa superbe est aussi radieuse; son front d'airain accuse au même degré le fantastique projet d'escalader le ciel.

Devant cette bravoure elle a honte de sa peur. Elle rallie ses moyens belliqueux. Comme le cheval de Job, elle se redresse, elle frappe du pied, elle aspire la guerre à pleins naseaux! comme lui elle s'écrie : *Allons*!

D'un mouvement rapide, elle enlève tous les coussins de deux canapés, les étale au milieu de la chambre, sort du coffre les draps noirs, et de tout cela forme un lit assez commode. Au chevet elle place le psautier; aux quatre coins elle pose les cierges qu'elle allume intrépidement, et au pied, sur un fauteuil, elle met la tête de mort.

Puis elle défait sa toilette, et elle se couche.

La lutte alors commence à l'éprouver vulnérable. Les physiques et métaphysiques appréhensions de la mort gravitent vers elle. Elle songe au *corps*, sur lequel se ferme le sépulcre; elle pense à l'*ame*, devant laquelle s'ouvre l'autre monde. Sa chair frissonne à l'idée d'être ensevelie dans un linceul étouffant, d'être clouée, scellée dans une bière étroite, et de sentir serpenter sur soi les caravanes des vers du monument. Son esprit s'effare, se cabre au bord du néant et de l'éternité, ces deux inévitables gouffres auxquels toute philosophie et toute religion sont forcées d'aboutir; il s'étonne à bon droit que certains sages du siècle estiment le *rien* du premier

de ces gouffres moins formidable que le *tout* du second : *n'être pas, après avoir été*, — lui semble une condition aussi affreuse qu'être toujours et être mal.

De telles cogitations l'égarent ; son discernement s'altère ; l'illusion intervient. — Elle s'imagine qu'une invisible main serre et ajuste le drap funèbre au long de son lit, et elle se demande si ce n'est pas l'avide Mort qui prend soin d'assurer autour de ses membres ce pan de son manteau.

Elle se persuade que le hideux crâne blanc qui domine ce grand déroulement de serge noire lui jette de sardoniques regards qui la fouillent horriblement : pour se faire un rempart contre eux, elle saisit le psautier, l'ouvre et le tient élevé contre son visage.

Aussi bien elle doit converser avec ce divin tome. Cela est compris dans le programme de sa pénitence. Il lui faut réciter le *De Profundis* et le *Miserere*. — Elle commence par le *Miserere*...

N'est-ce pas, Regina, n'est-ce pas qu'il avait raison, le prêtre, lorsqu'il te disait que tu lirais là quelque chose de vraiment supérieur en fait de poésie ? Oh ! n'est ce pas, quelle grande, quelle immense, quelle victorieuse, quelle omnipotente poésie ! Comme elle enveloppe ! comme elle enchaîne ! Comme elle glace ! comme elle brûle ! comme elle pénètre au fond des os ! comme elle sent bien son roi des épouvantemens !...

Excédée de terreur, elle ne peut continuer : elle écarte de sa vue le redoutable livre... Mais alors elle se retrouve sous les regards de la tête de mort ! Elle ne les peut tolérer long temps, et, pour y échapper, elle est obligée de reprendre sa lecture...

Vingt fois sa démence fait ainsi alterner ces deux fascinations, se sauvant de l'une pour se livrer à l'autre... A la fin, lasse de ce double supplice, elle repousse le livre et ferme les yeux.

Ou plutôt elle essaie de les fermer, mais en vain. Sa rebelle paupière demeure béante, malgré l'effort inouï de sa volonté pour la clore. La tête de mort triomphe et de ses regards la perfore tout à son aise.

Horreur ! le crâne se met à lui chanter le reste du *De Profundis* avec une belle voix de cuivre comme en ont les chantres de cathédrale ! et les quatre lueurs des quatre cierges deviennent toutes rouges, s'étendent, s'élargissent, finissent par se joindre, et par ne plus former qu'une seule flamme, un effrayant cercle de feu qui tournoie, et siffle en tournoyant.

Et quand le crâne a terminé son chant, il dit à Regina :

— Regina ! ta confession ! répète ta confession ! C'est dans ta pénitence. Regina ! Regina ! ta confession !

Oh ! comme elle voudrait crier, la malheureuse ! comme elle voudrait fuir ! Mais le drap noir pèse sur elle comme la dalle d'un tombeau...

La tête poursuit :

— Tu ne veux pas ? alors, ce sera moi qui la répéterai. Tu ne veux pas le dire ? Eh bien ! tu l'écouteras !

Ne me bénissez pas, mon père, parce que j'ai péché, et que je m'en glorifie.

Mon père, je ne crois pas en Dieu, ni en Jésus-Christ, ni en l'Eglise ; je suis un monstre d'impiété et d'incrédulité... mais je m'en moque !...

Regina n'en entend pas davantage..... La mesure est comblée..... elle meurt.

Ou, du moins, elle croit mourir.

Son ame se détache, — s'élève, — et plane un moment d'un air navré au dessus de son corps qu'elle laisse là inanimé sur ce drap noir, entre ces quatre cierges... Puis, elle va vers la fenêtre qui s'ouvre pour lui livrer passage...

Non loin de là, dans l'espace, elle trouve au flanc des nuées le roi des épouvantemens qui l'attendait sur son *cheval pâle*. Il la prend en croupe, et s'élance avec elle dans l'immensité.

. . . . . .

Le cheval monte, monte, et son essor avide
S'empare avec fureur des Saharas du vide,
S'aventure à travers des groupes de Babels,
Des mers de l'inconnu monstrueux archipels,
Franchit cent tourbillons, cent trombes, cent orages,
Cent gorges de chaos où vaguent des mirages ;
Et partout l'ample deuil d'une profonde nuit,
— Reflet du cavalier, — le devance et le suit.
L'Ame, en passant auprès des pudiques Etoiles,
Les voit, à son aspect, sous de funèbres voiles,
Se dérober le front ; puis, elle les entend,
A leurs chants de bonheur faisant trêve un instant,
Prendre une voix lugubre, amère, consternée,
Pour se dire : — Pleurons ! car cette Ame est damnée !
Le cheval monte encor, laissant bien loin, bien bas,
Le peuple sidéral sous le vol de ses pas,
Il bondit de hauteur en hauteur, — d'orbe en orbe :
Dans chacun des élans de sa course, il absorbe
Un espace qui vaut, tant il s'ouvre géant,
Mille fois notre Terre avec notre Océan.
Sur un soleil éteint dont fume encore la crête,
A la fin le voilà qui se pose — et s'arrête...
— Bien, dit le cavalier, bien ! c'est ici le lieu.
— Où sommes-nous ? dit l'Ame. — Au tribunal de Dieu.
La pauvre ame qu'étreint l'éternité sans borne,
Autour de soi prolonge un regard lent et morne.
Tout en haut, dans l'éclat d'un brûlant Sinaï,
Sous un dais que le nom du grand Adonaï,
— Sainteté fulgurante, — à son faîte décore,
Un Triangle plus saint, plus fulgurant encore,
L'amour du bienheureux, la haine du maudit,
S'élève, se déploie, et règne et resplendit !
Sept esprits vêtus d'or, debout contre les rampes
Du marchepied divin, — veillent comme sept lampes :
Et l'immortalité des graces de leurs corps,
Exhale incessamment parfums, rayons, accords.
Bien bas dans l'infini, plus bas que notre monde,
L'orifice d'Enfer, dardant sa flamme immonde,
Comme un vaincu rongé d'impuissante fureur,
Rit d'un rire distors plein de rage et d'horreur.
Le prince de l'orgueil, le père de la fraude,
Volumineux Serpent, sur ses bords glisse et rôde :
Du regard qu'autrefois sa chute lui donna,
Il regarde, il convoite, il couve Regina,
Et, la considérant comme sa juste proie,
Semble en jouir d'avance, — et siffle, — ardent de joie.
Entre la région du pourpris éclatant
Et le point ténébreux où l'Ame en peine attend,
Un archange surgit, pâle — et dresse en silence
De l'équité de Dieu la terrible balance.
Dans le plateau sénestre il met le poids fatal
De tout ce qu'ici-bas Regina fit de mal ;
Il pose dans le dextre, avec un soupir sombre,
Ce qu'elle fit de bien... poids léger comme une ombre :
Aussi voit-on céder, sans le plus faible effort,
Le plateau de la vie au plateau de la mort.
— Puisque mon équité, dit le Triangle austère,
Eprouve en la pesant cette Ame trop légère,
Que du Livre de Vie on retranche son nom,
Et qu'elle soit jetée au gouffre du Dragon.
Et déjà sombrement l'archange ouvrait le livre,
Et le nom sous la plume allait cesser de vivre,
Quand, du fond de l'Ether, une voix de douleur
Tout à coup s'éleva : — Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !
Laissez, laissez monter jusqu'en votre lumière
D'Octobriu votre enfant, la plaintive prière.
Grace ! J'offre mon sang. Victime expiatoire,
Je ferai, s'il le faut, mille ans de Purgatoire !
Alors, du Paradis sourirent les clartés,
Et le Triangle dit à l'Archange : — Arrêtez !
Et l'on vit doucement la Prière du juste
S'élever jusqu'auprès de la balance auguste,
Puis, de l'Archange ému baisant le bleu manteau,
Fouler à deux genoux le funeste plateau...
Tout soudain la balance a repris l'équilibre,
Et Dieu dit : — Nous changeons notre arrêt. L'Ame est libre.
Elle va retourner au milieu des mortels.
Il lui sera facile, à l'ombre des autels,
D'épurer son essence en contemplant le Père,
Le Fils et l'Esprit saint. Notre Marie espère
Que le *Bien* d'un seul coup enlèvera le *Mal*,
Quand nous la reverrons devant ce tribunal.
Dans le Ciel, à ces mots, les élus applaudissent,
Tandis que dans l'Enfer les réprouvés maudissent !
Et l'heureuse Prière, ange aux blancs vêtemens,
Va prendre aux mains du roi des épouvantemens
L'Ame qu'elle dérobe à la mort éternelle,
Se plaît à l'obombrer de l'ampleur de son aile,
Lui répète à l'oreille, en sons mélodieux,
Le charme de l'arrêt miséricordieux ;
L'emporte aux régions de rêve et de mystère
Par où de l'Empirée on descend à la Terre,
Et lui cache l'aspect des monstres surhumains
Des Chaos, des Babels qui sèment les chemins.
Cette fois plus de deuil ! plus de frissons funèbres !
Notre bien-aimée Prière, en son vol plein d'ardeur,
Partout mène avec elle un cercle de splendeur.
— Aimables cette fois, les pudiques Etoiles
N'ensevelissent plus leur beauté sous des voiles ;
Sur un diapazon de grace et de douceur,
Elles chantent ces mots : — Regina, chère sœur,
Gloire au Juge éternel ! Bénissons la sentence
De sa miséricorde... Adieu. Fais pénitence.

IV. Sancta Magdalena.

Regina s'éveille... — Elle se retrouve, en chair et en os, vivant d'une vie complétement terrestre, sur son lit pénitentiaire qui présente quelque bouleversement. Les quatre cierges brûlent encore ; mais, comme il est grand jour, la joyeuse magnificence du soleil anéantit leur lugubre effet.

Elle se lève, pleine d'une forte *foi*, regarde avec une pieuse *espérance* le beau firmament bleu qui lui sourit, et s'écrie, émue d'une charmante *charité* :

— Oui, mon Dieu ! oui, je ferai pénitence !

Puis soudain, mettant au service de ce dévot projet la pétulance d'action qu'elle a coutume d'apporter à l'accomplissement de ses desseins profanes, la voilà qui s'élance à tous les cordons de sonnettes de la chambre, et qui les fait jouer violemment coup sur coup.

Trois de ses femmes accourent essoufflées.

— Vite ! leur crie-t-elle, allez vite chez M. l'abbé de Saint-Or ! Dites-lui qu'il vienne à l'instant ! dites-lui que je veux qu'il vienne sur-le-champ !

Elle applique à cet ordre exemplaire d'aller lui chercher un confesseur

la même fougue, le même emportement que pourrait montrer une jalouse donnant l'ordre mondain d'aller lui quérir un amant qu'elle reconnaît avoir soupçonné et injurié mal à propos; tort douloureux qu'elle a hâte de se faire pardonner.

Ses femmes restent là, sans mouvement, sans réponse, hébétées, stupéfiées... et vraiment, il y avait de quoi : Regina, presque nue, les seins au vent, la chevelure épanchée, debout au milieu des débris de la décoration funéraire, dans l'attitude d'une *Médée furieuse*, n'offrait pas un spectacle qu'elles eussent coutume d'envisager dans la chambre de leur maîtresse, qui, d'ailleurs, ne s'était jamais départie d'une décence orgueilleuse, d'un royal *quant à soi* vis-à-vis de ses gens.

— Eh bien! sottes créatures! vocifère-t-elle dans l'accès d'une colère très peu sainte... m'entendez-vous? m'obéissez-vous?

Ce ton féodal secoue la torpeur des pauvres filles; une d'elles recouvre la parole et dit :

— Que madame la comtesse nous pardonne. Nous n'aurons pas à aller bien loin pour trouver M. l'abbé de Saint-Or. Il est ici, lui-même, attendant au grand salon depuis un quart-d'heure le réveil de madame la comtesse.

Ce fut le tour de Regina d'être immobile et muette de surprise...

— Faites-le entrer, dit-elle enfin après une longue pause, d'une voix redevenue calme et doucement triste; — et ayez soin que personne ne nous dérange.

Elle se regarde, et s'aperçoit du désordre de sa toilette... Toute rougissante, elle saisit l'un des draps de serge noire, et chastement le roule autour de soi à plis redoublés.

Ainsi parée, elle va se mettre à genoux à côté du fauteuil où est posée la tête de mort.

Ses longs cheveux blonds descendent lumineux sur son vêtement de ténèbres, comme sur un talus de basalte les jeunes flots d'une cascatelle imprégnée de l'or du couchant. — La noirceur de la draperie s'opposant brusquement à la blancheur maladive de sa carnation décolorée, rappelle ces embrues opaques tranchant net dans un nocturne paysage auprès des morbides clartés de la lune. — Une mélancolie passionnée est assise dans tous ses traits, gouverne tous ses membres. — Elle est belle ainsi, belle d'une beauté que nous ne lui avons pas encore vue, d'une beauté neuve! — Son admirable désolation mystique la rend comme la sœur jumelle du séraphin Abbadona, ce touchant démon de la *Messiade*, qui étonne l'enfer de son humilité, de son repentir, qui aime et bénit Dieu jusqu'au sein de l'irrévocable damnation. Je me trompe; cette ressemblance n'est pas aussi fraternelle : Abbadona est un désolé bien plus parfait; son désespoir à lui est sans mélange, tandis que le désespoir de Regina est mélangé d'un peu d'espoir.

L'abbé de Saint-Or entre.

Il est pâle comme un homme qui a veillé et prié toute la nuit.

Il s'arrête un moment près du seuil, contemplant la pécheresse d'un air de triomphe modeste qui n'exclut pas la compassion et la bonté.

Puis, il s'avance lentement, avec un paisible sourire d'apôtre, tenant ses mains jointes et murmurant d'un ton évangélique :

— *Saul! Saul! pourquoi me persécutez-vous?*

Chacun se souvient, chacun frémit encore de l'impudeur, de l'effronterie qui ont caractérisé la pose et le regard de la Regina d'hier : celle d'aujourd'hui n'ose ni lever les yeux, ni remuer; sa pâleur devient de plus en plus effrayante; elle est visiblement travaillée d'une orageuse angoisse qu'elle s'épuise à vouloir comprimer.

Tenez! la voilà qui n'en peut plus, la voilà qui éclate en sanglots, qui se tord de douleur, qui pleure à torrens, comme un nuage de tempête! La voilà qui bondit, sursaute, au gré des sursauts et des bonds de son cœur.

— Merci, mon Dieu! s'écrie le saint abbé dans un élan de joie céleste : — vous êtes toujours le dieu de Moïse et d'Aaron, le dieu qui sait changer en douce fontaine le rocher le plus dur!

Il fait une rapide génuflexion pour quelques minutes d'oraison mentale, qu'il emploie sans doute à remercier le Seigneur et à solliciter encore les prodigalités de la grace d'en haut.

Ensuite il va au fauteuil contre lequel est agenouillée la pénitente, et il en ôte, pour s'y asseoir, la tête de mort qu'il prend sur ses genoux.

Il se complaît à voir couler les chastes pleurs de Regina : cette vue le pénètre d'une volupté séraphique : n'était la majesté de son ministère, lui-même aussi pleurerait volontiers d'allégresse.

— Bien, bien, ma fille! pleurez avec passion, avec excès! Les larmes du repentir sont des rosées merveilleuses qui fécondent subitement le champ de la divine miséricorde!

Cette fois Regina se confesse, dans toute la sérieuse valeur du mot. Elle ne se glorifie plus, elle s'humilie. Elle ne se moque plus, elle s'accuse. Ce n'est plus comme une vraie Sodome, tout-à-fait digne de fulminantes punitions, qu'elle signale, à l'horizon du passé, le noir amoncellement de ses grands crimes. Ainsi, elle apporte au tribunal de la pénitence une somme de foi et d'humilité égale à la somme de mécréance et d'orgueil qu'elle n'a pas craint d'y apporter la veille.

Que dis-je? elle se montre cent fois plus chrétienne qu'elle ne s'est montrée impie. — La vérité de sa contrition se révèle d'une ardeur et d'une profondeur à édifier les saints. — Là, encore, elle est cette femme rare qui ne sait rien faire à demi. — Le caractère de ses remords présente un singulier assemblage de prostration et d'exaltation : tantôt, elle s'abîme, terrassée, écrasée du poids affreux de ses iniquités; tantôt, elle se relève, armée d'une fureur divine contre elle-même, elle se maudit, elle se lacère, elle se lapide!... C'est le type de Madeleine incorporé à celui de Judith.

Elle se frappe si fort qu'Octobrin finit par être obligé de lui arrêter le bras.

— Non, ma fille, non, vous n'êtes pas, comme vous vous l'imaginez, la dernière des criminelles. Gardez-vous bien de porter dans la vertu l'exagération que vous avez dans le crime. Il ne faut pas être plus sévère envers vous que Dieu ne l'est lui-même. Croyez-moi, il nous serait facile de trouver des coupables auprès desquels vous apparaîtriez — je ne puis pas dire innocente — mais au moins très digne de rémission. Oui, quelque profond que soit l'abîme où vous êtes tombée, c'est presqu'un sommet, comparativement aux abîmes que certains pécheurs ont élus pour séjour. Le dernier degré du péché, celui d'où l'on ne remonte pas, c'est la lâcheté, c'est la perfidie. Or, vous n'en êtes pas là, vous qui avez marché dans le désordre avec une si équivavantable franchise, vous qui avez introduit dans les voies d'iniquité je ne sais quelle bizarre équité. Sachez-le bien : ce n'est que pour les Judas qu'il n'y a point de pardon; ce n'est qu'à eux seuls que le désespoir est permis. Or, qu'y a-t-il de commun entre cette race et vous? Sans doute vous avez fait beaucoup de mal, vous avez rendu avec usure le mal pour le mal, mais vous n'avez jamais rendu le mal pour le bien. — Je dois vous consoler, ma fille! je dois vous relever à vos propres yeux; car vous vous présumez trop bas. — Mettons-nous à considérer le monde ensemble; nous allons y voir des ignominies dont l'opposition atténuera singulièrement les vôtres. Par exemple, dites-moi : ne vous jugez-vous pas moins impure que ces femmes qui semblent appartenir à une venimeuse et rampante filiation provenant d'un commerce adultère de notre mère Ève avec le serpent, tant elles ont d'astuce et d'hypocrisie; qui, sans le palliatif d'un tempérament impérieux, font une hôtellerie de leur alcôve; qui, sans la déplorable excuse de la misère, de la faim, se prostituent pour de l'or et des présens; monstres d'impiété qui savent s'attacher le masque de la piété si habilement, qu'on le prendrait volontiers pour leur visage; qui renouvellent à la sainte-table le forfait des juifs déicides; monstres d'envie qui ne pardonnent jamais à leur prochain d'être belle, d'avoir du génie et de la vertu; qui, — s'il se rencontre parfois une noble créature, enfant des preux, généreusement égarée dans le décevant paradis d'un amour chevaleresque (très condamnable, hélas! malgré sa spiritualité), — s'efforcent de trouer le mur du jardin de cet amour pour y faire regarder les passans, et n'ont pas honte de crier que ce beau sentiment n'a qu'une grandeur fausse, qu'il est de la même taille, de la même essence que leurs viles passions, qu'il est aussi *terre à terre*, aussi fangeux; — comme s'il était possible de persuader à d'autres qu'à des aveugles que les aigles de la montagne sont au niveau des vipères du marais?... Certainement, quant à vous, pauvre ame, vous avez plutôt ressemblé au vautour qu'à l'aigle; mais tout oiseau de proie, quelle que soit sa méchanceté, quelle que soit l'infériorité de son espèce, n'en est pas moins infiniment supérieur à tout reptile; il y aura toujours entre eux l'incontestable distance de celui qui plane à celui qui rampe... — Allons, ma fille, allons! vous êtes presque un ange à côté de ces femmes! Vos ténèbres sont presque des lumières à côté de leurs ténèbres. — Redressez-vous; prenez confiance. Songez que la première ame que Jésus-Christ a rachetée de son sang est celle de l'un des indignes larrons crucifiés avec lui.

A ce discours, et à d'autres encore où l'onction de l'apôtre se marie à l'enthousiasme du poète, le supplice moral de Regina se modère, s'apaise; le rayonnement de sa conscience épurée finit par triompher de l'orage de ses pleurs.

Octobrin parachève ce triomphe en prononçant le sacramentel *absolvo te*. . . . . .

T. DONDEY DE SANTENY.

Mémoires d'un Jacobin.

Marat et Robespierre. — Les conspirateurs. — Extravagances de Louvet et maladresse des Girondins. — Les amis du roi et les amis du peuple. — Le club monarchique. — L'abbé Maury. — D'Eprémesnil. — Les patriotes ont-ils ruiné la France? — L'abbé Sieyès. — Barnave.

Garat, dans ses Mémoires, raconte que quelques jours après l'accusation portée contre lui par Collot-d'Herbois, il demanda au comité de salut public de lui lire un ouvrage sur la révolution, où, en expliquant les événemens, il justifiait sa conduite comme ministre de la justice. Le comité décida que deux de ses membres entendraient cette lecture, et il nomma Robespierre et Saint Just. A l'heure indiquée, Saint-Just ne s'étant pas trouvé au rendez-vous, Garat lut son ouvrage à Robespierre seul. La séance fut longue. Garat entra dans les plus petits détails sur les divisions de l'Assemblée nationale, et s'expliqua avec une modération très adroitement calculée sur les événemens importans de la révolution, depuis le 10 août jusqu'au 31 mai. Robespierre, accoudé sur une table, et tenant sa figure cachée dans ses mains, l'écouta pendant plus de trois heures avec

ce calme mystérieux qui déconcertait ses adversaires, et qui faisait de ses amis autant d'enthousiastes et de fanatiques. La lecture allait finir ; Garat, pour se résumer, indiquait sommairement les causes principales de la naissance et des progrès des divers partis... A ce mot de *partis*, Robespierre se relève et l'interrompant brusquement : « Un parti, lui dit-il, » suppose un corrélatif : quand il y en a un, il y en a deux, au moins. Où » avez-vous donc vu des partis comme nous ? Il n'y en a jamais eu : il y a » eu la Convention et quelques conspirateurs. »

Cette réponse peint l'homme mieux que n'ont jamais fait les diatribes ou les apologies. Et Robespierre, trompé par un de ces mouvemens d'orgueil qu'il maîtrisait mieux d'habitude, fait, en trois lignes, l'histoire et la critique de tous les partis dont il nie l'existence.

Tous, en effet, sans exception, se sont accusés d'être des conspirateurs, et de s'entendre avec l'*étranger* pour la ruine de la révolution. Les montagnards dirent d'abord que les girondins étaient les complices de Lafayette et de Dumouriez, et prétendirent plus tard, après la journée de Vernon, qu'ils étaient des royalistes déguisés à la solde de l'Angleterre. C'était injuste. Les girondins renvoyèrent, mot pour mot, l'accusation à leurs ennemis, et portèrent la chose jusqu'à l'extravagance et au délire. Louvet soutenait et imprimait que les Anglais avaient évacué Toulon, parce que Pitt avait trouvé qu'il était d'une *bonne politique* de bien établir la puissance des jacobins en leur accordant ce triomphe. C'était aussi, à en croire Louvet, dans l'intérêt des jacobins, et par *bonne politique*, que les ennemis s'étaient laissé vaincre à Dunkerque et à Maubeuge, et que Cobourg avait battu en retraite, après avoir massacré la garnison de Cambrai. Hoche lui-même, ce modèle de patriotisme, de désintéressement et d'intrépidité, ne fut pas mieux traité que Ronsin, l'Echelle et toute cette canaille sans talent, sans courage et sans moralité, que la protection de Vincent et de Bouchotte plaça pendant quelque temps à la tête des armées. Hoche, disait encore Louvet, était l'agent de Marat, qui était l'agent des puissances, et c'était toujours par *bonne politique* que Pitt et Cobourg avaient bien voulu lui laisser reprendre les lignes de Wissembourg.

C'est avec ces accusations ridicules, où l'absurdité le disputé à la passion, que les girondins se sont perdus et ont perdu le pays ; mais tous, girondins et montagnards, vainqueurs et vaincus, ont répété le mot de Robespierre : *Il y a eu la république, et quelques conspirateurs.* Les girondins prétendaient, après le 31 mai, au nom de plus de soixante départemens insurgés, qu'ils étaient les seuls représentans de la France, et que les jacobins n'étaient qu'une poignée de brigands ; et les montagnards, restés maîtres du gouvernement, mettaient les girondins hors la loi, comme royalistes et traîtres à la patrie.

C'étaient là, du reste, de vieilles haines, des passions qui dataient de loin. A la naissance même de la révolution, on pouvait prévoir que l'orgueil et l'amour-propre amèneraient ces oppositions de parti qui ont ensanglanté la république. Déjà, en 1791, les ambitions étaient assez masquées pour qu'on dût s'effrayer de l'avenir. Chaque jour on parlait un peu plus de tel ou tel homme, et un peu moins de la constitution. Il fallait prendre parti entre Barnave et Mirabeau, en attendant qu'on prît parti entre Brissot et Robespierre ; et il était évident, à voir ainsi disparaître les principes à mesure que s'élevaient de certains noms, que tous ces combats d'opinion finiraient par un combat à mort, et que le bourreau interviendrait bientôt dans la discussion, comme dernier argument.

Deux espèces d'hommes contribuèrent surtout à perdre en même temps la révolution et la monarchie : les uns s'appelèrent les *amis du roi*, les autres les *amis du peuple*.

Déjà en 1791, quelques journalistes soi-disant philosophes parlaient de détruire le gouvernement monarchique. C'était là une manifestation si imprudente, une folie si compromettante, que l'action des patriotes les plus consciencieux en était paralysée. Par une absurdité si monstrueuse que Camille Desmoulins put dire que c'était une trahison, Brissot écrivait contre la monarchie, à une époque où Carra, Fréron et Marat lui-même n'étaient point sortis de la constitution, et où Robespierre, s'il en faut croire Pétion et Louvet, déclarait qu'il ne savait ce que c'était que la république, et qu'à son avis, ce gouvernement ne convenait pas à la France. Les *amis du roi* saisirent le prétexte de ces discussions, et fondèrent, dès le mois de décembre, le *club monarchique*. A la tête de cette réunion, que les jacobins attaquèrent bientôt avec violence, se faisaient remarquer des hommes déconsidérés, et dont la plupart se préoccupaient moins de l'autorité royale que du despotisme ministériel. Leur nullité, leur impuissance, leur morgue et leur inconduite hâtèrent la catastrophe qu'ils avaient l'air de craindre et la prétention de conjurer.

Ils affectèrent d'abord de dire et d'imprimer que ce qu'ils appelaient la cause du roi était en même temps la cause de tous les rois de l'Europe ; ajoutant à tout propos, avec des façons menaçantes et provocatrices, que ceux-ci ne pouvaient manquer de se réunir pour se venger et châtier les rebelles. Les imprudens ne voyaient pas qu'en séparant ainsi Louis XVI de la révolution, ils mettaient en présence la puissance du trône et la puissance nationale ; ils ne voyaient pas surtout qu'en affirmant que la cause de la royauté française était celle de tous les rois, ils donnaient à leurs ennemis le droit de leur répondre que la cause de la révolution était celle de tous les peuples.

Leur tenue était encore plus maladroite que leur système. A mesure que le peuple acquérait plus d'importance et les bourgeois plus d'influence, ils affectaient de tout confondre dans leurs quolibets et de tout traiter de populace. S'ils s'occupaient d'un membre du tiers-état, c'était toujours avec mépris et comme du bout des lèvres. Ils trouvaient que la constitution était quelque chose de burlesque, et pourvu que Brunswick vînt bientôt en finir avec tous ces petits avocats, ils consentaient à en rire comme d'une bouffonnerie assez agréable. Un jour qu'on parlait, aux Tuileries, de M. Pétion comme d'un honnête homme qu'il était bon de ménager, le duc de Nivernois se pencha en clignotant, et demanda d'un air malin : *Monsieur Pétion ! qu'est-ce que c'est que ça ?...* Un autre jour que l'abbé Maury prétendait qu'il fallait prendre garde à M. de Robespierre, le duc de Coigny se prit à rire et à se donner des convulsions, en répétant : M. *DE Robespierre*, et en insistant sur la particule. Voilà comment les *amis du roi* s'y prirent, pendant un an, pour défendre Louis XVI et sauver la monarchie.

Cependant, comme ils avaient deux tribunes, celle de l'Assemblée et celle du club, il leur fallait quelqu'un qui sût parler et au besoin tenir tête au double orage de la rue et de l'Assemblée ; ils choisirent l'abbé Maury. Le choix était naturel, mais il était malheureux. L'abbé Maury avait une réputation détestable, et son immoralité faisait oublier celle de Mirabeau. C'était d'ailleurs un homme de talent et de courage ; mais il avait tellement trafiqué de sa plume et de sa parole, il avait tellement compromis dans les plus honteuses intrigues son nom, son caractère et sa personne, qu'il en était venu à être désavoué par tout le monde et à n'avoir pas même d'ennemis.

Un autre membre du *club monarchique*, que les *amis du roi* achetèrent en même temps que l'abbé Maury, ce fut d'Eprémesnil. D'Eprémesnil avait autant de courage que l'abbé Maury, la parole plus facile peut-être, et à coup sûr une plus grande habitude des affaires. Quant à la déconsidération et au mépris publics, ils étaient sur le pied de la plus parfaite égalité. Bergasse s'étonnait un jour que les *amis du roi* eussent admis d'Eprémesnil dans leur club et qu'ils en eussent fait leur avocat ; le comte d'Entraigues lui répondit : « Il est bon que les partis aient à leur » service des hommes qui aient accoutumé le public à des inconséquences. » On leur fait dire des choses qui passent au besoin pour des extravagan- » ces, et qu'on désavoue si elles ne prennent pas. »

D'Eprémesnil était merveilleusement trouvé pour jouer ce rôle honorable de *ballon d'essai*. Il était plein d'audace et se mettait en avant avec la plus grande intrépidité. Il était prêt pour toutes les questions. Il entrait la tête droite, la parole haute, le regard provocateur, dans les discussions les plus imprévues. Il parlait de lui-même d'une façon extravagante, affichant à tout propos la prétention à l'universalité. Il savait tout, parlait sur tout, se moquait de tout et se plaisait au milieu des difficultés. Son outrecuidante fatuité lui avait fait autant d'ennemis que son immoralité et ses innombrables apostasies : *Ce n'est pas très fort*, et d'un homme médiocre : *Ça n'existe pas*. Les *amis du roi* étaient enchantés.

Les façons de d'Eprémesnil les jetaient dans le ravissement, et ils trouvaient que rien n'était comparable à cette manière de traiter la révolution du bout du pied, et de parler aux révolutionnaires du bout du nez. Ils oubliaient les farces pieuses de la rue Plâtrière, le scandale des chambres assemblées, les intrigues des élections, et le ridicule de la longue promenade d'Aix à Lyon et de Lyon à Paris. Mais le public avait la mémoire plus fidèle, et l'effronterie de ce tribun manqué qui, après avoir mis la royauté aux prises avec la magistrature, pour quelques applaudissemens de carrefour, insultait les honnêtes défenseurs du peuple pour gagner l'argent de leurs ennemis, retombait sur les *amis du roi* et devait plus tard retomber sur le roi lui-même.

Les royalistes, par leur étourderie, par leur maladresse et aussi par leur ignorance des affaires, ont perdu la royauté, et rendu nécessaires quelques mesures qu'on calomnie et que l'histoire approuvera.

On a dit aussi que les démocrates, par leur ignorance, leur brutalité, leur ambition, leur égoïsme, et tous les abus de puissance auxquels ils se sont livrés quand ils ont été les plus forts, avaient perdu et déshonoré la révolution. A parler absolument et à prendre les événemens dans leur ensemble, cela est faux et absurde. Quand on parle des *patriotes* qui ont joué un rôle de 1789 à 1799, il faut procéder avec la plus grande circonspection ; il faut avancer pas à pas, les prendre un à un. Ce parti-là, si on peut dire que ce fut un parti, a eu ses traîtres, ses ambitieux, ses scélérats ; mais la généralité était bonne, et s'il y avait peu d'hommes de génie, il y avait beaucoup d'hommes honnêtes ; le dévoûment y brillait, plus que l'éducation, et le courage y était plus ordinaire que l'éloquence. De tels hommes ont fait des fautes, mais n'ont point commis de crimes ; ils ont été vaincus par les événemens sans en être déshonorés.

Je suis convaincu, néanmoins, que ce qui a fait le plus de mal à la cause et aux idées démocratiques, ce sont les soi-disant *amis du peuple*.

Que d'amis il a eus, ce pauvre peuple ! et que d'enthousiasme il leur a prodigué à tous, depuis Lafayette jusqu'à Marat, son ami en titre ! Barnave a été l'ami du peuple en même temps que Lameth ; puis est venu Pétion, et puis Brissot, et puis Desmoulins, et puis Danton, et puis Robespierre ! Qui donc n'a pas été l'*ami du peuple ?* Tallien l'a été, Barrère presque, Barras en a eu l'air, et Sieyès a passé pour lui avoir conquis ses droits. Les ennemis et les imbéciles ont appelé tous ces gens-là des *patriotes*, et ils ont dit : *Les patriotes ont déshonoré la liberté et ruiné la France.* A ce compte-là, on a raison ; mais il faut s'expliquer.

L'homme qui fit le plus de bruit et dont on parla le plus, en 1789 et 1790, fut l'abbé Sieyès. Sieyès passa d'abord pour un patriote, plus tard pour un républicain, et il a fini par gouverner l'état. Tout le monde est convenu que c'était un grand lâche, une nature infime; mais tout le monde aussi est convaincu que c'était un homme de génie.

Ce qui fit sa fortune politique et littéraire, et ce que Devaine appelait sa fortune séditieuse, fut sa brochure : *Qu'est-ce que le tiers?* Eh bien ! dans cette brochure célèbre rien n'appartenait à Sieyès, il avait pris à Champfort l'idée et le titre. Champfort disait habituellement : *Qu'est-ce que le tiers-état? rien et tout.* On voit que c'est là toute l'idée du pamphlet qui a eu tant de retentissement. Aussi le comte de Lauraguais disait-il à Champfort, en lui parlant de Sieyès et de son livre : *Vous lui avez donné le peuple à vendre au tiers état...* Sieyès n'était qu'un métaphysicien ténébreux qui sut profiter des circonstances, et par un ton tranchant et des assertions hardies, entraîner les lecteurs dont il excitait la curiosité. Quand l'enthousiasme fut un peu calmé, on s'aperçut que la vigueur du style n'était que de l'obscurité, que l'assurance n'était pas la raison, qu'on peut être brillant sans être juste, et original sans être vrai. Mais comme le public revient difficilement sur ses premières impressions, il est convenu pour le public que Sieyès était un homme de génie. Ce n'était pas l'opinion de deux hommes qui le connaissaient bien et dont le jugement est grave. Napoléon a dit que Sieyès n'était qu'un rêve-creux, et qu'il n'avait pas une idée raisonnable dans tout son brouillard et dans tout son pathos. Robespierre avait dit avant lui : *Cet homme est la taupe de la révolution.* Cette idée était une prophétie...

Barnave était-il, comme Sieyès, un hypocrite et un ambitieux? Un ambitieux, c'est évident; un hypocrite, je crois que non. Je pense, comme Camille, qu'il était d'abord franchement avec les hommes de la révolution. Mais il y a eu, surtout dans le parti populaire, de ces esprits que tout éclat blesse, et qui l'ont poursuivi des plus sottes accusations. Barnave, du reste, n'est pas le seul homme important que les petites rancunes de Brissot et les petites passions de son parti aient fait perdre à la révolution. Ce n'est pas qu'il faille prendre à la lettre les fantaisies plus littéraires que politiques de Desmoulins, sur le *petit Barnave*. Non certes. L'*enfant*, quoi qu'en ait dit Camille et quoi qu'en ait pensé Danton, toujours très indulgent, était, au fond, très ignorant, et, avec une aptitude d'esprit très distinguée et des facultés très éminentes, ne savait pas le premier mot en finances, en administration, en diplomatie. Ses discours les plus vantés sont vides de faits et pauvres d'idée. Une seule fois, sur le droit de paix et de guerre, il a soutenu la discussion à une hauteur convenable. Mais aussi que le chute sur les assignats! Quand il pouvait traiter un sujet prêtant un peu à l'action oratoire, il trouvait de beaux mouvemens, une certaine dignité et une certaine grandeur. Son adresse sur les désordres de Nancy est un morceau remarquable et n'indique pas un homme ordinaire.

Le beau moment de la vie politique de Barnave, c'est celui où il a défendu les intérêts du commerce, de l'agriculture, des ports de mer et de la marine française, comme rapporteur du comité colonial. Brissot, par son absurde philantropie, compromettait la fortune publique, et, dans sa mauvaise foi, calomniait les planteurs des colonies françaises. Barnave s'exposa courageusement aux sifflets des tribunes, aux murmures des jacobins et aux diatribes des négrophiles du *Patriote français*, pour épargner à la France la honte de la loi de spoliation, qu'on demandait à l'Assemblée, avec ce cri stupide : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe.* Ses efforts furent inutiles, Brissot l'emporta. Un an plus tard, les nègres de Saint-Domingue éventraient les femmes, incendiaient les propriétés, plaçaient un enfant au bout d'une pique en guise d'étendard, et Camille Desmoulins disait à Brissot : « Misérable ! c'est toi qui dois » compte à la France de toutes ces infamies ! C'est sur toi et sur tous tes » hypocrites philantropes que tout ce sang doit retomber. »

Si Barnave eût été un peu moins cajolé, qu'il eût un peu plus écouté, un peu plus étudié et un peu moins parlé, il serait devenu un orateur éminent. La nature avait tout fait pour lui; il n'a rien fait pour aider à la nature. D'un autre côté, si au lieu de l'injurier, on l'eût averti avec convenance; si, au lieu de mettre en doute sa probité, on eût seulement récusé sa compétence et relevé sans trop d'amertume sa suffisance enfantine; si enfin tout le monde eût fait comme Desmoulins, et qu'on eût laissé faire Brissot, Barnave ne se serait pas déshonoré dans de regrettables intrigues et laissé entraîner dans de fâcheux tripotages.

A ce moment-là, du reste, la France n'était ni à droite ni à gauche, ni avec Barnave ni avec Maury.

ALPHONSE PEYRAT.

(*Globe.*)

L'HÉRITIER DU DOGE.

L'heure de minuit sonnait à des carillons sans nombre.

Un parfum tiède embrasait l'air de la nuit et mouillait de sueur les marbres d'un immense vestibule, dont les splendides proportions et les sculptures démesurées s'évanouissaient dans l'ombre. Au delà de l'espace où rayonnait une lumière isolée, s'éteignaient les contours amolis des statues, pâles espions qui cessaient graduellement de rester visibles, celles-ci le poing sur la garde de leur épée, d'autres les bras élevés vers les plafonds : çà et là, comme un œil de feu, brillait une étoile, quelquefois vibrante et libre, plus souvent irisée par des vitraux.

La draperie splendide et frangée d'or d'une lourde portière de damas fut lentement soulevée.

Vêtue de deuil et rendue plus pâle sans doute par le contraste des tons vigoureux qui formaient un magnifique encadrement autour de son visage, une femme aux environs de quarante ans, dont les traits maigres et profondément sculptés par le chagrin semblaient trahir une de ces existences qui se sont consumées dans la solitude et la réflexion, parut sur le seuil d'un oratoire et jeta les yeux dans le vestibule.

Son attitude annonçait la patricienne et le calme impérieux des manières du commandement.

Au plafond disproportionné de la salle, la flamme assoupie de la lampe suspendue par sa triple chaînette de cuivre dans un globe de cristal se réveilla, grâce au souffle des courans, et lança des rayons plus vifs.

Une femme de même âge, accoudée contre la jalousie d'un balcon, se leva précipitamment.

Les lames de la jalousie frisonnèrent.

— Vous dormiez, Béatrix?

— Oh ! non, madame; non ! Je songeais à notre Paolo, dont je crains, mais dont je désire autant que vous le retour; car vos agitations, je les sens dans mon ame, et vos pressentimens sont ma vie. Dormir !... Qui pourrait dormir, lorsque vingt ans de souffrances et de colère sont au moment d'éclater parmi nous; lorsque vous et moi, nous allons jouer à cet enjeu terrible des révolutions, et que le sort, providentiel ou fatal, va prononcer sur notre avenir, par la volonté de notre enfant. Je me sens aussi mère que vous, car j'ai bercé Paolo dans mes bras. Il est le fils de vos entrailles et de mon sein, et toutes les puissances de mon ame frémissent lorsque j'y songe. Quand vous tremblez, je tremble; quand vous êtes heureuse, je le suis. Rassurez vous, madame, et prenez courage ! sa gondole arrive; je viens de la voir doubler l'angle de ce canal... Ecoutez !... le vent des lagunes apporte jusqu'à nous les chants de sa mandoline !... Voyez ! la torche du gondolier se prolonge en brisemens de feu parmi les vagues.

— Ah ! Béatrix ! mon cœur bat, et je suis moins sûre que jamais des paroles que j'ai tant de fois méditées depuis vingt ans. Mes idées se troublent, et je pense n'avoir fait qu'un épouvantable rêve. L'anniversaire nous sera-t-il funeste? Je tremble au moment de révéler à Paolo mon secret.

Sa main tomba dans la main de Béatrix, qui se mit à genoux pour en toucher les doigts avec ses lèvres.

— Tu lui diras, ma pauvre amie, de me rejoindre dans mon oratoire.

— Oui, madame.

— Et tu veilleras pour que rien ne nous interrompe. Ce jour est celui de ma résurrection ou de ma mort. Mon fils et moi nous allons nous connaître.

La patricienne disparut, et la draperie tomba d'elle-même.

Restée seule, Béatrix, entre deux signes de croix, fit avec ferveur une oraison mentale aux pieds du crucifix.

A l'autre extrémité du vestibule, par la baie d'une porte ouverte sur un firmament où se laissait voir la constellation de Persée, le vert feuillage d'un double rang d'orangers en fleurs, qui s'échelonnait le long de l'escalier de marbre, se bariola de nuances enflammées. Un aviron battit l'eau, qui se déroulait en cylindre; la proue recourbée d'une gondole frôla le pilier d'attache où luisait un anneau de fer.

Du vol de l'oiseau qui s'empare de l'espace, un jeune homme franchit rapidement les marches. Il entra d'un pas discret dans le vestibule et se défit de son manteau.

Rien de placide, rien de fier comme son beau visage.

— Et ma mère? dit il à Béatrix.

— Ce soir, elle vous attend.

— Je veux mettre ordre à tout ceci, Béatrix! s'écria-t-il avec une nuance de dépit et d'humeur. A mon âge, on n'est plus un enfant. Qui donc sera maître de ses actions si je ne le suis pas? Chose étrange et qui lasse à la fin ma patience! Ma mère et toi, Béatrix, vous avez contrarié tous mes penchans, ceux-là même que vous me donniez. Je n'aimais pas le monde, et vous me l'avez ouvert; puis, lorsqu'il s'est déroulé sous mes yeux, que les artistes, les religieux illustres, les vieux marins, tout ce que Venise grave comme une gloire sur un livre d'or de ses généalogies, a souri devant moi, femmes timides et capricieuses, mes distractions et mes études, mes plaisirs et mes travaux vous ont affligées. Vous voulez et vous ne voulez pas. Vous désirez une chose dont vous avez peur. A coup sûr, je ne fais aucun abus de ma liberté; mais, par cela, même je dois en revendiquer l'usage. Me faudra-t-il, Béatrix, être poursuivi par un remords jusque dans le sein des plus innocens plaisirs, et demeurer sous la préoccupation de cette idée fixe que, dans ces lieux, l'obstination de ma mère et la tienne veillent inutilement pour moi, lorsque l'envie peut me prendre de passer une nuit avec les nobles compagnons que je me suis donnés? J'oserai provoquer une explication, car votre tendresse dégénère en despotisme; lorsque l'on exagère le poids de la reconnaissance, on fait des révoltés et des ingrats. Vous ne m'enlacerez pas tyranniquement par ces mielleuses servitudes.

Béatrix le pressa contre son sein.

— Ah ! Paolo, vous dites que votre mère vous traite comme un enfant, et j'ai peur, moi, qu'elle ne penche vers un excès contraire. Vous ne la comprenez pas; elle ne vous considère que trop comme un homme.

Les yeux vifs et noirs de Paolo parurent questionner une révélation dans les ténèbres de cette énigme. Cet accent de vérité parlait à son cœur et ne l'illuminait pas.

— Allez, lui dit Béatrix en lui désignant l'oratoire.

Il entra.

Sa mère, agenouillée devant un prie-Dieu, sous un lustre à girandoles de cristal et chargé de bougies, lui désigna du geste un siége à trois pas d'elle.

L'oratoire était exactement tendu de deuil de toutes parts.

Grâce à leurs nuances diverses, mates ou brillantes, ici lisses comme des glaces, là moirées de frêles dessins où s'irisait le jeu des reflets et des lumières, les serges nues, les soieries à rosaces brodées et les pesans velours des tentures, entre-mêlées de franges et d'armoiries en argent, éloignaient de ce lieu funèbre tout caractère de monotonie.

Un ornement inusité frappa les yeux de Paolo.

Il s'agissait d'une peinture de grand éclat où figuraient des personnages de grandeur naturelle.

Vêtu du somptueux costume que portent officiellement les doges de la sérénissime république, un de ces vieillards à figure imposante et caractéristique, dont on aurait droit d'affirmer, rien que sur le premier aspect, qu'ils ont, durant le cours d'une existence forte et laborieuse, uni la fougue du militaire à la sagacité de l'homme d'état, pressait avec un attendrissement profond, mais grave, la main débile d'une jeune femme prête à s'évanouir. On devinait des adieux, une séparation cruelle; mais de quel ordre encore?

L'ensemble de cette composition devait répondre à ce doute.

N'était-ce pas, dans cet homme, l'AMBITION qui s'enveloppait de sa grandeur jusqu'au dernier soupir, en défiant le monde? N'était-ce pas, dans cette femme, si frêle et si jeune, toutes les défaillances de l'AMOUR tandis que son imagination évoquait l'idée d'un glaive au-dessus des fantasmagories d'un échafaud? La femme était mourante; et le vieillard ne voyait qu'elle! et cependant on eût dit que, dominé par une d'straction intérieure, il écoutait, comme un appel au rendez-vous de la Loi, le glas implacable des horloges de Saint-Marc, et que cet évanouissement le rendait enfin libre de marcher avec tout son courage à la mort.

La Loi!.....

Lorsqu'il s'agit de la loi de Dieu, c'est l'épreuve qui conduit au bonheur par la résignation.

Lorsqu'il s'agit de la loi des hommes, c'est la flétrissure qui conduit à l'opprobre par la colère.

Et les premiers chrétiens, victimes de la loi des hommes pour nous donner la loi de Dieu, marchaient à la mort avec un radieux sourire.

Ici, la mélancolie du vieillard offrait un caractère d'amertume.

Plus ému que lui, moins vigilant sur sa propre dignité peut être, un autre vieillard portait secours à la femme éperdue; il lui manifestait je ne sais quel intérêt paternel; il cherchait à la traîner vers un fauteuil, tandis que du fond de la galerie accourait précipitamment une camériste dont les traits, par je ne sais quelle réminiscence, se vieillirent un instant dans la mémoire illuminée de Paolo.

— C'est Béatrix rajeunie! pensa-t-il.

Cuirassés de fer, appuyés sur de longues hallebardes, impassibles et les yeux secs, comme des sbires chargés d'une exécution, des soldats de la garde esclavonne, en se parlant à demi-voix, contemplaient cette scène, qui, selon toutes les apparences, devait se dénouer par un événement fatal; car, au-delà des riches colonnades de la galerie, les édifices lointains, qui se découpaient lumineusement sur le bleu du ciel, plongeaient à coup sûr (un Vénitien n'en pouvait douter) sur l'invincible et formidable escalier des Géans.

Enveloppés dans leurs manteaux, la tête couverte, l'Inquisiteur-général de Venise, des sénateurs en grand nombre, les membres du Conseil des Dix se pressaient en ce moment à des balcons.

Oui! l'horloge de Saint-Marc avait parlé; la république affermissait son pouvoir; on attendait une tête!...

— N'est-ce pas là le comte de Val Marina, le doge Falieri, ma mère?

— C'est lui même, répondit la Vénitienne; et c'est votre père, mon fils.

— Mon père!...

Il sembla foudroyé de surprise. Un instant il se laissa plonger dans les abîmes d'une réflexion secrète; le sang, d'abord chassé, revint colorer ses joues et les rendit pourpres. Le spectre d'une importune terreur s'obstina comme un démon insolent sur les défaillances de sa pensée; mais il essaya de se reconquérir, de s'en dégager comme d'un outrage ou d'une fantasmagorie, et son énergie se ralluma.

— Non, cela n'est pas, cela ne saurait être!... Parlez! parlez, au nom du ciel, ma mère! qu'est-ce que vous venez de me dire?

— Ce que vous avez entendu! Oui, Paolo, le 17 du mois d'avril, dans l'année 1355, — il y a vingt-un ans de ce sacrilége dont Venise ne porte pas encore le châtiment, — le noble comte de Val Marina, l'ame et le bras droit de son pays, le vengeur des outrages de l'ismaélisme, celui dont les trésors intrépidement prodigués donnèrent des milliers de vaisseaux et de monumens à la sérénissime république, le doge enfin de cette fétide et pompeuse cité, qui se donne des chefs et qui les tue, qui se fait une auréole de toutes les gloires en leur prodiguant tous les outrages, votre père, Paolo, fut conduit par des traîtres et des ingrats à la mort.

Le jeune homme ne rompit pas d'abord le silence.

— Mais, reprit-il enfin, je n'existais pas alors, ma mère!

Un cri de violence déchira le sein de la comtesse. Elle y porta ses mains avec force, et parut se vaincre. Un élan de colère fit place à l'expression du sentiment le plus vrai.

— Malheureux!... Paolo, vous existiez dans mon sein!

Tous les doutes agitèrent l'ame insensée de Paolo; vingt fois il fit le tour de l'oratoire. Il s'arrêta; ses lèvres tremblaient.

— Pardonnez-moi!... Mais en vérité, le doge n'avait-il pas soixante à seize ans, ma mère?

La triste femme se laissa tomber sur le prie-Dieu.

— La fatalité s'obstine! s'écria-t-elle; et j'en suis à ma honte la plus amère! mon fils ne me croit pas!

La tête de Béatrix apparut en ce moment dans un intervalle de la draperie. La sérénité de son regard et de son geste attestait Dieu par un muet serment.

Paolo, frappé de confusion, se précipita pour baiser les pieds de sa mère.

— Loin de moi, bien loin de moi l'idée cruelle d'avoir prétendu vous insulter, ma mère; mais, mon Dieu, jugez-en vous-même! Jusqu'à ce jour, ma vie d'enfant se passe auprès de vous et sous le voile d'un nom que vous m'arrachez, qui n'est plus désormais le mien, mais dont je n'ai certes pas à discuter l'origine et le titre; car ce titre, Venise le salue! et cette origine, c'est celle de l'Italie tout entière! car, après tout, je le vois bien, ma mère, c'est celui de votre propre famille, et ce nom-là, dans mon estime, en vaut des millions d'autres. Les Falieri n'ont rien à envier aux Soderini. Le nom des Soderini, constamment loyal et pur, se trouve écrit aux premières lignes du livre d'or; il est contemporain de saint Marc, il comptait parmi les gardes du Calvaire. N'a-t-il pas donné des gonfaloniers à Florence, des artistes et des poètes à l'Italie, des saints à l'Eglise qui les a dignement canonisés? Je l'ai lu, ce nom, je l'ai lu de mes yeux mouillés d'enthousiasme, gravé par la longue épée de mon bisaïeul, sur les inabordables rochers de Malte qu'il venait de reprendre en dépit des Turcs et de la coalition des Etats barbaresques. On en serait fier à moins; vous ne le nierez pas. Les Soderini tenaient commerce de gloire à la face de l'Europe et de l'Asie; et des noms si splendides sont aussi des obligations à vue que nous léguons comme une dette immense, comme un engagement d'honneur à nos petits fils. Le peuple entier, ma mère, doit monter dans les rangs de la noblesse; la noblesse n'est qu'un échelon vers Dieu, car l'humanité monte au ciel par la gloire, et nous ne sommes que ses porte-drapeaux. Le nom que je portais à la face de Venise, devait me grandir malgré moi-même; dans la sphère embrassée par une imagination de gentilhomme, son ame sent palpiter et vivre la fraternité des générations. Il résume l'expérience de vingt siècles, grâce au culte qu'il porte à ses aïeux; il ne saurait se considérer comme l'enfant perdu d'un monde sans gloire. Dans les archives des Soderini, les plus magnifiques événemens de la vie des peuples comptent pour leur contingent de génie et de vertu. Nous devons oublier tout le reste. Et, comme un éclair, Madame, le piédestal du haut duquel je contemplais le magnifique panorama de l'histoire, ce piédestal s'écroule! Cette vision, vous me la ravissez; vous dressez à sa place un échafaud dans mon blason. Vous effacez d'un mot les éblouissantes archives dont mon orgueil s'était emparé comme d'un patrimoine impérissable. Vous me faites sortir d'un mystère d'ignominie et de honte, après vingt ans de calme et d'honneur. Il semble même qu'en vertu de vos larmes je doive me préparer à conquérir un héritage de sang et de vengeance. Oh! vous avez encore à me répondre, Madame! Pourquoi donc avez-vous fait tout cela?

— Je n'ai rien fait, Paolo! la fatalité m'a frappée. S'il se trouve un échafaud dans le blason de votre descendance, indépendamment, mon fils, de ce que le glaive des bourreaux n'a pas la puissance de déshonorer les nobles races, parce que l'opprobre ne remonte pas le cours des générations, et que ce cours, large et profond, purifie les souillures individuelles, sachez que la criminelle déloyauté de Venise avait laissé l'ame ardente de votre père sous le poids d'un de ces affronts qui demanderont toujours vengeance!... et dites-vous aussi que cet affront ne l'a pas obtenue? Oui, Falieri conspira contre Venise, et j'en suis fière; il essaya de briser cette abominable république. Mais, Paolo, n'a-t-il-on pas brisé toutes les lois, celles de la justice, de la raison d'état, et jusqu'à celles de la pudeur, pour humilier le doge dans votre mère? — Un lâche, de ceux-là qui ne craignent pas d'insulter les femmes, parce que les femmes ne portent pas d'épée; ni les vieillards, parce que le bras des vieillards est devenu débile; ni le chef de l'état, parce que le chef de l'état ne saurait descendre à leur niveau dans la fange; un lâche, vous dis-je, avait insulté son honneur dans le mien, par un mensonge; et votre père, non pas comme doge, entendez-vous, non pas comme vengeur et soutien de sa patrie, mais à titre de citoyen, de simple citoyen, exigeait une réparation qui fût au niveau de cet outrage. Son adversaire ne trouva dans le jugement des sénateurs qu'une insolente occasion de triomphe: on l'acquitta.

— Je sais cette funeste histoire, ma mère.

— Hélas! Paolo, lorsque la tête de votre père, lancée loin de son corps avec le rapide éclair que fit jaillir le damas d'un Esclavon, roula sur les marbres ensanglantés de l'escalier des Géans, j'ignorais encore que je pourrais un jour déposer aux pieds de son fils l'espoir de ma trop juste vengeance. J'ignorais que je portais un héritier du doge,

un légitime vengeur dans mon sein. Deux mois, deux mois entiers, loin de ces murs infâmes, je vécus dans les larmes, toujours avec cet horrible spectacle devant les yeux. La vie s'était refermée sur moi comme un sépulcre. Aux premiers symptômes de votre existence, mon fils, joyeuse, mais de la plus effroyable joie, mes douleurs, que je ne compris pas, ne me parurent qu'un avertissement de Dieu pour me préparer à la mort. Je crus que la vie m'abandonnait, tandis qu'elle était déjà doublée dans mes entrailles. Béatrix ne s'y trompa point, et j'en frémis. D'une crise je passais dans une autre, Venise! l'indigne Venise a conservé des doutes, me disais-je; et, sur un doute, elle a précipité Falieri de l'insulte à la révolte et de la révolte au bourreau! L'insulte est triomphante, et je vais lui donner des armes peut-être! Oui, mon fils, ma trop naïve ignorance, qui s'était si déplorablement prolongée, ces soupçons impurs colportés autour de moi, soupçons autorisés par tout ce qu'offrait d'étrange l'amour passionné d'une femme jeune comme je l'étais pour un homme de l'âge de votre père; les soixante-seize ans du comte de Val Marina, que tout à-l'heure, hélas! vous invoquiez vous-même; tout, Paolo, tout me retint dans l'incertitude et m'entraîna dans le mystère. Le temps s'écoulait; en s'écoulant, il me prosternait de plus en plus dans la prudence. Si le ciel ne me donne qu'une fille, je me résignerai, disais-je. S'il m'envoie un homme, cet homme me vengera. Neuf mois après le meurtre commis sur l'escalier des Géans, jour pour jour, vous veniez au monde.

Elle se saisit avec joie d'un crucifix qu'elle embrassa.

— Merci, mon Dieu; merci! car vous m'avez pris dans votre pitié!

La comtesse essuya ses larmes, et reprit d'un son de voix ferme :

— Ecoutez-moi! — J'ai fait de vous, mon fils, un chevalier des beaux jours de la chevalerie, et dont les femmes de notre amoureuse Italie seraient fières. Les exercices de l'esprit et du corps ont perfectionné votre intelligence et votre force. La guerre! vous devez en avoir le génie dans le sang. L'histoire! vous la savez. Comme un fils, et mieux qu'un fils de monarque, vous connaissez les principales cours de l'Europe, les lois, les mœurs, les langues, tout ce qui prépare les méditations de l'homme d'état, et l'inquisiteur général, dont votre mère est la pénitente, est tout prêt, si je dis un mot, à vous présenter à la cour de Rome, ce tribunal suprême du monde, où j'ai déjà fait à dessein répandre sur vous des bruits mystérieux. J'ai des pierreries pour plusieurs millions; j'ai des terres, j'ai des vassaux, j'ai des priviléges! J'ai le nom des Soderini, l'un de ces noms qui renferment des royaumes. J'ai mieux! j'ai l'affection de tout ce qui déteste Venise, et c'est immense! Artistes, soldats, commerçans et marins, pauvres secourus, serfs affranchis, monastères dotés de bienfaits, corporations fondées par mes ancêtres et les vôtres, tout ce qui vécut à l'ombre de la gloire des Soderini, tout ce qui parle avec chaleur du comte de Val Marina, tout cela connaît votre générosité, vous aime, et peut, à votre voix, se soulever comme un seul homme. Votre popularité grandissait avec vous, Paolo; moi j'y veillais sans vous le dire. La soupçonneuse Venise n'a pas la trame du complot dont la pensée ne veillait que dans mon sein. Je possède aussi les secrets de nos premières familles, et ces secrets, — tous effrayans, mon fils, — me voilà prête à vous les confier, parce que les secrets de familles sont les moyens indubitables par lesquels on se les rallie. Nos passions ne sont que des armes de représailles contre les sociétés rejetées par la providence; Dieu marche à son but, même par nos fureurs, et je sens qu'il a prononcé la malédiction de Venise. Vous en serez l'ange exterminateur. — Je vous aime, et votre ascendant me domine. J'en suis heureuse! Vous n'êtes plus un enfant frivole. Mon insulteur existe encore, Paolo, c'est lui maintenant qui se trouve à la tête de la république! Il a bâti son élévation sur notre chute, et sa grandeur sur notre infamie. Il ne faut donc plus que vouloir, car la volonté, fils du comte de Val Marina, c'est l'irrésistible levier du monde! et dans six mois mon fils, avec mon ame, avec vos amis, avec de la prudence, un seul coup de tocsin replongera Venise dans la fange qui fut son berceau, comme un monstre sorti des vagues de la mer Adriatique. — Oh! si vous ne vengez pas votre père, Paolo, si vous trompez mon espoir, si vous n'êtes pas le complice de mes projets, c'est que, pour mettre le comble à mes affronts, soit que vous manquiez d'ame, soit que vous adoptiez les indignes calomnies de Venise contre votre mère, vous ne sentiriez pas que le sang légitime des Val Marina circule avec mon honneur et mon propre sang dans vos veines.

Haletante comme une louve après cet épanchement fougueux, la comtesse interrogea les regards mornes de son fils.

Il eut un moment d'amertume et ses lèvres se contractèrent.

Enfin il rompit le silence, avec un geste qui désignait le faste déployé tout autour de lui :

Est-ce à rêver vengeance que vous passiez tout votre temps dans cet oratoire? La Vénitienne fit un bond de fureur, et déserta le prie-Dieu qu'elle embrassait encore. — Paolo! tu ne m'en délieras pas! lui cria-t-elle. Je l'ai juré sur ce crucifix.

— Et sur ce crucifix, ma mère, je vous jure, moi...

La main de sa mère lui ferma la bouche. Il se détourna.

— Je vous jure de ne pas en être l'instrument.

Elle devint pâle et frissonna de tous ses membres; une nuance d'égarement passa dans ses yeux. Elle saisit énergiquement les deux mains de Paolo. Puis, froidement :

— Vous rétracterez ce serment, mon fils. Il se dégagea de l'étreinte.

— Non, madame! Une tombe ouverte sous un échafaud, un mystère de vingt ans et plus, gardé sur une tombe, avaient d'avance prononcé mon serment pour moi. Je le tiendrai. Mon serment n'est que la traduction des circonstances qui me forcent à le préférer. Il fallait, et vous ne l'avez pas fait, madame, m'élever dans la connaissance de mon destin et dans votre haine à braver les injures de l'opinion dès ma plus tendre enfance, au risque d'attirer sur moi les sbires vendus à des rôles de meurtriers secrets, ou les empoisonneurs anonymes aux gages de la république. Il le fallait. Je serais un Falieri! Les hostilités de Venise m'auraient élevé dans les jeux de la colère et de la révolte. Mais le mystère dont vous avez fait votre refuge a pesé sur moi comme un infanticide. Les Falieri sont morts. Les Soderini seuls existent. Je ne suis pas ce que je suis; il me devient impossible de l'être! Je n'en ai ni le nom ni les ressentimens. Germe échappé de je ne sais quel monde, il ne m'est pas permis de prendre racine ici-bas. J'existe entre deux néans, comme un mensonge. Votre conscience, ma mère, voilà ma patrie, et je n'en ai plus d'autre au fond de mon cœur. Le fils, jusqu'à ce jour inconnu, du doge que le supplice a rayé du livre d'or, s'arment, vingt-un ans après le meurtre de son père, à l'effet de revendiquer un héritage de vengeance que le moindre sourire d'un insolent serait en droit de lui disputer, ce fils étrange, croyez-moi, ne serait qu'un risible et débile anachronisme dont votre prudence, madame, avait eu d'ailleurs bien avant moi le juste pressentiment. Ce que vous avez fait, je le ratifie; je resterai de votre sentiment malgré vous-même. J'écouterai les longs et timides scrupules de la jeune femme qui trembla pour son honneur, et non l'orgueil indiscrètement exalté de la mère qui s'abandonne ce soir à des illusions sanglantes. Vous poursuivez le fantôme d'une réhabilitation vengeresse où je vois clairement l'opprobre et la récidive d'un scandale. La politique, dont vous me promettez l'appui, ferait peut-être semblant de me croire si j'avais des chances; après avoir tremblé quelques jours, Venise retrouverait son équilibre; et, par le fait, vous et moi, nous ne serions à tous les yeux que de vils instrumens. Je ne tiens pas à des concessions de circonstances, à des sympathies tarées. Ma délicatesse exigerait tout; et ma conscience ne me demande rien. Vivez dans mon estime, comtesse de Val Marina! Je la sais assez grande, cette estime, pour vous tenir lieu d'univers! et n'intéressons personne, ni le peuple, ni les cours, ni les ambitions, ni les haines, dans les antécédens ensevelis de notre existence; surtout lorsqu'il nous reste assez de trésors, ô mon Dieu! pour faire immensément de bien, assez d'obscurité pour nous soustraire à tous les orages. — Oui! vous avez fait de votre fils un homme; mais Paolo n'est pas plus un insensé qu'un tigre. L'insensé caresse l'opinion qui doit le mordre; le tigre lui livre un combat et périt. Je suis chrétien; je ne lancerai personne dans ces jeux du cirque. Vous avez orné mon esprit, madame! soyez-en remerciée! Comme érudition suprême, j'ai précisément à méditer dès ce jour sur le sort infortuné de l'homme illustre qui fut mon père; et lorsque je plonge mes regards dans son sépulcre, je ne vois que trop, face à face, et ce que c'est que la gloire et ce que c'est que la vengeance. La gloire! c'est une expansion de joie passagère que le souffle impur d'un Esclavon peut envenimer pendant notre vie avec des propos de cabaret. La vengeance! c'est un transport de fureur suivi d'une punition méritée dont on grave l'ignominie avec du sang sur la poussière d'une promenade publique. Je ne prêterai pas mon ame à cette publicité fétide, mon bras à ces représailles de fange. Les horloges de Saint-Marc ne sonneront jamais l'heure de mon rendez-vous avec le bourreau sur les marches de l'escalier des Géans. Je ne veux pas de la gloire, et je ne me vengerai pas.

La poitrine de la comtesse se soulevait et voulait rompre la soie de son corsage. Vingt années de sa vie s'évanouissaient comme un rêve; après avoir savouré sa colère, elle n'embrassait qu'une ironie. Son ame tombait en ruines, dans un immense démenti. Elle dit enfin avec un cri de rage :

— Mais, Paolo, je suis donc une infâme, moi!

— Qui vous a dit cela, ma mère?

— Ton refus, malheureux! — Ne m'approche pas! tu viens de rompre avec moi; tu m'as tuée. — Il me fallait sur la terre, afin d'y supporter la vie, une manifestation éclatante que l'on croyait à ma vertu, que l'on pouvait s'y dévouer, que c'était une sainte cause!... Tu me refuses!... Je sais pourquoi. — Paolo, Paolo, vous me démentiriez en vain! je suis une femme souillée dans la conviction de mon fils!...

— N'en croyez rien! le démon vous inspire un mensonge, ma mère! Et qui donc, en effet, après vingt longues années de silence, vous forçait, pauvre femme, à cette révélation terrible? Un doute, il est vrai, m'est échappé, mais comme un éclair. Lisez dans mes regards, et pardonnez à votre enfant. Oui, j'ai tous les traits, je me sens l'ame d'un Val Marina, l'ame qu'il avait quand il travaillait si noblement à rendre Venise ingrate. Le cœur ne se trouvait pour rien dans un blasphème dont ma raison se dégage. Et de même que j'ai fait, pour le tenir, le serment de ne jamais ensanglanter les eaux de ce golfe au profit de ma cause, je vous jure, ma mère, que je crois à votre sincérité. Votre parole n'a pas plus besoin de preuves pour moi que la révélation même du Christ.

Toute une résolution mystérieuse se concentra dans la voix grave de la comtesse :

— Tu ne m'empêcheras pas de t'en donner une autre, Paolo. Non, non! je ne veux pas que ce soit la tendresse filiale qui te mette un com-

plaisant bandeau sur les yeux, ni le respect humain de la compassion qui t'arrache un bénévole mensonge. Tu risquerais tous les sacrifices pour m'apaiser, mon fils. Que l'extravagance même de la preuve détruise à jamais tous tes doutes. Il me le faut. Je te donnerai le témoignage des saints martyrs !

— Je n'ai besoin que de votre témoignage, ma mère.

— Eh bien, je prétends, moi, te donner celui-là.

Une courte lame de poignard étincela dans les mains de la comtesse.

Bétrix accourut, poussant des cris.

Paolo s'était en vain précipité.

L'altière patricienne tomba mortellement frappée sur le prie-Dieu.

Témoins impuissans de cet acte réfléchi de délire, Béatrix et Paolo la soutinrent avec des frémissemens entre leurs bras; le poignard fut chassé par le sang qui jaillit à gros bouillons de la plaie.

Tout secours humain était superflu.

La main épuisée de la comtesse cherchait, mais inutilement, à se saisir du crucifix.

Béatrix étouffa ses propres sanglots, et lui porta le signe de la rédemption contre ses lèvres.

— Ma mère! s'écria Paolo, en prévenant sur vous-même les décrets de l'Eternel, tandis que votre cœur était gonflé de vengeance contre vos semblables, vous venez de joindre péché mortel à péché mortel. Périrez-vous ainsi doublement criminelle devant Dieu? L'intercession de votre fils vous sauvera-t-elle comme l'intervention de Jésus-Christ rendit les voies de salut à ce monde?... Ce monde, ô ma mère, ni vous ni moi, nous n'y sommes plus rien dès ce jour, et je vais essayer de conquérir votre grâce dans l'autre. Vous aurez frappé deux existences à la fois; j'expierai votre crime dans un couvent.

MICHEL RAYMOND.

(*Revue du Siècle.*)

LES INCONVÉNIENS DE LA CÉLÉBRITÉ.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Feu Robertson, célèbre physicien aéronaute, comme il s'intitulait, n'a point raconté dans les deux volumes in-8 de ses *Mémoires*, toutes les aventures qui lui sont arrivées. Ainsi, par exemple, il fait bien mention des nombreuses séances de physique amusante qu'il a données à Bruxelles, avec tant de succès, en 1810, mais il n'ajoute point le récit de certaine scène dont il fut, sinon le *deus*, du moins la *machina*, — pour employer les termes de l'art théâtral consacrés par les anciens.

Le soir, quand Robertson ne réunissait point, au petit théâtre du Parc, la foule des spectateurs pour les émerveiller des miracles de la fantasmagorie et de cent miraculeux tours de passe-passe, il allait habituellement dîner à l'un des hôtels en vogue. Là, il aimait à raconter, aux habitués de la table d'hôte, les événemens extraordinaires de sa vie d'artiste, les dangers qu'il avait courus en Suisse, où des paysans l'avaient pris pour un sorcier et l'avaient jeté dans un four; ce qui lui était arrivé dans les airs quand il voyageait en ballon; les bonnes fortunes sans nombre qu'il devait à son talent; enfin les hauts personnages et les hommes célèbres qui s'empressaient, à Paris, de lui ouvrir leurs salons et même de l'admettre dans leur plus étroite intimité. A l'entendre, Cambacérès oubliait, pour deviser avec M. Robertson, son titre d'archi-chancelier de l'empire; M. de Talleyrand ne connaissait pas de plus vif plaisir que de se donner une heure d'escamotage et de conversation avec l'illustre physicien; Marie-Louise demandait, chaque jour, avec instance, une visite du sorcier à qui la fantasmagorie devait tant de perfectionnemens. Quant à sa majesté, quant à l'empereur et roi, il tutoyait M. Robertson et lui tirait l'oreille, témoignage d'affection et de familiarité qu'il ne daignait accorder, on le sait, qu'à deux ou trois de ses favoris.

Mais M. Robertson l'avouait sans façon, à tous les princes, à tous les monarques, il préférait la société des artistes et des écrivains; il dînait régulièrement, une fois la semaine, avec Lebrun, le poète du *Vengeur*; Andrieux ne dédaignait pas de le consulter sur ses leçons au collége de France; Delille lui lisait ses vers; Arnauld lui donnait les prémices de ses épigrammes; M. de Jouy, cet empereur de la critique, lui devait plus d'un de ses spirituels feuilletons; enfin Marie-Joseph Chénier ne pouvait vivre sans lui. Quand deux jours s'étaient passés sans qu'il eût vu Robertson, il accourait chez son ami, lui sautait au cou et ne savait plus se résoudre à le quitter.

— Alors, vous allez être bien content, interrompit le maître de l'hôtel, car M. Chénier vient d'arriver à Bruxelles. Il est descendu ici, chez moi, dans ma maison.

— Marie Joseph Chénier? s'écria Robertson avec une joie bruyante à travers laquelle, cependant, il eût été facile, avec un peu de méfiance, de reconnaître de l'embarras.

— Lui-même! il a écrit, sur mon registre, son nom en toutes lettres : CHÉNIER. J'avais d'ailleurs lu ce nom sur l'adresse de sa malle; adresse précédée de l'initiale M. Vous devez reconnaître sur mon registre l'écriture de votre ami?

— Parfaitement! C'est lui, à n'en pas douter, reprit Robertson. J'irai, demain matin, lui présenter mes hommages.

— Demain?... Attendre à demain pour embrasser un ami?...

— Ah! c'est que nous avons eu ensemble, avant mon départ, quelque petite querelle.

— Une querelle avec l'auteur de *Charles IX*, de *Fénélon*, de *Caïus Gracchus*! interrompit un jeune homme qui se piquait de goûts littéraires. Ah! si j'étais son ami comme vous, je le presserais déjà dans mes bras, et je lui demanderais pardon des torts qu'il pourrait avoir à mon égard, au lieu de m'en formaliser.

— Voilà de nobles sentimens, des sentimens que j'approuve, jeune homme. Eh bien! je vais les imiter; je vais me rendre de suite près de mon ami Chénier.

— Et nous, messieurs, reprit l'enthousiaste littéraire, posséderons-nous dans notre ville de Bruxelles un des grands écrivains de l'époque sans lui témoigner combien nous l'admirons? Hier encore, au théâtre, nous applaudissions une tragédie de Chénier!... aujourd'hui, Chénier ne recevrait pas une preuve de notre sympathie? Il n'en peut être ainsi! Il faut que Chénier sache combien les Bruxellois apprécient les grands poètes! Il faut lui donner une sérénade!

— Oui, il faut lui donner une sérénade!... C'est cela! répéta-t-on de toutes parts avec enthousiasme. Une sérénade! une sérénade!

Aussitôt, chacun s'occupa d'organiser la fête musicale, non sans emmener Robertson, que l'on affilia forcément à la joyeuse conspiration, et que l'on chargea de haranguer le poète en lui présentant les admirateurs qu'il comptait à Bruxelles. Robertson voulut décliner cet honneur, qui devait appartenir, disait-il, à un habitant même du pays; mais on ne tint pas compte de ses scrupules, et on l'entraîna.

Pour expliquer ce qu'on vient de lire, il faut ajouter que les Belges sont les plus grands donneurs de sérénades qu'il y ait sur terre. Les Espagnols eux mêmes n'usent que sobrement de ces concerts nocturnes, en comparaison des dignes Flamands! Tout, pour ces derniers, est matière à sérénade! Quelqu'un part-il? sérénade! Quelqu'un arrive-t-il? sérénade. Si l'on se marie, s'il naît un enfant, si l'on célèbre un anniversaire, la sérénade ne manque jamais d'accourir avec sa contrebasse, ses trois violons, sa flûte, sa clarinette, son trombonne et son violoncelle. On arrive mystérieusement, vers neuf heures du soir; on se place en silence sous la fenêtre de la personne à qui l'on veut donner la fête. Un! deux! trois! Le maître du petit orchestre étend son archet, donne le signal... Un air triomphant éclate! La foule accourt à ce bruit; les fenêtres s'ouvrent et se garnissent de curieux; on applaudit, on pousse des hourrah. Le tout se termine, d'ordinaire, par une allocution que prononce, du haut d'une croisée, le sérénadé, souvent surpris en robe de chambre: son bonnet de nuit au front, il retient, d'une main, ses vêtemens, tandis que de l'autre il gesticule des remerciemens et essuie une larme.

Pendant que l'on s'occupait activement de la sérénade destinée à M. Chénier, celui-ci, après s'être déchaussé et avoir fait allumer du feu dans sa chambre, car le mois de novembre commençait à souffler sa bise avec âpreté, quittait ses habits de voyage pour revêtir une chaude et large redingote de futaine. Il avait ordonné qu'on lui montât à souper dans sa chambre: il était facile de reconnaître, dans toutes les allures de ce petit homme, âgé de cinquante ans environ, le bien-être immense d'une personne qui échappe à un grand péril, ou du moins à un grave inconvénient. Il respirait à l'aise, il se prélassait dans son fauteuil, il se gobergeait à l'avance de son souper. Le repos et l'appétit dont il avait été privé, par quelque incident, renaissaient enfin pour lui, la chose était certaine.

Néanmoins, un peu de son premier malaise lui revint, quand il vit le maître d'hôtel en personne, et la serviette sous le bras, monter lui-même le souper, au lieu de laisser ce soin, comme d'habitude, à l'un des garçons.

Et puis il y avait dans les manières de cet homme, dans son sourire d'intelligence, dans ses façons obséquieuses, je ne sais quel mystère prêt à se trahir. L'aubergiste mettait en outre une affectation profonde à répéter sans cesse le nom de son hôte. Ce nom semblait agir désagréablement sur les nerfs du voyageur.

— Monsieur Chénier ne voulait-il plus rien? Monsieur Chénier était il satisfait? Monsieur Chénier n'avait-il point d'ordre à donner? Comment monsieur Chénier trouvait-il le poulet rôti?

Celui qui était l'objet de tant d'obséquiosités suivait de l'œil, avec inquiétude, tous les mouvemens du maître d'hôtel; car à travers cette exagération de politesse, il croyait distinguer de l'ironie. Il cherchait à pénétrer le secret de cette énigme, et je vous l'ai dit, une pareille recherche n'était pas sans trouble, quand soudain la sérénade jeta au vent, comme un coup de tonnerre, sa première et gigantesque acclamation!

La fourchette tomba des mains de Chénier, et son visage se couvrit de la pâleur d'un trépassé, surtout quand l'hôte s'écria :

— Monsieur Chénier ne s'attendait point à cette réception, n'est-il point vrai?

— Comment sait-on mon arrivée à Bruxelles?

— Vous devez cette fête à l'un de vos amis de Paris qui vous a reconnu.

— L'enragé! le brigand! s'écria le voyageur; je quitte Paris pour l'éviter, et il me poursuit, et il a recours à un pareil éclat! Un charivari! un charivari! Qu'ai je donc fait à cet homme?

— Que monsieur Chénier ne se fâche point, dit humblement le maître d'hôtel, qui se piquait de belles-lettres; on sait l'apprécier à Bruxelles

comme à Paris. Nous ne pouvions respecter l'incognito d'un homme tel que M. Chénier.

Ces paroles, loin d'apaiser la colère et les mouvemens fébriles du héros de la fête, semblaient au contraire l'exaspérer davantage. Cependant, la sérénade continuait avec plus de magnificence que jamais! Si les musiciens s'arrêtaient un moment, la foule jetait des cris dans lesquels l'étranger ne reconnaissait que trop bien son nom!

Chénier! Chénier! Chénier!

— Après un tel éclat il n'y a plus à reculer, murmura-t-il, il faut se résigner à son sort.

Il se leva, ouvrit sa malle, y prit d'une main tremblante des pistolets et les plaça sur sa cheminée. L'hôte qui ne comprenait plus, ou plutôt qui n'avait jamais compris, se glissa furtivement hors de la chambre et gagna au large, stupéfait de voir, pour la première fois, un homme exaspéré à ce point par une sérénade.

— Maintenant, dit le jeune littérateur qui avait provoqué les hommages rendus au poète, M. Chénier va sans doute se montrer à son balcon, haranguer et remercier.

— Je n'en doute pas, répliqua le physicien, qui se tenait dans la partie la moins éclairée de la cour. Il faut l'appeler.

— Bravo! bravo! Chénier! Chénier! cria la foule. Qu'il paraisse! Chénier! Chénier!

— Bravo! Une couronne! Il faut lui offrir une couronne, proposa quelqu'un.

Les Belges ont, pour donner des couronnes, la même ardeur que pour les sérénades. La proposition fut donc acceptée avec transport : on courut chercher une couronne.

— Puisqu'il ne se rend pas à nos vœux, puisqu'il ne paraît pas, vous allez monter chez votre ami, dit l'auteur de la motion triomphale; vous l'engagerez à se mettre à la fenêtre; pendant qu'il y sera, je lui placerai adroitement la couronne sur la tête.

Il fallut bien que Roberston obéît.

Tous les deux montèrent donc à la chambre du poète et frappèrent doucement à la porte. Chénier vint leur ouvrir lui-même.

— Je connais le motif qui vous amène, et je sais la personne qui vous envoie, dit le voyageur. Je suis à vos ordres; je ne vous demande que le temps de m'habiller.

— Vous n'en avez pas besoin; on vous attend avec une si vive impatience que l'on ne prendra point garde à la négligence de votre costume; négligence bien excusable d'ailleurs chez un voyageur comme vous.

— Mais qui donc a pu vous apprendre mon arrivée? s'écria-t-il avec impatience. A qui suis-je redevable de pareilles persécutions?

— Quelle modestie! appeler persécutions les honneurs si mérités qui vous sont rendus! C'est, du reste, monsieur, votre ami Robertson qui a reconnu votre écriture.

— Robertson? mon ami? Mais je n'ai jamais connu de Robertson! je n'ai jamais entendu parler de Robertson!

— Oui, moi, fit l'aéronaute qui, en désespoir de cause, se jeta dans les bras du voyageur stupéfait.

— Mais je ne vous connais pas, monsieur.

— Pardonnez-lui, en ce jour solennel, les torts qu'il a envers vous. Il les confesse, il s'en repent, ajouta le jeune Belge; ne l'en punissez pas en feignant de ne point le reconnaître.

— Si je ne suis point déjà tout à fait fou, vous détruirez le peu de raison qui me reste, rugit le pauvre homme exaspéré.

— Chénier! Chénier! hurlèrent mille voix sous la fenêtre.

Il retomba pâle et sans force sur son fauteuil.

— C'est donc un véritable assassinat? Je ne croyais avoir affaire qu'à une seule personne, et voici toute une population qui demande ma tête! fit-il avec un rire amer.

— Oui, c'est votre tête qu'on demande, interrompit le Belge, se méprenant sur le sens de cette phrase. Ne la lui refusez pas plus long-temps. Daignez la lui accorder.

— Donner ma tête! donner ma tête! répéta l'infortuné qui s'agitait comme dans un rêve confus et ne comprenait plus rien.

Le jeune Belge ouvrit la fenêtre avec prestesse, s'élança sur le Français et l'entraîna vers la fenêtre. Celui-ci crut qu'on voulait le précipiter et le jeter à la foule. Il se cramponna de toutes ses forces au balcon. Dès qu'on l'aperçut, les spectateurs, touchés de la modestie du poète et de la résistance qu'il opposait à leurs hommages, poussèrent des *vivat* capables d'assourdir un artilleur habitué aux hurlemens d'une batterie de canons. Au même instant, l'objet de tout ce tapage sentit quelque chose de froid se poser sur sa tête.

Il parvint enfin à s'arracher des bras du Belge tandis que Robertson s'esquivait, poussa l'enthousiaste hors de la chambre, non sans lui causer une vive surprise d'un pareil procédé, mit le double tour de la serrure, ferma la fenêtre et tira hermétiquement les rideaux. Alors il se jeta sur son lit et quelque chose tomba à ses pieds.

— Une couronne!... une couronne!... C'était, comme il le disait, à en devenir fou.

Tandis qu'il restait là, dans la stupéfaction, et qu'il se croyait le jouet d'un de ces cauchemars où le vrai se mêle au faux de la manière la plus fantastique, il entendit tout à coup une rumeur sourde dans l'escalier. Des voix parlaient bas, et des pieds s'avançaient avec précaution. Bientôt, ce bruit devint plus sensible et plus rapproché. On s'arrêta devant la porte de sa chambre; on parut mystérieusement se concerter; on frappa doucement. Comme il ne répondait pas, on insista, et une voix cria à travers le trou de la serrure :

— Monsieur Chénier, ouvrez-nous! Ne persistez pas! Ne regardez pas plus longtemps un incognito inutile. Un de vos amis qui se trouve à Bruxelles, M. Robertson, le célèbre physicien, vous a parfaitement reconnu.

— Je ne vous connais pas! je n'ai jamais connu de Robertson et de physicien! Quand finira toute cette mystification? que voulez-vous de moi?

— Vous prier d'honorer de votre présence le banquet improvisé que nous voulons vous offrir.

— Un banquet! A moi? Pourquoi? Je ne vous connais point et vous ne me connaissez pas!

— Que ces grands poètes sont originaux! dit à ses compagnons l'un de ceux qui assiégeaient la porte. Jamais on n'a vu pareil entêtement! Eh bien! il faut obtenir, de vive force, ce qu'il refuse. On m'a conté qu'on avait, une fois, dû en venir à pareille extrémité avec J.-J. Rousseau et que le grand homme s'en était montré charmé. Vous allez voir!

Il s'adossa contre le chambranle de la porte, arcbouta énergiquement ses pieds et fit lévier avec ses épaules. Tout à coup, la serrure céda, et la porte s'ouvrit avec violence. L'ingénieux auteur de ce procédé, fier de son succès, se précipita le premier dans la chambre, saisit le voyageur dans ses bras et l'emporta, à la tête de ses amis qui poussaient des cris de joie! Cinq minutes après, l'étranger se trouvait assis à la place d'honneur d'une longue table. En vain il protesta de nouveau, en vain il demanda qu'on lui laissât, du moins, le répit d'échanger sa robe de chambre contre un habit, on le retint, bon gré malgré, prisonnier de guerre. Il lui fallut forcément prendre sa part d'un excellent souper.

L'aéronaute Robertson, placé à la droite du héros de la fête, fut peut-être le seul des convives qui ne fit point honneur à la chère : il semblait mal à l'aise, il échangeait inutilement un regard d'intelligence avec les autres convives, chaque fois que Chénier s'obstinait à recevoir avec surprise les paroles familières de son voisin : on commençait généralement à croire que le digne physicien connaissait beaucoup moins qu'il ne l'avait dit le célèbre personnage, et qu'il s'était beaucoup vanté dans sa prétendue amitié de frère avec le poète. Honteux et désappointé comme tout menteur pris sur le fait et qui sent s'écrouler l'échafaudage sur lequel il s'était hissé, il eût donné, avec joie, mille écus pour se trouver à cent lieues de Bruxelles et de la salle du festin. Hélas! Il fallut rester là, au pilori où il s'était attaché lui-même, et faire, du moins, bonne mine à mauvais jeu!

Enfin, le dessert arriva, un des convives se leva. Troublé, ému et la voix tremblante, il tira un papier de sa poche et prononça le toast suivant :

— A Chénier! Au grand poète! A l'illustre auteur dramatique dont la Belgique, comme la France, admire le talent sublime! Puisse-t-il garder le souvenir de l'accueil hospitalier que la ville de Bruxelles s'estime heureuse et fière d'avoir pu lui offrir! A Chénier! Au grand poète!

— A Chénier! Au grand poète! répétèrent en chœur les convives.

Celui à qui s'adressaient ces hommages se leva. On fit silence de toutes parts et l'on écouta religieusement.

— Messieurs, dit-il, je suis sensible à votre bonne réception; mais je ne pense la devoir qu'à une méprise. Peut-être y a-t-il un poète qui porte mon nom, mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais connu ni lui, ni ses vers. Je suis Mathieu-Jean Chénier, négociant en vins à Bordeaux. J'arrive de Paris pour exercer ici mon commerce...

Un vif murmure de mécontentement l'interrompit.

— C'est vraiment trop fort! disait-on. Son entêtement devient tout à fait de mauvais goût. Pour qui nous prend-il donc? On ne mystifie pas ainsi d'honnêtes gens!

Puis on en vint à apostropher Robertson.

— Voyons, monsieur, mettez un terme à la persévérance qu'apporte M. Chénier à nier son identité. N'est-il point le grand poète que nous sommes fiers de recevoir? Sa plume éloquente n'a-t-elle point écrit la tragédie de *Charles IX*.

— M. Chénier est un grand poète! affirma Robertson.

N'êtes-vous point son ami?

— L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

— Mais vous ne répondez directement à aucune de nos questions, interrompit l'Hercule qui avait naguère brisé la porte. Monsieur est-il, oui ou non, M. Chénier le poète? En avez-vous menti, oui ou non?

— M. Chénier le poète, balbutia l'escamoteur.

— Eh bien! monsieur Chénier, continua le rude gaillard, qui s'animait de plus en plus, je vous déclare en mon nom, et au nom de mes concitoyens, que refuser plus long temps nos hommages serait une grave insulte, et qu'il faudrait nous en rendre raison l'épée à la main.

— Un duel! encore un duel!

— Notre amitié ou notre vengeance! Choisissez.

— Puisque vous le voulez, dit-il avec rage, soit! je suis un grand poète! Allez!

On applaudit vivement, on vint à lui, on lui serra les mains, on l'embrassa, on lui fit mille tendres reproches sur son obstination.

L'orateur demanda de nouveau la parole :

— Maintenant, messieurs, il faut supplier M. Chénier de nous réciter des vers.

— Mais je n'en ai jamais fait, mais je n'en ai jamais lu un seul !

— Encore ! mugit la voix de Stentor du préopinant, tandis que l'indignation se répandait de nouveau sur tous les visages animés par le vin.

— Messieurs, dit un voyageur modestement assis au bas de la table, et qui avait demandé la permission de coopérer au banquet, quand il avait appris, en descendant de voiture, que le héros de la fête était Chénier, messieurs, M. Chénier a bien voulu me faire confidence des derniers vers qu'il a composés. Si vous voulez me le permettre, je vous les réciterai : par ce moyen tout se conciliera.

— Accepté ! accepté !

Tandis que M. Chénier le regardait avec stupéfaction, le voyageur se leva, et récita l'*Epître sur la Calomnie* avec tant de grâce et de charme, que des applaudissemens unanimes le remercièrent. Il fallut ensuite que le roi de la fête reçût les accolades de chacun et des félicitations sur ses beaux, sur ses admirables, sur ses incomparables vers.

Enfin, cinq heures du matin, grâce à Dieu, vinrent mettre un terme à cette fête bruyante. On laissa le poète libre de se retirer ; quelque empressement qu'il en eût, il ne voulut pourtant pas quitter la salle sans serrer la main de celui qui était venu généreusement à son aide.

— Je vous le répète, monsieur, ajouta-t-il en terminant ses remercîmens; je ne suis point poète ; je ne connais point M. Chénier qui fait des vers. Je le déteste même pour plus d'un motif. J'ai le malheur de porter son nom, voilà tout. Dernièrement, il m'a déjà valu je ne sais combien d'avanies. A Paris, tranquillement assis dans le jardin du Palais-Royal, je prenais mon café avec un de mes amis. Il me quitta en me disant : — A revoir, Chénier ! — Aussitôt, je vois tous les regards des personnes qui se trouvaient près de moi me regarder d'un air de surprise. Le bœuf-gras n'excite point plus de curiosité. Enfin, tandis que, pour m'expliquer ce phénomène, je vérifiais si je n'avais rien de ridicule dans mon costume, un jeune homme sortit d'un groupe voisin et me cria en me renversant ma tasse :

— Assassin ! qu'as-tu fait de ton frère André ?

Je me lève; je proteste; je dis que je n'ai jamais eu de frère ; je l'appelle calomniateur ; je le menace de recourir à la justice. Il me donne sa carte, m'oblige à lui donner la mienne, et déclare que, le lendemain, il viendra me prendre pour me couper la gorge. Je n'ai point l'humeur belliqueuse, monsieur ! Cette scène m'a fait hâter de huit jours mon départ pour Bruxelles... Et voilà que ces enragés Belges m'assassinent de sérénades et de banquets ! Que le diable emporte tous les poètes en général, et Chénier en particulier !

— Monsieur, reprit en souriant l'inconnu, M. Chénier éprouvera certainement un grand regret des tribulations qu'il vous a valu, quoique certes il en soit bien innocent.

Puis il s'avança vers Robertson.

— Vous connaissez beaucoup Chénier le poète, cher prestidigitateur. Vous pourrez lui raconter tout ceci. Je suis sûr qu'il en sera désolé. Mais pourquoi n'avez-vous point tiré monsieur d'affaire, en déclarant qu'il n'était pas le poète?

L'escamoteur rougit, fit une grimace significative et murmura le mot mystification.

— Monsieur, continua l'étranger, vous êtes une personne trop amusante pour que je ne cherche point de nouveau à jouir de votre société. Quand vous viendrez à Paris, promettez-moi de me rendre visite. Voici mon adresse.

Et il lui remit sa carte. Je ne sais quel nom y lut le physicien, mais il pâlit, salua jusqu'à terre, et partit le lendemain pour l'Allemagne.

Quant à M. Chénier, voyageur et commerçant en vins, il repartit le lendemain pour Paris, et se pourvut immédiatement devant le conseil d'état afin d'obtenir l'autorisation d'abord d'ajouter un S à son nom de Chénier, et de le faire suivre du nom de sa ville natale. Il signa donc désormais *Chesnier de Mâcon.*

S. HENRY BERTHOUD.

(*Presse.*)

Le Parterre d'un théâtre.

ESQUISSE DE MOEURS DRAMATIQUES.

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant ne prenez pas un parterre dans lequel les femmes sont admises ; ceux-là ne vous conviennent pas ; François Ier a dit qu'un soir sans femmes était un printemps sans roses ; mais en vérité ces roses-là sont fort mal placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je me plais à le croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui vont au spectacle au parterre.

Nous avons donc un parterre d'hommes ; nous le prendrons au commencement du spectacle, avant qu'il ne soit entièrement plein. Du reste, nous avons des parterres qui ne le sont jamais, même lorsque le spectacle est avancé ; il y en a d'autres qui ne sont bien garnis que les jours de première représentation. Ces jours là, comme s'ils voulaient se dédommager de leur solitude habituelle, ils sont bourrés comme des omnibus par un temps de pluie ; on met dedans plus de monde qu'il n'en peut ou du moins qu'il n'en devrait contenir ; bien entendu que ceux qui seront au milieu de cette foule n'auront besoin ni de se moucher, ni de prendre leur tabatière dans leur poche, c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hercule du Nord, un Alcide de... n'importe où, et de pouvoir, avec des bras de fer, dompter et contenir les mouvemens de ses voisins.

Quand vous êtes entré dans un parterre où la foule est compacte, où les portes sont encombrées, où toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à n'en plus sortir, malgré l'envie pressante que vous pourriez en avoir ; si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer un moment dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, pour rentrer dans ce fortuné parterre, séjour des élus et des *romains*, il faut vous attendre à faire une petite partie de boxe avec les personnes entassées à la porte... Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là ; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera. Désaugiers vous aurait dit :

Une vestale vaut bien ça.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas. N'importe ; vous avez combattu, vous avez à peu près vaincu, c'est-à-dire que vous vous êtes fait jour entre plusieurs personnes qui ne voulaient pas se déranger ; ensuite, pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer ; ce qui signifie que l'on vous pousse en avant ; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous vous servez comme de point d'appui pour regagner votre banquette. Après avoir nagé ainsi pendant quelque temps sur ces flots vivans, qui ne sont pas enchantés de vous soutenir, vous parvenez à regagner votre place... que l'on a prise pendant votre absence. Mais vous reconnaissez un voisin et vous dites : — J'étais là !

L'intrus, qui est venu se mettre à la place que vous occupiez, ne vous répond pas, et a l'air de lorgner quelqu'un à la galerie. Vous vous impatientez, vous poussez ce monsieur, en répétant : J'étais là. Alors, il se retourne et vous dit :

— Qu'est-ce qui me prouve que c'était votre place ?... Aviez-vous laissé un gant... votre mouchoir ?

— Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne retrouve pas toujours ce qu'on laisse dans un parterre ; mais voilà monsieur qui vous dira que j'étais à côté de lui.

Celui dont invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant parti pour quelqu'un. Il répond, en se grattant le nez : — Ah ! vous étiez là... ma foi, c'est possible... Mais quand il y a tant de monde, on ne peut pas remarquer toutes les personnes qui vous entourent. Tout cela ne vous satisfait pas, vous vous tenez bon et vous repoussez votre usurpateur, en écriant : — Je veux ma place !

L'usurpateur ne cède pas ; en général, les gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer ; avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie, ils en ont mesuré, calculé toutes les conséquences, tous les dangers, et ils sont décidés à les affronter. Ils se rappellent que le *succès justifie tout*, maxime qui n'est pas neuve, mais qui est désolante pour ceux qui sont *usurpés*.

Ces messieurs s'échauffent, des mots piquans sont échangés ; la querelle va devenir sérieuse, déjà on a entendu murmurer ces phrases : « Je suis Français... vous êtes Français... ça ne peut pas s'arranger. » Mais les voisins qui aiment mieux voir la pièce nouvelle que d'avoir à entendre une querelle, se serrent un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir ; alors chacun ayant une place, le motif de la dispute n'existe plus ; on se calme, on s'apaise, et ce petit incident est bien vite oublié, d'autant plus qu'il est très commun dans le parterre d'un théâtre.

Il y a quelques parterres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle, ceux-là sont les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchans. Pourquoi ? cela me semble assez facile à expliquer. Les théâtres où il y a toujours beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où l'on s'amuse le plus ; or, peut-on être méchant quand on est heureux (et l'on est très heureux quand on s'amuse) ? Encore une maxime qui n'est pas neuve.... mais celle-ci est consolante.

C'est une singulière chose qu'un parterre de théâtre ; pour celui qui pourrait observer, écouter, que d'études à faire, combien de types sont cachés là, assis modestement dans la foule, que de gens d'esprit, d'originaux, de sots, de nullités ! Et si l'on pouvait lire dans la pensée de tous ces hommes jeunes, vieux, riches, pauvres, tristes, gais, malheureux, contens, honnêtes, intrigans, que le hasard vient de rassembler là, combien ne serait-on pas surpris parfois de voir à côté l'une de l'autre deux personnes si peu faites pour se trouver réunies !

Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez échangé quelques mots, ne se renouvellera peut-être jamais. Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez causé pendant quelques heures et dont les remarques, les réflexions piquantes vous ont fait oublier la longueur des entr'actes. Vous regrettez de ne point savoir quel était ce monsieur, vous seriez charmé de le retrouver encore.... Vous espérez que le hasard vous replacera près de lui. Mais, non. Vous allez presque tous les soirs au spectacle, ce monsieur y

va tout aussi souvent de son côté, et cependant vous ne vous rencontrez plus.

Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans le parterre d'un théâtre, sans qu'un individu ennuyeux, remuant, insupportable par son bavardage, et dont vous avez eu déjà le malheur d'être le voisin, ne vienne se placer encore près de vous. C'est le hasard qui le veut ainsi, et il ne nous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rassemblés dans le parterre; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable? Détrompez-vous! parmi ces personnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien d'autres se trouvent là par un tout autre motif!

Ainsi, ce monsieur que vous voyez là bas dans le coin... avait un rendez-vous avec un ami pour causer d'un placement de fonds; c'est pour lui une affaire importante; mais son ami n'est pas venu au rendez-vous. Après voir attendu long-temps, ce monsieur a dîné dans le quartier parce qu'il était trop tard pour rentrer chez lui; puis, se trouvant près de ce théâtre, il y est entré pour se distraire, et sans savoir même ce que l'on jouait. Mais au lieu d'écouter la pièce, il pense toujours à ses affaires, à son placement de fonds, et après le spectacle, je crois qu'il serait bien embarrassé pour vous dire ce qu'on a joué.

Cet autre a dîné chez un traiteur avec un ami; ces messieurs se sont mis en gaîté, ils se sont donné une petite pointe et ils se sont dit ensuite : «Allons au spectacle.» Pendant que l'on joue, ils parlent sans cesse, ils rient, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas une minute sans se remuer, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrient de temps à autre :— Mon Dieu! que c'est mauvais!

Demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ce qu'on a joué, et ils seront aussi embarrassés que le monsieur au placement.

Voilà un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce. C'est un homme d'une trentaine d'années, fort bien mis, assez joli garçon, mais dont la figure est sérieuse et même sévère. Vous croyez que celui là serait en état de faire le soir une critique raisonnée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment... Vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié; il a une femme qui est jolie et coquette. Il est bien rare que l'un aille sans l'autre; cependant nous voyons des femmes laides qui sont coquettes aussi. Ce monsieur est jaloux, c'est un malheur, c'est plus qu'un malheur, c'est une maladie; c'est plus qu'une maladie, c'est une infirmité. Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelquefois on est encore autre chose. Le mari jaloux est rentré chez lui plus tôt qu'à son ordinaire. Ceci est une faute; quand vous êtes en ménage, il ne faut rien changer à vos habitudes, les dames aiment beaucoup cela.

Ce monsieur est donc rentré trop tôt; il a trouvé chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps, a pour lui une recrudescence d'amitié extraordinaire, mais qui pourtant trouve moyen de ne lui rendre visite que lorsqu'il est absent. A son arrivée l'ami a paru un peu embarrassé; la femme s'est troublée et il y avait une chaise bien près d'une causeuse. Ce monsieur n'a rien laissé paraître; mais il a des soupçons; il n'a rien dit à sa femme; mais il lui a fait une moue très prononcée; enfin, il est sorti le soir, poursuivi par ces malheureuses idées, qui reviennent toujours à l'esprit d'un jaloux. Il est entré au spectacle dans l'espérance d'y oublier ses ennuis; vous croiriez qu'il écoute attentivement la pièce, et il n'entend pas un mot de ce que disent les acteurs; il pense continuellement à cette chaise qui était si près de la causeuse. Puis il se dit : Certainement je me tourmente mal à propos, ma femme a bien le droit de s'asseoir sur la causeuse... et mon ami sur une chaise... Cela vaut encore mieux que s'ils avaient été tous deux sur la causeuse! Et puis ma femme est incapable... j'ai tort...

Pauvre mari! et dans ces pièces que l'on joue il n'a entendu que: « femme, époux, amant! » Ces mots-là lui tintent continuellement aux oreilles.

Ce jeune homme, qui a sans cesse le nez en l'air et regarde dans la salle au lieu de regarder sur la scène, cherche une dame qui lui a fait espérer qu'elle serait au spectacle; il la cherche de tous côtés; ses yeux ont parcouru chaque loge, chaque rang de galerie, et il ne la voit pas; le pauvre jeune homme est désolé, c'est pour voir cette dame qu'il est venu à ce théâtre; que lui importe à lui les pièces, l'esprit de l'auteur et le talent des acteurs? il est malheureux!... Pendant que l'on joue, il se demande quel obstacle a pu empêcher cette dame de tenir sa promesse, et il pousse de gros soupirs dans les momens les plus gais de la pièce.

Plus loin un autre jeune homme est amoureux aussi, mais c'est d'une actrice de ce théâtre, qui joue dans la pièce que l'on donne, qui est en scène en ce moment; aussi voyez quel feu brille dans les regards de ce monsieur, comme il s'agite à sa place; on croirait qu'il va s'élancer sur la scène; il rit, il parle tout seul, puis il regarde quelquefois à tour de lui comme pour chercher des visages qui partagent son enthousiasme; il s'adresse à tout le monde, en s'écriant : « Comme c'est bien joué!... comme elle a dit cela! Elle est charmante... Elle est ravissante... C'est la meilleure actrice de Paris. »

Mais comme il rencontre fort peu de gens de son avis, alors il tâche de concentrer son admiration, et tant que l'actrice est en scène, il ne la perd plus de vue. Mais à peine est-elle rentrée dans la coulisse, qu'il s'adresse de nouveau à un voisin en lui disant :

— On vient de renouveler son engagement pour trois ans... sans quoi Bordeaux nous l'enlevait.

Le voisin hausse les épaules et se contente de murmurer entre ses dents : Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... Bordeaux peut bien nous l'enlever tant qu'il voudra, je n'y tiens pas! Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur?

Un peu plus loin, vous apercevez un personnage entre deux âges, mis avec une prétention ridicule; un camée monstre au nœud de sa cravate, une perruque ébouriffante, une lorgnette qui pourrait servir de telescope, des gants serins et une figure qui s'harmonise parfaitement avec les gants. Celui-là a soin de se placer toujours contre l'orchestre; dans chaque entre acte, il s'adosse sur la séparation, tournant le dos à la scène et lorgnant toutes les dames, leur faisant des mines, des œillades, quelquefois même se permettant de leur sourire d'un air d'intelligence, et, pendant tout ce manége fort divertissant pour les spectateurs, s'amusant à faire ses réflexions tout haut.

— Voilà une brune là-bas qui serait bien, si elle avait des dents; mais elle n'en a pas, c'est dommage. Ne riez pas, madame, je vous en prie, afin que l'on puisse croire que vous avez des dents. Ah! cette petite blonde, à la galerie, fait bien voir ses épaules... Elle croit donc les avoir belles... On pourrait suivre là-dessus un cours d'ostéologie... J'aime mieux autre chose. Voyons dans cette baignoire... Un petit bonnet qui est assez piquant... le bonnet seulement; quant à la tête qui est dedans... hum!... je crois qu'elle a bien fait de se mettre à l'ombre.

Et ce monsieur, si difficile en apparence, a les poches remplies de petits billets doux, espèce de circulaire qu'il glissera à la sortie du spectacle à toutes les femmes qu'il vient de critiquer, espérant que, dans le nombre, il y aura une de ses déclarations qui obtiendra une réponse. C'est dans ce but seul que ce monsieur va au spectacle; il veut absolument être un homme à bonnes fortunes; il prétend que ses moyens le lui permettent.

Mais voici un nouveau personnage qui pénètre dans le parterre: c'est un homme d'une quarantaine d'années, qui paraît plus que son âge, grâce à une figure moutonne, flanquée de deux gros yeux bien ronds, qui ont une expression de bêtise bien prononcée, et à des cheveux presque crépus qui s'avancent fort près des sourcils; joignez à cela un nez en limace, une cravate qui a l'air de l'étrangler et un col qui monte jusqu'au milieu des oreilles, et vous aurez une idée de ce monsieur.

Le voilà qui enjambe une banquette... puis une autre... Il a l'air fort embarrassé pour trouver une place, et il y en a partout. Il s'asseoit, enfin; mais il a devant lui un homme très gros qui le gêne; il se relève et va se mettre autre part. Il s'aperçoit alors que le manche de la contrebasse est vis-à-vis de lui, il change encore de place. Enfin le voilà qui se trouve bien. Il sourit, il regarde ses voisins, il ôte son chapeau, il prend son mouchoir, il remet son chapeau sur sa tête, il se mouche, il prend sa tabatière, il regarde encore autour de lui. Il a grande envie de faire la conversation aver quelqu'un. Il se décide pour son voisin de gauche, jeune homme de vingt ans tout au plus, et lui présente sa tabatière d'un air timide en lui disant : En usez-vous?

Le jeune homme le regarde d'un air moqueur, se met à rire et répond :

— Par exemple! le plus souvent... Du tabac à fumer, à la bonne heure. On ne fume pas encore dans les théâtres, mais ça viendra... Il faut que ça vienne... Le siècle des lumières veut cela... Ah! quel plaisir, quand on écoutera une pièce en fumant!... quand on respirera une bouffée odorante, en lorgnant une jolie actrice!... C'est alors qu'on s'amusera au spectacle... et qu'ils seront toujours pleins!

— Ils seront pleins de fumée... c'est juste... Mais les dames... croyez-vous qu'elles s'accommoderont de cette odeur de tabac?

— Oh! que oui!... et d'ailleurs elles fumeront aussi.

— Oh! alors, c'est différent... Monsieur, la pièce qu'on va jouer est-elle commencée?

Le jeune homme regarde son interlocuteur d'un air goguenard, en lui répondant : Si elle elle n'est pas jouée, j'ai dans l'idée qu'elle n'est pas commencée.

— C'est que nous en avons entendu beaucoup parler... mon épouse et moi, et comme mon épouse a beaucoup d'esprit, elle ne peut pas souffrir les pièces mauvaises; alors elle m'envoie d'abord les voir pour que je me forme une opinion... Elle m'a dit : Va voir cette pièce... tu en tirerras une opinion, et tu me la rapporteras. — La pièce? — Non, mon opinion. La connaissez-vous? — Votre opinion? — Non, la pièce.

Le jeune homme se met à rire en murmurant : Ah çà, dites donc, est-ce que ça ne va pas finir? Puis il se lève et tourne le dos à ce monsieur, qui se dit : Apparemment qu'il n'a pas vu la pièce non plus... alors il ne peut pas encore me dire son opinion.

On frappe les trois coups; l'orchestre joue l'ouverture, le rideau se lève. La pièce commence. Ce monsieur qui a un col au-dessus des oreilles, écoute avec la plus grande attention, en roulant ses gros yeux comme pour tâcher de mieux comprendre.

Au milieu de l'acte, il s'adresse à un gros monsieur qui est à sa droite, en lui disant : Trouvez-vous que sa marche?... c'est que ma femme m'a envoyé pour que je me forme une opinion sur cette pièce... et quand les acteurs ont des costumes turcs, je trouve que c'est bien plus difficile à comprendre... et vous?...

— Ah ! fichtre, monsieur, taisez-vous donc et laissez-moi écouter ! répond le gros monsieur en faisant un geste d'impatience. » Notre homme n'ose plus rien dire. Il écoute en silence, et se contente de farfouiller dans sa tabatière, où il cherche peut-être une opinion.

Après le premier acte, il veut de nouveau parler au jeune homme de gauche ; mais celui-ci lui tourne le dos en riant dès qu'il lui adresse la parole. Il s'adresse alors à un petit monsieur maigre, sec, jaune et portant des besicles bleues, qui est devant lui. Il lui présente sa tabatière ; cette fois son offre est acceptée. L'homme aux besicles y plonge ses doigts se bourre le nez, éternue, crache, tousse, fredonne dans ses dents quelque chose qui voudrait ressembler à *di tanti palpiti*, et pendant ce temps notre monsieur a eu le temps de lui dire : Êtes-vous content de l'acte qu'on vient de jouer?... c'est que je voudrais bien me former une opinion... parce que ma femme va me la demander quand je rentrerai.

Le monsieur aux besicles prend un air important et répond :

— Ma foi, je viens bien rarement à ces théâtres-ci... C'est un grand hasard de m'y voir. Parlez-moi des Bouffes, monsieur ; ah ! parlez-moi des Bouffes... à la bonne heure... Depuis vingt ans, je n'ai pas manqué une de leurs représentations!... Voilà un théâtre... de la musique, des chanteurs... Avez-vous entendu *la Pasta* ?

— Monsieur, pardon... c'est que je vous demandais votre idée... sur ce qu'on vient de jouer... c'était afin de pouvoir....

— Ah ! *la Pasta !* monsieur, *la Pasta* !... quelle voix !... quel timbre !

— Alors vous ne voulez pas me dire ce que vous pensez du premier acte de la pièce que...

— Et *la Malibran* ! monsieur, *la Malibran* !.., C'est à force de l'admirer que je me suis perdu la vue... *O diva ! diva* !

Notre monsieur cherche des yeux s'il ne pourrait pas offrir du tabac à une autre personne. Mais on commence le second acte. Il reste quelque temps tranquille et écoute. Enfin, ayant remarqué la figure pleine de bonhomie d'un vieux monsieur assis derrière lui, il se retourne et lui dit tout doucement : — Est-ce que vous êtes content?... C'est que ma femme veut que je me forme une opinion sur cette pièce... et quand il y a des Turcs, ça m'embrouille.

Le vieux monsieur sourit, et répond en bégayant :

— Il faut voi... voi... il faut voi voi... voir la su... su... la suite... a... attend... attendons.

Notre pauvre mari pousse un gros soupir en se disant : Ce vieux monsieur ne pourra jamais achever de me faire connaître son opinion... J'ai du malheur !... c'est le seul qui avait l'air disposé à causer.

Enfin la pièce est terminée. Notre homme écoute alors de toutes ses oreilles, car chacun dit tout haut son opinion.

— C'est cha... cha... armant ! s'écrie le vieux monsieur bègue.

— C'est pitoyable ! dit le monsieur aux besicles.

— C'est plein d'esprit ! murmure le gros monsieur de droite.

— C'est terriblement bête ! s'écrie le jeune homme de gauche.

Alors notre pauvre monsieur, qui a écouté ces différens jugemens, s'en retourne chez lui en se disant :

Qu'est-ce que je vais donc dire en rentrant à ma femme... quand elle me demandera mon opinion?... Ma foi, elle n'en voulait qu'une et je lui en rapporterai quatre ! elle choisira là dedans. PAUL DE KOCK.

(*Dix-neuvième Siècle.*)

L'ASSURANCE MUTUELLE.

I.

Cette histoire pourrait commencer comme une fable de La Fontaine :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

A la place des deux pigeons mettez deux époux, et aussitôt vous savez à quoi vous en tenir sur la situation de M. et de Mme Dalverny.

Toujours est-il que ce couple était cité pour un modèle par tous ceux qui désespéraient de l'imiter et faisait l'admiration des autres. M. Dalverny, banquier de la rue de Provence, passait pour un époux accompli surtout en ce qui concerne les égards, prévenances et menues largesses auxquelles de tout temps les femmes se sont montrées si sensibles. Pourquoi tant de frais? disait le public. — Parce qu'il aime sa femme. — Non, mais parce qu'il me trompe, répondait du fond du cœur Mme Dalverny.

Du moins nous la trouvons dans de tels sentimens le premier jour que son cœur et son salon nous sont ouverts. Pourtant rien n'annonce autour d'elle le délaissement dont elle se plaint. Tout respire, au contraire, la femme heureuse. Il est vrai qu'elle s'effraie même des choses qui devraient la réjouir. Elle pose une perfidie derrière une prévenance et voit un piége jusque sous les fleurs dont tous les matins M. Dalverny fait orner la chambre de sa femme.

— Qu'avez-vous donc, madame? A vingt-cinq ans, avec les jolis yeux que vous avez, l'esprit qu'on vous reconnaît et qu'on admire ; pensez-vous que votre mari ferait assez bon marché de vos charmes pour forcer votre charmante bouche façonnée pour le sourire et le bonheur à se déformer sous la rude expression du reproche et de la colère? Ne le croyez pas.

Elle le croyait pourtant. La jalousie avait fait germer le soupçon dans son ame. Elle aimait tant son mari qu'elle ne pouvait lui permettre une action, une pensée dont elle ne fût la cause, le motif ou le but. L'amour a ceci de particulier, que plus il est vif, plus il est intolérant, et plus dans ses démonstrations il ressemble à de la haine. Les extrêmes se touchent.

Depuis bientôt quinze jours, Mme Dalverny a remarqué dans son mari quelque embarras, des réticences inaccoutumées et une incertaine préoccupation qu'elle déplore. A quoi pense-t-il? Elle l'ignore. Les prétextes d'affaires se multiplient : il la quitte à tout propos, sans trop dire pourquoi, sans même le dire assez. « C'en est fait, conclut Hélène, j'ai une rivale. »

Une rivale après un an de mariage ! que sera-ce plus tard?

Ne demandez pas à cette femme sur quelles raisons plausibles elle fonde ses soucis. Elle serait fort empêchée de vous répondre. Pas une preuve, quelques indices à peine, des pressentimens, des instincts secrets dont se paient toutes les imaginations ombrageuses. Les soins dont elle est entourée ne se sont pas ralentis ; mais le doute désenchante et tout lui présente les objets sous un aspect sinistre, à ce point, que ce jour, qui est celui de sa fête, ne lui a apporté aucune consolation qui peut éclairer sa pensée. Elle sait bien néanmoins que quelque parure de prix, quelque attention coûteuse et charmante, l'accueilleront à sa maison des champs où elle va le soir même pour inaugurer ce jour qui devrait être sans nuage dans son cœur aussi bien que dans le ciel. Au lieu de cela, Hélène fait ses préparatifs en silence, comme si elle se disposait pour un exil. Elle s'inquiète de ce que son mari la laisse partir seule et se fait précéder de quelques heures. Ce retard cache quelque coupable projet. Pourquoi ne pas partir ensemble ?

Cette réponse que ses doutes demandent à sa jalousie augmente encore ses alarmes. Bref, pour asseoir ses soupçons, que lui manque-t-il ? un fait, une preuve, et un malheureux hasard se chargera de les lui fournir.

Un détail de toilette obligea Mme Dalverny de se faire assister par sa femme de chambre. Les personnes inquiètes sont brusques dans leurs mouvemens, et l'agitation de leur ame passe dans leurs moindres gestes. Hélène se saisit de la sonnette et lui communiqua quelque chose de son impatience. A cet appel si vivement signifié Nanette accourut, et dans sa précipitation, laissa de son sein tomber une lettre.

La pauvre fille rougit aussitôt, la releva en toute hâte ; mais cette précipitation elle-même, au lieu d'atténuer sa maladresse, ne servit qu'à la rendre plus visible, et à démontrer combien Nanette avait intérêt à la réparer.

— Qu'est-ce ? demanda Mme Dalverny, à qui rien n'échappa de ce trouble et de ce manége.

— Une lettre !... balbutia la suivante.

— Je le vois bien assez !.. reprit sévèrement la dame, mais encore.... Puis s'approchant de la camériste intimidée : Je reconnais l'écriture de mon mari. C'est lui qui vous l'a remise.

La femme de chambre n'osant ni résister ni répondre, prit un moyen terme, et par un geste muet se contenta d'adhérer de la tête.

— J'en étais sûre. Donnez ! fit Mme Dalverny.

En même temps, elle avançait la main pour prendre cette lettre.

— C'est que, murmura gauchement Nanette, monsieur m'avait bien recommandé de me cacher de madame.

— Raison de plus ; je vous ordonne, moi, de vous cacher de lui. Vous ne pouvez obéir à tous les deux.

Puis, pour lever tous les scrupules et passer outre les réticences, elle s'empara de ce qu'on ne lui donnait pas assez vite à son gré.

— Au moins, madame, objecta la pauvre fille afin de se décharger de toute la responsabilité qu'elle pouvait décliner, vous voyez que c'est bien malgré moi, sans le vouloir et nullement par mon fait que...

— Suffit ! je prends tout sur moi.

— Mais, madame, observa timidement Nanette, on m'avait donné cette lettre pour la jeter à la poste. Si vous la gardiez?

— Je vais vous la rendre, interrompit la femme du banquier, dans un instant. Laissez-moi seule.

Nanette exécuta cet ordre et sortit, déplorant sa maladresse pour les conséquences qui pouvaient s'ensuivre. Une fois qu'elle fut sans témoin, Mme Dalverny se livra tout à loisir à ses récriminations et à sa jalousie. Au milieu des ténèbres du doute, elle venait tout à coup d'être visitée par la lumière, une triste lumière qui la désespérait. Elle sonda cette lettre, dont la suscription l'avait effrayée, l'examina par toutes ses faces. Sous ses jolis doigts, elle arrondissait les angles de ce papier mystérieux. Elle calcula si on pouvait le lire par lambeaux en introduisant un œil furtif et sagace à travers ces plis que faisait respecter un cachet de cire. Son œil circonvenait cette épître comme le lion des livres saints : *quærens quem devoret.* On eût dit un voleur timide tournant autour d'un secrétaire pour voir s'il y aurait quelque moyen de le fouiller sans recourir à l'effraction.

Peines et recherches inutiles. La lettre était sous la plus discrète et la plus avare des enveloppes. Pour justifier cette vive curiosité, il est urgent de donner en ce lieu la description et la topographie exactes de cette enveloppe. Dans les maisons de commerce, où la correspondance est très active et les écritures très chargées, on a coutume de simplifier la

besogne du manuscrit en le débarrassant au moyen de l'imprimé de tous ces lieux communs, de toutes les expressions omnibus. Ainsi on fait imprimer des têtes de lettres indiquant le nom de la maison, le lieu de ses opérations et tout ce qui dans la date peut s'adapter à une foule de cas particuliers sur une grande latitude. Cela se pratique à peu près de la sorte en linguistique pour la racine des mots et en maçonnerie pour les pierres d'attente. La lettre qui joue un si grand rôle dans ces combinaisons, c'est le M qu'on place en vedette et qui s'interprète selon la personne à qui la lettre est destinée par « Monsieur, Madame, Mademoiselle. » Cet M majuscule et imprimé était aussi inscrit sur l'enveloppe dont il s'agit; mais soit qu'on eût été trop pressé, soit qu'on eût trouvé le complément oiseux, cet M n'avait pas été rempli et il ouvrait seul une ligne composée de ces mots à la main : « Eléonore Gontard. » Les abréviations imprimées de : « Rue — à — par — département de » disséminées à distance, avaient été effacées et remplacées par ces mots à la main : « Rue de Verneuil, 35. » Somme toute, voici à la lettre le texte et la disposition de cette adresse :

M. Eléonore Gontard,
Rue de Verneuil, 35. Paris.

Plus de doute, s'écria la dame, qui enveloppait d'un regard questionneur cette discrète missive. Je suis trahie. Déjà ! qui jamais s'y serait attendu? moi qui l'aime tant, l'ingrat !

Ensuite, froissant l'épître entre ses délicates mains : et que peut-il donc lui dire à cette maîtresse, continua-t-elle, à son *Eléonore*? Est-ce une femme mariée ou une jeune fille ? Ce maudit M tout seul n'explique rien. Je veux, je dois le savoir. Après tout, ceci n'est qu'une enveloppe. Si, après l'avoir déchirée, je lui en substitue une autre, qui pourra s'apercevoir de cette rupture de sceau? toutes les enveloppes se ressemblent. Je saurai bien imiter pour une simple adresse l'écriture de mon mari. Et puis n'ai-je pas un cachet à ma disposition? Enhardie par un tel raisonnement qui ne manquait pas de logique, Mme Dalverny prit alors cette lettre entre ses deux mains, et sans user d'aucune précaution, toutes par son procédé devenant superflues, elle rompit résolument le cachet sans plus de façon que si l'épître eût été à son adresse. L'enveloppe jetée au feu, la femme du banquier prit connaissance de ce billet dont nous conservons religieusement le texte pour le reproduire.

« Aujourd'hui, à une heure, ma femme sera partie, ce qui me laissera seul et libre. Si vous étiez bien aimable, vous viendriez chez moi, ainsi que vous me l'avez fait espérer lors de notre dernière entrevue. J'ai pris mes précautions et mes mesures pour que personne ne puisse nous déranger. Mon neveu, que j'ai mis dans le secret, a charge de vous introduire en cachette. C'est un garçon sûr, dont je puis répondre et auquel on peut se fier; car vous comprenez bien que je me suis mis à l'abri des indiscrétions, sans cela tout serait compromis et perdu. Ainsi, ne craignez rien et venez dans le plus grand mystère vers celui qui vous attend avec la plus vive impatience.

» Votre tout dévoué pour la vie, » HECTOR DALVERNY. »

Hélène eut peine à en croire ses yeux, où tremblaient quelques larmes. Elle relut cette singulière épître dont le contenu devait l'affecter si fort.

— Un rendez-vous, dit-elle amèrement, je m'en doutais bien... Oh ! j'ai été trop confiante, trop crédule, pauvre femme !... Comment faire ?... Éclater, l'accabler de honte et de reproches. Allons! Sur quoi Mme Dalverny fit quelques pas vers la porte. Mais elle s'arrêta soudain, dominée par d'autres réflexions : — Quelle faiblesse ! Je n'ai pas la vertu de contenir mon indignation. Il le faut pourtant; sinon ce serait fournir au perfide une facile voie de dénégations et de retraite. Il faut plus qu'une lettre par devers moi. Attendons ce rendez-vous, laissons aller les choses, ayons le courage de dissimuler jusque-là ! Ah ! c'est à une heure qu'arrive cette demoiselle... ou plutôt cette dame, car le ton cavalier dont il lui parle semble indiquer suffisamment... A une heure elle vient, parce que je dois partir à midi. Eh ! bien non, monsieur, vous avez mal fait votre compte. Je ne partirai pas, je resterai, j'attendrai de pied ferme, je jouirai de votre embarras, je triompherai de votre trahison, je dévoilerai vos trames ténébreuses; et afin que votre complice conserve ainsi que vous une parfaite sécurité sur vos coupables intelligences, je vais lui faire parvenir cette lettre comme si je ne l'avais pas interceptée un instant.

Or, pour mettre ce stratagème à exécution, la jeune femme rendit scrupuleusement au billet ses plis primitifs, l'enfouit dans une enveloppe neuve, sur laquelle, après l'avoir scellée du cachet de son mari, elle écrivit l'adresse que voici, mot à mot :

Madame Éléonore Gontard, rue de Verneuil, 35, Paris.

Peste, dit-elle, je me risque de trancher ainsi la question et d'écrire tout au long *Madame*. Je ne crois pas me tromper, il ne se permettrait pas de parler de la sorte à une demoiselle.

Ce parti une fois bien arrêté, madame Dalverny se composa un air riant et sonna sa suivante.

Celle-ci parut immédiatement, car elle attendait pour avoir sa lettre.

On comprendra que Mme Dalverny de son côté avait hâte de la lui rendre.

— Nanette, lui dit-elle, je suis folle en vérité; je ne sais quelles extravagances m'avaient passé par la tête. D'absurdes suppositions, des idées qui n'ont pas le sens commun. N'en parlez pas à mon mari, il se moquerait de moi; et j'avoue qu'il aurait beau jeu. Tenez, voilà cette lettre, je vous la rends intacte. Faites-en ce qui vous a été ordonné; je n'ai rien à y voir.

La suivante, sans trop démêler ce qu'il fallait penser de cette restitution, sortit pour aller jeter cette lettre à la poste et Mme Dalverny de son côté s'enferma dans son boudoir.

II.

La scène que cette double désertion vient de laisser vacante, fut bientôt occupée par deux personnages qui étant destinés à l'honneur de faire votre connaissance, réclament celui de vous être présentés. Un mot d'introduction. Et d'abord, pour procéder comme dans le monde, souffrez que je vous présente M. Dalverny, que vous connaissez un peu par sa femme, et en second lieu M. Léonce que vous connaissez par la lettre de Dalverny. Vous savez que ce dernier est neveu, secrétaire, et de plus garçon très sûr. C'est déjà quelque chose. L'entretien que vont avoir ces deux personnages éclaircira le reste.

Que si, avant d'entrer en matière, vous tenez à vous renseigner sur le *physique* de M. Dalverny, je vous répondrai naïvement qu'il n'y est pas lui-même plus intéressé que vous, mais qu'en fin de compte, je n'ai rien à vous refuser. M. Dalverny donc est un de ces hommes comme vous allez en rencontrer en sortant de chez vous; distingué sans doute, mais de cette distinction qui court la rue et qui peuple le salon sans s'y faire remarquer. Il appartenait à ces meubles de société qu'on n'est pas fâché d'avoir ni de perdre. Bref, un de ces hommes qui réalisent assez bien ce qu'on nomme un *cavalier* sur les invitations d'un bal public. Toilette et figure fort correctes, mais privées l'une de caractère, l'autre de ce qu'on peut appeler le goût personnel. Voilà pour les dehors.

L'intérieur est à l'avenant. Dalverny se tirait de partout avec ces formules, fort bien désignées par ce mot : *l'usage du monde*. Rien de propre, d'individuel, rien de marqué à un cachet particulier. Coutant d'un air avantageux les propos les plus vulgaires; voulant mettre de l'esprit là où il n'y en avait pas l'ombre; ne recevant jamais les choses que de seconde main; et si l'on nous laisse comparer les richesses intellectuelles aux autres nous dirons qu'en ces matières le banquier ne battait pas monnaie comme les rois du genre, mais qu'il se servait de celle qui avait cours, sans même trop se soucier de la date, et attribuait à toute même valeur, comme nous faisons des écus, qu'ils aient été frappés sous l'Empire ou bien sous la Restauration. Pour le faire plus court : en prenant le contre-pied du mot de Montaigne sur l'amitié : « L'amitié est une bête de compagnie et non pas de troupe, » nous obtiendrons une idée assez exacte de l'homme. Notre banquier était une bête de troupe, et non pas une bête de compagnie. Dans le nombre, il passait fort bien ! mais il gênait dans le tête à tête.

Ceci posé, on comprendra que nos personnages seront ordinaires comme les événemens que nous mettons en jeu. Il faut que les uns soient appropriés aux autres : ce n'est pas pour qu'on nous sache gré de cette harmonie qui est trop selon le sens général pour qu'il y ait le moindre mérite à le respecter. Les natures communes ne feront jamais de grandes choses qu'en cessant d'être elles-mêmes, en se transfigurant.

— Mon cher Léonce, dit le banquier à son neveu, vous savez que c'est pour aujourd'hui midi. J'ai peut-être eu tort de vous mettre dans la confidence.

— Ah ! mon oncle, reprit le jeune homme, vous aurais-je donné sujet de vous repentir ?

— Je ne dis pas cela; mais l'affaire est tellement délicate. Si ma femme s'en doutait seulement ! bonsoir ! plus personne !

— Et pensez-vous, ajouta Léonce, que j'aie été lui raconter...

— Dieu vous en garde ! s'écria le banquier. Je compte sur vous autant que sur moi-même. Aussitôt que ma femme sera partie, je m'enferme dans mon cabinet et vous introduirez secrètement la femme en question. Je l'a prévenue de cela.

— Suffit, vous serez content de moi, répartit le neveu avec une déférence obséquieuse.

En même temps, il prit cet air d'embarras plein de calinerie, à l'usage des solliciteurs timides; il baissa la voix, et s'étant approché de son oncle :

— Et moi? lui dit-il.

Le banquier savait à merveille toute la signification de ce mot de rappel, et même, à la seule pantomime, il en eût deviné le sujet. Toutefois il feignit de ne pas comprendre, soit pour prouver que son idée était à de bien autres objets que ceux sur lesquels voulait l'appeler Léonce, soit encore qu'il voulût laisser à celui-ci tout l'embarras d'une demande qui resterait sans réponse, pour peu qu'il n'eût pas le courage de la préciser.

— Et moi ? que voulez-vous donc dire ? demanda l'oncle jouant la naïveté.

— Je veux dire : Et moi ? Pardieu ! vous le savez bien, insista Léonce avec une pointe d'humeur de ce qu'on refusait de l'entendre à demi mots, et qu'on le réduisait à une explication catégorique; je profite de la joie de ce jour pour vous intéresser...

— A quoi donc ? fit le banquier avec une légère impatience, laquelle démontrait clairement que son interrogation était fort oiseuse, puisqu'il en connaissait la réponse : sans cela, eût-il pu par prévision témoigner

du dépit contre une chose qu'il eût ignorée. Il répéta pourtant : A quoi donc voulez-vous m'intéresser ?

— Perbleu, à mon mariage, répéta Léonce.

— A votre mariage, reprit le banquier d'un air détaché ; ma foi, je n'y pensais plus.

— Voilà la différence entre nous ; moi j'y pense toujours. J'ai cela tant à cœur !

— Et c'est là votre tort, mon ami, poursuivit le banquier, cherchant à racheter par l'aménité de ses paroles la rigueur de sa pensée. Il ne faut plus songer à cette veuve. Elle ne peut vous convenir.

— Comment donc ; est-ce que les renseignemens qui nous sont parvenus sur son compte ne sont pas favorables de tout point ? ajouta le secrétaire fort contrarié de cet échec.

— Ce n'est pas cela, continua le banquier. Sans doute que Mme de Luciennes est un parti sortable pour tout autre que pour vous. Il ne m'est revenu que de bons témoignages à son sujet. Bonne réputation, fortune et figure passables, m'a-t-on dit. Mais, outre que nous ne la connaissons pas...

— Vous ferez connaissance, interrompit chaleureusement le neveu. Si vous la connaissiez vous n'en parleriez pas ainsi ; vous l'adoreriez.

— Nous verrons ! se contenta de répliquer froidement Dalverny. Propos d'amoureux ; mais tout cela ne serait pas un obstacle.

— Eh bien ! alors, qui m'empêche ?

— Avez-vous oublié que vous êtes dans une position exceptionnelle ? Est-il besoin de vous rappeler que ma femme vous destine à une jeune pensionnaire charmante ?

— Charmante si l'on veut, objecta Léonce.

— Vous le voudrez, poursuivit le banquier. Cette pensionnaire est votre cousine et la nièce de ma femme, et celle-ci, à la condition que vous épouserez celle-là, vous donne par contrat de mariage cent mille francs. Et de mon côté, moi, en faveur de cette union désirée par toute la famille, je vous associe à ma maison de banque ! De tels avantages valent-ils pas la peine qu'on y songe ?

— Je ne songe qu'à Mme de Luciennes, répliqua vivement Léonce. Vous ne la connaissez pas, dites-vous, et c'est précisément là notre malheur. Si vous la connaissiez !... Mais cela viendra, ou plutôt elle viendra un de ces jours, peut être aujourd'hui ; elle m'a promis de se présenter ici pour s'entretenir avec vous.

— La journée serait mal choisie.

— La journée, c'est possible, mais la femme ; oh ! mille fois non, vous la verrez, je ne vous en dis pas davantage. Quelle grâce ! quelle tenue ! quelle conversation ! Je suis certain qu'elle vous mettra dans nos intérêts. Mais dès à présent préparez lui les voies, je vous en supplie ; plaidez ma cause auprès de ma tante.

— Mon ami, vous demandez l'impossible, objecta tristement Dalverny ; non pas que je le tente si vous l'exigez ; mais ce sera en pure perte, ma femme est là-dessus d'une inflexible opiniâtreté.

— Essayez toujours, je vous en conjure par tout le bonheur qui vous attend aujourd'hui, occupez-vous un peu du mien.

— Pour vous complaire, je m'y engage, répondit Dalverny. D'ailleurs, ce n'est pas pressé.

— Comment ! ce n'est pas pressé. Je suis très pressé pour ma part, je vous jure, observa le secrétaire. Je ne puis pas plus long-temps... Il allait ajouter : tenir le bec dans l'eau à cette veuve. Mais trouvant sans doute que ce bec était une figure indigne de la personne qui en était l'occasion, il se reprit en disant : Je ne puis pas plus longtemps ajourner une réponse que je dois à cette veuve. Quand j'imagine que votre femme ne sait pas encore le premier mot de cette affaire. Je veux en finir avec Mme de Luciennes. Il y va de mon honneur, du sien surtout, et de notre bonheur à tous deux. Elle viendra elle-même chercher une solution, faites qu'elle soit favorable ; sinon je crains bien...

— Pauvre garçon, interrompit d'un air piteux M. Dalverny, je vous plains. Vous vous préparez là un cruel mécompte que vous me faites accélérer en le provoquant. Ma femme sera inébranlable.

— Et moi aussi, répliqua résolument le secrétaire.

— Calmez-vous ; je vous promets d'intervenir en votre faveur, s'hâta d'ajouter l'oncle, afin de tempérer cette effervescence sur le point d'éclater. Il faut seulement ne rien brusquer, gagner du temps pour gagner du terrain. Ne nous inquiétons aujourd'hui que de l'importante et mystérieuse entrevue...

— Soit, j'y consens ; mais demain, mon oncle, je compte que...

— Demain nous verrons cela, interrompit Dalverny. Pour le moment, rentrez à votre bureau. Dépêchez votre besogne, car je vais bientôt vous déranger. Midi n'est pas loin, on arrive à une heure, ne l'oubliez pas. Ma femme muse peut-être, je vais accélérer les préparatifs de son départ.

— C'est entendu, je vous laisse, dit Léonce, mais j'emporte votre promesse. Cette assurance me donnera du cœur.

— Oui, oui ! allez-vous-en, interrompit l'oncle, pour couper court à cette flandreuse phraséologie des amoureux et aussi à l'entretien déjà long qu'il venait d'avoir avec son secrétaire.

Celui-ci sortit donc du salon, et M. Dalverny demeura seul.

Pas long-temps ; car bientôt il sonna, et Nanette accourut à cet appel.

III.

Après s'être enquis du sort de sa lettre et avoir appris que selon son ordre elle avait été jetée à la poste depuis deux heures, le banquier s'informa si tout était disposé pour le départ de sa femme.

— Mon Dieu ! il s'en faut, répondit Nanette. Madame a été dérangée toute la matinée et j'ai bien peur qu'elle ne puisse être prête de sitôt.

— Mais c'est inouï, s'écria le banquier que cette nouvelle contrecarrait dans ses projets, vit-on jamais pareille lenteur ? Voilà bien les femmes. Pour Dieu, Nanette, je vous en prie. S'il le faut, nous vous aiderons. Dépêchez, au nom du ciel, dépêchez ! Qu'attendez-vous donc ?

— Dam, monsieur, si cela ne dépendait que de moi.

— Et cela dépend de vous en grande partie.... Allez ! pressez-vous ! Voici l'heure. La voiture est déjà dans la cour.

— Eh bien si elle y est, elle aura le temps d'attendre, celle-là, reprit Nanette, qui, malgré les exhortations de son maître, ne faisait pas plus de diligence.

— Comme si déjà toutes choses ne devraient pas être arrangées. Il vous faudrait à cette heure n'avoir plus à vous occuper de rien que de partir.

— C'est possible, répondit la suivante ; mais cela ne me regarde pas. Adressez-vous à madame, qui justement vient par ici.

— Laissez-nous et silence, se contenta de répondre le mari, fortifiant son injonction verbale par ce geste du doigt mis en travers sur la bouche, et qu'on pose ainsi, comme un verrou, pour interdire le passage à toute indiscrétion.

Cette pantomime, Mme Dalverny ne put la voir ; mais elle n'eut pas de peine à la soupçonner. On se figure à tort que toutes les fois qu'on n'est pas pris en flagrant délit de culpabilité, cela suffit pour n'être pas découvert. Quelle erreur ! Toute action laisse après elle une suite, un reflet, une traînée lumineuse ou sombre qui nous trahit. En vain essaie-t-on d'y donner le change, un œil clairvoyant refait tout sur cet indice tardif, comme un algébriste trouve une proposition avec trois termes. Supprimez tout à coup la force motrice qui la pousse, une voiture ne s'arrêtera pas instantanément pour cela : le bruit de la cloche ne cesse pas aussitôt que le battant cesse de la frapper ; de même notre figure ne se délivre pas de l'empreinte dont l'a marquée un sentiment qui nous agite aussitôt qu'il nous convient de refouler ce sentiment.

Mme Dalverny comprit tout à l'embarras des deux personnages et surtout à la peine que se donnait le banquier pour cacher le sien sous l'apparence d'une grande liberté d'esprit et d'action.

Cette affectation sauta aux yeux déjà prévenus de la dame. Pourtant son mari faisait bien tout son possible pour ne rien laisser paraître de ses inquiétudes ; il l'aborda par ces paroles qu'il prononça d'un air très délibéré en se frottant les mains :

— Eh bien ! mon amie, je vais te perdre pour quelques heures. Tu vas partir.

— Oh ! reprit la dame avec une minauderie charmante. Tu es bien prompt à t'alarmer. Je ne te quitte pas de sitôt. Quand il s'agit de se mettre en campagne, on n'en a jamais fini.

— Je m'en aperçois bien, observa le mari, qui laissa percer dans cette réflexion une pointe de mécontentement. Les femmes ! vous n'êtes jamais prêtes à l'heure.

— Est-ce que par hasard tu aurais le grossier courage de t'en plaindre, objecta la femme sur un ton de spirituelle sensiblerie.

Le banquier se sentit pris au piége ; il comprit qu'il était allé trop loin, et il fit ce qu'on fait presque toujours en pareil cas, il recula trop, c'est-à-dire que c'est par une maladresse plus grande qu'il voulut racheter celle qu'il venait de commettre.

— Moi, m'en plaindre ? y penses-tu, s'écria-t-il ; que tu interprètes mal mes intentions ! Est-ce que pour ce qui me concerne je ne serais pas enchanté de ce retard ? Va ! tu ne partirais que ce soir avec moi pour notre maison de campagne si je n'écoutais que mon cœur.

— Et pourquoi ne pas écouter ton cœur, demanda la dame, non sans une légère inflexion malicieuse, communiquée à sa voix par un sentiment de raillerie intérieure. Je l'aimerais bien mieux pour ma part.

— Eh ! le pouvons-nous, objecta le banquier, ne faut-il pas savoir se sacrifier aux bienséances. Convient-il que les amis qui assisteront ce soir à ta fête ne trouvent là-bas personne pour les recevoir à leur arrivée ? Il est indispensable que tu partes le plus tôt possible. Le temps presse.

— Ne t'inquiètes pas tant de mon départ, répliqua Mme Dalverny, qui voulait prendre l'offensive à son tour. Que t'importe après tout, pourvu que j'arrive assez tôt. Cela me regarde.

— Sans doute ; mais tu n'arriveras jamais à point si tu ne fais pas plus de diligence.

Jusqu'ici tout s'est passé à l'amiable. Ni l'un ni l'autre n'ont abordé ouvertement le point en litige. Mme Dalverny entama la première cette question essentielle.

— Crois-tu, mon ami, qu'il soit aimable de se mettre en route par cette chaleur ? Partir à midi, c'est vouloir étouffer en chemin.

Cette objection était assez spécieuse et très fondée dans la bouche d'une élégante. Le banquier mesura la portée de ce coup, en frémit et le para de cette manière.

— Est-ce que c'est moi qui ai choisi cette heure ? Il te fallait prendre

autrement tes dispositions. Maintenant il est trop tard pour revenir là-dessus.

Ici s'intercala un temps d'arrêt et de silence durant lequel nos deux personnages regardaient l'aiguille de la pendule qui avait dépassé le chiffre le plus élevé du cadran.

« Il est temps qu'elle parte, réfléchissait le mari. Si elle tardait encore elle risquerait de rencontrer ici... et alors tout serait perdu ; mais comment la décider ?...

De son côté, la femme n'en pensait pas moins : « Gagnons une heure, se disait-elle, et ma jalousie aura des preuves vivantes, et pourra se manifester à l'aise. »

Nanette, qui entra portant à ses deux mains des paquets et des cartons, interrompit ce silence.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le mari, effrayé de voir toutes ces choses loin d'être en état, vous en êtes encore là ; mais vous ne partirez pas d'aujourd'hui.

Alors écoutant les conseils de son intérêt plutôt que ceux de la prudence, voilà qu'il se met en devoir de ployer les robes, d'accommoder les chapeaux. Tous ces menus détails, vous l'imaginez bien, mettaient en relief chez le banquier une gaucherie qui eût été fort divertissante pour tout autre spectateur que Mme Dalverny; mais c'était dans d'autres sentimens qu'elle assistait à cette scène comique. Ce manége dont elle était témoin achevait de lui prouver avec quelle ardeur son mari désirait son départ, puisque pour l'accélérer il ne reculait pas devant les soins les plus ridicules.

La femme et l'épouse se révoltèrent, et Mme Dalverny se voyant, si on peut le dire, froissée à la fois dans ses parures et dans ses affections, courut à son mari.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, comme vous me rangez tout cela. Quelle maladresse ! Vous m'ajustez ces vêtemens d'une singulière façon. Respectez-donc ma garde-robe !

Puis, après avoir satisfait à cette première protestation de la femme, l'épouse reprit ses droits. Et Mme Dalverny, croisant ses bras, se posta en face de son mari et d'un air sérieux l'apostropha de la sorte en cessant de le tutoyer.

— Il faut convenir, monsieur, que ma présence vous pèse étrangement, que vous ayez tant de souci et tant de hâte de vous en débarrasser.

Cette interpellation directe faite avec une solennelle autorité interloqua le mari. Un instant il demeura confondu.

— Moi, dit-il enfin, je ne sais en vérité où vous allez prendre ces imaginations. Et pourquoi voulez-vous que votre présence me gêne ?

— Que sais-je ? repartit la femme, on le dirait à l'empressement que vous mettez à m'expédier.

A ces mots le banquier s'aperçut qu'il avait fait une fausse manœuvre ; il voulut en détruire l'effet coûte que coûte, et il se figura être bien habile de répondre :

— Ma foi, ma chère, à ta guise. Reste jusqu'à demain si cela te plaît. Je ne m'en mêle plus puisqu'on interprète si mal mes pensées, mes paroles et mes actions.

Alors jouant une indifférence qu'il était loin d'éprouver, il s'assit dans un fauteuil, étendit ses jambes d'un air nonchalant, non sans jeter de temps à autre un regard furtif et effrayé sur l'aiguille de la pendule.

Afin de retirer de son système tout ce qu'il pouvait produire, Dalverny le poussa jusqu'à ses dernières limites. Il fit comme si le voyage de sa femme était à mille lieues de sa pensée. Il se livra à une foule de considérations générales, n'ayant aucun rapport avec ces matières. Malgré lui, cependant, par voie indirecte et d'allusion, il retombait de ces hauteurs à l'objet essentiel : à peu près comme les écuyers dans cet exercice d'équitation qui consiste, lorsque le cheval est lancé au galop, à s'abattre jusqu'à terre pour enlever adroitement des anneaux au bout d'une pique rasant le sol.

Cette gymnastique ne tarda pas à fatiguer Dalverny, et, fâché du peu de résultat qu'il en tirait, il se tut pour la seconde fois, mais avec l'intention d'attendre, la bouche close, la marche des événemens.

Il faut croire que ce silence ne fit pas le compte de la dame, puisqu'elle se hâta de le rompre.

— Causons, dit-elle, en approchant un fauteuil de celui de son mari, sans avoir l'air de prendre garde à la contrariété que celui-ci ne se donnait plus la peine de dissimuler ; causons !

— De quoi ? reprit le mari d'un ton sec.

— De ce que tu voudras. Conte-moi quelque chose d'aimable.

— Le marteau frappa sur le timbre de la pendule. Ce son fit tressaillir le banquier.

— La demie ! dit-il avec effroi dans un *a parte*, comme le temps passe !

— Eh bien ! observa la femme, tu ne commences pas ? Je t'écoute, mon ami.

— C'est inutile, ajouta le banquier, je n'ai pas du tout l'esprit à la conversation.

Ce qu'il prouva en se levant pour marcher dans la chambre. Comme il passait à côté du balcon :

— La voiture, remarqua-t-il, est dans la cour, les chevaux s'impatientent... comme moi, ajouta-t-il bien bas.

C'est tout ce qu'il pouvait se permettre que ces réminiscences éloignées ; car pour ce qui est d'aborder de front la question du départ, il ne l'osait pas.

Mais sa femme, qui comprenait fort bien les sens détournés, redressa celui-ci pour en faire le texte d'une plainte.

— Mon cher, tu m'avourais, dit-elle, que c'est de ta part une obstination très impolie.

— Moi ! fit le banquier, je ne dis plus rien. C'est une idée qui me passait par la tête en regardant les chevaux. Ces pauvres bêtes !... Je cède avec plaisir à tous tes caprices.

Cette dernière phrase n'était pas prononcée avec le ton de sincérité auquel elle peut prétendre à la simple lecture ; mais Mme Dalverny avait ses raisons pour la prendre à la lettre.

— Bon ! dit-elle à la fin, je te trouve raisonnable. Que t'importe que je parte une heure plus tôt ou plus tard ?

— En ce cas, autant vaut-il ordonner au cocher de dételer et de mettre la voiture sous la remise.

Dalverny se flattait, en poussant ce stratagème, que sa femme reculerait devant cette extrémité, et que, pour éviter d'y recourir, elle se mettrait en mesure de la rendre inutile. Cette tactique ne lui réussit guère. Sa femme répondit très naïvement :

— Fais, mon ami, ce que tu jugeras à propos.

Ce fut le coup de grâce pour ce pauvre banquier ; il n'en demanda pas davantage. « Diable, pensa-t-il, ceci se complique. Il me faut contremander le rendez-vous et prévenir qu'on n'y vienne pas. »

Cela conclu à part lui, et pour se donner un prétexte licite d'opérer sa sortie.

— Madame, dit-il, tu m'excuseras ; mais je n'ai pas comme toi tout le temps que je veux. Il faut que j'aille à mes affaires.

— C'est trop juste, répondit Mme Dalverny ; est-ce que je prétends te déranger en quoi que ce soit ? Adieu.

Sans se faire autrement congédier, le banquier gagna prestement la porte.

Sa femme, l'air moitié chagrin, moitié dépité, le regarda partir ; puis au moment où elle allait le perdre de vue, elle le rappela par ce reproche.

— Mon ami, c'est ainsi que tu me quittes ? Quand je soutenais que tu es préoccupé, distrait, avais-je tort ?

Docile à cette semonce conjugale, le mari revint sur ses pas, car il savait que, comme les rois, les femmes aiment qu'on leur paie tribut de politesse à l'accueil et au congé. Afin de réparer cette omission, il baisa sans mot dire la main de sa femme, mais si froidement qu'il avait plutôt l'air de se soumettre aux prescriptions d'un cérémonial qu'à une galanterie partie du cœur.

Après cette formalité, car la manière dont il s'en acquitta nous autorise à la nommer ainsi, le banquier s'éloigna au plus vite.

IV.

Dès qu'elle fut seule, Mme Dalverny laissa tomber sa jolie tête dans ses mains et réfléchit amèrement : « Mon mari, se dit-elle, a réparé cet oubli de façon à me prouver que ce n'en était pas un. M'a-t-il seulement demandé pardon ? Son cœur n'est plus à moi, sa tête n'est plus à lui, je suis la plus malheureuse des femmes ! »

On ne prendra certes pas au mot cette exagération malgré les prétextes sur lesquels elle se fonde. Il est aussi abusif et aussi facile de se proclamer *la plus malheureuse des femmes* qu'il est vulgaire de se prétendre *le plus heureux des hommes*. Les sentimens outrent en général leurs expressions. Les amoureux en particulier sont comme ces esprits pleins de feu dont parle Labruyère. « Ils ne peuvent s'assouvir d'hyperboles. » Et cela se conçoit ; l'amour étant une royauté qui arrive après la conquête, les amans, dans quelque état que les mette leur passion, ont besoin d'être *le plus* quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'ils érigent en leur honneur un superlatif absolu.

Vous savez combien Mme Dalverny, qui se flattait d'être tant malheureuse, l'était en réalité, puisque vous avez pu apprécier ses motifs. Il est vrai qu'elle le croit, ce qui devient très sérieux ; car de même que la foi sauve, la foi perd aussi, et les maladies imaginaires sont les plus incurables, ne serait-ce que pour la raison qu'elles n'existent point. Toutefois, l'infortune conjugale de Mme Dalverny ne gisait pas tout entière dans son imagination ; celle-ci ne lui servait seulement qu'à en exagérer la gravité.

En proie à ces désolantes méditations, la jeune femme voyait sous un jour sinistre l'événement de la matinée, cet événement qui avait bouleversé son intérieur. La tête penchée sur le bras d'un fauteuil, elle songeait au résultat de la malencontreuse lettre. L'hésitation et l'obstination de son mari durant la scène précédente ne faisaient qu'enfoncer plus avant dans son cœur la triste certitude d'une trahison indigne. « J'aurais dû éclater, pensait-elle, et couper le mal à sa racine : que dis-je, à sa racine ? Qui m'assure qu'il n'est pas invétéré ? Cette lettre n'annonce-t-elle pas une intelligence de longue date ? On m'éloigne : le secrétaire doit introduire ma rivale ; il faut que je l'attende, que je la voie, que je la démasque ; mon sang bouillonne, ma tête s'exalte ; pourrai-je jusque-là maîtriser mon indignation ? »

Tout à coup Hélène se leva, regarda la pendule. Une heure allait sonner.

ner. — Si elle n'allait pas venir, murmura-t-elle. O mon Dieu! je n'aurais pas dû laisser sortir mon mari. A présent que j'y songe, il sera allé l'avertir; ajourner ce tête-à-tête, et des deux victimes que je promets à ma juste vengeance, il ne me restera que celle que j'ai le moins à cœur de punir. Car, je ne puis le dissimuler, malgré sa lâche conduite, je l'aime toujours, lui, le perfide!...

Nonobstant cette vive agitation Mme Dalverny voyait assez clair dans cette trame dont malheureusement elle ne tenait pas tous les fils. Sa vengeance venait de lui échapper avec son mari, mais quelques chances lui restaient encore. Quoi de plus naturel par exemple que Mme Eléonore Gontard (elle avait décidé que ce ne pouvait être qu'une dame) ne prît une autre route que celle du banquier; et, en prenant tous les deux la même, ne pouvaient-ils pas bien encore, au milieu de la foule de piétons et de voitures qui encombrent Paris, se croiser sans se voir?

Il fallait, dans ce cas qu'on devait prévoir, se tenir sur ses gardes et bien disposer ses batteries. En guerre opère-t-on jamais autrement que sur des probabilités? Conséquemment Mme Dalverny se souvint que d'après la missive, c'était M. Léonce le secrétaire qui était chargé d'introduire cette dame, et si elle l'eût oublié, celui-ci n'eût pas manqué de lui en rafraîchir la mémoire en se présentant au salon sur le coup d'une heure.

La présence de Mme Dalverny parut surprendre le secrétaire, ce qu'il eut le tort d'exprimer par un haut-le-corps que sa jeune tante ne laissa pas échapper. L'homme de confiance du banquier regretta ce geste auquel il n'attacha pourtant pas l'importance qu'il prenait aux yeux de cette femme déjà instruite et sur le *qui vive;* il se composa aussitôt un air d'indifférence, et se contenta de dire :

— Je vous croyais partie, ma tante.

— J'ai changé d'idée, répartit celle-ci, j'ajourne mon voyage de quelques heures.

— Et mon oncle connaît-il cette nouvelle résolution? se hâta de demander Léonce, qui, par là disait tout en croyant ne rien dire.

— Il la connaît si bien, répartit ingénuement la dame, que c'est avec lui que le tout a été concerté. Mais une personne qui l'ignore, et à qui je dois l'apprendre, parce que nous devions nous mettre en route ensemble, c'est mon amie, Mme de Lacroix. Or, comme pour cette mission délicate j'ai besoin d'un mandataire habile à m'excuser, j'ai jeté les yeux sur vous.

Cette conclusion qu'il était loin de prévoir et qui lui était si gracieusement intimée étonna beaucoup le jeune homme.

— Moi? répondit-il, un peu abasourdi de ce qu'on voulait lui faire quitter son poste juste au moment où il avait charge de le tenir.

Il est clair que c'était bien là le jeu et le but de la dame. Dans l'espoir que sa rivale, ne recevant pas de contre-ordre, arriverait au rendez-vous, elle voulait lui préparer les voies, dans le même sens que les Grecs préparèrent les Thermopyles à l'armée de Xercès. Il était donc important pour elle de se débarrasser du neveu qui pouvait devenir un auxiliaire pour la survenante, et qui, étant nommé par le banquier sonmaître de cérémonies, risquerait de les diriger d'une tout autre façon que l'entendait la jeune épouse.

Le secrétaire comprit toute l'étendue de cette ruse qu'il lui fallait contreminer adroitement sans avoir l'air de la redouter et de la soupçonner même.

— Madame ne pourrait-elle se passer de moi pour cet office? opposa-t-il, j'ai sur mon bureau des affaires bien pressées à expédier.

— Pas si pressées, observa Mme Dalverny avec un fin sourire, qu'elles ne vous aient permis de vous déranger pour venir au salon où vous voilà! Tenez! avec un peu de bonne volonté, qui peut le moins peut le plus.

Le secrétaire se mordit les lèvres en songeant qu'il avait affaire à forte partie, puisqu'on profitait de tous les avantages avec une rare sagacité.

Mme Dalverny continua :

— C'est un service important que vous seul pouvez me rendre, une démarche que vous êtes seul capable de bien faire.

— Il me semble, ma tante, objecta le secrétaire, qui ne se désistait pas de son système de résistance, il me semble qu'une lettre suffirait.

— Y pensez-vous? interrompit Mme Dalverny, une lettre! mais Mme de Lacroix ne me le pardonnerait jamais, je la connais tellement susceptible. Elle prendrait mes raisons pour des prétextes, mes obstacles pour des défaites. Non, non, vous seul pouvez me faire excuser d'elle, lui expliquer qu'une affaire m'a retenue à l'improviste, enfin, de quelque manière lui faire accepter et me faire pardonner ce retard. Une lettre?... je m'en garderai bien, je me souviens trop de cet ancien proverbe des Normands; *Visage d'homme fait vertu.*

Le neveu s'aperçut avec effroi qu'on le forçait dans tous ses retranchemens, et qu'à s'obstiner plus long-temps il risquait d'éventer un secret qui n'était pas le sien.

Par acquit de conscience il tenta encore une dernière opposition.

Mme Dalverny cette fois prit un petit air d'autorité qui lui seyait à merveille.

— Mais, monsieur mon neveu, dit-elle, non sans quelque dédain, il me semble que vous vous donnez bien du mal pour me déplaire. Le temps vous manque, prétendez-vous; mais depuis que nous bataillons ici, vous auriez rempli ma commission. Et à moins que M. Dalverny ne vous ait enjoint expressément de ne pas vous absenter à cette heure...

— Oh! point du tout, interrompit le neveu, pour aller au devant de ce qu'il croyait une supposition gratuite de la part de la dame, et que celle-ci, pourtant, savait aussi bien que lui être une vérité. Cette vérité donc fut signifiée d'une si étrange manière par l'œil pénétrant de la dame, que Léonce eut peur d'en avoir trop dit ou trop fait.

— Se douterait elle de quelque chose?

Cette idée lui vint à l'esprit. Mais pour ne rien découvrir par une plus longue résistance de l'intérêt qu'il avait à demeurer, il s'éloigna, la conscience tranquille, d'ailleurs, car il considéra que le mari, instruit de ce retard par sa femme, avait pu prendre ses mesures pour prévenir ou réparer tous les inconvéniens.

Seule pour la seconde fois, Mme Dalverny respira comme après l'accomplissement d'une œuvre pénible. Et de fait, son neveu lui avait donné autant de peine à s'en aller qu'elle en avait eue elle-même pour demeurer une heure auparavant.

Elle pouvait se rendre la justice d'avoir fait pour l'avénement de sa vengeance tout ce qui était dans ses moyens; mais son mari opérait à l'extérieur, et peut-être que ses manœuvres rendraient vaines celles qu'elle avait si ingénieusement concertées et si laborieusement conduites.

Dans cette incertitude, la voi à toujours maîtresse du champ de bataille et attendant l'ennemi de pied ferme.

Par un instinct qui est naturel à toute personne qui prémédite une lutte de quelque nature qu'elle soit, la femme du banquier examina le terrain sur lequel allait se livrer ce combat. Elle se tenait debout, les narines gonflées, l'attitude belliqueuse, ses mains crispées sur le dossier d'un fauteuil, et son œil foudroyant dirigé vers la porte.

V.

La porte s'ouvrit et livra passage non pas à une femme, mais bien à un homme.

Le survenant paraissait essoufflé. A la main il tenait un mouchoir dont il s'était servi pour essuyer un front encore baigné de sueur et rafraîchir une figure vivement colorée par l'action d'une marche très rapide. Indépendamment de la fatigue, un bouleversement moral, une agitation mentale se lisaient dans l'expression de tous ses traits dont l'ensemble présentait quelque chose d'un peu hagard.

—Monsieur Dalverny?

Là se bornèrent les paroles que cet homme put prononcer entre deux temps de sa respiration.

— Il n'y est pas, monsieur, répliqua la femme du banquier.

— Madame... me permettez-vous... de m'asseoir?... continua-t-il en mandant chaque mot comme s'il eût mesuré des vers latin.

— Très volontiers, monsieur, lui fut-il répondu.

Le pauvre homme avait devancé cette permission et venait de tomber sourdement sur un canapé.

Or, avant que ses moyens lui permettent d'entamer un discours un peu suivi, nous avons le loisir de l'observer comme faisait la dame, et de le réduire pour ceux qui ne jouissent pas du même privilége qu'elle.

Cet homme, sur un long nez, portait des lunettes, ce qui lui offrait l'agrément de cacher de vilains petits yeux. Des sourcils incomplets ne surmontaient pas directement ses yeux qui ressemblaient par cette bizarrerie à des fenêtres, dont, à cause de la précipitation de l'écrivain, les accents ont été jetés de travers et au hasard.

Un front très luisant se développait jusqu'au sommet de la tête entre deux touffes latérales, comme un mamelon dénudé d'une montagne boisée sur ses flancs. Ce qui devait consoler cet homme de cette calvitie, c'est que ses cheveux étaient roux, et la couleur de ceux qui lui restaient faisait qu'il ne regrettait pas ceux qu'il avait perdus. Sa bouche qui s'ouvrait sur une pesante mâchoire, se fermait assez mal à cause de certaines dents mal alignées; on eût dit les deux coquilles d'une huître que de petits cailloux interposés empêchent de se rejoindre.

Bref, il rentrait dans la catégorie de ce qu'on appelle un homme d'un certain âge; quand au contraire rien n'est plus incertain que l'âge de ces gens-là, qui varie dans une grande latitude depuis plus de quarante jusqu'à soixante ans.

Les hommes de l'âge et de la condition de celui-ci ont pour coutume de porter un chapeau de feutre aux larges bords, des vêtemens très amples, et d'être, à l'instar des pages, de noir tout habillés.

Nous pourrions encore prolonger ce portrait si nous voulions utiliser la pause que se donna notre personnage avant de reprendre haleine et de renouer l'entretien.

— Savez-vous, madame, s'il rentrera bientôt, demanda le survenant.

— Mon mari n'a rien dit en sortant, continua Mme Dalverny.

— Son mari!... Pauvre femme! elle est aussi à plaindre que moi, sourd notre homme, en *à partie.*

— Est-ce que mon mari vous attendait?

— Pas moi, madame; mais il devrait se trouver ici.

Cette réponse mit en éveil la curiosité de la dame. Elle s'informa avec politesse :

— A qui ai-je l'honneur de parler?

— A M. Gontard, avocat et notaire.

— Rue de Verneuil, n° 35? ajouta-t-elle.

— Précisément, madame. Comment se fait-il que mon adresse soit connue de vous quand ma personne ne l'est pas?

Mme Dalverny sentit toute la maladresse que son premier mouvement venait de lui inspirer. Comment y porter remède? C'était difficile, et cette difficulté seule la jetait dans un grand trouble. D'un autre côté, réfléchissait-elle, je ne puis me résoudre à désoler ce pauvre homme. Il a l'air bien assez malheureux sans cela.

Dans cette intention et pour le bien du visiteur, elle chercha à expliquer comme elle put cette singularité que lui reprochait si pertinemment le notaire.

— Je sais votre adresse, reprit-elle, parce que mon mari va quelquefois chez vous et que je l'ai entendu la donner au cocher.

— Je sais pourquoi il vient, ton lâche mari, se dit intérieurement le notaire. Madame, continua-t-il en élevant la voix : y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

— Depuis ce matin.

— Bon ! Et vous n'avez pas vu entrer ici Mme Gontard?

— Est-ce qu'elle devait venir?

A cette interrogation le notaire se leva gravement, s'approcha d'un air de mystère de l'oreille de Mme Dalverny, précaution fort inutile, puisqu'ils étaient seuls, et lui dit à l'oreille.

—Oui, elle devait venir.

—Comment le savez-vous?

—J'ai surpris une lettre.

—C'est comme moi.

—L'adresse m'ayant paru suspecte...

— Exactement comme moi, interrompit la dame.

—Ma femme n'y étant pas...

—Mon mari étant occupé ailleurs...

—J'ai ouvert cette lettre.

—Après moi, repartit la femme de banquier.

—Et j'ai lu !... quoi.... vous le dirai-je ?

—Non, puisque je le sais.

—Suffit, ajouta le notaire d'un air discret. Alors, au lieu d'éclater, ce dont j'avais bonne envie.

—Et moi donc? interrompit la dame. Mon sang bouillonnait.

—Mes cheveux se dressaient.

Malgré elle et son affliction, Mme Dalverny ne put se tenir à ce mot de cheveux de regarder si son interlocuteur ne se flattait pas, et s'il avait les moyens de ressentir cet effet qu'on attribue à la peur. Soit qu'il eût compris le regard de la veuve, ou qu'étant à moitié chauve il crût de son intérêt de répéter sa formule capillaire comme s'il devait par là multiplier son peu de cheveux, il reprit :

—Oui, madame, ils se dressaient sur ma tête, et pourtant je me contins; je résolus de laisser aller les choses.

— Justement je m'arrêtai à la même détermination.

— Pour cela, je recachetai soigneusement la lettre.

— J'en avais fait autant le matin, répliqua la dame.

— Et cela pour que ma femme ne s'aperçût de rien, continua le notaire.

— Et moi, pour que mon mari ne pût soupçonner aucune infidélité.

— Lui qui vous en faisait une si impardonnable, interrompit le notaire. Absolument comme ma femme.

— Je tenais, insista Mme Dalverny, à ce que le rendez-vous eût lieu.

— C'est pour le favoriser que j'avais agi de la sorte, appuya Gontard.

— Par là, je voulais les surprendre tous deux.

— Je suis venu exprès pour cela, poursuivit le notaire.

— Par malheur, mon mari n'y est pas.

— C'est comme ma femme, qui avait déserté la maison quand je suis parti.

— Où sont-ils ? s'écria la dame.

— Ensemble ! peut-être, répondit Gontard, en se jetant presque dans les bras de sa compagne d'infortune. Pardon, lui dit-il sous forme d'excuse pour cette privauté sentimentale. Le malheur est comme l'amour, il unit ceux qui l'éprouvent au même degré; or, peut-il y avoir plus grande parité dans notre désastre ?.. Et dire que j'aime si fort ma femme !

— Que je meurs d'amour pour mon mari.

— Le monstre ! et il paraissait bien vous le rendre, observa le notaire. C'est à l'aide de ces beaux semblans qu'il avait pénétré dans mon intimité. Figurez-vous qu'il ne parlait que de vous.

— Le traître, s'écria Hélène.

— Il n'avait l'air de venir me voir que dans l'intérêt de sa femme, tandis qu'il ne venait que dans l'intérêt de la mienne. Imbécile que j'ai été aussi de me payer de ses raisons. Il prétendait; — mais non, je ne vous le dirai pas, c'était si absurde que je ne comprends plus maintenant comment j'ai pu donner dans ce piége grossier.

— Mais que disait-il pour colorer ses visites?

— Tenez, riposta Gontard, ne m'en parlez pas, le rouge me monte au front rien que d'y penser. Je vous obligerais de vous moquer de moi, vous qui ne voulez que me plaindre. Puis il ajouta, à part lui : Puis-je lui dire que, sous prétexte de lui faire un cadeau et une surprise, son tartufe de mari m'avait fait accroire qu'il voulait m'acheter une maison de campagne. Ce n'était pas ma maison qu'il marchandait, le traître, c'était mon honneur. Où sont les banquiers qui jettent des châteaux à la tête de leurs femmes?

— Ecoutez, dit Mme Dalverny qui paraissait vouloir produire le fruit d'une réflexion à laquelle elle s'était livrée durant cet *a parte* ; nous sommes bien certains d'être trompés?

— Que trop, malheureusement, répondit Gontard d'un ton piteux.

— Eh bien, associons-nous contre l'ennemi commun.

C'est me proposer d'être amis, reprit galamment le notaire chez qui la jalousie n'étouffait pas entièrement cette courtoisie annexée aux hommes sur le retour. J'accepte avec reconnaissance.

— Nous défendons la même cause.

— La bonne cause, interrompit le notaire, et vous voulez que nous formions une assurance mutuelle. Je vous comprends, et j'applaudis à votre idée.

— Pour la mettre à exécution, poursuivit la dame, il faut veiller chacun de notre côté. Les infidèles sont dehors. Que nos maisons leur soient interdites s'ils y viennent ensemble. Je réponds de celle-ci.

— Quant à moi, je vais les recevoir de la belle manière, s'ils ont le front de se présenter chez moi.

Et pour réaliser cette menace, M. Gontard se mit en devoir de regagner ses foyers.

VI.

Cette guerre qui nécessitait tant d'art pour la combiner et, pour la faire, tant d'ardeur, absorbait Mme Dalverny au point de ne pas la laisser abattre sous l'affliction qui intérieurement la dévorait et dont la voix intime se ferait entendre aussitôt que le bruit et le mouvement dont elle s'étourdissait se serait apaisé. C'était une lutte en règle et qui présentait des chances à peu près égales. Deux contre deux. La morale contre l'amour. La scène que nous venons sommairement d'indiquer n'avait pas laissé de prendre quelque temps, et l'heure du rendez-vous, qui était une heure, avait déjà sonné depuis vingt-cinq minutes.

A l'aide de la confidence qu'elle avait reçue, Mme Dalverny n'eut pas de peine à s'expliquer ce retard et à le trouver très naturel. M. Gontard, ayant lu et décacheté la lettre portant pour suscription l'adresse de sa femme, l'avait remise en l'état premier et était sorti. Mme Gontard était absente de chez elle à cette époque, il fallait qu'elle rentrât, prît connaissance de sa lettre et accourut enfin au lieu indiqué. Par ainsi, ce retard, loin de prouver contre, prouvait pour ; mais une chose à craindre et qui devait détruire toutes ces mesures, c'était une rencontre, un avertissement, entre M. Dalverny et M. Gontard.

La femme du banquier était agitée par ces diverses appréhensions, et certes, quelquefois elle se surprenait à désirer que sa rivale ne se présentât pas. Maintenant que le moment approche, elle souhaiterait de n'être pas mise en face de cette femme ; car ne la voyant pas, elle s'accrocherait à toutes les espérances, elle chercherait à se délivrer de ses doutes. Les amans ne demandent pas mieux que des apparences de preuves qui leur démontrent leur erreur. Ils ne sont pas difficiles à les admettre; tout raisonnement est bon quand c'est le cœur qui l'écoute. La logique et le bon sens sont prudemment tenus hors de cause; et celui qui aime véritablement répétera dans l'occasion ces deux vers que Regnier a imités d'Ovide :

> Bien que je sache au vrai tes façons et tes ruses,
> Fais-moi, par quelque adresse, excuser tes excuses.

Cette consolation n'était pas réservée à Mme Dalverny, car une trop évidente réalité devait mettre en fuite les ombres consolantes au milieu desquelles flottaient ses doutes.

Une femme d'une toilette et d'une tenue élégantes pénétra dans le salon.

Mme Dalverny se sentit, à sa vue, emportée par toute cette exaltation de la jalousie qui dominait sourdement en elle, et marcha délibérément vers la dame.

— Vous demandez M. Dalverny, n'est-il pas vrai, madame? lui dit-elle en l'interrompant.

— Oui, madame, répondit celle-ci, et, à son défaut, je désirerais parler à son neveu et secrétaire, M. Léonce.

— C'est cela même, pensa tout bas la femme du banquier, elle a lu la lettre ; n'est-il pas dit que c'est Léonce qui doit l'introduire? Voyons jusqu'où ira son impudence.

— Madame, continua-t-elle tout haut, je sais qui vous êtes et ce que vous venez faire ici.

— Je m'en félicite, répondit la survenante, cela me dispense de vous apprendre l'un et l'autre.

— Votre réponse, continua Mme Dalverny, dépitée par tant de sang-froid, votre réponse me prouve que vous n'êtes pas aussi bien renseignée à mon égard. Vous ne savez pas qui je suis.

— Je m'en doute ; vous êtes Mme Dalverny.

— Vous l'avez dit.

— J'en suis enchantée, madame, et j'espère que ce hasard qui m'a fait vous rencontrer ici, me vaudra votre concours pour la solennelle démarche que je viens accomplir.

— Qu'il vous suffise, madame, riposta la femme du banquier outrée de cette outrecuidance, qu'il vous suffise d'apprendre que je sais tout.

— En ce cas, voulez-vous me permettre d'attendre M. Dalverny ?

Ce que disant, la femme s'assit sans plus de façons.

— Mais je vous répète que je sais tout, madame, reprit Hélène que cette effronterie attérait.

— En ce cas, je vous répète que j'en suis ravie, insista l'autre, qui commençait à se trouver blessée de l'accueil trop sans façons qu'on lui faisait.

Mais quelle était donc cette femme pour avoir le droit de ne pas se contenter de cet accueil. A coup sûr il eût été encore trop indulgent pour Mme Gontard; donc ce ne pouvait être elle, c'était Mme de Luciennes, la veuve qui, pour convoler en secundes noces, avait déjà l'assentiment de Léonce et venait réclamer celui de ses parens.

Malheureusement l'entretien se trouvait engagé de telle sorte qu'il paraissait vouloir se passer de tous éclaircissemens, seul moyen pourtant de ne pas faire équivoquer nos personnages et de les présenter sous leur jour véritable. Mais Mme Dalverny en était en ceci à l'état des ignorans qui ne veulent rien apprendre, persuadés qu'ils savent tout; car je vais vous le dire en passant, celui-là n'est pas tout à fait ignorant qui croit l'être, car il sait au moins une chose, et comme le dit le proverbe persan : « Le savant sait et s'enquiert, l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir. »

Mme Dalverny avait, il est vrai, bien des raisons par devers elle de se croire bien informée. En premier lieu, elle n'avait jamais entendu parler du projet de mariage entre son neveu et Mme de Luciennes qu'elle ne connaissait pas. La veuve était d'âge et de tenue à réaliser parfaitement la figure que sur le mari Mme Dalverny avait pu se tracer de Mme Gontard.

Mme de Luciennes, outre un tout coquet dont s'animait sa physionomie et toute sa personne, possédait cette science des poses et du maintien que l'âge seul enseigne aux femmes quand il leur enlève d'autres charmes : prévoyante nature, qui ne veut pas ainsi donner à la femme toutes ses séductions à la fois, car, réunies ensemble, elles risqueraient de rendre folle la plus vilaine moitié du genre humain! Donc, ce que nous appellerons la science corporelle annonçait chez la fausse Mme Gontard une trentaine d'années qui certes ne se lisaient pas sur son front ni dans ses yeux noirs qui semblaient s'illuminer de toute l'ardeur vivifiante de la jeunesse; sa bouche seule était de l'âge que supposait Mme Dalverny. Des lèvres un peu blanches, aux contours relevés par quelques plis, donnaient à toute cette figure un ton mat et chaud rendu plus saillant par des cheveux très touffus et très noirs dont les ondulations naturelles embrassaient cet ensemble dont l'expression était attirante et la mine provocatrice.

Joignez à toutes ces preuves l'entrée de Mme de Luciennes juste au moment où Mme Gontard est attendue, ses premiers mots qui se rapportent si parfaitement au contenu de la lettre, pesez toutes les coïncidences, et vous n'aurez pas de peine à excuser et à comprendre la méprise très rationnelle de Mme Dalverny.

Au point où nous avons laissé la conversation, elle fut interrompue par une pause, nous pourrions dire par une trêve : cet entretien n'était-il pas un combat? La femme du banquier recommença les hostilités, prenant l'air le plus dédaigneux et le plus méprisant qu'elle put.

— Madame, dit-elle, cet accueil n'a pas le droit de vous surprendre. Sachez que vous étiez attendue.

Mme de Luciennes se leva alors avec dignité et répondit :

— En vérité, madame, je vous remercie de me l'apprendre; certes, je ne m'en fusse pas doutée. On m'avait bien prévenue, pourtant, à votre sujet, et j'avais mes raisons pour demander M. Dalverny.

— Et moi les miennes pour me présenter à sa place, riposta la femme du banquier, confondue par tant d'audace. Il est évident qu'à son point de vue rien n'était plus monstrueux que le naturel de Mme de Luciennes; ce qui était candeur chez celle-ci devenait une outrecuidance inqualifiable, puisqu'on l'attribuait à Mme Gontard. Enfin, la femme du banquier ne put réprimer les mouvemens de la rage qui la dévorait, étouffer le feu intérieur de sa colère qui pétillait par ses yeux enflammés.

— Je ne comprends pas, poursuivit-elle, qu'une femme puisse ainsi renoncer à la modestie de notre sexe, divorcer avec toute pudeur et prendre l'initiative d'une démarche qu'aux hommes seuls il appartient de faire.

Mme de Luciennes crut voir dans ce vigoureux reproche un blâme sanglant de la visite intéressée qu'elle venait rendre à l'oncle de son futur. Son orgueil de femme se révolta d'être humilié de la sorte. Alors elle redressa la tête, et dirigeant un regard hautain sur la femme du banquier:

— Madame, lui dit-elle, quand on a besoin de leçons pour soi, on devrait bien n'en pas donner aux autres.

— Il dépend de vous de ne pas les entendre, riposta Mme Dalverny en montrant la porte du doigt.

— Vous me chassez, madame, s'écria la veuve, dont la voix tremblait sous cette avanie inexplicable pour elle; vous me chassez... Tenez, je suis heureuse que votre sauvage grossièreté vous ait placée si bas que mon indignation ne puisse descendre jusqu'à vous... Puis, la menaçant de la main, de l'œil et de la voix : Vous vous en repentirez, madame, achéva-t-elle, il me vengera. Ce dernier mot, sur lequel Mme de Luciennes sortit triomphante, était encore de ceux qui pouvaient donner le change à Mme Dalverny. Pauvre femme, qui voyait tout conspirer autour d'elle pour perpétuer sa déplorable erreur.

VII.

Cette orageuse entrevue plongea Mme Dalverny dans une cuisante affliction. La victoire l'avait trahie : elle ne pouvait se le dissimuler. Et les rôles avaient été changés à son préjudice, grâce à l'insolence de sa rivale. Cette défaite la trouvait d'autant plus sensible qu'elle l'avait moins prévue, elle croyait n'avoir qu'à se montrer pour obtenir un entier triomphe, et que par la seule vertu de sa position, par le simple avantage de terrain, elle l'emporterait sans mot dire et sans coup férir. Point du tout, cette assurance qu'elle avait et qu'elle était loin de supposer à son antagoniste, c'était là précisément ce qui l'avait désarçonnée et conduite à une déroute complète, car l'avantage moral elle n'avait pas dû le conserver, et tout au plus si le champ de bataille lui était resté. Encore avait-il été bien plutôt abandonné par sa rivale que conquis par elle-même.

Cette humiliation, exagérée par la jalousie croissante qui la dévorait, acheva d'exaspérer cette pauvre femme, et elle ne commença à avoir de l'énergie et de la fermeté que lorsqu'elle n'eut plus personne à qui les faire ressentir. Je me trompe, M. Gontard venait d'entrer.

Le brave homme était aussi effaré que lors de sa première introduction; seulement il se mêlait à l'altération de ses traits quelque chose de colérique, légèrement sans doute par quelque découverte récente. A les voir ainsi en présence, ces deux amis, on les eût pris pour les adversaires les plus déclarés. L'irritation paraît être la même chez tous les deux; le choc promet d'être brutal. Ecoutons.

Le notaire, son chapeau sous le bras et sa canne à la main droite, marche précipitamment dans le salon, aux yeux de Mme Dalverny immobile, dont il n'ose soutenir le regard.

— Eh bien! monsieur, que savez-vous? demande la femme d'un ton peu engageant.

— Rien! répliqua le notaire désolé.

— Alors, ce n'était pas la peine de vous déranger, monsieur, continua-t-elle sans changer d'intonation; vous n'avez pas rencontré M. Dalverny chez vous?

— Personne; je n'ai trouvé que l'enveloppe de son criminel billet; la voilà. Aussitôt j'ai imaginé que ma femme avait pris connaissance du contenu, en prenant le contenu lui-même; que sur ces indications elle avait dû accourir ici, et j'ai volé...

— Vous avez deviné juste.

— Comment! ma femme serait déjà venue?

— Il n'y a qu'un instant.

Cette réponse arrêta tout court M. Gontard dans sa marche.

— Vous l'avez donc vue? demanda-t-il vivement?

— J'ai fait plus, j'ai eu le tort de lui parler... Une impertinente, une effrontée, qui chez moi avait encore l'air de me braver!

— Elle n'en fait jamais d'autres; c'est elle! Je la reconnais bien là, répartit le notaire sur une note dolente, puis se reprenant à sa colère, il prononça cette phrase, dont les paroles contestaient singulièrement avec la musique sinistre dont il l'accompagna : « Je désirerais avoir l'honneur d'être présenté à ma femme. »

— Que n'arriviez-vous plus tôt? répartit Mme Dalverny. Elle sort d'ici, je l'ai chassée.

— Eh! tant pis, madame, s'écria Gontard. Permettez-moi de vous dire que c'est une maladresse.

Cette observation fut faite d'un ton d'humeur qui jeta au cœur de Mme Dalverny cette dernière goutte qui devait en faire déborder l'amertume qui le remplissait.

— Je crois, monsieur, dit-elle en pinçant ses lèvres sous l'expression d'une orgueilleuse ironie, je crois que vous me faites des reproches, n'est-ce pas?

— Non, madame, se hâta de répondre le notaire; mais votre si étrange conduite ne m'en donnerait-elle pas le droit?

Puis, considérant sur la figure de la dame l'effet de ses paroles, il s'efforça bien vite d'en atténuer la portée, et ajouta :

— Il me semble que dans l'intérêt commun il eût mieux valu garder ma femme.

— Ah! vraiment, monsieur, persista Mme Dalverny. Vous en parlez là à votre aise. Garder votre femme! une mégère, une mal apprise, une impudente. La garder! c'était bien plutôt à vous de la garder; car enfin, tout le mal, de qui vient-il? de vous seul. Un homme doit avoir l'œil sur sa femme, veiller sur sa conduite, et ne pas la laisser courir à l'aventure. Le beau mari, vraiment, que vous faites. Le rôle charmant que vous jouez, de courir tout ce matin après votre femme. Ceci va vous rendre ridicule...

— Parbleu, madame, pourvu que je ne le sois pas déjà, interrompit l'avocat, d'une très fâcheuse humeur... Mais vous qui parlez, si vous aviez su retenir votre mari, l'enchaîner, lui plaire, enfin, aurait-il cherché ailleurs ce qu'il eût trouvé près de vous?

A merveille. L'acrimonie, on le voit, se glisse dans cet entretien. La femme blesse l'homme dans sa dignité, l'homme blesse la femme dans sa coquetterie. Deux endroits très susceptibles chez l'un et chez l'autre.

— C'est-à-dire, riposta la dame piquée au vif, que votre femme mérite de m'être préférée.

— C'est du moins l'opinion de votre mari qui la poursuit, objecta le notaire.

— Dites plutôt que votre femme poursuit mon mari, et que c'est le peu d'affection et le peu de respect que vous lui avez inspiré qui la déterminent à cette honte.

Ainsi s'animait cette lutte et s'échauffaient ces deux têtes qui néanmoins

auraient dû s'accorder. Loin de là. Dans tout ceci, en dépit du mot de Rousseau, il n'y a que les absens qui n'aient pas tort. On a dit qu'il faut avoir connu le malheur pour savoir y compatir. Cela est vrai, il faut l'avoir connu ; mais il ne faut pas le connaître. Cette question de cœur n'est qu'une question de temps. Le souvenir de l'adversité attendrit notre sensibilité, sa présence la resserre. Envers un malheureux, rien n'est plus dur qu'un autre malheureux. Au lieu de se plaindre ils s'accusent, et quand ils devraient se consoler ils récriminent.

Considérez la situation actuelle ; n'est-il pas bizarre de voir ces deux personnages se maltraiter comme s'ils étaient coupables des fautes dont ils ne sont que les innocentes victimes ? N'est-il pas singulier qu'avec tant de bonnes raisons de s'entendre ils n'en trouvent que d'excellentes pour se quereller ? C'est le train des choses. La bonne ou la mauvaise fortune nous glorifie ou nous atterre, comme si elles dépendaient de nous. La première absout, la seconde condamne sans appel. Le monde n'appartient pas au plus digne, comme le voulait Alexandre, il appartient au plus heureux.

Mme Dalverny avait pourtant le beau rôle dans ses récriminations. D'abord son sexe et le code civil ne faisaient pas porter sur elle, pour l'infidélité de son mari, la responsabilité qui pesait sur M. Gontard pour les faits et gestes de sa femme. Sur ce point donc les reproches qu'on lui adressait étaient fondés. Mme Dalverny avait de prime abord une supériorité évidente, puis elle combattait vaillamment. Rien ne fortifie pour une prochaine bataille comme le sentiment d'une défaite qu'on sait n'avoir encourue que par sa faute. Mme Dalverny regagnait donc avec le mari le terrain qu'elle avait perdu avec celle qu'elle prenait pour sa femme. Aguerrie par une récente épreuve, elle s'efforça de ne pas mériter le reproche que Naarbal adressait au général carthaginois, de savoir vaincre, mais de ne pas savoir profiter de la victoire. Elle maintint tous les avantages de son triomphe et dédaigna même de faire prisonnier son ennemi. Elle essaya au contraire de le congédier, battu et mécontent. Voici comment elle ménagea ce dernier coup à M. Gontard.

— Monsieur, lui dit-elle, je reconnais que nous ne pouvons plus marcher de concert ; vous désapprouvez mes actions et probablement que je vous rendrais la pareille si vous aviez fait quelque chose.

— Comment ! je n'ai donc rien fait ? s'écria le notaire affligé qu'on lui déniât la justice qu'il croyait mériter. Je cours depuis ce matin après ma femme ; vous appelez cela ne rien faire. J'ai lu cette maudite lettre, je l'ai recachetée, j'en ai pris l'enveloppe, je suis venu deux fois ici ; je vais, je vole, je suis furieux, je suis en nage ; et vous m'accusez de n'avoir rien fait !

— Rien, répondit sèchement la dame, pour l'association que vous m'avez offerte. Par conséquent, je vous remercie de votre concours. Je me passerai d'auxiliaire : chacun pour soi. Par ce moyen, j'agirai comme bon me semblera sans que personne y puisse trouver à reprendre. En d'autres termes fort transparens, c'était signifier le congé au notaire, c'était rompre l'assurance mutuelle qu'il avait proposée et fait accepter à la dame.

Gontard comprit tout ce que lui enlevait cette alliance qu'il allait perdre par sa faute. Alors il s'humilia, et demanda pardon de ses torts, et promit de s'en référer à Mme Dalverny pour l'exécution de toutes les manœuvres à opérer dans l'intérêt commun.

La paix conclue de cette sorte, Mme Dalverny démontra sommairement à M. Gontard que son poste était chez lui, que lorsqu'une armée ne se composait que de deux personnes, il ne fallait pas faire double emploi, que toute seule elle suffirait aux événemens qui pourraient se produire sur le point qu'elle défendait, et que le mari devait occuper l'autre pour éviter une coalition entre les ennemis qu'il fallait isoler le plus possible.

Enfin, de toute manière on s'apercevra que le malheureux Gontard était destiné aux évolutions et condamné aux marches forcées.

Il se sépara donc de son alliée pour aller défendre son honneur dans ses foyers, promettant de ne faire aucun quartier à l'ennemi, soit qu'il le rencontrât en route, soit qu'il eût établi garnison dans son propre domicile. Et afin que cette incessante locomotion constituât jusqu'au bout le caractère de ce personnage qui n'en a point d'autre, il fut convenu que si, dans cette reconnaissance, le tabellion ne rencontrait personne, il se replierait immédiatement vers son alliée, qui, probablement, dans cette occurrence, aurait l'ennemi sur ses jolis bras.

VIII.

Une chose naturelle à l'homme et plus naturelle encore chez la femme, c'est l'esprit d'opposition. Luttez, la femme résiste jusqu'à extinction de voix ; laissez faire, laissez passer, et aussitôt elle se rendra justice et s'accusera elle-même, plus vigoureusement que vous ne sauriez le faire armé de toute la logique. Avec quelle obstination Mme Dalverny n'a-t-elle pas défendu la manœuvre à la suite de laquelle la fausse Mme Gontard avait été éconduite ? Vous venez de l'entendre.

Eh ! bien maintenant qu'elle est seule et quelle n'a plus de contradicteur, elle reconnaît très bien un tort si grave. Elle s'accuse très énergiquement et convient que dans cette guerre domestique, l'important pour elle c'est de faire un ôtage. Aussi, c'est bien à ce dernier parti qu'elle est décidée, et, par force ou par ruse, se promet-elle, si sa rivale se représente, de la constituer prisonnière. La femme du banquier était plongée dans un fauteuil et dans ses méditations stratégiques, lorsqu'elle entendit la porte du salon s'ouvrir derrière elle. Cette manière d'entrer sans l'avertissement d'usage, lui fit tout de suite conclure que c'était un habitué de la maison qui seul pouvait se dispenser de ce préliminaire. Mais qui encore ? son mari ou son neveu. En effet c'était ce dernier ; mais il n'était pas seul.

Mme de Luciennes l'accompagnait.

Dire que cette double entrée combla pleinement les souhaits de Mme Dalverny, dire qu'elle dût se montrer ravie, comme le font en pareille conjoncture les héros de théâtre qui pourtant voient toujours arriver à point le personnage qu'ils attendaient, non, on se tromperait en l'assurant. Nous connaissons qu'elle eût préféré voir celui sur lequel devait s'appesantir particulièrement sa colère, il avait tout son amour.

Mais enfin deux choses concouraient à la dédommager un peu ; d'abord ne tenait-elle pas sous la main, en la personne du secrétaire, le complice de son infidèle mari ? En second lieu, la présence de Mme de Luciennes, qui à ses yeux représentait Mme Gontard, la tranquillisait sur les manœuvres du dehors. Elle était bien certaine que la coalition ennemie qu'elle avait tant recommandée au notaire d'empêcher ne saurait avoir lieu ; non pas *faute de combattans*, comme a écrit Corneille, mais bien faute de contractans.

Ces considérations diverses lui composèrent un demi-contentement dont sa physionomie fit paraître quelques marques. Et puis sentant qu'elle avait affaire à forte partie si elle voulait lutter ouvertement, elle résolut de masquer ses batteries pour ne point effrayer ses adversaires, et d'user de ruse sans en rien donner à connaître à ceux contre qui elle allait l'employer.

Cette première confrontation qui est le langage de l'œil, qui précède toujours la parole et lui sert comme de préface, parut de bon augure à la veuve qui s'ébahissait de voir une figure presque avenante là où elle avait rencontré naguère un visage rien moins qu'attirant.

Léonce au contraire, qui venait d'être *chauffé* contre sa tante par le ressentiment motivé de sa future, conservait seul sur ses traits une irritation qu'il se proposait de faire passer dans sa voix et dans ses paroles. Mais la veuve, fortement radoucie par la vue de son ennemie de tout à l'heure, songea bien vite qu'un esclandre tel qu'elle l'avait prémédité ne remédierait à rien, et qu'il valait mieux fléchir qu'attaquer de front ; c'est pourquoi elle pressa contre son cœur le bras de Léonce qu'elle tenait et lui dit à l'oreille :

— De la douceur ! pour moi, je vous en prie : après tout, c'est votre tante.

Le secrétaire, qui foncièrement n'était pas guerroyeur, ne fut pas fâché qu'on lui imposât comme un devoir de suivre son penchant naturel : il salua donc sa tante d'un air respectueux, qu'il n'avait pas mis dans son programme, et fit asseoir la veuve en même temps que lui.

Puis afin de se faire une contenance et de prendre le diapazon de la scène solennelle où il allait avoir un rôle, il s'essaya avant d'aborder le principal objet, à rendre compte de la commission que lui avait donnée sa tante auprès de Mme de Lacroix : à peu près comme ces musiciens qui, avant d'entamer ensemble une partition, accordent leurs instrumens.

Ce jeu ne servit qu'à lui démontrer que sa tante regrettait son premier emportement suivi de l'exclusion brutale de Mme de Luciennes et qu'elle saisirait tout prétexte de satisfaction qui pourrait s'offrir. Il commença donc ainsi.

— Ma chère tante, de quel malentendu a pu résulter votre façon d'agir envers madame ?

— Un malentendu, vous l'avez dit, répondit Mme Dalverny, prenant au hasard la première excuse qu'on lui présentait. J'étais souffrante, contrariée, et je ne connaissais pas madame.

— C'est vrai, appuya le neveu. Madame n'était connue que de M. Dalverny et de moi.

— Où veulent ils donc en venir ? se demanda intérieurement la femme du banquier. Voilà qu'ils commencent à se trahir, je vais les embarrasser un peu.

Et pour mettre cette pensée en action, elle regarda fixement la veuve, dans l'espoir de la déconcerter, et l'interpella ainsi :

— Maintenant que madame connaît la cause de ma brusquerie, et qu'elle me la pardonne, je lui demanderai dans quel but elle était venue.

Cette mise en demeure de répondre catégoriquement, posée dans des matières si délicates que venait de traiter Mme de Luciennes, et la façon tout imprévue dont on lui présentait cette question, devaient la décontenancer beaucoup ; c'est ce qui arriva aussi.

Elle rougit et balbutia cette réponse :

— Je croyais que madame connaissait le motif de ma visite.

— Nullement, repartit Mme Dalverny, qui se tut après cette brève réplique pour tenir toujours sa prétendue rivale en échec.

— En ce cas, madame, poursuivit la veuve à qui cette insistance ne rendait pas son sang-froid... alors je ne sais pas trop comment m'y prendre... pour vous exposer...

— C'est juste, interrompit Léonce, venant à l'aide de la veuve, il est naturel que madame soit embarrassée.

— Je le crois bien, ma foi, dit à part elle Mme Dalverny, qui continuait son *quiproquo*.

— C'est si naturel, persista Léonce, que moi-même j'éprouve une certaine émotion ; mais enfin puisque mon oncle ne vous a rien dit, puisqu'il

ne vous a pas préparée à recevoir cette confidence, je tremble de vous l'adresser.

— Je jouis de leur confusion. Voyons comment ils se tireront de là ! Telle fut la pensée qui traversa l'esprit de Mme Dalverny. Puis, élevant la voix : Voyons, ajouta-t-elle avec un sourire où se jouaient la malice et le persiflage, est-ce que je vous fais peur ?

— Peur ! oh ! non, ma tante, tâcha de répliquer le secrétaire sur le même ton ; mais puisque mon oncle n'a pas jugé à propos de vous en parler le premier... il faut bien qu'il ait pensé que ce serait vous déplaire.

Toutes ces réticences de part et d'autre ne faisaient qu'enraciner l'erreur dont la femme du banquier était le jouet.

— Mais encore, dit-elle, avant de me fâcher, faut-il savoir de quoi il s'agit.

— Eh bien ! le voici, basarda enfin Léonce avec une volubilité qui présageait qu'il allait d'un seul coup exposer toute son affaire, à peu près comme ces natures poltronnes qui, une fois que toute voie de retraite leur est fermée, mettent d'autant plus de promptitude à faire qu'ils ont mis de lenteur à prendre un parti ; il s'agit, madame, de mon mariage.

— De votre mariage ? Mme Dalverny, un peu stupéfaite, dit cela et pensa ceci : — Je ne m'attendais pas à cette ruse, le moyen est nouveau. De votre mariage, reprit-elle ; avec qui ?

— Avec madame, répondit Léonce en désignant la veuve. Nous hésitions à vous le dire, parce que mon oncle m'avait assuré que vous vous y opposeriez de toutes vos forces.

— C'est bien cela, réfléchit Mme Dalverny ; ils savent que je m'opposerai à ce prétendu mariage, et ils l'emploient comme une ruse sans danger.

Partant de cette idée, la tante s'imagina avoir un tour excellent à leur jouer, si pour un moment elle feignait de traiter sérieusement cette union et de prendre au mot ceux qui demandaient à la contracter. C'est pourquoi, dans le but d'expérimenter si, comme l'assure le coq de la fable :

C'est un double plaisir de tromper un trompeur,

La femme du banquier se décida à abonder dans le sens de son neveu, mais toutefois avec quelque hésitation simulée, afin de donner plus de vraisemblance à l'adhésion qu'elle préméditait.

Elle n'eut donc pas l'air de se gendarmer contre cette proposition qu'elle prenait pour un simple stratagème ; néanmoins elle se laissa prier, opposa quelques réticences.

— Vous n'ignorez pas, finit-elle par dire à son neveu, que j'avais caressé pour vous d'autres projets, que le mariage avec votre cousine était selon mon cœur ; mais, puisqu'il n'est pas selon le vôtre, je conçois bien que vous reculiez devant cette union.

— Vraiment, s'écria le neveu abasourdi de cette indulgence insolite... Vous comprenez que... Par exemple, je ne m'y serais jamais attendu. Cela me confond !

— Je n'en doute point, fit tout bas la tante.

— Comment, vous m'excuseriez ?

— Bien plus, je vais presque jusqu'à vous approuver ; et puisque ce mariage est votre désir à tous les deux, je n'y mettrai pas de graves empêchemens. M. Dalverny vous a trompés en prétendant que je serais inflexible. Je vous déclare ici que toute opposition ne proviendra que de son fait.

Cette facilité si imprévue, ce revirement soudain jetèrent Léonce et Mme de Luciennes dans un ébahissement que Mme Dalverny interpréta comme l'expression d'une déroute. Et tout ce que put ajouter le neveu ne put que la confirmer davantage dans cette opinion.

— Quoi ! ma tante, lui dit-il, vous consentiriez à me favoriser des mêmes avantages que vous ne m'accordiez que sous la condition d'épouser ma cousine ?

— Ne faut-il pas bien faire quelque chose pour un neveu qu'on aime ? répondit Mme Dalverny, jouant une bienveillance derrière laquelle perçait toute la joie malicieuse de son prétendu triomphe.

— Quoi ! insista Léonce qui avait peine à donner sa confiance. Ne me trompez-vous pas ? Les cent mille francs que par ce contrat...

— Je vous les donne, interrompit la femme du banquier.

— Je ne puis y croire, je rêve... c'est impossible !...

— Si c'est impossible, répartit la tante avec un sourire plein d'une moquerie rayonnante, ce ne sera pas du moins par ma faute.

IX.

Léonce et Mme de Luciennes se disposaient à donner un libre cours à leurs remercîmens et à faire éclater la reconnaissance la plus vive quand on entendit dans l'escalier les pas de monsieur Dalverny.

— Voici mon mari, s'écria la femme du banquier. Je tiens à être seule avec lui. Enfermez-vous dans ce cabinet. Je vais moi-même lui adresser votre demande. Car j'ai peur qu'il soit moins bien disposé que vous le pensez.

— Au contraire, il m'a bien promis, dit Léonce.

— Vous verrez qu'il refusera ; j'ai mes raisons, j'en suis certaine. Mais allez vite, le voici.

Effectivement, la femme du banquier fermait à peine sur les talons des deux amoureux la porte d'un cabinet, que sur le seuil de celle du salon parut M. Dalverny.

Pouvait-il arriver plus à propos ? Hélène tient en charte privée deux ennemis qu'elle ne délivrera qu'au moment le plus favorable pour assurer sa victoire et triompher du dernier et du plus puissant qu'il lui reste à combattre.

L'intérêt de la dame était de bien laisser s'enferrer son adversaire, de l'accabler coup sur coup de questions, pour multiplier l'embarras d'y répondre, De jouir par là de son trouble, de sa honte, de ses mensonges, et de couronner l'œuvre en attérant l'imposteur et le perfide, en produisant à ses yeux la dame qu'elle tenait en réserve pour ce coup de théâtre.

Ce plan bien arrêté dans sa tête, Hélène attendit les manœuvres de l'ennemi.

— Ah ! je te retrouve encore ! fit le mari, en posant son chapeau sur un meuble.

— Tu me dis cela d'un ton, répondit la femme, qui ressemble assez à un reproche.

— Tu me calomnies, répliqua le banquier. Je ne suis même pas étonné de ta présence. N'ai-je pas appris, il y a deux heures, qu'il me suffisait de te manifester un désir pour que tu en prisses l'occasion de faire exactement le contraire ?

— Et alors... tu vas me prier de rester pour que je m'éloigne, poursuit la femme d'un petit air où il entrait une grande malice qui voulait en vain se déguiser en bouderie.

— Non, madame, je me résignerai en te disant comme à Dieu : « Que votre volonté soit faite ! »

Il y eut ici une minute de silence que Dalverny utilisa dans cet *à parte* : « Elle ne sait encore rien... elle n'aurait pu se tenir d'en témoigner quelque chose... Et dire que je ne puis pas mettre la main sur Gontard que je pourchasse depuis ce matin !... Informons-nous s'il est venu ici. »

— Mon amie, demanda-t-il, personne n'est venu en mon absence ?

— Pardon ! un notaire, un certain monsieur.....

— Gontard ?

— Précisément ! comment l'as-tu deviné ? est-ce que tu l'attendais ?

— Non, mais je ne suis pas surpris de sa visite. Une petite affaire que nous avons ensemble. N'en a-t-il pas parlé ?

— Pas du tout. Seulement il doit repasser.

— Bon ! rien n'est découvert, dit tout bas le mari. Et puis il ajouta : A quelle heure as-tu fixé ton départ ?

— Ne t'impatientes pas. A bientôt, répliqua la dame, j'ai maintenant peu de chose à faire ici. Veux-tu savoir la cause de mon retard ?

— J'en serais assez curieux.

— Je suis restée pour organiser un mariage.

— Un mariage ? fit le banquier de l'air d'un homme qui tomberait des nues.

— Un mariage, répéta tranquillement la dame., Léonce... de notre neveu, avec une femme...

— Parbleu, je le pense bien !...

— Une femme qui est venue tout exprès pour solliciter sa main, une femme qui se recommande de toi.

— Le nom de cette femme ?

— Ma foi, tu m'en demandes plus que je n'en sais. Venant de ta part, je n'ai pas songé à lui demander son nom.

— Je vois qui ce peut être, une veuve. Léonce s'était déjà ouvert à moi de ce projet, mais je n'imaginais pas qu'il y donnât suite et je m'aperçois bien que tu n'as pas pris la chose au sérieux, puisque même tu n'a pas songé à t'enquérir du nom de la dame.

— C'était inutile, puisque tu le savais toi-même.

— Sans doute. D'ailleurs comme tu as refusé ton consentement...

— Au contraire, interrompit la dame, je l'ai accordé.

— Y penses-tu ? et ta cousine, se récria Dalverny.

— Bah ! ma cousine trouvera un autre mari, riposta Hélène, dont la alousie était étouffée par le triomphe qu'elle croyait se ménager à l'aide de tous ces détours.

— Mais il me semble, insista le mari, que tu étais bien décidée à t'opposer à toute union qui n'aurait pas été celle-là. Tu avais sur ce point une opinion inébranlable.

— Tu vois qu'on change d'avis, ajouta la femme, d'un accent délibéré.

— Allons ! c'est une plaisanterie. Tu veux me sonder ?

— C'est ce qui te trompe. Rien de plus sérieux, mon cher.

— C'est impossible.

— Ah ! et pourquoi donc, s'il te plaît ? demanda Mme Dalverny, lançant cette interrogation comme une flèche à la figure de son mari.

— Parce que, répondit-il, ce n'est pas vrai..... parce que cela ne peut être..... on ne change pas ainsi en une minute de sentiment et d'opinion sur une affaire aussi grave.

— C'est ce que tu avais imaginé, fit la dame d'un air vainqueur ; mais il te faudra bien en revenir. Puis, prenant un ton douceureusement patelin : Ces jeunes gens m'ont intéressé, continua-t-elle ; cette femme surtout : elle est si gracieuse, si avenante. Comment la trouves-tu ?

— Fort bien ! mais tout cela ne suffit pas pour t'avoir déterminée, et je ne croirai jamais...

— Que lorsque tu verras. Attends un peu. Cette femme est ici dans ce

cabinet. Or, comme je me suis engagée d'honneur à appuyer auprès de toi sa démarche...

A ce moment précis, Nanette interrompit cet entretien pour annoncer M. Gontard.

— Priez-le d'attendre une seconde, dit Mme Dalverny.

— Pourquoi faire? demanda le banquier, je le cherche depuis ce matin.

— Et lui aussi, répliqua la dame.

— Raison de plus alors.

— Vous ne vous rencontrerez que trop tôt! dit Mme Dalverny d'un accent sinistre.

— Je t'assure que j'ai besoin de lui parler en particulier.

— Et moi aussi, riposta la dame, l'eux-tu me refuser un tour de faveur?

— Non, certes! mais je ne puis comprendre, observa le banquier abasourdi de ce caprice de sa femme. Je tiens beaucoup à cette entrevue.

— Après la mienne, persista Mme Dalverny.

— Elle est donc urgente?

— Indispensable!

— En ce cas tu as découvert quelque chose?

— Oui, monsieur, je sais tout, répondit Hélène d'une voix pathétique. Je veux parler la première à cet homme pour éviter quelque malheur.

— A ton aise, mon amie, répliqua le banquier, qui marchait dans un pays d'enchantemens; et puis il ne savait trop qu'opposer au désir de sa femme, dont il était loin de soupçonner la véritable cause.

Ce que disant, il se dirigea vers le cabinet où Léonce et Mme de Luciennes étaient enfermés.

— Comment! monsieur, n'avez-vous pas de honte, s'écria sa femme qui le saisit par les pans de sa redingote, vous oseriez en ma présence.... Pas par là, monsieur, par ici!

Et, d'une rude étreinte, elle s'attacha au bras de son mari et le poussa dans un cabinet opposé.

Le banquier, stupéfié de ces manières, commença par croire que sa femme perdait la raison. Toutefois, son air, ses gestes, l'altération de sa voix lui imposèrent une obéissance passive, et il se laissa conduire sans se rendre compte de cet ascendant.

M. Gontard n'attendit pas l'autorisation d'entrer. Il la prévint et se précipita furieux dans le salon.

— Où sont-ils? demanda-t-il avec rage. A la maison je n'ai trouvé personne; dans la rue, personne. Moi qui les poursuis depuis si longtemps! moi qui ai soif de justice et de vengeance!

— Je les tiens! répondit Mme Dalverny qui était déjà montée au niveau de cette indignation.

— Tous deux? demanda Gontard, qui ne put s'empêcher de baisser légèrement le ton à l'annonce de cette confrontation imminente.

— Tous deux, répéta Mme Dalverny.

— Les misérables! s'écria le notaire, qui recommença de faire autour du salon sa promenade d'énergumène, élevant la canne et la voix à mesure que grandissait sa colère. Les malheureux! en quel état ils m'ont mis. Je ne me connais plus... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— A vous et à bien d'autres, répondit la femme pour consoler son compagnon d'infortune.

— Il faut nous venger, continua le notaire. Commençons d'abord par ma femme. Où est-elle?

— Ici, dans ce cabinet, répliqua Hélène en désignant la porte dont elle tenait la clé.

— Elle est ici, dans ce cabinet? répéta le notaire.

A ces mots son front se rembrunit, ses mains tremblèrent; il eut besoin de s'appuyer sur sa canne. Puis, reprenant une énergie suprême, il aventura en frémissant cette délicate interrogation:

Mme Gontard y est-elle seule?

— Non, répondit la femme du banquier sans mesurer la portée de ses paroles.

— Comment! s'écria le notaire au comble du désespoir, vous avez souffert que les coupables se réunissent! vous les avez enfermés ensemble! Mais c'est de la démence, de l'infamie! c'est être leur complice!... Votre mari...

— Est là, interrompit Mme Dalverny, montrant l'autre cabinet.

— Ah! je respire enfin! Mais avec qui donc est ma femme?

— Avec mon neveu.

— Tant mieux. Je préfère encore celui-là quoique je ne le connaisse pas, après tout. Vous m'avez fait une peur... Oh! ma femme, ma femme, vous le paierez cher.

Et cette menace à la bouche et sa canne à la main, le notaire s'avançait d'un air féroce vers ce cabinet qui était réputé servir de refuge à sa femme.

Le banquier, témoin auriculaire de cette algarade dont il ignorait les motifs, s'élança de son cabinet pour prévenir toute collision fâcheuse et faire prendre aux affaires une tournure plus honnête.

— Quoi! s'écria-t-il, en se jetant en travers de la porte du cabinet où Mme de Luciennes était emprisonnée, Mme Gontard serait ici?

— Comme si vous ne le saviez pas, traître, répondit Mme Dalverny.

— Ne la défendez pas, cette épouse coupable, votre complice, persista le notaire qui continuait à s'avancer vers la fatale porte.

— Je croyais que c'était une autre, répliqua le banquier avec fermeté; mais puisque c'est Mme Gontard, qu'elle est chez moi, je dois la protéger; je la défendrai contre vous.

— J'entrerai, monsieur, objectait le notaire au comble de l'exaspération, j'entrerai et je me vengerai.

— Non, vous dis je, vous n'entrerez pas, ripostait plus fort Dalverny, ou du moins avant d'approcher, vous me direz pourquoi.

— Pourquoi?.. C'est vous, infâme, qui me demandez pourquoi, s'écriait le mari en levant les mains au ciel.

— Il ose demander pourquoi!.. répondait en écho Mme Dalverny, scandalisée de tant d'audace.

— Oui, pourquoi? répétait le banquier d'un ton et d'un air déterminés.

— Vous joignez donc la raillerie à l'insulte, hurla le notaire. Quand je vous dis qu'il faut que je voie ma femme.

— Je m'y opposerai de toutes mes forces, poursuivit l'autre, dans une attitude redoutable.

Déjà les deux adversaires se débattaient corps à corps; la lutte promettait d'être longue et la victoire douteuse. Mme Dalverny termina le différend en ouvrant la porte du cabinet. Elle y pénétra aussitôt. Elle prit Mme de Luciennes par la main et la conduisit violemment au notaire, à qui elle dit:

— Voilà votre femme!

A ces mots, M. Gontard recula stupéfait. Puis, la joie revenant sur cette figure crispée par la fureur, il s'écria:

— Mais ce n'est pas ma femme.

— Comment, ce n'est pas votre femme, demanda Mme Dalverny, dominée par le plus vif étonnement?

— Non, ce n'est pas ma femme, Dieu merci!

— Dieu merci!.., Qu'entendez-vous par ces paroles blessantes, monsieur Gontard? se récria le neveu qui s'interposa brusquement. Cette femme va devenir la mienne, et je dois...

— Pardon, monsieur, répondit naïvement le notaire. *Dieu merci!...* c'est pour ma femme, ce n'est pas pour madame que j'ai prononcé ce *Dieu merci!* Dieu m'en garde!

— Vraiment, ce n'est pas là Mme Gontard, ajouta Hélène, qui ne pouvait revenir d'une telle surprise.

— Non, certes, madame, répéta Gontard; non, certes, Dieu merci! je puis le dire, maintenant que j'ai expliqué le sens de cette exclamation.

— Mais enfin, que signifie cet imbroglio? demanda le banquier, qui était le moins avancé dans l'interprétation de cette énigme. Je veux savoir...

— C'est à vous de nous l'apprendre, répondit l'avocat-notaire, qui, pour cette occasion, prit sa voix la plus grave et son air le plus imposant. Madame s'est trompée, mais cela ne prouve rien. Vous aviez donné un rendez-vous à ma femme pour midi.

— Moi!

— Oui, vous. Ne jouez pas ainsi l'étonnement; vous avez écrit.

— A votre femme?

— Parbleu! à qui donc?

— A vous.

— A moi? quel conte.

— A vous-même. Ne vous appelez-vous pas Eléonore Gontard?

— D'accord; mais je ne m'appelle pas *madame* (en toutes lettres), madame Eléonore Gontard. Il n'y a que ma femme qui s'appelle ainsi.

Or, l'avocat qui en cette cause ressemblait à celui des *Plaideurs* de Racine, avait aussi ses témoins dans sa poche. Et comme démonstration de son dire, il produisit l'enveloppe qui portait bien la dénomination aggravante de *madame*. Après avoir fait circuler cette pièce probante, Gontard interpella le banquier.

— Nierez-vous maintenant?

— Plus que jamais, reprit le mari, ce n'est pas moi qui ai écrit cette adresse.

— C'est moi, dit Mme Dalverny, intervenant dans ce conflit. La jalousie m'avait égarée. Cette suscription m'inspira des doutes que ma curiosité voulait établir. Votre nom de femme...

— Je sais que rien n'est plus absurde, répondit Gontard, que cette confusion du sexe des noms de baptême. Par malheur j'étais un peu trop jeune pour protester alors.

— Tout cela, poursuivit Mme Dalverny, tout cela me fit supposer ce que je crois encore, que ce billet était destiné à une femme. Je l'ouvris, et son contenu confirma tous mes soupçons.

A ces mots, se posant en face de son mari:

— Me persuaderez-vous, lui dit-elle, qu'un pareil billet fût destiné à M. Gontard?

— Parfaitement, repartit le mari sans se déconcerter.

— Comment! Cette discrétion que vous lui demandez, cet avis de mon départ?

— Tout cela était indispensable.

— Pourquoi. Me l'expliquerez-vous?

— Pour conclure une affaire que tu devais ignorer. Pour te ménager...

— Une surprise que mon oncle voulait vous faire, interrompit le secrétaire, qui en cette qualité avait reçu ce secret.

— Me direz-vous enfin quelle était cette affaire mystérieuse? demanda la femme du banquier.

Celui-ci s'approcha d'elle.

— Te rappelles-tu, lui dit-il, que le mois dernier en passant à Auteuil, tu remarquas une jolie maison de campagne ?

— Oui, ajouta la dame, un pavillon ravissant, un site enchanteur.

— C'est cela même. Eh bien! M. Eléonore Gontard en est le propriétaire, et je voulais la lui acheter à ton insu pour te l'offrir en cadeau aujourd'hui même pour ta fête.

— C'est juste, remarqua le notaire; j'aurais dû m'en douter, puisque voilà trois semaines que nous étions en pourparlers. C'est ce diable de mot de *madame* qui m'a fourvoyé. En général, le féminin m'est contraire.

— Dieu ! se pourrait-il ! s'écria la femme du banquier en se jetant avec des larmes de joie dans les bras de son mari. Que je suis coupable envers toi ! Te soupçonner, t'accuser, te condamner à l'heure même que tu me préparais un bonheur si délicat.

— Je saisis ce moment, dit le neveu qui prit la veuve par la main, pour rappeler à ma tante qu'elle m'a donné sa parole.

— Je suis trop heureuse pour me dédire, riposta Mme Dalverny.

En même temps le neveu et Mme de Luciennes s'approchèrent du groupe sentimental des deux époux pour en faire le pendant et manifester leur bonheur et leur reconnaissance.

Ce touchant tableau d'intérieur avait M. Eléonore Gontard pour spectateur attendri.

Le notaire essuya une larme, regarda autour de lui comme pour chercher quelqu'un à qui communiquer son émotion et son allégresse. Après une revue infructueuse il partit en sursaut par cette exclamation :

— Mais je m'en aperçois, il n'y a que moi ici qui n'aie pas ma femme. Ce n'est pas faute de la chercher pourtant ! Je n'ai pas fait autre chose de la journée... Je vais voir si je puis enfin la rencontrer chez moi !

— Et votre maison de campagne ? lui cria le banquier.

— Je vous la vendrai, répondit-il, en s'en allant et déjà au milieu de l'escalier. Je vous la vendrai, mais pas avant d'avoir retrouvé ma femme.

(*Messager.*) FRÉDÉRIC THOMAS.

MADAME PALMYRE.

Une Montre plate.

Au cœur d'un de ces quartiers qui sont noirs de misère, dans une maison dont la vétusté suintait au travers d'un sale badigeonnage, au quatrième, au dessus d'une cour étroite et profonde, distribuant à tous les étages l'humidité que les Parisiens prennent pour de l'air, habitaient deux familles.

D'un côté, dans une chambre nue, aux vitres ternes, sur un tapis troué, deux petits enfans, dont les yeux étaient brillans et le teint étiolé, jouaient aux pieds de leur mère, femme jeune encore, vêtue d'une de ces robes sans couleur, usées, fanées, humiliées, triste livrée de la misère.

Marcel Guérin, jeune homme de vingt ans, que la mort de son père avait fait le chef de cette pauvre famille, travaillait près de la fenêtre, penché sur un établi couvert de cadrans, d'archets et de ressorts de montres. Marcel étant l'aîné des enfans, avait eu un majorat ; on l'avait mis en apprentissage. Maintenant il travaillait pour son compte ; il était ouvrier horloger.

De l'autre côté du palier, Mme Palmyre et sa fille demeuraient dans un *appartement* mansardé dont la première chambre vaut bien qu'on s'y arrête.

D'abord, sous la teinte uniforme de la poussière, essayons de distinguer les objets. Si nous nous réfugions près du lit, seul endroit où l'on puisse poser le pied, nous jouirons de la vue à vol d'oiseau, ou, pour mieux dire, à vol de mouche, du plus beau désordre qui se puisse imaginer.

Où nous sommes, la vétusté a déchiré à belles dents les draperies de l'alcôve. A droite, nous trouvons une commode toute détraquée ; à gauche, un canapé de velours d'Utrech fort échevelé, le tout agréablement parsemé de chaises rembourrées qui rendent leurs entrailles. Sur le carreau, une robe tend les bras à un fichu déchiré, des bas courent en folâtrant l'un après l'autre. Aux fenêtres, les tringles se pendent d'un air éploré pour rattraper leur rideau qui s'échappe. Dans un angle d'ombre est posée une harpe où des araignées, — sans doute mélomanes, — ont tendu leurs fils en place des cordes qui manquent; enfin, partout des chiffons, des papillottes, des épingles noires. Désordre complet, invétéré, poudreux, et sans contredit respectable par l'ancienneté.

Mais il serait peut-être plus facile de débrouiller ce chaos que de vous faire connaître Mme Palmyre. C'était une femme qu'on ne comprenait pas du tout d'abord.

On ne pouvait pas parler de son âge; on ne devait plus parler de sa figure, et on eût été embarrassé de parler de sa vertu.

Sa fille, Cœlina, avait seize ans, des yeux espiègles; sur sa figure le rose n'apparaissait que par place, comme si les pleurs l'avaient fait décindre. En résumé, n'eût été quelque maigreur, ses cheveux, lissés sur joues comme un large ruban de satin, auraient encadré des contours beauté ravissante.

Cependant on voyait briller dans sa prunelle cette étincelle fixe de la réflexion qui attriste le regard des enfans malheureux dont l'ame a vieilli plus vite que le corps. Son front, que la joyeuse insouciance n'éclairait pas, était rêveur, et quand, bien rarement, la gaîté des autres arrivait jusqu'à elle, ses lèvres se contractaient doucement, semblant avoir désappris le sourire.

Un soir, Marcel, vêtu de son habit des grands jours, vint frapper à la porte de ses voisines. Sa respiration était oppressée ; il paraissait ému et fort disposé à retourner sur ses pas quand Cœlina lui ouvrit.

Il entra et s'approcha en rougissant de Mme Palmyre, qui, couchée à demi sur le canapé, tenait un roman ouvert sur ses genoux. Auprès d'elle était un guéridon, et de temps en temps sa main, qu'elle paraissait soulever avec effort, allait y chercher une petite tasse pleine de café, dont elle humait quelques gorgées en fermant les yeux avec câlinerie et componction.

Je dois dire, en historien véridique, que cette demi-tasse était posée sur un plateau et portait le chiffre du café voisin.

Cœlina revint s'asseoir auprès de la fenêtre, et reprit sa broderie interrompue avec cette attention que les jeunes filles apportent ou feignent d'apporter à leur ouvrage quand un jeune homme est devant elles.

— Ah ! c'est vous, M. Marcel, s'écria Mme Palmyre; mon Dieu ! que vous êtes donc gentil d'être venu si tôt. Vous m'apportez ma montre ?

— Une montre !... Vous achetez une montre ? dit Cœlina d'une voix émue.

— Oui, ma chère. Tu me diras que j'en ai déjà de toutes les façons ; mais elles ne sont pas plates. M. Marcel, asseyez-vous donc.

Mme Palmyre accompagna sa réponse, insignifiante en apparence, d'un regard impérieux. Cœlina rougit et ne souffla plus mot.

L'ouvrier s'assit sur le bord d'un fauteuil, et lança à la dérobée une timide œillade à la jeune fille, qui, bien qu'elle n'eût pas levé les yeux, sentit cependant qu'on la regardait, et parut s'impatienter très fort contre son fil, qui ne se tortillait pas.

Mme Palmyre était en extase devant la montre; une montre si mignonne, guillochée d'arabesques si légères, qu'on devinait tout d'abord qu'elle devait se glisser entre la ceinture et la taille svelte d'une jeune fille.

Evidemment, l'ouvrier n'avait pas songé à Mme Palmyre en faisant ce bijou.

— Oh ! mais, c'est charmant, monsieur Marcel ? sera-ce bien cher ?

— Madame, le prix est convenu entre nous.

Hélas ! la montre livrée à moitié prix, et ce n'était pas Cœlina qui devait la porter !

— C'est un fort joli ouvrage, continua Mme Palmyre, et vous n'avez pas été trop long, monsieur Marcel, c'est justice à vous rendre.

— Madame....

— Oh ! je sais que vous êtes travailleur. Il n'y a, pour vous, ni dimanches ni fêtes. Et votre mère, comme elle a l'air brave femme ! Et vos petits frères, les aimables enfans ! vous méritez bien tous de réussir.

— Madame...

— Moi, d'abord, j'aime beaucoup les bijoux... Vous aurez ma pratique et celle de mes amis.

Cœlina brisa son aiguille, frappa du pied et plissa son beau front.

— J'ai beaucoup de connaissances dans le grand monde... Nous vous ferons travailler. En vérité, cette montre est une petite merveille !... A propos, pouvez-vous me rendre sur un billet de cinq cents francs ?

Et Mme Palmyre fit un mouvement pour se diriger vers son secrétaire.

— Non, madame, dit l'ouvrier en rougissant; mais...

— Eh bien ! je vous donnerai cela un autre jour.

Cœlina se leva avec brusquerie, et passa dans une autre chambre. Après quelques minutes elle reparut. Elle se montra plus calme, mais ses paupières étaient rouges. Elle avait pleuré.

Cependant Marcel se retira et jeta un dernier regard à la jeune fille, qui baissa les yeux.

Quand le jeune homme rentra chez lui :

— Eh bien ! lui dit sa mère.

— Eh bien ! Mme Palmyre a voulu me payer, et c'est moi qui n'ai pas voulu lui faire changer un billet.

— L'as-tu vu, le billet ?

— Oui... c'est-à-dire, elle ouvrait son secrétaire.

— Marcel, entends-tu, ce n'est pas comme cela qu'on fait le commerce. Tu as passé je ne sais combien de nuits sur cet ouvrage; tu es pâle et tu as des étourdissemens dans la tête. Cependant tu ne demandes pour cette montre que la moitié de sa valeur...

— Le métier est gâté.

— Et, de plus, tu te laisses duper par ces aventurières.

— Ma mère, vos paroles sont injustes. Je ne puis souffrir que vous traitiez ainsi Mme Palmyre devant moi. En disant cela Marcel sortit tremblant de colère et rejeta la porte avec violence derrière lui.

Ne vous est-il pas arrivé, dans une grande douleur, d'errer par les rues tortueuses et sombres, au hasard, coudoyé des passans étourdi par le bruit confus des voix, le roulement des voitures, le piétinement de la foule, et cependant isolé dans votre affliction, indifférent à ce tumulte des gens indifférens, et cherchant à fuir votre tourment, comme si l'on n'emportait pas avec soi son cœur et sa blessure ?

Toute la soirée, Marcel erra ainsi. Les grands angles de lumière dou-

teuse que projetaient les rouges réverbères étaient rayés par une pluie si fine qu'on ne l'entendait pas tomber.

En peu de temps, le jeune ouvrier fut trempé jusqu'aux os. Le froid qui lui grelotter ses membres gagna-t-il jusqu'au cerveau brûlant de fièvre? Je ne sais; toujours est-il que Marcel mit fin à ses rêveries vagabondes, et parut se diriger vers son logis par le chemin le plus court.

Il n'avait plus que quelques pas à faire pour se mettre à l'abri de cette pluie sournoise qui noyait les gens sans avoir l'air d'y toucher, quand une jeune fille, qui marchait très vite, l'effleura légèrement, et entra dans la boutique d'un bijoutier. Mais elle ne put passer avec assez de rapidité pour tromper les yeux d'un amant.

C'était Cœlina.

Le jeune ouvrier s'approcha de la devanture étincelante. Mais les vitres moites de vapeur ne lui permirent pas de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Un doute affreux déchira le cœur de Marcel. Mme Palmyre ne lui avait pas montré le billet de 500 francs. D'ailleurs elle aurait dû savoir qu'un ouvrier ne pouvait pas le lui changer. C'était bien simple; pourquoi n'avait-il pas songé à cela? Ces femmes avaient sans doute besoin d'argent, et Cœlina venait vendre, à vil prix, cette montre qui lui avait coûté, à lui, tant d'heures de travail et dont il attendait le paiement pour faire vivre sa mère.

Que Mme Palmyre l'eut trompé, c'était une perte d'argent, voilà tout. Qu'y avait-il de commun entre son cœur et cette misérable peine! Mais Cœlina! que Cœlina se fût prêtée à cette fourberie; que cette jeune fille eût caché de son sourire et de sa figure charmante cette vilaine action, comme on jetterait des feuilles de rose sur de la fange, voilà ce qui bouleversait son ame, ce qui le rendait fou.

Marcel se retira du demi-cercle lumineux que l'éclairage de la boutique irradiait sur le pavé brillant, et attendit patiemment, sans s'apercevoir que la pluie collait ses cheveux sur ses joues.

— Oh! se disait-il, je vais la voir sortir le visage riant, elle qui est toujours si triste! Eh bien! un mois de travail nuit et jour vaut-il un de ses sourires!... mais elle m'a trompé!

Cœlina reparut. En effet son front rayonnait de joie. Elle fit une petite moue mutine et charmante en voyant que la pluie avait redoublé, s'enveloppa follement la tête dans son châle et traversa la rue en courant.

Marcel la suivit et arriva en même temps qu'elle aux premières marches de l'escalier qui, pour employer l'expression de Saint-Amant, je crois, était certainement plus sombre que la nuit.

La jeune fille, entendant un bruit de pas derrière elle, se mit à monter avec prestesse et gagna de l'avance sur celui qui la suivait.

— Elle m'évite, pensa l'ouvrier!

Arrivé au quatrième étage, Marcel vit comme une ombre se dessiner sur la rampe de l'escalier, il s'arrêta.

— C'est donc vous, monsieur Marcel, s'écria Cœlina. Vous m'avez fait une peur!

— J'en suis fâché, mademoiselle, répondit le jeune homme, qui, comme tous les vrais amoureux, ne trouvait qu'à être niais auprès de celle qu'il aimait.

— Eh bien! puisque vous voilà, tenez... tendez la main et prenez ce rouleau. Ce sont les deux cents francs que ma mère vous doit. Elle m'a prié de vous les remettre.

— Mais ce n'était pas pressé.

— Bonsoir, monsieur Marcel; et la jeune fille rentra brusquement chez elle.

— Que disais-tu donc à M. Marcel, et d'où viens-tu? demanda Mme Palmyre à sa fille.

— Je viens de vendre mes bijoux.

— Vos bijoux?

— Oui, j'ai payé M. Marcel.

— Vous êtes une petite sotte.

En disant ces mots, Mme Palmyre haussa les épaules et tourna le dos à Cœlina.

Amours et Fleurs.

Ces événemens petits et mesquins, que l'amour éternellement jeune, éternellement beau, dorait de ses rellets de poésie, se passaient, comme je l'ai déjà dit, au quatrième étage d'une vieille et sale maison. L'unique chambre de Marcel, et ce que Mme Palmyre appelait son *appartement*, donnaient, s'il vous en souvient, au dessus d'une cour très profonde.

Cette cour formait un parallélogramme parfait. Comme dans beaucoup de maisons antiques, un des côtés était à jour ou à peu près. On voyait, de palier en palier, monter l'escalier tortueux, protégé, du côté de la cour, par de lourds balustres de bois. De simples barreaux de fer garnissaient l'ouverture d'un étage à l'autre. Ainsi, pour me résumer, pas de muraille de ce côté, ou, pour mieux dire, une muraille de barreaux de fer interrompus, d'étage en étage, par les balustres de l'escalier, qui se montrait à vif et ne ressemblait pas mal, passez-moi la comparaison, à un serpent roulé dans un bocal. Il n'est pas d'ailleurs que vous n'ayez vu de maison construite ainsi.

Les deux chambrettes de Marcel et de Cœlina se trouvaient en face l'une de l'autre, et n'étaient séparées que par un des côtés de la cour, celui justement aux ouvertures grillées. En posant les pieds sur les balustres du quatrième étage, et en se tenant solidement aux barreaux, il est probable qu'on aurait pu aller d'une chambre à l'autre. Aussi les deux extrémités de ce périlleux passage avaient-elles été autrefois garnies de quelques broussailles aux flèches aiguës. Ces formidables ouvrages de fortifications avaient été enlevés.

Des étages inférieurs montaient, de chaque côté, des pieds de capucines et de *cobéas*, pauvres plantes qui cherchaient de l'air, et, comme toutes joyeuses d'en respirer un peu en approchant du toit, festonnaient de leurs arabesques rouges et vertes la fenêtre sombre de l'ouvrier, comme aussi celle plus riante de la jeune fille, et hasardaient deux tiges toutes tremblantes et craintives sur un frêle fil qui traversait la cour, unissant une chambre à l'autre.

Par un de ces soirs d'automne qui seraient beaux comme des soirs de printemps, si le souvenir valait l'espérance, Marcel, sa tâche finie, enleva son établi et se mit à sa fenêtre. Était-ce pour respirer les quelques bouffées de brise qui glissaient sur les toits poudreux? Oh! quand on a vingt ans, on a plus besoin pour vivre d'un peu d'amour que de beaucoup d'air pur.

Une échappée, un rayon de soleil couchant, entré dans la cour par je ne sais quel coin, éclairait la mâle figure du jeune ouvrier et s'enfonçait, comme un large peigne d'or, dans sa chevelure bouclée.

Cœlina vint aussi se poser à sa fenêtre; mais la jeune fille ne voulut pas voir Marcel, car elle pencha son corps souple sur le balcon de fer et plongea ses regards dans la cour obscure.

Puis elle se retira, mais pour revenir peu après; et tout en fredonnant une romance, elle se mit à arroser quelques marguerites parées encore des perles dont une tiède ondée les avait couvertes une heure auparavant.

L'arrosoir était au moins superflu.

Ce petit manége fini, Cœlina attacha quelques touffes vagabondes qui se tortillaient devant elle, et parfois à la dérobée, sa prunelle effleura, comme un éclair, la fenêtre d'en face, d'où Marcel souriant la regardait.

Le jeune homme était fou d'amour de la voir ainsi faire la coquette et n'en avoir pas l'air. Il posa ses lèvres sur une fleur qui s'épanouissait devant lui, et fit trembler la corde qui communiquait au jardinet de la jeune fille. Cœlina se retourna, effleura de même, de sa bouche, une capucine écarlate,—moins écarlate pourtant que ses lèvres, — et la corde trembla de nouveau. Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune fille; elle ferma la fenêtre et ne reparut plus de la soirée.

Si c'était un baiser, ce n'était du moins qu'un baiser électrique.

L'automne passa, les feuilles s'éparpillèrent, puis vint l'hiver qui mit aux vitres ses rideaux brodés de pierreries. En vain Marcel ouvrait sa fenêtre; le froid bleuissait ses joues, sans que ces belles couleurs, — moitié amour, moitié timidité, — que fait monter au visage la vue d'une jeune fille, vinssent les réchauffer.

Mais un jour il aperçut, sur une des vitres de la fenêtre de Cœlina, un rond de glace qui perdit de sa blancheur, puis se fondit, et il crut voir briller au milieu l'œil mutin de la jeune fille.

Un bon parti.

Ils en étaient là de leurs amours, quand un beau jour, Mme Palmyre prit son visage des grandes occasions et parla à sa fille à peu près en ces termes:

— Cœlina, voici que tu as seize ans (début formidable); je n'ai rien épargné pour ton éducation; tu as eu des maîtres de danse et de piano. Si je ne consultais que mon cœur, je ne saurais me résoudre à me séparer de toi; mais ton bonheur aussi m'est cher, et je veux te marier.

— Me marier!...

— Certaines jeunes filles, continua Mme Palmyre, s'imaginent follement que pour être heureuses en ménage, il faut aimer son mari avec passion, marcher sous son regard, mettre toute volonté sous la sienne. Si tu penses ainsi, Cœlina, détrompe-toi. Pour être heureuse, il faut commander, et l'on ne commande à son mari que lorsqu'on ne l'aime pas. Dans les premiers jours de l'union, pendant qu'il n'est occupé qu'à vous baiser les doigts, on avance un pied, puis l'autre; on met la main sur un privilége, puis sur un second, et quand le mari commence à bâiller, on est maîtresse au logis, et on lui dit: *Bâille, mon cher*. C'est comme cela que j'ai fait avec ton père.

— Vous ne l'aimiez donc pas? demanda Cœlina avec un éclair de malignité qui traversa les larmes dont ses yeux se remplissaient.

— Je l'estimais, ma fille, c'est le mot. Aussi, il se présente aujourd'hui pour toi un parti magnifique sous le rapport de la fortune, convenable sous celui de l'âge, et je me suis empressée de l'accueillir, ne doutant point que tu serais assez raisonnable pour ne pas faire l'enfant.

Cœlina entoura de ses deux bras le cou de Mme Palmyre, la baisa au front, et lui dit tout bas à l'oreille, comme une confidence:

— Oh! ne nous séparons pas encore.

Ces mots si simples en apparence, mais dits d'une façon discrète, une bonne mère eût compris qu'ils cachaient un amour secret, comme sur l'eau certains détours mystérieux du flot annoncent un gouffre.

Mme Palmyre jugea à propos de ne pas comprendre, et elle continua:

— M. Farny t'aime avec passion, et il a vingt mille livres de rentes.

La jeune fille répondit à sa mère avec naïveté:

— Il a cinquante ans.

— Il te donnera une femme de chambre; tu auras des chapeaux à plumes, des diamans, une loge au théâtre; il ne songera qu'à te plaire; il sera soumis à tes moindres volontés. Va, ma fille, il n'y a pas d'amour dans la misère.

— Il a cinquante ans, reprit Cœlina.

— Il t'aimera...

— Comme on aime une garde-malade.

— Tu l'épouseras, pourtant; il le faut; je l'ai promis.

— Oh! ne me dites pas cela, ma mère; je vous aime, mais je le déteste, lui. Pour vous obéir je dirais *oui*, je me laisserais faire, vous m'habilleriez en mariée, vous me mettriez une couronne sur la tête, un bouquet à la ceinture, mais vous ne pourriez me mettre cet amour dans le cœur, et quand je serais arrivée à l'autel, je dirais *non!* Vous comprenez que cela ferait du scandale, et qu'il faut avoir pitié de moi! Je ne lui promettrai jamais de l'aimer, parce que je ne le pourrais pas! Mon Dieu! mes paroles vous offensent. Regardez-moi, laissez moi vous embrasser, ne me repoussez pas! Je sens que j'ai tort... que nous sommes pauvres et qu'il nous offre la richesse! Dites-lui de venir ici tous les jours; je m'accoutumerai peut-être à le voir... Oh! non, ne lui dites pas; je ne veux point de lui, et je me jetterai plutôt à l'eau que de lui appartenir.

Mme Palmyre, à ces mots, partit d'un éclat de rire et répondit:

— Dans quel roman avez-vous lu cette tirade attendrissante? Vous épouserez M. Farny, je le veux, et dans quinze jours ce sera fait.

Cœlina pâlit; ce rire cruel la blessa au cœur. Ce sont là de ces coups qui brisent les liens les plus étroits de manière à ce qu'ils ne se renouent jamais. La jeune fille sourit et regarda fixement sa mère, et ce fut au tour de Mme Palmyre de pâlir, car elle lut dans les yeux de Cœlina une résolution fixe, rayonnante, sereine, immobile comme les étoiles, et comme elles hors de toute portée.

Un bal de louage.

Quelques jours après cette scène, Mme Palmyre donna une soirée dansante.

Ce fut chez Mme Palmyre un bouleversement complet. On fit enlever une cloison qui coupait en deux une pièce assez grande. On loua un piano, un canapé respectable, des banquettes, des glaces, des candélabres; on étala toutes ces apparences et on les fit briller aux yeux, comme on fait étinceler un miroir pour prendre des alouettes.

Tous les vieux meubles entassés dans une chambre du fond confondaient tristement leurs regrets et leur poussière.

Et s'il fallait vous dire toutes les ruses que demanda cette richesse d'emprunt! des tableaux, — et quels tableaux! — loués tout exprès pour cacher certaines parties du papier; ce qui, au bout du compte, était substituer des taches de peinture à des taches de graisse. Un canapé de connivence avec les galeries souterraines pratiquées par les souris; des portes qui, seules, restées fidèles à leur saleté éhontée, semblaient s'étaler avec cynisme et narguer la tenture qui se cachait comme elle pouvait. Enfin, que vous dirai je! figurez-vous une reprise de fil d'or sur un haillon.

Ces préparatifs de fête attristèrent Marcel. Il ne mangea pas au souper, et il eût pu dire avec Cyrano de Bergerac: *Je soupire plus que je ne respire.* Mais trompez donc une mère! Mme Guérin s'avança doucement près de son fils, câline comme une chatte, releva les cheveux qui couvraient le front du jeune homme, et lui dit tout bas avec une sorte de coquetterie maternelle:

— Marcel, veux-tu que je te dise ton secret?

— Je n'en ai pas.

Mme Guérin ne se découragea pas, et continua d'une voix plus douce encore:

— Tu aimes Cœlina.

— Et si je l'aimais? dit Marcel en souriant et rougissant à la fois.

— Avoue le.

— C'est vrai.

Quand la pauvre mère, qui doutait encore et qui se faisait caressante pour avoir cet aveu, se vit une rivale dans le cœur de son fils, sa jalousie s'éveilla et elle dit d'un ton froid:

— C'est une petite fille bien gentille, mais si mal élevée.

Alors le plaidoyer commença.

— Elle est si modeste!

— Oh! un peu coquette.

— Elle, coquette! Elle est timide.

— Quand elle baisse les yeux.

— Ah! vous voilà bien! Elle a les yeux grands, elle est hardie; si elle les avait petits, elle serait sournoise.

— Et paresseuse! et nonchalante!

— Elle n'a pas l'activité mécanique des jeunes filles qui ne pensent à rien.

— Et puis une mère!

— J'en étais sûr! Mme Palmyre...

— C'est criblé de dettes.

— Calomnie!

— Ce n'est qu'un cri dans le quartier.

— Calomnie!

— Ça vit on ne sait comment.

— Calomnie! calomnie!

— Calomnie si tu veux, répondit Mme Guérin avec des larmes dans la voix. J'ai dû te dire la vérité; je savais bien que je ne serais pas écoutée.

Marcel se leva, s'approcha de la fenêtre, fredonna un air et battit la mesure sur les vitres; mais une larme roulait dans ses yeux.

Le caractère de Cœlina, c'était l'honnêteté. Son ame pure laissait voir au fond cette noble qualité, comme un flot limpide laisse voir son lit de sable d'or. Une fois que cette jeune fille avait fait une promesse, aucune torture morale ou physique n'eût pu la lui faire rétracter. Pour elle, une parole était un fait. Mme Palmyre la connaissait, et ne désirait d'elle que son consentement à son mariage. Ce mot prononcé, elle se serait livrée, étreignant les battemens de son cœur et fermant les yeux; mais ce mot, il fallait le lui arracher.

M. Farny avait eu l'idée de cette soirée dansante, dont il avait pris sur lui tous les frais. Il essayait de faire épanouir en elle l'amour des plaisirs, cette passion qui prend facilement racine dans le cœur des femmes froides, comme certaines fleurs sur un rocher.

Cependant le salon de Mme Palmyre était éclairé. Déjà quelques jeunes demoiselles se redressaient avec complaisance sous ses regards, et minaudaient de toutes les façons les moins gracieuses du monde, comme si les manches courtes faisaient les beaux bras; comme si on avait un beau visage pour les dimanches et pour les fêtes, de même qu'on a une robe parée et une riche coiffure.

En entrant dans ce bal, un paysan encore tout hâlé du soleil de son village, n'eût pas hésité à se croire parmi les gens de la haute volée; mais quiconque a vécu dans le monde civilisé aurait compris tout d'abord que celuxe était de mauvais aloi et que cet or sonnait mal. Il aurait reconnu tout de suite toutes ces baronnes à la détrempe et tous ces fashionables au rabais, tous ces littérateurs de journaux d'annonces, et tous ces peintres dont le musée perpétuel est en plein vent.

Au milieu de cette foule étrange se promenait un homme dont la mise vraiment élégante et simple, dont les excellentes manières, dont la figure accentuée de bon goût, si je puis le dire, se faisaient remarquer et ressortaient en riche dessin sur la trivialité du fond.

C'était M. Farny. Il faisait impression. Le bruit circulait sourdement que c'était un homme très riche.

— Un banquier.

— Un marchand de vins en gros.

— Un ambassadeur.

— Un Anglais.

— Il était venu en voiture.

— Il avait de vrais diamans.

— Il était amoureux fou de Cœlina.

— On allait déclarer le prochain mariage, etc.

De toutes ces assertions, une seule était vraie. M. Farny était amoureux fou. Je n'entreprendrai pas une analyse de sa passion; ceux qui peuvent aimer me comprendront. Quant aux autres, je leur ferais un traité *ex professo* sur ce sujet, qu'ils n'en seraient pas plus avancés.

Ainsi je me résume. M. Farny était amoureux fou, parce qu'il épousait Cœlina, et il épousait Cœlina parce qu'il était amoureux fou.

C'est par des raisons de cette force-là que procède la logique du cœur.

Et la jeune fille?

Cœlina, pauvre ignorante, prenait ce monde-là au sérieux. Elle était étourdie, enivrée d'une gaîté folle. Elle brillait sous les regards comme un diamant sous la lumière. Elle souriait à cette représentation du monde et ne s'apercevait ni du fard ni du strass.

Parfois une pensée glissait dans son ame, rapide comme l'ombre des ailes d'un oiseau sur l'onde; elle voyait Marcel, accoudé sur son établi, dans sa chambre obscure et froide, écoutant le son étouffé des galops, et ne pouvant dormir. Mais la valse l'appelait, et puis les objets tournaient et s'effaçaient autour d'elle, et les lumières formaient de tous côtés un cercle éblouissant que la sombre apparition ne pouvait plus rompre.

Le bal était déjà très animé lorsque arriva M. Dudossier, estimable employé, qui, sous son habit noir au collet recroquevillé, cachait cependant un cœur susceptible d'aimer. Cet homme, dont la figure était jaune comme un vieux document, le corps plié par l'habitude, l'ame desséchée par la poussière des cartons, aimait aussi Cœlina, non pas d'un amour échevelé, jaloux; mais le cœur du bureaucrate battait auprès de la jeune fille, pauvre cœur dont on ne se serait jamais douté, et qui se révélait tout à coup, semblables à ces arbres gelés au printemps, qui se couronnent de quelques maigres fleurs en août.

Quand M. Dudossier se trouva devant Mme Palmyre, il lui dit:

— Madame, agréez mes hommages...

— Bonjour, monsieur Dudossier, répondit Mme Palmyre avec une légère inflexion aristocratique qui faisait assez bon effet,

— Madame, je puis dire... ou du moins je regarde comme le plus beau de ma vie...

— Vous voulez dire cette soirée, fit observer M. Farny, qui s'amusait de l'embarras de l'humble employé.

— Cette réflexion est très spirituelle, balbutia M. Dudossier; et il continua: Puisque je me vois admis à l'honneur de venir... d'être invité.... de...

— Comment donc, reprit Palmyre, c'est à nous que vous faites l'honneur.

M. Dudossier charmé tourna son chapeau dans ses mains et poursuivit :

— Je présente mes complimens à votre charmante demoiselle. On serait embarrassé... c'est-à dire... oui, je dis bien... elle semble... vous paraissez toutes deux du même âge.

— Oh! mais vous êtes galant. Il me vient à l'idée de vous marier.

— Mais, madame, j'arrive... ou plutôt j'approche de l'âge où un homme... de la force de l'âge... A quarante ans, on est jeune encore... je veux dire qu'on n'est pas encore vieux.

— Sans doute. Nous verrons. Monsieur Farny, vous savez qui je veux dire?

— Oui, répondit celui-ci en se pinçant les lèvres, ce ménage serait très convenable.

— Ah! madame, dit à voix basse M. Dudossier, l'émotion me coupe la parole... Mademoiselle Cœlina est un ange qui... que... qui doit faire le bonheur.

— Mais, monsieur Dudossier, la jeune personne que je vous propose est fort bien aussi...

Le pauvre employé, déçu dans son tendre espoir, ne souffla mot. Il regarda piteusement Cœlina, prit ses lunettes et se mit à les essuyer. Mais les verres n'étaient pas ternes, et c'était une larme qui lui obscurcissait la vue. Une larme! la première qu'il eût versée!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut obligé d'inviter à danser une vieille fille, qui, lorsqu'elle vit s'avancer la main d'un danseur, bondit sur sa banquette comme si elle eût ressenti une secousse électrique.

La jalousie donne une certaine intelligence à ceux qui n'en ont pas. M. Dudossier comprit qu'il était supplanté par M. Farny. Et cependant il avait déjà arrangé sa vie avec cet amour. Il l'avait casé dans le dossier de son avenir. Cœlina était une fille si raisonnable, si peu jeune, qu'il croyait avoir trouvé la perle des vieux garçons, une ménagère! Aussi il résolut de se venger, et il le fit sournoisement. C'était dans son caractère.

Il trouva un moment pour dire à Cœlina :

— On veut vous marier.

— C'est vrai.

— Vous n'aimez pas celui qu'on vous destine.

— Hélas! j'obéirai, mais je mourrai.

— Cependant, rien ne vous force à ce mariage. Mme Palmyre vous a adoptée, mais elle n'est pas votre mère.

La jeune fille tressaillit. — Comme Mme Palmyre venait, Cœlina rompit brusquement l'entretien, donna de l'éventail sur les doigts de M. Dudossier, courut vers ses compagnes et se mit à rire aux éclats pour le premier mot qu'elle entendit.

Quand le dernier galop se fut terminé dans la poussière, Cœlina, le front alourdi, les paupières brûlées par la fatigue, se retira dans sa chambre.

Tout le monde était parti, tout le monde, excepté M. Farny, qui, installé dans un fauteuil, ranimait le feu, que le sommeil gagnait aussi.

Verrou tiré.

La jeune fille tira un verrou derrière elle, s'approcha de la fenêtre, et releva les rideaux de mousseline.

En face, à la fenêtre de Marcel, brillait une lumière. L'ouvrier avait passé la nuit à travailler... Et elle?..

Elle détacha lentement de ses cheveux les nœuds de satin si frais quelques heures auparavant, maintenant si froissés, si ternis, et elle se demanda si le plaisir de ce bal valait un seul des baisers que Marcel confiait au vent.

La jeune fille déroulait les tresses parfumées de sa chevelure, quand elle entendit qu'une main tournait la clé de la porte.

Elle retint sa respiration, se blottit dans son alcôve en serrant contre ses joues, par un geste charmant de pudeur, les mèches vagabondes de ses cheveux.

La main s'impatienta de ne pouvoir ouvrir et secoua rudement la porte.

— Qui est là? murmura faiblement Cœlina.

— Qui? moi, sans doute, répondit Mme Palmyre d'une voix tremblante de colère; venez donc m'ouvrir!

— Oh! je suis couchée! dit la jeune fille en prenant un accent paresseux.

— Quelle est cette nouvelle manie de s'enfermer?

La jeune fille ne répondit pas.

— Cœlina, venez m'ouvrir à l'instant.

Même silence.

— M'entendez-vous?

— Non; laissez-moi dormir, dit la jeune fille feignant une obstination enfantine.

Mme Palmyre marcha quelque temps d'un pas agité, puis elle revint, et d'une voix douce et persuasive :

— Ma fille, que signifie cet enfantillage? venez tirer ce verrou, j'ai à vous parler.

Cœlina reprit son premier système de défense; elle ne répondit plus.

M. Farny était pâle; la comédie qu'il avait préparée tournait au monologue.

Offrir sa fortune à Cœlina au moment où, les yeux tout éblouis par les lustres du premier bal où elle eût jamais assisté, elle jette un regard triste sur sa vie humble et retirée; en cette heure de surexcitation fébrile, de fatigue, de délire, pleine de fantômes de bonheur, de lambeaux de mélodies, qui suit le dernier galop dansé, heure où on ne s'appartient plus, où la tête est faible et remplie de vertiges. Oh! c'était admirablement calculé!

Mais ce verrou tiré dérangeait tout l'effet de la scène qui allait se jouer. Le principal personnage restait à la cantonade. Les gestes de désespoir seraient en pure perte, les soupirs ne pourraient être entendus, et la mise en scène devenait superflue.

M. Farny se hasarda cependant à aborder son rôle. Il s'approcha de la porte obstinée et dit avec une voix de jeune premier :

— Mademoiselle, si c'est ma présence qui vous effraie à ce point, je vais me retirer; mais auparavant, daignez m'entendre.

— Monsieur, je vous écoute d'autant plus volontiers que je ne puis m'en dispenser, répondit Cœlina, qui pouvait bien tirer le verrou de sa chambrette, mais ne pouvait pas fermer la porte à ses espiégleries.

Elle comprit combien était ridicule la position de M. Farny, et elle fut impitoyable.

— Je vous aime, mademoiselle, et je ne voulais que me jeter à vos pieds pour vous offrir ma main et ma fortune.

— Avez-vous au moins pris la peine de vous asseoir, monsieur; je suis fâchée de ne pouvoir moi-même vous offrir un siége.

— Mademoiselle, ces plaisanteries sont tout à fait déplacées. Je vous aime! Je ne demande qu'à vivre votre esclave soumis. Si vous ne m'aimez pas encore, eh bien! cela viendra. Je vous entourerai de tant de bonheur, de soins, de prévenances, qu'il faudra bien que vous ayez quelque amitié pour moi. Oh! je vous en prie, dites un mot, un seul qui me fasse espérer, ou, si c'est trop demander, laissez ce ton railleur qui me désespère; ne m'accueillez point si ce mariage vous est odieux, mais ne me repoussez pas.—Ce n'est pas votre amour que je veux maintenant; je désire seulement que vous me regardiez comme un père, que vous me témoigniez des volontés et que j'aie assez de ma fortune pour les satisfaire.

Certes, la tirade était attendrissante, et cela faisait peine de voir cet homme respectable par l'âge, les yeux pleins de larmes et les mains tremblantes, descendre à de pareilles supplications.

Mais le verrou tiré gâtait tout. Cœlina mettait son œil au trou de la serrure pour savoir quelle mine il faisait, et tantôt elle voyait un de ses yeux levés au ciel, tantôt un coin de sa bouche entrouverte; jamais l'ensemble de sa figure vraiment touchante de douleur.

Le moyen d'être attendrie quand on a envie de rire!

Et puis, de l'autre côté, elle entendait le marteau matinal de l'ouvrier qui lui disait :

— Va, Cœlina, ne l'écoute pas; mon maître t'aime bien mieux encore; il a de beaux cheveux noirs, ainsi que toi, et tu sais comme ses yeux hardis sont doux en te regardant. Vous aurez une petite chambre proprette où vous chanterez tout le jour. Le soleil, qui entrera par la fenêtre sans rideaux, en fera les lambris plus dorés que ceux des somptueux appartemens qu'on t'offre. Tu seras moins lasse, appuyée sur son bras fort, que couchée dans les calèches les plus moelleuses. Son amour te rendra plus belle que le satin et les plumes, et l'éclair de son regard te parera mieux que les aigrettes de diamans.

Aussi la jeune fille répondit :

— Je vous avoue, monsieur, que mon seul désir en ce moment est de dormir.

Alors ce fut au tour de Mme Palmyre :

— Cœlina, votre conduite est indigne; vous ferez mourir votre mère de chagrin.

— Madame, reprit la jeune fille, si ma mère était là, elle me défendrait contre cette odieuse persécution.

Ce fut un coup de foudre. Mme Palmyre comprit enfin la résistance de Cœlina, et crut qu'elle était instruite de tout ce qui concernait sa naissance et sa fortune. Elle pâlit et ne souffla plus mot.

Au fond, Cœlina ne savait rien.

Mais il en est ainsi des échafaudages qui ne sont pas élevés sur la base large et solide de l'honnêteté; un souffle les ébranle.

Alors, pour arriver à ce mariage, dénoûment tant désiré, on eut recours au drame, la comédie échouant.

Et voici ce que la jeune fille entendit :

— Monsieur Farny, monsieur Farny, je vous en conjure, calmez-vous! Oh mon Dieu! que faire?

— Laissez-moi, madame, laissez-moi!

— Attenter à vos jours, malheureux!

— Oui, je veux mourir!

— Donnez-moi cette arme!

— Laissez-moi, vous dis-je.

— Non, je m'attache à vous!

— Madame!

— Ah! monsieur Farny! monsieur Farny!...

Et au son des voix se mêlaient le bruit d'une lutte et celui de la batterie d'un pistolet.

On s'attendait que Cœlina effrayée allait sortir de sa chambre, et, pour détourner le bras de M. Farny, promettre enfin de l'épouser.

La jeune fille se douta d'abord du piége; cependant l'effroi la saisit, son cœur s'émut; elle courut à la fenêtre, l'ouvrit et appela : Marcel! Marcel!

Puis elle tira le verrou et ouvrit sa porte; mais, au moment où elle parut, l'ouvrier arrivait, tenant en main une petite lampe qui éclairait ses traits beaux et bouleversés par l'inquiétude.

M. Farny et Mme Palmyre demeurèrent stupéfaits.

— Ah! mon Dieu! c'est vous, monsieur Farny! s'écria Cœlina en se frottant les yeux avec un sourire plein de malice. Ma mère, j'étais à moitié endormie; je rêvais de voleurs, d'assassins, de coups de pistolet, que sais-je! Je n'ai pas reconnu votre voix, et, ma foi! je vous ai appelé, monsieur Marcel, et je vous remercie d'être venu.

— Vous savez que je suis toujours là, mademoiselle, répondit l'ouvrier avec expression; et si vous êtes peureuse, je ne dormirai plus la nuit pour mieux entendre votre voix.

M. Farny prit son chapeau, fit un très profond salut à Mme Palmyre et se retira.

— Faut-il vous éclairer, monsieur? demanda Marcel avec un sourire sardonique.

Mme Palmyre et Cœlina restèrent seules et échangèrent un regard rempli de haine et de colère d'un côté, de crainte et de malice de l'autre.

Chapitre qu'on ne peut sauter.

Veuve à vingt-quatre ans, Mme Delaunay, le délai voulu expiré, avait épousé en secondes noces le vicomte de Saverne.

De son premier mariage, Mme Delaunay n'avait eu qu'une fille, âgée de trois mois au plus à la mort de son père et par conséquent en nourrice encore au moment de ce second mariage. C'était Cœlina.

M. de Saverne devait à la nature une qualité et un défaut fort mal assortis, sans aucun doute. Il était passionné et il n'était pas brave. Or, à Paris où l'on ne peut traverser le boulevart, en donnant le bras à une femme, sans voir naître sous ses pas autant de querelles que Calypso voyait naître de fleurs sous les siens, cette organisation-là était fort malheureuse. Ajoutons, puisque nous sommes en veine de mythologie, que M. de Saverne aurait ruiné le seigneur Pluton en personne, et qu'en attendant il avait dévoré, — c'est le mot, — sa fortune paternelle et donné quelques coups de dent aux fortunes collatérales.

Or, il arriva, en même temps, que M. de Saverne séduisit la fille d'un officier en retraite, bretailleur d'état et de caractère, et qu'il se trouva, ce qui n'est pas fait pour donner du cœur, sans un sou vaillant. L'argent est à l'homme ce que le lest est au navire.

Pour compliquer sa situation, un sien parent se mit en tête de le marier. Il y a force gens dont c'est la manie de nouer ces liens de fleurs dans lesquels on s'étrangle si souvent. Ce parent était de l'espèce la plus formicable des parens. D'abord il proposa une veuve jeune et riche, peu jolie, c'est vrai, c'est-à-dire une belle fortune et une femme hypothéquée sur cet immeuble qu'on nomme la *laideur*, car, en vérité, elle était laide. Le parent donnait, pour sa part, une dot de cent mille francs.

M. de Saverne se laissa marier.

Discrétion d'amoureux ou tout autre motif, il demanda que le mariage se fît incognito.

Son officier *tranche-montagne* lui faisait peur. Le fait est que le pauvre père, qui avait découvert la faute de sa fille, était comme un tigre et battait le pavé de Paris dans tous les sens, cherchant et flairant le séducteur.

Rigoureusement parlant, M. de Saverne n'était tenu qu'à se marier. Aussi, quelques jours après cet acte d'abnégation et de courage, il jugea à propos d'aller voyager en Italie pour son instruction personnelle, en compagnie, comme on le sut plus tard, d'une jeune danseuse de l'Opéra et des cent mille francs qu'il avait gagnés.

Il écrivit à sa femme qu'une affaire *extrêmement grave* le forçait à se rendre à Rome; qu'il n'avait pas voulu lui faire partager les soucis de ce voyage, où *tant d'intérêts étaient compromis*, et qu'il avait craint de perdre, dans un dernier adieu, le peu de forces qui lui restaient pour se séparer d'elle.

Jugez de l'effet de cette lettre mystérieuse.

La vicomtesse aimait son mari. Elle eut bientôt, avec cette verve que donne la douleur, imaginé les malheurs les plus terribles; mais le plus terrible de tous, l'abandon, elle n'y pensa même pas. Son dévoûment s'exalta. Elle vit dans son mari une noble victime qui cachait quelque grave blessure sous le manteau de la délicatesse. Elle résolut de le suivre. N'était-elle pas sa femme? et cette vie, peines et joies, ne devait-elle pas y avoir part?

Elle avait des diamans, des dentelles, un mobilier des plus élégans; tout fut vendu. Ne voulant pas exposer aux hasards de la route la frêle santé de sa chère Cœlina, pauvre petite enfant qui lui souriait sans la connaître, elle la confia à une de ses amies de pension, Mlle Palmyre B***, arrivée depuis deux jours de Lyon, sa patrie, et qui apprit en même temps le mariage de Mme Delaunay avec M. de Saverne et le départ extraordinaire de celui-ci.

La vicomtesse remit à Mlle Palmyre la somme de vingt mille francs. Le reste de sa fortune était confié aux soins de son notaire.

Quelques riches bijoux furent réservés à Cœlina; c'étaient ceux que la jeune fille avait vendus.

Du reste, on n'avait pas eu de nouvelles de Mme de Saverne.

Il est vrai que Mlle Palmyre déménageait à chaque trimestre régulièrement, et qu'elle ne laissait jamais sa nouvelle adresse au portier.

Revenons à notre récit.

A soixante pieds au-dessus du sol.

Après que le tapissier, le lampiste et les autres fournisseurs eurent remporté tout ce luxe d'une soirée, les vieux meubles reparurent et le désordre revint céans, avançant un pied, puis l'autre, si bien qu'au bout de quelque temps il se retrouva, comme devant, le maître du logis.

Cependant une lutte terrible s'était engagée entre Mme Palmyre et Cœlina, lutte intérieure dont rien ne perça au dehors, lutte de deux insectes dans une fleur close, lutte de toutes les secondes, où la jeune fille eut besoin de toute sa force d'esprit pour ne pas succomber.

Toutes les fois que M. Farny entrait, Cœlina se retirait dans sa chambre. Quand Mme Palmyre lui proposait une promenade, la jeune fille se plaignait de migraines. C'était un mensonge continuel, un voile toujours jeté sur la pensée des deux femmes. Sans cesse elles s'interrogeaient du regard comme deux faux amis marchant côte à côte et dont l'un doit trahir l'autre.

Un soir elles étaient toutes deux assises devant une cheminée à la prussienne dont, par parenthèse, la chaîne décrochée étalait devant le feu un éventail de plaques de tôle.

— Cœlina, dit Mme Palmyre, nous allons ce soir à l'Opéra.

— Ah! fit la jeune fille.

— M. Farny m'a envoyé un coupon de loge.

— Il arrive mal à propos, car je ne pourrai sortir.

— Et pourquoi cela?

— Je ne sais... des étourdissemens.

— Cœlina, c'est trop abuser de ma patience, vous viendrez ce soir à l'Opéra.

— En vérité, je ne pourrai pas.

— Vous pouvez bien mieux recevoir M. Marcel.

— M. Marcel vient ici quand vous y êtes.

— Je sais ce que je dis. Cependant habillez-vous, vous ne pouvez sortir comme vous voilà.

— Ecoutez, madame, dit la jeune fille, et ses couleurs s'effacèrent, je ne sortirai point. Je n'irai pas avec cet homme; si l'on veut m'entraîner de force, je crierai comme l'autre fois. Ma mère seule pourrait m'ordonner, non pas de l'aimer, car c'est impossible, mais de souffrir son amour. Qui vous êtes, madame, je l'ignore. Vous n'avez pas jugé à propos de me le dire, et M. Dufossier, intimidé par vous, s'est trouvé tout à coup avoir perdu la mémoire. Je vois que je vous suis à charge, et je ne vous demande que huit jours pour quitter cette maison. On accorde ce temps à une domestique. Je chercherai... je trouverai de l'ouvrage, je vivrai seule, puisqu'il le faut.

Mme Palmyre haussa les épaules, mit un châle, un chapeau, ouvrit la porte et dit à la jeune fille :

Pour sortir d'ici, il faudrait que vous le pussiez, et elle ferma la porte à double tour.

Quand la jeune fille se trouva seule, elle se réfugia dans sa chambre, et se mit à sa fenêtre. Marcel était à la sienne.

La nuit était sombre, et l'on ne distinguait que les angles noirs des toits et, dans la cour profonde, quelques trouées lumineuses sortant des chambres éclairées.

— Hum! fit le jeune homme.

— Je suis enfermée.

Marcel monta sur sa fenêtre, se tint fermement au balcon, mit le pied sur les balustres de l'ouverture grillée qui noissait, comme je l'ai dit, les deux ailes du bâtiment, et se retenant de barreaux en barreaux, arriva jusqu'à la fenêtre de la jeune fille.

Cœlina, en le voyant, jeta un cri d'effroi.

— D'où j'étais je ne pouvais pas vous voir.

— Oh! tenez-vous bien! mon Dieu, si quelqu'un passait dans l'escalier! si le reflet d'une lumière venait sur vous! Marcel, allez-vous-en, je vous en prie; vous me ferez mourir de peur.

— Je ne m'en irai que lorsque vous m'aurez dit que vous m'aimez.

— Je vous le dirai, Marcel, et d'autres choses encore quand vous ne serez plus là.

L'ouvrier retourna à sa mansarde par le même chemin.

Alors Cœlina lui conta tout bas, — si bas qu'elle ne dut pas éveiller les hirondelles blotties sous la toiture à deux pas de là, — elle lui conta qu'en secret elle faisait de la tapisserie, qu'elle gagnait quelque argent ainsi. Puis vinrent les grands sermens et les petits projets.

L'honneur et l'amour.

Le soir, quand Mme Palmyre revint, elle paraissait toute troublée. Elle ouvrit un secrétaire où se trouvaient quelques bijoux qu'elle prit et enferma dans son sac, puis elle parut se disposer à sortir de nouveau; mais elle s'arrêta et jeta un regard sur la pendule. Les deux aiguilles étaient

sur minuit. Il y eut pour elle un moment de doute et d'anxiété, car elle respirait à peine : ses yeux étaient hagards, ses mains tremblaient.

Cœlina, tout émue, vint auprès d'elle et lui dit : Qu'avez-vous ?

— Rien, mon enfant, rien, répondit Mme Palmyre d'une voix agitée; pourquoi m'as-tu attendue ? Prends quelque sommeil.

La jeune fille s'éloigna.

— Ah ! dis-moi, tâche de m'éveiller de bonne heure ; avant le jour, n'est-ce pas ? Peut-être ne dormirai-je point.

A quatre heures, Cœlina entr'ouvrit la porte et voulut réveiller Mme Palmyre. En ce moment, la lampe se mourait et poussait ses derniers soupirs lumineux. Elle avait brûlé toute la nuit. Assoupie dans une bergère, Mme Palmyre n'avait pas même ôté la broche qui retenait son châle, et son chapeau était posé auprès d'elle sur une chaise. Quand elle entendit du bruit, elle bondit avec un geste d'effroi, et demanda : Qui est là ?

— Moi, dit Cœlina. Quoi ! vous ne vous êtes pas couchée ; ah ! je vois bien que vous avez quelque chagrin que vous voulez me cacher.

— Non, je n'ai rien.

— Ma tante !... ma mère !...

— Laissez-moi ! si je suis malheureuse, vous seule en êtes cause.

Et Mme Palmyre se leva, passa à son cou une montre qui était accrochée au cadre de la glace, et sortit en disant qu'elle n'allait pas tarder à rentrer.

A huit heures environ, Cœlina, croyant ouvrir la porte à sa mère adoptive, se trouva en face de M. Farny qui entra sans saluer, alla ouvrir toutes les portes et revint en s'écriant :

— Mme Palmyre n'est pas ici ?

— Monsieur, répondit la jeune fille, Mme Palmyre est sortie.

— Sortie ! je suis perdu ! Y a-t-il long-temps ? où est elle ?

— Monsieur, je l'attends.

— Vous l'attendez ? je n'en sais rien ; et il ouvrit le secrétaire et se mit à faire de minutieuses recherches.

— Monsieur ! s'écria Cœlina, cette indiscrétion...

— Indiscrétion ! le mot est charmant, et je vous conseille de jouer l'indignation ! Deux coquines qui m'ont trompé, dévalisé ! Rien ! rien ! Je ne trouve rien ! Oh ! elle a pris son temps ! elle est partie ! elle a tout emporté ! Et elle vous a laissée là avec votre sourire dédaigneux pour faire bonne contenance. Parbleu ! mademoiselle, vous en savez long pour votre âge.

— Monsieur, dit la jeune fille avec dignité, je ne comprends rien à vos insultes. Souffrez que je me retire ; dans un instant, ma mère sera de retour ; vous vous expliquerez avec elle.

— Croyez-vous qu'elle revienne ? Oh ! non, vous répétez votre leçon ! vous êtes bonne comédienne.

— De grâce, monsieur, dites-moi ce que signifient ces paroles ?

— Elles signifient, si vous l'ignorez, que votre mère m'a volé vingt-cinq mille francs ! vingt-cinq beaux billets que j'avais en portefeuille ! Et M. Farny se frappait le front.

— Monsieur, ne parlez pas si haut. Cela est impossible ; ma mère reviendra sans doute ; elle ne m'aurait pas abandonnée ainsi !

— Elle !

— C'est quelque fatale erreur. Veuillez attendre. Regardez, il n'est que huit heures. Tenez, je crois l'entendre ! Non, ce n'est pas elle ; mais bien sûr elle va venir.

Et la pauvre enfant alla se pencher sur la rampe de l'escalier ; puis elle retourna sur le palier et se mit à écouter de nouveau.

Elle tremblait ; ses lèvres étaient pâles et ses genoux plaient.

Une heure se passa ainsi. M. Farny s'asseyait et marchait tour à tour, frappait du pied, puis jetait des exclamations, et à chaque nouveau signe d'impatience, Cœlina se penchait pour écouter et par son air suppliant semblait dire : Attendez encore.

— Hélas ! elle n'avait que trop de raisons de craindre ! elle souriait à M. Farny et lui montrait une figure sereine pour le rassurer ; mais elle ressentait elle-même les tortures de ce poison qu'on appelle le doute. Cependant, quand M. Farny lui prit les deux mains et lui demanda, comme en s'adressant à sa conscience :

— Croyez-vous que votre mère revienne ?

La jeune fille répondit : Non. Elle ne savait pas mentir.

M. Farny prit son chapeau pour sortir et murmura quelques mots parmi lesquels ceux de *commissaire de police* se firent entendre distinctement. Cœlina se plaça devant lui et s'écria :

— Ah ! monsieur, vous ne ferez pas cela ! vous ne perdrez pas deux malheureuses femmes ! vous êtes bon, vous aurez pitié de nous !

Comme elle était belle ainsi, avec ses yeux mouillés de larmes, ses cheveux à demi-noués, son peignoir blanc, que sa main retenait chastement sur sa taille ! M. Farny sentit se réveiller son amour ; ses yeux brillèrent ; mais voici que la jeune fille baissa les siens et rougit, attendant alors qu'il partît.

— Mon Dieu ! ne peut-on vous regarder sans vous troubler, Cœlina ?

— Monsieur, ayez pitié de ma mère !

— Oui, si vous voulez avoir pitié de moi.

— Monsieur !

— Je vous aime, petite sournoise, vous le savez bien. Je raffole de vous. Votre mère m'avait assuré que vous ne me détestiez pas. Soyez ma femme. Vous ne répondez point ? Je vous suis donc bien odieux ?

— Oh ! monsieur, je sais que vous êtes bon, que vous ne voudrez pas voir flétrir notre nom par les tribunaux !

— Ne promettez-vous de m'aimer... pas tout de suite, plus tard ?...

— Monsieur, voici que la matinée s'avance. N'allez pas croire que je veuille vous retenir. Allez faire votre déclaration. Je paraîtrai devant la justice s'il le faut. Je tiens plus à ma propre estime qu'à celle des autres.

M. Farny, dépité, fit un mouvement pour sortir ; mais il revint sur ses pas.

— Ah ! s'écria-t-il, vous êtes charmante, et je vous aime comme jamais je n'ai aimé. Mon Dieu ! si vous pouviez m'aimer ! Que faut-il faire pour cela ? Ecoutez, je renonce à mes poursuites. Votre mère reviendra ou ne reviendra pas, je ne veux point faire couler vos belles larmes ! Ah ! si vous vouliez ! Je vous offre mon nom, ma fortune... ou plutôt je ne vous demande rien. Quelle somme pourrait payer votre amour ! Je ne veux de vous qu'une promesse, c'est de tâcher de m'aimer.

En ce moment on entendit la voix joyeuse de l'ouvrier. Il chantait une romance d'amour qu'il brodait de folies et bondissantes fioritures, grêle écho de la voix qui chantait en lui.

— Je ne puis, dit Cœlina à voix basse et en baissant la tête, j'en aime un autre.

— Vous l'oublierez.

— Non.

— Adieu donc !

— Oh ! mon Dieu ! vous savez bien que je ne suis pas coupable ! Vous voulez donc que l'on me montre du doigt, que *lui-même* rougisse de moi !

— Je vous ai dit mon dernier mot.

Il allait sortir lorsqu'on frappa à la porte. C'était le tapissier, qui demanda Mme Palmyre et présenta son mémoire. Sur la prière que lui fit la jeune fille de repasser un autre jour, il éleva la voix, fit l'insolent, et assura que les meubles de Mme Palmyre seraient saisis, *bien qu'ils ne valussent pas deux sous*. La pauvre jeune fille, tremblante et la rougeur au front, se taisait et le laissait dire. M. Farny prit le mémoire et renvoya le tapissier d'un geste.

Celui-ci se calma tout à coup, fit un profond salut, et se retira avec je ne sais quel sourire à demi-fin, à demi-niais, qui blessa au cœur Cœlina.

D'un coup-d'œil elle comprit sa position. Elle vit à la suite de celle-là accourir à la hâte, le front levé, le verbe haut, toutes les autres dettes mises en émoi par la disparition de Mme Palmyre. Les secours de M. Farny, le monde les lui jetterait à la face ; puis celle qu'elle avait jusqu'alors appelée sa mère, celle qui sans doute l'avait adoptée, nourrie, celle qui devait trouver dans son cœur au moins un enfant véritablement à elle, je veux dire la *reconnaissance*, on allait la traîner en prison. Hélas ! elle se rappelait ces derniers mots de Mme Palmyre : *Si je suis malheureuse, c'est vous qui en êtes cause.* Et puis, à distance, les aspérités du caractère, comme celles de notre globe dans l'espace, disparaissent. On se souvient du bien, et, au fond, Mme Palmyre était bonne. Et puis surtout la justice, ce grand fantôme noir, terrible même à l'innocent, la poursuivait, et la tête lui tourna.

Cœlina mit sa main dans celle de M. Farny et murmura d'une voix étranglée.

— Vous leur direz que c'est pour votre femme que vous payez ces dettes.

La jeune fille ne put en dire plus ; elle se laissa tomber comme ivre dans un fauteuil, et M. Farny sourit fou de joie.

Cependant, dans sa chambre, Marcel chantait toujours.

La dernière entrevue.

M. Farny pressa singulièrement les préparatifs de son mariage.

Il proposa à Cœlina de lui louer un appartement qu'elle habiterait, en compagnie d'une vieille domestique, jusqu'au jour de leur union.

La jeune fille refusa et lui demanda avec dignité s'il n'avait pas confiance en elle.

Elle lui offrit d'être témoin de sa dernière entrevue avec Marcel. M. Farny ne voulut pas y consentir.

Mais il souffrait, car il était jaloux.

Et elle ! la triste fiancée qu'elle faisait ! Quand elle était seule, elle s'arrachait les cheveux et usait sa beauté dans les larmes. Parfois elle grelottait et ses dents claquaient ; ou bien sa tête était brûlante et elle allait coller son front sur les marbres. Comment elle vécut pendant ce temps, je l'ignore. Elle ne mangeait que ce qu'il fallait pour ne pas mourir. Son trouble était si grand qu'elle n'avait même pas songé à chercher, dans les papiers de Mme Palmyre, ceux qui la concernaient. Que lui importait son nom, puisqu'elle allait le perdre ! Elle sentait au contraire une profonde répulsion à faire la moindre démarche pour le savoir, ce nom qu'elle ne devait porter qu'un jour. Il lui semblait que tant qu'elle ne s'appelait que Cœlina Palmyre, elle était plus loin de ce mariage qui la faisait peur.

Plus de fenêtres ouvertes, plus de rideaux relevés au coin. Cependant le printemps soufflait ses brises parfumées d'amour ; mais les fleurs du jardinet de Cœlina n'étaient plus arrosées et penchaient, comme elle, leur tête triste et flétrie.

Un soir, la jeune fille fit prier Mme Guérin et Marcel de venir chez elle. Quand les deux amans se trouvèrent en face l'un de l'autre, ils échangèrent un regard, un seul. Ce furent comme deux fers qui se croisèrent, et tous les deux firent leur blessure.

Cœlina ne releva plus les yeux. Hélas! c'était inutile, l'image de Marcel demeurait gravée dans son cœur.

Les joues du jeune ouvrier, si rondes, si joviales autrefois, étaient devenues creuses et pâles. Un petite tache rouge apparaissait encore au fond de cette cavité comme une dernière trace de ses belles couleurs. Ses yeux étaient gonflés par les pleurs et sa barbe était en désordre. Il avait tant souffert!

Je vous le dis, Cœlina ne releva plus les yeux. Au second regard, elle serait tombée morte.

— Madame Guérin, dit-elle d'une voix éteinte, je vous ai fait venir... j'ai à vous parler... et à vous aussi, monsieur Marcel... Je dois vous dire toute la vérité. Je crois que votre fils m'aimait... Nous nous aimions... Je... (La pauvre enfant étouffait.) Monsieur Marcel est un bon travailleur; il lui faut une femme qui soit toujours assidue à l'ouvrage, qui aime la vie intérieure, qui raccommode le linge et s'occupe de tous les soins d'une maison. Je ne lui convenais pas; je l'ai senti, et peut être ne l'aurais-je pas rendu heureux. Moi, je n'aime pas à travailler; je ne comprends rien aux choses du ménage, et j'aurais eu sans doute beaucoup de peine à prendre un genre de vie auquel je ne suis pas faite. Ainsi, je crois qu'il ne faut plus penser à une union qui ne nous convenait ni à l'un ni à l'autre.

Marcel se leva avec impétuosité et s'écria :

— Ma mère, partez d'ici! ce n'est pas un lieu convenable pour une honnête femme! Si vous nous avez fait venir, mademoiselle, pour rompre ce mariage, c'était peine inutile! il y a long-temps que je n'y pense plus! Je ne prétends pas marcher sur les brisées de M. Farny et le mettre de ma famille. Je ne suis qu'un ouvrier, mais j'ai du cœur. Il paraît, mademoiselle, que c'est plus rare chez les belles dames. Ah! vous me refusez! vous êtes trop bonne, en vérité, et je vous remercie! Vous me dites qu'il me faut une ménagère pour femme, et que vous ne me conveniez pas. Je m'en suis aperçu, et ne vous sais pas grand mérite de votre avertissement. Vous verrez bien du monde, sans doute, maintenant, ajouta-t-il avec ironie : je me recommande à vous pour mon état. Allons, ma mère! sortons; tu vois bien que nous dérangeons mademoiselle, et qu'il lui tarde de nous voir partis pour recevoir M. Farny!

Et tous deux se retirèrent. Cœlina n'avait entendu que la moitié de ces insultes; elle était évanouie.

Portes et fenêtres closes.

Quand la jeune fille reprit ses sens, elle courut au secrétaire, l'ouvrit, força un tiroir resté fermé jusqu'alors, et s'écria :

— Oh! je veux changer de nom maintenant! le mien m'est odieux! je le sens sur mon front comme marqué par un fer brûlant. Celui de M. Farny, c'est la mort, peut être, mais c'est l'honneur!

Et au fond d'un portefeuille elle trouva un papier plié en quatre : c'était son *extrait de naissance*. Elle apprit qu'elle se nommait Cœlina Delaunay.

Le lendemain matin, le ciel était bleu, les murs se dorraient au soleil, et l'on voyait au loin reluire les toits d'ardoises au milieu des toits de tuiles brunes, comme des lacs d'azur avec leurs rivages de terre. C'était un de ces beaux jours où il semble que tout doive vous sourire et où les peines qui vous remplissent l'ame sont plus sombres de tout l'éclat d'alentour.

Ce jour là était pour Cœlina le jour fatal; un de ces momens dans la vie où un mot décide de l'avenir; une de ces frontières entre le bien et le mal que l'on franchit d'un pas.

M. Farny devait venir prendre les papiers de la jeune fille pour les porter, avec les siens, à la mairie et à l'église, et presser la publication des bans.

Cœlina se revêtit d'une robe blanche, car une robe blanche est un vêtement de noce comme un vêtement de mort, et elle attendit.

Mais voici que comme elle écoutait avec anxiété les pas qui, en montant l'escalier, semblaient, à mesure qu'ils approchaient, peser davantage sur son cœur, et qui, en s'éloignant, la laissaient respirer, elle entendit s'ouvrir la porte de Marcel, et elle distingua ces mots :

— Ces pauvres enfans, ils étaient bien tranquilles; pourquoi les as-tu envoyés à l'école un jeudi?

— Ils me brisaient la tête.

Et Mme Guérin continua :

— Est-ce donc bien nécessaire de porter cet ouvrage si matin?

— Ma mère, répondit Marcel, vous me rendrez service. Vous voyez que je ne puis me tenir debout, et cependant il faut que ces *mouvemens* soient livrés avant midi.

— Répète-moi l'adresse; je ne m'en souviens déjà plus.

— Rue des Martyrs, n° 3.

C'était à l'autre extrémité de Paris. Mme Guérin partit, et la porte se referma.

Cœlina se retira dans sa chambrette, et, cachée derrière le rideau de mousseline, le cœur serré, les yeux remplis de larmes, elle épia l'ouvrier.

Elle entendait le bruit d'un soufflet qui, sans relâche, activait le feu.

— Hélas! pensait-elle, il est malade, il a froid.

Mais voici que les vitres de la fenêtre prirent une teinte bleuâtre, de momens en momens plus intense. On eût dit que la chambre se remplissait de brouillard. Cependant Marcel ne passait pas devant la fenêtre. D'où pouvait provenir cette vapeur? Cœlina détourna la tête et se dit : Que m'importe après tout? Mais c'était sa bouche seule qui parlait. Je ne sais quelle vague inquiétude, prenant le masque rieur de la curiosité, la pressait d'en savoir davantage. Elle sortit sur le palier et s'approcha de la porte de Marcel. Le silence était complet. Seulement, de temps en temps, elle entendait un pétillement. Puis, tout à coup, elle jeta un cri; elle avait senti l'odeur du charbon!

Alors elle frappa à la porte, elle heurta les planches avec ses pieds, avec son front; elle était folle. Elle appela : Marcel! Marcel! mais personne ne répondait que les fatales étincelles. Que faire? Quérir des voisins! aller chercher un serrurier! Il faut des siècles pour tout cela, et c'était des secondes qu'il s'agissait. Elle écorcha ses belles mains, ses frêles mains de femme pour abattre cette porte; elle se cassa les ongles aux vis qui ne bougeaient pas. Et le temps marchait, marchait toujours, et l'odeur délétère l'étreignait comme un lourd manteau, et le silence était effrayant!

Alors il lui vint une pensée terrible, désespérée, sublime! elle se souvint du soir où Marcel arriva jusqu'à elle bravant un abîme pour la voir; il résolut de la sauver.

La douleur, l'exaltation produisent comme une sorte de somnambulisme moral; alors on brave des dangers dont la pensée seule, aux heures de sang-froid, vous ferait mourir de terreur.

Le soldat qui se bat et qui sent l'odeur du sang et la fumée du canon est ivre; la mère qui se jette dans les flammes pour sauver son enfant est ivre; Cœlina donc était ivre.

Elle ouvrit sa fenêtre; elle s'accrocha aux barreaux de l'ouverture grillée, elle avança un pied, puis l'autre, une main, puis l'autre, et arriva ainsi à la fenêtre de Marcel. Quant à la hauteur où elle se trouvait, à la profondeur de la cour, aux pavés qui reluisaient au fond, petits comme les carrés d'un damier, elle n'y pensa pas; elle ne vit rien.

Marcel se trouvait à demi renversé sur son lit; son oreille était pleine de bourdonnemens, sa tête pleine de vertiges. Mais les yeux n'étaient pas encore clos. Seulement il distinguait mal les objets. Le papier à fleurs sur la muraille avait des ondulations et formait comme les plis d'une robe de femme. Il prenait pour des regards fixés sur lui les points lumineux et scintillans qu'un miroir, frappé par le soleil, reflétait au plafond; les vieux meubles l'entouraient dans une ronde fantastique et rapide. Quand Cœlina parut à la fenêtre, il lui sembla voir un ange avec ses blanches ailes qui descendait du ciel. Déjà, dans son éblouissement, il croyait que son corps quittait la terre et nageait dans l'espace. Cœlina brisa un carreau, leva l'espagnolette, posa son pied sur l'établi et sauta dans la chambre. Avec une force inouïe, elle prit Marcel dans ses bras, le traîna et le porta à la fois auprès de la fenêtre, releva sa tête qui penchait et la présenta à l'air pur. Peu à peu l'animation revint au teint de l'ouvrier; le voile qui virait ses yeux s'éclaircit; il reconnut Cœlina, et, moitié défaillance, moitié amour, il tomba à ses pieds en murmurant :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir?

— Oh! Marcel, il faut vivre! vivre pour votre mère! vivre pour ces pauvres enfans qui sans vous mourraient de faim!

— Vivre! répétait le jeune homme en balbutiant.

— Oui, il faut vivre; et comme il secouait tristement la tête, Cœlina ajouta : Il faut vivre pour moi si vous m'aimez.

— Pour vous! avec vous!

La jeune fille ne répondit pas.

— Avec vous! répéta l'ouvrier en se soulevant à demi et en se tenant à une chaise comme un enfant qui fait ses premiers pas. Vivre pour toi!

Cœlina secoua tristement la tête.

— Alors, mieux vaut mourir.

— Eh bien! mourons ensemble!

Et Cœlina referma la fenêtre, prit plein ses bras de charbon et le jeta sur le brasier.

Jamais jeune époux ne fut plus enivré, plus fou d'amour en voyant venir la nuit nuptiale, que Marcel ne le fut en présence de cette mort à deux.

Il se mit à genoux, prit la main de la jeune fille, la couvrit de baisers et lui demanda pardon de l'heure d'égarement où il avait osé douter d'elle.

Cœlina, en retour, lui dit toute la vérité, la fuite de Mme Palmyre, la disparition du portefeuille, les menaces de M. Farny, et ce mariage préféré à la prison, la douleur préférée à la honte. Cet aveu fait, elle fut joyeuse : on eût dit qu'elle venait de retirer sa couronne d'épines; mais hélas! quelle couronne nuptiale la remplaçait! un bandeau de fer qui lui brisait le front.

Et le feu se ranimait avec une effrayante activité, envoyant, comme une bouche de l'enfer, ces légions d'atomes qui portent la mort.

En ce moment, on frappa à la porte.

— C'est ma mère! s'écria Marcel.

— N'ouvrez pas, dit la jeune fille.

Et on frappa de nouveau.

— C'est ma mère!

Que nous importe! puisque nous nous aimons tous deux, puisque nous sommes là réunis!

— C'est ma mère! Ah! je veux l'embrasser encore avant de mourir.

Ce matin elle était fâchée contre moi, je ne puis la quitter ainsi. Tu comprends bien cela. Si tu savais comme elle m'aime! quand je souffre, elle pleure; quand je chante, elle rit. Elle est partie ce matin confiante et joyeuse. Je l'ai trompée! c'est ma mère! oh! laisse-moi embrasser ma mère!

Et Marcel se précipita vers la porte qu'il ouvrit.

Une femme inconnue entra et demanda Mme Palmyre.

Les jeux du mariage et du hasard.

— Elle n'y est pas, répondit Cœlina.

— Mais n'y a-t-il pas auprès d'elle un enfant... une jeune personne maintenant? reprit l'inconnue?

— C'est moi, dit la jeune fille.

— Vous vous nommez Cœlina?

— Oui, madame.

— Ma fille! ma fille! s'écria Mme Delaunay, — car c'était elle; — oh! merci, mon Dieu, qui me la rends!

Cœlina, étonnée, attendrie, se laissa embrasser. Et ce furent des larmes et des sourires, des exclamations et de charmans babils, des confidences interrompues par des baisers, et des baisers qui s'arrêtaient pour écouter les confidences.

Je vous dirai en deux mots l'histoire de la vicomtesse.

Elle avait, comme vous le savez, suivi son mari en Italie, mais sans pouvoir le rencontrer. Quand elle arrivait dans une ville, M. de Saverne venait d'en partir à l'instant. A la dernière station, la poussière soulevée par la chaise de poste de M. de Saverne n'était pas dissipée, quand à demi morte de fatigue et de douleur, on la transporta dans l'hôtel qu'il venait de quitter. Là elle fit une longue et douloureuse maladie qui épuisa ses dernières ressources. Elle écrivit à son notaire, et peu de temps après elle apprit à la fois la disparition frauduleuse de cet homme et la mort du parent de M. de Saverne, la seule personne au monde qui s'intéressât à elle. Elle était ruinée, seule, malade, dans un pays étranger. Ses lettres à Mme Palmyre restaient sans réponse. La vente d'une chaîne d'or lui permit de poursuivre sa route jusqu'à Rome. Là elle eut des nouvelles du vicomte. Il avait passé quelques semaines dans cette ville, puis il était reparti. Où était-il allé?

Nul ne put le dire. Sans argent, sans amis, Mme de Saverne fut trop heureuse de trouver une place dans une maison de commerce française. Ses appointemens étaient très modiques. Aussi de longs jours s'enchaînèrent ils l'un à l'autre, et des mois, et des années, avant qu'elle eût recueilli la somme nécessaire pour son retour.

A Paris, elle n'avait pas ce qu'il faut pour subsister huit jours, mais elle retrouvait son enfant, cet or du paradis dont Dieu fait l'aumône aux malheureux.

Cœlina, à son tour, lui conta sa vie avec Mme Palmyre, ses souffrances, sa misère...

— Mais tu avais vingt mille francs! s'écria Mme de Saverne.

La jeune fille fit un geste de surprise et répondit avec une indulgence angélique: — Oh! des malheurs peut-être... un notaire qui prend la fuite... vous savez.

— Mais je t'avais laissé des bijoux.

— Je les ai vendus moi-même.

Et il fallut que Marcel contât l'histoire de la montre plate, en dépit de tous les signes que lui faisait Cœlina pour qu'il épargnât Mme Palmyre.

Quand la jeune fille en fut à l'amour de M. Farny, aux persécutions éprouvées, Mme de Saverne comprit le reste. — Une mère c'est une fée. — Elle prit la main de sa fille et celle de Marcel et les unit sur son cœur en s'écriant: — Oh! maintenant, nul ne pourra nous séparer tous les trois.

Cœlina pâlit, ses lèvres devinrent blanches, et elle fit un geste négatif avec sa main qui tremblait.

— Ma mère, je serai la femme de M. Farny, il en a ma parole.

Marcel tomba à genoux et couvrit la main de Cœlina de ses baisers et de ses larmes, en prenant à témoin son amour, sa pâleur, les causeries du soir, promesses bien plus sacrées, car elles sont écrites au ciel.

Mme de Saverne elle-même ne comprenant rien à cette volonté de fer où le cœur de la jeune fille se brisait, joignit ses prières à celles de Marcel.

Alors Cœlina leur conta à voix basse, la noble fille, comme si les paroles à peine prononcées se gravaient moins profondément dans le cœur, elle leur conta la disparition de Mme Palmyre et du portefeuille, et comment, dans la crainte de la justice, du déshonneur, elle avait consenti à ce mariage dans l'espoir de mourir avant.

— Mais, ma fille, les juges reconnaîtront ton innocence.

— Hélas! j'ai promis.

— Mais je suis ta mère, on ne peut te marier sans ma volonté.

— J'ai promis, je dois tenir ma promesse.

— Ah! vous ne l'épouserez pas, s'écria Marcel. Je le tuerai, voyez-vous, cet homme-là! Mais vous ne m'aimez donc pas, que vous n'êtes point venue me dire: Marcel, protége-moi! Vous avez promis? Paroles de femme! Est-ce que les femmes promettent! D'ailleurs, voilà madame, qui est votre mère, et qui ne veut pas que ce mariage-là se fasse. N'est-ce pas, madame? Cœlina, répondez-moi? Vous serrez vos lèvres! Ah! quand il y a une volonté dans ces petites têtes-là! Eh bien! je veux aussi, moi! Vous craignez la honte, la justice! je dirai devant le tribunal que c'est moi qui ai fait le vol, mais vous n'épouserez pas cet homme, vous ne l'épouserez pas!

— Ah! monsieur! s'écria Cœlina, je l'entends venir; Marcel, partez!

— Non je reste.

— Je vous l'ordonne!

— Je reste, vous dis-je.

— Je vous en prie. Le voici; retirez-vous dans cette chambre. Ma mère, allez avec lui, qu'il ne fasse pas de folies. Je verrai... je tâcherai de reculer ce mariage... de trouver des prétextes... des obstacles...

Et Mme de Saverne emmena Marcel presque de force.

— Ah! pensa Cœlina quand elle fut seule, parjurer sa promesse, ce n'est pas d'une ame honnête.

M. Farny entra; il était en habit noir, en cravate blanche, et sa figure rayonnait de bonheur.

— Eh bien! ma petite femme, s'écria-t-il en entrant, et ces papiers?

— Vraiment je ne sais comment cela se fait, je ne les ai pas encore trouvés.

Et Cœlina se mit à faire de nouvelles recherches dans le secrétaire.

— Ils doivent être là, cependant, ma belle enfant... dans un petit portefeuille... au fond d'un tiroir. Mme Palmyre m'a assuré qu'ils y étaient. Les trouvez vous? Moi, il faut que je vous fasse part aussi d'une petite supercherie. Une assez fâcheuse affaire m'a forcé de cacher jusqu'à ce jour mon véritable nom. Depuis un an environ je suis maître de le reprendre; mais j'ai gardé le nom que vous me connaissez, voulant, pour votre mariage, déposer au fond de votre corbeille de noces le plus beau diamant pour une femme: le titre de vicomtesse. Je me nomme...

— Le vicomte de Saverne! s'écria une voix derrière lui, et vous n'épouserez pas la fille avant d'avoir tué la mère!

M. de Farny se retourna et reconnut sa femme.

Conclusion.

M. de Saverne avait appris, à son retour d'Italie, que des poursuites avaient été faites contre lui, pour détournement de mineure, par le père de la jeune fille qu'il avait séduite. La pauvre enfant, sur le point de devenir mère, s'était jetée à l'eau. D'un autre côté, le vieil officier, fou de désespoir, s'était fait, par manière d'horrible distraction, une sanglante réputation de spadassin. Troisièmement, le vicomte était mal dans ses affaires et poursuivi par ses créanciers. Enfin, il avait toujours grand peur de rencontrer sa femme. Toutes ces raisons, mais surtout la première, lui avaient fait prendre le nom de Farny.

Depuis un an, l'*officier* avait été tué en duel; d'un autre côté, il avait appris que sa femme était à la dernière extrémité, et depuis longtemps il la tenait pour morte. Je dois ajouter que le parent qui l'avait doté de cent mille francs était mort, lui laissant toute sa fortune légèrement entamée par Mme Palmyre.

Si vous avez pris quelque intérêt à Marcel et à Cœlina, je suis heureux de vous apprendre qu'ils sont mariés et vivent auprès de Mme Guérin et de Mme de Saverne. L'ouvrier a prospéré. C'est un de ces ménages tapis dans un angle, heureux chez eux, humbles et petits comme le moineau, mais que nul coup de fusil, nul grand malheur ne font trembler; ménages riches de peu, cossus, où l'on chante du matin au soir, et dont les jours défilent remplis par le travail et parsemés de plaisirs; chapelet où il y a beaucoup de grains d'or.

M. de Saverne court le monde de nouveau. Cet homme n'était pas fait pour le ménage. Vieux papillon terni, il tourne autour de ce flambeau qu'on nomme Sainte-Pélagie; il finira par s'y brûler les ailes.

Mme Palmyre est aux États-Unis; elle est chargée d'une éducation particulière.

M. Dudossier a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mlle *** (la vieille fille dont vous avez fait connaissance à la soirée dansante de Mme Palmyre),

Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale, etc.

WILHEM TÉNIXT.—(*Presse.*)

L'Administration jugée par un ministre.

Une des plus hautes intelligences de notre époque a jeté dans une petite brochure, mystérieusement publiée pour les salons politiques, une brillante esquisse du mouvement de l'esprit français à la fin du dernier siècle et au commencement de celui ci. Nous en extrayons le fragment suivant:

L'Administration compte en France trois grandes époques. Elle a été créée au dix-septième siècle, sous Louis XIV. Au dix-huitième, de 1750 à 1789, elle est entrée dans les voies du progrès scientifique et de la civilisation universelle. C'est de nos jours, et d'abord par l'impulsion de l'Assemblée Constituante, qu'elle a reçu sa forme systématique, et puis dans la société aussi bien que le gouvernement une influence destinée, si je ne me trompe, à s'accroître encore, en se combinant avec les institutions libres.

La seconde de ces époques a rendu à la France des services, à mon avis, trop peu connus et mal appréciés. Aux grandes questions de l'ordre moral appartient la prééminence. Je ne m'en étonne ni ne m'en plains. Ces questions, soulevées alors avec tant d'éclat et d'effet, ont éclipsé toutes les autres. L'Administration s'est effacée devant la politique. Ses travaux, ses projets étaient modestes au milieu, selon les uns, du bouleversement, selon les autres, de la régénération de la société. Un grand fait pourtant date de ce temps, la création des sciences qui planent au-dessus de l'Administration et lui révèlent les lois des faits qu'elle est appelée à régir. Personne n'a encore entrevu et peut-être ne saurait encore entrevoir le rôle que ces sciences sont destinées à jouer dans le monde, rôle immense, quoiqu'il ne doive et ne puisse jamais être le premier. Au dix-huitième siècle en appartiendra le principal honneur : c'est là son œuvre la plus originale.

La partie théorique de cette œuvre n'a point à se plaindre de la renommée. Elle fit grand bruit en naissant. Les diverses écoles économistes, leurs débats, n'ont jamais cessé d'attirer puissamment l'attention publique. Mais la partie pratique de l'Administration française dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'esprit général qui y présidait, son respect pour la science et pour l'humanité ; ses efforts, d'une part, pour assurer l'empire des principes sur les faits, de l'autre pour diriger les faits et les principes vers le bien de la société tout entière ; les résultats positifs de ces efforts ; les innombrables et inappréciables améliorations accomplies, ou commencées, ou préparées, ou méditées à cette époque dans tous les services publics ; les travaux, en un mot, et les mérites des administrateurs de tout genre et de tout rang qui ont eu alors en main les affaires du pays, c'est ce qu'ont trop effacé les orages et les triomphes de la politique, ce qui n'a pas obtenu sa juste part de reconnaissance et de célébrité.

GUIZOT.

(*France administrative.*)

PETITES CHRONIQUES DU XIXe SIÈCLE.

Napoléon et le roi d'Yvetot.

OU QUATRE-VINGT-TROIS MAUSOLÉES ET UNE PETITE TOMBE.

En 1794, il se trouvait, dans une maison de la rue Canebière, à Marseille, un portier, tailleur et Bas-Normand, qui chantait toute la journée en raccommodant les culottes de ses pratiques, pendant que son épouse distribuait des pommes de terre frites aux consommateurs du voisinage, qui considéraient alors le pain comme un objet de luxe.

Parmi les locataires de la maison et les pratiques habituelles des deux époux, on remarquait une famille corse réfugiée depuis peu en France, et qui venait dans la gargotte normande chercher un supplément obligé aux trop maigres portions octroyées par la municipalité marseillaise.

Le portier Mathieu et sa digne moitié firent plus d'une fois crédit à cette famille intéressante, sur la bonne mine de la mère et la parole du fils cadet, jeune officier d'artillerie de belle espérance.

Quand l'apprenti héros venait à Marseille, il ne manquait jamais de dire au généreux pourvoyeur né natif des environs d'Yvetot :

— Père Mathieu, si jamais je deviens quelque chose en France, je vous ferai nommer roi d'Yvetot.

— Et moi, répondait en riant le tailleur, je vous proclame dès ce moment généralissime de mes armées.

— Merci, disait l'officier, j'accepte en attendant mieux.

— Est-ce que vous comptez, par hasard, commander celles de France ?

— Qui sait ? j'ai le bâton de maréchal dans ma poche.

— Diable ! vous êtes ambitieux, mon général.

— Un peu ; et votre majesté ?

— Oh ! mon Dieu, ma majesté est fort accommodante ; elle se contentera d'une chaumière dans mon village, d'un cabaret et d'un établi de tailleur.

— Un palais de chaume ?... voilà qui est bien modeste ; je vous le promets, à l'avance, sire.

— Et moi je vous en souhaite un en marbre, général.

Ce soir-là, une vieille gitana, qui se trouvait dans la boutique, leur dit en les examinant :

— Vous les aurez l'un et l'autre, messeigneurs ; vous serez rois tous les deux.

— Rois, s'écria en riant le père Mathieu ?... Et quel sera le plus puissant des deux ?

— Vous, répondit la vieille en désignant le lieutenant.

— Et le plus heureux ?

— Vous, ajouta-t-elle en regardant Mathieu.

Le portier se prit à rire aux éclats ; mais le lieutenant ne rit pas, lui, et s'éloigna d'un air rêveur.

Le lendemain l'officier alla guerroyer ; sa famille partit pour la capitale, et le portier-tailleur-gargotier continua à raccommoder des culottes et à faire frire des pommes de terre.

Il ne songeait plus à son horoscope, lorsqu'un beau matin il reçut par la diligence une petite somme assez rondelette, avec un billet ainsi conçu :

« Je suis général, il est juste que vous soyez roi d'Yvetot ; voici de quoi »subvenir aux premiers frais de votre installation.

»Le général BONAPARTE. »

Le tailleur accepta l'argent et le présage, il quitta son cordon et sa boutique et partit avec sa femme pour son village natal.

A son arrivée, il apprit qu'on allait mettre en vente le débris d'un vieux castel, que l'on appelait dans le pays le palais du roi d'Yvetot ; on le lui adjugea moyennant quelques assignats. Il ne restait plus que deux ou trois pans de muraille, il les fit abattre, et les pierres de l'ex-château royal servirent à élever une jolie guinguette, à la porte de laquelle, au-dessus de la branche de houx, on lisait en gros caractères : *A la république d'Yvetot.* Les rois étaient prohibés pour le moment.

A peu près vers le même temps, l'ex-lieutenant d'artillerie, devenu général en chef, démolissait la dernière pierre de la constitution républicaine, laissait sauter ses représentans par les fenêtres et s'installait comme souverain provisoire au Luxembourg, en attendant qu'il pût trôner définitivement aux Tuileries.

— Est-ce que la gitana aurait dit vrai ? s'écria le père Mathieu quelques jours après le 18 brumaire ; mon officier a fait sortir de sa poche le bâton de maréchal, s'il allait y trouver une couronne !

Il la trouva comme chacun le sait ; il en trouva même deux au lieu d'une, et plus tard il en distribua à ses parens, amis et connaissances.

Le jour où le ci-devant lieutenant plaça sur sa tête la double couronne de France et d'Italie, le père Mathieu se coiffa d'un bonnet de coton orné d'un ruban ponceau ; il s'empressa d'abolir sa petite république et prit pour enseigne : *Au roi d'Yvetot.*

Et les buveurs de son cabaret lui octroyèrent gaîment ce titre, le verre à la main, en même temps que le pontife suprême sacrait, bien malgré lui, le chef du nouvel empire.

— La gitana avait deviné juste, se dit le monarque cabaretier, nous commençons chacun notre dynastie : nous voilà cousins ou à peu près.

Or, pendant que le moderne César accaparait des provinces et des royaumes pour en faire cadeau à sa famille, le modeste souverain d'Yvetot se contentait de joindre à sa guinguette un débit de tabac et un petit restaurant dirigé par sa cuisinière Jeanneton.

— Mon cousin va plus vite que moi, disait le roi Mathieu ; il a déjà fait le tour de l'Europe, et moi, je n'ai pas perdu de vue le clocher de mon village ; qui sait pourtant si nous n'arriverons pas au même but ?

Lorsque l'orgueilleux empereur répudia l'épouse bien-aimée du général Bonaparte pour s'allier à la fille du successeur des Césars, le père Mathieu, qui avait perdu son épouse, se contenta de prendre Jeanneton pour sa ménagère.

— Oh ! se disait il, mon cousin devient fou ; il renie son origine, ça lui portera malheur. Moi, je reste Mathieu comme devant, et Jeanneton, pour moi, vaut bien une archiduchesse.

A cette époque de triomphe et de gloire pour le grand monarque, un modeste bureaucrate osa chanter les vertus champêtres et patriarcales du bon roi d'Yvetot, au risque d'effaroucher l'humeur belliqueuse et envahissante du terrible empereur.

La chanson eut un succès populaire : elle troubla le sommeil du monarque, il voulut savoir le nom de l'auteur ; s'il avait été prince, il lui aurait déclaré la guerre, il l'aurait détrôné, peut-être : c'était un simple expéditionnaire, il n'osa pas le destituer.

On assure qu'au moment où le maître hésitait, un courtisan, homme d'esprit, Talleyrand, je suppose, se hasarda à lui dire, en souriant :

—Sire, le droit de chanson est le seul que votre majesté ait laissé au peuple souverain de la France ; Mazarin le respectait, ainsi que son auguste élève ; et, pourtant, le troupeau des chanteurs était alors corvéable à merci. Serez-vous moins indulgent pour votre peuple ? Il paie bien ; laissez-le chanter pour son argent : une chanson de plus, sire, c'est une conspiration de moins.

Le conseiller n'osait pas ajouter : c'est quelquefois une leçon profitable et salutaire. C'en était une. L'empereur l'entrevit, dit-on, un instant ; il eut la pensée de mettre un terme à son ambition, à ses conquêtes, un instant il songea à laisser l'Europe en repos. Une chanson allait donner la paix au monde... Mais le démon fatal de l'ambition reprit bientôt son empire, et le lendemain l'apologue fut oublié.

Cette chanson ne fit pas sensation seulement à la cour de France, elle fut un véritable événement pour le royaume d'Yvetot, car elle faillit y occasionner une grave perturbation, une révolution politique.

La révolution dont il s'agit ne figure nulle part dans l'histoire ; il est vrai qu'elle dura moins de vingt-quatre heures et ne causa la mort de personne.

Certes, alors que de vastes empires croulaient de toutes parts, alors que le canon moissonnait des armées entières et changeait des dynasties de dix siècles, une révolution aussi innocente devait passer inaperçue.

Toutefois, je vais essayer d'en raconter les phases, d'après des documens authentiques que j'ai recueillis sur les lieux mêmes, d'un témoin oculaire historiographe et perruquier de l'endroit.

Or donc, voici le grand et l'unique événement qui figure dans les modernes annales de cet imperceptible royaume.

Il y avait à Paris un fort honnête homme que beaucoup de gens ont pu connaître, lequel avait été vainqueur de la Bastille en 89, mot on-

naire en 90, rédacteur d'une feuille à deux liards en 93, et plus tard fabricant de constitutions et pétitionnaire infatigable aux Cinq-Cents, au tribunat et à la chambre des députés. La prise de la Bastille lui avait procuré la liberté de tout dire et de tout écrire, mais la constituante avait passé à l'ordre du jour à propos de sa motion, M. de Robespierre avait fait saisir son journal à deux liards, le directoire avait rejeté ses constitutions sans les lire, et lui avait préféré celles de l'abbé Sieyès; enfin le premier consul apostillait ainsi un de ses projets : Procurer une place à l'auteur, à Charenton.

L'infortuné législateur-publiciste, que nous nommerons tout simplement Balthazar, ne se tint pas pour battu. Il lui fallait, à quelque prix que ce fût, un royaume quelconque qu'il pût administrer, un peuple plus ou moins civilisé qui voulût bien essayer de sa constitution : c'était son idée fixe, invariable. Et que l'on ne dise pas que ce soit là un personnage inventé à plaisir; je connais, par le temps qui court, plus d'un Balthazar politique.

Or donc, voyant qu'il n'y avait rien à obtenir du despote impérial, notre homme se rabattit sur les roitelets et les principicules de l'Allemagne. Aucun d'eux ne daigna répondre à sa circulaire. Il est vrai que l'empereur, son concurrent, coalisquait, au profit du gouvernement français, les petits états des confédérés allemands. Le futur législateur ne fut pas plus heureux auprès de la république de Saint-Marin et de la principauté de Monaco.

Il ne lui restait plus qu'à s'adresser à quelque souverain du Nouveau-Monde, à quelque roi de l'Océanie, et il était homme à tenter l'aventure, lorsque la chanson du roi d'Yvetot vint lui rappeler ce monarque normand de la fabrique du roi Lothaire Ier.

— Au fait, se dit le marchand de constitutions, si je pouvais reconstituer ce royaume avec ses priviléges et ses franchises, autant vaut celui-là qu'un autre. — Et il se mit à la recherche des descendans du roi d'Yvetot. On lui indiqua leur ancienne demeure. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un château il trouva un cabaret!...

— C'est égal, dit-il après un moment de réflexion, la Providence a bien fait un grand empereur d'un petit sous-lieutenant, elle m'aidera à faire un roi de village d'un cabaretier normand. — Et il aborda l'héritier présomptif qui plumait des canards sur le seuil du palais.

C'était justement le jour de la Saint-Mathieu, la fête du monarque d'Yvetot; il y avait bal champêtre et grand gala à la cour, je veux dire au cabaret. La circonstance était opportune; le monarque se trouvait un soit peu en goguette. Le fabricant de constitutions ne tarda pas à lui en faire avaler une pour le moins.

Muni des renseignemens nécessaires, il attendit le retour du roi Mathieu, que l'on promenait en triomphe sur un âne autour de ses états. Les acclamations étaient furibondes et l'allégresse tout-à-fait délirante.—C'est bon! c'est bon! se dit le ministre en perspective, nous aurons de l'enthousiasme à bon marché dans notre gouvernement : c'est le cidre normand qui en fera tous les frais.

Le cortége s'arrêta sur la grande place, à la porte du cabaret royal. Le vertueux monarque remercia son peuple : il déclara qu'il était très content, et comme ses sujets devaient avoir gagné suif à force de célébrer ses vertus, il les renvoya boire à sa santé et danser dans son parc, autrement dit son verger, puis la majesté champêtre se jeta sur un banc pour se remettre un peu des fatigues de la royauté.

Le moment était favorable; Balthazar s'approche doucement de son monarque, et d'une voix caressante il dit, en s'inclinant respectueusement :

— Votre majesté doit être bien heureuse de se voir fêter ainsi?

— Ah! par ma foi, reprit Mathieu en regardant son interlocuteur d'un air étonné, ma majesté est très satisfaite et passablement éréintée; heureusement, ajouta-t-il en riant, que cela ne dure qu'un jour.

— Et si cela durait plus long-temps, fit Balthazar d'un air mystérieux?...

— Hem! plaît-il? s'écria le père Mathieu.

— Je dis : si cela durait plus long temps?..

— Au diable!.. Ma majesté serait bientôt ruinée, s'il fallait régaler mes sujets tous les jours.

— Et si les sujets régalaient à leur tour la royauté?

— Oh! alors cela serait différent; mais, par malheur, cela ne se peut guère.

— Un mot de vous, majesté, cela est possible.

— Qu'est ce que vous me chantez donc là?

— Oui, sire, dites un mot, et je vous fais gratis un trône, une couronne et un budget.

— Laissez donc, vous voulez rire!.. Mon trône, c'est mon établi de tailleur; ma couronne, mon bonnet de coton; quant au budget, ça regarde Jeanneton, mon intendante.

— Jeanneton, dit à part le diplomate, il paraît que c'est une puissance dans l'état : nous verrons à la gagner.

Puis il reprit avec force et d'un air solennel :

— Sire, vous êtes roi!

— Du tout, s'écria Mathieu, je suis tailleur.

— Vous êtes roi, vous dis-je!

— Et moi je vous soutiens que je suis tailleur, cabaretier, débitant de tabac et roi pendant vingt-quatre heures, tous les ans, à la Saint-Mathieu c'est-à-dire roi pour rire.

— Roi de fait, reprit Balthasar, et je le prouve : n'occupez-vous pas le domaine des anciens rois d'Yvetot?

— Il est vrai; seulement le château est devenu un cabaret.

— Qu'importe! nous en ferons un palais; et le nom que vous donne en riant votre peuple peut devenir un titre sérieux et réel. — Et il se mit à lui détailler tous les avantages de la royauté.

Le père Mathieu était resté stupéfait, abasourdi.

— Tout cela est fort agréable, sans doute, dit-il un moment après; mais il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est que je n'entends rien au métier de roi.

— Qu'est-ce que cela fait? avec un bon ministre, vous n'aurez qu'à vous promener et à donner votre signature : à propos, savons-nous signer?

— Certainement.

— C'est à merveille : on ne vous en demande pas davantage, votre ministre se charge du reste.

— Ah! ça, mais où diable voulez-vous que j'aille en prendre un?

— Eh bien, est-ce que je ne suis pas là?

— Vous?

— Moi, Athanase-Jean-Baptiste Balthazar, professeur de science gouvernementale, auteur de soixante-trois constitutions, candidat à tous les ministères de l'Europe, maintenant en disponibilité, vu la concurrence. Comme vous le verrez par ma circulaire à tous les souverains quelconques, j'offre mes services à un rabais considérable; j'entreprends les gouvernemens au meilleur marché possible, et je garantis le bonheur des peuples au bout de trois mois, nonobstant les oppositions, les insurrections, les émeutes et les journaux.

— Diable! il paraît que vous êtes un habile homme?

— Ça n'est pas pour me vanter, reprit Balthazar d'un air de fatuité, mais c'est joliment heureux pour vous que je me trouve disponible; j'allais entrer en fonctions, je vous donne la préférence sur le bey de Tittery et le pacha d'Egypte.

— J'en suis très reconnaissant. Ah! ça, est-ce que vous croyez que M. le procureur du roi de la ville d'Yvetot me laissera régner paisiblement?

— Certes, je me charge de maintenir vos droits sacrés, imprescriptibles; nous ferons des protocoles, ça ne finira pas... Pendant ce temps, nous assurerons le bonheur de vos sujets... car c'est leur bonheur que nous voulons, et c'est ce que nous obtiendrons.

— Dam! puisque vous avez la recette!

— Recette infaillible, immanquable... Voyons quel système de gouvernement adoptons-nous? Monarchique, despotique, oligarchique, théocratique, démocratique, fédéral, dictatorial ou consulaire?

— Ah! mon Dieu! moi je demande ce qu'il y aura de plus avantageux et à meilleur marché.

— J'ai votre affaire : ma constitution n° 3[illegible]. Une monarchie champêtre et paternelle à l'usage d'un peuple primitif et bon enfant; une fort jolie constitution qui m'a fait beaucoup d'honneur. Ça ne ressemble à rien; c'est très original et en même temps productif.

— Oui, au moyen des impôts... mais je vous préviens...

— Vous n'y êtes pas, majesté; nous n'avons point d'impôts, point de budget... c'est trop commun...

— Ah ça! mais comment faites-vous pour payer les frais du gouvernement?

— Rien de plus facile. Nous créons des places pour tout le monde, et nous les mettons à l'enchère, au plus offrant et dernier enchérisseur, avec accompagnement de croix, rubans, cordons de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs. Nous aurons comme cela une nation composée de fonctionnaires publics non rétribués, et qui paieront toujours, sans s'en apercevoir, afin de monter plus haut; parce que, voyez-vous, dans tous les états du monde on ne demande qu'à monter, et tel qui ne donnerait pas cinquante centimes dans l'intérêt du pays trouverait sa fortune et sa femme contre un habit brodé ou un titre de chambellan.

— Tiens! mais ce n'est pas trop mal.

— Avec ça que notre bureau de tabac devient un entrepôt général, et que nous sommes restaurateurs et tailleurs de la nation. Ce qui fait qu'au moyen du monopole, on ne pourra plus priser, boire, manger et s'habiller ailleurs que chez nous.

— C'est au mieux... Ah ça! comment allez-vous leur annoncer ce grand événement?

— A la suite d'un bon dîner; quand ils auront bien trinqué préalablement, je leur ferai un discours superbe; puis vient l'adjudication des places; l'ambition fermente, l'enthousiasme gagne de proche en proche : notre constitution est acceptée d'emblée, et nous faisons un dix-huit brumaire en miniature, sans tirer un pétard.

— Va donc pour le dix-huit brumaire en miniature, dit Mathieu.

Tout se passa ainsi que l'avait annoncé Balthazar. Après le banquet, pendant lequel le cidre normand fit l'office d'agent provocateur, Balthazar traça un tableau séduisant de l'ancien royaume d'Yvetot, et développa son projet de restauration, en promettant des places à tous les convives.

Tel fut l'effet de la harangue ministérielle, que les assistans votèrent en masse et par acclamation la restauration proposée; puis eut lieu l'adjudication des places : on se les disputa, on se les arracha à qui mieux; les plus modérés se contentèrent d'en prendre une demi douzaine; tout fut enlevé en un moment, et il n'y en eut pas assez pour tout le monde.

Le gouvernement était installé et reconnu, la constitution allait fonctionner librement. Par malheur, le père Bertrand, le garde-champêtre, premier fonctionnaire de l'endroit, qui était arrivé trop tard pour prendre part à la curée, forma opposition contre le nouvel ordre de choses; il entraîna dans son parti Jeanneton, la cuisinière que Balthazar avait destituée par mesure de sûreté générale, et de plus l'héritier présomptif, qui sacrifia un trône et une couronne pour les beaux yeux de Mlle Bertrand; ils recrutèrent tous les mécontens qui n'avaient que des places à quatre sous, ou qui en étaient totalement privés. Dès lors, une conspiration formidable se forma contre le nouveau ministère; celui-ci ne fut pas un instant effrayé, il se contenta de donner l'ordre d'arrêter tous les conspirateurs en masse; il voulait frapper un grand coup, disait-il à son monarque.

— Ce diable d'homme, criait Mathieu épouvanté, a donc juré de tout bouleverser ici! Vous allez voir que nous aurons une guerre civile dans le village... c'est-à-dire dans le royaume.

— Du tout, du tout, majesté, répondait le ministre, c'est un petit orage politique; l'horizon va bientôt s'éclaircir et devenir plus radieux. Vos sujets apprécieront mieux leur bonheur après cela. Allons, une contenance héroïque; faites preuve d'une stoïcité romaine, montrez les vertus d'un Brutus.

— Mais je ne suis pas Brutus, je suis Mathieu.

— Je vais écrire ma proclamation, s'écria Balthazar en quittant la salle. Tenez ferme, sire, je suis à vous.

A peine le ministre venait-il de disparaître, que les conspirateurs qui assiégeaient la porte d'entrée pénétrèrent dans le palais. Bertrand, revêtu de ses insignes de garde-champêtre, parut le premier et somma le roi de se rendre.

— Ah! mon Dieu! je suis tout rendu, mes enfans, répondit Mathieu, j'abdique indéfiniment. Au diable le métier de roi! il ne m'a fait faire que des bêtises.

— Et vous consentez, not' maître, dit aussitôt Jeanneton, à redevenir le père Mathieu comme devant.

— Certainement, ma chère Jeanneton, et tu resteras toujours mon premier ministre.

— Ah! je le savais bien: allons! embrasse-moi, et ce sera fini.

— Comme ça, dit Bertrand, je ne serai pas obligé d'empoigner le gouvernement et de dresser procès-verbal.

— Il n'y a plus de gouvernement, répondit le père Mathieu en saisissant sa cornemuse et en montant sur une barrique à la porte de son cabaret, il n'y a plus qu'un roi pour rire. En avant deux!

Aussitôt les conspirateurs entrèrent en danse; les fonctionnaires publics pour rire firent de même: ils avaient réfléchi que les plus belles places qu'il faut payer coûtent toujours trop cher, du moment qu'elles ne rapportent rien.

Balthazar, furieux, voulut protester.

— Protestez, et gouvernez tout seul, si ça vous fait plaisir, mon cher, lui dit Mathieu en riant; quant à moi, j'abdique indéfiniment: j'en ai assez comme cela.

— Allons, s'écria tristement le ministre, encore un gouvernement qui m'échappe!

Ne pouvant être ministre du roi d'Yvetot, l'infortuné gouvernant devint maître d'école du village, et fit l'essai de ses constitutions avec ses bambins... Après tout, disait il, le roi Denis fut bien maître d'école aussi, lui, après avoir été roi absolu!

Telle est l'histoire de la grandeur et de la décadence du royaume d'Yvetot. Telle fut à peu près celle de l'empire français, à l'exception toutefois que les fonctionnaires publics demandèrent à conserver leurs places: il est vrai qu'ils les avaient obtenues pour rien, et qu'elles leur rapportaient quelque chose.

Un garde-champêtre avait arrêté à lui seul le gouvernement du cabaretier-roi.

Il fallut deux invasions et six cent mille étrangers pour renverser celui du sous-lieutenant-empereur.

Après le désastre de Waterloo, le père Mathieu écrivit, dit-on, à celui qu'il appelait encore son cousin, pour mettre ses états à sa disposition.

La lettre ne parvint pas à son adresse; le monarque déchu alla demander un asile à l'Angleterre, qui le jeta captif sur un rocher. — Ah! s'écriait de temps en temps le père Mathieu à la porte de son cabaret, la gitana avait raison: Je suis plus heureux que mon cousin; il est prisonnier dans une île, je règne en liberté dans mon village.

— Ah! s'écriait à son tour Balthazar, s'il avait voulu essayer mes soixante-trois constitutions, peut-être aurait-il fini par en trouver une bonne.

— Elle n'aurait pas valu celle du roi d'Yvetot, répondaient les convives, en frappant sur le ventre du père Mathieu.

On assure que parfois le prisonnier de Sainte-Hélène se rappela en soupirant la chanson du roi d'Yvetot et le refrain de Béranger.

Hélas! de tous les monarques qu'avait faits le grand empereur, le père Mathieu était à peu près le seul qui fût resté debout; c'est qu'aussi personne ne songeait à lui disputer son titre. *Heureux les rois dont l'histoire ne parle pas.*

Il est vrai qu'après sa mort, le grand empereur a quatre-vingt-trois mausolées à choisir, et que le roi d'Yvetot n'a qu'une petite croix de bois sur sa tombe...

UN CHRONIQUEUR INCONNU.

(*Le Globe.*)

ESPRIT DU PRINCE DE TALLEYRAND.

Au premier rang des puissances de ce monde il faut compter l'esprit; avantage tout personnel qui nous suit dans toutes les positions, et le seul à peu près dont l'âge ne nous puisse dépouiller. Quelques jugemens qu'on ait portés à d'autres égards sur M. de Talleyrand, amis et ennemis se sont unanimement accordés à lui reconnaître infiniment d'esprit.

Il a subi les conséquences naturelles de cette réputation; il n'est sorte de contes graveleux, de fades plaisanteries, de calembourgs même, qu'on ne lui ait prêtés, toujours en partant de ce principe-proverbe qu'on ne prête qu'aux riches. Lui qui était extrêmement riche, sous ce rapport aussi, trouvait qu'on lui prêtait infiniment trop et des choses dont il se fût volontiers passé.

En attendant que le temps fût venu de publier son testament politique, le prince voulut établir au juste le budget de son esprit. Nos lecteurs en pourront juger par les extraits suivans.

— En réfutant M. de Talleyrand dans la Constituante, Mirabeau s'avisa de lui dire: Je vais vous enfermer dans un cercle vicieux.

— Comment! dit vivement celui ci, est-ce que vous auriez envie de m'embrasser?

— Ministre des affaires étrangères sous le Directoire, M. de Talleyrand n'était pas encore riche, on ne se souciait pas encore de le paraître. Il avait fait faire une voiture dont tout Paris admirait l'élégance, mais il ne l'avait point payée. Lassé de ne pas recevoir d'argent, le sellier prit le parti d'attendre le ministre dans sa cour, et au moment où il montait dans cette même voiture, il lui en présenta le mémoire.

— Rien de plus juste, dit M. de Talleyrand, on vous doit, il faut que vous soyez payé.

— Ah! citoyen ministre, que d'obligations! les temps sont si durs! vous me rendez un véritable service. — Il n'y a pas de service là-dedans; quant on doit, il faut s'acquitter. — Vous me paierez, citoyen ministre, mais quand? — Quand! vous êtes bien curieux! » Et le pauvre sellier, ébahi de cette réponse, put s'assurer deux secondes après que sa voiture roulait parfaitement.

— Napoléon, qui n'aimait pas les concussionnaires, demanda un jour à M. de Talleyrand s'il était vrai qu'il fût riche. — « Oui, citoyen premier consul. — Comment cela se peut-il? — J'ai acheté beaucoup de rentes la veille du 18 brumaire, et je les ai vendues le lendemain. »

— Le comte Louis de Narbonne récitait un jour, sur la terrasse du bord de l'eau, des vers de sa façon, à M. de Talleyrand. Celui-ci l'interrompit pour lui faire remarquer un homme qui bâillait: « Narbonne, lui dit-il, regarde donc, tu parles toujours trop haut. »

— Un jour, quelqu'un demandait à M. de Talleyrand l'adresse de la princesse de Vaudemont: « Rue Saint-Lazare, » répondit-il; puis le numéro de l'hôtel lui échappant: « Au surplus, ajouta-t-il, vous n'aurez qu'à demander au premier pauvre que vous rencontrerez; ils connaissent tous sa demeure. »

— Le général Montbrun, qui s'était fait un jour attendre à dîner chez M. de Talleyrand, se confondait en excuses. « Eh bien! eh bien! vous venez le dernier, répondit le prince, qu'est-ce que cela prouve? C'est que vous n'étiez pas invité à venir sur un champ de bataille, car alors vous seriez arrivé le premier. »

— M. de Talleyrand arrivait en poste à Paris avec un étranger de distinction. Celui-ci lui demanda à quel édifice appartenait le dôme qu'il voyait s'arrondir dans les airs. — Au Panthéon, dit le prince. — Oh! reprit l'étranger, c'est là que la patrie reconnaissante placera la dépouille mortelle des grands hommes qui l'auront illustrée? — Justement... on y met des sénateurs en attendant.

— M. de Talleyrand disait: Si Mme M... avait des dents, elle serait aussi laide que Mlle Duchesnois, qui en a d'affreuses.

— Le petit comte de Gobentzel, ambassadeur d'Autriche, étant à souper chez M. de Talleyrand au milieu d'une foule de femmes aussi distinguées par leur esprit que par leur position dans le monde diplomatique, raconta l'anecdote suivante:

« J'avais obtenu un congé d'une semaine, et j'en jouissais depuis trois jours, dans une terre située à quelques lieues de Vienne. Un courrier arrive en toute hâte, et me remet l'ordre de me rendre sur-le-champ au palais impérial. Il commençait à se faire tard, et j'arrive à plus de dix heures du soir dans un faubourg de Vienne, quand l'essieu de ma voiture se rompt, et me voilà contraint de continuer ma route à pied, dans un quartier fort désert. Tout cela n'était rien: mais une maudite colique, une de ces coliques qui ne permettent pas de retard, m'oblige, moi, conseiller aulique, de frapper à la porte d'un cabaret et d'y demander... Une grosse servante m'introduisit dans un bouge. Ce n'était rien encore; me voilà assis sur deux ais mal joints, mal affermis; ils tombent, et je tombe avec eux. — Jusqu'où en aviez vous? demanda Mme de Lewingston. — Mais... très haut. — Enfin, jusqu'où? insista la marquise de Gallo. — S'il faut vous le dire, mesdames, j'en avais jusqu'à la lèvre inférieure. — Ne

vous trompez-vous pas, monsieur le comte, dit M. de Talleyrand : ne sera-t-ce pas jusqu'à la lèvre supérieure que vous voulez dire ?

— Napoléon disgracia complètement l'ancien évêque d'Autun après son séjour à Bayonne. On attribua cette disgrace à l'opinion que celui-ci avait émise dans le conseil contre la guerre d'Espagne. Voici comment il l'avait formulée.

« L'Espagne est pour la France une grande ferme, on en paie bien le revenu et les redevances, mais le terrain n'en est pas connu, et l'on s'exposera à tout perdre en cherchant à le faire valoir par soi-même. »

— On parlait avec indignation de la conduite du maréchal duc de Raguse. On commentait avec amertume les effets de ce qu'on avait l'impertinence d'appeler l'initiative de la défection : « Oh ! mon Dieu, dit le prince, tout cela ne prouve chose... c'est que sa montre avançait, car tout le monde trahissait.

— J'admire, lui disait Louis XVIII, votre influence sur tout ce qui s'est passé en France. Comment avez-vous fait pour abattre d'abord le Directoire, et plus tard la puissance colossale de Napoléon ?

— Mon Dieu ! sire, répliqua le ministre, je n'ai rien fait pour cela ; c'est quelque chose d'inexplicable que j'ai en moi, qui porte malheur aux gouvernemens qui me négligent.

— Pourquoi, disait-il un jour, pourquoi ces gens ne sauveraient-ils pas la France ? Les oies ont bien sauvé le Capitole.

— Piqué de l'opposition que M. de Talleyrand avait faite à la chambre des pairs, lors du projet de loi sur la guerre d'Espagne, Louis XVIII voulait l'envoyer tout doucement en exil. « Est-ce que vous ne comptez pas, lui dit-il, retourner à la campagne ? — Non, sire ; à moins que votre majesté n'aille à Fontainebleau ; alors j'aurai l'honneur de l'accompagner pour remplir les devoirs de ma charge. — Non, non, ce n'est pas cela que je veux dire ; je demande si vous n'allez pas repartir pour vos terres ? — Non, sire. — Ah !.. mais dites-moi un peu, combien y a-t-il de Paris à Valencey ? — Sire, il y a... 14 lieues de plus que de Paris à Gand ! »

— Vers la fin de 1815, un solliciteur lui disait : « Je suis allé à Gand... — A Gand .. en êtes-vous bien sûr ? — Comment ! — Oui, dites-moi franchement si vous y êtes allé, ou si vous n'avez fait qu'en revenir... Car, voyez-vous, j'y étais à Gand, moi... Nous y étions sept à huit cents ; et, à ma connaissance, il en est revenu plus de cinquante mille.

— Un jour, M. de Talleyrand voyant dans la salle du Trône les trois cents de M. de Villèle au grand complet, s'approcha du premier ministre, et désignant tout ce monde d'un geste dédaigneux, il lui dit : « *Dic mihi, Dameta, cujum pecus ?* »

— Il y a bien long-temps, disait-il que je n'ai vu S..., comment se porte-t-il ? — Très bien, monseigneur ; il engraisse même un peu. — S... engraisse... Je ne comprends pas... — Quoi donc, monseigneur ? — Non, je ne comprends pas quel intérêt S... peut avoir à engraisser...

— Lors du premier bal de l'Opéra, sous l'administration de M. Delaveau, et au moment où la foule des dominos allait être admise, un gendarme apporta une dépêche très pressée, par suite de laquelle la pendule du foyer cessa tout à coup de marquer les heures. N'osant interdire les bals masqués, le dévot préfet de police avait trouvé cet ingénieux moyen de prévenir bien des rendez-vous illicites. M. de Talleyrand, auquel on racontait la chose le lendemain, répondit : « C'est pousser un peu trop loin le zèle des arrestations, que de faire arrêter une pendule par la gendarmerie. »

— On demandait à M. de Talleyrand ce qui s'était passé dans une séance où la discussion s'était établie entre M. d'Hermopolis et M. Pasquier : « Le ministre des affaires ecclésiastiques, dit-il, a été comme le 3 0/0 : toujours au dessous du pair. »

RUINES HISTORIQUES.

Port-Royal-des-Champs.

Non loin de Chevreuse, petite ville située à sept lieues au sud-ouest de Paris, et dont le nom réveille le souvenir d'une gracieuse héroïne du temps de la Fronde, au milieu d'une plaine solitaire, qu'une ceinture de forêts environne de tous côtés d'ombre et de silence, il existe une portion de sol assez considérable recouverte d'une pauvre et maigre végétation ; çà et là on rencontre sous l'herbe quelques pierres moussues, quelques vestiges informes de matériaux de construction. C'est qu'il y a cent trente ans, à cette place, aujourd'hui nue et qui semble frappée de stérilité, s'élevait une abbaye.

Ce n'était point une de ces riches et grasses abbayes, séjour de luxe et de bonne chère, dont Rabelais nous a légué la mémoire dans ses joyeux écrits ; ce n'était point Jumiéges avec ses prodiges d'architecture gothique, ni St-Trophyme avec les ogives de son cloître, ni Fontevrault où tant de têtes royales sont venues se cacher sous le voile ; c'était un assemblage de bâtimens bas et humides, la plupart dans un état complet de dégradation, où tous les styles d'architecture se trouvaient confondus. De loin on aurait été assez tenté de prendre ces bâtimens pour une ferme que le propriétaire laissait tomber en ruines, si l'on n'avait remarqué sur le sommet de la grille d'entrée une grande croix de fer rouillé, d'un travail assez curieux, et où apparaissaient encore au soleil quelques vestiges de dorure. Aux bâtimens attenait un jardin dont la culture et le dessin, peu en rapport avec la symétrique magnificence que le célèbre Le Nôtre avait introduite à cette époque, attristaient l'œil ; un peu plus loin, au nord de l'église, un humble et étroit cimetière ; mais ce jardin avait été planté par les hommes les plus savans du dix-septième siècle, Arnaud, Lancelot, Lemaistre de Sacy ; Blaise Pascal était venu méditer sous ses ombrages naissans le livre sublime des *Pensées* ; mais dans cet humble et étroit cimetière reposaient les restes d'un grand poète, de Jean Racine. Cette solitude se nommait Port-Royal des-Champs.

Port-Royal ! que de souvenirs attachés à cette abbaye qui semble projeter son ombre sur toute l'histoire du dix-septième siècle ! Religion, politique, sciences et arts, amour même, durant une période de cent années, de 1608 à 1709, Port-Royal a tout envahi. Son nom se trouve mêlé à chaque page de nos annales, ce nom qui a empêché Louis XIV de dormir, et qui plus d'une fois est venu le troubler au milieu de ses fêtes, comme le spectre de Banquo s'asseyant au festin de Macbeth ; Port-Royal, personnification vivante de l'opposition telle qu'elle pouvait exister sous le gouvernement absolu du grand roi, c'est-à-dire à l'état de commentaire mystique et d'ascétique argumentation sur le dogme, car, politiquement parlant, elle était impossible ; hydre aux cent têtes encapuchonnées que Louis XIV essaya, mais en vain, de museler, et qu'il se résolut un beau jour à étouffer.

Si jamais histoire a présenté les conditions du drame, ce fut à coup sûr celle de Port Royal-des-Champs durant les cent années dont il s'agit ; drame touchant et sévère où l'unité antique est fidèlement observée, où le chœur lui même apparaît par intervalles et vient saluer tour à tour par des chants de triomphe ou des gémissemens les phases diverses de l'abbaye, où, à la suite d'un des plus merveilleux prologues qu'il soit possible d'imaginer, l'action se noue d'une manière tragique et imprévue, et se continue au milieu de toutes les alternatives d'une lutte pleine d'angoisses pour se terminer par un dénoûment plus pathétique peut-être que tous ceux qu'a pu enfanter l'imagination fiévreuse des plus grands poètes dramatiques.

Fondé en 1204 par Eudes de Sully, évêque de Paris, en un lieu qui, dit-on, dans une partie de chasse, avait servi, au roi Philippe-Auguste, de retraite et d'abri contre l'orage, l'abbaye de Port-Royal des Champs était l'une des plus anciennes communautés de femmes de l'ordre de Cîteaux. Elle comptait au nombre de ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de Montmorency, les comtes de Montfort et le saint roi Louis IX. De plus, elle tenait de la munificence des papes de grands priviléges, comme, entre autres, celui de pouvoir célébrer l'office divin, quand même tout le pays serait en interdit. Il était aussi permis aux religieuses de donner retraite à des séculières qui, dégoûtées du monde, voudraient se réfugier dans leur couvent pour y faire pénitence, sans se lier par des vœux. Néanmoins, vers la fin du seizième siècle, le monastère de Port-Royal-des-Champs, comme tant d'autres, avait suivi la pente générale que le relâchement des mœurs, les désordres enfantés par les guerres civiles, et la corruption de la cour sous les derniers Valois, avaient propagée jusque dans les communautés religieuses. Là, comme ailleurs, la règle de saint Benoit avait été mise en oubli, la clôture même n'était plus observée et, il faut bien le dire, de tous les vœux prescrits par le célèbre fondateur de l'ordre de Cîteaux, celui de chasteté était peut-être le moins pratiqué.

En 1602, Marie-Angélique Arnaud d'Andilly, jeune fille issue d'une illustre famille de robe, fut faite abbesse de Port-Royal-des-Champs. Elle n'avait pas encore onze ans accomplis et il y avait peu d'apparence que le couvent fût destiné à se régénérer sous le sceptre abbatial de cette enfant. Aussi, le désordre continua toujours à régner dans l'enceinte consacrée au Seigneur. Aux austérités de la règle avaient succédé toutes les somptuosités du luxe le plus mondain. Ce n'était tous les jours au monastère que fêtes et joyeux banquets. Le velours et la soie avaient remplacé dans la toilette des nonnes la serge et la bure. Dans chaque cellule s'épanouissait sous les plus riches tentures, se reflétait dans les plus beaux miroirs de Venise, tout l'attirail de la coquetterie la plus raffinée. Bien plus, le moment n'était pas éloigné peut être où, cédant à la contagion de l'exemple et à la voix impérieuse des sens que l'âge allait éveiller en elle, la jeune abbesse s'associerait elle-même aux coupables égaremens de celles qui l'entraînaient en riant, sur leurs pas, par des chemins semés de fleurs, vers le précipice de la damnation éternelle. Qui sait même si ce moment n'était pas encore venu en 1608 ? Car, à cette époque, l'abbesse de Port Royal-des-Champs venait d'entrer dans sa dix-septième année ; elle était belle, elle avait l'âme sensible et aimante ; le joyeux Henri IV régnait encore, et les parties de chasse s'étendaient des bois de Versailles dans les bois de Chevreuse, voisins de l'abbaye, et les rois de Henri III n'étaient pas tous morts sans postérité comme Quélus et St-Mégrin. Plusieurs avaient laissé des fils non moins entreprenans qu'eux auprès des belles dames et des jolies filles, soit qu'il fallût assiéger, pour parvenir jusqu'à elles, des châteaux-forts ou des monastères, des chambrettes ou des cellules. Or, on sait déjà qu'à Port Royal-des-Champs, en 1608, les cellules n'étaient pas imprenables.

Par une soirée orageuse de l'automne de cette même année 1608, à l'heure où la communauté était rassemblée au réfectoire pour le souper, on sonna à la grille de l'abbaye. La tourière, troublée dans l'occupation

à laquelle elle se livrait d'ordinaire avec le plus de ferveur, prit sa lanterne et se mit en devoir, avec une mauvaise humeur évidente, d'aller reconnaître quel visiteur pouvait se présenter au monastère à une pareille heure. Chemin faisant, elle pensait en elle-même que ce pouvait être quelque jeune seigneur de la cour qui s'en venait demander asile ; car l'orage menaçait ; le roi était alors à Rambouillet, dont la forêt, comme on sait, confine aux bois de Chevreuse, et toute la journée on avait entendu retentir dans le lointain les sons du cor. D'après cette induction, la tourière, qui avait depuis longtemps passé l'âge où les femmes sont le plus accessibles aux requêtes de toute espèce, se promit bien que, en punition d'avoir troublé son repas, le beau chasseur en serait pour le produit de sa chasse de la journée, et c'est dans cette disposition qu'elle arriva à la grille du couvent. A la double lueur, projetée d'un côté par sa lanterne, et de l'autre par les éclairs qui sillonnaient la nue, elle aperçut, à travers les barreaux, un personnage à barbe noire, enveloppé dans une vaste robe de laine grise dont les plis grossiers ne dissimulait qu'avec peine une taille pleine de richesse et d'élégance. Sous le capuchon rabattu sur la tête de ce personnage étincelaient deux grands yeux qui voulaient paraître humbles et contrits, mais dont l'éclat mal voilé trahissait bien des convoitises, et peut-être de mauvaises passions. Cet homme s'écria d'une voix lamentable :

— La paix du Seigneur soit avec vous, ma très chère sœur, et avec toute votre sainte communauté !

— Que voulez-vous, mon frère? dit la tourière en lançant à l'inconnu un regard narquois.

— Ne le voyez-vous pas, ma sœur ? répondit celui-ci, je suis un pauvre moine de l'ordre de Saint-François, qui vient vous demander un gîte pour la nuit et un peu de nourriture ; car il se prépare un violent orage, et je n'ai encore rien mangé de la journée.

— Oui-dà, mon très cher frère capucin, reprit la tourière, si vous avez faim et soif, m'est avis que ce n'est pas le pain et le vin de la communauté de Port Royal-des-Champs qui vous attirent ici, et si vous venez y demander un gîte, m'est avis également que ce n'est pas pour y dormir.

— Que je sois excommunié dans cette vie et damné dans l'autre, si j'ai menti ! Voyez, ma très chère sœur, je me soutiens à peine. Laissez-moi tôt entrer dans votre sainte maison, si vous ne voulez pas que je tombe en défaillance devant vous.

— Ouais ! beau frère mendiant, faites-le si bon vous semble ; mais cela ne me persuadera nullement. Tenez, ne cherchez pas davantage à me tromper ; car je vous avertis que ce serait peine perdue. Faites mieux : dites-moi qui vous êtes, là, en bonne vérité, et peut-être me laisserai je attendrir, si vous me donnez votre foi de gentilhomme que vous n'avez que d'honnêtes intentions ; mais autrement je ne vous ouvrirai pas.

En s'entendant parler ainsi, le capucin, ou du moins le ci-devant tel, écarquillait les yeux, et demeurait la bouche béante absolument comme si on lui eût parlé hébreu ; à la fin, il s'écria avec une grande vivacité :

— Ma très chère sœur, je ne suis point un laïque, ainsi que vous le supposez, je suis un capucin, un véritable capucin.

Et en même temps il rejeta en arrière le capuchon sous lequel sa tête était comme ensevelie, et montra aux yeux de la tourière un visage encore jeune et d'une beauté remarquable, mais où l'on eût pu croire que la débauche avait imprimé de hâtives flétrissures, s'il n'eût été plus naturel de les attribuer aux macérations du cloître ; sa tête presque entièrement rasée, sauf le cilice de cheveux qui l'entourait en forme de couronne, semblait indiquer au surplus, d'une manière positive, qu'il appartenait en effet à l'ordre de Saint-François, à moins de supposer, ce qui n'était guère admissible, que cette coiffure même était un déguisement. La tourière parut ébranlée ; toutefois, comme elle exerçait depuis longues années, et qu'elle avait été à même de se convaincre combien l'esprit des jeunes seigneurs était inventif, elle fit un retour sur elle-même, et frappée d'une pensée subite :

— Si vous êtes réellement un capucin, dit-elle, il y a tout proche d'ici un couvent de cet ordre, une demi-lieue au plus ; prenez le chemin tout droit devant vous, et pressez-vous un peu, vous arriverez avant l'orage. Dieu vous garde, mon frère !

En parlant ainsi, elle fit volte-face et se disposa à rentrer dans le couvent, car la pluie commençait à tomber, et les sourds grondemens de la foudre redoublaient d'intensité. Quelques minutes encore, quelques secondes peut-être, et l'orage allait se déclarer : tout annonçait qu'il serait terrible. L'infortuné capucin, menacé d'en subir toute la violence puisqu'à une demi-lieue à la ronde il ne se trouvait pas un abri, pas un arbre même pour le garantir, s'attacha aux barreaux de la grille par un effort désespéré, et les secouant dans une étreinte convulsive, s'écria d'une voix étouffée :

— Ma sœur ! ma sœur ! ayez pitié de moi, ne me laissez pas ainsi exposé au feu du ciel ! Je jure Dieu que j'ai dit vrai.

A peine il avait prononcé ces derniers mots, qu'une lueur blafarde inonda l'atmosphère, et la foudre éclatant avec un grand fracas, vint tomber à quelques pas de distance : la tourière et le capucin furent renversés du coup. Cependant ni l'un ni l'autre ne furent atteints, et la nonne voyant peut-être dans cet événement un avertissement du ciel qui s'indignait de son inhumanité, s'empressa, en se relevant, d'aller ouvrir la grille au jeune moine, qui entra plus mort que vif dans le réfectoire du monastère.

Moins d'un quart d'heure après, notre homme, entouré d'une bonne partie des nonnes, entre lesquelles les plus jeunes, et l'abbesse surtout, se faisaient remarquer par leur curiosité, était attablé devant un copieux souper auquel il faisait honneur de toutes les forces de ses mâchoires. Il semblait qu'il eût à cœur de prouver à la tourière de Port-Royal-des-Champs que, sous le rapport de la faim et de la soif, il n'avait point menti, et dans sa préoccupation gastronomique, il ne donnait pas le moindre signe d'attention aux charmantes hébés embéguinées qui se disputaient la faveur de remplir son verre et son assiette. Tout à coup on sonna de nouveau à la grille de l'abbaye : le convive tressaillit comme par un instinctif pressentiment, et baissant les yeux sur la table avec une terreur mal dissimulée, il laissa sa fourchette et ses mâchoires oisives. Il se fit un grand silence dans la salle du réfectoire ; on eût dit que toute la communauté était dans l'attente de quelque événement extraordinaire. La tourière, qui était sortie, revint peu après, amenant avec elle un frère lai porteur d'un message.

— C'est, dit-elle à haute voix, une lettre du prieur du couvent des capucins pour madame l'abbesse.

Cette fois, le jeune moine devint pâle comme un mort et tomba à genoux.

Marie-Angélique décacheta la lettre et la lut avec avidité. Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle annonça l'intention de demeurer seule avec son hôte. C'était la première fois peut-être que cette jeune fille de dix-sept ans avait occasion d'exprimer une volonté ; et bien qu'à Port-Royal-des-Champs, au milieu du naufrage de toutes les croyances et de tous les devoirs, la subordination eût disparu comme le reste, toute la communauté se retira sans murmurer, car il y avait dans l'attitude de l'abbesse quelque chose qui annonçait qu'elle était faite pour commander et qu'elle en était digne. Restée seule avec le moine, elle eut avec lui le dialogue suivant :

— C'est vous qui êtes le frère André ?

— Oui.

— Vous avez été chassé de votre couvent ?

Le moine baissa la tête.

— S'il faut en croire la lettre que j'ai sous les yeux, votre conduite est indigne d'un chrétien. On vous reproche de vous livrer au libertinage et à la débauche ; on vous accuse d'avoir voulu mettre à mort une jeune fille qui avait résisté à vos séductions ; et c'est pour ne point déshonorer leur ordre, en vous livrant au bras séculier, que vos supérieurs vous ont banni de leur maison, en vous signifiant de sortir sans délai du royaume : tout cela est-il vrai ?

Le moine se frappa la poitrine en soupirant.

— Ainsi vos supérieurs ont raison en me demandant, au cas où vous vous présenteriez à Port-Royal-des-Champs, de vous refuser l'hospitalité ?

Le moine se leva et croisa les bras avec résignation. L'orage, qui s'était apaisé un instant, recommençait à gronder au dehors ; la pluie fouettait avec force les vitres de la salle, et l'on entendait par intervalles le grincement funèbre des girouettes que le vent chassait incessamment dans mille directions contraires. L'abbesse demeura quelques instans pensive et recueillie, puis elle reprit :

— Que ferez-vous en sortant d'ici ?

— Je compte gagner la frontière en demandant l'hospitalité de couvent en couvent, selon la règle de mon ordre.

— Et quand vous serez en pays étranger ?

Le moine roula ses grands yeux noirs à droite et à gauche, d'un air sombre, et il parut hésiter ; à la fin, s'armant de résolution, il répondit :

— Je me ferai apostat.

— Faites entrer le messager ! s'écria vivement l'abbesse.

Puis s'avançant au devant de cet homme :

— Mon frère, ajouta-t-elle, vous direz à celui qui vous a envoyé vers moi avec ce message, que je suis son humble servante, mais que je ne saurais pour cela renvoyer de mon abbaye l'homme qui y est venu chercher asile. Le frère André est mon hôte, et tant qu'il lui plaira de demeurer ici, il sera le bien venu.

Le frère lai s'inclina et sortit précipitamment, non sans se signer plusieurs fois, comme si, semblable aux villes maudites dont parlent les Saintes Ecritures, l'abbaye de Port-Royal-des-Champs allait s'écrouler de fond en comble dès qu'il aurait le dos tourné.

Il n'en fut rien pourtant, et le lendemain, lorsque la jolie petite abbesse ouvrit les yeux après une nuit des plus agitées et sur laquelle le souvenir du jeune moine si beau et si criminel ne fut peut-être pas sans quelque influence, le temps était magnifique, et le soleil, brillant dans un ciel sans nuages, illuminait l'abbaye des plus joyeux reflets.

Pendant ce temps là, retentissait dans toute l'étendue du monastère un bourdonnement assez semblable à celui d'une ruche d'abeilles. Car, contre l'ordinaire, les nonnes s'étaient levées de fort bonne heure, non pas, comme on pourrait le penser, pour se rendre à matines, mais bien pour deviser sur l'hôte mystérieux de la veille, et Dieu sait toutes les conjectures auxquelles on se livrait à cet égard. Le célèbre Vert-Vert n'excita pas plus d'émoi cent cinquante ans plus tard chez les Visitandines. Les plus charitables, entre les religieuses, ne voulaient voir dans le jeune capucin qu'un amant déguisé venu tout exprès pour leur gentille abbesse ; mais ce fut bien pis, lorsque l'une d'elles qui, poussée par sa curiosité, s'était rendue l'invisible témoin de l'entrevue particulière entre le frère

André et Marie-Angélique, s'en vint raconter en confidence et à tour de rôle, à ses quarante-vingts sœurs en Jésus-Christ, ce que c'était réellement que ce frère André. Alors, chaque nonne de rire en tapinois sur l'introduction de ce loup dans la bergerie, et sur l'étrange prétention de la bergère, qui voulait faire un mystère au troupeau d'une pareille aventure. On en fit au plus fort de la partie, lorsque la tourière parut. Elle fut immédiatement environnée par toute la communauté, et assaillie de mille questions à l'endroit du frère capucin, chaque nonne désirant savoir comment ce beau moine avait passé la nuit, et s'il avait bien dormi, et quels rêves il avait eus... Que sais-je? La tourière demeura fort ébahie de ce déluge de paroles, car elle ignorait complètement les détails de l'entrevue secrète, et lorsqu'une des sœurs, la prenant à part, lui demanda tout bas, avec malice, combien de temps le frère André comptait donner à la communauté de Port-Royal-des-Champs, elle répondit à haute voix, et sans se douter de l'effet prodigieux qu'allaient produire ses paroles.

— Le frère André, comme vous l'appelez, va quitter le couvent aujourd'hui même.

— Aujourd'hui! répétèrent les nonnes toutes d'une voix, c'est impossible. Vous aurez mal entendu, ma sœur.

— J'ai si bien entendu, que je viens de voir, de sa part, madame l'abbesse, pour la remercier de l'hospitalité qu'elle a bien voulu lui accorder, et lui dire qu'il demande à payer son écot.

Ces derniers mots furent accueillis par un éclat de rire universel.

— Son écot! s'écrièrent les nonnes en chœur. Ah çà! est-ce qu'il se croit à l'auberge?

— Il faut qu'il ait perdu la raison, interrompit une vieille religieuse, pour oublier qu'il appartient à un ordre mendiant, et qu'en sa qualité de capucin, il ne saurait rien posséder.

— Si vous me laissiez le temps de parler, reprit la tourière, vous sauriez que ce qu'il propose n'a rien de contraire aux statuts de son ordre.

— Que propose-t-il donc?

— De prêcher.

Jusqu'alors l'hilarité des nonnes, bien qu'assez vive, s'était renfermée dans des bornes convenables; mais à cette suprême révélation de la tourière, elle ne connut plus de frein et dégénéra en véritables convulsions. On eût dit que, comme dans les vieilles légendes, Satan en personne trônait invisible au milieu de la communauté, et animait chaque nonne du geste et de la voix.

— Ah çà, s'écria étourdiment une jeune novice, est-ce que le frère André voudrait vous exhorter à apostasier comme lui et à le suivre en pays étranger? Je serais curieuse d'entendre son sermon.

Et moi aussi, répondirent comme autant d'échos toutes les voix, depuis les plus jeunes et les plus fraîches jusqu'aux plus vieilles et aux plus cassées.

— Oh! s'il en est ainsi, reprit la tourière, vous allez être satisfaites, car je viens de faire préparer la chapelle par ordre de madame l'abbesse, et le prédicateur est déjà en chaire.

Les nonnes ne voulurent pas en entendre davantage, et sans attendre même que la cloche eût sonné, elles se précipitèrent avec un empressement et une confusion fort peu monastiques dans la chapelle du couvent. Peu de temps après le sermon commença. Lorsque le prédicateur éleva la voix pour annoncer, selon l'usage, le texte qu'il avait choisi, la communauté devint tout yeux et tout oreilles; mais quelle ne fut pas la surprise générale, lorsqu'on l'entendit articuler distinctement ces mots :

— Mes sœurs, je vais traiter du bonheur qu'on goûte dans la vie religieuse.

Certes, il se serait mis à parler chinois ou hébreu que les nonnes n'eussent pas été plus stupéfaites. Aussi ce fut au milieu d'un concert de chuchotements assez peu agréable qu'il dut commencer son sermon; mais bientôt le charme de son organe, qui n'était pas moindre que celui de toute sa personne, commença à captiver son auditoire, et puis il y avait tant d'éloquence dans le jeu de sa physionomie et jusque dans ses moindres gestes, qu'il était difficile de ne pas être subjugué. Ce capucin, dans lequel Lewis aurait pu trouver plus d'un trait pour son livre célèbre du *Moine*, possédait au suprême degré toutes les ressources de l'art oratoire; il avait de ces accents qui vont chercher au fond de notre cœur les fibres les plus secrètes, et y font passer tour à tour toutes les impressions les plus diverses, comme si celui qui parle était doué du don de magie. Ses mains tremblantes, ses yeux animés par une flamme surnaturelle, semblaient répandre à son gré sur tout son auditoire je ne sais quel fluide magnétique qui le retenait palpitant à ses pieds. Il y eut un moment surtout où les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsque se mettant lui-même en scène, lui qui s'était déshérité de ce bonheur paisible qui s'attache à la vie du cloître, il se représenta promenant de contrée en contrée, ainsi que le juif errant, l'anathème inscrit sur son front, et comme lui partout repoussé. Il s'agenouilla en pleurant dans la chaire et demanda grâce à Dieu pour avoir violé les saintes prescriptions de la règle, et il n'y eut pas une de celles qui l'écoutaient dans la poitrine de laquelle sa prière ne trouvât un puissant écho; mais qu'elle ne fut pas leur terreur lorsqu'elles le virent se relever tout à coup le front souillé de poussière, la bouche écumante, l'œil hagard, et qu'elles l'entendirent, évoquant lui-même l'arrêt de la justice divine, s'écrier par trois fois d'une voix menaçante qui fit vibrer la chapelle jusque dans ses fondemens :

« Point de grâce!.. »

A cette cruelle parole, toute la communauté éclata en sanglots, et la jeune abbesse tomba évanouie. On s'empressa auprès d'elle pour la secourir, et il s'ensuivit un moment de confusion inévitable en pareille occurrence. Dès que l'abbesse commença à reprendre ses sens, elle porta avec un inexprimable sentiment de piété et de terreur ses regards sur la chaire; mais la chaire était vide, et le prédicateur avait disparu..

Nul des serviteurs de l'abbaye n'avait vu passer le frère André; nul ne put dire ce qu'il était devenu, et comme, au temps de Henri IV, les idées superstitieuses trônaient aussi bien au couvent qu'à la cour, on ne manqua pas d'attribuer toute cette aventure à l'intervention de quelque esprit surnaturel qui avait pris la forme d'un révérend capucin pour s'introduire dans l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. Cette opinion s'accrédita d'autant mieux, que le prieur des capucins, interrogé sur l'existence d'un frère André qui aurait été expulsé de son couvent par une soirée orageuse de l'automne de 1608, s'attacha constamment à éluder toutes les questions qui lui furent adressées à ce sujet, et finit même par déclarer n'avoir point souvenance que ce religieux eût jamais fait partie de sa communauté; mais il y avait tout sujet de penser qu'il n'avait d'autre but dans cette circonstance que de maintenir sans flétrissure l'honneur de l'ordre auquel il appartenait; car on apprit bientôt qu'un capucin du nom de frère André était passé en Turquie, et s'était là mahométan.

Quoi qu'il en soit du sort de ce misérable dont l'aventure n'est point un roman forgé à plaisir, et se trouve rappelée avec plus ou moins de détails dans toutes les histoires de Port-Royal (1), il n'en est pas moins vrai que de son introduction mystérieuse dans cet abbaye date pour elle une nouvelle ère, qui fut celle du rétablissement de la discipline ecclésiastique et de la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Dès lors, tout ce qu'il y avait de mondain et de sensuel dans le régime intérieur de la communauté, disparut pour faire place au jeûne, à la veille de nuit, au silence, et enfin à toutes les austérités de l'ordre de Cîteaux. Les poésies érotiques de Ronsard et de Baïf, qui avaient tant charmé les nonnes, furent brûlées en holocauste au milieu du cloître avec toutes ces parures, tous ces ornemens qui avaient remplacé la serge, la bure et les cilices. Là, où avaient retenti si long-temps les sons du luth et les chansons profanes, on n'entendit plus que les solennelles harmonies du chant grégorien, et l'ange des ténèbres, qui avait établi sa demeure entre les murs souillés du monastère, s'envola à tire d'ailes, chassé par l'éloquence d'un capucin apostat. En vérité, n'y a-t-il pas là un de ces grands enseignemens dont parle Bossuet, et qui plongent l'âme dans une méditation profonde?

La réforme de Port-Royal-des-Champs fit grand bruit; elle eut la destinée que les plus saintes choses ont toujours eue, c'est-à-dire qu'elle fut pour les uns une occasion de scandale, et d'édification pour les autres. Elle fut extrêmement désapprouvée par un grand nombre de moines et d'abbés même, qui regardaient la bonne chère, l'oisiveté et le libertinage comme d'anciennes coutumes de l'ordre auxquelles il n'était pas permis de toucher. Tous déclamèrent avec beaucoup d'emportement contre les religieuses de Port-Royal, les traitant de folles, d'abéguinées, de novatrices, de schismatiques même, et ils ne parlaient de rien moins que de les faire excommunier. Mais Louis XIII venait de succéder à Henri IV, la dévotion à la galanterie, et comme, dans l'ordre naturel des choses, une réaction est d'autant plus violente que le régime qui l'a précédée a été poussé plus avant, bientôt toute la France catholique eut les yeux fixés sur Port-Royal. Ce fut le couvent modèle choisi par Dieu lui-même pour servir d'exemple à tout ce qui portait le froc ou la guimpe. Toutes les abbayes du royaume implorèrent à grands cris l'assistance de Port-Royal pour se régénérer. Marie-Angélique et ses religieuses n'étaient occupées qu'à se transporter de couvent en couvent pour y vaquer à ce grand œuvre de régénération, et il en était plusieurs où elles avaient fort à faire, témoin ce qui leur arriva au monastère de Maubuisson, d'où l'abbesse, escortée d'une troupe de jeunes gentilshommes le pistolet au poing, les força de sortir. Il est vrai que cette abbesse était sœur de Mme Gabrielle d'Estrées, et que, comme bon sang ne peut mentir, elle s'était échappée du couvent des filles pénitentes, où elle avait été enfermée en expiation de sa vie passée, tout exprès pour venir accomplir ce nouveau méfait. C'était par une nuit pluvieuse du mois de septembre 1619 : destinées de tout secours, ne sachant où se retirer, les religieuses, les mains jointes et leur voile ruiné sur le visage, s'acheminèrent en silence vers la ville de Pontoise, où elles trouvèrent enfin asile. N'y avait-il pas là comme un avertissement du ciel qui venait mêler un malheur prophétique à la gloire naissante de Port-Royal-des-Champs?

Rien ne devait manquer à cette gloire. Lorsqu'en 1626, l'accroissement du nombre des religieuses força la communauté à se séparer en deux parties, dont l'une vint habiter à Paris la succursale de la rue Saint-Jacques, tandis que l'autre demeurait dans la maison des Champs, une nouvelle considération s'attacha à la vieille abbaye, et la science, encore personnifiée dans cette illustre famille des Arnaud, comme l'était déjà la religion, vint éclairer de son flambeau la régénération de Port-Royal-des-Champs. C'est alors que d'illustres solitaires, renonçant, à la fleur de leur âge, à un monde dont ils n'ont encore connu que les plaisirs, viennent consacrer leur vie, dans ce désert, au silence et à la retraite. D'abord c'est Arnaud d'Andilly, puis Antoine Arnaud, l'immortel docteur de Sor-

(1) Voir l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, par Jean Racine.

bonne, l'un frère, l'autre neveu de l'abbesse. Les lettres, les sciences, les arts, le barreau, les armes même, toutes les connaissances qui élèvent l'humanité, toutes les professions qui l'honorent, ont un représentant à Port-Royal, et quels représentans que Lemaistre de Sacy, le célèbre jurisconsulte; Lancelot, le fameux philologue; Nicole, le grand théologien; Philippe de Champagne, l'immortel peintre, et le dernier venu de tous, le plus profond de nos philosophes, le plus hardi de nos penseurs, Blaise Pascal! Là, pendant que les uns prennent connaissance du personnel de l'abbaye et travaillent à en rétablir les affaires, les autres cultivent la terre comme de *simples gens de journée*; puis, quand le corps est fatigué de ces occupations matérielles, ils composent des livres pour l'instruction de la jeunesse, des livres qui, deux cents ans plus tard, serviront encore de base à l'enseignement. Port-Royal-des-Champs devient école, et les plus grands seigneurs du royaume tiennent à honneur d'y faire instruire leurs enfans. — Attention! l'un de ces enfans n'a point de blason, lui; c'est tout simplement le fils d'un bon bourgeois de la Ferté-Milon, mais il se nomme Jean Racine. Il ne manquait plus à Port-Royal-des-Champs qu'un poète; ce poète est trouvé. Que vous dirai-je de plus? La reine Marie de Médicis a pris cette abbaye sous sa protection spéciale, et Mlle de Scudéry lui a consacré plusieurs pages dans son roman de *Clélie*.

Quel beau temps que celui là, où, dans cette humble retraite séparée par un si faible intervalle de tout ce bruit qui se fit autour de Louis XIV depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, on voit se promener, pensives et recueillies, dans cette prairie, au bord de cet étang, qui ont inspiré au chantre d'*Esther* et d'*Athalie* ses premiers vers, toutes ces nobles et grandes figures, objets de respect et d'admiration, tant que la vertu et la science seront en honneur! Aujourd'hui même, tous ces illustres morts ne semblent-ils pas revivre encore dans ce tableau de la Sainte-Cène où Philippe de Champagne, ayant à retracer les traits des apôtres, ne crut pouvoir mieux faire que de prendre pour modèles les pieux solitaires de Port-Royal-des-Champs? Plus tard, dans une circonstance funèbre et mémorable qui inspira au grand peintre, au déclin de sa vie, le tableau qui est peut être son chef-d'œuvre, c'est encore un souvenir de l'abbaye qui devait prêter à ses pinceaux une nouvelle immortalité. Sa fille, religieuse à Port-Royal des-Champs, était malade et à toute extrémité. Un jour, dans une hallucination sublime, Philippe de Champagne, alors âgé de soixante ans, saisit sa palette, et il esquisse à grands traits cet admirable *ex-voto* où la jeune religieuse est représentée agonisante sur une chaise longue, entre les bras de la mère Catherine Agnès, et prête à paraître devant Dieu. Les deux nonnes sont en prières: encore quelques minutes, quelques secondes peut-être, et la vie aura cessé d'animer ce corps défaillant; ces lèvres pâles et glacées, qui semblent murmurer tout bas quelque suprême oraison, seront sans mouvement... O prodige! voilà que sous les pinceaux que le vieillard promène sur sa toile d'une main tremblante, ce visage, déjà couvert des ombres de la mort, semble rayonner d'un éclat surnaturel; le malheureux père essuie ses yeux baignés de larmes; car ce sont ces larmes sans doute qui l'empêchent d'apercevoir distinctement la teinte qu'il emploie, et il reporte son regard sur sa fille, sur sa fille qui est là mourante devant lui comme dans son tableau; mais soudain le front de l'agonisante s'illumine de je ne sais quelle douce et mystérieuse auréole, toute semblable à celle qui vient de jaillir sous les pinceaux du grand maître; et une voix, une voix céleste sans doute, murmure à son oreille: « Vieillard, va donc embrasser ta fille, elle a recouvré la santé! »

Voilà, choisi entre mille, l'un des souvenirs qui s'attachent à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs; il est vrai que celui-là n'est pas le moins touchant de tous ceux qu'on pourrait évoquer. A quoi bon dès lors parler des autres? Il faudrait des volumes pour cela: aussi bien l'horizon si pur et si serein sous lequel le monastère vient de vous apparaître commence à s'obscurcir, et voici que plane déjà sur Port-Royal le nuage noir qui recèle dans ses flancs la foudre et la tempête. Voyez-vous passer sous les murs du couvent le confident, l'espion, l'ame damnée du cardinal de Richelieu, l'homme qu'on a nommé l'éminence grise, le fameux père Joseph? Les prospérités de Port-Royal-des-Champs ne sauraient durer bien longtemps.

Entre tous les confesseurs de l'abbaye, un surtout était renommé pour son savoir, sa piété, son éloquence: c'était le célèbre théologien Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. A la voix du père Joseph, jaloux de sa gloire, il est jeté dans les cachots de Vincennes; et un fameux capitaine, Jean de Werth, peut s'écrier en retournant dans son pays, que ce qui lui a paru le plus curieux en France, *c'est de voir les saints en prison et les évêques à la comédie.*

Mais ce n'est rien d'avoir porté ombrage au père Joseph et au cardinal de Richelieu, voici venir pour la communauté de Port Royal-des-Champs des ennemis bien autrement terribles. Les pieux solitaires ont oublié qu'en faisant des éducations et des livres, ils osaient marcher sur les brisées de la compagnie de Jésus: Malheur! malheur! trois fois malheur à Port-Royal-des-Champs.

Menacés de voir s'anéantir pour eux tous les bénéfices d'une exploitation sur laquelle repose la majeure partie de leur influence et la plus incontestable de leurs gloires, les jésuites commencent à miner sourdement l'édifice qu'ils ne peuvent encore songer à abattre. Dans cette vue, les livres émanés de la plume savante des solitaires sont soumis à une analyse minutieuse; car les bons pères se souviennent d'avoir entendu dire au cardinal de Richelieu, qu'il ne voulait que deux lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre. Comment s'étonner après cela que dans les ouvrages dictés par la foi la plus éclairée, par la vertu la plus pure, ils soient parvenus à découvrir les germes de la plus effroyable hérésie? Bientôt le livre fameux *de la fréquente communion* devient le signal d'une persécution qui ne s'éteindra désormais que sous les ruines de l'abbaye. Son auteur, Antoine Arnaud, décrété d'accusation, est forcé de s'enfuir; ses parens, ses amis sont signalés à l'opinion publique comme des ennemis de Dieu et du roi. Bien plus, on va jusqu'à refuser les sacremens à un duc et pair du royaume, parce qu'il a recueilli chez lui un pauvre ecclésiastique de Port-Royal.

Alors retentissent pour la première fois les noms fameux de jansénistes et de molinistes (1), subtile et fatale distinction qui, en ressuscitant les querelles scholastiques du moyen-âge, allait diviser en deux camps opposés les sectateurs d'un même culte. Une fois stigmatisé de la première de ces épithètes, le monastère de Port Royal-des-Champs demeura frappé au cœur et ne se releva plus. C'était le drapeau noir qu'une main ennemie avait arboré sur ses murailles, et qui le signalait à tous comme un lieu infesté par la peste et dont on attend seulement, par un reste de pitié, que tous les hôtes aient succombé pour livrer les bâtimens aux flammes. Et cette comparaison n'est point ici une vaine fleur de rhétorique; le fait est réel. Un jour Louis XIV, dont tous les confesseurs furent, comme on sait, des jésuites, céda aux sollicitations de ce parti puissant qui presque au même instant lui faisait signer la révocation de l'Edit de Nantes, et il raya d'un trait de plume l'une des illustrations de son règne, en défendant aux religieuses de Port-Royal-des Champs de recevoir à l'avenir aucune profession. Il voulut qu'avec les débris de cette glorieuse communauté tout ce qui restait d'elle descendît dans la tombe, afin de n'entendre plus retentir à ses oreilles un nom qui l'importunait; et comme si ce n'était pas assez d'une sentence de mort dont l'exécution était nécessairement indéfinie, il y ajouta la torture; non point cette torture physique qui brise le corps et dont la durée ne peut excéder certaines limites, mais cette torture morale qui brise l'ame incessamment et sans relâche dans ses plus chères affections, dans ses sentimens les plus intimes.

Les religieuses de Port-Royal-des-Champs se consacraient à l'éducation de quelques jeunes filles de noble maison qu'elles aimaient d'un amour de mère; un jour on força l'entrée de leur couvent et on arracha ces jeunes filles de leurs bras; elles avaient quelques biens légués par la piété d'illustres protecteurs, il parut un édit qui en attribua la possession à la communauté de Paris; elles avaient des confesseurs en qui reposait toute leur confiance, vénérables vieillards qui avaient assisté à la splendeur de l'abbaye, et qui les consolaient aujourd'hui de sa décadence, ces ecclésiastiques furent décrétés d'accusation, jetés dans les cachots ou forcés de fuir hors du royaume. A leur place, on envoya des prédicateurs dévoués à leurs ennemis et qui leur prodiguèrent l'insulte et l'outrage; et elles souffrirent tout cela sans proférer une seule plainte... Est-il donc nécessaire que le sang coule pour obtenir la palme du martyre?

Mais ce n'était pas encore assez pour les ennemis de Port-Royal des-Champs. Tant que ce monastère subsisterait, la société de Jésus ne pouvait dormir en paix. Aussi, le père Tellier, confesseur du roi, lui répétait-il tous les jours que le seul moyen de faire son salut dans ce monde et dans l'autre, était d'étouffer la rébellion et l'hérésie dans leur foyer, en brisant sur-le-champ, par un acte de sa volonté, une communauté orgueilleuse dont le cardinal de Retz avait osé jadis se déclarer le protecteur. C'était un argument sans réplique auprès de Louis XIV, qui avait en horreur tous les souvenirs de la Fronde, et qui n'avait pas besoin de celui-là pour haïr cordialement les jansénistes, lui qui avait dit un jour qu'il leur préférait les athées. Cependant, soit qu'il voulût laisser au temps le soin d'accomplir l'œuvre de destruction qu'il avait lui même si bien commencée, soit qu'il reculât devant une mesure que sa conscience lui représentait peut-être comme un sacrilége, l'abbaye de Port-Royal des-Champs était encore debout dans les premiers jours d'automne de 1709; mais ce n'était déjà plus qu'une ruine où l'on pouvait lire, dans chaque dégradation, les terribles effets de la vengeance d'une secte qui n'a jamais pardonné à ses ennemis.

Des quatre-vingts religieuses qu'on y comptait jadis, il n'en restait plus alors que vingt-trois; car, par une sorte d'accord sympathique, le monastère et ses hôtes semblaient s'incliner en même temps vers une tombe commune. Le jour où la dernière abbesse était morte, une des chapelles latérales de l'église s'était affaissée sous le sol; quelque temps après, un ouragan avait renversé un pan de mur du dortoir que monseigneur le duc de Luynes avait fait construire en 1640. Privée de ses revenus temporels, la communauté n'avait aucun moyen de réparer ces désastres. Déjà l'herbe commençait à désunir les pavés des cours, et lorsque le vent faisait craquer les toits vermoulus, on voyait les oiseaux de nuit eux-mêmes s'enfuir épouvantés d'un séjour où ils ne se croyaient plus en sûreté.

(1) Un certain Jansenius, évêque d'Ypres, avait entrepris, dans un livre qui ne parut qu'après sa mort, de justifier saint Augustin des reproches et des critiques dont ce père de l'église avait été l'objet de la part du jésuite Molina. C'est de là que les solitaires de Port-Royal, qui embrassèrent avec ardeur ses doctrines, reçurent le nom de *Jansénistes*, par opposition à celui de *Molinistes* que prirent leurs adversaires.

Un nouvel été venait de s'écouler : à combien de religieuses serait-il donné d'en contempler un autre ? Combien même pourraient saluer le retour des feuilles ? Encore si, dans leur détresse, des secours et des consolations leur fussent venus de l'extérieur ; mais non, c'était courir le plus grand danger que de se montrer leur ami, et leurs plus proches parens devaient renoncer à les voir : ainsi l'avait voulu Louis XIV qui, par une de ces capitulations de conscience si communes aux dévôts, espérait qu'en assujétissant les religieuses à une torture morale de tous les instans, sous laquelle leur ame saignerait sans relâche, il les forcerait à implorer sa clémence et à fléchir le genou devant la secte qui les écrasait.

A chacune de ces épreuves, un dignitaire de l'église apparaissait sur le seuil de l'abbaye : c'était l'archevêque de Paris ou le vicaire général du diocèse. Ils étaient là comme le proconsul romain qui venait assister au supplice des premiers chrétiens, ou comme le lieutenant criminel près du patient dont on déchire les membres. Comme eux, ils avaient mission d'arracher une abjuration ou un aveu aux convuls ons de l'agonie ; comme eux, ils employaient tour à tour les promesses ou la menace.

— Le roi est tout-puissant, disaient ils, soumettez-vous à sa justice, et l'on vous rendra les jeunes filles que vous élevez, et l'on rappellera vos confesseurs qui gémissent dans l'exil ou dans les cachots, et vous ne serez plus condamnées à mourir de faim et de froid au milieu de ces ruines.

— Que faut il faire pour cela ? répondaient-elles tristement.

— Pour cela, il faut renier les doctrines des réprouvés qui ont terni l'éclat de cette sainte maison, les Arnaud, les Lancelot, les Pascal ; il faut quitter ces murs que souille encore le contact de leurs ossemens. Le voulez-vous ?

Pour toute réponse les religieuses levaient les yeux au ciel, puis elles rentraient dans leurs cellules, afin de puiser dans la prière la résignation à de nouveaux tourmens. Un jour, le cardinal de Noailles s'indigna de cette résignation même, et il prononça contre Port Royal-des Champs la redoutable formule de l'excommunication.

Alors, tout le courage qui animait encore ces pauvres filles les abandonna. Il faudrait pouvoir ressusciter à l'aide du flambeau de la foi tout un monde qui n'existe plus, tout un ordre d'idées qui est déjà loin de nous, pour comprendre tout ce que durent éprouver ces femmes déshéritées tout à coup de la pratique des devoirs pieux qui constituaient toute leur existence. Plus de prêtres pour les consoler dans leurs misères, pour leur apporter le pardon du ciel ; le confessionnal était vide ! Plus de saints sacrifices de la messe, de cérémonies solennelles ; nuit et jour l'autel était désert, nuit et jour l'église était muette. Elles s'y rendaient machinalement, comme si elles eussent espéré que Dieu, dans sa miséricorde infinie, ferait un prodige en leur faveur et qu'elles verraient soudain surgir à l'autel, revêtu de l'étole consacrée, l'un de ces vénérables ecclésiastiques endormis à quelques pas de là de l'éternel sommeil ; mais hélas ! c'est en vain qu'elles allumaient tous les cierges et qu'elles paraient le tabernacle des dernières fleurs de la saison, toujours l'autel était désert, toujours l'église était muette.

Tristes, abattues, on les voyait errer du matin au soir, les pauvres religieuses, dans le jardin et le long des cloîtres, soutenant d'une main débile leurs rosaires, dont les grains échappaient souvent de leurs doigts. Cependant, par un de ces contrastes si fréquens entre le monde physique et le monde moral, l'automne, qui s'était annoncé sous de funestes auspices, était devenu beau ; les gazons avaient reverdi, les arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, le soleil illuminait doucement de ses joyeux reflets les mille touffes de lierre grimpant aux flancs de la vieille abbaye, les oiseaux chantaient, et la nature entière sembla se ranimer pour être témoin d'une agonie.

Pourtant, il faut bien le dire, quelle que fût l'étendue de leurs maux, aucune des religieuses de Port-Royal-des Champs n'aurait voulu racheter la jouissance de tous les biens qu'elle avait perdus au prix de l'abandon de son pauvre monastère. C'est une si grande consolation que de souffrir ensemble ! On dit qu'un bonheur ignoré devient un supplice ; mais un malheur partagé c'est presque du bonheur. Et puis, par combien de liens ces saintes filles n'étaient-elles pas attachées à un séjour témoin de toutes les phases de leur existence, où s'étaient concentrées toutes leurs joies comme toutes leurs peines, tous leurs souvenirs comme aussi toutes leurs espérances ! Il n'y avait pas une toise de terrain dans cette solitude, pas un arbre dans le jardin, pas un pilier dans le cloître, pas un tableau dans la chapelle, qui n'eussent droit à leur mémoire, peut-être même à leurs larmes. C'était là qu'elles avaient prié, dormi, aimé pendant un demi-siècle. Toute leur vie n'était-elle pas dans ces trois mots ? Enfin c'était là que reposaient, en les attendant, celles de leurs sœurs qui les avaient devancées dans la tombe. Parfois, d'ailleurs, l'espérance qui vient s'asseoir au chevet du moribond jusqu'au moment où il rend le dernier soupir, planait encore sur l'abbaye. Louis XIV, plus que septuagénaire, ne pouvait régner bien long-temps. Que ne devait-on pas attendre de son successeur, du jeune Dauphin, élève de Fénélon ? Sous ce nouveau roi, Port-Royal-des-Champs ne pouvait manquer de renaître de ses ruines, et des jours de prospérité et de gloire lui étaient encore promis.

Une nuit de la fin d'octobre 1709, au moment où les religieuses se rendaient à matines, il leur sembla que des bruits étranges retentissaient non loin de l'abbaye. C'était comme le piétinement sourd et mesuré d'une troupe de cavaliers, mêlé au mouvement des roues de nombreux carrosses. Toutes, par un vague pressentiment, se rapprochèrent les unes des autres, et elles se disposaient déjà à rentrer dans la chapelle, lorsqu'un vieux serviteur de l'abbaye, haletant, le visage décomposé par la plus vive terreur, se présenta devant elles. Il s'approcha de l'abbesse à laquelle il parla quelque temps et à voix basse. Quel nouveau malheur pouvait menacer la communauté ? La mesure de ses maux n'était-elle pas comblée ? En écoutant le récit de cet ancien serviteur, le front de l'abbesse resta empreint de sa sérénité habituelle. Seulement, lorsque se retournant vers les religieuses, elle éleva la voix pour leur parler, peut-être pot-on remarquer que ses paroles pleines d'onction et de douceur trahissaient par l'altération de l'organe une profonde émotion intérieure.

— Mes filles, dit-elle, suivez-moi dans la grande salle de l'abbaye où monseigneur le lieutenant-général de police nous attend pour nous communiquer les ordres du roi. Monseigneur le lieutenant général désire à cet effet que la communauté s'assemble sur-le-champ en chapitre : mes filles, rendons à César ce qui appartient à César.

Un trouble affreux s'empara des religieuses en recueillant ces paroles, et l'on se mit en marche. Le jour commençait à poindre, et l'on put apercevoir distinctement, en s'approchant des bâtimens, toutes les cours intérieures remplies de détachemens de gardes françaises et suisses. L'abbaye semblait métamorphosée en une place de guerre. Tremblantes éperdues, les religieuses entrèrent les yeux baissés dans la grande salle du chapitre. C'était jadis la plus splendide comme la plus vaste du couvent, et elle était décorée des portraits des abbesses de Port-Royal des-Champs et des tableaux de Philippe de Champagne ; mais depuis que le temps avait imprimé ses ravages sur les fenêtres disjointes et sur les cloisons de chêne vermoulues, cette salle était abandonnée et elle était restée fermée jusqu'au jour où une grossière sabotesque vint en forcer les portes et chasser les oiseaux de nuit qui y avaient établi leur séjour. A l'une des extrémités, sur une estrade, à la lueur des torches dont les lugubres reflets rendaient à la lumière toutes ces pâles figures d'abbesses, endormies depuis tant d'années sur la toile dans leurs cadres noircis, au milieu d'un grand appareil militaire, se tenait debout un homme d'une physionomie effrayante. C'était monseigneur de Voyer d'Argenson, lieutenant général de la police du royaume. Il fit signe aux religieuses de s'asseoir, et déployant un parchemin scellé aux armes de France :

— Je viens, dit-il, accomplir une mission de rigueur. Vous avez désobéi au roi, et ce n'est jamais impunément qu'on l'offense. Toutefois, S. M. a encore eu pitié de vous. Ecoutez l'arrêt que le roi a rendu dans son conseil.

En même temps, il lut d'une voix solennelle et à laquelle les voûtes humides de la grande salle capitulaire prêtaient un lugubre retentissement, cet arrêt de colère, dicté par les jésuites, qui condamnait les religieuses à quitter leur monastère, afin qu'après leur départ les bâtimens pussent être rasés de fond en comble et l'emplacement livré à la culture, tant on avait hâte d'effacer jusqu'au moindre vestige du nom de Port-Royal des-Champs ! Aux termes de cet arrêt, la tombe même perdait son droit d'asile, et tous les ossemens enfouis dans le cimetière devaient en être exhumés afin, sans doute, qu'il fût bien prouvé désormais qu'il ne restait rien de janséniste dans cette enceinte. A partir du 29 octobre 1709, la communauté de Port-Royal-des-Champs n'existait plus.

A ces dernières paroles un long gémissement se fit entendre, puis un silence de mort s'établit dans la salle : c'était comme le dernier soupir de la vieille abbaye ; d'Argenson lui-même en fut glacé de terreur. Il semblait que toutes les religieuses fussent passées soudain, et chacune dans le même instant, de vie à trépas, tant leur visage était pâle et inanimé, tant leur attitude était immobile. Entre cet auditoire en chair et en os accroupi dans les stalles vermoulues du chapitre, et cet autre auditoire en effigie appendu aux murailles lézardées de la salle, il n'y avait de différence que celle qui existe entre la peinture et la statuaire. Au bout de quelques minutes, une voix s'éleva comme du fond d'un cercueil, c'était celle de l'abbesse.

— Monseigneur, dit-elle, mes filles et moi nous sommes prêtes. Quand cela arrivera-t-il ?

— Tout à l'heure, répondit la voix toujours impassible du lieutenant de police. Vous êtes ici vingt-trois religieuses, il y a à la grille du couvent vingt-trois carrosses qui vous conduiront dans vingt-trois monastères différens où vous devez finir vos jours. Vous avez une heure pour faire vos préparatifs et vos adieux.

En disant ces mots, d'Argenson sortit brusquement de la salle. Alors ces murs furent témoins d'une scène de désolation difficile à décrire. Elles pleuraient, ces pauvres filles, sur leurs attachemens brisés, sur leur couvent détruit, sur leur lit de mort solitaire et désolé où nulle main amie ne viendrait leur fermer les yeux. Dans leur désespoir, elles s'écriaient : « Seigneur, nous étions si heureuses ! » L'abbesse seule paraissait résignée, et allait de l'une à l'autre en disant : « Ne pleurez pas, mes filles, nous nous retrouverons dans un monde meilleur. » Mais les religieuses, en l'écoutant, hochaient tristement la tête et pleuraient toujours. Hélas ! le désespoir ôte-t-il donc la foi ? Tout à coup le front de l'abbesse parut s'illuminer d'une céleste auréole ; quelque chose d'inspiré étincela dans son regard.

— Mes filles, s'écria-t-elle d'une voix qui domina tous les gémissemens, suivez-moi.

Les religieuses obéissant à cette impulsion machinale, résultat de la

discipline monastique, reprirent silencieusement leurs rangs et sortirent de la grande salle. Elles traversèrent processionnellement les cours, au milieu d'une foule de soldats qui se rangeaient sur leur passage avec une respectueuse commisération, et arrivèrent bientôt à l'église. Là elles s'agenouillèrent, et les portes ayant été fermées, l'abbesse entonna, d'une voix encore pleine de force et de majesté, le premier verset du psaume 109, et toute la communauté reprit en chœur le verset suivant. D'abord les chants retentirent faibles et indécis; il y avait encore des larmes dans chaque voix; mais bientôt, s'animant aux sons de l'orgue dont les basses sonores ébranlaient la nef jusque dans ses fondements, et enivraient l'ame d'une vague mélodie, les religieuses retrouvèrent au fond de leurs poitrines desséchées par l'âge et les infirmités ces accens inspirés qui n'appartiennent plus à la terre, et que laissaient échapper les premiers chrétiens, lorsqu'au milieu des flammes prêtes à consumer leurs corps, on les entendait chanter leurs pieux cantiques.

L'heure était passée depuis long temps, que les chants retentissaient encore. Cependant d'Argenson, impatient de ne pas voir ses ordres exécutés, arrive escorté d'une horde de soldats du guet et d'agens de police. Les portes étaient fermées; il ordonne de les enfoncer, et, sans respect pour la majesté du saint lieu, il pénètre le premier dans l'église, l'épée nue et la menace à la bouche.

— Au nom du roi, s'écrie-t-il d'une voix terrible, sortez d'ici sur-le-champ, ou malheur à vous, jansénistes!

Il faut renoncer à peindre la scène terrible dont ces derniers mots furent le prélude. Les satellites de d'Argenson s'élancèrent dans le chœur et arrachèrent les religieuses de leurs stalles pour les traîner dans les carrosses qui les attendaient. Ce fut pendant quelque temps un effroyable concert de cris, de sanglots, de prières, de blasphèmes. A l'extérieur, la population des hameaux voisins qui était accourue à la nouvelle de l'œuvre de destruction qui se préparait, franchissait les murailles du couvent, brisait les clôtures et venait, les yeux baignés de larmes, s'agenouiller en silence sur le passage des pauvres religieuses qu'on entraînait vivantes, mourantes et inanimées. On s'arrachait les lambeaux de leurs voiles déchirés dans cette lutte impie; on les couvrait de baisers comme la dépouille des saints martyrs. Même après qu'elles avaient disparu, les vieux échos du cloître répétaient encore leurs sanglots et leurs déchirans adieux; mais bientôt un lourd carrosse ébranlait le pavé; puis alors c'était le tour d'une autre victime. A la fin, il vint un moment où le silence régna dans l'abbaye. Il n'y avait plus une seule janséniste à Port Royal-des-Champs.

Le lendemain, l'antique monastère fut livré aux démolisseurs.

Ne serait-ce pas par une juste punition du ciel vengeur des pauvres religieuses, que les années suivantes tant de malheurs sont venus fondre sur la tête de ce roi qui les avait proscrites, et que nos aïeux ont vu le même jour, en 1712, trois enfans de France inhumés dans les caveaux de Saint-Denis

ALEXANDRE DELAVERGNE.

DEUX LETTRES DE CAGLIOSTRO.

On sait que le comte de Cagliostro ayant été impliqué dans l'affaire du collier par les dépositions mensongères de Mme de La Motte, passa dix mois à la Bastille, ainsi que sa femme, la belle romaine Seraphina Feliciani, laquelle par parenthèse ne savait ni lire, ni signer. Le 31 mai 1786, un arrêt solennel du parlement le déchargea de toute accusation avec le cardinal, son protecteur et son élève. Le 1er juin il fut mis en liberté. Dix mille hommes l'attendaient à la porte et le conduisirent triomphalement jusque dans son petit hôtel de la rue Saint-Claude, au Marais; les dames de la halle lui apportèrent des bouquets, les musiciens lui donnèrent une sérénade, les poètes lui récitèrent force vers en son honneur. Il admit à souper dans sa maison tous ceux qui purent y entrer, et jeta de l'or et de l'argent aux autres par la fenêtre. Tout allait pour le mieux; mais le lendemain parut un commissaire de police, M. Chesnon fils, qui lui apportait un ordre du roi de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et la France sous huit jours. Le grand homme fut donc forcé de se refugier à Londres, que déjà il avait quitté en 1777 à la suite de malentendus fâcheux entre lui et la justice.

Pour son malheur, il y trouva un certain Morande, qui y faisait un journal intitulé : *le Courrier de l'Europe*. Chassé de France, après un emprisonnement de quinze mois, ce Morande n'avait fondé son journal que pour mettre à contribution les puissances du jour. Mme Dubarry avait acheté son silence au prix de 500 guinées (12,500 fr.) une fois payées, et de 4,000 livres de rentes dont moitié reversible sur sa femme. Voltaire, qu'il avait voulu taxer aussi, s'était contenté de faire insérer dans tous les journaux de l'Europe la lettre dans laquelle il lui faisait ses conditions. M. de Lauraguay, depuis duc de Brancas, avait fait mieux, il avait traversé la Manche uniquement pour administrer à Morande une volée de coups de canne dont il avait exigé un reçu motivé.

Tel était l'homme que M. de Breteuil avait chargé d'écrire à Londres contre La Motte et Cagliostro, en même temps qu'il les espionnait et lui rendait compte jour par jour de leurs pas et démarches. Cagliostro le savait, et sans attendre que les attaques de Morande devinssent plus acerbes, il voulut le démasquer et mettre à l'avance les rieurs de son côté. Il profita donc de quelques plaisanteries que Morande s'était permises sur une prétendue expérience qui consistait à accoutumer insensiblement un animal à une nourriture empoisonnée, et à rendre ainsi sa propre chair un poison des plus subtils, et lui écrivit la lettre suivante :

Lettre du comte de Cagliostro au sieur Morande, du 3 septembre 1786.

« Je ne connais pas assez, monsieur, les finesses de la langue française pour vous faire tous les complimens que méritent les excellentes plaisanteries contenues dans les nos 16, 17 et 18 du *Courrier de l'Europe*; mais comme tous ceux qui m'en ont parlé m'ont assuré qu'elles réunissaient la grâce à la finesse et la décence du ton à l'élégance du style, j'ai jugé que vous êtes un homme de bonne compagnie, et, à ce titre, j'ai conçu le plus vif désir de faire connaissance avec vous. Cependant, comme les méchans s'étaient permis de débiter sur votre *compte* de très vilaines *histoires*, j'ai cru devoir les éclaircir avant de me livrer tout à fait à l'inclination que je ressens pour vous. J'ai vu avec bien de la satisfaction que tout ce qu'on avait dit à votre sujet était pure médisance, que vous n'étiez point du nombre de ces calomniateurs périodiques qui vendent leur plume au plus offrant, et font payer jusqu'à leur silence; et qu'enfin les propositions secrètes que vous m'aviez fait faire par votre digne ami, M. Swinton, m'avaient effarouché mal à propos, étant aussi naturel de demander de l'or à un adepte que de puiser de l'eau dans la Tamise.

» De toutes les bonnes *histoires* que vous faites sur mon *compte*, la meilleure, sans contredit, est celle du cochon engraissé d'arsenic, qui empoisonna les lions, les tigres et les léopards des *forêts* de Medine. Je vais, monsieur le railleur, vous mettre à portée de plaisanter en connaissance de cause. En fait de physique et de chimie, les raisonnemens prouvent peu de chose, le persifflage ne prouve rien, l'expérience est tout. Permettez-moi donc de vous proposer une petite expérience qui divertira le public, soit à vos dépens, soit aux miens. Je vous invite à déjeuner pour le neuf novembre prochain, à neuf heures de matin. Vous fournirez le vin et tous les accessoires; moi, je fournirai seulement un plat de ma façon; ce sera un petit cochon de lait, engraissé selon ma méthode. Deux heures avant le déjeuner je vous le présenterai en vie, bien gras et bien portant. Vous vous chargerez de le faire tuer et de le faire apprêter, et je n'en approcherai plus qu'au moment où on le servira sur la table. Vous le couperez vous-même en quatre parties égales, vous choisirez celle qui flattera le plus votre appétit et vous me servirez celle que vous jugerez à propos.

» Le lendemain de ce déjeuner, il sera arrivé de quatre choses l'une; ou nous serons morts tous les deux, ou nous ne serons morts ni l'un ni l'autre, ou je serai mort et vous ne le serez pas, ou vous serez mort et je ne le serai pas. Sur ces quatre chances, je vous en donne trois, et je parie 5,000 guinées (125,000 fr.) que le lendemain du déjeuner vous serez mort et que je me porterai bien. Vous conviendrez qu'on ne peut pas être plus beau joueur et qu'il faut nécessairement ou que vous acceptiez le pari, ou que vous conveniez que vous êtes un ignorant, et que vous avez *sottement* plaisanté sur un fait qui n'était pas de votre compétence.

» Si vous acceptez le pari, je dépose incontinent les 5,000 guinées chez le banquier qu'il vous plaira de choisir. Vous voudrez bien en faire autant dans la quinzaine, pendant lequel temps il vous sera loisible de mettre vos croupiers et vos souteneurs à contribution.

» quelque parti que vous preniez, je me flatte que vous voudrez bien insérer ma lettre dans votre prochain numéro, et l'ajouter par *post scriptum* à la critique charmante, quoiqu'un peu tardive, dont vous voulez bien honorer mon mémoire.

» Je suis, monsieur, avec les sentimens qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur d'avoir des relations avec vous,

» Votre, etc. »

Qui fut bien empêché à la réception de cette lettre? ce fut le pauvre Morande. L'affaire était bien embarrassante : chimiste ou prestidigitateur, Cagliostro n'était pas un homme ordinaire; ce n'était pas l'argent qui embarrassait Morande; d'abord il en gagnait beaucoup au vilain métier qu'il faisait; et puis on lui en offrait de tous les côtés : les Anglais parieraient sur la durée de l'agonie de leur mère. On n'avait pas encore vu de duel au petit cochon de lait; avant la fin de la semaine il y avait des millions de paris pour ou contre. Que fit enfin Morande? il accepta .. *par procureur!!!*

Pour ne pas gâter cette histoire, j'aime mieux vous la donner dans la seconde lettre de Cagliostro.

Seconde lettre du comte de Cagliostro au rédacteur du Courrier de l'Europe.

« Recevez, monsieur, mes remercîmens d'avoir bien voulu insérer ma lettre dans le *Courrier* d'aujourd'hui. Votre réponse est finie, honnête et modérée; elle mérite une réplique. Je me hâte de vous l'envoyer, pour qu'elle puisse paraître dans votre prochain numéro.

» La connaissance de l'art de conserver est essentiellement liée avec celle de l'art de détruire. Les remèdes et les poisons dans les mains d'un ami des hommes peuvent également servir au bonheur du genre humain, les premiers en conservant les êtres utiles, les derniers en détruisant les êtres malfaisans. Tel est l'usage que j'ai toujours fait des uns et des autres; et il ne tenait qu'à vous, monsieur, que mon *nourrisson* de Londres ne fût autant et plus utile à l'Europe que celui de Médine ne l'a été jadis à l'Arabie. J'en avais, je vous l'avoue, le plus vif désir; vous aviez eu la bonté de me faire connaître quel était le genre d'appât le plus propre à vous attirer. Le pari de 5,000 guinées était justement l'amorce à l'aide de laquelle j'espérais vous prendre dans mes filets.

» La prudence extrême dont vous avez donné des preuves dans plus d'une rencontre, ne vous a pas permis de mordre à l'hameçon. Mais comme les 5,000 guinées vous tiennent fortement au cœur, vous acceptez le pari, à une condition qui en détruit tout l'intérêt et à laquelle je ne dois pas souscrire. Il m'importe peu de gagner 5,000 guinées, mais il importe beaucoup à la société d'être délivrée d'un fléau périodique.

» Vous refusez le déjeuner auquel je vous invite et vous me proposez de faire remplir votre place par un *animal carnivore*! Ce n'est pas la mon compte. Un semblable convive ne vous représenterait que très imparfaitement. Où trouveriez-vous un *animal carnivore* qui fût parmi les animaux de son espèce ce que vous êtes parmi les hommes! D'ailleurs les volontés sont libres. Ce n'est pas votre représentant, c'est vous que je veux traiter. L'usage de combattre par champions est passé de mode depuis long-temps; mais quand bien même on vous rendrait le service de le remettre en vigueur, l'honneur me défendrait de lutter contre le champion que vous m'offrez. Un champion ne doit pas être traîné dans l'arène; il doit s'y montrer de bonne grace, et vous conviendrez, pour peu que vous supposiez de raison aux animaux, qu'il ne s'en trouvera pas un, soit carnivore, soit herbivore, qui consente à devenir le vôtre. Cessez donc de me faire des propositions auxquelles je ne puis pas entendre. Votre acceptation conditionnelle est un véritable refus, et mon dilemme subsiste.

» Je suis, etc. »

Cagliostro, condamné à Rome, en 1791, à un emprisonnement perpétuel comme suspect de franc-maçonnerie, mourut, dit-on, en 1795 au château de Saint-Leo. Il y était étranglé sous le nom de Joseph Bassamo. Quant à son malencontreux convive Morande, il rentra en France à l'époque de la révolution, écrivit

pour et contre tous les partis et fut massacré à l'Abbaye dans la nuit du 2 au 3 septembre. (*Gazette des Tribunaux.*)

Épisodes de la Révolution.

Ma rencontre avec Saint-Just. — Détails sur sa personne. — Intérieur des bureaux du comité de salut public. — Les salons du comité. — Propos joyeux. — Arrêts de mort. — Soupers fins. — Robespierre et Guinguené. — Broyons du rouge. — Les paniers de gibier. — Le *Républicain sensible* de Piis.

Je connaissais un huissier de la convention appelé Royer (1) qui me procurait souvent des entrées de faveur dans l'une des tribunes réservées; car ces législateurs démocrates qui avaient fait main basse sur tous les *privilégiés*, avaient maintenu chez eux pour leurs amis des *priviléges* de tribune. De mon côté, je rendais à l'huissier complaisant tous les petits services qui dépendaient de moi, dans ma position de clerc de notaire. Ainsi, ce jour-là, c'était dans la première décade de ventose an II, je lui apportais une procuration qu'il était venu signer la veille à mon étude. Quand je me présentai, on me dit qu'il venait d'être mandé au bureau des inspecteurs de la salle (2). Je l'y trouvai en effet, mais non pas seul : un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure distinguée, d'une physionomie douce, d'une tournure élégante, d'une mise recherchée, assis près d'une table couverte de cartons, feuilletait quelques papiers qu'il tenait à la main. Tout entier à son travail, il ne prit pas garde à moi. Cependant Royer mit deux doigts sur sa bouche, à la manière de la statue d'Harpocrate, me recommandant ainsi le silence et la discrétion. Je n'avais pas besoin de cette recommandation : le temps et le lieu m'invitaient assez puissamment à ne laisser échapper aucune parole indiscrète. — Citoyen Royer, lui dis-je à haute voix, voici la procuration que vous m'avez demandée. Comme je la lui présentais, le beau jeune homme, sans lever les yeux de dessus les papiers qui attiraient son attention :

— Une procuration, Royer! vous avez donc des affaires, mon cher?

— Oui, citoyen, il vient de m'échoir une petite succession à Versailles; et encore je ne puis m'absenter pour l'aller recueillir...

— Vous chargez un autre de la recueillir pour vous; c'est fort bien.

Puis un moment de silence. Je me disposais à sortir, lorsque le même personnage, après m'avoir toisé de la tête aux pieds :

— Vous travaillez chez le notaire?

— Oui, citoyen.

— Tant pis pour vous. Les notaires de Paris sont un tas de gueux qui méritent la guillotine, et ils y passeront tous.

Cette manière d'entrer en conversation me fit trembler, depuis le bout des pieds jusqu'à la pointe des cheveux, et je demeurai cloué sur place.

Et il se remet à feuilleter ses papiers. Au bout d'une minute :

— Cependant, puisqu'on leur permet encore de griffonner, et que j'ai moi aussi besoin d'envoyer mes pouvoirs à Noyon, pour le recouvrement d'une créance, préparez-moi, quand vous serez de retour à votre étude, une procuration à cet effet.

— Très volontiers, citoyen, mais il faudrait me donner une note.

— C'est juste : écrivez.

Je prends une plume, il me dicte la note, et c'est alors que j'apprends que je me trouvais devant Saint-Just. La tête de Méduse ne m'eût pas pétrifié davantage. Puis, après avoir serré ma note :

— Vous pouvez être sûr, citoyen, que dès ce soir....

— Pourquoi pas plus tôt?

— Dans une heure, si vous le désirez.

— Dans une heure, soit. C'est une affaire que je ne veux pas laisser languir. Mon débiteur est un ci-devant qui ne gardera pas long-temps sa tête sur ses épaules, et je veux qu'il me paie avant qu'elle ne tombe. Allez donc et revenez vite.

Avant l'heure écoulée, j'étais de retour avec ma procuration. Je la fais signer à Saint-Just qui me remercie de mon empressement, en m'assurant qu'il aimait par dessus tout les gens expéditifs, et me recommande de la lui rapporter signée et enregistrée le lendemain matin, chez lui, rue des Moulins.

Le lendemain donc, à neuf heures du matin, je me dirigeai, rapide comme l'éclair, à la demeure du terrible représentant.

Il occupait un fort bel appartement au premier. Son *officieux* (3) me reçut dans la salle à manger, au milieu de laquelle était un joli guéridon d'acajou supportant des assiettes chargées de viandes froides, de fruits de la saison, de pots de confitures, enfin de tout ce qui constitue un excellent déjeuner, car je dois dire que Saint-Just, ce républicain austère, qui disait à la tribune de la Convention que les Français ne devaient plus songer aux délices de Persépolis, mais se résigner à la sobriété des Spartiates, ne faisait pas moins bien aucun cas du brouet noir, et consacrait régulièrement aux plaisirs de la table le temps qu'il ne passait pas à la Convention ou bien au comité; ce en quoi il ressemblait à Chaumette, au financier Cambon et autres républicains de trempe aussi fine, desquels on pouvait raisonnablement dire :

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt (1).

Ayant appris pourquoi je venais, l'officieux alla prévenir de mon arrivée le représentant, qui achevait sa toilette du matin, et qui m'apparut bientôt, vêtu d'une robe de chambre de basin d'une blancheur éclatante. Ses pieds étaient emprisonnés dans des babouches élégantes de maroquin jaune, de même que s'il eût descendu de Mahomet en ligne directe. Il passait et repassait ses mains dans les boucles ondoyantes de sa chevelure parfumée, qu'il disposait à l'entour de son col, avec un soin aussi minutieux que l'orateur Hortensius les plis de sa toge. A peine l'eus-je aperçu, que, m'approchant de lui respectueusement, je lui mis en main sa procuration parfaitement en règle. Il me fit de nouveau compliment de ma promptitude, et me proposa tout de suite de déjeuner avec lui. Je balbutiai quelques mots de remerciement, et... j'acceptai l'offre.

Déjeuner faisant, Saint-Just me dit :

J'ai causé de vous, hier, avec Royer, et j'ai été bien aise d'apprendre que vous étiez un *bon patriote*.

(Royer m'avait singulièrement flatté!)

— Comme tout Français doit l'être.

— Sans doute, mais comme tout Français ne l'est pas... A propos, que pensez vous des Girondins?

— Moi?

— Oui, vous.

— Hé! mais...

— Voyons, que pensez-vous des Girondins?

Un éclair lumineux s'illonna mon cerveau.

— Je pense... qu'ils ressemblent à Néron disant : « J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. » Et qu'eux aussi n'ont embrassé la république que pour l'étouffer.

— Nous ne leur en donnerons pas le temps, et ce sera la république qui les étreindra de manière à ce qu'ils périssent dans ses embrassemens.

Et en prononçant ces paroles ses yeux brillaient d'une joie infernale, et il ressemblait à la hyène qui s'élance sur sa proie.

Ici une nouvelle pause, après laquelle :

— Je suis content de votre réponse; revenez me voir. Quand je serai seul, et que j'aurai le temps, nous causerons, et nous verrons ce que l'on pourra faire de vous.

Après laquelle allocution, il me congédie et va faire sa toilette de ville pour se rendre à la Convention; car, Saint Just, à l'exemple de Robespierre, son idole, avait un profond dégoût pour le sale costume des sans-culottes, et ne paraissait en public que vêtu avec une recherche qui ajoutait à sa tournure élégante et à ses grâces naturelles.

On se doute bien que je n'eus garde de négliger une aussi précieuse connaissance, et que je me mis en mesure de profiter de l'abri que m'offrait un paratonnerre dont la pointe était si bien aimantée. Au bout de cinq à six jours, je me présentai de nouveau chez lui : il était enfermé avec Robespierre; le décadi suivant, il travaillait avec Couthon; un jour, il donnait des instructions à Maignet, partant pour incendier Bédouin et en exterminer tous les habitans; un autre jour, il préparait avec Fouquier-Tinville la liste des conspirateurs à envoyer le lendemain au tribunal révolutionnaire; enfin je le trouvais perpétuellement veillant au salut public.

Rebuté de toutes ces tentatives inutiles, je n'osais en faire de nouvelles, lorsque, à la sortie de l'une des séances du soir, je l'aperçus dans un des couloirs de la convention. J'hésitais à l'aborder, lorsque lui même s'avança vers moi et me dit d'un air obligeant : — Vous voilà, tant mieux. On m'écrit de Noyon que mon fondé de pouvoir est malade. Si vous n'avez rien de mieux à faire, allez-y recouvrer ma créance. — Avec le plus grand plaisir. Quand faut-il que je parte? — Demain. Venez avec moi, je vais vous donner un passeport du comité de salut public.

Le lendemain, en effet, je partis pour Noyon. Je terminai l'affaire en deux jours et je rapportai à Saint-Just les sept ou huit mille francs en assignats, montant de sa créance (2). A compter de ce jour, je devins presque son homme d'affaires, et je reçus de lui un accueil de plus en plus encourageant.

Je travaillais alors, si on peut appeler cela travailler, chez M. Etienne, notaire, rue Saint-Jacques. Le comité de la section du Panthéon lui ayant procuré un logement dans le ci-devant collége du Plessis, devenu l'un des trois cents *garde-manger* de la guillotine, je me trouvai sur le pavé (3). J'allai tout naïvement faire part de mon embarras à Saint-Just.

(1) C'était un ancien garçon de gobelet de la maison de Medames, d'un *patriotisme* éprouvé, et qui était dans les bonnes graces de St-Just. Il est mort doyen des huissiers de la cour des comptes.

(2) Les inspecteurs de la salle, au temps de la convention, remplissaient les mêmes fonctions qu'aujourd'hui les questeurs de la chambre des députés.

(3) Une loi, je ne sais plus laquelle, ayant aboli l'état de domesticité, comme incompatible avec la dignité de l'homme, on admit cette fiction légale, qu'un individu *aux gages* d'un autre n'était pas censé le servir, mais simplement lui rendre de *bons offices*; de là cette dénomination d'*officieux*.

(1) Qui affectent la sobriété de *Curius* et font des vies de *Sardanapales*.

(2) Son débiteur, qui ne l'était plus, fut guillotiné à quinze jours de là, comme Saint-Just l'avait *prévu*.

(3) M. Etienne, qui avait donné d'abord en plein collier dans la révolution, fut nommé, en 1789, commandant du bataillon de la garde nationale de Saint-Etienne-du-Mont. Un jour que son bataillon se trouvait de garde aux Tuileries, il faisait caracoler son cheval au dessous du balcon de l'Horloge, où se trouvait

qui m'offrit tout crûment un emploi de commis auxiliaire dans les bureaux du comité du salut public. J'acceptai avec empressement cette nouvelle sauvegarde, et, dès le lendemain, Saint-Just m'installa dans mon nouvel emploi; par un hasard favorable, je me trouvai placé sous les ordres de Théodore Labussière, que je connaissais beaucoup. Dans le même bureau, travaillait aussi M. Degisors, le père de l'architecte actuel du palais du Luxembourg, et depuis chef de bureau au ministère de l'intérieur. Labussière eut le bonheur et l'adresse de sauver la vie à plusieurs victimes désignées, notamment aux comédiens français alors détenus aux Madelonnettes, et qui, en 97, lui en témoignèrent leur reconnaissance en donnant une représentation à son bénéfice. Sous l'empire, il fut envoyé comme fou à Bicêtre où il est mort.

C'est ici le lieu de placer quelques détails qu'on ne lira pas sans intérêt, et qui feront connaître l'intérieur des comités de salut public et de sûreté générale.

Le comité de salut public s'était installé dans les petits appartemens du roi, dans le château des Tuileries. Louis XI, dans son château du Plessis-les-Tours, s'était entouré de moins de précautions et inspirait moins de terreur. De nombreux corps-de-garde, tant du côté du jardin que du côté de la cour des princes, défendaient les approches de cet antre du despotisme le plus horrible, et en même temps le plus ombrageux; et ce n'était qu'en tremblant qu'on y jetait un coup d'œil rapide et furtif. Une foule de bureaux occupaient la seconde enceinte : ils étaient peuplés de commis qui faisaient leur besogne en tremblant, et dont les uns portaient sur leur physionomie l'empreinte de l'effroi, d'autre celle de la scélératesse, d'autres celle de la plus basse adulation. On y était entouré d'espions et de dénonciateurs; et quiconque eût laissé échapper une parole suspecte, était sûr d'être recommandé dans la journée même à Fouquier-Tinville, qui ne les faisait pas languir. Cela arriva, un mois après mon arrivée, à deux de nos camarades appelés Garnaud et Métivier, qui, deux ou trois mois plus tard, allèrent à l'échafaud avec Laluiral, Cécile Renaud, madame Sainte-Amaranthe, Devaux, etc.

La nuit et le jour, des canons, mèches allumées, étaient placés aux portes extérieures, et, semblables aux muets du séraï, les *compagnons de la Glacière* veillaient aux entrées immédiates, et exécutaient à la rigueur les instructions secrètes qui leur étaient données. Pour parvenir aux antichambres du comité, vous étiez obligé d'errer à tâtons dans un long corridor, éclairé seulement par un pâle reverbère fixé au mur à chacune des deux extrémités. Toutes les avenues en général de cette caverne de brigands étaient sombres, tristes, et portaient la terreur dans l'ame; l'entrée du Tartare n'avait rien de plus effrayant. Mais quelle surprise n'éprouvait pas celui qui pouvait parvenir dans les salons où se réunissaient les décemvirs! et comme il se trouvait ébloui de ce changement subit de décoration! De magnifiques tapis des Gobelins en recouvraient les parquets. Le marbre, les bronzes dorés, les glaces brillaient de toutes parts. De magnifiques pendules, de fastueuses girandoles garnissaient les cheminées. De riches fauteuils, de voluptueux canapés reposaient les membres fatigués de ces austères républicains, qui affectaient en public les mœurs et le langage des Spartiates de Lycurgue. Dans des cabinets attenans on voyait des buffets toujours amplement garnis de viandes froides et de vins recherchés, dont les membres du comité ne se faisaient pas faute.

Un jour, étant allé là, avec Labussière, porter à Saint-Just quelques dossiers qu'il avait demandés, nous aperçûmes, cuvant son vin et ronflant sur l'un des canapés, le financier Cambon, en bonnet rouge, en carmagnole sale et dégoûtante, et ayant aux pieds, selon sa coutume, une paire de sabots tellement couverts de boue, qu'on ne distinguait pas l'étoffe.

Au milieu du salon principal était une grande table ovale, recouverte d'un tapis vert, autour de laquelle se rangeaient les décemvirs pour dicter leurs arrêts de proscription et de mort. Le comité était permanent, c'est-à-dire qu'à toute heure du jour et de la nuit il s'y trouvait toujours de garde un ou deux membres, en sorte que là le génie du mal ne dormait jamais. Les bureaux aussi étaient permanens, mais avec cette différence au grand désavantage des commis, qu'il fallait qu'un tiers au moins fût toujours présent. Les membres du comité se rassemblaient ordinairement vers dix heures du soir. Robespierre n'arrivait jamais que long temps après les autres. Pendant qu'il n'y était pas, ces dignes citoyens se donnaient du bon temps et signaient le plus gaîment du monde les listes qu'on expédiait chaque jour à Fouquier-Tinville, pour la journée du lendemain. On y faisait des gorges chaudes, on y buvait *à la santé* des aristocrates qui avaient tâté ou allaient tâter du rasoir national. On y recevait ordinairement la visite de quelques membres du comité de sûreté générale, qui tenait ses séances dans l'hôtel de Brionne, tout à côté. C'étaient tantôt Amar, tantôt Vadier, qui venaient donner des encouragemens à leurs collègues, c'était surtout David, le peintre national, qui ne manquait jamais de leur recommander de *broyer du rouge*, et qui se fâchait quand on n'en broyait pas assez. C'est qu'il lui en fallait beaucoup, à David.

Quand Robespierre arrivait, toutes les espiégleries cessaient, on cachait les verres et les bouteilles, et les délibérations prenaient une teinte plus rembrunie; on ne riait plus, on composait son visage sur celui du maître, on discutait plus gravement, et l'on commettait le crime avec moins de légèreté.

L'apparition de Robespierre produisait le plus grand silence. Il entrait ordinairement sans mot dire lui-même, faisait le tour de la table, en regardant les arrêtés préparés. Ceux qu'il approuvait recevaient leur exécution; on remettait à un autre jour ceux qu'il n'approuvait pas. Un jour il advint que six membres du comité présens, Carnot, Couthon, Barrère, Lacroix, St-Just et Guyton-Morveau, avaient pris un arrêté ordonnant la mise en liberté de Ginguené.

Lorsque Robespierre se présenta, on lui montre cet arrêté; il le prend, le lit et le déchire, en disant avec humeur : « Il n'y a que des contre-révolutionnaires qui puissent s'intéresser à un aristocrate. » On se mordit les lèvres, personne n'osa répliquer, et Ginguené resta en prison.

Dès que les membres du comité se trouvaient au grand complet, ils donnaient leurs instructions aux brigands subalternes. C'est là que le général Rossignol alla prendre les ordres pour l'embrasement de la Vendée; c'est là que Carrier organisa les noyades de Nantes; c'est là que Lecarpentier, envoyé en mission dans le département de la Manche, se chargea d'envoyer chaque jour de *bons paniers de gibier* à la guillotine (1); c'est là que Couthon, le cul-de-jatte, à la veille de partir pour Lyon, disait en plaisantant (il était fort gai, Couthon) : « Je n'ai plus que la tête et le tronc. Eh bien! » c'est pourtant moi qui vais donner le premier coup de marteau à l'infâme » *commune affranchie* (ci-devant Lyon) pour la démolir. »

C'était aussi dans ce hideux repaire qu'on organisait les conspirations des prisons, et qu'on rédigeait le plan de dépopulation de la France, dont une large carte était sans cesse déployée sous les yeux des décemvirs; c'est là que tous les comités révolutionnaires de France envoyaient ou apportaient les listes contenant le nombre de têtes que chacun d'eux fournissait pour sa part; c'est là enfin que les autres députés venaient mendier des missions dans les départemens. Ces ignobles scélérats faisaient antichambre des heures entières, et attendaient dans un silence respectueux que Robespierre vînt à passer pour solliciter humblement de lui un coup-d'œil de protection, ou la faveur d'aller porter l'épouvante et la mort dans quelque département au nom du comité, et recevoir de lui leurs brevets de proconsuls-bourreaux. Jamais on ne vit autant de scélératesse unie à autant de lâcheté. Guerre et finances, toutes les lois, toutes les mesures de carnage et de dépopulation partaient de l'antre décemviral. La convention n'était autre chose que la place publique où on les proclamait; et ses membres n'étaient que de misérables colporteurs auxquels on distribuait les décrets fabriqués sans leur participation, en leur intimant l'ordre de les mettre à exécution, ce à quoi ils ne se refusaient jamais.

Outre les canons dont il s'entourait, le comité de salut public avait, dans les souterrains des Tuileries, une artillerie d'une autre nature, je veux dire une typographie complète où l'on imprimait, la nuit, les rapports, les arrêtés, les décrets révolutionnaires qui allaient journellement dépeupler et ensanglanter la France.

Du reste, les abords du comité de salut public étaient encombrés de paquets et d'objets de tout genre saisis sur les aristocrates incarcérés et mis à la discrétion de leurs bourreaux. A chaque pas, dans les corridors et les couloirs aboutissant au repaire, on se heurtait aux dépouilles des victimes, et je n'ai sans doute pas été seul à faire la réflexion que l'on semblait arriver à la caverne de Gil Blas bien plutôt qu'à une salle de réunion de représentans du peuple français.

Plus d'une fois j'ai vu venir au comité, en qualité de solliciteurs, des auteurs, des acteurs, des actrices de l'Opéra, du théâtre de la République et de différens autres théâtres, car il est bon de savoir que le comité de salut public se mêlait de tout, et qu'aucune pièce nouvelle n'aurait osé paraître sur l'affiche, à plus forte raison sur le théâtre, sans le *visa* de Barrère. Un jour qu'il le refusait à *Piis*, qui était pourtant un fier patriote, pour la représentation d'une pièce intitulée : *Le Républicain sensible*, et que *Piis* lui faisait observer que sa pièce était faite dans les principes les plus purs du républicanisme : Je sais tout cela, lui dit Barrère; mais que voulez-vous? Robespierre ne veut pas qu'on joue votre pièce; le titre lui paraît faux; un vrai républicain ne doit pas être sensible. Piis remporta son manuscrit, et la pièce ne fut pas représentée. Je tiens cette anecdote de Piis lui-même, qui nous l'a racontée un jour chez Brion, commissaire de police du quartier Saint-Médard. Il était alors un des administrateurs du bureau central.

Vers le commencement de prairial, St-Just étant parti pour l'armée du Nord pour y représenter la convention et y surveiller généraux et soldats, et sa haute protection venant ainsi à me manquer, un grand désir me vint de quitter les bureaux du comité, et je me préparais à donner ma dé

la reine en ce moment; et, comme il était meilleur notaire qu'écuyer, un mouvement de son cheval le jeta à terre et il fut blessé grièvement. La reine lui envoya aussitôt son médecin, et recommanda qu'on prît de lui tous les soins possibles. Elle envoya demander de ses nouvelles jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli. Sensible à ces marques de bonté, M. Etienne voua depuis lors un attachement sincère à la famille royale; ce qui lui valut, en 93, l'incarcération dont je parle. Pour éviter l'échafaud, M. Etienne, peu de jours après, se coupa la gorge avec un rasoir.

(1) A chaque nouvel envoi de victimes que le Lecarpentier adressait au comité de salut public, ce digne représentant ne manquait jamais de dire : *Encore un bon panier de gibier* que je vous envoie, en attendant un autre.

mission, lorsque deux de mes camarades ayant eu la même idée que moi et l'ayant mise à exécution, furent envoyés à la Bourbe pour les empêcher de raconter ce qu'ils savaient. Cet exemple me rendit prudent, et je me décidai à rester dans l'antre et à m'observer plus strictement que jamais. J'y demeurai jusqu'au 9 thermidor, et lorsque j'en fus sorti, je respirai l'air pur du dehors avec non moins de volupté que le moineau franc que ne suffoque plus le piston de la machine pneumatique.

GEORGES DUVAL. (*Revue du Siècle.*)

Anecdote de 1788 (1)

Au mois de juin de l'année 1816, je fus invité par le chevalier de Bonnefort, à venir passer quelques jours avec lui à sa terre de V***, près de Nérac. Je me rendis avec d'autant plus d'empressement à cette invitation, que j'éprouvais un vif désir de profiter de cette circonstance pour visiter aussi l'habitation des seigneurs d'Albret, et de parcourir cette garenne sous les ombrages de laquelle le Béarnais avait fait offrande de son premier amour à la gracieuse et intéressante Florette.

Le chevalier de Bonnefort était un ancien officier du régiment de Soissonnais. Fidèle à la foi de ses pères, il avait émigré dans les commencemens de la révolution de 89, et était allé promener à l'étranger ses sentimens royalistes, sa misère et l'insouciance la plus complète de la philosophie. Au reste, quand j'emploie ce dernier mot, ce n'est pas que je croie qu'il soit précisément facile de bien définir ce qu'est cette chose dont tant de gens parlent à tort et à travers; car si, pour les uns, c'est une sorte de pratique de quelques doctrines favorables au bien-être de l'espèce humaine, pour les autres aussi c'est un manteau sous lequel on se livre le plus souvent au cynisme le plus honteux, à la dépravation la plus révoltante. Je dois même confesser que la manière dont le chevalier de Bonnefort considérait la philosophie, donnait à ses mœurs les coudées les plus franches, et que le profond mépris qu'il professait pour le jugement des hommes faisait qu'il s'inquiétait très peu, en général, que ses actes méritassent leur censure ou leur approbation. Il en résultait alors que sa conduite était fréquemment en opposition avec les préjugés les plus respectables de la société, et qu'avec la volonté sincère de ne point manquer aux devoirs d'un loyal gentilhomme, notre officier se laissait aller néanmoins, avec beaucoup trop d'aisance, à de certains travers. A part cela, il avait servi avec distinction en Allemagne, en Prusse et en Russie; et s'il était rentré en France aussi gueux qu'il en était parti, du moins sa poitrine était couverte de décorations qu'il avait gagnées de bon aloi en payant de sa personne.

Mais s'il avait été ramené dans sa province les poches vides, il y trouva une sœur qui avait su lui conserver une partie de son patrimoine, ce qui lui donna une aisance suffisante pour le conduire jusqu'à ses derniers jours. L'émigré avait besoin de repos après sa longue vie errante et laborieuse, aussi il ne songea nullement à reprendre du service, à solliciter des faveurs; il eut le bon esprit de demeurer à planter ses choux; et l'emploi de son temps fut désormais partagé entre les plaisirs de la chasse et de la table, la lecture d'un journal, et des parties de piquet avec le curé et le notaire du village. C'est ainsi que je le trouvai occupé, lorsque j'arrivai à son modeste manoir.

Ma présence fut célébrée par un splendide festin. Nous avions pour convives, d'abord le curé et le notaire, commensaux habituels de la maison, puis un receveur des contributions, puis un adjoint, et quelques autres capacités campagnardes. Tous ces gens là étaient gens probes, sans contredit, et leur compagnie n'avait rien que de fort honorable; mais, malheureusement, au lieu de s'en tenir aux attaques qu'ils portaient aux plats et aux bouteilles, assaut dont l'audace était digne des plus illustres guerriers d'Homère, ils se jetèrent, quoique ayant toujours la bouche pleine, sur le chapitre de la politique, et Dieu sait alors quelle boucherie de ministres, de députés et de fonctionnaires eut lieu, en même temps que les perdrix et les poulets étaient en lambeaux! Le vacarme de la mêlée était si grand, que j'en demeurai réellement assourdi.

Je fus beaucoup plus à l'aise lorsque M. de Bonnefort eut congédié ses voisins et que nous restâmes plusieurs jours en tête à tête, soit à la chasse, soit à table. Cette dernière affaire était au surplus la seule importante pour mon hôte, et, soit que nous fussions seuls ou en compagnie, il était rare qu'il s'en allât se coucher sans se trouver arrondi d'une manière infiniment confortable.

Un soir donc que le chevalier était ainsi repu, il me dit d'un ton mystérieux, qu'il fallait que le lendemain je l'aidasse dans une expédition qu'il méditait depuis son retour de l'émigration, mais qu'il n'avait pu réaliser seul et pour laquelle il avait craint de se confier aux gens du pays. Il ne s'expliqua pas dans le moment, et nous nous séparâmes.

Le jour suivant, après le dîner, mon hôte me pria de le suivre. Il prit une lanterne et me conduisit d'abord dans une salle basse, où nous nous chargeâmes de pioches et de pelles. Puis nous descendîmes, ayant toujours l'attention de n'être vus de personne, dans un caveau reculé, dont on ne se servait plus et dont la clé eut beaucoup de peine à jouer dans la serrure rouillée. Une fois entrés, nous nous enfermâmes à double tour. Mon hôte se débarrassa alors de son habit, m'engagea à en faire autant, et s'armant d'une pioche, après m'en avoir placé une dans les mains, il se mit à creuser au milieu d'un carré qu'il avait d'abord tracé avec la pointe de son outil. Notre travail dura plus d'une heure. Parvenus à peu près à soixante centimètres de profondeur, le chevalier me dit de le laisser continuer seul, et écartant ses jambes, il procéda avec la plus scrupuleuse attention. Au bout de quelques minutes, sa pioche rencontra un corps sphérique; il le désencombra avec soin de la terre qui l'environnait, et dans les pelletées qu'il envoyait sur les bords de la fosse, je remarquai un certain nombre d'ossemens. M. de Bonnefort parvint enfin à dégager un panier, il le souleva, et au cri de joie qu'il poussa après l'avoir enlevé, je crus qu'il venait de se mettre en possession d'un trésor. Cependant, je n'aperçus que deux bouteilles, qu'il me remit ensuite avec les plus minutieuses précautions, me suppliant d'apporter moi-même le plus grand soin pour qu'elles ne fussent point brisées. Puis le chevalier sortit de la fosse, nous y repoussâmes la terre que nous en avions sortie, nous l'arrangeâmes le mieux possible pour cacher notre exhumation, et, munis des précieuses bouteilles, nous allâmes retrouver les rayons du soleil.

Tout le restant de la journée, je remarquai de la préoccupation chez le chevalier. Moi-même j'étais intrigué de la besogne que nous avions faite et du silence que mon hôte gardait à ce sujet. Ma curiosité fut satisfaite le soir même. Vers la fin du souper, M. de Bonnefort congédia le valet qui nous servait, il plaça sur la table les deux mystérieuses bouteilles et les déboucha. Pendant cette opération, ses yeux brillaient d'une manière indéfinissable: ce n'était pas un sentiment ordinaire qui faisait en ce moment scintiller ses prunelles; c'était comme une émotion satanique, comme un rire du démon. Il commença par boire deux verres pleins de la liqueur que contenaient les bouteilles, puis il m'en versa.

Quant à moi, je ne partageais nullement l'enthousiasme de mon hôte pour son vin; je trouvais celui-ci aussi faible que décoloré, et j'étais bien plus impatient de connaître son origine que de le boire. Lorsque le chevalier eut vidé les bouteilles, ce qui ne fut pas très long, heureusement, il prit la parole en ces termes:

«—En 1788, vers la fin du mois de novembre, je réunis dans cette maison, et dans cette salle même, quatre de mes meilleurs amis. C'était d'abord mon cousin, le baron d'Ascous, l'un des plus aimables et des plus beaux garçons de la contrée, lequel avait séduit plus de vingt filles de condition, dont la plupart étaient allées expier au couvent leur sympathie et leurs sacrifices pour l'Adonis. Puis c'était le vicomte de Norval, le plus intrépide chasseur qui se puisse rencontrer et qui n'hésitait jamais à s'emparer de la femme d'un manant, lorsqu'elle était jolie et qu'il la trouvait en fraude sur ses terres. Venait ensuite le bailli de Fermont, qui se battait comme Saint-Georges et lapidait tous ceux de ses amis qui refusaient de lui ouvrir leur bourse. Puis enfin c'était le brave capitaine Sarmine, officier de fortune, qui avait mérité notre estime à tous, par la manière noble avec laquelle il perdait son argent avec nous, ou nous aidait à gagner celui des autres. C'était, comme vous le voyez, une réunion de choix, un petit comité de faveur.

» Il n'est pas besoin de vous dire combien nous fûmes joyeux, combien nos libations furent copieuses, combien nous fîmes de folies! c'était à qui enchérirait sur l'autre. Cependant, tout se passa décemment, et notre gaîté ne franchit point cette enceinte. Après quelques espiègleries, nous engageâmes une lutte de buveurs, et dans notre délire bachique nous convînmes que le premier d'entre nous qui succomberait dans la lice et se laisserait aller sous la table, serait enterré vivant.

» La fâcheuse destinée de mon cousin d'Ascous lui attira ce désagrément. Il eut la bêtise de choir et nous l'enterrâmes comme il avait été dit. Ce matin, vous avez vu sa fosse, et je crois même quelques uns de ses os. Par une inspiration poétique, nous plaçâmes en croix sur sa poitrine deux bouteilles de vin de Bordeaux, que nous couvrîmes d'un panier pour les protéger, attention dictée par notre respect pour le crû. Mon cousin ronflait comme un bienheureux lorsque nous l'installâmes dans sa dernière demeure; nous lui souhaitâmes un bon voyage et nous le mîmes à l'abri sous la terre que nous avions enlevée pour lui faire place.

» Je ne sais pas s'il y aurait un chapitre à ajouter à l'aventure de ce pauvre d'Ascous, car il ne m'a point depuis lors donné de ses nouvelles; mais vous et moi savons maintenant à quoi nous en tenir sur le sort des deux bouteilles de vin de Bordeaux. Combien de fois, dans mes pérégrinations à l'étranger, j'ai songé à ces bouteilles-là! Combien de fois je me suis dit que leur contenu devait être délicieux, si aucun accident n'avait troublé leur repos!... Enfin, j'en ai eu le cœur net et je vous remercie de votre obligeant concours. Toutefois, gardez-moi le secret, car il y a des gens si ridicules dans le monde! »

Je n'eus pas la force de faire la moindre réflexion au chevalier de Bonnefort; je m'empressai de me lever de table et de l'y laisser cuver son exécrable vin! Je ne pouvais concevoir cet être sauvage qui avait vécu pendant près de trente années sans éprouver le remords de son crime, et qui, durant le même laps de temps, était absorbé par le désir de connaître quelle était la bonté du vin enseveli! Le lendemain, je quittai le manoir de l'officier de Soissonnais; et depuis cette époque, toutes les fois que je songe à cette infernale histoire, il me semble que le verre de vin que j'ai avalé me prend à la gorge.

DE SAINT-FLMONT.

(*Revue de Versailles.*)

(1) Cette anecdote est véritable: le fait a eu lieu dans le département du Lot-et-Garonne.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1830.

—

RETRAIT DES ORDONNANCES DE JUILLET.

—

Fragment.

Les alarmes, au château de Saint Cloud, avaient cessé depuis quelques heures. Le grand salon donnant du côté de Paris présentait un étonnant spectacle. Le roi était assis avec M. de Duras, gentilhomme de la chambre, M. de Luxembourg, capitaine des gardes, et la duchesse de Berry, à une table de jeu. Le dauphin, qui se laissait toujours absorber par les petites choses et ne pensait jamais aux grandes, contemplait d'un air méditatif une carte géographique. M. de Mortemart, agité au milieu de tous ces personnages tranquilles, allait à chaque instant sur le balcon, prêtant l'oreille à des bruits lointains.

La partie de whist que Charles X joua dans cette soirée, ne tarda pas à être racontée dans la capitale. Elle y excita une grande colère, très raisonnable chez ceux qui ne voulaient plus de royauté, puérile chez ceux qui s'occupaient à faire un autre roi.

Le duc de Luxembourg avait donné ordre à un lieutenant des gardes de se mettre à la tête de quelques cavaliers et d'éclairer la route de Neuilly. L'officier de retour apprit à M. de Luxembourg qu'il avait remarqué un mouvement inaccoutumé dans le parc de Neuilly et aux environs du château. Il ajouta que, s'il y avait été autorisé, il lui eût été facile d'enlever le duc d'Orléans. Charles X, entendant ces derniers mots, dit à l'officier d'un ton sévère : « Si vous aviez fait cela, monsieur, je vous au» rais hautement désavoué. »

La nuit était venue, et on allait se séparer, quand le duc de Mortemart s'approcha du dauphin et le pria de révoquer, au moins pour lui que le roi envoyait à Paris avec une mission, la consigne qui coupait toute communication entre Paris et Saint-Cloud. « Comment?.. la consigne?.. c'est bien... nous verrons. » Le duc de Mortemart ne put pas obtenir une réponse plus précise. Il se retira dans son appartement, plus affligé que surpris, car il sentait peser sur son cœur ces paroles de Charles X : « heureux qu'ils ne m'imposent que vous, » paroles bien amères, adressées à un homme qui croyait jouer sa tête pour le salut de son roi! Mais Charles X ne se fiait qu'à ceux qui avaient un assez grand fonds de bassesse pour asservir sans réserve leur pensée à la sienne. C'était peu connaître l'art de régner, qui consiste, non pas à annuler l'initiative du génie d'autrui, mais à se l'approprier, comme firent Louis XIV et Napoléon.

Du reste, et par une de ces contradictions faciles à comprendre dans des journées aussi pleines d'imprévu, Charles X montra autant d'hésitation quand le duc de Mortemart voulut remplir sa mission, qu'il avait mis d'empressement à la lui faire accepter. « Sire, lui disait son nouveau ministre, le temps presse; il faut que je parte. » Et le roi répondait : « Pas encore, pas encore; j'attends des nouvelles de Paris. »

Pendant la nuit arrivèrent MM. d'Argout et de Vitrolles. Ils coururent chez M. de Mortemart pour le solliciter à une démarche prompte. « Mais » comment me faire reconnaître dans la capitale? disait le duc de Morte» mart. Voulez-vous que je m'y présente comme un aventurier politique? » Il me faudrait au moins la signature du roi. » Les nouveaux venus insistèrent. Ils avaient vu Paris dans une de ces situations violentes où il suffirait d'une minute pour donner comme pour enlever un empire.

Il fut donc décidé qu'on rédigerait à la hâte des ordonnances révoquant celles du 25; rétablissant la garde nationale, dont le commandement était confié au maréchal Maison, nommant M. Casimir Périer aux finances et le général Gérard à la guerre. Mais tout manquait; encre, plume, papier; on n'avait pas même un protocole qui pût servir de modèle; on eut beaucoup de peine à sortir de ces petits embarras, fils imperceptibles auxquels Dieu se plaît à suspendre le destin des familles royales! La difficulté s'accrut quand il fallut obtenir la signature de Charles X. Pour parvenir à son appartement, il y avait plusieurs lignes de gardes-du-corps à traverser. Le duc de Mortemart mit tout en œuvre pour faire fléchir l'étiquette dans ce moment solennel. Ce fut en vain. Les gardes-du-corps se croyaient enchaînés d'autant plus étroitement à leur consigne, que la royauté était en péril. Impatienté, irrité, le duc de Mortemart se fit conduire chez le valet de chambre de service, et, d'un ton extrêmement animé : « Monsieur, je vous rends responsable de ce qui » peut arriver. » Enfin il fut introduit dans l'appartement de Charles X. Le vieux roi était au lit: il se souleva péniblement : « Ah! c'est vous, mon» sieur le duc? dit il d'un air abattu. » M. de Mortemart lui fit observer qu'il fallait se hâter; que les ordonnances voulaient être signées à l'instant même, et que, pour lui, il était prêt à partir. « Attendons encore, répon» dit Charles X. — Mais, Sire, le comte d'Argout est là; il vous dira quelle » est à Paris la situation des choses. — Je ne veux point voir M. d'Argout, » dit Charles X, qui ne l'aimait pas. — Eh bien! Sire, le baron de Vitrolles » est avec lui. Voulez vous qu'on l'introduise? — Le baron de Vitrolles? » Oui, qu'il entre. »

On appela M. de Vitrolles. Il sortait de l'appartement de M. de Polignac; il avait trouvé le prince à moitié endormi, et comme il lui demandait par quelle inconcevable témérité il avait jeté un aussi orgueilleux défi à l'esprit révolutionnaire, n'ayant à sa disposition que 7,000 hommes, « les états en portaient 13,000, » avait répondu le prince de Polignac.

M. de Vitrolles s'étant approché du lit du roi, Charles X fit signe au duc de Mortemart de se retirer. Le ministre, blessé, dit à voix basse : « Ah! s'il ne s'agissait pas de sauver la tête du roi! » et il sortit.

En apercevant, dans de semblables circonstances, celui qui avait toujours exercé sur son esprit un si puissant empire, Charles X prit un visage sévère : « Comment! c'est vous, monsieur de Vitrolles, qui venez m'engager à céder devant des sujets rebelles! » M. de Vitrolles répondit avec une vivacité qu'au point où en étaient les choses, il n'avait pas cru pouvoir donner à son roi une plus grande preuve de dévoûment, et que ce serait le tromper, que de chercher à lui adoucir l'amertume de cette situation. « Je vois plus loin, ajouta-t il, et je doute que votre majesté puisse désormais rentrer dans Paris révolté; je sens que la dignité de votre couronne en recevrait une rude atteinte; mais que faire? Comment vaincre une population de toutes parts soulevée? Mieux vaudrait cent fois transporter ailleurs le centre de cette de guerre civile. Croyez-vous pouvoir compter sur la Vendée? Je suis prêt à me dévouer jusqu'au bout. » Charles X parut un moment réfléchir. « La Vendée! dit-il, comme répondant à ses propres pensées... c'est bien difficile!... bien difficile!... »

Le duc de Mortemart fut rappelé. Les dispositions du roi lui parurent tout à fait changées. Son accablement avait fait place à une sorte d'ardeur singulière; il mit presque de l'empressement à signer les ordonnances, s'arrêtant toutefois, dans ses concessions, à certaines limites. Voilà comment la monarchie rendit son épée.

Quand le duc de Mortemart sortit de la chambre du roi, il faisait presque jour. Il rencontra M. de Polignac sur la terrasse. C'était la première fois qu'il le voyait revêtu de l'uniforme d'officier-général. M. de Polignac était vivement ému. Devant eux, Paris se cachait dans un nuage composé de brouillard et de fumée; on entendait par intervalles les coups de feu des avant-postes. Tout à coup M. de Polignac, étendant les bras vers la capitale, s'écria d'un air inspiré : « Quel malheur que mon épée se soit brisée entre mes mains; j'établissais la charte sur des bases indestructibles! » Puis, se retournant vers M. de Mortemart : « Ne craignez point que je fasse ici obstacle à votre mission. Vous partez pour Paris; moi, pour Versailles. »

Une calèche conduisit M. de Mortemart jusqu'au bois de Boulogne. MM. d'Argout et Mazas l'accompagnaient. Là on refusa de les laisser passer. Le dauphin, qui la veille avait pris le commandement des troupes et qui voulait à tout prix empêcher les concessions, le dauphin avait écrit aux chefs des avant-postes pour leur défendre, sous peine de la vie, d'ouvrir passage à quiconque venait de Saint-Cloud. Après une discussion fort vive, M. de Mortemart obtint de continuer sa route, mais il dut tourner à pied le bois de Boulogne. Craignant d'être arrêté à la barrière de Passy, il fit un long détour pour gagner la capitale. Du Point-du-Jour au pont de Grenelle, il remarqua que tout était solitude et silence. Il entra dans Paris en escaladant un mur dans lequel avait été pratiquée une brèche par où on faisait passer des vins de contrebande.

Sans cravate et sa redingote sur le bras. Il marchait mêlé à quelques hommes du peuple dont il déjouait la surveillance par des propos militaires, et c'est ainsi qu'il arriva sur la place Louis XV. Il était environ huit heures du matin; la ville était muette et toutes les fenêtres fermées; on n'apercevait dans les rues que de tranquilles passans. « C'est le calme de la force, » dit le duc de Mortemart à ceux qui l'accompagnaient.

Les Parisiens avaient employé la nuit à construire des barricades pour se mettre à l'abri de toute attaque. Des lampions placés aux fenêtres et sur les pierres amoncelées dans les rues, éclairaient les travailleurs groupés de distance en distance. De qu'elle condition étaient ces travailleurs? pour qui veillaient-ils auprès de ces monceaux de pierre? et quel était leur espoir? On entendit s'élever, du sein des quartiers reculés, des clameurs étranges aussitôt suivies d'un long silence. Et les patrouilles de bourgeois s'arrêtaient pour écouter cette voix du peuple dans la nuit. On veillait aussi à l'hôtel Laffitte.

LOUIS BLANC.

PORTRAIT DE M. D'ARGOUT.

Quoique le gouverneur de la Banque ne figure point dans les conseils de la politique, il est, comme le préfet de la Seine, par l'étendue et la gravité de ses attributions, plus important qu'un ministre. Il faudrait, d'après d'éminens casuistes, qu'amovible comme les systèmes, le gouverneur de la Banque suivît la destinée des cabinets.

N'en est-il pas ainsi du *Commerce*, avec son budget de deux à trois millions, sa petite escouade d'employés et son administration vide ?

Le représentant de la Banque de France, celui qui touche du doigt les pulsations du crédit public, qui vit en contact et en concert perpétuel avec le Trésor, pour lequel il paie fréquemment, n'est-il pas plus considérable que le vieux sacristain commercial ou le jeune enfant de chœur politique qu'on va recruter dans quelque coin des Chambres pour faire les appoints des cabinets ?

A ceci il y a une mauvaise objection.

C'est que le gouverneur de la Banque est le mandataire des actionnaires.

Peu importe que les statuts de cette société bâtarde résistent à cette transformation ; qu'on les change s'il y a utilité.

Ce qui prouve d'ailleurs l'affinité qui lie cette prétendue société particulière à l'administration de l'état, c'est le choix même des hommes qui l'ont gouvernée : il est toujours dicté par des considérations politiques, et il n'est pas tombé sur M. d'Argout à titre commercial.

C'est un cadeau doctrinaire, c'est une récompense, une retraite qu'il doit à l'influence des membres éminens du 11 octobre.

Au surplus, la spécialité de M. d'Argout entre comme un tiroir dans cette place pratiquée pour la recevoir. En effet, homme d'état du deuxième ordre, mais administrateur du premier, M. d'Argout se rapproche du type de capacité que nous avons défini dans M. de Villèle : c'est un praticien.

Avec la taille d'un gendarme d'élite, la crânerie d'un hussard, les penchans d'un mauvais sujet de bonne famille et le goût de l'escrime, M. d'Argout n'a cependant manié que des dossiers et des procès-verbaux ; ses folies de jeunesse ne consistent que dans des bonnes fortunes de procédure.

Né en Dauphiné, de la petite mais très bonne noblesse de cette province, dont les habitans sont si reconnaissables à ce caractère fin et brusque, chicanier et impétueux qui n'exclut pas les grandes idées en admettant les petits moyens, et qui explique Casimir Périer, banquier très âpre et grand homme d'état, M. d'Argout, à l'âge de vingt ans, n'avait encore que désespéré sa famille par son goût du tapage, quand il fut appelé dans les droits-réunis par M. Français, son compatriote.

Protecteur de tous les gens bien nés qu'avait persécutés la révolution, M. Français distingua M. d'Argout et l'envoya à Anvers et à Flessingue en qualité d'inspecteur des services, gabelou déjà supérieur et presque militaire, prêt, au besoin, à faire le coup de sabre avec les Anglais. Les droits-réunis éveillèrent chez lui la passion de la statistique, passion quelquefois malheureuse par la suite, mais qui le poussa au conseil d'état, où il fut, comme auditeur, attaché à la direction générale, et où il brilla par des allures plus libres et plus décidées que celles des autres *pékins* de l'endroit et de l'époque.

Jeune et ami du plaisir, mais sans aller jusqu'au boudoir, il s'amusait vite et à certaines heures, comme un sous-lieutenant, et sans laisser souffrir son travail, qui valait celui des plus assidus et des plus hypocrites.

En 1814, il fut maintenu au conseil d'état sans être forcé ni accusé de trahir son bienfaiteur ; car ce fut le mouvement naturel et général des choses qui le rejeta des droits-réunis, cette espèce de territoire neutre, ce Coblentz intérieur où se trouvaient internés tant d'amnistiés qui avaient continué leur émigration, dans cet asile, jusqu'au jour où ils rompirent leurs bans pour redevenir ce qu'ils avaient été ou avaient dû être, colonels, capitaines de vaisseau, ambassadeurs, préfets.

M. d'Argout entra dans l'administration générale et fut sous-préfet.

En 1815, au second retour des Bourbons, lié avec M. Decazes, déjà ministre de la police, il lui dut les préfectures de Pau et de Nimes. C'est à Pau qu'on lui reproche d'avoir fait brûler le drapeau tricolore.

M. d'Argout est, avant tout, un homme de devoir et de discipline, qui obéit à ses instructions plus qu'à ses sentimens. Il a fait brûler le drapeau tricolore avec une grande sérénité de conscience, comme il aurait fait un au plus tôt brûler le drapeau blanc ; c'est un homme qui fait brûler tout ce qui n'a pas le droit légal d'être arboré.

Néanmoins, préfet libéral de cette restauration pour le service de laquelle il faisait des autodafés de drapeaux, il montra à Nimes la fermeté de son caractère, en défendant l'autorité royale débordée par le royalisme de querelles et de couteaux des verdets du Midi. A propos d'une contradiction mal sonnante que lui suscita une des hautes autorités du département, un beau soir il fit descendre dans la rue le monsieur ultra-fanatique, dégaina et l'emmarocha sous un réverbère.

Cette prouesse de fonctionnaire énergique et d'homme de cœur qui fait respecter ses fonctions et sa personne, le mit en grande faveur, en grande renommée administrative auprès de ses patrons des ministères semi-libéraux de l'époque.

Nommé successivement pair de France et conseiller d'état, la chute de M. Decazes le refoula dans le service extraordinaire. Aussi figura-t-il d'assez bonne heure dans l'opposition modérée de la chambre haute.

C'est dans le salon de M. Decazes que brillaient les graces colossales de M. d'Argout. On l'y admirait comme un mamelouck et on l'avait comme un Aldisson. Coureur de spectacles et de journaux, il analysait les premières représentations, et rapportait ses entretiens avec M. Chevassus du *Constitutionnel*, qu'il avait connu aux droits réunis : au courant de tout en petite politique, en petite littérature, il passait pour un homme aimable, pour un bon conteur.

Nous devons le dire, il se lassa un peu de son rôle d'opposant, et à la faveur de quelques questions matérielles qui lui fournirent souvent l'occasion de parler, il essaya fructueusement de démontrer que les hommes pratiques et positifs comme lui pouvaient être employés seulement à titre spécial. Avec l'assentiment de ses amis de l'opposition, il eut l'art de se faire offrir sa rentrée au conseil d'état en service ordinaire ; il y acquit bientôt auprès des maîtres des requêtes laborieux et du petit nombre d'anciens conseillers qui avaient survécu aux épurations, une réputation divine de travailleur ; l'un d'eux, le comte Berenger, le surnomma *l'effondreur de dossiers*.

Comme jamais ce qu'il fait ne porte le caractère de la duplicité, il n'y a rien de désobligeant à rappeler que sous le ministère Polignac, M. d'Argout, tout en votant avec l'opposition à la chambre des pairs, ne se démit pas des fonctions de conseiller d'état, comme les Cambon, les Bertin de Vaux, les Delaborde crurent devoir le faire en face du programme du 8 août. Loi sixième, il conduisit la députation du conseil d'état qui venait féliciter M. de Polignac : toujours par esprit de soumission disciplinaire à la règle qui prescrit à un homme qui n'a pas brisé ses liens avec un corps constitué, de satisfaire aux convenances officielles qu'il impose. C'était sans doute de la part de M. d'Argout, au lieu d'un hommage à la politique, une simple déférence à la hiérarchie.

A la révolution de juillet, il fut un des pairs que la chambre chargea de sa célèbre négociation. Avec M. de Sémonville, il se mêla aux tentatives essayées pour obtenir le retrait des ordonnances et rendre moins révolutionnaires les abdications successives des principes monachiques.

Sous le ministère Laffitte, M. d'Argout, comme ministre de la marine, fit partie de ce cabinet qui avait à passer le défilé du procès des ministres, de cette administration d'extrême gauche où les Dupont de l'Eure, les Laffitte se trouvaient tempérés par MM. de Montalivet et Sébastiani.

La grosse *laboriosité* de M. d'Argout fit merveille. Les arsenaux de la marine n'en furent pas mieux approvisionnés ; mais les cartons furent pleins. Comme dans ce pays-ci un homme qui travaille est réputé phénomène, M. Casimir Périer l'enfonça comme un coin dans la confection de son cabinet ; mais, reprenant la tradition des amiraux ministres de la marine, le chef du 1er mars rapprocha de lui son compatriote fidèle et brave aux affaires et à l'émeute, en lui confiant les travaux publics.

C'est vers cette phase de la vie de M. d'Argout que commencèrent contre une particularité physique de sa personne les plus étranges persécutions. C'est alors que la fureur des partis lit entrer son nez dans la polémique.

Tous les petits journaux montaient chaque jour à l'assaut de ce nez et en faisaient les descriptions les plus dérisoires.

La vérité sur ce nez, la voilà : il est immense.

Le cabinet particulier de M. Perier était composé de jeunes gens d'esprit et d'espérance, que le temps a mûris, à l'exception de M. Rémusat, qui ne devait jamais devenir que l'Auriol des entreprises *Franconiques* de M. Thiers.

Dans ce cabinet, d'où le soin des affaires n'excluait pas la gaîté, on riait beaucoup du profil de M. d'Argout, et plus d'une fois, quand celui-ci traversait le jardin de M. Périer pour venir le visiter, il avait foulé du pied son visage, méchamment dessiné sur le sable des allées. M. d'Argout s'impatientait de cet acharnement anarchique. Un soir, après un dîner donné par le président du conseil, il se promenait solitairement dans le jardin du ministère, quand au détour d'une allée il fut étourdi par des rires fous qui partaient d'un groupe formé des jeunes pages de M. Périer. Ces rires avaient la même et éternelle cause : toujours le nez de M. d'Argout sur lequel on se livrait à un désordre de calembourgs, de rébus et de lazzis.

M. d'Argout s'en alla se plaindre à M. Périer, qui rit tout seul plus fort que tout son cabinet, mais en exigeant le lendemain que le cabinet particulier allât en corps chez M. d'Argout lui protester de son regret et assurer qu'à l'avenir on le tiendrait pour canard.

Nous ne parlerons pas du va-et-vient d'un ministère à l'autre, et du jeu de barres qui s'établit entre lui et M. Thiers, et de la complaisance que montra dès cette époque M. d'Argout pour les caprices de cet écureuil qui le pelota à son gré. Seulement on avait soin que M. d'Argout fût ministre de l'intérieur quand se discutaient les fonds secrets, parce que son intégrité fait foi, parce que ses affirmations valent des pièces comptables et forcent le vote.

Connaisseur en esprit et n'ayant pas comme M. Thiers le goût des médiocres, comme M. Rémusat le goût plus singulier des infirmes, des sourds, des goutteux, M. d'Argout aime les gens du mouvement, les cœurs chauds, les têtes vives, et personne n'est plus indulgent aux désordres, aux puérilités distinguées. Trois hommes d'un grand esprit, dont il savait employer la plume et comprendre la conversation, s'étaient fait autour de lui une vie d'écoliers. Quand le maître, après avoir traité ses affaires du matin avec ces secrétaires d'état, partait pour le conseil ou la chambre, ces espiègles jeunes hommes d'état s'établissaient dans le jardin du ministère, y organisaient des exercices gymnastiques, des parties de *bille empoisonnée*, de *saut de mouton*, et plus d'une fois M. d'Argout est venu en souriant les surprendre au milieu des émotions d'une *tapette* forcenée.

Le penchant de M. d'Argout pour l'esprit est prononcé : il le respire et le hume à pleines narines de ce nez qui, comme l'intelligente trompe dont la nature a doué l'éléphant, semble être un instrument investigateur et curieux de tout ce qui flatte le goût.

Au 22 février, M. d'Argout, en acceptant les finances, commit une faute dans laquelle il ne retomba pas au 1er mars, malgré son inexplicable tendresse pour M. Thiers, qui se sert de lui comme d'un objet d'amusement pour ces dames, d'un dernier truchement avec la cour et les conservateurs, d'un porte-nez, et auprès des gens d'affaires, jouant comme un traître chat avec cette bonne nature de dogue énergique et dévouée.

Nous avons dit que M. d'Argout n'était qu'un homme politique du deuxième ou troisième ordre. Il possède pourtant trois éminentes qualités : la probité, l'amour du travail et le courage.

Ce courage peut le conduire et le soutenir au-devant d'une émeute, d'un coup d'épée, d'une explosion de poudrière, de tous les dangers qui ne s'affrontent qu'avec le mépris de la vie ; mais ce courage, qui ne serait qu'brutal, se relève par un côté plus noble quand il devient le courage de la responsabilité, qui l'est si entière chez M. d'Argout, si rare chez les pokrens représentatifs, dans ces temps de troubles civils.

Comment se fait-il que cette énergie, toujours prête au danger présent comme à la responsabilité lointaine, soit seulement dans le cœur, et qu'elle ne se montre chez M. d'Argout ces allures d'indépendance et de fierté personnelle aux quelles se reconnaissent les caractères politiques ?

M. d'Argout a toujours besoin d'être soumis à quelqu'un de ses collègues, et de préférence au président du conseil. Il pousse si loin le respect de l'ordre et des grades, qu'il semble servir même quand il commande.

M. d'Argout est un bon administrateur, s'il est entendu qu'on ne le constituera pas en trois d'invention et de stabilité, et qu'on le tiendra dans son cercle d'action comme un cheval infatigable qui tourne un moulin. Bon exécuteur, mais discoureur souvent mal habile, il faut trop se tirer à son aise de la tactique administrative et parlementaire, et jouer ou du moins essayer des pairs par cette statistique dont le résultat fut ceci : Prouver que la chambre des pairs en masse, quand même elle serait respectable et imposante par ses lumières, devrait, à cause de son grand âge, être embaumée depuis longtemps.

Il faut rendre à M. d'Argout cette justice : pour son goût que l'économie po-

litique et les études de la science libérale ne l'ont jamais égaré dans aucune niaiserie philantropique.

Sa passion pour le travail peut s'appeler une manie. Il aime d'amour les paperasses, les dossiers, il est si heureux d'écrire lui-même et de signer, qu'il tomba sérieusement malade de fatigue, on ne sait à l'occasion de quelle cérémonie, pour avoir passé plusieurs nuits à signer lui-même quelques milliers de billets d'invitation qui pouvaient se lithographier.

Rien n'est plus curieux à surprendre qu'une matinée de travail de M. d'Argout dans son cabinet de ministre.

Sa tête, enveloppée d'un bonnet de soie noire, offre une surface unie et ronde comme celle du vautour, dont le bec est représenté par le prolongement de ce nez tant de fois décrit: courbé en deux et plongeant dans une mare de documens, il a bien l'air d'un oiseau aquatique qui pêche des petits poissons dans un étang.

Autour de lui s'amoncèlent des piles de dossiers, les uns ouverts et en désordre, les autres attachés par des sangles. Des livres, des collections du *Moniteur* et du *Bulletin des Lois*, pavent le plancher; des liasses de rapports errent d'une chaise à l'autre; des cartons béans déversent sans cesse, sur le bureau, des alimens nouveaux à ce travail carnassier: les yeux armés de lunettes, les mains tachées d'encre, M. d'Argout savoure avec volupté le parfum de poussière et de moisissure qu'exhale ce charnier administratif au milieu duquel il se complaît.

Pendant de longues heures il dissèque ainsi toutes les divisions de son département, ne prenant, comme repos, que le temps nécessaire pour priser à pleins doigts, relever ses chaussettes, reboucler des bretelles qui fixent un pantalon montant sous les aisselles, et boire quelques tisannes ordonnées par son médecin lithotriteur; car c'est encore là un des courages de M. d'Argout, de supporter bravement la cruelle maladie dont il est atteint. Quand il est ministre, il se soigne à peine, parce qu'il aime mieux paperasser que de s'aliter; mais, dans ses interrègnes, dans ses vacances d'homme politique, il se livre aux cruels instrumens de la chirurgie. Ce sont là ses loisirs.

M. d'Argout est un homme bien élevé, aimable, bienveillant et même galant, non pas à la manière de M. de Rambuteau, papillon dont les ailes ne frémissent qu'au milieu des vapeurs tièdes et parfumées d'un boudoir, mais à la manière des anciens gardes d'honneur en campagne, c'est-à-dire au moment même et pour le moment, sans engagement et sans suite, peu propre aux patientes opérations du siége, mais très déterminé à l'assaut.

Poli et affectueux, quoique brusque et fantasque, il accueille les gens qui lui inspirent quelque penchant par cette exclamation favorite: Bonjour, cher!

Aimant la controverse, appelant même la contradiction, il argumente avec délices, mais n'en fait guère qu'à sa tête, à moins que la volonté de son chef hiérarchique ne se place au-dessus de la sienne: il se dévoue alors, marche en avant, s'oublie pour se donner à d'autres, et brave tout en résumant son caractère lui-même par ce mot: Je suis bon cheval de trompette.

(*Nouvelles à la main.*)

UN CORSAIRE.

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN INCONNU.

..... Ayant obtenu de mon amiral un congé de quelques mois, je visitais alors en curieux presque tous les ports de la Manche, qui, dans notre dernière guerre avec les Anglais, ont fourni une si grande quantité d'intrépides corsaires.

J'étais fort jeune alors, et comme je n'avais jamais vu de *corsaire*, j'aurais tout donné au monde pour en voir un, mais *un vrai*, un type, le blasphème et la pipe à la bouche, fumant de la poudre à défaut de tabac, l'œil sanglant, et le corps couvert d'un réseau de cicatrices profondes à y fourrer le poing.

Comme, dans une de mes stations sur la côte, j'exprimais ce naïf désir à un ami de ma famille, homme fort aimable et fort spirituel, auquel j'étais recommandé, il me dit:

— Eh bien! demain je vous ferai dîner avec un corsaire.

— Un corsaire! lui fis-je.

— Un vrai corsaire, reprit-il, un corsaire comme il y en a peu, un corsaire qui à lui seul a fait plus de prises que tous ses confrères depuis Dunkerque jusqu'à Saint-Malo.

Je ne dormis pas de la nuit, et le jour me parut démesurément long, quoique j'eusse essayé de lire le *Conrad* de Byron pour me préparer à cette sainte entrevue.

A cinq heures j'arrivai chez mon ami. C'est stupide à dire, mais j'avais presque mis de la recherche dans ma toilette. En entrant, je trouvai à mon hôte un aspect soucieux qui m'effraya, et je frémis involontairement.

— Notre corsaire ne viendra qu'à la fin du dîner, me dit-il; il est en conférence avec le capitaine du port.

— Hélas! j'attendrai donc, répondis-je en sentant mon cœur se rasséréner.

On se mit à table. J'étais placé à côté de la femme de mon hôte; et, à ma droite, j'avais un monsieur de soixante ans, qui paraissait fort intime dans la maison, et qu'on appelait familièrement Tom.

Ce monsieur, fort carrément vêtu d'un habit noir, qui tranchait merveilleusement sur du linge d'une éblouissante blancheur, ce monsieur, dis-je, avait une franche et joviale figure, l'œil vif, la joue pleine et luisante, et un air de bonhomie épandu dans toute sa personne qui faisait plaisir à voir. Il me fit mille récits sur *sa* ville, dont il paraissait fier, me parla des embellissemens projetés, de la rivalité de l'école des frères et de l'enseignement mutuel, et finit par m'apprendre, avec une sorte d'orgueilleuse modestie, qu'il était membre du conseil municipal, capitaine de la garde nationale, et qu'il jouissait même d'un certain crédit à *la fabrique*. Je le crus sur parole. Ces détails m'eussent prodigieusement intéressé dans toute autre circonstance; mais je dois l'avouer, ils me paraissaient alors assez monotones, dévoré que j'étais du désir de voir *mon* corsaire. Et *mon* corsaire n'arrivait pas. En vain notre hôte, par une charitable attention, et dans le but de me distraire, s'était mis à taquiner M. Tom sur je ne sais quelle fontaine qui tombait en ruines, quoique lui, Tom, fût spécialement chargé de la surveillance de ce quartier. Je ne retirai de ce charitable procédé de mon hôte que cette conviction: que M. Tom, au nombre de ses autres qualités sociales et municipales, joignait le caractère le plus doux, le plus gai et le plus conciliant du monde.

On servit le dessert. Les gens se retirèrent; j'étais désespéré; n'y tenant pas, je m'adressai d'un air lamentable à l'amphytrion.

— Hélas! votre corsaire vous oublie, lui dis-je.

— Quel corsaire? dit M. Tom, qui cassait ingénument des noisettes.

— Mais le commissaire de marine que j'avais invité, dit mon hôte en riant aux éclats de cette bêtise.

J'étais rouge comme le feu, et pardieu si colère, qu'il fallut la présence des deux femmes pour me contenir.

Je ne sais où ma vivacité allait m'emporter, lorsque, pour toute réponse, je vis mon hôte sourire en regardant les autres convives, qui sourirent aussi. J'en excepte pourtant M. Tom, qui devint rouge jusqu'aux oreilles, et baissa la tête d'un air honteux.

Il n'y a que cet honnête bourgeois qui soit indigné de cette scène ridicule, pensai-je en venant un remercîment intime au digne conseiller municipal.

— C'est assez plaisanter, monsieur, me dit alors l'hôte d'un air sérieusement affectueux; excusez-moi si j'ai ainsi usé ou abusé de ma position de vieillard pour vous mettre à l'abri des impressions calculées à l'avance; car, grace à ces préventions, monsieur, on juge mal, je crois, les hommes intéressans. Oui, quand on les rencontre tels qu'ils sont, au lieu de les trouver tels qu'on se les était figurés, votre poésie s'en prend quelquefois à leur réalité, et, par dépit d'avoir mal préjugé, vous les appréciez mal, ou vous persistez dans l'illusion que vous vous étiez faite à leur égard.

Je regardais mon hôte d'un air étonné. J'avais seize ans; il en avait soixante, et puis je trouvais tant de raison, et de bienveillante raison, dans ce peu de mots, que je ne savais trop comment me fâcher.

— Une preuve de cela, ajouta-t-il; si tout à l'heure je vous avais montré notre corsaire, en vous disant: Le voici; vous eussiez, j'en suis sûr, éprouvé une tout autre impression que celle que vous avez éprouvée; et pourtant cet intrépide dont je vous ai parlé est ici au milieu de nous; il a dîné avec nous.

Je fis un mouvement.

— Je vous en donne ma parole, dit mon hôte d'un air si sérieux, que je le crus.

Alors je promenai mes yeux sur tous ces visages, qui s'épanouirent complaisamment à ma vue, mais rien du tout de corsaire ne se révélait.

— Regardez-nous donc bien, me dit M. Tom avec un rire singulier.

Alors mon hôte me dit, en me désignant M. Tom de la main:

— J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine Thomas S....

— Le capitaine S...! vous êtes le brave capitaine S...? m'écriai-je, car le nom, l'intrépidité et les miraculeux combats de l'homme m'étaient bien connus, et je restai immobile d'admiration et de surprise; mon cœur battait vite et fort.

— Eh! mon Dieu oui, je suis tout cela... à moi tout seul, me dit le corsaire, en continuant d'éplucher et de grignoter ses noisettes.

— Vous êtes le capitaine S.... ? dis-je encore à M. Tom en le couvant des yeux, et m'attendant presque à voir, depuis cette révolution, le front du conseiller municipal se couvrir tout à coup de plis menaçans, son œil flamboyer, sa voix tonner.....

Mais rien ne flamboya, ne tonna; seulement le corsaire me dit avec la plus grande politesse: Et je me mets à vos ordres, monsieur, pour vous faire visiter la rade et le port.

Après quoi il se remit à ses noisettes. Il me parut trop aimer les noisettes pour un corsaire.

En vérité, j'étais confondu, car, sans trop poétiser, je m'étais fait une tout autre figure de l'homme qui avait vécu de cette vie sanglante et hasardeuse. Je ne pouvais concevoir que tant d'émotions puissantes et terribles n'eussent pas laissé une ride à ce front lisse et rayonnant, un pli à ces joues rieuses et vermeilles.

Mon hôte voyant mon étonnement, dit au corsaire: « Oh! maintenant il ne vous croira pas, Tom; pour le convaincre, parlez-lui métier, ou mieux, racontez-lui votre évasion de *Southampton*. »

Ici le capitaine Tom fit la moue.

Sur mon observation, mon hôte n'insista pas, et je me mis à causer avec le capitaine serein et placide, de quelques uns de ses magnifiques combats avec lesquels nous avions été bercés, nous autres aspirans.

Cette attention de ma part flatta le capitaine Tom; la conversation s'engagea entre nous deux: il me donna même quelques détails sur sa façon de combattre, mais tout cela d'un air, d'un ton doux et calme qui faisait un singulier contraste avec la couleur tragique et sombre du sujet de notre conversation.

Entre autres choses, je n'oublierai jamais que, lui demandant de quelle manière il abordait l'ennemi, il me répondit tranquillement en jouant

avec sa fourchette : « Mon Dieu je l'abordais presque toujours de long en long, mais j'avais une habitude que je crois bonne et que je vous recommande dans l'occasion, car c'est bien simple, » ajouta-t-il à peu près du ton d'une ménagère qui hasarde l'éloge d'une excellente recette pour faire les confitures. « Cette habitude, reprit-il, la voici : Au moment où j'étais bord à bord de l'ennemi, je lui envoyais tout bonnement ma volée complète de mousqueterie et d'artillerie bourrée à triple charge. Eh bien, vous n'avez pas l'idée de l'effet que ça produisait », ajouta le capitaine en se tournant à demi de mon côté et secouant la tête d'un air de conviction.

— Je pris la liberté d'assurer au capitaine que je me faisais parfaitement une idée de l'effet que devait produire cette excellente habitude qui, dans le fait, était bien simple.

— Bah !... Tom fait le crâne comme ça, dit mon hôte d'un air malin, et il ne vous dit pas qu'il a peur des revenans !

— Oh ! des revenans ! dit joyeusement Tom en remplissant son verre d'excellent curaçao.

— Des revenans, reprit mon hôte, enfin l'homme aux *yeux mangés* ne vous visite-t-il jamais, Tom ?.....

La figure du capitaine prit alors une bizarre expression : il rougit, son œil s'anima pour la première fois, et, posant son verre vide sur la table, il me dit en passant la main dans ses cheveux gris et découvrant son large front : « Aussi bien il voulait me faire raconter mon évasion de Southampton ; cette diable d'aventure s'y rattache. Ecoutez-moi donc, jeune homme. »

— Ah ça, Tom, songez à ces dames, dit mon hôte, en montrant sa femme et une de ses amies.

— Ma foi, dit le capitaine, si la chaleur du récit m'emporte, figurez-vous bien, mesdames, qu'au lieu du mot il y a des points.

Je ne sais si ce fut une illusion, ou l'effet du curaçao réagissant sur le capitaine, ou le charme sombre et magique que jette sur tout homme ce fier nom de corsaire qu'on lui a écrit au front... ; toujours est-il que lorsque le capitaine commença son récit, il s'empara de l'attention par un geste muet de commandement. Il me sembla un homme extrêmement distinct du conseiller municipal.

Le capitaine commença donc en ces termes :

« C'était dans le mois de septembre 1812, autant que je puis m'en souvenir. Il ventait un joli frais de nord-ouest, j'avais fait une pas trop mauvaise croisière, et je m'en revenais bien tranquillement à Calais grand large avec une prise, un brick de 280 tonneaux chargé de sucre et de bois des Iles, lorsque mon second qui le commandait signale une voile au vent à nous. Je regarde : allons bien... Je vois des huniers grands comme une maison : c'était une frégate de premier rang. Le damné brick marchait comme une bouée ; je donne ordre à mon second de forcer de voiles, et je commence à couvrir mon pauvre petit longre d'autant de toile qu'il en pouvait porter ; il était ardent comme un démon, et ne demandait qu'à aller de l'avant ; aussi voilà que nous commençons à prendre de l'air.... et à filer ferme..., ce qui n'empêcha malheureusement pas la frégate d'être dans nos eaux au bout de trois quarts d'heure de chasse.

» Pour me prier d'amener, elle m'envoya deux coups de canon qui me tuèrent un novice et me blessèrent trois hommes.

» Pour la forme, seulement pour la forme, je lui répondis par ma volée à mitraille, qui pinça une demi douzaine d'Anglais ; c'était toujours ça, et tout fut dit. Je fus genoppé, mais par exemple traité avec les plus grands égards par le commandant anglais qui avait entendu parler de moi, car c'était la troisième fois qu'on me faisait prisonnier ; mais j'avais toujours eu le bonheur de m'évader des pontons.

» Nous rallîâmes Portsmouth et nous y arrivâmes à peu près à l'heure à laquelle je comptais rentrer à Calais. Oui, au lieu d'embrasser ma mère et mon frère, de conduire ma prise au bassin et de coucher à terre, j'allais droit vers un ponton, et peut-être pour y rester long-temps. C'était dur ; mais alors j'étais entreprenant, j'étais jeune et vigoureux, j'avais une bonne ceinture remplie de guinées, et par dessus tout une *rage de France* qui me rendait bien fort, allez..... Aussi quand le commandant, devant tout son animal d'état-major, me fit un grand discours, pour me dire que désormais j'allais être serré de près..., mis dans une chambre à part, surveillé à chaque minute..., que c'était ma vie que je jouais en tentant de m'évader..., enfin une bordée de paroles superbes, je ne lui répondis, moi, par autre chose que je m'en.... »

— Tom..., Tom..., s'écria fort heureusement mon hôte... ; car le capitaine, dans la chaleur du récit, avait déjà fait entendre certaine consonne sifflante qui annonçait un mot des plus goudronnés.

— Mais c'est que c'était vrai, c'est comme je vous le dis, reprit le capitaine. Je m'en...

— Tom, s'écria encore mon hôte, ce n'est nullement votre véracité que j'interromps ; mais songez à ces dames, Tom !

— Ah ! tiens, c'est vrai, reprit le capitaine. — Eh ! bien, non. — Je dis au commandant : Je m'en *moque*. Je m'évaderai tout de même. — Nous verrons, répondit l'Anglais. — Je l'espère bien, lui dis-je. — Et on m'envoya à *Southampton-Lake*, à bord du ponton *la Couronne*.

« *Southampton-Lake* est un assez grand lac, situé à environ quinze lieues de Portsmouth ; ce lac n'a d'autre issue qu'un étroit chenal, ce chenal débouche dans un bras de mer qui court du N.-O. au S.-E., et ce bras de mer, après avoir formé les rades de Portsmouth, de Spithead et de Sainte-Hélène, se jette enfin dans la Manche, après avoir contourné les îles Portsea, Haling et Torney.

» Je ne vous donne tous ces détails qu'afin de vous faire voir que ce diable de lac était une position inexpugnable, et, à cause de cela même, parfaitement choisi pour servir de mouillage à une douzaine de pontons qui renfermaient alors quelques milliers de prisonniers de guerre français, au nombre desquels j'allais me trouver, et au nombre desquels je me trouvai bientôt, comme je vous l'ai dit, à bord de *la Couronne*, vaisseau de 80 rasé.

» Ce ponton était commandé par un certain manchot, nommé Rosa, un malin, un fin matois s'il en fut, beau, jeune et brave garçon d'ailleurs, qui avait perdu un bras à Trafalgar, et exécrait autant les Français que moi les Anglais : c'était de toute justice ; je ne pouvais lui en vouloir pour cela ; il était de son pays et moi du mien.

» Le premier jour que je vins à son bord, il me fit voir son ponton dans tous ses détails, ses grilles, ses serrures, ses piéges, ses trappes, ses verrous, ses barres, les rondes qu'on faisait tous les quarts d'heure, les visites, les sondages qui ne laissaient pas une minute de repos aux murailles de ce pauvre vieux navire. Puis il finit par m'annoncer qu'en outre de ces précautions, j'aurais encore à mes trousses et à mes ordres un caporal qui ne me quitterait pas plus que mon ombre, afin, disait-il d'un air gouailleur, *que mes moindres désirs fussent satisfaits*.

» Cependant, ajouta-t-il, si vous vouliez me donner votre *parole d'honneur* de ne pas chercher à vous évader, capitaine, je vous laisserais libre d'aller à terre tous les jours, et, à bord, votre chambre ne serait jamais visitée.

» Vous êtes trop aimable, lui dis-je ; mais je ne peux pas vous donner cette parole-là, parce que, voyez-vous, le soir et le matin, la nuit et le jour, je n'ai qu'une pensée, qu'une idée, qu'une volonté, celle de m'évader.

— » Vous avez bien raison, et j'en ferais autant à votre place, me répondit le manchot ; seulement je vous préviens d'une chose, c'est que vous me piquez au jeu, et que, pour vous retenir, *tout moyen* me sera bon.

— » Mais c'est trop juste, lui dis-je, puisque *tout moyen* me sera bon pour me sauver.

» Le fait est que pour se sauver c'était bien le diable. Figurez-vous que tous les sabords ou ouvertures qui donnaient du jour dans les batteries étaient grillées, regrillées et surgrillées de telle sorte, qu'on ne pouvait songer à y passer, d'autant plus que ces barreaux étaient visités cinq à six fois par jour et autant de fois par nuit ; en admettant même que vous eussiez pu passer par un de ces sabords, il régnait au dessous une espèce de petit parapet qui faisait tout le tour du navire, et sur cette galerie se promenaient continuellement des sentinelles. Or, dans le cas où vous auriez échappé à ces sentinelles, vous n'eussiez pas échappé aux rondes de canots armés qui, la nuit, se croisaient dans tous les sens autour des pontons. Enfin eussiez-vous même eu ce bonheur, il vous fallait encore gagner à la nage les rives de ce lac qui étaient environ éloignées d'une lieue et demie de tous les côtés du ponton.

» Ce n'est pas tout, si l'eau de ce lac eût été partout profonde ou guéable, quoique extrêmement hasardeux, un tel trajet eût été possible ; mais ce qui le rendait presque impraticable, c'est que pour aller à terre il fallait absolument traverser trois bancs d'une vase épaisse, molle et gluante, dans laquelle on ne pouvait ni nager, ni marcher...

» Aussi, à vrai dire, ces bancs de vase faisaient-ils, en partie, la sûreté des pontons.

» L'espionnage aussi servait assez les Anglais, vu qu'il y a des gredins partout et plutôt sur les pontons qu'ailleurs, car la misère déprave ; et, sur dix évasions manquées, il y en avait toujours neuf qui avortaient par la trahison de faux frères.

» Les prisonniers avaient bien essayé de remédier à ces désagrémens en tuant, avec des circonstances assez bizarres, que je tairai d'ailleurs à cause de ces dames (ajouta fort galamment le capitaine), en tuant, dis-je, les traîtres qui les vendaient, quand les commandans anglais ne les retiraient pas assez vite du bord ; mais rien n'y faisait, et la délation allait son train, parce que les Anglais la payaient bien.

» J'étais donc depuis huit jours à bord de *la Couronne*, lorsqu'un matin on apprend qu'un nommé Dubreuil, un matelot de mon pays, assez mauvais gueux du reste, s'était évadé pendant la nuit, ayant, à ce qu'il paraît, trouvé moyen de se cacher, le soir, dans une grande chaloupe de ronde. Une fois l'embarcation poussée au large, comme le temps était noir, on le prit pour un matelot de service ; puis, quand il vit le moment favorable, il se jeta à l'eau, plongea et disparut sans qu'on ait pu jamais parvenir à le rejoindre.

» Vous concevez si cette nouvelle irrita mon désir de m'échapper à mon tour ; mais je ne trouvais personne de sûr à qui me confier, et je ne voulais rien hasarder par les motifs que je vous ai dit, lorsque ma bonne étoile amena, comme prisonnier à bord de *la Couronne*, un capitaine corsaire de mes amis, gaillard solide, entreprenant.... *un homme* enfin.

» Dès que nous nous fûmes reconnus, nous comprîmes tout de suite, sans nous le dire, qu'il fallait surtout laisser ignorer cette rencontre au commandant ; aussi j'eus toujours l'air d'être plutôt mal que bien avec Tilmont (c'est comme ça qu'il s'appelait).

» Tilmont avait avec lui un vieux matelot, nommé Jolivet, dont il était

sûr, car ils naviguaient ensemble depuis vingt ans; nous convînmes de nos faits, et huit jours après la fuite de Dubreuil, jour pour jour, les choses étaient en bon train.

» Le matin de ce jour-là, le manchot me fit appeler dans sa chambre: il était radieux, pimpant et se carrait en se frottant le menton plutôt d'un air à se faire casser les reins... que souhaiter le bonjour :

— » Capitaine, me dit-il, vous avez voulu jouer gros jeu contre moi, vous avez perdu; c'est malheureux, une autre fois choisissez mieux vos confidens.

— » Comment cela? lui dis-je sans me déconcerter.

— » Oui, reprit-il en épousseteant son collet d'un air dégagé, oui, vous deviez vous sauver demain ou après par un trou fait à la muraille de la coque du navire, à bas-bord près du *black hole*; c'est un nommé Jolivet qui faisait le trou, vous lui aviez donné dix louis pour le faire, il m'a demandé quinze guinées pour me le vendre, et je les lui ai données bien vite; car, en vérité, c'était pour rien.

» Comme bien vous pensez, j'étais exaspéré, et j'aurais étranglé Jolivet, si je l'avais tenu. Une fuite si bien ménagée, disais-je au manchot en trépignant, une fuite à son heure, sur le point de réussir... etc., etc.

— » Je conçois que c'est désolant, me répondit le scélérat d'Anglais; mais, pour vous consoler, capitaine, buvons un verre de madère à votre prochaine évasion.

— » Que voulez vous, lui dis-je, c'est à refaire... Heureusement qu'il reste de la muraille à percer; et comme, après tout, il n'y a pas de quoi se tuer pour cela, nous bûmes à la *prochaine*, et nous allâmes nous promener dans la batterie basse.

» J'étais ou plutôt j'avais le cœur navré, désespéré, tandis que le manchot n'avait jamais été plus gai; il ricanait, il sifflait, il roucoulait en chantant faux comme un Anglais qu'il était, enfin il ne pouvait cacher sa joie d'avoir fait rater ma fuite, et il était bien certainement dans son droit.

» Comme nous nous promenions depuis une demi-heure dans la batterie basse, lui toujours guilleret, moi toujours triste, un tapage infernal partit au dessus de notre tête, dans la batterie du 18, et interrompit notre conversation qui n'était pas vive.

— » Qu'est-ce que cela? demanda le commandant à un aspirant qui descendait.

— » Commandant, ce sont les prisonniers qui dansent; il y a bal là-haut comme tous les jours.

» Est-ce que ne voilà pas ce gueux de manchot qui s'avise de dire : Faites cesser, monsieur; cette joie est inconvenante de la part des prisonniers, le jour où l'un d'eux a vu son projet de fuite avorter... Faites cesser aujourd'hui, monsieur.

» Et avant que j'aie pu l'en empêcher, le chien d'aspirant remonte, et ce bruit, qui tombait à nous étourdir, cesse à l'instant.

» Alors, je l'avoue, malgré moi je pâlis comme un mort, car au moment où la danse cessa, un léger bruit, heureusement imperceptible pour tout autre que pour moi, se fit entendre derrière la cloison qui formait la chambre de *Tilmont*, chambre sur le plafond de laquelle les danseurs paraissaient sauter le plus volontiers. Ce léger bruit, qui ressemblait au cri d'une scie, dura à peine une seconde après que la danse n'ébranla plus le plancher de la batterie; mais, comme je vous l'ai dit, cette seconde suffit pour me faire un damné mal; on m'eût scié le cœur que ça n'eût pas été pire.

» Heureusement le manchot prit cette pâleur pour celle de la colère, car aussitôt je m'écriai furieux : Et moi, monsieur, je m'oppose à cela; punir ces pauvres gens parce que j'ai été assez sot pour me laisser surprendre, ce n'est pas juste; vous voulez me faire haïr de mes compatriotes, c'est une lâcheté, monsieur, entendez-vous, une lâcheté; et si vous êtes homme d'honneur, vous leur permettrez de recommencer leur danse.

» Calmez-vous, capitaine, me dit obligeamment le manchot; je vais moi-même leur en donner l'autorisation.

» Et la brute, le sot, le triple sot de manchot, d'Anglais, y alla lui-même... Concevez-vous, lui-même... s'écriait le capitaine en bondissant sur sa chaise et tapant dans ses mains avec une joie frénétique et des éclats de rire qui nous stupéfiaient.

» Je vais vous expliquer pourquoi je ris tant à ce souvenir, — ajouta-t-il en se calmant, — c'est que vous ne savez pas une chose... Ces hommes qui dansaient, c'était moi qui, depuis huit jours, les payais vingt sous par tête pour danser et faire un train d'enfer au dessus de la chambre de ce pauvre Tilmont, sous le prétexte de l'embêter; mais, dans le fait, afin qu'on n'entendît pas le bruit qu'il faisait, en me creusant, pendant ce temps-là, un trou dans la muraille du navire, qui formait un des côtés de sa cabane.

» C'est que la trahison de *Jolivet* était convenue entre lui, moi et Tilmont, et qu'il n'avait vendu le trou qu'il m'avait fait que pour détourner l'attention et renforcer nos fonds de quinze guinées que le manchot lui avait données pour sa trahison. C'est qu'enfin, pendant cette nuit même, je devais m'évader, car le trou de Tilmont était à peu près fini, et les vents paraissaient devoir souffler vigoureusement du N.-O., ce qui nous annonçait une nuit sombre et orageuse.

» Comme je vous l'ai dit, cela se passait huit jours après l'évasion de Dubreuil; mon *faux trou* avait été vendu, la danse avait recommencé, et j'avais le désespoir sur le front et la *France dans le cœur*... car Tilmont venait de m'avertir par un signe convenu que le trou était tout à fait fini.

» J'allais monter sur le pont pour voir encore d'où se faisait la brise, lorsque j'entendis le bruit du sifflet du maître qui appelait tout le monde en haut.

» Au même instant un timonier vient me prévenir que le commandant me demande sur la dunette.

» Je n'y comprenais rien, je monte tout de même; mais qu'est-ce que je vois? l'état-major anglais en grand uniforme, les troupes sous les armes, les prisonniers rangés sur les gaillards, et, comme d'habitude, sous le feu de quatre caronades chargées à mitraille.

» Le commandant Rosa avait un air grave et solennel que je ne lui connaissais pas. Il se tenait debout. A ses pieds était un hamac posé sur le pont et recouvert d'un pavillon noir.

» Le manchot ordonna de battre un ban; et quand les tambours eurent cessé de rouler, il dit en français :

» *Il y a huit jours qu'un des prisonniers de ce ponton s'est évadé.* ARRIVÉ AUX BANCS DE VASE, *il y est resté engagé. Or, voici ce qui lui est arrivé.* Puis se tournant vers moi : *Capitaine*, me dit-il, *voyez donc si par hasard vous ne reconnaîtriez pas ce camarade!* Et en disant ces mots il écarte d'un coup de pied le pavillon qui couvrait le hamac. Alors je vois un cadavre tout nu, très gonflé et d'une couleur verdâtre; mais ce qu'il y avait d'horrible, c'était sa figure toute déchiquetée, et surtout les orbites sanglans de ses yeux, qui étaient vides : ils avaient été mangés par les corbeaux.

» A voir ce visage en lambeaux, desséché par le soleil, il était clair que ce malheureux, enfoui dans une vase épaisse et visqueuse, n'avait pu s'en tirer; que plein de force et de vie il y avait attendu la mort pendant des jours! et que peut-être, à la fin de son agonie, en voyant les oiseaux de proie tourner sur sa tête, il avait pu prévoir ce qui l'attendait!..

» Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'est impossible de vous rendre l'impression que fit la vue de ce cadavre sur l'équipage et sur moi-même. Mon sang ne fit qu'un tour, je l'avoue; car la première pensée qui me vint, fut que, pendant la nuit, j'allais avoir la même vase à traverser, et que le même sort m'attendait peut-être; mais comme j'ai toujours eu assez d'empire sur moi, je me contins; et quand le maudit manchot, après avoir regardé tout le monde pour juger de l'effet que ça produisait, se tourna de mon côté et me dit de nouveau : *Eh bien! capitaine, reconnaissez-vous ce camarade?*

» Je croisai mes mains derrière mon dos, et je lui dis d'un air dégagé (qui me coûtait dur à prendre, je vous le jure) :

» — Je reconnais parfaitement le *camarade*, monsieur... C'est Dubreuil, un matelot de mon pays; mais il n'y a pas mal, c'était un mauvais gueux qui battait sa mère.

» Mon sang-froid déconcerta le manchot, qui, presque furieux, s'écria en poussant du pied une des jambes de ce cadavre à moitié rongées par les reptiles :

» — Vous voyez pourtant qu'un banc de vase est une promenade fatigante, car on y use jusqu'à sa peau.

» — Oui, quand on est assez sot pour ne pas emporter de patins, lui dis-je en ricanant malgré moi; car l'imbécile, en me montrant cette jambe mutilée, venait de me donner une idée qui était excellente.

» Il la prit pour une plaisanterie, resta court, et me dit sérieusement :

» — Vous êtes gai, capitaine?

» — Très gai, monsieur, répondis-je; ainsi, croyez-moi, jetez cette charogne à la mer. Ne jouez plus à *croquemitaine* avec moi, et persuadez-vous bien ceci : *c'est que le ciel du bon Dieu tomberait sur moi, que je gratterais encore pour y faire un trou.* Sur ce... bonsoir, monsieur.

» Et je m'en fus, car je n'y tenais plus. Ce cadavre en pourriture me révoltait; et puis devant m'évader la nuit même, j'avais bien d'autres chiens à tondre que de faire le *vis-à-vis* de M. Dubreuil. »

— Et vous avez osé vous évader cette nuit-là, capitaine? dit une de ces dames dont la terreur était au comble.

« — Oui, madame, reprit le capitaine d'un air grave; et, par l'enfer, ce fut une bien mauvaise nuit que celle-là. »

Et, probablement au souvenir de tout ce qu'il avait déployé de courage et d'énergie dans cette terrible nuit, la figure du capitaine Tom révéla une magnifique expression de force indomptable et de résolution désespérée. Son regard était fixe et profond, son attitude puissante. Il était sublime ainsi. Un moment j'avais entrevu l'homme que je voulais voir, sous son enveloppe naïve et simple.

Et le capitaine continua son récit.

« Ainsi que je vous l'ai dit, continua le capitaine, le *trou* de Tilmont étant terminé, si la nuit devenait bonne, je devais tenter l'affaire.

» Or, elle devint bonne, la nuit, et si bonne, que, vers les sept heures du soir, il venait dans notre lac une brise à décorner les bœufs. Le ciel se chargeait de grains dans le nord-ouest; il tombait une pluie fine et glacée, et le temps tournait à l'orage que c'était une bénédiction.

» A huit heures du soir on battait la retraite. Les matelots gagnèrent leurs hamacs, les officiers leurs chambres; dix minutes après, tous les feux, hormis les feux de garde, étaient éteints, et l'on n'entendit plus que la marche mesurée des factionnaires des batteries et des parapets. Je me glissai alors à pas de loup dans la chambre de Tilmont. Jolivet s'y trou-

vait. Il faut vous dire que le commandant ayant la conviction que Tilmont ne savait pas nager, et par conséquent ne pouvait songer à s'évader, cet officier était moins gêné que nous autres.

» Je me rappelle cela comme si j'y étais. Jolivet sortit pour faire le guet en dehors; j'entrai. Tilmont était assis sur son lit, devant lui était un pliant, sur ce pliant un pot d'étain, et dedans quelque chose qui fumait.

— » Ah ça, ça va t-il toujours pour cette nuit? me dit Tilmont.

— » Toujours, mon matelot, toujours, la nuit est superbe.

» Là-dessus Tilmont baissa un peu la planche qui cachait le trou, et il vint dans la chambre une forte rafale d'air qui manqua d'éteindre une petite lampe que nous avions cachée sous le lit; nous vîmes alors un ciel sombre, une nuit noire comme de l'encre, et quelques gouttes de pluie ou d'écume, louettées par la violence du vent, tombèrent même dans la chambre. Alors Tilmont replaça la planche, me regarda entre les deux yeux, et me dit :

— » Mais là, sans rire, sais-tu qu'il ne fait f..... pas beau, Tom?

— » Je le vois, mais je m'*en moque* (pardon, mesdames).

— » Tu y laisseras ta peau.

— » Encore une fois, je m'en... *moque*. Crever là ou ailleurs, c'est tout un.

— » Mais entends donc ce vent, Tom; vois donc comme il nous bourlingue, Tom.

» En effet, le damné ponton roulait comme une galiote; c'était une jolie tempête. Pour essayer encore de me dégoûter, Tilmont baissa de nouveau la planche du trou, et malgré l'obscurité, nous vîmes alors toute l'étendue du lac blanchie par l'écume des lames; des lames d'un lac!.... vous jugez s'il ventait. Partout le ciel noir et un vent d'enfer. J'avoue que c'était une folie de s'exposer à faire deux lieues et demie à la nage par un temps pareil; mais je m'étais dit : Je partirai; je devais partir. Aussi je tins bon; et comme Tilmont regardait encore à son trou :

— » Quand tu te me tras vingt fois le nez à ta fenêtre, lui dis-je, ça n'y changera rien; encore un coup, je pars; foi de Tom, je pars.

» Tilmont savait bien que dès que j'avais dit *foi de Tom*, c'était fini; aussi me répondit il d'un air très sérieux, en fermant son trou : *à Dieu vat*.

— » Qu'est-ce que cela, lui dis-je en regardant dans le fond de ce pot d'étain fumant, qui ne sentait pas absolument mauvais?

— » C'est du sucre, du rhum et du café fondus et bouillis ensemble; il en a une pinte; et tu vas d'abord commencer par me boire ça, Tom.

— » Non, lui dis-je; que le diable m'étrangle si je fais comme ces chiens d'Anglais, qui ne se trouvent hommes que quand ils sont soûls...

— » Je te dis que tu vas me boire ça, Tom...

— » Non.

— » Ah!...

» Et malgré tout, je bus, parce que quand cet enragé de Tilmont avait quelque chose dans sa tête, il fallait que ça fût comme il le voulait; mais quoique j'eusse avalé verre par verre sa diable de mécanique, j'avais le feu dans le ventre. Ah ça, maintenant, lui dis-je, et le *suif*?

— » Je l'ai, me dit-il; car il en avait eu six ou sept livres, comme nous en étions convenus.

» Je me mis alors nu comme la main (pardon, mesdames); et nous deux Tilmont, *nous me* frottâmes d'une couche de graisse d'au moins six lignes d'épaisseur; ça n'est pas très propre, mais c'est un procédé bien simple que je vous recommande dans l'occasion, car avec ça vous nageriez dans l'eau glacée comme dans l'eau tiède, sans seulement vous apercevoir du froid.

» Quand je fus suifé comme une baleinière, Tilmont m'attacha au cou un collier de guinées, cousues dans une peau d'anguille; je mis dans mon chapeau ciré une petite carte de la Manche, que j'avais prise dans la géographie de l'enfant d'un sergent d'armes. J'y mis encore une boussole, de l'amadou et un briquet; je passai mon poignard dans le cordon de ce chapeau, que j'attachai bien ferme sur ma tête; et je bouclai sur mes épaules le petit sac de cuir qui contenait un vêtement complet pour m'habiller en sortant de l'eau.

» Comme je finissais d'attacher la dernière courroie de ce sac, je sens mon Tilmont y glisser quelque chose; c'étaient vingt guinées, tout ce qu'il possédait alors.

— » Tilmont, lui dis-je, c'est mal; tu abuses de ta position.

— » Allons, allons, me dit-il d'un air extrêmement impatienté, voyons, pas de *palabres*... et tes patins pour les bancs de vase, où sont-ils?

— » Là, derrière mon sac; en faisant la planche, je pourrai les prendre et me les mettre aux pieds.

— » Ah ça, est-ce bien tout?

— » C'est bien tout.

— » Alors, adieu, Tom; bon voyage.

— » Adieu, Tilmont.

— » Et il ouvrit le trou en grand. Le vent était si fort qu'il éteignit la lampe. J'embrassai Tilmont sans y voir; je lui dis :

— » Remercie bien Jolivet pour moi. Et je me glissai par le trou.

— » Bien des choses chez toi, me dit encore Tilmont...

» Et je n'entends plus rien, car je m'affalais en double le long d'une corde que le vent faisait balancer. Là, grâce au suif, je ne m'aperçus que j'étais dans l'eau que lorsqu'elle me fouetta la figure.

» En me laissant aller au ressac, je me trouvai près des chaînes du gouvernail; et là, craignant, malgré le bruit infernal du vent et l'agitation des vagues, d'être entendu ou vu par les factionnaires, je plongeai une dizaine de brasses. Quand je revins à flot, j'avais le ponton à gauche; je le reconnaissais à ses trois feux, qui brillaient comme trois étoiles au milieu de la nuit.

» Ce qu'il y avait de bon, c'est que le temps était si mauvais, qu'on n'avait pas osé mettre d'embarcations dehors pour faire les rondes de nuit. Du côté des hommes j'étais déjà tranquille; il n'y avait plus que l'eau, le vent et la vase qui me chiffonnaient...

» Après ça, vanité à part, je nageais comme un poisson. Ce que m'avait fait boire Tilmont me réchauffait au dedans, et le suif m'empêchait de sentir le froid au dehors. La position était tenable, mais il faisait un bien vilain temps tout de même.

» Quand je fus à deux cents brasses du ponton, je ne vis plus rien du tout. Le seul horizon que je pouvais apercevoir tout autour de moi, était un horizon de grosses vagues noirâtres qui devenaient blanches à mesure qu'elle se brisaient sur ma poitrine. Le ciel était couvert d'épais nuages roux qui couraient sous le vent, et la pluie qui tombait à verse me fouettant le visage, m'empêchait de respirer librement, ce qui me gênait le plus.

» Je nageai encore courageusement pendant une demi-heure, et puis j'eus un moment de faiblesse... Je réfléchis que j'aurais peut-être mieux fait d'attendre au lendemain; mais après ça je pensai à ma mère, à mon frère : alors mes forces revinrent; je me sentis comme enlevé sur l'eau, et je ne pus m'empêcher de crier *hourra*. Je fis à ce moment-là, certainement, les vingt meilleures brassées que j'aie jamais faites. J'étais comme exaspéré. Il me semble qu'alors j'aurais nagé dans le feu.

» Il y avait donc près de trois quarts d'heure que j'étais à l'eau lorsqu'il se fit au N.-O. une petite éclaircie. Je vis un peu de bleu et quelques étoiles, entourés de nuages gris. A la faveur de cette éclaircie, je distinguai à l'horizon le faîte d'un moulin qui devait me servir de direction pour passer les *bancs de vase*. Je m'aperçus alors que j'étais plus près de ces bancs que je ne l'avais cru.

» Et ici, je ne sais comment vous avouer une chose qui vous paraîtra bien bête, mais qui ne me parut pas telle à moi, car elle faillit me tuer; c'est qu'à peine j'avais eu pensé à ces *bancs de vase*, que tout à coup le souvenir de ce Dubreuil qui avait eu les yeux mangés sur ces mêmes bancs vint s'emparer de moi et ne me quitta plus.

» Et ce souvenir était presque une réalité, car cette diable de figure avait fait sur moi une telle impression!... je ne la rappelais si bien, qu'il me semblait la voir, et si bien que je la voyais...

» Oui, oui, je la voyais comme je la vois encore quelquefois dans mes rêves; ce visage bruni et déchiré, ces lèvres noirâtres et retroussées, ces dents blanches et surtout ces deux trous saignans où il n'y avait plus d'yeux. Encore une fois, je voyais tout cela; et dans ce moment, au milieu de cette nuit d'orage, voir cela, c'était ennuyeux, croyez moi.

» J'eus beau me raidir, penser que c'était le rhum que j'avais bu, ouvrir les yeux les plus grands que je le pouvais, les fermer, plonger, battre l'eau, me toucher les bras et le corps, la figure me poursuivait. C'était un cauchemar; j'avais la fièvre, le délire, tout ce que vous voudrez, mais je la voyais.

» A ce moment là, vraiment, j'ai manqué devenir fou; et, pour me fuir moi-même, ou plutôt la damnée figure qui s'attachait à moi, je plongeai avec fureur; mais au bout de deux brasses je me trouvai arrêté par une substance épaisse... Le fond diminua sensiblement... J'étais dans la vase.

Alors, comme si le diable s'en fût mêlé, le vent redoubla de sifflemens, la pluie de force; la nuit devint plus épaisse, et il me sembla voir et entendre des nuées de corbeaux au milieu desquels je voyais toujours les deux yeux vides de ces.... Dubreuil qui me regardaient. Ce fut plus fort que moi, je sentis comme une défaillance, et pourtant je me raidissais en criant et râlant du fond de la gorge : *Ah! mon Dieu!* On aurait dû m'entendre du ponton, quoiqu'il y eût une lieue. A bien dire, ce fut le plus vilain moment de cette nuit-là; car après ça je revins à moi, et je me raisonnai un peu en tirant la brasse pour me sauver de la vase, que je n'avais heureusement qu'effleurée. Enfin, me disais-je... Tom, tu n'es pas une femme.. Si tu réussis, pense que tu vas voir ta mère, ton frère; tu échappé à ce gredin de manchot. Dubreuil a été rongé dans la vase, c'est vrai; mais Dubreuil était un gueux, et tu es un honnête homme; ou, ce qui est plus clair, tu as des patins, et il n'en avait pas... Ainsi du cœur au ventre, mordieu, et va de l'avant...

» Je m'écoutai, et j'eus raison. Je fis de mon mieux; et, toujours nageant et sondant avec mes mains les bords du banc, je trouvai un endroit où la vase était assez compacte pour me soutenir un instant. Je profitai de cela pour attacher mes patins à mes pieds, et je glissai accroupi sur cette boue liquide comme sur des roulettes. Ces patins étaient faits de deux planches de sapin très larges et très minces que, par la grande surface qu'elles offraient à la vase, m'empêchaient d'y enfoncer. Je traversai ainsi le premier banc, puis je me remis à l'eau, et à nager pour gagner les autres.

» Une fois que j'eus goûté de mes patins, je vis que ce n'était qu'un jeu d'enfant : aussi je traversai le second et le troisième banc sans y penser, et je dus arriver au bord du lac environ deux heures et demie après le départ du ponton.

» C'était bien quelque chose, mais ce n'était pas tout : il fallait sortir

à *sa toilette*. J'étais couvert de limon comme un crabe, vu que ce que j'avais traversé en dernier était de la vase. A force de chercher, je trouvai un ruisseau tout près du moulin; je me débarbouillai, et un quart d'heure après j'étais mis fort décemment en bourgeois. Je bus une goutte de rhum à une gourde dont ce pauvre Tilmout avait précautionné mon sac; et, consultant ma boussole à l'aide de mon briquet, je me dirigeai vers l'est, voulant marcher toute la nuit afin de me trouver le matin assez loin de Southampton pour ne pas éveiller les soupçons.

»Ce qu'il fallait à tout prix pour moi, c'était gagner la côte, et là, de gré ou de force, trouver un canot pour traverser la Manche.

»Je ne vous dirai pas toutes les transes que j'éprouvai, obligé de me cacher le jour et de ne marcher que la nuit, payant quelquefois le silence à prix d'or, ou l'exigeant un peu brutalement; enfin vous jugerez des assommantes marches et contre-marches que je dus faire, quand vous saurez que j'avais quitté le ponton depuis neuf jours et je ne me trouvais encore qu'aux environs de Winchelsea, à vingt-cinq ou trente lieues de Portsmouth tout au plus.

»Je commençais à me démoraliser : tant qu'il n'y avait eu que des obstacles à vaincre, ça allait tout seul, parce que les obstacles... ça monte; mais quand il n'y eut plus qu'à se cacher comme un voleur, qu'à prendre garde, qu'à avoir peur d'un shériff ou d'un watchmann, ça ne m'allait plus.

»Enfin, un matin, c'était, pardieu, un mercredi matin, j'avais marché toute la nuit, et je me trouvais auprès de Folkstone, petit port pêcheur sur la côte, à une douzaine de lieues de Douvres; j'étais harassé, presque sans argent, abattu, de mauvaise humeur; il faisait chaud et je m'étais assis sous deux grands chênes qui ombrageaient un banc situé à la porte d'une assez jolie maison, bâtie tout proche des falaises de la côte.

»J'étais donc là, mon bâton entre mes jambes, réfléchissant si je n'aurais pas plus tôt fait d'engager tout bonnement, le poignard sur la gorge, le premier pêcheur que je rencontrerais sur la côte, à me confier son canot pour traverser la Manche, au lieu d'être là à me cacher comme un malfaiteur, lorsque j'entends chantonner derrière le mur de cette maison; c'était une voix de femme. Machinalement ou par curiosité je monte sur le banc, et j'aperçois dans ce jardin une belle jeune femme avec un grand chapeau de paille, des cheveux noirs superbes et une rose blanche. Elle arrangeait des fleurs et ne se doutait pas que je fusse là; mais, au moment où elle se tourne, qu'est-ce que je vois? un bijou de l'Inde, assez précieux, mais surtout fort remarquable, que je reconnais tout de suite. Ce bijou, et l'endroit de la côte où je me trouvais, me rappelèrent une chose à laquelle je ne pensais ma foi pas : aussi d'un bond je suis sur le mur, du mur dans le jardin, et assez près de la belle dame pour l'arrêter par le bras au moment où elle se sauvait avec une peur horrible. La pauvre femme tremblait de tous ses membres, et il y avait de quoi; mais je la rassurai bientôt en lui disant, en parfait anglais :

— » Vous êtes la femme du capitaine Dulow. Est-il ici?

— » Oui, monsieur.

— » Vous a-t-il parlé du capitaine Tom S..., qui lui a donné ce bijou, lui dis-je en lui montrant un petit poisson d'or à écailles articulées en pierreries qu'elle portait à son cou, suspendu à une chaîne avec sa montre?

— » Sans doute, monsieur, c'est au capitaine S... que mon mari doit sa liberté, me répondit cette femme en me regardant avec ses beaux grands yeux étonnés.

— » Eh bien! madame, le capitaine Thomas S... c'est moi, je suis prisonnier, je me sauve, cachez-moi.

— » Vous, monsieur!... Ah! quel beau jour pour mon William, monsieur... Suivez-moi.

»Dulow était à la promenade, il revint bientôt, et me reçut bravement, comme j'y comptais; il me tint caché dans sa maison dont la position était assez commode pour cela. Le jour je ne sortais pas, et le soir, à la brune, nous allions promener sur les falaises avec sa femme et sa sœur, excellente personne aussi.

»Quand Dulow me quitta dans les temps, je l'avais trouvé si bon garçon, que je l'avais prié d'accepter pour sa femme, dont il me parlait toujours, ce bijou que j'avais rapporté de l'Inde, en lui disant : Dulow, qu'elle le porte en souvenir d'un ami de son mari. Vous voyez que ça s'est bien trouvé, car c'est à ce diable de poisson d'or que j'ai reconnu Mme Dulow. Quant à ce que j'ai fait pour Dulow, ce n'est pas la peine de vous le dire, c'est une misère : dans ce temps-là ç'avait été beaucoup pour lui et rien pour moi, mais il s'en souvint; c'était tout simple, à sa place j'aurais fait tout de même.

»Par exemple, j'avais beau demander à Dulow les moyens de traverser la Manche, il avait toujours de mauvaises raisons à me donner : c'était très difficile de trouver un canot... Il était impossible d'éviter les gardes-côtes... Les vents étaient contraires... et variables (ce qui n'était pas vrai). Enfin, je l'avoue, je commençais à douter de sa bonne volonté. C'était dur, à trente lieues de France.

»Il y avait déjà dix jours que j'étais chez lui. Un soir, il dit à sa femme et à sa belle-sœur, comme d'habitude :

— »Mesdames, prenez vos chapeaux, et allons nous promener sur les dunes.

»J'y allai avec eux. Nous nous promenâmes assez long-temps sans rien dire; j'étais triste; le temps se passait; j'étais inquiet de ma mère; la guerre continuait, et je n'y étais pas; et puis enfin il me chagrinait de douter du dévoûment de Dulow qui pourtant n'aurait pas dû être ingrat. Le soleil était couché et la nuit commençait à se faire noire, lorsqu'en arrivant près d'une petite anse, Dulow me dit, en levant le nez en l'air :

— »Capitaine, que dites-vous de ce vent-là? (C'était une jolie brise de plein nord.)

— »Pardieu, lui répondis-je, il n'en faudrait pas plus à un pauvre prisonnier, qui aurait un canot, pour se trouver, demain matin, couché dans la maison de sa mère.

— »Eh bien! alors, me dit Dulow, capitaine, embrassez ces dames et partez.

»Je ne compris pas tout de suite : c'était trop loin de ma pensée du moment.

»Dulow me prit par la main en haussant les épaules, et me mena derrière un morne, où je vis un assez grand canot gréé avec une grande voile, une misaine et une trinquette amarrée à une roche.

— »Excusez-moi, me dit alors Dulow, si je vous ai fait attendre si longtemps, mais il fallait que j'attendisse le tour de service du garde-côte qui croisera cette nuit dans ces parages; il m'est dévoué; il sait ce que je vous dois : cette nuit vous pourrez passer sans crainte.

»Je reconnus mon Dulow d'autrefois, et je ne m'étonnai de rien : j'embrassai ces dames fort bien, lui aussi, et je sautai dans le canot.

»J'y trouvai des vivres, un compas, des armes, de la poudre, une longue-vue de nuit et une mèche. Je fis un dernier signe à ces dames et à Dulow, et je démarrai. J'étais libre...

»Je courus grand large; la mer était superbe; un temps de petite maîtresse. La longue-vue de nuit me fut bonne, car, au bout d'une heure de marche, je distinguai une corvette, peut-être anglaise, sur laquelle j'avais le cap; je virai de bord et fis quelques bordées. Ce petit accident me retarda un peu; mais le lendemain matin, au point du jour, j'eus le bonheur de voir la terre de France sortir de la brume, et de distinguer la jetée de Calais. Il faisait un soleil magnifique, la mer était comme un miroir, la brise fraîche et toujours du nord. Dans deux heures je devais embrasser ma mère et mon frère.

»Mais ce qu'il y eut de bon, c'est que les pilotes, les marins et les flaneurs du port étaient, comme d'habitude, rassemblés sur la jetée, et qu'en regardant de çà et là avec leurs longues vues, voilà qu'ils m'aperçoivent dans mon bateau.

— »Tiens! un prisonnier qui s'échappe, dit l'un.

— »Bon... Si c'était le capitaine S..., dit l'autre.

— »Ça se pourrait, dit un troisième.

»Et me voilà-t-il pas qu'un mousse, au lieu d'entendre : *si c'était*, entend : *c'est* le capitaine S...; il part comme un trait, et tombe chez ma mère et mon frère en criant comme un sourd :

— »Voilà le capitaine qui arrive d'Angleterre, tout seul, dans un canot

»Heureusement que c'était vrai, car sans cela concevez quel horrible coup c'eût été pour ma pauvre mère. Enfin elle accourt avec mon frère sur la jetée d'où l'on m'avait déjà reconnu; je n'étais pas à une portée de canon du port.

»Je n'ose pas vous dire comme je fus accueilli. Tous les bateaux pêcheurs et pilotes de Calais étaient venus à ma rencontre et me convoyaient c'étaient des hommes, des femmes, des enfans; c'étaient des hooras, une joie, des cris de vive le capitaine S...! qui me faisaient pleurer comme une bête; et puis, au bout de tout ça, sur la jetée, je voyais mon frère soutenant ma pauvre vieille mère qui avait tout au plus la force d'agiter son mouchoir, tant elle était émue.

»Mais, comme je mettais le pied sur l'échelle pour sortir de mon canot, en criant bonjour ma mère....! je me sens arrêté au bas de la jetée par un pékin en noir et en écharpe, flanqué de deux gendarmes, qui me demande *mon passeport*!

»C'était pourtant le commissaire, qui était assez bête pour me demander mon passeport! Mon passeport! l'animal! comme si j'arrivais dans sa ville par la grande route et en vinaigrette. Demander son passeport au capitaine Tom! qui s'échappait pour la troisième fois des pontons d'Angleterre. C'était à en devenir commissaire soi-même! Un chien qui venait me parler de passeport quand je voyais ma mère à vingt pieds au dessus de moi! Aussi comme il faisait mine de se mettre en travers de l'échelle, moyennant deux coups de pied dans le ventre, je l'envoyai, lui et ses gendarmes, se rafraîchir dans le port; d'un saut je fus sur la jetée, et vous jugez si je fus embrassé par ma mère et mon frère. Mais ce qu'il y eut de fameux, c'est que ces diables de marins étaient furieux et qu'ils ne voulaient plus laisser sortir de l'eau le commissaire et ses deux gendarmes, qui barbotaient d'un canot à l'autre en criant comme trois caniches en détresse, » ajouta le capitaine qui riait encore de souvenir. « Voilà, messieurs, nous dit enfin Tom, de quelle façon je suis revenu cette fois là d'Angleterre; mais il ne se passe vraiment pas de semaine que je ne pense à ce misérable Dubreuil, et que je ne voie en rêve sa damnée figure avec ses deux trous sans yeux, qui ont manqué me jouer un si bête de tour. »

. . . . . .

Il me serait impossible de dire l'impression que me fit éprouver cette narration, de dépeindre l'âpre énergie des gestes du capitaine, l'inflexion de sa voix brève ou sonore qui se modifiait, qui se pliait si bien à toutes les exigences de ce récit animé.

Je n'ai rien omis, rien changé; mais quelle différence, que cela manie-

nant me paraît froid, pâle, décoloré, à moi qui l'ai entendu, à moi qui l'ai vu!

Et puis, ce qu'il y avait encore de merveilleux, c'était ce mélange bizarre de deux hommes : l'un grandiose, énergique, bouillant et intrépide, dur comme l'acier, puisant sa force dans la résistance, ayant vingt fois bravé la mort, les horreurs du carnage et de la tempête; et puis l'homme doux, simple et bon, ayant l'air, pour ainsi dire, d'avoir assisté seulement comme spectateur à cette imposante et terrible partie de sa vie, et de s'en souvenir comme d'un sombre et magnifique drame qu'il aurait vu jouer jadis et qu'il sait par cœur. Ce qui m'avait encore frappé dans ce récit, c'était ce dévoûment admirable des marins les uns pour les autres; ces services où il s'agit à chaque pas de vie et de liberté, et qu'ils se rendent avec une insouciance si sublime. Et cela sans se dire : *Merci, frère!* car ils ne se disent pas merci entre eux. Mais si un jour le plomb vous atteint au milieu d'une grêle de mitraille, si les vagues écumantes sont sur le point de vous engloutir, vous sentirez une main amie ou reconnaissante vous arracher à son tour à une mort certaine. Et puis, quand vous reviendrez à la vie, peut-être cette main reconnaissante sera-t-elle glacée; mais c'est comme cela qu'elle vous aura dit *merci*, c'est comme cela qu'une autre fois vous direz *merci* à d'autres.

EUGÈNE SUE.

Poésie.

LES DEUX ROME.

Et antiquum documentum
Novo cedat ritui.
(*Saint Thomas d'Aquin.*)

Souvent, l'ame abattue et de regrets saisie,
Je me suis demandé pourquoi la Poésie,
Seule, entre tous les arts qu'elle efface en attraits,
N'obtient plus du Pouvoir que des regards distraits;
Une lyre, à ses yeux, vaut moins qu'une palette;
Sa main ouverte au peintre est fermée au poète;
L'un est le dieu de l'art, l'autre en est le martyr:
Au seul bruit que Vernet daigne enfin consentir
A brosser pour l'état ses fastueuses toiles,
L'escadre de Toulon enfle toutes ses voiles,
Le *Sphinx* obéissant allume ses charbons,
De la Flandre en Afrique il s'élance en deux bonds;
Partout où son pinceau veut copier l'histoire
La France lui bâtit un riche observatoire.
Et nous, compositeurs de plus larges tableaux
Que ne détruisent pas la flamme ni les flots,
Nous poètes, rivaux des peintres de batailles,
Qui faisons les héros aussi grands que leurs tailles,
Nous qui, fermant les yeux aux périls du chemin,
Serions tout prêts, tout fiers d'entreprendre demain
Le voyage du monde avec Dumont-Durville,
On nous laisse étouffer dans l'ombre d'une ville;
Comme un ancre de fer qui se cramponne au sol,
Le calcul prosaïque arrête notre vol.
Eh bien! consolons-nous; voyageurs sédentaires,
Des yeux de la pensée invoquons les mystères:
Libre à moi de passer des plaines d'Yémen
Sur l'Océan de Horn et de Van-Diémen:
Parfois j'aime à quitter les débris de Palmyre
Pour la douce vallée où s'endort Cachemire;
Hier, je méditais aux déserts de Luxor;
Peut-être que demain j'abattrai mon essor
Sur Naples, sur Venise où glisse la gondole;
Il me plaît aujourd'hui d'entrer au Capitole,
D'y monter en litière ou sur l'antique char,
Catholique ou païen, comme pape ou césar.

M'y voilà! sous mes pieds Rome est là tout entière!
De tout ce qui fut grand radieux cimetière,
Rome comme Janus, au double front brisé,
L'un baigné d'eau lustrale et l'autre baptisé;
Page immense, où les murs, les pierres entassées,
Jettent à qui les touche un torrent de pensées,
Où tout serait détruit, si l'œil du voyageur
Pouvait user les blocs, comme le temps rongeur!
Ville selon mon cœur, ville de forte race,
Du mont Capitolin souffre que je t'embrasse;
Que le vers amoureux de mon indigne chant
Te parcoure d'un bond de l'aurore au couchant,
Qu'il s'arrête parfois, et se plaise à descendre
Dans tes caveaux remplis d'une si noble cendre,
Ou se colle de joie à ce dôme lointain
Diadème promis au grand peuple latin;
Dôme qui, détaché de ce globe de fange,
Semble monter aux cieux conduit par Michel-Ange,
Et planant, dans son vol, sur tous ces hauts sommets,
Du levain des faux dieux les absout à jamais.

Oh! que l'heure est propice! et qu'un soleil d'automne,
Qui verse aux champs romains sa teinte monotone,
Sert bien ce paysage, et de dignes couleurs
Peint cette Niobé, la mère des douleurs!
Evoquons le passé! sur la sainte colline
Ressuscite pour moi, carte capitoline! (1)
Que tes débris sacrés viennent se réunir,
Comme aux jours où ton marbre avait tant d'avenir!
Oui, je veux voir vivante, avant de la voir morte,
L'imposante cité d'existence si forte;
Je veux les voir debout, dans leur vol triomphant,
Ces chapiteaux tombés, et qu'un brin d'herbe fend,
Ces arches de triomphe, en ce jour abattues,
Ces lignes d'aqueducs, ce monde de statues,
Ces criques où flottaient les tentures de Tyr;
Dans mon songe puissant je veux tout rebâtir.
Ici, règnent encor les faisceaux et les haches;
Le Forum de là-bas n'est point le champ des vaches,
Une lande pierreuse, un chemin blanc et nu,
C'est le centre de Rome, et du monde connu,
La place souveraine où le grand peuple en robe
Envoyait ses rayons aux limites du globe;
Hippodrome bordé de temples et d'autels,
Olympe de la terre où les dieux immortels,
Pour donner aux Romains de fraîches promenades,
Ouvrent sur deux côtés quarante colonnades.
Des portes sont debout sur ce large chemin,
Portes comme en perçait l'architecte romain,
Avec leurs quatre fronts aux fraises découpées,
L'imposant relief des victoires groupées,
Les consuls triomphans, les rois humiliés,
Les barbares vaincus, marchant les poings liés,
Tout l'amoncellement que la sculpture antique
Jetait avec tant d'art aux voûtes d'un portique.
En deçà du Forum quel est ce monument
Qui se lève et qui doit vivre éternellement?
Colosse de Titus, c'est toi, je te salue!
Ta pierre est neuve encore et n'est point vermoulue;
Laisse-moi bien fouiller dans ton corps ténébreux,
Jeune, achevé d'hier par douze mille Hébreux,
Ouvert au peuple-roi par l'ordre des édiles,
Déjà retentissant du cri des crocodiles,
Des lions de Barca qu'au rivage latin
La trirème d'Ostie a portés ce matin.

Que d'arènes encor aux ellipses parfaites,
Où la foule se rue à d'éternelles fêtes!
Que de cirques debout, où vers l'heure du soir,
Sur de larges gradins le peuple va s'asseoir!
Tous offrant une coupe et des formes si belles,
Tous remplis de Romains balançant leurs ombelles,
Et saluant d'un rire élevé jusqu'aux cieux
Les chars qui sur la borne ont brisé leurs essieux.
J'aime à suivre de l'œil, dans ces îles derues,
Les nations du monde à mes pieds accourues,
Diverses de costume et d'allure et de mœurs,
Elevant de partout leurs confuses clameurs,
Comme un hymne sans fin, que l'un et l'autre pôle
Par des ambassadeurs chante à la métropole.
Oh! combien sont venus par sa gloire excités
Visiter en haillons la reine des cités!
Le Germain belliqueux, le Gaulois indocile;
Le pauvre laboureur chassé de la Sicile;
Ceux que les Scipions allèrent asservir
Sous les jasmins du Tage et du Guadalquivir;
Ceux que l'Atlas nourrit de sa mamelle aride;
Ceux de la Macédoine et ceux de la Tauride;
Ceux qui boivent l'Araxe impatient d'un pont,
Ou qui de secs d'airain labourent l'Hellespont;
Les Africains, vêtus de légères clamydes;
Les Pictes, les Bretons, les gracieux Numides,
Tous, au centre commun venus par cent chemins,
Mêlant leurs pas aux pas des chevaliers romains,
Caravane du monde et colonie errante
Tombée aux ports d'Anxur, de Brindes, de Tarente,

Qui, dans Rome en passant, réclame des abris
Aux monumens tombés, aux temples en débris,
Qui, sous les nuits d'été, change en hôtelleries
Les voûtes d'aqueducs, les arcs, les galeries,
Et se ruant le jour dans les salles de bain,
En sort pour demander des cirques et du pain.
Devant ce tourbillon l'œil d'un homme se lasse;
Chaque peuple du monde envahit toute place,
Inonde les chantiers hérissés d'échafauds,
Coule sous les grands arcs d'aqueducs triomphaux,
Déborde comme un fleuve, et cette vague immense
Qui s'élève au tombeau du vainqueur de Numance,
Qui monte sur les ports du môle d'Adrien,
Traverse Rome et meurt au camp prétorien,

C'est assez, resserrons l'enceinte
De la noble ville aux sept monts;
Rome idolâtre ou Rome sainte,
De même amour nous les aimons.
Que l'architecture passée
S'écroule dans notre pensée;

(1) La carte de marbre gravée au Capitole; il en reste des fragmens.

Vieille Rome, prends nos adieux,
Et que l'herbe de l'Élysée
Recouvre encor ton Colisée
Et les images de tes dieux!

Qu'ils s'éteignent, ces grands murmures,
Ces sourds roulemens des travaux,
Ces lointains cliquetis d'armures,
Ces bruits de chars et de chevaux;
Trêve à ces héroïques scènes
Depuis les jardins de Mécènes
Jusqu'au sommet du Palatin;
Que les vierges capitolines
Pour les échos des sept collines
Ne trouvent plus un cri latin.

Que l'épode cède à l'antienne
Son iambe aux graves accords;
Que Cybèle à Rome chrétienne
Lègue sa pompe et ses décors;
Que dans les fêtes populaires
De la pourpre des vexillaires
Tombent la louve et ses enfans,
Et que la tiare de laine
Avec la croix de sainte Hélène
Chargent les dômes triomphans!

Le Cirque de Néron, colosse impérissable,
Qui donc l'a balayé comme un vil grain de sable?
Il était là tantôt, au champ transtéverin,
Et parlait à la foule avec un bruit d'airain,
Avec un tel fracas de joie et de victoire,
Qu'il semblait que le monde était son auditoire.
Abîmé! pour toujours! lui, son banc curial,
Ses bornes de granit, son luxe impérial,
Son belluaire noir, ses gantelets! ses disques,
Son épine de murs avec trois obélisques (1),
Tout en poudre! le cirque et le palais doré!
Le sol s'est entr'ouvert, il a tout dévoré!
Ah! tes dieux étaient faux, Néron! Sur ce lieu même
Un pêcheur de Sion a mis son diadème;
L'apôtre, sur ce sol étendant ses filets,
A refoulé bien bas ton cirque et ton palais.
Avec un saint respect je ferme la paupière,
Le cirque de Néron est mort.. Voilà Saint-Pierre (2)!
O paroisse du globe, et muséum divin!
Seul joyau noble et grand du monde où tout est vain,
Sur ce sol où Néron tenait un hippodrome,
Tu résumes l'Église et la nouvelle Rome;

Rome, c'est toi! Les yeux n'ont plus de joie à rien
Quand ils ont mesuré ton dôme aérien;
Ombre du paradis, gloire à toi! Que m'importe
Qu'un pape ait quelquefois contaminé ta porte,
Que le vice en éphod, évêque souverain,
Ait souillé ton autel aux spirales d'airain?
Ni l'orgueil d'autrefois pressant l'Europe esclave,
Ni l'Europe accourue aux débats du conclave;
Rien, noble basilique où le culte est resté,
Rien n'a pu te ravir ta sainte majesté!
Du Vatican voisin les secrètes annales
Conservent les feuillets de quelques saturnales,
Car cet autre soleil, resplendissant ici,
Devait avoir sa tache et son écume aussi.
Des papes créateurs majestueuse fille,
Auprès de ta coupole, astre nouveau qui brille,
Auprès de tes grands murs tout colosse est un nain,
Qu'il vienne de Sylla, d'Auguste ou d'Antonin:
Dominant, par ton vol, l'aire capitoline,
Tu formes dans ces murs la huitième colline,
Tu planes sur tes sœurs; et la jeune croix d'or
Monte où tomba l'autel de Jupiter-Stator!

Qu'il t'avait bien comprise, auguste basilique
Celui qui te créa, l'architecte angélique
A qui Dieu dit un jour, le prenant par la main:
Absente-toi du ciel pour te faire Romain!
Et tu naquis alors; Michel, l'ange fait homme
Pesa le Panthéon comme on pèse un atome;
Comme un joyau d'enfant il le mit sur sa main,
Avec sa colonnade et son dôme d'airain;
En riant de son poids il trouva la rotonde
Étroite pour loger tous les faux dieux du monde,
Et la jeta dans l'air sur d'agiles soutiens,
Pour couronner Saint-Pierre et l'autel des chrétiens.
Ces choses se faisaient quand toute l'Italie,
Donnant trêve un instant à ses jours de folie,
Se jeta délirante aux pieds des saint autels,
Sur les piliers, garnis de tableaux immortels,
Où l'on voyait partout, au doux éclat des cierges,
Luire dans un fond noir de maternelles vierges:
Quand Venise fuyait le spectacle naval,
Ses boudoirs amoureux, son brûlant carnaval,
Et suivait par les champs aux ombreuses allées,
Des tableaux tout remplis d'images révélées,
Qu'on portait en triomphe, à la brise des soirs,
Avec des chants d'église, avec des encensoirs,
Avec des fleurs volant sur les saintes peintures,
Et que le beau levite, aux soyeuses ceintures,
Confondait dans un cœur le tableau triomphant,
Et le peintre, et Marie, et son sublime enfant.
C'est alors qu'on bâtit, c'est alors qu'on devine
Ce qu'il faut de coupole à la grandeur divine;
Quel temple lui convient; et l'architecte-roi
Plein du culte des arts, du culte de la foi,
Prodigue les arpens sur la terre encor nue,
Voit déjà dans ce vide une église inconnue,
Mesure les piliers encor dans le néant,
Les sonde pour savoir s'ils iront au géant,
Puis il dit, comme Dieu: C'est bien! que l'on commence,
Et Saint-Pierre grandit avec sa taille immense,
Et tout Rome s'écrie, en abaissant le front,
« Jehova règne ici, les autres dieux s'en vont! »

Où donc est la pensée? et de quel coin de terre
Faut-il, dans cette ville, exhumer un mystère?
Là, tout est vide et sec, tout rampe, tout est mort;
La colonne a porté jusqu'au suprême effort;
Le fronton sillonné d'horizontales rides
Jonche, jonche à morceaux ces campagnes arides;
Il semble, en jetant l'œil sur ce sol désastreux,
Que tous les monumens se sont battus entr'eux.
Or, de tant de débris que le temps amoncèle,
Que le sable recouvre, ou que le Tibre cèle,
Ou que l'air marin ronge avec des progrès lents,
Que reste-t-il? Des noms fabuleux ou sanglans;
Une histoire douteuse et que l'oubli réclame;
Rien qui puisse donner quelque douceur à l'âme,
Et nous console un peu; car si de belles lois,
De hautains monumens, d'héroïques exploits,
L'orgueil de se nommer ville des sept collines,
Si tout cela ne sert qu'à créer des ruines,
Qu'à laisser après soi quelques torses rongés,
Des muséums d'Europe ornemens obligés,
C'est déchirant au cœur; et l'on se dit: Peut-être
Mieux vaut ne rien bâtir, et surtout ne pas naître.
Il faut donc les chercher ailleurs ces doux élans
Que Rome, nous dit on, donne après deux mille ans:
Par la croix et les arts Rome civilisée
Vaut mieux que le Forum, mieux que le Colisée:
Aux Thermes d'Antonin lorsqu'on a médité,
Dans un muet enclos, morne de nudité,
Où le lichen étend son manteau sur la pierre,
Où le bloc se disjoint sous les griffes du lierre,
Où la grande herbe, unie à l'ondoyant roseau,
Ombrage avec mépris des fontaines sans eau,
On répète toujours ce chant mélancolique,
Qu'inspire au voyageur toute grande relique,
Cet hymne de pitié qui par les mêmes sons
Aux peuples comme aux rois soupire des leçons.
Mais c'est au Vatican, c'est dans sa métropole
Au baldaquin de bronze, à l'agile coupole,
C'est là que l'on respire, et que tout vers moqueur
Prend une note grave au battement du cœur.
Il faut, jetant un voile aux images usées,
Visiter à genoux ces augustes musées,
Ces lambris tout vivans, ces marbres précieux
Que l'Ange et Raphaël ont apportés des cieux;
Ces saints aériens, ces martyrs gigantesques,
Peints sur des pans de mur, dignes toiles des fresques;
Jérôme et le Thabor, ces chefs-d'œuvre si beaux;
La triste Josaphat entr'ouvrant ses tombeaux,
Et tous les confesseurs de l'église latine
Qui dorent de rayons la chapelle Sixtine.
On sort ensuite, et l'air du champ transtéverin
Est large à respirer, le ciel est plus serein,
Notre cœur est en fête; aux colonnes voisines,
Noires encor du feu des torches eleusines,
Au monumens tombés, aux profanes jardins,
On n'accorde en passant que de calmes dédains;
Et lorsque le jour tombe, et que l'angélus tinte,
Et que le crêpe noir couvre la ville éteinte,
On se recueille bien de peur d'être oublieux,
On met ses mains au front et l'on dit: En ces lieux
Vint un pêcheur obscur; aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée;
Il marcha bien long-temps, solitaire piéton,
La croix dans une main et dans l'autre un bâton;
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille;
Seul, il défia Rome, et lui livra bataille;
Et cette Rome avait un empereur puissant
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang,
Et des soldats si forts, que d'un seul coup de lance
A l'univers mutin ils imposaient silence.
Eh bien! comme l'épi sous l'acier du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur;
Les dieux prirent la fuite; un évêque sans glaive
S'installa sur la place où Saint-Pierre s'élève,
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre corps et notre ame... Pensons!

BARTHÉLEMY.

(1) L'épine, *spina*, s'élevait au centre des cirques; elle était chargée d'autels et d'obélisques.

(2) La basilique de Saint-Pierre est bâtie sur l'emplacement du Cirque et de la Maison dorée de Néron.

Nouvelles à la main. (2)

(Livraison de novembre.)

LES COMIQUES.

Pour réussir auprès des femmes, dans ce bas monde, chacun cherche une manière appropriée à sa nature, à son caractère et à sa position.

Les uns s'illustrent par une littérature lamentable et font gémir les petites filles sur les malheurs d'un feuilleton écrit tout entier en exclamations douloureuses.

Les autres travaillent dans l'éloquence et tâchent de devenir députés, afin d'offrir à des femmes des billets de chambre pour les séances où se discute la pêche de la morue.

Il y en a qui s'en vont dans des ateliers de peinture, apprendre de quoi faire des petits portraits ou des charges de profil. — L'amateur dépasse difficilement le profil. — Et à la campagne ils profilent tout le genre humain, les maîtres et les chiens de la maison.

Quelques uns chantent, non plus des barcarolles comme jadis le brillant colonel Black, mais des *canzonnettes* italiennes, quand ils se supposent un ténor; ou des polissonneries napolitaines, quand ils se croient aussi gros, au si gais et aussi basses que Lablache.

Quant à la guitare, on n'en joue plus que dans les colonies.

Les pianistes amateurs sont assez recherchés quand ils ne prétendent pas jouer des valses de leur composition.

Il y a encore, pour réussir, la conversation, le luxe, la toilette, les chevaux et une foule d'autres moyens par lesquels chacun essaie d'être établi, selon l'expression vulgaire, comme *homme aimable en société*.

Car il faut bien le dire, la plupart des actions des hommes, même les plus sérieuses et les plus graves, ont ce but : plaire aux femmes. Et leur amour-propre ne veut des distinctions, des uniformes, des costumes, des ordres et des plaques que pour éblouir le regard des femmes.

Dans cette énumération des divers moyens *d'être aimable en société*, il en est un tout-à-fait français dont la nature n'a pas été étudiée, et qu'on a négligé d'appeler par un nom générique.

Dans le monde des commis voyageurs, les jeunes farceurs qui savent contrefaire le miaulement du chat et l'aboiement du chien, imiter le bruit de la scie, tirer les cartes, retourner leurs paupières, parler comme Mayeux et déclamer comme Frédérik Lemaître, faire lever pendant la nuit les notaires et les accoucheurs sous prétexte de testament ou de mal d'enfant, dételer les chevaux de cabriolet, écrire en rébus, s'introduire dans la bouche des bougies allumées, embrasser sur le boulevart des gens inconnus, et arrêter les cochers de fiacre pour entamer ce dialogue qui se termine par la citation d'un vers fameux,

— Cocher! êtes-vous loué?

— Non, monsieur.

— « Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous *loue*. »

Toute cette engeance fatale aux portiers, aux bourgeois, aux épiciers, est connue sous le nom de *lousties*, emprunté aux farceurs de régimens.

Mais dans le monde, indépendamment des *lousties*, il y a les gens qui se dévouent aux plaisirs de leurs semblables et abordent franchement la position de *comiques*.

Le *comique* travaille très sérieusement ses folies, comme Odry a travaillé ce *bon!* si larmoyant, quand il écoute un récit douloureux.

Il ne procède pas par la conversation, mais par des scènes ou des charges; on l'oublie dans un coin sans lui rien dire, jusqu'au moment où on le produit pour l'admirer.

Alors le *comique* se développe.

On lui demande sa scène de la *cour d'assises* ou sa chanson du *Gamin sentimental*.

Cette chanson, qui ne chante rien et qui s'accompagne avec un tapotement monotone d'accords sur le piano, est entrelardée de facéties que le *comique* a composées lui-même, le tout gravé, avec dédicace à Ch. Plantade ou à Bérat, dont il est nécessairement le flatteur et l'ami.

Le *comique* est indispensable pour toutes les innocentes niaiseries du monde, qui ne demandent pas d'esprit, mais du mouvement, du dérangement et une certaine verve du désordre.

Si pour jouer des proverbes ou des charades, il faut déplacer des meubles, improviser un costume avec des loques informes, grimer des visages, organiser un orchestre avec des pincettes et des bassinoires, le *comique* est fécond en ressources; il s'agite dans cette mise en scène dont il interrompt chaque détail par des lazzis; c'est lui qui trouve les meilleurs mots de charades, qui remplit le mieux son rôle, qui joue le mieux les charlatans, les commissaires de police et les empereurs romains.

Dans la comédie de société, il excelle par son universelle bonne volonté : il accepte tous les emplois et pousse l'immolation de lui même jusqu'à danser des pas de Taglioni avec un jupon de gaze et des roses dans les cheveux.

Et chose inouïe!

Quand le *comique* a fini ses exercices qui ont tant fait rire, il est récompensé par un délaissement absolu.

Il n'y a pas de vie de château possible sans un *comique*.

C'est une grosse affaire et dont la difficulté double le plaisir, que de jouer la comédie loin de Paris, dans les terres.

Et à côté des amateurs naturels, sans prétention et par cette raison excellens que le hasard révèle comme de grands comédiens, la nécessité d'un *comique* est absolue pour organiser l'administration de la troupe, peindre les décors, tendre un salon, découper des arbres, distribuer les rôles et quelquefois, souffler.

C'est à l'emploi de souffleur, emploi modeste en apparence, que le *comique* demande ses effets les plus bouffons. Tantôt il souffle trop, tantôt pas assez, tantôt trop bas, tantôt trop haut, toujours de manière à amener des coqs-à-l'âne et des rires généraux; souvent pour intimider les actrices, il abuse de sa position en lorgnant leurs mollets, et du fond de son trou leur adresse *les grimaces* les plus propres à les déconcerter.

Pendant les répétitions, pendant que les uns étudient au coin d'une allée de parc, que les autres, dans leurs chambres, lui lent comme des cymbales, le comique va de l'un à l'autre, inquiète celle-ci sur la couleur de la robe qu'elle a choisie, celui-là sur l'effet équivoque de ses mollets, conduit les répétitions partielles, chante les couplets de tout le monde, rédige une affiche burlesque, fait au public des annonces excentriques, et trouve enfin dans cette succession d'événemens matière à glose, à rire et à bruit.

Du reste, ce goût de la comédie hors Paris se propage avec une fureur croissante : depuis qu'il n'y a plus de véritable société, on remplace les causeries, les réunions, les cercles, les soupers, tous les plaisirs intimes d'autrefois, par des plaisirs de passage, par des courses de Chantilly, des voyages aux eaux, par de la comédie de château, toutes choses qui amusent, qui rapprochent, mais qui ne lient pas.

La passion du travestissement est universelle, elle gagne tous les âges, tous les sexes et toutes les provinces.

On parle aussi d'un jeune diplomate qui, désespérant de voir briller à sa boutonnière la moire rouge du ruban de l'honneur, et n'ayant pas songé pour l'obtenir à se faire nommer sergent-major dans la garde nationale, se console par une illusion théâtrale de l'ingratitude du pouvoir; il court les châteaux à comédies, et s'offre toujours pour jouer *les décorés*.

Pour en revenir au *comique*, sa destinée le trompe bien.

Sous l'empire, un homme tant soit peu chansonnier ou ventriloque, était accueilli avec transport dans la société, et chaudement poussé dans les emplois publics.

Aujourd'hui, le *comique* perd son temps et ses frais, les députés et les ministres encouragent peu les chanteurs de romances et les héros de proverbes. Quant aux femmes, chose singulière et pourtant explicable! elles éprouvent une joie maligne et coquette à mépriser ceux qui font tant pour les distraire, et détournant les yeux de ce qui s'agite, qui grimace pour leur amusement, elles vont choisir dans un coin le grognon taciturne et froid, qui ne figure que comme trouble-fête dans les plaisirs d'autrui.

Sans doute, les gens comiques ne sont pas nécessairement amusans; mais il faut convenir que de nos jours on fait la part trop belle aux ennuyeux.

Voici encore un agent de change qui disparaît. C'est un pauvre jeune homme nommé M. Bonnet.

Sans rien dire de désobligeant pour la mémoire de M. Bonnet, qui a eu le triste courage de se noyer, ni pour la compagnie des agens de change, qu'on accuse à tort des désordres particuliers de quelques uns de ses membres,

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que du train dont se défont toutes les institutions, tous les arrangemens sociaux, il est probable qu'avant peu il ne restera plus rien.

Et c'est fort improprement qu'une chose qui mène à Londres, à Bruxelles et à la Morgue, s'appelle encore

Une *carrière*.

Les gens qui vivent de leur travail et de leur intelligence, qui écrivent, qui peignent, qui composent de la musique, sans avoir besoin d'une autre mise de fonds que leur esprit, et qui gagnent 25 ou 30 mille francs par an, sans mettre dehors d'autre capital que ce qu'il faut pour acheter une plume de fer, un pinceau ou du papier réglé.

Sont censés n'avoir pas de carrière, et un boucher ne leur donnerait pas sa fille avec 50 mille francs de dot qu'ils placeraient en rente.

Mais si le futur est huissier, avoué, notaire, agent de change, s'il a besoin pour entrer dans *une carrière* de tout l'argent que le boucher a gagné à vendre de la vache à faux poids, celui-ci le donnera volontiers, sauf à reprendre plus tard sa fille devenue veuve d'un faiseur qui a trébuché dans sa *carrière*. Ce qui a fait dire à M. Berville que les prétendues CARRIÈRES ne sont plus que des *charges*.

M. Sauzet raconte que passant à Clerval, département du Doubs, il alla, pendant qu'on relayait, entendre avec sa femme l'office du dimanche.

Il est d'usage, dans les églises de quelques communes de la Franche-Comté, que les deux sexes se divisent en deux groupes bien distincts qui occupent chacun un des côtés de la nef.

L'ancien garde-des-sceaux ignorant cet usage, accompagna Mme Sauzet

(2) Chez l'éditeur, rue d'Enghien, 10.

et se trouva placé ainsi avec elle dans les rangs des femmes. Mais au moment où le curé venait de répandre sa bénédiction sur l'assemblée, il aperçut au milieu de ses brebis un bouc.

L'excellent pasteur ne put modérer son indignation, et, apostrophant l'intrus, le somma au nom des mœurs et de la religion outragées, de passer de l'autre côté de l'église et d'aller retrouver les fidèles de son sexe.

M. Sauzet s'empressa d'obéir à un ordre si véhémentement signifié, et après l'office il remonta dans sa voiture, prenant toutefois en note le nom du brave et rigide curé Briot, et se promettant, s'il revient aux affaires, de lui témoigner son estime par un avancement bien mérité.

Voilà ce que raconte M. Sauzet; mais il ne connaît pas les conséquences de son passage à Clerval, et nous le lui apprenons.

M. Monnod, substitut du procureur du roi à Besançon, se trouvait à l'église au moment de l'esclandre. Grand fut son étonnement en reconnaissant son ancien garde des sceaux, et après la messe il alla charitablement exposer au curé l'immensité de sa bévue.

M. Briot courut à la poste pour faire ses excuses; mais il n'était plus temps, et depuis ce jour il a perdu le sommeil et l'appétit.

Puissent *nos profanes Nouvelles* lui tomber sous la main, entre son *Bréviaire* et la *Vie des Saints*, et le rassurer en lui apprenant le bon souvenir que M. Sauzet garde de son passage à Clerval, et en lui montrant en perspective la cure dorée de Besançon!

Une actrice d'un petit théâtre, Mlle Ozy, aussi connue par son esprit que par son désintéressement et son désordre financier, sacrifia, l'été dernier, à cette manie si commune chez les artistes d'habiter une villa.

Elle loua dans les environs de Paris une petite maison dont elle oublia obstinément de payer le loyer.

Le propriétaire vendit la maison.

Le propriétaire nouveau s'aperçut, au bout de trois mois, qu'il n'était devenu acquéreur de bien fonds que pour l'agrément de Mlle Ozy.

Au bout de six mois, et après des sommations polies, il alla trouver sa locataire :

— « Ecoutez, mademoiselle, vous ne vouliez pas payer mon prédécesseur, vous ne me payez pas mieux ; quittez ma maison, je ne vous demande pas d'arriéré, je ne vous demande rien du tout.

— » Ah ! Monsieur, que dites-vous là ? je suis habituée à cette délicieuse retraite, j'y ai pris mes aises, mes amis en connaissent le chemin; je ne me déciderai pas à la quitter. Tenez, je consens plutôt à une augmentation. »

Aujourd'hui toute opinion, tout dissentiment politique ou non, s'organise en parti.

Et il y a le parti de Mme Laffarge.

Dans le parti Laffarge, comme dans tous les partis, il y a des braves gens, des maris, des femmes honnêtes, et une foule d'autres personnes qui, par caractère et par position, protestent contre l'intervention de l'arsenic dans les querelles conjugales.

Ces braves gens nous rappellent ce qui arriva en Angleterre à lord Castelreagh, lorsqu'il se rendait à la chambre à l'époque du procès de la reine Caroline.

La reine Caroline, malgré ses erreurs, était fort populaire, et l'on savait que lord Castelreagh lui était hostile.

Une multitude furieuse entoura la voiture du noble lord, et voulut le forcer à crier : Vive la reine Caroline!

Le lord fit ouvrir la portière, se posa sur le marche-pied, et d'un geste goguenard annonça à l'émeute qu'il allait lui donner satisfaction, puis, agitant en l'air son chapeau, il cria :

Hurrah for the queen! and may all your wives be like her!

Vive la reine! et puissent toutes vos femmes lui ressembler!

PETITES CHRONIQUES DU XIXe SIÈCLE.

Mademoiselle Devienne.

Il y a de cela soixante-dix ans au plus, au sein de la cité lyonnaise vivait une famille de patriarches, menuisiers et vertueux de père en fils. Petite dynastie bourgeoise, véritable souche d'honnêtes gens, la famille Thevenin avait, à défaut de blason et d'historiographes brevetés, une vieille enseigne bien noire et un vieux nom sans tache, qu'elle montrait avec l'orgueil d'un Lusignan ou d'un Montmorency.

Le père Thevenin régnant (Thevenin IV ou V, je ne sais pas au juste) était bien la perle des souverains en sabots, le roi des menuisiers, le Dagobert ou le Béarnais de sa race. Bon vivant et travailleur intrépide, entonnant les chansons de maître Adam son confrère, tout en poussant son rabot ou en vidant la fine bouteille, personne ne pouvait lui être comparé pour la bonté du cœur et la rectitude de l'esprit : personne, si ce n'est pourtant sa respectable épouse, la grosse maman Thévenin, toute ronde, toute joufflue, toute vive, toute pétulante, toute bruyante, grondant, brusquant, maudissant et embrassant son monde tout à la fois; mais plus que rigide sur le chapitre des mœurs et à l'endroit de la religion, n'aimant rien tant après le bon Dieu que son mari et ses enfans, de même que le père Thévenin préférait sa grosse moitié et sa petite progéniture au plus excellent vin du crû.

Couple vertueux et pastoral que l'on respectait dans tout le quartier, que l'on citait pour exemple à tous les ménages!... Le père Thévenin était syndic de sa communauté; il portait le cierge d'honneur aux processions, et siégeait le premier au banc des marguilliers de la paroisse. La mère Thévenin était l'oracle et la providence de son faubourg, la dispensatrice des aumônes de son curé.

Puis, dans la boutique, au milieu des planches et sous les établis, jouaient, riaient, roulaient cinq ou six marmots barbouillés de raisiné et joyeux comme des chérubins. Parmi ces bonnes grosses figures, on en remarquait une par dessus tout : c'était bien la mine la plus éveillée, la plus lutine, l'œil le plus intelligent, le plus appétissant sourire, et de la grâce comme un bel archange, de l'esprit comme un vrai démon; il y avait toute une vie d'artiste et de femme du monde inscrite sur cette physionomie d'enfant.

— Celle-là, disait le père Thévenin, en la montrant à sa pratique, c'est le portrait (en beau) de monsieur son père. Elle a ma franche gaîté, mes brusques allures, elle répète mes chansons à boire et mes petites gaîtardises; elle a trop d'esprit pour n'être qu'une ouvrière! nous en ferons une femme de chambre ou une duchesse.

— Ou bien encore une comédienne, disait le naïf Michel, le premier et l'unique ouvrier de l'établissement.

Là dessus, la mère Thévenin grondait, s'emportait et criait; elle avait décidé que sa fille serait l'épouse d'un bon artisan, la maîtresse au logis comme elle-même ; elle ne voulait pas déroger, la fière petite bourgeoise qu'elle était!

Mais le destin, qui en savait plus long que la mère Thévenin, devait décider autrement du sort de la jeune fille; il l'avait désignée d'avance au nombre de ses élues; il lui avait dit tout bas à l'oreille : « Tu auras un nom, de la gloire, de la richesse par dessus tout. »

En attendant, la petite croissait en esprit, en malice et en beauté; elle avait déjà cette grâce enchanteresse qui devait un jour captiver la foule et qui charmait déjà ses voisins et sa famille.

Le père Thevenin se serait passé de boire pour entendre son joli babil; sa grosse épouse oubliait de gronder quand l'enfant parlait, et le bon Michel aurait donné sa part du paradis pour sauver un chagrin ou procurer un plaisir à cette aimable enfant.

La petite Marie devint donc une grande et belle fille, vive, agaçante, intelligente, apprenant toute chose à la première vue, devisant sur tout, que c'était merveille. Or, Michel, qui en raffolait, lui dit un jour :

— Mlle Marie, le machiniste du théâtre pour lequel j'ai rabotté des planches, m'a donné des billets de spectacle.

— Des billets de spectacle, s'écria l'innocente enfant. Oh ! que je voudrais bien savoir une petite fois ce que c'est que la comédie, cette œuvre du démon, comme dit maman Thevenin!

— Il ne tient qu'à vous, Mlle Marie, de voir cet enfer-là, reprit Michel en riant, je prends le péché sur mon compte.

— Et ma mère, si elle venait à savoir?

— Elle ne saura rien, j'arrangerai l'affaire : une noce, une petite fête, un souper d'amis...

Et Michel, en effet, arrangea si bien les choses, que la mère Thevenin consentit à lui confier sa fille pour toute la soirée.

Voilà donc Marie juchée au paradis, ouvrant de grands yeux à l'aspect de cette magnifique salle, toute resplendissante de lumières, de ces belles dames si bien parées, de cette foule impatiente et animée, de tout ce merveilleux ensemble qui charmait ses regards et faisait battre son cœur. Mais quand le rideau se leva, quand elle vit paraître l'acteur par excellence, l'inimitable Préville qui était venu en représentation, quand elle entendit cette voix si franche, si naturelle, si pénétrante, qui tour à tour provoquait la gaîté, arrachait les larmes, captivait, dominait toute cette assemblée attentive; quand, près de lui, la servante de Molière, avec son babil, excita les rires frénétiques, les trépignemens des spectateurs, elle comprit tout ce qu'il y avait de puissance dans le talent d'un grand artiste, tout ce qu'il y avait de bonheur dans les applaudissemens d'une foule enthousiaste...

Cette soirée avait décidé de sa destinée; la petite fille devait être une grande artiste, elle aussi devait avoir son public et ses admirateurs. Dès ce moment, elle ne rêva plus que de comédie et de théâtre. Plus d'une fois, elle trompa la surveillance de la mère Thevenin; et le bon et naïf Michel ne se doutait guère qu'il agissait dans l'intérêt et pour la gloire de la Comédie Française.

Elle comprit tout d'abord l'œuvre du grand Molière, cette prose si simple, si vraie, qui réflète le langage, les habitudes, les passions de la vie réelle, et cette poésie si ample, si naturelle, qui parle à la fois à l'oreille et au cœur. Elle dévorait en cachette les pièces *du maître*, elle répétait seule, la nuit, dans sa petite chambre, qui se changeait pour elle en théâtre; elle voyait la salle splendidement éclairée, la foule frémissante, attentive; elle entendait les rires, les applaudissemens, et, enivrée de joie et de bonheur, elle était tentée de faire la révérence et de dire merci à ce public imaginaire, qui devait avant peu cesser de devenir une fiction pour elle.

Il arriva qu'un jour sa mère lui annonça qu'elle allait être l'épouse d'un petit fabricant; elle, la jeune et belle fille, déjà artiste et poète par le

cœur, elle, l'élève de Molière et de Préville, devenir l'épouse d'un marchand, aller s'ensevelir au fond d'une obscure boutique! est-ce que cela était possible, est-ce qu'elle pouvait méconnaître sa vocation et cette voix infaillible de sa destinée qui lui disait ce qu'elle dit à tous ses élèves : « Va, mon enfant, va où l'art t'appelle, où la gloire t'attend. » — Elle obéit à cette voix, la jeune fille.

Et un beau matin, pendant que tout le monde dormait dans la maison, elle sortit à petit bruit, et en pleurant tout bas; elle demandait pardon à Dieu, à son père, à sa mère; puis elle se lança vers la grande ville où viennent s'abattre tous les gloires d'artistes, toutes les destinées d'hommes de génie.

En arrivant dans la capitale, elle courut se jeter aux pieds de Préville

« Oh, monsieur, lui dit-elle, avec cette voix si suave et si touchante qui devait séduire plus tard tout un public, par grâce, soyez mon guide et mon maître! donnez-moi un peu de votre science, un peu de votre talent d'artiste, et je vous aimerai comme un second père, et je vous invoquerai comme mon sauveur!... »

Le vieux Préville attendri releva la jolie suppliante en la regardant avec bonté : « Eh bien, mon enfant, dit-il, voyons, que savez-vous? »

Et la jeune fille se mit à lui dire tout ce qu'elle savait, tout ce que ses souvenirs et son cœur lui avaient appris; et dans ces révélations étonnantes il y avait tant d'entraînement, tant de vérité, que le grand comédien étonné, stupéfait et charmé à la fois, s'élança vers elle en lui serrant la main, et s'écria avec force : « Oui, ma fille, je serai ton maître, ou plutôt je serai ton conseiller, ton ami, ton second père; car la nature t'a faite artiste et t'a révélé déjà nos secrets. »

Alors il prit plaisir à lui confier les résultats de ses longues études, de ses observations profondes; elle comprit tout, devina tout, profita de tout, tant et si bien que Préville, comme un autre Pygmalion, tout fier de sa Galatée dramatique, la présenta un soir à son public bien aimé.

Oh! ce fut une belle soirée, un grand événement pour la jeune fille et pour le public; pour la jeune fille qui voyait enfin se réaliser les doux rêves de son enfance; pour le public qui se laissa prendre tout d'abord à cette voix séduisante, à ce charmant sourire, à tout cet ensemble merveilleux, enchanteur.

Elle était si contente, si heureuse de la joie de la foule, si fière de la joie de son maître, qu'elle croyait voir partout des amis et des frères; qu'elle répondait à tous : Merci mon frère, merci ma sœur; et quand les amateurs enthousiastes la félicitaient avec effusion et s'étonnaient de la perfection de son jeu : « Mon Dieu, disait-elle naïvement, c'est lui (elle montrait Préville) et lui (elle montrait Molière) qui ont tout fait; j'ai dit ce qu'ils m'ont enseigné à dire, et voilà tout. »

Dès ce moment la jolie débutante devint la favorite du public; ses camarades, la trouvant si franche, si joyeuse, si modeste, si bonne fille, ne songèrent même pas à la jalouser et l'aimèrent comme si elle n'était pas comédienne. Tout le monde l'aimait aussi, parce qu'elle était bonne et charmante avec tout le monde.

Les poètes qu'elle inspirait, les auteurs qu'elle faisait valoir disaient en l'écoutant et en l'applaudissant :

— Elle a plus d'esprit que nous tous, sans le vouloir et sans le savoir.

— Quel dommage, s'écriait Dorat, *qu'elle n'écrive pas ce que je pense!*

— Je la vois, ajoutait le papa Favart devenu à peu près aveugle, je la vois quand elle parle.

C'est qu'en effet sa voix révélait son ame, et son ame se peignait sur ses traits.

Les marquis et les ducs saluaient la servante de Molière comme si elle eût été une princesse; et l'infortunée reine Marie-Antoinette, cette auguste soubrette du théâtre de Trianon, et Mme de Montesson, la grande coquette du théâtre du Palais-Royal, lui demandaient à leur tour un peu de sa belle humeur, de sa grâce piquante, de ce *je ne sais quoi* qui lui gagnait tous les cœurs.

Et quand elle se vit ainsi fêtée, et aimée à son théâtre comme dans le monde, entourée chez elle de tout ce qu'il y avait de grand, d'illustre dans les lettres, dans les arts, dans l'état, elle se prenait à soupirer et à se dire tout bas :

— Ah! si papa et maman Thevenin pouvaient me voir! ils me pardonneraient, je gage.

C'était une belle et heureuse existence, un bonheur de tous les instans, et cela dura tant que dura le bonheur de la France; mais l'orage grondait au loin, et la voix terrible du lion populaire rugissait déjà autour du théâtre.

Voilà qu'un jour, au moment où notre charmante actrice assistait, elle et trois cent mille autres Parisiens, à cette préparation à la fois burlesque et sublime de la grande fête de la fédération, alors que les grandes dames travaillaient avec les chambonniers, et que les grisettes s'entraînaient la brouette en compagnie de hauts fonctionnaires, elle aperçut, la bonne fille, dans la personne d'un député lyonnais, son père, son bon père tant pleuré, le respectable Thevenin. Elle jeta un cri et se précipita vers lui en l'embrassant; et le bonhomme, étonné, stupéfait, ne pouvait en croire ses yeux : cette belle dame, si gracieuse, si avenante, si bien parée, c'était sa fille, sa propre fille, sa petite Marie, qui l'embrassait en plein Champ-de-Mars, à la face du ciel et de la nation. Revenu de sa surprise, il l'embrassa à son tour; il ne pouvait parler, tant il était ému.

Alors elle prit par le bras le menuisier fédéraliste, et s'en alla à pied avec lui; elle le conduisit à sa demeure, le fit entrer dans son boudoir; et, se mettant à genoux en lui prenant la main, elle dit :

— Père, votre fille n'a pas voulu être une petite bourgeoise, elle est comédienne : lui pardonnerez-vous?

Et le père attendri, l'embrassa de nouveau et répondit en pleurant :

— J'ai retrouvé ma fille, tout est oublié.

Le père avait pardonné, il consentait à vivre près de sa fille, mais le pardon de la mère Thevenin devait être plus difficile à obtenir; puis, voudrait-elle venir demeurer chez une comédienne!... Le père Thevenin tenta la négociation; grâce à une épître touchante de sa fille, et avec l'aide de Michel, de ses voisins, de ses autre enfans, qui étaient mariés, la bonne femme capitula et se rendit, non sans peine. Elle céda la boutique à l'un de ses fils, et après avoir embrassé ses amis, ses voisins, le bon Michel, qui cognait de l'œil et riait en dessous, après avoir caressé sa chèvre chérie et fait ses adieux à tout ce qu'elle aimait, elle monta en diligence avec son mari et partit pour la capitale.

Quand elle entra chez sa fille, quand elle la vit à ses genoux implorant son pardon, la bonne mère se jeta dans les bras de l'actrice en pleurant, et lorsqu'elle voulut gronder, il n'était plus temps; sa chère Marie la pressait sur son cœur et l'empêchait de parler en la couvrant de baisers.

Dès que tout fut pardonné et oublié, la bonne et heureuse fille présenta le papa et la maman aux comédiens ses camarades, à ses amis les grands seigneurs : « C'est mon bon père, c'est ma bonne mère, leur disait-elle, aimez-les comme vous m'aimez. » Et les grands seigneurs prirent la main des deux époux, et les comédiens les embrassèrent cordialement, on les plaça à table près de leur fille, on trinqua avec eux, on but à leur santé; Dugazon faisait pouffer de rire le bonhomme avec ses joyeux contes, le gros Desessart parlait morale avec la bonne mère, et les deux époux se disaient après dîner : « Par ma foi, je ne croyais pas les grands seigneurs si bons enfans, et les comédiens ne sont pas si diables qu'on veut bien le dire. »

Le lendemain, ce fut nouvelle fête, nouveaux plaisirs, l'heureuse fille voulut montrer ses parens à toutes ses connaissances. Mais bientôt les bonnes gens demandèrent grâce; la tête commençait à leur tourner, ils voulaient avoir, comme à Lyon, un petit logis où ils pussent vivre à leur aise et loin de tout ce fracas du grand monde.

La bonne fille sourit et leur dit : « Venez... » Puis elle les fit monter en fiacre. Un moment après, ils descendaient devant une jolie maisonnette; aussitôt ouvrant une porte, elle leur dit : « Entrez, vous êtes chez vous. » Quelle douce surprise pour le menuisier et sa femme! Ils ont reconnu leur boutique du faubourg de Lyon : rien n'y manque, pas même le bon Michel qui rabotte des planches et qui les reçoit en riant aux éclats. La bonne femme s'élance au fond de la boutique; elle jette un cri de joie, elle a retrouvé son joli jardinet, sa bonne chèvre qui broute le gazon et qui fait entendre un joyeux bêlement en apercevant sa maîtresse.

Les deux époux ne peuvent en croire les yeux; il leur semble qu'ils font un rêve. « Non, vous ne rêvez point, s'écriait la bonne fille en sautant de joie; non, tout ceci est à vous, bien à vous; je ne vous demande qu'une chose, c'est de me permettre de venir vous voir aussi souvent que je pourrai... » Et tous les trois s'embrassèrent de nouveau en pleurant de joie, et le bon Michel disait à part lui : « Je savais bien qu'elle serait comédienne; elle avait trop d'esprit pour être une menuisière. »

Les bonnes gens s'installèrent joyeusement; leur fille, heureuse de leur bonheur, jouissait de son ouvrage; toutefois ses désirs n'étaient pas encore satisfaits; elle voulait que sa mère pût être témoin d'un de ses triomphes de chaque soir; mais, sur ce chapitre, la bonne femme se montrait intraitable : la comédie était toujours pour elle une œuvre du démon.

Il fallut supplier longtemps. Enfin, de guerre lasse, elle se laissa entraîner, tout en se promettant de ne rien voir, de ne rien entendre, pour résister plus sûrement à la tentation.

La voilà donc au fond d'une loge obscure, baissant la tête, se bouchant les oreilles, et jurant au fond de l'âme de déjouer toutes les embûches du démon. Le premier acte de la tragédie commence : c'était *Athalie*. Quelques mots du grand-prêtre qu'elle entendit malgré elle l'étonnèrent : on parlait de l'Éternel et de sa toute-puissance. La mère Thévenin pensa que c'était une ruse du malin esprit; mais au second acte, quand elle saisit les mêmes mots en passant, quand elle vit paraître le petit Joas et qu'elle entendit les belles maximes de l'Évangile sortir de la bouche de cette innocente créature, la bonne femme risqua un œil, puis deux, puis elle fut tout regard et tout ame. Cette grande et majestueuse poésie qui exprimait si bien les vérités de la religion chrétienne la saisissait d'un saint respect. Mais que devint-elle quand elle entendit les chants sacrés des lévites en l'honneur de l'Éternel!... La pauvre mère égarée tomba à genoux en se frappant la poitrine, et se crut dans le temple du Seigneur ou dans le royaume des élus.

Ce fut tout autre chose à la seconde pièce, dans le *Malade imaginaire*. Ce qu'elle voyait lui semblait si naturel, qu'elle riait, qu'elle applaudissait comme tout le monde; elle ne reconnaissait plus sa chère Marie sous les traits de la joyeuse Toinette; elle gesticulait, elle trépignait, elle pleurait de joie, elle n'avait jamais été si heureuse. Et quand après le spectacle sa fille accourut et lui dit :

— Eh bien! ma mère, avez-vous été contente?

— Je crois bien, s'écria-t-elle; j'ai assisté à un beau sermon, j'ai entendu chanter de beaux cantiques, et j'ai vu notre ancien voisin Guichard avec sa femme, avec sa fille, avec sa gouvernante; car c'était lui...

— Et sans doute, s'écria son mari, qui savait déjà à quoi s'en tenir : c'est lui, c'est toi, c'est moi, c'est nous tous; car la comédie, vois-tu, femme, et la comédie de Molière, c'est l'histoire de tout le monde.

La bonne mère, dès lors, fut réconciliée avec les comédiens.

— Au fait, disait-elle, des gens qui débitent des sermons, qui chantent des cantiques et disent tant de bonnes vérités ne sauraient être damnés dans l'autre monde.

Puis elle embrassait sa chère Marie en s'écriant :

— Allons, allons, mon enfant, reste comédienne; Toinette, après tout, est une brave et digne fille.

Et le vieux Michel se disait, en se frottant les mains :

— C'est pourtant moi qui ai fait cette grande comédienne.

Dans ce moment, la bonne Devienne se trouva bien heureuse auprès de son père, de sa mère, de ses camarades, et de tous ses admirateurs.

Mais voilà que l'effroyable tempête révolutionnaire dispersa cette société si brillante, si spirituelle : acteurs, spectateurs des théâtres du Petit-Trianon et du Palais-Royal, habitués du foyer de la Comédie-Française, tous s'enfuirent au plus vite; ceux qui restèrent en arrière tombèrent entre les mains des bourreaux. Adieu les belles soirées, les joyeux propos, le bon rire. Personne ne riait désormais; chacun tremblait pour soi et pour les siens. Devienne continua de garder, pendant ces mauvais jours, sa douce voix et son délicieux sourire, qui faisaient tout oublier. Les spectateurs, qui n'étaient pas sûrs de vivre le lendemain, se hâtaient de venir l'entendre pour gagner quelques heures d'illusion et de bonheur; c'était autant de pris sur le bourreau.

Mais il arriva qu'un jour M. de Robespierre comprit que la Comédie-Française était une puissance, et il jura de l'abattre. Il arriva aussi que M. Collot-d'Herbois, ce terrible dramaturge, se souvint que les Lyonnais avaient sifflé ses pièces, et que les comédiens français avaient refusé celles qu'il avait présentées. La Comédie-Française fut aussitôt décrétée de prise de corps et transférée aux Madelonettes, avec tous ses interprètes. Là encore, Devienne, amie sincère et dévouée, conserva toute sa bonté d'âme; elle s'oublia pour les autres; elle consolait ses compagnes tremblantes. Dugazon les faisait rire, grâce à ses charges et à ses bons mots; elle les charma, elle, avec sa douce voix et son esprit. Tous en peu de jours retrouvèrent leur gaîté, leur verve d'artistes; la Comédie-Française, en dépit du comité de salut public, existait toujours; seulement elle avait changé de local, et siégeait aux Madelonnettes, au lieu d'être au palais de la Nation.

Mais, hélas! Moncade et Araminte, Figaro et Suzanne, Alceste et Chérubin avaient été déclarés suspects; leur mort était nécessaire au bonheur de la nation, au repos de la république. L'arrêt est prononcé; on rédige la sentence. Le Gé fatal marque tous les noms de ces artistes chéris du public. Les belles manières de Fleury, l'esprit de Contat, la beauté de Raucourt, la gaîté de Dugazon, n'avaient pu attendrir les farouches accusateurs. Ils n'avaient pourtant pas osé condamner Devienne : avec son regard, son doux sourire, elle eût attendri la foule et désarmé le bourreau; ils se contentèrent de l'exiler.

Mais des amis veillaient sur elle, ils prodiguaient les démarches et l'or; ils l'emportèrent enfin, et un jour le geôlier entra dans sa prison pour lui apprendre qu'elle était libre.

— Eh quoi! seule? s'écria-t-elle tristement; et vous, mes bons amis?

— Qu'importe, disaient les autres, nous sommes heureux de ton bonheur; va, sois libre et heureuse; ne pense plus à nous.

— Oh! s'écria-t-elle en pleurant, vous serez libres avant peu, je vous le promets; que ferais-je sans vous à présent?

Elle ne pouvait s'arracher des bras de ses amis; il fallut la mettre à la porte.

Dès qu'elle fut en liberté, elle courut tout d'abord embrasser son père et sa mère, en leur disant :

— Me voilà, ne pleurez plus.

Et, sans perdre de temps, elle s'en alla frappant à toutes les portes, priant, suppliant pour tous ses chers camarades condamnés à mort, bravant la fureur de l'accusateur public, implorant la pitié des membres du comité de salut public.

Vains efforts!... les tigres ne se laissent pas attendrir et ne lâchent pas leur proie. Qu'étaient-ce que des comédiens pour ceux qui tuaient chaque jour des savans illustres, des poètes sublimes, des hommes de génie? il fallait abattre tout ce qui s'élevait, tout ce qui avait un nom, et les comédiens français étaient les premiers acteurs de la nation... nul ne pouvait les sauver... Un seul homme les sauva, pourtant; et cet homme était un *farceur*, mais un *farceur sublime*, qui vola, en riant, *onze cents têtes* au bourreau... Cet homme était Charles de Labussière. C'est tout au plus si tous ceux dont il a conservé les têtes se souviennent encore de son nom.

Quand l'arrêt de proscription fut annulé, Devienne accourut la première pour embrasser ses camarades.

— Je savais bien, disait-elle pleurant et riant tout à la fois, je savais bien que nous nous reverrions encore.

Et puis, tous s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, vers leur cher théâtre.

Le règne de la terreur était fini; on avait permission de s'amuser, de rire, sans crainte d'être suspecté.

— Allons! s'écriaient-ils, qu'on ouvre la porte à deux battans; voici la gaîté française qui rentre dans son domaine : allumez le lustre, ouvrez les bureaux, brossez les banquettes, levez la rampe, frappez les trois coups et laissez entrer tout le monde!

Et le public d'accourir en foule, d'applaudir en s'écriant :

— Quoi! vous voilà mes bons amis! vous n'êtes pas morts?

— Non, mon cher public! ni vous non plus, quel bonheur!...

Hélas! bien des amis manquèrent, ce soir là, à l'appel!... Les autres se serraient pour cacher les vides, comme les soldats, le lendemain d'une bataille, quand ils passent la revue de leur général. C'était une joie sans pareille, c'étaient des applaudissemens sans fin à l'apparition de chaque acteur aimé. Devienne eut sa bonne part; elle souriait, elle était heureuse de tout ce bonheur. Ce bonheur dura près de vingt ans; puis, un de ceux qui l'aimaient, un de ceux qui l'avaient sauvée, réclama sa récompense; il voulut l'enlever à son public pour être seul à l'aimer, l'égoïste!

Il lui offrit son nom, sa main, sa fortune. Elle accepta; l'actrice devint grande dame, sans cesser d'être bonne fille et bonne camarade, sans méconnaître une seule de ses vieilles connaissances, sans perdre un seul de ses bons amis. Elle fit mieux; elle en acquit de nouveaux. Ceux-ci étaient des députés, des pairs de France, voire même des ministres. Telle on l'avait vue au théâtre, telle on la retrouvait dans le monde, toujours bonne, toujours aimable, toujours séduisante, toujours *Devienne*.

Et les marquis d'autrefois lui disaient, en lui baisant la main : « Belle dame, le ciel vous devait mieux encore; vous méritez d'être duchesse. » Et le vieux Préville mourut en l'appelant sa fille, comme le papa et la maman Thevenin; et le vieux Larive quitta ses administrés pour venir se reposer auprès d'elle des ennuis du pouvoir municipal; et le vieux Fleury, devenu grondeur et morose, retrouvait sa gaîté, son entrain, son bonheur d'autrefois près de sa *Benjamine*. Elle les aima tous, elle les consola tous, elle les vit tous disparaître peu à peu. « Mon Dieu! disait elle tristement à chaque séparation nouvelle, vous m'enlevez mes amis et mes maîtres, et vous laissez leur pauvre servante, afin de leur fermer les yeux. »

Et quand ils l'eurent tous quittée, elle reporta ses affections sur leurs successeurs. Elle aimait à les voir, à les entendre; elle s'intéressait à leurs succès; elle cherchait tous les moyens de leur être utile. Après la révolution de 1830, au moment où il était question de supprimer les pensions des artistes, une de ses vieilles amies se lamentait devant elle; sa pension était tout ce qu'elle possédait. Devienne la console; puis, sans lui rien dire, elle va trouver le caissier de la Comédie-Française. « Monsieur Vedel, lui dit-elle, si les pensions sont supprimées, continuez de payer celle de Mlle Desbrosses; c'est moi qui remplacerai le gouvernement sans qu'elle s'en doute. » Un vieux serviteur fait une chute et reste impotent; la bonne Devienne subvient à tous ses besoins et à ceux de sa famille. Il y aurait cent autres traits charmans à raconter sur cette aimable femme. « Devienne! s'écrie Fleury dans ses Mémoires auxquels j'emprunte une partie des détails de cette belle vie d'artiste, quelle femme! quel cœur! quelle actrice!... » Et le vieux comédien était en cela l'interprète de tous ceux qui l'ont connue.

Elle vécut ainsi, la digne et noble femme, jusqu'à 82 ans, répandant partout ses bienfaits, ses consolations. Jusqu'au dernier moment, elle conserva sa gaîté, sa haute raison, son doux regard, son gracieux sourire; puis elle s'éteignit un matin, il y a quelques jours à peine, en disant : « Je vais aller rejoindre mes vieux amis et mon cher Molière. » Un de ceux qu'elle avait aimés déposa sur sa tombe une couronne d'immortelles avec ces mots : « A la plus aimable des actrices et à la meilleure des femmes : A *Devienne*. »

UN CHRONIQUEUR INCONNU.

(*Globe*.)

Les Guêpes. (1)

(Livraison de décembre.)

Mes anciens voisins de la rue de Latour-d'Auvergne, à Paris, voudraient savoir pourquoi la Préfecture les a mis hors la loi.—La rue est numérotée de telle sorte, et cela depuis plusieurs années, qu'un homme qui demeure rue de Latour-d'Auvergne est plus introuvable—que s'il demeurait dans la forêt Noire, le 723e chêne — à gauche en entrant par la Souabe.

Cela me convenait assez, lorsque en butte à la haine de mes concitoyens — je cachais ma vie et mes remords aux gardes municipaux Werther, Ripon et Begoin chargés de me conduire dans les prisons de la garde nationale; — mais tout le monde n'a pas envie de se cacher, — et tout citoyen a le droit d'avoir une adresse.

Il y a dix maisons entre le numéro 13 et le numéro 14 :—certains numéros sont triples, d'autres n'existent pas;— le numéro 15 est à côté du 29; — les numéros 21 sont multipliés à l'infini et sont beaucoup plus loin que ledit 29.

---

(1) Chez l'éditeur, rue du Faubourg-Montmartre, 7.

On lit ceci dans un journal. — *N. B.* C'est un sarcasme :

« Nos escadres de la Méditerranée, qui *offusquaient l'Angleterre*, ont été dispersées et désunies. Mais le *Moniteur* s'empressait hier de nous offrir une *glorieuse compensation* à cette humiliation maritime; il résulte d'un rapport du prince de Joinville, daté de Terre-Neuve, que nous n'avons pas cessé *d'occuper un rang des plus brillans* sous le rapport de la pêche de la morue et des harengs. »

De même qu'en fait de modes d'habits on voit succéder les gilets trop longs aux gilets trop courts; — de même, en fait de mode de langage, — au chauvinisme qui, sous la restauration, montrait toujours un soldat français triomphant des armées coalisées de l'Europe, — a succédé, aujourd'hui, un autre ridicule qui consiste, de la part des journaux, — à montrer toujours la France humiliée et foulée aux pieds. — Un journal un peu répandu doit au moins deux fois par semaine — raconter qu'un Français a reçu des coups de pied à Pétersbourg, — qu'un autre a été empalé à Constantinople, — et un troisième mangé quelque autre part; — tant ces honnêtes journaux se complaisent dans une humiliation, que le plus souvent ils inventent. — Mais ici, on peut voir d'une manière manifeste ce que c'est que la politique de ces pauvres carrés de papier.

Ils seraient fort étonnés si on leur disait : — Mais cette pêche du hareng et de la morue est une des branches de commerce les plus importantes; — mais c'est la vie de populations entières; — mais il y avait plus de vingt ans qu'on n'avait pas fait une bonne pêche; — il y avait plus de vingt ans qu'un nombre prodigieux de familles vivaient dans la misère et dans les privations.

Oui, certes, c'est une belle compensation à une diminution d'appareil militaire, et de fanfaronnades inutiles.

Mais, — on dit que je fais des paradoxes, — quand je crie, — comme je le fais depuis trois ans, — que le premier besoin du peuple, — c'est de manger.

——

Ah! si vous voyiez, comme moi, ces pauvres pêcheurs de la Normandie et de la Bretagne : — leurs durs travaux, — leurs journées et leurs nuits de fatigues, — avec la mort sous les pieds; — si vous voyiez, comme moi toutes ces blondes familles de dix enfans, — à peine vêtus, à peine nourris, — quand leur père revient sans rapporter de quoi souper, remerciant Dieu de ce qu'il n'a pas permis qu'il fût englouti dans les vagues de l'Océan; — vous ne trouveriez pas que ce soit une nouvelle si peu importante, — si ridicule même, — que celle qui vient vous dire : que cette année la pêche du hareng a été favorable, — et que tous ces gens-là mangeront.

——

Je me rappelle un temps où Henry Monnier n'avait pas de plus grand plaisir que de chercher les métiers bizarres et inconnus auxquels se livrent certaines gens. En voici un qu'il n'a pas trouvé, et que ni lui ni moi n'aurions inventé.

Les habitans de la campagne ne sont guère exposés, en fait de maladies, qu'à des pleurésies et des fluxions de poitrine, — on leur ordonne des sangsues. — Le village d'Augerville-Bayeul est situé à cinq lieues du Hâvre. — d'où il tire ses sangsues. Au Hâvre chaque sangsue coûte sept sous. C'est fort cher. Une brave femme du pays a imaginé de louer des sangsues, — elle en a acheté une vingtaine et elle s'est faite bergère de ce noir troupeau, — elle les soigne et les entretient; quand un malade a besoin de sangsues, elle en loue la quantité demandée à l'heure ou à la saignée; — l'opération faite, on lui rapporte ses sangsues. — Si quelqu'une de ses sangsues meurt ou fait une maladie entraînant incapacité de travail, elle se fait payer la valeur de la morte, — ou convenablement de la perte qui résulte du l'indisposition de son animal.

——

Il y a une chose que je voudrais bien savoir, c'est comment ces messieurs entendent que cette précaution leur fera *éviter tout soupçon de plagiat*.

Qu'est-ce qui empêcherait quatre cents écrivains d'écrire une lettre semblable à la leur, et qu'est-ce que cela prouverait?

Il est un mal horrible, — un mal qui, en quelques instans, fait de l'homme le plus spirituel une buse et un idiot; — je veux parler du rhume de cerveau. Un rhume de cerveau fait horriblement souffrir, et rend en même temps parfaitement ridicule. — Un jeune homme est obligé d'attendre la nuit, dans un jardin, un entretien long temps désiré et demandé. — Tout ce qui l'entoure invite à la plus douce et à la plus poétique rêverie, — la lune monte à travers les arbres, — les clématites exhalent de suaves odeurs. — Il entend des pas légers et le froissement d'une robe, — c'est elle, — son cœur bat si fort qu'il semble qu'il va rompre sa poitrine pour s'échapper. — Enfin, il pourra donc lui dire tout ce qu'elle lui a inspiré depuis qu'il la connaît; — il va lui révéler tout ce trésor d'amour qu'il a amassé dans son ame, — et les premiers mots qu'il prononce sont ceux-ci :

Ah! badabe, cobe je vous aibe!

Le malheureux s'est enrhumé à attendre sous les arbres. Un autre a à prononcer un discours en public, — un toast à porter dans un gueuleton patriotique; il répète son toast d'avance et s'entend avec effroi dire : — *Bessieurs, dous dous sobes réunis dans ude intention purebent patriotique*, — ou je *debande* la *bord* des tyrans.

Comment faire? Son discours lui a coûté bien du mal — et ferait tant d'effet; — à coup sûr on le mettrait dans le journal; — il va trouver un médecin.

— Bossieur, il faut que vous be rendiez un grand service.

— Volontiers, monsieur, si cela dépend de moi.

— J'aibe à le croire, bossieur; — j'ai ud' affreux *rhube de cerbeau*.

— Ah! ah! un coriza.

— Un rhube de cerbeau.

— Oui, — j'entends bien, — c'est ce que nous appelons un coriza. — Le malade est flatté de voir que la science s'est occupée assez spécialement de son mal pour lui donner un nom inconnu du vulgaire; — il se voit d'avance guéri.

— Bossieur, — c'est que, pour ud' adiversaire, je suis bembe d'un dider et il d'ya pas boyen d'y banquer.

— Cela n'empêche pas de manger, — seulement les alimens vous paraîtront moins savoureux.

— Bossieur, s'il s'agissait seulebent de banger... ça me ferait rien, — je be boque des alibens; — mais c'est que j'ai un discours à prodoncer, — et vous compredez qu'avec bon rhube de cerbeau, — on d'entendra pas le boindre bot.

— Alors, c'est fort désagréable.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, bossieur, pour ba rhube de cerbeau?

— Pour votre coriza.

— Oui, — bossieur, — on b'avait dit de redifler de l'eau de cologne.

— Ca n'est pas mauvais.

— Ca n'est pas bauvais, bais j'en d'ai redifié trois verres et ça de va pas bieux. — On b'avait dit également de be bettre du suif de chandelle autour du dez.

— On en a vu de bons effets.

— Je be suis bis deux chandelles entières sur la figure et ça va pas bieux. — Qu'est-ce qu'il faut faire, bossieur.

— Il faut essayer une fumigation.

— Et ça be guérira-t-il?

— C'est possible.

— Cobent! ça d'est pas sûr.

— Non, monsieur.

— Et vous d'avez pas d'autre boyen.

— Des bains de pied,

— Ah! et ça be guérira-t-il?

— Peut-être, — d'ailleurs ça n'est jamais bien long, attendez que ça se passe.

Et le malade s'en va persuadé que les médecins, comme certains parrains de complaisance, se sont contentés de donner un nom de rhume de cerveau, — sans se soucier de ce qu'il deviendrait à l'avenir.

Qu'ils sont très forts sur la lèpre qu'on n'a plus, et sur la pesle qu'on n'a pas; — mais qu'ils ne savent rien sur les rhumes de cerveau et sur les cors aux pieds.

ALPHONSE KARR.

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE.

Il y a un rêve qui poursuit toutes les filles de la classe ouvrière, — après que le dimanche elles rentrent dans leurs mansardes, en proie aux émotions d'un drame pompeux ou d'un vaudeville lugubre. Les riches vêtemens, les robes lacées d'argent, les perles dans les cheveux, les émeraudes au cou; cette blancheur éblouissante de la peau et cet éclat des yeux, — que ne se refuse aucune actrice, de telle sorte qu'il semble qu'il suffit d'être actrice pour avoir la peau blanche et les yeux vifs; — les applaudissemens dont elles sont saluées, les désirs qu'elles inspirent, la beauté dont on les loue. Etre si belle, être si bien habillée, dire de si belles choses, et tout cela devant tant de monde!

Et puis encore, cette indépendance! Une actrice gagne de *l'or*; une actrice fait *ce qu'elle veut*, tout ce qu'elle veut, et ne fait pas ce qu'elle ne veut pas; une actrice est aimée, ou plutôt adorée de tous; une actrice avons les soirs une cour assidue.

Et elles essaient leur voix, les pauvres petites, tout en cousant et en brodant; et elles répètent les couplets qu'elles ont entendu chanter; les tirades que l'on a applaudies. Puis elles se rappellent les récits que leur ont faits quelques vieilles ouvreuses de loges. Mademoiselle *** a été coquette. — Madame *** a été modiste. — Mademoiselle *** a été pis que cela.

Puis on pense que ces dames ne sont plus adolescentes, qu'elles n'ont plus dans le visage ni dans la voix cette fraîcheur de la jeunesse qui a tant de charmes. Et d'ailleurs, Mlle *** ne va qu'au *fa*, tandis que je monte jusqu'au *sol*.

Alors, on apprend des rôles; on les répète d'abord seule, puis à une amie, puis à un directeur.

Nous ne parlerons pas des diverses phases par lesquelles passe l'actrice. — Nous allons vous montrer comment vit l'actrice *arrivée*; l'actrice engagée à un théâtre de premier ou de second ordre, moyennant cinq cents francs par mois; l'actrice à laquelle on confie des rôles d'une certaine importance; l'actrice jeune encore et belle, et ayant un commencement de réputation; l'actrice aimée et applaudie du public qui l'encou-

rage et se plaît à constater ses progrès; c'est-à-dire, l'actrice dans la position la plus heureuse possible.

Examinons d'abord que les six mille francs qu'elle gagne ne peuvent compenser les dépenses qu'elle est forcée de faire,—même en ne lui supposant ni désordre, ni goûts ruineux, ni amour des futilités.

Une actrice un peu en vue ne peut jouer deux rôles différens avec le même costume; le public et ses camarades le trouveraient fort mauvais, ainsi que les directeurs et les auteurs, qui ne voudraient pas lui confier de rôles.

Il n'est pas de rôle qui ne permette un ou deux changemens de toilette, et dans ce cas, permettre c'est ordonner impérieusement, par le drame qui court ou qui tombe, comme vous voulrez.—Une pièce en six tableaux avec prologue et épilogue, amène huit costumes différens. Il est impossible qu'une femme se fasse faire huit costumes, et surtout de ceux que l'on porte aujourd'hui au théâtre, à moins de deux mille francs.—Supposez qu'elle ne crée que trois rôles dans son année; rappelez vous qu'une actrice est fort économe et soigneuse, qui ne salit chaque soir qu'une paire de gants longs,— c'est une dépense de cent francs par mois; à peu près autant pour le blanchissage. Supposez que le loyer, les costumes de ville, la nourriture, les bijoux, les fantaisies et les dépenses inutiles,—ce qui est la moitié de la dépense de tout artiste, — ne montent qu'à cinq cents francs par mois. Voici le budget de l'actrice :

Recette. — Cinq cents francs par mois.

Dépense. — Quinze cents francs.

Il faut combler ce déficit—par des dettes,—ou pis encore,—s'il y avait quelque chose de pis que les dettes, — s'il y avait quelque chose de plus fatigant et de plus insupportable.—Il ne suffit plus d'avoir par mois pour cinq cents francs de talent, il faut encore avoir pour mille francs de beauté : tout cela donne du souci, oblige à des courses, à des démarches.

Maintenant, en fait de souci! — je ne vous ai pas parlé des chagrins de vanité, des préférences accordées par un auteur, par un directeur, par un journaliste, par le public; — d'une cabale à déjouer, d'une cabale à monter, d'un amant ou d'un rôle enlevé, d'un rôle ou d'un amant à enlever. Si vous réussissez, tous vos camarades vous haïssent, — et ce que cette haine a de particulier, c'est qu'elle anime les hommes contre les femmes et les femmes contre les hommes; car ils sont là sur le même terrain; c'est la même palme qu'ils se disputent, qu'ils s'envient, qu'ils s'arrachent.

Je ne vous dis rien des émotions mortelles d'une première représentation, si véhémentes, si poignantes, qu'après vingt ans passés sur les planches, une actrice tremble encore et pâlit au moment d'entrer en scène.

Voyons un peu ce que fait une actrice de ses vingt-quatre heures chaque jour.

Prenons-la au moment où vous cessez de la voir, au moment où le rideau se baisse, au moment où elle sourit avec grâce à vos applaudissemens; aujourd'hui que l'on donne deux drames par représentation, à ce moment il est minuit.

Il faut, avec l'aide d'une femme de chambre, d'abord se déshabiller, puis enlever à grand renfort de cosmétiques le rouge et le blanc de la figure, des mains, du cou, des épaules, et puis ensuite remettre le costume de ville : le moins qu'il faille pour cela, c'est une heure; pour celles auxquelles l'auteur a imposé de la poudre, mettez une heure et demie; mettez le double, dans le cas heureusement fort rare, où l'on a été négresse, mulâtre ou quarteronne; on rentre à une heure et demie.

Il faut se déshabiller, puis souper, car vous verrez tout à l'heure qu'elle n'a pas eu le temps de dîner, et d'ailleurs on ne peut, en sortant de table, ni se serrer, ni chanter, ni parler; le souper et la toilette de nuit, quelques lettres à lire, les ordres à donner à la femme de chambre pour le lendemain matin : on se couche à trois heures. Mais la nuit est le seul moment où l'on puisse apprendre ses rôles, on y consacre deux heures, il est cinq heures et on dort. Mais il faut se réveiller à neuf heures, car la répétition est à onze heures; il faut déjeuner, s'habiller et faire le chemin. La répétition finit à deux heures, on a une course à faire, un bain à prendre, une réponse à écrire à une lettre. Il est cinq heures, on joue à six heures et demie; il faut être au théâtre à six heures; c'est juste une heure pour préparer ses costumes, voir s'il n'y manque rien, prendre un bouillon, s'habiller et se peindre.

Vous voyez sur tout cela quatre heures à dormir, point du tout pour la promenade, pour recevoir ou rendre une visite, moins encore pour ne rien faire et se reposer.

Regardez autour de vous, jeune fille, le commissionnaire, le porteur d'eau, le portefaix, ont un état moins fatigant que celui de l'actrice; vous êtes plus riche qu'elle avec les trente sous par jour de la couturière. Je ne vous parle pas de sa vieillesse.

Chantez, mais chantez pour votre mère, chantez pour votre amant, chantez pour vous, chantez parce que vous êtes joyeuse et insouciante; mais ne chantez pas pour qu'on vous entende, encore moins pour gagner de l'argent. La femme renfermée est plus heureuse et a plus de bonheur à donner. Les talens de la femme, comme sa beauté, sont destinés à orner la maison; ils appartiennent à un seul et ne doivent pas être prodigués à tous.

Nous aimons la femme, non pas seulement parce qu'elle est belle, douce, spirituelle, mais aussi surtout parce qu'elle est femme et qu'elle est à nous.

La femme, au théâtre, devient artiste et cesse d'être femme; et qui oserait dire elle est à moi, celle qui chaque soir prodigue à quinze cents personnes sa beauté, sa voix, ce qu'elle a de grâce et d'esprit? On n'aime pas sans être jaloux : qui pourrait être jaloux d'une danseuse? On est jaloux de ce qu'on croit posséder seul; mais après le ballet dansé, qu'est-ce que les spectateurs ont à envier à l'amant? Ils ont de plus que lui les désirs.

MADAME DAMOREAU A SAINT-PÉTERSBOURG.

Notre délicieuse cantatrice a quitté la France, et elle est arrivée dans la capitale de l'empire de Russie, seule, sans autre protection que son talent. Ce magnifique passeport ne lui a pas été inutile, elle a obtenu un immense succès.

Mme Damoreau était descendue à l'hôtel des *Armes Royales*, et elle cherchait à se mettre en rapport avec les principaux personnages lyriques de la Russie, quand une dame est entrée dans sa chambre : cette dame était voilée et habillée de noir. Mme Damoreau lui dit en français :

« Que puis-je pour vous, madame?

— Ne me reconnaissez-vous pas, répliqua l'inconnue dans le même langage?

— Il me semble, observa la fauvette de l'Opéra-Comique, que vous ne m'êtes pas inconnue, si j'en juge par le son de votre voix. »

La mystérieuse visiteuse tira son voile et Mme Damoreau reconnut... Cornélie Falcon, l'inimitable cantatrice de notre grand Opéra de Paris.

Lorsque deux compatriotes se rencontrent sur la terre étrangère, les liens de l'amitié sont bien plus forts et plus resserrés que dans les sympathies ordinaires du monde; les deux artistes s'embrassèrent avec effusion, et Mlle Falcon, arrivée la première à Saint-Pétersbourg et protégée par la cour, promit à sa compagne de lui être utile en plus d'une occasion.

Elle tint parole. Le lendemain, au lever du czar, on ne parlait que de Mme Damoreau, de son immense talent, de sa délicieuse méthode et du plaisir général qu'elle donnerait au public aristocratique du palais impérial, en s'y faisant entendre. Mlle Falcon fut chargée d'être l'interprète de la prière générale, et la cantatrice française saisit avec joie l'occasion qui lui était offerte de se faire applaudir par les nobles auditeurs.

Ce fut une mémorable soirée pour Mme Damoreau que celle où elle se tentendre au palais. Les ambassadeurs de France, de Prusse, d'Angleterre et de toutes les puissances, les dames de la noblesse, la famille impériale et toutes les personnes de distinction s'y trouvaient réunies; l'empereur en personne conduisit au piano Mme Damoreau, pâle et tremblante.

La pauvre femme commença à chanter son grand air de l'*Ambassadrice* et elle jeta, avec cet art que vous lui connaissez, toutes ces broderies délicieuses dont elle orne la musique d'Aubert, et cela d'une façon si charmante, que des tonnerres d'applaudissemens éclatèrent parmi les auditeurs.

Mais ce fut bien pire encore lorsque, sans se faire prier, sans avertir la noble assemblée, elle chanta en russe la *Mazourka*, mélodie nationale des Moscovites. Jugez quels durent être la surprise et l'enthousiasme général!...

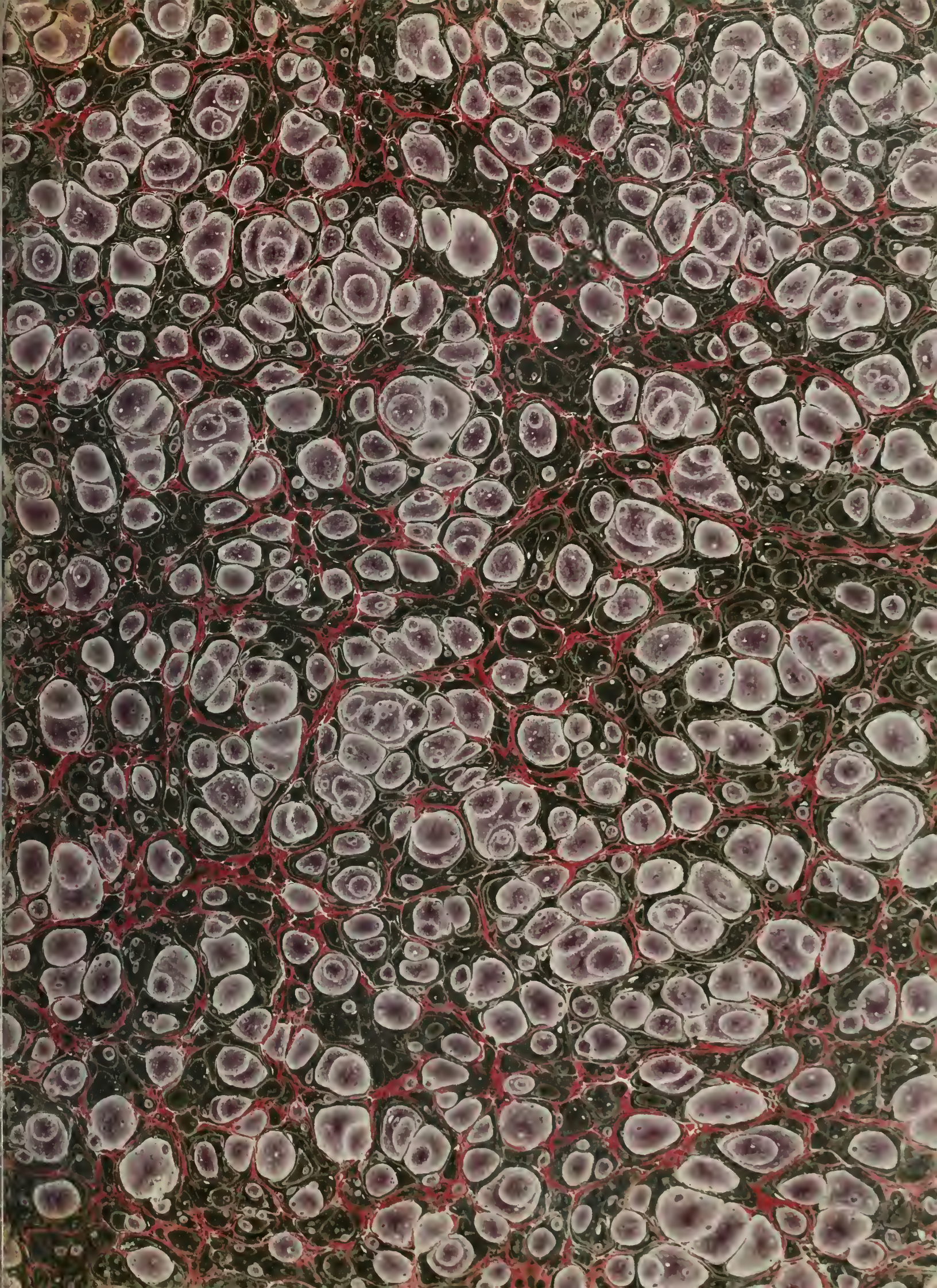
Cette mélodie, Mme Damoreau l'avait apprise avant son départ de Paris. C'est à M. Kontski, jeune Polonais de talent, qu'elle est redevable de cette composition musicale qui n'a pas peu contribué au triomphe lyrique qu'elle a remporté.

Pendant toute la soirée, l'empereur Nicolas a été pour elle plein de déférence et de politesse, et avant qu'elle n[illegible]ittât le bal, il lui a donné une bague surmontée d'un diamant d'un prix immense.

« La société russe, écrit Mme Damoreau à son ami M. Levasseur, la basse chantante de l'Opéra, est singulièrement mal jugée en France. On nous représente l'aristocratie russe comme une conspiration de bourreaux, ne procédant que par la force du knout. On dit que les dames sont les premiers serfs de l'empire! Etrange erreur! La presque totalité des gentilshommes de la cour est adorée par le peuple, qui profite amplement de leurs libéralités et de leurs dépenses. Un galant[illegible] ne[illegible] use règne dans les hauts cercles qui entourent la couronne; les femmes y sont respectées et adorées comme des idoles; on dirait, en un mot, que l'ancienne galanterie française, bannie des salons de Paris, s'est réfugiée dans les salons étincelans du palais des czars.

» L'empereur Nicolas, que l'on dépeint en France comme un croquemitaine, est un des plus beaux hommes du monde. Rempli de noblesse et de majesté lorsqu'il s'adresse à des hommes, il est pour les dames doux, affable, prévenant; il a les belles manières du grand Louis et les mœurs sévères de Charlemagne. »

JULIA LÆTITIA STOJATSKIVI.

(*Gazette des Femmes.*)

BOULÉ et Cie, imprimeurs, rue Coq-Héron, n° 3, à Paris.